Shelf No. M 010.5 P58

DISCARDED

TORONTO PUBLIC LIBRARY.

TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1893. T. LXVII. 1.

521
2 vols

P
B5
P

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-SEPTIÈME

(SOIXANTE-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

67268

554453
6.12.52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON

1893

Z
1007
P73
t. 67-68

486517

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Paris ignoré*, par PAUL STRAUSS. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893), gr. in-4 de 486 p. et 550 dessins inédits. Rel. fers spéciaux, 25 fr. ; rel. d'amateur, 40 fr. — 2. *Les Écoles et les écoliers à travers les âges*, par L. TARSOT. Paris, Henri Laurens, 1893, in-8 de 339 p., orné de 130 grav. de L. Libonis, etc.; broché, 10 fr. — 3. *Devant l'ennemi*, par le P. FRÉD. ROUVIER, S. J., quinzième mille. Paris, V. Retaux et fils, 1893, gr. in-8 de 342 p. Broché, 4 fr. — 4. *Les Françaises à toutes les époques de notre histoire*, par H. GOURDON DE GENOUILLAC. Paris, Hennuyer, 1893, gr. in-8 de IX-462 p., illustrations de F. Lix, P. Merwart, J. Geoffroy, J. Girardet, etc. Broché, 9 fr. — 5. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes barbaresques. De Tripoli à Tunis*, par MARIUS BERNARD. Paris, Henri Laurens, s. d., gr. in-8 de 374 p., orné de 120 illustrations et d'une carte-itinéraire. Broché, 9 fr.; relié, 12 fr. — 6. *A travers les tropiques*, par lady BRASSEY, trad. de l'anglais, par GASTON BONNEFONT. Paris, Charavay, Mantoux, Martin, s. d. (1893), gr. in-8 de 314 p., orné de 300 grav. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux, 12 fr. — 7. *L'Héritage de Marie-Noël*, par LOUIS MAINARD. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 320 p., illustré par Leroux. Broché, 9 fr.; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 12 fr. — 8. *La Lutte pour le devoir. Mademoiselle Volonté*, par FERNAND CALMETTES, Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 290 p., illustré par l'auteur. Broché, 9 fr.; rel. fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 9. *Trop mondaine*, par Mme JULES SAMSON. Paris, Hennuyer, 1893, in-8 de 440 p., avec de nombr. illustrations dans le texte et hors texte par Paul Merwart. Broché, 7 fr.; relié toile bleue, dos et coins genre crocodile, non rogné, tête dorée, 10 fr. — 10. *Les Cinq Nièces de l'oncle Barbe-Bleue*, par JACQUES LERMONT. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 227 p., illustré de 60 dessins de Mas. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 11. *Le Roi Bou-Bou*, par EDGAR MONTEIL. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 228 p., illustration de Mès. Broché, 6 fr.; relié, fers spéciaux, 8 fr. — 12. *Louis et Louisette*, par Mlle MARIE MIALLIER. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 276 p., avec 80 compositions de L. Maîtrejean et L. Laguey. Broché, 5 fr.; relié toile, fers spéciaux, 8 fr. — 13. *Notre pays de France. En cheminant. (Auvergne)*, par EDOUARD-D. LABESSE et H. PIERRET. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 246 p., avec 100 compositions de Clair, Guyot, L. Mouchot, Toussaint et Bélichon. Broché, 5 fr.; relié toile, fers spéciaux, 8 fr. — 14. *La Guerre à toutes les époques*, par le Dr QUESNOY. Paris, H. Laurens, s. d. (1893), petit in-8 de 309 p., orné de 128 grav. Broché, 3 fr. 50. — 15. *Les Voleurs de locomotives*, grand roman d'aventures, par FERNAND-HUE. Paris, Lecène et Oudin, 1893, gr. in-4 de 318 p., illustré par G. Roux. Broché, 5 fr. — 16. *Le Coq rouge, aventures de deux petites Parisiennes en Russie*, par CONSTANT AMÉRO. Paris, Lecène et Oudin, 1893, gr. in-8 de 315 p., nombr. illustrations de Bélichon. Broché 3 fr.

1. — Privat d'Anglemont, créole « emparisienné » et bohème par tempérament, mort en 1859, a publié un volume singulier, dont la gaieté est parfois assez rabelaisienne : *Paris inconnu*. Entre ce livre et celui que M. Paul Strauss vient d'écrire sur *Paris ignoré*, rien de commun. Privat d'Anglemont n'était qu'un humoriste ; M. Strauss est un observateur sérieux, qui, grâce à sa situation de conseiller municipal en

la « Ville-Lumière, » n'a trouvé close aucune des portes administratives auxquelles il lui a plu de dire : Sésame, ouvre-toi ! Disons tout de suite que l'auteur, beaucoup plus connu que le Paris dont il nous parle, a une manière de penser entièrement opposée à la nôtre. Mais nous sommes trop juste pour ne pas reconnaître le mérite chez nos adversaires. Or, *Paris ignoré* a droit à des éloges. Sauf, d'ailleurs, quelques rares passages où M. Strauss encense discrètement la Révolution de 1789 ou la troisième République (cette navrante et actuelle restauration du Veau d'or), l'œuvre entière ne contient rien qui soit de nature à froisser personne. — Les mortels ordinaires ne pénètrent pas facilement dans l'intérieur des nombreux établissements fermés à leur curiosité, tels que les refuges de nuit, les asiles d'aliénés, les prisons, les écoles professionnelles et autres, les hôpitaux, les hospices; aucun guide ne les conduit dans les sous-sols des halles, dans les caves des entrepôts, à l'usine à gaz, dans les coulisses du Mont-de-Piété, de la Morgue, de la fourrière, au laboratoire municipal, dans une caserne de pompiers, à la Préfecture de police, aux abattoirs, aux postes, télégraphes et téléphones, etc.; aucun livret ne leur révèle l'intimité des services publics, le fonctionnement de l'octroi, la navigation de la Seine et des canaux (l'un des chapitres les mieux faits du volume), le rôle des mairies et de l'hôtel de ville, en un mot l'ensemble particulier de la vie municipale. En conséquence, M. Strauss a voulu, dans *Paris ignoré*, nous montrer une notable partie de ce que la grande ville renferme de plus mystérieux, et il y a réussi. Deux remarques, entre parenthèses : constatons d'abord (p. 205) le piteux échec de la crémation, qui « s'accomplit d'une manière trop brutale, » manière que l'auteur décrit brièvement et qu'il qualifie de « procédé grossier. » Notons ensuite (p. 366) que « l'Hôtel-Dieu est, avec l'hôpital Saint-Louis, le seul établissement qui soit encore desservi par des religieuses. » Mais ce que l'auteur oublie de nous dire, c'est : 1° Si ces religieuses remplissent leur fonctions mieux ou moins bien que les laïques; 2° Si elles coûtent plus cher ou moins cher aux contribuables. Ces deux choses-là ne manquent cependant pas d'intérêt. Mais ne cherchons point noise autrement à M. Strauss et déclarons, en résumé, que son livre est un travail instructif, visiblement composé à vue de documents officiels et aussi au moyen des renseignements fournis par différents chefs de service, très au courant de leur affaire. Quant à l'illustration, elle est des plus curieuses et des plus artistiques : elle a été exécutée sous la direction de M. Constant Chmielenski, connu en littérature sous le nom de Constant de Tours, lequel n'en est plus à faire ses preuves comme talent et comme bon goût.

2. — M. L. Tarsot, rédacteur au ministère de l'instruction publique, a écrit un beau livre sur *les Écoles et les écoliers à travers les âges*. Remontant jusqu'à l'antiquité, il nous présente le jeune Spartiate, le jeune Athénien, le jeune Romain. Il consacre une page émue à l'enfant

que le Christ dit de laisser venir à lui. Au moyen âge, il a de chaleureux accents pour constater les services rendus par les moines et Charlemagne. Son histoire de l'Université de Paris au moyen âge est très nette, sans sécheresse aucune. Lisez l'horaire du collège de Montaigu et les souvenirs de Francion (Charles Sorel) au collège de Lisieux. L'instruction populaire ne prend de développement, d'après M. Tarsot, qu'avec la fondation du bienheureux de la Salle. Il ouvre la période des temps modernes par un brillant tableau des jésuites jugés par leurs élèves : Voltaire et Marmontel ; de Port-Royal, avec l'épitaphe du bon Racine ; de l'Oratoire, avec l'appréciation de M. Compayré. A côté de ces grands éducateurs, le rôle de l'Université est bien faible. A peine y a-t-il lieu de parler du Collège de France, de Rollin et du concours général avant 1789. La Révolution, c'est l'esprit de Rousseau, de Condillac, de Diderot, qui domine ; c'est l'anéantissement de l'organisation scolaire qui en résulte. Pour héros, on n'a à citer que Bara et Viala. Le tableau moderne, incomplet, est écrit un peu rapidement : M. Tarsot a oublié quelques-unes de nos grandes écoles : l'École des chartes, l'École des langues orientales. Il a surtout voulu balancer les éloges qu'il avait donnés avec raison aux éducateurs chrétiens par d'autres éloges à la Révolution, à son système anti-croyant, par des accusations imméritées, par des paroles fâcheuses (p. 184, 188, 293, etc.). C'est regrettable, et c'est là ce qui nous empêche de dire que ce beau livre est un bon livre.

3. — *Devant l'ennemi.* Sous ce titre le R. P. Fréd. Rouvier fait paraître une nouvelle édition illustrée (15e mille) du bel ouvrage qu'il a consacré au souvenir de la guerre de 1870-71. Avec le talent qu'on lui connaît, il a passé en revue tous les faits relatifs à la part prise aux événements militaires par le clergé séculier, le clergé régulier, les frères, les religieux, les élèves des collèges religieux. Ce sont les actes des martyrs de la foi et du patriotisme que l'auteur fait passer sous nos yeux. Le succès qui a accueilli son livre ne peut que s'accentuer. Tout le monde voudra lire et faire lire ces pages émouvantes remplies des détails les plus admirables et les plus touchants.

4. — *Les Françaises à toutes les époques de notre histoire* est « l'histoire des femmes à travers la civilisation française. » Cette simple définition de M. H. Gourdon de Genouillac nous paraît exacte. En très bons termes, cet auteur nous fait d'abord le tableau de la situation des femmes avant et après la venue du christianisme. Il passe ensuite au moyen âge, puis à la Renaissance et arrive aux deux époques caractéristiques de la France au siècle de Louis XIV. Le XVIIIe siècle, la période révolutionnaire, le Consulat, l'Empire, enfin les temps présents, sont également passés en revue par M. Gourdon de Genouillac. Vaste kaléidoscope où défilent, avec des éloges ou des critiques méritées, les physionomies des personnalités les plus diverses : religieuses, femmes de lettres

ou de théâtre, femmes guerrières ou bienfaitrices de l'humanité, etc. Livre intéressant, brillamment illustré et qui convient surtout aux personnes instruites.

5. — M. Marius Bernard entreprend une série de très belles publications sous le titre : *Autour de la Méditerranée*; elle ne comprendra pas moins de neuf volumes qui paraîtront successivement, d'hiver en hiver. Le premier, que nous avons sous les yeux, décrit la Tripolitaine et la Tunisie et recevra certainement du public l'excellent accueil qu'il mérite. L'auteur n'est pas un enthousiaste; il voit les choses et les hommes sans optimisme et, d'ailleurs, ne s'occupe que fort peu des questions de colonisation. Il s'attache seulement au côté pittoresque, en semant quelques anecdotes de voyage à travers ses descriptions. Il constate, en passant, le peu d'intérêt que présente la Tripolitaine au point de vue de son exploitation par une puissance européenne. Le sud de la Tunisie lui laisse une impression analogue ; mais à mesure qu'il monte vers le nord, ses appréciations se modifient. Il s'intéresse vivement à la ville sainte de Kairouan et plus encore aux souks de Tunis, où il trouve des sujets d'études vraiment inépuisables, et qu'il peint de main de maître. Son style est coloré, animé, attachant, surtout lorsqu'il décrit le kaléidoscope des foules grouillantes dans les bazars orientaux. Il se montre vraiment sympathique aux missionnaires et aux religieuses et il proclame que seule la religion catholique peut inspirer de tels dévouements. Mais il se trompe lorsque, voulant blâmer la croisade antiesclavagiste du cardinal Lavigerie, qu'il juge prématurée, il affirme que l'Évangile autorise l'esclavage. Nous voudrions aussi que le récit de la mort de saint Louis à Carthage fût conté sur un ton plus ému et plus respectueux. Signalons une description un peu trop réaliste de la fameuse danse du ventre. Par contre, on ne peut qu'approuver les considérations pleines de sagesse et de modération sur la question juive en Tunisie : ni persécution ni naturalisation. Les gravures qui ornent ce bel ouvrage sont bien faites ; l'édition est soignée.

6. — Lady Brassey était la femme d'un des chefs du parti libéral qui fut premier lord de l'Amirauté. Digne en tous points de son mari, elle joignait à un goût déclaré pour les voyages maritimes une intelligence et une instruction très remarquables. Avec son yacht *Sunbeam*, commandé par sir Brassey en personne, elle fit de nombreux voyages dans les diverses parties du monde et en publia de charmants récits sous des titres appropriés : *Voyage d'une famille autour du monde; Voyage d'une famille dans la Méditerranée*, et *A travers les tropiques;* elle mourut, il y a cinq ans, au cours d'une dernière campagne racontée par son mari dans un quatrième volume intitulé : *Last Voyage*. Ce qui caractérise les œuvres de lady Brassey, c'est la simplicité et la sincérité : c'est une bonne mère de famille qui se sent heureuse de mettre le public dans la

confidence de ses joies et de ses fatigues. Le volume que nous avons sous les yeux donne ses impressions sur une croisière aux Antilles, dont l'itinéraire comprend Madère, la Trinité, la Jamaïque, les îles Bahama, les Bermudes et les Açores. On y sent un fond de tristesse dû à l'état de sa santé, déjà fort délabrée, et cependant elle lutte de son mieux contre cette dépression morale. La traduction est fort bien faite; toutefois nous nous permettrons de signaler à M. Gaston Bonnefont une légère erreur : les ananas ne croissent pas sur les arbres, comme il le laisse entendre en bon français. Les gravures sont absolument charmantes. C'est, en somme, un beau livre d'étrennes, que l'on peut mettre entre toutes les mains.

7. — Une enfant trouvée, Marie-Noël, petite servante dans une ferme, est distinguée par un vieux châtelain qui, pour « faire pièce » à d'avides collatéraux, lui lègue son immense fortune. La fillette est soigneusement élevée et devient une « vraie demoiselle. » Elle vit tranquille en ses domaines, lorsqu'un jour elle découvre un testament postérieur en date à celui qui l'a mise en possession de la fortune dont elle jouit. Alors, après une courte hésitation, elle restitue cette fortune au neveu que son bienfaiteur a désigné, puis, sans crier gare, elle quitte le pays et se place comme institutrice dans un intérieur étrange où elle trouve le moyen de faire beaucoup de bien. Enfin les circonstances deviennent telles que l'héritier légitime, pour lequel Marie-Noël s'est dépouillée, est heureux d'épouser celle-ci. Tout est bien qui finit bien; mais tout cela serait mieux encore si Dieu n'avait pas été considéré, par l'auteur de *l'Héritage de Marie-Noël*, comme quantité négligeable, à très peu de chose près. La reliure et l'illustration de ce volume, aussi honnête qu'émouvant, sont tout à fait charmantes.

8. — Raymonde Mac-Elluys est une jeune demoiselle de dix-huit ans, habituée à tout voir plier devant ses caprices et qui se glorifie de ne jamais céder à rien ni à personne. Mais le voyage qu'elle a entrepris de pousser jusqu'au Caire en voiture — une manière de se distinguer des autres, — par les accidents accumulés et souvent peu vraisemblables auxquels elle se heurte, brise son orgueil, dessille ses yeux et fait de *Mademoiselle Volonté* une personne aimable en lui faisant perdre les défauts qui ternissaient ses qualités. Telle est du moins l'impression que M. Fernand Calmettes s'est proposé de nous laisser. Mais, encore une fois, son imagination lui a trop fait trouver de choses invraisemblables. L'ouvrage est amusant par endroits, mais le sentiment religieux en est absent, ou, s'il s'y trouve, c'est trop à la façon d'Agrippine.

9. — Quel joli roman mondain que *Trop mondaine !* Pour avoir été coquette au delà de ce qui est permis à la femme, Jeanne Leclerc, recherchée en mariage par un sien cousin, Roger Meyrianne, garçon sérieux et charmant tout à la fois, paraîtra suffisamment punie d'être finalement réduite à agréer les hommages d'un sceptique auquel, d'ailleurs, sa na-

ture frivole semblait la destiner. Mais, d'autre part, sa sœur Gilberte, une manière de Cendrillon devenue avec l'âge semblable à la princesse du conte de fées, recevra sa récompense en épousant ce même Roger dédaigné par Jeanne, le seul homme qu'elle eût distingué, le seul mari que son cœur pût accepter. Écrit d'un style agréable, très moral, rempli d'excellentes leçons, le livre de Mme Jules Samson, aussi bien illustré que gracieusement relié, plaira beaucoup aux jeunes femmes et aux jeunes hommes aussi.

10. — Dans les *Cinq nièces de l'oncle Barbe-Bleue*, nous faisons connaissance avec M. Maranday qui, après avoir réalisé une fortune dans le Nouveau Monde, a épousé une jeune créole et s'est fixé au Mexique, où sa femme possède d'immenses propriétés. Un tremblement de terre ensevelit sous les ruines de la « casa » sa femme et ses deux fils aînés. Échappé à ce désastre, Maranday ramène en France son fils cadet, cruellement puni de ses désobéissances par la fracture des deux jambes survenue pendant la traversée. Le malheureux enfant, désespéré, a pris en grippe le genre humain tout entier, et il refuse obstinément de voir d'autres personnes que son père et une négresse qui l'a élevé. Sur l'avis du médecin, il faut, pour ramener le pauvre estropié à une vie normale, faire appel à des influences bienfaisantes et salutaires. C'est le rôle de cinq gentilles nièces, expressément invitées à cet effet à passer les vacances près de leur oncle, qu'elles appellent Barbe-Bleue à cause de sa sombre humeur. Les caractères des jeunes filles sont finement analysés, leurs récréations narrées avec beaucoup de grâce et de vie. De sa prison volontaire, le pauvre garçon suit leurs ébats, leurs allées et venues, prend parti pour les unes ou pour les autres. C'est la délicate et gracieuse Valentine qui guérit son jeune cousin, et elle en sera magnifiquement récompensée, comme bien on pense. Ce livre se ferme sur des impressions de paix et de bonheur. Aussi regretterons-nous d'une façon d'autant plus vive que la note chrétienne ne résonne pas dans ces pages si attachantes.

11. — La faveur qui s'attache dans le public aux explorations africaines fait éclore, comme on pouvait s'y attendre, des fantaisies plus ou moins ingénieuses à l'usage de la jeunesse. Le thème varie peu : c'est toujours un jeune voyageur qui découvre un nouveau royaume nègre, dont il séduit le souverain au point de le décider à l'accompagner en France pour y contracter alliance avec le Président de la République et visiter l'Exposition universelle de 1889. Naturellement la naïveté du roi et de sa suite, qui ne connaissent rien aux usages les plus élémentaires de notre civilisation, donne lieu aux incidents les plus cocasses, sinon les plus imprévus, et pour couronnement de cette équipée grotesque, en rentrant dans ses États, le nouvel allié de la France veut y transformer toutes choses pour reproduire sous le soleil africain les merveilles qui l'ont ébloui dans la vieille Europe. Tel était le thème du *Roi des Rata-*

poilos, dont nous avons parlé récemment, tel est encore celui du *Roi Bou-Bou ;* la ressemblance entre ces deux livres est telle qu'on pourrait croire que l'un des auteurs a pastiché l'autre. *Le Roi Bou-Bou* est irréprochable au point de vue moral, mais on ne trouve pas dans tout le volume un seul mot qui fasse allusion à un sentiment religieux quelconque; c'est vraiment se conformer un peu trop scrupuleusement à la neutralité officielle. Les illustrations sont assez bonnes ; quelques-unes sont spirituelles.

12. — C'est assurément un livre honnête que celui publié par Mlle Marie Miallier sous le titre de *Louise et Louisette*. Il prouve qu'avec du cœur, du courage, de la persévérance, les déshérités de ce monde peuvent arriver à vaincre la mauvaise fortune et se faire une place au soleil. Il est permis, toutefois, de ne pas partager absolument l'avis de l'auteur, qui (p. 64) range sans restrictions, parmi les « grands historiens, » Michelet et Thiers : leurs œuvres, certes, ont été assez justement critiquées et à des points de vue multiples. Quant à la pensée religieuse, sans être ici totalement absente, elle nous apparaît bien effacée. Au fond, cependant, nous le répétons : livre honnête.

13. — *En cheminant* avec MM. Labesse et Pierret, on parcourt l'Auvergne, en joyeuse, aimable et savante compagnie. Ce volume donne des détails surtout en matière de géologie. On y apprend aussi un peu de botanique et d'histoire naturelle, sans compter que les auteurs touchent, à l'occasion, quoique assez rarement, au domaine de l'histoire et de la légende. Tout cela est intéressant ; mais pourquoi MM. Labesse et Pierret ont-ils gâté leur joli livre par quelques réflexions d'ordre peu grave heureusement, mais qui ne laisseront pas cependant de contrarier des catholiques?

14. — *La Guerre à toutes les époques* constitue une agréable leçon d'histoire générale. M. le docteur Quesnoy, ancien inspecteur du service de santé des armées, esquisse, dans ce volume, un tableau assez complet de la guerre depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque actuelle. C'est la France toutefois qui a fait l'objet principal de l'étude du docteur. Ce nouveau volume de la *Bibliothèque d'histoire et d'art* éditée par la maison Henri Laurens, illustré avec soin, eût certainement mérité nos éloges sans restriction si l'auteur n'eût laissé apercevoir en quelques endroits, notamment à propos des croisades, un léger bout d'oreille que nul ne qualifiera de clérical.

15. — Le *Polybiblion* a déjà rendu compte (t. XLVII, p. 306) des *Voleurs de locomotives*. Ce volume de M. Fernand-Hue est un épisode fort dramatique de la guerre de sécession, qui prêtait réellement à l'illustration. M. Georges Roux s'en est tiré d'une manière satisfaisante. La présente édition peut servir à deux fins : comme cadeau à un adolescent et comme récompense scolaire.

16. — Faire « chanter » *le Coq rouge*, cela veut dire, en langage révolutionnaire : mettre le feu à un château. C'est la propagande par le fait avant la dynamite. Comment Michel Zaleski fut amené à incendier le château de Margrawen, dont les propriétaires avaient, il faut bien le dire, un peu mérité leur sort, c'est ce qu'on voit dans le récit de M. C. Améro. Mais la partie la plus touchante du livre, c'est l'histoire des deux petites Parisiennes, dont l'une est la propre fille de Michel Zaleski et l'autre sa fille adoptive. L'une et l'autre ont beaucoup à souffrir de cette fâcheuse parenté qui les rend suspectes, et aussi et plus encore de la jalousie de la comtesse Augusta, qui craint, non sans raison, de voir son fiancé, le comte Gabriloff, préférer l'une des gentilles Parisiennes à sa très désagréable future et cousine. Et, en effet, Louise Zaleski finit par épouser à Paris le bel officier, et Marie, sa sœur adoptive, enrichie par un héritage inespéré dont elle cède une bonne moitié à Louise, donne sa main à Albert Morand, qui depuis longtemps avait gagné son cœur. Quant à Michel Zaleski, il continuera à faire chanter *le Coq rouge*, au désespoir de sa femme, qui a déjà beaucoup souffert et qui souffrira probablement encore à cause de lui. Histoire émouvante, mais où l'inspiration chrétienne n'a aucune part. VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *La Terre promise*, par PAUL BOURGET. Paris, Lemerre, 1892, in-18 de 420 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Histoire d'Angèle Valoy*, par EDMOND TARBÉ. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 358 p., 3 fr. 50. — 3. *Peau de satin*, par PAUL PONSOLLE. Paris, Savine, 1892, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 4. *Une Race*, par GEORGES BEAUME. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 5. *Montorgueil* (5e vol. de la *Comédie mondaine*), par le comte LÉONCE DE LARMANDIE. Paris, Chamuel, 1892, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 6. *Souvenirs d'un grenadier* (*Étapes du Berry en Alsace*), par A. LAISNEL DE LA SALLE, illustrations de Jules Groulier. Paris, Savine, 1892, in-18 de 266 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Combats*, par EUGÈNE GRANGER, avec une lettre-préface de Jean Richepin. Paris, Jouaust, 1892, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Cuirassier blanc*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-12 de 328 p., 3 fr. 50. — 9. *Au pays des étapes, notes d'un légionnaire*, par CHARLES DES ÉCORRES, illustrations de Baïonnette. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-12 de 372 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Argentier de Milan*, par PIERRE SALES. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-12 de 376 p., 3 fr. 50. — 11. *Périnaïk*, par J. CANTEL. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 12. *Pougatcheff*, d'après le roman russe du comte PALMIAS DE TOURNEMINE, par CANDIANI. Paris, A. Colin, 1892, in-12 de 360 p., 3 fr. 50. — *La Comédie des champs*, par CHARLES D'HÉRICAULT. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Élu du peuple*, mœurs d'à présent, par JOSEPH MAURAIN, avec une préface d'Édouard Drumont. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 296 p., 2 fr. 50. — 15. *Les Expériences d'un maître d'école allemand*, par FRÉDÉRIC POLAK ; traduction de A. ROSSELET. Paris, Firmin-Didot, 1892, 2 vol. in-12 de 382 et 396 p., 6 fr. — 16. *L'Institutrice des Chantepôt*, par MARY FLORAN. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 370 p., 2 fr. 50. — 17. *Une lumière dans la nuit*, roman imité de l'anglais, par M.-L. ROUSSEAU. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 322 p., 3 fr. — 18. *La Châtelaine de Trélivier*, par Mlle GABRIELLE D'ÉTHAMPES. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 324 p., 3 fr. — 19. *Miss Louisa*, par F. JÉRUSALÉMY. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 280 p., 2 fr. 50. — 20. *Le Crime de Kéralain*, par la comtesse DE BEAUREPAIRE DE

Louvagny. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 352 p., 2 fr. — 21. *L'Heure maudite*, par la comtesse de Beaurepaire de Louvagny. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 302 p., 2 fr. — 22. *Les Chevaliers de la dynamite*, par Lucien Thomin. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 264 p., 2 fr. — 23. *Honneur et bonheur*, par B. de Buxy. Paris, H. Gautier, 1892 in-12 de 324 p., 2 fr. 50. — 24. *Noëlle*, par Champol, illustrations de Poirson. Paris, H. Gautier, 1892, in-12 de 324 p., 3 fr. — 25. *Un portrait de famille*, par Maryan. Paris, H. Gautier, 1892, in-12 de 248 p., 2 fr. — 26. *La Dernière Bataille du général Berger*, par Jacques Bret. Paris, H. Gautier, 1892, in-12 de 252 p., 2 fr. — 27. *Monsieur le maréchal, scènes de l'Ukraine*, par Étienne Marcel. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 312 p., 2 fr. 50. — 28. *Messine, ou les Martyrs d'Alsace-Lorraine*, par Pascal Lauroy. Paris, Dolhomme et Briguet, 1892, in-12 de 286 p., 3 fr. — 29. *La Conversion d'un franc-maçon*, par Mme Morisson-Lacombe. Paris, Tolra et Haton, 1892, in-16 de 177 p., 1 fr. — 30 *Jeunes filles et jeunes femmes*, esquisses morales, par Loïsda. Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de 268 p., 2 fr. — 31. *Pour lire en train express*, par Maxime Juillet. Paris, Relaux, 1892, in-12 de 144 p., 2 fr. — 32. *Croquis honnêtes*, par Christian de France. Mulhouse, Gangloff, 1892, in-16 de 188 p., 2 fr. — 33. *Un amant*, par Émily Brontë, trad. française, précédée d'une introd. par Th. de Wyzéwa. Paris, Savine, 1892, in-18 de 386 p., 3 fr. 50. — 34. *La Fille à Lowrie*, par mistress Frances Hogson Burnett, trad. de l'anglais par Robert de Cérisy et précédé d'une étude sur Mrs Burnett par Mme Th. Bentzon. Paris, Hetzel, 1892, in-12 de 384 p., 3 fr. 50. — 35. *Lioudmila*, par Polevoï : trad. du russe par Xavier Marmier. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 36. *Pochékhonié d'autrefois. Vie et aventures de Nicanor Zatrapezny*, par Chtchédrine ; trad. du russe par Mme Polonsky et G. Debesse. Paris, Savine, 1892, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 37. *Études, souvenirs et récits*, par J. Bonneton. Paris, Lemerre, 1892, in-8 de 240 p., 5 fr. — 38. *Les Soirées de Calibangrève*, par Émile Bergerat, illustrations de M. de Lambert. Paris, Marpon et Flammarion, 1892, in-18 de 340 p., 3 fr. 50.

1. — Si un pareil titre n'eût paru à M. Paul Bourget trop ambitieux, son nouveau roman : *La Terre promise*, se fût appelé : *Le Droit de l'enfant*. Le problème particulier qui s'y trouve posé se rattache, en effet, à cet autre plus général : Jusqu'à quel point le fait d'avoir donné le jour à un être nous engage-t-il envers lui? Cette question si vague devient très précise dans la pratique, et la portée en est infinie. Suivant la façon dont la conscience y répond, on est pour ou contre le divorce, pour ou contre certains seconds mariages, pour ou contre la recherche de la paternité, pour ou contre l'absolution de ces terribles vengeances dont les séducteurs sont l'objet et que notre littérature qualifie si complaisamment de crimes passionnels. Sciemment ou non, M. Paul Bourget nous paraît avoir répondu à la question dans un sens chrétien. Seulement, le sujet qu'il traite est des plus scabreux. C'est bien le droit de l'enfant à la protection, à la tendresse, au dévouement, à l'éducation, qui préoccupe le romancier ; mais l'enfant qui a tenté son analyse n'est ni l'enfant légitime ni l'enfant naturel : c'est l'enfant adultérin, « intrus innocent du foyer, » dont M. Paul Bourget montre la situation fausse, l'isolement possible. Tranchons le mot, dans *la Terre promise*, il s'agit de la paternité dans l'adultère et de ses irréparables conséquences. Cette « terre promise, » où l'écrivain-psychologue conduit le principal personnage de son livre, n'a rien de matériel ni de sensuel. Il s'agit d'une vie renouvelée à la flamme du sacrifice, toute consacrée désormais au de-

voir. En ses jeunes années, Francis Nayrac a, pendant douze mois, une liaison criminelle avec une femme mariée, Pauline Raffraye. La jalousie de Francis et la coquetterie de Pauline ont amené une rupture. Ils se sont séparés après des scènes atroces et des outrages féroces. Dix ans plus tard, Francis Nayrac rencontre à Palerme une jeune fille accomplie, Henriette Scilly, dont le père, un officier supérieur, a été tué dans la dernière guerre. Il en devient passionnément épris et demande sa main. La demande est agréée par la mère d'Henriette, qui accorde toute sa confiance à Nayrac, croyant celui-ci libre de tout passé compromettant. Il ne reste plus qu'à fixer l'époque du mariage. Un événement imprévu survient qui dérange et détruit tous ces projets. L'ancienne maîtresse de Francis Nayrac, arrivée à Palerme, est descendue dans le même hôtel qu'Henriette Scilly et sa mère. Contre Pauline, Francis se sent fort, car c'est de la haine qu'il éprouve maintenant pour elle. Mais cette femme n'est pas seule : elle est accompagnée de sa petite fille, Adèle. Or l'enfant ressemble trait pour trait à Francis. Il reconnaît à n'en pouvoir douter qu'il en est le vrai père. Le trouble que sa paternité lui cause et le sentiment du devoir impérieux qu'elle lui impose, — maintenant que Pauline Raffraye est veuve, — le jettent dans un tel désarroi, dans une telle perplexité, qu'il se trahit et laisse échapper son douloureux secret. Henriette Scilly est une fleur de pureté. Elle ne sait rien de la vie, et pour la première fois elle a la révélation de ses réalités misérables. L'idée que l'homme qu'elle aimait si chastement, si profondément, a pu lui cacher la vérité, faillir à l'honneur, lui est odieuse. Henriette n'est sauvée de sa crise d'âme que par sa foi religieuse et un admirable vœu d'immolation. Francis a commis plus qu'une faute : un crime. Henriette expiera pour lui dans un couvent du Carmel. Avant de quitter le monde, elle demande à son crucifix le courage d'écrire à celui qui fut son fiancé : « Nous ne pouvons plus, lui dit-elle, être l'un à l'autre, et vous n'avez qu'un moyen de vous réhabiliter, c'est d'épouser la mère de votre enfant. Accomplissez ce sacrifice, comme j'accomplis le mien. » Épouser la mère de son enfant, Francis Nayrac s'y résoudrait aujourd'hui certainement. Mais Pauline, bien que revenue à des sentiments chrétiens, est vindicative par caractère : elle ne peut oublier les soupçons injurieux dont l'abreuva jadis l'homme qui, à cette heure, sollicite son pardon. Le coupable demeure seul, sous le poids de sa double détresse : il comprend enfin qu'on ne viole pas impunément la loi morale. Cependant Dieu a pitié du pécheur repentant. Pauline Raffraye meurt d'une maladie de poitrine, et Francis Nayrac peut se consacrer tout entier à l'éducation de sa fille, à qui néanmoins il ne pourra jamais avouer sa paternité, car ce serait faire rougir de sa mère l'enfant innocente.

Il y aurait peut-être témérité à conclure de *Terre promise*, comme l'ont fait deux critiques trop pressés, que M. Paul Bourget « a renoncé à

l'intellectuelle volupté du dilettantisme pour embrasser définitivement les dogmes précis et nettement affirmatifs du christianisme. » Mais on aurait tort de ne pas lui tenir compte de ses excellentes intentions et de sa bonne volonté. Depuis la publication du *Disciple*, il s'est fait dans son esprit un véritable retour vers les idées évangéliques. *La Terre promise*, certes, a bien quelques pages où revit encore l'auteur efféminé de *Cruelle énigme :* elles sont très clairsemées. Dans son ensemble, l'impression qui se dégage de l'ouvrage est bonne. La conclusion est morale, le crime reçoit son châtiment. M. Bourget déclare lui-même ce châtiment juste, et il fait donner au coupable, par une âme véritablement chrétienne, la sublime leçon de renoncement et d'immolation qui le terrasse et le ramène au devoir. *Terre promise* est précédée d'une curieuse préface littéraire, dans laquelle, en ce style élégant, délicat et subtil dont il a le secret, M. Paul Bourget plaide la cause du roman psychologique, du roman d'analyse. Le plaidoyer est éloquent, mais il était inutile. Encore moins que des « couleurs, » il faut disputer du genre des romans. C'est le « goût » du lecteur qui est en définitive le vrai juge.

2. — M. Edmond Tarbé, dans son *Crime d'Auteuil*, avait essayé du roman « rocambolesque. » L'essai ne fut pas heureux. Il revient aujourd'hui au roman de mœurs, ce dont il faut le féliciter, car il y réussit mieux. *L'Histoire d'Angèle Valoy* a des qualités littéraires que *le Crime* n'avait pas, et l'auteur y fait preuve d'une remarquable puissance d'analyse. Comme M. Paul Bourget, mais à un autre point de vue, M. Edmond Tarbé s'occupe de la destinée des enfants dont la naissance est irrégulière. Cette fois, ce sont les enfants nés d'une courtisane qui se trouvent en cause. La société les repousse, et ils se voient souvent obligés de vivre selon les fatalités de leur vice originel. En ce sens, on peut dire que *l'Histoire d'Angèle Valoy* a aussi une portée sociale. Angèle est la fille d'une de ces femmes que le Paris faisandé appelle « galantes, » et qui sont tout uniment des « prostituées » de plus ou moins bas étage. Cette femme meurt. Angèle est recueillie par une tante qui fait le métier de sa mère, — un fichu métier, — et qui vit maritalement avec un vieux célibataire millionnaire, M. Lavaroc. Fière de caractère et honnête par instinct, l'enfant reste pure jusqu'à dix-huit ans dans ce milieu corrompu. Mais son abominable tutrice lui tend un guet-apens, et Angèle se laisse séduire par un homme veuf, le baron de Chamaran. Elle vit avec lui sans l'aimer, et, en dépit du luxe dont elle est entourée, a horreur d'elle-même. Un jour, l'amour se présente à elle dans la personne d'un jeune compositeur de musique, Jacques Larderay, qui a pour lui son esprit, son entrain, sa bonne humeur, mais qui a tous les défauts d'un bohème, joueur, libertin, mauvais sujet. Pour le suivre, Angèle n'en quitte pas moins le baron. Elle souffre avec Jacques mort et misère. Rien ne la rebute : elle supporte tout. Son rêve est d'améliorer Larderay.

Elle y parvient. Rangé, travailleur, célèbre et riche, celui-ci reconnaît les qualités privées d'Angèle et lui offre son nom et sa main. Il faut néanmoins à ce mariage le consentement de la mère de Jacques, pour laquelle le compositeur a un culte. Mme veuve Larderay habite la Picardie, où elle est universellement vénérée. La nouvelle du mariage de son fils avec sa maîtresse lui porte un coup dont elle ne se relève pas. Avant d'expirer, elle fait promettre à Jacques de renoncer à son projet : il promet, et Mme Larderay expire contente : le « déshonneur » que le mariage de Jacques eût infligé à son vieux nom bourgeois lui sera épargné. Quant à Angèle, déchue dans ses rêves, victime d'une morale conventionnelle, qui peut être mondainement acceptable, mais qui est à l'opposé de l'esprit évangélique et de la morale chrétienne, elle meurt de douleur, écrasée sous les roues de la fatalité natale. La thèse de M. Edmond Tarbé ne fait pas faire un pas à un problème dont l'Église catholique seule possède la solution. Ajoutons qu'il a gâté son œuvre par l'élasticité vraiment singulière de sa casuistique. S'il n'excuse pas précisément le concubinage de M. Lavaroc avec la tante d'Angèle Valoy, il le trouve tout naturel et presque légal. Il pare le vice des plumes de la vertu, et pourvu qu'il n'ait pas des allures trop incorrectes, cela suffit au romancier. Il n'a pas un mot de blâme pour ce baron de Chamaran qui met Angèle dans ses meubles et déguise sous le nom de « protectorat » sa passion libertine. Car, dans ce simili-monde, tout, même les mots, y a une apparence de pudeur. De tels « accommodements » peuvent plaire aux vieux messieurs, coureurs de coulisses. Ils ne sauraient passer ici sans être sévèrement jugés.

3. — Il n'y a pas, dans *l'Histoire d'Angèle Valoy*, de développements pervers, risqués à plaisir, d'expressions grossières, de crudités réalistes. Il n'y en a pas davantage dans *Peau de satin*, de M. Paul Ponsolle. Cependant, je ne recommande pas plus ce roman-ci que l'autre, et même encore moins. « Peau de satin » est l'odieux surnom donné par d'insupportables viveurs à la jeune veuve d'un général, Mme de Trémont, dont la vertu est inattaquable, mais dont la beauté fait partout sensation. Moralement, Mme de Trémont appartient à cette rare catégorie de femmes très pures, très honnêtes, très chrétiennes même, qui, sans le savoir, sans le vouloir, possèdent un attrait d'autant plus dangereux et troublant qu'elles n'en ont aucune conscience. Le charme se dégage de leur naïveté, de la musique de leur voix, de leur candeur et de leur douceur. Telle était la jeune veuve. Pour la punir d'avoir repoussé son lubrique amour, un monstre de perversité, Armand de la Garlière, fait le serment de la déshonorer. Il se ligue, pour ce bel exploit, avec le marquis de Lussan, et se sert d'un explorateur renommé, Léon Bracaussey, pour arriver à son but. Bracaussey a autrefois courtisé Mme de Trémont. Le haineux La Garlière suscite sa jalousie, et Bracaus-

sey entre en plein dans l'ignoble complot. Mais, à ce jeu, lui-même est pris qui voulait prendre : il se met à aimer sincèrement Mme de Trémont, et il finit par l'épouser, malgré les embûches tendues contre eux. La Garlière, voyant ses calculs canailles déjoués, s'enfonce dans la crapule, et ce virtuose du mal s'éteint en gaga. Le milieu où nous conduit M. Paul Ponsolle paraît bien singulier : il le dit vrai. C'est possible. Est-il vraisemblable ? J'en doute. Le complot tramé par La Garlière contre la vertu de Mme de Trémont est de ceux qui amènent leurs auteurs, quand ils sont découverts, devant les tribunaux. Or, les viveurs de haute marque, s'ils n'ont pas la crainte de Dieu, ont surtout celle de la police correctionnelle. M. Paul Ponsolle ouvre son roman par une préface qui a les allures d'un programme. L'auteur y part en guerre contre le « réalisme cynique » et y bataille pour la « littérature en habit noir. » De la part d'un écrivain qui a pris M. Ohnet pour modèle et qui a tout au plus deux romans à son actif, une pareille croisade, si louable soit-elle, paraît un peu prétentieuse. Et puis, cette « littérature en habit noir » qu'il préconise, que de vilains dessous parfois ne cache-t-elle pas aussi ?

4. — M. Georges Beaume, lui, avec cependant plus de réserve dans l'expression et plus d'idéalisme dans les tableaux, reste de l'école de M. Zola. L'influence littéraire de l'auteur des *Rougon-Macquart* est même un peu trop visible dans *Une Race :* roman de mœurs rustiques dont le principal intérêt réside dans l'étude des caractères et dans la peinture des coutumes traditionnelles. M. Georges Beaume a étudié les uns en observateur sagace et a décrit les autres avec un vigoureux talent. Pour ce qui concerne la fable elle-même, elle est des moins compliquées. Le forgeron César Boulard, du village de Pouzols, en Bas-Languedoc, a quarante ans. Il aime une fille perdue, qui a fauté, qui a un enfant, mais qui essaie de ne plus mal faire. Il l'épouse malgré les blâmes de ses voisins, malgré la volonté de ses parents, les maîtres de la ferme de l'Oustalière. Inflexibles, ceux-ci considèrent ce mariage comme un outrage. Eux, les paysans sans reproche, donner leur fils « à une fille perdue, à une gueuse, » jamais, au grand jamais ! César adresse à son père une lettre respectueuse, se moque du qu'en-dira-t-on et n'en fait qu'à sa tête. Tout le village, depuis le riche et hypocrite M. Donat Courbe jusqu'au brave et savant abbé Carol, est contre les nouveaux mariés ; mais leur existence est si correcte et la conduite de la femme de César tellement irréprochable, qu'ils finissent par conquérir l'estime de tout le monde. Il y a néanmoins un point noir dans le bonheur du forgeron. Non pas par impiété, car il n'est pas libre penseur, mais par dépit contre le curé, César n'a pas fait baptiser ses enfants. Cela le préoccupe. Bientôt les sentiments religieux, les croyances héréditaires, reprennent chez lui le dessus. Il amène toute sa progéniture à l'église, et on la baptise ensemble.

Quelque temps après, l'un de ses fils tombe dangereusement malade. Il appelle le prêtre au chevet du moribond, et lorsque, à la fin du sacrement, la foule se disperse dans une rumeur bienveillante, il lui semble qu'« un péché vient de s'éteindre en lui » et qu'« il redevient libre et meilleur. » Seuls, les vieux demeurent impitoyables : la tradition, en eux, est plus forte que le sentiment. M. Beaume a l'air de les blâmer. C'est à tort. Êtres simples et rudes, ils restent tels que la tradition les a faits, et un romancier qui se pique de sincérité doit les prendre tels quels. A signaler dans *Une Race* quelques types très réussis de politiciens campagnards. Aujourd'hui l'engeance partout pullule, même dans les plus humbles hameaux, et elle est en train de détruire l'esprit national. C'est la peste des pestes.

5. — M. Léonce de Larmandie en est au cinquième volume de sa *Comédie mondaine*. Titre : *Montorgueil*. C'est le surnom superbe du marquis Jean de Puyssembert. Mais, à vrai dire, le volume aurait dû être intitulé, comme certain poème de Lamartine : *La Chute d'un ange*. Petit employé au ministère de l'instruction publique, affligé du dénuement le plus extrême, doué d'impériales ambitions adéquates à son esprit, Jean de Puyssembert habite, rue de Lille, à Paris, une chambre perdue dans les combles de l'hôtel des Ambassadeurs et vit avec la sobriété d'un anachorète, alignant des vers et repaissant incessamment sa pensée des chimères les plus éclatantes, des plus splendides illusions. D'une famille périgourdine où le culte des sentiments élevés va de pair avec la pénurie des ressources, cœur plein de tendresse, âme indépendante et fière, portée par son impétueuse nature à jouir pleinement de la vie matérielle, Jean se condamne par raison à un jeûne perpétuel et, par fierté, à une continence absolue. Un ami, le P. Flavay, de la Compagnie de Jésus, lui confie un de ses anciens élèves, Ernest de Boulaivry, qui vient au quartier latin étudier le droit. Jean a pour mission de faire travailler le jeune Ernest, de lui donner de bons conseils et de l'éloigner des Circés et des Saphos de la rive gauche. Tout d'abord, notre poète remplit avec succès son office de Mentor, et son Télémaque se conduit à merveille. Mais l'influence de Jean est contrecarrée par celle d'un des parents d'Ernest, le major Grondlair, un disciple de Bacchus qui entend que jeunesse se passe, et c'est lui qui l'emporte. Boulaivry mène une vie dissipée et débauchée, au grand désespoir de Jean, qui le suit partout, même dans les lieux les plus risqués, pour le protéger autant que possible, restant, lui, toujours inébranlablement vertueux. Mais voici qu'un jour tout change. Las de sa vie folle, Ernest de Boulaivry se range et épouse une charmante demoiselle, tandis que l'impeccable, l'austère, l'ange Puyssembert tombe. Pour être, dès le début, purement « intellectuelle, » la séduction à laquelle il cède, et sans résistance, n'en est pas moins humiliante, étant donné qu'il s'était cru jusqu'ici invulnérable. Elle ne

tarde pas d'ailleurs à devenir « sensuelle, » et M. de Larmandie a le tort d'en décrire avec trop de complaisance les débordements. La Circé qui a dompté Montorgueil, une fille étrange et mystérieuse, a cependant cela de bon qu'elle prévient Jean que son amour ne peut être le but de la vie d'un homme tel que lui. Jane Hamlet (c'est son nom de guerre) meurt d'une maladie de poitrine, et, trempé par la douleur, Jean se relève. *Montorgueil* se termine par la victoire du front, l'apothéose du cerveau ; mais, je le répète, M. de Larmandie a trop insisté sur le triomphe même momentané des sens. Je lui reprocherai aussi d'avoir trop poussé à la caricature, d'avoir portraituré avec trop de fiel certains vicomtes et certaines douairières du faubourg Saint-Germain. On dirait qu'il leur en veut encore de ce que, il y a vingt ans, dans une élection du quartier, ils lui préférèrent à lui, candidat catholique, le protestant conservateur Bartholoni. Ces réserves faites, il y aurait injustice à ne pas reconnaître le talent sincère dont *Montorgueil* fait preuve. L'œuvre déborde de lyrisme et dénote un vrai souci d'art.

6, 7, 8 et 9. — Les récits de la vie militaire sollicitent toujours la plume de nos romanciers. J'ai à signaler cette fois : *Souvenirs d'un grenadier*, par M. Laisnel de la Salle ; *Les Combats*, par M. Eugène Granger ; *Le Cuirassier blanc*, par M. Paul Margueritte, fils du regretté général de ce nom ; *Au pays des étapes*, par M. Charles des Écorres.

Dans les *Souvenirs d'un grenadier*, nous voyons un jeune Berrichon, Julien Morel, s'engager en 1849, par dépit plutôt que par vocation, et finir par prendre goût au métier. Son premier régiment est le 52e de ligne, en garnison à Châteauroux. Julien écrit à un de ses amis tous les détails de sa nouvelle carrière : plaisirs, misères, incidents sérieux, épisodes burlesques, qui émaillent, l'attristant ou l'égayant, la vie du soldat, rien n'est oublié. On ne trouvera ici, comme dans *Sous-Offs* et autres œuvres de même genre, ni thèses contre la discipline, ni déclamations tapageuses, ni esprit de dénigrement, ni souffle de révolte. Ce sont de simples causeries, des réflexions sans malice aucune, tout au plus quelques inoffensives plaisanteries sur un commandant qui ne sait ni monter ni se tenir à cheval. Entre temps, de pittoresques descriptions des contrées parcourues par le tourlourou : le Nivernais, la Bourgogne, la Franche-Comté. Julien va en Crimée : il est blessé à Sébastopol, mais il en réchappe, et, après sept ans de service, il revient au pays épouser Juliette, sa promise. M. Laisnel de la Salle a la note juste, souvent la note émue : témoin son parallèle entre les recrues qui sortent des villes et les conscrits qui arrivent de la campagne. Les premiers ne quittent pas les rues de la localité où stationne le régiment ; les seconds dirigent de préférence leurs pas vers la banlieue, vers les champs. Là tout les intéresse et leur rappelle leur existence passée ; leur cœur se serre ; les larmes leur viennent aux yeux, à la vue du laboureur traçant

son sillon dans la plaine, ou du vigneron qui, la poitrine et les bras nus, donne à ses vignes la dernière façon. Ce sont d'excellents soldats tout de même. On pourrait tirer des *Souvenirs d'un grenadier* cette conclusion que le « service de sept ans » avait du bon.

Les Combats, de M. Eugène Granger, ont été écrits sous le coup d'une inspiration passagère, mais sincère. Réserve faite sur certaines idées de l'auteur, qui, par exemple, nourrit pour Jean-Jacques Rousseau un enthousiasme peu justifié, on ne peut qu'admirer le *Défilé*, hymne à l'armée, glorifiant surtout les soldats obscurs qui passent et vont mourir pour la patrie; le *Sapin d'Alsace*, dans les aiguilles duquel vibre le frisson de la revanche; le *Couard*, un fantassin méconnu et calomnieusement traité de lâche, qui ne fait rien pour détromper la foule, fort du témoignage de sa conscience; *Un rat*, aventure héroï-comique de deux pioupious qui ont peur et peine à se défendre d'un rat de quarante centimètres de long; les *Fiançailles* de Marie-Rose et de Gérard, interrompues par la guerre, tranchées par la mort, — tout, jusqu'à quelques paysages et historiettes du Limousin qui ont le parfum du terroir, dénote, dans *les Combats*, un talent réel; et il n'est plus étonnant que le Parisien Richepin ait voulu servir de parrain au provincial Eugène Granger.

Le Cuirassier blanc, de M. Paul Margueritte, donne son titre à une série d'articles publiés par lui dans le *Gil Blas* ou l'*Écho de Paris*, et qu'il a réunis en volume. Il y a, dans la plupart de ces articles, un fond de sensualisme regrettable, bien qu'il ne soit ni grossier ni brutal. Il y a aussi la constante préoccupation de la mort, de l'invisible, de l'inévitable, une sorte de pessimisme à la Loti. Mais nous ne voulons retenir que *le Cuirassier blanc*, le meilleur de tous ses récits. Le jeune Margueritte, alors élève du Prytanée militaire de La Flèche, se rencontra en 1871 avec un groupe d'officiers allemands, dont un cuirassier blanc. Il fut contraint de répondre à leurs avances, courtoises en somme, et le compagnon du jeune Fléchois le présenta en ces termes : « C'est le fils du général Margueritte, tué à Sedan. » Les officiers prussiens, subitement, spontanément, firent à l'élève de La Flèche le salut militaire. Puis un dialogue entre eux s'engagea, chacun racontant ses deuils. Le cuirassier blanc murmura : « J'ai perdu mon frère à Froschwiller, il était colonel de hussards : un obus l'a coupé en deux sur son cheval. » Ses yeux devinrent humides. Le plus vieux du groupe dit alors d'une voix très dure : « Mon fils aussi a été tué à Strasbourg, pour la patrie. » Le cuirassier blanc, se détournant du vieil officier, soupira dans sa barbe d'or, et, avec un geste pensif, dit à son jeune compagnon de rencontre : « Triste chose, monsieur, que la guerre ! » Que de profondeur dans ces quelques lignes et quelles pensées n'évoquent-elles pas, quand on songe qu'il est des hommes qui osent prendre sur eux de faire, souvent pour les motifs les plus futiles, s'entr'égorger l'élite d'une

nation, la jeunesse, et de gaspiller les forces vives de tout un pays !

De la gaieté, de l'humour, de l'entrain, mais une morale trop facile dans le *Pays des Étapes*, de M. Charles des Écorres. L'auteur fait évidemment partie de l'armée actuelle : il la connaît, il a vécu de la rude vie du soldat, il a partagé de cette vie les rancœurs, les grosses naïvetés, les brutales réalités, les brusques élans, les défaillances lamentables, les dévouements spontanés, les généreuses aspirations. Le Breton, mâtiné de Normand, qu'il fait s'engager dans la légion étrangère, se battre au Tonkin, revenir en France avec les galons de lieutenant et une brochette de décorations exotiques, n'est que son truchement. Mais pourquoi donner à ce porte-voix une langue si épicée ?

10. — J'ai rarement lu un roman historique plus dramatique, plus saisissant et surtout plus conforme à la vérité que *l'Argentier de Milan*, de M. Pierre Sales. Sujet du roman : luttes que l'Italie du XIIe siècle eut à soutenir pour son indépendance contre Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne ; rôle de la Papauté dans ces luttes ; Guelfes et Gibelins. Les partisans de l'Allemagne se déclarèrent Gibelins ; ceux de l'indépendance italienne, Guelfes. Le chef des Guelfes était le Pape ; le chef des Gibelins, l'Empereur. Celui-ci envahit trois fois l'Italie, s'empara de Sienne, de Rome, de Milan qu'il fit raser. Alexandre III occupait alors la chaire de saint Pierre. Il avait succédé à Adrien IV. C'est une belle et grande figure, que l'auteur de *l'Argentier de Milan* montre dans toute sa grandeur et toute sa beauté. Il organise la Ligue lombarde ; il parcourt les villes, déliant les peuples de leur serment de fidélité à l'impie, traître et félon Barberousse ; il excommunie les trois antipapes que lui avait suscités l'envahisseur. Sous son inspiration, les Italiens reprennent courage ; les Milanais rebâtissent leurs murs. Fondée par lui, Alexandrie, que Barberousse appelle par dérision « Alexandrie la paille, » porte le premier coup à la puissance du Teuton. Défait à Côme, chassé de Rome, repoussé de partout, Barberousse reconnaît le Pape et laisse enfin l'Italie tranquille. Tous les souverains pontifes de cette époque furent à la hauteur de leur mission civilisatrice. Adrien IV lui-même, malgré sa vieillesse, soutint avec une dignité parfaite les droits du Saint-Siège. S'il sacra l'Empereur, il ne céda qu'à la force et avec la promesse (non tenue) que celui-ci retournerait en Allemagne et poserait bas les armes. Tous ces faits sont très impartialement exposés dans le roman de M. Pierre Sales. C'est la part de l'histoire : la part de l'imagination se trouve dans le récit des aventures et des chastes amours de Giuseppe Manzotti, argentier et armurier de Milan, ambassadeur de la Seigneurie près d'Alexandre III. Patriote ardent, défenseur de la religion et de la liberté, l'argentier aime Micaela Vercerix, victime des envahisseurs qui ont fait périr ses parents, confisqué ses biens, brûlé sa ville natale. Ce n'est qu'au dénouement du livre que Giuseppe et Micaela, mariés par le

Pape, peuvent goûter un bonheur acheté par la souffrance et la persécution. Tout à côté, parallèlement, on assiste aux tortures subies par la Lucrèce de Sienne, Pia dei Tolomeï, nièce d'Alexandre III, mariée à un Gibelin, calomniée par son mari, enfermée dans un château malsain des Maremmes, en butte aux obsessions de Barberousse et du reître allemand, qui la garde, mais toujours fidèle à elle-même, à la patrie, à l'honneur conjugal. Que les temps sont changés! Les Italiens acclament ceux qu'ils abhorraient autrefois, et combien diffère l'Italie césarienne d'aujourd'hui avec l'Italie du XIIe siècle, éprise de liberté, séduisante de jeunesse, vibrante d'enthousiasme catholique et d'irréductible patriotisme!

11. — Un autre roman historique bien intéressant aussi, c'est la *Périnaïk*, de M. J. Cantel. On connaît la vie de cette Jeanne d'Arc bretonne, née à Coatmer, au pays de Kerué. Sur les vitraux de l'église de sa paroisse était racontée, en douze médaillons, la légende de sainte Roscoët, vierge et martyre. Son père, le roi de Cambrie, voulait lui faire épouser un prince païen du pays de Galles; mais Roscoët (la petite Rose des bois) avait été baptisée par saint Patrice. Elle s'échappe, monte dans une auge de pierre blanche, et les vagues amies, les vents caressants, la portent jusqu'aux rivages de l'Armorique. Là, des idolâtres cruels la martyrisent. Un lis pousse sur le tombeau de la vierge, et les Armoricains se convertissent au christianisme. Chaque jour, Périnaïk méditait la légende de sainte Roscoët. Elle résolut de se dévouer, comme elle, à une noble cause et de ne pas se marier. Le vieux mendiant Quellen lui parle, en termes expressifs, des malheurs du temps; il lui raconte que là-bas, au pays de France, chaque coin de terre est devenu champ de bataille, de carnage et de désastre, où les cadavres d'un grand nombre de chrétiens, morts en état de péché, pourrissent sous les arbres; il lui révèle que souvent, la nuit, dans la grande lande d'Auray, lui, Quellen, a entendu les gémissements de toutes ces âmes mortes sans absolution; il lui récite la prophétie de l'enchanteur Merlin, prédisant la « Vierge qui doit sortir du bois et arrêter les fléaux. » Tous ces récits de sang, de guerre, de famine, de mort et d'éternelles souffrances, bouleversent le cœur de Périnaïk. Elle a des visions, elle se croit être la vierge annoncée par Merlin. Encouragée par un jeune cordelier italien qui prêche au peuple en plein air, avec une éloquence entraînante, les béatitudes du Sermon sur la montagne, l'amour pur, le mépris des richesses et des plaisirs grossiers, Périnaïk quitte son village, va à Rennes trouver le duc Arthus de Bretagne, et l'incite à porter secours au roi de France. Celui-ci se laisse convaincre, et la jeune inspirée le suit jusqu'à Bourges. Elle rencontre Jeanne d'Arc, et, à sa vue, comprend qu'elle n'est même pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. La vierge libératrice, prophétisée par Merlin, ce n'est pas Périnaïk, c'est Jeanne. Elle s'attache à la « bonne Lorraine » et se fait sa

servante. Prise comme elle par les Anglais, comme elle elle est brûlée, comme elle on la traite de relapse, d'hérétique et de sorcière. Sur le même bûcher monte son confesseur et directeur, fra Severino, le cordelier. La doctrine du moine italien n'était peut-être pas très orthodoxe, et, à mon avis, se rapprochait beaucoup plus de l'illuminisme de Joachim de Flore que de l'évangélisme de François d'Assise. Mais l'hétérodoxie, dans sa condamnation, ne fut qu'un prétexte : on le brûla parce qu'il aimait véritablement le peuple. *Périnaïk* est une œuvre originale, de belle langue, de sentiment élevé, d'émotion profonde. Je la louerais sans réserve, si elle n'était un peu amoindrie par le dénouement. Si éthéré qu'il paraisse, si épuré qu'il soit, l'amour que le cordelier mourant témoigne pour « sa sœur bretonne » a quelque chose d'offusquant, et son ardente paraphrase du Cantique des Cantiques produit ici l'impression d'une fausse note. M. Cantel a également tort de donner à entendre que Périnaïk et le cordelier furent condamnés à mort par l'Église. Ceux qui les condamnèrent et qui condamnèrent aussi Jeanne d'Arc formaient un groupe de prélats, de théologiens et de docteurs vendus à l'Angleterre; mais un groupe n'est pas l'Église. C'est d'ailleurs l'erreur de Michelet et de bien d'autres, à propos de Jeanne d'Arc. Le Pape seul a le droit de parler au nom de l'Église, soit qu'il le fasse en vertu de son magistère infaillible, soit par la voix d'un concile général régulièrement assemblé. Or, la Papauté, loin de ratifier la condamnation de la Pucelle d'Orléans, a déclaré, par la bouche de Calixte III, cette condamnation inique et a relevé Jeanne de tout soupçon d'hérésie, de toute accusation de sorcellerie. Voilà la vraie tradition : même au sujet de Périnaïk, M. Cantel aurait bien fait de la suivre.

12. — La *Bibliothèque des romans historiques* augmente sa collection d'un volume de plus : *Pougatcheff*. A vrai dire, il faudrait : *Les Pougatchevistes*. C'est, en effet, le titre d'un long roman du comte Palhias de Tournemine, paru en Russie il y a une vingtaine d'années, et dont M. Candiani nous donne aujourd'hui une adaptation. Les proportions énormes de cette œuvre touffue ne permettaient pas d'en présenter une traduction pure et simple aux lecteurs français, habitués à des récits d'allure plus alerte et plus rapide. M. Candiani l'a donc allégée de tous les épisodes inutiles et de certaines particularités peu attrayantes. Son adaptation n'en demeure pas moins, dans ses grandes lignes, conforme à l'original. Nous sommes en 1773. La révolte gronde dans les steppes de l'est : un faux Pierre III vient de surgir au pied de l'Oural. Le bruit s'est propagé que le Tsar a miraculeusement échappé aux coups des assassins que sa femme, l'impératrice Catherine II, pour régner seule, avait armés contre lui. Pendant dix ans, il a erré obscur dans les déserts de la Perse et dans les montagnes de la Turquie. Il vient enfin de se faire reconnaître par les Cosaques du Iaïk, et il se prépare à marcher sur

Moscou et Pétersbourg. Il ne tardera pas à châtier son épouse criminelle et, remontant sur le trône de son grand aïeul, il mettra fin à tous les abus qui, de par les Allemands fonctionnaires de l'Impératrice, Allemande comme eux, pèsent si durement sur la « nation orthodoxe. » Or, ce faux Pierre III n'est autre qu'un ancien forçat évadé des prisons de Kasan, un ataman des Cosaques du Don, Emilian Pougatcheff, homme d'ailleurs hardi, courageux et de belle prestance. Il impose par son audace et il voit des milliers de soldats et de paysans accourir sous ses étendards. Son état-major sait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'origine de Pougatcheff ; mais, comme il est composé de révoltés, il a tout intérêt à son triomphe. La lutte de l'ancien forçat contre Catherine II a tous les caractères d'une véritable guerre sociale : ère d'épouvantables représailles, explosion féroce des ressentiments depuis de longues années accumulés par les serfs contre la tyrannie des boyards, haine implacable des tribus cosaques pour le régime centralisateur qui les avait dépouillées de leurs anciennes franchises, il y eut de tout cela dans la levée de boucliers du faux Pierre III. Il rassemble en armée ces cohues de rebelles et d'opprimés, s'établit à Berdsk, non loin d'Orembourg, d'où il organise des incursions et tient en échec les troupes impériales. Il se fait même sacrer par un archimandrite. Mais Pougatcheff est un être brutal, qui ne sait point commander à ses passions, qui manque de résolution dans les moments décisifs, qui piétine sur place et qui froisse ses plus dévoués partisans par son insupportable orgueil. Aussi est-il bientôt abandonné, trahi par ceux-là mêmes qui avaient mis en lui la réalisation de leurs ambitions et de leurs convoitises. Dans cette trahison, le principal rôle est joué par une femme : l'éternelle Dalila. Tel s'offre à nous ce roman historique qui aurait encore gagné à être réduit. Le style du comte Palhias de Tournemine ne manque pourtant pas de saveur, et nul n'a peut-être mieux rendu l'impression produite par la steppe russe, la « petite mère la steppe, » immense, infinie, balayée l'hiver par les ouragans de neige, desséchée l'été par un soleil de plomb, en tout temps monotone et somnolente, comme si pesait sur elle quelque enchantement.

13, 14, 15 et 16. — Ce trimestre-ci nous fournit un fort contingent de romans honnêtes, la plupart religieux, d'une moralité irréprochable ; il est seulement à regretter que quelques-uns d'entre eux n'aient aucune valeur littéraire. Ma critique ne s'adresse ni à *la Comédie des champs*, de M. Charles d'Héricault, ni à *l'Élu du peuple*, de M. Joseph Maurain, ni aux *Expériences d'un maître d'école allemand*, de M. Frédéric Polack, ni à *l'Institutrice des Chantepôt*, de Mme Mary Floran, qui sont des œuvres consciencieusement menées.

La Comédie des champs surtout est écrite avec ce souci de la forme, ce respect de la langue, cette originalité que M. Charles d'Héricault

apporte dans toutes ses publications. En un style alerte, plein de verve, pétillant d'esprit et de bonne humeur, *la Comédie des champs* prêche aux citadins nés au village la nécessité d'y retourner. L'auteur suppose deux jeunes Parisiens, Alfred Huriel et sa sœur Clotilde, que la volonté testamentaire d'un vieux parent oblige d'aller habiter la Picardie. Alfred n'y répugne point, au contraire ! il est las du boulevard. Mais Clotilde a horreur de la campagne : elle n'y voit que du fumier puant et des gens grossiers. Elle s'irrite, se débat, se désespère, et il faut toute la fermeté d'Alfred pour la contraindre à quitter Paris. L'héritage du cousin Athanase Huriel est d'ailleurs à ce prix. Les voilà donc en route pour le manoir de Sainte-Godeleine. Rien de plus amusant que ce voyage plein d'étonnements et de contrariétés. L'arrivée au manoir est plus amusante encore. Il y a là un régiment de francs Picards et de Picardes délurées, tous ruraux de la tête aux pieds, durs à la peine, respectueux, traditionnels, et avec cela baptisés de noms propres d'un romanesque étonnant : Florimond, le Maître-Jacques de la maison, cocher, régisseur, premier valet, indiquant aux hommes et aux bêtes le labeur quotidien : Clairemonde, sa femme, chargée de la cuisine et des servantes ; Argentine, Romanie, qui sais-je encore ? on dirait une bergerie de Florian : pour les noms, bien entendu ! car, en fait, Sainte-Godeleine n'a aucun rapport avec *Estelle et Némorin*. La ferme est magnifique : elle vaut plus d'un million et se développe en paysages ravissants. Alfred Huriel y vit comme un poisson dans l'eau. Il y est heureux, il s'y plaît, il devient rural pour de bon. Quant à Clotilde, c'est autre chose. Il lui faut du temps pour s'habituer au « fumier » et aux « gens. » Elle y arrive néanmoins, grâce à des parents charmants qu'elle a rencontrés dans le voisinage. L'un d'entre eux, Jacques de Sains-le-Noble, sauve deux fois la vie de la jeune Parisienne. Il l'aime et l'épouse. Aujourd'hui, l'enfant gâtée est une fermière modèle. Alfred, lui, aurait bien voulu se marier avec la sœur de Jacques, Marthe de Sains, mais celle-ci s'est promise à Dieu, et elle part pour le Carmel de Lourdes. Alfred Huriel unit sa destinée à celle de Christine Gerberoy, et la paroisse de Sainte-Godeleine compte deux ménages chrétiens de plus. Alfred et Clotilde remercient Dieu de leur bonheur. Firent-ils pas mieux que de végéter dans leur cinquième étage de la Chaussée d'Antin ?.... A signaler, dans *la Comédie des champs*, une maîtresse page sur le réveil de la nature, le matin : c'est d'abord un silence profond, mystérieux ; un bruissement général suit ; puis ce sont de vagues murmures ; puis le cri des oiseaux ténébreux que fait fuir l'aurore ; puis l'aboiement vigilant des chiens de ferme, puis, enfin, la voix de Chanteclair, du béni Chanteclair, dont les allègres cocoricos chassent jusqu'au soir les fantômes nocturnes.

L'Élu du peuple, de M. Joseph Maurain, est d'un tout autre genre et d'une autre facture que *la Comédie des champs*. Ici nous voyons, dans

ses paroles et dans ses actes, le politicien radical, le député libre penseur et athée, incarné en la personne du Périgourdin Valentin Ducressieux. C'est le fils de ses œuvres ; parti de bas, élevé par la charité de l'Église, il commence par être ouvrier mécanicien. Les questions sociales le préoccupent : il s'y lance à corps perdu et se met à pérorer dans les réunions publiques. Doué d'une éloquence naturelle, il subjugue les foules aveugles, qui le nomment leur représentant à la Chambre des députés. Ducressieux ne tarde pas à y prendre une place prépondérante : il est bientôt un des chefs du radicalisme. Le socialiste disparaît alors peu à peu, pour ne laisser place qu'au politicien. Ducressieux est maintenant riche : il s'est marié ; il a une fille, Renée, à qui il s'est fait un devoir d'inculquer ses principes. Mais il est bientôt puni par où il a péché. Renée aime le journaliste Javault, qui, s'il a beaucoup de talent, n'a pas un sou qui vaille. Ducressieux s'oppose formellement à ce mariage, et l' « élu du peuple » raisonne en cette affaire comme le plus vulgaire bourgeois. Renée se fait enlever par Javault. Il ne reste plus à Ducressieux que sa nièce, Marcelle, une orpheline qu'il a recueillie : mais celle-ci a reçu une éducation des plus chrétiennes. Elle quitte la maison de son oncle pour entrer chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul. Par ses déclamations et par ses votes, Ducressieux avait combattu, comme un préjugé du vieux temps, le foyer, la famille, le respect filial. La conduite de sa fille a logiquement répondu au libre penseur. Lui-même se détraque et s'amourache d'une prostituée juive qui le ruine, le berne et le rend ridicule. Furieux, l' « élu du peuple, » en plein Parlement, dénonce les juifs comme le plus dangereux fléau social des temps modernes. Un des députés dont il a surtout flétri les maltôteries l'assassine en duel. Sa fille Renée, toute libre penseuse qu'elle fût, avait une grande droiture d'âme. Elle était restée l'amie de sa cousine Marcelle, et la jeune femme et la sœur de charité continuent à correspondre. La double conversion de Javault et de Renée fut le fruit de cette influence et de cette correspondance. *L'Élu du peuple* a donc, on le voit, une véritable portée sociale. M. Joseph Maurain, en effet, sans prêcher, sans disserter, rien qu'à l'aide d'un récit vigoureusement mené, nous montre l'importance de l'éducation religieuse, les tristes conséquences de l'enseignement antichrétien, les périls nationaux que provoque l'accaparement de la fortune publique par la juiverie cosmopolite, et autres questions qui sont aujourd'hui d'un intérêt majeur. Conçu dans un excellent esprit, et pour tous les motifs qui précèdent, *l'Élu du peuple* est un livre à répandre.

Il s'agit aussi de l'éducation populaire dans *les Expériences d'un maître d'école allemand*. Ce maître d'école s'appelle Fritz de son nom de baptême. Enfant, il a éprouvé toutes sortes d'accidents. Un coup de marteau lui a démantibulé la mâchoire gauche ; un coup de hache lui a

coupé deux doigts. Que faire ? Travailler la terre comme ses frères ? il n'y fallait pas songer. Le petit Fritz se fit maître d'école, et ce sont ses impressions, ses souvenirs, ses humiliations, ses déboires, ses triomphes, ses douleurs et ses joies qu'il raconte lui-même avec une bonhomie, une simplicité, un naturel charmants. L'action, cette fois, est nulle, et tout se borne au récit de quelques changements de résidence. Mais l'ouvrage intéresse, en ce sens que si l'auteur a dit vrai, je n'ai vu mieux peint nulle part l'état de l'enseignement primaire protestant en Allemagne, il y a quarante ans, ni décrites avec plus d'austère franchise les mœurs du corps populaire enseignant. En Allemagne, la religion est la base de l'instruction primaire. Cependant, le maître d'école Fritz se plaint, avec raison, que l'on mette la Bible tout entière entre les mains des enfants, et qu'on les oblige à la lire, peu à peu, d'un bout à l'autre, sans choix des morceaux, sans discernement. « Certains pasteurs, dit-il, sont d'avis que toute l'instruction d'un villageois doit être tirée de la Bible, même les éléments du calcul. » Et le bon magister ajoute : « En traînant ainsi le Livre des livres dans la vulgarité, on blesse le sentiment religieux, on le détruit même complètement dans certaines âmes. Certains passages choquants peuvent être d'ailleurs un danger pour le développement moral des enfants. » Ceci indique, évidemment, que l'instituteur Fritz appartient à la religion luthérienne ; mais un catholique ne dirait pas mieux. Au surplus, *les Expériences d'un maître d'école allemand* ne renferment ni allusion blessante ni attaque d'aucune sorte contre le catholicisme.

Entre instituteur et institutrice il n'existe généralement d'autre différence que le genre de la personne, et l'on pourrait croire, à simple vue des titres, que le sujet traité dans *l'Institutrice des Chantepôt* ressemble à celui qui fait le fond des *Expériences d'un maître d'école allemand*. Il n'en est rien. Mme Mary Floran nous réédite tout simplement, en bon style d'ailleurs, l'éternelle histoire de la jeune fille ruinée qui, pour vivre, est obligée de se mettre en service chez autrui, sinon à titre de domestique, du moins à titre de dame de compagnie, de gouvernante ou d'institutrice. C'est à cette dernière profession que se résout Anne Marsan. Seulement, — et là est l'originalité de l'œuvre, — au lieu de viser à la fortune de ces grossiers Chantepôt, qui l'ont abreuvée d'humiliations, la pauvre fille repousse énergiquement les avances de leur sot héritier, préférant à sa main de millionnaire celle d'un modeste ingénieur, tout à fait digne d'elle. *Les Expériences d'un maître d'école allemand* et *l'Institutrice des Chantepôt* font partie de la « Bibliothèque des mères de famille. »

17 et 18. — A la « Bibliothèque Saint-Germain » appartiennent *Une lumière dans la nuit*, roman imité de l'anglais, par M. L. Rousseau, et *la Châtelaine de Trélivier*, par Mme Gabrielle d'Éthampes. Dans le pre-

mier de ces romans, il y a trop de péripéties, trop de complications. On s'y perd, on est dérouté, et ce n'est guère qu'au dénouement que l'on devine la véritable origine du principal personnage, Jane Boston. Elle habitait d'abord le château du colonel Bryant et tout le monde la croyait, malgré certaines humiliations, la sœur de la fille aînée du vieil officier. Hélas ! non. Cette Cendrillon anglaise se trouvait avoir pour mère une Française, abandonnée et ruinée par son indigne mari. Si la malheureuse femme avait laissé son enfant grandir ainsi loin d'elle, c'était pour la sauver de la misère et du déshonneur. Quelques peintures très réussies de la vie bourgeoise en Angleterre dédommagent le lecteur d'*Une lumière dans la nuit* de la fatigue que lui procure une série d'événements enchevêtrés, multipliés comme à plaisir. — Dans *la Châtelaine de Trelivier*, c'est un autre genre : il n'y a pas de complications du tout. L'action s'y déroule d'une façon naturelle, entre des familles où un mariage mixte amène la dualité de croyance. De là des mésintelligences intimes, des scènes pénibles, des tiraillements incessants à propos de l'éducation religieuse des enfants : le tout constituant un drame latent, dans lequel les acteurs catholiques ont le beau rôle. Il se dégage de l'ensemble du livre une leçon morale et sociale très salutaire, qui fait dire des unions mixtes ce que l'on a dit des champignons : les meilleures ne valent rien.

19, 20, 21 et 22. — La « Bibliothèque Saint-Michel » rivalise de zèle avec la « Bibliothèque des mères de famille » et la « Bibliothèque Saint-Germain. » Elle vient de s'enrichir des romans que voici : *Miss Louisa*, par Jérusalémy, récit pittoresque et animé des aventures d'une orpheline d'origine anglaise, que les événements transportent en France d'abord, à Constantinople ensuite, où elle remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade et, devenue riche, méprisant les avances d'un misérable coureur de dots, se donne tout entière aux œuvres de charité ; — *Le Crime de Kéralain*, par la comtesse de Beaurepaire de Louvagny, drame de famille où l'on voit la fille d'un honnête homme, injustement accusé d'assassinat, s'expatrier avec son père, pour revenir plus tard en Bretagne prouver l'innocence de celui-ci et châtier deux bandits, les vrais coupables, alors qu'ils se croyaient sûrs de l'impunité de leur crime et jouissaient orgueilleusement de leur triomphe ; — *L'Heure maudite*, par le même auteur, étude morale tendant à prouver combien est funeste l'influence d'une créature hypocritement perverse, lorsqu'elle s'exerce sur une personne relativement bien intentionnée, mais faible de caractère, comme cette Mme Sénéchal qui, par un amour maternel mal compris, en arrive à haïr, à souhaiter et même à hâter la mort des enfants d'un beau-frère dont elle convoite pour les siens le riche héritage ; — *Les Chevaliers de la dynamite*, par M. Lucien Thomin, œuvre d'une actualité palpitante, qui a pour théâtre le bassin houiller de

la Saône et pour principaux acteurs : le docteur Dufresnay, démocrate farouche, bienfaisant à ses heures, frappé dans la personne de son fils et s'inclinant enfin sous la main de Dieu ; Jacques Baudouin, le mineur impie, ivrogne et brutal, qui maltraite sa mère, l'affame et la tue ; le faux comte d'Armagny, qui pousse à la guerre sociale pour pêcher en eau trouble ; l'ouvrier Paul Didier, intelligent et bon, accusé bêtement d'espionnage par les anarchistes et, fort de sa conscience, leur tenant courageusement tête ; la douce Madeleine, la fiancée du fils Dufresnay, qu'elle prépare à une mort chrétienne ; le juif Abraham, haineux, dissimulé, corrupteur à froid, un scélérat dans la force du terme. A mon sens, bien qu'il soit écrit un peu à la diable, ce roman-ci est de beaucoup le plus intéressant des trois ; il renferme des scènes véritablement empoignantes, notamment celle où Paul Didier comparaît, la nuit, dans le bois de Sauvignes, devant les Chevaliers de la dynamite réunis en tribunal. Livre à propager dans le monde des travailleurs.

23, 24, 25 et 26. — La « Bibliothèque du journal *l'Ouvrier* » nous donne aussi quelques ouvrages recommandables, savoir : *Honneur et Bonheur*, par M. B. de Buxy, touchante histoire d'une humble fille des champs qui est à la fois le bon ange et le souffre-douleur d'une enfant gâtée, d'illustre origine, d'un caractère altier, capricieux, mais d'une âme droite et d'un excellent cœur ; — *Noëlle*, par Champol, autre émouvante histoire d'une autre jeune fille de basse extraction, qui, adoptée par une riche veuve sans enfants, grandit heureuse auprès de sa bienfaitrice jusqu'au jour où, sur le point d'épouser l'homme qu'elle aime, celui-ci, infatué de ses titres aristocratiques, se détourne d'elle, en apprenant qu'elle a pour père un pauvre paysan ; — *Portrait de famille*, par Mme Maryan, roman de mœurs, dont les principaux épisodes se passent à Kermaria, triste et vieux château breton, que Robert de Bévry, jeune lieutenant (retour du Tonkin), vient relever de ses ruines, mais dont il ne ranime la vie et n'égaie la solitude que lorsqu'il s'est décidé à épouser une petite fée, Stéphanie de Gévras ; — *La Dernière Bataille du général Berger*, par M. Jacques Bret, récit humoristique d'un combat qui ne laisse ni sang ni larmes, puisqu'il s'agit du mariage de Solange d'Aliette avec René de Verrières, mariage contrarié par les caprices d'une entêtée douairière, que les savantes manœuvres d'un général en retraite finissent par vaincre. Le cœur du vieux brave s'était mis de la partie, et c'est une arme d'une puissance irrésistible. J'ai dit que *la Dernière Bataille* ne faisait couler aucune larme : je me trompe, elle fait couler des larmes de joie (celles de la victoire) et des larmes de bonheur.

27, 28, 29, 30, 31 et 32. — Mentionnons encore, dans la même note honnête et morale, *Monsieur le Maréchal*, par Mme Étienne Marcel, scènes de l'Ukraine, où se joue une comédie de mœurs entre un orgueilleux magnat polonais, un pauvre garçon d'origine cosaque, une douce et rési-

gnée jeune fille, un moine paterne et miséricordieux, qui essaie, mais sans y parvenir, de mettre tout le monde d'accord ; — *Messine*, par M. Pascal Lauroy, récit patriotique, malheureusement décousu et diffus, dont le double but est d'exciter notre admiration pour les Alsaciens-Lorrains, toujours attachés à la France malgré les vexations quotidiennes dont ils sont victimes, et d'entretenir en nous une noble haine pour leurs persécuteurs, incarnés ici dans la vilaine personne du docteur Stéphas, prussien fanatique, qui s'acharne, sans y parvenir, à accaparer l'âme d'une jeune fille française, à la pétrir de sentiments allemands et à en faire une sorte de missionnaire de la race teutonne ; — *La Conversion d'un franc-maçon*, par Mme Morisson-Lacombe, récit vrai sous forme romanesque, et dans lequel la religion et la charité luttent, avec succès d'ailleurs, contre la prêtrophobie et la libre pensée pour ramener à Dieu l'âme égarée d'un vieux célibataire endurci ; — *Pour lire en train express*, par Maxime Juillet (M. Alphonse Poirier, rédacteur en chef de l'*Anjou*), esquisses de la vie courante, alertes, prestement enlevées, ici pétillant d'esprit, là vibrant d'une indignation contenue, ailleurs exaltant la poésie, le dévouement, la foi des âmes simples, plus loin flétrissant l'égoïsme des jouisseurs, leur sécheresse de cœur, leur matérialisme mondain ; — *Jeunes filles et jeunes femmes*, par Loïsda, esquisses morales dans lesquelles l'auteur, s'adressant à Camille, son élève, fait passer devant elle, sous forme d'histoires choisies, une foule de traits, d'observations, d'aperçus et de réflexions on ne peut plus justes sur les devoirs chrétiens, les vrais fondements de la famille, les dangers du vice, les bonheurs de la vertu, le tout entremêlé d'exemples édifiants et terminé par quelques belles pages sur Eugénie de Guérin et Marie Jenna ; — *Croquis honnêtes*, par M. Christian Defrance, petits articles courts et bons, qui ont dû paraître dans un journal quotidien, tous exaltant une action louable, exposant une vérité, maudissant une vilenie, combattant une erreur. Je ne saurais trop recommander ce livre, écrit à la bonne franquette, mais dans une langue excellente. Il apprend à aimer la patrie, la religion, la tradition, l'idéal ; il est plein d'anecdotes intéressantes, de mots heureux et trouvés, parmi lesquels un sur le sacrement de mariage, qui est une perle. Les *Croquis honnêtes* produiraient grand bien, ce me semble, dans les milieux intelligents où règnent la frivolité, l'ignorance religieuse et le scepticisme.

33, 34, 35 et 36. — Sauf peut-être, à cause de certains aperçus, *les Expériences d'un maître d'école allemand*, la vingtaine de romans dont on vient de lire l'analyse a droit de figurer dans une bibliothèque paroissiale. Il n'en est plus de même des romans étrangers et des recueils de Nouvelles dont il me reste à rendre compte.

Parmi les romans étrangers, récemment traduits, *Un amant*, de l'authoress anglaise Emily Bronte, morte en 1848, fait un certain bruit.

C'est évidemment une œuvre étrange où, d'un bout à l'autre, la terreur domine, une terreur toute morale, car elle ne procède ni d'apparitions fantomatiques ni d'événements merveilleux, mais de passions féroces, d'instincts criminels. Au premier aspect, les principaux personnages du livre, M. Heatchliff, sa femme, son domestique Joseph, le jeune M. Hareton, ressemblent à tout le monde. Ils ont l'apparence de braves et riches paysans, un peu rudes et grossiers seulement. Bientôt leurs yeux hagards ou cruels, soupçonneux ou railleurs, se fixent sur vous et vous troublent; leurs allures équivoques, leurs paroles énigmatiques, leurs réponses d'une insultante brièveté, ajoutent à l'effroi. On se sent en présence de quelque chose de terrible, d'inouï, de criminel. Il y a de tout cela, en effet, dans *Un amant :* passion sauvage, mais matériellement chaste, pour une femme mariée; torture d'une femme légitime, que l'on fait incessamment souffrir sans la maltraiter physiquement; séquestration d'enfants, captation d'héritages. Tantôt nous assistons à une idylle villageoise, tantôt à la plus sombre tragédie lyrique, et, comme impression pénible, rien n'approche de celle que produit la conduite tenue par l'implacable Heatchliff, fils de gitane devenu propriétaire, Dieu sait comment! à l'égard de la femme qu'il aime. Il la laisse tranquillement se marier à un autre; il va la voir ensuite quand il lui plaît; il cultive son affection adultère, sans jamais lui manquer de respect, se contentant de tenir sa volonté sous sa griffe d'oiseau de proie et de posséder son âme. Malgré tout, ce roman finit par être ennuyeux. Ce qui fatigue surtout, c'est la constante répétition de scènes pareilles dans des cadres pareils. La sinistre sauvagerie des expressions ne cadre pas toujours avec l'horreur des faits. Quant au titre : *Un amant*, il a été traduit sans doute ainsi pour amorcer les curiosités malsaines. Mais c'est une véritable trahison, et il ne répond nullement au titre anglais : *Wuthering heights*, qui veut dire : *La Colline battue des vents.*

Il y a peut-être moins de talent, mais beaucoup plus d'intérêt dans cet autre roman anglais que l'on vient pareillement de traduire et qui a pour titre : *La Fille à Lowrie.* Cette fille a pour père un mineur qui passe la plus grande partie de son temps à boire du gin, à se quereller, à se battre. La mère de Jane Lowrie est morte de misère, de privations et de mauvais traitements. La fille n'est pas mieux partagée. Son père la roue de coups : il la fait travailler à la mine et prélève le gain de ses journées, lui laissant tout juste de quoi très pauvrement s'habiller. Elle ne l'abandonne pas pour cela. C'est son père, après tout. Jane d'ailleurs se distingue de ses pareilles en ce sens que si elle a quelques-uns de leurs défauts, elle n'a pas un de leurs vices. On la craint et on la révère. A la fin pourtant, cette vie horrible lui pèse et elle s'écrie : « N'y a-t-il donc pas pour moi en ce monde la place d'une femme? Faudra-t-il que ce soit toujours la même chose? Ne pourrai-je jamais

monter plus haut? J'ai tant essayé, tant prié. » Un jour cependant, sa fierté naturelle l'abandonne, Jane tombe, et très bas. Mais ce n'est que la défaillance d'une heure. Elle ne tarde pas à se relever. Alors un jeune ingénieur à qui elle a sauvé la vie lui offre sa main. Jane refuse et accepte : « Attendez, lui dit-elle, laissez-moi devenir digne de vous. » Cette conclusion est une sorte de paraphrase des derniers vers de la *Femme qui tombe*, de Victor Hugo :

> Il suffit — c'est ainsi que tout remonte au jour,
> D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour.

La Fille à Lourie nous initie, d'une façon un peu crue, aux mœurs des mineurs anglais et à leur langage, qui n'a rien d'académique. Mais l'auteur, mistress Burnett, une Anglo-Américaine, est d'une sincérité louable, et son réalisme, brutal parfois, est éclairé çà et là par de lumineuses échappées dans les domaines du sentiment et de l'idéal. Par exemple, elle a beau reproduire les sermons des ministres méthodistes, chapitrant leurs ouailles de la mine, ces sermons nous laissent froids. Pourquoi? parce que, en dehors d'un jeune vicaire, véritablement dévoué, tous les autres, gros et gras, se contentent de parler sans jamais agir. Leur égoïsme rend leur prédication stérile. M. Robert de Cérisy a très élégamment traduit *la Fille à Lourie*, et Mme Th. Bentzon a enrichi cette traduction d'une excellente étude sur Mrs Frances Hogson Burnett. Faut-il ajouter que nous avons pris à la lecture de cette étude au moins autant de plaisir qu'au roman lui-même? Il s'y trouve notamment un fragment charmant d'une autre œuvre de mistress Burnett : *Little lord Fauntleroy*, qui fait désirer aussi la traduction de ce livre, écrit pour la jeunesse.

Il paraît que les romans russes trouvent toujours chez nous des lecteurs assidus, car les éditeurs en dénichent toujours quelques nouveaux. Dans le nombre, il en est pourtant de bien insignifiants. Deux seulement, depuis la dernière fournée, font exception. En voici les titres : *Lioudmila*, par Polevoï; *Pochèkhonie d'autrefois*, par Chtchédrine.

Nicolas-Alexis Polevoï fut un des écrivains les plus féconds et un des plus célèbres journalistes de la Russie dans la première moitié de ce siècle. Né en 1796, il mourut à l'âge de cinquante ans. Ses articles de polémique quotidienne sont oubliés, comme tout ce qui est éphémère. Il n'en est pas de même de ses drames, de ses romans et de ses nouvelles. Le meilleur récit qu'ait laissé Polevoï est *Lioudmila*. Le regretté Xavier Marmier a pu en achever la traduction, quelques mois avant sa mort. Cette Lioudmila, par ses humiliations et ses souffrances, rappelle la petite Cendrillon des *Contes* de Perrault. Son père se remarie avec la fille d'un greffier de tribunal, qui lui donne une demi-douzaine d'enfants. Dès lors, comme Lioudmila est très timide, très craintive,

qu'elle ne se plaint jamais, sa marâtre l'accable de travaux, d'injures et de coups. A la fin, elle n'y tient plus et se place, car elle a beaucoup d'instruction, dans une riche famille en qualité de gouvernante. Le jeune barine la distingue, la courtise et fait semblant de l'aimer. Croyant à un prochain mariage, Lioudmila se laisse naïvement séduire, mais le barine part et ne revient plus. On flétrit la gouvernante d'un nom outrageant : elle se noie de désespoir. Quant à son séducteur, il est aujourd'hui le mari d'une riche héritière et occupe une brillante position dans le monde. Ce n'en est pas moins un misérable, sinon devant les hommes, du moins devant Dieu.

Chtchédrine a autant de réputation en Russie que Léon Tolstoï, Dostoiewsky et Gogol. Il s'est surtout attaché à l'étude des mœurs du peuple et de la noblesse, mais toujours à un point de vue satirique. Est-il exactement vrai ? N'exagère-t-il point ? Nous sommes d'ici placés trop loin pour en bien juger. Cependant, il nous semble avoir réellement poussé au noir, dans *Pochékhonié d'autrefois*, la condition des paysans russes avant l'abolition du servage. La fameuse page de La Bruyère est dépassée, et si le romancier a dit la vérité, il n'est pas en France de paria de la terre, de la mine et de l'usine, qui voudrait, durant une heure, subir le sort du serf russe, véritable bête de somme aux mains dures des barines du « vieux temps. » Ces réserves faites, il ne m'en coûte pas de reconnaître que le récit de la vie et des aventures d'un membre de la petite noblesse slave, Nicanor Zatrapezny, racontées par lui-même, contient des pages exquises. Il y a surtout, dans ce livre farouche, une page délicieuse : c'est celle où Chtchédrine expose qu'à la lecture de l'Évangile, l'âme enfantine de Nicanor comprit subitement que tous les hommes sont frères et s'éprit pour les serfs de cette pitié dont brûlait l'âme généreuse du tzar Alexandre II, et à laquelle ils ont dû leur émancipation. Il se trouve aussi, dans *Pochékhonie d'autrefois*, quelques tableaux très amusants, d'une psychologie mordante, dont le sujet a trait à l'existence à la fois tyrannique, précaire et burlesque des seigneurs de village russe, en un temps dont le souvenir s'efface de plus en plus.

37 et 38. — M. J. Bonneton appartient au barreau. Il ne le dit pas, mais on le devine, à l'éloge bien senti que, dans ses *Études, souvenirs et récits*, il fait de saint Yves. Un homme de la profession pouvait seul aussi bien parler de ce saint, lequel fut « avocat et non larron, » ce qui stupéfiait le bon peuple de Bretagne. M. Bonneton doit exercer en province, à Riom probablement. Il se console des aridités judiciaires par le commerce des lettres. Son livre renferme des poésies, des travaux d'érudition, des contes, des nouvelles, une véritable olla-podrida. Parmi ces nouvelles, celle-ci est à signaler : *Jacquemin Gringonneur, imagier du roi Charles VI*. C'est un modele de nouvelle historique : elle ressuscite toute l'époque, les superstitions du temps, l'alchimie, la

kabbale, et détruit la légende qui attribue au roi de France l'invention des cartes à jouer.

C'est pareillement une vraie macédoine que *les Soirées de Calibangrève*, de M. Ernest Bergerat. L'auteur dit les avoir écrites l'été dernier, sur les bords de l'Océan : de là leur titre. Elles sont au nombre de trente. M. Bergerat déclare qu'il y en a pour tous les goûts, toutes les classes, tous les sexes, tous les âges. Ce qui équivaut à dire que toutes ne peuvent pas être lues par tous indistinctement. De plus, les illustrations dont M. de Lambert a orné le livre sont un peu légères. Je voudrais aussi retrancher de ces *Soirées* la fantaisie intitulée : *Bismarck et Dieu*. Les railleries qu'elle contient sur le « Dieu des armées » sont du plus mauvais goût. A retrancher aussi : *Quelques pensées philosophiques pour les jours de pluie*, d'un pessimisme navrant, et *la Légende du moine noir* (Berthold Schwartz), poème par trop mécréant et d'un caractère historiquement faux, dédié par l'auteur à M. Leconte de l'Isle. A lire, au contraire : *La Manifestation des bacheliers*, fantaisie paradoxale cachant de rudes vérités sur les conséquences sociales de nos baccalauréats; *Le Mariage symbolique*, saynète comique, ridiculisant les décadents et les volapukistes; *Lazoche*, un conte gai à la Murger; *La Question des bonnes*, causerie étourdissante qui, avec une bien jolie malice, venge les maîtres des tours que leur jouent ces ennemis domestiques; de très curieux *Proverbes turcs*, dont celui-ci est à retenir : « Qui fait le nid d'un oiseau aveugle? Dieu. » La « soirée » sur *les Fées* est la réhabilitation franche de ces êtres poétiques. Elle a été écrite, de même que *les Poupées*, pour les petits enfants. J'y cueille cette réflexion : « Il y a des gens pour qui la rêverie est un crime de lèse-humanité, et qui marchent le front baissé, les yeux fixés au sol, comme si tout venait de la terre seule et seulement pour y retourner. Ces philosophes grognons prétendent remplacer les fées par des machines à vapeur : c'est comme si on voulait substituer le canon à la Providence. » Mais les deux perles des *Soirées de Calibangrève* sont : *Tante Lise* et *le Chevalier de Frileuse*. Un Greuze détaché de son cadre, ce chevalier ! Il est arrivé à la cinquantaine sans songer au mariage. Ce n'est pas cependant un célibataire endurci, et il n'y a pas de plus galant homme. Seulement, le mariage lui fait peur, et il a un véritable ami, son bon chien Turc, dont il ne veut pas départager l'affection. Un jour néanmoins, il se décide à accepter la main de sa voisine, la comtesse de Villanel. Mais, au moment de la déclaration, Turc, que l'on avait laissé dehors, saute par la fenêtre et bondit dans le salon : « L'horrible bête ! chien stupide ! » s'écrie la comtesse. Le chevalier de Frileuse pâlit et prend son chapeau. L'année suivante, la comtesse de Villanel épousait le vicomte de la Paludière, dresseur émérite de chiens courants, de chiens couchants, de chiens savants : tout le château en était plein. « Pour un que j'avais, songe mélancoliquement le che-

valier, c'était bien la peine !.... Ah ! la femme ! » *Le Chevalier de Frileuse* fait sourire ; *Tante Lise* fait pleurer. Il s'agit d'une digne et sainte fille, qui a cru devoir continuer le commerce de son frère, marchand de bois. Pour un vulgaire délit commis par un de ses employés, on la condamne à quinze jours de détention dans le pénitentiaire de Saint-Lazare. Elle mourut en sortant, d'épouvante et d'horreur de tout ce qu'elle avait vu et entendu là. « Lorsque je ramassai son paroissien, écrit M. Bergerat, j'en vis toutes les marges souillées par des dessins obscènes. Les hyènes du pénitentiaire national lui avaient fait cette plaisanterie. J'espère tout de même qu'il y a un paradis. »

M. Bergerat peut en être sûr. FIRMIN BOISSIN.

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *La Défense des frontières de la France.* Étude par le général PIERRON. T. I. Paris, Baudoin, 1892, in-8 de XIV-832 p., 12 fr. — 2. *Éléments de la guerre*, 1re partie. *Marches, stationnement, sûreté*, par le colonel L. MAILLARD. Paris, Baudoin, 1892, in-8 de XXIV-484 p., avec atlas, 12 fr. — 3. *L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*, par le colonel LANGLOIS. Paris, Baudoin, 1892, 2 vol. in-8 de 620-392 p., 16 fr. — 4. *Solutions de douze sujets tactiques donnés aux examens d'entrée de l'école supérieure de guerre*, par P. P., officier d'infanterie. 2e édit. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 72 p. et 1 vol. de croquis, 3 fr. 50. — 5. *Ce que doit être le nouveau règlement de manœuvres de l'infanterie française.* Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 64 p., 1 fr. 25. — 6. *Lebel contre Mannlicher et Vetterli dans la prochaine guerre*, par le colonel ORTUS. Paris, Baudoin, 1891, in-8 de 84 p., 2 fr. — 7. *Du soutien de la cavalerie par des fantassins dans les temps anciens et dans les temps modernes*, par le comte RAOUL DE COLIGNY, ancien officier supérieur d'infanterie. Paris, librairie du *Spectateur militaire*, 1892, in-8 de 70 p. — 8. *Récits d'un soldat. Les Prussiens en France, Longwy, Verdun, Thionville, Valmy (1792)*, par le commandant GRANDIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 320 p., 4 fr. — 9. *Le Général Marceau, sa vie civile et sa vie militaire*, avec portraits et fac-similés, par NOËL PARFAIT, député d'Eure-et-Loir. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-8 de 468 p., 7 fr. 50. — 10. *D'Essling à Wagram. Lasalle*, correspondance recueillie par A. ROBINET DE CLÉRY. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 222 p., avec 13 grav. et une carte, 5 fr. — 11. *Journal du canonnier Bricard, 1792-1802*, publié en l'an 1891 par ses petits-fils ALFRED et JULES BRICARD. Paris, Delagrave, 1891, in-12 de 494 p., 3 fr. 50. — 12. *Français et Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient*, par le général HERBÉ. Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-8 de 442 p., 7 fr. 50. — 13. *La Lutte dans la mer Adriatique en 1866. Bataille de Lissa.* Extrait du tome V des *Luttes de l'Autriche en 1866.* Trad. de l'allemand par FRANZ CROUSSE, colonel d'état-major en retraite, avec une biographie authentique de l'amiral Tegetthoff, 2 cartes et 6 tableaux. Bruxelles, Th. Falk, 1892, in-8 de 146 p. — 14. *Souvenirs du général Jarras, chef d'état-major général de l'armée du Rhin (1870)*, publiés par Mme JARRAS. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de XII-404 p., 7 fr. 50. — 15. *L'Heure suprême à Sedan*, par l'abbé LANUSSE, aumônier de l'école militaire de Saint-Cyr. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de XIII-382 p., 3 fr. 50. — 16. *Armée de Chalon. Charges héroïques*, par GEORGES BASTARD. Paris, Savine, 1891, in-12 de 382 p., avec 10 dessins, 3 fr. 50. — 17. *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870*, par THÉODORE FONTANE. Introduction par T. de Wysewa. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 18. *Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande.* 1re partie. *Evénements ayant eu lieu dans la zone frontière (15 juillet-2 août 1870)*, fasc. 1 et 2, par le général VON VERDY DU VERNOIS, ancien ministre de la guerre. Traduction du capitaine MONET, de l'état-major du 3e corps. Paris, Westhausser, 1892, 2 vol. in-8 de 133 et 294 p., 3 fr. 50 et 4 fr. — 19. *Guerre franco-allemande de 1870-1871*, par CH. ROMAGNY.

Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 388 p., avec atlas comprenant 15 cartes-croquis, in-4 en deux couleurs, 10 fr. — 20. *Précis historique des campagnes modernes*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1891, in-12 de 224 p., avec 36 cartes du théâtre des opérations, à l'usage des candidats aux diverses écoles militaires, 3 fr. 50. — 21. *Étude sommaire des campagnes d'un siècle*, par le capitaine Ch. Romagny (campagnes de 1813, 1814, 1815, 1859, 1866, 1877-1878). Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, 6 vol in-18 de 104-84-48-88-124-88 p. Chaque vol. 0 fr. 50. — 22. *Les Vertus guerrières. Livre du soldat*, par le général Thoumas, 2e édit. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 400 p., 3 fr. 50. — 23. *Causeries militaires*, par le général Thoumas. 4e série. Paris, Plon et Nourrit 1892, in-12 de 412 p., 3 fr. 50. — 24. *Trente ans de la vie militaire*, par le capitaine H. Choppin. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 248 p., 3 fr. — 25. *Conseils à un jeune gradé*, par le lieutenant de Cissey. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 40 p., 0 fr. 60. — 26. *Petit traité d'éducation du soldat*, par V. Coquinet, capitaine adjudant-major au 69e d'infanterie. 1re série : *Six conférences à faire par le capitaine pendant la première période d'instruction*. Paris, Berger-Levrault, 1890, in-8 de 30 p., 1 fr. — 27. *L'Armée française à travers les âges*, par L. Jablonski. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, 3 vol. in-12 de 496-476-538 p., 15 fr. — 28. *Manuel d'administration et de comptabilité en temps de paix et en temps de guerre*, à l'usage des capitaines-commandants et des sous-officiers comptables, par J. Mangin, lieutenant officier-payeur du 26e régiment d'infanterie. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-8 de 374 p., 3 fr. — 29. *Essai sur l'application de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, ou Manuel du recrutement de l'armée française*, par J.-P.-V. Simon, commandant de recrutement. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 440 p., 4 fr. — 30. *La Loi militaire sur le recrutement de l'armée et la loi sur le rengagement des sous-officiers*, commentées et annotées par Daniel Mérillon, substitut du procureur général près la Cour d'appel de Paris. Paris, Charles-Lavauzelle, 1890, in-8 cart. toile de 828 p., 10 fr. — 31. *Agenda de mobilisation. Infanterie*, 2e édit. mise à jour jusqu'en mars 1892. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 cart. toile de 128 p., 2 fr. — 32. *Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-18 cart. toile de 326 p., 5 fr. — 33. *Aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1890, in-18 cart. toile de 412 p., 5 fr. — 34. *État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1891. Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Italie, Russie, Suisse*, par S. Rau, colonel du service d'état-major. 5e édit. Paris, Berger-Levrault, 1891, in-12 de 580 p., 5 fr. — 35. *L'Amateur d'équitation*, par L. Peyremol, sous-directeur de l'école de dressage de Rochefort-sur-Mer. Paris, Charles-Lavauzelle, 1892, in-8 de 240 p. et 1 vol. de planches coloriées, 10 fr. — 36. *L'Infanterie de marine (organisation, recrutement, service colonial)*, par G. de Singly, chef de bureau adjoint au ministère de la marine. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 342 p., 6 fr. — 37. *Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre*, par Eugène Caustier. Paris, Masson, 1892, in-12 de 124 p. avec fig., 1 fr. 50. — 38. *Memoria acerca de la enseñanza práctica dada en la Academia general militar* (Mémoire sur les écoles pratiques de l'Académie générale militaire en 1890-1891), avec planches. Tolède, J. Pelaez, 1891, in-18 de 182 p., 2 fr. — 39. *Prontuario del Zapador* (Aide-Mémoire du sapeur du génie), par D. Mariano Rubió y Bellvé, capitaine du génie espagnol. Barcelone, imp. del Universo, 1892, 4 fr. — 40. *Cours de géographie rédigé conformément au nouveau programme d'admission à l'École spéciale militaire pour 1891*, par J. Molard, capitaine d'infanterie breveté, professeur adjoint de géographie à l'École spéciale militaire. Paris, Jouvet, 1892. 3 vol. in-12 : France, 376 p ; Europe, 336 p. ; Colonies françaises, Asie, Afrique, Amérique, Océanie, 238 p., avec 3 atlas, les vol. de texte, ensemble, 9 fr. 50 ; les atlas, ensemble, 15 fr. 50.

1. — *La Défense des frontières de la France*, que nous donne aujourd'hui M. le général Pierron, n'est pas, comme on pourrait le croire, une étude de fortification. L'auteur a employé ici la méthode qu'il avait suivie pour les trois volumes qu'il a intitulés : *Méthodes de guerre actuelle et du commencement du XIXe siècle*. Il n'y a pas d'officier en France, sauf peut-être le général Thoumas, qui ait autant lu que le général Pier-

ron, et l'un et l'autre ont le mérite, non pas seulement de lire beaucoup, mais de savoir lire, de lire de façon à s'instruire et à instruire les autres. Il n'est pas de lecture qui ne laisse chez eux de trace. Tout livre lu est annoté, commenté, découpé, de façon à en extraire la moelle, cette « quinte essence » dont parlait Montaigne. Et, à propos de la défense des frontières de la France, M. le général Pierron, après avoir lu tout ce qui avait trait à son sujet, a réuni en un gros volume les pages qu'il a ainsi extraites d'une foule considérable d'écrivains militaires, politiques ou diplomatiques, et il nous met sous les yeux, coordonnés et amalgamés, ces avis de centaines d'auteurs différents. A vrai dire, cet amalgame ne constitue pas un corps de doctrine nettement défini, et après avoir lu cette série nombreuse de documents curieux, il ne se présente point à l'esprit de conclusion bien franche ; mais l'auteur a moins voulu, dans ce livre, trancher nettement la question de la défense de nos frontières que donner sur le sujet tous les documents publiés, épars en une multitude de rapports peu ou point connus, et de mettre ainsi à même les ingénieurs de prendre un parti en meilleure connaissance de cause. Sous ce rapport, le livre est extrêmement précieux, nous dirons extrêmement curieux et intéressant. Le premier volume, le seul qui ait paru jusqu'ici, comprend l'étude de la frontière des Pyrénées et celle de la frontière allemande. Dans la première, nous regrettons de ne pas trouver quelques-uns des très curieux mémoires publiés au XVIIe siècle sur les divers plans de campagne à adopter pour la France dans une guerre contre l'Espagne. On rencontre, dans beaucoup, des idées qui n'ont pas vieilli et des propositions qui seraient tout à fait de mise aujourd'hui : nous prenons la liberté de signaler cette petite lacune au savant écrivain militaire. En ce qui concerne la deuxième partie du volume, la défense de la frontière franco-allemande, le général Pierron a résumé ses idées sur la matière en quelques pages où apparaît la pensée personnelle de l'écrivain. Le général Pierron ne croit pas à une attaque de l'Allemagne par la Belgique, par la raison qu'en outre des difficultés internationales qui pourraient résulter pour notre adversaire d'une violation du sol belge, l'armée allemande aurait, si elle choisissait cette voie, 421 kilomètres à parcourir pour atteindre Paris, alors qu'elle en aurait seulement 316 en partant de Metz. — L'écrivain étudie ensuite quelle doit être la ligne de défense mobile occupée par notre armée et l'établit sur le front Épinal, Chaumont, Reims et Mézières. Puis, en visageant les diverses hypothèses qui pourront se présenter le lendemain de la première bataille, il les résout tant dans le sens de la poursuite que dans celui de la retraite. Le rôle du généralissime français est tout tracé, écrit le général Pierron : traîner la lutte en longueur au début, sur la frontière allemande, en détruisant les voies de communication et en couvrant de retranchements les cours d'eau successifs entre la frontière et la Seine, sans en-

gager prématurément nos masses dans une bataille décisive. Temporiser, dût-on rétrograder jusque derrière la Loire et le Morvan, jusqu'à ce que les armées russes entrent vigoureusement en action et forcent l'adversaire commun à se dégarnir sur la frontière française pour faire face des deux côtés : le moment sera venu alors de passer résolument à l'offensive.

2. — Avec le livre du colonel Maillard, *Éléments de la guerre*, nous passons du domaine de la stratégie dans celui de la tactique ; non pas de cette tactique étroite, qui n'est qu'une amplification des règlements, mais de la tactique du champ de bataille, celle qui fait mouvoir les masses pour le combat et les agence pour la lutte. Ce premier volume comprend les marches, le stationnement, le service de sûreté ; il est probable que le tome second aura trait au combat. L'éminent professeur à l'école supérieure de guerre a pris pour épigraphe cette maxime de Napoléon : « La victoire est aux armées qui manœuvrent, » et il la développe avec une netteté d'exposition, une connaissance de l'histoire militaire, qui font véritablement de cet ouvrage le plus intéressant des traités techniques. Et nous avons été bien heureux de voir un écrivain de la valeur du colonel Maillard affirmer avec son autorité ce principe que nous défendions naguère ici même, à savoir qu'en dépit de la poudre sans fumée, du perfectionnement des armes à feu, des bases nouvelles qui régissent l'organisation des troupes, « les principes régulateurs de la conduite des armées n'ont pas varié. » Et, effectivement, est-ce que Napoléon, qui connaissait la puissance du feu et qui savait s'en servir, n'a pas puisé chez les anciens les principes qu'il a appliqués ? Qu'a-t-il fait autre chose qu'exposer dans une éloquente synthèse les campagnes d'Alexandre, d'Annibal, de César, de Gustave-Adolphe, de Turenne, de Frédéric II, donnant l'exemple que tous ces capitaines illustres ont dirigé leurs opérations d'après les mêmes principes : « Tenir ses forces réunies, n'être vulnérable sur aucun point, se porter rapidement sur les points importants, s'en rapporter aux moyens moraux. » Ces principes sont indépendants du temps et de l'armement. En effet, quelles que soient les circonstances, la dispersion de forces ne peut engendrer que la faiblesse et la vulnérabilité ; la rapidité est une des formes de l'énergie : elle seule frappe et surprend ; quant aux moyens moraux, ils sont éternels et dérivent de la nature de l'homme. Développant ces idées, le colonel Maillard détermine six bases ou principes principaux qui règlent, au XIXe siècle, la conduite des armées : 1° discerner le point important ; 2° prendre la résolution de marcher sur ce point ; 3° choisir la direction qui y mènera ; 4° s'y porter rapidement ; 5° éviter la vulnérabilité ; 6° assurer la réunion des forces au moment voulu et au point important. Ce sont, en somme, les principes qu'affirmait, au commencement du siècle, Napoléon Ier, et ce serait bien le cas de citer le fameux

adage suivant lequel il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Dans le plan d'opérations contre la France élaboré en 1867 par le grand état-major prussien, on trouve des phrases comme celles-ci : « L'idée maîtresse était qu'il fallait attaquer l'ennemi où qu'on le trouvât. » Mais, déjà en 1806, Napoléon écrivait à Lannes : « L'art est aujourd'hui d'attaquer tout ce qu'on rencontre. » Moltke ajoutait : « Tenir les forces massées de telle sorte qu'on puisse attaquer l'ennemi en disposant de la supériorité numérique ; » Napoléon avait écrit avant lui : « Tout le secret de la guerre consiste à se diviser pour vivre et à se rassembler pour combattre. » Voilà les principes, bien nôtres, que nous avions oubliés en 1870, dont l'oubli nous fut fatal, d'autant plus fatal que l'ennemi, lui, après nous les avoir empruntés, les conservait précieusement en mémoire, principes que le colonel Maillard nous remet devant les yeux et que nous serions désormais impardonnables de ne pas suivre. Ce premier volume est plein d'intérêt, d'enseignements. Bien que la guerre y soit considérée dans ses problèmes les plus élevés, il se lit couramment, sans efforts, et demeure par là même aussi bien à la portée des militaires que des gens qui ne sont pas du métier proprement dit. Il indique à tous comment se fait, comment doit se faire la guerre aujourd'hui ; sa portée est considérable : il est un de ces ouvrages qui marquent, dans une littérature, en dehors de leur sphère spéciale.

3. — A un degré inférieur du précédent travail, mais pas bien loin, se placent les deux volumes du colonel Langlois sur *l'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes*. L'artillerie, qui fut longtemps un hors-d'œuvre parmi les combattants, a fait un chemin considérable depuis Gribeauval et elle a une tendance à s'attribuer aujourd'hui une part prépondérante dans la bataille. Sans tomber dans cette exagération, il y a lieu d'affirmer que l'artillerie, en raison de ses progrès récents, est devenue un élément d'importance capitale dans la guerre et qu'il convient au plus haut point de l'employer d'après des principes judicieux et fixes. Mais faut-il attendre, pour choisir des principes, que la guerre les ait consacrés ? Oui, en ce sens que la guerre d'hier doit suggérer des motifs pour établir la tactique de demain ; mais aujourd'hui surtout, avec les progrès constants, rapides, effectués dans l'armement, le matériel de toute sorte dont disposent les armées, ne pas chercher à découvrir, dès le temps de paix, les modifications à la tactique d'hier qui deviendront décisives dans la bataille de demain, serait agir d'une façon erronée en sacrifiant aux lois d'une expérience aveugle celles d'une logique rationnelle et éclairée. La tactique, écrit à ce sujet le colonel Langlois, ne s'improvise pas au cours de la guerre, elle se prépare de longue main par une instruction poussée dans un sens parfaitement déterminé ; le jour de la bataille, les troupes exécuteront ce qu'on leur aura enseigné ; il ne sera plus temps de leur enseigner autre chose. On doit donc arri-

ver devant l'ennemi avec une tactique ferme, connue de tous, appliquée par tous sans hésitation. Le travail du colonel Langlois comprend six parties qui résument très heureusement la situation et le rôle de l'artillerie dans la guerre contemporaine. L'écrivain étudie d'abord les moyens d'action et les effets de l'artillerie de campagne actuelle, et il étaie ses raisonnements sur quelques faits historiques récents; il passe ensuite au mode d'emploi tactique de l'artillerie à obus à balles, discute l'influence des engins nouveaux, obus-torpille, obus-fougasse, *spreng-granaten*, etc., développe le rôle de l'artillerie dans le combat des unités isolées, et termine par l'étude de la préparation de l'artillerie à la guerre. Comme le livre du colonel Maillard, l'ouvrage du colonel Langlois, malgré sa spécialité, est d'une lecture facile, abordable à tous, rempli de données intéressantes, de renseignements peu connus qui, pour bien des gens, seront autant de révélations. Sa lecture s'impose à tous les militaires et se recommande à quiconque veut avoir une idée de l'emploi de l'artillerie dans la guerre moderne.

4. — C'est encore de la tactique que nous voyons traitée par M. P. P. dans son travail intitulé : *Solutions de douze sujets tactiques donnés aux examens d'entrée à l'École supérieure de guerre.* L'ouvrage, d'une envergure modeste, est plein d'utilité. Sans doute il a été écrit uniquement pour les officiers de l'armée, mais, en dehors même des candidats à l'École de guerre, les lieutenants et capitaines proposés pour l'avancement y trouveront des indications pour la rédaction de leur composition militaire.

5. — Est-il vraiment nécessaire de changer le règlement actuel des manœuvres de l'infanterie? Nous ne le croyons pas. Assurément, il peut y avoir, dans la théorie actuelle, quelques principes que la poudre sans fumée a modifiés; mais, de là à jeter le règlement de 1889 aux orties, il y a loin. Les études du général Clément sur la poudre Vieille et les très remarquables considérations du général Philebert sur les manœuvres de 1889, ne concluent pas dans un sens aussi radical que l'insinue l'auteur du petit traité intitulé : *Ce que doit être le nouveau règlement des manœuvres de l'infanterie française.* Et en fait de règlements nous sommes de l'avis du général Dragomiroff que : « Tous les règlements sont bons, quand on sait les appliquer judicieusement. » Nous avons constaté plus haut que telle était aussi l'opinion du colonel Maillard. Bien que nous ne partagions pas la manière de voir développée dans la brochure dont nous inscrivons ici le titre, nous n'en recommandons pas moins sa lecture aux officiers, comme étant l'œuvre d'un écrivain consciencieux, qui nous paraît seulement avoir dépassé un but excellent.

6. — Le colonel Ortus dans sa brochure : *Lebel contre Mannlicher et Vetterli*, étudie, comme l'écrivain anonyme que nous venons de voir,

quelles sont les modifications à apporter aux règlements sur le tir depuis que l'adoption d'une arme à petit calibre est devenue générale dans les armées européennes. La compétence de l'auteur lui a suggéré des arguments dont tous nos officiers feront bien de tenir compte, mais nous rappelons ici ce que nous disions à propos d'un livre précédent : « Modifions le moins possible le fond de nos règlements; sachons les adapter aux exigences d'une tactique nouvelle. » La partie inattaquable de cette brochure est la comparaison entre les trois fusils français, austro-allemand et italien : elle est consolante pour nous, puisqu'elle nous démontre la supériorité de l'arme dont est dotée notre infanterie. Petit livre sur une question toute spéciale, mais d'un intérêt très réel, écrit avec une grande compétence et une possession absolue du sujet.

7. — Beaucoup moins instructif est le volume du comte de Coligny sur la façon de faire soutenir la cavalerie par des fantassins. La plupart des citations de l'auteur nous paraissent caduques. Comme nous le disions avec le colonel Maillard, Napoléon a appliqué les principes d'Alexandre et de César, mais vouloir emprunter à Agésilas et à Xantippe des procédés de détail qui avaient jadis leur valeur, nous paraîtrait une résurrection dangereuse dans la tactique moderne. Le général de Gallifet est, on le sait, l'adversaire acharné d'une façon de faire qui enlèverait sa mobilité et son indépendance à la cavalerie pour arriver à un résultat douteux : nous sommes entièrement de son avis.

8. — Avec le livre du commandant Grandin, *les Prussiens en France en 1792*, nous quittons le domaine de la tactique pure pour entrer dans celui de l'histoire militaire. Longwy, Verdun, Thionville, Valmy, telles sont les grandes divisions du travail, cadres distincts dans lesquels un soldat, qui est un écrivain de talent, nous montre, à côté des premiers faits de guerre qui marquèrent les débuts de la Révolution, les erreurs, les cruautés, les infamies de divers genres dont nos succès aux frontières ne parvinrent pas à atténuer l'horreur. Ces pages sont écrites dans un esprit chrétien très remarquable et un souffle de patriotisme vivifiant les anime. Ouvrage à répandre et que nous recommandons spécialement pour la jeunesse, qu'il instruira, moralisera et intéressera tout à la fois.

9. — *Le Général Marceau* a été l'objet de bien des notices, et dans aucune nous n'avons trouvé jusqu'ici un portrait fidèle de ce jeune général qui mourut assez tôt pour qu'on ne sache jamais s'il devait être un véritable homme de guerre ou seulement un soldat heureux. La nouvelle biographie de M. Noël Parfait est un résumé de tout ce qui a été écrit sur Marceau, complété par la publication de diverses pièces inédites. Il est regrettable qu'en voulant faire de son héros le champion d'un parti, l'auteur tombe souvent dans une partialité évidente.

10. — Moins connu du grand public que Marceau, Lassalle jouit dans

l'armée, et spécialement dans la cavalerie française, d'une réputation non moins bien établie. Sa vie militaire, si courte et si glorieusement remplie, ses actes extraordinaires de vigueur, son audace toujours couronnée de succès, sa mort en plein triomphe, à l'âge de trentre-quatre ans, en conduisant les dernières charges qui devaient décider la victoire de Wagram, ont entouré sa mémoire d'un prestige sans égal. Il fallait donc s'attendre à voir les biographes s'arrêter de préférence sur une figure aussi en vue, aussi facile à mettre en relief. Cependant le héros de Stettin était encore à attendre l'écrivain qui fît nettement ressortir devant la postérité ses traits accentués, quand M. Robinet de Cléry est venu combler une véritable lacune dans notre histoire militaire en publiant l'étude dont nous donnons ici le titre. La nouvelle biographie de Lasalle, bourrée de documents, la plupart inédits, est une étude plus littéraire que militaire, mais elle trace du héros un portrait original et ressemblant, plus ressemblant que ne l'avaient été tous les précédents. Nous recommandons ce livre non seulement aux officiers de cavalerie, aux bibliothèques régimentaires, mais à tous ceux qui veulent connaître l'une des physionomies les plus sympathiques des guerres du premier Empire.

11. — Le *Journal du canonnier Bricard* appartient à cette catégorie de Mémoires, Mémoires de soldats, dont M. Lorédan Larchey a entrepris la publication et dans laquelle il nous a donné déjà les *Récits des captifs de Baylen*, les *Cahiers du capitaine Coignet*, enfin le *Journal du sergent Fricasse*. A une époque comme la nôtre, où l'on cherche dans l'histoire les petits côtés, la « petite bête, » des ouvrages du genre de celui-ci doivent avoir et obtiennent effectivement du succès. Certaines gens pensent qu'en d'autres temps des livres comme celui-là seraient lus sans intérêt. Il faut pourtant reconnaître que sous ces remarques un peu vulgaires, dans ces détails qui frisent souvent la trivialité, il y a parfois de véritables enseignements. Ces sergents à quatre brisques, qui eussent été souvent bien empêchés d'écrire leur nom sans faute d'orthographe, étaient parfois de grands philosophes. Et puis, en histoire, souvent un détail infime peut expliquer un gros événement, et c'est dans les souvenirs de ces humbles, qui ne pouvaient comprendre, qui ne voyaient que des détails, qu'on rencontre ces futilités grosses souvent de révélations. Le *Journal du canonnier Bricard* est donc un livre intéressant, d'une lecture non pas seulement attrayante, mais instructive aussi et par moments très empoignante. Il faut bien reconnaître cependant qu'il y a çà et là des détails qui empêchent de le mettre aux mains des jeunes gens; mais l'historien et le moraliste le parcourront avec plaisir et profit.

12. — De Bricard au général Herbé il y a un grand pas. L'un raconte en soldat qui ne voit guère au delà de ce qui se passe à côté de sa file,

l'autre écrit en officier qui comprend non seulement les choses, mais les causes de bien des événements. *Français et Russes en Crimée* sont le récit vécu de cette campagne d'Orient qui, sinon au point de vue de la conduite des opérations, tout au moins au point de vue des qualités natives de notre soldat, demeurera une des plus belles pages de notre histoire militaire. On y suit non seulement les détails militaires de cette lutte acharnée dans laquelle deux peuples faits pour s'apprécier et s'aimer furent lancés l'un contre l'autre par les hasards d'une politique d'aventure, mais les mille péripéties de cette longue période de souffrances qu'eut à supporter notre armée pour faire le jeu de nos bons ennemis les Anglais contre nos alliés naturels. — L'ouvrage, semé d'anecdotes, de confidences intimes (ce sont les lettres du général Herbé, alors capitaine, à ses parents), est d'un intérêt très vivant, empreint d'un chaud patriotisme et rempli de ces pensées morales qui se trouvent toujours sous la plume d'un homme de cœur.

13. — *La Bataille de Lissa*, que M. Falk, le grand éditeur militaire de Bruxelles, vient de publier à part, est un extrait des *Luttes de l'Autriche en 1866*, dont trois volumes, si nous ne nous abusons, ont paru déjà il y a quelques années. Ce récit officiel renferme une série de faits peu connus sur la grande victoire de l'amiral Tegetthoff. Cet anéantissement de la flotte cuirassée italienne par quelques mauvais navires en bois intrépidement commandés est un exemple qu'en dépit des perfectionnements matériels apportés aux engins militaires, les qualités morales conserveront toujours leur suprématie et leur prépondérance sur le champ de bataille.

14. — Ces qualités morales, — si le maréchal Bazaine les avait possédées en 1870, — eussent contre-balancé sans doute l'écrasante supériorité qu'avaient sur nous les Allemands dans cette guerre maudite. Mais que pouvait faire notre vaillante armée, dans la pénurie où elle se trouvait d'hommes, de canons, de matériel, d'éléments de succès de toute sorte, alors qu'elle était commandée par le chef fatal chez qui l'absence de toutes qualités militaires n'était pas compensée par cette qualité indispensable à un général d'armée : le caractère ? Les *Souvenirs du général Jarras*, rédigés un peu comme un plaidoyer personnel, n'en contiennent pas moins de nouvelles charges écrasantes contre l'ancien commandant en chef de l'armée du Rhin, charges d'autant plus lourdes que le livre est écrit avec une grande modération et une entière possession de soi. Quand le général Jarras fut appelé en 1870 auprès du maréchal Bazaine, il n'était point un inconnu dans l'armée, et sa notoriété comme officier d'état-major méritait mieux que l'éloignement systématique dans lequel le tint volontairement son nouveau chef pendant toute la campagne. A la guerre, le succès ne peut être obtenu qu'à la condition d'une union intime entre le généralissime qui dirige et le chef d'état-major

qui règle les conditions d'exécution. Il n'est pas possible que le second ne soit pas mis entièrement au courant des projets du premier, ou, dans le cas contraire, l'issue des opérations s'en ressent forcément. Mais cette intimité n'est possible qu'avec un chef pénétré de ses devoirs, uniquement occupé de la pensée de vaincre, seulement adonné aux préoccupations militaires de la mise en œuvre des forces qu'il commande. Telle n'était pas évidemment la situation du maréchal Bazaine. Notoirement inférieur, au point de vue militaire, à la tâche écrasante qu'il avait assumée, il lui déplaisait d'avoir un témoin journalier de ses faiblesses, et, dès le commencement de septembre, des projets bientôt criminels qu'il méditait. Il s'isola donc, cherchant perfidement à associer à ses faiblesses des hommes de cœur qui ne soupçonnaient, qui n'osaient soupçonner l'abîme vers lequel on les entraînait. Les *Souvenirs du général Jarras* n'éclairent pas d'un jour entièrement nouveau cette désastreuse campagne de 1870, mais ils grandissent les regrets qu'on éprouvait déjà en voyant qu'avec un autre chef nous eussions pu, à diverses reprises, ressaisir la victoire. L'écrivain s'est borné à dire ce qu'il avait vu personnellement ; mais bien que, comme nous le disions tout à l'heure, il n'ait pas été tenu par le maréchal à la place qu'il eût dû occuper, il a eu connaissance mieux encore de bien des choses dont le récit est pénible à entendre pour un Français. L'ouvrage, nous l'avons dit déjà, est écrit avec une impartialité, une modération, un accent de vérité, qui lui devront une place marquée dans la bibliographie militaire de la guerre de 1870.

15, 16. — *L'Heure suprême à Sedan*, de M. l'abbé Lanusse, et les *Charges héroïques*, de M. Gustave Bastard, sont consacrés tous deux au récit de ces grands chocs de cavalerie dans lesquels, suivant l'expression du sympathique aumônier de Saint-Cyr, « les soldats de Margueritte, de Gallifet, de Bauffremont, de Dalincourt, arrivés au paroxysme du courage, de la fièvre de mourir.... voulurent au moins sauver l'honneur. » L'un et l'autre de ces écrivains se sont fait connaître déjà par des livres consacrés à notre brave armée : leurs deux dernières productions ne sont point inférieures aux précédentes. Les *Charges héroïques*, de Georges Bastard, écrites par un chasseur d'Afrique, contiennent une foule de ces faits inédits, de ces faits que seul un soldat dans le rang peut voir et noter, faits dédaignés par les historiens proprement dits, mais qui n'en ont pas moins leur portée, leur intérêt et leur enseignement. Ces deux ouvrages sont l'un et l'autre excellents : le premier plus général, le second plus technique, plus militaire, écrit en un style pittoresque qui en rend la lecture infiniment attachante.

17. — Les *Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870*, publiés par M. Théodore Fontane, un de ces Prussiens d'origine française

chez lesquels on trouve un sentiment de gallophobie d'autant plus outré qu'il s'y mêle la honte mal dissimulée de la trahison, est un récit qui a pu avoir du succès en Prusse, mais qui sera accueilli en France sans doute avec froideur. Ce journaliste, qui profite de l'invasion de son ancienne patrie pour venir la visiter en amateur, le cigare aux lèvres et une fleur à la boutonnière, ne nous est nullement sympathique. Il a été fait prisonnier, considéré comme espion, légèrement malmené; nous ne le plaignons pas. Autant nous avons de respect pour le prisonnier de guerre qui est pris sur le champ de bataille, les armes à la main, autant nous nous sentons froid vis-à-vis de ce voyageur d'origine douteuse qui cherche à nous apitoyer sur ce qu'il appelle ses malheurs. Que M. Théodore Fontane se contente de la gloire littéraire qu'il a pu acquérir parmi ses nouveaux compatriotes : son talent, s'il en a, est aujourd'hui trop germanisé pour que nous l'appréciions en France.

18. — Si nous sommes un peu sévère pour le livre de M. Fontane, nous serons plus indulgent pour les *Études de guerre* du général Verdy du Vernois, — un ancien Français, lui aussi ; mais celui-là, du moins, nous l'avons trouvé luttant contre nous en 1870, les armes à la main. C'est un adversaire déclaré : aussi sommes-nous heureux de signaler cette publication, dont M. le capitaine Monet, le studieux et brillant officier de l'état-major du 3e corps, vient de nous donner une traduction à la fois élégante et fidèle. Il est certain que si l'étude des guerres passées constitue le meilleur cours de science militaire possible, c'est surtout celle des campagnes récentes qui nous fournit des exemples salutaires. De plus, pour que cette étude soit réellement profitable, il faut qu'elle soit minutieuse, très détaillée, et c'est là un mérite que ne saurait offrir une histoire d'ensemble, embrassât-elle autant de volumes que la relation du grand état-major prussien. — Le général von Verdy du Vernois, ancien ministre de la guerre, était tout à fait en situation d'écrire ce livre sur les débuts de la guerre de 1870, et son travail, extrêmement intéressant, est également une œuvre pleine d'enseignements. Effectivement, l'éminent écrivain militaire ne se contente pas d'exposer les faits avec une clarté et une précision qui sont les premières qualités d'un livre de tactique : il étudie aussi les faits, les compare, les juge et en fait ressortir l'enseignement avec une logique très sûre. Au point de vue militaire, les remarques dont nous pourrons tirer profit pour notre instruction tactique sont nombreuses. Ainsi, par exemple, le général du Vernois remarque qu'en 1870 nous faisions souvent des reconnaissances avec des forces considérables, quand une simple patrouille aurait suffi pour atteindre le même but. Évidemment, si la pensée du chef français était de faire faire une marche d'entraînement à sa troupe, il n'y a rien à dire à son système ; mais si son but était de « reconnaître, » il était inopportun de se livrer

à un déploiement de forces excessif, de se servir d'une troupe considérable qui ne pouvait cacher aucun de ses mouvements à l'ennemi, et qui la fatiguait inutilement sans mieux voir qu'une escouade. Pleines d'enseignement aussi sont les remarques à propos de la circonspection avec laquelle un général en chef doit accueillir les divers renseignements qui lui sont adressés sur la position et les mouvements présumés de l'ennemi, sur la nécessité de corroborer ces renseignements par des avis recueillis de sources diverses, sur l'utilité de les comparer avant de prendre une décision. La prudence, en ces circonstances, n'est pas de l'irrésolution, et les minutes alors employées en plus sont généralement rattrapées par la plus grande somme de résultats obtenus. Le général von Verdy, avec une impartialité dans laquelle nous retrouvons le vieux fond du sang français qui coule dans ses veines, ne signale pas seulement les fautes que nous avons commises en 1870, il met également en lumière celles de l'armée allemande et ne lui marchande pas les critiques. Cette façon d'agir donne une autorité nouvelle à ses assertions. En somme, les deux fascicules des *Études de guerre*, que publie la librairie Westhausser, méritent d'être accueillis avec une faveur particulière par nos officiers, auxquels ils s'adressent spécialement. Dans la masse des hors-d'œuvre militaires qui sont journellement publiés, ces deux volumes surnagent comme un travail essentiellement pratique et utile.

19, 20, 21. — Les ouvrages que nous venons d'étudier sont consacrés à des épisodes militaires dans lesquels la plupart des écrivains ont été acteurs. Avec la *Guerre franco-allemande de 1870-1871*, le *Précis historique des campagnes modernes*, l'*Étude sommaire des campagnes d'un siècle* (1813 à 1877), nous revenons à des ouvrages didactiques dans lesquels M. le capitaine Romagny, ancien professeur d'histoire à Saint-Maixent, a essayé d'exposer sommairement les événements des grandes campagnes contemporaines et d'en extraire les enseignements militaires qui en découlent.

La *Guerre franco-allemande de 1870-1871* est un récit sobre, concis, clair, un sommaire suffisamment étoffé que liront avec plaisir les jeunes gens qui voudront se rendre compte de ce que fut la guerre de 1870, et qui n'ont ni le loisir ni le courage de parcourir de volumineux ouvrages comme le récit du grand état-major allemand, ou même les quatre volumes du colonel Lecomte. Le capitaine Romagny déclare n'avoir pas voulu s'ingénier à contester nos défaites, à dissimuler nos défaillances, ni à flatter hors de propos l'amour-propre national, et il en donne une raison fort juste. Contester, dit-il, l'étendue du désastre ou déprécier sans raison le vainqueur, serait peu nous estimer et mal nous juger en présence d'un traité aussi dur que celui de Francfort. Le capitaine n'est ni doctrinal, ni apologétique, ni agressif. Il s'attache

à des faits notoirement authentiques, il en recherche les causes ou les origines, en étudie le développement, constate le résultat et déduit l'enseignement à tirer des leçons subies, tout cela sans se soucier de ménager ou d'aduler les personnes quelconques mises en jeu. Et il a raison. L'intérêt supérieur de la patrie doit primer tous les autres. Les *Sujets de réflexion* dont l'écrivain a fait suivre chaque chapitre, et qui ne sont autre chose que le résumé des enseignements contenus dans les événements qu'il vient de raconter, faciliteront aux jeunes officiers et à tous les lecteurs en général la lecture de l'ouvrage, en leur mettant sous les yeux, nettement souligné, ce qu'ils doivent retenir de leur lecture.

Le *Précis historique des campagnes modernes* est un résumé des campagnes principales de 1648 jusqu'à nos jours, qui serait trop écourté pour étudier, même sommairement, les événements, mais qui servira d'utile mémento à des candidats, la veille d'un examen sur l'histoire militaire. A ce titre, cet ouvrage rendra de véritables services. — Quant aux six petits volumes qu'a consacrés M. Romagny aux campagnes de 1813 à 1877 et qu'il a réunis sous le titre général d'*Étude sommaire des campagnes d'un siècle*, ils ont été écrits dans le même esprit et dans la même méthode que la *Guerre de 1870-1871*, méthode à la fois démonstrative et didactique, suivant laquelle le maître, après avoir exposé les faits, en extrait les enseignements.

Les trois ouvrages que nous venons d'étudier ont été écrits spécialement pour les sous-officiers candidats aux écoles militaires; mais ils feraient très bonne figure entre les mains des élèves de nos collèges divers et entre celles de bien des gens curieux de connaître notre histoire militaire.

22. — L'histoire militaire, nous venons de le dire, nous fournit les principes qui nous permettront de former des officiers manœuvriers, de faire la guerre d'une façon logique et en mettant à profit les leçons de l'expérience. Elle nous apprend en outre à connaître les hommes qui ont brillé aux armées par ces qualités morales qui ont une si grande influence sur les événements : elle nous les fait aimer, elle nous invite à les imiter. A ce sujet, nous ne saurions trop recommander le livre du général Thoumas : *Les Vertus guerrières.* Ce n'est point là un aride traité de morale; une exposition théorique des vertus que doit posséder le soldat pour être véritablement un serviteur exemplaire de Dieu et de la patrie. M. le général Thoumas procède autrement. Grâce à son immense lecture, grâce à une mémoire étonnante, l'auteur des *Transformations de l'armée française* met sous les yeux du lecteur des vertus pratiquées, et conclut que puisque nos pères nous ont donné de tels exemples, leurs fils sont capables de les imiter. Il ne nous faut pour cela que du bon vouloir, une forte éducation ; nous ajouterons une éducation

chrétienne. L'ouvrage est bourré d'exemples ; à vrai dire, ce n'est guère qu'une réunion d'exemples d'un haut intérêt, d'un puissant enseignement. C'est en montrant à nos enfants l'audace d'un Lassalle et d'un Lecourbe, le dévouement du sapeur Vallée au siège de Dantzig, du grenadier Guillemain, du canonnier Levillain au siège de Sébastopol, l'héroïsme d'Éblé à la Bérésina, de Barbenègre à Huningue, etc., etc., que nos enfants apprendront, bien mieux que de toute autre façon, de quelle manière un soldat doit être audacieux, dévoué, héroïque. — Livre à propager.

23. — La quatrième série des *Causeries militaires* du général Thoumas sera, comme les précédentes, accueillie avec faveur. Cette histoire militaire, par chapitres détachés qui n'ont entre eux souvent aucun rapport, est d'une lecture facile : c'est l'instruction à petite dose, coupée par tranches, la seule que puisse prendre une grande partie de la société affairée de notre époque. Nombre de ces articles sont des bibliographies de livres parus récemment ; mais tout est bon au général pour mettre en lumière une science d'historien et un talent d'écrivain très personnels et très remarquables.

24. — D'une portée moindre, mais ayant bien aussi sa valeur morale, est le livre du capitaine Choppin : *Trente ans de la vie militaire*. A une époque où la vie militaire n'est plus guère décrite que par d'anciens engagés conditionnels, le volume du capitaine Choppin sera lu avec intérêt et profit, comme une œuvre consciencieuse et véritablement vécue. L'auteur, un type de soldat au plus juste sens du mot, a vu certainement les mauvais côtés du métier, et il a été payé lui-même pour savoir que l'avancement n'est pas toujours donné au vrai mérite ; n'importe, il n'a pas voulu voir les misères d'une carrière qui en enferme de grandes ; il n'a pensé qu'aux journées joyeuses ou aux journées tristes que coloraient néanmoins de leur reflet glorieux ces vertus du soldat qu'on appelle le désintéressement, la discipline, l'endurance. Écrit avec verve, en troupier autant qu'en homme du métier, ce petit livre est, dans sa forme humoristique, un véritable traité de morale militaire ; nous voudrions le voir répandu, mis aux mains de notre jeunesse. Nos futurs soldats verraient là que nos *sous-offs* ne sont guère ceux que nous a dépeints, dans un livre tristement célèbre, un pamphlétaire qui avait voulu n'envisager dans nos modestes et vaillants sous-officiers que des souteneurs et de vulgaires escrocs.

25. — Après les moralistes à barbe blanche, passons aux moralistes sans barbe. Le droit de donner des conseils est généralement l'apanage de la vieillesse, et telle maxime n'a souvent de mérite que pour avoir été prononcée par une bouche édentée. Il faut pourtant convenir que l'expérience ne s'acquiert pas toujours avec le nombre des années, et que l'observation, la gravité, se montrent souvent à un degré supérieur

chez des hommes que leur âge ferait plutôt ranger parmi les élèves que parmi les maîtres. Cette réflexion nous vient à l'esprit en tournant le dernier feuillet d'un petit livre, modeste dans sa forme, mais d'une portée très élevée, qu'un jeune officier de notre armée vient de publier à l'adresse de ses frères d'armes. L'auteur, qui porte un nom dont le souvenir est encore tout vivant dans l'armée, s'adresse à cette classe de jeunes hommes auxquels les nécessités de la vie, plus encore que leur mérite, font attribuer au bout de six mois, d'un an de service, les galons de caporal ou de sergent, de brigadier ou de maréchal des logis, avant, bien souvent, qu'une éducation convenable ait pu les élever moralement à la hauteur de leurs fonctions. L'écrivain leur dit ce qu'ils doivent être ; il leur montre comment un chef doit imposer son autorité, donner l'exemple, conserver toujours devant ses subordonnés une attitude irréprochable ; il leur indique la façon d'inspirer la confiance, le moyen de faire preuve d'une réelle supériorité intellectuelle ou morale ; il leur enseigne dans quel sens on doit entendre la fermeté, la paternité ; il leur fait sentir la nécessité d'étudier le caractère du soldat ; il leur fait comprendre ce qu'est le droit de punir, la manière dont ce droit doit être entendu, pratiqué. Les *Conseils à un jeune gradé*, du lieutenant de Cissey, s'adressent à des sous-officiers, mais leur portée va beaucoup plus loin. Il y a dans ces quelques pages un traité de morale qui sera lu avec fruit par quiconque détient, dans l'armée, une parcelle quelconque d'autorité ; car la morale est essentiellement une et il n'y en a pas de spéciale suivant le nombre des galons. Il serait utile que ce catéchisme franchît les limites de la caserne : il ferait bonne figure dans nos établissements scolaires, où trop souvent l'éducation morale est négligée. C'est en entretenant dès le premier âge nos enfants d'idées élevées que nous les préparons à être, à la caserne, de bons soldats, et dans la vie des citoyens honnêtes.

26. — Plus modeste que le livre du lieutenant de Cissey, la petite brochure du capitaine Coquinet, *Traité d'éducation du soldat*, rendra des services à la caserne et dans les écoles primaires où un maître intelligent aura l'idée de les lire à ses élèves. Ces pages, simples d'allure et de forme, sont écrites pour des soldats, des paysans, et l'on y nomme les choses par leur nom. *J'appelle un chat un chat....* C'est bien là le ton qu'il fallait dans un traité de ce genre. Sobres, bourrés de principes excellents, empreints d'un patriotisme éclairé, ces entretiens méritent d'être accueillis avec faveur. Ils rendront des services à plus d'un capitaine pour cette éducation morale sur la nécessité de laquelle le *Service intérieur* n'insiste pas assez.

27. — *L'Armée française à travers les âges*, de M. Jablonsky, peut être, par un côté, rapproché des quatre derniers ouvrages dont nous venons de parler. Si l'écrivain ne s'est pas arrêté à nous retracer la morale dans les

individus, il nous parle de celle qu'enferment les institutions : il nous dépeint le passé qui fit la France grande, pour nous tracer la voie qui lui rendra sa prépondérance dans l'avenir. Nous en voulons un peu à l'auteur de laisser croire que personne avant lui n'avait abordé le sujet qu'il traite, de faire table rase notamment du P. Daniel, d'Audoin et de Boutaric, qu'il a cependant très probablement consultés. Cette réserve faite, nous sommes heureux de dire que son livre est intéressant et qu'il a fait œuvre salutaire et patriotique en le publiant. L'ouvrage de M. Jablonsky se compose de trois gros volumes dans lesquels l'histoire de nos institutions militaires est étudiée consciencieusement depuis l'origine jusqu'à nos jours, avec une abondance de détails peut-être exagérée en ce qui concerne la période contemporaine. L'ouvrage a cet avantage sur ceux que nous citions tout à l'heure — le P. Daniel, Audoin, Boutaric, Montzey, etc. — qu'il les renferme tous et que sa lecture attentive donnera, à quiconque l'aura menée à bonne fin, une idée générale très nette non seulement de notre système militaire depuis les origines, mais de la constitution générale de notre nationalité, puisqu'en somme c'est la puissance militaire qui a été la base de notre organisation sociale. Le livre de M. Jablonsky a nécessité un grand travail, de minutieuses recherches, en dehors des guides qu'il a suivis. Cette étude du passé sera salutaire, puisqu'elle enseignera, par l'exemple, comment doit agir une nation pour être et pour demeurer grande. *L'Armée française à travers les âges* est d'ailleurs écrit avec un amour de la tradition qui fait honneur à M. Jablonsky et qui recommande chaleureusement son livre : « La glorieuse épée de la France, dit l'auteur, s'est forgée dans les temps antiques, et ceux-là sont des ingrats qui, dans la prospérité présente, oublient la source de leur fortune. Or, nos biens les plus chers, à qui les devons-nous, sinon à nos aïeux ? Soyons donc grands par le respect de nos grandes traditions : si nous oublions le passé, nous succomberons sans retour. » L'ouvrage est de ceux que l'on doit vulgariser le plus possible à l'école comme à la caserne. Sa lecture est à la fois intéressante, instructive et fortifiante.

28. — Quittons maintenant le domaine de l'histoire et des grands enseignements qu'elle renferme, pour arriver à une science non moins intéressante, mais, hélas! beaucoup plus aride : l'administration militaire. Dans cette branche, nous citerons tout d'abord le *Manuel d'administration et de comptabilité* de M. Mangin, que vient de publier la librairie Berger-Levrault. La prodigieuse fécondité des bureaux de la guerre fait le désespoir des écrivains militaires qui ont entrepris la rude tâche d'écrire sur l'administration. Le *Beaugé* de 1892 n'est déjà plus au courant, il s'en faut de beaucoup ; il en est de même du *Chabannaud ;* jusqu'à quand le manuel du lieutenant Mangin pourra-t-il rendre des services ? Nous n'oserions déterminer, ici, une date quelconque. Il est vrai

qu'il y a, dans ce dernier ouvrage, toute une partie fixe qui prolongera son existence. Il est cependant remarquablement composé, ce manuel : très clairement écrit, bien divisé, d'une consultation facile. Il rendra certainement de grands services dans l'armée, où l'on n'aura plus à acheter nombre de documents souvent très difficiles à trouver. Il doit faire obligatoirement partie de la bibliothèque du sergent-major ou du maréchal des logis chef, du commandant d'escadron, de batterie ou de compagnie. Livre indispensable aux comptables militaires.

29. — Le *Manuel de recrutement* de M. J.-V.-P. Simon traite spécialement de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée et rendra de grands services à bien des gens que l'application de ladite loi rend souvent perplexes. Après une introduction dans laquelle l'auteur expose à grands traits le caractère et le principe du recrutement moderne, M. Simon donne la loi elle-même, avec tous les documents, tableaux, annexes, etc., qui s'y rattachent. Nous regretterons qu'une table analytique méthodique ne facilite pas les recherches dans ce dédale de pièces dont la plupart n'ont avec leur voisine qu'un rapport très éloigné. C'est là une lacune qu'il serait facile de combler, même dans l'édition actuelle, et qui ajouterait un mérite à ceux que possède déjà ce livre utile.

30. — Du même genre que le précédent, mais plus scientifique au point de vue du droit, d'une valeur juridique très supérieure, est l'œuvre de M. Daniel Mérillon, ancien député et secrétaire de la commission de l'armée, actuellement substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris : *Commentaire de la loi militaire du 15 juillet*. Nous répéterions volontiers à propos de cet ouvrage les éloges que nous avons donnés au précédent, en ajoutant qu'il possède cet avantage sur son devancier, que bien des obscurités de la loi du 15 juillet sont, là, très heureusement éclaircies et que sa lecture évite une foule de recherches aussi arides que longues et minutieuses. Qu'on en juge : M. Mérillon a eu l'idée heureuse de faire précéder son livre de tous les décrets, arrêtés, instructions, circulaires ayant trait à la loi qu'il commente, et en comptant ces documents on arrive au chiffre de cinquante et un ! Il faut avoir servi quelque temps dans un état-major, c'est-à-dire s'être trouvé en butte aux sollicitations des multiples catégories d'individus qu'atteint la loi du 15 juillet, pour comprendre combien la majorité de la population demeure ignorante des plus simples principes de législation militaire. Et qu'on ne croie pas rencontrer cette ignorance seulement chez de pauvres maires de village ou des agents subalternes de l'administration. Hélas ! non ; c'est à tous les degrés que l'on trouve des gens ne se doutant ni de leurs obligations personnelles en fait de recrutement ni de celles que leur impose leur situation administrative. Que de lettres reçues dans les corps d'armée ou les divisions, dans les subdivisions territoriales, portant l'en-tête Sénat ou Chambre des députés et contenant

les demandes les plus hétéroclites, les questions les plus baroques! Assurément si tous les gens qui ont besoin de lire le livre de M. Mérillon achetaient cet ouvrage pratique, les presses de Charles-Lavauzelle ne suffiraient pas à contenter tout le monde. Souhaitons pourtant voir répandre cet ouvrage, dont la lecture, grâce aux commentaires, est relativement facile et intéressante.

31. — Avec l'*Agenda de mobilisation* nous passons aux ouvrages purement techniques que l'officier n'est pour ainsi dire pas libre de ne pas posséder. Extrait du *Journal de mobilisation*, l'*Agenda* rappelle au commandant d'unités, résumées et heureusement groupées, les obligations multiples qui lui incomberont le jour où sa compagnie viendra à être mise sur le pied de guerre. Cet agenda comprend deux parties : la première renferme, outre des renseignements généraux, des notes particulières sur la mobilisation du corps et sur celle de l'unité administrative. La seconde partie contient les situations, contrôles et états divers, qui doivent être tenus dès le temps de paix afin de permettre, à n'importe quelle époque, d'effectuer rapidement et sûrement les diverses opérations détaillées dans la première partie.

32 et 33. — L'*Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne* et l'*Aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne* sont l'un et l'autre deux manuels excellents que chaque officier devrait posséder (l'un ou l'autre, suivant qu'il est fantassin ou officier d'état-major), car ils contiennent tout ce qu'un gradé doit connaître à la guerre, y compris la tactique du combat. L'*Aide-mémoire de l'officier d'infanterie* a été composé à l'aide de tous les règlements officiels traitant du service ; quant à l'*Aide-mémoire de l'officier d'état-major*, c'est, comme on sait, une publication officielle éditée à l'Imprimerie nationale et pour la vente duquel les libraires militaires ne servent que d'intermédiaires. Ces deux volumes constituent à eux seuls une bibliothèque : c'est une mine de documents et de renseignements qu'on rencontre là heureusement condensés et réunis.

34. — Un peu du même genre est, en ce qui concerne les principales armées européennes, l'ouvrage du colonel Rau : *État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1892*. On nous a beaucoup reproché, en 1870, de ne pas connaître l'Allemagne, et le reproche était fondé. Depuis cette époque nous avons compris qu'un des premiers moyens d'être supérieurs à nos ennemis était de n'ignorer rien de ce qui les touche et nous nous sommes mis à les étudier consciencieusement. Des ouvrages comme celui du colonel Rau ont puissamment contribué à cette vulgarisation, qui, on peut l'affirmer, est aujourd'hui très satisfaisante. Écrit à l'aide de documents empruntés au deuxième bureau de l'état-major de l'armée, *l'État militaire des principales puissances étrangères* — aujourd'hui à sa cinquième édition — est un

livre bien informé, suffisamment complet, qui nous donne non seulement la situation militaire de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Italie, de la Russie, de la Suisse, mais aussi les procédés employés par ces diverses puissances pour constituer leur organisation militaire et la façon dont elles passeraient du pied de paix au pied de guerre, c'est-à-dire leur système de mobilisation et d'organisation d'armées d'opérations.

35. — L'ouvrage que vient de composer sous le titre : *L'Amateur d'équitation*, M. Peyremol, sous-directeur de l'école de dressage de Rochefort-sur-Mer, sera lu avec plaisir et profit non seulement par les gens qui ne font pas de l'équitation un métier, mais aussi par nombre d'officiers. Ce livre n'est point un traité d'équitation mathématique comme celui du commandant Bonnal, ce n'est point non plus un ouvrage élémentaire : il suppose au lecteur quelque connaissance du cheval, il ne lui attribue pas celle d'un écuyer. M. Peyremol a surtout essayé de mettre au jour et d'analyser à fond certaines questions de pratique dont la solution, traitée avec une simplicité voulue, donne à l'ouvrage un cachet particulier d'originalité. Le *travail au trot*, par exemple, qui est la pierre d'achoppement de tous les débutants, a été pour ainsi dire disséqué minutieusement et présenté sous une forme que les élèves apprécieront mieux que personne. *L'Amateur d'équitation* est donc bien un livre original et non point, comme il arrive trop souvent dans ces sortes de traités, une compilation de principes empruntés à tous les grands auteurs hippiques, de Pluvinel au comte d'Aure. M. Peyremol place le débutant en face de la difficulté et lui apprend à la surmonter par tous les moyens qui se trouvent à sa portée. L'ensemble de l'ouvrage constitue un cours rédigé de telle sorte que les répétitions dues aux nombreux renvois du texte ou aux teintes de l'atlas remplacent, pour les cavaliers privés de professeur, les observations qui reviennent si souvent pendant la leçon donnée de vive voix. Livre d'une utilité certaine, surtout quand on se souviendra qu'il n'existe dans la partie que des ouvrages techniques, tels que le cours d'équitation de Saumur, des règlements militaires, et, en fait d'équitation civile, que des travaux traitant de haute école et de dressage, intelligibles seulement pour des gens possédant déjà à fond l'équitation.

36. — L'infanterie de marine est mal connue en France, non pas au point de vue historique, mais sous le rapport législatif, organique et administratif. Il nous souvient de l'ahurissement que causèrent, pendant l'exposition dernière, les tirailleurs sénégalais, annamites ou tonkinois, qui montaient la garde à la porte des palais de nos pays de protectorat, et l'on entendait une foule de gens se demander : « Qu'est-ce que c'est que ces Chinois, armés du fusil Lebel? » M. de Singly a donc eu une excellente idée de nous faire connaître cette armée coloniale,

qui grandit au fur et à mesure que s'augmentent nos possessions d'outre-mer et qui, non moins intéressante que notre armée continentale, est beaucoup plus curieuse. L'auteur aborde ici toutes les questions relatives au recrutement, aux engagements et rengagements, réserves, relève des troupes, etc. Autant de points très ignorés même des militaires, en France, et qui méritent d'être vulgarisés. Que de jeunes gens avons-nous vus qui, au moment de s'engager dans l'infanterie de marine, auraient bien désiré obtenir quelques renseignements sur le corps objet de leurs désirs, mais qui étaient fort empêchés pour avoir, à ce sujet, le moindre éclaircissement ! Il fallait précédemment, pour avoir ces renseignements, franchir le seuil peu abordable du ministère de la marine, et beaucoup hésitaient. M. de Singly abaisse pour les intéressés une barrière épineuse. L'ouvrage se termine par des appendices historiques, qui le complètent sans lui enlever son caractère administratif spécial.

37. — La colombophilie militaire, à peu près inconnue en France avant la guerre de 1870, s'est développée depuis vingt ans au delà de tout ce que l'on pouvait attendre. Elle a non seulement ses adeptes, ses concours, mais elle possède aussi ses journaux et sa littérature. C'est à cette dernière qu'appartient le petit livre que M. Eugène Caustier, agrégé des sciences naturelles et professeur au lycée Blaise Pascal, vient de publier sous le titre : *Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre.* L'ouvrage n'a aucune prétention à l'originalité. L'auteur s'est borné à résumer des renseignements empruntés çà et là à Dupuy de Podio, à Gobin, à La Perre de Roo, et aux autres colombophiles-écrivains, qui ont publié des travaux originaux sur la matière. Dans son chapitre sur les colombiers militaires, nous signalerons une erreur regrettable. M. Caustier affirme qu'après 1870 le gouvernement ne songeait nullement à installer un colombier militaire et que ce fut seulement en *1877* que M. La Perre de Roo, un Belge, « parvint, avec des peines infinies, à faire accepter le don patriotique et superbe de quatre cents pigeons, provenant de colombiers célèbres.... Le grand triomphe de M. La Perre de Roo eut pour conséquence la construction *en 1878*.... d'un premier colombier modèle.... C'est ALORS qu'on organisa, sous la direction du génie militaire, des colombiers militaires dans toutes les places fortes du Nord et de l'Est. » Il n'est pas permis d'ignorer, quand on écrit sur les colombiers militaires, que la première « instruction pour l'installation des colombiers militaires » date du 15 octobre 1875 et qu'elle fut suivie d'abord, le 5 avril 1876, de l' « instruction sommaire à l'usage des directeurs et des gardiens de colombiers militaires, » puis de la circulaire du 1er mai 1876. Quand M. La Perre de Roo offrit ses pigeons en 1877, c'était donc lui qui retardait et non pas nous. Signalons encore plusieurs petites erreurs de M. Caustier dans les

réseaux des colombiers militaires de l'Europe. C'est ainsi qu'il ne parle pas du colombier de Sébastopol, créé en 1889, si nos souvenirs sont exacts. De même en Portugal, le colombier de *Vedra-Novas* doit être celui de Vendas-Novas. Le modèle du *panier à transport* qu'il donne n'est plus réglementaire ; l'ouverture est aujourd'hui sur le côté, ce qui permet d'empiler les paniers les uns sur les autres, tout en pouvant enfermer ou mettre les pigeons en liberté.

38. — Les enseignements abstraits donnés dans les écoles militaires ne porteraient point leur fruit si les théories développées entre les murs de l'école n'étaient jamais mises en pratique, sur le terrain, sous les yeux mêmes des élèves. L'art militaire est, en effet, de tous le moins spéculatif; il tend avant tout à l'action, au mouvement. L'Espagne a bien compris cette nécessité, plus grande aujourd'hui que jamais, de posséder des officiers praticiens, et c'est en conformité de cette idée que les élèves de l'Académie générale militaire de Tolède sont appelés chaque année, à la fin des cours, à appliquer, au camp de Los Alijares, les principes théoriques qui, pendant l'année écoulée, leur ont été développés *ex cathedrâ*. Le résumé des travaux de toute nature : fortification, topographie, service en campagne, manœuvres, exécutés cette année et depuis 1885 à Los Alijares, fait l'objet de la notice que nous avons sous les yeux : *Memoria acerca de la enseñanza práctica*. Nos officiers trouveront là des détails intéressants; ils y verront, en outre, que l'armée espagnole, l'égale de toutes ses sœurs au point de vue énergie et bravoure, ne leur paraît pas inférieure sous le rapport scientifique.

39. — Le corps du génie espagnol, spécialement, s'est toujours maintenu au niveau des progrès scientifiques effectués dans les autres armées d'Europe et il suffit, pour se convaincre de cette vérité, de parcourir quelques-uns des nombreux écrits dus à une multitude de membres de ce corps d'élite. D'ailleurs, certains d'entre eux, le regretté général Ibañez par exemple, jouissent dans le monde scientifique d'une réputation qui a franchi depuis longtemps les Pyrénées. Bien que le *Manuel du sapeur du génie* écrit par le capitaine Rubió y Bellvé soit d'une allure plus modeste que les travaux d'un Coello ou d'un Ibañez, il n'en a pas moins son mérite. Destiné à l'instruction des sous-officiers et brigadiers du génie, il est écrit non seulement avec une parfaite possession du sujet — cela va sans dire — mais avec une netteté, une clarté d'exposition, très appréciables dans un travail de ce genre. L'ouvrage comprend quatre parties : 1° Notions de géométrie et de topographie; 2° éléments de fortification, nomenclature des outils, profils, tracés, revêtements des ouvrages, etc.; 3° batteries de siège; 4° tranchées. Orné de nombreuses figures, ce petit livre pourrait rendre des services même dans notre armée, si une traduction permettait de le vulgariser chez nous.

40. — Tout à l'heure nous disions qu'on nous accusait, en 1870, d'avoir mal connu la Prusse : un autre grief était notre ignorance en géographie. Qu'il fût inexact, il serait facile de le démontrer ; mais ce reproche, quoique mal fondé, a eu le mérite de stimuler, depuis vingt ans, le goût des études géographiques en France, de telle sorte que nous sommes, en ce point aujourd'hui, la nation la plus avancée de l'Europe. Le système d'enseignement, qui était défectueux chez nous en 1870, — il faut l'avouer — défectueux en France comme partout ailleurs, a été remanié sur une base scientifique et rationnelle : le professeur s'adresse désormais à l'intelligence plutôt qu'à la mémoire des élèves, les cours écrits sont composés suivant un programme méthodique ; aussi les progrès ont-ils été considérables. Rédigé dans le sens que nous venons d'indiquer, le cours de géographie du capitaine Mollard, professeur de géographie à Saint-Cyr, est un travail tout à fait remarquable dans les limites relativement étroites qu'imposaient à l'auteur celles du programme d'admission à l'École militaire, qu'il s'était fixées. Le premier volume est consacré à la France, le deuxième à l'Europe, le troisième aux colonies françaises et aux divers continents. Et au lieu d'une aride nomenclature de lieux, de fleuves, de montagnes, nous trouvons un livre véritablement « écrit, » dans lequel la partie forcément mnémotechnique de la géographie est exposée suivant une idée maîtresse nouvelle, suivant cette idée que la géographie n'est pas seulement la science de la description de la terre, le γῆν γράφειν du sens littéral, mais une science sociale donnant la raison du plus ou du moins de puissance des peuples, montrant leurs conditions d'habitat, c'est-à-dire ne se bornant pas seulement à la description des formes extérieures d'un pays, mais aussi étudiant les richesses que la nature y a placées, celles que l'industrie des hommes y a créées.

Dans un cours destiné à des jeunes gens, à des candidats à Saint-Cyr, l'éminent professeur n'a pu développer sa thèse avec l'envergure, la hauteur d'idées qu'il eût atteinte s'il avait rédigé son livre pour d'autres élèves, pour des officiers par exemple, ou pour l'École supérieure de guerre. Mais, tout en demeurant au niveau des jeunes intelligences qu'il s'est donné la mission d'éclairer, il a su garder une ampleur de doctrine, une élévation de principes, qui donnent à son œuvre un cachet très particulier d'originalité, une valeur scientifique réelle. La maison Jouvet, propriétaire déjà de l'*Atlas de Saint-Cyr*, la meilleure publication de ce genre qui existe actuellement, a édité l'ouvrage du capitaine Mollard avec la netteté typographique qui caractérise les publications de cette maison. Les trois atlas-croquis joints au nouveau cours de géographie complètent heureusement cette excellente publication.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Les Livres liturgiques du diocèse de Langres. *Étude bibliographique suivie d'un appendice sur les livres liturgiques du diocèse de Dijon et d'une note sur les travaux d'histoire liturgique en France au XIXe siècle*, par l'abbé L. Marcel. Paris, A. Picard; Langres, Rallet-Bideaud, 1892, in-8 de xx-354 p. — Prix : 8 fr.

Le volume de M. l'abbé Marcel sur les livres liturgiques du diocèse de Langres est appelé à rendre des services, non seulement aux érudits qui s'intéressent en particulier à ce diocèse, mais encore à ceux qui s'occupent en général d'études sur la liturgie. Cet ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur donne la description détaillée de tous les livres liturgiques manuscrits du diocèse de Langres qu'il a pu découvrir dans les diverses bibliothèques de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie. Dans la seconde partie, il décrit les livres liturgiques imprimés qu'il a découverts dans ces différentes bibliothèques. Enfin, en appendice, se trouvent deux notes, l'une sur les livres liturgiques de Dijon postérieurs à 1731, l'autre sur les études d'histoire liturgique en France au XIXe siècle et sur les liturgies diocésaines. Ce dernier appendice, qui renferme des renseignements bibliographiques considérables, sera très utile à tous ceux qui se livrent à ces études.

Les descriptions des manuscrits ou des imprimés que fait connaître M. l'abbé Marcel sont très complètes ; l'auteur procède toujours de la manière suivante. Pour les manuscrits, en premier lieu, il donne le titre du volume avec la date du siècle ou de l'année à laquelle il appartient ; puis viennent l'indication de la bibliothèque qui le possède avec le numéro sous lequel il y est inscrit, du nombre de folios, de la matière sur laquelle il est écrit, de ses dimensions, enfin des différentes divisions qu'il comporte et des miniatures, s'il y en a. Pour les imprimés, il procède d'une façon analogue ; il donne en plus le titre exact du volume, après avoir dit dans quelle bibliothèque il se trouve. En somme, on ne peut que louer M. l'abbé Marcel du soin qu'il a mis à composer cet ouvrage ; de nombreuses et copieuses notes, ainsi que quatre tables, augmentent encore l'intérêt du volume. Jules Viard.

JURISPRUDENCE

Die Lehre von den Kirchenrechtsquellen, von Dr. Philipp Schneider. Zweite (vollständige) Auflage. Regensburg, F. Pustet, 1892, in-8 de viii-212 p. — Prix : 3 fr. 20.

Faire connaître et apprécier les Décrétales et le droit canonique en général, tel est le but que s'est proposé M. Schneider, professeur de théologie au lycée royal de Regensburg. Il a donc entrepris la composition d'un manuel où se trouveraient condensés les résultats des vastes

et minutieux travaux d'un Schulte, d'un Maassen, d'un Phillips. Qu'on ne s'attende pas à rencontrer ici une énumération complète de toutes les indications documentaires et bibliographiques que ces savants ont assemblées au prix de tant de peines : destinée aux étudiants, cette *introduction* au droit canonique est nécessairement condamnée à se restreindre aux informations essentielles.

L'auteur, après avoir brièvement décrit la nature du droit de l'Église et de ses sources, expose rapidement leur théorie. A la base, il nous montre le droit divin, tel qu'il apparaît d'après l'Écriture sainte et la Tradition, puis il énumère, en les distinguant, chacune des sources matérielles du droit écrit : Constitutions pontificales, décrets des conciles (pour les lois générales) ; statuts, concordats, etc. (pour les lois particulières) ; enfin, droit non écrit ou coutumier. C'est en définitive un commentaire logique des titres II, III et IV du premier livre des Décrétales, dont il n'y a pas grand'chose à dire. — La partie du livre qui fait le plus d'honneur à M. Schneider est incontestablement la seconde. Il s'agit ici des sources formelles du droit. L'auteur a réparti sa matière en trois divisions fort nettes : I. Sources juridiques antérieures au *Corpus Juris ;* II. Collections composant le *Corpus* (XIIe au XVe s.) ; III. « Jus novissimum. » Son mérite est d'avoir profité de tous les travaux importants qui font autorité dans les matières qu'il expose, et de s'être également tenu au courant des différents sujets spéciaux traités par les canonistes ou historiens récents. Les indications fort nombreuses qu'il multiplie ainsi seront d'une utilité incontestable pour les étudiants désireux d'approfondir davantage les questions dont il fournit les données essentielles. En somme, excellent livre, parfaitement au courant du mouvement scientifique et dont nous souhaitons l'équivalent chez nous.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

L'Histoire dans l'enseignement primaire, par Alfred Pizard. Paris, Delagrave, 1891, in-18 de I-XII et 222 p. — Prix : 2 fr.

Le livre de M. Pizard, très intéressant à une époque où les questions d'enseignement sont à l'ordre du jour, se compose de trois parties. La première : Introduction de l'histoire dans les programmes de l'enseignement primaire, est tout historique : elle nous expose les vicissitudes de cet enseignement depuis la Révolution, et s'appuyant constamment sur les circulaires et instructions ministérielles, nous montre combien l'on hésita et l'on tâtonna avant de trouver la vraie solution du problème. La deuxième partie étudie les « Effets de l'enseignement de l'histoire » et nous démontre sans peine qu'il met en jeu la plupart des facultés de l'esprit, contribue puissamment à l'éducation morale, enfin éveille et fortifie le

patriotisme. Quant à la vertu d'apaisement que cette science doit avoir, il est permis de douter que l'instituteur la lui laisse toujours et de craindre que trop souvent des vues intéressées ne lui faussent le jugement. Dans la troisième partie, la plus développée, l'auteur traite des programmes et des méthodes d'enseignement avec la compétence toute particulière qu'il doit à ses fonctions et la prudence d'un homme expérimenté qui juge que les réformes radicales ne produisent que de mauvais effets et qu'une amélioration successive vaut mieux qu'une destruction totale, même en vue d'établir le bien. ALBERT ISNARD.

La Démocratie libérale, par E. VACHEROT. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de XXVI-377 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il règne tout à la fois dans ce livre un ton de désillusion et d'optimisme : désillusion pour bien des choses qu'encensa l'auteur dans son âge mûr ; optimisme pour l'avenir, que M. Vacherot se plaît à considérer avec tendresse, non sans être le premier à énumérer des symptômes alarmants. Un grand air de sincérité, de franchise et de modestie donne à sa parole un poids véritable ; il ne cache pas son regret de certaines idées professées par lui, il y a quelque vingt-cinq ans, et ces aveux rehaussent singulièrement le mérite de l'écrivain, la valeur du penseur.

Après une longue préface, M. Vacherot traite de la démocratie, de l'aristocratie, de la monarchie ; il passe en revue l'administration, la diplomatie, l'armée, la commune, l'Université, le clergé, la question sociale, l'association ouvrière. On voit quelle ampleur comportent ces sujets. J'aurais bien des restrictions à présenter sur quelques passages ; « les passions furieuses » de la Chambre de 1815 gagneraient à être dévoilées ; en attendant, je récuse l'épithète. Le tableau idyllique de l'Université sous Louis-Philippe est de pure fantaisie : c'était le temps du monopole dans tout ce qu'il avait de plus hideux, sauf pour les professeurs de l'*Alma mater* et ses nourrissons ; tout le monde enseignait, excepté les catholiques, et cette restriction suffit à juger un pareil système. Quant à M. Cousin, il serait de bon goût de ne plus venir vanter ses mérites quand on connaît trop sa vertu et ses mœurs. — J'aime mieux quand l'auteur demande la séparation de l'Université et de l'État, et j'applaudis des deux mains.... sans peut-être avoir les mêmes intentions au fond du cœur !

C'est avec un grand désir de pacification qu'il aborde la question religieuse ; mais il y porte d'anciens préjugés. Pour juger l'Église, sa doctrine et ses actes, il lui manque la base : la foi pratiquante. « Je ne signerais peut-être pas le symbole de Nicée, » dit-il, mais « en lisant l'Evangile je me sens redevenir chrétien. » — Allons, courage, monsieur Vacherot, et peu à peu vous en viendrez à admettre l'éternité des peines, qui vous choque actuellement. Vous brûlez aussi, sans assez de

respect, vos dieux d'antan, alors que vous attendiez, grâce à de bonnes lois, un notable soulagement aux maux de la classe ouvrière, et, par conséquent, une heureuse solution de la question sociale. Ces moyens ne sont pas usés ; leur efficacité, du moins, est encore à souhaiter, et de bons esprits y travaillent. La liberté toute seule est bien inefficace, et toutes les belles phrases ne peuvent prévaloir contre l'expérience de chaque jour, où l'écrasement du plus faible par le plus fort nous apporte la douloureuse évidence de cette chimère « libérale. » — Ce sont des intelligences ouvertes et des cœurs sincères comme le vôtre qui sont faits pour ne pas abandonner cette cause à l'heure où le mouvement corporatif ne peut plus être enrayé.

M. Vacherot convient avec une bonne foi dont on ne saurait trop le louer que, sous le second Empire, le mot « démocratie » lui paraissait suffisant pour expliquer son idéal de liberté et son choix de gouvernement ; depuis, il a vu à l'œuvre ces prétendus démocrates et le dégoût lui est venu ; aujourd'hui, il estime devoir ajouter l'épithète de « libérale » pour caractériser ses espérances ; sans doute il voudra faire un dernier pas, le pas décisif, et il reconnaîtra que l'avenir appartiendra au peuple délivré par l'Église du joug des sociétés secrètes et de l'exploitation des politiciens, et il concourra à l'avènement de la « démocratie chrétienne. »

G. DE G.

L'Établissement pénitentiaire de l'État de New-York à Elmira, par ALEX. WINTER. Paris, Ve Babé, 1892, in-12 de v-190 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume raconte une très intéressante expérimentation pénitentiaire. En 1876, M. Z. R. Brockway obtenait de la législature de New-York les fonds nécessaires pour organiser à Elmira une prison dans laquelle il pourrait moraliser les détenus selon un plan systématique et la faculté de libérer sur parole, provisoirement, avant le temps légal de l'expiration de leur peine, ceux d'entre eux qui donneraient des espérances fondées de réforme morale. Ce plan consiste dans le travail, l'apprentissage d'un métier, l'éducation physique, des classes graduées, un cours de morale pratique secondé par les visites des ministres du culte, enfin par un système de discipline intérieure qui relève dans le prisonnier l'empire sur lui-même, l'habitue à regarder sa réhabilitation morale comme possible et le soutient par la perspective d'une libération anticipée. Un patronage accepté volontairement vient en aide aux libérés conditionnels. M. Winter indique comment les récentes lois, votées sous la pression du parti ouvrier pour interdire le travail productif dans les prisons, ont créé de grandes difficultés à l'institution d'Elmira.

Les récidivistes sont en principe exclus de la prison d'Elmira et les criminels qui se montrent incorrigibles sont renvoyés par M. Brockway

dans les prisons ordinaires de l'Etat. Un pouvoir absolument discrétionnaire lui a été conféré par la législation pour l'application d'un système qui suppose chez celui qui le met en œuvre et ses collaborateurs un dévouement et une intelligence peu ordinaires. L'expérience paraît avoir pleinement réussi. La prison d'Elmira, depuis son ouverture jusqu'au 30 septembre 1889, a eu 3,990 pensionnaires, dont à cette date 944 faisaient leur peine. Sur 3,309 libérés sur parole, plus de 83 0/0 ont persévéré dans le bien. Des prisons établies dans le même système ont été récemment créées dans les États de Massachussetts, Pennsylvanie, Ohio, Minnesota, Kansas, Texas, Californie.

Le présent travail n'intéresse pas seulement les criminalistes : il jette aussi un jour très vif sur la manière dont les Américains conçoivent l'éducation de l'homme par lui-même et la hardiesse avec laquelle ils appliquent leurs idées en cette matière même aux criminels. C. J.

Raffet et son œuvre, par Armand Dayot. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1892, gr. in-8 de 100 p. — Prix : 6 fr.

Raffet, par F. Lhomme. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 206 p. — Prix : 8 fr.

Charlet, par F. Lhomme. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 123 p. — Prix : 4 fr.

Il faut prendre ces trois volumes pour ce qu'ils sont, avant tout des albums d'images, bien choisies, bien reproduites, accompagnées d'un texte destiné à orienter le lecteur dans la masse des illustrations. Au reste, pour les maîtres dessinateurs et lithographes qui ont donné à la postérité les types du soldat français de toute la première moitié du siècle, la meilleure manière de les faire connaître est encore de laisser parler devant le lecteur leur pittoresque crayon. Une exposition récente des œuvres de Raffet à l'École des beaux-arts a ramené l'attention et, on peut le dire, l'admiration publique à l'auteur de la *Revue nocturne* et du *Réveil*. M. Dayot, inspecteur des beaux-arts, qui a été un des organisateurs de cette exposition, en a réuni les principaux souvenirs dans les cent planches de son illustration. Les dessins inédits, qui sont en assez grand nombre et se rattachent surtout aux campagnes d'Algérie, proviennent presque tous des collections de Chantilly.

— L'ouvrage de M. Lhomme sur Raffet, plus nourri de texte, n'est pas moins intéressant comme illustration. Les collections privées ont fourni beaucoup à l'auteur, qui n'avait d'ailleurs qu'à puiser au catalogue de l'Exposition Raffet. Je signalerai toute une série qui manque au précédent volume ; ce sont des portraits de prélats et de personnages romains (Pie IX et sa famille, cardinal Antonelli, prince Odescalchi, etc.) exécutés pour le *Siège de Rome,* album qui n'a jamais été achevé. Ces études au crayon et à l'aquarelle, conservées au Cabinet des estampes,

et des croquis de voyage en Espagne, en Italie, en Crimée, etc., font connaître un côté resté moins populaire du talent de Raffet.

— Raffet eut Charlet pour maître, et nous avons entendu parler d'une exposition nouvelle qui serait consacrée, en 1893, à célébrer à son tour le créateur des « grognards. » Moins fougueux et moins distingué que son élève, d'un talent moins souple aussi et moins varié, Charlet, mort en 1845, représente en lui toute une époque. Une bonne part de son œuvre est moins d'un artiste que d'un homme de parti. Son exaltation un peu vulgaire de l'épopée impériale a été pour lui non seulement une manifestation patriotique très sincère de ses souvenirs de jeunesse, mais encore une arme d'attaque contre le gouvernement de la Restauration. Aucun crayon n'a contribué plus que le sien à populariser la légende des « fourgons de l'étranger » et à idéaliser, pour l'imagination du peuple, les tristes réalités de l'Empire. La colonne.... le grand empereur.... les hommes noirs.... ; c'est l'illustration de Béranger. Ses satires ont continué d'ailleurs contre le gouvernement de Juillet ; et, comme son caractère resta intègre, on peut conclure qu'il était né pour l'opposition. Aujourd'hui, ces lithographies héroïques de Charlet, ces caricatures, ces pamphlets du crayon, n'ont qu'un intérêt documentaire ; on peut se féliciter d'en trouver un choix réuni dans le volume qui prend place dans la collection des *Artistes célèbres* à côté du *Raffet*. Il aurait été préférable toutefois, étant donné le caractère populaire de la collection, de supprimer la gravure de la page 105. M. Lhomme a joint à son travail, avec un catalogue de l'œuvre lithographique de Charlet, le facsimilé de plusieurs lettres adressées par lui à Raffet. P. DE N.

Traité pratique de chimie métallurgique, par le baron H. JÜPTNER DE JONSTORFF. Trad. de l'allemand par ERN. VLASTO, édition française revue par l'auteur. Paris, Gauthier-Villars, 1891, in-8 de x-360 p. et 2 planches. — Prix : 10 fr.

On rencontre en chimie, comme dans toutes les sciences expérimentales, deux ordres de questions : l'étude des corps et de leurs propriétés, et celle des moyens d'observation que requiert cette étude : les méthodes, les résultats. Un traité complet de chimie métallurgique donnerait les uns et les autres. Mais on peut aussi séparer ces deux parties de la science ; c'est ainsi qu'un chimiste allemand bien connu, Rammelsberg, a composé un traité de chimie métallurgique qui n'est qu'un recueil des résultats de recherches chimiques propres à éclairer la théorie des opérations métallurgiques. Au contraire, l'ouvrage que nous avons sous les yeux traite uniquement des méthodes d'analyse et d'essai spécialement applicables aux produits des usines métallurgiques et aux matériaux qu'on y emploie.

C'est sans doute ce que l'auteur a voulu faire entendre par le qualifi-

catif de Traité pratique. Il se borne d'ailleurs à ce qui intéresse la métallurgie du fer, et il eût été bon de l'indiquer d'un mot.

Attaché pendant de longues années à la grande Société minière et métallurgique des Alpes autrichiennes, dite des Alpines, le baron Jüptner de Jonstorff y a rencontré toutes les branches de cette métallurgie ; presque tous les procédés qu'il décrit ont été expérimentés par lui. Il fait preuve en outre, par la manière dont il expose et discute les questions, d'un savoir approfondi et d'un véritable esprit scientifique. Les allures de la chimie allemande sont, dans le détail des procédés, assez différentes de la nôtre, et nous avons beaucoup à y prendre. Par tous ces motifs, l'ouvrage du baron Jüptner me semble de nature à rendre de très sérieux services à nos industriels.

Un reproche que je ne puis me dispenser de faire à l'auteur, c'est que, très au courant de tout ce qui s'est fait, non seulement en Autriche et en Allemagne, mais en Angleterre et en Amérique, il semble ignorer que la France existe. Ainsi, en décrivant le procédé classique pour le dosage du fer par le permanganate de potasse, il avait oublié d'en nommer l'inventeur, Margueritte. Le traducteur a fini par s'en apercevoir et a ajouté le nom en erratum. Il aurait dû aussi ramener à sa forme française le nom d'Ebelmen transformé indûment en Ebelman (p. 332). Mais ce sont là des vétilles ; il y avait plus à faire pour lui. Qu'il ne soit pas allé rechercher tous les procédés en usage dans nos laboratoires, je le comprends : c'eût été un ouvrage nouveau à composer. Mais en fait de procédés connus et publiés, il y avait de grosses lacunes à combler. Je citerai, par exemple, la méthode de Boussingault pour le dosage du carbone par le chlorure de mercure; elle pouvait certes figurer avec avantage à côté de celles que donne l'auteur. Quelques additions de ce genre s'imposaient dans une traduction française. — L'ouvrage eût sensiblement gagné par là. Tel quel, il est néanmoins très bien fait et fort utile. E. V.

BELLES-LETTRES

Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo, da Arturo Graf. *Il mito del Paradiso terrestre. — Il Riposo dei dannati. — Le Credenze nella fatalità.* T. I. Turin, Ermanno Loescher, 1892, in-8 de xxiii-310 p.

La tradition d'un état d'innocence et de félicité perdu par une faute s'est perpétuée chez tous les peuples. Les Indiens, les Égyptiens, les Chinois, les diverses branches sémitiques, les Grecs, les Latins, les Germains, ont conservé ce lointain souvenir que l'on retrouve en Amérique comme en Océanie. C'est cette tradition universelle qu'au début de son volume M. Graf étudie sous le titre *Mythe du Paradis terrestre*, en la considérant quand elle s'est séparée des sciences historiques et sans toucher, si ce n'est accessoirement, aux discussions théologiques.

M. Graf s'occupe d'abord de la situation de l'Éden, d'après les légendes de différents peuples, des merveilles de ce lieu de délices et ensuite de ses premiers habitants. Nous ne pouvons raconter tout ce qui fut inventé de bizarre à leur sujet ; les recherches de M. Graf sur nos premiers parents sont condensées en de bien curieux récits après lesquels viennent des détails sur les voyages entrepris pour découvrir le Paradis terrestre. De nombreuses notes succèdent à cette dissertation qui se compose de quatre chapitres, complétés par des appendices dont l'un est consacré au pays de Cocagne. Le second travail de M. Graf a pour donnée cette croyance, jadis fort répandue, qu'à certaines époques un jour de répit était accordé aux souffrances des damnés. Dans sa dernière dissertation, M. Graf examine comment au moyen âge on put concilier la croyance au destin, telle que la comprenaient les anciens (du destin, du sort, existant en soi, par soi, comme une puissance à part), et la fidélité au dogme chrétien, qui repousse la fatalité. Les hommes du moyen âge reconnaissaient le libre arbitre tout en admettant qu'on pouvait considérer les actions humaines et certains événements comme soumis à des influences, à des nécessités multiples. La Providence dominait, mais laissait place à d'autres puissances obscures et mal définies. Cette croyance à une sorte de prédestination devint la base d'innombrables légendes venues jusqu'à nous. Elles ne manquent pas, les légendes, dans le volume de M. Graf, et le recommandent à toute l'attention des folkloristes. Ils rendront justice aux recherches si patientes de l'auteur, elles ne s'arrêtent pas devant les œuvres de notre ancienne littérature. M. Graf paraît fort bien connaître nos vieux poètes et sait les citer à propos.

TH. P.

Le Théâtre chrétien dans le Maine au cours du moyen âge, par le R. P. Dom PAUL PIOLIN. Mamers, Fleury et Dangin, 1892, in-8 de 204 p.

Le R. P. Dom Piolin a publié, en 1858, des *Recherches sur les mystères qui ont été représentés dans le Maine*, travail qui fut d'autant plus remarqué qu'à cette époque la matière était entièrement neuve en ce qui regardait cette province, et que les documents à consulter étaient encore inédits. Le savant critique revient aujourd'hui sur le sujet qu'il avait déjà éclairé d'une si vive lueur et il complète très heureusement son essai d'il y a trente-deux ans. Mais il n'est plus seul à occuper le terrain, et, comme il le reconnaît avec une extrême bonne grâce, il a pu profiter des travaux de ceux qui ont été ses successeurs, notamment du mémoire de M. Henri Chardon sur *les Greban et les Mystères dans le Maine* (1879), de l'importante publication de MM. Gaston Paris et Gaston Raynaud (*le Mystère de la Passion d'Arnoul Greban*, 1878), enfin de l'ouvrage pour ainsi dire classique de M. L. Petit de Julleville (*His-*

toire du théâtre en France. Les Mystères, 1880). Dom Piolin constate avec une légitime fierté que les documents ainsi publiés ne changent rien aux conclusions qu'il avait présentées dès le premier jour, ce dont nous nous plaisons à le féliciter, car un tel résultat montre combien le vénérable auteur avait été à la fois consciencieux, sagace et judicieux. Son nouveau travail lui vaudra de nouveaux applaudissements. Il a tant et tant cherché qu'il a fini par beaucoup trouver, et c'est en toute justice qu'il a pu présenter son *Théâtre chrétien au moyen âge dans le Maine* « comme un chapitre presque inédit de l'histoire littéraire et sociale d'une province qui s'est montrée autrefois vivement éprise de toutes les jouissances que procurent les lettres et les arts. » Il y fait connaître, en effet, « les noms de plusieurs écrivains restés inconnus jusqu'à ce jour aux critiques et aux historiens qui se sont occupés avec le plus de zèle, soit de l'histoire de notre littérature, soit des antiquités du théâtre français. » Après avoir examiné deux petits drames liturgiques que l'on trouve dans les livres propres au diocèse du Mans, le docte religieux traduit du latin la scène de l'Adoration des Mages représentée dans plusieurs églises de ce diocèse et qui nous a été conservée par des textes liturgiques (p. 21-32). Il rappelle ensuite que le premier nom inscrit en tête du théâtre hiératique du moyen âge est le nom d'un Manceau, d'un clerc élevé à l'école ecclésiastique du Mans, d'un disciple de saint Benoît, Geoffroy, abbé de Saint-Albans, qui, d'après le formel témoignagne de Matthieu Paris, composa le *Jeu de sainte Catherine.* Il place (p. 57 et suiv.) les deux frères Arnoul et Simon Greban au premier rang de tous ceux qui écrivirent des mystères durant le xve siècle et il prouve, contre La Croix du Maine, que le Maine fut le berceau de ces deux grands dramaturges, comme Guillaume Colletet l'avait déclaré et comme l'ont reconnu MM. G. Paris, Petit de Julleville et E. Renan (ce dernier dans le tome XXX de l'*Histoire littéraire de la France*). L'étude de la vie et des œuvres des deux frères est le morceau capital de la dissertation. Puis Dom Piolin s'occupe du *Mystère de saint Jehan l'Évangéliste*, œuvre de Loys Choquet, de la moralité *Du bien et du mal advisé*, représentée à Laval le 15 août 1448, date authentique et qui ruine l'opinion de ceux qui affirmaient que ce drame n'était que de 1475 (les frères Parfaict, Sainte-Beuve, comte de Douhet, etc.). des œuvres dramatiques du Manceau Guillaume Le Doyen (né à Laval avant 1470, mort en cette ville vers 1540), de plusieurs représentations théâtrales au Mans et à Laval dans le xvie siècle, omises par tous les historiens de la scène française. Nous tenons à citer les dernières lignes du savant auteur si sensées et si vraies : « L'étude incomplète que nous terminons ici sera reprise par d'autres à qui nous souhaitons le plaisir de mettre au jour des documents nouveaux. Quelles que soient leurs découvertes, elles tourneront à la gloire de nos ancê-

tres. Une population qui peut se livrer à des divertissements et à des fêtes du genre de ceux que nous avons fait connaître n'est pas une population malheureuse. En recherchant avec avidité des spectacles qui étaient toujours moraux et même religieux, elle prouvait que ses sentiments étaient élevés et que ses aspirations tendaient vers un but surnaturel. Là est la vraie distinction, là est le bonheur vrai et solide. »

T. DE L.

Origini del Teatro italiano. *Libri tre con due appendici sulla rappresentazione drammatica del contado toscano e sul teatro mantovano nel sec. XVI. Seconda edizione rivista ed accresciuta,* per ALESSANDRO D' ANCONA. Turin, E. Loescher, 1891, 2 vol. gr. in-8 de 670 et 624 p. — Prix : 20 fr.

Il faudrait bien des pages pour analyser d'une manière satisfaisante les deux énormes volumes de M. d'Ancona. Je ne puis malheureusement disposer que d'une place fort restreinte et dois me borner à faire un rapide voyage à travers toutes les recherches du savant professeur de Pise. Dans ses premiers chapitres M. d'Ancona traite d'une manière générale de la naissance du théâtre au moyen âge : vestiges de la littérature païenne, représentations indécentes poursuivies par les évêques et les conciles, attachement du peuple pour ces divertissements, sorte de concurrence qu'on leur crée en traitant des sujets pieux, fatigue qu'ils finissent par causer, introduction de scènes accessoires, de personnages d'invention qui prennent une place prépondérante et, peu à peu, abandon du drame liturgique pour des données romanesques en dehors des traditions bibliques. Après avoir tracé ce tableau dont toutes les littératures médiévales peuvent offrir les diverses phases, M. d'Ancona arrive à l'Italie, où le genre dramatique, resté fort inférieur au genre lyrique et au genre épique, ne fut vivifié ni par un Shakespeare, ni par un Lope de Véga ou un Calderon. M. d'Ancona s'occupe longuement de fêtes, d'espèces de représentations religieuses ou populaires dont, à partir du XIIIe siècle, il rencontre les traces dans des chroniqueurs ; mais qu'étaient ces sortes de représentations ? Des pantomimes ? des actions dialoguées ? des processions ? des tableaux vivants ? C'est ce qu'on ne sait pas. L'ignorance où l'on est à cet égard ne rendait peut-être pas nécessaire d'autant s'arrêter aux mentions insuffisantes qui en furent faites. C'est ailleurs que M. d'Ancona pense trouver les origines du drame sacré ; c'est dans l'Ombrie, au milieu des Flagellants. Ces fanatiques récitaient une composition appelée *lauda*, composition dérivée des Évangiles et s'adaptant aux principales fêtes chrétiennes. Tel dut être le point de départ du drame sacré. La lauda se répandit d'abord dans les contrées voisines de l'Ombrie, puis finit par arriver à Florence, où elle changea son nom en celui de *sacra rappresentazione* et devint le drame liturgique qui, chez nous, a reçu le titre de mystère. Le savant professeur donne les plus

grands détails non seulement sur le caractère, le style, les sujets, les rythmes de la *sacra rappresentazione*, mais sur la mise en scène qu'elle exigeait. Chose bizarre! quelques personnages y parlaient diverses langues propres aux pays dont ils étaient censés originaires. C'est un réalisme auquel nous n'avons pas encore songé. On poussait si loin l'amour de la vérité qu'on ne reculait pas à mettre sous les yeux des spectateurs, grâce sans doute à des mannequins substitués aux acteurs, les plus affreux détails des supplices subis par les martyrs; on ne reculait pas davantage devant l'exhibition de scènes d'un tout autre genre et d'une incroyable indécence. M. d'Ancona croit pourtant que ces situations scabreuses étaient rapidement indiquées. Il croit aussi que les nudités n'étaient point réelles et qu'Adam, Ève et d'autres personnages étaient, comme le mentionne une didascalie dans le mystère de *Santa Uliva*, vêtus *con tela color della carne.*

Ce fut au xve siècle et à l'occasion de la fête de saint Jean-Baptiste, patron de Florence, que la *sacra rappresentazione* apparut dans cette ville. Là elle se développa considérablement, et obtint la haute protection des Médicis. De Florence le drame liturgique gagna toute l'Italie. En 1494, à Turin, en l'honneur de Charles VIII, et en langue française, on donna un mystère, ou plusieurs mystères, tirés du *Vieux* et du *Nouveau Testament*, et aussi « plusieurs histoires de Lancelot du Lac. »

Ce nom de Lancelot indique la transformation qui s'opérait. Lassé de la monotone répétition de sujets purement religieux, on cherchait ailleurs des épisodes propres à exciter par leur nouveauté l'intérêt des spectateurs. On trouva ces situations dans les romans de chevalerie, dans les nouvelles des conteurs. Des souvenirs païens, toujours vivaces en Italie, vinrent souvent remplacer les saints par les personnages de la Fable; ainsi Poliziano écrivit sa tragédie d'*Orphée*, mais il en calqua les formes sur celle des *sacre rappresentazioni.* Bientôt le ciel de Jupiter et l'enfer païen remplacèrent le ciel et l'enfer chrétiens. A Charon s'adresse notre compatriote Lautrec dans une pièce qu'on imagina de composer sur ce chevalier dont les violences et les exactions avaient fort irrité les Italiens. Lautrec ne fut pas le seul personnage moderne qu'on mit en scène. Alexandre VI et César Borgia figurèrent dans une pièce « con molto disprezzo di loro e diletto grandissimo del popolo. » Les sombres épisodes de l'histoire des Eccelini fournirent aussi le sujet d'une sorte de tragédie. A côté du drame, la comédie naissait dans des *farces* souvent supérieures à nos moralités. La comédie classique ne devait pas tarder à reparaître. On traduisit les pièces de Plaute et de Térence, on chercha à en copier les formes et le caractère dans des imitations pompeusement représentées et dont Raphaël ne dédaigna pas de peindre les décors. Ce fut le retour aux modèles laissés par l'antiquité, qui, en supprimant l'indépendance dont avaient joui les mystères et que l'école

romantique a proclamée, empêcha sans doute l'Italie de posséder un théâtre national. Ce retour vers les âges païens dut aussi singulièrement favoriser la dépravation ; elle était effroyable au XVIe siècle. L'Italie était corrompue jusqu'à la moelle, *corrotta nelle medolle*, les représentations sacrées ne pouvaient plus la charmer comme autrefois. Elles s'étaient continuées pourtant en dehors du théâtre nouveau, et en 1835, dans une pauvre maison de Florence eut encore lieu une *sacra rappresentazione*, mais bien peu semblable aux merveilles qui, l'an passé, ont attiré tant de foules à Oberammergau, où le drame liturgique a brillé d'un éclat sans pareil.

Plus de la moitié du second volume des *Origini* est remplie par des appendices qui complètent le texte et que fournissent divers articles publiés par l'auteur dans des revues italiennes. Il faudrait s'arrêter longuement à ces importantes adjonctions. Je dois me borner à les recommander aux lettrés qui s'occupent de l'origine du théâtre. Je veux cependant dire un mot des *Maggi*. En Italie, comme dans bien d'autres contrées, le mois de mai (*maggio*) était célébré par des chants, par la plantation d'un arbre, le mai. A ces réjouissances se mêlèrent des scènes dramatiques dont l'usage doit remonter loin dans le passé et qu'on appela *Maggi*. Une de ces pièces a pour nous, Français, un intérêt particulier. Elle est toute moderne et a pour sujet la mort de Louis XVI. Toute la sympathie du poète populaire contemporain de l'événement est pour le malheureux roi. Dans les noms de Maratte, Mirabo, Datore, on reconnaît ceux de Marat, Mirabeau et Danton; mais l'histoire est fort altérée et l'on pourrait croire que l'action se passe en plein moyen âge plutôt qu'au XVIIIe siècle.

J'ai dit qu'une analyse exacte des *Origini del Teatro italiano* n'était pas possible. L'œuvre est si complexe que souvent, pour plus de clarté, j'ai dû intervertir l'ordre suivi par l'auteur. Il a tracé à travers le passé une grande route de laquelle se détachent des chemins, des sentiers, conduisant vers des points de vue pleins d'intérêt, mais où je n'aurais pu m'engager sans m'égarer. Les notes si nombreuses au bas des pages sont elles-mêmes fort curieuses, fort instructives. M. d'Ancona y cite consciencieusement tous les auteurs qu'il a consultés, et notre ami et collaborateur M. Marius Sepet n'y est pas oublié. M. d'Ancona regrette que son exemple n'ait pas été suivi par M. Petit de Julleville. Son livre sur les mystères a paru trois ans après la première édition de celui de M. d'Ancona, que M. de Julleville ne nomme pas une fois. Mais il y a chez nous des hommes fort savants en certaines branches, qui ont négligé l'étude des langues et ne sont guère en état de lire aisément les plus faciles. Dans leur silence à l'égard des littératures étrangères, on aurait tort de voir, comme M. d'Ancona, « une preuve de la superbe incurie avec laquelle on traite trop souvent en France les travaux des Italiens. »

Qu'il nous arrive d'au delà des monts de bons livres comme celui-ci, comme ceux de Comparetti, de Rajna, de Pitrè, et une critique compétente et sympathique leur fera toujours l'accueil qu'ils méritent.

Th. P.

HISTOIRE

Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, par M.-N. Bouillet. Nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de L.-G. Gourraigne. Paris, Hachette, 1893, in-8 de x-2079 p. — Prix : 21 fr.

Depuis 1842, date de la première publication du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de M. M.-N. Bouillet, cet ouvrage a eu trente éditions dont quelques-unes ont été de véritables refontes; notamment celle de 1864 par M. Bouillet lui-même, et celle de 1884 faite sous la direction de M. Chassang. Ce grand nombre d'éditions est tout ensemble une preuve de l'utilité — peu contestable — d'un pareil ouvrage et du soin que l'on a apporté à l'améliorer. M. Gourraigne, chargé de la nouvelle refonte, s'est efforcé de rendre meilleure encore l'œuvre primitive, et pour cela il s'est assuré la collaboration de plusieurs professeurs et savants parmi lesquels nous citerons seulement MM. Bourciez, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, De La Ville de Mirmont, maître de conférences à la même Faculté, C.-V. Langlois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris ; C. Levêque et G. Maspero, membres de l'Institut. De cette collaboration l'œuvre est sortie certainement fort améliorée. Tout en respectant le plus possible le texte de M. Bouillet, l'on a pris soin non seulement de compléter le volume par l'addition de nouveaux articles, mais de le mettre au courant des progrès de la science historique. L'impression d'un ouvrage aussi considérable étant toujours fort longue, on a dû ajouter un petit supplément pour noter les personnes notables mortes dans les derniers mois de 1891 et les premiers de 1892.

Malgré ses mérites réels, le dictionnaire est loin d'être parfait. Il y a des erreurs de dates : par exemple, lord Beaconsfield n'est pas né en 1805, mais le 21 décembre 1804; *Contarini Fleming* et *Venetia* ne sont pas antérieurs à 1832, mais l'auteur a publié l'une en 1833 et l'autre en 1837 ; la *Geology of the voyage of the Beagle* de Darwin ne date pas de 1840, mais a été publiée pendant les années 1842 à 1846 ; la publication du *Frédéric le Grand* de Carlyle n'a pas commencé en 1856, mais en 1858; Mgr Freppel n'est pas mort en 1892, mais en 1891. Il y a des erreurs de fait ; pour n'en citer qu'une, sœur Juana-Inès de La Cruz n'est pas plus née dans le Guipuzcoa, comme le dit la nouvelle édition du dictionnaire, qu'à Mexico, comme l'affirmait l'ancienne ; cette poétesse célèbre a vu le jour, en 1651, à San Miguel Nepantla, au

Mexique. Il n'est pas indifférent d'écrire Jeanne d'Arc ou Jeanne Darc, l'une de ces orthographes est fautive. L'histoire de Barat est une légende, comme celle de Viala (dont le nom n'est même pas mentionné dans le dictionnaire) ; la statue élevée à Dolet sur la place Maubert n'autorise pas à s'apitoyer sur le sort de ce vilain homme. Il faut être Corse et Calvais pour prétendre, après les preuves surabondantes qui ont été données du contraire, que Christophe Colomb est né « vraisemblablement à Calvi ! » Affirmer d'une manière générale, même dans une simple et courte parenthèse, que les jésuites « faisaient le commerce » est une inexactitude qu'il fallait laisser aux anciennes éditions de Bouillet.

A côté des erreurs, — dont nous n'avons pu donner que quelques spécimens, — il faut signaler les lacunes. Nous regrettons, sans en être étonnés, que les pays étrangers ne soient pas aussi bien représentés qu'ils devraient l'être dans un travail de ce genre. Nous noterons au hasard, pour l'Italie, l'absence de noms connus tels que Serafino Aquilano et Antonio Tebaldeo, tous deux célèbres sur la fin du xve et au début du xvie siècle ; Luigi Groto, lui aussi illustre en son temps ; le chanoine San Severino qui, au milieu de ce siècle, eut une influence philosophique assez considérable ; Minturno, l'auteur de la Poétique ; le savant Quadrio, dont les travaux sont si précieux ; Michele Amari, le grand historien sicilien. Pour l'Angleterre, nous nous contenterons de citer la romancière Charlotte Bronte et le célèbre historien philosophe Buckle. Le Mexicain espagnol fra Manuel Navarrete (1768-1809), dont les mérites et les défauts ont passionné le public ; le poète espagnol Antonio-Feliciano Castilho (1800-1875), auquel on doit une résurrection de l'esprit classique en littérature, méritaient bien une mention. Nous en dirons autant du philosophe suédois Chr.-J. Bostrœm, et des poètes dramatiques du même pays A.-J. Prytz, J.-F. Lundgren, Aug. Blanche, F.-T. Hedberg. En France même eût-ce été trop que de consacrer quelques courtes lignes au musicien Olivier Métra, à M. Rosseeuw Saint-Hilaire, au savant comte Riant, à l'explorateur Mage, au poète romancier Villiers de l'Isle-Adam, au philosophe chrétien Hello ?

Une critique d'un autre genre porte sur les indications bibliographiques. A une époque où se répand de plus en plus le goût de la précision scientifique, on désirerait la voir s'introduire dans des ouvrages de référence que l'on a sans cesse sous la main et où l'on doit trouver les renseignements indispensables. Je sais bien que la bibliographie a été plus soignée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes ; mais que de défauts encore ! C'est d'abord le peu de souci de donner des indications complètement exactes ; il est dangereux, et il est de moins en moins permis de donner des titres tronqués, approximatifs. Les ouvrages étrangers devraient être cités dans leur langue — quitte à en donner une traduction abrégée. En second lieu, les renseignements bibliogra-

phiques insérés dans les diverses notices sont distribués d'une manière arbitraire. L'on ne peut indiquer pour toute référence sur l'Allemagne l'histoire de M. Zeller. Il a paru sur Alexandre le Grand d'assez bons travaux — quand ce ne serait que celui de Droysen, — pour qu'il ne soit plus permis de se borner aux ouvrages du siècle dernier ou du début de celui-ci. C'est une bonne idée que de citer la bibliographie de Carlyle donnée par Sepherd ; mais pourquoi ne pas agir de même pour les autres grands écrivains et ne pas indiquer les listes des éditions de leurs ouvrages ou des travaux les concernant publiés de divers côtés? Il a paru des monographies de ce genre pour Goldoni, pour Pétrarque, pour le Tasse, pour l'Arioste, pour Dante, pour Corneille, pour Molière, pour Voltaire, et pour bien d'autres, tous écrivains à tout le moins égaux à Carlyle. Pourquoi ne pas les avoir citées ? Quand un personnage a joué un certain rôle, comme le général de La Motte-Rouge, et qu'on a publié ses Souvenirs, il est bon de le faire savoir. Il eût été bon aussi d'indiquer les meilleures éditions récentes données des grands écrivains, les meilleurs travaux publiés dans les derniers temps sur eux; trop souvent les auteurs du dictionnaire manquent à ce devoir et se contentent de reproduire les notices déjà vieillies de M. Bouillet. Un seul exemple pour ne pas allonger indéfiniment ce compte rendu : à l'article Mirabeau l'on ne trouve pas l'ouvrage de M. Stern, ni même celui de M. de Loménie.

Ces critiques ne sont pas faites, certes, pour rabaisser la valeur d'un ouvrage important, ni surtout pour détourner nos lecteurs d'acquérir ce volume, qui sera pour eux un très utile instrument de travail; nous avons cru devoir les prévenir qu'il ne fallait pas trop lui demander, et nous avons voulu inviter M. Gourraigne et ses collaborateurs à améliorer davantage encore leur œuvre dans une nouvelle édition que nous souhaitons prochaine. E.-G. Ledos.

Le Fondateur de Lyon. Histoire de L. Munatius Plancus, par Émile Jullien. Paris, Masson, 1892, gr. in-8 de 217 p. — Prix 5 fr.

Par ses deux thèses de doctorat, dont la plus importante, *les Professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, a été analysée ici même (t. XLIX, p. 141), M. E. Jullien avait mis heureusement en lumière sa double vocation comme érudit et comme écrivain. Depuis lors, en voulant étudier de plus près la date de la fondation de Lyon, il a été insensiblement amené à s'occuper du fondateur même de la cité. Ce titre est conféré par la tradition à Munatius Plancus, ami et correspondant de Cicéron, dont les lettres nous renseignent assez complètement sur la valeur et la physionomie morale d'un homme qui fut « remarquable en tout sans être supérieur en rien. »

Ce Plancus, dont M. Jullien nous raconte la curieuse et instructive

histoire, était né au plus fort de la rivalité sanglante entre Marius et Sylla, lamentable prélude de ces guerres de partis où devait sombrer, un demi-siècle plus tard, la liberté romaine. « L'éducation d'alors n'était pas faite pour réagir contre le spectacle démoralisateur de la vie publique ; elle tendait plus à éveiller l'esprit qu'à fortifier le caractère, et poussait vers le scepticisme moral des jeunes gens à qui la première expérience avait déjà appris le culte de la force (p. 11). » Orateur insinuant, habile écrivain, durant la période bien courte d'ailleurs où la fortune lui fut contraire, il n'hésita pas à entrer au barreau, où il maniait la plaisanterie avec une verve redoutable. Homme privé, il a plus travaillé à satisfaire ses passions qu'à les dompter : homme politique, aussi prompt à servir les autres qu'adroit à s'en servir, il s'est enrôlé successivement, pour ne pas dire simultanément, dans tous les partis. C'était l'ami de tout le monde, et, selon la remarque spirituelle de son biographe, pareil rôle en tout temps ne laisse pas que d'être singulièrement compliqué. Mais où étaient alors la fermeté et la constance ? Le Sénat lui-même, qui semblait comme autrefois tout diriger, au fond était obligé de tout subir. Plus de loi, plus de droit, plus même d'opinion publique librement exprimée : des armées toutes-puissantes, et à leur tête des généraux qui mesurent leurs prétentions à la crainte qu'ils inspirent. Plaire au dominateur du jour, là était tout le secret de l'art de parvenir. « Le grand tort de Plancus ne fut pas de passer d'un camp à un autre (malheur alors bien difficile à éviter), mais de porter tour à tour dans chacun d'eux une ardeur sans égale. Ce sceptique était tenu d'affecter l'enthousiasme pour qu'on crût à sa sincérité.... Ainsi, au milieu des ruines publiques et privées, il ne cessa pas de grandir : sa fidélité fut changeante, son bonheur a été constant » (p. 211).

Envoyé en Gaule d'abord et plus tard en Syrie en qualité de gouverneur, allié d'Antoine après avoir été l'ami de Brutus, Plancus vit son étoile pâlir en même temps que celle du fameux triumvir. Tombé du pouvoir, il fut saisi d'une mélancolie profonde. « Les hommes qui ont vécu au milieu de l'émotion des grandes affaires et joué un premier rôle dans le drame passionnant de la politique ne peuvent plus vivre d'une autre vie. Ils ne trouvent que fadeur dans le calme de leur foyer, petitesse dans les soucis privés, monotonie dans les occupations ordinaires. Leur pensée est ailleurs : ils se font un ennemi de leur repos » (p. 177).

Heureusement pour Plancus, Octave comprit sans peine tout l'intérêt qu'il avait à s'attacher un adversaire influent et d'ailleurs tout prêt à accepter ses avances. Il alla jusqu'à le nommer censeur, l'investissant ainsi de la plus haute et de la plus respectée parmi les anciennes magistratures.

C'est pendant que Plancus intriguait en Gaule avec Lépide qu'il reçut par sénatus-consulte la mission de fonder une cité nouvelle au confluent

de la Saône et du Rhône, afin de donner asile aux colons romains que les Allobroges venaient d'expulser de Vienne. Pour l'auteur, cet épisode avait, nous l'avons dit, une importance exceptionnelle : s'il ajoute peu aux recherches et aux commentaires de ses devanciers, et notamment de M. Allmer, en revanche son récit est conduit avec une remarquable précision. On peut appliquer le même éloge aux autres parties de l'ouvrage : mais à l'exemple de M. Gaston Boissier, l'auteur est lettré autant et plus encore qu'érudit. Par la vivacité du trait, par la profondeur des réflexions, mainte page prend une valeur philosophique et fait songer tantôt à Tacite, tantôt à Montesquieu. Ainsi médité, le tableau du passé devient là l'explication, ici la leçon du présent. C. Huit.

L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1801), par Geoffroy de Grandmaison. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de vii-356 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Pacte de famille sous la République, telle est la formule qui pourrait résumer le sens des précieux renseignements rassemblés dans ce livre. L'alliance conclue entre les Bourbons de France et d'Espagne n'avait pas été brisée sans retour par la Révolution ; un moment rompue, elle se renoua, et si bien, qu'elle devint sous le Directoire et le Consulat, selon un mot bien connu, l'alliance de l'homme et du cheval. L'homme n'était plus pourtant l'aîné des petits-fils de Louis XIV, mais Barras ou Bonaparte.

M. Geoffroy de Grandmaison a employé comme source principale les dépêches des envoyés français à Madrid de 1789 à 1804 ; c'est dire qu'il a passé complètement sous silence la période de guerre ouverte, ainsi que les négociations pour la paix de Bâle. Sur la période antérieure, il se borne à un exposé assez rapide qu'il eût pu, avec les documents du fonds Bourbon, rendre plus complet. On voit bien dans ses premières pages comment, on ne voit pas assez pourquoi Charles IV et ses ministres se détachèrent peu à peu de la France « constitutionnelle. » Les premiers ils avaient été sollicités à intervenir en faveur de Louis XVI, dès la fin de 1789, par l'entremise de ce même Fonbrune que nous voyons ici reparaître à Madrid vers 1796 ; sollicités d'autre part par les émigrés, comme le témoignent les correspondances de Las Casas, de l'abbé Froment, etc., ils ne voulurent point adhérer à la politique des comtes de Provence et d'Artois, si différente de celle de Louis XVI, et se bornèrent à bouder le gouvernement de Paris. Il fallut le régicide pour que Charles IV entrât dans la coalition. Il eût volontiers secouru directement son cousin ; l'occasion et les forces lui manquèrent, et, après avoir combattu pendant deux campagnes pour l'honneur des couronnes, il se réconcilia avec la France républicaine ; bien mieux : il s'agenouilla devant elle.

Le livre de M. Geoffroy de Grandmaison, qui commence vraiment à l'année 1795, est plein de détails originaux, peignant sur le vif les agents de la République à Madrid, Pérignon, Lucien Bonaparte, Beurnonville, et ce Guillemardet que le beau portrait de Goya, au musée du Louvre, fera plus longtemps connaître que ses exploits diplomatiques. On voit aussi à l'œuvre, dans sa triste promiscuité, ce triumvirat ou plutôt ce ménage à trois qui gouvernait l'Espagne, Marie-Louise, Charles IV, Godoï. Sur la propagande révolutionnaire, sur la proscription et la vie errante des évêques et des prêtres français, sur les émigrés, leurs intrigues et leurs misères, M. Geoffroy de Grandmaison a réuni aussi une foule de traits nouveaux. Les contemporains nous en avaient dit quelque chose, notamment l'auteur des *Lettres écrites de Barcelone à un zélateur de la liberté* (par Chantreau), que je ne vois point cité. Les ambassadeurs français sont ici les peintres non suspects du tableau qui nous révèle les vicissitudes de l'émigration royaliste en Espagne.

Tous ces récits sont curieux, substantiels, pittoresques; il leur manque à mon sens quelques pages. Pourquoi les avoir arrêtés à la proclamation de l'Empire, ne les avoir pas poussés jusqu'aux scènes de Bayonne et à l'invasion de 1808? On aurait vu, dans un épilogue caractéristique, où aboutit cette singulière alliance, à la rupture violente qui, dans la pensée de Napoléon, devait reconstituer sur de nouvelles bases le Pacte de famille, à l'insurrection nationale qui répara la honte et les humiliations des souverains. M. Geoffroy de Grandmaison n'en a pas moins apporté à l'histoire extérieure de la Révolution une contribution neuve par les sources où il a puisé, sérieuse et intéressante par les développements qu'il a donnés à son travail. L. Pingaud.

Histoire populaire de Son Ém. le cardinal Charles-Martial-Allemand Lavigerie, archevêque de Carthage et d'Alger, primat d'Afrique, par Mgr Émile Lesur, chanoine de Cagliari, protonotaire apostolique A. S. P., prélat de la chapelle de Sa Sainteté, chanoine titulaire de Carthage, et l'abbé J.-A. Petit. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-12 de 227 p. — Prix : 2 fr. 50.

La biographie du cardinal Lavigerie a déjà tenté plus d'un auteur. Nous avons parlé ici de l'excellent ouvrage de M. l'abbé Klein; celui de Mgr Lesur et de M. l'abbé Petit, sous le titre modeste d'*Histoire populaire*, le complète très heureusement sans faire double emploi. Les deux savants ecclésiastiques suivent leur héros à travers toute sa carrière et le montrent constamment animé d'une sainte ardeur, semant les œuvres partout où il passe et les marquant de son empreinte vraiment géniale. Celles qu'il a fondées en Afrique pour l'évangélisation et le soulagement des affreuses misères du continent noir sont, pour ainsi dire, innombrables, et l'éminent prélat s'est efforcé de les établir sur une base solide en les dotant généreusement; ce qu'il a ainsi dépensé est vraiment prodi-

gieux. Les auteurs citent aussi très volontiers les passages remarquables des éloquents discours qu'il a prononcés dans diverses circonstances : établissement de l'aumônerie de l'armée d'Afrique, inauguration de la cathédrale de Carthage, croisade anti-esclavagiste, etc. Ils ne reculent pas devant la justification de la conduite du cardinal dans deux épisodes critiques de sa vie si mouvementée. Le premier est son désaccord avec le maréchal de Mac-Mahon, gouverneur général de l'Algérie, au sujet des orphelins arabes qu'il avait recueillis pendant la disette qui éprouva si cruellement la colonie ; le droit à la charité que revendiquait hautement l'archevêque ne paraît pas contestable, et il est regrettable qu'en cette circonstance le duc de Magenta se soit laissé influencer par les injustifiables protestations de quelques sectaires. Plus discuté est le fameux toast républicain qui a éclaté comme un coup de foudre en un moment qui semblait bien mal choisi. On sait que l'émoi fut considérable en France et que les admirateurs du grand cardinal furent alors consternés. Il est facile, aujourd'hui que les événements ont marché, de plaider pour cette manifestation les circonstances atténuantes ; depuis lors, nous en avons entendu bien d'autres, et il n'est plus douteux que Mgr Lavigerie n'agissait pas alors de sa propre initiative. Les auteurs affirment qu'avant de consentir à attacher ce grelot retentissant, Son Éminence fit à qui de droit de sérieuses objections, dont la plus topique était le préjudice considérable qu'un tel éclat causerait inévitablement à ses œuvres. Il faut convenir que, vu sous cet aspect, c'est tout simplement un acte de soumission héroïque. Cet ouvrage est bien conçu, bien écrit, édifiant et intéressant à la fois. COMTE DE BIZEMONT.

BULLETIN

Analekten zur Papst- und Konziliengeschichte im 14. und 15. Jahrhundert, von HENRY SIMONSFELD. München, Verlag der kon. Akademie, 1891, in-4 de 56 p.

Dans cet opuscule, extrait des *Mémoires* de l'Académie des sciences de Vienne, l'auteur a produit le texte d'une dizaine de documents, conservés en copies à la Bibliothèque impériale ; l'un d'eux existe, en outre, en original aux Archives. Il importe d'en indiquer sommairement l'objet : 1° Urbain VI recommande aux prélats le nonce apostolique qu'il envoie prêcher la croisade contre l'antipape Clément VII (3 juin 1382) ; 2° le même, prisonnier à Lucera, invoque le secours du bras séculier (27 février 1385) ; 3° le même signifie au monde chrétien la confession de six cardinaux contre l'antipape (14 février 1385) ; 4° lettre de l'empereur grec Manuel II Paléologue au pape Alexandre V ; 5° demandes de l'université de Paris et réponses du pape Jean XXIII (1412, 1413) ; 6° lettre des représentants de la nation gallicane au concile de Constance à Louis, duc de Bavière-Ingolstadt (16 décembre 1416) ; 7° autre des mêmes au même (1417?) ; 8° reconnaissance d'une somme de 23,000 florins prêtée par ce prince aux présidents des quatre nations du

concile (29 juin 1415); 9° lettre de l'empereur Sigismond au patriarche d'Antioche (1er février 1416); et 10° autre du duc Louis à Sigismond, au sujet de ce prêt. Ces textes, souvent défectueux, auraient pu être améliorés. La préface résume les événements auxquels ils se rapportent. U. C.

Histoire de la commune de Pourrain pendant la Révolution (1789-1800) *(Documents pour l'histoire de la Révolution dans l'Auxerrois)*, par Th. Mémain. Auxerre, Lanier; Sens, Poulain-Rocher, 1892, in-16 de 94 p. — Prix : 0 fr. 50 c.

Les éléments de cette monographie sont empruntés à trois registres de la municipalité de Pourrain, contenant jour par jour les actes de 1793 à 1796. Levée de soldats en mars 1793 : les volontaires se croyaient déjà la force armée et coupaient d'office, pour les vendre à leur profit, des ormes et des chênes sur les terrains communaux autour de l'église et ailleurs. La municipalité ne put, paraît-il, que constater le délit; mais le district d'Auxerre prétendit droit sur les arbres, comme étant biens nationaux, et la municipalité de Pourrain ne se tira qu'avec peine de ce mauvais pas. — Le 5 mai 1793, constitution du Comité de salut public : sur cent quatre-vingt-quatre électeurs, on n'en compte que quarante-trois qui aient voté. — La vente du presbytère, la pénurie des vivres occupent les séances : telle était la disette que les chiens affamés déterraient les cadavres dans le cimetière pour les dévorer. — Le 3 septembre 1793, réquisition générale de tous les citoyens de dix-huit à vingt-cinq ans; le 10, réquisition de grains pour Auxerre : Pourrain ne se soumettait pas sans lutte.

Le deuxième registre comprend l'année 1794, on plutôt l'an II. On descend la cloche, on vend les biens-fonds de la fabrique et de la cure; on envoie au district « les effets et ustensiles d'argent provenant du culte catholique de Pourrain : » le culte est interrompu; un club s'installe dans l'église; le curé s'éloigne, ce qui n'empêche pas les catholiques de la localité de s'assembler le jour de Pâques et de faire *émeute* contre le citoyen Philippe, juge de paix du canton de Toucy, qui, montant en chaire, veut attaquer la foi des assistants. Cependant les réquisitions de toutes sortes continuent à pleuvoir sur la malheureuse commune.

Dans le troisième registre (du 10 août 1794 jusqu'en 1800), on rétablit la sonnerie des cloches au moins pour les usages civils, on vend la maîtrise, on désarme les jacobins. L'abbé Leroy fait sa déclaration et rétablit le culte. On constate l'état déplorable de l'instruction primaire : l'institutrice, l'instituteur, renoncent à rester. Le 18 thermidor an IV, le presbytère fut vendu 2,312 fr.; l'acquéreur y établit une auberge; en 1796, de tous les biens de la maîtrise, de la fabrique et de la cure, la commune n'avait plus qu'une armoire et un bureau qu'elle ne savait où loger et qu'un citoyen voulut bien recueillir dans sa maison. Un prêtre n'en fit pas moins la déclaration de soumission exigée par la loi (1er frimaire an IV) : il eut à subir bien des avanies.

On aime à suivre cette modeste histoire dans ces procès-verbaux authentiques que l'auteur a extraits avec sobriété et avec goût. Des souvenirs de famille l'ont aidé à les bien comprendre. Victor Pierre.

Duguay-Trouin, par le docteur Philippe. Paris, Ch. Delagrave, 1892, in-8 de 236 p. orné de 7 grav. — Prix : 1 fr. 40.

L'auteur de la nouvelle biograghie de Duguay-Trouin ne s'est pas mis en grands frais de rédaction : il s'est borné à reproduire textuellement les

principaux passages des Mémoires de l'illustre marin. Ce procédé commode est, d'ailleurs, excellent lorsqu'il s'applique à un homme aussi sincère et impartial que notre Malouin; en outre, il inspire pour le personnage une singulière sympathie. En effet, Duguay-Trouin ne s'y montre pas seulement marin habile et intrépide entre tous, mais encore bon chrétien et animé des sentiments d'honneur les plus élevés. On l'admire surtout lorsqu'il s'efforce de témoigner son estime aux ennemis qui l'ont vaillamment combattu. La prise de Rio-Janeiro, qui couronne sa carrière militaire, est un fait d'armes des plus remarquables accompli avec une sûreté de coup d'œil et un sang-froid qui nous reportent à la destruction de Fou-Tchéou par l'amiral Courbet. Toutefois l'auteur pousse l'enthousiasme jusqu'à l'exagération en proclamant que Jean Bart et Duguay-Trouin « résumaient en eux, sous le règne de Louis XIV, toute l'illustration de la marine française.» Les exploits de ces deux corsaires, si merveilleux qu'ils soient, ne sauraient faire oublier les grandes batailles gagnées par Duquesne et Tourville.

COMTE DE BIZEMONT.

Le Vicomte de Maurès de Malartic (Ambroise-Eulalie), maréchal de camp, maire de la Rochelle, député aux États généraux, par le comte GABRIEL DE MAURÈS DE MALARTIC, son arrière-petit-neveu. La Rochelle, imp. Noel Texier, 1892, in-8 de 43 p.

Ambroise-Eulalie de Maurès, vicomte de Malartic, né à Montauban le 27 juillet 1737, entra au service militaire en 1755 comme lieutenant au régiment de Vermandois; il prit part à l'expédition des Baléares, où il resta jusqu'en 1763. De 1767 à 1769, il servit dans les Antilles; chevalier de Saint-Louis en 1777, il fut nommé maréchal de camp le 1er mars 1791. En 1783, le corps municipal de La Rochelle l'élut maire de la ville; il occupa ce poste laborieux jusqu'en 1788. Choisi par son ordre comme député aux États généraux, il arriva à Paris le 18 avril 1789. Il a tenu un *Journal de sa députation* qui va jusqu'au 1er octobre 1789, dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de La Rochelle : on y voit qu'il s'en tint au vote par ordre et qu'il ne consentit pas à renier les mandats impératifs de ses commettants. Il émigra en Allemagne; en 1795, il vint habiter Hambourg, où il mourut le 17 février 1796.

V. P.

Numismatique de la principauté de Stavelot et de Malmédy, par le baron DE CHESTRET. Bruxelles, J. Goemaere, 1892, in-8 de 35 p. et 4 planches.

Le mémoire de M. de Chestret est destiné à servir utilement à la monographie numismatique de Stavelot, qui est encore à faire. Pour toute la période postérieure au milieu du XVIe siècle, nous voyons une série de monnaies émises par des prélats qui tenaient les abbayes de Stavelot et de Prum; quant aux temps antérieurs, le droit de monnaie de Stavelot et de Malmédy n'est constaté que par un diplôme de Frédéric Ier, de 1152, dont le texte devra être soumis à une critique sévère, d'autant que jusqu'ici il n'a été confirmé par aucune preuve matérielle. Certains deniers du XIe siècle sont attribués à Stavelot, mais il y a lieu de déterminer par qui ils ont été émis.

B.

Essai de sigillographie. Saint Luc, patron des anciennes Facultés de médecine, par le Dr DAUCHEZ. Paris, 1891, in-8 de 35 p.

Sous ce titre, M. le docteur Dauchez vient de publier une étude où il traite du culte rendu à saint Luc par les médecins et les Facultés de méde-

cine. Tant en France qu'à l'étranger, saint Luc a été considéré comme le patron des médecins et honoré comme tel. Cette tradition subsiste encore dans plusieurs Facultés. Les sceaux des anciennes Facultés attestent, pour la plupart, ce culte cher aux médecins : c'est pourquoi M. Dauchez les a recherchés avec une louable persévérance. Il en décrit un certain nombre et présente au lecteur la représentation de quelques-uns d'entre eux appartenant aux Facultés de Paris, Pont-à-Mousson, Montpellier, Lyon, Reims, Angers, Avignon et Poitiers. Ainsi M. Dauchez a rendu un véritable service à l'histoire des études médicales et donné un exemple qui mérite d'être imité. F.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Auguste-Siméon Luce a été enlevé à l'érudition française, dont il était l'un des meilleurs représentants, dans la pleine activité de sa vie littéraire. Il est mort à Paris le 15 décembre, à peine âgé de cinquante-neuf ans. Il était né le 29 décembre 1833, à Bretteville-sur-Ay (Manche). Sorti de l'École des chartes en 1858 avec une thèse fort remarquée sur la Jacquerie, il se présenta deux ans après au doctorat avec le même sujet comme thèse française et une étude sur Gaidon comme thèse latine, et soutint la discussion avec succès. Le jeune docteur, qui se sentait beaucoup de goût pour l'enseignement, voulait se présenter à l'agrégation des lycées. Mais à cette époque il fallait un stage de cinq ans dans l'enseignement public avant d'être admis aux épreuves : le doctorat dispensait de trois ans, le diplôme d'archiviste-paléographe de deux; on refusa d'accorder à M. Siméon Luce le bénéfice de la double dispense et il se vit forcé de renoncer à son projet. Tour à tour archiviste des Deux-Sèvres, puis aux Archives nationales, où il devint par la suite chef de section, M. Luce se livra avec une ardeur passionnée à la recherche des documents capables d'éclairer l'histoire de France pendant la guerre de Cent ans. Ses travaux sont de deux sortes : d'abord les publications de textes, la chronique des quatre premiers Valois, la chronique du Mont Saint-Michel, et surtout cette édition considérable de Froissart, dont les notes sont un véritable trésor d'érudition et qui malheureusement reste inachevée; puis les études originales, qui commencent avec cette *Histoire de la Jacquerie*, si remarquée, trop vite épuisée et dont l'auteur préparait une nouvelle édition remaniée. Comme le Froissart, reste inachevée l'étude qu'il avait entreprise sur Du Guesclin et dont le premier volume, seul paru, lui valut, avec les suffrages de l'Académie pour le grand prix Gobert, la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire nationale de la France. Dans les dernières années de sa vie, il s'était surtout senti captivé par la belle et sympathique figure de Jeanne d'Arc; et il avait cherché à démêler les origines humaines de sa mission. L'on se rappelle que l'étude qu'il publia sur ce sujet et où se rencontraient quelques erreurs sur le rôle des dominicains lui attira une verte et savante critique du P. Chapotin ; sans détruire le mérite incontestable de l'ouvrage de l'érudit archiviste, les remarques du dominicain rétablirent la vérité de faits involontairement altérés. C'est qu'à côté de ses grandes qualités d'érudition, M. Luce avait quelques défauts : son esprit manquait notamment de souplesse, et comme la recherche du style le conduisait souvent à des étrangetés de langage, la recherche de la composition le poussait un peu au système, et le système était parfois étroit. Tout cela n'empêche point M. Luce d'avoir rendu d'éminents services aux historiens et d'être

l'un des hommes dont peuvent le plus s'honorer l'École des chartes, dont il fut un des meilleurs élèves et l'un des professeurs les plus estimés, l'Académie des inscriptions, qui, après lui avoir décerné ses plus hautes récompenses, fut heureuse de lui donner un de ses fauteuils, et l'érudition française. Voici la liste de ses publications : *Du rôle politique de Jean Maillard en 1358 (Bib. Éc. Ch.*, 1856-1857, t. XVII, p. 415); — *D'un emploi du point souscrit dans les manuscrits français (Bib. Éc. Ch.*, 1858, t. XIX, p. 360); — *Du progrès social en France sous Napoléon III* (1858, in-8); — *Histoire de la Jacquerie* (1859, in-8); — *Visites par les prieurs de Barbézieux et de Saint-Sauveur de Nevers des monastères de la Congrégation de Cluny en Poitou (Bib. Éc. Ch.*, 1859, t. XX, p. 237); – *Quittances de la Trémoille et de la Hire (Bib. Éc. Ch.*, 1859, t. XX, p. 560); — *De Gaidone, carmine gallico vetustiore, disquisitio critica* (1860, in-8); — — *Pièces inédites relatives à Étienne Marcel (Bib. Éc. Ch.*, 1860, t. XXI, p. 73); — *Examen critique de l'ouvrage intitulé : « Étienne Marcel et le Gouvernement de la bourgeoisie au XIXe siècle » par M. F.-T. Perrens (Bib. Éc. Ch.*, 1860, t. XXI, p. 241); — *Chronique des quatre premiers Valois, 1327-1393* (1862, in-8); — *Gaydon, chanson de geste* (t. VII des *Anciens poètes de la France*, publiés sous la direction de M. Guessard (1862, in-12); — *De l'utilité matérielle et pratique des travaux d'archives (Bib. Éc. Ch.*, 1863, t. XXIV, p. 237); — *Chroniques de Jehan Froissart* (1869-1890, 8 vol in-8, t. IX en préparation); — *Louis, duc d'Anjou, s'est-il approprié après la mort de Charles V une partie du trésor? (Bib. Éc. Ch.*, 1875, t. XXXVI, p. 299); — *Négociations des Anglais avec le roi de Navarre en 1358 (Mém. Soc. Hist. Paris*, I, 1875, p. 43); — *Guillaume l'Aloue (Ann. Bull. Soc. Hist. de Fr.*, 1875, p. 149); - *Histoire de Bertrand Du Guesclin et de son époque*, t. I, seul paru (1876, in-8); — *De l'exploitation des mines et des conditions des ouvriers mineurs en France au XVe siècle (R. Q. H.*, t. XXI, 1877, p. 189); — *Le Maine sous la domination anglaise (R. Q. H.*, t. XXIV, 1878, p. 226); — *Les Juifs sous Charles V (Rev. hist.*, t. VII, 1878, p. 262); — *Notice sur le trésor royal anglais à Paris en 1431 (Ibid.*, p. 164); — *Communication sur la corruption du clergé au XVe siècle (Bull. Soc. Hist. Paris*, t. V, 1878, p. 130); — *Chronique du Mont Saint-Michel. 1343-1468*, avec notes et pièces diverses relatives au Mont Saint-Michel et à la défense nationale en Basse Normandie, pendant l'occupation anglaise (1879-1886, 2 vol. in-8); — *Note relative à Pierre Gilles (Bull. Soc. Hist. Paris*, VI, 1879, p. 188); — *Documents nouveaux sur Étienne Marcel (Mém. Soc. Hist. Paris*, VI, 1880, p. 305); — *Discours à l'assemblée générale de la Société de l'Histoire de France (Ann. Bull. Soc. H. F.*, 1881, p. 82); — *Jeanne d'Arc et les Ordres mendiants (R. des Deux Mondes*, 1er mai 1881); — *Jeanne d'Arc et le Culte de saint Michel (Ibid.*, 1er décembre 1882); — *L'Entrevue d'Ardres en 1396 (Ann. Bull. Soc. H. F.*, 1881, p. 209); — *Cours d'étude critique des sources de l'histoire de France, professé à l'École des chartes; leçon d'ouverture (Bib. Éc. Ch.*, 1882, t. XLIII, p. 653); — *Les Menus du prieur de Saint-Martin des Champs en 1438-1439 (Mém. Soc. Hist. Paris*, IX, 1883, p. 223); — *Jeanne d'Arc à Domremy (Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1885); — *Jeanne d'Arc à Domremy, recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle*, accompagnées de pièces justificatives (1886, in-8); — *Germain Demay (Bib. Éc. Ch.*, 1886, t. XLVII, p. 473); — *Discours à la Société des anciens textes français (Bib. Éc. Ch.*, 1887, t. XLVIII, p. 616); — *Origine de la Pucelle de Voltaire (Corresp.*, 10 novembre 1888); — *Les Chiens de guerre (Corresp.*, 10 janvier 1889); — *Jean de Berry (Ibid.*, 25 avril 1889); — *Jeanne d'Arc, son lieu natal et ses premières années (Ibid.*, 25 juillet 1889); — *Les Jeux populaires dans l'ancienne France (Ibid.*, 25 novembre 1889); — *La*

France pendant la guerre de Cent ans. Épisodes historiques et vie privée aux XIVe et XVe siècles (1890, in-12); — *Louis d'Estouteville. Le Bâtard d'Orléans et la Défense du Mont Saint-Michel (Corresp.*, 25 septembre 1890); — *Du Guesclin au siège de Rennes (Bib. Éc. Ch.*, 1891, t. LII, p. 615); — *L'Hôtel de Bertrand Du Guesclin à Paris (Corresp.*, 10 mars 1891); — *Jeanne Paynel à Chantilly* (1892, in-4); — *La Mort du roi Charles V (Corresp.*, 10 oct. 1892).

— La mort de sir Richard Owen, survenue le 19 décembre, prive l'Angleterre de l'une de ses gloires scientifiques les moins contestées. Né à Lancaster en 1804, après quelques années passées à titre d'enseigne dans la marine anglaise, il prit ses grades universitaires, et dès 1828 fut attaché à l'*Hunterian Museum*, où il enseigna au Collège royal de chirurgie; en 1856, il quitta cet établissement pour prendre la surintendance de la section d'histoire naturelle au Musée britannique, fonctions qu'il garda jusqu'en 1884. Dès l'abord, ses travaux, qui se multiplièrent d'une manière d'autant plus prodigieuse que la quantité ne nuisit jamais à la qualité, attirèrent sur lui l'attention du monde savant, et les témoignages les plus éclatants vinrent établir ou confirmer sa réputation. L'illustre Humboldt n'hésitait pas à voir en lui « le plus grand anatomiste des temps modernes, » tandis que d'autres voix le proclamaient le « Cuvier de l'Angleterre » ou le « Newton des sciences naturelles. » Ces titres glorieux, il s'appliqua constamment à les mériter par l'excellence de ses travaux scientifiques. Reptiles fossiles de la Grande-Bretagne et de l'Afrique australe ; mammifères fossiles de l'Australie ; anatomie des vertébrés, ostéologie des marsupiaux et mille autres sujets tentèrent sa plume féconde et lui fournirent la matière de volumes admirables. Aussi se vit-il accablé de distinctions honorifiques; et les sociétés savantes les plus illustres (Association britannique, Association microscopique de Grande-Bretagne, Institut de France, Académie américaine) se firent gloire de le compter parmi leurs membres. Voici les principaux ouvrages qu'on lui doit : *Catalogue of the contents of the Museum of the R. college of surgeons* (1830, in-4); — *Memoir on the Pearly Nautilus (Nautilus Pompilus)* (1832, in-4); — *Descriptive and illustrated catalogue of the physiological series of comparative anatomy* (1833-1840, 5 vol. in-4); — *Directions for collecting and preserving animals and parts of animals for anatomical purposes* (1835, in-4); — *The Fossil mammalia collected in the voyage of the Beagle* (1840, in-4); — *Odontography, or a treatise on the comparative anatomy of the teath* (1840-1845, 2 vol. in-4); — *Description of the skeleton of an extinct gigantic sloth* (1842, in-4); — *Catalogue of calculi and other animal secretions* (1842, in-4); — *Lectures on the comparative anatomy and physiology of invertebrate animals* (1843, in-8); — *Descriptive and illustrated catalogue of the fossil organic remains of mammalia and aves* (1845, in-4); — *Synopsis of the arrangements of the preparations in the Museum* (1845, in-8); — *Lectures on the comparative anatomy and physiology of the vertebrate animals* (1846, in-8); — *A History of British fossil mammals and birds* (1846, in-8); — *On the nature of limbs* (1849, in-8); — *On Parthenogenesis* (1849, in-8); — *Zoology or instructions for collecting and preserving animals* (1849, in-8); — *A History of British fossil reptiles* (1849-1851, 5 vol. in-4); — *Lectures on the rare materials from the animal kingdom displayed at the great exhibition* (1851, in-8); — *Catalogue of the osteological series in the Museum of the R. college of surgeons* (1853, in-8); — *The principal forms of the skeleton* (1855, in-12); — *Crocodilia and ophidia of the London Clay* (1859, in-4); — *Lecture on the classification of mammalia* (1859, in-8); — *Palæontology* (1860, in-8); — *Memoir on the Megatherium* (1861, in-4); — *On the extent of a national museum of natural history* (1862, in-7); — *On the anatomy of vertebra-*

tes (1866-1868, 3 vol. in-8); — *Descriptive and illustrated catalogue of the fossil reptilia of South Africa in the collection of the British Museum* (1876, in-4); — *On the fossil mammals of Australia and on the extinct marsupials of England* (1877, 2 vol. in-4); — *Memoir of extinct wingless birds of New Zealand* (1878, 2 vol. in-4); — *Ova of the Echidna Hystrix* (1881, in-4); — *Remains of the gigantic land-lizard from Australia* (1881-1882, 3 vol. in-4); — *Experimental Physiology* (1882, in-8); — *The Conario-Hypophysial tract* (1883, in-8); — *Tusk of a proboscidian mammal (Notelephas Australis)* (1883, in-4); — *Affinities of thylacoleo* (1884, in-4); — *Pelvic characters of thylacoleo carnifex* (1884, in-4); — *Evidence of large extinct lizard, Notosaurus Dentus* (1884, in-4); — *Large extinct monotreme, Echidna Ramsay* (1884, in-4); — *Teeth of large extinct (marsupial ?) genus Sceparnodon Ramsay* (1884, in-4); — *The Antiquity of man deduced from the discovery of a skeleton at Tilbury* (1884, in-8); — *Fossil remains and foot-bones of megalania prisca* (1887, in-4); — *Fossil remains of two species of megalanian genus* (1887, in-4); — *Parts of the skeleton of meiolonia platiceps* (1888, in-4).

— L'évêque anglican de Saint-André d'Écosse, que la mort a également frappé dans ce mois de décembre, Mgr Charles Wordsworth, était né en 1806 à Borking (Essex). De brillantes études au collège de Christ Church d'Oxford le firent appeler à y enseigner; il y resta deux ans à ce titre, puis, après avoir pris les ordres sacrés, il se fit nommer (1835) directeur du collège de Winchester. Il le quitta pour diriger en 1847 l'École de Glenalmond, fondée par le haut clergé d'Écosse. C'est en 1852 qu'il fut appelé au siège épiscopal de Saint-André. Sans entrer ici dans le détail de ses ouvrages, presque tous consacrés à des questions d'enseignement ou de théologie, nous indiquerons les principaux : *Communion in prayer* (1843, in-12); — *Christian Boyhood at a public school*, recueil de 53 sermons (1846, 2 vol. in-8); — *History of the college of S. Mary Winton* (1848, in-4); — *Catechesis* (1849, in-8); — *A United Church of Scotland, England and Ireland advocated* (1861, in-8); — *On Shakspeare knowledge and use of the Bible* (1864, in-8); — *The Outlines of the christian ministry delineated* (1872, in-8); — *A Discourse on Scottish Church history from the Reformation* (1881, in-8); — *Ecclesiastical union between England and Scotland* (1888, in-8).

— M. Werner von Siemens mérite encore ici une mention spéciale. Né à Leutha le 13 décembre 1816, il est mort à Berlin le 6 décembre dernier. Il était entré dans l'artillerie prussienne, où il obtint en 1838 le titre d'officier, quand les nouvelles découvertes sur l'électricité captivèrent son attention. Après s'être occupé de dorure et d'argenture électriques, il se distingua par les mines sous-marines avec appareils électriques qu'il établit en 1848 dans le Schleswig-Holstein. L'on remarqua également les améliorations qu'il apporta dans la télégraphie électrique. Aussi le gouvernement prussien n'hésita-t-il pas à s'assurer son concours pour la construction de lignes souterraines. La maison qu'il établit à Berlin avec M. Halske se fit connaître dans le monde entier. Les découvertes scientifiques de M. W. von Siemens, qu'il exposa avec détails dans les fameuses Annales de Poggendorf, lui firent attribuer un fauteuil à l'Académie des sciences de Berlin (1874). Ses œuvres ont été réunies en volume à Berlin (1887, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Birbes, missionnaire apostolique du Yunnan, mort en novembre, dans sa mission; — de M. Édouard Chantepie, dont on cite les études sur la société féminine au xviiie siècle, mort à soixante-deux ans, le 13 décembre; — de M. mile Clerc, qui, non content de produire de nombreux ouvrages dramatiques dont quelques-uns ont été goûtés du public, collaborait à plusieurs journaux de Paris, mort le

26 décembre, à cinquante-quatre ans; — de M. François Favre, bibliothécaire au Conservatoire des arts et métiers, mort le 25 décembre à Paris, âgé de soixante-treize ans; — de M. Girault, dit de Prangey, qui de ses voyages laborieux avait rapporté des collections dont il dota le musée de Langres et la matière d'ouvrages estimables parmi lesquels le plus important est consacré aux *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Séville et Grenade*, mort à Prangey (Haute-Marne), à quatre-vingt-huit ans, le 15 décembre; — de M. Georges Hachette, l'un des chefs et le deuxième fils du fondateur de l'importante maison de librairie de ce nom, mort à cinquante-quatre ans, le 15 décembre; — de M. John Lemoinne, sénateur, membre de l'Académie française, journaliste de talent, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et du *Journal des Débats*, mort à soixante-dix-sept ans, le 14 décembre; — de M. Joseph Petasse, fécond poète beaunois, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 15 décembre; — de M. César-Henri-Joseph de Moré, comte de Pontgibaud, poète et économiste, mort en novembre; — du R. P. de Rességuier, de la Compagnie de Jésus, mort à Castres, le 15 décembre, âgé de trente-deux ans; — de M. Honoré Roux, botaniste marseillais estimé, mort à Marseille le 13 décembre; — de M. Auguste Salmon, ancien sénateur, membre correspondant de l'Académie des sciences, mort à Paris le 26 décembre, dans sa quatre-vingt-neuvième année; — de M. Sicre du Breilh, directeur du Cercle de la librairie, mort à Asq, le 18 décembre; — de M. Léon Soubeiran, professeur à l'école supérieure de pharmacie de Montpellier, correspondant de l'Académie de médecine, mort à soixante-cinq ans, le 18 décembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Bruno Berlet, mort à Annaberg, le 30 novembre, à soixante-huit ans; — de M. James-William-Edmund Boyle, collaborateur de *The Month* et auteur d'ouvrages importants, parmi lesquels nous citerons : *Chronicle of England* (1864, in-4), et *Official Baronage of England* (1886, 3 vol. in-fol.), mort le 3 décembre, à soixante-dix ans; — de sir Bernard Burke, éditeur de *The Peerage*, et auteur d'ouvrages héraldiques, mort en décembre; — de M. Iwan Ditjalin, professeur de droit public à Dorpat, mort le 10 novembre; — de M. Pietro Dona, honorablement connu par ses publications sur la langue grecque, mort à Bologne, le 23 novembre; — de M. J.-R. Forman, éditeur du *Nottingham Guardian*, mort en décembre; — de M. Fryer, connu en Angleterre par ses inventions scientifiques; — de M. A. Galakhof, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, auteur, entre autres ouvrages, d'une littérature russe fort estimée, mort à Saint-Pétersbourg, à quatre-vingt-cinq ans, au commencement de décembre; — de M. F.-J.-A. Hors, professeur de théologie à l'Université de Cambridge, auteur de *Monogenes Theos* et collaborateur de Westcott pour l'édition grecque du Nouveau Testament, mort à la fin de novembre; — de M. Axel Iversen, professeur de chirurgie à l'Université de Copenhague, mort à quarante-huit ans, le 22 novembre; — de M. Johann-Georg Jössel, professeur de médecine à l'Université de Strasbourg, mort à cinquante-quatre ans, le 4 décembre; — de M. le pasteur Louis Körber, dont on estime les travaux sur les langues de l'Esthonie et de la Lithuanie, mort à Dorpat, le 27 novembre; — de M. le docteur James Roseburgh Leaming, qui s'était particulièrement occupé de l'étude des maladies de poitrine, mort à New-York, le 5 décembre, dans sa soixante-douzième année; — du célèbre éditeur de Turin, M. Ermanno Loescher, mort à soixante et un ans, le 22 novembre; — de M. Johann-Jakob Merian, professeur de philologie classique à l'Université de Bâle, mort à soixante-six ans, le 15 novembre; — de Mgr Alexandre Munro, auquel on doit de nombreux opus-

cules et une vive critique du protestantisme calviniste sous le titre de *Calvinism in its relations to scripture and reason*, mort le 23 novembre, dans sa soixante-treizième année; — de M. Auguste Nanck, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort en Finlande vers le milieu de décembre; — de M. Rudolf Seydel, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 8 décembre, à cinquante-huit ans; — de M. Alexander Skofitz, fondateur et longtemps directeur de l'*Oesterreichische botanische Zeitschrift*, mort à Vienne, le 17 novembre, âgé de soixante et onze ans; — de M. Adolf Speyer, dont les travaux sur les lépidoptères ont attiré les éloges de tous les hommes compétents, mort à Rhoden le 14 novembre, dans sa quatre-vingt-unième année; — de M. Stainton, entomologiste anglais, dont nous devons citer : *Natural History of the Tineina*, et *Manual of British Butterflier*, mort en décembre; — de M. Streintz, connu par ses recherches de physique mathématique, mort à Graz en novembre, âgé de quarante-quatre ans; — de M. W. Matthew Williams, vulgarisateur anglais, dont on estime les travaux sur la chimie métallurgique, mort le 20 novembre; — de M. William-Noel Woods, philologue anglais, mort le 17 novembre, à peine âgé de trente-six ans; — du prince Napoléon-Bonaparte Wyse, qui, bien qu'Anglais de naissance, s'est surtout fait connaître dans le monde littéraire par ses poésies provençales et par son rôle dans la fondation du félibrige.

Congrès. — La Société bibliographique a tenu son troisième congrès provincial à Besançon, du 22 au 24 novembre dernier, sous la présidence de M. le marquis de Loray. Trois sections : dans la première, consacrée à la Société bibliographique, M. le marquis de Beaucourt a parlé de l'objet de la Société; M. le comte de Bourmont a présenté la *Revue des questions historiques*, le *Polybiblion* et les publications scientifiques de la Société; M. V. Pierre a fait connaître les publications de propagande; M. de Vorges, la Société d'histoire contemporaine. La seconde section, consacrée à l'étude, a été la plus fournie, naturellement, de rapports intéressants pour nos lecteurs. Les Franc-Comtois ont tenu à honneur de montrer leur science : M. de Lurion a dressé le tableau de l'*Administration de la Franche-Comté en 1789*. M. le comte de Sainte-Agathe a présenté aux congressistes les *Sociétés savantes de Franche-Comté;* M. Lieffroy a esquissé l'*Histoire de la bibliothèque de Besançon. L'Archéologie religieuse en Franche-Comté* a été exposée par M. l'abbé Élie Perrin. M. Émile Longin a parlé de la nécessité d'une *Bibliographie franc-comtoise* et a esquissé le plan qu'on pourrait suivre pour la rédiger. C'est encore à cette section que des voix autorisées ont fait connaître les différentes conférences d'études qui existent en Franche-Comté. Enfin, nous signalerons à la troisième section la lecture d'un rapport de notre collaborateur M. Maurice Lambert sur *la Presse périodique en Franche-Comté*. Comme nos lecteurs peuvent en juger, les noms des rapporteurs leur sont presque tous connus par le *Polybiblion*.

— Nous avons sous les yeux le compte rendu de l'*Assemblée des catholiques, 21e année (10, 11, 12, 13 et 14 mai 1892)* (Paris, bureaux du Comité catholique, 35, rue de Grenelle, in-18 de VIII-521 p.). Sans le présenter en détail à nos lecteurs, nous devons en indiquer l'économie. Deux parties : la première, la plus considérable, consacrée au compte rendu *in extenso* des séances générales; la seconde aux procès-verbaux des cinq sections (1° œuvres de foi et de prière; 2° enseignement; 3° presse et conférences; 4° économie sociale et œuvres catholiques; 5° œuvres catholiques de jeunes gens). Dans la première partie, notons au passage le discours de M. Chesnelong sur

Guerre à la société chrétienne et la Résistance; les rapports et discours de M. Émile Eude sur *l'Art chrétien et ses tendances actuelles*; de M. de Lamarzelle sur *le Nouveau Projet de loi contre les associations;* de M. A. Gibon sur *les Lois d'assurances obligatoires en Allemagne et le Socialisme d'État;* de M. Hubert Valleroux sur *l'Origine du budget des cultes;* de M. Védie sur la *Création d'un centre de renseignements et d'un comité d'études en vue de conférences;* de M. Paul Nourrisson sur la *Criminalité de l'enfance;* de M. Godefroid Kurth sur le *Congrès scientifique international des catholiques* qui doit se tenir à Bruxelles en 1894. Nous nous joignons à l'éminent orateur pour engager tous nos amis à donner leur concours à cette œuvre utile. Dans la seconde partie du volume, nous trouvons encore un point sur lequel il nous plaît d'appeler spécialement l'attention de nos lecteurs : c'est l'œuvre des Universités catholiques. Il y a, à Lille notamment, une puissante Université que Mgr Baunard a fait connaître en quelques mots et sur laquelle on vient de publier un magnifique *livret;* la Faculté de médecine y est particulièrement bien organisée et offre des ressources qu'on ne trouve guère qu'à Paris, dans les Facultés de l'État. A Paris, l'Institut catholique, pour prendre tous les développements qu'il mérite, a besoin du concours généreux des catholiques. Mgr d'Hulst a rappelé que des terrains avaient été achetés pour construire de nouveaux bâtiments, et il a été vivement applaudi quand il a annoncé que l'on allait faire appel aux catholiques pour donner les sommes nécessaires à ces constructions. Nous espérons que ces applaudissements se changeront en espèces sonnantes.

— Nous ne pouvons donner ici un récit développé du troisième congrès catholique espagnol qui s'est tenu à Séville du 18 au 22 octobre, avec beaucoup d'éclat et de succès. Mais nous croyons utile de noter quelques-unes des résolutions adoptées par cette assemblée. Nous les empruntons à la *Ciudad de Dios* (numéros du 20 novembre et des 5 et 10 décembre 1892). Ce sont les seconde et quatrième sections dont les vœux nous intéressent le plus. Le désir de combattre l'enseignement dit laïque, qui, hélas ! fait des progrès même en Espagne, a conduit le congrès à émettre un vœu pour la fondation d'Universités et d'établissements d'instruction sous le patronage de l'Église. La nécessité se fait également sentir, — et l'assemblée de Séville l'a compris, — de lutter contre l'esprit irréligieux par la propagande écrite et par l'établissement de bibliothèques populaires. Il nous semble que le développement de la Société bibliographique en Espagne ou la fondation d'une œuvre analogue pourrait aider beaucoup à la réalisation de ce vœu. La quatrième section a émis entre autres vœux celui de voir les études préhistoriques se développer chez les catholiques d'Espagne pour leur permettre de réfuter les erreurs et les attaques contre la religion qu'on fait au nom de l'histoire primitive. D'autres résolutions sont relatives au développement des études philosophiques et thomistes, des études orientales, à l'établissement d'académies savantes et à la fondation de revues scientifiques.

Institut. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé le 2 décembre à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Renan, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Philippe Berger a été élu par 26 voix contre 8 à M. Eugène Müntz.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a tenu, le 3 décembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. G. Picot. Après le discours du président, M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Ed. Charton. Voici la liste des prix décernés :

Prix du budget (philosophie). — Prix : M. Théophile Desdouits. — Mention très honorable : M. René Worms.

Prix du budget (histoire). — Prix : M. Émile Bourgeois.

Prix Victor Cousin. — Prix : M. Charles Huit.

Prix Gegner. — Prix : M. E. Segond.

Prix Bordin. — Prix : M. Michel Revon.

Prix Rossi. — Prix : M. le vicomte d'Avenel. — Récompense de 3,000 fr. : M. Daniel Zolla.

Prix Aucoc et Picot. — Le prix n'est pas décerné. — Récompense de 1,000 fr. : M. Paul Griveau.

Prix Doniol. — Prix : MM. Paul Fauchille et Charles de Bœck.

Prix Thorel. — Le prix n'est pas décerné. — Récompense de 1,200 fr. : M. Gérard. — Récompense de 800 fr. : Mlle Elvire Roch.

Prix Audiffred. — Le prix n'est pas décerné. — Médaille de 2,500 fr. : M. Henry Joly. — Médaille de 1,000 fr. : M. Ricardon. — Médaille de 1,000 fr. : M. Marmottan. — Médaille de 500 fr. : M. Fernand Nicolay.

Prix Le Dissez de Penanrun. — Le prix n'est pas décerné. — Médaille de 1,000 fr. : M. Debidour. — Médaille de 1,000 fr. : M. Raymond Thanin.

— Le 24 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire dans la section d'économie politique en remplacement de M. Courcelle-Seneuil. M. Clément Juglar a été élu au premier tour de scrutin par 19 voix contre 15 données à M. de Foville, 1 à M. Cheysson et 1 à M. Lagneau.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 décembre, après une communication de M. d'Arbois de Jubainville sur le barbarisme Teutates employé par Lucain au lieu de Teutatis, nom réel du dieu gaulois, M. Foucart a lu une note sur les empereurs romains initiés aux mystères d'Éleusis. — Le 9 décembre, M. Oppert a lu un mémoire sur Sin-Sar-Iskun, dernier roi d'Assyrie ; M. Vercontie a communiqué une note sur la reproduction du symbole de la trinité punique dans les tatouages actuels des Tunisiens ; enfin M. Viollet a lu le résumé d'un travail tendant à établir que jusqu'à Louis X les femmes ont eu le droit, en France, de succéder à la couronne. — La lecture de M. Oppert a été achevée dans la séance du 23 décembre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 10 décembre, après la continuation de la lecture du mémoire de M. A. Desjardins sur le congrès de droit maritime de Gênes, M. Léon Say a communiqué à ses collègues un mémoire de M. Gould sur les conditions du travail en Europe et en Amérique. — La lecture de M. Desjardins a été achevée dans la séance du 17 décembre.

Les Lettres de Marie-Antoinette. — La Société d'histoire contemporaine, qui vient de donner un recueil de documents sur *la Captivité et les derniers moments de Louis XVI*, a décidé la publication d'un recueil des lettres de Marie-Antoinette. Elle a confié à M. Maxime de la Rocheterie, l'auteur bien connu de cette belle *Histoire de Marie-Antoinette*, déjà parvenue à sa seconde édition, et à M. le marquis de Beaucourt, le soin de réunir les matériaux qui doivent entrer dans l'ouvrage. Déjà les éditeurs ont recueilli une moisson abondante et ont obtenu les autorisations nécessaires pour reproduire les lettres déjà publiées dans divers ouvrages ; mais ils voudraient être à même d'offrir au public toutes les lettres authentiques de la Reine. La Société d'histoire contemporaine adresse donc un pressant appel à tous ceux qui possèdent, dans leurs archives de famille, des lettres de Marie-Antoinette, et les prie de vouloir bien se mettre en relations avec M. le marquis de Beaucourt. (Écrire au siège de la Société, 5, rue Saint-Simon.) Les ventes d'autographes ont été inondées de lettres fausses ; il importe que les éditeurs soient mis à même de remonter à la source et de recueillir toutes les lettres

authentiques conservées, soit dans des archives privées, soit dans des dépôts publics. La Société d'histoire contemporaine compte sur le concours de tous les amis de notre histoire, aussi bien que sur celui des personnes qui ont conservé le culte de l'infortunée Reine ; elle espère que, grâce à ce concours, il lui sera donné de publier un recueil aussi complet que possible et offrant toutes les garanties désirables d'authenticité.

Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg. — Ce *Livre d'or*, publié par les soins de M. Noël Le Mire (gr. in-8 de LXXIII-453 p.), est à la fois une curiosité et une rareté, — car cette nouvelle édition, publiée en 1889, sera certainement la dernière. Rien de plus intéressant que de parcourir la liste des élèves, où figurent tant de noms connus ayant joué un rôle honorable et parfois important dans l'armée, dans la magistrature, dans le clergé, dans les assemblées parlementaires, dans les carrières libérales ou industrielles. On passe en revue cette génération qui de 1827 à 1847 a été élevée dans la maison de Fribourg sous la direction de maîtres aimés et vénérés. Beaucoup ont disparu déjà ; mais les survivants attestent combien ces hommes étaient fortement trempés : c'étaient des caractères et des hommes de principes. A la suite de la liste alphabétique qui remplit la meilleure part de ce beau volume vient un classement des élèves par nationalités, par départements, par professions ; puis la liste (trop nombreuse) des élèves sur lesquels il n'a pas été possible de se procurer de renseignements ; enfin une série de petits portraits photographiques, au nombre de quatre cent quarante-cinq, avec un répertoire numérique et alphabétique. — Ajoutons que, dans une introduction, se trouvent un précis historique sur le collège de Fribourg et des notices sur les RR. PP. jésuites ayant exercé des charges dans le pensionnat.

Paris. — Le fascicule VI de la *Petite bibliothèque oratorienne* est intitulé : *Les Pères de l'Oratoire qui ont été évêques* (Paris, Ch. Poussielgue, in-8 de 25 p. Tiré à 150 ex.). Le P. Adry, à la fin de sa *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire*, l'abbé Binardy, dans son curieux recueil bibliographique, donnent la liste de ceux des membres de l'Oratoire qui ont été élevés à la dignité épiscopale. Cette liste, extraite de ces documents manuscrits, est imprimée par le P. Ingold pour la première fois, augmentée de diverses pièces tirées des chroniques de l'Oratoire. Le savant éditeur a suivi l'ordre chronologique des nominations à l'épiscopat.

— M. René Worms entreprend la publication d'une *Revue internationale de sociologie* (Paris, Giard et Brière, bimensuelle). La Revue, qui prétend à un caractère absolument scientifique, a pour objet de faire connaître les faits sociaux les plus intéressants dans le passé et dans le présent. Les conclusions qui s'en dégagent ne seront qu'indiquées avec sobriété.

— M. l'abbé Tougard consacre, dans le *Bulletin du Bibliophile* (tirage à part, Paris, Techener, in-8 de 15 p.), une notice à la *Défense des fables par P. Corneille, son édition de 1671 et la « Réponse » à cette édition*. L'exemplaire dont s'est servi M. Tougard pour nous donner le texte de la *Réponse à la défense des fables* lui a permis aussi de fournir quelques variantes au texte de l'œuvre même du grand Corneille.

— Signalons la *Messe en l'honneur de saint Louis de Gonzague à deux voix égales* que M. l'abbé C. Boyer, maître de chapelle au petit séminaire de Bergerac, vient de publier, texte et musique (Paris, Delhomme et Briguet, gr. in-8 de 16 p.).

— La *Correspondance judiciaire* (Paris, 16, rue Grange-Batelière, gr. in-8, 12 fr. par an) est une *Revue de droit* pratique et usuel qui se publie sous la direction de MM. Raoul Rosse et E. de la Gimonière, depuis le mois d'oc-

tobre dernier. Elle traite de toutes matières relatives au droit civil et criminel, commercial et maritime, administratif et ecclésiastique, à la procédure, à l'économie politique, etc. Le principal intérêt de la Revue nous paraît être d'assurer aux abonnés une réponse aux questions posées sur les divers points litigieux qui les occupent.

— M. Vaucanu (Paris, 93, avenue Kléber) vient de publier une suite d'eaux-fortes très intéressantes sur Constantinople. Ces eaux-fortes représentent la plupart des anciens monuments de cette ville si curieuse. Beaucoup d'entre elles ont été exposées au dernier Salon.

Artois. — Vient de paraître : *L'Église de l'abbaye royale de Sainte-Austreberte à Montreuil-sur-Mer. Son historique, sa description, son trésor*, par M. Aug. Braquehay (Abbeville, imp. du Cabinet historique de l'Artois, etc., in-8 de 50 p.).

Auvergne. — M. A. Tardieu publie une notice sur les *Sources du nobiliaire d'Auvergne* (Saint-Amand, imp. Destenay, gr. in-8 de 23 p.).

Bourbonnais. — Un curieux *Document inédit relatif aux tombeaux (à Souvigny) et au château (à Moulins) des princes de Bourbon* a été trouvé par notre confrère M. Tamizey de Larroque dans une lettre de Noël Cousin à Peiresc (septembre 1620) et publié par lui dans les *Annales bourbonnaises* (tiré à part, Moulins, E. Auclaire, in-8, 17 p.).

Bourgogne. — La ville de Dijon vient de faire paraître le tome III de l'inventaire de ses importantes archives municipales, rédigé par MM. de Gouvenain et Ph. Vallée (Dijon, in-4 de 60-56-86-216 p., séries I, J, K, et L).

Bretagne. — Dans le compte rendu de l'ouvrage de Mme la comtesse de la Motte-Rouge, page 162, nous avons déclaré avoir quelque doute sur le caractère de juveigneurie de Dinan attribué au fief de la Motte. Dans des « additions et rectifications » publiées depuis par l'auteur, on fait connaître un aveu du 26 novembre 1555, rendu par François de la Motte, écuyer, à Jean de Bretagne, comte de Penthièvre; cet acte établit qu'il tenait la Motte-Rouge en ramage de Montafilant-au-Chemin-Chaussé. Les La Motte-Rouge descendaient directement d'un frère de Geoffroi de Dinan, fils de Rolland Ier.

Champagne. — M. Henri Jadart publie une notice sur les *Sceaux, emblèmes et devises des sociétés savantes de France en relations avec l'Académie de Reims* (Reims, F. Michaud, gr. in-8 de 25 p. Tirage à part à cinquante exemplaires). Cette notice contient la liste alphabétique de soixante-neuf sociétés dont on a pu connaître le sceau. Ce tableau, dressé par M. Jadart, est très curieux et il est à désirer que ce premier essai d'une sigillographie académique soit complété de façon à reproduire les sceaux, emblèmes et devises de toutes les sociétés savantes de la France.

— M. l'abbé Pierrefitte, curé de Portieux, publie un travail intitulé : *La Justice à Vittel avant 1789* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8 de 50 p. Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne*, année 1891-1892). L'auteur nous fait connaître quelle était l'organisation judiciaire de cette petite ville, à partir du XIVe siècle. A la fin, il s'occupe des procès de sorcellerie intentés à plusieurs personnes de cette localité au XVIIe siècle.

Dauphiné. — La famille de Patras, originaire du Gapençais, a joui d'une grande illustration, et plusieurs de ses membres ont occupé, en Hollande, les premières charges et les plus hautes dignités civiles et militaires. Or, c'est à peine si Rochas consacre quatre lignes à Abraham Patras. L'histoire de cette famille est autrement présentée par M. Edmond Maignien dans une jolie plaquette, *Abraham Patras, gouverneur général des Indes néerlandaises* (Grenoble, J. Baratier, in-8 de 45 p.). Le sujet ne paraissait pas devoir donner lieu à des révélations; mais avec M. Maignien, on peut toujours s'at-

tendre à d'agréables surprises. Un portrait et des armoiries sont joints.

— Il ne reste aujourd'hui de l'antique et importante abbaye de Montmajour, située dans les environs d'Arles, que de pauvres ruines. Dans sa brochure : *Colonies dauphinoises de l'abbaye de Montmajour* (Valence, Lautheaume, in-8 de 49 p.), M. l'abbé Fillet nous fait connaître, d'après les chartes de l'abbaye, des détails assez généralement ignorés de son histoire. A la vérité, ces détails s'entassent bien un peu rapidement dans cette plaquette, mais comme elle est écrite en un style précis et parfois élevé, on la lit avec plaisir.

— Dans son *Rapport sur les archives du département en 1891-1892* (Gap, Jouglard, in-8 de 23 p.), M. l'abbé Paul Guillaume nous tient au courant de ce qui a été fait, mais nous voyons encore mieux ce qui reste à faire : il faudrait là-bas quatre archivistes et non pas un. Heureusement pour les Hautes-Alpes, M. P. Guillaume est infatigable.

— On peut se faire, une fois de plus, une idée des richesses qui ont disparu dans la tourmente révolutionnaire en lisant l'*Inventaire des Archives du chapitre métropolitain d'Embrun en 1790-1791* (Gap, Jouglard, in-8 de 44 p.). Les meubles et effets des églises et collèges, les livres, les fusils et les baudriers ont bien été déposés au district, mais on voit les papiers établissant les droits féodaux brûlés sur la place de la Commune, le tout en vertu de délibérations dont le texte est étrange.

— L'Académie protestante de Die a été le principal foyer intellectuel des protestants français du sud-est, et elle a déjà été l'objet de diverses publications. Sous ce titre : *Règlement de l'Académie protestante de Die (1604-1663)* (Paris, Leroux, in-8 de 20 p.), M. Brun-Durand fournit, avec des commentaires sobres et des notes précieuses, un texte resté volontairement incomplet jusqu'ici. Ce sévère règlement donne lieu à de bien amusantes observations, concernant les mœurs universitaires de l'époque. Il est enjoint aux professeurs de classer leurs élèves par ordre de mérite, sans tenir compte de ce « qu'ils ont receu ou non receu » pour « les estrennes du jour de l'an ; » ailleurs nous lisons que les fenêtres manquaient de croisées, que les professeurs emportaient chez eux le combustible apporté par leurs disciples, etc. C'est à lire entièrement.

— Le père Jean Faure, de Chabottes, l'auteur du *Banc des officiers*, ne paraît pas avoir emporté dans la tombe toute la joyeuseté des Hautes-Alpes. Le Rob d'Ettemor nous donne aujourd'hui *la Ligousada, ou lou Proucès de Jean Ligousa em bè traducien en vers francès* (Gap, Jean-Louis, in-8 de 205 p.). Le poème est écrit en patois gapençais-champsaurin, tel qu'il se parle actuellement, et accompagné de la traduction. Nous avons là, précédé d'une étude intéressante, un bien amusant et curieux exemple de respect des idiomes particuliers qui ont été la source de la langue nationale.

— Si nous en exceptons la revue bibliographique, à laquelle une heureuse extension est de nouveau donnée, l'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné* pour 1891 (Grenoble, Allier, in-8 de 373 p.) est entièrement consacré à la région. Le Dauphiné devient à la mode, la revue alpine seule suffit à le prouver. M. Coolidge nous promène dans la région peu connue des Rochilles, et M. Kilian consacre un deuxième article à la neige et aux glaciers. Après la réimpression d'un curieux récit de voyage en Oisans, MM. Henri Ferrand et Armand Chabrand écrivent deux notices émues sur l'abbé Guétal, un grand peintre doublé d'un grand cœur. On chercherait vainement dans les publications similaires la bibliographie alpine telle qu'elle est présentée ici par divers auteurs et traducteurs. Deux phototypies, que nous préfererons aux dessins souvent malheureux dont le Club alpin

agrémente son Annuaire, et une bonne esquisse de M. Boiton sont ajoutées.

Franche-Comté. — La philologie, la philosophie et la critique ont assurément beaucoup perdu quand Gustave Fallot est mort à l'âge de vingt-neuf ans, en 1836. Cela résulte fort nettement de l'excellente notice biographique dont M. Léonce Pingaud a fait précéder la publication des *Lettres de Gustave Fallot, premier pensionnaire Suard* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 40 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie de Besançon*). A peu près inconnu en dehors de sa province natale, Fallot, par les quelques lettres qui viennent d'être mises au jour, annonçait devoir être quelqu'un à bref délai. Mais il semblera sans doute à plusieurs que c'était, au fond, un caractère d'une indépendance quelque peu redoutable : certaine épître à Charles Weiss, communiquée à M. Pingaud par M. Estignard, suffirait seule à le faire penser. M. Léonce Pingaud est un chercheur heureux qui n'aura jamais assez d'émules.

— M. Henri Mairot est entraîné du côté des montagnes comme d'autres sont attirés par la mer : on l'a vu déjà quand cet écrivain élégant et correct a donné les gracieuses pages que nous avons signalées ici sur *Xavier Marmier, voyageur en Franche-Comté*. Aujourd'hui nous devons noter son étude sur *les Alpes suisses d'Eugène Rambert* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 20 p.), dont l'Académie de Besançon a eu la bonne fortune d'entendre la première lecture et qu'elle a insérée dans ses Mémoires. Voilà un travail qui sera justement apprécié et recherché par les alpinistes et aussi par d'autres.

— Certains magistrats, plus avocats que lettrés ou historiens, assomment consciencieusement leur auditoire (légistes exceptés, peut-être) à l'occasion de la rentrée des cours d'appel. Leurs discours ont trop souvent pour objet quelque aride question de droit plus ou moins actuelle qui n'intéresse guère que le petit nombre. Longtemps, la cour d'appel de Besançon a eu le privilège de faire exception à cette règle. Et, sans rappeler les nombreux et remarquables discours historico-juridiques dont les échos du Palais bisontin retentissent encore, nous nous bornerons à enregistrer ici l'attachante étude que M. Cottignies, avocat général, vient de publier sur *le Palais de justice de Besançon* (Besançon, imp. Millot frères, in-8 de 37 p.). Visiblement, ce travail a été inspiré, au moins dans les grandes lignes, par l'important ouvrage de M. Alexandre Estignard : *Le Parlement de Franche-Comté*, dont nous avons salué avec éloges le tome Ier en attendant que nous rendions compte du tome II. M. Cottignies ne pouvait suivre, sur la matière, un meilleur guide.

Languedoc. — Dans le tome XV du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. Sapte, in-8 de 459 p.), nous trouvons : *Notice généalogique sur la famille de Lamotte de Cairou*, par M. A. Soucaille (avec nombreux documents inédits); *Le Bréviari d'Amor*, fragments traduits en français par M. F. Donnadieu; *État de la ville de Béziers en 1789*, par M. A. Soucaille; *État estimatif des revenus de l'évêque d'Agde, pour la fixation de sa pension en 1790*, par M. Louis Bonnet; *Notice biographique et bibliographique sur l'abbé de Torche*, par M. F. Donnadieu; *Historique de la Société populaire de Béziers d'après les procès-verbaux de ses séances*, par M. A. Soucaille; *L'Hôpital général Saint-Joseph de Béziers créancier du maréchal de la Fare*, par M. A. Soucaille.

— M. C. Barrière-Flavy a fait paraître une excellente monographie : *La Seigneurie de Navès, étude historique sur une terre noble du pays de Castres*, 1244-1750. Extrait de la *Revue du Tarn* (Albi, imp. Nouguiès, gr. in-8 de 42 p.). Le récit est accompagné d'importantes pièces inédites.

Lyonnais. — M. Arnould Locard, connu par de nombreux travaux d'histoire naturelle, principalement sur les mollusques, vient de publier une luxueuse brochure intitulée : *Recherches historiques sur la coquille des imprimeurs* (Lyon, Al. Rey, imprimeur de l'Académie, gr. in-8 de 62 p.). Cela n'a, assurément, que des rapports assez éloignés avec les études précédentes de M. A. Locard. Avec autant d'agrément que d'érudition, l'auteur fait l'historique contradictoire de l'expression « coquille » appliquée aux fautes typographiques. Et voici comment il conclut : « En résumé, à part l'interprétation purement technique, basée sur une expression dont nous n'avons pu constater suffisamment l'ancienneté, c'est, croyons-nous, à la coquille des pèlerins, au véritable coquillage, qu'il convient d'attribuer l'origine du mot *coquille* employé comme terme d'imprimerie. » Très intéressante et fort curieuse étude, à laquelle on ne peut reprocher que d'avoir été tirée à trop petit nombre (cent exemplaires).

Périgord. — M. A. de Roumejoux, vice-président de la Société historique et archéologique du Périgord, publie la relation de la *Cinquième excursion de la société*, 1er et 2 juin 1892 (Périgueux, gr. in-8 de 16 p.), excursion faite sur les rives de la Vézère, de Terrasson aux Eyzies. Le savant archéologue décrit à la fois les paysages et les monuments, parmi lesquels on remarque les belles églises de Saint-Sour et de Saint-Amand, les châteaux de Montignac, de Losse, de Clérans (avec gravures représentant ce bijou architectural du xve siècle), de Marzac.

Provence. — M. L. de Berluc Perussis consacre une très intéressante notice à un poète provençal mort nonagénaire le 21 février 1892 (*Le Dernier Troubaire. Eugène Seymard.* Avignon, Roumanille, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue félibréenne*). Seymard appartenait à l'école antérieure au félibrige et il ne se rallia pas à la nouvelle pléiade. M. de Berluc parle avec une chaude sympathie et une verve spirituelle de celui qu'il appelle un « aimable récalcitrant. » Des souvenirs personnels, de piquantes anecdotes, ajoutent à l'attrait de ce tout neuf chapitre d'histoire littéraire.

— Si elle se bornait à apporter au Midi ses eaux fécondantes, la terrible Durance n'appellerait que des bénédictions; malheureusement elle lui apporte aussi, avec une intensité qui va croissant, le fléau des inondations ruineuses. Si, à l'origine du cours d'eau, on reboise avec une lenteur forcée, en bas on s'ingénie à étudier le singulier régime des crues, les lois compliquées des temps, des vitesses, des hauteurs et des débits ; en attendant l'époque éloignée où le mal aura été supprimé à sa source, on cherche à organiser un système d'annonces hydrométriques. Sur ce sujet, M. Imbaud, ingénieur des ponts et chaussées, vient de publier sous ce titre : *La Durance, régime, crues et inondations* (Paris, Dunod, in-8 de 200 p.), un livre de science pure rempli de hauts enseignements. Mais que de réserves à faire avec un torrent dont les eaux marchent avec la vitesse de l'étincelle électrique ! Quatre planches permettent de suivre sans trop de peine les savantes études de l'auteur.

— *Les Documents inédits sur Mirabeau*, publiés par M. Alexandre Mouttet, dans la *Revue sextienne* du 15 novembre 1892, sont le contrat de mariage de Gabriel-Honoré de Riqueti, comte de Mirabeau, passé devant Me Raspaud et Me Boyer, notaires à Aix, le 22 juin 1772, et l'acte de mariage rédigé, le lendemain 23, par le curé de la paroisse Saint-Esprit de cette ville. Le savant magistrat a entouré ces deux actes de notes fort intéressantes. Dans une de ces notes, il rappelle que *Riqueti* est la forme latine de Riquet, abréviation de *Henriquet*, et que littéralement *Riqueti* veut dire *fils de Riquet*, et il ajoute spirituellement que le notaire qui conserva la finale *i*

au bout de Riquet ne se douta pas que cette modeste voyelle servirait de point de départ à la légende d'une extraction florentine qui ne repose sur aucun titre authentique.

Quercy. — M. l'abbé Taillefer, curé de Cazillac, a inséré dans le *Bulletin* de la Société des études du Lot (tome XVII) et a fait tirer à part (Cahors, gr. in-8 de 13 p.) un travail fort curieux relatif à une aliénation de biens ecclésiastiques pour une somme de 50,000 écus d'or demandée, en 1576, par le roi Henri III au pape Grégoire XIII. M. l'abbé Taillefer reproduit *in extenso* le rôle détaillé de la taxe pour le diocèse de Cahors.

Touraine. — M. l'abbé Marsaux vient de publier, sous le titre de : *Notes d'un voyage en Touraine* (Paris, Quelquejeu, in-8 de 40 p.), le récit d'une excursion dans laquelle il s'est attaché à signaler, à ses confrères de la Société académique de l'Oise, les souvenirs historiques relatifs au département de l'Oise qu'il a pu relever, et les comparaisons qu'il a cru devoir établir entre les monuments de ces deux pays.

Allemagne. — Le premier volume du *Neues Archiv für die Geschichte der Stadt Heidelberg und der rheinischen Pfalz*, que MM. Albert Mays et Karl Christ publient sous les auspices de la municipalité de cette ville, vient de paraître (Heidelberg, G. Kaerter, in-8). Il est entièrement consacré à la liste des habitants d'Heidelberg en l'année 1588.

— Les *Ergebnisse der Anatomie und Entwickelungsgeschichte*, dont MM. Fr. Merkel et R. Bonnet ont entrepris la publication, avec le concours de nombreux collaborateurs, ont pour objet de tenir au courant des progrès annuels de l'anatomie et de l'histoire du développement animal. Le premier volume, relatif à l'année 1891, vient de paraître (Wiesbaden, J.-F. Bergmann, in-8). La publication, qui paraît fort bien faite, diffère par la manière dont elle est conçue des publications analogues que l'Allemagne nous envoie sous le titre de *Jahresberichte*. Tandis que ces annuaires ne sont souvent qu'une liste de titres d'ouvrages avec de brefs renseignements sur leur contenu, les *Ergebnisse* ont la prétention de faire un exposé systématique et critique des résultats fournis par les derniers travaux. Le volume est divisé en deux parties, l'une consacrée à l'anatomie, l'autre à l'évolution. Voici l'économie de chaque partie. *A.* Anatomie : 1° Technique (M. Hermann); 2° Cellule (M. Flemming); 3° *a.* Anatomie générale (M. Disse); 3° *b.* Régénération (M. Barfurth); 4° Ligaments articulaires et muscles (M. Bardeleben); 5° Circulation (M. Eberth); 6° *a.* Appareil digestif (M. Stöhr); 6° *b.* Appareil respiratoire (M. Merkel); 7° Système urino-génital (M. Hermann); 8° *a.* Peau (M. Merkel); 8° *b.* Organes sensitifs (M. Merkel); 9° Système nerveux (M. Golgi); 10° Anatomie topographique (M. Merkel); — *B.* Évolution : 1° Généralités (M. Bonnet); 2° Fécondation (M. Boveri); 3° Premiers préparatifs de l'évolution (Bonnet); 4° Placenta et peau de l'œuf (M. Stahl); 5° Évolution de la tête (M. Froriep); 6° Évolution des organes excréteurs (M. Rückert); 7° Évolution du système vasculaire (M. Hochstetter); 8° Problèmes de l'évolution du système nerveux.

— Nous avons encore à signaler une revue de droit canonique, consacrée plus particulièrement à l'étude du droit évangélique, que deux professeurs de l'Université de Leipzig et de celle d'Erlangen, MM. Emil Friedberg et Emil Sehling, publient pour prendre la place d'une revue disparue : la *Zeitschrift für Kirchenrecht* de Dove. Le nouveau périodique, intitulé *Deutsche Zeitschrift für Kirchenrecht*, se publie chez M. Paul Siebeck, à Fribourg en Brisgau.

— Sous le titre de *Hallische Beiträge zur Geschichtsforschung*, M. Theodor Lindner se propose de publier des fascicules irréguliers destinés principa-

lement à recevoir les travaux historiques de ses élèves. (Halle a. S., A. Kaemmerer, in-8.)

— Nous trouvons un article particulièrement intéressant pour les lecteurs français dans le premier fascicule d'une nouvelle revue d'histoire militaire allemande : *Darstellungen aus der bayerischen Kriegs- und Heeresgeschichte.* (Munich, Schöpping, in-8.) Cette revue, publiée sous les auspices des archives de la guerre à Munich, n'accueille que des travaux fondés sur les pièces d'archives. L'article sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs est consacré à la position du 2e corps d'armée bavarois devant Paris en 1870-1871.

Angleterre. — M. David Douglas, l'éditeur du *Journal* de sir W. Scott, publiera prochainement les *Familiar Letters* écrites par l'illustre écrivain de 1797 à 1825. Les lettres manuscrites sont au nombre de deux cents environ, mais les plus intéressantes seront seules reproduites avec les notes et les éclaircissements qu'elles semblent devoir comporter.

— Le prochain roman de M. Émile Zola : *Le Docteur Pascal*, sera publié en feuilletons dans le *Weekly Times and Echo*, en même temps qu'il paraîtra dans une Revue parisienne.

— M. H.-G. Keene prépare une *History of India from the earliest times to the present day*, qui comprendra deux gros volumes. L'historien a mis à contribution les derniers travaux publiés : pour la période la plus reculée, les recherches de Kægi, Zimmer, et les rapports de l' « Archæological Survey of India; » pour le moyen âge, les études de M. Ed. Thomas, les écrits de MM. Fleet, Sewel et Burnell; et le premier tome de *Ain Akbari* du professeur Blochmann.

— Le *New Review* de décembre contient un article du major Le Caron et un travail de M. Charcot sur « La Guérison par la foi. »

— La « Société bibliographique anglaise » a tenu sa séance d'inauguration le 21 novembre dans les locaux de la *Library Association* (Hanover square), sous la présidence de M. W.-A. Copinger. Parmi les rapports présentés, nous citerons : *The Present condition of English Bibliography*, par M. Wheatley ;—*Method in Bibliography*, par M. F. Madau, de la Société Bodléienne ;—*The official Record of current Literature*, par M. Tedder ;—*The ideal Book*, par M. William Morris, et *The Printing and Publishing of modern Books*, par M. C. T. Jacobi.

Belgique. — M. E. Beauvois a étudié *la Découverte du Groenland par les Scandinaves au Xe siècle* (Extrait du *Muséon*, Louvain, gr. in-8 de 16 p.), avec une grande sûreté de critique et une grande richesse d'érudition. Il montre fort bien que la *Terre verte* a été ainsi baptisée par les Islandais, qui en firent une étape pour arriver en Amérique, et que l'exploration d'Eirik eut lieu de 983 à 985, c'est-à-dire qu'elle est la plus ancienne de toutes celles qui ont été faites dans le Nouveau Monde par des Européens du moyen âge, la plus ancienne qui ait date certaine. M. Beauvois rectifie les erreurs commises par ses devanciers, notamment par le célèbre historien norvégien P.-A. Munch.

Italie. — Un recueil important vient de paraître à Padoue (imp. Randi), sous ce titre : *Omagi a Galileo Galilei per il terzo centenario dalla inaugurazione del suo insegnamento*, etc., *pubblicati per cura della R. Accademia di Padova* (in-4 de 46 p.). Le directeur de la publication est M. Antonio Favaro. A l'éditeur des œuvres complètes de l'illustre mathématicien appartenait l'honneur d'écrire l'introduction du recueil : *Galileo Galilei e l'Accademia di Padova.* Divers savants ont répondu à l'appel de l'Académie de Padoue en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Suède (on s'étonnera du

silence gardé dans la patrie de Newton). L'érudition française est représentée dans ce fascicule par les communications du mathématicien Paul Tannery et de l'éditeur de la correspondance de Fabri de Peiresc, lequel éditeur a rappelé les cordiales relations qui existèrent entre son héros et Galilée.

Suède. — Sous le nom de *Humanistiska Vetenskapssamfundet* s'est constituée définitivement en 1889, à Upsala, une société pour l'étude des sciences philologiques, historiques et philosophiques. La société se compose actuellement de trente et un membres et possède un actif de 78,218 kronor 38. Nous avons sous les yeux le premier volume de ses Mémoires, qui vient de paraître : *Skrifter utgifna af humanistiska vetenskapssamfundet, Upsala* (Upsala, Almqvist et Wiksells, in-8). Il comprend une introduction où le secrétaire, M. Geijer, retrace l'historique de la Société; et cinq dissertations dont chacune forme un tout avec titre et pagination distincts.

— La même Société vient de donner la bibliographie fort complète des sources imprimées et manuscrites sur la topographie et l'histoire de Stockholm et du pays environnant : *Förteckning a tryckta och otryckta källor till landskapet Uplands och Stockholms stads historiskt-topografiska beskrifning* (Upsala, Almqvist et Wiksells, in-8 de v-114 p.). Le rédacteur de cet important ouvrage est M. L. Bygden.

États-Unis. — En juillet dernier a été lancé le premier numéro de la *Kansas University Quarterly* (Laurence, in-8), sous la direction de M. V.-L. Kellog. A en juger par le premier fascicule, c'est l'histoire naturelle qui tient la première place dans la revue. La souscription est de 10 fr. par an.

Publications nouvelles. — *Les Sciences modernes en regard de la Genèse de Moise*, par J.-G. van Zeebroek (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Psallite sapienter. « Psalliret weise! »* von Maurus Wolter. Dritter Band. Psalm LXXII-C (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Les Prophètes*, par J. Darmesteter (in-8, Calmann Lévy). — *Le Règne du Christ*, par l'abbé Thomas (in-8, Bloud et Barral). — *Œuvres de Saint-François de Sales, évêque de Genève*. T. I. Les Controverses (in-8, Genève, H. Trembley). — *Introduction scientifique à la foi chrétienne*, par Un ingénieur de l'État (in-8, Bloud et Barral). — *Medicina pastoralis*, edidit Dr C. Capellmann (in-8, Retaux). — *Diccionario de ciencias eclesiasticas*, par N.-A. Perujo et J. Perez Angulo (10 vol., Madrid, Subirana hermanos). — *Conférences de Notre-Dame et Retraite de la semaine sainte*, par M. d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *La Prière selon les PP. Bourdaloue, de Ravignan, de la Compagnie de Jésus* (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Les Sublimités de la prière*, par l'abbé H. Bolo (in-8, Haton). — *La Voie sûre du salut par l'oraison mentale*, par l'abbé A. Rebufat (in-12, Vic et Amat). — *Lectures pieuses*, par la Ctesse M. de Beaurecueil (in-16, Poussielgue). — *Fleurs et fruits d'or cueillis dans la vie et les écrits des saints*, par l'abbé J. Pailler (3 vol. in-16 carré, Vic et Amat). — *Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes*, par l'abbé Barbé (Paris et Lille, Lefort, gr. in-8). — *Enseignements à la jeunesse catholique*, par l'abbé Fava (in-8, Bloud et Barral). — *Explication élémentaire du droit romain*, par P. Rambaud. T. I (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Transformations du droit*, par G. Tarde (in-12, Alcan). — *Les Théories politiques et le Pouvoir international en France jusqu'au XVIIIe siècle*, par E. Nys (in-8, Alcan). — *L'Idée du droit en Allemagne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par Aguiléra (in-8, Alcan). — *Éléments du droit constitutionnel français*, par M. de la Bigne de Villeneuve (in-8, Marchal et Billard). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, t. IV, art. 516 à 710, par T. Huc (in-8, Pichon). — *Code des droits successoraux des époux*, par E. Gerbault et L. Dubourg (in-12, Pedone-Lauriel). — *Du contrat d'association, ou la Loi*

permet-elle aux associations non reconnues de posséder? Etude de droit civil, par le comte de Vareilles-Sommières (in-8, Pichon). — *La Protection industrielle et le Nouveau Régime douanier*, par A. Typaldo-Bassia (in-8, Chevalier-Marescq). — *Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*, par C. Bénard (in-8, Alcan). — *La Philosophie de Hobbes*, par G. Lyon (in-18, Alcan). — *Les Races et les langues*, par A. Lefèvre (in-8 cart., Alcan). — *Die Hauptprobleme der Sprachwissenschaft in ihren Beziehungen zur Theologie, Philosophie und Anthropologie*, von A. Giesswein (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, par J. Le Fèvre-Deumier (in-4, Firmin-Didot). — *Le Problème de la mort*, par L. Bourdeau (in-8, Alcan). — *Les Passions criminelles, leurs causes et leurs remèdes*, par Bérard des Glajeux (in-12, Plon et Nourrit). — *La Pathologie des émotions*, par Ch. Féré (gr. in-8, Alcan). — *Le Secret de l'absolu*, par E.-J. Coulomb (in-18, Bibliothèque de la renaissance orientale). — *Les Éléments du beau, analyse et synthèse des faits esthétiques d'après les documents du langage*, par M. Griveau (in-18, Alcan). — *Précis d'économie politique et de morale*, par G. de Molinari (in-18, Guillemin). — *La Seconde Révolution française, solution et dénouement pacifique de la question sociale ouvrière*, par F. Husson (in-18, Guillaumin). — *La Lutte des races, recherches sociologiques*, par L. Gumplowicz, trad. de C. Baye (petit in-8 cart., Guillaumin). — *La Sociedad civil cristiana*, par P. Schumacher (in-12 cart., Fribourg en Brisgau, Herder). — *Sentences et proverbes*, par P. Soullié (in-8, Lecoffre). — *La Décevance du vrai*, par E. Thiaudière (in-32, Westhausser). — *Les Maladies de la première enfance*, par le Dr E. Jacquemet (in-8, Baillière). — *L'Hygiène nouvelle dans la famille*, par le Dr A.-A. Cancalon (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Pain et la viande*, par J. de Brevans (in-8 cart., J.-B. Baillière). — *Le Chauffage*, par J. Lefèvre (in-8, J.-B. Baillière). — *Études de guerre (3e fasc. de la 1re partie)*, par le général J. du Verdy du Vernois, trad. de l'allemand par H. Monet (in-8, Westhausser). — *Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie, 2e partie*, par J. Burckhardt (in-18, Firmin-Didot). — *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps*, par E. Michel (in-4, Hachette). — *J.-B. Greuze*, par Ch. Normand (in-8, Allison). — *Les Brueghel*, par E. Michel (in-8, Allison). — *Les Van de Velde*, par Émile Michel (in-8, Allison). — *Abraham Bosse*, par A. Valabrègue (in-8, Allison). — *Les Huët. Jean-Baptiste et ses trois fils*, par C. Gabillot (in-8, Allison). — *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française à l'usage des écoles*, par E. Blanc (in-18, E. Vitte). — *Exercices sur la Petite Grammaire française du P. A. Sengler*, par G. Gabiolle. *Classes élémentaires* (in-18 cart., Delhomme et Briguet). — *Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura*, par Ch. Thuriet (in-8, Lechevalier). — *L'Église et les Belles-lettres*, par l'abbé A. Laveille (in-18, Lyon, Vitte). — *Le Roman en France, depuis 1610 jusqu'à nos jours*, par P. Morillot (in-8, Masson). — *Les Grands Écrivains de la France*, nouvelles éditions, publiées sous la direction de M. Ad. Regnier. *Saint-Simon. IX. Mémoires. — Écrits inédits de Saint-Simon*, t. VIII, publiés par P. Faugère (in-8, Hachette). — *Voltaire, études critiques*, par E. Champion (in-18, Flammarion). — *Les Grands Écrivains français, J.-J. Rousseau*, par A. Chuquet (in-16, Hachette). — *Heine intime, lettres inédites avec notes biographiques et commentaires*, par L. de Embden, éd. française par M. S. Gourovitch (in-18, H. Le Soudier). — *La Littérature russe*, par L. Léger (in-18, Colin). — *Jahresberichte für neuere deutsche Litteraturgeschichte* (gr. in-8, Stuttgart, Goschen). — *Les Littératures étrangères. Italie-Espagne*, par H. Dietz (in-18, Colin). — *Trois poètes italiens. Dante, Pétrarque, le Tasse*, par A. de Lamartine (in-18, Lemerre). — *Les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France*,

par L. Auvray (in-8, Thorin). — *Antologia de poetas liricos castellanos*, par Mendez y Pelayo, t. III (in-8, Madrid, Hernando). — *Le Cœur*, poésies, par C. Fuster (in-18, Fischbacher). — *Vers et prose*, par S. Mallarmé (in-18, Perrin). — *La Dorotéa*, par L.-F. Véga-Carpio, trad. par C.-B. Dumaine (in-18, Lemerre). — *L'Ennemi des lois*, par M. Barrès (in-8, Perrin). — *Les Disciples d'Emmaüs, ou les Étapes d'une conversion*, par T. de Wyzewa (in-32, Perrin). — *L'Étui de nacre*, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *L'Histoire d'Angèle Valoy*, par E. Tarbé (in-18, Calmann Lévy). — *Typhonia*, par J. Peladan (in-18, Dentu). — *L'Hermine*, par G. Lafargue-Decazes (in-18, Savine). — *Si....*, par A. Chirac (in-18, Savine). — *Mon Chevalier*, par G. Franay (in-18, Colin). — *Les Cousins de Normandie*, par C. d'Héricault (in-8, Delhomme et Briguet). — *Midi à quatorze heures*, par E. d'Hervilly (in-8, Westhausser). — *Cœur d'Or*, par Mme Chéron de la Bruyère (in-18, Haton). — *Les Grands Historiens du moyen âge*, par L. Constans (in-18 cart., Delagrave). — *Les États-Unis*, par le P. C. Crosnenberghs (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, de M.-N. Bouillet, nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de L.-G. Gourraigne (gr. in-8, Hachette). — *Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée, histoire sainte et histoire de l'Église*, par C.-A. Colin (gr. in-8, Lyon, Vitte). — *Table générale alphabétique de tous les sujets traités dans la collection intégrale et universelle des orateurs sacrés* (édition Migne), par le P. J.-B. Nicolas (in-4, chez l'auteur, à Notre-Dame de Mont-Roland, près Dole (Jura). — *Histoire de l'Église*, par F.-X. Kraus, trad. par Godet et Verschaffel (3 vol. in-8, Bloud et Barral). — *L'Église et les campagnes au moyen âge*, par G.-A. Prevost (in-4, Champion). — *L'Ancien Clergé de France*, t. I, par l'abbé Sicard (in-8, Lecoffre). — *Saint-Joseph, sa vie et son culte*, par Mgr Ricard (gr. in-8, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Françoise de Bona*, par l'abbé J. Séaume (in-16, Avignon, Aubanel frères). — *Vie de la R. M. Suzanne Lévêque*, par le R. P. Dom L. Lévêque (in-12, Lethielleux). — *Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, par l'abbé L. Chapot (2 vol. in-8, Poussielgue). — *Histoire du R. P. Clorivière*, par le P. J. Terrien (in-8, Poussielgue). — *Dix grands Chrétiens du siècle*, par J.-M. Villefranche (in-8, Bloud et Barral). — *Une âme de prêtre, histoire intime. L'Abbé C.-A. Estève, du clergé de Bordeaux*, par l'abbé Naudet (in-8, Tolra). — *Vie et œuvres de M. A. Legentil*, par le P. M. Bony (in-8, Retaux et fils). — *Histoire de l'ordre hospitalier du Saint-Esprit*, par l'abbé P. Brune (in-8, A. Picard). — *L'Expédition du Dahomey en 1890*, par V. Nicolas (in-8, Charles-Lavauzelle). — *La France au pays noir*, par L. d'Estampes (in-8, Bloud et Barral). — *A travers le champ de bataille* (in-8, Gand, G. Eylenbosch). — *D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il ?* par G. de Farguettes (in-8, Roger et Chernoviz). — *Voyage en zigzags à travers l'opportunisme (1892)*, par L. Bertrand (in-16, Bloud et Barral). — *La Première Jeunesse de Louis XIV (1649-1653) d'après la correspondance inédite du P. Charles Paulin, son premier confesseur*, par le P. H. Chérot (in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). *Les Grandes Compagnies de commerce*, par L. Bonnassieux (in-8, Plon et Nourrit). — *La Chute de l'ancienne France. Les Débuts de la Révolution*, par M. Sepet (in-8, V. Retaux). — *Un ami de la Reine*, par P. Gaulot (in-18, Ollendorff). — *La Journée du 14 juillet 1789, fragments des Mémoires inédits* de L.-G. Pitra (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Rouget de Lisle et l'Hymne national*, par E.-C. Gaudot (in-8 et in-4, Besançon, Jacquin ; Paris, Lamulle et Poisson). — *Les Confessions de Théroigne de Méricourt*, par F. de Strobl-Ravelsberg (in-8, Westhausser). — *Étude sommaire des campagnes d'un siècle, 1792-1806*, par le capitaine Ch. Romagny (in-32 cart., Charles-

Lavauzelle). — *Madame Mère (Napoleonis Mater)*, essai historique, par le baron Larrey (2 vol. in-8, Dentu). — *Estudios sobre la guerra franco-germana de 1870*, par J. Almirante (gr. in-8, Madrid, imp. del Memorial de ingenieros). — *Histoire anecdotique de la France. Période contemporaine*, par Ch. d'Héricault (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire du Collège de France*, par A. Lefranc (in-8, Hachette). — *Famille et Collège*, par P. Harispe (in-12, Letouzey et Ané). — *Englands « Oeffentliche Schulen » von der Reformation bis zur Gegenwart*, von A. Zimmermann (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *John Locke und die Schule von Cambridge*, von Dr G. Freiherrn v. Hertling (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). *La Sépulture dolménique de Mareuil-lez-Meaux*, par E. Petitot (in-18, Bouillon). — *La Corporation des bouchers de Limoges*, par le marquis de Moussac (in-8, Lamulle et Poisson). — *Fressin*, par l'abbé Fromentin (in-8, Lille, imp. Salésienne). — *Histoire de l'Islamisme et de l'empire ottoman*, par L. de la Garde de Dieu (in-8, Bruxelles, O. Schepens). — *Souverains, hommes d'État, hommes d'Église*, par C. Benoist (in-18, Lecène et Oudin). — *Christophe Colomb, sa vie, ses voyages*, par l'auteur des *Deux nouveaux martyrs* (in-12, Casterman). — *Johannes Mabillon*, von P. Suitbert Baumer (in-8, Augsbourg, Seitz). - *Johannes Janssen, 1829-1891*, par L. Pastor (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Biographies du XIXe siècle* (in-8, Bloud et Barral). — *Le Général Ambert, sa vie et ses œuvres*, par G. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Il Condottiere Giuseppe Garibaldi (1870-1871)*, par A.-C. de la Rive (in-18, Savine). — *L'Archéologie chrétienne*, par A. Pératé (in-8 cart., May et Motteroz). VISENOT.

QUESTION

Le Retour de l'Ile d'Elbe. — Quel est l'ouvrage de M. H. Lasserre où se trouve « le Retour de l'Ile d'Elbe, raconté selon la méthode Renan? »

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCE SOCIALE, ÉCONOMIE POLITIQUE, SOCIALISME

1. *Le Gouvernement dans la démocratie*, par Émile de Laveleye. Paris, Alcan, 1891, 2 vol. in-8 de xv-392 et 472 p., 15 fr. — 2. *La Société moderne, études morales et politiques*, par Courcelle-Seneuil. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de 542 p., 5 fr. — 3. *L'Interprétation économique de l'histoire*, par J. Thorold Rogers, trad. et introd., par E. Castelot. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de xvi-454 p., 8 fr. — 4. *Le Passé et l'avenir des Trade's Unions*, par Georges Howell, trad. et préface par Ch. Le Cour Grandmaison. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de xxxii-248 p., 8 fr. — 5. *Des Anciens Prix et des difficultés inhérentes à leur évaluation actuelle*, par de Vienne. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1891, in-8 de 113 p. — 6. *Des Transformations successives du sou*, par le même. Paris, Rollin et Feuardent, 1892, in-8 de 16 p. — 7. *Traité d'économie sociale, ou l'Économie politique coordonnée au point de vue du progrès*, par A. Ott, 2e édit. Paris, Fischbacher, 1892, 2 vol. in-12 de 504 et 503 p., 8 fr. — 8. *Essais sur les lois de la population*, par Charles Bertheau. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 480 p., 6 fr. — 9. *D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il?* par G. de Farguettes. Paris, Roger et Chernoviz, 1892, in-18 de 214 p., 2 fr. — 10. *Anarchie et Nihilisme*, par Jehan Préval. Paris, Savine, 1892, in-18 de 240 p., 2 fr. — 11. *Où mène le socialisme*, par E. Richter, trad. française avec une préface de Paul Leroy-Beaulieu. Paris, Le Soudier, 1892, in-18 de 82 p., 1 fr. 50. — 12. *Le Socialisme chrétien*, par Henry Joly. Paris, Hachette, 1892, in-18 de 336 p., 3 fr. 50. — 13. *Transportation et colonisation pénale*, par G. Pierret. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, gr. in-8 de 107 p., 3 fr. — 14. Cobden. *Discours parlementaires et écrits politiques*, avec une introd. par Léon Say. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de xxii-303 p., 1 fr. 50. — 15. *Staatslexikon*, publié sous les auspices de la *Gœrresgesellschaft*, par le Dr Adolf Bruder, 17e à 20e livraisons. Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, gr. in-8, 1 marc 50 la livraison.

1. — M. de Laveleye, l'éminent professeur de Liège, qui, l'an dernier, a été enlevé à la science, a publié une vingtaine d'ouvrages, les uns sur l'économie politique, les autres sur la politique ; mais c'était de ce dernier côté que penchaient ses préférences et ses aptitudes. Dans ses deux principaux ouvrages économiques, *la Propriété et ses formes primitives* et *le Socialisme contemporain*, la préoccupation politique l'emporte de beaucoup sur l'analyse économique. Les deux gros volumes sur *le Gouvernement dans la démocratie*, qui ont paru à la veille de sa mort, étaient certainement son œuvre favorite. L'on y retrouve, condensés et coordonnés, les articles qu'il écrivait depuis trente ans dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Belgique* et bien d'autres publications. L'ouvrage est partagé en douze livres : *Le Droit et l'État; — La Formation des États et le Développement de la commune; — L'Église et l'État; — Les Libertés; — Les Formes de gouvernement et leur influence sur la prospérité des peuples; — La Démocratie; — La Séparation des pouvoirs : le pouvoir exécutif; — Le Pouvoir législatif; —*

Le Régime électoral ; — Le Régime parlementaire ; — De la République et de ses conditions de succès ; — Les Enseignements de l'histoire. Les chapitres sont très multipliés, avec des titres qui mettent l'idée en saillie. Tout l'ouvrage est écrit d'un style incisif qui rappelle la manière de Tocqueville ; on le lit rapidement, et comme l'auteur possède une vaste érudition, et que constamment il cite à l'appui de ses thèses des faits tirés de l'histoire politique de l'Angleterre, des États-Unis, de la France, de la Belgique, de l'Allemagne, de la Suisse, voire de la Hollande et de la Suède, cette lecture est loin d'être sans profit. Quant au fond des idées, M. de Laveleye est resté jusqu'à la fin un centre gauche. Il se demande avec une grande franchise si la démocratie, dont le principe fondamental est l'égalité, est compatible avec la liberté. La question domine tout l'ouvrage, peut-on dire. Il signale très vigoureusement les vices du régime parlementaire et indique, comme pouvant les corriger, l'éloignement des ministres des Chambres, comme aux États-Unis, le *referendum* populaire, le veto du pouvoir exécutif et la représentation proportionnelle des minorités ; mais, sauf sur ces deux derniers points, il est assez hésitant, et, effectivement, le *referendum* vient de prendre en Suisse une extension menaçante, qui fait que les Belges ne veulent plus en entendre parler. M. de Laveleye reconnaît que la monarchie constitutionnelle est la meilleure sauvegarde de la liberté, la seule garantie qui empêchera un jour ou l'autre la démocratie de verser dans le césarisme. Mais il voue la France irrémédiablement à la république. Ce qui affaiblit un peu la portée des raisonnements de l'auteur, c'est l'éloge dithyrambique qu'il fait du Président actuel et même de Mme Carnot. L'expression de ces sentiments personnels, quelque respectables qu'ils soient, n'est pas à sa place dans un livre de science, et ne peut, bien contre la volonté de l'auteur, que fournir un aliment aux défiances des « purs » et des « incorruptibles, » quand la question de la réélection se posera. Mais le point le plus faible du livre est celui où M. de Laveleye traite des rapports de l'Église et de l'État. Il est très convaincu de la valeur propre et de la nécessité de la religion ; il l'estime particulièrement indispensable dans les démocraties ; mais il regarde l'Église catholique comme la grande ennemie, et tout est subordonné pour lui à la nécessité de la combattre. Ainsi, après avoir reconnu formellement que le droit de faire des fondations est légitime et nécessaire même au bien public, il conclut à ce qu'on ne l'introduise pas en France et en Belgique, parce que l'Église pourrait en profiter ! Il parle dans un chapitre des traitements ecclésiastiques, sans même indiquer le titre légal sur lequel ils reposent, c'est-à-dire le paiement de l'intérêt de la dette contractée par la nation quand elle s'est emparée du capital représenté par les biens de l'Église. Il y a vingt-cinq ans, M. de Laveleye avait écrit un petit pamphlet intitulé : *De l'avenir des peuples catholiques*, dont la propagande protestante a fait des éditions

dans toutes les langues, et où il conseillait aux nations latines d'embrasser une des innombrables formes du protestantisme, à leur choix. Hélas! rien, dans les événements contemporains, n'a éclairé l'auteur, et une grande partie du vaste ouvrage que nous venons d'analyser semble inspirée par le cri de Gambetta : *Le cléricalisme, voilà l'ennemi!* On en conviendra, c'est peu scientifique. Nous aurions, dans le même ordre d'idées, à faire des réserves sur l'insuffisance des considérations économiques, qui expliquent le développement de la démocratie. Mais une fois sur son terrain favori de la politique, le savant professeur oubliait évidemment ses études professionnelles. Le chapitre sur le luxe reproduit les brillantes pauvretés d'un des chapitres de ses *Éléments d'économie politique*, que M. P. Leroy-Beaulieu a solidement réfutés.

2. — Un autre économiste, l'un des principaux représentants de l'école qui s'appelle elle-même orthodoxe, M. Courcelle-Seneuil, a laissé en mourant un volume considérable d'études morales et politiques, ce qui prouve une fois de plus que s'il est convenable d'étudier l'économie politique comme une science distincte, il est impossible de traiter aucun des problèmes pratiques qu'elle soulève sans y joindre le point de vue moral et politique. Les dix-neuf études, pour la plupart articles du *Journal des économistes* ou de la *Nouvelle Revue*, qui composent ce volume; ont pour principaux objets *l'Étude et l'enseignement de l'histoire*, *la Démocratie*, l'*Esquisse d'une politique rationnelle*, *la Morale civique et laïque*, *l'Usage de la richesse*, *l'Enseignement et l'étude du droit*, *le Droit de propriété*, l'*Organisation de l'instruction publique*, *la Condition des fonctionnaires et l'organisation des administrations centrales*. M. Courcelle-Seneuil débute par une profession de foi agnostique. Dieu ou la nature sont pour lui des mots vides de sens, par lesquels on désigne l'inconnu. L'intelligence humaine ne peut saisir que l'ordre matériel dans lequel l'homme est enserré ; la science consiste à dégager les lois sur lesquelles cet ordre se formule et la raison à les observer. La morale et le droit ne reposent donc que sur la notion de l'utile, de l'utile, immédiat et tangible par les sens.

La même théorie, qui n'est au fond qu'une conséquence de l'athéisme sous sa forme brutale ou sous sa forme adoucie, qu'on appelle l'agnosticisme, a été soutenue en même temps par M. Albert Ritschl, professeur à Gœttingue, dans un discours d'apparat pour le jubilé de cette Université. Cela lui a attiré une magistrale réfutation de M. de Hertling, l'illustre professeur de Munich (*Zur Beantwortung der Gœttinger Jubilæums*, Munster, 1887). La question a non seulement une importance philosophique capitale, elle a encore un intérêt pratique très grand; le droit positif, en effet, sera tout différent, selon que le législateur reconnaîtra ou non l'existence d'un droit naturel. C'est ce qu'a récemment très bien démontré un professeur américain fort distingué, M. Taylor. Il a établi

solidement l'existence d'un droit naturel dans un travail publié par les *Annals of the american Academy of political and social science*, d'avril 1891.

Toute l'économie politique de M. Courcelle-Seneuil s'est ressentie de ce triste point de départ. Elle méconnaît les instincts idéalistes de l'homme, elle est dure et rude, ses solutions n'admettent point les tempéraments que comporte le caractère complexe de toutes les choses humaines. Aussi, malgré son talent incontestable, M. Courcelle-Seneuil n'aura pas contribué à rendre son école populaire. Ces graves défauts n'empêchent pas que l'auteur, avec le bon sens indépendant et la pénétration d'esprit qui le caractérisaient, n'ait sur bien des points des idées justes, et ne les développe avec une grande force de logique. C'est ainsi qu'il se montre un adversaire très vigoureux de l'extension des attributions de l'État et un critique éclairé de la *Déclaration des droits de l'homme*. Les chapitres sur la démocratie, sur le mandarinat français, tel qu'il résulte des diplômes universitaires, sur le recrutement et l'avancement des fonctionnaires, sont pleins de vues originales. On les traitera peut-être de paradoxales; mais elles n'en méritent pas moins d'être méditées ; elles sont peut-être la vérité.

3. — La politique tient une certaine place dans l'ouvrage du savant professeur d'économie politique d'Oxford, mais elle n'altère pas en réalité ses jugements scientifiques. Dans une préface fort bien écrite, M. Castelot nous explique comment Thorold Rogers fut injustement dépouillé de sa chaire par le Sénat universitaire, pour avoir attaqué trop vigoureusement certains abus, et comment il n'y rentra que vingt ans après, par une réparation tardive et après avoir, entre-temps, siégé six années au Parlement comme représentant libéral de Southwark. Ces indications étaient nécessaires pour expliquer le ton agressif contre les personnes et les choses qui règne dans ce volume, formé par vingt-trois leçons publiques prononcées dans l'année qui suivit sa réintégration. A lire ses attaques contre la science orthodoxe et les principaux économistes contemporains, on croirait que Thorold Rogers est un novateur en économie politique et un radical. Il n'en est rien. En réalité, il soutient toutes les thèses classiques de la science : le libre-échange, le monométallisme notamment. Il attaque avec une rare vigueur les projets d'extension des attributions de l'État dans l'industrie, les systèmes de Stuart Mill et de Henry George sur la nationalisation du sol, la fixation par la loi du maximum de la journée de travail de l'adulte à huit heures, le rachat des chemins de fer par l'État. Il combat seulement ce qu'il y a d'excessif dans la théorie de Ricardo sur la rente, il demande l'abrogation des privilèges existant encore en Angleterre en faveur de la propriété foncière, qui s'opposent au morcellement de la terre, enfin il propose une réforme du système des impôts locaux et de l'*income tax*, qui dé-

chargerait en partie les occupants, pour grever à leur place les propriétaires, trop ménagés selon lui. Voilà l'objet de ces leçons, où les principaux chapitres de l'économie politique sont traités sans grande suite, mais avec beaucoup de verve et une érudition aussi sûre que variée. Pour M. Thorold Rogers, l'abaissement de la condition actuelle des ouvriers anglais s'explique par les injustices dont ils ont été jadis victimes et dont les conséquences persistent jusqu'à nos jours; car ce n'est pas en matière sociale qu'on peut dire : *Cessante causa cessat effectus.* Au premier rang de ces injustices, il place la confiscation des biens des monastères et des guildes par Henri VIII et Somerset, le renchérissement universel des prix, causé par la fausse monnaie émise à cette époque, la fixation des salaires par les juges de paix, la loi des pauvres.

Dans ce volume qui est une de ses dernières œuvres, Thorold Rogers a reproduit une grande partie des résultats historiques auxquels ses incomparables labeurs d'érudition l'ont conduit et qui sont consignés notamment dans son *History of agriculture and prices in England from the XIVth century to the XVIIIth* qui forme six volumes in-8, dans les *Six centuries of prices and wages* (1 vol. in-8), et dans les *First nine years of the Bank of England* (1 vol. in-8). Ces ouvrages-là dépassent beaucoup la capacité des lecteurs ordinaires. Celui au contraire dont la maison Guillaumin nous a donné la traduction, pour inaugurer sa nouvelle *Collection d'auteurs étrangers contemporains,* est accessible à tout le monde. Son manque de méthode empêchera seulement plus d'un lecteur d'en comprendre la vraie portée.

4. — C'est pour la même collection que l'éminent député royaliste de la Loire-Inférieure, M. Ch. Le Cour Grandmaison, publie une traduction d'un ouvrage de M. Charles Howell, ancien secrétaire du comité parlementaire des *Trade's Unions* et lui-même membre de la Chambre des communes. L'ouvrage est intitulé en anglais : *Trade's Unionism old and new.* Ces grandes associations ouvrières, qui ont reproduit au XIXe siècle une partie des avantages des guildes du moyen âge et qui ont si puissamment contribué à améliorer le salaire de l'ouvrier, à relever son niveau intellectuel, sont attaquées aujourd'hui par les meneurs socialistes. Le socialisme a pris en effet en Angleterre, depuis dix ans, une importance qu'on ne prévoyait pas. Au fond, les chefs de ce nouveau mouvement sont imbus des théories de Karl Marx et veulent arriver à une révolution. Mais le caractère anglais les oblige à des ménagements. Ils ont commencé par fonder de nouvelles *Trade's Unions* parmi les manouvriers (*unskilled labourers*) tandis que les anciennes *Trade's Unions* se composaient exclusivement d'ouvriers de métiers. L'*Union des ouvriers des docks* en est le type. Ces nouvelles *Trade's Unions* ne s'occupent que de lutter contre les patrons; elles se bornent à recueillir des fonds pour la grève et ne créent pas des institutions de prévoyance comme les

anciennes. C'est là le grand point de la controverse entre les anciens unionistes et les socialistes déguisés qui dirigent les nouvelles. Ces derniers demandent des cotisations moindres à leurs adhérents, ils en recrutent un plus grand nombre, et n'ayant pas à perdre de capitaux destinés à un usage sacré, ils sont disposés beaucoup plus facilement à engager la grève. M. Charles Howell réfute cette théorie en montrant comment les anciennes *Trade's Unions*, avec leurs nombreuses institutions de prévoyance, ont ouvert à l'ouvrier l'accès à la propriété sous la forme collective, la seule qui lui soit possible, et par conséquent lui permettent de faire valoir pleinement sa position sur le marché du travail. A cette occasion, M. Charles Howell énumère les institutions de prévoyance : elles sont au nombre de neuf dans les Unions les mieux organisées (secours funéraires, — secours en cas de maladie, — secours en cas d'accident, — secours en cas de chômage, — indemnité pour frais de route, — indemnité pour pertes d'outils, — retraites, — secours extraordinaires, — fonds de grèves), et il donne la comptabilité des quatorze principales Unions aux dates de 1869, 1879, 1889. On pénètre ainsi dans la vie intime de ces grandes institutions qui sont devenues une des forces conservatrices de la société anglaise. Mgr le comte de Paris l'indiquait avec une grande perspicacité dans son ouvrage célèbre sur *les Associations ouvrières en Angleterre* il y a vingt-trois ans, et tout ce qui s'est passé depuis a pleinement confirmé la justesse de ses vues.

Les nouvelles *Trade's Unions* réclament l'intervention de l'État pour fixer à huit heures la journée de travail de l'adulte, et elles ont enlevé un vote en ce sens au Congrès annuel des *Trade's Unions* réuni en 1891, à Liverpool. M. Charles Howell soutient que ce vœu ne répond pas à la volonté réelle des ouvriers intéressés sérieusement à la question : la journée de huit heures peut être obtenue par l'effort des associations ouvrières dans un certain nombre de métiers ; mais elle ne saurait être, selon lui, une mesure générale, et il y a les plus grands inconvénients à ce que le législateur intervienne dans une question de ce genre. Une réforme paraît nécessaire dans la manière dont est constituée la représentation aux congrès des *Trade's Unions*.

M. Le Cour Grandmaison a rendu un grand service en mettant sous les yeux du public français un livre si utile. On ne saurait trop le répandre dans les bibliothèques populaires et surtout parmi les personnes qui cherchent à s'occuper d'une manière pratique des questions ouvrières. L'introduction que M. Le Cour Grandmaison a écrite en tête de ce volume est une œuvre fort remarquable.

5 et 6. — L'étude des comptes anciens est la base de l'histoire économique ; mais elle est hérissée de difficultés. Un érudit distingué, M. Louis Blancard, a tracé, il y a quelques années, le cadre de cette étude, auquel il voudrait donner le nom de Logismétrique (*Mémoires de*

l'Académie de Marseille, 1883). Le problème est double : il faut d'abord savoir quelle est la « valeur intrinsèque » des monnaies anciennes comparées à la monnaie actuelle, et en second lieu quel était, à l'époque en question, le « pouvoir d'acquisition » de cette quantité de métal. C'est à la première partie du problème que s'est attaché M. de Vienne dans une série de publications. Son étude sur *les Transformations successives du sou* porte seulement sur une question de détail. Il établit que le sou en France, depuis les Carolingiens, est une monnaie de compte représentant 12 deniers ; mais ces douze deniers se sont, suivant les temps, composés d'une quantité très diverse d'argent fin et de billon. C'est seulement en 1719 que fut frappé le premier sou de cuivre tel que nous en avons actuellement l'idée. A travers plusieurs transformations il est devenu le type du décime à 10 grammes de cuivre frappé en 1790, à l'origine du système métrique. Cet opuscule se termine par un tableau des diverses pièces françaises frappées depuis 1308, se rapportant au sou, avec le tableau de leur valeur intrinsèque : 1° comparativement à l'argent ; 2° comparativement à l'or.

La brochure sur *les Anciens Prix*, où M. de Vienne reprend des idées exposées précédemment par lui dans un ouvrage intitulé : *Des malentendus habituels au sujet des anciens procédés monétaires* (Nancy, Berger-Levrault, 1890), a un caractère beaucoup plus général. L'auteur estime que Natalis de Wailly, dans son ouvrage classique sur *les Variations de la livre tournois*, a fait complètement fausse route en voulant déduire la valeur intrinsèque des différentes monnaies successivement émises du prix du marc d'argent fin auquel elles auraient été achetées par le Roi. Il n'y avait pas alors, selon M. de Vienne, de marché libre des métaux précieux. Le prix du marc d'argent, dont il est question dans les ordonnances, prescrivant la frappe de monnaies est un prix payable en monnaies nouvelles, c'est-à-dire un prix comprenant le seigneuriage et le profit que le Roi prétendait tirer de l'opération ; or, comme les anciennes monnaies fortes continuaient à circuler, les comptes étaient toujours faits en livres de compte, auxquelles on rapportait ces monnaies-là. Elles jouaient en réalité le rôle d'étalon de la valeur, et on leur rapportait les diverses espèces de valeurs légales, de titres et de poids divers. Dans les petites transactions intérieures, quand elles n'étaient pas réglées en nature, les monnaies récentes circulaient comme monnaies fiduciaires. Quant aux grands paiements internationaux, aux rançons, aux dots des princesses, depuis le XIVe siècle ils furent faits en pièces d'or qui étaient pesées. Il faut donc, pour se rendre compte de la valeur intrinsèque des paiements portés dans un compte du moyen âge ou de l'ancien régime, déterminer le poids et le titre de la monnaie forte d'argent pour lors restée en circulation. Ce n'est qu'à la longue, au fur et à mesure que les espèces monétaires

fortes en circulation diminuaient, que les prix haussaient peu à peu. Il faut faire exception pour les périodes de violente perturbation, comme la folle tentative de Philippe le Bel ; mais ces coups de violence ont été rares. En Angleterre, où le titre n'a jamais été altéré (sauf temporairement sous Henri VIII, de 1543 à 1552), et où la diminution du poids de la livre a été très graduelle, les prix manifestent pendant tout le moyen âge une grande stabilité. M. Thorold Rogers en fait aussi la remarque, mais sans en donner la même explication.

Telle est la thèse de M. de Vienne. Nous nous bornons à l'exposer, n'ayant pas assez de connaissances dans la numismatique du moyen âge pour émettre une opinion dans le procès qu'il intente à l'œuvre de Natalis de Wailly. La conclusion nous paraît être cependant qu'il faut faire de nouvelles recherches sur les valeurs pour lesquelles s'échangeaient les unes contre les autres les diverses monnaies du moyen âge. Précisément dans les dernières pages de sa belle *Étude sur le liber censuum de l'Église romaine* (Thorin, 1892), M. Paul Fabre indique les éléments précieux que fourniraient, pour ce genre de recherches, les comptes de la perception des cens dus au Saint-Siège dans les différents royaumes de l'Europe. Nous pouvons au contraire avoir un avis sur la seconde partie de son mémoire. Il démontre que l'or étant aujourd'hui la seule monnaie véritable, il faut, pour apprécier la valeur intrinsèque d'une monnaie ancienne, se rendre compte de la quantité d'or qu'elle achetait alors : jusqu'au XVIIIe siècle, l'or s'est à peu près maintenu dans le rapport de 1 à 11 à 12 comparativement à l'argent, en d'autres termes, l'argent, qui était l'étalon de la valeur au moyen âge, avait une puissance d'acquisition par rapport à l'or plus grande qu'aujourd'hui. Ce mode de calcul, parfaitement justifié, relève sensiblement les valeurs intrinsèques des monnaies anciennes. Avant 1860, l'argent étant au moins sur le continent l'étalon de la valeur, c'est à ce métal qu'il fallait rapporter les monnaies anciennes ; or, les calculs de N. de Wailly déterminent la valeur moyenne des monnaies comparativement à l'or et à l'argent ; ils méconnaissent la loi économique selon laquelle il ne peut y avoir à la fois qu'un dénominateur véritable de la valeur. En cela nous ne pouvons qu'adhérer à la thèse de l'auteur.

Il a également raison quand il dit qu'après le XIVe siècle, la dépréciation des métaux précieux n'a pas été proportionnelle à l'augmentation de leur quantité, et il l'explique parfaitement ; Cliffe Leslie et M. Clément Juglar avaient fait cette démonstration avant lui. Il ne paraît pas connaître leurs travaux.

7. — M. A. Ott nous ramène aux questions d'intérêt général par son *Traité d'économie sociale*. Disons tout de suite que c'est une œuvre très étudiée et très nourrie ; l'auteur, il y a près de trente ans, avait publié une première édition qu'il a refondue complètement. C'est aussi une

œuvre absolument sincère et dans laquelle les vues ingénieuses abondent. A tous ces titres elle mérite d'être étudiée par les économistes. Ajoutez à cela que M. A. Ott a des vues philosophiques très élevées, qu'il est franchement chrétien et qu'il veut pénétrer tout l'ordre économique de la moralité chrétienne. Cela rend la lecture de son œuvre autrement attachante que les œuvres de maints économistes en renom dont le matérialisme pratique et le vulgaire terre à terre enlèvent toute autorité même aux plus judicieux raisonnements. Cela dit, nous devons faire des réserves formelles, et sur la conception que l'auteur a de la science, sur un grand nombre de ses théories et sur plusieurs des réformes pratiques qu'il préconise.

Pour lui l'économie politique est inséparable de la morale. Elle est aussi une science pratique qui ne saurait se désintéresser de l'amélioration des rapports sociaux ; mais cela ne justifie pas sa définition : « *La science qui a pour but* D'ORGANISER *le travail en vue de la conservation la plus parfaite de la société et de l'individu, et de la réalisation de la liberté et de l'egalité.* » Elle méconnaît l'existence de lois économiques congénielles à l'ordre humain en vertu duquel le travail humain s'organise de lui-même et n'a pas besoin d'une organisation arbitraire, fruit de l'invention ou dominée par le fétiche de quelques idées générales et vagues comme l'égalité et la liberté. Sans doute, les mobiles moraux supérieurs, les actions sociales concertées, les institutions publiques aussi peuvent agir heureusement sur les conditions économiques de l'humanité. La lutte contre le mal sous toutes ses formes est une nécessité en raison de la chute originelle ; mais cette action ne peut être utile qu'en s'exerçant dans le sens des lois économiques et non à l'encontre ; car, selon le mot que Bacon appliquait au monde physique, on ne commande à la nature qu'en obéissant à ses lois.

M. A. Ott, avec beaucoup de modération dans la forme, attaque plusieurs des principes fondamentaux de l'ordre social. Il prétend que la reconnaissance du droit du capital à prélever une part du produit, que le fermage, que l'hérédité ab intestat, que la propriété foncière en tant qu'elle porte sur les qualités natives du sol et les accroissements de valeur qu'il peut prendre dans la suite des temps, sont contraires à la justice absolue, et que, dans un ordre social sain, les capitaux ne devraient être *possédés* que par ceux qui les exploitent eux-mêmes, et que tous les produits devraient s'échanger exclusivement sur la base de la quantité de travail qui y est incorporé. Heureusement l'auteur, qui est un des rédacteurs ordinaires du *Journal des economistes*, admet une *justice relative* qui rassure la conscience des lecteurs de ce très orthodoxe journal, et il proteste qu'il ne veut apporter aucun changement violent aux institutions actuelles, ce qui est fait pour rassurer les rentiers. Il voit dans un lointain avenir un monde meilleur sortant des associations ou-

vrières possédant un capital indivisible et inaliénable. C'était là l'idée favorite de Buchez, dont M. A. Ott demeure le disciple fidèle. En elle-même, elle est intéressante, et, si elle ne demandait que la liberté, elle mériterait toutes les sympathies des philanthropes ; mais M. A. Ott veut y aider en faisant établir par la loi le minimum des salaires, le maximum des fermages qui, selon lui, vont toujours en s'accroissant, et même des tarifications générales des prix par les syndicats professionnels. Enfin, pour détruire peu à peu la propriété irrationnelle (*sic*), il propose l'impôt progressif sur le revenu, la restriction du droit de succession au troisième degré en ligne collatérale, enfin une confiscation partielle des successions et donations même en ligne directe.

Voilà comment M. A. Ott, avec la droiture d'intentions qui convient à un socialiste chrétien, estime qu'on pourrait *organiser* la société.

8. — En 1891, l'Académie des sciences morales et politiques, à la suite d'un concours très brillant sur *la Population, les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor*, a attribué un second prix au mémoire que M. Ch. Bertheau publie aujourd'hui en volume sous ce titre : *Essai sur les lois de la population*. C'est un excellent travail. L'auteur met en relief ce qu'il y a de faux dans les théories de Malthus, et ce qu'il y a de dangereux dans des conseils qui ont été entendus par ses disciples tout autrement qu'il ne l'aurait voulu sans doute. L'arrêt presque complet d'accroissement de la race française — on sait le rôle que l'immigration étrangère a dans nos maigres excédents de population, — est devenu, suivant le mot de Raoul Frary, un péril national, péril devant l'étranger et péril à l'intérieur, car il amène le déclin des qualités essentielles de la race. Les causes de la lenteur de cet accroissement sont au nombre de trois d'inégale importance : l'âge tardif des mariages et le ralentissement depuis quinze ans du nombre des mariages, la forte mortalité des enfants naturels et mis en nourrissage, enfin et surtout la restriction volontaire du nombre des enfants dans les mariages par suite de fraudes dans les relations des époux.

Les mœurs françaises se sont de plus en plus formées en ce sens. M. Bertheau en recherche les causes avec une grande liberté scientifique et beaucoup de sagacité. Il met au premier rang la méconnaissance des préceptes de la religion, si positifs en ces matières, le goût du luxe, le mépris du travail par lequel la bourgeoisie cherche à imiter la noblesse de l'ancien régime, le service militaire, les grandes agglomérations industrielles, les vices de l'hygiène. Il reconnaît aussi que le partage égal et forcé a pu contribuer dans une certaine mesure à la propagation du malthusianisme, et voudrait une réforme des lois de succession dans le sens d'une extension de la liberté testamentaire.

L'auteur conclut en préconisant comme remèdes avant tout le retour aux idées morales ; il recommande aussi en seconde ligne des exemp-

tions de service militaire pour les familles nombreuses, des exemptions d'impôt même, et aussi une modification dans ceux de nos impôts qui grèvent proportionnellement davantage les familles nombreuses, et ils sont variés. L'application plus sérieuse des lois sur l'hygiène publique aurait aussi une certaine efficacité. En résumé, la situation si grave de la société française ne permet de négliger aucun moyen. Les exemptions d'impôt notamment, si elles n'engagent pas directement des familles à avoir un plus grand nombre d'enfants, sont cependant de nature à agir sur l'opinion, et l'opinion est pour beaucoup dans les mœurs. Les livres inspirés par une grande honnêteté morale et une vraie science, comme celui que nous venons d'analyser, y peuvent aussi. Voilà pourquoi il ne faut jamais médire des concours académiques qui les provoquent.

9 et 10. — Le péril socialiste croissant inspire les deux ouvrages de M. de G. de Farguettes et de M. Jehan Préval. Le premier : *D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il ?* est un exposé très oratoire des funestes conséquences de la renaissance de l'humanitarisme au XVIe siècle et de la Révolution française. Les idées en sont justes et le volume peut être placé avec utilité dans les bibliothèques chrétiennes. — M. Jehan Préval serre de plus près les questions. Il fait un ingénieux parallèle entre *l'Anarchie et le Nihilisme*, et démontre que le nihilisme, malgré le recours aux mêmes attentats criminels, n'a rien de commun avec les anarchistes occidentaux. Ç'a été une maladie spéciale à la Russie, maladie très patriotique, très slave, fort superficielle d'ailleurs, et qui a pu facilement être réprimée. L'anarchisme, au contraire, a des racines vivaces dans le mécontentement des couches profondes des populations ouvrières, et il peut, d'un moment à l'autre, prendre la tête du mouvement ouvrier. A ces chapitres fort sensés et assez bien documentés en succèdent d'autres qui sont des articles de *la Libre Parole* et des citations des pamphlets de Fernand Maurice, le fondateur de la *Ligue agraire*. Nous avons déjà plus d'une fois signalé les inconséquences et les erreurs de statistique de ces maladroits copistes du socialiste américain Henri George. M. Jehan Préval, dans son amour pour la Russie, voudrait que l'épiscopat français ressemblât à l'épiscopat moscovite, et il exprime le vœu que le Pape fasse un coup d'État ou donne « un coup de balai, » suivant son expression, pour le placer encore plus sous la main du gouvernement de la République française.

11. — M. Eugène Richter, le chef du parti progressiste au Reichstag allemand, s'est toujours montré un défenseur loyal de la liberté et l'adversaire résolu du socialisme. Il vient d'écrire un petit livre dont on pourrait dire, comme Louis XVIII à propos d'un écrit de Chateaubriand, qu'il vaut une armée pour la défense de l'ordre social. *Où mène le socialisme* est le journal d'un petit patron relieur de Berlin, très avant dans le mouvement socialiste, qui commence à noter les événements et les

réflexions qu'ils lui inspirent le jour du triomphe du parti et de la constitution de l'État du peuple. Il suit au fur et à mesure les applications qui sont faites à la famille, à l'organisation industrielle, à la vie privée, des principes du collectivisme tels qu'ils ont été fixés par les ouvrages de Bebel et le programme du congrès d'Erfurth en 1891. Chacun des points de ce programme est appliqué, mais il soulève des difficultés de plus en plus grandes ; la confiscation des petits domaines ruraux et des fonds des caisses d'épargne, l'égalité des salaires et de la durée de la journée de travail, la défense de travailler au delà du temps normal, commencent à froisser tous les intérêts, particulièrement ceux des travailleurs honnêtes et laborieux; la vie de famille, la liberté individuelle, succombent successivement sous ses atteintes. Des partis acharnés à se détruire se forment sur la question de la mesure dans laquelle il faut appliquer la doctrine collectiviste. Les guerres étrangères, qu'on s'était flatté d'éviter, renaissent sous la forme de conflits économiques et d'insurrections violentes. Finalement, au bout d'un an, on constate que la production nationale a diminué des deux tiers par l'énergie moindre du travail, par les méprises dans l'administration des entreprises dirigées par l'État et les communes et par le gaspillage des matières premières, tandis que la consommation a augmenté considérablement par les abus de toute sorte et en particulier par la multiplication des contrôleurs et fonctionnaires de divers ordres. Une insurrection des ouvriers mécaniciens, qui, quelques mois auparavant, avaient fait triompher la révolution sociale, rétablit l'ancien ordre de choses pour le plus grand soulagement de tous.

M. E. Richter a eu le grand mérite d'allier, dans ce volume rapide, l'intérêt du récit à la réfutation solide de toutes les thèses de collectivisme. En Allemagne, en quelques mois, plusieurs centaines de mille exemplaires ont été vendus. Le succès de la traduction française s'annonce pour être non moins grand. *Où mène le socialisme* doit être lu non seulement par les ouvriers exposés à la prédication socialiste, mais aussi par les gens du monde, qui, ignorant généralement le fond des questions, s'imaginent qu'il peut bien y avoir quelque chose de fondé dans les doctrines nouvelles. Dans la préface qu'il a écrite pour la traduction de l'œuvre de M. E. Richter, M. P. Leroy-Beaulieu fait remarquer combien cette disposition vague de l'opinion est dangereuse. Le collectivisme proprement dit est absolument irréalisable, parce qu'il est essentiellement anti-scientifique et contraire à l'ordre naturel des choses ; mais le socialisme d'État, le socialisme chrétien, peuvent, en prenant une partie seulement de ses thèses, porter une grave atteinte à la constitution de la société, et, d'autre part, la propagande anarchiste, par l'appel qu'elle fait aux passions populaires, peut, un jour ou l'autre, amener une révolution sanglante.

12. — Un des grands dangers de la situation présente, ce sont les avances doctrinales et les concessions légales qu'un bon nombre d'honnêtes gens veulent faire au socialisme. Des chrétiens ardents, en Allemagne, en Autriche et même en Angleterre et en France, se distinguent par leur zèle en ce sens, espérant par là concilier à l'Église le mouvement socialiste. L'expression de *Socialisme chrétien*, quoique les deux mots expriment des idées contradictoires, est entrée à bon droit dans la langue courante pour désigner cet état d'esprit. Un philosophe de haute valeur, M. Henry Joly, dans un volume où une grande érudition s'allie à une exposition très attachante et à une dialectique alerte, a voulu « combattre l'excès d'un zèle religieux, méconnaissant aussi bien les maximes et la doctrine dont il se réclame que les conditions naturelles de l'organisation des sociétés. »

Il remonte aux Pères de l'Église, qui avaient à lutter contre les oppressions et les sensualités léguées par le paganisme à la société nouvelle et qui condamnaient sévèrement les abus commis par les puissants. Les socialistes ont prétendu trouver en eux des ancêtres. M. Henry Joly démontre qu'il n'en est rien et que jamais ils n'ont sacrifié les droits de la propriété. En face d'eux des hérétiques de toute sorte, depuis les Gnostiques jusqu'aux Manichéens et aux Albigeois, préconisaient les diverses formes du communisme ; or, l'Église n'a jamais manqué à les condamner sur ce point comme sur leurs autres aberrations morales. Aucun texte des Pères, aucun canon des Conciles n'a échappé au savant professeur. C'est dans son volume qu'il faudra désormais aller les chercher, au lieu de répéter des citations tronquées qui ont été mises en circulation pour la première fois par les démocrates chrétiens de 1848 et qui traînent depuis lors partout, même dans des leçons de Faculté. Après avoir étudié avec non moins de soin la doctrine des Scolastiques sur la propriété et le travail et montré que, là non plus, les socialistes ne trouvaient point d'ancêtres, M. Henry Joly arrive à ce curieux mouvement, qui semble naître de l'école menaisienne, et qui fut représentée par Buchez d'une part, par l'*Ère nouvelle* de l'autre. Quoiqu'il n'ait guère laissé de trace, ce n'en est pas moins un chapitre curieux de l'histoire des idées, une face intéressante, quoique très secondaire, du mouvement de cette époque.

Mais la partie principale du volume de M. Henry Joly est consacrée aux idées particulières soutenues sous le patronage du comte Albert de Mun par l'*Association catholique*, et par de petites revues comme *la Corporation*, *le XXe Siècle* et d'autres peut-être. On l'appelle quelquefois l'école des cercles catholiques ; mais M. Henry Joly dit fort judicieusement qu'il faut distinguer l'œuvre, qui est fort louable, de l'école, pour laquelle il est justement sévère. Ces thèses étant soutenues par des personnes qu'on pourrait appeler des « amateurs » parce que les études

juridiques et économiques régulières leur font généralement défaut, la tâche de l'auteur a consisté principalement à préciser les idées enveloppées sous des expressions confuses, à relever les contradictions, à déduire les conséquences. Il l'a accomplie avec une grande supériorité, quoique avec une grande bienveillance pour les personnes. En terminant, il montre comment l'enseignement social contenu dans l'Encyclique sur la condition des ouvriers ne favorise aucunement ces thèses aventurées, et il fait avec Mgr Turinaz et M. Anatole Leroy-Beaulieu bonne justice des écrivains téméraires qui ont prétendu s'emparer du document pontifical au profit de leurs thèses personnelles.

Le livre de M. Henry Joly, outre son intérêt d'actualité, est de ceux qui resteront comme résumant un mouvement d'idées et une source précieuse de renseignements sur la doctrine des Pères et des Scolastiques.

13. — Le monde des récidivistes et des malfaiteurs incorrigibles fournit au socialisme une armée à l'occasion, et la multiplication des malfaiteurs professionnels est un des grands périls de la société moderne. Voilà pourquoi il faut savoir gré à M. Pierret, avec sa double compétence de magistrat et d'habitant de la Guyane, de s'élever contre les aberrations de notre système pénitentiaire qui, imbus d'une fausse philanthropie, ont trop longtemps fait un sort digne d'envie aux dangereux malfaiteurs transportés à la Guyane et à la Nouvelle-Calédonie. Devant ces abus, on condamne le principe même de la transportation pénale comme d'une réalisation trop coûteuse. M. Pierret montre que le travail des condamnés peut être un élément utile de la colonisation, pourvu qu'on sache dompter les natures perverses et qu'on ne leur fasse pas un sort supérieur à celui des ouvriers honnêtes. Deux règlements d'administration publique, des 4 et 15 septembre 1891, sur le régime disciplinaire des établissements de travaux forcés aux colonies et sur l'emploi de la main-d'œuvre des condamnés, ont en partie donné satisfaction aux idées si justes de l'auteur.

14. — La carrière parlementaire de Cobden (1839-1864) marque l'apogée de l'économie politique en ce siècle. M. Léon Say a publié, dans la *Petite Bibliothèque économique* de Guillaumin, un choix de discours qui la résume. Les éditeurs n'ont pas reproduit la traduction qu'en avait donnée Bastiat, parce que les parties accessoires de ces discours avaient été supprimées. On avait la doctrine de Cobden, mais on ne connaissait pas l'incomparable orateur populaire. Dans une courte mais attachante notice, M. Léon Say fait ressortir le talent et l'élévation morale de Cobden. Il met bien en relief la portée de sa doctrine qui, partant de l'harmonie des intérêts, aboutissait au libre-échange et à la paix entre les nations. « On a pu dire, avec raison, de sa philosophie du commerce, qu'elle était le pendant de la doctrine morale qui enseigne

que l'honnêteté est la meilleure politique et qu'elle ne dépend pas de la malhonnêteté des autres. » Au milieu des discours contenus dans ce volume se trouve une lettre aux électeurs de Stockport qui a un intérêt tout actuel. Cobden y combat par d'excellentes raisons un bill proposé alors au Parlement, pour limiter à dix heures la journée de travail des ouvriers adultes employés dans les tissages. Cobden se prononce au contraire énergiquement pour l'interdiction de tout travail industriel des enfants avant treize ans. Cela était écrit en 1836; mais cela n'empêchera pas les socialistes de répéter que les économistes ont été les adversaires de la protection légale de la femme et de l'enfant.

15. — Dans les deux dernières livraisons parues du grand dictionnaire de science catholique que publie la maison Herder, sous le titre de *Staatslexikon*, et que nous avons déjà bien souvent recommandé, nous signalerons particulièrement les articles sur *la France et ses colonies ; — L'Émancipation des femmes ; — Les Ports francs ; — La Liberté*, par M. de Hertling ; — *Le Droit de libre domicile* (*Freizügigkeit*), qui, dans les pays allemands, est une liberté récente, encore contestée et qui menace d'être restreinte dans les rapports internationaux ; — *La Condition des étrangers ; — Le Statut spécial des familles princières*, par le docteur Walter Kampfe : — *Le Gallicanisme*, par le docteur Schwane ; — *Les Garanties du droit public ; — Le Régime spécial des auberges et débits de boisson ; — Le Régime pénitentiaire ; — Les Communes*, par le docteur Ch. Bachem ; — *Les Envoyés diplomatiques ; — La Société ; — Les Sociétés secrètes*, par le P. Gruber ; — *Domestiques, hygiène publique et police sanitaire*, par M. Hopmann (ce dernier article est très étendu et présente un tableau complet de la législation allemande en cette matière, qui a pris une si grande importance depuis quelques années) ; — *Liberté du travail et Police des métiers*, par MM. Bachem et Hitze (avec un commentaire de la *Novelle* de 1891, qui a modifié le Code industriel de l'empire) ; — *Tribunaux industriels, unions de métiers* (*gewerbvereine*), par M. Walter Kampfe ; — *Grèce, Grande-Bretagne*. Avec la vingtième livraison, le deuxième volume de cette grande publication est achevé. C'est pour nous une grande satisfaction de féliciter la *Gœrresgesellschaft* et la maison Herder de l'avoir entreprise et de l'acheminer si heureusement vers son achèvement.

CLAUDIO JANNET.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Œuvres de saint* FRANÇOIS DE SALES, *évêque de Genève et docteur de l'Église*. Édition complète. T. I. *Les Controverses*. Genève, H. Trembley, 1892, gr. in-8 de CIV-420 p., 8 fr. — 2. *Conférences prêchées dans l'église des Carmes sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament*, par l'abbé DE BROGLIE. *Avent 1890*. Paris, Putois-Cretté, 1892, in-12 de VIII-332 p., 3 fr. — 3. *Le Décalogue, ou les Dix Commandements de Dieu*, expliqué par LOUIS DE GRENADE. Trad. nouvelle par le R. P. HÉPRARD, des Frères Prêcheurs.

Clermont-Ferrand, Bellet, 1892, in-32 de 152 p., 0 fr. 50. — 4. *Enseignements à la jeunesse catholique*, par l'abbé Fava, aumônier. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-12 de 468 p., 3 fr. — 5. *Les Sublimités de la prière*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1893, 2e éd., in-12 de 364 p., 2 fr. 50. — 6. *De la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux*, par l'abbé J.-F. Brinquant, curé de Vauxbuin. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-8 de xvi-180 p., 2 fr. 40. — 7. *Jésus adolescent. Récits, descriptions, élévations*, par Mgr Ricard, prélat de la maison de Sa Sainteté. Paris, Lefort, 1892, in-12 de 240 p., 2 fr. 75. — 8. *Jésus connu, aimable, aimant, aimé*, par l'abbé Aubry. Dijon, Pellion et Marchet, 1892, in-18 de 320 p. — 9. *La Dévotion au Sacré Cœur et le Vén. J. Eudes;* réponse aux *Études religieuses*, par le R. P. Le Doré, supérieur général des Eudistes. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-8 de 32 p., 0 fr. 75. — 10. *Regulae Jesu et Mariae*, auctore V. J. Eudes, institutore Congregationis Jesu et Mariae. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de 126 p., 0 fr. 50. — 11. *Louanges de la Vierge Marie*, par saint Bernard, recueillies et traduites par l'abbé Schwendinger. Paris, Berche et Tralin, 1892, in-12 carré de xxxii-224 p., 2 fr. — 12. *Une année de méditations*, par saint Alphonse de Liguori. Trad. nouvelle par le P. Eug. Pladys, rédemptoriste. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-12 de viii-632 et 710 p., 6 fr. — 13. *La Vraie Épouse de Jésus-Christ*, par saint Alphonse de Liguori. Trad. nouvelle par le P. Eug. Pladys, rédemptoriste. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-12 de 417 et 405 p., 5 fr. — 14. *La Voie sûre du salut par l'oraison mentale*, par l'abbé Aug. Rébuffat, curé-doyen de Saint-Tropez. Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de vi-444 p., 2 fr. 50 — 15. *Introduction à la vie spirituelle par des exercices disposés pour la méditation et la lecture selon la méthode de saint Ignace*, par le R. P. Jacques Masénius, S. J. Trad. par l'abbé Z.-C. Jourdain. Paris, Walzer, 1892, in-12 de xii-924 p., 5 fr. — 16. *Probation religieuse sur l'humilité*, par M.-F. Maucourant, curé d'Oulon. Nevers, Mazeron, 1890, in-12 de xxxii-158 p., 0 fr. 60. — 17. *Probation religieuse sur l'obéissance*, par M.-F. Maucourant. Nevers, Mazeron, 1892, in-12 de xvi-196 p., 0 fr. 60. — 18. *Probation religieuse sur la pauvreté*, par M.-F. Maucourant. Nevers, Mazeron, 1890, in-12 de xvi-210 p., 0 fr. 60 — 19. *Élévations sur les grandeurs de Dieu, les perfections de Jésus-Christ, les misères et la dignité de l'homme*, etc., *composées sur d'anciens manuscrits*, par le R. P. Hyacinthe-Marie Cormier. Paris, Poussielgue, 1891, in-18 de xiii-286 p., 1 fr. — 20. *La Colombe du tabernacle*, par le R. P. H. Kinane, P. P. Paris, Delhomme et Briguet, in-12 de xvi-358 p., 2 fr. — 21. *La Prière selon les PP. Bourdaloue et de Ravignan*, S. J. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-12 de 288 p., 1 fr. 50. — 22. *Lectures pieuses extraites des Pères et des principaux écrivains catholiques*, par Mme la comtesse Max de Beaurecueil. Paris, Poussielgue, 1892, in-12 de viii-532 p., 2 fr. 50. — 23. *Fleurs et fruits d'or cueillis dans la vie et les écrits des saints. Les Docteurs de l'Église. Saint Alphonse de Liguori : Manière de converser avec Dieu*, par l'abbé J. Pailler. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 carré de 136 p., 1 fr. — 24 *Fleurs et fruits d'or. Saint Anselme. Incarnation et Rédemption*, par le même. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 carré de 154 p., 1 fr. — 25. *Fleurs et fruits d'or. Saint Bernard : Jésus et Marie*, par le même. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 carré de 150 p., 1 fr. — 26. *Vie de saint Jean-Baptiste. Élévations contemplatives sur la vie du saint précurseur*, par l'abbé J.-B. Dewez. Ouvrage édité par l'abbé I. Nolet de Brauwere van Steeland. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-12 de x-358 p., 3 fr. 50. — 27. *Abrégé de l'histoire sainte, à l'usage des classes inférieures des établissements d'instruction publique*, par le Dr F. Schuster. Fribourg en Brisgau, Herder; Paris, Lecoffre, 1892, in-12 carré cartonné, orné de 46 grav., 0 fr. 60. — 28. *Officium parvum Beatae Mariae Virginis nec non Officium defunctorum juxtà ritum sanctae romanae Ecclesiae in graecam linguam translata* a Monachis Benedictinis. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de xviii-212 p., 1 fr. 50. — 29. *Le Manuel du Saint Rosaire, à l'usage des personnes pieuses*, 2e éd. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 316 p., 1 fr. 50. — 30. *Le Mois du saint Rosaire*, par F.-I. Michel. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 80 p., 0 fr. 30. — 31. *Mois des saints anges*, par F.-I. Michel. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 50 p., 0 fr. 25. — 32. *Manuel de dévotion à saint Dominique, contenant l'office et les plus belles prières en l'honneur du saint, suivies de l'Imitation de saint Dominique*, par le R. P. Matthieu-Joseph Roussel. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de xii-384 p., 1 fr. 50. — 33. *Le Mois des trépassés*, trad. du breton par l'abbé

Kerné. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 192 p., 0 fr. 75. — 34. *Recollectiones precatoriae desumptae ex XIV libris de perfectionibus moribusque divinis* R. P. Leonardi Lessii, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, s. d., in-18 de 182 p.

1 à 6. — Doctrine. — Dans son Bref *Dives in misericordia* décernant l'auréole du doctorat au saint évêque de Genève, Pie IX déclare qu'aux œuvres de saint François de Sales est assuré le privilège spécial d'être « citées, produites et employées dans les écoles » comme répandant une vive clarté sur la croyance que l'Église catholique, apostolique et romaine a pour mission d'enseigner à ses enfants. » Ce sont ces paroles de l'illustre et bien-aimé Pontife qui ont inspiré aux religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy la pensée de publier une nouvelle édition, celle-ci la plus complète possible, des œuvres de leur saint fondateur. Mgr Isoard, évêque d'Annecy, les y a encouragées, et ce travail, confié à l'érudition et à la piété du religieux bénédictin Dom Benedict Mackey, secondé par son frère, Pierre-Paul Mackey, de l'ordre de Saint-Dominique, s'est accompli à la grande satisfaction des érudits et des admirateurs de l'évêque de Genève. Le premier volume de cette édition complète vient de paraître : il contient *les Controverses*. Les autres suivront régulièrement, préparés avec un soin égal, et permettront ainsi de juger l'importance et l'utilité des œuvres du saint docteur. Le Souverain Pontife, qui a daigné accepter la dédicace de cette édition, a donné l'approbation la plus flatteuse à cette publication, qu'il juge « aussi importante par les services qu'elle est appelée à rendre qu'elle est élevée par son objet. » De son côté, Mgr l'évêque d'Annecy ne craint pas de déclarer que la publication « authentique et définitive » des œuvres de saint François de Sales est d'une providentielle opportunité. « Cette publication, beaucoup de lettrés la demandaient depuis fort longtemps; les fidèles l'appelaient de leurs vœux; maintes fois, elle avait été sur le point d'être entreprise, mais l'absence de quelqu'une des conditions requises pour un travail de ce genre en avait toujours fait ajourner l'exécution. Elles se sont au contraire trouvées toutes réunies en ces jours où la qualité de docteur de l'Église confère à la parole de saint François de Sales la plus haute autorité que puisse acquérir une parole humaine.... » Mgr Isoard ajoute que, pour mener à bonne fin une telle entreprise, il s'est trouvé deux hommes merveilleusement préparés pour un travail de ce genre, et qui réclamait une vaste érudition, une grande sûreté de doctrine, une patience et une habileté à toute épreuve : Dom Benedict Mackey, bénédictin, et son frère, le R. P. Pierre-Paul, des Frères Prêcheurs; ils ont été assez heureux l'un et l'autre pour obtenir communication de plusieurs manuscrits qu'ils ont déchiffrés et qui font la valeur de cette édition nouvelle. En ce qui concerne le premier volume, que nous avons sous les yeux et qui est consacré tout entier aux *Controverses*, c'est la famille des princes Chigi qui a bien voulu mettre à la

disposition du P. Pierre-Paul Mackey le manuscrit de cet ouvrage capital, autographe précieux que le savant dominicain s'est appliqué à reproduire avec l'exactitude la plus scrupuleuse. « Il aura rendu par ce travail, qui demandait autant de patience que d'intelligence, un service de premier ordre aux théologiens et aux historiens. Cette édition a donc le singulier mérite de donner *les Controverses* telles qu'elles ont été écrites par le saint, avec les corrections et les variantes ; on peut ainsi saisir et suivre le travail de sa pensée lorsqu'il les composait. » Le volume s'ouvre par les Brefs de Léon XIII et de Pie IX relatifs à saint François de Sales. Vient ensuite la lettre de Mgr Isoard, après laquelle on lit avec le plus vif intérêt une longue et savante « Introduction » due à la plume de Dom Bénédict Mackey, renseignant le lecteur sur tous les soins donnés à cette nouvelle édition. Un *Avis au lecteur* clôt ces préliminaires. *Les Controverses* occupent près de 400 pages et sont divisées en trois parties. Dans la première partie, saint François de Sales prend la défense de l'autorité de l'Église, et il y traite de la mission, de la nature et des marques de l'Église. La seconde partie est consacrée à démontrer que les prétendus réformateurs ont violé les huit règles de notre foi. Dans la troisième et dernière, il est parlé des sacrements et du Purgatoire. C'est le style et même l'orthographe du saint évêque de Genève que l'éditeur nous offre ; ils ont leur charme inappréciable, et nous remercions Dom Mackey de nous avoir fait goûter cette saveur. Mais, comme certains mots, tombés en désuétude depuis saint François de Sales, ou détournés de leur ancienne signification, pouvaient embarrasser le lecteur, Dom Mackey a remédié à cet inconvénient en faisant suivre *les Controverses* d'un *Glossaire* des locutions et mots surannés employés dans cet ouvrage. Nous ne saurions trop le féliciter de cette délicate prévenance, dont tous ses lecteurs lui auront très bon gré. En finissant, exprimons le vœu de voir cette édition se poursuivre rapidement : la librairie H. Trembley, de Genève, y apporte, au point de vue typographique, toute la sollicitude dont elle est capable, et tout se réunit ainsi pour faire de ce travail une véritable « merveille. » Nous allions omettre de dire qu'une fort belle gravure du temps, « l'apothéose du saint, » et un fac-similé de son écriture ornent le volume que nous annonçons.

Les Controverses de saint François de Sales ont encore de nos jours, contre les mêmes hérétiques, une incontestable opportunité, mais nous avons d'autres adversaires à combattre, contre lesquels il faut employer d'autres armes, parce qu'ils attaquent par de nouveaux arguments les dogmes même fondamentaux de notre foi. Parmi les apologistes de la vérité catholique, en notre siècle de matérialisme et de scepticisme, se place en bon rang M. l'abbé de Broglie, qui vient de publier ses *Conférences prêchées dans l'église des Carmes, en 1890, sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament*. L'éminent orateur n'a pas voulu opposer aux

négations de l'athéisme la démonstration philosophique et rationnelle de l'existence de Dieu; il pense qu'une telle démonstration « n'a pu, quand elle a été isolée, produire une croyance efficace, durable, populaire et pratique au vrai Dieu, » et il lui préfère « la manifestation que Dieu a faite aux hommes de son existence, en leur révélant la vraie religion. » C'est la méthode « traditionnelle. » Sept conférences, conçues et rédigées d'après cette méthode, ont pour objet : l'idée de Dieu dans la Genèse; les révélations faites aux Patriarches et à Moïse; l'alliance entre Dieu et le peuple d'Israël; les lois cérémonielles, sociales et civiles de Moïse. Le livre contient encore un sermon de charité en faveur des œuvres ouvrières catholiques, et se ferme sur deux importantes « notes » relatives aux châtiments infligés à des innocents par solidarité avec les coupables, et au problème de l'origine du mal. Nous n'avons pas à parler du genre et du style de l'auteur : l'abbé de Broglie n'en est plus à faire ses preuves, et il suffit d'annoncer un de ses livres pour que son succès soit assuré. Nous souhaitons que ses nouvelles conférences soient lues par les libres penseurs avec l'attention qu'elles méritent : si elles ne réussissent pas à triompher de leur incrédulité, elles sont assurées, du moins, de satisfaire leur raison.

Une des manifestations de Dieu, dans l'Ancien Testament, eut pour objet la promulgation de sa loi. Ce sont ces dix commandements que Louis de Grenade commente et explique avec la plus grande lucidité dans quelques pages de ses œuvres. Le R. P. Hébrard a eu l'excellente pensée de traduire cette explication du *Decalogue :* son petit opuscule de 152 pages, plein d'une doctrine substantielle, écrit dans une langue correcte, claire et précise, approuvé par les supérieurs de l'ordre et par l'Ordinaire de Clermont, doit se trouver entre les mains de tous les catéchistes; on ne saurait désirer pour les enfants un enseignement plus facile et plus complet. Beaucoup d'adultes, parmi le grand nombre de fidèles qui ont besoin d'être éclairés, gagneraient aussi à se procurer et à consulter souvent un livre si précieux.

Sous une autre forme, le livre de M. l'abbé Fava : *Enseignements à la jeunesse catholique*, est appelé à produire les mêmes fruits salutaires. Ainsi que le dit avec raison le savant examinateur de cet ouvrage, ces pages nous semblent devoir être très utiles à ceux qui donnent l'enseignement religieux — dans les lycées ou collèges — et à ceux qui le reçoivent. Les autres y trouveront aussi beaucoup à prendre : c'est comme une formation graduée aux idées saines et aux vertus chrétiennes pour les jeunes gens de l'époque actuelle. » Rien ne saurait mieux justifier cette assertion, auprès de nos lecteurs, que le simple énoncé de quelques titres de ces allocutions : Dieu dans l'enseignement; nécessité de la religion comme devoir envers Dieu et comme besoin pour l'homme; vraie religion ou Église de Jésus-Christ; Jésus,

source de vie ; les instruments de la Passion ; respect du saint lieu ; liberté ; conscience ; péché ; vertu ; respect aux parents ; obéissance ; travail ; vie surnaturelle ; pensée de la présence de Dieu ; Eucharistie ; Marie, Mère de Dieu ; patriotisme, etc., etc. Le livre se termine par les panégyriques de saint Berckmans et du bienheureux La Salle. Non seulement le docte chanoine chargé de l'examen du livre n'y a rien trouvé de contraire à notre foi, mais il déclare avoir « souvent admiré comment l'auteur sait présenter à son jeune auditoire les aperçus élevés de la divine théologie, en se servant d'un langage fort bien approprié aux personnes et aux circonstances. » Nous n'avons pas à contredire un témoignage si autorisé et une si juste appréciation : les nombreux lecteurs que nous souhaitons à ces excellentes pages seront certainement de notre avis. L'auteur nous dit avoir longtemps hésité à publier son livre, et, après s'y être résolu, il a craint encore de trop présumer de lui-même. Qu'il se rassure : plusieurs de ses confrères lui sauront gré de les avoir fait profiter de son travail ; ils s'en inspireront pour instruire leur jeune auditoire, et c'est ainsi qu'après avoir réussi à produire une salutaire impression sur les élèves qui les ont entendues tomber de ses lèvres, ces instructions procureront le même bienfait à d'autres plus nombreux encore.

Les Sublimités de la prière, tel est le titre du nouvel ouvrage que nous offre M. l'abbé Henry Bolo. A peine nous arrive-t-il, qu'il en est déjà à la deuxième édition. C'est dire le succès qu'il a obtenu, succès de bon aloi et bien mérité. M. l'abbé Bolo n'est pas un inconnu pour nos lecteurs : nous le leur avons déjà maintes fois présenté, et nous sommes convaincu qu'ils sont bien loin de nous reprocher nos pressantes invitations à le lire. L'ouvrage que nous leur annonçons aujourd'hui est digne en tous points de ceux qui l'ont précédé. Ce sont bien les « sublimités » de la prière que l'auteur nous expose et nous développe : dès les premières lignes, il nous dit : *Sursum corda !* et, nous enveloppant de son aile, il nous fait monter avec lui dans les plus hautes sphères du monde spirituel. Il considère d'abord Dieu comme objet de notre prière, et puis l'âme, à qui Dieu accorde toute grâce et toute aptitude pour prier ; il nous parle de l'obligation qui nous est faite de la prière, ainsi que de la toute-puissance dont la prière est investie ; il dit les bienfaits et les conditions de la prière en famille, de la prière nationale et de la prière de l'Église. Rien ne manque à ce traité sur la prière, avec cet autre avantage d'être écrit dans un style élégant, imagé, abondamment émaillé de citations de nos livres saints. Peut-être devrions-nous regretter un excès d'élégance et d'images qui nuit parfois à la clarté et à la précision du langage, mais c'est là l'exception, et le remarquable talent de M. l'abbé Bolo ne saurait être atteint de ces imperfections si peu importantes dont il pourra d'ailleurs, en prenant tout son développement, se débarrasser

avec la plus grande facilité. Nous serions plus sévère pour l'absence de tout *Imprimatur* ou de toute approbation; un livre de doctrine ou d'enseignement religieux, pour offrir à ses lecteurs une sûre garantie de son orthodoxie, doit être toujours revêtu du *visa* épiscopal : c'est une simple formalité dont la doctrine de M. l'abbé Bolo n'a rien à redouter, mais elle est obligatoire, et les lecteurs aiment bien à ce qu'un livre d'enseignement ou de piété leur arrive avec cette haute recommandation.

Nous l'avons toujours trouvée en tête des ouvrages de M. l'abbé Brinquant, et nous avons été heureux de le constater encore cette fois. Continuant son œuvre, le savant curé de Vauxbuin traite, dans son nouvel ouvrage, *De la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux*. Nous dirons volontiers, avec Mgr l'évêque de Soissons, que les lecteurs des deux premiers traités sur le bonheur sensible du ciel attendaient avec « impatience » la publication du troisième. Vivement intéressés par les aperçus nouveaux de l'auteur « sur la part de la vue et de l'ouïe dans les jouissances célestes des saints, leur pieuse curiosité leur promettait le même religieux et salutaire plaisir à le suivre dans le développement des preuves aussi ingénieuses que fortes de *la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux*. » Mgr Duval se plaît à louer « la foi ardente et la piété vraiment sacerdotale de l'écrivain; ses vues et ses sentiments élevés...., le tableau saisissant de l'influence efficace de l'âme sur le corps....; les citations heureuses des Saintes Écritures et des docteurs de l'Église. » Le sujet traité par l'auteur offre le plus piquant intérêt; il excite la plus vive curiosité, et l'on dévore ces pages où l'on aime à apprendre de quelle beauté réelle et durable sera revêtue notre chair, aujourd'hui mortelle et sujette à toutes les misères, un jour glorieuse et immortelle. On serait tenté parfois de croire que l'auteur se fait illusion et qu'il exagère, mais on est bientôt obligé de convenir que si ces tableaux de la beauté corporelle des bienheureux sont d'une splendeur incomparable, le fond en est des plus solides. « Son œuvre très littéraire, très agréable par la forme, est essentiellement théologique et philosophique. A part certains points assez rares et qualifiés par lui-même d'hypothèses probables, toutes ses propositions sont appuyées de preuves inattaquables. » Pour résumer en quelques mots notre appréciation sur cet excellent livre, constatons avec M. le chanoine Magnier que l'ouvrage de M. l'abbé Brinquant réunit toutes les qualités propres à instruire, à édifier et à délecter le lecteur : « nouveauté du sujet, science, logique, charmes du style, originalité de bon aloi, pieux mouvements de l'âme. »

7-11. — Jésus et Marie. — En attendant que, par la pratique des conseils qui terminent le livre de M. le curé de Vauxbuin, intitulé : *Jésus adolescent*, nous puissions mériter d'être associés à la gloire et au bonheur de l'Homme-Dieu dans le ciel, efforçons-nous de suivre sur la terre les traces de Jésus. Mgr Ricard nous montre le divin Sauveur donnant, dans

son adolescence, les exemples de toutes les vertus propres à cette époque de notre vie. C'est aux enfants de nos écoles, aux élèves des Frères des écoles chrétiennes que le savant prélat offre son livre : il l'a écrit pour eux, et nous devons ajouter qu'ils ont tout à gagner à le lire, à le méditer. Qu'ils ne s'effraient pas : l'ouvrage, tout sérieux qu'il leur paraisse, est à leur portée. « Écrit pour des jeunes gens, dit l'auteur, ce livre ne touche qu'en les effleurant aux points de vue théologiques et philosophiques qui s'imposaient à notre regard. Sobre de réflexions spéculatives, il s'attache davantage aux aspects qui fixent l'imagination et émeuvent le cœur. » Mgr Ricard aurait pu trouver en son propre fonds assez de richesses pour orner ses pages et les rendre non moins utiles qu'intéressantes ; il a craint « l'uniformité » et a préféré s'effacer le plus souvent pour donner la parole aux auteurs les plus estimés. Beaucoup ont été mis à contribution : Mgr Gaume, le P. Didon, l'abbé Darras, le P. Monsabré, Mgr Gay, l'abbé Le Camus, l'abbé Filion, le P. Coleridge, etc. Mais ces citations nombreuses, en apportant chacune son contingent de descriptions, de récits ou d'élévations, sont le plus souvent fondues l'une dans l'autre, « de manière à former une trame nouvelle sur un fonds ancien. » Donnons au moins le titre des douze chapitres qui composent ce livre : Jésus vient ; Premiers holocaustes ; L'Exil ; Nazareth ; Douze ans ; Les Choses de mon père ; Il descendit à Nazareth ; Il leur était soumis ; la Croissance ; Jésus ouvrier ; Fêtes et repos ; La Vie de famille. Les Litanies de Jésus adolescent terminent le volume.

L'ouvrage de M. l'abbé Aubry, *Jésus connu, aimable, aimant, aimé*, est encore destiné à nous faire mieux connaître le Sauveur, et ici c'est le Sauveur tout entier, c'est-à-dire dans toutes les phases de son existence, que l'auteur s'attache à nous présenter. Dans le premier livre, il expose les plus puissantes preuves de la divinité de Jésus ; dans le second, il nous montre combien Jésus est aimable, aimant et aimé ; dans le troisième, il nous apprend la manière de former Jésus dans nos sens ; dans le quatrième et le cinquième, il nous révèle la présence de Jésus dans les créatures, dans le temple, dans le tabernacle ; dans un court appendice, il nous enseigne une courte pratique pour communier avec piété. Des appréciations élogieuses portées sur ce livre, citons seulement les suivantes qui nous paraissent les plus autorisées. Mgr de Prilly disait : « Ce livre convient à toutes les classes de la société, à tous les catholiques.... il n'est personne qui n'en puisse beaucoup profiter.... » Mgr Mioland veut « qu'on se hâte de le livrer à tous les fidèles. » Enfin, Mgr Pie, au plus fort de la lutte pour la cause de l'Église, consacre son admirable valeur et en fait imprimer un éloge où il dit que ce volume « est plein de charme et d'onction. » Tous ces témoignages sont confirmés par celui de Mgr l'évêque de Dijon qui écrit : « Cet ouvrage, dont le style est concis et gracieux, renferme, au point de vue de la doctrine, de véritables tré-

sors, et présente à la piété de suaves aliments.... Les fidèles.... y apprendront, comme à l'école la plus autorisée, la connaissance, l'amour et l'imitation du divin Maître. »

La brochure du R. P. Le Doré sur *la Dévotion au Sacré Cœur* n'a pas pour objet une étude théologique ou mystique sur le Cœur de Jésus ; elle contient simplement une justification du rôle du Vénérable Eudes dans l'établissement et la propagation du culte du Sacré Cœur ; encore même le travail de l'éminent auteur se borne-t-il à préciser sa pensée, qu'un collaborateur des *Études religieuses* lui paraît avoir dénaturée au sujet de ce rôle du Vénérable Eudes. Nous n'avons pas à entrer dans le fond même du debat; nous nous bornons à constater que « la réponse aux *Études religieuses* » nous paraît convaincante, et qu'en tout cas elle est conçue dans les termes les plus courtois, tels qu'ils conviennent à des adversaires qu'anime l'esprit de foi et de charité.

Nous recommanderons encore plus volontiers l'opuscule que publie le même auteur sous ce titre : *Regulae Jesu et Mariae.* Ce sont les règles de la congrégation des religieux eudistes, règles conçues et formulées par le vénérable fondateur. Spéciales à cette congrégation, elles peuvent très bien s'adapter à toute vie sacerdotale, et c'est bien en vue d'être utile à tous les prêtres que le R. P. Le Doré a voulu les livrer au public. Un coup d'œil d'ensemble suffira pour faire entrevoir la valeur de cet ouvrage. Pour le Vénérable Eudes, la sainteté sacerdotale doit s'appuyer sur quatre principes qui sont comme les fondements de toute sa spiritualité. La grâce en fait l'essence et en fournit les moyens ; la croix est sa méthode ; la volonté divine est sa loi, et la dévotion à Jésus et à Marie lui imprime le cachet catholique.... Le pieux auteur conduit l'âme à travers la triple voie de la vie purgative, illuminative et unitive, et termine son œuvre en traçant à grands traits tout ce qui touche à la dignité, à la sainteté et aux principaux devoirs des prêtres. Ce petit livre se rapproche beaucoup de l'*Imitation de Jésus-Christ :* il exhale un parfum de piété qui fait du bien à l'âme, et tout prêtre qui voudra méditer ces courtes pages en retirera certainement le plus excellent profit.

De Jésus à Marie la transition est facile, et sans circonlocution nous présentons aussitôt à nos lecteurs le livre de M. l'abbé Schwendinger contenant les *Louanges de la Vierge Marie, par saint Bernard.* Nous félicitons l'auteur de l'heureuse idée qu'il a eue de rechercher dans saint Bernard ce que ce grand docteur a écrit de plus doctrinal et de plus suave sur l'auguste Mère de Dieu. Ce n'est là qu'un modeste recueil, mais tout ouvrage de ce genre n'est pas peu difficile ; il faut du tact, du goût, du discernement, de la vraie et solide piété, bien d'autres qualités encore, qu'il est rare de trouver réunies, pour arriver à faire un bon et utile recueil. Ces qualités, M. l'abbé Schwendinger les possède : qu'on en juge par les principaux titres sous lesquels l'auteur a groupé ses ex-

traits ou ses emprunts : Prédestination de Marie ; Figures prophétiques de Marie ; Son nom ; Ses fiançailles ; Marie visitée et saluée par l'ange ; Maternité de Marie ; Sa purification ; Sa vie silencieuse ; Son martyre ; Son assomption, etc., etc. C'est comme une histoire complète de la vie de la Très Sainte Vierge ; les nombreux et divers extraits, tirés des œuvres de saint Bernard, convergent ainsi vers un but unique, et l'ouvrage, fait de pièces et de morceaux, dissimule si bien ses emprunts qu'on le dirait fait tout d'un seul jet. Ajoutons que la traduction de M. l'abbé Schwendinger, dans un style très agréable qui a toutes les allures d'une phrase originale, achève de donner à ce volume un caractère spécial, la valeur d'un « véritable monument élevé tout ensemble à la gloire de la Mère de Dieu et à l'honneur du chantre immortel de ses privilèges, de sa puissance et de sa bonté. » Mgr l'évêque de Nancy, que nous venons de citer, ajoute que « ce *Mois de Marie* éclairera, touchera les âmes et les conduira dans la confiance et l'amour aux pieds de la Vierge immaculée. » Nosseigneurs de Dijon, de Sébaste, d'Autun et de Chartres ont aussi approuvé et loué ce livre.

12-18. — Spiritualité. — Parmi les auteurs qui ont traité de la spiritualité, il n'en est pas qui soit plus expérimenté et plus accrédité que saint Alphonse de Liguori. Aussi est-ce avec la plus vive satisfaction que nous voyons ses œuvres propagées sous toutes les formes et sous les titres les plus divers. Les œuvres complètes du saint docteur ne pouvaient être aux mains de tous : les religieux rédemptoristes ont eu raison, en se partageant le travail, de scinder ces œuvres et de les mettre ainsi, les unes après les autres, à la portée du plus grand nombre : chaque fidèle peut choisir celles qu'il croit lui mieux convenir, et l'utilité qu'il peut en tirer est ainsi plus opportune et plus efficace. L'*Année de méditations* que publie le R. P. Pladys sera favorablement accueillie par le public spécial auquel elle s'adresse. En tête du premier volume, une courte introduction reproduit les conseils du saint docteur pour faire une bonne oraison, et indique la vraie méthode à suivre pour que l'oraison soit réellement profitable. Cette méthode est à peu près celle de saint Ignace ; elle consiste en trois parties essentielles qui sont : la préparation, la méditation, la conclusion. Dans la préparation il y a trois actes à faire : actes de foi, d'humilité et de demande ; dans la méditation, il faut poursuivre la lecture jusqu'à ce qu'on se sente frappé d'une bonne pensée, et alors on doit se livrer à trois opérations successives, qui sont les affections, les prières, les résolutions ; enfin, dans la conclusion, il importe de remercier Dieu, de promettre fidélité aux résolutions prises, de demander à cet effet le secours de Jésus et de Marie. L'ordre adopté pour la suite des sujets de méditations est celui-là même de l'année liturgique. La série s'ouvre dans le premier volume par le premier dimanche de l'Avent pour se clore en la fête de l'Ascension.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PARIS, RUE SAINT-SIMON, 5

La *Société d'histoire contemporaine*, fondée en 1890 sous le patronage de la Société bibliographique, a pour but de publier des documents originaux de toutes sortes (mémoires, correspondances, pièces d'archives, etc.), relatifs à l'histoire de la France et de l'Europe depuis 1789 jusqu'à nos jours, en ne donnant que des textes soigneusement établis et en les accompagnant de notes, d'éclaircissements, de tables alphabétiques, etc. Elle fait la part la plus large à l'inédit, puisant d'une main dans les immenses collections des dépôts publics, et de l'autre s'efforçant de faire sortir des archives privées les richesses qui y sont souvent trop jalousement gardées ; en même temps, elle donne une place importante à la réimpression des documents devenus rares, ainsi que de ceux qui, publiés isolément ou dispersés dans de vastes recueils, ont besoin d'être réunis pour trouver toute leur valeur.

La Société est administrée par un Conseil de vingt membres, nommé en assemblée générale.

On fait partie de la Société après admission par le Conseil sur la présentation de deux membres.

Chaque sociétaire paie une cotisation annuelle de 20 fr., qui lui donne droit gratuitement aux volumes publiés pendant l'exercice correspondant.

La Société publie actuellement trois volumes par an. Ce nombre sera porté à quatre aussitôt que les ressources financières de la Société le permettront.

On trouvera ci-contre un bulletin de souscription.

Les publications de la Société sont en vente à la librairie A. Picard et Fils, rue Bonaparte, 82, au prix de 10 fr. le volume (6 fr. pour les nouveaux sociétaires).

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

VOLUMES PUBLIÉS

I. **Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration (1790-1800)**, publiée d'après les originaux par M. Maxime de la Rocheterie, un volume in-8 de XXXII-445 pages.

Le noble caractère de Mmes de Raigecourt et de Bombelles, toutes deux dames de Madame Élisabeth et ses plus chères confidentes, rend la lecture de cette correspondance très attachante. Mais, au point de vue historique, ce qui en fait le très vif intérêt, ce sont les renseignements fort précieux qu'on y trouve sur la lutte aiguë qui se poursuivit jusqu'à la captivité du Roi entre le parti des Princes, dirigé par M. de Calonne, et le parti de la Cour, représenté auprès des puissances étrangères par le baron de Breteuil, dont M. de Bombelles était l'ami intime et le principal lieutenant.

II et III. **Captivité et derniers moments de Louis XVI.** Récits originaux et documents officiels, recueillis et publiés par le marquis de Beaucourt, deux vol. in-8 de LXVII-400 et 414 pages.

Ce recueil est la réunion de tous les récits originaux et de tous les documents officiels qui concernent le séjour de Louis XVI au Temple et son exécution. Il est précédé d'une longue introduction, biographique et bibliographique, où sont étudiés et critiqués les textes publiés, et il se termine par des éclaircissements sur différents points, notamment sur le mot de l'abbé Edgeworth. La table alphabétique contient des indications biographiques sur les personnages mentionnés dans les deux volumes, en particulier sur les membres de la Commune.

VOLUMES SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION

Mémoires de Michelot Moulin sur la Chouannerie normande, publiés par le vicomte L. Rioult de Neuville.

C'est une page presque inconnue de cette longue lutte contre la Révolution, racontée par un important acteur (Moulin était un des principaux lieutenants de Frotté) avec une sincérité, une simplicité et une abondance de détails qui donnent au récit un charme tout particulier.

Le dix-huit fructidor. Recueil de documents, la plupart inédits, publié par M. Victor Pierre.

Dans ce volume, consacré au coup d'État de fructidor et à ses suites, on trouvera : la correspondance inédite du général Hoche et du ministre de la guerre sur les mouvements de troupes, celle du ministre de la marine, celle des déportés (Barbé-Marbois, Tronson du Coudray, etc.) et deux importantes séries de documents, l'une sur les commissions militaires, l'autre sur la persécution religieuse, qu'on appela dès lors la *Seconde Terreur*.

Lettres de Marie-Antoinette. Recueil des lettres authentiques de la Reine, publié par MM. Maxime de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt.

On sait qu'il a été fabriqué un nombre extrêmement considérable de lettres de Marie-Antoinette, et que beaucoup d'entre elles ont été si bien mêlées à des lettres authentiques qu'elles sont souvent citées comme telles dans des travaux sérieux. Il importait donc de faire définitivement le départ du vrai et du faux, de prendre dans les diverses publications où elles sont actuellement dispersées les lettres dont l'authenticité est indiscutable, et d'en former un recueil spécial.

Mémoires de famille de l'abbé Lambert, dernier aumônier du duc de Penthièvre, publiés par M. Gaston de Beauséjour, suivis des **Mémoires de l'abbé Traizet,** chanoine de Soissons, publiés par M. Victor Pierre.

Ce volume pourra être le premier d'une série de petits mémoires ecclésiastiques retraçant la vie du clergé français pendant la Révolution. Dans ceux de l'abbé Lambert on trouvera, outre le récit de son passage dans les prisons de Lons-le-Saunier et de Besançon et de sa dramatique évasion, l'intéressant tableau de l'émigration ecclésiastique en Suisse. Les mémoires de l'abbé Traizet racontent son séjour et sa vie en Belgique et en Allemagne.

Journal d'Adrien Duquesnoy sur l'Assemblée constituante, publié par M. R. de Crèvecœur.

Ce journal inédit se compose d'une série de lettres dans lesquelles le constituant Adrien Duquesnoy rend compte, jour par jour, des séances de l'Assemblée, depuis le mois de juin 1789 jusqu'au mois d'avril 1790. C'est un document d'une haute valeur, car les sources directement authentiques sur cette première période de l'Assemblée sont rares, et d'autre part, les réflexions dont Duquesnoy accompagne ses comptes rendus font très bien connaître l'état d'esprit de la moyenne des représentants du Tiers.

CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ

Président : M. DE LA SICOTIÈRE ; *vice-président :* M. le marquis DE BEAUCOURT ; *secrétaire :* M. E. LEDOS ; *archiviste-trésorier :* M. P. GUILHIERMOZ ; *membres :* MM. L. BARBAUT, le vicomte DE BROC, R. DE CRÈVECŒUR, Victor FOURNEL, Paul LACOMBE, L. DE LANZAC DE LABORIE, L. LECESTRE, Victor PIERRE, le comte DE PUYMAIGRE, le comte DE RICHEMONT, Maxime DE LA ROCHETERIE, Ludovic SCIOUT, Marius SEPET, E. DE VORGES.

BESANÇON. — IMP. DE PAUL JACQUIN.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Je soussigné .

demeurant à *département d*

demande à être inscrit au nombre des membres de la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, et m'engage à verser annuellement une cotisation de **vingt francs**.

A *le* *189* .

Prière d'écrire et signer lisiblement.

Adresser à M. le Trésorier de la Société d'Histoire contemporaine, 5, rue Saint-Simon, à Paris.

Suivent deux appendices où se trouvent des méditations pour les principales fêtes qui se célèbrent dans cet intervalle de l'année et dix-sept autres méditations que l'auteur appelle supplémentaires, destinées à combler certaines lacunes ou à attirer davantage l'attention des fidèles de préférence à d'autres sujets qui paraîtraient leur moins convenir. Le second volume comprend tous les jours de chaque semaine, depuis la fête de l'Ascension jusqu'au samedi de la vingt-quatrième semaine après la Pentecôte. Il se termine comme le premier par deux appendices contenant vingt-sept méditations de circonstance sur les principales fêtes de cette époque de l'année et vingt-sept autres méditations sur divers sujets. Ainsi l'année est plus que complète : l'auteur n'a omis aucun jour et il a ajouté en outre près de quatre-vingts méditations qui peuvent servir à varier les sujets, selon la convenance de chacun. Chaque méditation contient en moyenne la valeur de trois pages, étendue plus que suffisante pour les esprits qui ont besoin de quelque développement ; elle peut être abrégée à volonté par ceux qui, plus habitués à réfléchir, peuvent se contenter des idées principales. L'ouvrage est revêtu de l'approbation des supérieurs qui attestent « la fidélité de la traduction. »

Le même écrivain nous donne encore de son saint fondateur le traité qui a pour titre : *La Vraie Épouse de Jésus-Christ, ou la Religieuse sanctifiée par la pratique des vertus propres à son état.* Cet ouvrage s'adresse plus spécialement aux membres des congrégations religieuses, mais il peut être utile aux personnes pieuses qui, quoique vivant dans le monde, désirent avancer dans les voies de la spiritualité ; en maints endroits celles-ci trouveront des avis, des exhortations dont elles pourront tirer le plus grand profit. Après un avertissement de l'auteur, l'ouvrage débute par un chapitre consacré à la virginité, vertu d'un prix inestimable dont l'auteur précise la nature, énumère les avantages et les prérogatives, indique les conditions et les caractères. Le chapitre second traite des avantages de la vie religieuse. Dans le troisième, il est dit comment la religieuse doit être toute à Dieu. Le désir de la perfection fait l'objet du quatrième chapitre. Dans le cinquième et le sixième, il est question des péchés et de la tiédeur. Le septième et le huitième traitent de la mortification intérieure et extérieure. Les quatre derniers ont pour objet la pauvreté religieuse, le détachement, l'humilité et la charité. Douze autres chapitres font la matière du second volume et complètent l'ensemble des sujets à traiter pour qu'une âme devienne « la vraie épouse de Jésus-Christ. » Ces chapitres sont consacrés à la patience, à la résignation, à l'oraison mentale, au silence, à la lecture spirituelle, à la fréquente communion, à la pureté d'intention, à la prière, à la dévotion envers la Sainte Vierge, à l'amour envers Jésus-Christ. L'auteur joint à ses sujets des avis particuliers qui concernent les divers emplois des religieuses et un « règlement de vie pour une religieuse qui veut se

sanctifier. » Comme on le voit, cet ouvrage, d'une spiritualité pratique, contient tout ce qui doit aider une âme à marcher dans la voie de la perfection ; il doit se trouver dans la bibliothèque de toute communauté pour passer tour à tour entre les mains de chaque religieuse. Il servira aussi très utilement aux prédicateurs des retraites spirituelles : la science qu'il contient est celle d'un docteur et d'un saint, on n'en saurait désirer une plus sûre.

Ce ne sont plus des règles de perfection religieuse ou des sujets de méditations que nous offre M. l'abbé Rébuffat dans son livre : *La Voie sûre du salut par l'oraison mentale.* Le vénérable curé-doyen de Saint-Tropez a eu pour but de nous enseigner l'usage de la méditation ; il veut nous en faire comprendre la nécessité et les avantages, nous en indiquer la méthode. Plaise à Dieu que le plus grand nombre des fidèles se laissent convaincre par ses considérations si justes et si persuasives ! Que de préjugés ! que de prétextes ! que d'objections contre cette pratique, pourtant si utile et à la portée de tous ! M. l'abbé Rébuffat s'attache à répondre à toutes les objections, à combattre tous les prétextes, à détruire tous les préjugés ; il excelle surtout à exposer la vraie méthode de l'oraison en suivant les voies ordinaires de la vie purgative, de la vie illuminative et de la vie unitive. « Votre ouvrage, lui écrit le vicaire général de Fréjus, est un traité complet de l'oraison ; vous conduisez votre lecteur depuis les principes élémentaires de la méditation jusqu'aux sommets ardus de la vie unitive. Vous y marchez d'un pas sûr ; on voit que tous ces sentiers vous sont connus. » — Confirmant le témoignage de son vicaire général, Mgr Mignot dit à son tour : « Votre ouvrage ne contient point d'erreur doctrinale, et, si vos lecteurs vous suivent, vous les conduirez sûrement dans la voie du ciel. Vous trouverez des disciples fidèles parmi les prêtres et les religieux ; vous en trouverez aussi parmi les âmes de choix qui mènent dans le monde une vie céleste et sont vraiment, par leurs exemples et leurs vertus, le sel de la terre. »

Avec l'*Introduction à la vie spirituelle*, du R. P. Masénius, dont M. l'abbé Jourdain nous donne une excellente traduction, nous voici de nouveau à la pratique même de la méditation. C'est une retraite de huit jours que nous aide à faire le vénérable auteur avec quatre méditations par jour, en conformité complète avec la méthode de saint Ignace. Ces exercices spirituels sont précédés de Prolégomènes, ou d'une étude préliminaire consacrée à faire connaître la méthode d'oraison, à donner de sages avis ou à développer des considérations sur la lecture spirituelle, les deux examens de conscience et la confession générale. Quant aux exercices spirituels eux-mêmes, ils sont assez connus pour que nous n'ayons à en indiquer ici ni la suite ni les divers sujets. Mais la manière dont ils sont exposés et développés est spéciale à l'auteur :

elle nous a paru une des meilleures. Ces exercices de retraite sont suivis d'un *Traité de l'élection* ou du choix d'un état de vie et du moyen d'y vivre, ainsi que de huit méditations à l'usage particulier des ecclésiastiques. Nous n'avons pas à insister sur la valeur d'un ouvrage qui a été, depuis deux siècles, si souvent édité ; la faveur dont il a toujours joui est son meilleur éloge. La traduction française qui nous en est donnée pour la première fois ne pourra que servir à faire connaître davantage ce livre, qui doit rendre aux âmes pieuses les plus signalés services.

La vie spirituelle, pour le religieux, consiste dans la pratique des quatre vertus qui embrassent tous ses devoirs : l'humilité, l'obéissance, la pauvreté et la chasteté. Nous avons, sur les trois premières, les opuscules de M. l'abbé Maucourant, qui sont de nature à favoriser, en cette voie, les progrès spirituels d'une âme ; la chasteté fera l'objet d'un nouveau traité qui sera suivi d'autres encore sur la dévotion au saint Sacrement, sur l'aménité, etc., etc. M. le curé d'Oulon a intitulé ses opuscules : *Probation religieuse*, parce que dans son travail il place l'âme en présence de chaque vertu, la lui fait étudier et puis l'invite à se regarder elle-même : l'âme « s'éprouve » ainsi, en acquérant la double connaissance d'elle-même et de la vertu. « Connaître la vertu, c'est l'aimer, dit l'auteur ; se connaître soi-même, c'est vouloir être meilleur. Les probations développent cette bonne volonté, l'encouragent, la mènent à la perfection. » Dans le traité de l'humilité, M. l'abbé Maucourant expose d'abord la nature, les degrés, la nécessité et les avantages de cette vertu ; il nous fait connaître ensuite la pratique de l'humilité soit envers Dieu, soit envers le prochain, soit envers nous-même ; il indique les signes distinctifs de cette vertu et les modèles que nous en avons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, en la Sainte Vierge, en tous les saints ; il dit un mot des obstacles que nous devons rencontrer et encourage enfin nos efforts en nous excitant à la persévérance. L'opuscule se termine par un examen sur la vertu d'humilité et par l'indication de certaines pratiques propres à développer l'esprit de cette vertu. La *Probation religieuse sur l'humilité* a mérité les suffrages de plusieurs évêques, et en particulier de Mgr l'évêque de Nevers.

Le même prélat recommande encore les deux autres livres de M. l'abbé Maucourant sur l'obéissance et la pauvreté. Dans ses trente méditations sur l'une et l'autre de ces vertus, M. le curé d'Oulon suit la même méthode et le même ordre que dans ses méditations sur l'humilité : il traite tour à tour de la nécessité, de la grandeur des qualités de l'obéissance, de ses avantages, de son objet, de ses modèles, des obstacles qu'elle rencontre. De même pour la pauvreté : nous sommes initiés à la nature de la pauvreté chrétienne, à ses avantages, à ses degrés, à sa pratique, à ses qualités ; l'auteur nous parle de l'amour du pauvre, des manquements contre la pauvreté, de l'esprit et

des récompenses de cette vertu. Comme dans le premier opuscule, ces deux traités contiennent, en forme d'appendice, un examen sur l'obéissance et la pauvreté, ainsi qu'une série de pratiques pouvant aider d'abord à les acquérir, ensuite à les développer.

19-27. — Piété. — *Les Élévations sur les grandeurs de Dieu*, par le R. P. Cormier, sont extraites d'un ouvrage plus étendu, publié il y a quelques années par le savant dominicain. Ce sont comme des méditations ou des lectures qui doivent servir aux fidèles pour « se former dans l'esprit une connaissance claire et distincte de leurs devoirs et de l'excellence de leur vocation, en même temps qu'à exciter dans leur cœur des affections conformes à cette lumière. » Ces considérations prennent la forme d'élévation et de colloque afin qu'il n'y ait pas même à opérer le moindre changement pour les employer à s'entretenir directement avec Dieu. Le chapitre premier contient des élévations sur les grandeurs de Dieu. Dans le second et le troisième, les élévations ont pour objet les perfections et les vertus de Jésus-Christ ; le chapitre quatrième est consacré aux élévations sur les misères et les grandeurs de l'homme ; enfin, dans le cinquième chapitre se trouvent des considérations sur les dons du Saint-Esprit et sur les béatitudes. Certaines vérités et certaines aspirations reviennent plusieurs fois dans différentes élévations : « Ces répétitions, nous dit l'auteur, sont faites à dessein pour imprimer plus fortement dans l'âme les sentiments qui lui sont les plus nécessaires, les plus avantageux et les plus consolants.»

La Colombe du tabernacle, par le R. P. Kinane, n'a pas l'étendue et la variété des matières du précédent ouvrage ; l'auteur concentre toute son attention sur le mystere de nos autels et nous présente, sous une forme attrayante, les considérations les plus élevées et aussi les plus pratiques sur l'Eucharistie. Une préface, par Mgr l'archevêque de Cashel, sert d'introduction au lecteur pour lui permettre de bien comprendre le but et l'objet de cet ouvrage. « Augmenter, dit-il, dans le cœur des fidèles l'amour et la dévotion pour Notre Seigneur dans la divine Eucharistie, tel a été le but du pieux auteur de ce modeste petit livre que nous recommandons fortement à nos diocésains. D'une piété naïve et simple, il est destiné à se trouver entre les mains de chacun, sans exception. Tous, les savants comme les ignorants, y trouveront les motifs d'édification et de perfectionnement spirituel.... Les cœurs sincères apprendront dans ce livre à aimer plus ardemment Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie ; à le recevoir plus fréquemment et dans de meilleures dispositions ; à le visiter plus souvent.... Ce petit livre, appelé avec raison *la Colombe du tabernacle*, est bien fait pour répandre partout l'esprit de piété. » Quatorze chapitres suffisent pour épuiser un sujet si vaste et si complexe ; ils traitent de l'Incarnation et du saint Sacrement ; du divin Enfant et de la sainte hostie ; de la sainte

maison de Lorette ; de la vie cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la terre et dans l'Eucharistie ; du Calvaire et de l'autel ; de la présence réelle, du sacrifice adorable de la Messe et de la manière de l'entendre ; de la sainte communion ; de la communion fréquente ; de la communion spirituelle ; des visites au saint Sacrement ; des saluts et du saint viatique ; de la sainte habitude de la présence de Dieu. Un choix de prières indulgenciées et les exercices pour la sainte Messe terminent le volume. Nous nous réjouissons que cet ouvrage, écrit en anglais, ait été traduit en notre langue ; cette traduction, dont les lecteurs sauront apprécier les incontestables qualités, nous permet de profiter des excellentes considérations du P. Kinane sur l'Eucharistie et étendra parmi nous les bienfaits qu'en attendait Mgr l'archevêque de Cashel.

La pratique de la prière est aussi nécessaire et aussi utile que la pratique de la divine Eucharistie ; et de la prière, comme du sacrement de l'autel, il est vrai de dire qu'elle n'est pas assez connue, qu'on n'en use pas assez. « Ce qui m'afflige, dit saint Alphonse de Liguori, c'est qu'on ne parle presque point de la prière...., c'est que les livres de piété n'insistent pas assez sur ce sujet.... » Le désir de faire connaître davantage *la Prière* et de la recommander plus instamment aux fidèles a inspiré au P. Caels, de la Compagnie de Jésus, le livre que nous annonçons. Se défiant trop, et bien à tort, de ses propres lumières, c'est à Bourdaloue et au P. de Ravignan que l'auteur est allé demander les considérations les plus élevées et les plus convaincantes sur la pratique de la prière. Il a choisi de préférence ces deux auteurs parce que, dit-il, « ces deux princes de la chaire sacrée se sont fait un devoir, dans leurs prédications et leurs exhortations, d'exciter à cette pratique.... Ils parlent de la prière avec une insistance et une éloquence singulièrement persuasives. On sent, en lisant leurs discours, qu'ils enseignent ce qu'ils ont fidèlement pratiqué eux-mêmes. » Voici en quel ordre l'auteur a disposé les emprunts qu'il leur a faits. Le livre est divisé en quatre parties. Dans la première, l'auteur fait connaître la nature et l'importance de la prière ; dans la seconde, il expose les méthodes et les formes de la prière ; il consacre la troisième aux avantages, aux consolations et aux fruits de la prière ; enfin les modèles, les conditions et les défauts de la prière font l'objet de la quatrième et dernière partie. Ce court aperçu doit suffire pour donner une idée du volume qui contient les meilleures pages de deux illustres orateurs sur la prière : « Ce traité, nous n'en doutons pas, sera lu avec fruit, même après tant de bons ouvrages qui ont été composés sur un sujet si fécond. »

Voici un autre livre fait aussi de citations, mais celui-ci sans unité de plan : il n'a, d'ailleurs, pour but que d'offrir un choix de *Lectures pieuses*. Mais comme ce choix s'est inspiré du meilleur goût, ces pages

nous produisent l'effet d'un délicieux écrin où sont renfermées les pierres les plus précieuses. « Ceux qui respireront les parfums de vos fleurs, écrit Mgr de Chartres à Mme de Beaurecueil, vous sauront gré d'avoir rassemblé pour eux ce qui était épars dans beaucoup de volumes et de leur en avoir préparé un qui peut en suppléer plusieurs autres. » Mgr Lagrange a raison : les *Lectures pieuses* renferment ce qu'il y a de meilleur dans plus de vingt gros volumes et en tiennent suffisamment lieu. Nous voyons défiler saint Jérôme, saint Augustin, sainte Paule, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Mme Acarie, sainte Chantal, Mme Barat, Silvio Pellico, P. de Ravignan, etc., etc., qui viennent nous offrir, pour notre intelligence et pour notre cœur, la plus agréable et la plus substantielle nourriture. Mais à l'arrivée de chacun de ces saints ou illustres personnages, l'auteur nous le présente en nous donnant un résumé de sa vie ; il nous est aussitôt sympathique et ce qu'il va dire nous plaira davantage. Ces résumés et ces extraits représentent une somme considérable de travail; il a fallu à Mme de Beaurecueil de longues et sérieuses *Lectures* pour arriver à préparer celles qu'elle offre aujourd'hui. Nous désirons vivement que chacun fasse pour le livre dont nous parlons ce que l'auteur a fait pour tous ceux qu'elle a consultés et lus: qu'ils le lisent « la plume à la main » ou au moins avec attention : c'est le seul moyen pour eux d'en profiter réellement.

Ce sont encore des *Fleurs* que M. l'abbé Pailler a cueillies dans la vie et les écrits des saints, et dont il a formé comme un délicat et odorant bouquet. Nous avons sous la main trois de ses opuscules, contenant chacun trente et une lectures extraites des œuvres de quelque docteur de l'Église : l'un est consacré aux œuvres de saint Alphonse de Liguori, l'autre à saint Anselme, le troisième à saint Bernard, avec ces sous-titres : Manière de converser avec Dieu; Incarnation et Rédemption; Jésus et Marie. On pressent quelles pages délicieuses renferment ces opuscules et combien l'auteur a eu raison de nous prévenir qu'il a cueilli dans le parterre de l'Église des *Fleurs et des fruits d'or*. Que nos lecteurs s'empressent de savourer le parfum de ces fleurs et de goûter à ces excellents fruits ! Ce sont des livres qui ne s'analysent pas : ils demandent à être lus et médités; nous leur souhaitons un grand nombre de lecteurs.

Après la théorie, la pratique; après la leçon, l'exemple. La *Vie de saint Jean-Baptiste* s'offre maintenant pour nous montrer comment il nous est possible de traduire en actes les préceptes et les conseils dont nous avons appris à connaître l'obligation et l'importance. Cependant, il nous convient d'ajouter que « l'œuvre de M. l'abbé Dewez n'est pas un travail exclusivement historique; » il est formé de méditations et d'élévations mystiques. L'auteur rapporte les passages des évangélistes

ayant trait à la vie du Précurseur et y ajoute les développements historiques, philosophiques et moraux que comportent les textes sacrés. Les citations nombreuses, empruntées avec discernement aux saints Pères, à Bossuet, à Bourdaloue, etc., prouvent le soin que l'auteur a mis à la partie littéraire de son travail. M. l'abbé Dewez est mort depuis bientôt cinq ans et il n'a pu mettre la dernière main à son livre. M. l'abbé Nolet, son ami, s'est chargé de le suppléer, et il s'est acquitté de cette tâche avec tout le soin qu'elle réclamait. Aussi a-t-il raison de dire : « La lecture de ces pages ascétiques et littéraires plaira, nous en sommes persuadé, aux personnes qui recherchent les livres dont le fond et la forme sont également recommandables; elle édifiera les communautés religieuses....; elle trouvera bon accueil auprès de tous ceux qui, portant le nom du saint Précurseur, désireront lire cette nouvelle publication faite en son honneur. »

Saint Jean-Baptiste est le dernier anneau de cette longue chaîne de saints personnages qui ont vécu depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et le premier de cette chaîne nouvelle qui rattache notre époque à celle du Sauveur. Pour ne parler que de l'histoire sainte, qui comprend les quatre mille ans écoulés depuis la création jusqu'à l'Ascension du Sauveur, que de faits intéressants à connaître! Parmi les résumés nombreux de cette histoire, nous distinguons volontiers celui que vient de publier le docteur I. Schuster avec l'approbation d'un grand nombre d'évêques. Le style en est excellent, clair, rapide, littéraire; les coupures des récits sont courtes, très fréquentes, précédées toujours d'un titre bien en évidence; il n'est presque pas une page sans une gravure destinée à rappeler le fait le plus saillant dont il est question. Aussi ne nous étonnons-nous pas de la faveur avec laquelle ce petit *Abrégé de l'histoire sainte* a été accueilli partout, dans nos écoles chrétiennes; il en est déjà à sa neuvième édition et il ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

28-34. — Dévotions. — La meilleure pratique de dévotion en l'honneur de la Très Sainte Vierge est sans contredit la récitation du *Petit Office :* elle est aussi la plus agréable à l'Église, qui a pris soin de composer un office spécial pour cette dévotion. Un grand nombre de communautés le récitent, et, dans le monde, on pourrait bien trouver assez de fidèles qui disent cet office au moins le samedi et les jours de la fête de la Vierge. Ce qui est moins commun, c'est la récitation du *Petit Office* en grec : ceci est spécial aux savants, aux prêtres, mais ce n'est pas si rare qu'on le pense. Aussi les moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Dominique de Lilos ont-ils eu l'excellente pensée de faire une édition de l'office de la Vierge en latin et en grec, répondant ainsi au désir d'un certain nombre de leurs confrères et de prêtres séculiers. La langue grecque est aussi la langue de l'Église; elle a sa liturgie reconnue et approuvée; elle mérite bien de n'être pas oubliée. D'autre part, le grec, discrédité de

plus en plus auprès de nos universitaires, risque fort de devenir le privilège de quelques rares érudits : il est bon que la langue de Chrysostome, qui est aussi celle de Démosthène, soit assurée de trouver un refuge au sein du clergé, à qui Dieu a confié la garde de toutes les sciences. Au *Petit Office* en l'honneur de la Vierge est joint, dans le même volume, et aussi dans les deux langues, l'office des morts.

Une autre dévotion excellente envers la Mère de Dieu est celle du saint Rosaire, qui a pris en notre siècle, et surtout depuis Léon XIII, une grande extension. Les livres qui traitent de cette dévotion sont innombrables, mais ils n'ont pas tous, il s'en faut, les mêmes qualités et la même valeur. Celui que nous annonçons nous paraît pouvoir être classé parmi les bons : il est assez étendu pour comprendre tout ce qu'il est nécessaire de dire sur cette dévotion ; il ne l'est pas trop pour que les simples fidèles en puissent être effrayés. L'auteur a eu pour but l'instruction du commun des fidèles et ses efforts ont tendu à se mettre à leur portée. « Les mystères sont faciles à comprendre, dit-il ; les personnes les plus simples les connaissent déjà pour la plupart, quoique d'une manière confuse : il ne leur manque, pour y mettre de l'ordre, que l'enchaînement historique des faits qui en sont l'objet. Les vertus pratiques qui sont le fruit naturel de ces mystères sont plus difficiles à saisir. Les personnes dépourvues d'instruction ont besoin d'un guide qui les dirige dans cette étude.... » L'auteur du *Manuel du saint Rosaire à l'usage des personnes pieuses* s'offre à être ce guide, et, à en juger par les bonnes qualités de son travail, il ne présume pas trop de lui-même ; ses explications sont courtes, précises, intelligibles, surtout très exactes ; elles sont propres à faire mieux connaître le Rosaire, à le faire aimer et à en propager la pratique. Six chapitres sont consacrés à rappeler l'origine de la dévotion et de la fête du Rosaire ; à donner la vraie notion de cette dévotion ; à indiquer la manière de réciter le Rosaire ; à en démontrer l'excellence ; à expliquer les prières qui le composent, à exposer les mystères et à méditer sur les vertus qui en sont le fruit. La deuxième partie du livre est spéciale à la confrérie du Saint-Rosaire, et puis, en appendice, se trouvent des exercices spirituels pour la sainte Messe, pour la communion, la visite au saint Sacrement, pour la dévotion au Sacré Cœur et aux âmes du Purgatoire, etc. Manuel complet de piété.

Le Mois du saint Rosaire, par le R. P. Michel, est exclusivement pratique : c'est la méditation d'un des quinze mystères pour chaque jour du mois, chaque mystère étant doublé par la considération qui en est faite, soit par rapport à Jésus, soit par rapport à Marie. Cette nouvelle et ingénieuse manière de méditer les saints mystères nous a bien plu et beaucoup intéressé, d'autant mieux que ce rapprochement est fait sans effort, très naturellement. Rien, d'ailleurs, de plus logique et de plus vrai que cette union intime et constante du Fils et de la Mère.

Mgr l'évêque de Chartres a loué « ces pages simples, pieuses, élégantes, qui contribueront à mettre en honneur une dévotion si salutaire et sanctifiante. » Ces mots suffisent à recommander ce petit opuscule.

Le *Mois des saints anges*, du même auteur, approuvé aussi par Mgr l'évêque de Chartres, est fait sur le même plan que le *Mois du saint Rosaire*. Dans une cinquantaine de pages, le P. Michel a su condenser ce que la théologie et les Pères nous ont enseigné sur les esprits célestes, ce que les auteurs spirituels nous apprennent de leurs vertus qui doivent nous servir d'exemples. Ce petit livre contribuera aussi beaucoup à propager la dévotion aux saints anges, « dévotion solide, ancienne, approuvée et éprouvée, dévotion aimable et gracieuse, dévotion salutaire. » Nous serions heureux que ce *Mois des saints anges* fût répandu à profusion dans nos écoles, afin que nos enfants, formés de bonne heure à cette dévotion, fussent plus excités à imiter de tels modèles et à rechercher le secours de tels protecteurs.

Le *Manuel de la dévotion à saint Dominique*, par le R. P. Mathieu, comprend d'abord l'office en l'honneur du saint et un grand nombre de prières et de pratiques en usage dans l'ordre des Frères Prêcheurs et parmi beaucoup de simples fidèles dévots à saint Dominique. Une seconde partie comprend, en trente chapitres, l'Imitation de saint Dominique. *Le Culte* de ce saint fait l'objet d'une troisième partie et l'ouvrage se complète par les *Dévotions* de l'ordre. Ce manuel peut convenir à tous les fidèles, mais il s'adresse spécialement aux religieux et religieuses du grand ordre dominicain, aux tertiaires de l'un et de l'autre sexe vivant au milieu du monde, aux membres si nombreux de la confrérie du Saint-Rosaire. Il est revêtu de l'approbation des Supérieurs et de l'Ordinaire, ce qui est un gage de son orthodoxie ; à chacun de nous maintenant d'en goûter la suave onction, de savourer le parfum de piété qui s'en exhale, de nous laisser charmer par ce style facile, correct et élégant qui le distingue.

Le Mois des trépassés avait été écrit en breton par M. l'abbé Kerné. Devenu populaire dans cette région où la foi s'est conservée si forte et si ardente, il devait franchir les limites trop étroites de la Bretagne et se répandre dans toute la France. Du breton, l'auteur lui-même l'a traduit en français, « en s'efforçant de conserver à son nouveau travail la couleur et la simplicité naïve de l'original. » Ce qui n'a pas empêché cette traduction d'être faite en un excellent français. Ce « mois » est absolument écrit selon le mode de nos anciens Mois de Marie, le meilleur mode pour cette dévotion populaire : une lecture pour chaque jour avec un exemple ou une histoire à l'appui. Il y a là de quoi satisfaire tous les goûts et de quoi contenter les plus exigeants, avec ce caractère spécial que soit l'exemple, soit la méditation, y revêt « cette forme toute familière et toute paternelle de l'enseignement religieux en Bretagne. »

L'auteur dédie son livre aux saintes âmes du Purgatoire, en faveur desquelles il veut exciter la plus efficace compassion.

Un mot seulement des *Recollectiones precatoriae* extraites des œuvres du R. P. Léonard Lessius, de la Compagnie de Jésus. Ce petit volume, destiné aux prêtres et aux fidèles instruits, comprend quatorze méditations en forme de prières sur les perfections divines et sept autres sur les fruits à tirer des considérations précédentes. Ces pages sont bien anciennes, elles ont plus de deux siècles d'existence, mais elles n'ont fait que gagner à cette longue épreuve du temps, toujours bien lues et très appréciées. L'édition nouvelle, qui paraît avec l'approbation de l'archevêque de Fribourg, permettra à un plus grand nombre de lecteurs de goûter ces *Recollectiones* si remplies « de la plus suave onction et de la plus profonde doctrine. » F. Chapot.

THÉOLOGIE

Étude sur la canonicité des Saintes Écritures, par le chanoine Magnier, ancien professeur d'Écriture Sainte au grand séminaire de Soissons. I. *Ancien Testament.* Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de 392 p. — Prix : 4 fr.

L'*Étude sur la canonicité des Saintes Écritures,* de M. l'abbé Magnier, est la critique et la réfutation de l'*Histoire du canon de l'Ancien Testament* par M. l'abbé Loisy, professeur d'Écriture Sainte à l'Institut catholique de Paris. Cette étude a paru d'abord en articles, du moins quant au fond, dans le journal *l'Univers.* M. Magnier reproche à M. Loisy de reculer la canonicité des Écritures de l'Ancien Testament à des époques prodigieusement éloignées de la composition des livres et de l'appuyer sur un fondement absolument ruineux, d'ailleurs insaisissable : l'autorité de la Bible partagée en deux : l'une d'un ordre supérieur, l'autre d'un ordre inférieur, lesquelles semblaient être essentiellement distinctes dans la pensée de l'auteur. M. Loisy suppose, d'après M. Magnier, que l'inspiration, source de l'autorité biblique, varie selon l'objet des Livres Saints; qu'elle est plus intense en certains livres qu'en d'autres; dans un même livre, en quelques parties plus qu'en d'autres. Il ne donne que des idées vagues et indécises sur la nature de l'inspiration; il ne dit pas nettement si elle préserve l'écrivain de l'erreur ou si elle l'abandonne au contraire à ses propres connaissances et même aux préjugés de sa formation intellectuelle. Il semble admettre deux auteurs des Saintes Écritures, Dieu et un homme. Tout ce qui touche au dogme aurait Dieu pour auteur principal, et c'est sans doute relativement à cet objet que l'inspiration atteindrait le degré le plus intense, en sorte que, sur ce point, l'écrivain serait réellement et efficacement prémuni contre l'erreur; mais il ne dit point en quoi consiste l'inspiration qui se

rapporte aux autres objets et qui paraît être de second ordre. Telle est la doctrine que M. Magnier attribue à M. Loisy. Il est certain que ce n'est pas la doctrine des docteurs catholiques. Mais nous pensons, sans prétendre que l'auteur de l'*Histoire du canon de l'Ancien Testament* soit à l'abri de toute critique et sans vouloir justifier toutes ses assertions, que M. Magnier l'a mal compris et lui a attribué des idées et des opinions qu'il n'a point. M. Loisy, écrivant l'histoire du canon, n'a pas traité *ex professo* la question de la nature de l'inspiration, qui est en effet différente. M. Magnier a d'ailleurs raison de soutenir dans la première partie de son livre que l'inspiration est le fondement de la canonicité des Livres Saints. Mais tout ce qu'il dit, dans la seconde partie, sur la démonstration de la canonicité des Livres de l'Ancien Testament dans la synagogue juive est-il également satisfaisant et suffisamment prouvé? Ce qu'il dit, page 115, sur la révélation divine est assez peu précis. Ce qu'il dit, pages 122-123, sur la manière dont les juifs reconnaissaient la canonicité d'un livre inspiré l'est moins encore et repose sur de simples affirmations, non sur des preuves. Il est vrai que la question est fort difficile, et si l'auteur n'est pas toujours aussi démonstratif qu'on pourrait le désirer, on doit toujours rendre hommage à l'orthodoxie de sa doctrine et à la science théologique et patristique dont il fait preuve.

N. O.

Le Droit social de l'Église, par P. Ch. M., docteur en droit. Paris, Retaux; Larose et Forcel, 1892, in-8 de 414 p. — Prix : 4 fr.

Voici un livre qui, dans les circonstances présentes, peut être fort utile. Rien de plus à propos, j'ajouterai de plus nécessaire que de mettre en relief le rôle social de l'Église. Depuis que la foi a diminué parmi nous, il s'est fait entre les incroyants et les croyants timides une sorte d'opinion moyenne qui tend à considérer l'Église comme une école de philosophie. Ce sont croyances intimes que l'on adopte ou que l'on rejette, selon son point de vue; c'est affaire de goût personnel, et entre honnêtes gens, on ne se préoccupe point de ces divergences individuelles. Tout autre est l'idée que l'Église nous donne d'elle-même. Elle se présente comme une société, un peuple, suivant l'expression de l'Écriture, société qui a des droits comme telle et qui les réclame, et qui prétend même à une certaine supériorité sur les sociétés civiles formées dans son sein.

L'auteur de ce livre cache son nom, mais il ne cache point ses idées. On voit de suite que l'on a affaire à un catholique décidé. Il se donne même des airs d'intransigeance qui ne sont point justifiés par la suite de l'ouvrage, car ses conclusions nous ont paru en définitive plus modérées que ne l'annonçaient ses prémisses. Au premier moment, on eût pu croire qu'il exigeait une subordination complète de l'État à l'Église,

ce qui eût fait crier, par bien des gens, à la théocratie. Aux conclusions, on voit qu'il ne s'agit que de la liberté d'action de l'Église, du respect de ses droits et de la conformité obligatoire de la loi dans les États chrétiens aux lois divines positives. Tout cela ne saurait être sérieusement mis en doute, car on ne saurait accepter, au point de vue rationnel, la prétention de l'État révolutionnaire d'être la première et l'unique source du droit. L'Église a déjà rencontré cette prétention dans l'Empire romain : elle y a été, et elle serait encore aujourd'hui, la cause d'une tyrannie effroyable.

Après avoir établi les notions fondamentales, l'auteur expose la nature de la société civile et de la société religieuse, les rapports de l'une et de l'autre. Il montre la nécessité de la morale pour la prospérité même de l'ordre social, et l'impossibilité de fonder une morale vivante et pratique en dehors de la religion. Il indique ce qu'il faut penser des prétentions du gouvernement, prétentions qu'on n'hésite pas à renouveler de cet ancien régime, qu'on décrie tant d'ailleurs : nécessité du visa aux lettres pontificales, appel comme d'abus, vente des biens des menses épiscopales, etc., tout cet attirail de mesures que l'on prétend défensives, et qui n'ont d'autre but que d'étouffer peu à peu l'Église dans une foule d'entraves.

L'auteur explique encore ce qu'il faut penser de l'interdiction des processions, des écoles neutres, de la police purement civile des cimetières, de la crémation et d'autres questions actuelles.

Cet ouvrage, on le voit, a une portée très pratique. Mais pour le lire avec fruit, il faut croire préalablement à la mission divine de l'Église. Excellent pour agir sur les catholiques, il ne peut guère avoir d'action sur les libres penseurs. C'est une des difficultés de notre époque de publicité à outrance, que le livre va à la fois à ceux auxquels il est nécessaire et à ceux qu'il heurte et dont il exaspère les préjugés. Le seul moyen de diminuer cet inconvénient inévitable, c'est un grand soin à n'apporter que des arguments absolument certains, et d'éviter, même en exprimant une indignation justifiée, un ton de pamphlet qui nuise à la dignité de la matière. A ce point de vue, il nous semble que l'auteur s'est par moments laissé entraîner. Toutefois, il nous paraît avoir fait une bonne œuvre. La France n'est plus catholique du fait du gouvernement, elle l'est encore par les mœurs. Cette situation ambiguë crée des difficultés spéciales. Il importe, dans cet état troublé, qu'au moins les catholiques sachent bien ce qu'est l'Église, ce qu'elle veut et quels sont ses droits, encore que les circonstances les obligent souvent, dans l'application, à se contenter de peu. D. V.

SCIENCES

Les Passions et la volonté, par J. Gardair. Paris, Lethielleux, 1892, in-12 de 506 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Gardair est la rédaction du cours que ce vaillant défenseur de la philosophie thomiste a professé à la Sorbonne au printemps de 1892. On y trouvera exposée avec une grande fidélité la belle et profonde théorie de saint Thomas sur les passions, l'amour et la haine, le plaisir et la douleur, l'espérance, la crainte, la colère, etc. Les fines et pénétrantes analyses de l'Ange de l'école sont reproduites par M. Gardair avec exactitude et dans un style d'une parfaite limpidité. Il y a beaucoup à apprendre dans ce livre, car la théorie de saint Thomas sur les passions est fort peu connue en dehors du monde ecclésiastique, et elle résout heureusement bien des questions autour desquelles s'agitent en vain les penseurs modernes.

Si j'avais un regret à exprimer au professeur distingué qui nous donne ce livre, ce serait qu'il s'est peut-être laissé trop entraîner par le plaisir de suivre dans tous leurs détails les subtiles observations du Prince de l'école. J'aurais souhaité qu'il négligeât les moins importantes. Dans la chaire de la Sorbonne la chaleur du débit couvrait tout; à la lecture, cette suite pressée de distinctions délicates paraît un peu aride.

Un des principaux mérites de M. Gardair est son soin scrupuleux à suivre pas à pas l'enseignement du maître; il ne marche jamais qu'appuyé sur des textes du Prince de l'école. Il y a pourtant une partie de son livre où il est plus personnel; il n'en est que plus attachant. C'est celle où il traite de la volonté, du bien et du libre arbitre. M. Gardair a depuis longtemps conçu l'idée très juste qu'il y a un fond de platonisme derrière le péripatétisme de saint Thomas. Il s'applique avec raison à le mettre en lumière. Mais la préoccupation de ce point de vue ne lui a-t-elle pas fait exagérer certaines conclusions? Les nombreux passages où saint Thomas identifie la notion universelle du bien avec le bien absolu et avec Dieu même, veulent-ils dire autre chose sinon que là seulement l'homme peut et doit chercher la réalisation complète et sans mélange de la notion du bien? Est-il bien vrai que nous ayons conscience d'une tendance nécessaire vers le bien absolu et parfait? Une telle conscience ne nous induirait-elle pas à conclure que la possession complète de ce bien nous est due même dans l'ordre naturel? Telles sont les difficultés qui nous venaient à l'esprit en lisant ces belles pages sur la volonté et le bonheur, pleines d'ailleurs de vues si élevées et d'aspirations si religieuses. D. V.

La Philosophie de l'écriture, par Louis Deschamps. Paris, Alcan, 1892, in-8 de 160 p. — Prix : 3 fr.

Nous ouvrons ce volume, et un spectacle inattendu frappe aussitôt nos yeux : au frontispice, à la place d'honneur, figure un bel autographe de M. Crépieux-Jamin, « fondateur de la graphologie ; » quant à l'abbé Michon, il aura son tour plus loin, parmi les pages du texte, avec une part de fondateur galamment octroyée ; les dates sont là, d'ailleurs, pour atténuer l'anachronisme. Le livre qui nous révèle ainsi, dès avant sa première ligne, son esprit et sa note dominante, est édité avec beaucoup de soin ; il contient vingt-six planches d'écritures-types d'une reproduction parfaite ; il comprend, à la suite d'un *Avant-propos,* quatre chapitres, savoir : I. *Principes généraux ;* II. *Études pratiques ;* III. *Les Signes graphologiques* ; IV. *Bibliographie.* Le premier d'entre eux est le meilleur, à notre avis, car il présente sous une forme heureusement condensée la justification de la doctrine dont il traite, et, se tenant dans les sphères élevées de la philosophie et de la science, il est généralement de nature à rallier les suffrages des lecteurs réfléchis. Les deux chapitres suivants sont à peu près consacrés à exposer la méthode de M. Crépieux-Jamin, basée, nous dit-on, sur le principe suivant : « Un signe n'a pas de valeur absolue. Considéré seul et détaché des signes voisins, il n'a qu'une valeur relative.... » Le *Polybiblion* a déjà apprécié, en temps opportun, les ouvrages de ce dernier auteur, à qui nous sommes redevables de vues nouvelles parfois remarquables, parfois traduites en généralisations de vérités partielles, et qui mérite mieux que de dangereuses apothéoses ; bornons-nous à rapprocher de la proposition précitée la phrase textuelle du *Traité pratique* (p. 28) : « Si nous considérons un signe en lui-même, il a une valeur absolue, mais dans un ensemble il a une valeur relative. » M. Louis Deschamps aurait dû nous dire comment il concilie ces deux assertions ; sa discussion eût pu l'amener à tracer, en cette matière, la ligne de partage entre la certitude et la conjecture. Malheureusement la critique joue un rôle des plus effacés dans cette partie de son livre. Vient ensuite un *Index bibliographique,* le plus complet qu'on puisse lire sur ce sujet : nous y trouvons, entre autres, deux notices intéressantes, l'une sur le journal *la Graphologie,* l'autre sur l'abbé Michon ; mais la plupart des écrits spéciaux contemporains sont l'objet de jugements des plus sévères, où l'on eût du moins aimé à découvrir ce vernis d'aménité qui ne dépare jamais la critique. En résumé, si *la Philosophie de l'écriture* motive l'expression de quelques *desiderata,* il faut reconnaître que M. Louis Deschamps y a fait preuve de qualités peu communes d'exposition, qui nous permettent de saluer en lui une recrue de valeur pour la graphologie.

L. V.

Jahrbuch des Naturwissenschaften. 5. Jahrgang, 1889-1890. Unter Mitwirkung von Jachmännern herausgegeben von Dr Max Wildermann. Fribourg en Brisgau, Herder, in-8 de xi-595 p., avec 37 fig. dans le texte.

Jahrbuch.... 6. Jahrgang, 1890-1891. Fribourg en Brisgau, Herder, in-8 de xi-527 et xxvi p., avec 35 fig. dans le texte.

Jahrbuch.... 7. Jahrgang, 1891-1892. Fribourg en Brisgau, Herder, 1890-1892, in-8 de xvi-560 p., avec 35 fig. dans le texte. — Prix de chaque volume : Broché, 7 fr. 25; relié toile, 8 fr. 75.

En présentant aux lecteurs du *Polybiblion* les trois derniers volumes du *Jahrbuch der Naturwissenschaften*, nous n'avons pas à revenir sur l'économie générale de cette utile publication, qui a été indiquée dans un précédent compte rendu (t. LVIII, p. 431). La distribution et le mode de division des matières sont restés les mêmes que pour le tome IV, sauf quelques changements dans le personnel des collaborateurs. Ainsi, pour la chimie, M. Klingemann remplace, dans les tomes V et VI, M. Hovestedt, qui revient avec le tome VII; pour la météorologie, M. W. Trabert s'adjoint à M. Peruter, puis reste seul chargé de la rédaction; la zoologie, confiée d'abord à plusieurs naturalistes, est désormais traitée par M. Westhoff. A partir du tome V, M F. Behr prend la géographie; le rapport consacré aux sciences médicales qui, jusqu'au cinquième volume, avait pour auteur M. le docteur Schmitz, passe aux mains de M. le docteur Bouibaum dans le sixieme, etc.

Des répertoires de cette nature, dont le titre indique d'ailleurs suffisamment l'objet, se recommandent, mais ne s'analysent pas; disons seulement que ces trois nouveaux volumes nous ont paru confirmer notre impression première sur les qualités et les défauts du *Jahrbuch :* malgré les quelques critiques que l'on pourrait formuler, soit au sujet du plan, soit au sujet de l'exécution du travail, ces archives annuelles n'en restent pas moins, sous leur forme sommaire, d'un maniement commode pour les gens du monde : l'on voudrait toutefois, dans quelques chapitres, notamment dans ceux où il est question d'histoire naturelle, une allure plus synthétique et moins de menus faits isolés, qui rappellent un peu trop, parfois, la chronique des revues hebdomadaires.

Au tome VI est jointe une table générale des cinq premiers volumes; cette table, qui n'occupe pas moins de trente-six pages en petits caractères, est disposée par ordre alphabétique pour chacune des grandes divisions adoptées dans le recueil. Le tome VII contient en outre un long article nécrologique sur les savants morts en 1891, et un intéressant calendrier indiquant les principaux phénomènes célestes observables en Europe du 1er mai 1892 au 1er mai 1893. E. M.

BELLES-LETTRES

Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, à l'usage des écoles, par Élie Blanc. (Collection F. T. D.) Lyon, E. Vitte, 1892, in-16 de 1115 p. — Prix cartonné : 2 fr. 40.

Nous ne saurions recommander trop vivement à nos lecteurs l'excellent petit ouvrage que vient de publier M. Élie Blanc. Nous ne nous arrêterons pas sur la partie alphabétique du dictionnaire ; elle ne diffère pas sensiblement des autres publications de ce genre ; la nomenclature cependant nous en a paru sur certains points plus complète. Mais, ce qu'il y a de plus neuf dans ce travail, ce qui mérite tous éloges, tant pour la conception que pour l'exécution, c'est la partie analogique ; et c'est là-dessus que nous voulons attirer l'attention du public. L'auteur a pour objet, ici, de grouper dans un ordre systématique les mots épars dans la partie alphabétique. On a là comme les cadres d'une encyclopédie résumée. L'auteur explique excellemment l'idée qui a présidé à son plan et au classement des mots dans cette partie. Sous seize chefs différents sont groupés tous les objets de la connaissance humaine : 1. Dieu (théologie) ; 2. L'être en général (métaphysique et logique) ; 3. L'âme (psychologie) ; 4. Vertu (morale) ; 5. Sciences et arts (logique) ; 6. Corps humain (médecine) ; 7. Société (sciences sociales) ; 8. Signes (belles-lettres et beaux-arts) ; 9. Ordre social (droit et politique) ; 10. Loi (jurisprudence) ; 11. Valeur (économie politique, arts, industries) ; 12. Instruments (sciences et arts mécaniques) ; 13. Animaux (zoologie) ; 14. Végétaux (botanique) ; 15. Matière (astronomie, géologie, chimie, etc.) ; 16. Accidents de la matière (mathématiques, physique, etc.). Chacun de ces seize livres comprend des notes philosophiques, qui en donnent l'idée générale ; la table des mots qui s'y rapportent ; puis des considérations sur les synonymes, sur leur exacte valeur, sur le rapport qu'ils ont entre eux. On voit toute l'utilité que l'on peut retirer d'un tel ouvrage, et combien de choses y sont renfermées. L'on appelait autrefois « Trésor » les dictionnaires de langue ; on pourrait appliquer ce nom au *Dictionnaire alphabétique et analogique*.

E.-G. Ledos.

La Vie littéraire, par Anatole France. 4e série. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-12 de xvi-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai eu plusieurs occasions de dire et le plaisir que m'avaient causé les premiers volumes de *la Vie littéraire*, et le regret que m'avaient fait éprouver certaines opinions qui parfois y venaient contrarier ce plaisir. Je n'ai pas à revenir sur les qualités d'exposition et de style de l'écrivain, ni sur le scepticisme du penseur. Les impressions précédemment ressenties restent les mêmes, et je dois me borner à peu

près à l'annonce de ce nouveau volume. Impossible de m'arrêter aux nombreux articles qui le composent et qui lui donnent beaucoup de variété. C'est une trentaine de personnages, les uns contemporains : Barante, Weiss, Th. de Banville, M Gaston Boissier, Gyp, etc. ; les autres, anciens, comme César Borgia, Pascal, Mme de la Fayette ; d'autres enfin tout à fait antiques : Cléopâtre, Mithridate, l'empereur Julien ; — ces derniers à propos de récentes publications inspirées par eux, — dont M. A. France fait le sujet, ou très souvent plutôt, le prétexte de ses causeries. L'une d'elles, très intéressante, *Apologie pour le plagiat*, est en quelque sorte la paraphrase du vers de Musset :

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.

Dans cet article, M. France s'occupe de rencontres bizarres, mais qu'il regarde comme involontaires (et alors il n'eût pas dû employer le mot *plagiat)* ; il s'en occupe à propos de l'*Obstacle* de M. Sardou, qui rappelle la donnée d'un drame de M. Maurice Montégut, qui rappelle à son tour une nouvelle de Pontmartin, laquelle fait souvenir de l'*Héritage fatal* de M. Jules Dumay...., et la généalogie remonte encore plus loin. Il est certain qu'on ne peut toujours crier : au voleur ! mais parfois les ressemblances sont vraiment bien étranges ; ainsi je connais un jeune écrivain, M. Étienne de Besancenet, qui a publié un roman, *l'Épouse vierge*, dont l'idée est absolument la même que celle du *Mariage blanc*, de M. Jules Lemaître, venu beaucoup plus tard. Dans tout ceci la ressemblance peut être fortuite, mais dans d'autres cas le plagiat est visible, comme quand Molière prend plusieurs scènes de *Tartuffe* à Scarron ; ce plagiat avait déjà été signalé par La Harpe (*Cours de littérature*, éd. Emlée, 1829, t. VI, p. 286), que M. A. France oublie de citer. Mais La Harpe n'avait pas su que Scarron, lui, avait pillé une nouvelle espagnole. Il y aurait un curieux volume à faire sur les larcins littéraires et qui causerait bien des surprises.

Th. P.

Alcuni Studî su Dante Alighieri, del prof. D. Giacomo Poletto, *come appendice al dizionario dantesco* del medesimo autore. Siena, tip. Bernardino, 1892, in-16 de ix-345 p. — Prix : 3 fr.

Le *Dizionario dantesco* en sept volumes, ouvrage d'une érudition colossale, a fait connaître à tous les amis de Dante le nom de Mgr Poletto. Le docte prélat a voulu traiter, dans ces *Études*, certains points d'exégèse dantesque plus particuliers.

Le volume s'ouvre par une dissertation sur Béatrice, où l'auteur prouve jusqu'à l'évidence sa réalité historique ; le plus curieux, c'est qu'il y réussit presque exclusivement à l'aide de citations abondantes et habilement rapprochées, qu'il emprunte à la *Divine Comédie* et à la *Vita Nuova*. Dans l'appendice consacré à la *Selva selvaggia*, il précise la vé-

ritable signification de ce symbole, en écartant l'allégorie politique de Marchetti, et l'allégorie philosophique imposée par Karl Witte à ses disciples avec l'opiniâtreté que l'on sait, malgré les objections de Klackzko. Il reproduit sur ce point les conclusions de Bartoli, le dernier historien de la littérature italienne, et affirme avec raison que la *forêt sauvage* n'est que la forêt des vices et des péchés. On lira avec grand intérêt la thèse absolument neuve que soutient Mgr Poletto, dans son chapitre sur le symbolisme des trois animaux au premier chant de l'*Inferno*, car il y combat l'opinion de tous les anciens commentateurs avec une force d'argumentation capable, tout au moins, d'ébranler les convictions de leurs partisans : pour lui, la louve désigne la cupidité sous toutes ses formes, et la panthère, ou plus exactement le lynx, désigne l'envie. Au cours de l'étude relative au mystérieux envoyé de Dieu, au lévrier annoncé par Dante, nous avons eu le plaisir de voir une de nos opinions personnelles défendue par l'auteur à l'aide de toutes les ressources que lui fournissent son talent et sa science : pour lui et pour nous, ce sauveur ne peut être un Pape, étant donnés son caractère et sa mission. Il doit, en effet, détruire la louve, symbole de la cupidité, ou désir immodéré des biens terrestres. Or, quiconque a lu les nombreuses invectives de Dante contre l'avarice et l'ambition de certains pontifes, envers lesquels il se montre sévère jusqu'à l'exagération, ne saurait douter qu'il ne les crût sujets, comme les autres hommes, à pécher par cupidité. Mais l'Empereur, possesseur et maître suprême de l'univers, ne saurait désirer d'accroître son domaine ni sa puissance, qui sont universels : il n'est donc point capable de cupidité. Il est d'ailleurs seul investi du pouvoir de refréner les dissensions et les abus engendrés par cette passion, et il incarne en sa personne la justice, qui est directement opposée à celle-ci : enfin, l'autorité pontificale ne doit pas, selon Alighieri, intervenir dans le domaine civil, réservé à l'Empereur.

Il explique à merveille ce que sont, dans la pensée de Dante, la Papauté et l'Empire : deux institutions également nécessaires et providentiellement coordonnées par la volonté divine, pour la réalisation de ses desseins sur l'humanité en ce monde et dans l'autre. Toutes deux doivent agir ensemble et parallèlement et procurer, l'une le bonheur terrestre de la grande famille humaine, l'autre son salut éternel. Elles sont indépendantes, mais celle dont la mission est purement terrestre est inférieure à l'autre, et son chef doit au vicaire de Jésus-Christ le respect d'un fils envers son père. Et comme le bon ordre social et politique est favorable à l'action de la religion sur les âmes, l'Empereur seconde indirectement la Papauté dans son ministère. Il y a loin de là à cet antagonisme irréductible que Dante aurait, dit-on, imaginé entre les deux pouvoirs, tombant ainsi dans le fanatisme gibelin des partisans de Louis de Bavière.

L'étude consacrée à la recherche de la véritable opinion de Dante sur le pouvoir temporel des Papes offre une argumentation très neuve, et d'ailleurs aussi judicieuse qu'elle est originale. Mgr Poletto montre que Dante n'a point attaqué les droits du Saint-Siège à posséder et à administrer ce qu'on appelle les États de l'Église, mais qu'il a blâmé seulement la substitution de l'autorité pontificale à l'autorité impériale dans la direction politique de l'Europe. Cette démonstration s'appuie sur de nombreux passages du traité *De Monarchia;* Mgr Poletto nous prouve une fois de plus l'importance des *Opere minori* pour l'intelligence de la *Divine Comédie.*

Signalons la nouvelle explication de l'allégorie du chant XIV de l'*Inferno*, empruntée au songe de Nabuchodonosor : d'après l'auteur, Dante a voulu symboliser dans cette statue d'or, d'argent, d'airain et d'argile, non pas la succession des diverses monarchies, mais la décadence progressive de l'humanité. D'après lui encore, « la plante dépouillée de fleurs et de feuilles, » à la fin du *Purgatorio*, indique tout à la fois les vicissitudes de la race humaine et de Rome, impériale et pontificale. Et il voit dans la Mathilde de Dante la double représentation de la vie active et de la vie contemplative. Toutes ces opinions sont défendues avec une grande vigueur de logique.

Des aperçus intéressants sur la bibliographie dantesque, sur l'influence que la *Divine Comédie* a exercée dans le domaine des beaux-arts ; la reproduction d'une très savante dissertation de M. l'abbé Bortolan, relative à un passage historique du chant IX du *Paradiso*, des considérations instructives sur le symbolisme des nombres dans Alighieri, et un tableau chronologique des principaux événements de son époque, si accidentée, si difficile à bien connaître, complètent ce remarquable volume.

MAXIME FORMONT.

Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace, traduites du latin pour la première fois, par VICTOR DEVELAY. Paris, Marpon et Flammarion, 1891, in-16 de XIX-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un volume, le *Canzoniere*, a rendu le nom de Pétrarque immortel, mais le poète ne comptait pas sur ses vers en langue italienne pour protéger sa mémoire contre l'oubli. Engoué de l'antiquité, il chercha, par une patiente étude, à se faire le contemporain de Virgile, et ce fut dans son idiome qu'il écrivit une quantité d'ouvrages que les analyses de quelques critiques nous avaient fait connaître fort imparfaitement. Nous devons à M. V. Develay la révélation si curieuse de ces travaux dont une enveloppe trop savante ne permettait l'accès qu'à quelques érudits. M. Develay vient d'ajouter, aux traductions qu'on lui doit déjà des œuvres latines de Pétrarque, un volume qui contient les lettres du poète à Boccace. Ce fut en se rendant à Rome pour le Jubilé de 1350

que Pétrarque se lia avec Boccace d'une amitié qui dura vingt-cinq ans sans un refroidissement, qui peut paraître singulière quand on songe à la différence de caractère et de mœurs des deux correspondants, et qui ne cessa que par la mort. Une lettre de l'auteur du *Décaméron* (M. Develay la donne dans son introduction) exprime la douleur que lui cause la perte de son ami, et atteste à la fois des sentiments religieux dont on pourrait être surpris si l'on ne savait les étranges contrastes qu'offrent les hommes du moyen âge. Les lettres que M. Develay vient de traduire sont au nombre de vingt-huit. Écrites dans une langue morte, elles n'ont pas le laisser aller qui plaît surtout dans le style épistolaire, elles sont travaillées comme si leur auteur eût dû les adresser à quelques-unes de ces grandes ombres romaines dont le souvenir le dominait, elles sont intéressantes néanmoins à divers titres. La dernière de ces lettres renferme l'histoire de Griselidis empruntée au *Decaméron*, que Pétrarque s'était plu à traduire en latin, et qu'un de ses amis, un habitant de Padoue, ne put lire sans fondre en larmes. L'histoire est touchante, mais, blasés que nous sommes, nous ne comprenons guère une telle émotion.

J. DE V.

Le Reporter d'un évêque. *Lettres de Boursault à Monseigneur de Langres*, publiées et annotées par ÉMILE COLOMBEY. Paris, May et Motteroz, 1891, in-16 de 257 p. — Prix : 8 fr.

Trois comédies, manquant d'intrigue, pièces à tiroir, comme l'on dit, mais pleines de scènes charmantes, de vers admirablement frappés, de la verve la plus caustique, ont placé Boursault parmi nos meilleurs auteurs dramatiques du XVIIe siècle, mais on ne connaît pas assez ses œuvres en prose ; ses lettres à Babet et celles au duc-évêque de Langres ont cependant été pillées par tous les dénicheurs d'anecdotes, qui se sont bien gardés d'indiquer les livres qu'ils mettaient à contribution. Les historiettes, les bons mots qui y foisonnent, se sont donc reproduits de tous côtés, mais le cadre que leur donnait Boursault mérite bien l'attention des gourmets littéraires, et M. Émile Colombey, qui précédemment a publié les premières lettres de Boursault, a parfaitement fait de nous donner une jolie édition des secondes. Seulement nous n'aimons pas beaucoup ce titre : *Le Reporter d'un évêque :* il est trop de notre époque et apparaît comme une sorte d'anachronisme. Le destinataire des dernières lettres de notre auteur était ce prélat qu'on appelait volontiers le bon Langres, excellent homme, dit Saint-Simon, qui n'avait rien de mauvais même pour les mœurs, mais qui n'était pas fait pour être évêque. Cet évêque, de son vrai nom Armand de Simiane de Gordes, regardait sa ville épiscopale comme un lieu d'exil, il demanda à Boursault de le tenir au courant de ce qui se passait à Paris, et de là les cancans, les amusants commérages recueillis par son correspondant et narrés avec

une liberté de langage dont on ne se scandalise pas trop quand on se reporte à l'époque où il vivait et qu'on se souvient de certaines lettres de Mme de Sévigné. Il y a des pages bien spirituelles, bien fines, dans les communications de Boursault, et une foule de curieux renseignements sur son temps. Nous y voyons que les prétentions nobiliaires s'y épanouissaient non moins que dans notre siècle démocratique. Boursault a l'horreur de ce que, dans une de ses comédies, il appelle la noblesse à la détrempe, et sur la noblesse véritable il adresse à l'évêque des observations fort judicieuses (p. 108), mais assez satiriques. Son époque, par exemple, diffère fort de la nôtre par le respect qu'on avait pour la langue. Boursault trouve que M. de Segrais a été bien hardi d'employer le mot impardonnable; cependant M. Chapelain, M. Pelisson, M. Ménage, Mlle de Scudéri, ont admis que le poète pouvait se servir de ce mot nouveau. Les néologismes ne nous inspirent plus de pareils scrupules. Il y aurait une foule de petites choses à tirer des lettres de Boursault; nous y renvoyons nos lecteurs, mais en les avertissant bien que le volume ne devra pas traîner sur la table d'un salon. M. Colombey a joint des notes utiles au texte de Boursault et a terminé le livre par un bon index onomastique. Th. P.

HISTOIRE

Étude sur le Liber censuum de l'Église romaine, par Paul Fabre, ancien membre de l'École française de Rome (*Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. LXII). Paris, Thorin, 1892, in-8 de VII-233 p. — Prix : 7 fr.

M. Fabre a commencé, il y a trois ans, la publication du *Liber censuum* de l'Église romaine; le 1er fascicule a seul paru : j'en ai rendu compte ici même (t. LVI, p. 49-50). Le présent volume, d'un format différent, en est la préface naturelle. L'auteur l'a dédié à la mémoire de son ancien maître, Fustel de Coulanges. « L'Église romaine, dit-il dans son Avant-propos, a eu de très bonne heure de grandes propriétés foncières. Aussi éprouva-t-elle bien vite la nécessité de faire dresser un état général de ses revenus ou, comme on disait alors, un *Polyptyque;* à la fin du Ve siècle, le pape Gélase s'acquitta de cette tâche avec tant de succès, que son œuvre, à peine modifiée par saint Grégoire le Grand, était encore d'un usage courant quatre siècles plus tard. Mais durant les épreuves qu'eurent à subir au Xe et au XIe siècle la ville de Rome et la Papauté, il se creusa un véritable abîme entre les temps anciens et les temps nouveaux. Les vieilles archives, les vieux titres de l'Église romaine disparurent dans la tourmente, et lorsque Grégoire VII entreprit de réorganiser toute chose, il eut grand'peine à rassembler les débris qui avaient échappé au naufrage. C'est de ce moment que date à Rome le double mouvement qui pousse, d'une part, à recueillir et à coordonner

des titres domaniaux, c'est-à-dire à former des cartulaires, et d'autre part à établir de nouveaux polyptyques, c'est-à-dire de nouveaux états de revenus. De là différents essais auxquels le camérier Cencius, l'officier chargé des temporalités de l'Église, donna, en 1192, leur forme définitive. » Son œuvre comprend deux parties : « 1° un registre où sont inscrits, province par province, les noms des débiteurs de l'Église romaine et la quotité de leurs redevances ; 2° un cartulaire qui contient les titres constitutifs de la propriété et de la suzeraineté du Saint-Siège (donations, contrats d'achat ou d'échange, serments d'hommage, etc.). » La première constitue à proprement parler le *Liber censuum*, qui fait l'objet de cette étude. Il marque « le point d'arrivée d'une longue évolution historique, qui a constitué, au profit du Saint-Siège, une seigneurie d'un caractère spécial et d'une immense étendue. » Il y a plaisir à suivre dans le chapitre II (qui occupe à lui seul plus de la moitié du volume) l'analyse des origines multiples et des significations graduées du « cens apostolique ; » le suivant traite de sa perception. L'objet et les sources du *Liber censuum* sont étudiés dans le Ier chapitre, ses manuscrits dans le IVe et dernier. On pourra critiquer cette disposition, adoptée sans doute par l'auteur pour rejeter à la fin et comme en appendice la partie purement technique. Cencius, on l'a vu, avait eu des prédécesseurs ; son œuvre est la résultante des travaux antérieurs : une collection perdue du pontificat de saint Grégoire VII, la collection canonique d'Anselme de Lucques, celle du cardinal Deusdedit, le polyptyque du chanoine Benoît, le livre censier d'Eugène III, celui du cardinal Boson, enfin les Xe et XIe livres des *Gesta pauperis scholaris Albini*. Le dernier chapitre, relatif aux manuscrits, est divisé en trois paragraphes : description, classement, histoire. Après avoir soigneusement décrit les dix-neuf manuscrits qui sont venus à sa connaissance, M. Fabre fait remarquer que treize d'entre eux (tous ceux qui sont en papier) sont la pure reproduction des manuscrits Riccardi 229. De six autres sur parchemin, celui des Archives Vaticanes, XXXV, 18, n'est que la copie du Riccardi 228 ; les quatre autres dérivent du *Vaticanus* 8486, qui est le prototype original. Les péripéties de son existence le rendent doublement précieux : deux fois il fit le voyage de Lyon, à l'occasion des conciles de 1245 et 1274 ; au XIVe siècle, il fut transféré à Assise, puis à Avignon. Au XVe, on le retrouve à la bibliothèque du Vatican ; il en disparaît lors du sac de Rome (1527). Il y était rentré sous Paul III, mais on ne saurait affirmer avec certitude s'il fit partie de l'*Archivio* créé par Paul V en 1611. Au commencement de ce siècle il faisait partie de la bibliothèque Colonna ; à sa vente (1821) il a été réintégré au Vatican par les soins du cardinal Maï : *habent sua fata libelli*. On ne saurait assez remercier et louer M. Fabre du soin avec lequel il a élucidé un chapitre important de l'histoire du domaine temporel des Papes. U. Chevalier.

Histoire de Bretagne. — Critique des sources. — Saint Goulven. *Texte de sa vie latine ancienne et inédite publié avec notes et commentaire historique*, par Arthur de la Borderie, de l'Institut. Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1892, gr. in-8 de 35 p.

Saint Hervé. *Texte latin de la vie la plus ancienne de ce saint publié avec notes et commentaire historique*, par Arthur de la Borderie. Mêmes éditeurs, 1892, in-8 de 52 p.

M. A. de la Borderie, qui a fait de l'histoire et de la géographie féodale de la Bretagne l'objet de ses études favorites et de ses studieuses et savantes investigations, poursuit avec ardeur la critique des sources bretonnes hagiographiques qu'il a entreprises en 1887 et qui l'ont, depuis lors, désigné comme le véritable successeur de Dom Lobineau. Les deux brochures dont le titre précède, toutes deux enrichies d'un *Avertissement* des plus instructifs et de notes fort érudites, sont, l'une et l'autre, extraites des *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord* (t. XXIX, p. 214-250 et p. 251-304).

La première reproduit le texte de la *Vie de saint Goulven* d'après une copie des bénédictins bretons du XVIIe siècle, que vient ensuite éclairer un remarquable commentaire historique, dans lequel l'éminent auteur, après s'être expliqué tour à tour sur l'époque de la rédaction de la vie de saint Goulven, sur l'époque de ce saint et sur celle du comte Even le Grand, nous retrace les traits caractéristiques de l'histoire de Goulven, nous démontre que saint Goulven et Even le Grand n'ont pas été contemporains, et nous entretient enfin des dernières années et de la mort de saint Goulven. — Dans sa conclusion, M. de la Borderie considère comme une pure et gratuite hypothèse l'opinion d'après laquelle une vie de saint Goulven aurait été écrite au VIIe siècle, peu après la mort du saint et apparemment par un contemporain. Dans tous les cas, à supposer qu'elle ait jamais été composée, elle périt dans les désastres des invasions normandes, longtemps avant l'époque où fut rédigée celle qu'il publie aujourd'hui. C'est actuellement le plus ancien document qui existe de saint Goulven et dont l'auteur n'employa ni ne connut la prétendue vie du VIIe siècle. Ayant eu pour guide unique la tradition orale, il n'est point surprenant qu'on y rencontre des erreurs que M. de la Borderie ne manque pas de relever. Malgré la date récente de sa rédaction, la vie latine de saint Goulven, de cet austère anachorète et de cet incorrigible ascète, fournit des notions précieuses à l'histoire antique de la Bretagne et reste un des documents curieux de la littérature bretonne hagiographique.

— La seconde des deux monographies dont nous nous occupons est consacrée à saint Hervé, et contient la reproduction de la vie de ce saint si populaire, dont le culte est si public et si ancien en Bretagne, d'après le plus ancien document venu jusqu'à nous et dont le texte n'est pas, d'ailleurs, d'une époque fort reculée. Comme la publication de la vie latine

de saint Goulven, celle de la vie latine de saint Hervé est suivie d'un excellent commentaire historique, dans lequel M. de la Borderie commence par rechercher l'époque et le caractère de la vie de saint Hervé, les traditions modernes et anciennes qui existent sur lui; puis il nous entretient du mariage de ses parents, de sa jeunesse, de la fondation du monastère d'Hervé, de la grande assemblée du Menez-Bré, de la vision béatifique et de la mort de saint Hervé.

Avec un soin et une conscience qui lui font le plus grand honneur, M. de la Borderie a recherché et déterminé les traits, les épisodes opposés aux mœurs et aux idées du XIIIe siècle, et même, pour la plupart, à celles du IXe, que la vie actuelle qu'il publie a recueillis par conséquent dans une tradition remontant, par ses linéaments essentiels, à l'âge mérovingien. Il excelle à nous peindre la physionomie du saint telle qu'elle se dégage de sa vie latine et à nous montrer que, surtout d'après la partie ancienne, dont il rapporte la rédaction au IXe siècle, tandis que la partie plus récente a été composée au XIIIe siècle, il est moine actif, ardent, agissant et, malgré sa cécité, toujours pérégrinant, commençant par le désert, puis de son ermitage faisant une école, façonnant ensuite des écoliers, des moines, devenant, quoique laïque, le chef de la communauté qu'il a fondée, communauté ambulante comme lui, allant à travers les déserts et les forêts, partout où il y a quelque bien à dispenser, se résolvant, en fin de compte, à construire un monastère statif, comme Hervé à être un abbé en titre, en forme régulière, mais se refusant à tout ordre ecclésiastique plus élevé que celui d'exorciste, et, malgré l'humilité de ce grade, se rendant bientôt célèbre et étant vénéré dans toute la Bretagne. Aussi l'auteur est-il en droit de conclure que « la vie latine de saint Hervé, si altérée, si mutilée qu'elle soit par les fantaisies du XIIIe siècle, est un des documents qui prouvent le mieux l'influence capitale, le rôle souverain du monachisme dans l'Église bretonne au VIe siècle. » X.

Histoire contemporaine de la transformation politique et sociale de l'Europe. *L'Italie et la Pologne, 1860-1864*, par le prince Lubomirski. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8 de 896 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ni le titre ni le sous-titre du livre énoncé ci-dessus n'en donnent une idée juste et adéquate. En vain y chercherait-on quelque chose qui rappelât les belles études de M. Taine ou de Tocqueville. L'auteur s'est borné à des digressions sans importance qui doivent probablement, dans son idée, remplacer l'histoire promise des transformations. Tout le livre est écrit plutôt sous forme d'annales, à peu près comme la *Quinzaine politique* de certaines revues, et ce sont les journaux qui semblent avoir servi de source principale.

Que si le titre en dit trop, le sous-titre, au contraire, n'en dit pas assez. L'auteur ne traite pas seulement de l'Italie et de la Pologne, mais de l'Europe entière, de l'Asie, de l'Afrique, des deux Amériques, de l'Australie. Il est vrai que l'Italie et la Pologne occupent plus de place que les autres pays, et c'est à cause de cela sans doute qu'elles ont bénéficié d'une mention particulière.

Nous n'ajouterons que les deux observations suivantes. D'abord, sauf quelques souvenirs personnels, on ne trouvera pas dans ce livre de nouveaux renseignements. Ensuite, les principes de l'auteur sont souvent hasardés et inadmissibles, et leur application est plus ou moins arbitraire. A la page 512 nous lisons ces mots : « Celui qui affirme son incrédulité en présence de l'inconnu (il s'agit du moment de la mort) est non seulement très brave, mais encore il peut se glorifier d'un courage peu banal. » Ailleurs (p. 524), l'auteur parle de Pie IX dans des termes indignes d'un historien sérieux. P. S. P.

Il Caso della partenza del papa da Roma. Studio di Nerio Malvezzi. Bologna, Zanichelli, 1891, in-8 de 67 p. — Prix : 1 fr.

Les Italiens sont d'excellents politiques : tout le monde le dit, eux surtout. Cela n'empêche pas toutefois leurs belles combinaisons de les plonger dans une misère des plus noires, et l'expérience qu'ils ont acquise à leurs dépens leur fait craindre (quand leur fièvre ambitieuse leur permet de juger un peu sainement) des maux plus grands encore. Que deviendraient le commerce italien, les chemins de fer italiens, les propriétaires, les hôtels italiens, et tous les *monsignori* de là-bas, si le Pape partait de Rome ? « Réfléchissez donc que la Papauté, si elle a une patrie, n'en peut avoir d'autre que l'Italie ; pensez que les plus grands papes furent des Italiens, que la majorité des cardinaux, nonces, prélats, sont Italiens, et maintenant, aurez-vous le triste courage ou la folle imprudence de vouloir que le gouvernement de l'Église sorte de l'Italie ?.... » (p. 13 et 14). A qui profiteraient désormais le Denier de saint Pierre et toutes ces belles offrandes obtenues sous de touchants prétextes, qu'on sait si bien amener à bon port ?.... *Vergogna !* mes amis, quelle besogne faites-vous ? Tombez sur la religion, mais pas trop fort, n'oubliez pas qu'elle donne une suprématie spirituelle à notre pays et qu'elle lui apporte un bénéfice annuel qui n'est pas à dédaigner. Nous avons escamoté le pouvoir temporel au moment propice, mais la situation n'est pas encore tirée au clair.... Prudence ! Respectons au moins la loi si peu gênante des Garanties, car si nous ne nous bornions, des voisins, qui n'ont pas renoncé à jouer un rôle dans l'affaire, pourraient trouver leur intérêt à réclamer voix au chapitre (Voir p. 39). « C'est une légèreté scientifique que d'affirmer définitivement résolue la ques-

tion romaine et de ne pouvoir supporter que d'autres l'étudient, la méditent, en parlent » (p. 15).

Voilà ce qu'avec beaucoup de sagesse, un publiciste, respectueux pourtant de « l'illustre Gibbon » et très fidèle à la mémoire du « glorioso monarca, » crie sur tous les tons à ses imprévoyants compatriotes. La brochure n'est pas longue, mais elle est fort instructive, et c'est à cause de son importance que nous n'avons pas craint d'élargir un peu les limites d'un compte rendu ordinaire. Au reste, à côté de la note italianissime que nous avons déjà relevée dans d'autres factums analogues, on rencontre, à travers les pages de cette étude, des réflexions inspirées par une observation bien intelligente des événements contemporains, relativement à la politique pontificale et à l'opposition que peuvent lui faire certains catholiques (p. 7). A signaler aussi la pensée suivante, plusieurs fois émise récemment, bien qu'avec une certaine timidité, mais qui pourrait devenir pour l'Église le programme de demain : « Ceux qui croient que le christianisme doit durer autant que le monde ne jugent pas que des modifications disciplinaires, des changements apportés au droit canonique, à la liturgie, etc., soient graves et importants au point de compromettre la cause éternelle de la religion, ou que la Papauté perdrait de son autorité si la cour du Vatican venait à être réformée » (p. 34). Bien juste encore cette remarque, dont non seulement l'autorité politique qui préside aux destinées des nations, mais nos chefs religieux surtout, devraient se pénétrer, comme l'ont fait les évêques d'Allemagne : « Il serait bon que le clergé sortît de cette vie à l'écart où on l'a cantonné, et beaucoup de désordres prendraient fin si le prêtre n'était pas systématiquement exclu de la vie administrative du pays. »

Le rêve de M. Malvezzi serait de voir la bonne intelligence se rétablir entre la Papauté et la maison de Savoie : Rome resterait une métropole éminemment italienne, mais en même temps « mondiale, » où les deux pouvoirs juxtaposés s'exerceraient dans la plus belle harmonie. Malheureusement, l'auteur n'a pas indiqué le moyen pratique d'arriver à cette solution. Il se borne en définitive à rééditer ce souhait si longtemps caressé, mais toujours aussi irréalisable, de voir un congrès européen sanctionner le fait accompli en attribuant à la loi des Garanties le caractère international qui lui fait défaut, ou encore (touchant spectacle !) de contempler un pape italien donnant, du haut de la *loggia* de Saint-Pierre, à ses compatriotes enthousiasmés, la solennelle bénédiction, gage d'une parfaite réconciliation ! L'espérance est une douce chose ; espérez donc, Monsieur, mais il semble qu'il coulera encore beaucoup de bonne entre les rives du Tibre, avant qu'un accord puisse intervenir sur de telles bases.

G. Péries.

Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage Roi Charles V, par Christine de Pisan. Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1892, in-8 de 393 p. — Prix : 4 fr.

Nos lecteurs connaissent de longue date les publications par lesquelles la Société de Saint-Augustin s'efforce de vulgariser les œuvres de nos vieux auteurs. Le nouveau volume qui s'ajoute à la collection nous offre un des textes les plus importants pour l'histoire de Charles le Sage. Fille de l'astronome-astrologue Thomas de Pisan, qui fut fort estimé du successeur de Jean le Bon, Christine fut élevée à la cour des rois de France. Aussi fut-elle à même de bien connaître les personnages dont elle parle. Son *Livre des faits* est un panégyrique plutôt qu'une histoire proprement dite, et l'on ne peut accepter sans contrôle toutes les assertions de l'auteur; d'ailleurs quelques erreurs matérielles se sont glissées dans la rédaction, qui viennent de ce que Christine raconte d'après les témoignages de personnes dont la mémoire peu sûre a pu brouiller les faits. L'instruction savante qu'avait reçue la fille de Thomas de Pisan l'a fait tomber parfois dans le pédantisme; son travail n'est pourtant pas dépourvu de tout intérêt littéraire, et, à ce titre encore, il méritait l'honneur qu'on lui a fait de lui donner une place dans cette bibliothèque de vulgarisation. L'on saura gré à l'éditeur d'avoir joint au *Livre des faits et bonnes mœurs* quelques poésies de Christine de Pisan, parmi lesquelles plusieurs, notamment des ballades ou des rondeaux, ont vraiment bonne tournure.

Une publication de textes rajeunis ne peut avoir de prétentions à l'érudition; mais ce n'est pas une raison pour pardonner à l'éditeur quelques grosses erreurs qu'il a commises : par exemple, page 15, il ne faut pas donner à Gilles Malet le nom de Guy Maled; page 79, n. 1, il eût été bien facile de s'assurer que c'est de Philippe-Auguste que veut parler Christine de Pisan ; le passage des Grandes Chroniques auquel elle fait allusion est le chapitre XX du livre consacré au règne de ce prince. De même, page 90, n. 1, « probablement » est de trop ; c'est certainement de Henri le Boiteux qu'il s'agit dans la phrase de Christine. Page 135, ce n'est pas Ambert, mais Amburs, que Christine désigne sous le nom des Embeurs. Il n'est pas permis de défigurer en « Théodore de Nieus » le fameux Dietrich ou Théodoric de Niem (p. 337, n. 1). Nous voulons croire que c'est une simple faute d'impression, d'autant plus que les coquilles abondent dans ce volume : par exemple, page 116, Rué pour Rue ; page 127, n. 2, Du Haillau pour du Haillan ; page 137, n. 1, Orrouville pour Orronville. Cela dit sans vouloir décrier le travail utile et méritoire que nous donne la Société de Saint-Augustin.

E.-G. Ledos.

La Politique extérieure de Louise de Savoie. — *Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier (1525-1526)*, par G. Jacqueton. Paris, Bouillon, 1892, in-8 de xxiii-467 p. — Prix : 13 fr. 50.

Voici une thèse d'École des chartes qui est devenue rapidement un bon livre, sobrement documenté, clairement écrit, et il faut savoir gré à l'auteur de ne pas l'avoir gardé dans ses cartons. L'information est abondante et sûre : en dehors des grands dépôts de Paris, les archives de plusieurs autres villes ont été mises à profit; le British Museum et le Record Office, consultés avec soin ; les publications italiennes ou espagnoles, maniées avec circonspection. La liste des ouvrages cités (xvii-xxiii) est brève : il n'y a pas étalage d'in-folio, le lecteur la parcourt sans fatigue. Trois cents pages de texte découpé en neuf chapitres, qui se subdivisent eux-mêmes en alinéas de moyenne longueur, une soixantaine de pièces choisies « illustrant » ledit texte, telle est l'économie de cet ouvrage agréable à l'œil et à l'esprit. — Trois points à signaler : 1° le caractère pécuniaire des relations franco-anglaises ; 2° les relations si mal connues de Wolsey et de Henri VIII ; 3° le portrait de Louise de Savoie. — 1° Les rois d'Angleterre deviennent nos pensionnaires en 1475; leurs ressources matérielles sont médiocres, et ils sont heureux de vendre la paix ; la France paie sans mot dire, son budget est d'une élasticité complaisante qui permet les largesses : cinquante mille écus sur un revenu de quatre millions de livres, n'est-ce pas une bagatelle? Deux fois seulement la paix est troublée (en cinquante ans) : en 1492 et en 1513 ; mais Henri VIII s'arrête à Boulogne et se rembarque avec joie devant des offres séduisantes et « sonnantes ; » son fils fait une promenade militaire, un de ces élégants tournois où il excelle, et enlève Tournai à la pointe de sa lance. Ce n'est point sérieux : le peuple anglais, pastoral et commerçant, se soucie médiocrement des aventures et déteste la guerre ; il lui faut son confort, le rosbif et l'ale à discrétion.... M. Jacqueton a bien éclairci ce premier point. — 2° Il croit que Wolsey était l'humble exécuteur des volontés de son maître : idée nouvelle, contraire à la légende qui représente le cardinal comme ayant une politique à lui et insurgé parfois contre son roi. C'est bien connaître les Tudors qui ont implanté l'absolutisme outre Manche : Henri VIII était trop amant du pouvoir pour en abdiquer une parcelle ; quand il préparait quelque volte-face diplomatique, il lançait Wolsey en éclaireur pour sonder le terrain, et il se tenait prudemment en arrière, attendant le résultat ; Wolsey réussissait-il, il venait à la rescousse en applaudissant ; en cas d'échec, il le désavouait. Wolsey a été victime de son dévouement : ce jeu dangereux lui a coûté la vie et l'honneur de sa mémoire. — 3° Louise de Savoie sort transfigurée du livre de M. Jacqueton. Reconnaissons avec lui qu'elle fut bonne mère et « fine mouche » en matière politique. Jeune

et jolie, elle refusa toujours de se remarier, pour se consacrer tout entière à son fils et travailler à sa gloire. Régente parvenue au comble de ses vœux, elle se révéla bonne Française et sortit avec honneur d'un pas périlleux : le Roi prisonnier en Espagne, des ennemis tout autour de soi, une noblesse mécontente.... Elle rallia le peuple et les seigneurs et joua une partie serrée avec Henri VIII : elle finit par conclure une paix avantageuse et remporta d'autres succès en Italie et « tra los montes. » — Mais il ne s'agit pas de déflorer ici l'intérêt de l'ouvrage ; les lecteurs en apprécieront la nouveauté désormais mise en lumière. — M. Jacqueton a écrit un important chapitre d'histoire diplomatique et il a choisi l'épisode capital des relations franco-anglaises dans la première moitié du XVIe siècle. A.

Nouvelles Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1378 à 1431, par ALFRED LEROUX, archiviste de la Haute-Vienne. Paris, Émile Bouillon, 1892, gr. in-8 de VIII-368 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Alfred Leroux avait choisi pour sujet de thèse à l'École des chartes, en 1878, l'histoire des relations politiques de la France avec l'Allemagne sous Charles VII. Depuis il n'a pas cessé de recueillir des matériaux pour élucider le difficile problème des relations diplomatiques entre la France et l'Allemagne aux XIVe et XVe siècles. De novembre 1885 à mars 1887, il fut chargé par l'École des hautes études d'explorer les archives de Vienne, de Munich, de Francfort, de Weimar, etc. Après avoir donné, en 1882, un premier volume des *Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378*, il continue aujourd'hui ses études, qui seront complétées par des *Dernières Recherches,* comprenant le règne de Louis XI et les dix premières années de Charles VIII, et par un travail sur *la Royauté française et le Saint-Empire romain au moyen âge.* De cet ensemble de publications résultera non point un travail définitif sur un si vaste sujet, mais un ensemble d'indications précieuses rassemblées avec érudition et avec méthode qui permettra, à l'aide des matériaux nouveaux que la science nous offre chaque jour, de se rendre un compte exact de ce que furent de 1292 à 1493 les relations politiques de la France avec l'Allemagne.

M. Alfred Leroux a partagé ses *Nouvelles Recherches* en trois livres : le premier comprend les chapitres suivants : Le Grand Schisme ecclésiastique ; Wenceslas et Robert ; En Italie (1380-1409) ; Sur la frontière (1378-1405) ; Les Ducs de Bourgogne et d'Orléans (1384-1409) ; La Guerre de Cent ans (1378-1408). — Le second livre comprend les chapitres suivants : Les Conciles de Pise, de Constance et de Sienne ; La Guerre de Cent ans (1414-1422) ; Sur la frontière (1408-1430). — Le troisième livre comprend les chapitres suivants : Le Duc de Bourgogne et l'Allemagne

(1430-1448); Lutte du roi de France contre le duc de Bourgogne dans l'empire : I. Alliances avec les ducs d'Autriche et de Lorraine; II. L'Expédition de Suisse et de Lorraine; III. Relations avec les princes et les villes (1445-1450); IV. Relations avec les princes et les villes (1452-1461); Le Nouveau Schisme ecclésiastique; En Italie et dans le royaume d'Arles; La Croisade contre les Turcs. Tel est le vaste champ qu'a parcouru l'auteur; il a glissé sur les parties de son sujet qui avaient été élucidées par ses devanciers, dont il s'est borné à résumer les recherches, s'arrêtant avec plus de développement aux points sur lesquels il apportait des informations nouvelles. Nous ne pouvons entrer dans l'analyse de cet important travail. Bornons-nous à constater le soin et l'érudition dont M. Alfred Leroux a fait preuve dans l'élucidation de ses nombreux matériaux et félicitons-le d'avoir apporté un si précieux contingent à l'histoire diplomatique de la France pour une période si peu connue.

G. DE B.

Le Parti des Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy. La Molle et Coconat, par FRANCIS DE CRUE. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de VII-365 p. — Prix : 7 fr. 50.

Pour quiconque connaît un peu par le menu l'histoire des derniers Valois, il n'y a pas de lecture plus attachante que celle du nouveau volume de M. de Crue. Il regorge, en effet, de renseignements, de portraits, d'anecdotes sur les personnages que les passions religieuses, les intrigues politiques, les haines de famille ou les entraînements du cœur faisaient mouvoir à cette époque élégante et affinée, relevée à l'occasion par un reste de cruauté et de barbarie. L'auteur est un chercheur aussi heureux qu'infatigable; il est précis autant qu'exact : on peut se fier à ses documents, sans contrôler les sources nombreuses qu'il indique. Mais dans l'interprétation des faits qu'il a recueillis, dans leur mise en œuvre, nous craignons qu'il ne se soit laissé aller à une idée personnelle, assez excusable et naturelle après tout, puisqu'elle lui avait déjà valu un succès éclatant et incontesté. Son ouvrage tourne un peu trop autour de la seule maison de Montmorency. *Les Fils du connétable*, tel aurait dû être le titre unique de ce travail. Et s'il était vraiment louable de donner la juste note historique sur le roman et le drame populaire de *la Reine Margot*, il ne fallait pas chercher à faire concurrence à l'imagination du vieux Dumas, en attribuant à la conspiration de La Môle et Coconas — La Molle et Coconat, si l'on veut — des proportions qu'elle n'eut pas.

Le parti des politiques, très français, très gallican, pour mieux dire, oui, il exista à la fin du XVIe siècle; mais il eut pour chefs l'Hospital d'abord, Catherine de Médicis elle-même un instant, Henri IV jusques et y compris l'édit de Nantes, les parlementaires de la *Satire Ménippée*,

les patriotes ennemis des Espagnols et de l'ambitieuse famille de Guise. Faire figurer en tête de cette phalange Anne de Montmorency, ce catholique fougueux et intransigeant, cet esprit plus droit, plus fier, que bon manœuvrier et fin diplomate, c'est un contresens que sa profonde connaissance de l'époque aurait dû éviter à M. de Crue. Si un grand guerrier contemporain pouvait être rangé parmi les politiques ou les modérés, c'était le rival de Montmorency dans toute sa carrière, avec moins de prestige, moins de cette influence que donne un somptueux état de maison et de princières alliances, mais meilleur général, plus heureux négociateur, ce maréchal de Vieilleville, fidèle à la foi catholique jusqu'à sa mort, qu'on peut reconnaître comme libéral, à ce signe infaillible, à savoir, que les purs l'accusèrent d'être huguenot et que, sans jamais abandonner son roi, il se tint toujours à l'écart des querelles religieuses.

Quant aux fils du connétable, l'auteur les a bien caractérisés, en distinguant les deux aînés des plus jeunes, Thoré et Méru, « les aventureux et les aventuriers, » comme il les appelle par deux fois (p. 101 et 225), et qui se sont montrés de simples fauteurs de guerre civile; mais il s'est plu à attribuer au maréchal un rôle prépondérant qu'il n'a jamais eu. Pourquoi aussi répéter à satiété qu'il occupait à la cour la place de beau-frère du Roi ? (V. p. 127, 154, 205, 213, 247, 297.) Il est vrai qu'il avait épousé la fille naturelle de Henri II et de Diane de Poitiers; mais les Valois la traitaient-ils absolument comme leur sœur ? Catherine en particulier, qui aurait pu dire, comme autrefois Valentine de Milan, qu'elle lui avait été dérobée, fit-elle jamais l'effort un peu outrageant et inutile de l'adopter dans la famille royale, et n'est-on pas choqué d'une phrase ainsi conçue : « La réconciliation des deux beaux-frères (le duc d'Anjou et François de Montmorency) arracha des larmes à la Reine-mère ? » Ce sont des détails sans importance, qui prouveront du moins à M. de Crue que nous ne l'avons pas lu sans attention. Et puisque nous en sommes aux vétilles, signalons en passant un procédé de style qui semble dangereux : c'est la tendance trop fréquente à ajouter au récit des réflexions en forme de proverbes ou de maximes, qui n'ont même pas toujours le mérite de la nouveauté. On en citerait vingt exemples : « Rien n'ouvre l'esprit comme les voyages » (p. 24); — « Il en coûte moins de courir des risques à qui n'a rien à perdre » (p. 85); — « Un bien présent vaut mieux qu'un plus grand à venir » (p. 107); — « Le mariage adoucit les mœurs » (p. 128); — « La galanterie et la superstition vont bien ensemble » (p. 163); — « Le bien sort maintes fois de ce que l'on juge de pire » (p. 222); — « S'il est facile d'allumer l'incendie, il l'est moins de l'éteindre » (p. 305), etc. Quand les faits parlent d'eux-mêmes, qu'ils sont intéressants, dramatiques, la grande histoire n'a pas besoin de ces agréments étrangers. C'est assez d'y joindre des tableaux

amenés naturellement et que la plume de M. de Crue sait tracer avec charme, comme la description de Chantilly à propos de l'hospitalité princière offerte à Charles IX, comme la « satrapie » du Languedoc et la situation presque royale que s'y était ménagée Damville. Le récit de l'effet produit « en France » par la fausse nouvelle de l'empoisonnement de ce gouverneur trop indépendant, un peu après l'avènement de Henri III, est construit avec un art merveilleux, trop poussé au tragique peut-être, lorsque l'auteur ajoute qu'en apprenant la rumeur, « Catherine rit comme jamais elle n'avait fait et que le Roi guérit. »

Pour ce qui est de la conspiration de 1574, et de la guerre qui se termina par la paix de Monsieur, il ne serait pas juste de dire que « les politiques » en furent les chefs et que leurs doctrines en sortirent triomphantes. Au fond les vrais vainqueurs, les seuls alliés du duc d'Alençon, ce furent les protestants de France et d'Allemagne. Mézeray, auquel il faut toujours revenir, surtout quand il s'agit de l'histoire moderne, et qui a écrit beaucoup plus qu'on ne le croit sur les documents, a dit à l'occasion de ces événements : « Il y avait une grande division entre les chefs et une puissante faction de trois sortes de gens, appelés mal-contents, fidelles et nouveaux. Les mal-contents étaient ceux qui se fâchaient de n'avoir pas de l'employ selon leur mérite.... Tous les seigneurs étaient mal-contents de la Reine-mère qui gouvernait tout par les mains de deux ou trois estrangers. » Voilà le grand mot lâché ! C'est contre Catherine de Médicis et l'influence qu'elle exerçait sur son fils mourant, Charles IX, sur le duc d'Anjou, qu'elle venait de faire roi de Pologne et auquel elle gardait soigneusement le trône de France, c'est contre elle seule que les factieux tentèrent leurs entreprises, en s'appuyant principalement sur les huguenots. La Reine-mère le savait si bien qu'elle paya d'audace, en faisant mettre à la Bastille sans jugement les maréchaux de Montmorency et de Cossé. Mais à cette époque le roi de Navarre ne songeait pas encore à sortir de sa retraite ; personne ne pensait à la Ligue ; le tiers-parti ne se formait pas. Il y avait de grands seigneurs « mal-contents, » comme il y en eut sous toutes les régences ; et les fils du connétable de Montmorency étaient du nombre, créant beaucoup d'embarras à la Royauté et en tirant pour eux très peu de profit.

G. Baguenault de Puchesse.

Maurice de Saxe et le marquis d'Argenson, par le duc de Broglie, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1891, 2 vol. in-8 de 452 et 398 p. — Prix : 15 fr.

La Paix d'Aix-la-Chapelle, par le même. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8 de 346 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si un homme sort amoindri des nouvelles et belles études de M. le duc de Broglie sur le XVIIIe siècle, — qui, nous l'espérons bien, ne

sont point encore les dernières, — c'est évidemment le marquis d'Argenson : esprit élevé à certains points de vue, mais essentiellement chimérique, et qui, pendant son passage aux affaires étrangères, accumula fautes sur fautes et fut la dupe à peu près de tous ceux avec lesquels il eut à traiter. Son obstination à poursuivre en Italie un plan de confédération, irréalisable à cette époque, compromit les armées françaises en l'aveuglant sur les intentions pacifiques du roi de Sardaigne, et son intervention intempestive dans les choses militaires fit battre le maréchal de Maillebois, au moment où il devait se croire assuré du succès. Sa facilité à accueillir les ouvertures plus ou moins sincères de la Hollande faillit, à l'autre extrémité du théâtre de la guerre, compromettre les opérations du vainqueur de Fontenoy et de Rocoux. Heureusement Maurice de Saxe fut moins docile et plus clairvoyant que Maillebois, et c'est dans les Pays-Bas et par lui que fut sauvé l'honneur du drapeau français et que furent frappés les coups décisifs qui déterminèrent une paix, si souhaitée par le pays. Mais cette paix même, ou du moins les avantages que la France eût dû en retirer, furent compromis aussi par la naïveté du ministre qui, dès le début, déterminant le minimum des prétentions du Roi, les fit tellement modestes que cela semblait plutôt la résignation humiliée d'un vaincu que les conditions d'un vainqueur. Son successeur, d'ailleurs, le marquis de Puisieulx, n'eut ni plus de clairvoyance ni plus d'habileté. La situation n'était point facile, il est vrai; l'Espagne était une alliée singulièrement exigeante et incommode, et, plus d'une fois, les prétentions de ses généraux et de ses diplomates vinrent contrecarrer et faire échouer les opérations des nôtres. Mais la concorde ne régnait pas davantage entre nos adversaires, et des politiques habiles eussent pu tirer un merveilleux parti des ambitions, des jalousies et des rancunes des Autrichiens et des Anglais. Au lieu de cela, les admirables campagnes du maréchal de Saxe n'aboutirent qu'à cette déplorable paix d'Aix-la-Chapelle, où la France ne garda rien de ses conquêtes et se laissa imposer l'humiliante expulsion du vaillant et malheureux Charles-Édouard.

Le résultat le plus clair, — mais celui-là, ni d'Argenson ni Puisieulx ne l'avaient prévu, — ce fut la volte-face opérée dans les alliances européennes et le nouveau groupement des puissances. Tandis que les ministres français se mettaient aux genoux et à la remorque du roi de Prusse, celui-ci, avec sa cynique désinvolture, les trahissait pour préparer son accord avec l'Angleterre. Il fallait d'autres alliés, et par une rare bonne fortune, à ce moment même Marie-Thérèse cherchait à se rapprocher de la France. Ses ouvertures avaient été nombreuses et pressantes; hypnotisé par Frédéric, d'Argenson les avait repoussées. Il fallut bien les accepter plus tard, mais, comme le remarque justement M. le duc de Broglie, trop tard. Si, au lieu d'attendre jusqu'en 1756,

l'alliance austro-française avait été réalisée dès 1748 et même plus tôt, qui ne voit combien les conditions en eussent été plus avantageuses et les conséquences plus heureuses ? Une fois de plus, l'illustre auteur proclame la légitimité et la nécessité même du changement opéré par Louis XV dans la politique française et qui a donné lieu, au XVIIIe siècle et même de nos jours, à tant de critiques injustes et de sottes légendes.

« Ces contes, d'une ineptie ridicule, dit-il, propagés par les flatteurs gagés de Frédéric, répétés par les déclamations démagogiques de nos clubs révolutionnaires, et pieusement transmis ensuite à la crédulité populaire par des historiens français même de notre âge, n'ont pas l'ombre d'un fondement. Le traité de 1756 ne fut point, comme on l'a dit, la faute du règne ; la faute fut d'avoir attendu, pour le conclure, une nécessité si pressante, que rien n'en avait préparé l'exécution et qu'il ne restait plus qu'à y apposer d'une main tremblante une signature tardive. »

MAX DE LA ROCHETERIE.

Machault d'Arnouville. Étude sur l'histoire du contrôle général des finances de 1749 à 1754, par M. MARION. Paris, Hachette, 1892, in-8 de xx-463 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, très dense de matière et d'impression, exigerait un long compte rendu s'il fallait le mesurer au nombre, à l'étendue et à l'importance des sujets traités. Machault n'occupa que quelques années le poste de contrôleur général des finances ; mais l'impôt du vingtième qu'il établit en 1749 et les luttes soit contre les parlements, soit contre le clergé, qui en furent la conséquence, ont donné à cette période un intérêt qui subsiste encore. Outre sa valeur financière, cet impôt en avait une autre d'un caractère plus général : il touchait toutes les classes, il embrassait les trois ordres, il ne tenait pas compte des privilégiés, il frappait les biens du clergé au même titre que les autres. Aussi, après avoir très soigneusement étudié l'établissement et l'organisation du nouvel impôt et la manière dont il fut accueilli soit dans les pays d'États, soit dans les pays d'élections (15-198), l'auteur examine l'organisation financière et les contributions du clergé au milieu du XVIIIe siècle ; sans garantir les chiffres qu'il donne, il croit pouvoir évaluer les revenus à soixante millions et le produit des dîmes à quatre-vingts millions. Nous recommandons la lecture de ce chapitre, autant pour les renseignements qu'il fournit que pour la prudence des conclusions. L'assemblée du clergé de France de 1750, la campagne de brochures qui s'ensuivit, l'attitude de la Cour, enfin la question de refus de sacrements sur laquelle s'engagea entre les Parlements et la Cour une lutte si vive, où la raison et le respect de la liberté religieuse furent du côté du Roi, composent des chapitres très précieux d'informations et que de récentes décisions ministérielles rendent encore plus opportunes à étudier.

Machault succomba. Dans sa lutte contre le clergé, s'inspira-t-il de sentiments d'hostilité que l'époque où il vécut suffirait à expliquer? Ne fut-il pas plutôt un financier qui se bornait à son rôle et qui cherchait à faire de bonnes finances, sans s'inquiéter d'anciens privilèges qui le gênaient ? M. Marion écrit : « Les sentiments chrétiens de Machault étaient vifs et sincères. A cet égard comme à bien d'autres, il se rapprochait plus de la société austère et croyante du XVIIe siècle que du monde volontiers impie et libertin de son temps. Il était très pratiquant et partout connu comme tel. Sa fréquentation des sacrements dépassait les bornes d'une simple régularité, et pouvait faire ranger dans la catégorie des hommes dévots cet adversaire acharné, à la Cour, du parti de la dévotion » (p. 243). Ajoutons encore, avec l'auteur de ce livre, que le fils aîné de Machault, plus tard évêque d'Amiens, n'eut aucunes attaches jansénistes, et que, dans une certaine mesure, « les sentiments du fils sont les garants de ceux du père. »

Ce livre est donc à étudier de près. Il ne faut pas s'arrêter à quelques phrases imprudentes auxquelles la passion de son sujet et le culte de son héros ont pu entraîner l'auteur : il faut aller au fond. Pour l'érudit et le chercheur, il y a là ample matière, bien que les documents soient plutôt l'objet de renvois que de citations ; mais, pour le lecteur ordinaire, il manque peut-être, ou des sommaires un peu détaillés en tête des chapitres, ou, à la fin de chacun d'eux, des résumés qui les embrassent en quelques lignes : ce qui ne dispenserait pas de lire, mais donnerait des points de repère. En somme, c'est une excellente thèse, bien écrite, bien digérée, témoignant de longues études ; elle gagnerait auprès du public à devenir un livre moins compact. VICTOR PIERRE.

Un Ami de la Reine (Marie-Antoinette — M. de Fersen), par PAUL GAULOT. 2e éd. Paris, Ollendorff, 1892, gr. in-18 de VIII-379 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ami de la Reine, c'est le comte de Fersen, et non pas seulement un ami de la prospérité, mais un ami de la vie entière, un fidèle du malheur surtout. Il semble bien, s'il faut en croire une dépêche célèbre de l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, qu'il y eut de la part de la Reine pour Fersen plus qu'une sympathie banale, un véritable sentiment, et ce sentiment ne put être que fortifié par toutes les preuves de dévouement que le chevaleresque Suédois prodigua à la famille royale pendant les heures sombres. Mais que ce sentiment soit resté honnête et pur, il n'y a que les calomnieux Mémoires de lord Holland qui en aient douté, et leurs insinuations sont démenties par tous les témoins. De son côté, chez Fersen, le dévouement à la souveraine se doublait d'un certain sentiment chevaleresque pour la femme, ce qui ne l'empêcha point pourtant d'avoir des liaisons passagères, comme

cela résulte manifestement des lettres saisies chez lui et publiées par M. Bimbenet, lettres que M. Gaulot paraît n'avoir point connues. Bien accueilli par Marie-Antoinette, d'abord Dauphine, puis Reine, Fersen lui voua un attachement reconnaissant qui ne s'éteignit qu'avec sa vie. Dans les jours de bonheur, lorsque le service militaire ne le retenait point à son régiment, ou que son goût des aventures ne l'entraînait point en Amérique, il fut l'un des habitués de Trianon. Mais c'est surtout pendant les années d'épreuves que son rôle grandit. Personne n'ignore qu'il fut le principal organisateur du projet d'évasion qui aboutit si déplorablement à Varennes. Et il n'a pas tenu à lui que le résultat n'ait été tout autre ; si ses conseils avaient été plus écoutés, s'il y eût eu moins de luxe de précautions et de troupes, si surtout Fersen, après avoir préparé la fuite, l'avait dirigée jusqu'à la fin, peut-être Louis XVI aurait-il réussi comme le comte de Provence. Ce qu'on sait moins, ce qui est connu aujourd'hui grâce à la publication de ses *Papiers*, et ce que M. Gaulot raconte en grands détails, c'est le rôle prépondérant joué par Fersen après le 20 juin 1791. Il reste, hors de France, l'homme de confiance du Roi et surtout de la Reine, leur intermédiaire avec le roi de Suède et l'Empereur. Là, comme au 20 juin, il échoue; mais il lutte jusqu'à la fin, et lorsque la famille royale est au Temple, lorsque après l'assassinat de Louis XVI, Marie-Antoinette est menacée à son tour, tandis que les puissances semblent indifférentes au sort des augustes prisonniers, que Mercy, le confident de Marie-Thérèse, le mentor de Marie-Antoinette, les abandonne, Fersen remue ciel et terre pour les sauver. Grande et noble figure, à laquelle n'a pas même manqué l'auréole du martyre ; car lui aussi, comme ses royaux clients, meurt victime d'une populace en délire, abandonné par ceux qui eussent dû le protéger. C'est cette vie si pleine et si une que M. Gaulot a retracée dans un volume plein d'intérêt, parfois trop sévère pour la Reine et pour le Roi, mais dont une deuxième édition, si voisine de la première, atteste le légitime succès. Qu'il nous permette toutefois de lui demander pour le prochain volume qu'il annonce de contrôler plus sévèrement les sources auxquelles il puise et de se défier davantage des mémoires apocryphes comme ceux de Mlle Bertin, ou justement suspects comme ceux de Lauzun, de lord Holland et de Lafond d'Aussonne.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Société française avant et après 1789, par VICTOR DU BLED. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-12 de VIII-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Société française avant et après 1789, ce titre n'est-il pas un peu ambitieux? Car enfin les trois études différentes qui constituent le volume, et qui ont d'abord paru dans la *Revue des Deux Mondes*, ne forment pas et n'ont pas la prétention de former un tableau complet de

cette société française du XVIIIe siècle, faite de tant de contrastes, si charmante et si corrompue. Sans doute; mais autour du héros de la seconde de ces études, « le client de l'ancien régime, » l'auteur a su grouper tant de personnages, il nous a fait à sa suite pénétrer dans tant de salons, il a décrit tant de scènes diverses que nous finissons par avoir, à force de détails, une sorte de vue d'ensemble. Le chevalier de l'Isle n'est qu'un comparse, mais c'est un comparse aimable qui pénètre partout. Voici le salon des Choiseul et celui de Mme du Deffand, le « grand-papa » et la « petite-fille; » autour du premier tout ce qui compte à la cour et dans la politique, autour de la seconde tout ce qui compte dans les lettres et la philosophie, et entre les deux la « grand'maman, » cette exquise duchesse de Choiseul, si bonne, si dévouée, si fidèle à un mari qui ne l'était guère. Et un peu plus tard, voici le salon des Polignac avec cette société de la duchesse, devenue si vite et trop complètement la société de Marie-Antoinette, et le séjour paisible de Trianon, où la séduisante et malheureuse Reine va oublier les ennuis de la représentation et les soucis de la politique pour se sentir et s'écouter vivre et pour se donner toute à l'amitié, amitié dangereuse; car, dit justement M. du Bled, « c'est une question de savoir si la favorite d'une reine ne nuit pas autant à la royauté que la favorite d'un roi, » surtout lorsque le mari de cette reine s'appelle Louis XVI.

Au milieu de ces sociétés diverses, le chevalier de l'Isle va, vient, récite des vers, compose des chansons, raconte des anecdotes, écrit des lettres pleines de gaieté et d'humour, dont une partie considérable a été recueillie par un de ses petits-neveux et qu'il serait bien souhaitable de voir publier; car leur ton léger même peint bien ce monde séduisant et frivole, qui rit de tout, qui va, en s'amusant, à la catastrophe, sans paraître s'en douter, et qui ne voit l'abîme que lorsqu'il s'ouvre béant sous ses pas.

La catastrophe vient cependant, et elle est terrible; les salons ne sont plus à Versailles ou au faubourg Saint-Germain, ils sont à la Conciergerie, à la Force, dans les prisons; car c'est là que se sont réveillés ces seigneurs et ces grandes dames endormis dans un rêve de plaisir. Mais là aussi l'on est gai, là aussi l'on est héroïque. On va à la guillotine comme l'on allait au bal, et c'est ce que M. du Bled nous montre dans l'étude intitulée *les Prisons sous la Terreur*. Et là reparaît enfin ce sentiment chrétien qui anime par exemple la duchesse d'Ayen et la vicomtesse de Noailles, et qui fait dire au maréchal de Mouchy ces fières paroles : « A seize ans, je suis monté à l'assaut pour mon roi; à quatre-vingts je monte à l'échafaud pour mon Dieu : je ne suis pas à plaindre. »

Sur la première de ces études : *Un amour platonique au XVIIIe siècle*, nous aurions quelques réserves à faire. Il nous semble que M. du Bled a un peu trop suivi, sans les contrôler suffisamment, les Mémoires de

Lauzun, qui sont loin d'être véridiques, et dont l'authenticité même a été suspectée. Et quant à la marquise de Coigny, nous avouons éprouver pour elle peu de sympathie : la femme dont les indicibles souffrances du Temple n'ont pas suffi à apaiser les envieuses rancunes contre les Bourbons pouvait être et était certainement une femme d'esprit; quelque amour platonique qu'elle ait pu avoir pour Lauzun, ce n'était pas une femme de cœur. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville. T. III, *Charles X, la Duchesse de Berry, le Comte de Chambord.* Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de 591 p., héliograv. et fac-similé d'autographes. — Prix : 7 fr. 50.

Voici le troisième et dernier volume des Mémoires du baron Hyde de Neuville; on le lit avec le même intérêt que les deux premiers et on le quitte à regret; car il faut dire adieu à l'une des figures les plus sympathiques de la premiere moitié de ce siècle troublé. Nommé à son retour d'Amérique, et presque simultanément, député de la Nièvre et ambassadeur à Lisbonne, le baron Hyde de Neuville prend une part décisive aux graves événements qui troublent le Portugal le 30 avril 1824. Il soutient énergiquement la cause et amène le triomphe du roi Jean VI, prisonnier d'une insurrection militaire dirigée par sa femme et son fils, et cette vigoureuse et efficace intervention porte au plus haut degré l'influence de la France dans ce petit pays, au détriment de la séculaire prépondérance de notre éternelle rivale, l'Angleterre. M. Hyde de Neuville avait donc bien mérité du pays et de la légitimité; malheureusement, la chute de Chateaubriand, avec lequel il était intimement lié, entraîna sa propre chute; l'ambassadeur fut mis en disponibilité aussi brutalement que le ministre, et réduit à combattre, à la Chambre des députés, une politique qu'il ne pouvait plus servir, il le fit non par rancune, mais par conviction. Très royaliste — il l'avait bien prouvé en risquant plus d'une fois sa vie pour les Bourbons pendant la Révolution, — mais aussi très libéral, dans le meilleur sens du mot, M. Hyde de Neuville croyait que la Restauration ne pouvait durer qu'en donnant satisfaction aux vœux de la France par une sage liberté; la Charte, à ses yeux, n'était pas seulement une garantie pour le pays, mais aussi pour la dynastie. C'est à ce titre qu'il fit partie du ministère Martignac, lorsque M. de Villèle tomba pour avoir cherché trop exclusivement son appui dans l'extrême droite; mais il eût voulu fortifier ce ministère par le grand nom de Chateaubriand; l'inintelligente rancune du vieux Roi ne le permit pas, et le cabinet, très sage, très loyal, mais manquant un peu de prestige, combattu sous main par les ultras, mal vu par le souverain, et abandonné par ses alliés du centre gauche, fut renversé à son tour et, pour le malheur de la France, remplacé par le cabinet Polignac. M. Hyde

de Neuville en comprit les désastreuses conséquences ; il prévit aussitôt la chute de la monarchie, mais il pouvait se rendre la justice qu'il avait tout fait pour la prévenir.

Ce même esprit clairvoyant et sage, il le conserva jusqu'au bout ; quand la duchesse de Berry rentra en France pour soulever la Vendée, il s'efforça de tout son pouvoir d'empêcher cette héroïque folie, et plus tard il chercha, avec toute l'autorité de son âge et de ses services, à inspirer au comte de Chambord une politique plus large et moins « barre de fer. » Il échoua près du petit-fils comme il avait échoué près de l'aïeul ; mais n'est-il pas permis de penser que si ses conseils avaient été suivis, les choses eussent tourné autrement, pour le plus grand avantage de la France et de la monarchie? MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Colonisation de l'Indo-Chine. *L'Expérience anglaise*, par J. CHAILLEY-BERT. Paris, Colin, 1892, in-12 de XVI-398 p. — Prix : 4 fr.

M. Joseph Chailley accompagna naguère au Tonkin M. Paul Bert en qualité de chef de cabinet. L'admiration enthousiaste qu'il professait pour son beau-père ne l'a pas empêché de se rendre compte des vices organiques qui s'opposaient au développement de notre colonie indo-chinoise ; et, dans un consciencieux travail, il a voulu dégager les principes de colonisation appliqués par les Anglais à leurs possessions d'Extrême Orient.

L'ouvrage comprend deux études distinctes ayant trait l'une à Hong-Kong, cet îlot rocheux et dénudé, à la rade merveilleuse, où le génie et la patience des Anglo-Saxons ont édifié une ville salubre et riante et établi d'immenses entrepôts ; l'autre à la Birmanie, vaste région similaire au Tonkin, — car le delta de l'Iraouaddy ressemble fort à celui du Fleuve Rouge et les *Shans* de la haute vallée du Salouen ne diffèrent pas sensiblement des *Muongs* de la Rivière Noire.

M. Chailley-Bert rend tout d'abord justice aux « méthodes coloniales de l'ancien régime, auxquelles la France a dû tant de possessions magnifiques qui, au XVIIIe siècle encore, faisaient douter qui, d'elle ou de l'Angleterre, serait la grande nation colonisatrice (pag. 3) ; » puis il fait un tableau précis des conditions de la conquête anglaise et des gouvernements intronisés ; il insiste tout particulièrement sur le régime des lois et le recrutement des fonctionnaires.

Tandis qu'au Tonkin l'on applique une législation unique, empruntée à l'arsenal administratif qui donne des armes uniformes aux colonies les plus disparates, la Birmanie est, sous le rapport des lois, divisée en cinq régions : 1° l'ancienne Birmanie britannique, régie par la législation générale de l'Inde ; 2° l'ancienne Birmanie supérieure, où l'on applique une loi de 1886 infiniment moins formaliste ; 3° les districts de la basse Birmanie, où l'on se contente du *Scheduled districts act*, interprété avec une

grande souplesse d'esprit; 4° les districts de la haute Birmanie, soumis encore, en raison de leur situation de provinces frontières, à un régime autoritaire et d'exception ; 5° les États Shans, où l'on a respecté presque dans leur intégralité les coutumes indigènes.

Mais les lois ne sont pas tout. Il faut des soldats, des fonctionnaires et des juges pour les faire appliquer, et tandis que le recrutement des fonctionnaires anglais est entouré de toutes les garanties désirables, les résidents de France en Indo-Chine sont choisis d'une façon déplorable parmi les fruits secs des ministères et les créatures des députés. Et l'on s'étonne des conflits permanents qui mettent aux prises les officiers et les administrateurs civils ! M. Chailley nous explique pourquoi un tel antagonisme n'existe pas aux Indes, où « le vice-roi, représentant de la Reine, commande aux autorités de toute nature, soit civiles, soit militaires, » et « où les fonctionnaires civils, comme la plupart des fonctionnaires anglais, sont d'une respectabilité et d'un mérite qui s'imposent (p. 187). »

Au Tonkin, le gouverneur général n'est que le représentant éphémère d'un ministère républicain plus éphémère encore ; et, depuis qu'existe le régime civil inauguré par M. Paul Bert, les fonctionnaires n'ont brillé ni par leur respectabilité ni par leur mérite. ROGER LAMBELIN.

Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude, par Dom P. BENOÎT. Paris, A. Picard, 1890-1892, 2 vol. gr. in-8 de VII-672 et 1009 p., illustrés de 267 fig. et de 24 planches, plans et cartes hors texte. — Prix : 30 fr.

De la ville romaine d'Izernore, — que M. Gravot a cru pouvoir, en 1862, sans succès d'ailleurs, identifier avec l'Alésia des Commentaires de César, — à la cité d'Antre, dont les ruines ensevelies ont été pour la première fois signalées en 1709 par le savant Dunod, s'étendait une vaste région montagneuse inhabitée, presque entièrement couverte de forêts. C'est le haut Jura, qui s'est appelé « le Mont-Joux durant tout le moyen âge, » et que, actuellement, les gens du pays désignent sous cette simple appellation : la Montagne. Au commencement du Ve siècle, les premiers habitants de ces solitudes furent « deux frères et deux saints, saint Romain et saint Lupicin. » Ce sont ces pieux ermites qui fondèrent le monastère de Condat, lequel, par la suite, devait jeter le plus vif éclat et devenir, sous le nom de Saint-Claude, sinon la plus célèbre, du moins l'une des plus illustres abbayes de l'Europe. Le quatrième abbé de Condat, saint Oyend, donna le spectacle d'une si grande vertu qu'après sa mort son nom même fut substitué à celui de Condat. A cette époque, la gloire du monastère rayonna au loin ; car saint Oyend était tout à la fois un administrateur, un lettré et un savant.

Au temps de saint Olympe, deuxième successeur de saint Oyend,

c'est-à-dire vers le milieu du VIe siècle, se produisit un fait important. Jusqu'alors il n'y avait eu à Condat que des religieux ; mais bientôt, dit la *Chronique rimée*, saint Olympe « admit les laïques à Condat, leur concéda des terres et leur permit d'y construire des maisons, sous la condition d'un cens annuel et en réservant au monastère le droit de propriété. » Ainsi, l'abbaye de Condat ou de Saint-Oyend et le bourg auquel elle avait donné naissance étaient en pleine prospérité lorsque parut « le plus illustre des saints de Condat, celui dont l'abbaye, la ville et toute la terre monastique ont pris le nom. Nous avons nommé saint Claude. » L'auteur s'est étendu, et avec raison, sur les faits et gestes du grand thaumaturge qui, en un jour de grâce, renonçant à son archevêché de Besançon, se fit moine et mourut abbé du monastère du haut Jura.

Je ne saurais suivre Dom Benoît dans les détails de l'immense monographie que notre collaborateur M. Charles Huit, en deux articles remarquables, a justement qualifiée (Cf. le *Monde*, numéros du 24 août 1891 et du 22 août 1892) d' « œuvre de bénédictin. » Je me bornerai à envisager l'ensemble du travail et à présenter quelques critiques d'ordre secondaire.

Le tome Ier de l'ouvrage va des origines jusqu'au XIVe siècle. Cette partie, qu'on ne saurait considérer comme la moins intéressante, est certainement celle dont l'exposition est le plus ardue. Dom Benoît insiste sur les droits de propriété de l'abbaye relatifs au haut Jura, droits qui semblent parfaitement établis par des chartes de souverains dont il s'applique à démontrer l'authenticité qui, en ce qui concerne du moins les plus anciennes, a été souvent contestée depuis l'avocat Christin. Il examine aussi quelles furent les causes assez multiples de la décadence de l'abbaye ; il donne des détails sur les conditions de la Terre de Saint-Claude vis-à-vis des empereurs d'Allemagne, des ducs de Bourgogne ou des rois de France ; enfin il appuie volontiers sur tout ce qui constitue les mœurs et les coutumes du pays, ainsi que sur le régime sous lequel vivent les habitants, la plupart soumis à la mainmorte.

Dans le tome II, l'auteur parle d'abord des fiefs et des vassaux de l'abbaye depuis le milieu du XIIe siècle jusqu'aux premières années du XIVe ; il rappelle certaines contestations qui s'élevèrent dans le même temps entre le monastère et plusieurs voisins ; puis, constatant le relâchement des religieux, il parle assez longuement des deux fléaux qui s'abattirent sur le pays entre 1328 et 1348 : la peste noire et les routiers.

En 1448, le pape Nicolas V prescrivit la réforme de l'abbaye ; mais les effets qu'elle devait produire furent à peu près nuls. D'ailleurs, les luttes sanglantes dont la Franche-Comté fut le théâtre, avec quelques interruptions, depuis Louis XI jusqu'à Louis XIV, ne pouvaient que préjudicier à cette mesure.

La guerre de Dix ans, qui commença en 1636, vit se produire dans la

Terre de Saint-Claude un héros très populaire et devenu, depuis, presque fabuleux : le capitaine Lacuzon. L'auteur lui consacre des pages extrêmement intéressantes, qui n'ont d'équivalentes que celles où il est question de Marquis, le curé de Saint-Lupicin, un prêtre-soldat tout à fait extraordinaire, même pour l'époque où il vécut. A ce propos, Dom Benoît me permettra de lui signaler l'erreur qu'il a commise (t. II, p. 541) en donnant à Lacuzon pour lieutenant un nommé « La Curée, dit le Marquis. » Cela paraît, à première vue, un calembour historique. Dom Benoît a pris sans doute cette indication dans l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France*. Or, si notre auteur avait consulté le volume de M. Émile Longin : *Lettre d'un Franc-Comtois sur un ouvrage couronné par l'Académie française*, il aurait vu (p. 303) ce qu'il faut penser de cette fantaisie.

Enfin les combats, dans la Terre de Saint-Claude comme dans le reste de la province, ayant cessé faute de combattants et grâce aussi à certaines défections (on dit aujourd'hui, d'une façon ultra-polie, des « ralliements »), le pays entier fut, dès 1674, réuni effectivement à la France, et le traité de Nimègue (1678) ratifia la conquête du grand Roi.

Dès les premières années du XVIIIe siècle, dont la fin devait voir tant de catastrophes, les causes de la ruine morale et matérielle du monastère s'accentuent, tant et si bien que le Roi et le Pape ne tardèrent point à se mettre d'accord pour remplacer l'abbaye par un évêché (1742), qui, avant la Révolution, fut successivement occupé par Mgr Méallet de Fargues et par Mgr de Chabot. Il convient de rappeler ici que c'est sous ces deux prélats qu'eurent lieu les retentissants procès engagés par les mainmortables de la Terre contre les chanoines. L'esprit public voulait l'affranchissement des derniers serfs ; l'évêché, de son côté, conseillait vivement cette mesure libérale ; il semble donc que, sinon en droit, du moins en fait, les chanoines eurent tort de ne point céder.

Arrive la Révolution. Alors l'affranchissement, si discuté précédemment, est chose faite. Alors aussi, les démagogues commettent toute sorte d'excès et d'horreurs dont le couronnement est la destruction par le feu du glorieux corps de saint Claude (nuit du 6 au 7 mars 1794). Il est vrai que la ville ne tarda pas à subir le châtiment d'un crime auquel elle avait sinon participé, du moins donné son adhésion : le 19 juin 1799, la cité devenait à son tour la proie des flammes.

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont relatifs à la restauration du culte catholique à Saint-Claude, au rétablissement du siège épiscopal et aux événements qui se sont accomplis dans la région jusques et y compris le cyclone du 19 août 1890.

Le livre de Dom Benoît est orné à profusion de gravures hors texte, de cartes, de reproductions phototypiques de chartes, et de vignettes dans le texte. Ces deux dernières catégories d'illustrations laissent à désirer :

observation qui ne touche qu'au point de vue matériel un travail qui, dans son ensemble, malgré certaines affirmations hasardées, quelques longueurs et plusieurs détails inutiles, constitue une œuvre de réel mérite. Mais comme il n'est pas donné à chacun de pouvoir aborder avec fruit la lecture d'un volume tout d'érudition et d'un prix assez élevé, je conseillerai au savant auteur de publier, quelque jour, de son *Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude* une édition abrégée, de format petit in-8 illustré, à l'usage du grand public. E.-C. GAUDOT.

Notice sur la Chambre des comptes de Dole, *suivie d'un armorial de ses officiers*, par ROGER DE LURION. Besançon, Paul Jacquin, 1892, in-8 de VII-322 p. — Prix : 4 fr. 50.

Le travail de M. de Larion apporte une utile contribution à l'histoire des Chambres des comptes provinciales jusqu'ici peu étudiée. Malgré l'affirmation de divers auteurs, la Chambre de Dole, il est vrai, ne remonte pas à une haute antiquité : elle ne fut établie qu'en 1494, et encore cette première institution disparut dès l'année 1500. Jusque-là le comté de Bourgogne avait été administré par la Chambre des comptes de Dijon, et il le fut au XVIe siècle par celle de Lille. C'est seulement en 1562 que Philippe II établit d'une manière définitive la Chambre des comptes de Dole. Elle subsista jusqu'en 1771, et son histoire ne présente guère d'autres faits marquants que les luttes perpétuelles qu'elle eut à soutenir contre le Parlement ou l'Université de la province. Il faut noter cependant la part importante qu'elle prit à la défense de la Franche-Comté, lors de la conquête de Louis XIV.

L'introduction de cette étude contient une indication des principales sources des revenus de la Comté, et un résumé intéressant de l'histoire de l'administration financière de ce pays aux XIVe et XVe siècles. Enfin les noms et armes de tous les membres de la Chambre, avec les dates auxquelles ces derniers ont exercé leurs fonctions, terminent le volume et en remplissent près de la moitié. Cette dernière partie paraît étudiée avec soin et exactitude.

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas consacré aux attributions de la Chambre au moins un chapitre spécial. Les renseignements qui les concernent, disséminés çà et là au cours de la narration, eussent gagné à être réunis, présentant ainsi dans leur ensemble un aperçu du ressort et de la jurisprudence de la Chambre, de ses usages intérieurs, comme aussi de la nature et du contenu de ses archives et de ce qui en subsiste actuellement. Cette réserve, toutefois, ne diminue pas l'intérêt d'un travail qui comble une lacune dans l'histoire des Chambres des comptes provinciales et nous donne des notions précises sur une de ces institutions si intimement liées à l'histoire des provinces, et, par là, à celle de la nation. J. DE CROY.

Modern English biography, *containing many thousand concise memoirs of persons who have died since the year 1850,* by Frederic Boase. Tome I. Truro, Netherton and Worth, 1892, in-4 de VIII p. et 1710 colonnes. — Prix : 37 fr. 50.

L'objet que s'est proposé M. F. Boase dans l'ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui le premier volume, il nous l'expose lui-même dans sa préface : il a voulu donner des notices sur les membres des divers conseils et des diverses administrations, sur le personnel judiciaire, sur les membres de l'armée, du clergé, du parlement, sur les inventeurs, les savants, les artistes et les littérateurs, sur toutes les célébrités, même sur les excentriques connus et les grands criminels, sur tous les personnages dont il peut être question dans la conversation. Ce vaste répertoire ne comprend que les personnes mortes depuis 1850 et avant 1887. Cette dernière date n'est pas indiquée par l'auteur ; mais nous n'avons pas rencontré dans ce premier volume de notice sur les personnes décédées postérieurement au 1er janvier 1888.

L'épigraphe inscrite par M. Boase en tête de son volume : *Facta non verba*, montre assez l'esprit dans lequel il a conçu son ouvrage, le peu de souci qu'il a pris de rédiger ces notices dans une forme littéraire, l'intention qu'il a eue de résumer brièvement, mais exactement, les faits principaux de la vie des personnages dont il parle. En effet, chaque notice se compose d'une suite de phrases aussi courtes que possible, indiquant le lieu et la date de naissance de chaque personne, le lieu où elle a été élevée, ceux où elle a passé sa vie, — M. Boase pousse le scrupule de l'exactitude jusqu'à indiquer parfois les rues où ont habité ses héros, — les titres qu'elle a obtenus, les fonctions qu'elle a remplies, les ouvrages qu'elle a composés, le lieu et la date de sa mort. Chaque notice se termine, quand il est possible, par l'indication des principaux ouvrages ou articles biographiques consacrés à la personne dont il est question, et des portraits qui en ont été faits. Nous devons proclamer, à la louange de l'auteur, que dans ces articles courts et secs, on trouve une foule considérable de renseignements précis. Ce n'est pas à dire que tout soit parfait et qu'il n'y ait rien à reprendre. L'on sera choqué, par exemple, de la coutume adoptée par M. Boase, de ne citer, parmi les ouvrages d'un auteur fécond (Dickens, par exemple), que les deux ou trois plus anciens. S'il fallait faire un choix, ce n'étaient pas les premiers ouvrages dans l'ordre chronologique que l'on devait choisir, mais les premiers par le mérite littéraire ou scientifique et par la réputation dont ils jouissent.

Nous exprimerons aussi le regret de ne pas trouver dans le Dictionnaire, quand un personnage a été connu sous deux noms différents, de renvois de l'un à l'autre. Je sais bien que la table placée à la fin du volume y supplée en partie, mais en partie seulement. Un seul exemple

suffira à expliquer notre critique : pendant les soixante premières années de sa vie, lord Clyde a été connu simplement sous le nom de Colin Campbell ; ce n'est qu'en 1855 qu'il a été élevé au baronnage ; il eût donc été utile de trouver au mot CAMPBELL un renvoi à CLYDE, sous lequel naturellement se trouve son article. Nous venons de mentionner la table qui termine ce premier volume ; elle en est un des principaux avantages. C'est une table des matières les plus intéressantes contenues dans le volume. Quelques articles méritent d'être particulièrement signalés : la liste des acteurs, avec celle de leurs noms d'artistes ; la liste des duels célèbres ; les listes des initialismes, des pseudonymes et des noms d'emprunt ; celles des compositeurs, des revues ; les articles consacrés aux diverses communions et sectes (*religious denominations*), etc. Cette table double la valeur de cet ouvrage considérable, dans lequel elle facilite les recherches et dont elle fait une sorte de petite encyclopédie des quarante dernières années. E.-G. LEDOS.

BULLETIN

Premières leçons d'algèbre élémentaire (*Nombres négatifs et positifs Opérations sur les polynomes*), par HENRI PADÉ. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-12 de 80 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette petite étude ne jette pas de lumière nouvelle sur la théorie des nombres positifs ou négatifs, non plus d'ailleurs que sur celles des opérations sur les polynomes : un vocable nouveau et une notation également nouvelle, voilà à peu près tout ce que l'on peut raisonnablement signaler. Il ne s'ensuit pas que la brochure de M. Padé soit sans valeur ; bien au contraire : d'abord parce que les débuts toujours épineux de l'algèbre ne sauraient être envisagés sous trop de faces différentes, puis, surtout, parce que l'auteur sait demeurer clair jusqu'à la fin, gros mérite pour un sujet aussi ardu. Cette double considération rend intéressante la lecture de ces « premières leçons » et la rend aussi recommandable aux élèves et aux professeurs. D. MARTEL.

Bulles de savon, quatre conférences sur la capillarité faites devant un jeune auditoire, par C.-V. BOYS. Traduit de l'anglais par CH.-ED. GUILLAUME. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-16 de 145 p., avec 60 grav. — Prix : 2 fr. 75.

Il est, en physique, une branche importante sur laquelle on a déjà beaucoup écrit, et sur laquelle il reste toujours beaucoup à dire ; cette branche, c'est la capillarité. M. C.-V. Boys vient de traiter cette question d'une façon neuve et originale à l'aide d'expériences bien curieuses qui confirment une fois de plus ces paroles de sir W. Thomson : « Soufflez une bulle de savon et regardez-la ; vous pourrez l'étudier votre vie durant et toujours en tirer des leçons de science. » W. Thomson avait raison, le lecteur pourra s'en convaincre en parcourant cette intéressante brochure, qui s'adresse aussi bien au simple amateur qu'à celui qui cultive la physique par profession.

D. MARTEL.

Vincenzo Bellini. — *Arte-Studi e ricerche*, per ANTONINO AMORE. Catania, N. Giannotta, 1892, in-12 de XIV-449 p. — Prix : 4 fr.

Bellini est né dans une famille qui comptait déjà quatre générations de bons musiciens. A sept ans, il composait un *Gallus cantavit*, un *Salve Regina*, un *Tantum ergo*. Au conservatoire de Naples, il eut pour maître Zingarelli. En 1829, il débutait au théâtre de San-Carlo avec un opéra en un acte, qui fut interprété par Lalande, Rubini et Lablache. Le roi François Ier donna le signal des applaudissements qui, d'après l'étiquette, n'auraient pu éclater sans cette initiative. La *Sonnambula* et *I Puritani* eurent un succès énorme. La mort atteignit l'artiste en pleine gloire, le 23 septembre 1835. A ses derniers moments il disait : «Je commence à devenir un compositeur. » M. Amore peint sous des couleurs agréables le physique de son héros, dont on peut se faire une idée par la jolie gravure placée en tête du volume et qui est signée « La Malibran dip. » Le panégyriste sent frémir en Bellini l'âme de la patrie italienne : il rappelle l'enthousiasme excité à Milan par le chœur *Guerra ! Guerra !* dans l'opéra de *Norma*. Les relations avec Rossini sont exposées en détail.

Au point de vue de l'art, M. Amore estime que Bellini, rompant avec les errements de l'école italienne, a établi l'accord de la mélodie avec le poème et fait entrer le récitatif dans la mélodie : il serait un précurseur de Wagner. Il a aussi fait progresser l'orchestration. Du reste, il travaillait beaucoup. Ses mélodies, qui paraissent si naturelles et si faciles, exigeaient un grand travail et de nombreuses retouches. Plusieurs des lettres insérées au cours du récit présentent plus d'intérêt que les documents de famille reproduits à la fin du volume, qui sera lu avec plaisir, même par les personnes qui ne partageront pas complètement l'enthousiasme du biographe.

A. D'AVRIL.

Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain, par AUGUSTE EHRHARD. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de 470 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Dame de la mer. — Un ennemi du peuple, traduction de AD. CHENEVIÈRE et H. JOHANSEN. Paris, Savine, 1892, in-18 de XI-314 p. — Prix : 3 fr. 50.

Hedda Gabler, trad. par M. PROZOR. Paris, Savine, 1892, in-18 de 292 p. — Prix : 3 fr. 50.

Devons-nous dire avec Voltaire :

C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

A l'engouement pour la littérature russe, en succède un autre pour la littérature norwégienne, représentée surtout par Ibsen. A ces lueurs septentrionales nous préférons les grands beaux soleils du Midi, et le livre de M. Ehrhard, tout bien fait et bien écrit qu'il soit, ne nous fait pas changer d'avis. Mais ce livre arrive à propos, on parle beaucoup de l'écrivain anarchiste, il faut un peu savoir ce qu'il est, ce qu'il a produit. M. Ehrhard le place au premier rang dans la littérature contemporaine, étudie son caractère, son talent et analyse soigneusement ses drames : drames romantiques, philosophiques, modernes, symboliques. Le lecteur à qui ce consciencieux examen ne suffirait pas, qui aurait été mis en goût d'une initiation plus complète, pourra lire la traduction de plusieurs drames d'Ibsen, entre autres du *Canard sauvage* et de *Romersholm*, dont il a été dit un mot dans cette revue, de *la Dame de la mer*, d'*Un ennemi du peuple*, traduction de Ad. Chenevière et H. Johansen, et de *Hedda Gabler*, que M. Prozor a fait passer dans notre langue et qui, d'ailleurs, a été représentée au Vaudeville et a été le sujet

d'une conférence de M. J. Lemaître; la pièce, selon nous, la plus intéressante du dramaturge norwégien. GRISBERG.

Christian Goël, par ÉMILE CHAMBE. Lyon, Dizain et Richard, 1891, in-8 de 48 p. — Prix : 5 fr.

Christian Goël est un musicien de génie dont la musique et plus encore l'orgueil et le besoin de marcher hors du sens commun ont quelque peu détraqué la cervelle. Pour comble de malheur, il est devenu sourd et ne peut plus entendre l'affreux charivari où il s'est efforcé de réaliser la musique de l'avenir. Il en meurt, et deux jeunes amoureux, Nau et Olly, assistent à ses derniers accès de folie, qui se terminent par la mort. Voilà le sujet du drame à trois personnages que vient de publier M. Émile Chambe, sous une forme élégante qui est dans les traditions de l'imprimerie lyonnaise. Cette plaquette a été tirée à 250 exemplaires numérotés, avec une jolie eau-forte de Lalauze. Nous la signalons aux bibliophiles amateurs. Les pèlerins de Bayreuth ne la liront pas sans profit, si toutefois ils savent en comprendre la leçon. P. TALON.

Bibliothèque littéraire de la famille, publiée sous la direction de F. LHOMME, agrégé de l'Université. — VOLTAIRE, *Œuvres choisies* (prose et vers.) — *Les Chefs-d'œuvre de la chaire.* — SAINT-SIMON, *Scènes et portraits.* — *Les Femmes écrivains, œuvres choisies.* — Paris, Librairie de l'Art (s. d.), 4 vol. gr. in-8 illustrés de 390-458-486-546 p. — Prix : 6 fr. le volume.

Dans le premier volume de cette nouvelle collection, M. Lhomme explique son but, qui est de « recueillir dans tous les genres de la littérature ce qu'on s'accorde à reconnaître comme excellent.... ce qui a été écrit de meilleur en France depuis trois siècles. » Toutefois il fera connaître les grands auteurs, non point, comme dans la plupart des collections similaires, « par de courts extraits, mais par des ouvrages entiers ou par des fragments qui présenteront un sens complet. » Mais il aura soin d'ailleurs de n'introduire rien, dans ses volumes, « qui puisse offenser les convictions religieuses. » Tout sera « littérairement excellent et d'une morale irréprochable. » Au point de vue matériel, M. Lhomme et son éditeur se proposent de donner à tous leurs volumes l'attrait d'une impression nette, d'un format commode et de belles illustrations. Voilà le programme : nous pouvons assurer qu'en ce qui concerne les quatre premiers volumes, il est très bien rempli.

— C'est par *Voltaire* que commence la collection : l'éditeur l'a choisi à dessein, pour permettre d'apprécier avec quel scrupule il accomplit sa tâche, même quand il s'agit des auteurs les plus suspects. Son recueil d'*Œuvres choisies* de Voltaire embrasse tous les genres : histoire, critique littéraire, lettres, romans et contes, variétés, poésie épique, philosophique et dramatique, épîtres et satires. Une notice biographique ouvre le livre, qui se termine par des notes et remarques, où les erreurs de Voltaire sont très soigneusement redressées. Quant à l'illustration, elle comprend des portraits de Voltaire à tous les âges et une série de gravures qui, empruntées toutes au dernier siècle, constituent une très intéressante source de documents historiques où la fantaisie n'a point de part.

— Le second volume est consacré aux *Chefs-d'œuvre de la chaire.* Il comprend des œuvres de Bossuet, Bourdaloue, Fléchier, Mascaron, Fénelon, Massillon, Maury, Bridaine, Frayssinous et Lacordaire, toujours précédées de notices biographiques, éclairées par des notes, et illustrées avec beau-

coup de goût. Nous ne parlons pas de l'impression, qui, comme pour tous les volumes de la collection, est très soignée.

— Saint-Simon occupe tout le troisième volume avec ses *Scènes et portraits*. Ici encore, comme pour Voltaire, les redressements et corrections sont bien nécessaires. M. Lhomme remplit avec beaucoup de science et de goût cette partie délicate de sa tâche. Les gravures font revivre les scènes et personnages que Saint-Simon sait si bien représenter et décrire.

— Enfin le quatrième volume nous fait faire connaissance avec les plus distinguées des *Femmes écrivains*, depuis Marguerite d'Angoulême jusqu'à Mme de Souza, en passant par les Motteville, les Sévigné, les Maintenon, les Caylus et autres auteurs célèbres de lettres, de Mémoires ou de romans. Nous souhaitons bonne chance à cette collection, qui mérite vraiment de devenir la *Bibliothèque littéraire de la famille*. P. Talon.

Léon XIII et l'Union catholique, par Un prêtre lecteur assidu de l'*Univers*. Paris, Lamulle et Poisson, 1893, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

L'auteur, justement contristé des divisions qui se sont produites au sein des catholiques, a voulu montrer : 1° le but que nous indiquent les deux Encycliques ; 2° les moyens qu'elles nous proposent ; 3° quelle doit être la base de la Ligue catholique ; 4° quelles sont les obligations qui découlent des enseignements pontificaux pour tous les Français dignes de ce nom. Sa brochure est écrite avec talent, avec netteté, avec une force d'argumentation qu'il serait difficile de réfuter. Nous engageons vivement à la lire et à la faire lire. Plus que jamais il est temps de serrer les rangs et de s'unir en un faisceau compact contre la Révolution. Nous nous associons pleinement aux conclusions de l'auteur : « Tout à l'heure, les ligueurs ne seront ni républicains, ni monarchistes, ni impérialistes, il n'y aura parmi eux que des Français, de vrais enfants de l'Église, prêts à tous les sacrifices pour ces deux choses qui toujours firent battre les nobles cœurs : l'Église et la Patrie. » G. de B.

Monografias de Catalunya. *Diccionari historich-geographic anotat*, per J. Reig y Vilardell. Barcelona, Fidel Giro, 1891-1892, fasc. II, III, IV, formant 364 p.

Nous avons parlé des *Monographies de la Catalogne* en donnant à cette publication des éloges que justifient les nouveaux fascicules qui viennent de nous parvenir (*Polybiblion*, tome LX, p. 275). La deuxième, la troisième et la quatrième livraisons contiennent la suite des notices consacrées aux localités dont le nom commence par un B. Nous avons là un important article sur Balaguer et un plus ample travail encore sur Barcelone, mais dans cette dernière monographie, l'auteur n'a pas suivi la division, fort bonne, selon nous, qu'il a adoptée pour des villes moins considérables : situation, communication, population, productions, églises, monuments, histoire, folklore. Il a placé les matières dans un ordre alphabétique ; ainsi à la lettre A, le lecteur trouve *Arxius* (archives), etc. ; à la lettre B, Bibliothèques, etc. ; à la lettre C, *Carrero* (rues), et ainsi de suite. Tout en comprenant que pour tant de choses qui concernent une ville de plus de deux cent cinquante mille âmes, cette classification devait rendre la besogne moins difficile, on pourra regretter que M. Reig y Vilardell ait momentanément renoncé au premier classement. On aimerait à suivre dans ses diverses périodes l'histoire de la capitale de la Catalogne ; on se perd

dans ce mélange de sujets disparates qui, souvent sans aucune liaison entre eux, se placent sous une lettre. Peut-être était-il impossible d'agir autrement; mais, dans cette hypothèse, un aperçu historique placé en tête des pages consacrées à Barcelone était toujours exécutable. C'eût été une bonne introduction à tout ce qui devait suivre.

Ces dernières livraisons, comme celles qui les ont précédées, sont ornées de jolies illustrations, et nous serions heureux de voir nos provinces devenir l'objet d'un travail tel que M. Reig y Vilardell l'a entrepris pour sa patrie. TH. P.

Thomas Martin de Gallardon, par le capitaine PAUL MARIN. Paris, Carré, 1892, in-18 de 222 p. — Prix : 3 fr. 50.

Thomas Martin était un laboureur de Gallardon, près de Chartres; en 1816, il prétendit avoir des visions. C'était l'ange Raphaël qui lui apparaissait, vêtu d'une redingote blonde, et qui lui ordonnait de se rendre auprès de Louis XVIII et de lui faire certaines révélations. Jeanne d'Arc déclarait à Charles VII qu'il était légitime; Martin avait mission de déclarer à Louis XVIII qu'il occupait illégitimement le trône. La contrefaçon est visible. Thomas Martin fait des ouvertures à l'évêque et au préfet; on le conduit d'abord à Charenton, puis devant le Roi. Partout, à chaque pas, l'ange en redingote blonde se manifeste. Louis XVIII fut, dit-on, très ému; quant à Martin, il rentra chez lui fort paisiblement, n'ayant plus affaire qu'aux jansénistes, de qui il était bien vu, spécialement de M. Silvy, l'acquéreur de Port-Royal.

Le fond de ces rêveries exploitées par qui de droit, c'est l'existence de Louis XVII, à propos de qui on réédite des déclarations maintes fois démenties, et de plus les remords de Mme la duchesse d'Angoulême. Justement, il y a quelques mois, Mgr Ricard publiait une lettre écrite à ce sujet par M. de Montbel à l'abbé Combalot : elle est datée de Frohsdorf, 10 juin 1851, c'est-à-dire peu de temps avant la mort de la princesse et par ses ordres; loin d'avoir des remords, la princesse déclarait être certaine de la mort de son frère et n'avoir aucune sympathie pour « les vingt-six fripons » qui avaient pris son nom (*Vie de M. l'abbé Combalot*, 457-460).

L'auteur de ce livre est-il, à l'endroit de ces légendes, un sceptique ou un croyant? Tantôt l'un, tantôt l'autre, mais plutôt disposé en faveur du visionnaire. Il ne semble pas s'être rendu compte de l'action janséniste qui s'est jouée dans cette affaire; l'*Ami de la Religion* est pour lui comme une île, jusqu'ici inconnue, qu'il découvre à ses lecteurs. S'il cherche sincèrement la vérité, qu'il sonde plus à fond, qu'il use avec confiance de son jugement, et, au travers des documents dits originaux qui n'apparaissent qu'en copie, des mensonges habilement répandus et des déclarations qui tombent mystérieusement du ciel ou qui arrivent par des voies inconnues, il reconnaîtra les procédés d'un vieux parti qui exploite une sottise pour perpétuer une intrigue. VICTOR PIERRE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous annonçons avec douleur la mort de S. Ém. Joseph-Alfred FOULON, cardinal-archevêque de Lyon, survenue le 23 janvier. C'est une perte pour l'Église et plus spécialement pour le diocèse de Paris, où le regretté prélat était né le 29 avril 1823, où il avait fait ses études théologiques, où la tendre affection de Mgr Darboy l'avait appelé à la direction

du petit séminaire. Tour à tour évêque de Nancy et de Toul (1867), archevêque de Besançon (1882), il fut appelé en 1887 au siège de Lyon et créé cardinal au titre de Saint-Eusèbe en 1889. Il ne nous appartient pas de retracer ici les vertus ecclésiastiques par lesquelles Mgr Foulon s'est honoré dans l'exercice de ces diverses fonctions ; mais nous devons rappeler toute la doctrine du théologien et les mérites de l'écrivain. Le peu de travaux qu'il laisse suffisent à sa bonne réputation. Ce sont des *Œuvres pastorales* (1882, 2 vol. in-8), et une *Vie de Mgr Darboy* (1889, in-8). Nos lecteurs n'ont pas oublié la juste part d'éloges donnée ici à ce dernier ouvrage (t. LVIII, p. 117), auquel nous dûmes cependant reprocher une trop grande indulgence pour l'archevêque de Paris. Mgr Foulon faisait partie des congrégations du Consistoire, de la Propagande, des saints Rites et des Études.

— Le R. P. Charles Daniel, de la Compagnie de Jésus, fondateur des *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, est mort à Paris, dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, à l'âge de soixante-quinze ans. Né à Beauvais, le 31 décembre 1818, il suivit d'abord les cours de droit, se fit recevoir docteur, et, en 1841, entra dans la Compagnie de Jésus. C'est en 1856 qu'il fit paraître pour la première fois, avec le P. Jean Gagarin, les *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*. D'abord publiées à intervalles éloignés, les *Études* prirent la forme d'une revue mensuelle et devinrent, sous le titre que tout le monde connaît, un des recueils périodiques les meilleurs pour la forme et pour le fond. L'un des premiers collaborateurs de cette œuvre excellente a été notre vénéré collaborateur, le R. P. Martinov. Peu après 1880, le P. Daniel fut rudement affligé de Dieu, qui le priva de l'ouïe et presque de la vue ; mais cette épreuve n'abattit pas son courage et sa bonne humeur. Écrivain distingué, le fondateur des *Études*, outre les nombreux articles qu'il a insérés dans ce recueil, laisse quelques ouvrages remarquables. Nous citons ici les principaux : *Des Études classiques dans la société chrétienne* (1853, in-8); — *Le Devoir du chrétien dans les jours d'épreuve et de combat* (1861, in-18) ; — *Une vocation et une disgrâce à la cour de Louis XIII* (1861, in-18) ; — *Madame Swetchine, sa vie et son influence religieuse* (1864, in-8); — *Histoire de la bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation Sainte-Marie, et des origines de la dévotion au Cœur de Jésus* (1865, in-8) ; — *La Liberté d'enseignement, les Jésuites et la cour de Rome en 1845. Lettre à M. Guizot sur un chapitre de ses Mémoires* (1866, in-8) ; — *Le Mariage chrétien et le Code Napoléon* (1870, in-8) ; — *Alexis Clerc, jésuite et otage de la Commune, fusillé à la Roquette, le 24 mai 1871* (1875, in-12) ; — *Les Jésuites instituteurs de la jeunesse française au XVIIe et au XVIIIe siècle* (1880, in-12).

— Le *Polybiblion* perd plus qu'un collaborateur ordinaire dans la personne de M. Achille Le Vavasseur, mort à Livrecy (Calvados), le 10 janvier. Né au même endroit, le 25 octobre 1862, il entra à l'École des chartes à la suite d'études solides. La thèse qu'il soutint avec succès en 1886 fut l'origine de deux publications où se révélèrent ses excellentes qualités d'érudit : *Valeur historique de la « Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne » (1393-1458), par Guillaume Gruel* (Extrait des tomes XLVII et XLVIII de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1887, in-8), et une bonne édition faite par la Société de l'histoire de France de cette même *Chronique d'Arthur de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (1393-1458), par Guillaume Gruel* (1890, in-8). De 1886 à 1888, M. Le Vavasseur fut bibliothécaire adjoint de la Société bibliographique et secrétaire de la rédaction du *Polybiblion*. Il se donna de tout cœur à ces fonc-

tions, comme à tout ce qu'il entreprenait, et nous apporta le concours précieux d'un esprit méthodique et soigneux, d'un jugement sain, d'un caractère laborieux, d'une érudition sûre et attentive. Sa retraite, motivée en grande partie par des raisons de santé, ne nous priva pas complètement de son aide, et il resta notre collaborateur. Nous rappellerons encore l'utile aperçu qu'il présenta en 1888 au Congrès bibliographique sur les *Sources de l'histoire de France*. Entré en 1887 à la Bibliothèque nationale, le principal poids du *Bulletin des livres étrangers* reposait sur lui. Lorsque la mort est venue le surprendre, il travaillait avec activité à une Bibliographie des élèves de l'École des chartes. Le travail est malheureusement resté inachevé.

— M. Albert Delpit, littérateur et auteur dramatique, est mort à Paris le 4 janvier 1893. Né à la Nouvelle-Orléans, de parents français, il vint en France à l'âge de dix-sept ans et fit son apprentissage d'écrivain sous les yeux d'Alexandre Dumas père. Il collabora à la *Revue des Deux Mondes* et à un grand nombre de journaux. Voici la liste complète de ses œuvres : Romans : *Le Mystère du Bas-Meudon* (1876, in-12) ; — *La Famille Cavalié* (1878, in-12) ; — *Le Fils de Coralie* (1879, in-12) ; — *Le Mariage d'Odette* (1880, in-12) ; — *Le Père de Martial* (1881, in-12) ; — *La Marquise* (1882, in-12) ; — *Les Amours cruelles* (1884, in-12) ; — *Solange de Croix-Saint-Luc* (1885, in-12) ; — *Mademoiselle de Bressier* (1887, in-12) ; — *Thérésine* (1888, in-12) ; — *Disparu* (1888, in-12) ; — *Passionnément* (1890, in-12) ; — *Comme dans la vie* (1891, in-12) ; — *Toutes les deux* (1891, in-12) ; — *Belle-Madame* (1892, in-12). — Poésie : *La Vieillesse de Corneille* (1877, in-12) ; — *Les Chants de l'invasion* ; — *Les Dieux qu'on brise* (1881, in-12). — Théatre : *Robert Pradel*, quatre actes en prose (Odéon, 1873) ; — *Jean Nu-pieds*, quatre actes en vers (Vaudeville, 1875) ; — *Le Messager de Scapin*, un acte en vers (Comédie-Française) ; — *Les Chevaliers de la patrie*, drame historique en cinq actes (Théâtre historique, 1876) ; — *Le Fils de Coralie*, comédie en quatre actes (Gymnase, 1879) ; — *Les Maucroix*, comédie en trois actes (Comédie-Française, 1883) ; — *Le Père de Martial*, en quatre actes (Gymnase) ; — *Mademoiselle de Bressier*, drame en cinq actes (Ambigu) ; — *Passionnément*, comédie en trois actes (Odéon, 1892). — Au moment où la mort est venue le surprendre, M. Albert Delpit mettait la dernière main à un poème consacré à *Jeanne d'Arc*.

— La mort de don José Zorrilla y Moral, survenue le 22 janvier, est pour l'Espagne un deuil national et y a été pleurée avec une douleur au moins égale à celle qui, en France, accueillit la mort de Victor Hugo et en Angleterre celle de lord Tennyson. Fils d'un magistrat, don José Zorrilla, et de doña Mercedes Moral, le poète naquit à Valladolid le 21 février 1817. A dix ans, il fut envoyé à Madrid et reçut une bonne éducation au séminaire des nobles. A dix-sept ans, il dut suivre les cours de l'Université de Tolède pour se former à la science du droit. Mais en même temps, il se livrait à son goût pour la poésie ; c'est en 1835 que parut sa première poésie *Elvira* dans *El Artista*. Enfin, émancipé de la tutelle de son père, il s'empressa de fuir les études arides auxquelles on avait voulu le plier et se fixa dans Madrid (1836), où il fonda un journal et vécut inconnu jusqu'à ce que, le 15 février 1837, la mort du poète Larra lui donnât l'occasion de révéler son talent par la lecture de cette belle poésie, qui commence ainsi :

Ese vago clamor que rasga el viento
Es la voz funeral de la campana.

Cinq mois après, son premier volume de poésies excitait de vives discus-

sions dans la presse. Sa réputation, commencée par une élégie, fut établie définitivement par la publication (1840-1841) des *Cantos del trovador*, et un peu plus tard de son poème consacré à la Très Sainte Vierge : *Maria* (1846). Nous ne pouvons oublier que le romantisme français exerça une certaine influence sur le poète que pleure l'Espagne, ni que l'une de ses œuvres les plus goûtées, *Granada*, fut publiée à Paris même (1853). Quant à ses aspirations, le poète les a résumées en ces deux vers :

Cristiano y caballero, como Español sin tacha,
Canté la fe y las glorias que en mi nación hallé.

Voici une liste des œuvres du grand écrivain, que nous regrettons de ne pouvoir donner plus complète, et où nous ne faisons pas entrer divers recueils auxquels il a collaboré, tels que l'*Album literario español* (1846, in-8), la *Corona funebre del dos de mayo 1808* (1849, in-4), l'*Album de Morno* (1847, in-4), l'*Album religioso* (1848, in-4), l'*Album del bardo* (1850, in-4) : *A la memoria desgraciada del joven literato D. Mariano José de Larra* (1837); — *Poesias* (1837, in-8); — *Vivir loco y morir mas, comedia* (1837, in-8); — *Mas vale llegar a tiempo che rondar un año, comedia antigua* (1838, in-8); — *A buen juez mejor testigo* (1838, in-8); — *Para verdades el tiempo y para justicia Dios* (1838, in-8); — *Cada cual con su razon* (1839, in-8); — *Gañar perdiendo, comedia* (1839, in-8); — *Juan Dandolo, drama* (1833, in-8); — *Lealtad de una mujer y aventuras de una noche, comedia* (1840, in-8); — *Poesias* (1840, 13 vol. in-8); — *Apoteosis de D. Pedro Calderon* (1841, in-8); — *Libro de la juventud escrito en italiano por Silvio Pellico*, traduction (1841, in-8); — *Los dos virreyes, drama nuevo* (1842, in-8); — *Sancho Garcia, tragedia* (1842, in-8); — *Un año y un drama* (1842, in-8); — *El eco del torrente, drama* (1842, in-8); — *El Caballo del rey Sancho, drama* (1842, in-8); — *Cain Pirata* (1842, in-8); — *El molino de Guadalajara, drama* (1843, in-8); — *El Puñal del godo, drama* (1843, in-8); — *Vigilias del estio* (1842, in-8); — *La Mejor razon, la espada* (1843, in-8); — *La Oliva y el Laurel. Alegoria escrita para las fiestas de la proclamacion de S. M. la reina doña Isabel II* (1843, in-8); — *Sofronia, tragedia* (1843, in-8); — *Don Juan Tenorio, drama* (1844, in-8); — *La Copa de Marfil, tragedia* (1844, in-8); — *Recuerdos y fantasias* (1844, in-8); — *La azuana silvestre, leyenda* (1845, in-8); — *La Calentura, drama fantastico* (1845, in-8); — *El Desafio del diablo y Un testigo de bronce, dos leyendas* (1845, in-8); — *Sancho Garcia, composicion lirica* (1846, in-18); — *El Zapatero y el Rey, drama* (1846-1848, 2 vol. in-8); — *El Rey loco, drama* (1847, in-8); — *Obras*, formant les tomes XXXIX et XL de la *Coleccion de los mejores autores españoles* (1847, 2 vol. in-8); — *Ofrenda poetica al liceo artistico y literario de Madrid* (1848, in-8); — *El Alcalde Ronquille, drama* (1848, in-8); — *El Excomulgado, drama* (1848, in-8); — *La Creacion y el diluvio* (1848, in-8); — *Maria, corona poetica de la Virgen* (1849, in-8); — *Traidor inconfeso y martir, drama* (1849, in-8); — *La fe cristiana, oda* (1849, in-8); — *Un Cuento de amores* (1850, in-8); — *Cuento de cuentos, mil leyendas granadinas* (1851, in-8); — *Ensayos poeticos por Don P. de la Vera e Isla Fernandez* (1852, in-4); — *Obras, nueva edicion con su biografia por Ildefonsa de Ovejas* (1852, 3 vol. in-8); — *La Rosa de Alejandria, leyenda* (1857, in-8); — *Album de un loco* (1866, in-8); — *El Drama del alma, leyenda* (1867, in-8); — *Leyenda del Cid* (1871, in-8); — *Lecturas publicas hechas en el Ateneo* (1877, in-8); — *Recuerdos del tempo viejo*, notes autobiographiques parues dès 1879 dans l'*Imparcial* (1880, in-8); — *Composiciones varias* (1877, in-8); — *Gnomos y mujeres* (1886, in-8); — *De Murcia al cielo* (1888, in-8); — *A escape y al vuelo* (1888, in-8); — *Coronación de Zorrilla* (1890, in-8).

— M. le général Charles-Antoine Thoumas est mort le 9 janvier. Né à Laurière (Haute-Vienne) le 19 juillet 1820, il entra en 1839 à l'École polytechnique, sortit dans l'armée, se distingua dans l'affaire d'Inkermann. En 1870, il fut nommé colonel et chargé par le gouvernement de la Défense nationale de la direction de l'artillerie, qu'il organisa rapidement. Général de division en 1878, il fut mis à la retraite en 1885. C'est seulement à cette époque qu'il commença sa carrière d'écrivain. Les articles militaires qu'il donnait au *Temps* étaient fort remarqués. Il publiait aussi des mémoires dans la *Revue de cavalerie*. Voici la liste des excellents ouvrages dus à cet écrivain : *Les Capitulations, étude historique militaire sur la responsabilité du commandement* (1886, in-12); — *Les Cadres de l'armée devant le Parlement* (1887, in-8); — *Le Général Curély, itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée (1793-1815)*, d'après un manuscrit authentique (1887, in-12); — *Les Transformations de l'armée française, essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France* (1887, 2 vol. gr. in-8); — *Autour du drapeau (1789-1889). Campagnes de l'armée française depuis cent ans* (1888, in-4); — *Causeries militaires* (1889-1890, 2 vol. in-12); — *Autour du drapeau tricolore (1789-1889) : l'Armée française depuis cent ans* (1889, gr. in-8); — *Exposition rétrospective militaire du ministère de la guerre en 1889* (1890, in-4); — *Les grands Cavaliers du premier Empire* (1890, in-8); — *Le Maréchal Lannes* (1891, in-8).

— M. Antonin-François Rondelet est mort le 24 janvier. Né à Lyon le 28 février 1823, c'est dans cette ville qu'il fit ses études et se prépara aux examens de l'École normale supérieure, où il fut reçu en 1841. Tour à tour professeur de philosophie aux collèges de Rennes, de Poitiers et de Marseille, puis, après qu'il eut été reçu docteur, à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Lors de la fondation de la Faculté catholique des lettres de Paris, M. Antonin Rondelet y accepta la chaire de philosophie. Ce sont surtout les questions philosophiques et économiques sur lesquelles s'est portée l'attention de l'écrivain catholique. Parmi les revues auxquelles il a collaboré, nous citerons la *Revue d'économie chrétienne* et la *Revue contemporaine*. Quant aux ouvrages qu'il a écrits, voici les titres des principaux : *Exposition critique de la morale d'Aristote* (1846, in-8); — *De modalibus apud Aristotelem* (1847, in-8); — *Programmes de philosophie* (1851, in-18); — *Madame Récamier* (1851, in-18); — *Du spiritualisme en économie politique* (1859, in-8); — *De la philosophie pratique* (1859, in-8); — *Conseils aux parents sur l'éducation de leurs enfants* (1861, in-12); — *Les Mémoires d'Antoine* (1860, in-12); — *Mémoires d'un homme du monde* (1861, in-12); — *Théorie logique des propositions modales* (1861, in-8); — *La Morale de la richesse* (1863, in-12); — *Nouvelles et voyages* (1863, in-12); — *Londres pour ceux qui n'y vont pas* (1864, in-12); — *Le Lendemain du mariage* (1866, in-12); — *La Science de la foi* (1867, in-12); — *Petit Manuel de l'économie politique* (1868, in-12); — *Les Lois du travail et de la production* (1868, in-18); — *L'Économie politique dans la vie pratique* (1868, in-18); — *Le Danger de plaire* (1869, in-12); — *Le Travail et ses lois* (1869, in-32); — *L'Opposition et la révolte* (1871, in-12); — *Les Limites du suffrage universel* (1871, in-12); — *Du Découragement* (1871, in-18); — *L'Emploi du loisir à l'École de droit* (1872, in-12); — *L'Éducation de la vingtième année* (1873, in-12); — *Un Drame en omnibus* (1875, in-12); — *Mon Voyage au pays des chimères* (1875, in-12); — *L'Art d'écrire* (1878, in-8); — *L'Art de parler* (1879, in-8); — *Réflexions de littérature et de philosophie, de morale et de religion* (1881, in-8); — *Manuel chrétien d'instruction civique* (1883, in-18); — *Philosophie et sciences sociales* (1883, in-12); — *La Vie dans le mariage* (1884, in-12); — *La Ressuscitée de Cologne* (1888,

in-12) ; — *Le Livre de la vieillesse* (1888, in-12) ; — *Une Femme bien malheureuse* (1890, in-12).

— M. Gustav Volkmar, qui est mort à Zurich le 9 janvier, était un des principaux représentants, à l'heure actuelle, de l'École de Tubingue. Né à Hersfeld, le 11 janvier 1809, c'est à l'Université de Marbourg qu'il fit ses études. Après quelques années passées dans l'enseignement secondaire en Allemagne, il se vit destitué par le gouvernement, à la suite d'une brochure politique (1850). Il ne tarda pas à se retirer en Suisse, où il trouvait plus de liberté pour exprimer ses pensées. L'Université de Zurich l'admit comme *privat-docent* (1853-1858), puis comme professeur extraordinaire (1858-1863), et enfin lui confia la chaire de professeur ordinaire d'exégèse du Nouveau Testament (1863). C'est, en effet, à cette étude que s'est surtout livré le professeur de Zurich, et c'est par elle qu'il a conquis toute sa réputation : l'un des premiers exégètes de son époque, si les hardiesses d'une critique aventureuse, les emportements passionnés de la discussion, soutenus d'ailleurs par une érudition étendue, sont dignes de ce titre. L'on connaît le système de M. Volkmar, fondé sur l'hypothèse d'un Évangile primitif de saint Marc, dont les synoptiques et les apocryphes ne seraient que des déformations faites au profit de telle ou telle école. Voici la liste chronologique des principales œuvres du savant allemand : *De vocabulorum agios et agnos, sacer et sanctus, origine* (1837, in-8) ; — *De verbi legendi natura atque progenie præcipua verborum relegendi et religendi ratione habita* (1838, in-8) ; — *Der höchste Grundsatz des Christenthums, der Reformation und des freien Katholizismus der Gegenwart* (1846, in-8) ; — *Ueber Justin den Märtyrer und sein Verhältniss zu unsern Evangelien* (1853, in-8) ; — *Die Quellen der Ketzergeschichte bis zum Nicänum* (1855, in-8) ; — *Ueber die römische Kirche, ihren Ursprung und ersten Conflict* (1857, in-8) ; — *Die Religion Jesu und ihre erste Entwicklung nach dem gegenwärtigen Stande der Wissenschaft* (1857, in-8) ; — *Das vierte Buch Esra und apokalyptische Geheimnisse überhaupt* (1858, gr. in-8) ; — *Handbuch der Einleitung in die Apokryphen* (1860-1863, 2 gr. in-8) ; — *Eine neutestamentliche Entdeckung und deren Bestreitung, oder die Geschichtsvision des Buches Henoch* (1862, gr. in-8) ; — *Commentar zur Offenbarung Johannes* (1862, gr. in-8) ; — *Der Ursprung unserer Evangelien nach den Urkunden* (1866, gr. in-8) ; — *Mose Prophetie und Himmelfahrt* (1867, gr. in-8) ; — *Die Evangelien oder Marcus und die Synopsis der kanonischen und ausserkanonischen Evangelien* (1869, gr. in-8) ; — *Zwingli, sein Leben und Wirken* (1870, gr. in-8) ; — *Die römische Papstmythe* (1873, gr. in-8) ; — *Die Herkunft Jesu Christi nach der Bibel selbst* (1874, gr. in-8) ; — *Die neutestamentlichen Briefe* (1875, gr. in-8) ; — *Die kanonischen Synoptiker in Uebersicht mit Randglossen* (1876, gr. in-8) ; — *Die wahre Gottesverehrung nach Offenbarung Johannes cap. IV* (1879, in-8) ; — *Jesus Nazarenus und die erster christliche Zeit* (1882, gr. in-8) ; — *Die neuentdeckte urchristliche Schrift : Lehre der zwölf Aposteln an die Völker* (1885, in-8) ; — *Paulus von Damascus bis zum Galaterbrief* (1887, in-8).

— M. Amédée-Victor Guillemin est mort le 4 janvier, à Pierre (Saône-et-Loire), où il était né le 5 juillet 1826. Ses études, commencées à Beaune, furent achevées à Paris. Professeur de sciences, il sut mettre un très grand talent à la vulgarisation des idées scientifiques. De nombreux articles signés de lui parurent dans la *Revue philosophique*, dans la *Revue politique et littéraire*, dans l'*Avenir national*, dans la *Savoie*, journal démocratique qu'il avait fondé et qui n'eut qu'une existence passagère, et dans beaucoup d'autres recueils. Les sciences qu'il s'est plus particulièrement efforcé de faire connaître au grand public sont l'astronomie et les sciences physiques. Voici

d'ailleurs la liste de ses ouvrages, tous estimables : *Les Mondes, causeries astronomiques* (1861, in-12) ; — *Simple explication des chemins de fer* (1862, in-12) ; — *Le Ciel, notions d'astronomie à l'usage des gens du monde et de la jeunesse* (1864, gr. in-8) ; — *Éléments de cosmographie* (1866, in-12) ; — *La Lune* (1866, in-12) ; — *Les Phénomènes de la physique* (1867, in-12) ; — *Les Chemins de fer* (1867-1884, 2 vol. in-12) ; — *Le Soleil* (1869, in-12) ; — *La Vapeur* (1873, in-12) ; — *Les Applications de la physique aux sciences, à l'industrie et aux arts* (1873, in-8) ; — *Les Comètes* (1874, in-8) ; — *La Lumière et les couleurs* (1875, in-12) ; — *Le Son, notions d'acoustique physique et musicale* (1876, in-12) ; — *Les Étoiles, notions d'astronomie sidérale* (1877, in-12) ; — *Les Nébuleuses, notions d'astronomie sidérale* (1880, in-12) ; — *Le Monde physique* (1880-1885, 5 vol. gr. in-8) ; — *Le Feu souterrain : volcans et tremblements de terre* (1886, in-12) ; — *Le Télégraphe et le téléphone* (1886, in-12) ; — *Le Beau et le mauvais Temps* (1887, in-12) ; — *Les Comètes* (1887, in-12) ; — *Les Météores électriques et optiques* (1887, in-12) ; — *La Terre et le ciel* (1388, gr. in-8) ; — *Les Machines à vapeur et à gaz* (1888, in-12) ; — *Les Étoiles filantes et les pierres qui tombent du ciel* (1889, in-12) ; — *Le Magnétisme et l'électricité* (1889-1890, 2 vol. in-12).

— Nous devons encore une notice spéciale à M. le chanoine Ulysse Maynard, mort à Poitiers le 22 janvier. Le défaut d'espace nous empêche de nous étendre longuement sur cet écrivain, qui eut de grandes qualités de critique et d'historien. Tout le monde connaît notamment son étude si solide sur Pascal. L'on se rappelle aussi, non sans un certain regret, la violente polémique qu'entama l'ardent chanoine contre Mgr Lagrange à propos de la *Vie de Mgr Dupanloup*, et aussi à propos de la publication d'une Vie de saint Vincent de Paul, dont le principal défaut était peut-être de traiter un sujet que M. l'abbé Maynard croyait avoir épuisé. Nous donnons ci-dessous l'indication des principaux ouvrages de M. le chanoine U. Maynard : *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie* (1850, 2 vol. in-8) ; — *Saint Vincent de Paul, sa vie, son temps, ses œuvres, son influence* (1860, 4 vol. in-8) ; — *Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul* (1864, in-12) ; — *Voltaire, sa vie et ses œuvres* (1867, 2 vol. in-8) ; — *Vie de Voltaire* (1869, in-12) ; — *Vie* (abrégée) *de saint Vincent de Paul* (1874, in-12) ; — *Jacques Crétineau-Joly, sa vie politique, religieuse et littéraire* (1875, in-8) ; — *La Sainte Vierge* (1877, in-4) ; — *Mgr Dupanloup et M. Lagrange, son historien* (1884, in-8) ; — *Maximes et pratiques de saint Vincent de Paul, extraites de sa vie, ses lettres et ses conférences* (1885, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Berthon, prêtre de la Société des missions et missionnaire en Chine, mort à Paris au commencement de janvier ; — de M. Chabrillat, ancien directeur de l'Ambigu, rédacteur au *Figaro*, mort à cinquante ans, le 15 janvier, à Courbevoie ; — de M. Chesnier du Chesne, ancien collaborateur de l'*Union*, mort au début de janvier, dans son château de La Roche-Chargé ; — de M. le docteur Joseph Desnos, médecin des hôpitaux, mort le 14 janvier, âgé de soixante-quatre ans ; — de M. Laurent de Gavoly, fondateur de la *France moderne*, de Marseille, mort le 1er janvier ; — de M. Garipuy, conservateur du musée de Toulouse et directeur de l'École des beaux-arts de cette ville, mort à soixante-seize ans, le 24 janvier ; — de M. le docteur André Gay, médecin lyonnais, qui remplit pendant un temps les fonctions de bibliothécaire de la Société de géographie de Lyon, mort le 26 décembre ; — de M. le docteur Hardy, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Paris, ancien président de l'Académie de médecine, ancien médecin de l'hôpital Saint-Louis, mort le 23 janvier ; — de M. le docteur Horteloup, chirurgien de l'hôpital Necker, mort à

Hyères le 13 janvier; — de M. Joly, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen, honorablement connu par de nombreux travaux d'érudition, en partie consacrés à la littérature médiévale, mort le 16 janvier à Caen; — du R. P. de la Tour de Rochemure, de la Compagnie de Jésus, mort en janvier à Lyon; — de M. Ferdinand Lavainne, directeur honoraire du conservatoire de musique de Lille, mort le 10 janvier; — de M. le docteur Ozanne, premier chirurgien honoraire de l'hôpital civil de Versailles, mort dans cette ville, dans sa quatre-vingtième année, le 10 janvier; — de M. Charles Philippon, pendant de longues années secrétaire de la Faculté des sciences de Paris, mort à soixante-douze ans, le 25 janvier; — de M. l'abbé Joseph Rouquette, ancien curé du Sacré-Cœur à Millau, dont on connaît les estimables travaux d'histoire locale, et notamment une excellente Histoire du Rouergue sous la domination anglaise, mort à la fin de décembre; — de M. Vendryes, inspecteur honoraire d'Académie, professeur agrégé d'histoire, mort le 19 janvier, à quatre-vingt-trois ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Nicolaï Vladimirovitch Adlerberg, écrivain russe, mort le 13 décembre; — de M. Evan-Canuce Buller, éditeur catholique de Preston, dont on cite quelques poésies et une *History of Ushaw* (1889, in-8), mort en janvier; — de M. James-Edmund Doyle, qui a donné une estimable *Chronicle of England* (1863, in-8), et un ouvrage considérable : *The official Baronage of England*, mort aussi dans le courant de janvier; — de M. Cesare Foucard, autrefois archiviste de Venise, auteur de publications paléographiques et historiques estimées, mort le 7 novembre à Florence; — du minéralogiste Axel Gadolin, mort en janvier à Saint-Pétersbourg; — de M. le chanoine Jacopo-Luigi Grassi, bibliothécaire de l'Ateneo de Gènes de 1840 à 1849, l'un des meilleurs collaborateurs des *Atti della società ligure*, dont nous devons citer entre autres bons travaux : *Serie dei vescovi ed arcivescovi di Genova* (1872, in-4), et *Catalogo dei Liguri che ebbero alte dignità ecclesiastiche* (1858, in-8), mort à Gènes le 25 octobre, âgé de quatre-vingt-deux ans; — de M. Thomson Hankey, économiste distingué, mort à quatre-vingt-sept ans; — de M. James-Augustus Hessey, archidiacre de Middlesex, théologien anglais, dont on cite avec éloges *Biographies of the Kings of Judah; Moral Difficulties connected with the Bible* et une brochure sur la question du repos dominical *(Sunday, its origin, history and present obligation)*, mort à sa résidence de Leicester Garden, le 24 décembre, dans sa quatre-vingtième année; — du général russe Nicolas Kokcharov, correspondant de l'Académie des sciences, géologue et minéralogiste distingué, dont les travaux sur la minéralogie de la Russie jouissent d'une légitime réputation, mort le 2 janvier à Saint-Pétersbourg, à soixante-quinze ans; — de M. August Lammers, économiste, mort à soixante-deux ans, le 28 décembre, à Brème; — de M. Nicolaï-Loginovitch Loman, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, mort le 5 décembre; — de M. Richard-Halkett Lord, journaliste, éditeur de *The Book mart*, mort le 19 novembre à Londres; — de M. John P. Lundy, pasteur protestant, auteur de nombreux ouvrages religieux, parmi lesquels l'on cite : *Monumental christianity, or the art of symbolism of the primitive christian Church*, mort à Philadelphie, le 12 décembre, âgé de soixante-dix ans; — de M. F. von Mocnik, mathématicien, mort à Graz, le 1er décembre, à soixante-dix-huit ans; — de M. le capitaine Franck-E. Moran, collaborateur de *The Century* et d'autres recueils, mort à Baltimore, le 9 décembre; — de M. M.-J. Popov, collaborateur de l'*Astrakanskii Viestnik*, et d'autres revues, mort le 14 novembre; — de M. T. H. Rowney, chimiste et géologiste, mort à soixante-cinq ans; — de M. Reichensperger, l'un des chefs du centre allemand au Reichstag,

auteur d'assez nombreux écrits, notamment sur le *Kulturkampf*, mort au commencement de janvier, à Berlin; — de M. Hans Schulze, connu par ses recherches de chimie analytique, mort le 24 novembre à Santiago; — de M. Schrump, qui s'était fait une spécialité de la philologie arménienne, mort en décembre; — de M. Howley Smart, romancier anglais; — de M. Daniel Spitzer, humoriste d'un esprit caustique, dont tout le monde connaît les *Wiener Spaziergänge*, mort le 11 janvier, à Meran, âgé de cinquante-huit ans; — de M. Stefan, président de l'Académie des sciences de Vienne, dont les travaux ont surtout porté sur l'étude de la physique, mort à cinquante-huit ans, le 7 janvier; — de M. Swinfleet, archéologue de mérite, collaborateur des *Notes and Queries*, mort le 6 janvier; — de M. Tafel, théologien allemand, mort à soixante et un ans, le 9 janvier; — de M. Anton Thormachten, poète allemand fort goûté, mort à Milwaukee, le 10 décembre, à soixante-trois ans; — de M. Benjamin Vetter, connu par ses travaux de zoologie, mort à Dresde le 1er janvier; — de M. George West, dont on cite : *Methodism in Marshland*, mort en janvier; — de M. Montagu Williams, auteur de *Leaves of a life*, mort le 23 décembre, à Ramsgate; — du chanoine Théodore-Ignace Welvaerts, prieur et bibliothécaire de l'abbaye des Prémontrés de Postel en Campine, collaborateur du *Kempisch Museum*, mort en décembre.

Congrès. — A l'occasion de l'exposition universelle de Chicago aura lieu un très important congrès de folklore; des invitations à en faire partie ont été adressées à des savants du vieux et du nouveau monde. Parmi les invités français nous remarquons MM. Henri Gaidoz, d'Arbois de Jubainville, le comte de Puymaigre, le vicomte de la Villemarqué, Paul Sebillot, le comte de Charencey, G. Maspero, H. Carnoy, le prince Roland Bonaparte.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 13 janvier, après une communication de M. Philippe Berger sur une inscription néo-punique trouvée à Maktar, M. Théodore Reinach a commencé la lecture d'un mémoire sur la représentation en matière de successions féminines dans les droits égyptien, grec et romain. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 20 janvier; ensuite M. de Mas-Latrie a communiqué un mémoire sur l'empoisonnement politique employé comme moyen ordinaire de gouvernement dans la république de Venise.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 21 janvier, M. Charles Gomel a lu un mémoire sur le ministère de d'Ormesson, contrôleur général des finances du 30 mars au 3 décembre 1783. — Le 28 janvier, M. Levasseur a présenté à l'Académie un tableau graphique du prix du blé en France depuis l'an 1200, à propos duquel il a exposé une suite d'observations sur les variations du prix du blé depuis le XIIIe siècle.

Le Livre d'or de la belle défense de Saint-Jean-de-Losne en 1636. — L'année 1636 a vu les sièges successifs de deux villes héroïques : Dole et Saint-Jean-de-Losne. Celle-ci, d'importance moindre, n'eut guère à tenir tête à l'ennemi que pendant une semaine, tandis que celle-là résista victorieusement, trois mois durant, à une armée de 28,000 hommes commandée par le père du grand Condé et pourvue d'une artillerie formidable. Dole était la capitale de la Franche-Comté, province appartenant alors à l'Espagne, et Saint-Jean-de-Losne, petite ville forte sur la Saône, relevait du duché de Bourgogne. Quand le siège de Dole eut été levé par les Français, l'armée impériale accourue au secours des Comtois, « combinée d'Allemagne, Espagne, Hongrie et Lorraine, commandée par quatre généraux, » mais sur l'effectif de laquelle les historiens varient, non sans exagération,

entre les chiffres de 50,000 et 200,000 hommes, l'armée impériale, disons-nous, se décida, par représailles, à envahir la Bourgogne. Après avoir saccagé quelques localités pourvues de fortifications, elle se présenta, sous les ordres du général Gallas, devant Saint-Jean-de-Losne, et, malgré plusieurs assauts, ne put se rendre maîtresse de cette bicoque énergiquement défendue par quelques soldats, de simples bourgeois et même les femmes de ceux-ci. L'histoire de cette défense célèbre a été écrite par différents auteurs et notamment par M. l'abbé Jules Thomas, en 1886. Pour compléter en quelque sorte son travail, l'érudit ecclésiastique vient de publier *le Livre d'or de la belle défense de Saint-Jean-de-Losne en 1636* (Dijon, chez l'auteur, in-8 de 248 p.). Ce « Livre d'or » n'est autre que le catalogue alphabétique des habitants de Saint-Jean-de-Losne (des deux sexes) qui vivaient au temps du siège. Il est précédé de 33 pages explicatives de l'éditeur du manuscrit et suivi d'appendices relatifs aux anniversaires, trentenaires, cinquantenaires et centenaires célébrés à l'occasion de la « belle défense. » Il convient de noter que ce catalogue, dressé par un nommé Nicolas Fleury, receveur de la ville en 1760, n'avait jamais été imprimé. Les curieux de l'histoire locale, en général, et les habitants de Saint-Jean-de-Losne, en particulier, ne peuvent manquer de savoir grand gré à M. l'abbé Jules Thomas de s'être décidé à mettre au jour ce document.

Paris. — L'administration de la Bibliothèque nationale vient de publier le *Catalogue des livres provenant des collections d'Eugène Piot, vendues à Paris en 1891* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 164 p.). L'on a eu raison de dresser rapidement et de mettre à la disposition du public l'inventaire de cette collection fort importante surtout pour l'histoire et la littérature de l'Italie. Les ouvrages sont classés suivant l'ordre méthodique. Nous y notons : un recueil de 38 pièces relatives au concile de Trente ; 36 poésies sur la bataille de Lépante, la plupart fort rares ; et enfin une importante collection de pièces de théâtre en italien (plus de 1,300). L'on trouvera là un utile supplément à la *Drammaturgia* d'Allacci et de ses continuateurs. Nous regretterons seulement que l'on n'ait pas assez pris soin de restituer les pièces anonymes ou pseudonyques à leurs véritables auteurs, même dans les cas où la chose était facile. Quand des pièces sont l'œuvre d'écrivains aussi connus que Métastase (par exemple *Adriano in Siria*, p. 102; *Demetrio*, éd. de 1742, p. 120 ; *L' Impresario dell' isole Canarie*, p. 132), ou Goldoni (*De Gustibus non est disputandum*, p. 119; *La Fondazion di Venezia*, p. 128) ; *Lugrezia romana in Costantinopoli*, p. 136), il n'est guère permis de les laisser anonymes. Pourquoi avoir omis de dire (p. 127 et 138) que Polisseno Fegejo est le pseudonyme bien connu de Carlo Goldoni, alors qu'on le rappelle un peu plus loin ? L'on a eu recours à l'édition de 1755 de la *Drammaturgia*, mais pas assez souvent, puisqu'on n'a pas profité de mainte indication qui s'y trouve : par exemple, *l'Honor al cimento* (p. 131) est de Girolamo Collatelli ; *Mauritio* (p. 138), d'Adriano Morselli ; *La Verità nell' inganno* (p. 160), de l'abbé Silvani. Il eût été aussi facile (p. 136) de résoudre les initiales G. P. du *Maresciallo d'Ancre* (Giovanni Peruzzini). P. 144, c'est à tort que l'on attribue à Leone Tottola plusieurs éditions d'*Otello, ossia l'Africano di Venezia;* le titre de l'édition de 1833 porte en effet cette attribution; mais M. Salvioli a déjà observé que l'auteur de cet opéra est le marquis Berio (*Arch. Veneto*, tome XVI, p. 379); et il eût été facile de s'en assurer en comparant ce texte avec celui des éditions qui donnent le nom du véritable auteur et que l'on cite à côté. L'on pourrait encore présenter quelques observations sur d'autres parties de cet intéressant catalogue : l'on est trop habitué en France à nommer Arioste l'auteur du *Roland*, pour

n'être pas choqué de la forme Ariosti (p. 94); le cardinal Bernardo da Bibiena étant aussi connu sous son nom patronymique de Divizio, ce nom devait, sinon servir de vedette pour le classement, du moins être mentionné. Pourquoi classer tantôt au prénom, tantôt à celui d'origine, les personnages qui sont désignés sous ces deux noms? Quelques fautes d'impression : p. 5, κατηχισμός pour κατηχισμὸς; p. 95, *tratteni menti* pour *trattenimenti*, etc. Terminons en remerciant une fois encore la Bibliothèque d'avoir publié ce catalogue fort intéressant.

— *Les Gloses latino-françaises de Jacques Greptus*, et la *Poésie en patois savoyard de 1564*, que publie M. François Mugnier (Paris, Champion, in-8 de 63 p.), sont, comme le dit l'auteur en empruntant aux Allemands une expression barbare, d'utiles *contributions à l'étude de la langue française et du patois en Savoie au XVIe siècle*. De lien entre ces deux pièces, il n'en faut d'ailleurs point chercher. Les gloses se rapportent aux *Elegantiae* de Valla; la poésie est écrite à l'occasion de la convalescence d'Emmanuel-Philibert de Savoie. Le vers 20 (post loz lau devan aveyr vieu) ne peut se traduire : « Peut en face regarder les loups, » ce qui n'aurait ici aucun sens; « devan » veut dire « auparavant, » et c'est une allusion à la croyance populaire si répandue autrefois et dont on trouve déjà la trace dans Pline l'Ancien (XXXIV, 1) que le regard des loups est nuisible, et que pour échapper à cette influence maligne il faut voir le loup avant d'en être vu.

— Notre collaborateur M. Henri Stein vient de reconstituer heureusement *Un épisode de la guerre de Cent ans dans le Gâtinais, l'affaire de Villemaréchal (1366)* (Paris, A. Picard, in-8 de 32 p.). Il prétend — et il nous semble étayer son assertion sur des preuves solides — que c'est à Villemaréchal en Gâtinais qu'il faut rapporter l'affaire des Tournelles, mentionnée par les *Grandes Chroniques* (Ed. P. Paris, VI, 168). Le plan de Villemaréchal et celui des Tournelles, ainsi que les sceaux de famille des chevaliers français qui prirent part à la lutte, accompagnent cette intéressante dissertation.

— « Il manquait en France une revue documentaire qui ne fût inféodée à aucun parti de gauche ou de droite, et servît la vérité toute nue aux travailleurs, » tels sont les termes dans lesquels M. Léon Séché nous annonce la création d'une revue bimensuelle, *l'Archiviste* (Asnières, 5, rue Parmentier), dont le premier numéro a paru le 25 décembre. Quatre parties dans la revue : la première, consacrée à l'étude de questions historiques ; la deuxième, purement documentaire ; la troisième, bibliographique ; la quatrième, réservée aux questions et réponses. Est-il bien sûr que l'impartialité sera là observée aussi rigoureusement que l'annonce M. Séché ; ses travaux sur le jansénisme n'en sont pas une garantie suffisante. La revue n'en mérite pas moins d'être signalée. Outre un travail du directeur sur les Origines du Concordat, elle nous annonce la publication de la Correspondance du chevalier d'Azara; de celle de Cacault (Négociations entre le Directoire et Pie VI) ; de celle des préfets du Consulat. La disposition typographique des questions et réponses ne nous paraît pas heureuse; elle perd trop de papier.

— Annonçons également la publication, commencée le 15 janvier à la librairie Hachette et Cie, d'une *Revue de métaphysique et de morale*. Le titre en dit suffisamment l'objet ; nous nous bornons à dire que la Revue paraîtra tous les deux mois.

— Au contraire, il faut quelques mots pour expliquer ce qu'est la *Haute science, revue documentaire de la tradition ésotérique* (Librairie de l'art indépendant, in-8. Mensuelle). C'est à la connaissance de la kabbale, de la magie,

de l'occultisme en général, que prétend servir cette nouvelle revue, qui commencera dès le 29 janvier la publication de traductions du Zohar, de l'*Antre des nymphes de Porphyre*, de la *Brihadâranyaka-Upanishad*.

— Le libraire Georges Brunox entreprend une œuvre importante, qui sera comme une nouvelle continuation de la *France littéraire* de Quérard : *La Librairie française pendant cinquante ans (1840-1890)*. L'ouvrage, qui comprendra dix volumes, semble d'abord devoir faire double emploi avec le *Catalogue* de Lorenz, mais, outre qu'il sera sans doute plus complet, il offrira l'avantage de renfermer dans une seule série ce qui se trouve morcelé en quatre parties dans le *Catalogue de la librairie française*.

— Vient de paraître le premier numéro de la *France-album* (Paris, 51, cité des Fleurs. Publication mensuelle. Abonnement : France, 6 fr. ; Union postale, 8 fr.). Ce premier numéro, qui renferme 32 dessins de Karl, est consacré au département des Alpes-Maritimes ; pour la saison, cela est tout à fait d'actualité. Et voici dans quels termes les éditeurs tracent les lignes principales de leur programme : « Nous présentons au public, et plus particulièrement aux voyageurs, aux touristes, aux amis de notre beau pays et aux admirateurs de ses merveilles, un ouvrage unique en son genre, qui réunira sous un format commode une immense collection de dessins représentant tout ce que la France possède de curieux, d'intéressant et de remarquable aux points de vue artistique, pittoresque, ethnographique et monumental, classé par albums régionaux ayant pour centre une ville importante et donnant la reproduction fidèle des curiosités contenues dans les environs. » Si tous nos départements sont traités de la sorte, cette publication, d'un bon marché réel, est appelée à un succès certain.

Artois. — Le tome XXIII (2e série) des *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras*, qui vient de paraître (Arras, imp. Rohard-Courtin, in-8 de 282 p.), contient, entre autres travaux, les études suivantes qu'il est utile de signaler ici : *Un Salon au XVIIIe siècle (Mme Geoffrin)*, par M. de Mallortie; — *Jean Le Febvre, chanoine, théologal et 57e prévôt du chapitre d'Arras, sa vie et ses œuvres dans leurs rapports avec l'histoire locale*, par M. l'abbé Depotter; — *Mon voyage en Irlande*, par M. le baron Cavrois; — *Le Pas-de-Calais sous l'administration préfectorale de M. le baron de la Chaise (1803-1815)*, par M. Gustave de Hautecloque; — *Les Brigittines à Arras. Histoire du monastère de Notre-Dame de Sainte-Espérance, en la cité d'Arras, 1608-1792*, par M. l'abbé Depotter; — *L'Égypte au temps de Joseph*, par M. l'abbé Rohart.

Bourgogne. — Parmi les articles les plus intéressants que comprend le tome IX (2e série) des *Annales de l'Académie de Mâcon*, que nous venons de recevoir, nous devons mentionner spécialement : *Vignes américaines, sélection, adaptation*, par M. de Benoist; — *L'Abbaye de Saint-Chaffre-du-Monastier et ses rapports avec Cluny*, par M. F. Lacroix; — *Enlèvement de l'artillerie du château de Pierreclos en 1790*, par M. A. Arcelin; — *La Science sociale*, par le même; — *Un Banquet au XVe siècle*, érudite communication de M. A. Villars; — *Mâcon au XVIe siècle, notes bibliographiques, historiques et biographiques*, sources et preuves, par M. A. Jeandet (suite); — *L'Année 1800*, curieuse dissertation, par M. de Chambrun de Rosemont, sur la question de savoir si l'an 1800 appartient au XVIIIe ou au XIXe siècle; — *Une Page de philosophie sur la vraie liberté*, par M. l'abbé Canet; — *Marius Chaumelin*, par M. P. Martin; — *La Dépopulation de la France*, par M. A. Putois; — *Le Vicomte de Tavannes*, par M. A. Jeandet; — *Du Prix des choses comparativement à la valeur de l'argent et de l'accroissement des*

dépenses, par M. A. Villars; — *Les Prairies et les débordements de la Saône*, par M. de Benoist; — *L'Obituaire de Saint-Vincent*, par M. le baron Lombard de Buffières.

Bretagne. — M. Frain de la Gaulayrie nous donne le quatrième fascicule des *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits, au soutien du mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Vitré, imp. Lécuyer, in-4 de 81 p. Tiré à 150 exemplaires). Ce nouveau fascicule, où l'on remarquera notamment vingt-trois lettres de l'intendant général du duc de la Trémoille, baron de Vitré, écrites de 1696 à 1700 à l'avocat fiscal de la baronnie de Vitré, montre une fois de plus que M. Frain de la Gaulayrie est un des plus recommandables généalogistes de Bretagne.

— M. Paul Sébillot, bien connu de tous les traditionnistes par ses travaux, a eu l'excellente idée de mentionner dans une table alphabétique tous les incidents, tous les personnages qui figurent dans les contes publiés par lui, tant dans ses livres que dans des revues françaises ou étrangères, avec des renvois à ces si nombreux récits (*Les Incidents des contes populaires de la Haute-Bretagne*. Vannes, Lafolye, 1892, in-8 de 39 p.). Cette table, dont l'exécution a exigé du temps et de la patience, sera du plus grand secours pour les recherches des références. Cet aride mais utile labeur peut être cité comme un exemple à suivre à tous les chercheurs de contes populaires.

Champagne. — Encore un bon travail de M. Henri Jadart: *La Famille de la Salle à Reims du XVIe au XVIIIe siècle*. Nouveaux documents extraits des archives de cette ville (Arcis-sur-Aube, imp. Frémont, gr. in-8 de 24 p.). Cet érudit, revenant sur un sujet qu'il avait déjà traité en 1888 (*Revue de Champagne et de Brie*), écartant les données fournies par les notes inscrites sur un livre d'heures, manuscrit de la bibliothèque de Reims, où M. L. Delisle a reconnu l'œuvre d'un faussaire, établit, d'après des pièces authentiques (anciens registres paroissiaux, minutes des notaires, etc.), que la famille de « l'éducateur des enfants pauvres, » du « bienheureux fondateur des frères des écoles chrétiennes, » est de très simple origine. Les aïeux de J.-B. de la Salle « furent des commerçants honnêtes et laborieux; ils s'enrichirent, comme ceux du grand Colbert, dans le négoce et les affaires. » De nombreux documents inédits complètent cette étude généalogique, dont les principales indications sont résumées dans un tableau des ramifications de la famille de la Salle à Reims du XVIe au XVIIIe siècle.

Dauphiné. — M. Prudhomme, archiviste du département de l'Isère, vient de faire paraître l'*Inventaire-sommaire des archives historiques de l'hôpital de Grenoble* (Grenoble, in-4 de xxx-436 p.).

Franche-Comté. — Nous ne connaissions M. Henri Mairot que comme voyageur dans les montagnes du Jura à la suite de Xavier Marmier et de Mme de Gasparin, et dans les Alpes suisses où dernièrement il nous a conduits en compagnie d'Eugène Rambert. Aujourd'hui l'historien se révèle à propos d'*Une ambassade suisse en Franche-Comté (1674)* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 35 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie de Besançon*). M. Henri Mairot raconte, d'après une thèse soutenue en langue allemande par M. Mag, professeur à l'école supérieure de Glaris, devant la Faculté de philosophie de Zurich, et aussi d'après des documents manuscrits qu'il a pu consulter aux archives historiques du ministère de la guerre, l'intervention assez molle des Cantons suisses en faveur de la Franche-Comté pour conserver à cette province, envahie par les troupes de Louis XIV, une neutralité tout à l'avantage, en somme, de la République helvétique. Il résulte de cette courte et substantielle étude que les Comtois perdirent, en

cette circonstance, leurs pas et leurs démarches, ainsi que leur argent, car les « Magnifiques seigneurs, » après réflexion, jugèrent peu profitable de s'aliéner le grand Roi, fort généreux à leur égard. De sorte que désormais la Suisse « eut pour voisin, sur toute sa frontière du Jura, le puissant royaume de France, » et que la Franche-Comté put recueillir, quoique malgré elle au début, le bénéfice de sa rentrée dans la grande patrie française à laquelle elle a de tout temps appartenu par la langue, les mœurs et la religion.

— M. Théodore Courtaux, né de parents lorrains à l'île Maurice, vient d'enrichir la bibliographie franc-comtoise d'un gracieux volume intitulé : *Sonnets franc-comtois écrits au commencement du XVIIe siècle* (Paris, Cabinet de *l'Historiographe*, 52, rue d'Amsterdam, in-16 de 172 p., avec deux blasons en couleurs et un fac-similé héliographique de l'écriture du manuscrit. Prix : 4 fr.). Ces sonnets, parmi lesquels il s'en trouve d'excellents, pleins de couleur et de mouvement, sont extraits d'un recueil d'*Emblèmes* gravés par Pierre de Loysi, à Besançon, vers 1615. La bibliothèque de Besançon possède un exemplaire de ce recueil, mais les planches ne sont pas accompagnées du texte (vers manuscrits) que M. Courtaux a trouvé dans un deuxième exemplaire des *Emblèmes* acheté par lui, en mai 1883, lors de la vente après décès de la bibliothèque du général de Valdan, à l'Isle-Adam. Quelle aubaine ! L'éditeur mérite des remerciements pour la publication qu'il a faite de sa précieuse trouvaille et aussi des éloges pour la consciencieuse introduction historique dont il l'a fait précéder. Il résulte de cette introduction, bien que des preuves certaines n'en soient point fournies, que, selon toute probabilité, l'œuvre doit être attribuée au poète Jean-Baptiste Chassignet, né à Besançon en 1578, mort vers 1635, et qui exerça la charge de procureur fiscal au bailliage de Gray. Ajoutons que M. Th. Courtaux donne, avant chaque sonnet, une description de l'estampe placée en tête dans le manuscrit original et qu'il y joint de nombreuses notes historiques et philologiques. Dédié à la ville de Besançon, ce petit volume, qui sort des presses de D. Jouaust, ne peut manquer de faire la joie des lettrés, des érudits et des bibliophiles de tous pays.

— L'Académie de Besançon a fait récemment une excellente recrue, M. Armand Boussey, qui, à l'occasion de sa réception, a prononcé un discours dont *Un aventurier franc-comtois au XVIIIe siècle, Gonzel*, a fait les frais. Ce discours a été tiré à part (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 27 p.). L'auteur retrace avec autant de modération que de netteté les intrigues avec la cour d'Autriche d'un certain Gonzel, abbé des moins recommandables, créé comte d'Empire pour ses services occultes, et dont la figure énigmatique et l'existence scandaleuse n'inspireront d'estime ni de sympathie à personne. Enfermé à la Bastille en 1702, ce conspirateur y mourut en 1706.

— *Histoire de Luxeuil* serait certainement un titre quelque peu prétentieux pour le petit volume que M. E. Jeudy vient de publier sur cette localité, s'il n'avait pour correctif ce sous-titre : *Guide du baigneur et du touriste* (Luxeuil-les-Bains, E. Jeudy; Piquerey, petit in-18 de 155 p. Prix : 2 fr. 50). L'auteur a un esprit mordant qu'il met volontiers au service de la religion, ce dont il convient de lui savoir gré. Il expose sommairement, en s'arrêtant à l'époque révolutionnaire, les divers événements qui se sont accomplis à Luxeuil depuis les temps les plus reculés et donne quelques détails sur les bains, les monuments curieux de la ville et les promenades et excursions que l'on peut faire aux environs. Un certain nombre de dessins hors texte ornent ce volume, qui gagnera à renfermer plus tard, ainsi que se le propose l'auteur, une carte et un plan. Nous engageons M. Jeudy à attendre

pour cela la deuxième édition de son travail qu'il fera bien de compléter, surtout pour la partie historique qui devrait être conduite jusqu'à nos jours.

— MM. Delacroix et Castan n'ont pas laissé, au point de vue archéologique, de meilleur continuateur en Franche-Comté que M. l'abbé Guichard, curé de Pupillin. Déjà nous avons eu ici l'occasion de mentionner élogieusement son travail : *Une Tour du guet gallo-romaine* (Cf. *Polybiblion*, t. LVI, p. 471). Nous sommes heureux, présentement, de recommander à ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'archéologie sa nouvelle brochure sur *la Cité gallo-romaine de Grozon* (Lons-le-Saunier, Déclume, in-8 de 42 p., avec 6 planches), qui a fait l'objet d'une lecture remarquée au congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, en juin dernier. M. Guichard a fait exécuter, avec quelques subsides qui lui ont été accordés par le ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, des fouilles intéressantes sur le territoire de Grozon (Jura), et ce n'est là qu'un commencement. Plusieurs des nombreux objets exhumés ont été déposés au musée de Saint-Germain. Les recherches auxquelles M. Guichard continue à se livrer font espérer des résultats grandement appréciables : aussi souhaitons-nous que les sociétés savantes et les riches particuliers de la région viennent en aide à l'érudit ecclésiastique, qui, de la sorte, sera mieux à même de poursuivre fructueusement ses investigations.

— L'an dernier (Cf. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 181) nous avons signalé aux amateurs de patois le curieux, mais peu édifiant *Almanach des bonnes gens du pays de Montbéliard*. Le même almanach pour 1893 (Montbéliard, A. Pétermann, petit in-4 de 95 p., avec de nombr. grav.) se fait remarquer par les mêmes défauts graves pour les catholiques et par les mêmes qualités pour les philologues. L'esprit montbéliardais, entre parenthèses, nous paraît bien « aigu, » pour ne pas dire autrement. Notons aussi que les morceaux intitulés : *In P'teut saint* et la sixième partie de *Poulot et Djoset*, par M. P. de Résener, qui porte le sous-titre de : *Une veillée à Mandeure*, sont des plus répréhensibles : l'auteur y ridiculise les deux illustres patrons de la Franche-Comté, saints Ferréol et Ferjeux. Quand, au bas de la pièce de vers français : *Montbéliard*, d'un réel mérite, on lit la signature de M. P. de Résener, on est en droit de s'étonner qu'il fasse, en patois, de si détestable besogne.

Guyenne et Gascogne. — La *Revue catholique de Bordeaux* vient de faire paraître un long article de 81 pages in-8 sur *Peiresc, abbé de Guitres*, par M. Tamizey de Larroque (Paris, Alphonse Picard). Ce sont les documents de la collection Libri, rapportés d'Angleterre par M. Delisle, qui ont fourni à un de nos plus éminents collaborateurs l'occasion de compléter la notice de M. de Lantenay sur l'abbé de Guîtres. Encore M. Tamizey de Larroque a-t-il supprimé « par discrétion et prudence » quelques passages (p. 45). Nous ne comprenons pas très bien ses raisons, surtout en matière d'érudition, et nous regrettons d'autant plus sa discrétion et sa prudence que ce qu'il nous donne est savoureux. Songez qu'il ne s'agissait pas de moins pour M. de Peiresc que de se défendre contre M. de Sourdis et M. le cardinal de Richelieu, voire même contre les bons Pères de l'abbaye. Joignez-y une petite anecdote (p. 24, nº 2) sur les exigences fiscales de la cour romaine déjouées par M. de Montesquieu, et contée le plus galamment du monde par M. Tamizey de Larroque; et cette intervention si « franche » (p. 23) de M. Le Camus, procureur général de la cour des Aydes à Paris, un « père de famille, » dit l'annotateur. Un curieux appendice nous conte comment on devenait moine de Guîtres en l'an 1710.

— M. Francisque Habasque consacre une fine et spirituelle étude au

Théâtre en Agenais au XVIIe siècle (Issoudun, imp. Gaignault, gr. in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue d'art dramatique*). Le premier des documents qu'il analyse remonte à l'année 1585 ; le dernier date de l'année 1788. Les amateurs de récits anecdotiques sauront gré à M. Habasque d'avoir tiré de poudreuses liasses d'amusantes particularités qui pourront figurer dans une nouvelle édition des *Curiosités théâtrales*.

— M. Ernest Gaullieur, archiviste la ville de Bordeaux, publie une notice sur *Louis de Foix* (Bordeaux, Gounouilhou, gr. in-8 de 52 p. Extrait du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux)*, laquelle contient des renseignements inédits qui complètent ceux déjà fournis sur l'éminent architecte par MM. Gustave Labat, Charles Marionneau, Tamizey de Larroque. Les devanciers du savant archiviste avaient signalé les beaux travaux exécutés par Louis de Foix en Bretagne, à Bayonne, surtout à Cordouan, mais ils n'avaient pas connu la part considérable prise par l'ingénieur parisien à l'assainissement de la ville de Bordeaux, à la suite de la cruelle épidémie de 1585-86. Une autre découverte de M. Gaullieur, c'est celle de l'architecte Pierre de Foix, fils et associé de Louis de Foix. En revanche, le consciencieux biographe a ignoré que l'on a inséré, dans le dernier volume paru des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* (1891), des documents qui lui auraient révélé diverses particularités sur le mariage et sur la famille de son héros.

— M. Charles Baradat, marquis de Lacaze, a extrait du tome XXVII des *Archives historiques du département de la Gironde*, une communication très importante sur *la Vicomté de Fezensaguet, capitale Mauvezin, ses vicomtes, sa composition, ses coutumes* (Paris, H. Champion ; Auch, Villot, in-4 de 120 p.). La publication est divisée en trois parties : I. Les Vicomtes de Fezensaguet ; II. Composition de Fezensaguet (détails sur les localités, Mauvezin, paroisses et châtellenies diverses, et sur les familles principales) ; III. Coutumes de Mauvezin et du Fezensaguet. L'éditeur a fait précéder le texte des coutumes (XIIIe siècle) d'un sommaire analytique dont chaque numéro correspond à un paragraphe du texte. Soit comme document historique, soit comme document philologique, les coutumes, très bien publiées par M. Baradat de Lacaze, seront utilement consultées.

Ile-de-France. — M. L. Morize a tout récemment publié de très intéressantes notes topographiques, historiques et archéologiques sur *le Canton de Chevreuse* (Tours, imp. Deslis, in-8 de X-129 p. *Société archéologique de Rambouillet. Documents pour servir à l'histoire du département de Seine-et-Oise*). C'est l'un des guides les mieux faits que l'on puisse se procurer sur ce coin de la grande banlieue parisienne. « Cette étude, dit l'auteur, embrasse les vingt communes du canton. Elle comprend donc non seulement Chevreuse, Dampierre, les Vaux-de-Cernay, Port-Royal, qui attirent chaque année un si grand nombre de promeneurs et d'artistes, mais encore des localités moins célèbres, partant peu visitées, peu connues et qui méritent de l'être davantage ; tels sont : le château de Pontchartrain, le prieuré de Haute-Bruyère, Notre-Dame de la Roche, la Ville-Dieu, Maurepas, l'orphelinat d'Élancourt, etc. Les planches qui accompagnent cette brochure, au nombre de quinze, ont été exécutées d'après les monuments, et la carte que l'auteur a ajoutée, quoique très simple, rendra des services.

Languedoc. — Le tome IV de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de 567 p.) contient les morceaux suivants : *L'Ange gardien de Socrate*, par M. A. Dumesnil ; — *Considérations sur l'origine des espèces*, par M. A. Lavocat ; — *Le Latin moderne, étude d'histoire littéraire*, par

M. Deschamps (2e partie, la poésie); — *Notes sur les caractères qui distinguent les races dans les animaux domestiques*, par M. Baisset; — *Une hypothèse sur la statue de Clémence Isaure*, par M. Roschach; — *Cicéron et sa famille. Marcus Tullius Cicero, son fils*, par M. F. Antoine; — *Observations sur le mariage, d'après le nouveau code civil espagnol*, par M. J. Brissaud; — *Note sur le caractère de la propriété foncière dans les poèmes homériques*, par M. Lécrivain; — *Note sur l'histoire du roi Chrocus*, par le même; — *De la balnéation au Japon*, par M. Berson; — *Code civil du Japon*, par M. Paget; — *Notice sur l'état de l'observatoire de Toulouse*, par M. B. Baillaud; — *Clinique médicale. Exposition rétrospective de documents anciens*, par M. le docteur Alix; — *De la responsabilité des criminels*, par M. Fabreguettes; — *La Lutte pour la vie*, par M. A. Crouzel; — *Les Carrés magiques*, par M. Massip; — *Le Marquis de Pégneirolles*, par M. l'abbé Douais, etc.

— Viennent de paraître : *Les Coutumes de Tarascon* (XIVe siècle), publiées par M. Édouard Bondurand, archiviste du Gard (Nîmes, Catélan, in-8 de 136 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nimes*).

Limousin. — M. Camille Chabaneau publie une brochure fort importante (*La Langue et la littérature du Limousin, notice suivie d'un double appendice* communiquée par M. Alfred Leroux, archiviste de la Haute-Vienne. Montpellier et Paris, in-8 de 58 p.) où sont énumérés tous les troubadours qui ont employé dans leurs œuvres ce dialecte limousin, « la langue littéraire et classique des provinces d'outre-Loire. » D'excellents renseignements bibliographiques abondent dans les notes dont M. Chabaneau a enrichi son étude et dans l'*appendice I*, où son digne collaborateur a indiqué les *Documents rédigés en limousin, en dehors des textes littéraires*. L'appendice II contient *Divers Textes limousins du moyen âge*.

Lorraine. — M. F. des Robert, en compulsant les vieux papiers de famille qui lui ont fourni, il y a quelque temps, le sujet d'un intéressant article sur M. Lattier de Bayane, a découvert une série de lettres échangées en 1784-1790, entre deux amis. Il a pensé que rien n'était à négliger de ce qui concerne cette époque, et a donné, dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, une analyse de sa trouvaille, dont il a fait faire un tirage à part (*Correspondance de deux officiers de marine en 1787*. Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 48 p.).

Lyonnais. — M. A. Vachez a lu, dans la séance du 10 décembre 1891 du Congrès provincial de la Société bibliographique tenu à Lyon, une bien intéressante étude sur les *Livres de raison dans le Lyonnais et les provinces voisines*, qu'il vient de faire paraître (Lyon, L. Brun; A. Cote, in-8 de 70 p.). Grâce à ces registres de famille si curieux pour l'histoire des mœurs et de la vie sociale aux temps passés, l'auteur a pu examiner un ensemble de choses et de faits qui, ayant son point de départ au XIVe siècle, ne s'arrête qu'à la veille de la Révolution et s'applique aux classes les plus diverses. Les neuf premiers de ces documents ont été analysés d'une façon aussi attrayante que sagace. Puis M. A. Vachez publie des extraits du *Livre de raison d'une famille de robe au XVIIe siècle* (1547-1693) : c'est celui de la famille Fornet, établie à Étoile, dans le département actuel de la Drôme. Ensuite est reproduit intégralement le *Livre de raison d'un paysan du Lyonnais au XVIIIe siècle* (1682-1763) ; et c'est par l'analyse et quelques extraits du *Livre de raison d'une famille bourgeoise au XVIIIe siècle* (1764-1779) que se termine cette excellente brochure. Nous souhaitons à M. Vachez de nombreux imitateurs dans toutes nos provinces.

Périgord. — Parmi les hommages rendus à M. *Jules Delpit*, aucun n'est plus sincère et plus érudit que celui de notre collaborateur, M. Tamizey de

Larroque, dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord* (Périgueux, in-8, 20 p.). Il en résulte que l'homme de bien égalait tout au moins le savant, et que M. Delpit a bien mérité de la patrie languedocienne. A noter la bibliographie fort intéressante qui termine la notice.

Provence. — M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, vient de faire paraître l'inventaire sommaire des archives des *États de Provence* (série C, tome II; Marseille, in-4 de 524 p.).

Rouergue. — M. l'abbé A. Bouillet, correspondant des Antiquaires de France et lauréat de la Société française d'archéologie, vient de faire paraître *l'Église et le trésor de Conques (Aveyron), notice descriptive* (Mâcon, imp. Protat, in-12 de xiv-122 p. avec 27 gravures). Les touristes et les pèlerins qui visitent cette curieuse église et ce merveilleux trésor auront plaisir et profit à prendre pour guide cet excellent opuscule.

Vendée. — *Les Inventaires de la maison noble de la Levraudière au XVIIe siècle*, que Mgr Barbier de Montault nous fait connaître (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 12 p.), sont au nombre de trois : de 1625, de 1635 (répétant à peu près le premier) et de 1652. Mobilier fort modeste, réduit au strict nécessaire : batterie de cuisine, linge, tables, bancs, buffets, coffres et lits. Intéressant pour montrer ce qu'était en Vendée, à l'époque, une simple gentilhommière. P. 9, n° 52, au lieu de « ung poislon ronge, » ne faut-il pas lire « rouge ? »

Angleterre. — MM. Putnam viennent de publier : *The Campaign of Waterloo* par M. J.-C. Ropes. L'auteur est convaincu que, jusqu'à ce jour, aucun historien n'a pu rendre compte avec une complète impartialité de cette dernière campagne de Napoléon. Le texte est accompagné d'un atlas in-folio contenant quatorze plans et cartes où sont indiquées les positions respectives des armées ennemies et les péripéties de la bataille des quatre jours.

— M. T. Fisher Unwin va faire paraître une édition en deux volumes de *Sixty years of an agitator's life*, qui sont, comme on sait, les « Souvenirs » de M. G.-C. Holyoake.

— M. E.-F. Knight, l'auteur de *The Cruise of the Alerte*, termine un livre destiné à MM. Longmans, et qui sera consacré au voyage qu'il a récemment accompli dans les régions du Kashmir, Baltistan, Ladak et Gilgit. On y trouvera une curieuse description des « Lamaseries » du Tibet occidental et des renseignements intéressants sur la politique anglaise et sur la défense des frontières indiennes.

— M. W.-C. Macpherson vient d'écrire pour l'éditeur Murray, sous le titre : *The Baronage and the Senate*, une monographie et une histoire de la Chambre des Lords, où il étudie toutes les réformes qui ont été proposées pour la modifier ou la remplacer.

— Le premier numéro de la *Westminster Gazette* a paru le 31 janvier, date de l'ouverture du nouveau Parlement.

Belgique. — Cette année, l'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* (Bruxelles, F. Hayez, in-18 de 617 p.) contient sept notices biographiques. M. Walter Spring raconte la vie et les travaux de l'illustre chimiste Jean-Servais Stas (1813-1891), d'une manière intéressante, mais dans un style souvent bizarre et avec des pensées qui ne le sont guère moins; qu'a voulu dire par exemple M. Spring en écrivant (p. 218) que « l'esprit créateur n'est le plus souvent dans les sciences qu'un esprit d'à peu près? » Astronome, mathématicien, historien, Nicolas-Édouard Mailly (1810-1891) a joué un rôle moins important que Stas, et son biographe, M. François Terby, a pu résumer sa vie en quelques pages. Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin aux langues romanes connaissent

et consultent les travaux de Jean-Auguste-Ulric Scheler (1819-1890), sur lequel M. J. Stecher a écrit une bonne notice. C'est M. F.-A. Gevaert qui nous présente le chevalier Léon de Burbure (1812-1889), musicien et archéologue. Les trois autres notices sont consacrées à Louis-Frédéric-Henri Melsens (1834-1886), chimiste, par M. P. de Heen; à Anatole-François Hue, marquis de Caligny (1811-1892), connu par ses recherches sur les oscillations de l'eau, par M. E. Catalan, et enfin à Louis-Chrétien Roersch (1831-1891), bien connu par ses travaux de philologie et de linguistique, par M. P. Willems. Toutes ces notices sont accompagnées de portraits, sauf celle de M. de Caligny, et toutes, sauf celle-ci et celle qui est consacrée au chevalier de Burbure, complétées par des bibliographies.

— De la *Découverte archéologique faite à Foy en mai 1892*, par M. Mathieu, *d'une inscription latine inédite* (Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. Louvain, C. Peeters, in-8 de 26 p.), M. J.-P. Waltzing tire la preuve de l'existence à Foy d'une station militaire dès le premier siècle de notre ère. L'inscription confirme aussi la mention faite par un autre texte d'un dieu Entarabus ou Intarabus.

— M. H. Hauser a donné au *Messager des sciences historiques de Belgique* (t. LXVI) et a fait tirer à part *Trois Lettres de Fr. de la Noue sur la guerre de Flandre, 1576-1587* (Gand, imp. Vanderhegen, gr. in-8 de 36 p.). Ces trois lettres sont précédées d'une excellente notice analytique. C'est le complément de la thèse de doctorat du savant professeur.

Espagne. — Divers ouvrages nous rendent l'ancienne littérature espagnole accessible, on peut même avec Ticknor la suivre jusqu'au début de ce siècle, mais pour l'époque contemporaine on est peu renseigné ; quelques articles d'Antoine de la Tour et de M. de Teveret, quelques autres pages fugitives dans divers périodiques, un volume de M. Boris de Tannenberg sur les poètes seulement, voilà à peu près ce que nous possédons, et l'époque tout à fait actuelle n'y est pas représentée. Nous signalerons de nouveau une publication que nous avons déjà louée et qu'écrit Don Melchor de Palau. Ce littérateur très distingué, dont nous avons eu à faire grand éloge comme poète, fait dans d'intéressants fascicules connaître les événements littéraires de sa patrie (*Acontecimientos literarios*. Madrid, libreria de San Martin). Son dernier cahier *(cuaderno 10)* nous donne une étude biographique et critique sur Velarde, qui ne naquit pas à Séville, comme l'a dit de Gubernatis, mais à Conil, et un examen remarquable de quatre drames récents. Les appréciations de Don Melchor de Palau sont judicieuses, ses connaissances sont très étendues, et nous sommes heureux de le voir si bien au fait des termes de comparaison que lui offrent souvent nos poètes et nos prosateurs. Il serait à désirer que M. de Palau entreprît une histoire complète des lettres en Espagne depuis les premières années du XIXe siècle, car ses livraisons trop rares, trop brèves, dénotent bien tout ce qu'il pourrait faire.

— Sous ce titre : *Un Catalá ilustre*, M. J. Reig y Vilardell, l'auteur des *Monografias de Catalunya* dont nous avons eu à faire l'éloge, a publié à cent exemplaires (Barcelone, in-32 de 20 p.) une brochure sur Bernat Boil, moine du Montserrat, qui eut un rôle dans la découverte de l'Amérique. Au moment où le centenaire de ce grand événement a tant attiré l'attention, la notice de M. Reig y Vilardell peut être lue avec intérêt.

— M. Suarez Bravo a traduit de l'allemand, de M. Charles Justi, et publié dans une élégante plaquette imprimée à cent exemplaires (*Estudios sobre el renacimiento en España*. Barcelone, in-32 de 114 p.) un travail consacré à deux sculpteurs fort distingués : Bartolome Ordoñez et Domenico Fancelli.

La reproduction de plusieurs monuments dont ils sont les auteurs orne ce joli petit volume.

Italie. — Nous sommes heureux de voir renaître de ses cendres la revue *Analecta juris pontificii*, mais renaître avec un programme plus vaste. Les *Analecta ecclesiastica* (Rome, 50, via Gregoriana, 35 fr. par an) seront une « revue théorique et pratique de théologie, droit canonique, jurisprudence, administration, liturgie, histoire, et sciences accessoires. » Voici quelle en sera l'économie : I. Analecta nouveaux (actes pontificaux et documents émanés de congrégations, en y comprenant les procès de la congrégation du concile et des évêques et réguliers); II. Analecta vetera, ou documents inédits sur les matières qui rentrent dans le cadre de la revue; III. *a*) Articles de fond ; *b*) *Ephemerides curiae romanae*, ou chronique de la Rome pontificale; *c*) Œuvres pontificales ; *d*) Bibliographie. Parmi les collaborateurs qui travaillent sous la direction de Mgr Félix Cadène, prélat domestique de Sa Sainteté, nous notons : Mgr Isidoro Carini, le R. P. dom Gregorio Palmieri, le R. P. Pie de Langogne.

— Depuis le 22 janvier, paraît à Rome une revue d'un caractère tout nouveau pour l'Italie, hebdomadaire, entièrement consacrée à l'actualité politique, économique, artistique et littéraire. La *Nuova Rassegna* est dirigée par M. L. Lodi. Elle s'annonce comme démocratique en politique et positiviste en philosophie ; mais elle semble devoir grouper dans une collaboration plus éclectique que ce programme les noms les plus en vue de l'Italie littéraire du moment. Au point de vue politique, les premiers numéros étudient la question brûlante des banques d'émission, celle de la réforme des Universités et la création d'un parti agricole dans la nouvelle Chambre.

— Il paraît à Pise une nouvelle revue : *Rassegna bibliografica della letteratura italiana*. D'après un prospectus signé par un éminent écrivain, M. Al. d'Ancona, cette revue rappellera assez le *Polybiblion*, seulement elle restreindra ses indications à l'Italie, tandis que le *Polybiblion* a un cadre beaucoup plus vaste et étend ses informations à tous les pays. Le *Rassegna bibliografica* publiera chaque mois une livraison de vingt-quatre pages in-8; prix de l'abonnement annuel : 7 lire (Pise, F. Mariotti, Piazza dei Cavalieri, n° 5).

— Nous avons reçu de Palerme, de M. Salomone Marino, l'ami et le collaborateur de M. G. Pitrè, un certain nombre de brochures. Dans *la Rivoluzione francese de 1789* (extrait de l'*Archivio storico siciliano*, Palerme, in-8 de 31 p.), nous voyons que les Siciliens ne nous pardonnent pas trop d'avoir été massacrés chez eux, le lundi de Pâques 1282. Il paraît que cette antipathie, qui a diminué cependant, rendit les Siciliens hostiles aux idées révolutionnaires et leur fit prendre parti pour Louis XVI, sur lequel M. Salomone Marino a réuni plusieurs curieuses poésies populaires. La *Rivoluzione siciliana del 1848-49* (extrait de l'*Archivio per lo studio della letteratura popolare*, in-8 de 28 p.) est un article intéressant par les morceaux de poésie populaire qu'il renferme, mais où, si nous avions à nous occuper de la politique chez nos voisins, nous jugerions certains événements et certains hommes autrement que ne le fait l'auteur. *La Surci-giurania di L. d'Eredia* (extrait de l'*Archivio storico*, in-8 de 28 p.) est la publication, précédée d'une étude d'un poème de Luigi d'Eredia dont M. S. Marino a jadis publié les œuvres dans un joli volume dont nous avons parlé. La *Surci-giurania* est suivie d'un glossaire fort utile. Dans la *Storia de li miracoli di santo Sano* (extrait de l'*Archivio per lo studio delle tradizioni*, in-8 de 40 p.), M. Salomone Marino s'occupe de saints apocryphes et souvent peu édifiants qu'a inventés l'imagination populaire et publie sur l'un d'eux, *santu Sanu*, un poème qu'il a fini par recueillir patiemment de la bouche du peuple. Dans

Intorno al Parnasso siciliano, M. S. Marino examine un manuscrit contenant d'anciennes poésies siciliennes, dont plusieurs doivent intéresser les folkloristes. Dans les *Luoghi e nomi storici della provincia di Palermo* (seconda edizione, Palerme, in-8 de 15 p.), M. S. Marino, comme l'indique le titre de la brochure, se livre à de savantes recherches qui touchent à l'histoire de sa patrie. On sait qu'en Italie, un lettré ne laisse guère un de ses amis se marier sans, comme présent de noces, offrir à la jeune épouse quelque rareté bibliographique; un cadeau de ce genre, c'est le conte populaire imprimé sous ce titre : *La Omnipotenza dei proverbi dimostrata da una novelletta siciliana* (Palerme, in-8 de 22 p.). Ces publications *per nozze* sont des raretés très estimées des bibliophiles. Une rareté plus grande est la jolie plaquette : *L'Ora e la solennita del battesimo negli usi del popolo siciliano*. Dans cette plaquette tirée seulement à cinquante exemplaires, numérotés et consacrés au souvenir du baptême de son fils, M. S. Marino raconte les coutumes dont ses compatriotes entourent cette pieuse solennité.

— A une époque où quelques esprits hardis essaient de transformer entièrement les théories de la science pénale, une revue qui tiendra ses lecteurs au courant de ce mouvement d'idées ne peut être qu'intéressante. Tel est l'objet que se propose la *Nuova scienza penale* qui, à partir de cette année, paraît le dernier jour de chaque mois, sous la direction de M. Francesco Magri (Pise, Piazza dei Cavalieri, 5, gr. in-8, 10 fr. par an).

— Sous forme de lettre à M. Letterio Lizio-Bruno, M. Giuseppe di Napoli Baudo, dont nous avons signalé autrefois à nos lecteurs les poésies, publie dans la *Rivista Marchiziana* (Tirage à part. Catanià, G. Ricedoli, in-8 de 6 p.) une curieuse note (*Intorno ad un' usanza di Troina*) sur les représentations populaires en usage à Troina, sous le nom de *'ntrillazzata* ou de *jocu*. Ce dernier nom rappelle — comme le remarque l'auteur, — le *jeu* de nos anciens poètes (*Jeu de saint Nicolas* de Bodel). L'argument de la 'ntrillazzata est aussi pris dans l'Ancien ou le Nouveau Testament. L'auteur de la note nous donne sur ces compositions des renseignements concis, mais précis.

— M. U. Hœpli, le vaillant éditeur de Milan, vient de publier un fort intéressant catalogue : *Manoscritti, incunaboli ed edizioni rare dei Giunti, Aldi, Gioliti, etc., della prima metà del secolo XVI* (in-8 de 134 p.). Ce catalogue, qui comprend plus de 1,000 numéros, dont 170 pour les manuscrits, et plus de 400 pour les incunables, donne la description abrégée d'ouvrages pour la plupart curieux, quelques-uns rarissimes, et est accompagné de cinq curieux fac-similés.

— C'est à saint Thomas que le P. Torregrossa, de la congrégation des *Servi de' poveri*, emprunte ses explications sur le rôle de la charité dans l'organisme social : *La Carità nell' organismo sociale* (Palermo, tip. *Boccone del Povero*, in-8 de 21 p.). Cette conférence, lue au congrès catholique d'études sociales tenu à Gênes en novembre, montre excellemment que le christianisme seul peut sauver la société, par la charité.

— Signalons sans commentaires une brochure de M. A.-J. de Johannis : *Le Monopole de la production de l'argent* (Florence, sans nom d'éditeur, in-8 de 16 p.), écrite en faveur du monométallisme-or.

— Le chevalier Emmanuel Portal, dont le *Polybiblion* a naguère mentionné les *Note araldiche e storiche*, publie une curieuse notice sur les familles nobles siciliennes d'origine française, *Sulle Famiglie nobili siciliane di origine francese* (Bari, gr. in-8 de 22 p. à deux colonnes). Parmi les familles que mentionne le savant généalogiste, avec indication de leurs armes, on remarque les Aceto, les Albaneto, les Ardoino, les Aicenso, les Avarna, les Barrese, les Bellacera, les Branciforti, les Chiaramonte, les

Cottone, les Filangeri, les Gravina, les Grimaldi, les Manno (représentés aujourd'hui par le savant baron Manno), les Mazzarino, les Palizzi, les Portal (famille à laquelle appartient l'auteur et à laquelle appartenait le baron Portal, le célèbre ministre de la Restauration), les Rosso, les Sammartino, les Trigona.

— On a signalé ici (t. LXVII, p. 92) un recueil d'hommages rendus à la mémoire de Galilée et somptueusement imprimé à Padoue. Voici un nouveau recueil commémoratif plus magnifique encore : *Per il terzo centenario dalla inaugurazione dello insegnamento di Galileo Galilei nello studio di Padova. VII décembre MDCCCXCII* (Firenze, tip. di G. Barbera, in-fol. de 29 p. avec 25 pl.). Le recueil, dédié au roi d'Italie, est orné d'un beau portrait de Galilée représenté à l'âge de quarante ans. La notice sur le séjour de Galilée à Padoue (*Galileo a Padova*) est faite de main de maître. Parmi les documents groupés à la suite de ce brillant chapitre de la biographie du « Sommo maestro, » on trouve le fac-similé de divers autographes, la reproduction du frontispice de divers ouvrages de Galilée, la reproduction de diverses pièces du temps relatives au professorat à Padoue de l'illustre mathématicien, etc.

— M. Vittorio Fanucci vient de publier : *Le Relazioni tra Pisa e Carlo VIII* (Pisa, tip. Nistri, in-8 de 83 p.). L'auteur a parfaitement complété tous les travaux antérieurs. Il s'est servi de nombreux documents inédits dont les plus importants, au nombre de treize, ont été reproduits à la suite de son étude.

Portugal. — M. J. Leite de Vasconcellos, professeur à la bibliothèque nationale de Lisbonne, a écrit, et en très bon français, une curieuse dissertation sur les amulettes portugaises (*Résumé d'un mémoire destiné à la 10e session du congrès international des orientalistes*. Lisbonne, Imp. nationale, in-8 de 12 p.). M. de Vasconcellos pense que les amulettes fort nombreuses et d'espèces très différentes qu'il décrit sont les vestiges des religions des peuples qui ont tour à tour occupé le territoire portugais. Il compte revenir dans un travail complet et considérable sur ce sujet.

Publications nouvelles. — *Le Livre d'Hénoch, fragments grecs découverts à Akhmîm (Haute-Égypte)*, publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduits et annotés par A. Lods (in-8, Leroux). — *Histoire du bréviaire romain*, par P. Batiffol (in-18, A. Picard). — *Die Lehre von den heiligen Sacramenten*, von Dr P. Schanz (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier*, recueillies et publiées par l'abbé Grégoire (t. I en deux vol. in-18, Féchoz). — *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. Meschler, trad. par l'abbé Ph. Mazoyer, t. I (in-18, Lethielleux). — *Le Règne social de Jésus-Christ*, par le R. P. A. Delaporte (in-18, Retaux). — *L'Année chrétienne*, par Don Sarda y Salvany, trad. par l'abbé A. Thiveaud (in-18, Lethielleux). — *Traité de l'oraison mentale suivi de soixante considérations d'après le Vénérable Sarnelli*, par l'auteur du *Chrétien sanctifié* (petit in-12, Haton). — *Pratique des vertus*, par le P. Bouchage (3 vol. in-8, Haton, Delhomme et Briguet). — *Les Agonies du cœur*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton); — *Quelques fleurs du parterre évangélique*, par l'auteur de la nouvelle « Histoire de saint Augustin » (in-18, Paris, Palmé; Bruxelles, Société belge de librairie). — *Nos morts, consolations chrétiennes*, par l'abbé L. Roger (in-18 carré, Orléans, Herluison). — *Code manuel des électeurs et des éligibles*, par A. Maugras (in-18, Giard et Brière). — *Code des cours d'eau non navigables ni flottables (France continentale)*, par A. Boulé et P. Lescuyer (in-12, Pedone-Lauriel). — *Projet de code civil allemand*, trad. avec introd. par R. de la Grasserie (in-8, Pedone-Lauriel). —

Estudios sobre el codigo civil, par D. Jesús Firmaty Gabrero (in-8, Zamora, Calamita). — *Code de commerce argentin*, trad., annoté et précédé d'une introd. par H. Prudhomme (in-8, Pedone-Lauriel). — *Sancti Thomae Aquinatis O. P. Doctrina de cooperatione Dei*, scripsit V. Frins (gr. in-8, Lethielleux). — *L'Existence de l'âme*, par l'abbé H. Ceillier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Paradis terrestre et la Race nègre devant la science*, par l'abbé Dessailly (in-18, Delhomme et Briguet). — *A. E. Brehm. Merveilles de la nature. La Terre, les mers et les continents*, par F. Priem (gr. in-4, J.-B. Baillière). — *Histoire de la botanique du XVIe siècle à 1860*, par le Dr J. von Sachs, trad. par H. de Varigny (in-8 cart., Reinwald). — *Les Trois Livres de Jérôme Fracastor, sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement*, traduction et notes par L. Meunier (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Lecciones de Patologia medica*, por el Dr D.-M. Alonso Sañudo (in-8, Madrid, J. Ducazcal). — *De la cataracte corticale vulgaire, dite cataracte spontanée ou sénile*, par le Dr A. Ferret (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Hygiène et traitement du diabète*, par le Dr E. Monin (in-18, Société d'édit. scient.). — *Trois saisons à Hammam-Meskoutine, 1890-1891-1892*, par le Dr A. Piot (in-8, Société d'édit. scient.). — *Les Chefs-d'œuvre de l'art au XIXe siècle. La Peinture étrangère au XIXe siècle*, par T. de Wyzewa (gr. in-4, Librairie illustrée). — *La Femme dans l'art*, par M. Vachon (gr. in-4, Rouam). — *La Vie artistique*, par G. Geffroy (in-18, Dentu). — *Commodien, Arnobe Lactance, et autres fragments inédits*, par Mgr Freppel (in-8, Retaux). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, édition critique complète, par l'abbé J. Lebarq, t. V, *1666-1670* (in-8, Lille et Paris, Desclée et de Brouwer). — *Bossuet et l'Éloquence sacrée au XVIIe siècle*, par Mgr Freppel (2 vol. in-8, Retaux). — *Les Grands Écrivains de la France, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Régnier. J. de la Fontaine. Lexique*, t. X-XI (2 vol. in-8, Hachette). — *Essais de littérature contemporaine*, par G. Pellissier (in-12, Lecène et Oudin). — *Les Récréations poétiques. Poésies*, par le R. P. A. Marc (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Peuple*, par H. Bossane (in-18, Retaux). — *Les Heures calmes*, par F.-E. Adam (in-18, Lemerre). — *Les Chants oraux du peuple russe*, par A. Millien (in-18, Champion). — *Cœur de sceptique*, par H. Ardel (in-18, Plon et Nourrit). — *La Vie privée de Michel Tessier*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *Athanase Cocardeau l'apostat*, par J. Rosier (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Alpes françaises*, par A. Falsan (in-18, Baillière). — *La France coloniale, histoire, géographie, commerce*, par A. Rambaud (in-8, Colin). — *La Khroumirie et sa colonisation*, par le Dr H. Guérard et E. Boutineau (in-8, Challamel ; Lecène et Oudin). — *Les Origines de l'Église. Saint Paul, ses missions*, par l'abbé C. Fouard (in-8, Lecoffre). — *Glorification religieuse de Christophe Colomb*, par l'abbé Casabianca (in-18, Poussielgue). — *Saint Louis et Innocent IV*, par E. Berger (in-8, Thorin). — *Histoire du pape Étienne X*, par U. Robert (in-12, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Messire Jean-Louis de Fromentières, évêque et seigneur d'Aire, prédicateur ordinaire du Roi, 1632-1684*, par l'abbé P. Lahargou (in-8, Retaux). — *Monseigneur Freppel*, par le R. P. E. Cornut (in-8, Retaux). — *Vie de la Très Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph (Ernestine d'Augustin), ancienne prieure du Carmel de Tours (1819-1890)*, par le R. P. Mercier (in-8, Retaux). — *Compendio de historia antigua Griega y Romana*, por R. Eyzaguirre (in-18 cart., Santiago de Chile, imp. de Emilio Perez). — *L'Église et les campagnes au moyen âge*, par G.-A. Prevost (in-8, Champion). — *A une supérieure religieuse au sujet d'un récent décret pontifical*. Lettre du R. P. Secondo Franco, de la Compagnie de Jésus, trad. par l'abbé A.-E. Gautier (in-18, Téqui). — *L'Apothéose de Renan*, par le P. V. De-

laporte in-16, Retaux.) — *L' « Amusez-vous » de M. Renan et le Credo du P. Didon*, par H. de Villeneuve (in-12, Bonhoure). — *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan*, par Mgr L. Meurin (in-8, Retaux). — *La Politique de Léon XIII*, par le R. P. Brandi, trad. par M. Wetter (in-18, Lethielleux). — *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, par V. Bérard (in-18, Alcan). — *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France avec la cour, 1577-1830*, publiée par E. Plantet, t. I *(1577-1700)* (in-8, Alcan). — *Recueil des traités de la France*, par J. de Clercq, t. XVIII, 1888-1890 (gr. in-8, Pedone-Lauriel). — *L'Europe politique en 1892-1893*, 2e fasc. (*L'Autriche-Hongrie. La Belgique*), par L. Sentépury (in-8, Lecène et Oudin). — *La Restauration impériale au Japon*, par le vice-amiral Layrle (in-12, Colin). — *Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues*, par L. Pingaud (in-8, Plon et Nourrit). — *Napoléon et Alexandre Ier*, t. II, par A. Vandal (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile*, par C. Pfister (in-8, Berger-Levrault). — *Mélangse pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise*, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour (in-18, Claudin ; Champion). — *Monographie de la paroisse de la Mancellière au diocèse d'Avranches*, par A. de Tesson (in-8, Avranches, imp. Durand). — *Armorique et Bretagne*, par R. Kerviler (3 vol. in-8, Champion). — *Le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-1429*, par L. Jarry (in-8, Orléans, Herluison). — *Monographies paroissiales du diocèse de Marseille*, par l'abbé E. Brieugne (in-8, Marseille, Imp. marseillaise). — *Lettres de Francisco Nelli à Pétrarque*, publiées par A. Cochin (in-8 carré, Champion). — *Michel-Ange, sa vie, son œuvre*, par L. Roger-Miles (gr. in-8, Rouam). — *Montaigne, l'homme et l'œuvre*, par P. Bonnefon (in-8 carré, Rouam). — *Jean Daniel Beykert, professeur au gymnase de Strasbourg. Notice biographique. Relation de sa captivité à Dijon, etc. Lettres à sa femme (1793-1794)* (in-8, Strasbourg, Heitz ; Paris, Bouillon). — *Joseph Kerviler. Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate*, publiés par son fils. *Campagne du Levant (1826-1829)* (in-12, Champion). — *Lamennais, d'après des documents inédits*, par A. Roussel (2 vol. in-8, Rennes, Caillière). — *Bouquineurs et bouquinistes. Physiologie des quais de Paris*, par O. Uzanne (gr. in-8, May et Motteroz). — *Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger*, par E. Dramard (in-8, Larose et Forcel). — *Bibliographie générale et complète des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 14 octobre 1892* (in-8, Marchal et Billard).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSE

Le Retour de l'île d'Elbe (LXVII, 96). — L'ouvrage de M. Lasserre, où se trouve le retour de l'île d'Elbe raconté d'après la méthode de M. Renan, a pour titre : *Le Treizième Apôtre*. Ce petit volume est dédié à M. Ravelet. La 5e édition a paru en 1866 chez V. Palmé.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

BEAUX-ARTS

1. *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps*, par Émile Michel, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de xii-630 p. avec 343 reproductions directes, 40 fr. — 2. *Les Artistes célèbres. Les Brueghel*, par Émile Michel. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 100 p. avec 45 grav., 5 fr. — 3. *Les Artistes célèbres. Les Van de Velde*, par Émile Michel. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 131 p. avec 73 grav., 4 fr. 50. — 4. *Les Artistes célèbres. Les Clouet et Corneille de Lyon*, par Henri Bouchot. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 66 p. avec 37 grav., 3 fr. — 5. *Les Artistes célèbres. Abraham Bosse*, par Antony Valabrègue. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 116 p. avec 42 grav., 4 fr. — 6. *Les Artistes célèbres. Les Audran*, par G. Duplessis. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 87 p. avec 41 grav., 5 fr. — 7. *Les Artistes célèbres. J.-B. Greuze*, par Ch. Normand. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 116 p. avec 69 grav., 4 fr. 50. — 8. *Les Artistes célèbres. Les Hüet. Jean-Baptiste et ses trois fils*, par C. Gabillot. Paris, Librairie de l'Art, 1892, gr. in-8 de 180 p. avec 177 grav., 10 fr. — 9. *Les Artistes célèbres. Les Boulle*, par Henry Havard. Paris, Librairie de l'Art, 1893, gr. in-8 de 94 p. avec 40 grav., 4 fr. — 10. *Les Arts de l'ameublement. La Serrurerie*, par H. Havard. Paris, Delagrave, s. d., in-16 cart. de 174 p. avec 125 illustr., 2 fr. 50. — 11. *Les Arts de l'ameublement. L'Horlogerie*, par H. Havard. Paris, Delagrave, s. d., in-16 cart. de 183 p. avec 80 illustr., 2 fr. 50. — 12. *Les Arts de l'ameublement. La Tapisserie*, par H. Havard. Paris, Delagrave, s. d., in-16 cart. de 199 p. avec 90 illustr., 2 fr. 50. — 13. *Les Styles français*, par Lechevallier-Chevignard. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 377 p. illustré, br., 3 fr. 50; rel., 4 fr. 50. — 14. *L'Architecture de la Renaissance*, par Léon Palustre. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 352 p. illustré, br., 3 fr. 50; rel., 4 fr. 50. — 15. *Michel-Ange, sa vie, son œuvre*, par L. Roger-Milès. Paris, Rouam, 1893, gr. in-8 de 112 p. avec 40 grav., 3 fr. 50. — 16. *Murillo et ses élèves, suivi du catalogue raisonné de ses principaux ouvrages*, par Paul Lefort. Paris, Rouam, 1892, gr. in-8 de 102 p. avec 22 grav., 6 fr. — 17. *Léonard de Vinci, l'artiste et le savant*, par Gabriel Séailles. Paris, Perrin, 1892, in-8 de xv-550 p., 7 fr. 50. — 18. *L'Art et la nature*, par V. Cherbuliez. Paris, Hachette, 1892, in-16 de 322 p., 3 fr. 50. — 19. *La Vie artistique*, par G. Geffroy, 1re série. Paris, Dentu, 1892, in-16 de xvi-375 p., 5 fr. — 20. *La Peinture étrangère au XIXe siècle*, par T. de Wyzewa. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-4 de 163 p. avec 20 pl. hors texte, 20 fr. — 21. *La Femme dans l'art*, par Marius Vachon. Paris, Rouam, 1893, gr. in-8 de vi-616 p. avec 400 grav., 30 fr. — 22. *La Manufacture nationale des Gobelins*, par E. Gerspach. Paris, Delagrave, 1892, in-8 de 271 p., 5 fr. — 23. *Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie*, par Jacob Burckhardt, trad. par Auguste Gérard sur la 5e édition. Partie II. (*Art moderne.*) Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de cxlvii-830 p., 10 fr. — 24. *Guide-programme du Cours d'histoire de l'art*, par F. Lhomme et S. Rocheblave. Paris, Librairie de l'Art, 1892, in-16 de vii-290 p., 2 fr. 50. — 25. *Album classique de l'histoire de l'art*, par S. Rocheblave et F. Lhomme. Fascicule spécimen : *Les Arts sous Louis XIV*. Paris, Librairie de l'Art, 1892, in-fol. de 20 pl., 4 fr. — 26. *L'Art antique*, choix de lectures, 2e partie : *La Grèce, Rome*, par Gaston Cougny. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-8 de 306 p., 4 fr. — 27. *Histoire de l'art en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par L. Horsin-Déon, 1re partie. (*Des origines au XIVe siècle*.) Paris, H. Laurens, s. d., in-8 de 330 p., 3 fr. 50. — 28. *La Peinture antique*, par Paul Girard. Paris, May et Motteroz, 1892, in-8 de 336 p., broch., 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 29. *L'Archéo-*

logie chrétienne, par André Pératé. Paris. May et Motteroz, 1892, in-8 de 368 p., br., 3 fr. 50 ; cart., 4 fr. 50.

1. — Si le *Rembrandt* de M. Émile Michel n'était qu'un très bon livre de plus, il y aurait lieu de féliciter la maison Hachette de l'avoir édité avec son soin ordinaire. Mais ce volume me semble marquer, dans la librairie d'art, une évolution décisive, dont je demande la permission de dire quelques mots. Le goût de l'art se répand de plus en plus, un public avide de sensations fines et respectueux des maîtres anciens (ce public qui fait le succès de l'*Histoire de l'art* de M. Müntz) se forme et s'étend de jour en jour. Il n'a eu jusqu'ici, pour s'instruire, que des ouvrages accompagnés de gravures plus ou moins infidèles ou d'autres excellemment illustrés, il est vrai, mais d'un format peu maniable et d'un prix inaccessible aux bourses moyennes. Les progrès constants de l' « art du soleil » doivent permettre aujourd'hui d'exécuter le livre d'art abordable à tous, qui soit en même temps abondamment et entièrement illustré de reproductions photographiques, les seules qui ne trahissent rien de l'œuvre reproduite. Plusieurs librairies françaises travaillent dans cette voie ; l'outillage des éditeurs du *Rembrandt* leur a permis de devancer leurs confrères et d'atteindre dès à présent le but. Chacun sent que le livre à cent francs a fait son temps, puisqu'on peut avoir aussi bien et mieux pour quarante. Le caractère particulier du *Rembrandt* est, en effet, d'être illustré entièrement par des reproductions directes. Aucun autre intermédiaire que le soleil entre le maître et nous. Toiles de musées ou de galeries privées, eaux-fortes choisies du plus génial des graveurs, sanguines ou crayons tirés des cartons les moins connus et réduits habilement aux proportions du volume, tout cela est accumulé ici avec une profusion inaccoutumée. Rembrandt illustre ainsi lui-même sa propre biographie, nous initie aux secrets de son atelier, et donne même, à qui se borne à feuilleter ce recueil, une impression déjà exacte de son génie. — C'est beaucoup parler peut-être du côté extérieur du livre ; mais ce sera louer assez l'auteur, à présent, que de reconnaître l'œuvre elle-même digne de la forme dont on l'a revêtue. On sait, d'ailleurs, qu'elle a achevé d'ouvrir à M. Émile Michel les portes de l'Académie des beaux-arts. Adonné depuis de longues années à l'étude du maître hollandais, à qui il avait consacré un premier essai biographique, ayant longtemps parcouru l'Europe pour chercher et comparer ses œuvres, il a refait, en préparant le livre, une partie de ses voyages antérieurs, afin de vérifier ses premières impressions, recueillir des documents nouveaux, consulter les spécialistes nombreux qui ont travaillé sur l'œuvre de Rembrandt et les collectionneurs qui la détiennent. Aidé surtout du maître lui-même, qui avait l'usage presque constant de dater ses ouvrages, il a pu dresser une biographie complète, rapprochant sans cesse la production de l'ar-

tiste de la carrière de l'homme privé et du milieu social où il a vécu. On annonce, sur le même grand sujet, un autre ouvrage d'ensemble préparé par M. Wilhelm Bode, directeur au Musée royal de Berlin, qui a déjà rendu les plus sérieux services à l'œuvre pictural de Rembrandt ; je doute qu'il ajoute, aujourd'hui, rien d'important au livre de M. E. Michel. Le travail français, en effet, est singulièrement précis et il satisfera diverses sortes de lecteurs. Rembrandt compte des fidèles de tout genre : il a ceux qui célèbrent en lui, avant tout, le poète de l'ombre et de la lumière, le « luminariste » par excellence, selon le mot de Fromentin ; il a ceux qui font de lui le premier des portraitistes, le psychologue qui a le mieux exprimé l'accord de la physionomie extérieure de ses modèles avec leur vie morale, suave ou voluptueux dans ses jeunes têtes, plus délicat et plus touchant dans ses portraits de vieillards ; il a ceux qu'enthousiasment son puissant idéalisme, sans cesse retrempé dans l'étude de la nature, et cet effort dont toute son œuvre témoigne pour exalter l'âme et pour exprimer le monde invisible ; il a ceux qui l'aiment de sa haute inspiration religieuse et d'avoir rendu si profondément la figure de Jésus-Christ, sentie dans son humanité vivante et dans sa divinité miséricordieuse. Tous ces amis de Rembrandt remercieront M. Émile Michel d'avoir aussi patiemment et aussi solidement travaillé pour eux.

2, 3. — Deux livres moindres du même auteur ont paru dans la même année. Ils font partie, ainsi que les suivants, de la collection des *Artistes célèbres*, aujourd'hui très rapidement poussée. Le premier est consacré aux Brueghel, le second aux Van de Velde, deux familles qui ont joué un long rôle, l'une dans l'art flamand, l'autre dans l'art hollandais, à une époque où le talent semblait un héritage domestique. Le plus ancien des Brueghel et le plus important de tous est Pierre Ier, celui qui a produit, avec une vigueur extraordinaire, le tableau de genre, le tableau religieux, l'allégorie et le pur paysage. Son mérite est d'avoir ramené dans sa voie originale la peinture flamande qui s'égarait à la suite des italianisants. De ses fils, Pierre II, dit Brueghel d'Enfer, et Jean, dit Brueghel de Velours, à cause du fini caressant de son pinceau, le second passa en Italie plusieurs années et travailla pour le cardinal Frédéric Borromée avant de devenir le peintre favori des archiducs. Plusieurs de ses fils peignirent à leur tour. Les questions très complexes que soulèvent les attributions aux divers Brueghel sont traitées brièvement avec toute la précision possible en pareille matière. — La dynastie des Van de Velde, dont les origines se rattachent aux débuts mêmes de la peinture hollandaise, se trouve plus nombreuse encore et plus féconde. Le plus ancien maître de la famille est Esaïas Van de Velde, peintre militaire et paysagiste ; le plus illustre et le plus puissamment doué est Adrien, mort en 1672, qui peignit surtout les ani-

maux, les chasses et les scènes champêtres, et fut pour les figures le collaborateur des principaux paysagistes de son temps. De nombreux dessins de lui et d'admirables marines de Willem Van de Velde le jeune donnent un grand intérêt à l'illustration du volume. Dans ses *Brueghel*, M. Michel a groupé, autour de la biographie des peintres, beaucoup de renseignements sur la situation d'Anvers et des Flandres dans la seconde moitié du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, et sur la condition des artistes d'alors ; dans les *Van de Velde*, les considérations de ce genre sont seulement indiquées, l'auteur les ayant réservées pour son Rembrandt et pour les études déjà données dans la même collection sur Gérard Terburg, sur Hobbema et sur le « divin » Ruysdael.

4. — Peu de volumes des *Artistes célèbres* ont la même valeur que les précédents et que le mince fascicule publié par M. Henri Bouchot sur *les Clouet et Corneille de Lyon*. Si l'on en croit les collectionneurs, les peintures des Clouet courent le monde, car il n'est presque pas un de ces élégants petits portraits que nous a laissés le XVIe siècle français auquel n'ait été attribué ce nom illustre. M. Bouchot a établi, en grande partie sur des documents inédits, la biographie encore bien incertaine de ces vieux maîtres et a montré quel petit nombre d'œuvres peuvent leur être laissées avec assurance. Ses attributions seront jugées d'autant plus sûres qu'à beaucoup elles sembleront trop timorées ; il dit, par exemple, du peintre de François Ier : « Parmi tous les portraits, panneaux peints ou crayons conservés au Louvre, à Versailles, à Chantilly ou à Azay-le-Rideau, donnés à Jean Clouet le père un peu facilement, je n'en sais pas trois que j'oserais lui reporter sans crainte. » L'auteur ajoute, il est vrai, qu'un jour « viendra peut-être où quantité d'Holbein aujourd'hui reconnus reviendront à Janet, » et, dès à présent, il apporte sur des miniatures de la Bibliothèque nationale et des crayons de Chantilly les hypothèses d'authenticité les plus vraisemblables. Quant à Corneille de Lyon, on peut dire que M. Bouchot nous révèle ce maître ; il restitue à l'art français, à l'aide des inventaires de Gaignières récemment publiés par M. Ch. de Grandmaison, les œuvres d'un peintre qui n'était pas jusqu'ici beaucoup plus sérieusement connu qu'Apelle ou Zeuxis. Sur tous ces points, nous pouvons écouter sans défiance un critique qui ne s'avance qu'à coup sûr et qui est en même temps le spécialiste connaissant le mieux l'histoire de l'ancien portrait français.

5, 6. — Deux ouvrages nous introduisent dans le monde des graveurs, *Abraham Bosse*, par M. Antony Valabrègue, *les Audran*, par M. G. Duplessis. Bosse, qui a gravé plus de quinze cents pièces, catalogueés autrefois par M. Duplessis, est le témoin le plus fidèle et le mieux informé de la société française du temps de Louis XIII, et la biographie

même de ce contemporain de Corneille, fort agréablement contée par M. Valabrègue, a tout l'attrait d'un roman de mœurs. M. Duplessis a jeté la lumière sur la généalogie et sur l'histoire des divers membres de la famille des Audran, souvent confondus entre eux et dont il n'y a pas moins de quatorze à avoir marqué dans la peinture et la gravure au XVIIe et au XVIIIe siècle. On ne saurait trop féliciter la direction des *Artistes célèbres* de faire une bonne place aux graveurs, j'entends à ceux qui inventent et ne se contentent pas d'interpréter. Ces artistes, dont le talent s'exerce dans un domaine plus modeste que d'autres, n'en sont pas moins quelquefois des maîtres de premier rang, ce qui est le cas pour Abraham Bosse et Gérard Audran. Ajoutons qu'avec eux l'illustration est toujours aisée à composer et toujours intéressante.

7, 8. — Les deux volumes suivants se rapportent à la seconde moitié du XVIIIe siècle. Comme l'art du temps fut toujours un peu libertin, le caractère des gravures ne peut manquer de s'en ressentir; mais la mesure nécessaire me semble dépassée par endroits, au moins pour une collection populaire, didactique, et qui veut atteindre un jeune public. Je signale le fait au lecteur qui veut être averti. Les ouvrages sur *Greuze* et *les Hüet* ont d'ailleurs un sérieux mérite. L'œuvre de Greuze est populaire par ses tableaux conservés en grand nombre dans les galeries et par les estampes innombrables qui les reproduisent. Ce faux observateur de la nature, ce moraliste mièvre et trop souvent corrupteur, a joui d'une gloire démesurée, que la postérité met longtemps à réduire à de justes limites. M. Charles Normand, professeur au lycée Janson-de-Sailly, n'a point trop surfait son héros et a mis en exacte lumière ce « crayon agile, curieux, fureteur et barboteur. » Pourquoi n'a-t-il pas connu une œuvre capitale de Greuze, la plus importante peut-être de la fin de sa vie, le curieux portrait du Premier Consul du Musée de Versailles ? Ce Bonaparte grêle, maladif, inquiet, le plus « suggestif » et le moins connu des portraits du grand homme, est tout à fait inattendu sous le pinceau de la *Cruche cassée* et de l'*Accordée de village*. — *Les Hüet*, de M. Gabillot, forment un volume très étendu, presque exclusivement relatif à Jean-Baptiste Hüet, avec un court chapitre sur ses trois fils, peintres et dessinateurs comme lui. Cela fait un bien grave monument à la mémoire d'aimables artistes de second plan ; mais, outre que l'ouvrage est grossi par de nombreuses reproductions de dessins hors texte, J.-B. Hüet a tenu, par sa féconde production, une place plus importante qu'on ne se le rappelle aujourd'hui dans l'art du XVIIIe siècle. Ses décors de trumeaux, il est vrai, toujours galants, toujours les mêmes, nous laissent froids, mais le peintre d'animaux est en lui très supérieur, très original ; c'est un précurseur de nos grands animaliers modernes. Ce titre seul justifierait la couronne de laurier, peut-être un peu touffue, fort habilement tressée en son honneur.

9. — M. Henry Havard a rencontré bien des fois le nom et l'industrie des Boulle, en composant cette encyclopédie historique de l'art décoratif qui s'appelle le *Dictionnaire de l'ameublement*. De là, sans doute, lui est venue l'idée de leur consacrer un livre, dont tous les éléments se rassemblaient naturellement sous sa main. La création par André-Charles Boulle (et non Boule) du meuble qui porte son nom et qui est resté le type le plus célèbre de la somptuosité du mobilier, n'est pas le seul titre de cet artiste à la renommée. « Ébéniste, ciseleur, et marqueteur ordinaire du Roi, » il a été un des plus actifs et des plus utiles collaborateurs de Le Brun dans la belle mise en scène du « siècle de Louis XIV. » M. Havard a établi avec précision sa biographie, ainsi que celle de ses quatre fils, tous « ébénistes du Roi, » et a inventorié sa production artistique. Il a très bien dégagé son rôle dans la transformation du mobilier français, dont il étudie sommairement les vicissitudes antérieures. Il a su montrer ce qui aurait manqué à Boulle, s'il n'eût pas vécu au milieu des circonstances qui favorisèrent l'éclosion de son génie, et ce qui aurait manqué à l'art du temps, si Boulle n'y eût point travaillé.

10, 11 et 12. — L'auteur des *Boulle* fait preuve d'une belle activité : nous le trouvons occupé à la fois à écrire l'histoire et à propager le rôle de l'art décoratif, à poursuivre ses études sur la peinture hollandaise avec une monographie, qui n'est pas bien ancienne, sur Van der Meer de Delft, à diriger enfin cette œuvre patriotique de mise en valeur de nos monuments nationaux, qui a pour titre *la France artistique et monumentale*. Au milieu de tant de travaux divers, il semble revenir avec prédilection aux arts de l'ameublement et aux applications de l'art à la vie courante. Il met une passion particulière à aider au relèvement ou au maintien de ces industries d'art, qui ont donné à la France d'autrefois et gardent à la France d'aujourd'hui un renom de goût incomparable. Ce sentiment a visiblement inspiré sa collection populaire des *Arts de l'ameublement*, qu'il publie chez l'éditeur Delagrave. Aux trois volumes déjà annoncés vient s'adjoindre une série nouvelle : *La Serrurerie*, *l'Horlogerie*, *la Tapisserie*. Ces ouvrages, d'usage très pratique, comprennent toujours deux parties, la première technique, la seconde historique. Comme tout le monde aujourd'hui s'intéresse plus ou moins à l'art industriel, en un moment où le mobilier de goût devient de rigueur, ces monographies seront aussi consultées au salon qu'à l'atelier. Bien illustrée, cartonnée avec élégance, la petite collection de M. Havard se présente comme le complément tout indiqué de la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*.

13. — Le dernier volume de cette *Bibliothèque*, *les Styles français*, se rattache précisément au même ordre d'idées artistiques et en donne, pour ainsi dire, la philosophie. Il y est question de l'art tout entier, de l'architecture aussi bien que de la miniature, de l'art de Jean Fouquet

comme de celui de Boulle ou de Bérain ; et le cadre chronologique est immense, puisqu'il va de l'époque gallo-romaine (ce dont on aurait pu se passer) jusqu'à la fin du règne de Louis XVI (en oubliant l'Empire, qui eut un style pourtant). On peut faire des reproches au plan, trouver qu'il est beaucoup trop vaste, qu'il empiète sur trop de volumes de la même collection, auxquels il est forcé d'emprunter nombre de gravures, enfin qu'il résume trop de faits et analyse trop de monuments en un nombre de pages insuffisant. Tous ces reproches seraient fondés, mais en somme ce résumé, si condensé qu'il soit, n'était point inutile à donner, et rien d'essentiel ne semble y avoir été omis. Il était, en outre, extrêmement difficile à composer ; l'auteur, M. Lechevallier-Chevignard, à force de patience et de conscience, et grâce à un art d'écrivain qui n'est pas commun, s'est tiré à son honneur de cette tâche ardue.

14. — Un manuel de *l'Architecture de la Renaissance,* écrit par M. Léon Palustre, ne peut manquer d'offrir grand intérêt. J'oserai pourtant indiquer quelques réserves. L'introduction générale sur les débuts de la Renaissance en Italie me paraît assez inutile ; la partie historique relative à l'architecture italienne est écourtée et par suite insuffisante ; enfin la part des artistes italiens dans l'éducation des architectes français, autrefois très exagérée, si l'on veut, est tout de même trop réduite à présent. « En vain quelques-uns d'entre eux, s'écrie l'auteur, parlant des Italiens, comme Serlio par exemple, s'évertuaient-ils à présenter des projets, on ne leur permettait jamais de passer à l'exécution » (p. 138). M. Palustre, dont les idées sont bien connues, n'admet ici aucune discussion : « Sur ce point, dit-il, il n'y a plus et il ne saurait plus y avoir de dissentiments aujourd'hui. » L'auteur ne se trompe-t-il pas ? La critique d'outre-monts, tout au moins, semble loin de le suivre. La question reste peut-être ouverte encore, bien que M. Palustre ait fait plus que personne pour apporter à la solution des éléments importants et nouveaux. Il convient de dire, à présent, que sur le terrain français, qui est le sien avant tout, l'écrivain retrouve toute sa supériorité. Il étudie et classe, avec l'autorité qui lui appartient, les monuments de l'architecture française du XVIe siècle, dernières merveilles créées par la grande lignée de nos constructeurs nationaux. Les belles recherches de l'auteur de *la Renaissance en France* ont déposé ici leur meilleure substance.

15, 16. — Un court travail sur *Michel-Ange*, écrit sans prétention et modestement présenté par M. Roger-Milès, sert de cadre à une quarantaine de gravures groupées par la librairie Rouam dans un but de vulgarisation et représentant les principales œuvres du maître. Quelques dessins y ont été utilement ajoutés. Le texte est exact et d'un ton juste. — L'ouvrage sur *Murillo et ses élèves* a une portée plus grande. En partie publié déjà dans la *Gazette des beaux-arts*, c'est le résultat de

recherches critiques dues à l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire de l'art espagnol, M. Paul Lefort, inspecteur des beaux-arts. A la suite des chapitres de biographie et d'esthétique figure un catalogue raisonné, fort étendu, des principaux ouvrages du grand peintre réaliste et mystique. Deux bonnes eaux-fortes, *le Divin berger* et *Saint François d'Assise au pied de la croix*, ornent le volume.

17. — Le livre de M. G. Séailles sur *Léonard de Vinci* demanderait à être analysé et discuté plus longuement que je ne puis le faire dans ces brèves indications bibliographiques. La personnalité si puissante, si complexe et, à certains égards, unique de Léonard n'avait jamais été embrassée dans un ouvrage d'ensemble clair et satisfaisant. On était en droit de l'attendre cependant, après un si grand nombre de publications de détail sur sa vie et son œuvre, surtout après l'édition intégrale de ses manuscrits et de ses dessins d'étude, faite avec tant de soin, pour la partie qui est en France, par M. Ravaisson-Mollien. M. Séailles a le mérite d'avoir tenté cette synthèse, dans cet « essai de biographie psychologique. » Il nous a montré la formation intellectuelle de Léonard, le caractère exceptionnel de son rôle et l'importance de ses conceptions d'artiste et de savant. Le savant tient ici, et c'est justice, plus de place que l'artiste. C'est le côté le plus neuf du livre, au moins pour le grand public; pour les spécialistes mêmes, qui connaissent les travaux de M. Grothe et de M. Richer, c'est une mise en œuvre très personnelle des registres de Léonard, de ce journal de son génie, où tant de découvertes modernes sont en germe, où se trouvent posés, cent ans avant Galilée, les vrais principes de la mécanique, où sont devinées et indiquées les applications les plus inattendues de la science dans tous les domaines, astronomie, géologie, physiologie, etc. Le maître de la *Cène* et de la *Joconde* tient une place immense dans l'histoire de la science et du développement des idées qui mènent le monde. Des réserves de détail que je pourrais faire je n'en retiens ici qu'une seule, relative à la religion de Léonard. Le grand artiste de la Renaissance est visiblement hors de l'esprit chrétien, cela n'est pas contestable; mais il s'en faut, à mon avis, qu'il ait rompu consciemment avec l'Église. De tous les passages réunis par M. Séailles pour prouver l'incrédulité de Léonard, pas un seul ne me semble probant; tous ont leur équivalent chez les penseurs un peu hardis du temps, demeurés en somme rigoureusement fidèles au christianisme et même au catholicisme, tels par exemple qu'Érasme. Je suis plutôt surpris du très petit nombre de saillies de ce genre jetées par le maître sur des pages écrites pour lui seul. — Le livre que va faire paraître très prochainement M. Eugène Müntz nous donnera surtout sans doute Léonard de Vinci artiste; M. Séailles l'a complété par avance en nous faisant connaître, dans l'artiste, le savant, l'esthéticien et le philosophe.

18. — Avec le livre de M. Cherbuliez, *l'Art de la nature*, nous restons exclusivement dans le royaume de l'esthétique. L'auteur passe d'abord en revue les caractères communs aux divers arts et en dégage une définition de l'œuvre d'art applicable à tous. La deuxième et la troisième partie contiennent une pénétrante étude de l'imagination, des lois, de son activité, de ses joies et de ses tourments dans ses rencontres avec la réalité et dans son commerce avec la nature ; l'auteur aboutit à ces jolies formules : « L'art, étant la nature débrouillée et concentrée, nous délivre de ce qu'elle a d'obscur et d'accablant pour nous. L'art nous délivre aussi des chagrins que causent à notre imagination le peu de durée de la beauté naturelle et les hasards perturbateurs. » La dernière partie de l'ouvrage traite de la personnalité de l'artiste, des écoles, des principes du vrai et du faux réalisme, du vrai et du faux idéalisme. M. Cherbuliez prend ses exemples dans l'art ancien et on sent en lui un fervent des maîtres classiques. Les pages éloquentes, fines ou fortes, abondent dans ce livre, qui affecte, évidemment par une coquetterie de lettré, la forme didactique d'un « traité. »

19. — Il y a aussi de l'esthétique, mais batailleuse et toute contemporaine, dans le volume de M. Gustave Geffroy, *la Vie artistique*. Toutefois, c'est surtout comme recueil d'information qu'il restera. C'est une réunion d'articles sur l'art contemporain, donnés au jour le jour dans la presse quotidienne par un de nos critiques les plus hardis et les plus sincères. Le premier volume de ce recueil, qui doit être continué, porte en tête une pointe sèche de M. Carrière et une préface de M. de Goncourt ; c'est assez dire quels maîtres ont les prédilections de l'auteur, quelle école compte seule à ses yeux pour le mouvement d'art de demain.

20. — L'évolution artistique contemporaine tient une très large place dans le livre de M. de Wyzewa sur *la Peinture étrangère au XIXe siècle*, qui complète une riche collection de volumes sur l'art français de ce siècle, éditée par la Librairie illustrée. Il est accompagné de bonnes eaux-fortes d'après les maîtres les plus notables de l'étranger, Kaulbach, Menzel, Edelfelt, Leys, Goya, Turner, Bonington, J. de Nittis, Sargent, etc. Depuis les expositions universelles, qui ont amené à Paris tant de chefs-d'œuvre dans les sections artistiques étrangères, nous ne sommes plus en France aussi ignorants qu'autrefois du mouvement qui s'accomplit hors de nos frontières, ni aussi sottement sûrs de notre supériorité nationale. Ce livre trouve donc un public préparé à le goûter. La rédaction en paraît un peu improvisée ; l'information est parfois incomplète : l'Italie actuelle, par exemple, si maltraitée par l'auteur, est assez pauvre en artistes de talent pour qu'on ait tort d'omettre, en parlant d'elle, le nom populaire de Michetti. Bien peu de critiques d'art, il est vrai, seraient en état de porter un jugement historique et

motivé sur des écoles si diverses et si éloignées. M. de Wyzewa a le mérite d'être au courant de beaucoup d'entre elles; je le crois excellent surtout pour l'Allemagne, qu'il connaît particulièrement.

21. — *La Femme dans l'art* tient à la fois du livre d'érudition et du livre d'art, dans la mesure où l'aime le grand public auquel s'adresse l'ouvrage. Le sujet en est si heureusement choisi qu'on s'étonne de ne l'avoir pas vu paraître plus tôt, et, de fait, c'est la première fois qu'auteur et éditeur songent à consacrer un volume à la femme, considérée comme modèle et inspiratrice de l'art, en même temps qu'aux femmes qui l'ont pratiqué avec honneur. M. Marius Vachon nous rappelle les modifications que le type féminin idéal a subies à travers les siècles civilisés, et son admiration pour la Grèce, créatrice des plus belles formes humaines, ne le rend pas injuste pour le moyen âge, qui a célébré la femme avec une sérénité et une pureté incomparables. Mais ce qui intéressera plus encore que ses considérations esthétiques, c'est la partie anecdotique, où défilent à tour de rôle les femmes illustres, princesses, grandes dames ou dames moins grandes, hélas! qui ont protégé l'art et les artistes. Deux époques surtout, et des plus brillantes au point de vue artistique, ont professé le culte de la femme et subi son influence, la Renaissance et le XVIIIe siècle. L'inspiration de ces deux moments fut d'ailleurs très différente et de noblesse très inégale, comme on peut s'en rendre compte en évoquant le nom des deux plus célèbres Mécènes féminins de chaque temps, Isabelle d'Este, duchesse de Mantoue, à côté de Mme de Pompadour. En aucun siècle, d'ailleurs, la femme n'a exercé à demi son influence, bonne ou mauvaise, et le livre de M. Vachon en groupe habilement les preuves, en déguisant, autant que possible, les parties scabreuses de son sujet. La typographie, sans être luxueuse, est agréable, et c'est dommage que les noms propres y soient quelquefois écorchés. Les gravures sur bois sont au nombre de quatre cents; il en est d'excellentes; celles qui comportent le nu ne sont pas toujours les plus heureuses, l'*Hécate* de Baudry, par exemple. Ce volume a paru un peu tard pour avoir un succès aux étrennes dernières; mais il est tout indiqué pour les prochaines comme étrenne-madrigal aux femmes artistes, et c'est un succès qui l'attend, puisque de nos jours elles sont légion.

22. — La monographie de *la Manufacture nationale des Gobelins* a été préparée et composée par M. Gerspach, nommé il y a peu de jours administrateur honoraire de la manufacture, alors qu'il était encore administrateur en fonctions. La création de Colbert et de Le Brun a été une des gloires de l'art national et tient encore dans le monde une place honorable et enviée. M. Gerspach fait connaître le fonctionnement ancien et actuel de cette vénérable maison, donne la liste des modèles qui se sont succédé sur ses métiers, et résume pour l'instruction des

curieux et des artistes l'histoire de ses illustres ateliers; il analyse les divers modes de fabrication des tapisseries, indique le rôle de l'atelier des tapis de la Savonnerie, annexé aux Gobelins en 1826, celui des ateliers de broderie, ébénisterie, orfèvrerie, mosaïque, raconte les vicissitudes des collections et l'organisation du musée récemment ouvert au public. Un appendice de documents tirés des archives de l'administration complète ce volume, qui sera souvent consulté.

23. — Voici à présent une bonne nouvelle aux voyageurs d'Italie et aux amateurs qui voyagent dans leur cabinet et veulent classer avec méthode et précision leurs connaissances artistiques. La partie du *Cicerone* de M. Burckhardt qui traite de *l'Art moderne* vient de paraître en traduction, à un assez long intervalle de la première. On sait que cette grande œuvre est tout à fait classique, puisque la traduction a été faite sur une édition allemande qui est la cinquième, revue et complétée par M. Bode. Le célèbre professeur de l'Université de Bâle a guidé en Italie de nombreuses générations d'artistes et de voyageurs ; le public français, qui avait jusqu'ici trop peu profité des ressources qu'offre sa précieuse compilation, doit remercier aujourd'hui le traducteur, M. Auguste Gérard, ainsi que ses collaborateurs, dont l'un, M. de Geymüller, a enrichi de sa haute compétence les chapitres relatifs à l'architecture, dont l'autre, M. G. Pawlowski, a rédigé un morceau capital du volume, les tables. L'édition allemande, sur laquelle M. Gérard a travaillé, diffère des plus anciennes en ce que la mention ou la description des œuvres d'art est enchâssée dans des chapitres qui forment un texte suivi et qui exposent méthodiquement l'histoire de chacune des périodes de chaque art. De même que le premier volume formait de façon semblable une sorte de manuel d'art antique, le second constitue un manuel d'art moderne en Italie, depuis l'âge des Catacombes jusqu'au XVIIIe siècle. C'est la table géographique qui doit servir de guide pratique au voyageur: sous chaque nom de localité figurent les édifices, églises, palais, galeries, qui méritent d'y être visités, et sous chaque nom d'édifice ou de galerie est la liste des principaux objets à voir, avec renvoi aux pages du texte où ils se trouvent mentionnés. Cette table est beaucoup plus complète et plus exacte que la table allemande ; elle est mise au courant de certains remaniements tout récents de collections, même de ceux de la galerie Sciarra, qui sont en ce moment soumis aux tribunaux de Rome. (Il manque peut-être une table des matières, qu'on aurait pu constituer avec les simples titres courants du volume. L'impression est très correcte : p. CIV, col. 2, lire *Fontebranda;* au titre du plan I, lire *Uffizi.*) Le *Cicerone* ainsi rajeuni trouvera place dans les valises de tous les touristes qui aiment assez l'art italien pour braver l'inévitable ennui de manier du matin au soir un volume d'un millier de pages.

24, 25. — Avec la présente année scolaire a été inaugurée, dans les

lycées d' « enseignement secondaire moderne, » une étude nouvelle, celle de l'histoire de l'art, qui est destinée, selon toute apparence, à trouver place prochainement dans les rhétoriques classiques. Cette réforme n'est pas de celles qu'on doive blâmer : on ne verra plus des générations entières d'écoliers rester entièrement ignorantes de la part que l'art a prise dans la civilisation, et achever leurs études sans connaître de Phidias, de Raphaël, de Rembrandt, autre chose que leur nom. Mais une double difficulté se présente. Les maîtres ne possèdent pas eux-mêmes les matières de cet enseignement nouveau, plein d'attrait sans doute, mais aussi complexe qu'étendu ; les programmes officiels, d'autre part, ne leur indiquent pas la forme pratique sous laquelle ils peuvent le distribuer. Le *Guide-programme* que j'ai sous les yeux a été composé pour parer à ces premiers besoins. MM. Rocheblave et Lhomme, deux professeurs d'expérience, qui ont, en même temps, fait leurs preuves comme écrivains d'art, apportent à leurs confrères embarrassés l'instrument de travail qui leur manquait. Ils leur donnent, en trente-sept leçons, une orientation générale sur l'histoire de l'art depuis les origines jusqu'à Ingres et Delacroix, terme extrême du programme. Ces leçons, presque toutes rédigées, ne forment, d'ailleurs, ni un cours ni même un manuel au sens complet du mot ; ce sont seulement des cadres nettement tracés, contenant les définitions, les divisions, les dates, les aperçus généraux, et une précieuse bibliographie des principaux sujets, distinguant d'ordinaire assez bien l'essentiel de l'utile. Ce livret est consciencieux, exact et surtout pratique, ce que les auteurs ont avant tout cherché. Ils vont le compléter par un *Album classique de l'histoire de l'art*, dont la publication par livraisons est commencée. (La livraison spécimen, relative aux *Arts sous Louis XIV*, illustre la trentième leçon du *Guide*.) La librairie qui édite l'*Art* n'aura qu'à puiser dans ses abondantes collections de clichés pour former presque entièrement les séries de gravures indispensables pour donner la vie au genre d'enseignement dont on fait l'essai et pour mettre sous les yeux des élèves les documents les plus significatifs de chaque époque. La souscription à l'ensemble est assez coûteuse (cent francs), mais on pourra se procurer séparément les fascicules. MM. Rocheblave et Lhomme se flattent de constituer un recueil historique et méthodique des principaux monuments de l'art ancien et moderne, qui intéressera les familles aussi bien que les écoles. Ils préparent en même temps des choix de lectures et des manuels destinés à outiller et à diriger l'enseignement nouveau ; toutes ces initiatives, inspirées par un esprit très honnête, seront intéressantes à suivre.

26. — Pour ce qui est des « lectures d'art » à l'usage de l'enseignement, M. Gaston Cougny avait déjà pris les devants. La première partie de son recueil était relative à l'Orient antique. La seconde, *la Grèce*,

Rome, vient de paraître. C'est une ingénieuse pensée de présenter ainsi un cours complet d'archéologie et d'art, sous la forme d'une anthologie empruntée aux plus illustres ou aux plus sûrs des spécialistes français. De bonnes notes et quelques gravures relient et complètent cette publication, qui va aborder l'art moderne et dont j'ai déjà dit tout le bien qu'elle mérite.

27. — C'est aussi un ouvrage de vulgarisation et d'enseignement que l'*Histoire de l'art en France* depuis les temps les plus reculés jusqu'au XIVe siècle, publiée par M. Horsin-Déon. On aime à voir se multiplier les ouvrages de ce genre, qui apprennent à connaître et à respecter notre vieux patrimoine artistique. Quelle que soit la faveur officielle dont jouissent aujourd'hui nos monuments du moyen âge, elle n'a pas mis fin malheureusement aux actes de vandalisme. Il n'y aura jamais, dans ce domaine, trop d'efforts faits pour instruire, car instruire, ici, c'est sauver. Je souhaiterais seulement, sans avoir à relever d'erreur grave chez M. Horsin-Déon, que son information fût plus rajeunie. Reproche plus sérieux et qui porte sur le plan même du livre, l'auteur a divisé son travail en sections trop égales ; il a consacré « aux temps les plus reculés, » à l'art gaulois, à l'art gallo-romain, à l'art mérovingien, autant de pages qu'à l'art roman et à l'art ogival. Cet équilibre n'est pas équitable ; les époques d'art ne sont pas grandes en proportion des années qu'elles ont duré, mais bien des chefs-d'œuvre qu'elles ont produits.

28. — Les deux volumes d'archéologie récemment parus dans la collection Quantin y compteront parmi les meilleurs. Illustrés tous les deux avec un soin particulier, composés par des érudits qui sont aussi des écrivains, ils font honneur l'un à l'École d'Athènes, à laquelle l'auteur a appartenu, l'autre à l'École de Rome, où les éléments en ont été recueillis. Il y a plaisir à louer ces travaux sans restriction d'aucune sorte. — *La Peinture antique* était un sujet neuf, au moins en France, difficile à traiter sans appareil d'érudition, difficile aussi à exposer avec précision en l'absence des monuments principaux détruits par le temps. On pouvait craindre l'aridité et l'obscurité, et je trouve que M. Paul Girard a accompli un véritable tour de force en nous offrant en telle matière un livre de lecture aussi agréable. Il commence par étudier la peinture dans son principe d'art et dans ses procédés techniques au berceau de tous les arts de l'Orient, l'Egypte, et il met en lumière le caractère réaliste qu'y revêtit la représentation des types de diverses races et de la physionomie individuelle. Il parcourt ensuite les régions de l'Asie, où la polychromie, par les conditions mêmes de la lumière, parut un élément essentiel de toute décoration; il indique les rares monuments et les traditions d'art qui nous sont restés de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Phénicie et de la Perse. La Grèce l'arrête plus longtemps;

mais comment juger les écoles qui s'y sont succédé? « On s'est demandé souvent si la peinture des Grecs avait égalé leur sculpture. Il est bien difficile, dans l'état de nos connaissances, de répondre à une pareille question. Ce qui est certain, c'est que la peinture, en Grèce, a été un grand art, que les Grecs l'ont aimée et cultivée pour elle-même, » bien qu'on doive « probablement renoncer pour toujours à l'espoir d'en retrouver même d'informes fragments » (p. 91). L'auteur reconstitue cette histoire glorieuse au moyen des témoignages antiques et des représentations des vases peints, qui se sont tant de fois inspirés du grand art contemporain, à l'aide aussi des tableaux de Pompéi, dont tant de motifs ont une origine grecque. Les portraits d'un grand intérêt psychologique et artistique, découverts dans le Fayoum (Haute-Égypte) et exposés à Paris il y a peu d'années, fournissent les éléments principaux du chapitre sur la peinture hellénistique. L'art étrusque et l'art romain, tous les deux, et surtout le second, dérivés de l'art grec, sont brièvement étudiés. Ce sont les points les plus connus du sujet, que l'auteur à tenu à ne pas développer particulièrement, réservant tout son effort pour les parties obscures, où il y avait à faire converger les rayons d'une claire esthétique et d'une critique lumineuse.

29. — De *la Peinture antique* à *l'Archéologie chrétienne*, la transition est aisée. L'art nouveau qui se met au service du christianisme naissant, pour en interpréter les leçons et en populariser les symboles, n'est qu'une émanation et une purification de l'art païen. Longtemps, la technique et même une part du symbolisme restent identiques. C'est ce que M. André Pératé met en lumière, au seuil même de son livre, avec une remarquable netteté. Il parcourt ensuite le vaste domaine de l'art chrétien primitif, qui comprend essentiellement la peinture des Catacombes, la sculpture des sarcophages, l'architecture et la décoration des basiliques. Les grandes découvertes dont le monde savant remerciait récemment M. De Rossi dans une solennité mémorable, les publications du P. Garrucci, les importantes recherches de MM. Le Blant, Duchesne et de la pléiade romaine et étrangère des élèves de M. De Rossi, ont créé, on peut le dire, en ces quarante dernières années, l'archéologie chrétienne. Le jeune écrivain français, qui a travaillé lui-même en chercheur à l'œuvre commune et qui connaît par conséquent le sujet de première main, avait toute qualité pour présenter au public les résultats d'ensemble acquis par ses devanciers et par ses maîtres. Je ne puis entrer dans le détail du livre, dédié d'ailleurs à M. De Rossi, et dont l'illustration même est si scrupuleuse que l'auteur a tenu à en dessiner de sa main plus de la moitié. Mais je tiens à signaler la nouveauté de l'exposition, en ce qui concerne le symbolisme et l'iconographie chrétienne : les œuvres d'art sont classées partout et étudiées par catégories de sujets et non plus uniquement dans l'ordre

chronologique; cette disposition, qui n'existe pas dans des traités archéologiques plus importants, donne lieu à des rapprochements d'une fécondité inattendue. On remarquera aussi, outre les pages sur les origines païennes du symbolisme chrétien, celles qui se rapportent à la peinture de portraits et aux scènes de la vie ordinaire dans les Catacombes. Quand on a vécu à Rome et qu'on a eu le bonheur d'y suivre sur place le mouvement si attachant, mais si complexe, de l'archéologie, on saisit mieux le mérite de M. Pératé à prendre parti sur tant de problèmes controversés et à rester clair sans cesser d'être informé. Il jette discrètement son avis personnel dans plusieurs questions, quoiqu'il ne s'attarde jamais dans la discussion pure. Enfin, il met, à exposer ce grand sujet d'érudition chrétienne, le goût d'un lettré attique et quelque chose de mieux encore, ce sentiment de respect intime qui fait deviner l'âme religieuse du passé. Son livre est le meilleur manuel existant à l'heure actuelle sur les origines et les neuf premiers siècles de l'art chrétien. NOLHAC.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES

1. *Atlas universal para las escuelas primarias, secundarias y normales, segun los ultimos adelantos de la pedagogia alemana*, publicado por VOLCKMAR : I. Edicion grande con 38 mapas, para al Reino de España, 6 fr. — II. Edicion pequeña para el Reino de España con 34 mapas, 5 fr. — III. Edicion sur-americana con 34 mapas, 5 fr. — 3 albums in-4, Friburgo de Brisgovia (Alemania), B. Herder, 1892. — 2. *Géographie de la France et de ses colonies*, par MARCEL DUBOIS. *Cours supérieur*. Paris, G. Masson, 1892, in-12 de 645 p. avec figures, cartes et croquis, 6 fr. — 3. *La France coloniale. Histoire, géographie, commerce*, par ALFRED RAMBAUD, avec la collaboration d'une société de géographes et de voyageurs. 6e édition entièrement refondue. Paris, A. Colin, 1893, in-8 de 790 p. avec 13 cartes, 8 fr. — 4. *Du Saint-Gothard à la mer. Le Rhône. Histoire d'un fleuve*, par CHARLES LENTHÉRIC. Paris, Plon et Nourrit, 1892, 2 vol. in-8 avec 17 cartes et plans, 18 fr. — 5. *Rome et l'Italie sous Léon XIII*, par le baron JEHAN DE WITTE. Paris, H. Chapelliez, 1892, gr. in-18 de 516 p., orné de portraits, 4 fr. — 6. *Huit jours en Italie. Pèlerinage de la jeunesse française à Rome (septembre-octobre 1891)*, par LOUIS D'ESLION et J. DE LA NÉZIÈRE. Paris, Téqui, 1892, in-12 de 356 p., orné de nombr. vignettes, 3 fr. 50. — 7. *A Rome et en Italie. Impressions d'un pèlerin*, par l'abbé J.-M. BUATHIER, curé-archiprêtre de Saint-Trivier-de-Courtes. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, petit in-18 de 166 p., 1 fr. 25. — 8. *L'Europe illustrée* (nos 160-161). *Spiez et la vallée de la Kander dans l'Oberland bernois*, par ERNEST MÜLLER, pasteur. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, petit in-8 de 71 p., orné de 32 illustr., 1 fr. 50. — 9. *De Paris au Cap Nord. Notes pittoresques sur la Scandinavie*, par PAUL GINESTY. Paris, Rouam, 1892, gr. in-8 de 252 p., orné de 47 grav., 8 fr. — 10. *Les Établissements français dans l'Inde et en Océanie*, par G. HAURIGOT. Paris, Lecène et Oudin, s. d., in-8 de 237 p., orné de 27 grav., 0 fr. 95. — 11. *Lettres sur l'Inde*, par Mgr LAOUËNAN, archevêque de Pondichéry, publiées par ADRIEN LAUNAY, de la Société des missions étrangères. Paris, V. Lecoffre, 1893, in-8 de 276 p. avec grav. et carte, 3 fr. 50. — 12. *Une Excursion en Indo-Chine. De Hanoï à Bangkok*, par le prince HENRI D'ORLÉANS. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-12 de 94 p., 1 fr. — 13. *Tunisie. La Khroumirie et sa colonisation*, par le Dr GUÉRARD et ÉMILE BOUTINEAU. Paris, A. Challamel, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 163 p. avec une carte, 3 fr. — 14. *Choses d'Afrique. Voyage d'un curieux*, par PIERRE D'ARLAY. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de 398 p., orné de 4 grav., 3 fr. 50. — 15. *Souvenirs de la côte d'Afrique* (*Ma-*

dagascar-Saint-Barnabé), par le baron E. de Mandat-Grancey. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 308 p., orné d'illustr. par Riou, 4 fr. — 16. *Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885, 1886, 1887). Les États-Unis*, par le R. P. Ch. Croonenberghs, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, 2 vol. in-8 de 385 et 366 p., ornés de 49 grav. et plans, 10 fr. — 17. *Un Royaume polynésien. Iles Hawaï*, par G. Sauvin. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 321 p., avec une carte, 3 fr. 50.

1. — C'est avec regret que nous voyons encore l'Amérique latine, et spécialement la République argentine, commander en Allemagne les atlas destinés à l'enseignement dans leurs écoles des divers degrés. Cela dit, il faut reconnaître que la maison Herder a bien rempli le programme qui lui était imposé. Les cartes de ses atlas sont d'un bel aspect et d'une clarté très satisfaisante, ce qui n'est généralement pas la qualité dominante de la cartographie allemande. Les teintes, peu variées puisqu'elles n'embrassent que les nuances du vert et du jaune, indiquent les diverses altitudes et non les divisions politiques ; ce procédé est conforme aux nouvelles méthodes, qui attachent une importance capitale à la géographie physique et considèrent le tracé des frontières comme d'un intérêt secondaire, parce qu'il est en quelque sorte accidentel et sujet à des modifications fréquentes. Au premier abord, cette innovation étonne et déroute : le tout est d'y habituer l'œil.

La grande édition *(edicion grande)* comprend toutes les parties du monde, mais en détaillant plus spécialement l'Espagne, ses possessions d'outre-mer et les républiques sud-américaines, notamment le Chili, la République argentine et le Mexique.

L'édition réduite *(edicion pequeña)* est identique, sauf la suppression des cartes détaillées du Chili et de la République argentine; celles-ci figurent au contraire dans l'édition spéciale de l'Amérique méridionale *(Sur-Americana)*, où, par contre, sont supprimées les cartes détaillées de l'Espagne.

Les cartes de ces trois atlas sont empruntées, presque sans modifications, à l'atlas allemand de Hummel, paru en 1886. On y a suivi l'orthographe réformée, adoptée récemment par l'Académie espagnole. Le méridien initial est celui de Greenwich.

2. — Nous avons eu déjà maintes fois occasion de louer les ouvrages classiques de M. Marcel Dubois, dont la plume infatigable s'efforce de suffire aux exigences multiples de l'enseignement aux divers degrés; aussi est-ce avec plaisir que nous voyons la Société de géographie de Paris lui attribuer cette année un de ses prix. Sa description de la France et de ses colonies réunit les diverses qualités signalées dans les autres volumes du même auteur : style agréable et facile, absence complète de parti pris doctrinaire, spécialement en ce qui concerne les systèmes économiques, neutralité bienveillante et courtoise en tout ce qui touche aux questions religieuses. Il faut louer aussi la méthode rationnelle, qui consiste à procéder de l'étude géologique et physique du

sol, ainsi que de la climatologie, pour arriver à déduire les conditions ethnographiques, politiques, économiques, qui en découlent comme les effets répondent aux causes. A la suite de chaque chapitre sont indiqués des sujets de travaux propres à développer l'intelligence des élèves, et une nomenclature des sources, nécessairement bien sommaire, et, par conséquent, incomplète. Les erreurs de détail sont peu nombreuses, mais il nous paraît important de les signaler à l'auteur pour qu'il les fasse disparaître d'une prochaine édition qui ne peut tarder à devenir nécessaire. Page 247, nous lisons que, sur le littoral de la Méditerranée, le vent du sud-ouest est plus violent que le vent de nord-ouest; c'est évidemment le contraire qu'on a voulu dire, puisque le vent de nord-ouest n'est autre que le fameux mistral, le fléau de la Provence. Plus loin, on lit que, dans le nord-est de la France, on ne rencontre guère d'adeptes d'autres cultes que le culte catholique; or on sait qu'en Lorraine, les protestants et surtout les israélites sont loin d'être en quantités négligeables. Pages 430 et suivantes, les considérations exposées sur le mouvement de la population française semblent bien optimistes. Page 480, l'île de Saint-Domingue est citée parmi les colonies qui, perdues pour la France, ont grossi le lot de l'Angleterre. L'Oued-Medjerda, le grand fleuve tunisien, ne se jette pas dans la lagune d'El-Bahira, ainsi qu'il est dit page 518, mais sensiblement plus au nord, près de Porto-Farina, comme on le voit page 519. L'auteur dit, à la page 520, que l'exploitation des forêts a été organisée plus rapidement en Algérie qu'en Tunisie; c'est évidemment le contraire qu'il a voulu affirmer. Page 573, l'Ouellé est indiqué comme un affluent de l'Oubanghi; or, au point de vue de la délimitation de nos frontières avec l'État indépendant du Congo, il importe d'établir que ces deux noms désignent un seul et même cours d'eau. Enfin, il n'est pas exact de dire que les deux saisons qui se partagent l'année en Cochinchine sont également humides : l'été y est au contraire absolument sec. Sauf ces légères erreurs, pour la plupart involontaires, l'ouvrage de M. Marcel Dubois a une grande valeur à la fois littéraire et scientifique, qu'augmentent sensiblement les nombreuses figures et cartes disséminées dans le texte.

3. — Nous avons rendu compte (*Polybiblion*, t. XLVII, p. 196) de la première édition de la *France coloniale* par M. A. Rambaud; nous nous bornerons donc à signaler la sixième édition, complètement mise à jour et sensiblement augmentée. Les collaborateurs de cet important ouvrage sont presque tous les mêmes, sauf M. Paul Soleillet, mort depuis, au cours d'une mission en Afrique occidentale, mais dont l'article sur Obock est maintenu avec quelques corrections qui ne sont pas toutes heureuses, car nous y lisons avec étonnement qu'en 1890 « le coup de main tenté par le cosaque Achinof sur le fort de Sagallo obligea l'*amiral Gervais* de recourir à la force; » c'est

l'*amiral Olry* qui a cru devoir tirer le canon en cette malheureuse circonstance : *suum cuique*. Ainsi qu'il a été dit à propos de la première édition, l'esprit général du livre est nettement républicain ; la note est surtout marquée dans les chapitres consacrés à la Guadeloupe par M. Isaac, sénateur, et à la Martinique par M. Hurard, député. Dans la préface, écrite par M. Rambaud, on voit que deux grands hommes personnifient le génie colonial de la France : l'amiral de Coligny dans le passé, et M. Jules Ferry dans le présent. Le même auteur reproche à Louis XVIII de n'avoir pas relevé notre empire colonial, comme si ce souverain n'avait pas eu assez à faire de restaurer les ruines amoncelées par la Révolution sur le sol même de la patrie. Par contre, on peut louer sans restriction l'article sur l'Indo-Chine française, par MM. le colonel Bouïnais, de l'infanterie de marine, et A. Paulus, et ceux sur l'Algérie et la Tunisie, par MM. Foncin et J. Tissot. Il convient de signaler aussi une excellente étude de M. Léveillé sur les colonies pénitentiaires, qui ne se trouvait dans les précédentes éditions qu'à l'état embryonnaire.

4. — De tous les ouvrages parus dans le courant de l'année dernière, le plus remarquable est certainement la description du Rhône par M. Lenthéric, ingénieur en chef des ponts et chaussées ; aussi trouvons-nous bien justifiée, comme pour M. Marcel Dubois, la récompense que la Société de géographie de Paris doit lui décerner prochainement. Le savant auteur y envisage le grand fleuve français comme une personnalité vivante, et il décrit son action puissante sur la conformation physique de sa vallée, et sur la marche des civilisations qui se sont développées sur ses rives. Il le suit depuis sa source jusqu'à ses embouchures, depuis les périodes glaciaires jusqu'à l'époque actuelle. Dans la première partie, consacrée aux temps anciens, il fait ressortir l'accord qui existe entre les plus récentes découvertes de la science sur l'homme préhistorique et les traditions chrétiennes ; puis il détermine le tracé des grandes voies romaines dans le bassin du Rhône, et spécialement de l'itinéraire d'Annibal, d'après les textes des auteurs classiques. La seconde partie, qui est la plus étendue, comprend l'étude du fleuve et de sa vallée à travers l'histoire. On y remarque une magnifique description du glacier qui donne naissance au grand fleuve et un intéressant récit du martyre de la légion Thébéenne (*sic*), qui eut pour théâtre le haut Valais. Le chapitre suivant traite de la géographie du lac Léman ; à signaler la théorie largement exposée des seiches ou ondulations du niveau du lac, ce que l'on a justement appelé ses mouvements respiratoires. Dans le chapitre intitulé *De Genève à Lyon*, l'éminent ingénieur donne de curieux détails sur les usines de Bellegarde et les divers systèmes de transmission de la force à distance. Un long chapitre est consacré au confluent du Rhône et de la Saône ; on y lit avec un vif

intérêt une reconstitution de l'antique *Lugdunum*, de ses théâtres, de ses hippodromes, des mœurs et coutumes de sa population essentiellement cosmopolite.

Le second volume s'ouvre sur une belle description des monuments de Vienne, la métropole des Allobroges. L'auteur s'y montre bien sévère pour les déprédations des seigneurs dont les châteaux forts dominaient la vallée : « Cette époque, dit-il en parlant du moyen âge, aurait été un long et lamentable deuil si la société, menacée d'un retour à la barbarie, n'avait trouvé le salut providentiel dans les hommes d'Église et leurs puissantes institutions. » Et à ce sujet, il trace un beau tableau des services rendus par les ordres monastiques et par les confréries, notamment celle des *pontifes*, instituée pour la construction et l'entretien des ponts. La légende du pont Saint-Esprit, construit par saint Bénézet, est vraiment charmante. A l'occasion de la poétique fontaine de Vaucluse, le lecteur passe agréablement d'une savante dissertation géologique au récit des chastes amours de Pétrarque et de Laure. Dans le chapitre relatif à la ville d'Avignon, M. Lenthéric donne, d'après Pétrarque, de peu édifiants détails sur la cour pontificale et sur l'acquittement de la reine Jeanne de Naples par le conclave des cardinaux. Après une description fort érudite d'Arles la Grecque, l'auteur aborde la curieuse région, en partie aride, en partie marécageuse, qui forme le delta du Rhône ; il indique les moyens de l'assainir et de la rendre propre à l'agriculture. Il discute ensuite scientifiquement la touchante légende des Saintes-Maries ; à la vérité, cette froide et rigoureuse dissection produit sur le lecteur catholique une impression pénible. Le dernier chapitre est formé d'un exposé magistral des travaux exécutés récemment et de ceux qu'il resterait à faire pour améliorer la navigation du fleuve et tirer de sa riche vallée tout le parti possible.

Cet ouvrage, accompagné de cartes et de plans d'une exécution parfaite, représente une somme de travail considérable ; le style en est élégant et coloré ; enfin, sauf les réserves que nous avons dû faire sur certains passages, l'esprit en est excellent et dénote chez l'auteur des convictions religieuses profondément enracinées.

5. — Nous avions déjà de M. le baron J. de Witte un charmant récit de voyage en Palestine ; le volume intitulé : *Rome et l'Italie sous Léon XIII* a plus de valeur encore ; le jeune auteur s'y montre le digne fils de l'éminent académicien dont la science déplore la perte. Il semble, au premier abord, que tout ait été dit sur l'Italie : depuis le joyeux président de Brosses, d'innombrables touristes l'ont visitée et beaucoup l'ont décrite. Cependant M. J. de Witte trouve encore du nouveau à glaner, même sur le terrain classique, et il apporte dans ses appréciations une note bien personnelle. Il passe en revue les villes principales de la péninsule, mais s'arrête plus complaisamment à Naples et surtout

à Rome. Partout il fait ressortir en homme de goût et en fin connaisseur les beautés naturelles du pays et les chefs-d'œuvre de l'art humain ; en même temps, son érudition s'applique à résoudre les problèmes archéologiques et spécialement la question si intéressante de l'origine des catacombes romaines. Très ardent catholique, l'auteur conte avec une émotion communicative les pieuses légendes des premiers temps de l'Église ; il proteste comme il convient contre la barbarie des Italiens modernes, qui s'acharnent à défigurer, en l'haussmannisant, la poétique capitale de la chrétienté ; la gallophobie et la mégalomanie de nos bons voisins excitent sa verve patriotique ; la misère qu'il observe partout lui semble la juste conséquence de la triple alliance et de la rupture des relations commerciales avec la France. En revanche, M. de Witte laisse déborder son enthousiasme en décrivant les fêtes du jubilé sacerdotal de Léon XIII et les magnifiques cérémonies de la canonisation des saints. Il est regrettable qu'un livre aussi bien pensé et aussi agréablement écrit ne puisse être mis entre toutes les mains à cause de quelques passages relatifs aux mœurs dissolues des empereurs romains et aux peintures et bijoux obscènes retrouvés dans les fouilles de Pompéi.

6. — Nous avons à signaler encore un excellent livre sur le *Pèlerinage de la jeunesse française à Rome* à l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII. MM. L. d'Eslion et J. de la Nézière, qui l'ont signé, ont toutes les qualités de la jeunesse ; leur texte est plein d'entrain et de bonne humeur, en même temps qu'empreint d'un vif sentiment religieux ; l'un d'eux est, en outre, un artiste distingué qui a illustré le volume de fort jolies vignettes. Après une description rapide et sans aridité des principaux monuments de Rome, une large place est donnée au récit du trop fameux incident du Panthéon, qui a bien failli tourner au tragique. L'accent de sincérité des auteurs n'exclut pas la légitime indignation que leur inspirent les procédés stupides et odieux des francs-maçons italiens. Ce charmant livre peut être mis entre toutes les mains.

7. — Le petit ouvrage de M. l'abbé Buathier : *A Rome et en Italie, impressions d'un pèlerin*, offre moins d'originalité ; le digne chanoine y raconte son voyage à Rome en compagnie de son évêque. Il décrit consciencieusement la basilique dans laquelle il a le bonheur de célébrer la sainte messe, ainsi que celles visitées dans la journée. Nous y trouvons aussi la description enthousiaste de la réception d'une troupe de pèlerins par le Saint-Père, et d'une réception plus intime dont il est honoré avec son évêque. Le retour s'effectue à petites journées par Assise, Ancône, Lorette, Bologne, Padoue, Venise, Milan et Turin. C'est un ouvrage édifiant qui convient aux bibliothèques paroissiales.

8. — L'excellente collection de *l'Europe illustrée* compte un nouveau fascicule digne de ses aînés par le charme du texte et la beauté des gravures. A la vérité, aucun pays ne se prête mieux à d'alléchantes descrip-

tions que les environs de ce magnifique lac de Thoune, qui est bien l'un des joyaux de la Suisse. La vallée de la Kander, avec ses précipices, ses pâturages verdoyants, ses sombres forêts de sapins, la pittoresque ville de Spiez, les bains de Fauleusee et de Henstrich, les jolis villages d'Aeschi, de Wimmis, de Frutigen, d'Adelboden, forme un ensemble merveilleusement varié, que ce petit guide donne grande envie de visiter. L'air y est pur et fortifiant, et l'on y jouit de la vie la plus paisible, tout en se trouvant à deux pas des stations mouvementées de Thoune et d'Interlaken.

9. — Le voyage de M. Paul Ginesty *De Paris au Cap Nord* est de ceux que l'on entreprend aujourd'hui sans grande difficulté et sans forte dépense; c'est une excursion à la portée de tous les touristes. On traverse rapidement l'Allemagne, on s'arrête à Copenhague, on franchit le Cattégat ou le Sund pour atterrir en Norwège; puis on monte, tantôt en chemin de fer, tantôt en bateau à vapeur, jusqu'à la pointe extrême de la vieille Europe; en redescendant, pour varier ses plaisirs, on peut visiter Stockholm. Si peu de Français se laissent encore séduire par les charmes de ce pittoresque itinéraire, en revanche les Anglais y pullulent. Et cependant le plus cordial accueil attend nos compatriotes parmi ces bonnes et patriarcales populations scandinaves, si différentes des farouches pirates normands dont elles descendent en droite ligne. Et que de paysages originaux et d'une beauté à la fois majestueuse et mélancolique offrent ces fiords profonds, ces glaciers qui descendent jusqu'au niveau de la mer, et les innombrables îles Loffoten! Tout cela est fort agréablement décrit par M. Paul Ginesty, avec un style alerte et facile avec d'instructives observations. Malheureusement, il s'en faut que toutes les légendes suédoises qu'il raconte soient à l'usage des pensionnats de jeunes filles; on affirme que les mœurs sont généralement pures dans les régions hyperboréennes, mais, à en croire l'auteur, on y rencontre des passions dont l'ardeur semblerait enflammée par le soleil du Midi. Il est à regretter aussi qu'en matière religieuse, M. Paul Ginesty se montre d'un scepticisme absolu.

10. — La librairie Lecène et Oudin continue à reproduire sous diverses formes, et séparément, les études variées qui se trouvent condensées dans le volume intitulé « Nos petites colonies. » Cette fois, elle a réuni dans une même brochure les renseignements relatifs aux *Etablissements français dans l'Inde et en Océanie*, bien qu'ils n'aient entre eux que les plus vagues rapports. L'historique des vicissitudes de la compagnie française des Indes résume parfaitement le beau volume de M. Tibulle Hamont : *Histoire de Dupleix;* la lecture en est fort attristante. L'auteur glisse sur les mœurs dissolues des insulaires de l'Océanie; il parle en fort bons termes des missionnaires catholiques, mais il se montre moins tendre pour les ministres protestants.

11. — Les *Lettres* de Mgr Laouënan, publiées par M. l'abbé Adrien Launay, datent de 1860, alors que, simple missionnaire, il accompagnait en qualité d'assesseur son évêque, Mgr Bonnand, dans sa visite apostolique aux différentes missions de l'Inde. Il parcourut ainsi l'île de Ceylan, la côte de Malabar, le Maïssour, le Nizam, Bombay et Agra. Ces lettres, écrites pour la plupart à des confrères, manquent un peu d'actualité, mais elles donnent néanmoins des notions très justes et assez personnelles sur l'histoire des religions de l'Inde, sur la question si compliquée des castes, et sur quelques monuments, notamment les temples souterrains d'Elephanta et les grottes de Nassick. Ce volume offre une lecture à la fois édifiante et intéressante. Les gravures sont assez bonnes; la carte est suffisante.

12. — On connaît les idées du prince Henri d'Orléans sur la colonisation française en Indo-Chine; son ardent patriotisme lui fait entrevoir la possibilité de fonder un nouvel empire des Indes dans l'Extrême Orient, et il se complaît à redire ce mot d'un homme d'État anglais que, grâce à ses inépuisables mines de houille, le Tonkin est appelé à jouer dans les mers de Chine le même rôle que l'Angleterre dans l'Océan Atlantique. Ces convictions très sincères n'en donnent que plus d'autorité aux critiques du jeune voyageur contre les agissements de l'administration française. Il a réuni dans une même brochure un mémoire présenté au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences tenu à Pau, et un article sur la piraterie publié d'abord dans la *Politique coloniale*. Dans *Une Excursion en Indo-Chine*, *De Hanoï à Bangkok*, il fait ressortir la coupable faiblesse de nos ministres, qui compromet gravement l'avenir de cette belle colonie. D'une part, les autorités chinoises protègent et encouragent ouvertement les chefs pirates qui violent incessamment nos frontières; d'autre part, les Siamois, poussés par les Anglais, nos éternels rivaux, s'infiltrent lentement dans les régions du Laos, qui naguère appartenaient sans conteste au royaume d'Annam, notre protégé. Bernés ainsi par tous nos voisins, nous voyons notre prestige s'amoindrir de plus en plus; le mot d'ordre, parti de Paris, est de laisser faire, de ne pas créer de complications, et ceux de nos agents qui ont encore quelque perspicacité au service de leur patriotisme en sont réduits à se laisser impunément insulter. Après avoir lu, la rougeur au front, ces pages émues, on ne peut que souscrire à la conclusion qu'en tire le noble voyageur : si le gouvernement français ne se sent pas capable d'une politique plus énergique, mieux vaut renoncer à toute entreprise de colonisation et abandonner l'Indo-Chine à de plus dignes d'en tirer parti.

13. — Sous l'expression géographique de Khroumirie, on comprend le massif montagneux qui s'élève au nord-ouest de la Tunisie entre la Méditerranée, la frontière algérienne et l'Oued-Ghezalla, affluent de

l'Oued-Medjerda. C'est une région encore peu connue, extrêmement boisée, probablement riche en minéraux variés, et propre à l'élevage des troupeaux de bœufs et de moutons. La population, aujourd'hui parfaitement soumise, appartient à la race arabe; elle est paresseuse et routinière. MM. le docteur Guérard et E. Boutineau, tous deux attachés à l'hôpital militaire d'Aïn-Draham, chef-lieu de la Khroumirie, l'ont soigneusement étudiée au point de vue de la colonisation. Ils ont consigné les résultats de leurs observations dans une brochure intitulée : *Tunisie. La Khroumirie et sa colonisation*, où l'on trouve des renseignements pratiques sur la géographie, la climatologie, la faune, la flore, l'ethnographie, l'agriculture de ce curieux pays, en distinguant les districts montagneux propres à l'élevage et la plaine de Tabarka, où la culture proprement dite peut avantageusement se développer. C'est un excellent guide pour les colons qui voudraient tenter l'entreprise d'un établissement dans cette zone accidentée, où tout est encore à faire.

14. — Avec M. Pierre d'Arlay, nous abordons le genre du roman géographique que M. Jules Verne a mis à la mode. Dans *Choses d'Afrique*, on lira les aventures d'un jeune sous-officier de chasseurs d'Afrique, dont les parents sont morts depuis plusieurs années, dépouillés de toute leur fortune par un mandataire infidèle. Pris de la passion des voyages, il ambitionne de renouveler les exploits des Livingstone, des Cameron, des Stanley, des Trivier, et de traverser l'Afrique de part en part. Il se rend à la côte de Mozambique; en passant par Aden, il y rencontre un négociant marseillais et sa fille, qui s'offrent à l'accompagner sous prétexte de nouer des relations commerciales avec les tributs du continent noir. Les trois aventuriers engagent des porteurs à Mombaz, et s'enfoncent dans le pays des Massaï, où ils ne tardent pas à être vigoureusement attaqués par des indigènes qu'excitent contre eux des Arabes esclavagistes. Ils échappent, non sans quelques pertes, et atteignent une station de missionnaires catholiques établis au sud du Victoria-Nyanza. Là ils renouvellent leur escorte, contournent le lac, échappent comme par miracle aux embûches que leur tend l'ombrageux souverain de l'Ouganda, gagnent le lac Albert-Édouard, récemment découvert par Stanley, et s'engagent dans l'immense forêt équatoriale où ils ont à combattre les fameux nains décrits par l'explorateur anglais. A cette heure critique, leur escorte les abandonne et le Marseillais succombe à ses fatigues; en expirant, il avoue que c'est lui qui a dépouillé les parents du jeune sous-officier et, pour réparer son crime, il lègue à celui-ci toute sa fortune et lui recommande sa fille. C'est à bout de forces, épuisés par les fièvres, réduits à la plus extrême misère, que les survivants de l'expédition atteignent le Congo près des chutes de Stanley. Là ils s'embarquent sur un vapeur de l'État indépendant qui les mène à Brazzaville, où naturellement les deux jeunes

gens contractent un légitime mariage. Ce récit, d'une moralité irréprochable et pénétré d'excellents sentiments religieux, n'est pas très ingénieusement charpenté ; les situations y sont souvent bien invraisemblables. En outre, l'auteur, malgré le soin qu'il a pris de compulser les livres écrits par divers explorateurs, n'a pas su éviter de tomber dans quelques erreurs grossières dont nous signalerons les principales : il attribue deux bosses aux chameaux d'Afrique ; il vante les riches cultures et les bois d'orangers de l'île de Malte qui n'est qu'un rocher aride ; il confond les missionnaires blancs d'Alger avec les Pères du Saint-Esprit et donne au lac Albert-Édouard le nom indigène de Monta-Nzigé, qui appartient légitimement au lac Albert, situé plus au nord ; enfin, les indications d'orientation sont souvent confuses. Malgré ces graves défauts, le livre de M. d'Arlay peut être mis sans inconvénient entre les mains de la jeunesse, pour laquelle il a été écrit.

15. — Les lecteurs du *Correspondant* n'ont certainement pas oublié les pages humoristiques où M. le baron de Mandat-Grancey, ancien officier de marine, a conté ses *Souvenirs de la côte d'Afrique;* ils seront certainement heureux de les retrouver groupées en volume et enrichies de charmantes illustrations aussi joyeuses que le texte et dues au fin crayon du dessinateur Riou. Certes, l'aimable auteur s'est surpassé cette fois dans le genre comique et ses aventures sont vraiment désopilantes. Quel dommage d'avoir à faire des réserves à propos d'un livre aussi amusant ! Mais M. de Mandat-Grancey lui-même conviendrait volontiers qu'il ne l'a pas écrit pour les pensionnats de jeunes filles, et il ne se plaindrait certes pas si nous bornions nos critiques à ce point sans importance à ses yeux. Malheureusement, il faut encore condamner ses théories sur le célibat des prêtres, bien étonnantes chez un bon catholique. On ne peut laisser passer davantage sans protestation ses idées sur l'esclavage : il reprend les pitoyables arguments des philosophes du XVIIIe siècle, qui cherchaient à justifier la traite des nègres parce qu'ils y trouvaient leur intérêt : il faudrait laisser les Arabes dévaster, piller l'Afrique, massacrer ou réduire ses habitants en esclavage, car, abandonnés à eux-mêmes, ceux-ci se plongent dans la plus épaisse barbarie ; mieux vaut pour eux être eunuques dans un harem musulman que soumis aux caprices d'un despote sanguinaire. Quant à prétendre civiliser ou christianiser les Africains, c'est pure utopie. Pour s'abandonner à d'aussi désespérantes théories, il conviendrait au moins que leur justesse fût bien démontrée ; or, les missionnaires et, avec eux, la plupart des explorateurs affirment au contraire que si le nègre est naturellement vicieux, comme tout homme à l'état sauvage, il n'en est pas moins perfectible par une bonne éducation. Il ne faut pas juger les peuples africains par les tristes échantillons que les marins ren-

contrent sur le littoral et qui ont été corrompus par le contact d'Européens peu scrupuleux et surtout peu attentifs à leur donner de bons exemples. Il est regrettable que, sur ce sujet, M. de Mandat-Grancey se soit laissé aller au plaisir de divertir ses lecteurs à coup de paradoxes.

16. — Nous rendions compte, il y a six mois, d'un livre sur le Canada écrit par le R. P. Croonenberghs, S. J.; les deux volumes du même auteur sur *les États-Unis* sont bien supérieurs. Rappelons que le saint missionnaire a dû parcourir l'Amérique septentrionale pour y recueillir des aumônes destinées aux chrétientés de l'Afrique australe. Dans ce but, il a séjourné successivement dans toutes les grandes villes de l'Union, donnant des conférences de trois heures au moins sans que l'attention de ses auditeurs en soit jamais fatiguée, et ses quêtes ont toujours été fructueuses ; de plus, il a reçu partout une large hospitalité dans de bonnes familles catholiques. Aussi son admiration pour ce grand peuple est-elle profonde, malgré de graves défauts sur lesquels il ne s'aveugle pas, d'ailleurs. En première ligne, le R. P. Croonenberghs salue le rapide développement du catholicisme, et d'un catholicisme sincère qui rappelle bien plus celui des premiers temps de l'Église que celui de notre sceptique Europe. L'émiettement incessant des sectes protestantes favorise singulièrement cet admirable épanouissement, et la lutte semble de plus en plus se circonscrire entre la vraie religion et la franc-maçonnerie, qui, malheureusement, gagne aussi beaucoup d'adeptes ; le grand danger provient de l'éducation athée donnée dans un grand nombre d'écoles publiques. Mais, Dieu merci, les catholiques résistent vigoureusement à cette invasion, sous la direction d'un clergé aussi éclairé que pieux, et de toutes parts se créent de nouveaux établissements d'instruction dont la grande Université catholique de Washington est le couronnement. D'autre part, le R. P. Croonenberghs ne s'illusionne pas sur les points faibles de l'organisation politique et sociale de la grande République. Il ne croit pas l'union des États bien solidement cimentée et prévoit une scission que déterminera la diversité des intérêts dans chaque région. En outre, les grèves sanglantes qui éclatent fréquemment sur divers points indiquent, à n'en pas douter, un malaise profond qui ne peut que s'accentuer. La force armée, très peu nombreuse, suffira-t-elle pour maintenir l'ordre en cas de conflagration générale ? Cette dernière appréhension n'est pas sans fondement si l'on considère la formidable organisation des Chevaliers du Travail ; les dangereuses utopies du socialiste Henry George exercent une telle séduction que des catholiques de bonne foi et même un des prêtres les plus intelligents ont cru pouvoir y adhérer avec enthousiasme, et il n'a pas fallu moins que les foudres du Saint-Siège pour enrayer ce pernicieux entraînement. Comme on le voit, le R. P. Croonenberghs ne craint pas d'aborder les questions les plus diverses et les plus graves : religion,

politique, économie sociale. Son livre est sérieusement conçu et agréablement écrit, malgré quelques locutions plus flamandes que françaises. Les gravures sont assez bonnes et représentent bien les monuments principaux et les sites les plus pittoresques des régions visitées ; quelques plans facilitent l'intelligence du texte. Bientôt l'œuvre du zélé missionnaire sera complétée par un volume sur le Mexique que nous attendons avec impatience.

17. — La question des *Iles Hawaï* ou Sandwich est tout à fait d'actualité ; il semblerait que ce royaume polynésien, le seul qui ait réussi à s'élever jusqu'à la hauteur d'une réelle civilisation, soit à la veille de perdre son indépendance. Il est donc temps de fixer la silhouette de ce curieux microcosme parlementaire auquel l'adaptation trop rapide aux mœurs européennes ne semble pas avoir réussi. M. Sauvin vient de le faire dans un charmant volume d'une lecture très agréable et qui résume les impressions d'un voyage accompli dans les meilleures conditions pour observer avec impartialité. On y trouve d'abord un résumé historique très complet, puis des détails sur les mœurs du pays, le récit d'une excursion au Kilauea, le plus grand volcan du monde, et celui bien touchant d'une visite avec la reine des îles Hawaï à Molokaï, le lazaret des lépreux. L'auteur manifeste d'excellents sentiments à l'égard des missionnaires catholiques, qui représentent dignement la France sur cette terre lointaine ; mais sa description d'une danse indigène est vraiment trop suggestive pour que son livre puisse être laissé entre des mains trop jeunes. C'est la seule restriction que nous puissions faire à notre éloge de cet amusant volume écrit d'un style correct et coloré, et où se succèdent des tableaux vivement peints, pittoresques et bien vécus.

COMTE DE BIZEMONT.

PHILOLOGIE

1. *Le Français et le Provençal*, par H. SUCHIER. traduction par P. Monet. Paris, E. Bouillon, 1891, in-8 de IX-223 p., 6 fr. — 2. *La Langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XIe siècle*, par E. ÉTIENNE. Paris, 1890, E. Bouillon, in-8 de IX-372 p., 10 fr. — 3. *Glossaire de la langue d'oïl (XIe-XIVe siècles)*, par le docteur A. Bos. Paris, Maisonneuve, 1891, in-8 de XVII-465 p., 16 fr. — 4. *Les plus anciens Chansonniers français (XIIe siècle)*, publiés d'après tous les manuscrits par JULES BRAKELMANN. Paris, E. Bouillon, 1870-1891, in-16 de III-228 p., 5 fr. — 5. *Essai d'étymologie historique et géographique*, par CHARLES TOUBIN. Paris, Alphonse Picard, 1892, in-16 de 462 p., 4 fr. — 6. *La Philologie classique*, par MAX BONNET. Paris, C. Klincksieck, 1892, in-16 de III-224 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Latin dans la langue française*, par M. MICHELIN-TRONSON DU COUDRAY. Paris, Delagrave, 1890, in-16 de IX-146 p., 2 fr. — 8. *La Revision de l'orthographe et l'Académie française*, par A. COTY. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-16 de III-134 p., 2 fr.

1. — C'est un livre écrit par un maître, que nous avons la bonne fortune de présenter en première ligne à nos lecteurs, et nous devons ajouter que l'excellente traduction de M. Monet sert le texte de M. Su-

chier. Quelles sont les limites du domaine gallo-roman : limites actuelles, limites anciennes? Cette question posée et bien résolue, M. Suchier étudie les limites des races, et fait la statistique des habitants de langue française. Ce chapitre est un modèle de précision, de méthode, et aussi un sujet d'encouragement à nos espérances patriotiques.

Le chapitre II est consacré au développement phonétique de la langue littéraire. Pour cette étude, il distingue trois périodes; la première s'étend jusqu'au XIIe siècle. Alors les voyelles provençales subissent le même traitement ou à peu près que les voyelles françaises. Le même phénomène se reproduit aussi pour les consonnes, bien qu'il y ait quelques dissemblances dans les deux langues. Après avoir tracé un aperçu des sons français et provençaux (consonnes et voyelles) il expose, au XIIIe siècle d'abord, le développement des sons français, dont la caractéristique est la séparation du normand (français ancien) d'avec le francien (français pur), séparation qui se traduit par la graphie et le son. Au XIVe et au XVe siècle, ce sont précisément les changements phonétiques (quatre, d'après l'auteur) qui amènent l'ancien français à la langue moderne. Au XVIe siècle, altération des diphtongues *au*, *oi*, *ai*, et amuettissement des consonnes finales sauf *r* devant un mot commençant par une consonne. Le XVIIe siècle a favorisé la prononciation ouverte pour les voyelles nasales; le XVIIIe siècle donne à *E* et à *ie* leur prononciation actuelle. Puis il passe au français moderne. Il démontre que la langue actuelle a encore de véritables diphtongues. Elle fournit une articulation précise et bien définie, et une labialisation énergique. Au point de vue de la quantité, la prononciation parisienne a devant *r*, par exemple dans *dire* et *finir*, un excès de longueur. Mais la remarque maîtresse de ce chapitre, à notre avis, consiste dans la comparaison de l'accent français avec l'accent allemand : au dire de M. Suchier, le français est moins fort, et répartit en proportions à peu près égales dans la prononciation la somme d'intensité attribuée aux diverses syllabes.

Pour étudier les dialectes, il a pris comme base les traits linguistiques. Ces traits se rencontrent dans les patois vivants. Seulement, comme en beaucoup de cas on manque de textes imprimés et d'études grammaticales, M. Suchier a dû se contenter des textes dialectaux du XIIIe siècle. C'est l'*A* libre accentué qui lui sert à déterminer les dialectes. Tous les dialectes qui conservent l'*A* sont provençaux ; tous ceux qui le transforment en *E* sont français. Entre les provençaux et les français se trouvent le franco-provençal, appelé moyen-rhodanien par M. Suchier. Deux des traits importants de ce dialecte sont la conservation de l'*o* atone, et la chute des explosives *T* et *D* dès le XIe siècle, c'est-à-dire avant que pareil phénomène se produisît en français. Au sud, il faut distinguer le gascon du provençal. Dans les groupes provençaux, la distinction s'opère surtout par le traitement des groupes *CA* et *CT*. A si-

gnaler, comme une ombre au tableau, la légère confusion qui se produit dans l'ordre admirable de cet ouvrage par suite de la remarque sur les domaines du *CH* (p. 73), qui aurait mieux trouvé sa place dans des considérations d'ordre général.

En français, c'est la limite qui sépare le domaine de *ca* du domaine de *cha* qui peut servir à diviser les dialectes français, y compris ceux de la Suisse romande. La transformation de *en* devant une consonne en *an* amène aussi une nouvelle scission des dialectes français. A l'est, on trouve le bourguignon et le lorrain, qui n'ont entre eux que peu de différences.

Le chapitre IV est consacré aux changements associatifs dans les formes de flexions. Dans le verbe d'abord, influence du simple sur le composé, unification des formes et tendance à reporter dans les formes du présent l'accent de l'antépénultième sur la pénultième. L'étude de toutes les personnes de l'indicatif présent, de l'imparfait, du parfait, du futur, du subjonctif présent, etc., termine le paragraphe. Au nom, maintenant. D'abord plus que quatre déclinaisons, puis perte du neutre, enfin assimilation par la seconde déclinaison latine de la plupart des noms masculins, et par la première, de la totalité des féminins, ce qui était resté réfractaire ayant pris la forme de la seconde déclinaison. La formation du féminin dans l'adjectif donne lieu à d'intéressantes remarques. Pour le pronom personnel, M. Suchier admet la formation expliquée par Tobler, tout en citant celle de Diez.

Dans la permutation de sons (ch. V), M. Suchier étudie les phénomènes tels que la présence de *ch* dans *évêché*. Il détermine l'âge auquel ces phénomènes se sont produits, et il les retrouve à l'heure actuelle dans « les cuirs, les velours et les pataquès. » Le croisement entre deux mots lui donne lieu à d'utiles remarques (ch. VI). Exemple : *Doins*, de don et dois, *oreste* de orage et tempeste. De même les assimilations de vocables, les étymologies populaires et (ch. VII) les changements de signification. Dans les changements d'emploi (ch. VIII), il y aurait peut-être lieu à quelques critiques sur l'étymologie et la signification de certains mots, mais en de rares points. Au contraire, il n'y a que des éloges à adresser à la théorie sur la relation, l'accord et le genre, l'ellipse et les phénomènes semblables, le croisement syntaxique, l'ordre des mots et des propositions, l'origine des formes de flexions, la création de mots et l'emprunt, la perte des mots et les phénomènes d'isolement.

Nous regrettons que l'espace limité dont nous disposons ne nous ait pas permis de donner une analyse plus complète de cet excellent ouvrage, aussi indispensable aux débutants qu'aux érudits dans la philologie franco-provençale.

2. — Le livre de M. Étienne concerne une période fort restreinte de *la Langue française depuis ses origines jusqu'à la fin du XIe siècle*. Il

se justifie de ne pas pousser plus loin en montrant tout l'intérêt tant au point de vue phonétique qu'à celui de la déclinaison, de la conjugaison et de la syntaxe. Les mots « s'allègent, » dit-il très justement, des sons latins. Ils prennent la déclinaison et la conjugaison qu'ils vont garder pendant deux siècles. Dans la syntaxe, « la phrase a déjà la netteté qui sera une des qualités distinctives de notre idiome. » Son avertissement contient en neuf numéros une très utile bibliographie des plus anciens monuments de la langue française. Il y a lieu de lire ce que M. Étienne dit des éditions critiques de nos anciens textes (p. VIII). D'où il résulte qu'il ne reste guère comme certains que trois textes sur neuf. Ce sont les *Serments de Strasbourg*, la *Prose de sainte Eulalie*, et le *Fragment de Valenciennes.*

Dans la phonétique, il étudie les lois de la transformation des sons, voyelles et consonnes. Des graphiques et des tableaux permettent de s'y reconnaître. Sa règle de l'accent tonique est très claire. Il y a, du reste, le même éloge à faire de tout ce qu'écrit M. Étienne ; ce qui est assez rare chez les philologues. Sa division même : en voyelles accentuées et atones, hiatus, consonnes au commencement, au milieu et à la fin du mot, et groupements de consonnes (deux ou plus de deux) soit en latin, soit en roman, permet à tout travailleur de se retrouver dans une étude qui, autrefois, à cause de son obscurité, présentait aux commençants quelques difficultés. Or, si nous avions peut-être quelque réserve à formuler sur certains cas, surtout ceux très nettement tranchés, nous n'avons que des éloges sur le plan et la méthode, qui sont parfaits.

Nous aimons moins l'exposé de la déclinaison, où l'auteur a suivi les règles tracées en parlant d'abord de l'article, puis du substantif, de l'adjectif et du pronom. Mais il faut lui accorder qu'il a tiré tout le parti possible de chacune de ses têtes de chapitre. Ses divisions méthodiques sont rigoureusement enchaînées les unes aux autres. Notez ses recherches sur l'emploi du démonstratif latin avec le sens affaibli de notre article, qui sont un des nombreux points nouveaux et intéressants de ce travail.

La conjugaison est traitée non moins bien et d'une façon nouvelle, parce qu'au lieu de passer immédiatement du latin au roman, M. Etienne a placé une étude intermédiaire : celle des vicissitudes éprouvées par la conjugaison latine du Ve au IXe siècle. Les principaux points sont la transformation de l'imparfait, et la conjugaison populaire du verbe latin *Habere*. Puis vient la conjugaison romane que domine la répartition des conjugaisons, basée sur celle du latin vulgaire. En guise d'appendice, un résumé sommaire de la phonétique, destiné aux commençants, et qui leur sera précieux.

Il serait à souhaiter que tous nos manuels de philologie romane se distinguassent par les mêmes qualités que celui de M. Étienne. Le sien est parfait.

3. — Le *Glossaire de la langue d'oïl*, par le docteur A. Bos, est un travail destiné à la jeunesse. « Tous les mots qui pouvaient, même de loin, offenser la pudeur ont été rigoureusement exclus » (p. XVII). Il y a cependant (p. 386) tel verbe qui est le cousin germain d'un mot sale et réputé toujours pour tel. La base de ce glossaire est le dictionnaire de M. Godefroy, que M. Bos n'a pu « malheureusement consulter que pour une partie de son travail » (p. X). Il est venu à l'idée de M. Bos qu'à l'heure actuelle encore nombre de jeunes gens croyaient qu'avant Malherbe « le français n'était qu'un informe et grossier langage » (p. V), et « qu'un Français lettré, comprenant Homère et Virgile, ne savait pas lire la chanson de Roland et Joinville (p. VI). » Pour leur faire comprendre nos anciens textes, il leur a donné ce glossaire, « catalogue nécrologique en commémoration des mots trépassés » (p. VII). Il a éliminé les mots qui comportaient deux sens, l'un ancien et l'autre moderne; il a même éliminé « les mots techniques qui ne sont point entrés dans l'usage commun ; » les adverbes dont il donne le radical et qui sont formés de ce radical et de la terminaison *ment ;* la plupart des diminutifs, les mots formés d'une préposition et d'un autre mot; les mots de même sens mais de terminaison différente. On le voit, c'est la fine fleur de l'ancien français qui se trouve dans ce volume.

4. — L'avertissement nous indique tout ce que contiennent les quatorze feuilles d'un petit volume : *Les plus anciens Chansonniers français*, imprimé en 1870 et livré à la publicité plus de vingt ans après. L'éditeur a, par avance, excusé les défaillances de l'auteur en les rejetant sur l'état de la philologie à cette époque. Il explique le noble but que s'était proposé Brakelmann, celui de former « un *corpus* de la poésie lyrique française des XIIe et XIIIe siècles. » La quatorzième feuille était déjà imprimée quand la guerre éclata : Brakelmann fut rappelé en Allemagne, et tué dans les rangs de l'armée envahissante le 16 juillet 1870. Au lieu de livrer au pilon les feuilles tirées, le successeur de Vieweg, M. Émile Bouillon, nous les a données telles quelles. Elles contiennent les chansons de Gautiers d'Espinal, de Crestiens de Troies, de Morisses de Creon, de Hues d'Oisy, Quenes de Bethune, li chastelains de Couci, Blondels de Neele, et Richars d'Engleterre. On voit tout l'intérêt de cette publication, quoiqu'elle soit faite avec des méthodes vieillies.

5. — Feu M. Charles Toubin, officier de l'instruction publique, a écrit un essai d'étymologie historique et géographique, que son frère Édouard (p. 338 et 462, n° 1), a revu et corrigé. L'auteur ne se contente pas de l'étymologie immédiate, il remonte jusqu'au celte et au sanscrit avec une imagination vertigineuse. Ainsi *Laumes* (p. 227), pour lui, ne vient pas du latin : *Lacrymas* (vallée des larmes), mais du gaélique : *Lom*. — Les *Véliocasses* (p. 350) ne se trouvent pas à l'endroit indiqué par le renvoi. Ne faudrait-il pas d'ailleurs lire et interpréter par *Viducasses* ?

Poussielgue-Rusand Fils

3, Rue Cassette, PARIS

RONZES — ORFÈVRERIE — CHASUBLERIE

EXTRAIT DU CATALOGUE
des Objets d'Art et des Présents de Première Communion

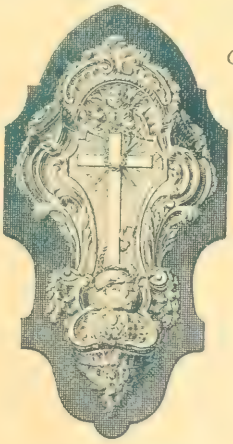
Envoi sur demande du Catalogue complet et d'objets à condition

pie d'une Croix
ancienne.
et cuivre doré 500.

Souvenir de Mariage, d'après Raphaël,
Bronze doré,
Avec patines d'or et d'argent . . 250. »
Le sujet central, avec cadre simplifié 125. »

Copie du Bénitier de
Mme de Maintenon.
Cristal et cuivre doré.
200. »

tier de lit,
e argenté sur
bois,
s ou marbre
55. »



Bénitier de lit,
style Louis XV,
bronze argenté
sur bois,
velours ou marbre
70. »

Poussielgu

3, Rue

Calvaire. Figures du moyen age
en bronze.
Croix et support en chêne,
3 dimensions, à partir de
100 *francs.*

Copie d'une Croix
du XIIIe siècle.
Filigranes et pierres fines.
Cuivre. . . 325. »
Argent. . . 400. »

Try
cuivre doré avec
Chaque sujet se
Le Baptême. — L

Vierge de Feurs
par Bonnassieux,
hauteur 0^m.40.
165. »

Émail sur paillons d'après Botticelli.
Cadre cuivre doré sur velours.
450. »

REPRODUCTION
DES MUSÉES

Émaux cloisonnés

CRIVELLI, MANTEGN

Collections de

Bénitie
Cop

Bas-reliefs, d'apr
Statu
De Bonnassieux
Copies
Reproduction

STAT
Sainte Genev
Saint Louis de la Ch

LIVRES DE MARIAGE — MÉDA

Envoi sur demande du Cat

usand Fils
PARIS

cle,
d'argent. 225. »
r velours. 65. »
La Confirmation.

Vierge Immaculée.
avec Crédence-Bénitier.
bronze ciselé.
150 »

Le « Christ expirant », par Clésinger.
Grandeur nature . . 700. »
Hauteur 0m,30 . . . . 160. »
— 0m,21 . . . . 120. »
— 0m,16 . . . . 80. »

'ART RELIGIEUX
ARTICULIÈRES

isins et sur paillons
ICELLI, BELLINI, etc
is et modernes
ptiques
ciens
della Robia, etc.
Vierge
e, Frémiet, etc.
oyen âge
Charles-Quint
NTES :
e Montmartre
nes de N.-D. de Paris

Bas-relief de Donatello,
avec cadre en chêne ou noyer gravé.
Haut. 0m,52, larg. 0m.45 100. »
— 0m.34, — 0m,29 60. »
— 0m,26, — 0m,23 35. »

Saint Michel,
statuette en bronze
doré, socle bois ou
marbre . . 135. »

ET DE PREMIÈRE COMMUNION
plet et d'objets à condition

Poussielgue-Rusand Fils

3, Rue Cassette, PARIS

Bénitier tryptique
en cuivre argenté.
65

Bénitier dyptique,
en bois, marbre et bronz
trois émaux sur paillon
1000. »

Bas-relief
« la Sainte Famille »,
par Lancelot,
haut. 0m40, *larg.* 0m30
125. »

Croix-bénitier
avec Christ
bronze ciselé.
75.

Bénitier de lit,
style
Louis XV,
bronze ciselé
115. »

Envoi, sur demande, du Catalogue complet et d'objets à condition.

6. — Quel beau et bon livre nous avons lu en prenant dans nos mains *la Philologie classique* de M. Max Bonnet. Le jeune professeur à la Faculté des lettres de Montpellier a donné un exemple que nous souhaiterions voir suivre par tous ses confrères. Il a convié les élèves des Facultés de lettres et les professeurs de l'enseignement classique secondaire à étudier la philologie comme science appliquée (p. 1). Rien de plus juste et de plus difficilement compréhensible cependant pour la majorité des travailleurs. M. Bonnet s'est élevé à la plus grande hauteur en définissant la philologie, en étudiant son histoire, en disséquant ses diverses branches : grammaire, rhétorique et poétique, en montrant son affinité étroite et nécessaire avec l'histoire et les antiquités, l'art et la littérature. Parmi tant de vues si judicieuses, si neuves (en dépit de la modestie de l'auteur), et malgré la brièveté imposée à notre analyse, il nous est impossible de passer sous silence les lignes excellentes où M. Bonnet traite à la fois, au point de vue dogmatique et au point de vue pratique, de l'étude des textes. Un pareil manuel devrait être entre les mains de tous ceux qui aiment la philologie. Il l'est, sans aucun doute.

7. — *Le Latin dans la langue française* est une charmante plaquette écrite par M. Michelin Tronson du Coudray et dédiée à sa petite fille. La locution latine (ex. *per absurdum*) est suivie d'un exemple où elle a été prise et citée sans traduction par un auteur français (ex. Laboulaye). Malheureusement il n'y a pas assez de sources citées (par ex. pour *Aliborum*, p. 11). Ailleurs (*Committimus*) n'est pas suffisamment défini. (Nous ne connaissons pas d'exemple de *Committitur*.) D'autres fois l'explication n'est pas exacte : *D. O. M.* aux temps païens voulait dire : *Diis omnibus Manibus*, et ce sont les chrétiens qui ont postérieurement changé la signification en : *Deo omnipotenti maximo*. — *I. H. S.* signifie *Jesus Christus* (grec : χρίστος; d'où le H latin = χ grec), *Salvator* (grec : σωτήρ). C'est une ancienne inscription grecque traduite en lettres romaines, etc. Dans la seconde partie : *Age quod agis* n'est pas d'origine inconnue, mais a pour auteur saint Augustin. *Hic locus ;* la première source n'est pas indiquée. N'est-ce pas Sévigné ? — Petits défauts, grandes qualités.

8. — L'Académie française, disent les journalistes, s'occupe enfin de l'orthographe ; lasse du dictionnaire historique et incapable de tout nouveau travail de souris. Juste à point, M. Coty nous sert une remarquable brochure où il nous expose l'état de la question et où il réclame avec une modération parfaite les plus justes réformes. C'est un sage ; et il est d'autant plus à craindre qu'il ne soit pas écouté. En tous cas, gens du monde et savants (nous ne parlons pas de l'Académie française) feront bien de lire ce judicieux opuscule où, signalant tant au point de vue historique qu'au point de vue pratique les bizarreries du phonétisme à outrance, et celles de l'orthographe à outrance, il requiert humblement

la Dame du quai (au bout du pont) de ne se laisser entraîner ni dans une réforme excessive ni dans un rigorisme outré. Il est douteux que les grands hommes du salon de ladite Dame se rendent à d'aussi bonnes raisons. Ce serait pourtant justice. B. A.

THÉOLOGIE

Conférences de Notre-Dame. *Carême de 1892*, par Mgr D'HULST. Paris, Ch. Poussielgue, 1892, in-8, IV-495 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir traité en 1891 des fondements généraux de la morale, Mgr d'Hulst a employé sa seconde station quadragésimale à expliquer nos devoirs envers Dieu. Il devait d'abord montrer à des auditeurs dont la foi est souvent faible et vacillante comment on connaît Dieu, et quels sont les vrais caractères qui distinguent le vrai Dieu du Dieu vague de l'idéalisme et du Dieu nature du panthéisme. Trois chemins mènent l'intelligence à Dieu, la nécessité d'un ordonnateur, la nécessité d'une cause première, et la nécessité d'un être absolu. Tout homme a le sentiment implicite de ces trois nécessités; aussi n'est-ce jamais avec sérénité qu'on nie Dieu. Mais ce n'est pas seulement avec la raison qu'il faut chercher Dieu, c'est avec son cœur. C'est par le cœur surtout qu'on connaît non seulement l'existence, mais la véritable nature de Dieu. Suivant la belle expression de l'orateur, « le cœur perce les ténèbres, il prend le contact de l'infini. » Dieu n'est pas en effet une idée abstraite que l'on démontre comme un théorème, c'est une réalité vivante, qui fait vivre toutes choses, et qui a sa vie propre. L'Église nous a indiqué, par le mystère d'un Dieu en trois personnes, quelque chose de cette vie immuable par laquelle Dieu précède et domine, du haut de son éternité, les effets de son activité créatrice.

Dieu connu nous impose des devoirs, et c'est précisément par crainte de ces devoirs que plusieurs ont tant de peine à convenir qu'il est connu. Ces devoirs se ramènent à quatre principaux, qui font le sujet de quatre conférences : la foi, l'obéissance, l'espérance et l'amour.

Comme l'année dernière, l'éditeur a joint aux conférences les sermons prêchés pour la retraite pascale et qui ont pour sujet la nature, les suites et l'expiation du péché.

Le succès des conférences de Notre-Dame, tant au point de vue de l'assistance nombreuse et sympathique qu'au point de vue du livre, est aujourd'hui un fait acquis et devant lequel tout éloge risquerait de paraître banal. Nous nous bornerons donc à remarquer que cette seconde année, l'orateur nous paraît avoir pris définitivement possession du genre d'éloquence approprié à sa tâche. On avait reproché à ses premières conférences d'être trop abstraites et trop subtiles. On ne fera pas ce reproche à celles de 1892. Le philosophe y paraît sans doute, le prêtre encore

plus. Toujours le même style élégant et limpide qui est la marque propre du talent de l'orateur, mais un raisonnement plus large, plus populaire, des vues justes à la fois et originales renouvelant le point de vue auquel on se place d'ordinaire, une connaissance fort exacte des besoins de l'apologétique contemporaine, une chaleur douce de conviction s'élevant parfois jusqu'à la haute éloquence, surtout quand l'orateur puise ses accents, comme il le fait souvent avec bonheur, à cette source intarissable, si connue de Bossuet, et qu'on appelle l'Écriture Sainte. Nous avons été particulièrement frappé de la conférence sur la soumission à Dieu, ainsi que des beaux sermons sur les suites du péché et sur la confession. Non seulement ces discours nous ont instruit, mais ils nous ont fait du bien.

Mgr d'Hulst aura donc été, cette seconde année, à la fois plus élevé et plus à la portée du grand nombre. Quant à ceux que réjouissent surtout les fines dissertations philosophiques, ils auront de quoi se satisfaire dans les notes, où ils trouveront un grand nombre des questions difficiles : la valeur de l'argument de saint Anselme, le devoir absolu, la doctrine du pur amour, etc., traitées avec une vigoureuse logique et une grande pénétration. D. V.

Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier, *ancien évêque de Montpellier, archevêque de Sébaste*, pieusement recueillies et publiées par M. l'abbé Grégoire, chanoine titulaire de Montpellier. Tome Ier, en deux parties séparées. *Temps de l'Avent et de l'Épiphanie. — Temps du Carême.* Paris, Féchoz, 1893, 2 vol. in-12 de vi-760 p. — Prix : 6 fr.

Mgr Le Courtier a été l'un de nos meilleurs orateurs contemporains. A Paris surtout, où il exerça longtemps le saint ministère, soit comme vicaire à Saint-Roch, à Saint-Nicolas-des-Champs et à Saint-Étienne-du-Mont, soit comme curé des Missions-Étrangères et comme archiprêtre de Notre-Dame, il obtint un succès inouï auprès des esprits d'élite qu'il attira, séduisit et subjugua. Le genre où il excella fut l'homélie : « Ses instructions simples, sans exclure l'élégance, avaient surtout un caractère pratique dont le fond, pris dans l'Évangile, charmait et touchait les cœurs les plus rebelles. » Il faut savoir gré à M. le chanoine Grégoire d'avoir pris un si grand soin pour recueillir toutes ces instructions prononcées par l'ancien évêque de Montpellier : cette tâche, que lui avait imposée une sincère et fidèle amitié, le vénéré chanoine a su l'accomplir avec le rare discernement du théologien, avec le goût et le tact d'un bon littérateur. L'ordre qu'a dû adopter le pieux éditeur lui était tout indiqué par la méthode de l'auteur lui-même. Mgr Le Courtier s'était attaché, dans ses prédications, à s'inspirer des circonstances dans lesquelles il devait les prononcer, à suivre l'ordre que lui imposait le roulement de l'année liturgique ; il s'efforçait en outre de ramener tous les commentaires de l'Évangile à l'explication de la doctrine catholique, de telle

sorte que l'ensemble de ses allocutions pourrait être donné comme un cours à peu près complet de l'enseignement catéchistique. M. l'abbé Grégoire a eu raison de respecter cette méthode : les œuvres du célèbre orateur revêtiront ainsi un caractère d'unité qui servira à mettre davantage en relief leur incontestable mérite et à éclairer d'une plus vive lumière les esprits sérieux qui voudront les méditer.

Les œuvres inédites de Mgr Le Courtier seront partagées en trois volumes. Le premier, qui vient de paraître, contient les prônes sur l'année ecclésiastique, depuis l'Avent jusqu'à Pâques : trois Avents, un Carême, des Homélies pour les fêtes et les dimanches qui se trouvent dans cette époque de l'année liturgique. Les deux autres volumes, qui suivront bientôt, renfermeront un second carême et des homélies pour tout le propre du temps jusqu'à la Dédicace ; puis des homélies pour les fêtes de la sainte Vierge, des panégyriques, des sermons de charité, etc., etc. « Car, ajoute M. l'abbé Grégoire, Mgr Le Courtier emprunta de temps à autre les accents de l'éloquence solennelle ; plusieurs de ses discours de circonstance révèlent la riche fécondité de son génie.... Presque tous ses sermons de charité sont les œuvres d'un maître. En ce genre il n'a été égalé par aucun prédicateur de notre temps.... Ces sermons et ces discours seront « le joyau le plus précieux de cette publication. »

En publiant ces œuvres posthumes, M. le chanoine Grégoire n'aura pas eu seulement la douce satisfaction de prouver sa respectueuse affection pour celui qui fut son maître et son père ; il aura encore la consolation de pouvoir perpétuer auprès d'un grand nombre de fidèles le bien spirituel que produisit dans les âmes la parole de Mgr Le Courtier. Un critique distingué écrivait en 1840 : « L'éloquence simple, paternelle de M. Le Courtier, est celle que nous croyons la plus utile en ce moment dans notre pays.... Elle s'est réservé plus particulièrement d'éclairer ceux qui sont déjà réunis sous la houlette pastorale, de consoler les douleurs qui viennent demander dans le temple appui à l'Évangile.... Il y a comme un parfum véritablement apostolique dans cette église des Missions-Étrangères chaque fois que l'admirable pasteur monte en chaire.... » Ce « parfum, » le lecteur le respirera encore aujourd'hui, s'exhalant de ces pages si remplies de l'esprit de l'Évangile et de solide piété ; il y trouvera « les grands principes de la vie chrétienne tracés d'une main sûre et des observations qui sont le fruit d'une longue expérience et d'une connaissance approfondie du monde contemporain. »

Nous croyons aussi que cette publication aura encore le précieux avantage de fournir au clergé de nos paroisses et à tous nos prédicateurs de carême ou de mission de véritables modèles d'instructions pratiques et populaires.

F. Chapot.

Constitutiones dogmaticae sacrosancti œcumenici concilii Vaticani ex ipsis ejus actis explicatae atque illustratae a Theodoro Granderath, S. J., presbytero. Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, in-8 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'on possédait pour les conciles anciens, et particulièrement pour le fameux concile de Trente, tous les documents relatifs aux discussions théologiques, aux propositions et corrections qui ont précédé la rédaction définitive du texte, il est incontestable, remarque le P. Granderath dans sa préface, qu'au point de vue dogmatique ou disciplinaire, ces éléments historiques fourniraient des renseignements d'une valeur inappréciable. Le concile du Vatican est heureusement près de nous encore, et il a pu être dirigé avec assez de prévoyance et de régularité pour que ce souhait ne se change pas à son égard en un irréalisable *desideratum*. Nous avons donné ici même, il y a deux ans, le compte rendu du septième volume de la *Collectio Lacencis* entièrement consacré à ces grandes assises de la religion, interrompues d'une façon si fâcheuse. C'est une source documentaire d'une extrême richesse et qu'on n'apprécie bien qu'en recourant fréquemment à ses multiples renseignements. Le R. P. Granderath est un des travailleurs persévérants qui ont le plus contribué à l'achèvement définitif de cette grande œuvre : mieux que tout autre par conséquent, il se trouvait désigné pour la mettre à profit en composant un commentaire des constitutions dogmatiques *de Fide* et *de Ecclesia*.

Sous forme de *Prolégomènes*, le savant jésuite donne d'abord un rapide aperçu de l'ordre observé pour la rédaction des décrets du concile et indique les sources auxquelles il a recouru. Du premier chapitre, qui se borne à rappeler la constitution *Multiplices inter* et l'intelligente application qui en a été faite, nous n'avons rien à dire, sinon qu'il est le meilleur exposé qu'on puisse faire de la police intérieure des séances. Le second, où se trouve l'énumération des documents employés pour la composition de l'ouvrage, a par cela même une signification particulière. Signalons rapidement ces sources, en partie imprimées dans les *Acta et Decreta sacrosancti Œcum. Conc. Vaticani :* 1° les deux *Schemata* « de doctrina.... contra.... errores ex rationalismo derivatos » et « de Ecclesia Christi ; » 2° le protocole des sessions « de fide » conservé aux archives du Vatican et dont la publication complète n'a pas encore été autorisée ; 3° le journal privé d'un des Pères du Concile ; 4° les *Schemata Constitutionum*. Ceci suffit à faire supposer l'intérêt que va présenter au théologien, au canoniste, à l'historien, le double commentaire rédigé par le P. Granderath. Dans l'étude des deux constitutions, il suit une marche analogue et d'une logique entraînante pour l'esprit : I. Histoire de la Constitution. II. Explication détaillée de certains points difficiles. Et enfin : III. Texte richement annoté de la

constitution elle-même. Un excellent index des personnes et des matières termine le tout. C'est là un de ces livres qui demeurent et qui dénotent chez leur auteur une érudition consciencieuse et une rectitude de jugement qu'on souhaiterait rencontrer dans de semblables proportions chez beaucoup d'écrivains. Nulle part, en effet, le P. Granderath n'affecte le ton outré de l'apologie et ne s'oublie à ces vaines flagorneries qu'on se croit souvent obligé de prodiguer dès qu'il s'agit de Rome et de concile. Son style reste toujours digne de la science, à la hauteur de n'importe quelle critique, et en face de la franche simplicité de ses exposés, on constate vraiment que la foi s'éclaire en même temps que la raison s'affermit. De telles pages rendent véritablement fier d'être chrétien catholique, membre de cette noble société où, en dépit de défaillances individuelles, on est toujours sûr de rencontrer la vérité, la justice et la charité. G. Péries.

Table générale alphabétique de tous les sujets traités dans la collection intégrale et universelle des Orateurs sacrés, par le P. J.-B. Nicolas, de la Société de Jésus. Chez l'auteur, à Notre-Dame du Mont-Roland, près Dole (Jura), 1892, in-4 de 267 p. — Prix : 20 fr.

La collection des Orateurs sacrés recueillie par le savant abbé Migne renferme quatre-vingt-dix-neuf volumes in-4, où se trouvent réunis une foule de sermons qu'il est souvent assez difficile de retrouver au moment opportun, soit parce qu'on a oublié par quel orateur ils ont été composés, soit parce qu'il est impossible de parcourir quatre-vingt-dix-neuf tables des matières, dans le but de comparer entre eux divers morceaux d'éloquence où l'on cherche l'inspiration d'une œuvre personnelle souvent hâtive. Ajoutons à cela que chacun n'a pas toujours sous la main la collection Migne des Orateurs sacrés tout entière. — Nous ne saurions donc trop féliciter le R. P. Nicolas du travail qu'il a pris la peine de faire. Assurément il a fallu du temps et de la patience pour dresser la table fort nette qu'il a composée, et il évitera ainsi bien des dérangements et des pertes inutiles d'instants précieux aux prédicateurs pris au dépourvu et obligés de chercher dans leurs devanciers les idées que leur esprit se refuse à enfanter. — Une première colonne est réservée au titre des sujets rangés par ordre alphabétique, la seconde aux auteurs qui les ont traités, la troisième au tome, et la quatrième à la page de la collection. G. P.

JURISPRUDENCE

Code manuel des électeurs et des éligibles, par A. Maugras. Paris, A. Giard et E. Brière, 1893, in-12 de 344 p. — Prix : 3 fr.

Une année d'élections voit toujours éclore plus d'un manuel de l'électeur ou du candidat. Mais de tous les ouvrages de ce genre que nous

connaissions, celui que vient de publier M. Maugras est certainement le plus complet et le plus pratique. C'est le plus complet, car il embrasse toute la législation électorale relative au Sénat et à la Chambre des députés, aux conseils généraux, aux conseils d'arrondissement, aux conseils municipaux, aux tribunaux de commerce, conseils de prud'hommes, chambres de commerce et chambres consultatives des arts et manufactures. C'est aussi le plus pratique, parce qu'il ne se borne pas à fournir pour tous les cas la règle juridique : il y ajoute le moyen de la mettre en action, la formule qu'il convient d'employer dans chaque hypothèse. Ce petit livre est ainsi de nature à rendre service à bien des électeurs, sans parler des candidats et sans excepter même ceux qui par état ou par fonctions connaissent généralement les principes de notre droit électoral. Il sera surtout très utile aux membres des commissions administratives chargées de la confection et de la revision des listes électorales. Il doit être aussi recommandé aux hommes dévoués qui, comprenant l'importance de ces opérations, veulent bien prendre la peine de vérifier les listes et d'en demander, quand il y a lieu, la rectification. Il fournira enfin toutes les indications dont on pourra avoir besoin, au moment des élections, touchant les affiches et les professions de foi, les réunions publiques, la constitution des bureaux de vote, les opérations du scrutin et les réclamations contre l'élection. M. L.

Souvenirs d'un président d'assises. Les Passions criminelles, leurs causes et leurs remèdes, par M. Bérard des Glajeux, président de Chambre à la cour d'appel. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-12 de vii-271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette seconde série des *Souvenirs* de M. Bérard des Glajeux n'offre pas moins d'intérêt que la première série, dont nous avons rendu compte (Cf. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 160). Il s'agissait surtout, dans la première, de la situation des accusés au moment où ils comparaissent devant la cour d'assises. Maintenant M. Bérard des Glajeux remonte aux causes qui font les accusés et qui les amènent sur le banc d'infamie. Il en signale trois principales : la passion, les mauvaises mœurs et l'argent. Il s'occupe dans ce second volume de ce qu'il appelle les crimes d'amour et les crimes de mœurs. Un troisième volume sera consacré aux crimes d'argent.

Les crimes d'amour ou de mœurs ont un caractère qui les rend particulièrement odieux : les victimes qu'ils font sont presque toujours des enfants ou des jeunes filles ; quelquefois aussi des mères de famille, comme dans l'affaire Chambige. C'est aussi dans ce genre de crimes que la passion semble le plus irrésistible, et M. Bérard des Glajeux a eu raison d'étudier à cette occasion la question du libre arbitre ; il montre l'inanité des doctrines lombrosiennes et des prétendus effets de la sug-

gestion en matière criminelle. Enfin, dans la dernière partie du volume, l'éminent magistrat se préoccupe des remèdes qui peuvent prévenir ou guérir les excès des passions coupables. Il rapporte à ce sujet les idées d'un vieil aumônier de filles repenties, qui disait : « Je suis comme les vieux médecins qui ne croient plus qu'à l'hygiène; la mienne est une hygiène religieuse, non pas parce que je suis prêtre, mais parce que l'expérience de toute ma vie a formé ma conviction. » M. Bérard des Glajeux ne dissimule pas que pour lui les remèdes religieux et moraux, qui rendent l'âme plus forte que l'amour et supérieure à l'entraînement des sens, sont incontestablement les plus efficaces. Dans les derniers chapitres, il signale et recommande à tous les cœurs charitables les œuvres de patronage qui se consacrent à la régénération des condamnés. M. L.

Manuale di Storia del diritto italiano, *dalle invasioni Germaniche ai nostro giorni*, per G. Salvioli, professore ordinario di diritto nella R. Università di Palermo. Torino, Unione tipogr., 1890, in-8 de 575 p.

Ce volume appartient à la collection de Manuels entrepris sous la direction de M. le commandeur Saredo, qui doivent résumer pour le public italien les connaissances nécessaires dans le domaine du droit, de l'économie politique, de la science administrative et de la science financière. M. le professeur Salvioli a entrepris d'y présenter en raccourci toute l'histoire du droit italien public et privé. La tâche était rude : M. Salvioli dit dans sa préface qu'il a mis quatre ans à l'accomplir : je l'admire d'avoir pu s'en tirer en un délai aussi bref.

Dans une première partie, l'auteur traite assez longuement de la Germanie avant les invasions. — Il aborde l'histoire des sources dans la seconde partie; étudiant d'abord les lois germaniques, les capitulaires, les formules, les documents (tout ceci le plus souvent en une forme extrêmement sommaire). Du droit germanique il passe au droit féodal et communal, et signale successivement les constitutions des empereurs, les *livres des fiefs* et les ouvrages analogues, la jurisprudence lombarde, les statuts des villes et des corporations, les textes de droit maritime; un chapitre particulier est occupé par l'histoire du droit et de la législation de l'Italie méridionale, pour laquelle l'auteur manifeste une prédilection particulière. En troisième lieu, l'attention de M. Salvioli se porte sur l'histoire du droit romain; il fait connaître les études dont ce droit fut l'objet dans les siècles du haut moyen âge, la restauration des compilations justiniennes à laquelle, d'après lui, l'influence de l'Italie byzantine a dû largement contribuer, le rôle des glossateurs et des commentateurs, l'enseignement des Universités, enfin la jurisprudence qui en sortit; il pousse jusqu'à nos jours l'histoire de la jurisprudence italienne. Cette partie s'achève par l'indication des législations

qui se sont succédé dans la Péninsule, depuis l'origine de la période moderne jusqu'à l'époque contemporaine.

La troisième partie est intitulée : Le droit public italien. L'auteur y passe en revue les constitutions politiques des divers pouvoirs auxquels obéit l'Italie : royaumes germaniques, byzantin, lombard, franc ; il en vient ensuite à la féodalité, aux communes, au Saint-Empire, et montre le rôle (médiocre à la vérité) que les parlements ont joué en Italie. Il ne néglige pas l'histoire des doctrines politiques : après avoir esquissé celles du moyen âge, il indique les précurseurs doctrinaux de l'État moderne. J'ajoute qu'au préalable il a fait assister le lecteur à la chute de la féodalité.

La quatrième partie, de beaucoup la plus considérable, contient exclusivement l'histoire du droit privé : droit des personnes, de la famille, des biens, successions, obligations, législation particulière aux biens nobles. Enfin, la cinquième partie résume très brièvement l'histoire de la procédure civile, de l'instruction criminelle et du droit pénal.

Ce livre, quoique rapide d'allure, et peut-être pour cela, est bien adapté à la vulgarisation : les idées générales n'y manquent pas, les matières y sont présentées avec clarté et intérêt, les indications bibliographiques y sont suffisantes. Le livre de M. Salvioli pourra être consulté utilement par les Français, qui y trouveront des renseignements utiles sur certaines matières purement italiennes. — Évidemment, un tel livre prête par plus d'un côté le flanc à la critique. Le plus grave reproche que je ferai à M. Salvioli, est de n'avoir pas donné à l'Église la place qui lui appartient parmi les facteurs de la civilisation italienne. Tandis qu'il fait la part belle à la Germanie et n'atténue pas — tant s'en faut — l'importance des sources germaniques, pas un chapitre n'est consacré à l'Église, pas un aux sources canoniques : combien plus heureusement M. Viollet a été inspiré ! Et lorsque M. Salvioli rencontre l'influence de l'Église, il ne la juge pas sans faire preuve, en certains cas, d'une partialité qui n'est nullement scientifique. Ainsi le rôle de l'Église vis-à-vis des classes serviles est amoindri et méconnu : le langage des Pères est fort inexactement résumé par quelques courtes citations arbitrairement choisies (p. 279 et suiv.). — D'après l'auteur, le droit canonique fait de la procréation des enfants la seule fin de l'union conjugale, et par ce motif rabaisse la condition de la femme (p. 248 et *passim*). — A l'entendre, le principe de l'égalité des conjoints est un principe d'origine romaine (p. 318) : M. Salvioli a-t-il oublié que ce principe n'a été reconnu que dans l'empire chrétien ? — Il enseigne aussi qu'avant l'an 1000 l'Église n'a pas tenu compte du consentement de la femme lorsqu'il s'agit de contracter mariage (p. 319 et 325), renouvelant ainsi une opinion très mal fondée de M. Scaduto (*Il Consenso nelle nozze, nella professione e nell' ordinazione.* Naples, 1885, in-8, p. 242

et suiv.). — Il ne paraît pas comprendre la valeur de la législation matrimoniale de l'Église : il se plaît d'ailleurs à en ramener à une date relativement tardive l'acceptation par les divers États de l'Europe. — Ceci prouve que les maîtres de la jeune Italie feraient bien, suivant l'exemple de leurs collègues d'Allemagne et de France, de se reprendre à étudier l'histoire et le droit de cette vieille mère Église si intimement liée au passé de leur patrie. P. F.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, von Dr Clemens Baeumker. Fons vitae, fasc. 2. Münster, Aschendorff, 1892, in-8 de 209 p. — Prix : 5 fr. 65.

Nous avons insisté précédemment sur l'utilité et l'importance des publications de textes des docteurs du moyen âge entreprises par M. Baeumker, professeur à l'Université de Breslau. Ce savant vient de nous donner une nouvelle livraison contenant le troisième livre du *Fons vitae*, cet ouvrage de Ibn Gebirol qui a joui d'une si grande célébrité au moyen âge. Dans cette partie, le philosophe arabe s'attache à établir qu'il y a des substances simples et intelligentes. C'est une sorte d'exposé de son système du monde. Conformément aux idées d'Aristote, il admet dans l'univers, outre la matière corporelle, des âmes intelligentes et notamment une âme universelle dont le rôle est d'agir sur la matière et de lui communiquer ses formes. Cette doctrine, établie avec un luxe de considérations logiques qui donne la plus haute idée de la puissante dialectique de l'auteur, n'est pas à recommander assurément pour son orthodoxie. Mais l'ouvrage et la méthode d'Ibn Gebirol ont exercé une telle influence au XIIe siècle et au commencement du XIIIe, que la connaissance en est indispensable pour ceux qui veulent se rendre compte de l'origine et des premiers développements de la philosophie scolastique. D. V.

L'Enseignement supérieur en France. *Ce qu'il est ; ce qu'il devrait être*, par Ferdinand Lot. Paris, H. Welter, 1892, in-12 de 144 p. — Prix : 2 fr.

Il y a, dans le mémoire de M. Lot, d'excellentes idées ; il y en a de contestables, et, souvent aussi, la forme fait tort au fond. Certes, la belle ardeur, « les longs espoirs et les vastes pensées » d'un homme bien doué et laborieux, qui vient d'entrer en plein dans la vie intellectuelle, excitent tout naturellement l'intérêt et la sympathie des hommes mûrs qui ont l'expérience des choses et qui en ont éprouvé, hélas ! le désenchantement. Mais, sans être des Gérontes, aveugles panégyristes du passé, les hommes de notre âge éprouvent quelque difficulté à garder

un parfait sang-froid, en présence des exagérations de pensée et des outrances de style qui déparent le travail de M. Lot.

Que l'organisation de l'enseignement national ait chez nous, comme partout, d'ailleurs, ses côtés défectueux ; qu'il y ait lieu de procéder à des réformes, mais à des réformes sages et mûries, personne ne le nie. Mais qu'on vienne à nous parler du « bourbier d'ignorance où nous croupissons depuis cent ans ; » qu'on nous exhorte à effacer, à propos de l'enseignement supérieur, les « hontes du XIXe siècle, » sans être aveuglé par le chauvinisme et ignorant de ce qui se passe en dehors de nos frontières, on aura le droit de protester vivement. Grâce à Dieu, dans tous les ordres de travaux intellectuels, notre pays a pu s'honorer, en ce siècle, de maîtres incontestés, et ces maîtres ont produit des œuvres qui resteront. Nous n'avons manqué ni de mathématiciens, ni de chimistes, ni de physiologues, ni de juristes, ni d'historiens, ni d'archéologues, ni d'orientalistes, ni même de philologues. La philologie ! Voilà, si on en croit M. Lot, à peu près « l'unique nécessaire, » et la supériorité, en ce genre, de nos rivaux d'Allemagne suffirait à motiver sa dure critique de notre situation présente sur le terrain des hautes études. Ici encore il y a exagération manifeste. Un autre argument auquel revient souvent notre réformateur, c'est la comparaison — comparaison numérique d'ordinaire — entre notre production scientifique et historique et celle de nos voisins, entre le chiffre de leurs thèses de doctorat et le chiffre des nôtres. Sans doute, il y a là un indice d'activité intellectuelle qu'on aurait tort de négliger. Mais, d'autre part, n'y a-t-il pas en Allemagne un souci trop exclusif du détail ? Ces milliers de dissertations, surtout philologiques, font-elles tant avancer la science et contribuent-elles si fort au développement normal des esprits ? Je ne serais pas étonné qu'il se trouvât plus d'un penseur en Allemagne et même en France pour appliquer à son pays le mot de Tacite : *Ut multarum rerum, sic litterarum intemperantia laboramus.*

Je ferai à M. Lot un autre reproche. Il semble croire que l'organisation plus ou moins parfaite de l'enseignement, surtout de l'enseignement supérieur, est le facteur unique du développement intellectuel des nations : facteur important, oui, assurément, et c'est pour cela que les questions qui s'y rapportent appellent et retiennent l'attention de tous les hommes soucieux des intérêts de la patrie et des intérêts de la science ; facteur unique, non. Au XVIIIe siècle, les Universités françaises étaient en décadence surtout parce qu'elles étaient restées beaucoup trop en dehors du mouvement scientifique du temps ; mais il n'en est pas moins vrai que ce mouvement existait, très puissant et très fécond, que les savants de premier ordre abondaient ; que pour donner un exemple précis, malgré l'état vraiment misérable des anciennes Facultés de droit, la Constituante et le Conseil d'État du Consulat ont réuni un

très grand nombre de jurisconsultes éminents. Aujourd'hui encore, il y a en dehors du corps enseignant officiel et parmi les hommes qui n'ont pas pu ou n'ont pas voulu passer par les écoles supérieures de l'État des travailleurs éminents qui honorent la science et l'érudition françaises.

Il me semble, pour ces motifs, que M. Lot ne peut échapper au reproche d'exagération et de généralisation excessive.

Si maintenant j'en viens aux parties essentielles de son travail, j'ai le plaisir de constater qu'il est rempli de renseignements utiles et de chiffres précis en ce qui concerne l'état présent des facultés françaises et des Universités allemandes. Il expose fort bien l'organisation de celles-ci et les avantages que présente le système adopté pour le recrutement des professeurs d'abord, *privat docenten*, puis professeurs extraordinaires, enfin professeurs ordinaires; ce qu'il y a de bon dans l'usage des cours payés, dans l'affranchissement pour les Universités de la servitude des examens analogues à notre baccalauréat. Comme chez nous les choses vont d'une façon toute différente, louer l'organisation d'outre-Vosges, c'est blâmer la nôtre, et je souscrirais volontiers à la sentence de M. Lot s'il avait su la formuler en termes plus modérés. On peut admettre aussi ses critiques à l'endroit de notre licence et de notre agrégation, où évidemment de profondes réformes s'imposent. J'ajouterai enfin que beaucoup de celles qu'il indique en ce qui concerne les chaires de Faculté et l'enseignement des écoles spéciales méritent d'être prises en considération. Sur celles-ci, notamment, on relèvera dans son livre beaucoup de faits intéressants et d'idées justes. Il m'est évidemment impossible ici de discuter l'une après l'autre les innombrables observations et critiques de M. Lot. Je me contenterai de dire qu'on aurait grand tort, après avoir lu son exorde, de « rejeter, comme il le dit lui-même, cette étude avec incrédulité et dégoût. » Mais c'est une œuvre composée et écrite avec précipitation et dont le ton n'est pas pour concilier à son auteur les sympathies du public; et, encore une fois, il y aura lieu, pour les esprits sérieux, d'y faire soigneusement le départ entre les réformes réalisables et les utopies plus ou moins spécieuses. ERNEST ALLAIN.

L'Instruction religieuse dans l'enseignement secondaire, par l'abbé CH. DEMENTHON. Lyon, E. Vitte, 1891, in-8 de 40 p.

L'enseignement religieux a-t-il dans nos collèges catholiques la place qu'il devrait avoir? Cet enseignement y est-il d'ordinaire organisé et donné de façon à produire son maximum d'effet dans l'esprit des jeunes gens? M. Dementhon estime que non, et il n'est pas seul, tant s'en faut, à penser ainsi. Après avoir constaté le mal, il se met immédiatement en devoir d'indiquer les moyens de rendre plus intéressantes, plus fortes, plus utiles par suite, les leçons d'instruction

religieuse dans nos établissements. Il y a là sur la division des cours de religion, sur leur objet, sur la méthode à employer (choix des questions, choix des preuves, choix des objections à résoudre, forme catéchistique, usage des histoires et images, piété, style convenable), une série de considérations théoriques et de renseignements pratiques qui m'ont paru toujours marqués au coin du bon sens et de l'expérience. La forme en est d'ailleurs excellente, et dénote chez son auteur un rare talent. Il n'a pas manqué de fournir toutes les indications bibliographiques désirables avec une précision toujours suffisante. Je ferai, à propos de cet opuscule, une seule observation. Malgré les avantages que M. Dementhon reconnaît aux « travaux personnels longuement médités » qui servent de thème d'enseignement à certains catéchistes, il pense qu'en raison des inconvénients manifestes soit de la dictée de ces thèmes, soit de ce que peuvent avoir d'incomplet ou d'inexact les notes prises par les élèves, il faut renoncer à ce système et se servir d'un cours imprimé. Il y a pourtant un moyen pratique très simple d'éviter, dans l'espèce, soit la dictée, soit l'enseignement simplement oral, et j'en parle en connaissance de cause. C'est l'autographie ou l'autocopie, qui est aujourd'hui très facile et ne coûte à peu près rien. Au surplus, je donne cette idée pour ce qu'elle vaut et on peut toujours recourir aux ouvrages existants, parmi lesquels il en est de fort bons. E. A.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, fondé par MM. Guillaumin et J. Garnier, continué depuis 1856 par M. Maurice Block, 49e année. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de 1048 p. — Prix : 9 fr.

Avec le présent volume, l'*Annuaire de l'economie politique* est à la quarante-neuvième année de sa publication. Se complétant chaque fois, il est arrivé, comme nous l'avons déjà dit précédemment, à être une véritable encyclopédie des matériaux nécessaires ou simplement utiles au statisticien et à l'économiste. Tous les documents parus çà et là, en France et à l'étranger, qui offrent un intérêt pour l'étude des sciences morales et politiques, se trouvent reproduits *in extenso* ou analysés avec grand soin. Comme toujours, le classement est le même : documents concernant la France en général, Paris plus spécialement ensuite, puis l'Algérie et les colonies. Les pièces relatives aux pays étrangers sont rangées dans la quatrième partie, et l'ouvrage se termine par des Variétés comprenant des index de bibliographie, de bourse, et les sommaires des travaux des Académies des sciences morales et politiques et de la Société d'économie politique. G. de S.

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour les années 1892 et 1893. *Météorologie. — Chimie. — Micrographie. — Applications à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-18 de vi-584 p. — Prix : 2 fr.

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1893. Paris, Gauthier-Villars, 1892, in-18 de v-692 p., A. 10, B. 75, C. 20, D. 3, E. 16, F. 12, G. 38 = v + 866 p. — Prix : 1 fr. 50.

Depuis quelques années, la publication de l'*Annuaire de Montsouris* avait été graduellement retardée jusqu'à ne paraître plus que dans les derniers mois de l'année à laquelle il se rapportait, tout en ne donnant d'ailleurs que les résultats des travaux de l'année précédente. Ne pouvant parvenir, paraît-il, à retrouver, pour cette publication, la célérité des années écoulées, on a pris un moyen terme. Le présent annuaire, rendant compte des travaux de l'année 1891, porte, en tête, le calendrier de l'année 1892 et, à la fin, le calendrier de 1893 ; on l'intitule : *Annuaire pour les années 1892-1893.* C'est la transition. Celui qui paraîtra à la fin de la présente année 1893 sera l'*Annuaire pour 1894*, bien que donnant les résultats seulement des travaux de l'année 1892. Et ainsi de suite. Pas de changements importants dans la disposition générale de l'ouvrage. A la suite des renseignements et tables diverses fournis chaque année, les mémoires habituels occupent le surplus et la majeure partie du volume.

Dans le premier de ces mémoires, qui est dû à M. Léon Descroix, chef du service météorologique, et qui est intitulé : *Climatologie parisienne*, on remarque, en plus de la continuation des données fournies les années précédentes, la série des températures extrêmes à Paris, de 1699 à 1890 ; les températures moyennes de 1763 à 1891 ; les hauteurs mensuelles des pluies de 1689 à 1890 ; le nombre des jours de gelée par mois, et diverses autres indications comparées relatives à la pluie, à la température, à la pression barométrique, avec de très importantes considérations sur la relation constatée entre les troubles climatériques et les variations de l'état sanitaire à Paris.

Le second mémoire, dont l'auteur est M. Albert Lévy, a pour objet l'*Analyse chimique de l'air et des eaux.* En premier lieu, dosage des substances contenues en combinaison ou dissolution dans chaque échantillon. Il y trouve des acides carbonique, phosphorique, sulfurique, de l'oxygène, du chlore, de l'azote organique et ammoniacal, de la silice, du fer, de l'alumine, de la magnésie, de la chaux, etc. Ensuite, exposé des résultats des analyses, les unes rapides, les autres détaillées et complètes, mais plus minutieuses, beaucoup plus longues et, par suite, non toujours possibles. De même que les autres années, l'auteur donne le résultat de l'analyse des eaux de toutes les provenances (sources, fleuves, rivières, égouts, drainages, nappe souterraine en

amont et en aval de Paris). — Même marche pour l'analyse de l'air.

M. le docteur Miquel complète le volume avec son *XIVe Mémoire sur les poussières organisées de l'air et des eaux*. C'est la continuation des recherches, commencées depuis d'assez nombreuses années, sur les microorganismes contenus dans l'atmosphère, avec le récit des opérations qui ont été pratiquées en vue de l'exposition internationale de micrographie générale et rétrospective d'Anvers en 1891, et où les appareils exposés par son laboratoire de micrographie ont valu, à l'Observatoire météorologique de Montsouris, les plus flatteuses distinctions.

— Passant de l'Observatoire de Montsouris au Bureau des longitudes, nous trouvons, comme toujours, dans l'*Annuaire* de ce dernier, une partie technique, — de beaucoup la plus volumineuse, mais n'offrant, sur celle de l'année précédente, qu'un petit nombre de changements, — et des *Notices*.

I. — Une éclipse de soleil, en partie visible à Paris, est annoncée pour le 16 avril, de 3 h. 58'3 à 4 h. 28'3. Elle n'y sera que de 28 millièmes seulement du diamètre de l'astre.

Un tableau supplémentaire de celles des petites planètes comprises entre Mars et Jupiter, qui ont été découvertes par la photographie, est ajouté au tableau des 322 autres.

L'existence d'un 5e satellite de Jupiter a été constatée, le 9 septembre 1892, à l'observatoire de Lick, en Californie, par M. Barnard. Il figure, avec ceux de ses éléments qui ont pu être déterminés jusqu'ici, au tableau des éléments écliptiques des satellites : ce satellite n'est distant du centre de la planète que de deux fois et demie le demi-diamètre équatorial de celle-ci, et accomplit sa révolution en moins de douze heures (exactement 11 h. 48'38).

Des *Tables de mortalité*, communiquées par la Société des Actuaires français, ont été ajoutées aux données diverses comprises sous la rubrique : *Géographie et statistique*.

Enfin, on a complété le tableau comparatif des thermomètres Fahrenheit et centigrade, en y ajoutant les concordances de — 40° F = — 40° C jusqu'à — 4° F, correspondant à — 20° C, et de + 107° F équivalant à 41°67 C jusqu'à 212 F correspondant à 100° C, puis de 100° en 100° F jusqu'à 500°, au regard des degrés centigrades équivalents qui sont respectivement : 93°33 — 148°89 — 204°44 — 260°00.

Telles sont les principales additions apportées à la partie technique de l'*Annuaire*.

II. — Les *Notices* sont au nombre de huit (si toutefois l'on compte pour trois Notices les discours prononcés aux obsèques de M. l'amiral Mouchez et compris tous trois sous la lettre E).

La première, lettre A, est la continuation, par M. l'astronome Janssen, du compte rendu des travaux qui se poursuivent, sous sa direction

et par suite de son initiative, pour la construction d'un *Observatoire* au sommet même *du Mont Blanc*.

La seconde Notice (B), de beaucoup la plus importante, est un savant mémoire, qui vise pourtant à être élémentaire et à la portée de tout esprit cultivé non étranger au mouvement scientifique; dû à M. Cornu, il est intitulé : *Notice sur la corrélation des phénomènes d'électricité statique et dynamique et la définition des unités électriques*. Il serait impossible, dans un compte rendu aussi restreint que celui-ci, de donner un résumé même incomplet d'un exposé qui est lui-même un résumé très succinct des données générales et des principes premiers de la science actuelle de l'électricité. Nous dirons seulement que l'auteur montre l'identité qui existe au fond entre les deux électricités statique et dynamique, que si longtemps l'on avait crues différentes; il fait voir comment la première se retrouve tout entière dans la seconde, qui n'est qu'une manifestation différente d'une même cause. Il donne enfin, en les faisant précéder des explications et démonstrations nécessaires, les définitions de ces termes nouveaux et qui seraient barbares s'ils n'étaient, « le plus souvent, exacts, brefs et expressifs, » tels que *potentiel*, *volt*, *ohms*, *watts*, *ampères*, *mégohtts*, *kilowatm*, etc., etc. Nous ne pouvons que renvoyer à ce très savant mémoire ceux de nos lecteurs qui, sans tenir à posséder une connaissance approfondie des théories électriques et de leur application, quoique cependant familiarisés déjà avec les éléments de cette science, seraient désireux de connaître les idées générales qui y règnent aujourd'hui, ainsi que le langage technique qu'elle a dû adopter pour exprimer des idées nouvelles et des phénomènes nouvellement reconnus et étudiés.

L'auteur de la Notice A, M. l'astronome Janssen, publie, en Notice C, le discours qu'il a prononcé, au congrès des sociétés savantes, sur l'*Aéronautique*. C'est un aperçu historique sur les tâtonnements empiriques d'abord, puis sur les essais méthodiques entrepris à la lumière de la science, dans l'art de se soutenir et de se diriger dans les airs. Des résultats concluants ont enfin été obtenus, ces années dernières, quant à la solution théorique, ou, si l'on veut, scientifique du problème : s'appuyant sur eux, le savant astronome voit déjà le XXe siècle en possession de la solution pratique et industrielle, et aussi maître des profondeurs atmosphériques que les générations contemporaines sont aujourd'hui souveraines de l'empire des mers.... C'est le cas de dire : Qui vivra verra.

La lettre D marque le *Discours prononcé aux funérailles de M. Ossian Bonnet*, le 24 juin, par M. Tisserand au nom du Bureau des longitudes, dont M. Bonnet était membre. Ce sont quelques paroles affectueuses à la mémoire de ce savant qui avait bien mérité de la science par son beau mémoire sur la « Figure de la terre, » ainsi que par l'accroissement de précision qu'il avait donné aux formules de la mécanique céleste.

Une perte non moins sensible pour la science a été celle du contre-amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire astronomique de Paris. Trois discours ont été prononcés sur sa tombe le 28 juin, et figurent sur l'Annuaire, à la lettre E. Au nom du conseil de l'Observatoire, M. Faye s'est attaché surtout à faire ressortir les titres scientifiques du regretté amiral, notamment sa belle conception du levé photographique de la carte du ciel. Le Bureau des longitudes avait pour interprète l'éminent hydrographe, M. Bouquet de la Grye, qui a mis en relief la carrière à la fois militaire et scientifique de l'illustre marin. Enfin, parlant au nom de l'Observatoire, M. Lœwy, de l'Institut, a rappelé les travaux et les œuvres du défunt au service de la science; il a signalé l'aménité de son caractère, qui lui avait fait des amis de tous les savants qui ont été en rapport avec lui.

La Notice F, qui clôt la série, est due, comme la première et la troisième, à M. Janssen. C'est un *Discours prononcé à l'inauguration de la statue du général Perrier*, à Valleraugue (Gard). Pendant de longues années, membre du Bureau des longitudes appartenant au ministère de la guerre, le commandant, puis colonel, puis général Perrier a rendu d'immenses services en matière géodésique, au point que l'orateur a pu, en toute justice, le qualifier de restaurateur de la géodésie française.

JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Altkeltischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER. Dritte Lieferung : *Branoscus-Corentius*. Col. 513-768. Leipzig, Teubner, 1892, in-8 de 109 p. — Prix : 10 fr.

La rapide apparition de cette troisième livraison du grand répertoire onomatologique de l'antiquité celtique montre combien l'œuvre de M. Holder était mûrie et complète. Elle s'étend sur cette antiquité dans tous les sens, puisqu'elle comprend :

Les noms d'hommes : nous avons ainsi, par exemple, les textes relatifs aux deux hardis conquérants qui s'appelèrent *Brennus ;*

Les noms de lieux et de pays : les articles *Brittani*, *Brittania*, *Brittones*, *Burdigala*, *Cadurci*, etc., donnent tous les textes et documents anciens relatifs à ces pays ou à ces villes. — A propos de Britto, remarquons que le superlatif pittoresque *Brittonissimus* a été récemment fabriqué pour être appliqué, comme compliment, à l'auteur de *Barzaz-Breiz*, M. de la Villemarqué. — M. Holder ne se borne ni à la Gaule ni à l'Europe occidentale : il a réuni toutes les traces de l'expansion de la race gauloise ; ainsi l'article sur les *Britolagae* qui occupaient la Bessarabie actuelle.

Les mots de la langue gauloise conservés dans les inscriptions gau-

loises ou signalés par les écrivains anciens, noms d'armes, d'instruments, de vêtements, de plantes, d'animaux, etc. La collection scrupuleuse de ces mots et des textes qui les concernent est utile pour l'histoire de la civilisation celtique : aussi nous pensons que son ouvrage achevé, M. Holder classera dans un index rapide tous les noms de ce genre, dispersés ici par l'ordre alphabétique du dictionnaire.

H. Gaidoz.

The Tzegiha language, by James-Owen Dorsey, formant le t. VI de *Contributions to North American ethnology,* édité pour le *Department of the Interior (United States geographical and geological Survey of the Rocky mountain region),* par J.-W. Powell. Washington, Government printing Office, 1890, in-4 de xviii-794 p.

Le nom de *Tzegiha*, qui signifie *autochtone* dans l'idiome des Omahas, est appliqué par M. Dorsey non seulement à ceux-ci, mais encore aux Ponkas, leurs frères, pour distinguer ce groupe des Kansas, des Osages et des Kwapas, qui appartiennent comme eux à la famille des Sioux. Les deux tribus (de onze à douze cents âmes) qui parlent le tzegiha, après avoir habité à l'est du Mississipi, le traversèrent au-dessous de son confluent avec le Missouri, dont elles remontèrent le cours jusqu'au Nebraska, où elles sont actuellement établies dans la péninsule formée par le confluent de ce fleuve avec la Platte-River. L'auteur de ce volumineux ouvrage, après avoir été missionnaire chez les Ponkas de 1871 à 1873, et chez les Omahas de 1878 à 1880, est actuellement attaché au Bureau d'ethnologie. Il a publié une trentaine de monographies sur les idiomes, les croyances, les traditions, les chants, les institutions des Sioux, et il prépare une grammaire et un dictionnaire du tzegiha qui devaient paraître avec le présent recueil et en justifier le titre. Celui-ci n'est plus rigoureusement exact, car le volume auquel il s'applique ne comprend que la plupart des textes, une partie d'entre eux (*Omaha and Ponka Letters.* Washington, 1891, in-8) ayant été réservés pour le Bulletin du Bureau d'ethnologie.

M. Dorsey n'a rien voulu laisser perdre de cet idiome, pour lequel il a forgé un alphabet et qui n'est écrit que par un seul Omaha, Frank La Flèche, ancien chasseur de bisons, devenu en 1881 secrétaire au commissariat des affaires indiennes. Il a donc transcrit tout ce qui lui a été conté par celui-ci, par son père le Ponka Joseph La Flèche, ancien chef de la tribu des Omahas, par sa mère Marie, issue d'une famille de Blancs, et par une douzaine d'autres indigènes. Il a de plus reproduit nombre de lettres dictées par des Omahas et des Ponkas. Chaque texte est accompagné d'une traduction interlinéaire, suivi de notes grammaticales ou autres et d'une traduction moins littérale. Il y a donc là de précieuses ressources pour l'étude du tzegiha, mais la plupart des lettres ne concernent que des affaires privées ou contiennent des plaintes contre les

usurpations des Blancs. Un peu plus intéressants sont les récits historiques, qui, d'ailleurs, ne remontent pas au delà d'un demi-siècle. Mais ce qui a le plus de valeur à nos yeux, ce sont les contes et légendes. Non pas que tout soit original dans les soixante-cinq spécimens (sans compter les diverses versions de quelques sujets) qui sont mis sous nos yeux. Par suite d'un contact deux fois séculaire avec les chasseurs et colons européens, les Indiens ont bien pu adopter quelques traits de nos contes, d'autant plus que certains narrateurs sont de sang mêlé et portent même des noms français. Mme Marie La Flèche croyait qu'une des traditions rapportées par son mari était d'origine française (p. 126). Comme chez nous, c'est le cadet qui a les sympathies du conteur et qui joue le beau rôle ; de même pour l'orphelin, qui remplace notre Cendrillon et qui, grâce à ses chiens et à son épée magique, tue le monstre à sept têtes et obtient en récompense la fille du chef (p. 108-116). Nous retrouvons, dans ces contes d'outre-mer, le chapeau qui rend invisible celui qui en est coiffé (p. 203-204). Le *coyote* (chacal) est la personnification de la ruse et, par ses tours de maître Gonin, il triomphe non pas d'un simple ours, comme fait le renard des contes norvégiens (Asbjœrnsen et Moe, 2e édit., 1852, p. 91) et lapons (Friis, 1871, p. 2-3), mais bien du retors Ictinike (p. 96-98), l'esprit malin des Iowas. Si une fois le coyote se laisse tromper par le renard gris, c'est que le conte où ce fait est rapporté (p. 570-571) doit être emprunté au cycle européen, car il peut servir de pendant à un conte lapon (Friis, p. 1) et un homme blanc y figure. Le coyote a d'ailleurs pour émule le lapin, qui ne tient pas moins de place chez les Omahas que chez les Micmacs (*The Algonquin Legends of New-England*, par Charles-G. Leland, Boston, 1884, in-18). Quoique celui-ci soit généralement patient, il devient parfois agressif, de sorte que là-bas on pourrait dire, sans ironie : « C'est le lapin qui a commencé ! » On lui attribue la supériorité non seulement sur des êtres beaucoup plus gros, comme les ours et les géants, mais encore sur l'hiver et le soleil. Beaucoup de ces contes ont la prétention d'expliquer l'origine de telle ou telle particularité chez les animaux, et l'un d'eux offre d'étranges parallèles avec un épisode de l'*Edda* de Snorré (*Gylfaginning*, ch. 44). Il nous représente Ictinike rendant la vie à un castor qu'il vient de manger, rien qu'en replaçant les os de celui-ci dans la peau de l'animal (p. 557) ; de même dans l'*Edda* prosaïque, le dieu Thor avec son compagnon Loké, qui correspond à Ictinike, tue ses deux boucs, les fait cuire et les ressuscite après avoir remis les os dans la peau.

Si l'on peut signaler quelques analogies entre ces contes et ceux de l'ancien monde, les différences sont bien plus importantes. A force de croire aux métamorphoses, de prendre les animaux pour emblèmes, d'en adopter les noms et de se déguiser avec leurs peaux, les Indiens ont fini

par en contracter les mœurs; la barbarie domine dans leurs récits; la morale en est absente. Il n'y a pas trace d'esprit chevaleresque; les traîtres y sont applaudis, et l'un des héros tue quatre femmes sans défense pour les scalper (p. 302). On peut remarquer, à ce propos, que le chiffre quatre y joue presque toujours le même rôle que trois chez nous; les continuelles quadruplications du même fait ne contribuent pas à alléger le récit, qui est d'ailleurs alourdi, comme ceux de nos paysans, par les fréquentes répétitions de « disent-ils (*biama*), dit-on. » Mais, si ce recueil a peu de valeur au point de vue littéraire, il n'en manque ni pour la linguistique, ni pour la mythologie ou la démomathie.

E. Beauvois.

Das Faustbuch des christlich Meynenden, d'après l'édition de 1725, édité par Siegfried Szamatólski, avec trois portraits d'après Rembrandt. Stuttgart, Göschen, 1891, in-8 de xxvi-30 p. — Prix : 2 fr.

La rédaction de la légende populaire du docteur Faust connue sous le nom de *Faustbuch des christlich Meynenden,* a pris place dans la précieuse collection des *Monuments de la littérature allemande aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Avant de reproduire le texte primitif de 1725, M. Szamatólski étudie dans une courte introduction, avec ce soin qu'apporte aux plus petites choses un véritable érudit, les variantes et la filiation des éditions de l'opuscule. Il a eu, en outre, l'heureuse idée de donner le fac-similé de trois des portraits du docteur Faust qui ornent ces différentes éditions. Le type représenté n'est pas constant : le portrait n'en est pas moins toujours attribué à Rembrandt, sans que personne se soit jamais préoccupé jusqu'ici d'en rechercher l'original. M. Szamatólski l'a retrouvé dans une planche de Jan Joris van Vliet, d'après le maître hollandais. Mais si le monogramme « RHL in » permet d'attribuer en toute certitude l'esquisse de la figure à Rembrandt, rien n'indique que celui-ci ait voulu portraiturer le docteur magicien plutôt que crayonner une tête d'étude. E. S. A.

Poèmes et Poésies de Nicolas Lenau, traduction de V. Descreux. Paris, Savine, 1892, in-18 de cv-258 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nicolas Niembsch, baron de Strehlenau, devenu célèbre sous le pseudonyme de Lenau, était né à Csatad, en Hongrie, en 1802. Il étudia pendant dix années à Vienne, tantôt les lettres, tantôt le droit ou la médecine, fit un voyage en Amérique, fut atteint d'aliénation mentale en 1844 et mourut six ans plus tard à Dœbling, près de Vienne. Lenau étant presque un inconnu parmi nous, ce simple croquis de biographie n'eût pas été inutile en tête de ses *Poèmes et Poésies.* M. Descreux n'en a pas jugé ainsi. Ce n'est pas qu'il n'ait senti la nécessité de nous renseigner sur la vie et les œuvres de son poète, mais,

par modestie sans doute, il s'est borné à traduire une centaine de pages extraites des souvenirs de M. Frankl. L'ensemble de ces notes, pour qui aura le courage de les lire, rend, il est vrai, avec un certain relief la physionomie si mobile de Lenau. Malheureusement, destinées au public allemand, elles ne sont qu'un complément d'information, l'anecdote intime à côté de l'histoire, et supposent une connaissance préalable de l'essentiel. Elles sont en outre fort décousues, n'ont ni ordre ni méthode, confondent les temps et les lieux, et gardent une telle saveur allemande qu'elles pourraient bien être indigestes pour nos estomacs français. Des œuvres dramatiques de Lenau, *Faust*, *Savonarole*, *les Albigeois*, *Don Juan*, M. Descreux, sans nous donner le motif de son choix, n'a traduit que la première. Tout inachevé qu'il est, et nonobstant la comparaison qu'il provoque avec l'œuvre de Gœthe, le *Faust* de Lenau est peut-être la plus intéressante des grandes compositions du poète hongrois. Il s'y met lui-même en scène avec la fougue de son cœur et les inquiétudes de son esprit : ses longues études dans presque toutes les branches des connaissances humaines ne lui avaient laissé que doute, ennui et souffrance; une sorte de fatalité l'entraînait à la folie. Racontant une lecture de *Faust* que fit un jour Lenau devant un cercle d'amis, M. Frankl ajoute : « C'était comme un chant de tendresse douloureuse qui résonnait sur le mode mineur et dont la mélodie monotone s'interrompait soudain pour laisser passer un son aigu, de sauvages accords. Le noble visage de Lenau était un vivant commentaire de son poème; on l'y voyait passer en images successives; ses yeux s'ouvraient largement, fixement, puis les paupières retombaient pour longtemps. Tous les auditeurs, au nombre desquels étaient Grillparzer, Hammer-Purgstall, Zedlitz, Schurz, bien d'autres encore, furent enthousiasmés; nous dûmes convenir que dans son *Faust*, dont le panthéisme n'est guère d'accord avec la tendance chrétienne du *Faust* légendaire, Lenau avait représenté un individu, un certain homme, d'une haute portée, il est vrai, tandis que Gœthe avait fait du sien le symbole de ce qu'il y a d'éternel, d'universel dans l'homme. » Cependant le poète lyrique chez Lenau est incontestablement supérieur au poète dramatique, et M. Descreux nous donne un excellent choix de ses poésies diverses. On goûtera certainement la sensibilité touchante, presque maladive, qui y règne. Lenau aimait la nuit et les fantômes, les horizons déserts et les sommets inaccessibles, la musique et les tziganes ; les tableaux charmants qu'il fait passer sous nos yeux, pour être le plus souvent voilés de mélancolie, ne sont pas monotones. Il est si sincère, et il a tant observé, tant médité! Je citerai parmi les meilleures pièces : *Le Postillon*, une des perles de la littérature allemande, *l'Auberge de la lande*, *les Sirènes*, *le Voyage nocturne*, *l'Armoire ouverte*, *le Lac noir*, *Anna*, légende fantastique qui donne le frisson. E. S. A.

Histoire de la littérature grecque, par Max Egger. Paris, Delaplane, s. d., in-12 de VII-396 p. — Prix : 3 fr.

Cet ouvrage fait partie d'une collection d'*Histoires littéraires* dont les auteurs se sont sagement proposé, tout en étant très précis, de « restreindre le plus possible les indications qui chargent la mémoire sans grand profit pour l'esprit. » Donnons acte à M. Egger du talent avec lequel il a réalisé ce programme. Ainsi, le génie d'Aristote est assurément tout autre que celui d'Aristophane ; néanmoins, le métaphysicien sévère et le comique folâtre sont ici appréciés et analysés avec une netteté que l'on demanderait parfois vainement à de gros et savants volumes. Sans doute, l'auteur n'est pas toujours aussi heureux : ce qu'il écrit, par exemple, sur les origines lointaines de la prose grecque ou sur les caractères distinctifs du style de Sophocle n'est pas exempt de quelque obscurité. En revanche, comme l'âme hellénique est parfaitement saisie dans ce peu de lignes : « Il y a chez les Grecs de l'optimisme et de la gaieté ; ils ont senti les peines de la vie, mais la plainte douloureuse est chez eux chose rare ; ils ne connaissent pas les longs désespoirs, ils aiment l'action et la recommandent, et par là l'étude de leurs œuvres est éminemment saine et morale » (p. 3).

J'ajoute que le sens philosophique qui s'attache à expliquer les vicissitudes de la littérature se joint ici dans une juste mesure au sens historique qui les retrouve et les raconte. A ce point de vue, le premier chapitre, intitulé : *L'Épopée héroïque*, est moins satisfaisant que ceux qui suivent : les chefs-d'œuvre de l'époque attique, notamment, semblent passer dans l'admiration de l'auteur bien avant l'*Iliade* et l'*Odyssée*. La partie peut-être la plus irréprochable du livre, ce sont les traductions, encore que dans telle et telle occasion on éprouve quelque étonnement en face des passages auxquels est fait l'honneur d'une citation. Certains jugements particuliers trouveront peut-être des contradicteurs : est-il exact de dire que les histoires grecques et romaines sont « froides, » que Socrate a fait « table rase » des études de ses devanciers, que c'est « par bonté que le Dieu de Platon a créé les Idées? »

En se souvenant que l'ouvrage est avant tout destiné aux élèves de nos collèges, on comprendra mieux pourquoi les premiers philosophes sont si parcimonieusement traités, même ceux qui, comme Parménide et Héraclite, se sont fait une réputation d'écrivains ; pourquoi aussi la période alexandrine, dont les odes et les élégies ont eu à Rome tant d'imitateurs, se trouve ici réduite à la seule pastorale de Théocrite. Plutarque lui-même, tout classique qu'il est par certains côtés, est obligé de partager le sort des auteurs de la décadence ; M. Egger n'a que quatre pages à lui consacrer. Plotin, qui nous a laissé dans ses *Ennéades* tant de dissertations éloquentes, doit se contenter de la sèche mention de son nom. Même les quinze pages réservées à la littérature chrétienne paraîtront

bien courtes à quiconque connaît le rang éminent qu'occupent les Pères du IVe siècle.

En somme, par la finesse du goût et la sûreté de la doctrine, cette *Histoire de la littérature grecque* mérite le plus favorable accueil tant dans nos collèges libres que dans les établissements universitaires. Après avoir écrit dans son *Avertissement :* « Élevé dans le culte de l'hellénisme, je dois beaucoup aux livres et aux nombreuses notes manuscrites du père qui fut pour moi le premier et le meilleur des maîtres, » le jeune auteur a pu sans présomption ajouter ce souhait filial : « Puisse ce modeste essai ne pas paraître trop indigne de sa mémoire et de son nom ! »

C. Huit.

Trois poètes italiens, Dante, Pétrarque, le Tasse, par A. de Lamartine. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de II-373 p. — Prix : 3 fr. 50.

La publication de ces pages, tirées du *Cours familier de littérature*, est doublement opportune, au moment où s'accuse de plus en plus la réaction en faveur de Lamartine, et où les récents progrès de la critique en Italie et ailleurs ont éclairé bien des points obscurs de l'histoire des trois poètes en question. Outre cet intérêt d'actualité, le volume offre une grande valeur littéraire, surtout en certaines de ses parties, et il contient de fort belles pages, écrites dans cette langue colorée et délicieusement facile, avec ce charme souple et cette irrésistible séduction d'éloquence, qui sont les apanages incontestables de la prose lamartinienne. La critique y relèvera même un mérite assez inattendu chez l'écrivain dont Sainte-Beuve disait à tort :

Lamartine ignorant qui ne sait que son âme,

c'est-à-dire, du moins en ce qui concerne Pétrarque et le Tasse, une connaissance sérieuse du sujet traité, et une compréhension parfois étonnante des caractères et des œuvres. Soit que l'on ait le plaisir de constater la justesse des aperçus et la sûreté de l'interprétation, ou qu'on se sente obligé d'y mettre des réserves, on est constamment intéressé et subjugué souvent.

La partie consacrée à Pétrarque est, sous ce rapport, tout à fait remarquable. Lamartine reconstitue l'histoire du poète, non seulement d'après ses sonnets, mais aussi et surtout d'après ses œuvres familières, notamment sa correspondance. Il nous rend un Pétrarque bien vivant, et qui ne doit guère différer du véritable que par une certaine idéalisation ; hâtons-nous d'ajouter que cette idéalisation est toujours inévitable quand on a à parler d'un poète, et que, dans ce cas, elle est plus voisine de la vérité que le réalisme : c'est pourquoi nous préférons, en somme, le Pétrarque de Lamartine à celui de M. Blaze de Bury dans ses *Dames de la Renaissance*. On trouvera peut-être, surtout après avoir lu les savants travaux de M. de Nolhac, que le rôle immense de Pétrarque

dans l'histoire de l'humanisme est ici quelque peu négligé; mais il est indiqué cependant, et tous les autres traits de cette grande physionomie littéraire sont marqués avec une rare délicatesse de touche. Lamartine nous a prouvé maintes fois qu'il savait lire jusqu'au fond de l'âme de son poète préféré : cette étude littéraire, qui est une vraie biographie morale, offre donc presque autant de valeur critique que de charme, et ce n'est pas peu dire.

Quant au morceau sur le Tasse, nous devons constater que, malgré des prétentions un peu ingénues à l'érudition, il ne contient pas, à proprement parler, la vérité historique : c'est une reproduction des vieilles légendes auxquelles le talent enchanteur de Lamartine prête une apparence de vie et de réalité, ou plutôt c'est un beau chapitre de roman chevaleresque. Toutefois, on y trouvera d'excellentes définitions du genre littéraire de la *Jérusalem délivrée*, et des qualités particulières du génie de Torquato. Ici encore, Lamartine s'est montré excellent juge et parfait interprète.

Nous ne pouvons blâmer l'éditeur d'avoir ajouté à ces deux études le factum relatif au poème de Dante : c'est un document. Mais ce n'est que cela. Jamais, depuis Voltaire et Bettinelli, on n'a rien écrit d'aussi révoltant sur *la Divine Comédie*. Nous n'osons pas dire d'aussi inintelligent par respect pour une grande et pure mémoire. MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Nouvelle Géographie universelle. *La Terre et les Hommes*, par ÉLISÉE RECLUS. T. XVIII. *L'Amérique du Sud, les Régions andines, Trinidad, Vénézuéla, Colombie, Ecuador, Pérou, Bolivie, Chili*. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 800 p., avec 3 cartes en couleurs, 170 cartes insérées dans le texte et 70 grav. — Prix : 25 fr.

Le nouveau volume qui vient de sortir de la plume féconde de M. E. Reclus est le XVIIIe de la magnifique collection que nous lui devons. Cette fois, il aborde l'étude de l'Amérique méridionale. Il se borne à ce qu'il appelle les *Régions andines*, occupées par tous les États sud-américains, sauf les Guyanes, le Brésil, la République Argentine, l'Uruguay et le Paraguay. Dans une sorte de préface générale sur tout l'ensemble du vaste continent, l'auteur en décrit la configuration, les systèmes orographiques et hydrographiques, le climat, la flore, la faune, la population. Il y joint un aperçu historique sur les voyages de découverte et d'exploration dont il a été l'objet, et des considérations économiques sur son commerce. A lire cette remarquable synthèse de soixante-dix pages, on s'aperçoit vite combien on ignore ces régions, et on ne peut s'empêcher de savoir grand gré au savant qui les révèle d'une façon si intéressante. Ce sont là des sentiments qu'on éprouve plus vivement encore

lorsqu'on passe avec M. Reclus à l'étude détaillée des Régions andines. S'il les a séparées ainsi du reste de ce continent, c'est que cette immense arête des Andes constitue une région à part et a une importance capitale dans l'Amérique du Sud.

Les Antilles du littoral, le Vénézuéla, la Colombie, l'Ecuador, le Pérou, la Bolivie et le Chili, sont décrits tour à tour. Le plan de l'auteur ne laisse rien échapper : à la suite de la configuration physique de chacun de ces pays, la flore et la faune ont leur place. Puis il aborde l'étude des races qui les peuplent et des institutions qui les régissent. Ainsi l'œuvre est complète. La description physique de ces contrées nous fait explorer tour à tour et ces formidables massifs montagneux, mystérieux encore, presque inaccessibles et perpétuellement secoués par les éruptions volcaniques, et ces fleuves aux verdoyantes vallées, aux eaux larges et profondes, aux cours bizarres et bifurqués comme l'Orénoque. On y retrouve tous les aspects d'une nature tantôt souriante, tantôt majestueuse, tantôt sauvage, sous des climats tour à tour torrides et glacials.

Et comment parler des richesses de l'Amérique du Sud sans noter ses gisements précieux, les légendaires mines du Pérou ? On verra, dans ce volume que le Pérou n'est pas seul privilégié sous ce rapport. Tous les États andéens participent à sa fortune et possèdent en abondance des mines variées. C'est là une richesse depuis longtemps largement exploitée, et bien loin encore d'être épuisée. Il est seulement fâcheux pour ces régions que le bénéfice en soit surtout accaparé par l'étranger. Ce n'est pas d'ailleurs la seule richesse de ces contrées : leurs produits végétaux en constituent pour elles une incalculable et nos vieux continents sont ici les tributaires de ces pays nouveaux.

Ce qui concerne leur population n'est certes pas la partie la moins curieuse et la moins intéressante du volume. La lenteur de l'immigration des Européens et leurs sanglants conflits ont épargné les tribus indiennes bien plus que dans l'Amérique du Nord. Aussi leurs représentants sont-ils plus nombreux et plus faciles à étudier. M. Reclus se fait historien pour narrer les vicissitudes de leur passé, de leur civilisation, de leurs empires; linguiste pour rappeler la merveilleuse richesse et la littérature étonnamment développée de leurs idiomes ; archéologue enfin pour faire parler leurs nombreux vestiges, dont le musée ethnologique du Trocadéro peut donner une idée.

M. Reclus ne s'en tient pas là. Il raconte le sort des tribus en face de la conquête et depuis. Cette transition l'amène à parler des nouveaux venus, blancs et noirs. Les voyages de conquête et d'exploration montrent côte à côte la rapacité sanguinaire des Espagnols et l'action pacifique des missionnaires.

En dépit de tant de raisons de séparation entre ces races différentes,

nulle région pourtant ne présente le spectacle d'une fusion entre elles plus facile, plus rapide, et déjà plus avancée. Au point de vue économique, bien des inégalités sans doute se remarquent, et la cause en tient aux difficultés souvent insurmontables des communications. L'industrie, toutefois, n'y est pas nulle, mais elle est en grande partie accaparée par des étrangers plus riches en capitaux. L'exploitation des mines, des voies de transport, de tant de richesses en un mot, est assurément un grand appât, et malgré leur éloignement, les Anglais accourent et se montrent singulièrement envahissants. Certes, les peuples sud-américains ne se laisseront pas battre sans résister. Les progrès de leur civilisation sont proportionnellement plus considérables que dans notre vieux monde. Le Chili tient la tête, et pour tous l'avenir est incontestablement plein de promesses.

Le point de vue politique n'est pas négligé dans le nouveau volume de M. Élisée Reclus. Après l'histoire de la conquête espagnole, il rappelle celle de l'affranchissement, et celle aussi des perpétuelles révolutions de ces pays. Sans doute le manque de traditions politiques y a sa part, mais ce qui y entre davantage, c'est que les différents États de l'Amérique du Sud en sont encore à leur période de formation. Lors de l'affranchissement, les chefs de l'indépendance rêvaient la constitution en une seule République de toutes les anciennes colonies espagnoles ; mais la difficulté des communications créa des centres rivaux qui se séparèrent violemment et qui sont demeurés jusqu'à ce jour dans un état de conflit permanent : pas un de ces États n'a de frontière délimitée, et chacun d'eux revendique sur tous ses voisins d'immenses territoires.

Leur pacification définitive n'est vraisemblablement qu'une question de temps. En effet, la grande analogie de leur situation économique, de leurs institutions politiques où, chose curieuse, le suffrage n'est point universel, mais censitaire et capacitaire, de leur religion qui fait partout, chez eux, de la « religion catholique, apostolique et romaine » la religion d'État, de leurs races enfin si facilement fusionnées; cette analogie, disons-nous, qui existe par tant de côtés entre ces États, tend à les ramener à l'unité. L'Amérique du Nord seconde cette aspiration de tout son pouvoir dans un but intéressé sans doute, mais qui lui attirera peut-être plus d'une déception. Quoi qu'il en soit, on peut prévoir que le développement des voies de communication contribuera grandement à la réaliser. Le jour où ce sera fait, nul doute que la vieille Europe ne soit congédiée et qu'elle n'en pâtisse grandement. Nous n'y sommes pas encore, il est vrai ; mais il est intéressant de voir les premiers symptômes de si grands changements, et de constater l'importance, plus grande qu'on ne croit en ces matières, de la condition géographique d'une contrée.

ROQUEFEUIL.

Deux papyrus démotiques, expliqués par L. Denisse. Paris, Leroux, 1892, in-4 de 60 p. autographiées.

Ne pouvant entrer dans un examen approfondi de la thèse que M. Denisse, élève de M. Revillout, l'éminent professeur de démotique à l'école du Louvre, vient, avec succès, de soutenir sur deux papyrus, je dois me borner à signaler l'ingénieux et correct procédé qu'il a employé pour découvrir la date précise du papyrus n° 31 du fonds Eisenlorh (précieux document sur un partage de biens entre parents), qui n'avait été soumis à aucune étude jusqu'à ce jour; peut-être bien aussi, les difficultés qu'on y rencontrait à première vue ont-elles arrêté les essais tentés pour sa traduction. Ce papyrus n'a pas de protocole, mais une simple mention « l'an 52. » Après une étude comparative de la paléographie de ce papyrus, M. Denisse a conclu, avec raison, qu'il ne pouvait appartenir qu'à l'époque des Lagides; cependant, ne trouvant, dans la dynastie des Lagides, aucun prince qui ait compté cinquante années de règne, M. Denisse s'est appliqué à coordonner des faits, et, par des rapprochements, il en est arrivé à pouvoir affirmer ceci : Evergète II n'a bien régné effectivement que pendant vingt-neuf années, mais de plus, il avait occupé le trône pendant la captivité de son père Philométor, et lors de la mort de celui-ci, quand il reprit la couronne qu'il lui avait rendue à son retour, on compta les années de son règne comme partant de son premier avènement, d'où il résulte que son règne fut de cinquante-quatre ans; l' « an 52 » écrit sur le papyrus est donc logiquement la cinquante-deuxième année du règne d'Evergète II (115 av. J.-C.).

Par le seul exemple que je viens de citer et qui appartient à la section d'égyptologie, il est facile et satisfaisant de constater qu'à l'école du Louvre on n'enseigne et ne travaille pas en vain. *Ab uno disce omnes!*

L.-Ad. Duhoux.

L'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs, par René Cagnat. Paris, Imprimerie nationale, 1892, in-4 de xxiv et 811 p., 22 pl.

M. Cagnat vient de publier un livre qui, malgré ses dimensions considérables, est destiné à figurer sur le bureau de tous ceux qui s'occupent de l'histoire et des antiquités de l'Afrique. Il aurait pu lui donner un volume moindre; là où les documents africains font défaut, l'auteur a recours à des textes étrangers à l'Afrique, concernant l'armée romaine en général, qu'il suppose avoir été appliqués à cette province. Il en résulte qu'il s'étend parfois longuement sur des questions auxquelles il donne des solutions conjecturales. Toutefois on ne peut lui chercher querelle, puisqu'il a réuni ainsi une foule de renseignements que son lecteur n'a pas à chercher un peu partout. Celui-ci se trouve parfaite-

ment éclairé sur ce qui est acquis à la science et sur ce qui reste encore à déterminer.

L'ouvrage commence au règne d'Auguste et se termine à l'arrivée des Vandales ; il est divisé en quatre livres. — Le premier est consacré aux guerres d'Afrique, d'abord contre les Gétules jusqu'au règne de Domitien, ensuite contre les Maures, depuis Antonin jusqu'au moment où Boniface, voulant se défendre contre des intrigues de cour, appela à son aide les Vandales, qui mirent fin à l'occupation romaine.

Le deuxième livre traite de l'armée d'occupation jusqu'à Dioclétien : des trois corps d'armée de Numidie, de Mauritanie Césarienne et de Mauritanie Tingitane; — pour chaque corps, M. Cagnat fait l'histoire de l'état-major jusqu'aux grades les plus inférieurs ; — de la légion IIIe Auguste qui tient garnison sédentaire en Numidie et sur laquelle Lambèse a conservé de nombreux souvenirs; des troupes auxiliaires formant les deux autres corps ; de l'escadre d'Afrique ; de tout ce qui se rattache aux services administratifs, culte, état civil des soldats, caisses d'épargne, vétérans. Les connaissances spéciales de M. Cagnat lui ont permis de trouver dans l'épigraphie africaine de précieuses indications complétées par ses recherches personnelles sur les lieux. — Le troisième livre est relatif à l'occupation territoriale, camps, postes de frontières, routes stratégiques, le *limes* et son système défensif. Le chapitre qui traite du *limes* est fort intéressant bien que, dans l'état des connaissances, il ne soit encore qu'une ébauche.

A propos de ce livre, nous ferons quelques réserves : il semble que M. Cagnat aurait pu, non sans utilité, avoir recours à un spécialiste qui lui aurait évité quelques erreurs en fait de fortifications et de castramétation. On peut être un excellent latiniste et ne pas saisir la valeur exacte de certains termes employés par Végèce. Le grand mérite de la traduction, malheureusement inachevée, des *Commentaires de César*, par MM. Alex. Bertrand et Creuly, vient de ce que, de ces deux collaborateurs, l'un était un latiniste éprouvé et l'autre un officier du génie.

Le quatrième livre est consacré à l'occupation militaire de l'Afrique après Dioclétien. A cette époque, le gouvernement de l'Empire subit de grandes réformes. L'Afrique fut divisée en six provinces ; au lieu d'un légat et de procurateurs il y eut un fonctionnaire militaire, le *comes*, et des fonctionnaires civils, des *praesides ;* dans les circonstances graves, un *dux*. L'armée fut divisée en deux groupes, l'armée sédentaire et l'armée mobile. A propos de ces modifications, M. Cagnat fait connaître tout ce qu'il a pu recueillir sur la composition de ces deux armées et il termine par une étude sur le *limes*, c'est-à-dire la ligne stratégique qui limitait, au sud, le territoire occupé par les Romains en Afrique.

Il ne faut pas omettre de signaler les plans, les héliogravures et les cartes, qui offrent un grand intérêt non seulement aux lecteurs, mais en-

core à tous les savants qui seront tentés de continuer les recherches si heureusement entreprises par M. Cagnat. JEHAN DE MALMY.

Kirchengeschichtliche Studien. *Wolfenbüttler Fragmente, Analekten zur Kirchengeschichte des Mittelalters*, von MAX SDRALEK. Münster i W. H. Schoningh, 1891, in-8 de x-191 p. — Prix : 5 fr. 75.

Les professeurs *Knöpfler* de Munich, *Schrörs* de Bonn, et *Sdralek* de Münster, se sont réunis pour éditer de concert une série d'études ou de manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique. A en juger par les deux premiers fascicules, cette entreprise promet des résultats d'une importance considérable, à cause de l'excellente méthode qui semble présider au choix et à la disposition des documents. Sans nous attarder à reprocher à M. Sdralek d'avoir adopté un titre qui fait, malgré tout, naître dans l'esprit une certaine confusion due au souvenir de Lessing, nous constaterons l'intérêt des manuscrits que le rédacteur a mis en ordre, et dont il nous fait connaître le contenu. Le diocèse de Térouanne, aujourd'hui profondément remanié, et partagé entre plusieurs sièges, était autrefois une église importante du nord de la France ; c'est à lui qu'appartenait la compilation canonique qui nous est d'abord présentée. Une collection en neuf livres, inconnue jusqu'ici, les synodes de Rome (1099) et de Poitiers (1100), des canons ecclésiastiques assez insignifiants, rangés en soixante-dix-sept chapitres, des documents divers et une réunion de lettres variées en forment les éléments principaux. (Cod. Gude, 212, XIIe siècle). Un autre manuscrit (Cod. Helmst., 454) dont l'origine semble devoir être attribuée à Trèves, et le Cod. Helmst. 718, concernant des controverses théologiques de l'époque des luttes des investitures, nous sont ensuite décrits et commentés dans leurs principaux éléments. Ce dernier manuscrit contient trois écrits anonymes dont un seul était jusqu'à présent connu. Après nous avoir ainsi fourni les indications historiques et bibliographiques qu'il a pu recueillir, M. Sdralek réunit enfin dans la seconde partie de son livre les sources mêmes qu'il a extraites dans un ordre logique et par rang de date. Une excellente table des matières termine l'ouvrage. Il est incontestable que c'est là un fécond travail, faisant le plus grand honneur à son auteur, et destiné par sa correction et sa méthode rigoureusement scientifique à prendre (malgré le peu d'importance relative et le caractère très spécial des points qui en font l'objet) une place respectable au milieu des études de critique qui se multiplient si heureusement aujourd'hui. G. PÉRIES.

La Minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Sully (1610-1617), par BERTHOLD ZELLER. Paris, Hachette, 1892, in-8 de XXX-394 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. B. Zeller semble s'être fait une spécialité de l'histoire de France

sous Louis XIII. Après avoir publié deux ouvrages sur le connétable de Luynes et sur Richelieu et un volume sur *Henri IV et Marie de Médicis*, il a entrepris de raconter les débuts de la régence de la veuve, très vite consolée, du grand Béarnais. En dehors d'une connaissance fort complète des sources générales, l'auteur a cherché particulièrement ses informations dans l'abondante correspondance des ambassadeurs florentins à Paris. La Reine, très attachée à sa patrie, ne semble pas avoir eu de secrets pour eux ; et la faveur insigne de l'Italien Concini et de sa femme acheva de leur donner à la Cour petites et grandes entrées. De là des renseignements très précis, dont quelques-uns fort importants, sur les mobiles cachés de la politique de la Régente. De là aussi une foule d'anecdotes sans grande portée, de ce que nous nommons aujourd'hui, dans notre langage peu français, des « potins » d'antichambre, qui enlèvent à l'histoire sa gravité et à l'historien l'unité de son œuvre. Il juge Marie de Médicis d'après la tradition française, qui est la bonne, comme une femme légère, inconsidérée, amie des expédients et dont la direction fut souvent néfaste ; mais, en même temps, il la peint quelquefois d'après les impressions bienveillantes et intéressées des Italiens, et il lui attribue des qualités qu'elle n'avait pas toujours. Son principal mérite est de bien faire comprendre les événements et d'expliquer leur suite naturelle. Son récit ne comprenant guère que les deux années 1610 et 1611, nous voyons se dérouler peu à peu des faits qui de loin nous semblaient s'être accomplis tout d'un coup. C'est une surprise de curiosité, à laquelle les amateurs de détail seront sensibles.

Ainsi la disgrâce de Sully nous paraissait avoir presque suivi la mort de Henri IV. Elle mit neuf mois à se produire, et se passa avec une sorte de convenance apparente, qui fut très habile de la part de la Reine-mère et empêcha le surintendant de se créer un parti d'opposition à la cour. Sully tomba sur une question de finances, ce qui en France ne fait jamais grand effet, tandis que c'était toute la politique extérieure de Henri IV qui était en jeu. Cela était si vrai que parmi les grands seigneurs de médiocre valeur qui entouraient le trône, les rôles d'autrefois se trouvèrent intervertis : ce furent les Guises, le vieux Mayenne, le cardinal de Joyeuse, le duc d'Épernon, qui soutinrent avec le grand ministre protestant les intérêts français, tandis que les princes du sang, Condé et Soissons, se tournaient avec la Régente du côté de l'Espagne et de l'Autriche. Au fond, Marie de Médicis, très soucieuse de suivre l'exemple de la grande reine, dont elle portait le nom sans en avoir le génie, n'avait aucune des aptitudes de gouvernement de la mère des Valois. Sa politique de bascule consistait à ruiner le trésor royal, en distribuant des places et de l'argent aux représentants des deux partis. Mais, une fois l'épargne dilapidée, elle n'eut plus d'influence à exercer sur personne, et elle devint l'instrument presque inconscient de cet

infâme Concini, dont M. B. Zeller ne nous parle encore qu'incidemment. Le règne de l'étranger ne pouvait commencer que quand tous les amis de Henri IV auraient disparu.

Un autre point, par lequel la mère de Louis XIII diffère essentiellement de Catherine de Médicis, c'est qu'elle n'aime ni son mari ni ses enfants. Cette Florentine avait plus de vanité que d'ambition, et elle ne paraît pas avoir été douée d'un cœur facile à émouvoir. M. Zeller passe légèrement sur l'accusation de complicité dans le meurtre de Henri IV, récemment remise en lumière. Mais il cite, d'après le témoignage de l'ambassadeur Cioli, une scène singulièrement déplacée qui se passa publiquement à Compiègne, un mois après l'assassinat de Ravaillac, à la veille des obsèques solennelles de Saint-Denis, dans laquelle la Reine plaisante gaiement le duc d'Épernon sur un changement qu'il a fait dans la coupe de sa barbe, et s'amuse de la réponse du vieux courtisan : « Madame, je me suis fait jeune, afin de vous mieux servir. » L'année suivante, on la trouve médiocrement touchée de la mort, presque subite, de son second fils, le duc d'Orléans. Quant au petit Roi, qui avait beaucoup de sensibilité et de bonne grâce native, la Régente ne s'en occupe guère : elle l'a rarement près d'elle, et ne préside ni à son éducation ni à ses jeux. On lui avait donné un gouverneur assez morose, qui ne connaissait que le fouet, et un précepteur tellement médiocre, que l'enfant lui-même s'apercevait de son insuffisance. Il prit de bonne heure le goût des exercices violents et de la chasse ; et Concini, pour conserver sur lui de l'influence, plaça près de sa personne un jeune Florentin, nommé Jacobi Spini, qui tirait merveilleusement de l'arbalète, mais ne sut pas ruiner le prestige du fauconnier Albert de Luynes, fort malheureusement pour le favori.

Beaucoup d'autres traits piquants pourraient être extraits du volume de M. Berthold Zeller. Qu'il nous suffise d'avoir donné une idée de la méthode de travail de l'historien. C'est seulement en le lisant qu'on peut juger de l'art avec lequel il a enchâssé ses nombreuses citations.

G. Baguenault de Puchesse.

La France et Rome de 1700 à 1715, d'après des documents inédits, par Albert Le Roy. Paris, Perrin, 1892, in-8 de xxiii-794 p. — Prix : 8 fr.

M. Albert Le Roy est un écrivain de talent ; il sait tirer des documents les éléments nécessaires à la restitution d'une époque, et sa plume traduit avec énergie les luttes et les passions d'autrefois. Le chapitre qu'il a consacré à l'élection de Clément XI, ceux où il raconte l'évasion de Quesnel et les derniers moments de Louis XIV sont vivants et saisissants à l'excès ; les ingrates questions doctrinales abordées dans le cours de ce gros volume ne manquent même pas d'intérêt, bien qu'elles se

ressentent forcément de l'esprit chicanier et des tartufferies subtiles qui ont toujours accompagné le sort du *Livre des réflexions morales*, du *Problème ecclésiastique*, et du *Cas de conscience*. Nous voudrions donc dire beaucoup de bien de cette histoire diplomatique de la bulle *Unigenitus*, pour laquelle la volumineuse correspondance conservée aux archives d'Amersfoort et une foule de documents accumulés au dépôt des affaires étrangères ou dans l'importante bibliothèque janséniste de M. Gazier ont été dépouillées; malheureusement, l'auteur a un défaut bien préjudiciable à son caractère d'historien : il écrit en homme prévenu, et par là même injuste. Admirateur enthousiaste de Quesnel, parce qu'en l'exaltant, il peut se répandre avec fiel contre l'Église romaine et les jésuites, il s'écarte résolument de l'unité catholique et présente en sa personne cet étonnant spectacle d'un janséniste transplanté en plein XIXe siècle, avec toutes les haines et les mesquines rancunes d'antan, moins l'excuse de l'entraînement. Quand une vingtaine, une cinquantaine d'années se sont écoulées à la suite d'une grande querelle, après la mort d'un homme politique discuté ou quelque grave événement, on est ordinairement en mesure de porter un jugement plus sain, car on a eu le temps de laisser s'apaiser un peu l'ardeur méprisante, souvent injuste, née des préventions et de la présence de l'adversaire ; mais ici, après bientôt deux siècles, alors que des questions si différentes préoccupent les esprits, nous retrouvons la même acrimonie qui animait les jansénistes pendant les dernières années de Louis XIV, et c'est même ce ton, volontairement hautain et outrageant, qui est la caractéristique de tout le livre. M. Le Roy, qui aime à parler de la « nuit lourde du moyen âge, des massacres et des bûchers, de la tyrannie de l'Église, » n'hésite pas à avancer ce ridicule paradoxe que la Compagnie de Jésus, « établie depuis deux cents ans et répandue de toutes parts, ne peut produire ni un homme ni un livre qui s'impose; » Fénelon n'est pour lui qu'un ambitieux hypocrite, le pieux Albani un roué pleurard et impie.... Il semble qu'après cela il n'y ait plus qu'à tirer l'échelle, mais non; poursuivez la lecture de l'ouvrage : à toutes les pages à peu près, vous rencontrerez des énormités de ce genre. M. Le Roy serait-il un ignorant, manque-t-il de critique? Non, c'est un érudit, c'est un styliste qui dessine finement un portrait (fantaisiste parfois), c'est un travailleur sérieux, un homme distingué. Comment donc expliquer l'étrangeté de ses appréciations? — C'est qu'il a une idée fixe : le spectre du jésuite l'épouvante, Rome lui fait horreur, et il sacrifiera tout, même la vérité, pour satisfaire sa méchante humeur. Il agira ainsi, du reste, avec la meilleure conviction du monde et une absolue bonne foi. Il est janséniste, janséniste pratique, logique, allant jusqu'au bout du principe, et ne craignant pas d'écrire des phrases comme celles qu'on va lire et qui nous dispensent de la nécessité désagréable de dire

à leur auteur ce qu'il est, puisqu'il le proclame lui-même : « Nous trouvons actuellement, dit-il, l'image de cette conception religieuse si large et si démocratique (le jansénisme), d'une part dans l'Église vieille catholique de Hollande, de l'autre dans l'Église épiscopale d'Angleterre et d'Amérique. Sous une forme plus catholique à Utrecht, moins ritualiste à Londres ou à New-York, *c'est bien l'application aussi parfaite que possible des doctrines de Port-Royal* sur le maintien de l'épiscopat et *la création d'Églises nationales* dans la vaste unité du christianisme. » Voilà le programme de l'auteur : un schisme ; tel est le but auquel son livre nous montre le jansénisme marchant sans relâche. La gloire mélancolique du grand Arnauld et du profond penseur Pascal, tout ce qu'on essayait de sauvegarder de Port-Royal, se trouve ainsi bien imprudemment compromis par l'historiographe posthume du défunt parti ; jamais la mémoire du jansénisme ne se relèvera d'un pareil coup de massue. La poésie du panégyrique de Sainte-Beuve s'est pour toujours dissipée et l'orgueilleuse hérésie demeure seule dans sa sombre réalité. Remercions M. Le Roy d'avoir opéré cette exécution si méritée.

G. Péries.

La Chute de l'ancienne France. Les Débuts de la Révolution, par Marius Sepet. Paris, Victor Retaux, 1893, in-18 de IX-528 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un précédent volume, M. Marius Sepet a retracé les *Préliminaires de la Révolution ;* aujourd'hui, il traite des divers épisodes qui, en cinq mois de l'année 1789, ont déterminé et, pour mieux dire, constitué la Révolution. Il y en eut quatre : 1° le serment du Jeu de paume, qui brisa le mandat que les députés avaient reçu de leurs électeurs ; 2° la prise de la Bastille, qui fut le signal de ce qu'on a appelé l'anarchie spontanée, terme plus heureux que vrai et qui définit des apparences, sans rendre compte de la réalité ; 3° la nuit du 4 août, où s'abîma volontairement, avec plus d'entrain que de sagesse, la vieille organisation féodale ; 4° les journées des 5 et 6 octobre, qui firent du Roi et de sa famille les prisonniers de la Révolution. Ces quatre épisodes forment, chez M. Sepet, autant de chapitres, subdivisés en sections.

Bien que, dans sa préface, l'auteur cite loyalement certains livres d'histoire générale qui lui ont été, dit-il, d'un grand secours ; bien que, en tête de chaque chapitre, il rappelle les ouvrages spéciaux qu'il a dû consulter, il ne faudrait pas le croire sur parole ; il lit ses prédécesseurs, il est très au courant des publications les plus récentes ; il n'en est pas moins très indépendant dans sa marche. Ce qu'il a voulu, il est facile de le voir, c'est appliquer à cette époque, théâtre de tant de disputes, la méthode d'un médiéviste qui se soucie plus de l'exactitude des faits et des appréciations que des préoccupations des partis.

La place nous manque pour suivre ses récits, mais nous pouvons déclarer, de façon générale, qu'ils sont contrôlés avec assez de rigueur pour paraître tantôt nouveaux et tantôt plus sûrs. Pour la prise de la Bastille, il la raconte avec précision, notant pas à pas les progrès de l'insurrection ; pour la nuit qui la suivit, il s'en rapporte au tableau qu'en a tracé M. Victor Fournel. On sait tous les désordres qui succédèrent en province à cet événement parisien ; l'un des exemples les plus saisissants est ce massacre commis à Ballon, dans le *jeudi* et le *vendredi fous*, comme on dit alors, et qu'a raconté d'une façon si magistrale M. Robert Triger. Cette page sinistre, qu'on négligeait autrefois, a sa place maintenant dans toute histoire exacte, et, à la lumière des renseignements nouveaux, on reconnaît que tous ces soulèvements furent provoqués par un signal donné à toutes les parties de la France : le jour fut le même, pareils furent les procédés, les moyens et les actes.

On remarquera, dans la suite du travail de M. Marius Sepet, les portraits-notices qu'il donne de Camille Desmoulins, de Brissot, de Marat, de Danton : ses renseignements sont puisés aux meilleures sources et c'est là que ressort toute son impartialité. Comme d'autres, il s'étonne de la facilité avec laquelle Danton paya sa charge d'avocat aux Conseils et comment il ne le fit qu'après s'être engagé dans la politique, c'est-à-dire à un moment où elle devait lui rapporter moins que jamais. On trouvera aussi, à propos de la nuit du 4 août, le discours de Sieyès et une partie de ses remarquables observations imprimées sur l'abolition des dîmes : ce sont des documents précieux et qui font honneur à leur auteur.

M. Marius Sepet nous donne à tous un bon exemple : celui de considérer et d'étudier la période révolutionnaire d'abord avec calme, puis sans préoccupation étrangère. Nos principes n'ont rien à craindre de cette allure scientifique, et si, de loin en loin, une étude plus sévère des textes modifie quelques jugements de convention, gardons-nous de nous en alarmer : les illusions ne sont qu'un terrain mouvant sur lequel rien ne se fonde, et la vérité seule peut servir de base soit aux constructions politiques, soit aux monuments historiques de l'avenir. VICTOR PIERRE.

Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues, par LÉONCE PINGAUD. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 428 p., avec 3 portraits en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

A l'opposé des biographes ordinaires, M. L. Pingaud ne se laisse pas séduire par son héros. Dès l'introduction, il rassemble les qualifications que les ennemis ou les adversaires de d'Antraigues ont accumulées sur son nom : polisson, insolent, fleur des drôles, charlatan, intrigant déhonté, coquin fieffé : ce sont des injures et non des jugements. A la fin du livre, c'est un intrigant, un politicien, d'ailleurs « plein de talents et de ressources, mais indiscret, affairé, mécontent de tout. » Sa mère

le jugeait avec bien de la clairvoyance : « Je vous crois presque toujours agité.... Si vous aviez eu par moitié en jugement ce que vous avez en esprit.... Il suffit que vous ayez promis quelque chose pour ne pas le tenir. » Et cette phrase de Saint-Priest : « Il n'y a pas de considération dans le monde pour qui ne tient à rien. Vous croyez que l'esprit, les belles-lettres suppléent à cela, et vous vous trompez. » Il lui écrivait ainsi en 1777 : d'Antraigues avait vingt-quatre ans.

Il suffit que l'auteur de ce livre ait, avec un grand bonheur secondé de beaucoup d'activité et de pénétration, porté à propos de cet homme ses recherches de tous côtés ; qu'il ait eu la patience d'éclairer autant qu'il était possible tous les abords et tous les secrets de cette vie ; qu'il ait réuni tant de documents sur cet unique personnage, d'ordre en apparence secondaire, pour que le « politicien » qu'on sacrifie volontiers se relève de sa réputation, d'autant qu'elle ne lui a été faite que par ses adversaires. Avec d'Antraigues, nous reconnaissons au début le caractère incertain de la noblesse qui se jette aveuglément dans la critique des abus et qui, devant l'abîme, se rejette brusquement en arrière ; il s'est contredit, mais n'est-ce pas arrivé à tant d'autres, que leur talent signale moins ? Il émigre : un homme en lumière comme il l'était pouvait-il se taire, s'abstenir, rester dans la coulisse ? Il savait écrire, il avait connu dans les lettres d'illustres amitiés ; il était, on ne peut le contester, très supérieur à ses rivaux de l'émigration ; comment ne se fût-il pas trouvé, comme tant d'autres, des aptitudes d'homme d'État ? Qu'on l'en critique, soit ; mais avec lui, il faudra frapper de même d'Avaray, Puisaye et tant d'autres, ou plutôt tous ceux qui, en ce temps-là, se permettaient de remuer et qui n'ont pas réussi. Ils s'insultaient et se détestaient les uns les autres : n'y a-t-il pas à doser aujourd'hui ces insultes et ces haines d'antan ? Jusqu'en 1797, Louis XVIII goûtait d'Antraigues ; il le jugeait « digne de la plus extrême confiance ; » c'est l'affaire du portefeuille qui a tout gâté.

Elle reste mystérieuse, même après les recherches de M. Pingaud. Chacun y peut édifier son roman. Si d'Antraigues n'y a pas joué un rôle de héros, n'est-il pas téméraire de lui imputer un rôle de traître ? Il est arrêté : s'est-il fait arrêter ? On saisit ses papiers : les avait-il livrés ? Sur trois portefeuilles, deux disparaissent par ses soins ou par ceux de sa femme. Était-il coupable d'avoir conservé la conversation Montgaillard ? Oui, s'il avait pu craindre d'être surpris ; non, s'il pouvait se croire abrité par les privilèges diplomatiques que Bernadotte et Bonaparte n'ont pas voulu reconnaître. Il a écrit de sa main cette conversation, et c'était la certifier ; sans doute, mais elle n'avait pas besoin, pour paraître authentique, de ce surcroît de copie, puisqu'elle existait en original de la main de d'Antraigues. On lui reproche, sans en être sûr, de l'avoir tronquée et d'en avoir retranché tout ce qui pouvait con-

cerner Bonaparte; cette mutilation était la rançon de la liberté que Bonaparte lui rendait. Content de perdre un rival en écartant de lui-même les soupçons, on comprend que Bonaparte ait traité d'Antraigues avec égards. Plus tard, d'Antraigues menaça de publier les lettres où Montgaillard lui racontait ses pourparlers avec le général en chef de l'armée d'Italie : celui-ci se serait écrié alors : « Si ces lettres paraissent, d'Antraigues disparaîtra, de quelque manière qu'on doive s'y prendre, » et, lorsqu'il tenait ce langage, Pichegru venait de mourir au Temple. Il plut aux rivaux de d'Antraigues de le déclarer « traître ; » l'ingratitude naturelle aux princes s'en accommoda ; mais que prouva-t-on contre lui ? Qu'il avait sauvé sa liberté, sa vie peut-être. Ses concurrents et ses chefs avaient-ils donc été si prodigues de la leur?

De Moscou, de Vienne, de Londres, de Paris et d'ailleurs, M. L. Pingaud s'est procuré nombre de documents inédits, qui forment la trame très serrée de son livre. Il est de ceux qui estiment qu'il faut tirer des documents le suc qu'ils renferment et qu'il suffit ensuite d'y renvoyer. Cette théorie, très littéraire, ne comporte-t-elle pas quelque tempérament? La conversation de d'Antraigues avec Champagny, les extraits des correspondances de l'*ami* et de l'*amie*, qu'il détache de son trésor de documents et qu'il publie, allèchent tellement le lecteur qu'il supporterait et désirerait volontiers des citations plus nombreuses et plus longues. Ces lettres, qui amusaient Alexandre et ses ministres, auraient bien de l'intérêt pour les lecteurs français. M. Pingaud, qui s'en est montré un peu avare, persévérera-t-il à les retenir ? Disons tout de suite que l'*ami* (qu'on ne nomme point) était un haut personnage qui travaillait près de Talleyrand et qui souvent semble écrire sous la dictée de son ministre. Quant à l'*amie*, elle frayait, à titre officiel, chez Joséphine, et, comme l'autre, elle avait, avec des yeux et des oreilles, une plume excellente. Une collection de ces deux correspondances anonymes, jointes à celle de Vannelet, qui écrivait dans les deux dernières années du Directoire, paraîtrait devoir être des plus curieuses.

D'Antraigues eut deux choses contre lui : son mariage avec la Saint-Huberty, qui le déclassa et qui entrava toutes ses allures, sa qualité d'homme de plume condamné à une activité épistolaire ou littéraire à laquelle aucune fonction définie ne servait de contrepoids. La philosophie du XVIIIe siècle ôta l'équilibre à son esprit et à ses mœurs. On l'appelle intrigant : que de diplomates de son temps n'ont pas fait autre chose ! mais on peut dire que ses qualités d'esprit et même de cœur méritaient mieux que la vie qu'il a menée. Que de fois il fit preuve de clairvoyance, soit quand il dénonça la tyrannie des assemblées, soit quand il traça les programmes de l'enseignement officiel pour l'empire russe, soit le jour où il prédisait et fixait les conditions auxquelles devrait s'effectuer la rentrée de Louis XVIII !

Ce personnage qu'on est si prompt à décrier, il eut des amis dévoués ; Alexandre lui-même eut pour lui des regards plus complaisants que tels de ses ministres qui en étaient jaloux. Supposez à d'Antraigues la franchise de ses coudées, il fût sorti des régions inférieures du discoureur politique; en montant, il se fût purifié; en tout cas, revêtu d'une position officielle, on ne lui eût pas marchandé la considération.

Il agit sans cesse contre la France en croyant agir contre Bonaparte : ce fut son impardonnable tort. Et pourtant, il aimait la France. « Je l'aime, écrivait-il en 1803, plus que je ne l'aimais quand j'étais Français.... Dès que je suis seul, alors je me retrouve au milieu du pays où je suis né, et mon imagination s'aide de mes souvenirs pour la peupler de tout ce qui me fut jadis si cher. La France actuelle ne m'est rien...., mais celle qui a péri, et à laquelle j'ai survécu, sera toujours le premier et le dernier objet de mes plus tendres souvenirs. » J'interromps à regret cette touchante citation (326-328). Sur la fin de sa vie, le voltairien se reprit à croire, ce qui réjouissait le cœur de son admirable mère. Le 1er janvier de l'année qu'il mourut, il écrivait : « Je me borne à demander à Dieu la résignation, la force, les ressources, la grâce d'être bon catholique, celle de protéger mon fils, de conserver ma femme et de mourir sans souffrir, mais en ayant le temps de me préparer » (375). On sait qu'il fut assassiné le 22 juillet 1812, en même temps que sa femme, par un domestique congédié, qui se suicida immédiatement.

A ce livre, d'investigation profonde et d'art savant, M. Pingaud a joint trois portraits, dont deux de d'Antraigues et le troisième de la Saint-Huberty.

VICTOR PIERRE.

Mémoires du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes par le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. Tomes IV et V. Paris, Calmann Lévy, 1891-1892, 2 vol. in-8 de 501 et XVIII-650 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Le quatrième volume contient la suite de l'ambassade du prince de Talleyrand à Londres et des négociations pour la reconnaissance du royaume de Belgique. Une partie des dépêches qu'il contient a déjà été donnée par M. Pallain, dans son livre sur l'ambassade de Talleyrand à Londres : mais la publication de M. Pallain s'arrête à la fin de juin 1831, celle de M. le duc de Broglie au 22 juin 1832. De plus, ce volume des Mémoires contient, outre les dépêches officielles, un très grand nombre de lettres de hauts personnages : du roi Louis-Philippe, de M. Casimir Périer, du duc de Dalberg, de Madame Adélaïde d'Orléans, et du prince de Talleyrand lui-même, soit à Madame Adélaïde, soit à la princesse de Vaudémont. Cette correspondance, qui n'était nullement destinée à la publicité, n'est certes pas la partie la moins intéressante du livre; les lettres du duc de Dalberg, surtout, contiennent de très vives critiques de la po-

litique du gouvernement français dans les commencements de la monarchie de Juillet, particulièrement pendant le ministère Laffite. Ces critiques, Talleyrand les approuvait évidemment, car il blâmait sévèrement ce système de laisser faire qui eût conduit rapidement la France à une nouvelle révolution, si elle n'eût été relevée et arrachée à l'abîme par la main vigoureuse de Casimir Périer. Il fallait toute l'habileté de Talleyrand pour mener à bien la difficile négociation dont il était chargé au milieu de tous les obstacles qu'il avait à vaincre : malveillance des puissances continentales, résistance du roi de Hollande, soutenu en dessous par la Russie, imprudence des Belges, incohérence souvent du gouvernement français, qui ne tenait pas à Bruxelles le même langage qu'à Londres. Mais il fallait aussi toute l'expérience et toute l'autorité du vieux diplomate, qui s'imposait à ses collègues de la conférence, et aussi à son propre ministre, dont il mettait les instructions dans sa poche, quand elles le contrariaient. Lorsqu'au bout de deux ans d'absence, Talleyrand rentra en France le 22 juin 1832, il pouvait se dire qu'il avait rendu un grand service à la nouvelle dynastie, qu'il avait fait accepter par la Sainte-Alliance, malgré son origine révolutionnaire; à la France, qu'il avait su préserver d'une guerre imminente et dont il assurait la frontière du Nord; à la Belgique enfin, qu'il avait définitivement constituée. Le roi Léopold régnait à Bruxelles, la neutralité de la Belgique était proclamée et acceptée par les grandes puissances; ses limites étaient fixées; il n'y avait plus à obtenir que le consentement de la Hollande; mais devant l'accord de l'Europe, ce consentement était inévitable ; ce n'était plus qu'une affaire de temps; et c'est ce qui est raconté dans le cinquième volume.

Le prince lui-même avait arrêté ses Mémoires à la signature du traité de quadruple alliance entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal. M. le duc de Broglie a cru devoir cependant, et avec raison, pousser sa publication jusqu'à la fin même du séjour du célèbre diplomate à Londres. Il l'a fait à l'aide des documents conservés aux Archives étrangères, de ceux qu'il possède dans ses propres archives et des lettres du prince, publiées par la nièce de M. de Bacourt, Mme la comtesse de Mirabeau. C'était le complément nécessaire de l'œuvre.

Quant aux affaires traitées pendant cette période, ce sont celles qui avaient été commencées déjà dans la période et le volume précédents, et tout d'abord cette constitution du royaume de Belgique qui fut l'œuvre principale de Talleyrand pendant cette ambassade d'Angleterre et qui lui donna tant de peine, celle peut-être où il déploya le plus d'habileté et de perspicacité. Il ne l'acheva pas cependant complètement, et son départ de Londres laissait la Hollande hésitante encore, malgré la prise d'Anvers et le blocus de ses côtes, à ratifier les décisions du Congrès. Mais deux autres questions avaient surgi, qui mettaient aussi à l'épreuve l'ac-

tivité du vieux diplomate : la question d'Orient où à la Russie, qui jouait le rôle assez singulier de protectrice de la Porte, il fallait opposer l'alliance franco-anglaise qui s'interposait plus utilement, et avec un intérêt plus réel, entre le débile sultan et son turbulent vassal Méhémet-Ali. Mais où Talleyrand échoua, c'est quand il voulut remplacer cette alliance de fait par une alliance de droit, cimentée par un traité. Les hommes d'État anglais se dérobèrent toujours, et il semble que cette significative réserve aurait dû avertir le prince de ce qu'avait de factice et de fragile l'alliance qu'il rêvait. Les intérêts sont trop opposés, les antipathies trop vives entre les deux peuples, pour qu'il y ait entre eux autre chose que des rapprochements momentanés. Qu'eût dit Talleyrand encore, s'il avait vu adopter de nos jours avec tant d'enthousiasme cette alliance franco-russe qu'il combattait de toutes ses forces et déclarait à jamais impossible ? Qu'eût-il dit, lui qui croyait que la similitude des systèmes politiques suffit à fonder l'union, s'il avait entendu saluer des mêmes applaudissements l'hymne russe et la *Marseillaise ?*

Une très curieuse étude sur Choiseul, étude peu sympathique au ministre de Louis XV, mais plus personnelle peut-être que la première partie du livre et ayant moins la forme de *Mémoires*, termine ce volume. Une courte introduction le précède, où M. le duc de Broglie établit, avec des arguments qui nous paraissent sans réplique, l'authenticité et l'intégrité de cette publication qui a certainement causé des déceptions, mais qui, comme le dit justement l'illustre éditeur, « peut prendre place à un rang élevé dans cette riche collection de souvenirs historiques qui est l'un des titres de gloire de notre littérature. » M. DE LA ROCHETERIE.

Christophe Colomb, par A. RASTOUL. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 382 p., orné de grav. — Prix : 6 fr.

Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde (Comité départemental du Calvados). Caen, 20 août 1892, petit in-8 de 101 p., avec une carte.

Christophe Colomb, *vie populaire*, par la vicomtesse SIMARD DE PITRAY, née DE SÉGUR. Paris, Tolra, s. d., in-18 carré de 135 p. — Prix : 0 fr. 60.

Comme il fallait s'y attendre, la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique a motivé la publication de nombreux ouvrages sur Christophe Colomb. Les trois que nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs sont dignes de recommandation à des titres divers.

M. Rastoul, l'éminent écrivain catholique, a fait véritable œuvre d'historien, et nous n'hésitons pas à lui donner le premier rang. Dans son étude très consciencieuse, il a utilisé les travaux antérieurs des Espagnols : Fernand Colomb, fils du grand navigateur, Las Casas, Oviedo ; des protestants : W. Irving, Robertson, Humboldt ; enfin de l'ardent panégyriste

de Colomb, le comte Roselly de Lorgues. Mais il a eu grand soin de ne citer ces divers auteurs qu'en contrôlant très sérieusement leurs appréciations, sans se laisser entraîner ou aveugler par les partis pris qui ont trop souvent altéré cette grande figure que l'éloignement du temps semble amplifier de plus en plus. L'histoire impartiale ne doit pas se laisser impressionner par ces effets de mirage ; elle doit, au contraire, s'efforcer de ramener les faits et les hommes à leurs proportions réelles; c'est ce que M. Rastoul a compris excellemment. Pour lui, Christophe Colomb fut un navigateur de génie, le premier peut-être qui ait jamais existé ; mais en outre, et c'est ce qu'il importe de mettre en relief, sans toutefois rien exagérer, ce fut un grand chrétien, un admirable et constant serviteur du Christ et de son Église. Fut-il un saint? Fit-il des miracles et eut-il des révélations divines, comme ses panégyristes l'affirment? Sur ce double et délicat sujet, l'auteur se maintient dans une sage réserve, déclinant toute compétence; pour lui, et jusqu'à ce que l'Église ait prononcé, on peut admettre simplement que le découvreur de l'Amérique fut, en raison de ses hautes vertus, singulièrement favorisé par la Providence ; là se bornent ses constatations. En tous cas, l'on doit admettre que Colomb, tout grand chrétien et homme de génie qu'il fut, eut des faiblesses et commit des fautes. Sans doute, il eut beaucoup à se plaindre de l'injustice et de l'envie de ses contemporains, même les plus haut placés; mais en y regardant de près, on doit reconnaître qu'il a souvent provoqué les passions de ses adversaires par son attitude hautaine et dure et par son âpreté dans ses revendications. L'un de ses grands mérites est de s'être toujours proposé, comme but suprême de ses efforts, la conquête des âmes et l'extension du royaume de Dieu ; lors même qu'il recherchait l'or avec une apparente avidité, c'était pour procurer le rachat du Saint Sépulcre. Mais a-t-il toujours employé, pour atteindre son noble objectif, des moyens irréprochables? M. Rastoul ne le pense pas ; il montre son héros souvent déloyal à l'égard des Indiens, parfois même envers ses compagnons d'armes, inaugurant dans les Antilles le funeste système de colonisation caractérisé par les *repartimientos*, la réduction des indigènes en esclavage et la chasse à l'homme au moyen de chiens féroces ; si l'on peut dire que l'illustre Génois usa de ces moyens regrettables avec une modération relative, il n'en est pas moins vrai qu'il donna un exemple que ses successeurs suivirent avec une cruauté abominable, qui aboutit à l'extinction des races primitives. M. Rastoul nous paraît avoir donné la note juste en proclamant que Colomb fut admirable comme navigateur et comme chrétien, mais qu'il ne fut pas exempt des imperfections humaines; tel doit bien être le jugement de l'impartiale histoire. Nous n'avons relevé dans son excellent ouvrage qu'une faute d'inattention : il parle des vents alisés comme pouvant favoriser le retour des navires d'Amérique en Europe, oubliant

que ces vents soufflent constamment du nord-est dans l'hémisphère nord.

— Tout autre est l'élégante plaquette publiée par le comité départemental formé dans le Calvados pour la célébration du *Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde*. On y trouve un peu de tout, plusieurs des membres de ce comité y ayant contribué, chacun suivant ses connaissances spéciales. Le recueil débute par une dédicace fort respectueuse et bien tournée à Sa Majesté la Reine régente d'Espagne, signée de tous les membres, y compris le préfet du Calvados. Puis vient une légende indienne intitulée l'*Orphée américain*, racontée et commentée par M. le comte de Charencey; suit un très curieux exposé de *l'État des connaissances géographiques quarante ans après la découverte du Nouveau Monde*, d'après Sébastien Münster, par M. Louis Guillouard, avec un très curieux fac-similé d'une carte du célèbre cosmographe allemand. La pièce la plus intéressante est une traduction par M. Émile Travers, l'érudit président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, d'un drame espagnol de don Tomas Rodriguez Rubi, dont les principaux personnages sont : Gonzalve de Cordoue et Christophe Colomb ; par une ingénieuse, mais un peu audacieuse fiction, l'auteur représente ces deux grands hommes liés par une ardente amitié ; les deux principales scènes ont trait au départ et au retour triomphal de Colomb. Enfin, sous le titre de *Glanes normandes à propos de la découverte du Nouveau Monde*, M. Eugène de Beaurepaire expose quelques traditions à peu près contemporaines du grand événement, mais ne s'y rapportant, pour la plupart, que très indirectement. Cet opuscule constitue une louable tentative de célébrer par un monument littéraire le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique.

— Quant au petit volume de Mme la vicomtesse de Pitray, c'est une réduction fidèle de l'œuvre de M. le comte Roselly de Lorgues; on y trouve, par conséquent, le même parti pris de présenter les événements à l'avantage du grand navigateur en vue d'une canonisation ardemment sollicitée. Les faits qui s'y prêtent le moins du monde sont délibérément qualifiés miracles, et la discussion critique est écartée d'une façon systématique. Le sentiment religieux y est très exalté et cette lecture convient parfaitement aux classes populaires. Ajoutons que, dans un avis en forme de préface, l'éditeur prévient que l'ouvrage se vend au profit du rachat des Lieux Saints.

COMTE DE BIZEMONT.

Heine intime, lettres inédites avec notes biographiques et commentaires par le baron L. DE EMBDEN. Édition française par M. S. GOUROVITCH. Préface par Arsène Houssaye. Paris, Le Soudier, 1893, in-18 de xv-369 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Louis de Embden, neveu de Henri Heine, vient de livrer à la publicité les lettres de son oncle à sa mère et à sa grand'mère. « Je souhaite,

dit-il, que cette publication.... et les quelques détails biographiques que j'y ai ajoutés mettent fin, une fois pour toutes, aux faux bruits répandus sur la vie du poète et ses relations avec sa famille; j'espère aussi que ces pages resteront comme un tribut d'amour et de vénération bien dû à la mémoire de celui qui n'est plus. » L'édition française de cette correspondance de famille a paru presque en même temps que l'édition allemande. Heine s'est partagé entre la France et l'Allemagne, et il n'est point si oublié chez nous que toute publication le concernant ne trouve facilement des lecteurs. Cependant ces lettres inédites n'ajouteront rien à sa gloire littéraire : ce sont des compliments de nouvel an, des billets de condoléance ou de félicitation à l'occasion des petits événements de la famille, des demandes de livres, des avis de changement d'adresse, d'envois de cadeaux, le tout écrit à la hâte, sans couleur et sans style, d'une suprême banalité. A peine quelque mot isolé laisse-t-il parfois soupçonner l'écrivain de profession. Le malin poète ne montre un peu d'esprit que dans l'expression de son infinie tendresse pour sa « chère, vaillante et sainte femme de mère » et pour sa sœur Charlotte, objet de déclarations passionnées. Il trouve à leur adresse des câlineries charmantes, des hyperboles d'amoureux. Toute sa malice est réservée à sa femme, Mathilde Mirat, la « dépensière, » et encore ses amusantes boutades sont-elles bien émoussées par la résignation, une reconnaissance enthousiaste, la joie de l'amour. Cette correspondance atteste donc chez Heine des qualités de cœur que son scepticisme et ses impitoyables railleries lui avaient fait parfois contester : il fut excellent parent et, dans l'intimité, bourgeoisement bonhomme. De littérature, il n'en est pas question ; la plupart des œuvres du poète ne sont même pas mentionnées; tout au plus rencontre-t-on quelques allusions à ses querelles avec l'éditeur Campe. En revanche, dès les premières lettres, les lettres de jeunesse datées du temps des tragédies et du *Buch der Lieder*, le pauvre poète se plaint de sa santé : il souffre déjà d'intolérables maux de tête ; puis les paupières s'alourdissent, les muscles de la face se paralysent ; bientôt paralysie et cécité sont presque complètes, l'intelligence seule reste intacte pour souffrir. « Mes yeux sont au plus mal et j'ai l'âme rongée par le chagrin et la pensée qu'il n'y a plus d'espoir pour moi. » Mais la douleur le ramène à un déisme grave, humble, repentant, presque religieux. « Je meurs croyant en un Dieu unique et éternel, créateur du monde, et dont j'implore la miséricorde pour mon âme immortelle. »

L'édition allemande est ornée des portraits de la mère, de la sœur, de la femme de Heine et de celui de Heine lui-même dans sa jeunesse. Ce dernier devrait partout remplacer la figure de mort ou de mourant, tombante, aux yeux clos, qu'on donne ordinairement comme l'effigie du poète. Mais en ce qui concerne Lolotte et Mathilde, il y a là trahison : comment reconnaître dans ces femmes laides et vieilles les charmeuses

d'antan? Peut-être l'éditeur français a-t-il bien fait de supprimer ces documents peu séduisants, mais il était assurément inutile de leur substituer une préface par laquelle M. Arsène Houssaye revendique l'honneur d'avoir connu personnellement Heine. Et pourtant on y pourrait glaner de ci de là quelque chose. C'est ainsi, par exemple, que le préfacier apprécie Mathilde Mirat : « Ses qualités, c'était de représenter la Vénus de Milo avec quatre bras (?). » E. S. A.

Le Cardinal Mermillod, *sa vie, ses œuvres et son apostolat,* par J.-T. de Belloc. Fribourg, Librairie de l'Université; Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-4 de xii-614 p., rel. toile. — Prix : 10 fr.

Il semble qu'il soit bien tôt pour écrire l'histoire définitive du cardinal Mermillod. Cette vie si remplie, si féconde, exige une longue étude, de longues recherches pour être bien connue et bien racontée. Mais il est possible déjà à ceux qui l'ont approché et suivi dans sa brillante, glorieuse et sainte carrière, de nous donner un aperçu de sa vie extérieure, de ses œuvres, de son apostolat; c'est ce qu'a fait l'auteur de ce beau livre, et il l'a fait avec succès. L'illustre prélat nous y est montré sous ses aspects multiples et divers : l'homme du monde, le prêtre, l'orateur, l'évêque, le cardinal apparaît tour à tour, et de ces pages qui le font revivre et parler, s'échappe comme une sorte d'attrait et de charme qui le font admirer, qui le font vénérer, qui le font aimer. Car l'auteur, et nous ne saurions trop l'en féliciter, cite très longuement les discours et les actes épiscopaux du cardinal Mermillod. C'est une idée très heureuse, car ces discours et ces lettres n'ont pas été publiés pour la plupart, ou, tout au moins, emportés par la publicité d'un jour, ils n'ont pas été recueillis dans des livres et sont fort difficiles à retrouver. C'est par là surtout que le livre de Mme de Belloc a sa véritable valeur et offre un très grand intérêt. La part de l'auteur est d'ailleurs estimable et distinguée; elle a su très bien rendre le charme et la poésie de son sujet, et c'est beaucoup, en pareil cas, de ne pas rester au-dessous d'une si difficile tâche. Elle y a réussi. La vie du cardinal Mermillod est le monument provisoire où se réfugieront ceux qui ont gardé le culte de cette noble et sainte figure, en attendant le monument définitif que lui doit et que lui élèvera la postérité. P. Talon.

BULLETIN

A une supérieure religieuse, au sujet d'un récent décret pontifical. Lettre du R. P. Secondo Franco, S. J. Traduite par M. l'abbé A.-E. Gautier. Paris, Téqui, 1893, in-16 de iii-174 p. — Prix : 1 fr. 75.

Nous avons déjà eu occasion de signaler plusieurs commentaires du fameux décret « Quemadmodum, » si utile, et depuis longtemps si désiré. Le R. P. Pie de Langogne, le R. P. Meynard ont chacun, dans un genre et à un point de

vue un peu différent, traité de ces délicates questions. M. l'abbé Gautier, docteur en droit canonique, nous apporte aujourd'hui une excellente traduction d'un travail analogue dû à la plume expérimentée du savant R. P. Franco. C'est la forme de lettres spirituelles qui a été adoptée ici. Après une reproduction du texte pontifical en latin et en français, un premier chapitre donne le résumé des matières du décret, puis viennent sous les titres suivants les points les plus importants : La reddition du compte de conscience, les confesseurs extraordinaires ; Une religieuse peut-elle faire la communion plus fréquemment que ne le prescrit la règle ? A qui appartient-il d'accorder ou de refuser cette autorisation ? — Comme conclusion, le commentateur insiste sur les paragraphes VII et VIII, relatifs à l'obligation où sont les supérieurs religieux de faire connaître les sages dispositions du Souverain Pontife. Signalons à l'éditeur un assez grand nombre de fautes typographiques qui déparent cet utile petit volume : elles se multiplient un peu trop à certaines pages (v. p. III en particulier : « je me formerai » pour je me bornerai, « *cette* opuscule »). G. P.

Carnet d'un séminariste-soldat, par Alfred Tastevin. Paris, Ollendorff, 1892, in-12 de 243 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les mangeurs de curés en seront encore cette fois-ci pour leurs frais. On avait fait grand fond sur cette taquinerie ridicule qui, chaque année, met le sac au dos à trois ou quatre cents séminaristes : on avait pensé tarir ainsi la source du sacerdoce ; on avait compté que nos prêtres de l'avenir, désemparés de l'aide tutélaire de leurs maîtres naturels, renonceraient en masse à un ministère dans lequel ils seraient tous entrés — au dire des saucissonniers — sans connaître la vie, la vraie vie. Comme nous le disions, les prêtrophobes ont donné là un coup d'épée dans l'eau. Voilà deux ans que le système est appliqué : le chiffre des déserteurs a été infime, archi-infime, et le passage du séminariste par la caserne, au lieu de démoraliser la soutane, a moralisé la chambrée. On y jure moins, on y chante moins de chansons obscènes, parfois on y fait la prière en commun ! Voilà un résultat dont nous ne nous plaindrons pas, mais auquel ne s'attendaient guère les promoteurs des *Curés sac au dos*. *Le Carnet d'un séminariste-soldat* intéressera vivement tous les gens qui tiendront à se rendre compte de la façon dont nos futurs abbés ont pris vaillamment leur parti d'une persécution aussi ridicule qu'inutile. Il fera rire jaune bien des gens qui se frottaient les mains, il y a deux ans, de la bonne farce jouée aux calotins.

Arthur de Ganniers.

Étude de la frontière nord-est ou franco-allemande, par le général X***. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-8 de 64 p. — Prix : 1 fr. 50.

Écrite au point de vue de la défense de notre frontière, l'étude du général X*** est traitée avec une grande connaissance du sujet et une compétence militaire très remarquable. C'est un chapitre de géographie, de statistique, de stratégie basée sur une étude géologique très serrée, très condensée, que tous nos officiers liront avec intérêt et profit. Des détails complets sur les voies de communication et les ouvrages d'art qu'on rencontre dans cette région complètent heureusement cette publication.

Arthur de Ganniers.

Le Chansonnier français à l'usage de la jeunesse, par le baron D'AVRIL. Paris, Leroux, 1892, in-16 de IX-182 p. — Prix : 2 fr.

« Qu'ils chantent pourvu qu'ils paient, » disait Mazarin. Les Français d'aujourd'hui ont de bien autres charges que ceux de son temps, mais ils ne chantent plus guère, si ce n'est la *Marseillaise*, ou pis encore, la *Carmagnole* et le *Ça ira*. M. d'Avril a voulu réveiller les chansons d'autrefois. Il en a publié un recueil illustré par de nombreuses gravures, dont plusieurs sont la reproduction de vieilles et curieuses images. Nous avons-là une foule de couplets choisis de manière à n'effaroucher aucun chanteur. Parmi eux, M. d'Avril a inséré quelques pièces de caractères fort différents, telles que le charmant rondel de Charles d'Orléans sur le *Renouveau*, et telles aussi que les *Adieux de Marie Stuart à la France*, mis en musique par Niedermeyer, mais qui, malgré leur aspect archaïque, ne sont pas de la pauvre Reine, comme on l'a cru longtemps. Ils sont l'œuvre d'un lettré du dernier siècle, Meussier de Querlun. Bien entendu, nous rencontrons dans *le Chansonnier français* toutes les pièces pour ainsi dire classiques du genre : *Fanfan la Tulipe*, le *Juif errant*, *Malbrough*, le *Roi Dagobert*, etc., etc., et aussi quelques chansons populaires dans le vrai sens du mot, et encore quelques chansons artistiques de Désaugiers et de Béranger. M. d'Avril a pensé devoir accueillir de plus divers morceaux tirés d'opéras que le succès a vulgarisés. Peut-être est-il à regretter que quelques pages de notes n'accompagnent pas certains couplets ou certaines stances. Plusieurs airs ne doivent plus être connus des jeunes générations auxquelles le livre s'adresse spécialement. Charmant volume du reste, qui se distingue de toutes les collections analogues par la prudente réserve avec laquelle il a été composé.

TH. P.

Théâtre à la maison et à la pension, par B. VADIER. Paris, Hetzel, s. d., 10 vol. in-12 de 35 p. Illustrations de J. Geoffroy. — Prix : 3 fr.

Passons en revue les dix petits volumes de cette collection dramatique, qui convient plutôt à la « maison » qu'à la « pension, » puisqu'elle comporte presque toujours en même temps des rôles de jeunes gens et des rôles de jeunes filles.

1er VOLUME : Une seule pièce : *Entre parents*, pour quatre jeunes filles et deux garçons. Sujet : deux parents brouillés pour une vétille et raccommodés par l'intermédiaire des enfants, peu faits, heureusement, pour partager ces petites haines de famille.

2e VOLUME : *La Petite Nièce*, pièce pour une jeune fille et trois garçons. Ici ce n'est pas d'une brouille de famille mais d'un misanthropisme invétéré que triomphe la gracieuse intervention d'une charmante petite nièce, qui ramène avec son sourire la joie dans la maison.

3e VOLUME : Trois pièces : *Une bonne action*, pour deux jeunes filles et trois garçons ; *Les Enfants célèbres*, pour deux jeunes filles et un garçon ; enfin *Une Mystification*, pour une jeune fille et deux garçons ; la première montre qu'une bonne action n'est bonne qu'à condition d'être faite à propos et avec la permission de qui de droit ; la deuxième fait voir que les enfants doivent travailler avant de songer à devenir célèbres ; la troisième met en garde contre la tentation de faire mal à propos des mystifications.

4e VOLUME : Deux pièces : *La Fée de Blanche et de René*, pour trois jeunes filles et un garçon ; *Le Serpent*, pour deux jeunes filles et deux garçons. *La Fée* de Blanche et de René n'est qu'une pauvre vieille que leur imagination transforme en fée ; mais à défaut de dons merveilleux, elle leur prodigue

de bons conseils ; *Le Serpent* n'est que la réédition, à l'usage des enfants, de la scène du Paradis terrestre, d'où il est toujours aisé de faire sortir une très pratique leçon.

5e VOLUME : Deux pièces : *Le Bahut*, pour deux jeunes filles et trois garçons; *Le Petit misanthrope*, pour trois jeunes filles et un garçon; la première prouve une fois de plus qu'en voulant attraper les autres on s'expose à s'attraper quelquefois soi-même; la deuxième n'est qu'une adaptation à l'enfance des premières scènes du *Misanthrope* de Molière; les enfants y apprendront qu'entre Alceste et Philinte il y a un juste milieu et qu'il faut s'y tenir.

Dans les autres volumes, ce sont aussi de petits préceptes de morale utile et courante qui font l'objet de développements comiques; il nous semble inutile de résumer toutes les pièces, dont le titre suffit souvent à indiquer le sujet. Je me borne donc à les citer:

6e VOLUME : *Le Nouveau*, pour sept garçons et plusieurs figurants; *C'est un poisson d'avril*, pour une jeune fille et cinq garçons; *Prêté-rendu*, pour deux garçons.

7e VOLUME : *L'Ermite de dix ans*, pour deux jeunes filles et deux garçons, mise en scène d'un épisode de la vie de Bernardin de Saint-Pierre; *Arrangeons mon armoire*, monologue pour jeune fille.

8e VOLUME : *L'École buissonnière*, pour trois garçons; *Le Penseur*, pour une jeune fille et deux garçons.

9e VOLUME : *Le Précepteur*, pour une jeune fille et six garçons; *Qu'en ferai-je?* et *le Gâteau des Rois*, deux monologues pour garçon.

10e VOLUME : *La Fin du monde*, pour deux jeunes filles et trois garçons; *l'Auberge rouge*, pour une jeune fille et deux garçons.

L'impression que m'a laissée la lecture de tous ces petits drames enfantins est bonne. Le style est aimable et vif; l'intérêt bien ménagé, et la leçon toujours très morale et très pratique. J'y voudrais seulement une note chrétienne qu'à mon grand regret je n'entends résonner nulle part. Par ce temps de neutralité, ce peut être habile d'être neutre; mais cela nuit auprès des familles vraiment chrétiennes. Et il y en a encore assez en France, grâce à Dieu, pour que les auteurs aient le devoir de compter avec elles. L'auteur du *Théâtre à la maison* n'y a guère pensé, et c'est dommage.

P. TALON.

Le Concordat, *ce qu'il est, ce que l'on veut en faire.* Extrait de la *Revue du diocèse d'Annecy.* Écrit de propagande. Annecy, François Abry, 1893, in-32 de x-39 p. — Prix : 0 fr. 10.

C'est au rapporteur du budget des cultes pour 1893 que s'attaque l'auteur de cette brochure. Ce budget de 43 millions, on voudrait le réduire de 32 ; mais « ce résultat ne peut être atteint que par des procédés successifs. » Pour y parvenir, on multiplie les fausses affirmations, les mensonges, les détours hypocrites. — On parle de chiffres concordataires, on y veut ramener le traitement des évêques : or, le Concordat ne détermine aucun chiffre. — On prétend que le nombre des diocèses a été irrévocablement fixé aussi bien par le Concordat que par l'exécution qu'il a reçue; or, tout au contraire, des bulles ont succédé à celle de 1801 et ont modifié, en l'augmentant, le nombre des diocèses. — On veut supprimer les vicaires généraux comme des agents administratifs qui ne fonctionnent que dans l'intérêt des évêques; or, le gouvernement sait si bien qu'ils ne font qu'une seule personne avec l'évêque qu'il est jaloux de son droit de les agréer. — On veut supprimer l'al-

location des desservants, les traitements mêmes des curés et des vicaires, qui n'ont, dit le rapporteur, rien de conventionnel, et cela, ajoute-t-il, « sans nuire au service du culte. » Et c'est un ministre des cultes, catholique devenu protestant; ce sont les membres de la commission, libres penseurs, francs-maçons ou rien du tout, qui décident sans façon qu'il n'y a pas d'inconvénient à ces suppressions ! — Toutes les mesures seront prises pour l'exécution fidèle du Concordat. Le Concordat détruit, la religion sera libre et possible en France. Or, conclut l'auteur, « vous n'avez pas d'autre but que de lui ôter toute liberté, tout moyen d'exister. » — Cette brochure, qui n'a pas besoin d'une signature pour qu'on en devine l'origine, n'est pas seulement solide et précise; elle a une netteté et un relief singuliers. L'auteur veut-il décrire les procédés « successifs, » il écrit : « Il y a des gens qui, pour abattre une maison, la font sauter tout simplement. Les entrepreneurs s'y prennent autrement; ils tâchent de ne pas causer de blessures aux ouvriers et aussi de ménager les matériaux pour les faire servir dans d'autres constructions » (p. 15). Je voudrais citer la suite, et les pages 20-21; mais j'en ai assez dit pour montrer le caractère saisissant de cette brochure, la haute compétence qui l'a dictée, l'utilité qu'il y a à la lire et à la propager. V. P.

L'Encyclique aux catholiques de France. *Objections et réponses*, par Mgr H. Sauvé. Paris, Palmé, 1892, in-12 de xviii-112 p. — Prix : 1 fr. 50.

Il n'est pas nécessaire de dire à ceux qui connaissent Mgr Sauvé, avec quel amour, quel enthousiasme, quelle conviction, l'excellent prélat s'empresse de recevoir les enseignements de l'encyclique du 16 février 1892 et s'efforce de les faire agréer autour de lui. « Je prie Dieu de vous éclairer, ô Prince ! (dit-il à Mgr le Comte de Paris), vous et vos partisans, à ce sujet, et de méditer ces paroles de saint Alphonse de Liguori, si j'ai bon souvenir : *Volonté du Pape, volonté de Dieu.* » Mgr Sauvé n'avait pas toujours envisagé comme aujourd'hui certaines questions « où la politique est intimement liée à la morale, » il l'avoue en toute simplicité et explique franchement les motifs de sa conversion. Sans donc entreprendre un commentaire complet de l'Encyclique, il en expose le but, dit quelle conduite il faut tenir envers la République actuelle, et répond à la difficulté résultant des sentiments anti-chrétiens de l'État, manifestés par des lois injustes et illicites. Il le faut reconnaître, la chose ne semble pas très aisée, et nous signalerons à l'auteur (p. 27 et 28) certaine « distinction *lumineuse* destinée à porter la *lumière* dans tous les esprits. » Cette lumière lumineuse nous apparaît en brisant ses rayons dans une avalanche de que, de comme, de auquel, qui, qu'elle, etc., peu favorable à leur convergence vers le point visuel. — Dix *que* ou *qui* dans une même phrase, c'est un peu trop pour lui conserver sa clarté. — Dans la réponse aux différentes objections, Mgr Sauvé insiste sur le caractère éminemment religieux des enseignements pontificaux et démontre que la ligne de conduite tracée dans l'important document rentre bien dans les attributions du Saint-Père. F. d'H.

L'Apostolat de la presse, par le P. H. Fayollat, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de xi-268 p. — Prix : 1 fr.

Cet ouvrage se divise en trois parties. Jetant un coup d'œil sur la situation actuelle, le R. P. Fayollat, après avoir pesé la lourde responsabilité des écrivains de nos jours et constaté la diffusion prodigieuse des mauvais livres, démontre d'une manière saisissante la nécessité de réagir et

l'excellence de l'apostolat de la presse. Mais comment exercer cet apostolat avec fruit? La seconde partie du livre l'explique en entrant dans des détails très pratiques et en donnant des conseils qu'on ne saurait trop méditer. Enfin, comme beaucoup opposent des difficultés derrière lesquelles ils se retranchent pour justifier leur inaction, l'auteur, dans la dernière partie, réfute les objections qu'on apporte le plus ordinairement. Cinq appendices terminent le volume. Le premier indique la composition d'une bibliothèque choisie, le second, le règlement applicable à une bibliothèque de bons livres. Dans le troisième sont contenus un résumé très clair des règles de l'Index et un extrait du catalogue de l'Index. De courtes notices sur les œuvres de la presse, comme la Société bibliographique, l'œuvre de Saint-Paul, l'œuvre de Saint-Michel, etc., forment le quatrième appendice, et l'ouvrage se termine par l'extrait d'une allocution du P. Lacordaire aux dames de Lyon. Cet excellent petit traité est certainement appelé à faire beaucoup de bien. Sa lecture est des plus faciles; son prix peu élevé en fait un véritable ouvrage de propagande. On ne saurait trop le recommander. AUGUSTE RIVET.

L'Apothéose de Renan, par le P. V. DELAPORTE, de la Compagnie de Jésus. Extrait des *Études*, novembre 1892. Paris, V. Retaux et fils, 1893, in-16 de 63 p. — Prix : 0 fr. 50.

Les honneurs officiels rendus à feu M. Renan, l'éclat des cérémonies dont le gouvernement français s'est efforcé de rehausser ses funérailles, la bassesse et le ton écœurant des éloges répandus à l'envi sur le blasphémateur par la presse, par l'Université, par l'Institut, tout cela exigeait des catholiques une protestation vigoureuse. Le P. Delaporte y a employé toute l'énergie de sa pensée et tout son talent d'écrivain. Tandis que d'autres travaux — parmi lesquels nous rappellerons seulement celui de Mgr d'Hulst dans le *Correspondant* du 25 octobre, — examinaient avec calme la vie et l'œuvre du renégat et flétrissaient ses doctrines, le P. Delaporte s'est fait l'écho de l'indignation que soulevait dans tous les cœurs catholiques l'apothéose, le transfert, dans une église désaffectée, du cadavre de l'insulteur du Christ. Peut-être cette indignation a-t-elle jeté l'auteur dans quelques exagérations de plume ; mais il a eu raison de rappeler que ni la valeur morale ni la valeur littéraire ou scientifique de M. Renan ne méritaient une telle glorification ; d'insister sur les véritables causes de ces honneurs, à savoir, l'apostasie de M. Renan et sa haine contre la foi catholique ; de flétrir enfin ceux qui se sont associés à ces vilenies. E.-G. LEDOS.

Der Antheil der Jesuiten an der preussischen Königskrone von 1701.... *Eine preussische und deutsche Studie* von NIKOLAUS THŒMES. Berlin, 1892, in-8 de 112 p.

En 1878, les archives d'État de Prusse ont publié un volume de documents relatifs aux négociations qui ont procuré à l'électeur de Brandebourg la couronne royale de Prusse. Deux jésuites se trouvèrent mêlés à cette affaire. L'un, Frédéric Lüdinghausen, plus connu sous le nom de Wolff, demeurait à Vienne, et jouissait d'une haute considération auprès de l'empereur Léopold. L'autre, Carlo Maurizio Vota, Italien d'origine, remplissait à Varsovie la charge de confesseur du roi Auguste II. Or, c'était précisément à Vienne et à Varsovie que l'érection d'un nouveau royaume de Prusse pouvait rencontrer les plus graves obstacles ou les plus désirables facilités. L'électeur de Brandebourg s'adressa donc aux PP. Wolff et Vota,

qui crurent bien mériter de l'Église d'Allemagne et préparer de loin l'unité religieuse en favorisant les projets de Frédéric III. Ils lui prêtèrent l'appui moral de leur influence. Devenu roi sous le nom de Frédéric Ier, l'ancien électeur se montra prodigue de remerciements.

L'auteur s'est proposé de vulgariser ces documents, dont une partie est rédigée en français, et il n'a presque pas utilisé d'autres sources. Elles sont cependant nombreuses, comme l'atteste le livre de M. Albert Waddington sur l'*Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern*. M. Thœmes semble avoir plutôt un but pratique en vue. Il s'attache à faire ressortir le contraste entre les belles promesses de Frédéric Ier et les paroles de M. de Caprivi, déclarant à la Chambre des députés, le 29 janvier 1892, que le Gouvernement prussien voterait contre le rappel des jésuites si le Conseil fédéral était saisi de cette question. P. S. P.

Rouget de Lisle et l'Hymne national, par Er.-Ch. Gaudot. Extrait des *Annales franc-comtoises* (septembre-octobre 1892). Besançon, Paul Jacquin; Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-8 et in-4 de 17 p., avec un portrait (papier de Hollande). Quelques exemplaires sur papier rouge. — Prix : 1 fr. 50 et 3 fr.

Rouget, à qui, vers 1777 ou 1778, on ajouta le nom *de Lisle*, qui était celui de son grand-père, « pour faciliter son entrée à l'École militaire, » est-il l'auteur du chant de la *Marseillaise?* M. Gaudot, d'accord avec M. Julien Tiersot, lui restitue cet honneur, que M. Arthur Loth lui avait contesté et, de l'avis de beaucoup, enlevé ! La controverse reste ouverte et les arguments produits méritent d'être examinés. L'espace nous manque pour le faire : il suffira de signaler aux curieux cette brochure qui forme un nouvel et curieux numéro dans la bibliographie de la *Marseillaise*. V. P.

Beiträge zur vaterländischen Geschichte (Band IV, Heft 1), *Franz Hotman*, von L. Ehinger. Bâle, H. Georg, 1892, in-8 de 121 p.

La vie d'Hotman est des plus curieuses à étudier pour qui veut connaître l'érudit, le jurisconsulte, le publiciste du XVIe siècle, dont le savant français en question est un des types les plus achevés; aussi, félicitons-nous sincèrement la Société des historiens et antiquaires de Bâle qui lui a accordé une place parmi les contributions à l'histoire locale publiées sous ses auspices. L'auteur a retracé d'une plume sobre les nombreuses péripéties de l'existence agitée de son héros qui, pendant l'exil auquel le condamna un zèle outré pour la Réforme, enseigna tour à tour à Genève, Bâle et Strasbourg. Nous aurions aimé à constater quelques recherches nouvelles à propos du rôle rempli à l'Université de Paris par le jeune docteur qui y enseigna le droit romain en dépit des antiques défenses. Les conditions de cet enseignement passager n'ont pas encore été entièrement élucidées, et ce que nous avons dit dans un livre sur la Faculté de droit de Paris a soulevé des discussions où l'action d'Hotman aurait mérité d'attirer davantage l'attention. M. Ehinger ne fait qu'indiquer rapidement cette particularité, en renvoyant à la lettre bien connue de Pasquier. La correspondance intéressante du huguenot exilé valait assurément la peine d'être publiée; malheureusement, elle nous montre sous un triste jour l'influence néfaste exercée par les haines religieuses et politiques sur un homme d'une haute valeur intellectuelle, mais dont la vie n'a guère été consacrée en définitive qu'à rechercher les moyens de combattre son pays. G. Péries.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de Mgr Alexandre-Jean Namèche, survenue à Louvain, le 30 janvier dernier, est une perte considérable pour la science historique catholique en Belgique. Né à Perwez le 26 juillet 1811, Mgr Namèche, après avoir obtenu le grade de docteur en théologie, dirigea tour à tour le collège de la Haute-Colline, puis l'école normale de Nivelles. En 1854, il fut appelé à la Faculté des lettres de Louvain. En 1871, à la mort de Mgr Laforêt, il fut choisi pour lui succéder à titre de recteur magnifique. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1881, date à laquelle il obtint l'éméritat qui lui permit de se retirer à l'abbaye du Parc, où il se livra tout entier aux études historiques. Les ouvrages dus à Mgr Namèche sont assez nombreux, même sans tenir compte d'ouvrages classiques, tels que le *Livre de lecture* (1847, in-8). Nous manquons malheureusement des éléments nécessaires pour dresser la bibliographie de l'illustre prélat. Mais nous ne pouvons omettre de rappeler ici son principal titre de gloire, ce *Cours d'histoire nationale* qui, commencé en 1853, ne fut achevé qu'en 1891, et compte près de trente volumes. C'est jusqu'à présent l'ouvrage le plus considérable qui embrasse dans son ensemble l'histoire de la Belgique, et c'est une œuvre colossale qui n'a guère de similaires dans les autres États de l'Europe.

— M. Arsène-Léon Brièle, qui est mort le 2 mars dernier à Paris, était né dans la même ville le 10 septembre 1836. Il n'avait donc que vingt-deux ans quand il sortit de l'École des chartes, où il avait eu entre autres condisciples M. Siméon Luce, dont nous avons eu récemment la douleur d'annoncer la perte, et M. Jules Lair. Archiviste du Haut-Rhin en 1858, il entra plus tard aux archives de l'assistance publique à Paris, dont il devint même chef de bureau. Après la guerre, il reçut la mission de professer un cours d'allemand aux élèves de l'École des chartes, mais cette innovation ne dura pas, et le cours ne tarda guère à être supprimé. La plupart des publications de M. Brièle portent naturellement sur les hôpitaux. Nous ne nous arrêterons point à la part qu'il prit dans la rédaction de l'*Inventaire sommaire des archives départementales du Haut-Rhin*, ni dans celle de l'*Inventaire sommaire des archives communales*, pour lequel il rédigea celui de Cernay, et nous citerons seulement de lui : *Rapport à M. le préfet du Haut-Rhin sur la première partie du fonds de la régence d'Ensisheim* (1861, in-8); — *Notes pour servir à l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Paris* (1870, in-8); — *Récolement des archives de l'administration générale de l'assistance publique qui ont échappé à l'incendie de 1871* (1876, in-8); — *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris* (1881-1887, 4 vol. in-fol.); — *De l'origine de l'hospice des incurables* (1885, in-8); — *Supplément à l'inventaire sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790* (1888-1889, 2 vol. in-fol.); — *L'Hôpital de Sainte-Catherine de la rue Saint-Denis, 1184-1796* (1890, in-8).

— Nous consacrerons aussi quelques lignes à un savant allemand, que ses recherches anthropologiques ont rendu illustre, M. le professeur Hermann Schaaffhausen, mort à Bonn le 26 janvier, à soixante-dix-sept ans. Il était né à Coblentz en 1816. C'est à Berlin qu'il couronna ses études par une thèse de doctorat *De vitae viribus* (1839, in-8). Ses investigations anthropologiques eurent la vallée du Rhin comme principal champ de recherches ; et l'on se rappelle les habitations lacustres d'Andernach qu'il retrouva. L'on n'a pas oublié le bruit que fit dans le monde savant la découverte, à laquelle il prit part, du crâne de Néanderthal et les discussions passionnées

qui s'établirent là-dessus entre savants. Est-il utile de rappeler les efforts tentés par quelques-uns pour en tirer la preuve de l'origine simienne de l'homme, efforts restés d'ailleurs sans résultats? Parmi les ouvrages dus à l'illustre anthropologue, nous citerons : *Recherches sur la génération spontanée* (1863, in-8) ; — *Ueber die Urform des menschlichen Schädels* (1869, in-4) ; — *Anthropologische Sammlungen Deutschlands* (1880-1884, in-4) ; — *Der Schädel Raphaëls* (1883, in-4) ; — *Anthropologische Studien* (1885, in-8) ; — *Der Neanderthalerfund* (1888, in-4).

— M. Louis-Alphonse Leveaux, né à Paris en 1810, est mort à Compiègne le 10 février 1893. Homme de lettres et auteur dramatique, il a fait jouer avec Eug. Labiche, sous le pseudonyme d'Alphonse Jolly, les pièces suivantes : *Le Fin mot*, aux Variétés, en 1840; — *Un Ami acharné*, au même théâtre, en 1853 ; — *Le Baron de Fourchevif*, au Gymnase, en 1859, et enfin *la Grammaire*, au Palais-Royal, en 1867. Dans deux brochures intitulées l'une : *Histoire de quatre pièces, souvenirs dramatiques* (1881, in-8), et l'autre : *La Grammaire, notes pour servir à l'histoire d'une pièce* (1888, in-8), M. Leveaux a raconté l'histoire de cette collaboration. Il a encore publié, sous le même pseudonyme : *Italie et Sicile, journal d'un touriste* (1854, in-12); — *Les Lectures de l'oncle Robert, avec notes et commentaires* (1866, in-12) ; — *Six mois du Monde illustré (1861)* (1869, in-12) ; et sous son nom : *Étude sur les Essais de Montaigne* (1870, in-8 carré) ; — *De la poésie dans les fables de La Fontaine* (in-12) ; — *Le Théâtre de la cour à Compiègne pendant le règne de Napoléon III* (1882-1885, in-12) ; — *Les Premières de Molière* (1882, in-8). — Il a donné, dans le *Bulletin de la Société historique* de Compiègne, une notice biographique sur *Mague de Saint-Aubin*, comédien et auteur dramatique compiégnois (t. II), et une notice sur son oncle, *Dom Leveaux*, religieux bénédictin (t. VII). On lui doit aussi une *Notice sur Antoine Vivenel*, placée en tête du *Catalogue du musée de Compiègne* (1873, in-8).

— Le 3 janvier est mort à Oxford le professeur Westwood, âgé de quatre-vingt-sept ans. En zoologie, il avait publié, en collaboration avec Bate, la célèbre *History of the British Sessile-eyed crustacea*, mais c'est spécialement comme entomologiste qu'il s'était acquis une renommée universelle. Ses *Arcana entomologica* et *Cabinet of oriental entomology*, sont de remarquables monuments d'iconographie zoologique. Parmi ses autres ouvrages, il convient de citer : *The Genera of diurnal Lepidoptera; Introduction to the modern classification of Insects; Palæographa Sacra dictoria et Lapidarium Walliæ.*

— M. l'abbé Marie-Eucher Gaillaud, curé-archiprêtre de la cathédrale de Gap, est mort en février, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il était né à Saint-Bonnet-en-Champsaur, le 5 avril 1819. Il fit de brillantes études littéraires et théologiques au petit séminaire d'Embrun et au grand séminaire de Gap, et fut ordonné prêtre le 10 juin 1843. Après avoir professé avec succès les humanités au petit séminaire d'Embrun, il fut nommé, en 1853, vicaire de la cathédrale de Gap. Au bout de dix ans, il devint curé-archiprêtre de Rosans (1864), peu après, curé-archiprêtre de Serres (1867), puis de Briançon (1869) et enfin de Gap (1er août 1876). Entre temps M. Gaillaud s'occupait de travaux littéraires et historiques. Parmi ses diverses publications, nous signalerons ses *Recherches historiques sur la Belle Briançonne* (2e édition, 1861) ; l'*Histoire de Notre-Dame d'Embrun, ou la Vierge du Réal* (1862), et surtout les *Ephémérides pour servir à l'histoire des Hautes-Alpes*, travail considérable, publié d'abord dans le *Courrier des Alpes* (1862-1863), puis tiré à part (1864) et dont une seconde édition, considérablement augmentée et enrichie d'une double table chronologique et alphabétique, a paru à Gap, chez MM. Jou-

glard, en 1874. Pendant plusieurs années, M. Gaillaud fut à la fois le directeur et le rédacteur principal des *Annales de Notre-Dame du Laus, semaine religieuse du diocèse de Gap.* Récemment il éditait encore, chez M. Richaud, les *Œuvres* choisies du poète Jean Faure de Chaillol, qu'il a fait précéder d'une préface remarquable, au point de vue littéraire et historique.

— On annonce encore la mort : de M. Gustave DE BARRAL, explorateur, qui laisse de précieux documents sur son voyage au Casally, mort à Grand-Lahau; — du comte DE CORNULIER-LUCINIÈRE, ancien officier de marine et écrivain distingué, mort à Orléans à la fin de janvier; — du docteur Alphonse DAVAINE, moins connu que son oncle le docteur Casimir Davaine, mort le 22 février; — de M. DELAITRE, secrétaire de l'Académie de France à Rome, mort à la fin de janvier; — de M. Jérôme DUVAL, savant archéologue normand, mort à Lillebonne, à quatre-vingt-deux ans, le 17 février; — de M. Alphonse LEVEAUX, connu par sa collaboration à quelques pièces de Labiche, mort à quatre-vingt-trois ans, le 14 février; — de M. Raoul-Léonor L'HOMME-DIEU DU TRANCHANT, comte DE LIGNEROLLES, bibliophile distingué, mort à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans, le 14 février; — de M. l'abbé PÉRIGNON, chanoine titulaire de la cathédrale de Verdun, et qui dirigeait avec zèle le grand séminaire de cette ville, où il est mort le 9 février, âgé de soixante-sept ans; — de M. ROBINET DE CLÉRY, premier président honoraire de la cour d'appel de Besançon, mort à quatre-vingt-huit ans, le 18 février; — de M. le docteur SONRIER, un des plus actifs et des plus anciens collaborateurs de la *Gazette des hôpitaux*, mort à Poussay, à soixante-seize ans, au début de février; — de M. le docteur THOMAS, bibliothécaire adjoint à la Faculté de médecine de Paris, mort le 6 février.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Henri-Francis BLANFORD, attaché au Geological Survey of India, auteur de travaux estimés sur la météorologie et la géologie de ce pays, mort à Folkestone, le 24 janvier; — de M. A.-J.-N. BISCHOFF, professeur de physique et bibliothécaire de l'Institut technique de Munich, où il est mort dans le courant de janvier; — du R. P. Antoine DENIS, S. J., auteur d'ouvrages de piété, mort à Charleroi, le 20 novembre; — de M. Robert DICKSON, dont nous avons annoncé dans ce recueil (t. LXI, p. 353) l'excellent ouvrage : *Annals of Scottish printing;* — du comte Emanuele GARELLI DELLA MOREA, doyen de la Faculté de droit de Turin, mort le 18 janvier, à soixante-douze ans ; — de M. Ludwig GOLDHANN, dramaturge et publiciste, président de la Société des publicistes moraves, mort à Brunn, le 19 janvier, âgé de soixante-dix ans ; — de M. J.-E.-H. GORDON, électricien distingué, collaborateur de l'*Athenæum*, auteur d'ouvrages estimés, parmi lesquels nous noterons : *Electricity and Magnetism* (1880), mort en février; — de M. W. HAZLITT, fils du fameux essayiste dont il a publié les œuvres, auteur de divers ouvrages juridiques et d'une biographie de Cromwell, mort en février; — de M. Melchior IMHOFER, professeur au Lycæum de Dillingen pour l'histoire de l'Église et le droit canon, mort à l'âge de trente-huit ans; — de M. Louis JENNINGS, journaliste et publiciste anglais, fondateur de *The Week*, tour à tour collaborateur de journaux importants, parmi lesquels il convient de citer le *Times* de Londres et le *New-York Times*, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *80 Years of republican government in the United States* (1868, in-8); *the Milliomaire* (1882-1883, in-8); *Rambles in the peak of Derbyshire and the South downs* (1886, in-8); — de M. Otto KAHLER, professeur de pathologie et de thérapeutique à la Faculté de médecine de Vienne, mort le 24 janvier ; — de Mme Eduarda MANCILLA DE GARCIA, poétesse estimée de la Répu-

blique argentine, morte à Buenos-Ayres en décembre; — de M. O.-F. Morris, connu par de remarquables travaux d'entomologie et d'ornithologie, et notamment par une *History of the British birds* en six volumes; — de M. Fried.-Carl Noll, rédacteur de *Der zoologische Garten*, naturaliste distingué, mort le 14 janvier, à Francfort-sur-le-Mein, âgé de soixante et un ans; — de M. Diodati Pictet, naturaliste genevois, mort à vingt-neuf ans, en février; — de M. Karl Renz, qui s'est surtout occupé de l'éducation des sourds-muets, mort à Stuttgart, le 31 janvier; — de M. Heinr. Richard, professeur à l'École technique supérieure de Carlsruhe, mort dans cette ville, le 2 février; — de M. Friedrich Seidel, connu par de nombreuses publications pédagogiques, professeur à l'Institut Sophie de Weimar, mort à soixante et un ans, le 13 janvier; — de M. John Sevain, poète anglais, mort à Londres, le 11 janvier; — de M. Ferdinand von Steinbein, dont on a quelques études commerciales, mort à quatre-vingt-six ans, le 7 février; — de M. C.-J. Stock, frère du libraire bien connu et auteur de poésies, qui ont été récemment réunies en un volume, mort le 22 janvier; — de M. Van Rysselbraghe, électricien belge, mort en février; — de Mme Bettina Walker, excellente pianiste, à laquelle on doit un intéressant ouvrage : *My musical experience*, morte à Fulham en février; — de Mme Jane Whately, à laquelle on doit une biographie de l'archevêque Whately, son père, morte le 19 février; — de M. Whipple, directeur de l'observatoire de Kiew; — de M. von Zech, directeur du Polytechnicum de Stuttgard, mort le 17 janvier.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 2 février, à l'élection aux fauteuils laissés vacants par la mort de MM. Ernest Renan, Xavier Marmier et Camille Rousset.

Fauteuil de M. Renan : premier tour de scrutin : MM. Berthelot 10 voix, Challemel-Lacour 13, Émile Zola 4, bulletins blancs 5; — second tour : MM. Berthelot 10 voix, Challemel-Lacour 14, Émile Zola 3, bulletins blancs 5; — troisième tour : MM. Berthelot 9 voix, Challemel-Lacour 14, Émile Zola 3, bulletins blancs 6; — quatrième tour : MM. Berthelot 13 voix, Challemel-Lacour 13, Émile Zola 2, bulletins blancs 4; — cinquième tour : MM. Berthelot 10 voix, Challemel-Lacour 15, Zola 2, bulletins blancs 5. — Après ce cinquième tour, l'Académie a décidé de remettre l'élection à une date ultérieure.

Fauteuil de M. Marmier : au premier tour de scrutin, M. de Bornier a obtenu 10 suffrages, M. Leroy-Beaulieu 10, M. Zola 6, M. Imbert de Saint-Amand 5, et M. G.-Augustin Thierry 1; au second tour, M. de Bornier a été élu par 22 voix contre 5 à M. Leroy-Beaulieu, 2 à M. Zola, 1 à MM. Imbert de Saint-Amand et G.-Augustin Thierry.

Fauteuil de M. Rousset : M. Thureau-Dangin a été élu au premier tour de scrutin par 22 suffrages contre 4 à M. Zola et 6 bulletins blancs.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 février, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement du marquis d'Hervey de Saint-Denis, décédé. Au premier tour de scrutin, MM. Barth et Eug. Müntz ont obtenu chacun 11 voix, MM. H. Derenbourg et L. Havet chacun 5 voix, M. Cordier 2. Au second tour, M. Barth a été élu par 23 suffrages contre 9 à M. Müntz et 2 à M. Havet.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 février, après la présentation d'un curieux reliquaire florentin par M. Schlumberger, M. le comte de Mas-Latrie a continué la lecture de son mémoire sur l'empoisonnement politique à Venise. — Dans la séance du 10 février, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur l'emplace-

ment de l'embouchure du Jourdain dans la Mer Morte au temps de Josué — La lecture de M. le comte de Mas-Latrie a été continuée dans la séance du 17 février.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 février, M. Léon Say a lu une analyse du rapport de M. Gould sur la statistique des salaires des ouvriers en Amérique. M. Buffet a commencé la lecture d'une notice sur la vie et les œuvres du comte Daru. — La lecture de M. Buffet a été terminée dans la séance du 11 février. M. Perrens a ensuite commencé une communication intitulée : *Une Page incomplète de l'histoire de Port-Royal.* — Cette lecture a été continuée dans la séance du 18 février. — Le 25 février, M. Binet a lu une étude sur les facultés remarquables de mémoire qui permettent à certains joueurs d'échec de jouer une partie sans voir l'échiquier. M. Barthélemy-Saint-Hilaire a ensuite communiqué une étude sur le néo-bouddhisme.

Les Noces d'argent de la Société bibliographique. — Les noces d'argent de la Société bibliographique sont un peu celles du *Polybiblion;* si la Société a été définitivement constituée le 6 février 1868, c'est dans le même mois de la même année qu'a été lancé le premier numéro du recueil qui en est aujourd'hui à son soixante-septième volume, et qui se trouve ainsi le premier en date des publications de la Société. Il n'est donc que juste d'accorder ici une place aux réunions qui ont marqué la journée du 6 février dernier. A neuf heures du matin, la Société, représentée par son conseil et par un certain nombre de ses membres, est allée demander à Dieu, dans l'église de Sainte-Clotilde, la continuation de ses grâces; la messe a été célébrée par l'un des plus anciens membres de la Société, M. l'abbé Gardey, curé de la paroisse, qui a prononcé une éloquente allocution. A la réunion tenue l'après-midi, à quatre heures, dans la grande salle de la Société de géographie, un auditoire choisi a entendu d'abord le président, le fondateur de la Société, M. le marquis de Beaucourt, dresser le bilan de ce qui a été fait jusqu'ici; montrer les services rendus à la cause catholique et à la science par des travaux comme le *Répertoire* de l'abbé U. Chevalier, devenu le manuel de tout homme d'études; retracer les efforts tentés pour répandre des ouvrages de propagande et de vulgarisation; raconter l'impulsion donnée à l'œuvre des Publications populaires par son union avec la Société bibliographique. Le *Polybiblion*, qui a eu sa part aux éloges, s'efforcera de les mériter chaque jour davantage. Après M. le marquis de Beaucourt, M. Godefroid Kurth, venu exprès de Liège, a pris la parole à son tour; et l'assemblée, après avoir applaudi à ce qui a été fait, s'est associée à l'éminent catholique belge, montrant qu'il y avait encore beaucoup à faire, indiquant ses *desiderata*, proclamant la nécessité d'une fédération entre la Société bibliographique et les sociétés catholiques analogues de l'étranger, manifestant ses espérances à l'égard des congrès provinciaux de la Société, capables de développer en province l'action de cette grande œuvre et de porter la vie du centre jusqu'aux extrémités, établissant l'utilité qu'il y aurait à publier des ouvrages de référence, des manuels faits dans un esprit catholique. Enfin, Mgr d'Hulst, qui avait bien voulu accepter la présidence de cette réunion, a insisté sur la nécessité pour les catholiques de reconquérir la supériorité sur le terrain des principes, et sur le devoir pour la Société bibliographique de contribuer à cette œuvre de tous ses efforts. La fête a été terminée par un banquet cordial, où de nombreux toasts ont été portés, même au *Polybiblion*, et où n'a cessé de régner la plus grande animation et la plus franche gaieté.

Numismatique du Dauphiné et du Comtat. — M. Roger Vallentin poursuit

la publication de ses intéressantes recherches sur l'histoire monétaire du Dauphiné et du Comtat. S'attachant moins à décrire les pièces frappées dans les différents ateliers qu'à faire connaître l'organisation de ces ateliers, la condition de leurs officiers et à examiner les documents inédits qui peuvent nous éclairer sur les droits des seigneurs au point de vue du monnayage, il nous donne : *Observations sur le monnayage des évêques de Gap* (Gap, in-8, 16 p.) ; — *Un atelier monétaire à Courthézon, 1270* (Avignon, in-8, 7 p.) ; — *Du prétendu monnayage des barons de Mévouillon* (Valence, in-8, 13 p.) ; — *Du mode de nomination des prévôts généraux de la monnaie d'Avignon* (Genève, in-8, 46 p.) ; — *Du degré d'instruction du personnel des monnaies d'Avignon et de Villeneuve-lez-Avignon à la fin du XVIe siècle* (Bruxelles, in-8, 21 p.) ; — *Marques de la confrérie du Saint-Esprit de l'Aumône de la rue de l'Épicerie et de l'Aumône générale d'Avignon* (Bruxelles, in-8, 17 p.).

Paris. — Le *Correspondant* du 25 janvier contient un article de Mgr d'Hulst sur la *Question biblique*. L'éminent recteur de l'Institut catholique vient de publier cet article en tirage à part (Paris, Poussielgue, in-8 de 53 p.). Nous ne saurions recommander assez vivement la lecture de ces pages où Mgr d'Hulst, avec une admirable clarté d'expressions, montre comment se pose de nos jours la question de la Bible. Il établit que désormais, c'est au Nouveau Testament qu'il faut demander les raisons positives de notre foi à l'inspiration des Livres Saints. Il examine ensuite quelle doit être la conduite de l'apologiste dans l'étude des erreurs scientifiques et historiques reprochées à la Bible ; il nous fait connaître les deux écoles apologétiques aujourd'hui en présence : l'école étroite, ou de ceux qui, faisant Dieu responsable de tout le contenu des Écritures, prétendent qu'il ne s'y peut trouver aucune énonciation inexacte ; l'école large, ou de ceux qui ne croient pas que l'inspiration ait pour effet de garantir en tout l'exactitude des saints Livres, et qui sont portés à ne pas leur attribuer une autre infaillibilité qu'à la sainte Église, c'est-à-dire qui ne regardent la Bible comme infaillible que sur les questions de doctrine et de morale. L'éminent écrivain termine en conseillant aux familles chrétiennes la lecture, trop abandonnée de nos jours, de la Bible.

— La *Revue du monde latin*, dont les bureaux sont transférés actuellement 5, rue Saint-Simon, et qui paraît déjà depuis dix années, entre, avec le numéro du 1er mars prochain, dans une voie nouvelle. Sans abandonner l'étude des races latines, elle va consacrer régulièrement une partie de son recueil aux questions slaves. Le baron A. d'Avril et le marquis de Barral-Montferrat dirigeront ensemble cette importante publication, qui s'appellera désormais *le Monde latin et le Monde slave*.

— En 1886-87, M. Lanéry d'Arc publia, dans le *Bulletin du bibliophile*, un essai de bibliographie des ouvrages relatifs à la Pucelle. Cet essai est devenu le point de départ d'un ouvrage très considérable qui doit prochainement paraître à la librairie Techener (H. Leclerc et F. Cornuau, successeurs), sous ce titre : *Le Livre d'or de Jeanne d'Arc, bibliographie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc, catalogue méthodique descriptif et critique des principales études historiques et littéraires consacrées à la Pucelle d'Orléans depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours*. M. Lanéry d'Arc a divisé cet ouvrage en deux parties. Première partie : Jeanne d'Arc dans l'histoire. Section I, histoires générales. Section II, monographies. Deuxième partie : Jeanne d'Arc dans la poésie, au théâtre et dans les beaux-arts. Appendice : Revues, almanachs, etc.

— Nous signalons avec plaisir les *Notices et extraits de manuscrits inté-*

ressant l'histoire de France, conservés à la Bibliothèque impériale de Vienne, par M. E.-S. Bougenot. (Paris, E. Leroux, in-8 de 69 p. Extrait du *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section d'histoire et de philologie, année 1892.*) Entre autres documents intéressants dont M. Bougenot nous donne ici la description, nous avons relevé : l'Obituaire du prieuré de Sainte-Foy à Coulommiers, que Dom Toussaint du Plessis avait en vain recherché et que M. Bougenot reproduit intégralement; un manuscrit des Chroniques de Jean de Wavrin (n° 2545), présentant des variantes intéressantes avec le texte des éditions données par M. Chadupont et M. William Hardy; une Chronique anonyme française finissant en 1308, dont M. Bougenot a noté d'utiles variantes avec le texte donné dans le *Recueil des historiens de France* (tome XXI, p. 132-134); le Trésor de l'archiducale d'Autriche, par le Franc-Comtois Claude Perrod, dont on trouvera ici quelques extraits; des lettres relatives à Jeanne d'Arc publiées en appendice. L'appendice contient aussi des extraits du manuscrit 2545 dont nous avons déjà parlé.

— Encore un ouvrage sur Marie Stuart, dû à la plume de M. John Skelton, et qui sera publié par MM. Boussod, Valadon et Cie. L'auteur suit le courant apologétique qui, depuis quelques années, s'est décidé en faveur de la malheureuse reine.

— La librairie Fischbacher annonce la deuxième édition refondue et augmentée d'un ouvrage bien connu de tous ceux qui s'intéressent au blason, nous dirons même de tous ceux qui s'occupent de recherches historiques, avec lesquelles l'art héraldique a tant de liens : c'est l'*Armorial général, précédé d'un Dictionnaire des termes du blason*, par J.-B. Riestap. L'ouvrage est publié en deux forts volumes grand in-8, dont le prix est de cent francs.

— La *Revue neurologique*, que MM. E. Brissaud et P. Marie publient deux fois par mois à partir du 28 février (G. Masson, éditeur), se propose d'analyser les travaux français et étrangers qui concernent le système nerveux et ses maladies. (Abonnement : 20 fr. par an; 22 fr. pour l'Union postale.)

— La librairie L. Joly, quai Saint-Michel, entreprend une publication originale qui est appelée à un succès certain. Elle a pour titre : *Immortels passés, présents et futurs*, par M. F. Vallotton. Plusieurs pourront croire, en raison du mot « immortels, » qu'il s'agit là exclusivement d'académiciens : erreur. L'artiste, embrassant un cadre plus complet, a voulu, au moyen de fort belles lithographies de format in-4 (portraits par la tête, charges par le reste du corps ou ce qui, parfois, tient lieu de corps à cette tête), reproduire la physionomie de « tout ce que la France compte d'illustrations dans la presse, dans la littérature et dans les beaux-arts. » Le champ est vaste, très vaste, et nous souhaitons que M. Vallotton le parcoure avec le brio dont il a fait preuve dans la composition et l'exécution des huit sujets déjà parus, savoir : Émile Zola, Alexandre Dumas fils, Alphonse Daudet, Jean Richepin, Pierre Loti, Puvis de Chavannes et Louis Pasteur.

— L'an dernier (t. LXIV, p. 82), nous avons signalé le *Catalogue méthodique des revues et journaux parus à Paris*. La seconde année de cette utile publication (1892) vient de nous parvenir (Paris, Albert Schulz, in-16 de 85 p.). C'est déjà deux pages de plus que pour 1891, ce qui n'empêche pas que l'on pourrait encore constater un certain nombre d'omissions; c'est ainsi, qu'entre autres, nous n'avons point trouvé à la table alphabétique qui clôt la brochure : la *Gazette timbrologique* et le *Gratis*. Quoi qu'il en soit, ce travail mérite bon accueil, car, si l'on cherche dans le genre un catalogue absolument irréprochable, on ne le rencontrera jamais.

— Chez l'éditeur E. Bouillon, vient de paraître : *Saxe et Moscou, Un*

médecin diplomate, Laurent Rinhuber et Reinufer, par P. Pierling. C'est un épisode très curieux qui répand sur la Russie du XVIIe siècle une lumière inattendue.

— M. Charles Dejob offre à son savant ami M. Alessandro d'Ancona, dont le *Polybiblion* louait récemment les *Origini del teatro italiano*, une charmante plaquette, à l'occasion du mariage de Mlle d'Ancona (*Nozze Cassin-d'Ancona*, petit in-8 de 35 p.). A la suite de l'épître dédicatoire, datée de Paris, janvier 1893, et très bien tournée, M. Dejob a fait imprimer un *Supplément à un essai de bibliographie pour servir à l'histoire de l'influence française en Italie de 1796 à 1814*; essai qui fait partie de son livre sur *Mme de Staël et l'Italie*. Le *Supplément* est divisé en trois sections: I. *Histoire générale de l'Italie* (histoire civile et politique, histoire militaire); II. *Histoire particulière de l'Italie* (Piémont et Ligurie, Lombardie, Vénétie et Mantouan, Toscane, Lucques et Parmesan, États pontificaux, royaume de Naples); III. *Mémoires, correspondances, biographies* (Napoléon et sa famille, autres personnages). Il ne manque à cet excellent travail bibliographique que l'indication de la monographie que M. Boulay (de la Meurthe) vient de consacrer à la mère de Napoléon Ier et qui a été si bien analysée par M. Cherbuliez dans une des dernières livraisons de la *Revue des Deux Mondes*.

— Donnons une mention à *la Danse des morts comme elle est dépeinte dans la louable et célèbre ville de Basle, pour servir d'un miroir de la nature humaine, dessinée et gravée sur l'original de feu Matthieu Merian* (Paris, maison de la bonne presse, imp. Petithenry, 8, rue François Ier, petit in-16 de IX-81 p.). Cette jolie brochure, qui débute par une courte préface, résumé historique nécessaire pour beaucoup de lecteurs, fait partie de la « Bibliothèque à 0 fr. 40. » Les quarante gravures dont elle est ornée sont accompagnées des textes tels qu'ils sont traduits en français dans la réédition de l'œuvre faite à Bâle en 1744.

— Comprendra qui pourra, parmi les « prolétaires » socialistes, pourquoi un *Almanach de la question sociale pour 1893* (Paris, 5, boulevard Saint-Michel, gr. in-8 illustré de 223 p.) coûte 1 fr. 50. Ce prix, bien élevé pour un almanach, ne révèle-t-il pas des tendances « bourgeoises » au moins inconscientes? Il nous paraît. Quoi qu'il en soit, ne nous plaignons pas desdites tendances: les théories ultra-révolutionnaires de M. P. Argyriadès et consorts ne se propageront guère à ce prix. Ajoutons que cet almanach libre penseur est fort bien imprimé, sur beau papier vélin.... aristocratique. De tout cela, nous conclurons naturellement que l'*Almanach de la question sociale,* dont les éphémérides offrent une salade extravagante et parfois réjouissante, ne sera guère lu que par les adversaires du socialisme sous toutes ses formes.

— L'on a souvent eu l'idée de publier dans une revue les cours les plus importants de l'enseignement supérieur. Nul n'ignore que la *Revue politique et littéraire*, plus ordinairement connue aujourd'hui sous le titre de *Revue bleue*, a commencé modestement par être la *Revue des cours littéraires*. D'autres périodiques, sans avoir pour unique objet la reproduction des cours, leur ont donné une place dans leurs colonnes : telles l'*Instruction publique* et l'*Université*. Voici une tentative du même genre : la *Revue des cours et conférences* qui paraît tous les jeudis, du mois de décembre au mois d'août (Paris, Lecène et Oudin, in-8. Prix : 15 francs par an). La revue rendra certainement des services, surtout en province.

— Nous signalerons encore trois autres revues : la *Revue thomiste* (Paris, P. Lethielleux, in-8. Bimestrielle, 12 francs par an), dirigée par les Pères do-

minicains et qui se donne comme l'organe officiel de saint Thomas ; — la *Curiosité militaire, organe des amateurs d'histoire, de littérature et du bibelot militaires* (Paris, 18, rue des Grands-Augustins. Mensuelle, 10 francs par an). C'est une espèce d'*Intermédiaire des chercheurs*, dont l'objet est restreint à un ordre spécial de recherches ; — la *Franco-English Review* (Paris, Boyveau et Chevillet, 22, rue de la Banque. Mensuelle, sauf août et septembre. 7 fr. 50 par an), revue spéciale pour les dames qui étudient l'anglais.

— La *Revue rétrospective* a pour sous-titre justifié : *Recueil de pièces intéressantes et de citations curieuses*. Nous avons sous les yeux le tome XVII de cette publication (juillet-décembre 1892. Paris, 55, rue de Rivoli, in-12 de 432 p.). Parmi les choses qui méritent une mention spéciale, nous citerons : *Lettres sur la guerre du Mexique (1862-1863)*, écrites par le capitaine d'artillerie Guinard et reproduites d'après les originaux ; — *Les Avatars d'une œuvre de Balzac*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, notice de grand intérêt pour les balzaciens ; — un important travail de M. Paul Destrée sur *Un Policier homme de lettres, l'inspecteur Meusnier (1748-1757)*, qui renferme des détails sur des personnages connus et sur la société à cette époque ; — *Croquis d'après nature, notes sur quelques artistes contemporains*, par Philippe Burty. Ces artistes sont : Eugène Delacroix, Millet, Meissonier, Eugène Lami, Louis Cabat, Théodore Le Blanc ; — *Mommsen et Renan (1871)* : ici, on trouvera une lettre de Mommsen à Renan et la réponse de celui-ci (17 mars 1871), où l'on remarque ce passage, bien digne du triste sire : « Nombre de fois, avant les derniers événements (la guerre contre l'Allemagne), j'ai proclamé que je mettais *au-dessus de la patrie* les intérêts de la civilisation ; » — enfin trois pages intitulées : *Le Secret du banquet des bouquinistes (1892)*, signées X. simplement, lesquelles ne manqueront pas d'être désagréables aux amis de Xavier Marmier, mais seront certainement relevées quelque jour. En résumé, ce recueil est un des plus intéressants et des plus variés qu'on puisse consulter.

— La librairie Gangloff, de Mulhouse, nous prie de rectifier le prix du volume qu'elle a publié : *Croquis honnêtes*, par C. de France, titre qui a figuré ici (livraison de janvier dernier, p. 13). Ce prix n'est pas de 2 fr., mais de 1 fr.

— M. Alexandre Beljame, dans une courte mais substantielle brochure (Paris, E. Bouillon, in-8 de 21 p.), démontre que *la Prononciation du nom de Jean Law, le financier*, provient de la forme *Laws*, la première entendue et ensuite adoptée en France.

Bourgogne. — M. F. Fertiault vient de publier une très attachante brochure sous le titre : *Une Noce d'autrefois (En Bourgogne)* (Le Puy, imp. Marchessous, in-8 de 92 p.). Ces pages charmantes ne sont, paraît-il, destinées qu'aux « amis de l'auteur. » Lecture faite, nous nous déclarons de ceux-ci. Le récit de M. Fertiault est précédé des lignes suivantes, qui en résument parfaitement le but et la portée : « Au point de vue ethnologique, il serait piquant et utile de ressusciter, avec couleur et fidélité, les coutumes, les usages, les cérémonies de jadis.... On vient de le tenter pour une de ces dernières. Amusons-nous à la décrire. C'est une noce moderne qui va se dérouler devant nous, mais dans laquelle, avec un drame animant la description, nous allons voir se reproduire les curieux détails d'une noce ancienne. » Tout cela est si bien peint que nous conseillerons à M. Fertiault de nous entretenir, le plus tôt possible et par le même procédé, des cérémonies de baptême et d'enterrement dans le pays qu'il ne nomme pas, mais qui, situé sur les confins de la Bourgogne et de la Franche-Comté, pourrait bien être quelque chose comme Verdun-sur-le-Doubs.

Bresse — *Sens du mot « quitte » dans les actes féodaux de la Bresse et du Bugey*, par M. Henri Beaune (Paris, Ernest Leroux, in-8, tirage à vingt-cinq exemplaires). Cette brochure explique les raisons pour lesquelles le mot « quitte, » dont le sens général est *libéré, affranchi*, signifiait au contraire en Bresse *mainmortable*.

Bretagne. — Voici le seizième fascicule du *Répertoire général de biobibliographie bretonne*, par M. René Kerviler (Rennes, imp. de J. Plihon et L. Hervé). Nous ne nous lasserons pas de recommander à nos lecteurs cette excellente publication, la plus importante en ce genre qui ait jusqu'ici été consacrée à l'une de nos provinces. Ce fascicule comprend les articles Brévalaire (saint) à Broussais et termine le sixième volume. Les notices les plus considérables se trouvent sous les mots Briand, Briçonnet, Brieuc (saint), Brizeux, Broussais.

— La Bretagne a pris sa part aux fêtes qui ont célébré de tous côtés le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Sous l'impulsion du marquis de Granges de Surgères, un comité s'établissait et organisait la participation de la Bretagne à ces fêtes. On lira avec intérêt la brochure que le président de ce comité, M. de Granges de Surgères, vient de publier sous ce titre : *Quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique (1492-1892). Rapport sur les travaux et opérations du comité de la Loire-Inférieure, de l'Ille-et-Vilaine, de Maine-et-Loire, de la Mayenne et du Morbihan* (Nantes, imp. Bourgeois, in-8 de 49 p.).

Dauphiné. — Le *Polybiblion* doit doublement une mention honorable au *Curriculus vitae* d'un de ses meilleurs collaborateurs, lequel est aussi un des meilleurs bibliographes de notre temps, M. le chanoine Ulysse Chevalier (Romans, imp. R. Sibilat André, gr. in-8 de 14 p.). L'opuscule contient une notice biographique qui se compose surtout d'indications chronologiques, d'une bibliographie très complète où sont énumérés : 1° ouvrages et articles de fond ; 2° ouvrages sous presse ; 3° ouvrages en préparation ; 4° collaborations. La bibliographie, en son ensemble, renferme cent douze articles, quelques-uns d'une importance extrême, et, comme l'auteur est dans toute la force de l'âge (étant né le 24 février 1841), on peut se demander où s'arrêtera sa fécondité et si l'on a jamais vu pareil exemple d'une activité littéraire produisant en si grand nombre des œuvres dont une au moins, le *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, est un véritable chef-d'œuvre.

Franche-Comté. — Les rimailleurs du commun « aussi célèbres qu'inconnus » ne se font pas faute de vous fatiguer, en leurs luxueux volumes, — que personne, d'ailleurs, ne s'inflige le supplice de lire en entier, — de banalités sur la lune, le soleil, les étoiles et autres sujets *ejusdem farinae*. Point ne ferons le même reproche au poète-ouvrier bisontin, M. Louis Duplain, dont le nom s'imprime ici pour la première fois. Voilà un poète, un vrai. Ce n'est pas que l'on puisse recommander tous ces vers aux jeunes filles : M. Duplain se livre parfois à des fantaisies tant soit peu naturalistes, et, par conséquent, capables d'étonner les délicats. Sa jolie brochure : *La Loue* (Besançon, Bossanne, in-18 de 88 p.), n'en mérite pas moins d'être signalée comme supérieure aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des productions dites poétiques qui encombrent, peu après leur apparition, les boîtes des bouquinistes du quai. M. Duplain a un talent incontestable : qu'il veuille bien éviter certaines peintures trop réalistes et il ne tardera pas à prendre rang parmi les poètes contemporains les plus originaux.

— M. le docteur Julliard a publié dans le journal *le Cycliste*, qui paraît à Saint-Étienne, puis fait tirer à part une intéressante relation de voyage en bicyclette, intitulée : *Excursions vélocipédiques. Quatre jours dans le Jura et*

cinq jours en Savoie (Saint-Étienne, imp. Thiolier, in-18 de 58 p.). Ces pages sont à la fois pleines d'humour et de renseignements pratiques dont s'égaieront et bénéficieront non seulement les vélocipédistes, mais encore quiconque se propose de visiter les pittoresques régions parcourues et décrites par l'auteur. Deux petites cartes eussent été utiles.

— Nous recevons une brochure intitulée : *Pratique de la dévotion à saint Alexandre, martyr, dont les reliques sont conservées dans l'église de Châtelblanc, diocèse de Besançon* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-16 de 198 p.). Le volume s'ouvre par une notice historique sur la translation des reliques de saint Alexandre à Châtelblanc et sur la dévotion à ce saint. Viennent ensuite des réflexions pieuses pour chacun des jours de deux neuvaines à l'illustre martyr. Signalons comme particulièrement intéressants les faits miraculeux attribués à saint Alexandre, lesquels, groupés sous le titre d'*Exemples*, suivent les réflexions et pratiques de la première neuvaine.

— Il est bien difficile de trouver un livre plus rempli de l'esprit sectaire que celui qui a pour titre : *Abrégé de l'histoire du pays de Montbéliard depuis les temps primitifs jusqu'à sa réunion à la France en 1793* (Montbéliard, Pétermann, in-16 de VI-281 p. avec 2 vues et un portrait de l'auteur). Cet auteur n'est autre que M. P. de Résener, lequel se donne ici des allures de pamphlétaire. Papes, empereurs, rois, nobles, prêtres, tous gibier de potence, pour le moins, aux yeux de M. de Résener ! Œuvre de dénigrement systématique, ce travail, au point de vue de la science historique, n'a on le devine, qu'une très mince valeur; mais, par la façon dont il est conçu, il offre assez d'intérêt pour être lu couramment dans les masses qui seront ainsi, tout simplement, induites en erreur. Il est à désirer qu'un antidote soit bien vite opposé à ce poison. Qui donc, d'une façon sérieuse et sereine, ainsi qu'il convient au véritable historien, se chargera de ce soin parmi les catholiques lettrés du pays de Montbéliard ?

Languedoc. — M. P.-M. Vieules, qui, à l'occasion du centenaire de Lapérouse, avait publié une notice sur la famille et la vie privée du célèbre marin avec portraits et fac-similé (février 1888), vient de donner un *Supplément* à la dite notice (Albi, gr. in-8 de 26 p.). M. Vieules y combat une note du journal *le Temps*, d'après laquelle Lapérouse serait un Toulousain. Les registres paroissiaux, déposés aux archives communales d'Albi, établissent que le navigateur naquit en cette dernière ville le 23 août 1741 (le Dictionnaire Lalanne indique le 22). Le consciencieux biographe montre encore, par des témoignages incontestables, que J.-Fr. de Galaup ne fut jamais élève du collège de Sorèze et qu'il ne fréquenta d'autre établissement scolaire que le collège d'Albi, dirigé depuis 1623 par des membres de la Compagnie de Jésus.

— M. Léon-G. Pélissier poursuit avec une infatigable activité ses recherches sur le règne de Louis XII, et il nous en donne les résultats dans des livres et des brochures où les textes viennent appuyer chacune de ses assertions. Aujourd'hui, c'est *le Traité d'alliance de Louis XII et de Philibert de Savoie en 1499*. (Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier*, section des lettres, 2e série, tome I. Montpellier, Ch. Bœhm, in-8 de 118 p.). Nous assistons à la suite des négociations entamées avec la Savoie par Louis XII dès le début de son règne, et que les faux-fuyants par lesquels le duc de Milan répondit à une demande d'argent de Philibert et du bâtard de Savoie, précipitèrent et amenèrent au traité du 13 mai 1499. En appendice, M. Pélissier publie, entre autres pièces justificatives, le texte du projet de traité du 22 février 1499 et celui même du traité signé le 13 mai suivant.

— Le P. Apollinaire, sous le titre de : *La Peste en Languedoc, de 1627 à 1632* (Nimes, imp. Gervais-Bedot, gr. in-8 de 37 p.), publie d'intéressants fragments des *Chroniques* (inédites) *des capucins de la province de Toulouse,* écrites vers la fin du XVIIe siècle, par un de leurs religieux nommé le P. Gabriel de Saint-Nazaire, dont le manuscrit autographe, énorme in-folio, est conservé aux Archives du département de la Haute-Garonne. Les localités mentionnées par le pieux chroniqueur comme ayant été successivement atteintes par la maladie sont les suivantes : Figeac, Sauveterre (en Rouergue), Villefranche (*ibid.*), Cahors, Toulouse, Grenade, Castelnaudary, Castelsarrasin, Montauban, Saint-Antonin, Béziers, Carcassonne, Limoux, Pézenas, Montpellier, « où le venin de la peste se mêla parmi celui de l'hérésie (juillet 1430), » Marmande, Villeneuve-d'Agenais, etc. On remarquera d'autant plus les détails donnés sur la peste à Toulouse, que les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* n'ont donné que quatre lignes bien comptées au récit des ravages du fléau en cette province.

Limousin. — M. Louis Guibert a extrait de l'*Almanach limousin* de 1893 une excellente étude sur *La Monnaie de Limoges* (Limoges, veuve Ducourtieux, in-8 de 40 p.). Cette étude, aussi neuve que complète, est suivie d'une *liste des monétaires et monnayeurs de Limoges* et de l'indication des sources consultées, sources à la fois inédites et imprimées, dont l'abondance explique l'exactitude et la richesse des renseignements réunis par le savant auteur.

— Aujourd'hui que les questions sociales sont à l'ordre du jour et que l'on s'occupe si ardemment d'améliorer le sort des travailleurs et de les grouper afin qu'ils puissent défendre leurs intérêts, la brochure de M. le marquis de Moussac : *Une Corporation d'autrefois encore vivante aujourd'hui ; la Corporation des bouchers de Limoges* (Paris, Lamulle et Poisson, in-8 de 116 p.) ne peut qu'être bien accueillie. La persistance de cette corporation d'autrefois est vraiment très curieuse. On puisera là quantité de renseignements qui ne pourront manquer de charmer les lecteurs.

— L'auteur des *Iles oubliées*, M. Gaston Vuillier, vient de faire paraître dans les livraisons des 4 et 11 février dernier du *Tour du monde* un travail intitulé : *En Limousin (paysages et récits).* M. G. Vuillier a bien observé cette forte race, dure au travail, sobre, un peu âpre au gain comme toutes les populations généralement pauvres et pour qui la fortune réside surtout dans la propriété du sol. Il y a là de captivantes descriptions de ce pays pittoresque et de curieux détails de mœurs : les folkloristes, entre autres, liront ces pages avec le plus grand plaisir. Les gravures qui ornent cette jolie esquisse d'une partie du Limousin sont de toute beauté : elles ont, d'ailleurs, été exécutées d'après les dessins de l'auteur, un maître artiste.

Lorraine. — M. Georges Pariset, chargé de cours à la Faculté des lettres de Nancy, a choisi, comme sujet de son cours pendant cette année scolaire, l'étude de la Réforme en Allemagne. Sa leçon d'ouverture, publiée dans les *Annales de l'Est*, vient d'être tirée à part : *Introduction à l'étude de la Réforme en Allemagne* (Nancy et Paris, Berger-Levrault, in-8 de 29 p.). M. Pariset fait ici preuve d'un esprit clair, méthodique et quelque peu systématique. Il expose rapidement les solutions générales données par le protestantisme, d'abord à la foi, puis à l'organisation de l'Église ; il trace ensuite le tableau des conditions dans lesquelles est né et s'est développé le protestantisme, montre l'existence de trois partis, dont l'un, qu'il appelle parti du Pape et de l'Empereur, veut la Réforme par l'Église contre les protestants ; tandis que le deuxième, celui des princes, veut la Réforme contre l'Église par les princes et les réformateurs ; et le troisième, celui des chevaliers, des déclassés et des mystiques, veut la Réforme à la fois contre l'Église et les princes.

Picardie. — En publiant *la Vie de collège chez les jésuites* (Abbeville, Paillard, in-18, 107 p.), M. le baron X. de Bonnault d'Houet n'a eu d'autre but que de rappeler les souvenirs des dix années passées par lui à Amiens, au collège de la rue de Narine. Écrites sans prétention, mais souvent avec une grande hauteur de vues, ces pages, dans lesquelles l'ancien écolier rend un juste hommage à ses maîtres, seront lues avec intérêt non seulement par les personnes qui s'occupent des questions d'enseignement, mais aussi par tous les pères de famille.

Poitou. — M. Bélisaire Ledain vient de publier en brochure, sous le titre : *Savary de Mauléon et le Poitou à son époque* (Saint-Maixent, Reversé, in-8 de 58 p.), les articles qu'il avait donnés à la *Revue poitevine et saintongeaise* sur le célèbre chevalier poitevin, qui joua un rôle si considérable dans la première moitié du XIIIe siècle, non seulement en France, mais en Angleterre.

— *Bertrand de Vignoles*, un des maréchaux de camp de Henri IV, était bien un peu oublié. Notre érudit collaborateur M. Tamizey de Larroque vient de publier quatre de ses *lettres inédites* (Niort, in-8 de 10 p.), adressées à M. de Pontchartrain, qui servent l'histoire régionale du Poitou et complètent l'édition des *Mémoires des choses passées en Guyenne.*

Provence. — C'est pour la sixième fois que nous annonçons une publication périodique très bien faite et digne de la plus favorable attention : *Almanach des saints de Provence pour l'année 1893, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, Imp. marseillaise, in-8 de 40 p.). L'almanach de la présente année est enrichi de notices sur saint Paul, évêque de Trois-Châteaux, et ses successeurs, sur la fondation de l'abbaye de Lérins et sur saint Venance, saint Honorat, saint Caprais, enfin sur saint Domitien et sur saint Grégoire, évêque.

Saintonge. — La Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis vient de mettre en distribution deux volumes à la fois, le XXe et le XXIe : *Jonzac et Ozillac*, par l'abbé Bertrand de Cugnac, et *Chartrier de Pons* (seconde partie), par l'archiviste-paléographe Georges Musset (Paris, A. Picard ; Saintes, Mme Mortreuil, gr. in-8 de 487 et de 459 p.). Le tome XX est rempli de renseignements et de documents relatifs à la commune d'Ozillac et à son chef-lieu de canton, Jonzac. Diverses gravures ornent cette savante monographie (vues et plans du château de Jonzac). Le tome XXI contient plus de 240 pièces qui concernent la maison et la terre de Pons. La plus ancienne est une charte de 1245 ; la plus moderne est un contrat de vente de 1784.

Allemagne. — *Le Mouvement de la lumière*, par M. Auguste Tischner (Leipzig, G. Fock, in-12 de 12 p.), est une vive attaque contre les théories de Bradley. C'est un très bon sentiment qui a déterminé l'auteur à écrire sa brochure en français; mais sans compter les fautes qu'il commet contre notre langue, que de fautes typographiques! Sa brochure en devient illisible ; aussi l'engageons-nous à mettre dans la correction des épreuves une plus grande « rigoureusité, » comme il dit.

— M. L. Neubaur a publié en 1884 un ouvrage sur le Juif errant, dont il a été rendu compte ici même (tome XLIII, p. 254). Il nous donne aujourd'hui de nouvelles notes sur le même sujet : *Neue Mittheilungen über die Sage vom ewigen Juden* (Leipzig, J.-C. Hinrichs, in-8 de 24 p.). Il analyse les données que fournissent les travaux les plus récents sur la matière comme celui de M. Morpurgo : *L'Ebreo errante in Italia*, et aussi les notices qui lui avaient échappé lors de la rédaction de son grand ouvrage. On lira avec intérêt tous ces renseignements bien condensés et bien ordonnés par M. Neubaur.

— La *Zeitschrift für Litteratur und Geschichte der Stadtswissenschaft* (Leipzig, C. L. Hirschfeld, in-8 , se publiera par fascicules irréguliers dont six formeront un volume (prix de souscription : 15 francs). A côté du directeur, M. Kuno Frankenstein, figurent parmi les collaborateurs de la revue des noms fort connus, comme ceux de notre compatriote M. Block et de M. Oncken. Ce dernier notamment a publié dans le premier numéro un article sur Louis XVI et le système des physiocrates. Trois parties dans la revue : la première réservée aux questions de méthode et à l'histoire de la science économique ; la seconde aux comptes rendus critiques ; la troisième à la bibliographie (revues comprises).

Angleterre. — Lord Ronald Gower a rédigé sur Jeanne d'Arc une monographie, qui sera bientôt publiée avec plans et gravures par la maison Nimmo.

— Par le temps qui court, c'est tout à fait un ouvrage de circonstance que la biographie de M. de Lesseps par M. Barnett Smith, qui va paraître à la librairie Allen.

— La sûreté des informations, directement obtenues des intéressés dans un grand nombre de cas, assure une valeur considérable au « livre d'or » de l'Inde, dont sir Roper Lethbridge entreprend la publication à la librairie Macmillan et Cie. Le titre du volume en dit assez l'objet : *The Golden Book of India, dictionary of the ruling princes, chiefs, nobles and other personages titled and decorated of India.*

— Les dernières publications de l'*English dialect society* (exercice 1892) sont : le premier volume de *A Glossary of words used in Northumberland and on Tyneside* (lettres A à F), par M. R.-O. Heslop, et la *Grammar of the dialect of Windhill, in the west riding of Yorkshire,* par M. Joseph Wright, qui y a inséré nombre de textes originaux.

— Les *Notes and Queries* viennent de publier une importante bibliographie de M. Gladstone. On y trouvera une liste aussi complète que possible des écrits du *Great old man,* à l'exception de ceux dont il refuse de laisser dévoiler pour le moment l'anonymat.

— M. W. Sparrow-Simpson prépare un catalogue qui ne pourra être reçu qu'avec faveur de ceux qu'intéresse l'histoire de Londres : c'est le catalogue des livres, pièces, cartes, etc., relatives à cette cité (Elliot Stock, éditeur).

— La *Cambridge University Press* prépare deux nouveaux catalogues des collections du « Fitzwilliam Museum. » Ils comprendront une description complète des manuscrits par M. Montagne Rhodes James, avec vingt planches de reproductions photographiques et un relevé des antiquités égyptiennes par le docteur E.-A. Wallis Budge, du British Museum ; cette dernière partie contiendra une introduction et une série de chapitres consacrés aux momies, aux tombeaux, aux ornements funéraires avec leur signification religieuse, et un grand nombre de renseignements historiques.

— MM. Eden, Remington et Cie publieront prochainement les souvenirs de M. Ernest Legouvé, de l'Académie française, sous le titre : « *Sixty years of recollections translated with notes by the Editor of « An Englishman in Paris.* »

— MM. Sampson Low et Cie ont sous presse *The Princely Chandos, a biography of the first Duke of Chandos,* par J.-R. Robinson.

— *The Partition of Africa* de M. J. Scott Peltie paraîtra sous peu chez l'éditeur Stanford. L'ouvrage, qui a été mis à jour, sera accompagné d'un grand nombre de cartes et donnera l'état présent de la question africaine envisagée sous ses multiples aspects.

— La *Chambers's Encyclopædia* est terminée. Cet événement a donné lieu à un banquet à Édimbourg. M. Chambers a offert à M. David Patrick, le rédacteur en chef de ce monumental ouvrage, un album contenant la photographie de ses quatre cents collaborateurs.

— Le *Century* de mars contient un article qu'il importe de signaler à nos lecteurs. C'est un récit de la déportation à l'île d'Elbe de l'empereur Napoléon Ier, par feu Thomas Ussher, alors officier en charge. Ce document n'avait pas encore été publié.

— Nous recommandons aussi une publication de la Royal Geographical Society de Londres, qui a un intérêt d'actualité : *Bibliography of Morocco from the earliest times to the end of 1891*, par le lieutenant-colonel sir Lambert Playtaw, consul général en Algérie, et par le docteur Robert Brown.

Autriche-Hongrie. — La *Romänische Revue* vient de transporter le siège de sa rédaction de Vienne à Hermannstadt, en Transylvanie, à la suite de difficultés avec la poste autrichienne. Elle a cru devoir modifier en même temps le titre adopté primitivement : elle s'appellera donc désormais : *Romänische Jahrbücher;* mais ce changement extérieur n'est pas accompagné d'une modification dans l'organisation interne de la revue, qui continuera à donner à ses lecteurs les mêmes renseignements sur toutes les choses roumaines.

Belgique. — *Un Pape belge. Histoire du pape Étienne X* (Bruxelles, Société belge de librairie, in-16 de 121 p.) est la réédition, avec remaniements, d'un article autrefois publié par M. Ulysse Robert dans la *Revue des questions historiques* (1876, tome XX, p. 49-76). Cette notice remet en lumière l'un des papes les plus obscurs qui aient occupé le trône pontifical entre Léon IX et Grégoire VII. L'auteur a étudié consciencieusement et exposé avec méthode les événements de ce pontificat de sept mois. Comme pièces justificatives, on trouvera les douze actes qui nous ont été conservés de ce pontife. La première de ces bulles nous paraît contredire ce qu'écrit à la page 46 M. U. Robert du concile et de l'envoi d'Hildebrand en France. M. U. Robert rejette l'hypothèse de l'envoi en France d'Hildebrand par Victor II, et attribue à Étienne l'initiative de la convocation du concile; or, que le concile ait été convoqué par Victor II, c'est ce qui ressort à l'évidence de la phrase suivante de la première bulle citée à l'appendice (p. 64) : *De concilio autem Remis habendo quid aliud dicendum nisi quod beatæ memoriæ dominus Victor Dei judicio hinc est raptus?* Victor avait donc convoqué le concile et était mort avant qu'il se fût réuni.

Espagne. — *Soluciones catolicas,* tel est le titre d'une nouvelle revue mensuelle que vient de fonder à Valence (Espagne) Mgr Sancha, aujourd'hui archevêque de cette ville, et précédemment évêque de Madrid. La revue aura un caractère nettement apologétique et s'attachera à défendre le catholicisme contre les négations de la science contemporaine. Elle aura aussi une section bibliographique. Le premier numéro correspond à février de la présente année. La direction de la revue a été confiée à M. l'abbé Farreiroa, grand chantre de la cathédrale de Valence, avantageusement connu par ses publications antérieures.

— MM. Francisco de Zabalburu et José Sancho Bayn ont inauguré une nouvelle collection de documents inédits pour l'histoire de l'Espagne et de ses colonies en publiant la correspondance de Don Luis de Requesens avec Philippe II et le cardinal de Granvelle. Le tome I a paru et n'embrasse que deux mois et demi, soit du 1er janvier au 18 mars 1574 (Madrid, Murillo, in-4 de IV-329 p.).

Chili. — Nous avons à signaler deux ouvrages de M. l'abbé Rafael Eyza-

guirre, écrits l'un et l'autre pour la jeunesse. Dans son *Catecismo de primera comunión*, parvenu aujourd'hui à sa troisième édition (Santiago de Chile, imp. de Emilio Perez, in-32 de 70 p.), M. Eyzaguirre ne s'est pas proposé de faire un ouvrage que les enfants dussent apprendre par cœur. Il a voulu donner une idée claire aux personnes chargées de leur enseigner le catéchisme de la manière dont on peut s'en acquitter avec profit. L'autre volume est le *Compendio de historia antigua, griega y romana* (Santiago de Chile, imp. de Emilio Perez, in-18 de 315 p.). Ce résumé s'étend de la création du monde à la mort de Théodose. L'histoire de chaque peuple n'est pas traitée isolément; on a voulu dresser la suite chronologique des événements qui intéressent l'histoire générale de l'humanité. Nous n'osons trop reprocher à l'auteur de s'être peu occupé des institutions; nous n'oublions pas qu'il est assez difficile de donner là-dessus, aux jeunes élèves, des notions claires.

États-Unis. — Nous sommes un peu en retard pour signaler la 25e année de l'excellent *Illustrated catholic family annual for 1893* (New-York, Catholic publication society, in-16 de 160 p.). Outre les renseignements propres à tous les calendriers, ce petit volume, bien imprimé et bien illustré, contient d'intéressants articles que naturellement nous ne pouvons signaler tous ici. Deux ont pour la France un intérêt spécial : une courte biographie du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle par le frère Azarias et une notice du docteur Madden sur Jeanne d'Arc. Nous notons encore quelques pages du Rév. John Talbot Smith sur l'illustre cardinal Manning. Un *desideratum* auquel les almanachs catholiques devraient peut-être tous satisfaire et auquel nous fait penser la liste des congrégations romaines que nous trouvons ici : pourquoi ne pas dresser celle des livres mis à l'index dans le courant de l'année? Ce catalogue rendrait certainement des services.

Publications nouvelles. — *Les Mythes de la Bible*, par E. Ferrière (in-12, Alcan). — *Entstehung und erste Entwicklung der Katechismen des seligen Petrus Canisius*, von O. Braunsberger (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Lehrbuch der Moraltheologie*, von Dr T.-A. Simard (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *La Encíclica de nuestro Santissimo Padre Leon XIII*, por el P. A. Vicent (in-8, Valencia, Ortega). — *Œuvres choisies de Mgr de Rovérié de Cabrières, évêque de Montpellier* (in-8, Poussielgue). — *Œuvres oratoires* de l'abbé B.-J. Vittault (3 vol. in-8, Lyon, Vitte). — *Le Discernement des esprits*, par le P. J.-B. Scaramelli, trad. par M. A. Brassevin (in-18, Walzer). — *Principes de droit international public*, par A. Chrétien, t. I (in-8, Chevalier Marescq). — *Le Droit d'association et l'État*, par H. Brice (in-8, Rousseau). — *Les Impositions municipales en vue de la suppression des octrois*, par A. Desplanques (in-18, Savine). — *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne*, par E. Duthoit (in-18, Rousseau). — *Sommaire de philosophie*, par L. Bossu (in-8, Roubaix, Reboux). — *Les Luttes entre sociétés humaines et leurs phases successives*, par J. Novicow (in-8, Alcan). — *Joseph de Maistre et la philosophie*, par F. Paulhan (in-18, Alcan). — *El Estado y la reforma social*, par E. Sanz y Escartin (in-8, Madrid, imp. San Franscisco de Sales). — *Annales des professeurs des Académies et Universités alsaciennes, 1523-1871*, par O. Berger-Levrault (gr. in-8, Nancy, Berger-Levrault). — *L'Année scientifique et industrielle*, 36e année, par L. Figuier (in-18, Hachette). — *L'Alimentation de l'homme et des animaux domestiques*. T. I. *La Nutrition animale*, par L. Grandeau (in-8, Firmin Didot). — *L'Embryologie générale*, par le Dr L. Roule (in-18 cartonné, Reinwald). — *Blanchisseries, Désinfection, Lavoirs publics*, par J. Piet (in-8, J.-B. Baillière). — *Modestes*

observations sur l'art de versifier, par Clair Tisseur (in-8, Lyon, Bernoux et Cumin). — *La Chanson de la Bretagne*, par A. Le Braz (in-18, Rennes, Caillière). — *Chansons et Poésies*, par J. Fuchs (in-18, Rennes, Caillière). — *Chansons gauloises*, par J. Fuchs (in-8, Messac, chez l'auteur). — *Égérie*, par E. Aubé (in-18, Perrin). — *Poésies-Théâtre*, par L. Germain (in-18, Panier). — *Sophocle. Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Antigone*, trad. en vers par L. Richaud (in-12, Rouam). — *Le Faust de Gœthe, traduit en français*, dans le mètre original et suivant les règles de la versification allemande, par F. Sabatier (in-8, Delagrave). — *Madame Rivat*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *Déçue*, par J. Frehel (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Dessous de l'histoire*, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-18, Calmann-Lévy). — *Ames blanches*, par W. Ritter (in-18, Lemerre). — *Claudius Bombarnac*, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Les Enfants de Grand-Pierre*, par E. Muller (gr. in-8, Delagrave). — *Amour de Mère*, par M. du Campfranc (in-12, Gautier). — *Le Sénégal et le Soudan français*, par P. Gaffarel (in-8, Delagrave). — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par Melin (in-18, Moulins, André Paris). — *Lectures historiques. Moyen âge*, par J. de Crozals (in-18, Delagrave). — *Vie de saint Camille de Lellis*, par l'abbé T. Blanc (in-18, Lecoffre). — *Les Coulisses du Panama*, par L.-M. Floridian (in-18, Savine). — *Le Concordat*, par le duc de Broglie (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoire poétique des Mérovingiens*, par G. Kurth (in-8, A. Picard). — *Les Origines de l'ancienne France, Xe et XIe siècles*, II, par J. Flach (in-8, Larose et Forcel). — *Étude sur la décomposition de la France. Avant 89*, par L. Bascoul (in-18, Vic et Amat). — *Origines de l'Inde française (Jân Begum. Mme Dupleix), 1706-1756*, par M.-J. Guët (gr. in-8, Baudoin). — *Heures d'histoire*, par le vicomte E.-Melchior de Vogüé (in-18, Colin). — *Petits Mémoires du XIXe siècle*, par P. Audebrand (in-18, Calmann-Lévy). — *Charles le Téméraire et René de Lorraine*, par A. Berlet (in-8, Dijon, imp. Darantière). — *Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1800)*, par A. Douarche (in-8, Charavay). — *Histoire du règne de Marie Stuart*, par M. Philippson, t. II, (in-8, Bouillon). — *Leone X e la sua politica*, di F. Nitti (in-18, Firenze, Barbèra). — *Le Tasse*, par E. Mellier (in-8, Lecène et Oudin). — *La Bruyère*, par M. Pellisson (in-8, Lecène et Oudin). — *Le Comte Joseph de Maistre et sa famille, 1753-1852*, par M. de Lescure (in-18, Chapelliez). — *Lamartine*, par E. Rod (in-8, Lecène et Oudin). — *Daniel O'Connell, sa vie, son œuvre*, par L. Nemours-Godré (in-8, H. Gautier). — *Les Apologistes laïques au XIXe siècle*, par l'abbé E. Duplessy (in-8, Delhomme et Briguet). — *Musée des archives nationales*, par J. Guiffrey (in-16 cart., Delagrave). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Si !.... Étude sociale d'après-demain*, par AUGUSTE CHIRAC. Paris, Savine, 1893, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 2. *L'Ennemi des lois*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 3 *Le Traité de la Méduse*, par MAURICE QUILLOT. Dijon, Darantière, 1893, in-16 de 40 p., 1 fr. — 4. *Typhonia*, par JOSÉPHIN PÉLADAN. Paris, Dentu, 1893, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 5. *La Fin des dieux*, par HENRI MAZEL. Paris, librairie de l' « Art indépendant, » 1893, in-12 de 294 p., 3 fr. 50. — 6. *Passagère*, par PAUL BONNETAIN. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 306 p , 3 fr. 50. — 7. *Décadence* (Étude d'artiste), par THOMAS MAISONNEUVE. Paris, L. Sauvaitre, 1893, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 8. *Mademoiselle d'Orchair*, par RICHARD RANFT. Paris, Savine, 1893, in-18 de 278 p., illustré, 3 fr. 50. — 9. *A l'entrée de la vie*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 10. *Complices*, par HECTOR MALOT. Paris, Flammarion, 1893, in-12 de 437 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Hermine*, par G. LAFARGUE-DECAZES. Paris, Savine, 1893, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 12. *Jean Bonnet à Luchon*, par ERNEST FERRAS. Paris et Toulouse, N. Brun, 1892, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 13. *Léa Dalti*, par LÉON VEDEL. Paris, Dubois, 1892, in-18 de 200 p., 2 fr. — 14. *L'Ami des jeunes filles*, par THÉO-CRITT. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 200 p., 3 fr. 50. — 15. *Battu par des demoiselles*, par MARIE et ROBERT HALT. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 336 p., 3 fr. 50. — 16. *Le Mariage de Robert*, par ANDRÉ SURVILLE. Paris, Flammarion, 1892, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 17. *Un Cœur discret*, par GUSTAVE GUICHES. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 18. *La Dragée haute*, par FELINE DE COMBEROUSSE. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 282 p., 3 fr. 50. — 19. *Marié*, par CARMEN SILVA. Paris, Perrin, 1892, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 20. *Terre de Lourdes*, par BOYER D'AGEN. Paris, Lemerre, 1893, in-8 de 148 p., 2 fr. — 21. *Jean de Kerdren*, par JEANNE SCHULTZ. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-18 de 362 p., 3 fr. — 22. *Mon Chevalier*, par GABRIEL FRANAY. Paris, Colin, 1893, in-12 de 334 p., 3 fr. 50. — 23. *Midi à quatorze heures*, par ERNEST D'HERVILLY. Paris, Westhausser, 1893, in-18 carré de 326 p., 3 fr. 50. — 24. *La Bataille de Tire-tes-Grègues*, par MAXIME OGET. Paris, Savine, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 25. *Corallé, épisode de la révolution de Saint-Domingue*, par Mme GUZMAN (CLARA GOGUET). Paris, Savine, 1892, in-18 de 292 p., 3 fr. 50. — 26. *Contes de fées*, par la même. Paris, Savine, 1892, in-12 de 234 p., 3 fr. — 27. *Contes du Nord*, par DE L'ESTOILE. Paris, Sauvaitre, 1892, in-16 de 184 p., 3 fr. — 28. *Deux Gloires*, par F. DE JULIOT. Paris, Kolb, 1892, in-18 de 268 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Étui de nacre*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 320 p., 3 fr. 50.

1. — Le roman socialiste est à la mode plus que jamais. L'an dernier, dans sa livraison de janvier, le *Polybiblion* rendait compte d'un ouvrage d'imagination : *Seul de son siècle en l'an 2000*, dû au romancier américain Edward Bellamy. Amalgame des idées de Fourier, de Proudhon, de Karl Marx et autres collectivistes, cet ouvrage offrait aux lecteurs naïfs, sous sa forme brillante et facile, un danger tel qu'un économiste français, M. le vicomte Charles de Lestrade, crut devoir, pour en neutraliser les effets, traduire l'œuvre de l'utopiste du Nouveau Monde dans notre langue et la réfuter, page par page, au moyen de

notes abondantes et minutieuses. Depuis lors, nous avons eu les romans socialistes de MM. Drimeur, Pellerin, Martinvast, Robidan, Vertpré, tous sans grande portée, tous ennuyeux, sauf celui de Robidan, qui est dans la note gaie. Est venu ensuite un médecin parisien, le docteur Richet, qui, sous ce titre : *Dans cent ans*, nous a donné ses prévisions sur notre avenir social, avenir où l'on verra les riches appauvris, les pauvres enrichis, les frontières abolies, la guerre rendue impossible par la suppression des armées permanentes, les impôts remplacés par une taille unique sur le revenu, les machines partout substituées à la main d'œuvre, le capitaliste méprisé, l'ouvrier honoré, la religion maintenue, mais « moins absurde » (*sic*) et dépouillée de son caractère « surnaturel. » Aujourd'hui nous avons à parler de *l'Ennemi des lois*, de M. Maurice Barrès, et de *Si!....* (étude sociale d'après-demain), de M. Auguste Chirac.

Celui-ci n'a pas fait grand effort pour écrire son livre. La fiction y est à peu près nulle, et elle sert tout simplement de cadre à l'auteur pour développer ses doctrines, défendre ses idées, répandre ses erreurs. M. Chirac a pour interprète un bouillant écrivain, Maurice Dalbret, qui, par ses articles et sa propagande, aurait grandement coopéré à la Révolution sociale de France, sans y avoir pris matériellement part. Menacé d'être fusillé par la « réaction » aux abois, il se serait réfugié en Russie, au fond d'une province perdue, où il aurait demeuré sept ans, sans aucune nouvelle de son pays. Un jour cependant, il apprend que la France a fait complètement peau neuve et que le collectivisme y est passé de la théorie à la pratique. Il s'embarque aussitôt à Odessa et, après quelques jours de traversée, il arrive heureusement à Marseille, où ses amis lui expliquent en détail le nouveau machinisme gouvernemental. Avec Maurice Dalbret, rentrent en France le duc de la Rochetaillée, son fils Jacques, sa fille Diane, qui avaient émigré. Le duc représente le passé et meurt dans l' « impénitence » de ses convictions; Jacques devient agriculteur, et Diane épouse un des chefs du nouveau régime, le comte Georges de Santeny, converti jadis au collectivisme par Maurice Dalbret. La Révolution n'a pas été trop sanglante. Rothschild, Ferry, Rouvier, ont eu le temps de filer en Allemagne. On n'a exécuté (magnanimité touchante) qu'une centaine d'individus, parmi lesquels (pourquoi ce choix?) un opportuniste des moins en vue, M. Loubet. La France est maintenant divisée en dix-huit zones géographiques, correspondant à autant de commissions régionales. La région géographique, la commune régionale, sont, en apparence, autonomes. En réalité, elles obéissent à une administration mathématiquement organisée qui, sous prétexte de statistique, de sécurité, d'hygiène, englobe tout, dirige tout. Ainsi, chaque commission régionale a dans ses attributions la statistique et la sécurité territoriales d'abord, puis l'hygiène publique et le gouver-

nement de toutes les affaires communales courantes. La commune se relie à la région, et celle-ci a un grand conseil central qui siège dans la première zone, dont le chef-lieu est Paris. Toutes les impositions sont supprimées et remplacées par une contribution unique, qui ne peut être acquittée ni en or, ni en argent, mais seulement en billets d'impôt annuellement émis par l'administration nationale. Cette contribution unique s'évalue au cube pour les maisons, à la surface pour les terrains : c'est le détenteur de ces objets qui paie. Plus de rentes, d'arrérages, d'intérêts perçus, de capitalisations sous quelque forme que ce soit. La Bourse a été détruite. La monnaie, consistant en bons d'impôt, en billets de la Banque de France, en un métal frappé par la direction centrale, a cessé d'être une chose mobilière, une chose fongible. Elle ne peut faire l'objet d'aucune usure, d'aucun intérêt : son rôle exclusif est de servir de moyen d'échange. Il n'y a qu'un immeuble, la terre : il est défendu de la vendre et de l'aliéner. Des répartitions équivalentes en ont été faites. Ce n'est plus une propriété personnelle : ce n'est qu'une appropriation. Chaque ancien propriétaire est devenu le délégué agriculteur de ses anciennes terres, dont il partage le produit avec ceux qui lui aident à les cultiver, c'est-à-dire avec ses coopérateurs agricoles. Le gouvernement s'est emparé de tous les objets mobiliers : usines, ateliers, machines, chemins de fer, voitures, chariots, bateaux, vaisseaux, meubles, livres, instruments de musique, force motrice provenant des animaux domestiques, force motrice naturelle, etc. Il loue le tout aux citoyens. Plus d'écoles, de collèges, d'établissements d'éducation, de pensionnats ni d'externats. Les professeurs vont dans les familles donner leurs leçons, et on a organisé des cours publics nationaux, régionaux, communaux, tous gratuits. Plus de maisons de banque et de crédit; plus de tribunaux : des magistrats élus par la commune, pour une année seulement, sont chargés d'appliquer aux contrats sociaux la sanction de la volonté nationale. Tous les travaux se font par équipes, divisées en spécialités de production, et chaque corps d'état est tenu de réaliser dans un temps donné une même quantité de travail. La production exécutée par chaque individu doit procurer à ce dernier l'intégralité de sa consommation.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'organisation matérielle rêvée par M. Chirac. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain : il vit aussi d'intelligence, d'art, d'idéal, de religion. L'art préoccupe peu notre écrivain collectiviste : les théâtres populaires lui suffisent; il admet aussi l'enseignement de la presse, une presse d'informations scientifiques, restreinte à un journal officiel par région. Quant à la religion, en attendant que la science et la diffusion des lumières aient fait disparaître cette « folie » d'un autre âge, il est de bonne politique de la laisser vivre et de ne pas la persécuter. Il y a donc une église, un clergé, dans

la France collectiviste de M. Chirac; mais une église sans hiérarchie, un clergé sans chefs : plus d'évêques, plus d'archevêques, plus de cardinaux; rien que des curés, pour le ministère paroissial. Un de ces curés, l'abbé Jean Cabriès, joue un rôle dans le roman socialiste de M. Chirac. Un moment, on croit même qu'il va présider au mariage purement civil de Diane de Rochetaillée et de Georges de Sainteny. C'eût été trop odieux : le romancier se ravise, et l'abbé Cabriès finit par donner aux fiancés la bénédiction nuptiale. On a fondé, dans la France nouvelle, des pensions de retraite civile pour tous les invalides du travail, sauf pour les prêtres, le gouvernement ne considérant pas leur ministère « comme une utilité sociale. » Ils vivent d'un budget, mi-partie fourni par leurs paroissiens, mi-partie par les congrégations « productrices ; » car il faut vous dire que M. Chirac maintient aussi les congrégations, non par esprit de justice et par amour de la liberté, mais parce qu'elles constituent de féconds ateliers de production. Il a été seulement établi à leur égard des règlements qui les empêchent de capitaliser et de surproduire. Ce sont elles qui pourvoient au budget de leur culte et à l'entretien de leur religion. En résumé et malgré son libéralisme d'apparat, le système socialiste de M. Chirac ne diffère pas essentiellement des systèmes égalitaires et utilitaires préconisés par les communistes modernes. Tout y est réglé, étiqueté, prévu, tiré au cordeau. Le pays se partagera, comme aujourd'hui, en fonctionnaires et en administrés : il y aura aussi comme aujourd'hui des malins et des naïfs. On pourra y avoir moins faim, moins froid, moins mal. Y sera-t-on plus heureux ? J'en doute, car, avec toutes ses suppressions, il est défendu à M. Chirac de supprimer les passions et l'égoïsme. Avec toutes ses innovations, il ne lui est pas donné de combler ce besoin d'infini que tout homme civilisé porte en lui. Avec toutes ses réformes, il ne lui est pas permis de changer la nature humaine. Au fond, le socialiste Chirac impose à la France de ses rêves une règle économique et une règle morale dont le positivisme est la base : faible digue contre la logique des appétits de ceux que rien ne satisfait, et contre les débordements des masses instinctives !

2 et 3. — Tout autre est le socialisme, ou plutôt l'anarchisme de M. Maurice Barrès. Il ne s'adresse pas au peuple, à la foule. C'est un anarchisme élégant, sensuel, artistique, exclusivement réservé aux « personnes de ce temps qui ont une vie intérieure la plus intense et la plus ornée, » et à qui serait dévolu, en vertu de leur très profonde culture intellectuelle, « le droit d'être supérieur aux lois » qui régissent les autres hommes. *L'Ennemi des lois*, de M. Barrès, a nom André Malterre ; il est professeur dans un collège de Paris, et, à ses moments perdus, il écrit, sous le voile de l'anonyme, des articles anarchistes dans un journal révolutionnaire. Une bombe éclate dans la cour d'une caserne :

on rend André Malterre responsable du fait, et il est condamné à trois mois de prison. Ce « martyre » lui vaut l'amour de deux jeunes femmes : la princesse slave Marina et Mlle Claire Pichon-Picard, fille d'un membre de l'Institut. Il épouse Claire, tout en filant, du consentement de sa femme, le parfait adultère avec la princesse. L'ennemi des lois, des usages et des coutumes a pour principe que « chacun doit vivre à *sa* guise, selon *sa* sensibilité. » On conviendra que c'est là une morale plus que facile et qu'elle pourrait mener loin. Si l'on ne savait que M. Maurice Barrès a l'habitude de se moquer de soi d'abord, et puis des autres qui existent si peu pour lui, il y aurait lieu de protester contre son dilettantisme énervant. Mais à quoi bon ? Ses livres peuvent exercer une influence dangereuse sur de jeunes snobs qui prennent cet ironiste au sérieux : ils n'auront jamais une action décisive ni sur nos destinées sociales ni sur les affaires humaines. A vrai dire, M. Barrès n'est qu'un individualiste. Dans *l'Ennemi des lois*, comme dans *Sous l'œil des barbares*, dans *Un Homme libre*, dans *le Jardin de Bérénice*, c'est le culte du Moi qu'il préconise. En ce style hautain, alambiqué, subtil, capricieux et moqueur, dont il a le secret, il élève ce culte à la hauteur d'une religion. Il le transforme en éthique et en règle de vie, à l'usage d'une élite dont il se réclame. Nous sommes loin du socialisme autoritaire, du socialisme d'État. André Malterre discute, analyse, dissèque les systèmes économiques des réformateurs modernes : Saint-Simon, Fourier, Karl Marx, Lasalle, Kropotkine. Aucun ne le contente pleinement, et il finit par conclure que la « société se transformera bien plus par malaise et sous la poussée des circonstances que par logique et à la suite de ses apôtres. » Il s'enthousiasme pour le feu roi de Bavière, Louis II. Ce prince, très personnel, rêveur toujours occupé à rendre tangible son rêve, échappant par tous les moyens à la banalité du monde épais qui l'entoure, manifestant sans cesse son horreur instinctive pour tout enrégimentement, et sans cesse affirmant son « moi, » l'intéresse autant et même plus que Fourier organisant son phalanstère. Le lecteur a déjà deviné qu'André Malterre, sinon dans sa vie, du moins dans ses théories, c'est M. Barrès lui-même. Il se raconte, il explique son état d'âme, il expose son « idéal » d'égoïsme supérieur. Reste à savoir si cet « égoïsme » suffit à son bonheur moral. Ce n'est pas sûr. Çà et là, dans *l'Ennemi des lois*, partent des déclarations significatives. Il dit ici : « Seules nous mènent les vérités qui nous font pleurer. » Ailleurs : « Dieu seul a le droit d'être misanthrope. » Plus loin : « Dégager la douleur de son caractère de vilenie, lui restituer la part de sublime qu'elle renferme, c'est avancer d'un grand pas la question sociale. » Mentionnons enfin ce singulier aveu, dans la préface du livre : « Il n'y a pas à composer un système de plus. Et notamment la religion catholique n'est-elle pas assez belle pour suffire aux besoins les plus profonds des personnes qui réclament une

foi et un Dieu? » Tout cela indique très certainement que le romancier doit souffrir de son scepticisme.

Est-ce la similitude du prénom qui a fait de M. Maurice Quillot un disciple de M. Maurice Barrès? Je ne sais. Mais celui-ci peut se vanter d'avoir dans le jeune écrivain un ardent adepte de ses façons philosophiques, de son idéologie et de sa « psychothérapie. » Seulement, le disciple dépasse le maître, comme c'est l'habitude, et son barésisme affecte une transcendance mystique dont l'obscurité ravirait un Allemand. C'est si profond que l'on n'y voit goutte. Déjà, dans *l'Entraîné*, M. Maurice Quillot avait jeté les bases de ce qu'il appelle la « Métapsychose. » Aujourd'hui, dans *le Traité de la Méduse*, il ouvre une fenêtre (mais combien opaque !) sur son système. Qu'est-ce que la Méduse? « C'est l'ombre sur l'écran. C'est une âme vagabonde, complément de notre âme, moitié de nous-mêmes, qui possède toutes les qualités qui nous manquent et tous les défauts que nous souhaitons. » Avez-vous compris? L'auteur suppose deux êtres d'essence supérieure, quelque chose dans le genre du Séraphitus-Séraphita, de Balzac. Un matin, se tenant par la main, ils entreprennent un voyage dans l'indéfini. Après avoir admiré en passant toutes les richesses de la nature, les « mers glauques des jeunes blés, » les « champs d'ocre, » les « prairies merveilleuses, » l' « or jongleur des sables, » la « crête grise des vagues, » l' « hostie du soleil s'abaissant sur les forêts, » ils arrivent dans une région illimitée, où les bruits de la terre ne parviennent plus : « patrie convoitée » qu'ils cherchaient depuis des siècles. Là, se révèle à eux dans son essence plénière la mystérieuse Méduse, et ils se mettent à ratiociner sur le temps, l'espace, l'action, le repos, le mouvement, l'ombre, la lumière, le silence, la vie et la mort. Ces ontologies imprécises n'ont rien d'attrayant, rien de pratique, rien de moralement profitable. Et cependant, grâce à ses mots curieux, à ses phrases cherchées, à ses périodes berceuses, on éprouve un certain plaisir à lire l'élégant opuscule de M. Quillot. Ce « philosophe » n'est, au fond, qu'un artiste.

4. — M. Joséphin Péladan en est au onzième volume de son Éthopée : *La Décadence latine*. Ce volume a pour titre : *Typhonia*. Il renferme, surtout vers les pages de la fin, des tableaux passionnels et des détails sensuels dont ni l'intention esthétique, ni la facture artistique, ne sauraient en rien légitimer le développement, excuser la hardiesse, atténuer le danger — surtout pour les lecteurs inexpérimentés. Et c'est fort regrettable ; car il y a dans *Typhonia* de dures vérités et d'excellentes choses. La trame même du roman est simple et peu compliquée. Les Sin, à la suite de revers de fortune, vinrent se fixer de Toulouse à Typhonia (lisez : Nîmes). Le père, très savant et très pieux, possédait une nombreuse bibliothèque et y passait une partie de son temps. Il ne fréquentait que les deux bouquinistes de la ville et de vieux prêtres. La mère

restait à son foyer, toujours en noir. Le fils, intelligence supérieure, à la façon d'une lyre muette, passait pour un cancre, impropre à tout. Il scandalisait Typhonia par ses longs cheveux et sa prétendue paresse. Il se promenait des journées entières, un livre à la main, dans le jardin du Nymphée ou sur le mont Zigur. C'est dans une de ses promenades qu'il rencontre Nannah, pauvre lycéenne orpheline, que sa tante destine au professorat. Le père de Sin veut marier l'adolescent à une riche héritière de l'Ardèche, Mlle de Lautaret. Sin s'y refuse : il aime Nannah. Celle-ci a passé ses examens et reçu son diplôme. Elle doit partir pour l'Angleterre. Avant son départ, elle donne à Sin rendez-vous dans les ruines de l'antique cité des Baux. Ce rendez-vous est loin d'être platonique. Nannah fait promettre à Sin de ne pas se marier : elle, de son côté, lui promet de faire fortune et de le sortir de l'état précaire qui annihile son indépendance et stérilise son génie. Sin est catholique, Nannah protestante, mais aussi peu que possible. On conçoit, par ce qui précède, combien peu ces deux êtres tiennent à la réalité de la vie ! Ce sont plutôt des entités symboliques. Ce que M. Joséphin Péladan a surtout voulu peindre dans *Typhonia*, c'est l'étouffement de toute originalité, de tout enthousiasme, de tout lyrisme par le collectif bourgeois des petites et moyennes villes de province. Aucun génie ne résiste au face à face de l'esprit étroit, mesquin, haineux, envieux, qui règne là. On n'y voit que des âmes « relâchées, lentes et paresseuses. » La « brutalité des hommes » y va de pair avec « la bêtise des femmes. » Le « côté animal de la vie » y devient « la plus perpétuelle des préoccupations. » C'est « un marais : » il faut s'y habituer, c'est-à-dire « s'immobiliser. » Vivre à l'écart dans un pareil milieu, « c'est afficher son mépris pour tous ; comment le pardonneraient-ils ? » Un moine qui revient souvent dans l'Éthopée de M. Joséphin Peladan, le père Alta, prêche à Typhonia contre ce qu'il appelle le « péché provincial : » péché fait de haine, d'égoïsme, d'hypocrisie et de calcul. Il tonne contre ces fausses dévotes dont la province pullule : personnes insolentes et rêches, pharisiennes implacables qui damnent tout le monde et ne se doutent pas que la première des vertus chrétiennes est la charité. Tout cela est juste, tout cela est vrai, en principe. Seulement le père Alta, ou plutôt M. Joséphin Peladan, a le tort de trop généraliser : la province ne se compose pas seulement de Typhonias et de bourgs pourris où règnent les vices qu'il stigmatise avec tant d'éloquente énergie. La province comprend aussi des villages, des hameaux, des mas. Ici, les âmes sincèrement religieuses ne manquent pas, les vertus patriarcales y fleurissent encore et on y vit généralement en toute simplicité. Je suis pourtant de l'avis de M. Peladan, quand il démontre que la moyenne et la petite ville enlisent le génie, l'individualité, l'intelligence. Pour les intellectuels, en effet, il n'y a que le village ou la très grande ville. A louer

tout particulièrement dans *Typhonia*, en dehors des proses lyriques, les méprisants et vigoureux croquis intitulés : *la Préfecture*, *la Mairie*, *le Palais de justice*, *le Lycée*. C'est pris sur le vif, et le burin du peintre s'enfonce comme un fer rouge dans toutes les tristes plaies que recèlent et alimentent ces monuments de notre centralisation jacobine et césarienne. *Typhonia* se termine par la règle esthétique du second Salon de la Rose-Croix. Rien de la franc-maçonnerie : c'est un Salon où ne sont admis que les œuvres de peinture, de dessin et de gravure, qui procèdent de l'Art idéaliste et mystique. Cette tentative de rénovation artistique, similaire au mouvement préraphaéliste de Ruskyn, en Angleterre, a ses critiques et ses approbateurs. Je me borne à mentionner le fait, la chose, en cette Revue, n'étant pas de mon domaine.

5. — Drame en style magnifique, aux scènes grandioses, *la Fin des dieux*, de M. Henri Mazel, tient aussi du roman et du poème. C'est une œuvre dans le genre de *la Tentation de saint Antoine*, de Gustave Flaubert, mais conçue dans un tout autre ordre d'idées et dans un meilleur esprit. *La Fin des dieux* met en présence la raison chrétienne représentée par le moine Norbert et la superstition païenne incarnée dans l'évêque Terpandre. Le drame se déroule dans la ville d'Arles, à la cour du roi René : un René fictif, qui, revenant d'une croisade fantaisiste autour des îles d'Ionie, avait ramené tout un cortège de sophistes grecs, byzantins et alexandrins, dont le but était de faire revivre en Occitanie les mythes et les rites du paganisme. Ainsi, vers la même époque, à Florence, une entreprise analogue fut tentée (et ceci est historique) par Gémiste Pléthon et Marsile Ficin. Donc, à la cour du roi d'Arles, ce ne sont que fêtes et danses voluptueuses autour des statues réédifiées d'Éros et de Vénus. On mêle sacrilègement le nom du Christ à des orgies d'amour, et la personne du divin Crucifié se confond pour ces panthéistes avec celle du dieu qu'adoraient les Bacchantes dans les mystères dionysiaques. Terpandre, l'évêque apostat de Scyros, est le propagateur du culte nouveau. Sur ces entrefaites, accourt du nord le moine Norbert, mâle et austère descendant des apôtres. Il est envoyé par les primats d'outre-Loire pour rappeler à la vérité catholique le peuple du midi, les chevaliers occitaniens, le roi René, le Pape lui-même, qui, siégeant alors à Avignon, ne tient pas d'une main assez ferme l'orthodoxe gouvernail de l'Église. Frère Norbert commence par prêcher dans les rues la bonne doctrine : il a contre lui tous les ergoteurs, tous les païens, tous les libertins, tous les enrichis, tous les satisfaits, tous les puissants du jour ; il a pour lui le peuple qui travaille et qui souffre, les parias, les lépreux, les pestiférés, les affamés de justice, les inquiets, ceux que tourmente le souci de l'au delà, les chercheurs assoiffés d'idéal que les formes présentes rebutent, les pauvres filles séduites et abandonnées. Tous, attendris, puisent dans ses discours une consolation à leurs souf-

frances, une solution à leurs anxiétés. Les tristes voient rayonner dans leurs ténèbres un soleil de certitudes; les idéalistes s'abreuvent à une source vivifiante et surnaturelle; les Madeleines retrouvent la paix de l'âme et le repos du cœur. Cependant, les païens murmurent. Furieux contre frère Norbert, ils le dénoncent comme un perturbateur au roi René, et celui-ci défend au moine de prêcher en public. Mais voilà qu'une armée de croisés, commandée par Eustache Lèvre-Forte, comte de Montlhéry, descend par la vallée du Rhône comme une avalanche, foulant les moissons, fauchant les hommes. Ces guerriers, bardés de fer, ont pour mission de refouler au delà des mers les hérétiques de Scyros. La cause est juste, pourquoi faut-il que des moyens aussi violents soient employés à son triomphe? Frère Norbert en gémit : il essaie d'arrêter l'effusion du sang. Avec trois saints prélats, Pierre de Cîteaux, l'évêque de Laon et Fra Serafico, il pénètre dans le château de Minerve assiégé et entreprend de convertir le roi René. Les prélats discutent avec Terpandre : se voyant démasqué, l'évêque relaps les assomme de sa masse d'armes. Ils sont vengés par les chrétiens du septentrion, qui entrent dans la ville d'Arles en vainqueurs. L'hérésie païenne est détruite. Toutefois, frère Norbert, magnanime et miséricordieux, fait grâce de la vie à Terpandre, et favorise la fuite de deux jeunes fiancés qui ont joué dans le drame un grand rôle : le prince Cléotas et la princesse Chryséis, prêtresse d'Aphrodite. Cléotas a été converti par lui à la foi catholique : l'amoureux jeune homme convertira-t-il plus tard Chryséis? Frère Norbert l'espère, et le drame se clôt sur cet espoir. La thèse de M. Henri Mazel est celle-ci : que l'œuvre de la croisade des hommes du nord contre les hérétiques du midi a reconstitué une Gaule chrétienne; que revenir au paganisme, c'est faire un recul en arrière ; que les antiques civilisations n'ont plus rien à nous donner; que nulle renaissance des âmes et des cœurs par l'art ne sera si l'esprit catholique ne guide les artistes; que le christianisme intégral seul contient en lui les éléments d'une science vraiment humaine, d'une démocratie équitable et généreuse, d'une littérature féconde, d'un art original et vrai. Telle est l'idée qui se dégage, bien qu'un peu confuse et brouillée, de *la Fin des dieux*. Malheureusement, en M. Mazel, le lettré, le poète, ont déteint un peu trop sur le philosophe et le penseur. Ce panthéisme grec, cette civilisation hybride, ces rites sensuels, ces amours libres et folles qu'il réprouve dans sa foi ont grisé sa plume. Il les décrit et les restitue avec un lyrisme des plus séduisants, et, dans le duel oratoire de frère Norbert avec l'évêque Terpandre, c'est à ce dernier qu'il fait tenir les discours les plus charmeurs et les plus mélodieux : ces légitimes réserves bien établies, il y aurait injustice à méconnaître les intentions et les rares qualités d'écrivain, d'évocateur et d'érudit dont *la Fin des dieux* témoigne d'une page à l'autre. Je suis complètement aussi de l'avis de

M. Mazel, quand il expose la véritable esthétique du catholicisme. Il n'y a que les jansénistes pour prétendre que le Christ glorieux est venu attrister le monde et que sa doctrine est la condamnation même de la nature, de l'art et du beau. Le christianisme bien compris n'attriste rien, n'étouffe rien, n'obscurcit rien de ce qui est vie, mouvement, science, beauté, lumière, amour : il idéalise, surnaturalise, purifie et ennoblit tout.

6, 7 et 8. — Un petit fonctionnaire aux Beaux-arts, Henri Fresneaux, hérite inespérément d'une fortune de plusieurs millions. Après quelques années d'extravagances, de folies, d'oisiveté, le nouveau Crésus s'ennuie de l'existence parisienne. Il se fait construire un yacht, la *Liane*, et s'apprête à partir pour le « tour du monde. » Une toute jeune femme, excentrique, audacieuse, émancipée, poussée par le goût des aventures ou par des chagrins de cœur, demande à Henri Fresneaux de l'accompagner dans ce voyage. Ils partent : le boulevardier se prend de passion pour la mystérieuse inconnue, qui, d'abord, résiste, indignée, hautaine, dédaigneuse, pour succomber ensuite résignée, raffinée, capricieuse, maladivement névrosée. Elle meurt un jour à Ceylan, et Fresneaux revient à Paris reprendre sa vie de désœuvrement et d'ennui. Ce fait divers a fourni à M. Paul Bonnetain le canevas d'un long roman, mi-descriptif, mi-psychologique. Le style de *Passagère* est chaste, mais l'œuvre est malsaine, et on n'en peut guère retenir que quelques pages (genre Loti) sur les mille fugaces paysages dont se peuple le ciel oriental, sur l'imprévu toujours renouvelé des escales, sur la douceur des nuits constellées et les ardeurs des divers soleils que connaît l'Océan.

Décadence, de M. Thomas Maisonneuve, est le contraire de *Passagère*. Ici, l'œuvre en elle-même a une portée morale, et le style est d'un réalisme scandaleux. Yves de Kerbraz quitte sa Bretagne et vient à Paris chercher la gloire. Orphelin de père, il a été élevé par sa mère, une sainte, dans les principes de la religion et la pratique de la vertu. Écrivain et poète de talent, Yves se fait d'abord connaître par des livres, pleins de pensées élevées, où il glorifie Dieu, l'âme, l'idéal et la foi. Un soir, il va au Moulin-Rouge pour s'y distraire et y rencontre une danseuse de l'Éden qui profite de sa naïve inexpérience pour jeter sur lui son dévolu, peu désintéressé. Elle le débauche, l'accapare, l'absorbe, le domine, et, en rien de temps, en fait un mauvais fils, un mauvais ami, un égoïste, un matérialiste, un être pervers. De l'argent laborieusement et honnêtement gagné par son père, Yves de Kerbraz entretient cette gueuse qui l'abrutit et le dégrade. Lui, un convaincu, aimant passionnément son métier, soignant son œuvre, heureux naguère de travailler pour l'art, pour l'idée, pour le beau, prostitue maintenant sa plume, écrit des romans ignobles, fournit de contes licencieux les journaux pornographiques, traîne enfin dans la boue le nom si pur, si uni-

versellement respecté de sa mère. Celle-ci meurt : un instant on pourrait croire que le malheureux va se reprendre Non ! L'affolante obsession le tient : elle ne lâchera pas sa proie. Quelle existence ! Le suicide en est le dernier mot. Évidemment, dans cette *Décadence*, qui rappelle par certains côtés la *Sapho* d'Alphonse Daudet, M. Maisonneuve a voulu montrer le danger, pour l'intelligence comme pour le cœur, des liaisons coupables, et l'influence néfaste des prostituées sur les esprits les mieux doués. La thèse est vraie; mais le romancier, en appuyant plus que de raison sur les débordements de ses personnages, en a détruit tout l'effet.

Moins réaliste d'expression est le roman de M. Richard Ranft, intitulé : *Mlle d'Orchair ;* il ne vaut pas pourtant beaucoup mieux. C'est l'histoire d'une jeune évaporée qui se donne au premier homme qu'elle rencontre sur sa route. Fille putative d'un général du second Empire, Marthe d'Houbrelan n'a pas trouvé, enfant, l'affection à laquelle elle avait droit, malgré le vice de sa naissance. Son éducation s'est ressentie de ces dissentiments. Élevée comme la Renée Mauperin, des Goncourt, très habile dans les exercices du corps, elle s'est engagée comme écuyère dans un cirque, après la mort du général. Un viveur et un faiseur, corrompu dans ses idées, pourri dans ses mœurs, débauche et pervertit l'écuyère. Plus tard, un plus noble amour la dégage de cette fange; mais elle y a souillé à jamais sa dignité de femme. Histoire banale, au surplus, et qui n'offre de bien original que le portrait d'une pauvre institutrice, très intelligente et très laide, qui reporte vers la littérature, à force de volonté, tous les sentiments, toutes les délicatesses, tous les enthousiasmes de sa nature féminine, parvenant ainsi à un goût très personnel et à un jugement très sûr.

9. — S'il ne s'y trouvait une scène trop risquée, celle où un oncle sans mœurs se comporte avec sa nièce de la plus odieuse façon, je n'hésiterais pas à recommander (car l'œuvre est bonne) le nouveau roman de M. Ernest Daudet : *A l'entrée de la vie.* Il s'agit d'une jeune fille des mieux douées, qui, à sa sortie du couvent, rencontre dans sa famille les plus cruelles épreuves. Noémi Margerin est son nom : elle a pour père un riche banquier qui s'est marié deux fois, qui manque totalement de sens moral et qui se ruine dans des spéculations hasardées. Sa belle-mère, femme sèche, sans cœur, sans principes religieux, mène une conduite indigne. Elle hait son mari, le trompe et profite de sa ruine pour divorcer. Le frère du banquier, Narcisse Margerin, est encore pire. Il est riche; il pourrait sauver le père de Noémi ; il le ferait, mais à la condition honteuse que la pauvre enfant consentît à se livrer au triste personnage. Quel joli monde ! Par bonheur, Noémi est entourée aussi d'excellents cœurs qui lui aident à se garer de tous les pièges qui l'entourent : il y a d'abord le vieux comptable Berthold, l'honnêteté même, qui veille non seulement sur la caisse de son maître, mais encore

sur les intérêts et sur l'honneur de la jeune fille ; il y a ensuite une ancienne amie de pension, Henriette de Péronne, qui est pour elle une véritable sœur ; il y a enfin le jeune peintre Adrien Laugier, qui aime Noémi d'un amour profond et chaste, et se dévoue à son bonheur. Grâce à tous ces efforts réunis, grâce également aux leçons de piété, de courage et de vertu que la jeune fille a autrefois reçues au couvent et qui ont trempé son caractère, la vie finit enfin par lui sourire. Tous ceux qui l'ont méconnue ou persécutée sont châtiés comme ils le méritent. Quant à Mlle de Péronne, guérie d'une incurable infirmité par Notre-Dame de Lourdes, elle se fait carmélite avec une joie profonde : ce qui donne occasion au romancier d'écrire de fort belles pages sur la vocation religieuse. M. Ernest Daudet a moins de talent que son frère, l'auteur du *Nabab* ; mais il a beaucoup plus que lui le respect de tout ce qui touche au sentiment chrétien.

10. — Pas de sentiment chrétien du tout, et un monde plus vilain, plus infâme, plus criminel encore, sans aucune figure réellement honnête (à l'exception d'un pharmacien), dans *Complices*, de M. Hector Malot. Il y est question de la femme d'un notaire, Henriette Gibourdel, qui empoisonne son mari, Me Courteheuse, pour vivre plus à l'aise avec le premier clerc de celui-ci, un certain Lavaupalière, venu de Paris en Normandie pour y faire une fin. L'action se passe dans la petite ville d'Oissel. Le notaire mort, les deux complices s'emparent de son étude et se marient. Une vie d'enfer. L'empoisonneuse, qui a des instincts de fille, essaie de débaucher un petit saute-ruisseau et de se débarrasser de son second mari. Mais Lavaupalière connaît son horrible femme et déjoue tous ses calculs. Il y a dans la ville d'Oissel, je l'ai déjà dit, un pharmacien, nommé Turlure, qui est aussi le maire de l'endroit. Ce pharmacien, une véritable création, a été frappé de certaines circonstances mystérieuses qui ont entouré la mort de Me Courteheuse. D'enquête en enquête, de déductions en déductions, il finit par découvrir le crime et il dénonce les coupables. Le jury acquitte l'empoisonneuse et condamne son complice à vingt ans de travaux forcés. M. Hector Malot décrit complaisamment tous ces adultères, tous ces empoisonnements, tous ces forfaits, sans leur reconnaître d'autre frein que la crainte du gendarme. Il est plus qu'indulgent pour les passions désordonnées de ses personnages. Rien de bien neuf d'ailleurs dans ce drame provincial. La façon dont s'y prend Henriette Gibourdel pour tuer lentement son premier mari est imitée de l'*Affaire La Farge* et de *la Dame de Saint-Tropez*. On peut rapprocher aussi certains types de *Complices* de ceux de *Madame Bovary* ; mais il ne faudrait point en conclure que le style de M. Hector Malot ressemble à celui de Gustave Flaubert.

11. — Avec *l'Hermine*, de M. G. Lafargue-Decazes, nous ne sortons pas du scandale, de la scélératesse, de la boue et du crime. Seulement, on

ne rencontre pas chez lui la moindre indulgence pour les scélérats. L'auteur leur applique, au contraire, les épithètes les plus énergiquement flétrissantes. C'est le juif que l'auteur dénonce et dont il dévoile sans pitié les turpitudes. Le réquisitoire avait déjà commencé dans un autre roman du même écrivain : *Le Citoyen Venal.* Cette fois, M. Lafargue nous montre le sémite aux sommets de la magistrature française, cachant sous son hermine les instincts les plus dépravés, de même que certains Robert-Macaires de la finance et de la politique cachent sous un masque d'or la lèpre hideuse qui souille et ronge leur âme corrompue. Est-il cependant possible qu'un corps social qui a autrefois compté dans ses rangs des d'Aguesseau, des Omer Talon, des Harlay, des Molé, soit aujourd'hui envahi par des gagas comme le président du Boulois, des sodomites comme le conseiller Creuzin, des monstres comme le juge d'instruction Walkner? Fils d'un israélite bordelais, ce Walkner pousse la perversité, le cynisme et l'hypocrisie à ses dernières limites. Il fait payer en faveurs gratuites, à une coureuse, l'ordonnance de non-lieu dont elle est l'objet, bien qu'elle ait été prise en flagrant délit de tentative d'assassinat. Il fait avorter la femme d'un magistrat qu'il a détournée de ses devoirs. Chargé de poursuivre ce crime dont il a été l'inspirateur, il en accuse un de ses anciens rivaux. Il abuse de ses pouvoirs pour enlever à ce dernier des dossiers importants sur un ministre en exercice et dont il se sert ensuite pour s'assurer l'impunité de ses prévarications. Non! franchement, ce n'est pas possible, et M. Lafargue-Decazes exagère : si bas tombée que soit notre magistrature épurée, elle ne contient pas des malfaiteurs d'un pareil calibre. Cette exagération diminue la portée morale et le caractère vengeur de son livre. Il pouvait prouver (ce qui est vrai) que le juif, termite démoralisateur, a aujourd'hui pénétré dans tous les rouages de notre monde politique et social, et qu'il y poursuit implacablement son œuvre de décomposition. Il ne fallait pas forcer la note au point de rendre dangereuse la lecture de *l'Hermine*, — qui a du bon. Dans ce roman à clefs, passent des individualités bien connues : le ministre Compans, le procureur de Brivazac, Louis de Mora, Samuel Vénal, et tant d'autres, dont il est inutile de dire les vrais noms : chaque lecteur peut facilement les épingler au passage.

12 et 13. — Un autre roman à clefs, mais d'un ton bien différent et d'un sujet où la politique n'a rien à voir, c'est *Jean Bonnet à Luchon.* Auteur : M. Ernest Ferras, avocat à la cour d'appel de Toulouse. Un de ses jeunes confrères rencontre à la gare de Montrejeau une riche famille américaine qui se rend dans les Pyrénées. La famille Rickson se compose de trois personnes : le père, un archéologue passionné ; la mère, une aimable bonne femme ; la fille, miss Mary, très intelligente, très distinguée, charmante. Jean Bonnet fait la cour à miss Mary. C'est d'abord un simple flirtage, qui ne tarde pas à changer de caractère. Un

amour vrai, sincère, s'empare de leurs cœurs. Sceptique et frivole, un instant accaparé par une vierge folle, Jean Bonnet subit peu à peu le salutaire empire de la vierge sage. Il s'amende, se corrige, et au dénouement devient le gendre du riche Américain. L'intrigue de ce roman, on le voit, est des plus simples et n'offre pas grand attrait, malgré tout le soin, un soin trop méticuleux et trop complaisant, qu'a mis M. Ferras à nous décrire la vie des eaux, le casino, le jeu, sans parler des extravagances balnéaires de quelques viveurs toulousains. L'intérêt de l'œuvre se concentre dans la partie légendaire et archéologique : il y a là des évocations, des descriptions, des tableaux très réussis sur le *Lugdunum Convenarum* des Romains et sur Saint-Bertrand de Comminges au XIIIe siècle. Le reste est écrit à la diable, mais non sans esprit.

Léa Dalti, de M. Léon Vedel, roman dont l'action se passe aussi pendant la saison des eaux, à Vals-les-Bains, est, au contraire, une œuvre d'artiste. Le drame qui s'y développe est vivant, le paysage vrai, celui-ci formant à celui-là un splendide décor. L'idée du drame est venue à M. Léon Vedel d'une phrase de M. Alexandre Dumas, dans laquelle l'auteur du *Demi-Monde* distingue les femmes déclassées des courtisanes, et expose, avec un exemple à l'appui, les dangers, les erreurs et les horreurs qui peuvent résulter de leur fausse situation sociale. La « déclassée » de M. Léon Vedel était une orpheline de bonne famille qu'un parent éloigné, chargé de sa tutelle, se hâta de marier avec le comte de Bayx. Elle avait vingt ans, lui quarante. Union malheureuse, déséquilibrée, que l'antipathie des goûts et des caractères rendait plus pénible encore. La comtesse de Bayx fut infidèle à la foi conjugale. Une séparation eut lieu. Le comte prit son fils et, avec lui, s'expatria en Amérique. La comtesse changea de nom et, comme elle avait une très belle voix, devint une chanteuse célèbre d'opéra. Tout Paris applaudissait la Floriani. Vingt ans après, nous la retrouvons, sous le nom de Léa Dalti, aux eaux de Vals. Elle est courtisée par André de Valverte, un grand et beau jeune homme qui lui a sauvé la vie dans une excursion sur les précipices de la Bezorgues. Léa n'est plus la femme légère d'autrefois : les chagrins l'ont amendée. Jeune encore et toujours belle, elle se détache du monde peu à peu et aspire au repos de l'âme, à la paix. André l'aime d'un amour sincère et respectueux : il la tient pour une grande dame italienne et provoque en duel un rastaquouère qui l'avait insultée. Au moment où André se bat, où Léa sent qu'elle va répondre à son amour, une découverte imprévue lui apprend, à n'en pouvoir douter, que M. de Valverte est son fils. Immédiatement, elle quitte Vals, renonce au théâtre, part pour Rome et entre dans un couvent pour expier les fautes de sa vie tourmentée. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus dramatique et de plus saisissant. Et cependant ce n'est pas ce qui m'attire le plus dans *Lea Dalti*. Je suis surtout ravi par les paysages : ils

sont de toute beauté. M. Léon Vedel a contemplé souvent cette Volane « aux eaux vertes, » ces blés « aux teintes d'or, » ces coins de prairie, « qui ressemblent à des tapis de velours, » ces vignes « aux pampres rougis, » ces châtaigniers « aux feuilles moutonnantes » et ces volcans « à peine éteints » qui encadrent la station vivaraise, et l'on dirait parfois que pour décrire toutes ces merveilles il a trempé sa plume dans l'arc-en-ciel.

14, 15 et 16. — On vient de fonder une *Bibliothèque des dames*. Si j'en juge par les trois volumes que j'ai sous les yeux, elle ne doit pas s'adresser à des lectrices bien catholiques ; car on y évite avec soin de leur parler de notre culte et de notre religion, et la morale qu'on leur enseigne est toute mondaine. Ainsi, dans *l'Ami des jeunes filles*, il est abondamment question des devoirs d'une jeune personne envers ses parents, envers ses domestiques, envers ses voisins. De ses devoirs religieux, pas un traître mot. — Dans *Battu par des demoiselles*, on nous présente un certain James Parker, qui est chantre le dimanche dans une église wesleyenne et qui occupe la semaine les fonctions de comptable dans un magasin de la ville d'Osborne. Joli, fleuri, coquet, ce Parker fait la cour, sans en épouser aucune, à toutes les petites héritières de sa communion. Deux de ses victimes platoniques le forcent enfin à se marier avec celle qu'il avait le plus dédaignée. Intrigue sans intérêt, mêlée de versets sacrés, de chants méthodistes, de flirtage, de caquetage et de rosbif. — Bien que ce ne soit pas un chef-d'œuvre, le meilleur des trois volumes parus de la *Bibliothèque des dames* serait encore *le Mariage de Robert*. On finit par s'attacher à ce jeune Français, Robert de Brian, qui, malade d'une fluxion de poitrine, épuisé de souffrance et de fatigue, au milieu d'une forêt du Tyrol, est recueilli par des charbonniers, soigné et sauvé par une jeune fille enlevée autrefois à sa famille par des Bohémiens. Les charbonniers ont acheté Rosita ; Robert la rachète, la fait élever dans un couvent de Vienne et l'épouse, malgré une belle-mère acariâtre et têtue qui a sur lui d'autres desseins. Au dénouement, Rosita retrouve ses parents et son vrai nom : elle s'appelle Yolande d'Alby. Tout cela fait bien songer un peu à *l'Enfant de la Forêt*, de Ducray-Duminil ; mais, en somme, le livre n'ennuie pas, et il est inoffensif.

17, 18 et 19. — Je n'en dis pas autant d'*Un cœur discret*, de M. Gustave Guiches ; de *la Dragée haute*, de M. Féline de Comberousse ; de *Marié*, de Carmen Sylva (la reine de Roumanie). Les intentions des auteurs sont droites, très certainement. Il n'en est pas moins vrai que leurs œuvres sont totalement dépourvues d'élévation morale.

Le *Cœur discret*, de M. Guiches, s'appelle Honoré Bastid. Il exerce la profession d'avocat consultant à Flottes-en-Quercy. Esprit bizarre, caractère pessimiste dans un corps chétif et maladif, Honoré a pour in-

time ami André Mazels, jeune étudiant, égoïste, ambitieux, sans scrupules. Ce dernier fait la cour à une jeune et jolie receveuse des postes, Mlle Claire de Gisols. Ame naïve, Thérèse croit que c'est pour le « bon motif. » Elle se donne à l'étudiant, qui file immédiatement sur Paris. Il feint toutefois l'amour le plus sincère, écrit à Claire des lettres hypocrites et se fait prêter de l'argent par celle qu'il a lâchement abandonnée après l'avoir séduite. Doublement compromise et comme femme et comme fonctionnaire, Claire est sauvée par Honoré Bastid, qui l'aime en secret depuis longtemps. Celui-ci paie les dettes qu'elle a contractées pour l'indigne André, comble le déficit de la caisse postale et se marie avec la receveuse. Cet Honoré est arrivé à point et à temps. *Un cœur discret* est bien inférieur à *Céleste Prudhomat*, à *l'Ennemi*, à *Philippe Destal*, du même auteur. Tout au plus peut-on s'arrêter ici à quelques types effacés d'égoïsme féroce, de basse hypocrisie et de froide avarice : les Mazels, les Molinier, les Savoix, les Gimbels et ce radoteur de docteur Collonges. Ils donnent bien une idée de l'esprit étroit et fermé de certains bourgeois de petite ville. On les sent vrais : seulement, ils apparaissent à nous sous un jour trop gris.

Dans *la Dragée haute*, M. Féline de Comberousse a voulu peindre un genre de coquette parisienne tout à fait à part : la coquette vertueuse, celle qui se joue du danger et dont l'honnêteté est purement matérielle. Le portrait s'incarne dans la personne de Mme Alice Gradinat. Elle a pour mari un polisson, et par cela même croit qu'il lui est permis de jouer toutes les gammes de l'amour de tête avec un jeune romancier idéaliste, Gaston Lesseparbès. Elle entre dans ses vues, l'encourage dans ses voies, adopte ses théories, se montre avec lui tour à tour galante et prude, l'exalte, l'exaspère et lui donne des rendez-vous auxquels, sous un prétexte quelconque, elle ne se rend jamais. Quelle différence voyez-vous entre cette femme et une courtisane ? Lesseparbès finit par se lasser, et il épouse Marguerite Deschaume. Que ne s'y décidait-il plus tôt ? Les personnages de *la Dragée haute* ont des noms bien singuliers : Gradinat, Ledineur, Vaucloison, Cerfeuil, Palingru. Ah ! on n'intentera pas de procès à M. Féline de Comberousse. Cet écrivain est de l'école gauloise. Il aime et cultive la note comique.

Tout autre est le genre de Carmen Sylva. La gaieté, l'entrain, le naturel, lui font complètement défaut. Elle écrit impeccablement notre langue ; mais elle pense en allemand. J'incline à croire qu'elle s'est trop nourrie de Schopenhauer. Le pessimisme noir dont elle est coutumière lui vient certainement de ce philosophe beaucoup trop vanté. Elle ne l'a pas seulement étalé dans les *Pensées d'une Reine ;* on le retrouve encore dans tous ses romans, notamment dans *Marié*, le dernier paru. Ce « marié » est un insupportable musicien teuton qui épouse Nora, adore Lavinia, n'aime pas sa femme, se hait lui-même, se méprise, gémit, geint, pleure,

voudrait se tuer, et couche, comme une petite pensionnaire, ses lamentations quotidiennes dans un *Journal* insupportable. Heureusement que le volume se termine par une nouvelle du même auteur, qui fait oublier le roman. Mérimée eût applaudi à ces pages, dans lesquelles sont racontées, en un style énergique et sobre, toutes les péripéties d'une vieille haine héréditaire existant entre la famille du paysan slave Dragomir et celle du maître d'école Parvu. Le père de l'instituteur, un pope, avait tué le père du paysan dans son église. Parvu aimait deux êtres au monde : son jeune frère et sa vache : Dragomir tue l'adolescent et mutile l'animal. La vengeance de Parvu ne se fait pas attendre : il fouette Sanda, sœur de Dragomir, en pleine place publique et, suprême déshonneur ! lui coupe les cheveux. Mais il en garde les tresses. Parvu devient alors amoureux de Sanda, qui le livre à Dragomir et devient folle. C'est encore plus terrible que les fameuses vendettas corses, et, pour retrouver une telle agglomération d'horreurs, il faut remonter à la tragique histoire de ces Labdacides grecs, poursuivis par le « destin amer » — *μοῖρα πικρά*, comme dit Euripide.

20 et 21. — Il y a deux choses dans *Terre de Lourdes*, de M. Boyer d'Agen : la préface et le roman. La préface est très respectueuse, très éloquente et très belle. L'auteur y parle comme un croyant, et l'écrivain ne ménage aucune des couleurs de sa riche palette pour nous décrire l'inoubliable paysage qui se déroule devant les yeux du pèlerin émerveillé, quand s'offrent simultanément à son regard la vieille Lourdes et son château fort, le Gave et ses eaux frissonnantes, les monts Espelugues, la grotte Massabielle, la basilique de l'Immaculée, les Pyrénées gigantesques tout à coup entr'ouvertes. Je ne donnerai pas au roman un certificat aussi élogieux. Certes, la forme en est parfaite : c'est le fond, le sujet, qui nécessitent des réserves. Un jeune montagnard, Alban Desbourdettes, est sollicité par sa mère d'embrasser l'état ecclésiastique. Ce n'est pas la piété vraie qui guide la mère d'Alban : c'est la gloriole, l'égoïsme, la vanité. Fermière enrichie, Agnès Desbourdettes ne se demande pas si son fils a « la vocation. » Elle le pousse impérieusement au séminaire, ne songeant qu'à la considération qui rejaillira du sacerdoce d'Alban sur sa famille et sur sa maison. Le jeune homme part, non sans tristesse. Il a, tout enfant, gardé les troupeaux sur le Vignemale avec la pastoure Zabeth. Son souvenir lui tient au cœur : il l'aime, sans oser se l'avouer à lui-même. Aux vacances, Alban porte la soutane. Sa passion pour la pastoure lui fait prendre ce saint habit en dégoût. Il se défroque chez un tailleur de Tarbes. Mais sa terrible mère est là. Il n'ose pas affronter son courroux, reprend la soutane et repart pour le séminaire où il écrit, désolé, ennuyé, fatigué, le récit de ses souffrances, de ses incertitudes et de ses impressions. Agnès Desbourdettes a surpris l'amour de son fils pour Zabeth. Elle négocie le mariage

de celle-ci, qui est à son service, avec Hierro, jeune soldat en ce moment au Tonkin. Zabeth refuse : elle connaît le secret du séminariste et en meurt. Le secret est enterré avec elle, et, cette fois pour tout de bon, Alban demande à Dieu la grâce de la vocation et, résigné, mais l'âme tranquille, se donne sérieusement à ses études théologiques. L'abbé Alban Desbourdettes est un frère de Jocelyn et de l'abbé Mouret, avec cette différence que ses amours irréalisées conservent un caractère chaste que la plume du romancier n'a jamais trahi. Le livre n'en est pas moins dangereux. Il y a, dans *Terre de Lourdes*, une figure de curé de campagne qui est marquée à l'effigie d'un saint. C'est celle du curé de Gavarnie, M. Bargelas. Il est le véritable ami, le conseiller intelligent, l'appui et le soutien du jeune séminariste. C'est lui qui initie son âme à tous les devoirs, à toutes les abnégations, à toutes les responsabilités que la carrière sacerdotale comporte : « Si vous ne voulez pas, lui dit-il, chercher dans la souffrance la plus grande volupté de ce monde, ne vous faites pas prêtre. »

Le jeune officier de marine, Jean de Kerdren, dont les aventures ont fourni à Mlle Schultz, l'auteur de *la Neuvaine de Colette*, le sujet d'un roman plus captivant encore, devait penser sur ce point comme l'abbé Bargelas. En effet, après avoir passé par toutes les phases les plus mouvementées de la vie et en avoir connu les amertumes et les douceurs, il estime que cette vie, au fond, a été bien vide, bien inutile devant Dieu. La vie du prêtre, toute de sacrifice, toute de dévouement, lui apparaît désormais comme seule digne d'un homme tel que lui. Devenu veuf, sans hésiter, il l'embrasse et y consacre tout ce qui lui reste d'énergie, de force, de bonne volonté. Il y a bien de l'inexpérience encore dans *Jean de Kerdren*, mais il y a progrès aussi ; et on prend au livre plus de plaisir qu'à une foule d'autres romans laborieusement limés, irréprochablement écrits.

22 et 23. — La petite Lisbeth a vécu sous l'aile de sa grand'mère. Elle ne sait rien du monde, et n'a lu (avec ses *Heures*) que des ouvrages de chevalerie. Son âme candide et sa naïve imagination en sont imprégnées au point qu'elle voit tout sous un jour héroïque et pare le prosaïsme du siècle des plus poétiques illusions. Aux bains de mer, Lisbeth rencontre un jeune gentilhomme du Morvan, Renaud de Surgères, qu'elle tient tout de suite pour un preux des anciens temps, détaché de son cadre. Le fait est que Renaud a grand air : il est fort, il est vigoureux, il ne s'épargne pas pour les autres. Tout récemment, il a sauvé une grosse dame en train de se noyer, il a exterminé un chien enragé, il a plongé au fond de la mer pour rapporter à Lisbeth une perle précieuse. Lisbeth l'appelle « mon chevalier, » et elle frissonne de joie quand elle apprend que Renaud a demandé sa main. L'aïeule a consenti et Renaud emporte Lisbeth à Surgères, dans le vieux château patrimo

nial. La jeune femme y oublie vite Paris : elle vogue en plein rêve. Tout lui plaît, tout lui sourit, tout la charme, tout l'enchante, et, au jour le jour, elle note ses joies, ses surprises, ses réflexions. Cependant Renaud est avant tout un gentilhomme rural : il est plus souvent avec ses fermiers, ses domestiques, ses bêtes, qu'avec sa femme. Cet amour de Lisbeth en est bien un peu décontenancé au début; mais elle finit par s'y faire et elle aime son « chevalier » plus que jamais. Hélas! le bonheur durable n'est pas de ce monde. Renaud meurt d'un accident de chasse, laissant à Lisbeth un fils qu'elle élèvera dans le culte, les traditions et les principes de son père. *Mon Chevalier* est un roman qui glorifie et fait chérir le foyer traditionnel, la vie de famille, la vie des champs. On y respire, avec le parfum salubre des bois et des pâturages, quelque chose de frais, de pur, de vivifiant, qui a sa source dans l'exaltation morale de tous les nobles sentiments du cœur. Le style dénote une plume féminine, et Gabriel Franay doit être un pseudonyme. En tous cas, l'auteur n'aime ni ce qui est vicieux ni ce qui est laid. Il n'y a, dans *Mon chevalier*, que de fort braves gens.

Il en est de même — bien qu'ils appartiennent à une autre classe sociale — des personnages si spirituellement mis en scène par M. Ernest d'Hervilly dans *Midi à quatorze heures*. M. Godard, ancien sous-chef de bureau à l'hôtel de ville de Paris, vit de sa modeste pension de retraite, dans un coin perdu de Vaugirard, avec sa femme et sa fille. Les Godard n'admettent dans leur intimité qu'un de leurs parents orphelin, Cyprien Lovergnaud, et un ami de vieille date, Thomas Pahouïn. Ils considèrent Cyprien comme leur futur gendre. Mais celui-ci n'a pas l'air de s'en douter : il résiste à toutes les avances qui lui sont faites. Delphine, cependant, est charmante, elle a des qualités fort appréciables : la modestie, la réserve, l'esprit d'ordre et d'économie, une vertu aimable, un caractère toujours égal. Cyprien ne les voit pas : élevé naguère avec Delphine, il continue à la traiter en camarade, et va chercher loin ce qu'il trouverait si près, s'il voulait s'en donner la peine. Thomas Pahouïn, lui, n'est ni sourd ni aveugle. Pendant que Cyprien, à la suite d'une fantastique aventure, épouse miss Arabella, Thomas demande la main de Delphine Godard, et l'obtient. Un homme bien amusant, ce Pahouïn ! Il arrive d'Amérique, où il a dirigé l'exploitation de plusieurs mines de cuivre ; il a une taille colossale, un aspect terrible, une voix formidable. Au fond, cet hercule de quarante ans, bruyant, bavard, tapageur et d'apparence féroce, est doux comme un agneau, bon comme le bon pain, naïf comme un enfant. Il a la manie des petits soldats en plomb, des polichinelles, des chevaux de bois rouge. Sous prétexte de faire plaisir à un « petit Pahouïn » qui n'existe encore que dans son imagination, il en achète constamment, il en dévalise les magasins, il en remplit sa maison et en donne aux mioches

pauvres. Cette manie a une origine touchante : son enfance, qui eut à peine de quoi s'alimenter matériellement, manqua de joujoux, cette joie des bébés. Maintenant que Thomas Pahouïn est riche, il s'en paie. Quoi de plus inoffensif? A signaler aussi, dans *Midi à quatorze heures*, deux bonnes à qui jamais l'idée ne vient de faire danser l'anse du panier. De ces bonnes-là, on peut dire qu'aujourd'hui la vieille graine est perdue.

24, 25, 26 et 27. — Il m'est presque pénible, après *Mon Chevalier* et *Midi à quatorze heures*, d'avoir à parler d'un livre aussi boursouflé, aussi incohérent, aussi absurde, que *la Bataille de Tire-tes-Grègues*, de M. Maxime Oget, et d'un roman aussi banal et aussi parfaitement ennuyeux que la *Corallé*, de Mme Guzman. Le premier est le récit, héroïcomique, de la défaite humiliante de cinquante uhlans prussiens, qui, ayant une nuit quitté leurs chausses dans la basse-cour d'une ferme caucboise, sont poursuivis par des oies lancées contre eux par les dindonnières de la ferme. On n'arrive à cette grosse farce qu'après trois cents mortelles pages de digressions oiseuses, de réflexions saugrenues, de plaisanteries sans le moindre sel. A chaque ligne, on sent que l'écrivain se bat les flancs pour faire de l'esprit. Mais, l'esprit qu'il veut avoir gâte même celui qui pourrait chez lui naturellement se produire. Dans le cours du volume, on lit une lettre adressée à M. Oget par un chef de rayon, nommé Cotillon, qui traite d' « écolier en rupture de thème » l'auteur de *la Bataille-de-Tire-tes-Grègues*, et lui reproche de n'écrire que des « platitudes. » Cette lettre est évidemment supposée et elle n'est mise là que pour donner au romancier le plaisir de la réfuter. Mais il a beau dire que Cotillon est un sot, Cotillon n'en a pas moins frappé juste. Je m'en tiens à son jugement. Le second récit (la critique d'ensemble a de ces rencontres désagréables) est, je le répète, d'une banalité désolante. Il a trait à l'amour d'une créole pour un Français, pendant la révolution de Saint-Domingue, et, en dehors de quelques renseignements sur le traitement des esclaves, ne renferme que des lieux communs. — Mme Guzman a publié, en même temps que *Corallé*, un recueil de *Contes de fées*. Certaine réclame a le toupet d'affirmer que ces *Contes* peuvent rivaliser avec ceux de Perrault. Il faut en rabattre. Sauf *le Lièvre* et *la Volonté assoupie*, qui ont quelque valeur, le reste est d'une afféterie bizarre.

Les *Contes du Nord*, de M. de l'Estoile, pèchent bien un peu également par la prétention. Mais ici, du moins, nous avons affaire à un conteur qui a le souci du style. *Attila*, *Argentine*, *Lemmi Kaïnen*, sont écrits en prose poétique. Il manque toutefois à ces contes ossianesques et vaporeux la musique de Schubert.

28. — Avec M. F. de Juliot (pseudonyme masculin d'une femme de talent), nous sommes en pleine vie moderne, dans le réalisme. Je me

hâte d'ajouter qu'avec la phrase alerte, agréable, spirituelle, de l'auteur, ce réalisme n'a rien de brutal. Cela ne veut pas dire que les trois nouvelles composant le volume publié par M. de Juliot : *Deux Gloires*, *Un Cas d'hypnotisme*, *Changement d'école*, soient destinées à la distraction des jeunes filles et au passe-temps des âmes innocentes. Non !.... Le livre s'adresse uniquement aux lettrés. Eux seuls peuvent, sans danger, s'intéresser, par exemple, à ce *Cas d'hypnotisme*, où l'on voit une Mme de Varanciennes, curieuse de magnétisme, permettre à un certain Teslinc de se livrer sur elle à des expériences scientifiques dont l'hypnotiseur ne laisse que trop deviner le but, lequel n'a rien de scientifique du tout. Eux seuls encore peuvent apprécier la fine critique subtile qui se dégage des *Deux Gloires :* originale histoire de deux artistes de génie, le peintre Patrice et le musicien Verbert, qui, furieux d'être absolument méconnus de leurs contemporains, simulent un suicide. Ce n'est pas le réchaud d'Escousse et de Lebras ; c'est un plongeon au fond de l'Océan. A peine la nouvelle de leur mort est-elle répandue que l'on s'arrache leurs œuvres et que leurs parents et leurs amis battent monnaie sur leur renommée posthume. Il y a là quelques bons coups de griffe aux zoïles de notre temps qui passent, dédaigneux et méprisants, devant le génie solitaire, et n'accordent leurs éloges qu'aux faiseurs. Il y a aussi un bon type de juif; mais c'est une exception, et elle ne suffit pas à faire aimer tous les fils d'Israël.

29. — *L'Étui de nacre*, de M. Anatole France, ne convient pareillement qu'aux artistes et aux lettrés. Cet étui, certes, renferme des perles fines, précieuses, rares et vraies. Mais, dissimulées dans le nombre, il s'en trouve d'autres dont la forme parfaite, le chatoiement caressant, la couleur indéfinissable, ne sont que des trompe-l'œil. Je citerai : *Le Procurateur de Judée*, Ponce-Pilate, avec son méprisant oubli de la condamnation de Jésus ; *Amycus et Célestin*, où le christianisme et le paganisme sont également glorifiés; *Scolastica*, avec cette ironie discrète, subtile, sceptique et dangereuse qui fait le fond du *Sérénus* de M. Jules Lemaître. Toutes ces nouvelles pourraient être signées de feu M. Renan. Les vraies perles de *l'Étui* sont, à mon sens, *Sainte Euphrosine*, merveilleux chapitre de *la Vie des Pères du désert ; La Légende des saintes Oliverie et Liberette*, deux jeunes princesses du pays Porcin, converties en l'an 364, par le bienheureux saint Berthaud, fils d'un roi d'Écosse ; *La Messe des ombres*, inspirée par une indéracinable et vieille croyance populaire ; *Le Manuscrit d'un médecin de village*, où est soutenue cette thèse, très juste, que du plus humble, du plus simple, du plus élémentaire paysan peut naître un savant hors ligne, un génie lumineux ; *Gestas*, apologue où, sous le nom du bon larron, apparaît, dans son existence débraillée, son insouciance étrange et sa foi robuste, le poète Paul Verlaine ; *Les Mémoires d'un volontaire*, *Le Petit Soldat de plomb*,

récits prestement enlevés, tout vibrants de patriotisme ; *La Mort accordée*, *Anecdote de Floréal*, dramatiques épisodes de la Révolution. Mais la perle des perles contenues dans *l'Étui de nacre*, c'est encore et surtout : *Frère Barnabé*, le jongleur de Notre-Dame. La voici en deux mots. Un pauvre jongleur de Compiègne, craignant Dieu et dévot à la sainte Vierge, se fait moine. Cela se passait au moyen âge. Dans le couvent où Barnabé fut reçu, les religieux employaient tous leurs talents, toute leur habileté, tout leur savoir, à servir et à magnifier la Mère de Dieu. Le prieur composait des livres et des hymnes en son honneur ; le frère Paul chantait ses miracles en langue vulgaire ; le frère Marbode taillait ses statues ; le frère Alexandre peignait son image. Frère Barnabé se désolait, il ne savait que jongler. Alors une idée lui vint. Tous les jours, à une heure déterminée, le bon frère se rendait mystérieusement dans la chapelle du couvent. Au bout d'un certain temps, intrigués, le prieur et deux de ses assistants l'y suivirent. Quelle ne fut pas leur surprise ! Ils aperçurent frère Barnabé jonglant avec des boules de cuivre et des couteaux devant l'autel de Notre-Dame. Il faisait, en l'honneur de Marie, les tours qui, dans le monde, lui avaient valu le plus d'applaudissements. Le prieur et ses assistants allaient crier au sacrilège, quand ils virent la Sainte Vierge descendre les degrés de l'autel et essuyer d'un pan de son manteau bleu la sueur qui coulait du front du jongleur. M. Anatole France a-t-il voulu mettre une malice dans cette naïve légende ? Je ne le crois pas, et en la prenant telle qu'il la raconte, on ne peut que la trouver exquise, et répéter avec le prieur du monastère de Compiègne : « Heureux les cœurs simples, car ils verront Dieu ! »

FIRMIN BOISSIN.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Histoire de la principauté d'Orange, suivie de lettres inédites des princes d'Orange, des rois de France, du comte de Grignan*, par le comte A. DE PONTBRIANT. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de 466 p. et pl., 7 fr. 50. — 2. *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle. Les Municipalités. Répartition et perception des impôts directs, répartition des charges publiques, finances municipales, travaux publics, police*, par ANT. DUPUY. Paris, A. Picard, 1891, in-8 de XII-456-94 p., 7 fr. 50. — 3. *Louis XI et les Villes*, par HENRI SEE. Paris, Hachette, 1892, in-8 de XXII-426 p., 7 fr. 50. — 4. *Causeries du Beslacier. Mélanges pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise (Picardie méridionale. Nord de l'Ile-de-France)*, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR. Paris, Claudin ; Champion, 1892, in-16 de 307 p. et pl., 3 fr. 50 — 5. *Précis historique de la guerre des Camisards, 1702-1710*. Nimes, Gervais-Bedot, 1892, in-8 de 268 p., 4 fr. — 6. *Monographies paroissiales du diocèse de Marseille*, par l'abbé T. BRIEUGNE. Fasc. 1er orné de plusieurs grav. I. *Archidiaconé de Sainte-Marie Majeure (canton de la Major). La Major, Saint-Laurent, Notre-Dame du Mont-Carmel, Saint-Lazare*. II. *Archidiaconé de Saint-Martin, (canton de Saint-Martin), Saint-Martin, Saint-Théodore, Saint-Vincent de Paul, Saint-Michel, Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Pierre-Saint-Paul*. Marseille, Imp. marseillaise, 1892, in-8 de X-110 p. et pl. — 7. *Études historiques sur la province dominicaine de France. Les Dominicains d'Auxerre*, par le R. P. FR.-MARIE-DOMINIQUE

CHAPOTIN. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de XII-418 p. et pl., 5 fr. — 8. *Séminaires de la province d'Auch*, par l'abbé CAZAURAN. Auch, J. Moulès, 1892, in-8 de VIII-117 p., 3 fr. — 9. *Études sur les communautés et chapitres de Laval*, d'après le manuscrit de LOUIS-JULIEN MORIN DE LA BEAULUÈRE, publiées et annotées par LOUIS DE LA BEAULUÈRE, avec des additions de J.-M. RICHARD. Laval, Goupil, 1891, in-8 de VIII-391 p. — 10. *Les Bourniquettes de Saint-Charles, de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans (1653-1770). Histoire intime d'un couvent d'Ursulines*, par P. RATOUIS. Orléans, H. Herluison, 1892, in-8 de X-274 p. et pl. — 11. *Le Désert de la Grande-Chartreuse, ou Histoire des Chartreux d'après leurs archives*, par ANDRÉ PASCAL 3e éd. Grenoble, imp. Baratier, 1892, in-12 de VI-470 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Abbaye de Chassagne-en-Bresse, notes historiques*, par l'abbé F. MARCHAND. Bourg, imp. J.-M. Villefranche, 1889, in-8 de III-264 p. — 13. *Les Chartes de la Tour de Douvres (1250-1624). Documents pour servir à l'histoire du Bas-Bugey et des provinces voisines*, par l'abbé F. MARCHAND. Bourg, imp. Villefranche, 1891, in-8 de X-238 p. — 14. *Un Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg*, recueilli et dressé par IGNACE DE COUSSEMAKER. Lille, imp. Ducoulombier, 1882-1891, in-8 de XII-663-108 p. — 15. *Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine*. Nancy, Wiener, 1891, in-8 de XXIII-375 p. — 16. *Histoire de Chazay-d'Azergues en Lyonnais*, par l'abbé L. PAGANI. Lyon, imp. Mougin-Rusand, 1892, in-8 de III-528 p. et pl., 8 fr. — 17. *La Commune d'Agen. Essai sur son histoire et son organisation depuis son origine jusqu'au traité de Brétigny*, par ANDRÉ DUCOM. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de LII-330 p., 7 fr. 50 — 18. *Histoire du pays de Villequiers en Berry*, par MAX DE LAUGARDIÈRE. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de IV-433 p., 6 fr. — 19. *Fressin, histoire, archéologie, statistique*, par l'abbé FROMENTIN. Lille, imp. Salésienne, 1892, in-8 de 688 p., 8 fr. — 20. *Histoire de la Valette (Var)*, 2e éd., revue et corrigée, par LAURENT GERMAIN. Toulon, imp. A. Isnard, 1891, in-8 de VIII-231 p. et pl. — 21. *Histoire illustrée de la ville et du canton de Saint-Gervais d'Auvergne (Puy-de-Dôme), suivie d'un Dictionnaire historique et archéologique des communes, paroisses, églises, chapelles, prieurés, commanderies, châteaux, fiefs, etc., compris dans ce canton*, par AMBROISE TARDIEU et AUGUSTIN MADEBÈNE. Herment et Saint-Gervais, chez les auteurs, in-16 de 232 p. et pl., 3 fr. — 22 *Monographie de la paroisse de la Mancellière au diocèse d'Avranches*, par ALFRED DE TESSON. Avranches, imp. de J. Durand, 1892, in-8 de 175 p. — 23. *Chambre de commerce de la Rochelle. Le Commerce rochelais au XVIIIe siècle, d'après les documents composant les anciennes archives de la Chambre de commerce de la Rochelle*, par ÉMILE GARNAULT: 3e partie. *Marine et colonies, de 1718 à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748)*. La Rochelle, imp. de E. Martin, 1891, in-8 de 262 p., 7 fr. — 24. *Histoire des arbalétriers de Saint-Omer, dits compagnons ou chevaliers de Saint-Georges*, par l'abbé O. BLED. Saint-Omer, imp. H. d'Homont, 1892, in-8 de 158 p.

1. — Dans le volume édité avec beaucoup de soin par M. de Pontbriant sur la *Principauté d'Orange*, il ne faut pas s'attendre à trouver une histoire complète de ce pays depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Si l'on jette un coup d'œil sur l'ouvrage, on se rendra compte tout de suite que c'est principalement l'histoire de la domination de la maison de Nassau que l'auteur a retracée. En effet, ce qui est relatif aux origines de la principauté est renfermé dans les trente-cinq premières pages, et presque tout le reste est consacré aux luttes que le protestantisme suscita dans cette région et aux princes d'Orange qui, au XVIIe siècle, montèrent sur le trône des Pays-Bas. L'auteur, après s'être occupé aussi du gouvernement du comte de Grignan et du prince de Conti, retrace dans le dernier chapitre les sanglantes et barbares exécutions qui souillèrent la ville d'Orange pendant la Révolution. Quatre-vingt-quatre pièces justificatives placées à la fin du volume

en augmentent l'intérêt. On a ainsi, dans ce travail fait consciencieusement, une intéressante histoire de ce petit pays depuis la dernière moitié environ du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, c'est-à-dire pendant les années où elle est le plus curieuse par suite des événements qui s'y accomplirent.

2. — Le travail de M. Dupuy : *Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle*, ne devait être que le tome Ier d'un grand ouvrage que la mort de l'auteur laisse malheureusement inachevé. Un chapitre seulement du second volume fut rédigé, et ce chapitre, réuni au premier volume, en forme la deuxième partie avec une pagination différente. M. Dupuy s'occupe successivement des municipalités et de leur organisation, de la répartition et de la perception des impôts directs et des charges publiques, fouage, capitation, dixième et vingtième, casernement et logement des troupes, milices provinciales, corvées pour la construction et l'entretien des grands chemins. Les finances municipales, les revenus et les dépenses des principales villes sont également passés en revue. Le second volume, qui forme le quatrième chapitre, est consacré aux travaux publics et à la police municipale. Quoique n'étant pas achevé, cet ouvrage n'en est pas moins très important sur cette question. Fait à l'aide de documents de premier ordre recueillis patiemment dans les divers dépôts d'archives de Bretagne et aux Archives nationales, il donne sur une foule de points des détails très précis. Si l'on avait quelque reproche à lui faire, ce serait peut-être de trop accumuler les chiffres et les faits. Si cette manière de procéder a le grand avantage de mieux éclairer les petits côtés de l'histoire, elle a le défaut de perdre le lecteur au milieu d'une foule de détails qui l'empêchent de suivre l'idée générale qui a servi de guide à l'auteur. Quoi qu'il en soit, il est très regrettable que la mort soit venue interrompre M. Dupuy ; l'érudition a été ainsi privée d'une œuvre qui aurait été le digne pendant de son *Histoire de la réunion de la Bretagne*.

3. — L'ouvrage de M. Henri Sée est d'une portée plus générale que celui de M. Dupuy ; dans *Louis XI et les Villes*, il a voulu examiner la politique suivie par ce monarque à l'égard des communes qui s'étaient formées sous les premiers Capétiens. Le sujet est en lui-même intéressant, et il est curieux de voir comment peu à peu le pouvoir royal s'immisça dans l'administration municipale et transforma les magistrats des différentes villes en agents de sa politique. A la fin du XVe siècle, à la suite de la guerre de Cent ans, la plupart des villes avaient leurs finances en très mauvais état et beaucoup étaient accablées sous le poids des dettes. Aussi le moment était-il favorable à la Royauté pour s'implanter dans les communes. Louis XI, avec son caractère, ne pouvait manquer de profiter des occasions qui lui étaient offertes ; il ne

cessa de favoriser les tendances et les changements qui affaiblissaient le régime communal ; il disposa souverainement des constitutions urbaines et intervint dans toutes les élections municipales. M. Sée a su faire ressortir dans son étude ces caractères de la politique de Louis XI à l'égard des villes. Après avoir exposé rapidement la situation et l'organisation des villes à l'avènement de Louis XI, il montre le parti qu'il en tira, tant au point de vue militaire qu'au point de vue financier, et le rôle politique que jouèrent les villes du domaine. L'auteur passe ensuite en revue les villes qui n'en faisaient point partie ; telles étaient les villes de Guyenne et de Normandie, les villes de la Somme, celles du duché de Bourgogne, de Franche-Comté, d'Artois, de Flandre et de Hainaut, du Roussillon, de Lorraine et de Savoie. Le volume se termine par un appendice et vingt pièces justificatives qui viennent à la suite de trois chapitres consacrés au commerce et à l'industrie dans les villes du royaume. Une table alphabétique des noms de personnes et de lieux permet de le consulter facilement, et une bibliographie placée en tête fait connaître les ouvrages que l'auteur a utilisés pour son travail.

4. — Les petits côtés de l'histoire ne sont pas toujours les moins intéressants, et souvent en glanant ce que d'autres abandonnent, on peut trouver la matière d'un bon ouvrage. Nous n'en voulons pour preuve que le livre consacré par M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour au *Département de l'Oise*. Ces *Causeries*, comme il les intitule, sont une suite d'articles sur des sujets variés. Dans l'Avant-propos, il passe en revue les sobriquets des archers et arquebusiers. La première causerie est destinée à redresser un certain nombre d'erreurs scientifiques. Dans la deuxième il s'occupe du festin du Roy-Boit et de la polémique soulevée à ce sujet en France et particulièrement à Senlis, dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Avec la troisième causerie le lecteur fait une promenade à travers les rues de Senlis. La quatrième est tout entière réservée à un réformateur religieux du XVIIe siècle : l'abbé Bourdoise. La cinquième est consacrée au Mont-Pagnotte et la sixième à Pierre de Cugnières, conseiller au Parlement du XIVe siècle. Ce travail consciencieux, bien documenté, pourvu d'un index alphabétique, peut rendre des services non seulement aux érudits locaux, mais à tous en général. La plupart des questions soulevées sont bien traitées, souvent avec humour, toujours avec beaucoup de sagacité et de clarté.

5. — Comme l'indique le titre, le *Précis historique de la guerre des Camisards* n'est pas une histoire détaillée du soulèvement des Camisards de 1702 à 1710, mais un bon résumé et un exposé chronologique des faits accomplis dans les Cévennes pendant cette période. Quoique concis, l'ouvrage donne une idée bien exacte de ce qui se passa dans cette guerre. Composé en grande partie d'après des imprimés, les sources manuscrites n'y sont pourtant pas négligées. L'ordre chronolo-

gique donne de la clarté, mais force quelquefois à couper en plusieurs parties le récit de faits qui mirent quelque temps à se dérouler. Tel qu'il est, ce volume ressemble à une chronique ou à un journal tenu par quelqu'un qui aurait assisté à toutes ces scènes. Inutile d'ajouter que l'opinion de l'auteur anonyme est favorable aux catholiques.

6. — M. l'abbé T. Brieugne fait paraître aujourd'hui le premier fascicule d'un ouvrage destiné à présenter l'histoire des quatre-vingt-douze paroisses qui forment le diocèse de Marseille. Publié d'abord dans l'*Écho de Notre-Dame de la Garde,* Semaine religieuse de ce diocèse, on comprendra facilement que ces *Monographies paroissiales* ne forment pas une étude bien complète de chacune d'elles. L'auteur, du reste, dit très bien qu'il n'a « aucune prétention au rôle et à la gloire des érudits. » Il ne s'est proposé que de mettre à la portée de tous l'histoire de ce diocèse. Ce premier fascicule ne comprend encore que les paroisses dépendantes des archidiaconés de Sainte-Marie-Majeure (canton de la Major) et de Saint-Martin (canton de Saint-Martin), savoir : La Major, Saint-Laurent, Notre-Dame du Mont-Carmel, Saint-Lazare, Saint-Martin, Saint-Théodore, Saint-Vincent de Paul, Saint-Michel, Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Pierre, Saint-Paul. Un certain nombre de photogravures représentent les monuments ou les objets les plus dignes d'attention. En somme, une histoire du diocèse de Marseille ainsi comprise pourra offrir un certain intérêt, surtout au point de vue des œuvres dont l'auteur donne la nomenclature et l'histoire en quelques mots.

7. — C'est vers l'année 1240 que fut commencée la fondation du couvent des *Dominicains d'Auxerre*, par Amicie de Montfort. Cette maison, fondée ainsi dans les premières années de l'établissement du nouvel ordre, devint bientôt une des plus célebres et ne cessa de fournir pendant de longues années des hommes remarquables à l'Église. Son histoire pouvait donc légitimement tenter un des fils de Saint-Dominique ou un Auxerrois. Le P. Chapotin, qui réunit ces deux qualités, l'a entreprise et terminée avec succès. Son ouvrage, résultat de longues et patientes recherches, est digne de cette maison. On se rend bien compte en le parcourant de l'influence heureuse qu'elle eut non seulement sur la région où elle était située, mais sur toute l'Église de France. Plus de quatre-vingts pièces inédites sont citées en note; il sera très facile de retrouver ces nombreux documents grâce à une bonne table chronologique placée à la fin. Deux autres tables de noms permettent encore de le consulter avec fruit. Parmi les chapitres les plus intéressants, on peut signaler ceux qui retracent les événements dont Auxerre fut témoin pendant les guerres de religion.

8. — M. l'abbé Cazauran, dans son volume intitulé *Séminaires de la province d'Auch*, donne successivement quelques renseignements très courts sur les séminaires des diocèses d'Aire, de Bayonne, de

Bazas, de Cominges, de Saint-Lizier, de Dax, de Lescar, d'Oloron, de Tarbes, d'Auch, de Lectoure, de Condom, de Lombez et sur la maîtrise d'Auch. Beaucoup de ces établissements et même des diocèses où ils étaient fondés ont disparu actuellement. L'auteur a été bien inspiré de les rappeler par cet opuscule.

9. — Les *Études sur les communautés et chapitres de Laval* sont une œuvre posthume de M. Morin de la Bealuère. On n'a pas, dans ce volume, une histoire bien suivie de chacune de ces communautés, mais plutôt un ensemble de notes réunies et suffisamment coordonnées pour faire un ouvrage digne d'être présenté au public. Ces notes, recueillies il y a près d'un demi-siècle, fournissent bien des renseignements que l'on chercherait vainement ailleurs; car les archives de ces maisons sont aujourd'hui détruites ou dispersées; aussi sont-elles précieuses. Les communautés dont M. de la Bealuère s'occupe sont : le chapitre de Saint-Tugal, les Ursulines, le monastère de Patience, les Capucins, le prieuré de Sainte-Catherine, le cimetière-Dieu et le chapitre de Saint-Michel, Saint-Melaine et Saint-Vénérand, les Dominicains, les Cordeliers et les Bénédictines. L'ouvrage est publié par MM. Louis de la Bealuère et Jules-Marie Richard, sous le patronage de la Société historique et archéologique du Maine. Les deux éditeurs y ont ajouté bon nombre de notes qui le rendent plus intéressant et une table alphabétique des matieres.

10. — M. Ratouis consacre un volume tout entier à l'histoire des *Bourniquettes de Saint-Charles*, couvent d'Ursulines construit au milieu du XVIIe siècle sur la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez Orléans. Le nom bizarre donné à cette communauté vient de ce qu'elle fut établie dans une propriété appelée le *Bourniquet*. C'est en 1655, sous l'épiscopat de Mgr d'Elbène, que fut ouvert l'établissement du Bourniquet. Cette fondation ne se fit pas sans difficultés. Les jésuites, ennemis acharnés de ce qui était janséniste ou avait des rapports avec cette secte, s'y opposèrent de toutes leurs forces. L'évêque d'Orléans l'emporta cependant; mais après lui, ses successeurs, animés d'un esprit différent, ne soutinrent plus cette communauté. De là des luttes, des plaintes, des résistances qui durèrent jusqu'à la ruine du monastère, c'est-à-dire jusqu'en 1770. Ce sont toutes les différentes phases de ces luttes que M. Ratouis retrace en général avec impartialité. Il a eu entre les mains une quantité de documents considérables qu'il reproduit pour la plupart. Aussi son volume sera-t-il très intéressant à consulter par ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse des XVIIe et XVIIIe siècles et en particulier du jansénisme.

11. — Si M. Pascal s'était borné à réimprimer les deux premières éditions de son *Désert de la Grande-Chartreuse*, en y apportant les modifications qui pouvaient être nécessaires, peut-être pourrions-nous lui

adresser des éloges, tandis que nous ne pouvons que blâmer cette troisième édition. L'extension donnée à la partie historique n'a pas été une heureuse innovation et nous craignons bien qu'elle ne cause quelque préjudice à ce travail. Pour M. André Pascal, les Chartreux ne sont que des tyrans, « bien plus durs, plus intolérants et plus rapaces que les seigneurs laïcs. » Maintenant, ne pouvant plus ramener les populations au servage de la glèbe, ils font tous leurs efforts pour les soumettre à la servitude morale en propageant le *paupérisme* par l'abus des aumônes et l'*absinthisme* par le résidu de leurs liqueurs. Si les idées émises dans cet ouvrage, sont mauvaises, l'ouvrage en lui-même ne vaut pas beaucoup mieux. Vraiment, certaines parties sont propres à faire hausser les épaules à toute personne un peu sensée. Voir, par exemple, aux pages 161-162, ce que l'auteur dit à propos de l'exclusion des femmes de la Chartreuse; aux pages 402-404, ce qu'il dit sur les catholiques et les églises. Au point de vue de la compostion enfin, l'ouvrage de M. Pascal n'est pas non plus des mieux réussis. Que viennent faire, pages 37 et suivantes, à propos des premiers habitants du pays, cette digression sur l'alcoolisme; pages 211-214, l'histoire de l'amiral de Coligny racontée avec des détails que donnerait un biographe, et pages 337 et suivantes, ces longues considérations sur les suites de la révocation de l'édit de Nantes? En somme, M. Pascal a été mal inspiré de chercher à dénigrer les Chartreux surtout avec autant de fiel et aussi peu d'à-propos, car il n'a réussi qu'à rendre très mauvais un ouvrage qui auparavant pouvait être au moins convenable.

12. — Le volume de M. l'abbé Marchand sur l'*Abbaye de Chassagne-en-Bresse* n'est pas seulement le groupement de quelques notes, comme pourrait le faire croire la deuxième partie du titre, mais une véritable histoire de ce monastère. Il le prend, en effet, depuis son origine et le suit à travers les siècles jusqu'à sa ruine, c'est-à-dire jusqu'à la Révolution. Cette abbaye fut fondée vers 1145 par un essaim de religieux sorti de celle de Saint-Sulpice. Elle appartenait à l'ordre de Cîteaux. Sans entrer dans de très grands détails, M. l'abbé Marchand a su cependant, à l'aide des documents qu'il a pu recueillir de divers côtés, composer un livre qui nous fait connaître suffisamment ce monastère, son administration et sa vie. Non seulement on y trouve des renseignements sur la vie religieuse dans cette contrée, mais encore bien des détails intéressants sur l'histoire de la région au centre de laquelle est Chassagne. L'ouvrage est composé sans prétention et avec soin. Bien que le sujet n'offre pas beaucoup d'agrément en lui-même, l'auteur sait cependant se faire lire. Deux appendices et huit pièces justificatives terminent ce volume.

13. — *Les Chartes de la tour de Douvres (1250-1624)*, du même auteur, ne sont pas, comme on pourrait le croire d'après le titre, une sorte de cartulaire contenant les pièces qu'il a trouvées dans l'ancien manoir

de la famille d'Oncieu. Ce volume ne nous donne que l'analyse des cent quarante-neuf pièces que M. Marchand y a découvertes, mais analyse qui est presque une traduction intégrale. L'auteur étudie en quelques pages les différentes particularités qu'offraient les chartes aux divers points de vue de l'écriture, des formules, des notaires, des témoins, des sceaux. Un dernier chapitre enfin donne la généalogie de la famille d'Oncieu. Cet ouvrage peut certainement rendre aux personnes qui s'occupent de l'histoire du Bas-Bugey et des provinces voisines quelques services, mais peu considérables, vu l'importance secondaire de ces documents. Une transcription intégrale n'eût pas exigé un volume beaucoup plus fort et eût été certainement plus utile que cette traduction incomplète et les remarques qui l'accompagnent.

14. — La publication de M. de Coussemaker est une publication posthume. Commencée en 1882 elle ne fut achevée qu'en 1891. On ne sera pas étonné que tout ce temps ait été consacré à éditer ce *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg*, si l'on se reporte aux indications des sources placées à la fin de chaque acte. On n'a pas, en effet, la simple transcription d'un manuscrit, mais pour former ce volume M. de Coussemaker a fouillé dans plusieurs dépôts susceptibles de lui offrir quelque document. En dehors de la Bibliothèque nationale, dont les n°s 9126 du fonds latin et le Colbert Flandre, n° 193, ont fourni la plupart des pièces, l'auteur a encore exploré les archives du royaume de Belgique, du département du Nord, et la bibliothèque de Saint-Omer. Aussi, on a là une publication d'un réel intérêt. Divisée facticement en trois volumes, elle n'en forme qu'un en réalité, puisque la pagination n'est pas interrompue. Dans les deux premiers on n'a que des documents sans notes, et une courte introduction placée en tête de l'ouvrage. Le tome III contient un appendice enrichi de notes nombreuses, puis après viennent, avec une pagination différente, premièrement des notes qui se rapportent aux documents des deux premiers volumes ; deuxièmement une table détaillée suivie d'un long errata. Cet ouvrage ne pourra donc être que très utile pour les érudits qui s'occupent de l'histoire de la Flandre et des pays environnants.

15. — La publication des anciens inventaires des meubles qui ont appartenu aux maisons princières offre toujours de l'intérêt. L'érudit, comme l'archéologue, peut en faire son profit. Grâce à eux on pénètre dans la vie intime des grandes familles en même temps que l'on se rend compte de ce qu'étaient leurs bijoux et quels étaient les artistes qui les avaient fabriqués. Le *Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine*, que publie la Société d'archéologie lorraine, est curieux par le nombre et la variété de ses documents. Il y en a vingt allant de 1530 à 1606. Les principaux sont ceux qui fournissent l'énumération des armures qui étaient à Nancy, des meubles des châteaux de Bar, de Boullay, de

Condé, de Darney, de Pont-Saint-Vincent, de Nomeny, de Châtel, des maisons de Nancy et de Solrup, du palais de Gondreville. A l'énumération des meubles il faut ajouter celle du linge et de la vaisselle du duc, qui étaient à Nogent-sur-Seine, de ses bagues qui étaient dans la même localité, de la vaisselle des princesses et enfin des armes et munitions de guerre du château de Châtel. Une introduction fait connaître les sources d'où sont tirés ces documents, de nombreuses notes éclairent le texte, et enfin, une table des noms de personnes et de lieux et un glossaire des termes anciens permettent de consulter ces inventaires facilement et avec fruit.

16. — L'*Histoire de Chazay-d'Azergues*, de M. l'abbé L. Pagani, est non seulement un ouvrage édité avec beaucoup de soin, mais encore un bon travail d'histoire locale, fait en grande partie à l'aide des travaux déjà publiés sur cette région, tels que les Cartulaires d'Ainay, la *Bibliotheca Dumbensis*, les Mazures de Guigue ; l'auteur n'a pas cependant négligé les dépôts d'archives, tels que les archives départementales du Rhône, les archives de la Charité et de l'archevêché de Lyon, les archives locales de Chazay et de quelques communes des environs, et même les archives de particuliers. Aussi toutes les informations puisées à ces diverses sources lui ont-elles permis d'offrir une histoire bien complète de Chazay-d'Azergues, enrichie de seize belles gravures et de quatre planches donnant les quarante-huit blasons des seigneurs de Chazay et des principales familles citées. Les seigneurs de Chazay, dépendant de l'abbaye d'Ainay, qui y avait une maison, eurent souvent des démêlés avec les abbés de ce monastère. M. Pagani nous en fait bien suivre pas à pas toutes les péripéties. Il donne, en effet, au cours de son ouvrage, la succession chronologique des abbés et montre ce qu'ils firent à l'égard de Chazay. Les chapitres les plus intéressants sont ceux qui se rapportent à la période de la guerre de Cent ans. Cette ville joua alors un rôle important dans la défense de la vallée du Rhône contre les troupes d'écorcheurs répandues dans cette région. C'est aussi dans un de ces chapitres qu'il retrace l'histoire du Babouin, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours par des fêtes en son honneur. Une table générale de noms placée à la fin permet de retrouver facilement les renseignements produits sur les familles de cette région.

17. — M. Ducom, dans *la Commune d'Agen*, ne nous donne le tableau de l'organisation de cette commune que jusqu'au traité de Brétigny. On ne sera pas étonné que l'auteur se soit arrêté à cette date si l'on sait que ce volume est la publication de la thèse qu'il présenta à l'École des chartes pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe. Dans une introduction étendue, M. Ducom fait une étude critique des documents et des histoires qui concernent la commune d'Agen. En parcourant cette étude, on voit qu'il n'a négligé aucune des principales sources

d'informations qui pouvaient l'aider à faire un travail sérieux. Il l'a divisée en deux parties : la première est consacrée spécialement à la période qui a précédé la commune et aux administrations du comte, du sénéchal, du baile et de l'évêque. Dans un chapitre il retrace l'histoire de l'établissement de cette commune, qui joua un rôle souvent important pendant la guerre de Cent ans à cause de sa situation entre les deux pays rivaux. La deuxième partie est consacrée uniquement à la commune, à son organisation, à son administration ; l'auteur nous dit quelle était la coutume qui la régissait et comment la justice était rendue. Onze pièces justificatives terminent ce volume. Le style et la manière dont est présenté le récit se ressentent un peu de la hâte apportée à sa composition : on y trouve trop de redites ; ce qui ne l'empêche pas d'être une bonne contribution à l'histoire communale.

18. — Jusqu'en 1666, le pays de Villequiers portait le nom de Montfaucon. A cette date, Louis-Marie d'Aumont, marquis de Villequiers, étant devenu possesseur de cette baronnie, obtint de Louis XIV la faveur de lui donner son nom. L'histoire de ce pays et de ses environs (M. de Laugardière ne s'est pas confiné seulement dans la monographie de Villequiers) n'offre rien de bien particulier. Situé au centre de la France, il n'eut pas, comme les localités placées sur les frontières, une vie agitée. La guerre de Cent ans et les guerres de religion n'ont fait qu'effleurer ce territoire, y laissant des traces peu sensibles. Aussi l'auteur a-t-il dû se rejeter, pour écrire l'histoire de cette région, sur les différents changements survenus dans l'administration ou sur la transmission de propriétés, les fondations religieuses, les établissements charitables. Il nous retrace même tout cela avec un grand luxe d'érudition. On ne peut lui en faire un reproche ; cependant s'il eût condensé davantage le résultat de ses recherches, son volume eût été sans doute moins gros, mais plus intéressant, car, présenté comme il l'est, il n'offre souvent qu'une sèche énumération de faits insignifiants. Les notes rejetées à la fin lui donnent un aspect bizarre ; elles font voir que M. de Laugardière n'a pas épargné ses peines pour arriver à être aussi complet que possible. Nous signalerons cependant des renvois qui sont puérils : ainsi, page 322, un renvoi à une histoire de France à l'usage de la jeunesse, édition A. M. D. G.

19. — M. l'abbé Fromentin a écrit un bien gros volume sur sa paroisse. Quelque intéressant que puisse être le passé de *Fressin*, nous croyons que la moitié de ce travail eût suffi pour donner une bonne monographie de cette localité. Nous ne voulons pas dire qu'il soit rempli de hors-d'œuvre ; non, car son auteur a su éviter de faire de l'histoire générale à propos de cette commune, mais il accable le lecteur sous le poids des détails et nous donne les moindres particularités qu'il relève dans les registres de l'état civil, les moindres changements sur-

venus dans la municipalité. Cet ouvrage est divisé en trois parties : la première est consacrée au château et aux seigneurs. On a fort peu de renseignements sur le château, mais beaucoup plus sur les seigneurs, dont les principaux furent les Créqui. Dans la deuxième partie, M. Fromentin retrace l'histoire de l'église et de la paroisse. C'est ici surtout qu'il s'étend avec complaisance sur les plus petits détails ; il donne l'histoire de tous les curés, depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à lui inclusivement, et nous fait connaître toutes les modifications survenues dans la paroisse ou dans l'église sous chacun des desservants. La troisième partie, consacrée à la commune, est faite aussi avec la plus grande minutie et l'auteur va jusqu'à indiquer l'état de la population par quartiers et par rues en 1892. Ce volume est peut-être même trop borné à la seule histoire de cette localité sans la rattacher à celle de toute la région ; aussi ne peut-il guère intéresser que les habitants de cette commune et des environs immédiats.

20. — *La Valette* est une petite ville du Var, située à trois kilomètres de Toulon. Sans tenir une grande place dans l'histoire de la Provence, elle eut cependant une certaine importance dans les siècles passés ; aussi méritait-elle que quelqu'un s'occupât de la faire connaître. L'histoire que M. Germain en donne est faite avec soin. L'auteur a bien su retracer les différentes phases de l'existence de cette bourgade avant 1789, et en présente un tableau complet sans se perdre dans des détails inutiles ou superflus. A la fin, se trouvent des listes des fonctionnaires et des seigneurs de La Valette et quelques pièces justificatives.

21. — M. Tardieu s'occupe sans relâche de fouiller les archives privées ou publiques qui offrent quelques matériaux sur l'Auvergne. Ses recherches lui ont déjà permis de publier bon nombre de volumes, la plupart intéressants, sur ce pays. L'*Histoire illustrée de la ville et du canton de Saint-Gervais d'Auvergne*, qu'il présente aujourd'hui, est conçue sur le même plan que celle d'Auzances et de Crocq, dont nous avons déjà parlé il y a quelques années. Cet ouvrage se divise en trois parties : d'abord l'histoire générale du canton, ensuite, celle de Saint-Gervais même, esquissée assez rapidement, sauf pour ce qui concerne les anciennes familles et les illustrations du pays. A la fin, on a un dictionnaire historique et archéologique des localités comprises dans le canton de Saint-Gervais. On y trouve beaucoup de renseignements sur nombre de familles de cette région. En somme ce nouveau travail pourra, dans bien des circonstances, rendre service aux érudits qui s'occupent de l'Auvergne.

22. — M. Alfred de Tesson, dans sa *Monographie de la paroisse de la Mancellière*, donne plutôt une généalogie qu'une œuvre d'histoire locale. Le commencement du volume est consacré à une rapide esquisse

historique du village de la Mancellière, mais cette esquisse n'est guère que la préface de la généalogie de la famille de Tesson, dont les membres, pendant quelques années, furent seigneurs de la Mancellière. On comprend du reste très bien que ce volume, écrit par l'un des membres de cette famille, soit consacré principalement à ceux qui l'ont représentée dans la localité. L'ouvrage, d'ailleurs, semble fait avec soin, et nous voyons par l'indication des manuscrits dépouillés, placée à la fin, que l'auteur n'a négligé aucun des dépôts dans lesquels il avait des chances de trouver quelque document. Ses recherches n'ont pas été infructueuses, et, s'il ne nous donne que peu de chose sur la Mancellière, il fournit, en revanche, un grand nombre d'indications sur la famille de Tesson, qui occupa une certaine place dans une partie de la Normandie.

23. — C'est déjà le troisième fascicule que publie M. Garnault sur *le Commerce rochelais au XVIIIe siècle*. Dans les deux premiers, il s'occupait de la représentation commerciale et des établissements maritimes ; dans ce troisième, il traite de la marine et des colonies, de 1718 à 1748. Toute cette période a été florissante pour le commerce, et les relations avec nos colonies d'Amérique très fréquentes. Malheureusement, pendant les guerres qui éclatèrent, guerres de la succession de Pologne et d'Autriche, la marine royale ne fut pas toujours en état de protéger efficacement la marine marchande. Ce sont tous les efforts faits par les Rochelais pour soutenir la prospérité de leur port et pour se défendre contre les escadres anglaises, que retrace M. Garnault. La méthode employée est toujours la même ; avant tout il laisse parler les documents. Son ouvrage n'est, la plupart du temps, qu'un recueil de pièces extraites des archives de la chambre de commerce de la Rochelle ; aussi les érudits et les économistes pourront-ils souvent le consulter avec fruit : présenté de cette manière, ce n'est pas au grand public, mais aux chercheurs et aux curieux qu'il s'adresse.

24. — Bien que les plus anciens documents que M. l'abbé O. Bled ait trouvés sur *les Arbalétriers de Saint-Omer, dits chevaliers ou compagnons de Saint-Georges*, ne remontent pas plus haut que le XIVe siècle, il est cependant très probable que cette confrérie a une origine plus reculée, mais ses archives ont disparu. Aussi l'auteur a-t-il dû, pour combler cette lacune, fouiller les archives mêmes de Saint-Omer et dépouiller les divers ouvrages déjà publiés sur ce sujet ou sur cette ville. Grâce à ses recherches, il a pu faire connaître suffisamment l'organisation de cette confrérie, ses statuts, ses fêtes, les services qu'elle a rendus, la manière dont elle se recrutait, etc. Pour terminer, il réunit un bon nombre de documents utiles. On a ainsi dans cette brochure, extraite du tome XXII des Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie, une publication faite avec soin. JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Le Règne du Christ. L'Église militante et les derniers temps, par l'abbé Thomas, vicaire général de Verdun. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de vi-333 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage nous offre une suite d'études qui s'appellent et se complètent réciproquement. Elles sont distribuées en six livres. Il s'agit, au livre Ier, des croyances eschatologiques de la chrétienté primitive. En les comparant avec la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, l'auteur explique d'une manière très heureuse plusieurs passages obscurs du Nouveau Testament, notamment le chapitre XXIV de saint Matthieu. Il examine ensuite ce que ces croyances ont pu emprunter aux idées erronées sur le règne du Messie, qui se trahissent chez les contemporains de Jésus et qui se retrouvent plus tard dans le système des Millénaires. Ce sujet amene nécessairement les questions qui sont traitées dans les deux livres suivants : Quelle est, d'après les écrits du Nouveau et de l'Ancien Testament, l'idée vraie du règne du Christ? Le livre II est une belle synthèse de tous les points de doctrine qui se rapportent à l'Église considérée dans sa mission, sa constitution intime et l'exercice de ses droits. Le livre III débute par une étude très intéressante des croyances d'Israël à la vie future et à la résurrection en tant qu'elles se rattachent aux espérances messianiques ; il détermine ensuite le véritable sens des prophéties qui ont pour objet le Messie et son royaume.

C'est de l'avenir qu'il sera question désormais. Le livre IV a pour titre : *L'Avenir d'Israël ;* le livre V, *L'Église militante et son avenir terrestre.* Entre un littéralisme matériel, étroit, et une interprétation spirituelle, allégorique, qui ne laisse rien subsister du sens littéral, M. Thomas suit une voie moyenne et aboutit à des conclusions qui ne satisfont pas sans doute les néo-millénaires, mais qui tiennent compte de toutes les exigences légitimes. Il estime que la conversion d'Israël et sa réintégration dans la Terre promise marqueront le commencement d'une ère de prospérité pour l'Église, triomphe relatif, accalmie plus ou moins prolongée entre les orages du passé et les tempêtes de l'avenir. Dans plusieurs chapitres du livre V, il montre quelle lumière et quelle force apporte cet espoir à ceux qui, à l'heure présente, souffrent, combattent et attendent. Toutes les questions qui se rapportent aux derniers temps et à la consommation finale sont traitées dans le livre VI. Nous avons surtout remarqué le chapitre II, *Néron et l'Antéchrist*, où l'auteur réfute M. Renan, puis la belle explication du chapitre XX de l'Apocalypse, où il nous montre la confirmation des conclusions précédemment déduites, touchant l'ère de gloire promise à l'Église avant la dernière tribulation que suivra immédiatement la résurrection finale et le triomphe éternel.

Les travaux si remarquables publiés précédemment par l'auteur sur

les origines du christianisme et sur les origines religieuses de l'humanité ne pouvaient avoir un plus beau couronnement. Le meilleur accueil est réservé à cet ouvrage, grâce à l'intérêt qu'excite tout ce qui se rapporte aux destinées du monde et de l'Église, grâce surtout à cette méthode qui donne aux écrits de M. Thomas un si grand prix, à cette critique qui considère les questions sous toutes leurs faces et se montre toujours d'accord avec la plus saine théologie, en prenant pour règle le plus judicieux bon sens. LAMOUREUX.

Introduction scientifique à la foi chrétienne. — *Études modernes sur le christianisme*, par Un ingénieur de l'État, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Bloud et Barral, 1892, petit in-8 de 308 p. — Prix : 4 fr.

La vérité ne change pas. Mais l'erreur, véritable Protée, revêt toutes les formes et tire parti de tous les progrès des connaissances humaines, pour se fabriquer des armes contre la vérité. Une démonstration scientifique, non pas des objets de la foi qui ne sont pas démontrables, mais de leur certitude, est donc bien en situation. Et l'auteur fait voir, dans ce volume, que les objets de la foi reposent sur des inductions et des considérations d'une exactitude et d'une précision tout aussi rigoureusement scientifiques que les théories et les faits les plus incontestés des sciences physiques et naturelles.

L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier est intitulé : *Nécessité scientifique de l'existence de Dieu.* Prenant l'erreur à son principe même, l'athéisme, il montre que parmi tous les systèmes tentés pour expliquer la cause première et universelle de tous les phénomènes de l'univers, aucun n'est aussi simple et partant aussi rationnel et aussi scientifique que l'explication spiritualiste et théiste. Tous les autres aboutissent fatalement au matérialisme ou au panthéisme. Or, par l'exposé de la cosmologie aujourd'hui adoptée pour l'univers inorganique, des conditions de la vie dans le monde organique, l'auteur montre l'absurdité, aux points de vue non seulement métaphysique, mais aussi et surtout scientifique, de ces deux vieilles et trop fameuses conceptions.

Dans le deuxième livre, *Des rapports de la divinité et de l'humanité*, notre savant fonde l'existence de Dieu sur la notion que nous en avons et en déduit la spiritualité et l'immortalité de l'âme humaine. Puis il passe à l'examen de la question du miracle, et fait voir combien est irrationnelle et antiscientifique l'opposition systématique faite par certains savants à sa réalité.

Avec le troisième livre, le savant écrivain, sous ce titre : *Jésus-Christ*, fait une certaine excursion dans le domaine de la théologie, mais toujours en restant sur le terrain scientifique, démontrant la certitude historique de la vie du Christ et de ses miracles, l'authenticité de tous

les livres du Nouveau Testament, la supériorité et la vitalité de la morale évangélique.

La Rédemption, *l'Église*, objets du livre IV et dernier, donnent occasion à l'ancien polytechnicien, auteur de cet ouvrage, d'étudier le problème de l'origine du mal, et de démontrer la nécessité de l'autorité souveraine de l'Église en matière de doctrine. Les effets de la faute originelle et de l'acte réparateur de la Rédemption y sont expliqués par une analogie tout au moins très ingénieuse, dans le monde moral, avec les ébranlements vibratoires et les interférences reconnus dans le monde physique, avec cette différence essentielle toutefois que, dans ce dernier, les molécules, par elles-mêmes inertes et passives, obéissent aveuglément aux impulsions reçues, tandis que, dans le monde moral, les individualités, molécules vivantes et libres, ont la faculté de résister à l'ébranlement réparateur et de n'en pas recevoir les salutaires effets.

Il résulte de là que l'accession aux vérités spiritualistes, et plus particulièrement encore aux vérités de la foi, n'est pas seulement un acte de l'intelligence, un acte de l'esprit, mais aussi un acte de la volonté. Il ne suffit pas de voir la certitude, de voir l'évidence pour y adhérer ; il faut encore que la volonté intervienne pour y donner son adhésion. Et la plus excellente condition pour cela, c'est d'avoir le cœur pur et dégagé de passions et de parti pris. C. DE KIRWAN.

La Voie parfaite, ou le Christ ésotérique, par ANNA KINGSFORD et EDOUARD MAITLAND. Ouvrage traduit de l'anglais, avec une préface d'Édouard Schuré. Paris, Alcan, 1892, in-8 de xv-336 p. — Prix : 6 fr.

La doctrine religieuse exposée dans cet ouvrage n'est autre que le monisme, le monisme mystique. Elle comprend les dogmes suivants : Dieu est la substance de l'existence ; la conception de l'univers se ramène à l'idée du manifesté et du non-manifesté. A l'évolution descendante que l'être accomplit en se manifestant, en se déterminant, jusqu'à ce qu'il rencontre l'extrême limite ou la matière qui est l'antithèse de l'esprit, répond le processus ascensionnel, nommé aussi évolution ou involution, qui va du dehors au dedans et fait remonter l'être à sa source. Quand l'âme, soit individuelle, soit collective, descend vers la matière et s'assujettit au corps, c'est la chute ; quand elle remonte, c'est la rédemption. La rédemption est l'œuvre du Christ ou plutôt des Christs, car le Christ n'est pas un personnage historique, c'est l'homme régénéré. La régénération s'accomplit par diverses étapes nommées passion, crucifixion, ascension. Historiques ou non, les plus remarquables des Christs sont : Jésus pour l'Occident, Bouddha, Osiris et Mithra pour l'Inde, l'Égypte et la Perse. Le Christ est toujours fils de Marie, c'est-à-dire de l'âme qui se polarise dans l'esprit et conçoit le Divin. La composition de l'homme est quaternaire, elle comprend le corps physi-

que, le périsprit ou corps astral, l'âme et enfin l'esprit. Engendrée d'abord dans les formes les plus basses de la matière, Psyché évolue en montant à travers les plantes et les animaux jusqu'à l'homme. Elle a ordinairement besoin de plusieurs migrations avant d'arriver à l'état parfait. Il est des âmes qui n'arrivent pas à cet état du Nirvana céleste, elles finissent par se dissoudre et tombent dans le Nirvana de l'anéantissement. Comme dans le microcosme, ainsi dans le macrocosme les âmes vont du simple au complexe. Dans l'âme d'un système sont contenues les âmes de toutes les planètes et dans l'âme de l'univers les âmes de tous les mondes. L'âme de l'univers, c'est Dieu, en qui sont tous les dieux. Les deux principes, le masculin et le féminin, sont dans le non-manifesté aussi bien que dans le manifesté. Dieu est père et mère et il engendre Adonaï, l'Esprit. Lorsque la femme occupera dans la société la place prépondérante qui revient à l'élément intérieur par rapport à l'extérieur, la rédemption de la société sera accomplie.

Cette doctrine est le résultat de l'intuition complétée et couronnée par l'illumination divine. Au plus haut degré de cette intuition, l'homme, atteignant la région intérieure et céleste de sa nature, connaît comme il est connu. Cette condition, qui est celle des parfaits, se nomme la compréhension.

La méthode d'exposition adoptée par Mme Kingsford a pour but de montrer que « les dogmes et les symboles du christianisme sont en substance identiques à ceux des autres et plus anciens systèmes religieux. » Elle a pour instrument l'interprétation au moyen de laquelle on fait concorder, dans une même signification, la Bible et les livres hermétiques, la théosophie orientale et le gnosticisme alexandrin, la Kabbale et l'Évangile, le polythéisme grec et le culte chrétien, y compris les mystères du Rosaire.

Sans insister sur le caractère antirationnel, antiscientifique d'un pareil criterium et d'une pareille méthode, ni sur le caractère monstrueux d'un système qui aboutit à mettre l'homme, le moi humain, à la place du Christ, à la place de Dieu, disons quelles sont les causes qui peuvent rendre compte d'un état d'esprit qui, on le sait, tend à se répandre en cette fin de siècle. Ces causes sont, d'une part, le besoin qui est au fond de l'âme humaine d'avoir une vue sur l'au delà ; d'autre part, les préjugés aussi nuisibles qu'injustifiés contre la foi chrétienne et l'enseignement de l'Église. Dans *la Voie parfaite*, on accuse l'Église d'être en opposition complète avec les connaissances historiques et scientifiques contemporaines ; puis on lui reproche la théorie luthérienne de la justification par imputation extérieure, la théorie d'une relation logique entre l'effusion du sang matériel et l'expiation, et d'autres choses aussi peu comprises et dont elle est aussi innocente. Lorsque l'étude et la réflexion auront fait tomber ces préjugés, alors

apparaîtra la saine lumière devant laquelle se dissiperont les ombres fantastisques de l'ésotérisme. Nous comprenons le dégoût que le matérialisme inspire; nous applaudissons au cri : En avant, vers le dedans, vers l'au delà ! Mais si vous ne voulez pas, dans votre marche en avant, aller au caprice du vent vers l'illusion absurde, fixez vos regards vers l'étoile directrice, la seule qui ait mission pour nous montrer le Christ, parce qu'elle a été placée par lui comme la règle vivante et indéfectible de la foi.

LAMOUREUX.

Medicina pastoralis. Edidit Dr C. CAPELLMANN, medicus Aquisgranensis. Editio nona, latinarum tertia. Paris, Retaux, 1893, in-8 de VI-245 p. — Prix : 3 fr. 75.

Pour remplir tous les devoirs de son délicat ministère, le pasteur des âmes ne doit pas ignorer certaines questions touchant plus ou moins à la médecine et que ses études préliminaires ne lui permettent ordinairement pas d'aborder. On pourrait citer en France tels et tels séminaires dont les élèves n'ont qu'une notion tout à fait incomplète, j'allais dire enfantine, de la physiologie et de l'anatomie : que d'imprudences, de bévues même, ne sont pas exposés à commettre les prêtres qui assument dans ces conditions les redoutables responsabilités de la direction des consciences ! Faudra-t-il donc conseiller à ces jeunes ecclésiastiques de compléter leurs connaissances imparfaites par la lecture des livres spéciaux ?.... Outre le danger qui résulterait le plus souvent du maniement imprudent d'œuvres matérialistes et athées, le choix serait malaisé et la dépense deviendrait rapidement trop considérable pour de très modestes budgets. Les auteurs de morale, dira-t-on, fournissent les indications essentielles, et, avec un peu de jugement et d'observation, on peut aisément les compléter. — Nous demandons la permission de nous inscrire contre cette assertion. Non pas, certes, que nous rêvions de faire du curé un médecin, mais un homme d'expérience, capable de donner un sage conseil, d'indiquer à propos aux familles l'opportunité d'une démarche, de juger par lui-même des conditions réelles où se trouve le malade qu'il doit administrer, en état, en un mot, de ne pas compromettre les fruits de son ministère, en oubliant que les âmes dont il a le soin sont unies à des corps. C'est ce qu'a compris un docteur-médecin d'Aix-la-Chapelle, chrétien pratiquant et éclairé. Désireux de mettre sa science et les résultats de longues années de consciencieuse pratique au service de l'Église, M. Capellmann a rédigé en allemand un traité de médecine pastorale. Le livre répondait à un tel besoin, que les éditions se succédèrent rapidement et qu'on pria l'auteur de donner une traduction latine de son ouvrage. La *Medicina pastoralis* devrait avoir sa place dans toutes les bibliothèques ecclésiastiques, à côté de la *Theologia moralis*, dont elle est le complément naturel. L'auteur a conçu un

plan d'une extrême simplicité. Il prend d'abord les commandements de Dieu, ceux de l'Église, parle des sacrements, puis donne quelques notions qu'il a reconnues plus nécessaires, sur les sujets ne rentrant pas dans la régularité de cette partition. Deux commandements divins sont connexes dans les détails de leur application avec la science médicale : le cinquième et le sixième. A propos du cinquième, on envisage la question de l'*abortus*, les opérations chirurgicales, l'usage de certains remèdes (morphine, chloroforme, hypnotisme). Des appendices traitent de la vaccine, des nourrices,.... des maladies de l'âme, etc. Relativement aux commandements de l'Église, l'auteur examine les excuses mises en avant pour s'exempter des offices du dimanche, du jeûne et de l'abstinence, et parle des mortifications corporelles. Viennent ensuite divers sacrements : Baptême, communion, extrême-onction, mariage (très développé). Plusieurs chapitres consacrés aux maladies dangereuses et à leurs indices, à l'agonie, à l'asphyxie, aux signes de la mort prochaine, aux premiers secours à donner dans les cas d'indisposition subite, aux soins à prodiguer aux malades, aux mourants, aux corps des défunts, terminent cet utile ouvrage. Nous aurons dit le bien que nous en pensons, quand nous aurons affirmé qu'il est indispensable à tout confesseur et que le devoir d'un professeur de morale est d'en recommander l'usage à ses disciples. Le médecin chrétien ne manquera pas non plus de s'inspirer des précieux renseignements multipliés dans ces pages : elles seront pour lui, au point de vue de la conscience, le meilleur des directoires, un véritable traité *de Officiis*. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Nos faux Moralistes, ou les fameuses « Maximes » de la Rochefoucauld, par André Berthet. Ouvrage précédé d'une notice par Abel Jacquin. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1890, 2 vol. in-12 de xxxvi-167 et 196 p. — Prix : 5 fr.

Il y a quelques mois, nous avons rendu compte à cette même place du *Catéchisme laïque*, d'André Berthet. La notice qui précède *Nos faux Moralistes* nous apprend qu'André Berthet est mort ; personne ne s'en est aperçu, bien que M. Abel Jacquin nous le présente comme le continuateur de Galilée, de Rabelais, de Voltaire, de Michelet et de Victor Hugo. Il paraît qu'il était inspecteur de la *Maternelle*. Nous serons vraisemblablement le dernier à parler de lui, et nous sommes vraiment fâché de ne pas avoir à en dire du bien. Ce citoyen, qui fut de son vivant partisan de la morale « libre, variable et diverse, » et avait publié un livre intitulé : *Mes lunes*, a laissé en mourant un commentaire des *Maximes de la Rochefoucauld*. Voici quelques échantillons. La Rochefoucauld a dit : *Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires....* M. Ber-

thet commente : *Jamais les chiens n'ont fait des chats.* — La Rochefoucauld : *Plus on aime une maîtresse et plus on est près de la haïr.* — M. Berthet : *Plus on aime le homard et plus on est près d'en avoir une indigestion.* — La Rochefoucauld : *On ne loue d'ordinaire que pour être loué.* — M. Berthet : *Voyons, censeur sévère et peu juste, quand vous dites : Dieu soit loué ! attendez-vous qu'il vous le rende ?* Inutile de multiplier les citations : voilà par quelles raisons victorieuses le susdit Berthet réfute les paradoxes de la Rochefoucauld. Il faut noter à sa décharge que l'auteur avait gardé ses commentaires inédits. Mais quelle idée singulière que d'infliger à sa mémoire l'affront d'une publication posthume ! M. Berthet était inconnu, on l'expose à paraître ridicule. Mais ne nous apitoyons pas trop à son sujet : comme personne ne le lira, ce mauvais renom lui sera très certainement épargné. C'est ce que nous pouvons lui souhaiter de mieux. Qu'il repose en paix !

P. Talon.

Le Budget, ce qu'il est, ce qu'il peut être, par Édouard Cohen. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de iv-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Étudiant l'établissement du budget, M. Cohen souhaite avec raison qu'on l'unifie, en y rattachant tous les comptes annexes, qu'on le rende plus simple, plus clair et plus sincère. Il sent aussi qu'il conviendrait de séparer des éléments obligatoires et fixes de la loi de finances les éléments variables, sur lesquels se concentreraient les débats parlementaires. Mais il n'ose pas s'attaquer résolument au droit révolutionnaire, reconnu à chacune des deux Chambres, de refuser la totalité du budget. M. Paul Leroy-Beaulieu n'a pas eu cette timidité. « Il faudrait, écrivait-il le 11 décembre 1886, à l'*Économiste français*, considérer le budget comme une loi ordinaire qui n'est pas faite seulement pour un seul exercice, mais qui nécessite, pour tout changement, l'accord des deux Chambres. » C'est une solution analogue qu'ont indiquée, l'année suivante, les *Instructions* de M. le Comte de Paris. « Il suffira, dit-il, d'une modification de nos pratiques parlementaires pour prévenir toute domination exclusive de l'une ou l'autre Chambre Le budget, au lieu d'être voté annuellement, sera désormais une loi ordinaire, et ne pourra, par conséquent, être amendé que par l'accord des trois pouvoirs. »

Dans le régime des impôts, l'auteur propose des réformes qui sont certainement désirables : suppression du principal de l'impôt foncier ; suppression des octrois ; allégement des impôts indirects qui pèsent sur les consommations populaires, et spécialement, dégrèvement des boissons hygiéniques. La principale ressource qui comblerait les vides ainsi faits devrait être cherchée dans la surélévation de l'impôt sur l'alcool ou même dans le monopole de l'État pour la fabrication ou la vente des eaux-de-vie.

Les dépenses publiques, si l'on joint les budgets locaux au budget de l'État, atteignent en France quatre milliards par an. Et elles donnent une idée grandiose (p. 5) de notre richesse nationale. Pourtant, M. Cohen cherche sagement à les réduire. On peut penser que les services de la guerre et de la marine pourraient obtenir plus économiquement les mêmes effets utiles. Le poids de la dette devrait être allégé par des conversions et des unifications intelligentes. Quant aux services civils, on n'obtiendra d'économies sérieuses qu'en renonçant à en faire un instrument d'oppression et de corruption aux mains du gouvernement, en répudiant tout socialisme d'État, en adoptant franchement une politique de liberté. Notre auteur le sent bien et l'indique, en somme, assez nettement. Il n'ose toucher qu'avec les plus extrêmes ménagements au régime de l'instruction primaire, mais il se demande si l'on ne devrait pas restituer aux communes une certaine autonomie pour la fixation des dépenses et le choix des instituteurs. Il voudrait enfin voir « entreprendre la réforme de l'administration, non point en rognant, par petites parcelles, le nombre ou le traitement du personnel, mais en inaugurant un vaste système de décentralisation administrative, qui reportera de l'État sur les départements et les communes une grande partie des dépenses centrales, et simplifiera à la fois la bureaucratie actuelle et les rapports des citoyens avec l'autorité. »

Le budget, on le voit, résume toute la politique. Et l'on aperçoit aussi quel profit on trouvera certainement à lire ce livre de bonne foi et d'information sûre. J. Angot des Rotours.

Traité de chimie agricole, par P.-P. Dehérain. Paris, Masson, 1892, gr. in-8 de 904 p. — Prix : 16 fr.

Il y a longtemps que M. Dehérain, alors jeune professeur à l'école de Grignon, publiait ses *Leçons de chimie agricole*. Promptement épuisé, cet ouvrage ne se trouvait plus d'ailleurs au courant des nombreuses découvertes et des progrès de la science moderne. Si réclamée qu'elle fût, une seconde édition ne pouvait donc se faire que par un remaniement complet, et l'auteur appréhendait toujours d'avoir à composer un livre entièrement nouveau. Ses hésitations ont cependant pris fin. Aujourd'hui membre de l'Institut, il couronne sa longue carrière, consacrée aux travaux de laboratoire en même temps qu'à des cultures pratiques, par ce traité important que les agriculteurs ont maintenant à leur disposition et dont nous allons donner le rapide résumé.

Divisant son traité en trois parties, l'auteur examine successivement le développement de la plante en elle-même, le sol et les engrais. Partant de la graine, il suit les évolutions successives par lesquelles le végétal passe, grandit et arrive à la période des fleurs et des fruits. Chemin faisant, il étudie les causes extérieures, les influences diverses et

multiples qui influencent nécessairement, activent ou ralentissent la marche normale de la nature. Chaque point de vue est approfondi. On avance pas à pas dans les démonstrations des faits qu'appuient une exposition minutieuse et les expériences les plus concluantes. — L'étude de la terre arable, du sol, est l'objet de la seconde partie ; on y voit sa formation, ses propriétés physiques, son analyse et sa constitution chimiques, ses propriétés absorbantes et les causes de sa stérilité. Ce sont autant de chapitres principaux qui se subdivisent eux-mêmes suivant les nécessités et l'ordre des matières. Elles abondent en effet, et se multiplient, et ne serait, ce qui est le propre de l'ouvrage entier, l'exposition simple, méthodique et parfaitement claire, elles provoqueraient facilement de la confusion et du trouble dans l'esprit du lecteur. Mais il sent tout de suite que tout est à sa place, se relie et s'enchaîne. — L'étude des forces naturelles développant les plantes sur le sol a rempli les deux premières parties. La dernière de l'ouvrage va laisser apparaître l'homme qui, par son industrie, cherchera à favoriser le travail des agents naturels en apportant dans le sol les éléments que les circonstances physiologiques ont pu répartir avec trop d'irrégularité. Il faut donc étudier successivement les amendements et les engrais que son activité répandra pour obtenir de meilleures moissons. On entre ici dans les pratiques agricoles, mais toujours, à vrai dire, sous leur côté scientifique. Cette connaissance des engrais est actuellement d'une importance capitale et l'on ne saurait trop s'en pénétrer. Par ignorance on a trop longtemps négligé cette partie de l'agriculture, par insouciance on le fait encore trop souvent aujourd'hui et l'on arrive fatalement à de graves mécomptes. Les propriétaires et les cultivateurs ne se pénétreront donc jamais trop des résultats certains de la science, corroborés par l'évidence des résultats agricoles. Un dernier chapitre s'occupe du commerce et de la vente des engrais ; il est intéressant, mais, à notre avis, il eût mieux valu en faire une sorte d'appendice que de le comprendre dans le corps même de ce traité, auquel il ne se rapporte qu'accessoirement. En résumé, peu d'ouvrages contribueront à répandre les notions d'une science éprouvée autant que celui dont nous venons de parler, et l'auteur, en le publiant, rend à l'agriculteur sérieux un immense service. G. DE SENNEVILLE.

Des résidus industriels dans l'alimentation du bétail, par CH. CORNEVIN. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-8 de 552 p. — Prix : 6 fr.

Dans les conditions où elle se trouve placée aujourd'hui, l'agriculture doit utiliser toutes les ressources qu'elle a sous la main. Or, l'industrie lui fournit un grand nombre de déchets, qui, provenant pour la plupart de matières premières fournies par la culture, peuvent donner une aide et souvent un grand profit dans l'alimentation du bétail. C'est à en étu-

dier la nature, les qualités et les avantages que l'auteur a consacré ce nouveau volume.

Successivement il examine les résidus industriels suivant qu'ils ont une origine végétale ou animale. Les premiers proviennent principalement de la fabrication du sucre, de la bière ou des huiles, etc., les autres sont laissés par les boucheries, les tanneries, les industries de conserve de viande ou de poisson. Le champ est vaste et n'avait guère été exploré jusqu'ici qu'incomplètement et utilisé que dans quelques parties. Il n'avait encore été écrit sur ces matières aucun ouvrage d'ensemble, bien méthodique, où les différentes questions qui se présentent dans cet ordre d'idées fussent étudiées avec soin et ampleur, rapprochant tous les résultats de la pratique et les enseignements d'une science sans cesse en progrès nouveaux.

Chaque déchet connu et susceptible d'être utilisé de quelque manière a donc sa place déterminée dans cet ouvrage. Les analyses auxquelles il a donné lieu sont relevées, sa composition nettement définie, et les services qu'on en peut tirer parfaitement exposés. L'agriculteur a ainsi en main un guide précieux; c'est à lui de le mettre en œuvre. G. DE S.

BELLES-LETTRES

Vocabulario español-arabigo del dialecto de Marruecos, con gran numero de voces usadas en Oriente y en la Argelia (Alger), por el P. JOSE LARCHUNDI. Madrid, Gregorio del Amo, 1892, in-4 de XXIII-602 p. — Prix : 20 fr.

Parmi les arabisants de l'heure présente, un des plus avantageusement connus est sans contredit le R. P. Larchundi, de l'Observance de Saint-François, préfet apostolique des Missions espagnoles du Maroc. On lui devait déjà plusieurs ouvrages justement estimés pour l'étude de l'arabe, tels que : 1° *Rudimentos del arabe vulgar*, première édition, Madrid, 1873; seconde, Tanger, 1891. 2° *Crestomathia arabigo-española,* 1881, etc.

Il vient de donner au public un dictionnaire espagnol-arabe, qui, bien que composé spécialement pour des Espagnols, comme son titre l'indique, sera cependant aussi d'une grande utilité pour nos colons d'Algérie et de Tunisie et en général pour les missionnaires et les visiteurs qui vont en Orient. L'auteur a un grand avantage sur tous ses devanciers : c'est que non seulement il possède comme eux la connaissance théorique de la langue, mais en outre il la parle constamment depuis trente années et plus. Pendant tout ce laps de temps il a été en contact journalier avec les Arabes. Il a pu les consulter à loisir sur tous les points obscurs, et il l'a fait en maintes circonstances, comme il nous le déclare dans sa préface. Aussi son vocabulaire laisse-t-il bien loin en

arrière tout ce qui avait été publié précédemment à cet égard. Celui qui signe ce compte rendu se garderait d'être aussi affirmatif, s'il parlait en son nom, puisqu'il n'a pas l'avantage de connaître la langue arabe. Mais il a eu soin de consulter un arabisant d'un très grand renom en Espagne, M. Xavier Simonnet, et de lui soumettre les assertions qui viennent d'être énoncées; c'est donc ce savant homme qui en assume sur lui la responsabilité. FRANÇOIS PLAINE.

Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura, par CH. THURIET. Paris, Lechevalier, 1892, in-8 carré de 652 p. — Prix : 10 fr.

L'année dernière M. Thuriet a publié, sur les *Traditions populaires du Doubs*, un beau volume dont il a été rendu compte dans cette revue (t. LXIV, p. 341). Dans ce livre, M. Thuriet disait que la Haute-Saône et le Jura pouvaient offrir une récolte aussi importante que celle qu'il venait de faire. Il nous prouve la vérité de son assertion en nous donnant une énorme quantité de contes et de légendes recueillis dans ces deux départements. Sans doute, quand l'auteur s'éprit de toutes ces traditions, le mot folklore n'était pas inventé et M. Thuriet n'avait probablement nulle prétention à faire de la science. Il s'était senti amusé ou intéressé par des récits populaires, il pensait que des lecteurs y pourraient prendre le plaisir qu'il y trouvait et les a tout bonnement racontés sans aucun appareil d'érudition. Il ne cite guère les lieux où il a récolté telles traditions et semble le plus souvent les avoir trouvées dans des ouvrages de genres divers. Fréquemment ces traditions qu'il nous donne comme propres à la Haute-Saône et au Jura ne sont que des importations récentes et de source littéraire. Ainsi (p. 112) il nous raconte la prétendue histoire de Gabrielle de Vergy sans remarquer que les Coucy appartenaient au Vermandois, sans se douter que Mlle de Lussan rajeunit au siècle dernier le roman qu'au XIVe siècle Jakemon Sakesep composa d'après une fable celtique, et qu'elle inventa le nom de Gabrielle de Vergy. Il suffit à lui seul, ce nom, pour révéler d'où vient cette prétendue tradition. (Voir, sur Jakemon Sakesep, l'intéressante notice de M. Gaston Paris dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXVIII, p. 252 et suiv.) La légende de Mélusine nous paraît tout aussi adventice. Les noms d'Imogine et d'Alonzo (p. 590) viennent probablement du temps où M. d'Arlincourt écrivait le *Solitaire* ou *Ibsiboé*. La légende de Béatrix (p. 511) avait déjà été narrée par Ch. Nodier, mais Nodier, lettré comme il l'était, avait fort bien pu l'emprunter à un fabliau (*La Sacristine*, fabliaux de Le Grand d'Aussy, t. V, p. 105), dont le sujet est devenu un joli petit poème sous la plume espagnole de Zorrilla. — Ces immixtions exotiques auraient rendu utiles de précises indications de provenances; elles eussent aidé le lecteur à

découvrir quel pouvait être, dans le recueil de M. Thuriet, le véritable élément traditionnel et populaire. Quoi qu'il en soit de ces remarques, ce beau volume ne sera pas sans quelque intérêt pour les folkloristes et occupera agréablement les loisirs du simple lecteur. — A ces mérites il en joint un autre, prisé des bibliophiles : il n'est tiré qu'à deux cents exemplaires. TH. P.

Le Faust de Gœthe, traduit en français dans le mètre de l'original et suivant les règles de la versification allemande, par FRANÇOIS SABATIER. Paris, Delagrave, 1893, in-8 de XIX p., 186 feuillets et 198 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre adopté par les éditeurs de ce livre posthume en dit assez le caractère : c'est un essai de traduction métrique de la première partie de *Faust*, avec le texte en regard. « Les règles poétiques de Malherbe et de Boileau sont, paraît-il, de ce suranné auquel il faut avoir le courage de renoncer. » Laissant donc aux poètes en perruque le vers syllabique, M. Sabatier a inventé — après Baïf, Jodelle, Passerat et autres jeunes d'il y a trois siècles, — le vers métrique jadis renouvelé des Grecs. Il fut encouragé dans cette voie par quelques fervents admirateurs, à ce que nous assure l'Avant-propos. « Et quand M. Coquelin aîné vint demander à Henri Laube, le plus grand dramaturge de l'Allemagne, le plus illustre des directeurs du *Burgtheater* de Vienne, de lui indiquer la meilleure traduction de *Faust*, celle qui, selon lui, permettrait le mieux d'initier le public français à toutes les beautés du chef-d'œuvre de Gœthe, il lui répondit : « Il n'y en a qu'une, c'est celle de M. Sabatier, mais elle est inédite. » M. Laube est assurément une autorité, et pourtant s'il a vraiment prononcé les paroles qu'on lui prête, il peut être taxé de quelque indulgence pour un vieil ami. Cette traduction ne manque pas de réelles qualités sans doute : elle est très consciencieuse, et les notes témoignent du soin et des connaissances philologiques de l'auteur : elle est aussi matériellement très exacte. Mais elle a le grave défaut d'être d'une lecture pénible : ce ne sont pas seulement les vers qui sont composés « suivant les règles de la versification allemande, » — fantaisie déjà suffisamment bizarre, — c'est la langue même qui est mise à la torture, sous prétexte de je ne sais quel agencement d'ïambes, de trochées et d'anapestes peu visibles à l'œil nu. J'ai beau regarder, je ne distingue pas les pieds qu'on me signale ; j'ai beau écouter, je n'entends aucune cadence. Peut-être sommes-nous portés, nous autres profanes, à nous faire une fausse idée de la poésie : nous ne la comprenons que comme quintessence de la perfection, tandis que les gens du métier ont au contraire toujours proclamé très haut leur droit aux licences. Hiatus, enjambements, indigence des rimes, j'admettrai donc tout cela dans une certaine mesure, et n'aurai qu'un minimum d'exigence : que les vers ne

soient pas de tous points inférieurs à une prose médiocre. Un spécimen du faire de M. Sabatier en dira plus que tout commentaire. Voici donc le début de *Faust*. Le traducteur a réussi à ne rien retrancher ni rien ajouter : seuls les deux derniers mots ne se retrouvent pas dans le texte.

J'ai étudié philosophie,
Droit, médecine, et par malheur,
Hélas! aussi théologie,
A fond, avec effort et ardeur!
Et me voilà aussi savant,
O pauvre fou, qu'auparavant.
Nom j'ai de Maître, suis Docteur titré,
Et voici bien dix ans que par le nez,
A droite, à gauche, à tort et à travers,
Moi je mène mes élèves très chers....

Et voici à quelle note donne lieu ce dernier vers. « Vers trochaïque de cinq pieds, dont le dernier est un ïambe, avec césure féminine au second pied (entre la troisieme et la quatrième syllabe), ce qui le rend singulier à des oreilles françaises. Elles préféreraient : « Je vais menant mes élèves très chers. »

E. S. A.

Biblioteca clasica. *Antología de poetas líricos castellanos desde la formacion del idioma hasta nuestros dias*, ordenada por D. Marcelino Menendez y Pelayo, de la Real Academia española. Madrid, Viuda de Hernando, 1890-1892, 3 tomes in-12 de xcv-300, lxxxiii-304 et cxliv-268 p. — Chaque vol. : 3 fr.

« Cette nouvelle anthologie des poètes lyriques castillans, à première vue, pourra sembler un travail ni très difficile ni très méritoire à qui se rappellera les nombreuses collections existantes et la réputation dont jouissent plusieurs d'entre elles. » Ainsi débute l'introduction que M. Menendez y Pelayo a placée en tête de son premier volume. Mais comme on devait s'y attendre de la part d'un savant tel que lui, il n'a pas le projet de reproduire ou de condenser des recueils antérieurs, c'est une œuvre nouvelle qu'il nous offre, l'on s'en aperçoit tout de suite à l'érudition et au goût avec lesquels il examine les matériaux qu'il emploiera et les livres qui ont précédé son anthologie. Nous ne pouvons suivre l'auteur pas à pas dans les appréciations si justes qu'il émet sur ses devanciers, parmi lesquels il mentionne très honorablement Sanchez, qui, à une époque où le moyen âge intéressait si peu, dans un temps où toutes nos chansons de geste dormaient dans l'oubli de nos bibliothèques, eut la gloire de publier le premier *la Geste du Cid* et plusieurs autres vieux poèmes castillans. Peut-être M. Menendez aurait-il pu accorder un souvenir à Argoté de Molina, qui, avant Sanchez, s'était épris des antiques romances et en a rappelé ou cité plusieurs dans sa *Nobleza del Andaluzia*. Nombreux du reste furent les lettrés qui plus tard réuni-

rent les vieux chants espagnols avant le moment où don Agustin Duran publia son Romancero général, « pour lequel toute louange paraît petite, le monument d'une vie entière, le plus considérable qui ait été élevé à la poésie nationale d'aucun peuple » (page XXXII).

Après un examen extrêmement intéressant de tout ce qui a paru comme *romanceros* et *cancioneros*, M. Menendez parle de l'ancienne littérature espagnole en général, et des influences qu'elle put subir. Il commence ensuite à tracer magistralement l'esquisse de l'histoire littéraire, ou tout au moins poétique de l'ancienne Espagne.

Le tableau commencé dans ce volume se continue dans les introductions du tome II et du tome III.

L'introduction de ce troisième volume est particulièrement intéressante. M. Menendez établit que si, comme cela a été dit et redit, la langue galicienne devint une sorte d'idiome poétique propre à toute l'Espagne, elle ne fut cependant employée que par les poètes lyriques, tandis que les poètes épiques ou didactiques usèrent du castillan. Une pointe dans la littérature portugaise nous vaut des observations curieuses sur ce qu'on y appelait les *Cantigos de amicos*, sur l'influence bretonne, sur ce fameux roman d'*Amadis*, dont on ignore l'auteur. Une bonne partie de cette introduction est occupée par l'examen de l'œuvre si remarquable de Juan Ruiz, l'archiprêtre de Hita ; puis viennent des appréciations de poètes divers, parmi lesquels il faut distinguer le juif Sem Tob. Arrivé à Pero Ayala, M. Menendez réserve l'examen des œuvres de l'illustre chancelier pour l'introduction de son tome IV, où il étudiera le développement de la littérature espagnole jusqu'à la mort d'Isabelle la Catholique. M. Menendez touche à bien des questions dans ses savantes préfaces. Il est un point sur lequel je ne saurais être d'accord avec lui, et à ce sujet je suis obligé d'occuper un instant le lecteur de mes livres, parce que ce point est d'un assez grand intérêt littéraire. M. Menendez m'a fait l'honneur de citer plusieurs fois ce que j'ai écrit sur les vieux auteurs de sa patrie. Je suis fier de l'avoir devancé en faisant arriver par les Galiciens l'influence provençale aux Castillans (Voir *la Cour littéraire de D. Juan II*, t. II, p. 42. *Romanceiro*, p. XLIII). Je suis très heureux d'avoir peint Juan Ruiz à peu près, ce me semble, comme il l'a fait lui-même (V. *les Vieux auteurs castillans*, t. II, p. 65 de la première édition, et tome II, p. 359, de la seconde). Mais mon savant ami me reproche d'avoir exagéré l'influence française (t. II, p. XLV, LIII, LIV). Je ne puis entrer dans les détails nécessaires à la défense de mon opinion : il faudrait résumer une partie de ce que j'ai dit dans deux gros volumes ; cette opinion, pourtant, je la maintiens, tout en ne pensant pas que l'on puisse m'accuser d'avoir, dans mes études, vu une seule chose, le triomphe de l'influence française (t. II, p. XLV). N'ai-je pas bien des fois mis les poètes castillans au-dessus des nôtres ? N'ai-je pas été le

premier en France à parler de l'archiprêtre de Hita comme il méritait que l'on parlât de lui et pour le placer au premier rang ? Et en faisant allusion à ces éloges, M. Menendez, sans que rien puisse l'y autoriser, avance que cela dut être un crève-cœur pour moi d'avoir à louanger ainsi son vieux compatriote ! Lorsque mes recherches personnelles m'amenèrent à constater le rôle littéraire de la France au delà des Pyrénées, un illustre Allemand, Wolf, soutenait la même thèse, si bien qu'en m'attaquant, moi chétif, M. Menendez me rappelle un peu Chrysale quand, n'osant pas trop contredire sa femme, il lui riposte indirectement en prenant sa sœur à partie :

> Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
> Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.

Mais nous voilà bien loin de l'*Antologia ;* revenons-y un instant. Elle n'est que le début d'une série de publications qui comprendront la poésie épique et les romances. Les trois volumes que nous venons d'examiner nous mènent du XIIIe au XVe siècle, cette époque si intéressante où l'Espagne, en avance sur nous de plus d'un siècle, se trouva à peu près dans la situation où la France fut sous les derniers Valois (V. *Cour littéraire de D. Juan II*, t. II, p. 206). Le choix que M. Menendez a fait est tel qu'on pouvait l'attendre d'un érudit plein de goût. C'est ce goût peut-être qui l'a empêché de donner une petite place à Maciars l'Enamouré, à qui une mort tragique a valu une célébrité que de mauvais vers ne lui méritaient point. Ne peut-on pas s'étonner que M. Menendez ait dans ces trois volumes accueilli des morceaux qui appartiennent à la poésie épique, comme les fragments de Juan Lorenzo, de Juan Ruiz, de Juan de Mena ? M. Menendez, il est vrai, a déclaré qu'à ces mots : poésie lyrique, il donnait l'acception la plus large et que, sous cette rubrique, il comprendrait élégies, églogues, satires, petits poèmes didactiques, etc. Une telle latitude ne contrarie-t-elle pas beaucoup des usages acceptés ? — Chaque tome est terminé par un fort utile glossaire des mots antiques.

TH. P.

Le Poème et la légende des Nibelungen, par H. LICHTENBERGER. Paris, Hachette, 1891, gr. in-8 de 442 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans l'appendice bibliographique par lequel il clôt son livre, M. Lichtenberger, après avoir énuméré les nombreuses publications allemandes à consulter pour l'étude de la légende et du poème des *Nibelungen*, range sous une rubrique spéciale les ouvrages ayant paru en France ou écrits en français sur le même sujet. La liste de ceux-ci n'est pas longue ; elle comprend en tout une vingtaine de numéros. Et encore plusieurs de ces ouvrages n'offrent-ils plus « qu'un intérêt de curiosité ; la plupart n'ont plus, à l'heure qu'il est, aucune valeur scientifique.... » Et l'auteur ajoute cet avis : « Il est regrettable qu'aucune des traduc-

tions ni du *Nibelungenlied*, ni des poèmes eddiques, ne puisse être considérée comme suffisamment exacte. » La France n'a prêté jusqu'ici qu'une attention distraite au bruit qui s'est fait autour de l'antique épopée. Cependant, depuis que les leçons d'Auguste Guillaume de Schlegel attirèrent, en 1803, l'attention des lettrés et du grand public sur l'ancienne poésie allemande, le *Nibelungenlied* n'a cessé d'être, chez nos voisins, l'objet de savantes recherches et de polémiques passionnées. Il était grand temps que la France prît une part sérieuse à ces travaux et à ces discussions dont le résultat, en dehors de son intérêt général, a pour elle un intérêt tout particulier, aussi bien que pour l'Allemagne. Le poème étant écrit en ancien haut-allemand, les questions de philologie et de métrique qu'il soulève peuvent être abandonnées aux disputes d'outre-Rhin, et M. Lichtenberger n'a pas cherché à nous y mêler. Mais nul n'a plus de droits que nous à revendiquer la légende de Sigfrid, du jeune, vaillant et séduisant héros des temps mythiques de la race franque. Cette légende inconnue aux historiens, qu'était-elle primitivement? Qu'est-elle devenue dans la tradition orale du monde germanique et scandinave, dans ces lieder populaires où elle a dû se conserver par fragments pendant plusieurs siècles avant de se métamorphoser définitivement en une vaste épopée ? Comment la légende des rois burgondes et celle d'Attila sont-elles venues se souder à celle de Sigfrid ? Quelle part revient au peuple, aux jongleurs ou aux poètes dans la composition du *Nibelungenlied ?* Ces problèmes, qui ont exercé la sagacité de chercheurs infatigables, M. Lichtenberger a tenté à son tour de les résoudre dans la mesure du possible. Il ne s'est pas contenté de résumer les travaux les plus récents, il a classé lui-même et étudié les matériaux que lui offraient les traditions allemandes et norroises et a montré une fois de plus que la science française peut lutter sans désavantage avec toute autre ; il a su déployer, à côté de l'érudition d'un docteur allemand, les qualités françaises de sûreté dans la critique, de sagesse dans l'induction, de clarté dans l'exposition.

La thèse soutenue jadis par Wolf dans ses célèbres prolégomènes contre la croyance dogmatique et traditionnelle à l'unité des poèmes homériques, devait être d'autant plus facilement reprise contre le *Nibelungenlied*, que ce poème nous est parvenu sans nom d'auteur et que toutes les recherches pour lui en découvrir un n'ont jamais abouti à aucun résultat satisfaisant. Aussi Karl Lachmann, dès 1816, et ses disciples après lui ont-ils relevé une série de contradictions et signalé un grand nombre de passages interpolés qui excluaient, selon eux, toute idée d'unité primitive du poème : ils ont prétendu n'en faire qu'une mosaïque de lieder populaires. Ce système obtint et garda longtemps une faveur presque générale : les *Lachmanniens orthodoxes d'observance stricte* parlaient avec tant d'autorité que le doute ne semblait pas per-

mis. Mais les partisans de l'unité relevèrent enfin la tête avec Holtzmann, Pfeiffer, Bartsch. Les multiples contradictions du texte adopté par Lachmann étaient plus rares et moins sensibles dans d'autres; on fit, en outre, valoir que la belle ordonnance de l'ensemble ne pouvait être attribuée à un simple effet du hasard. Et comme on ne réussit toujours ni à retrouver un lied primitif authentique, ni à faire accepter un nom d'auteur, ni même à se mettre d'accord pour le classement chronologique des textes, les explications devinrent de plus en plus difficiles et il fallut bien en venir finalement à des concessions mutuelles. L'hypothèse absolue de Lachmann n'est plus soutenable, faute de toute preuve positive: l'hypothèse contraire ne l'est pas moins, et pour la même raison. La vérité semble être entre ces deux extrêmes, et c'est la conclusion à laquelle arrive M. Lichtenberger après une discussion minutieuse des arguments mis en avant, un examen détaillé du poème, aventure par aventure, et sa confrontation avec les poèmes allemands et norrois qui racontent la même légende. « Vers la fin du XIIe siècle, les matériaux qui devaient composer le *Nibelungenlied* étaient donc tout prêts à être mis en œuvre.... Transformer en une épopée les lieder chantés en Autriche par les jongleurs n'était pas une entreprise qui pût présenter de grosses difficultés. Les divers épisodes de la légende étaient traités d'une manière plus ou moins satisfaisante, certains lieder déjà groupés entre eux de manière à pouvoir être chantés l'un à la suite de l'autre. Il ne restait donc plus qu'à choisir les lieder et groupes de lieder destinés à faire partie de la collection, c'est-à-dire à fixer le commencement et la fin du poème, à raccorder ensuite les divers groupes de lieder entre eux, probablement aussi à mettre le tout au point quant à la forme extérieure, la langue et la versification. Il fallait enfin effacer les divergences par trop fortes qui pouvaient exister entre les différentes parties du poème.... Pourquoi le rédacteur du *Nibelungenlied* eût-il fait plus? il ne prétendait évidemment pas à la gloire littéraire: il n'a pas signé son poème et son nom ne paraît pas avoir été célèbre parmi ses contemporains.... »

Dans le grand *Combat pour le trésor des Nibelungen*, la victoire resterait donc en définitive, — chacun ayant plus ou moins tort et raison, — aux plus modérés. Mais ces discussions savantes auront du moins éclairci bien des points à côté du litige. Les légendes du *Nibelungenlied*, confrontées avec celles de la *Snorra Edda*, de la *Sæmundar Edda*, de la *Völsunga Saga*, de la *Thidreksaga*, du *Sigfridslied*, de la *Klage*, du *Rosengarten*, du *Biterolf*, ont pu être rétablies dans leur teneur d'avant les grandes invasions et la dispersion des Germains. On a pu également reconstituer une sorte de philosophie morale de ces peuples. Tout rajeuni qu'il est dans sa forme actuelle, le *Nibelungenlied* a conservé de ses origines un certain idéal barbare très différent de celui des poèmes chevaleresques, ses contemporains des XIIe et XIIIe siècles. La partie du

livre de M. Lichtenberger consacrée à cette étude est peut-être la plus originale ; elle est du moins dégagée de ces querelles d'école toujours un peu savamment futiles pour la masse du public. L'auteur nous y trace d'abord une rapide esquisse des mœurs des Germains aux temps héroïques ; plus d'une remarque de Tacite s'y trouve confirmée. Il passe ensuite en revue les types de rois suivant les conceptions populaires et les idées politiques de l'époque. Elles sont peu compliquées : la libéralité (milte) est la principale vertu royale ; le sentiment de solidarité qui unit le roi et les vassaux (triuwe) sert de constitution. « Il y a en général harmonie préétablie entre la volonté du roi et celle des sujets : le roi agit et ordonne conformément aux désirs de ses vassaux et ceux-ci désirent ce que veut le roi et l'assistent fidèlement sans chercher à faire échec à son autorité. » Que n'en sommes-nous encore là ! L'honneur chevaleresque est à naître ; le héros de l'épopée germanique a des instincts matériels, des désirs violents ; mais « le mobile de toutes les actions désintéressées, la vertu morale par excellence, c'est la fidélité, la *triuwe*, » tandis que pour les jongleurs, « l'idéal du héros est l'habile homme qui sait se tirer d'affaire en toute rencontre. » Quelques pages sont aussi accordées à la femme, à son rôle et à son caractère.

Pour terminer par une légère critique, je reprocherai à M. Lichtenberger de n'avoir pas complété son livre par un index analytique. Peut-être a-t-il jugé que les infinies répétitions du texte ne permettaient pas d'établir un index d'un usage commode ; mais il aurait au moins pu reproduire à la table les sommaires détaillés des chapitres. Le seul mot *introduction*, par exemple, résume fort insuffisamment tout ce qui est exposé dans les soixante pages et les cinq chapitres de cette partie du livre.

E. S. A.

HISTOIRE

L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental, par l'abbé Gustave Montauuis. Préface de Mgr Baunard. Paris, Retaux, 1891, in-8 de xvi-430 p. — Prix : 5 fr.

La vie d'un missionnaire qui meurt à vingt-sept ans, sans avoir fait autre chose que vaquer pendant cinq années aux occupations d'un modeste apostolat, il semble que ce soit peu de chose, et de ce peu de chose pourtant, M. l'abbé Montauuis a fait l'un des livres les plus intéressants, les plus touchants, les plus émouvants qui se puissent lire. C'est qu'à défaut d'événements dramatiques, il y a dans ce livre l'histoire d'une âme noble, qui se livre tout entière et nous rend témoins de ses luttes intimes, de ses rêves généreux, de ses espérances héroïques et de ses victoires modestes, mais méritoires et fécondes. Cette grande

âme, qui entrevoit, qui demande et sollicite de tout son cœur le martyre et la souffrance, est d'ailleurs une âme charmante, d'une admirable candeur, et toute pénétrée de sourire et de tendresse Quelle noble nature, et combien généreuse et sympathique! Aussi son histoire est-elle de celles qui doivent faire beaucoup de bien. Il s'en exhale comme un parfum qui embaume et pénètre les âmes et les prédispose et les incline à la piété, à la vertu, au sacrifice. C'est par excellence un livre bienfaisant, mais c'est aussi un livre bien fait : l'auteur écrit dans une langue élégante et claire, précise et gracieuse, quand il le faut, et son livre est composé avec un art qui sait dramatiser les récits, graduer et ménager l'intérêt. C'est un heureux début, plein de promesses. Je recommande très particulièrement ce livre, où l'on respire un air pur et fortifiant, cet air des hauteurs célestes qui fait les apôtres, les héros et les martyrs. P. Talon.

Curiosités révolutionnaires. — Billaud-Varenne, *membre du Comité de salut public. — Mémoires inédits et correspondance, accompagnés de notices biographiques sur Billaud-Varenne et Collot d'Herbois*, par Alfred Bégis; précédés de deux portraits. Paris, librairie de la Nouvelle Revue, 1893, in-8, x-455 p. — Prix : 7 fr. 50.

Billaud-Varenne n'a pas laissé de descendants; de toute sa famille, une seule personne lui survécut, sa nièce, fille de son frère Benjamin; c'est le fils de celle-ci, Joseph Bellion, peintre paysagiste, qui recueillit dans la succession de son père les *Mémoires* de son grand-oncle; les autres papiers avaient péri en 1823, dans un naufrage. Ces *Memoires* méritent-ils ce nom? A peine si Billaud y parle politique; quelques détails sur sa déportation ne suffisent pas à en masquer le vide. C'est plutôt une dissertation sur des points de morale dans un style dont l'amphigouri est le moindre défaut. Il est heureux pour Billaud qu'il se soit assuré un nom par son rôle sanglant au Comité de salut public; car sa littérature n'eût pas permis même de le classer.

L'intérêt de ce volume est dans la biographie qu'a tracée M. Bégis. Il a en mains et il nous offre quantité de lettres soit de Billaud lui-même, soit de son père, de son frère, de sa femme, qui éclairent cette triste figure. Il avait certaines vertus privées; son respect et son affection pour son père et sa mère ne varient pas; il est désintéressé. Quant à son rôle politique, loin de le désavouer, il s'en glorifie. En 1800, il écrivait à son père : « En dépit de l'aigreur de mes souffrances, j'en trouve l'ample dédommagement dans la sérénité et le témoignage consolateur d'une conscience intacte.... ; dans l'espoir si flatteur et qui a toujours été mon objet, de recueillir la gloire immortelle qui attend tôt ou tard l'homme probe.... » Il regrettait, il est vrai, d'avoir frappé Danton; il ne regrettait pas moins d'avoir contribué au 9 thermidor : « Nos divisions ont

brisé ces jours-là l'unité du système révolutionnaire. » Les extraits que M. Bégis donne ici de la *Nouvelle Minerve* (1835) sont-ils, peuvent-ils être du style de Billaud ? Il y règne une fermeté, une netteté, qui trahissent une autre main que la sienne. C'est une apothéose du régime de la Terreur telle qu'il était de mode d'en dresser après la révolution de Juillet. Ces pages peuvent refléter les théories de Billaud, mais, littérairement, elles les embellissent. Il faut pourtant les accueillir comme des renseignements utiles : « Le malheur des révolutions, c'est qu'il faut agir trop vite ; vous n'avez pas le temps d'examiner ; vous n'agissez qu'en pleine et brûlante fièvre, sous l'effroi de ne pas agir.... Les décisions que l'on nous reproche tant, nous ne les voulions pas le plus souvent deux jours, un jour, quelques heures avant de les prendre : la crise seule les suscitait. Elles étaient prises au milieu des lassitudes de nos longues séances du Comité ; nous ne voulions pas tuer pour tuer, c'est trop stupide ; nous voulions vaincre à tout prix.... » On jugera l'explication. Du reste, point de repentir. Il disait à Pétion, président de la république d'Haïti : « La plus grande faute que vous avez commise dans le cours de la révolution de ce pays, c'est de n'avoir pas sacrifié tous les colons, jusqu'au dernier. En France, nous avons fait la même faute, en ne faisant pas périr jusqu'au dernier des Bourbons. » Cette faute fut-elle volontaire ? En fait, ils n'ont épargné que ceux qu'ils n'avaient pas à portée de leur couperet. Voilà ce que Billaud appelait la politique « puritaine. » Au moins, c'est franc, et j'aime mieux ces aveux effrontés que l'hypocrite excuse des gens qui disent : Je ne savais pas, je ne lisais pas, je signais sans lire.

Billaud était parti seul pour Cayenne ; sa femme, bien qu'elle en eût le désir, n'avait pu ni l'y accompagner ni l'y rejoindre. En janvier 1797, elle obtint son divorce et se remaria avec un sieur Johnson, Américain, très épris de Billaud et peut-être de sa femme, et qui, déjà âgé, voulait leur laisser sa fortune. Il mourut à la fin de décembre 1799. Billaud avait ignoré jusque-là ce qui s'était passé ; il ne l'apprit qu'en 1802. Les efforts de sa femme pour rétablir des rapports avec lui ayant échoué, elle se décida à se remarier une troisième fois, et sa fortune, assez considérable, passa à son nouvel époux. Quant à Billaud, il avait depuis longtemps uni son sort à celui d'une négresse dont il avait éprouvé le dévouement et à qui il laissa tout son bien. Il mourut à Port-au-Prince, en 1819, à soixante-trois ans ; on prétend que Virginie vivait encore en 1874.

M. Bégis a consacré quelques pages à Collot d'Herbois, l'ami et le compagnon de déportation de Billaud. Les « mitraillades » de Lyon suffiraient à sa réputation, d'autant que, d'après lui, ce fut « une marque de sensibilité. » Et comment ? Collot s'explique : « Lorsqu'on guillotine vingt coupables, le dernier exécuté meurt vingt fois, tandis que ces deux

cents conspirateurs périrent ensemble. La foudre populaire les frappe, et, semblable à celle du ciel, elle ne laisse que le néant et les cendres » (p. 32). Il rédigea et signa avec Billaud la circulaire du 23 janvier 1794 aux représentants en mission : elle porte la double griffe de leur férocité sauvage et de leur galimatias littéraire. C'est Collot d'Herbois qui, à la tribune des Jacobins, s'écriait : « Le 2 septembre est le grand article du *Credo* de notre liberté ! » En revanche, appelé à se défendre devant la Convention, il invoquait « le sincère tableau de son ménage républicain, où ont toujours habité les habitudes et les plaisirs de l'égalité et de la fraternité » (p. 285). La veuve de Collot mourut à Paris, le 17 mai 1810 ; elle avait une modique pension du gouvernement.

M. Bégis a joint à sa curieuse publication les portraits de Billaud et de Collot d'Herbois. VICTOR PIERRE.

Un Prussien en France en 1792. *Lettres intimes de* J.-F. REICHARDT, traduites et annotées par A. LAQUIANTE. Paris, Perrin, 1892, in-8 de 431 p. — Prix : 7 fr. 50.

La liste des témoins étrangers de la Révolution de 1789 s'accroît chaque jour. Après Governor Morris, Karamsin, Coray, John Moore, voici Reichardt. Celui-ci est un Allemand du Nord, un compatriote et un protégé de Kant, maître de chapelle du grand Frédéric, et par surcroît écrivain, ou tout au moins empressé à mettre par écrit, dans des lettres « intimes » destinées au public, ses impressions et ses aventures de voyage. Reichardt était venu en France en 1785, et, sous le patronage de Glück, y avait fait apprécier sa musique. Il y revint en 1792, et dans un milieu qui n'était plus guère favorable aux arts, exerça ses facultés d'observateur et de critique politique. Il devait mourir, oublié de ses compatriotes, en 1814.

Ses lettres sur la France, devenues très rares, même en Allemagne, méritaient une réimpression, et chez nous une traduction. Reichardt a visité notre pays pendant les premiers mois de 1792, au moment où se préparait la crise décisive qui devait emporter, derrière la monarchie absolue, la monarchie constitutionnelle. Il a vu de près, en quatre longues étapes, d'abord la « France extérieure, » celle des émigrés, qui s'organisa confusément, bruyamment, péniblement, sur les bords du Rhin, dans les électorats ecclésiastiques et le pays de Bade ; puis la France alsacienne, celle que personnifiaient alors Frédéric de Dietrich et Victor de Broglie, et où se montrait déjà Euloge Schneider ; puis la France lyonnaise, également disputée entre les Feuillants et les Jacobins, et enfin la France parisienne, à la veille de la déclaration de guerre à l'Autriche. Reichardt est un modéré, un optimiste plein d'illusions, mais dont les informations sont nombreuses, sincères, désintéressées, et chez qui on peut suivre en particulier la marche de l'anarchie sociale, parallèle à la

marche de l'anarchie politique. Il fait de fréquentes citations des écrits et des discours contemporains (l'une d'elles, p. 361, a été confondue d'une façon fâcheuse avec le texte). Son éditeur, qui a pris soin de supprimer les passages ne se rapportant pas directement à la France, a accompagné le texte de notes assez nombreuses, quelques-unes personnelles et non exemptes d'allusions au temps présent. L. P.

Les Grandes Compagnies de commerce. Étude pour servir à l'histoire de la colonisation, par Pierre Bonnassieux. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de IV-562 p. — Prix : 10 fr.

Depuis quelques années, l'attention du public et des pouvoirs se porte vers l'extension coloniale et le développement que le commerce peut prendre par suite des débouchés que lui créent chaque jour les nouvelles conquêtes de la civilisation. Aussi l'ouvrage de M. Bonnassieux est-il tout à fait un ouvrage d'actualité; c'est ce qui pourra encore augmenter l'intérêt que présente déjà en soi le sujet. Tout en présentant l'histoire des grandes compagnies d'une manière très succincte, il offre cependant un travail bien complet sur elles. Dans l'introduction, remontant aussi haut que l'histoire le permet, il nous rappelle les associations formées dans l'antiquité pour le commerce. Mais, comme on n'a pas de données très certaines et très positives sur elles, il glisse rapidement pour aborder de suite les compagnies formées au moyen âge, en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie. Après ce préambule, il retrace l'histoire des grandes compagnies en Hollande, qui est le pays où se fonda la première et le type des compagnies qui se développèrent pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle. Dans trois chapitres, il fait connaître les efforts déployés par les Hollandais pour entretenir et accroître leurs relations avec l'Europe et le Levant, l'Asie et l'Amérique. A la suite de la Hollande, viennent l'Angleterre et la France. M. Bonnassieux procède de même et passe en revue toutes les sociétés qui s'y fondèrent. Cependant, s'il suit toujours la même marche pour ces différents pays, il ne les traite pas avec le même développement, et tandis qu'un peu plus de cent pages suffisent pour les deux premiers, il en consacre près de trois cents à la France seule. Aussi, tout le livre III est-il réellement intéressant, et, grâce aux documents, offre sur plusieurs points de nouvelles données. Le livre IV est consacré à un rapide examen des grandes compagnies dans les autres pays, Autriche, Danemark, Espagne, Italie, Pologne, Portugal, Prusse, Russie, Suède. Un exposé général des principes économiques sur lesquels étaient établies les compagnies de commerce et des inconvénients et des avantages qu'elles ont présentés, forme le livre V. Enfin, dans le livre VI, l'auteur parle des nouvelles sociétés de commerce et de colonisation fondées ou à fonder sur le modèle des anciennes grandes compagnies. On peut juger,

d'après ce rapide exposé, de l'intérêt que présente ce volume dans lequel les historiens, comme les économistes, pourront trouver de nombreux et excellents renseignements. Notons, pour terminer, que l'ouvrage de M. Bonnassieux vient d'obtenir une des médailles distribuées en 1892, par la Société de géographie commerciale de Paris. JULES VIARD.

Les Guerres des Alpes. Guerre de la succession d'Autriche (1742-1748). *Mémoire extrait de la correspondance de la cour et des généraux, par* F.-E. DE VAULT, *lieutenant général, directeur du Dépôt de la guerre (1763-1790)*, revu, annoté et accompagné d'un résumé d'observations par P. ARVERS, colonel d'infanterie, sous-directeur au ministère de la guerre. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8, tome Ier, XXI-740 p.; tome II, 876 p., avec cartes noires et en couleurs, dans le texte et hors texte. — Prix : 30 fr.

Ce ne sera pas l'une des moindres anomalies qu'aura présentées le XIXe siècle, d'y voir, à côté du *servum pecus* des ignorants proclamant de bonne foi que la France remonte à 1789, ce retour intelligent des hommes sensés et des érudits vers l'époque où nous gémissions sous l'affreux régime des tyrans. A vrai dire, l'armée française a toujours eu le culte des ancêtres, et elle demeure peut-être la seule institution de notre pays chez laquelle la tradition n'ait jamais été rompue. Les vainqueurs d'Austerlitz et de Solférino n'ont jamais renié leurs pères de Fontenoy et de Steinkerque : ils sont heureux, au contraire, de se proclamer leurs fils. Ils sentent, ils comprennent, en effet, que le dévouement, le désintéressement, l'héroïsme, ne sont point choses nées d'hier chez nous, et qu'en mourant pour leur drapeau, les soldats de notre pays n'ont jamais remarqué ses couleurs : qu'il se déployât à Rocroi, à Valmy ou à Marengo, c'était toujours le drapeau de la France : il n'a jamais symbolisé autre chose que la patrie.

Ces réflexions nous venaient tout naturellement à l'esprit en voyant un officier de la valeur militaire du colonel Arvers, sous-directeur de l'infanterie au ministère de la guerre, l'organisateur tenace et intelligent de notre défense alpine, consacrer les rares loisirs que lui laisse un poste laborieux, à la publication du Mémoire du lieutenant général de Vault sur les campagnes qui eurent pour théâtre les Alpes, pendant la guerre de la succession d'Autriche au XVIIIe siècle.

Sans aucun doute, la guerre de montagnes est de toutes les guerres celle où les modifications apportées à la tactique se font le moins sentir. En effet, il n'en est point où le terrain, la nature, exercent une plus grande influence. Il était donc naturel d'aller rechercher là les leçons de l'histoire, la façon dont le passé peut nous enseigner à préparer l'avenir.

Mais l'éminent éditeur du général de Vault ne s'est point contenté de nous donner le texte même de l'ancien directeur du Dépôt de la guerre. Effectivement, plus qu'à l'honneur d'une restitution historique, d'une

publication littéraire, il tenait à nous donner une œuvre didactique. Aussi, après le texte même du général, un peu long, parfois prolixe, a-t-il voulu nous donner un résumé de l'original où fussent synthétisés la doctrine tactique et les enseignements qui découlent des événements racontés.

Cette œuvre toute personnelle du colonel Arvers a une valeur de premier ordre dans un genre de guerre que l'auteur a particulièrement étudié, que personne comme lui en France n'a creusé, fouillé sous ces aspects multiples. De nombreux appendices, la plupart extrêmement curieux, tous inédits, ajoutent un charme et un intérêt très piquants à cette belle publication, éditée avec grand luxe, ornée de cartes aussi soignées que minutieusement exactes.

Nos officiers trouveront là des leçons qui, pour ne pas dater d'hier, n'en renferment pas moins des enseignements pleins de valeur et d'actualité. Le livre du colonel Arvers a sa place marquée, il est inutile de le dire, dans toutes les bibliothèques militaires, mais son intérêt historique élargit beaucoup la zone du succès qui l'attend. Quiconque s'occupe d'histoire, les amateurs de documents, trouveront là une ample matière à réflexions et à études. ARTHUR DE GANNIERS.

Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le comte GABRIEL-JULES DE COSNAC et ÉDOUARD PONTAL. Tome XI. Paris, Hachette, 1891, in-8 de 366 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouveau volume que MM. le comte de Cosnac et Pontal viennent de mettre au jour s'étend du 1er janvier 1708 au 30 juin 1709. Les événements principaux qui y sont relatés sont la continuation, malheureuse pour la France, de la guerre de succession d'Espagne, la prise de Gand et de Bruges par les alliés, la sanglante bataille d'Oudenarde que le prince Eugène et Marlborough gagnèrent sur l'armée du duc de Bourgogne et qui eut pour conséquence l'investissement de Lille, l'héroïque défense de cette place par le maréchal de Boufflers, obligé enfin de capituler devant des forces vingt fois supérieures. A l'intérieur, Louis XIV n'est pas plus heureux ; les inondations d'abord, la famine ensuite amenée par le terrible hiver de 1708, portent à son comble la misère du peuple, écrasé par les taxes que nécessite la guerre. Le marquis de Sourches d'ailleurs parle peu de ces terribles souffrances ; sa plume aristocratique ne traite guère que des faits de guerre et des nouvelles de la cour.

Le présent volume doit, il nous semble, être l'avant-dernier de la publication. On prétend que les éditeurs n'ont point l'intention d'y joindre une table. Ce serait là une faute énorme et bien regrettable au point de vue de l'utilité de ce journal qu'on attribue au marquis de Sourches. Il est, en effet, impossible de s'en servir pratiquement sans un répertoire

des noms propres, et l'historien négligera forcément un recueil très précieux que le manque de table rendra sans usage. Si l'on parle des frais considérables que nécessite un travail de ce genre, il nous semble que la maison Hachette n'en est point réduite à de telles considérations, et qu'elle n'hésitera pas à faire un sacrifice qui serait bien compensé par la valeur et l'utilité pratique qu'une table donnerait à cette publication. L. L.

Les Causes financières de la Révolution française, par Charles Gomel. — *Les Ministères de Turgot et de Necker*. Paris, Guillaumin, 1892, in-8 de xxxi-548 p. — Prix : 8 fr.

C'est presque une banalité de dire que la situation financière de la France a été l'une des causes principales de la Révolution. Quelle était au juste cette situation, quels en étaient les éléments, quels remèdes a-t-on tenté d'y apporter et avec quel succès : telles sont les questions que M. Ch. Gomel s'est proposé d'étudier dans le beau livre que nous annonçons aujourd'hui. Deux hommes ont essayé des réformes et résument en quelque sorte la première et la plus heureuse partie du règne de Louis XVI : Turgot et Necker; tous deux honnêtes et désintéressés, tous deux animés d'intentions généreuses, mais tous deux de caractère et d'inspiration très divers, poursuivant un même but, mais par des moyens très différents. On connaît le programme de Turgot : pas de banqueroute, pas d'impôts, pas d'emprunts. Necker admettait bien les deux premiers termes de ce programme, mais nullement le troisième. Les emprunts étaient au contraire la base essentielle de son système, et c'en était aussi le défaut. Necker empruntait, et sa grande réputation financière, l'estime dont il jouissait près des banquiers, avaient relevé le crédit de la France et lui avaient permis de réaliser ces emprunts à des conditions avantageuses; mais il ne gageait ses emprunts que sur les impôts existants, absolument insuffisants, il ne se préoccupait pas d'amortir, et son système, poussé à bout, devait forcément le conduire à la ruine ou à cette aggravation de charges que le souci très grand de sa popularité le pressait d'éviter à toute force. Turgot, lui, ne voulait combler le déficit qu'à force d'économies, mais il ne connaissait pas les ménagements; il était tout d'une pièce; il taillait dans le vif, et sa raideur, indépendamment des courtisans que son honnêteté gênait, finit par ameuter contre lui tous ceux dont il lésait les intérêts et froissait la vanité, tout le royaume en quelque sorte, suivant un mot de l'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz. Necker était plus souple; il l'avait montré à plus d'une reprise; ses vues d'ailleurs étaient moins larges et moins nettes, il n'avait point, comme son prédécesseur, un plan d'ensemble politique et financier à la fois. Ce furent sa vanité et sa confiance en lui-même qui le perdirent : il se crut indispensable et s'attaqua au premier ministre, sans

vouloir, comme le lui recommandait Marie-Antoinette, qui le soutint constamment, patienter jusqu'à un événement que le grand âge de Maurepas garantissait prochain. Son compte rendu, dont le succès était extraordinaire, n'en fut pas moins une grave imprudence. Comme le remarque fort justement M. Gomel, en excitant les Français à s'emparer de la direction financière, il les trompait sur l'état vrai de la fortune publique; il majorait les recettes, dissimulait les dépenses et présentait comme en équilibre un budget que tout le monde croyait en déficit, et qui l'était réellement. Maurepas, devenu fort hostile au contrôleur général, avait donc raison, dans sa mordante ironie, de l'appeler un « conte bleu. » Ce fut, sinon l'occasion immédiate, du moins la raison de sa chute : chute néanmoins éminemment regrettable, comme l'avait été déjà celle de Turgot ; car c'était la fin des réformes sages, la fin du crédit, la fin aussi de la confiance que le peuple avait dans la fermeté du Roi. M. Gomel compte donner bientôt la suite de ses études financières sur le règne de Louis XVI ; si les volumes annoncés offrent le même intérêt et sont aussi consciencieux que celui-ci, ils peuvent être assurés du même légitime succès.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême (1793-1794). Essai historique, par F. AULARD. Paris, Alcan, 1892, in-12 de VIII-371 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous aurions bien de la peine à nous entendre avec M. Aulard, car nous ne parlons pas le même langage. A ses yeux, l'Église catholique en France pendant la Révolution, c'était l'Église constitutionnelle, et Robespierre a été le « patron et le défenseur des catholiques. » Singulier patron en vérité, qui envoyait ses clients, constitutionnels ou insermentés, à la guillotine. Pour M. Aulard aussi, la cause de la persécution religieuse fut surtout une cause patriotique, l'indignation contre les prêtres réfractaires qui faisaient cause commune avec les émigrés. Mais qui donc avait forcé les prêtres catholiques à émigrer, si ce n'est l'Assemblée législative et la Convention, qui leur avaient interdit l'exercice du culte et condamné à l'exil ou à la déportation ceux qui refusaient un serment schismatique? Nous reconnaissons d'ailleurs que la fête de l'Être suprême fut une protestation contre le matérialisme d'Hébert et de Chaumette et une réaction contre le culte de la déesse Raison ; mais il nous est impossible d'y voir un essai de christianisation de la France. Comment encore accorder la prétendue tolérance religieuse dont se targuait la Convention, et que vante M. Aulard, avec la proscription que les représentants en mission exerçaient contre les prêtres et contre tout exercice du culte autre que le culte officiel? Si la Convention avait voulu sincèrement la tolérance, elle l'eût imposée; elle n'avait pas l'habitude de se laisser bafouer par ses agents.

Tout en combattant énergiquement les tendances et l'esprit du livre de M. Aulard, nous ne faisons d'ailleurs nulle difficulté de convenir qu'il est vraiment intéressant, et qu'il contient des documents ou inédits ou oubliés, en tout cas fort instructifs en ces temps de sinistres anniversaires. R. M.

Correspondance générale de Carnot, publiée avec des notes historiques et biographiques, par Étienne Charavay, archiviste-paléographe. Tome I. Paris, Imp. nationale, 1892, in-4 de xvii-480 p. — Prix : 12 fr.

Le premier volume de cette vaste publication, qui doit comprendre toutes les lettres écrites par Carnot de 1792 à 1815, s'étend du mois d'août 1792 au mois de mars 1793. Cette période fut remplie, du 1er au 5 août 1792, par une mission au camp de Soissons, avec Lacombe-Saint-Michel et Gasparin ; du 10 août au 4 septembre, par une autre mission, avec Coustard et C.-A. Prieur, à l'armée du Rhin ; d'octobre à décembre 1792, par une troisième mission à Bayonne et à l'armée des Pyrénées, avec Lamarque et Garrau. Les lettres, arrêtés et rapports de Carnot pendant ces trois missions remplissent les trois cents premières pages du volume, dont les cent dernières sont occupées par les actes de Carnot à la Convention, de janvier à mars 1793.

Avant de dire de cette publication tout le bien que nous en pensons et qu'elle mérite, il y a une critique générale à faire : c'est qu'il est excessif d'avoir tout publié *in extenso*. Nombre de pièces assez insignifiantes auraient pu être sommairement analysées ; l'ensemble du volume s'en serait trouvé allégé, et l'ouvrage entier n'aurait pu qu'y gagner. Cette réserve faite, il faut reconnaitre en toute justice que cette publication est tout à fait remarquable. On y trouve une très grande précision et une méthode très sûre ; la disposition en caractères différents des lettres émanées de Carnot et de celles qui lui sont adressées est excellente ; les sources et les références sont indiquées avec soin et exactitude ; les notes biographiques contiennent une abondance de détails et de dates que, malgré leur utilité incontestable, les éditeurs négligent trop souvent de réunir, et pour lesquels tous ceux qui travaillent sur l'histoire de la Révolution auront à M. Charavay une reconnaissance méritée ; les notes explicatives sont judicieusement faites et n'ont point le défaut trop fréquent de porter à côté du point qu'elles sont destinées à éclaircir ; enfin la table analytique, très détaillée et très précise, complète dignement cette excellente publication.

En examinant ce premier volume de la Correspondance de Carnot, nous avons cherché s'il n'y avait point à faire quelques observations de détail qui pourraient atténuer l'éloge d'ensemble que nous venons de faire. Nous n'en avons guère trouvé qu'une seule ; encore est-elle de peu d'importance ; nous ne la présentons que pour montrer com-

bien notre examen a été minutieux. En tête des actes de Carnot à la Convention se place son vote dans le procès de Louis XVI. Pourquoi l'éditeur ne l'a-t-il pas inséré dans le texte même et l'a-t-il renvoyé en note? C'est pourtant là un fait important dans la vie de Carnot, et, quel que soit le jugement qu'on porte sur ce vote régicide, on ne peut méconnaître les graves conséquences qu'il eut pour son auteur, puisqu'il fut cause de sa mort en exil. L. L.

Un Témoin des deux Restaurations (Edmond Géraud). *Fragments de journal intime*, publiés par Charles Bigot. Paris, Flammarion, 1892, in-18 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a quelques années, M. Gaston Maugras publiait le *Journal d'un étudiant sous la Révolution ;* aujourd'hui M. Charles Bigot se fait l'éditeur de la partie de ce même journal qui a trait à 1814 et à 1815. L'auteur n'est plus un adolescent, c'est un homme fait qui est revenu des folles chimères de 89, la Révolution l'a dégoûté, l'Empire l'a emprisonné ; il salue avec joie, avec enthousiasme, le retour du gouvernement réparateur des Bourbons.

Edmond Géraud était un écrivain de goût, modeste, sans grande ambition, satisfait de sa vie provinciale vouée au culte des lettres ; il avait montré un assez rare courage d'opposition, en un temps où la police impériale n'admettait guère la contradiction ; il fit du journalisme en 1814, rédigea le *Mémorial bordelais*, résista avec énergie, pendant les Cent-jours, au courant bonapartiste, et reprit assez facilement, au second retour de Louis XVIII, l'existence essentiellement calme et littéraire qui lui plaisait.

Cet homme quasi obscur, sans grande importance politique, d'un rang très estimable mais en somme modeste, a laissé un « journal » quotidien rempli d'observations justes et de remarques précieuses pour l'histoire de son temps. Le volume dont nous parlons est des plus instructifs, car il donne la note exacte de la bourgeoisie française du commencement de ce siècle, de cette bourgeoisie intelligente, cultivée, amie de son pays et de l'ordre, d'abord enthousiaste des Bourbons et assez mal disposée contre l'autoritarisme militaire de Napoléon.

Parmi les meilleurs passages, je citerai les portraits de Lainé (p. 285-381), de Chateaubriand (p. 292), de M. de Barante (p. 294), de Louis XVIII (p. 307), de Maine de Biran (*passim*); des réflexions bien justes sur les hommes politiques (p. 295); plus justes encore sur les responsabilités terribles de l'invasion de 1815 (p. 311); — des détails probants sur l'entrée, en somme très piteuse, de Napoléon à Paris en mars 1815 (p. 191); — les sentiments royalistes du peuple (p. 216) et la brutalité des soldats bonapartistes pendant les Cent-jours (p. 247). Tous ces témoignages ont leur prix.

On lira avec plaisir une charmante peinture d'une séance à l'Institut en 1816 (p. 333); et la curieuse lettre d'un étudiant bordelais sur le royalisme de l'École de droit de Paris (p. 251). — Çà et là, très souvent, des pages piquantes sur les révolutionnaires, des pensées pleines de bon sens sur les devoirs des légitimistes sont à signaler.

Certaines lacunes d'éducation religieuse et un vieux fonds de voltairianisme, commun à ceux de sa génération, se manifestent dans le récit des obsèques de l'actrice Raucourt (p. 148); ces lacunes donnent plus de valeur à ses autres jugements, montrant bien que cet « ultra » n'avait pas de préjugés en faveur des Bourbons et de l'Église. — Quelques noms sont mal orthographiés, par exemple à la page 79 : « Toulouse et Lantrec, » pour « comte de Toulouse-Lautrec, » etc. — Edmond Géraud (p. 280) parle des édifices de « forme gothique » de la place Royale! C'est d'une naïveté trop forte; mais passons.

M. Charles Bigot a fait précéder les pages de ce journal d'une notice intéressante et bien faite ; quelques notes accompagnant le texte sont moins heureuses, elles auraient pu être plus nombreuses, et leur tendance d'esprit n'est pas toujours aussi bonne que l'on pourrait souhaiter, mais l'ensemble, notes et notice, dénote le désir très vif d'une impartialité digne d'éloges. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate (JOSEPH KERVILER), publiés par son fils (*Campagne du Levant, 1826-1829*). Paris, Champion, 1893, in-18 de 272 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous les membres de la Société bibliographique connaissent de nom M. Kerviler, ingénieur en chef des ponts et chaussées. C'est ce distingué confrère qui vient d'entreprendre de publier successivement les souvenirs de son père, qui a servi brillamment dans la marine. Le premier volume, qui vient de paraître, se rapporte à la campagne du Levant ; ce furent les débuts du jeune officier à sa sortie de l'École polytechnique, débuts brillants, puisqu'il lui fut donné d'assister à la bataille de Navarin. Naturellement le récit de cette grande journée, où fut anéantie la flotte ottomane, est l'épisode principal du volume ; il est écrit de main de maître. Kerviler fut très bien placé pour tout voir; car il était embarqué sur une petite goélette chargée spécialement d'écarter les brûlots turcs et qui fut désemparée par les projectiles ennemis. Il constate que l'engagement eut lieu, pour ainsi dire, par surprise, les Turcs ne s'attendant pas à être attaqués ; cependant, ils se défendirent avec la plus grande vigueur et infligèrent aux assaillants des pertes sensibles. Mais ils ne pouvaient lutter avec succès contre des ennemis beaucoup mieux armés et surtout bien plus habiles manœuvriers. L'auteur se montre peu enthousiaste dans ses appréciations sur l'amiral de Rigny, qui ne lui était pas sympathique ; mais surtout il juge sévèrement les

Grecs, qui, dans toute cette lutte pour leur indépendance, se montrèrent au moins aussi cruels que les Turcs et certainement plus perfides; souvent ils s'abandonnaient à leurs instincts de brigandage au point de piller leurs compatriotes eux-mêmes. Un autre épisode saillant de cette campagne est la fin héroïque de l'enseigne de vaisseau Bisson, qui préféra se faire sauter avec le petit navire qu'il commandait plutôt que de le rendre aux pirates qui l'assaillaient. M. Kerviler est, d'ailleurs, sobre d'appréciations sur la politique de la France et des autres puissances européennes, parce que les secrets diplomatiques étaient si bien gardés par l'amiral de Rigny et les autres chefs, que les officiers ignoraient absolument les mobiles qui les faisaient agir; ils ne voyaient que les faits accomplis et ne pouvaient en juger les origines et les conséquences. Il est souvent plus difficile, en effet, de juger les événements de près que de loin. Il faut aussi tenir compte de la grande jeunesse de l'officier-écrivain, et de la mobilité d'impression qui en résultait et qui fait, d'ailleurs, le charme de ses mémoires. Il passe avec une facilité surprenante du récit d'une bataille à celui des plaisirs dont il pouvait jouir dans une relâche à Smyrne et à Corfou; c'est qu'à son âge, on aime d'égale passion la fumée de la poudre et la griserie des bals exotiques, et Kerviler n'est nullement insensible à la beauté enivrante des Levantines. Hâtons-nous d'ajouter qu'il en parle seulement en véritable artiste admirateur de la belle nature. A cette époque, le sentiment religieux ne paraît pas encore très développé en lui, mais c'est toujours d'un ton parfaitement respectueux qu'il parle des prêtres catholiques, et l'on entrevoit que, par la suite, les souvenirs pieux de son enfance se réveilleront énergiquement dans son âme. Ce journal, écrit avec un remarquable accent de sincérité, captive étrangement le lecteur, et lui fait désirer ardemment la publication des volumes suivants, qui ne peuvent manquer de présenter un intérêt au moins aussi vif.

COMTE DE BIZEMONT.

Estudio sobre la guerra franco-germana de 1870, por el general de division D. JOSÉ ALMIRANTE. Madrid, Imprenta del « Memorial de Ingenieros, » 1892, gr. in-8 de 495 p.

Les Espagnols se plaignent généralement de ce que l'étranger parle d'eux sans les connaître : ils ont raison. Mais les étrangers n'ont-ils pas motif de se plaindre à leur tour de l'ignorance avec laquelle les Espagnols parlent d'eux? Voici un volume publié par un officier général qui jouit dans son pays d'une réputation méritée d'écrivain et d'historien, qui a publié notamment un dictionnaire militaire estimé et qui livre à l'appréciation du public, en 1892, sur la guerre franco-allemande, une étude qu'on eût pu apprécier peut-être il y a vingt ans, quand la campagne de 1870 était encore mal connue, mais qui aujourd'hui, après

que tout a été dit sur l'année terrible, paraît bien pâle et bien insuffisante.

Que dire, au point de vue de la composition littéraire, d'un récit militaire contemporain, de quatre cent quatre-vingt-quinze pages dont cent quarante-six sont consacrées à des hors-d'œuvre sur l'histoire de la Prusse et de la France, n'ayant absolument rien à faire avec le récit? Quelle nécessité de nous refaire, à propos de Sedan, l'histoire du démembrement de l'empire d'Occident, de nous parler de Charlemagne et même de l'invasion des barbares? Pourquoi cette histoire de l'agrandissement progressif du territoire français, en remontant à l'authenticité de Pharamond et de Clovis? Mais même en ne tenant pas compte de ces cent quarante-six malencontreuses pages, ne devons-nous pas dire que sous le rapport militaire, la relation est sans intérêt? Après s'être attardé à nous parler en détail d'événements qui datent de huit ou dix siècles, l'auteur court quand il arrive à son véritable sujet, sans s'arrêter même aux grandes idées stratégiques et tactiques de la campagne de 1870, telles que le mouvement enveloppant autour de Metz, la poursuite de l'armée de Châlons, la marche sur Paris. La bataille de Borny est racontée en vingt-neuf lignes (p. 193 et 194); celles du 16 et du 18 août, décrites en une page chacune, sont présentées (au moins la dernière), non pas comme des batailles de rencontre, mais comme des actions préméditées. Tout le reste est à l'avenant. Nous n'insisterons pas sur cette publication : elle est de celles dont il est préférable de ne rien dire. Général X.

L'Ancien Clergé de France. I. *Les Évêques avant la Révolution*, par l'abbé Sicard. Paris, Victor Lecoffre, 1893, in-8 de II-523 p. — Prix : 6 fr.

Il ne faudrait pas se méprendre sur le but que s'est fixé l'auteur de ce livre. Il n'a pas voulu, croyons-nous, retracer l'histoire de l'Église en France pendant les temps voisins de la Révolution, dût-il remonter jusque bien avant dans le XVIIe siècle ; il n'a même pas cherché à faire l'histoire ou de l'épiscopat ou des évêques. Si tel eût été son objet, il eût forcément suivi un ordre chronologique ; il eût divisé son récit en périodes ; il eût rattaché à chaque période un exposé de la conduite et de l'attitude de l'épiscopat. Or, ce n'est pas ce qu'il a fait : il a donc voulu autre chose. Son livre est un tableau, composé d'histoire et de chronique, de l'état social de l'ancien clergé; l'auteur montre « ce qu'étaient ces évêques, ces curés, ces chanoines, ces moines qui formaient le personnel de l'Église, comment était recrutée, élevée, nourrie, distribuée, gouvernée, cette armée.... » Toutes les parties de cette armée auront leur tour : cette fois, il s'agit des évêques.

Dans un recueil de bibliographie comme celui-ci, on nous permettra de louer tout d'abord l'effort qu'a fait en ce sens M. l'abbé Sicard. Si

l'on prenait la peine de relever tous les ouvrages, histoires de diocèses ou biographies d'évêques, qu'il cite au bas des pages, on aurait une bibliographie aussi complète que possible de l'histoire ecclésiastique dans le dernier siècle. Cette littérature s'est très développée; la lumière s'est portée de bien des côtés; de jour en jour, il en reste moins d'obscurs. Mais ces immenses lectures, qui peut se les permettre ? C'est le premier service que nous rend M. l'abbé Sicard : toutes ces biographies individuelles, toutes ces histoires de diocèses qu'il serait difficile et d'ailleurs très coûteux de se procurer, il les a eues sous la main, il les a lues, il s'en inspire, il les résume pour nous.

Il est d'autres documents qu'il ne connaît pas moins bien. On sait le rôle considérable qu'a joué le jansénisme : il a eu un journal, les *Nouvelles ecclésiastiques*, dont la collection est très rare et d'un abord difficile ; M. l'abbé Sicard l'a étudiée, explorée, exploitée et citée. Si, dans tel ou tel endroit, très exceptionnellement, il semble trop s'y fier, il faut ajouter qu'à mainte reprise il fait les réserves nécessaires, qu'il avertit le lecteur, et qu'il suffit à celui-ci de prendre le contre-pied de la citation pour se mettre au point. Je ferai la même observation pour le *Tableau moral du clergé de France* de l'abbé Laurent, œuvre suspecte sans doute : mais, là encore, le lecteur est avisé.

Puisque c'est un tableau, il ne faut pas s'attendre à un récit qui se déroule avec suite. L'auteur a pratiqué dans son sujet le système des « tranches. » Dans le premier livre, il examine la situation sociale et politique des évêques. Sous cette rubrique générale se rangent quinze chapitres (5-259). Dans les quatre premiers, il montre tous les évêques (à de rares exceptions près, que M. l'abbé Sicard aurait pu signaler) choisis dans la noblesse ; tels évêchés devenant le fief de quelque grande famille, l'éclat des titres répondant à celui de la naissance. Les évêques n'ont pas seulement une fonction ecclésiastique : par leur fortune, par leur faste, ce sont de vrais seigneurs. Ils sont chargés d'une part d'administration temporelle ; ils se font ingénieurs, économistes, architectes ; non pas tous, car il y a deux camps, celui des politiques et celui des évangélistes (c. v-xi). Tout ce monde gravite autour du Roi, traite légèrement la résidence, vit à la cour. Dans ce tableau, il faut, comme l'auteur, faire bien des exceptions ; à côté d'un mouvement général qui entraîne du côté de Versailles des prélats courtisans, il en est, et M. l'abbé Sicard les signale, qui restent pieusement dans leur diocèse et qui n'en sortent pas de leur vie. Ailleurs, il généralise un peu vite ; ainsi, sous ce titre : *Engouement d'une partie du clergé pour les affaires publiques*, est-il correct de citer Turgot, Morellet, Vergniaud, j'oserai même ajouter Talleyrand et Brienne ? N'eût-il pas fallu choisir comme exemples des personnages plus ecclésiastiques ?

Le livre deuxième est consacré à l'administration épiscopale et comprend

dix chapitres. L'auteur y traite des rapports des évêques avec leur clergé, avec les fidèles; des soins qu'ils prenaient de la défense de la foi, de l'instruction publique, des œuvres charitables; de leur attitude dans la question du jansénisme, dans celle du gallicanisme. Il me permettra, à propos de ces divers points, une observation. Tantôt il étend ses tableaux au XVIIe et au XVIIIe siècle, tantôt il s'en tient au XVIIIe. Il en résulte quelque incertitude sur les limites de la période qu'il embrasse, de même que sur les conclusions qu'il émet. Parle-t-il de la défense de la foi et de la valeur intellectuelle des évêques? Il n'est question que de ceux du XVIIIe siècle. Il a pourtant assez fréquemment rappelé les évêques du XVIIe pour que, sur ce sujet où quelques-uns furent si grands, il soit juste de ne pas les omettre. On fera la même remarque à propos du jansénisme : l'auteur s'est cantonné, mais plus volontairement encore, dans le XVIIIe siècle. Enfin, pour le gallicanisme, n'y avait-il pas lieu d'insister sur le triste rôle d'une partie de l'épiscopat dans la fameuse assemblée de 1682? J'exprime ces *desiderata* moins pour y trouver l'occasion d'une critique que pour montrer que M. l'abbé Sicard aurait dû marquer d'une manière plus précise son point de départ.

Il y a eu sans doute à blâmer dans l'épiscopat de l'ancien régime; mais il y eut encore plus à louer. Sur cent trente-cinq évêques, une douzaine prêtèrent à de graves critiques, quatre seulement se jetèrent dans le schisme : voilà qui juge le corps tout entier. Le gallicanisme d'un certain nombre ne tardera pas à se manifester : M. l'abbé Sicard nous le dira sans doute dans un prochain volume, qui ne sera pas, nous en sommes sûr, d'une lecture moins attachante que celui-ci : nous lui souhaiterons seulement une impression plus correcte. VICTOR PIERRE.

Du Pouvoir législatif en France depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789, par RAYNALD PETIET. Paris, Rousseau, 1891, in-8 de XXVIII-295 p. — Prix : 8 fr.

L'auteur de ce mémoire, se conformant au programme du concours ouvert par la Faculté de droit, a entrepris de rechercher à qui le pouvoir législatif appartint en droit et qui l'exerça en fait. Il prend comme point de départ l'avènement des Capétiens; à ce moment, d'après l'auteur, le Roi a le pouvoir législatif dans ses domaines; les seigneurs l'ont dans les leurs; le Roi ne peut faire la loi chez eux sinon de leur propre consentement. Sur ce point, M. Petiet s'accorde mal avec les opinions exprimées par M. Luchaire dans son ouvrage justement célèbre sur les institutions monarchiques. S'en tenant trop exclusivement à la vieille doctrine, il oublie dans Hugues Capet le souverain pour n'y voir que le suzerain. Ce principe une fois posé, on devine le développement des chapitres ultérieurs. L'auteur y mentionne d'abord l'action législative du Roi dans ses domaines, qui se manifeste par des chartes de communes

ou de privilèges, et des établissements rendus avec le consentement des barons. Puis il signale les tentatives, d'abord rares et incertaines, puis plus précises et plus fréquentes, que font les rois pour s'émanciper et légiférer sur les terres des barons ; cette lutte, dont il résume les péripéties, est achevée au temps de Louis XI. M. Petiet n'oublie pas de faire observer qu'un mouvement analogue s'était produit en faveur des grands feudataires dans les régions qui leur étaient soumises ; la Royauté, en recueillant la succession des grands fiefs profita des résultats acquis. L'auteur esquisse ensuite l'histoire des conflits que soutint la royauté contre les états généraux et les parlements pour maintenir les positions conquises. Il n'achève pas son livre sans résumer les théories des jurisconsultes et des publicistes sur les détenteurs et la fonction du pouvoir législatif.

A dire vrai, il ne serait pas bien difficile de trouver dans cet ouvrage des traces d'inexpérience ; on pourrait aussi reprocher à l'auteur de s'en tenir à des systèmes vieillis et de ne point connaître certains ouvrages qui sur d'importantes questions ont renouvelé l'opinion des historiens. Mais le critique qui se montrerait rigoureux vis-à-vis de ce livre se rendrait coupable d'une criante injustice. En effet, le Mémoire sur le pouvoir législatif en France a été publié après la mort de son auteur, par de pieux amis qui l'ont livré au public à la fois comme un monument élevé à la mémoire de M. Petiet et comme un témoignage de ses rares et brillantes qualités intellectuelles. Ce double caractère de la publication a été bien mis en lumière par les quelques pages d'introduction écrites par le maître de M. Petiet, M. A. Duverger, lui aussi enlevé depuis lors au sympathique respect des nombreuses générations de jurisconsultes qu'il avait formées. J'ai hâte de dire que je m'associe de grand cœur au sentiment qui a inspiré la publication du Mémoire de M. Petiet ; nul plus que moi ne rend hommage à l'esprit net, vigoureux et généralisateur du regretté défunt, en même temps qu'à son style élégant et nerveux. P. F.

La Marine royale en 1789, par Maurice Loir, lieutenant de vaisseau. Paris, Colin, s. d., in-18 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Taine a fait école et sa méthode d'investigations historiques nous a déjà valu quelques bons volumes où bien des théories préconçues ont été revisées avec impartialité. De ce nombre est le consciencieux ouvrage de M. M. Loir sur *la Marine royale en 1789*, qui fait le digne pendant de celui de M. Albert Duruy sur l'armée royale en 1789. L'auteur base ses appréciations sur divers documents contemporains, et spécialement sur la correspondance des intendants de ports de guerre, parmi lesquels il convient de citer Malouet. Il ressort de ce laborieux dépouillement que la marine française n'avait jamais été aussi puissante, aussi bien commandée et approvisionnée qu'à la veille de la Révolution. Le mérite en

revient, d'après M. Loir, à trois ministres qui la dotèrent d'une organisation si bien entendue qu'on n'a eu, jusqu'à nos jours, que bien peu d'améliorations à y apporter : ce sont MM. de Choiseul, de Sartine et le maréchal de Castries. Sans doute, l'administration n'était pas parfaite : on a pu, suivant le mot de Malouet, dire qu'elle était intègre, mais désordonnée ; l'auteur ajoute avec finesse qu'on pourrait peut-être supposer cette critique plus récente et « qu'elle vise une marine moins éloignée de nous que la marine de Louis XVI. » Sans doute aussi, des usages barbares subsistaient, notamment les punitions corporelles, telles que la cale, la bouline et autres ; mais ces abus étaient inhérents aux mœurs de l'époque, et la grande Révolution elle-même, par une étrange inconséquence, en faisant table rase de tout ce que l'ancien régime avait de bon et de mauvais, les laissa subsister et les maintint expressément dans le code maritime ; ils ne disparurent définitivement que vers le milieu de ce siècle. Les officiers, auxquels on a pu reprocher justement une certaine hauteur de caste, étaient braves, instruits, d'une dignité de conduite et d'une noblesse de sentiments qu'on ne saurait trop admirer ; les matelots étaient disciplinés et dévoués, « l'audace, la ténacité, l'intrépidité, étaient leurs vertus habituelles devant l'ennemi. » Quant aux chefs, il suffit de nommer les Suffren, les d'Estaing, les d'Orvilliers, les de Guichen, les de la Galissonnière, qui s'étaient couverts de gloire pendant la guerre d'Amérique. D'ailleurs, les derniers ministres de la marine s'étaient appliqués à réformer les institutions dans un sens plus libéral et leurs bonnes intentions étaient sur le point de porter leurs fruits lorsque éclata la tourmente qui remit tout en question. « La guerre pouvait surgir, la flotte de Louis XVI était assez forte pour accepter l'événement sans crainte et envisager ses conséquences avec une tranquille sérénité !.... Mais, hélas! dans le naufrage de l'ancien régime disparaîtra cette belle marine relevée par Choiseul et par Sartine, cette glorieuse marine qui avait fait la guerre de l'Indépendance américaine et que le maréchal de Castries venait de consolider par des ordonnances qui demeurent des modèles.... Ce sera l'anarchie complète et, comme ici-bas toutes les fautes se paient, ce sera pour les flottes de la France la défaite certaine dans les luttes à venir. » On le voit par ces courts extraits, cette étude est conçue dans un esprit hautement impartial ; nous ajouterons qu'elle est aussi bien écrite que bien conçue et qu'on y trouve des pages d'une réelle éloquence. COMTE DE BIZEMONT.

La Normandie monumentale et pittoresque. Le Havre, Lemale, gr. in-fol., livr. 17 à 24, p. 193-288, nombr. héliograv. — La livr., 4 fr. 50.

Nous avons sous les yeux huit livraisons nouvelles de *la Normandie monumentale et pittoresque*, dont nous avons annoncé (t. LXV, p. 539)

la publication. Ces livraisons sont consacrées à la description des monuments les plus remarquables des arrondissements de Rouen et de Neufchâtel, et ne font qu'entamer ce qui se rattache à l'arrondissement de Dieppe.

Nous rencontrons d'abord le manoir de Malvoisine, édifice de la fin du XVIe siècle, à un seul étage, situé dans la vallée de l'Andelle ; le château de Mondétour, qui ne date que du commencement du XVIIIe siècle, et où l'on conserve les souvenirs du général de Marbot, dont les curieux *Mémoires* ont obtenu tant de succès ; l'élégante silhouette du château de Clères, vieille demeure restaurée dans le style de la Renaissance ; puis le château d'Esneval, « un des rares monuments du XVe siècle qui soit parvenu jusqu'à nous presque sans altération ; » le château d'Yville, qui n'avait vraiment pas de titre sérieux à figurer dans cette splendide galerie ; le château de la Rivière-Bourdet à Quévillon, vaste construction sans caractère architectural ; la maison de Pierre Corneille à Petit-Couronne, devenue un véritable musée, dont M. P. Delesques énumère les curiosités ; le magnifique château de Mesnières, construit vers 1540 et qui subsiste dans son intégrité ; enfin le château d'Argeuil et le château de la reine Blanche à Normanville.

Avec les châteaux, les églises : voici le curieux porche de l'église de Ry, « bijou qui a pour écrin un de nos plus beaux bourgs normands ; » les ruines de la célèbre abbaye de Jumièges, que la plume habile de M. Alfred Darcel reconstruit pour nous la montrer dans toute sa splendeur ; la belle église romane de Saint-Georges de Boscherville ; l'ancienne chapelle Saint-Julien du Petit-Quevilly, minutieusement décrite par M. le docteur Coutan ; l'église Saint-Jean d'Elbeuf, édifice du XVIe siècle, reconstruit partiellement au XVIIIe et remarquable par sa belle tour ; l'église de Neufchâtel, qui offre des parties remontant au XIIIe siècle ; l'église de Blangy, dont la façade mérite d'attirer l'attention ; l'église d'Aumale, construite au XVIe siècle ; l'église de Sigy, dont l'abside à sept pans est placée sous nos yeux ; enfin l'église Saint-Jacques de Dieppe, bel édifice du XIVe siècle, dont on nous donne une ample description.

Les auteurs ont eu soin de ne point se borner à décrire les châteaux et les manoirs : ils ont fait connaître sommairement leurs possesseurs ; de là des détails généalogiques qui ont leur intérêt, et parfois de piquantes anecdotes. Mais il ne faudrait pas, dans un ouvrage aussi sérieux et forcément aussi *technique*, abuser des digressions : ainsi, l'on ne voit pas pourquoi, à propos du château de la Rivière-Bourdet et de la présidente de Bernières, nous avons trois pages de citations de lettres de Voltaire — sous le vain prétexte que Voltaire fut à Rivière l'hôte de Mme de Bernière et qu'il resta un moment son correspondant assidu ; mieux eût valu une description plus ample du château et plus de détails sur les châtelains.

La partie artistique est toujours fort remarquable et d'une exécution aussi parfaite. — Signalons au point de vue typographique (p. 216 et 247), de regrettables fautes d'impression : M. de Glanville, le célèbre archéologue, est appelé *Glainville* et *Granville*. G. DE B.

La Maison dite de la reine Bérengère au Mans *(Maison Le Corvaisier de Courteilles)*, par ROBERT TRIGER. Le Mans, Pellechat, 1892, gr. in-8 de 108 p., avec 27 planches. — Prix : 5 fr.

M. Triger, après avoir décrit rapidement l'antique cité du Mans, « si aimée des archéologues et des artistes, » décrit de la façon la plus détaillée la maison dite *de la reine Berengère*, qui a été de tout temps un des joyaux de ce vieux Mans, que l'auteur compare à une sorte de reliquaire. Il étudie non seulement dans son état actuel, mais aussi tel qu'on pouvait l'admirer avant les transformations modernes, il y a soixante ans encore, le logis présumé de la reine Bérengère, situé dans la Grande-Rue, au sommet de la colline et à quelques pas de la cathédrale ; il analyse tout ce qui a été écrit dans le Maine et ailleurs, autrefois et de nos jours, au sujet des constructions du XVe siècle, que la tradition n'a pas été seule à mettre sur le compte d'une princesse du XIIIe siècle. A la suite de cette piquante revue, M. Triger retrace l'histoire sérieuse, exacte, irréprochable, du beau monument si bien restauré par M. Adolphe Singher, artiste aussi habile que généreux. Il établit, d'après divers documents inédits (archives de la Sarthe, archives du Mans, etc.), que, sous le règne de Louis XII, la remarquable maison qui venait d'être achevée et sa voisine (aujourd'hui démolie) étaient « des habitations privées, appartenant à deux familles de haute bourgeoisie, qui se sont élevées par le travail et l'intelligence et qui jouent un rôle important dans l'histoire municipale du Mans, les familles Véron et Seigneur. » Au XVIIe siècle, le pittoresque logis devient la propriété « d'une famille à jamais illustre dans l'histoire du Maine, d'une famille qui suffirait seule à rendre cette maison célèbre et particulièrement chère aux érudits du Mans, » la famille Le Corvaisier de Courteilles, qui a produit (13 mai 1608) Antoine Le Corvaisier, l'auteur de la *Vie des évesques du Mans*, le plus ancien et le principal des historiens manceaux. A d'intéressants détails sur la famille Le Corvaisier, entièrement nouveaux, car ils sont empruntés à un dossier qui n'avait pas été utilisé jusqu'ici, succèdent de non moins intéressants détails sur l'installation de la Société historique du Maine dans la vénérable maison qui portera désormais le nom de Le Corvaisier.

Récits et descriptions sont faits de main de maître, et, comme l'illustration est digne du texte, on peut dire, en reprenant une phrase de l'auteur, que son recueil, si précieux au point de vue historique et aussi au point de vue bibliographique (car les indications de travaux divers

y sont d'une grande richesse ; voir surtout les pages 7, 14, 20, 37, 44, 46, 59, 65, 99 à 104), « sera particulièrement aimé des archéologues et des artistes. »

T. DE L.

Christophe Colomb, *sa vie, ses voyages, sa mission religieuse*, par l'auteur des *Deux nouveaux martyrs, Perboyre et Chanel.* Paris et Tournai, Casterman, 1892, petit in-12 de 144 p., orné de 5 grav. — Prix : 0 fr. 60.

Influencia de los Aragoneses en el descubrimiento de America, por D. MIGUEL MIR, de la Real Academia española. Palma de Mallorca, tip. de Amengual y Muntaner, 1892, in-12 de 93 p.

La Nao Santa-Maria. *Memoria de la comision archeologica ejecutiva.* Dibujos de R. Monleón, 1892, in-4 de 91 p., orné de nombr. grav.

Voici encore deux opuscules inspirés par la célébration du quatrième centenaire de la découverte du nouveau monde. Du premier nous dirons peu de chose : c'est un abrégé de la fameuse histoire de Christophe Colomb par le comte Roselly de Lorgues. Le grand navigateur y est considéré surtout au point de vue de sa mission divine et de la cause de sa béatification ; c'est, par suite, la justification et l'apologie de tous ses actes. En tête du volume se trouvent un abrégé de l'Encyclique de Sa Sainteté le pape Léon XIII et une appréciation élogieuse du comte Roselly de Lorgues. Le mérite de ce petit volume consiste surtout dans son prix modique, qui permet de le faire figurer dans les bibliothèques populaires, pour lesquelles il est spécialement écrit.

— Tout autres sont le but et la tendance de la seconde brochure. L'auteur s'est placé à un point de vue spécial : détruire la légende d'après laquelle la pieuse reine Isabelle de Castille se serait faite, dès l'origine, la protectrice de Colomb, tandis que son époux, le roi Ferdinand d'Aragon, lui aurait toujours montré une hostilité marquée. D'après l'auteur, ce sont précisément des Aragonais, fidèles et dévoués serviteurs de ce monarque calomnié, qui ont le plus contribué à faire réussir l'entreprise, et ils ne l'ont fait certainement que sous l'inspiration de leur auguste maître. C'est ainsi que Luis de Santangel, trésorier de Ferdinand, a avancé, sur sa fortune personnelle, la somme nécessaire à l'armement des trois caravelles, ce qui réduirait à néant la version d'après laquelle Doña Isabelle y aurait engagé ses bijoux ; c'est encore le secrétaire intime du roi d'Aragon, Mosen Juan Coloma, qui rédigea le traité conclu entre les souverains et Christophe Colomb. C'est à Gabriel Sanchez, autre seigneur de la cour d'Aragon, que fut écrite la lettre de Colomb envoyée de Lisbonne et qui, traduite en latin, fut la première nouvelle donnée à l'Europe de la découverte des nouvelles terres. Puis don Juan Cabrero, chambellan de don Fernando, ne s'employa pas moins activement en faveur du navigateur génois. Enfin c'est le roi d'Aragon qui, contrairement à ce qu'ont répété à l'envi les historiens, décida la reine de Castille à céder aux prétentions exorbitantes

de Colomb. Quant aux mesures de rigueur prises à diverses reprises contre l'illustre navigateur, D. Miguel Mir prétend établir que si Colomb fut un habile marin, il fut, d'autre part, un déplorable administrateur, et il ajoute, chose plus grave, mais qu'il ne démontre nullement, que sa vie privée ne fut pas irréprochable. Là où cet auteur dépasse évidemment toute mesure, c'est lorsqu'il loue hautement don Fernando d'avoir établi les trop fameuses *lois des Indes* qu'il déclare avoir été la base de la colonisation la plus civilisatrice qui fut jamais! On ne peut s'empêcher de trouver que cette thèse de parti pris va vraiment trop à l'encontre des jugements de l'histoire basés sur les appréciations émises par les écrivains contemporains.

— Quant à la brochure in-4, publiée par la commission exécutive chargée de la reconstitution du navire *Santa-Maria* que montait Christophe Colomb lors de son premier voyage de découvertes, c'est, à proprement parler, un album avec texte explicatif. On y trouve les fac-similés d'anciennes gravures représentant, soit la *Santa-Maria* elle même, soit d'autres navires du temps, puis des phototypies et des plans de la caravelle construite, à l'occasion du centenaire, sur les chantiers de la Caraca, d'après les indications de don Raphael Monleón, directeur du Musée naval de Cadix. Divers articles donnent de très curieux détails sur le gréement, l'armement et l'aménagement des bâtiments de Christophe Colomb. C'est une très belle publication qui fait grand honneur à ses auteurs.

COMTE DE BIZEMONT.

Bouquinistes et bouquineurs. Physiologie des quais de Paris, du pont Royal au pont Sully, par OCTAVE UZANNE. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1893, gr. in-8 de XI-318 p., illustrations d'Émile Mas, eau-forte frontispice de Manesse. — Prix : 10 fr.

Plût à Dieu que le bibliophile Jacob ne se fût jamais plus trompé que lorsqu'il exprima ce jugement rendu, à mon sens, en dernier ressort : « Si l'on me demande quel est l'homme le plus heureux, je répondrai : *Un bibliophile*, en admettant que ce soit un homme. D'où il résulte que le bonheur, c'est un bouquin. »

Oui, certes, le bonheur — bien passager, hélas! mais souvent renouvelable — c'est un bouquin longtemps désiré, longtemps cherché, découvert enfin d'une façon inattendue. Ce bonheur-là, je l'ai, pour mon compte, plus d'une fois savouré, et, à coup sûr, nombre des distingués lecteurs du *Polybiblion* l'ont de même éprouvé.

Sans nul doute, M. Uzanne a, lui aussi, beaucoup bouquiné au cours de sa vie ; sans cela, il n'eût point conçu et mené à bien ce livre suggestif, pour me servir d'une épithète à la mode. Ce n'est pas que tout soit édifiant en ces pages humoristiques, au style semé parfois d'expressions

et de tournures passablement décadentes; car, de ci, de là, on est en droit de regretter des notes réalistes dont l'auteur eût bien fait de s'abstenir. A la vérité, il peut me répondre qu'il n'a point écrit pour les jeunes filles et les couvents, mais pour les seuls bibliophiles et bibliomanes, qui ne se scandaliseront guère des quelques « historiettes » fleurant leur Tallemant des Réaux, et qui ont trouvé place dans le volume. N'importe, cela me paraît, pour le moins, une faute de goût, et je crois devoir en faire l'observation.

L'ouvrage débute par une sympathique *Épître dédicatoire aux étalagistes riverains du gentil fleuve de Seine.* Page d'artiste ès lettres qui n'a point suffi à calmer le courroux de plusieurs bouquinistes peu flattés ici, je le reconnais. Certains d'entre eux, assez typiques d'ailleurs, ont excité la verve de leur « pourtraictureur, » qui n'a pas hésité, en divers cas, sinon à franchir le mur Guilloutet, du moins à jeter des regards indiscrets du haut de ce mur. — Vient ensuite une *Flânerie préambule* très spirituelle, où M. Uzanne a eu le tort de médire du *Voyage littéraire sur les quais de Paris*, de M. de Fontaine de Resbecq, livre qui a bien sa valeur. Passons. – On a critiqué M. Uzanne pour ses *Recherches sur les bouquinistes à travers le passé.* On a dit que cela constituait un hors-d'œuvre : c'est possible; mais ces « prolégomènes historiques » offrent un réel intérêt, bien que, page 48, l'on trouve une citation de Diderot assez malencontreuse.

Au fond, c'est surtout à partir de la page 75 que M. Uzanne aborde absolument son sujet. Alors se déroule aux yeux le plus curieux kaléidoscope. Mais comment en donner une idée suffisante? L'espace restreint dont je dispose me fait une loi d'être bref.

M. Uzanne consacre d'abord un chapitre aux *Étalagistes disparus*, un autre aux *Étalagistes du jour.* On trouvera là des révélations singulièrement piquantes. Puis il passe aux *Bouquineurs et bouquineuses*, dont il esquisse les caractères et les physionomies et parmi lesquels on rencontre Paul Lacroix, « l'illustre » Boulard, Xavier Marmier et d'autres moins célèbres. Les détails suivants font l'objet « de notes et d'observations » groupées sous ce titre : *Les Voleurs de livres.* Je recommanderai à l'attention des fervents du quai la *Physiologie du bouquiniste*, où l'auteur, après nous avoir appris, notamment, comment on devient bouquiniste, fait le tableau amusant des rivalités des marchands du plein air et de ceux ayant boutiques et catalogues. Le dernier chapitre est relatif au *Commerce des livres sur les quais de Paris.*

De cet ensemble, où la vie déborde, je me demande avec embarras quelle est la partie le plus intéressante. Pour ne pas m'exposer à errer, je conclurai qu'elles sont toutes également captivantes, la seule différence me paraissant être dans les sujets traités.

Sur cet acte curieux de la « Comédie humaine » contemporaine, le

rideau ne tombe pas sans que M. Uzanne parle assez longuement du *Banquet des bouquinistes*, dont l'excellent Xavier Marmier a fait les frais — après sa mort. Idée saugrenue selon les uns, originale selon les autres, et qui ne me déplaît nullement. Toutefois, j'eusse préféré, au point de vue utilitaire, quelque bonne petite rente inscrite au grand-livre de la dette publique au profit des invalides nécessiteux de la corporation. Un festin, si plantureux soit-il, ne laisse guère, le lendemain, qu'un souvenir équivalant à la fumée d'un feu d'artifice. Puisse la présente réflexion inspirer, d'une façon conforme, d'autres bouquineurs bienfaisants.

Au moment où j'écris ces lignes, j'apprends qu'un bouquiniste lettré, « bibliographe de haute volée, » s'est fâché tout rouge contre le volume et contre son auteur, et qu'il vient d'en publier une « réfutation. » A dire vrai, M. Uzanne l'a peu charitablement, mais bien gaiement « croqué. » Je n'ai pas à prendre parti dans la querelle ; mais je ne puis m'empêcher d'envier l'écrivain honni : car les attaques dont il est ou sera l'objet ne peuvent qu'accroître le succès d'une œuvre indispensable à la fois aux personnes qui se font une spécialité de l'histoire de Paris et à celles dont la manie bibliophilique (la plus douce et la plus noble de toutes) est, en quelque sorte, une des conditions de l'existence. Mais il sera prudent de ne pas laisser ce livre à la portée de toutes les mains.

Que dire, pour terminer, de l'illustration? Émanant d'un artiste connu, elle a été acceptée par l'ancienne maison Quantin. — Cela suffit.

E.-C. Gaudot.

Dizionario bibliografico, di C. Arlia. Milano, Ulrico Hœpli, 1892, in-16 de 100 p. — Prix : 1 fr. 50. (Manuali Hœpli.)

Bibliografia, di Giuseppe Ottino, bibliotecario della Nazionale di Torino. Seconda edizione riveduta, con 17 incisioni. Milano, Ulrico Hœpli, 1892, in-16 de VIII-166 p. — Prix : 2 fr. (Manuali Hœpli.)

Les Bibliographies méthodiques, par Eugène Bacha, docteur en philosophie et lettres. Bruxelles, imp. de l'Économie financière, 1892, in-8 de [VIII]-83 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voici une série de petits travaux consacrés à la bibliographie, rédigés avec le désir d'être utile. Les deux premiers, dont nous venons de transcrire les titres, nous initient aux règles de la bibliographie et aux termes en usage dans cette science ; tous ceux qui veulent avoir un aperçu de ce qu'est un livre, des procédés de gravure, d'une bibliothèque et de tout ce qui la constitue, pourront recourir aux manuels d'Arlia et d'Ottino ; mais ne leur demandez pas au delà d'un aperçu très sommaire à l'usage d'un public peu exigeant, car il vous arriverait bien souvent de ne pas trouver ce que vous y chercheriez, ou de trouver ce que vous n'y cherchez pas. Quelques articles du dictionnaire bibliographique d'Arlia sont

bons à consulter, par exemple *Data*, *Ex libris*, *Revisore*, mais combien d'autres sont notoirement insuffisants! La seconde édition du manuel d'Ottino n'est guère supérieure à la première, dont nous avons parlé en son temps, quoique sur certains points nous ayons constaté de légères améliorations.

La dernière brochure est surtout destinée aux étudiants, mais nous plaignons les étudiants qui en useront. Ce serait une erreur de croire que tous les recueils de bibliographie sont également bien faits et doivent être sans discernement mis entre leurs mains; il aurait donc fallu les prévenir du mérite relatif de chacun d'eux. M. Bacha s'est bien gardé de le faire, et c'est cela surtout que nous lui reprocherons. Il semble aussi qu'il aurait pu facilement préciser ses indications, être à la fois plus large et plus circonspect, donner moins d'une part et davantage de l'autre.

HENRI STEIN.

BULLETIN

Missale romanum *ex decreto SS. concilii Tridentini restitutum, S. Pii V Pontificis maximi jussu editum, Clementis VIII, Urbani VIII et Leonis XIII auctoritate recognitum.* Tornaci Nerviorum, sumptibus et typis Societatis S. Joannis Evangelistae. Desclée, Lefebvre, 1892, in-4 de 49-714-214-4 p. — Prix : 20 fr.

On n'a plus à faire l'éloge des belles éditions de la Société de Saint-Jean l'Évangéliste, de Tournai. L'accueil si favorable qui a été fait à bon droit au petit missel manuel de 1879, et plus encore au bréviaire imprimé en 1884, dont se servent presque exclusivement un grand nombre de nos diocèses français, a encouragé MM. Desclée et Lefebvre à poursuivre leur œuvre en la perfectionnant toujours. Ils nous offrent aujourd'hui un missel romain contenant les plus récents offices, et auquel ils ont su conserver un format très commode, tout en donnant au texte la plus grande netteté typographique. Des gravures d'un caractère profondément religieux, serties de ces encadrements empruntés au style gothique flamboyant qui sont familiers à la maison de Tournai, illustrent ce riche volume, dont le prix peu élevé complétera assurément le succès. G. P.

De infallibilitate Rom. Pontificis opusculum theologicum auctore P. PETRO FERNÁNDEZ et FERNÁNDEZ, Augustiniano. Palma, J. Villalonga, 1892, in-18 de XVI-158 p. — Prix : 2 fr.

Tout en rendant hommage au talent et à l'érudition du P. Fernández, nous ne pouvons admettre l'opinion qu'il préconise, d'après laquelle le privilège de l'infaillibilité, à l'instar d'une grâce efficace *ab intrinseco*, s'étendrait non seulement aux actes du magistère authentique, mais informerait partout et toujours la personne du Pontife, la préservant de toute erreur et la rendant infaillible jusqu'en ses écrits privés, pouvu qu'il y remplisse non seulement le rôle de rapporteur et de critique, mais celui de théologien.

Sans doute l'hypothèse d'un Pape hérétique est absolument chimérique; mais l'impossibilité pour le Pape, en tant que personne privée, de commettre par ignorance une erreur touchant la foi, n'est ni nécessaire ni démontrée.

De plus, la distinction entre le docteur universel et le docteur particulier n'est pas adéquate. Autres sont les actes du docteur suprême qui, soit qu'il s'adresse à tous, soit qu'il s'adresse seulement à quelques-uns, définit (*ex cathedrâ*) la doctrine qui doit être tenue par tous; autres les actes du même Pontife, dans lesquels, sans rien définir, il pourvoit avec l'autorité du pasteur suprême à la sauvegarde de la doctrine catholique; autres enfin les actes ou écrits du docteur particulier qui établit sa thèse et défend son opinion au nôm de sa science personnelle. Les premiers sont infaillibles, et nous y répondrons par l'assentiment de la foi divine ou ecclésiastique, suivant l'objet. Les seconds nous imposent l'obéissance extérieure et intérieure, et nous donnent la sécurité qu'une telle obéissance comporte. Les derniers, tout en méritant notre respect, sont matière à libre discussion.

La vérité catholique se trouve entre les extrêmes; là aussi est la position que doivent garder ses défenseurs. LAMOUREUX.

Les Saints dans le monde, par L. DE LA BRIÈRE. Paris, Ernest Kolb, 1893, in-12 de x-464 p.

On peut se sauver ailleurs que sous les grilles d'un cloître. On peut vivre chrétiennement dans le monde, et y parvenir même aux honneurs de la canonisation. Nous le savions avant de lire M. de la Brière; nous en doutons moins encore après l'avoir lu. L'auteur de ce volume a eu l'heureuse idée de réunir les modèles de sainteté, empruntés aux conditions les plus diverses, spécialement aux rangs élevés. Il ne s'en est pas tenu aux vrais saints, à ceux que l'Église honore d'un culte public. Il nous présente aussi de grands chrétiens, comme le général de Sonis, de pieuses reines, comme Marie Leczinska et Marie-Amélie. Dans ce calendrier aux pages aimables, aux figures attrayantes, on rencontre un vivant : Mgr le duc de Nemours. — Souhaitons à ce livre beaucoup de lecteurs. En voyant combien le monde produit de saints, ils éprouveront peut-être l'ambition de le devenir.

H. DE BROC.

Au Palais, par le lieutenant-colonel FLORIDOR DUMAS, officier de la Légion d'honneur, avocat à la Cour d'appel. Paris, Savine, 1891, in-12 de 373 p. — Prix : 3 fr. 50.

De lieutenant-colonel, M. Floridor Dumas s'est fait avocat. Il est entré au Palais comme un nouveau propriétaire entre dans la maison qu'il vient d'acquérir, c'est-à-dire avec la pensée de tout réformer et de tout améliorer. Mais pour bien connaître une maison, il faut l'avoir habitée depuis longtemps, et souvent les changements qu'un nouveau propriétaire s'est trop hâté de faire ne sont rien moins que des améliorations. Il en serait ainsi, à notre avis, de la plupart des réformes que réclame M. Dumas. Par exemple, après avoir constaté le trop grand empressement des magistrats à prendre des vacances, il demande que la loi ne permette aux juges de se reposer que lorsqu'ils auront épuisé toutes les affaires du rôle. La justice en serait peut-être plus rapide; mais en serait-elle meilleure? M. Dumas trouve aussi de grands torts à tous nos codes; la partie de son livre qu'il a intitulée par ironie : *Beautés des codes* est pleine d'idées neuves. Nous croyons pourtant avec lui que, même dans un siècle, le « bouquineur enragé » qui feuillettera encore ce livre devra reconnaître que ces idées ne seront toujours pas réalisées. Déplorable effet de la routine! s'écrie M. Dumas. Mais attendons qu'il ait plus d'expérience des choses du Palais; lui-même alors

en jugera autrement. Quoi qu'il en soit, cette irruption d'un militaire dans le monde judiciaire est assez curieuse à suivre, — comme le serait l'irruption d'un homme du Palais dans le monde militaire. M. L.

L' « Amusez-vous » de M. Renan et le « Credo » du P. Didon, par Henri de Villeneuve. Paris, Bonhoure, 1892, in-18 de 136 p. — Prix : 2 fr.

Disciple de M. Renan, l'auteur ne croit pas cependant que son maître ait donné des preuves suffisantes que « la vérité et la justice peuvent se passer de Dieu, » et il n'admet pas la doctrine de l'*Amusez-vous*. Il rappelle ensuite les plus fortes objections — à son avis — formulées contre la foi catholique; de vrai, si elles ont du poids, elles ne tiennent guère de place, car quelques pages lui suffisent à les épuiser; quant à nous, le seul poids que nous leur avons reconnu, c'est celui de l'ennui que la lecture en cause. M. de Villeneuve nous offre une religion nouvelle, un christianisme à sa façon, dont il nous a exposé l'évangile il y a deux ans dans un ouvrage en deux volumes (Cf. *Polybiblion*, t. LXI, p. 121). Je doute que la lecture de la double brochure dont nous parlons ici attire beaucoup de lecteurs aux deux volumes précédents. E.-G. Ledos.

Le Krack certain des caisses d'épargne, par J.-T. de la Boulaye. Paris, Savine, 1892, in-18 de 60 p. — Prix : 1 fr.

Dans cet appel adressé aux porteurs de livrets de caisses d'épargne afin qu'ils retirent au plus vite leurs économies, la principale autorité qu'on invoque est celle de M. Laur, qui est, paraît-il, l'un de nos bons économistes ; l'argument le plus solide qu'on développe à travers diverses digressions est celui-ci : il serait impossible de payer, si une panique multipliait tout à coup les demandes de remboursement. Sans être admirateur du système qui a conduit l'État à drainer 3,900 millions d'épargnes, il est permis de trouver ces alarmes fort exagérées. Le portefeuille de la Caisse des dépôts a une valeur qui aujourd'hui dépasse d'un demi-milliard les sommes dues ; les caisses ont une réserve, une fortune personnelle, qui atteint 61 millions et qui s'accroît régulièrement. Enfin et surtout le débiteur des caisses d'épargne est encore l'un de ceux dont le crédit est le plus solide, bien qu'il puisse connaître des embarras passagers. J. Angot des Rotours.

Des associations syndicales appliquées à l'agriculture, par J. Guigues. Chambéry, Ménard, 1892, in-8 de 135 p.

La vallée de l'Isère est sujette à des infiltrations des eaux de ce fleuve, et d'ailleurs, dans les parages du Dauphiné et de la Savoie, on rencontre de nombreux marais insalubres et inféconds. Les travaux d'assainissement entrepris, déjà considérables, ont reçu un développement plus grand encore par l'organisation de syndicats. Cet opuscule écrit à leur sujet, tout en ayant un but un peu spécial, doit cependant avoir une portée plus étendue. Il montre en effet ce que peuvent de semblables associations et donne sur ce point tous les renseignements nécessaires à leur fondation : but qu'ils doivent se proposer, statuts en vigueur, et de plus, lois, circulaires, règlements, relatifs aux matières traitées, et dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible. G. de S.

L'Art de peindre un croquis et de l'utiliser, par G. Fraipont, professeur à la Légion d'honneur. Avec 50 dessins inédits de l'auteur, 2e édition. Paris, Laurens, s. d., in-8 de VIII-82 p. — Prix : 2 fr.

L'Art de peindre les paysages, par le même.

L'Art de peindre les marines, par le même.

L'Art de peindre les fleurs, par le même. Trois volumes in-8 de 70, 74 et 76 p., accompagnés chacun de 50 dessins inédits de l'auteur et d'un fac-similé d'aquarelle. Paris, Laurens, s. d. — Prix de chaque volume : 2 fr.

Le titre de ces petits livres en indique suffisamment l'objet, et le nom de M. Fraipont est assez connu comme illustrateur et dessinateur émérite pour qu'il n'y ait pas à insister sur leur intérêt. Au point de vue pédagogique, l'*Art de prendre un croquis* est un petit chef-d'œuvre. Les trois autres, malgré l'effort de l'auteur, ont un caractère un peu moins directement pratique. Dans tous abondent les indications utiles et d'expérience. En ce temps où tout le monde veut peindre, le succès de ces manuels est assuré; la médiocrité d'une légion d'amateurs a besoin d'en être munie. P. N.

J.-J. Rousseau, par Arthur Chuquet. Paris, Hachette, 1893, in-18 de 201 p. (*Les Grands Écrivains de la France*). — Prix : 2 fr.

Le premier tiers de ce volume retrace assez exactement la vie de Jean-Jacques, qui n'est pas, on le sait, une histoire bien édifiante. Puis vient une analyse consciencieuse de ses principaux ouvrages, où le lecteur contemporain trouve aujourd'hui tant de déclamation fausse et de contradictions. Dans le *Contrat social*, M. Chuquet découvre, non sans raison, la marque de l'influence protestante et genevoise. Mais il est bien difficile de démêler le germe d'une doctrine vraiment libérale dans la souveraineté, déclarée absolue, de la volonté générale. L'auteur tente pourtant de le faire (p. 140). Il est mieux inspiré quand il rapproche Rousseau de Hobbes : « L'individu n'a plus de droits qu'il puisse revendiquer légitimement; la majorité, la *volonté générale* impose à chacun la loi civile, politique et religieuse; elle envahit tout, décide tout, gouverne tout, même la conscience » (p. 145). On le voit bien au chapitre suivant, consacré à *la Religion*. Le culte et l'enseignement de la morale relèvent uniquement, comme la police, du pouvoir civil. Le déisme sentimental du *Vicaire savoyard* ne comporte aucune liberté de conscience, aucune indépendance pour l'Église. A propos des *Confessions*, on ne dissimule ni l'orgueil démesuré du pauvre grand homme, son amour-propre maladif qui finit en vraie folie, ni son impudeur naïvement étalée et tristement répugnante. — Comment expliquer l'influence qu'il a exercée, les amitiés indulgentes et fidèles qui l'ont entouré, les vertueux enthousiasmes dont il a été l'inspirateur ? L'examen de ce problème est toujours l'une des parties les plus curieuses des études consacrées à Jean-Jacques. Il a eu pour disciples non seulement Mme Roland, qu'on peut appeler sa fille spirituelle, non seulement la foule bruyante des révolutionnaires, petits et grands — (Hoche, dépouillant les églises, s'écriait que l'Éternel n'exige d'autre hommage que la pureté du cœur, p. 190) — non seulement tout le cortège des *romantiques*, mais combien d'autres, en France et à l'étranger, ont pensé ce qu'a écrit Georges Éliot : « Rousseau a vivifié mon âme, et éveillé en moi de nouvelles facultés » (p. 194)! Le livre de M. Chuquet explique-t-il tout à fait cette merveilleuse puissance de l'auteur de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse?* Il en indique au moins les principales raisons. En tout cas, c'est un résumé clair,

En vente chez L. JOLY, 19, quai Saint-Michel

PARIS INTENSE

Suite de lithographies de F. VALLOTTON relatant les menus spectacles et incidents de la vie parisienne contemporaine, observée soit dans la rue soit dans les bals, théâtres et autres lieux publics en lesquels elle se manifeste avec le plus de caractère et d'intensité. Sont déjà parus : **Les Chanteurs** et **au Violon**.

Prix de chaque épreuve papier japonais . . . . . 3 fr.

Tiré à peu d'exemplaires

GRAVURES ORIGINALES SUR BOIS

Par F. VALLOTTON

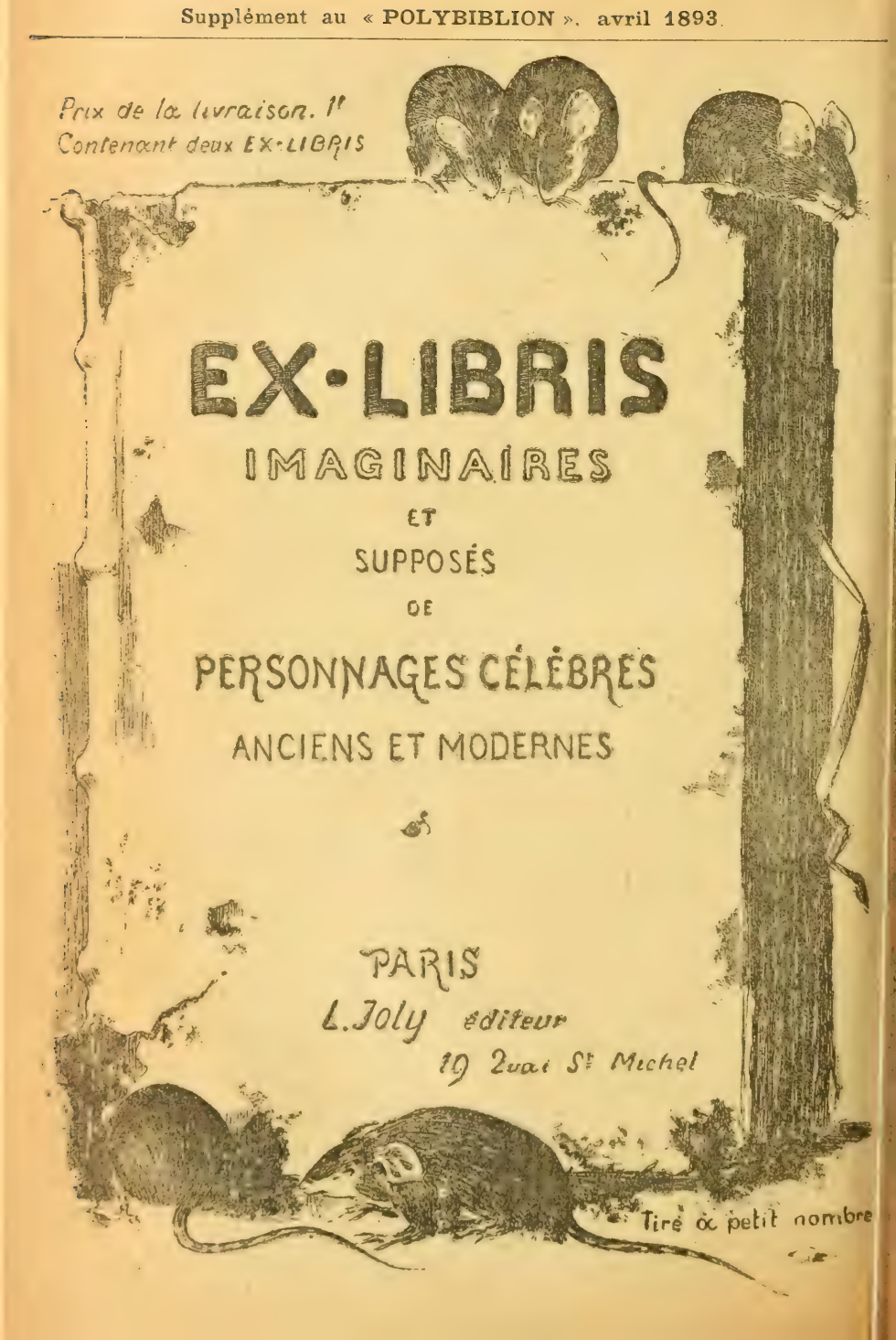
PORTRAITS

Baudelaire	Prix	2 25
Berlioz	—	2 25
Verlaine	—	2 25
Wagner	—	2 25
Tête de Vieille	—	2 25
F. Vallotton	—	2 25

SUJETS DIVERS

L'Enterrement	Prix	15 »
Le Beau Soir		10 »
La Rue	—	5 »
La Scène au Café	—	5 »
L'Anarchiste	—	5 »
Les Cygnes		5 »
Les Nécrophores	—	5 »
Le Mur	—	2 »
Les Fortifs	—	2 »
La Mer	—	2 »

Supplément au « POLYBIBLION », avril 1893.



élégant et suffisamment impartial, des derniers ouvrages qui ont été publiés sur Jean-Jacques, et dont on aurait aimé à trouver une courte bibliographie.

J. Angot des Rotours.

Regards historiques et littéraires, par le vicomte Melchior de Vogüé. Paris, Armand Colin, s. d., in-18 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile de rendre compte d'un ouvrage composé, comme le sont tant de volumes d'aujourd'hui, d'articles n'offrant aucun lien entre eux et qui ordinairement sont eux-mêmes des appréciations d'autres livres. La difficulté augmente encore quand ces feuilles ont été écrites par un littérateur éminent auquel l'œuvre d'autrui suggère une foule de pensées neuves, d'aperçus profonds, qui du critique font véritablement un auteur original. Voilà les embarras que nous cause le volume de M. de Vogüé, bien que le classement des morceaux réunis lui donne une apparence d'unité. On ne peut d'un même coup d'œil embrasser les sujets si différents qu'il traite : il faudrait pouvoir s'arrêter à beaucoup d'entre eux. M. de Vogüé est très suggestif; comme, bien qu'académicien, il emploie ce néologisme, je ne me fais pas scrupule de m'en servir à mon tour. Si les livres dont il parle le stimulent et lui font exprimer une quantité d'idées personnelles, ces idées, remuant d'intéressants problèmes, provoquent de leur côté, chez le lecteur, quantité de réflexions, d'adhésions et parfois aussi de contradictions. Il faudrait, pour bien faire, débrouiller ces multiples impressions et la tâche est impossible. Il faudrait aussi essayer de définir le style de M. de Vogüé. Ce style est bien à lui, très imagé, très nourrissant, si l'on peut ainsi parler, il ne laisse quelquefois pas voir tout de suite la pensée qu'il revêt trop richement. En parlant de la langue de M. Weis, « langue trotte-menu, armée au XVIIIe siècle pour la course et pour la guerre, » M. de Vogüé dit que « l'étranger qui a pris vingt leçons de français l'entend sans effort » (p. 21). Ce même étranger ne serait pas aussi à l'aise avec la langue de M. de Vogüé. Ceci n'est pas un blâme, du reste : de notre temps où tout le monde écrit à peu près de même, n'a pas une manière à soi qui veut. Ce qui me console de remplir si incomplètement ma tâche à l'égard des *Regards historiques et littéraires* (titre un peu prétentieux et bizarre, n'est-ce pas ?) c'est que tous nos lecteurs connaissent le talent de l'auteur et qu'ils s'empresseront de lire ce volume où ils remarqueront surtout les belles pages : *A ceux qui ont vingt ans ;* le chapitre *le Voyageur ;* l'article le *Saint-Empire romain*, où de vives clartés sont jetées sur des questions assez confuses — la notice sur *Mithridate* et l'étude sur Alfred de Vigny considéré comme poète idéaliste.

Th. P.

La Grèce avant Alexandre, *étude sur la société grecque du VIe au IVe siècle.* par Paul Monceaux (*Bibliothèque d'histoire illustrée*). Paris, Librairies-imprimeries réunies. 1892, in-8 de 320 p. avec de nombr. grav. — Prix : broché, 4 fr. ; relié, 5 fr.

Les histoires de la Grèce, même luxueusement illustrées, ne font pas défaut : mais elles n'embrassent d'ordinaire que la suite des événements politiques. Le plan adopté par M. Monceaux est bien différent. Ce qu'il s'est proposé d'étudier avec sa double compétence de lettré et d'érudit, c'est le génie grec sous ses multiples aspects. Religion, propriété, état, unité nationale, vie quotidienne, — voilà les titres des sept chapitres entre lesquels se répartit l'ouvrage, auquel d'assez nombreuses illustrations, la plupart irréprochables et puisées aux meilleures sources, servent de vivant com-

mentaire. Dès l'*Introduction* l'auteur associe de la façon la plus heureuse ses réminiscences classiques et ses impressions personnelles de touriste, et marque sans exagération le genre d'intérêt qui s'attache à son livre : « Platon voyait dans toute science une réminiscence : bien souvent l'on trouve chez les vieux Hellènes l'esquisse de nos idées, de nos inventions, de nos œuvres d'art, même de nos révolutions. » Et d'ailleurs n'ont-ils pas le mérite d'avoir, en quelque façon, appelé à la vie industrielle comme à la vie littéraire les jeunes nations de l'Occident? Après la vérité chrétienne, l'éducatrice par excellence du monde moderne, c'est incontestablement la civilisation hellénique, dont M. Monceaux s'est fait l'intelligent historien. C. Huit.

L'Expédition du Dahomey en 1890, par Victor Nicolas, capitaine d'infanterie de marine. Paris, Charles Lavauzelle, 1893, in-8 de 152 p.—Prix : 3 fr.

Ernest Millot, par Arsène Thevenot. Arcis-sur-Aube, Louis Frémont, 1892, gr. in-8 de 32 p.

Les relations de la France avec les peuples du golfe de Bénin sont anciennes ; dès le xviie siècle, nous avions à Whydah une garnison et un fort. La garnison fut ultérieurement supprimée, mais la France donna toujours des fonctions consulaires à l'un des négociants des factoreries de cette ville. En 1851 fut conclu, entre le lieutenant de vaisseau Bouët et le roi de Dahomey Guezo, un traité solennel d'amitié et de commerce qui stipulait d'importants avantages au profit de nos nationaux. Dix ans plus tard, Soudji, roi de Porto-Novo, menacé par les Anglais de Lagos, réclama la protection de la France, qui lui fut accordée en février 1863, et devint effective à la suite de l'occupation de Kotonou. On sait comment éclata le conflit avec le Dahomey, à la suite de l'expulsion des religieuses, des missionnaires, et des mauvais traitements infligés à M. Bayol. Une expédition fut décidée, et le commandant Terrillon prit le commandement des troupes. M. Victor Nicolas donne en grand détail le compte rendu des opérations militaires, qui furent paralysées par l'indécision et la pusillanimité du gouvernement métropolitain, et aboutirent à la paix boiteuse conclue le 3 octobre 1890 avec Béhanzin.

— Si le commandant Terrillon fut au Dahomey le précurseur du général Dodds, M. Jean Dupuis fut au Tonkin le précurseur de Francis Garnier. Et M. Jean Dupuis eut pour bras droit, dans son audacieuse exploration du haut fleuve Rouge, un homme aussi intelligent qu'énergique dont M. Arsène Thevenot nous donne une consciencieuse biographie. M. Millot était franc-maçon ; mais, en Indo-Chine, il fit taire ses préjugés de sectaire, se lia avec Mgr Puginier et rendit pleine justice aux missionnaires, qu'il considéra toujours comme les premiers pionniers de la colonisation française et de la civilisation. R. L.

Les Évêchés non concordataires de France et le Budget de 1893, par le comte de Luçay, correspondant de l'Institut. (Extrait de la *Réforme sociale*.) Paris, au secrétariat de la Société d'économie sociale, 1892, in-8, 52 p. — Prix : 1 fr.

C'est affaire d'ignorance ou de mauvaise foi que de distinguer entre les évêchés et de déclarer non concordataires ceux que n'a pas prévus le Concordat de 1801. M. Jules Ferry écrivait lui-même il y a quelques années : « Tous les évêchés sont concordataires, » et il ne faisait que l'aumône de sa pitié aux républicains qui contestaient ou qui feignaient d'ignorer ce principe. On persiste pourtant, et la commission du budget de 1893 inscrit

à son programme la suppression progressive par voie d'extinction des sièges épiscopaux créés depuis 1801.

C'est à réfuter cette grossière erreur de droit, plus encore qu'à en montrer les déplorables conséquences, que M. le comte de Luçay a consacré ces quelques pages. Après un coup d'œil rapide sur l'organisation ecclésiastique en 1789 et sur la constitution civile du clergé, il aborde l'étude de l'organisation diocésaine et de la nomination des évêques, telles qu'elles résultent des négociations qui aboutirent au fameux Concordat de 1801, traité diplomatique qui, concerté entre le Pape et le premier Consul, fut ensuite expressément ratifié par le Corps législatif. Il en alla de même en 1822, où, sur les désirs mêmes des populations, le gouvernement et les Chambres, d'accord avec le Saint-Siège, augmentèrent le nombre des évêchés.

Au début de la dynastie de Juillet, on vit se produire plusieurs fois les objections qui se font aujourd'hui; chaque fois, le gouvernement les réfuta « comme une atteinte à la prérogative royale, à la loi, à la charte et à la liberté des cultes » (p. 35). En 1834, la loi de finances (art. 5) s'avisa de décider « qu'il ne serait pas affecté de fonds à la dotation des sièges non compris dans le concordat qui viendraient à vaquer; » mais, dès l'année suivante, la vacance de l'évêché de Nevers, rétabli en 1822, provoqua un tel mouvement de réclamations dans les populations du département, il en vint tant d'autres encore de seize autres diocèses de même date, que la Chambre ne contesta pas le crédit et que la loi de 1834 se trouva ainsi implicitement abrogée. C'est dans les mêmes conditions que l'archevêché de Cambrai, l'évêché de Laval, ceux d'Algérie, etc., furent successivement constitués, de telle sorte que sans contestation possible, le même caractère appartient aux évêchés récents et aux anciens.

M. le comte de Luçay, à la suite de cette intéressante et victorieuse démonstration, donne deux utiles appendices, l'un sur la France épiscopale de 1789, l'autre sur la France épiscopale de 1892. V. P.

La Séparation de l'Église et de l'État en France au point de vue financier, par Yves des Bruyères. Paris, Lethielleux, 1893, in-8 de 45 p. — Prix : 0 fr. 75.

Cette étude très claire et très ferme d'un problème avec lequel il est bon de nous familiariser comprend deux parties. En rappelant le passé, l'auteur prouve d'une manière irréfutable que le budget des cultes constitue une véritable dette, tout aussi sacrée que les autres parties de la dette publique. En regardant l'avenir, il établit qu'une séparation loyale et juste devrait comporter, outre une indemnité à débattre entre les parties, la reconnaissance du droit d'association et de fondation. Il montre combien, à cet égard, la législation des États-Unis est plus libérale que celle que nous subissons et surtout que celle qu'on nous promet. On aurait pu rappeler que le vicomte G. d'Avenel, esquissant un projet de séparation équitable de l'Église et de l'État, réclamait pour le clergé une dotation de rente semblable aux autres titres de la dette publique, et représentative de l'indemnité budgétaire actuelle (Voir *la Réforme administrative*, 1891). L'étude avait paru dans la *Revue des Deux Mondes*. M. de Molinari, dans son récent ouvrage intitulé : *Religion,* réclame aussi pour l'Église séparée de l'État la liberté de posséder.

J. Angot des Rotours.

A travers le champ de bataille. *Histoire. Politique. Anti-socialisme.* Gand, Eylenbosch, 1893, in-12 de 381 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au strict point de vue littéraire, les différentes pages de ce livre n'ont point entre elles un lien bien étroit; l'auteur ne semble pas avoir cherché à les souder les unes aux autres et un peu de confusion naît par suite dans l'esprit du lecteur; mais, au point de vue des idées, elles s'enchaînent et nous présentent, sur la situation sociale actuelle, des aperçus dominés par un excellent esprit. Des citations nombreuses, des rapprochements curieux, des autorités dignes de créance leur donnent une valeur qu'il convient de signaler. L'auteur est Belge, et c'est naturellement ses compatriotes qu'il met en scène le plus souvent et à eux qu'il s'adresse en leur parlant de leur vaillant petit pays; mais les Français ont, eux aussi, leur profit à faire de ce livre. Les bibliophiles noteront qu'il n'a été tiré qu'à deux cent cinquante exemplaires. G.

Le Général Ambert, sa vie et ses œuvres, par J. de la Faye. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-8 de 304 p. avec 6 portraits. — Prix : 3 fr.

Le général Ambert, mort récemment, n'était pas seulement un officier de valeur, un écrivain de talent, c'était aussi un patriote et un bon chrétien. M. de la Faye, connu déjà par d'intéressantes biographies du général de Sonis et de l'amiral Courbet, a pensé qu'il y avait intérêt à ne pas laisser s'effacer une figure comme celle de l'auteur des *Récits militaires*, et il nous donne, dès aujourd'hui, un portrait intéressant, ressemblant, de l'écrivain-soldat. Ceux qui ont connu l'honorable général trouvent bien, çà et là, quelques exagérations, quelques grossissements un peu forcés, mais la note n'en est pas moins très véridique au fond, très juste. Le temps mettra d'ailleurs rapidement au point ces quelques inégalités. L'ouvrage, orné de jolies vignettes, peut être recommandé parmi ceux qu'on a avantage à mettre aux mains de la jeunesse. Arthur de Ganniers.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Hippolyte-Adolphe Taine est mort le 5 mars, âgé de moins de soixante-cinq ans. Né à Vouziers, le 21 avril 1828, de brillantes études faites au lycée Condorcet le conduisirent à l'École normale, où il entra le premier. La philosophie dès l'abord l'attira, et l'échec qu'il subit à l'agrégation ne le découragea pas de poursuivre ses études dans le même sens. Tour à tour professeur à Nevers, à Poitiers et à Besançon, il ne tarda pas à quitter l'Université, où ses idées nuisaient à son avancement. La *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats* s'ouvrirent à lui, et, en lui donnant l'occasion de manifester ses talents, lui facilitèrent les moyens de fonder sa réputation. Son premier ouvrage, qui fut aussi sa thèse de doctorat, l'*Essai sur les fables de La Fontaine*, fut assez goûté pour obliger l'auteur d'en donner en sept ans (1853-1860) trois éditions. Tout en continuant à s'occuper de littérature, M. Taine consacrait beaucoup de temps aux études philosophiques, qui l'avaient amené à suivre des cours de sciences et de médecine ; et il ne dédaignait pas non plus les questions de critique historique. Nommé professeur à l'École des beaux-arts, ce fut surtout la philosophie de l'art qui captiva son attention. Dans tous les genres qu'il aborda, l'on ne peut refuser à M. Taine des qualités dont l'empres-

sement du public à lire ses ouvrages peut servir de preuve; son *Histoire de la littérature anglaise* est peut-être ce que nous avons de mieux en France sur ce sujet; son essai *De l'intelligence* plut à beaucoup de personnes, bien que les théories de l'auteur ne soutiennent guère l'examen, et l'on a fait de ses *Origines de la France contemporaine* des éloges peut-être exagérés. La sévérité qu'il témoignait pour la Révolution lui valut chez les catholiques de nombreux suffrages, qui empêchèrent trop souvent de voir les dangers de sa méthode et les défauts de son système. Quoi qu'il en eût, M. Taine était un esprit systématique. Nous donnons ici la liste des principales publications dues à ce célèbre écrivain : *De Personis platonicis*, thèse de doctorat (1853, in-8) ; — *Essai sur les fables de La Fontaine* (1853, in-8) ; — *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855, in-12) ; — *Essai sur Tite-Live* (1856, in-12) ; — *Les Philosophes français du XIXe siècle* (1857, in-12) ; — *Essais de critique et d'histoire* (1858, in-12) ; — *La Fontaine et ses fables* (1860, in-12) ; — *Histoire de la littérature anglaise* (1864, 4 vol. in-8 ; 4e éd., 1891-1892, 5 vol. in-12) ; — *L'Idéalisme anglais, étude sur Carlyle* (1864, in-12) ; — *Le Positivisme anglais; étude sur Stuart Mill* (1864, in-12); — *Philosophie de l'art; leçons professées à l'École des beaux-arts* (1865, in-12) ; — *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (1865, in-12) ; — *Philosophie de l'art en Italie* (1866, in-12) ; — *Voyage en Italie* (1866, 2 vol. in-8); — *De l'Idéal dans l'art* (1867, in-12) ; — *Notes sur Paris. Vie et opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge* (1868, in-12) ; — *Philosophie de l'art en Grèce* (1869, in-12) ; — *De l'intelligence* (1870, 2 vol. in-8) ; — *Du suffrage universel et de la manière de voter* (1871, in-16) ; — *Un séjour en France de 1792 à 1795. Lettres d'un témoin de la Révolution française* (1872, in-12) ; — *Notes sur l'Angleterre* (1872, in-12) ; — *Les Origines de la France contemporaine. Tome I : l'Ancien Régime* (1875, in-8); — 2e partie : *La Révolution* (1878-1884, 3 vol. in-8) ; — *Le Régime moderne* (1890, in-8).

— Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre longuement sur M. Jules Ferry, mort à Paris à la fin de mars. Sa carrière a été surtout politique et n'intéresse pas par conséquent le *Polybiblion*. Mais l'on ne peut omettre de s'arrêter quelques instants sur un homme que ses amis ont voulu faire passer pour un grand orateur, et dont quelques écrits ont eu un retentissement extraordinaire. Né à Saint-Dié, en 1832, avocat dès 1856 et avocat sans grand succès, il ne tarda pas à chercher fortune et réputation ailleurs que dans le barreau. De nombreux journaux reçurent sa collaboration; nous citerons entre autres le *Courrier de Paris* et le *Temps*. Sa brochure sur *la Lutte électorale en 1863* (1863, in-12) fut remarquée, mais bien moins que le petit pamphlet qui fit sa réputation : *Les Comptes fantastiques d'Haussmann* (1868, in-8). Nous ne pouvons oublier que M. Jules Ferry est l'auteur du fameux article 7 — il publia les discours prononcés par lui sur ce sujet : l'*Article sept* (1880, in-12), — et des tristes décrets de 1880. Nous ne pouvons oublier tout le mal qu'il a essayé de faire à la religion et à l'enseignement religieux, et le mal qu'il a fait aussi à l'instruction en général pendant son ministère néfaste. Outre les opuscules ci-dessus mentionnés, nous devons citer encore de M. Jules Ferry deux publications qui se rapportent aux questions coloniales qu'il avait tant à cœur : *Les Affaires de Tunisie* (1882, in-12); — *Le Tonkin et la mère patrie* (1890, in-18).

— Le baron Pierre-Emmanuel-Albert Du Casse, qui est mort à quatre-vingts ans, le 14 mars, était bien connu de tous ceux qui s'occupent de l'histoire du premier Empire. Né à Bourges en 1813, après avoir terminé son éducation à l'école de Saint-Cyr, il fit les campagnes d'Afrique; à son retour en France, il fit partie de l'état-major; nommé chef d'escadron en 1854, il

se vit cette même année appelé auprès du prince Jérôme, en qualité d'aide de camp. Les publications qu'il avait déjà faites sur le père de ce prince le désignaient naturellement pour ces fonctions. C'est surtout l'histoire militaire du premier Empire, sur laquelle jettent de la lumière les ouvrages qu'il a donnés au public et que nous indiquons ici presque tous : *Rambures, épisodes des guerres du temps de Charles VII* (1845, in-8) ; — *Précis historique des opérations de l'armée de Lyon en 1814* (1849, in-8) ; — *Opérations du IXe corps de la grande armée en Silésie, sous le commandement en chef de S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, 1806 et 1807* (1851, 2 vol. in-8) ; — *Du soir au matin, scènes de la vie militaire* (1852, in-8) ; — *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie en 1812, suivis des lettres de Napoléon au roi de Westphalie pendant la campagne de 1813* (1852, in-8) ; — *Des Erreurs militaires de M. de Lamartine. Examen critique de son Histoire de la Restauration* (1852, in-8) ; — *Mémoires et correspondance politique et militaire du roi Joseph* (1853-1854, 10 vol. in-8) ; — *Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens* (1855, 3 vol. in-8) ; — *La Morale du soldat, ou les Vertus militaires* (1857, in-16) ; — *Le Maréchal Marmont, duc de Raguse* (1857, in-8) ; — *Précis historique des opérations militaires en Orient, de mars 1854 à octobre 1855* (1857, in-8) ; — *Mémoires et correspondance politique et militaire du prince Eugène* (1858-1860, 10 vol. in-8) ; — *Le Marquis de Pazaval* (1858, in-12), en collaboration avec M. Valois ; — *Souvenirs d'un officier du 2e de zouaves* (1859, in-12) ; — *Le Conscrit de l'an VIII* (1859, in-12), en collaboration avec M. Valois ; — *Les Trois Maréchaux d'Ornano* (1862, in-8) ; — *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France* (1862-1864, 2 vol. in-8) ; — *Les Suites d'une partie d'écarté* (1863, in-18) ; — *Quatorze de dames* (1864, in-12) ; — *Le Général Arrighi de Casanova, duc de Padoue* (1866, 2 vol. in-8) ; — *1863 et 1867. Question d'armement, d'organisation militaire et de tactique* (1867, in-8) ; — *Le Général Vandamme et sa correspondance* (1870, 2 vol. in-8) ; — *Journal authentique du siège de Strasbourg* (1871, in-12) ; — *Conséquences militaires et politiques des armes nouvelles* (1872, in-12) ; — *La Guerre au jour le jour, 1870-1871* (1875, in-8) ; — *Variétés militaires* (1879, in-12) ; — *Les Origines* (1880, in-12) ; — *Monsieur Patau* (1881, in-12) ; — *Le Panthéon fléchois* (1883, in-8) ; — *Les Rois, frères de Napoléon Ier* (1885, in-8) ; — *Souvenirs de Saint-Cyr et de l'École militaire* (1886, in-12) ; — *Supplément à la correspondance de Napoléon Ier* (1887, in-12) ; — *Les Animaux intelligents* (1887, in-12) ; — *Les Veillées de la brigade, ou Vie d'un soldat de 1814 à 1871* (1889, in-16) ; — *Souvenirs d'un aide de camp du roi Jérôme* (1890, in-12) ; — *La Chute des monarchies en France au XIXe siècle* (1892, in-18).

— Les études d'histoire locale perdent en Alsace un de leurs meilleurs représentants, M. Xavier Mossmann, archiviste de Colmar, mort dans la nuit du 10 au 11 mars. Né dans cette ville le 5 avril 1821, il eut d'abord une position assez modeste ; simple expéditionnaire à la préfecture du Haut-Rhin, puis adjoint au bibliothécaire-archiviste de Colmar, il se vit destitué en 1849 pour ses opinions politiques. Après quelques années passées dans le commerce comme comptable, et pendant lesquelles il commença sa collaboration à la *Revue d'Alsace*, il fut de nouveau appelé en 1864 au poste qui lui convenait si bien d'archiviste de Colmar. Outre de nombreux et excellents articles dans diverses revues, M. Mossmann a publié des travaux sur l'histoire d'Alsace qui comptent parmi les meilleurs, notamment ce *Cartulaire de Mulhouse*, si considérable à tous les points de vue. Regrettant de ne pouvoir donner ici une liste complète des publications de cet estimable érudit, nous rappelons du moins à l'attention de nos lecteurs les

ouvrages suivants : *Études sur l'histoire des juifs à Colmar* (1866, in-8); — *Murbach et Guebwiller, histoire d'une abbaye et d'une commune rurale d'Alsace* (1866, in-12); — *La Guerre des six deniers (Sechs Plappertkrieg) à Mulhouse* (1868, in-8); — *Les Anabaptistes à Colmar, 1534-1535* (1869, in-8); — *Notes et documents tirés des archives de la ville de Colmar* (1872, in-8); — *Notice sur Dornach* (1872, in-8); — *Un Chef de bande des guerres de Bourgogne* (1873, in-8); — *Scènes de mœurs colmariennes du temps de la guerre de Trente ans* (1875, in-8); — *Les Grands Industriels de Mulhouse* (1879, in-8); — *Les Grands Hommes de la France. Industriels* (1879, in-8), en collaboration avec MM. Albert Rouxel et Lorédan Larchey; — *Cartulaire de Mulhouse* (1883-1889, 5 vol. in-4); — *Un Industriel alsacien; vie de F. Engel-Dollfus* (1887, in-8).

— Le vénérable aumônier de Vincennes, M. l'abbé Guyot de Laval, mort dans les derniers jours de mars, a droit ici à une place spéciale, et nous devons lui donner l'hommage de nos regrets et de notre respect. Nous ne pouvons ici rappeler quel fut le rôle de M. l'abbé de Laval dans les œuvres militaires; mais nous ne saurions oublier qu'il a fondé et soutenu jusqu'à sa mort le journal qui est l'organe essentiel de ces œuvres : *la France religieuse et militaire.*

— On annonce encore la mort : de M. Paul Aclocque, ancien député de l'Ariège, président de l'Association de l'industrie française, auteur de travaux de géologie, moins connu que son frère le romancier, mort le 24 mars; — de M. Alfred Blanche, ancien conseiller d'État, ancien secrétaire général du ministère de l'intérieur, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, un précieux *Dictionnaire général d'administration* (in-8), dont la première édition a paru en 1848, et dont la plus récente, publiée en 1883, a été suivie de deux suppléments, mort le 19 mars, à soixante-seize ans; — de M. Maurice Bouquet, connu par quelques romans et quelques pièces de théâtre, notamment : *La Croix de Jeannette* (1865, in-8) et *la Provence amoureuse* (1866-1885, 3 vol. in-8), mort le 14 mars, à Marseille, âgé de soixante-deux ans; — de M. Léon Donnat, ingénieur des mines, à qui l'on doit, entre autres ouvrages : *De l'élection des fonctionnaires publics* (1878, in-12); *État de Californie, recueil de faits observés en 1877-1878* (1878, in-12); *La Politique expérimentale* (1885, in-12), mort à soixante-deux ans, à Paris, le 30 mars; — de M. le comte du Mesnil de Maricourt, bien connu comme romancier sous son second nom, mort le 10 mars, à soixante-quatre ans; — de M. Hecquet de Roquemont, traducteur de plusieurs ouvrages allemands sur l'Histoire du droit et qui a donné, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. XIV, *Discours sur l'Histoire du droit*, t. XVI, *Le Dernier Abbé de Prémontré*, mort à Amiens, le 4 mars, âgé de soixante-dix-neuf ans; — de M. Jouaust, imprimeur-éditeur, fondateur de la librairie des bibliophiles, mort à cinquante-huit ans, le 28 mars; — de M. Adam Laussel, compositeur distingué, dont les œuvres musicales sont généralement estimées, mort le 10 mars, âgé de quarante-sept ans, à Saint-Florentin, dans l'Yonne; — de M. Materne, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris, ancien censeur des études au lycée Saint-Louis, mort à quatre-vingt-un ans, le 8 mars; — de M. le commandant Prost, ancien capitaine de vaisseau, préfet des études scientifiques au collège de Juilly, mort le 17 mars; — de M. le docteur Prunière, connu par ses travaux d'archéologie et de paléontographie, mort à la fin de mars, à Marvejols, qui lui doit son musée; — de M. Gabriel de Saint-Victor, auquel la cause catholique est beaucoup redevable, l'un des inspirateurs de la *Gazette de Lyon*, plus tard fondateur de la *Décentralisation*, mort le 12 mars, âgé de soixante-huit ans, à Rome, où il se trouvait en pèlerinage; — de M. Jean-Victor Saliou, rédacteur au *Courrier*

du Finistère, mort à quarante-trois ans, au Relecq en Guipavas, le 17 mars; — d'un bon orientaliste, M. Léonce VALENSIN, mort dans le courant de mars; — de M. Alfred DE VILLENEUVE, à qui d'assez nombreux romans d'aventures ont donné autrefois une certaine vogue, mort à soixante-dix-neuf ans, le 22 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Frederick BAINES, l'un des éditeurs du *Leeds Mercury*, mort à quatre-vingt-deux ans, dans le courant de mars; — de M. Félix BAMBERG, consul général d'Allemagne et publiciste, mort le 12 février, à soixante-treize ans; — de M. Douglas CAMPBELL, auteur d'un ouvrage important intitulé : *The Puritans in Holland, England and America*, mort à cinquante-trois ans, en mars; — de Mgr CORNELIUS, évêque de Linköping, qui fut professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université d'Upsala, mort le 12 février; — de M. Fr. DERABEK, auteur dramatique estimé en Bohême, mort à la fin de mars, à Prague; — de M. Friedrich-August GENTH, professeur de chimie et de minéralogie à l'Université de Pensylvanie, mort à soixante-treize ans, à Philadelphie, le 2 février; — de M. JANSON, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, où il est mort le 12 février; — de M. le baron Christian DE HESSE, qui a publié les premières études qui aient été faites sur l'isthme de Panama, mort en mars, à New-York; — de M. Charles-Pierpoint JOHNSON, auteur de *British wild flowers*, mort à Cambrewell, le 6 mars; — de M. Ludwig LINDENSCHMITT, qui s'est spécialement occupé de l'archéologie grecque et romaine, mort le 14 février, à Mayence, âgé de quatre-vingt-quatre ans; — de M. William MINTO, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *Manual of English prose litteratur* (1872, in-8), mort en mars; — de M. Christian-Joachim MOHN, philologue norvégien, mort en mars; — de M. PRANTL, professeur de botanique à l'Université de Breslau, mort dans cette ville, le 24 février; — de M. Pier-Colombo REMONDINI, collaborateur de la *Musica sacra*, mort à Gênes, le 9 mars; — de M. Leopoldo ROMANELLI, à qui l'on doit, outre plusieurs ouvrages de géographie et d'histoire, une biographie de Gui d'Arezzo, mort le 17 février, âgé de quarante-six ans; — de M. Robert WILSON, journaliste et auteur de *The Life and reign of queen Victoria*, mort en mars.

CONGRÈS. — Du 12 au 18 juin doit se tenir à Chicago un congrès international des œuvres de charité, de correction et de philanthropie. Sept sections : 1. Les Pouvoirs publics et le paupérisme; 2. Le Soin des enfants abandonnés; 3. Hôpitaux, dispensaires, etc.; 4. Détention et traitement des fous; 5. Répression du crime et amélioration des criminels; 6. Organisation des œuvres charitables dans les États, cités, bourgs et villages, mesures préventives pour l'extinction de la pauvreté; 7. Introduction de l'étude de la sociologie dans les établissements scolaires.

CONCOURS. — L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen met au concours les sujets suivants : Prix Gossier de 700 fr. (1894) : « Examiner en quoi a consisté la réforme de la Coutume de Normandie au XVIe siècle et signaler les différences entre l'ancien Coutumier et la Coutume réformée. » — Prix de La Reinty de 500 fr. (1894), à l'auteur du meilleur ouvrage manuscrit ou imprimé, écrit en français, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine importance, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles, présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle. — Prix Bouctot de 500 fr. (1895) : Trouver un moyen nouveau pour mesurer, avec précision, les hautes températures ou perfectionner, au point de vue de la précision, l'une des méthodes déjà connues. Nous rappelons que chaque manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur

un billet cacheté, contenant le nom et le domicile de l'auteur, et que les ouvrages adressés devront être envoyés francs de port avant le 1er mai, soit à M. Barbier de la Serre, soit à M. Pierre Le Verdier, secrétaires de l'Académie.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 23 mars, à l'élection de deux membres, en remplacement de MM. Renan et John Lemoine, décédés.

Fauteuil de M. Renan : Premier tour de scrutin : M. Challemel-Lacour, 11 voix; M. Gaston Paris, 11 voix; M. Zola, 8 voix; 1 bulletin blanc. — Second tour : M. Challemel-Lacour, 15 voix; M. G. Paris, 12; M. Zola, 4. — Troisième tour : M. Challemel-Lacour est élu par 17 voix contre 13 à M. G. Paris et 1 à M. Zola.

Fauteuil de M. John Lemoinne : Premier tour : MM. Manuel, 12 voix; Brunetière, 12; Zola, 3; Fouquier, 5. — Second tour : MM. Manuel, 14 voix; Brunetière, 13; Zola, 2; Fouquier, 2. — Troisième tour : MM. Manuel, 13; Brunetière, 12; Zola, 4; Fouquier, 2; 1 bulletin blanc. — Quatrième tour : MM. Brunetière, 13 voix; Manuel, 10; Zola, 5; Fouquier, 2; 1 bulletin blanc. — Cinquième tour : MM. Brunetière, 15 voix; Manuel, 10; Zola, 3; Fouquier, 2; 1 bulletin blanc. — Sixième tour : MM. Brunetière, 15 voix; Manuel, 10; Zola, 2; Fouquier, 2; 2 bulletins blancs. L'élection a été renvoyée à une date ultérieure.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — L'Académie a procédé à l'élection d'un membre titulaire en remplacement de M. Siméon Luce, décédé. Au troisième tour de scrutin, M. Eug. Müntz a été élu par 17 suffrages contre 14 donnés à M. Louis Havet et 2 à M. Courajod.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 10 mars, M. le comte de Mas-Latrie a continué la lecture de son mémoire sur l'empoisonnement politique dans la République de Venise. M. Clermont-Ganneau a fait ensuite une communication tendant à démontrer que le passage du Jourdain à pied sec par les Hébreux peut s'expliquer par un phénomène naturel. — Le 17 mars, M. Gaston Paris a lu un travail sur l'altération de la prononciation du c devant e et i dans les langues dérivées du latin. M. Héron de Villefosse a ensuite présenté deux fragments d'une inscription provenant du cadastre de la colonie romaine d'Orange. — La lecture du mémoire de M. Clermont-Ganneau a été achevée dans la séance du 24 mars. M. Barth a lu ensuite un travail sur deux inscriptions sanscrites rapportées de Siam. — M. Barth a continué sa communication dans la séance du 29 mars. M. Chipiez a donné lecture d'un mémoire sur les origines de l'architecture dorique.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 4 mars, M. Levasseur a fait une communication sur l'enseignement de l'économie politique dans les Facultés de droit. M. le comte de Franqueville a lu ensuite un travail dans lequel il compare la justice criminelle en France et en Angleterre. — Le 11 mars, M. Guillot a présenté un mémoire sur le vagabondage des enfants. — Dans la séance du 18 mars, M. Glasson a commencé la lecture d'un travail intitulé : Le Châtelet de Paris et les abus de sa procédure aux xive et xve siècles. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 25 mars. M. Alfred Neymarck a ensuite entretenu l'Académie d'une nouvelle évaluation du capital et du revenu des valeurs mobilières en France.

Paris. — C'est un travail aride mais fort utile qu'a entrepris le R. P. Hamy en recueillant et publiant les *Documents pour servir à l'histoire des domiciles de la Compagnie de Jésus dans le monde entier de 1540 à 1773*

(Paris, Picard, in-4 de IV-96 p.). Le volume comprend d'abord un répertoire où l'on trouvera : 1° l'état général de la Compagnie en 1749, d'après le catalogue officiel; 2° l'énumération des domiciles de toutes les provinces vers la même époque ; 3° la liste alphabétique des noms latins adoptés dans les catalogues officiels de 1749, 1710, 1679, 1616, 1579, avec les noms vulgaires; 4° la liste de quelques synonymes latins (c'est le P. Hamy qui dit « quelques » synonymes; ils remplissent quinze colonnes serrées); 5° un index français-latin. Une deuxième partie renferme la nomenclature de tous les domiciles dont des plans nous ont été conservés. Une troisième partie donne le catalogue des localités desservies par les Pères de la Compagnie en Angleterre et en Hollande. Enfin divers appendices donnent : les résidences de Chine ; des additions pour l'Espagne au catalogue de 1749 ; les dates d'érection des collèges pour les provinces de France, de Toulouse, d'Aquitaine, de Champagne, de Lyon, d'Allemagne, de la Gaule Belgique, de la Flandre Belgique ; l'état de l'assistance de Pologne en 1756 ; l'état général comparé de la Compagnie dans les années 1556, 1579, 1591, 1596, 1616, 1679, 1710, 1749, 1773, 1833, 1890. L'on voit toute l'importance du travail publié par le R. P. Hamy, et les services qu'il peut rendre à tous ceux qui voudront étudier l'histoire de l'illustre Compagnie.

— Une autre entreprise du P. Hamy, qui mérite aussi les plus vifs encouragements, c'est la *Galerie illustrée de la Compagnie de Jésus*, actuellement en souscription en divers endroits et notamment aux bureaux du *Polybiblion*, au prix de 31 fr. 85 pour la France, de 32 fr. 15 pour l'Union postale et de 32 fr. 40 pour l'Espagne (recommandé à la poste). L'ouvrage, publié en huit livraisons, formera un album de quatre cents reproductions photographiques des portraits de Pères jésuites connus. Une notice biographique accompagnera chaque portrait. Œuvre d'art et d'érudition.

— Très petite, mais très importante au point de vue bibliographique est la plaquette (en cinq pages) de M. Léopold Delisle : *Une Réclame de la librairie parisienne des Marnef* (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, janvier-février 1893). Il s'agit là d'un de ces petits billets qu'on distribuait, au XVe siècle, dans les lieux de réunion ou sur la voie publique, pour indiquer la boutique où se vendait le livre nouveau qui paraissait devoir intéresser une catégorie de lecteurs. M. Delisle donne le fac-similé d'un billet de ce genre, trouvé dans une ancienne reliure par M. A. Claudin, offert par le savant libraire à la Bibliothèque nationale, et au moyen duquel les écoliers de l'Université de Paris auxquels se distribuait la « réclame » étaient avertis que l'ancienne traduction des *Éthiques* d'Aristote, revue par maître Pierre Tartaret et sur laquelle ce professeur devait faire sa leçon le lendemain au collège de Reims, était en vente dans la rue Saint-Jacques, *Au Pélican*, c'est-à-dire chez les Marnef.

— Tout en sachant gré à M. Léon Degeorge de l'intention qu'il a eue d'être utile par la publication de *l'Imprimerie en Europe aux XVe et XVIe siècles; les premières productions typographiques et les premiers imprimeurs* (Paris, E. Paul, L. Huard et Guillemin, in-16 de XII-137 p.), l'on est bien forcé de reconnaître que ce travail ne répond pas au dessein de l'auteur; sans parler des incorrections typographiques qui, pour être mises sur le compte de la linotypie, n'en sont pas moins choquantes, il y a des lacunes et des omissions extraordinaires. Il n'est plus permis d'ignorer l'existence de l'imprimerie à Albi dès 1481 ; l'on s'étonne de ne voir mentionnés, dans un ouvrage dont le principal intérêt serait d'être complet, ni Besançon, ni Tréguier, ni Goupillières, ni Valence, pour la France; ni, pour l'Italie, Venise, la ville pourtant où l'imprimerie a joué le plus grand rôle au XVe siècle,

ni Pavie, ni Savigliano, ni Vérone, ni Vicence; ni Valence, ni Tolède, pour l'Espagne; ni Esslingen, ni Laringen, ni Ulm, en Allemagne; ni Zwoll, aux Pays-Bas.

— M. Henri Moranvillé a extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* de très intéressants documents relatifs à la *Trahison de Jean de Verrins en 1347* (Paris, A. Picard, in-8 de 7 p.).

— M. Jules Guiffrey vient de donner un *Catalogue sommaire du Musée des archives nationales* (Paris, Ch. Delagrave, in-18 de 127 p.). Le catalogue est précédé d'une notice historique brève, mais suffisante, sur le palais des archives. Le nombre des pièces exposées a été réduit de dix-huit cents, qu'il comprenait lors de l'ouverture du Musée, à six ou sept cents. C'est de celles-ci que s'occupe M. Guiffrey, suivant, dans sa description rapide, l'ordre même des vitrines, ce qui donne à son catalogue un caractère d'utilité toute pratique pour les visiteurs du musée. Pourquoi avoir reproduit, dans la notice historique (p. 22-25), la vieille et ridicule légende sur le *typus religionis ?*

— Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs l'*Annuaire de l'Union fraternelle du commerce et de l'industrie*, dont la seconde édition vient de paraître, double de la première, au secrétariat de l'Union fraternelle, 14, rue des Petits-Carreaux (in-18 cart. de LXV-800 p.). C'est, à notre avis, un trait d'union très important entre le producteur et le consommateur catholiques. A l'heure actuelle, il est nécessaire de s'unir sur le terrain des intérêts matériels comme sur celui de la spéculation, et la préférence doit être donnée aux industriels chrétiens qui luttent courageusement contre les coalitions hostiles et franc-maçonniques. D'ailleurs, l'Union fraternelle ne se borne pas à cette publication; elle procure aussi à la clientèle catholique des avantages d'ordres divers, parmi lesquels nous citerons la vérification des contributions pour les particuliers, comme pour les établissements religieux et autres; elle publie un bulletin mensuel destiné à renseigner les personnes qui s'intéressent à la marche de l'œuvre; l'abonnement est de 1 fr. 50. Le conseil a pour président M. Léon Harmel, pour directeur M. Victor Lecoffre et pour secrétaire général M. Hyacinthe Le Franc.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, 6e année (Paris, in-8 de LVII-328 p.), contient, entre autres articles : *Les Colomb au service de France*, par le vicomte Oscar de Poli ; — *Sources généalogiques de la province d'Anjou*, par M. Joseph Denais; — *Les Pérégrinations d'un jeune gentilhomme de Provence à la fin du XVIe siècle*, par M. Paul de Faucher; — *Sources du nobiliaire de l'Auvergne*, par M. Ambroise Tardieu ; — *Thomas-Eugène de Watteville, marquis de Conflans*, par M. Paul Pellot; — *A Jeanne d'Arc*, poésie, par le marquis de Pimodan; — *Le Blason du printemps* et *le Livre de raison*, par M. Emile Travers, poésies; — *Famille de Poli*, par le comte Cais de Pierlas; — *Les Armoiries de Ronsard*, par le vicomte Oscar de Poli; — *Les Roys d'armes du comté de Corbie*, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour; — *Sources d'un nobiliaire de Normandie*, par M. Paul de Farcy.

ANJOU. — Mgr Barbier de Montault a donné, dans la *Revue de l'Anjou*, une courte notice sur *Un livre de prières du XVIe siècle* (Tirage à part : Angers, Germain et Grassin, in-8 de 6 p.). Ce petit volume, qui provient du prieuré des Bons-Hommes, près d'Angers, a dû être rédigé pour une dame. La particularité qu'il offre est de n'admettre que des vers français, paraphrases du *Pater*, de l'*Ave*, du *Credo* et une prière à la Vierge. Les citations que fait Mgr Barbier de Montault donnent une idée suffisante de l'ouvrage. Notons que ce n'est pas seulement dans les oraisons des dames que « prévalait trop souvent l'élément sensible et humain; » il suffit de rappeler d'une part les

vers du P. Martial de Brives, et d'autre part les protestations de quelques écrivains du XVIIe siècle contre quelques passages mêmes des plus anciennes hymnes où ils prétendaient relever des pensées « pas tout à fait honnêtes. »

Champagne. — M. Ernest Jovy publie de curieux *Documents sur la Société populaire de Vitry-le-François pendant la Révolution* (Vitry-le-François, in-8 de 63 p. Extrait du *Messager de la Marne)*. Dans ce petit recueil, le premier qui ait été consacré à la période révolutionnaire à Vitry, M. Jovy a réuni quelques pièces qui avaient été, sans aucun doute, imprimées à tirage fort restreint, et qui sont excessivement rares aujourd'hui. Il y a là des discours, des adresses, des rapports, un *Règlement de la Société populaire et montagnarde de Vitry-sur-Marne*, un *Mémoire apologétique de la commune de Vitry-sur-Marne*. Une de ces pièces (p. 22) est ornée de la fraternelle et touchante formule : *La République ou la mort*. L'éditeur, pour prouver que la phraséologie déclamatoire des citoyens de Vitry a été encore dépassée par Lamennais journaliste, reproduit (p. 59-62), en colonnes parallèles, divers extraits des documents de la Société populaire de 1791 et du *Peuple constituant* de 1848. Les rapprochements sont piquants.

Franche-Comté. — Claude-François-Philibert Masson, né à Blamont en 1761, mort à Coblentz en 1807, devint rapidement officier supérieur au service de Catherine II de Russie. Mais à l'avènement de Paul Ier, il fut disgracié et se réfugia en Pologne, puis en Prusse. Finalement, il se retira à Paris en 1801 et fut nommé secrétaire général de la préfecture de Rhin-et-Moselle. Masson est l'auteur, entre autres choses, d'une sorte de poème en prose parsemée de vers, dont l'imprimerie Hoffmann, de Montbéliard, vient de donner une édition qui rappelle, en mieux, les productions de la célèbre « Bibliothèque bleue » de Troyes. Cet ouvrage est intitulé : *La Nouvelle Astrée, ou Histoire des coutumes et des mœurs du pays de Montbéliard* (in-8 de 178 p., avec quelques vignettes). La seconde partie de ce titre n'est guère motivée que par les notes placées à la fin de la brochure, et cela ne nous paraît point suffisant. Quant à l'action, qui se passe au moyen âge, elle est écrite dans le genre semi-héroïque et semi-champêtre qui caractérise certaines œuvres de Florian.

— M. F. Richenet publie une jolie plaquette : *Passe-temps rimés d'un désœuvré dolois* (Dole, typ. Ch. Blind, in-32 de 24 p.). On trouve là trois pièces de vers, toutes pétillantes d'esprit, savoir : *La Douleur de Ménélas*, lue au banquet de l'Association du collège de l'Arc, le 18 septembre 1892 ; *Le Chrysanthème*, lu au banquet offert au jury de l'Exposition de chrysanthèmes, le 5 novembre dernier, et *Dieu ou singe ?* Au point de vue de la prosodie, pas d'observations à faire ; mais pourquoi n'avoir pas adopté, à propos du banquet de l'Association du collège de l'Arc, un sujet plus local que *la Douleur de Ménélas ?* Un episode historique, une vieille légende, quelques traits de mœurs ou la description d'un coin de ville ou de paysage comtois, n'eussent-ils pas été aussi bien accueillis ? Les « poètes du clocher » ne sont, hélas ! qu'en petit nombre, et il nous semble que M. Richenet a tout ce qu'il faut pour conquérir un bon rang parmi eux. *Le Chrysanthème* est une charmante poésie de circonstance, mais nous goûtons moins *Dieu ou singe ?*

Languedoc. — Le fascicule de janvier-août 1892 de la *Revue des langues romanes* (paru seulement en mars 1893 à cause de certaines difficultés d'ordre typographique) est tout entier consacré à la publication de la chanson de geste *Maugis d'Aigremont*, par M. F. Castets, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier (in-8 de 416 p.). Le texte publié est celui de la bibliothèque du collège de Peterhouse, à Cambridge ; l'auteur a ajouté les variantes des manuscrits de Paris et de Montpellier.

— Vient de paraître le premier volume du *Dictionnaire français-occitanien, donnant l'équivalent des mots français dans tous les dialectes de la langue d'oc moderne*, par L. Piat (Montpellier, Imp. centrale du Midi, gr. in-8 de 491 p.).

Normandie. — On annonce la prochaine publication, par M. Tony Genty, d'une réimpression soigneusement annotée et enrichie de gravures de l'*Histoire véritable des Grecs et des Trojens de Darès de Phrygie*, traduite par M. de Bras, fac-similé de l'exemplaire unique de 1572 existant à la bibliothèque de Caen.

Poitou. — Mgr Barbier de Montault, qui a déjà si bien mérité, par ses nombreuses publications, de l'archéologie et surtout de l'archéologie chrétienne, nous donne aujourd'hui l'*Inventaire archéologique de l'abbaye des Chatelliers* (Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*. Saint-Maixent, Ch. Reversé, in-8 de 125 p.). C'est l'éminent prélat qui a lui-même groupé en musée les divers objets provenant de l'ancienne abbaye cistercienne et plusieurs autres qui viennent de la famille Garran de Balzan, propriétaire de l'abbaye depuis la Révolution. Cet inventaire a pour objet de servir de guide aux visiteurs. Les archéologues y puiseront maint renseignement curieux. Les objets décrits ont été répartis en quarante-quatre sections, d'après la matière dont ils sont composés : fer, cuivre, argent, étoffe, crin, etc. Un quarante-cinquième chapitre renferme quelques rectifications et additions. Les objets les plus variés, les plus simples comme les plus riches, sont ici décrits avec soin : plaques de cheminée, fers à repasser, broches, armes, plats d'étain, médailles, monnaies, sceaux, bijoux, meubles, vêtements, manuscrits ou imprimés. Ce n'est pas en l'an 585, comme le dit Mgr Barbier de Montault d'après le *Rosier de Marie* (p. 17, n. 1), mais l'an 595 de Rome (il n'eût pas été inutile de marquer que c'est de l'ère romaine qu'il s'agit) que Scipion Nasica introduisit à Rome la clepsydre (Cf. Pline, *Hist. natur.*, VII, 60). Sur les treizains (p. 29-33), je dois dire que l'opinion de Dom Martène, renvoyant à la loi salique, se fonde tout naturellement sur la formule de Baluze, citée en note (p. 31, n. 1) par Mgr Barbier de Montault. Le texte de Juvénal des Ursins, relatif au mariage de Henri VI et de Catherine de France, et cité entre autres auteurs par Chéruel (*Dict. des instit.*, v° *Mariage*), désigne nommément l'usage des treize deniers à la cérémonie du mariage comme étant « l'usage de France. »

Provence. — M. Paul de Faucher publie la *Liste des anciens syndics et consuls, des officiers municipaux, maires et adjoints de Carpentras, du XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, précédée de quelques notes historiques sur l'ancienne administration municipale de cette ville (Avignon, Seguin, gr. in-8 de 48 p.). Travail excellent fait à l'aide des manuscrits de la précieuse bibliothèque donnée par Mgr d'Inguimbert à la ville de Carpentras. La liste commence à l'année 1269 et ne s'arrête qu'à l'année 1892 : elle comprend les noms de près de quatre cents familles carpentrassiennes. M. de Faucher constate que, des cent cinq familles diverses dont les membres ont rempli les fonctions de premiers ou seconds syndics au cours des XIIIe, XIVe et XVe siècles, deux seulement, avec une filiation bien prouvée, sont encore représentées de nos jours, celles de Pelletier de Gigondas de la Garde et des Isnards.

— Il a été rendu compte ici des *Promenades dans la ville d'Arles et ses environs* (1889), et de l'*Expédition d'Alger* (1890), par M. Réveillé de Beauregard. Annonçons du même auteur un ouvrage non moins digne de recommandation : *Promenades dans la ville de Tarascon et dans ses environs, suivies d'une notice historique et statistique sur Beaucaire* (Aix, Nicot, in-8 de 219 p.).

A d'intéressantes notices sur l'origine de Tarascon, les personnages célèbres de cette ville, les inondations du Rhône, l'hiver rigoureux de 1891 à Tarascon, la Tarasque, Sainte-Marthe, la maison de Tartarin, la foire de Beaucaire, etc., l'auteur a mêlé d'agréables pièces de vers, descriptives pour la plupart, et a ainsi donné à ses lecteurs l'*utile dulci* dont parle Horace.

Angleterre. — Le duc d'Argyll a fait une étude approfondie « des sept siècles de mauvais gouvernement en Irlande » et il a envisagé sous tous ses aspects le problème si compliqué du Home Rule. L'éditeur Murray publiera prochainement cet ouvrage qui a pour titre : *Irish Nationalism : an appeal to History.*

— M. Fraser Rae, ami personnel du regretté M. H. Taine, qui présenta au public anglais, dans un article publié en 1861 par la *Westminster Review*, l'historien français, prépare un ouvrage considérable sur sa vie et ses œuvres.

— La première livraison du *Pall Mall Magazine* paraîtra dans les derniers jours d'avril chez les éditeurs Routledge et fils. Cette revue, qui sera dirigée par lord Frederick Hamilton et sir Douglas Straight, s'est assuré la collaboration de la comtesse de Cork, de miss Broughton, de Mrs Parr et de MM. Swinburne, Theodore Watts, Zangwill et W. W. Astor.

— M. W. A. Copinger, de Manchester, bien connu dans le monde des lettres et fondateur de la Société bibliographique anglaise, vient de faire imprimer : *A Catalogue of the Copinger collection of the editions of the Latin Bible*, qui sera d'une grande utilité pour les érudits et les bibliophiles.

— Un ouvrage posthume du cardinal Manning est sous presse chez les éditeurs catholiques Burns et Oates. Il comprendra divers « essais » sur l'honneur, la constance, la vanité, la popularité, la conversation, le quatrième État, la critique. Ce sera la contribution de l'éminent prélat à la littérature séculière de son temps.

— MM. Swan Sonnenschein et Cie vont faire paraître un nouvel ouvrage du docteur James Bonar intitulé : *Philosophy and Economics in their historical relations*, qui traite de l'histoire de l'économie politique depuis Socrate et Platon jusqu'à Karl Marx et son école, et met en relief l'influence de Hume et de Hegel sur le développement de la science économique en Angleterre.

Autriche. — Le Pape a reçu, le 27 mars, M. Pastor, professeur à l'Université d'Innsbrück, auteur de la célèbre *Histoire des Papes*, qui est chargé de la continuation de l'*Histoire du peuple allemand* de Jansen. Le Pape s'est grandement intéressé à cette dernière publication, et a questionné M. Pastor sur les manuscrits laissés par M. Jansen. Il a appris avec satisfaction que les manuscrits en question permettaient de pousser cette histoire jusqu'en 1806. Léon XIII a aussi interrogé M. Pastor sur son *Histoire des Papes*, dont il a fait le plus vif éloge. Au Vatican, on considère l'œuvre de M. Pastor comme la meilleure histoire des Papes qui ait paru jusqu'à ce jour.

Belgique. — Dans un article de la *Revue des questions scientifiques* de janvier 1893, M. C. de Kirwan s'occupe de *Newton et l'action à distance* (Tirage à part, Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, in-8 de 23 p.). Il établit que la condamnation prétendue portée par Newton contre le principe de l'action à distance est beaucoup moins catégorique qu'on ne l'a dit, qu'il a voulu simplement protester contre l'interprétation athée de ce principe, et que dans la pratique il n'a pas craint d'y recourir. M. de Kirwan insiste avec raison sur l'inutilité de ces interminables discussions sur la possibilité ou l'impossibilité de l'action à distance.

Italie. — Parmi les publications qu'a fait éclore le centenaire de la découverte de l'Amérique, ce n'est pas l'une des moins originales que le *Tos-*

canelli, recueil de *notes et documents concernant les rapports entre l'Italie et l'Amérique* (Florence, Loescher et Seeber, in-4), où naturellement Toscanelli tiendra une grande place.

— C'est au contraire tout à la gloire de Christophe Colomb qu'est consacrée la *Raccolta di documenti e studi pubblicata dalla R. commissione colombiana pel quarto centenario dalla scoperta dell' America* Roma, fratelli Bocca, in-fol.). Cette publication de grand luxe comprendra six parties, dont voici le détail : Partie I; tomes I-II : Œuvres de Christophe Colomb, publiées par M. Cesare de Lollis; tome III : Autographes de Colomb, avec transcription diplomatique par le même ; partie II ; tome I : Documents sur la vie privée de Colomb et sur sa famille, par MM. L.-T. Belgrano et M. Staglieno; tome II : Cartulaire de Christophe Colomb, par les mêmes ; tome III : Questions colombiennes, par M. C. Desimoni; les corsaires Colomb au xve siècle, par M. A. Salvagnini; les Portraits de Colomb, par M. A. Neri; Médaillier de Christophe Colomb, par M. U. Rossi ; partie III; tomes I-II : Sources italiennes pour l'histoire de la découverte du Nouveau Monde, par G. Berchet, tant les documents diplomatiques que les sources narratives; partie IV ; tome I : L'art et l'architecture navale au temps de Christophe Colomb, par M. E.-A. d'Albertis ; tome II, comprenant deux études, l'une sur la déclinaison magnétique et sa variation dans l'espace, découvertes par Christophe Colomb, par le P. T. Bertelli ; l'autre, de V. Bellio, sur les plus anciennes cartes géographiques relatives à l'Amérique, conservées en Italie; partie V : Monographie des précurseurs et des continuateurs de Christophe Colomb, par MM. Uzielli, Celonia, Pennesi, Hugues, Bellemo, Peragallo, da Mosto et Allegri, en trois volumes ; partie IV, en un seul volume : Bibliographie italienne des ouvrages imprimés sur Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, par MM. Giuseppe Fumagalli et P. Amat di San Filippo.

— *L'Annuario della nobiltà italiana*, fondé par le regretté G.-B. di Crollalanza, dont nous avons signalé la mort l'an dernier, et continué par son fils, en est arrivé à sa quinzième année. Le volume pour 1893 (Bari, direzione del *Giornale araldico*, in-32 de 998 p.) vient de paraître et contient, comme à l'ordinaire, trois parties : la première, consacrée à la maison royale d'Italie, au Saint-Siège et aux cardinaux ; aux ordres de Saint-Jean de Jérusalem et du Saint-Sépulcre ; au conseil héraldique et à l'Académie héraldique d'Italie ; la deuxième partie, destinée aux maisons souveraines, régnantes ou dépossédées, d'Europe; la troisième, enfin, aux familles nobles d'Italie. Parmi les écussons reproduits, quelques-uns le sont hors texte et en couleur : ce sont ceux des familles d'Arezzo, Crollalanza, Poccianti et Savorgnan. On trouvera en outre en frontispice le portrait du comte Giambattista Crollalanza. Ce précieux annuaire rendrait encore plus de services s'il était accompagné d'une table héraldique.

— La Société pour la protection des enfants de Florence a résolu de fonder une revue générale pour l'étude de toutes les questions intéressant l'enfance. *L'Infanzia* commencera sa publication en avril, sous la direction de M. Giuseppe Signorini.

— Nous annoncerons également la fondation d'une revue géographique éditée à Rome, par M. F. Pasanisi : la *Rivista geografica italiana*.

— Nous n'avons pas encore parlé ici d'une revue fondée à Pise au début de l'année dernière par MM. A. Crivellucci et E. Pais : les *Studi storici* embrassent tout le domaine de l'histoire universelle ; M. Pais dirige la revue pour l'histoire ancienne, M. Crivellucci pour le moyen âge et les temps modernes.

— En préparation, à la librairie Niccolò Giannotta, à Catane : un nouveau poème en douze chants de M. Mario Rapisardi, *l'Atlantide;* deux nouvelles de M. Luigi Capuana, *le Paesane* et *Un Consulto;* la *Biografia di Vincenzo Bellini*, faite d'après des documents inédits par M. Antonino Amore; *la Poesia siciliana sotto gli Svevi*, par M. G.-A. Cesareo; *Studi sull' antologia latina*, de M. Carmelo Cali; enfin un roman de M. G. Varvaro, *Anime deboli.* Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur ces publications avec plus de détails.

République orientale de l'Uruguay. — Nous signalions récemment les monographies scolaires de M. José H. Figueira. Le même auteur a publié des *Instrucciones para la enseñanza de la lectura elemental y de la ortografía, según el método analítico-sintético* (Montevideo, Dornaleche y Reyes, in-16 de 15 p.), auxquelles il a donné un complément pratique : *Método analítico-sintético para la enseñanza elemental de la lectura y de la ortografía*, libro nº 1 (ibidem, in-16 de 101 p.). Les principes que s'efforce de faire prévaloir M. Figueira, c'est qu'un mot doit se lire à première vue, sans épeler; que l'on ne doit pas donner à lire aux enfants des mots dont ils ne puissent comprendre le sens, autrement dit, que la lecture ne doit pas être un exercice purement mécanique, que le meilleur moyen de connaître les éléments d'un mot n'est pas d'épeler, mais d'écrire ce mot, et par suite que l'enseignement de l'orthographe et de l'écriture doit aller de pair avec celui de la lecture.

Publications nouvelles. — *Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu*, par L.-C. Fillion (in-8, Letouzey et Ané). — *Cursus scripturae sacrae Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum*, auctore J. Knabenbauer (2 vol. in-8, Lethielleux). — *L'Étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin*, par le R. P. Berthier (in-8, Lethielleux). — *Manuel oratoire des pasteurs et des prédicateurs*, par le chanoine E. Guers (in-8, Bloud et Barral). — *Œuvres de saint François de Sales, évêque de Genève*, publiées par les soins des religieuses de la Visitation du premier monastère d'Annecy, t. II (in-8, Genève, Trembley). — *Œuvres du cardinal Mermillod, ancien évêque de Lausanne et Genève*, recueillies et mises en ordre par le R. P. Dom A. Grospellier (in-8, Delhomme et Briguet). — *Œuvres spirituelles du P. Jean-Joseph Surin.* T. I. *Traité inédit de l'amour de Dieu* (in-18, Librairie de l'œuvre de Saint-Paul). — *Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la Très Sainte Vierge*, par l'abbé J. Guillermin (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *La Dévotion à la Sainte Vierge*, par le Vénérable Sarnelli (in-18, Haton). — *Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie*, par la comtesse A. de la Rochefoucauld (in-12, Vic et Amat). — *Manuel pratique des Enfants de Marie*, par le P. J. Jacques (in-18, Casterman). — *Lehrbuch des katholischen, orientalischen und protestantischen Kirchenrechts*, von F.-H. Vering (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Traité de droit commercial*, t. IV, par C. Lyon-Caen et L. Renault (in-8, Pichon). — *Code manuel de droit industriel.* II. *Des brevets d'invention et de la contrefaçon*, par M. Dufourmantelle (in-18, Giard et Brière). — *De la nationalité d'origine*, par A. Geouffre de Lapradelle (in-8, Giard et Brière). — *Code civil du canton des Grisons*, par R. de la Grasserie (in-18, Pedone-Lauriel). — *Les Devoirs. Essai sur la morale de Cicéron*, par A. Desjardins (in-18, Perrin). — *Le Principe de la morale*, par C. Secrétan (in-8, Alcan). — *La Causalité efficiente*, par G.-L. Fonsegrive (in-18, Alcan). — *La Recherche de l'unité*, par E. de Roberty (in-18, Alcan). — *La Vue plastique*, par G. Hirth (in-8, Alcan). — *Libre-échange et protection*, par L. Poinsard (in-8, Firmin-Didot). — *La Providence dans les faits sociaux et la Science sociale*, par P. de Decker (in-8,

Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'Évolution sociale*, par Bernard-Lavergne (in-18, Fischbacher). — *De la division du travail social*, par E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Égoïsme et misère*, par J. Jeannin (in-16, Allemane). — *Les Fruits de la Révolution*, par le comte Léo de Saint-Poncy (in-12, Gaume). — *La Finance d'autrefois*, par E. Paz et L. Gratien (in-18, Guillaumin). — *Le Billet de banque productif d'intérêts et à lots par le Crédit agricole*, par le marquis Chappuis de Maubou (in-18, Lethielleux). — *Le Spiritisme dévoilé*, par A. Jeanniard du Dot (in-18, Bloud et Barral). — *La Thérapeutique suggestive et ses applications*, par le Dr A. Cullerre (in-18, Baillière). — *L'Hypnotisme*, par H. Nizet (in-18, Alcan). — *Hypnotisme et suggestion*, par W. Wundt, trad. par A. Keller (in-18, Alcan). — *Hygiène des fiancés*, par le Dr J. Nattus (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Les Accidents de la première dentition*, par P. Poinsot (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *L'Opium, ses abus*, par le Dr E. Martin (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *La Botanique générale*, par L. Gérardin (in-16, Alcan). — *Le Dessin et la peinture*, par E. Cuyer (in-18, J.-B. Baillière). — *Les Latins*, par E. Goumy (in-18, Hachette). — *Les Épopées françaises*, II, par L. Gautier (in-8, Welter). — *Études sur le XVIe siècle. Rabelais, Montaigne, Calvin*, par P. Gauthiez (in-18, Lecène et Oudin). — *Esquisses littéraires*, par E. Montégut (in-12, Hachette). — *Lesage*, par E. Lintilhac (in-18, Hachette). — *Notre temps, ses qualités et ses travers d'après les fables de La Fontaine*, par Mgr Gilly (in-8, Bloud et Barral). — *Le Crépuscule, propos du soir*, par M. Du Camp (in-18, Hachette). — *Mi Primera Campaña*, por R. Altamira (in-18, Madrid, Jorro). — *L'Annamite mère des langues*, par le colonel Frey (in-18, Hachette). — *Les Souffrances*, par P.-A. François (in-18, Sauvaitre). — *Mes poésies. Le Nouvel Isaïe*, par A. Weill (in-18, Sauvaitre). — *Poèmes chrétiens et français* (in-18, Vic et Amat). — *Au Pays natal*, par A. Gaud (in-16, Niort, Clouzot). — *Les Rois*, par J. Lemaître (in-12, Calmann Lévy). — *Daniel Levar*, par M. Floran (in-12, Charpentier et Fasquelle). — *Claudine Lamour*, par C. Lemonnier (in-12, Dentu). — *Quelques pages de l'histoire d'un imbécile écrite par lui-même* (in-18, Librairie de la « Nouvelle Revue »). — *Le Chemin qui monte*, par A. Filon (in-18, Hachette). — *Les Meyffren*, par A. Sylvabel (in-18, Savine). — *La Maison du loup*, par S. Weyman, trad. par Mme M. Dronsard (in-18, Colin). — *Nouvelles militaires*, par A. Delorme (in-18, Charles Lavauzelle). — *L'Automne d'une vie*, par J. L'Hôpital (in-18, Firmin-Didot). — *La Femme de mon fils*, par D. d'Arthez (in-18, Firmin-Didot). — *Diverses curiosités*, par X. Marmier (in-18, Firmin-Didot). — *En pleine gloire, histoire d'une mystification*, par A. Cim (in-16, Kolb). — *Vingt ans plus tard*, par G. Du Vallon (in-12, Delhomme et Briguet). — *Simples histoires de jeunes filles*, par Mme A. de Gentelles (in-18, Desclée, de Brouwer). — *Histoires et légendes*, par C. Pirmez (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *En Tyrol*, par M. Grandjean (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *L'Ouganda et les agissements de la Compagnie anglaise « East-Africa, »* par Mgr Livinhac (in-8, Procure des Missions d'Afrique). — *Trois ans dans l'Amérique septentrionale. Le Mexique*, par le P. C. Croonenberghs (in-8, Delhomme et Briguet). — *Trinidad, journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises*, par le R. P. B. Cothonay (in-8, Retaux). — *Histoire de saint Ignace de Loyola*, par le P. D. Bartoli, trad. par le P. L. Michel (2 vol. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Saint Jean-François Régis*, par F. de Curley (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Saints de France depuis le Ier jusqu'au XIIIe siècle*, par Mlle J. Verny (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Le Bienheureux Colombini*, par la comtesse de Rambuteau (in-18, Lecoffre). — *Les Grands Évêques de l'Église de France*, par Mgr Ricard, *3e série* (in-8, Desclée, de

Brouwer). — *Mgr Jacquemin, évêque de Saint-Dié (1750-1832)*, par l'abbé Mangenot (in-8, Nancy, R. Vagner). — *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr H.-A. Languillat*, par l'abbé Pierre (2 vol. in-8, Retaux). — *Cardinal Johannes Dominici, 1357-1419*, von A. Rosler (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Le Père Joseph Aréso, restaurateur des Franciscains de l'Observance*, par l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien (in-8, Montreuil-sur-Mer, imp. Notre-Dame des Prés). — *La Révolution dans la société chrétienne*, par C*** (in-18, Retaux). — *Les Signes de la fin d'un monde*, par J. du Valdor (in-18, Vie et Amat). — *Les Complicités du Panama*, par G. Rouanet (in-12, Savine). — *La France sociale et politique (année 1891)*, par A. Hamon (in-8, Savine). — *Les Grands Séminaires*, par J.-B. Aubry (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Journal du congrès de Munster*, par F. Ogier, publié par A. Boppe (in-8, Plon et Nourrit). — *Études et leçons sur la Révolution française*, par F.-A. Aulard (in-18, Alcan). — *Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau*, par le vicomte de Broc (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais*, publiés par la comtesse de la Bouëre (in-8, Plon et Nourrit). — *La Légende de Cathelineau*, par C. Port (in-8, Alcan). — *Napoléon intime*, par A. Lévy (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal Ney (1815)*, par H. Welschinger (in-8, Plon et Nourrit). — *Marie-Amélie et la Cour des Tuileries*, par J. de Saint-Amand (in-18, Dentu). — *Souvenirs d'Alexis de Tocqueville*, publiés par le comte de Tocqueville (in-8, Calmann Lévy). — *L'Europe et l'avènement du second Empire*, par G. Rothan (in-18, Calmann Lévy). — *Les Origines de la guerre de 1870*, par C. de Larivière (in-16, Alcan). — *Nos Adieux à la vieille Sorbonne*, par O. Gréard (in-8, Hachette). — *La Vie privée d'autrefois. Les Chirurgiens*, par A. Franklin, (in-18, Plon et Nourrit). — *La Vie privée d'autrefois. Le Café, le thé et le chocolat*, par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Connétable de Lesdiguières*, par C. Dufayard (in-8, Hachette). — *Les Commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et-Vilaine en 1793-1794*, par Th. Lemas (in-18, Fischbacher). *Cartulaire de l'abbaye royale du Lieu Notre-Dame-lez-Romorantin*, par l'abbé E. Plat (in-4, Romorantin, Standachar). — *Étude sur la politique de l'empereur Frédéric II en Allemagne*, par G. Blondel (in-8, Picard). — *La Civilisation florentine aux XIIIe et XVIe siècles*, par F.-T. Perrens. — *L'Angleterre devant ses alliés, 1793-1814*, par P. Cottin (in-8, « Revue rétrospective »). — *L'Allemagne et la Russie au XIXe siècle*, par E. Simon (in-12, Alcan). — *Elementos de historia de España*, por D. F. Sanchez y Casado (fasc. de 1 à 6, in-8, Madrid, Hernando). — *Le Président Hénault et Mme du Deffant*, par L. Perey (in-8, Calmann Lévy). — *Correspondance inédite de la reine Catherine de Westphalie*, publiée par le baron A. du Casse (in-8, Bouillon). — *Lettres à Lamartine, 1818-1865*, publiées par Mme V. de Lamartine (in-18, Calmann Lévy). — *Toullier et son temps*, par A. Éon (in-8, Chevalier-Marescq). — *Friedrich Nietzsche*, von W. Weigand (in-18, München, G. Franz). — *Alexis Vrithoff*, par A.-M. de Saint-Berthuin (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Saxe et Moscou. Un médecin diplomate, Laurent Rinhuber de Reinhufer*, par le P. Pierling (in-8, Bouillon). — *Annuario della Nobiltà italiana, 1893* (in-16, Bari, « Giornale Araldico »). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉR. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Sommaire de philosophie*, par Léon Bossu, prof. de philosophie générale à l'Université cath. de Louvain. 4e édit., revue et compl. Roubaix, A. Reboux ; Louvain, Ch. Peeters, 1893, gr. in-8 de 330 p., 4 fr.

Psychologie. — 2. *L'Imagination et ses variétés chez l'enfant. Étude de psychologie expérimentale appliquée à l'éducation intellectuelle*, par Fréd. Queyrat, prof. de phil. au coll. de Mauriac. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 162 p., 2 fr. 50. — 3. *La Vue plastique, fonction de l'écorce cérébrale*, par Geo. Hirth, trad. de l'all. par Lucien Arréat. Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de 120 p. et 34 pl., 8 fr.

Esthétique. — 4. *La Suggestion dans l'art*, par Paul Sourian, prof. à la Faculté des lettres de Lille. Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de 348 p., 5 fr. — 5. *Les Éléments du beau, analyse et synthèse des faits esthétiques d'après les documents du langage*, par Maurice Griveau. Paris, Alcan, 1892, in-12 de xx-582 p., 4 fr. 50. — 6. *Discurso leido en la Univ. de Salamanca, en la sol. inauguracion del curso academ. de 1892-1893*, por D. Rafael Cano y Rodriguez Cairo, in-4 de 68 p.

Métaphysique. — 7. *L'Idée de continu dans l'espace et le temps, réfutation du kantisme, du dynamisme et du réalisme*, par Alb. Farges, prêtre de Saint-Sulpice (*Études philosophiques..., VI*). Paris, A. Roger et Chernoviz, 1892, gr. in-8 de 278 p., 4 fr. — 8. *Le Secret de l'absolu*, par E.-J. Coulomb (Amaravella). Paris, bibl. de la Renaissance orientale (30, boulevard Saint-Michel), 1892, in-12 de xv-254 p., 3 fr. 50. — 9. *Lettre à nos coreligionnaires sur la valeur rationnelle des expressions « sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité, »* par Jules Putsage. Mons, L. Loret, 1892, in-4 de 58 p. — 10. *Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive*, par Louis Bourdeau. Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de 365 p., 5 fr. — 11. *Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, par Jules Le Fèvre-Deumier. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-4 de 619 p., 5 fr.

Morale. — 12. *Le Principe de la morale*, par Ch. Secrétan, prof. à l'Univ. de Lausanne. 2e éd. Lausanne, Payot ; Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de 384 p., 7 fr. 50. — 13. *Les Bases de la morale et du droit*, par l'abbé Maurice de Baets. Paris, Alcan ; Gand, Siffer, 1892, gr. in-8 de 385 p., 6 fr.

Histoire de la philosophie. — 14. *Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*, par Ch. Bénard. Paris, Alcan, 1892, gr. in-8 de viii-746 p., 10 fr. — 15. *Commodien, Arnobe, Lactance et autres fragments inédits*, par Mgr Freppel, évêque d'Angers. Paris, V. Retaux, 1893, gr. in-8 de xii-472 p., 6 fr. — 16. *La Philosophie de Hobbes*, par Geo. Lyon, maître de confér. à l'école normale supér. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 221 p., 2 fr. 50. — 17. *La Morale du cœur, étude d'âmes modernes*, par J. Angot des Rotours. Paris, Perrin, 1893, in-12 de vii-288 p., 3 fr. 50.

1. — Le *Sommaire de philosophie* de M. l'abbé Léon Bossu, professeur de religion, de philosophie générale et d'histoire de la philosophie à l'Université catholique de Louvain, est déjà bien connu et bien apprécié. La quatrième édition de cet ouvrage, soigneusement revue et augmentée de pages assez nombreuses, est pourtant une bonne occasion de le recommander encore ici, comme un manuel très différent des résumés analogues et particulièrement approprié à plusieurs classes de lecteurs à qui je ne vois guère une autre philosophie à conseiller. Je parle des lecteurs

de tout ordre qui ne peuvent ou ne veulent mordre ni aux traités scolastiques, dont la méthode et le langage les rebutent, ni aux récents manuels universitaires français, dont l'allure scientifique ne leur répugne guère moins. Qui n'a rencontré des esprits très désireux d'être initiés à la saine doctrine, mais arrêtés dès le seuil par ce double obstacle? Donnez-leur le *Sommaire* de M. l'abbé Bossu. Je le qualifiais « substantiel et alerte » à sa précédente édition, et je félicitais l'auteur d'avoir parfaitement réalisé le programme du recteur magnifique de son Université, M. Laforêt : « Ni aride, ni banal. » D'ailleurs son cadre si simple et si large, « la conscience, les sens, la raison, » permet de l'embrasser d'un coup d'œil, et sa forme vive et animée ne fatigue jamais l'attention. Excellent déjà, le livre s'est encore amélioré, en particulier par quelques emprunts discrets — d'aucuns diront trop discrets — à la philosophie thomiste. En revanche, tel chapitre nouveau (sur l'erreur théologique fondamentale d'Aristote et sur le rôle de la conscience en théodicée) combat vigoureusement une théorie assez commune chez les scolastiques touchant la connaissance de l'âme. Mais il est probable que, parmi les meilleurs disciples de saint Thomas, plus d'un, même sans aller aussi loin que M. Barberis, qui fait de la perception immédiate de l'âme par elle-même la base de toute la théorie scolastique de la connaissance, admettra le bien fondé et reconnaîtra l'importance de la thèse de M. L. Bossu.

2. — *L'Imagination*, de M. Fréd. Queyrat, professeur de philosophie au collège de Mauriac, est un livre sans prétention, mais non sans mérite, qui tiendra bien sa place dans la « Bibliothèque de philosophie contemporaine, » de l'éditeur Félix Alcan. Les six premiers chapitres constituent une bonne étude de psychologie expérimentale, et les quatre derniers, une application pratique de cette théorie à l'éducation intellectuelle. De part et d'autre, rien peut-être d'absolument nouveau ; mais, d'abord, une doctrine bien exposée et bien appuyée, ajoutant au moins aux données du sens commun les précisions et la solidité de la science ; ensuite, des conseils judicieux, fort utiles aux philosophes et aux « pédagogues » de profession, et plus encore peut-être aux hommes étrangers aux études techniques, mais appliqués par attrait ou par devoir à l'œuvre si nécessaire et si complexe de l'éducation. On aura quelque idée de l'intérêt, sinon de la valeur scientifique, des premiers chapitres, par l'indication de quelques sujets qui s'y trouvent traités : 1° image, substitut et répétition affaiblie des sensations, ayant même nature et mêmes espèces ; 2° loi psychique de l'association des images, des idées et des mots, ces derniers fournissant à l'intelligence tous ses matériaux ; 3° variété des intelligences, provenant de la variété des aptitudes sensibles et des habitudes d'association. Sous les rubriques suivantes, relatives aux divers types sensoriels, « type visuel, type auditif, type moteur, »

on trouvera, je crois, la partie la plus personnelle du travail de M. Queyrat, qui a su corriger, par une analyse plus précise et plus complète, ce qu'il y avait d'étroit et d'exclusif dans tel ou tel de ses modèles. Peut-être y aura-t-il, malgré tout, quelque chose à dire à ses propres recherches : ainsi, n'aurait-il pas dû remarquer la part universellement dominante de l'appareil moteur dans la possession des formules « pourries dans la mémoire, » comme disait le P. de Ravignan ? Quoi qu'il en soit, j'aimerais à louer la partie pratique de cet excellent petit livre, encore plus que sa partie théorique. Ce qui m'en plaît surtout, c'est que, poussé, ce semble, par le développement naturel de son sujet à favoriser la « spécialité » dans l'œuvre de l'éducation intellectuelle de l'enfant, l'auteur a su pourtant repousser toute vue exclusive et concilier l'intérêt des vocations particulières avec la nécessité supérieure de la culture générale des facultés. On fera bien de recourir à son livre pour apprécier sa méthode, dont voici seulement un point ou deux, résumés par lui-même : « La prédominance dans un esprit d'un ordre d'images lui assure des aptitudes prononcées pour une science, un art, une profession. Le rôle de l'éducateur est donc de s'appliquer à la reconnaître, afin, s'il y trouve un réel avantage, de pousser l'enfant dans la voie que lui trace la nature ; — cependant, à cause des dangers qui peuvent résulter de la culture trop exclusive d'un genre d'images, la vraie tâche de l'éducateur consistera à former des esprits où les diverses espèces d'images se contrebalancent : il y aura double profit, en effet, puisque les périls signalés seront moins à redouter, et les aptitudes de l'enfant plus variées.... »

3. — *La Vue plastique* de M. G. Hirth, traduite par M. L. Arréat, qui nous avait déjà dernièrement donné la *Physiologie de l'art* du même auteur, intéresse moins directement que ce dernier travail l'esthétique picturale. Ce n'est qu'une dissertation sur un point particulier, difficile et controversé, et où se rencontrent la psychologie et la physiologie. Il s'agit de la perception de la profondeur. C'est depuis longtemps une sorte d'axiome scientifique, que la vue ne saisit par elle-même que des surfaces colorées ; de là une foule de recherches et de théories pour expliquer l'éducation ultérieure de ce sens. Ceux mêmes qui soutiennent le « nativisme, » en ce qui concerne la connaissance des trois dimensions de l'étendue, l'expliquent généralement par l'hérédité, qui suppose un travail psychique antérieur. D'après M. Hirth, la vue plastique est une fonction normale de l'organe visuel et proprement de l'écorce cérébrale. Il a été préparé à cette conception par l'étude du stéréoscope, instrument fondé, on le sait, sur ce principe que « deux dessins, par la seule différence de la disposition perspective de leurs lignes et plans, produisent dans les deux yeux une impression plastique, une image invincible, que ne peuvent écarter ni l'expérience du contraire ni la pleine volonté. » Il a donc été amené à une étude attentive des conditions et

des lois de la vision binoculaire, dont il résume les résultats en une vingtaine d'observations préliminaires (p. 11-33). Ces observations elles-mêmes sont justifiées dans le reste de son livre par une foule d'expériences, accompagnées de dessins dans le texte, sans préjudice des trente-quatre belles planches de reproductions stéréoscopiques qui terminent le volume. J'ai toutes sortes de raisons pour laisser aux savants spéciaux le jugement de ces discussions fort délicates. Je dirai seulement, sous toutes réserves, que les caractères d'éloignement de la lumière, dans la vision binoculaire des objets, paraissent bien étudiés par M. Hirth, et que néanmoins ses constatations peuvent laisser aux théories « acquisivistes » de la perception de la profondeur au moins une bonne partie de leur valeur. Toujours est-il que ce travail très neuf se recommande de lui-même à l'examen attentif des physiologistes et des psychologues.

4. — Sans sortir de la psychologie, nous entrons en pleine esthétique — esthétique surtout expérimentale, il est vrai, — avec le travail de M. Paul Souriau, professeur à la Faculté des lettres de Lille, sur *la Suggestion dans l'art*, publié tout dernièrement dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. La donnée générale de ce livre élégant et plein d'intérêt est celle-ci : dans le plaisir que nous cause la vue d'un objet d'art, surtout dans cette rêverie mystérieuse, dans cette sorte d'extase où nous plonge souvent la contemplation du beau, il y a des rapports évidents avec l'hypnose ; et par là même, les procédés de l'art peuvent être considérés comme une forme atténuée et spiritualisée des procédés de la suggestion hypnotique. L'écueil du sujet, on le voit tout de suite, c'est l'exagération d'une vue acceptable, c'est l'assimilation trop exacte de l'art et de l'hypnotisme. Je ne dirai pas que M. Souriau a su l'éviter complètement : on ne conçoit guère une idée heureuse, féconde, séduisante, sans être amené à la vider pour ainsi dire de tout son contenu. Mais les facultés d'induction et de déduction sont doublées, chez le spirituel professeur, d'une solide provision de prudence, de modération et de bon sens. Il faudra peut-être rabattre quelque chose de sa théorie, considérée comme telle, mais il sera toujours bon de méditer les exemples dont il l'appuie et les fines analyses psychologiques qui accompagnent ces exemples. — Sa démonstration comprend deux parties, deux études successives : l'une préliminaire, pour ainsi dire, sur l'hypnose, considérée tour à tour dans ses conditions préalables, dans les causes qui produisent la fascination soit visuelle, soit auditive, enfin dans le plaisir étrange qui accompagne la torpeur hypnotique. Tout cela est non seulement très bien déduit, très nettement exposé, mais fort attachant par le choix des matériaux et par l'art qui les a mis en œuvre. — Les exemples empruntés aux différents arts et les citations littéraires donnent encore plus d'agrément et de variété à la deuxième partie, la partie décisive de l'ouvrage, sur la « suggestion » dans les arts plastiques, dans

la musique, dans la poésie pittoresque, dans l'éloquence et dans le drame. J'ose à peine ajouter le titre du dernier chapitre : « Changement de personnalité : » mais prenez que ce gros mot de la philosophie courante n'est guère ici que la traduction technique de l'expression triviale « entrer dans la peau d'un autre, » et vous comprendrez que le thème n'était pas à négliger. — Arrivé au terme du très agréable voyage qu'on a fait avec l'auteur, fort suspect, il est vrai, d'hypnotiser, lui aussi, ses compagnons de route, on se trouve persuadé, et persuadé sans tentation de résistance. Tout au plus peut-on se dire à la réflexion : Oui, « la suggestion joue un rôle considérable dans la contemplation du beau et dans l'art ; » mais était-il « bien nécessaire d'écrire tout un livre pour établir cette thèse ? » Or, ce sont là les termes mêmes de l'auteur dans la conclusion de son ouvrage (p. 344) ; et cet ouvrage n'en est pas moins un trésor d'observations nullement banales et qui intéresseront à la fois les philosophes, les artistes et les critiques. Peut-être M. P. Souriau a-t-il le tort de favoriser çà et là les pratiques hypnotiques ; mais il semble y mettre en somme les réserves que la morale exige, et je ne sais rien de plus éloquent, pour détourner de ces dangereux plaisirs, que les belles pages qui terminent le chapitre sur la « Pente de l'hypnose » (p. 64-67).

5. — *Les Éléments du beau*, de M. Maurice Griveau, nous font passer à l'esthétique la plus didactique, mais en même temps la plus spéciale, la plus particulière dans son fondement et dans ses visées. On a fait beaucoup d'esthétique avec des données empruntées à la psychologie et même à la métaphysique, on ne s'est guère avisé d'y employer les documents que fournit le langage. C'est le dessein qu'a conçu et réalisé l'auteur de ce livre un peu sévère, un peu semblable, par l'abondance des formules, des tableaux synoptiques et même des figures, à un traité d'algèbre et de géométrie, mais où ne manquent pourtant pas les détails attachants. L'essentiel est de saisir et d'apprécier l'idée maîtresse qui a présidé à cette longue déduction, recommandée par le suffrage très favorable de M. Sully-Prudhomme. Cette idée est assurément légitime au fond. Le concept du beau et les notions congénères ou voisines s'exprimant par une riche nomenclature d'épithètes, ces épithètes deviennent pour l'auteur, qui les classe et les interprète, « les éléments du beau. » Il y a là une première opération, intéressante pour la philosophie du langage autant que pour l'esthétique, et qui ne manque pas de nouveauté. L'auteur distingue fort judicieusement, parmi les épithètes d'ordre esthétique, celles qui peignent l'état d'âme suggéré par les objets, et celles qui indiquent le caractère suggestif des objets mêmes ; et cela dans chaque groupe de faits : tactiles, auditifs, visuels, physiologiques, psychiques, sans parler des contrastes, nuances et degrés qui s'opposent ou se succèdent dans chaque série, comme dans une gamme musicale. Cette analyse révèle un esprit exact et pénétrant, et assure d'avance un véritable et

multiple intérêt au dictionnaire esthétique des épithètes françaises que l'auteur prépare. Mais je n'oserais ni rejeter ni accepter le système entier des lois de contraste et d'harmonie qui constitue à ses yeux la formule scientifique définitive du beau dans l'art. Outre que ses déductions, quoique assez nettement exprimées, forment un ensemble bien laborieux à saisir, il ne peut y avoir, ce semble, dans la manipulation la plus habile des mots du vocabulaire, que la philosophie déjà présente à l'esprit du manipulateur. Il est vrai aussi que la sagesse, qui gît à l'état latent dans le trésor d'une langue, peut se révéler à un esprit patient et sagace. Quoi qu'il en soit, les doctrines esthétiques développées dans cet essai sont en elles-mêmes justes et sages ; l'idée d'évolution, qui semble y dominer, est restreinte par l'auteur au sens scientifique : on me permettra de signaler, à ce sujet, un bon passage de la préface de M. Sully-Prudhomme contre le transformisme exclusif, au point de vue de l'explication des formes vivantes (p. XIII et suiv.).

6. — On ne s'attend guère à trouver dans une leçon inaugurale tout un traité d'esthétique. C'est presque cela pourtant que nous offre M. Cano, professeur à Salamanque, dans le long *Discours d'ouverture* de son cours de 1892-1893 ; ou plutôt, c'est à la fois moins, puisque les généralités y sont réduites à un petit nombre de pages, et davantage, puisque l'orateur philosophe ne craint pas de faire, en application de ses principes, une rude critique des systèmes contemporains, le vérisme, le réalisme, le naturalisme, le pessimisme, avec des coups droits, même sur nos auteurs français, en particulier sur M. Zola. Tel ou tel détail peut prêter à la discussion littéraire dans cet aperçu, d'ailleurs aussi brillant de forme que sérieux par le fond ; mais on ne peut qu'applaudir à la saine philosophie et à la saine morale qui se révèlent partout, et particulièrement dans les dernières pages contre le cynisme dans l'art. — Par quelle distraction M. Cano a-t-il classé notre pauvre Fréd. Soulié (p. 63) parmi les romanciers vertueux ?

7. — Le volume de M. Farges, prêtre de Saint-Sulpice, sur *l'Idée de continu dans l'espace et le temps*, forme la sixième livraison de ses « Études philosophiques pour vulgariser les théories d'Aristote et de saint Thomas et leur accord avec les sciences. » Ces visées sont élevées autant que méritoires, et l'on peut dire aujourd'hui, en toute confiance, que le succès y a répondu. Non seulement les interprètes les plus autorisés de la philosophie thomiste ont salué avec admiration et reconnaissance les expositions et les discussions du savant sulpicien ; mais M. Barthélemy Saint-Hilaire, le traducteur d'Aristote, leur a donné son suffrage le plus explicite ; M. Janet, le représentant le plus en vue du spiritualisme universitaire, en a reconnu la solidité, et M. Richet lui-même, le philosophe le plus éloigné des idées traditionnelles, y a reconnu la doctrine d'Aristote « exposée avec talent et, suivant l'expres-

sion consacrée, mise au courant de la science contemporaine. » Enfin, bien au-dessus de tous ces éloges, la faveur et les encouragements de S. S. Léon XIII ont été exprimés au modeste et laborieux auteur dans une des lettres les plus flatteuses que le Saint-Père ait adressées à un écrivain catholique. Comprendrait-on après cela que les diverses études déjà publiées par M. Farges fussent absentes d'une bibliothèque philosophique quelconque, et à plus forte raison d'une bibliothèque de séminaire ? — Le volume actuel ne déparera pas la série. Le sujet était difficile autant qu'important; il a été traité avec la même exactitude d'information et la même netteté de discussion que les sujets précédents. La thèse initiale sur l'objectivité des idées d'étendue et de durée est bien menée et aboutit sans trop de peine à la défaite des étranges imaginations de la nouvelle psychologie. Les erreurs de Kant ne sont pas moins solidement combattues. Dans les questions suivantes, sur la nature de la quantité en général, sur celle de l'espace et du temps, l'auteur développe avec une subtilité qui n'enlève rien à l'aisance et à la clarté de sa rédaction les doctrines communément reçues dans l'école thomiste. Sur ces éternels problèmes de l'étendue infinie, de la possibilité du vide, je le préviens loyalement (mais n'est-il pas édifié là-dessus ?) que plus d'un philosophe, même très attaché aux idées de l'École, ne le suivra pas, s'obstinera dans cette croyance que les prétendues bornes de l'espace sont posées par l'imagination et renversées par la raison, que les « espaces imaginaires » ne sont pas imaginaires du tout et que beaucoup de scolastiques ont eu raison d'affirmer que Dieu y est réellement présent.... Mais trêve d'oppositions qui sont ici hors de leur place. Sur le difficile sujet qu''il vient de traiter, M. Farges reste, comme toujours, un interprète très ferme et très clair de la philosophie scolastique.

8. — Ce n'est pas à la métaphysique traditionnelle, c'est à la sagesse de la vieille race aryenne, c'est au mysticisme des Hindous, que M. E.-J. Coulomb a demandé *le Secret de l'absolu*. Cet absolu, dont la possession a pleinement satisfait ses aspirations philosophiques et religieuses, porte le nom de Parabrahm, sans doute parce que tous les êtres et Brahma lui-même aboutissent à lui ou plutôt vivent et respirent en lui; il ressemble d'ailleurs terriblement à l' « Idée, » de Hegel, quoique ses partisans prétendent dominer et dépasser de beaucoup tous les idéalismes, aussi bien que tous les matérialismes et tous les positivismes possibles. Au reste, cet Absolu ne se démontre pas. On ne le définit même pas, à parler rigoureusement, mais il a une quasi-définition dans le titre du premier chapitre de M. Coulomb : « Tout et Rien; » plus explicitement : « A la fois moi et non-moi, esprit et matière, sujet et objet, bien et mal, mouvement et repos, cause et effet, omniscience et inconscience, liberté et fatalité, plein et vide, instant et éternité, point et infini, tout et rien (p. 3). » Tout cela, évidemment, est à la fois très clair

et très obscur, même au jugement de l'auteur, qui n'en donne d'autre démonstration qu'une série de textes traduits du sanscrit et accumulés dans son prétendu « Voyage à travers les siècles. » Après quoi, il étudie l'Absolu identique à l'infini, dans les notions connexes de temps et d'espace. « Devant l'éternité et l'infini, la durée et l'étendue rentrent leurs longueurs comme des limaçons leurs tentacules » (p. 76). Quant aux « causes premières et finales, » on devine bien qu'elles se noient sans retour dans le sein ténébreux et silencieux de Parabrahm, qui est.... ce qu'il est, « et ce qu'il est, *lui seul le sait, et peut-être ne le sait-il pas;* ce qu'il n'est pas n'est rien, ou plutôt est encore lui, puisqu'il est à la fois l'être et le non-être » (p. 112). — La morale est représentée dans ce livre symbolique par les deux derniers chapitres, l'un sur « l'arbre de la science du bien et du mal, » l'autre sur « la balance de justice. » Quoique, dans le premier, toute antithèse morale précise s'efface, il y a dans le second une ombre d'éthique, constituée, ce semble, par l'hygiène (végétarisme, tempérance, continence) et par le progrès continu de l'altruisme. — Toutes ces ténèbres visibles sont émaillées d'impiétés pittoresques et encadrées entre une préface et un appendice dont il est bon de dire un mot. L'appendice, c'est le programme de la Société théosophique, qui a pour but immédiat « de former le noyau d'une fraternité universelle, sans distinction de sexe, couleur, race, rang, *credo* ni parti, » et pour but ultérieur, de préparer la religion de l'avenir en approfondissant « les lois inexpliquées de la nature et les pouvoirs psychiques latents dans l'homme. » Cette société, représentée à l'étranger, surtout en Amérique, par de nombreux journaux, n'a qu'un organe en France : *le Lotus bleu*, fondé par la fameuse Mme Blavatsky. Dans la préface mise en tête du *Secret de l'absolu*, M. Em. Burnouf célèbre, avec une imperturbable sérénité d'affirmation, la portée universelle de la pensée bouddhiste et l'infaillible avènement pour le XXe siècle de la philosophie définitive, que l'Orient doit nous fournir. Voilà un beau certificat pour le livre de M. Coulomb. Malheureusement, M. Émile Burnouf a donné, plus d'une fois déjà, la mesure de son jugement en histoire et en philosophie, même sur le terrain de l'indianisme, en dépit du nom glorieux qu'il a l'honneur de porter.

9. — C'est encore à une « petite église, » celle du « socialisme rationnel, » que s'adresse M. J. Putsage, dans sa *Lettre sur la valeur rationnelle des expressions* « sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité, » brouillées par Colins, le patriarche de l'école, au bénéfice du sensualisme. M. Putsage s'efforce de rétablir, avec le vrai sens des mots, les titres de la raison et du « moral, » propres à l'homme. Il faut l'en féliciter, en regrettant que cette cause ait peu de chance de succès dans son milieu, fût-elle plaidée avec plus de profondeur et d'éloquence.

10. — Après le mysticisme bouddhiste, après le socialisme rationnel,

voici le positivisme en train de juger la question suprême de la destinée humaine. M. L. Bourdeau aborde *le Problème de la mort* au nom de ce qu'il nomme la « science positive. » On sait bien que cet adjectif est devenu synonyme de son contraire. L'on devine aussi que les solutions qu'il appelle « imaginaires » sont surtout celles de la métaphysique la plus rationnelle, la plus étrangère aux impressions de l'imagination et des sens. Certes, l'auteur de la *Théorie des sciences* manie aisément la langue philosophique et ne manque ni d'informations ni de vues sur les discussions de notre temps. Il n'en n'est pas moins vrai que son livre est, à prendre les mots dans leur vrai sens, aussi peu philosophique que possible, encore bien qu'il ait été accueilli dans une collection considérable, revêtue de cette épithète. Il est surtout historique, ou plutôt anecdotique. Des indications curieuses sur les croyances des divers peuples touchant la vie future, voilà presque tout ce que l'on trouve dans l'ouvrage entier et spécialement dans le second chapitre (p. 20-56) : « Exposé des doctrines, » et dans les chapitres VII-XI : « Réincorporation des âmes, métempsycose, lieu et durée d'une existence future, fonctions physiologiques et psychiques dans l'existence future, etc. » Tout cela, d'ailleurs, peut être utile à certains égards, pourvu qu'on sache se placer en dehors du point de vue étroitement positif de l'auteur, et aussi contrôler au besoin son témoignage. Que penser, en effet, de la valeur critique d'un écrivain qui ose émettre une assertion comme celle-ci : « Jésus, hardi novateur, exclut les riches du ciel et le promet aux pauvres, comme dédommagement de leur longue infortune, sans tenir aucun compte du bien que les premiers ont pu faire ni du mal dont les seconds ne sont pas exempts » (p. 105)? Il y a pourtant, dans cette longue compilation sur la vie future, trois ou quatre chapitres de discussion philosophique au moins d'intention. C'est l'examen successif des trois preuves de l'immortalité : spiritualité et simplicité de l'âme, sanctions de la morale. Mais sur le problème psychologique, M. Bourdeau ne touche assurément pas le vrai point : il se croit invincible en affirmant que « l'homme est un, » pour écarter le dualisme des spiritualistes, tandis qu'eux seuls établissent l'unité humaine en affirmant l'âme, seul vrai principe d'unité dans la multiplicité phénoménale de notre vie. Quant aux sanctions surnaturelles du devoir, elles ne peuvent avoir force de preuve, c'est évident, pour qui n'admet pas la valeur absolue du devoir lui-même. Et ici encore, M. Bourdeau aurait dû s'apercevoir que le « problème de la mort » n'existe même pas pour qui ne croit ni à Dieu, ni à l'âme, ni au bien absolu ; que, par conséquent, il n'avait pas lieu de l'aborder dans un travail spécial, mais tout au plus d'exposer et de défendre directement les principes de la philosophie qui fait disparaître les données de ce problème. Ce livre ne compte donc pas plus comme œuvre de discussion sérieuse qu'il ne mérite la reconnaissance

du public par des conclusions qui ne sont ni neuves ni consolantes.

11. — Tout autre est l'esprit des *Entretiens sur l'immortalité de l'âme*, œuvre posthume de M. Jules Le Fèvre-Deumier, mort en 1857, après avoir multiplié les volumes en vers et en prose sans atteindre le grand public, mais non sans s'assurer un rang honorable parmi les initiés du premier romantisme. Ces entretiens surtout témoignent non seulement de la distinction de son talent, apprécié déjà par quelques bons juges, mais de la noble direction de ses pensées dans l'ordre moral et religieux. Malheureusement, on ne sait trop à qui adresser ce magnifique volume dans le temps de lecture hâtive et de préoccupations positives où nous vivons. Il est bien long, et, malgré l'éloquence vraie de beaucoup de pages, il risque de paraître tantôt traînant, tantôt par trop solennel. Ce n'est d'ailleurs pas un traité en règle sur la question ; ce ne sont que des considérations propres à réconcilier l'esprit avec l'espérance en l'au delà. Les deux interlocuteurs sont également amis de la nature et de l'art ; mais l'un, Aurèle, atteint par les doutes de la science courante, n'ose plus s'appuyer sur aucune croyance spiritualiste ; l'autre, Scévole, sans prétendre dogmatiser, trouve en tout ordre d'observations au moins de précieuses lueurs qui l'orientent vers la lumière complète du christianisme. Le théâtre de leurs entretiens change souvent ; nous les trouvons d'abord à Naples ; ils promènent ensuite leurs préoccupations et leurs conversations philosophiques dans l'Inde, l'Amérique, la Polynésie, que sais-je encore ? Ils ne voyagent guère moins dans le monde de l'esprit : la nature humaine dans sa dualité, la parole, la liberté, les passions, les arts et les sciences, l'industrie, la société, l'histoire, les religions, leur fournissent tour à tour des thèmes aussi variés que féconds d'objections douloureuses et d'éclaircissements consolants. Nous sommes loin du programme de Malebranche pour les recherches métaphysiques : « Il est nécessaire de quitter ces lieux enchantés qui charment nos sens. Allons nous renfermer.... Rejetez tout ce qui vous est entré dans l'esprit par les sens. Faites taire votre imagination. Que tout soit chez vous dans un parfait silence. » Les entretiens de Jules Le Fèvre sont au contraire comme encadrés dans les paysages les plus lumineux et accompagnés de toutes les harmonies du monde extérieur. Mais tout est bien qui finit bien. Et le terme du voyage de nos deux chercheurs, c'est bien le repos dans le calme des croyances chrétiennes. Il est vrai qu'un propos malsonnant sur le jugement dernier gâte ces dernières pages (p. 616), mais c'est là, ce semble, une pure étourderie que les éditeurs auraient pu faire disparaître. Que la conclusion soit rigoureusement amenée, je ne l'affirmerai pas ; mais Scévole y est arrivé du moins par la pente d'un esprit et d'un cœur droits : c'est assez pour l'éloge d'un livre dont le plus grand défaut est d'être trop long et trop romantique pour les lecteurs de l'heure présente.

12.— *Le Principe de la morale*, de M. Ch. Secrétan, l'éminent professeur de Lausanne, a paru pour la première fois en 1884 et a pris dès lors une place distinguée dans la littérature philosophique de notre siècle. Mieux peut-être qu'aucun autre livre, il résume non seulement l'éthique, mais à peu près toute la philosophie du vigoureux penseur, dans ses parties les plus saines comme dans ses défaillances et ses excès. A propos d'une nouvelle édition d'un ouvrage déjà connu et jugé, il suffit d'en rappeler les traits généraux. — La *Préface*, datée de 1883, n'est qu'une réponse aux objections de M. Fouillée contre la *Philosophie de la liberté* de l'écrivain suisse. — L'*Introduction* contient une réfutation solide de la théorie positiviste des trois états, religieux, métaphysique et positif ; M. Secrétan montre que ce dernier ne doit pas remplacer et exclure les deux précédents et qu'une vue complète de la réalité implique ces trois aspects également essentiels. — La première et principale partie de l'ouvrage (elle porte le même titre) constitue une synthèse, une conciliation de la solution empirique et de la solution *a priori* du problème moral. L'auteur maintient fortement les deux notions corrélatives de liberté et d'obligation, comme double fondement de l'éthique. Il défend en particulier le libre arbitre contre tous ses adversaires, mais il le regarde comme indémontrable. Entre le déterminisme et la doctrine de la liberté, il tient qu'il faut opter pour cette dernière, et que ce choix n'est pas nécessité par la logique, mais imposé par la raison pratique, à laquelle appartient en tout et partout la dernière explication des choses. Quant à l'obligation, qui est proprement le principe rationnel de la morale, elle serait vide sans les données empiriques fournies par l'étude de l'homme et du monde. La formule pratique qui résulte de cette étude pour M. Secrétan est celle-ci : « Agis comme la partie libre d'un tout solidaire. » Sa morale est donc, comme son ontologie et sa logique elle-même, bâtie sur le concept de liberté. Au reste, cette solidarité de l'espèce et cette unité de but qui donnent à la liberté ses lois propres, les lois morales, indiquent un autre caractère propre à l'éthique et à la politique de M. Secrétan : la charité y devient le fondement de tout devoir, et il ne faut plus l'opposer à la justice, qui n'est que la charité ordonnée. — Dans une seconde partie intitulée *Inférences*, l'auteur étend en divers sens le cercle de sa discussion, et remue avec autant d'intérêt que d'originalité le problème du mal, l'idée de substance (qu'il ne veut pas abandonner, sauf à l'identifier au *vouloir*), l'eudémonisme, le pessimisme et surtout les questions religieuses du surnaturel, de la prière, etc. On sait tout ce que l'illustre écrivain porte à la fois d'énergique conviction et de funeste libéralisme dans ces matières réservées. On en trouve l'expression éloquente dans les premiers mots de sa préface : « Je suis resté fidèle aux croyances de ma jeunesse. Je lis toujours dans le christianisme le secret du monde ; je vois toujours dans l'assi-

milation de l'âme au Christ le salut individuel ; j'attends toujours de l'accommodation des rapports sociaux à l'esprit du Christ la rédemption de l'humanité.... (Mais) je n'attribue aucune autorité définissable aux écrits, aux traditions, aux établissements qui nous l'apportent. Toute infaillibilité extérieure mettrait un obstacle insurmontable à l'œuvre de pénétration qui doit s'accomplir. » On voit que si le philosophe ne peut être suivi jusqu'au bout, il importe encore davantage de ne pas rester longtemps à l'école du théologien.

13. — En quittant ce terrain mouvant, quoique élevé, on est tout heureux de se retrouver sur le terrain solide de l'éthique traditionnelle, et on le sent bien sous ses pieds en abordant le beau travail de M. l'abbé de Baets sur *les Bases de la morale et du droit*. C'est une exposition nouvelle de la vieille doctrine des maîtres de l'école sur les questions qui intéressent le plus directement l'homme et la société ; mais comme elle gagne à se produire dans sa forme et dans sa vigueur natives, qui ont forcé l'admiration même des penseurs les moins favorables à la philosophie scolastique ! Toutefois, s'il y a aujourd'hui un désarroi doctrinal presque absolu dans les écoles indépendantes sur les bases mêmes de l'ordre moral et juridique, il n'en est pas moins vrai que les théories rationalistes ou empiriques, d'une part, les préjugés évolutionnistes, déterministes, « criminalistes, » de l'autre, n'ont rien laissé d'intact dans le vénérable édifice de la morale traditionnelle. Aussi M. de Baets, avant de le montrer dans sa solidité inébranlable à la génération nouvelle, fait-il connaître et apprécier les systèmes qu'on a voulu lui substituer sur les idées mêmes de droit et de devoir. Kant, Bentham, Stuart Mill, Spencer, Schopenhauer, fournissent leurs solutions diverses, dont aucune ne répond à toutes les données du double problème. Mais l'auteur construit à son tour. Fidèle à l'enseignement des docteurs chrétiens, il définit avec précision, il établit solidement sur ses bases ontologiques ce double élément objectif, droit et devoir. J'ai eu pour ma part une satisfaction particulière à constater qu'à l'inverse de la plupart des écoles contemporaines, il ne subordonne pas du tout l'une de ces idées à l'autre (V. p. 160-161). — A ce premier livre sur « l'élément objectif, » en succèdent deux autres, l'un sur « l'élément subjectif, *imputabilité*, » qui est un traité de la liberté et du déchet qu'elle peut recevoir par suite des passions, de l'infirmité mentale, des maladies du même ordre, enfin des altérations physiologiques accidentelles ; — l'autre sur la « *responsabilité*. » Ici, une critique vétilleuse pourrait épiloguer sur ce vocable, qui ne s'oppose guère à celui d'*imputabilité*, inscrit sur le livre précédent. Mais ce n'est qu'une affaire de mots. Ce troisième livre n'en a pas moins son objet propre, fort intéressant et, comme on dit, fort « actuel. » Il s'agit du pouvoir de la société sur les criminels et des atténuations qu'y apporte la diminution ou

l'absence de liberté morale. D'où une discussion serrée des doctrines afférentes de l'anthropologie et de la criminologie nouvelles. Cet examen achève de donner un intérêt d'à-propos et de nouveauté à un livre qui a pour premier mérite d'établir et de défendre, sous une forme à la fois très claire et très scientifique, la vieille morale et le droit éternel.

14. — L'un des plus vénérables représentants du spiritualisme français, M. Ch. Bénard, continue par son beau volume récent sur *Platon* l'œuvre commencée par un premier volume sur *la Philosophie ancienne*, — je veux dire l'exposition historique et critique des systèmes antiques, puisée aux sources et soumise au criterium des saines doctrines, — à la différence de maints savants contemporains qui font de l'histoire de la philosophie l'instrument trop docile de leurs vues les plus personnelles. — « Aucun de nous n'oserait dire qu'il sait tout Platon: » c'est un mot d'Origène dont M. Bénard fait l'épigraphe de son travail. Mais, sans se flatter d'une intelligence complète de l'œuvre de Platon, sans se piquer de découvertes exégétiques ni de critique transcendante, il croit avoir atteint par une étude attentive et prolongée et compte présenter aux étudiants plutôt qu'aux savants, sous une forme très accessible, l'essentiel de la doctrine de Platon; c'est-à-dire, non seulement la théorie des idées, à laquelle tel interprète récent s'est presque exclusivement arrêté, mais encore sa cosmologie, sa psychologie, sa théologie, et plus encore, sa philosophie pratique (morale, politique, esthétique, éducation); et tout cela avec le développement utile, en distinguant soigneusement le certain du probable, et le probable de ce qui est entièrement douteux et obscur. Par la modeste et consciencieuse méthode qui a présidé à ce long travail, on le distinguera sans peine, et non sans lui reconnaître un précieux avantage de fidélité, sinon d'originalité, de plusieurs essais analogues qui ont paru chez nous depuis quelques années. Quant aux recherches publiées à l'étranger et surtout en Allemagne, on pourra s'étonner et regretter que le traducteur d'Hegel ait voulu à peu près les laisser de côté ; mais il y a lieu de croire qu'elles n'auraient modifié en rien d'essentiel sa manière de comprendre et de juger le grand philosophe qu'il a si longtemps et si attentivement lu et médité. — C'est assez pour recommander un excellent livre, qu'il n'y a pas lieu d'analyser ici. Disons seulement que l'introduction historique, critique et littéraire (p. 1-48), qui touche à tant de points intéressants et souvent controversés, aurait comporté bien plus de développements si l'auteur n'avait pas voulu s'en tenir, comme il l'indique dès le titre, à un simple « aperçu ; » c'est un des points par lesquels son livre appelle un complément, et ce complément, on le trouvera sans doute surtout dans les *Études* de M. Huit, que M. Bénard annonce lui-même, avec pleine sympathie. En ce qui concerne l'exposition de la philosophie de Platon dans ces trois parties si vastes et si complexes, *Dialectique*,

Physique, *Éthique*, je tiens à dire, tout en reconnaissant le caractère presque exclusivement objectif du travail de M. Ch. Bénard, qu'il vise quelquefois, non sans critiques et corrections importantes, les interprétations de ses rivaux ; voir par exemple ce qui concerne M. Fouillée dans le chapitre sur « les idées et la pensée divine, » en particulier une note de la page 144. Toutefois, même en s'écartant des autres interprètes, le savant et modeste écrivain a surtout à cœur de leur rendre justice et de reconnaître leurs mérites.

15. — Le recueil posthume de fragments de Mgr Freppel, qui vient de paraître à la librairie Retaux, porte pour titre principal ces trois noms : *Commodien*, *Arnobe*, *Lactance*, qui ne répondent pas même au tiers du contenu de ce beau volume. Ils en représentent pourtant la partie la plus remarquable, celle qui en assurera le succès ; car ces sept leçons continuent, en le laissant, hélas ! inachevé, le cours d'éloquence sacrée sur les Pères de l'Église latine, professé à la Sorbonne avec tant de succès par l'abbé Freppel et qui, malgré quelques défaillances, restera l'un des principaux monuments de notre littérature chrétienne au XIXe siècle. Ce ne serait pas ici le lieu d'en parler si la philosophie ne tenait une place importante, la principale place même, sinon dans la première leçon (spécialement historique et littéraire) sur Commodien, au moins dans les trois leçons sur Arnobe et les quatre sur Lactance. On y remarquera surtout la critique des idées d'Arnobe sur la mythologie, avec retour contre MM. E. Havet et L. Ménard, et l'exposition de la théologie naturelle de Lactance, avec des pointes du même ordre sur le matérialisme contemporain. Il est presque inutile d'ajouter que ces pages un peu sévères sont relevées, comme d'habitude, par la lucidité et l'agrément de la forme et par la chaleur de la discussion. — Les autres morceaux réunis dans ce volume ne portent pas tout à fait au même degré l'empreinte du talent si ferme et si vivant de l'évêque d'Angers : ils sont l'œuvre d'un jeune professeur de vingt-deux à vingt-quatre ans. Et toutefois, outre leur très réel intérêt pour l'histoire de cette belle et riche intelligence, ils méritent encore d'être étudiés pour eux-mêmes surtout par les amis de la philosophie chrétienne. Ainsi les treize leçons professées à l'école des Carmes en 1850 sur « l'histoire de l'École d'Alexandrie » résument, avec une puissance d'assimilation déjà bien remarquable, les notions les plus sûres touchant le néo-platonisme païen, juif et chrétien, la kabbale, le gnosticisme de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie Mineure, etc. Ces difficiles questions étaient traitées dans le même temps par les maîtres les plus renommés de la philosophie officielle avec une science et un talent incontestables, mais avec une trop large part de préjugés rationalistes ; elles sont reprises ici, avec moins d'appareil scientifique, mais sous une forme très nette et très vive, et la lumière des idées chrétiennes. — Les sept leçons intitulées « Ratio-

nalisme et Raison » sont de la même date et se rapportent à des polémiques alors très ardentes sur les droits et les devoirs de la raison, ses limites, son indépendance bien comprise. Le jeune et vaillant professeur y vise surtout le rationalisme éclectique de M. Cousin et de son école. — C'est contre l'école la plus opposée, contre le traditionalisme, que sont dirigées les deux *Lettres à M. Bonnetty*. Et quoique cette polémique n'ait plus guère que la valeur d'un document, l'argumentation à la fois très pressante et très polie du professeur d'histoire du petit séminaire de Strasbourg fait lire encore avec le plus vif plaisir des pages qui ne parurent, en 1850, qu'alourdies par les notes interminables du savant et naïf directeur des *Annales de philosophie chrétienne*. — Signalons, en outre, deux belles études critiques, l'une sur les *Lettres pascales* de saint Athanase, l'autre sur la *Mystique* de Gœrres, et le lecteur sera plus que fixé sur l'intérêt varié qui distingue ce volume complémentaire des œuvres de Mgr Freppel.

16. — *La Philosophie de Hobbes*, par M. Georges Lyon, dépasse de beaucoup, ce me semble, par l'exactitude de l'analyse et la profondeur du sens critique, sans parler de la valeur littéraire de la forme, tout ce qui a paru sur l'œuvre si puissante et si étrange du théoricien de l'absolutisme. Sur la vie même de Hobbes, on pourrait croire que tout était dit et tiré au clair après le travail d'Aubrey (1813) et les recherches beaucoup plus récentes de Croom Robertson (1886). Mais en montrant à son tour le développement simultané de la vie extérieure et de la pensée de Hobbes, le nouvel interprète a souvent des explications plus ou moins nouvelles, qu'il sait mettre dans le meilleur jour. Il divise très naturellement la carrière du philosophe de Malmesbury en trois périodes, séparées par les événements publics qui eurent une influence si profonde sur sa vie. La première période va de sa naissance (1588) à la Révolution, qui le força de se réfugier sur le continent, où il avait déjà voyagé (1640); la seconde, la plus remarquable par la portée des œuvres qui la signalent, s'arrête à la Restauration des Stuarts (1662); une activité non moins féconde, mais plus contrariée, caractérise la dernière période, jusqu'à la mort de Hobbes (1679). Parmi ses ouvrages capitaux, le *De cive* fut publié le premier (1632), le *Leviathan* seulement en 1652; enfin le *De corpore* vers le milieu de 1655. Or ce dernier livre renferme les bases logiques et psychologiques de la philosophie de Hobbes, et le *Leviathan* sa morale avec les fondements de sa politique, dont le *De cive* est le développement : en telle sorte que l'ordre logique de l'œuvre est précisément inverse de l'ordre chronologique de sa publication. Mais la pensée entière du philosophe était de bonne heure fixée dans son esprit avec l'unité parfaite et l'inflexible rigueur de déduction qu'elle offre dans l'ensemble de ses ouvrages. Aussi M. Lyon, au lieu de les analyser séparément comme l'ont fait ses prédécesseurs, a-t-il préféré les utiliser tous,

sans preoccupation de date, au courant d'un exposé complet, plus net et plus vivant dans ce livre que dans ses sources elles-mêmes. Après un premier chapitre, épisodique pour ainsi dire, sur la querelle de Hobbes avec Descartes, nous sommes initiés successivement à la méthode du philosophe anglais et à son nominalisme; puis à sa philosophie première, qui est un déterminisme absolu dans la pensée, dans la nature et dans l'action ; puis à sa théologie, qui est au fond une théorie anticipée de « l'inconnaissable, » mais avec la prétention d'assurer sa supériorité légitime à la Révélation ; puis à sa psychologie, spécialement dans ces trois théories saillantes de l'association des idées, des passions, de la volonté. La morale et la théorie de l'État n'occupent que les deux derniers chapitres ; et c'est bien la première fois qu'on montre pleinement le rapport de ces parties les plus connues (quoique souvent mal connues) de l'œuvre de Hobbes avec sa philosophie proprement dite, dont elles sont les rigoureuses déductions. M. Lyon a raison de le dire : « Hobbes demeure positivement, dût l'alliance de ces deux mots sembler un intolérable paradoxe, le métaphysicien de l'empirisme, comme François Bacon en avait été le poète (p. 4). » Saisi d'une admiration prononcée pour « le souffle de la grande inspiration » qui anime les ouvrages de son héros, M. Lyon est loin de « remplir le rôle de critique avec le même soin que celui d'interprète. » A vrai dire, il se désintéresse à peu près de ce rôle important, et c'est surtout là ce qui ne permet guère de recommander absolument ce travail si bien composé et si bien écrit. Il a pourtant bien senti le vice radical du système et il le dénonce çà et là, et surtout dans la dernière phrase de son livre, avec son habituel bonheur d'expression : « La philosophie de Hobbes nous plonge en un désert, où il n'y a place ni pour l'amour ni pour l'action. Le monde qu'elle a recomposé est peuplé par les choses; l'âme s'en est retirée. »

17. — M. Jules Angot des Rotours a réuni dans une œuvre d'ensemble qui intéresse à la fois les moralistes et les philosophes, — disons mieux, qui est faite pour passionner tous les esprits sérieux et attentifs — les portraits critiques des philosophes qui, depuis Rousseau jusqu'à Tolstoï, ont voulu fonder leur doctrine sur l'amour ou la volonté, plutôt que sur l'intelligence. On ne saurait contester l'à-propos de cette étude : qui ne voit que le mouvement des esprits et des âmes vers ce qu'on appelle *Morale du cœur* se manifeste chaque jour avec plus de force et semble vraiment devenir, dans le domaine spéculatif, le plus saillant des signes du temps? Il est vrai que cette tendance de plus en plus générale admet des différences très importantes et que, dans l'armée de ces nouveaux chevaliers de l'amour, on pourrait distinguer toutes les nuances qui séparent le scepticisme le plus insouciant du dogmatisme le plus aigu. Ces différences n'échappent ni à l'écrivain lui-même, ni au maître illustre qui a voulu présenter ce livre au public. Toutefois la métaphysique de

M. Ravaisson, ici comme ailleurs, est plus profonde que lumineuse, et son exposition un peu elliptique ne satisfera peut-être pas de tout point les esprits soucieux avant tout de clarté et de précision. M. des Rotours lui-même, dominé par la pensée très légitime de montrer la convergence des philosophies et des âmes les plus diverses vers cette charité vivante et pratique dont le christianisme seul possède la pleine réalité, est peut-être un peu trop indulgent pour certains penseurs et certaines œuvres. Mais, sur les points essentiels, il fait à merveille son devoir de critique spiritualiste et chrétien : voir, par exemple, ses chapitres sur Jean-Jacques, sur A. Comte, sur Schopenhauer, sur Stuart Mill, sur H. Spencer. (A propos de cette énumération incomplète, je me permets de lui demander pour une nouvelle édition un chapitre sur M. Secrétan.) Il montre partout à merveille, et c'est le fruit le plus sûr de ce beau travail, l'insuffisance des doctrines scientifiques pour donner une base à la sagesse humaine, une règle à la conscience, une vraie paix au cœur, et son exposition, très remarquable comme étude philosophique, l'est encore plus comme « étude d'âmes. » Le but principal de notre distingué collaborateur, il le déclare lui-même avec une noble franchise, c'est de montrer dans l'évolution de la « morale du cœur, » qu'il a étudiée chez une douzaine de ses plus illustres représentants, la trace continue de « ce christianisme intérieur qu'on peut découvrir, à des degrés divers, au fond de toutes les consciences. » Il a d'ailleurs esquissé dans une conclusion éloquente un tableau des rapports de la vérité et de la bonté, aboutissant à la glorification du christianisme le plus formel et le plus complet. Ce livre est donc, en même temps qu'une série d'études solides et attachantes sur plusieurs philosophes d'un ordre élevé, à la fois un excellent ouvrage et une bonne action. LÉONCE COUTURE.

HAGIOLOGIE

1. *Saint Joseph, sa vie et son culte*, par Mgr RICARD. Lille, Desclée, de Brouwer, 1892, in-4 de VIII-394 p., 7 fr. 50. — 2. *Les Saints de France du Ier au XIIIe siècle*, par Mlle ISABELLE VERNY. Paris et Lille, Desclée, de Brouwer, 1893, gr. in-8 de VI-487 p., 5 fr. — 3. *Saint Fort, premier évêque de Bordeaux*, par le R. P. MONIQUET, S. J. Paris, Tolra, in-12 de 144 p., 1 fr. 25. — 4. *Vie de saint Venance, martyr*, par le R. P. MONIQUET, S. J. Paris, Tolra, in-12 de 140 p., 1 fr. 25. — 5. *Le Duché mérovingien d'Alsace et la Légende de sainte Odile*, par CH. PFISTER. Paris, Berger-Levrault, 1892, in-8 de 270 p. — 6. *Sainte Brigitte de Suède*, par la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, Leday, 1892, in-12 de VIII-626 p., 4 fr. — 7. *Histoire de saint Ignace de Loyola*, par le P. BARTOLI, traduction revue, complétée, annotée et enrichie de documents inédits, par le P. L. MICHEL, S. J. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1893, 2 vol. in-8 de XV-424 et 450 p., 10 fr. — 8. *Vie de saint Camille de Lellis*, par l'abbé BLANC. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de XII-420 p., 3 fr. — 9. *Saint Jean-François Régis*, par FRÉDÉRIC DE CURLEY, S. J. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 384 p., 3 fr. — 10. *Les Saints de la Compagnie de Jésus*, par ADOLPHE ARCHIER. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-12 de 380 p., 2 fr. 50. — 11. *Le Bienheureux Colombini*, par la comtesse DE RAMBUTEAU. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de XVI-353 p., 3 fr. —

12. *Life of the Blessed Father John Forest*, O. S. F., by Fr. THADDEUS, O. S. F. London, Burns et Oates, 1888, in-24 de XII-72 p. — 13. *M. Vincent de Paul. Témoignage sur sa vie et ses vertus éminentes* par BOSSUET, édité par ARMAND GASTÉ. Bruges, Desclée et de Brouwer, 1892, in-18 de 47 p., 0 fr. 15. — 14. *Les Vies de quatre des premières Mères de la Visitation*, par la Révérende Mère DE CHAUGY. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de XXXIX-552 p., 5 fr. — 15. *Vie de la Révérende Mère Suzanne Lévêque*, par le R. P. Dom LOUIS LÉVÊQUE. Paris, Lethielleux, 1893, in-18 de 344 p., 2 fr. 50. — 16. *Françoise de Bona*, par l'abbé J. SÉAUME. Avignon, Aubanel, 1892, in-16 de XXIV-504 p., 4 fr. — 17. *Histoire du R. P. de Clorivière, de la Compagnie de Jésus*, par le P. JACQUES TERRIEN. Paris, Poussielgue, 1892, in-8 de VII-614 p., 5 fr. — 18. *Mgr Jacquemin, évêque de Saint-Dié*, par l'abbé MANGENOT. Nancy, Vagner, 1892, in-12 de 272 p. — 19. *Vie du T. R. P. Marie-Joseph Coudrin*, par Un Père de Picpus. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de XVI-644 p., 7 fr. 50. — 20. *Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation*, par l'abbé LÉON CHAPOT. Paris, Poussielgue, 1892, 2 vol. in-8 de XI-451 et 473 p., 8 fr. — 21. *Une Famille napolitaine*, par le R. P. SICA. Paris, V. Retaux, 1892, in-12 de 195 p., 2 fr. — 22. *Vie de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph*, par le R. P. MERCIER. Paris, V. Retaux, in-8 de X-592 p., 5 fr. — 23. *Le P. Joseph Aréso*, par l'abbé HENRI DE SURREL DE SAINT-JULIEN. Montreuil-sur-Mer, 1892, in-8 de VIII-312 p. — 24. *Le R. P. Louis de la Morinière*, par le P. JOSEPH DAUPHIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de II-264 p., 3 fr. — 25. *Histoire de la vie et des œuvres de Mgr H.-A. Languillat*, S. J., par l'abbé PIERRE. Paris, Victor Retaux, 1892, 2 vol. in-8 de 505 et 484 p., 10 fr. — 26 *Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes*, par l'abbé BARBÉ, 4e édit. Paris, Lefort, in-8 de VIII-205 p., 2 fr. 50. — 27. *Bernadette, sœur Marie Bernard*, par HENRI LASSERRE. Paris, Palmé, 1890, in-12 de XVI-430 p., 3 fr. — 28. *Une Ame de prêtre. L'Abbé C.-A. Estève*, par l'abbé NAUDET. Paris, Tolra, 1893, in-8 de XII-238 p., 2 fr. 50. — 29. *Vie et œuvres de M. Legentil*, par le P. M. BONY, oblat de Saint-François de Sales. Paris, Victor Retaux, 1893, in-8 de IX-405 p., 6 fr.

1. — Écrire une Vie de *Saint Joseph* qui satisfasse à toutes les exigences de la critique, étendre ce travail aux proportions d'un grand in-8 de quatre cents pages, orné de soixante-dix-huit gravures, constitue une entreprise pleine de difficultés. Devant cette tâche, Mgr Ricard, le fécond écrivain, qui donne au public un livre par année, n'a point reculé. Pourtant, nous n'oserions pas affirmer que son nouveau travail échappe à tout reproche de remplissage peu utile. Même observation au sujet des gravures, où, à propos de saint Joseph, on rencontre un peu tout le monde. Pour ce qui concerne le texte, les révélations de Marie d'Agréda et de Catherine Emmerich, les Évangiles apocryphes, le P. Faber et beaucoup d'autres en font les frais. Mgr Ricard donne une large part de son livre au développement du culte de saint Joseph. On peut discuter le titre donné au premier chapitre : *La Discipline du secret*. Il n'y eut pas de culte de saint Joseph aux premiers siècles ; il n'y avait donc rien à cacher. Mgr Ricard aurait pu profiter aussi pour la dernière partie de son ouvrage d'un très bon article du R. P. Pfülf, publié dans les *Stimmen aus Maria Laach* (t. XXXVIII, p. 137-161, 282-302).

2. — Le livre de Mlle Veray procède d'une excellente pensée. On connaît les grands hommes de l'histoire profane, mais on ignore tout des saints. Et pourtant quels hommes que les Pothin, les Irénée, les Hilaire, les Martin, les Benoît, les Léger, etc., etc.! Si le dessein de populariser

la Vie des saints est louable à tout point de vue, il n'en est pas de plus délicat à réaliser. Souvent les saints ont une double histoire, celle qu'ils ont vraiment vécue, et qui est souvent ignorée, et celle de la légende. Quelle histoire faut-il propager? Doit-on absolument négliger les traditions légendaires? Dans quelle mesure convient-il de les donner? L'enfant, le peuple, s'intéresseront-ils assez à l'histoire toute simple? Nous ne savons si Mlle Verny s'est posé ces questions. En tout cas, elle fait souvent comme si la critique n'avait rien dit. Il faut l'en blâmer moins que d'autres plus à même de connaître les plus récents résultats de l'hagiographie scientifique et qui, malgré tout, s'obstinent à défendre la légende au nom de l'histoire. Dans la galerie des saints personnages de France que Mlle Verny présente pour les douze premiers siècles, il y a quelques omissions. Plusieurs diocèses se plaindront de n'être point représentés. Les renseignements bibliographiques ne sont pas toujours bien choisis. Un exemple : pour saint Léon IX, il valait certes mieux renvoyer au livre du R. P. Pierre Brücker qu'à l'*Histoire* de Darras. Mais, encore une fois, nous nous laissons entraîner à faire de l'hagiographie scientifique. Ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut juger le travail de Mlle Verny, qui n'a voulu qu'une chose : raconter aux enfants la Vie des *Saints de France*.

3. — Le R. P. Moniquet a conçu le dessein d'écrire une monographie détaillée des saints du diocèse de Bordeaux. Il a commencé par la Vie de *Saint Fort*, premier évêque de cette ville. L'auteur nous avertit qu'il écrit principalement pour édifier : il ajoute pourtant qu'il admettra tout ce qu'ont « prouvé » avant lui les savants hagiographes. Fort bien, mais quand ces savants hagiographes sont MM. Faillon et Arbellot, que les choses admises sont l'évangélisation de la Gaule, telle que la raconte la légende d'Aurélien, on hésitera à dire que le R. P. Moniquet admet des choses « prouvées. » Cette réserve faite, on ne pourra qu'admirer le parti qu'a su tirer l'auteur des légendes et des maigres documents qui nous restent de ces époques lointaines. Et si l'on songe qu'il ne s'adresse pas aux savants, mais à l'universalité du peuple chrétien, peut-on lui faire un grief d'avoir fait la part plus large à la légende pieuse qu'à la stricte réalité de l'histoire?

4. — Le P. Moniquet a aussi donné, d'après les Bollandistes, — le sous-titre de son livre l'indique — la *Vie de saint Venance*, martyr à Camerino. Nous savons gré à l'auteur d'avoir très nettement indiqué le caractère des Actes dont il se sert. Sous ce rapport, ce travail vaut mieux que le précédent. Pour le reste, le procédé est le même. Dans le but de fournir à la jeunesse des exemples de vertu et de courage chrétiens, le P. Moniquet raconte, d'une façon très intéressante, les détails de la vie et du martyre de saint Venance. Il renchérit toutefois encore sur la prolixité des Actes publiés par les Bollandistes.

5. — M. Charles Pfister a naguère publié, dans les *Annales de l'Est* (t. IV, p. 433-465 ; t. V, p. 392-447 ; t. VI, p. 27-119), puis réuni en volume une nouvelle série de travaux préparatoires à cette *Histoire d'Alsace* qu'il a sur le métier depuis des années et qui promet d'être un ouvrage de toute première valeur. C'est là du moins l'espérance que nous donne sa *Sainte Odile*, étude solide et fort intéressante, menée d'un bout à l'autre dans un esprit strictement scientifique, avec cette critique ferme et modérée tout ensemble, dont le savant professeur nous avait déjà donné maintes preuves. Le titre même de l'ouvrage qui nous occupe aujourd'hui — *Le Duché mérovingien d'Alsace et la Légende de sainte Odile* — indique assez que l'auteur a élargi son cadre, et si la célèbre sainte alsacienne domine au premier plan du tableau, on y voit aussi apparaître nombre de personnages historiques et toute la perspective de l'histoire d'Alsace, depuis les temps les plus reculés. Le tout est représenté avec une netteté de contours, une vérité de détails, qu'on était loin d'avoir atteintes jusqu'ici. Un premier paragraphe, le plus instructif peut-être de tous, est consacré à l'ancien duché mérovingien d'Alsace. Nous y trouvons, refaite de toutes pièces, l'histoire de cette circonscription, qui comprenait les cités de Strasbourg et de Bâle, et dont l'existence éphémère eut cependant une si grande influence sur les destinées de l'Alsace. A noter entre autres cette conclusion importante (p. 12) : Au VIIe et au VIIIe siècle, « l'Alsace obéissait à un seul duc, à un seul comte, à un seul évêque » (celui de Strasbourg). De la dynastie ducale, cinq noms seulement appartiennent à l'histoire authentique. M. Pfister rassemble, commente, critique avec le plus grand soin tout ce qu'on rencontre à leur sujet dans les documents contemporains. Ceux-ci ne font aucune mention d'Odile ; néanmoins, se basant sur une tradition fort plausible, il n'hésite pas à reconnaître en elle la fille du premier duc, Adalric ; cette princesse aurait, au commencement du VIIIe siècle, fondé le monastère d'Hohenbourg. Ces maigres données, les seules qui semblent historiquement certaines, n'ont pas suffi à la postérité, et la légende est venue, selon l'usage, les entourer de ses multiples ornements. M. Pfister suit à travers les âges ce tissu légendaire, toujours de plus en plus fleuri, dans la vie de saint Hidulfe, dans un court récit inédit publié d'après un lectionnaire du IXe siècle (manuscrit 47 de Berne), dans la *Vita Odiliae* composée, selon M. Pfister, vers le début du Xe siècle, dans les diplômes et les testaments apocryphes d'Hohenbourg et de Niedermunster, dans la chronique d'Ebersheim, dans la *Vita Erhardi*, dans le *Hortus deliciarum* de Herrade de Lansberg, dans la vie métrique de sainte Odile, dans le cartulaire de Honau, et plus récemment dans les ouvrages de Jérôme Gebwiler, du trop célèbre Jérôme Vignier, etc., etc. Toujours l'histoire du monastère est menée parallèlement à celle de la légende, et toutes deux s'éclairent mutuellement. Il

y aurait long à dire, comme il y a beaucoup à y apprendre, au sujet de ce remarquable exposé, d'une clarté qui va de pair avec une rare ampleur d'informations. Qu'il suffise de signaler les conclusions, absolument plausibles, que M. Pfister tire, par manière de résumé, à la fin de la partie hagiographique de son étude (p. 156-160). Ces pages, que nous gâterions en essayant de les résumer, sont à lire tout entières ; elles resteront. Une remarque de détail seulement : M. Pfister croit trouver le premier état de la légende dans la Vie de saint Hidulfe, écrite seulement au milieu du xe siècle, mais d'après une vie plus ancienne, qui paraît dater de cent ans auparavant ; le récit du manuscrit 47 de Berne lui paraît présenter une étape ultérieure dans la voie légendaire. J'ai de la peine à m'en persuader. Ce récit est très vraisemblablement un résumé, et pour qu'il ait trouvé place, au cours du ixe siècle, dans un lectionnaire, il faut bien que le texte original ait été composé quelque temps avant. Cet original est-il plus ancien que la vie primitive de saint Hidulfe ? Je n'ai pas jusqu'ici de raison décisive pour l'affirmer, mais je n'oserais certes non plus le nier. Le texte de Berne, dit bien M. Pfister (p. 40), présente la même légende que la *Vita Hidulfi*, mais avec de nouveaux détails. Est-ce rigoureusement vrai ? Sans doute, ce texte nous apprend, sur la carrière de sainte Odile, bien des choses que le biographe de saint Hidulfe passe sous silence. Mais saint Hidulfe n'est cité, dans toute la légende de la sainte, que pour l'avoir baptisée ; le biographe de l'évêque de Trèves n'avait donc à parler que du baptême, non du reste de la vie d'Odile. Or les deux récits sont identiques au sujet du baptême, et il n'y a pas, dans l'espèce, d'accroissement dans le texte de Berne. Il y a cependant une légère modification : la *Vita Hidulfi* rapporte que les parents de la sainte l'amenèrent à Hidulfe pour qu'elle fût baptisée ; Hidulfe la baptisa, tandis que son frère Erhard servait de parrain à la catéchumène. D'autre part le récit de Berne, très abrégé, ne dit pas que la sainte ait été amenée par ses parents, mais il raconte sommairement que le baptême fut fait *secundum ammonitionem divinam* par Hidulfe et par Erhard. Enfin la *Vita Odiliae* mentionne l'avertissement céleste, mais ne nomme pas même saint Hidulfe. Quel est le rapport entre ces trois sources ? Le rédacteur de l'abrégé de Berne s'est-il servi de la *Vita Hidulfi*, et l'auteur de la *Vita Odiliae* a-t-il, à son tour, employé l'abrégé en question ? M. Pfister semble le croire ; j'aurais voulu qu'il s'expliquât plus nettement sur ce point et qu'il poussât plus à fond l'étude des rapports mutuels de ces diverses sources. Sa manière de voir est peut-être exacte ; mais encore fallait-il, ce semble, l'établir sur des preuves solides. C'est là du reste la seule critique un peu importante que nous ait suggérée l'étude de cet excellent travail, le meilleur sans contredit qui ait paru ces derniers temps dans le domaine de l'hagiographie mérovingienne.

6. — En ces dernières années, les savants suédois ont publié un grand nombre de documents nouveaux sur *Sainte Brigitte de Suède*. Nous rappellerons surtout la *Vita Sanctae Birgittae* éditée par M. Annerstedt (*Scriptores rerum suecicarum medii aevi*, t. III, p. 185-244) et les œuvres de la célèbre mystique publiées en onze volumes (1857-1884) par M. Klemming. Ces documents attendaient encore leur mise en œuvre, car l'essai tenté par M. Jeanjean (*Sainte Brigitte de Suède*. Paris, 1890) ne fut guère heureux, comme les Bollandistes l'ont fait remarquer (*Analecta Bollandiana*, t. XII, p. 89). Voilà pourquoi le livre de Mme la comtesse de Flavigny, qui tient compte des plus récentes recherches de la critique sur sainte Brigitte, sera bien accueilli par tout le monde. Les érudits liront avec plaisir ce travail de vulgarisation, où les données scientifiques ont été si heureusement exploitées, et ceux qui cherchent à s'édifier ne perdront rien à avoir l'histoire vraie faite sur les pièces originales. Histoire bien intéressante, car personne n'ignore la place importante que sainte Brigitte occupe dans la mystique du moyen âge. Pour ceux qui désirent connaître les mœurs suédoises à ces époques anciennes, la vie de Brigitte en offre un miroir fidèle.

7. — Dans la préface qu'il a mise en tête de son *Histoire de saint Ignace de Loyola*, Daniel Bartoli déclare qu'il veut offrir à ses lecteurs « le récit authentique de faits indiscutables » et qu'il ne s'écartera jamais de la « rigoureuse fidélité imposée à l'historien. » Il se permettra seulement « de mêler quelquefois aux mémoires historiques, anciens et fidèles, certains traits qui lui ont été fournis par des confrères qui ont vécu avec le fondateur de la Compagnie de Jésus. L'on pourra se convaincre, » ajoute-t-il, « que chacune de mes assertions s'appuie sur des preuves authentiques, et que je n'aurai rien caché de ce qu'il est utile de raconter. » On ne peut que féliciter le R. P. L. Michel, d'avoir choisi un livre écrit avec le souci constant de la vérité pour faire connaître à des lecteurs français Ignace de Loyola et l'établissement de la Compagnie de Jésus. Chaque biographe du saint a eu son point de vue spécial ; Bartoli s'est surtout attaché au fondateur d'une nouvelle milice religieuse, embrassant dans l'expansion de son zèle tous les genres d'apostolat. Il expose successivement la conversion et les qualités de l'ancien capitaine d'infanterie, la manière dont il a discipliné ses premières recrues, les règlements tout à la fois souples et sévères qu'il leur a donnés, l'accroissement rapide de la petite compagnie et les œuvres toujours plus nombreuses que son chef a entreprises et consolidées. C'était un vaste champ ouvert à l'activité de l'historien ; et l'on conçoit que, pour ne pas briser la trame du récit, il ait dû sacrifier des détails même curieux et qu'il ait relégué dans l'ombre des personnages encore suffisamment connus à l'époque où il écrivait. On trouvera une compensation à ces

lacunes dans la riche annotation du P. Michel. Je n'aime pas à voir rejeter toutes les notes à la fin de chaque volume, c'est incommode pour le lecteur; mais je comprends ici cette disposition à cause de l'extension que certaines notes ont prise, surtout quelques esquisses biographiques. Ces esquisses sont souvent excellentes, puisées en général aux bonnes sources; mais était-il bien besoin de nous donner des renseignements qu'on trouve un peu partout sur des personnages aussi considérables que saint François de Borgia? Et le procédé une fois admis, pourquoi laisser dans l'ombre un bienheureux Pierre Canisius? Ce qu'il faut louer sans réserve, dans le travail du R. P. Michel, ce sont les larges et judicieux emprunts à la nouvelle collection des *Cartas de San Ignacio de Loyola*, qui lui ont permis de nous dévoiler davantage l'âme du saint et les principes de son gouvernement. Le nouvel éditeur a apporté la même sollicitude à discuter certains points de chronologie et à retracer les vicissitudes des reliques d'Ignace et l'histoire des lieux sanctifiés par sa présence. A propos de l'année de sa naissance, qu'il nous permette de lui signaler un articulet du R. P. Kreiten, S. J. (*Stimmen aus Maria-Laach*, t. XLIII (1892), p. 91-93). A l'encontre de toute la tradition, le savant allemand se prononce résolument pour l'année 1594; et, franchement, nous avons été frappé du côté plausible de ses arguments. Il faudra qu'à l'avenir on s'en occupe, ne fût-ce que pour les réfuter. Parmi les documents publiés en appendice, le plus intéressant, et à coup sûr le moins connu, est un journal spirituel de quarante jours écrit par le fondateur lui-même, à l'époque où il rédigeait ses constitutions (t. II, p. 392-412). On demeure stupéfait à la lecture de ce mémorial intime, tant les merveilles surnaturelles dont l'âme d'Ignace était le théâtre sont extraordinaires et presque continuelles. En résumé, la traduction de Bartoli, telle que nous l'offre le R. P. Michel, est l'œuvre d'un éditeur érudit et consciencieux. A ceux qui désirent connaître cette Compagnie de Jésus dont les origines, l'esprit et l'organisation ont été travestis par bien des écrivains, amis et ennemis de l'Église, nous sommes heureux de pouvoir indiquer ces deux volumes, en leur disant : Prenez et lisez.

8. — Le livre de M. l'abbé Blanc sur *Saint Camille de Lellis* nous présente un de ces héros de la charité, qui a trouvé dans la doctrine évangélique la force et le courage de se dévouer au soin des malades. M. l'abbé Blanc a beaucoup profité de la vie italienne, écrite par le P. Sanzio Cicatelli, disciple et compagnon de saint Camille, et quatrième général de l'ordre. Ces documents contemporains sont de nature à donner toute confiance au lecteur; car on ne peut révoquer en doute la science et la bonne foi de ce témoin des vertus et des œuvres de saint Camille. Nous recommandons vivement la lecture de ce livre qui ne manque peut-être pas d'actualité. Il suggère un rapprochement typique entre le dévoue-

ment de saint Camille et de ses compagnons avec les déclamations souvent stériles du philanthrope, qui prétend avoir, mieux que les saints, compris la pratique de la charité.

9. — Dans la nouvelle Vie de *Saint Jean-François Régis* qu'il vient de publier, le R. P. Frédéric de Curley, d'après ce que nous apprenons par sa préface, n'a épargné aucune peine pour renouveler son sujet. Nous avouons que, pour la mise en œuvre, nous eussions mieux aimé lui voir suivre l'exemple donné par son confrère, le R. P. Michel, dans sa Vie de saint Ignace. Il eût été préférable, nous semble-t-il, de reproduire la Vie publiée par le P. Daubenton en 1716 et dont environ cinquante éditions successives, — sans compter les traductions, — ont consacré le succès. Les quelques rectifications de dates et de faits, les descriptions topographiques, les souvenirs historiques qui ne se rattachent qu'indirectement à l'histoire du héros principal, eussent été avantageusement rejetés dans des notes ou dans des appendices, et le texte aurait conservé ce caractère d'unité, de simplicité et de douce chaleur qui fait le charme de l'œuvre du P. Daubenton. Celle du R. P. de Curley nous semble inférieure sous ce rapport. Le style, toujours bien correct et net, est souvent quelque peu sec et dur; d'un autre côté, il se rencontre par-ci par-là des pages dont le ton peut paraître ampoulé et déclamatoire, particulièrement celles qui racontent la mort du saint (p. 310, 319-321). Ces réserves faites sur la forme, nous n'avons que des éloges à donner au fond du livre. Nous avons là une histoire aussi sûre et aussi complète que permettent de la donner les documents parvenus jusqu'à nous. Les lecteurs sauront gré aussi au R. P. de Curley du chapitre qu'il a consacré (p. 336-350) à la réfutation de l'absurde légende propagée par les ennemis de la Compagnie de Jésus sur les prétendues lettres de renvoi adressées par le général Mutius Vitelleschi à saint Jean-François Régis, dont la mort inopinée de l'apôtre du Velay et du Vivarais aurait seule empêché l'exécution.

10. — M. Archier a réédité son volume sur *les Saints de la Compagnie de Jésus*. On sait qu'il renferme la biographie succincte, mais écrite d'une façon intéressante et dans un style très agréable, des bienheureux et des saints jésuites. L'auteur fait erreur en donnant au bienheureux Charles Spinola le titre de saint.

11. — Le 2 juillet 1355, un riche marchand de Sienne, Giovanni Colombini, qui jusque-là n'avait vécu que pour la richesse et la gloire mondaine, rentrait dans sa demeure à l'heure du repas. Il dut attendre, et sa femme, pour le distraire, lui offrit un volume qui contenait la vie des saints. Impatienté, il jeta d'abord le livre; mais se ravisant, il le prit, l'ouvrit et tomba sur le récit de la conversion de Marie l'Égyptienne. Ce fut le trait de la grâce. Colombini renonça aux vanités du monde et fonda l'ordre des Pénitents connu sous le nom de *Jesuates*.

Mme la comtesse de Rambuteau a voulu écrire l'histoire du *Bienheureux Colombini* et des jésuates. Avec quel succès, Mgr Perraud, évêque d'Autun et membre de l'Académie française, l'a dit en des termes après lesquels toute recommandation serait impertinente : « La lecture de ce livre est tout à la fois attrayante et bienfaisante. C'est un charme de revivre avec ces âmes passionnées d'idéal, généreuses, chevaleresques, pénétrées à fond de l'Évangile, consumées de l'amour de Jésus-Christ, pour lequel on les voit accomplir simplement les actes les plus héroïques. Quel instructif et salutaire contraste avec le terre-à-terre et le positivisme de notre temps ! Les récits des siècles passés sont narrés dans un style du meilleur aloi, et d'un bout à l'autre du livre, l'agrément de la forme marche de pair avec la substantielle solidité du fond. »

12. — On connaît l'attachement inébranlable au Saint-Siège des franciscains de l'Observance, au fort de la tourmente religieuse que Henri VIII déchaîna sur l'Angleterre. A leur tête se distingue le bienheureux martyr John Forest, qui fut pendant plusieurs années le confesseur de la malheureuse reine Catherine d'Aragon. Esprit éclairé et ferme, il réprima avec une constante sollicitude les empiétements sur les droits de l'Église, d'où qu'ils vinssent, même du sein de son ordre. En 1525, le cardinal Wolsey faisait la visite des monastères en qualité de légat *a latere* du Saint-Siège. Les religieux soumis à l'obédience de Forest se mutinèrent. Le saint provincial les châtia comme ils le méritaient. Plus tard, il mit le même zèle à défendre la validité du second mariage de Catherine et à combattre par la plume et par la voix les prétentions exorbitantes du Roi en matière de suprématie spirituelle. Naturellement, la prison puis le martyre furent le digne couronnement de son dévouement. On le brûla à petit feu, le 22 mai 1538, avec tous les raffinements de la cruauté. Le R. P. Thaddée a-t-il donné à cette belle existence son véritable relief? Je suis bien forcé d'avouer qu'en lisant je n'ai pas eu cette impression. Son petit ouvrage : *Life of the Blessed Father John Forest*, n'est pas une Vie du bienheureux, mais une pâle ébauche, une suite de découpures faites dans quelques chroniqueurs du temps et surtout dans Th. Bourchier (*De martyrio Fratrum minorum*, fol. 24 et suiv., Ingolstadt, 1583). Ni mise en œuvre, ni discussion critique. Quand on pense que l'auteur n'a pas même feuilleté les volumes des *Letters and Papers of Henry VIII!* C'est regrettable. Il y aurait appris, entre autres choses intéressantes, que Forest était un des prédicateurs les plus distingués de la cathédrale de Londres, et il se serait fait une idée plus grande des luttes du bienheureux martyr.

13. — C'est une bonne fortune pour les lettrés que la publication d'un opuscule inédit de Bossuet ; elle ne l'est pas moins pour tous ceux qui s'intéressent à la mémoire du saint le plus populaire de nos temps modernes, Vincent de Paul. L'authenticité de ce précieux document dé-

fie tout soupçon ; son éditeur, M. Armand Gasté, le prouve surabondamment. C'est sur le déclin de sa vie, en 1702, que l'évêque de Meaux apporta le poids de son témoignage à la cause de béatification de M. Vincent. Bossuet avait vécu à Metz pendant les six dernières années de l'apôtre de la charité, sous sa direction spirituelle. Dans sa déposition, il se borne à attester ce qu'il a vu et entendu, ce qui, en somme — il ne cesse de le répéter — « est public et notoire et le dire commun. » Il n'y faut donc pas chercher des révélations nouvelles sur un saint connu par tant de biographies. La valeur du document est dans le tact, la précision et une souveraine modération de jugement avec lesquels l'illustre prélat caractérise la carrière et surtout les vertus de son ancien maître spirituel. Malgré le cadre étroit où l'enfermaient les exigences d'une procédure canonique, Bossuet est toujours lui-même. Il voit les choses de haut et à travers la multiplicité des détails dont son exposition foisonne ; sans raffinement de pensée ni exagération de langage il fait revivre à nos yeux, dans une saisissante vérité, le saint prêtre qu'on a si justement surnommé l'intendant de la Providence.

14. — On doit féliciter les religieuses d'Annecy d'avoir entrepris et mené à bonne fin la réédition de l'ouvrage de la Révérende Mère de Chaugy sur *les Quatre premières Mères de la Visitation*. Par une heureuse inspiration, elles ont négligé les éditions de 1852 et 1864, quoiqu'elles eussent été revues et corrigées par un écrivain de mérite, pour reproduire intégralement celle de 1659, vérifiée attentivement sur les manuscrits. Ce travail de la Mère de Chaugy, approuvé jadis et justement loué par Charles-Auguste de Sales, évêque de Genève, jette de vives lumières sur les origines de l'ordre de la Visitation. Il sert ainsi de commentaire à la vie de sainte Jeanne-Françoise de Chantal ; de plus, il montre de quel esprit la sainte fondatrice savait animer ses premières compagnes et comment elle les formait aux grandes vertus du cloître. Les communautés religieuses trouveront dans la lecture de ce livre de multiples sujets d'édification, les personnes pieuses, de sérieux encouragements pour persévérer avec ferveur dans le service de Dieu. Dans la collation du texte imprimé avec les manuscrits, les éditeurs ont suffisamment tenu compte des exigences de la critique moderne.

15. — Au siècle dernier, en 1760, *Suzanne Lévêque*, de la Congrégation des Filles de Notre-Dame, mourait à Avignon en odeur de sainteté. Peu connue en dehors de l'ordre auquel elle appartenait, la Mère Lévêque mérite cependant, par sa vie édifiante, par son zèle à propager la dévotion à la Très Sainte Trinité, d'être connue des âmes pieuses. Le R. P. Lévêque a composé la biographie que nous présentons en ce moment au lecteur à l'aide de plus de deux cents lettres de la Mère Suzanne. Il a mis aussi à profit une relation des faveurs extraordinaires qu'elle avait reçues, écrite par elle-même sur l'ordre de son confesseur,

le chanoine de Saint-Didier. Celui-ci et une autre religieuse ont aussi rédigé plusieurs notices qui ont servi au biographe. On le voit, l'auteur a puisé à bonne source. Il a bien exploité ces documents et rendu d'une façon très expressive la physionomie de Suzanne Lévêque. Au point de vue ascétique, on verra par la lecture de ce volume que la Mère Lévêque appartenait à l'école mystique de sainte Thérèse.

16. — Vers le même temps que la Mère Suzanne Lévêque, la sœur *Françoise de Bona* édifiait le monastère des Carmélites d'Avignon. Quelques années après sa sainte mort, en 1688, le R. P. Michel-Ange, prieur du Carmel de Chambéry, publiait sa vie, dont une seconde édition parut trente ans après. L'œuvre du R. P. Michel-Ange est devenue très rare, et sa forme surannée la rend peu attrayante pour les lecteurs de notre siècle. M. l'abbé J. Séaume a pensé qu'une nouvelle édition, dépouillée de la surabondance exagérée d'érudition, plairait davantage. Il nous a donné un charmant volume, dont M. Aubanel, l'éditeur bien connu d'Avignon, a fait un bijou typographique par une impression soignée et un heureux choix de gravures.

17. — L'*Histoire du R. P. de Clorivière* intéresse sans doute au premier chef la Compagnie de Jésus. Né en 1735 et mort en 1820, il fut, dans les desseins de la Providence, l'instrument choisi pour réorganiser la Compagnie en France, lorsqu'elle y fut rétablie au commencement de ce siècle. Ses vertus furent reconnues par ses ennemis mêmes, et Martial Marcet, dans un de ses plus violents pamphlets contre les jésuites, est obligé de leur rendre un hommage d'autant plus significatif qu'il semble moins spontané. Mais ce n'est pas seulement aux membres de l'ordre religieux, auxquels il rendit des services signalés à une époque difficile et troublée, que la vie du P. de Clorivière peut offrir de l'intérêt et de l'utilité. Il y a toujours profit à contempler de près l'âme des saints, et les événements auxquels fut mêlé le P. de Clorivière font de sa carrière un épisode important de l'histoire contemporaine. M. Taine décrivait naguère les phases de la reconstruction de la France après la terrible tourmente révolutionnaire. Il n'a tracé de ce tableau que les grandes lignes. Des monographies, comme celle que vient de nous donner le P. Terrien, complètent les vues souvent trop générales des historiens.

18. — Professeur de théologie à l'Université de Nancy de 1778 à 1790, membre de l'assemblée préliminaire des trois ordres de Lorraine, vicaire général du diocèse de Nancy (1796-1802), évêque de Saint-Dié (1823-1832), *Mgr Jacquemin* fut, en ces diverses fonctions, à la hauteur des temps critiques pendant lesquels il eut à les exercer. M. l'abbé Mangenot a repris, pour retracer cette carrière, les notes laissées par M. l'abbé Thiriet. Le clergé lorrain fera bon accueil à cette intéressante biographie. Divers appendices apportent de nouveaux renseignements biographiques sur la vie et les œuvres de plusieurs ecclésiastiques lor-

rains. Nous signalerons surtout la notice consacrée à Joseph-Denis Barlet, ancien jésuite. Elle complète ce qu'en dit le P. Sommervogel, dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (t. I, p. 902), pour la partie de la vie de Barlet qui s'est écoulée depuis la suppression de la Compagnie.

19. — On ne possédait pas encore d'ouvrage sur les origines et les premiers développements de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, dite de Picpus. Et pourtant, le nom de cet institut religieux est aujourd'hui partout connu et estimé depuis que l'héroïsme du P. Damien l'a signalé à l'admiration émue de l'univers entier. Le fondateur de cette congrégation fut M. Pierre Coudrin, né en 1768. Ordonné prêtre pendant la Révolution en 1792, il exerça, en ces temps troublés, le saint ministère avec un zèle qu'aucun danger n'arrêta jamais. Vers cette époque, M. Coudrin rencontra à Poitiers une association de femmes pieuses réunies pour honorer le Sacré-Cœur. Il en devint le directeur. Bientôt l'association se transforma en congrégation religieuse ; les premières sœurs firent leurs vœux le 20 octobre 1800. A ces personnes pieuses s'étaient réunis, pendant la Terreur, plusieurs prêtres. La même année 1800, deux d'entre eux, avec l'abbé Coudrin, firent aussi les vœux de religion. L'Institut des Sacrés-Cœurs était fondé.

Nous n'entreprendrons pas de raconter les rapides développements de la nouvelle congrégation, qui fut approuvée à Rome par Pie VII, le 17 janvier 1817. On lira cette histoire dans le livre que nous présentons aux lecteurs. Tout en fondant l'Institut, en le gouvernant, M. Coudrin continua à occuper dans l'Église des fonctions importantes, comme vicaire général des diocèses de Mende, de Troyes et de Rouen. Le 27 mars 1837, le fondateur de Picpus couronnait sa féconde existence par une mort sainte. La vie si remplie de M. Coudrin et l'histoire de la Congrégation de Picpus, racontée d'une façon très intéressante dans l'ouvrage que nous analysons, fourniront aux prêtres et aux religieux une lecture des plus édifiantes. L'histoire ecclésiastique de France y trouvera aussi une utile contribution.

20. — Marie Guyard, de son nom de religion *Marie de l'Incarnation*, fut une de ces femmes remarquables du XVIIe siècle dont l'énergie virile déconcerte quelque peu les idées actuelles. Malgré l'attrait qui la portait dès sa jeunesse vers l'état religieux, elle s'engagea dans les liens du mariage pour obéir à ses parents ; mais la mort de son époux vint bientôt rompre ces liens. Demeurée veuve à l'âge de vingt ans, après avoir, pendant les deux années de sa vie conjugale, réalisé avec une admirable perfection le portrait de la femme forte tracé dans le livre des Proverbes, chargée de l'éducation d'un fils à peine âgé d'un an, elle repousse les propositions les plus avantageuses qui lui sont faites en vue d'une nouvelle union, malgré les instances de sa famille, appuyées, semblait-il,

sur d'excellentes raisons. Bientôt différents revers lui font perdre presque toute sa fortune, et elle en est réduite à accepter chez sa sœur et son beau-frère une position subalterne et les occupations domestiques les plus humbles et les plus pénibles. Tout cela ne l'empêche point de marcher à grands pas dans les voies de l'oraison et de la vie intérieure ; à cette époque déjà, elle est comblée des faveurs divines les plus extraordinaires. Cependant elle se sent appelée à de nouveaux sacrifices. Rompant tous les liens qui l'attachaient encore au monde, elle prend l'habit religieux, à l'âge de trente ans, au monastère des Ursulines de Tours, abandonnant son vieux frère au désespoir de cette séparation, laissant sans ressources son fils, âgé de douze ans, à la charité incertaine de sa famille, qui désapprouvait hautement sa résolution. Hâtons-nous d'ajouter que la divine Providence ne trompa pas l'héroïque confiance de sa fidèle servante. Ce fils devint le P. Dom Claude Martin, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, qui remplit les charges les plus importantes de son ordre, et mourut en 1696, en odeur de sainteté, à l'abbaye de Marmoutiers, où il venait de remplir les fonctions de prieur : il a publié plusieurs ouvrages de piété fort estimés, dont le principal fut la Vie de sa sainte mère. Mais revenons à notre héroïne. Bientôt le sacrifice de la vie religieuse ne suffit pas à l'ardeur de son esprit de dévouement. Elle en fit un nouveau, inouï jusque-là chez une femme, en se consacrant à l'apostolat des infidèles du Nouveau Monde, et, après avoir surmonté toutes les difficultés qui s'opposaient à l'accomplissement de ses desseins, elle alla, en 1639, avec deux compagnes auxquelles elle avait communiqué le feu de son zèle, fonder à Québec un monastère d'Ursulines pour y recevoir et y instruire les petites filles des tribus sauvages de la Nouvelle-France. La mission du Canada, qui devait produire des fruits si consolants, était alors à ses débuts, et ces débuts furent extrêmement pénibles. La petite colonie française établie à Québec depuis 1608 ne comptait encore, au moment de l'arrivée de la vénérable Mère, que deux cent cinquante personnes ; dans son voisinage et sous sa protection, s'étaient établies deux tribus sauvages déjà gagnées au christianisme, les Algonquins et les Hurons ; mais au delà erraient encore dans les immenses forêts les bandes nombreuses et féroces des Iroquois, qui avaient juré une haine irréconciliable aux convertis et aux blancs leurs maîtres, et ne perdaient aucune occasion de porter chez eux le pillage et le meurtre. Bien des années devaient se passer encore avant la soumission de cette farouche peuplade au joug de la foi : la colonie devait être mise plus d'une fois à deux doigts de sa ruine totale par ses sauvages irruptions ; le sang de plusieurs martyrs, en particulier des PP. Isaac Jogues, Jean de Brébeuf et Gabriel Lallemand, devait être répandu chez elle au milieu d'atroces tortures, pour y faire germer la semence de la foi. Ces épreuves, et bien d'autres, non plus que la

destruction du beau monastère des Ursulines, bâti par les soins de la Mère Marie de l'Incarnation, et consumé par un effroyable incendie huit ans à peine après avoir été construit, ne purent ébranler un instant le courage de l'intrépide femme apôtre, ralentir son zèle ni même troubler la paix de son âme. Elle continua sa vie de dévouement et de sacrifice jusqu'au terme de son existence, et mourut à Québec en 1672, à l'âge de soixante-douze ans, après en avoir passé plus de quarante et un dans la vie religieuse et plus de trente-deux dans la mission de la Nouvelle-France.

La Mère Marie de l'Incarnation trouva, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, son premier historien dans son fils Dom Claude Martin, qui avait pu s'informer auprès d'elle-même des plus intimes détails de son admirable vie. Il est difficile de douter que ce fut en vue de l'œuvre que projetait sa piété filiale et chrétienne que, dans les lettres qu'il écrivit à sa mère dans les dernières années du séjour de celle-ci en ce monde, il lui posa tant de questions sur son passé, et en particulier sur ses communications avec Dieu, questions auxquelles la Vénérable, par la considération du caractère de prêtre et de religieux dont son fils était revêtu, se fit un devoir de répondre aussi exactement et aussi complètement que possible. Les deux écrivains modernes qui ont fait paraître de nouvelles Vies de la servante de Dieu, M. l'abbé Casgrain, prêtre canadien, et peu d'années après, en 1873, M. l'abbé Richaudeau, n'ont peut-être pas tenu assez compte de cette source primitive et capitale. M. l'abbé Chapot a cru avec raison qu'il ne pouvait trouver un meilleur guide. Il l'a suivi pas à pas, se contentant de rajeunir le style du pieux bénédictin et de compléter son récit au moyen de documents nouveaux, particulièrement de la correspondance de la Mère de l'Incarnation et d'un travail peu connu sur l'histoire du monastère des Ursulines de Québec. Son ouvrage, d'un excellent style, offre le plus grand intérêt Il nous semble seulement que, en vue de cet intérêt même, il eût mieux valu réunir dans une section spéciale, plutôt que de les disperser dans les diverses parties des deux volumes, les longs chapitres où il est parlé des états d'oraison extraordinaires dont la vénérable Mère fut favorisée. Ces chapitres interrompent désagréablement la narration, surtout pour les lecteurs peu familiarisés avec la théologie mystique. Nous croyons devoir ajouter que ceux que la lecture des œuvres de sainte Thérèse a mieux préparés à comprendre ces pages n'y trouveront pas grand'chose de neuf sur la matière.

21. — « Notre but en écrivant cette courte biographie d'*Une noble famille napolitaine*, aussi riche de vertus surnaturelles que des biens de ce monde, est de montrer la merveilleuse influence que peut avoir une éducation vraiment chrétienne sur des âmes généreuses. » L'exemple de la famille napolitaine du baron Antoine Massa, en donnant à Dieu ses cinq fils dans la Compagnie de Jésus, et ses deux filles au couvent des

religieuses des Sacrés-Cœurs, justifie pleinement cette intention de l'auteur de cette intéressante biographie. On trouvera aussi dans ce travail de curieux détails sur les missions de la Chine. Des illustrations heureusement choisies et d'une exécution très satisfaisante donnent à ce charmant volume un aspect particulièrement attrayant.

22. — Le R. P. Mercier a pris une place marquée parmi les historiens du Carmel par sa publication des Chroniques de l'ordre et sa biographie de Xavérine de Maistre. Il nous donne aujourd'hui l'intéressante vie de Mlle d'Augustin, *la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph*, prieure du Carmel de Tours. L'ouvrage est divisé en deux parties, la première fait le récit de l'édifiante existence de la Mère Thérèse de Saint-Joseph, la seconde nous initie à l'histoire de son âme. On lira avec un grand intérêt, car l'auteur raconte, prises sur le vif, les luttes soutenues par Ernestine d'Augustin pour vaincre un caractère difficile et suivre sa vocation, malgré tous les obstacles. Devenue carmélite, la sœur Thérèse de Saint-Joseph fut toute à Dieu. Prieure pendant vingt ans au Carmel de Tours, elle eut non seulement à l'intérieur du cloître une influence aussi douce que féconde pour le gouvernement de son ordre, mais elle fut mêlée à plusieurs œuvres extérieures. Avec M. Dupont, elle fit beaucoup pour le culte de la Sainte Face et pour la fondation du collège de la Compagnie de Jésus à Tours. Que dire de la vie spirituelle de la fervente carmélite? Le P. Mercier a préféré, et nous l'en louons, que chaque lecteur dégageât lui-même son impression. Au lieu de fondre dans ses propres appréciations les données qu'il possédait, il a communiqué intégralement les pièces. Les âmes vraiment religieuses lui sauront gré d'avoir publié l'intéressante correspondance de la Mère Thérèse de Saint-Joseph. Elles y trouveront lumière et force ; elles y apprendront à s'initier aux mystères de la vie d'union, et y puiseront le stimulant du sacrifice, nécessaire à toute âme qui veut être à Dieu.

23. — La restauration des franciscains observants en France au milieu du XIXe siècle n'a pas eu, à beaucoup près, le même éclat que celle de l'ordre de Saint-Dominique, à laquelle a présidé le grand nom de Lacordaire. M. l'abbé H. de Surrel de Saint-Julien a cru qu'il était bon toutefois d'en publier l'histoire, sous forme d'une étude biographique sur *le P. Joseph Aréso*, qui fut le principal instrument de l'œuvre. C'est une pensée pieuse, mais il faut avouer que cette étude n'offre guère d'intérêt que pour les membres de la famille franciscaine. Il y a là bien peu de détails qui puissent captiver la généralité des lecteurs. Ce ne sont certes ni cette énumération de missions prêchées avec des succès divers, très grands le plus souvent, mais sans aucun incident extraordinaire, et les petites aventures, assez insignifiantes de loin, des voyages pédestres des missionnaires, ni les longues lettres du P. Aréso dans son voyage à Rome et en Terre-Sainte, ni les articles de journaux catholiques en fa-

veur des œuvres franciscaines, ou décrivant l'inauguration de nouvelles maisons, et autres pièces semblables, qui produiront cet effet. Pour le grand public, l'ouvrage eût beaucoup gagné à être réduit à une centaine de pages.

24. — L'histoire du *R. P. Louis de la Morinière*, restaurateur de la Congrégation des Pères Eudistes, est tout autrement mouvementée que celle du P. Aréso. A la vérité, si l'on ne portait ses regards au delà, cette histoire laisserait une impression de profonde tristesse. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une suite de mécomptes, d'échecs, de luttes douloureuses, sans éclat et sans grandeur, et le héros de l'entreprise meurt sans avoir eu la consolation de voir son œuvre solidement établie. D'autres devaient récolter dans la joie ce qu'il avait semé dans les larmes. Jamais pourtant, dans ses vingt ans de généralat (1830-1849), cet homme, naturellement bon et plein de cœur, qui ressentait si vivement toutes les épreuves qui venaient l'assaillir, n'eut un instant de doute, de dégoût, de défaillance. Malgré les défections, malgré les contradictions et les difficultés de tout genre, il ne cessa de poursuivre avec une inaltérable constance la mission qu'il ne pouvait douter lui avoir été confiée par Dieu. — Le R. P. Dauphin a bien fait revivre ce beau caractère dans les pages qu'il a consacrées à sa mémoire. Il raconte dans un style simple et vrai, sans réticences et sans exagération, les vicissitudes du rétablissement des eudistes : son récit offre un intérêt qui se soutient jusqu'à la fin. Nous ne pouvons que féliciter cordialement l'auteur et la congrégation.

26. — La *Vie de Mgr Languillat*, vicaire apostolique de Nan-King et missionnaire en Chine de 1843 à 1878, résume l'histoire de l'évangélisation du Céleste Empire pendant une grande partie de ce siècle. Sujet bien digne de tenter la plume du biographe. M. l'abbé Pierre n'a pas trop mal réussi dans son entreprise de faire revivre à nos yeux l'œuvre d'un grand apôtre. Son livre se lit d'un bout à l'autre avec un intérêt soutenu. Nous faisons exception pourtant pour la longue introduction de cent trois pages, dont le lien avec l'ouvrage n'est pas justifiable, où l'auteur parle un peu *de omni re scibili*, et qui est écrite dans un ton déclamatoire peu digne de l'histoire. Heureusement, le temple vaut mieux que le péristyle. Mgr Languillat a été mêlé en Chine aux événements religieux et politiques les plus graves, et sous ce rapport le second volume de M. l'abbé Pierre, qui raconte l'organisation du vicariat apostolique du Kiang-Nan, est particulièrement intéressant. Nous signalerons surtout les chapitres III et V intitulés : *Pharmacies apostoliques*, et *les Religieuses au Kiang-Nan*. Le premier nous met sous les yeux le fonctionnement ingénieux de l'œuvre, qui fut un des grands moyens de propagation de la foi ; et dans le second nous assistons à l'éclosion de la vie monastique en Chine, qui y fut portée par les religieuses auxiliatrices de Paris.

26. — *Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes* ont eu le privilège d'intéresser au plus haut point l'attention du public. Parmi les guérisons remarquables obtenues par l'eau de la grotte, M. l'abbé Barbé a choisi un certain nombre de faits particulièrement caractéristiques, et puisés aux sources les plus authentiques. C'est la quatrième édition de cet ouvrage que nous annonçons ici. La piété et la confiance envers la Vierge de Lourdes les multiplieront probablement encore.

27. — Nous n'avons plus à faire l'éloge de l'attachante biographie de *Bernadette*, par M. Henri Lasserre. En voici la dix-neuvième édition; preuve manifeste de l'accueil fait par le public à cette œuvre du vaillant écrivain catholique.

28. — Le plus bel éloge qu'on puisse faire du livre de M. l'abbé Naudet : *Une Ame de prêtre. L'Abbé C.-A. Estève*, c'est qu'il répond parfaitement à son titre. C'est bien l'idéal d'une âme de prêtre qu'il nous offre dans cette histoire d'hier, si simple et si touchante. Bien simple, certes : l'abbé Estève, né en 1851, ordonné prêtre en 1876, est mort en 1891, après avoir passé trois ans de sa vie sacerdotale dans les humbles fonctions de professeur de collège, et les suivantes, dans celle de directeur de deux orphelinats. Aucun événement de quelque importance, aucun incident tant soit peu dramatique n'a marqué cette courte vie. Et pourtant cette histoire si simple est vraiment émouvante. C'est qu'on y voit jointe, dans un homme qui a vécu au milieu de nous, à une exquise sensibilité, à la vivacité de l'imagination et de l'intelligence, à la grandeur du caractère, cette plénitude de la vie surnaturelle qui fait les saints. L'abbé Estève voyait tout du côté du ciel, à la lumière de la foi qui éclaire d'un jour si vif les choses de la terre. Et dans cette hauteur de vues et de sentiments, rien de rebutant et d'austère, rien qui ne provoque la sympathie bien plus encore que l'admiration. Ajoutons que la peinture est digne du modèle. Le style remarquablement pur et limpide, d'un coloris si ferme, si sobre et si délicat, est parfaitement en rapport avec le sujet. La figure du saint prêtre est dessinée avec une netteté saisissante; aucun trait ne manque pour nous dévoiler tous les recoins de sa belle âme; aucun trait non plus n'est exagéré, aucun n'y est de trop. Chacun souscrira de grand cœur à l'éloge adressé au pieux écrivain par Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Bordeaux : « Vous avez réussi. Il y a de l'intérêt dans votre livre à faire lire des volumes entiers, et arrivé à la fin, on ferme l'ouvrage avec le regret qu'il ne soit pas plus long. » Et c'est avec une pleine conviction aussi que nous donnons comme conclusion à ce rapide compte rendu la conclusion du livre, en y changeant seulement deux mots dictés par la modestie de l'auteur : « A notre époque où tant de livres malsains racontent tant de vies romanesques, en des pages dont la lecture gâte l'esprit et pervertit le cœur, on trouvera *sans doute un grand* charme à se repo-

ser dans une lecture d'un autre genre, calme et paisible, qui ne raconte point de grands événements, qui ne provoque point de troublantes impressions, mais qui dévoile ce qu'il y a de plus beau sur la terre, le fond de l'âme d'un vrai prêtre du bon Dieu. »

29. — M. Alexandre Legentil fut, on le sait assez en France, l'initiateur de la grande œuvre du Vœu national de Montmartre. Ce que l'on sait moins, en dehors du cercle de sa famille, de ses amis et des œuvres auxquelles il s'est consacré, c'est la vie profondément édifiante de ce grand chrétien. Sans doute, M. Michel Cornudet avait levé un coin du voile quand il résumait en ces termes la sainte carrière de son ami : « Voici un homme plusieurs fois millionnaire et qu'on ne voyait ni au club ni aux courses ; un homme d'une intelligence élevée, d'un esprit cultivé et d'une conversation souvent brillante, toujours intéressante, et que les salons mondains n'attiraient pas. Les petits et les pauvres occupaient sa vie, et nul n'a fait plus de bien, nul ne le faisait plus discrètement, comme s'il eût tenu à le dissimuler. Paris a le droit de revendiquer comme la plus pure de ses gloires des noms comme ceux d'Ozanam, d'Augustin Cochin, d'Armand de Melun, d'Adolphe Baudon, et de tant d'autres qui ont passé parmi nous en n'y faisant que du bien. Legentil mérite d'être placé à côté de ces illustres morts. » Il faut donc savoir gré au R. P. Bony d'avoir fait connaître une existence si méritoire devant Dieu et devant les hommes. Sans rien dissimuler des grandes vertus et des œuvres importantes de son héros, il en a présenté le tableau avec une parfaite mesure de la réalité, avec une juste appréciation des hommes et des choses. Son livre n'a aucun des défauts qui déparent trop souvent les travaux de ce genre. Nous en recommandons vivement la lecture aux chrétiens du monde. Puisse-t-il leur inspirer le zèle, le dévouement et la piété solidement chrétienne dont il offre, à chaque page, de si nobles exemples ! Surtout les membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, pour lesquels M. Legentil écrivit des méditations, seront heureux de pénétrer plus intimement dans cette âme. Relevons une légère inexactitude, page 191 : M. Victor Jacobs ne fut jamais chef du cabinet catholique en Belgique. Il fut même très peu ministre : deux fois, quelques mois. XXX.

THÉOLOGIE

Histoire du Bréviaire romain, par Pierre Batiffol, du clergé de Paris, docteur ès lettres. Paris, Picard, 1893, in-12 de xiv-356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Par « Breviarium » on entend la rédaction concise, restreinte, unifiée, d'éléments nombreux puisés à diverses sources. Écrire l'*Histoire du Bréviaire romain*, ou du bréviaire de l'office canonique romain, sup-

pose donc la connaissance préalable des principes constitutifs de cet office, tant dans leur formation évolutionnelle que dans le détail précis de leurs parties. C'est ce qui nous vaut tout d'abord dans l'ouvrage de M. l'abbé Batiffol un exposé aussi intéressant que savant de la genèse des heures canoniques. Marchant sur les traces des cardinaux Bona et Tommasi, des Thomassin, des Mabillon et des Duchesne, l'auteur reconstitue sous nos yeux, avec une sûreté de touche et une lucidité prestigieuses, les antiques réunions chrétiennes où nos pères dans la foi louaient ensemble le Seigneur « in hymnis et canticis. » Aux vigiles dominicales nées de la grande vigile pascale, s'ajoutèrent, sous de pieuses influences, dès le second siècle, les anniversaires des martyrs. Les prières des premiers ascètes, perdant ensuite leur caractère privé, ne tardèrent pas à développer encore le cycle quotidien de la prière publique, et l'on eut ainsi : « Vêpres, nocturne, laudes, tierce, sexte et none » par l'adjonction de leurs oraisons diurnes à l'office primitif de la vigile. L'origine des deux autres heures, prime et complies, se retrouve dans les usages des maisons monastiques. Telle est la part respective de l'ancienne Église et du monachisme dans la constitution de l'office.

Le clergé de chaque titre presbytéral romain célébrait quotidiennement les vigiles et suffisait à ce devoir et aux besoins quasi paroissiaux qu'il avait à satisfaire; des monastères basilicaux furent postérieurement fondés dans le but de le suppléer dans la psalmodie. L'érection de ces monastères d'un genre spécial fut d'abord réservée aux églises situées hors les murs et ne remonte guère qu'au VIIe siècle pour les basiliques *intra muros*. Par eux s'accomplit une lente mais considérable révolution liturgique, résultant de la juxtaposition des heures monastiques à l'office traditionnel des clercs. Leur action fut immense, et la « scola » de Saint-Pierre, en conséquence de l'admiration attachée à la perfection de ses chants, non moins qu'en raison des privilèges résultant de la dévotion universelle envers l'Apôtre, devint comme la source autorisée de l'office ecclésiastique. — Nous n'avons pas craint d'entrer, à la suite de M. Batiffol, dans quelques détails, car il importait de bien faire ressortir la formation de cet office romain que les moines anglo-saxons répandirent dans toutes leurs missions et que les rois carolingiens favorisèrent exclusivement. L'auteur en fait plus loin une minutieuse analyse : *Office commun du temps*, éléments et distribution de la psalmodie, leçons, répons; *Fêtes du temps* et stations; *Offices des saints*, fêtes majeures et fêtes mineures (avec les transformations significatives du férial), et calendrier sanctoral romain. C'était là un ensemble admirable, où Rome « avait mis le meilleur de sa littérature et de son histoire; la marque de sa piété directe et simple; de son esthétique restée sensible aux compositions sobres, larges et harmonieuses, de sa langue brève, claire, concrète, biblique de lexique, hiéronymienne

de tour, rythmique de nombre.... enfin et surtout de sa cantilène.... »

Jusque vers la fin du XIIe siècle, l'office romain, tel qu'il existait à Rome à l'époque de Charlemagne, ne subit pas de notable modification. M. Batiffol en fournit la preuve au moyen d'une argumentation assez subtile, dans les détails de laquelle nous ne pouvons entrer ici, mais dont les conclusions sont de la plus grande vraisemblance. Peu à peu un office moderne s'est constitué pourtant, transformation ultramontaine de l'office romain du VIIIe siècle, et, pour en faciliter la récitation, on conçut l'idée d'un volume portatif qui réunirait les divers extraits tirés des nombreux livres contenant les parties de la prière ecclésiastique. Ce fut Innocent III qui entreprit au XIIIe siècle cette utile compilation; les Mineurs s'en servirent depuis Grégoire IX et, la popularisant de plus en plus, contribuèrent par leur exemple, sous Nicolas III, à la faire adopter de la curie romaine elle-même. Il faudrait maintenant relever avec l'auteur les fades tentatives des humanistes, désireux de donner au style rude et massif de cette première œuvre quelque chose de la langue précieuse qu'ils affectionnaient, constater les retours en arrière, les corrections historiques, les modifications liturgiques amenées par l'introduction de nouveaux offices de saints, étudier la tentative hardie de Quiñonez, les bréviaires gallicans, les travaux de la Congrégation de réforme instituée par Benoît XIV ; le même intérêt puissant se maintient ou plutôt s'accentue à chaque page. Nous ne ferons pas à M. Batiffol le reproche de ne pas avoir conclu : il se défend, sans doute, d'avoir fait autre chose qu'une œuvre d'archéologue ou d'historien littéraire ; mais sa réserve voulue, sa prudence bien compréhensible dans d'aussi délicates questions, ne l'ont pas empêché de témoigner une estime significative pour les vieux éléments romains conservés dans le bréviaire du concile de Trente et de laisser entrevoir, avec une transparence suffisante, ses appréciations personnelles sur divers points et en particulier sur la quasi-disparition des offices de férie. — Avant de terminer ce compte rendu, nous nous permettrons une critique à laquelle nous donnerons plutôt la forme d'une question : M. Batiffol croit-il qu'on puisse identifier d'une façon absolue les églises presbytérales de Rome avec de véritables paroisses? (p. 36 en n., p. 56, p. 71, etc.) Ces églises avaient en effet quelques-unes des prérogatives des paroisses, mais non le caractère très distinct de l'église rurale, seule paroisse d'alors. A notre avis, on peut affirmer le titre romain une institution presque analogue, mais il faut se garder de le confondre complètement avec la paroisse.

G. Péries.

Œuvres choisies de Mgr de Roverié de Cabrières, évêque de Montpellier. Paris, Poussielgue; Montpellier, Joseph Calas, 1893, in-8 de 464 p. — Prix : 6 fr.

Par sa fermeté, par sa science, par la vigueur, l'éclat et la gravité de son éloquence, Mgr de Cabrieres a conquis, dans l'épiscopat, une situation très haute et jouit d'une grande autorité. L'heure était donc venue de faire connaître et rayonner au loin les enseignements de ses discours ou de ses instructions pastorales, qui n'ont atteint qu'un nombre nécessairement restreint d'auditeurs et de lecteurs. Voilà pourquoi le monde chrétien fera bon accueil à ce recueil d'œuvres choisies d'une science si sûre et d'une inspiration si haute. Ce recueil, qui embrasse à peu près toutes les circonstances où peut parler et écrire un évêque, comprend des instructions pastorales, des discours d'inauguration, des allocutions funèbres, des panégyriques, et une série de discours prononcés dans diverses cérémonies anniversaires des événements de la Révolution ; on pourrait appeler ces discours : les discours du centenaire, et ils constituent l'originalité du recueil, qui se distingue par là de tous les similaires. Ces discours, en effet, sont d'admirables pages d'histoire et, séparés des autres, ils forment à eux seuls un très beau livre. Citons-les à part : ils le méritent. Il y a d'abord le discours prononcé à Romans, à l'occasion du centenaire des États du Dauphiné de 1788, puis l'allocution d'ouverture et le discours de clôture de l'assemblée commémorative de la réunion des sénéchaussées du Languedoc ; enfin, l'éloge funèbre des victimes des 2 et 3 septembre 1792. C'est en quelques pages l'histoire des espérances de 1789 suivies de si près des désillusions de 1792. A côté de ces discours, il convient de citer ceux qui furent prononcés à l'inauguration de l'Université catholique de Lyon, dans une séance de rentrée dans la même Université, enfin, au centenaire de l'Université de Montpellier. Notons à part aussi le beau panégyrique de Jeanne d'Arc, prononcé à Orléans. Pour le reste, il nous faut renvoyer le lecteur au livre même, sous peine de reproduire la table des matières. Toutes ces œuvres sont d'une inspiration très haute où passe le double souffle de la religion et de la patrie. Ce livre classe définitivement Mgr l'évêque de Montpellier parmi les grands orateurs religieux de notre temps.

P. Talon.

L'Église et les Belles-lettres. — *Études sur le progrès littéraire dans les sociétés chrétiennes*, par l'abbé A. Laveille. Lyon, Vitte; Paris, Vic et Amat, 1892, in-12 de x-366 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. l'abbé Laveille se propose dans ce livre de montrer que la religion, bien loin de nuire à la littérature, a servi ses intérêts, en élargissant son horizon et en étendant son domaine. Pour arriver à ce résultat, il commence par faire un rapide résumé des divers genres littéraires et

montre que, pour tous, la religion chrétienne a été le point de départ de nouveaux développements et de nouveaux progrès. Puis, abordant les divers genres séparément, il fait voir tour à tour que l'éloquence, la poésie, l'histoire, ont pris, depuis l'ère chrétienne, un merveilleux essor, et que les grandes vérités de la religion lui ont ouvert des sources d'inspiration que le paganisme n'avait pas connues. Une analyse éloquente et vive des œuvres des Pères de l'Église, au premier rang desquels brillent les Basile de Césarée, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Augustin et leurs héritiers, les grands sermonnaires du XVIIe et du XIXe siècle, commence cette démonstration, qui se continue par l'étude des grands poètes qui, de Dante à Lamartine, ont porté si haut la gloire de la poésie chrétienne. Qu'éloquemment parlent ces grands noms et ces grandes œuvres, qui dominent les œuvres des païens les plus illustres de toute la hauteur que les vérités révélées de Dieu communiquent aux œuvres des hommes ! Après la poésie et l'éloquence, l'histoire dit aussi son mot, et il est tout en faveur de l'Église, car elle n'a pas laissé déchoir entre ses mains cette manifestation de l'intelligence humaine, qui proclame si haut, en empruntant les voix du passé, les grandeurs et la gloire de Dieu. Un dernier chapitre est consacré à l'enseignement, dont l'histoire est un éclatant témoignage en faveur de l'Église, qui a toujours montré tant de sollicitude pour tout ce qui élève les cœurs et grandit les âmes. « Par elle, en effet, les petits et les humbles, les pauvres et les déshérités ont été conviés au festin de l'intelligence, comme l'avaient été, au festin de l'Évangile, les aveugles, les boiteux et les mendiants. »

Ce livre, en même temps qu'il est une apologie de la religion au point de vue esthétique et littéraire, moins beau de forme que celui qu'avait esquissé Chateaubriand, mais plus complet et plus convaincu, est un très éloquent plaidoyer en faveur des classiques chrétiens. Par là, il prend tout l'intérêt d'un livre d'actualité, puisque cette question des classiques préoccupe toujours et divise les meilleurs esprits. Ces considérations suffisent pour donner une idée du livre de M. l'abbé Laveille et en démontrer l'utilité et l'intérêt. Elles sont, croyons-nous, de nature à donner à beaucoup de nos lecteurs le désir de le lire et surtout de l'étudier. Nous sommes sûrs qu'ils ne s'en repentiront pas.

P. Talon.

JURISPRUDENCE

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par Jules de Clercq, consul de France. T. XVIII. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de XXXII-756 p. — Prix : 25 fr.

J'ai déjà eu à signaler ici même (t. LXII, p. 349) les mérites de cette publication. M. J. de Clercq marche presque aussi vite que les événements,

ce qui ajoute beaucoup à l'utilité d'un pareil livre. Le dix-huitième volume vient de paraître : il se réfère aux années 1888, 1889 et 1890. Il contient non seulement le texte même des stipulations internationales, mais les documents annexes qui s'y réfèrent et sans lesquels la lettre seule du pacte demeure souvent peu intelligible pour le grand nombre des lecteurs, y compris les publicistes. Pour mon compte, j'y ai trouvé beaucoup de pièces sur lesquelles il n'est pas facile de mettre la main au moment même du besoin.

Les tables sont une partie importante de tout recueil documentaire. Comme ses prédécesseurs, ce volume est pourvu de deux tables, la chronologique, qui a vingt-neuf pages, et l'alphabétique, qui n'en compte pas moins de soixante-dix. L'Afrique y joue naturellement un grand rôle : vous y trouverez l'indication des plus petits principicules du continent noir avec lesquels nous avons conclu quelque arrangement de 1888 à 1890. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Le Problème de la vie, par le marquis DE NADAILLAC, correspondant de l'Institut. Paris, Masson, 1893, in-12 de VI-297 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous voudrions pouvoir disposer de beaucoup de place pour dire tout le bien que nous pensons de ce petit livre, qui vaut plus à lui seul que plus d'un gros volume. Essayons toutefois d'en dire beaucoup en peu de mots ; car *Facta non verba*, telle est son épigraphe, que justifie pleinement d'ailleurs l'ensemble de ces pages brillantes et convaincues.

La vie n'a pas toujours existé sur la terre ; et, pour le prouver, l'auteur retrace, en un résumé éloquent, les théories les plus plausibles et les plus généralement admises sur la genèse cosmique du globe terrestre. La vie y apparaît aussitôt que les conditions climatériques et atmosphériques la rendent possible, et sous des formes appropriées à l'état de la planète naissante. Mais d'où vient-elle ? Prétendre avec le savant lord Kelvin (Sir W. Thomson) et le professeur Richter, de Dresde, que le premier germe nous en fut apporté par un bolide tombé du ciel et formé de débris d'une vieille planète où elle existait antérieurement, est une manière de paradoxe qui ne soutient pas l'examen et qui d'ailleurs ne prouverait rien : car, ainsi que le dit excellemment l'auteur, cela ne nous apprend pas « comment la vie aurait pris naissance sur cette planète chargée de nous la transmettre. »

L'apparition de la vie à un moment donné est un fait que la science constate, mais dont, en tant que telle, elle ne peut donner l'explication. C'est un de ces cas nombreux où le savant doit savoir avouer qu'il ignore. Parti de ce point initial, M. le marquis de Nadaillac retrace à grands traits la succession des êtres vivants sur le globe : il les suit aux

différentes périodes des âges primaire, secondaire, tertiaire et quaternaire; et, toujours appuyé sur les faits, qu'il expose avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il réduit à néant le trop fameux système des générations spontanées. S'il combat les théories transformistes avec la déférence qui sied envers des adversaires aussi respectables que M. Albert Gaudry, le docteur Maisonneuve et le R. P. Leroy, c'est d'ailleurs avec une logique rigoureuse, et en leur opposant des objections qui n'ont pas été, que nous sachions, renversées. L'homme tertiaire n'est pas mieux traité, et nous ne serions pas surpris que le récent livre du marquis de Nadaillac lui eût donné le coup de grâce, ainsi même qu'à l'homme simplement préglaciaire, les plus anciens vestiges de la vie humaine ne se rencontrant pas au delà de la période interglaciaire.

Notre auteur, armé du résultat des plus récentes découvertes, n'est pas moins explicite contre la prétendue origine simienne de l'homme; il en démontre l'inanité aussi bien au point de vue physiologique qu'au point de vue intellectuel et moral. Enfin, au moyen d'une étude ethnographique originale et des mieux fouillées, il attaque vigoureusement le préjugé trop répandu, même parmi les spiritualistes, de la soi-disant sauvagerie initiale de l'homme et de l'incapacité de certaines races à s'élever au-dessus de l'état sauvage.

Rien de plus propre que cet excellent ouvrage à dissiper une foule de préjugés et de malentendus dont l'école matérialiste a, comme à plaisir, encombré le terrain de la science. On ne saurait trop le recommander aux esprits sincères et studieux. JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

L'Annamite mère des langues, par le colonel FREY, de l'infanterie de marine. Paris, Hachette, 1892, in-8 de XVI-250 p. — Prix : 5 fr.

Le colonel Frey, qui publia l'an dernier un fort intéressant volume : *Pirates et rebelles au Tonkin*, dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXIV, p. 148), entreprend de démontrer dans un nouvel ouvrage que les races indo-chinoises, celtiques, sémitiques et soudanaises ont une origine commune et que l'annamite est réellement « la mère des langues. »

La première partie de la thèse n'est pas en contradiction avec les résultats acquis de l'ethnologie et les notions que l'on possède sur les grandes migrations humaines; mais la seconde est plus osée. Dans une série de chapitres, le colonel Frey cherche à établir qu'il y a de frappantes similitudes entre des mots annamites et des mots ouolofs, serères, peulhs, soninkhés, malais, ibériques, basques, bretons, esquimaux. La nomenclature est fort longue, mais un certain nombre d'étymologies sont contestables.

Il faut tout d'abord noter que les éléments des vocabulaires comparés

appartiennent presque tous aux langues monosyllabiques; ils sont par conséquent très limités et il faudrait, pour démontrer les concordances rigoureuses, tenir compte des modulations chantantes. Les sons primitifs émis par des gosiers de conformation semblable ne sauraient différer sensiblement, et il n'est pas difficile de trouver entre eux des rapports de signification. Mais en voulant en trouver trop, l'auteur a été amené à forcer le sens de plusieurs termes et à commettre de véritables erreurs de linguistique.

En ouolof, la paille se dit *niar;* en soninkhé, maison se dit *kani;* en annamite, maison se dit *cai nhà;* et, de ce que les maisons de l'Afrique centrale et des rives du fleuve Rouge sont construites en paille, le colonel Frey en déduit que les trois termes ont une origine commune. Pour prouver qu'au mot *kue*, qui signifie patrie en mandé, correspond une expression similaire en annamite, il donne à *ké* le sens de : homme de, habitant de, tandis que ce vocable n'est autre chose que le pronom conjonctif : qui, celui qui. Il faut aussi une certaine bonne volonté pour rapprocher de *Djenné*, nom d'un lac voisin de Timbouctou, le verbe annamite *chim*, se noyer. Quant au mot *titi* qu'on assimile au ouolof *tuti* et au français *petit*, il n'a jamais figuré dans un dictionnaire annamite; il appartient à ce jargon spécial analogue au *pidgin* parlé par les Célestes d'Hong-kong. Un caporal de zouaves croit parler annamite en prononçant ce mot et un boy tonkinois croit parler français.

Malgré ces critiques, je reconnais que l'ouvrage du colonel Frey contient beaucoup de remarques curieuses, fruit de laborieuses et patientes recherches. Mais pourquoi, dans une étude intitulée : *L'Annamite mère des langues,* n'avoir pas parlé des dialectes mongoliens et de la langue chinoise, dont l'annamite dérive et qui lui a donné sa notation écrite : les caractères idéographiques?

ROGER LAMBELIN.

Le Folklore du Poitou, par LÉON PINEAU (*collection des contes et chansons populaires*). Paris, Leroux, 1893, in-18 de XI-347 p. — Prix : 5 fr.

Au bon accueil fait à ses contes populaires du Poitou, M. Léon Pineau répond par un nouveau volume également publié dans la jolie collection de M. Ernest Leroux. Ce volume nous offre des contes encore, reproduits avec la plus grande fidélité sous la dictée de rustiques narrateurs, ce qui donne à ces récits un caractère à part et les distingue de ceux dans la rédaction desquels on sent un peu trop une préoccupation littéraire. Ces contes au nombre de plus de quarante, et la dizaine de légendes locales qui les suit, précèdent de nombreuses chansons, rondes, bourrées, pastourelles, chants d'amour et de mariage, ballades, etc. Viennent ensuite des berceuses, des formulettes, des devinettes, puis des renseignements sur plusieurs coutumes, sur d'anciens usages, des aphorismes sur le temps, sur les saisons. Le volume est terminé par

une table alphabétique et analytique des contes et des légendes. Les uns et les autres auraient pu appeler des rapprochements avec le folklore de différents pays, mais M. Pineau s'est montré avare dans l'indication des références. De temps en temps seulement, il cite quelques parallèles empruntés à la France et, en fait de peuples étrangers, ne se souvient guère que des littératures populaires du Nord. Donnons un exemple de cette pénurie de renseignements : après avoir reproduit une version de la superbe ballade de Renaud (p. 401), M. Pineau ne cite comme sujet de confrontation que quatre chants provenant de contrées françaises, et laisse de côté les versions bretonnes, italiennes, catalanes, espagnoles, qui sont si intéressantes. Nous ne reprochons pas à M. Pineau d'avoir négligé cette partie des parallèles, qui aurait pu le mener bien loin ; mais ne voulant pas la traiter à fond, il eût été préférable, croyons-nous, de la négliger entièrement. Que l'on ne prenne pas cette observation comme une atténuation aux éloges que mérite le travail de M. Pineau. L'essentiel, pour un recueil de ce genre, c'est d'être fidèlement et consciencieusement exécuté. TH. P.

La Prose métrique de Symmaque et les origines métriques du Cursus, par LOUIS HAVET. Paris, Bouillon, 1892, gr. in-8 de 112 p. — Prix : 4 fr.

C'est à M. Noël Valois que revient le mérite d'avoir découvert l'existence du *cursus* ou rythme usité dans les bulles des papes, à deux périodes assez éloignées du moyen âge. Peu d'années auparavant, le P. Bouvy avait signalé un *cursus* observé d'une façon très rigoureuse dans la prose grecque de saint Sophrone de Jérusalem. Reprenant la question, un professeur de Gœttingue, M. Guill. Meyer, crut pouvoir établir que ce n'était là qu' « un cas particulier d'un système de prose rythmique très général, lequel a été pratiqué par une multitude d'auteurs byzantins, depuis les derniers temps de l'antiquité jusqu'au delà de la prise de Constantinople. » Au même moment, M. l'abbé Léonce Couture, doyen de la Faculté des lettres à l'Institut catholique de Toulouse, constatait l'existence du *cursus* rythmique dans divers auteurs chrétiens non moins que dans les formules liturgiques de l'Église. Indépendamment de cette dernière découverte, l'idée vint à M. L. Havet de dépouiller à ce point de vue les lettres officielles, puis la correspondance privée, enfin les discours de Symmaque. Au lieu d'y trouver, comme il s'y attendait, un *cursus* rythmique, ayant l'accent pour base, il y a rencontré un *cursus* métrique, fondé sur la prosodie. A ses yeux, le *cursus* des premiers papes n'est pas rythmique, mais prosodique : saint Léon le Grand était presque contemporain de Symmaque. C'est dans les lettres de ce pape que « les prosateurs rythmiques croyaient trouver le modèle de leurs combinaisons ; » il en est de même de l'hymnographie.

M. Havet clôt son étude sans oser conclure « sur la nature de la prose qu'écrit Symmaque, sur les tendances ou les systèmes qui le guident, sur le principe soit phonétique, soit mathématique, de ses cadences finales. » On le voit, la philologie classique n'a pas dit son dernier mot : sur certains points nouvellement mis à l'étude, elle est même à ses débuts. On ne saurait nier qu'ils contribueront à l'amélioration des textes : M. Havet vient d'en donner la preuve. U. CHEVALIER.

Montaigne, l'homme et l'œuvre, par PAUL BONNEFON. Paris, Rouam; Bordeaux, Gounouilhou, 1893, in-8 carré de XIII-502 p.—Prix : 15 fr.

Bordeaux a toujours professé un culte pour Montaigne, qui remplit dans la cité les plus importantes fonctions et qui en demeure, avec Montesquieu, la grande gloire littéraire. C'est à Bordeaux, où furent publiés d'abord les *Essais*, que paraissait en 1870 la réimpression de l'édition originale de 1580, c'est là que le docteur Payen réunissait son admirable collection de documents sur Montaigne et son époque, c'est là que M. Dezeimeris et ses amis entretiennent, par leurs études et leurs découvertes, le feu sacré de l'admiration et de la recherche. Les biographes bordelais de Montaigne ont toujours été les plus zélés et les plus minutieux, et aujourd'hui encore cette biographie nouvelle, imprimée élégamment dans la docte ville, est due à un érudit qui, pour être naturalisé Parisien par ses fonctions de bibliothécaire à l'Arsenal, n'en revendique pas moins volontiers son origine provinciale. L'historien de La Boétie, M. Paul Bonnefon, s'était donné pour tâche de constituer sur Montaigne, après tant de travaux de détail et de monographies excellentes, une biographie complète mettant en œuvre tous les résultats acquis; il a utilisé pour cela avec profit, entre autres sources précieuses, les dossiers imprimés et manuscrits de Payen, aujourd'hui classés dans les divers fonds de la Bibliothèque nationale, et qui rendent plus facile le travail sur Montaigne à Paris qu'à Bordeaux même; mais il ne s'est pas privé d'ajouter des renseignements inédits aux recherches de ses prédécesseurs. Son travail, par les détails nouveaux qu'il apporte, est une « contribution » notable à l'usage des chercheurs les mieux informés. Toutefois, c'est surtout un ouvrage pour le grand public et qui doit être jugé à ce dernier point de vue. Le livre est vivant, clair, écrit. Après le chapitre nécessaire sur les Eyquem et leur origine, sont étudiés successivement la jeunesse et l'éducation de Montaigne, son rôle comme conseiller à la cour des aides, puis au parlement de Bordeaux, son premier voyage à Paris et sa liaison avec La Boétie, sa retraite à la campagne, la composition et la publication des *Essais*, le fameux voyage en Allemagne, en Suisse et en Italie (V. *Polybiblion*, t. LVI, p. 45), la mairie de Bordeaux, le voyage à Paris pour l'édition des *Essais* enrichis du troisième livre, les dernières années. M. Bonnefon complète son livre par une

étude particulièrement neuve sur la femme de Montaigne, Françoise de la Chassaigne, qui montra tant de zèle pour la renommée posthume de son mari, et sur les travaux de Mlle de Gournay. Le chapitre capital sur « Montaigne chez lui » apporte des indications nombreuses sur la bibliothèque du philosophe, ses annotations d'humaniste et de moraliste, etc. L'auteur aurait pu y joindre, je pense, sans craindre d'ennuyer son lecteur, quelques références de plus, nous donner par exemple, avec les indications et cotes d'usage, la liste des livres de Montaigne retrouvés à l'heure actuelle. Aucun de ces livres n'est plus intéressant que le *César* de Fulvio Orsini (Anvers, 1570), aujourd'hui à Chantilly, dont les marges ont été annotées plus de six cents fois par l'illustre possesseur, et dont M. Bonnefon fait la description avec un fac-similé de la note finale. Puisque je parle de Chantilly, j'exprimerai le regret que le portrait gravé en tête du volume, « d'après le portrait à l'huile conservé au château de Montaigne, » n'ait pas été accompagné du portrait, plus intéressant à mon avis, et peut-être plus sûr, du musée Condé. Ceci m'amène à parler de l'illustration. Les gravures, au nombre de quatre-vingt-deux, sont toutes documentaires : estampes anciennes, portraits, plans, vues de villes et de résidences, fac-similés d'imprimés et de manuscrits. Fort peu de ces gravures sont inutiles, et il en est beaucoup, surtout dans le dossier iconographique sur Montaigne et ses amis, que les amateurs du XVIe siecle s'estimeront heureux de trouver réunies. Parmi les fac-similés, on remarquera, outre la page de garde du *Cesar*, des autographes variés de Montaigne, des actes et signatures de sa famille, les titres des ouvrages qu'il a publiés, et une page de l'inestimable exemplaire des *Essais* de la bibliothèque de Bordeaux, contenant les corrections et additions marginales mises par l'auteur en vue de l'édition qu'il préparait avant de mourir. En somme, ce volume est un monument d'un genre tout nouveau et très moderne, au meilleur sens du mot, à la gloire d'un des plus grands écrivains de notre langue. En réunissant un si grand nombre de renseignements écrits et figurés, M. Bonnefon a constitué une sorte de *Corpus Montanense;* le mot ne semblera pas excessif aux « montaignophiles, » qui ne craignent pas, pour célébrer leur héros, un peu de grandiloquence. NOLHAC.

Classiques populaires. *Lamartine*, par ÉDOUARD ROD. — *La Bruyère*, par MAURICE PELLISSON. — *Le Tasse*, par E. MELLIER. Paris, Lecène et Oudin, 1892-1893, 3 vol. in-8 de 232, 239 et 237 p.—Prix : 1 fr. 50 le vol.

De ces trois nouveaux volumes des *Classiques populaires* dont nous venons de transcrire les titres, le meilleur et le plus remarquable, à tous les points de vue, est incontestablement le premier. Peut-être le sujet lui-même, Lamartine, y est-il pour quelque chose, mais le talent de l'auteur y est certainement pour beaucoup. M. Édouard Rod est un écrivain

charmant, délicat, qui garde fort peu de cette lourdeur, marque d'origine ordinaire des livres qui nous viennent de Genève. C'est un des écrivains les plus distingués de la génération nouvelle. Analyste pénétrant, il était mieux préparé que personne pour discerner dans l'œuvre assez complexe de Lamartine les sentiments divers qui l'ont tour à tour fait vibrer. Son étude sur le poète des *Méditations* est réellement un travail fort distingué et d'une élévation soutenue, qui emporte l'âme et la maintient à des hauteurs vraiment sereines et pures, bien loin des boues empestées où le réalisme se vautre et se débat. Ce livre comprend trois parties : la *Vie de Lamartine*, l'*Œuvre poétique de Lamartine*, l'*Œuvre en prose de Lamartine*. Dans ces diverses parties, l'auteur fait avec beaucoup de sens et de justesse le départ entre les choses excellentes et les choses médiocres, et il ne se gêne pas pour dire que *les Girondins* sont un mauvais livre. Il montre ainsi un réel souci de la gloire de Lamartine, dont une partie de l'œuvre doit être oubliée, tandis que l'autre reconquerra une place désormais indiscutée dans la série toujours restreinte des œuvres qui ne meurent pas.

— Le *La Bruyère* de M. Pellisson n'est pas aussi bon, il s'en faut de beaucoup. Ce n'est pas que M. Pellisson n'ait pas de talent : ses chapitres sur *La Bruyère écrivain* dénotent au contraire une plume alerte et un sens littéraire très fin et très sûr. Mais M. Pellisson est un de ces universitaires aux vues étroites, qui n'ont rien appris et rien oublié. Il est de ceux qui ne peuvent parler des jésuites sans dénoncer leurs platitudes vis-à-vis des grands, comme si le langage du jésuite Bourdaloue parlant à Louis XIV n'évoquait pas un souvenir autrement fier que l'attitude de tel ou tel universitaire que je connais bien, dont la platitude sait s'accommoder de tous les gouvernements, de toutes les opinions et de tous les régimes, et dont la souplesse servile s'entend admirablement à les exploiter tour à tour. Après cela il ne faut pas s'étonner que, sous couleur d'analyser *La Bruyère*, M. Pellisson se borne à peu près à faire une longue diffamation de l'ancien régime, en oubliant que les représailles nous seraient vraiment bien faciles, à nous qui vivons sous la république de Panama. C'est dire assez que le *La Bruyère* de M. Pellisson ne doit pas pénétrer dans les écoles chrétiennes.

— *Le Tasse* de M. Mellier a un caractère plus technique : c'est simplement une vie bien faite, quoique un peu lourde et savante, de Torquato Tasso, et une analyse très détaillée et très intéressante de la *Jérusalem delivrée*. C'est un livre composé avec soin, avec conscience, qui ne sort pas de son sujet et ne se livre pas au plaisir toujours facile (demandez à M. Pellisson ci-dessus nommé) des divagations et des allusions inopportunes. Bon livre d'enseignement. P. Talon.

———

Nouvelles Tendances en religion et en littérature, par l'abbé Félix Klein. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de 304 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est formé, en grande partie, d'une série d'articles parus dans le *Correspondant*. L'auteur, après les avoir augmentés, revisés, corrigés, a cru devoir les réunir en volume : il faut l'en féliciter. Le livre est excellent, et il aidera l'élite du clergé, les catholiques instruits, l'ardente jeunesse des écoles, à mieux comprendre et à mieux juger le « mouvement néo-chrétien » qui, en France, se manifeste dans la littérature, la poésie et l'art contemporains. Appartiennent à ce mouvement les auteurs qui se soustraient à l'influence naturaliste et positiviste pour s'intéresser aux phénomènes intérieurs de l'âme et de sa destinée; ceux qui aiment à parler de religion et le font avec sympathie, respectueux d'un dogme auxquels ils n'adhèrent pas, admirateurs déclarés d'une morale dont ils méconnaissent les fondements, mais qu'ils n'en proclament pas moins la plus belle de toutes et la plus efficace; ceux enfin qui n'hésitent pas à affirmer la nécessité absolue de l'idée chrétienne et à flétrir tout ce qui est destiné à en amoindrir l'action. Le mouvement commence sur l'aile gauche, à l'incrédulité curieuse et bienveillante, pour finir, sur l'aile droite, à la foi véritable (*Nouvelles Tendances*, p. 14). M. l'abbé Klein range dans l'une ou l'autre de ces diverses catégories des romanciers comme MM. Paul Bourget, Édouard Rod, Georges Duruy; des publicistes comme MM. Melchior de Vogüé, Paul Desjardins, Anatole Leroy-Beaulieu; des poètes comme MM. François Coppée et Maurice Bouchor. Il analyse leurs dernières œuvres, il montre l'évolution qui se fait ou qui s'est faite dans leur esprit; mais il a soin de bien limiter et préciser les différences. Il n'a garde, par exemple, de confondre M. de Vogüé qui, au fond, est un chrétien, avec M. Paul Desjardins, qui ne l'est pas. L'un, malgré quelques méconnaissances, pénètre dans le christianisme intégral; l'autre se perd dans une sorte de cartésianisme habillé à la moderne et dont son livre : *Le Devoir présent*, contient la formule quintessenciée. Mais, sans discuter les intentions de ceux qui ont provoqué le « mouvement néo-chrétien, » ou qui le continuent, M. l'abbé Klein estime que ce mouvement a quelque chose de sérieux, qu'il tient trop à la marche des idées en cette fin de siècle pour n'être attribué qu'à la fantaisie de quelques écrivains, et qu'ainsi, il est du devoir des catholiques de ne pas jeter aux écrivains de bonne volonté, aux plumes sincères que le christianisme attire, un anathème brutal — alors même que certaines de leurs idées ne cadreraient pas avec nos croyances et ne concorderaient pas, en tout et pour tout, avec nos propres sentiments. Telle est la thèse, inattaquable, à notre sens, que M. l'abbé Klein soutient dans le premier chapitre de ses *Nouvelles Tendances*. Ce chapitre, déjà publié à part, en brochure, a pour titre : *Le Mouvement néo-chrétien dans la littérature contemporaine*, et il est le plus important. Les

autres : *Le Réalisme et le Naturalisme dans la littérature et l'art*, *l'Art au point de vue social*, *la Poésie du temps présent*, n'en sont que les développements et les points d'appui. L'auteur y établit l'insuffisance pour les âmes éprises du vrai, du beau et du bien, des systèmes réalistes, des théories de l'art pour l'art, des prétentions de la poésie scientifique. Il fait l'historique de ces systèmes, de ces théories, de ces prétentions, et démontre qu'elles n'ont rien de nouveau.

L'étude intitulée : *La Démocratie et l'Église* constitue un chapitre à part. C'est celui qui pourrait être le plus discuté et s'ouvre le plus à la discussion. Néanmoins, comme l'auteur s'inspire des dernières lettres et encycliques du Souverain Pontife Léon XIII, il peut être ici également une lumière dans les confusions et les malentendus de l'heure présente. Ils sont tels, hélas ! qu'il ne faut pas trop jeter la pierre à quiconque ne parvient pas à distinguer encore très clairement les « linéaments de l'ordre futur. » Notre observation s'applique aussi à la préface que M. l'abbé Joiniot, vicaire général du diocèse de Meaux, a écrite pour les *Nouvelles Tendances*. C'est un éloquent et vibrant appel au clergé de France, l'invitant à chercher, « avec un esprit renouvelé, » à comprendre notre siècle, « dans ce qu'il a de noblement inquiet ; » à découvrir « le divin qui palpite encore en lui et le trouble ; » à l'aimer, sans méconnaître ses défauts, « dans tout ce qu'il a de bon ; » à s'ébranler de « ses aspirations ; » à s'émouvoir de ses « souffrances ; » à s'intéresser enfin à tous ceux qui, privés de la foi traditionnelle, « se sentent mal à l'aise en dehors d'elle et, inconsciemment quelquefois, la poursuivent à travers les ténèbres avec un cœur sincère. » On ne saurait nier que MM. Klein et Joiniot ne se jettent avec une certaine hardiesse dans le camp ennemi. Mais leur tentative est aussi généreuse que louable, puisque, dans les limites de l'orthodoxie la plus irréprochable, ils n'ont d'autre but que de ramener des âmes à la vérité catholique. F. B.

Les Grands Écrivains de la France. — J. DE LA FONTAINE, t. X et XI. *Lexique de la langue de J. de la Fontaine*. Paris, Hachette, 1893, 2 vol. in-8 de CCXVIII-499 et 462 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Deux énormes volumes complètent la publication des œuvres de La Fontaine, dont il a été rendu compte au fur et à mesure que paraissaient les tomes qui la composent ; c'est une immense tâche que vient de terminer M. H. Régnier. On peut s'en faire une idée en lisant la manière dont il définit la langue de son poète, faite du mélange de la langue courante avec celle de Villon, de Rabelais, de Marot, de Ronsard, de Malherbe, langue où La Fontaine se montre nourri d'Homère, de Platon, de Virgile, d'Horace, des Italiens. A la vue de cet amas d'éléments divers que mettait en œuvre La Fontaine, que penser de l'épitaphe qu'il se fit à lui-même et qui se termine ainsi :

Quant à son temps, bien le sut dispenser,
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

A ne rien faire! Ce prétendu paresseux, comme le conseillait Boileau, polissait et repolissait sans cesse ce qu'il écrivait. On a les preuves de ces scrupuleuses corrections, et la préface de M. H. Régnier montre ce qu'était le « grand distrait » et quelles étaient ses vastes connaissances, comme il empruntait d'heureuses images à des sciences, à des professions, à des situations sociales dont il semblerait qu'il ne dut jamais avoir à s'enquérir. A cette préface fort curieuse succède une introduction grammaticale, puis vient le lexique dressé par ordre alphabétique : tous les vocables employés par La Fontaine avec leurs nombreuses acceptions et l'indication des œuvres qui les appellent. Une des difficultés de ce grand travail a dû être de choisir le mot qui dans tel ou tel passage devait figurer au lexique. Ainsi, à propos de l'épitaphe dont je citais la fin tout à l'heure, fallait-il chercher temps, rien, faire, dispenser? C'est ce que je fis d'abord sans succès et j'étais tenté d'accuser M. Régnier d'un improbable, d'un impossible oubli, quand me vint l'idée de chercher le vieux verbe *souloit* (t. XI, p. 351). Je rencontrai aussitôt les vers si connus et m'expliquai que la présence d'un verbe aujourd'hui peu usité avait attiré l'attention du commentateur de préférence aux autres mots qui l'accompagnent.

Ce magnifique complément des œuvres de La Fontaine intéresse vivement les nombreux admirateurs du poète et autant quiconque s'occupe de questions de linguistique. TH. P.

Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, publiées par PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE. Tome III, *janvier 1634 à juin 1637*. Paris, Imprimerie nationale, 1892, in-4 de 830 p. — Prix : 15 fr.

L'intérêt va toujours croissant dans cette publication de la correspondance de Peiresc. Nous voici arrivés à la période de 1634 à 1637, qui marque d'une façon toute spéciale dans notre histoire littéraire par la fondation de l'Académie française, et il semble que la plume de notre érudit s'en inspire. Ce n'est pas qu'il songe à faire partie de la docte assemblée : la loi stricte de la résidence l'en empêche, et comment pourrait-il transporter à Paris son immense cabinet? mais il applaudit à l'institution et il en pressent très judicieusement l'influence et l'utilité, en la comparant (dès le 11 avril 1634) à l'académie de la Crusca, « laquelle n'a pas esté inutile pour la polissure de la langue italienne, quoy qu'il ne luy aye pas manqué de contradicteurs. Et si celle-cy peult aultant faire de bien à nostre langue que celle-là à la sienne, il n'y aura pas de quoy se plaindre de ceux qui s'y sont employez » (p. 75). Et le 23 janvier 1635, quand il sait que l'édit royal a paru, il en demande

d'urgence un exemplaire, « car l'advis met bien du monde en impatience, principalement aux provinces où l'on ne peut quasy pas sçavoir le vray langage mieux receus et le plus espuré des corruptions que chasque païs y forme insensiblement, en traduisant sans y penser les locutions locales.... » (p. 264). A ce propos, je signalerai tout particulièrement les observations philologiques de l'éditeur sur les dates d'emploi de certains mots ou de certaines expressions dans la langue française. Il y a là de précieuses indications pour le Dictionnaire historique ajourné récemment par l'Académie. C'est ainsi qu'il relève, chemin faisant, des mots ou des tours de phrase que Littré signale seulement dans des écrivains très postérieurs à Peiresc, tels que : se faire tirer l'oreille (p. 173), pot-de-vin (p. 375), avaler et dorer la pilule (p. 405), opacité (p. 490), etc. En revanche il en a relevé d'autres dont Littré n'a pas cité d'emploi plus moderne que dans les œuvres d'Ambroise Paré, comme augment (p. 185) ; redonder (p. 451), etc. Il en est aussi dont Littré ne signale aucun emploi ancien à sa connaissance, tel que : bransler au manche (p. 330) ; et je remarque même un mot, gémination, pour redoublement, auquel Littré appose l'astérisque indicateur de néologisme et que Peiresc a employé (p. 455).

Ces lettres sont, comme les précédentes, très riches en renseignements biographiques souvent fort inattendus, celui-ci, par exemple, à propos du gazetier Renaudot : « M. de Bourdelot me parloit de luy comme d'un homme qui, en badinant et souffrant les badineries de ceux qu'il est obligé de respecter, tire vingt mille livres de rente de son bureau ; ce, dit-on, qui est une quinte essence et pierre philosophale d'importance, et peut faire négliger toute aultre correspondance que celle qui luy peult servir » (p. 66). Ailleurs nous apprenons qu'un ouvrage anonyme fort curieux, cité par M. Joannis Guigard dans sa *Bibliothèque héraldique de la France*, mais dont aucun bibliographe n'a soupçonné l'auteur : « Les véritables cérémonies royales faictes à la réception de Messieurs les chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit dans le chasteau de Fontainebleau » (Paris, 1633, in-8), appartient en propre au généalogiste Pierre d'Hozier (p. 85) ; puis voici de curieux détails sur l'*austérité de procédé* du P. Mersenne, plaisant euphémisme pour dire qu'il avait un mauvais caractère (p. 148) ; et une piste à suivre pour la solution du problème qui a tant intrigué les biographes au sujet de l'exclusion de Granier de Mauléon de l'Académie française ; Pellisson parle bien d'une certaine infidélité à propos d'un dépôt qu'on lui aurait confié : mais quel était ce dépôt et de qui venait-il ? Vaines recherches ; j'y ai perdu jadis, comme les autres, tout mon latin ; et voici dans une lettre de Peiresc une phrase qui m'ouvre des horizons : « Je crois bien qu'il aura depuis songé à d'aultres choses, ayant tant faict parler de sa vie et de ce mauvais tour qu'il avait joué aux pauvres carmélites.... » (p. 558). Plus loin

nous apprenons la date de la mort du géographe Pierre Bergeron, pour lequel tous les biographes se contentent de dire qu'il mourut en 1637, dans un âge avancé. Peiresc écrit le 24 mars : « Je plains bien le pauvre M. Bergeron, et m'estonne que ces Messieurs l'eussent ainsi laissé croupir après de si longs services en une si puissante maison.... » (p. 653). Je ne sais quelle était cette puissante maison, mais je puis répondre à quelques autres questions de M. Tamizey de Larroque, en particulier à propos d'une thèse de l'abbé de Bruc citée en 1634. La thèse et l'auteur sont depuis longtemps oubliés, dit le savant annotateur, si l'on en juge par le silence universel des biographes et des bibliographes (p. 107). Pas si universel que cela, car l'abbé de Bruc n'est pas un inconnu pour les amateurs bretons. Il est vrai que M. Tamizey de Larroque ne pouvait pas consulter, en 1892, l'article que je lui ai consacré dans le dix-septième fascicule de la *Bio-Bibliographie bretonne*, mais M. le comte de Palys avait, quelque temps avant moi, parlé de cette magnifique thèse dans la *Revue historique de l'Ouest* (1890, p. 41), et l'on comprend, à sa description, que Peiresc ait désiré posséder une pièce aussi artistique, car les gravures sont de Michel Lasne et représentent les travaux d'Hercule, avec dédicace au cardinal de Richelieu. Henri de Bruc, né en 1608, abbé de Bellefontaine en Anjou, de Saint-Gildas de Rhuys en Bretagne et d'Orbais en Champagne, était conseiller d'État, aumônier du Roi et le frère de René de Bruc, seigneur de Montplaisir, dont on a un recueil de poésies très recherché des amateurs.

Au point de vue simplement bibliographique, la correspondance de Peiresc, pendant cette période, nous offre encore une foule de renseignements curieux, car elle indique des ouvrages et des plaquettes que ne cite aucun recueil bibliographique et qui ne figurent pas dans les collections de la Bibliothèque nationale, comme la traduction en français des expériences naturelles de Bacon (p. 242) ou les deux relations sur les succès des armes du Roy au Limbourg et en Alsace en 1635 (p. 331). Ailleurs M. Tamizey de Larroque fait remarquer que Peiresc cite des ouvrages dont on ne connaît bibliographiquement la date que de l'année suivante, tels que le recueil de pièces historiques de Paul Hay du Chastelet en 1634, tandis qu'on ne le cite jamais qu'en 1635 (p. 51), ou l'édition des œuvres de Saint-Amant en 1631, tandis qu'on ne connaît, après celle de 1629, in-4, qu'une autre de 1632 ; et le savant annotateur se demande si certains exemplaires parurent réellement avec les dates de 1634 et de 1631. Je possède le recueil de du Chastelet avec la date de 1635 et je ne crois pas qu'il y ait eu d'édition antérieure, mais je crois volontiers qu'alors comme aujourd'hui on postdatait les livres publiés vers la fin de l'année, pour les faire paraître plus nouveaux. Ne recevons-nous pas fréquemment, dès le mois de septembre, des ouvrages datés de l'année suivante ?.... Même sur le prix des livres, il y a de

curieuses notes à relever. « L'on nous veult vendre icy, écrit Peiresc en octobre 1635, le volume in-4 du *Parnasse royal* 8 libvres, qui est une cherté plus qu'espagnole ; s'ils sont aussy chers de par delà à proportion, il faudra se laisser rançonner, si non, il vauldra mieux en faire venir au moings un exemplaire, s'il vous plaict » (p. 397). Le *Parnasse royal* est ce recueil de poésies luxueusement édité en l'honneur du roi Louis XIII, par l'abbé de Boisrobert, pour faire pendant au *Sacrifice des Muses*, spécialement consacré au cardinal de Richelieu.

Enfin je signalerai aux amateurs de curiosités naturelles les recherches incessantes de Peiresc pour l'élevage des caméléons, son enquête sur ce jeune Messinois, signalé au P. Mersenne par La Mothe le Vayer pendant son voyage en Italie à la suite de M. de Bellièvre, « dont les ieulx estoient si pénétrants qu'il voyoit dans le corps humain et à travers certaine espaisseur de murailles » (p. 456, etc.). On n'a que l'embarras du choix. Qu'il n'y ait pas un peu de fatras au milieu de tous ces épanchements de chercheur intrépide, je suis loin de le prétendre, mais je dirai à ce propos ce que Peiresc écrivait à du Puy au sujet des ouvrages du pauvre Saint-Amant : « De l'humeur que je suis, aymant à cueillir la rose et laisser les espines selon le proverbe commun, je passe tout ce qui ne me satisfaict pas et m'arreste à ce qui se rencontre de mon goust, non seulement en ses livres, mais en la plupart des aultres qui me passent par les mains, y en ayant bien peu, où c'est qu'un chascun, selon la diversité de son humeur, ne trouve de quoy regretter beaucoup de choses qui eussent mérité d'en estre retranchées, et souvent dans les plus anciens livres et les plus célèbres, si l'on y vouloit examiner les choses et les conceptions si scrupuleusement et ric à rac, comme faisoit aultres foys Malherbe. L'on a bien meilleur marché de passer oultre et choisir chascun ce qui peult agréer le plus.... » (p. 571). Faites comme moi, ami lecteur, et comme le bon Peiresc : laissez de côté ce qui, pour vous, serait « espines, » et je vous promets un bouquet de roses épais et odorant.

René Kerviler.

Lettres à Lamartine, publiées par Mme Valentine de Lamartine. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-16 de III-325 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un recueil de lettres, ces lettres n'eussent-elles qu'un seul auteur et cet auteur ne fût-il même pas un homme éminent, un tel recueil a son intérêt. Mais cet intérêt est bien autrement grand, si ce recueil se compose des communications de différents épistoliers, si tous ont une notoriété et si elles s'adressent à un personnage tout à fait supérieur, dont la prépondérance prête une sorte d'unité à ces feuilles venues de tous les côtés. Voilà ce qui fait l'importance et le charme des lettres à Lamartine. Ce sont tous les personnages les plus en vue de sa brillante époque, hommes du monde, littérateurs, poètes, princes, politiques, qui ont

composé ce volume où chacun d'eux apparaît avec ses idées, son style, ses opinions, et qui forme une sorte de mosaïque littéraire d'une originalité séduisante. Lamartine conservait les lettres qu'il recevait, mais ne prenait pas le soin de les classer; c'est sa nièce, Mme Valentine de Lamartine, qui a réuni les matériaux épars dont est formé ce volume. Les premières lettres datent de 1818, les dernières de 1861. Dans ce long espace, nous voyons se succéder les noms de Mme de Montcalm, de Mathieu de Montmorency, du duc de Rohan, du comte de Maistre, de la duchesse de Broglie, de Villemain, de Nodier, de Léopold II, duc de Toscane, de Victor Hugo, de Chateaubriand, de George Sand, de Cuvier.... Mais impossible de donner cette éclatante nomenclature. Il y a là deux lettres délicieuses de Mistral, et une lettre étrange d'Eugène Sue, qui attribue la révolte de Lyon, en 1830, aux saint-simoniens et s'effraie des idées révolutionnaires; il y a là aussi des contrastes bizarres : à une page où Béranger célèbre « notre sainte révolution, » en succède une où le marquis de la Rochejacquelein prend la défense de l'ancienne noblesse malmenée dans *les Girondins*.... Après le déclin de Lamartine, on trouva très joli de le comparer à un pompier qui aurait mis le feu pour avoir le plaisir de l'éteindre. Mais, dès 1842, Mme de Girardin avait fait ce mot et l'avait dit au poète lui-même : « Je crains que vous ne soyez comme les pompiers qui n'ont rien à faire quand il n'y a point d'incendies; j'ajouterai même que vous m'avez l'air assez disposé à mettre le feu pour l'éteindre » (p. 194).

Dupin, en 1849, resservit le même mot à Lamartine : il lui avait naguère écrit sans succès une lettre bien enjôleuse pour lui offrir la pairie. En 1849, ce n'est plus le même ton, Dupin récrimine sur l'opposition de Lamartine à des espoirs de régence, grief ravivé par M. Thureau-Dangin dans son *Histoire de la monarchie de Juillet*, prétendue tache que M. de Vogüé a récemment lavée dans un bel article (*Heures d'histoire*, p. 210).

Ce curieux volume, dont nous voudrions parler plus longuement, forme le complément de la *Correspondance du poète*, publiée il y a quelques années. TH. P.

HISTOIRE

Histoire poétique des Mérovingiens, par GODEFROID KURTH, professeur à l'Université de Liège. Paris, A. Picard; Bruxelles, Société belge de librairie; Leipzig, Brockhaus, 1893, in-8 de 552 p. — Prix : 10 fr.

Dans le rapide résumé que j'ai donné ici des noces d'argent de la Société bibliographique, j'ai eu l'occasion de signaler le dévouement de M. Godefroid Kurth à cette œuvre. L'éminent professeur de Liège a donné une nouvelle preuve de son attachement à la Société, en pu-

bliant, sous ses auspices et avec son sceau, l'ouvrage dont je viens de transcrire le titre, et dont l'intérêt n'échappera ni à ceux qu'attire l'étude des temps mérovingiens, ni aux amis de plus en plus nombreux des recherches sur la littérature populaire. Nous croyons utile de résumer ici les diverses parties du travail de M. Kurth.

L'introduction est consacrée à établir que chez tous les peuples l'épopée est la forme primitive de l'histoire ; à montrer l'impuissance des historiens en face de textes légendaires dont ils voyaient l'invraisemblance, mais dont ils ne pouvaient reconnaître la nature et distinguer les origines ; à faire ressortir les services rendus par la philologie contemporaine, et à retracer l'histoire de ses efforts pour démêler les principaux traits d'une épopée franque, efforts dont le dernier résultat, avant l'ouvrage que nous analysons ici, a été le volume de M. Pio Rajna : *Origini dell' epopea francese.*

Le premier livre de M. Kurth a pour objet les ancêtres de Clovis. Mais trois chapitres préliminaires présentent une étude des sources et des recherches sur la plus ancienne chanson germanique et la plus ancienne chanson franque. M. Kurth rappelle et commente les textes qui attestent l'existence d'épopées populaires chez les diverses races germaniques, étudie et résout par l'affirmative la question de savoir si les chroniqueurs mérovingiens (Grégoire de Tours, Frédégaire, l'auteur du *Liber historiae* ou *Gesta Francorum*) ont connu et utilisé les chants barbares ; signale comme le plus ancien chant germanique un poème sur la généalogie des Germains, auquel un remaniement du VIe siècle a rattaché la généalogie des peuples compris dans l'empire franc. En recherchant quelle peut être la plus ancienne chanson franque, l'auteur est amené à donner le criterium qui lui sert à distinguer chez les chroniqueurs mérovingiens et notamment chez Grégoire de Tours les enseignements empruntés à la tradition légendaire des Francs et ceux qui dérivent de sources annalistiques. Le plus ancien chant franc serait une sorte de poème mnémonique sur la loi salique, dont les prologues nous ont conservé la substance. La fin du livre Ier est occupée par l'examen des traditions épiques auxquelles les chroniqueurs ont puisé pour l'histoire de Clodion (ch. IV) ; de Mérovée (ch. V) ; de Childéric (ch. VI et VII), pour le règne duquel M. Kurth croit à l'existence de trois gestes diverses : les *Enfances ;* la brouille et la réconciliation avec le peuple franc ; le mariage avec Basine et la vision nuptiale de la reine.

Dans le livre II, nous avons affaire à Clovis et à ses fils. La guerre de Syagrius (ch. Ier), bien qu'empruntée à des sources écrites (l'épisode du vase de Soissons tout à fait historique est pris sans doute à une *Vita Remigii)*, laisse voir l'influence de traditions épiques franques. La légende barbare a une part beaucoup plus considérable dans l'histoire du mariage de Clovis, surtout chez l'auteur des *Gesta* et chez Frédégaire :

« C'est la forme stylisée des histoires de mariages royaux. » Dans les chapitres III, IV et V, l'auteur examine tour à tour ce qu'il y a d'historique et d'épique dans le récit de la première guerre de Burgondie, dans celui de la guerre contre les Wisigoths; dans celui des prétendus meurtres commis par Clovis contre les petits rois francs ses parents. La deuxième guerre de Burgondie, pour laquelle M. Kurth rejette notamment de l'histoire l'influence de Clotilde sur ses fils, fait l'objet du chapitre VI. L'étude de la guerre de Frise (ch. VII) et de la guerre de Thuringe (ch. VIII), dont les traits généraux sont historiques et dont tous les détails sont légendaires, termine le livre second.

Le troisième nous transporte aux derniers Mérovingiens. Si l'épopée, après la guerre de Thuringe, n'a plus de place dans le récit de Grégoire de Tours, il n'en est pas de même naturellement dans les chroniqueurs postérieurs. Frédégonde (ch. Ier), Brunehaut (ch. II), Clotaire II (ch. III), passent tour à tour sous nos yeux. Dans l'histoire de ce dernier, M. Kurth ne relève rien d'épique que le récit de la guerre de Saxe, et après ce prince, l'histoire des rois francs ne laisse plus voir de trace de chants épiques; tout au plus y peut-on relever ce que l'éminent professeur de Liège appelle des « impressions épiques, » le portrait de Dagobert, par exemple. Mais certains récits des chroniqueurs ont plus tard fourni des données importantes à nos épopées. C'est ainsi que M. Kurth voit dans le récit de l'expédition, sous Dagobert Ier, contre les Basques, expédition dirigée par le référendaire Chadoindus et onze autres ducs, le prototype de l'épisode de Roncevaux dans la chanson de Roland. C'est ainsi également qu'un autre passage de Frédégaire, racontant une expédition de Sigebert II contre les Thuringiens en 642, et où il est question de la trahison des gens de Mayence, serait la première origine de la fâcheuse réputation que les chansons de geste firent aux Mayençais dans le moyen âge.

Un chapitre de résumé et de conclusions est suivi de quatre appendices : 1) sur l'origine troyenne des Francs; 2) sur les généalogies des rois Mérovingiens; 3) sur les noms poétiques des Francs; 4) sur le baptême de Clovis, dont M. Kurth maintient l'historicité déjà établie par lui.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter les principes et les conclusions de ce travail; il faudrait pour cela plus d'espace que celui dont je dispose. Je dois dire cependant que M. Kurth ne m'a pas pleinement convaincu, que si sa démonstration me semble solide sur plusieurs points, il en est d'autres où je ne crois pas pouvoir accepter les résultats de ses recherches. Je persiste à croire que la méthode philologique offre de véritables dangers, que l'historien doit s'en servir avec beaucoup de circonspection; je me méfie un peu de ces procédés de critique et je ne pense pas que M. Kurth échappe sur tous les points au reproche de témérité. Mais

encore une fois, ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre cette discussion. Il me suffit d'avoir fait mes réserves sur un ouvrage d'ailleurs fort érudit, fort intéressant, et appelé, je le répète, à un succès d'autant plus grand que la méthode qu'il emploie, les idées qu'il développe, ont chaque jour un plus grand nombre de partisans. E.-G. Ledos.

Le Concordat, par le duc de Broglie. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-12 de v-239 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet écrit a paru dans le *Correspondant ;* mais un nouveau ministre des cultes ayant renouvelé le maintien des maximes et des pratiques de ses prédécesseurs, l'auteur a eu l'excellente pensée de rééditer son étude sous forme de volume, dans le but de réfuter les allégations du ministre sur le caractère du Concordat, sur les articles organiques, sur la situation du clergé vis-à-vis de l'État et sur d'autres points d'une haute importance. La récente publication d'un ouvrage considérable de M. le comte Boulay de la Meurthe, sous ce titre : *Documents sur la négociation du Concordat et les rapports de la France avec le Saint-Siège en 1800 et en 1801*, fait connaître, avec des renseignements souvent inédits, « toutes les phases de la transaction la plus épineuse peut-être dont les annales de la diplomatie fassent mémoire. » C'est là que M. de Broglie a puisé, dans une certaine mesure, les éléments d'une discussion nette et péremptoire. Je la résume en y ajoutant ici et là quelques réflexions.

Voici d'abord les négociateurs en présence, Bonaparte et les délégués du pape Pie VII. Le Premier Consul sent le besoin de pacifier les esprits après une anarchie de dix années; le Pape comprend le devoir de réorganiser l'Église de France au prix de toutes les concessions possibles et des plus douloureux sacrifices. D'un côté les prétentions d'un parvenu autoritaire qui, débouté de ses projets d'ingérence illégitime, prendra sa revanche par les articles organiques; de l'autre, une souplesse et une fermeté qui ne se démentent pas. Pie VII, mettant au-dessus de ses affections politiques ses obligations pressantes de pontife, n'hésite pas à traiter avec le nouveau pouvoir; et, avant tout préoccupé du soin des âmes confiées à sa garde, il ira même jusqu'à sacrer quelques années plus tard le nouvel Empereur, laissant toutefois les catholiques parfaitement libres de se rallier ou non au soldat couronné.

Telle sera, sous les gouvernements ultérieurs et jusqu'à nos jours, la conduite pleine de sagesse du Pasteur suprême. Léon XIII, n'en déplaise aux polémistes excessifs, n'en a pas dévié : oralement et dans ses Encycliques, en vue du bien spirituel de la France qui lui est si chère, et non pour entrer dans la politique, il a puissamment invité tous les partis à cesser leurs divisions et leurs stériles disputes, afin de lutter, la main dans la main, dans une action énergique et persévérante contre le joug des sectaires et de ressaisir leurs imprescriptibles libertés

religieuses, dont la violation permanente et croissante mènerait notre pays aux abîmes. Par suite il a conseillé l'acceptation du terrain légal afin d'y combattre avec plus d'efficacité l'ennemi commun ; mais il a certifié d'autre part qu'il n'entendait ni blâmer les préférences politiques et les fidélités à de nobles causes, ni imposer des adhésions d'esprit ou de cœur à des formes quelconques de gouvernement. Aussi bien « ne peut-il entrer dans l'esprit de personne que les fidèles, qui n'ont pas charge d'âmes, aient dû apporter à (des) maîtres successifs une adhésion (intime) qu'ils auraient eu ensuite à rétracter.... autant de fois qu'ils l'auraient promise, ce qui leur aurait fait jouer le triste rôle de se traîner toujours à la suite de la force et de la fortune » (p. 52 et 53).

Examinant ensuite le caractère essentiel du Concordat, œuvre évidente de conciliation mutuelle, l'honorable écrivain constate avec Léon XIII un « *Contrat bilatéral*, assurant les droits et les libertés de l'Église. » Or que font aujourd'hui ceux qui s'inspirent, ou plutôt qui sont les serviteurs des injonctions de la franc-maçonnerie ? Ils affirment audacieusement, en paroles et en actes, que le Concordat a placé l'Église dans l'État par la nomination des évêques, par l'obligation de l'agrément officiel pour le choix des curés, comme si, dans ces cas, l'autorité ecclésiastique ne conservait pas ses prérogatives. Le prêtre est fonctionnaire, dit-on encore, en dépit de l'évidence, en dépit des décisions successives de la Cour de cassation. A cette occasion, le duc de Broglie rappelle fort à propos les paroles du procureur général Dupin, l'un des vieux tenants du gallicanisme parlementaire, prononcées au lendemain de la révolution profondément irréligieuse de 1830. « Les prêtres, disait-il, ne sont ni ne peuvent être des agents du gouvernement, puisqu'ils exercent des fonctions spirituelles. » Mais la secte qui règne et gouverne a résolu et s'efforce de déchristianiser la France, de faire triompher l'athéisme d'État et l'athéisme social. C'est pourquoi, chose inouïe dans l'histoire des peuples, elle a effacé le nom de Dieu de ses écoles et de toutes les institutions du pays, outragé la doctrine chrétienne sur le mariage par l'établissement du divorce, combattu le recrutement du sacerdoce par la loi militaire, et elle travaille sans relâche à comprimer le clergé dans les mailles serrées de son despotisme, à lui imposer le silence de la servitude par les condamnations iniques et par les suppressions de traitement opérées en haine du Concordat, au mépris de l'honnêteté la plus vulgaire et de toutes les garanties de la justice, à l'exiler enfin du droit commun, en même temps qu'elle entoure des cercueils de la pompe scandaleuse d'un athéisme officiel et qu'elle évoque à l'encontre des persécutés la tyrannie surannée des articles organiques réprouvés par le Saint-Siège comme frauduleusement ajoutés au Concordat, celle de l'année 1810, ainsi que certains abus, du reste exagérés, d'un ordre social tout différent du nôtre.

Dès lors nos maîtres ont détruit, remarque justement l'auteur, l'esprit du Concordat. S'ils n'osent pas encore le dénoncer à Léon XIII, c'est qu'ils redoutent pour leur domination l'ébranlement général qui en serait la suite. Mais ils se sentent à la merci d'une minorité ardente et de la franc-maçonnerie, avec lesquelles ils doivent compter chaque jour. D'un autre côté, certains catholiques, à la vue des malheurs du temps, désirent la suppression d'un ancien instrument de conciliation dont les puissants du jour font un instrument d'oppression et de perversion publique. Telle n'est pas la pensée du génie éminent et prudent qui préside aux destinées de l'Église ; il réserve sa décision. Quant à l'auteur, alarmé des conséquences terribles, — et il les énumère — de la suppression du Concordat, suppression que le mouvement révolutionnaire peut accélérer, il refuse son assentiment et il a raison.

Un appendice, contenant des pièces très intéressantes, termine ce volume d'une haute valeur et dont toutes les pages respirent l'impartialité, l'attachement à la religion et à l'Église, le dévouement à la justice et à la vraie liberté. On pourrait discuter quelques détails, mais ce ne serait diminuer en rien l'autorité des revendications courageuses qui se recommandent d'elles-mêmes à tout esprit de bonne foi. Elles empruntent d'ailleurs un attrait à la forme littéraire dont M. le duc de Broglie sait revêtir tout ce qu'il écrit.

Puissent-elles ranimer les courages et fortifier l'union des honnêtes gens pour les luttes prochaines ! C'est le vœu de l'auteur et le nôtre.

GEORGES GANDY.

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon. *Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices*, par A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut. Tome IX. Paris, Hachette, 1893, in-8 de 503 p. — Prix : 7 fr. 50.

Écrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des Affaires étrangères, par M. P. FAUGÈRE. Tome VIII, publié par le vicomte MENJOT D'ELBENNE. *Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1750.* Paris, Hachette, 1893, in-8 de xv-722 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Boislisle poursuit avec une louable persévérance la magistrale publication des *Mémoires de Saint-Simon* pour la collection des grands écrivains de la France. Voici le neuvième volume de cette série, et la période des événements dont il est question ne comprend que la fin de l'année 1701, sans empiéter sur 1702. C'est l'épisode du mariage du roi d'Espagne, Philippe V, avec la princesse de Savoie, avec la curieuse digression sur les mœurs de la cour espagnole et sur l'institution de la grandesse que le noble duc ne voudrait, pour rien au monde, laisser confondre ou même mettre en parallèle avec la pairie française. Aussi

entre-t-il dans les détails les plus minutieux pour bien préciser l'origine et la valeur respective des différentes classes de cette distinction enviée; véritable travail de patience archéologique, car il ne faut pas oublier, remarque-t-il (p. 147), « que la diversité des classes est une espèce de mystère parmi les grands, qu'ils n'aiment pas à révéler, ou par vanité d'intérêt, ou par politesse pour les autres, et d'autant plus difficile à démêler que la différence ne s'en développe qu'aux couvertures, qui s'oublient bientôt après; car pour les distinctions qu'y fait le style de chancellerie, c'est un intérieur qui demeure dans leurs papiers.... » Mais c'est precisément dans ce genre d'études qu'excelle Saint-Simon, qui nous donne ici un véritable traité *ex professo* sur la matière.

Les appendices et les notes de M. de Boislisle sont aussi abondants, aussi riches que d'habitude. A l'appendice je remarque en particulier les études sur Ségur, le beau mousquetaire, et l'abbesse de la Joie ; — sur les Fleuriau d'Armenonville, — sur les généraux de l'armée d'Italie; — sur les débuts de la princesse des Ursins ; — sur la réception des ducs de Banos et d'Arcos à la cour de France.... Quant aux notes, elles sont, comme toujours, d'une érudition invraisemblable. Il est un mot dont abuse la critique moderne, ou du moins certaine critique moderne, celle que j'appellerai fin de siècle : c'est celui d'impeccable. On le voit surtout apparaître à l'époque des nécrologies. Théodore de Banville était, je l'ai lu dans cent articles divers, impeccable en poésie ; Renan, impeccable en prose. A Dieu ne plaise que je veuille nécrologier M. de Boislisle, car il faut lui souhaiter de longues années pour terminer son œuvre ; mais si le mot s'acclimate définitivement, on dira de lui qu'il fut impeccable en annotations. Je ne lui reprocherai que sa trop grande richesse. Lorsque, par exemple, Saint-Simon signale dans la famille de Thiard un évêque de Chalon-sur-Saône, grand poète, ami de Ronsard et de Des Portes, j'admets une notice sur ce poète, mais il me paraît superflu, à moins de rectifier des erreurs accréditées, de biographier séparément Ronsard et Des Portes, qui sont assez connus du moindre lecteur des Mémoires.

Le huitième volume des *Écrits inédits de Saint-Simon* conservés au dépôt des affaires étrangères est une merveilleuse galerie de portraits dont les figures se profilent avec une intensité de relief et de vie extraordinaire. Prélats, guerriers, favoris et favorites semblent sortir du cadre : on croit les avoir connus et fréquentés. A leur tête sont les princes de la maison de Lorraine : Vaudémont, « le Protée de son temps, » Rieux et d'Armagnac, « hauts et brutaux à merveille, » le chevalier de Lorraine, à la figure charmante, menant « avec considération une vie qui en méritait fort peu ; » Marsan, « l'un des plus petits et des plus ragots qu'on puisse imaginer. » Puis défilent ceux de la maison de Rohan : le maréchal de Gyé justifiant sa railleuse devise : « A la bonne heure

prend la pluie le pèlerin ; » Montbazon, avec son tic « du monde le plus estrange et dont il plaisantait tout le premier ; » et ce romanesque chevalier de Rohan, favorisé des dames, qui se montrèrent parées pour lui voir couper la tête devant la Bastille. A leur suite, voici les ducs de la Trémouille, chez qui l'honneur, la probité, la fidélité, suppléaient parfois à l'esprit, « et cela avec beaucoup de dignité ; » Sully, portant éternellement le deuil de son maître ; le beau Brissac, « le père de tous les grands capitaines de son temps ; » le petit Cossé, « le maréchal des bouteilles ; » le cardinal de Lyon, frère favori de Richelieu, « doux, modeste, éloigné de goût et de volonté du monde, et toujours chartreux ; » le maréchal de Maillé, grand capitaine aussi, quand « le lièvre ne le prend d'aller manger des melons et des prunes en Anjou ; » Luynes, qui fut « trente-neuf ans taupe et ne fut aigle que quatre ; » et l'ex-Madame Scarron, « belle gueuse de petit aloi, » à qui le vindicatif chroniqueur décoche ses traits les plus mordants ; et la princesse d'Harcourt, « belle, galante, hideuse de bonne heure et dévote ; » et la Montauban, « qui mettait son esprit à toutes sortes d'horreurs ; » et la duchesse de Ludes, adorable avec une singulière beauté.... J'en passe, et des meilleurs, pour arriver au maître « titre » du livre, à celui de Saint-Simon, dans lequel le noble duc a tracé l'histoire de sa maison, la biographie de son père et la sienne. Son impartialité n'y est pas toujours indiscutable, mais les pages consacrées au roi Louis XIII, qui fut le bienfaiteur de son père, et au régent, qui fut son ami personnel, sont des morceaux de choix, qui font pardonner les vaniteuses protestations dont ils sont encadrés. Saint-Simon s'est arrêté court, au milieu de l'article de la Rochefoucauld, sans achever l'histoire des pairies existantes ; cela est fort regrettable, car ce qu'il nous en donne constitue déjà un monument unique dans les fastes modernes.

Ce volume achève la publication des manuscrits autographes contenus dans le tome CCXIII du fonds de France des archives des affaires étrangères. Le même dépôt renferme encore d'autres manuscrits inédits du maître : et nous exprimons l'espoir, au nom de tous les érudits et de tous les lettrés, que la maison Hachette, qui a déjà tant fait pour la mémoire du noble chroniqueur, en commencera bientôt l'édition.

René Kerviler.

Napoléon intime, par Arthur Lévy. Paris, Plon et Nourrit, 1893, XII-656 p. — Prix : 8 fr.

Ce livre est une réponse. M. Taine avait fait de Napoléon une sorte de monstre : M. Arthur Lévy le réduit aux proportions de l'humanité. Mais si M. Taine outrait le personnage, M. Arthur Lévy ne semble-t-il pas le diminuer ? Ce n'est plus seulement un homme, c'est un bon homme, c'est un bourgeois. De l'accident, il fait la règle ; de quelques

attitudes, l'attitude constante : des nuances du caractère, le caractère lui-même. En regard de ce livre, qu'on s'avise de relire je ne dirai pas M. Taine, mais seulement Mme de Rémusat, ou les lettres de l'*amie* dans le *D'Antraigues*, de M. Pingaud, et l'on sera stupéfait de la différence d'impression. Ces livres, pourtant, sont, eux aussi, des autorités, et valent bien la duchesse d'Abrantès, Mlle Avrillon ou le valet de chambre Constant.

Suivant M. Taine, il n'y avait pas de morale pour Napoléon ; il ne la trouvait pas faite pour les hommes de son rang. La prétention est brutale : avec plus de formes, M. Arthur Lévy dit-il autre chose ? Il retranche, et avec raison, à son héros d'odieuses fantaisies qu'on regrette que M. Taine ait enregistrées, d'après des Mémoires inédits qui ne sont peut-être que des commérages de vieux garçons ; mais il lui en laisse et il en cite assez pour que, au jugement commun, Napoléon reste ce qu'il était, un homme sans scrupules. Effaçons les violences de style de M. Taine, et M. Lévy va, sur ce point, se rencontrer avec lui. Il est vrai que Napoléon tenait beaucoup à la morale chez autrui, même chez ses frères, bien qu'ils approchassent du rang suprême : c'était sa seule façon de la reconnaître.

Caractère tempéré, égal, aimable, prévenant : tel nous le représente M. Lévy ; — personnalité féroce, tel nous le montre M. Taine. Qui donc a raison des deux ? L'un et l'autre, suivant les heures. On n'est un héros ni tous les jours ni toute la journée. Il y a les moments de détente, d'abandon, d'habitude, de laisser aller ; il y a ceux où le travail commande, où les circonstances et les grands desseins emportent l'âme, où l'on donne tout de soi, où l'on exige autant d'autrui. A ces moments divers, sera-t-on le même homme ? Aura-t-on, pour ses observateurs, le même aspect ? M. Lévy nous montre le grand homme en robe de chambre ; le plus souvent, il prend ses citations dans un ordre inférieur de témoins. Est-ce faux ? Non, mais ce n'est vrai qu'à quelques instants. Attendons : voici le chef d'État, l'homme de guerre, le législateur, avec ses lumières, ses éclairs et sa foudre : pour ces heures-là, il faut d'autres témoins que les valets de chambre.

En résumé, quand on voudra juger Napoléon dans sa force, dans la raison de sa puissance et de ses succès, on recourra, avec bien des réserves, au portrait qu'a tracé M. Taine. Pour s'en reposer, on parcourra les agréables chapitres qu'a écrits M. Arthur Lévy ; chez lui, du moins, César « a conservé quelque chose d'humain ; » c'est ce qu'avait oublié M. Taine.

VICTOR PIERRE.

Annales du collège royal Bourbon d'Aix, *depuis les premières démarches faites pour sa fondation jusqu'au 7 ventôse an III, époque de sa suppression*, par Édouard Méchin, prêtre. T. III. Paris, A. Picard ; Aix, A. Dragon, gr. in-8 de xii-363 p. — Prix : 15 fr.

Nous croyons avoir suffisamment montré, en parlant des deux premiers volumes de cet ouvrage, le grand intérêt que présente, pour l'histoire d'une ville, d'une province entière, un journal comme celui que les recteurs du collège des jésuites d'Aix ont rédigé pendant cent quarante ans (1623-1762). Le troisième volume de ces annales achève d'abord la publication du journal (1732-1762), puis l'éditeur, se faisant historien, conduit dans la seconde moitié du volume jusqu'en 1795 l'histoire de l'établissement. Nous avons vu aussi avec quel soin scrupuleux le manuscrit des recteurs a été publié, comment chaque fait consigné dans ce journal, chaque nom propre a été éclairé par des notes précises et exactes ; le troisième volume montre à la fois chez l'éditeur et chez l'historien les mêmes mérites de rigueur dans la méthode, de précision dans l'exposé des faits et d'impartialité dans les jugements.

Le second volume finissait en 1732, au moment où la ville d'Aix se débattait en proie à une vive émotion. L'affaire du P. Girard y avait soulevé contre le collège toutes les passions ; des émeutes éclataient dans les rues. Comment cette ébullition s'apaise-t-elle en quelques jours ? Le moindre témoignage des auteurs contemporains aurait suffi à expliquer l'inextricable malentendu provoqué par l'hallucination d'une pauvre femme ; quelques mots des mémoires du marquis d'Argens, par exemple, qui avait été juge dans l'affaire, du fameux marquis, l'ami de Frédéric et de Voltaire, nous auraient paru utiles pour démontrer l'innocence des jésuites, mais l'éditeur ne les croit pas nécessaires, il se refuse à introduire dans le récit du journal des faits nouveaux ; cette innocence est, à ses yeux, suffisamment prouvée par le journal lui-même. On voit, en effet, que la tempête se calme d'elle-même, en quelques jours. Les jésuites ne cessent pas un instant de remplir leurs fonctions publiques dans la ville, au milieu de la paix la plus profonde. Bientôt ils prêchent une mission à toutes les corporations de la cité, et avec le plus grand succès. Enfin, le Parlement semble tenir à bien marquer sa réconciliation avec la Compagnie en choisissant un jésuite pour lui prêcher à lui-même la station de carême. C'est ainsi que le journal suffit à montrer la futilité de cette affaire du P. Girard, qui fut très grosse, il y a cent soixante ans.

On trouve dans les vingt dernières années du Journal des recteurs bien des symptômes précurseurs de l'expulsion de 1762. A Aix aussi, un parti s'agite pour arriver à ce but ; mais tout cela, le journal l'indique discrètement et l'éditeur est aussi discret que le journal. Évidemment, le mot d'ordre part de Paris. Tantôt c'est le chancelier qui em-

piète sur les privilèges apostoliques; tantôt les thèses les plus innocentes sont taquinées en justice. Lorsque, dans sa querelle avec Christophe de Beaumont, le Parlement de Paris a donné l'exemple de faire porter les sacrements aux jansénistes par les gendarmes, le Parlement d'Aix ne veut pas être en retard dans cette voie. Des instructions venues de Paris provoquent, dès 1752, la réouverture du pensionnat des doctrinaires d'Aix. L'éditeur aurait pu indiquer par une note qu'à ce moment le gouvernement faisait déjà effort pour ouvrir des pensionnats destinés à remplacer les maisons d'internes qu'on voulait fermer. En 1759, les bénédictins ouvraient Sorèze; l'année suivante, l'Oratoire ouvre Notre-Dame en Forez, et c'est en 1761 que le Parlement rend le premier arrêt contre la Compagnie. L'œuvre de l'éditeur est maintenant terminée et celle de l'historien va commencer.

En ce moment de l'expulsion, M. Méchin continue à se montrer d'une absolue discrétion. Ainsi l'on n'aurait pas été fâché d'apprendre quelques détails sur la querelle qui éclata au sein même du Parlement; les gens de justice s'y condamnaient les uns les autres; ce fut une sorte de guerre civile. Il y a quelque vingt-cinq ans, le P. Carayon a publié sur cette affaire un très curieux document, le Mémoire justificatif du président d'Éguilles, condamné à l'exil par ses collègues. J'aurais désiré aussi trouver quelque explication de la singulière conduite de Ripert de Montclar, cet avocat général qui devait conclure à l'expulsion et qui, pendant toute sa jeunesse, avait été l'élève chéri des jésuites, leur protégé; sur Ripert de Montclar, dont le propre frère appartenait à la Compagnie. M. Méchin n'a rien trouvé à publier de lui qu'un rapport historique sur le collège, mémoire assez utile d'ailleurs. Maintenant, le rôle de l'éditeur fini, il va, en nous racontant lui-même les dernières années du collège, publier de plus nombreux documents.

Deux directions se succèdent au collège pendant les trente dernières années de l'ancien régime : celle des séculiers, qui va de 1762 à 1773, et celle des Doctrinaires, qui se termine à la Révolution. Le fait le plus saillant de la direction des séculiers, c'est l'acharnement que mit la municipalité à les remplacer par des doctrinaires. C'est Pascalis, c'est la future victime de la populace, qui mena cette campagne; nous aurions voulu démêler les motifs qu'avait eus, pour lutter avec tant de vigueur, l'illustre avocat qui plus tard fut le dernier et éloquent défenseur de la constitution provençale. Mais on ne voit guère ces motifs; il faut le reconnaître, d'ailleurs, M. Méchin nous donne tout ce que les documents lui fournissent; on ne peut lui demander davantage.

C'est surtout quand il arrive à la période des doctrinaires que le vaillant chercheur a dû se trouver bien malheureux. Les douze cartons, relatifs à cette période, qu'on montrait, il y a peu de temps encore, au rez-de-chaussée de l'hôtel de ville, ces douze précieux cartons ont dis-

paru. Il a fallu se contenter des délibérations du conseil de ville et de celles du bureau du collège que la bibliothèque Méjanes a heureusement conservées.

Malgré une lacune si grave qui, il faut l'espérer, ne sera pas éternelle, la dernière période du collège est vraiment curieuse. Les études s'y abaissent sans doute, la politique règne en souveraine; ce n'est plus d'éducation qu'on s'occupe; ce qui fait la vie du collège sous les doctrinaires et malheureusement la vie de la ville entière, c'est le rêve commun de bonheur universel, indéfini, qui s'est emparé des esprits. Les réunions électorales de 1789 se tiennent dans la chapelle du collège; c'est là que Mirabeau essaie son éloquence, là que chaque jour les doctrinaires travaillent pour la Révolution. Dans cette même maison où l'on ne s'occupait autrefois, le Journal des recteurs l'a bien démontré, que de former les esprits et les caractères, où l'on enseignait exclusivement la religion, les mœurs, les lettres et les sciences, aujourd'hui le programme, c'est de tout réformer, de tout bouleverser à la fois. Le contraste est frappant et instructif; il expliquerait à lui seul la décadence intellectuelle et morale qui caractérise la fin du siècle; c'est une leçon de choses que M. Méchin nous a donnée par le seul rapprochement des faits des trente dernières années, avec le calme récit des recteurs qui a duré cent quarante ans et dont l'autorité ne peut être un instant contestée.

Ce troisième volume aurait entièrement complété l'œuvre de M. Méchin, si l'auteur n'avait cru convenable, pour en rendre la lecture plus facile, d'y ajouter de nombreuses tables qui formeront un quatrième volume; ce dernier volume est déjà annoncé; on comprend en effet l'utilité d'amples tables pour nous orienter dans ce dédale de faits locaux et qui jetteront sur l'histoire de la ville, de la province et sur l'histoire générale de l'enseignement, des lumières vives, inattendues et désormais acquises à la science. A. S.

Histoire du collège de Tulle *depuis son origine jusqu'à la création du lycée (1567-1887)*, par G. Clément-Simon. Paris, H. Champion, 1892, gr. in-8 de 387 p. avec 6 planches. — Prix : 10 fr.

Nous possédions déjà un assez grand nombre d'histoires de nos anciens collèges : l'ouvrage de M. Clément-Simon prendra bien vite sa place parmi les meilleures de ces monographies. L'auteur, dont la réputation, soit comme écrivain, soit comme érudit, est depuis longtemps établie, n'a rien négligé pour rendre sa nouvelle publication aussi irréprochable que possible. Ses recherches dans les imprimés comme dans les manuscrits ont été si consciencieuses, si approfondies, qu'il n'a rien laissé échapper d'important dans son récit. Dix chapitres, pleins de choses, nous amènent de 1539, époque où sont mentionnées pour la première fois les écoles séculières de Tulle, jusqu'à l'ouverture du lycée

en octobre 1887. En ces dix chapitres, les événements et les hommes sont saisis au vif. Parmi les personnages qui ont le plus mérité l'attention du savant historien, nous nommerons l'érudit Jean Maleden, le maître ès arts, Denis Bilhonet, chargé par les maire et consuls de l'instruction de la jeunesse (1567), M. Julien de la Fosse, régent, Philippe Hersé, principal du collège de Tulle en 1580, son successeur Labeylie, le maire Pierre de Fénis, qui confia la direction de l'établissement aux jésuites réprésentés par le provincial Jean de la Renaudie (mai 1620), Jean Martin de Sanmarsal, bienfaiteur du collège; les professeurs Audebert, Frizon, Josset, Gaudin, Leau; l'évêque Mascaron, le P. Antoine Bonet; les principaux, l'abbé Coudert, l'abbé Lacombe, l'abbé Brival, le P. Ruffin (des Théatins), le P. Lanneau de Marey, devenu si célèbre, sous le nom de Victor de Lanneau, comme fondateur de Sainte-Barbe, etc.

On trouve aussi beaucoup de renseignements intéressants, surtout au point de vue bibliographique, dans l'*Introduction*, où sont énumérés les travaux relatifs aux illustrations littéraires du Limousin pendant le moyen âge jusqu'à la naissance des études classiques. Enfin, signalons une riche série de *Pièces justicatives*, inédites pour la plupart, entre lesquelles on remarque le testament de Jean Teyssier (1551), qui fournit des détails nouveaux sur la famille du poète bordelais Pierre de Brach, les lettres de Ph. Hervé, l'état des promesses et obligations faites à la ville de Tulle en faveur de l'établissement du collège des Pères jésuites (abondante liste de souscripteurs), le traité de fondation du collège, le testament du sieur de Sanmarsal, fondateur des prix de la Vierge, etc. A ces pièces, imprimées pour la première fois, M. Clément-Simon a joint la reproduction de diverses pièces de théâtre rares et curieuses, celle-ci, par exemple : *La Constance persique, ou Hormisdas et Suenes. Tragédie chrestienne.* (A Tulle, chez Jean Dalvy, 1651.) Il a aussi donné la liste des ouvrages imprimés à Tulle pour les jésuites depuis 1622 jusqu'en 1696. T. DE L.

Histoire d'Allemagne. *La Réforme, Jean Huss, Martin Luther, premiers empereurs de la maison d'Autriche*, par JULES ZELLER. Paris, Perrin, 1891, in-8 de 423 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur le nouveau volume que M. Zeller vient d'ajouter à sa grande histoire d'Allemagne. Le titre seul suffit à montrer tout l'intérêt du sujet qui y est traité; mais nous n'étonnerons pas nos lecteurs en disant que le rationalisme de l'auteur ne lui a pas permis de porter un jugement exact sur cette grande époque, et que son ignorance des affaires et des doctrines catholiques se manifeste en maint endroit. Après cette réserve, nous ne faisons pas difficulté d'avouer que l'érudition de l'auteur est vraiment étendue et que ce volume nous semble supérieur à celui qui l'a précédé. L'on sent bien

encore quelque hâte dans la rédaction : les répétitions, les défaillances de style, l'impropriété de quelques expressions, l'embarras de quelques tournures sont des taches qu'un peu d'étude aurait fait disparaître, comme les multiples fautes d'impression, si pénibles à l'œil, auraient pu être supprimées, avec plus de patience. Il est fâcheux que M. Zeller, qui évidemment travaille vite, ne fasse pas revoir ses travaux par quelque ami; le fond même s'en trouverait mieux, car l'érudition de l'honorable académicien, étendue, à la vérité, n'est pas toujours sûre dans le détail, et l'on relève, de ci de là, beaucoup de petites inexactitudes; il n'est guère permis, par exemple, d'appeler « un je ne sais quel Baptiste de Mantoue, général des carmes (p. 231), » un littérateur qui eut en son temps une aussi grande vogue que Battista Spagnuoli, dit le Mantouan. Mais je ne veux pas dresser une liste de ces vétilles; ce qui est plus important, c'est l'esprit de l'ouvrage; et un catholique est bien forcé de dire que si c'est là un volume intéressant, ce n'est point, à coup sûr, un bon livre. E.-G. Ledos.

Aus der Paulskirche. — *Berichte an den Schwabischen Merkur aus den Jahren 1848 und 1849*, von Gustav Rümelin. Herausgegeben und eingeleitet von H. R. Schäfer. Stuttgart, G. J. Göschen, 1892, in-8, xi-259 p.

Simple maître d'école dans une petite ville du Neckar, Gustave Rümelin est lancé, comme malgré lui, dans la tourmente révolutionnaire où l'Allemagne va se débattre pendant une année : esprit sage et pondéré en dépit de sa jeunesse (trente-trois ans), il prend place au centre, et il envoie au *Mercure de Souabe* des chroniques « vécues » qui sont encore aujourd'hui d'un puissant intérêt; il prophétise avec bonheur, il stigmatise les rêvasseries de ses collègues de l'Assemblée francfortoise, et ses récits verveux sont le meilleur commentaire de cet épisode douloureux de l'unité allemande. — Entre les énergumènes de la gauche (Blum, Wesendonk, etc.) qui veulent raser tout et proclamer la souveraineté despotique de l'Assemblée, et les maniaques féodaux (Vincke et d'Arnim) qui parlent des « trente-huit nations » du *Bund* germanique, il y a place pour les unitaires assagis, que l'ambition n'aveugle point et qui sont « pratiques » avant tout. Rümelin ne veut pas d'une « grande Allemagne » qui comprendrait l'Autriche et ses possessions danubiennes et, comme il dit plaisamment (p. 163), la Colchide, l'Asie Mineure; c'est un fantôme, un beau songe, un mirage trompeur; que serait un Reichstag composé d'Allemands, de Magyars, de Croates, de Tchèques, de Polonais et d'Italiens, et qui représenterait soixante-dix millions d'hommes? un avorton (*unlebensfähiges Monstrum*). Il veut, avec le grand historien Dahlmann, une « petite Allemagne » sous l'hégémonie prussienne; c'est le sujet d'un de ses deux discours, 22 janvier 1849 (il en fit un autre, 25 septembre 1848, sur le rôle de la religion dans l'enseignement) :

« Messieurs, je me range ouvertement à l'avis de ceux qui regardent l'admission de l'Autriche dans la famille germanique comme impossible. » Il est fort peu enthousiaste de la personne de Frédéric-Guillaume, l'utopiste couronné : ses ministres lui inspirent peu de confiance ; mais il comprend qu'il faut une tête au plus beau corps du monde. Le Wurtemberg ne doit pas s'allier à la Bavière et à l'Autriche, mais se soumettre aux Hohenzollern (p. 252), et sacrifier son particularisme. Cette franchise a fait taxer Rümelin de lèse-patriotisme ; mais l'avenir lui a donné raison. — Il a écrit aussi, dès le 18 juillet 1848 (p. 39-41), des pronostics qui se sont cruellement vérifiés ; mais nous ne pouvons que louer la clarté de sa vision. — Ce fin politique, qui raille spirituellement les toasts à l'Unité et les banquets Lamourette et parle en si bonne prose (*praktische Opfer, wie müssen die Dinge sehen wie sie sind*), ce « réaliste, » cet « ἀνὴρ Βισμαρκώτατος » (comme il s'est qualifié lui-même), a pourtant sa petite faiblesse « romantique » les jours où il s'enthousiasme pour la Pologne : un novateur est toujours imbu de quelqu'un des préjugés de son époque ! — Lisez ces pages mouvementées, et vous connaîtrez une minute palpitante de l'histoire de nos voisins. A. S.

Geschichte des Klosters, der Vogtei und Pfarrei Herbitzheim, von Joseph Levy, Vikar in Herbitzheim. Strasbourg, C. Bauer, 1892, in-8 de XIX-288 p., 2 pl.

Herbitzheim est une modeste paroisse du diocèse de Strasbourg, sur la Sarre, dans le canton de Saverne. Un monastère y fut fondé vers 740 ; la cure actuelle date, comme construction, de 1536. La prétendue Réforme y pénétra dès 1522. Vicaire actuel, M. Levy a reconstitué l'histoire de cette petite localité et l'a dédiée à son curé. C'est d'un fort bon exemple. Dans bien des diocèses, les ordonnances synodales prescrivent aux desservants de recueillir les souvenirs de leurs paroisses respectives ; ces prescriptions donnent lieu à la publication de bien peu de monographies. Je donnerai volontiers celle de M. Levy comme un modèle de recherches persévérantes et fructueuses : bonne division, tableaux chronologiques, pièces justificatives, rien n'y manque, pas même une lettre de félicitation d'un professeur du grand séminaire de Strasbourg. U. C.

Pombal, sein Charakter und seine Politik nach den Berichten der Kaiserlichen Gesandten im geheimen Staatsarchiv zu Wien. Ein Beitrag zur Geschichte des Absolutismus, von Bernard Duhr, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, 1891, in-8 de 182 p. — Prix : 3 fr.

M. de Santarem à Lisbonne et le docteur Schæfer en Allemagne ont attiré de nouveau, tout dernièrement, l'attention des lettrés sur Pombal. L'un publie des documents, l'autre compose une histoire géné-

rale du Portugal. Tous deux sont d'accord pour se décerner mutuellement un tribut d'admiration, puis pour faire de Pombal un grand homme et un ministre libéral. Afin de gagner sa cause, M. Schæfer ne craint pas de s'appuyer souvent sur John Smith (*Memoirs of the marquis of Pombal*). Or, Smith remplissait les fonctions de secrétaire privé auprès du maréchal marquis de Saldanha, descendant direct de Pombal, et il écrivait évidemment pour glorifier l'aïeul de son patron.

On voit assez par là combien la note d'impartialité fait défaut dans ce concert d'éloges. Le P. Duhr a eu l'heureuse idée de faire intervenir les ambassadeurs impériaux accrédités à la cour de Lisbonne. Ce poste a été occupé pendant le ministère de Pombal par Starhemberg, Khevenhüller, de Kail, Welsperg, Stockeler et Lebzeltern. Aucun de ces diplomates n'a été hostile au tout-puissant Portugais. Au contraire, quelques-uns étaient liés d'amitié avec lui. Dans leurs dépêches, leurs relations, c'est l'élément historique qui domine. Khevenhüller va même jusqu'à se vanter de s'être toujours mis en garde contre toute appréciation personnelle et de n'avoir été qu'un simple narrateur.

Telle est la nature des matériaux inédits qui ont servi au P. Duhr pour esquisser le portrait de Pombal et juger sa politique. Le livre est divisé en dix chapitres qui embrassent toute l'administration de ce ministre, depuis son élévation jusqu'à sa chute. Mettant de côté la politique extérieure, l'auteur s'est étendu longuement sur les affaires d'ordre intérieur : commerce, industrie, finances, armée, instruction, science, inquisition. La suppression des jésuites a été aussi traitée à fond.

En suivant pas à pas ce ministre soi-disant libéral dans ses projets, dans ses réformes, dans ses entreprises, dans tous les actes de son administration, on sera peut-être étonné de voir qu'il a été l'incarnation d'un parfait absolutisme. P. S. P.

Saxe et Moscou. *Un médecin diplomate : Laurent Rinhuber de Reimfer*, par le P. Pierling. Paris, Bouillon, 1893, in-12 de 160 p. — Prix : 3 fr.

« Intelligent, médiocrement instruit, sachant se rendre compte des événements et des hommes, c'était surtout l'élévation de caractère qui lui manquait. D'un esprit impressionnable et mobile, il poursuivait avec trop d'ardeur ses projets particuliers et ses propres avantages pour être véritablement utile à un pays comme la Russie du XVIIe siècle : l'intérêt avait trop de prise sur son dévouement. A cause de ces mêmes visées personnelles, ses écrits, qui ne manquent pas d'indications précieuses, doivent être soumis à l'épreuve d'une critique sévère » (p. 106). Tel est le portrait que le R. P. Pierling trace de l'aventurier allemand qu'il promène successivement en Russie, en Saxe, en France, en Allemagne, où, sans avoir jamais abouti à rien, il touche un peu à tout.

Protestant de naissance, il se fait catholique pendant quelque temps pour amener l'union des Églises (p. 62, 94, 114). Il avoue que « les catholiques sont détestés en Russie, qu'on y favorise davantage les protestants et même les juifs : il insinue que la question catholique, à cause des Polonais, se confond souvent avec la question nationale » (p. 66). « Si les deux peuples voisins ne s'entendent pas, c'est la faute des ambassadeurs, ceux de la Russie étant (alors) mal élevés et ceux de Pologne très orgueilleux » (p. 141).

Avec Louis XIV et Colbert, ce Rinhuber a cherché à fonder une alliance franco-russe, cimentée par des rapports commerciaux qui seraient entretenus à Arkangel (p. 70). Les questions d'étiquette et de pots-de-vin apparaissent de temps à autre (p. 92, 101, 104). Au milieu de ces futilités, ce Saxon devina le génie de Pierre Ier, alors adolescent (p. 95).

Avant de lire ce curieux travail du P. Pierling, on pouvait croire que la Russie avait pensé pour la première fois à l'Abyssinie dans les années qui précédèrent l'équipée — peut-être la mission — du cosaque Atchinov. Or, dès le XVIIe siècle, Rinhuber, doublé de l'historien Ludolf, avait imaginé et combiné avec le duc Ernest une expédition russo-saxonne en Abyssinie, qui devait procurer beaucoup d'or et faciliter la chute de l'empire ottoman. Les Russes y parurent alors peu disposés.

Les documents réunis à l'appendice sont aussi instructifs et peu connus que la vie du personnage, ne fût-ce que l'aventure de ce jeune Potemkine, qui, s'étant fait raser la barbe pour plaire aux dames, fut interdit *à divinis* pour vingt ans, mais relevé bientôt de la peine, après boire.

A. D'AVRIL.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : *Bibliographie*, par les PP. AUGUSTIN et ALOYS DE BACKER. 2e partie : *Histoire*, par le P. AUGUSTE CARAYON. Nouvelle édition par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J. Tome IV. HAAKMAN-LORETTE. Paris, A. Picard, 1893, in-4 de 1966 col. et XV p. — Prix : 40 fr.

Le bel ouvrage auquel le P. Sommervogel consacre des soins éclairés, et dont j'ai déjà deux fois eu le plaisir de parler à nos lecteurs, est arrivé à son quatrième volume, qui nous conduit à peu près au milieu de la première partie de l'ouvrage, de la bibliographie. En annonçant le tome III de la *Bibliothèque*, j'attirais l'attention sur les notices consacrées aux collèges de la Compagnie. Dans cet ordre d'idées, je signalerai tout particulièrement dans le nouveau volume la bibliographie considérable d'Ingolstadt ; elle ne comprend pas moins de quarante-six colonnes et de sept cent quarante-six articles, auxquels il faut ajouter vingt-neuf articles pour la congrégation de la Sainte-Vierge, sans compter, pour la même congrégation, deux additions dans l'appendice ; la liste des ouvrages commence à 1561 pour s'arrêter en 1773. La bi-

bliographie d'Innsbruck, qui ne commence qu'en 1585, est moins considérable; vingt colonnes et demie nous donnent la mention de cent quatre-vingt-dix ouvrages (les numéros *bis* et les additions de l'appendice non compris) et de vingt pour la congrégation de la Très-Sainte-Vierge. Il en est de même pour le collège de Kaschau, sept colonnes et demie et moins de cent soixante-quinze numéros, tout compris. Les autres articles consacrés aux collèges sont moins considérables. Il n'est pas besoin d'insister de nouveau sur l'utilité que présentent ces notices en signalant des ouvrages (thèses, comédies, etc.), dont la lecture offre toujours des indications intéressantes sur l'enseignement et sur la vie des établissements dirigés par les Pères de la Compagnie. Parmi les bibliographies individuelles, celles qui ont plus particulièrement attiré mon attention sont les suivantes : Jean Hardouin, si célèbre par ses opinions téméraires sur les auteurs anciens (cent huit numéros pour les imprimés et vingt-cinq pour les manuscrits) ; José-Francisco de Isla, dont le *Fray Gerundio* eut tant de vogue et dont la figure curieuse a été récemment remise en lumière par le P. Bernard Gaudeau (vingt-trois numéros pour les imprimés, vingt pour les manuscrits, en tout trente colonnes) ; Joseph de Jouvancy, dont les éditions classiques et l'*Appendix* ont rendu le nom populaire et auquel les éditions modernes d'ouvrages classiques empruntent, souvent sans le citer, la matière de leurs notes (vingt-neuf colonnes, soixante-seize articles pour les imprimés, et neuf pour les ouvrages inédits) ; Athanase Kircher, esprit curieux et savant, qui écrivit sur tant de questions scientifiques (vingt-deux colonnes, trente-neuf articles pour les imprimés, onze pour les manuscrits) ; Philippe Labbe, dont il suffit de rappeler ici le *Pouillé royal*, l'édition de la *Notitia dignitatum*, l'*Abrégé royal de l'alliance chronologique*, le *Blazon royal*, le *De scriptoribus ecclesiasticis* et la collection des conciles; si sa bibliographie inédite ne comprend que huit articles, il y en a quatre-vingt-trois pour la liste de ses ouvrages imprimés; Léonard Lessius (vingt-cinq colonnes, vingt-six numéros pour les imprimés, vingt-quatre pour les manuscrits) ; Matthieu Liberatore, dont la bibliographie en trente colonnes donne, entre autres renseignements précieux, la liste complète de ses articles dans la *Civiltà cattolica*. J'ai regretté de ne pas trouver mention à l'article Inchofer du fameux pamphlet de la *Monarchie des Solipses*, qui lui a été souvent attribué. Je sais bien qu'il n'y a plus guère personne aujourd'hui qui soutienne cette attribution, dont la fausseté a été démontrée avec évidence, mais je ne vois pas bien pourquoi le savant auteur de la Bibliothèque qui, dans d'autres cas, donne place aux ouvrages apocryphes, ne l'a pas fait ici. Je signalerai au P. Sommervogel quelques pièces du P. Pierre Labbé, qui lui ont échappé, dans le volume de la Bib. Nat. Réserve mYc 980. Je termine en remerciant une fois encore le savant jésuite de l'inap-

préciable service qu'il rend aux études par cette belle publication.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Contes chrétiens. Le Baptême de Jésus, ou les Quatre Degrés de Scepticisme, par T. de Wyzewa. Paris, Perrin, 1892, in-18 de IX-69 p. — Prix : 1 fr.

« Nous devons nous efforcer surtout de détruire en nous l'intelligence, cette soi-disant faculté de savoir et de penser : car toute science est vaine, toute pensée est vaine, et c'est d'elles que naît toute la souffrance qui est dans le monde... Sous l'intelligence, il y a la bonté et l'amour, qui fleuriront en fleurs immortelles, si l'on déracine la mauvaise herbe qui les empêche de fleurir. Telle est la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'évangile de saint Matthieu, » et telle est aussi la doctrine que M. de Wyzewa veut exposer dans le « conte chrétien » qui suit la préface dont nous venons de citer un extrait.

On peut juger par ces quelques mots que l'auteur, quelle que puisse être l'excellence de ses intentions, n'a pas des idées théologiques et philosophiques très justes, car l'évangile de saint Matthieu ne nous recommande en aucune façon de détruire en nous l'intelligence. Un peu plus loin, l'auteur nous dit, contrairement à l'enseignement de l'Église, que lorsque Jésus fut baptisé par saint Jean, « sa divinité ne s'était peut-être pas encore révélée à lui-même. » Il ne faut donc pas s'étonner si, dans le cours de son récit, M. de Wyzewa fait parler Jésus comme il n'a certainement jamais parlé, s'il lui fait dire, par exemple en s'adressant aux hommes : « Votre raison a toute chance de vous venir de Satan. » Ce n'est donc pas dans les *Contes chrétiens* qu'il faut aller chercher la véritable doctrine chrétienne. L'auteur met en scène deux personnages que le Sauveur rencontre après avoir été baptisé par saint Jean-Baptiste, un « prince des professeurs de Jérusalem, » Ruben Pompélius, et un Sarmate élevé à la romaine, qui s'est retiré dans le désert de la quarantaine. L'un et l'autre, sceptiques et blasés, rééditent à leur manière les plaintes et les désenchantements de l'Ecclésiaste. Jésus ne leur répond rien ou pas grand'chose. Il est vrai que l'auteur nous renvoie en finissant au *Sermon sur la montagne*. C'est là en effet un sermon qu'on ne saurait trop relire et trop méditer, et qui sera toujours efficace pour le salut des âmes droites.

L. M.

L'Art de vivre, avec une lettre de S. Em. le cardinal Mermillod, par le Dr Charles d'Espiney. 2e édition revue et corrigée par l'auteur. Nice, Librairie salésienne du Patronage de Saint-Pierre, 1892, in-8 de 296 p.

Nous avons déjà rendu compte de la première édition de ce petit livre, parue en 1878, où la science du médecin s'unit avec un charme infini à la foi du chrétien. Cette seconde édition se présente au public sous de hauts patronages. Des lettres de Mgr Mermillod, de Mgr Ricard, de M. de Pontmartin lui servent d'introduction. On y trouvera d'intéressants documents sur la vie et la mort édifiantes de l'auteur, connu par sa belle histoire de Dom Bosco et des comédies de salon, qui eurent un légitime succès, sous le titre : *Les Comédies du docteur*. Cette nouvelle édition est augmentée d'un recueil de pensées inédites, auxquelles celle qui fut la compagne du docteur

d'Espiney a ajouté des méditations religieuses tout à fait dignes de figurer dans ce livre inspiré par la foi la plus pure. ARCELIN.

Des impositions communales en vue de la suppression des octrois, par A. DESPLANQUES. Paris, Savine, 1893, in-18 de 97 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur estime que la démocratie, après avoir obtenu le suffrage universel et l'instruction obligatoire, doit se hâter de gagner une troisième victoire en abordant la réforme économique par la suppression des octrois. Il reproduit donc les critiques accoutumées contre ce genre de taxes : — élévation des frais de perception; ils atteignent 16 0/0 dans l'Orne, les Bouches-du-Rhône et la Gironde; — entraves à la circulation et à la liberté du travail; — improportionnalité, qui est le fait, dit-on, de tous les impôts de consommation; on semble ignorer que le riche consomme plus que le pauvre, non seulement par lui-même, mais surtout par le personnel qu'il entretient;—exemple des pays étrangers; M. Desplanques affirme que l'Italie est seule, avec la France, à conserver ces maudits droits; il oublie l'Espagne, qui ne les perçoit pas, il est vrai, sans difficultés, et la Roumanie. Le seul argument sérieux en faveur des octrois c'est qu'on ne sait où trouver les 285 millions qu'ils fournissent à nos budgets locaux (142 pour Paris seulement). L'auteur propose une série de taxes dont plusieurs sont critiquables : — taxe de 4 0/0 sur le revenu cadastral des propriétés bâties, ce qui, à Paris, donnerait 60 millions; — taxes sur les terrains à bâtir, sur les maisons neuves, sur les cheminées et sur les balcons; — droits de mutation sur les immeubles; — doublement des centimes additionnels sur les patentes et la contribution mobilière; — assurances contre l'incendie organisées par les localités; — taxes variées sur les débitants de boisson, les domestiques mâles, les chevaux et voitures, les chiens, les affiches; — taxe d'abatage sur les bestiaux, qui, pour le consommateur, ressemblerait fort à un droit d'octroi sur la viande. Il aurait fallu indiquer que la suppression des octrois aurait pu et dû être la compensation des relèvements de droits de douane récemments votés. On aurait pu rappeler aussi qu'une campagne assez vive se poursuit pour que l'État abandonne aux localités le principal de l'impôt foncier, dont la péréquation générale paraît un problème insoluble. Voilà qui faciliterait la suppression des taxes municipales de consommation. Enfin il est permis de se demander s'il ne conviendrait pas, en abolissant les octrois, de rétablir, sous une forme ou sous une autre, le contrôle des plus imposés sur les finances locales.

J. ANGOT DES ROTOURS.

Exercices sur la petite grammaire française, du P. A. SENGLER, par GEORGES GABIOLLE. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 cart. de 212 p. — Prix : 1 fr 75.

Le P. A. Sengler avait fait une grammaire graduée, et se proposait de joindre, suivant les âges, des exercices en rapport avec son enseignement : la mort a interrompu ses travaux. Ils viennent d'être repris par un modeste professeur du collège de Mongré, M. Georges Gabiolle.

Un questionnaire précède chaque exercice, et il est fait de telle façon que la plus petite intelligence prend l'habitude de la logique si nécessaire dans l'étude d'une langue. Les exemples sont si variés qu'à défaut de l'un il s'en trouve toujours un autre pour donner à l'enfant la clef de la difficulté qu'il doit vaincre. C'est bien ainsi qu'il faut procéder : descendre jusqu'à

l'enfant pour l'élever petit à petit au niveau des connaissances qu'il doit acquérir.

Livre précieux qu'on ne saurait trop recommander de mettre non seulement entre les mains des enfants, mais encore entre les mains des professeurs qui y trouveront la route certaine à suivre chaque jour pour arriver au but, sans efforts et sans fatigue. L. B.

La Question électorale en 1893, par l'abbé Delafosse. Paris, Lamulle et Poisson; Rennes, Fougeray, 1893, in-18 de v-160 p. — Prix : 1 fr.

M. l'abbé Delafosse est connu. Il a été traduit devant les tribunaux : on l'accusait de violence; c'était un caractère ferme et un esprit net. Dans son *Explication préalable*, il s'exprime ainsi : « Je ne suppose pas que personne prétende demander au catholique de se décolorer en cachant sa foi, pour se présenter simplement comme un honnête homme, pas plus qu'on ne demandera, sous peine de rupture, à l'honnête homme étranger à nos croyances religieuses, de se catholiciser de suite. Cela serait la confusion; mais que les catholiques, tout en restant ce qu'ils sont et formant un parti à eux, avec un programme nettement catholique, s'allient aux honnêtes gens pour combattre l'ennemi commun, à la bonne heure ! que, en vertu de cette alliance, le catholique appuie l'élection de l'honnête homme là où les conditions locales l'exigeront; et que, réciproquement, l'honnête homme appuie le catholique partout où ce sera possible : cela, c'est la fusion de toutes les forces honnêtes, et la fusion sans confusion » (p. III). — « Le Pape et l'épiscopat français, dit plus loin M. l'abbé Delafosse, sont absolument d'accord....; tous les deux, tout en acceptant la forme gouvernementale, sont contre la législation sectaire » (p. VIII). A la suite de ces explications, l'auteur partage ainsi son sujet : 1° nature de la question; 2° manière de poser la question; 3° programme électoral; 4° devoir électoral; 5° organisation électorale. Il s'attache à montrer comment la question religieuse domine la question politique, et, en regard, il énumère (p. 16-18) les prédispositions contre cette priorité qu'il attribue au nationalisme, au passé politique, aux enseignements historiques, aux restes de gallicanisme, à ce qu'il appelle le « régalisme » et aux relations sociales. La question électorale se pose, d'après lui, et doit être posée carrément : une France sans Dieu, ou une France fidèle à son Dieu. C'est la lutte antimaçonnique. Que tel soit le fond de la question, qui en doute ? Que, dans une circonscription électorale, on puisse pratiquement la poser ainsi, c'est plus contestable : de ce que Dieu est présent à toutes choses, il ne s'ensuit pas qu'il faille mêler son nom à toutes. Admissible peut-être pour certaines conférences et pour certains auditoires, ce système n'aurait pas d'effet dans des discussions politiques. Saint Michel, Mathathias et les Machabées peuvent avoir leur place en chaire, mais est-il à propos de les ramener dans le vocabulaire électoral ? On lira avec intérêt les développements que donne l'auteur sur l'organisation électorale. — « Il nous faut, dit-il, un comité central; des comités régionaux et locaux; des agents électoraux; des écrits et des discours, principalement le journal et les conférences populaires; des ressources pécuniaires; un cri de guerre; des alliés; le concours du clergé; l'apostolat de la prière » (p. 116). Tel est le vaillant programme de M. l'abbé Delafosse. C'est beaucoup, dira-t-on. Mais, si nous aimons tant notre repos, comment nous plaindre de nos défaites ? Victor Pierre.

Les Obsèques du Cardinal Lavigerie (*Alger, Tunis, Carthage*). *Journal d'un témoin*, par l'abbé A.-J. Rance-Bourrey. Paris, Lamulle et Poisson, 1893, in-8 de 87 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'Ouganda et les agissements de la Compagnie anglaise « East-Africa, » par Mgr Livinhac. Paris, Procure des Missions d'Afrique, 27, rue Cassette, 1892, in-8 de 176 p. — Prix : 1 fr.

Nous avons cru devoir réunir ces deux brochures en un seul compte endu, parce qu'elles ont un lien commun : elles sont l'une et l'autre consacrées au souvenir du cardinal Lavigerie, que l'Église et la France viennent de perdre.

Dans la première, M. l'abbé Rance-Bourrey décrit les magnifiques funérailles auxquelles il a eu la consolation d'assister en trois étapes successives : Alger, Tunis et Carthage. C'est une page d'histoire qu'il importait d'écrire aussi complète que possible ; pour les générations à venir, certains épisodes discutables s'effaceront pour ne laisser voir que la grande figure de ce primat d'Afrique qui a fondé tant de belles œuvres et contribué plus que les hommes d'État, les militaires et les diplomates, à l'affermissement de la domination française en Algérie et en Tunisie. Aussi a-t-on vu à ses obsèques une touchante unanimité de regrets et de vénération. M. l'abbé Rance-Bourrey signale seulement l'absence totale et regrettable de membres de l'épiscopat métropolitain. Son récit est coloré, précis, impartial ; il y ajoute les textes des allocutions prononcées par M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, par NN. SS. Combes et Brincat, et de la lettre du cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, à Mgr Tournier.

—On connaît d'une manière générale les événements qui ont profondément troublé les missions catholiques de l'Ouganda (Afrique équatoriale), fondées par les Pères blancs d'Afrique sous la direction de S. Ém. le cardinal Lavigerie. Mgr Livinhac, supérieur général des Pères blancs, croit devoir réunir tous les documents relatifs à cette affaire et les exposer nettement sous les yeux des gouvernements civilisés. De toutes les dépositions désintéressées, comme de celles des victimes, il résulte clairement que la compagnie anglaise East-Africa, représentée par deux capitaines détachés de l'armée anglaise (Williams et Lugard), ainsi que les missionnaires anglicans de l'Ouganda, ont eu recours à des procédés dignes des peuples les plus sauvages pour étouffer les progrès croissants du catholicisme dans ces régions. Les persécutions de Néron et de Caligula étaient à peine plus odieuses que ces massacres froidement combinés de femmes et d'enfants sous les coups des fusils perfectionnés et des mitrailleuses Maxim de la compagnie anglaise. Certainement le gouvernement anglais se verra contraint, par l'opinion unanime du monde civilisé, de renier ces actes de barbarie et de les réparer dans une certaine mesure par des indemnités ; mais comment pourra-t-il laver cette nouvelle souillure à l'honneur anglais ?

Comte de Bizemont.

Cosas de España, por Espinosa y Quesada. Séville, 1892, petit in-16 de 115 p.

Ce petit volume, qui contient beaucoup de choses curieuses et piquantes, nous offre un document dont l'importance est tout à fait exceptionnelle. C'est le compte rendu très détaillé, par un témoin oculaire inconnu, de l'entrevue de François Ier avec Charles-Quint, dans la ville d'Aigues-Mortes. Il a d'abord été publié par M. Espinosa y Quesada dans le supplément littéraire d'*El Dia* (23 juillet 1883). L'entrevue eut lieu le 13 juillet 1538. Elle est racontée minutieusement. C'est, avec une lettre assez longue de l'empe-

reur Charles-Quint au marquis de Aguilar, le seul document en langue espagnole relatif à cet événement diplomatique. — Moins importante au point de vue de l'historien, mais extrêmement pittoresque est la relation d'une fête célébrée à Mexico en 1621, en l'honneur de saint Isidore, avec cavalcade et mascarades. L'ouvrage de M. Espinosa y Quesada contient encore des monographies intéressantes, consacrées à l'histoire de la force et de l'adresse en Espagne, ainsi qu'à l'art de la tauromachie. Parmi les merveilleuses prouesses que nous raconte l'auteur, d'après des chroniqueurs pleins d'imagination, quelques-unes semblent bien un peu invraisemblables. Peut-être aurait-il pu le faire remarquer lui-même à son lecteur, sans nous laisser ce soin. — Cet ouvrage, qui se termine par un court article sur un livre rare et curieux, *El Tropezón de la Risa*, est à recommander aux chercheurs et aux bibliophiles. MAXIME FORMONT.

A descriptive List of Novels and Tales dealing with Life in France compiled by W.-M. GRISWOLD. Cambridge (Massachussets), Griswold. 1892, in-8 de XII-96 p. — Prix : 5 fr.

L'éditeur Griswold a conçu l'idée excellente de réunir dans une sorte de catalogue raisonné, comportant des notes bibliographiques et des comptes rendus analytiques, tous les ouvrages et romans relatifs à la vie américaine et à la vie en France.

Les livres de fiction ont une notoriété éphémère, et quand ils ont disparu de la vitrine des libraires pour faire place à des romans nouveaux, il est, au bout de quelques années, difficile d'en retrouver les traces. Ces *Descriptive Lists* seront donc fort utiles à consulter, mais elles sont susceptibles d'être améliorées. La valeur des comptes rendus est très inégale ; les uns sont empruntés à des revues sérieuses comme l'*Athenæum* et le *Spectator;* les autres — c'est le plus grand nombre — sont extraits de journaux politiques américains qui ne jouissent d'aucune autorité en matière de bibliographie, et il en résulte des appréciations superficielles et parfois étranges. La table alphabétique des auteurs est un complément précieux pour guider le lecteur dans ce dédale de 389 volumes analysés dont les traducteurs ont souvent rendu les titres méconnaissables. Elle permet aussi de constater les omissions; des romanciers aussi connus que René Bazin, Jean Rameau, Pierre Maël, Charles Vincent, etc., ont été totalement oubliés.

Particularité digne de remarque : le manuel de M. Griswold est imprimé selon la méthode d'une école récemment instituée aux États-Unis pour la réforme de l'orthographe. On lit par exemple *nʼbor* pour *neighbour* (voisin); *bôt* pour *bought* (acheté); *fāses* pour *phases;* et les voyelles brèves ou longues sont coiffées des signes ˘ ou ¯. ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Adolphe FRANCK, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le 11 avril à Paris. Né à Liocourt (Meurthe) le 9 octobre 1809, il fut, après de bonnes études aux collèges de Nancy et de Toulouse, admis premier à l'agrégation de philosophie en 1832. Appelé à professer cette science au collège Charlemagne en 1840, il profita du nouveau concours d'agrégation aux Facultés, où il fut reçu brillamment, et ouvrit un cours à la Sorbonne. Élu, en 1844, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Franck reprit en 1847 ses cours de la

Sorbonne, que l'altération de sa santé l'avait obligé d'abandonner en 1843. Deux ans après (1849), M. Barthélemy Saint-Hilaire le prenait pour suppléant dans sa chaire de philosophie grecque au Collège de France. Plus tard (1854), M. Franck professa dans le même établissement le droit de la nature et des gens. Il a beaucoup écrit, surtout sur des sujets philosophiques ou religieux. Il n'est personne qui n'ait eu à consulter le précieux *Dictionnaire des sciences philosophiques*, rédigé sous sa direction, dont la première édition (1843-1849) a été publiée sous les auspices de M. Cousin. M. Franck ne s'est pas contenté de diriger ce travail considérable, il y a personnellement pris une part active, et ses articles ne comptent pas parmi les moins solides. C'est à un autre de ses ouvrages, la *Kabbale*, dont une nouvelle édition a été récemment donnée, que l'on ira longtemps encore demander des renseignements sûrs et curieux sur la philosophie religieuse des Hébreux. La connaissance approfondie que M. Franck avait de la langue hébraïque détermina l'abbé Glaire à s'assurer sa collaboration pour sa traduction de la Bible. Voici, au reste, la liste des ouvrages du savant dont nous annonçons la mort; nous regrettons de n'y pouvoir faire entrer l'indication des articles qu'il a donnés à diverses revues et même à des journaux, comme le *Moniteur* et le *Journal des Débats*, articles dont quelques-uns sont fort curieux : *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue hébraïque* (1834, in-8); — *Des Systèmes de philosophie et des moyens de les mettre d'accord* (1837, in-8); — *Esquisse d'une histoire de la logique* (1838, in-8); — *La Kabbale, ou la Philosophie religieuse des Hébreux* (1843, in-8); — *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1843-1849, 6 vol. in-8); — *De la Certitude* (1847, in-8); — *Le Communisme jugé par l'histoire* (1848, in-8); — *Paracelse et l'Alchimie au XVIe siècle*, à la suite de l'ouvrage de M. C. Théodore Tiffereau, intitulé : *Les Métaux sont des corps composés* (1855, in-8); — *Études orientales* (1861, in-8); — *Réformateurs et publicistes de l'Europe. Moyen âge, Renaissance* (1863, in-8); — *Philosophie du droit pénal* (1864, in-12); — *Philosophie du droit ecclésiastique* (1864, in-12); — *De la famille* (1867, in-12); — *Philosophie et religion* (1867, in-8); — *Philosophie mystique en France à la fin du XVIIIe siècle. Saint Martin et son maître Martinez Pasqualis* (1866, in-12); — *La Vraie et la fausse Égalité* (1868, in-18); — *Éléments de morale* (1869, in-12); — *Morale pour tous* (1869, in-12); — *Moralistes et philosophes* (1871, in-8); — *Projet de constitution* (1872, in-12); — *Dictionnaire des sciences philosophiques*, 2e édition, tellement transformée que c'est presque un ouvrage nouveau (1875, in-8); — *Philosophes modernes, étrangers et français* (1879, in-12); — *Réformateurs et publicistes de l'Europe. XVIIe siècle* (1881, in-8); — *Essais de critique philosophique* (1885, in-12); — *Le Péché originel et la femme* (1886, in-12); — *Le Panthéisme oriental et le monothéisme hébreu* (1889, in-8); — *Nouveaux Essais de critique philosophique* (1890, in-16); — *L'Idée de Dieu dans ses rapports avec la science* (1891, in-12); — *Réformateurs et publicistes de l'Europe. XVIIIe siècle* (1893, in-8).

— M. l'amiral Edmond Paris, mort à Paris le 9 avril, était un de nos marins les plus distingués et un de nos meilleurs écrivains sur les matières de marine. Né à Brest en 1806, sorti, à peine âgé de seize ans, de l'école de marine d'Angoulême, avec le grade d'aspirant; enseigne de vaisseau en 1826, il accompagna Dumont d'Urville dans son célèbre voyage de circumnavigation. Un peu plus tard, il prit part à l'expédition de la « Favorite » (1829), et sa collaboration à l'Album historique de voyage fut son premier ouvrage écrit. Esprit sérieux et amoureux du travail, M. Pâris ne tarda pas à s'acquérir une réputation justement méritée de savant. Les questions d'art naval ont tout particulièrement attiré son attention. Dès

l'abord, la navigation à vapeur l'intéressa et il publia divers mémoires sur la matière. C'est à ce titre qu'il collabora au *Dictionnaire de marine*, de M. le baron de Bonnefoux, dont le tome II, consacré à la marine à vapeur, est son œuvre propre. Le blindage des navires fut aussi l'une des questions qu'il étudia le plus, et ses *Notes sur les navires cuirassés* ont été justement remarquées. D'ailleurs l'excellence de ses travaux trouva une récompense dans les honneurs mérités qu'il reçut. L'Académie des sciences lui donna un fauteuil en 1863. Il fut aussi membre du Bureau des longitudes, directeur général du Dépôt des cartes et plans de la marine, et vice-président de la Commission des phares. L'on pourra se faire une idée de l'activité scientifique de l'illustre amiral en parcourant la liste ci-dessous de ses travaux : *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens* (1841, in-fol.);— *Dictionnaire de marine à voile et à vapeur* (1848, 2 vol. in-8), avec la collaboration de M. le baron de Bonnefoux ; — *Catéchisme du marin et du mécanicien à vapeur* (1850, in-8); — *Traité de l'hélice propulsive* (1855, in-8) ; — *Utilisation économique des navires à vapeur* (1858, in-8) ; — *Vocabulaires des termes de la marine à vapeur* (1859, 7 vol. in-8) ; — *Instructions sur la manœuvre des canots naviguant avec grosse mer et dans les brisants* (1859, in-12); — *Souvenirs de Jérusalem* (1862, in-fol.); — *L'Art naval à l'exposition universelle de Londres en 1862* (1863, in-8); — *Notes sur les navires cuirassés* (1865, in-8); — *L'Art naval à l'exposition universelle de Paris en 1867* (1867-1869, in-8) ; — *Note sur la mâture en fer et en acier* (1873, in-8); — *Souvenirs de marine conservés, ou Collection de plans de navires de guerre et de commerce et de bateaux divers de tous les pays* (1878-1886, 3 fasc. gr. in-fol.); — *Le Musée de marine du Louvre* (1883, in-fol.); — *F.-G. Roux, peintre du musée de la marine* (1883, in-8); — *La Marine française* (1885, in-fol.); — *L'Œuvre de François Roux* (1885, in-8 oblong); — *Les Peintres et les dessinateurs de la mer*, en collaboration avec M. L. de Veyran (1889, in-fol.).

— L'histoire de l'art a fait une perte considérable par la mort de M. Wilhelm Lübke, arrivée à Carlsruhe, dans les premiers jours d'avril. Né à Dortmund le 17 janvier 1826, il commença par étudier la philologie à Bonn et à Berlin, puis se sentit attiré vers l'étude des arts et notamment de l'architecture. Il y réussit de telle façon que son premier ouvrage sur la matière, l'Introduction à l'étude de l'histoire de l'architecture ecclésiastique au moyen âge, eut rapidement quatre éditions. Son Histoire de l'architecture, qui parut d'abord en 1855 et qui est un des travaux les plus considérables sur ce sujet, le fit appeler à professer l'histoire de l'architecture à l'École d'architecture de Berlin. Il passa de là au *Polytechnicum* de Zürich (1861), puis à Stuttgart, où il enseigna l'histoire de l'art à l'École des beaux-arts. Lorsqu'il est mort, il occupait la même chaire à l'École technique supérieure de Carlsruhe. Bien qu'il se soit tout spécialement occupé de l'art du bâtiment, il a produit, comme le prouvera un simple coup d'œil sur la liste que nous donnons ci-après, des ouvrages, tous remarquables et estimés, sur d'autres points du domaine artistique. Son Précis de l'histoire de l'art a eu les honneurs d'une traduction française. Les travaux plus spéciaux qu'il a consacrés à l'histoire de la sculpture et à celle de la peinture en Italie méritent aussi d'être signalés spécialement. Enfin le succès de son Histoire de l'art allemand a été considérable. En dehors de sa collaboration à divers recueils périodiques, l'éminent esthéticien a produit les ouvrages suivants : *Vorschule zur Geschichte der Kirchenbaukunst des Mittelalters* (1852, gr. in-8) ; — *Die mittelalterliche Kunst in Westfalen, nach den vorhandenen Denkmälern dargestellt* (1853, gr. in-8) ; — *Geschichte der Architektur von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (1855, in-8); — *Die Kunst der*

Gegenwart (1859, in-fol.), en collaboration avec J. Caspar ; — *Grundriss der Kunstgeschichte* (1860, in-8) ; — *Abriss der Geschichte der Baukunst* (1861, in-8) ; — *Der Todtentanz in der Marienkirche zu Berlin* (1861, in-fol.) ; — *Die Frauen in der Kunstgeschichte* (1862, gr. in-8) ; — *Geschichte der Plastik von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (1863, in-8) ; — *Die Glasgemälde im Kreuzgange zu Kloster Wettingen*, tome XIV, 5e fascicule des *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich* (1863, in-4) ; — *Ueber alte Oefen in der Schweiz, namentlich im Kanton Zürich*, tome XV, livr. 4 du même recueil (1865, in-4) ; — *Ueber die alten Glasgemälde der Schweiz* (1866, in-8) ; — *Denkmäler des Hauses Habsburg in der Schweiz. Das Kloster Königsfelden*, en collaboration avec M. Th. von Liebenau (1867, gr. in-4) ; — *Bericht über die künstlerische Abtheilung der allgemeinen Ausstellung zu Paris* (1867, gr. in-8) ; — *Geschichte der neueren Baukunst*, en collaboration avec M. Burckhardt, tome IV de la *Geschichte der Baukunst*, sous la direction de M. Franz Kugler (1868, gr. in-8) ; — *Kunsthistorische Studien* (1869, gr. in-8) ; — *Ueber Richard Wagner* (1869, gr. in-8), en collaboration avec M. Eduard Hanslick ; — *Grundriss der Kulturgeschichte*, 5te *Auflage* (1871, 2 vol. in-8) ; — *Die moderne französische Kunst* (1872, gr. in-8) ; — *Württemberg und die Renaissance* (1873, gr. in-8) ; — *Das Kunsthandwerk in Vergangenheit und Gegenwart* (1878, in-16), tome Ier de la 3e série de la *Neue Volksbibliothek* ; — *Geschichte der italienischen Malerei vom 4. bis im 16. Jahrhundert* (1879, 2 vol. gr. in-8) ; — *Carl Schnaase, biographische Skizze* (1879, gr. in-8) ; — *Geschichte der Renaissance in Deutschland* (1881-1882, 2 vol. gr. in-8) ; — *Raffael-Werk* (1881, gr. in-4) ; — *Rafaels Leben und Werke* (1882, gr. in-4) ; — *Die Kunst und der Kaufmann* (1882, gr. in-8), 5e livraison de la collection *Deutsche Bücherei* ; — *Die Kultur der Frührenaissance in Italien* (1882, gr. in-8), fasc. 17 de la même collection ; — *Zur französischen Renaissance* (1885, gr. in-8), fasc. 35 de la même collection ; — *Wandtafeln zur Kunstgeschichte* (1883, gr. in-fol.) ; — *Bunte Blätter aus Schwaben* (1885, gr. in-8) ; — *Kunstwerke und Künstler* (1886, in-8) ; — *Geschichte der deutschen Kunst* (1888-1889, gr. in-8) ; — *Altes und Neues* (1890, in-8) ; — *Denkmäler der Kunst*, en collaboration avec M. Carl von Lützaw (1890, in-fol.) ; — *Claus Meyer's Werke* (1890, in-fol.).

— M. Alphonse-Louis-Pierre Pyramus de Candolle est mort à Genève le 4 avril. Fils d'un des plus illustres naturalistes de ce siècle, Augustin Pyramus de Candolle, il sut maintenir par ses propres travaux la gloire du nom qu'il portait. Né à Paris le 27 octobre 1806, il fit ses études à Genève et prit en 1829 son doctorat en droit. Mais il ne tarda pas à se sentir invinciblement attiré vers l'étude de la botanique que son père professait avec tant de succès. Après avoir suppléé celui-ci dans la chaire de botanique de l'Académie de Genève, il fut en 1841 appelé à lui succéder, en même temps qu'il était directeur du Jardin botanique. Correspondant de l'Institut dès 1851, il fut choisi en 1874 pour remplacer Agassiz comme membre étranger. Deux fois les congrès de botanique se firent honneur de l'élire président. Voici la liste des ouvrages de l'illustre savant : *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis* (1824-1874, 17 vol. in-8), en partie seulement son œuvre ; — *Du droit de grâce*, thèse de doctorat en droit (1829, in-8) ; — *Monographie des campanulées* (1830, in-4) ; — *Introduction à l'étude de la botanique* (1834-1835, 2 vol. in-8) ; — *Les Caisses d'épargne de la Suisse* (1838, in-8) ; — *Hypsométrie des environs de Genève* (1839, in-4) ; — *Géographie botanique raisonnée* (1855, in-8) ; — *Lois de la nomenclature botanique* (1867, in-8) ; — *Histoire des sciences et des savants depuis deux siècles* (1872, in-8) ; — *Monographia phanerogamarum* (1878-1883, 5 vol. in-8) ; — *Darwin. con-*

sidéré au point de vue des causes de son succès et de l'importance de ses travaux (1882, in-12); — *La Phytographie* (1880, in-8); — *Origines des plantes cultivées* (1883, in-8), dans la *Bibliothèque scientifique internationale*; — *Nouvelles Remarques sur la nomenclature botanique* (1883, in-8). — M. de Candolle a en outre inséré de nombreux mémoires dans divers recueils scientifiques, tels que les *Annales des sciences naturelles*, les *Mémoires de la Société physique et des sciences naturelles de Genève*, etc.

— L'Académie française vient encore de perdre un de ses membres. M. Charles de Mazade est mort le 26 avril, à Paris. Né à Castel-Sarrasin en 1821, M. de Mazade, après avoir achevé ses études et pris à Toulouse son doctorat en droit, vint à Paris, débuta dans la vie littéraire par la publication d'odes (1841), sut se faire admettre dans la *Presse*, puis dans la *Revue de Paris*, d'où il passa dans la rédaction de la *Revue des Deux Mondes* qui aida à l'établissement de sa réputation. Le *Bulletin politique* qu'il y rédigea pendant vingt-cinq ans était généralement apprécié. Ce sont surtout des ouvrages historiques qui ont fait connaître M. de Mazade. Le fauteuil qu'il occupait à l'Académie française depuis 1882 l'avait été auparavant par M. le comte de Champagny. On doit à M. de Mazade : *Odes* (1841, in-8); — *Espagne moderne* (1855, in-12); — *L'Italie moderne* (1860, in-12); — *La Pologne contemporaine* (1863, in-12); — *L'Italie et les Italiens* (1864, in-12); *Deux femmes de la Révolution* (1866, in-12); — *Les Révolutions de l'Espagne contemporaine* (1868, in-12); — *Lamartine* (1872, in-12); — *La Guerre de France* (1875, 2 vol. in-8); — *Portraits d'histoire morale et politique du temps* (1875, in-12); — *Le Comte de Cavour* (1877, in-8); — *A travers l'Italie, rimes* (1879, in-12); — *Le Comte de Serre; la politique modérée sous la Restauration* (1879, in-12); — *M. Thiers* (1884, in-8); — *Correspondance du maréchal Davoust* (1885, 4 vol. in-8); — *Un Chancelier d'ancien régime. Le Règne diplomatique de M. de Metternich* (1889, in-8).

— M. Félix Esquirou de Parieu, sénateur et membre de l'Institut, est mort à Paris le 9 avril, âgé de soixante-dix-huit ans. Né à Aurillac, le 13 avril 1815, d'une vieille famille de robe, M. de Parieu suivit les exemples de ses ancêtres et entra dans le barreau. Membre de la Constituante après la chute de Louis-Philippe, il entra, le 31 octobre 1849, comme ministre de l'instruction publique dans la combinaison dont firent aussi partie MM. Barrot, Fould et Rouher. C'est à son ministère qu'est due la loi organique du 15 mars 1850 sur l'instruction publique, qui établissait un nouveau conseil supérieur et dotait chaque département d'une académie. Président de la section des finances au conseil d'État, puis vice-président de ce corps (1855-1870), il se retira quelque temps de la vie publique après la chute de l'Empire. Ce qui lui donne un titre à figurer ici, ce sont ses nombreux ouvrages d'économie politique, toujours estimés, qui lui valurent un fauteuil à l'Académie des sciences morales et politiques et dont voici la liste : *Histoire des impôts généraux sur la propriété et le revenu* (1856, in-8); — *Traité des impôts considérés sous le rapport historique* (1862-1864, 5 vol. in-8); — *Essai sur la statistique agricole du département du Cantal* (1865, in-12); — *La Question monétaire en France et à l'étranger* (1866, in-8); — *L'Union monétaire* (1866, in-8); — *De l'Uniformité monétaire* (1867, in-8); — *La Question monétaire et l'opportunité de sa solution* (1868, in-8); — *Principes de la science politique* (1870, in-8); — *La Politique monétaire en France et en Allemagne* (1872, in-8); — *Histoire de Gustave-Adolphe* (1875, in-12); — *La Fausse Direction de la démocratie en France* (1882, in-8).

— Le R. P. Henry-James Coleridge, éditeur, jusqu'en 1880, de la grande revue catholique *The Month*, qui tient, parmi les publications des Pères de la

Compagnie de Jésus, un rang honorable à côté des *Études religieuses*, est mort le 13 avril dernier. Neveu du poète de ce nom et frère du lord chief justice actuel, le R. P. Coleridge porta dignement un nom déjà honoré dans ce siècle par plusieurs membres de sa famille. Né le 20 septembre 1822, il fut tour à tour étudiant à Eton et à Oxford. Entraîné comme beaucoup de ses contemporains dans ce qu'on a nommé le *tractarian movement*, il fut d'abord prêtre anglican, mais ne tarda guère à se convertir au catholicisme (1850). Ordonné prêtre en 1855, il entra deux ans plus tard dans la Compagnie de Jésus. En 1864, il devint éditeur de *The Month*, qui venait de se fonder, et déploya autant de talent que de zèle dans l'exercice de ses fonctions. Il s'en retira pour se consacrer à la rédaction de son grand ouvrage sur N. S. Jésus-Christ, qui est un de ses principaux titres à la reconnaissance non seulement de ses compatriotes, mais de tous les catholiques. Nous n'avons pas à rappeler ici qu'une édition française de cet ouvrage a été donnée; tous nos lecteurs se souviennent des éloges que nous avons eu à donner à plusieurs reprises à *la Vie de notre vie*. Voici la liste des ouvrages dus au pieux et remarquable écrivain : *The Theology of the Parables, with an arrangement of the Parables, by Father Salmeron* (1871, in-8); — *The Dialogues of S. Gregory the Great, an old English version* (1872, in-8); — *Life and Letters of S. Francis Xavier* (1872, 2 vol. in-8); — *The Life of P. Frore, from the Italian* (1872, in-8); — *The Story of S. Stanislaus Kotska* (1875, in-8); — *The Public Life of our Lord* (1875, 5 vol. in-8); — *The Prisoners of the King, thoughts on the catholic doctrine of Purgatory* (1878, in-8); — *The Sermon on the Mount* (1879, 3 vol. in-8); — *The Life and Letters of S. Theresa* (1881-1888, 3 vol. in-8); — *The Life of Mother Francis Mary Teresa Ball, foundress in Ireland of the Institute of the Blessed Virgin Mary* (1881, in-8); — *The Works and Words of our Saviour gathered from the four Gospels* (1882, in-8); — *The Return of the King, Discourse on the latter days* (1883, in-8); — *The Baptism of the King, considerations on the sacred Passion* (1884, in-8); — *The Story of the Gospels harmonized for meditation* (1884, in-8); — *The Preparation of the Incarnation* (1855, in-8); — *The Life of lady Georgiana Fullerton, from the French of Mme Augustus Craven* (1888, in-8).

— M. le docteur Robert Hartmann, professeur d'anatomie à l'Université de Berlin, est mort le 20 avril dernier. Il était né en 1830. C'est un voyage fait en Afrique avec le comte Adalbert von Barnim (1859 et 1860) en qualité de médecin, qui commença d'attirer sérieusement son attention sur les problèmes anthropologiques. L'Afrique l'occupa toujours beaucoup et c'est par son ouvrage sur *les Peuples de l'Afrique* qu'il est le plus connu des lecteurs français, grâce à la traduction qui en a paru dans la *Bibliothèque scientifique internationale*. Le docteur Robert Hartmann s'était conquis par ses travaux un rang très distingué parmi les savants qui s'occupent d'anthropologie. La *Zeitschrift für Ethnologie*, fondée à Berlin en 1869 et dont il était un des directeurs, est un des recueils de ce genre les plus estimés. M. Hartmann, qui a fait de longues recherches sur les rapports entre le singe et l'homme, est arrivé à la conclusion qu'on ne pouvait sûrement rattacher l'espèce humaine à aucune des espèces connues de singes. Voici l'indication des principaux ouvrages du savant Berlinois : *Plantae quaedam Niloticae, quas in itinere cum Adalberto libero baroni de Barnim facto collegit* (1862, in-4); — *Reise des Freiherrn A. von Barnim in den Jahren 1859 und 1860* (1863, in-4); — *Naturgeschichtliche medicinische Skizze der Nilländer* (1865, in-8); — *Die Nigritie* (1876, in-8); — *Die menschenähnlichen Affen* (1876, in-8); — *Die Völker Afrikas* (1876, in-8), tome XXXVIII de l'*Internationale wissenschaftliche Bibliothek*, et à ce titre traduit en français; — *Der*

Gorilla (1880, in-4); — *Handbuch der Anatomie des Menschen* (1881, in-8); — *Die Oberen Nilländer* (1881, in-fol.); — *Abyssinien und die übrigen Gebiete der Ostküste Afrikas* (1883, in-8), tome XV de *Das Wissen der Gegenwart*; — *Die menschenähnlichen Affen und ihre Organisation im Vergleich zur Menschlichen* (1883, in-8), tome LX de l'*Internationale wissenschaftliche Bibliothek*, et à ce titre traduit en français; — *Die Nilländer* (1884, in-8); tome XXIV de *Das Wissen der Gegenwart*; — *Madagascar und die Inseln Seychelles, Komoren und Mascarenen* (1886, in-8), tome LVII de *Das Wissen der Gegenwart*.

— M. John-Addington Symonds est mort à Rome le 20 avril, âgé de cinquante-trois ans. Né en 1840 à Bristol, élève à Harrow School, puis au Bailliol College, à Oxford, M. John A. Symonds commença de se faire connaître dans le monde littéraire par la publication de mélanges laissés par son père (1871). L'Italie et particulièrement la Renaissance italienne le passionnèrent, et les travaux qu'il produisit sur la matière furent accueillis dans son pays avec une faveur singulière, comme d'ailleurs presque tous les écrits sortis de sa plume délicate. A l'étranger, l'appréciation fut moins enthousiaste : c'est ainsi que les connaisseurs des études dantesques reprochent à son *Introduction* de ne pas témoigner d'une science suffisante du sujet. Quoi qu'il en soit de la valeur scientifique de ces travaux, il est un mérite qu'on ne leur conteste pas, c'est le mérite littéraire; et l'on ne saurait refuser non plus à M. Symonds d'avoir contribué à faire goûter les choses italiennes à ses compatriotes. Nous donnons ici l'indication de ses principaux ouvrages : *An Introduction to the study of Dante* (1872, in-8); — *Studies of the Greek poets* (1873-1876, 2 vol. in-8); — *Sketches in Italy and Greece* (1874, in-8); — *Renaissance in Italy; the age of the despots* (1875, in-8); — *Renaissance in Italy, the revival of learning* (1877, in-8); — *Renaissance in Italy; the fine arts* (1877, in-8); — *Renaissance in Italy; Italian literature* (1881, 2 vol. in-8); — *Renaissance in Italy, the catholic reaction* (1886, 2 vol. in-8); — *The Sonnets of Michael Angelo Buonarotti and Tommaso Campanella, now for the first time translated into rhymed English* (1878, in-8); — *Many moods, a volume of verse* (1878, in-8); — *Shelley*, dans la collection des *English men of letters* (1878, in-8); — *Sketches and studies in Italy* (1879, in-8); — *New and Old, a volume of verse* (1880, in-8); — *Animi figura* (1882, in-12); — *Italian Byways* (1883, in-8); — *Shakespeare's predecessors in the English drama* (1884, in-8); — *Wine, woman and song, mediæval songs in English verse* (1884, in-12); — *Vagabundi libellus* (1884, in-8); — *Sir Philip Sidney*, dans la collection des *English Men of letters* (1886, in-8); — *Ben Jonson*, dans les *English Worthies* (1886, in-8); — *Life of Benvenuto Cellini, newly translated* (1887, 2 vol. in-8).

— Ce sont des travaux historiques qui ont fait connaître du monde littéraire M. le comte Gabriel-Jules de Cosnac, mort le 20 avril à Paris, âgé de soixante-quatorze ans. Né à Clermont-Ferrand en 1819, M. le comte de Cosnac fut quelque temps conseiller général de la Corrèze. Outre quelques brochures politiques d'une médiocre importance, il a publié des ouvrages d'un intérêt considérable pour l'histoire du XVIIe siècle. Voici la courte liste des travaux qui lui sont dus : *De la Décentralisation administrative* (1844, in-8); — *Questions du jour. République, socialisme et pouvoir* (1849, in-12); — *Mémoires de Daniel de Cosnac*, publiés pour la Société de l'histoire de France (1852, 2 vol. in-8); — *Question romaine, croisade* (1860, in-8); — *Discours à la commission de décentralisation. Législation comparée des divers États de l'Europe relativement aux institutions municipales et à la nomination des maires* (1870, in-8); — *Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne!* (1873, in-12); — *Souvenirs du règne de Louis XIV* (1874-1881, 8 vol. in-8); — *Les Richesses du*

palais Mazarin (1884, gr. in-8); — *Mémoires du marquis de Sourches*, édités avec notre collaborateur M. Édouard Pontal (en cours de publication).

— L'un de nos meilleurs et plus savants collaborateurs, un des érudits dont les travaux honorent le plus la science catholique et française, M. le chanoine Ulysse Chevalier vient de perdre son père, M. Jean-André-Ulysse Chevalier, mort le 10 avril, à Romans, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Né dans la même ville le 15 juillet 1804, après avoir complété à Bourg-du-Péage son éducation commencée dans sa ville natale, il se tourna vers l'étude de la médecine, fut quelque temps chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Dunkerque, puis de celui de Phalsbourg (1849). Nommé médecin-major de 1re classe en 1852, il prit sa retraite l'année suivante à Romans, où il devint membre, puis vice-président de la commission administrative de l'Hôtel-Dieu. Correspondant de diverses sociétés scientifiques, M. le docteur Chevalier ne s'intéressait pas seulement aux études médicales, il s'occupait aussi de travaux historiques. Nous ne pouvons donner ici la liste des cinquante-deux publications qu'on lui doit; nous renvoyons pour cela à la notice que vient de lui consacrer son fils sous forme de lettre de faire-part (Romans, imp. R. Sibilat André, in-8 de 8 p.). Nous avons seulement voulu adresser ici à notre excellent collaborateur le témoignage de notre sympathie et l'assurance de nos prières.

— M. Charles Faider, l'un des plus éminents jurisconsultes de Belgique, est mort le 6 avril à Bruxelles. Né à Trieste le 6 septembre 1811, avocat en 1832, il ne tarda pas à se faire connaître par des publications sur les institutions belges et par son ardeur à défendre la nationalité de son pays. L'Académie royale des sciences, lettres et arts de Belgique l'appela dans son sein en 1846. Il fut quelque temps ministre de la justice. On lui doit : *Paroles d'un voyant* (1834, in-18), parodie d'un livre célèbre de Lamennais; — *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique* (1834, in-8); — *De la Nationalité littéraire en Belgique* (1840, in-8); — *De la Personnification civile des associations religieuses* (1840, in-8); — *Étude sur les institutions nationales, Pays-Bas autrichiens et Pays de Liège* (1842, in-8); — *État de l'instruction primaire en Belgique, 1830-1840* (1842, in-8); — *De l'Étude du droit coutumier en Belgique* (1846, in-8).

— Bien que cette liste nécrologique soit déjà longue, nous devons encore une mention spéciale à un vaillant prêtre suisse, M. le chanoine Schorderet, mort à Fribourg le 20 avril. Sans retracer ici la carrière de cet apôtre, qui contribua beaucoup à régénérer le catholicisme dans une partie de la Suisse et dont le zèle développa les associations catholiques d'ouvriers et d'étudiants, nous rappellerons que c'est en partie au moins à son initiative qu'est due la fondation du journal *la Liberté de Fribourg* et de la *Revue de la Suisse catholique*. C'est lui aussi l'organisateur de l'Œuvre de Saint-Paul qui, de la Suisse, s'est répandue dans les pays voisins.

— On annonce encore la mort de M. Charles Armengaud, ingénieur, auteur de traités industriels techniques, parmi lesquels nous citerons la *Publication industrielle des machines*, précieux recueil périodique, mort à l'âge de quatre-vingts ans, le 11 avril; — de M. Charles Barat, qui, après s'être fait connaître par des voyages dans les régions arctiques de l'Europe, alla explorer la Corée, mort à Paris, âgé de cinquante et un ans, le 22 avril; — de M. Louis Bessot de Lamothe, auteur de travaux agronomiques, mort en avril, à quatre-vingts ans; — de M. Charles Bigot, professeur de littérature à l'Ecole Saint-Cyr, collaborateur du *Siècle* et du *XIXe Siècle*, fort connu par ses ouvrages pédagogiques et notamment par un Manuel d'instruction civique, conçu dans des idées que nous ne pouvons approuver,

mort à cinquante-trois ans, le 15 avril; — de M. Louis Cantin, qui dirigea successivement les Folies-Dramatiques, l'Éden-Théâtre et les Bouffes-Parisiens, mort à Antibes, au commencement d'avril, âgé de soixante et onze ans; — de M. le docteur Danet, mort le 11 avril à Paris; — de M. Deharambure, membre de la Société de géographie de Paris, mort le 13 avril à Paris, âgé de quatre-vingt-quatorze ans; — de M. Charles Duchemin, publiciste, qui depuis quarante-cinq ans dirigeait avec vaillance l'un des meilleurs journaux de Bourgogne, *l'Union de l'Yonne*, mort à soixante-treize ans, le 18 avril; — de M. l'abbé Faivre, aumônier honoraire de Bellevaux, chanoine honoraire de Besançon, membre de l'Académie de cette ville, mort à Besançon le 25 avril; — de M. Feltz, professeur d'anatomie et de physiologie pathologique à la Faculté de médecine de Nancy, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort à cinquante-huit ans, le 6 avril; — de M. Ernest Gaullieur, archiviste de la ville de Bordeaux, auquel on doit notamment une *Histoire de la Réformation à Bordeaux*, restée inachevée; — de M. Franz Geraldy, auteur de travaux remarqués sur l'électricité, mort à Bois-Colombes le 24 avril; — de M. Hattu, rédacteur à l'*Observateur français*, mort à Paris le 9 avril; — de M. Achille Kühnholtz-Lordat, membre de la Société des gens de lettres et de l'Académie de Montpellier, président de l'Association des amis de l'Université de cette ville, mort en avril; — de M. Dominique-Auguste Letrain, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort à Bourges en avril; — de M. Loys Lherminier, collaborateur de la *Patrie* et fondateur du *Bulletin diplomatique*, mort à soixante-dix-neuf ans, au commencement d'avril; — de M. Albert Liouville, avocat, moins connu au barreau que son père (M. Félix Liouville), rédacteur en chef pendant de longues années du journal *le Droit*, mort en avril, âgé de cinquante-huit ans, à Cannes; — de M. Alfred Mame, le grand éditeur catholique de Tours, qui a contribué à donner à la maison qu'il dirigeait le rang éminent qu'elle occupe parmi les librairies du monde entier, mort le 11 avril à Tours, âgé de quatre-vingt-deux ans; — de M. Joseph Marotte, médecin honoraire des hôpitaux, membre de l'Académie de médecine, mort le 11 avril à Paris, âgé de quatre-vingt-quatre ans; — de M. Louis Martin de Beaucé, inspecteur général des ponts et chaussées, mort à La Rochelle, âgé de soixante-treize ans, le 26 avril; — de M. Joseph Molon, qui signait du pseudonyme Émile Noll les comptes rendus de l'Académie des sciences qu'il donnait au *Figaro*, mort le 21 avril; — de M. Morant, conseiller général de la Marne, connu par ses travaux de viticulture, mort à Congy le 26 avril; — de M. Gustave Nadaud, le chansonnier fameux, mort à Paris, âgé de soixante-treize ans, le 26 avril; — de M. Adolphe Ricard, secrétaire honoraire de la Société archéologique de Montpellier, numismate distingué, auteur de publications sur Murviel, etc., mort à Montpellier le 2 avril, dans sa soixante-quinzième année; — de M. le docteur Charles de Villiers, membre de l'Académie de médecine, mort à quatre-vingts ans, le 25 avril.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Théophilos Arétaros, chirurgien grec, que de savants travaux firent élire membre de plusieurs sociétés savantes, mort en avril; — de M. John Bartholomew, cartographe écossais, auteur d'un excellent *Gazetteer of the British Insels*, l'un des collaborateurs de l'*Imperial Atlas*, de Philip, mort le 30 mars; — de M. Karl Bubela, ancien professeur de l'Université d'Innsbruck, mort le 6 mars, âgé de soixante-quinze ans; — de M. Samuel Cox, théologien anglais, qui dirigea dans les premières années *The Expositor*, et auquel on doit, entre autres écrits, des commentaires de Job, de Ruth et d'autres livres bibli-

ques, mort à la fin de mars ; — de M. Richard Crawley, qui a donné en anglais une traduction fort estimée de Thucydide, et dont nous citerons, entre autres ouvrages originaux : *Horse and Foot* (1868, in-8); *Venus and Psyche and other poems* (1871, in-8); *The Younger Brother* (1878, in-8), mort en avril ; — du R. P. Alphonse Deham, S. J., préfet des études du collège Saint-Servais de Liège, auteur de nombreux opuscules de piété, mort le 19 mars; — de M. Udo Eggert, professeur d'économie à l'Université de Tokyo; — de M. Cargill Guthrie, bibliothécaire de la *Free library*, à Dundee, dont on cite les *Village scenes*, mort en avril; — de M. James Hutton, journaliste et publiciste anglais, qui séjourna longtemps dans l'Inde, où il fonda la *Delhi Gazette*, et écrivit dans diverses revues ou journaux, auteur de souvenirs de mission (*The missionary Life in the Southern Seas)*, et d'un intéressant ouvrage sur les Arteveldt : *James and Philip van Arteveldt* (1882, in-8), mort le 21 mars, âgé de soixante-quinze ans, à Hammersmith ; — de M. Gustav Herbst, professeur de physiologie à l'Université de Göttingen, mort le 11 mars, à quatre-vingt-dix ans; — du poète strasbourgeois Daniel Hirtz, mort à Strasbourg en avril, âgé de quatre-vingt-neuf ans; — de M. Fr. Jerabek, membre de l'Académie François-Joseph, à Prague, auteur dramatique estimé, mort dans les derniers jours de mars; — de M. Gottfried Leinburg, baron de Luettjendorf, poète et littérateur autrichien, mort à Vienne, le 8 avril, âgé de soixante-huit ans; — de M. Christian-Joachim Mohn, linguiste norvégien, mort à Naples, le 2 mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans; — de M. Bernard Pataky, correspondant parisien de divers journaux autrichiens, mort à Paris le 9 avril; — de M. Peabody, théologien américain, mort en mars; — de M. N. de Roever, directeur des archives municipales d'Amsterdam, mort le 11 avril; — de M. Senft, connu par des recherches géologiques et minéralogiques, mort le 20 mars à Eisenach ; — de M. Supinsky, économiste, mort à Lemberg le 16 mars; — de M. John Taylor, bibliothécaire de la Cité de Londres, qui a publié de nombreux articles d'histoire et d'archéologie dans l'*Athenæum* et le *Saturday Review*, fondateur de la Société archéologique de Bristol et Glocester, à qui l'on doit des monographies de l'abbaye de Tintern et de la cathédrale de Bristol; — de don Vicente Vasquez-Queipo, membre des Académies royales des sciences et d'histoire de Madrid, correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, auteur de : *Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples, depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du khalifat d'Orient* (1859, 3 vol. in-8), et d'un livre en espagnol sur *Cuba, ses ressources, son administration, sa population*, traduit en français par M. d'Avrainville, et écrit au point de vue de l'émancipation des esclaves et de la colonisation européenne ; — de M. Mor. Vermehren, professeur à l'Université d'Iéna, mort à soixante-quatre ans, le 3 avril; — du R. P. Everard Weemaes, de la Compagnie de Jésus, auteur de poésies flamandes estimées, récemment réunies en volume, sous le titre : *Gezangen* (1891, in-8), mort le 15 mars, âgé de quatre-vingt-quatre ans, à Tronchiennes ; — de M. Karl Werder, philosophe et poète, dont on estime les travaux sur Shakespeare, Lessing et Schiller, mort le 10 avril; — de M. Thomas Wingham, pianiste anglais distingué, qui, après sa conversion au catholicisme, devenu organiste de l'Oratoire de Brompton, composa de beaux morceaux de musique religieuse, parmi lesquels on cite tout particulièrement une messe, mort en avril ; — de M. Thomas Wood, à qui l'on doit *Annals of the disruption*, mort aussi dans le mois d'avril.

Concours et Prix. — La société Jablonowski, de Leipzig, met au concours les sujets suivants : Développement de l'industrie en Pologne depuis

la fin de l'indépendance polonaise (1894). — Les associations en Grèce, d'après les sources écrites et surtout d'après les inscriptions (1895). — Étude sur le mouvement économique, politique et social dans une grande ville de l'Allemagne à la fin du moyen âge (1896). Le prix pour chaque mémoire couronné est de 1,250 fr. Les ouvrages peuvent être écrits aussi bien en français qu'en allemand ou en latin. Le terme du concours est le 30 novembre de l'année pour laquelle il est annoncé.

— L'Académie des sciences morales et politiques de Naples décernera, en 1894 (délai pour la remise des manuscrits : 31 mai 1894), un prix de 1,000 fr. sur cette question : la liberté de la presse dans ses rapports avec les procès en diffamation et en injures, examen de la législation des divers États sur la matière.

— Il n'est que temps d'annoncer les sujets mis au concours pour cette année par la Société des antiquaires de Picardie : Prix d'histoire, fondation Le Prince, 500 fr. : Un sujet d'histoire relatif à la Picardie, s'arrêtant à 1789, laissé au choix des concurrents (Histoire civile, religieuse, militaire, artistique ou littéraire ; même celle des légendes et des chansons en dialecte picard, en patois ou en français). — Prix d'archéologie, fondation Le Dieu, 500 fr. : Mémoire manuscrit d'archéologie, concernant la Picardie, au choix des concurrents (Description archéologique d'une église, d'un monument civil ou militaire. Épigraphie. Numismatique. Tapisseries. Vitraux. Dessins inédits, etc.). — Prix de topographie, offert par Mme Garnier, en mémoire de feu M. Garnier, secrétaire perpétuel de la Société, 300 fr. : Carte topographique, à l'échelle de 1/10.000, de l'une des communes du département de la Somme, au choix des concurrents. — Temps préhistorique, prix offert par M. Pinsard (200 fr.) : Mémoire sur les temps préhistoriques dans la limite d'un ou de plusieurs des arrondissements du département de la Somme. — Biographie, prix offert par Mme Pinsard, 200 fr. : Biographie des femmes picardes qui se sont illustrées dans la littérature, les arts, le dévouement à la patrie ou à l'humanité avant 1789. Les Mémoires inédits non signés, munis d'une épigraphe, seront adressés, avant le 1er juillet 1893, à M. le secrétaire perpétuel, à Amiens.

Congrès. — Le premier congrès d'historiens allemands s'est réuni le 5 avril, à Munich. Cent une personnes y ont pris part. Le docteur Huber, de Vienne, a été nommé président. Les professeurs Kaufmann, Breszlau et Dove ont fait un rapport sur l'organisation de l'enseignement de l'histoire et la part qu'il doit avoir dans la préparation à la vie publique de nos jours. D'autres questions intéressantes ont été discutées, notamment celle des archives. Le congrès a émis le vœu que les communications de pièces soient autorisées jusqu'à l'année 1847 inclusivement ; on a également soulevé la question de savoir s'il ne serait pas possible de faire dresser et publier les répertoires de toutes les archives d'Allemagne. La prochaine séance du congrès aura lieu à Leipzig, l'année prochaine.

— Le dixième congrès des géographes allemands s'est réuni le même jour à Stuttgart, sous la présidence de MM. le comte de Linden et docteur baron de Richthofen. Sujets traités : *La Réaction du nouveau monde sur l'ancien, de 1492 jusqu'à nos jours*, par le docteur Rein ; *les Peuples nains* de l'Ituri, par le docteur Stuhlmann.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 7 avril, M. Fabia a fait une communication sur le consulat de Tacite, et M. l'abbé Duchesne a lu un mémoire sur la *Vie de sainte Geneviève*. — Le 14 avril, M. Deloche a entretenu l'Académie de la signification des mots *pax* et *honor* qui se trouvent sur les monnaies béarnaises.

M. L. Delisle a fait ensuite une communication sur l'éléphant de Henri IV, et M. J. Havet a lu un mémoire de M. Robiou sur les religions asiatiques au moment de la conquête d'Alexandre. — Dans la séance du 21 avril, M. Ph. Berger a communiqué une note sur le squelette de baleine conservé à Carthage, selon saint Augustin. M. Clermont-Ganneau commence la lecture d'un travail sur les inscriptions grecques qu'il a recueillies à Gaza. — Cette communication a été terminée dans la séance du 28 avril ; M. Bertrand a ensuite entretenu l'Académie d'un vase à figures en argent trouvé en Danemark.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 22 avril, M. Alfred Neymarck a lu un mémoire sur l'évaluation du capital et du revenu des valeurs mobilières en France. M. Raffalovitch a fait ensuite une communication sur les institutions patronales en Allemagne. — Le 29 avril, M. Neymarck a achevé la lecture de son mémoire. Puis M. Picot a entretenu l'Académie d'un travail de M. Cheysson sur les institutions patronales destinées à améliorer le sort de l'ouvrier.

École des chartes. — Nous réparons une omission en donnant la liste des archivistes-paléographes de la promotion de janvier, suivant l'ordre de mérite : 1. L.-A. Coulon, *Étude sur les forêts de la Franche-Comté ;* — 2. G. Daumet, *Essai sur l'histoire de Calais sous la domination anglaise ;* 3.—M. Saché, *Étude sur François de Coligny ;* 4.—F.-O. Claudon, *Histoire de la ville de Langres jusqu'au milieu du XVe siècle ;* —5. J.-S. Soyer, *La Communauté des habitants de Blois jusqu'au commencement du XVIe siècle ;* —6. J.-M.-V. Guibert, *Jean II, duc d'Alençon ;*—7. E.-M.-J. de Peretti de la Rocca, *De l'influence des coutumes du Berry sur la législation de Genève au XVIe siècle ;* —8. G.-A. Salles, *Guerres et négociations entre François Ier et Henri VIII (1544-1546) ;*—9. M.-P. d'Arbois de Jubainville, *Recherches sur la condition de la classe agricole dans l'ancien diocèse de Troyes.* — Hors rang : P.-T. Hoppenot, *Étude sur l'église Sainte-Madeleine de Troyes ;*—A.-P.-E. Vautier, *Étude sur la vie et les œuvres de Robert Cenalis (1483-1563).*

Paris. — Pour la deuxième fois vient de paraître l'*Annuaire de l'enseignement commercial et industriel*, publié sous la direction de M. Georges Paulet, chef de bureau de l'enseignement commercial au ministère du commerce (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-32 de xi-725 p.). L'objet que l'on s'est proposé dans cette publication est le suivant : « Dresser le catalogue méthodique de toutes les institutions qui ont pour objet l'enseignement industriel ou commercial, renseigner brièvement les parents et les candidats sur les conditions d'accès et de scolarité, indiquer les matières enseignées, mettre enfin à la portée de tous les intéressés les documents relatifs à la situation et au développement de l'enseignement technique. Quatre parties dans l'*Annuaire :* la première consacrée aux renseignements généraux (administrations centrales, conseils et inspections, établissements nationaux d'enseignement, soit commercial, soit industriel, etc.); la deuxième, groupant sous la rubrique : renseignements spéciaux, la liste des distinctions, diplômes, etc., décernés dans la dernière année, celle des sujets donnés aux examens, des matières de concours proposées par les académies et sociétés, enfin la nécrologie. La troisième partie comprend la législation ; la dernière, la bibliographie, qui donne une liste d'ouvrages récents intéressant l'enseignement commercial et industriel. L'on peut juger par ce simple cadre que l'ouvrage de M. Paulet est mieux conçu que beaucoup des annuaires des autres écoles. Nous exprimerons seulement deux regrets : d'abord que le directeur de l'*Annuaire* ait cru devoir n'y faire entrer que les établissements officiels ou quasi officiels ; nous espérons que

M. Paulet élargira son plan dans une nouvelle édition. Nous voudrions aussi lui voir donner plus de développements à la bibliographie et ne se pas borner à reproduire les titres des ouvrages que les éditeurs lui envoient (encore oublie-t-il quelquefois de nous donner le nom de l'éditeur). Il a paru, à l'étranger, des ouvrages qui méritaient d'être signalés ; nous n'en avons pas trouvé un seul ici.

— La librairie Le Soudier nous donne le premier guide en français de l'exposition de Chicago. C'est M. John J. Flinn qui est l'auteur de ce *Guide général de l'exposition universelle de Chicago et Annuaire officiel illustré* (in-8 de 39 p.). Écrite à une époque où l'exposition non seulement n'était pas ouverte, mais n'était même pas complètement installée, cette brochure ne peut qu'offrir un aperçu rapide de ce qu'ont fait les Américains ; l'exposition étrangère n'a ici presque aucune place. Tel qu'il est, cet opuscule fournit des renseignements intéressants sur quelques-unes des merveilles qui se disputent l'admiration des visiteurs de cette exposition considérable. On trouve là un plan général assez net et dix gravures.

— Une superbe revue mensuelle illustrée, avec planches en noir et en couleurs tirées hors texte, paraît depuis le 10 mars dernier à la librairie Émile Rondeau. Prix de l'abonnement annuel : France, 40 fr. ; union postale, 45 fr. Titre : *Le Livre et l'Image*. — Placée sous la direction de M. J. Grand-Carteret, un littérateur et un artiste dont la réputation, à ce double titre, est faite depuis longtemps, cette revue s'annonce brillamment. Elle s'adresse surtout au monde des grands bibliophiles et des collectionneurs de la France et de l'étranger. Deux livraisons seulement ont paru ; il serait donc prématuré de porter sur ce luxueux périodique un jugement définitif. Tel qu'il débute, cependant, il s'impose à l'attention ; d'ailleurs, ses rédacteurs ont tous ou presque tous des noms connus dans les lettres, les arts ou la « curiosité. » On trouvera, régulièrement insérés, dans la partie technique du *Polybiblion* les sommaires de la nouvelle publication ; mais, pour en donner ici une idée générale, nous citerons quelques lignes de la « manière de préface » par laquelle M. Grand-Carteret présente *le Livre et l'Image* aux amateurs : « La Revue que nous fondons sera bien réellement la revue du Livre et de l'Image, s'intéressant au tableau de la vie, à la vignette réclame comme à l'estampe des maîtres, notant soigneusement chansons, caricatures, scènes de mœurs, canards, curiosités, restituant le passé aux côtés du présent, en manière de comparaison. — Ce seront à la fois des études et des notes, des impressions d'ensemble et des jalons posés à la hâte, au fur et à mesure, dans tous les domaines de la curiosité, qu'il s'agisse d'art, de littérature, de sciences, de modes, de jeux ou de sports. Ce seront également des aperçus sur les productions du Livre et de l'Image, à côté de la simple notation du monceau de papier imprimé ou gravé que chaque mois voit éclore. » — Vaste et alléchant programme qu'il sera d'autant plus méritoire de remplir qu'il nous semble hérissé de difficultés de toute sorte. Nous suivrons cette intéressante publication dans son développement.

— Douze notes composent la première série des *Mélanges de bibliographie* de notre collaborateur M. Henri Stein, parus d'abord dans le *Bulletin du bibliophile*, puis en tirage à part (Paris, Techener, in-8 de 49 p.). Du XIIIe siècle, dont il nous fait connaître deux enlumineurs, Richard et Guillaume, omis par M. Bradley dans son *Dictionary of miniaturists*, M. Stein descend le cours des âges jusqu'au Directoire, dont il nous donne un acte enjoignant au général Bonaparte de faire venir de Rome les caractères étrangers de l'imprimerie de la Propagande. Chemin faisant, l'auteur nous apporte bien des renseignements intéressants ; combat l'hypothèse d'après la-

quelle Nicolas Trumeau aurait quitté Reims vers 1552; publie un procès-verbal de saisie de livres protestants, en 1570; donne des indications précises pour les biographies de Jacques Foillet et de Jean Exertier, imprimeurs à Besançon au XVIe siècle; contribue aussi à l'histoire de la typographie parisienne, par une notice sur le séjour à Paris, de 1607 à 1610, de Jean Jannon; fixe d'une manière sûre à l'année 1661 et non 1660, comme le voulait Deschamps, l'introduction à Laon de l'imprimerie; exhume des archives de Seine-et-Marne un important document sur la papeterie du Marais, en 1680. Nous ne pouvons tout signaler dans cette substantielle brochure, mais nous voulons encore relever la note dans laquelle M. Stein fait connaître une curieuse lettre de Desmarest sur les filigranes.

— L'histoire de l'économie agricole dans la France du XIVe siècle trouvera beaucoup à prendre dans l'excellente étude publiée par M. J.-M. Richard sur *Thierry d'Hireçon, agriculteur artésien* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, tome LIII. Paris, in-8 de 69 p.). Agent de Philippe le Bel, conseiller de Mahaut d'Artois, prévôt de la collégiale d'Aire, et, dans les derniers mois de sa vie, évêque d'Arras, Thierry possédait de nombreux domaines dont il tirait le meilleur parti possible. Ses comptes et ceux des domaines de Mahaut ont fourni à M. Richard de précieux renseignements sur l'exploitation des propriétés rurales au début du XIVe siècle. Les modes d'exploitation, l'ensemencé, les prairies, les bois, les courtils, les animaux, l'outillage, les ouvriers ruraux nous sont tour à tour présentés. Un appendice comprend, outre divers documents, des notes sur les mesures de superficie et de capacité employées dans les comptes et sur le prix des denrées alimentaires.

— Nous analysons plus haut (p. 391) un ouvrage de M. E.-J. Coulomb, autrement dit Amaravella, sur *le Secret de l'absolu*, publié par la Société théosophique. La même société, qui poursuit activement sa propagande par le livre, nous donne, traduits par le même auteur, des « fragments choisis du livre des préceptes d'or à l'usage journalier des lanous. » *La Voix du silence* (Paris, au siège de la Société théosophique, in-16 de 105 p.) est dédiée au petit nombre, à ceux qui veulent devenir des disciples (lanous). Nous espérons que l'ouvrage ne sortira pas d'un cercle restreint de lecteurs, et nous n'en pouvons recommander à personne la lecture. Bien qu'il renferme des considérations élevées et qu'il offre des préceptes dont on pourrait tirer profit pour rendre meilleur, les pensées étranges et les idées fausses y sont si intimement amalgamées avec ce qu'il y a de bon, que l'ensemble du livre est mauvais, dangereux, et que la lecture nous en semble malsaine pour presque tout le monde.

— *La Revue des Églises d'Orient* (Paris et Poitiers, Oudin), est entrée dans la neuvième année de son existence. Le congrès eucharistique de Jérusalem apporte un intérêt de plus à cette publication, qui se rattache à l'Œuvre des écoles d'Orient. A l'occasion des fêtes, elle publie la traduction, quelquefois le texte même, des hymnes et des prières des Églises orientales et des monographies détaillées de ces communions si intéressantes et trop peu connues. Le prix de l'abonnement annuel est de 3 fr.

— La librairie Picard vient d'éditer un beau volume intitulé : *La Dalmatie, de 1797 à 1815. Épisode des conquêtes napoléoniennes*, par M. l'abbé Paul Pisani. L'ouvrage, qui a valu à son auteur les éloges unanimes de la Faculté des lettres de Paris, à laquelle il était présenté comme thèse de doctorat, est accompagné de 3 héliogravures et de 10 cartes en couleurs.

— *L'Annuaire universel illustré, revue générale de l'année*, par un groupe d'écrivains français, dont la première année (1892) vient de paraître (Paris, 31, rue Saint-Lazare, et à la librairie Paul Dupont, in-4 de 1,124 p. Prix :

12 fr.), a déjà reçu de nombreuses approbations d'hommes marquants de toutes les opinions. Le volume que nous avons sous les yeux donne des renseignements météorologiques et démographiques ; rappelle la constitution nationale ; fournit l'état des Chambres, des ministères et établissements qui en dépendent, des institutions de crédit et d'assurance ; parle tour à tour de Paris et des pays étrangers ; dresse le bilan de l'année 1892, en retraçant non seulement les événements politiques, mais l'histoire scientifique et littéraire, résumant, par exemple, les séances de l'Institut. Les auteurs présentent leur travail sans prétention : « Glissant à la surface des choses, nous laissons à d'autres plus compétents, disent-ils, le soin d'approfondir ces questions. » Cela n'empêche pas l'*Annuaire* d'être destiné à rendre d'assez grands services.

Bourbonnais. — *L'Inventaire des découvertes archéologiques faites pendant l'année 1886 dans le département de l'Allier*, par M. Francis Pérot (Moulins, imp. de E. Auclaire, in-8 de 14 p. et pl.), est dressé à un point de vue tout particulier. C'est la liste et la description des objets trouvés et faisant presque tous partie de la collection de M. Pérot. Ce n'en est pas moins une heureuse idée de faire connaître ainsi chaque année le résultat des fouilles et des découvertes qui viennent enrichir les collections publiques ou privées.

— Le même auteur, dans sa brochure : *Les Vues et plans de l'ancien château de Moulins*. Extrait des *Annales bourbonnaises* (Moulins, imp. de E. Auclaire, in-8 de 22 p. et pl.), a réuni douze planches rappelant les diverses vicissitudes que subit ce château très remarquable avant l'incendie de 1755. Le texte qui accompagne ces planches n'en est guère que l'explication.

Dauphiné. — Le P. Apollinaire publie des *Études franciscaines sur la Révolution dans le département de l'Isère* (Grenoble, imp. Allier, in-8 de 65 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4e série, t. VI), travail très substantiel, puisé aux meilleures sources, et où le savant capucin combat tout d'abord avec une grande vigueur cette erreur, sinon cette calomnie, trop répandue, qui attribue aux ordres religieux du XVIIIe siècle le plus fâcheux relâchement. Il montre que, dans tous les départements, et particulièrement dans celui de l'Isère, les franciscains de 1790 donnèrent un grand spectacle d'héroïsme et de fidélité. Sur 131 religieux des ordres franciscains que possédait ce dernier département, sept seulement tombèrent dans le schisme : c'est le dix-huitième du nombre total.

Forez. — Dans sa *Dissertation sur le nom primitif de la Loire* (Roanne, imp. de Chorgnon et Bardiot, in-8 de 12 p.), M. Francis Pérot, se basant sur un certain nombre de remarques philologiques et géographiques, proposerait de voir dans le mot *Cé*, que l'on trouve dans Ponts-de-Cé, l'ancien nom de ce fleuve.

Franche-Comté. — Archéologie, géologie et histoire : voilà, presque exclusivement, les sujets traités par certains membres de la *Société d'émulation du Jura* dans le beau volume que cette société vient de publier (5e série, t. II, Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de 471 p., orné d'un grand nombre de planches). M. l'abbé A. Guichard a donné à lui seul trois études, savoir : *Le Jupiter gaulois de Pupillin et Étude comparée sur les statuettes de Jupiter costumé à la gauloise ; — Compte rendu des séances, section d'archéologie (Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, 1892)* et *la Cité gallo-romaine de Grozon*, dont le tirage à part a déjà été signalé ici avec quelques détails (t. LXVII, p. 183). Nous devons mentionner également : *Coup d'œil sur les terrains tertiaires supérieurs en Bresse et quaternaires dans le Jura et la Bresse*, par M. A.-N. Parandier ; — *La Franche-Comté ancienne*, intéressant résumé géographique sur une partie de cette province à l'époque romaine, par M. E.

Girard; — *Coupes des étages inférieurs du système jurassique dans les environs de Lons-le-Saunier, précédées d'un historique de la géologie lédonienne*, par M. Louis-Abel Girardot, 3e partie; — *Notice sur les antiquités gallo-romaines (statuettes, médailles, objets divers) trouvées à Grozon (Jura)*, par M. François Vuillermet; — *La Justice criminelle dans la terre de Saint-Oyend-de-Joux, aujourd'hui Saint-Claude (Jura), aux XVIe et XVIIe siècles*, par M. Louis Duparchy, contribution importante à l'histoire du haut Jura, quoique nous paraissant un peu poussée au noir, et qui, avec les pièces justificatives qu'elle comporte, ne renferme pas moins de 227 pages. — Notons pour finir un travail philosophico-littéraire de M. F. Guillermet intitulé : *La Vieillesse (banalités et paradoxes)*, où le spirituel écrivain se montre assez visiblement disciple de La Rochefoucauld. Ce volume comptera parmi l'un des plus considérables de l'active Société.

— M. Ch. Bourget vient de publier un très intéressant petit volume intitulé : *Les Amours rurales, contes et nouvelles franc-comtoises*. (Pourquoi n'avoir pas écrit : *Nouvelles et contes franc-comtois?* La correction grammaticale n'y eût rien perdu, il nous semble) (Paris, Bibliothèque des modernes, in-18 de 147 p.). Pour la première fois, l'auteur est notre justiciable. C'est évidemment un jeune, qui promet beaucoup : dans ses jolis récits, on trouve à la fois du cœur, de l'esprit, un réel talent d'observation et une fine psychologie; aussi ses types ont-ils une vie intense. Mais que M. Ch. Bourget prenne bien garde à l'écueil naturaliste : quand on est capable d'écrire quelque chose comme *le Billet de loterie*, par exemple, on est en droit, on a même le devoir de dédaigner absolument les grossiers procédés du maître de Médan et de ses disciples. M. Ch. Bourget connaît et aime sa Franche-Comté : nous ne saurions trop l'engager à nous la dépeindre encore en de nouvelles œuvres d'où sera bannie la teinte trop réaliste à la mode dans certains milieux.

Guyenne et Gascogne. — Beaucoup de bien à dire du *Pouillé du diocèse de Bordeaux au XVIIIe siècle, dressé d'après les documents inédits des Archives de l'archevêché*, par M. le chanoine E. Allain (Bordeaux, imp. Duverdier, in-fol. de 27 p.). L'auteur, en classant les Archives de l'archevêché de Bordeaux, y a trouvé presque tous les éléments d'un état administratif et financier du diocèse, tel qu'il était constitué avant la Révolution. Il a disposé ces éléments en une série de tableaux dont la direction des archives au ministère de l'instruction publique a libéralement autorisé l'impression dans l'introduction du premier volume de l'inventaire de la série C des archives de la Gironde, introduction dont la rédaction lui avait été confiée et ne pouvait être confiée à meilleure plume. Ce sont ces tableaux que le docte chanoine réimprime aujourd'hui avec la brève notice préliminaire qui les accompagne dans la publication départementale. Tout cela a été fait avec un soin infini et peut être consulté avec cette confiance absolue due aux travailleurs qui n'ont pas moins de science que de conscience.

Ile-de-France. — La brochure de M. le comte de Luçay, intitulée : *Le Comté de Clermont-en-Beauvoisis; études pour servir à son histoire. Les Comptes d'un apanage de la maison de France au XVIe siècle* (Beauvais, imp. de D. Pere, in-8 de 83 p.), est avant tout l'analyse très détaillée d'un compte de recettes et de dépenses de ce comté, présenté en 1514-1515. En tête, M. de Luçay retrace très rapidement l'histoire de cet apanage et donne également quelques renseignements sur le manuscrit qui renferme ce compte. A la fin, se trouvent aussi quelques détails sur l'administration des finances en France à cette époque. Au cours de cette publication et en note, de nombreux emprunts sont faits à l'original; aussi a-t-on là un opuscule

qui pourra être très utile aux érudits qui s'occupent des questions financières au XVIe siècle, et en particulier des possessions et des revenus de la maison de Bourbon à cette même époque.

Languedoc. — Le P. Apollinaire, dans ses *Études franciscaines sur la Révolution dans le département de la Haute-Garonne* (Toulouse, Éd. Privat, gr. in-8 de 80 p. Extrait du 2e volume des congrès de l'Association pyrénéenne), s'occupe des Cordeliers de Beaumont-de-Lomagne, de Montgiscard, de Muret, du Salin (à Toulouse), de Rieux, de Valcabrère et de Polignan; des grands Cordeliers de Toulouse, des Récollets de Toulouse, des Récollets de Verdun, des capucins de Toulouse, de Villemur, de Notre-Dame de Peytes (à Montgaillard), de Grenade, des Pères de Picpus (Toulouse), des Clarisses du Salin (à Toulouse), des Clarisses de la Porte (à Toulouse), des Clarisses d'Hauterive, de Beaumont-de-Lomagne, de Lévignac, enfin des Tiercerettes de Toulouse. Il ne s'appuie que sur des documents très sérieux, d'une incontestable authenticité, dont il publie de nombreux extraits.

Lorraine. — La Société d'archéologie lorraine et du musée historique lorrain a récemment publié le vingtième volume de la troisième série de sa collection (Nancy, René Wiener, in-8 de 416-xxx p., avec 9 planches et figures). L'on ne saurait trop recommander à l'attention des érudits les études qui composent ce volume et dont voici la nomenclature : *Monographie de l'église de Revigny*, par M. l'abbé A. Bouillet; — *Le Traité conclu en 1497 entre René II, duc de Lorraine, et Robert II de la Mark, seigneur de Sedan*, par M. P. Marichal; — *Ferri de Bitche*, par M. le comte M. de Pange; — *Le Berceau de Nancy, essai historique et archéologique*, par M. J.-B.-Paul Hannion; — *La Communauté des enfants-prêtres et l'Inventaire des fondations de la paroisse de Mirecourt*, par M. Ch. Guyot; — *Note sur la famille de Christian de Chastenay*, par M. Raymond de Soubesmes; — *Le Retable de l'église d'Aingeray*, par M. Victor Riston; — *La Sueur anglaise en Alsace et en Lorraine, notes à propos d'un imprimé lorrain présumé de 1529*, par M. Jules Rouyer; — *Harangue des étudiants de Pont-à-Mousson au duc de Lorraine Henri II, 1614*, par M. J. Favier; — *Contribution à l'étude des camps vitrifiés et calcinés*, par M. F. Barthélemy; — *Notice sur Etienne Bourgeois, abbé de Saint-Vannes, de Verdun, 1417-1452*, par Mlle Buvignier-Clouet; — *La Famille Herandel, d'après les archives du bailliage de Bassigny*, par M. J. Marichal; — *Lettres de Grégoire à Jérémie-Jacques Oberlin*, par M. Ch. Pfister; — enfin *Table d'horloges solaires, gravée par Jean Appion Hanzelet*, par M. Léon Germain, avec la collaboration de M. Ch. Millot, travail qui a été tiré à part, et dont il est question spécialement ci-après.

— A la suite d'une visite faite à la fin de l'année 1892 au musée de Longwy, M. Léon Germain en publie une bonne description dans sa brochure : *Le Musée de Longwy et ses taques de foyer* (Montmédy, imp. de Ph. Pierrot, in-8 de 19 p.). Il attire surtout l'attention sur les taques de foyer qui s'y trouvent, et profite de cette occasion pour proposer une rectification des armes de la ville de Longwy.

— Il est rempli des renseignements les plus curieux, l'opuscule de MM. Léon Germain et Ch. Millot, sur la *Table d'horloges solaires gravée par Jean Appier Hanzelet* (Nancy, Sidot, in-8 de 40 p.). On a là d'utiles détails sur ces instruments si fréquemment employés dans les siècles derniers, sur Antoine de Stainville, seigneur de Couvonges, et son épouse, Françoise de Montpezat, pour lesquels la table en question fut sans doute construite, sur le graveur Hanzelet; enfin, sur tous les points qui peuvent se rattacher à cet objet de précision. Bon travail que M. Germain ajoute à ceux déjà très nombreux qu'il a produits.

Normandie. — Avec son vingtième numéro, *la Pomme, revue hebdomadaire du Calvados* (5, place de la République, à Caen), fondée le 4 décembre dernier, prend un nouveau développement. Elle donnera désormais une plus large place à la littérature, et pendant la saison balnéaire, elle publiera des chroniques historiques et pittoresques sur tout le Calvados.

Provence. — M. Charles Furby publie une remarquable étude sur *les Plaidoyers de Mirabeau devant la sénéchaussée d'Aix et le Parlement de Provence* (Aix, imprimerie Remondet-Aubin, gr. in-8 de 36 p.). L'auteur a consulté tous les travaux antérieurs (dont il donne la liste en une note de la page 3), et, de plus, divers documents (mémoires et lettres), dont quelques-uns inédits; le récit de M. Furby complète les études spéciales sur les procès de Mirabeau en Provence, par MM. A. Joly, Sandbreuil et Seligman.

— M. A. Mouttet a trouvé de curieuses *Pièces relatives à Louis-Pierre-Marie Thiers* et à *la Garde-robe d'une grande dame au XVIIIe siècle*. Extraits de la *Revue rétrospective* (Paris, in-8 de 15 p.). La première partie de la piquante brochure contient la correspondance (tirée des Archives des Bouches-du-Rhône) échangée, en 1777-1778, entre le ministre Amelot et Louis-Charles Thiers, secrétaire-archiviste de la ville de Marseille, lequel se plaignait des dissipations de son fils, Louis-Pierre-Marie Thiers, père du futur Président de la République française; il demandait un ordre pour le faire enfermer au couvent des Pères Cordeliers de Saint-Pierre de Canon, ordre qui fut envoyé à M. de la Tour, premier président du Parlement de Provence. M. Mouttet ne dit pas que le jeune homme qui avait si mal commencé (à dix-sept ans) finit bien tristement, dans une demi-misère et dans l'isolement, en une petite maison de campagne, aux environs de la ville d'Aix. La seconde partie de la plaquette est remplie par le *Rolle général des effets de Mme la marquise de Marignane* (Anne-Gabrielle Mabile de Maliverny, belle-mère de Mirabeau). Il y a là sur ses robes d'hiver, de printemps, d'été, sur ses déshabillés de printemps et d'été, sur le linge (avec flots de dentelles), des détails qui intéresseront fort les curieuses et aussi « bon nombre d'hommes qui sont femmes » sur ce point.

Allemagne. — Signalons l'apparition de la première encyclopédie de gymnastique : *Encyclopädisches Handbuch des gesammten Turnwesen*, publication fasciculaire sous la direction de M. Carl Euler (Vienne, Ve A. Pichler).

— Les études astronomiques de M. August Tischner se continuent par *Le Mouvement universel* (Leipzig, G. Fock, in-8 de 18 p.). L'objet de ce nouvel opuscule est d'établir trois principes qui doivent guider les savants dans les études astronomiques : 1° « le mouvement universel; » l'inertie n'ayant pas de place dans l'univers; 2° « la conservation des distances inaltérables des corps attirants et attirés; » 3° « l'uniformité des mouvements des corps célestes, leur vitesse, angulaire et virtuelle, restant invariablement la même. » Nous regretterons encore une fois que M. Tischner s'obstine à employer à l'expression de ses idées la langue française; les multiples incorrections qui choquent les yeux du lecteur fatiguent son attention.

— En souscription à la librairie G. Hirth, de Munich, *die Geschichte der Malerei im XIX. Jahrhundert*, par M. R. Muther, publication dont le premier fascicule a paru et qui doit être complète en dix livraisons formant trois volumes richement illustrés.

Angleterre. — L'éditeur T. Fisher Unwin publiera prochainement *The Autobiography of Theobald Wolfe Tone*, par M. Barry O'Brien, avec une introduction de M. James Bryce; l'ouvrage formera deux volumes et contiendra, outre le frontispice, cinq gravures en taille-douce.

— On annonce l'apparition, chez MM. Sampson Low et Cie, de : *Japan as we*

saw it, par miss M. Bickersteth ; c'est le récit d'un récent voyage accompli en Extrême Orient par l'évêque d'Exeter.

— Parmi les principaux ouvrages destinés à commémorer le Jubilé de l'Église libre d'Écosse, nous signalerons celui du docteur Peter Bayne intitulé : *The Church of Disruption, its rallying Cry : « Christ the Head of His Church.* » On sait que le docteur Bayne a pris une part importante au schisme et qu'il a qualité pour en décrire les péripéties. MM. Clark, d'Édimbourg, comptent publier le livre dans le courant de mai.

— Les trois volumes suivants vont compléter la série *The Story of Nations*, éditée chez MM. Fisher Unwin : *Parthia*, par le chanoine Rawlinson; *The Recovery of Spain*, par M. H.-E. Watts, et *The Australian Commonwealth*, par M. Greville Tregarthen, chef du département de la statistique à Sydney.

— M. Wilmot Harrison, dont on connaît le livre : *Memorable London Houses*, prépare un travail analogue sur Paris, accompagné de gravures et de portraits.

— Le 1er mai a paru la première livraison de *Larks*, journal hebdomadaire illustré, dirigé par M. Gilbert Dalziel.

— Le *Century* du mois de mai contient des *Souvenirs de lord Tennyson*, par M. John Addington Symonds, et un poème de M. Aubrey de Vere, dédié à la mémoire du poète-lauréat.

— Nous apprenons que la publication de M. Wilfrid Ward, sur *William George Ward and the catholic Revival*, a été retardée de quelques semaines pour permettre l'addition de plusieurs fragments de la Correspondance échangée entre le chef du « Mouvement d'Oxford » et le cardinal Newman.

— M. le docteur Joseph A. Moloney, qui accompagna, en qualité de médecin, l'expédition dirigée vers le Katanga (Afrique du Sud) par le capitaine Stairs, prépare à la librairie Sampson Low un récit de cette exploration périlleuse, dont le chef périt pendant le retour à la côte.

— MM. Chapman et Hall sont sur le point de mettre en vente un volume consacré par M. Edward Delille à l'étude de la littérature française contemporaine. Les lecteurs de la *Fortnightly Review* ont déjà pu juger de cet ouvrage, dont quelques chapitres leur ont été offerts en lecture.

— De longs voyages dans l'Afrique méridionale ont permis à M. Frank Evans de recueillir les éléments d'un ouvrage sur les traditions et les croyances religieuses de ce pays : cet ouvrage va être publié chez MM. Cassell sous ce titre : *Some Legendary Landmarks of Africa.*

Autriche. — La Société des antiquités de Vienne (Alterthumsverein) prépare, sous la direction d'un comité composé d'ecclésiastiques, d'artistes et de savants, une histoire encyclopédique illustrée de la ville de Vienne.

Espagne. — M. Félix Sanchez y Casado, professeur d'histoire à l'institut de San-Isidro, publie à Madrid (Libreria de Hernando) les premières livraisons d'un ouvrage considérable, dont il sera parlé dans le *Polybiblion* lorsqu'il sera terminé. Cet ouvrage, *Elementos de Historia de España*, paraît par livraisons mensuelles de quatre feuilles : prix de chacune : une peseta ; il se divisera en deux parties, la première consacrée au texte et à la bibliographie, la seconde aux cartes, aux tableaux généalogiques et à d'amples index. Six livraisons ont été publiées et donnent 368 pages. L'impression est bonne, bien que le caractère soit un peu fin. Le livre offre d'assez nombreuses gravures, les unes reproduisent des monuments anciens ou des vues ; les autres, celles-là sans valeur, sont des dessins de fantaisie dans lesquels on a tenté de représenter divers épisodes. Les *Elementos* ont mérité à leur auteur une médaille d'or à l'exposition universelle de Barcelone.

— Sous ce titre : *Antiguedades y importancia del periodismo español* (in-8 de 94 p.), don Juan Criado y Dominguez a retracé les Annales du journalisme en Espagne, journalisme dont M. Hatin s'était à peine occupé dans son Histoire générale du journal. M. Criado a adopté l'ordre chronologique et poursuit son sujet depuis les origines du journal et des revues en Espagne vers le milieu du dernier siècle jusqu'à nos jours. Il y a inévitablement des lacunes et des erreurs dans un travail de ce genre, mais l'auteur n'en a pas moins bien mérité du public lettré, en raison des recherches considérables qu'il a dû faire pour jeter du jour sur ce côté si curieux et si négligé cependant de la bibliographie espagnole.

— La collection des *Documents inédits* pour servir à l'histoire de l'Espagne vient de s'enrichir d'un nouveau volume (le 104e; prix, 12 fr.). Il renferme : 1° un *Manuel* pour l'extirpation de l'idolâtrie chez les Indiens du Nouveau Monde ; 2° Relation de ce qui s'est passé de plus important dans les provinces de Tituano et de Chunchos, par Jean Recio de Léon.

— Une revue hebdomadaire illustrée vient de se fonder à Barcelone, sous le titre ambigu : *El Mundo de las Aventuras*. Le premier numéro a paru le 15 octobre 1892, 16 pages de texte, nombreuses gravures. Prix du numéro, 25 c.

Italie. — Annonçons un recueil qui intéressera aussi bien les Français que les Italiens : *La Litteratura provenzale moderna*, par E. Portal (Palerme, Pedone-Lauriel, in-18 de 437 p.). L'auteur, membre du Félibrige, parle avec autant de compétence que d'agrément de la langue provençale, de la littérature provençale au moyen âge et à l'époque moderne, de l'origine et des phases principales du Félibrige et de sa constitution actuelle, de la biographie des félibres et des félibresses. Dans la dernière partie du recueil il a réuni, sous le titre de *Florilegio poetico*, les meilleures pièces d'André, d'Arène, d'Arnavielle, d'Astruc, d'Aubanel, d'Azaïs, de Bonaparte Wyse, de Bourrelly, de Boy, de Chailan, de Berluc, de Donnadieu, de Gras, de Guillibert, de Lieutaud, de Mistral, de Monné, de Plauchud, de Roumanille, de Verdaguer, etc. Cette anthologie vraiment charmante couronne à merveille un volume qu'il faut mettre au premier rang parmi ceux qui ont été consacrés à la langue, à la littérature et aux poètes du Midi.

— Encore un *per nozze*. Un savant de Florence, M. Eugenio Casanova, publie, d'après les autographes conservés aux archives de l'État en cette ville, six lettres écrites par Charles-Quint au pape Clément VII, de 1527 à 1533, et très bien annotées. L'intéressant recueil, élégamment imprimé sur un papier de choix, est dédié *al professore Leone G. Pélissier nel lieto giorno delle sue nozze* [xxv avril 1893] *colla gentil signorina Editta Rouchier-Alquié*.

— On a beaucoup écrit sur la venue de Charles VIII en Italie, mais on avait jusqu'ici négligé une source importante, les archives d'État de Pise. M. Vittorio Fanucci les a consultées avec fruit et y a trouvé les matériaux d'une brochure intéressante pour notre propre histoire : *Le Relazioni tra Pisa e Carlo VIII* (Pisa, tipografia Nistri, in-8 de 84 p.).

— On vient de publier à Côme une seconde édition augmentée de la bibliographie d'un des plus actifs et des plus savants travailleurs de la péninsule : *Bibliografia di Antonio Manno con cenni autobiografici e ritratto* (gr. in-8 de 24 p.), comprenant 84 articles et ornée d'un beau portrait du baron Manno, contenant un *curriculum vitae* retracé avec beaucoup de modestie.

Suisse. — Les vieux-catholiques de Suisse fondent une revue trimestrielle théologique : *Internationale theologische Zeitschrift. Revue internationale de théologie*. Directeur : M. Michaud, 17, rue d'Erlach, à Berne (Berne, K. Staempfli; 10 fr. par an). C'est le deuxième congrès international ancien ca-

tholique de Lucerne tenu en septembre dernier qui a eu cette pensée. Ces messieurs, qui n'ont trouvé en France de meilleur collaborateur, en dehors du protestant M. F. Puaux, que le renégat M. H. Loyson, et qui prétendent, dans des études d'un caractère purement scientifique et pacifique, travailler à l'union des Églises chrétiennes, ne se font pas faute de manifester, dès leur premier numéro, leur esprit sectaire et la violence de leur passion contre la sainte Église romaine.

Hindoustan. — Il s'est établi à Calcutta, le 13 août de l'année dernière, une société pour la publication de textes bouddhiques. Présidée par M. Narendra Náth Sen, la société publie un journal dont la rédaction est confiée au secrétaire M. Sárat Candra Dás. L'objet du *Journal of the buddhist text society* (Calcutta, Mott's Lane, the Baptist mission press) est de poursuivre, dans un esprit de liberté scientifique, des recherches dans le domaine de l'histoire et des institutions de l'Inde pendant la période bouddhique. A côté du journal, la société éditera, par fascicules irréguliers, des textes sanscrits.

Japon. — C'est une entreprise tout à fait digne d'être encouragée que la publication qui se fait à Tokyo depuis le 1er janvier 1892 d'une *Revue française du Japon* (Mensuelle ; 12 fr. par an pour la France et les pays de l'Union postale. Bureaux : Wa-futsu Horitsu Gakko, n° 16, 6e rue, Fujimicho, Kojimachi-Ku, à Tokyo). Par cette publication, la Société japonaise de langue française, fondée en 1881, a voulu remédier à une lacune : la non-existence en Extrême Orient d'un périodique français. La revue ne se borne pas à donner des travaux originaux, mais elle publie la traduction de documents japonais intéressants. Entre autres articles curieux, nous signalerons dans le numéro de février 1892 la description d'un ancien instrument japonais destiné à marquer les heures des marées et les phases de la lune. Cette revue qui, si elle est encouragée comme elle mérite de l'être, ne peut manquer de se développer, n'intéresse pas seulement les Japonais ou les Français établis au Japon, elle peut rendre encore d'utiles services à ceux qu'attire la connaissance de l'Extrême Orient. Nous noterons en terminant que parmi les membres du comité de publication, on trouve les noms de MM. Fouque, professeur de français à l'École des nobles ; Giraud, professeur de français à l'École des officiers supérieurs ; Ouvré, professeur à l'Université impériale ; Revilliod, professeur de droit français à l'Université impériale ; ce qui n'empêche pas certains journaux parisiens de déclarer qu'il n'y a qu'un seul professeur français dans tout le Japon.

Publications nouvelles. — *Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonensis, de sacrosancto corporis Domini sacramento sermones*, accurate recogniti per G. Jacob (in-8, Ratisbonne, Pustet). — *La Prédication populaire d'après les Pères, les Docteurs et les Saints*, par M. l'abbé Pailler (in-4, Vic et Amat). — *Le Mystère de N.-S. Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. II, *Incarnation du Verbe. Vie cachée de Jésus* (in-8, Delhomme et Briguet). — *Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu* (in-18, Propagande catholique). — *Mois de Marie du Saint Rosaire*, par l'abbé G. de Bessonies (in-32, Vic et Amat). — *Petit Mois de saint Jean*, par le P. V. Jeanroy (in-32, Desclée, de Brouwer). — *L'Église catholique, lumière et force du peuple*, par Mme L. R. (in-12, Œuvre de Saint-Paul). — *Les Femmes chrétiennes. Récits tirés de la vie des saints* (in-8, Propagande catholique). — *Manuel des antiquités romaines*. III. *Le Droit public romain*, par T. Mommsen, traduit par P.-F. Girard, t. III (in-8, Thorin). — *Explication élémentaire du droit romain pour la préparation aux examens de licence et de doctorat*, par P. Rambaud, t. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Résumé de droit romain pour les premier et deuxième examens de licence*, par P. Rambaud (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code des falsifications agricoles, industrielles et commer-*

ciales, par J. Desclozeaux (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire du droit civil français*, par P. Viollet (in-8, Larose et Forcel). — *L'Année philosophique, 1892*, par F. Pillon (in-8, Alcan). — *Logique surnaturelle objective*, par le chanoine J. Didiot (in 8, Taffin-Lefort). — *La Psychologie des idées-forces*, par A. Fouillée (2 vol. in-8, Alcan). — *L'Éducation dans l'Université*, par H. Marion (in-18, Colin). — *Programme et règlement des études de la Société de Jésus, comprenant les modifications faites en 1832 et 1858*, traduit par H. Ferté (in-12, Hachette). — *De la manière d'apprendre et d'enseigner*, par le R. P. J. Jouvency, traduit par H. Ferté (in-12, Hachette). — *L'Élève de rhétorique au collège Louis-le-Grand de la Société de Jésus au XVIIIe siècle*, par le R. P. J. Jouvency, traduit par H. Ferté (in-12, Hachette). — *Le Marché financier en 1892*, par A. Raffalovich (in-8, Guillaume). — *Seventh annual report of the bureau of Ethnology*, by J.-W. Powel (gr. in-8 cart., Washington Government printing Office). — *Hypnotisme et double conscience*, par le Dr Azam (gr. in-8, Alcan). — *L'Inoculation préventive contre le choléra-morbus asiatique*, par J. Ferran, traduit par le Dr E. Duhourcau (in-8, Société d'études scientifiques). — *Des Perforations de la membrane de Shrapnell, étude anatomique et clinique*, par le Dr A. Raoult (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Éléments de la théorie des fonctions elliptiques*, par J. Tannery et J. Molk, t. I (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Lieux géométriques en géométrie élémentaire*, par P. Sauvage (in-8, Gauthier-Villars). — *Récréations mathématiques*, par E. Lucas, t. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Premiers Principes d'électricité industrielle*, par P. Janet (in-8, Gauthier-Villars). — *Conférences scientifiques et allocutions*, par sir W. Thomson (lord Kelvin), traduit par P. Lugol (in-8, Gauthier-Villars). — *Jahrbuch der Naturwissenschaften 1892-1893, unter Mitwirkung von Fachmännern*, herausgegeben von M. Wildermann (in-8 cart., Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *La Porcelaine*, par G. Vogt (in-8, May et Motteroz). — *A Dakota-English Dictionary*, by S. Return Riggs (gr. in-8 cart., Washington, Government printing Office). — *Antologia de poetas latinos de los siglos XVI y XVII*, por J. Collell (in-8, Barcelone, Subirana). — *Les Chimériques*, par L. Malosse (in-18, Lemerre). — *Les Quatre Vents de l'esprit*, par V. Hugo (2 vol. in-18, Hetzel). — *Les Burgraves*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Angelo, tyran de Padoue*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Le Secret du percepteur*, par V. Cherbuliez (in-18, Hachette). — *La Nuit du crime*, par M. Juillet (in-18, Retaux). — *A la dérive*, par Brada (in-18, Plon et Nourrit). — *Jolie propriété à vendre*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Aux jardins*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Mademoiselle de Circé*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *A toutes brides*, par A. Germain (in-18, Perrin). — *Sur les grèves. L'Intérêt et le cœur*, par L. Petibon (in-18, Savine). — *Autour du clocher, coutumes et fêtes chrétiennes*, par l'abbé A. de Barral (in-18, Delhomme et Briguet). — *Aïnhoa*, roman de mœurs basques, par P. Harispe (in-18, Paris-Auteuil, Librairie de la « France illustrée »). — *Une Pensionnaire*, par H. Pirmez (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'Esprit de tout le monde*, par L. Larchey (in-18, Berger-Levrault). — *La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny (1602-1674)*, par E. Roy (in-8, Hachette). — *Études de littérature et d'art*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Studien zur Litteraturgeschichte*, Michael Bernays von Schülern und Freunden gewidmet (in-8, Hambourg, Voss). — *L'Éloquence et la littérature chrétiennes*, par F. Bournand (in-8, Delhomme et Briguet). — *Vingt jours en Tunisie*, par C. Lallemand (album oblong cart., May et Motteroz). — *Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron*, par le P. A. Monfat (in-8, Paris, Vic et Amat; Lyon, E. Vitte). — *Chrétiens illustres au XIXe siècle*,

Littérateurs, savants et artistes, par l'abbé A. Baraud (in-8, Taffin-Lefort). — *La Thaumaturge sainte Philomène*, par L. Petit (in-18, Œuvre de Sainte-Philomène). — *La Vénérable Mère Julienne Morel, dominicaine, sa vie, sa doctrine, son institut*, par le R. P. M.-J. Rousset (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Cardinal Manning et son action sociale*, par l'abbé Lemire (in-18, Lecoffre). — *Vie du R. P. Muard, fondateur des Pères de Pontigny et du monastère des Bénédictins de la Pierre-qui-Vire*, par le R. P. Dom Bouchard (2 vol. in-8, Retaux). — *Histoire du cardinal Pitra*, par le R. P. Dom F. Cabrol (in-8, Retaux). — *Le Pape, les catholiques et la question sociale*, par L. Grégoire (in-18, Perrin). — *Sophismes politiques de ce temps*, par C. Benoist (in-18, Perrin). — *La Question électorale en 1893*, par l'abbé Delafosse (in-18, Paris, Lamulle et Poisson; Rennes, Fougeray). — *Souvenirs d'un échappé de Panama*, par P. Mimande (in-18, Perrin). — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, Naples et Parme*, par J. Reinach (in-8, Alcan). — *La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV*, par G. Maugras (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires sur Carnot*, par son fils (2 vol. in-8, Charavay, Mantoux et Martin). — *Mémoires militaires du général baron Boulart sur les guerres de la République et de l'Empire* (in-8, Librairie illustrée). — *Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire* (in-8, Librairie illustrée). — *Mémoires du général Radet*, par A. Combier (in-8, Saint-Cloud, imp. Belin). — *Un Homme de lettres sous l'Empire et la Restauration (Edmond Géraud). Fragments de journal intime*, publiés par M. Albert (in-18, Flammarion). — *1815*, par H. Houssaye (in-8, Perrin). — *Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866*, publiés par son petit-fils, C. de Barante, t. II et III (in-8, Calmann-Lévy). — *Actes et paroles. Depuis l'exil, 1881-1885*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *1870-1871. Les Femmes de France pendant l'invasion*, par J. Turquan (in-18, Berger-Levrault). — *Monographie de la commune de Beaumont-la-Ferrière (Nièvre)*, par G. Gauthier (in-8, Nevers, G. Vallière). — *L'Église Notre-Dame de Saint-Omer*, par L. Deschamps de Pas (2 vol. in-18, Saint-Omer, d'Homont). — *Les Populations agricoles de la France*, par H. Baudrillart, 3e série. *Les Populations du Midi* (in-8, Guillaumin). — *Histoire de l'Escale*, par J.-M. Maurel (petit in-8, Forcalquier, A. Crest). — *La Question italienne, période de 1814 à 1860*, par G. Giacometti (in-18, Plon et Nourrit). — *La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther. I. La Théocratie. Apogée du pouvoir pontifical*, par F. Rocquain (gr. in-8, Thorin). — *Storie intime di Venezia, Repubblica*, per E. cav. Volpi (in-18, Venezia, Visentini). — *La Grèce byzantine et moderne. Essais historiques*, par D. Bikélas (in-8, Firmin-Didot). — *La Chute de Khartoum, 26 janvier 1885*, par Borelli-Bey (in-8, May et Motteroz). — *Les Dernières Heures d'une monarchie*, par F. de Montréal (in-8, Victorion). — *Notas para a historia do Ceará*, pelo D. R. G. Studart (in-8, Lisbonne, tip. do « Recreio »). — *Les Femmes des Tuileries. Marie-Amélie et la Duchesse d'Orléans*, par Imbert de Saint-Amand (in-18, Dentu). — *Deflandre et Sonis, 1870*, par A. Delorme (in-18, Dubois). — *Victor Hugo, raconté par un témoin de sa vie, 1802-1817. Œuvres de sa première jeunesse* (in-18, Hetzel). — *Bibliography of the Athapascan languages*, by J.-C. Pilling (in-8, Washington, Government printing office).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. — 1. *L'Origine de l'idée de droit*, par Gaston Richard. Paris, Thorin, 1892, in-8 de xxiii-263 p., 4 fr.—2. *Les Transformations du droit*, par G. Tarde. Paris, Félix Alcan, 1893, in-18 de 212 p., 2 fr. 50. — 3. *L'Idée du droit en Allemagne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par M. Aguiléra. Paris, Félix Alcan, 1893, in-8 de xvii-350 p., 5 fr. — 4. *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne*, par Eugène Duthoit. Paris, Rousseau, 1893, in-18 de 244 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Droit d'association et l'État*, par Hubert Brice, avec une préface de René Goblet. Paris, Rousseau, 1893, in-8 de ii-170 p., 3 fr. 50. — 6. *Du Contrat d'association, ou la Loi française permet-elle aux associations non reconnues de posséder? Étude de droit civil*, par le comte de Vareilles-Sommières. Paris, Pichon, 1893, in-8 de xi-194 p., 3 fr. 50. — 7. *L'École d'anthropologie criminelle*, par l'abbé Maurice de Baetz. Gand, Van Fleteren, 1893, in-18 de 56 p.—8. *De la Responsabilité des criminels*, par M. Fabreguettes. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de 64 p., 2 fr.

Histoire du droit. — 9. *Histoire du droit civil français*, par Paul Viollet, 2e édition. Paris, Larose et Forcel, 1893, in-8 de xii-942 p., 12 fr.—10. *Un ancien doyen. Toullier et son temps*, par A. Éon. Paris, Chevalier-Marescq; Rennes, Plihon et Hervé, 1893, in-8 de 208 p., 3 fr. —11. *Bertrand d'Argentré. Ses doctrines juridiques et leur influence*, par Ch. de la Lande de Calan. Saint-Amand (Cher), Imp. Saint-Joseph, 1892, in-8 de 125 p.

Droit civil. — 12. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc, tome IV. Paris, Pichon, 1893, in-8 de 596 p., 9 fr. —13. *De la Nationalité d'origine*, par Albert Geouffré de Lapradelle. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de xvii-448 p., 8 fr. — 14. *Manuel-formulaire des actes de l'état civil*, par Charles Ragel. Paris, Rousseau, 1892, in-8 de 292 p., 4 fr. — 15. *Code des droits successoraux des époux*, par Édouard Gerbault et Léon Dubourg. Paris, Pedone-Lauriel, 1892, in-12 de xiv-391 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Conséquences de la mauvaise foi du second acquéreur d'un immeuble qui a transcrit son contrat avant le premier*, par Raoul Biville. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de 30 p., 1 fr. 50. — 17. *De la Restriction de l'hypothèque légale de la femme*, par L. Jouitou. Paris, Chevalier-Marescq, 1892, in-8 de viii-195 p., 4 fr. — 18. *Projet de code civil allemand*, trad. avec introd. par Raoul de la Grasserie. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de lix-492 p., 8 fr. — 19. *Code civil du canton des Grisons*, trad. avec introduction par Raoul de la Grasserie. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 169 p., 4 fr. — 20. *Estudios sobre el código civil*, por don Jesús Firmat y Cabrero. Zamora, Enrique Calamita, 1892, in-8 de 207 p., 3 fr.

Droit commercial et industriel. — 21. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, 2e édit., tome IV. Paris, Pichon, 1893, in-8 de 748 p., 10 fr. — 22. *Code de commerce argentin*, traduit, annoté et précédé d'une introd. par Henri Prudhomme. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de lxxv-451 p., 8 fr. — 23 et 24. *Code-manuel de droit industriel*, par Maurice Dufourmantelle. I. *Législation ouvrière en France et à l'étranger*. II. *Des Brevets d'invention et de la contrefaçon*. Paris, Giard et Brière, 1893, 2 vol. in-18 de vi-287 et viii-264 p., 3 fr. le vol. — 25. *La Protection industrielle et le Nouveau Régime douanier*, par A. Typaldo-Bassia. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de iii-248 p., 5 fr.

Droit constitutionnel. — 26. *Le Système judiciaire de la Grande-Bretagne*, par le comte de Franqueville. Paris, Rothschild, 1893, 2 vol. in-8 de viii-614 et x-740 p., 20 fr. — 27. *Éléments de droit constitutionnel français*, par Marcel de la Bigne de Villeneuve. Paris, Marchal et Billard, in-8 de 660 p., 8 fr. — 28. *Du Sénat en France et dans les Pays-Bas*, par Oscar Pyfferoen, avec une préface sur le Sénat en Belgique, par J. Van den Heuvel. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-8 de xlii-137 p., 2 fr.

Philosophie du droit. — La philosophie du droit paraît reprendre faveur depuis quelques années. On ne peut qu'y applaudir. Après les grands travaux accomplis par l'école historique, il serait à souhaiter que l'école philosophique obtînt à son tour des résultats équivalents. Mais cette renaissance désirable de la dogmatique juridique, en admettant qu'elle doive se produire, n'est encore qu'à son aurore ; à vrai dire même, elle commence à peine, car s'il se publie des ouvrages sur la philosophie du droit, on ne saurait sans exagération leur attribuer une haute valeur scientifique.

1. — M. Gaston Richard a pris pour sujet de sa thèse de doctorat ès lettres : *L'Origine de l'idée de droit*. Sujet difficile assurément, et pour lequel l'auteur ne manquait ni de préparation ni d'aptitude : une grande abondance d'informations, un style correct et élégant distinguent son travail. Mais, si nous en jugeons par notre propre expérience, la lecture de cette longue dissertation (263 pages !) n'a pas pour effet d'éclaircir beaucoup les idées sur le droit. Quelle est la pensée de l'auteur ? A quelle école se rattache-t-il? Est-il spiritualiste ? Non. Positiviste ? Non plus. Entre la doctrine spiritualiste, qui fait remonter jusqu'à Dieu la loi morale et la montre promulguée par la conscience, et la théorie matérialiste, qui identifie le droit avec la contrainte sociale, M. Gaston Richard a cherché un système intermédiaire d'après lequel le droit aurait son origine dans les sentiments altruistes ou sympathiques, dans l'émotion suscitée en nous par le spectacle des actes qui nuisent à autrui ou qui causent un trouble social. Que ce soit là l'origine de beaucoup de nos idées sur le droit, on peut bien l'admettre. Mais l'idée du droit en lui-même a une origine plus haute ; c'est la rabaisser et la méconnaître que d'en faire une idée contingente, uniquement subordonnée au milieu social. Et quelle peut être alors la force obligatoire du précepte juridique? M. Gaston Richard a fort bien vu que, contrairement aux opinions matérialistes, l'idée du droit suppose un arbitre. Cet arbitre, il le trouve dans la société. Mais pourquoi l'arbitrage social s'impose-t-il à l'individu ? Qu'est-ce qui peut empêcher l'individu de mettre son propre jugement au-dessus de celui de ses semblables ? M. Richard peut répondre qu'il ne s'est pas proposé de rechercher le fondement du droit, mais seulement l'origine de l'idée de droit chez l'homme vivant en société. En fait, il confond souvent ces deux problèmes, d'ailleurs intimement unis. Il soutient que le respect de la personnalité d'autrui ne suffit pas pour expliquer la notion du droit ; le respect de l'autorité sociale est-il donc lui-même suffisant pour justifier cette notion, si puissante en nous, si essentielle à notre nature?

2. — M. Tarde se rattache ouvertement à l'école darwinienne et anthropologique. Son ouvrage sur *les Transformations du droit* n'en est pas moins bon ; on pourrait presque dire qu'il n'en est que meilleur,

car il a pour but de dénoncer et de combattre les excès de la doctrine évolutionniste en matière de droit. Les similitudes que l'on découvre et les comparaisons que l'on établit entre les diverses législations, dans leur développement progressif, ne prouvent nullement que toutes les sociétés humaines obéissent à des lois fatales et identiques. Beaucoup d'institutions qui, regardées superficiellement, peuvent paraître semblables, sont au fond très différentes; d'autres, qui se ressemblent réellement, ont pris naissance dans des causes toutes contraires; d'autres encore, qui sont aujourd'hui dissemblables et même opposées, tirent leur origine du même état social. Il en est ainsi, comme le montre M. Tarde, dans le droit criminel, dans la procédure, dans le régime des personnes et même dans la théorie des obligations; sur tous ces terrains, les transformations historiques du droit résultent non seulement des besoins innés et héréditaires de la nature humaine, mais aussi des besoins dérivés, provoqués par les circonstances, par les inventions nouvelles et acquis par contagion imitative. De là, l'infinie diversité des institutions juridiques. M. Tarde nous paraît même exagérer cette diversité; il va jusqu'à nier la réalité du droit naturel : il n'y voit qu'un sentiment confus et sans portée. Il réduit aussi beaucoup trop la valeur du droit des gens, dont l'autorité ne serait due, suivant lui, qu'au succès des ouvrages de Grotius et de Wattel. Si ces ouvrages ont obtenu tant de crédit, n'est-ce pas parce que les idées qu'ils renferment sont conformes à la raison et à la morale? Si le droit romain a prévalu dans la plus grande partie du monde civilisé, est-ce seulement à cause de l'expansion de l'empire romain? N'est-ce pas aussi parce que ce droit était « la raison écrite? »

3. — Dans son livre, *l'Idée du droit en Allemagne*, M. Aguiléra a assumé une tâche redoutable : celle d'exposer les divers systèmes des philosophes allemands sur le droit, depuis Kant jusqu'à nos jours. Il est vrai qu'en essayant de traduire en français tant de théories nébuleuses, M. Aguiléra ne s'est pas chargé de les rendre claires. Pour beaucoup, il n'aurait pu y parvenir. Avec son livre cependant, on peut facilement se rendre compte des doctrines professées par les principales écoles germaniques : l'école idéaliste, d'abord, représentée par Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Lasson, Krause, Schopenhauer, Herbart; l'école historique ensuite, fondée par Savigny et continuée, avec des tendances diverses, par Stahl, Puchta et Schaffle, Blunchli et Kunze, Ihering, Post et Knapp, et enfin l'école socialiste de Karl Marx et de Lassalle. S'il fallait juger ces trois écoles par leurs fruits, la seconde, l'école historique, surpasserait de beaucoup les autres; mais elle-même, réduite à ses seules forces, comme le montre M. Aguiléra, est incapable d'expliquer l'origine du droit. En général, philosophes et jurisconsultes allemands s'accordent à exagérer l'autorité sociale et à identifier le droit avec la

force ; quelques-uns vont même jusqu'à la déification de l'État. Était-ce bien la peine de remuer tant d'idées et d'échafauder tant de systèmes pour aboutir à une pareille conclusion ? A partir de Fichte, la science allemande a été vraiment la mère nourricière du socialisme. A la fin de son livre, M. Aguiléra recherche les causes de cette conception particulière du droit chez le peuple allemand. Ces causes, nous ne croyons pas qu'il les ait découvertes ; il ne parle même pas de l'une des plus visibles, la Réforme, le libre examen, qui a laissé l'enseignement universitaire sans direction. Il commet aussi dans cette discussion bien des erreurs : des erreurs philosophiques, comme quand il dit que le droit procédant de la volonté divine serait « un pur arbitraire, une force aveugle, sans aucun caractère moral (!), incapable d'obliger la conscience (!!!) ; » des erreurs historiques, comme lorsqu'il affirme, contrairement à toute l'histoire de la vieille Rome, que « le peuple romain n'a jamais songé à faire dépendre d'un ordre divin quelconque le caractère obligatoire de la loi. »

4. — Un bon moyen de connaître les idées que l'on a sur le droit en Allemagne, c'est d'examiner comment le droit y est enseigné. On trouvera sur ce sujet toutes les informations désirables dans un excellent petit livre que vient de publier M. Eugène Duthoit, maître de conférences à la Faculté libre de Lille : *L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne.* Ce livre est le fruit d'un voyage scientifique accompli par le jeune professeur dans les villes universitaires, tant en deçà qu'au delà du Rhin. L'auteur ne parle que de ce qu'il a vu et bien vu. Il compare les méthodes suivies par les professeurs allemands à celles de nos professeurs français, et il tire de ces rapprochements d'utiles leçons qu'on aurait grand tort en France de dédaigner. Le dernier chapitre, consacré aux « séminaires juridiques et économiques, » sortes de conférences d'étudiants dirigées par un professeur, est surtout très intéressant. Il semble que de telles institutions ne se rattachent pas nécessairement à une Université ; dans toute ville un peu importante, des conférences de ce genre pourraient être fondées, au grand bénéfice de la décentralisation et du progrès scientifique.

5. — La délimitation des droits de l'État est une des questions dont la philosophie du droit s'est le plus préoccupée, et non sans raison, dans ces dernières années. C'est surtout dans les rapports de l'État avec les associations que cette question est épineuse, ou plutôt qu'elle paraît telle, étant donné les habitudes d'esprit des juristes et les préjugés des hommes politiques. On s'obstine à ne pas reconnaître que le droit de s'associer et de posséder en qualité d'associé est un droit naturel, un droit sacré, dont le législateur ne peut priver les citoyens qu'autant qu'ils en font un mauvais usage. Ce préjugé est tellement enraciné en France que les meilleurs esprits ne peuvent s'y soustraire. Dans un

livre intitulé : *Le Droit d'association et l'État*, livre précédé d'une préface de M. Goblet, M. Hubert Brice s'indigne avec raison de la situation faite en France aux associations, qui attendent encore leur 89, qui sont restées soumises sous tous les régimes au bon plaisir de l'administration. Il fait l'historique des nombreux projets de loi par lesquels on a feint de vouloir les affranchir, mais qui, pour la plupart, ne leur apportaient qu'une liberté dérisoire. Si aucun de ces projets n'a encore pu aboutir, c'est surtout parce que leurs auteurs ont toujours poursuivi un but contradictoire, celui d'établir une liberté générale et d'empêcher les associations religieuses d'en profiter. M. Brice propose à son tour son système, dont le libéralisme serait encore tempéré par des entraves inadmissibles : impossibilité de posséder, même individuellement, pour tous les membres des associations admettant la vie en commun ; droit pour le gouvernement de dissoudre celles comprenant des membres étrangers; incapacité de recevoir aucune libéralité sans l'autorisation du gouvernement ; impôt progressif sur le revenu des biens. La part du bon plaisir ne serait-elle pas encore excessive ?

6. — Les vrais principes sur l'association sont fort bien définis et expliqués par M. le comte de Vareilles-Sommières dans son nouvel ouvrage intitulé : *Du contrat d'association, ou la Loi française permet-elle aux associations non reconnues de posséder ?* Par son côté théorique, cet ouvrage se rattache à la philosophie du droit, bien qu'il constitue aussi une étude de droit civil. Le savant auteur y soutient cette thèse hardie et que beaucoup de juristes ne seront que trop portés à taxer d'insensée : que le code civil permet aux associations non reconnues d'acquérir et de posséder en tant qu'associations. M. de Vareilles-Sommières nous paraît en effet avoir démontré d'une manière victorieuse qu'aucun texte du code civil ni des autres lois françaises ne s'oppose à ce que les membres d'une association non reconnue acquièrent et possèdent, même comme associés. Les lois qui limitent la capacité d'acquérir pour les associations reconnues ne peuvent pas être étendues aux associations non reconnues mais licites, puisque celles-ci n'entraînent pas les inconvénients que ces lois ont voulu prévenir et qui consistent dans l'accumulation des biens de mainmorte. Sur un point, toutefois, M. de Vareilles-Sommières ne nous a pas convaincu : c'est lorsqu'il prétend que les membres des associations non reconnues ne peuvent pas demander le partage des biens acquis. L'article 815 du code civil interdit toute convention ayant pour but de maintenir l'indivision au delà de cinq ans ; cette prohibition n'admet d'exception qu'en cas de société civile ou commerciale, régulièrement constituée ; elle ne peut être violée sous le couvert d'un contrat d'association ou d'une donation avec charge pas plus qu'autrement. Mais, si la thèse soutenue par l'éminent doyen de la Faculté libre de Lille est contestable et n'a, comme il le reconnaît lui-

même, guère de chance de prévaloir, son ouvrage n'en est pas moins excellent, car, en critiquant minutieusement les doctrines admises, il indique sur tous les points celles qu'une science dégagée de tous les vieux préjugés devrait ratifier.

7. — C'est encore de la philosophie du droit, et de la meilleure, que renferme la brochure de M. l'abbé Maurice de Baetz sur *l'École d'anthropologie criminelle*. Cette école, M. l'abbé de Baetz la connaît bien ; il l'a étudiée dans les œuvres de ses représentants et dans ses congrès. Il la juge avec impartialité, la loue de la rénovation qu'elle a amenée dans l'étude du droit criminel, mais constate aussi ses erreurs et les réfute en quelques pages vigoureuses, dans une forme un peu oratoire, motivée par la circonstance que ces pages furent écrites pour la conférence du jeune barreau de Bruxelles.

8. — M. Fabreguettes, premier président de la cour de Toulouse, s'occupe aussi des mêmes questions dans une brochure intitulée : *De la Responsabilité des criminels*. Il y rend compte des nouvelles théories qui nient le libre arbitre, et il proteste contre elles plus qu'il ne les réfute. C'est fort bien de citer M. Caro écrivant qu'un peuple serait perdu le jour où il ne verrait plus dans la pénalité qu'un artifice légal imaginé pour protéger les intérêts. Mais encore faudrait-il dire au nom de quels principes supérieurs on condamne une telle doctrine qui, si funeste qu'elle soit, n'en est pas moins enseignée aujourd'hui dans mainte chaire officielle.

Histoire du droit. — 9. — Sous le titre de : *Histoire du droit civil français*, M. Paul Viollet, membre de l'Institut, vient de publier la seconde édition, très augmentée, de son *Précis de l'histoire du droit français*, qui a obtenu le grand prix Gobert et dont l'éloge n'est plus à faire. Comme le dit fort bien M. Viollet dans l'avant-propos de cette seconde édition, « l'histoire est devenue une œuvre collective à laquelle collaborent une foule de travailleurs de toute langue et de toute nation, personnellement inconnus les uns aux autres, mais qui de loin s'entr'aident, apportant chacun leur pierre à l'édifice commun. » Pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du droit et des institutions, les ouvrages de M. Viollet, celui-ci pour le droit civil, et son *Histoire des institutions politiques et administratives* pour le droit public, sont des manuels indispensables, qui fournissent sur tous les points l'indication des sources et les derniers résultats de la science. L'*Histoire du droit civil* est divisée en quatre livres : le premier comprend l'histoire des sources, depuis le droit gaulois jusqu'au code civil ; le second livre traite de la condition des personnes ; le troisième, de la famille, et le quatrième, des biens et des contrats. Au lieu de diviser, comme l'ont fait presque tous ses devanciers, l'exposé du développement historique du droit par périodes plus ou moins arbitraires, M. Viollet décrit l'évolution de chaque institution,

depuis son origine jusqu'à nos jours, en un seul chapitre. Cette disposition des matières rend l'ouvrage beaucoup plus intéressant, plus philosophique, plus utile aussi au point de vue des enseignements qu'on en peut tirer. A la fin de chaque chapitre, M. Viollet risque volontiers quelques aperçus sur l'avenir. Pour la condition des femmes, par exemple, il constate que tous les progrès sur lesquels on pouvait compter n'ont pas été réalisés, et il conseille au législateur français de prêter quelque attention aux lois nouvelles qui, chez les peuples voisins, viennent, presque chaque année, améliorer la position sociale et juridique de la femme. Pour le mariage, M. Viollet ne cache pas que le système du code civil ne lui donne pas complète satisfaction. Il n'approuve pas qu'un maire catholique puisse être obligé de marier un prêtre ou un divorcé. Ajoutons que M. Viollet accorde au droit canonique la part légitime qui lui est due : son livre, sous ce rapport, mérite d'être étudié dans les séminaires comme dans les écoles de droit.

10. — Comme monographies se rattachant à l'histoire du droit, nous avons à citer les biographies de deux jurisconsultes. La première est l'œuvre d'un maître : M. Éon, doyen de la Faculté de droit de Rennes. Nous n'en critiquerons que le titre, un peu enflé : *Toullier et son temps.* C'est plutôt « Toullier et l'enseignement du droit au commencement du XIXe siècle » qu'il convenait d'écrire. Né à Dol en 1752, Toullier avait été reçu agrégé à l'ancienne Faculté de droit de Rennes avant la Révolution. En 1806, quand on réorganisa les écoles de droit, il fut nommé professeur de code civil à la nouvelle Faculté de Rennes ; il en devint le doyen en 1812, et, après avoir cessé de l'être en 1817, il le redevint en 1830. Les premiers volumes de son *Droit civil français*, premier commentaire développé du code civil, parurent en 1811 ; les derniers, sur le contrat de mariage, sont de 1831. Toullier est mort en 1835. Sa correspondance avec Lanjuinais, avec Dupin et avec son collègue de Dijon, Proudhon, dont M. Éon cite de nombreux extraits, contient des renseignements intéressants sur l'organisation et l'esprit de l'Université sous le premier Empire et sous la Restauration.

11. — Deux siècles avant Toullier, la science du droit avait eu déjà à Rennes un illustre interprète dans Bertrand d'Argentré, le réformateur et le commentateur de la coutume de Bretagne. La belle et fière figure de ce vieux magistrat, aussi ardent patriote qu'éminent jurisconsulte, a été fort bien rendue dans l'importante notice que M. Ch. de la Lande de Calan vient de lui consacrer. Ses doctrines juridiques y sont appréciées avec justesse et sagacité. A en juger par de nombreuses citations latines, — qu'il eût mieux valu traduire, sauf à en donner le texte en note, — ce travail paraît être une thèse de doctorat ; il n'en est pas moins intéressant, bien écrit et digne de son sujet.

Droit civil. — 12. — Nous avons déjà signalé les caractères du nou-

veau *Commentaire du code civil*, que publie M. Théophile Huc, professeur honoraire des Facultés de droit et conseiller à la cour de Paris. C'est un ouvrage qui tiendra le milieu entre les traités étendus et approfondis, tels que ceux de Demolombe et de Laurent, et les livres élémentaires destinés aux étudiants. Le quatrième volume, qui a paru au commencement de cette année, comprend tout le second livre du code. Les matières très importantes et très pratiques de la distinction des biens, de l'usufruit et des servitudes, y sont exposées avec une clarté et une précision remarquables. Nous y retrouvons toutefois aussi des tendances que nous avons déjà observées dans les précédents ouvrages de M. Huc : il accorde à l'État une prédominance excessive, et il nous paraît trop disposé à restreindre la liberté des conventions. Suivant lui, la propriété individuelle doit son origine à l'État; il déduit cette idée d'une prétendue préexistence de la propriété collective, qui n'est nullement démontrée. La plus ancienne forme de propriété que l'on connaisse est la propriété familiale; elle ne diffère guère de la propriété individuelle et paraît bien être antérieure à l'État. D'autre part, M. Huc, dans ce volume, comme déjà dans son savant *Traité de la cession des créances* (V. *Polybiblion*, t. LXII, p. 291), soutient que la propriété ne peut être transmise sous une condition, même temporaire, d'inaliénabilité. Aucun texte cependant ne prohibe une condition de ce genre, qui peut être motivée en certains cas par un intérêt légitime.

13. — Comme monographie consacrée à l'étude d'une question de droit civil, il serait difficile de trouver un ouvrage mieux fait, plus documenté et plus complet que celui de M. Geouffre de Lapradelle sur *la Nationalité d'origine*. Un enfant naît : quelle est sa patrie ? A cette question qui paraît bien simple, deux théories principales apportent leurs réponses, non toujours concordantes. Anciennement, sous le régime féodal, c'était le lieu de la naissance qui déterminait la nationalité. Peu à peu, le principe de la filiation s'est introduit à côté du *jus soli* : les jurisconsultes, pour combattre le droit d'aubaine, ont fait admettre que la nationalité se transmettait aussi par le sang. Puis le *jus sanguinis* a prévalu : le code civil l'a consacré; la naissance sur le sol français n'a plus eu d'autre effet que de permettre à l'enfant né de parents étrangers de réclamer la qualité de Français dans l'année de sa majorité. Mais ce système du code civil a été la source d'un abus très grave, désigné sous le nom un peu barbare d'*heimatlosat :* des familles étrangères se sont perpétuées de père en fils sur le sol français sans subir les charges du service militaire. C'est pour faire cesser cet abus que des lois de 1851, de 1874 et de 1889 ont rétabli progressivement l'empire du *jus soli :* aujourd'hui tout individu né d'un étranger en France est Français, si son père y est né ou s'il y est lui-même domicilié à l'époque de sa majorité, sauf dans ce dernier cas la faculté de revendiquer la

nationalité étrangère. Ces lois ne sont-elles pas des lois d'expédient? N'ont-elles pas abandonné les vrais principes en vue du résultat politique qu'elles voulaient atteindre, et qu'elles n'atteignent même pas toujours réellement, grâce à la facilité qu'on a de les éluder? M. Geouffre de Lapradelle le soutient et le démontre par les arguments les meilleurs et les plus probants. C'est dans la puissance paternelle qu'il place, avec raison, le fondement de la nationalité. Il montre que les principales législations modernes s'orientent vers cette idée, seule conforme aux droits de la famille, et il invite le législateur français à s'y rallier à son tour.

14. — M. Charles Ragel, juge de paix, offre aux maires, adjoints et secrétaires de mairie, un nouveau *Manuel-formulaire des actes de l'état civil*. Cet ouvrage modeste et sans aucune prétention scientifique contient le commentaire des articles du code relatifs aux actes de l'état civil et aux formalités requises pour le mariage. Les formules applicables suivant les cas sont intercalées dans le texte. Une table alphabétique bien faite permet de trouver facilement les renseignements dont on a besoin.

15. — La loi du 9 mars 1891 est venue réparer, après un siècle, un oubli, volontaire ou involontaire, mais en tout cas inconcevable, des rédacteurs du code, quant aux droits de succession entre époux. On sait que cette loi accorde à l'époux survivant un droit d'usufruit, qui est du quart ou de la moitié, suivant qu'il y a ou non des enfants, sur la succession du premier mourant, saut la faculté qu'a celui-ci d'empêcher l'effet de cette disposition; dans tous les cas, le survivant a droit à des aliments. Le *Code des droits successoraux des époux*, qui vient de paraître dans la petite encyclopédie juridique de la maison Pedone-Lauriel, contient l'étude et le commentaire détaillé de cette nouvelle loi : il a pour auteurs deux avocats à la cour de Caen, MM. Édouard Gerbault et Léon Dubourg. Cet ouvrage aidera les notaires et autres hommes d'affaires à résoudre les nombreuses difficultés que soulève le règlement des droits de l'époux survivant dans la liquidation des successions; on y trouvera notamment la manière de combiner les dispositions de la loi avec les assurances sur la vie contractées pendant le mariage.

16. — Depuis la loi du 23 mars 1855, celui qui s'est rendu acquéreur d'un immeuble n'en devient définitivement propriétaire que par la transcription du contrat d'acquisition au bureau des hypothèques. Cette règle, établie pour protéger les tiers acquéreurs, peut aussi servir à les tromper. Il arrive parfois qu'un homme de mauvaise foi, après une première vente que l'acquéreur n'a pas fait transcrire immédiatement, revend l'immeuble à un second acquéreur. Si la seconde vente est transcrite avant la première, c'est le second acquéreur qui sera propriétaire. Toutefois, lorsque ce second acquéreur a participé à la fraude du vendeur, le premier acquéreur peut faire annuler la seconde vente, en

vertu de l'article 1167 du code civil. C'est ce que démontre fort bien M. Raoul Biville, agrégé à la Faculté de droit de Caen, dans une brochure intitulée : *Les Conséquences de la mauvaise foi du second acquéreur d'un immeuble qui a transcrit son contrat avant le premier.* La question sans doute n'est pas nouvelle, mais elle n'avait pas encore été aussi complètement élucidée.

17. — M. Jouitou, bâtonnier de l'ordre des avocats près la cour d'appel d'Agen, s'est déjà fait connaître par un excellent traité sur le régime dotal. Le nouvel ouvrage qu'il vient de publier sur *la Restriction de l'hypothèque légale de la femme* est assuré d'avance d'être bien accueilli par la pratique.... Nous ajouterions : « et par la jurisprudence, » si les tribunaux n'avaient pas un peu trop pris l'habitude de dédaigner les auteurs et de ne s'en rapporter qu'aux arrêts. Ils feraient mieux souvent de se fier à un guide sûr et savant comme M. Jouitou, surtout dans une matière spéciale et encore peu étudiée comme celle qui fait l'objet de l'ouvrage dont nous parlons.

18. — Avant tout, ce qu'il faut pour guider les tribunaux et pour préserver les justiciables de l'arbitraire du juge, c'est une bonne loi. C'est pourquoi toutes les nations civilisées éprouvent de plus en plus le besoin de codifier et de perfectionner leurs lois civiles. On sait que l'Allemagne est entrée dans cette voie depuis une vingtaine d'années. En 1874, une commission de onze jurisconsultes a été chargée de préparer un projet de code civil applicable à tout l'empire. Ce projet a été achevé et publié en 1887 ; mais il ne doit être présenté au Parlement qu'après une revision à laquelle travaille une nouvelle commission. En attendant, M. Raoul de la Grasserie vient de le traduire, et il l'a fait précéder d'une excellente introduction. Toutefois, le savant traducteur ne s'est-il pas un peu trop épris de l'œuvre qu'il a pris charge de présenter aux jurisconsultes français ? Il signale à bon droit dans ce projet des mérites qui sont, d'ailleurs, les qualités distinctives de la science allemande : l'ordre, la logique, l'emploi de formules compréhensives et générales, l'absence de formalisme inutile, la tendance philosophique. On y remarque aussi des dispositions qui constituent de réels progrès sur notre code civil : par exemple, le droit de prouver la paternité naturelle ; l'admission des substitutions fidéicommissaires, limitées à un degré ; la faculté d'exhérédation attribuée au père de famille dans certains cas, en quoi M. de la Grasserie voit avec raison une solution heureuse de la question de liberté de tester. Mais, en revanche, n'est-ce pas un recul, plutôt qu'un progrès, de subordonner le transfert de la propriété à la tradition réelle, s'il s'agit d'un meuble, et à un acte d'investiture, s'il s'agit d'un immeuble ? Est-ce bien le cas d'approuver la suppression partielle de l'autorité maritale, le relâchement qui résultera d'un régime légal où la femme pourra disposer seule de la majeure partie de ses

biens ? Est-ce un progrès aussi de supprimer le testament olographe? Si l'on prévient ainsi quelques procès, n'empêchera-t-on pas la confection de beaucoup de testaments ?....

19. — C'est aussi à M. Raoul de la Grasserie que nous devons la traduction du *Code civil du canton des Grisons*. Ce code, rédigé en 1862 par M. Planta, est l'expression fidèle des coutumes germaniques de la Suisse, et non une création arbitraire ; à ce point de vue, il intéresse spécialement ceux qui s'occupent de l'évolution historique et de la géographie du droit ; c'est en même temps une œuvre personnelle et consciente, où l'on peut chercher des modèles utiles. Il contient notamment une sage et libérale réglementation des « personnes morales, » c'est-à-dire des corporations, associations et fondations.

20. — Un autre code civil récent est celui qui a été promulgué en Espagne par M. Alonso Martinez en 1889. S'il faut en croire certaines critiques, il aurait été un peu trop rapidement « bâclé » par des gens trop pressés, de ces hommes qui ont à faire un rapport dans la matinée, un discours parlementaire dans l'après-midi et une conférence scientifique le soir. C'est ainsi souvent que s'expédient beaucoup de lois, en Espagne et ailleurs. Sous le titre de *Estudios sobre el código civil*, M. Jesús Firmat y Cabrero a réuni seize études dans lesquelles il examine autant de questions soulevées par le nouveau code : il en cherche la solution pratique plutôt qu'il ne les discute au point de vue théorique.

Droit commercial et industriel. — 21. — Le quatrième volume du *Traité de droit commercial* de MM. Lyon-Caen et Renault nous transporte au cœur même du droit commercial. Il traite des lettres de change, des billets à ordre, des chèques, des opérations de banque, du compte courant, des bourses et des opérations de bourse. Ce volume, plus encore que les précédents, montre que les savants auteurs ont pris un excellent parti lorsqu'ils ont résolu de transformer en un ouvrage plus étendu le *Précis du droit commercial* qu'ils avaient d'abord publié en deux volumes. Ce tome quatrième de leur *Traité* ne contient rien de superflu ; comme dans les précédents, les notions d'histoire du droit, d'économie politique et de législation comparée y sont répandues dans une juste mesure. Nous signalerons en particulier, à la suite de la section consacrée aux effets de commerce, un appendice dont l'utilité à notre époque n'est pas contestable : il est relatif aux conflits des lois des différents pays en matière de lettres de change, de billets à ordre et de chèques. Cette étude de droit international privé est des plus remarquables ; elle fournit la solution de nombreuses difficultés qui, pour des jurisconsultes moins consommés que MM. Lyon-Caen et Renault et, à plus forte raison, pour de simples négociants, sont inextricables. On trouvera encore dans ce volume des renseignements exacts et des vues

très juridiques sur les fameux syndicats de banquiers dont il a été tant question récemment à propos des émissions du Panama. Toutes les diverses opérations de banque et de bourse y sont d'ailleurs expliquées clairement et analysées d'après la législation et la jurisprudence la plus récente. Les solutions des questions douteuses sont généralement inspirées par un esprit essentiellement pratique. L'année dernière, en rendant compte du *Traité des opérations de bourse* de M. Buchère, nous exprimions le regret que cet auteur eût adopté une opinion qui laissait aux tribunaux un pouvoir discrétionnaire pour annuler les marchés à terme sur les effets publics, toutes les fois qu'ils y verraient de simples paris (*Polybiblion*, t. LXIV, p. 488). MM. Lyon-Caen et Renault ont su éviter une doctrine aussi dangereuse ; ils montrent que la loi du 28 mars 1885 ne permet plus d'invoquer l'exception de jeu que dans des cas très rares. Ils constatent aussi toutefois que pour toutes les valeurs qui rentrent dans le monopole des agents de change, il est encore trop facile aux spéculateurs de mauvaise foi de se soustraire à l'exécution de leurs engagements, en se prévalant de la nullité de l'opération qui n'a pas été conclue par un agent de change.

22. — M. Henri Prudhomme, jeune magistrat auquel on doit déjà la traduction des codes de commerce espagnol et chilien, vient encore de nous donner celle du *Code de commerce argentin*. Ce code, promulgué en 1889, est un des plus récents. « Les auteurs, nous dit M. Prudhomme, avaient à leur disposition des matériaux considérables. Ils ont pris soin de les consulter et ils les ont mis en œuvre avec une science consommée. Sur quelques points, sans doute, les systèmes qu'ils ont adoptés, comme toute œuvre humaine, peuvent prêter à la critique. Leur travail n'en est pas moins très intéressant et très utile à étudier. » Certaines parties de ce nouveau code doivent attirer plus spécialement l'attention, parce qu'elles y sont réglementées avec plus de développement et plus de soin que dans tous ceux qui ont été promulgués jusqu'à ce jour : telles sont notamment celles consacrées aux assurances, au compte courant et aux chèques. Le code argentin contient aussi quelques particularités remarquables : ainsi, par exemple, il laisse toute liberté d'établir des bourses de commerce ; en revanche, il exige l'autorisation du gouvernement pour l'établissement des sociétés anonymes ; il accorde aux créanciers et aux obligataires de ces sociétés le droit d'assister et d'être entendus aux assemblées générales des actionnaires ; il élève une présomption de faute contre les compagnies de chemins de fer, en cas d'accidents. Sous ces rapports et sous beaucoup d'autres, il est intéressant de comparer ce code au nôtre et aux autres codes de commerce étrangers, et cette comparaison est rendue facile par les renvois que le traducteur a mis à la suite de presque tous les articles.

23 et 24. — M. Maurice Dufourmantelle a entrepris un ouvrage fort

utile sous le titre de *Code-manuel de droit industriel*. Les deux premiers volumes qui ont déjà paru traitent, l'un de la *Législation ouvrière en France et à l'étranger*, et l'autre des *Brevets d'invention et de la contrefaçon*. Dans la législation industrielle, l'auteur fait entrer les lois sur les syndicats, sur le travail des enfants, des filles mineures et des femmes, sur les établissements dangereux et insalubres, sur les contrats d'apprentissage, de louage de services et de louage d'ouvrage, sur les assurances, sur les sociétés de secours mutuels, la caisse des retraites pour la vieillesse et les caisses d'épargne. Viennent ensuite des notions sur la participation aux bénéfices, sur les sociétés coopératives et sur les habitations ouvrières. Par cette énumération, on peut juger de l'intérêt que présente ce petit ouvrage. Toutes les questions sociales les plus agitées en ce moment y sont exposées simplement, clairement et sans parti pris. On peut même se demander si l'auteur ne se montre pas parfois un peu trop timide touchant les moyens d'améliorer le sort de la classe ouvrière : c'est ainsi qu'il déconseille la participation aux bénéfices, par le motif que, trouvant son terrain le plus favorable dans la grande industrie, elle pourrait amener la ruine de la petite.

Dans le second volume, qui traite des brevets d'invention, les règles de fond et de procédure relatives à l'obtention des brevets, aux droits et aux obligations qui en dérivent et à la poursuite des contrefaçons sont expliquées d'une manière très pratique. Les principales dispositions des lois étrangères sont ordinairement citées à côté de celles de la loi française ; sous ce rapport-là toutefois, il nous semble que l'ouvrage pourrait recevoir encore quelques développements.

25. — M. Typaldo-Bassia est un jeune auteur, fécond et favorisé du succès. Ses deux premiers ouvrages sur *les Assurances sur la vie* et sur *les Classes ouvrières à Rome* ont obtenu des récompenses académiques. Le dernier, qui traite de *la Protection industrielle et du Nouveau Régime douanier*, vient encore d'être couronné par l'Académie des sciences morales. Ce volume contient l'historique, l'examen et la critique, surtout la critique, de la loi du 11 janvier 1892, qui a établi le tarif général des douanes. C'est moins un livre de droit qu'un livre d'économie politique. En tant que livre de droit, il vient à son heure ; en tant que livre économique, il nous paraît un peu prématuré. « Une expérience de quelques mois, dit la préface, a suffi pour juger et condamner les nouveaux tarifs douaniers. » Pour invoquer l'expérience, attendons au moins quelques années ! Il est vrai que les événements vont quelquefois très vite : ainsi, dans sa conclusion, l'auteur nous parle d'un « nouveau ministère » qui n'est déjà plus nouveau, qui n'est même déjà plus !.... Au fond, cet ouvrage n'est qu'un résumé des arguments produits dans la discussion du tarif par les libre-échangistes.

Droit constitutionnel. — 26. — C'est à l'Angleterre que revient in-

contestablement l'honneur d'avoir enseigné au monde les vrais principes du droit public. C'est elle qui a fourni le modèle de la plupart des institutions politiques qui existent actuellement chez les peuples civilisés. De là résulte le grand intérêt que présente l'organisation des pouvoirs publics en Angleterre, et, grâce à M. le comte de Franqueville, cette organisation, si originale et si compliquée, n'aura bientôt plus de secrets pour nous. Après avoir exposé dans un premier ouvrage (*Le Gouvernement et le parlement britanniques*) la constitution et le fonctionnement du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif, l'éminent membre de l'Institut vient de consacrer deux nouveaux volumes à l'étude du *Système judiciaire de la Grande-Bretagne.*

Rendons tout d'abord hommage à la haute compétence de l'auteur. Il arrive bien rarement qu'un écrivain puisse dire comme lui dans sa préface : « Ce n'est pas seulement dans les livres que j'ai étudié l'ensemble des questions traitées dans le présent ouvrage. Depuis plus de trente années que mon attention est fixée sur ce vaste sujet, je n'ai cessé de suivre les transformations qui se sont opérées dans les idées, dans la législation et dans les coutumes judiciaires. A mainte et mainte reprise, j'ai suivi les débats civils et criminels dans les tribunaux les plus élevés, comme dans les plus humbles juridictions. J'ai souvent siégé dans toutes les sections de la cour d'appel et de la Haute Cour, dans les cours de comté, comme dans les cours de police (M. de Franqueville explique en note qu'il emploie l'expression *siéger* dans le sens propre, car les juges, avec une rare bonne grâce, l'ont constamment fait prendre place entre eux ou auprès d'eux sur le *banc*). J'ai accompagné le lord-chef justicier d'Angleterre et des juges du Banc de la Reine dans les tournées d'assises ; j'ai assisté, dans divers comtés, aux sessions trimestrielles et aux petites sessions. Je n'ai pas négligé les séances judiciaires de la Chambre des lords, du Conseil privé, de la Commission des chemins de fer et d'autres juridictions exceptionnelles, pas plus que je n'ai omis d'assister aux enquêtes des *coroners*, etc. »

Dans une introduction magistrale, M. de Franqueville établit les vrais principes sur la constitution du pouvoir judiciaire. Il montre que, malgré certaines confusions apparentes, la séparation des trois pouvoirs n'est nulle part plus assurée ni plus effective que dans le Royaume-Uni. Il en attribue l'honneur non tant à la législation qu'à l'opinion publique. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première, qui remplit tout le premier volume, considère dans leur histoire et dans leur fonctionnement actuel les divers organes de la justice anglaise : le Conseil privé et la Chambre des lords, la Cour suprême, les cours inférieures, civiles et criminelles, le barreau, les avoués ou *solicitors*, le jury, la police, les shérifs. La seconde partie traite de la procédure civile et criminelle : on y voit les procès se dérouler devant les divers tribunaux. La troisième

partie fait connaître les juridictions spéciales et le système judiciaire de l'Écosse et de l'Irlande. Comme on le pense bien d'ailleurs, l'éminent auteur ne se borne pas à rapporter sans réflexion ce qu'il a appris par les œuvres des juristes ou par sa propre expérience : dans tout le cours de l'ouvrage et surtout dans la conclusion qui le termine, il apprécie, il juge, il fait des rapprochements aussi intéressants qu'instructifs. Entre la magistrature anglaise, qui jouit d'une indépendance absolue, et la nôtre, dont la subordination n'est que trop visible, nous n'avons pas besoin de dire laquelle lui paraît la meilleure. Et toutefois, ce sont moins les hommes que les institutions qui, selon lui, font la supériorité de la première. « Il faudrait, dit-il, qu'un juge anglais fût le dernier des hommes pour manquer à son devoir ; pour remplir le sien tout entier, il faut que le magistrat français soit un héros. Là est le mérite capital des institutions anglaises, là est le vice fondamental des nôtres. »

Disons aussi, cependant, que M. de Franqueville n'admire pas tout en Angleterre. Pour la procédure criminelle, notamment, à l'inverse de l'opinion commune, il donne la préférence à la législation française. Quoi qu'il en soit, un ouvrage comme celui-ci ne saurait être trop lu et médité par tous les hommes qui s'intéressent aux affaires publiques, par tous ceux qui aspirent à connaître, au moins théoriquement, en quoi consiste la vraie liberté.

27. — Ces mêmes principes du droit public dont M. de Franqueville nous montre l'application en Angleterre, nous les retrouvons parfaitement définis et justifiés au début des *Éléments de droit constitutionnel français* de M. de la Bigne de Villeneuve, professeur à la Faculté libre de droit d'Angers. La suite de l'ouvrage seulement nous apprend qu'ils sont loin d'être aussi bien respectés de ce côté-ci de la Manche que de l'autre côté. Cet ouvrage n'est pourtant point une étude critique sur notre constitution, encore moins une œuvre de parti. C'est un livre d'enseignement, rien de plus : l'auteur ne se départ jamais de la sérénité qui convient au professeur et à l'homme de science ; mais en même temps son enseignement se distingue par une sûreté de doctrine et une hauteur de vues qu'on remarque rarement dans les livres élémentaires. Un tel livre ne peut que faire honneur au corps professoral des Facultés catholiques. Nous croyons aussi qu'il ne peut manquer d'être bien accueilli des étudiants. L'ordre, tout d'abord, en est excellent. Après l'exposé des principes, vient l'historique et l'analyse, exacte et complète, des constitutions qui ont régi la France depuis 1789. Puis la constitution actuelle, avec toutes les lois qui s'y rattachent, est étudiée dans tous ses détails. Enfin, dans une dernière partie, l'auteur envisage successivement les divers droits publics que la constitution doit assurer aux citoyens : l'égalité devant la loi, la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, l'inviolabilité de la propriété, la liberté religieuse, le droit de

réunion et d'association, la liberté de la presse, etc. ; il montre comment ces droits sont garantis par la loi française. Ajoutons que ses explications sont toujours claires, simples, exemptes de toute emphase. Sur certains points nous les voudrions un peu plus développées, notamment sur la liberté du travail. Nous aimerions aussi que l'ouvrage contînt plus de renseignements bibliographiques et plus de renvois aux sources; sans perdre pour cela son caractère élémentaire, il aiderait les élèves studieux à étendre et approfondir leurs études. Mais ce sont là des améliorations qui pourront être facilement apportées à une nouvelle édition.

28. — Voici encore un bon livre qui paraît se rattacher à l'enseignement supérieur catholique. Il est précédé d'une préface par M. Van den Heuvel, le savant professeur de Louvain. Il traite du *Sénat en France et dans les Pays-Bas*, et a pour auteur M. Oscar Pyfferoen, avocat à la cour d'appel de Gand. Dans l'étude qu'il fait de l'organisation et du rôle du Sénat français, M. Pyfferoen se montre parfaitement renseigné. C'est à peine si nous avons remarqué deux ou trois inexactitudes, trop insignifiantes pour qu'elles méritent d'être citées. Quant au Sénat hollandais, nous ne pouvons que nous en rapporter à ce qu'il nous en dit. Ce Sénat est élu par les membres des États provinciaux, parmi des catégories d'éligibles composées des plus imposés et des principaux fonctionnaires. Il est renouvelable par tiers, tous les trois ans. L'élection a lieu au scrutin de liste. — M. Van den Heuvel, dans la préface, nous parle du Sénat belge, qui jusqu'ici a été élu par les mêmes électeurs que la Chambre des représentants, et pour lequel il voudrait voir adopter le système de l'élection à deux degrés. Comparant le Sénat français et le Sénat hollandais, M. Van den Heuvel estime que ces deux assemblées « puisent le secret de leur force et de leur sérénité dans un régime électoral à deux degrés, qui les élève au-dessus des agitations passionnées du moment sans diminuer en eux le vrai sentiment des besoins populaires et des intérêts nationaux. Le *seul défaut* qu'on puisse reprocher à leur organisation, c'est de ne pas permettre assez généreusement l'entrée des adversaires du parti dominant, c'est de ne pas être tempérée par l'un ou l'autre système de représentation proportionnelle ou de représentation des minorités. » Bien des Français ne jugent pas avec autant de bienveillance la Chambre.... qui a jugé Boulanger. MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *Doctoresse*, par ROGER DOMBRE. Paris, Firmin-Didot, 1891, in-18 de 282 p., 2 fr. 50. — 2. *L'Homme aux cent millions*, par PAUL VERDUN. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 360 p., 3 fr. — 3. *Le Secret de l'abbé Fauvel*, par H. DE BRISAY et D. LAUMONIER. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de 324 p., 3 fr. — 4. *Histoire d'une folle*, par le docteur LOUIS DE POITIERS. Paris, Henri Gautier, s. d., in-18 de 235 p., 2 fr. — 5. *Jane de Kerhors*, par FRANCIS BAZOUGES. Paris, Téqui, 1891, in-18 de 316 p.,

2 fr. — 6. *Rêve de vingt ans. Mademoiselle de Carreros*, par L. Valbrun. Lyon, Em. Vitte; Paris, Vic et Amat, 1892, in-18 de 229 p., 2 fr. 50.—7. *Une Amitié d'enfance*, par Étienne Marcel. Paris, Hennuyer, 1892, in-18 de 316 p., 3 fr. 50.—8. *Souvenirs du Sundgau, récits de la Haute-Alsace*, par Mme O. Gevin-Cassal. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-18 de x-318 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Dernier Chevalier, histoire d'un descendant des sires de Joux*, par Jeanne France. Paris, Fischbacher; Pontarlier, Thomas, 1891, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Récits du père Noé, nouvelles franc-comtoises*, par Marie-Joseph Bidal. La Chapelle-Montligeon (Orne), imp. de l'Œuvre expiatoire, 1892, in-8 de 318 p., 1 fr. 50. — 11. *Le Secret du mage*, par André Laurie. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 355 p., illustr. de L. Benett, 3 fr. —12. *Axel Ebersen, le Gradué d'Upsala (la Vie de collège dans tous les pays)*, par André Laurie. 3e éd. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 356 p., illustr. par G. Roux, 3 fr.— 13. *De New-York à Brest en sept heures*, par André Laurie. Paris, Hetzel, s. d, in-18 de 344 p., illustr. par Riou, 3 fr. — 14. *Un Heureux malheur*, par J. Lermont. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 330 p., illustr. de J. Davis, 3 fr. — 15. *Les Contes de l'oncle Jacques*, par P.-J. Stahl. 3e éd. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 312 p., illustr. par G. Roux, Th. Schuler, etc., 3 fr. — 16. *Claudius Bombarnac*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 337 p., illustré, 3 fr. — 17. *Le Château des Carpathes*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 324 p., illustré, 3 fr. — 18. *La Jeune Sibérienne*, par Xavier de Maistre. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1891, in-16 de 92 p., illustré, 0 fr. 50. — 19. *La Capricieuse*, par C. Sabatier de Castres. 4e éd. Paris, Téqui, 1891, 2 vol. in-18 de 273 et 295 p., 4 fr. — 20. *Le Monde des histoires pittoresques, fleurs choisies du Pèlerin*. Paris, aux bureaux du *Pèlerin*, 1891, in-4 de 187 p., avec nombr. grav., 1 fr.

1. — L'on nous ressasse les oreilles des progrès en tous genres accomplis en cette fin de siècle ; mais attendez encore un peu : le xxe siècle ne tardera pas à s'ouvrir, et, le régime aidant, en France surtout, c'est alors que le progrès va s'accélérer ! Tout d'abord, nous aurons l'émancipation de la femme, cette « esclave » qui attend encore son 89, si l'on en croit les brouillons, mâles et femelles, naïfs ou meneurs, que l'on appelle socialistes, par antithèse sans doute. En ces temps prochains, l'on verra des « administratrices » de grandes compagnies commerciales, industrielles ou financières, des « avocates, » des « sénatrices, » des « députées, » des « ministresses, » que sais-je encore? Sans compter que l'on formera probablement des bataillons, des régiments, des divisions, des corps d'armée même de « femmes émancipées, » commandées par des « officières » ayant passé par un Saint-Cyr ou un Polytechnique à leur usage. Ceci ne sera peut-être pas le moins absurde : Behanzin avait bien ses amazones, et ce « monarquelet » m'a tout l'air de s'y être entendu. — A cette révolution, il est vrai qu'il y aura de justes et logiques compensations : le sexe fort et laid sera spécialement chargé de la nursery, où il octroiera le biberon à bébé, et, de plus, il s'occupera de la cuisine, décorée, pour sauver l'amour-propre des caractères récalcitrants, du nom pompeux de laboratoire culinaire. Que ce sera donc admirable, et combien je souhaite vieillir assez pour voir toutes ces merveilles ! En attendant, nous avons déjà des échantillons féminins pourvus de bonnets de docteurs en droit, en médecine et autres choses encore. Oui, ne vous en déplaise, ô retardataires, certaines aimables Françaises, Russes, Allemandes, Roumaines, Turques, etc.,

sont « doctoresses. » Et, tenez! *Doctoresse* — puisque je viens de lâcher le mot — est justement le titre laconique de l'un des derniers romans de Mlle Roger Dombre. L'auteur met en scène le très savantissime docteur Sinave qui, dès le jour de la naissance de sa fille Marthe, se fourre sous le crâne l'étrange idée de faire de l'enfant une adepte de sa science infuse. Et ce fol, qui, par dureté de cœur, rend tous les siens malheureux, exécute à la lettre le programme qu'il s'est tracé. Il dirige lui-même l'éducation de Marthe; mais, heureusement, celle-ci a été prémunie contre les effets dissolvants du scepticisme paternel par l'enseignement chrétien de sa mère, morte prématurément, de sorte que, tout en marchant avec une docilité résignée dans la voie que lui montre le docteur Sinave, la jeune fille reste fidèle aux principes religieux qui lui ont été inculqués et qu'affermit en elle son vieux grand-père aveugle. C'est un quasi-miracle : vivre avec des étudiants au langage hardi, aux dispositions galantes et garder sa parfaite innocence! Bref, Marthe conquiert haut la main son grade de « doctoresse. » Ah! ce titre, comme elle l'a en horreur! Il lui fait honte, littéralement. Elle le cache, elle le tait, comme une tare, comme une flétrissure. Vient le jour où elle est recherchée en mariage par un brave garçon, un jeune docteur qui l'a connue et admirée sur les bancs de la Faculté ; elle repousse doucement la demande, puis, à quelque temps de là, elle se sent attirée vers un brillant officier, Pierre Valdier, qui l'aime aussi. Déjà l'on prévoit un mariage, quand Pierre se laisse choir tout à coup dans les filets d'une sirène fort riche et peu honorable, qui se fait épouser. Divers événements succèdent à cette union qui provoque le désespoir concentré de la pauvre Marthe et amène bientôt le malheur de Pierre. Mais, après des scènes poignantes, le livre se ferme sur le tableau du bonheur de la « doctoresse » devenue la femme de Pierre Valdier ensuite du veuvage de celui-ci. A tous les points de vue, littéraire, religieux et moral, ce roman est bon : ce qui ne m'empêche nullement de me demander si Mlle Roger Dombre n'est pas allée à l'encontre de la vraisemblance en faisant de sa « doctoresse » un ange égaré sur la terre. De pareilles natures sont plus que rares, et le privilège de passer sur le feu sans se brûler n'appartient, dit-on, qu'à la salamandre.

2. — Certes, *Doctoresse* est un livre bien actuel ; *l'Homme aux cent millions* ne l'est pas moins, dans un autre ordre d'idées, toujours social cependant. Un honnête romancier, nommé Marchand, est accusé d'assassinat par un banquier opulent, Odon Wegrow, et, malgré ses dénégations persistantes, il est bel et bien arrêté et écroué. Tout irait fort mal pour l'innocent, que les apparences accablent, si, entre temps, un mystérieux explorateur, retour du Centre africain, qui s'intéresse beaucoup à ce procès d'assises parce que son fils doit le plaider, ne se mettait en tête de fournir à la défense des moyens certains de succès.

Cet explorateur, connu sous le pseudonyme de Ferrari, accomplit alors des exploits à rendre jaloux et même honteux Vidocq, Canler et nos plus habiles policiers actuels. A lui tout seul, il découvre d'abord que plusieurs grands banquiers étrangers ont projeté la formation d'un syndicat ayant pour but l'exploitation et la ruine de la France, de l'Allemagne, de la Russie et de l'Autriche. Puis, grâce à des ruses de sauvage, il en arrive à pouvoir s'emparer des preuves écrites de la culpabilité de l'un de ces oiseaux de proie, le faux baron Odon Wegrow, aventurier de la pire espèce, qui exerce en plein Paris. Le drame judiciaire que M. Paul Verdun a échafaudé à propos du crime dont Marchand a été injustement accusé est bien émouvant ; mais ce qui mérite surtout de fixer l'attention, ce sont les criminels agissements d'hommes d'argent que les scrupules ne gênent pas et qui drainent, à leur unique profit, et avec de hautes complicités inconscientes, la richesse des nations imprudentes qui les tolèrent.

3. — Encore un drame judiciaire : le genre ne me plaît pas ; mais je sais bien que la grande majorité des lecteurs pense autrement. Donc, en dépit des coups de poignard, de revolver et de fusil qui se distribuent ici *ab hoc et ab hâc*, je n'hésite pas à considérer *le Secret de l'abbé Fauvel*, de MM. H. de Brisay et D. Laumonier, comme un bon roman dont les bibliothèques populaires feront leurs délices. Jugez, d'ailleurs. Afin de ne pas violer le secret de la confession, l'abbé Fauvel se laisse condamner pour meurtre sur la personne de son beau-frère, très honorable père de famille. Et qui l'accuse, ce digne prêtre ? L'assassin lui-même. On a vu, dans l'*Homme aux cent millions*, situation analogue. Les deux récits, toutefois, n'ont pas d'autres rapports. Dans le but d'établir l'innocence de son oncle, le fils de la victime entreprend une expédition au Mexique, en compagnie d'un vieux loup de mer, intime ami du défunt, et qui connaît bien le pays. Cette partie du volume fait presque l'effet d'un conte des *Mille et une Nuits*. Finalement, et en dépit des efforts tentés pour le sauver, le noble martyr du secret de la confession irait au bagne ou à l'échafaud, si le vrai coupable, à bout de ressources et plein d'involontaire admiration pour l'abbé Fauvel, ne venait, au moment le plus solennel des débats, livrer sa tête à la justice.

4. — Le docteur Louis de Poitiers me replonge au sein d'horreurs desquelles je voudrais bien sortir. Dans l'*Histoire d'une folie*, on voit une jeune fille, dont la main est sollicitée à la fois par un avocat et un médecin, son cousin, accorder au premier ses préférences motivées. Furieux, le médecin compose une poudre de perlimpinpin quelconque ou alambique un liquide spécial — je ne me souviens plus au juste — et ·rac ! il en administre à Lucy d'Astay, qui devient folle. Désespoir du fiancé, désespoir de la mère de la fiancée, colère d'un vieux docteur ami des uns et des autres, aventures abracadabrantes, discussions

sur l'hypnotisme, le tout se terminant par la mort de la mère et du cousin coupable, la guérison de Lucy et son mariage avec l'avocat. Médiocre roman, écrit par un chrétien, je n'en disconviens pas, mais que, en raison surtout d'un passage dangereux (p. 137) relatif à des faits de suggestion, je ne puis recommander à personne et principalement aux classes ouvrières.

5. — Si vous suivez ce compte rendu, résignez-vous à contempler encore une figure de coquin, après quoi, je passerai — enfin ! — à d'autres sujets. M. Francis Bazouges publie un très intéressant roman : *Jane de Kerhors*. Cela se passe pendant la Révolution, au pays breton. M. de Kerhors a quitté le manoir des ancêtres pour répondre à l'appel des fidèles du Roi, laissant sa femme et sa belle-mère sous la garde du bon apôtre Riantec, triste personnage qui, à quelque temps de là, sur le bruit de la mort de M. de Kerhors, tente de remplacer celui-ci auprès de sa femme. Repoussé avec mépris, le misérable, secrètement affilié aux comités révolutionnaires, prend ses mesures pour faire arrêter les châtelaines, et il serait parvenu à ses fins si M. de Kerhors, échappant à mille dangers, n'était revenu à ce moment-là même au château. Riantec, pris à son propre piège, ne trouve rien de mieux que de se faire sauter la cervelle, digne couronnement d'une vie de fourberies et de trahisons. — Deux nouvelles : *L'Épreuve de Marguerite* et *le Rêve de la tante Ursule*, également charmantes, terminent cet excellent petit volume.

6. — Après tous ces romans plus ou moins violents, l'on éprouve une douce émotion en lisant, de Mlle L. Valbrun (un pseudonyme), l'œuvre reposante qu'elle a intitulée : *Rêve de vingt ans. Mlle de Carreros*. M. de Béris est aimé, à la fois et en même temps, par deux amies d'enfance : Marie-Claire de Carreros et Juliette de Bellange. Celle-ci, la première, fait ses confidences à son amie qui, ainsi liée d'honneur, garde le silence sur ses sentiments. Marie-Claire se sacrifie donc pour éviter à Juliette une peine mortelle peut-être. Et cela d'autant mieux qu'elle s'imagine à tort que M. de Béris lui préfère son amie. De sorte que Juliette devient Mme de Béris. Au comble de ses vœux, elle le dit, elle l'écrit à Marie-Claire, sans se douter, l'innocente, qu'elle retourne un glaive cruel dans une plaie non fermée. Mais Juliette est de santé délicate ; la maladie, certain jour, l'atteint et la terrasse. Puis avant de mourir, ayant découvert qu'elle occupe par surprise et par erreur la place de Marie-Claire, elle supplie celle-ci de servir de mère à ses enfants. Ces dernières pages, en particulier, sont écrites avec un charme enveloppant. Il est permis, cependant, de regretter que Mlle Valbrun ait jeté, surtout dans la première partie de ce « Rêve de vingt ans, » un peu trop de digressions ou réflexions philosophiques qui n'ont servi qu'à alourdir un récit très recommandable et que goûteront les âmes tendres et les esprits délicats.

7. — Pareillement, je trouve de la grâce et du cœur dans le livre de

Mme Étienne Marcel : *Une Amitié d'enfance.* Le roman débute par un tableau d'intérieur exquis, tout paisible, auquel ne tarde pas à succéder l'une de ces scènes tragiques que les grèves tempêtueuses de notre époque voient trop souvent se reproduire d'une façon bêtement criminelle : le meurtre d'un directeur d'usine placé dans la situation difficile que lui crée la défense des intérêts légitimes d'actionnaires luttant contre la concurrence à outrance et les exigences, justes quelquefois, d'ouvriers insatisfaits : rivalité, guerre entre le capital et le travail, entre l'intelligence qui combine, l'argent (exposé souvent) qui donne les moyens d'entreprendre, et la main qui exécute. Les responsabilités, les aléas ne sont pas les mêmes dans cette association de fait, et, par conséquent, les bénéfices, quand il y en a, ne sauraient être également répartis.... Mais je m'arrête bien vite sur ce sol glissant pour moi : j'anticiperais, d'ailleurs, sur les attributions de notre éminent collaborateur M. Claudio Jannet, et si je continuais, il est probable que je le ferais sourire. Je trouve donc plus prudent de revenir au roman, qui m'offre un terrain plus ferme. Lucie Arnaud, fille d'un directeur d'usine, et Jacques Vaillant, fils d'un contremaître, se sont liés d'amitié. Ils sont tous deux dans la première enfance et, à cet âge, cela tire assez peu à conséquence, bien que M. Arnaud considère cette affection de mauvais œil et songe à la faire cesser, au moment même où la grève éclate et en fait une victime du devoir. Sa veuve et sa fille quittent alors l'usine et se réfugient à Paris, chez un frère de M. Arnaud. A partir de cette heure néfaste, les deux pauvres créatures ont bien des épreuves à traverser. D'abord, Mme Arnaud meurt ; puis Lucie se résigne, la mort dans l'âme, à épouser le fils de son oncle, Octave, un « pschutteux » qui ne vaut pas deux centimes rouillés. Dédaignée heureusement par le susdit, elle finit, après de graves ennuis, par épouser Jacques, l'ami de son enfance, qui, devenu un grand artiste, renonce au théâtre par amour pour sa chère Lucie et accepte une place de professeur au conservatoire de Milan. Cet ouvrage s'adresse au même public d'élite que le précédent.

8. — Me voici, à présent, en face de l'œuvre bien française d'une Alsacienne, Mme O. Gevin-Cassal, qui n'a pas oublié un seul jour les lambeaux de terre et de chair, pour ainsi dire, arrachés à la patrie française à la suite des désastres de l'année terrible. Ses *Récits de la Haute-Alsace* ont une attraction double : attraction des souvenirs tristes, attraction des mœurs, des coutumes, des croyances et des superstitions d'un pays que nous aimons, qui nous aime et qui rêve douloureusement de l'*Alma mater*. En dépit, donc, de quelques notes à peine discordantes dans ce concert original de choses et de gens, la perfection n'étant pas de ce monde, je conclurai libéralement que c'est un livre à lire à petites doses et à relire souvent ; car rien de ce qui peut entretenir et accroître nos sympathies pour les chères provinces perdues ne saurait être négligé.

9. — D'Alsace en Franche-Comté, la distance est nulle : les deux pays, rentrés presque ensemble dans le grand tout gaulois, se touchent. Or, l'ouvrage de Mme Jeanne France : *Le Dernier Chevalier, histoire d'un descendant des sires de Joux*, a la Franche-Comté pour théâtre, au moins en partie. Est-ce bien la peine d'analyser longuement ce roman dont les allures font penser à Ducray-Duminil ou à Ponson du Terrail? Je ne le crois pas. Qu'il suffise de dire que c'est l'histoire d'un seigneur, Comtois d'origine, dont un ancêtre, le baron Vannod, s'est réfugié en Italie, après le sac de Pontarlier par le terrible duc de Saxe-Weimar, et y a fait souche. Ce rejeton du baron Vannod a failli devenir, par mariage, prince souverain de San-Carlo. Tout l'intérêt du roman roule sur cette élévation manquée. Ajoutez qu'on trouve là sur Mirabeau des admirations et des enthousiasmes que je ne partage guère. Ajoutez encore, si vous voulez, que tout se termine au mieux par un ou deux mariages — le nombre flotte dans ma mémoire, — et puis c'est tout. Style médiocre, roman un peu lourd, à travers lequel, cependant, semblables à quelques rayons de soleil perçant un ciel gris, se font jour quelques envolées poétiques de nature à donner l'espoir que, si l'auteur est jeune, elle pourra gagner sous le rapport de la forme et du goût.

10. — Je préfère à cet ouvrage *les Récits du père Noé*, par M. Marie-Joseph Bidal. L'on m'assure que l'auteur est prêtre, et si cela est exact, j'en suis, ma foi, enchanté; car ce doit être un ecclésiastique « à poigne » au besoin, et, dans tous les cas, un homme de cœur très résolu et qui combat le bon combat des honnêtes gens. M. Bidal, que j'eusse pris volontiers pour un ancien officier à longues moustaches, a su, dans ces récits, animés d'excellents sentiments religieux, éviter l'ennui et la monotonie en donnant la parole à un brave épicier de village franc-comtois qui, assis devant sa porte ou debout dans sa boutique, raconte aux amis, voisins et clients, ses souvenirs, avec beaucoup de vigueur et d'entrain. *Les Récits du père Noé* méritent d'être accueillis à tous les foyers; ils ont leur place naturellement indiquée dans les bibliothèques paroissiales des pays où s'entend la bonne, simple et énergique langue française.

11, 12, 13. — J'en voudrais pouvoir dire autant du *Secret du Mage*, dont le *Polybiblion* a déjà parlé lorsque ce volume a paru en édition illustrée (t. LIX, p. 508); mais M. Laurie a gâté sa merveilleuse affabulation franco-persane par « quelques réflexions de sectaire très inutiles, » comme l'a dit justement notre collaborateur M. Visenot. C'est grand dommage! — En passant de l'Asie à l'Europe, du midi au nord, de la Perse à la Suède, M. Laurie s'est calmé. Aussi son *Axel Ebersen, le gradué d'Upsala*, se ressent-il de ces heureuses dispositions. Là, rien à reprendre, et, m'en référant au compte rendu de la grande édition de ce livre (Voir *Polybiblion*, t. LXII, p. 511), je dirai également que

« c'est une étude et en même temps un roman, dramatique quelquefois, plus souvent charmant comme une idylle. » Je dirai de plus que le lecteur s'instruira par la lecture de cet honnête roman, où je ne regretterai que l'insuffisance, sinon l'absence, de l'idée religieuse, une force pour ceux qui, comme Axel Ebersen, souffrent et luttent. — Je dois noter encore les aventures stupéfiantes d'un Français, Raymond Frézois, que ledit M. André Laurie a consignées dans son volume : *De New-York à Brest*, présenté une première fois déjà par le *Polybiblion* (t. LXVI, p. 496) à ses lecteurs (édition illustrée). Le « clou » de ces aventures est la relation du trajet accompli par Frézois, en sept heures, à travers un tube sous-marin qui conduit le pétrole recueilli en Pensylvanie, depuis le port de New-York jusqu'à celui de Brest. Il n'y a guère que le fantastique voyage *De la terre à la lune*, de M. Jules Verne, capable, dans le genre, de lutter d'intérêt avec le présent récit. Et encore suis-je porté à accorder la préférence à *De New-York à Brest*. Ici, du moins, l'on ne quitte point notre globe et la tentative paraît moins extravagante.

14. — Rien ne s'oppose à ce qu'une bonne note soit donnée à M. J. Lermont pour son livre : *Un Heureux malheur*. De même que pour les précédents, son édition illustrée a été signalée avantageusement ici (t. LXII, p. 512). « La scène, disait alors M. Visenot, se passe en Amérique et nous vaut des détails de mœurs très instructifs et très curieux. » Notre collaborateur constatait aussi que « c'était une thèse, mais présentée avec un charme littéraire qui défend le lecteur contre l'ennui difficilement séparable de tout livre qui affecte ouvertement la prétention de donner une leçon. » D'accord. Mais cet éloge mérité ne me paraît pas complet : il convient de dire, en outre, qu'en divers endroits M. Lermont a fait à Dieu la part qui lui est due dans les livres destinés à la jeunesse.

15. — Vingt-six petits récits composent l'aimable et amusant volume de M. P.-J. Stahl : *Les Contes de l'oncle Jacques*. C'est de la morale pratique, complétée par une suffisante préoccupation de la pensée religieuse. Cet ouvrage a précédemment bénéficié d'une mention élogieuse lors de sa publication en édition illustrée à l'occasion des étrennes (*Polybiblion*, t. LXII, p. 511). Je crois pouvoir le recommander sans aucune réserve pour les enfants de six à douze ans.

16, 17. — La série des volumes in-18 édités par la maison Hetzel, qui occupe dans le présent compte rendu les numéros 11 à 17, va prendre fin. Voici les deux derniers. Je n'aurai guère qu'à en mentionner les titres, savoir : *Claudius Bombarnac*, et *le Château des Carpathes*, par M. Jules Verne (Voir pour les détails le *Polybiblion*, t. LXV, p. 507). L'un et l'autre sont irréprochables, mais le premier est plus gai, sinon plus dramatique que le second. Les personnes de tout âge se

distrairont agréablement et plusieurs s'instruiront au double point de vue géographique et scientifique, en lisant ces deux nouvelles productions de l'inépuisable conteur.

18. — N'oublions pas une vieille nouveauté, aussi connue que le fameux loup blanc que nul n'a jamais vu : *La Jeune Sibérienne*, par Xavier de Maistre. La Société de Saint-Augustin en a donné récemment une petite édition illustrée, à prix infime, qui peut être classée dans les bibliothèques paroissiales.

19. — Autre histoire non moins neuve comme sujet. La quatrième édition de *la Capricieuse*, par M. Sabatier de Castres, est, en vérité, fort intéressante; elle est, de plus, aussi édifiante qu'instructive. Ce roman d'aventures, qui aurait besoin d'être illustré, rappelle beaucoup le *Robinson suisse;* mais s'il a une tête, c'est-à-dire un commencement, il est privé de queue, ou, si vous aimez mieux, d'une fin logique. La prime jeunesse, croyez-le bien, s'en apercevra tout comme vous et moi, mais elle n'en lira pas moins avec grand plaisir ces scènes attachantes.

20. — Je terminerai en donnant une mention absolument favorable au *Monde des histoires pittoresques, fleurs choisies du Pèlerin.* Nulle de ces « histoires pittoresques, » agrémentées d'une illustration soignée, n'étant préférable à l'autre, je me borne à rappeler ou à révéler l'existence de ce recueil à nos amis, en le leur recommandant chaudement pour leurs enfants.

E.-C. La Grette.

THÉOLOGIE

Les Apologistes laïques au XIXe siècle, par l'abbé S. Duplessy. Paris et Lyon, Briguet et Delhomme, 1893, gr. in-8 de 575 p. — Prix : 6 fr.

Les apologistes des premiers siècles de l'Église, saint Paul lui-même devant l'Aréopage, n'hésitaient pas à faire appel aux auteurs profanes en faveur de la foi chrétienne. C'est sous le patronage de ces exemples que M. Duplessy a écrit ce livre pour les indifférents, pour ceux dont la foi est chancelante ou éteinte, et Son Éminence le cardinal-archevêque de Paris l'en a félicité sans réserve. Son labeur a été immense ; il a puisé à pleines mains dans les bibliothèques que l'obligeance des éditeurs lui a ouvertes, et il a eu les conseils, les encouragements de confrères dévoués. Toutefois, il fait tout d'abord une observation essentielle qu'il faut retenir. Ce ne sont pas, dit-il dans la préface, les auteurs du siècle qu'il a voulu louer, c'est la religion chrétienne. Il a cité les bons, les douteux, les mauvais ; leur lecture reste soumise « aux règles que tout chrétien a le devoir d'observer. »

L'ouvrage a trois parties : le dogme, la morale, le culte, et chaque partie se subdivise en chapitres et en articles. La première a pour objec-

tifs : le Créateur, la création et la créature, la religion, l'Église, les fins dernières. La seconde traite du devoir en général, des devoirs de l'homme envers Dieu, envers son prochain, envers lui-même. La troisième est consacrée au culte public et aux sacrements. Dans cette étude que personne ne trouvera trop longue, toutes les erreurs capitales de notre temps sont passées en revue, définies et jugées ; on y compte dans une table alphabétique environ deux cent soixante-huit sujets et plus de quatre cents écrivains ou orateurs, en outre de deux pages et demie d'indications de pièces inspirées par la Bible.

Va-t-on croire que ceux, en si grand nombre, à qui une célébrité malsaine est acquise, n'aient à la bouche ou sous la plume que le sophisme, le blasphème ou l'impudeur? Eh bien! non. En eux, pour la plupart, une racine de foi vit encore et ne peut mourir. De cette révolte actuelle contre la raison et la révélation émergent des adhésions aux vérités sacrées, ailleurs méconnues ou conspuées. S'il est vrai que jamais la Providence n'a distribué plus largement qu'au XIXe siècle les dons du talent et du génie ; s'il est vrai encore qu'en aucun temps ils n'ont été plus profanés, en revanche on ferait une bibliothèque avec les nobles aveux sortis de ces âmes aveuglées ou ulcérées ; les *Confessions d'un enfant du siècle*, si lamentables et si saisissantes dans Alfred de Musset, jaillissent de tous côtés, à certains moments, en nobles accents. C'est ainsi que, dans ce précieux volume, les arts, la littérature sous toutes ses faces, l'éloquence et la science, quelque dévoyés qu'on les sache, se retrouvent chrétiens à l'heure où les préjugés et les passions mauvaises font silence : poètes, philosophes, orateurs, romanciers, dramaturges, politiques, économistes, déistes, protestants, matérialistes, athées, naturalistes, défilent dans ces pages, faisant trêve en quelques endroits à l'insulte impie ou à l'indifférence, et laissant voir des envolées vers le vrai, le beau et le bien. Ainsi nous apparaît Victor Hugo, ce funeste charmeur des foules. C'est lui qui est le plus souvent mis en lumière. Là où le blasphème a surabondé, M. Duplessy a fait abonder la note chrétienne : il faut l'en remercier.

Mais à côté des contempteurs qui font retour au bon sens religieux, ne fût-ce qu'en une ligne, il y a les vaillants soldats fidèles à la foi et au devoir de la venger. On écoute attentivement ces grands esprits et ces grands cœurs dans toutes les catégories du savoir humain ; leurs noms vénérés et bénis ont un éclat que le temps n'obscurcira pas, tandis que les illustres de l'erreur et du mal disparaîtront dans le mépris ou l'oubli.

M. Duplessy, malgré son zèle de chercheur, n'a pas songé à enfermer dans son cadre, forcément restreint, la totalité des apologistes. Néanmoins, il a franchi de temps en temps les bornes de notre âge, il a fait de courtes visites aux siècles antérieurs et hors de France pour cueillir des hommages qu'on voudrait plus nombreux, s'il n'y avait pas

de bornes aux meilleures choses. Cependant, bien que le volume soit chargé de cinq cent soixante-quinze pages, j'aurais entendu volontiers, à propos du duel, Rousseau, du divorce, Bonald, et aussi Mgr Gerbet, Mgr Dupanloup, Auguste Nicolas, Montalembert et quelques autres admirés et aimés, qui, à mon sens, sont trop rarement cités.

Un mot, en finissant, sur la méthode excellente de l'auteur. Il ne se contente pas d'évoquer les apologistes, il paie sans cesse de sa personne. Sur chaque sujet, il rappelle l'enseignement du catéchisme, et il justifie sobrement ce qu'il a exposé. Viennent ensuite une ou plusieurs citations, puis il reprend l'énoncé et la preuve de la doctrine, et il donne encore la parole tantôt aux bons, tantôt aux douteux ou aux mauvais, ainsi de suite jusqu'à la fin. Vraiment il y a plaisir autant que profit à lire ces réflexions distinguées, souvent éloquentes, toujours saines et entourées de religieuses glorifications venues de tous les points de l'horizon littéraire et scientifique, si ténébreux ou orageux qu'il soit ; par exemple, Lamartine, Victor de Laprade, Brizeux et Autran rencontrent Leconte de Lisle et Alfred de Musset ; Joseph de Maistre, Chateaubriand et Lacordaire côtoient Richepin, Baudelaire et même Zola. Cette variété d'aspects n'est pas la moindre séduction de cet écrit. A tous égards, il est digne d'un succès de popularité.

GEORGES GANDY.

SCIENCES ET ARTS

Die grössen Welträthsel. *Philosophie der Natur*, von TILMANN PESCH, S. J. 2e édition, Fribourg en Brisgau, Herder, 1892, 2 vol. in-8, XXV-799 et XII-616 p. — Prix : 22 fr. 50.

Il y a environ douze ans, le R. P. Pesch a déjà publié en latin un ouvrage considérable sur la philosophie de la nature : *Institutiones philosophiae naturalis secundum principia sancti Thomae Aquinatis*. Cet ouvrage, qui témoignait d'une étude approfondie de la doctrine scolastique, a été fort apprécié par les amis de l'enseignement traditionnel. Mais le savant auteur s'est dit avec raison qu'un livre écrit en latin n'est lu et compris que dans un milieu assez restreint. Il a voulu donner une publicité plus étendue aux théories de l'école. De là les deux nouveaux volumes en langue allemande dont nous annonçons la seconde édition.

Toutefois, le traité en langue allemande n'est pas une simple traduction du précédent. Les doctrines sont les mêmes, mais le plan est tout autre. Les *Institutiones philosophiae naturalis* étaient avant tout l'exposition des théories anciennes. Le nouveau livre nous place en pleine polémique. L'auteur commence par établir qu'il doit exister une philosophie de la nature. Il passe en revue tous les systèmes de cosmologie en vogue : les théories mécaniques de Descartes et de Kant, celle de Pla-

ton, le dynamisme de Leibniz, le panpsychisme de Schopenhauer, l'atomisme de Fechner, etc. Il montre l'insuffisance de tous ces systèmes et y oppose les idées de l'école sur la constitution et les propriétés des corps. De là il passe à la biologie et à la vie intellectuelle, et, s'élevant à la première cause du monde, il combat la philosophie monistique sous toutes ses faces, soit qu'elle réduise le monde à la matière, soit qu'elle le confonde avec Dieu.

On voit l'importance de cet ouvrage, qui réalise sur un vaste plan ce que d'autres ont tenté dans des travaux souvent trop sommaires : tirer de l'étude scientifique du monde une preuve de l'existence de Dieu.

Tout le monde applaudira aux belles conclusions par lesquelles le R. P. Pesch termine son étude : que les sciences naturelles ont produit de nos jours de grandes et précieuses découvertes, mais qu'elles se renferment trop dans le champ de l'expérience sensible; que l'ancienne philosophie ne se contentait pas de ce qui se voit ou se touche, qu'elle reconnaissait au-dessus de la matière une hiérarchie de principes formels dans lesquels le soleil éternel reflète sa splendeur. Il n'y a qu'un vrai monisme, c'est celui par lequel le monde est ramené à Dieu comme à son but. En vain on invoque l'idéal auquel tendrait la nature. L'idéal ne suffit pas. Le monde est réel, il exige un principe réel que la raison de l'homme peut entrevoir, et que la révélation met en pleine lumière.

Ces vérités élevées sont singulièrement opportunes en un moment où les philosophes les plus en vogue semblent s'être donné le mot pour ébranler tous les fondements de l'intelligence et réduire, selon la remarque très juste de notre auteur, la connaissance humaine au pur phénoménisme qui constitue la connaissance animale. D. V.

La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan, par Mgr Léon Meurin, S. J., archevêque-évêque de Port-Louis. Paris, Victor Retaux, 1893, in-8 de 556 p. — Prix : 7 fr. 50.

La franc-maçonnerie étant la concentration de toutes les forces qui attaquent l'Église soit par les erreurs dogmatiques, soit par les révolutions politiques, soit par l'immoralité sous toutes ses formes, on peut l'étudier à des points de vue très divers. L'œuvre du P. Deschamps restera toujours l'ouvrage classique pour l'étude de l'action politique de la franc-maçonnerie jusqu'en 1880, et nous avons souvent mentionné ici des ouvrages qui le continuent pour les événements postérieurs à cette époque.

Le savant évêque de Port-Louis l'envisage à un autre point de vue qui n'est pas le moins important. Il montre, dans les rituels et les interprétations maçonniques, la continuation des doctrines gnostiques, manichéennes et kabbalistiques, et avec sa grande science des choses de l'Orient il en cherche les lointaines origines dans le zoroastrisme, le

brahmanisme, le bouddhisme. En le lisant on est effrayé de l'absurdité dans laquelle peut tomber l'esprit humain quand il se met en révolte contre la loi de Dieu. Les divagations verbeuses et abondantes de l'imagination orientale nous font sourire; mais, en réalité, pour qui prend la peine de réfléchir, celles des sophistes occidentaux depuis Spinoza et Hegel jusqu'à Renan sont non moins absurdes.

Mgr Léon Meurin a traité à fond cette partie de la question maçonnique, et pour montrer la filiation de l'erreur sous des formes si multiples, il a dressé seize planches qui résument toutes ces doctrines en tableaux et permettent au lecteur de se les représenter à lui-même d'un coup d'œil.

Le gnosticisme et la kabbale aboutissent à l'immortalité sous toutes ses formes. Mgr Meurin montre quelle place le culte du *Phallus* tient dans la maçonnerie moderne. La magie en découle. Il n'entre pas dans l'exposé de cet art diabolique; mais il montre son lien avec la doctrine maçonnique et indique comment le culte positif de Satan est la conséquence dernière de ces erreurs doctrinales et de ces perversions morales. De tout temps il y a eu des groupes pratiquant ce culte, et, depuis le commencement de ce siècle, il existe un rite luciférien, sous le nom de maçonnerie palladique, dont le grand conseil est établi à Charleston dans la Caroline du Nord. Les membres de ce grand conseil, étant souverains grands inspecteurs du 33e degré, peuvent pénétrer dans les ateliers de tous les rites, et ils y exercent à l'occasion une influence sérieuse. Il est aujourd'hui impossible de nier l'importance des grades supérieurs dans la franc-maçonnerie : l'étrange puissance qu'a exercée Cornélius Herz dans la République française pendant des années la rend palpable à tous les yeux.

Mgr Meurin insiste beaucoup sur les liens qui existent entre le talmudisme et la doctrine maçonnique, et il montre dans les loges l'action persistante des juifs. Sur un point historique nous ferons des réserves. Les lettres des juifs d'Arles à ceux de Constantinople de 1489, qu'il cite p. 207-209, ne nous paraissent pas authentiques. Arrivé au présent, Mgr Meurin présente ce projet de solution de la question sémitique :

« L'expulsion des juifs d'un pays est un manque de charité et de justice envers les pays voisins sur lesquels on décharge ces vers rongeurs. Elle est également une mesure trop dure contre ceux d'entre les juifs qui ne sont pas coupables des crimes de la poignée audacieuse qui, au moyen de la franc-maçonnerie, exploite les nations. Il suffirait, nous croyons, de défendre aux juifs les occupations de banquiers, de marchands, de journalistes, de professeurs, de médecins et d'apothicaires. Il ne semble pas injuste de déclarer les fortunes gigantesques de certains banquiers propriété nationale, parce qu'il n'est pas admissible qu'un homme puisse, par des manœuvres financières, amasser en peu de temps

une fortune plus que royale, un capital vraiment national, et appauvrir ainsi le pays et le peuple qui lui donnent l'hospitalité. »

Nous nous bornons à transcrire, en laissant au vénérable auteur la responsabilité de ses idées. C. J.

BELLES-LETTRES

Aristophanis Equites. Annotatione critica, commentario exegetico et scholiis graecis instruxit Fredericus H.-M. Blaydes. Halis Saxonum, in Orphanotrophei libraria, 1892, in-8 de xx-526 p. — Prix : 11 fr. 25.

Inutile de rappeler le sujet de la pièce d'Aristophane : chacun sait avec quelle verve mordante le grand comique y fait le procès de Cléon, alors l'idole d'Athènes. Ainsi qu'il est arrivé maintes fois depuis, les Athéniens rirent de bon cœur, mais n'en continuèrent pas moins à porter aux nues l'audacieux démagogue, dont le portrait est d'ailleurs fortement poussé ici à la caricature. En revanche, peu de comédies nous donnent une idée plus saisissante de la vie quotidienne du *Démos* athénien.

Voilà la dixième pièce d'Aristophane publiée par les soins de M. Blaydes, dont l'activité a quelque chose d'infatigable, car, après tout ce qu'il a déjà fait imprimer, je vois annoncée sur la couverture du livre une douzaine au moins de nouveaux volumes. Le texte des *Chevaliers* occupe à lui seul cent soixante-trois pages : telle page, il est vrai, ne contient que deux vers, tant sont considérables les développements donnés à l'*Apparatus criticus*. Néanmoins, malgré cette collation si consciencieuse des manuscrits, le tort communément reproché aux éditions de M. Blaydes, c'est de ne pas reposer, en ce qui touche la constitution du texte, sur une méthode philologique assez sévère. Le commentaire grammatical qui suit (je voudrais ajouter : littéraire, mais je n'y trouve rien ou presque rien qui réponde à cette seconde épithète) n'a pas moins de trois cent cinquante-quatre pages, les *addenda et corrigenda* compris. C'est vraiment excessif. Chaque particularité grammaticale ou lexicologique est éclairée, justifiée au besoin par une suite interminable d'exemples ; un seul, bien choisi, suffirait. De même, parmi les rapprochements invoqués il en est beaucoup d'inutiles, comme parmi les explications données bon nombre sont un luxe superflu. Qu'il s'agisse d'une théorie philosophique ou d'un texte classique, la critique anglaise est coutumière de ces longueurs : la mesure gardée dans nos éditions savantes sorties de la maison Hachette paraît infiniment préférable. Ajoutons qu'en dehors de très rares exceptions l'impression est ici d'une correction et d'une netteté remarquables. C. Huit.

Les Épopées françaises, *étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale*, par Léon Gautier, membre de l'Institut, ouvrage trois fois couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (grand prix Gobert en 1868). Tome II. Seconde édition entièrement refondue. Paris, H. Welter, 1892, gr. in-8 de 416 p. — Prix : 20 fr.

L'étude du moyen âge et de sa littérature a si rapidement fait de tels progrès, qu'après avoir consacré quatre énormes volumes à nos chansons de geste, M. Léon Gautier n'a pas hésité à refaire ce travail si considérable. Il a donc donné une nouvelle édition des *Épopées françaises*, trois fois couronnées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les tomes I, III et IV en ont paru à des dates diverses (Voir *Polybiblion*, T. XXIX, p. 134), mais bien des recherches à faire ont retardé l'apparition du second volume, dont la première partie vient seulement d'être publiée et se compose de plus de quatre cents pages, tout un gros livre; dans ce second volume, M. Léon Gautier nous donne les plus curieux renseignements sur les jongleurs, leur genre de vie, la manière dont ils composaient et débitaient leurs poèmes. Jamais, jusqu'ici, on n'avait fait mieux connaître l'existence de ces chanteurs nomades. M. Gautier a réuni sur eux des textes qu'aucun érudit n'avait connus. On pourrait croire que de cette abondance de détails sur les jongleurs naît une sorte de monotonie. Il n'en est rien. L'analyse de poèmes, de fabliaux, intéresse à chaque instant le lecteur, et M. Léon Gautier connaît si bien son moyen âge, qu'il nous fait revivre dans tout ce passé dont il nous entretient comme si lui-même y eût vécu. C'est un tableau plein de mouvement, plein de vérité, qu'il met sous nos yeux. M. L. Gautier, toutefois, estime médiocrement les gens dont il s'est tant occupé. S'il admire et nous fait admirer certains poèmes, il ne rit guère des contes souvent grivois, souvent sceptiques, que les jongleurs débitaient sur les places des villes et dans la grande salle des châteaux. M. L. Gautier se laisse cependant toucher par la grâce du roman mi-parti vers et prose d'*Ancassin et Nicolette*. Il y a pourtant là, sur le Paradis et l'Enfer, de véritables et audacieuses impiétés débitées par le héros du livre. Gautier de Coincy s'est attiré quelques phrases sympathiques de l'auteur. Il est certain que les récits prétendus édifiants du prieur de Vic-sur-Aisne ont été composés dans d'excellentes intentions; mais la leçon qui ressortait de la plupart de ses contes dévots est-elle bien pure, bien salutaire? Ne pouvait-elle offrir plus de dangers que les fugitives impressions laissées par quelques fabliaux? La conséquence à tirer des *Miracles de Notre-Dame* est que le pécheur le plus endurci, le plus criminel, pouvait être sauvé s'il avait dans la Sainte Vierge une foi que démentaient ses actes. Cette persuasion explique, du reste, les anomalies qui frappent dans les hommes du moyen âge; elle explique les médailles bénites de Louis XI et cet incohé-

rent mélange de pratiques superstitieuses, de duels et d'aventures galantes que l'on remarque encore avec étonnement dans les *Mémoires de Bassompierre*. Parmi ses contemporains, Montaigne ne devait guère en trouver qui comprissent ce passage des *Essais* : « Celui qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est en train du vice, il fait comme le coupeur de bourses qui appellerait la justice à son aide. » A propos de Gautier de Coincy, il est bon peut-être de faire une remarque. L'édition de ses œuvres qui a été donnée par M. l'abbé Poquet, et que M. Gautier cite fréquemment, est mauvaise, très mauvaise. M. l'abbé Poquet a bien des fois falsifié le texte, dans l'histoire du pèlerin Gérard, par exemple, p. 201. Les expurgations se sont même étendues aux vignettes dont on prétendait offrir l'exacte reproduction.

La longue et si curieuse étude de M. L. Gautier sur les propagateurs et l'exécution des chansons de geste nous conduit aux *Voyages de l'épopée française*. L'auteur la suit en Allemagne, en Néerlande, en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Espagne et en Italie, et nous montre l'immense influence que nos gestes eurent sur toutes les littératures de l'Europe. Nous voudrions pouvoir nous arrêter à cette intéressante histoire de nos vieux poèmes à l'étranger et signaler les notes si nombreuses, si savantes, qui complètent et justifient le texte. Peut-être donnerons-nous une idée du soin que M. Gautier a mis à compulser tout ce qui se rattache à son vaste sujet, en disant, avec un sentiment de reconnaissance, qu'il n'a pas dédaigné de rappeler fréquemment ce que nous avons pu écrire sur les antiques relations littéraires de la France et de l'Espagne.

Dans un chapitre final, M. Léon Gautier résume tout ce qu'il vient de si bien exposer et indique les causes qui amenèrent la décadence des chansons de geste. C'est cette période de déclin qu'il se propose d'étudier dans la seconde partie de ce deuxième volume, dont nous espérons que l'apparition ne se fera pas trop attendre. TH. P.

Quelques pages de l'histoire d'un imbécile, écrite par lui-même. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*, 1893, in-12 de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Imbécile est mis ici par antiphrase. L'auteur a, au contraire, beaucoup d'esprit. Il est fâcheux que ce soit, çà et là, souvent, trop souvent, un bien mauvais esprit. Quand l' « imbécile » raconte, il est délicieux; quand il digresse, il est détestable. Faut-il voir dans cette « histoire » un roman, une autobiographie? Les deux peut-être — à moins que ce ne soit un canevas, un cadre, imaginé par l'auteur pour exposer plus aisément ses théories en philosophie, en morale, en politique et en religion. Qui est l' « imbécile ?.... » Il ne nous donne, au bas de la préface

du livre, que ses initiales : J. B. Il est méridional et Cévenol — voilà tout ce que son « histoire » laisse deviner.

Enfant naturel, il a été recueilli par des paysans âpres au gain, qui, le voyant richement vêtu, calculent qu'ils seront grassement récompensés de leurs soins par quelque main inconnue. On le baptise, et, par rencontre, il a pour parrain un homme singulier, un être à part, que l'on appelle Jean le simple et qui lui donne son nom. Lui, sera Jean l'imbécile. Ce parrain, étant jeune, a étudié pour être prêtre; mais, la vocation lui manquant, il a été envoyé aux écoles d'agriculture. Puis il s'est marié avec une femme libertine et sans cœur qui, après l'avoir trompé avec Pierre et Paul, l'a, un beau matin, « planté là. » Alors, Jean le simple s'est fait berger transhumant. On qualifie ainsi les pâtres du Gard et de l'Hérault qui, réunissant au printemps des milliers de moutons dont les troupeaux appartiennent à divers propriétaires, les vont mener paître tout l'été sur les hautes montagnes de la Lozère et de l'Ardèche. Ce berger, qui « a de quoi, » élève son filleul dans ses idées : une sorte de panthéisme catholique ou de christianisme païen, comme on voudra. Au village, le dimanche, pour ne scandaliser personne, il allait à la messe et assistait aux offices; mais il ne faisait point ses Pâques et se contentait, quand il arrivait là-haut, sur les plateaux ardéchois, de « communier de Dieu dans la nature. » Il a résolu de faire de Jean l'imbécile un médecin, et le tient deux ans à Montpellier. Mais Jean le simple meurt, et, comme il ne laisse pas de testament, sa veuve, maintenant transformée en comtesse des Hautes-Futaies, surgit tout à coup pour recueillir l'héritage. Jean l'imbécile est forcé de renoncer à ses études médicales. Il entre comme précepteur chez le marquis de Belle-Fontaine : le marquis est un propre à rien ; la marquise est une femme supérieure, pleine d'intelligence et de cœur, ne vivant plus que pour son fils. Celui-ci est tout le portrait de sa mère. Son père, une fois l'éducation de l'enfant achevée, veut le marier avec la jeune princesse de Santa-Corona — une fille adultérine de la veuve de Jean le simple. Jean l'imbécile, qui connaît le fond de ces misérables intrigues, ne demanderait pas mieux que d'éclairer à ce sujet la religion de la marquise. Mais Georges de Belle-Fontaine aime la Santa-Corona. Le mariage à lieu : mariage affreux, mariage malheureux. Chassant de race, l'indigne fille de la prétendue comtesse des Hautes-Futaies n'attend pas même la fin de la lune de miel pour donner des coups de canif au contrat conjugal. Ce n'est pas tout : une ligue s'ourdit pour accuser Georges de Belle-Fontaine de folie et capter son héritage en faveur de l'enfant d'une autre. La marquise ne résiste pas à tant d'épreuves. Elle meurt, suppliant Jean l'imbécile de servir désormais de père à son fils. C'est ce que Jean d'ailleurs n'a cessé de faire — depuis qu'il a commencé l'éducation de Georges et qu'il a vu le marquis déserter si lâchement ses

devoirs. Sa sainte femme morte, cet homme se remarie avec la « comtesse des Hautes-Futaies. » La fièvre typhoïde emporte Georges, et Jean l'imbécile vit toujours, si c'est vivre que de ne plus tenir à rien et d'isoler sa vie dans ses seuls souvenirs et ses seules espérances.

On le voit : l' « histoire » est triste; elle peut être vraie, bien qu'elle paraisse extraordinaire, sur certains points. Pourquoi l'auteur s'est-il acharné à la gâter à plaisir par ce qu'il nomme ses « déraillements, » et dont la plupart ne sont que des hors-d'œuvre aussi mécréants que parfaitement inutiles? M. J. B. se défend d'être impie, et, à tout bout de champ, il raille « le bon Dieu du catéchisme, » qui est pourtant le vrai Dieu, le Dieu vivant. L'autre, celui des philosophes rationalistes, est un Dieu qui pue l'encre. Ne parlons pas du Dieu des bonnes gens, de Béranger : c'est une plaisanterie indigne. L'auteur de l'*Histoire d'un imbécile* en veut surtout à la Providence (qu'il appelle « une Juiverie ») des misères de sa naissance et de son enfance. Il a une constante préoccupation de l'enfer, et s'en fait une idée à lui — ce qui l'amène à dire : « Un enfer comme celui des théologiens ravale Dieu au-dessous de sa créature » (p. 337). Il interprète la Bible (épisode d'Agar et d'Ismaël) à la façon de Voltaire. Il voit dans l'ensemble du catholicisme dogmatique une sorte de *monstrum horrendum* qui n'existe que dans son imagination. Il accuse (p. 353) la cour de Rome de faire « un honteux trafic » des décorations pontificales. Il ne pardonne pas au Pape (p. 354) d'avoir canonisé Benoît-Joseph Labre, « le roi des gueux. » Il semble croire (p. 355) que l'homme est issu du singe. Sans cesse, il confond la dévotion avec la bigoterie. Sans cesse, il déblatère contre les « pratiquants » et « pratiquantes, » nobles et bourgeois, pour qui la religion est « toute dans la liturgie. »

Nous n'en finirions pas si nous voulions relever un à un tous les « déraillements » de M. J. B. Qui ne le sait, hélas! qu'il y a dans l'aristocratie, comme il y a dans la bourgeoisie, comme il y a dans le peuple, des hypocrites qui damnent tout le monde et pour qui la religion consiste en pratiques extérieures? Mais est-ce donc là le catholicisme? Dans la vieille cathédrale aussi, il y a des monstres, il y a des figures grimaçantes, il y a même des obscénités sculptées sur la pierre : ce n'en est pas moins la cathédrale, c'est-à-dire le radieux et triomphant résumé de tout ce qu'il y eut de meilleur dans les âges de Foi.

Ces très légitimes critiques ne doivent pas cependant nous rendre injuste pour l'auteur de l'*Histoire d'un imbécile*. Tout n'est pas mauvais dans son livre, loin de là. M. J. B. a un profond sentiment de la justice : il hait vigoureusement le mal; il est doux, il est miséricordieux, se contentant de rire des spectacles attristants que lui offre la bêtise humaine. Le culte qu'il professe pour « l'éternel idéal, » bien qu'étran-

gement mêlé, s'affirme ardent et désintéressé. De temps à autre s'échappent de sa plume des déclarations chrétiennes dans le genre de celle-ci : « Quand Dieu voudra me prendre, je sais, grâce à cet enfant si cher, mon élève, à sa mère et à mon parrain, qu'il y a dans le giron céleste un coin où je retrouverai ma vie dans ce qu'elle aura eu de meilleur ici-bas. » Le style de l' « imbécile, » parfois, est un peu abrupt, il procède par soubresauts; mais il ne manque pas de charme. On ne peut lire sans émotion les touchantes pages que M. J. B. consacre à la mort de la marquise de Belle-Fontaine, et ses descriptions des combres cévenols et des mœurs rurales de leurs habitants sont d'un artiste qui connaît le pays, qui longtemps y a vécu et qui en a gardé la salubre impression. F. B.

La Literatura española en el siglo XIX, por el P. Francisco Blanco García. Madrid, Saenz de Jubera, 1891, 2 vol. in-8 de xv-443 et 636 p. — Prix : 11 fr.

Nous sommes en retard avec ce bel ouvrage, achevé vers la fin de 1891 ; mais le succès, au delà des Pyrénées, en est encore aussi vif qu'au premier moment, et peut-être recevrons-nous sous peu le complément provincial et américain promis par l'auteur et impatiemment attendu de ses compatriotes. On sait du reste que les œuvres littéraires de l'Espagne ne se pressent guère d'arriver jusqu'à nous. Mais, s'il en est une qui mérite, même en France, l'attention des lecteurs sérieux, c'est bien ce large et brillant relevé de toute la littérature castillane contemporaine, dont l'apparition a été chez nos voisins un véritable événement. Outre le mérite de l'œuvre, l'âge de l'auteur a vivement frappé les esprits : le P. Blanco Garcia avait à peine vingt-six ans quand son premier volume a paru. Chez nous, ce qui étonnera peut-être encore davantage, c'est le contraste au moins apparent entre une étude si pénétrante et si sympathique du mouvement poétique, théâtral et romanesque du XIXe siècle espagnol et le costume de l'auteur, qui est entré dès sa quinzième année dans l'ordre des augustins. Au fond, ce qui justifie le succès du livre, c'est moins le prodigieux travail qu'il suppose (on a évalué à plus de deux mille le nombre des ouvrages examinés par le jeune écrivain), que la maturité de son jugement, relevée encore par l'intérêt et la clarté de l'exposition et par les brillantes et solides qualités d'un style qui dénote un penseur doublé d'un poète. De là une vogue, bien rare partout, et surtout de l'autre côté des Pyrénées, pour un livre de critique littéraire. On peut dire que seul le centenaire de Christophe Colomb y a pris une plus large part de l'attention générale; sauf les plaintes intéressées de maint auteur mécontent, les applaudissements ont été unanimes, et deux mille exemplaires de ces deux gros volumes sont au moins bien près d'être épuisés.

Je ne m'arrête pas à chercher les modèles et les secours dont pouvait s'aider le critique débutant. Il a paru chez nous, à la librairie Charpentier, un livre analogue par le titre, mais où le P. Garcia n'a trouvé de remarquable que de violents préjugés anticatholiques « unis à une ignorance presque constante des faits. » Quant aux publications espagnoles, il a eu plus à prendre dans quelques bonnes monographies et surtout dans une excellente anthologie dramatique publiée en 1882. Mais c'est bien lui, et lui tout seul, qui nous offre pour la première fois, de la littérature espagnole en ce siècle, un tableau d'ensemble aussi large que bien rempli, divisé naturellement en deux parties par cette date centrale, 1850, qui marque, aussi bien dans l'ordre des idées que dans celui des faits politiques, un arrêt et un renouvellement.

La première période (comprise dans le premier volume) s'ouvre en Espagne par un classicisme d'origine française, que domine Quintana, à la fois lyrique, tragique et critique renommé. Le passage au romantisme est déterminé, dans la poésie lyrique, par le duc de Frias ; au théâtre, par ce José de Lara, si célèbre sous le pseudonyme de Figaro, et à peu près dans tous les genres, par Martinez de la Rosa. Le romantisme bat son plein, en poésie, avec le duc de Rivas, Espronceda et Zorrilla, ce magnifique restaurateur de la poésie légendaire, dont l'Espagne porte encore le deuil ; dans le drame, avec Garcia Guttierrez et Hartzenbusch ; dans la comédie, avec Breton de los Herreros. Dans tous ces chapitres, l'auteur sait faire avec une parfaite équité la part de l'imitation française, aussi flagrante dans le romantisme de l'Espagne qu'elle l'avait été dans son classicisme, et celle du renouvellement de la tradition nationale et de l'originalité propre des écrivains.

Le second volume est plus touffu et un peu moins facile à saisir d'un coup d'œil; mais c'est la faute de la multitude des œuvres et de la divergence des écoles, des centres et des modèles, sans compter l'absence de perspective et de recul. Toutefois l'auteur, en accordant beaucoup, peut-être trop, aux noms secondaires, dégage à merveille les œuvres caractéristiques. Après avoir indiqué les causes qui, au milieu de ce siècle, ont transformé la culture espagnole (cercles littéraires, enseignement supérieur, presse périodique, influence française, politique, renaissance catholique), il fait bien valoir, à côté des tenants de la poésie légendaire, des lyriques sévillans, des imitateurs de Heine, l'œuvre poétique si personnelle de Campoamor, et en un sens tout opposé le néo-classicisme dans la lyrique et surtout au théâtre, par exemple chez Tamayo, qui a subi l'influence de notre Ponsard. Mais ce qui, probablement, intéressera le plus les lecteurs étrangers dans cette période, c'est le roman, surtout le roman de mœurs, qui, plus ou moins préparé par les moralistes légers, tels que Selgas, arrive à une vogue presque sans exemple avec Fernan Caballero, le George Sand catholique de l'Espagne. Depuis 1868, la *Novela*

de costumbres prend une saveur nouvelle dans les œuvres, si variées de ton et de tendances, d'Alarcon, de Valera, de Perez Galdos, de Pereda et du P. Coloma, ce jésuite dont les *Pequeñeces* sont servies aujourd'hui même aux lecteurs des *Débats !*

On aura remarqué dans ces indications, du reste très insuffisantes, l'absence complète de la littérature religieuse, du genre oratoire et de l'histoire elle-même. L'auteur les a exclues de son cadre et il faut en somme s'en féliciter, parce qu'en se bornant aux œuvres purement littéraires, il a tracé un tableau plus homogène et plus vivant, tout en écartant des occasions presque inévitables de discussions d'un ordre supérieur. Tout au plus pourrait-on se plaindre que, dans quelques pages rapides, il n'ait pas donné un aperçu de ces grandes portions de l'activité intellectuelle, qui soutiennent avec la pure littérature des rapports si essentiels. Dans son cadre heureusement restreint et encore immense, il a su tenir le milieu entre la prolixité des analyses complètes et la sécheresse des jugements sommaires, entre l'indifférence des purs dilettanti et le dogmatisme étroit de l'école. Les hommes les plus étrangers à la littérature espagnole le liront avec autant d'intérêt que de fruit, et les plus versés dans cette étude, aujourd'hui si négligée, y apprendront encore beaucoup ; ils apprécieront surtout la fermeté de jugement du jeune religieux qui, tout en exprimant à propos les réserves exigées par les principes, a su rendre constamment pleine justice au talent des auteurs et au mérite littéraire des œuvres mêmes de l'école révolutionnaire et rationaliste.

LÉONCE COUTURE.

Les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France, par LUCIEN AUVRAY. Paris, Thorin, 1892, in-8 de v-195 p. — Prix : 6 fr.

Ce livre, qui a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les amis de Dante, vient enfin de combler une immense lacune, en nous donnant pour la première fois une description exacte, méthodique et suffisamment détaillée des richesses dantesques que la France possède : trente-six manuscrits de la *Divine Comédie*, des copies, plus rares, des *opere minori*, et des ouvrages d'exégèse ou d'analyse qui se rapportent à l'œuvre de Dante. L'importance et l'intérêt d'une publication semblable, destinée à compléter et à remettre au courant les travaux de Marsand et de Colomb de Batines, n'ont certes pas besoin d'être démontrées. Elle est une des manifestations les plus heureuses de ce mouvement d'opinion et d'érudition qui s'accuse de plus en plus en faveur du grand poète ; elle est faite avec un soin intelligent et consciencieux par un homme du métier, et si l'inspiration en est bonne, l'exécution en est presque partout excellente.

Cela dit, et avant de revenir, pour y insister comme il convient, sur les mérites de l'ouvrage, M. Lucien Auvray me permettra de lui adres-

ser deux ou trois observations sur des points accessoires d'ailleurs et qui touchent à peine à son sujet et à son travail. J'avoue que je ne comprends pas comment on peut reprocher à Karl Witte de n'avoir pas fait un relevé des variantes caractéristiques des principaux manuscrits, alors que la méthode des *Probe-Collationen*, qu'il a employée le premier, consiste précisément à choisir, de préférence aux leçons d'une intelligence plus facile, celles qui offrent dans l'expression ou l'idée quelque chose d'une recherche plus laborieuse et d'un tour plus subtil, dont on ne saurait faire honneur à l'imagination d'un copiste. Si M. Lucien Auvray, à défaut de la grande édition de Berlin, a l'occasion de consulter la petite édition Daelli, de Milan, qui en est une reproduction assez fidèle, sauf quelques erreurs typographiques, il y trouvera, j'en suis persuadé, un grand nombre de ces variantes assurément « caractéristiques. » J'ai lu aussi avec surprise les éloges adressés par l'auteur au livre de M. Symonds, rempli de bévues dont j'ai signalé ici même les plus grossières ; la partie historique de cet ouvrage ne tient pas debout, et la partie critique est écrite avec une extrême légèreté. Par contre, même en se bornant à une revue très sommaire des principaux travaux italiens, je crois qu'il est impossible de ne pas citer celui du professeur Poletto, le grand *Dictionnaire dantesque* en sept volumes, et de ne pas nommer tout au moins M. d'Ancona. Enfin, à propos de la France, je prendrai la liberté de rappeler à M. Auvray, qui me fait une observation très juste relativement à mon étude sur les *Anciens Commentateurs*, une brochure intitulée : *Le Véritable Génie de Dante*, dans laquelle on trouverait peut-être une certaine nouveauté d'aperçus et d'informations.

Mais toutes ces réflexions ne visent que quelques lignes de l'avant-propos et de l'introduction ; dans sa partie principale, le livre de M. Auvray est écrit avec une compétence et distribué avec une méthode qui ne laissent rien à désirer ni à reprendre. Contenu et contenant, les manuscrits sont analysés dans le plus grand détail, d'après des règles sûres : les renseignements les plus complets sont donnés sur la provenance, le titre, le format, le texte, l'écriture et l'ornementation : beaucoup d'entre ces manuscrits ont une histoire qui vient enrichir les annales de la bibliographie française de particularités intéressantes et jusqu'ici peu connues. En tant que contribution aux études dantesques, il n'est pas douteux que cet ouvrage ne soit digne d'être classé parmi les plus remarquables qui aient paru dans ces dernières années, et surtout parmi les plus utiles. Mais il y a plus : ce n'est pas seulement des amis de Dante, c'est de tous les érudits français que M. Auvray mérite d'être applaudi, quand il nous donne ce consciencieux inventaire de nos richesses bibliographiques.

MAXIME FORMONT.

HISTOIRE

Introduction critique à l'histoire moderne, *matériaux et littérature*, par Charles Moeller. Paris, E. Thorin, 1891, in-8 de iv-357 à 455 p. — Prix : 7 fr. 50.

Travaux pratiques d'une conférence de paléographie *à l'Institut catholique de Toulouse*, par le chanoine Douais. Paris, A. Picard, 1892, in-8 de xxii-116 p. — Prix : 5 fr.

Entretiens sur l'histoire du moyen âge, par Jules Zeller. Paris, Perrin, 1892, in-16 de 275 p. — Prix : 3 fr. 50.

1. — Nos lecteurs ont encore présent à l'esprit tout le bien que nous avons dit (*Polybiblion*, t. LIII, p. 138) du *Traité des études historiques* du savant Jean Mœller, professeur d'histoire générale à l'Université de Louvain. Son fils, Charles, qui lui a succédé dans sa chaire, a commencé par rendre un pieux hommage à sa mémoire respectée en publiant le *Traité* précité. Il lui en a rendu un second en donnant un complément aux travaux du regretté professeur et en poussant jusqu'à l'*histoire moderne* le cadre tracé par son père.

C'est un ouvrage qui devra se trouver non pas seulement dans les bibliothèques de nos établissements catholiques d'enseignement, mais qui forcera la porte des savants plus ou moins irréligieux. Ceux-ci lui feront des emprunts déguisés ou non : ils seront en tous cas forcés de s'en servir, car c'est un manuel très précieux.

Une introduction critique des plus larges ouvre à l'étudiant la voie vraie de l'étude des textes, confrontés soigneusement avec les faits contemporains. Les faits sont contenus dans les actes et dans les correspondances. Comme sources de cette introduction, M. Charles Mœller indique la bibliographie (en allemand, *Litteratur*, d'où ce mot dans le titre du livre. Voir une distinction trop subtile à admettre, p. 406) des *Mémoires*, et celle (Quérard) de la critique de ces *Mémoires*.

Puis, étudiant tour à tour la formation des archives, leur concentration et leur classement, la méthode des recherches historiques parmi leurs liasses, il fait connaître les collections principales de matériaux publiés et les actes officiels de la politique intérieure des divers États, le tout accompagné d'une très bonne bibliographie, bien critiquée.

L'histoire moderne commençant au xvie siècle, M. Mœller nous donne une bibliographie qui embrasse les guerres d'Italie (fin xve siècle), et conduit chaque nation jusqu'à l'époque la plus rapprochée de nous qu'il est possible, aussi bien pour les histoires locales que pour les générales. Il a consacré deux paragraphes très utiles aux biographies générales et aux dictionnaires historiques. Les revues ont aussi une place judicieusement établie, où se trouvent en bon rang la *Revue des questions historiques* (n° 1), et la *Revue d'histoire diplomatique* (n° 3).

Qu'il nous soit permis d'exprimer le vœu que l'ouvrage de M. Charles Mœller soit entre les mains de tous les amis de l'histoire ; il en est digne.

2. — M. le chanoine Douais a institué auprès de son cours à la Faculté catholique des lettres de Toulouse une conférence de paléographie, en 1883. En 1892, il a publié un résumé des travaux de ses élèves et des siens propres.

Rien de plus intéressant que la méthode suivie par l'éminent professeur et dont il nous fait part au début de son recueil. Dix élèves d'abord, parmi lesquels un moine et un officier, lisaient à tour de rôle une charte exposée aux yeux de tous sur un chevalet ; les chartes provenaient de la bibliothèque de l'Institut catholique, puis vinrent les facsimilés. De 1883 à 1892, vingt-huit étudiants ont suivi les leçons ; et M. Douais peut donner en bonne page l'indication des travaux particuliers que ses élèves ont exécutés (p. XVIII). Rien n'est plus utile, et si dans chaque diocèse pouvaient se trouver un ou deux paléographes, l'histoire de l'Église de France ferait de grands progrès.

C'est là ce qu'exprime avec raison M. Douais (p. IX) en traçant par exemple une petite bibliographie des statuts synodaux du Midi, encore inédits. Le champ est vaste. Puissent les entreprises comme celles de M. Douais réussir : souvent elles périssent, faute qu'on comprenne en haut lieu l'utilité de ces études. C'est pour cela que nous souhaiterons à son livre de tomber entre toutes les mains, principalement celles de Nosseigneurs les évêques.

M. Douais fait encore ressortir l'intérêt des pièces qu'il édite ; les unes sont rééditées d'après l'original, qui n'avait pas servi à la première édition ; les autres sont entièrement inédites : quelques-unes inconnues.

M. Douais me pardonnera de critiquer l'établissement des textes. Date, sommaire, description et source : parfaits. Mais, dans un travail paléographique, je me range à l'avis de M. Léon Gautier, qui veut que l'on souligne les lettres complétées en traduisant l'abréviation. Il y a un intérêt majeur, pour le critique qui n'a pas l'original sous les yeux, de savoir s'il a un texte primitivement complet ou un texte complété par l'éditeur. Une seconde remarque, c'est que les notes ne sont pas suffisamment riches. M. Douais, suivant un système que nous préconisons avec ardeur, a rejeté les notes du bas de la page à la table. Mais elles ne sont pas suffisantes. Un petit bout de topographie et de biographie n'eût pas nui. Tout bon paléographe doit supposer le lecteur « estre asne de tous poincts, » et lui fournir plus que tous les renseignements désirables.

3. — Les *Entretiens sur l'histoire du moyen âge*, par M. Jules Zeller, sont un de ces livres que l'érudition de feu M. Taine a mis à la mode. Cependant, à la différence des ouvrages de l'académicien, il est écrit avec un grand charme d'expressions et de pensées. Et, quoique l'auteur

n'ait pas toujours su s'élever à une impartialité absolue, il a généralement une expression aussi adéquate que possible de la vérité. C'est, du reste, une période bien curieuse et bien belle du moyen âge que celle qui s'étend des origines de la troisième race à Philippe le Bel.

M. Zeller a d'abord exposé, en un chapitre préliminaire, ce qu'étaient les villes et les communes. Son titre primitif, qu'il a conservé en tête de son chapitre et dans sa table, mais qu'il n'a pas reproduit, par une heureuse correction, sur la couverture était : *les Républiques, les bourgeoisies, les communes :* ce qui était inexact en fait, mais ce qui répondait fort bien à l'idée préconçue de l'écrivain. Car c'est là le défaut de M. Taine et des auteurs de son école : ils n'écrivent pas un récit des faits, ils écrivent une philosophie de l'histoire ; c'est-à-dire qu'ils font servir les faits à la démonstration de la thèse qu'ils ont conçue. Ceci dit, on ne peut nier avec quel soin, avec quelle érudition, M. Zeller a composé ce chapitre. On croit sentir les angoisses de ce peuple sorti de l'esclavage et du colonat, organisé en cités sous la domination romaine, retombant sous la coupe de Charlemagne et de ses descendants, essayant de se ressaisir dans les villes neuves, et, à la fin du XIe siècle, achetant à prix d'argent la franchise des villes maritimes d'abord, puis des communes jurées ensuite. Devant lui se dressent les évêques (quoique M. Zeller en reconnaisse « beaucoup » (p. 39) de favorables), et pour lui les rois de France (p. 45) et les empereurs. Un tableau peint de main de maître, c'est celui de la commune de Rome et d'Arnaud de Brescia.

Le XIIe siècle est dominé, dit M. Zeller, par la grande figure de saint Bernard. Là, nous n'avons plus de restrictions à faire dans notre éloge. Cette brillante figure de Français et de moine a séduit, on le sent, M. Zeller et il en fait le pivot de tout un siècle. « Ferme quelquefois, humble souvent, mais toujours inflexible (p. 84). »

Une autre figure qui rayonnera sur le siècle suivant et qui efface toutes les personnalités mondaines qui la précèdent ou qui l'entourent, c'est celle de saint Louis. M. Zeller a raison de rendre hommage à Suger et à son roi Louis VI ; à Philippe-Auguste et à sa vaillance ; il s'étend longuement et comme il convient sur ces deux périodes de la Royauté, mais il a raison d'attribuer la première place à saint Louis et à son règne (p. 210 et 220).

Ce que saint Louis avait su rester : catholique et roi, Philippe le Bel ne le voulut pas. Il s'efforça de faire dominer partout, même à Rome, l'autorité du roi de France. Il y réussit par tous les moyens. Clément V se fixa en Avignon, à l'ombre des lis.

On ne peut se défendre, quand on a lu ce volume, d'une réelle admiration pour l'écrivain, et d'une grande sympathie pour quelques-uns de ses héros. On regrettera néanmoins que M. Zeller se soit peut-être trop complu dans le tableau et pas assez dans l'histoire. BOURMONT.

Le Président Hénault et Mme du Deffand ; la cour du Régent, la cour de Louis XV et de Marie Leczinska, par Lucien Perey. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8 de 548 p.—Prix : 7 fr. 50.

M. Lucien Perey est un heureux chercheur : toutes les archives publiques et privées lui sont ouvertes, et il y fait sans cesse des découvertes curieuses. Nous ne nous en étonnons pas d'ailleurs : peu d'écrivains connaissent mieux que lui le XVIIIe siècle ; peu surtout savent en tracer le tableau d'un crayon plus léger, plus fin et plus attrayant, et entourer d'un cadre plus coquet et plus harmonieux les documents nouveaux qu'il a la bonne chance de rencontrer. Cette fois, c'est M. le comte Gérard de Contades qui lui a communiqué les *Mémoires inédits* du président Hénault, et nous voici en face de l'aimable président, de son amie de cinquante ans, la marquise du Deffand, et de toute leur société ou plutôt de la société du Régent, puis de Louis XV et de Marie Leczinska, en d'autres termes de la société de la première et plus longue partie du XVIIIe siècle. Nous y passons successivement en revue les hommes de cour et les hommes de lettres, les parlementaires et les philosophes, le Régent et M. le Duc, le cardinal Fleury et le duc de Choiseul, Marie Leczinska et Mme de Pompadour, d'Alembert et Voltaire. Par une bonne fortune qui fait peut-être plus d'honneur à sa souplesse qu'à son caractère, le président Hénault trouve moyen de rester bien avec tous les puissants du jour ; il est au mieux avec le cardinal Dubois, et en même temps des familiers de Mme de Prie ; il fait sa cour au Régent et à la duchesse du Maine ; il est surintendant de la Reine et il a son tabouret attitré au théâtre des Petits-Cabinets. Et cependant il est profondément, il est sincèrement attaché à l'épouse délaissée de Louis XV ; mais il est aimable, il est foncièrement bon et chacun veut le compter parmi ses amis. Nous n'en dirons point autant de Mme du Deffand. Il n'y a rien chez elle d'aimable ; elle attire par son esprit, elle repousse par son égoïsme. Maîtresse temporaire du Régent, séparée de son mari après d'éclatants scandales, elle s'insinue à la cour de Sceaux, où l'on tient avant tout à ceux qui amusent, et Marie de Vichy est de celles qui amusent. Elle a la conversation spirituelle, le style vif, le trait acéré. C'était alors la mode des portraits à la plume : ceux qu'a tracés Mme du Deffand sont étincelants de verve, mais aussi de méchanceté ; ils emportent la pièce et n'épargnent pas même les amis. Elle réussit cependant, après son départ de Sceaux qu'elle quitte lorsque vieillit sa protectrice, par se créer, au couvent de Saint-Joseph où elle se retire, un salon recherché et redouté ; c'est le rendez-vous de tous les beaux esprits, français ou étrangers : on y cause, on y soupe, on y apprend et on y commente les nouvelles, et surtout on y dissèque le prochain. La politique y paraît avec les Choiseul, la poésie avec Voltaire, la science avec d'Alembert, le droit avec Montesquieu, l'esprit avec Hénault, avec Pont-de-Veyle, avec tous ; il n'y a que le cœur qu'on n'y trouve pas,

du moins chez la maîtresse de maison ; c'est l'égoïsme et la sécheresse personnifiés. Et pourtant un jour vient où ce cœur de soixante-dix ans, qui semblait de pierre, se met à battre avec une violence extraordinaire. Comment et pourquoi ? On a de la peine à se l'expliquer ; la marquise est aveugle et elle ne peut pas voir l'objet de son amour, car c'est bien de l'amour, non pas de l'amitié, mais de l'amour ardent qu'elle ressent pour Horace Walpole. Et ses manifestations sont si enflammées, si extravagantes parfois, que Walpole en est embarrassé : il redoute le ridicule de cette passion septuagénaire ; il n'est pas seulement froid, il est dur pour elle, il fait tout pour l'éteindre, et il n'y parvient pas. La dominatrice impérieuse, qui n'avait supporté ni résistance ni partage d'autorité, devient une humble esclave, agenouillée devant un maître qui ne la ménage pas. La femme qui a toujours tout calculé dans sa vie, toutes ses actions, toutes ses démarches, qui ne les a rapportées qu'à elle-même, qui a vu disparaître d'un œil sec la duchesse du Maine, à qui elle devait tout, qui à la mort du président, son ami dévoué d'un demi-siècle et son bienfaiteur discret, déclarait n'avoir perdu qu' « une connaissance, » en vint, pendant les dix dernières années de sa vie, à souffrir de cet amour qui n'était pas partagé, qui ne lui valait que des rebuffades et qu'elle emporta dans la tombe. C'était la revanche du cœur et la punition de quatre-vingts ans d'égoïsme. Et c'est aussi la leçon à tirer du beau et attachant livre de M. Lucien Perey.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais, *commandant général de l'artillerie de la Vendée*, publiés par la comtesse DE LA BOUÈRE. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de xv-392 p. — Prix : 7 fr. 50.

Bertrand de Beauvais était conseiller au Grand Conseil, quand il émigra, en 1791 ; chargé par les princes d'une mission en France, il vint en Vendée et y resta. Il prit part à la plus grande partie de la campagne, fut nommé commandant général de l'artillerie et membre du conseil supérieur des armées royales. Il lutta jusqu'au bout, s'opposa de toutes ses forces à la paix avec la République, et lorsque cette paix eut été signée par Charette à la Jaunaie, par Cormatin et Stofflet à la Mabilais, Beauvais se réfugia en Angleterre. Lorsqu'en 1795, le général Turreau, le bourreau de la Vendée, l'auteur des colonnes infernales, écrivit l'histoire de cette guerre, Beauvais prit la plume pour le réfuter et publia un précis sous ce titre : *Aperçu sur la guerre de Vendée, suivi d'observations politiques et d'une lettre à l'empereur de Russie.* Mais ce n'était qu'un abrégé ; il avait composé des Mémoires plus étendus, que la modicité de sa fortune, après la Restauration, ne lui permit pas d'imprimer. Ce sont ces Mémoires, complets et inédits, que Mme la comtesse de la Bouère publie aujourd'hui. Ils constituent une véritable histoire

de la guerre de Vendée, la seule écrite par un des chefs principaux qui y ont pris part; les autres ou ont été tués dans la campagne ou n'ont rien écrit : quelques-uns seulement, ou plutôt leurs femmes, comme Mme de la Rochejacquelein ou Mme la comtesse de la Bouëre elle-même, ont laissé des *Souvenirs*. Beauvais a fait plus, il a composé une véritable histoire : toute la campagne de 1793 à 1795 est là, avec ses émouvantes péripéties, son épopée héroïque, ses glorieux faits d'armes et aussi ses tristesses. Je n'en connais guère de plus grand que le tableau des divisions qui éclatent entre les Vendéens après le second passage de la Loire, au retour de cette désastreuse expédition sur la rive droite, dont Beauvais, qui y fut toujours hostile, rend responsable le prince de Talmont. Les grands chefs, ceux qui ont organisé les premiers soulèvements et dirigé les débuts de la guerre de géants, ont presque tous disparu : Cathelineau, Bonchamp, d'Elbée, Lescure, ont été tués; La Rochejacquelein leur survivra peu; il ne reste plus que Charette et Stofflet, vaillants tous deux, mais chez qui le caractère n'est peut-être pas à la hauteur du courage. Les tiraillements se manifestent de toutes parts; la jalousie fait son œuvre : plus d'ensemble dans les expéditions, plus d'union dans les esprits; Charette opère presque toujours seul; Stofflet fait fusiller Marigny, et il arrive à cette glorieuse Vendée ce que l'Écriture a prédit aux royaumes divisés entre eux-mêmes; elle se dissout dans l'impuissance et est réduite à cette soumission humiliée, à cette pacification peu sincère dont ceux qui l'ont signée devinrent les premières victimes.

Quoique écrits sans notes et sur ses seuls souvenirs, ces Mémoires de Beauvais, rédigés en 1796, c'est-à-dire très peu de temps après les événements qu'ils racontent, ont les plus grandes garanties d'exactitude. Ce sont donc des documents d'une haute importance et d'un intérêt précieux, et il faut remercier Mme la comtesse de la Bouëre de les avoir édités et d'avoir ajouté ainsi un nouveau volume à celui qu'elle a déjà publié sur cette grande lutte de la Vendée contre la Convention.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. — Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille, par le vicomte DE BROC. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de IX-344 p., avec portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

On a discuté, on discutera longtemps encore sur l'émigration; on appréciera diversement la conduite des émigrés, leurs mobiles, leurs illusions; ce que nul ne contestera, c'est la dignité fière avec laquelle ils ont supporté leur misère; car s'ils ont commis des fautes, il est vrai de dire aussi qu'ils les ont cruellement expiées. M. le vicomte de Broc, l'auteur distingué des remarquables études sur *la France sous l'ancien régime*

et *la France pendant la Révolution*, dont les premières ont été couronnées par l'Académie française, nous en apporte aujourd'hui une nouvelle preuve dans le beau livre qu'il consacre à la marquise de Falaiseau. Adélaïde de Kerjean était la petite-nièce de Dupleix, le glorieux conquérant des Indes, si indignement payé des services qu'il avait rendus à son pays. A vingt-sept ans elle avait épousé un brillant officier, riche propriétaire de l'Orléanais, le marquis de Falaiseau, dont les goûts et les sentiments cadraient avec les siens; un an après, elle était mère d'un fils. C'était le bonheur, le bonheur absolu, mais on était en 1788, et le bonheur ne devait pas durer longtemps. La Révolution arrivait à grands pas, la prise de la Bastille, les décrets du 4 août, mal compris, avaient exalté toutes les têtes, les paysans se soulevaient partout contre les seigneurs; un jour, une bande hostile se montra sous les fenêtres du château de la Revaudière, qu'habitaient les Falaiseau. Menacés à la campagne, ils se réfugièrent à Paris et bientôt, les troubles continuant, ils quittèrent la France, malgré les représentations de Mme de Kerjean. La vie de l'émigration commençait : vie brillante au début, pleine d'espérances et d'illusions; on avait emporté des fonds de France; on avait des bijoux; on était convaincu que la Révolution était un feu de paille qui s'éteindrait vite et qu'on ne tarderait pas à rentrer, et en attendant on menait, à Coblentz et à Aix-la-Chapelle, la vie de Versailles. Deux ans après, tout était changé, les émigrés fuyaient devant les armées françaises victorieuses, cherchant partout un asile qui leur était à peu près partout refusé; les populations, qui les avaient accueillis avec empressement tant qu'ils avaient eu de l'argent et qu'ils semblaient devoir être vainqueurs, les chassaient sans pitié lorsqu'ils étaient devenus pauvres et compromettants. A ce titre, le chapitre consacré par le vicomte de Broc au séjour du marquis et de la marquise de Falaiseau en Hollande est tristement instructif. Et que dire de ces douloureuses odyssées à travers l'Allemagne et les Pays-Bas, à travers les neiges, sur la glace qui bloquait les bâtiments dans les ports et ne permettait même pas de se réfugier en Angleterre! Quels que fussent les périls des royalistes restés en France, M. et Mme de Falaiseau regrettèrent plus d'une fois de l'avoir quittée et à plusieurs reprises tentèrent tout pour y rentrer; mais ce fut en vain, et c'est sous le Consulat seulement qu'ils purent obtenir leur radiation. Ce n'était pas la fin des misères, car les biens avaient été séquestrés et vendus et l'on rentrait pauvre; on souffrait du moins sur le sol de France et au milieu des siens.

Nous n'avons point à faire l'éloge de ce livre; mais nous remercions M. le vicomte de Broc d'avoir retracé ce tableau si attachant et si bien chanté ce qu'il appelle lui-même « le poème des misères de l'émigration. » Espérons que ce poème, sous sa plume, aura d'autres chants encore, et que les intéressants et édifiants souvenirs dont il nous a donné

quelques traits détachés, mais d'un haut relief, ne seront pas indéfiniment dérobés à la curiosité publique. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Heures d'histoire, par le vicomte MELCHIOR DE VOGÜÉ. Paris, Armand Colin, 1893, in-18 de 363 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lire un volume de M. de Vogüé, c'est ce que l'on fait avec un vif empressement; mais rendre compte d'un de ces volumes où tant d'idées neuves s'enveloppent d'un style éclatant, imagé, dont on est parfois ébloui au point de ne pouvoir tout de suite pénétrer les intentions de l'auteur; parler dans un petit exposé et convenablement d'une œuvre de ce genre, la tâche est difficile. Que de choses dans ces *Heures d'histoire!* Voici d'abord sur l'état social, sur les solutions cherchées par des penseurs d'écoles diverses, une étude à laquelle les cigognes (il y a bien du poète chez M. de Vogüé) ont fourni un titre. Elles annoncent le printemps, comme les livres de ces penseurs font présager des temps nouveaux. Seulement, le printemps n'est pas toujours splendide, la lune rousse y exerce souvent une funeste influence, et le « grand coup » qui doit changer le monde peut inspirer des appréhensions que M. de Vogüé ne semble pas trop éprouver. C'est l'attente de ce grand coup, de cette rénovation, de ce cataclysme peut-être, qui le préoccupe évidemment dans tout ce volume, c'est l'idée qui sert de fil dans ce labyrinthe; nous nous bornons à l'indiquer sans vouloir ni pouvoir suivre exactement ce fil qui circule à travers les articles de genres différents dont le livre est composé. — Sous ce titre : *Poésie et vérité*, M. de Vogüé nous donne d'excellentes pages sur Lamartine. Il parle d'abord des juvéniles admirations que lui causa le poète. On s'effraie ensuite en le voyant confronter la poésie et la vérité. Lamartine est un peu de l'école de ce peintre qui déclarait qu'on devait peindre la nature non telle qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être. Il voyait ses souvenirs à travers son imagination, mais il ne ressemblait pas à un autre grand poète qui, lui, disons le mot, mentait pour satisfaire à sa vanité. Si l'étude de M. de Vogüé fait perdre quelques illusions sur le poète, elle rehausse singulièrement l'homme politique, si injustement méconnu. Nous sera-t-il permis de rappeler qu'il y a quelques années, dans la *Revue des questions historiques*, nous avons osé lui reconnaître des capacités qu'on lui refusait, et que nous avons même cité une appréciation vraiment prophétique sur des événements dont, heureusement pour lui, Lamartine ne fut pas témoin (*Revue des questions historiques*, janvier 1885). Avec une bien autre autorité, M. de Vogüé nous montre, dès 1838, Lamartine comprenant, mieux que les prétendus hommes d'État, la situation et l'avenir, et justifiant une observation de Sainte-Beuve : « Lamartine agissait avec cette divination de la pensée publique qu'ont les poètes et que

n'eurent jamais les doctrinaires » (p. 63). Une admirable citation empruntée à une préface trop oubliée prouve ce don de divination politique.

Après Lamartine, c'est Chateaubriand qui vient poser devant M. de Vogüé. Il nous donne un grand et beau tableau, fait d'une main impartiale, mais où est bien constatée « l'influence du père spirituel de ce siècle, de l'homme qui l'a le plus et le mieux pétri après Napoléon » (p. 104).

Les *Images romaines* offrent de magnifiques choses; la préoccupation que M. de Vogüé y montre de l'ancien monde est un naturel acheminement au *Testament de Silvanus*, superbe récit de la conversion d'un jeune païen, qui fait comme un pendant aux Confessions de saint Augustin. Le grand ouvrage de M. Thureau-Dangin inspire ensuite de bien justes réflexions à M. de Vogüé. Qu'elle est bien dépeinte la bourgeoisie alors triomphante, et que de pages à méditer !

Le Roman d'un conspirateur, vivante analyse des *Mémoires de Hyde de Neuville*, fait diversion à ces spéculations politiques et philosophiques. L'auteur y revient dans un bel article sur *la Débâcle*. Tout en rendant justice au talent de l'écrivain, M. de Vogüé expose les déplorables effets produits par ce lugubre tableau : « Montrez au monde nos Lapoulle, si vous voulez, dit-il à l'auteur, — qui n'a pas les siens? — mais montrez-lui aussi nos Sonis » (p. 277).

Dans l'article : *Après M. Renan*, article impartial, sans acrimonie, M. de Vogüé prédit la fin prochaine de l'individualisme, inauguré par Renan. Dans ces pages comme dans tout le volume, du reste, il y a un grand souffle chrétien; dans cette transformation dont l'espoir un peu vague plane sur tout son livre, M. de Vogüé semble attribuer une mission civilisatrice à un petit livre persécuté par les puissants du jour; certains passages de cette étude étonneront plus d'un lecteur. M. de Vogüé voit les idées se tourner vers le moyen âge. Il voit un symptôme de cette évolution dans la curiosité générale qui s'attache à des personnages chez lesquels on relève des affinités avec ce moyen âge si décrié : l'Empereur d'Allemagne (?), le Czar, le Pape surtout, « dont le geste large et audacieux, écartant trois siècles de diplomatie de cabinet, va ressaisir aux origines la tradition des grands pontifes rassembleurs de foules, émancipateurs de peuples, législateurs sociaux » (p. 311).

Le morceau qui termine le volume, *l'Heure présente*, est confus comme l'heure présente elle-même. Il a été en quelque sorte interrompu par les incidents qui ont si tristement signalé ces derniers temps, incidents qui se déroulent avec tant de hâte « qu'on dirait, si l'on jugeait à notre pauvre mesure, que l'Éternel est pressé d'aboutir. » L'auteur termine ainsi cette espèce de post-scriptum : « Il ne nous reste qu'à attendre l'inconnu; l'âme qui se réserve quelque part dans l'ombre et le

silence pour rassembler et guider l'âme éparse de la France. J'ai la confiance que Dieu ne nous refusera pas cette manifestation » (p. 362). A ces souhaits il ne nous reste rien à ajouter, si ce n'est le mot par lequel les écrivains du moyen âge terminaient si souvent leurs écrits : *Amen !* TH. P.

Histoire de l'Église de Cambrai, par l'abbé C.-J. DESTOMBES, vicaire général du diocèse. Lille, Société de Saint-Augustin, 1890-1891, 3 vol. in-8 de VII-335, 276 et 334 p. — Prix : 12 fr.

M. l'abbé Destombes peut être considéré comme l'historiographe de l'archevêché de Cambrai : sa *Vie des saints des diocèses de Cambrai et d'Arras* a eu au moins trois éditions. La présente *Histoire* « est la reproduction presque intégrale des articles qui ont paru sous ce titre dans la *Semaine religieuse* depuis sa fondation en 1866. » Si chaque petite feuille de ce genre (il y en a aujourd'hui dans tous les diocèses de France) donnait l'hospitalité à un travail de cette valeur, notre vieille Église des Gaules serait bientôt pourvue d'Annales, qui, sans donner peut-être satisfaction à toutes les exigences de la critique, répondraient amplement aux besoins du clergé et des laïques pieux. Il est bon de faire connaître l'esprit qui a guidé M. Destombes ; son Avant-propos l'indique en termes mesurés : « Chaque diocèse présente dans son histoire, mais comme en raccourci, la succession des faits dont se compose l'histoire de l'Église universelle, et à part les promesses d'infaillibilité et de perpétuité qui n'appartiennent qu'à celle-ci, tout s'y trouve réuni : la doctrine et l'enseignement, le gouvernement et l'autorité, la succession des pontifes et des prêtres, les institutions et les œuvres, les succès et les revers, les exemples de sainteté et les scandales, les luttes enfin, comme aux premiers jours, des enfants de Dieu et des fils de Satan. Ce spectacle, visible et frappant partout, l'est peut-être encore davantage dans nos contrées, où la domination séculière a plus souvent varié et la puissance épiscopale revêtu longtemps un caractère spécial. Tour à tour bouleversée par les Barbares, conquise par les Francs, à plusieurs reprises partagée entre les descendants de Charlemagne, Francs ou Germains, protégée mais plus souvent encore attaquée par des seigneurs féodaux, malgré l'autorité dévolue à l'évêque sous la suzeraineté impériale, cette Église de Cambrai, jusqu'à l'époque plus rapprochée de nous, a eu sa grande part d'agitations, de troubles et d'épreuves de toute nature.... Son action salutaire et bienfaisante ressortira toujours assez de notre récit pour éclairer le lecteur consciencieux dans le jugement qu'il voudrait prononcer sur les faits et les institutions des âges qui nous ont précédés. .... Dans une histoire même simplement locale...., il faut, sous peine de forfaire aux lois de l'équité, tenir compte des temps et des circonstances qui expliquent, s'ils ne les justifient pas toujours, des actes qui peuvent

étonner plus d'un lecteur. » Ces trois volumes conduisent l'histoire de l'Église de Cambrai jusqu'au Concordat de 1802 : le premier va des origines à la séparation des diocèses d'Arras et de Cambrai en 1093 ; le deuxième, de cette époque à l'érection de Cambrai en archevêché (1561) ; le troisième, de la constitution de la métropole au commencement de ce siècle. L'auteur a bien fait de s'y arrêter : il nous est difficile de juger les événements de la Restauration et de la monarchie de Juillet autrement qu'à travers nos préoccupations actuelles. U. C.

L'Université de Perpignan, avant et pendant la Révolution française, par l'abbé Ph. Torreilles, professeur au grand séminaire. Perpignan, Ch. Latrobe, 1892, in-8 de 114 p.

L'Université de Perpignan avait plus d'utilité que d'éclat : elle comprenait quatre facultés, théologie, droit, médecine, arts ; cette dernière était la moins importante. Le palais (c'est aujourd'hui le musée) avait été donné par le comte de Mailly, commandant de la province, en 1760 ; les revenus, pour lesquels le Roi, l'évêque, la municipalité, rivalisèrent de générosité, s'élevaient à la somme de vingt-quatre mille livres. Toutefois, les professeurs, maigrement appointés, devaient chercher au dehors d'autres ressources. L'Université avait le privilège de conférer seule les grades, de même que, seule, elle dispensait l'enseignement, sans parler de privilèges d'étiquette qu'elle maintenait ou disputait avec opiniâtreté, ne fût-ce que celui de tenir la masse haute devant la Cour ; mais celle-ci y mit ordre. Avec le commandant de la province, ses relations ne connurent pas de nuages : « l'illustre Mécène, » comme on l'appelait, recueillait sans cesse des éloges en vers, en prose, et son buste fut placé dans la cour d'honneur du palais.

C'est le schisme constitutionnel qui porta les premiers troubles dans la vie de l'Université. On refusa le serment ; les traitements cessèrent d'être payés ; les élèves disparurent ; à la langueur de l'année 1792 succéda la chute complète en 1793. « Le 17 et le 18 mars, après avoir constaté qu'il avait été impossible de payer la contribution foncière de 1792, on décidait de vendre la masse d'argent du bedeau, la sonnette du recteur, la coupe du calice et les ornements sacrés. Il ne restait plus qu'à rendre ses comptes et partir : c'est ce qu'on fit le 8 juin » (p. 103).

L'Université prit alors le nom d'École nationale ; mais ce ne fut qu'un nom : il manquait des élèves, des professeurs et un local. Le commandant de place avait fait occuper par ses canonniers le pavillon du jardin des plantes ; les salles de l'Université recueillirent les livres et les manuscrits des couvents et des émigrés ; des magasins civils ou militaires encombrèrent le reste des locaux. Des professeurs, les uns voulurent se faire oublier pour échapper à la Terreur ; les autres ou s'exilèrent en Espagne ou passèrent dans d'autres départements.

L'École centrale dura de 1796 à 1804. M. l'abbé Torreilles passe ici un peu rapidement ; il se borne à promettre pour plus tard une étude spéciale sur cette partie de son sujet. Mais nous n'imaginons pas que l'École centrale de Perpignan ait échappé aux graves difficultés qu'ont rencontrées les autres dans le reste de la France : la conception était fausse et les faits ne l'ont pas réhabilitée.

Peut-on espérer rétablir cette Université ? Ce serait, d'après l'auteur, une « chimérique illusion. » — « Supposé, dit-il, qu'elle pût se fonder, avec notre société moderne engouée de la vie parisienne, préférant les grandes villes à notre modeste cité, on ne créerait jamais un foyer naturel de hautes et complètes études. Après avoir végété misérablement, l'enseignement supérieur tomberait bientôt d'inanition. Il est des morts illustres qu'on pleure, parce que jadis ils ont rendu des services, quoiqu'on ne veuille ni ne puisse les remplacer : l'Université de Perpignan est de ceux-là. » Nous laissons, bien entendu, à M. l'abbé Torreilles la responsabilité de cet augure.

Cette étude est intéressante et témoigne des qualités que nous avons déjà eu plaisir à signaler dans l'*Histoire du clergé des Pyrénées-Orientales pendant la Révolution*, du même auteur : recherche des sources originales, aisance de l'exposition et du style, choix éclairé dans les documents. Nous regrettons qu'il ait été si bref sur l'École centrale de Perpignan; mais nous enregistrons la promesse qu'il nous fait d'y revenir bientôt. VICTOR PIERRE.

Dictionnaire des figures héraldiques, par le comte THÉODORE DE RENESSE. 1er fasc. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-8 de 127 p. — Prix : 4 fr.

L'*Armorial général* de Riestap, avec la description qu'il donne de plus de 100,000 armoiries, est consulté à tout moment par les archéologues et par les bibliophiles. Le comte de Renesse a voulu le rendre d'un usage encore plus facile en donnant, de ce recueil, une table méthodique qui permette de rechercher le nom d'une famille par les meubles de son écusson. Déjà plusieurs armoriaux français avaient été individuellement pourvus de ces tables dont on apprécie l'utilité. Douët d'Arcq, Demay, Pol de Courcy, J. Guigard, ont donné l'exemple. L'ouvrage complet formera quinze livraisons au moins, à 4 fr. l'une. La première livraison, que nous avons sous les yeux, comprend le renvoi à tous les écussons qui portent des *lévriers*, des *chiens* autres que le lévrier, des *couples* ou *accouples* de chiens, des *merlettes*, des *canettes*, des *canards* et *canes*, des *licornes*, des *cors de chasse*, des *gréliers*, des *huchets*. Nous tiendrons nos lecteurs au courant du contenu de chaque livraison, aussitôt son apparition. Tous ceux qui ont le livre de Riestap voudront avoir celui du comte de Renesse. A. DE B.

La Restauration impériale au Japon, par le vice-amiral Layrle. Paris, Colin, 1893, in-18 de vi-388 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'histoire de la Restauration impériale de 1868 est certainement peu connue, et au Japon même, l'on ne possède sur cet événement capital qu'une brochure publiée sous le titre : *Kinzé Shiriaku*, en 1876, dont l'impartialité n'est pas le trait dominant. L'amiral Layrle, comme chef d'état-major de l'amiral Jaurès et plus tard comme commandant en chef de la division navale des mers de Chine, a fait de longs séjours sur les côtes japonaises; il a connu personnellement les acteurs qui ont joué le principal rôle dans cette évolution politique et sociale, vieille de vingt-cinq ans; c'est dire qu'il était bien préparé pour en étudier les phases et pour en fixer la synthèse.

Dès le commencement du XVIIe siècle, il existait au Japon un dualisme intégral en matière de gouvernement. On s'est imaginé, en s'en rapportant aux apparences, que les deux pouvoirs fonctionnaient côte à côte, l'un spirituel, celui du *Mikado*, l'autre temporel, celui du *Shogun* (Taïcoun), et que le seul dont l'Europe eût à s'occuper était celui qui détenait la puissance militaire; cette ignorance prolongée a eu un résultat bizarre : toutes les nations d'Occident ont conclu des traités avec un pouvoir qui n'avait aucune qualité pour les signer.

Après un exposé un peu diffus, mais très complet, de l'état politique du Japon avant la restauration impériale, l'amiral Layrle examine les difficultés internationales qui surgirent en 1857, quand M. Townsend Harris débarqua à Simoda, avec la prétention de représenter officiellement les États-Unis auprès du gouvernement impérial; il rappelle le combat naval provoqué par le prince de Nagato, relate les nombreux incidents qui préparèrent le dénouement et établit d'une façon très claire que c'est la présence des Européens qui permit à l'Empereur de reprendre possession effective du pouvoir.

Le dernier chapitre, consacré au « Japon moderne, » résume, en fort bons termes, les notions que l'on possède sur l'organisme gouvernemental, la religion, l'armée, le commerce, l'instruction, la vie mondaine des jaunes sujets du Mikado. Roger Lambelin.

Glorification religieuse de Christophe Colomb, par l'abbé Casabianca. Paris, Ch. Poussielgue, 1892, in-12 de 339 p. — Prix : 2 fr. 50.

Homenaje á Cristobal Colon, por cuenta y á costa ajena. D. Fernando Colon hijo natural ó legitimo. Polemica por el Conde de las Navas. Madrid, 1893, in-8 de 26 p.

Nous n'en avons pas encore fini avec les ouvrages qu'a fait naître la célébration du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Celui de M. l'abbé Casabianca est tout spécialement consacré à la thèse de la béatification de Christophe Colomb. Ce sujet est traité avec beaucoup

de méthode et en parfaite conformité avec les règles canoniques. L'auteur établit le caractère surnaturel de la mission du grand navigateur : 1° par ses écrits; 2° par ses actes ; 3° par les auteurs contemporains et postérieurs. Il démontre ensuite les vertus de son héros : vertus théologales, vertus cardinales, vertus humaines, et enfin les miracles qu'il croit devoir lui attribuer. Jusque-là, M. l'abbé Casabianca se trouve en accord absolu avec M. le comte Roselly de Lorgues ; mais, dans la troisième partie de son livre, il se sépare complètement de l'ardent panégyriste en déclarant l'impossibilité où il se trouve d'admettre le mariage de Colomb avec Béatrix Henriquez et, par suite, la légitimité de la naissance de son fils don Fernand. Il appuie cette opinion sur les témoignages tirés de divers auteurs contemporains de Colomb, notamment Las Casas, et sur les écrits du grand navigateur lui-même. Mais l'irrégularité de cette union passagère avec Béatrix ne semble pas du tout à M. l'abbé Casabianca un motif suffisant pour infirmer la sainteté de son héros. Bien d'autres avant lui ont gravement péché et n'en ont pas moins été jugés dignes des honneurs de la canonisation : il suffit, en effet, de l'aveu de la faute commise, du repentir et de l'expiation. Or, qui a jamais plus durement expié son erreur que le découvreur de l'Amérique, persécuté par ses compagnons, par son roi lui-même, et courbant toujours la tête sous le poids d'un châtiment qu'il jugeait mérité ? Après cette démonstration bien déduite des mérites extraordinaires de Christophe Colomb, l'auteur présente avec confiance le *postulatum* et les vœux d'une grande partie de l'épiscopat catholique en faveur de la béatification.

— La brochure du comte de las Navas, tirée seulement à soixante-quinze exemplaires et demeurée la propriété de l'auteur, vient en somme à l'appui de la thèse si brillamment soutenue par M. l'abbé Casabianca. C'est une réplique à don Leon Carbonero y Sol, directeur de la *Cruz*, qui, se basant sur diverses biographies et notamment sur les ouvrages de M. Roselly de Lorgues, soutient la légitimité du second mariage de Christophe Colomb. Après avoir invoqué les opinions contraires, à commencer par celle de Las Casas, M. le comte de las Navas fait observer que, d'ailleurs, aux XVe et XVIe siècles, la bâtardise n'était pas plus infamante pour le père que pour le fils, et il cite comme exemple concluant l'illustre don Juan d'Autriche ; pour lui, comme pour le prêtre français que nous venons de citer, ce n'est pas là un obstacle sérieux à la béatification de Christophe Colomb. COMTE DE BIZEMONT.

Joseph de Maistre et sa philosophie, par M. FR. PAULHAN. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 166 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le Comte Joseph de Maistre et sa famille, par M. DE LESCURE. Paris, Chapellier, 1893, in-12 de 442 p. — Prix : 4 fr.

Joseph de Maistre n'est peut-être pas le plus grand écrivain français

du commencement de ce siècle; il est certainement de ceux qui ont exercé dans leur milieu l'influence la plus profonde et la plus durable. Aujourd'hui encore le mouvement catholique se ressent à quelques égards de la direction qu'il lui a donnée. L'esprit puissant, mais paradoxal et lutteur, de Joseph de Maistre était peu propre à se concilier ses adversaires, comme le remarque M. Paulhan; il était très apte à fortifier et à rallier, au milieu de la tourmente révolutionnaire, les débris dispersés du parti catholique. M. Paulhan est, par ses idées, au pôle opposé de Joseph de Maistre; néanmoins il a subi, dans une large mesure, l'influence de ce profond penseur. Non seulement il est impartial; il aime l'homme et l'écrivain; il sait apprécier la vigueur de son argumentation, la hauteur de son caractère et le charme de ses épanchements intimes. Il reconnaît l'unité puissante et la justesse de ses vues cachées souvent sous une forme un peu étonnante. Il est des points toutefois que le critique contemporain ne pouvait guère juger exactement. Ainsi, on sera étonné qu'il refuse à Joseph de Maistre le sentiment chrétien. Il insinue que ce penseur élevé préférait l'unité à la vérité. Sans doute, J. de Maistre insistait beaucoup sur l'unité, mais parce qu'il y voyait la garantie et le caractère propre de la vérité. On ne saurait lui refuser un sentiment très exact et très profond des vérités chrétiennes; je ne sais qui a dit qu'il était presque un Père de l'Église. Il n'était cependant pas un mystique, quoi qu'en dise M. Paulhan, qui donne, par abus, ce nom à quiconque s'élève à des vérités supérieures à l'expérience. Le vrai mysticisme consiste à aller à Dieu par le sentiment plutôt que par la raison. Joseph de Maistre fut avant tout un homme de raisonnement.

— Bien différente est la manière dont le comte de Maistre est apprécié par M. de Lescure. Celui-ci se préoccupe surtout de la biographie de son héros et assez peu de sa philosophie. Ce qu'il admire sans réserve, c'est l'homme et l'écrivain. Il a une tendance à tout approuver et tout justifier, jusqu'à cette idée assez étrange d'une entrevue avec Napoléon, qui marque plus de vivacité d'imagination que de sagacité diplomatique. M. de Lescure nous paraît aussi exagérer les mérites de J. de Maistre comme écrivain. Malgré une puissance incontestable de style, il y a chez cet auteur une exagération et parfois une vulgarité dans l'expression qui ne convient guère à un classique. Toutefois l'ouvrage de M. de Lescure est fort intéressant, parce qu'on y voit revivre le comte de Maistre dans ses affections de famille, dans ses préoccupations politiques, dans cette vie tourmentée que lui a faite un gouvernement besogneux, qui l'employait sans pouvoir le payer, et qui profitait du prestige de son talent, tout en le trouvant incommode. On y retrouve aussi avec plaisir cette charmante figure de Xavier de Maistre, d'un talent moins élevé mais plus pur que celui de son grand frère. Si l'on veut se faire une idée

complète du vaillant défenseur de la vérité catholique, il faut lire l'ouvrage de M. de Lescure, qui fera connaître l'homme, et celui de M. Paulhan, qui, malgré des divergences considérables d'opinion, fera beaucoup mieux connaître le philosophe. Entre ces deux écrivains, il resterait place pour un troisième, qui, appréciant la philosophie de Joseph de Maistre à son vrai point de vue, saurait mettre en relief sa puissance d'intuition, la profondeur de ses vues et le sentiment éminemment catholique qui a inspiré tous ses travaux. D. V.

Lamennais, d'après des documents inédits, par Alfred Roussel, de l'Oratoire de Rennes. Rennes, H. Caillière, 1892, 2 vol. in-12 de xx-282 et 470 p.

Cet ouvrage n'est point une biographie de Lamennais, l'auteur le déclare lui-même avec modestie; mais il sera d'une grande utilité à qui, plus tard, écrira l'histoire du célèbre polémiste. Des documents originaux nombreux donnent à ces deux volumes une réelle importance; venant d'un ancien disciple de Lamennais : M. l'abbé Houet, ils offrent plus d'indulgence peut-être qu'il ne conviendrait, et, mis en œuvre par le P. Roussel, ils gardent encore de cette bienveillance excessive parce qu'elle s'appuie sur le désir respectable, mais contestable, de sauvegarder la mémoire du malheureux prêtre infidèle. Je sais bien que le P. Roussel a soin de nous avertir qu'il ne défend pas le philosophe mais l'homme. La distinction m'a paru quelque peu subtile.

Quoi qu'il en soit, différentes questions importantes sont éclaircies par ces pièces inédites : la vocation de Lamennais est exposée dans son vrai jour; ce serait tirer des conclusions outrées que de vouloir rendre responsable de la chute future les sages et pieux conseillers (l'abbé Carron surtout et après lui l'abbé Tesseyre) qui firent franchir à Féli de Lamennais le pas grave et redoutable du sanctuaire. J'ai toujours pensé qu'on exagérait cette influence en épiloguant sur les termes de leur correspondance d'alors; ils ne disaient rien de plus que ce que peuvent dire en tout temps des gens d'expérience, qui engagent un ami à prendre une décision dont le premier mérite consiste justement à briser avec le monde des liens toujours forts.

La dispense du bréviaire, accordée par Léon XII, sur la demande de Lamartine, à l'insu de Lamennais; — sa disposition d'esprit entre l'encyclique *Mirari vos* et la publication des *Paroles d'un croyant;* — ses relations avec l'abbé Rohrbacher — les « amis » qui entourèrent son lit de mort, — les derniers jours de sa vie, sont encore des points de détail, mais caractéristiques, que le P. Roussel nous permet de mieux connaître.

Il reste encore des incertitudes sur l'authenticité de la traduction de l'*Imitation*, du moins les justifications apportées (I, p. 214) paraîtront

faibles. Il y aurait surtout bien des questions à poser, bien des atténuations à produire, bien des justifications à exiger à propos de la rupture entre Gerbet et Lacordaire d'une part, et le solitaire de la Chênaie de l'autre. Le P. Roussel est d'une sévérité excessive pour les deux premiers, j'oserai dire d'une partialité qu'il aurait eu le devoir de justifier, car les accusations dont il les frappe sont d'une gravité exceptionnelle ; je ne veux rien dire de plus, mais ces pages m'ont paru regrettables et les appréciations sur les adversaires de Lamennais non moins fâcheuses, du moins par les termes brusques et virulents dans lesquels elles sont formulées. J'ai enfin noté, au courant de la plume, quelques fautes matérielles, sans doute purement typographiques : Bréart de Boilanger (p. 20), pour Boisanger ; — Mgr de Hercé ne fut pas évêque de Vannes (p. 262), mais de Nantes, etc. Mais il ne convient pas de s'attarder aux points et aux virgules ; ce livre est intéressant par ses documents inédits ; ce sera pour l'histoire de Lamennais une précieuse contribution.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Monseigneur Freppel, d'après des documents authentiques et inédits, par ET. CORNUT, S. J. Paris, Retaux, 1893, in-8 de 422 p. — Prix : 5 fr.

Avant que soit écrite l'histoire définitive de ce grand évêque qui restera pour la postérité l'évêque d'Angers, le R. P. Cornut en a tracé, à l'aide de nombreux documents inédits, une esquisse solide et brillante, qui nous permet d'attendre sans impatience le grand portrait que Mgr Freppel mérite, et qui se fera. Le livre où l'éminent écrivain nous raconte cette noble vie, toute faite de piété, de travail et de combats, se divise en cinq parties : l'*Alsace*, la *Sorbonne*, *Rome*, *Angers*, le *Palais-Bourbon*, c'est-à-dire qu'il étudie tour à tour, dans Mgr Freppel, l'*étudiant*, le *professeur*, le *théologien*, l'*évêque*, le *député*. La division est ingénieuse, car elle nous montre sous ses diverses faces ce qu'a été tour à tour l'évêque d'Angers, étudiant laborieux, professeur éloquent et apologiste convaincu, théologien savant et d'une doctrine sûre, évêque d'une activité sans égale, qui a laissé tant d'œuvres destinées à assurer sa gloire et à multiplier sa bienfaisante et féconde influence à travers les générations à venir, enfin député toujours sur la brèche au service de la religion et de la patrie. Sur tous ces aspects multiples plane la grande figure du patriote qu'a été Mgr Freppel, en qui la France vaincue et démembrée reconnaîtra toujours un de ses enfants les plus dévoués et les plus fidèles. Que de précieuses leçons jaillissent de cette grande et noble vie ! Entre les nombreux documents inédits que le R. P. Cornut a utilisés pour orner son livre, il en est qui présentent un grand intérêt ; citons en particulier (p. 52) cette lettre du 23 janvier 1851, où l'abbé Freppel apprécie avec tant de justesse la situation de la France, et trace un portrait si vivant et si fidèle de Michelet, le décla-

mateur fielleux du Collège de France. Le pamphlétaire fameux est remis à sa vraie place par un auditeur de son cours, et cette place n'est ni haute ni noble : elle est méritée. Ce pauvre Michelet, comme son œuvre apparaît vieillotte et basse et fanée à travers le jugement de Mgr Freppel! Détail piquant, la maison où il écrivit *le Jésuite* appartient aujourd'hui à l'école Sainte-Geneviève, qui fait construire une chapelle sous ses fenêtres :

Les morts qu'il a tués se portent assez bien.

Quant à Mgr Freppel, il avait deviné dans Michelet un simple farceur : il ne s'était pas trompé. C'est une des leçons qui sortent du beau livre du P. Cornut. Il en est beaucoup d'autres dont il sera aisé de tirer profit.

P. Talon.

Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885, par Victor Chauvin, professeur à l'Université de Liège. T. Ier. Liège, H. Vaillant-Carmanne, 1892, in-8 de cxvii-72 p. — Prix : 6 fr.

La bibliographie arabe est déjà représentée par deux importants travaux allemands, l'un de Schnurrer, datant de 1811, dans sa seconde forme, qui seule doit être consultée, l'autre de Zenker, qui parut en 1846-1861. Malheureusement Schnurrer est fort ancien déjà; Zenker, très sensiblement inférieur à son prédécesseur, est resté incomplet et insuffisant à cause de sa méthode et de son projet d'englober tous les titres des livres imprimés dans toutes les langues de l'Orient par tous les imprimeurs du monde depuis l'invention de l'imprimerie. Plan trop vaste assurément, à une époque surtout où les communications étaient peu faciles et les recherches dans les bibliothèques peu propres à encourager les bibliographes.

Reprenant la tâche où Schnurrer l'a laissée, M. Chauvin, professeur de langue et de littérature arabes à l'Université de Liège, a entrepris un travail considérable, mais en le circonscrivant à l'Europe chrétienne, et conséquemment en laissant de côté les éditions orientales qui voient le jour en Afrique, en Asie, même en Turquie. Il a renoncé au reste, jugeant que la matière était trop vaste, que les moyens de se tenir au courant, au delà des limites de l'Europe, étaient trop faibles, et il laisse à un autre le soin de s'acquitter de cette nouvelle tâche. Enfin il s'est arrêté dans ses recherches et dépouillements à l'année 1885, parce qu'à partir de cette époque on a pour guide l'excellente *Orientalische Bibliographie*, à laquelle on ne saurait trop décerner d'éloges pour le soin et la précision qui président à sa rédaction.

En faisant précéder son ouvrage de la table alphabétique de la *Bibliotheca arabica* de Schnurrer, M. Chauvin a rendu service à ceux qui n'ont pas sous la main cette publication et donné un élément utile à la

sienne : cette table constitue une bonne partie de ce tome Ier qui vient de paraître et qui sera suivi d'une quinzaine d'autres plus gros, suivant les évaluations mêmes de l'auteur. Nous souhaitons vivement que l'impression marche avec rapidité, puisque le manuscrit, fruit de vingt années d'un labeur assidu, est à peu près terminé, et nous voulons espérer que le gouvernement belge, les Universités étrangères, les bibliothèques publiques et les arabisants aideront par leur souscription au plus prompt achèvement possible de ce magnifique monument bibliographique. L'auteur le mérite par sa science et son heureuse tentative ; l'imprimeur le mérite par son zèle et son dévouement.

Le premier volume, que nous avons sous les yeux et dont nous ne trouvons que du bien à dire, contient la bibliographie des proverbes ; les suivants doivent renfermer successivement celle des contes, des poésies, des grammaires et dictionnaires, des livres religieux, du droit, de la géographie, de l'histoire, des antiquités, de la philosophie, de la médecine, des sciences et arts, enfin de la littérature arabe des chrétiens, des juifs et des Samaritains, et des traductions. Ce programme sera très bien exécuté, nous n'en doutons pas, quelles que soient les préoccupations du bibliographe et les difficultés auxquelles il se heurte fatalement.

D'ailleurs, M. Chauvin a d'excellentes idées en bibliographie, — sa préface en fait foi. Il sait qu'il ne doit pas plus promettre qu'il ne peut donner, il sait qu'il pourra être consulté au hasard à chaque page et que chaque fois il doit fournir l'éclaircissement qu'on lui demande. Il ne lui suffit pas de décrire exactement un livre, il veut en connaître les destinées ultérieures, rééditions, traductions, critiques et réfutations, plagiats et falsifications, et sa curiosité mise en éveil est excitée à chaque nouveau détail qu'il nous révèle. Un auteur qui poursuit un pareil idéal et qui multiplie ses efforts pour y parvenir a droit à toutes nos félicitations et à tous nos encouragements. Nul mieux que M. Chauvin ne me paraît devoir se rapprocher davantage de cet idéal. HENRI STEIN.

BULLETIN

The Reasonableness of the catholic Church, by Rev. J.-J. BURKE. New-York, Benziger, 1892, in-18 de 30 p.

The Reasonableness of the practices of the catholic Church, by Rev. J.-J. BURKE. New-York, Benziger, 1892, in-18 de 64 p.

Ces deux petites brochures appartiennent à la famille des *tracts*, et sont destinées à faire pénétrer dans les masses protestantes, ignorantes encore des cérémonies et des usages catholiques, les notions que la mauvaise foi empêche souvent de laisser parvenir jusqu'à elles, ou tente de ridiculiser. Si l'on voulait seulement ne parler que de ce qu'on comprend, si l'on accordait à l'Église catholique la même attention qu'on dépense à propos de cent questions moins importantes, que de malentendus on écarterait !

L'auteur démontre la nécessité pour l'homme, qui n'est pas un pur esprit, de s'élever jusqu'à Dieu au moyen des cérémonies, actes extérieurs qui frappent ses sens et manifestent au dehors les sentiments intimes de la piété, puis il explique d'une façon suffisamment détaillée les différentes cérémonies de la sainte messe, cet acte principal de notre culte. — La seconde brochure a trait aux autres dévotions ou principales pratiques catholiques : vêpres et bénédiction, dévotion au saint Sacrement, sainte communion, confirmation, culte de la Sainte Vierge, confession, indulgences, derniers sacrements, prière pour les morts, culte des saints, crucifix, reliques et images, etc. A signaler, en outre, un court et excellent chapitre sur le célibat ecclésiastique. En somme, exposition rapide, claire et instructive d'une foule de points méconnus ou travestis journellement, conçue par l'auteur dans le genre populaire de Mgr de Ségur, et destinée à produire d'excellents résultats. G. P.

La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience, par le P. Jeanjacquot, S. J. Paris, Retaux, 1891, in-12 de 312 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'École neutre en face de la théologie, *cas de conscience*, par Deux prêtres docteurs en théologie, 4e éd. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 188 p. — Prix : 2 fr. 50.

La liberté de conscience, de tous les principes le plus universellement acclamé, est aussi celui sur lequel on arrive le moins à s'entendre. Opprimés et oppresseurs l'invoquent en même temps, et c'est en son nom qu'on s'acharne aujourd'hui à poursuivre l'immortelle gardienne de la conscience et de la liberté. Pour dissiper d'aussi déplorables malentendus, le P. Jeanjacquot a pensé avec raison qu'il fallait avant tout soumettre à l'analyse la plus rigoureuse tous les éléments de la question. Dans la première partie de son travail, il détermine la notion de la conscience et de la vie de la conscience, la nature et les conditions de la liberté, puis ce que la conscience et la liberté sont l'une pour l'autre, les conditions auxquelles la conscience est vraiment libre, la différence qui sépare la liberté de conscience de celle qui est en dehors de la conscience et contre la conscience. La seconde partie développe les conséquences des prémisses posées dans la première. L'auteur y démontre les devoirs qui incombent au pouvoir social par rapport à la conscience considérée soit au point de vue de l'ordre purement naturel, soit au point de vue de l'ordre surnaturel et par conséquent de l'Église. Deux points, entre plusieurs, nous ont paru remarquablement traités : le minimum de liberté qui doit être garanti à la conscience catholique sous le régime de la séparation de l'Église et de l'État, tout ce qu'il y a de faux et de cruellement ironique dans la prétendue égalité des catholiques et des non-catholiques au point de vue de certaines lois préceptives ou prohibitives de l'État. A tout l'intérêt qui s'attache à un aussi grave sujet, cet ouvrage ajoute le grand charme de la précision et de la clarté. Il s'adresse à tous les hommes sincères qui combattent ou croient combattre pour la liberté. En dissipant les équivoques, il rendra le plus grand service à la cause de la vérité et de la justice.

— C'est surtout aux prêtres, aux directeurs d'âmes, que s'adresse la brochure : *L'École neutre.* Il s'agit, en effet, non plus d'établir le droit de la conscience catholique, mais de tracer les devoirs qui s'imposent à elle par suite de l'application de la loi scolaire. Cette brochure est divisée en trois parties. La première montre le but que poursuit et que doit atteindre à bref

délai cette funeste loi. La seconde, après avoir rappelé la nécessité de la résistance, en expose les moyens, en insistant surtout sur la fondation d'écoles libres, soit paroissiales, soit centrales. La troisième examine trois cas de conscience sur la ligne de conduite à prescrire aux parents chrétiens : 1° lorsque l'école publique est positivement irréligieuse; 2° lorsque sont en présence une école neutre et une école chrétienne; 3° lorsque l'école neutre est seule. Mais comme il arrive parfois qu'en face de l'école libre déjà fondée, l'école officielle, dans un but de concurrence, se montre religieuse en fait, de là résulte un quatrième cas dont l'examen fait l'objet d'un supplément.

Dans les circonstances difficiles, deux choses sont nécessaires : la lumière pour connaître le devoir, le courage et la force pour l'accomplir. Cette brochure est éminemment propre à donner cette lumière et à inspirer ce courage. D'une exactitude théologique irréprochable, elle s'appuie sur les décisions du Saint-Siège, et se présente à nous munie de l'approbation de vingt-deux évêques. Grâce au style dont elle est écrite, elle communique aux lecteurs le souffle qui l'anime, nous voulons dire un ardent amour pour les âmes, pour l'Église, pour la patrie. LAMOUREUX.

L'Esprit de servilité dans la démocratie, par LÉON DE GÉNIEU. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de 69 p.

Nous n'avons plus la belle confiance qu'ont eue quelques âmes généreuses — Mme de Staël par exemple — dans la vertu moralisatrice des institutions démocratiques. Elles nous apparaissent, hélas ! parfaitement compatibles avec la corruption et l'esprit de servilité. Personne, sauf peut-être quelques faiseurs de discours officiels, ne contestera sur ce point les conclusions de M. de Génieu. Il nous montre les formes multiples de lâcheté intéressée, de platitude égoïste, qui s'épanouissent aujourd'hui au parlement, dans la magistrature, et jusque dans l'administration de nos plus petites communes rurales. Voici une observation, entre cent autres, prise sur le vif, et qu'ont faite tous ceux qui connaissent nos paysans : « Vous rencontrez un de vos voisins seul dans un chemin écarté : il vous salue affectueusement ; vous le rencontrez le lendemain en compagnie d'un mauvais sujet notoire; il détourne la tête en feignant de ne pas vous voir » (p. 36). Cette étude de pathologie sociale s'achève par l'indication des remèdes. Le premier, c'est de renoncer à un despotisme gouvernemental, qui n'est pas devenu inoffensif pour être passé des mains d'un monarque absolu à une majorité souveraine. Le second, c'est de relever les caractères, et rien n'y contribuerait plus efficacement que le christianisme, puisqu'il nous donne la conscience de ne dépendre, en notre for intérieur, que de Dieu. L'auteur aurait pu rappeler à cette occasion, pour confirmer les intéressantes citations qu'il tire de saint Thomas, les pages où M. Taine (*Le Gouvernement révolutionnaire*) a montré les origines chrétiennes du sentiment de l'honneur, du respect de la personne humaine. J. ANGOT DES ROTOURS.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER (36e année). Paris, Hachette, 1893, in-18, 636 p. et 1 grav. — Prix : 3 fr. 50.

Résumé complet et méthodique des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts en 1892; c'est l'un des plus intéressants volumes de cette utile collection. Il suffit d'y signaler : les découvertes et les études relatives à l'astronomie;

la Lune à un mètre; les faits météorologiques de l'année; la reproduction des couleurs par la photographie; l'application de l'électricité à la traction sur les voies ferrées; l'éclairage électrique des trains de chemin de fer; les voitures sans chevaux; la dérivation à Paris des sources de l'Avre; l'éruption de l'Etna et les tremblements de terre; le *Tout à la mer;* le choléra en France, les perruches infectieuses, la lèpre de Bretagne, la médecine trépidante et le *Casque vibrant;* le calculateur Inaudi; les nouveautés principales de la chimie et de la science agricole; dynamite et dynamiteurs, etc.... Ajoutons que le volume se termine par le résumé des congrès scientifiques et des séances publiques des Académies ou des sociétés savantes, et par trente-trois notices biographiques sur les savants décédés en 1892.

A. Delaire.

Les Fleurs et les jardins de Paris, par Charles Yriarte. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1893, in-18 de 277 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Paris, dit l'auteur en sa préface, prodigieux Minotaure qui jamais ne s'étonne, veut désormais, chaque matin, des hécatombes parfumées et des moissons de fleurs à son râtelier.... Peu à peu, en formant des dossiers, en ouvrant des enquêtes, en interrogeant les hommes et en étudiant les choses, nous avons pénétré quelques-uns des secrets de tant de ressources nouvelles. »

C'est donc en possession de documents certains que M. Yriarte a abordé son sujet, et, bien qu'on ait souvent écrit sur les fleurs à Paris, on l'a rarement fait avec autant de charme. La première partie du présent volume est divisée en quatre chapitres : *La Culture, — l'Approvisionnement, — l'Exportation, — les Fleurs dans la vie.* La deuxième partie traite du rôle de la ville de Paris comme administration au point de vue de l'embellissement par la végétation, les plantations et les fleurs, par conséquent de la création et de l'entretien des promenades, des parcs, des boulevards, des squares, des jardins et des cimetières.

Cet intéressant volume, orné d'une carte florale de Paris et des environs, se termine par des tables diverses parmi lesquelles il convient de signaler un *calendrier floral* par ordre alphabétique. E.-C. La Grette.

Les Chants oraux du peuple russe, par Achille Millien. Paris, Champion, 1893, in-12 de 254 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons jadis parlé ici même de *la Russie épique*, de M. Alfred Rambaud. Elle nous a fait connaître de beaux chants héroïques, mais la poésie lyrique populaire de la Russie n'avait été l'objet d'aucun travail en France, et si l'on désirait en prendre une idée, il fallait recourir au livre de Ralston, dont la langue nous est plus familière que celle des sujets du czar. M. Achille Millien a voulu nous faire pénétrer dans cette poésie lyrique orale et nous a donné la traduction d'environ cent cinquante morceaux répondant aux incidents de la vie populaire en Russie. Il a fait précéder ce choix de notions intéressantes sur les usages, les mœurs, les traditions et les croyances du peuple russe. M. Millien a rendu plusieurs de ces chants en vers français; c'est une tâche difficile à laquelle il était bien préparé. Jadis M. Millien avait demandé dans ses belles poésies des inspirations sincères et nouvelles à la vie des champs; entre les jeunes poètes, ses contemporains, il s'était distingué par ce contact avec la nature, plus tard il s'est livré à l'étude du folklore du Nivernais. Plus que personne il connaît et aime la poésie populaire et nul mieux que lui n'était capable d'interpréter, dans notre idiome, les chants populaires de la Russie. Th. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La philosophie thomiste, récemment éprouvée par la mort du R. P. Liberatore, vient d'être frappée d'un deuil également cruel par la perte de S. Ém. le cardinal Tommaso Zigliara. Cette mort, arrivée à Rome le 10 mai, frappe l'ordre des dominicains tout entier, auquel appartenait l'éminentissime cardinal ; elle est aussi un coup douloureux pour la Société bibliographique, dont il était le protecteur, et par conséquent pour le *Polybiblion*. Né en Corse, à Bonifacio, le 9 octobre 1833, entré à quinze ans dans l'ordre de Saint-Dominique, où il se fit remarquer par sa science autant que par sa piété, il fut appelé par ses supérieurs à professer la philosophie au couvent de la Minerva, à Rome. La *Summa philosophica*, qu'il publia en 1876 et qui eut huit éditions, est un résumé du cours qu'il y professa, et l'on considère cet ouvrage comme un des résumés les plus purs et les plus justes de la philosophie de saint Thomas, qu'il expose avec une grande prudence, s'en tenant toujours aux idées généralement acceptées, évitant les questions difficiles, n'émettant point d'opinions hasardeuses. La réputation de ses cours et le succès de ses prédications le recommandèrent à S. S. Léon XIII pour la pourpre cardinalice, qui lui fut accordée en 1879. Le Souverain Pontife l'appela par la suite à la présidence de l'Académie romaine de Saint-Thomas, lui donna une place d'honneur dans la commission cardinalice pour la publication des œuvres complètes de saint Thomas d'Aquin. Membre de la commission des études historiques, préfet de la Congrégation des études, le pieux cardinal faisait encore partie de plusieurs congrégations, et notamment de celle de l'Index. Nous citerons de lui : *Summa philosophica ad usum scholarum* (1876, 3 vol. in-8, 8e éd., 1891, 3 vol. in-12); — *De mente concilii Viennensis in definiendo dogmate unionis animae humanae cum corpore* (1878, in-8); — *Œuvres philosophiques*, traduites par l'abbé A. Murga (1880, 3 vol. in-8); — *Theses philosophicae* (1881-1883, 3 vol. in-4).

— M. Alfred Darcel, directeur du musée de Cluny, est mort le 27 mai, à Paris. Né à Rouen, le 4 juin 1818, il dirigea dans cette ville une manufacture de produits chimiques, avant d'être attaché en 1852 au service des expositions, d'où il passa comme auxiliaire au musée du Louvre. Administrateur des Gobelins en 1871, la mort de M. Du Sommerard le fit appeler à la direction du musée de Cluny. L'activité littéraire de M. Darcel ne s'est pas manifestée seulement par sa collaboration à diverses revues, telles que les *Annales archéologiques* de Didron, la *Gazette des beaux-arts* et son supplément : la *Chronique des arts et de la curiosité*, l'*Illustration*, le *Journal de Rouen*, mais aussi par un certain nombre d'ouvrages estimés, dont les titres suivent : *L'Office au XVe siècle* (1853, in-4); — *Le Ciboire d'Alpais* (1854, in-4); — *Les Arts industriels du moyen âge et de la Renaissance* (1858, in-8); — *Excursion artistique en Angleterre* (1858, in-8); — *Album de Villard de Honnecourt, architecte du XIIIe siècle* (1858, in-4), publié sur les papiers de M. de Lassus; — *L'Art architectural en France depuis François Ier jusqu'à Louis XIV* (1859-1860, 2 vol. in-4), avec la collaboration de M. Eugène Rouyer; — *Calice et patène de l'église Saint-Jean du Doigt (Finistère)* (1860, in-4); — *Trésor de l'église de Conques* (1861, in-4); — *Excursion artistique en Allemagne* (1862, in-8); — *Les Arts industriels du moyen âge en Allemagne* (1863, in-8); — *Un Guide de l'amateur de faïences et de porcelaines* (1864, gr. in-8); — *Notice des faïences peintes italiennes, hispano-mauresques et françaises, et des terres cuites émaillées du musée de la Renaissance* (au Louvre) (1864, in-12); — *Recueil de faïences italiennes* (1869, in-fol.), en collaboration avec MM. De-

lange et Bornemann; — *Collection Basilewsky, catalogue raisonné précédé d'un essai sur les arts industriels du Ier au XVIe siècle* (1874, 2 vol. in-4), en collaboration avec M. A. Basilewsky; — *Les Tapisseries décoratives du Garde-meuble (mobilier national)* (1881, 2 vol. in-fol.), avec la collaboration de M. Ed. Guichard; — *L'Exposition rétrospective de Rouen* (1884, in-8); — *La Collection Basilewski* (1885, in-8); — *Histoire et description de l'église de Saint-Marcel de la Maison-Blanche* (1885, in-8); — *Histoire et description de l'église de Saint-Marcel de la Salpêtrière* (1885, in-8); — *Histoire et description de l'hospice de la Salpêtrière* (1885, in-8).

— M. Carlos Calvo, mort le 4 mai à Paris, était né à Buenos-Aires en 1824. Il eut une brillante carrière diplomatique, tour à tour ministre plénipotentiaire à Paris, à Londres, à Berlin, à Washington. Nous n'avons pas à insister ici sur ce côté de sa vie. Mais M. Calvo a publié d'excellents ouvrages, tant sur le droit international que sur l'histoire américaine; son nom a été cité avec respect dans la convention de Berlin pour les affaires du Congo; son traité de *Droit international théorique et pratique* est l'ouvrage dont l'autorité est la moins contestée en ces matières; enfin nous ne pouvons oublier que l'écrivain argentin a toujours emprunté, pour écrire ses ouvrages, la langue française, contribuant à lui maintenir son titre de véritable langue du droit international. L'Académie des sciences morales et politiques, l'Académie d'histoire de Madrid, lui avaient réservé une place parmi leurs membres correspondants. Voici la liste de ses ouvrages : *Recueil complet de traités, conventions, capitulations, armistices et autres actes diplomatiques de tous les États de l'Amérique latine compris entre le golfe du Mexique et le cap de Horn depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours, précédé d'un Mémoire sur l'état actuel de l'Amérique, de tableaux statistiques, d'un dictionnaire diplomatique* (1862-1865, 15 vol. in-8); — *Une Page du droit international, ou l'Amérique du Sud devant la science du droit des gens moderne* (1864, in-8); — *Annales historiques de la Révolution de l'Amérique latine* (1864-1875, 15 vol. in-8); — *Le Droit international théorique et pratique* (1868, 2 vol. in-8, 4e éd., 1887-1889, 5 vol. in-8); — *Examen des trois règles de droit international proposées dans le traité de Washington* (1874, in-8); — *Étude sur l'émigration et la colonisation* (1875, in-8); — *Manuel de droit international public et privé* (1881, in-12); — *Dictionnaire manuel de diplomatie et de droit international public et privé* (1885, in-8); — *Dictionnaire de droit international public et privé* (1885, 2 vol. in-8).

— M. Jacob Moleschott, mort le 20 mai à Rome, était né à Bois-le-Duc le 9 août 1822. Après avoir étudié la philosophie et la physiologie à l'Université d'Heidelberg, et s'être fait dès lors remarquer par ses observations sur la théorie de Liebig touchant la nutrition des plantes, il enseigna dans cette université comme *privat-docent*. Ses idées matérialistes l'ayant forcé d'abandonner sa chaire, il se vit appelé à Zurich (1856) et bientôt après à Turin (1861). Il resta depuis lors en Italie, passa en 1879 à l'Université de Rome, fut nommé sénateur du royaume (1876) après s'être fait naturaliser. M. Moleschott était un des chefs de l'école matérialiste. On lui doit : *Versuch einer physiologischen Chemie* (1844-1846, 7 fasc. in-8), traduit du hollandais de G. J. Mulder; — *Ueber den Werth und die Bedeutung der Naturwissenschaften für die Medicin* (1844, in-8); — *Rede über die Welt der Materie* (1845, in-8); — *Kritische Betrachtung von Liebig's Theorie der Pflanzernährung* (1845, in-4); — *Lehre der Nahrungsmittel* (1850, in-8); — *Die Physiologie der Nahrungsmittel* (1850, in-8); — *Physiologie des Stoffwechsels in Pflanzen und Thieren* (1851, in-8); — *Der Kreislauf des Lebens* (1852, in-8); — *Georg Forster, der Naturforscher des Volks* (1854, in-8); — *Licht und Leben* (1856, in-8); —

Physiologisches Skizzenbuch (1861, in-8); — *Begrüssung Schiller's im Namen J. G. Forsters und im Namen Italiens* (1862, in-8); — *Zur Erforschung des Lebens* (1862, in-8); — *Eine physiologische Sendung* (1864, in-8); — *Die Einheit des Lebens* (1864, in-8); — *Natur- und Heilkunde* (1865, in-8); — *Untersuchungen zur Naturlehre des Menschen und der Thiere* (1865-1890, 14 vol. in-8); — *Pathologie und Physiologie* (1866, in-8); — *Rath und Trost für Cholerazeiten* (1866, in-8); — *Ursache und Wirkung in der Lehre vom Leben* (1867, in-8); — *Von der Selbststeuerung im Leben des Menschen* (1871, in-8); — *Die Einheit der Wissenschaft aus dem Gesichtspunkte der Lehre vom Leben* (1879, in-8); — *Sull' accrescimento delle formazioni cornee del corpo umano e sulla perdita d' azoto che ne resulta* (1879, in-8), avec M. Fubini; — *Dell' influenza della luce mista e cromatica nell' esalazione di acido carbonico per l' organismo animale* (1879, in-8), en collaboration avec M. Battistini; — *La Fisiologia e le scienze sorelle* (1879, in-8); — *Kleine Schriften* (1880-1887, in-8); — *Sugli attributi generali dei nervi* (1881, in-8); — *Carlo Roberto Darwin* (1882, in-8); — *L' Uso dell' iodoformio nel diabete melleto* (1882, in-8); — *Ein Blick in's Innere der Natur* (1882, in-8); — *Sulla razione del soldato italiano* (1883, in-8); — *Hermann Hettner's Morgenroth* (1883, in-8); — *Francesco de Sanctis* (1884, in-8); — *Filippo Pacini* (1885, in-8); — *Per una festa della scienza* (1887, in-8); — *Franciscus Cornelius Donders* (1888, in-8).

— Le Rev. Charles Pritchard, mort à Londres dans les derniers jours de mai, était né en 1808. En même temps qu'il exerçait le ministère anglican, il se faisait connaître par de remarquables publications astronomiques. Successivement secrétaire, puis président de la *Royal Astronomical Society*, professeur d'astronomie à l'Université d'Oxford, il a donné de nombreux mémoires dans les *Transactions of the R. Astron. Society*. Nous citerons de lui : *A Treatise of the theory of statical couples* (1837, in-8); — *Remarks on some relations of modern Knowledge to theology* (1866, in-8); — *Nature and Grace* (1868, in-8); — *The continuity of the natural with the divine* (1868, in-8); — *Uranometria nova Oxoniensis, a photometric determination of the magnitude of all stars visible to the naked eye, from the Pole to ten degrees south of the Equator* (1885, in-8.)

— On annonce encore la mort de M. le docteur Émile Blanc, ancien chef de clinique obstétricale à la Faculté de médecine de Lyon, auquel on doit plusieurs travaux importants relatifs à l'obstétrique, mort à Lyon le 28 mai; — de M. Antoine Campion, directeur du Conservatoire des arts et métiers, mort le 12 mai, à l'âge de soixante-deux ans; — de M. Corbin, compositeur de musique, mort le 3 mai, à l'asile de la Ville-Évrard; — de M. Des Essarts, conservateur honoraire de la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris, père de M. Emmanuel des Essarts, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, mort dans cette ville, à quatre-vingt-deux ans, le 17 mai; — du frère Didier-Marie, directeur principal des Frères de l'instruction chrétienne au Sénégal, mort le 12 mai, à Saint-Louis du Sénégal; — de M. Georges Ducros, rédacteur à l'*Intransigeant*, mort le 8 mai, âgé de quarante-sept ans; — de M. Alphonse Dubois, dont les *Fragments philologiques* sont assez estimés, mort le 24 mai, à Villeneuve-sur-Lot, à quatre-vingt-quatre ans; — de M. l'abbé Aloïs Florence, docteur en théologie, professeur d'Écriture sainte à la Faculté de théologie de Lille, mort le 15 mai, âgé de cinquante ans; — de M. le docteur H. Gaudichier, mort à Paris le 26 mai, âgé de trente-deux ans; — de M. Alfred Giron, membre de la Société des gens de lettres, mort à Pont-Audemer, âgé de soixante-quinze ans, dans les premiers jours de mai; — de M. Adolphe Goupil, éditeur de gravures, mort à quatre-vingt-sept ans, le 9 mai, à Paris; — du poète dramatique,

M. Georges Heymonnet, mort à vingt-cinq ans, le 3 mai, à Nancy; — de M. Leneveux, ancien rédacteur du *Siècle*, mort à Paris, le 13 mai; — de M. Mac All, ministre protestant, fondateur de la mission qui porte son nom et qui, depuis plusieurs années, fait tant d'efforts pour répandre par des conférences et des brochures le protestantisme en France, mort à Paris le 11 mai, dans sa soixante-douzième année; — de M. Michel Perret, ancien élève de l'École des chartes, auxiliaire attaché aux travaux de l'Académie des sciences morales et politiques, auteur d'une *Notice biographique sur Louis Malet de Graville* (1889, in-8), et de diverses études sur les rapports de la France avec Venise, mort à trente-trois ans; — de M. Pilliot, directeur du *Journal des actionnaires*, mort le 16 mai; — de M. Puton, directeur de l'École forestière de Nancy, mort le 13 mai; — de M. Amédée Tardieu, bibliothécaire de l'Institut, bien connu dans le monde savant par sa traduction de la *Géographie de Strabon* (1860-1890, 4 vol. in-16), mort en mai, âgé de soixante et onze ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Angerstein, publiciste allemand, mort à Berlin, âgé de cinquante-huit ans, le 2 mai; — de M. Robert Lubbock Bensly, professeur à l'Université de Cambridge, orientaliste distingué, à qui l'on doit entre autres ouvrages : *The Missing Fragment of the Latin translation of the fourth book of Ezra* (1875, in-8), mort le 23 avril, à Cambridge, dans sa quatre-vingt-troisième année; — de M. Enrico Bixio, jurisconsulte et poète italien, tour à tour secrétaire et président de l'*Accademia ligustica di belle arti*, connu en France par sa collaboration au *Correspondant*, mort à Gênes, le 1er mai, âgé de soixante et un ans; — de M. Giambatista Bulgarini, collaborateur de la *Sapienza*, de Turin, du *Rosmini*, de Milan, de la *Rassegna Nazionale*, à qui l'on doit quelques travaux philosophiques et une brochure de polémique intitulée : *Antonio Stoppani e la Civiltà cattolica*, mort en avril; — de M. Arnoldo Cantani, professeur de médecine à l'Université de Naples, et auteur d'un ouvrage estimé sur la sylviculture, mort le 2 mai, âgé de cinquante-six ans; — de M. Peter Petrovitch Chalfejev, conservateur du musée zoologique de l'Académie des sciences de Russie, mort à Saint-Pétersbourg le 14 avril, âgé de trente-deux ans; — de M. Antonio Ciccone, économiste italien, professeur d'économie politique à l'Université de Naples, mort en avril; — de M. Richard Edwards, surnommé Effendi, à qui l'on doit un ouvrage estimé sur les troubles du Liban, mort en avril; — de M. Ferraris, compositeur de musique italien, mort dans le courant de mai; — de M. Luigi Fincati, vice-amiral italien, auteur de travaux estimés sur l'histoire et l'archéologie navale, qui soutint avec talent une discussion contre M. l'amiral Jurien de La Gravière, au sujet des trirèmes antiques, mort en avril; — de M. Ad. von Gabriely, professeur à l'École technique supérieure de Graz, mort le 27 avril; — de M. L. von Haller, publiciste, mort à quatre-vingts ans, à Soleure, le 11 avril; — de M. Ad. Kiessling, professeur de philologie à l'Université de Strasbourg, mort à cinquante-sept ans, le 3 mai; — de M. Kohne, autrefois directeur du séminaire ecclésiastique d'Osnabrück, mort à soixante-dix ans, le 30 avril; — de M. Kummel, associé étranger de l'Académie des sciences de France, mort à Berlin le 20 mai; — de M. Karl-Julius Lenström, écrivain suédois, connu par un grand nombre de travaux scientifiques, mort à Wester-Löffta, le 6 avril; — de M. William Macpherson, qui dirigea pendant quelque temps *The Quarterly Review*, et à qui l'on doit quelques ouvrages, notamment : *The Practice of the Judicial committee of the privy Council* et *The Life of Major Charles Macpherson* (1885, in-8), mort en avril, à quatre-vingt-un ans; — de M. Joseph Moser,

poète populaire et dialectal, mort à Neulust, en Styrie, dans le courant d'avril; — de M. W.-C. Oswell, explorateur africain, à qui l'on doit la découverte du lac Ngami, mort à Tunbridge-Wells, au début de mai, âgé de soixante-quinze ans; — de M. Giacinto Pacchiotti, sénateur et médecin italien, professeur à l'Université de Turin, mort le 15 mai; — de M. le capitaine Richard Pike, voyageur américain, qu'ont fait connaître de hardis voyages dans les régions polaires, mort dans le courant de mai, à Terre-Neuve; — de M. John Trefusis Punnett, philosophe anglais, collaborateur de *The Mind*, mort en mai, à Hampstead; — de M. Schnitzler, professeur de médecine à l'Université de Vienne, mort à cinquante-huit ans, le 2 mai; — de M. Julian-Ivanovitch Simachko, naturaliste et pédagogue russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 24 avril; — de M. Gian-Paolo Tolomei, auteur de travaux estimés sur la science pénale, mort en avril; — de M. C.-F. Wegner, historien danois, mort le 9 mai, à Copenhague; — de M. Th. Wüstenfeld, professeur honoraire à l'Université de Gœttingue, mort le 1er mai.

Congrès. — Nous ne pouvons nous étendre longuement sur le Congrès des sociétés savantes, qui s'est tenu à la Sorbonne du 4 au 8 avril dernier; nous ne saurions nous dispenser cependant de signaler quelques-unes, au moins, des communications qui y ont été faites, nous bornant d'ailleurs à la simple indication des sujets. I. Section d'histoire et de philologie : M. l'abbé Galabert, *Désastres causés par la guerre de Cent ans, à la fin du XIVe siècle, dans le pays de Verdun-sur-Garonne;* M. Mireur, *Procession à Brignolles, en 1429, en réjouissance des succès de Jeanne d'Arc;* M. Jules Gauthier, *Fabrication du papier en Franche-Comté et filigranes des papiers comtois du XVe au XVIIIe siècle;* M. Edouard Forestié, *Pati conclu en 1370 entre le châtelain de Lourdes et Jean II d'Armagnac;* M. l'abbé Bourdais, *Procédé de sectionnement dans la cosmogonie sémitique;* M. Guiraud, *Le Monastère dominicain de Prouille au XIVe siècle;* M. R. Delachenal, *Origine et sens des mots Dauphin et Dauphiné;* M. Edouard Forestié, *Coutume de Montagnac, près Mauvezin, en 1260;* M. Vingtrinier, *L'Érection de la Savoie en duché;* abbé Lemire, *Statuts du marché d'Hazebrouk*; M. V. de Swarte, *Un banquier du trésor royal au XVIIIe siècle;* M. Finot, *Relations commerciales de la France au moyen âge avec La Rochelle, Niort, Saint-Jean-d'Angély, Bayonne, Bordeaux et Narbonne;* M. E. Garnault, *Les Armements en course et les armateurs rochelais au XVIIIe siècle;* Ch. Brun, *Les Troubadours à la cour des seigneurs de Montpellier au XIIe et au commencement du XIIIe siècle.* — II. Section d'archéologie : M. Braquehaye, *La Collection d'antiquités de Florimond de Raymond au XVIe siècle;* Denis, *Les Dolmens de Tunisie;* M. Berthelé, *La Date de l'église Saint-Généroux dans les Deux-Sèvres;* M. Thiollier, *Restitution du tombeau de saint Lazare à la cathédrale d'Autun;* M. Monméja, *Sarcophages chrétiens du Quercy;* M. Gautier, *L'Orfèvrerie du moyen âge en Franche-Comté;* M. C. Enlart, *L'Architecture des Cisterciens en Scandinavie;* M. Ed. Forestié, *Inventaire du château de Montbelon, près Montauban en 1496.* — III. Section des sciences économiques et sociales : M. Cacheux, *Charges qui grèvent les petits logements;* M. Coutance, *Les Femmes journalistes en France de 1789 à 1889;* M. Choquenet, *Rôle de la phonétique dans l'enseignement de la langue française;* M. Guillois, *L'Influence du tabac sur l'intelligence;* M. Cerisier, *La Colonisation et l'éducation coloniale;* M. des Cilleuls, *Le Mouvement des finances parisiennes de 1789 à nos jours;* M. Rouire, *De la population de l'empire allemand au point de vue des religions;* M. Georges Meunier, *Tentatives faites en France pour créer un enseignement d'où les langues anciennes seraient exclues.* — IV. Section des sciences : M. Em. Belloc, *Moraine quaternaire et monuments mégalithiques de la montagne d'Espiaup*

(Haute-Garonne); M. Croisier de Lacvivier, *Faune et géologie des lacs de l'Ariège et des Pyrénées-Orientales*; M. Perrier du Carne, *Age du creusement de la vallée de la Seine.* — V. Section de géographie : M. Castonnet des Fosses, *Jean Thévenot*; M. Martel, *Grottes préhistoriques de la région des Causses.*

— C'est du 23 mai au 4 juin que s'est tenu, à l'hôtel de la Société de géographie pour les séances générales, et à la Bibliothèque de la Société d'économie sociale pour les réunions de travail, le douzième congrès annuel de la Société d'économie sociale et des Unions de la paix sociale. Le Congrès a été présidé par M. Glasson. Parmi les communications marquées au programme, nous notons les suivantes : *De la séparation de l'Église et de l'État aux États-Unis et en France*, par M. le vicomte de Meaux; — *La Vie ouvrière à Berlin*, par M. Ed. Fuster; — *Les Associations professionnelles et les économistes au XVIIIe siècle*, par M. des Cilleuls; — *La Philosophie morale et la réforme sociale*, par M. J. Gardair; — *Les Récents Progrès du socialisme en Allemagne*, par M. G. Blondel; — *Une Famille rurale du Poitou sous l'ancien régime*, par M. André Tandonnet; — *Une Imitation anglaise de l'organisation familiale chinoise : le major Poore et les villages du Wiltshire*, par M. Eug. Simon; — *L'Organisation de l'assistance et de la charité en Hollande*, par M. Léon Lallemand.

— La soixantième session du congrès archéologique de France, tenue par la Société française d'archéologie, s'ouvrira le 27 juin à Abbeville. Le programme des excursions du congrès comporte la visite des monuments religieux et civils d'Abbeville, de Rambures, d'Airaines, d'Eu, du Tréport, de Rue, du Crotoy, de Saint-Valens-sur-Somme, des gisements préhistoriques de Menchicourt et de Moulin-Quignon, de Fontaine-sur-Somme, de Berteaucourt, de Naours, de Saint-Riquier, et du sud de l'Angleterre. Étude des monuments préhistoriques et des ruines romaines, recherches des traces des invasions normandes, examen des monuments religieux et civils, description des œuvres des artistes picards et de l'influence exercée sur eux par les Anglais et les Flamands, étude de l'archéologie navale et des industries picardes, tels sont les principaux sujets qui seront discutés dans les séances du congrès.

Concours et prix. — L'Institut lombard de Milan met au concours une histoire du régime parlementaire en Italie, une étude de ses défauts et des remèdes à y apporter. Le terme fixé pour la remise des manuscrits est le 31 décembre 1895; le prix, de 5,000 fr. La langue italienne est seule admise.

— La Société italienne d'anthropologie met au concours une étude sur la propriété collective en Italie, étude qui pourra porter soit sur l'ensemble du pays, soit sur une région, soit même sur une simple localité. Terme du concours : 31 décembre 1894. Valeur du prix : 900 fr. Les mémoires doivent être rédigés en italien ou en français.

— L'Académie Pontaniana de Naples décernera en 1894 (terme du concours : 31 mars 1894) un prix de 553 fr. 35 à la meilleure biographie du poète Jacques Sannazar.

— Un généreux donateur, M. Louis Cavens, a mis à la disposition de la Société d'archéologie de Bruxelles une somme de 1,500 fr., destinée à être répartie en trois prix de 500 fr. chacun, aux auteurs : 1° de la meilleure carte préhistorique de la Belgique; 2° de la meilleure carte de la Belgique à l'époque romaine; 3° de la meilleure carte de la Belgique à l'époque franque. Le concours est ouvert à tous les Belges, et aux étrangers domiciliés dans le royaume de Belgique ou faisant partie de la Société d'archéologie de Bruxelles. Les cartes et mémoires devront être adressés à cette Société au plus tard le 31 décembre 1894.

Institut. — *Académie des beaux-arts.* — L'Académie a procédé, le 13 mai, à l'élection d'un membre de la section de peinture en remplacement de M. Cabat, décédé. Premier tour de scrutin : MM. Benjamin Constant, 10 voix; Aimé Morot, 6; Roybet, 5; J. Blanc, 5; de Curzon, 5; Harpignies, 2. Deuxième tour : MM. B. Constant, 14 voix; Aimé Morot, 6; Roybet, 6; J. Blanc, 3; de Curzon, 4. Troisième tour : MM. B. Constant, 16 voix; Aimé Morot, 8; Roybet, 7; de Curzon, 2. Quatrième tour : MM. B. Constant, 16 voix; A. Morot, 9; Roybet, 8. Cinquième tour : MM. B. Constant, 16 voix; A. Morot; 8, Roybet, 9. Au sixième tour, M. B. Constant est élu par 19 voix contre 7 à M. Aimé Morot et 7 à M. Roybet.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 mai, M. Himly a lu un mémoire de M. A. Waddington sur *la République des Provinces-Unies en 1630.* — Dans la séance du 20 mai, M. Leroy-Beaulieu a communiqué à ses confrères un travail intitulé : *Du Profit de l'entrepreneur*, dans lequel il cherche à établir la légitimité des bénéfices du directeur d'une entreprise industrielle. — Dans la séance du 27 mai, M. Bardoux a lu des extraits de l'ouvrage qu'il va faire paraître sur M. Guizot dans la collection des grands écrivains de la France.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 5 mai, après que M. Foucart eut communiqué une note sur Xénoclès de Lindos, riche Athénien qui, vers l'an 318 avant J.-C., fit construire un pont en marbre sur le Céphise, M. Ravaisson a commencé la lecture sur un portrait par Pisanello entré récemment et dans lequel M. Ravaisson croit reconnaître un portrait de Cécile de Gonzague. — Le 12 mai M. de Barthélemy a fait une communication sur le classement des monnaies carolingiennes, et M. Ulysse Robert a lu une notice sur un manuscrit des fables de Phèdre récemment découvert et datant du IXe siècle. — Dans la séance du 19 mai, après une communication de M. Maspero sur le catalogue des monuments de l'Égypte rédigé par M. de Morgan, M. Clermont-Ganneau a signalé, dans le récit du voyage à Jérusalem d'un évêque de Saintes au XVe siècle, le texte intégral de l'inscription de l'église de Bethléem, aujourd'hui disparue. — Dans celle du 26 mai, M. le marquis de Vogüé a communiqué une lettre du P. Delattre relative aux fouilles de Carthage; M. le comte de Charencey a lu ensuite un mémoire sur l'ancien pays appelé Chicomostoc par les historiens du Mexique.

Paris. — Le P. Ingold publie *les Trois Statues du cardinal de Bérulle. Étude archéologique suivie d'une autobibliographie* (Paris, Poussielgue, in-fol. de 36 p., tiré à 100 exemplaires numérotés). Le grand et saint cardinal a inspiré plusieurs de nos premiers peintres, Ph. de Champagne (portrait au séminaire de Saint-Sulpice), Simon Vouet (portrait placé au-dessus de l'autel de la petite église de Cérilly, lieu de naissance du vénéré fondateur de l'Oratoire) Le Nain (pastel retrouvé par le P. Ingold). Pour la sculpture, nous nous trouvons en présence d'œuvres plus remarquables encore; car on peut ranger parmi les plus belles créations du génie humain les statues du cardinal de Bérulle conservées au grand couvent et à Juilly. Ces statues, pas plus que la troisième, malheureusement incomplète, n'ont jamais été fixées par la gravure. Le P. Ingold en donne trois excellentes reproductions par l'héliogravure, en les accompagnant de divers curieux renseignements, lesquels complètent et rectifient l'*Histoire de Juilly* de M. Hamel, l'ouvrage de l'abbé Houssaye, etc.

— M. Léon-G. Pélissier fait paraître (*Henri IV, Bongars et Strasbourg*, Paris, Berger-Levrault, gr. in-8 de 50 p. Extrait de la *Revue alsacienne*) un résumé très habile de l'important travail de M. L. Anquez sur *Henri IV et l'Alle-*

magne d'après les Mémoires et la correspondance de Jacques Bongars. Le jeune professeur ne se contente pas d'analyser un travail qu'il appelle « livre fondamental sur la matière, qu'il renouvelle tout entière et fixe pour longtemps; » il ajoute d'utiles observations à celles de son devancier, soit pour ce qui regarde les grandes lignes de la politique française en Allemagne sous Henri IV, soit pour ce qui regarde les épisodes alsaciens de la vie de Bongars. Les substantielles cinquante pages de M. Léon-G. Pélissier remplacent très bien, pour la plupart des lecteurs, l'ouvrage même de M. Anquez. Ajoutons qu'on trouve à l'*Appendice* les instructions *(in extenso)* données par Henri IV à Bongars, le 2 février 1599, divers documents relatifs à l'ambassade de M. de Bois-Dauphin, trois lettres de Henri IV à Bongars (avril, septembre 1602 et janvier 1603) conservées à la Bibliothèque nationale, et qui n'ont pas été publiées dans le recueil où M. Berger de Xivrey en a d'ailleurs inséré tant d'autres moins importantes, enfin plusieurs lettres de Bongars conservées aussi à la Bibliothèque nationale et qui font connaître à la fois l'homme et son style. Un portrait de Bongars orne la brochure.

— Avis aux fureteurs : les quais de Paris contiennent encore des trouvailles à faire. Nous n'en voulons pour exemple que le *Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes* (1461), découvert et acquis pour un prix dérisoire par M. Camille Couderc, sous-bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, qui en a fait don à cet établissement. Le curieux ouvrage, complètement inconnu jusqu'ici, vient d'être livré au public par M. Camille Couderc (*Revue de l'Orient latin*, t. Ier., Tirage à part. Paris, Leroux, in-8 de 109 p.). Ce n'est pas seulement le texte du voyage fait à Jérusalem dans l'été de 1461, par le nouvel élu de Saintes, qui est intéressant par les nombreux renseignements qu'il fournit; mais l'éditeur a fait précéder ce *Journal* d'une biographie de Louis de Rochechouart; de nombreux actes du Parlement lui ont surtout servi à mettre dans son jour cette triste figure. On y trouvera de précieux détails sur l'état du clergé français à la fin du xve siècle. Quelques pièces justificatives bien choisies, parmi lesquelles nous signalerons l'épitaphe de Charles VII par Louis de Rochechouart, terminent l'introduction biographique. Nous ne comprenons pas comme M. Couderc le passage (p. 89 et n. 2), dans lequel l'évêque ne veut pas qu'on appelle *Syriani* les habitants de la Syrie. Il nous semble que Louis de Rochechouart voudrait que l'on écrivît *Siriani* et non *Suriani*.

— Le tome LIII des *Bulletins et mémoires de la Société nationale des antiquaires de France* (Paris, Klincksieck, gr. in-8 de 351 p.) renferme les communications suivantes : *Socques à charnière de l'antiquité grecque et étrusque* par M. Ch. Ravaisson-Mollien; — *Les Travaux consacrés au groupe de l'anguipède et du cavalier jusqu'en 1891*, étude rétrospective par M. Aug. Prost; — *Recherches sur la sculpture brabançonne*, par M. J. Destrée; — *Notes sur quelques enceintes anciennes des départements de la Somme et de la Seine-Inférieure*, par M. O. Vauvillé; — *De la tradition de l'art grec dans les manuscrits latins des Évangiles*, par M. Samuel Berger; — *La Primatie d'Arles*, par M. l'abbé Duchesne (le morceau capital du volume, en huit chapitres qui embrassent une centaine de pages et qui sont intitulés : *Les Origines, Patrocle, Saint-Hilaire, Ravennius, Léonce, Saint Césaire, les Temps mérovingiens, Arles et le droit canonique)*; — *La Mosaïque chrétienne pendant les premiers siècles*, par M. E. Müntz; — *Inscriptions latines de Doukla*, au Monténégro, par M. Cagnat; — *Nouveaux exemples de sandales articulées à semelles en bronze garnies de bois*, par M. E. Michon.

— M. Maurice Tourneux publie une plaquette intéressante : *Auguste Poulet-Malassis. Notes et souvenirs intimes* (Paris, aux bureaux de l'*Artiste*, gr. in-8 de 31 p. avec un portrait du célèbre éditeur). M. Tourneux a beaucoup connu Poulet-Malassis. Aux détails biographiques il joint d'abondants et minutieux détails bibliographiques qui rendront son travail précieux aux chercheurs. Ajoutons que le récit est semé de nombreuses anecdotes très spirituellement racontées.

— M. Armand Gasté nous donne un petit recueil : *Bossuet. Lettres et pièces inédites ou peu connues* (Caen, Henri Delesques, gr. in-8 de 61 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*). Lors de la dispersion des papiers de feu A. Floquet (1890), M. Gasté a racheté du principal acquéreur un certain nombre d'autographes de Bossuet et beaucoup de copies de lettres et de pièces inédites ou peu connues du grand évêque de Meaux, copies faites par Floquet lui-même sur les autographes qu'on avait bien voulu lui communiquer. Il y a joint quelques documents qu'il a eu le plaisir de rencontrer lui-même. Tout cela forme un ensemble fort bien annoté.

— Nous croyons utile de signaler le *Catalogue général annuel des produits chimiques, de la droguerie, pharmacie, spécialités, distillerie, savonnerie, parfumerie, sucrerie, raffinerie, engrais, couleurs, vernis, huiles, graisse, etc., et des industries qui s'y rattachent*, dont la troisième année vient de paraître (Paris, Léon Parly, gr. in-8 de 288 p.). Le titre indique suffisamment l'objet de cette publication, qui comprend : 1° la liste des professeurs de physique et de chimie et des directeurs des laboratoires; 2° la liste des fabricants des différents produits chimiques classés dans l'ordre alphabétique de ces produits, et sous chaque rubrique dans l'ordre alphabétique des départements, des villes et des pays étrangers; 3° une liste spéciale des pharmaciens; 4° un catalogue alphabétique des spécialités pharmaceutiques, précédé des noms et adresses des auteurs, fabricants et dépositaires de ces spécialités; 5° les spécialités de la parfumerie; 6° les eaux minérales. Une table alphabétique des chapitres et une table des annonces permettent de se retrouver facilement dans cet utile répertoire que terminent le nouveau tarif des douanes et une statistique du commerce de la France, avec une table spéciale des matières.

— M. le baron d'Hamonville publie les considérations fort judicieuses par lesquelles il a obtenu du conseil général de Meurthe-et-Moselle un vœu tendant à prendre des mesures contre *la Chasse aux petits oiseaux* (Extrait de la *Revue des sciences naturelles appliquées*. Paris, 41, rue de Lille, in-8 de 11 p.).

— *La Plume et l'épée* (Paris, 12, rue de la Grange-Batelière, 12 francs par an) est un recueil mensuel, publié sous la direction de M. le général Jung, par une société de soldats-écrivains, et dont l'objet est précisément de faire connaître les soldats français qui se sont distingués par la plume, d'en dresser le « livre d'or. »

— Vient de paraître chez L. Joly, 19, quai Saint-Michel : *Plan-Commode, Paris-Banlieue, indiquant les tramways, les chemins de fer, les bateaux, les routes nationales et départementales, chemins de communication, avec les renseignements nécessaires pour MM. les vélocipédistes*, dressé par A. Guibal (Prix : 1 fr. 75). Ce nouveau plan, renfermé dans un cartonnage pouvant très facilement être placé dans la poche, donne : les lignes d'omnibus et de tramways ordinaires et à vapeur, les lignes de chemins de fer, les noms des voies, des rues, les distances kilométriques des communes en partant de Paris, les mairies, les écoles, les églises, les gendarmeries, les marchés, les stations de bateaux dans Paris et hors Paris, les stations de pêche, les

lieux intéressants à visiter, les routes pavées praticables, impraticables et bonnes, avec l'indication des pentes et des rampes.

— La même maison Joly met en vente, au prix de 1 fr. 25, un *Plan-Commode de Paris, avec les lignes d'omnibus et de tramways*, lequel ne ment point à son titre. A ce plan est joint un dictionnaire des rues et des monuments publics de la capitale. Au verso de ce plan l'on trouvera une *Carte des environs de Paris avec les chemins de fer*. C'est assurément l'une des plus claires et des plus nettes publications de l'espèce que nous connaissions.

Auvergne. — M. Félix Ribeyre vient de faire paraître une notice biobibliographique intitulée : *Ambroise Tardieu, historiographe de l'Auvergne* (Mâcon, imp. Protat, in-fol. de 12 p.). La notice contient la liste des 36 principales publications de M. Tardieu (la première en date étant de 1862, la dernière étant de 1893), et est enrichie de son portrait. La biographie de M. Tardieu (né à Clermont-Ferrand le 3 avril 1840) est celle d'un des plus intrépides travailleurs qui aient jamais existé.

Bourbonnais. — M. des Gozis a publié dans les *Annales bourbonnaises* d'intéressantes recherches généalogiques qu'il a réunies en un volume : *Les Montluçonnais de 1470-1477, étude sur les familles qui habitaient Montluçon à la fin du XVe siècle* (Moulins, imp. Étienne Auclaire, in-8 de 174 p.). C'est un ancien terrier qui a fourni les éléments de cet ouvrage. Il est à regretter que M. des Gozis n'ait pas étendu ses recherches en dehors de ce terrier, il aurait pu mentionner avec détails des familles dont les noms ne figurent qu'accessoirement dans son livre, qui, dès le quinzième siècle, occupèrent des positions élevées à Montluçon, qui depuis se sont distinguées dans diverses carrières et qui existent encore aujourd'hui. Une petite visite au cabinet des titres de notre Bibliothèque nationale eût fourni à l'auteur tous les documents nécessaires et eût modifié cette phrase : « L'on remarquera que la plupart des familles citées sont aujourd'hui éteintes ou ont si bien quitté le pays qu'il m'a été impossible d'avoir des renseignements sur ce qu'elles ont pu devenir. J'ai indiqué pour toutes celles où j'ai pu le connaître leur état actuel ou la date de leur extinction. » Espérons que M. des Gozis nous donnera une nouvelle édition augmentée de son travail alors appelé à prendre place à côté du *Nobiliaire du diocèse de Limoges* de Nadaud et Pierrefite et du *Nobiliaire d'Auvergne*, de Bouillet.

Bretagne. — Les *Comptes de la corporation des gantiers à Rennes en 1642*, dont Mgr Barbier de Montault nous donne une analyse minutieuse (Rennes, imp. Catel, in-8 de 10 p.), nous font connaître la façon dont s'alimentait la caisse de la corporation, les dépenses (surtout en messes et services religieux); enfin le mobilier de la sacristie.

Flandre. — Mgr Hautcœur, le savant recteur honoraire de l'Université catholique de Lille, met en ce moment la dernière main à une publication très importante. Il s'agit du recueil des chartes de la célèbre collégiale de Saint-Pierre de Lille. Mgr Hautcœur y travaille depuis plusieurs années, et se propose d'en faire le digne pendant de son *Cartulaire de l'abbaye de Flines*.

Franche-Comté. — M. le docteur Briot a inséré dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* (année 1882) un travail intitulé : *Annales de Chaussin depuis les origines jusqu'à 1790, pour servir d'introduction à l'inventaire des délibérations de la chambre de ville*. C'est ce travail qu'il a repris en ces derniers temps et qu'il publie, sans dépasser ladite année 1790 (ce qui est un tort), sous le titre : *Annales de Chaussin, deuxième édition dédiée aux élèves des écoles municipales de Chaussin* (Dole, typ. Ch. Blind, in-18 de 127 p.). L'œuvre première comportait une carte qu'il est regrettable de ne pas retrouver dans cette deuxième édition remaniée. Telle qu'elle est, ce-

pendant, bien rédigée et présentée, elle ne peut manquer d'attirer l'attention et d'exciter l'intérêt des compatriotes de l'auteur, qui se montre généralement modéré dans ses appréciations, bien qu'au fond l'ancien régime ne lui inspire pas de grandes sympathies. Au point de vue géographique, le marquisat de Chaussin offrait cette particularité qu'il était, quoique relevant du duché de Bourgogne, enclavé dans la Franche-Comté, où il formait une sorte d'îlot. Aujourd'hui cette commune, devenue chef-lieu de canton, fait partie de l'arrondissement de Dole (Jura).

— M. le chanoine Suchet a extrait des *Annales franc-comtoises* une fort curieuse étude sur les *Anciennes corporations d'arts et métiers de Besançon* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 20 p.). L'auteur a mis principalement à contribution les *Ordonnances et règlements des arts et métiers de la cité royale de Besançon* et les *Documents inédits sur la Franche-Comté*, que l'Académie de Besançon a publiés. A l'heure où les questions sociales surgissent de toutes parts, il ne sera pas sans intérêt de consulter ce travail suggestif sur une époque qui avait, comme toutes les époques, ses avantages et ses inconvénients. Ajoutons que ceux qui s'occupent de l'histoire des métiers en France trouveront là, on ne peut mieux ni plus sobrement exposés, des faits dont ils tireront certainement profit.

— Mentionnons un extrait du sixième fascicule du *Répertoire des sources historiques du moyen âge : Allemagne. Topo-bibliographie*, par notre collaborateur M. U. Chevalier (Montbéliard, imp. Paul Hoffmann, in-8 de 46 p.). Voici les divisions de cet article qui est tout un monde : Académies, Archéologie, Bibliographie, Bibliothèques, Biographie, Conciles, Détails, Diplomatique, Droit, Économie, Église, Empire, Généralités, Littérature, Noblesse, Numismatique, Périodiques, Prédication, Relations, Sources, Universités. Les renseignements condensés dans ces vingt et un chapitres forment un total effrayant, où l'on ne trouve pas une seule faute, pas même une faute d'impression. On peut juger par cet échantillon de la prodigieuse valeur de l'ouvrage tout entier : *Ex ungue leonem.*

Guyenne et Gascogne. — M. Adolphe Magen rend un touchant hommage à l'un de ses savants amis, mort le 2 avril 1892 : *J*[acques] *L*[udomir] *Combes* (Agen, imp. Ve Virgile Lenthéric, gr. in-8 de 15 p.). La notice, bien écrite, bien imprimée, fait connaître à merveille le modeste naturaliste qui passa presque toute sa vie à étudier dans les grottes et cavernes des environs de Fumel (Lot-et-Garonne) les débris du monde préhistorique et qui avait formé une collection célèbre, achetée aujourd'hui par le musée d'Agen. M. Magen donne (p. 7-9) une liste complète des publications de son ami.

— *Notre-Dame de Bernet à Dému*, par M. l'abbé Cazauran (Auch, F. Soulé, in-8 de 33 p.), est l'histoire en quelques pages d'un lieu assez célèbre, dans le département du Gers, par son pèlerinage. L'auteur retrace les faits qui s'y accomplirent autrefois, raconte la légende qui donna naissance à ce pèlerinage, et le tout est fait avec le soin qu'apporte toujours M. l'abbé Cazauran dans ses travaux historiques.

— Un ancien archiviste du Gers, M. G. Niel, a publié, en 1860, une notice sur *Lectoure, ville libre*. L'archiviste actuel, M. Paul Tierny, publie un travail très bien fait qui complète celui de son prédécesseur : *La Sénéchaussée d'Armagnac. Lectoure, siège de la sénéchaussée* (Auch, imp. L. Cocharaux, gr. in-8 de 15 p.). M. Tierny s'est surtout servi des dix premiers registres de la sénéchaussée pour montrer la situation faite à Lectoure par sa qualité de chef-lieu judiciaire, les luttes qu'elle eut à soutenir pour conserver cette situation et aussi les rapports qu'entretenaient ses magistrats municipaux avec les gens du sénéchal.

Lorraine. — A propos d'une erreur de date commise en lisant une inscription gravée sur *la Cloche de Sarbazan (Landes) 1573* (Nancy, Sidot, in-8 de 15 p.), M. Léon Germain a publié un excellent opuscule sur les inscriptions campanaires, résumant beaucoup d'autres travaux déjà écrits sur ce sujet et donnant nombre de renseignements nouveaux et bien présentés.

— M. l'abbé Chapelier est un infatigable chercheur, et déjà, bien souvent, nous avons eu à signaler ses opuscules sur les Vosges. A leur liste nombreuse il vient d'ajouter : *Inventaires ecclésiastiques. Collégiale de Saint-Dié. Chapitres nobles des Vosges.* Extrait du *Bulletin de la Société philomathique vosgienne, année 1892-93* (Saint-Dié, Humbert, in-8 de 26 p.). Tous ces inventaires ne sont pas de même date, les uns remontent à 1690, les autres à 1790 ; mais tous sont intéressants. A la fin il décrit le manuscrit latin 10514 de la Bibliothèque nationale, qui est un magnifique évangéliaire du VIIe ou du VIIIe siècle ayant appartenu, avant la Révolution, à l'abbaye des chanoinesses de Poussay.

— Le même auteur, dans sa brochure intitulée : *Établissements dans la cure de Champs* (Nancy, G. Crépin-Leblond, in-8 de 8 p.), qu'il a extraite du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, publie un document curieux relatif à Jean-Claude Sommier, archevêque de Césarée. Il donne ainsi un aperçu des efforts de ce prélat pour améliorer le sort de la paroisse de Champ-le-Duc, village du canton de Bruyères, dont il était le titulaire.

Normandie. — A signaler aux curieux des dialectes patois la *Petite Grammaire du patois de l'arrondissement d'Alençon*, par M. Charles Vérel, que le bien connu M. Gustave Le Vavasseur a augmentée d'une préface et de notes (Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*. Alençon, E. Renaut-de Broise, in-8 de 32 p.).

— La lecture faite à la séance publique de la Société des antiquaires de Normandie, le 10 décembre 1891, par notre collaborateur M. le comte de Marsy, et qui paraît seulement en tirage à part du *Bulletin* de ladite Société, tome XVI, a pour titre : *L'Abbé Lebeuf et la Normandie* (Caen, H. Delesques, in-8 de 36 p.), et pour objet de résumer à grands traits ce que le savant auteur de l'*Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* a écrit sur la Normandie. La liste des papiers imprimés qu'il a donnés sur cette province termine l'opuscule.

— M. l'abbé Tougard a extrait des *Mémoires* de l'Académie de Rouen (1892) quelques pages intéressantes : *D'une modification de la prononciation française* (in-8, 8 p.). On trouvera là des rectifications nombreuses qui s'adressent au *Dictionnaire de l'Académie française*, au *Dictionnaire* de Littré, etc. L'auteur emprunte diverses particularités aux *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, par Andry de Bois-Regard (1689) et à l'*Art de prononcer parfaitement la langue française*, par Hindret (1696). Indiquons, en courant, quelques remarques de l'auteur : Littré n'avait jamais rencontré le substantif *réglementaire*, si commun dans la langue des séminaires. — L'accent circonflexe était une nouveauté en 1696, et l'accent grave n'était pas encore en usage. — On ne savait ce que c'était que l'accent ni dans l'écriture, ni dans l'impression, avant 1570. — L'Académie persiste à donner deux é fermés au mot : *événement*, que Littré et l'usage prononcent *évènement* (Voir encore les remarques sur les mots *revision*, *desir*, *querir*, *desabuser*, sur les noms *Fenelon*, *Moreri*, *Niceron*, etc.). Ajoutons qu'il n'y a pas seulement de la philologie dans la brochure de M. l'abbé Tougard, mais aussi des notes supplémentaires aux travaux de Monteil, de Quicherat sur l'*Histoire du costume en France* (à propos des manuterges et de Bolbec), et une note réfutant cette erreur de M. Franklin : « L'Église n'a jamais entendu faire de la propreté

même une demi-vertu, » laquelle note est à rapprocher de l'article sur *la Propreté au moyen âge*, jadis publié par M. Tamizey de Larroque dans la *Revue des questions historiques* et où, à l'aide de textes décisifs, était combattue une semblable erreur commise par M. Taine.

— MM. Jadart et Demaison ont fait tirer à part du *Bulletin monumental* leur notice sur *les Reliquaires de l'église de Murtin* (*Ardennes*) (Caen, imp. H. Delesques, in-8 de 18 p. avec planche hors texte).

Orléanais. — La notice sur *M. Valentin-Smith, conseiller honoraire à la cour d'appel de Paris, notice lue en séance de la Société archéologique et historique de l'Orléanais, le 12 juin 1891* (Orléans, Herluison, in-8 de 7 p.), publiée par MM. Francis Pérot et Boucher de Molandon, est un excellent hommage rendu à la mémoire d'un homme de bien qui consacra sa longue vie à la science.

Provence. — M. de la Roque, bien connu pour ses travaux d'histoire nobiliaire, vient de faire paraître le quatrième volume de sa *Biographie montpelliéraine : Les Évêques de Maguelone et de Montpellier* (Montpellier, Calas, et Paris, Champion, in-8 de XLV-312 p.). Après une introduction sur l'île de Maguelone, qui fut le siège de l'évêché de Montpellier jusqu'en 1536, et sur sa cathédrale, l'une des belles œuvres de l'architecture romane du Midi, M. de la Roque donne la biographie de tous les évêques qui se sont succédé du VIe au XIXe siècle. L'auteur se borne surtout dans ces pages à résumer les travaux des érudits qui l'ont précédé. La nouveauté du livre est localisée dans l'appendice. Sous ce titre : *Le Patriarcat de Jérusalem et la Mission de Mgr Thibault auprès du roi Louis-Philippe (octobre 1847)*, M. de la Roque publie une œuvre inédite de Mgr Thibault, qui est réellement une page d'histoire d'intérêt général : on trouvera là sur un épisode de l'histoire de la France contemporaine et sur un côté du caractère de Louis-Philippe des détails inattendus.

Saintonge. — M. Louis Audiat publie une curieuse notice sur *Un Géographe saintongeais au XVIe siècle* (Rochefort, imp. Ch. Thèze, in-8 de 11 p. Extrait du *Compte rendu des travaux du Congrès de géographie tenu à Rochefort*) : Nicolas Alain, auteur du : *De Santonum regione et illustrioribus familiis* (1598, réimprimé et traduit par M. L. Audiat en 1889 à Bordeaux). L'éditeur de ce traité généalogico-géographique avait certes qualité pour raconter la vie et pour analyser l'œuvre de son ancien protégé. Il a rempli sa double tâche d'une façon charmante et on aura autant de plaisir à lire sa conférence qu'on a eu de plaisir à l'écouter.

Allemagne. — Sous le titre de : *Elektrotechnische Bibliographie*, M. Georg Maas entreprend, sous les auspices de la Société électrotechnique de Leipzig, de nous donner chaque mois la liste, dressée méthodiquement, des ouvrages et articles de revue parus dans tous les pays, sur l'électrotechnique. Le prix de l'abonnement est de 6 fr. 25 par an (Leipzig, A. Meiner).

— *Die Neueren Sprachen, Zeitschrift für den neu-sprachlichen Unterricht, mit dem Beiblatt : Phonetische Studien* (Marburg i. Hessen, N. G. Elwert. Prix : 15 francs par an), dont le premier numéro a paru en avril dernier, est une revue qui a surtout pour objet de faciliter aux Allemands la connaissance des langues et littératures française et anglaise. Elle paraît tous les mois, sauf en août et septembre. La direction est partagée entre MM. Wilhelm Victor (phonétique), Franz Dörr (langue anglaise), Karl Kühn (langue française).

— M. Ernst Wein a entrepris la publication d'une revue trimestrielle dont l'objet est de tenir les lecteurs au courant des recherches pratiques et scientifiques dans le domaine de la brasserie et industries analogues. Voici

le titre exact de cet organe, dont le premier volume vient de paraître et qui intéresse l'industrie française : *Zymotechnisches Centralblatt, referirendes Organ (Vierteljahrschrift) über die neuesten wissenschaftlichen Forschungen und praktischen Erfahrungen auf dem Gesammtgebiete der Bierbrauerei, Spiritusbrennerei, Malz- und Hefe-fabrikation* (Munich, Killinger, 11 fr. 25 par an).

Angleterre. — Le nouvel ouvrage du professeur Dicey sur le Home Rule, qui va paraître chez M. John Murray, aura pour titre : *A Leap in the Dark*, et sera une critique documentée du projet de loi actuellement soumis au Parlement par M. Gladstone.

— Miss Jane Barlow, dont les *Irish Idylls* ont été si appréciées du public lettré, a donné, dans la livraison de juin du *Sylvia's Journal*, un charmant poème intitulé : *Mushrooming*.

— La reine Victoria a collaboré par une notice sur le tartan de Balmoral à *Old and Rare Scottish Tartans*, qui vient d'être édité par M. D. W. Stewart, chez M. G. P. Johnston, à Édimbourg. L'ouvrage renferme une curieuse correspondance inédite échangée sur les tartans entre sir Walter Scott et sir Thomas Dick Lander. C'est une histoire très savamment documentée du costume des Highlanders depuis les temps les plus reculés.

— Le treizième rapport publié par la commission des manuscrits historiques contient l'analyse de plusieurs collections particulières, qui présentent un réel intérêt, notamment : les manuscrits du comte d'Ancaster avec des lettres écrites par lord Willoughby de Eresby pendant la campagne de Zutphen; la collection du château de Lowther (comté de Lonsdale) avec les comptes rendus des séances du Parlement pendant les années 1626, 1627, 1628; et divers papiers appartenant à sir William Fitz Herbert, de Tissington, qui renferment des lettres et notes du général Monk, de l'évêque Burnet, de Titus Oates, William Penn et John Locke.

— M. Walter Low vient d'être choisi par le conseil du collège des précepteurs, comme rédacteur en chef de l'*Educational Times*. M. Low est le frère du sympathique directeur de la *St-James Gazette*.

— L'éditeur Elliot Stock annonce la prochaine publication d'une nouvelle traduction en prose de Dante, due à sir Edward Sullivan.

Belgique. — Sous le titre de « Répertoire méthodique décennal des travaux bibliographiques parus en Belgique (1881-1890), » M. Paul Bergmans, de la Bibliothèque de l'Université de Gand, a imprimé dans le tome Ier du *Bulletin de la Société liégeoise de bibliographie*, et tiré à part (Liège, in-8 de 76 p.) un travail très consciencieux et très bien compris qui ne peut qu'être loué. Ce n'est qu'une nomenclature, avec quelques observations indispensables; ce n'est pas un travail critique. Les omissions nous ont paru fort rares; les transcriptions sont excellentes et la disposition typographique est claire. M. Paul Bergmans a, paraît-il, l'intention de continuer sa publication à rebours, c'est-à-dire en remontant le cours des années, et de nous donner un répertoire méthodique semblable pour les années antérieures à 1881. Nous ne pouvons que l'encourager dans cette voie et souhaiter la prompte réalisation de cette promesse, qui aboutira à un excellent manuel de bibliographie belge pour le XIXe siècle.

— On annonce la prochaine publication d'une *Bibliographie de l'histoire de Belgique*, qui serait l'œuvre de M. Henri Pirenne, professeur à l'Université de Gand. Elle est destinée à faire pendant au Dahlmann et au Monod.

Espagne. — La publication de M. Anselmo Salva : *Cosas de la Vieja Burgos* (Burgos, Arnaiz, in-8 de 208 p.), n'offre pas un intérêt considérable au point de vue de l'histoire générale de l'Espagne : mais il en est tout autrement sous le rapport de l'histoire locale. Les documents réunis avec tant

de soin par le savant Burgalèse ont trait à ce qu'on peut appeler l'âge d'or de l'ancienne capitale de la Castille, et jettent un grand jour sur les vraies illustrations de cette cité, autrefois siège d'une royauté.

— Sous ce titre : *Musa latina in Montserrat*, M. l'abbé Collell, chanoine de l'église cathédrale de Vich, met au jour une collection de poésies latines des XVIe et XVIIe siècles qui méritaient à plus d'un titre d'échapper à l'oubli. Ces poésies ont pour auteurs divers religieux de la célèbre abbaye de Montserrat. L'éditeur a eu soin de recomposer au profit du lecteur la biographie de chacun de ces auteurs. Il a même mis en tête une lettre inédite de Philippe II à l'abbé du Montserrat. Cette lettre est antérieure à l'abdication de Charles-Quint. L'ouvrage se vend au monastère du Montserrat. Prix : 2 fr.

— Le 7 mai, l'Académie des Jeux floraux de Barcelone a fêté le cinq-centième anniversaire de sa fondation par le roi d'Aragon Juan Ier. C'est à la demande de ce roi que don Enrique de Villena créa ces Jeux floraux en prenant pour modèle le Consistoire de la Gaie science de Toulouse. Dans une lettre au marquis de Santillana, sur l'*Arte de trobar o gaya ciencia*, Villena a donné de curieux détails sur le consistoire de Barcelone (V. la *Cour littéraire de Juan II*, par M. le comte de Puymaigre, t. I, p. 181). On se rappellera que sous les auspices des *Joes florals* de Barcelone a paru ce poème de l'*Atlantide* qui a placé Verdaguer au nombre des grands poètes de notre époque.

Italie. — On vient de publier le tome XXX des *Miscellanea di storia italiana edita per cura della regia deputazione di storia patria* (Turin, Bocca, gr. in-8 de XXXI-547 p.). Voici la liste des mémoires et notices qui y sont contenus : les rois de Savoie considérés comme protecteurs des arts. Contribution à l'histoire artistique du Piémont au XVIIIe siècle, par Gaudenzio Claretta (ce très important mémoire, qui est accompagné d'un index analytique, remplit près des deux tiers du volume, soit 308 pages); notice biographique sur le commandeur Camille Brambilla, par Carlo dell' Acqua ; documents qui regardent la guerre en Piémont et quelques événements d'autres pays à la fin de l'année 1642 publiés par Albino Caffaro; le ministre Vallesa et l'ambassadeur Dalberg en 1817, notice historique, par Paolo Boselli ; notice sur le chanoine Carlo Vassallo, par le baron Antonio Manno, etc.

— La grande édition critique des *Opere minori in versi* du Tasse, dont les deux premiers volumes ont paru chez Zanichelli à Bologne, en 1890, va s'enrichir d'un troisième volume contenant le théâtre complet du grand poète et précédé d'une préface de M. Carducci. En même temps, l'éditeur, M. Angelo Solerti, a mis sous presse à Turin sa grande biographie du Tasse, d'après de nombreux documents nouveaux, qui était depuis longtemps en préparation.

— On annonce, comme devant paraître au début de 1894, chez Sansoni, à Florence, une édition des *Rime* de Pétrarque, avec un commentaire entièrement nouveau de MM. Carducci et Severino Ferrari, et une revision complète du texte sur les manuscrits, notamment sur le précieux autographe partiel du poète retrouvé en 1886 par M. Pierre de Nolhac, dans la Bibliothèque Vaticane.

— Un prélat des plus lettrés de la Renaissance italienne, l'ami et le biographe de Pie II, vient d'être l'objet d'une étude très complète de M. Giuseppe Lesca (*Giovannantonio Campano detto l' Episcopus Aprutinus*. Pontedera, Ristori, in-8 de XII-210 p.). Ce travail, biographique et littéraire, intéresse non seulement l'histoire de l'humanisme, mais encore celle des débuts de l'imprimerie à Rome, auxquels Campano, mort en 1477, fut activement mêlé.

Publications nouvelles. — *Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue topographique, exégétique et mystique*, par l'abbé Candellier (in-18, Téqui). — *La Dévotion au Sacré Cœur de Jésus*, par le R. P. J.-B. Terrien (in-18, Lethielleux). — *Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile, ou Lectures évangéliques pour le mois du Sacré-Cœur*, par le R. P. D.-A. Mortier (petit in-16, Desclée et de Brouwer). — *Amour, paix et joie. Mois du Sacré-Cœur de Jésus, d'après sainte Gertrude*, par le P. A. Prévot (petit in-16, Casterman). — *A Course of lenten Sermons on the sacred Passion*, by the Rev. P. Sabela (petit in-16, cart., Burns et Oates, London). — *Histoire des tribunaux de l'inquisition en France*, par L. Tanon (in-8, Larose et Forcel). — *Établissement et revision des constitutions en Amérique et en Europe*, par C. Borgeaud (in-8, Thorin). — *Les Ministres dans les principaux pays d'Europe et d'Amérique*, par L. Dupriez (2 vol. in-8, Rothschild). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. V (*Art. 711 à 892*) (in-8, Pichon). — *Code du divorce et de la séparation de corps*, par A. Curet (in-18, Pedone-Lauriel). — *Des droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint décédé*, par J. Brugairolles (in-8, Giard et Brière). — *Du contrat d'édition en matière littéraire*, par G. Lardeur (in-8, Rousseau). — *Code-manuel de droit industriel*, par M. Dufourmantelle I. *Législation ouvrière en France et à l'étranger* (in-18, Giard et Brière). — *Moralphilosophie*, von V. Cathrein (2 vol. in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Das Gefühl, eine psychologische Untersuchung*, von E. Ziegler (in-8, Stuttgart, Göschen). — *Introduction à l'étude de la science politique*, par F. Pollock, traduction (in-8, Thorin). — *De la vie simple, étude sociale*, par J.-E. Ivanouel (in-18, Giard et Brière). — *Leçons sur les origines de la science grecque*, par G. Milhaud (in-8, Alcan). — *Écuyers et écuyères*, par le baron de Vaux (in-8, Rothschild). — *Le Matériel agricole moderne*. T. I, par A. Tresca (in-8, Firmin-Didot). — *Semer et planter*, par D. Cannon (in-8, Rothschild). — *La Protection des oiseaux*, par E. Oustalet (in-8, Jouvet). — *Mes trucs*, par Dicksonn (in-18, Jouvet). — *Impressions de Hollande. Petits maîtres*, par E. Estaunié (in-18, Perrin). — *Voix de la plaine, des monts et de la mer*, poésies par P. de Tournefort (in-18, L. Vanier). — *L'Ame vibrante*, par A. Magnier (in-18, Lemerre). — *A propos de théâtre*, par J.-J. Weiss (in-18, Calmann Lévy). — *Euripide et l'esprit de son théâtre*, par P. Decharme (in-8, Garnier). — *Don Juan et la critique espagnole*, trad. de l'espagnol par J.-G. Magnabal (in-18, Leroux). — *Le Drame norvégien. Henri Ibsen. Biörnstierne Biörnson*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *La Littérature française au XVIIe siècle*, par J.-B. Stiernet (in-8, Paris, Lamulle et Poisson ; Bruxelles, Kiessling). — *Tolstoï et la Philosophie de l'amour*, par G. Dumas (in-18, Hachette). — *L'Exilée*, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *Mlle Volonté*, par F. Calmettes (in-18, Plon et Nourrit). — *La Prodigue*, par P.-A. de Alarcon, trad. par M. Deleyne (in-18, Hachette). — *Les Filles du pape (popes et popadias)*, par M. Poradowska (in-18, Hachette). — *Miss Méphistophélès*, par F.-W. Hume, trad. de l'anglais par Hephell (in-18, Hachette). — *Rose d'Hatra*, par J. Dieulafoy (in-18, A. Colin). — *Le Château des Airelles*, par G. Franay (in-18, A. Colin). — *Contes à Mademoiselle*, par J. de la Bretonnière (in-18, Firmin-Didot). — *Aventures d'un ourson russe*, par A. Slivitsky, trad. du russe par L. Golschmann et E. Jaubert (in-8, Jouvet). — *Les Enfants de Paris, esquisses d'après nature*, par le marquis de Ségur (in-18, Retaux). — *La Mouche*, par P. Margueritte (in-18, Lecène et Oudin). — *La Passion catholique. Une âme princesse*, par P. Demade (in-8, Gand, Siffer). — *Autour de Chicago, notes sur les États-Unis*, par G. Sauvin (in-18, Plon et Nourrit). — *Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté, de 1682 à 1705*,

publiés par L. Mention (in-8, Picard). — *History of the Church in England*, by M. H. Allies (in-8 cart., Burns et Oates, London). — *L'Église catholique et la liberté aux États-Unis*, par le vicomte de Meaux (in-18, Lecoffre). — *Vie de saint Martin*, par P. Sévère, trad. du latin par R. Viot (in-8, Tours, Cattier). — *Vie de sainte Claire de la Croix*, par L. Tardi, trad. de l'italien (in-18, Téqui). — *Les Bienheureux martyrs de Salsette, Rodolphe d'Acquaviva et ses compagnons, de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. Suau (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Histoire du cardinal de Richelieu*, par G. Hanotaux. T. I (in-8, Firmin-Didot). — *Le Cardinal Fesch, archevêque de Lyon, 1763-1839*, par Mgr Ricard (in-18, Dentu). — *La Papauté en droit international*, par J. Imbart-Latour (in-8, Pedone-Lauriel). — *L'Église et l'État, ou les Deux Puissances au XVIIIe siècle (1715-1789)*, par P. de Crouzat-Crétet (in-18, Retaux). — *Pressant appel du clergé à l'épiscopat sur la situation religieuse* (in-8, Lyon, Alricy et Fauque). — *Histoire de la population française*, par L. Schöne (in-18, Rousseau). — *Les Juifs et l'antisémitisme. Israël chez les nations*, par A. Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann-Lévy). — *Histoire contemporaine, 1789-1890*, par R. Suérus et E. Guillot (in-18, Delagrave). — *Les Causes financières de la Révolution française, les Derniers Contrôleurs généraux*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Le Serment du Jeu de paume*, par A. Brette (gr. in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Les Régicides*, par E. Belhomme (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Recueil des actes du Comité du salut public avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du conseil exécutif provisoire*, publié par F.-A. Aulard. T. IV et V (2 vol. gr. in-8, Hachette). — *Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine (in-8, A. Picard). — *Princesses byzantines*, par P. Adam (in-8, Firmin-Didot). — *La Diplomatie au temps de Machiavel*, par M. de Maulde la Clavière. T. I. (in-8, Leroux). — *The Wars of York and Lancaster, 1450-1485*, by E. Thompson (in-16, London, David Nutt). — *Philippe le Bel et les Tournaisiens*, par A. d'Herbomez (in-8, Bruxelles, Hayez). — *Histoire de la Prusse depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa*, par E. Véron (in-18, Alcan). — *La Prusse et son roi pendant la guerre de Crimée*, par G. Rothan (in-18, Calmann Lévy). — *Souvenirs de guerre 1870-1871*, par le colonel H. de Ponchalon (in-18, Charles-Lavauzelle). — *La France et l'Italie devant l'histoire*, par J. Reinach (in-8, Alcan). — *J. Locke, sa vie et son œuvre*, par H. Marion (in-18, Alcan). — *Descartes*, par A. Fouillée (in-18, Hachette). — *Aurelius Ambrosius*, von G.-M. Dreves (in-8, Fribourg en Brisgau, Herder). — *Joseph de Maistre avant la Révolution, souvenirs de la société d'autrefois (1753-1793)*, par F. Descottes (2 vol. in-8, A. Picard). — *Les Généraux morts pour la patrie, 1792-1871*, par J. Charavay (in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Alfred de Musset*, par A. Barine (in-18, Hachette). — *Élie Sorin, souvenirs d'un ami*, par G. Rogeron (in-18, Picard). — *Paul Lamache, 1810-1892*, par P. Allard (in-18, Lecoffre). — *Léon Ducoudray, directeur de l'école Sainte-Geneviève, martyr de la Commune (1827-1871)*, par les PP. Daniel et Mercier (in-18, Retaux). — *Histoire généalogique des Tardieu*, par A. Tardieu (gr. in-4, chez l'auteur, à Herment, Puy-de-Dôme). — *La Biblioteca Bertoliana di Vicenza*, da D. Bortolan S. Rumor (in-18, Vicenza, tip. S. Giuseppe).

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Étude sur la canonicité des Saintes Écritures (*le chanoine Magnier*). I. Ancien Testament 130
Conférences prêchées dans l'église des Carmes sur l'idée de Dieu dans l'Ancien Testament (*l'abbé de Broglie*). Avent 1890 114

Théologie dogmatique. Le Décalogue, ou les Dix Commandements de Dieu, expliqué par *Louis de Grenade*. Trad. nouvelle par le *R. P. Hébrard* 115
Constitutiones dogmaticae sacrosancti œcumenici concilii Vaticani ex ipsis ejus actis explicatae atque illustratae a *Theodoro Granderath*. 227
De infallibilitate Rom. Pontificis opusculum theologicum (*P. Petro Fernández et Fernández*) 363
Œuvres de *saint François de Sales*, évêque de Genève et docteur de l'Église. Édition complète. T. I. Les Controverses 113
Le Règne du Christ. L'Église militante et les derniers temps (*l'abbé Thomas*) 322
De la Beauté merveilleuse du corps des bienheureux (*l'abbé J.-F. Brinquant*) 117
La Liberté de conscience et l'Église gardienne de la liberté de conscience (*le P. Jeanjacquot*) 537

Théologie morale. Medicina pastoralis (*Dr C. Capellmann*) . . . 326
L'École neutre en face de la théologie, cas de conscience (*Deux prêtres docteurs en théologie*) 537

Théologie parénétique. Œuvres posthumes de Mgr Le Courtier, ancien évêque de Montpellier, archevêque de Sébaste, pieusement recueillies et publiées par *l'abbé Grégoire*. Tome Ier, en deux parties séparées. Temps de l'Avent et de l'Épiphanie. — Temps du Carême. 225
Œuvres choisies de *Mgr de Roverié de Cabrières*, évêque de Montpellier 421
Conférences de Notre-Dame. Carême de 1892 (*Mgr d'Hulst*) 224
Table générale alphabétique de tous les sujets traités dans la collection intégrale et universelle des Orateurs sacrés (*le P. J.-B. Nicolas*). 228

Théologie ascétique. Enseignements à la jeunesse catholique (*l'abbé Fava*) 115
Probation religieuse sur l'humilité (*M.-F. Maucourant*) 123
Probation religieuse sur l'obéissance (*M.-F. Maucourant*) 123
Probation religieuse sur la pauvreté (*M.-F. Maucourant*) 123
La Prière selon les PP. Bourdaloue et de Ravignan 125
Les Sublimités de la prière (*l'abbé Henry Bolo*) 116
Fleurs et fruits d'or cueillis dans la vie et les écrits des saints. Les Docteurs de l'Église. Saint Alphonse de Liguori : Manière de converser avec Dieu (*abbé J. Pailler*) 126
La Voie sûre du salut par l'oraison mentale (*l'abbé Aug. Rébuffat*) . . 122
Introduction à la vie spirituelle par des exercices disposés pour la méditation et la lecture selon la méthode de saint Ignace (*le R. P. Jacques Masénius*). Trad. par l'abbé Z.-C. Jourdain 122
Une année de méditations (*saint Alphonse de Liguori*). Trad. nouvelle par *le P. Eug. Plady*s 120
Élévations sur les grandeurs de Dieu, les perfections de Jésus-Christ, les misères et la dignité de l'homme, etc., composées sur d'anciens manuscrits (*le R. P. Hyacinthe-Marie Cormier*) 124

Recollectiones precatoriae desumptae ex XIV libris de perfectionibus moribusque divinis (*R. P. Leonardi Lessius*) 130
Lectures pieuses extraites des Pères et des principaux écrivains catholiques (*la comtesse Max de Beaurecueil*) 125
La Vraie Épouse de Jésus-Christ (*saint Alphonse de Liguori*). Trad. par *le P. Eug. Pladys* 121
Jésus adolescent. Récits, descriptions, élévations (*Mgr Ricard*) . . . 117
Jésus connu, aimable, aimant, aimé (*l'abbé Aubry*). 118
La Colombe du tabernacle (*le R. P. H. Kinane*) 124
La Dévotion au Sacré-Cœur et le Vén. J. Eudes ; réponse aux Études religieuses (*le R. P. Le Doré*) 119
Regulae Jesu et Mariae (*V.-J. Eudes*). 119
Vie de saint Jean-Baptiste. Élévations contemplatives sur la vie du saint Précurseur (*l'abbé J.-B. Dewez*) 126
Fleurs et fruits d'or. Saint Anselme. Incarnation et Rédemption (*le même*) 126
Fleurs et fruits d'or. Saint Bernard : Jésus et Marie (*le même*). . . . 126
Le Manuel du Saint Rosaire, à l'usage des personnes pieuses 128
Le Mois du saint Rosaire (*F.-I. Michel*) 128
Louanges de la Vierge Marie (*saint Bernard*), recueillies et trad. par *l'abbé Schwendinger* 119
Manuel de dévotion à saint Dominique, contenant l'office et les plus belles prières en l'honneur du saint, suivies de l'Imitation de saint Dominique (*le R. P. Matthieu-Joseph Rousset*). 129
Mois des saints anges (*F.-I. Michel*) 129
Le Mois des trépassés, trad. du breton (*l'abbé Kerné*) 129

Liturgie. Les livres liturgiques du diocèse de Langres. Étude bibliographique suivie d'un appendice sur les livres liturgiques du diocèse de Dijon et d'une note sur les travaux d'histoire liturgique en France au XIXe siècle (*l'abbé L. Marcel*) 57
Histoire du Bréviaire romain (*Pierre Batiffol*) 418
Missale romanum ex decreto SS. concilii Tridentini restitutum, S. Pii V Pontificis maximi jussu editum, Clementis VIII, Urbani VIII et Leonis XIII auctoritate recognitum. 363
Officium parvum Beatae Mariae Virginis nec non Officium defunctorum juxta ritum sanctae romanae Ecclesiae in graecam linguam translata a *Monachis Benedictinis* 127

Apologétique. Introduction scientifique à la foi chrétienne. Études modernes sur le christianisme (*Un ingénieur de l'État*) 323
The Reasonableness of the catholic Church (*Rev. J.-J. Burke*) . . . 536
The Reasonableness of the practices of the catholic Church (*Rev. J.-J. Burke*) 536
L'Église et les Belles-lettres. Études sur le progrès littéraire dans les sociétés chrétiennes (*l'abbé A. Laveille*) 421
Les Apologistes laïques au XIXe siècle (*l'abbé S. Duplessy*) 504

Ouvrages hétérodoxes. La Voie parfaite, ou le Christ ésotérique (*Anna Kingsford et Édouard Maitland*). Traduit de l'anglais . . 324
Contes chrétiens. Le Baptême de Jésus, ou les Quatre Degrés de scepticisme (*T. de Wyzewa*) 454

JURISPRUDENCE

Philosophie du droit. L'Origine de l'idée de droit (*Gaston Richard*) 482
Les Transformations du droit (*G. Tarde*). 482
L'Idée du droit en Allemagne depuis Kant jusqu'à nos jours (*M. Aguilèra*). 483
L'École d'anthropologie criminelle (*l'abbé Maurice de Baets*). . . . 486
De la Responsabilité des criminels (*M. Fabreguettes*). 486

Droit des gens. Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères (*Jules de Clercq*). . . . 422

Droit canonique. Die Lehre von den Kirchenrechtsquellen (*Dr Philipp Schneider*). 57
A une supérieure religieuse, au sujet d'un récent décret pontifical. Lettre du *R. P. Secondo Franco*, trad. par *l'abbé A.-E. Gautier*. . . 265

Droit public et constitutionnel. Éléments de droit constitutionnel français (*Marcel de la Bigne de Villeneuve*). 495
Code manuel des électeurs et des éligibles (*A. Maugras*) 228
Du Sénat en France et dans les Pays-Bas (*Oscar Pyfferoen*), avec une préface sur le Sénat en Belgique, par *J. Van den Heuvel*. 496
Le Système judiciaire de la Grande-Bretagne (*le comte de Franqueville*). 493
Le Droit d'association et l'État (*Hubert Brice*) 484
Du Contrat d'association, ou la Loi française permet-elle aux associations non reconnues de posséder? Étude de droit civil (*le comte de Vareilles-Sommières*) 485

Droit ecclésiastique. Le Droit social de l'Église (*P. Ch. M.*). . 131

Droit civil. Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*). T. IV. 487
De la Nationalité d'origine (*Albert Geouffre de Lapradelle*). 488
Manuel formulaire des actes de l'état civil (*Charles Ragel*). 489
Code des droits successoraux des époux (*Édouard Gerbault et Léon Dubourg*) 489
Les Conséquences de la mauvaise foi du second acquéreur d'un immeuble qui a transcrit son contrat avant le premier (*Raoul Biville*). 489
De la restriction de l'hypothèque légale de la femme (*L. Jouitou*). . 490
Projet de code civil allemand, trad. avec introd., par *Raoul de la Grasserie*. 491
Code civil du canton des Grisons, trad. avec introd., par *Raoul de la Grasserie* 491
Estudios sobre el código civil (*Jesús Firmat y Cabrero*). 491

Droit commercial et industriel. Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen et L. Renault*). T. IV. 491
Code de commerce argentin, trad., annoté et précédé d'une introduction, par *Henri Prudhomme* 492
Code manuel de droit industriel (*Maurice Dufourmantelle*). I. Législation ouvrière en France et à l'étranger. II. Des brevets d'invention et de la contrefaçon 492
La Protection industrielle et le Nouveau Régime douanier (*A Typaldo-Bassia*). 493

Histoire du droit. Histoire du droit civil français (*Paul Viollet*). 486
Bertrand d'Argentré. Ses doctrines juridiques et leur influence (*Ch. de la Lande de Calan*). 487
Manuale di Storia del diritto italiano, dalle invasioni Germaniche ai nostri giorni (*G. Salvioli*). 230

Enseignement du droit. L'Enseignement du droit et des sciences politiques dans les Universités d'Allemagne (*Eugène Duthoit*). . 484

SCIENCES ET ARTS

Cours de philosophie. Sommaire de philosophie (*Léon Bossu*). 385

Psychologie. Les Passions et la volonté (*J. Gardair*). 133
Souvenirs d'un président d'assises. Les Passions criminelles, leurs causes et leurs remèdes (*Bérard des Glajeux*). 229
L'Imagination et ses variétés chez l'enfant. Étude de phychologie expérimentale appliquée à l'éducation intellectuelle (*Fréd. Queyrat*) . . 386
La Vue plastique, fonction de l'écorce cérébrale (*Geo. Hirth*), trad. de l'allemand par *Lucien Arréat* 387

Esthétique. La Suggestion dans l'art (*Paul Souriau*) 388
Les Éléments du beau, analyse et synthèse des faits esthétiques d'après les documents du langage (*Maurice Griveau*). 389
Discurso leido en la Univ. de Salamanca, en la sol. inauguracion del curso academ. de 1892-1893 (*Rafael Cano y Rodriguez Cairo*). . . 390

Morale. Le Principe de la morale (*Ch. Secrétan*). 395
La Morale du cœur, étude d'âmes modernes (*J. Angot des Rotours*) . 400
Les Bases de la morale et du droit (*l'abbé Maurice de Baets*). . . . 396
L'Art de vivre, avec une lettre de S. Em. le cardinal Mermillod (*le Dr Charles d'Espiney*). 454

Nos faux Moralistes, ou les fameuses « Maximes » de la Rochefoucauld (*André Berthet*). 327
L' « Amusez-vous » de M. Renan et le « Credo » du P. Didon (*Henri de Villeneuve*) 365

Métaphysique. L'Idée de continu dans l'espace et le temps, réfutation du kantisme, du dynamisme et du réalisme (*Alb. Farges*). . . 390
Die grossen Welträthsel. Philosophie der Natur (*Tilmann Pesch*). . 506
Le Secret de l'absolu (*E.-J. Coulomb* (*Amaravella*) 391
Lettre à nos coreligionnaires sur la valeur rationnelle des expressions « sensibilité, sentiment d'existence, immatérialité » (*Jules Putsage*). 392
Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive (*Louis Bourdeau*) 392
Entretiens sur l'immortalité de l'âme (*Jules Le Fèvre-Deumier*). . . 394

Histoire de la philosophie. Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits (*Ch. Bénard*). 397
Commodien, Arnobe, Lactance et autres fragments inédits (*Mgr Freppel*). 398
Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters (*Dr Clemens Baeumker*). Fons vitae, fasc. 2. 232
La Philosophie de Hobbes (*Geo. Lyon*). 399
Joseph de Maistre et sa philosophie (*Fr. Paulhan*). 531

Éducation et Enseignement. Les Écoles et les écoliers à travers les âges (*L. Tarsot*). 6
L'Enseignement supérieur en France. Ce qu'il est ; ce qu'il devrait être (*Ferdinand Lot*). 232
L'Instruction religieuse dans l'enseignement secondaire (*l'abbé Ch. Dementhon*) 234
L'Histoire dans l'enseignement primaire (*Alfred Pizard*). 58

Sciences politiques et sociales. Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*). 49e année. 235
Traité d'économie sociale, ou l'Economie politique coordonnée au point de vue du progrès (*A. Ott*). 104
Staatslexikon (*Dr Adolf Bruder*). 17e à 20e livraisons 111
L'Interprétation économique de l'histoire (*J. Thorold Rogers*), trad. et introd., par *E. Castelot* 100
La Société moderne, études morales et politiques (*Courcelle-Seneuil*) . 99
Essais sur les lois de la population (*Charles Bertheau*) 106
D'où vient le XIXe siècle et où va-t-il ? (*G. de Farguettes*). 107
Anarchie et Nihilisme (*Jehan Préval*) 107
Le Socialisme chrétien (*Henry Joly*) 109
Où mène le socialisme (*E. Richter*), trad. française. 107
La Démocratie libérale (*E. Vacherot*). 59
L'Esprit de servilité dans la démocratie (*Léon de Génieu*) 538
Le Gouvernement dans la démocratie (*Émile de Laveleye*) 97
Le Passé et l'avenir des Trade's Unions (*Georges Howell*), trad. et préface par *Ch. Le Cour Grandmaison*. 101
Des Associations syndicales appliquées à l'agriculture (*J. Guigues*) . . 365
Le Budget, ce qu'il est, ce qu'il peut être (*Édouard Cohen*) 328
Des Impositions communales en vue de la suppression des octrois (*A. Desplanques*) 455
Des Anciens Prix et des difficultés inhérentes à leur évaluation actuelle (*de Vienne*) 102
Transportation et colonisation pénale (*G. Pierret*) 110
L'Établissement pénitentiaire de l'État de New-York à Elmira (*Alex. Winter*). 60

Sciences naturelles, physique, chimie. Jahrbuch der Naturwissenschaften. 5-7 Jahrgang. 1889-1892. Unter Mitwirkung von Fachmännern herausgegeben (*Dr Max Wildermann*). 135
Le Problème de la vie (*le marquis de Nadaillac*) 423
Bulles de savon, quatre conférences sur la capillarité faites devant un jeune auditoire (*C.-V. Boys*). Trad. de l'anglais par *Ch.-Ed. Guillaume*) 165
Traité de chimie agricole (*P.-P. Dehérain*). 329
Traité pratique de chimie métallurgique (*le baron H. Jüptner de Jonstorff*). Trad. de l'allemand par *Ern. Vlasto*. 62

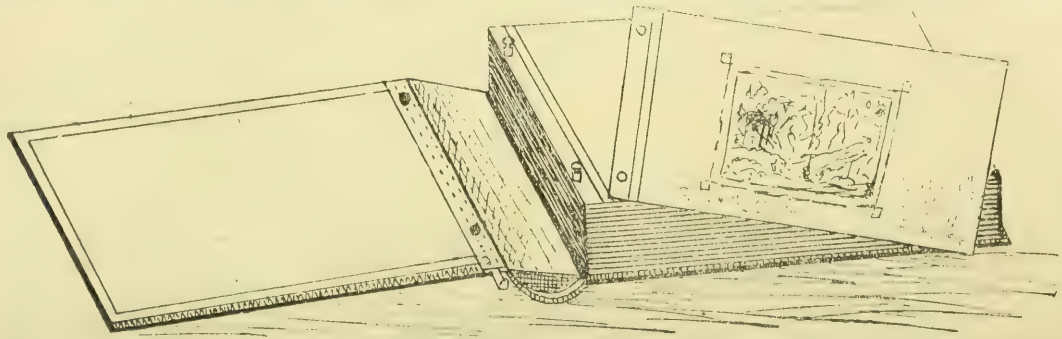
Supplément au POLYBIBLION de Juin 1893

Atelier de Cartonnages, Reliure, Encadrements et Papeterie

R. FONTAINE Fils. 13, rue de Tournon. Paris

ALBUMS A FEUILLETS MOBILES EN CARTE BRISTOL

Breveté s. g. d. g.



Système simple solide et élégant

pour collage de Photographies, Dessins, Documents. Collections de Timbres-poste, etc.

de toutes dimensions, formats à l'Italienne, prêts à être livrés

25 feuill. brist. de coul. 27×21 toile pleine **9f 60**	25 feuill. brist. de coul. 35×27 toile pleine **13f 50**
50 — — — — — **14f 50**	50 — — — — — ..... **18f »**
25 — — — — 1/2 rel. dos et coins peau **13f 50**	25 — — — — 1/2 rel. dos et coins peau **16f 50**
50 — — — — — — **18f 50**	50 — — — — — — **22f 50**

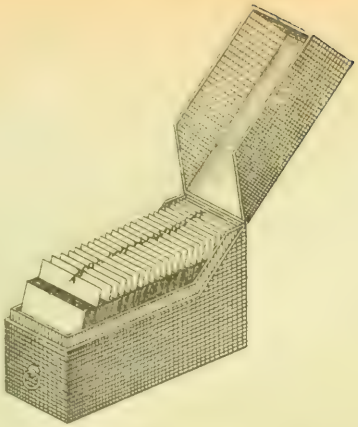
BOITES FORME LIVRE OU CARTONS-ARCHIVES

pour brochures, thèses, lettres, etc.

fermeture à bosse, à serrure, à crochets

MAISON FONDÉE EN 1813

Exposition Universelle de 1889 : Mention honorable



ATELIER DE CARTONNAGES

RELIURE, ENCADREMENT

PAPETERIE

FOURNITURES DE BUREAUX

IMPRESSIONS

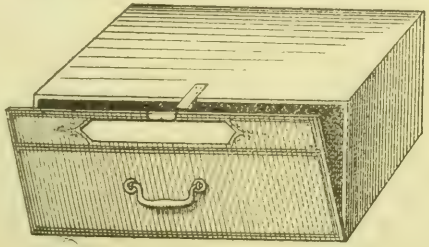
R. FONTAINE, FILS

13, rue de Tournon, 13

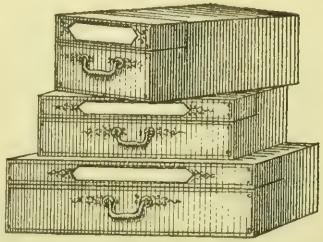
PRÈS LE LUXEMBOURG

PARIS

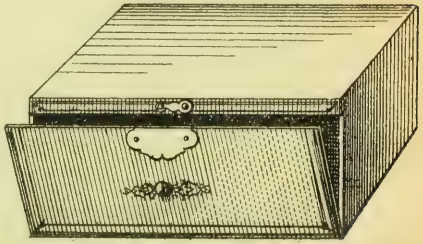
SPÉCIALITÉ DE BOITES DE BUREAUX (SOLIDITÉ PARFAITE)



Fermeture à ressort
s'ouvrant et se fermant sans sortir de la case



Fermeture à gorge ordinaire
à 2 et 3 charnières



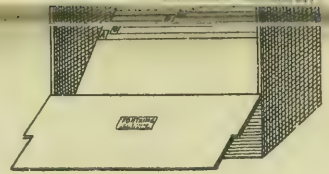
Fermeture système tourniquet
s'ouvrant et se fermant sans déplacement

Tarif des Boîtes de B...

26 × 18 × 9½	La boîte	1f 75
33 × 23 × 11	—	2f 20
35 × 24 × 12	—	2f 35
38 × 25 × 13	—	2f 50
41 × 27 × 14	—	2f 75
44 × 30 × 15	—	3f »
49 × 32 × 16	—	3f 50

dorées...
30 à 50 cent. en plus

Les façades se font également en toile, moleskine et peau avec tous les systèmes de fermeture

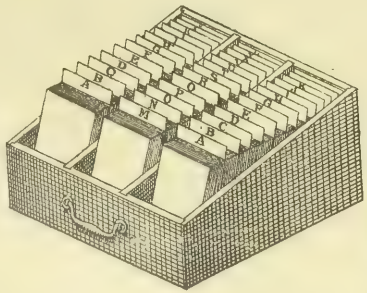


Boîte-Classeur
Format in-8°, 25×
— in-6, 25×
— in-4°, 35×

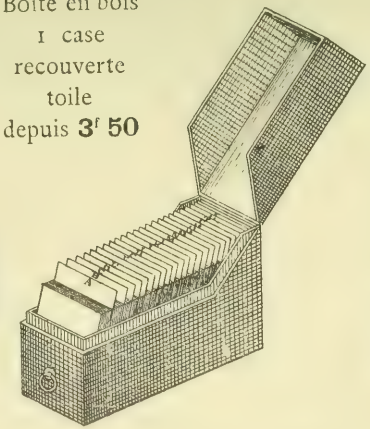
BOITES A FICHES ET CARTES-FICHES, système de classement simple, pratique et économique

BOITES MÊME GENRE
pour classer les
CARTES DE VISITES

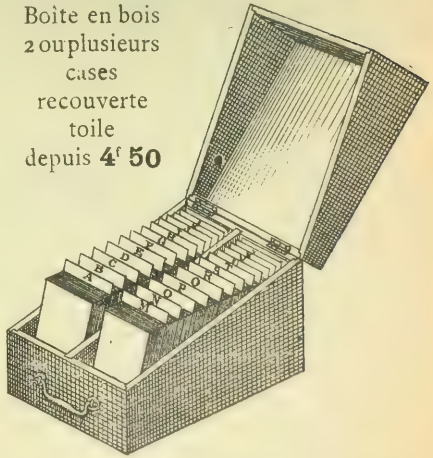
Boîte-caisson
1 ou plusieurs cases
depuis **1f 25**



Boîte en bois
1 case
recouverte
toile
depuis **3f 50**

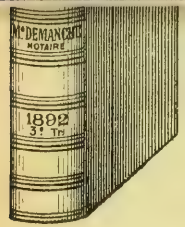


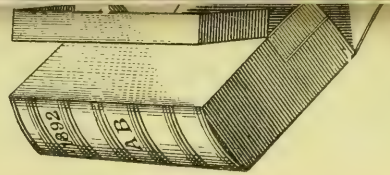
Boîte en bois
2 ou plusieurs
cases
recouverte
toile
depuis **4f 50**

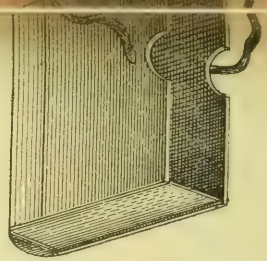


Fiches alphabétiques en forte carte de couleur pour les subdivisions, depuis **1** fr. la série de 25
Fiches en carte blanche (bonne qualité) de toutes dimensions, à **5** fr. le mille et au-dessus

Réparations à prix très réduits de tous genres de Cartonnages

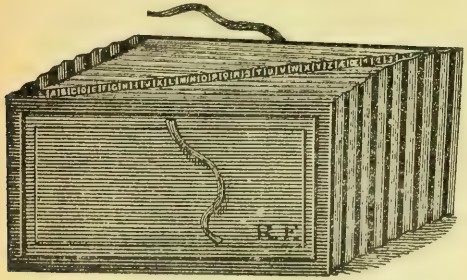






Format in-8° depuis **1f 50** Format in-4° depuis **2f 25**
Dos en toile, basane et maroquin avec ou sans dorure

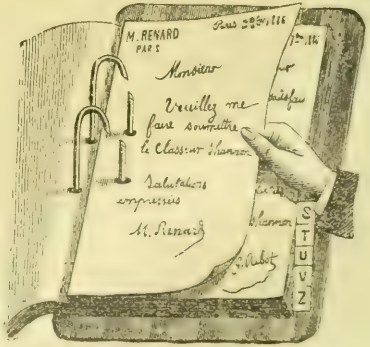
CLASSEURS LES PLUS PERFECTIONNÉS & DE TOUS SYSTÈMES



Porte-feuilles à ressorts
ou Reliure électrique
pour relier instantanément, papiers, musique journaux, etc.
10 formats, depuis **1f 25**

Classeurs Parisiens
pour relier aisément brochures et feuilles doubles, formats divers, depuis **1f 75**

Porte-feuilles Parisien
Classeur de 16 poches alphabétiques
format in-4° depuis **2f 25**



On retire et replace chaque lettre sans déranger les autres

Porte-feuilles à soufflets
16 feuillets alphabétiques
Format in-8° 24×18.....x..... **4f 50**
— in-4° 32×25..... **6f** »

Chemises-dossiers
en papier bulle parcheminé, carte, etc.
avec ou sans dos toile, depuis **3f 50** le cent

Classeurs-Shannon
Avec perforateurs **15f**, Cartons-répertoires **2f**

CARTONS POUR MÉDAILLERS, MINÉRAUX ET COLLECTIONS D'INSECTES

Papeterie R. Fontaine

Agriculture, horticulture. Des Résidus industriels dans l'alimentation du bétail (*Ch. Cornevin*). 330
Les Fleurs et les jardins de Paris (*Ch. Yriarte*) 539

Mathématiques. Premières leçons d'algèbre élémentaire (Nombres négatifs et positifs. Opérations sur les polynomes) (*Henri Padé*) . . 165

Équitation. L'Amateur d'équitation (*L. Peyremol*) 53

Art militaire. Causeries militaires (*le général Thoumas*) 4e série . . 48
Les Vertus guerrières. Livre du soldat (*le général Thoumas*) 47
Conseils à un jeune gradé (*le lieutenant de Cissey*) 48
Carnet d'un séminariste-soldat (*Alfred Tastevin*) 266
Petit traité d'éducation du soldat (*V. Coquinet*). 1re série : Six conférences à faire par le capitaine pendant la première période d'instruction 49
Memoria acerca de la enseñanza práctica dada en la Academia general militar 55
Solutions de douze sujets tactiques donnés aux examens d'entrée de l'École supérieure de guerre 40
Essai sur l'application de la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, ou Manuel du recrutement de l'armée française (*J.-P.-V. Simon*). 51
La Loi militaire sur le recrutement de l'armée et la loi sur le rengagement des sous-officiers, commentées et annotées par *Daniel Mérillon*. 51
Éléments de la guerre, 1re partie. Marches, stationnement, sûreté (*le colonel L. Maillard*) 38
Aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne 52
L'Artillerie de campagne en liaison avec les autres armes (*le colonel Langlois*) 39
Agenda de mobilisation. Infanterie. 52
Aide-mémoire de l'officier d'infanterie en campagne 52
Ce que doit être le nouveau règlement de manœuvres de l'infanterie française 40
Du Soutien de la cavalerie par des fantassins dans les temps anciens et dans les temps modernes (*le comte Raoul de Coligny*) 41
L'Infanterie de marine (organisation, recrutement, service colonial) (*G. de Singly*) 53
Prontuario del Zapador (*Mariano Rubió y Bellvé*) 55
Manuel d'administration et de comptabilité en temps de paix et en temps de guerre, à l'usage des capitaines-commandants et des sous-officiers comptables (*J. Mangin*). 50
Les Pigeons voyageurs et leur emploi à la guerre (*Eugène Caustier*) . 54
La Défense des frontières de la France (*le général Pierron*) 36
Étude de la frontière nord-est ou franco-allemande (*le général X****) . 266
Lebel contre Mannlicher et Vetterli dans la prochaine guerre (*le colonel Ortus*) 40
État militaire des principales puissances étrangères au printemps de 1891. Allemagne, Angleterre, Autriche, Belgique, Espagne, Italie, Russie, Suisse (*S. Rau*) 52

Beaux-Arts. Histoire de l'art. Biographies artistiques. L'Art et la nature (*V. Cherbuliez*) 201
La Femme dans l'art (*Marius Vachon*) 202
L'Art de peindre un croquis et de l'utiliser (*G. Fraipont*) 366
L'Art de peindre les paysages (*le même*). 366
L'Art de peindre les marines (*le même*) 366
L'Art de peindre les fleurs (*le même*). 366
La Vie artistique (*G. Geffroy*). 1re série 201
Les Arts de l'ameublement. La Serrurerie (*H. Havard*) 198
Les Arts de l'ameublement. La Tapisserie (*H. Havard*) 198
Les Arts de l'ameublement. L'Horlogerie (*H. Havard*). 198
La Manufacture nationale des Gobelins (*E. Gerspach*). 202
Le Cicerone, guide de l'art antique et de l'art moderne en Italie (*Jacob Burckhardt*), trad. par *Auguste Gérard*. Partie II. (Art moderne). 203
Guide-programme du cours d'histoire de l'art (*F. Lhomme et S. Rocheblave*) 203
L'Art antique, choix de lectures, 2e partie : La Grèce, Rome (*Gaston Cougny*) 204

La Peinture antique (*Paul Girard*) 205
L'Archéologie chrétienne (*André Pératé*). 205
Histoire de l'Art en France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*L. Horsin-Déon*). 1re partie. (Des origines au XIVe siècle.) . 205
Les Styles français (*Lechevallier-Chevignard*) 198
Album classique de l'histoire de l'art (*S. Rocheblave et F. Lhomme*). Fasc. spécimen : Les Arts sous Louis XIV 204
L'Architecture de la Renaissance (*Léon Palustre*) 199
Michel-Ange, sa vie, son œuvre (*L. Roger-Milès*). 199
Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps (*Émile Michel*). 194
Léonard de Vinci, l'artiste et le savant (*Gabriel Séailles*). 200
Les Artistes célèbres. Les Brueghel (*Émile Michel*) 195
Les Artistes célèbres. Les Van de Velde (*Émile Michel*) 195
Les Artistes célèbres. Les Clouet et Corneille de Lyon (*Henri Bouchot*). 196
Les Artistes célèbres. Abraham Bosse (*Antony Valabrègue*). 196
Les Artistes célèbres. Les Audran (*G. Duplessis*) 196
Les Artistes célèbres. Les Hüet. Jean-Baptiste et ses trois fils (*C. Gabillot*) 197
Les Artistes célèbres. Les Boulle (*Henry Havard*) 198
Murillo et ses élèves, suivi du catalogue raisonné de ses principaux ouvrages (*Paul Lefort*) 199
Les Artistes célèbres. J.-B. Greuze (*Ch. Normand*) 197
La Peinture étrangère au XIXe siècle (*T. de Wyzewa*) 201
Vincenzo Bellini. Arte-Studi e ricerche (*Antonino Amore*) 166
Charlet (*F. Lhomme*). 62
Raffet et son œuvre (*Armand Dayot*) 61
Raffet (*F. Lhomme*) 61

Graphologie. La Philosophie de l'écriture (*Louis Deschamps*) . . . 134

Mélanges scientifiques. Annuaire du Bureau des longitudes pour 1893 237
Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour les années 1892 et 1893. 236
L'Année scientifique et industrielle (*Louis Figuier*) 538

BELLES-LETTRES

Linguistique, grammaire, métrique. Altkeltischer Sprachschatz (*Alfred Holder*). 3e Lieferung : Branoscus-Corentius. Col. 513-768. 239
La Philologie classique (*Max Bonnet*). 223
La Prose métrique de Symmaque et les Origines métriques du Cursus (*Louis Havet*). 426
Le Latin dans la langue française (*M. Michelin-Tronson du Coudray*). 223
Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, à l'usage des écoles (*Élie Blanc*) 136
Essai d'étymologie historique et géographique (*Charles Toubin*). . . 222
La Langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XIe siècle (*E. Étienne*) 220
Glossaire de la langue d'oïl (XIe-XIVe siècles (*le Dr A. Bos*) 222
Les Grands Écrivains de la France. J. de la Fontaine. t. X et XI. Lexique de la langue de J. de la Fontaine 431
Le Français et le provençal (*H. Suchier*), trad. par *P. Monet* 218
La Revision de l'orthographe et l'Académie française (*A. Coty*) . . . 223
Exercices sur la petite grammaire française du P. A. Sengler (*Georges Gabiolle*) 455
Vocabulario español-arabigo del dialecto de Marruecos, con gran numero de voces usadas en Oriente y en la Argelia (Alger) (*P. José Lerchundi*). 331
L'Annamite mère des langues (*le colonel Frey*) 424
The Tzegiha language (*James-Owen Dorsey*) 240

Folklore. Miti, leggende e superstizioni del Medio Evo (*Arturo Graf*). Il mito del Paradiso terrestre. Il Riposo dei dannati. Le Credenze nella fatalità. T. I 63
Traditions populaires de la Haute-Saône et du Jura (*Ch. Thuriet*) . . 332
Folklore du Poitou (*Léon Pineau*) 425
Les Chants oraux du peuple russe (*Achille Millien*) 539

Éloquence. Discours parlementaires et écrits politiques (*Cobden*) . . 110

Poésie. Les Plus anciens Chansonniers français (XIIe siècle) (*Jules Brakelmann*) 222
Le Chansonnier français à l'usage de la jeunesse (*le baron d'Avril*) . . 267
Das Faustbuch des christlich Meynenden, d'après l'édition de 1725, édité par *Siegfried Szamatólski*. 242
Le Faust de Gœthe, trad. en français dans le mètre de l'original et suivant les règles de la versification allemande, par *François Sabatier* 333
Poèmes et Poésies (*Nicolas Lenau*), trad. de *V. Descreux*. 242
Biblioteca clasica. Antologia de poetas liricos castellanos desde la formacion del idioma hasta nuestros dias (*Marcelino Menendez y Pelayo*). 334

Théâtre. Aristophanis Equites. Annotatione critica, commentario exegetico et scholiis graecis instruxit (*Fred. H.-M. Blaydes*). 509
Théâtre à la maison et à la pension (*B. Vadier*). 267
Hedda Gabler, trad. par *M. Prozor*. 166
La Dame de la mer. Un ennemi du peuple, trad. de *Ad. Chenevière* et *H. Johansen*. 166

Romans, contes et nouvelles. La Terre promise (*Paul Bourget*). 13
L'Histoire d'Angèle Valoy (*Edmond Tarbé*). 15
Peau de satin (*Paul Ponsolle*). 16
Une Race (*Georges Beaume*). 17
Montorgueil (*le comte Léonce de Larmandie*). 18
Souvenirs d'un grenadier (Étapes du Berry en Alsace) (*A. Laisnel de la Salle*) 19
Les Combats (*Eugène Granger*). 20
Le Cuirassier blanc (*Paul Margueritte*). 20
Au Pays des étapes, notes d'un légionnaire (*Charles des Écorres*) . . 21
L'Argentier de Milan (*Pierre Sales*). 21
Périnaïk (*J. Cantel*). 22
Pougatcheff, d'après le roman russe du *comte Palhias de Tournemine* (*Candiani*). 23
La Comédie des champs (*Charles d'Héricault*). 24
L'Élu du peuple, mœurs d'à présent (*Joseph Maurain*). 25
Les Expériences d'un maître d'école allemand (*Frédéric Polak*), trad. de *A. Rosselet*. 26
L'Institutrice des Chantepôt (*Mary Floran*). 27
Une Lumière dans la nuit, roman imité de l'anglais (*M.-L. Rousseau*). 27
La Châtelaine de Trélivier (*Mlle Gabrielle d'Éthampes*). 28
Miss Louisa (*F. Jérusalémy*). 28
Le Crime de Kéralain (*la comtesse de Beaurepaire de Louvagny*) . . 28
L'Heure maudite (*la comtesse de Beaurepaire de Louvagny*). 28
Les Chevaliers de la dynamite (*Lucien Thomin*) 28
Honneur et bonheur (*B. de Buxy*). 29
Noëlle (*Champol*). 29
Un Portrait de famille (*Maryan*). 29
La Dernière Bataille du général Berger (*Jacques Bret*) 29
Monsieur le maréchal, scènes de l'Ukraine (*Étienne Marcel*). . . . 29
Messine, ou les Martyrs d'Alsace-Lorraine (*Pascal Lauroy*). 30
La Conversion d'un franc-maçon (*Mme Morisson-Lacombe*). 30
Jeunes filles et jeunes femmes, esquisses morales (*Loïsda*). 30
Pour lire en train express (*Maxime Juillet*) 30
Croquis honnêtes (*Christian de France*). 30
Un amant (*Émily Brontë*), trad. française, précédée d'une introd. par *Th. de Wyzéwa*. 30
La Fille à Lowrie (*mistress Frances Hogson Burnett*), trad. de l'anglais par *Robert de Cérisy*. 31
Liôudmila (*Polevoï*), trad. du russe par *Xavier Marmier*. 32
Pochékhonié d'autrefois. Vie et aventures de Nicanor Zatrapezny (*Chtchédrine*), trad. du russe par *Mme Polonsky* et *G. Debesse*. . . 32
Études, souvenirs et récits (*J. Bonneton*). 33
Les Soirées de Calibangrève (*Émile Bergerat*). 34
Passagère (*Paul Bonnetain*). 298
Décadence (étude d'artiste) (*Thomas Maisonneuve*). 298
Mademoiselle d'Orchair (*Richard Ranft*). 299
A l'entrée de la vie (*Ernest Daudet*). 299

Complices (*Hector Malot*). 300
L'Hermine (*G. Lafargue-Decazes*). 300
Jean Bonnet à Luchon (*Ernest Ferras*. 301
Léa Dalti (*Léon Vedel*) 302
L'Ami des jeunes filles (*Théo-Critt*). 303
Battu par des demoiselles (*Marie* et *Robert Halt*). 303
Le Mariage de Robert (*André Surville*). 303
Un Cœur discret (*Gustave Guiches*) 303
Le Dragée haute (*Feline de Comberousse*). 304
Marié (*Carmen Silva*). 304
Terre de Lourdes (*Boyer d'Agen*). 305
Jean de Kerdren (*Jeanne Schultz*). 306
Mon Chevalier (*Gabriel Franay*). 306
Midi à quatorze heures (*Ernest d'Hervilly*). 307
La Bataille de Tire-tes-Grègues (*Maxime Oget*). 308
Corallé, épisode de la révolution de Saint-Domingue (*Mme Guzman*) (*Clara Goguet*) 308
Contes de fées (*la même*). 308
Contes du Nord (*de l'Estoile*). 308
Deux Gloires (*F. de Juliot*) 308
L'Étui de nacre (*Anatole France*) 309
Le Coq rouge, aventures de deux petites Parisiennes en Russie (*Constant Améro*). 12
Christian Goël (*Emile Chambe*). 167
Trop mondaine (*Mme Jules Samson*). 9
L'Ennemi des lois (*Maurice Barrès*). 292
Si!.... Étude sociale d'après-demain (*Auguste Chirac*). 289
La Fin des dieux (*Henri Mazel*). 296
Typhonia (*Joséphin Péladan*). 294
Le Traité de la Méduse (*Maurice Quillot*). 294
Quelques pages de l'histoire d'un imbécile, écrite par lui-même. . . 511
A descriptive List of Novels and Tales dealing with Life in France (*W.-M. Griswold*). 458

Ouvrages pour la jeunesse. Doctoresse (*Roger Dombre*) . . 497
L'Homme aux cent millions (*Paul Verdun*). 498
Le Secret de l'abbé Fauvel (*H. de Brisay* et *D. Laumonier*). 499
Histoire d'une folie (*Dr Louis de Poitiers*) 500
Jean de Kerhors (*Francis Bazouges*). 500
Rêve de vingt ans. Mademoiselle de Carreros (*L. Valbrun*) 500
Une Amitié d'enfance (*Étienne Marcel*) 500
Souvenirs du Sundgau, récits de la Haute-Alsace (*Mme O. Gevin-Cassal*). 501
Le Dernier Chevalier, histoire d'un descendant des sires de Joux (*Jeanne France*). 502
Les Récits du père Noé, nouvelles franc-comtoises (*Marie-Joseph Bidal*). 502
Le Secret du mage (*André Laurie*). 502
Axel Ebersen, le gradué d'Upsala (la Vie de collège dans tous les pays) (*André Laurie*). 502
De New-York à Brest en sept heures (*André Laurie*). 503
Un Heureux malheur (*J. Lermont*). 503
Les Contes de l'oncle Jacques (*P.-J. Stahl*) 503
Claudius Bombarnac (*Jules Verne*) 503
Le Château des Carpathes (*Jules Verne*). 503
L'Héritage de Marie-Noël (*Louis Mainard*). 9
Les Cinq Nièces de l'oncle Barbe-Bleue (*Jacques Lermont*) 10
Les Voleurs de locomotives (*Fernand-Hue*). 11
La Lutte pour le devoir. Mademoiselle Volonté (*Fernand Calmettes*). . 9
Le Roi Bou-Bou (*Edgar Monteil*). 10
Louis et Louisette (*Mlle Marie Miallier*). 11
La Jeune Sibérienne (*Xavier de Maistre*) 504
La Capricieuse (*C. Sabatier de Castres*). 504
Le Monde des histoires pittoresques, fleurs choisies du Pèlerin. . . 504

Épistolaires. Lettres de François Pétrarque à Jean Boccace, trad. du latin, par *Victor Develay* 139
Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, publiées par *Philippe Tamizey de Larroque*. T. III, janvier 1634 à juin 1637 432
Lettres à Lamartine, publiées par *Mme Valentine de Lamartine* . . . 435

Le Reporter d'un évêque. Lettres de Boursault à Monseigneur de Langres, publiées et annotées par *Émile Colombey* 140

Littérature française. Histoire et critique. Les Épopées françaises, étude sur les origines et l'histoire de la littérature nationale (*Léon Gautier*). T. II. 510
Le Théâtre chrétien dans le Maine au cours du moyen âge (*le R. P. Dom Paul Piolin*) 64
Classiques populaires. Lamartine (*Édouard Rod*). La Bruyère (*Maurice Pellisson*). Le Tasse (*E. Mellier*). 428
Nouvelles Tendances en religion et en littérature (*l'abbé Félix Klein*). 430
La Vie littéraire (*Anatole France*), 4e série. 136

Littératures anciennes et étrangères. Histoire et critique. Histoire de la littérature grecque (*Max Egger*). 244
Origini del Teatro italiano. Libri tre con due appendici sulla rappresentazione drammatica del contado toscano e sul teatro mantovano nel sec. XVI (*Alessandro d' Ancona*). 66
La Literatura española en el siglo XIX (*P. Francisco Blanco Garcia*) . 514
Le Poème et la légende des Nibelungen (*H. Lichtenberger*). 336
Alcuni Studi su Dante Alighieri (*D. Giacomo Poletto*). 137
Trois poètes italiens, Dante, Pétrarque, le Tasse (*A. de Lamartine*). . 245
Henrick Ibsen et le Théâtre contemporain (*Auguste Ehrhard*). . . . 166

Polygraphie. Bibliothèque littéraire de la famille, publiée sous la direction de *F. Lhomme*. — *Voltaire*, Œuvres choisies (prose et vers). — Les Chefs-d'œuvre de la chaire. — *Saint-Simon*, Scènes et portraits. — Les Femmes écrivains, œuvres choisies. 167

HISTOIRE

Encyclopédie historique. Dictionnaire universel d'histoire et de géographie. (*M.-N. Bouillet et L.-G. Gourraigne*) 69

Géographie. Cours de géographie rédigé conformément au nouveau programme d'admission à l'École spéciale militaire pour 1891 (*J. Molard*). 56
Atlas universal para las escuelas primarias, secundarias y normales, segun los ultimos adelantos de la pedagogia alemana (*Volckmar*). I. Edicion grande para el Reino de España. — II. Edicion pequeña (id.). — III. Edicion sur-americana 208
Géographie de la France et de ses colonies (*Marcel Dubois*). Cours supérieur 208
Notre pays de France. En cheminant. (Auvergne) (*Édouard-D. Labesse et H. Pierret*). 11
Du Saint-Gothard à la mer. Le Rhône. Histoire d'un fleuve (*Charles Lenthéric*). 210
De Paris au Cap Nord. Notes pittoresques sur la Scandinavie (*Paul Ginesty*) 213
L'Europe illustrée. Spiez et la vallée de la Kander dans l'Oberland bernois (*Ernest Müller*) 212
A Rome et en Italie. Impressions d'un pèlerin (*l'abbé J.-M. Buathier*). 212
Huit jours en Italie. Pèlerinage de la jeunesse française à Rome (septembre-octobre 1891) (*Louis d'Eslion et J. de la Nézière*) 212
Lettres sur l'Inde (*Mgr Laouënan*), publiées par *Adrien Launay* . . . 214
Les Etablissements français dans l'Inde et en Océanie (*G. Haurigot*) . 213
Une Excursion en Indo-Chine. De Hanoï à Bangkok (*le prince Henri d'Orléans*) 214
Autour de la Méditerranée. Les Côtes barbaresques. De Tripoli à Tunis (*Marius Bernard*) 8
Choses d'Afrique. Voyage d'un curieux (*Pierre d'Arlay*) 215
Tunisie. La Khroumirie et sa colonisation (*le Dr Guérard et Émile Boutineau*) 214
Souvenirs de la côte d'Afrique (Madagascar-Saint-Barnabé (*le baron E. de Mandat-Grancey*) 216
A travers les tropiques (*lady Brassey*), trad. de l'anglais par *Gaston Bonnefont*. 8
Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885, 1886, 1887). Les États-Unis (*le R. P. Ch. Croonenberghs*) 217

Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les hommes (*Élisée Reclus*). T. XVIII. L'Amérique du Sud, les Régions andines, Trinidad, Vénézuéla, Colombie, Ecuador, Pérou, Bolivie, Chili 246
Un Royaume polynésien. Iles Hawaï (*G. Sauvin*) 218

Histoire sainte. Abrégé de l'histoire sainte, à l'usage des classes inférieures des établissements d'instruction publique (*le Dr F. Schuster*). 127

Histoire ancienne. Deux papyrus démotiques (*L. Denisse*). . . . 249
La Grèce avant Alexandre, étude sur la société grecque du VIe au IVe siècle (*Paul Monceaux*). 367
L'Armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs (*René Cagnat*) 249

Histoire universelle, du moyen âge et moderne. La Guerre à toutes les époques (*le Dr Quesnoy*). 11
Entretiens sur l'histoire du moyen âge (*Jules Zeller*) 519
Nouvelles Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne, de 1378 à 1461 (*Alfred Leroux*). 149
Introduction critique à l'histoire moderne, matériaux et littérature (*Charles Moeller*) 518
Précis historique des campagnes modernes 47
La France et Rome de 1700 à 1715 (*Albert Le Roy*). 253
La Paix d'Aix-la-Chapelle (*le duc de Broglie*) 152
Étude sommaire des campagnes d'un siècle (*le capitaine Ch. Romagny*) (campagnes de 1813, 1814, 1815, 1859, 1866, 1877-1878) 47
Histoire contemporaine de la transformation politique et sociale de l'Europe. L'Italie et la Pologne, 1860-1864 (*le prince Lubomirski*) . . 144

Histoire de l'Église. Étude sur le Liber censuum de l'Église romaine (*Paul Fabre*) 141
Kirchengeschichtliche Studien. Wolfenbüttler Fragmente, Analekten zur Kirchengeschichte des Mittelalters (*Max Sdralek*). 251
Analekten zur Papst- und Konziliengeschichte im 14. und 15. Jahrhundert (*Henri Simonsfeld*). 75
Geschichte des Klosters, der Vogtei und Pfarrei Herbitzheim (*Joseph Levy*) 450
Les Principaux Faits miraculeux de Lourdes (*l'abbé Barbé*). 417

Hagiographie. Biographie religieuse. Les Saints dans le monde. (*L. de la Brière*). 364
Les Saints de France du Ier au XIIIe siècle (*Mlle Isabelle Veray*) . . . 402
Les Saints de la Compagnie de Jésus (*Adolphe Archier*) 408
Saint Joseph, sa vie et son culte (*Mgr Ricard*) 402
Vie de saint Venance, martyr (*le R. P. Moniquet*) 403
Saint Fort, premier évêque de Bordeaux (*le R. P. Moniquet*) 403
Le Duché mérovingien d'Alsace et la Légende de sainte Odile (*Ch. Pfister*) . . . . . 40[illegible]
Histoire de Bretagne. Critique des sources. Saint Goulven. Texte de sa vie latine ancienne et inédite publié avec notes et commentaire historique (*Arthur de la Borderie*) . . . . . 14[illegible]
Saint Hervé. Texte latin de la vie la plus ancienne de ce saint publié avec notes et commentaire historique par *Arthur de la Borderie* . . 14[illegible]
Sainte Brigitte de Suède (*la comtesse de Flavigny*) . . . . . 40[illegible]
Histoire de saint Ignace de Loyola (*le P. Bartoli*), trad. revue, complétée, annotée et enrichie de documents inédits par *le P. L. Michel*. 40[illegible]
Vie de saint Camille de Lellis (*l'abbé Blanc*) . . . . . 40[illegible]
Saint Jean-François Régis (*Frédéric de Curley*) . . . . . 40[illegible]
Le Bienheureux Colombini (*la comtesse de Rambuteau*) . . . . . 40[illegible]
Life of the Blessed Father John Forest (*Fr. Thaddeus*) . . . . . 40[illegible]
M. Vincent de Paul. Témoignage sur sa vie et ses vertus éminentes par *Bossuet*, édité par *Armand Gasté* . . . . . 40[illegible]
Les Vies de quatre des premières Mères de la Visitation (*la R. M. de Chaugy*). . . . . 41[illegible]
Vie de la Révérende Mère Suzanne Lévêque (*le R. P. Dom Louis Lévêque*) . . . . . 41[illegible]
Françoise de Bona (*l'abbé J. Séaume*) . . . . . 41[illegible]
Histoire du R. P. de Clorivière, de la Compagnie de Jésus (*le P. Jacques Terrien*) . . . . . 41[illegible]

Mgr Jacquemin, évêque de Saint-Dié (*l'abbé Mangenot*) 411
Vie du T. R. P. Marie-Joseph Coudrin (*Un Père de Picpus*) 412
Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation (*l'abbé Léon Chapot*) 412
Une Famille napolitaine (*le R. P. Sica*) 414
Vie de la Révérende Mère Thérèse de Saint-Joseph (*le R. P. Mercier*) . 415
Le P. Joseph Arèso (*l'abbé Henri de Sarrel de Saint-Julien*) 415
Le R. P. Louis de la Morinière (*le P. Joseph Dauphin*) 416
Histoire de la vie et des œuvres de Mgr H.-A. Languillat, S. J. (*l'abbé Pierre*) 416
Une Ame de prêtre. L'Abbé C.-A. Estève (*l'abbé Naudet*). 417
Bernadette, sœur Marie Bernard (*Henri Lasserre*) 417
Vie et œuvres de M. Legentil (*le P. M. Bony*) 418
L'Ame d'un missionnaire. Vie du P. Nempon, missionnaire apostolique du Tonkin occidental (*l'abbé Gustave Montauuis*). 340
Le Cardinal Mermillod, sa vie, ses œuvres et son apostolat (*J.-T. de Belloc*) 265
Monseigneur Freppel, d'après des documents authentiques et inédits (*Ét. Cornut*) 534
Histoire populaire de Son Ém. le cardinal Charles-Martial-Allemand Lavigerie, archevêque de Carthage et d'Alger, primat d'Afrique (*Mgr Émile Lesur* et *l'abbé J.-A. Petit*) 74
Les Obsèques du Cardinal Lavigerie (Alger, Tunis, Carthage). Journal d'un témoin (*l'abbé A.-J. Rance-Bourrey*). 457

Questions du jour. Il Caso della partenza del Papa de Roma (*Nerio Malvezzi*) 145
Léon XIII et l'Union catholique (*Un prêtre lecteur assidu de l'*Univers) 168
L'Encyclique aux catholiques de France. Objections et réponses (*Mgr H. Sauvé*) 269
Les Evêchés non concordataires de France et le Budget de 1893 (*le comte de Luçay*) 368
Le Concordat, ce qu'il est, ce que l'on veut en faire 268
Le Concordat (*le duc de Broglie*) 439
La Séparation de l'Église et de l'État en France au point de vue financier (*Yves des Brugères*). 369
Le Krack certain des caisses d'épargne (*J.-T. de la Boulaye*) 365
A travers le champ de bataille. Histoire. Politique. Anti-socialisme. . 370
La Question électorale en 1893 (*l'abbé Delafosse*). 456
La Franc-maçonnerie, synagogue de Satan (*Mgr Léon Meurin*) . . . 507
L'Apothéose de Renan (*le P. V. Delaporte*) 270
L'Apostolat de la presse (*le P. H. Fayollat*). 269
La Colonisation de l'Indo-Chine. L'Expérience anglaise (*J. Chailley-Bert*). 159
L'Ouganda et les agissements de la Compagnie anglaise « East-Africa » (*Mgr Livinhac*) 457

Histoire de France. Histoire poétique des Mérovingiens (*Godefroid Kurth*) 436
Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V (*Christine de Pisan*) 147
La Politique extérieure de Louise de Savoie. Relations diplomatiques de la France et de l'Angleterre pendant la captivité de François Ier (1525-1526) (*G. Jacqueton*) 178
Le Parti des Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy. La Molle et Coconat (*Francis de Crue*) 150
La Minorité de Louis XIII, Marie de Médicis et Sully (1610-1617) (*Berthold Zeller*) 251
Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices (*A. de Boislisle*). T. IX. 441
Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV, publiés d'après le manuscrit authentique appartenant à M. le duc des Cars, par le *comte Gabriel-Jules de Cosnac* et *Édouard Pontal*. T. XI. . 345
Précis historique de la guerre des Camisards, 1702-1710. 313
Le Président Hénault et Mme du Deffand; la cour du Régent, la cour de Louis XV et de Marie Leczinska (*Lucien Pérey*) 521
Les Guerres des Alpes. Guerre de la succession d'Autriche (1742-1748).

Mémoire extrait de la correspondance de la cour et des généraux, par F.-E. de Vault, lieutenant général, directeur du dépôt de la guerre (1763-1790), revu, annoté et accompagné d'un résumé d'observations par *P. Arvers* 344
Maurice de Saxe et le marquis d'Argenson (*le duc de Broglie*). . . . 152
La Chute de l'ancienne France. Les Débuts de la Révolution (*Marius Sepet*) 255
Un Ami de la Reine (Marie-Antoinette. M. de Fersen) (*Paul Gaulot*). . 155
Un Prussien en France en 1792. Lettres intimes de J.-F. Reichardt, traduites et annotées par *A. Laquiante*. 342
Récits d'un soldat. Les Prussiens en France, Longwy, Verdun, Thionville, Valmy (1792) (*le commandant Grandin*) 41
Curiosités révolutionnaires. Billaud-Varenne, membre du Comité du Salut public. Mémoires inédits et correspondance, accompagnés de notices biographiques sur Billaud-Varenne et Collot d'Herbois (*Alfred Bégis*) 340
Journal du canonnier Bricard, 1792-1802, publié en l'an 1891 par ses petits-fils *Alfred* et *Jules Bricard*. 42
Mémoires inédits de Bertrand Poirier de Beauvais, commandant général de l'artillerie de la Vendée, publiés par *la comtesse de la Bouëre*. 522
Dix ans de la vie d'une femme pendant l'émigration. Adélaïde de Kerjean, marquise de Falaiseau, d'après des lettres inédites et des souvenirs de famille (*le vicomte de Broc*). 523
L'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution (1789-1804) (*Geoffroy de Grandmaison*). 73
Un Agent secret sous la Révolution et l'Empire. Le Comte d'Antraigues (*Léonce Pingaud*) 256
Correspondance générale de Carnot, publiée avec des notes historiques et biographiques (*Étienne Charavay*). T. I. 348
Napoléon intime (*Arthur Lévy*). 443
D'Essling à Wagram. Lasalle, correspondance recueillie par *A. Robinet de Cléry*. 41
Mémoires du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes par *le duc de Broglie*. T. IV et V 259
Un Témoin des deux Restaurations (*Edmond Géraud*). Fragments de journal intime, publiés par *Charles Bigot*. 349
Souvenirs d'un vieux capitaine de frégate (*Joseph Kerviler*), publiés par son fils (Campagne du Levant, 1826-1829) 350
Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville. T. III. Charles X, la Duchesse de Berry, le Comte de Chambord. 158
Français et Russes en Crimée. Lettres d'un officier français à sa famille pendant la campagne d'Orient (*le général Herbé*). 42
Guerre franco-allemande de 1870-1871 (*Ch. Romagny*). 46
Estudio sobre la guerra franco-germana de 1870 (*José Almirante*) . . 351
Souvenirs du général Jarras, chef d'état-major général de l'armée du Rhin (1870), publiés par *Mme Jarras* 43
Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870 (*Théodore Fontane*) 44
Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande. 1re partie. Événements ayant eu lieu dans la zone frontière (15 juillet-2 août 1870), fasc. 1 et 2 (*le général von Verdy du Vernois*). Trad. du *capitaine Monet* 45
Armée de Chalon. Charges héroïques (*Georges Bastard*). 44
L'Heure suprême à Sedan (*l'abbé Lanusse*). 44
Devant l'ennemi (*le P. Fréd. Rouvier*). 7
L'Expédition du Dahomey en 1890 (*Victor Nicolas*). 368

Histoire religieuse, civile et politique. L'Ancien Clergé de France. I. Les Évêques avant la Révolution (*l'abbé Sicard*) . . . 352
Histoire de l'Église de Cambrai (*l'abbé C.-J. Destombes*) 527
Le Culte de la Raison et le Culte de l'Être suprême (1793-1794). Essai historique (*F. Aulard*) 347
Du Pouvoir législatif en France depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789 (*Raynald Petiet*) 354
Ecrits inédits de Saint-Simon, publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des Affaires étrangères, par *M. P. Faugère*. T. VIII, publié par *le vicomte Menjot d'Elbenne*. Notes sur tous les duchés-pairies, comtés-pairies et duchés vérifiés depuis 1500 jusqu'en 1750. . . . 442

Louis XI et les Villes (*Henri Sée*) 312
Les Françaises à toutes les époques de notre histoire (*H. Gourdon de Genouillac*) 7
Des Transformations successives du sou (*de Vienne*) 102
Notice sur la Chambre des comptes de Dole, suivie d'un armorial de ses officiers (*Roger de Lurion*) 163
Machault d'Arnouville. Étude sur l'histoire du contrôle général des finances de 1749 à 1754 (*M. Marion*) 154
Les Causes financières de la Révolution française (*Charles Gomel*). Les Ministères de Turgot et de Necker 346
La Société française avant et après 1789 (*Victor du Bled*) 156
Au Palais (*le lieutenant-colonel Floridor Dumas*) 364

Histoire militaire, maritime et coloniale. L'Armée française à travers les âges (*L. Jablonski*). 49
La Marine royale en 1789 (*Maurice Loir*) 355
Trente ans de la vie militaire (*le capitaine H. Choppin*) 48
La France coloniale. Histoire, géographie, commerce (*Alfred Rambaud*). 209
Les Grandes Compagnies de commerce. Étude pour servir à l'histoire de la colonisation (*Pierre Bonnassieux*) 343

Histoire locale. Paris ignoré (*Paul Strauss*) 5
Histoire illustrée de la ville et du canton de Saint-Gervais d'Auvergne (Puy-de-Dôme) (*Ambroise Tardieu* et *Augustin Madebène*). 320
Histoire du pays de Villequiers en Berry (*Max de Laugardière*) . . . 319
Études historiques sur la province dominicaine de France. Les Dominicains d'Auxerre (*le R. P. Fr.-Marie-Dominique Chapotin*) 314
Histoire de la commune de Pourrain pendant la Révolution (1789-1800) (*Th. Mémain*). 76
L'Abbaye de Chassagne-en-Bresse, notes historiques (*l'abbé F. Marchand*) 316
Études sur l'administration municipale en Bretagne au XVIIIe siècle. Les Municipalités. Répartition et perception des impôts directs, répartition des charges publiques, finances municipales, travaux publics, police (*Ant. Dupuy*) 312
Les Chartes de la Tour de Douvres (1250-1624). Documents pour servir à l'histoire du Bas-Bugey et des provinces voisines (*l'abbé F. Marchand*) 316
Le Désert de la Grande-Chartreuse, ou Histoire des Chartreux d'après leurs archives (*André Pascal*). 315
Un Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Bourbourg, recueilli et dressé par *Ignace de Coussemaker* 317
Fressin, histoire, archéologie, statistique (*l'abbé Fromentin*) 319
Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude (*Dom P. Benoit*) . 160
Histoire de la principauté d'Orange, suivie de lettres inédites des princes d'Orange, des rois de France, du comte de Grignan (*le comte A. de Pontbriant*) 311
La Commune d'Agen. Essai sur son histoire et son organisation depuis son origine jusqu'au traité de Brétigny (*André Ducom*) 318
Séminaires de la province d'Auch (*l'abbé Cazauran*). 314
Histoire du collège de Tulle depuis son origine jusqu'à la création du lycée (1567-1887) (*G. Clément-Simon*) 447
Histoire de Chazay-d'Azergues en Lyonnais (*l'abbé L. Pagani*). . . . 318
Études sur les communautés et chapitres de Laval, d'après le manuscrit de *Louis-Julien Morin de la Bealuère*, publiées et annotées par *Louis de la Bealuère*, avec des additions de *J.-M. Richard*. . . . 315
La Normandie monumentale et pittoresque 356
Monographie de la paroisse de la Mancellière au diocèse d'Avranches (*Alfred de Tesson*) 320
Les Bourniquettes de Saint-Charles, de la paroisse de Saint-Jean-le-Blanc-lez-Orléans (1653-1770). Histoire intime d'un couvent d'Ursulines (*P. Ratouis*) 315
Histoire des arbalétriers de Saint-Omer, dits compagnons ou chevaliers de Saint-Georges (*l'abbé O. Bled*). 321
Causeries du Besacier. Mélanges pour servir à l'histoire des pays qui forment aujourd'hui le département de l'Oise (Picardie méridionale. Nord de l'Ile-de-France) (*le vicomte de Caix de Saint-Aymour*) . . . 313
Monographies paroissiales du diocèse de Marseille (*l'abbé T. Brieugne*) . 314

Annales du collège royal Bourbon d'Aix, depuis les premières démarches faites pour sa fondation jusqu'au 7 ventôse an III, époque de sa suppression (*Édouard Méchin*). T. III 445
Histoire de la Valette (Var) (*Laurent Germain*) 320
L'Université de Perpignan, avant et pendant la Révolution française (*l'abbé Ph. Torreilles*). 528
Chambre de commerce de la Rochelle. Le Commerce rochelais au XVIIIe siècle, d'après les documents composant les anciennes archives de la Chambre de commerce de la Rochelle (*Émile Garnault*). 3e partie. Marine et colonies, de 1718 à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) . . 321

Histoire étrangère. Histoire d'Allemagne. La Réforme, Jean Huss, Martin Luther, premiers empereurs de la maison d'Autriche (*Jules Zeller*) 448
Der Antheil der Jesuiten an der preussischen Königskrone von 1701.... Eine preussische und deutsche Studie (*Nikolaus Thœmes*) 270
Aus der Paulskirche. Berichte an den Schwabischen Merkur aus den Jahren 1848 und 1849 (*Gustav Rümelin*). Herausgegeben und eingeleitet *von H. R. Schäffer* 449
Saxe et Moscou. Un médecin diplomate : Laurent Rinhuber de Reinufer (*le P. Pierling*) 451
La Lutte dans la mer Adriatique en 1866. Bataille de Lissa. Extrait du tome V des Luttes de l'Autriche en 1866. Trad. de l'allemand par *Franz Crousse* 43
Cosas de España (*Espinosa y Quesada*) 457
Monografias de Catalunya. Diccionari historich-geographic anotat (*J. Reig y Vilardell*. 168
Rome et l'Italie sous Léon XIII (*le baron Jehan de Witte*) 211
Pombal, sein Charakter und seine Politik nach den Berichten der Kaiserlichen Gesandten im geheimen Staatsarchiv zu Wien. Ein Beitrag zur Geschichte des Absolutismus (*Bernard Duhr*). 450
La Restauration impériale au Japon (*le vice-amiral Layrle*). 530

Biographie. Modern English biography, containing many thousand concise memoirs of persons who have died since the year 1850 (*Frederic Boase*). T. I 164
Le Fondateur de Lyon. Histoire de L. Munatius Plancus (*Émile Jullien*). 71
Beiträge zur vaterländischen Geschichte (Band IV, Heft 1). Franz Hotman (*L. Ehinger*) 271
Un ancien doyen. Toullier et son temps (*A. Éon*) 487
Montaigne, l'homme et l'œuvre (*Paul Bonnefon*) 427
Duguay-Trouin (*le docteur Philippe*) 76
J.-J. Rousseau (*Arthur Chuquet*) 366
Rouget de Lisle et l'Hymne national (*Er.-Ch. Gaudot*) 271
Le Vicomte de Maurès de Malartic (Ambroise-Eulalie), maréchal de camp, maire de la Rochelle, député aux États généraux (*le comte Gabriel de Maurès de Malartic*) 77
Le Général Marceau, sa vie civile et sa vie militaire (*Noël Parfait*). . 41
Le Comte Joseph de Maistre et sa famille (*de Lescure*) 532
Thomas Martin de Gallardon (*le capitaine Paul Marin*) 169
Heine intime, lettres inédites avec notes biographiques et commentaires par *le baron L. de Embden*. Édition française par *M. S. Gourovitch* . 263
Lamennais, d'après des documents inédits (*Alfred Roussel*) 533
Le Général Ambert, sa vie et ses œuvres (*J. de la Faye*) 370
Ernest Millot (*Arsène Thevenot*). 368

Christophe Colomb. Centenaire de la découverte de l'Amérique. Christophe Colomb (*A. Rastoul*) 261
Christophe Colomb, sa vie, ses voyages, sa mission religieuse (*l'auteur des Deux nouveaux martyrs, Perboyre et Chanel*). 359
Christophe Colomb, vie populaire (*la vicomtesse Simard de Pitray, née de Ségur*) 263
Homenaje á Cristobal Colon, por cuenta y á costa ajena. D. Fernando Colon hijo natural ó legitimo. Polemica (*Conde de las Navas*) . . . 531
Glorification religieuse de Christophe Colomb (*l'abbé Casabianca*) . . 530
Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde (Comité départemental du Calvados) 263
La Nao Santa-Maria. Memoria de la comision archeologica ejecutiva . 360

Influencia de los Aragoneses en el descubrimiento de America (*Miguel Mir*). 359

Archéologie. Sciences auxiliaires. Recueil d'inventaires des ducs de Lorraine 317
La Maison dite de la reine Bérengère au Mans (Maison Le Corvaisier de Courteilles) (*Robert Triger*) 358
Travaux pratiques d'une conférence de paléographie à l'Institut catholique de Toulouse (*le chanoine Douais*) 519
Essai de sigillographie. Saint Luc, patron des anciennes Facultés de médecine (*le Dr Dauchez*) 77
Numismatique de la principauté de Stavelot et de Malmédy (*le baron de Chestret*) 77
Dictionnaire des figures héraldiques (*le comte Théodore de Renesse*). 1er fasc. 529

Mélanges. Regards historiques et littéraires (*le vicomte Melchior de Vogüé*) 367
Heures d'histoire (*le vicomte Melchior de Vogüé*) 525

Bibliographie. Bibliografia (*Giuseppe Ottino*) 362
Dizionario bibliografico (*C. Arlia*) 362
Les Bibliographies méthodiques (*Eugène Bacha*). 363
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : Bibliographie (*les PP. Augustin et Aloys de Backer*). 2e partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*). Nouvelle édition (*Carlos Sommervogel*). T. IV. Haakmann-Lorette. 452
Les Manuscrits de Dante des bibliothèques de France (*Lucien Auvray*). 516
Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes publiés dans l'Europe chrétienne de 1810 à 1885 (*Victor Chauvin*). T. Ier 535
Bouquinistes et bouquineurs. Physiologie des quais de Paris, du pont Royal au pont Sully (*Octave Uzanne*) 360

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Aguiléra (M.) 483
Almirante (José). 351
Améro (Constant) 12
Amore (Antonio) 166
Ancona (Alessandro d'). 66
Angot des Rotours (J.). 400
Archier (Adolphe) 408
Aristophane 509
Arlay (Pierre d'). 215
Arlia (C.) 362
Arréat (Lucien) 387
Arvers (le colonel P.) 344
Aubry (l'abbé). 118
Aulard (F.). 347
Auvray (Lucien) 516
Avril (le baron d') 267
Bacha (Eugène) 363
Backer (le P. Aloys de). 452
Backer (le P. Augustin de) . . . 452
Baets (l'abbé Maurice de) . 396, 486
Bæumker (Dr Clemens). 232
Barbé (l'abbé). 417
Barrès (Maurice). 292
Bartoli (le P.). 406
Bastard (Georges) 44
Batiffol (Pierre). 418
Bazouges (Francis) 500
Beaume (Georges). 17
Beaurecueil (la Ctesse Max de) . . 125
Beaurepaire de Louvagny (la Ctesse de) 28
Beauvais (Bertrand Poirier de). . 522
Bégis (Alfred). 340
Belloc (J.-T. de). 265
Bellvé (Mariano Rubio y). . . . 55
Bénard (Ch.) 397
Benoit (Dom P.). 160
Bérard des Glajeux. 229
Bergerat (Emile). 34
Bernard (Marius). 8
Bernard (saint) 119

Bertheau (Charles) 106
Berthet (André) 327
Bidal (Marie-Joseph) 502
Bigot (Charles) 349
Billaud-Varenne 340
Biville (Raoul) 489
Blanc (l'abbé) 407
Blanc (Élie) 136
Blaydes (F.-H.-M.) 509
Bled (l'abbé O.) 321
Bled (Victor du) 156
Block (Maurice) 235
Boase (Frédéric) 164
Boislisle (A. de) 441
Bolo (l'abbé Henry) 116
Bonnassieux (Pierre) 343
Bonnefon (Paul) 427
Bonnefont (Gaston) 8
Bonnet (Max) 223
Bonnetain (Paul) 298
Bonneton (J.) 33
Bony (le P. M.) 418
Bos (A.) 222
Bossu (Léon) 385
Bouchot (Henri) 196
Bouillet (M.-N.) 69
Bourdeau (Louis) 392
Bourget (Paul) 13
Boursault 140
Boutineau (Émile) 214
Boyer d'Agen 305
Boys (C.-V.) 165
Brakelmann (Jules) 222
Brassey (lady) 8
Bret (Jacques) 29
Bricard (Alfred) 42
Bricard (Jules) 42
Brice (Hubert) 484
Brieugne (l'abbé T.) 314
Brinquant (l'abbé J.-F.) 117
Brisay (H. de) 499
Broc (le Vte de) 523
Broglie (l'abbé de) 114
Broglie (le duc de) . . 152, 259, 439
Brontë (Emily) 30
Bruder (Dr Adolf) 111
Bruyères (Yves des) 369
Buathier (l'abbé J.-M.) 212
Burckhardt (Jacob) 203
Burke (Rev. J.-J.) 536
Buxy (B. de) 29
Cabrières (Mgr de Roverié de) . . 421
Cagnat (René) 249
Caix de Saint-Aymour (le Vte de) . 313
Calan (Ch. de la Lande de) . . . 487
Calmettes (Fernand) 9
Candiani 23
Cano y Rodriguez Cairo 390
Cantel (J.) 22
Capellmann (Dr C.) 326
Carayon (le P. Auguste) 452
Carnot 348
Casabianca (l'abbé) 530
Castelot (E.) 100
Castres (C. Sabatier de) 504
Caustier (Eugène) 54
Cazaubon (l'abbé) 314
Cerisy (Robert de) 31
Chailley-Bert (J.) 159
Chambe (Émile) 167
Champol 29
Chapot (l'abbé Léon) 412
Chapotin (le R. P. Fr.-Marie-Dominique) 314
Charavay (Étienne) 348
Chaugy (la R. M. de) 410
Chauvin (Victor) 535
Chenevière (Ad.) 166
Cherbuliez (V.) 201
Chestret (le baron de) 77
Chirac (Auguste) 289
Choppin (le capitaine H.) 48
Christine de Pisan 147
Chtchédrine 32
Chuquet (Arthur) 366
Cissey (le lieutenant de) 48
Clément-Simon (G.) 447
Clercq (Jules de) 422
Cléry (A. Robinet de) 41
Cobden 110
Cohen (Édouard) 328
Coligny (Raoul de) 41
Colombey (Émile) 140
Comberousse (Féline de) 304
Coquinet (V.) 49
Cormier (le R. P. Hyacinthe-Marie) . 124
Cornevin (Ch.) 330
Cornut (le R. P. Ét.) 534
Cosnac (Gabriel-Jules de) 345
Coty (A.) 223
Coudray (Michelin-Tronson du) . 223
Cougny (Gaston) 204
Coulomb (E.-J.) (Amaravella) . . 391
Courcelle-Seneuil 99
Coussemaker (Ignace de) 317
Croonenberghs (le R. P. Ch.) . . 217
Crousse (Franz) 43
Crue (Francis de) 150
Curley (Frédéric de) 408
Dauchez (le Dr) 77
Daudet (Ernest) 299
Dauphin (le P. Joseph) 416
Dayot (Armand) 61
Debesse (G.) 32
Dehérain (P.-P.) 329
Delafosse (l'abbé) 456
Delaporte (le P. V.) 270
Dementhon (l'abbé Ch.) 234
Denisse (L.) 249
Deschamps (Louis) 134
Descreux (V.) 242
Desplanques (A.) 455
Destombes (C.-J.) 527
Develay (Victor) 139
Dewez (l'abbé J.-B.) 126
Dombre (Roger) 497
Dorsey (James-Owen) 240
Douais (le chanoine) 519
Dubois (Marcel) 208
Dubourg (Léon) 489
Ducom (André) 318
Dufourmantelle (Maurice) . . . 492
Duhr (le R. P. Bernard) 450
Dumas (le lieutenant-colonel Floridor) 364
Duplessis (G.) 196

Duplessy (l'abbé S.) 504
Dupuy (Ant.) 312
Duthoit (Eugène) 484
Ecorres (Charles des) 21
Egger (Max) 244
Ehinger (L.) 271
Ehrhard (Auguste) 166
Elbenne (le Vte Menjot d'). 442
Emden (le baron L. de) 263
Eon (A.). 487
Eslion (Louis d'). 212
Espiney (le Dr Charles). 454
Espinosa y Quesada. 457
Éthampes (Mlle Gabrielle d') . . . 28
Étienne (E.) 220
Eudes (V.-J.) 119
Fabre (Paul) 141
Fabreguettes (M.) 486
Farges (Alb.) 390
Farguettes (G. de) 107
Faugère (P.) 442
Fava (l'abbé) 115
Fayollat (le R. P. H.). 269
Féline de Comberousse. 304
Fernand-Hue 11
Fernandez y Fernandez (P. Petro) . 363
Ferras (Ernest) 301
Figuier (Louis) 538
Firmat y Cabrero (Jesús). 491
Flavigny (la Cte de) 406
Floran (Mary). 27
Fontane (Théodore). 44
Fraipont (G.) 366
Franay (Gabriel). 306
France (Anatole). 136, 309
France (Christian de) 30
France (Jeanne) 502
Franco (le R. P. Secondo) . . . 265
Franqueville (le Cte de) 493
Freppel (Mgr). 398
Frey (le colonel). 424
Fromentin (l'abbé) 319
Gabillot (C.) 197
Gabiolle (Georges) 455
Garcia (le P. Francisco-Blanco) . 514
Gardair (J.). 133
Garnault (Émile). 321
Gasté (Armand) 409
Gaudot (Er.-Ch.) 271
Gaulot (Paul) 155
Gautier (l'abbé A.-E.) 265
Gautier (Léon) 510
Geffroy (G.) 201
Génieu (Léon de). 538
Genouilhac (H. Gourdon de). . . 7
Geoffroy de Grandmaison. . . . 73
Geouffre de Lapradelle (Albert) . 488
Gérard (Auguste). 203
Géraud (Edmond) 349
Gerbault (Charles) 489
Germain (Laurent) 320
Gerspach (E.) 202
Gevin-Cassal (Mme O.) 501
Ginesty (Paul). 213
Girard (Paul) 205
Goethe 333
Gomel (Charles) 346
Gourdon de Genouilhac (H.). . . 7
Gourovitch (S.) 263
Gourraigne (L.-G.) 69
Graf (Arturo) 63
Granderath (le R. P. Théodor). . 227
Grandin (le commandant). . . . 41
Grandmaison (Geoffroy de) . . . 73
Granger (Eugène) 20
Grégoire (l'abbé). 225
Grenade (Louis de) 115
Griswold (W.-M.) 458
Griveau (Maurice) 389
Guérard (le Dr) 214
Guiches (Gustave) 303
Guigues (J.). 365
Guillaume (Ch.-Ed.). 165
Guzman (Mme) [Clara Goguet]. . . 308
Halt (Robert). 303
Haurigot (G.) 213
Havard (Henry) 198
Havet (Louis). 426
Hébrard (le R. P.) 115
Heine. 263
Herbé (le général) 42
Héricault (Charles d'). 24
Hervilly (Ernest d') 307
Hirth (Geo.) 387
Hogson-Burnett (Mistress Frances). 31
Holder (Alfred) 239
Horsin-Déon (L.). 205
Howell (Georges) 101
Huc (Théophile) 487
Hulst (Mgr d'). 224
Jablonski (L.) 49
Jacqueton (G.). 148
Jarras (le général) 43
Jarras (Mme) 43
Jeanjacquot (le P.) 537
Jérusalémy (F.) 28
Johansen (H.) 166
Joly (Henry) 109
Jonstorff (H. Juptner de) . . . 62
Jouitou (L.) 490
Jourdain (l'abbé Z.-C.). 122
Juillet (Maxime). 30
Juliot (F. de) 308
Jullien (Émile) 71
Juptner de Jonstorff (H.). . . . 62
Kerné (l'abbé). 129
Kerviler (Joseph) 350
Kinane (le R. P. H.). 124
Kingsford (Anna) 324
Klein (l'abbé Félix). 430
Kurth (Godefroid) 436
La Beauluère (Louis de) 315
La Beauluère (Louis-Julien-Morin). 315
Labesse (Édouard-D.) 11
La Bigne de Villeneuve (Marcel de). 495
La Borderie (Arthur de) 143
La Bouëre (la comtesse de . . . 522
La Boulaye (J.-T. de) 365
La Brière (L. de) 364
Lafargue-Decazes (L.). 300
La Faye (J. de) 370
La Fontaine (J. de) 431
La Grasserie (Raoul de) 491
Laisnel de la Salle (A.) 19
La Lande de Calan (Ch. de. . . 487
Lamartine (A. de). 245

Lamartine (Valentine de). . . . 435
La Nezière (J. de) 212
Langlois (le colonel) 39
Lanusse (l'abbé) 44
Laouénan (Mgr) 214
Lapradelle (Albert Geouffre de) . 488
Laquiante (A.) 342
Larmandie (le comte Léonce de) . 18
Larroque (Philippe Tamizey de) . 432
Lasalle (général) 41
La Salle (A. Laisnel de) 19
Las Navas (le comte de) 531
Lasserre (Henri). 417
Laugardière (Max de) 319
Laumonier (D.) 499
Launay (Adrien) 214
Laurie (André) 502, 503
Lauroy (Pascal) 30
Laveille (l'abbé A.). 421
Laveleye (Émile de) 97
Layrle (le vice-amiral) 530
Lechevallier-Chevignard 198
Le Cour Grandmaison (Ch.) . . . 101
Le Courtier (Mgr) 225
Le Doré (le R. P.) 119
Le Fevre-Deumier (Jules). . . . 394
Lefort (Paul) 199
Lenau (Nicolas) 242
Lenthéric (Charles). 210
Lerchundi (le P. José) 331
Lermont (Jacques) 10, 503
Leroux (Alfred) 149
Le Roy (Albert) 253
Lescure (de) 532
Lessus (Léonard) 130
L'Estoile (de). 308
Lesur (Mgr Émile) 74
Lévêque (le R. P. dom Louis) . . 410
Lévy (Arthur). 443
Lévy (Joseph) 450
Lhomme (F.) . 61, 62, 167, 203, 204
Lichtenberger (H.) 336
Liguori (saint Alphonse de). 120, 121
Livinhac (Mgr). 457
Loir (Maurice) 355
Loïsda 30
Lot (Ferdinand) 232
Lubomirski (le prince) 144
Luçay (le comte de). 368
Lurion (Roger de) 163
Lyon-Caen (Ch.) 491
Lyon (Geo). 399
Madebene (Augustin) 320
Magnier (le chanoine) 130
Maillard (le colonel L.) 38
Mainard (Louis) 9
Maisonneuve (Thomas). 298
Maistre (Xavier de). 504
Maitland (Édouard). 324
Malartic (le comte Gabriel de Malarès de). 77
Malot (Hector) 300
Malvezzi (Nerio) 145
Mandat-Grancey (le baron E. de) . 216
Mangenot (l'abbé) 411
Mangin (J.) 50
Marcel (Étienne). 29, 500
Marcel (l'abbé E.) 57
Marchand (l'abbé F.) 316
Margueritte (Paul) 20
Marin (le capitaine Paul) 169
Marion (M.). 154
Marmier (Xavier). 32
Maryan 29
Masénius (le R. P. Jacques) . . . 122
Maucourant (M.-F.) 123
Maugras (A.) 228
Maurain (Joseph). 25
Maurès de Malartic (le comte Gabriel de) 77
Mazel (Henri). 296
Méchin (Edouard) 445
Mellier (E.) 428
Mémain (Th.) 76
Menendez y Pelayo (Marcelino). . 384
Menjot d'Elbenne (le Vte) 442
Mercier (le R. P.) 415
Mérillon (Daniel) 51
Meurin (Mgr Léon) 507
Miallier (Mlle Marie) 11
Michel (Ernest) 194, 195
Michel (F.-J.) 128, 129
Michel (le P. L.). 406
Michelin-Tronson du Coudray . . 223
Millien (Achille) 539
Mir (Miguel) 359
Moeller (Charles) 518
Molard (J.). 56
Monceaux (Paul) 367
Monet (le capitaine) 45
Moniquet (le R. P.) 403
Montauuis (l'abbé Gustave) . . . 340
Monteil (Edgar) 10
Morisson-Lacombe (Mme) 30
Muller (Ernest) 212
Nadaillac (Mis de) 423
Naudet (l'abbé) 417
Neuville (le baron Hyde de). . . 158
Nicolas (le P. J.-B.). 228
Nicolas (Victor) 368
Normand (Ch.). 197
Oget (Maxime) 308
Orléans (le prince Henri d'). . . 214
Ott (A.) 104
Ottino (Giuseppe) 362
Pade (Henri) 165
Pagani (l'abbé L.) 318
Pailler (l'abbé J.) 126
Palustre (Léon) 199
Parfait (Noel). 41
Ortus (le colonel) 40
Pascal (André) 315
Paulhan (Fr.) 531
Peiresc 432
Peladan (Joséphin) 294
Pelayo (Marcelino Menendez y). . 384
Pellisson (Maurice). 428
Percy (Lucien) 521
Pesch (Tilmann) 506
Petit (Raynald). 354
Petit (l'abbé J.-A.) 74
Pétrarque (François) 139
Peyremol (L.) 53
Peister (Ch.) 404
Philippe (le Dr) 76
Pierling (le P.) 451

Pierre (l'abbé) 116
Pierret (G.) 110
Pierret (H.) 11
Pierron (le général). 36
Pineau (Léon) 425
Pingaud (Léonce) 256
Piolin (Dom Paul) 64
Pisan (Christine de 147
Pitray (Vicesse Simard de), née de Ségur. 263
Pizard (Alfred) 58
Pladys (le P. Eug.) 121
Poirier de Beauvais (Bertrand) . 522
Poitiers (Louis de) 500
Polak (Frédéric) 26
Poletto (D. Giacomo) 137
Polevoï 32
Polonsky (Mme) 32
Ponsolle (Paul) 16
Pontal (Édouard) 345
Pontbriant (le comte A. de) . . . 311
Préval (Jehan) 107
Prozor (M.). 166
Prudhomme (Henri) 492
Putsage (Jules) 392
Pyfferoen (Oscar) 496
Quesnoy (le Dr) 11
Queyrat (Fréd.) 386
Quillot Maurice). 294
Ragel (Charles) 489
Rambaud (Alfred). 209
Rambuteau (la Cteesse de) 408
Rance-Bourrey (l'abbé A.-J.). . . 457
Ranft (Richard) 299
Rastoul (A.) 261
Ratouis (P.) 315
Rau (S.) 52
Rébuffat (l'abbé Aug.). 122
Reclus (Élisée) 246
Reichardt (J.-F.) 342
Reig y Vilardel (J.) 168
Renault (C.) 491
Renesse (le comte Théodore de) . 529
Ricard (Mgr) 117. 402
Richard (Gaston). 482
Richter (E.) 107
Robinet de Cléry (A.) 41
Rocheblave (S.) 203. 204
Rod (Édouard) 428
Roger-Milès (L.) 199
Romagny (Ch.). 46. 47
Rosselet (A.) 26
Rousseau (M.-L.) 27
Roussel (Alfred) 533
Rousset (le R. P. Matthieu-Joseph) 129
Rouvier (le R. P. Fréd.) 7
Roverié de Cabrières (Mgr de) . . 421
Rubio y Bellvé (Mariano). . . . 55
Rümelin (Gustav) 449
Sabatier François) 333
Sabatier de Castres (C.) 504
Saint-Julien (Henri de Surrel de). 415
Saint-Simon 167. 442
Sales (saint François de). . . . 113
Sales (Pierre) 21
Salvioli (G.) 230
Samson (Mme Jules) 9
Sauvé (Mgr H.) 269
Sauvin (G.) 218
Schäfer (H.-R.) 449
Schneider (Philipp) 57
Schultz Jeanne) 306
Schuster (Dr F. 127
Schwendinger (l'abbé) 119
Sdralek Max 251
Séailles Gabriel). 200
Séaume (l'abbé J.) 411
Secrétan (Ch.) 395
Sée (Henri). 312
Sepet (Marius) 255
Sica (le R. P.). 414
Sicard (l'abbé) 352
Silva Carmen) 304
Simard de Pitray, née de Ségur (la Vicesse 263
Simon (J.-P.-V.) 51
Simonsfeld (Henry) 75
Singly (G. de). 53
Sommervogel (le R. P. Carlos) . . 452
Sourches (Mis de) 345
Souriau (Paul) 388
Stahl (P.-J.) 503
Strauss (Paul). 5
Suchier (H.) 218
Surrel de Saint-Julien Henri de). 415
Surville (André). 303
Szamatolski (Siegfried) 242
Talleyrand (le prince de) . . . 259
Tamizey de Larroque (Philippe) . 432
Tarbé (Edmond) 15
Tarde (G.) 482
Tardieu (Ambroise). 320
Tarsot (L.). 6
Tastevin (Alfred). 266
Terrien (le P. Jacques) 411
Tesson (Alfred de) 320
Thaddeus Fr.) 409
Théo-Critt 303
Thevenot (Arsène) 368
Thoemes (Nikolaus) 270
Thomas (l'abbé) 322
Thomin (Lucien) 28
Thorold Rogers (J.) 100
Torreilles (l'abbé Ph.) 528
Thoumas (le général) . . . 47, 48
Thuriet (Ch.) 332
Toubin (Charles). 222
Tournemine (le comte Palhias de) . 23
Triger (Robert) 358
Typaldo-Bassia (A.) 493
Uzanne (Octave) 360
Vacherot (E.) 59
Vachon (Marius) 202
Vadier 267
Valabrègue (Antony) 196
Valbrun (L.) 500
Van den Heuvel (J. 496
Vareilles-Sommières (le comte de . 485
Vault (F.-E. de) 344
Vedel (Léon) 302
Verdun (Paul). 498
Verdy du Vernois (le général von). 45
Verne (Jules) 503
Vernois (le général von Verdy du). 45
Verny (Mlle Isabelle) 402
Vienne (de 102

Vilardel (J. Reig y) 168
Viollet (Paul). 486
Villeneuve (Henri de) 365
Vlasto (Eth.) 62
Vogüé (le Vte Melchior) . . 367, 525
Volckmar 208
Voltaire 167
Wildermann (Dr Max) 135
Winter (Alex.) 60
Witte (le baron Jehan de) . . . 211
Wyzewa (T. de) . . . 30, 201, 454
Yriarte (Charles). 539
Zeller (Berthold) 251
Zeller (Jules). 448, 519

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Brièle (Arsène-Léon), 272. — Calvo (Carlos), 541. — Chevalier (Jean-André-Ulysse), 465. — Coleridge (le R. P. Henry-James), 462. — Cosnac (le comte Gabriel-Jules de), 464. — Daniel (le R. P. Charles), 170. — Darcel (Alfred), 540. — Delpit (Albert), 171. — Du Casse (le baron Pierre-Emmanuel-Albert), 371. — Esquirou de Parieu (Félix), 462. — Faider (Charles), 465. — Ferry (Jules), 371. — Foulon (le cardinal), 169. — Franck (Adolphe), 458. — Gaillaud (l'abbé Marie-Eucher), 273. — Guillemin (Victor-Amédée), 174. — Guyot de Laval (l'abbé), 373. — Hartmann (le Dr Robert), 463. — Levaux (Louis-Alphonse), 273. — Le Vavasseur (Charles), 170. — Lübke (Wilhelm), 460. — Luce (Auguste-Siméon), 78. — Maynard (le chanoine Ulysse), 175. — Mazade (Charles de), 462. — Moleschott (Jacob), 541. — Mossmann (Xavier), 372. — Namèche (Mgr Alexandre-Jean), 272. — Owen (Richard), 80. — Paris (l'amiral Edmond), 459. — Pritchard (le Rev. Charles), 542. — Pyramus de Candolle (Alphonse-Louis-Pierre), 461. Rondelet (Antonin-François), 173. — Schaaffhausen (Hermann), 272. — Schorderet (le chanoine), 465. — Siemens (Werner von), 81. — Symonds (John-Addington), 464. — Taine (Hippolyte-Adolphe), 370. — Thoumas (le général Charles-Antoine), 173. — Volkmar (Gustav), 174. — Westwood, 273. — Wordsworth (Mgr Charles), 81. — Zigliara (le cardinal), 539. — Zorrilla y Moral (José), 171.
Concours et prix, 374, 467, 545.
Congrès, 83, 177, 374, 468, 544.
Institut, 84, 275, 375, 545.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 177, 275, 375, 468, 546.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 177, 276, 375, 469, 546.
Mélanges : Les Lettres de Marie-Antoinette, 85. — Livre d'or des élèves du pensionnat de Fribourg, 86. — Le Livre d'or de la belle défense de Saint-Jean-de-Losne en 1636, 177. — Les Noces d'argent de la Société bibliographique, 276. — Numismatique du Dauphiné et du Comtat, 276. — École des chartes, 469.
Nouvelles : Paris, 86, 178, 277, 375, 469, 546. — Anjou, 377. — Artois, 87, 180. — Auvergne, 87, 549. — Bourbonnais, 87, 472, 549. — Bourgogne, 87, 180, 280. — Bresse, 281. — Bretagne, 87, 181, 281, 549. — Champagne, 87, 181, 377. — Dauphiné, 87, 181, 281, 472. — Forez, 472. — Flandre, 549. — Franche-Comté, 89, 181, 281, 377, 472, 549. — Guyenne et Gascogne, 183, 473, 550. — Ile-de-France, 184, 473. — Languedoc, 89, 184, 282, 377, 474. — Limousin, 185, 283. — Lorraine, 185, 283, 474, 550. — Lyonnais, 90, 185. — Normandie, 379, 475, 551. — Orléanais, 552. — Périgord, 90, 185. — Picardie, 284. — Poitou, 284, 379. — Provence, 90, 186, 284, 379, 475, 552. — Quercy, 91. — Rouergue, 186. — Saintonge, 284, 552. — Touraine, 91. — Vendée, 186. — Allemagne, 91, 284, 475, 552. Angleterre, 92, 186, 285, 380, 475, 553. Autriche-Hongrie, 286, 380, 476. — Belgique, 92, 186, 286, 380, 553. — Espagne, 187, 286, 476, 553. — Italie, 92, 188, 380, 477, 554. — Portugal, 190. — Suède, 93. — Suisse, 477. — Hindoustan, 478. — Japon, 478. — Chili, 286. — États-Unis, 93, 287. — République orientale de l'Uruguay, 382.
Publications nouvelles, 93, 190, 287, 382, 478, 554.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Retour de l'île d'Elbe, 96, 192.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1893. T. LXVIII. 1.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME TRENTE-HUITIÈME

(SOIXANTE-HUITIÈME DE LA COLLECTION

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1893

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Les Rois*, par Jules Lemaitre. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 356 p., 3 fr. 50. — 2. *La Vie privée de Michel Teissier*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 340 p., 3 fr. 50. — 3. *Ames blanches*, par William Ritter. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 4. *Déçue*, par Jacques Fréhel. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Meyffren*, par André Sylvabel. Paris, Savine, 1893, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 6. *Cœur de sceptique*, par Henri Ardel. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 296 p., 3 fr. 50. — 7. *Charité*, par Pierre Mael. Paris, Ollendorff, 1893, in-18 de 310 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Mirage*, par Louis Énault. Paris, Hachette, 1893, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 9. *Le Chemin qui monte*, par Augustin Filon. Paris, Hachette, 1893, in-16 de 298 p., 3 fr. 50. — 10. *La Maison du Quai-Planté*, par Alfred Bonsergent. Paris, Hennuyer, 1893, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Trop mondaine*, par Mme Jules Samson. Paris, Hennuyer, 1893, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 12. *Daniel Levar*, par Mary Floran. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1893, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 13. *La Femme de mon fils*, par Danielle d'Arthez. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de 362 p., 2 fr. 50. — 14. *Athanase Cocardeau, l'apostat*, par J. Rosier. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 300 p., 3 fr. — 15. *Vingt ans plus tard*, par Georges du Vallon. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 298 p., 3 fr. — 16. *Cœur d'or*, par Mme Chéron de la Bruyère. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 258 p., 2 fr. — 17. *Amour de mère*, par M. du Campfranc. Paris, Henri Gautier, 1893, in-12 de 298 p., 3 fr. — 18. *Les Drames de l'Irlande*, par Lucien Thomin. Paris, Téqui, 1893, in-16 de 260 p., 2 fr. — 19. *Castelvautour*, par Charles Buet, avec 23 illustrations de H. Grobet. Paris, Delarue, 1893, in-8 de 200 p., 3 fr. 50. — 20. *La Maison du loup*, par Stanley Weyman; trad. de Mme Marie Dronsart. Paris, Colin, 1893, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 21. *Les Cousins de Normandie*, par Charles d'Héricault. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 272 p., 4 fr. — 22. *Les Confessions de Théroigne de Méricourt*, par Ferdinand de Strobl-Ravesberg. Paris, Westhauser, 1893, in-18 de 196 p., 3 fr. 50. — 23. *Les Dessous de l'histoire*, par le marquis A. de Sainte-Aulaire. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 24. *Nouvelles militaires*, par Amédée Delorme. Paris et Limoges, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 25. *A la pointe de la plume*, par Paul Pionis; dessins de L. Trinquier. Paris, Fischbacher, 1893, in-32 de 152 p., 4 fr. — 26. *Le Saut du loup*, par Jules Rolland. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 308 p., 3 fr. 50.

1. — L'arc littéraire de M. Jules Lemaître possède plusieurs cordes. Cet écrivain rentre dans la catégorie de ceux que les anciens appelaient des « polygraphes. » Critique, théâtre, poésie, roman, il tient à honneur de s'essayer dans tous ces genres, et il le fait souvent non sans succès. Ce n'est pas une intelligence originale et supérieure, mais c'est, quand il le veut bien, un styliste plein de charme, et on ne saurait nier son talent. Il en a, et beaucoup. Seulement, sauf dans les *Portraits contemporains*, où il est bien lui, son talent est surtout d'assimilation et de reflet. On a dit très justement de son esprit aiguisé qu'il vibrait, comme une harpe éolienne, à toutes les brises. La mode maintenant

donne vers le socialisme. M. Jules Lemaître a lu tous les traités, toutes les brochures, tous les articles récemment parus sur la question sociale, et il a « vibré » à cette « brise, » qui peut à la fois souffler la justice et l'iniquité, porter la vie et la mort, préparer des germinations mystérieuses et de terribles tempêtes. De là *les Rois*. Mais si M. Alphonse Daudet n'avait pas écrit *les Rois en exil*, M. Jules Lemaître aurait-il eu l'idée de sa dernière œuvre ? C'est peu probable. Sans les faire oublier, *les Rois* de celui-ci procèdent directement des *Rois* de celui-là : ils procèdent aussi du *Candide*, de Voltaire, avec des « reflets » plus ou moins apparents de Benoît Malon, d'Ibsen et de Dostoiewsky.

Au lieu d'être en Illyrie, nous sommes en Alfanie. Là, règne le vieux Christian XVI. Il est octogénaire : le poids de la couronne lui pèse. Il la remet à son fils aîné, Hermann. Ces deux hommes sont fort dissemblables. Christian croit en son droit divin : il ne comprend la monarchie que sous sa forme absolue, et il n'a jamais transigé avec le principe d'autorité qu'il représente. Hermann, au contraire, est un prince imbu des idées nouvelles. Ennemi de tout faste et de tout appareil, étranger aux choses militaires, toujours dans les livres, il se considère comme l'égal de ses sujets. Même, il se jure, si jamais la fortune lui en donne les moyens, de réaliser en leur faveur ses utopies démocratiques et ultra-libérales. Le voici maître du pouvoir. Avant son avènement au trône, Hermann avait fait la connaissance d'une jeune nihiliste russe, Frida de Thalberg, fille du conspirateur Kariskine (on pourrait lire : Kropotkine), et disciple d'Audotia Latanief (lisez hardiment : Louise Michel). Cette nihiliste a sur l'esprit et le cœur d'Hermann un souverain empire. C'est son Égérie politique : elle l'encourage et le maintient dans ses dispositions rénovatrices. Sans doute, Hermann a contre lui la noblesse, la bourgeoisie, ses ministres et tous les membres de la famille royale. Sa femme Wilhelmine, très vieux régime, archiduchesse dans l'âme, en conformité de principes et de croyances avec le vieux Christian, répugne essentiellement à toutes les innovations d'Hermann : il a aussi pour ennemi juré son frère, le prince Otto. Qu'importe ? Frida veut, Frida désire, Frida commande. Hermann obéit, avec d'autant plus d'empressement que les doctrines de la jeune révolutionnaire lui semblent justes, bienfaisantes, vraies. Et il va de l'avant ! Il remplace les anciens ministres par des hommes plus populaires ; il en appelle au suffrage universel pour la nomination d'un parlement ; il accorde à son peuple le droit de manifester librement ses volontés et ses caprices sur la voie publique. Au début, c'est admirable. On acclame le Roi ; on exalte le monarque ; on s'enthousiasme pour l'homme. Mais la Vierge Rouge ne se contente pas de si peu. Elle écrit à Frida pour qu'elle pousse Hermann à s'engager résolument sur le terrain socialiste : son libéralisme ne lui suffit pas, et elle estime, comme César, qu'il n'y a rien de fait, tant

qu'il reste quelque chose à faire. Les sociétés secrètes travaillent la populace, et à l'affection des premiers jours succède bientôt la méfiance, puis la haine. Au fond, c'est au trône même qu'en veut la Révolution. Un matin, hurlante, déchaînée, furieuse, la plèbe se porte devant le palais, menaçant d'envahir les appartements de la reine Wilhelmine et du petit Wilhelm, le futur héritier de la couronne. S'il ne s'agissait que de sacrifier sa vie, Hermann n'hésiterait pas; mais, en conscience, doit-il, peut-il immoler ainsi « le suprême espoir » de sa dynastie ? La mort dans l'âme, Hermann ordonne à la troupe de disperser les émeutiers. Cinq cents d'entre eux restent sur le terrain. L'utopiste découragé part pour un château lointain, où l'attend Frida de Thalberg. La reine Wilhelmine est au courant de leur liaison. Elle surprend Hermann aux genoux de Frida, et le tue d'un coup de pistolet. La nihiliste se noie dans un étang. En apprenant cette épouvantable catastrophe, qui fait songer à la catastrophe trop vraie de Meyerlingen, le vieux Christian reprend le pouvoir, anéantit les dangereux décrets rendus par Hermann, rétablit l'ancien état de choses, et meurt en confiant la régence à la princesse Wilhelmine. Tout ce qui précède se passe en l'an 900.

Quel est le but de cette œuvre ? M. Jules Lemaître a-t-il été réellement converti aux idées de Jules Guesde et de Karl Marx ? On le croirait de prime abord : il sympathise ardemment avec la foule; il compatit bruyamment à ses souffrances; il disserte abondamment sur le « bien fondé » de ses revendications. Mais finalement il n'est pas très sûr que la liquidation sociale donne aux humbles, aux petits, aux souffrants, plus de bonheur. Ce qui ressort très nettement des *Rois*, c'est que l'auteur n'a pas l'esprit monarchique. Il ne croit pas plus aux rois qu'il ne croit aux dieux. A l'entendre, les dieux s'en sont allés, et les rois sont en train de partir. Or, oubliant les services rendus autrefois par la Royauté, et ne voulant pas reconnaître que la Monarchie fut le signe vivant de l'alliance que nos pères avaient conclue entre eux, M. Lemaître fait aux partants une piètre conduite et ne leur rend pas grand honneur. Sa cour d'Alfanie n'est composée que de personnages absolument antipathiques : Christian XVI fait l'effet d'une vieille perruque contemporaine de Louis XI; la reine Wilhelmine, malgré toutes ses vertus, n'arrive qu'à agacer le lecteur — avec son insupportable orgueil, son imperturbable complaisance dans le sentiment de sa naissance et de son rang, son mépris affecté pour tout ce qui n'est pas de sang royal; Hermann a plutôt l'air d'un cuistre que d'un roi, et, en dépit de toutes ses bonnes intentions, il y a des heures où sa tolérance et sa résignation touchent à l'imbécillité; le petit Wilhelm, un enfant de cinq ans, n'apparaît çà et là que comme un être rachitique, névropathique et toujours malade; le prince Otto est une brute, féroce, envieuse, crapuleuse, perdue de vices, rongée de débauches, dont le banquier juif Psachar

s'affiche le pourvoyeur servile et le trésorier complaisant. Si tous les représentants européens du principe monarchique ressemblaient à ceux que M. Jules Lemaître met en scène, la démagogie socialiste aurait beau jeu. Mais il suffit de lire *les Rois* pour se convaincre que l'auteur a exagéré à plaisir leurs défauts, amplifié leurs misères. De tous ces portraits, un seul est réellement flatté : c'est celui du prince Renaud, cousin d'Hermann. M. Lemaître en fait un artiste, un poète, un esthète, dégoûté du monde, recherchant uniquement la société des symbolistes, des wagnériens, des inventeurs de prosodies inaccoutumées, des trouveurs de frissons nouveaux. Il s'éprend un jour d'une acrobate sage, l'épouse, file en Amérique, fonde là-bas une colonie agricole, et philosophe tout à l'aise, en élevant son bétail et surveillant ses plantations. C'est l'histoire de Jean Orth. Une lettre de lui à son cousin Hermann, dont il ignore la mort, termine *les Rois*. Il y désespère de la vieille Europe, où « l'injustice sera toujours maîtresse. » Il y soutient que l'idéal démocratique ne peut se réaliser que « par une publique et universelle compression dont pâtiront surtout les êtres d'élite. » S'il ne fallait sacrifier des millions de créatures humaines, ce qu'il y aurait de mieux, selon lui, ce serait l'idéal aristocratique, c'est-à-dire « le développement total et harmonieux d'un petit nombre d'êtres supérieurs dans lesquels l'univers prendrait de plus en plus conscience. » Évidemment, le prince Renaud n'est, en tout ceci, que le truchement de M. Jules Lemaître, et on voit que feu Renan a passé par là. Encore un reflet.

2. — Le style de M. Édouard Rod n'a pas la saveur de celui de M. Jules Lemaître ; mais l'auteur du *Sens de la vie* a des qualités qui manquent totalement à l'auteur des *Rois*. Il sait créer des personnages vivants, mettre en jeu des réalités saisissantes, analyser des caractères vrais, et, avec M. Paul Bourget, il est certainement aujourd'hui l'un des maîtres du « roman psychologique. » Dans sa dernière œuvre, *la Vie privée de Michel Teissier*, comme dans *le Sens de la vie* et dans *Sacrifiée*, M. Édouard Rod s'attache aux problèmes qui sont du domaine de la conscience. Il ne les résout pas toujours ainsi qu'il le faudrait : la certitude catholique fait défaut à l'écrivain. Mais il apporte à l'examen et à la solution des questions morales une grande droiture naturelle, et ses récits d'imagination ne sont pas seulement de simples fantaisies. Ce sont des études sérieuses qui donnent à réfléchir. Voici, en quelques mots, le résumé de la « vie privée » de Michel Teissier :

Orateur illustre, chef du parti conservateur français, Michel occupe une grande place dans le monde politique. Député, ministre, il exerce une influence considérable sur les affaires du pays. Il consacre son éloquence, ses talents, ses efforts, à la reconstitution des forces sociales et aux triomphes des principes essentiels, sans lesquels aucune société ré-

gulière, quelle que soit la forme du gouvernement, n'est possible. Les jacobins, tout en l'estimant, haïssent et redoutent Michel Teissier : les hommes d'ordre comptent absolument sur lui. Hélas ! un ver ronge sa vie privée. Marié, Michel a une excellente femme et il est père de deux charmants enfants. Vous vous le figurez parfaitement heureux : eh bien ! non. Il y a, dans ce ménage, en apparence très uni, très harmonique, un rouage qui grince avec discordance, un fil tendu qui se rompt imperceptiblement. Michel Teissier a recueilli chez lui une orpheline, Blanche Estève, fille d'un ancien colonel de ses amis, et il s'éprend pour elle d'une passion coupable, longtemps contenue, mais qui finit par éclater, ardente, troublante, absorbante. Il a commencé par jouer avec cet amour, sans trop se demander où cela le conduirait, et se figurant qu'il en resterait le maître. Vains calculs !.... Pour n'avoir pas brisé sa passion dès le début, elle commande maintenant en maîtresse : elle est plus impérieuse que les affections de famille, que les devoirs sociaux, que les considérations extérieures, que l'estime générale, que la gloire et que l'honneur. Un cynique, un inconscient, un viveur, un de ces gens enfin que M. Rod appelle, à tort « de conscience moyenne, » et qui s'accommodent des « lâchetés permises, » eût secrètement fait de Blanche sa maîtresse, et tout était dit. Chez de telles gens, « une passion est un incident ; » chez Michel, elle devait être « une catastrophe. » Plus forte que tout, il oublie, pour la satisfaire, sa femme, ses enfants, son passé, son avenir, et les principes dont il s'était si énergiquement affirmé le champion. Après bien des hésitations, des tergiversations, des raisonnements plus ou moins captieux, des révoltes et des angoisses plus ou moins douloureuses, le divorce paraît être à Michel la seule issue qui lui reste. Cependant, il n'ose pas s'arrêter à cette solution désespérée, et c'est sa femme elle-même qui finit par la lui conseiller. Du moment que le cœur de son mari ne lui appartient plus, que lui importe ? Et l'on assiste à ce lamentable spectacle d'un homme qui aux applaudissements de toute la France chrétienne, tonnait naguère contre la loi Naquet, et qui, maintenant égaré dans son propre sophisme, en est réduit à invoquer à son profit cette même loi. Le divorce de M. et Mme Teissier a lieu. Michel épouse Blanche, et c'est un épouvantable scandale. Les deux complices partent pour l'Angleterre : leur départ est comme une fuite vers le bonheur. Mais déjà l'expiation avait commencé. Dès que la loi démoralisatrice permet à Michel de vivre avec Blanche, sans être légalement adultères, le remords se fait sentir, la conscience parle, et arrivent rapides les amertumes du désenchantement. Ainsi, leur mariage purement civil fut des plus tristes : personne ne les accompagnait. On prit quatre témoins parmi les commissionnaires de la mairie. Une femme du peuple s'écria : « Ils n'ont que ce qu'ils méritent. » Plus triste fut encore leur départ. Dans leur wagon, deux

bourgeois se trouvèrent qui causaient de l'événement et traitaient Michel et Blanche de « misérables. » Michel demande à sa nouvelle femme si elle est heureuse. Elle répond vaguement : oui. Lui dit de même, et il sent qu'ils mentent. Entre sa complice et lui se dresse la vision cuisante des cœurs saignants qu'il a déchirés, des ruines de son foyer, de la trahison de ses devoirs, et, dans le train qui les emporte, planent autour d'eux, comme des « miasmes qui les menacent, » le « mensonge éternel, » la « peur d'eux-mêmes, » les « souvenirs que nul oubli ne chassera jamais » et qui « empoisonneront toutes leurs joies. » C'était bien la peine de déserter la lutte et de sortir du droit chemin !

M. Edouard Rod se demande s'il faut plaindre ou blâmer Michel Teissier. Sous couleur d'impartialité, le romancier ne laisse pas que de manifester pour son héros une certaine indulgence. Je ne la partage pas. Michel Teissier est à blâmer. Comment trouvez-vous ce défenseur attitré des grands principes, qui n'est même pas capable d'un acte de bon sens, d'énergie, de reprise de possession de soi-même, d'un sacrifice enfin qui lui eût donné, à défaut du bonheur matériel, la satisfaction d'une bonne conscience, la joie du devoir accompli ? On peut voir là une singulière inconséquence. Il est vrai que M. Édouard Rod l'explique par ce fait : Michel n'appréciait dans la religion que sa force sociale, ne songeant jamais à l'au delà que lui voilaient les soucis de la terre. S'il l'eût bien voulu, Michel pouvait rentrer dans l'ordre, rompre avec Blanche Estève et revenir loyalement à sa femme. Mais, pour de tels rachats d'âme, il faut la grâce de Dieu, et Michel ne l'implorait pas ; Michel ne priait jamais. Mme Teissier ne priait pas davantage, sans quoi, elle n'eût pas conseillé à son mari de divorcer. A ce propos, *la Vie privée de Michel Teissier* contient deux ou trois fausses notes à l'encontre de la doctrine catholique. M. Édouard Rod fait écrire ceci par Blanche à Michel (p. 172) : « J'ai été m'agenouiller dans un confessionnal ; j'ai tout avoué à un prêtre, sauf votre nom, bien entendu, *quoiqu'il me tourmentât pour le savoir.* » Accusation gratuite ! Si M. Rod n'était pas d'origine protestante, il saurait que jamais un prêtre catholique, au tribunal de la pénitence, ne se livre à une pareille transgression. N'insistons pas. Il a été raconté que l'auteur de la *Vie privée de Michel Teissier* avait emprunté le sujet de son roman à l'histoire vraie d'un retentissant divorce qui causa, il y a peu d'années, une profonde surprise dans le monde religieux. Je ne le crois pas : les deux personnages ne se ressemblent aucunement, et les motifs pas davantage. On a prétendu aussi que M. Édouard Rod avait eu en vue le divorce de Parnell, le leader irlandais. Michel Teissier est, il est vrai, le Parnell français ; mais il n'est pas protestant, il n'appartient pas à un culte qui autorise le divorce. Dans ces conditions, l'allusion tombe d'elle-même. A quoi bon d'ailleurs chercher ainsi des explications chimériques ? Le ro-

mancier, à notre avis, a voulu tout simplement mettre en lumière les funestes conséquences d'une passion coupable et la laideur morale du divorce. S'il s'est trompé quelquefois dans l'expression de ses idées, leur véritable intention reste indiscutable. La preuve, c'est qu'il laisse Michel aux prises avec sa conscience. C'est elle qui, développant en lui le sentiment de sa déchéance, se chargera de « changer en pas douloureux le « bonheur » acquis au prix d'une injustice. » Dans un prochain livre, *la Seconde Vie de Michel Teissier*, l'auteur se réserve de montrer de quelles peines cette injustice a tourmenté Michel, en vertu de « cette redoutable logique qui veut impitoyablement que le mal engendre le mal. » En attendant la réalisation d'une aussi bonne promesse, on peut tirer encore de la « première vie » de Michel Teissier cette leçon qu'il ne suffit pas de bien parler, et qu'il faut surtout bien agir. La leçon s'adresse tout spécialement à ces autorités sociales à qui semble dévolue l'œuvre du relèvement moral d'un pays, et qui ne conforment pas leur conduite avec leurs principes. C'est par de « telles défaillances » que les régénérations désirées avortent souvent si misérablement.

3. — Raoul Roé, fils d'un forestier général d'un des cantons de la Suisse, est un grand cœur, que les banalités de la vie révoltent et qui s'est épris d'un réel enthousiasme pour le Vrai, pour le Beau, pour l'Idéal. Étudiant à l'Université de Neuchâtel, il contraste singulièrement avec ses camarades, des freluquets qui ne s'occupent que de choses mondaines et dont l'attitude impertinente dit le néant de leurs âmes. La plupart ont pour ancêtres des faiseurs de montres ou des marchands de vin, et ils se targuent de leur noblesse comme s'ils descendaient des Croisés. Dans ce milieu frivole se trouve un vrai noble, Théodule de Praroman. Orphelin de mère, il avait passé une enfance solitaire et sans sourire dans un vieux château du pays romand. C'était une plante malade, aux tiges trop hâtives, et si son sang était du bleu le plus pur, il coulait trop rare dans ses veines. Un souffle eût renversé ce pâle et timide jeune homme, à la figure émaciée. Sa main, ne pouvant pas porter les armes, jouait du violon, et, dans cet art, l'enfant virtuose surpassait Paganini. Raoul, au contraire, était robuste et hardi, « avec dans sa force un peu de la grâce d'un archange qui n'aurait pas besoin de faire d'effort pour manier l'épée flamboyante. » De par la loi des contrastes, le fort se fit le protecteur du faible. Raoul fut attiré aussi vers Théodule par l'innocence du jeune noble. Théodule ignorait le mal, absolument. Cela ne l'attacha que davantage à Raoul. Désormais, il veillerait sur lui sans cesse ; il ne permettrait pas que la moindre parole vînt ternir la limpidité de cette âme. Il résolut, pareillement, de l'arracher à la « bise desséchante des scepticismes, » de lui insuffler toute son énergie morale, de lui inspirer tout son mépris pour la pouillerie humaine, de substituer à son « petit orgueil seigneurial » l' « impérial

orgueil des cultes hautains, notamment celui du Beau, dans ses deux manifestations les plus élevées : l'art et la vertu. » Dans sa profonde affection pour Théodule, transformée en une sorte d'idéale paternité, Raoul, en un mot, jura de faire de son ami un caractère d'élite, moralement trempé pour toutes les luttes, embrasé d'une ardeur sacrée pour tout ce qui est grand, regardant toujours plus haut que la vie. Hélas! les beaux projets de Raoul viennent butter et se briser contre une pierre d'achoppement qu'il n'avait point prévue. Le fils du forestier est fiancé à une de ses cousines, Irène de Diesse : il doit l'épouser, dès qu'il aura passé sa thèse de docteur ès lettres. Raoul présente Irène à Théodule, et aussitôt le frêle étudiant se prend à aimer la jeune fille d'une passion folle. Irène n'aime que Raoul. Sacrifiant son avenir, celui-ci renonce à elle, espérant qu'Irène tournerait ses regards vers Théodule. Il n'en est rien. Irène meurt de l'abandon de Raoul, et Théodule meurt à son tour de l'indifférence d'Irène. Raoul, qui a senti le néant de toutes les joies terrestres, entre dans les ordres et se consacre tout entier à Dieu.

L'histoire qui précède a pour titre : *Ames blanches*, et pour auteur M. William Ritter. C'est une œuvre de psychologie, mystique, hautaine, extraordinaire, qui ne s'adresse qu'aux esprits cultivés. Seulement, le psychologue, on le devine aux premières pages, manque d'expérience; ses personnages, créés de toutes pièces, n'appartiennent pas à la vie réelle : l'analyse qu'il donne de leurs passions reste souvent imparfaite et défectueuse. Il y a aussi, dans *Ames blanches*, des idées parfois un peu singulières. Ainsi l'étudiant Raoul Roé, qui raffole du moyen âge, qui prépare une thèse sur l'*Ordre en politique et en religion*, qui a une grande foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui se retrempe devant le crucifix de sa mère contre toutes les désespérances et y puise de nouvelles forces contre toutes les tentations, n'est pas d'une orthodoxie parfaite. Il mêle, en effet, à son catholicisme individuel les idées cabalistiques et synarchiques du marquis Saint-Yves d'Alveydre, l'auteur de *la Mission des juifs*. Mais comme l'œuvre du jeune romancier, avec ses aspirations généreuses et son esthétique idéaliste, marque un effort de plus dans la réaction littéraire qui s'opère aujourd'hui contre le positivisme d'Auguste Comte, le scepticisme de Renan et le naturalisme d'Émile Zola, il m'a paru bon, malgré ses défauts et quelques pages critiquables, de la signaler louablement. M. Ritter doit être un de ces néo-chrétiens que M. l'abbé Felix Klein, dans ses *Nouvelles Tendances en littérature et en religion*, recommande de ne pas décourager. Je me permettrai, toutefois, de donner à M. William Ritter le conseil de ne pas imiter aussi servilement le style outrancier de Barbey d'Aurevilly. C'est presque partout, dans *Ames blanches*, sa phrase empanachée, grammaticalement irrégulière, barrée d'incidences, avec l'inévi-

table trait surgissant à la fin de la période comme un plumet rouge sur le feutre d'un grand d'Espagne. M. Ritter possède assez de talent pour être lui-même et marcher seul.

4. — Qui est Jacques Fréhel ? Une femme et une Bretonne, évidemment; mais une femme et une Bretonne qui a trop lu Chateaubriand et Renan : le Chateaubriand de *René*, le Renan du *Prêtre de Némi* et des *Souvenirs d'enfance*. Cela se devine dès les premières pages de *Déçue*, un roman aux teintes grises et aux prétentions philosophiques. Il s'agit d'une orpheline, Marie-Michèle Dampherney, née à Saint-Malo, en face du Grand-Bé, d'une famille de marins, et à qui il ne reste qu'une vieille parente, « la tante Dubut. » Celle-ci est vraiment sympathique. Femme de sens, de logique, de devoir, tranchant dans le vif de l'âme chrétienne sans amertume comme sans faiblesse, elle porte en elle tous les traits de clairvoyance qui marquent les êtres à qui les déceptions de la vie n'ont pas été épargnées et qui cependant sont restés très bons. La tante Dubut a pour domestique une vieille fille comme elle, Nanon Josse, qui est le dévouement en personne. Toutes deux élèvent l'orpheline et l'aiment également, chacune à sa façon. Qui croirait que, dans un tel milieu, Marie-Michèle n'a qu'à se laisser vivre? Eh bien ! non : elle est déjà inquiète, tourmentée, raisonneuse. Elle lit en cachette tous les livres qui lui tombent sous la main. Le jour de sa première communion arrive : elle la fait avec un « profond recueillement, » mais « sans parvenir à croire à la présence réelle. » Quelque temps après, la tante Dubut meurt, et Marie-Michèle quitte Saint-Malo pour aller habiter dans un château perdu, au fin fond de la Bretagne, avec une cousine, Mme Dolbel, qui est sa dernière parente. Cette dame Dolbel a eu des malheurs conjugaux. Séparée de son mari, un colon de l'île Maurice, elle a pris l'humanité en horreur. Enfermée dans son manoir de Noar-Sark, elle y vit seule, ne se plaisant que dans la « contemplation » et l' « adoration de la nature. » Le panthéisme est sa religion, et elle en inculque les principes à Marie-Michèle : ce qui ne lui coûte pas grand effort. L'âme de la jeune fille est déjà toute prête à recevoir cette mauvaise semence. Toutefois, les arguties panthéistiques de Mme Dolbel ne sont pas gaies, et on s'ennuie ferme à Noar-Sark. Aussi l'orpheline s'amourache-t-elle instantanément d'un créole, Hugues Presgrave, qui est venu rendre visite à la châtelaine. Ce créole, d'âge mûr, ancien viveur, blasé, désillusionné, ne manque pas d'honnêteté. Il essaie de détromper Marie-Michèle et de lui donner à comprendre que la vie près de lui serait une vie d'abaissement et de désespoir. L'orpheline ne s'attache à lui que davantage : alors il fuit sans rien dire, ne voulant pas faire une victime. Marie-Michèle quitte aussitôt Mme Dolbel, et, du consentement de celle-ci, part pour Rome. Là, sous l'empire de certaines velléités religieuses et sur les conseils d'un Mgr de Richemont, elle

prend le voile chez les « Dames de la Mère de Jésus, » qui l'envoient dans leur couvent de Paris. Son séjour n'y est pas de grande durée, car, dès qu'elle apprend la mort de Mme Dolbel, la fausse novice se hâte d'en sortir. Je ne crois pas porter un jugement téméraire en affirmant que tout ce qu'on vient de lire n'a été amené que pour donner à l'auteur de *Décue* occasion de déblatérer contre la vie religieuse et contre les couvents. La troisième partie de son œuvre n'est, en effet, sous ce rapport, qu'un long blasphème. A en croire Mme Jacques Fréhel, les jeunes filles qui entrent dans le cloître sont des « martyres. » On les abuse, au début, par de « vaines promesses ; » on en fait ensuite des « fanatiques, » des « stigmatisées, » des « convulsionnaires. » Elles se fanent comme des fleurs, derrière les « portes sombres » de ces maisons aux « murs de forteresse ; » elles s'y « étiolent dans les regrets » et y meurent « dans leur erreur fatale. » On ne parle là-dedans que de l'enfer ; tout s'y passe en « formules ridicules, » en « pratiques puériles ; » on y arrête toute franchise et tout élan ; l'hypocrisie et la délation y règnent en souveraines. Pour couronner son abominable diatribe, l'auteur de *Décue* imagine des scènes qu'on dirait empruntées aux grotesques pages de *la Nonne sanglante* et du *Confessionnal des pénitents noirs*. Elle suppose que, lorsque les religieuses de la Mère de Jésus vont mourir, on les sort brutalement de leur lit, on les transporte dans un lieu tragique qui s'appelle le « mouroir, » et on précipite leur « horrible agonie » en les effrayant par la vision de « châtiments imaginaires. » L'odieux ici le dispute tellement à la sottise, qu'en lisant ces inventions d'une haine rentrée, surchauffée, recuite, le livre qui, tout d'abord, m'avait plu par une certaine poésie mélancolique, par les portraits charmants de la tante Dubut et de Nanon Josse, par des paysages bretons et marins d'une véritable saveur, m'est tombé des mains. Cette troisième partie m'impose le devoir de n'en conseiller la lecture à personne.

5. — Je ne conseille pas davantage la lecture des *Meyffren*, par André Sylvabel ; mais c'est pour une tout autre raison. Il n'y a dans ce roman-ci rien de blasphématoire, ni de déclamatoire. Il ne contient ni digressions panthéistiques ni diatribes contre les couvents. On y trouve même — la plus belle page du livre d'ailleurs — une admirable description d'un pèlerinage provençal. La messe y est dite en plein vent, en face de la mer bleue, au pied des îles d'or ; sur l'autel se dresse la statue colossale de la Bonne Mère ; tout autour, graves, recueillis, solennels, se pressent des milliers de paysans, de paysannes, aux costumes variés, aux physionomies originales, et on les voit tous s'incliner jusqu'à terre, alors que fifres et tambourins, selon la coutume séculaire, saluent l'Hostie consacrée qu'un vieux prêtre élève sur la foule de ses mains vénérables. Mais il y a, dans *les Meyffren*, des tableaux par trop risqués. Le sujet lui-même est d'un réalisme trop accentué. L'auteur nous fait complai-

samment assister aux débordements d'une Nana rustique, qui bouleverse et désole tout un village. L'action se passe sur les flancs de la chaîne des Maures, dans le Var. Là est arrivée un jour, de Toulon, cette Nana, une Génoise aux mœurs débraillées. Elle y a épousé un vieillard riche et presque en enfance nommé Aiguier, dont elle dissipe la fortune avec les jeunes gens qu'elle affole. Parmi eux se trouve Marius Escarel, l' « amoureux » de Césarine Meyffren. Les Escarel sont riches, les Meyffren sont pauvres. Marius voudrait épouser Césarine, et les Meyffren ne demanderaient pas mieux. Tout le village croit le mariage conclu et d'avance félicite Marius. On avait compté sans la mère Escarel, qui, formellement, refuse d'admettre chez elle Césarine Meyffren comme bru, parce que celle-ci n'a pas assez de bien. Fou de douleur, Marius Escarel délaisse Césarine pour la Génoise, qui l'entraîne à Toulon. Pour tous, Marius Escarel est un homme perdu : il finit cependant par se dégager de l'infâme goule, mais c'est trop tard. Le coupable repentant n'arrive que pour assister à l'agonie de Césarine, qui meurt de l'abandon de Marius. On les unit *in extremis*, du consentement de la mère Escarel. Sur le visage de la mourante un sourire passe, et son âme s'envole dans un rêve de paix et d'amour. Il eût été facile à M. Sylvabel (encore un pseudonyme) de faire de son œuvre une idylle charmante, tout en restant très vivante. Il lui suffisait d'indiquer, au lieu de les décrire, les mœurs libertines de la Génoise. Mais il est encore des romanciers qui se croient tenus à suivre de point en point la méthode zoliste et qui se figurent que le réalisme brutal constitue un signe de force et d'originalité. C'est précisément le contraire.

6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13. — Félicitons MM. Henri Ardel, Pierre Maël, Louis Énault, Augustin Filon, Alfred Bonsergent, Mme Jules Samson, Mlles Mary Floran et Danièle d'Arthez, de n'être pas tombés dans un pareil travers. Si *Cœur de sceptique*, *Charité*, *le Mirage*, *le Chemin qui monte*, *la Maison du Quai-Planté*, *Trop Mondaine*, *Daniel Levar*, *la Femme de mon fils*, ne sont pas tous romans à classer dans une bibliothèque paroissiale, aucun n'a rien qui éloigne de lui les lecteurs qui veulent être respectés. Il faut aussi reconnaître leur valeur littéraire, qui, sans être supérieure, mérite que l'on en tienne compte.

— J'aime beaucoup, par exemple, la langue sobre et châtiée de *Cœur de sceptique*. Pas de fausses notes, pas de déclamations, pas de superfluités : tout sert à l'action, d'ailleurs très simple, et tout concourt au dénouement. L'auteur, M. Henri Ardel, a dû beaucoup lire Prosper Mérimée. Son « sceptique » a nom Robert Morris. Il exerce à Paris la profession de romancier psychologue. Stendhal est son maître, et Paul Bourget son modèle. La desséchante habitude de tout peser, de tout disséquer, de tout analyser, a tué en lui la faculté de jouir pleinement de ce qui est vrai, beau et bon. Pourtant, ne nous y fions pas. Ce com-

pliqué, en ses heures d'abandon, adore la simplicité ; ce désillusionné, quand il rentre en lui-même, éprouve la nostalgie d'un véritable foyer, tout parfumé d'affectueuse tendresse, semblable à celui qu'il a vu enfant dans la maison paternelle et dont il garde l'intime souvenir ; ce blasé, dédaigneux des effusions banales, sent profondément. Un jour, il part pour la Suisse, dans l'unique dessein d'y rencontrer, pour un de ses prochains romans, la vraie jeune fille, une âme très candide, très pure et très sincère, toute différente de ces précieuses poupées parisiennes, élégantes, jolies à souhait, pomponnées suivant les règles de la dernière mode, en qui tout est artificiel et qui passent leur jeunesse à jouer un rôle convenu, qu'elles s'acharnent à exagérer et à rendre ridicule. Robert trouve le phénix désiré dans la personne de miss Lilian Evans. Mais, d'abord sujet d'étude, elle ne tarde pas à devenir pour lui objet d'amour. Robert épouse Lilian, malgré les embûches que lui tend une coquette envieuse et méchante. Marié, le voilà guéri à tout jamais de son scepticisme.

— C'est également un romancier sceptique, incrédule et anxieux, que M. Maël met en scène dans *Charité*. Harcelé et fatigué par le doute, Jean de Trehmeur est ramené à de plus consolantes réflexions par le spectacle du sublime amour du prochain que lui offre une famille de pêcheurs bretons. Ce que n'a pas pu faire la dialectique serrée du savant abbé Keriader, la charité chrétienne de Gildas Penhoüet, de Gaïd Le Mouel et de la mère Anne le produit sur l'âme orgueilleuse de M. de Trehmeur. Mais le sceptique est-il réellement, sincèrement converti ? Ce n'est pas très sûr. Les cérémonies de l'Église le plongent dans le ravissement ; il lit l'Evangile avec une respectueuse émotion ; il tonne contre les sophistes qui inoculent le pessimisme dans l'âme du peuple. Et cependant, on dirait parfois qu'il revient à son « vomissement » et qu'il souffre toujours de ce que M. Maël appelle indulgemment la « maladie des esprits cultivés. » L'auteur nous annonce un nouveau roman qui complétera *Charité* et qui aura pour titre : *Un Drame de conscience*. Ici peut-être aurons-nous le mot de l'énigme.

— Le roman épistolaire est aujourd'hui bien démodé, et il y faut beaucoup de talent pour ne pas y être ennuyeux. M. Louis Énault a voulu cependant employer ce vieux genre, et, ce qui ne lui arrive pas toujours, il a fait, dans *le Mirage*, non un chef-d'œuvre, mais une œuvre intéressante. C'est encore, comme dans *Cœur de sceptique*, comme dans *Charité*, un romancier parisien qui est le héros de l'histoire. Elsa Wallis, nature poétique, éprise de littérature, fort au courant de la nôtre, habite Vienne, en Autriche, avec sa mère. Elle a lu les œuvres de Robert de Rouvre et professe une admiration sans bornes pour cet écrivain français. Si elle lui écrivait pour lui exprimer ses sentiments admiratifs ? Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est ainsi que s'établit entre le romancier, un fat, et cette

jeune fille, une ingénue, toute une correspondance qui n'est point sans danger ; car si tout d'abord l'esprit s'y intéresse, le cœur ne tarde pas à se mettre de la partie. Assurément, le plus coupable en ce flirt littéraire est Robert de Rouvre. Marié, il laisse croire à Elsa qu'il est célibataire et lui écrit à froid des lettres entraînantes. Romanesque, mais fort honnête, la jeune Autrichienne ne voit de solution possible à son aventure que le mariage. Avec une amie qui lui sert de chaperon, elle débarque un beau matin à Paris sans prévenir personne, se rend au domicile de son galant correspondant, et c'est la femme de ce beau monsieur qui la reçoit. Vous voyez d'ici le tableau. La raison revient à la pauvre fille, et elle retourne à Vienne pour épouser un de ses braves cousins. Une existence heureuse et calme la dédommage des déceptions que lui avait causées un fallacieux « mirage, » entretenu et grossi par ses rêves. Règle générale et morale à retenir : la lecture des romans qui ne sont pas strictement irréprochables est toujours dangereuse pour les jeunes filles, à l'imagination trop sensible et trop vive.

— Il paraît que, dans *le Chemin qui monte*, M. Augustin Filon a voulu donner un pendant à *Violette Mérian*. Mais, à mon sens du moins, ce roman-là est bien inférieur à ce roman-ci. L'action n'offre pas la même unité ; on se perd souvent dans les digressions, et, en plusieurs endroits, l'intérêt languit. Le sujet prêtait pourtant à l'émotion et au pathétique : il y est question d'un enfant naturel, Robert Garneret, que recueille chez lui un riche bourgeois de Grenoble, M. Lemarchand, et qu'il fait élever comme ses propres fils, en lui cachant le secret de sa naissance. C'est à la mort de celui qu'il a toujours nommé et cru son père, que Robert apprend la vérité. Alors il s'explique la haine hypocrite et sourde que lui portait, sous des apparences correctement affectueuses, Mme Lemarchand. Fausse vertu, dont tout le monde fait l'éloge, extérieurement austère et prude, cette femme a une âme basse, corrompue et dissimulée. Elle trompe son mari avec le précepteur de ses enfants, et cache si bien son jeu que l'époux trompé apprend la honte qui rejaillit sur son foyer à l'heure seule où il ne lui est plus possible d'en exiger réparation. Robert Garneret est chassé de la famille Lemarchand, comme un « bâtard » et un intrus. Par son travail, par sa persévérance, il devient très honorablement et peu à peu l'artisan de sa propre fortune. La montée est rude, mais il avance quand même et ne se décourage jamais. A louer dans ce roman quelques pages bien venues sur les mœurs de la bourgeoisie libérale de province sous le second Empire. Le livre de M. Filon a paru d'abord dans le *Journal des Débats*, et il a plu, dit-on, aux lecteurs de cette feuille : cela s'explique très bien. Le riche M. Lemarchand, avocat, rentier, d'une ancienne famille d'échevins, incarne en sa personne (très flattée) toutes les idées politiques et religieuses en honneur aux *Débats*. A signaler aussi, dans *le Chemin qui monte*,

quelques portraits lestement croqués des principaux professeurs du lycée de Grenoble, à l'époque où le roman commence : celui de philosophie, vieillard de trente-cinq ans, qui raisonne comme un sage et se conduit comme un polisson ; celui de mathématiques, qui est toujours furieux et entre dans sa classe comme un boulet ; celui de rhétorique, normalien de fraîche date, que le journalisme réclame et qui sifflote sans cesse des refrains de la *Belle Hélène ;* celui d'humanités, qui croit réellement au métier et cite du latin en dehors des classes. Qui encore ?.... Mais en voilà bien assez pour montrer que les portraits de M. Filon, tous vivants, ont dû certainement poser devant le peintre, qui jadis, on le sait, appartenait à l'Université. Ces descriptions et ces portraits sont d'ailleurs ce qu'il y a de mieux dans *le Chemin qui monte.*

— Les descriptions et les portraits font aussi le charme de *la Maison du Quai-Planté*, de M. Alfred Bonsergent. Plusieurs prêtres, l'abbé Pendivick, l'abbé Le Bihan, l'abbé Legall, jouent un rôle dans ce gracieux roman : tous y sont présentés d'une façon vraie, naturelle, sacerdotale et digne. L'action se passe dans la pittoresque ville de Lannion, dont M. Bonsergent a saisi sur le vif et rendu avec une science consommée les mœurs locales. Il est surtout deux tableaux complètement réussis : le marché aux légumes, et le Pardon de Notre-Dame de la Clarté. Quant au sujet de l'œuvre, je l'aurai défini d'un mot, quand j'aurai dit que M. Bonsergent accommode à la mode de Bretagne les *Amoureux de Vérone*, du grand Shakespeare. Une thèse s'en dégage aussi, et elle est bonne : c'est la glorification de l'amour maternel.

— *Trop mondaine*, de Mme Jules Samson, nous introduit dans un milieu tout autre, un milieu essentiellement et foncièrement parisien, représenté par les familles Leclerc, Simonet, Raucourt, de Meyriane et de Sarras. Les Sarras poussent l'anglomanie jusqu'au ridicule et émaillent leurs conversations de tant de termes saxons qu'ils finissent par ne plus parler français. Les Raucourt sont en extase devant la Science (avec un grand S, s'il vous plaît !), et leur fille, qui suit tous les cours de la Sorbonne, du Collège de France, toutes les séances de l'Institut, toutes les leçons philomathiques qui se donnent dans la Grand'Ville, est bien le type de la jeune pédante moderne, orgueilleuse, rêche, insupportable. Les Meyriane, qui appartiennent à l'aristocratie pauvre de province, ont conservé à Paris leurs vieilles traditions de probité, de travail, d'honneur et de foi. Les Simonet forment un ménage terre-à-terre et parfaitement insignifiant : c'est le *vulgum pecus* de la bourgeoisie. Pour ce qui est des Leclerc, la famille la plus en vue de *Trop mondaine*, ce sont des Benoiton, mais plus honnêtes, plus propres et plus corrects. Néanmoins l'apparence, l'élégance, la mode, avec leurs mille détails frivoles, les absorbent au point qu'ils finissent par oublier les obligations et les devoirs les plus sérieux de la vie. Tout ce monde

se fréquente et se voit : les Meyriane y détonent par la simplicité de leur mise, de leurs idées et de leurs goûts. Deux jeunes filles, Jeanne et Gilberte Leclerc, occupent constamment la scène : la première brillante, hardie, coquette, uniquement occupée de chiffons, de plaisirs, de spectacles et de divertissements ; la seconde, effacée, modeste, timide, cachant sous des dehors un peu ingrats une âme d'élite, une belle intelligence, un grand cœur. Gilberte épouse Roger de Meyriane, au désespoir de Jeanne, qui avait jeté sur lui son dévolu et qui eût coiffé sainte Catherine, si un vieux célibataire n'eût pas eu pitié d'elle. Ce roman fait honneur à Mme Jules Samson.

— Le *Polybiblion* a déjà signalé plusieurs œuvres de Mme Mary Floran. Mais aucune n'avait offert l'intérêt de la dernière : *Daniel Levar*. Ce Daniel, fils orphelin d'un ancien officier, exerce la profession d'ingénieur et, avec les produits de son travail, pourvoit aux besoins de sa mère et de sa sœur, pauvres et dignes femmes qui vivent obscurément à Besançon. Il est envoyé dans l'Orléanais pour diriger les travaux d'une nouvelle ligne de chemin de fer. Pendant le voyage, en wagon, il renoue connaissance avec un ancien camarade de collège, Robert de Charmieux, qui, très ennuyé, raconte à Daniel pourquoi il a quitté Paris. Son oncle, le baron d'Armeilles, possesseur du château et du domaine de Barville, a jusqu'ici payé toutes ses dettes et fermé les yeux sur ses innombrables fredaines. Mais, à présent, il menace de le déshériter s'il n'épouse pas une des jeunes voisines de campagne du baron, Mlle Cyprienne de Bauséant. L'entrevue des fiançailles doit avoir lieu dans la semaine. Robert tempête, proteste, rechigne ; il traite son oncle de Géronte, se moque de son projet, fait promettre à Daniel de l'accompagner à Barville pour lui servir d'avocat, et finit par railler la jeune provinciale qu'on veut lui donner, malgré lui, pour femme. Or, dans un coin du même wagon, se trouvaient deux femmes emmitouflées qui se traitaient de « lady » et de « miss, » que nos deux compagnons prirent pour deux Anglaises et qui ne perdaient pas un mot des plaisanteries de Robert. A l'arrêt du train, les fourrures tombent, et une ravissante figure de jeune fille apparaît : c'était Cyprienne de Bauséant. Ce qui suit se devine presque. Robert devient amoureux de Cyprienne ; mais celle-ci ne veut à aucun prix du jeune viveur ; il s'est montré à elle sous son vrai jour, et elle ne l'a pas trouvé moralement beau. Daniel, au contraire, a produit sur Cyprienne une excellente et profonde impression. Elle s'est promis de l'épouser, et elle l'épouse, après mille obstacles, mille péripéties, tout un système de calomnies odieuses, jusqu'à une lâche provocation en duel, qui font encore plus ressortir le vilain caractère de Robert et la noblesse d'âme de Daniel. C'est un peu, par certains côtés, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet, mais sans imitation ni plagiat. L'œuvre en

elle-même a son originalité propre. Elle est morale, sans offrir rien d'enfantin, rien de puéril.

— J'en dis autant de *la Femme de mon fils*, de Mlle Danielle d'Arthez. Cette œuvre devrait porter le sous-titre que voici : *L'Ancien et le nouveau Régime*. C'est, en effet, tout le roman. L'ancien régime n'a qu'un représentant, et il en vaut dix. Saluez-le dans la fière, spirituelle et vaillante marquise douairière de Carneilles ! Elle surgit tout d'une pièce, intransigeante, immuable, invincible, allègre, active et encore bien portante, malgré ses soixante-quinze ans. On la contemple avec curiosité comme un objet antique resté là des temps disparus. Elle est pourtant charmante, la vieille marquise ! Sans doute, elle n'aime pas le temps présent : elle n'admire pas les modes nouvelles ; ses souvenirs, ses haines, ses dévouements sont d'un autre âge ; elle appelle Napoléon Bonaparte « l'usurpateur, » et tient avec raison M. de Robespierre pour un vilain drôle ; elle a horreur du journalisme, du reportage, des gens de Bourse, des courses, du sport, de l'anglomanie, de l'éducation physique, des femmes savantes. Mais c'est en elle que s'incarnent les vrais sentiments, les bonnes qualités de l'esprit et du cœur, les grandes vertus. Sa fille Claude, Mme de Bryon, représente le « nouveau régime, » et, franchement, il ne vaut pas l'ancien. Elle est en tout l'opposé de sa mère : positive, sèche, ne pensant qu'à l'argent et s'encanaillant sans le moindre scrupule. Elle a deux enfants prêtes pour le mariage : Jeanne et Renée. Sans la marquise, qui intervient avec un veto formel, elle marierait l'une à un financier véreux, le baron Bryce, et l'autre à un riche dentiste, le docteur Hanckermann. Ce sont des familiers de son salon. Jeanne est un sportman accompli : elle monte à cheval, boxe, bostonne, fait de l'escrime. Il ne manque à cette manière d'homme enjuponné qu'une paire de moustache, laquelle viendra peut-être. Renée a d'autres goûts : elle est musicienne, peintre, artiste, et elle se marie avec un journaliste de talent, qui a su réconcilier Mme de Carneilles avec la presse.... Et le fils de la marquise ! il s'appelle Olivier et tient garnison à Granville, comme officier de dragons. Celui-là s'est « mésallié, » mais du moins il ne s'est pas « déshonoré, » comme l'aurait été Jeanne de Bryon, si elle avait épousé le baron Bryce. Lui a donné sa main et son nom à la fille orpheline d'un cabaretier, Julia Granson, une pauvre petite femme insignifiante et maladive, qui a reçu une éducation au-dessus de son état civil. Mariage malheureux. Julia aime son mari ; Olivier n'aime pas sa femme, tout en lui restant fidèle. Il part pour le Tonkin. Julia se meurt à Granville. On parle d'elle à la marquise, qui la recueille dans son hôtel, et quand Olivier revient de là-bas, il retrouve une Julia complètement transformée. L'affection, les bons soins, comme la tendresse persistante pour le cher absent, ont opéré cette métamorphose. La marquise douairière de Carneilles, si elle vit encore, aura dans quelque

mois un petit-fils. Souhaitons qu'il soit de son temps, mais avec toutes les qualités et sans les défauts des temps qui ne sont plus !

14, 15, 16, 17 et 18. — Connaissez-vous Fougasse ? C'est la localité la plus rouge d'un des pays rouges du Midi. Vers la fin du second Empire, un jeune homme de cette localité, Athanase Cocardeau, son père et sa mère étant morts, vint se fixer à Paris, où l'appelait un oncle célibataire, ancien négociant, le riche M. Labadieu. Athanase fit son droit, et, comme il était de famille républicaine, se lia facilement avec les principaux chefs de l'opposition d'alors. Il se fit aussi recevoir franc-maçon. Au Quatre Septembre, Athanase se trouvait tout désigné pour remplir un rôle politique. On le nomma secrétaire particulier du ministre de l'intérieur, avec la mission spéciale de surveiller les paroles et les actes de ce haut fonctionnaire et d'en rendre compte au chef suprême de la maçonnerie parisienne. Naturellement droit, le jeune secrétaire n'accomplit pas sans répugnance une pareille mission. Mais il passa outre : il y allait de son avenir. Quelque temps plus tard, il se marie avec une libre penseuse, et après le Seize Mai, on l'envoie comme sous-préfet dans un département de l'Est. Là, lui incombent des missions encore plus répugnantes. Il lui faut présider à l'arrachement des crucifix des écoles communales, à l'expulsion de religieux sans reproches, à la laïcisation d'hospices dont les sœurs de Charité avaient été, de temps immémorial, l'infatigable et secourable providence. Un vicaire de la ville où il réside est accusé d'attentats aux mœurs. C'est un coup monté, un ignoble guet-apens : les petites calomniatrices se sont coupées devant le juge d'instruction. L'une d'elles avoue même avoir reçu de l'argent pour témoigner ainsi contre le vicaire : il va être acquitté, et il faut qu'il soit condamné. Athanase reçoit ordre d'influer sur l'esprit des juges et de peser sur leur décision. C'en est trop. Athanase avait conservé de son éducation première quelques sentiments chrétiens. Ils lui reviennent, impérieux et salutaires. Sa conscience parle et il donne sa démission. Sa foi républicaine n'est pas ébranlée, mais il ne veut plus d'une République où de telles ignominies sont possibles. Que faire ? Mme Cocardeau l'a quitté depuis longtemps pour vivre avec un individu aussi dénué de scrupules qu'elle. Athanase se résout à retourner dans son pays, à Fougasse. Dès que la nouvelle en parvient dans ce bourg pourri, grande réjouissance parmi les frères et amis. Songez donc ! Athanase, le petit Athanase, un enfant de « chez nous, » qui a coopéré à la chute de l'Empire, qui a travaillé à la « glorieuse révolution » de septembre, revenir se fixer parmi eux, quelle aubaine ! On le reçoit avec enthousiasme, et on l'invite à présider un banquet maçonnique. Athanase déclare qu'il n'est plus franc-maçon, et le dimanche suivant on le voit se rendre à l'église pour assister à la messe paroissiale. Aussitôt, changement de front. Athanase est insulté, hué, honni : on organise contre lui d'épouvantables

charivaris, et il n'est pas de misères qu'on ne lui fasse. Tout est permis contre l' « apostat. » Apostat! parce qu'il ne pensait plus comme ces brutes!.... L'auteur d'*Athanase Cocardeau*, M. Jean Rozier, a pris texte de cette aventure qui est peut-être vraie, qui est tout au moins fort vraisemblable, pour exposer en détail tous les crimes commis par les politiciens jacobins du jour contre la liberté religieuse. A ce point de vue, son roman ne manque ni d'actualité ni d'utilité. C'est un livre de propagande.

— *Athanase Cocardeau l'apostat* rentre d'ailleurs dans la catégorie des romans religieux proprement dits. A la même catégorie appartiennent également : *Vingt ans plus tard*, par Mme Georges du Vallon, récit patriotique où deux jeunes Alsaciens, l'un marin, l'autre soldat, s'écrivent leurs impressions, et d'où se détache un touchant épisode, relatif à l'héroïque dévouement d'un séminariste enrégimenté, qui, lâchement outragé, refuse par devoir de se battre en duel, mais se noie le soir même en essayant de sauver son insulteur, entraîné dans les eaux d'une rivière très rapide; — *Cœur d'or*, par Mme Chéron de la Bruyère, édifiante biographie d'un pauvre élève en pharmacie, Jacques Vernon, que la religion soutient au milieu des plus cruelles épreuves, qui se substitue à son patron poursuivi pour empoisonnement involontaire, ramène ainsi ce voltairien à la foi chrétienne, le réconcilie avec sa femme et en tout, pour tout, toujours rend le bien pour le mal; — *Amour de mère*, par M. du Campfranc, roman très mouvementé, où l'on voit un enfant prodigue, Henri de Tréhameur, payer par de continuelles ingratitudes les sacrifices maternels, jusqu'au jour où, vaincu par tant d'affection, abandonné de tous ses faux amis, méprisé des autres et de lui-même, le fils indigne fait sur sa misérable vie un salutaire retour, s'amende, se corrige et rachète noblement un passé honteux, en grossissant d'une croix de plus la petite armée des Frères du Sahara; — *Les Drames de l'Irlande*, par M. Lucien Thomin, drames terribles, dont les principaux acteurs sont : un paysan protestant du pays de Connaught, Patric Macauby; le landlord, sir Robert O'Connor, son fils Édouard, son intendant Wakefield; le tenancier catholique, Hugues Linley, et sa famille. Sir O'Connor a fait exproprier Macauby. Celui-ci se venge en enlevant un des enfants du lord, encore au berceau, le petit Rodoric. Il l'élève dans la haine et le crime, en fait un bandit, un précurseur de Ravachol. Chef des White-Boys, Rodoric tue son père et brûle son hôtel. A côté de ce sectaire forcené apparaît la loyale figure de Henry Linley. Proscrit volontaire, il rencontre en Afrique sir Édouard, le fils aîné de lord O'Connor. Son père a fait mettre le sien à mort, accusé d'un assassinat perpétré par le misérable Macauby. Mais le jeune Linley est un vrai chrétien, un bon catholique : il pardonne à sir Édouard, revient en Irlande, combat ardemment les fénians et conjure les fermiers de la « Verte Erin » de rester fidèles à la mémoire et aux principes du grand O'Connell.

19, 20, 21 et 22. — M. Charles Buet excelle dans le roman historique. On l'a surnommé le « Walter Scott de la Savoie. » La comparaison est un peu outrée, et si flatteuse qu'elle soit pour lui, je suis certain que M. Buet ne l'accepte pas. Il y a cependant entre eux des affinités. Comme Walter Scott, l'auteur de *la Dame de Moirans* aime à peindre les admirables sites de son pays, à décrire ses mœurs, à dramatiser ses légendes, à mettre en lumière ses traditions. C'est ainsi que Michelin des Esserts, le héros de *Castelvautour*, nouveau roman historique de M. Buet, nous fait l'effet d'un Quentin Durward savoyard.

Quand le fils des vautours la hache occis aura,
Que la fille aux yeux pers la dernière sera,
Époulx ne la prendra
Que celui dont la main toute noyre sera,
Qui sur le métal d'or Castelvautour aura.

A cette prophétie, expliquée à Michelin par l'ermite de la Gaure, se rattache le nœud du roman. Michelin, page de Bérengère de Savoie, femme de Louis XI, aime de tout son cœur la belle Simone de Castelvautour, demoiselle d'honneur de la Reine. Mais il ne peut l'épouser si la prophétie ne s'accomplit. Simone, « la fille aux yeux pers, » est à la fois très pauvre et très riche : très pauvre, puisqu'elle ne possède rien ; très riche, puisqu'un bloc d'or énorme a été jadis enfoui par son ancêtre, Hugo Bérick, au fond d'une mine dans les montagnes savoisiennes. Ce trésor ne peut être conquis que de haute lutte. Il ne s'agit de rien moins que de la vie du nouvel Argonaute. Michelin n'hésite pas : il quitte la cour, va dans son pays, se fait ouvrier mineur, sans cesser de porter l'épée, et revient mettre aux pieds de Simone, de ses mains encore toutes noires, le fameux bloc d'or. Voilà pour la légende, et voici pour l'histoire : *Castelvautour* fait revivre la mélancolique figure d'une des moins connues parmi les reines de France, cette Charlotte de Savoie, bonne mère, épouse fidèle, qui mourut au château d'Amboise, et dont nos annalistes ne disent rien, parce qu'elle disparaît dans le rayonnement du monarque à qui la patrie française doit son unité. Çà et là, passe aussi dans *Castelvautour* la figure du redoutable souverain, et toujours sous sa vraie physionomie, dans son étrange et originale individualité. Pour ces motifs, *Castelvautour* se recommande à l'attention de tous ceux qui, même dans une œuvre d'imagination, tiennent à ce qu'on respecte la vérité historique. Or, M. Charles Buet, avec plus ou moins de bonheur dans l'expression, en a eu constamment le souci.

— Un tel éloge n'est pas dû à l'auteur anglais de *la Maison du loup*, Stanley Weymann. Le « loup » en question a la forme humaine. C'est le surnom que les protestants ont donné au gouverneur de Cahors, Raoul de Mar, vidame de Bezers, un reître de la famille du baron des Adrets. Il a résolu d'épouser, coûte que coûte, Catherine de Caylus, fiancée à un

jeune gentilhomme parisien, Louis de Pavannes. Trois adolescents, Anne, Marie et Sainte-Croix de Caylus, appelés dans leur pays les « demoiselles, » à cause de leurs noms féminins de baptême, ont résolu de délivrer leur cousine Catherine des griffes du « loup. » Ce sont leurs aventures que raconte le roman traduit en français par Mme Marie Dronsart. Le drame ne manquerait pas d'intérêt, si l'esprit sectaire ne s'y montrait presque à chaque page. Huguenots et catholiques y bataillent ferme, mais ces derniers sont fort maltraités. Un coadjuteur de l'archevêque de Paris joue là dedans le rôle d'un scélérat, et il faut que le lecteur subisse, fait par une plume que la partialité guide, l'inévitable récit de la triste journée de la Saint-Barthélemy. Il en est maintenant de cette journée comme de la bataille de Waterloo. Depuis Mérimée, pour l'une, depuis Stendhal pour l'autre, pas un romancier, travaillant sur les deux époques, ne nous fait grâce de ces lieux communs historiques. Si encore on les présentait sous leur véritable jour !....

— C'est comme pour les romans qui mettent en jeu quelque épisode ou quelque personnage de la Révolution. Il est rare, si leurs auteurs ne se réclament pas des principes religieux, que ces romans ne soient l'excuse hypocrite des plus atroces crimes ou l'apologie effrontée des pires bandits. Peu d'écrivains, dans ces questions, ont l'impartial et honnête courage de feu M. Taine. Cependant je n'avais jamais vu l'audace du sophisme poussé plus loin que dans *les Confessions de Théroigne de Méricourt*, publiées et commentées par M. F. de Strobl-Ravesberg. Ce « noble » déblatère sans cesse contre la noblesse, déclame à tout propos contre la féodalité, peint les émigrés sous les plus noires couleurs, leur attribue des rôles d'espions, d'agents provocateurs et de mouchards au service de l'Autriche, exalte Mirabeau, Sieyès, le duc d'Orléans, et fait de Théroigne une femme admirable, une héroïne antique, victime résignée des haines et des calomnies aristocratiques. Ces *Confessions* tiennent plutôt du pamphlet que du roman. Il n'y a guère de réel que le récit de l'enlèvement de Théroigne en 1791 près de Liège, et de son incarcération à Konfstein, dans le Tyrol. L'auteur affirme l'avoir extrait de documents officiels déposés aux archives de Vienne. On peut l'en croire ; mais ce qui n'est pas dans ces documents, ce qui est bien à lui, ce sont ses déclamations et ses diatribes. La seule excuse de M. de Strobl-Ravesberg, c'est qu'il est étranger, bien qu'il écrive correctement notre langue, et qu'il n'a sur la Révolution française que des données fantaisistes, source logique de ses jugements faux, quand ils ne sont point puérils. Je le renvoie à M. Charles d'Héricault.

— Il est, à mon sens, le seul romancier contemporain qui connaisse notre Révolution à fond et qui soit réellement familier avec l'ensemble et les détails de cette époque formidable, tourmentée, troublée, énigmatique, attirante et repoussante. Il la juge toujours de haut, la condamnant ou

la louant, selon le cas, avec la plus entière franchise, et, comme seul l'amour passionné de la vérité le guide, nul ne sait mieux que lui faire comprendre comment « la nation la plus douce, la plus polie, la plus heureuse de l'Europe devint tout à coup la proie d'une bande de cannibales, » et comment « elle conserva cependant en elle assez de vertus pour étonner le monde par son héroïsme. » La nouvelle édition des *Cousins de Normandie*, de M. d'Héricault, donne de l'opportunité à ces réflexions. Du roman en lui-même je ne dirai rien, le *Polybiblion* en ayant déjà rendu compte. Il me suffit d'informer ceux de nos lecteurs qui ne connaîtraient pas cet exposé des luttes soutenues en 1793 par les royalistes normands contre les séides de Robespierre, que le volume, par son intérêt intense, par son style mouvementé, par ses incidents dramatiques, par sa philosophie salutaire et vengeresse, mérite de prendre place dans leur bibliothèque à côté des *Aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur*, de *Thermidor*, de *la Fiancée de La Fontenelle* et des *Noces d'un jacobin*, du même auteur. Quant à la première édition des *Cousins de Normandie*, elle était devenue introuvable.

23. — Le compte rendu des *Dessous de l'histoire*, de M. le marquis de Sainte-Aulaire, trouve ici, sans transition, tout naturellement sa place. C'est un recueil de nouvelles dont la première, celle qui donne son titre au livre, est cependant la seule historique. Nous sommes en Suède, à la cour de Gustave III. Son ministre et son ami, Ankarstroëm, possède une femme jeune et charmante : le Roi lui fait la cour. Ankarstroëm les surprend. Il dissimule son dépit et mûrit sa vengeance. Des membres de la noblesse suédoise ont ourdi une conspiration contre Gustave III. Ankarstroëm demande à en faire partie et, poursuivant un autre but que ses complices, poignarde en plein bal ce roi qu'il vénérait tant et qui était devenu son rival. Dans la suite du volume, M. de Sainte-Aulaire délaisse l'histoire pour la fantaisie, et burine ces trois récits pleins d'attrait : *Fleur de serre*, œuvre de sentiment, concernant la fille d'un sculpteur, tout éprise d'art, que la doctrine lie à un vulgaire commerçant et qui se garde des chutes irrémédiables, parce que les « grands cœurs » ne sauraient s'abaisser aux « petites amours ; » *La Médaille*, émouvant épisode de la bataille de Solférino, où le troupier Larue fut sauvé de la mort par une médaille à l'effigie de Notre-Dame des Victoires que lui avait remise, dans une halte devant le couvent des Sœurs de Saint-Thomas de Villeneuve, une bambine de cinq ans ; *L'Or maudit*, éloquente page à ajouter aux strophes vibrantes du premier acte de *Faust*, mises en musique par Gounod. C'est le matin du premier de l'an. Au lieu de bonbons et de jouets, un oncle richissime donne à sa filleule une poignée de louis, en lui disant : « Vois-tu, petite Margot, ceci est de l'or, tout ce qu'il y a au monde de plus noble, de plus beau, de plus fort, de plus estimé, de plus précieux, de meilleur ; avec cela, tu peux

te passer de tout, même de ton père et de ta mère. » Mais l'aïeule a tout vu et tout entendu. Indignée, elle chasse hors du logis l'empoisonneur de l'âme de sa petite-fille, et elle a eu raison. Si la justice n'était pas aujourd'hui un vain mot, un pareil corrupteur, un aussi misérable pervertisseur serait condamné à mort, comme le plus dangereux et le plus malfaisant des individus. Il n'y a pas, en effet, de crime plus grand que la corruption à froid de l'enfance.

24. — Les *Nouvelles militaires*, de M. Amédée Delorme, sont toutes un peu tristes et tournent un peu court. De ces nouvelles, au nombre de six, *Sergent Legoadec* et *Cordoue en 1808* ont mes préférences. *Le Capuchon d'ordonnance* n'est pas non plus sans mérite : mais il y faudrait un mot de vigoureuse flétrissure qui n'y est pas contre la barbare coutume de ces duels entre soldats ou entre officiers, où l'innocent, comme cela arrive cette fois, trouve souvent la mort. Combien plus moral, malgré sa note çà et là trop sentimentale, est *Sergent Legoadec!* Ce brave sergent a été envoyé avec ses hommes à Modranos, dans les Pyrénées, pour surveiller la frontière espagnole. Il rencontre là une gentille pastoure, Florette, à qui il fait un brin de cour. La Chloé montagnarde a son Daphnis, Jacques, fils de pauvres chevriers. Celui-ci est pris par la conscription : il va partir. Florette ne s'en console pas. Legoadec a fini son temps : il a quelques économies, il propose à Florette de l'épouser et de s'établir dans le pays. Refus énergique de la pastoure. Tout d'abord, il vient au sergent la mauvaise pensée d' « estourbir » son rival : puis, il se ravise, et savez-vous comment l'idylle qui a failli tourner au drame finit ? Legoadec part à la place de Jacques et dote Florette. C'est d'une héroïque et sublime simplicité. *Cordoue en 1808* nous met en face d'une Andalouse peu accommodante, Maria del Pilar, fille du docteur Gonzalez. Les Français ont pris la ville : dans la bataille, a péri le fiancé de Maria. Elle fait aux vainqueurs une guerre à mort. Son père, le médecin, les accueille et les soigne : elle les hait. Un de nos officiers blessés, Roger de Salhers, guéri par le docteur, se sent pénétré d'amour pour sa fille et déclare à celle-ci qu'il serait heureux de donner sa vie pour elle. Maria le prend au mot, et lui dit, en lui présentant une coupe : « Si je vous affirmais que ce breuvage est empoisonné, et si j'ajoutais que je n'aurais foi en vous que lorsque vous l'auriez bu, le boiriez-vous ? » Pour toute réponse, Roger prit la coupe et en avala d'un trait le contenu. Au même instant, il tombait foudroyé. L'Andalouse avait eu peur d'aimer l'officier et de devenir une *afrancesada*. Dona Maria del Pilar Gonzalez mourut à l'âge de quatre-vingts ans, supérieure d'un couvent de Carmelites. C'était la grand'tante de M. Amédée Delorme. L'auteur des *Nouvelles militaires* nous fait cette curieuse confidence à la fin de son récit.

25. — M. Paul Pionis est aussi sentimental que M. Delorme : mais il

est moins tragique. Les dix historiettes qui composent son volume : *A la pointe de la plume*, sont écrites à la bonne franquette, et, en dehors de *Maman poupée*, qui est navrante dans sa patriotique réalité, n'engendrent aucune idée noire. S'il me fallait choisir parmi les fleurs de ce savoureux bouquet, c'est à *la Communiante* que j'arrêterais mon choix. La « communiante » a dépassé la soixantaine. Elle arrive, elle s'approche, et vous avez devant les yeux une petite vieille sautillante, trottinante, proprette, aux cheveux blancs et de blanc vêtue, qui vous parle de lis et de roses et qui voit des papillons en plein hiver. Pauvre ou peut-être heureuse vieille ! Le jour d'avant celui de sa première communion, une insolation la frappa, ce pendant qu'elle cueillait des marguerites dans un pré pour s'en former une couronne. Depuis lors, elle est restée enfant, souriant toujours, même quand il neige, aux fleurs de mai, aux papillons de mai, au soleil de mai. N'est-ce pas exquis? M. Pionis a pour « petite patrie » le pays bangeois (entre le Perche et l'Anjou), et il en évoque l'âme croyante, les innocentes superstitions, les mœurs naïves. Le même écrivain abhorre l'école ultra-naturaliste. Il l'accuse d'avoir tué le livre, et il crie : haro ! sur les singes de Zola, sur ces écrivains nauséabonds, qui ont la prétention de faire œuvre d'art, alors qu'il ne sort de leur encrier que de répugnantes photographies. Il n'y a, dit-il, que les mouches vertes pour « préférer le miasme au parfum. » La mercuriale est évidemment un peu forcée. Mais, portât-elle à côté sur certains points, cette généreuse indignation n'est pas pour nous déplaire. La gangrène littéraire ne fait que trop de ravages et nul n'ignore qu'un bon romancier n'a pas besoin de mots orduriers pour rester naturel.

26. — M. Jules Rolland, l'auteur du *Saut du loup*, en est l'éclatante preuve. Dans le volume de nouvelles qu'il vient de publier sous ce titre, il a su rester idéaliste sans jamais cesser d'être naturel ; il a su être moral sans être banal. La « petite patrie » de M. Rolland comprend le pays albigeois, et il l'aime jusque dans ses petits travers, qui n'ont d'ailleurs rien de bien désagréable ni de vilain. Il en aime aussi le passé, qu'il connaît comme pas un et qu'il raconte de la façon la plus pénétrante. Il en admire les paysages, qu'il brosse en véritable artiste. Il en a étudié profondément les caractères et les types, qu'il burine en portraitiste vigoureux autant que délicat. Les nouvelles de M. Jules Rolland sont d'ailleurs aussi variées de forme que de fond, tantôt longues, tantôt courtes, humoristiques, historiques, philosophiques, mais jamais ennuyeuses et toujours d'une correction littéraire parfaite. Dans la première : *Le Saut du loup*, M. Rolland se montre analyste sagace et psychologue subtil. L'amour, en ces pages de fine observation, se fait le malin jeu de dérouter toutes les prévisions, et cela pourrait s'intituler : *A qui perd gagne*. Dans *Amour blanc*, la note diffère : l'ironie et la verve

y dominent, le comique aussi, car on ne peut lire sans rire l'histoire du chat Fry, qui « s'oublie » sur les genoux du cardinal de Richelieu, quand le tout-puissant ministre fit halte au château de Landorthe après l'exécution de Montmorency. *Roses de Noël* est un drame de passion, dans lequel revit toute la société aristocratique albigeoise de 1781. Un curieux cas d'hérédité physiologique se trouve consciencieusement étudié et miraculeusement guéri dans *le Fauteuil de la comtesse*. Ce miracle, c'est le cœur qui l'opère : il en opère un autre, quoique d'un genre différent, dans *la Filleule de Lulli*. M. Jules Rolland a un culte pour Sainte-Cécile d'Albi, dont il a été l'historien. On est initié à toutes ses beautés architecturales et picturales, dans *Lucrecia Cantora*, émouvante légende d'amour mystique, vécue par un de ces maîtres italiens qui, au XVIe siècle et à l'appel du cardinal d'Amboise, vinrent peindre les admirables fresques de l'église-citadelle. Un nom gravé sur une pierre a suffi à M. Rolland pour ressusciter toute une époque. Je passe *l'Ombre*, *Mariages de Rouges-Gorges*, et j'arrive au *Furet*. C'est une perle, comme on en trouve parfois dans l'œuvre un peu mêlé du Provençal Paul Arène, et elle tient, mais si artistement ! sur une pointe d'aiguille. Il s'agit d'un brave curé de campagne qui a la passion de la chasse, à qui cette passion joue les plus vilains tours, et que le conteur rencontre, dix ans plus tard, dans un couvent. Seulement, au lieu de tuer des lièvres et des perdrix, il y élève des lapins domestiques. « Si, conclut philosophiquement l'auteur du *Saut du loup*, il est préférable pour la religion que l'abbé Fresquel ait rompu avec des habitudes contraires à la dignité et à la décence ecclésiastiques, au fond ceux qui ont le plus gagné à sa conversion, ce ne sont pas ses anciens paroissiens, mais bien plutôt les lapins sauvages de Cantalauze. » Cette boutade peint d'un trait le curé-chasseur. Une brillante préface de M. François Coppée présente *le Saut du loup* au lecteur. M. Jules Rolland a le droit d'en être fier.

FIRMIN BOISSIN.

SCIENCE SOCIALE, ÉCONOMIE POLITIQUE, SOCIALISME

1. *Précis d'économie politique et morale*, par G. DE MOLINARI. Paris, Guillaumin, 1893, in-12 de 278 p., 3 fr. 50. — 2. *De la division du travail social*, par ÉMILE DURKHEIM. Paris, F. Alcan, 1893, in-8 de IX et 471 p., 7 fr. 50. — 3. *De la vie simple, étude sociale*, par J. ÉMILE IVANOUEL. Girard et Brière, 1893, in-12 de 91 p., 1 fr. — 4. *La Population, les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor*, par EDOUARD VAN DER SMISSEN. Paris, Guillaumin ; Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-8 de 561 p., 8 fr. — 5. *Histoire de la population française*, par LUCIEN SCHONE, avec préface de M. E. Levasseur. Paris, Rousseau, 1893, in-12 de XV-428 p., 7 fr. — 6. *Les Signes de la fin du monde*, par J. DE VALDOR. Saint-Amand, imp. Saint-Joseph, 1893, in-12 de 282 p., 3 fr. — 7. *Libre-échange et Protection*, par LÉON POINSARD. Paris, Firmin Didot, 1893, in-8 de XVI-632 p., 6 fr. — 8. *La Societad civil cristiana segun la doctrina de la Iglesia romana*, par PIERRE SCHUMACHER, évêque de Portoviejo, 3e édit. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-12 de 119 p., 1 fr. 15. — 9. *Socialismo y anarquismo. La Encíclica de condición opificum y los círculos de*

obreros catolicos, par le P. Antonio Vincent, S. J. Valencia, Ramon Ortega, 1893, gr. in 8 de xxiv-502 p., 6 fr. — 10. *El Estado y la reforma social*, par Eduard Sanz y Escartin. Madrid, Société de librairie de Saint-François de Sales, 1893, in-8 de 292 p., 5 fr. — 11. *Le Pape, les catholiques et la question sociale*, par Léon Grégoire. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 271 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Cardinal Manning et son action sociale*, par l'abbé J. Lemire. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de 285 p., 2 fr. 50. — 13. *La Seconde Révolution française : Solution et dénouement pacifique de la question sociale ouvrière*, par François Husson. Paris, Guillaumin, 1893, in-12 de 207 p., 2 fr. — 14. *L'Évolution sociale*, par Bernard-Lavergne. Paris, Fischbacher, 1893, in-12 de iv-262 p., 3 fr. — 15. *Le Billet de banque productif d'intérêt et à lots par le crédit agricole*, par le marquis Chappuis de Maubou. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de 202 p., 2 fr. — 16. *La Caisse générale d'épargne et de retraite sous la garantie de l'État belge et les habitations ouvrières*, par Léon Meerens. Bruxelles, Visèlé, 1893, in-8 de 31 p. — 17. *Les Principes rationnels de l'assurance ouvrière*, par le Dr Schœnfeld. Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-8 de 90 p., 2 fr. — 18. *La Providence dans les faits sociaux et la science sociale*, par P. de Decker. Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-8 de 332 p., 4 fr. — 19. *Les Fruits de la Révolution*, par le comte Léo de Saint-Poncy. Paris, Gaume, 1893, gr. in-18 de 160 p., 2 fr. 50. — 20. *Égoïsme et misère*, par Jules Jeannin. Paris, Allemane, 1893, in-4 de 114 p., 2 fr. — 21. *Staatslexikon* édité pour la *Gœrres-Gesellschaft*, par le Dr Adolf Bruder, t. III, 21e et 22e livraisons, in-8. Fribourg-en-Brisgau, Herder ; la double livraison : 2 marcs 50.

1. — Tout économiste ayant pignon sur rue tient à écrire un manuel. Nous ne voyons pas beaucoup ce que la science gagne à cette multiplication d'abrégés. Nous craignons même que ces manuels, dans lesquelles données économiques sont présentées sous la forme abstraite d'aphorismes et séparées des exemples vivants empruntés au monde réel, n'soient pour quelque chose dans le peu de popularité de l'économie politique. Quoi qu'il en soit, M. de Molinari, à qui l'on doit déjà beaucoup d'ouvrages, a réuni dans ce petit volume les têtes de chapitre des derniers : *La Morale économique* et les *Notions fondamentales d'économie politique et programme économique*. Nous renvoyons nos lecteurs aux appréciations que nous en avons données en leur temps. Quelques réserves que nous devions faire sur la base que M. de Molinari donne à la morale, nous aimons à rendre hommage à ses bonnes intentions, à l'honnêteté de ses sentiments, à son désir d'unir étroitement la morale à l'économie politique et de résoudre la question sociale par l'accord du progrès moral avec le progrès économique.

2. — C'est une nouvelle science de la morale que M. Durkheim, chargé d'un cours de science sociale et de pédagogie à la Faculté des lettres de Bordeaux, a prétendu construire. Suivant une méthode purement inductive et des preuves d'ordre exclusivement expérimental, il déduit la morale de la nécessité d'assurer la cohésion sociale. La cohésion sociale se produisait autrefois dans les *segments de société*. La division du travail rompt ces segments ; le clan devient simplement la famille. L'individualisme se développe, mais d'autre part l'interdépendance des hommes augmente par suite même de la spécialisation croissante de leur activité intellectuelle, économique, politique. En même temps, toujours d'après l'auteur, les religions et les coutumes perdent de plus en

plus de leur empire sur les esprits et deviennent incapables d'assurer la cohésion sociale. Il faut donc que la loi intervienne et maintienne cette cohésion, notamment en ce qui touche les rapports du capital et du travail. M. Durkheim combat à la fois l'individualisme d'Herbert Spencer et le libéralisme des économistes comme M. de Molinari, qui font reposer le maintien de l'ordre social sur le respect des contrats libres. Son ouvrage témoigne d'une érudition considérable, quoique bornée à une catégorie d'ouvrages et de données susceptibles de rentrer dans son système ; de fines observations de détail y abondent, mais l'ensemble est incohérent et nuageux, et, après l'avoir lu, on ne peut que regretter de voir un homme de talent dépenser tant d'efforts dans le vide, précisément parce qu'il s'imagine que la science générale de la vie est à trouver, et que la science de la morale n'a pas existé jusqu'au jour où il a été chargé d'un cours de pédagogie.

3. — La division du travail est un des phénomènes qui caractérisent les sociétés compliquées, comme les appelait Le Play. Il est la grande cause du progrès matériel, mais il entraîne évidemment certaines complications douloureuses. De là, l'aspiration à la vie simple que, depuis Sénèque jusqu'à Léon Tolstoï, tous les philosophes ont éprouvée. M. Ivanouel est un bon vieillard qui en rêve aussi. Il n'est pas chrétien et l'imagination l'emporte sans contrepoids. Il voudrait que les femmes n'eussent plus le goût de la parure et que les hommes fissent le moins d'échanges possibles. Son idéal serait une sorte de vie monastique où la simplicité de vie pratiquée et où l'amitié entre les vieillards, l'amour entre les gens en âge régneraient. L'excellent M. Ivanouel plaint en effet de tout son cœur les prétendues victimes du célibat religieux tout comme l'ex-Père Hyacinthe. Au moins son opuscule a le mérite d'être court ; il est candide et il repose quand on a lu M. Durckheim.

4. — Avec le volume de M. Van der Smissen sur *la Population*, nous rentrons sur le terrain solide de la science positive. L'Académie des sciences morales et politiques a justement couronné l'œuvre du jeune professeur de l'Université de Liège ; car elle embrasse sous tous ses aspects cette grande question et les traite avec clarté et sagacité, en s'appuyant sur l'observation des faits. L'auteur se rattache très nettement à l'école de Bastiat, selon laquelle tout homme produisant généralement plus qu'il ne consomme, à la condition que l'échange se développe librement, l'augmentation de la population et l'augmentation de la richesse vont de pair. Il la complète en s'appropriant la théorie de Carey sur la circulation de la matière, en vertu de laquelle la production agricole et manufacturière entraînerait toujours des restitutions équivalentes au grand réservoir des forces vitales de la nature. Ces deux théories ne nous paraissent pas aussi évidentes qu'à l'auteur. Par suite de la mauvaise administration des hommes, beaucoup de territoires sont détériorés :

les fleuves emportent incessamment vers la mer les éléments des subsistances; les mines de houille ne se renouvellent pas. Pour que la population « sur des points donnés » ne dépasse pas les moyens d'existence il faut que l'art industriel fasse des progrès constants. Par conséquent, l'équilibre entre la population et les moyens d'existence est un équilibre toujours instable. Le grand nombre des travailleurs non employés qui existent dans les grandes agglomérations et constituent une armée de réserve toujours à la disposition de l'industrie, sur laquelle Karl Marx insiste tant et qui, selon lui, est disposée à se contenter de salaires de famine, sont bien la preuve d'encombrements humains locaux. M. Van der Smissen le reconnaît; car il préconise hautement l'émigration là où la densité de la population tend à devenir excessive, et il montre le rapport qui existe entre un bon régime domestique et les habitudes d'émigration. Nous sommes pleinement d'accord avec lui sur les débouchés pratiquement indéfinis que la surface du globe offre à l'accroissement des familles humaines. Enfin nous le louons d'avoir démontré comment le luxe, les vices qui arrêtent l'accroissement de la population, peuvent diminuer la richesse elle-même, ainsi que c'est le cas de la France. Même pour ceux qui constatent les difficultés résultant d'une *overpopulation* locale et passagère, le péril de l'ὀλιγανθρωπία est beaucoup plus redoutable, parce qu'il n'y a pas à la corruption morale un remède naturel et relativement facile comme l'émigration l'est à l'excès local de population. Les chapitres sur la dépopulation relative des campagnes, sur l'action du régime de la propriété, sur l'accroissement de la population, sur l'influence de l'accroissement de la population sur les salaires, sur le libre arbitre et la natalité, sont particulièrement remarquables et donnent une originalité réelle à cet ouvrage, consacré à une question classique entre toutes. M. Van der Smissen est appelé à prendre une place importante parmi les économistes chrétiens.

5. — M. Schœne, l'auteur de l'*Histoire de la population française* qui a partagé avec l'ouvrage de M. Van der Smissen le prix de l'Académie, a au fond la même doctrine. Il insiste avec raison sur les progrès scientifiques qui permettront à la terre de porter une population beaucoup plus grande et qui, par conséquent, rendent aussi inutile pratiquement de se prémunir contre les dangers prévus par Malthus que contre le refroidissement de la terre soupçonné par l'astronomie. Mais la discussion doctrinale tient très peu de place dans ce livre : on n'y trouve presque point de statistique. Il est exclusivement consacré à l'histoire des idées courantes et des théories scientifiques sur la population qui se sont succédé, ainsi que des mesures législatives qu'elles ont provoquées, aux diverses époques. Sur ce terrain ainsi délimité, l'ouvrage de M. Schœne est à peu près complet : à peine a-t-il omis de citer quelques passages des Pères de l'Église. Il est même absolument neuf ; car on ne trouverait

nulle part ailleurs un recueil de textes si nombreux et toujours éclairés par une judicieuse critique. M. Schœne retrace en même temps dans ses grands traits l'histoire de la population de la France. Le chapitre relatif au relèvement dela population en Lorraine sous les règnes réparateurs de Léopold et de Stanislas est particulièrement intéressant. Tout l'ouvrage est du reste d'une lecture fort agréable.

6. — M. Van der Smissen traite, dans le chapitre intitulé *le Libre arbitre et la natalité*, de l'action des fraudes conjugales, du malthusianisme pratique sur la restriction de la fécondité, avec la netteté et la fermeté nécessaires, sans jamais dépasser la mesure qui permet à son livre d'être placé entre toutes les mains. L'auteur des *Signes de la fin d'un monde*, dont le pseudonyme nous paraît cacher un ecclésiastique, discute au contraire cette question avec des développements qui en font un traité spécial. Il nous paraît s'adresser plus particulièrement aux membres du clergé. La théologie morale, voire la casuistique, y tiennent une trop grande place pour que nous nous permettions de porter aucun jugement sur lui, et que nous nous demandions sil a dialectique et le procédé des cas imaginaires cher aux casuistes n'ont pas entraîné l'auteur à des solutions exorbitantes. Au point de vue économique, l'auteur est dans le vrai quand il dit que la stérilité systématique est une cause de destruction pour la nationalité française dans un avenir prochain, et qu'elle est dès à présent une source de dégradation des caractères, d'abâtardissement de la race. A ce point de vue, il n'exagère nullement l'étendue et la profondeur du mal.

7. — M. Léon Poinsard a trouvé le moyen de rendre intéressante une question encore plus rebattue que la question de la population : celle du libre-échange et de la protection. Dans une série de notices fort bien élaborées et dont les éléments sont empruntés aux observations des voyageurs et aux rapports officiels, il étudie la constitution industrielle et le régime commercial de quatorze nations, à commencer par l'Angleterre et à finir par la France, en passant par la Turquie, l'Italie et les Etats-Unis. Sa thèse est que les pays sont libres-échangistes ou protectionnistes, selon la consistance de leurs richesses naturelles et leur état social. Ainsi, l'Angleterre et la Belgique sont et doivent être libres-échangistes, parce qu'elles ont une organisation manufacturière prépondérante. La Turquie doit l'être, parce qu'elle a des richesses naturelles considérables qu'elle n'est pas en état d'exploiter. Par contre, deux sortes de pays doivent être protectionnistes : ceux dont le développement industriel est en voie de formation, comme les Etats-Unis, et ceux où la culture et l'industrie se partagent les forces nationales, ce qui, selon M. Poinsard, est le cas de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Suisse.

Il y a beaucoup d'ingéniosité et une part de vérité dans ce procédé que l'auteur, en une préface un peu solennelle, élève au rang de me

thode. Il paraît d'ailleurs ignorer que la théorie qu'il croit être une nouveauté a été, en réalité, empruntée au *Système d'économie nationale* de List, publié vers 1840. M. Poinsard a raison quand il s'approprie une observation de M. Amé, suivant qui, tous les pays n'étant pas pourvus des éléments propres à créer des industries capables d'employer tous leurs bras et tous leurs capitaux et d'exceller sur les autres nations en certaines spécialités, le libre-échange absolu pourrait amener, au détriment des nationalités, des redistributions de capitaux et d'hommes semblables à celles qui s'opèrent entre les départements français et entre les États de l'Union américaine. C'est une excuse, une justification, si l'on veut, pour les vieux pays qui cherchent à arrêter leur décadence par le régime protectionniste, quoique certaines conséquences de ce régime la précipitent encore. Mais le côté faible du procédé de M. Poinsard est d'être entraîné à soutenir que tout ce qui est est justifié par là même. Cela l'amène à soutenir l'utilité et même la nécessité actuelle du protectionnisme aux États-Unis, malgré les faits qui témoignent de la corruption des rapports sociaux et des complications économiques en résultant, alors que, dotés comme ils le sont en richesses naturelles, ils seraient très certainement arrivés, sous le régime de la liberté, d'une manière plus saine sinon plus rapide, à un grand développement manufacturier. Mais M. Poinsard, esclave de son procédé, méconnaît les lois générales qui agissent comme tendances dominantes à travers les phénomènes complexes de la vie économique. La richesse ne peut pas résulter de l'enchérissement artificiel des conditions de production : voilà la raison décisive qui condamne le protectionnisme, si ce n'est comme un expédient temporaire et limité à quelques industries qu'on veut acclimater, ainsi que l'enseigne Stuart Mill, ou comme une forme de sacrifice fait par l'ensemble des particuliers à la nationalité.

Dans son Introduction, M. Poinsard fait le procès des statistiques douanières. Plusieurs de ses critiques sont justes ; mais il ne tient pas compte du principe que quand, dans une série de données, les mêmes causes d'erreurs se répètent identiquement, on peut en faire abstraction pour les comparer. Puis il ignore certains travaux des statisticiens modernes qui remédient en partie aux lacunes des tableaux de douane. Malgré ces réserves, son ouvrage, par l'intérêt de l'exposition, le choix des matériaux et surtout l'honnêteté des vues, dépasse de beaucoup la moyenne de cette partie de la littérature économique.

8, 9, 10. — Les grandes encycliques de Léon XIII ont donné, en Espagne et dans les pays hispano-américains, une vive impulsion au mouvement social chrétien. Nous devons nous borner à mentionner l'instruction de l'évêque de Portoviejo dans la république de l'Équateur, sous forme de catéchisme pour la jeunesse des deux sexes, sur *la Société civile selon la doctrine de l'Église romaine*. Nous ne pouvons l'analyser, mais

il nous paraît un modèle d'exposition et de clarté. — Les cercles catholiques d'ouvriers se sont développés en Espagne sur le modèle des cercles français avec les institutions économiques qui leur donnent un intérêt pratique : confréries professionnelles et associations coopératives. Le Père Vincent donne une statistique complète de ces cercles et publie leurs statuts et leurs règlements. Cette partie de son travail est fort intéressante pour les personnes qui veulent se mettre au courant du mouvement catholique en Espagne. Une autre partie est un commentaire de l'encyclique sur la condition des ouvriers et une réfutation du socialisme. L'auteur est un apôtre, non un économiste : on pourrait discuter plusieurs de ses reproductions d'auteurs allemands qui posent d'énormes questions auxquelles il n'apporte lui-même aucun élément nouveau de solution ni éclaircissement original. Mais il est parfaitement dans le vrai quand il indique ces groupements d'ouvriers et de patrons chrétiens entre eux, et à l'exclusion des éléments indifférents, comme le principal élément de la réforme sociale. C'est là un point sur lequel tous les gens de bien doivent consacrer leurs efforts.

— M. Sanz y Escartin, qui, il y a deux ans, publiait un ouvrage sur *la Question économique* dont le *Polybiblion* (t. LXI, p. 45) a rendu compte, étudie cette fois le rôle de l'État dans la réforme sociale. S'inspirant de l'école allemande, de M. de Mun, de M. Decurtins, il la lui fait très grande : corporations obligatoires, fixation légale de la journée de travail même pour les adultes, triple assurance obligatoire, sont pour lui des pierres d'attente ; il préconise en effet la conversion en services d'État et en services municipaux de beaucoup de services accomplis actuellement par l'industrie privée, notamment la création de boucheries et de boulangeries municipales. Les quelques exemples tirés de la pratique de villes espagnoles sur lesquels il s'appuie sont peu probants. C'est précisément cette extension abusive des fonctions publiques qui, depuis le XVIe siècle, a tué en Espagne l'initiative privée et qui est la cause de la pauvreté du pays, que l'auteur constate dans maints passages. Pour l'atténuer, il réclame une protection douanière de plus en plus énergique. Sur ce point nous renvoyons l'auteur à l'excellent chapitre que M. Poinsard a consacré, dans son livre, à l'Espagne. Il ne lui sera au moins pas suspect comme les économistes libéraux et particulièrement M. Paul Leroy-Beaulieu, qu'il s'efforce de réfuter. L'auteur annonce dans sa préface un troisième ouvrage sur *l'Individu et la Réforme sociale*. Mais à l'avance il discrédite tellement les efforts des associations libres, et les institutions qu'il préconise sont tellement destructives du patronage, qu'il réserverait à l'action individuelle bien peu à faire dans son système. Les chapitres sur la nécessité de ne pas écraser les peuples par les impôts et les charges militaires sont judicieux et ne soulèveront aucune de graves réserves que les autres appellent.

11. — Sans avoir les allures scientifiques de M. Sanz y Escartin, M. Léon Grégoire appartient à la même école. Son volume : *le Pape, les catholiques et la Question sociale*, est un livre de propagande alerte et bien composé qui reproduit, avec l'ennui en moins, les thèses disséminées dans la collection de l'*Association catholique*. Il trace d'une manière intéressante la physionomie du *Mouvement social chrétien* tel qu'il se produit dans les différents pays. M. Grégoire décrit *con amore* les effets de style et de parole produits par les principaux personnages de ce mouvement; il met également bien en relief leur valeur comme manœuvres de parti ; quant aux difficultés économiques des questions soulevées par les interventions de l'État et les programmes des socialistes chrétiens, il ne s'en occupe pas. Comme caractéristique des tendances de l'école il faut signaler les sarcasmes de l'auteur sur le principe du patronage des chefs d'industrie et sur les institutions qui le réalisent, ainsi que plus d'une attaque contre le rôle de la charité chrétienne dans les rapports sociaux.

12. — Un mot malheureux sur cette question (p. 91) rappelle seul que l'auteur du *Cardinal Manning et son action sociale* appartient à la même école. M. l'abbé Lemire a mis heureusement en relief les nobles traits de la physionomie vraiment épiscopale du grand évêque. Il expose les opinions de Manning sur la question sociale et montre que sur les points contestés et contestables elles ne sortaient pas des limites de ce qui est discutable entre catholiques et hommes pratiques. M. Lemire remarque judicieusement : 1° que parfois le cardinal, dans ses lettres et ses *interviews*, qu'il ne revoyait pas, dépassait par l'expression sa propre pensée ; 2° que quand on discute sur les idées d'un Anglais en français il y a des précautions de linguistique à prendre. C'est ce qui explique comment une lettre adressée par le cardinal Manning au congrès de Liège fut d'autant plus acclamée par la majorité de cette assemblée qu'elle ne la comprit pas bien. Aucun auditoire catholique anglais, américain, australien, ne tolérerait qu'on lui apportât sur les affaires de son pays les conseils d'un évêque français ou belge, si haut placé fût-il. Les continentaux n'ont pas le même sentiment de leur dignité nationale ; cela n'est avantageux ni pour eux ni pour les étrangers dont ils sollicitent ainsi des lettres, des *interviews* et surtout des conférences. On doit regretter pour l'instruction de ses lecteurs que M. l'abbé Lemire n'ait pas dit un mot de l'attitude si favorable aux juifs qu'avait prise le cardinal Manning. A la page 190, M. l'abbé Lemire laisse croire que la loi française de 1841 sur le travail des enfants a été en vigueur jusqu'à celle du 2 novembre. Elle avait été remplacée par une loi du 3 juin 1874 qui était beaucoup plus protectrice.

13-14. — *La Participation aux bénéfices*, tel est le moyen que recommandent à la fois M. François Husson et M. Bernard-Lavergne

pour dénouer pacifiquement la question sociale. Ces deux écrivains se réclament des principes de 1789; mais la modération dont ils font preuve, leurs appels à la concorde entre la bourgeoisie et les ouvriers, devraient faire rougir les socialistes chrétiens qui, par leurs déclamations, excitent les classes à la haine les unes contre les autres. M. Husson, fils d'ouvrier et ancien ouvrier lui-même, représente les idées qui ont cours dans une élite trop peu nombreuse des chambres syndicales, et c'est ce qui en fait l'importance. M. Frédéric Passy, dans une excellente lettre-préface, réserve judicieusement, à côté de la participation aux bénéfices, les « autres moyens d'intéresser à l'œuvre commune les collaborateurs du travail industriel : sursalaires, primes pour l'économie des matières premières ou du combustible, etc. » C'est l'opinion de M. A. Gibon dans son ouvrage si remarquable sur *la Participation aux bénéfices*.

— M. Bernard-Lavergne développe des idées analogues en les entremêlant de souvenirs fort intéressants sur les débuts du mouvement coopératif en 1848. L'honorable sénateur du Tarn voudrait que la petite propriété se substituât de plus en plus à la grande, sans cependant supprimer celle-ci, dont il reconnaît les avantages dans certains cas. Pour cela il demande que l'État acquière tous les domaines mis en vente dans des conditions favorables et les morcelle en les vendant à de petits cultivateurs, moyennant des paiements par annuités, à raison de 3 1/2 %, espacés sur quarante-neuf années, les six premières années étant abandonnées à l'acquéreur gratuitement. S'il était sagement appliqué, ce plan, qui rappelle les colonisations en *rentenguetter* pratiquées dans diverses provinces de l'Allemagne, pourrait réaliser de grandes et sérieuses améliorations dans la constitution de notre société.

15. — Nous n'en pouvons dire autant du *Billet de banque productif d'intérêts et à lots* imaginé par le marquis Chappuis de Maubou. C'est dommage ; car l'auteur est animé d'excellentes intentions et son livre, où il est question d'à peu près tout, témoigne d'une âme généreuse et sincèrement philanthropique. Mais la philanthropie ne peut pas modifier la nature du billet de banque.

16. — Le ministère catholique belge a fait voter des lois destinées à donner un grand essor à la construction des habitations ouvrières. *La Caisse générale d'épargne* du royaume prête à 3 % et même à 2 1/2, dans certains cas, les fonds nécessaires aux sociétés qui servent d'intermédiaire entre elle et les ouvriers. En même temps elle assure les ouvriers qui se sont engagés à payer par annuités le montant de l'habitation acquise par eux contre les chances d'une mort prématurée au moyen de la combinaison qu'on appelle l'assurance mixte. M. Léon Meerens, qui est attaché au contentieux de la Caisse d'épargne, fait connaître, dans son excellente brochure, tous les détails de ces combinai-

sons, tout le mécanisme pratique qui les réalise. Les classes ouvrières ont profité avec empressement de cette législation ; les classes riches ont saisi cette occasion de réaliser pratiquement leurs devoirs de patronage, et, sous cette double action, les sociétés de crédit et de construction se sont rapidement multipliées. Si le gouvernement français voulait faire quelque chose de pratique pour les classes ouvrières, il devrait appliquer purement et simplement les lois belges à la Caisse d'épargne postale.

17. — Le système allemand de l'assurance obligatoire inspire une défiance profonde aux Belges, ou tout au moins ils entendent suivre un temps suffisant l'expérience qui s'en fait avant de faire à leur tour un saut dans les ténèbres. Le docteur Schœnfeld, qui estime que la triple assurance obligatoire est la meilleure solution du problème social, sauf à ce qu'elle soit complétée par une quatrième en faveur des veuves et orphelins et par une cinquième pour parer aux chômages industriels, a écrit cette brochure pour persuader ses compatriotes d'imiter le modèle allemand. Il affirme que ces lois fonctionnent à la satisfaction générale, préviennent les grèves, amortissent l'antagonisme social. Les renseignements que nous avons sont contraires, et le résultat formidable des élections dernières prouve bien que le socialisme révolutionnaire se développe en raison même des pas faits par le gouvernement dans la voie du socialisme d'État ; mais il y a dans l'Allemagne des populations si diverses que les indications recueillies par des hommes de bonne foi peuvent être opposées. M. Schœnfeld nous paraît ne pas connaître encore assez l'étendue de l'assurance volontaire en Angleterre. Il ne mentionne pas les résultats obtenus par des compagnies privées comme la *Prudential*, ni ceux des *Affiliated orders*. Cependant ce sont ces exemples qui permettent d'espérer une amélioration pratique de la condition des ouvriers sans tuer dans la nation l'esprit de prévoyance. M. Schœnfeld estime que l'assurance obligatoire la développera au contraire ! Évidemment ce point de vue échappe à la discussion. Malgré ces réserves, nous recommandons hautement cet opuscule, qui est plein de faits, généralement bien raisonné et écrit avec une grande bonne foi. Celui qui le lira avec attention y trouvera plus d'un argument contre la thèse même de l'auteur. N'est-ce pas le meilleur éloge que l'on puisse faire de sa loyauté et de son caractère scientifique ?

18, 19. — Le comte Léo de Saint-Poncy et M. de Decker ont apporté l'un et l'autre des contributions à la philosophie de l'histoire. Le premier, dans *les Fruits de la Révolution*, rappelle Bonald et Blanc Saint-Bonnet. Il écrit avec une rare vigueur et une grande franchise. Quelques personnes pourront être choquées par sa rude loyauté ; mais il y a des crimes politiques aux conséquences desquelles on ne peut échapper qu'en les désavouant, et des erreurs qu'il faut savoir flétrir ou au moins

ridiculiser. Nous recommandons particulièrement ce qu'il dit, pages 73 et suivantes, des anoblissements, des usurpations de titres nobiliaires, des achats de titres étrangers. Ce petit volume est une juste et fine satire de la démocratie. M. de Decker vivait dans des régions plus sereines, et quand la mort a surpris l'ancien ministre, retiré depuis longtemps de l'arène politique, il relisait *la Cité de Dieu*, de saint Augustin. C'est un livre que chaque génération peut refaire. M. de Decker l'a refait, en suivant, avec une rare intelligence, le mouvement des faits contemporains, en étudiant la Révolution, la franc-maçonnerie, le socialisme. Achevé par les mains pieuses d'un fils, cet ouvrage est une des lectures les plus capables d'élever l'âme, de réconforter les courages et de donner leur sens aux luttes quotidiennes de la vie publique.

20. — *Égoïsme et misère* est un pamphlet collectiviste haineux qui a au moins le mérite de ne pas dissimuler les véritables visées du mouvement socialiste contemporain. Sa lecture pourra guérir quelques braves gens de leurs illusions.

21. — M. Adolf Bruder vient de commencer le troisième volume du *Staatslexikon*, qu'il publie sous les auspices de la *Gœrres-Gesellschaft*. Nous avons dit assez souvent le bien que nous pensions de cette publication pour nous borner à signaler les principaux articles des dernières livraisons parues ; ils forment une série de notices sur les livres fonciers, les charges foncières, les impôts fonciers, l'assurance en cas d'accident, le commerce, les métiers, l'industrie exercée à domicile, la constitution militaire : des notices bibliographiques très étendues, notamment une sur Hegel, enfin un article sur la condition dépendante des classes agricoles, à laquelle le droit allemand donne le nom d'*Hœrigkeit*, condition qui est intermédiaire entre la plénitude de la liberté civile et politique du *Freiherr* et le servage.

CLAUDIO JANNET.

THÉOLOGIE

Bruchstücke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus, von ADOLF HARNACK (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, herausgegeben von OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK. IX Band. Heft 2). Leipzig, Hinrich 1893, in-8 de IV-78 p. — Prix : 2 fr. 50.

Evangelii secundum Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt ad fidem Codicis in Ægypto nuper inventi, *edidit cum latina versione et dissertatione critica* ADOLPHE LODS. Paris, Leroux, 1892, in-8 de 61 p. — Prix : 4 fr.

Le Livre d'Hénoch, *fragments grecs découverts à Akhmîm (Haute-Égypte), publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduits et annotés* par ADOLPHE LODS. Paris, Leroux, 1892, in-8 de LXVII-199 p. — Prix : 15 fr.

Pendant l'hiver 1886-1887, dans un tombeau du cimetière chrétien

d'Akhmîm, fut trouvé un manuscrit grec, écrit du VIIIe au XIIe siècle, contenant des fragments d'un Évangile et d'une Apocalypse apocryphes et des fragments du livre connu sous le nom de Livre d'Hénoch. Ces fragments ont été édités en 1892 par M. U. Bouriant, dans le tome IX des *Memoires publiés par les membres de la mission archéologique au Caire*. M. Bouriant a parfaitement reconnu que les fragments de l'Évangile et de l'Apocalypse faisaient partie des écrits apocryphes connus dans l'antiquité chrétienne sous le nom d'Évangile de saint Pierre et d'Apocalypse du même apôtre. Cette découverte a de l'importance pour l'histoire des origines chrétiennes et de la littérature primitive; aussi a-t-elle été déjà l'objet de plusieurs publications. Nous signalerons entre autres, en Allemagne, celle de M. Harnack, et en France, celle de M. Lods, l'un et l'autre protestants.

M. Harnack, dans l'un des fascicules de la collection des *Texte und Untersuchungen*, dont il dirige la publication avec M. Oscar von Gebhardt, a publié le texte grec des fragments de l'Évangile et de l'Apocalypse de saint Pierre, avec une introduction, une traduction allemande, des remarques et une table de tous les mots grecs. Il a divisé le texte en versets numérotés, d'une manière analogue à nos Bibles. Ce qui est plus important, il a corrigé certains endroits défectueux du manuscrit et signalé dans des notes, au bas des pages, les diverses leçons et les corrections proposées par les autres éditeurs du manuscrit d'Akhmîm. Il a réuni en même temps tout ce que l'on savait par le témoignage des anciens sur l'Évangile et l'Apocalypse de saint Pierre, témoignages qui, joints à l'étude du texte, permettent d'affirmer avec certitude que les fragments retrouvés appartiennent bien à ces deux écrits, dont on ne connaissait jusqu'ici que des citations insignifiantes. M. Harnack est un peu trop porté à mettre sur le même pied les écrits canoniques et les écrits apocryphes, mais son travail est plein de science et d'érudition.

— M. Lods a fait sa publication de l'Évangile et de l'Apocalypse de saint Pierre sans pouvoir profiter de l'édition de M. Harnack ; il a pu seulement y introduire la division par versets, adoptée par le savant allemand, en se servant de l'étude qui avait déjà paru dans les *Sitzungsberichte der k. preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1892. Il n'a pu utiliser les corrections du professeur de Berlin. Dans son Introduction, il traite les mêmes questions que M. Harnack. L'un et l'autre relèvent le docétisme de l'auteur, mais M. Lods examine plus en détail l'usage que l'Évangile apocryphe fait des Évangiles canoniques et, dans sa traduction latine, il a imprimé en caractères italiques tout ce qui se retrouve, quant aux mots ou au moins quant au sens, dans les textes de saint Matthieu, saint Marc, saint Luc ou saint Jean. Il fait remarquer, avec juste raison, comment la plupart des détails que l'auteur apocryphe a ajoutés aux textes canoniques sont faux et invrai-

semblables, et il l'apprécie avec justesse. Il croit qu'il a été composé en Syrie, avant l'an 150. M. Harnack le rapporte aussi au IIe siècle.

Le fragment de l'Apocalypse de saint Pierre est intéressant par la description qu'il fait du bonheur des saints et plus longuement des tourments des damnés. Le tableau de l'enfer a fourni à Dante, dans sa *Divine Comédie*, des traits qui lui étaient parvenus par des voies intermédiaires. L'Apocalypse de saint Pierre est, comme son Évangile, du second siècle. Quoiqu'elle fût perdue, elle avait laissé des traces profondes dans l'Église.

— *Le Livre d'Hénoch*, dont le manuscrit d'Akhmîm contient un fragment notable, n'était pas inconnu aux savants modernes comme les écrits apocryphes qui portent le nom de saint Pierre. Bruce le retrouva en Abyssinie, en 1773, traduit en éthiopien; notre savant orientaliste Silvestre de Sacy en donna une analyse en 1800; Laurence le publia en anglais en 1821, puis dans le texte éthiopien en 1838; M. Dillmann en a aussi donné une édition éthiopienne, en 1851, suivie d'une version allemande en 1853. Nous omettons quelques traductions moins importantes. Mais jusqu'ici on ne possédait que quelques versets du texte grec de ce livre. Le manuscrit d'Akhmîm renferme à peu près le cinquième du texte contenu dans la version éthiopienne. Ce qui a rendu de tout temps célèbre le Livre d'Hénoch, c'est que l'épître canonique de saint Jude, versets 14 et 15, cite une prophétie d'Hénoch. On la retrouve dans cet ouvrage.

M. Lods a fait, sur le Livre d'Hénoch, un travail complet, solide et intéressant. Son Introduction nous fournit tous les renseignements désirables et montre bien en particulier l'utilité du nouveau texte pour l'intelligence et la critique de l'écrit apocryphe. Le fragment d'Akhmîm confirme l'opinion que le Livre d'Hénoch a été composé en hébreu (ou araméen), en Palestine, par un Juif. Il doit appartenir probablement aux dernières années du IIe siècle avant J.-C., ou à la première moitié du Ier. M. Lods a édité le texte grec avec beaucoup de soin, en indiquant toutes les variantes du texte éthiopien, lesquelles sont fort nombreuses. La traduction française est suivie d'un long commentaire qui démontre, entre autres choses, comment l'auteur est familier avec les localités de la Palestine et s'égare, au contraire, lorsqu'il sort de ce pays connu ; la description de Jérusalem, au chapitre XXVI, est notamment très exacte. N. O.

Les Grands Séminaires. *Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France*, par J.-B. Aubry, docteur en théologie, ancien directeur de grand séminaire, etc. 2e partie. Paris, Retaux, 1893, in-4 de 702 p. — Prix : 8 fr.

C'est une somme immense d'idées qu'a remuée M. Aubry et, il faut l'avouer, ne partageât-on pas toujours sa manière de voir, qui est très

personnelle et très tranchée, on sent que c'est un prêtre au cœur chaud, un enthousiaste de vertu, de sainteté, de zèle sacerdotal, qui s'exprime, et l'on ne peut s'empêcher d'estimer, d'aimer même sa franche indépendance. M. Aubry est un penseur solitaire qui a beaucoup observé et travaillé assurément beaucoup, mais son isolement, voulu ou non, dans l'étude comme dans l'observation, a fâcheusement restreint son champ d'expériences et l'a fait parfois se montrer trop sévère pour des conceptions qui ne sont pas les siennes. Il représente cette catégorie, fort distinguée du reste, d'ecclésiastiques formés en Italie dans les dernières années du précédent pontificat et qui ne jurent que par Rome et la scolastique, sans accorder à l'érudition de la science moderne toute la considération et toute l'attention qu'elle mérite.

Je parle de l'auteur comme d'une personnalité unique, bien que je n'ignore pas que ce livre est le résultat combiné des travaux de feu J.-B. Aubry, missionnaire en Chine, et de son excellent frère, dont j'ai eu l'avantage d'apprécier la valeur, et qui est aujourd'hui curé dans le diocèse de Beauvais. L'éditeur fraternel a si bien hérité des idées de son aîné, il prend si modestement soin de se mettre à l'ombre de son autorité, qu'il est presque impossible de distinguer où finit l'un et où commence l'autre : mieux vaut donc les considérer tous deux comme une même individualité littéraire.

L'auteur (puisque nous ne voulons pas dire les auteurs) ne se dissimule pas les difficultés d'une restauration des études sacrées dans nos grands séminaires, mais il la juge si essentielle, qu'il entreprend d'en faire ressortir à la fois la nécessité indéniable et le moyen possible. Il commence par la formation éloignée que reçoit l'aspirant au sacerdoce dans les écoles préparatoires, pour aborder ensuite le *curriculum* scolastique du grand séminaire. Après trois chapitres réservés à la philosophie, il expose ses théories sur l'enseignement de la théologie dogmatique, la patrologie, le cours de théologie morale, celui d'Écriture sainte, de droit canonique, d'histoire ecclésiastique et de prédication. Viennent ensuite d'excellentes études consacrées à la direction intellectuelle et spirituelle des séminaristes, à l'estime pratique des sciences sacrées dans le ministère pastoral, et des considérations générales sur la régénération des peuples au moyen d'une restauration sacerdotale.

La première appréciation qu'on doive porter sur cet énorme volume de plus de sept cents pages, c'est que le plan, régulier dans ses grandes lignes, est trop peu méthodique dans son développement, et incontestablement trop touffu dans ses détails. Le spectre menaçant du gallicanisme, venant à tout instant se présenter au lecteur, donne aussi au livre un air un peu vieillot qui ferait supposer un ouvrage composé il y a une trentaine d'années. Remarquez que je ne blâme pas les critiques adressées par l'auteur à ce qu'il appelle le « Gallicanisme : » comme lui et

avec lui, je constate volontiers cet abaissement des caractères, ces perpétuelles concessions prétendues politiques, en réalité lâches et funestes, bien peu conformes à l'esprit évangélique ; mais, de grâce, notons une bonne fois que l'esprit gallican ne les inspire pas toutes et que l'esprit.... d'au delà des monts y est bien parfois pour quelque chose ! — Le paganisme des études modernes, le *bachottage* sont, j'en conviens encore, des embarras et des désordres, mais ce sont également des nécessités. Le prêtre ne doit pas être étranger et inférieur, humainement parlant, au milieu dans lequel s'exercera son ministère, et, indépendamment de cette considération, une certaine obligation de justice s'oppose à ce qu'on élève absolument en dehors des connaissances humaines ordinaires des jeunes gens qui, après avoir essayé consciencieusement de leur vocation, pourront peut-être s'apercevoir plus tard qu'ils se sont trompés, et ne se trouveront plus aptes à occuper dans le monde, à cause de l'éducation trop spéciale qu'ils auraient reçue, aucune situation convenable et devraient être fatalement rangés au nombre des déclassés, à moins de devenir de mauvais prêtres. Par ailleurs, l'érudition n'est malheureusement pas, comme l'auteur semble le craindre, l'écueil fréquent que rencontre l'éducation cléricale, et mieux vaudrait que les esprits fussent fortement trempés par des connaissances profondes et critiques, dangereuses peut-être pour certains, je l'admets, que bourrées, comme il arrive trop souvent, d'affirmations absolues, adoptées sans contrôle et sans vérification personnelle.

Qu'on n'imagine cependant pas que les divergences d'appréciations que nous venons d'accuser crûment nous empêchent d'accorder à l'ouvrage de MM. Aubry toute la considération qu'il mérite. Il n'est pas trop tôt de combattre la vaniteuse légende, grâce à laquelle on rabâche niaisement au clergé français qu'il est le « premier du monde. » Une promenade sur l'autre rive du Rhin, un voyage de l'autre côté de l'Atlantique, modifieraient beaucoup ce trop favorable jugement, soit à l'égard de la science, soit à celui de l'énergie. Les mesquines et impuissantes « industries » du zèle apostolique ; l'ignorance des Pères de l'Église ; la non-observation, prétendue nécessaire, des lois ecclésiastiques les plus vénérables ; l'absence de concours pour l'obtention des cures ; le fonctionnement hypocrite des officialités ; les préjugés vulgaires sur la science sacrée, qui, paraît-il, rend orgueilleux ; la ridicule et impuissante action de nos ombres de conférences diocésaines ; l'abondance et le vide des prédications modernes ; l'école du sentiment, sont des critiques aussi justes que mordantes, et dont, hélas ! nous n'osons pas espérer grand fruit d'ici longtemps. N'importe, il fallait une certaine crânerie pour les débiter en face de gens prévenus comme il y en a tant, et ceux qui n'ont pas reculé devant cette tâche ardue auront bien mérité de l'Église et de leurs contemporains. Il y a là de quoi effacer les petites objections

que nous nous sommes permises tout à l'heure, et l'hommage de sincère admiration et d'affectueuse sympathie que nous croyons devoir accorder à l'auteur vivant des *Grands Séminaires* nous permet d'espérer qu'il voudra bien voir dans nos remarques un peu brusques, non point un esprit d'opposition qui en est absent, mais le témoignage d'une communauté de sentiments que des détails de peu d'importance, en somme, au point de vue purement ecclésiastique, ne sauraient le moins du monde altérer. G. Péries.

Diccionario de ciencias eclesiasticas, publicado bajo la proteccion y direccion de muchos señores arzobispos y obispos, por los señores Dr D. Niceto Alonzo Perujo y Dr D. Juan Perez Angulo, y otros muchos distinguidos escritores eclesiásticos. Barcelona, Subirana Hermanos, 1883-1890, 10 vol. in-4 de 864-782-750-703-719-575-639-640-598-544-LX p. — Prix : 110 pesetas.

Nous sommes bien en retard pour entretenir les lecteurs du *Polybiblion* d'un important dictionnaire des sciences ecclésiastiques dont la publication a commencé en 1883 à Barcelone, pour se terminer en 1890. Dix forts volumes in-quarto traitent de toutes les questions d'Écriture sainte, de théologie dogmatique et morale, de droit canonique et civil, de patrologie, liturgie, histoire ecclésiastique, conciles, papes, ordres religieux, schismes et hérésies, archéologie, orateurs sacrés, polémique, missions, mythologie, erreurs modernes, écrivains ou personnages célèbres. On conçoit qu'un si vaste ensemble ne puisse être justement apprécié que par un long maniement de l'ouvrage, et c'est ce qui nous vaudra l'indulgence du savant éditeur D. Juan Perez Angulo, auditeur du tribunal suprême de la Rote espagnole, que nous avons le regret de nommer seul aujourd'hui, puisque son ami et collègue D. Niceto Alonzo Perujo, Doctoral de Valence, est allé recevoir auprès de Dieu le prix de ses nombreux travaux.

Le Dictionnaire des sciences ecclésiastiques, tout en ayant une portée générale considérable, comme le laisse aisément supposer l'énumération des sujets que nous venons de faire, se trouvait pourtant destiné directement à l'Espagne, et nous se saurions blâmer les collaborateurs qui l'ont composé d'avoir accordé une importance toute particulière aux événements et aux personnages de l'histoire locale. La doctrine catholique la plus sûre, la mieux contrôlée dans les auteurs de premier ordre, y est partout affirmée et défendue ; c'est même là le caractère le plus tranché de cette encyclopédie religieuse à laquelle, parmi les publications récentes de cet ordre, nous ne connaissons rien de comparable à cet égard. Qu'on veuille bien maintenant se rendre compte de la somme considérable d'efforts qu'a nécessitée une œuvre de ce genre accomplie en moins de huit années ! Sans doute les collaborateurs n'ont pas fait défaut, mais il faut reconnaître que leur nombre n'a en rien altéré

l'unité première de conception et la régulière progression de l'exécution, grâce à la rectitude doctrinale et aux vastes connaissances des deux hommes éminents qui présidaient à leurs féconds labeurs.

Nous aurons cependant quelques critiques à élever après avoir loué l'exactitude, le sobre développement et le choix intelligent des matières traitées : c'est l'absence trop complète de documentation, le vague de certains faits pour lesquels on souhaiterait parfois des dates, toujours des indications de sources et l'élément complémentaire des titres d'ouvrages spéciaux qui en traitent. Parmi les trop rares notes, on en rencontre d'absolument incomplètes (V. Duelo, p. 740). Les titres de livres ou de périodiques étrangers sont quelquefois estropiés (ibid., non pas *au*, mais *du*); certaines biographies laissent à désirer : celle de saint François de Sales entre autres, dont on a négligé de relater l'élévation au nombre des Docteurs de l'Église. Cet honneur n'a pas été laissé dans l'ombre, dans la notice de saint Alphonse de Liguori, mais on ne fournit pas la date de cet événement, qui a une réelle importance à cause du caractère spécial des écrits du saint. En somme, et pour ne pas multiplier outre mesure ces discussions de détail, les rédacteurs ne nous ont pas, en général, semblé être assez au courant des publications modernes, des nombreuses revues techniques, bibliographiques, etc., des mémoires et des ouvrages spéciaux que nous sommes habitués à invoquer et à prendre en considération. Le *Diccionario* peut donc rendre d'inappréciables services à un prêtre accablé par le ministère, aux ecclésiastiques de campagne éloignés des bibliothèques, parce qu'il leur fournira sur toutes les matières religieuses des connaissances sûres et faciles, mais il ne saurait être considéré comme un véritable instrument de travail personnel pour quiconque veut poursuivre plus loin ses études. Nous ne pouvons nous empêcher de le regretter, car il aurait été possible de laisser à l'œuvre son caractère de simplicité actuel en la complétant à l'usage des hommes de travail par des indications d'un texte différent, où l'on aurait satisfait au desideratum principal que nous exprimons.

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'admirer et louer grandement une entreprise comme celle du regretté Alonzo Perujo. Homme au savoir varié, aux connaissances précises, il a trouvé le moyen de grouper autour de lui une sorte d'académie composée d'esprits éminents dans toutes les branches de la science sacrée et de leur faire construire, sous sa direction, un monument qui demeurera un témoignage de foi et de zèle, en même temps que la preuve de l'attachement du clergé espagnol aux doctrines les plus sûres et à la discipline la plus vénérable. Nous souhaiterions cette encyclopédie dans toutes nos bibliothèques théologiques, où elle mérite assurément d'occuper une place distinguée. L'exposition artistique et littéraire de Madrid (1885) a récompensé d'un diplôme de première classe les volumes alors parus, et l'Académie espagnole des

sciences morales et politiques en a recommandé l'achat pour toutes les bibliothèques de l'État. G. Péries.

JURISPRUDENCE

Lehrbuch des katholischen, orientalischen und protestantischen Kirchenrechts, *mit besondere Rücksicht auf Deutschland, Oesterreich und die Schweiz*, von Dr Friedrich H. Vering, ord. Professor an der k. k. Karl-Ferdinands-Universität zu Prag. Dritte Auflage. Fribourg en Brisgau, Herder, 1893, in-8 de xvi-1031 p. — Prix : 17 fr. 50.

La troisième édition du remarquable *Lehrbuch* du docteur Vering a vu encore grossir son volume, grâce au travail incessant du savant professeur ; elle forme aujourd'hui un compendium de droit ecclésiastique d'un mérite exceptionnel. L'auteur s'est surtout préoccupé de réunir les récentes décisions des congrégations romaines, pour en enrichir son texte, et, afin de rendre son utilité pratique plus réelle, il a également accordé une attention toute spéciale aux différentes législations particulières sur lesquelles il est si peu aisé aux étrangers de se procurer des renseignements. Nous signalerons comme très digne d'attention ce qui concerne le droit ecclésiastique des pays de langue allemande, tout en regrettant que la législation de certains autres pays soit parfois trop rapidement exposée. Cette critique porte surtout sur les pages consacrées aux États-Unis, véritablement insuffisantes, étant donné surtout l'importance de cette Église si vivante, et le récent concile plénier de Baltimore qui fournissait un sujet d'étude aussi vaste qu'intéressant. Les renseignements nombreux relatifs aux Églises d'Orient unies ou schismatiques et au protestantisme, présentent un caractère de grande utilité : nous remarquerons seulement en passant que les nombreuses dénominations anglaises dont quelques-unes, entre autres l'Église catholique apostolique du docteur Irving, sont aussi curieuses et importantes que telle secte orientale, et en tout cas fort originales, auraient mérité un examen spécial.

Indiquons maintenant les principales divisions de l'ouvrage. Après l'introduction très nourrie (p. 1-35), comprenant les principes généraux et les définitions essentielles avec des indications bibliographiques nombreuses et généralement exactes, s'ouvre le livre Ier : Sources et histoire externe du droit canonique. Ce livre nous présente le développement historique des sources, soit dans le passé depuis les premiers siècles, soit dans ses éléments modernes. — Le suivant s'occupe de la constitution de l'Église, et traite, par conséquent, de la hiérarchie d'ordre et de juridiction, ordination, fonctions ecclésiastiques, organes de la puissance ecclésiastique, conciles, etc. — Le livre III traite du pouvoir coercitif de l'Église, questions de procédure, censures et autres peines. — Le IVe livre, du droit de posséder, et le Ve, des droits des

particuliers et des communautés composant l'ensemble des fidèles. C'est dans cette dernière partie que l'auteur fait rentrer l'histoire et la théorie du mariage et de ses empêchements.

Nous le répétons, cet ouvrage, déjà apprécié depuis longtemps, a une grande valeur, et la multiplicité des renseignements bibliographiques qui y abondent en fait un répertoire extrêmement précieux pour le canoniste. Nous n'avons rien d'analogue dans notre langue, ni au point de vue de la conception du plan, ni à celui de l'information et de la documentation. Nous demanderons pourtant à M. Vering de nous autoriser à lui soumettre quelques remarques assurément très peu graves en elles-mêmes, mais qui lui montreront avec quel soin nous avons traité son ouvrage. L'histoire des dogmes de Mgr Schwane a une édition plus récente que celle de 1862, celle de la *Theologische Bibliothek*, d'Herder, en 1892. Parmi les auteurs de morale importants, il n'aurait pas été superflu de citer la réédition sur un plan nouveau de l'*Opus theologicum* de Ballerini, par le P. Palmieri, dont le premier volume a paru en 1889, et qui doit être terminée aujourd'hui. De même, au nombre des historiens protestants, W. Moeller, de Kiel, aurait mérité d'avoir sa *Kirchengeschichte* signalée. Le *Nomenclator literarius* de Hurter est actuellement en réimpression, grandement perfectionnée chez Wagner; le premier volume a paru au commencement de l'année dernière. Au nombre des auteurs qui se sont occupés du droit ecclésiastique français, M. Vering n'aurait pas dû omettre Vuillefroy et Mgr Affre, dont les nombreuses rééditions se succèdent toujours. Ce n'est pas M. Ravelat, mais Armand Ravelet qui est le rédacteur du Code manuel, assez médiocre du reste, des lois ecclésiastiques (p. 32). Pour le droit des protestants français, il y aurait eu lieu d'indiquer *la Discipline ecclésiastique* de M. P. de Felice (Chartres, Garnier, 1890). Les *Analecta juris*, après une interruption de deux ou trois années, se publient maintenant à Rome; le *Journal de droit canon* est bimensuel depuis le mois d'avril de l'année dernière (p. 602). L'aumônerie militaire n'est pas totalement supprimée en France : les armées en campagne ont leur aumônier, les escadres aussi : pour le cas de mobilisation, les titulaires sont déjà désignés. — Çà et là on rencontre également des fautes d'impression provenant assurément de la mauvaise lecture du compositeur et qui ont échappé à l'attention du correcteur, ainsi, p. 347 : Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de *Pont* (?), probablement *Toul*. Ce sont là des vétilles et qui ne diminuent en rien la valeur d'un travail dont nous ne saurions louer assez la sage ordonnance et la haute autorité.

G. Peries.

Code des falsifications agricoles, industrielles et commerciales. *Manipulations permises et sophistications*, par J. Desclozeaux. Paris, Plon et Nourrit ; Chevalier-Marescq, 1893, in-12 de 498 p. — Prix : 6 fr.

L'art de falsifier les aliments s'est bien perfectionné dans ces derniers temps. La science luit pour tout le monde et les falsificateurs ne sont pas les derniers à profiter de ses bienfaits. La loi, non moins boiteuse que la justice, s'efforce de les suivre, pour déjouer leurs manœuvres, mais elle se trouve souvent distancée par eux. Faite de pièces et de morceaux, au fur et à mesure que de nouvelles substances étaient introduites dans l'industrie ou que de nouveaux procédés étaient découverts, notre législation en cette matière a un grave défaut : elle manque d'unité : les textes ont été superposés aux textes : toute cette partie du droit pénal ressemble moins à un édifice régulier qu'à un amoncellement de bâtisses.

Le *Code des falsifications* de M. Desclozeaux aidera les fabricants, les commerçants, les hommes d'affaires, les maires et adjoints, à se reconnaître dans ce dédale législatif. L'ouvrage est fort bien compris, très bien composé et à la portée de tout le monde. On y trouve d'abord des études générales sur la falsification, sur la police municipale relative aux marchés et aux denrées, sur le laboratoire municipal de Paris. Viennent ensuite l'exposé et le commentaire des lois qui répriment les falsifications dans la vente des marchandises et les fraudes sur les poids et mesures. Dans une seconde partie, beaucoup plus étendue que la première, les substances sur lesquelles s'exerce ordinairement la fraude sont rangées par ordre alphabétique. Sous les mots *Beurres*, *Cidres*, *Graines*, *Huiles*, *Lait*, *Spiritueux*, *Viandes*, *Vinaigres*, *Vins*, pour ne citer que les principaux, l'auteur explique avec détails les règles spéciales à chacune de ces matières.

La répression de la falsification est particulièrement délicate : le juge doit ici souvent se laisser guider par l'homme de l'art, par le chimiste, et l'on sait combien les expertises sont parfois aléatoires et dangereuses. L'honneur et la fortune d'une maison de commerce peuvent dépendre d'une analyse chimique mal faite. M. Desclozeaux, qui a l'expérience de ces choses, insiste avec raison sur les erreurs judiciaires qui peuvent résulter d'une application trop large et trop facile des lois répressives de la fraude. Il montre, par exemple, que malgré les affirmations de certains experts, la science ne possède encore aucun procédé certain pour distinguer le mélange du vin de raisins secs au vin naturel. Une loi du 14 avril 1889, appelée la loi Griffe, défend et punit la vente de ce mélange sous le nom de vin ; il arrivera donc bien rarement que cette loi puisse être appliquée avec assurance.

Pour toutes les falsifications qui intéressent les denrées alimentaires,

l'ouvrage de M. Desclozeaux est très complet. On y trouvera aussi des renseignements relatifs à d'autres marchandises, les engrais et les savons notamment. Mais il nous semble que plusieurs autres produits mériteraient encore d'attirer l'attention de l'auteur. Les objets d'orfévrerie, par exemple, les étoffes même, sont loin d'être à l'abri de la fraude; il y aurait là, croyons-nous, matière à d'intéressants articles pour une nouvelle édition. M. L.

SCIENCES

De Cooperatione Dei cum omni natura creata praesertim libera, par le R. P. Frins, S. J. Paris, Lethielleux, gr. in-8 de 500 p. — Prix : 11 fr.

On sait que le P. Schneemann a mis au jour, il y a quelques années, plusieurs documents importants sur l'attitude des congrégations romaines dans la querelle entre les thomistes et les molinistes. Le R. P. de Regnon a fait connaître ces documents en France dans deux spirituelles brochures. Le R. P. Dummermuth, dominicain, s'est chargé de répondre en latin. En français cette tâche a été dévolue au R. P. Gayraud. Qui a renouvelé cette discussion qui paraissait oubliée? Les dominicains en accusent le P. Schneemann; les amis de celui-ci répondent que le molinisme était depuis longtemps attaqué en Allemagne.

Quoi qu'il en soit, le livre du P. Dummermuth appelait une réponse; c'est le R. P. Frins, de la Compagnie de Jésus, qui s'en est chargé. Le P. Frins commence par exposer l'état de la controverse, il examine les objections des molinistes contre les thomistes, puis avec beaucoup plus de détails celles des thomistes contre les molinistes. Dans une seconde partie il s'applique à montrer que saint Thomas a été contraire à la prédétermination physique. Il apporte d'abord les preuves directes, c'est-à-dire les textes qui excluent la prédétermination, puis les preuves indirectes, celles que l'on peut tirer de son enseignement sur les questions connexes. Enfin, dans une troisième partie nouvelle et très curieuse, il montre que les anciens thomistes, depuis Egidius jusqu'à Cajétan, ont été contraires à la doctrine de la prédétermination.

Il nous paraît bien en effet que saint Thomas ne pensait pas que Dieu décrétât d'avance les actes libres de la créature. Il enseigne expressément que Dieu meut chaque être suivant sa nature, et que la volonté humaine se meut elle-même. Ceci veut dire sans doute que Dieu meut la volonté de manière à ce qu'elle se porte nécessairement au bien et se décide elle-même par la considération du bien aux actes particuliers. L'action de la volonté est toute de Dieu et toute de l'homme : toute de Dieu, comme source permanente de son être et de son énergie; toute de l'homme, se développant dans l'homme et comme une propriété de l'homme. Le

choix même est donc de Dieu en ce sens que Dieu fournit actuellement l'activité qui choisit, il est de l'homme en ce sens que c'est l'homme qui choisit à l'aide de cette activité reçue de Dieu.

Mais quand on veut préciser des matières si délicates, on exagère presque nécessairement. Le P. Frins remarque avec finesse que beaucoup de théologiens ont trop assimilé la motion divine à la motion d'un corps par un autre, motion qui se dit d'une impulsion provoquant le mouvement, tandis que saint Thomas entendait par motion non une cause de la pensée actuelle, mais la production même de cette pensée.

Peut-être les thomistes répondront-ils que l'expression de concours simultané ne marque pas assez le rôle supérieur et principal de Dieu dans tous les actes de la créature.

Non nos inter vos tantas componere lites.

L'Église seule peut mettre fin à la controverse sur un problème aussi mystérieux. Nous nous garderons donc de dire que le P. Frins a réfuté victorieusement les thomistes. Nous nous bornerons à signaler son livre aux gens compétents comme une des études les plus savantes et les plus méthodiques qui aient été faites dans ces derniers temps sur le concours divin.

Quant à la science moyenne, qui est un autre article de la thèse moliniste, le P. Frins la justifie d'une manière assez nouvelle. Nous avions toujours entendu poser cette science comme une troisième espèce prenant place entre la science de vision et la science de simple intelligence. Le P. Frins la rapporte à une autre division de la science en science nécessaire pour les vérités et les réalités nécessaires, science libre pour les réalités qui dépendent de la volonté de Dieu, et science moyenne pour celles qui dépendent de la volonté des créatures. Cette explication est fort ingénieuse; elle écarte à peu près toutes les objections qui ont été faites à la conception d'une science moyenne, mais aussi elle en diminue beaucoup l'importance et nous semble étrangère au motif pour lequel cette conception même avait été imaginée. D. V.

L'Étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. Berthier. Paris, Lethielleux, 1893, gr. in-8 de XXIII-333 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage n'est point un traité de philosophie proprement dit, il forme plutôt une suite de conseils sur la manière d'étudier la philosophie de saint Thomas d'Aquin et un aperçu général des grandes théories du saint docteur. On y trouve résumées une suite de conférences que le R. P. Berthier, de l'ordre des Frères prêcheurs, a faites, il y a quelques années, devant un auditoire de prêtres pour les diriger dans l'étude, alors nouvelle encore, de la Somme théologique. L'orateur

commence par faire l'éloge de la philosophie du Docteur angélique, recommandée par les papes et devenue presque officielle dans l'Église. Il recommande en particulier la Somme théologique comme l'œuvre capitale de saint Thomas, et donne des conseils très pratiques pour l'étudier. Il remarque avec beaucoup de justesse qu'il faut interpréter saint Thomas par lui-même, que ses théories forment un vaste ensemble dont toutes les parties sont solidaires. Il veut que l'on s'attache à bien saisir le plan général avant d'entrer dans les détails, et il renvoie, pour les difficultés, aux principaux commentateurs tels que Cajétan et le Ferrarais. Cajétan est en effet excellent et l'un des plus profonds docteurs de l'école. Nous nous permettrons de moins approuver la recommandation de Goudin, qui nous paraît faible en quelques parties et notamment sur la théorie de l'intelligence. Quant à Suarez, l'auteur le traite assez durement. Peut-être par manière de compensation, il fait de Cornoldi un éloge que l'on peut trouver excessif, car si l'éminent jésuite avait beaucoup de science, il avait aussi des partis pris bien absolus. Après ces préambules, l'orateur parcourt rapidement les diverses parties de la Somme, en s'attachant à en faire ressortir les grandes et belles solutions dans la métaphysique, la psychologie, la morale, la politique et la théologie.

Cet ouvrage, écrit surtout au point de vue théologique, sera utile aux jeunes ecclésiastiques qui se préparent à étudier le grand docteur de l'Église catholique. Il leur fera partager un enthousiasme que je n'accuserai pas d'être excessif, — il ne saurait l'être, — mais qui, dans le cours de quelques conférences, pouvait être plutôt affirmé que justifié. Le lecteur y trouvera une large exposition des enseignements de saint Thomas, dégagée des expressions techniques et de cette aridité inévitable dans le développement systématique d'une doctrine ; il sera plus disposé à accepter l'effort intellectuel nécessaire pour creuser les enseignements traditionnels d'une manière vraiment profitable.

Ajoutons que l'ouvrage est imprimé avec un grand luxe, sur un très beau papier, et avec un type de caractères qui en facilite la lecture ; il fait honneur aux presses de la nouvelle Université de Fribourg. Nous regrettons que le brochage ait été moins soigné, et qu'il soit presque impossible d'ouvrir le livre sans en faire sauter les feuillets. D. V.

Histoire de la psychologie des Grecs, par A.-Ed. Chaignet. Tome V et dernier. *Psychologie des successeurs de Plotin*, suivie d'une table analytique de tout l'ouvrage. Paris, Hachette, 1893, in-8 de VIII-498 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quiconque s'intéresse aux destinées de la philosophie grecque apprendra avec satisfaction l'entier achèvement du vaste et savant monument dont, il y a trente ans, l'auteur jetait les bases en écrivant sa *Psycho-*

logie de Platon. Sous ce titre, ce premier travail, déjà si remarquable, groupait habilement un ensemble de recherches sur toutes les parties du système platonicien, presque sans exception : tel est le plan auquel, dans les volumes suivants, M. Chaignet est resté perpétuellement fidèle, et qui nous a valu un tableau à peu près complet des doctrines qui se sont successivement produites en Grèce durant près de douze siècles, de Thalès à Olympiodore.

Sauf Proclus, deux fois édité par Cousin (1819 et 1864), les noms qui figurent dans ce cinquième volume sont à peine connus : ce sont, pour la plupart, ceux de commentateurs cités de temps à autre à l'occasion des textes qu'ils ont plus ou moins ingénieusement expliqués, mais dont les idées personnelles n'avaient pour ainsi dire jamais attiré l'attention. Espérons que désormais, grâce à leur docte et patient interprète, ils garderont une place au-dessous, sinon à côté, d'autres noms plus illustres.

Contrairement à l'opinion reçue, M. Chaignet se refuse à distinguer des groupes séparés au sein de la grande école néo-platonicienne : de son berceau à sa tombe, c'est le même esprit qu'il y retrouve, celui de Plotin son fondateur. Il se plaint, non sans quelque raison, du peu d'importance généralement accordé à des doctrines dont l'influence, tour à tour combattue et acceptée par le christianisme, se prolonge en Occident jusqu'au cœur du moyen âge.

Aux yeux de ces philosophes, la pensée platonicienne, associée d'ailleurs à celle d'Aristote, est l'expression complète et parfaite de la vérité. Mais que de points où ils la défigurent en se flattant de la perfectionner ! Platon s'était borné, çà et là, à indiquer d'un mot les tâtonnements de la pensée humaine en face de l'infini : plus hardis, les Alexandrins ne manqueront aucune occasion de répéter que la divinité ne saurait être ni conçue ni comprise par notre intelligence. Entre le démiurge du *Timée* et le monde se placent des dieux secondaires : poussant plus avant dans cette voie, ces disciples infidèles imagineront, outre leurs trois fameuses hypostases, toute une série de processions divines. Dans la théologie platonicienne, il entrait autant de mythe que de science : celle de Jamblique et de Proclus entièrement envahie par le mysticisme oriental est tout uniment fantastique.

Proclus à lui seul occupe cent cinquante pages du présent volume, bien que, de l'aveu de M. Chaignet (p. 306), son œuvre, si étendue qu'elle soit, n'ait rien de vraiment original et que Damascius, notamment, soit un esprit bien autrement indépendant. Tous deux, de même que leurs maîtres et leurs disciples, ont un penchant tout scolastique à distinguer et à diviser à l'infini : ils creusent chaque question jusqu'à l'épuisement total de la matière : dans l'analyse des idées, le sens de la mesure leur fait absolument défaut. On ne saurait trop louer M. Chaignet de la persévérance qu'il a mise à feuilleter laborieusement des ouvrages hérissés

de tant de subtilités logiques sans le moindre intérêt pour le lecteur moderne. Ces dialecticiens à outrance, enfermés systématiquement dans la contemplation de l'infini, nous feraient croire que, pour eux, le monde extérieur n'existe pas : à peine lui accordent-ils en passant un regard dédaigneux.

Mais j'ai hâte d'arriver au chapitre septième et dernier, intitulé *Conclusion*. Dans les quatre volumes précédents (Voir *Polybiblion*, t. LVIII, p. 232, et t. LXV, p. 127), l'auteur s'étant constamment effacé derrière son sujet, on s'attend à le voir, rentrant ici en possession de tous ses droits de critique, formuler son appréciation motivée sur la suite des théories psychologiques qui virent le jour chez les Grecs. Cet espoir sans doute n'est pas complètement déçu : il est plus loin encore d'être absolument réalisé. On y lit, par exemple, que les anciens furent redevables de la notion d'âme à la contemplation de la mort et de ses ravages, et que cette notion apparaît à peine dans les livres de l'Ancien Testament : deux assertions qui étonnent et auxquelles, pour ma part, je préfère infiniment la page où M. Chaignet proteste contre ce déterminisme assez récent qui, dans la succession des choses de l'esprit comme dans celle des phénomènes naturels, ne voit « qu'un déroulement nécessaire et continu de causes et d'idées causées, de conditions et de choses conditionnées, » et définit les grands penseurs « des instruments involontaires d'une idée qui les mène et leur dicte des systèmes qu'ils s'imaginent avoir découverts, alors que ces systèmes étaient prêts depuis longtemps. » Mais la thèse par excellence soulevée dans cette conclusion, c'est les rapports réciproques de la philosophie et de la religion.

Bien que les néo-platoniciens aient tenté, cela est visible, de ressusciter l'hellénisme expirant, leur tentative même a abouti « à dissoudre la substance fragile et légère » d'une mythologie qui, transformée en un système rationaliste, devait perdre nécessairement, aux yeux de ses derniers fidèles, tout ce qui en avait fait autrefois le prestige et la vie. Amené à parler du christianisme, M. Chaignet rend hommage à son action bienfaisante dans l'ordre intellectuel. Mais, ajoute-t-il (p. 453), en parlant du fameux décret de Justinien, pourquoi l'Église, après son triomphe, ne laissa-t-elle pas à la philosophie grecque sa place dans l'éducation des esprits et des âmes ? Lui-même répond quelques lignes plus loin, en remarquant qu'entre les deux influences rivales l'antagonisme était irréductible. Faut-il admettre pour autant que le principe chrétien n'allait à rien moins qu'à supprimer « la liberté de la pensée et la liberté de la vie ? » Et s'il faut attendre huit cents ans pour qu'aux splendeurs oratoires du IVe siècle succèdent les splendeurs philosophiques du XIIIe, est-ce parler avec justice que de mettre au compte de l'Église « cette longue période d'ignorance systématique et voulue ? » Et M. Renouvier, cité à la dernière page du volume, appelle le moyen âge

« ce grand trou noir, » il nous souvient de jugements tout autrement équitables portés par des témoins aussi peu suspects que Littré et Renan : et en vérité, au double titre de métaphysiciens et de psychologues, saint Augustin, saint Anselme, saint Bonaventure et saint Thomas laissent décidément bien loin derrière eux l'illuminisme désordonné d'un Porphyre, d'un Jamblique et d'un Proclus.

Cette question mise à part, je n'hésite pas à dire que les cinq volumes compacts de l'*Histoire de la psychologie des Grecs* (complétés par la *Psychologie de Platon* et l'*Essai sur la psychologie d'Aristote*) constituent un monument philosophique achevé, digne de l'attention des érudits par ses proportions imposantes et surtout par son indiscutable utilité. La table analytique finale remédiera en grande partie à l'absence de divisions plus précises dans le corps de l'ouvrage, et aidera efficacement à s'orienter au milieu de cette exacte et minutieuse exposition de tant de doctrines diverses. De toutes les publications qui ont honoré sa féconde carrière, il n'en est pas dont M. Chaignet ait plus légitimement le droit de s'applaudir ou dont on lui doive être plus reconnaissant.

C. Huit.

Quintessences féminines, par Édouard de Pompéry. Paris, Reinwald, 1893, in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Édouard de Pompéry est un esprit généreux, mais un libre penseur vieillot dont les idées retardent. Il en est à Voltaire, à Paul-Louis Courier, à Béranger. En lisant, dans les *Quintessences féminines*, les passages où il donne cours à ses préjugés contre le catholicisme, on croirait lire un article du vieux *Constitutionnel*. M. de Pompéry en veut surtout aux jésuites et leur attribue des théories scandaleuses qui n'existent que dans son imagination ; il dira d'eux (p. 208) : « Les jésuites seuls pouvaient concilier les adultères de Louis XIV avec la forme religieuse. » Bossuet est englobé dans le réquisitoire. Plus loin (p. 213), l'auteur écrit ceci : « Mme de Maintenon partageait, avec son royal amant, avec ses confesseurs jésuites, cette doctrine que la croix atteste le salut par le sang. Louis XIV en fit beaucoup verser dans le but d'être agréable à Dieu. » L'allusion aux dragonnades est directe, mais elle porte à faux. Louis XIV réprima vigoureusement les Camisards, parce que ces révoltés s'insurgeaient contre son autorité, voulaient établir une sorte de république dans le Midi et étaient notoirement soutenus par la Hollande et l'Angleterre. Escobar et Philippe II sont aussi les bêtes noires de M. de Pompéry. Laissons l'auteur à ses diatribes, et disons un mot du sujet de son livre. C'est un livre consacré à la glorification de la femme. Tout n'y est pas mauvais ; il y a parfois des pensées très justes, celles-ci, par exemple : « L'amour peut élever dans la proportion qu'il abaisse. » « Sans vierges et sans mères, point d'hommes au moral comme

au physique. » « La femme arrive au plein épanouissement du cœur par la maternité. » Seulement, tout cela est bien mêlé. M. de Pompéry exalte l'épouse, la mère, la vierge ; mais il ignore ou méconnaît la femme chrétienne. Il parle avec respect et sympathie de Marie-Antoinette, et il ose comparer (p. 262) Mme Roland à Jeanne d'Arc. Il met cette girondine au niveau des intelligences les plus élevées de l'espèce humaine. Il rend à Mme de Sévigné l'éloge qui lui est dû ; il fait un portrait charmant et très vrai de Mme Récamier — et il gâte le tout par un parallèle choquant entre ces deux femmes et Ninon de Lenclos. Il essaie de celle-ci une apologie plus qu'étrange : « Elle a initié les hommes de son temps à une vie sociale supérieure. » Elle a tenu « école d'honnêteté (??). » Elle a été « plus utile au progrès des mœurs que de graves prédicateurs et d'austères moralistes. » Voilà du coup la trop célèbre courtisane supérieure à Bourdaloue et à Nicole. Inutile d'aller plus loin. On peut juger par là de la somme d'erreurs et de vérités que renferment les *Quintessences féminines*. C'est l'œuvre d'un déiste sentimental.

F. B.

Le Propriétaire planteur. — *Semer et planter. — Traité pratique et économique du reboisement et des plantations des parcs et jardins*, par D. Cannon. 2e édition revue et augmentée, ornée de 380 gravures, 1894, Paris, J. Rothschild, in-8 de XII-364 p. — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* (V. t. XLIX, p. 358) a rendu compte de la première édition de cet ouvrage. Ce n'était alors qu'un modeste in-12 de 280 pages, imprimé serré sur papier commun : c'est aujourd'hui un bel in-octavo de 376 pages, soigneusement imprimé avec de belles marges, et surtout enrichi de gravures, la plupart techniques, qui ajoutent une grande clarté aux descriptions botaniques des essences, en même temps qu'un embellissement d'un vrai charme pour la vue. Détaillons l'une quelconque d'entre elles, à titre de spécimen. Voici, par exemple, la gravure affectée au hêtre : en haut, c'est un rameau avec feuilles et groupes de fleurs mâles : au-dessous, une fleur mâle sur plus grande échelle, des anthères vues verticalement et en coupe horizontale, un rameau d'hiver avec bourgeons, une fleur femelle, un fruit avec sa gangue fermée, un fruit après la déhiscence, laissant voir les faînes, celles-ci vues isolément, entières, puis en coupes longitudinale et transversale. D'autres gravures nous montrent, en plus, un jeune plant de l'essence à sa sortie de terre, avec ses feuilles séminales et sa radicule. Quand il s'agit des résineux, la gravure représente aussi le cône, ou son axe si le cône est à écailles caduques (section des *Abies*).

L'ouvrage comprend, comme la première édition, douze chapitres pouvant se répartir de même en trois groupes (ce qui indique que le plan n'en a pas été modifié), mais avec des développements plus considé-

rables déterminés principalement par les observations qu'ont permises à l'auteur de nombreux voyages, excursions forestières et visites de diverses pépinières et plantations de reboisement, d'alignement ou de décoration de jardins et de parcs. C'est, en effet, à ces divers points de vue que se place l'auteur, qui est lui-même un propriétaire planteur dans les vastes plaines de la Sologne.

Dans quatre premiers et courts chapitres, il fournit d'abord, sous le rapport de la mise en valeur, par boisement, des terrains improductifs, les données générales sur l'évaluation des frais, la préparation du sol, son assainissement s'il est marécageux, les moyens enfin d'assurer au futur massif forestier des débouchés ultérieurs par une bonne viabilité.

Les trois chapitres suivants, beaucoup plus développés, puisqu'ils occupent les deux cinquièmes du volume, contiennent d'intéressantes monographies des principales essences forestières de nos climats : pins, sapins, cèdres, mélèze, chênes, hêtre, charme, châtaignier, bouleau, aunes, robinier, frêne. Suit un exposé complet des divers modes de boisement tant par semis que par les nombreux systèmes de plantations connus, avec discussion des avantages et inconvénients de chacun d'eux appliqués à chaque essence, et indication des frais probables.

Le troisième et dernier groupe, composé des chapitres VIII à XII, occupe, avec une table alphabétique finale très détaillée, toute la seconde moitié du volume. Il y est question des plantations décoratives, d'alignement et d'agrément, et, dans le chapitre final, de l'entretien des massifs forestiers, soit de taillis, soit de futaie. Ce dernier chapitre constitue une sorte de résumé, de *compendium*, des principes généraux de la sylviculture. Dans les précédents, il est donné des monographies, avec gravures soit d'arbres en pied, soit de détails partiels, d'un grand nombre d'essences exotiques tant feuillues que résineuses ou conifères, avec dissertation sur le meilleur mode d'emploi de chacune d'elles.

Les procédés de transplantations d'arbres tout formés, avec figures à l'appui et détail des frais, font l'objet de l'avant-dernier chapitre.

Auparavant, le lecteur étranger à ces matières fait connaissance avec le pin du Lord Weymouth, son congénère le *Pinus excelsa*, le tsuga du Canada ou *Hemlock-spruce*, les sapinettes blanche et bleue, les sapins de Douglas, de Nordmann, pinsapo, etc., le cyprès chauve, le wellingtonia, le sequoïa sempervirens, et autres conifères d'origine exotique trop nombreux pour être nommés tous. Les chênes chevelu, rouge, des marais, quercitron, etc. ; les noyers commun, noir, cendré; les platanes, le negunda, le planera, le févier épineux, le sophora, les marronniers, le catalpa, le tulipier, j'en passe et en grand nombre, font également l'objet de brèves mais intéressantes descriptions.

On voit par ces aperçus que le livre justifie amplement son sous-titre de *Traité pratique du reboisement et des plantations des parcs et jar-*

dins. Il mérite de devenir le *vade-mecum* de tout propriétaire qui possède des bois, des parcs ou jardins paysagers, ou encore des terrains insuffisamment productifs par la culture proprement dite.

C. de Kirwan.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publiée sous le patronage de la Réunion des Officiers). Paris, ancienne maison H. Chairgrasse, Fanchon et Artus, en livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La partie civile comprend douze livres, dont cinq sont terminés. Le livre VIII, Cours de mécanique, est en voie d'achèvement. Le livre VI, Cours de construction, de beaucoup le plus remarquable par son importance et sa nouveauté, comprend quatorze parties, dont dix sont terminées ou près de l'être. Ces dernières méritent tout particulièrement de fixer l'attention du lecteur.

Nous rappelons que jusqu'ici il n'existait à proprement parler aucun traité spécial, et encore moins de traités rédigés sur un plan d'ensemble, sur les charpentes, la serrurerie, la menuiserie, l'architecture, les ponts, les routes, les voies navigables, les ports, les mines. Ces éléments divers de la construction étaient enseignés dans des écoles spéciales, qui conservaient leurs publications, destinées aux seuls élèves, avec un soin jaloux : quelques-unes mêmes de ces sciences, comme la serrurerie ou la menuiserie, n'étaient pas vulgarisées. Elles sont aujourd'hui à la portée de toutes les intelligences, de toutes les bourses, et, il faut le dire, à la disposition de l'avide curiosité du public, désireux de tout savoir, de tout approfondir.

La Serrurerie (3e volume de la 4e partie) a déjà vingt-sept livraisons. Après le vocabulaire des termes techniques, l'auteur décrit minutieusement les ferrements divers employés en construction. Vient ensuite l'étude détaillée de la serrurerie d'intérieur, clefs, cadenas, serrures de sûreté, marche des différentes pièces, avec les divers types de serrures les plus compliquées. Le chapitre IV est consacré aux balcons et aux balustrades ; puis viennent les grilles dormantes et les grilles ouvrantes. Un très grand luxe de croquis et de photographies des plus belles productions de tous ces genres accompagne leur description. La vingt-septième livraison s'arrête à la description des auvents et des marquises.

La Menuiserie (5e partie du Cours de Construction) est traitée sur le même plan que la Serrurerie. C'est avec raison que l'auteur la représente comme n'étant plus un art routinier, mais un art réel, auquel l'architecture, la chimie et la mécanique ont apporté de grands éléments de progrès. Les lois de la physiologie végétale donnent au constructeur, par la connaissance des bois, les moyens d'obtenir des bois solides et résistants. Les machines permettent de diviser les bois précieux en placages soli-

des et d'un bel effet. Les nombreux détails pratiques publiés dans cet ouvrage, la description des outils de l'ouvrier et des méthodes de travail, les figures aussi complètes que variées insérées dans le texte, forment le traité le plus complet de menuiserie qui ait jamais paru.

Le quatrième volume de l'Architecture (7e partie du cours de Construction) traite des constructions ayant rapport à l'instruction publique et des monuments administratifs et d'utilité publique. L'architecture funéraire, qui, à elle seule, pourrait fournir la matière de nombreux volumes, est traitée avec d'importants développements.

Vient ensuite l'architecture militaire. Comme types de casernes, l'auteur a été bien inspiré en proposant comme modèles, au moins dans Paris, diverses casernes de sapeurs-pompiers; au point de vue de l'hygiène et des commodités du service, il y a un grand progrès sur les types antérieurs.

La neuvième partie du cours de Construction traite des routes, des rivières et des canaux. Un aperçu historique indique comment les routes se sont trouvées, pour ainsi dire, liées à l'état de civilisation des peuples sur le sol desquels elles étaient établies; leur tracé doit être toujours soumis à des obligations politiques, commerciales et administratives. Le chapitre III traite du tracé d'une route. Quand il s'agit d'établir une route, les points extrêmes, ou la direction, sont déterminés par l'administration; le travail de l'ingénieur consiste principalement à étudier le meilleur tracé entre le point d'arrivée et le point de départ. Les considérations relatives à la défense du pays et aux conditions économiques des localités traversées sont des éléments de premier ordre dont l'administration et les ingénieurs doivent avant tout tenir compte. Le tracé d'un projet de route, ou base d'opérations, se fait ensuite. Le chapitre III, profils en travers, a trait aux éléments qui constituent une route, chaussée, accotements, trottoirs et fossés. Pour le tirage des voitures (chapitre IV), on commence par étudier les prescriptions administratives relatives au roulage.

Le traité des Chemins de fer forme la dixième partie. Le tome Ier (Infrastructure) est terminé. Le tome II (Superstructure) est en voie de publication. On décrit d'abord la voie, rails et traverses, en France, en Europe et dans les divers pays étrangers. L'auteur décrit ensuite le matériel fixe et accessoire : cette longue étude, dégagée des détails trop techniques, est des plus intéressantes.

L'Encyclopédie remplit bien son programme et son succès est la juste récompense des efforts que font les éditeurs pour donner à leur public une véritable Somme des sciences modernes théoriques et pratiques et des dernières découvertes industrielles. A. W.

BELLES-LETTRES

Écrivains modernes de l'Angleterre, par Émile Montégut. 3e série. Paris, Hachette, 1892, in-18 de 357 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le troisième volume des *Écrivains modernes de l'Angleterre* contient une nouvelle série de six comptes rendus, dont le plus jeune n'a pas moins de trente-cinq ans de date. Une dizaine de romans de la même époque y sont analysés, et bien que certains d'entre eux n'aient rien de particulièrement religieux, l'auteur, pour donner à ces articles rassemblés la tenue d'un livre, les a groupés, faute d'autre lien, sous une rubrique commune : *Le Roman religieux*. Il va sans dire qu'il n'y a là aucune étude d'ensemble, aucun choix voulu et réfléchi : l'Angleterre, si féconde en œuvres de ce genre, en a produit bien d'autres et de plus caractérisées et de plus connues, et le nom du révérend Conybeare, par exemple, ainsi que le titre de son roman, *Perversion*, sont de ceux qu'il serait permis d'ignorer. Je ne sais si, malgré la grande notoriété de M. Montégut, ces réimpressions sont bien faites pour piquer la curiosité du public : ce sont de vieilles connaissances, des lectures de jeunesse pour quiconque a pratiqué le roman anglais, que *The Warden* et *Doctor Thorne*, d'Anthony Trollope, *The Heir of Redclyffe* et *Heartsease*, de miss Yonge, *Westward ho !* et *Two years ago*, de Charles Kingsley. Ils ont eu leur moment de succès : la critique s'est occupée d'eux à leur apparition ; puis ils ont été vulgarisés par des traductions, puis ils ont dû céder la place aux nouveaux venus. Ceux qui en ont gardé bon souvenir me semblent devoir être plutôt tentés de les relire que d'en lire un ancien compte rendu. Quant aux autres, ne seront-ils pas plus attirés par les nouveautés ? — Quittez ce souci, pourrait me dire l'éditeur, et je souhaite que la réussite lui donne raison : c'eût été dommage, en effet, que tant de belles pages fussent restées à jamais enfouies dans la poussière des vieilles revues. Les livres dont M. Montégut rendait compte jadis étaient surtout pour lui le prétexte d'études sur l'état social, philosophique et religieux de l'Angleterre : le penseur et l'écrivain y prenaient leurs aises. Le temps ne les a qu'à peine effleurées de ses ailes, sans rien leur enlever de leur charme, de leur intérêt, ni presque de leur actualité : il a seulement réalisé certaines de leurs prédictions. Je ne dirai pas que dans un sujet aussi délicat que l'est tout ce qui touche à la religion, M. Montégut se soit toujours montré d'une orthodoxie bien rigoureuse, — le temple où il prêche est la *Revue des Deux Mondes*, — mais il ne s'est du moins pas rendu coupable d'une faute de goût bien commune maintenant : la mode, le bon ton, semblent exiger qu'on donne à toute secte religieuse la préférence sur le catholicisme. En plusieurs occasions, M. Montégut se déclare au contraire très

nettement pour le catholicisme, avec preuves à l'appui. Cependant, parlant de l'éducation en France, il tombe en une singulière erreur. C'est devenu un autre lieu commun que de vanter les collèges anglais au détriment des nôtres, qui tiennent « à la fois du couvent, de la caserne et de la prison.... Dans ce système, en effet, quoiqu'il se prétende laïque et qu'il invoque le patronage de l'État, domine toujours, comme aurait dit Voltaire, le vieil esprit des bonzes.... L'enfant perd ses qualités naturelles et acquiert des vices artificiels, la ruse, par exemple, et l'habitude du mensonge.... » Si les lycées ont tous ces défauts et donnent ces résultats, ce n'est pourtant pas qu'ils aient été organisés, comme notre auteur paraît vouloir l'insinuer, à l'instar des collèges des jésuites. Autrefois, ces collèges étaient surtout des externats ressemblant, sous beaucoup de rapports, aux écoles anglaises, et j'admire « le vieil esprit des bonzes » dans leurs internats actuels, ouverts sur la campagne ou tout au moins entourés de grands parcs : là se sont conservés les jeux traditionnels que l'Université vient enfin de découvrir en Angleterre. Voilà pour l'éducation physique. Quant au tableau que l'auteur de *Tom Brown* nous fait de l'éducation morale des Anglais, il n'est pas pour imposer une approbation sans réserves. Mais M. Montégut tombe rarement en de telles vulgarités : il lève au contraire volontiers les regards en haut et conclut l'une de ses études par cette bravade à la foule stupide : « Les *chevaliers* ont toujours gouverné le monde, et ils le gouverneront toujours ; l'*idéal* a toujours été la principale affaire des hommes, il la sera toujours. » E. S. A.

Les Littératures étrangères. — Italie-Espagne. *Histoire littéraire; notices biographiques et critiques; morceaux choisis*, par H. Dietz. Paris, A. Colin, s. d., gr. in-18 de VIII-552 p. — Prix : 4 fr.

En rendant compte récemment du premier volume des *Littératures étrangères* de M. Dietz, *Angleterre-Allemagne* (*Polybiblion*, t. LXV, p. 438-439), je me suis permis quelques critiques d'ensemble sur lesquelles je pense d'autant moins devoir revenir à l'occasion du second, que je suis peut-être la seule voix discordante dans le concert des félicitations. « L'accueil bienveillant que cet ouvrage a reçu, dit en effet l'auteur dans sa nouvelle Préface, nous a attaché davantage encore à la méthode que nous avions adoptée. » Sans insister sur les défauts déjà signalés, défauts dont on ne saurait sans doute préserver ces sommaires de seconde main, je me bornerai donc à quelques observations de détail. Dans un résumé si rapide et forcément incomplet, quelques noms de peu d'importance auraient pu être omis, tels ceux des Italiens Rucellai (et non Rucellaï), Castelvetro, Boccalini, Passeroni, etc. Il fallait également ignorer Carducci, si l'on ne voulait lui adjoindre Prati, Zanella, Rapisardi, ses contemporains non moins dignes d'une mention. Dans la partie

espagnole les noms d'illustres inconnus abondent, de telle sorte qu'on n'est même pas tenté d'en commencer l'énumération. Il n'y aurait évidemment que demi-mal si la place accordée aux uns n'était prise aux autres; mais avec la meilleure volonté du monde, l'auteur, que le hasard seul semble guider, n'arrive pas à faire entre eux une répartition équitable. Louis de Grenade n'obtient que vingt-deux lignes de citation ; Lope, treize lignes, comme poète, et trois pages et demie comme dramaturge ; Calderon, une page et demie en tout ! tandis que Gonzalo de Berceo obtient trois pages d'extraits ; l'archiprêtre de Hita, quatre ; D. Juan Manuel, six. L'excuse de M. Dietz est qu'il s'est ici laissé charmer par M. de Puibusque et par M. de Puymaigre, ailleurs par d'autres. Rien ne peut remplacer la pratique personnelle des textes originaux, et l'on sent trop qu'elle fait quelque peu défaut. Que dans un résumé de l'histoire littéraire d'Allemagne, on ne donne qu'avec parcimonie les titres d'ouvrages en allemand, qu'on résiste à la tentation de copier textuellement quelques vers, notre commune ignorance justifiera de reste cette réserve. Il n'en va pas de même avec l'italien ou l'espagnol, bien plus rapprochés du français. Et ce n'est pas seulement une question de couleur locale, il est les termes, des titres, des lambeaux de citations qui doivent être conservés parce qu'ils sont entrés dans la langue courante. Jamais ou presque jamais un mot italien ou espagnol ne tombe de la plume de M. Dietz ; mais quand il en tombe, ce n'est guère sans accidents : (Le) *Vite de* (dei) *piu* (più) *eccelenti* (eccellenti).... (p. 149) ; *Italia, Italia o tu cui fe* (feo) *la sorte....* (p. 163) ; *No hay* (ser) *padre siendo rey ; Casar see* (casarse) *por vengar se* (vengarse) ; *Don de* (Donde) *hay agravios no hay zelos* (celos) ; *Entre bobos anda de* (el) *juego* (p. 448). Ailleurs, *virtudos* pour *virtudes*, *solidades* pour *soledades*, etc. Inévitables, les noms propres eux-mêmes ne sont pas toujours respectés : Hartzembusch et Tereno figurent chacun trois fois pour Hartzenbusch et Toreno. Ruscoe est une faute d'impression pour Roscoe. Les noms du Tasse et de l'Arioste ont conservé en français l'article italien : il est presque incorrect de le leur supprimer ; cela sonne du moins étrangement à l'oreille. De même en espagnol est-il pénible de ne rencontrer le *don* devant aucun prénom : « les rois Manuel et Jean III » (p. 406). C'est là une transcription hybride ; il fallait en français : Emmanuel le Fortuné et Jean III, ou mieux avec la forme portugaise : D. Manuel et D. João III. Pourquoi, de parti pris, supprimer dans les rares titres cités en langue étrangère l'article indispensable et dire : *Secchia rapita*, *Scherno degli Dei*, *Drama universale* (universal), *Diablo mundo*, quand on juge bon de le conserver dans la traduction française et de l'ajouter là où sa présence est au moins inutile : *La adjunta al Parnaso ?* Je ne multiplierai pas ces citations, et pour cause : il n'y a pas dans tout l'ouvrage, en mettant bout à bout les mots étrangers, de quoi

en composer quinze lignes. Tous ces petits riens sont bien choquants chez un linguiste. M. Dietz, agrégé des langues vivantes, sait sans doute, tout comme un autre, l'espagnol et l'italien, langues que nous autres Français n'avons guère à apprendre, mais il en ignorerait le premier mot qu'il n'aurait pas plus de malchance et une incorrection plus obstinée.

La place me manque ici pour entrer dans aucune discussion : certaines affirmations m'ont pourtant laissé des doutes. La langue espagnole se distingue-t-elle par « une grâce un peu molle, » et a-t-elle conservé de son contact avec les Arabes « dans le mouvement des phrases une allure presque orientale ? » Fra Paolo est-il plus connu chez nous sous le nom de frère Paul ? Marsy a cependant intitulé l'étude de Sarpi sur le gouvernement de Venise : *Le Prince de Fra Paolo*. Le Tasse fut-il l'objet de représailles injustifiables et eut-il plus à souffrir des exigences de l'Église que des censures de la Crusca ? Comment croire que le rythme des romances espagnoles soit « spécial et inhérent à la langue même, » quand il se retrouve un peu partout, dans les ballades anglaises, les lieder allemands, les folkvisor suédois, sans parler de mainte chanson populaire française, de l'Edda, du çloka sanskrit ? Peut-on dire que *les Tombeaux* de Foscolo « contiennent de belles pages ? » Combien un poème de moins de trois cents vers peut-il contenir de belles pages ? Huit exactement et en tout, dans l'édition de Le Monnier. Mais laissant de côté l'agrégé des langues vivantes pour m'adresser au professeur de rhétorique, je demanderai à ce dernier ce qu'il pense de la correction de phrases ou d'expressions dans le goût des suivantes : « Des œuvres qui, après avoir servi impérieusement de modèles à l'Europe entière, gardent, aujourd'hui encore, des titres à l'admiration par leur perfection artistique, sinon en élevant les courages » (p. 93) ; « le livre a de cruels conflits » (p. 113) ; « son répertoire est tour à tour le reflet assez pâle, mais exact de toutes les nuances qui se sont succédé sur notre scène » (p. 186) ; « il épousa la fille d'un banquier genevois qui se convertit bientôt au catholicisme et acheva d'y attirer son mari par une conversion, la plus profonde » (p. 234) ; « après deux prisons politiques il se retira dans ses terres » (p. 335) ; Lope a offert « le miroir, le plus transparent, à la nature de son pays » (p. 422).

J'aurais encore bien des observations à faire sur la partie anthologique du livre de M. Dietz et sur les rapprochements avec les littératures latine et française qui y tiennent lieu de littérature comparée ; je suis loin d'avoir épuisé mes notes. Mais ce que j'ai dit suffira, je pense, pour qu'il me soit permis de conclure : les résumés ne s'improvisent pas, et le titre d'agrégé ne peut suppléer à cette intime connaissance des choses qui ne s'acquiert qu'avec le temps, l'étude et la patience.

E. S. A.

HISTOIRE

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, par Vivien de Saint-Martin et Rousselet. Paris, Hachette, gr. in-4. — Prix du fasc. : 2 fr. 50.

Le soixante-huitième fascicule de ce dictionnaire, paru récemment, s'arrête à Tcuo. Dans les dernières livraisons on peut signaler parmi les articles les plus remarquables : *Soudan*, *Soulou*, archipel de la mer de Chine, reliant les Philippines à Bornéo ; *South-Australia*, l'une des cinq colonies entre lesquelles est divisé le continent australien ; *Spitzberg*, le grand archipel de l'Océan glacial du Nord, dû à un savant français bien connu par ses voyages dans les régions circumpolaires ; *Srinagar*, la célèbre capitale du Cachemire ; *Sse-tchouañ*, grande province de la Chine ; *Stavropol*, gouvernement et ville de la Russie sud-orientale. Parmi les articles moins étendus, nous signalerons entre autres : *Souf*, *Soulina*, *Soumba*, *Soumbava*, *Soungari*, *Sour*, l'ancienne Tyr ; *Sourabaya* ; *Sousse*, ville de la Tunisie ; *Southampton*, *Spalato*, *Sparte*, *Spessart*, *Spire*, *Spiti*, *Stafford*, *Stanley Falls*, *Stanovoï-Khrebel*, *Starkenburg*, *Stavanger* ; *Stettin*, port de commerce et ville industrielle de la Prusse ; le comté écossais de *Stirling* ; *Stockholm*, province et capitale de la Suède, « Venise du Nord, » décrite au point de vue géographique, monumental, statistique et historique ; un article substantiel et plein de renseignements et de chiffres sur la colonie anglaise des *Straits settlements* ; *Stralsund*, port de la Prusse ; *Strasbourg*, capitale de l'Alsace, avec la description détaillée de sa célèbre cathédrale et autres monuments de cette cité d'une rare importance historique, et politique ; *Stuttgart*, la gaie et artistique capitale du Wurtemberg ; la province de *Styrie*, la première de l'empire austro-hongrois pour ses richesses minérales ; l'aperçu général sur la colonie allemande du *Sud-Ouest-Africain* ; *Suède*, article qui ne compte pas moins de trente-six colonnes et qui, fondée sur les études les plus récentes des savants scandinaves, donne un tableau complet du royaume sous le rapport géographique, économique, statistique, démographique, historique, et est pourvue d'une bonne biographie ; deux articles *Suez*, isthme et canal, celui-ci utilisant la statistique détaillée de la navigation fournie par la Compagnie jusqu'aux dernières dates ; *Suffolk*, comté d'Angleterre ; *Suisse*, qui est une étude très complète sur cet intéressant petit pays, avec indication des principaux ouvrages à consulter ; *Sumatra*, article riche en renseignements de toute sorte sur cette île immense, l'une des plus grandes de la terre ; *Lac Supérieur*, les comtés anglais de *Surrey* et de *Sussex*, le comté écossais de *Sutherland*, *Sydney*, la capitale de la Nouvelle-Galles du Sud et la plus ancienne ville d'Aus-

tralie, *Syracuse*, *Syr-Daria*, fleuve et province de l'Asie centrale russe, *Syrie*, la grande et célèbre région qui appartient aujourd'hui à la Turquie d'Asie, avec un historique important de toutes les explorations; enfin, pour terminer la lettre, une foule de localités de Hongrie dont le nom commence par *Sz*, ainsi les comitats de *Szatmar*, de *Szepes*, la ville de *Szekes-Fehervar*, etc. Au *T*, nous trouvons les articles *Tabago*, l'une des Petites-Antilles; *Tabarca*, île et ville de Tunisie; *Tabasco*, Etat du Mexique; *Tabriz*, ville de la Perse; *Tachkend*, ville célèbre de la Russie d'Asie; *Tademaït*, plateau du Sahara français; *Tafilet*, région célèbre du Sahara marocain; *Tagal*, peuple des Philippines; *Tage*, le fleuve bien connu du Portugal; *Taïti*, la charmante colonie française du Pacifique; *Tamatave*, *Tananarive*, à l'île de Madagascar; *Tamise*, *Tanganika*, le grand lac de l'Afrique centrale; *Tasmanie*, *Tarn*. Puis l'article si actuel consacré au lac *Tchad* et à la région qui l'entoure, résumé très complet de tout ce qui a été écrit sur cette question jusqu'à la dernière exploration du commandant Monteil. Il faut citer ensuite une magistrale étude sur l'ethnographie des *Tatars* ou *Tartares*; puis les longues notices sur le *Taurus*, le *Tatra*, le *Tchekiang*, les *Tchèques*, les *Tcherkesses*, etc.

Nul doute qu'avec de tels éléments le public ne continue à faire à cette publication l'accueil qu'elle mérite. COMTE DE ROQUEFEUIL.

Atlas universel de géographie, avec un texte analytique, par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et FR. SCHRADER. Paris, Hachette, in-folio. — Prix du fasc. : 2 fr.

On sait que la cartographie fut en grand honneur en France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Notre patrie occupait alors dans cette science la première place. Depuis le début de ce siècle sa gloire déclina et elle dut céder la palme à l'Allemagne, où les écoles de Berlin et de Gotha brillaient du plus vif éclat. Aujourd'hui, nous nous reprenons à aimer la géographie, les conditions économiques et politiques de la France nous en font un devoir, et la maison Hachette, qui tient un rang si distingué dans la science, confia à M. Vivien de Saint-Martin, et après lui à M. Schrader, le soin de créer un atlas qui fût au niveau de nos autres travaux géographiques et qui marchât au moins de pair avec ceux de l'étranger. Ces savants géographes se sont adjoint, d'ailleurs, d'autres collaborateurs, parmi lesquels les plus éminents sont MM. Onésime Reclus et Adam, et, pour la gravure, MM. Etienne Collin et Delaune, sous la direction desquels ont travaillé nombre d'artistes. La publication de l'atlas a commencé en 1877 et doit contenir une centaine de cartes qui comprendront la géographie astronomique, la géographie ancienne et la géographie moderne d'après les documents les plus complets et les plus récents. Les cartes paraissent par livraisons, et sont accompagnées de

notices ; trente-trois cartes ont paru, qui permettent de juger l'œuvre. Les divers pays de l'Europe possèdent aujourd'hui de grandes cartes topographiques levées par les procédés savants de la géodésie. Leur exactitude a été utilisée, et il a suffi de les ramener à l'échelle voulue pour donner des cartes qui sont le dernier mot de la science actuelle. Pour les autres continents qui ne sont connus que par des descriptions, des cartes partielles, des itinéraires de voyageurs, le travail a été infiniment plus considérable, et c'est là qu'on admirera l'œuvre personnelle des auteurs de l'atlas. Enfin la géographie historique a demandé plus de science encore, car il a fallu faire la critique des cartes antérieures et utiliser toutes les plus récentes données des sciences assyriennes, indiennes, égyptiennes, etc....

L'art apporté à l'exécution des cartes est au-dessus de tout éloge : non seulement on a réalisé dans toute la mesure du possible la proportion entre l'échelle et le relief du sol, mais encore la gravure est de la plus remarquable finesse. Certaines cartes sont, à ce point de vue, de vrais chefs-d'œuvre. Nous citerons entre autres la Suisse, qui a d'ailleurs figuré avec honneur à plusieurs expositions. Le souci de la bonne exécution a seulement amené quelque trouble dans le numérotage des cartes, qui n'est pas toujours conforme à la nomenclature portée sur les livraisons. Mais ce n'est qu'une question de détail facile à rectifier quand l'atlas entier aura été publié. La science qui y préside, comme l'art qui la seconde, font de cet atlas une œuvre toute à la gloire de ses auteurs, bien plus, à la gloire même de la France ; et tous les hommes soucieux d'une géographie exacte, complète et claire voudront posséder ce bel atlas.

COMTE DE ROQUEFEUIL.

Autour de Chicago. *Notes sur les États-Unis*, par G. SAUVIN. Paris, Plon et Nourrit, 1893, gr. in-18 de 263 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous ne chercherons pas querelle à M. Sauvin pour avoir sacrifié quelque peu à l'actualité dans le choix du titre de son livre, où Chicago tient une bien petite place ; nous aimons mieux lui savoir gré d'avoir écrit et publié une étude très amusante sur l'âme des États-Unis, pour employer une expression à la mode. C'est, en effet, du caractère *yankee* qu'il s'agit dans cet agréable volume, bien plus que de la grande foire du monde, où nous convient des réclames mirobolantes qui sentent un peu la parade foraine. A coup sûr, c'est beaucoup plus intéressant, et ce n'est pas moins utile à lire pour les Européens qui bouclent leurs malles et retiennent leurs places sur les paquebots transatlantiques. Il ne leur sera pas indifférent de savoir, avant de débarquer en plein Nouveau Monde, à quelles sortes de gens ils auront affaire, et assurément ils peuvent s'en rapporter à M. Sauvin ; il s'est appliqué avec une conscience admirable à demeurer impartial. Certes, il est plein d'admiration pour les

progrès en tous genres accomplis par les citoyens de la grande République, mais il indique avec une réelle délicatesse de touche ce qui l'a choqué dans les mœurs américaines, si différentes des nôtres. C'est surtout en ce qui concerne l'éducation et le maintien des jeunes filles qu'il trouve matière à contestation, et il n'a pas écrit là-dessus moins de deux chapitres, sans compter quelques aperçus épars dans le reste du volume. De ces deux chapitres, l'un est spécialement consacré au *flirt*, dont il expose avec beaucoup d'esprit les agréments et les inconvénients. Le second chapitre en question est d'une originalité pleine de couleur locale. L'auteur a imaginé d'insérer dans un journal de Boston un avis exprimant le désir d'entretenir une correspondance anonyme avec une jeune fille du pays : l'*interview* par correspondance. Cent réponses lui sont parvenues, et il a choisi celle qui lui paraissait dénoter la plus grande disposition à la franchise, puis il a questionné et a publié les répliques ; comme on peut s'en douter, ce procédé donne lieu aux plus piquantes dissertations sur la morale américaine. Bien curieux aussi est le chapitre consacré aux Mormons ; mais il est difficile de partager les idées de M. Sauvin sur la polygamie ; elles sont vraiment trop indulgentes. Ce que nous avons dit est suffisant pour indiquer que ce livre est fort amusant, mais qu'il n'est pas écrit pour les jeunes filles.... françaises ; je ne parle pas des Américaines qui, paraît-il, lisent tout, y compris Zola.

COMTE DE BIZEMONT.

Selecta Martyrum Acta ad usum studiosae juventutis adnotata. Editio quarta emendata et aucta. (*Bibliothèque des classiques latins et grecs*, publiés sous la direction de Mgr GAUME.) T. IV. Paris, Gaume, 1892, in-18 de xx-229 p. — Prix : 1 fr. 30.

Parmi les classiques chrétiens, s'il en est qui soient plus spécialement à la portée des jeunes latinistes et qui puissent faire du bien à leur intelligence et à leur âme, ce sont assurément les Actes des martyrs : l'idée d'en faire un choix pour les classes est donc excellente. Le volume dont nous annonçons la réimpression, destiné à la classe de quatrième, contient les actes de saint Cyprien ; saint Montan, saint Lucien et leurs compagnons ; saint Jean, saint Paul et saint Gallican ; saint Épipode et saint Alexandre, saint Pionius et ses compagnons ; saint Agricole et saint Vital ; saint Gervais et saint Protais ; saint Miniat ; saint Théodote d'Ancyre avec sept vierges ; saint Crépin et saint Crépinien ; saint Quintin et enfin saint Georges. Le texte latin de ces actes est précédé d'une préface renfermant une étude sur les catacombes. Cette étude est loin d'être sans mérite, mais elle a beaucoup vieilli ; elle est incomplète et contient des inexactitudes aujourd'hui avérées ; elle aurait dû être refaite. Mabillon y est cité comme une autorité sur les catacombes, et le nom de l'illustre de Rossi, le grand archéologue des catacombes ro-

maines, n'y figure pas ; ses travaux, qui nous ont révélé tant de choses importantes et nouvelles sur les cimetières chrétiens, n'ont été nullement utilisés. S'il importe cependant de tenir un livre au courant des progrès de l'archéologie chrétienne, c'est un livre classique et un livre contenant les Actes des Martyrs ; s'il est des esprits à qui il importe de donner des idées justes et exactes, ce sont les esprits des enfants, qui gardent souvent toute leur vie les impressions et les idées qui leur ont été données dans leurs études classiques. Il est donc extrêmement désirable que les nouvelles éditions des volumes composant la Bibliothèque des classiques chrétiens soient soigneusement retouchées par des hommes capables et tenus au courant des progrès historiques et philologiques. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut rendre de véritables services. Comment peut-on dire encore, lorsque l'Égypte est maintenant si connue, que « les Égyptiens conservaient les morts dans leurs maisons ? » (P. XIV.) Le texte est correct ; les notes qui l'accompagnent sont bonnes, mais la partie critique doit être revue et complétée. Les récits des Actes des martyrs sont de valeur très inégale au point de vue historique ; il est essentiel de dire quelques mots sur ce sujet. On nous dit, il est vrai, que la vie et la passion de saint Cyprien, ainsi que les textes proconsulaires relatant son jugement, la passion de ses disciples, Lucien, Montan, etc., sont authentiques ; mais on ne nous dit rien sur les actes de saint Georges, dont l'existence même est niée aujourd'hui par certains critiques. C'est là une lacune à combler. On ne saurait trop faire pour que des éditions qui peuvent rendre d'aussi grands services que celles des Actes des martyrs soient irréprochables et pleinement satisfaisantes. L. M.

L'Europe politique en 1892. *Gouvernement. Parlement. Presse*, par Léon Sentupéry. 1er et 2e fascicules : *L'Allemagne. L'Andorre. L'Autriche-Hongrie. La Belgique*. Paris, Lecène et Oudin, 1893, gr. in-8 de VII-462 p. — Prix : 3 fr. le fascicule.

M. L. Sentupéry s'est proposé de mettre à la disposition des personnes qui s'intéressent aux affaires étrangères — par goût ou par profession — un manuel pratique. Sur un plan uniforme, il exposera ce qui concerne le gouvernement, le parlement, la presse. Nous avons sous les yeux les monographies de quatre contrées. Notre impression, après l'étude de ces premiers fascicules, est que l'auteur a entrepris une œuvre utile, qu'il en a bien conçu le plan et coordonné habilement les diverses parties. Les indications bibliographiques, qui pourraient être plus développées, permettront au lecteur de pénétrer plus avant dans les questions qui l'occupent ou qui l'attirent.

Dans une œuvre de ce genre, les faits occupent naturellement la plus grande place, mais peut-on exposer les faits de l'ordre politique et reli-

gieux sans y mettre du sien? Je m'empresse de déclarer que le livre est fait dans un bon esprit et pourra être recommandé. Certaines appréciations sur les personnes auraient pu être abrégées; mais il serait difficile d'en contester généralement la justesse. Il me semble, du reste, que M. Sentupéry a vu, et bien vu, les choses dont il a parlé. J'ai noté avec une satisfaction particulière qu'il a bien débrouillé, dans l'agglomération austro-hongroise, les questions très compliquées de religion, de race et de nationalité : il ne se laisse pas fasciner par certaines apparences : il est le défenseur de la nature et du droit.

Sous le bénéfice de cette approbation générale et dans l'intérêt même de la chose, il m'incombe de présenter quelques observations de détail : — Les contrées à l'est de l'Elbe n'ont pas été un habitat des Germains antérieurement à l'arrivée des Slaves : l'assertion de Virchow ne repose sur rien (p. 8). — Est-il exact que les langues non allemandes tendent à disparaître? Il faut distinguer. Bismarck a affirmé, et c'est exact, que le polonais gagne du terrain dans la Prusse proprement dite. La Silésie n'est pas aussi dépolonisée qu'on veut bien dire (p. 9, 70, 71). — J'aime à croire que la qualification d' « obstiné » est employée dans le bon sens, quand on l'applique à Pie IX, qui était obstiné dans son devoir (p. 78). — Le pronostic sur la destinée du Centre est hasardé (p. 111). — Le concordat de Thun était excellent : les acatholiques orientaux le regrettent (p. 206-207). — La constitution de 1861 n'était pas appropriée (p. 206). — L'élément allemand ne progresse pas en Karinthie (p. 213). — L'archiduc Rodolphe n'inspirait pas confiance à tous (p. 208). — Il y a un archevêque arménien en Galicie (p. 214). — La compagnie du Danube a été omise (p. 227). — Sadowa n'a pas laissé de rancunes (p. 247). — La lutte entre Roumains et Madgiars est antérieure à Sadowa : il y a eu crise violente en 1848. — On ne s'accommode pas du dualisme. La lutte des langues continue (252, 281 et 283). — La prépondérance de l'aristocratie hongroise a beaucoup baissé (p. 254). — Tous les écrivains, énumérés à la page 258, ne sont pas tchèques. — Bismarck a fait, avec les Hongrois, une charge à fond contre Hohenwart, qui s'est aussi heurté de plus à deux difficultés internes (p. 259 et 310). — L'expression « rite orthodoxe » est incorrecte : le rite n'a rien de commun avec le dogme. Sur ces appellations, consultez *Documents relatifs aux Églises de l'Orient* (Challamel). — Il serait utile de mentionner la fondation d'une Université allemande à Tchernovitz, racontée dans le *Voyage de Paris à l'île des Serpents* (Leroux). — La Russie a gagné Kars et la Bessarabie (p. 275). — Est-ce un progrès d'avoir aboli les possessions en famille (p. 288)? — Les nobles bosniaques possédaient les fiefs avant la conquête (p. 291). — A la page 305, l'imprimeur a mis *Polonais* au lieu de Ruthènes, et *vice versâ*. — La langue liturgique des Croates proprement dits est le latin. Le slavon est adopté dans le petit groupe

serbe de Krijévatz (que les Allemands appellent Kreuz) et par les Dalmates et Bocchésiens orthodoxes (p. 306). — Le *Dilo* est écrit en ruthène (p. 340).

Ce sont là des choses d'importance secondaire et inévitables dans une publication si complexe. Je ferai ressortir, en finissant, la grande place qu'y occupent le parlement et le journalisme. Il le fallait, et ce sera peut-être la partie la plus utile aux publicistes ; mais n'y a-t-il pas là un signe des temps? A. D'AVRIL.

La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIVe au XVIIIe siècle, par ALFRED FRANKLIN. — *Le Café, le thé et le chocolat.* Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-12 de 320 p. — *Les Chirurgiens*, mêmes éditeurs, 1893, in-12 de XII-301 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

En lisant les annonces qui prônent les propriétés de la cola et de la coca, je me demande si quelque Franklin de l'avenir n'en parlera pas à peu près comme l'auteur de *la Vie privée d'autrefois* nous parle du café, du thé et du chocolat. Au chocolat, au thé et au café on attribuait autant de vertus qu'à la coca et à la cola, et même davantage encore : c'étaient de véritables panacées, au dire des industriels qui en exploitaient la vente; que reste-t-il aujourd'hui de ces vieilles réputations? Il y eut toutefois quelques protestations contre ces apologies excessives. Mme de Sévigné, cependant, n'a pas dit que Racine passerait comme le café ; M. Franklin nous prouve que ce méchant propos fut prêté par Voltaire à la spirituelle marquise. Quant au chocolat, elle tergiverse dans sa manière de l'apprécier et finit même par le regarder comme une boisson funeste, contre le danger de laquelle elle cherchait à défendre Mme de Grignan. Est-ce que ce n'était pas pour avoir avalé trop de chocolat que Mme de Coëtlogon était accouchée d'un enfant noir comme le diable et qui mourut?

Origine, culture, importation, vogue des plantes qui ont un rôle important dans nos déjeuners, moins qu'au temps passé pourtant, règlements, concessions dont elles forment l'objet, faveur dont les honorèrent d'illustres palais, vers qu'elles inspirèrent à des poètes, toutes ces choses curieuses et bien des anecdotes qui s'y rattachent remplissent un volume dont M. Franklin a infatigablement recherché les matériaux de tous côtés. L'auteur constate les changements que le café a amenés dans notre caractère, dans nos mœurs. Les élégants établissements où il s'offrait au public ont détrôné ces cabarets célébrés par Saint-Amant et où les petits-maîtres allaient se griser avant de rosser le guet. M. Franklin donne une nomenclature des anciens cafés, dont quelques-uns subsistent encore aujourd'hui, mais où le brûlant moka (ancien style) a malheureusement un rôle inférieur à celui de la verte absinthe.

Bien différent est un autre volume que M. Franklin a donné pour

compagnon à celui-ci. Là, l'auteur nous parle amplement des chirurgiens d'abord mis au rang des artisans, méprisés des médecins, qui se diviseront en deux catégories dont l'une, celle des barbiers, finit par l'emporter sur l'autre, eut l'honneur de produire l'illustre Ambroise Paré et créa la chirurgie française, qui jouit d'une si juste célébrité. Impossible d'analyser toutes les matières fort enchevêtrées dont M. Franklin a fait le sujet de ce livre, que l'on pourra consulter avec profit, mais qu'on lira avec moins de plaisir que le volume précédent. GRISBERG.

La Normandie monumentale et pittoresque. Héliogravures de P. Dujardin, d'après les photographies de E. Letellier ; texte par une société d'antiquaires et de littérateurs. Le Havre, Lemale et Cie, imprimeurs-éditeurs. Livraisons 25 à 41, gr. in-fol. — Prix : 4 fr. 50 la livr.

Cette grande publication, dont nous avons déjà, à deux reprises, entretenu nos lecteurs (voir t. LXV, p. 539, et t. LXVII, p. 536), se poursuit avec une régularité digne de tout éloge. Avec les livraisons 28 à 41, que nous avons sous les yeux, elle arrive au terme du premier volume, qui forme un magnifique in-folio de 474 pages. Ces livraisons comprennent la fin de l'arrondissement de Dieppe, l'arrondissement d'Yvetot et l'arrondissement du Havre.

Voici Dieppe, avec l'église Saint-Jacques, décrite par le docteur Coutan ; le vieux château bâti en 1443 par Charles des Marets, capitaine de la ville, mais qui a été tant de fois réparé qu'il a perdu de son intérêt archéologique ; la tour dite *le vieux Saint-Remy*, qui domine la ville ; l'ancienne église Saint-Remy, dont nous n'avons que le plan dressé par M. Condor lors de la découverte des ruines de l'édifice, en 1876. De là nous allons à Arques visiter l'église, de style flamboyant, toujours en compagnie du docteur Coutan, et les ruines du château, vieilles de huit siècles, qui s'élèvent encore sur la colline, dans une admirable situation. La curieuse histoire de cette forteresse est retracée par la plume expérimentée de M. l'abbé Tougard. Puis nous passons au Bourg-Dun et à sa magnifique église, dont le docteur Coutan nous donne une ample description ; à l'église Notre-Dame d'Auffay, qui a une élégante nef de la seconde moitié du XIIIe siècle ; à l'église Notre-Dame et Saint-Laurent d'Eu, qui occupe le premier rang parmi les monuments de l'arrondissement de Dieppe, et que décrit le docteur Coutan avec autant de compétence que de soin consciencieux ; enfin M. l'abbé Tougard nous parle du château d'Eu, mais d'une façon un peu trop sommaire.

Dans l'arrondissement d'Yvetot, nous débutons par la jolie ville de Caudebec, si coquettement placée au bord de la Seine, et dont M. l'abbé Sauvage décrit l'église et les autres édifices ; puis le même auteur fait revivre à nos yeux la belle abbaye de Saint-Wandrille, qui n'est plus, hélas ! qu'une ruine. Nous pénétrons ensuite dans l'arrondissement du

Havre. M. Léon Braquehais décrit l'église Notre-Dame du Havre ; M. l'abbé Hasley nous présente l'église moderne de Sainte-Adresse; M. Albert Naef, l'église de Graville Sainte-Honorine; M. Ernest Dumont, les églises de Saint-Martin d'Harfleur et de Montivilliers. M. l'abbé Lefebvre nous promène à travers les curieuses ruines du théâtre romain de Lillebonne, et décrit le château, dont il ne subsiste que la tour du donjon, et l'église, avec son merveilleux clocher; M. Brianchon fait revivre à nos yeux l'abbaye du Valasse ; enfin le dernier édifice religieux que nous contemplons est l'église de la Trinité, à Fécamp, dont on nous offre le bel intérieur.

Les édifices seigneuriaux qui charment nos regards, dans les remarquables héliogravures de M. Dujardin, sont : le château de la Reine Blanche, au Mesnil-Lieuray ; le manoir d'Ango, ce merveilleux spécimen d'un art dont il ne reste que de trop rares vestiges; le château de Bimorel, à Imbleville, construit en 1491 par Janon de Dampierre, mais qui a subi depuis de nombreuses transformations qui lui enlèvent une grande partie de son caractère ; le château de Saint-Aubin de Crétot, construction restaurée dans le style de la fin du XVIe siècle; le très curieux château d'Auffay, à Oherville, qui remonte à 1442; le château de Crasville-la-Roquefort ; le splendide château de Cany-Barville, bâti de 1640 à 1646 ; le château de Valmont. Nous regrettons qu'à la description du château de la Meilleraye, démoli en 1857, on n'ait pas joint une reproduction de cet édifice princier. — Citons encore : le château d'Harfleur ; les vues pittoresques des châteaux d'Orcher et de Tancarville, qui dominent la Seine ; le château de Saint-Maurice d'Ételan ; le château de Baclair, à Nointot ; le château d'Angerville-Bailleul ; le château du Grand-Daubeuf, avec l'entrée monumentale de son parc; les châteaux du Bec ; de la Marguerite, à Saint-Jouin-sur-Mer ; de Fréfossé, au Tilleul.

Nous accorderons une mention spéciale à l'article qui termine la 31e livraison : il est dû au regretté Siméon Luce, qui n'a pas eu le temps d'en corriger les épreuves, car il a été enlevé, le 14 décembre, par une mort foudroyante ; cet article est consacré au château et à l'abbaye de Valmont, où le savant académicien retrouvait ce Louis d'Estouteville, l'héroïque défenseur du Mont Saint-Michel auquel il avait voué un culte, et il n'est pas besoin de dire qu'il est écrit de main de maître.

Le programme que s'étaient tracé les éditeurs a été admirablement rempli : nous n'avons que des félicitations à leur adresser. Déjà ils nous promettent la publication simultanée des volumes consacrés au Calvados et à l'Eure.

G. DE B.

Ignaz von Döllinger. *Erinnerungen*, von Luise von Kobell. Munich. Beck, 1891, in-8 de IV-140 p., avec un frontispice gravé. — Prix : 3 fr. 50.

Lors de la proclamation des dogmes de l'infaillibilité du Pape et de l'Immaculée Conception, le chanoine Ignace de Döllinger, auteur des *Documents pour l'histoire des sectes au moyen âge* et de l'*Histoire des controverses morales de l'Église catholique romaine*, se sépara avec éclat de l'Église catholique : il est mort le 13 janvier 1890, sans avoir témoigné aucun désir d'être relevé de l'excommunication majeure prononcée contre lui en 1871. Mme de Eisenhart (Luise von Kobell) a entrepris le panégyrique du docteur impénitent. Les premiers chapitres de son opuscule sont plus particulièrement consacrés aux souvenirs biographiques et ne peuvent guère être appréciés que par ceux qui ont vécu dans l'intimité de Döllinger. Les suivants résument, d'après des conversations tenues dans des promenades quotidiennes, ses opinions religieuses, politiques, littéraires et artistiques. Quelques anecdotes plus ou moins historiques et des fragments de lettres souvent bien insignifiants s'entremêlent à cet exposé doctrinal. Peut-être ce petit livre répond-il à un certain état des esprits en Bavière, mais, malgré quelques pensées philosophiques assez sages, quelques réminiscences érudites, il est sans grand intérêt pour un catholique français. Pie IX et les jésuites sont naturellement assez maltraités, et naturellement aussi Döllinger déchu croit devoir faire amende honorable aux protagonistes de la Réforme : « J'ai jugé Luther avec trop d'hostilité. Je n'écrirais plus de même aujourd'hui, on s'adoucit avec l'âge.... » Döllinger avait séjourné en France ; il nous peint d'un trait : « Comme une dame s'étonnait que tout allât si bien sous Grévy, Gambetta lui dit : « Mais oui, Grévy est buveur, il est joueur, mais il est grave ! » — Quelle lumière ces mots jettent sur une société qui se tient pour satisfaite de ce que quelqu'un est grave ! » Est-ce le docteur ou son panégyriste qui manque ici de sérieux ? En revanche, à l'occasion du centenaire de la fondation de l'Université de Munich, Döllinger prononça ces paroles qui sonnent étrangement à nos oreilles : « L'Allemagne est le centre intellectuel où toutes les idées qui remuent le monde se créent, se concentrent et s'élaborent avant de se répandre sur l'univers ; elle est le champ de bataille où doivent se livrer toutes les grandes batailles de l'esprit.... A un plus haut degré que tout autre peuple, les Allemands sont dans le monde moderne, comme les Grecs dans l'ancien, appelés au sacerdoce de la science. Et ils n'ont pas failli à leur vocation. » Ces choses-là, bonnes pour la petite presse, font sourire quand elles franchissent les frontières du pays qui les a vues naître.

E. S. A.

BULLETIN

Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Anfang des XIII Jahrhunderts. Herausgegeben von Dr Clemens Bäumker. Paderborn, Schöning, 1893, in-8 de IV-69 p.

Le docteur Bäumker, professeur à l'université de Breslau, réédite, à l'aide d'un manuscrit de Troyes, un traité assez curieux publié déjà par M. Ernst Commer. Dans son introduction sobre, mais savante, M. Bäumker discute avec une grande compétence plusieurs questions d'histoire littéraire assez embrouillées, en particulier celle de l'identification de l'auteur qu'il croit devoir aller chercher à Clairvaux, d'où le manuscrit, au reste, est originaire. G. P.

Der Augustinismus. Eine Studie von P. Odilo Rottmanner, O. S. B. München, Lentner, 1892, in-8 de 30 p.

Intéressante étude sur la théorie de la prédestination, destinée à jeter une intense lumière sur un des points les plus délicats de l'histoire du dogme. L'auteur commence par décrire ce qu'il entend par le terme d' « augustinisme, » doctrine de l'évêque d'Hippone, particulièrement affirmée dans la dernière période de sa vie, 417 ou 418 à 430. Après avoir fait l'examen critique des passages où elle apparaît, le P. Rottmanner conclut par les réflexions suivantes : Si l'on veut bien comprendre les idées prédestinatiennes de saint Augustin, on doit conserver présents devant les yeux deux points importants : 1° la différence qui existe toujours entre la théorie du saint et sa pratique ; 2° le *crescendo* incessant auquel il s'habitua, poussé par son désir de combattre le pélagianisme, mais en partant de prémisses absolument irréprochables. — Rappelons, en finissant, que l'Église n'a jamais fait sienne la théorie de saint Augustin sur la prédestination. G. P.

L'Église et ses bienfaits, par Michel Le Rocharet. Paris, 8, rue François Ier, 1892, in-16 de 73 p. — Prix : 0 fr. 40.

Bonne petite brochure de propagande où sont envisagés les grands bienfaits de l'Église : son action relativement à l'abolition de l'esclavage et au relèvement de la femme, sa sollicitude pour l'enfant, son amour pour l'ouvrier, les services rendus par elle à la science la plus élevée comme à l'instruction en général, au progrès et à la civilisation. Un dernier chapitre intitulé « l'Église et ses droits » vient couronner cet ensemble. On sent que l'auteur est bien pénétré de son sujet. Quelques-unes de ses affirmations ont cependant un caractère absolu qui pourrait prêter à la discussion, mais, dans une œuvre de généralisation et d'édification comme la sienne, il est impossible d'échapper entièrement à cette critique. G. P.

Lettres sincères, par Christian de France. Mulhouse, Gangloff, 1893, in-32 de 166 p. — Prix : 1 fr.

Ces *Lettres* sont au nombre de dix. La première : *A un catholique moderne*, dit de rudes vérités. Elle s'en prend tout spécialement à ceux que l'on pourrait appeler les « centre-gauchers du catholicisme, » et qui, dans les choses de la foi, éliminent, tranchent, rognent à plaisir, n'acceptant que ce qui flatte leur sens privé, assouplissant le dogme aux caprices de leur orgueil-

leuse raison. La seconde : *A un pressé*, met en opposition les affairés, les agités, les ambitieux du jour qui, du matin au soir, veulent acquérir gloire, honneurs, fortune, avec nos pères qui faisaient du travail la condition et la joie de toute leur existence. La troisième : *A un catholique riche*, s'adresse à ces croyants épicuriens qui estiment qu'il est « avec le Ciel des accommodements, » ne se privent de rien, se fabriquent un christianisme à eux, à l'eau de roses, au cold-cream, et s'imaginent (par exemple, en carême) pratiquer la loi d'abstinence en faisant un maigre digne de la table de Lucullus. La quatrième : *A un boulevardier*, montre ce qu'a de faux et de malsain la « blague parisienne, » et réduit à néant les prétentions de ceux qui se figurent que Paris et la France sont contenus entre la rue Drouot et la Chaussée d'Antin. La cinquième : *A un peintre*, s'élève vigoureusement contre la caricature, qui salit tout, outrage tout, profane l'œuvre de Dieu, est la honte même de l'art. La sixième : *A un esprit fort*, combat les sophistes qui posent en principe qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour rester vertueux, honnête, héroïque, parfait. La septième : *A une mère*, met en garde les femmes chrétiennes contre certain égoïsme, qui se dissimule souvent sous les apparences de l'amour maternel. La huitième : *A un père*, détourne celui-ci de conduire au théâtre son fils, qui n'est encore qu'un adolescent imberbe. Ce n'est pas que M. Christian de France réprouve le théâtre en lui-même : il s'incline devant les grands noms d'Eschyle, de Sophocle, de Shakespeare, de Lope de Vega, de Corneille, et si on ne jouait sur nos scènes que leurs œuvres, la jeunesse y trouverait à la fois plaisir et profit. Mais le théâtre contemporain est trop mêlé : on y bafoue tout. L'adolescent commencera par la Comédie-Française et finira par les Bouffes. La neuvième lettre sincère : *A quelqu'un qui a du vague à l'âme*, est une spirituelle critique des doctrines ondoyantes, insaisissables et nuageuses de certains écrivains à la mode, *inter quos* l'auteur du *Devoir présent*, M. Paul Desjardins. La dixième : *A un troublé*, fait comprendre aux catholiques qui lui ressemblent qu'ils ne trouveront la paix qu'en se jetant « à corps perdu » dans les œuvres de miséricorde et qu'en se sacrifiant pour les déshérités de ce monde.

L'auteur des *Lettres sincères* est un vrai chrétien et un Français de la bonne souche. Il vibre à toutes les aspirations légitimes ; il a, dans les questions libres, l'esprit aussi large que possible ; il veut que les catholiques, ses frères, reprennent et gardent le premier rang dans l'histoire, dans la poésie, dans l'art, dans l'économie sociale. Mais sur les choses nécessaires pas de concessions, pas de « tonalités grises. » Il faut, au contraire, qu'ils se dévoilent par « une affirmation vigoureuse et militante, loyale et rude, lumineuse et chaude. » M. Christian de France prêche d'exemple. Son livre est petit de format, mais de valeur grande : nous le voudrions entre toutes les mains. F. B.

De la Suppression par mesure disciplinaire des traitements des évêques, des curés et des desservants au point de vue légal, par Anatole Wable. Paris, Marchal et Billard, 1893, in-8 de 50 p. — Prix : 1 fr. 50.

Un avis du Conseil d'État du 26 avril 1883 a cherché à justifier les suppressions de traitement dont plusieurs évêques et un si grand nombre de curés ont été frappés depuis une dizaine d'années. Quelle est l'autorité juridique de cet arrêt? Les arguments sur lesquels il fonde le prétendu droit disciplinaire qu'il reconnaît au gouvernement à l'égard du clergé ont-ils quelque valeur ? M. Wable examine cette question sans passion, sans parti

pris: il la traite comme une question de droit pur. Mais — avons-nous besoin de le dire? — il arrive à la même solution que tous ceux qui l'ont déjà étudiée jusqu'ici avec compétence et bonne foi. Il conclut, avec M. Barthe, ministre des cultes en 1831, que « dans l'état actuel de la législation, la retenue du mandat est une mesure *extralégale*. » Il constate, avec M. Reverchon, en 1861, qu'ici « le droit est si clair qu'un acte arbitraire de plus ou de moins ne l'empêche pas de demeurer le droit; » avec M. Georges Picot, dans un article récent de la *Revue des Deux Mondes*, que « ceux qui recourent à cette arme illégale doivent en prendre leur parti : ils ne peuvent parler de droit; les arguments juridiques leur échappent; ils doivent l'avouer, ils font bien pis que d'appliquer une mesure d'exception, ils sont en plein arbitraire. » Chose curieuse, l'un des plus ardents instigateurs du *Kulturkampf* français, M. Paul Bert lui-même, dans son court passage au ministère des cultes, a fourni un argument décisif contre la thèse du Conseil d'État. Le 7 février 1883, il a présenté un projet de loi qui avait précisément pour objet de conférer au gouvernement ce pouvoir qu'il s'arroge, et que le ministre n'aurait évidemment pas eu besoin de demander pour lui aux Chambres, s'il l'avait réellement possédé.

En 1889, deux ecclésiastiques ont paru espérer que le Conseil d'État pourrait se déjuger; ils ont attaqué pour excès de pouvoir les actes administratifs qui avaient suspendu leur traitement. L'un d'eux a réussi, parce que pour lui la privation de traitement avait été prononcée par le préfet et non par le ministre; l'autre a échoué, mais le commissaire du gouvernement, l'honorable M. Gauwain, actuellement sous-gouverneur du Crédit foncier, avait conclu en sa faveur. La discussion reste donc ouverte, et il était très opportun de la résumer, comme l'a fait M. Wable, avec talent et impartialité.

M. L.

Œuvres complètes de Victor Hugo. *Depuis l'exil*. 4 vol. in-18 de 234, 184, 160, 140 p. — *Les Quatre Vents de l'esprit*. 2 vol. in-18 de 258 et 244 p. — *Torquemada*. in-18 de 161 p. — *Les Burgraves*. in-18 de 148 p. — *Victor Hugo raconté par lui-même*. Paris, Hetzel et Quantin, s. d. — Prix : 2 fr. le vol.

On peut dire aux éditeurs de Victor Hugo :

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Les volumes qu'ils publient se succèdent avec une telle rapidité qu'à peine a-t-on le temps de signaler leur apparition. Victor Hugo ira certes à la postérité, mais que de bagages pour un voyage aussi long! Il devra à coup sûr laisser en chemin bon nombre de tous ces colis.... N'importe, il faut les enregistrer. Il est quelques volumes qu'il suffit de citer pour rappeler au lecteur l'admiration enthousiaste qu'ils ont excitée chez lui; mais il en est d'autres appartenant à l'époque de déclin qui sont peu connus et qui ne seront guère lus que par des biographes recherchant des détails sur les évolutions du poète, et pour sa mémoire il est à souhaiter qu'ils ne soient pas trop feuilletés par M. E. Biré. Les quatre volumes qui portent ce titre : *Depuis l'exil*, sont de ce nombre. Il est pénible de voir le grand poète y encenser tout ce qui tient à la Révolution, célébrer Garibaldi dans un style emphatique digne du condottiere lui-même, déplorer la victoire de Mentana et s'agenouiller devant Voltaire, qu'il appelait jadis un « singe de génie par l'enfer envoyé. » Dans *les Quatre Vents de l'esprit*, nous reconnaissons le poète à ses vers admirablement frappés, à des images heureuses ou grandioses; mais que de fois nous avons à déplorer de voir ce style éclatant revêtir des impuretés, des blasphèmes, des injures! que nous avons à regretter de voir

cet esprit mobile tourner à tous les vents! On a fait quelque bruit autour de *Torquemada*. C'est, après tout, une œuvre de décadence, mais le grand poète s'y retrouve dans bien des scènes; seulement c'est toujours le poète qui se substitue aux personnages créés par lui. D'un bout à l'autre de la pièce, c'est le ton du fameux monologue de Charles-Quint dans *Hernani*. Victor Hugo n'a jamais mieux montré que s'il était un très grand lyrique, il n'avait pas les qualités d'un dramaturge. Et dans cette pièce confuse quel mépris de la vérité historique! Hugo n'a rien trouvé de mieux que de copier son Ferdinand le Catholique sur son François Ier du *Roi s'amuse*. Ce qu'il y a de curieux, c'est la prétention du poète, dans toutes ses œuvres, d'être un érudit, de connaître à fond l'histoire qu'il fausse à chaque instant. M. Morel Fatio, qui a si impitoyablement disséqué Ruy Blas, a montré ce qu'il faut penser de l'érudition de V. Hugo. Mais le poète a une imaginative aussi féconde que celle de Don Quichotte, et comme le bon chevalier de la triste figure décrit les troupes imaginaires du grand Pentopolir, nomme les guerriers qui l'accompagnent, les armoiries qu'ils portent. Victor Hugo invente des personnages, pour les besoins de la rime crée des noms de chevaliers espagnols, de barons allemands, de villes, de pays, avec une facilité sans pareille. Chose amusante! ses naïfs admirateurs prennent tout cela pour paroles d'Évangile. — Une œuvre à laquelle on n'a pas assez rendu justice, c'est le drame des *Burgraves*. On peut y signaler les mêmes défauts que dans les autres pièces du poète, on peut dire que la donnée est trop invraisemblable; mais que de scènes magnifiques! quels superbes vers! Je l'ai relu, ce drame, avec une émotion que ne me feront jamais éprouver les pièces d'Ibsen. Tous ces personnages sont en dehors de la vérité, de la nature, ils parlent tous comme des poètes lyriques. Mais ne peut-on adresser des reproches analogues à Corneille, à Racine, à Lope de Vega, à Caldéron, à Schiller, à Shakespeare, et leurs chefs-d'œuvre sont-ils amoindris par une critique de ce genre?

Les soixante-six volumes publiés par M. Hetzel auront leur complément dans *Victor Hugo raconté par lui-même*, complément qui se composera de trois tomes, dont le premier vient de paraître. Ce recueil est intéressant surtout au point de vue des renseignements biographiques, mais ces renseignements, il est indispensable de les contrôler à l'aide du curieux livre de M. Ed. Biré. Dès la première page de ce soixante-septième volume nous sommes mis en méfiance par ce qui nous est dit d'un certain Pierre-Antoine Hugo qui, en 1532, était conseiller du duc de Lorraine — qualifié de grand-duc on ne sait pourquoi — et à qui Victor Hugo se plaisait à faire remonter sa généalogie. Il avait tant d'imagination! Une de mes parentes avait à Metz un valet de chambre qui s'appelait Hugo, et qui était assez fier de sa parenté avec le poète pour ne pas songer à se rattacher au conseiller du duc de Lorraine.

GRISBERG.

Histoire de l'Europe et de la France depuis 395 jusqu'en 1270. par F. CORRÉARD. Paris, Masson, 1890, in-16 de 325 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le plus grave défaut de ce manuel est d'être trop succinct et de ne pas contenir ce que l'on est en droit de demander à un livre élémentaire. Nous comprenons que l'auteur ne s'étende pas outre mesure sur l'histoire des successeurs de Dagobert, mais pourquoi traiter aussi brièvement les institutions mérovingiennes? Il fallait retracer, ne fût-ce qu'en quelques lignes, l'organisation administrative, judiciaire, financière et militaire du pays pendant cette période. Le dernier chapitre, qui concerne la civilisation du

moyen âge, est tout à fait insuffisant pour la littérature et les arts. Il était indispensable de signaler le développement de la littérature latine, qui a produit tant d'œuvres puissantes à cette époque, et ne pas réduire les arts à la seule architecture.

Pourquoi défigurer le monastère de Ligugé en Lijugé (p. 94), Rutilius Namatianus en Rutilius Numatianus (p. 17), et identifier avec Fontenailles (p. 138) le Fontanetum où s'est livrée la bataille entre les fils de Louis le Pieux, en réalité Fontenoy? Enfin était-il bien nécessaire de s'appuyer sur l'autorité de la *Géographie historique* de Foncin pour nous dire que la Gaule était divisée en quatre grandes régions? L'Aquitaine, la Burgondie, la Neustrie et l'Austrasie ne sont pas une trouvaille de ce géographe.

A. Isnard.

Histoire contemporaine de 1789 à 1889, par T. Toussenel et E. Darsy. Paris, C. Delagrave, 1891, in-18 de 564 p. — Prix : 6 fr.

Les ouvrages classiques en général, et principalement les cours d'histoire, ont le tort de se ressembler tous, de répéter les mêmes appréciations des faits dans des phrases identiques et, ce qui est plus malheureux, de reproduire les mêmes erreurs. L'histoire de MM. Toussenel et Darsy échappe certainement à ce reproche : elle est écrite d'une façon intéressante et originale, et si les auteurs ont eu des prétentions au style on peut dire qu'ils les justifient. L'histoire intérieure est étudiée en détail et avec soin : je n'en veux pour preuve que le récit des journées de la Révolution et le chapitre consacré à la question d'Orient, où les auteurs montrent une véritable impartialité et une grande sûreté de jugement. Les traités de paix et les constitutions sont analysés aussi complètement qu'on peut le désirer et d'une façon très nette. Nous aurions voulu retrouver cette même clarté dans le récit des opérations militaires que l'on suit avec une certaine difficulté : tout ce que des élèves doivent savoir est à peu près dit, mais l'on ne saisit pas bien l'ensemble d'une campagne, et la raison de telle marche ou de tel mouvement vous échappe le plus souvent. Les sommaires placés en tête des chapitres pourront rendre quelques services, mais nous aurions voulu que les sous-titres des chapitres fussent mis en tête de chacun des paragraphes où ils reçoivent leur développement et non réunis par groupes. L'élève est obligé de tourner trop de pages sans trouver un point de repère; par son aspect extérieur l'ouvrage ressemble plus à un livre de bibliothèque qu'à un livre classique. Nous ne finirons point sans relever une grosse erreur qui s'est glissée dans le chapitre « Institutions de la France avant la Révolution, » où il est dit que le Grand Conseil était une section du Conseil d'État.

A. Isnard.

Le Condottiere Giuseppe Garibaldi (1870-1871), par A.-C. de la Rive. 2e édition. Paris, Savine, 1893, in-12 de 374 p. — Prix : 3 fr. 50.

Souvenirs d'un Garibaldien. *Campagne de 1870-1871*, imité de l'italien d'après Achille Bizzoni, par Rene de Maricourt. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 264 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà deux volumes qui hurlent un peu d'être placés à côté l'un de l'autre. — En premier lieu, l'ouvrage de M. de la Rive, bourré de documents, écrit avec méthode et une véritable connaissance du sujet; l'autre, le travail d'Achille Bizzoni, un plaidoyer sans intérêt et sans vérité en faveur d'une mauvaise cause. Tout le monde connaît aujourd'hui en France le triste rôle rempli par Garibaldi et par ses troupes à l'armée de l'Est : seuls, des gens

de mauvaise foi ou des ignorants peuvent encore prétendre que ce condottiere au petit pied nous fut du moindre secours contre l'étranger; seule la passion politique peut convertir en héros bienfaisant ce triste personnage qui fut au contraire, en 1870, notre mauvais génie. Toutefois, il est utile que des ouvrages du genre de celui de M. de la Rive contribuent à vulgariser cette vérité que la passion politique, comme nous le disions tout à l'heure, la passion politique et la haine antireligieuse, essaient encore parfois d'obscurcir.

— Si nous recommandons chaudement le livre de M. de la Rive, nous n'agirons pas de même à l'égard du volume de M. Bizzoni, qui, dans sa forme humoristique, non sans attrait, nous ferait croire à des exploits qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de l'auteur. « J'ai voulu démontrer, écrit l'historien italien, que Garibaldi eût pu, des mobiles, vrai troupeau de moutons au début de la campagne, faire d'excellents soldats, noyau de la future armée de résistance. » Et il ajoute : « Si je n'ai pas réussi, que l'on jette mon livre au feu ! »

C'est un excellent conseil, que nous engageons le lecteur à suivre.

ARTHUR DE GANNIERS.

Voyage en zigzags à travers l'opportunisme (1892). *Lettres d'un libre diseur à M. Carnot*, par L. BERTRAND. Paris, Bloud et Barral, 1892, in-18 de 167 p. — Prix : 1 fr.

Ces dix lettres adressées à M. Carnot n'ont peut-être pas entre elles un lien bien visible, si on en retire une certaine verve railleuse, à laquelle les événements actuels ne donnent que trop lieu de s'exercer. Elles ont été écrites à propos et au moment du voyage présidentiel à Nancy; elles étaient alors de circonstance, déjà elles ont vieilli, et le ton général, suffisant pour le journal (d'abord elles parurent en articles), n'est plus assez châtié pour être présenté en volume même d'un mince format. La grosse question actuelle de la « politique pontificale, » au sujet des affaires de France, y est abordée avec grand respect sans doute et avec vérité quand l'auteur montre, très justement, que le Saint-Père n'a point demandé aux fidèles l'adhésion à la République telle qu'elle est représentée par les sectaires du gouvernement, mais leur a prescrit de cesser la dispersion de leurs forces sur le terrain purement politique pour les réunir, sur le terrain religieux, contre l'ennemi franc-maçon et sectaire. L'auteur parle là avec raison et bonne foi; mais il s'aveugle quand il estime que certains journaux sont respectueux du Pape en criblant ses conseils d'épigrammes détournées, et en assimilant sans vergogne les catholiques sans épithètes aux radicaux, aux socialistes et aux francs-maçons. Ce côté mesquin et mensonger de la polémique lui a échappé; peut-être ne voulait-il pas voir plus clairement. Pour le surplus, cette brochure n'apprend rien de nouveau et demeure insignifiante; je ne saurais même dire quel but spécial elle vise, et moins encore quel but elle peut atteindre.

G.

Les Coulisses de l'anarchie, par FLOR O'SQUARR. Paris, Savine, 1892, in-18 de 353 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un style généralement clair et alerte, mais gâté çà et là par des prétentions et des phrases à effet, l'auteur étudie avec persévérance l'anarchie et les anarchistes. Voilà pour la forme. Le fond y ressemble très fort, car on y trouve des jugements justes, des aperçus intéressants et des défaillances de pensée regrettables.

Au simple point de vue documentaire et instructif, ce livre est à consulter : les chapitres sur la presse « anarchiste, » les explosifs, l'action antimilitaire, présentent des renseignements curieux, précieux et alarmants. Il est du plus haut intérêt de connaître les projets, les moyens d'action, les forces et le but de ceux qui montent à l'assaut de la société et qui s'imposent à l'attention des plus indifférents par leurs entreprises criminelles. Les renseignements de l'auteur sont nombreux, puisés à bonne source, exposés avec une heureuse facilité. Mais, pour se les procurer, il lui a nécessairement fallu entrer en relation avec les propagateurs du mouvement ; il est revenu de ce voyage aux pays « rouges » avec une tendance à l'indulgence qui me paraît excessive. Pour la forme, il blâme les crimes de Ravachol et de ses émules, mais il leur garde une tendresse que rien ne justifie, et leur accorde une estime que tout condamne. Il est bien inutile d'approfondir ces critiques, il suffira de constater que l'auteur compare ce Ravachol, coupable de crimes de droit commun, accomplis avec le plus odieux cynisme, aux premiers martyrs chrétiens, mourant pour une idée ! (p. 182). Garibaldi est « sublime » (p. 145), Léon XIII est le premier des anarchistes (p. 185), etc.... N'insistons pas davantage ; tout cela est regrettable, mais tout cela s'explique, car Flor O'Squarr paraît peu au courant des questions de philosophie, d'histoire et de morale qui dominent, sans qu'il paraisse assez s'en douter, les problèmes qu'il aborde, et quand il touche, au hasard de la plume, les enseignements de l'Église ou l'exégèse biblique (!!), il se trompe fâcheusement. « Ne forçons point notre talent ! »

La moralité qui ressort de ce livre (et puisse-t-elle ouvrir les yeux à ceux qui le liront), c'est la complicité des théoriciens du parti anarchiste : Élisée Reclus, Kropotkine et consorts, avec les voleurs, les assassins et les dynamiteurs ; non seulement leurs déductions à froid ont grisé ces têtes déséquilibrées et vides, mais eux-mêmes approuvent par lâcheté les excès des « misérables » qu'ils réprouvent au fond, et dont ils n'ont pas le courage de se séparer. G.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr Karl-Joseph von Hefele, évêque de Rottenburg (Wurtemberg), est mort le 6 juin dernier, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Né le 16 mars 1809 à Unterkochen en Wurtemberg, il fut, après de brillantes études, ordonné prêtre en 1833. Professeur à l'Université de Tubingue, il fonda une revue théologique qui fait autorité en Allemagne. Il resta dans sa chaire pendant trente-quatre ans et ne la quitta qu'en 1869, lorsque le chapitre cathédral de Rottenburg l'élut évêque en remplacement de Mgr von Lipp. L'on sait qu'après avoir vivement combattu la doctrine de l'infaillibilité du Souverain Pontife, Mgr Hefele se soumit, le 10 avril 1871, aux décisions du concile du Vatican. Les travaux de Mgr Hefele lui assurent une place considérable parmi les historiens ecclésiastiques de l'époque contemporaine. Il n'est personne qui ne connaisse cette savante Histoire des conciles en sept volumes, qui a été d'ailleurs traduite en français, et que Mgr Hergenrother a continuée à la charge de compléter. On a aussi traduit en français l'Histoire du cardinal Ximénès, à laquelle le savant auteur a joint une excellente dissertation sur l'Inquisition espagnole. Nous citerons les ouvrages suivants de l'éminent auteur : *Geschichte der Einführung des Christenthums im südwestlichen Deutschland* (1837, 1848) ; — *Patrum apostolicorum opera* (1839, 1842) ; — *Das Sendschreiben des Apostels Barnabas aufs neue untersucht, über-*

setzt und erklärt (1840, in-8); — *Kritische Beleuchtung der J. H. von Wessenbergischen Schrift über die grossen Kirchenversammlungen des 15. und 16. Jahrh.* (1841, in-8); — *Der Cardinal Ximenes und die Kirchliche Zustände Spaniens am Ende des 15. und Anfange des 16. Jahrh.* (1844, in-8); — *Chrysostomus-Postille, eine Auswahl des schönsten aus den Predigten des heil. Chrysostomus* (1845, in-8); — *S. Bonaventurae breviloquium* (1845, in-8); — *Conciliengeschichte* (1855-1874, 7 vol. in-8); — *Beiträge zur Kirchengeschichte Archäologie und Liturgik* (1864, 2 vol. in-8); — *Honorius und das sechste allgemeine Concil* (1870, in-8); — *Die Honorius-Frage* (1870, in-8), rédigé d'abord en latin et traduit par M. Herm. Rump; — *Gedächtnissrede auf dem Herrn Domdecan Dr von Oehler* (1879, in-8).

— Le Danemark vient de perdre un de ses meilleurs poètes contemporains, Hans-Peter Holst, mort à quatre-vingt-trois ans, le 2 juin. Né à Copenhague le 23 octobre 1811, il termina ses études à l'Université de cette ville, en prenant son diplôme philosophique en 1830. Après avoir enseigné dans une école de Copenhague, il fut nommé (1836) professeur de langue danoise et de logique à l'École des cadets de cette ville. Il s'était déjà fait connaître au public comme un poète distingué par quelques romances patriotiques : *Svend Tveskjæg*, *Aslang*, *Kong skjold*, *Kong Valdemars Stævne* et quelques autres réunies en volume dès 1832, et par ses Nouvelles. Mais sa véritable réputation date de 1839, au moment où il lança son poème sur la mort de Frédéric VI. Cette poésie, vite populaire en Danemark, fit connaître le nom de l'auteur dans l'Europe entière par les nombreuses traductions qui en furent faites. Holst était dès lors dans la pleine possession de son talent, et ses œuvres postérieures ne firent qu'accroître sa renommée. L'on verra, par la liste chronologique de ses œuvres que nous donnons ci-dessous, que le poète ne s'est pas seulement occupé de faire des vers et des pièces de théâtre, mais qu'il s'est acquitté consciencieusement de ses devoirs de professeur en publiant quelques ouvrages classiques qui jouissent en Danemark d'une grande réputation : *Fædrenelandske Romancer* (1832, in-8); — *Digtninger* (1833, in-8); — *Noveller* (1834, in-8); — *Sange til Vaudevillen Rataplan : den lille Tambour* (1834, in-8); *Nytaarsgave fra danske Digtere* (1835-1838, 4 vol. in-12); — *Portefeuillen, digt* (1835, in-8); — *Interpunctionsregles, udgivne til Skolebrug* (1837, in-8); — *Dansk Læsebog for Mellemclasserne og de hojere classer* (1837-1839, 2 vol. in-8); — *Fattigbarns Juul* (1837, in-8); — *Smaadigte til Udenadslæsning* (1838, in-8); — *Mindeblad om Kong Frederik VI* (1839, in-8), traduit tour à tour en allemand, en français, en latin, en grec et en italien; — *Farvel' Mindeblad om Kong Frederik VI* (1840, in-8); — *Sorgetale i Studenterforeningen den 28 de Jan. 1840* (1840, in-8); — *Digte, forste samling* (1840, in-8); — *De rige Fattige og de fattige Rige* (1840, in-8); — *Sang for Folket* (1840, in-4); — *Nye Romancer af Oehlenschlæger, Ingemann, Hauch, Aarestrup, Winther og Holst* (1843, in-8); — *Barnehaven, tolv Fortællinger* (1843, in-8); — *Ude og hjemme, reiseerindringer* (1843, in-12); — *Frihed og Fædreland* (1844, in-8); — *Gioacchino, drama* (1844, in-8); — *Albert Thorvaldsen, en tale* (1844, in-8); — *William og Emma, eller Vandkuren, Vaudeville* (1846, in-8); — *En Tour til Armeen, Vaudeville* (1849, in-8); — *Album til Erindringer om Festen i Rosenborghave* (1850, in-8); — *Digte* (1850, in-8); — *Den lille Hornblæser* (1850, in-8); — *Adam Oehlenschläger, en Mindetale* (1850, in-8); — *Dansk Brevbog* (1853, in-8); — *Fortællinger og Sagn* (1853, in-8); — *Siciliansk Skizzer og Noveller* (1853, in-8); — *Anna Nielsen* (1856, in-8); — *Eros, udvalgte Digte* (1857, in-12); — *De to cometer, Vaudeville* (1858, in-8); — *Dansk Retskrivningsordbog* (1858-1860, in-8); — *Jens, Idyl* (1863, in-8); — *Mindedigt over Kong Frede-*

rik VII (1863, in-8°); — *Ved Dannevirke, dramatisk situation* (1864, in-8); — *Ungdoms digte* (1866, in-12); — *De har en datter, Lystspil* (1868, in-8); — *Fartrer, Fetstpil* (1869, in-8); — *En Sommerreise i 1870* (1870, in-8); — *Fra miss Ungdom, Fortællinger paa vers* (1874, in-8°); — *Udvalgte Digte* (1874, in-8°); — *Danske Skjemtedigte* (1875, in-8); — *A-ing-fo-hi eller det Ubekjendte, versificeret Lystspil* (1877, in-8); — *August Bournonville, Mindefest* (1880, in-4°; — *Noveller, Skizzer og Novelletter* (1881, in-8°); — *Leilighedsdigte, 1849-1884* (1884, in-12); — *Udvalgte Skrifter* (1887, in-8); — *Religion undervimingens Stilling i vore Skoler* (1888, in-8).

— M. Félix Nève, mort à Louvain à la fin de mai, était un des orientalistes les plus distingués de la Belgique. Né dans le Hainaut, à Ath, le 13 juin 1816, il avait fait ses études aux Universités de Louvain, de Bonn et de Munich. Professeur agrégé de littérature ancienne et de langues orientales à l'Université catholique de Louvain (1841), il fut nommé en 1868 membre de l'Académie royale de Belgique. Bien que ce soit surtout par ses écrits sur les langues, les littératures, les religions de l'Orient, qu'il se soit fait connaître, cependant il n'a jamais cessé de s'occuper de philologie classique; nos lecteurs se souviennent sans doute du compte que nous avons rendu assez récemment de son bel ouvrage sur la Renaissance en Belgique (*Polybiblion*, t. LXI, p. 146-148). Outre de nombreux articles insérés dans un grand nombre de recueils périodiques, parmi lesquels nous citerons les *Annales de philosophie chrétienne*, le *Correspondant* et le *Journal asiatique*, on a de lui : *Études sur les hymnes du Rigvéda* (1842, in-8); — *Introduction à l'histoire générale des littératures orientales* (1845, in-8); — *Essai sur le mythe de Ribhavas, premier vestige de l'Apothéose dans le Véda* (1847, in-8); — *De l'Origine de la tradition indienne du déluge* (1849, in-8); — *Notices pour servir à l'histoire littéraire de l'Université de Louvain* (1850, in-12); — *La Tradition indienne du déluge* (1851, in-8°); — *Le Bouddhisme, son fondateur et ses écritures* (1853, in-8); — *Les Pouranas* (1855, in-8); — *Mémoire historique et littéraire sur le collège des trois langues à l'Université de Louvain* (1856, in-4); — *Mémoire sur la vie d'Eugène Jacques, de Bruxelles* (1856, in-4); — *Coup d'œil sur les monuments du christianisme primitif, publiés récemment en syriaque* (1856, in-8); — *Des Portraits de femmes dans la poésie épique de l'Inde* (1858, in-8°); — *L'Église d'Orient et son histoire* (1860, in-8°); — *Exposé des guerres de Tamerlan dans l'Asie occidentale* (1860, in-8); — *Quelques épisodes de la persécution du christianisme en Arménie au XVe siècle* (1861, in-8); — *Saint-Jean de Damas sous les premiers khalifes* (1861, in-8); — *De l'Invocation du Saint-Esprit dans la liturgie arménienne* (1862, in-8); — *Frédéric Windischmann et la haute Philologie en Allemagne* (1863, in-8); — *Calidasa, ou la Poésie sanscrite dans les raffinements de sa culture* (1864, in-8°); — *Du Beau littéraire dans les œuvres du génie indien* (1865, in-8); — *Le Sanscrit et les études indiennes dans leur rapport avec l'enseignement classique* (1865, in-8); — *Atmabohda, ou De la Connaissance de l'esprit, version commentée du poème védantique de Çankasa Acharga* (1866, in-8); — *Les Époques littéraires de l'Inde* (1883, in-8°); — *Le Dénouement de l'histoire de Rama de Bhavabhonté, traduit du sanscrit* (1880, in-8); — *L'Arménie chrétienne et sa littérature* (1886, in-8); — *La Renaissance des lettres et l'essor de l'érudition en Belgique* (1890, in-8).

— Nous nous associons au deuil que cause à la science catholique en Espagne la mort de M. Juan Vilanova y Piera, survenue à Madrid le 7 juin dernier. Né à Valence le 5 mai 1821, M. Vilanova fit ses études à l'Université d'Alcala de Henares et passa ses examens de médecine dans sa ville natale. Appelé en 1847 au Musée des sciences naturelles de Madrid, il ne

tarda pas à se distinguer par des travaux scientifiques qui n'attirèrent pas seulement sur lui l'attention de ses compatriotes, mais qui lui valurent l'estime de tous les savants étrangers, et lui assurèrent une place éminente parmi ceux qui s'occupent de géologie et de paléontologie. La Normandie, les Alpes, l'Angleterre, le Piémont, l'île d'Elbe, le Napolitain, l'Autriche, la Hongrie, la Belgique, la Hollande, furent tour à tour visités par lui et lui fournirent une riche moisson d'observations scientifiques, une ample matière aux travaux par lesquels il s'illustra. Dès 1852, le gouvernement espagnol lui confia la chaire de paléontologie à la Faculté des sciences de l'Université centrale de Madrid. Dans son enseignement, qui brilla d'un vif éclat et où il eut le bonheur de former d'excellents élèves, M. Vilanova non seulement sut toujours allier la foi ardente du catholique aux qualités du savant, mais il mit toutes les ressources d'une science étendue et exacte à la défense des principes de sa religion. Le plus populaire de ses ouvrages est son traité de géologie; mais il a fait bien d'autres publications excellentes, parmi lesquelles nous noterons les suivantes, regrettant de n'en pouvoir donner une liste plus exacte : *Manual de geologia aplicada á la agricultura y á las artes industriales* (1860-1861, 3 vol. in-8); — *Geologia agricola* (1879, in-4); — *Teoria y práctica de pozos artesianos y arte de alumbrar aguas* (1880, in-4); — *Agricultura prehistórica* (1881, in-8); — *Congresos cientificos de Chalons, Berna, Paris, Lisboa y Argel* (1884, in-4); — *Ensayo de diccionario geográfico-geológico* (1884, in-8), en espagnol et en français ;— *Congreso medico de Amberes y Perusa* (1887, in-4) ; — *Congreso internacional de higiene y demografia celebrado en Viena en 1887* (1889, in-4).

— M. Albert Schulz est mort à Magdebourg le 3 juin, âgé de quatre-vingt-onze ans. Il était né à Schwedt le 18 mai 1802, et avait étudié l'histoire et le droit aux Universités de Berlin et d'Heidelberg. Il consacra à l'étude de l'ancienne littérature allemande, et notamment à Wolfram d'Eschenbach, les loisirs que lui laissait sa situation de conseiller du gouvernement à Magdebourg. Il a en outre publié des travaux estimés sur les littératures européennes du moyen âge. Voici l'indication de ses principaux ouvrages : *Parcival, Rittergedicht von Wolfram von Eschenbach* (1833, in-8); — *Wolfram von Eschenbach's Leben und Dichten* (1836-1841, 2 vol. in-8); — *Gudrun, Nordseesage* (1839, in-8); — *Die Arthur Sage und die Mährchen des rothen Buchs von Hergest* (1842, in-8), t. II de la 2e série de la *Bibliothek des gesammten deutschen Nationalliteratur ;* — *Gross-Polens National-Sagen, Mährchen und Legenden* (1842-1844, 4 vol. in-8 ; — *Nennius und Gildas* (1844, in-8) ; — *Des Kreuzes Prüfung* (1845, in-12) ; — *Beiträge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage* (1847, in-8) ; — *Die polnische Königssage* (1848, in-8) ; — *Polens Vorzeit in Dichtung und Wahrheit* (1859, in-8); — *Parcival-Studien* (1861-1862, 3 vol. in-8) ; — *Zur Waffenkunde des älteren deutschen Mittelalters* (1867, in-8), t. IV de la 2e série de la *Bibliothek der gesammten deutschen Nationalliteratur ;* — *Reimregister zu den Werken Wolframs von Eschenbach* (1867, in-8), t. II de la 3e série de la même collection ; — *Ueber Wolfram's von Eschenbach Rittergedicht Wilhelm von Orange und sein Verhältniss zu den altfranzösischen Dichtungen gleichen Inhalts* (1871, in-8), t. V de la 2e série de la même collection ; — *Rückblicke auf Dichtungen und Sagen des deutschen Mittelalters* (1871, in-8), t. VI de la même série.

— On annonce encore la mort de M. Arthur de Beauregard, ancien secrétaire de la rédaction de l'*Observateur français*, mort à Marseille le 20 juin, âgé de quarante-quatre ans ; — de M. Contamin, ingénieur-conseil au chemin de fer du Nord, ancien professeur à l'École centrale, ancien président

de la Société des ingénieurs civils, mort au Vésinet, le 23 juin; — du docteur Delasiau, ancien chargé de cours à l'école pratique de la Faculté de médecine, mort le 5 juin, à quatre-vingt-neuf ans; — de M. Paul-Constant Dumont, directeur au séminaire de l'Institut catholique de Toulouse, professeur pendant plusieurs années au grand séminaire de Baltimore (États-Unis), mort à trente-cinq ans, le 3 juin; — de M. Joseph Dumont, violoniste, qui laisse un certain nombre de compositions très appréciées, mort à l'âge de soixante-six ans ; — du R. P. Fonteneau, de la Congrégation des missionnaires de Saint-Laurent, auteur de la *Vie du bienheureux de Montfort*, mort au commencement de juin; — de M. Auguste Flandrin, ancien auditeur au conseil d'État, bibliothécaire honoraire à la bibliothèque nationale (département des estampes), mort le 1er juin; — de M. Larombière, ancien président à la Cour de cassation, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, jurisconsulte distingué, mort à Saint-Vaury (Creuse), le 12 juin; — de M. le docteur Ledru, directeur de l'École de médecine et de pharmacie de Clermont-Ferrand, mort le 26 juin; — de M. Gabriel Marsy, premier vice-président de l'Association des artistes dramatiques, mort le 1er juin; — de M. le docteur Michel Peter, médecin de l'hôpital Necker, membre de l'Académie de médecine, bien connu par ses travaux médicaux et notamment par son étude sur la *Tuberculisation* (1866, in-8), mort à Paris, le 9 juin, à soixante-neuf ans; — de M. Pétilleau, vice-président honoraire de la Société nationale des professeurs français en Angleterre, mort à Paris, le 1er juin; — de M. Charles Rudy, directeur de l'Institut qui porte son nom, pour l'enseignement des langues vivantes, mort le 31 mai, à cinquante-quatre ans; — de M. le vicomte de Pulligny, artiste et surtout archéologue distingué, mort au Chesnay, par Écos (Eure), à soixante-treize ans, le 27 juin; — de M. le chanoine Saunois, supérieur du petit séminaire d'Ornans, mort le 26 juin; — de M. Auguste Saurin, doyen de la Faculté de droit d'Aix, mort à la fin de juin; — de M. le docteur Henri Viallanes, répétiteur à l'École des hautes études, directeur du laboratoire de la Société scientifique d'Arcachon, qui, bien que jeune encore, s'était acquis une haute réputation comme histologiste, mort à trente-sept ans, le 1er juin; — de M. le docteur Émile Vidal, membre de l'Académie de médecine, connu par ses travaux dermatologiques, mort le 17 juin, à soixante-huit ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Melchor Almagro, homme politique, orateur de talent, rédacteur de *la Idea*, mort le 7 juin, à cinquante-cinq ans; — de M. Antonio Bertolotti, archiviste de Mantoue, connu par des travaux d'érudition, mort dans le courant de juin; — de M. J.-Th. Buys, professeur de droit public à l'Université de Leyde, mort le 15 mai, à soixante-cinq ans; — de Mme A.-P. Barytrova, écrivain russe, morte à Novorossisk, dans le courant de juin, à cinquante-quatre ans; — de M. Jakob Frohschammer, professeur de philosophie à l'Université de Munich, mort à Kreuth, près de Tegernsee, le 14 juin, à soixante-douze ans; — de M. Jakob Carlovitch Grot, vice-président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, dont on a d'excellents travaux sur la littérature des pays slaves et scandinaves, mort le 6 juin; — de M. Frederick Salmon Growse, qui laisse deux ouvrages considérables sur des districts indiens : *Mathura, a district memoir* (1880, in-8); *Bulandshahr, or Sketches of an Indian district* (1884, in-8), et une traduction fort estimée en Angleterre du Ramayana de Tulsi Das (1883, in-8), mort le 18 mai à Haslemere, âgé de quarante-six ans; — de M. Robert Kempf, professeur à l'École industrielle de Reichenberg, mort à Vahrn, le 3 juin, à quarante-six ans; — de M. von Kuechnohn, professeur d'histoire à Goettingue, mort à soixante et un ans, le

19 mai, à Munich; — de M. Karl-Wilhelm-Hermann Masius, professeur à l'Université de Leipzig, mort le 22 mai, à soixante-seize ans; — de M. Arnold Paltauf, professeur de médecine légale à l'Université de Prague, mort à Neuhaus, le 29 mai, âgé de trente-trois ans; — de M. Georg Pilar, professeur de géologie à l'Université d'Agram, mort à la fin de mai; — de Mgr Sabbia, évêque de Crema, en Italie, et ancien supérieur du séminaire de ce diocèse, mort le 21 juin; — de M. Rudolf Schoell, professeur de philologie classique à l'Université de Munich, mort le 2 juin, à quarante-huit ans; — de M. Schottmüller, directeur de l'Institut archéologique allemand de Rome, mort à Berlin, le 16 mai; — de M. Semper, professeur de zoologie à l'Université de Wurzbang, et auteur d'ouvrages considérables, mort à soixante-deux ans, le 30 mai; — de M. Joseph Stoeckle, poète et écrivain, mort à Schwetzungen, le 27 mai, âgé de quarante-neuf ans; — de M. E.-W. von Zeipel, professeur adjoint de mathématiques à l'Université de Lund, mort le 8 juin, à soixante-dix ans.

Concours. — A l'Institut catholique de Paris, on vient de décerner le prix du *Concours d'apologétique chrétienne* (Fondation Hugues). La Faculté de théologie, dans sa séance du 30 juin, a attribué le prix biennal de 2,000 fr., fondé par une généreuse bienfaitrice sous le nom de *Prix Hugues*, au R. P. Th. Ortolan, du grand séminaire d'Ajaccio. — Dix-sept autres mémoires avaient été présentés. Ceux des concurrents qui désirent rentrer en possession de leur manuscrit devront en faire la demande à M. le secrétaire de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard, à Paris, en rappelant le numéro et la devise qui désignent le mémoire, et en indiquant leur adresse.

Congrès. — Le prochain congrès scientifique international des catholiques doit se tenir à Bruxelles au commencement de septembre 1894. La commission d'organisation, présidée par M. le docteur Lefebvre, professeur à l'Université de Louvain, vient d'inaugurer un Bulletin trimestriel pour tenir les adhérents, déjà nombreux, au courant de l'état des préparatifs. Nous nous joignons avec empressement à l'appel de la commission et à celui du comité français, présidé par Mgr d'Hulst, pour solliciter le concours de tous nos lecteurs catholiques à une œuvre née en France, dont le succès s'est affirmé déjà par deux fois avec tant d'éclat, et qu'il est nécessaire de développer davantage encore. La souscription, donnant droit aux séances et au compte rendu du congrès, est maintenue à 10 fr. comme pour les congrès antérieurs. Les souscriptions peuvent être adressées soit au trésorier de la commission, M. Ernest Pasquier, 22, rue Marie-Thérèse, à Louvain, soit — pour la France — à M. J. Chobert, secrétaire de l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard, à Paris. La commission, à côté des membres actifs, a créé une classe de membres donateurs, dont la cotisation est naturellement variable. Ceux qui versent 20 fr. ont droit, sur leur demande, au compte rendu. Quelques travaux sont déjà annoncés, parmi lesquels nous noterons : 1. Mgr Lamy, *le Concile tenu en 410 à Séleucie-Ctésiphon par quarante évêques de Perse ;* 2. MM. P. Mansion, *le Procès de Galilée ;* 3. l'abbé Pisani, *les Missions franciscaines en Égypte au XVIIIe siècle ;* 4. Forget, *Dans quelle mesure les philosophes arabes ont-ils contribué à l'essor de la philosophie scolastique ?* 5. L. Cloquet, *Essai sur l'esthétique des formes architecturales ;* 6. A. Auger, *la Vie mystique au XIVe siècle ;* 7. l'abbé Allain, *Étude sur la législation ecclésiastique de l'enseignement en France, sous l'ancien régime ;* 8. Albert Nyssens, *le Droit pénal et l'anthropologie criminelle.*

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 2 juin, M. Müntz a fait une communication sur les collections d'antiques formées dès le xvie siècle à Florence par les Médicis. —

Le 9 juin, M. Oppert a commencé la lecture d'un mémoire sur la plus ancienne inscription royale d'Assyrie. M. Batiffol a lu ensuite un travail sur la question de l'origine italienne de la famille Juvénal des Ursins.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 3 juin, M Morizot-Thibault a commencé la lecture d'un mémoire sur les droits du Sénat fédéral des États-Unis en matière de lois de finance. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 24 juin.

Société d'histoire contemporaine. — La Société d'histoire contemporaine a tenu sa troisième assemblée générale le 30 mai dernier, à cinq heures, dans les salons de la Société bibliographique, 15, rue Saint-Dominique. Le président de cette assemblée, M. le marquis de Beaucourt, vice-président de la Société, a ouvert la séance par un discours où il a ouvert devant ses auditeurs une liasse contenant les lettres arrivées aux Tuileries après le 10 août 1792. On conçoit l'intérêt que présentait une telle lecture. Après les rapports sur les travaux et les finances de la Société, deux lectures ont été faites par M. Bégis sur le graveur Ponce aux Tuileries en 1792, et par M. de Laborie sur Paris en 1789 et sur les élections en Périgord d'après les papiers de l'abbé Pierre Lespine. La Société, qui a déjà donné dans les exercices précédents à ses souscripteurs la *Correspondance du marquis et de la marquise de Raigecourt avec le marquis et la marquise de Bombelles pendant l'émigration*, et un recueil de documents sur la *Captivité et les derniers moments de Louis XVI*, distribue cette année à ses membres : 1° les *Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande*, déjà parus ; 2° un recueil de documents sur le 18 fructidor ; 3° le journal ou recueil de lettres dans lequel Adrien Duquesnoy rend compte, jour par jour, des séances de la Constituante, jusqu'en avril 1790.

Société française d'ex-libris. — Il vient de se fonder à Paris une Société française des collectionneurs d'ex-libris. L'assemblée générale des membres fondateurs s'est tenue le 30 avril dernier. Elle a constitué son bureau, composé de MM. le docteur Bouland, président ; Henry André, secrétaire ; J. Regnault, trésorier ; L. Quantin et Lancelevé, assesseurs ; et adopté des statuts dont nous extrayons les renseignements qui suivent. La Société a pour objet, en mettant les collectionneurs en rapport les uns avec les autres, de faciliter leurs recherches. Pour atteindre ce but, les membres se réunissent tous les mois. On peut se libérer de la cotisation annuelle (15 fr.) par un versement immédiat de 100 fr. Les cotisations doivent servir à soutenir une revue dans laquelle seront traités tous les sujets intéressant la Société et dont le prix annuel pour les non-sociétaires sera de 18 fr. Le siège actuel de la Société est chez son président, 95, rue de Prony.

Bibliographie du 3e centenaire de saint Louis de Gonzague. — Le R. P. Ernest Rivière, S. J., a dressé, dans une brochure gr. in-8 de 23 p. (Paris, rédaction des *Études*), la Bibliographie du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague (21 juin 1891). Elle contient 347 articles, ainsi classés : *Ecrits du saint; Vies, documents biographiques ; Opuscules de piété ; Panégyriques, discours ; Poésies, chants, drames ; Inscriptions ; Les Fêtes des centenaires (préparation, récits, souvenirs) ; Publications connexes ; Bibliographie.* Dans chacune de ces divisions, les articles sont rangés suivant l'ordre alphabétique des langues dans lesquelles ils sont écrits, et pour chaque langue, par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Une double table alphabétique termine cet intéressant opuscule : I. Religieux de la Compagnie cités dans la Bibliographie ; II. Auteurs étrangers à la Compagnie, avec renvois aux numéros d'ordre. Le consciencieux bibliographe n'a pu voir toutes les publications qu'il mentionne ; une centaine seulement ont passé sous ses yeux, et il a pris le soin de les

marquer d'un astérisque. En outre, il a donné, parfois, à la suite du titre de ces ouvrages, des indications bibliographiques fort utiles.

Paris. — M. Léopold Delisle, que l'on peut appeler le premier bibliographe de France, publie un extrait du *Journal des Savants* d'avril 1893 (Paris, Imp. nationale, 17 p., in-4) où, en rendant compte des *Incunabula biblica* de W.-A. Copinger (Londres, 1892, in-fol.) et du *Catalogue of the Copinger collection of editions of the latin Bible* (Manchester, 1893, in-4), il a réuni les plus précises et les plus précieuses indications sur les incunables. Appréciant, résumant, complétant le bel ouvrage que M. W.-A. Copinger a consacré aux éditions de la Bible latine imprimées dans les divers pays de l'Europe au xve siècle, l'éminent critique constate que sur les 124 éditions de la Bible latine antérieures à 1501 énumérées par le bibliographe anglais, il en est 25 qui sont douteuses. De la page 4 à la page 12, M. Delisle donne le tableau des incunables décrits par M. Copinger et il accompagne chaque numéro d'observations parfois rectificatives, plus souvent complémentaires. Ce travail, où des résultats nouveaux s'ajoutent en assez grand nombre aux résultats acquis, est indispensable à tous ceux qui s'occupent sérieusement de bibliographie.

— M. Tamizey de Larroque poursuit ses érudites études sur les *Livres de raison* dont nous avons déjà parlé et dont, avec le concours de notre collaborateur M. Henri Stein, il a donné une bonne bibliographie. Revenant sur le sujet, il publie un travail capital (Paris, Picard, in-8 de 206 p.). La première partie est consacrée au livre de raison de la famille Boisvert, de Saint-Émilion. Il va de 1650 à 1816 et, par cela même, il nous paraît extrêmement précieux. Le second document est un journal domestique rédigé de 1650 à 1664 par un gentilhomme protestant, du canton actuel de Monclar, Mais ce que le lecteur appréciera surtout, c'est ce répertoire bibliographique inestimable, complété maintenant par une table alphabétique. Nous signalerons seulement, comme appendice, deux petits documents du xviie siècle : le journal d'une bourgeoise protestante et celui d'un procureur du Roi. Ils n'ont pas l'intérêt des deux premiers et notamment du premier, que l'on a pu très justement intituler : *Cartulaire de la famille Boisvert.*

— Signalons une deuxième édition du livre de M. A. Rebière : *Mathématiques et mathématiciens, pensées et curiosités* (Paris, Nony, in-8 de II-566 p. — Prix : 5 fr.). Publié pour la première fois en 1889, cet ouvrage, instructif à plus d'un titre, a fait déjà ici l'objet d'un compte rendu. Nous devons donc nous borner à dire que l'exemplaire qui nous parvient a été plus que doublé, comme importance, et aussi comme intérêt, par son auteur. Mélange considérable de noms et d'idées, ce volume, rempli d'oppositions, exige, pour être bien compris, une lecture à petites doses.

— Après sa suite d'eaux-fortes sur Constantinople annoncée précédemment, M. E. Vaucanu fait paraître (Paris, 93, avenue Kléber, in-fol.), réunies en trois albums, trente vues anciennes et modernes relatives à Tanger, à Kairouan et au Sahara. — Vingt vues concernant l'Espagne (Grenade et Tolède), en deux albums, complètent cette série sur les pays encore habités par les Arabes ou dans lesquels ils ont laissé les plus belles traces de leur civilisation.

— M. J. Halévy, toujours désireux de propager ses idées, vient de fonder une revue trimestrielle, dont il est le directeur et le principal rédacteur; c'est la *Revue* (trimestrielle) *sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne* (Paris, E. Leroux; 20 fr. par an).

— C'est aux amateurs du théâtre et de l'opéra que s'adresse surtout la *Revue dramatique et musicale*, publiée tous les quinze jours, depuis le 7 avril

dernier, par M. Jean Raphanel (10 fr. par an. Paris, Librairie de l'art indépendant).

— La *Revue cynégétique et sportive, gazette des sports et du plein air illustrée,* est un peu plus ancienne. Elle remonte déjà au mois de janvier et paraît toutes les semaines sous la direction de M. A. Degange (Paris, 158, rue du Faubourg-Saint-Martin. 12 fr. par an). — Nous signalerons aussi, en passant, les *Sports français*, organe des sociétés d'éducation physique, qui a commencé le 14 avril (Paris, 257, rue Saint-Honoré. Hebdomadaire. 12 fr. par an).

— MM. Paul Bénard et L. Duval-Arnould viennent augmenter le nombre des revues juridiques. La *Revue de droit usuel* se donne comme un « bulletin pratique de la législation et de la jurisprudence civile, administrative, commerciale, industrielle et pénale » (Paris, A. Giard et E. Brière. Bimensuelle).

— Une autre revue pratique de droit, mais avec un objet plus restreint et mieux déterminé, est la *Revue pratique de droit industriel*, qui se publie depuis janvier à la librairie Rousseau, sous la direction de M. Michel Pelletier (12 fr. par an).

— M. Henri Ducos, préfet de l'Ardèche, vise aussi un but pratique en publiant la *Revue communale, organe de droit pratique à l'usage des municipalités de la République française* (Paris, 18, rue Daunou. 20 fr. par an. Bimensuelle). L'objet de la revue, qui ne fait pas double emploi avec le *Journal des communes*, est intéressant et suffit pour la recommander.

Alsace. — Le P. A.-M.-P. Ingold, ancien bibliothécaire et archiviste de l'Oratoire, publie une savante brochure intitulée : *Une Page de l'Alsatia sacra : les Prieurés clunisiens des diocèses de Bâle et de Strasbourg* (Paris, Alph. Picard, gr. in-8 de 32 p.). Cet extrait de la *Revue catholique d'Alsace* mérite d'autant plus l'attention que c'est un spécimen du grand ouvrage entrepris par le P. Ingold pour répondre à l'appel de la société industrielle de Mulhouse, laquelle a mis au concours une *Alsatia sacra* sur le plan de l'*Helvetia sacra* de feu M. Fr.-E. de Mülinen.

— Dans *Le Château d'Egisheim, berceau du pape saint Léon IX* (Strasbourg, Le Roux; Paris, Retaux, in-8 de 81 p.), le R. P. Pierre Brucker veut répliquer une dernière fois aux écrivains qui assignent Dabo comme le lieu de naissance de Léon IX. Il répond en particulier à M. l'abbé Glœckler, curé de Stotzheim en Alsace, dernier tenant des prétentions dagsbourgeoises. Pour réfuter ses objections, il s'appuie sur les faits, c'est-à-dire sur les origines et la situation des châteaux d'Egisheim et de Dagsbourg, puis sur les textes tant anciens que modernes qui sont en faveur de l'une ou de l'autre opinion. Enfin, en dernier lieu, il redresse les erreurs de son adversaire.

Artois. — La brochure de M. Pagart d'Hermansart : *Les Grands Baillis d'Audruicq et du pays de Bredenarde sous la domination française, 1692-1790* (Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 36 p. Extrait du tome XXIII des *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie*), donne des détails sur l'organisation du bailliage après la conquête, sur les gages du grand bailli et le mode de nomination des baillis royaux en Artois. A la fin de cet opuscule, on trouve une petite notice biographique sur les six grands baillis qui gouvernèrent ce pays de 1693 à 1790.

— Du même auteur, signalons une autre brochure : *Les Frais du pas d'armes de la Croix pèlerine (1449)* (Saint-Omer, in-8 de 11 p.), où sont insérés les documents inédits sur ce tournoi fameux, extraits des archives de Saint-Omer.

Berry. — M. l'abbé J. Pailler, dont nos lecteurs ont vu signalés ici plusieurs ouvrages d'édification religieuse, entreprend la publication d'une

revue bimensuelle dont l'objet est de fournir les pensionnats, les cercles, les patronages, voire les familles chrétiennes, de pièces pour les enfants : *Le Théâtre chrétien, recueil de mystères, drames, comédies, chansonnettes, monologues.* Le prix d'abonnement est de 6 fr. par an (Saint-Amand, imp. J. Loigny).

Bourgogne. — Le tome vingtième de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne*, qui vient de paraître (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-518 p., avec 8 pl.), contient les travaux suivants : *Une Famille autunoise aux XVIe et XVIIe siècles* (les Pillot de Fougerette); — *La Chambre des comptes, aides et finances de Bourgogne à Autun (1627-1628)*, par M. Anatole de Charmasse; — *Notes sur les fours romains de Lucy*, par M. Xavier Martin; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777* (suite). La première partie de cette curieuse relation a été publiée dans le tome précédent. — *Note sur le testament et les fondations d'un musicien autunois en 1439* (Jean Regnaudet); — *Guy-Bernard Lhomme de Mercey, statuaire*, par M. J.-G. Bulliot; — *Le Bailliage d'Autun en 1789, d'après les cahiers des trois ordres*, par M. P. Montarlot; — *Iconographie des députés de Saône-et-Loire aux États généraux de 1789*; — *Note sur les trois assemblées de commerce tenues à Autun en 1731, 1732 et 1733*, par M. C. Bufnoir; — *Bibracte dans les auteurs, pour servir d'introduction aux fouilles du Beuvrey*, par M. J.-G. Bulliot; — *Glossaire du Morvan autunois* (liste de quelques vocables); — enfin, un travail indispensable pour tous ceux qui ont besoin de consulter le recueil déjà important de la Société éduenne, c'est-à-dire une *Table analytique des matières traitées dans les vingt-six volumes de compte rendu, annales et mémoires (1839-1892)*. Cette table, qui est suivie d'une liste des gravures contenues dans les vingt-six volumes, a été dressée par les soins de M. le colonel E. Désveaux. Il nous paraît maintenant qu'une table *méthodique* compléterait heureusement ce travail.

Bretagne. — M. Frain de La Gaulayrie publie une importante étude sur *Les Vitréens et le commerce international* (Vannes, imp. Lafolye, gr. in-8 de 99 p. Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*). C'est d'après des documents généralement inédits et tirés de collections publiques et particulières, que le consciencieux érudit nous entretient successivement des encouragements donnés au commerce international par les ducs de Bretagne, des fondateurs de la confrérie vitréenne des Marchands d'outre-mer, des Vitréens à Bergues, Bruges et Anvers, de la demeure et entrepôt d'un Vitréen marchand d'outre-mer, d'un portulan breton et des Vitréens en Espagne, du commerce vitréen durant les guerres civiles du xvie siècle, des Vitréens aux Indes, des manoirs, terres nobles et largesses des marchands d'outre-mer, des communes entreprises des Vitréens et Malouins au xviie siècle, du voyage du chef d'escadre Jean de Gennes, des Vitréens actionnaires et officiers de la compagnie des Indes, enfin des Vitréennes membres de la confrérie des Marchands d'outre-mer.

— Le nouveau fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8) que nous devons annoncer est le dix-septième, qui ne nous amène pas encore à la fin de la lettre B. Il est vrai qu'un avertissement du savant éditeur, M. René Kerviler, nous annonce que le prochain fascicule commencera le C, et nous promet presque quatre fascicules par an. Il y a comme toujours, dans ce fascicule, nombre de choses intéressantes; nous signalerons notamment l'article sur Mgr Simon-Guillaume-Gabriel Bruté de Rémur, évêque de Vincennes (Illinois), la notice consacrée à la famille de Budes, dont une branche, celle du Hirel, a produit l'illustre maréchal de Guébriant; les notices sur les Bruc et sur les Brulon;

celle sur les Buhot de Kersers, où l'on ne songerait peut-être pas à trouver la bibliographie de l'archéologue berrichon à qui l'on doit la statistique monumentale du Cher; enfin l'article, précieux au point de vue bibliographique, du botaniste Louis-Édouard Bureau.

— Les érudits en général, les celtistes en particulier, liront avec le plus vif intérêt le *Rapport* si remarquable présenté au conseil général du département du Finistère, en sa session d'avril, par M. Anatole de Bremond d'Ars, président de la commission de l'intérieur, sur *l'Enseignement de la langue celtique et sur la création d'une chaire à la Faculté des lettres de Rennes* (Quimper, typ. A. Jaouen, gr. in-8 de 7 p.). Pour emprunter à M. de Bremond d'Ars une phrase qu'il applique aux Brizeux, aux La Villemarqué, aux Luzel, c'est « avec autant de talent que de patriotisme » qu'il a plaidé la cause de l'enseignement de la langue celtique.

Champagne. — Si vous aviez à adresser la parole à une contemporaine — immobile dans la mort, depuis des siècles — de quelque pharaon, il est permis de croire que vous seriez quelque peu perplexe, surtout si vous deviez, à cette occasion, employer la langue dite des dieux. Il faut, en effet, en pareil cas, bien connaître d'abord l'antiquité, savoir garder la couleur locale, puis posséder à un degré supérieur le sens poétique, afin de faire revivre, d'une façon aussi intense que possible, la « chair pétrifiée et non marbre assoupli. » Mlle Zélie Villin vient de remplir ces diverses conditions en des stances trop courtes tant elles sont brillantes, et qu'elle a intitulées : *A une momie* (Châlons-sur-Marne, imp. Thouille, in-8 de 7 p.). Nous recommandons ces stances aux pseudo-poètes ou poètes amateurs qui, s'imaginant de bonne foi pincer une lyre, n'agitent trop souvent qu'une clochette fêlée ou qu'un piteux grelot.

Dauphiné. — M. Anatole de Gallier vient de mettre en lumière *Deux lettres inédites du maréchal de Tallard* (Valence, imp. Céas, gr. in-8 de 20 p. Extrait du *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*). Ces deux lettres, fort curieuses, sont adressées l'une de Londres, le 23 juin 1700, l'autre de la Haye, le 12 août de la même année, à Abel de Sautereau, seigneur de Chasse, premier président honoraire en la Chambre des comptes du Dauphiné : elles sont relatives au mariage d'un page de l'ambassadeur avec une Bohémienne. M. de Gallier les entoure d'excellents éclaircissements. Le savant éditeur constate que le maréchal signe non *Tallart*, comme l'appellent plusieurs historiens, mais *Tallard*, orthographe conforme à celle du fief dont Camille d'Hostun de la Baume portait le nom. Il constate encore que la *Nouvelle biographie générale* a tort de le faire naître le 14 février 1652, alors que le P. Anselme établit qu'il avait été baptisé à la paroisse de Saint-Michel, de Lyon, le 4 février de la même année.

— M. A. Claudin *(Barthélemy de la Gorge, libraire, relieur et marchand mercier à Grenoble*, 1516-1522, in-8 de 7 p., extrait du *Bulletin du Bibliophile)* complète les renseignements donnés sur ce personnage par M. Léopold Delisle *(Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, 1887, p. 173-179). M. Claudin a retrouvé l'édition des traités philosophiques de Cicéron de 1516 et fournit, d'après les archives de Grenoble, quelques renseignements nouveaux sur le libraire de Grenoble, ainsi que le fac-similé de sa signature.

Flandre. — *Saint Louis, modèle de justice*, tel est le titre donné par le P. de Génissel, S. J., maître de conférences de littérature grecque à la Faculté catholique des lettres de Lille, au *Panégyrique de saint Louis, roi de France, patron de la Faculté catholique de droit* (Lille, imp. A. Taffin-Lefort, in-8 de 24 p.), qu'il a prononcé en la fête patronale de la Faculté, le 17 mai 1893. Ce panégyrique est divisé en trois points : 1° Qu'est-ce que la

justice, dont saint Louis est le docteur et le modèle? 2° Comment saint Louis a-t-il compris et pratiqué la justice pour le service de Dieu et de l'Église? 3° Comment pour le bien de son peuple? Le P. de Génissel, qui n'est pas seulement un éloquent orateur, mais un excellent historien, appuie toute sa doctrine sur la connaissance des faits; et le saint Louis de ce panégyrique est vraiment celui de l'histoire.

— M. Jules Finot imprime en ce moment, pour le *Comité flamand de France*, un livre qui promet d'être intéressant. C'est une *Histoire du commerce de la Flandre au moyen âge*, pour laquelle l'érudit archiviste du département du Nord a réuni et mis en œuvre une foule de documents inédits.

Franche-Comté. — Encore un bon volume que publie l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. C'est le recueil de ses *Procès-verbaux et Mémoires* pour 1892 (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de XLVI-334 p.). Outre des notices biographiques sur plusieurs personnages qui tenaient, à titres divers, à la docte société bisontine, on trouvera dans ce volume : *Les Alpes suisses d'Eugène Rambert*, par M. Henri Mairot; — *Un Aventurier franc-comtois au XVIIIe siècle, Gonzel*, par M. Armand Boussey; — *Le Dévouement d'un vieux soldat*, poésie, par M. Paul Guichard; — *Le Recteur dans l'ancienne Université de Franche-Comté*, par M. Maurice Lambert; — *Lettres de Gustave Fallot, premier pensionnaire Suard*, publiées par M. Léonce Pingaud; — *Une Ambassade suisse en Franche-Comté (1674)*, par M. Henri Mairot; — *Les Moines de Luxeuil et les forêts des Vosges*, par M. le vicaire général de Beauséjour. Nous avons eu, en ces derniers temps, le plaisir de signaler, avec quelques détails, ces divers travaux, tous très bien faits, un tirage à part de chacun d'eux nous en étant parvenu. Mais il convient de noter ici, également, comme ayant un mérite égal : *Le Cardinal de Rohan en 1830*, par M. le vicaire général Touchet; — *Un Poète franc-comtois, Frédéric Bataille*, par M. Maurice Lambert; — *L'État sanitaire à Besançon*, par M. le docteur L. Baudin; — *L'Industrie métallurgique en Franche-Comté*, par M. Lieffroy; — enfin, *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie de Besançon (1752-1789)*, recueillis et mis en ordre par M. Léonce Pingaud. Cette œuvre de bénédictin avait été commencée par M. Castan; il faut savoir beaucoup de gré à M. Pingaud de l'avoir reprise et menée à bien : il a ainsi rendu un véritable service à ses confrères de l'Académie de Besançon, de même, d'ailleurs, qu'à tous les érudits. Mais aussi, en parcourant ces longues listes de choses manuscrites pour la plupart, les compatriotes lettrés de M. Pingaud, qui vivent loin de Besançon, ne manqueront pas d'éprouver plus d'une fois le supplice de Tantale. D'en publier le sommaire, c'est bien, très bien; mais de faire imprimer tout ce qui, en ce résumé, touche à la région ou aux célébrités du cru, serait mieux encore. Nous n'ignorons point que l'Académie de Besançon publie d'une façon intermittente un recueil de *Documents inédits sur la Franche-Comté*, qui peut servir de modèle dans le genre. Toutefois, il nous semble que, depuis 1876, rien n'a paru dans cette collection spéciale.

— Aux personnes dûment majeures et affligées d'une migraine chronique, il est permis de recommander la brochure que M. Alfred-L. Marquiset vient de publier sous le titre comique et peu académique de : *Rasures et Ramandons* (Besançon, A. Jacquard, in-18 de 160 p.). Assurément, l'œuvre ne s'adresse pas aux jeunes filles ni même, en partie du moins, aux tout jeunes gens; mettez plutôt que nos dragons, nos cuirassiers et nos hussards devront être la clientèle principale du joyeux poète. Nous aimons à croire que beaucoup, parmi ces cavaliers, goûteront la *Chanson du Royal-Comtois* (régiment de Listenois), où l'on crie, en la plupart

les couplets : Vive le Roi ! Dans ce petit volume, en somme, il y a autant de gaieté que de talent légèrement.... indépendant. Mais que l'auteur, un soldat sans doute, un brave tout sang et tout feu, nous permette de lui donner un amical petit conseil de sobriété. Alors, s'il le veut bien, il fera un « poète du clocher » de premier ordre et qui pourra être lu par tous.

— Salins (Jura) et Luxeuil (Haute-Saône) ont été longtemps les deux seules stations balnéaires de la Franche-Comté ; mais, après Besançon qui, en ce genre, a créé un établissement grandiose, voici Lons-le-Saunier qui se met sur les rangs. Besançon s'annonçait comme une concurrence, sinon à Luxeuil, du moins à Salins : en face de ces deux villes, Lons-le-Saunier se pose à son tour en rivale — et rivale redoutable. C'est ce qui résulte de l'intéressant opuscule que M. le docteur H. Guichard vient de publier : *Lons-le-Saunier (Jura) (Ledo Salinarius). Station balnéaire saline, sites pittoresques du Jura* (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-16 de 72 p., avec une carte des environs de Lons-le-Saunier). Les sites compris dans la région sont tellement admirables, que l'auteur de la carte a pu, sans crainte d'être contredit, l'intituler : « La Suisse française, » bien que cette dénomination convienne, au même titre, sinon à la Franche-Comté entière, du moins à de notables parties des deux départements du Doubs et du Jura, et même à certains points de la Haute-Saône. De nombreux ouvrages, quelques-uns brillants, mais anciens (tel celui de M. Sauria), ont été publiés sur le Jura ; mais si la nouvelle station balnéaire entend s'imposer rapidement, il convient, à notre sens, que des écrivains et des artistes choisis lui prêtent leur concours, comme d'autres l'ont fait autrefois pour Salins.

Languedoc. — Annonçons les *Chroniques romanes des comtes de Foix composées au XVe siècle par Arnaud Esquerrier et Miégeville* et publiées, pour la première fois, par deux anciens élèves de l'École des chartes, MM. Henri Courteault, archiviste aux Archives nationales, et Félix Pasquier, archiviste de l'Ariège, sous les auspices de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts (Foix, imp. Gadrat, in-8). Les deux chroniques en langue romane composées par le trésorier du comte Gaston IV et par le cordelier Miégeville, relatives aux comtes de Foix, que l'on croyait perdues depuis longtemps, ont été retrouvées presque au même moment : un manuscrit de la première a été découvert, l'an dernier, à Pamiers ; un de la seconde, conservé à la Bibliothèque nationale, et que l'on considérait comme anonyme, a été reconnu, d'après des données certaines, comme l'œuvre de Miégeville. Ces deux chroniques ont servi de base aux travaux de La Perrière, Bertrand Hélie, Olhagaray, Catel et Marca.

— C'est à *l'abbé de Boisilles* que M. Tamizey de Larroque a consacré 27 pages de documents nouveaux sous le titre : *Un Languedocien oublié*. Publiés d'abord dans les *Annales du Midi*, ces documents ont été tirés à part (in-8, Toulouse, Privat). Curieuse histoire que celle de ce prêtre plus ou moins marié, qui resta dix ans en prison, sans qu'on pût tirer la chose au clair. La bibliographie, à laquelle l'auteur a donné tous ses soins, mérite nos plus sincères éloges.

— M. A. Claudin publie un extrait du *Bulletin du Bibliophile* : *Les Enluminieurs, les relieurs, les libraires et les imprimeurs de Toulouse aux XVe et XVIe siècles*. 1480-1530 (Paris, librairie A. Claudin, gr. in-8 de 67 p.). L'auteur a si bien fouillé les archives toulousaines qu'il en a tiré de nombreux documents inconnus jusqu'à ce jour et il a pu renouveler l'histoire de la typographie, de la librairie, de la reliure et de l'enluminure dans la capitale du Languedoc.

— La *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais, illustrée*, qui se publie sous la direction de M. P. d'Albigny, mérite d'être signalée ici (Privas, imp. centrale ; Paris, Lechevalier ; Lyon, Brun. Prix annuel : 13 fr.). Parmi les collaborateurs, nous notons, avec le nom, connu et aimé de nos lecteurs, de M. Firmin Boissin, ceux de MM. le vicomte Melchior de Vogüé, A. Mazon, Henri Vaschalde, Henri Arsac. Les premiers numéros contiennent entre autres articles : *Le Grand Problème, étude d'âme*, par M. Firmin Boissin, et un travail de M. Mazon sur *Un Juge de paix de l'Ardèche pendant la Révolution.*

Limousin. — En fondant la *Revue scientifique du Limousin* (Mensuelle, Limoges, 3, place des Carmes, 3 fr. par an), l'objet de M. Charles Le Gendre a été de donner une certaine publicité aux sociétés scientifiques du Limousin, en faisant connaître leurs travaux. L'idée peut être bonne, mais ne semble pas appelée à un grand avenir.

Lorraine. — M. Arthur Chuquet publie une savante et attachante brochure intitulée : *Bayard et le siège de Mézières. La Statue de Bayard* (Mézières, imp. A. Ronsin, gr. in-8 de 16 p.). C'est à la fois une notice biographique sur le chevalier sans peur et sans reproche et un récit du siège de Mézières. Puisant aux sources étrangères comme aux sources françaises et aux recueils manuscrits comme aux recueils imprimés du xvie siècle et de notre temps, M. Chuquet a renouvelé l'histoire du siège de Mézières et celle de son héroïque défenseur. La brochure est ornée d'une planche reproduisant les armoiries de Mézières (avec la devise : *Civitas parva sed virtuosa*) et l'image, d'après la belle statue de Croisy, de ce « gentil seigneur de Bayard » qui disait avec une si légitime fierté : *Bayard de France ne craint pas roussin d'Allemagne.*

Maine. — Dans une très substantielle analyse du livre de Dom Cabrol, M. Robert Triger a fait revivre la grande figure du *Cardinal Pitra, et la vie de Solesmes* (Le Mans, *Nouvelliste*, in-8 de 16 p.).

Normandie. — M. Armand Gasté nous donne aujourd'hui une édition richement commentée des *Drames liturgiques de la cathédrale de Rouen, contribution à l'histoire des origines du théâtre en France.* (Évreux, gr. in-8 de 81 p. Extrait de la *Revue catholique de Normandie*). Le savant professeur à la Faculté des lettres de Caen reproduit avec plus d'exactitude que tous ses devanciers les drames liturgiques qui se célébraient au moyen âge dans la cathédrale de Rouen (*Festum asinorum, officium pastorum, officium infantum, officium stellæ, officium sepulchri, officium peregrinorum*). M. Gasté étudie, dans des *Notes additionnelles*, les cérémonies qui avaient lieu dans la capitale de la Normandie les jours des Rameaux, du Jeudi saint, de la Pentecôte et de l'Assomption de la Vierge, et qui étaient plus ou moins des spectacles.

— M. Paul de Farcy vient de publier dans l'*Annuaire héraldique de France* (tirage à part, in-8 de 22 p.) un curieux article sur les *Sources d'un nobiliaire de Normandie.* Travail d'une incontestable utilité.

— M. Paul Le Verdier, si connu par d'excellents travaux sur la Normandie, a donné tout récemment des *Notes sur le dernier état et les derniers jours du prieuré de Longueville.* C'est de la *Revue catholique de Normandie*, l'une de nos meilleures revues provinciales, qu'est extrait ce beau document (42 p. in-8 et 1 plan).

Provence. — M. Alexandre Mouttet, continuant la publication des curieuses petites notices dont l'ensemble porte ce titre : *Autour de Mirabeau*, nous donne aujourd'hui un dixième fascicule : *La Saint-Huberty au théâtre d'Aix*, 1783 (Aix, in-8. Tirage à part à 50 exemplaires des *Mémoires de l'Académie d'Aix*). Mirabeau fut un des admirateurs les plus passionnés de la

célèbre cantatrice qui, dans l'été de 1783, vint donner à Aix d'éclatantes représentations. M. Mouttet a réuni dans sa brochure des documents et des renseignements très curieux.

— Un recueil vient d'être consacré *A la mémoire de deux frères, Charles Barcilon, décédé le 31 octobre 1892, et Augustin Barcilon, décédé le 8 novembre 1892* (Carpentras, imp. Tourrette, in-8 de 72 p.). Le recueil, en tête duquel sont les portraits des deux frères avec cette inscription : *Amabiles et decori in vita sua. In morte quoque non sunt divisi*, est formé de la relation des obsèques et de la reproduction des articles nécrologiques des journaux de la région et des discours prononcés sur la tombe de ces deux hommes de bien.

Saintonge. — *Prosper Mérimée et son édition de Fœneste* est le titre d'une piquante brochure publiée par M. Louis Audiat (La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8 de 15 p.). Il y a là des choses très curieuses sur d'Aubigné, sur ses éditeurs : Pierre Jannet, Alphonse Lemerre ; sur ses commentateurs : Le Duchat, Eugène Réaume, François de Caussade baron de Ruble, et principalement Prosper Mérimée et son collaborateur M. Anatole de Bremond d'Ars. M. Audiat a inséré dans l'histoire de l'édition de Fœneste deux lettres écrites par Mérimée, en 1854, à M. de Bremond d'Ars, qui lui avait fourni un grand nombre de précieuses notes, plus une troisième lettre (de 1860) au sujet du clocher de Quimperlé. Ces documents, entourés d'anecdotes gaiement contées et de renseignements bibliographiques, historiques, généalogiques fort instructifs, seront recherchés de tous les bibliophiles, qui les rapprocheront de l'étude de M. Maurice Tourneux sur *Prosper Mérimée, son portrait, ses dessins, sa bibliothèque* (1879), et de celle que M. Augustin Filon vient de publier dans la *Revue des Deux Mondes* (avril-juin 1893), sur *Prosper Mérimée, d'après des souvenirs personnels.*

Allemagne. — *Les Études de grammaire et de littérature françaises*, rédigées sous la direction de M. Ph. Plattner (Rédaction à Wasselonne [Alsace], Karlsruhe, J. Bielefeld. Bimestriel, 7 fr. 50 par an), et dont la fondation remonte à l'année 1891, méritent assurément d'être signalées ici. L'objet de M. Plattner est de former « un recueil qui, peu à peu, réunira dans ses volumes tout ce qui peut être pour l'enseignement du français d'un intérêt plus que passager. »

Angleterre. — C'est sous le patronage de la Chambre de commerce de Londres que se publie une revue illustrée : *The Commerce*, dont le premier numéro est annoncé pour le 1er juillet (Talbot House, Arundel-Street, Strand).

— La Cornell University édite, aussi à partir du 1er juillet, *the Physical Review* (Londres, Macmillan), revue dirigée par MM. Edward L. Nichols et Ernest Merritt, et dont l'objet est de publier des mémoires de physique, tant expérimentale que théorique.

Belgique. — Le bibliothécaire en chef (M. Ferd. Van der Haeghen) et les conservateurs (MM. R. Van den Berghe et Th.-J.-I. Arnold), de la bibliothèque de l'Université de Gand, qui rédigent l'immense bibliographie générale des Pays-Bas, si connue sous le nom de *Bibliotheca belgica*, viennent de publier en deux fascicules in-4 de 186, 67 et 65 p. (Gand), un *Répertoire sommaire et provisoire des Œuvres d'Érasme et des écrits qui concernent le célèbre humaniste.* Cette *Bibliotheca Erasmiana* est divisée en trois séries : 1° Liste des diverses éditions des œuvres ; 2° liste des auteurs publiés, traduits ou annotés par Érasme ; 3° Sources. Biographies d'Érasme et écrits le concernant ; ouvrages qui contiennent des notes d'Érasme, des extraits de ses œuvres, etc. Les listes, tirées à 800 exemplaires, sont mises à la

disposition de toute personne qui promet son concours aux doctes bibliographes pour compléter leurs premières recherches. Quand de toutes parts on aura répondu au questionnaire, quand les omissions auront été signalées et les indications revisées et vérifiées, les auteurs procéderont à une rédaction définitive de la *Bibliographie érasmienne*, qui prendra place dans la *Bibliotheca belgica*. M. Van der Haeghen et ses deux auxiliaires ont déjà tant et si bien travaillé, qu'on n'ajoutera pas beaucoup d'épis à leurs grosses gerbes.

— La Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique avait clos sa session, l'an dernier, à Anvers, en décidant de se réunir à Gand au mois d'août 1893. Les diverses associations scientifiques de Gand n'ayant pu se mettre d'accord pour l'organisation de cette réunion, il est désormais improbable que le Congrès des sociétés savantes belges puisse avoir lieu cette année.

— Le dernier fascicule distribué de la *Biographie nationale*, que publie l'Académie royale de Belgique, renferme plusieurs articles importants, parmi lesquels il faut citer en première ligne ceux que M. Alphonse Wauters a consacrés à la Maison des princes de Ligne, et les biographies des comtes de Flandre Louis de Nevers et Louis de Male, dues l'une et l'autre à la plume de M. Émile Van Arenbergh.

Espagne. — L'Académie royale d'Espagne a entrepris la tâche difficile de donner une nouvelle édition des écrits poétiques et autres de Lope de Vega, si connu par son extrême fécondité et qu'on a quelquefois appelé le père du théâtre espagnol, tant l'influence de ses productions a été considérable. La direction de cette publication littéraire, qui ne peut manquer de faire grand honneur à nos voisins, a été heureusement confiée à un des membres de l'Académie royale, M. Menendez Pelayo. C'est grâce à l'érudition et à l'activité d'un éditeur de ce mérite que les trois premiers volumes sont déjà à la disposition du public. (Madrid, Murillo; chaque volume, in-4 de 6 ou 700 p.; prix, 20 fr.). Le premier ouvre par deux prologues ou études sur chacun des écrits de Lope de Vega pris à part et sur l'ensemble des qualités et défauts qu'on y remarque; on y raconte ensuite la vie si mouvementée de l'écrivain. Le second renferme les *Autos sacramentales y coloquios*, texte, variantes et notes abondantes. Le troisième offre la fin des *Autos*, et commence les *Comédies* et *Drames*, dont le sujet a été fourni par nos Livres Saints.

— Don Ferrán de Sagarra y de Siscar, au cours de ses recherches sigillographiques, a retrouvé deux sceaux de S. Bernát Calvó, évêque de Vich, au XIIIe siècle. Dans le travail où il nous fait part de cette découverte : *Lo Segell de S. Bernát Calvó, bisbe de Vich (segle XIII)* (Barcelone, F. Plana, in-4 de 16 p.), il ne se contente pas d'exposer les raisons qui lui font attribuer le sceau retrouvé par lui à S. Bernát et non à un autre évêque de Vich du même nom et du même siècle, Bernát de Mur; mais il fait précéder cette démonstration de considérations courtes, précises et solides, sur la sigillographie épiscopale en général, surtout avant le XIVe siècle, et sur la sigillographie des évêques de Catalogne en particulier. Une bonne planche photographique, reproduisant les deux sceaux de S. Bernát Calvó et celui de Bernát de Mur, permet de suivre et de contrôler les explications de Don F. de Sagarra. Nous regrettons seulement que cette bonne dissertation soit écrite en catalan, c'est-à-dire dans une langue qui effraiera beaucoup de lecteurs.

Italie. — Nous avons cité en son temps le petit opuscule de M. Filippo Meda sur Windthorst. Nous signalerons aujourd'hui, du même auteur, quel-

nous pages vives et bien enlevées sur un grand écrivain et un grand chrétien français, qui se rattache à l'Italie non seulement parce qu'il y est né, mais aussi parce qu'il lui a consacré quelques-unes de ses meilleures études : *Ozanam* (Milan, tip. pontificia San Giuseppe, in-16 de 46 p.). Cette petite brochure est écrite à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de la naissance d'Ozanam, que les catholiques de Milan ont fêté par l'apposition de deux inscriptions sur la maison où il est né, et dans l'église où il reçut le sacrement du baptême.

Russie. — La Bibliothèque impériale publique de Pétersbourg s'est enrichie, par la donation des papiers de feu Kraiévski, qui lui a été faite par M. Bilbassov, gendre de Kraiévski. Cette collection contient plus de trois mille lettres adressées au célèbre journaliste par des personnes de toute condition; des articles qui n'ont pu être imprimés, des autographes des écrivains les plus renommés, et en général des matériaux relatifs aux revues périodiques auxquelles participait Kraiévski. Les lettres que lui ont écrites Bélinski et Botkine sont imprimées en entier dans les appendices du « Rapport » pour l'année 1889. Depuis, la Bibliothèque publique a acquis la précieuse collection des anciens manuscrits, au nombre de quatre-vingt-dix-huit, qui appartenait à l'académicien Bouslaïev. Ils datent des xve-xviiie siècles; cinquante sont illustrés, et tous ont de la valeur soit au point de vue artistique, soit au point de vue littéraire. La collection de Bouslaïev était d'ailleurs connue des spécialistes comme une des plus remarquables.

— Depuis mai dernier une nouvelle gazette paraît à Tomsk sous le titre : *Chronique sibérienne,* avec la collaboration de plusieurs professeurs de la nouvelle Université.

— L'Académie des sciences a décrété de rééditer les *Bylines d'Olonets*, publiées jadis par Hilferding, et a confié cette tâche à M. Bestoujev-Rumine, l'un de ses membres.

— La rédaction du Journal du ministère de l'instruction publique se propose de publier, à partir de septembre prochain, un *Index* pour les années 1867-1891, qui servira d'appendice du journal.

— Sous peu paraîtra le second volume de matériaux du Dictionnaire de l'ancienne langue russe, réunis par feu Sreznevski ; il comprendra les lettres I-K.

— Il a paru récemment une liste des périodiques publiés en Russie en 1893. Leur nombre total est de 753, dont 221 s'impriment à Pétersbourg, 89 à Moscou, 74 à Varsovie. Les publications en langue russe montent à 593, en polonais à 68, en français 5, en allemand 46, 6 en arménien, 4 en géorgien, 4 en hébreu, 9 en lette, 12 en esthonien, 1 en tatare et 1 en finnois.

Publications nouvelles. — *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel*, par S. Em. le cardinal Meignan (in-8, Lecoffre). — *La Tragédie du Calvaire*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Fêtes chrétiennes*, par S. Constans (in-8, Lyon, Vitte). — *Jésus et la sainte Mort*, par le P. J. Servière (in-18, Delhomme et Briguet). — *Mission de la femme chrétienne dans le monde*, par Mgr Mermillod (in-32, Desclée, de Brouwer). — *Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation*, par l'abbé C. Demeathon (in-18, Poussielgue). — *Instructions et conseils aux filles domestiques et à tous les domestiques en général*, par l'abbé C.-L. Busson (in-18, Gaume). — *Traité du droit politique électoral et parlementaire*, par E. Pierre (gr. in-8, May et Motteroz). — *Essai de législation financière. Le Budget de la France dans le passé et dans le présent*, par E. Worms (in-8, Giard et Brière). — *Saisie et ventes judiciaires des navires*, par A. Vidal-Naquet (in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité des contrats aléatoires et du mandat. Livre III, titres*

XII et XIII du code civil, par L. Guillouard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Du Contrat en faveur de tiers*, par E. Lambert (in-8, Giard et Brière). — *Œuvres choisies* de R. von Jhering, traduit par O. de Meulenaere (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code général des biens pour la principauté de Monténégro de 1888*, traduit par R. Dareste et A. Rivière (in-8, Pichon). — *La Vie et l'œuvre de Platon*, par C. Huit (2 vol. in-8, Thorin). — *L'Histoire et la Pensée*, par C.-C. Charaux (in-18, Pedone-Lauriel). — *Miel et dard*, par la comtesse Olga (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Bourses du travail*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Les Syndicats agricoles et le socialisme agraire*, par le comte de Rocquigny (in-18, Perrin). — *Problèmes et calculs pratiques d'électricité*, par A. Witz (in-8, Gauthier-Villars). — *La Voix, le chant et la parole*, par L. Browne et E. Behuke, traduit par le Dr P. Garnault (in-8 cart., Société d'éditions scientifiques). — *L'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin*, par H. Lemonnier (in-18, Hachette). — *Charlet et son œuvre*, par A. Dayot (in-4, May et Motteroz). — *Le Musée national du Louvre*, par G. Lafenestre et E. Richtenberger (in-8 carré cart., May et Motteroz). — *Propos artistiques*, par H. Vuagueux (in-18, May et Motteroz). — *Dictionnaire démotique*, par D. Chardon et L. Denisse. Fasc. I (in-8, Leroux). — *Les Grands Poètes anglais*, par A. Blanlœil (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Poètes russes*, par E. de Saint-Albin (in-18, Savine). — *Les Solitudes*, par G. de Tollemonde (in-18, Cerf). — *Sérénité*, par L. Laurens (in-8, Retaux). — *Le Théâtre d'hier*, par H. Parigot (in-18, Lecène et Oudin). — *L'Homme de glace*, par P. Ponsolle (in-18, Savine). — *Le Bestiaire*, par C. Lemonnier (in-18, Savine). — *Une Langue*, par P. Lheureux (in-18, Flammarion). — *L'Anarchiste*, par J. de La Vaudère (in-18, Ollendorff). — *La Pédale humanitaire*, par J. Drault (in-18, Gautier). — *Les Grands Écrivains de la France. Nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Régnier. Molière, complément du t. X, et t. XI* (2 vol. in-8, Hachette). — *Épis et bleuets*, par E. Legouvé (in-18, Hetzel). — ?, par lord Palmersston (in-18, Maretheux). — *Résumé de géographie physique et historique*, par le colonel G. Niox (in-18 cart., Delagrave). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris*, par A. Martin. *Région du nord. I.* (in-18, Hennuyer). — *Sinaï et Syrie. Souvenirs bibliques et chrétiens*, par le R. P. A. Jullien (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Kabylie du Jurjura*, par J. Liorel (in-18, Leroux). — *La Route du Tchad. Du Loango au Chari*, par J. Dybowski (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique*, par A. Excoffon (in-8, Jouvet). — *Le Sahara*, par H. Schirmer (in-8, Hachette). — *Au Pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890*, par le Dr M.-A. Legrand (in-8, Baudoin). — *L'Égypte et les Égyptiens*, par le duc d'Harcourt (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Sources de Tacite dans les Histoires et les Annales*, par P. Fabia (in-8, A. Colin). — *Vie de saint Nicolas*, par J. Laroche (in-8, Bloud et Barral). — *Jean Bréhal, grand inquisiteur de France, et la Réhabilitation de Jeanne d'Arc*, par le R. P. M.-J. Belon, et le R. P. F. Balme (in-8 carré, Lethielleux). — *Histoire de saint Dominique*, par la T. R. M. A.-T. Drane, trad. de l'anglais par l'abbé Cardon (in-8, Lethielleux). — *Le Vénérable cardinal Bellarmin*, par le P. J.-B. Couderc (2 vol. in-8, Retaux). — *La Mère Angélique, abbesse de Port-Royal, d'après sa correspondance*, par G. Dall (in-18, Perrin). — *Histoire d'une âme, ou les Quatre dernières Années de Mlle Charlotte de Mesgrigny*, par l'abbé P.-F. Ecalle (in-18, Haton). — *Paul de Magallon, capitaine et hospitalier*, par P. Pralon, S. J. (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Panégyriques* prononcés par Mgr Rozier (in-8, Lyon, Vitte). — *La Question ouvrière*, par l'abbé P. Feret (in-18, Lethielleux). — *Questions sociales et politiques*, par A. Desjardins (in-8, Plon et Nourrit). — *Appel à la bourgeoisie libérale*, par

E. Cohen (in-8, Guillaumin). — *Mon temps. Rêve de sagesse*, par R. Gloria (in-18, Savine). — *Coup d'œil sur les œuvres de l'initiative privée à Genève*, par le capitaine P. Marin (in-18, Guillaumin). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier (T. I, *1789-1810*) (in-8, Plon et Nourrit). — *Louis XVI et la Révolution*, par M. Souriau (in-8 cart., May et Motteroz). — *La Guillotine pendant la Révolution*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *La Comptabilité publique pendant la Révolution*, par V. Marcé (in-8, A. Picard). — *Autres temps. Nicolas Bergasse, député de Lyon à l'Assemblée constituante. Deux enclaves de l'ancienne France, Orange et Avignon*, par L. de Gaillard (in-18, Plon et Nourrit). — *Sans Armée. 1870-71. Souvenirs d'un capitaine*, par le commandant Kanappe (in-18, Charles Lavauzelle). — *Histoire de Chenove près Dijon*, par H. Marc (in.8, Dijon, imp. Darantière). — *Petite histoire de la Haute-Marne et des pays limitrophes*, par A. Martin (in-18, Chaumont, Cavaniol). — *Le Cartulaire de Riaucourt*, recueil de documents, par Mgr Fèvre (in-8, Saint-Dizier, imp. Saint-Aubin et Thevenot). — *La Seigneurie de Belmont d'Azergues en Lyonnais*, par l'abbé L. Pagani (in-8, Lyon, imp. Rey). — *Histoire de la réunion de la Navarre à la Castille*, par P. Boissonnade (in-8, Picard). — *Colombo*, poema por M. de A. Porto-Alegre (in-8, Rio-de-Janeiro, Companhio typogr. do Brazil). — *Christovam Colombo*, pela conselheiro J. M. Pereira da Silva (in-8, Rio-de-Janeiro. Imprenta Nacional). — *François Bacon*, par G.-L. Fonsegrive (in-18, Lethielleux). — *Le Grand Frédéric avant l'avènement*, par E. Lavisse (in-8, Hachette). — *Louis II et Richard Wagner*, par E. Fazy (in-18, Perrin). — *Berryer, sa vie et ses œuvres, 1790-1838*, par E. Lecanuet (in-8, Bloud et Barral). — *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (1818-1841)* (2 vol. in-18, Hetzel; Quantin). — *Sémites et Aryens*, par C. Picard (in-16, Alcan). — *Bibliographie des livres et articles russes d'histoire et sciences auxiliaires de 1800 à 1854*, t. III, par V. J. Méjow (in-4, Saint-Pétersbourg). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

1° Existait-il des serfs dans la Rome des papes au moyen âge? — 2° Quelle est la bulle où Alexandre III déclare que « tous les chrétiens doivent être exempts de la servitude? » Voltaire la date de 1167. Où a-t-il pris cette date?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART ET HISTOIRE MILITAIRES

1. *Mémoires militaires du général baron Boulart sur les guerres de la République et de l'Empire.* Paris, Librairie illustrée, 1893, in-8 de 368 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 2. *Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire.* Paris, Librairie illustrée, 1893, in-8 de 290 p., avec portrait, 7 fr. 50. — 3. *Mémoires de l'adjudant général Jean Landrieux, chef d'état-major de la cavalerie de l'armée d'Italie, chargé du bureau secret (1795-1797)*, avec une introduction biographique et historique, par Léonce Grasilier. T. Ier (Bergame-Brescia). Paris, Savine, 1893, in-8 de 340-177 p., 7 fr. 50. — 4. *Les Généraux morts pour la patrie, 1792-1871*, notices biographiques, par Jacques Charavay, publiées par son père. 1re série, 1792-1804. Paris, Société de l'histoire de la Révolution française, 1893, in-8 de 116 p., 5 fr. — 5 *Souvenirs de guerre, 1870-71*, par le colonel Henri de Ponchaton. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 304 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Général de Sonis, les volontaires de l'Ouest et le drapeau du Sacré-Cœur.* Conférence donnée le 18 mars 1892, au cercle des étudiants de l'Université catholique de Lille, par Henri Derély, ancien capitaine aux volontaires de l'Ouest. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1893, in-8 de 94 p., 1 fr. 50. — 7. *Deflandre et Sonis, 1870*, par Amédée Delorme. Paris, Ed. Dubois, 1893, in-12 de 152 p., 3 fr. — 8 *Casquettes blanches et Croix-Rouge. Souvenirs de 1870. Coulmiers, Faverolles, Loigny L'Ambulance*, par le baron de Maricourt. Paris, Firmin-Didot, 1892, in-12 de 296 p , 3 fr. 50. — 9. *Sans armée, 1870-71. Souvenirs d'un capitaine*, par le commandant Kanappe. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 330 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Origines de la guerre de 1870*, par Charles de Larivière. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 190 p., 0 fr. 60. — 11. *Études sommaires des campagnes d'un siècle (1797-1806)*, par le capitaine Charles Romagny. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-18 de 116 p., 2 fr. — 12 *L'Invasion prochaine. Paris camp retranché, Bourges capitale.* Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de 32 p., 0 fr. 50. — 13. *La France armée. L'Officier et le soldat.* Paris, Perrin, 1893, in-12 de 84 p., 1 fr. — 14. *L'Armée allemande telle qu'elle est*, par P. Pardiellan. 2e édit. Paris, Charles-Lavauzelle, 1893, in-12 de 264 p., 3 fr 50. — 15. *Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande de 1870-71*, par le général von Verdy du Vernois, trad. de l'allemand par le capitaine H. Monet. 1re partie, suite, 3e fasc. Paris, Westhausser, 1892, in-8 de 160 p., 3 fr. 60. — 16. *L'Escrime et le duel, méthode du fleuret et de l'épée*, par le capitaine Robaglia. Paris, Ed. Dubois, 1892, in-12 de 270 p., avec 10 pl., 3 fr. 50. — 17. *Estudios de arte é historia militar ;* 1re partie : *Politica de la guerra ;* 2e partie : *Organizacion de los ejércitos*, par le chef de bataillon du génie espagnol D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, imp. de la « Revista cientifico-militar, » 1890, 3 vol. in-12 de 424-400-496 p., 9 fr. — 18. *Organizacion de los ejércitos de operaciones*, par D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1891, in-8 de 200 p., 3 fr. — 19. *Estrategia*, par D Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1891, in-8 de 312 p., 4 fr. — 20. *Exploracion, marchas, acantonamientos y vivaques, abastecimientos*, par D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1892, in-8 de 748 p., 7 fr. 50. — 21. *Gran Tactica*, par D. Carlos Banus y Comas. Barcelone, même imp., 1892, in-8 de 368 p., 6 fr. — 22. *El Año militar español*, coleccion de episodios, hechos y glorias de la historia militar de España, obra ilustrada con numerosos croquis, planos y grabados, dedicada á los alumnos de las academias militares por el teniente-coronel, comandante de ejército D. Estanislao Guiu y Marti. Barcelone, imp. de la « Revista cientifico-militar, » t. Ier, in-8 de 526 p. — 23. *Estudios sobre nuestra artilleria de plaza* (Tanteos de armamento), par el coronel graduado,

comandante de ingenieros D. Joaquin de la Llave y Garcia. Madrid, imp du « Memorial de Ingenieros. » 1890, in-8 de 172 p. — 24. *Le Recrutement et l'hygiène dans l'armée*, par C. Boissonnet, sous-intendant militaire en retraite. Paris, Baudoin, 1892, in-8 de 18 p., 1 fr. — 25. *Le Génie de Jeanne d'Arc*, essai d'analyse par Maurice La Chesnais. Paris, Baudoin, 1893, in-12 de 172 p., 2 fr. 50.

1. — Encore qu'on les ait appelés « la menue monnaie de l'histoire, » les Mémoires n'en gardent pas moins leur importance. Quand ils sont écrits avec impartialité, avec bonne foi, sans un désir exagéré de mettre leur auteur en vue, ils possèdent la précieuse valeur du témoignage oculaire. Ils fournissent sur les événements une série d'aperçus divers, parfois sans grande importance par eux-mêmes, mais dont le groupement, la confrontation permet à l'historien de porter un jugement plus certain. Les qualités que nous venons de dire, en particulier l'impartialité et la bonne foi, on les trouve dans les Mémoires du général Boulart, et ce sont elles qui donnent leur valeur à ce livre. Si, à la vérité, nous n'y trouvons la révélation d'aucun mystère, on y rencontre, néanmoins, plus d'un détail qui ne manque ni d'imprévu ni d'intérêt. Né en 1776, Boulart, fils du maître de chapelle de Reims, était destiné par son père à passer sa vie au lutrin d'une cathédrale, quand la Révolution vint le prendre pour le mener au régiment. Il ne s'en plaignit pas trop. Il avait fait de bonnes études et put entrer à l'école d'artillerie de Châlons, où le grand Laplace le classa sixième sur soixante. Sous-lieutenant en 1793, créé baron en 1810 comme chef d'escadron, promu général en 1813, il mourut en 1842 sans avoir obtenu les trois étoiles. Cœur excellent, un peu naïf, avec cette pointe de vanité permise qu'on rencontre au cœur de tout parvenu, même très digne de parvenir comme l'était Boulart, tel nous apparaît dans ses Mémoires ce soldat qui rédige avec talent, si le texte que nous ont livré les éditeurs est bien véritablement original.

Le récit du général Boulart, comme la plupart des Mémoires qui ont été récemment publiés sur le premier Empire, tend à confirmer cette vérité : que la légende napoléonienne date de 1815, que l'idole n'est devenue idole que du jour où elle a disparu, en un mot que pour ses contemporains l'homme du 18 brumaire et d'Austerlitz fut un soldat heureux sans doute, mais qui, à part un petit nombre de fanatiques, comptait de son temps peu de serviteurs fidèles et peut-être pas un ami. Nous avons déjà constaté ici même cette situation en parlant des Mémoires du colonel Pion des Loches, et de ceux du maréchal Mac-Donald : il est facile de voir que Boulart, malgré une admiration factice, n'a pour Napoléon ni attachement solide ni véritable dévouement.

Quand, en 1810, Boulart est créé baron, il est flatté « de cette distinction honorifique, » qui est accompagnée d'ailleurs d'un majorat de 6.000 francs. « Cependant, dit-il, je n'avais jamais fait grand cas des titres de noblesse, parce que je ne comprenais pas que les nobles pus-

sent être une catégorie d'hommes à part. » Mais on s'habitue à tout. Quatre ans après le pauvre Boulart « pleurait sa baronnie perdue, » s'il en faut croire le colonel Pion, et il la pleurait bien à tort, comme on sait, puisque la noblesse napoléonienne fut maintenue par la Charte.

Un autre détail, intéressant surtout au point de vue militaire, est la constatation d'une autre vérité, celle-là moins connue que la première, à savoir l'ignorance des détails de leur propre métier dans laquelle vécurent la plupart des officiers du premier Empire. En dehors du maniement de leur troupe sur le champ de bataille, c'est-à-dire des trois ou quatre mouvements élémentaires dont on se sert constamment à la guerre, la grande majorité des chefs militaires de cette époque ne savaient que peu de chose en fait de tactique et de manœuvres. « Ma vie, écrit Boulart en 1814, avait été jusque-là toute d'action et d'imprévoyance.— Je n'avais pas tout à fait perdu mon temps, et mes loisirs avaient été le plus souvent consacrés à mon instruction : mais ces études n'avaient eu rien de suivi. — En somme, je ne connaissais pas les parties du service de l'artillerie qui sont étrangères à la direction de cette arme en campagne. » Pourtant ces officiers se battaient convenablement et gagnaient des batailles. Qu'eût pensé Boulart, s'il avait eu à se mettre dans la tête les *cinq mille pages* de règlements que doit étudier et posséder aujourd'hui un officier pour être réputé instruit dans son métier?

2. — Du même genre que les souvenirs de Boulart, mais d'un intérêt moindre et d'une valeur littéraire inférieure, les Mémoires du baron Dellard sont l'œuvre d'un soldat, qui, lui, paraît avoir été plus habile — c'était son droit — à manier l'épée que la plume. Né en 1774, Dellard avait d'abord été destiné au barreau, mais bien que le curé de son village lui eût appris quelques bribes de latin et de mathématiques, il était homme d'action plutôt que de langue et saisit avec empressement l'occasion que lui offrait la Révolution de troquer l'étude du droit pour le maniement du fusil. Il partit donc dans la levée de 1792 comme simple engagé et obtint en 1813 les étoiles de brigadier, avec lesquelles, comme Boulart, il devait mourir.

Comme Boulart aussi, il fut créé baron de l'Empire, mais il paraît s'enthousiasmer encore moins que son camarade quand on lui annonce que sa dotation se compose « de deux moulins et de plusieurs prairies » situées.... en Hanovre, près d'Osnabrück. — Il n'a pas non plus vis-à-vis de son empereur l'enthousiasme sans mélange. Il sait flétrir en termes non ambigus l'odieuse comédie de Bayonne et prévoit que la guerre d'Espagne sera pour la France la source de maux incalculables. Comme dans les Mémoires du général Boulart, nous rencontrons dans les souvenirs de Dellard des détails intéressants au point de vue de l'instruction militaire technique des troupes sous le premier Empire. Là encore nous voyons que ces régiments, habitués à se promener en vainqueurs

à travers l'Europe, étaient incapables de prendre un alignement régulier. « Mon régiment, écrit Dellard en 1807, tout excellent qu'il était pour la guerre, laissait cependant beaucoup à désirer au point de vue de l'instruction : la position de l'homme sous les armes était défectueuse en général, son port d'armes était irrégulier, le maniement du fusil se faisait sans aucun mécanisme ; enfin le pas était trop précipité parce qu'il n'était pas décomposé. » Tous ces défauts n'empêchaient pas ces troupes d'être sans rivales en Europe. N'avons-nous pas une tendance aujourd'hui à prendre la monnaie du métier pour sa valeur même? N'insistons-nous pas trop sur le dressage mécanique du soldat, qui ne nous servira point à la guerre? Sous ce rapport, les Mémoires que nous venons de lire sont fort instructifs. En somme, on lira avec plaisir ces deux récits de soldat, écrits d'une main plus ou moins assurée, plus ou moins semés de fleurs de rhétorique, mais où les faits parlent d'eux-mêmes et où les réflexions judicieuses ne sont pas rares. Sans avoir la prétention de prendre rang parmi les publications qui marquent, ils sont de ceux où le bon grain est supérieur à l'ivraie : les éditeurs ont donc fait œuvre judicieuse en les sauvant de l'oubli.

3. — D'un autre genre que les Mémoires de Boulart et de Dellard, sont les Souvenirs de l'adjudant général Jean Landrieux, que vient de publier M. Grasilier. Encore un ancien séminariste, ce Landrieux. Peu recommandable déjà quand il se préparait à recevoir les ordres, il ne paraît pas s'être beaucoup amendé une fois qu'il eut troqué sa soutane pour le dolman des houzards-braconniers, régiment qu'il leva au début de la Révolution, et dans lequel la discipline paraît avoir été tout à fait inconnue. M. Grasilier a consacré à son héros — héros assez piteux, en somme — une longue et minutieuse introduction de 350 pages, où nous suivons pas à pas ce singulier personnage. Cet Avant-propos, écrit après de laborieuses recherches, est un curieux morceau qui est à lire tout entier, si l'on veut bien comprendre les Mémoires de Landrieux. On y trouve nombre de renseignements curieux sur la situation des armées sous la Révolution, nombre de détails inédits sur la vie des militaires à cette période particulièrement troublée, beaucoup de faits peu ou point connus.

Landrieux, militaire d'occasion, un de ces militaires sans connaissances spéciales, sans préjugés et sans fond, comme on en trouve tant à cette époque, paraît avoir joué à l'armée d'Italie un rôle des plus louches. Et comme les coquins ne s'entendent généralement pas entre eux, il se fit de nombreux ennemis à cette armée, qui en contenait un certain nombre, et s'aliéna surtout le principal, Bonaparte, qui n'aimait pas qu'on pêchât à côté de lui dans son eau trouble. Sous ce rapport, et pour être écrits par un homme peu recommandable, les Mémoires de Jean Landrieux n'en sont pas moins très curieux et très intéressants. Nous

avons vu, avec les Mémoires de Boulart et de Dellard, les récits de parvenus satisfaits déclarant que, depuis qu'ils sont pourvus de leur majorat et de leur baronnie, tout est pour le mieux dans ce monde. — Les Mémoires de Landrieux nous font assister aux récriminations d'un déclassé qui trouve que tout va mal parce qu'il a vu déjouer ses perfidies grandes et petites.

L'ouvrage est à consulter pour bien des points inconnus de l'histoire des guerres de la Révolution, et pour l'histoire de la Révolution elle-même, bien qu'il faille le lire avec précaution et souvent avec méfiance. On y trouvera plus d'un renseignement inédit et des appréciations inattendues sur bien des hommes de la soi-disant grande époque.

4. — Une pensée généreuse, celle de faire revivre la mémoire de soldats morts sur le champ de bataille et aussi inconnus, la plupart, après leur mort, qu'ils l'avaient été pendant leur vie, a dicté le livre de M. Jacques Charavay : *Les Généraux morts pour la patrie.* De courtes biographies, terminées chacune par un fac-similé de signature, des reproductions assez curieuses de diverses estampes du temps, constituent ce livre, qui a dû demander de la peine et certaines recherches. Dans un des derniers articles militaires qu'ait publiés le général Thoumas, l'auteur des *Transformations de l'armée française* se plaignait de la difficulté qu'il avait eue souvent, non seulement à suivre la carrière de nombre de généraux de la Révolution, mais à savoir ce qu'ils étaient devenus. Il y avait là effectivement une lacune, et elle vient d'être heureusement comblée par M. Charavay. En somme, livre utile, où l'on trouvera, groupés, des renseignements exhumés des archives du ministère de la guerre.

5. — Après les Mémoires sur le premier Empire, les souvenirs sur le second. Source intarissable de leçons que cette funeste guerre de 1870, dont vingt-cinq ans nous séparent aujourd'hui, à propos de laquelle on a écrit déjà des milliers de volumes et sur laquelle il s'en faut cependant que l'on ait tout dit. Parmi les meilleures pages qu'ait inspirées cette campagne désastreuse, il faut citer certainement les Souvenirs du colonel Henri de Ponchalon, écrits par un vieux soldat pour l'éducation de ses enfants. Nous laissons de côté le résumé des opérations militaires, le côté technique du livre, sommaire intéressant et bien présenté des événements, mais sommaire que tout le monde pouvait écrire. — Ce qui nous frappe dans le récit du colonel de Ponchalon, c'est ce souffle de patriotisme qui court d'un bout à l'autre de ces trois cents pages, qui vivifie l'œuvre, la rend profondément attachante. Et il nous plaît de constater que, comme La Motte-Rouge, comme d'Aurelles, comme Sonis, ce soldat, qui manie la plume comme il manie l'épée, est un chrétien, un chrétien qui sait affirmer sa foi, qui va à la messe, et qui le dit. — Les pensées saines et fortifiantes, les

conseils justes, les avertissements sensés, abondent dans cet excellent livre. Nous citons au hasard : « Un des plus sûrs moyens de développer chez le soldat les grandes vertus militaires, l'amour du devoir, l'esprit de sacrifice, le mépris de la mort, n'est-il pas de respecter, d'honorer, d'encourager ses sentiments religieux? » Et ailleurs : « Une armée vraiment chrétienne sera toujours disciplinée et brave; le mépris de la mort n'est-il pas une vertu chrétienne avant d'être une vertu militaire ? » — Il suffit de lire ces dernières lignes pour comprendre de quel esprit est écrit tout ce livre. C'est là une publication recommandable à tous égards et digne d'être mise entre toutes les mains.

6. — Le livre du colonel de Ponchalon nous parle surtout de la première partie de la guerre. La seconde ne fut pas non plus sans misère ni sans gloire, malgré le défaut inhérent à des armées improvisées, malgré l'absence de cadres subalternes, malgré le manque d'homogénéité parmi les soldats eux-mêmes. Et, fait assez singulier à constater, c'est que les chefs militaires qui, dans cette période d'énergie suprême, non seulement ne désespérèrent pas du salut de la patrie, mais furent sur le point de lui rendre la victoire, étaient tous, comme Ponchalon, des soldats chrétiens : La Motte-Rouge, d'Aurelles, Charette, Sonis, sont des noms dont le souvenir rappelle en même temps le talent militaire et la foi chrétienne; le dernier surtout, Sonis, dont M. Henry Derély nous parle dans le volume que nous analysons ici. Ce n'est, d'ailleurs, pas toute la vie du général que l'écrivain a voulu retracer : « Le Général de Sonis et les volontaires de l'Ouest, » tel est le sous-titre de l'ouvrage et son sujet véritable. M. Derély, ancien capitaine aux zouaves de Charette, était en mesure plus qu'un autre d'écrire avec impartialité et intérêt ce chapitre de la guerre de 1870; il l'a fait avec un plein succès.

7. — Nous n'en dirons pas autant du livre de M. Amédée Delorme : *Deflandre et Sonis*. Nous avons fait ici même un éloge assez complet du *Journal d'un sous-officier* pour qu'on reconnaisse notre impartialité dans la question; aussi dirons-nous que l'écrivain nous paraît avoir cette fois exagéré la mesure et dépassé les bornes. Sans doute l'esprit de corps est une excellente chose et il nous plaît de voir un ancien soldat du 48e de marche prendre tant à cœur l'honneur de son régiment. Mais il ne semble pas que cet honneur ait été jamais en jeu, pas plus que celui du général Deflandre. Pourquoi M. Amédée Delorme veut-il faire un héros de son ancien divisionnaire, qui fut seulement un homme brave et un brave homme : cela n'est pas déjà donné à tout le monde. Quant à certaines maximes *militaires* comme celle-ci, par exemple : « La marche au canon est une théorie *stratégique (?)* à l'usage des généraux seulement : *il n'appartient pas à un chef de corps de la pratiquer*, » nous croyons qu'il y a danger pour l'auteur à s'engager sur un

terrain qu'il ne paraît pas suffisamment connaître. Qu'il reste ce qu'il est : l'écrivain de talent, et l'observateur pénétrant du *Journal d'un sous-officier ;* nous le voyons avec regret s'engager dans des polémiques dont ses idoles ne sortiront pas avec moins d'entorses et auxquelles sa réputation littéraire, à lui, ne peut pas gagner.

8. — Beaucoup plus intéressant que le précédent est le livre du baron de Maricourt : *Casquettes blanches et Croix-Rouge*, consacré également à la deuxième partie de la guerre de 1870. C'est, en un mot, le récit d'un témoin oculaire écrit avec la verve d'un soldat, non pas d'un soldat d'occasion, puisque M. de Maricourt, démissionnaire, il est vrai, au moment de la guerre de 1870, a passé par l'École militaire et servi dans l'armée active. Son livre est rempli de détails non seulement vus, mais vécus, de ces riens en apparence insignifiants, mais qui ont une incontestable valeur pour donner aux hommes et aux événements cette physionomie sans laquelle l'histoire n'est qu'un pâle tableau sans chaleur et sans vie. M. de Maricourt, qui fut grièvement blessé à Loigny, nous donne en particulier sur les ambulances à l'armée de la Loire, sur leur physionomie, la façon dont s'y faisait le service, des renseignements curieux et généralement peu connus. On est étonné de voir combien, au milieu du désordre général, il y avait là d'ordre relatif et d'organisation.

9. — *Sans armée*, le livre de M. le commandant Kanappe, est un intéressant récit de soldat plus préoccupé de dire ce qu'il « a veu et ce qu'il sçait, » suivant le précepte de Montaigne, que d'écrire une relation historique proprement dite. M. le commandant Kanappe était à la Guadeloupe comme lieutenant d'infanterie de marine, quand la guerre de 1870 le fit rentrer en France. Arrivé naturellement trop tard pour prendre part au début de la campagne, il vint cependant à temps pour combattre à l'armée du Nord : c'est donc cette partie des événements qu'il nous raconte en témoin qui a su voir, observer, juger. Ce livre est empreint de cet esprit pratique et philosophique commun à la plupart des écrivains militaires, j'entends des écrivains qui ont mûri dans l'armée. Disposé à excuser les fautes des autres, en homme qui sait par expérience combien la tâche du commandement est souvent difficile, enclin à l'indulgence, comme les gens qui ont souffert et pâti, l'auteur parle à peine de lui-même et décerne volontiers à ses soldats des éloges qu'évidemment il a bien mérités. Çà et là les réflexions judicieuses, les observations pleines de bon sens émergent du récit pour encadrer et couper heureusement les événements Par ce côté, le livre du commandant Kanappe est à rapprocher des Souvenirs du colonel de Ponchalon dont nous parlions un peu plus haut. Très bonne et très intéressante publication qui, avec les précédentes, nous console un peu de la littérature *d'engagés conditionnels* dont l'armée souffrait depuis un certain temps.

10. — Nous venons de voir une partie de la guerre de 1870 racontée par un témoin oculaire ; voici maintenant M. Charles de Larivière qui nous parle encore de l'année terrible, non pas pour nous en conter les étapes douloureuses, mais pour nous en dire les origines. Bien que nous ayons bien des réserves à faire non seulement sur l'esprit de ce livre, mais sur la façon même dont sont présentés les faits, nous nous plaisons à reconnaître que l'incurie, l'ignorance, la naïveté de la politique impériale, sont signalées dans ces quelques pages avec une parfaite connaissance du sujet. La lecture de ce petit ouvrage évitera de nombreuses recherches aux gens qui se contentent des sommaires, bien qu'il doive être consulté avec défiance pour tout ce qui a trait à la politique française vis-à-vis du Saint-Siège.

11. — Avec M. Charles Romagny nous revenons à l'histoire militaire pure. Écrites spécialement pour les sous-officiers, ces études sommaires des campagnes d'un siècle rendront des services dans nos écoles, militaires ou autres, pour l'étude des campagnes de la Révolution et de l'Empire. Sans doute, c'est là un manuel très abrégé et sans prétention, mais l'ouvrage, très portatif, élégamment cartonné, muni de croquis suffisants, constitue un petit memento utile et facile à consulter la veille d'un examen.

12. — L'auteur anonyme de *l'Invasion prochaine*, après avoir posé en principe que l'invasion de la France par son ennemi de 1870 est toujours malheureusement possible, discute la forme suivant laquelle cette invasion pourra se produire et cherche les moyens de la faire tourner à notre profit. Étant donné, dit-il, que les débuts de la lutte pourront nous être défavorables, il ne faut pas que l'opinion publique s'habitue à croire qu'après un premier échec tout sera perdu. Dans la situation actuelle des choses, avec les voies ferrées dont dispose l'Allemagne, avec son système de mobilisation, elle peut franchir avant nous la frontière. Mais qu'importe ? Habituons-nous à cette idée d'une retraite effectuée dans les premiers jours, concentrons nos forces vers le massif central : nous ne reculerons que pour mieux prendre l'offensive quand l'armée russe, plus lente encore que la nôtre dans sa mobilisation, aura pu porter ses premiers coups et nous aider dans notre marche en avant. Nous n'hésitons pas à déclarer ces idées dangereuses, malgré leur apparence raisonnable et rationnelle. La défensive ne peut être admise en principe que pour un peuple notoirement inférieur à l'agresseur, matériellement et moralement. Tel était le cas du Danemark, luttant, en 1864, contre la Prusse et l'Autriche réunies : tel n'est pas le cas de la France en 1893. C'est au contraire l'idée d'une offensive à outrance qu'il faut inculquer à nos troupes, en y ajoutant le corollaire qu'un échec au début ne présage en rien l'issue de la campagne. Là, croyons-nous, est la vérité.

13. — D'un autre genre que le précédent ouvrage est *la France armée*, également anonyme. Beaucoup de bonnes idées, de l'entrain, du patriotisme, de la foi, une certaine naïveté, on rencontre tout cela dans ce petit livre, qui doit être l'œuvre d'un jeune homme. Les types militaires dont nous parle l'auteur ne sont pas toujours heureusement choisis : ce soldat qui s'est marié avant d'entrer au service et que son lieutenant surprend en train de voler sous le prétexte qu'il n'a pas d'argent pour aller voir son enfant, me paraît un filou vulgaire. En tout cas, un officier qui ne rend pas compte à son capitaine, dans son intégrité, d'un fait aussi grave nous paraît assumer une bien lourde responsabilité. Malgré quelques défauts, la *France armée* est un livre de réflexions justes, de conseils pratiques, écrit dans une langue chaude, vive, colorée, qui semble celle d'un poète plutôt que d'un tacticien.

14. — On a beaucoup écrit depuis vingt ans sur l'armée allemande, et il semblait qu'il restât peu de chose à dire sur ce sujet fortement ressassé. Cependant, c'est bien un travail entièrement nouveau que nous donne ici M. de Pardiellan. Négligeant à dessein le côté tactique, technique, organique, des armées teutonnes, l'auteur de *l'Armée allemande telle qu'elle est* nous initie à une foule de détails intimes qui ont bien leur intérêt, mais sur lesquels la grave *Revue militaire de l'étranger* ne pouvait décemment s'appesantir. La vie intérieure du soldat, la façon dont il est traité par le sous-officier et l'officier, ses grandeurs et servitudes, la fonction sociale de l'officier et du sous-officier, l'espionnage, les armées allemandes d'autrefois, sont autant de chapitres pleins de gaieté et de renseignements curieux qui se lisent sans effort. L'auteur a emprunté plusieurs détails à des publications allemandes, telles que le *Im Frieden* édité par les *Fliegende Blætter* de Munich, mais il a su amalgamer ces sources diverses avec dextérité, et l'ouvrage, bien agencé, constitue un musée récréatif et instructif à la fois. L'ouvrage de M. de Pardiellan est à sa deuxième édition : il est probable qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

15. — Nous avons dit déjà tout le bien que nous pensions des *Études de guerre* du général von Verdy du Vernois : nous n'avons qu'à confirmer ce jugement en ce qui touche le nouveau fascicule que la librairie Westhausser met aujourd'hui en vente. Ce fascicule, tout entier consacré au combat de Sarrebruck, le 2 août 1870, est rempli, comme le précédent, non seulement de détails inédits sur l'engagement, mais de réflexions militaires — notamment tactiques — qui rendent sa lecture infiniment utile. L'emploi des réserves, la conduite générale des troupes, le relèvement des fractions engagées, sont autant d'occasions pour l'écrivain de faire preuve d'expérience, de savoir-faire et de bon sens. Les réflexions morales ou mieux les réflexions sur la façon de mettre en œuvre le moral du soldat se rencontrent également à plus d'une page et

donnent à l'œuvre un cachet particulier d'élévation et de vérité. Publication d'un intérêt très vif, à lire par tous nos officiers.

16. — Est-il vrai, comme le dit M. Robaglia, que la faveur accordée jadis à l'escrime tende de nos jours à disparaître? Nous ne le croyons pas. L'escrime a toujours été le passe-temps favori d'un petit nombre de privilégiés; il est toujours très goûté par cette élite : il est probable qu'il le sera encore longtemps. Quant à espérer que cet exercice entrera dans la masse comme le vélocipède ou la photographie, il n'y faut pas songer. Le travail du capitaine Robaglia est un traité écrit avec une grande connaissance du sujet, qui ne peut manquer d'avoir du succès dans le monde des escrimeurs, notamment dans l'armée, où la science de l'épée garde encore de fervents adeptes.

17, 18, 19, 20, 21. — La *Revista cientifico-militar*, de Barcelone, a entrepris, il y a quelques années, la publication d'une bibliothèque militaire dans laquelle elle va traitant, peu à peu, toutes les branches de la science de la guerre, toutes les questions dont la vulgarisation intéresse un officier. Déjà un grand nombre de volumes ont paru, et, à voir le succès qui a accueilli cette collection véritablement remarquable, on comprend tout d'abord la lacune qu'elle avait la prétention justifiée de combler. L'idée, très pratique, véritablement féconde, due au directeur de la *Revista*, l'éminent D. Arturo del Castillo, n'était point sans difficulté en ce qui concernait sa réalisation. Sans parler des frais considérables qu'exigeait la publication de nombreux volumes destinés à un public relativement restreint et qui, là comme ailleurs, n'est pas millionnaire, il importait de trouver des écrivains capables de remplir dignement la tâche qui leur était confiée, qui sussent la mener à bonne fin : il fallait que ces écrivains, à la fois hommes de plume et hommes d'épée, fissent une œuvre bien nationale, devant être acceptée de plein gré de leurs camarades espagnols, et qu'ils s'inspirassent, en même temps, de tout ce qui avait été écrit à l'étranger, faute de s'isoler dans un particularisme funeste. Arturo del Castillo avait, pour mener son œuvre à bonne fin, une volonté de fer, une ténacité inébranlable, un tact particulier pour discerner d'intelligents collaborateurs. Grâce à ses trois qualités, il a réussi, et il peut avoir, dès aujourd'hui, la noble fierté d'avoir contribué pour une large part au relèvement de l'armée espagnole. Les résultats de cette initiative privée sont réellement remarquables, quand on voit ceux, beaucoup moins satisfaisants, obtenus par les efforts officiels, notamment en ce qui concerne cette *Revista militar española* qui vécut quelques années à peine, après une existence malheureusement trop terne. Parmi les collaborateurs d'Arturo del Castillo, groupe choisi de tout ce que l'Espagne compte d'écrivains militaires éminents, société véritablement d'élite dans laquelle nous pouvons citer le regretté général Cordova, le colonel de la Llave, le docteur Poggio, etc., etc., aucun n'a

dépassé la fécondité intelligente du commandant Banus, que nous appellerions volontiers le général Lewal de l'Espagne. Son œuvre, qui comprend les divers volumes dont nous inscrivons le titre en tête de cet article, est une véritable encyclopédie d'art militaire à grande envergure dont la lecture, à la fois attrayante et utile, pleine d'intérêt et d'enseignement tout ensemble, contribuera puissamment, dans l'armée espagnole, à la vulgarisation de la science de la guerre. Judicieusement, l'écrivain a su, a voulu faire œuvre personnelle seulement dans la coordination des grands principes qu'il s'était donné pour mission d'exposer. Ses théories, il les a empruntées à des maîtres appréciés, nationaux ou étrangers, dont la parole avait pleine autorité. Sous ce rapport, nous lui savons gré d'avoir fait dans son enseignement une très grande part à la France. Effectivement, on reconnaîtra dans son œuvre les emprunts faits par lui au général Lewal, au général Pierron, à la *Revue militaire de l'étranger*, qui semblent avoir été ses guides principaux.

Dans les trois volumes qu'il a intitulés : *Études d'art et d'histoire militaire*, et qui sont comme une introduction à l'œuvre générale, M. Banus traite en premier lieu de la politique de la guerre, puis donne des principes organiques pour la création et l'organisation des armées. Bien que, en certains points, nous ne soyons pas d'accord avec l'auteur, notamment quand il approuve les barbares procédés employés en 1870 par la nation qui a pris pour maxime : la force prime le droit, nous ne laisserons pas de dire que son exposé de la politique de la guerre est judicieux, lumineux, que ses principes sur l'organisation des armées ont été empruntés aux bonnes sources. Quant aux volumes qui traitent de l'organisation des armées d'opération, de la stratégie, de la grande tactique, de l'exploration, des marches, des cantonnements et bivouacs, des approvisionnements, ils sont écrits avec une véritable maëstria, avec une conscience et une possession du sujet qui dénotent un immense travail.

Comme nous le disions un peu plus haut, le commandant Banus n'invente rien : il ne propose ni de nouveaux graphiques ni des formations de son cru : il fait mieux. Il prend la science militaire au point où l'ont élevée les dernières campagnes, il l'analyse, la dissèque, la montre dans ses grandes lignes et formule, comme règles, celles qu'ont données les généraux les plus en vue de notre époque, les écrivains militaires qui, avec le plus de compétence et d'autorité, ont étudié la question avant lui. Ce n'est point un idéologue qui a la prétention de trouver des solutions neuves à des problèmes vieux comme le monde, c'est un savant qui reprend les solutions des grands maîtres et qui montre comment on doit, on peut les appliquer dans l'état de la guerre au XIXe siècle. L'œuvre du commandant Banus rendra donc d'immenses services dans son pays : elle constitue un tout didactique qui sera très vraisemblablement adopté dans les écoles militaires, où elle servira de

guide sûr aussi bien aux maîtres qu'aux élèves. Mais elle mérite de franchir les Pyrénées et d'être étudiée par quiconque veut avoir, résumée en un nombre relativement restreint de volumes, la synthèse de la science militaire au XIXe siècle. Nous la signalons aux officiers de notre armée comme une publication digne d'attirer leur attention, leur étude et même leurs méditations.

22. — *L'Année militaire espagnole* de M. le capitaine d'artillerie Stanislas Guiu, dont le premier volume vient de paraître, est, comme son nom l'indique, une collection d'éphémérides où sont retracés parfois sommairement, quelquefois avec détails, les faits importants de l'histoire militaire espagnole. Mais l'ouvrage a une autre portée qu'un simple recueil de faits isolés. L'écrivain a fait précéder son travail d'un tableau complet des guerres soutenues par l'Espagne depuis les origines jusqu'à nos jours, et cette préface seule suffirait à lui mériter le titre d'historien. Dans la seconde partie — les éphémérides à proprement parler — nous trouvons non point un seul souvenir enregistré à chaque date, mais une collection complète de souvenirs qui dénotent de la part du capitaine Guiu des recherches extrêmement laborieuses et un travail de condensation fort étendu. Il y a là, jour par jour, toute l'histoire militaire de la péninsule, guerres militaires et guerres civiles, présentée non point dans le style souvent télégraphique de ces sortes d'ouvrages, mais avec un talent réel d'écrivain et d'historien. Conçu dans cet esprit, un recueil d'éphémérides n'est plus un aride répertoire de dates et d'événements, c'est un livre de lecture facile à parcourir, d'une lecture intéressante. En France nous ne possédons rien de semblable. Les dictionnaires et les encyclopédies militaires publiés chez nous consacrent d'ordinaire une partie de leur volume à l'histoire militaire, mais la place relativement restreinte réservée à ces articles en rend souvent la lecture aussi insipide que peu féconde en renseignements. M. Guiu a su éviter une trop grande concision sans tomber jamais dans la prolixité. Son premier volume a, comme nous le disons, une véritable valeur historique. Nous espérons que le capitaine terminera le second, non encore achevé, par une table dans laquelle les événements seront rappelés non pas par leur date, mais par leur nom : ce sera là pour l'écrivain un labeur de plus, mais qui facilitera singulièrement les recherches et donnera une nouvelle valeur à un ouvrage déjà remarquable.

23. — Nos lecteurs connaissent déjà le nom du colonel D. Joaquin de la Llave y Garcia, l'écrivain militaire de talent auquel est due la nouvelle étude technique sur l'artillerie de forteresse dont nous donnons plus haut le titre exact. C'est dire qu'elle est écrite avec compétence. A une époque comme la nôtre, où les inventions vieillissent si vite, où la nouveauté d'hier devient une antiquité demain, nos officiers d'artillerie consulteront avec intérêt, avec profit, ces considérations qui, pour avoir

en vue ce qui devrait se pratiquer en Espagne, n'en sont pas moins bonnes à étudier, à méditer en tous autres pays. L'ouvrage, bourré de chiffres et de calculs, est un document essentiellement technique dédié aux spécialistes : on y trouvera cependant des idées qui intéressent même des fantassins et des cavaliers, comme celle, par exemple, qui a trait aux fausses idées en cours sur la nécessité des portées exagérées poar les pièces d'artillerie.

24. — M. l'intendant Boissonnet réclame, dans sa brochure sur *le Recrutement et l'hygiène dans l'armée*, l'adoption du recrutement régional, c'est-à-dire l'incorporation des recrues dans les régiments en garnison dans leurs provinces respectives. C'est là un résultat qui est aujourd'hui presque obtenu et dont nous nous félicitons avec lui, bien que nous ne nous placions pas au même point de vue que l'écrivain militaire. M. Boissonnet considère surtout la nécessité de laisser le soldat le plus près possible de sa famille : ce n'est point là un mal, certainement ; mais, ce qu'il faut envisager surtout, dans une telle question, ce sont les facilités que donne le recrutement régional pour la mobilisation. Mais pourquoi M. Boissonnet nous parle-t-il de Louis XIV et de Saint-Simon dans une question où ils n'avaient que faire ? A en croire l'auteur, la pièce d'eau des Suisses, à Versailles, serait pavée des cadavres des malheureux qui la creusèrent : qu'est-ce que cela vient faire à propos du recrutement régional ?

25. — Dans *le Génie de Jeanne d'Arc*, M. Maurice La Chesnais, dont nous avons eu, à diverses reprises, à présenter les ouvrages à nos lecteurs, a appliqué à l'héroïne de Domremy les procédés d'analyse psychologique dont il s'était servi déjà dans son étude sur Napoléon Ier. L'auteur, comme nous avons eu occasion de le constater déjà, est un érudit, mais un érudit que l'érudition pure ne satisfait pas. Quand il se trouve devant un personnage historique grand par ses vertus ou par ses crimes, quand il a sous les yeux Jeanne d'Arc ou Napoléon, il ne cherche point seulement à le comprendre au point de vue de l'esprit, du développement des capacités intellectuelles, il cherche ce que ce personnage a au cœur. Il creuse, il fouille, il veut connaître le véritable pourquoi de ses actes et la raison de ce pourquoi. L'étude psychologique publiée par M. La Chesnais sous le titre : *Les Monologues de Napoléon*, étude dont nous nous sommes occupé ici même, avait donné une idée de ce mode d'investigation historico-philosophique, qui, pour n'être pas à la portée de tout le monde, n'en garde pas moins sa valeur, même au point de vue purement historique. En l'appliquant à Jeanne d'Arc, l'auteur a vu grandir les difficultés de sa tâche, car si moins d'un siècle nous sépare de Napoléon, quatre cents ans nous séparent de Jeanne d'Arc; si le premier a beaucoup écrit et parlé, il ne nous reste guère de la seconde que des lambeaux de phrase et des paroles isolées dans les-

quelles il est difficile de saisir l'impression véritable qui les a dictées. M. la Chesnais a su vaincre heureusement un obstacle qui paraissait insurmontable : il courait le danger d'être banal et exagéré, de tomber dans l'erreur ou dans l'enflure : il a évité l'un et l'autre écueil. Grâce à une connaissance profonde de son sujet, il nous restitue une figure authentique, qui parle comme elle doit parler, qui n'est point prude, qui n'est point osée, qui a dans ses paroles la fermeté des envoyés de Dieu et sur le front l'auréole des martyrs.

Le récent ouvrage de M. La Chesnais s'adresse au petit nombre des hommes d'étude en même temps que de pensée, qui aiment à s'accouder sur ces problèmes mystérieux posés à l'homme par la Providence, et synthétisés ici-bas par des figures comme Jeanne d'Arc ou Napoléon. C'est à ceux-là que ce petit livre s'adresse, c'est par ceux-là qu'il sera lu, qu'il sera compris et apprécié. ARTHUR DE GANNIERS.

POÉSIE

1. *Les Trophées*, par JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA, 9e éd. Paris, Lemerre, 1893, in-12 de IV-218 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Heures calmes*, par F.-E. ADAM. Paris, Lemerre, 1892, in-12 de 173 p., 3 fr. — 3. *Le Cœur*, par CHARLES FUSTER. Paris, Fischbacher, 5e éd., s. d., in-12 de 241 p., 4 fr. — 4. *Les Souffrances*, par PIERRE-A. FRANÇOIS. Paris, Sauvaitre, 1893, in-12 de 187 p., 3 fr. — 5. *La Chanson de la Bretagne*, par ANATOLE LE BRAZ. Rennes, Caillière, in-12 de 214 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Peuple*, par HENRI BOSSANNE. Paris, Retaux, 1892, in-18 de XIII-224 p., 3 fr. — 7. *Chansons et poésies*, par JOSEPH FUCHS. Rennes, Caillière, 1893, in-12 de 305 p., 2 fr. 50. — 8. *Chansons gaulouses*, par JOSEPHS FUCHS, chez l'auteur, à Messac (Ille-et-Vilaine), in-12 de 225 p. 2 fr. 50. — 9. *Poésies et Théâtre*, par LOUIS GERMAIN. Paris, Vanier, in-12 de 187 p., 3 fr. — 10. *Louis XVII*, drame en trois tableaux, en vers, par le R. P. V. DELAPORTE. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1893, in-12 de VI-62 p., 0 fr. 30. — 11. *Tarcisius, ou le Martyr de l'Eucharistie*, par E. D. Paris, Vic et Amat, in-12 de 44 p., 2 fr. — 12. *Les Récréations poétiques*, par le R. P. A. MARC. Paris, Delhomme et Briguet, 1892, in-18 de VII-128 p., 2 fr. — 13. *Le Nouvel Isaac*, par ALEXANDRE WEILL. Paris, Sauvaitre, 1892, in-12 de 235 p., 3 fr. — 14. *Rimes d'automne*, par CHARLES MAIRE, 1892, in-18 de 314 p., 5 fr. — 15. *Les Chimériques*, par LOUIS MALOSSE. Paris, Lemerre, in-12 de 191 p., 8 fr. — 16. *Sophocle. Œdipe roi — Œdipe à Colone — Antigone*, nouvelle traduction en vers, par LOUIS RICHARD. Paris, Rouam, 1892, in-12 de XXXV-280 p., 3 fr. 50. — 17. *Poèmes chrétiens et français*. Paris, Vic et Amat, 1893, in-12 de 290 p., 3 fr. — 18. *L'Ame vibrante* par ACHILLE MAGNIER. Paris, Lemerre, 1893, in-12 de 171 p., 3 fr. — 19. *Les Solitudes*, par GEORGES DE TOLLEMONDE. Paris, Cerf, in-12 de 306 p., 3 fr. 50. — 20. *Chats et Nouveaux Chats*, par ALFRED RUFFIN. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de 92 p., 3 fr. — 21. *Au ciel*, poème, par JEAN CASTER. Gand, Siffer, 1893, in-12 de 47 p. — 22. *Égérie*, par EDMOND AUBÉ. Paris, Perrin, 1893, in-18 de 164 p., 2 fr. 50. — 23. *Le Livre du Jugement. Hymne III. De la Rédemption*, par ALBER JHOUNEY. Paris, Comptoir d'éditions, 1892, in-8 de 363 p., 7 fr. — 24. *Le Jardin secret*, par HENRI ROUGER. Paris, Lemerre, 1893, in-18 de [illegible] p., 2 fr. 50. — [illegible] *Pantéism*, par ÉMILE FIX. Paris, Vanier, in-18 de [illegible] p., 1 fr.

1. — Voici donc *les Trophées* de M. José-Maria de Heredia. Depuis combien d'années le poète les laissait-il attendre? Il y a si longtemps, qu'on ne sait plus au juste. Toujours est-il qu'ils ont été enlevés dès le

premier jour de leur apparition et que c'est la neuvième édition que je tiens en main. Il y en aura peut-être davantage quand paraîtront ces lignes. Il faut savoir combien peu se vend la poésie, dans ces années de prosaïsme, pour comprendre quel est le succès d'un volume de vers qui « s'enlève. » J'en sais, et des meilleurs, qui n'atteignent pas leur deuxième édition, en un an. J'en connais d'autres, il est vrai, qui en sont à la troisième et quatrième.... sur la couverture ; mais j'oserais à peine dire de quel nombre infime de volumes se compose pour eux ce qu'ils appellent pompeusement une édition. Je m'empresse d'ajouter que ce fait ne se présente pas chez M. Lemerre, l'éditeur des *Trophées*.

Dès la courte préface apparait le culte pieux de l'art. M. de Hérédia remercie M. Leconte de Lisle de lui avoir enseigné « avec les règles et les subtils secrets de notre art, l'amour de la poésie pure et du pur langage français. » Je vous offre, dit-il, ce volume « non sans regret de n'avoir pu mieux faire, mais avec la conscience d'avoir fait de mon mieux. » Sans parler de la modestie de cette dédicace, qui contraste heureusement avec tant d'autres où l'auteur promet tout pour ne rien tenir, deux mots me frappent particulièrement, dans ces quelques lignes, parce qu'ils définissent excellemment le mérite de M. de Hérédia : la poésie « pure » et la « conscience » d'avoir fait de son mieux. Poésie pure, cela veut dire poésie en elle-même, par la forme essentiellement artistique et divine — divine, en ce sens que plus l'art est parfait, moins il s'éloigne de la beauté absolue et éternelle. C'est la poésie en dehors de tout alliage à son essence propre. C'est bien ce que M. de Hérédia a cherché, avec un goût, un amour de l'art, un culte du beau plastique hors de pair. N'est-il pas tombé, par suite, dans l'excès même de son principe, en sacrifiant tout à la forme, ainsi que le prétendent quelques-uns ? C'est une question d'école, et, pour ma part, sans m'y attarder, je me contente de goûter les sonnets du poète. Ce n'est pas, hélas ! si souvent que cette joie vous est offerte par les centaines de versificateurs modernes ! Quant à la conscience, on peut assurer que M. de Hérédia en a mis autant qu'il dépendait de lui, et, jointe au talent, elle est arrivée à nous donner de vrais bijoux. Car il y a une conscience d'artiste, tout comme il existe un crime ès art, qui est celui de faire mal et laid. Ceux-là seuls qui n'ont pas le culte religieux du beau ne comprennent pas ce que peut être une conscience d'artiste. Il existe des douleurs de poète en faute, comme des douleurs d'honnête homme qui a fait le mal. Et ces douleurs sont vives, d'une vivacité que les indifférents ne peuvent saisir.

Ce préambule est bien dans notre sujet même, puisqu'il résume le genre et le tempérament du poète. Et maintenant passons aux vers. Qu'ils sont purs, riches, pleins, polis, ciselés, affinés, brillants, suggestifs, insinuants et picturaux — si j'osais me servir du terme — ces su-

perbes sonnets et tous ces beaux vers des *Trophées !* C'est bien à bon droit que l'auteur a dédié son œuvre à M. Leconte de Lisle, au poète qui a le plus largement contribué à donner au vers cette concision, cette robustesse, cette plénitude, un peu fatigante et lourde, au premier abord, mais forte et solide toujours. Chaque mot, chaque épithète, portent. Chaque sonnet est un tableau achevé, complet : un peintre, en le lisant, n'aurait qu'à prendre sa palette pour faire une copie. Quant à la richesse des rimes, nous n'en parlons pas. Ce n'est point M. de Hérédia qui voudrait jamais y manquer.

Et maintenant, quel sonnet choisir pour exemple ? Tous se valent, ou peu s'en faut. Ouvrons donc le volume au hasard et prenons, si vous voulez, *la Vision de Khèm :*

Midi. L'air brûle et sous la terrible lumière
Le vieux fleuve alangui roule des flots de plomb;
Du zénith aveuglant le jour tombe d'aplomb
Et l'implacable Phré couvre l'Égypte entière.

Les grands sphinx qui jamais n'ont baissé la paupière,
Allongés sur leur flanc que baigne un sable blond,
Poursuivent d'un regard mystérieux et long
L'élan démesuré des aiguilles de pierre.

Seul, tachant d'un point noir le ciel blanc et serein,
Au loin, tourne sans fin le vol des gypaètes ;
La flamme immense endort les hommes et les bêtes.

Le sol ardent pétille, et l'Anubis d'airain,
Immobile au milieu de cette chaude joie,
Silencieusement vers le soleil aboie.

2. — *Les Heures calmes*, de M. F.-E. Adam, sont précédées d'une lettre de M. Coppée, où je lis cette phrase qui rend bien l'impression que m'a produite la lecture du volume : « On voit que la nature simple vous prend d'abord et par-dessus tout et que là est le meilleur de vos joies. Et, comme un ressouvenir de Chénier, ou plutôt par une ressemblance d'esprit, les champs d'Ionie, les pastorales grecques, le pays amoureusement idyllique et frais du dieu Pan ensoleillent vos vers, par riantes éclaircies, avec un écho lointain de la guerre troyenne. » Lisez, par exemple, ce passage de la pièce intitulée : *Soir d'Ionie :*

.... Puis les cheveux au vent et les épaules nues,
Se tenant par la main, les vierges ingénues,
Frissonnantes sous l'âpre et doux baiser du soir,
Comme Nausicaa reviennent du lavoir;
Elles suivent, de loin, en courant dans les herbes,
Les moissonneurs lassés et les chars pleins de gerbes ;
L'ombre bientôt descend ; une molle vapeur
S'étend sur la campagne et les vierges ont peur....

Je voudrais citer longuement, mais je ne saurais où m'arrêter, car

tout ce qui suit est dans ce ton et de même valeur. C'est la belle simplicité antique, avec tout le culte de la forme et de la nature. Et les vers sont larges, faciles, harmonieux. M. Adam puise au fonds classique, comme le lui dit M. Coppée, et c'est la source d'éternelle poésie. Mais l'auteur ne se borne pas à peindre des tableaux antiques. Il chante aussi, et avec un charme pénétrant, la nature qu'il a sous les yeux. Il a enfin la note émue et patriotique. Dans *le Roi des monts*, par exemple, le poète sait intéresser à la vie d'un ours et à la mort de sa compagne ; et si tout consiste à bien définir et à bien peindre, on peut dire que c'est encore là une excellente pièce. Et combien délicate et charmante est la poésie intitulée : *Tes Cheveux blancs*, dans laquelle le poète célèbre avec autant d'amour que de délicatesse les cheveux blancs de sa bien-aimée :

> Neige des cerisiers quand le printemps s'éveille,
> Ou neige des pommiers dans nos tièdes avrils ;
> Neige de l'aubépine où quelque nid sommeille
> Quand mai prête aux oiseaux ses verts buissons fleuris ; etc.,

vous n'êtes pas comparables à la neige qui donne un nouveau charme à la beauté de la femme aimée.

Et ce retour au village, dans l'Anjou, le pays du poète :

> Hélas ! hélas ! maison déserte et foyer vide !....
> Notre tout petit nid n'a plus de cris joyeux :
> Tous les oiseaux sont envolés ! La tombe avide
> A pris les plus aimés pour en peupler les cieux.

Partout, c'est la même émotion, moyenne et contenue, sans excès, et la même imagination qui ne connaît pas les exagérations.

3. — Un jour, le cœur du poète cessera de battre :

> Rien ne redira plus au monde
> Qu'il aima d'une ardeur profonde,
> Souffrit d'une exquise langueur....
> — Pour essayer de me survivre,
> J'ai voulu noter dans ce livre
> Tous les battements de mon cœur.

A vrai dire, M. Charles Fuster aurait pu se dispenser de ce prétexte — les poètes ont toujours des raisons nouvelles de faire des vers, — puisqu'il a déjà publié : *L'Ame pensive*, *les Tendresses*, *Poèmes*, *l'Ame des choses*, etc. Mais nous aurions tort de lui chercher querelle, puisque, après tout, *le Cœur* est une de ses meilleures œuvres. C'est bien du cœur qu'il s'agit, et vous n'aurez pas de peine à comprendre que le volume renferme un grand nombre de pièces, quand vous songerez à tout ce qu'on peut trouver dans un cœur, alors surtout que l'imagination est là, qui se charge au besoin de combler la mesure. Car, si le sentiment

est pour beaucoup dans l'œuvre de M. Fuster, vous auriez tort de penser qu'il ne s'y trouve pas aussi, de temps en temps, un peu de description, même de longueurs, j'allais dire de rhétorique; mais je m'arrête. En effet, la philosophie et le sentiment, qui n'est malheureusement pas toujours pur de tout alliage sensuel, y dominent. Il s'y rencontre même souvent une vraie mélancolie : mais comment voulez-vous que j'ose me servir d'un mot si « vieux jeu, » pour une œuvre moderne, et dans cette fin de siècle? Mais puisque j'ai lâché le mot, je le maintiens. Du reste, il serait aisé de le justifier. Le livre est plein de regrets de ce qui a été, de ce qui pourrait être, de ce qui n'est pas. Le poète est, d'autre part, compatissant aux malheureux; il le prouve, par exemple, dans la pièce intitulée : *les Obscurs*, l'une des meilleures. Enfin, il doute et il éprouve la souffrance du doute : il voudrait croire. Il exprime cette douleur en bons et beaux vers :

.... Le ciel blême
Est triste comme un cœur où le doute a passé.

Ce doute est parfois désespérant, comme dans la pièce : *l'Ame du petit*, où il refuse à la mère désolée le suprême et légitime espoir de savoir heureuse l'âme envolée de son enfant. Elle a pourtant d'excellents vers, cette pièce :

Le petit meurt. Glacée et pâle,
La mère sanglote et se tait.
Elle a cru toucher dans un râle
L'âme du petit qui partait.

Mais comme le poète a besoin de croire, il écrit ailleurs :

Je voudrais dire une prière.

Et plus loin :

Je disais : « La foi, — vieille histoire ! »
Mais j'ai peur des silences froids,
Peur d'être seul dans la nuit noire,
Peur surtout de Dieu.... Donc, je crois.

Enfin, celui qui est bon ne doit pas être facilement et foncièrement sceptique, et je lis dans la dernière pièce :

Être héroïque est beau, vois-tu, mais être tendre
Vaut mieux, — et le seul mot de la vie est : « Bonté. »

En ce qui concerne le vers, il est généralement classique, j'entends par la coupe. Mais il s'y mêle parfois du modernisme, comme dans ces pièces, où le poète a soin de nous avertir qu'il donne des vers bicésurés :

C'était là-bas, au pays bleu tout baigné d'or.
Dans l'infini délicieux j'errais encor : etc.

Enfin, la rime est généralement riche, sans exagération de recherche et sans sacrifice de l'idée.

4. — Après *le Cœur*, de M. Fuster, voici *les Souffrances*, de M. Pierre-A. François. C'est donc, par cent côtés, un peu le même sujet : qui parle du cœur parle, hélas! surtout de souffrances. Mais si nous avons trouvé quelque chose de classique chez le premier, le second est uniquement romantique. D'autre part, il est disciple de M. Maurice Rollinat, à qui il a dédié « ces premiers essais. » Ces derniers mots marquent tout de suite la distance qui sépare les deux œuvres. Dans les *Tristesses*, comme dans les *Remords* ou les *Épouvantes*, puisque le poète divise ainsi son ouvrage, on retrouve un peu de jeunesse, d'inexpérience. Ce sont d'ailleurs des défauts, le premier surtout, qui passent vite. Le titre nous donnait l'idée de quelque chose de plus poignant, de plus sincèrement ému. Au lieu de s'en tenir à des douleurs réelles qui frappent, le poète a donné carrière à son imagination, et il nous présente de beaux sujets de composition, des développements de rhétorique, avec des longueurs et dans un style qui n'est pas assez châtié. Ces apparitions, ces voix, ces âmes qui nous parlent de douleur ne nous touchent pas toujours, comme aurait pu le faire l'homme lui-même. En un mot, j'aurais aimé plus humain, plus vrai, plus naturel, plus simple, ce qui n'aurait été ni moins poétique ni moins élevé. Ce n'est pas parce que les souffrances me seront dépeintes par « des spectres en pleurs, dans la nuit sanglante, » qu'elles me toucheront plus que dites par vous-même. Je remarque aussi bien des chevilles, des queues de phrases, des répétitions de mots pour remplir le vers ou arriver à la rime, des épithètes superflues ou qui ne frappent pas, et du vieux bagage romantique : l'archange des nuits qui revêt son manteau noir, le roi du jour, le parfum pénétrant qui rime avec charme enivrant, la jeune fille poitrinaire, les tout petits grillons, les concerts des ramures, etc. Mais ce sont là de ces défauts fréquents aux débuts, et qui sont même préférables à la sécheresse et à la pauvreté d'imagination, car le poète peut s'en défaire aisément avec du travail, alors surtout qu'il a l'instinct du vers et le goût de la poésie, ce qui est le cas.

5. — L'Académie a récemment couronné *la Chanson de la Bretagne*, d'Anatole Le Braz. L'auteur, un Breton de naissance, — son nom le dit — un jeune, a mis dans ces chants émus, écrits d'un style facile et coloré, toute son âme, toute son affection pour le pays natal, encore accrue par l'éloignement. La vieille province celte est là, fidèlement dépeinte, avec ses horizons d'une grandeur sauvage, ses mœurs simples, ses pittoresques coutumes, le parfum de ses genêts d'or, le souffle de ses brises marines, sa foi profonde enfin ; j'excepterai deux ou trois poésies où le rôle du prêtre est fort mal compris, et par suite fort mal apprécié. — Le mieux à faire pour donner aux lecteurs du *Polybiblion* une idée de

l'ouvrage est de leur mettre sous les yeux quelques passages, celui-ci d'abord, tiré du *Mois de Marie :*

Et les pêcheurs, brûlés par l'âpre vent d'hiver,
Tout frissonnants encor des longues nuits d'Islande,
S'inclinent, à côté des pâtres de la lande,
Qui, le rosaire aux doigts, et le front sur l'épieu,
Dans leur silence grave ont l'air d'écouter Dieu ;

et cet autre du *Conscrit :*

Quand parmi la poudre, aux jours de bataille,
On le voit cogner, raidissant sa taille,
A poing rabattu,
On dit : Encore un qui vient de Bretagne,
On ferait plutôt fuir une montagne
Qu'un Breton têtu.

Fidèle et croyante Bretagne, puisse cette œuvre d'un vrai poète contribuer à te faire aimer encore davantage !

6. — Sortir enfin du convenu, du ressassé, des clairs de lune de convention ou des douleurs d'imagination, du réalisme de ceux qui ne savent pas ce que c'est que le réel, ou de la rime pour la rime, et se trouver tout à coup dans la vérité simple, poétique par son éclat naturel et la précision des détails, voilà qui vous change heureusement, et c'est un plaisir que nous offre M. Henri Bossanne. *Le Peuple* est précédé d'une préface de M. Charles Buet, dont je veux citer cette phrase adressée à l'auteur : « Vous prenez en main la cause du peuple, la cause de l'ouvrier, la cause du paysan. Vous dites leurs immenses labeurs, leur travail de chaque jour pour lequel la récompense n'est jamais proportionnée à l'effort. Vous rappelez que l'Évangile a constamment pris la défense des petits, des faibles et des humbles. Vous revendiquez, vous aussi, pour ceux que les conventions sociales relèguent à un rang inférieur, un plus grand respect de leurs droits, une plus large compréhension de leurs besoins. » C'est bien, en effet, le but que s'est proposé l'auteur du *Peuple*, et qu'il a pleinement atteint, avec art et talent. « Moi, je n'ai su qu'être sincère, dit le poète, dans une dédicace à Léon XIII ; n'est pas éloquent qui veut. » Et il présente son œuvre comme celle « d'un ouvrier. » C'est trop de modestie. Si M. Bossanne dit les colères les moins violentes du peuple malheureux et d'autant plus malheureux qu'on l'a fait en grande partie incrédule, c'est précisément avec cette éloquence qu'il ne revendique pas, et qui vient tout naturellement chez lui du cœur et de la conviction. Depuis la première pièce, où l'on voit les glaneuses,

Sous le soleil qui mord la peau,

jusqu'à la dernière, il y a dans ses vers, à de bien rares exceptions près,

une saveur de terroir qui vous sort des banalités courantes. Plus de vieux clichés et de phrases usées, empesées, surannées. C'est nature, vécu. Nous vivons enfin dans un monde qui existe et qui n'est plus de convention. L'auteur consacre une pièce à Pierre Dupont, et il est bien de la même école, de celle aussi de Gabriel Vicaire, qui infuse à notre poésie un sang nouveau et lui donne un parfum tout spécial. La peinture qu'il nous fait des événements du village, des mœurs, coutumes, malheurs, joies de ceux qui travaillent la glèbe, de la vie des paysans, des pauvres, des faubourgs, cette peinture est exacte et attachante. Qu'il vous parle de la *Ferme incendiée* ou du *Buis bénit*, il a le don de vous émouvoir, par cela seul que ce qu'il décrit est réel et touchant. Quelques vers au moins qui donnent l'idée du genre. Il parle des *Pèlerins cévennois :*

Après les vers à soie, après la moisson faite,
On sort les beaux habits servant aux jours de fête,
De la vieille armoire en noyer ;
Et les bons laboureurs s'en vont par caravanes,
Sur les grands chemins gris ; paysans, paysannes,
Vers saint Régis, pour le prier.

Suit la peinture du pèlerinage qui est frappante, et les justes réflexions qu'il inspire au poète. Ailleurs, lorsqu'il parle des misères du pauvre et de l'égoïsme du riche, le ton s'élève. Il s'adresse à la société moderne :

Si nous te haïssons si fort, si nous voulons
Broyer sous les calus de nos larges talons
Le fard ignoble de ta tête,
C'est surtout pour avoir dit en touchant l'endroit
Où notre cœur étouffe, étant trop à l'étroit :
Cela se vend, cela s'achète.

Quelques critiques cependant. La rime n'est pas toujours suffisamment riche ; elle est même parfois insuffisante. Je trouve, par exemple, souvent des brèves rimant avec des longues : chaumes avec hommes, aumône avec donne, école avec rôle, Rhône avec parole, etc. Ailleurs, la césure fait défaut et je découvre aussi cet hiatus :

Rien *n'a encore* servi.

Mais ce sont là des critiques de détail et qui n'enlèvent rien au mérite général de l'œuvre.

7, 8. — Ce n'est pas sans plaisir que j'ai lu et relu *Chansons et Poésies*, de M. Joseph Fuchs, puis *Chansons gauloises*, du même auteur. Quelques-unes de ces pièces sont un peu trop gauloises, et je le regrette. J'aurais voulu pouvoir louer sans restriction et recommander à tous les lecteurs les deux recueils en question ; la plupart des morceaux qu'ils renferment sont gais, alertes, pleins de naturel et d'une verve de bon

ibi. Il en est qui seraient dignes d'être signés de Nadaud, ce La Fontaine de la chanson : *le Centenaire*, par exemple :

Le bon vieux, malgré ses cent ans,
N'est pas encor las du voyage,
Car le bon Dieu, sur le chemin,
A laissé tomber de sa main
Un peu de bonheur pour chaque âge.

Que citer encore ? *Laissez-moi ma maison*, *Travaille*, *le Hasard de la fourchette*.... Mais combien d'autres suis-je obligé de passer sous silence, et qui mériteraient une mention ! Presque partout, la note émue se retrouve à côté de la note gaie, et le lecteur essuie une larme après avoir esquissé maint sourire.

Je cueillerai une strophe de la poésie intitulée : *Le Bon Dieu de l'école*. Un enfant raconte à sa grand'mère qu'on a décroché le crucifix de la classe, et il termine ainsi :

.... Oui ! j' vous en donne ma parole,
J' suis pas grand, mais jamais, morbleu !
Comme on l'a chassé d' notre école,
De mon cœur on n' chass'ra l' bon Dieu.

N'est-ce pas charmant de simplicité et de délicatesse ?

9. — Romantique encore et, malgré tout, ayant la longue chevelure et la confiante ardeur des jeunes de 1830, Louis Germain professait pour Villon une grande sympathie, nous dirions presque un culte : il a fait du poète truand le héros de sa première pièce, où il a fort habilement introduit dans son œuvre quelques-uns des meilleurs passages des *Testaments*. Mais il n'a pas idéalisé son personnage, loin de là, et quelque vagabond qu'il fût, François Corbueil, ou Desloyes, ou.... X.. dit Villon, valait autant et peut-être mieux que le détrousseur de passants qui, naguère, a paru sous son nom à la scène du théâtre Beaumarchais. Ce penchant de l'auteur qui le poussait à voir partout de malhonnêtes gens et de vilaines actions se retrouve dans toutes ses œuvres, récemment publiées par ses amis (il est mort l'année dernière, à vingt-deux ans).

Vers d'étudiant, par exemple, renferme des strophes alertes, bien rythmées, harmonieuses, des pensées délicates. Je citerai entre autres : *Crépuscule* et *la Ballade des moineaux*.

Quand le gaze tend ses réseaux,
Aux vitres de plomb maillotées,
Piaillent les petits oiseaux,
Blottis le long des cheminées....

Mais un réalisme poussé à outrance, des crudités, des termes vulgaires, déparent ce livre. Deux autres pièces de théâtre de Louis Ger-

main, *les Rendez-vous*, et *la Légende de saint Jean d'Estissac*, sont en prose, ce qui m'évitera d'en dire un peu de bien et beaucoup de mal.

10. — Nous avons déjà signalé plus d'une œuvre du R. P. Delaporte, et nous avons dit combien son vers est naturellement poétique, facile, aimable et fort, quand il le faut. Il ne nous reste donc, aujourd'hui, à propos du nouveau drame qu'il vient de publier : *Louis XVII*, qu'à renouveler nos éloges précédents et à signaler encore cette pièce aux directeurs de collèges qui veulent intéresser leurs jeunes acteurs et leur auditoire. Il y avait un drame bien émouvant à faire avec cette vie si courte et si douloureuse du petit Dauphin, et c'est ce drame que vient d'écrire le R. P. Delaporte. La pièce est divisée en trois tableaux : le 10 août 1792, aux Tuileries : c'est le dernier jour de liberté ; 2° le 20 janvier 1793, au Temple : la dernière entrevue du petit prince, à la veille du martyre ; 3° le 8 juin 1795, au Temple : la dernière heure du malheureux enfant. Le drame est habilement mené et l'intérêt ne cesse de grandir douloureusement jusqu'à la fin.

11. — Dans tous les *Actes des martyrs*, il n'est point, à mon avis, de scène plus touchante que la mort de Tarcisius, cet angélique enfant qui fut tué par une populace aveuglée et cruelle, alors qu'il portait, serré contre sa poitrine, Jésus-Hostie aux fidèles qui devaient, le lendemain, être livrés aux bêtes. Cette scène, non moins dramatique que celle qui nous a valu *Polyeucte*, a inspiré à M. E. D.... une pièce en quatre actes, pleine d'intérêt et de sentiment chrétien. Les vers sont bons, bien rythmés, quelques-uns toutefois un peu faibles, presque prosaïques : ainsi le jeune Proculus dit en parlant à l'un de ses camarades :

> Car demain, tu le sais, nous n'aurons pas de classe,
> Oh ! qu'il fera donc bon de jouer sur la place !

Ce langage est trop enfantin et, quel que soit l'âge de celui qui le tient, choque sur la scène, ainsi que la phrase suivante, du même personnage, relative aux chrétiens :

> Les pauvres malheureux sont vraiment bien à plaindre.

Mais je ne veux pas insister sur ces critiques de détail, en présence d'une œuvre solide et surtout édifiante.

12. — Vous allez probablement penser en lisant le titre : *Récréations poétiques*, que l'auteur a voulu vous procurer un repos, une distraction, ou bien qu'il s'agit de petites pièces de théâtre. Eh bien ! ce n'est pas du tout cela, et le poète a simplement voulu dire qu'il a composé ces vers pendant ses moments de récréation. Il nous en avertit d'ailleurs dans une préface où, parlant de son volume, il nous dit : « L'art en est absent. » « Quoi ! pourriez-vous lui dire, vous voulez faire de la poésie, c'est-à-dire œuvre d'art, sans art ! Vous désirez sculpter une statue de

marbre, sans forme et sans expression ! Qu'est-ce à dire? » Mais le tout est de s'entendre, heureusement, et l'auteur a simplement voulu dire qu'il attachait plus d'importance au fond qu'au métier lui-même. Ne discutons pas; la discussion nous mènerait trop loin. Qu'il me soit permis de penser, cependant, lorsqu'on veut écrire en vers, qu'il faut absolument faire œuvre d'art et connaître toutes les ressources de la versification, absolument comme il est indispensable de savoir la musique avant de se mettre au piano. D'ailleurs, il paraît bien que l'auteur des *Récréations poétiques* est, au fond, lui-même de cet avis, puisqu'il l'a prouvé par l'exemple, en maint passage. Je veux dire que l'écrivain donne plus qu'il ne promet et qu'il a de bons et beaux vers, ce qui n'enlève rien, loin de là, aux grandes idées qu'ils expriment. Le poète contemple la nuit :

> Ces silences, ces bruits, ces voix, ces nuits, ces feux,
> Oh ! dites-moi, Seigneur, n'êtes-vous pas en eux ?
> Oui, c'est vous ! oui ! mon âme a saisi le mystère !
> Je vous vois dans les cieux, je vous entends sur terre !
> Terre, vase embaumé ! Ciel, divin encensoir !

Il y a de l'harmonie, de la facilité, de l'aisance, dans la plupart de ces pièces. Mais il s'y trouve aussi trop souvent des répétitions de mots pour parfaire le vers, et des négligences qu'un peu de métier aurait aisément fait éviter.

13. — *Le Nouvel Isaïe*, ce titre dont M. Alexandre Weill se pare, ou plutôt pare la couverture de son livre, est plein de promesses; on s'attend à trouver dans l'ouvrage de chaleureux anathèmes contre l'immoralité et l'irréligion du siècle. Il y en a, et beaucoup, exprimés souvent d'une façon éloquente et originale; il y a aussi des morceaux vraiment émus, ceux où l'auteur pleure l'Alsace et la Lorraine : *Je reconnais l'ange*, par exemple, ou bien *L'Alsace et le houblon*. Nous l'approuvons fort d'attaquer énergiquement la presse vendue, le théâtre corrupteur, mais pourquoi s'acharner à accabler l'Empire et Napoléon III d'injures qui ne sont que grossières? Il est un peu tard ! Pourquoi, surtout, blasphémer le catholicisme, calomnier ses prêtres? M. Weill ne comprend-il pas que la disparition de cette religion serait la ruine de la France qu'il aime, et qu'il voudrait régénérer?

Brouillé avec l'Église romaine, il l'est plus encore avec la césure, et, dans telle de ses pièces, on trouve la strophe suivante :

> Mais le chrétien serf, loin d'être conquis,
> Était du sang d'où sortaient les marquis,
> Et ce chrétien de corvée et de taille,
> A la prière, au cœur de la bataille....
>
> . . . . . .

Et cætera, n'est-ce pas ?

L'harmonie n'est pas toujours non plus sa qualité dominante. En outre, il semble que trop souvent il ait commencé, avant d'écrire, par prendre un dictionnaire de rimes, et accoupler les mots *terminus* au hasard de la nomenclature, les faisant précéder d'autres mots qu'on est fort étonné de trouver ensemble. De là, des vers comme ceux-ci :

La France, contenant l'avenir dans son œuf,
La France de Voltaire et de quatre-vingt-neuf,

ou encore :

Jamais songe plus clair,
Ne fut conté par un poète,
Que mon voyage à travers l'air,
Tranchant comme l'acier,
Par-dessus le nuageux faîte,
D'un fulgurant glacier.

Il y a du réalisme :

Le mal suit sa loi, l'homme sale
Engendre les poux et la gale....

M. Weill s'intitule prophète et nous apprend qu'un prophète est « un homme étudiant les causes d'où sortent les grandes choses, un poète au cœur plein d'harmonie.... » Que n'a-t-il joint l'exemple à la formule ?

14. — Ce sont les poésies « de ma vieillesse presque octogénaire, » dit M. Charles Maire, en donnant son volume : *Rimes d'automne*, à son fils. L'ouvrage est divisé en plusieurs parties très distinctes : *Enfants et vieillards*, *Souvenirs*, *Spectacles de la nature*, *Contes et fantaisies*, *Boutades*, *Rêveries philosophiques*, *Au delà*. L'auteur passe donc du conseil familier, du précepte sagement donné, au genre descriptif, et de la plaisanterie aux plus graves problèmes de l'âme et de la vie future. En allant, il effleure même la politique. Sa poésie est calme, posée, un peu lente et longue, comme celle de l'expérience ; mais elle a souvent le charme sévère de ce qui n'est plus jeune. Il y règne une douce mélancolie, qui ne va pas jusqu'à la tristesse. Il est étrange comme les désespérés de la vie ou ceux qui jouent de cette corde se rencontrent surtout parmi les jeunes, qui ont tout l'avenir devant eux, et comme, au contraire, cette fureur contre l'existence fait place à de tout autres sentiments chez ceux qui ont passé l'âge mûr. Le vieillard s'adresse à ses petits-enfants et il leur dit :

Vous êtes le présent, moi je suis le passé;
Votre âge par le mien est dix fois dépassé :
Avec vous, mes enfants, comment pouvoir s'entendre,
Si ce n'est par le cœur, qui reste toujours tendre?

Ailleurs, il compare les cheveux blancs aux feuilles jaunies qui tombent des chênes :

Les feuilles jaunes sont les cheveux blancs du chêne,
Mais il reverdira pour la saison prochaine,
Et les petits oiseaux reviendront y nicher :

Nos cheveux blancs, à nous, ne quittent pas nos têtes
Et meurent avec nous, — mais, au jour de leurs fêtes,
Sur les petits enfants on les voit se pencher.

Mais l'auteur s'attarde quelquefois à des détails trop secondaires et sort de la note enfantine qu'il cherche, sans parler des fautes regrettables de versification. L'enfant parle à son grand-père et lui dit :

Comme autrefois tu *ne* | *me* dis plus *de me* taire.

Cette césure, que je retrouve souvent dans le volume, n'en est pas une, et le *ne me de me* est bien mauvais.

La fillette continue :

Grand-père, lorsque tu m'embrasses sur le front,
Pourquoi si longuement *y* appuyer ta bouche,
Dont le contact cause une étrange émotion,
Comme ces instruments de physique qu'on touche
Et qui donnent au corps une commotion.

Voilà d'étranges comparaisons et des réflexions bien singulières, surtout venant d'un enfant. Mais que dire de cet hiatus du *y a*? Ailleurs, je trouve des enjambements avec des *qui*, *que*, *dont* et des longueurs de phrase qui alourdissent considérablement le style. Enfin, la rime est souvent pauvre.

15. — Rien de plus inégal, de plus incohérent, que *les Chimériques* (un titre bien choisi, certes), de M. Louis Malosse. L'auteur a d'abord commis une grande faute en commençant le recueil par cette pièce qu'il appelle *l'Œuvre ;* elle est tout simplement grotesque. On y voit *l'Être* qui :

Pendant des siècles, seul, plein d'un ennui suprême,

vient : « de trouver enfin le mouvement. » Il souffle « sur l'immensité sinistrement immonde » et « de cette caresse il fait jaillir le monde, » puis il perce le ciel de trous, ce qui produit les étoiles. — Peut-être bien des lecteurs, suffisamment édifiés par cette peinture de la création, n'iront-ils pas jusqu'à la quatrième page. *Dalila, la Juive, la Fleur parvenue*, qui viennent ensuite, offrent un singulier mélange de mysticisme et de trivialité, de souvenirs de la Bible et de scènes trop hardies. La légende de la rose, devenue rouge après la faute d'Ève, et de nouveau blanche quand Madeleine a orné de cette fleur les pieds du Christ, est délicate et gracieuse, mais le caractère de la pécheresse de Béthanie est entièrement défiguré.

Quant aux trois cents vers intitulés *le Dernier Sabbat*, ils semblent

écrits au cours d'une hallucination. J'en cite une strophe, la première venue, qui donnera une idée de l'ensemble :

> Quels sont ces tintamarres ?
> Les crapauds hasardeux
> Chantent leurs chants hideux
> Aux grenouilles des mares.
> Les lézards font les beaux,
> Aux fentes des tombeaux,
> L'air s'emplit de corbeaux,
> Plus noirs que des simarres.

Je signalerai, pour ne pas critiquer toujours, deux belles pièces : *Nuages de mai*, et une paraphrase du *Pater noster*. Quant au recueil de sonnets qui constitue la seconde partie du recueil, il exprime sur la Pitié, l'Oubli, le Bonheur, etc.... des idées peu neuves dans un style qui ne les rajeunit pas.

16. — Voici donc une nouvelle traduction de Sophocle. « Un poète doit être traduit par un poète et en vers, est-il dit dans la préface. Rendre seulement le sens littéral d'une poésie, c'est en omettre l'essentiel, c'est-à-dire le rythme, la musique infuse dans la trame artistique des paroles. » C'est, en effet, à être harmonieux, sans être inexact, que M. Richaud s'est surtout appliqué. Il y a assez souvent réussi. Pour être fidèle à son système, il aurait dû cependant, dans la traduction des chœurs, se servir uniquement des strophes lyriques adoptées par les poètes français, par exemple de la grande strophe de dix vers de huit pieds ou de la strophe, si chère à Hugo, composée de deux fois deux alexandrins suivis d'un vers de huit pieds. Il a choisi ce premier mètre pour traduire un chœur célèbre d'*Œdipe roi* : « O races que la terre moissonne, » le second pour traduire un chœur non moins célèbre d'*Antigone* : « Beaucoup de choses sont admirables. » Et ces productions comptent parmi les meilleurs morceaux du livre. Mais ailleurs M. Richaud invente lui-même des mètres dont l'harmonie est fort contestable.

Il ne s'est pas assez préoccupé non plus de reproduire la couleur de son modèle, ce qui était bien autrement important que d'essayer d'en imiter la musique, tâche absolument vaine à mon sens. L'auteur de la préface a beau me vanter « le tour pur, simple, élégant, la cadence harmonieuse » de cette strophe :

> Des habitants de l'air il suit le vol rapide :
> Les monstres des forêts, ceux de la plaine humide,
> Expirent captifs dans ses rêts ;
> La bête sous le joug, ou le frein à la bouche,
> Le taureau formidable, et le coursier farouche
> A le servir sont toujours prêts ;

je n'y retrouve plus rien de ce qui donnait aux vers de Sophocle une couleur si originale : que sont devenues *la Race des oiseaux légers*, *la*

Génération marine des flots, les Replis du filet tissé, la Bête qui marche dans la montagne, il conduira sous le joug, qui entoure le cou, le cheval chevelu et l'indomptable taureau des montagnes ? Si vous remplacez les images de Sophocle par des périphrases usées et banales, par les images de tout le monde, est-ce que vous me donnez une idée de l'auteur ? Ce qui manque à cette traduction, c'est donc le sentiment de la couleur grecque, et c'est justement ce que je trouve dans les traductions en prose de Leconte de Lisle, citées avec un peu de dédain dans la préface.

17. — Le titre seul de l'ouvrage dont j'ai à parler maintenant : *Poèmes chrétiens et français*, dit combien l'inspiration en est élevée : la religion, le plus grand, le seul objet qui puisse remplir l'âme humaine, domine toutes ces pages. La première est un hymne au crucifix, puis l'auteur chante la foi, l'espérance, la charité surtout, cette reine des vertus chrétiennes, qu'il décrit en quelques vers simples et touchants :

Son cou n'est point chargé de hochets de dentelle,
Dans ses cheveux épars nul joyau n'étincelle,
Aucun bracelet d'or n'appesantit son bras.
Le jour dans son chemin ou la nuit dans son rêve,
Jamais vers les heureux son regard ne se lève....

. . . . . .

Sous le dôme où le faste à pleines mains entasse
Rubis, joyaux, parfums, elle compte à voix basse
Combien ce luxe étrange apaiserait de pleurs ;
Combien d'envie, hélas ! de souffrance s'attache
A ces monceaux dorés ; combien de pain se cache
Perdu sous cet amas de fleurs !

N'est-ce pas encore la religion qu'il célèbre, avec la patrie, lorsqu'il retrace l'héroïsme de l'abbé Miroy, ce prêtre qui sacrifia sa vie pour sauver celle d'un pauvre ouvrier emmené comme otage par les Prussiens ? ou lorsqu'il écrit le triple chant de Jeanne d'Arc, la vierge lorraine qui sauva la France par la croix plus que par le glaive ? — Il est bon de rappeler ainsi, en prêchant d'exemple, qu'on peut faire œuvre poétique sans parler d'amour, de zéphyr, de rossignols, etc....

18. — *L'Ame vibrante* se divise en deux parties : *Gethsémani* et *Missel d'amour*. *L'Ame vibrante* aurait été mise sur pied « d'après les notes posthumes d'un vaincu de la vie. » Je ne sais pourquoi, mais je me méfie toujours un peu de ces innombrables vaincus de la vie qui chantent leur défaite. L'imagination a souvent, dans ces œuvres, une part bien plus large que le sentiment et la vérité ; et il n'est pas rare que la déclamation remplace les événements terribles auxquels on se serait attendu de la part d'un « vaincu de la vie. » Les premiers vers du volume sur lesquels je tombe, par hasard, sont ceux-ci :

Au feu ! c'est un cœur qui s'enflamme,
Une âme foudroyant une âme !

On avouera que ce n'est guère de la poésie de désespéré; j'y trouverais plutôt un peu de comédie, et ces vers, qui veulent être sérieux, m'en rappellent de semblables des *Précieuses ridicules*. Ailleurs, retrouvant les souvenirs de l'amie, il déclare :

> Sacré m'est ce sachet, où son cœur à loisir
> Broda son rêve épars en la trame rosâtre.
>
> Plus précieux encor ce verre de cristal
> Où des yeux adorés ont laissé leur lumière,
> Limpide comme un ciel d'azur oriental.
>
> Son timbre me rappelle une voix familière....

Je m'y suis repris à deux fois, pour être sûr de ne pas me tromper. Je ne me trompais pas. Il s'agit bien vraiment de la lumière que des yeux adorés ont laissée dans un verre à boire, et le son que rend ce verre, lorsqu'on frappe, rappelle au « vaincu de la vie » une voix familière. Voilà certes des idées qui ne me seraient pas venues à l'esprit, surtout si j'étais un désespéré. Ailleurs, le poète proteste :

> Contre les serments prodigués
> Que le cœur n'a point conjugués.

Plus loin, voici comment il peint son tourment :

> Avec les larmes du jet d'eau
> Pleure ma tendresse diffuse,
> Et débordant comme l'écluse,
> Renaît mon chagrin, lourd fardeau.

Ces citations suffisent à donner une idée du genre. J'avoue que j'aimerais mieux plus de simplicité : la douleur vraie ne cherche pas à faire des phrases. Elle est dans le mouvement naturel que lui donne l'émotion, et nous serions tenté de dire que notre auteur n'a pas souffert, pour écrire dans ce style, si nous ne savions que l'artiste trouve précisément le moyen de calmer ses peines dans le charme qu'il éprouve à les exprimer. Les vers de *l'Ame vibrante* sont d'ailleurs, en règle générale, de bonne facture.

19. — « Mes peines sont mes victoires, » s'écrie d'abord M. Georges de Tollemonde, l'auteur des *Solitudes*, dans une préface où il parle beaucoup d'Aristote, je ne sais trop pourquoi : sans doute parce que le nom de ce philosophe rime avec litote et despote. — Mais il finit par réclamer l'indulgence du lecteur, et il fait bien. Je ne veux pas dire que tout soit médiocre dans cette œuvre de jeunesse : il y a de bons vers, ayant de l'harmonie, ce qui est quelque chose; seulement ils sont d'ordinaire suivis d'autres très faibles.

Le morceau intitulé : *Louanges à Dieu*, v. g., débute ainsi :

> Mon Dieu, je chante ta puissance,
> Et ta sagesse et ta splendeur....

Ce n'est pas mal...., écoutez la suite :

> L'hymne de ma reconnaissance,
> S'incline aux pieds de ta grandeur.

Qu'est-ce que cet hymne qui s'incline aux pieds d'une grandeur ?

Les Humoresques et *la Viole d'amour*, les deux premières parties du livre, sont assez banales. Enfin, défaut de sensibilité peut-être, je ne me suis intéressé que modérément au sort d'un monsieur Tristan Bénerentin, qui, d'abord poète, se fait prote d'imprimerie, puis meurt phtisique, ainsi qu'à celui d'une demoiselle Primerose Mercœur, qui l'aime beaucoup, vend par les rues les vers dont il est l'auteur, et enfin succombe à une pleurésie.

20. — Faut-il suivre le conseil que donne M. Alfred Ruffin à la première page de son livre *Chats et Nouveaux Chats*, lire sérieusement la dédicace à Nini, le modèle des chattes, puis les vingt-six piécettes qui la suivent, toutes écrites à l'honneur de la race féline ? On peut en tout cas regretter que l'auteur ait dépensé du temps, des rimes.... et pas mal d'esprit, pour traiter un sujet si futile. Mais l'ouvrage se laisse lire, il y a de la gaieté et même du sentiment. Ainsi dans ces vers :

> Ayant appris qu'il est parfois de bonnes gens
> Parmi les charbonniers, les chauffeurs et les nègres,
> Et que les parias ne sont pas les méchants,
> J'ai mieux apprécié le chat noir aux flancs maigres.

Je recommande ce livre à tous ceux, à toutes celles surtout qui se sont consolés, en adoptant un ami à quatre pattes et au manteau de fourrure, d'avoir vu leur affection méprisée ou trompée par les humains.

21. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Jean Casier et de faire l'éloge de ses *Poésies eucharistiques*. Ce que nous avons dit de cet ouvrage peut se redire justement du nouveau petit volume qu'il vient de publier : *Au ciel*. Le vers a de la facture ; il est classique par bien des qualités, en même temps que moderne par la richesse de la rime. Le titre dit d'ailleurs que l'ouvrage se compose de poésies chrétiennes. Le poète nous montre le ciel et fait parler les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les enfants, les vierges, le chœur des élus, etc.

22. — Il faut être de son temps, même quand on est poète ; or, M. Edmond Aubé, en appelant son volume *Égérie*, en le dédiant aux Muses et à Erato, en y chantant les Grâces, les Ris, les Jeux et toute la population de l'Olympe, retarde de deux mille ans. Mais puisqu'il tenait à emprunter aux Grecs leurs divinités, leurs strophes, antistrophes, etc.... et une diversité de mesures par laquelle il a la prétention de rappeler les chœurs d'Eschyle et de Sophocle, que ne leur a-t-il pris un peu de naturel et d'harmonie ? Ces deux qualités sont totalement absentes de son œuvre. Voici le début de sa dédicace :

Unique amour de mon cœur, Nymphe chérie,
Qui fûtes, sans le savoir, mon Égérie....
.... Si mon esprit, toujours plein de votre image,
Tourna quelques vers heureux, c'est votre ouvrage....

Si elle n'a fait que les « vers heureux » de ce morceau, elle n'a pas eu beaucoup d'ouvrage. Hâtons-nous de dire que M. Ed. Aubé réussit mieux lorsqu'il s'avise d'être moderne; il écrit alors de jolies pièces, comme *Stances* ou *Regret*. Mais cela ne lui arrive que trop rarement. Il a eu tort aussi d'imiter les libres peintures des anciens. Pourtant il prend soin de nous avertir qu'il a jeté au feu quelques-unes de ses pièces, comme peu chastes; parmi celles que contient le recueil, certaines mériteraient le même sort.

23. — Savez-vous ce que c'est qu'une épopée initiatique?.... Non? Moi je ne le conçois que très imparfaitement, et la longue préface (elle n'a pas moins de quarante pages) qui précède la *Rédemption*, troisième hymne du *Livre du Jugement*, par M. Albert Jhouney, m'a peu éclairé sur ce point. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage, véritable et ténébreux cours d'ésotérisme, est une épopée initiatique, et, je crois bien, la seule existante. Si la valeur d'un livre était proportionnelle à sa grosseur, que de lignes il me faudrait écrire au sujet de ces quatre cents grandes pages. Comme il n'en est pas ainsi, ma tâche sera plus simple. Deux strophes suffiront pour indiquer la physionomie générale des vers.... qui n'en sont pas :

Les grands cris lyriques éclairaient
Les montagnes, les champs et la vaste mer,
Et partout des symboles ouvraient
Leur floraison de poésie et d'éther.

Un peu plus loin, on lit :

Le fond caché, le fond pervers, le nœud des choses,
C'est l'égoïste volonté,
L'inconscient aveugle, aux forces virtuoses,
Jouant de l'être serpenté.

Voilà certes une langue et une mesure tout à fait spéciales! Quant aux idées, elles sont si élevées qu'elles demeurent impénétrables à tout autre qu'à l'auteur lui-même. Il tente d'adapter l'Évangile aux doctrines des philosophes d'Alexandrie, et, par suite, dénature le texte et l'esprit du Livre sacré, qu'il a pourtant, il faut le reconnaître, étudié d'une façon consciencieuse; c'est ainsi qu'il fait se rencontrer sur le Thabor Jésus et Bouddha et leur prête un langage ultra-fantaisiste.

Ce livre a au moins un mérite; c'est qu'il représente un travail immense et soutenu, qui fait honneur à M. Jhouney.

24. — *Le Jardin secret*, de M. Henri Rouger, est tout entier composé en *terze rima*, ce qui n'est pas fait pour lui donner une grande variété.

alors surtout que le procédé dure plus de quatre-vingts pages. Les rimes sont d'ailleurs riches, parfaitement riches; mais cela devient si banal, la richesse de rime, qu'il faudra décidément trouver quelque autre moyen de faire neuf et de se distinguer. Le sujet du livre? Une morte que pleure le poète, je crois; mais je n'oserais en mettre la main au feu, étant tout ce qu'il y a de plus réfractaire à chercher et deviner les rébus. Je sais que *le Jardin secret* m'a produit l'effet d'un préambule qui durait, durait toujours, et que je me demandais jusqu'à la fin : que va-t-il arriver? Et je n'ai rien vu venir. Il m'est resté ensuite l'impression d'une sorte de cauchemar étrange dans lequel j'avais entrevu des objets mal définis, au milieu d'une musique de vers un peu monotone. Mais on me dit qu'il existe une école qui ne cherche qu'à laisser une impression vague sur le lecteur. Alors le poète aurait pleinement atteint son but; je me serais pourtant bien passé du cauchemar. Quelques vers, du moins, au hasard :

Mon heure enfin venue avait tinté sur moi;
Des glissements lointains passaient sous les pervenches;
Des ailes frissonnaient d'un invincible éploi.

J'aperçus dans la nuit des gestes de mains blanches;
Le son sacré de l'heure à mon front bas courut;
Les feuillages pieux écartèrent leurs branches.

« A mon front bas courut, » comme harmonie, vaut son pesant d'or. Mais que dites-vous de ce poète qui aperçoit :

L'ombre du dernier rêve aux derniers yeux rêvant,

et cette nuit qui

S'épanouit au front de la forme inconnue.

Encore quelques citations pour la bonne bouche :

Comme si tout à coup le vol lent d'une aile eût,
Dans les ténèbres, lentement, frôlé mon aile.

Voyez-vous ce Monsieur qui a des ailes?

Son doigt mystérieux en me touchant m'élut;
Une onction divine agita mes mains ointes.

. . . . . .

Les brins d'herbe odorants nous berçaient à leurs pointes.

Je crois que nous ferons bien de nous en tenir à cette dernière citation, bercés sur la pointe des herbes odorantes.

25. — J'ai lu avec autant de patience que d'attention les quarante-cinq pages de *Panthéon*, poème dont le genre est difficile à déterminer, ayant pour auteur M. Émile Fix, et dédié par lui à M. Ernest Renan, « l'illustre analyste des religions. » Eh bien! j'avoue être encore à me demander ce que veulent dire ces longues tirades. Je n'y ai compris

qu'une chose, c'est qu'il y est question d'une *interview* qu'aurait eue le poète avec les ombres du grand Jean-Jacques et de Victor Hugo. C'est sans doute cette dernière qui lui aura appris à forger de jolis adjectifs, comme *inexaucés*, *insecouru*, à écrire des strophes macabres, dont voici un spécimen :

> Sépulcre formidable aux assises énormes,
> N'es-tu, sous le soleil, dressé sur ton séant,
> Domaine caverneux, lit des larves informes,
> Que l'antre solennel et froid du noir néant?
> Non, dans ton sein de pierre est la vie, ô géant !

Mais le spectre aurait bien dû lui enseigner, par la même occasion, à ne pas faire des vers de treize pieds, tels que ceux-ci :

> De la douce blancheur des silencieuses cimes....
> Muet et prosterné dans sa contemplation....

Toutefois, à part quelques infirmes, les vers de *Panthéon* sont d'ordinaire harmonieusement conformés, et je le fais remarquer, pour finir par un éloge.

P. Saint-Marcel.

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

1. *Traité d'allégorie scripturale*, par Prosper Le Blanc d'Ambonne, précédé d'une introduction par le vicomte François de Salignac-Fénelon. Nantes, Grimaud, 1892. in-8 de xix-324 p.—2. *La Question des mythes*, par Félix Robiou. Paris, Bouillon, 1892, in-8 de 90 p. — 3. *Les Mythes de la Bible*, par Émile Ferrière. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 4. *Contes chrétiens. Les Disciples d'Emmaüs, ou les Étapes d'une conversion*, par T. de Wyzewa. Paris, Perrin, 1893, in-18 de 115 p., 1 fr. — 5. *De Bibliorum sacrorum Vulgatae editionis graecitate*, scripsit G.-A. Saalfeld. Quedlinburgi, Frd. Vieweg, 1891, in-8 de xvi-180 p. — 6. *Le Génie d'Israël*, par Athanase Ollivier. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Nantes. *Histoire et législation, Poésie, Éloquence*. Paris, Berche et Tralin, 1891, 4 vol. in-8 de 372, 318, 325 et 351 p., 4 fr. le vol. — 7. *Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée, histoire sainte et histoire de l'Église divisées par périodes et par siècles*, par C.-J.-A. Colin. Lyon, Vitte, 1892, in-4 de 77 p. — 8 *Genesis printed in colors, showing the original sources from which it is supposed to have been compiled, with an Introduction by* Edwin Cone Bissell, professor in Mc-Cormick theological seminary. Chicago, Hartford (Connecticut), Belknap et Warfield, 1892, in-8 de xvi-59 p.

1. — L'Écriture, outre le sens littéral, a un sens allégorique ou spirituel : telle est la doctrine de l'Église. Ce sens spirituel nous est, en plusieurs cas, connu par le témoignage de l'Écriture elle-même ou de l'Église, et alors il ne peut s'élever sur ce sujet, parmi les chrétiens, aucune difficulté. Mais il n'en est pas de même dans le plus grand nombre de cas, et il n'est souvent pas aisé de savoir comment on peut découvrir ce sens caché. M. Le Blanc d'Ambonne a consacré la plus grande partie de sa vie à la louable tâche de fixer les règles du sens spirituel ou symbolique, et M. François de Salignac-Fénelon nous présente son travail. Le sens symbolique, nous dit-il, « exprime, partout

où il est certain, le rapprochement des êtres ou des objets matériels et pris dans leur acception physique, avec des termes correspondants du monde immatériel ou invisible, dans des rapports déterminés, selon le degré de certitude, d'essence, de causalité, de temps ou de nombre. » On ne trouvera peut-être pas cette définition très claire, mais la matière est obscure. Le *Traité d'allégorie scripturale* expose ce qui est l'allégorie d'après les Juifs, saint Méliton, Clément d'Alexandrie, etc.; l'auteur classifie les symboles, trace la méthode d'interprétation, étudie les temps et les nombres prophétiques, selon Daniel et selon saint Jean, et applique sa méthode à quelques exemples, au Dragon de l'Apocalypse, ch. XII, et au commencement de la Genèse. L'Apocalypse est un riche thème aux interprétations de tout genre; le premier chapitre de la Genèse ne se prête pas aussi largement aux explications symboliques. On a de la peine à admettre comme des vérités allégoriques ce que nous dit l'auteur, que « la création est une image où sont représentés les quatre points cardinaux et leurs intervalles. Ce sont huit stations disposées autour du cercle céleste ou zodiaque, qui est incliné ; le nord, voisin du pôle boréal ou du solstice d'été. De la sorte, la parabole du ciel et de la terre s'identifie avec celle de l'année ; et l'année figure l'histoire d'un peuple incivilisé que la religion rend florissant et prospère, que son bonheur même rend indifférent et impie, et qui retombe dans la barbarie. C'est encore l'histoire des âmes ignorantes qui reçoivent la lumière et la vie spirituelles, et les perdent par leur amour du vice et des ténèbres, etc. » Est-ce que ce sont là véritablement des sens contenus dans le premier chapitre de la Genèse? On est également surpris que l'auteur explique l'histoire de Samson comme le font les mythologues, qui n'y voient qu'une fable. Des appendices exposent les règles générales et donnent l'interprétation des symboles que M. d'Ambonne appelle radicaux, naturels, humains et artificiels. Le volume se termine par une table alphabétique des symboles scripturaux.

2. — Une des questions les plus difficiles et en même temps des plus importantes qu'aient à traiter les savants de nos jours, c'est assurément celle de l'origine des mythes. Elle est très importante, parce qu'elle touche de fort près à l'histoire des religions ; mais elle est très difficile, parce que les éléments de solution font en grande partie défaut. Comme l'imagination peut se donner libre carrière dans l'interprétation des mythes religieux antiques, beaucoup d'érudits ne se font pas faute de construire sur ce sujet les théories les plus aventureuses, afin de s'en faire une arme en faveur de leurs idées philosophiques préconçues. Comme le fait justement remarquer M. Robiou, qui, frappé de l'importance de la matière, en a commencé une étude développée, beaucoup de mythologues font dominer l'hypothèse sur l'affirmation, et ils affirment cette hypothèse sans même essayer de la démontrer, ce qui n'est rien

moins que la négation même des principes de la science. Puis ils choisissent, parmi les suppositions, celle qui est en corrélation naturelle avec la doctrine de l'évolution la plus avancée, c'est-à-dire avec l'affirmation d'une évolution de la matière à l'esprit, s'opérant par un progrès constant et fatal, œuvre nécessaire, inconsciente et aveugle, que ne dirige aucune volonté supérieure et intelligente. On tire de là la conclusion que la religion n'a rien de surnaturel, ce qui revient à dire que la religion est une grossière illusion. Mais toutes ces conséquences funestes sont tirées d'un principe faux, qu'on suppose certain sans en donner la moindre preuve. C'est le devoir des véritables savants de l'établir, en étudiant aussi exactement que possible les mythes religieux de l'antiquité. L'école matérialiste suppose que l'homme, arrivé à la conscience de lui-même, fut d'abord fétichiste et adora les objets extérieurs qui frappèrent le plus vivement sa vue, sans avoir aucune idée de l'existence d'un dieu proprement dit et d'êtres supérieurs qui étaient les maîtres du monde matériel. M. Robiou prouve, par l'étude de ce qu'on appelle les mythes égyptiens, sumériens et babyloniens, que les théories matérialistes sont fausses. Les dieux égyptiens sont de simples personnifications d'êtres physiques ou métaphysiques ; il n'y a point là de fétichisme, non plus que de transformations en personnages d'une fable. Les dieux dits élémentaires n'y sont pas la matière de mythes. Les mythes que les Grecs et, en particulier, Plutarque, dans son remarquable *Traité d'Isis et Osiris*, ont attribués aux Égyptiens, sont en partie d'époque récente, en partie d'invention ou d'interprétation hellénique. Chez les Babyloniens, on ne trouve pas non plus le fétichisme. Si les Assyro-Chaldéens n'ont pas une idée nette de l'unité divine, chaque cité principale considère du moins son dieu comme le dieu par excellence.

3. — Nous ne nous arrêterons pas à analyser et à discuter *les Mythes de la Bible*, de M. Emile Ferrière. Son livre n'est à signaler que pour montrer à quels excès peut porter la haine de ce qui est chrétien. L'auteur nous déclare d'abord qu'il croit que Dieu est « impersonnel, » sans nous expliquer comment il peut exister, s'il n'est pas personnel. Il prend ensuite à partie le concile de Trente qui, dit-il en toutes lettres, « a ordonné de croire, sous peine de damnation, que Dieu était un ignorant et un crétin. » C'est là, de la part du concile, ajoute l'auteur, une « abominable calomnie. » — Mais pourquoi ? Parce que, contrairement à ce qu'enseigne ce concile, dans son « funeste décret du 8 avril 1546, le Dieu personnel n'est pour rien, absolument pour rien, dans la composition ni dans la rédaction de la Bible. » Il est clair que si le Dieu personnel n'existe pas, comme le prétend M. Ferrière, il ne peut pas avoir rédigé la Bible. Mais ce n'est pas une raison pour faire dire à la Bible ce qu'elle ne dit pas et pour lui attribuer, à elle ou au concile, des

erreurs ou des absurdités qu'elle ne commet pas. « Dans le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse, on lit que.... Kanaan, fils de Cham, engendra Sidon, qui fut son premier-né. Or, Sidon est une ville comment admettre que la femme de Kanaan ait accouché d'une ville ? » De pareilles plaisanteries sont-elles sérieuses? Autant vaudrait dire qu'on prétend que l'impératrice Hélène a accouché de Constantinople parce qu'on dit qu'elle fut la mère de Constantin, qui donna son nom à la ville de Constantinople. Le concile de Trente ne nous oblige pas même, du reste, de croire que Sidon est un individu ayant réellement existé; il ne dit pas un mot là-dessus. M. Ferrière l'affirme, mais il n'est nullement théologien, et il attribue au concile ce qu'il n'a jamais dit ni voulu dire. Tout son volume est ainsi rempli d'erreurs ; il nous fait admettre des choses que nous n'admettons pas, et il soutient que nous croyons des choses que nous ne croyons pas.

4. — M. T. de Wyzewa fait des mythes à sa manière. Il raconte, en les transformant en « contes chrétiens, » divers épisodes des Évangiles. Il ne nous donne pas une haute idée de la science biblique des ecclésiastiques. « J'ai demandé, l'hiver passé, dit-il, à deux ecclésiastiques d'ailleurs fort érudits, dans quelle partie du Nouveau Testament je pourrais trouver l'épisode des disciples d'Emmaüs. Ma question faillit les brouiller, car l'un d'eux soutenait que je trouverais cet épisode dans les Actes des Apôtres ; l'autre, que j'aurais à le chercher dans l'Évangile de saint Jean. Aussi mes lecteurs me permettront-ils, peut-être, de leur rappeler que l'épisode des disciples d'Emmaüs nous a été transmis par saint Luc, XXIV, 13 à 35. » L'auteur nous assure qu'il a fait son possible pour n'y rien ajouter qui ne fût conforme à l'esprit des Saints Livres. Il nous semble cependant qu'il a singulièrement noirci le caractère de Cléophas, quoique sans mauvaise intention, et que les deux disciples, en allant à Emmaüs, ne prenaient guère le chemin de Capernaüm où il les fait aller. Les deux paraboles qu'il place dans la bouche de Notre-Seigneur sont étranges et n'ont certainement pas l'accent évangélique : elles dénaturent la charité en voulant la porter au delà des limites raisonnables. Il faut changer complètement l'Évangile pour y découvrir que « la seule loi pour nous devait être désormais de chercher notre plaisir. » Siméon l'a pourtant ainsi compris, et il n'a trouvé que déboires et misères dans les plaisirs. Cléophas n'a pas non plus trouvé le bonheur dans la science, mais le domestique qui les servait dans l'auberge d'Emmaüs a mieux compris le Sauveur et fondé une société idéale que malheureusement il n'est pas possible de réaliser parmi nous, ni ailleurs que dans le domaine de l'imagination.

5. — La version grecque des Septante a eu une grande influence sur notre Vulgate latine actuelle, parce que les premières versions latines et en particulier l'italique, furent traduites directement, non pas sur

l'original hébreu, mais sur la version grecque. Il en résulta, non seulement que les traducteurs latins acceptèrent forcément le sens adopté par les traducteurs grecs, mais, de plus : 1° qu'ils conservèrent en latin un bon nombre d'expressions grecques qu'ils trouvaient dans les Septante, et qui étaient déjà latinisées ou qu'ils latinisèrent pour plus de commodité ; 2° qu'ils conservèrent aux noms propres la forme que leur avaient donnée les Septante, non celle qui était usitée chez les Israélites de leur temps. Quand saint Jérôme entreprit sa traduction si importante de la Bible sur les textes originaux, laquelle est devenue pour la majeure partie notre Vulgate actuelle, on était tellement habitué à certaines expressions des versions courantes et en particulier à la forme des noms propres, que le savant traducteur fut obligé de les conserver pour ne pas soulever trop de protestations. D'ailleurs il nous est resté, même dans notre Vulgate actuelle, des parties de l'ancienne traduction faite sur les Septante, en particulier les Psaumes. Il était intéressant et utile d'étudier en détail, par le vocabulaire, ce qui nous est venu des Septante dans notre version latine. C'est ce qu'a fait M. Saalfeld, déjà connu par beaucoup d'autres travaux analogues, en particulier par son *Thesaurus italogræcus*. Il a réuni, expliqué et commenté philologiquement, avec beaucoup de science, sous forme de dictionnaire, les nombreux noms communs et noms propres qui viennent du grec. C'est un modèle d'érudition philologique et linguistique. Il y a cependant quelques lacunes. Ainsi le mot *Athersatha* (*I. Esd.*, II, 64), dont la forme nous est venue certainement des Septante, a été oublié.

6. — M. l'abbé Athanase Ollivier, qui avait déjà publié *l'Épopée biblique*, nous a donné quatre volumes intitulés : *Le Génie d'Israël*, dans lesquels il fait ressortir les beautés littéraires de nos Saintes Écritures. Un volume, qui a pour sous-titre : *Histoire et législation*, relève les beautés du récit de la création, de l'histoire du déluge et des patriarches, de la sortie d'Égypte, de la conquête de la Terre promise, des épisodes des Juges, de l'histoire des rois, de la captivité et des Machabées. La législation mosaïque est aussi étudiée dans ses lois morales, religieuses et civiles. Le volume, qui a pour sous-titre : *Poésie*, compare d'abord la poésie hébraïque avec les littératures antiques, elle en étudie la nature, la moralité, la couleur locale, la langue, le rythme, la musique. A l'occasion de la langue, il se demande même si l'hébreu est la langue d'Adam, question bien vieillie aujourd'hui, et il cite à ce propos, en faveur de l'affirmative, Dom Calmet, dont il loue « l'immense érudition. » L'érudition de Dom Calmet est en effet digne d'éloges, mais il n'en est pas moins vrai que, dans le cas présent, aucun philologue sérieux n'oserait accepter aujourd'hui ses conclusions. Après ces préliminaires, M. Ollivier passe à la poésie lyrique : hymnes antiques du Pentateuque, cantique de Débora et d'Anne, chants lyriques de David et des prophètes. Sous la ru-

brique : *Poésie dramatique*, il s'occupe de Job et du Cantique des Cantiques ; dans *la Poésie didactique*, il traite des Proverbes, de l'Ecclésiaste, de l'Ecclésiastique et de la Sagesse. — Les deux derniers volumes sont consacrés à *l'Éloquence :* prières, discours, suppliques privées, harangues militaires, discours publics, prophéties : prophéties primitives, Jonas, Amos, Osée, Nahum (premier volume), et (second volume) Isaïe, Michée, Sophonie, Joël, Habacuc, Jérémie, Abdias, Baruch, Ézéchiel, Daniel, Zacharie, Aggée, Malachie. M. l'abbé Ollivier fait bien comprendre les beautés du texte sacré ; il cite fréquemment de beaux vers français qui se sont inspirés de l'Écriture, et fait de nombreuses citations d'auteurs anciens et modernes. Une table des auteurs cités termine l'ouvrage. Toutes les pages sont bordées d'un filet rouge et l'impression, faite par la Société de Saint-Augustin, est fort belle.

7. — M. C.-J.-A. Colin a réuni, dans des tableaux synoptiques fort commodes, toute la *Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée*, c'est-à-dire de l'histoire sainte et de l'histoire de l'Église, divisées par périodes et par siècles. Elle contient : 1° un tableau général de l'histoire et de la succession des peuples ; 2° un tableau général de l'histoire sainte ; 3° un tableau généalogique de l'histoire sainte ; 4° la suite chronologique de l'histoire sainte ; 5° un tableau général de l'histoire de l'Église ; 6° la suite chronologique de l'histoire de l'Église, de celle des Juifs depuis la dispersion, et de celle de Rome chrétienne ; 7° des considérations sur la religion catholique. L'ouvrage est fait dans un excellent esprit, très nourri et en général fort exact. L'auteur se trompe cependant quand il fait naître Jésus-Christ l'an 1 de l'ère chrétienne. Cela devrait être ainsi, mais, de fait, cela n'est pas. Celui qui a fixé le commencement de notre ère, Denys le Petit, s'est trompé dans ses calculs, et a fait naître Notre-Seigneur au moins quatre ou cinq ans trop tard. Il est certain, en effet, qu'Hérode le Grand, qui n'est mort qu'après la naissance de Notre-Seigneur, était mort dès l'an 4 avant notre ère. M. Colin se trompe donc en faisant mourir ce roi l'an 3 de notre ère. Il contredit en cela les monuments les plus irréfragables. Il devra donc réformer ces deux dates, si importantes, en expliquant par une note comment notre ère ne commence pas de fait l'année même de la naissance de Jésus-Christ. La date qui termine la septième période de l'histoire sainte et qui place le recensement de la Judée l'an 1 avant notre ère est fausse pour les mêmes raisons. Ce recensement avait eu lieu quelques années auparavant. Il serait aussi à propos que l'auteur, qui place la création d'Adam à l'an 4963 avant notre ère, fasse remarquer que cette date est en réalité problématique comme les autres dates qui suivent, jusqu'au règne des rois de Juda et d'Israel, afin que les élèves puissent s'expliquer pourquoi, dans d'autres livres d'histoire, ils trouvent des dates différentes de celles que donne M. Colin.

8. — M. Bissell, professeur au séminaire théologique de Mac-Cormick à Chicago, aux États-Unis, s'est proposé de faire voir d'un seul coup d'œil les différentes sources auxquelles on suppose que le rédacteur définitif de la Genèse a fait des emprunts. Pour réaliser son projet, il a eu recours à un procédé très ingénieux, il a fait imprimer le texte anglais de la Genèse, d'après l'édition revisée de 1884, en sept couleurs, dont chacune reproduit un des éléments distincts ou censés tels du premier livre du Pentateuque. Comme le fait remarquer avec raison M. Bissell dans son introduction, ce moyen est le plus commode et le plus clair pour faire reconnaître immédiatement les sources de la Genèse; il n'a qu'un inconvénient; c'est qu'on ne peut se servir utilement de ce livre qu'en plein jour; à la lumière d'une lampe, certaines couleurs ne se distinguent plus nettement et la lecture en est très difficile.

La distinction des sources est faite d'après Kautzsch et Socin, *Die Genesis mit aüsserer Unterscheidung der Quellenschriften*, 2e édition, Fribourg, 1891. Ces deux auteurs ont été choisis comme représentant bien les conclusions générales auxquelles croit être arrivée la critique allemande. M. Bissell donne, dans l'Introduction, tous les renseignements nécessaires pour faire usage de son livre. Son but a été de montrer combien ce qu'on appelle les conclusions de la critique négative, relativement à l'origine du Pentateuque, qu'elle fait remonter à des auteurs différents, sont peu fondées et reposent surtout sur des affirmations plutôt que sur des raisons. A force de répéter que le Pentateuque est l'œuvre de plusieurs auteurs, les rationalistes ont fini par le faire croire à ceux qui acceptent sans contrôle ce qu'on leur enseigne; M. Bissell prouve par une analyse sérieuse qu'il faut beaucoup rabattre des assertions des ennemis du surnaturel. C. J.

THÉOLOGIE

Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, *theologos exhibens qui inde a Concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos.* Tomus II. Edidit et commentariis auxit H. Hurter, S. J. Editio altera. Œniponte, libraria academica Wagneriana, 1893, in-8 de VII-1846-LIII p.

Nous avons parlé, l'année dernière (t. LXV, 21, p. 334), de l'utile réimpression fort perfectionnée, tant dans sa forme que dans sa composition, du *Nomenclator literarius* du P. Hurter. Ce répertoire littéraire comprend, on le sait, tous les auteurs ayant traité de questions connexes à la théologie, depuis le concile de Trente jusqu'à nos jours. Le premier volume s'étendait jusqu'à 1664; le second, dont nous signalons aujourd'hui l'apparition, va de cette époque jusqu'à 1763. La même division a été ici observée et la même perfection réalisée. Si l'on éprouve

parfois un peu de gêne de n'avoir pas l'indication de toutes les éditions de chaque ouvrage, ce qui aurait vraiment trop développé le volume de cet utile recueil bibliographique, on ne peut manquer de tenir compte à l'auteur du soin qu'il a pris de faire connaître le prix des livres devenus rares et de faciliter ainsi la tâche souvent ardue des bibliothécaires et des comités d'achat. Cette expérience, en effet, ne s'acquiert trop souvent que par la répétition de nombreuses déconvenues dont tous les amateurs de livres sont un jour ou l'autre les victimes. Nous nous permettrons une seule critique, en dehors de remarques de peu d'importance que nous préférons passer sous silence, c'est le regret qu'on n'ait pas choisi pour les noms d'auteurs un caractère plus facile à distinguer. Il nous est souvent arrivé d'être obligé d'employer une attention très spéciale pour découvrir la fin de la notice consacrée à chaque écrivain, alors que l'emploi d'un signe plus visible aurait permis de s'apercevoir immédiatement que le texte traite d'un autre personnage. C'était, il faut l'avouer, un écueil difficile à éviter dans une publication où l'on a jugé bon de diviser chaque page en deux colonnes, et où le titre des ouvrages, les parenthèses nécessitées par la concision, la traduction en langue vulgaire de certains noms, etc., multiplient forcément outre mesure les variétés typographiques. Nous ne voudrions donc pas diminuer, par l'expression de ce léger desideratum, le mérite de l'impression, qui est par ailleurs fort réussie, et pour laquelle on a employé des caractères dont la netteté est extrêmement appréciable dans un répertoire d'un usage aussi fréquent que celui-ci. G. Péries.

Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonensis, de sacrosancto corporis Domini sacramento sermones.... per Georgium Jacob. Ratisbonne, Pustet, 1893, in-8 de xiv-272 p.

Le docteur Jacob, chanoine de la cathédrale de Ratisbonne, vient de rééditer les magnifiques sermons si pleins de pure sève théologique, composés par Albert le Grand sur la Sainte Eucharistie. Des nombreux écrits du pieux évêque, aucun ne présente la même harmonie, aucun non plus ne contient une aussi incomparable doctrine. On a longtemps attribué ces productions à saint Thomas d'Aquin ou à saint Bonaventure. M. Jacob réfute ces suppositions et apporte les meilleurs arguments pour revendiquer la paternité de l'évêque de Ratisbonne. La nouvelle édition des « Sermones de sacrosancto corporis Domini sacramento » répond aux exigences de la critique, et la collation de nombreux manuscrits et des plus anciennes éditions a permis de restituer le texte primitif avec la plus grande perfection réalisable. G. P.

Repertorium hymnologicum : catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours, par le chanoine Ul. Chevalier. Tome Ier (A.-K). Louvain, imp. Lefever (Paris, H. Welter), 1892 ; in-8 de VIII-601 p. — Prix : 8 fr. 50.

M. l'abbé Chevalier a su mener de front, avec ses autres travaux bibliographiques, un important dépouillement de tous les recueils liturgiques imprimés et d'une partie des manuscrits, ainsi que d'une foule d'ouvrages qui traitent incidemment de la liturgie de l'Église chrétienne. Ce répertoire fournit le texte initial de chaque hymne, avec un classement alphabétique ; le saint auquel il se réfère ; le nombre de strophes dont il se compose ; le nom de l'auteur, quand il est connu ou supposé ; la date de la composition, si elle est certaine ; la bibliographie aussi complète que possible du sujet. Ces questions étant fort à l'ordre du jour, le répertoire hymnologique ne peut manquer d'être très apprécié des érudits.

Des publications du genre de celles de Mone (1853) et de Roth (1888), sur les hymnes latins du moyen âge, des études semblables à celle de Duemmler sur les poètes carolingiens, ou à celle de Pellechet sur les livres liturgiques des diocèses de Mâcon et Autun, des recueils tels que ceux de Klemming ou du P. Dreves sont naturellement les bases premières du travail. Mais c'en est aussi la partie la plus aisée ; car, pour arriver à un total de 9,935 articles jusqu'au mot *Kyrie*, on conçoit qu'il a fallu se donner quelque peine. La lecture de cette bibliographie, pour qui voudra l'entreprendre, sera curieuse en plus d'un point et permettra d'établir des points de comparaison sur l'importance relative de tel ou tel chant liturgique à une époque déterminée, et sur la disparition complète de beaucoup d'entre eux dans l'Église actuelle.

H. Stein.

Œuvres du cardinal Mermillod, *ancien évêque de Genève, évêque de Lausanne et de Genève*, recueillies et mises en ordre par le R. P. Alexandre Crospellier. *Éloges et oraisons funèbres*. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de XXXIV-582 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume n'est que le premier d'une collection qui comprendra les œuvres complètes du cardinal Mermillod. D'avance cette publication est assurée de rencontrer le meilleur accueil auprès du monde chrétien. Le cardinal Mermillod a occupé une place éminente dans le clergé contemporain, et, bien qu'étranger à la France par la naissance, il était si Français d'esprit et de cœur, que bien des chrétiens se feront une fête de lire ces beaux discours, dont les échos se sont prolongés jusqu'à eux, s'ils n'ont eu le plaisir et le bonheur de les entendre.

Suivant le plan de l'auteur, qui était celui du cardinal Mermillod lui-même, chaque volume de cette publication formera une série indépen-

dante ; celle-ci comprend les *Éloges et oraisons funèbres*, non pas seulement les discours prononcés du haut de la chaire, mais encore les notices écrites ou les lettres que l'éminent cardinal a consacrées à célébrer quelques-unes des mémoires illustres de notre temps. Voici du reste les noms que nous trouvons écrits en tête de ces notices, lettres ou discours : Mgr Rendu, Mgr Daveluy, M. Just de Bretonnières, M. Deguerry, Mgr Dunoyer, Mgr Gignoux, Mgr de la Tour d'Auvergne, le R. P. Clavel, le cardinal Regnier, Mgr de Ségur, Mgr Nogret, Mgr de la Bouillerie, Mgr d'Outremont, Mgr Lachat, le cardinal Caverot, Mgr Bagnoud, Mgr Marilley et le comte Manna Roncadelli. En tête d'œuvres fragmentaires qui forment l'appendice du livre, nous lisons en outre les noms du cardinal Billiet, de divers membres du clergé de Genève, enfin de la jeune comtesse de Maistre, fille de Lamoricière. Quant aux oraisons funèbres de Lamoricière, du général de Lawestine et du maréchal Randon, elles n'ont pas été conservées et nous n'en retrouvons ici qu'un glorieux souvenir.

Au début du livre se trouve une introduction sur *le cardinal Mermillod et ses œuvres*. En attendant l'histoire définitive, que préparent M. l'archiprêtre Lany et Mgr Jeantet, du clergé de Genève, cette introduction est, croyons-nous, ce qu'on a écrit sur Mgr Mermillod de plus intéressant et de plus fidèle. P. Talon.

« **Tolerari potest.** » **De juridico valore decreti tolerantiae commentarius**, auctore Nicolao Nilles, S. J. Œniponte, Pustet, 1893, in-8 de 64 p.

La question de la « tolérance » est l'une des plus obscures et des plus délicates de la théologie morale. Le droit canonique, dans ses rapports avec la morale, se trouve aussi obligé de s'en préoccuper, et c'est à l'occasion des discussions récentes dont l'Amérique du Nord retentit encore, que le savant jésuite a fait paraître dans la *Zeitschrift für kathol. Theologie*, une dissertation de grande valeur destinée à expliquer, avec toute la précision juridique, la doctrine canonique et sa véritable portée. — Après avoir exposé les principes ou éléments constitutifs de l'idée de tolérance, fait ressortir son caractère négatif et la fréquente nécessité où se trouve placée l'autorité d'en user, il aborde le point intéressant de son travail en donnant la raison des décrets de tolérance. Les exemples tirés de l'ancien droit ou même empruntés aux derniers siècles sont destinés à mettre en relief le caractère traditionnel des principes de direction invoqués dans quelques cas très modernes, dont les plus significatifs sont le décret relatif au *Divorce*, pour la France, et celui de la *Question scolaire* pour les États-Unis. Nous signalons spécialement ces deux points, car personne de ceux qu'ils préoccupent ne devra ignorer la dissertation du P. Nilles. Nous ne pouvons néanmoins entrer dans un compte rendu plus détaillé, sous peine d'être obligé de citer textuellement, tant

la phrase de l'auteur est concise et expressive. La troisième partie contenant une douzaine de pages seulement, consacrée aux règles d'interprétation du décret de tolérance, est, nous n'avons pas besoin de le dire après l'étude très serrée qui la précède, extrêmement importante.

G. Péries.

JURISPRUDENCE

La Papauté en droit international, par J. Imbart-Latour. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 251 p. — Prix : 5 fr.

« Dans cette étude, dit l'auteur, nous nous proposons de considérer la papauté dans ses rapports internationaux. Le Pape est-il un véritable souverain? A-t-il le droit d'envoyer et de recevoir des agents diplomatiques? Les États catholiques ont-ils le droit d'intervenir dans la question romaine? » M. Imbart-Latour examine successivement la situation juridique de la Papauté, — les origines de la souveraineté pontificale, — son caractère international, — les rapports diplomatiques avec les États étrangers, — le droit de légation actif et passif, — les concordats, — les rapports du spirituel avec le temporel, — le pouvoir temporel de la Papauté, — la loi des garanties. Il réfute les attaques dirigées contre la Papauté. Enfin il arrive à l'examen des solutions proposées pour le règlement de la situation actuelle, cette situation dont on a dit : « Il s'agit d'un passé qui ne peut pas revenir et d'un présent qui ne peut pas durer » (p. 221). L'enclave de l'État pontifical n'entraîne pas nécessairement le morcellement de l'Italie (p. 223). L'Allemagne et l'Autriche sont intéressées au rétablissement de l'indépendance souveraine du Pape (p. 228). — Il ne faut pas dire : l'Église libre *dans* l'État libre ; c'est bien différent de l'Église libre *et* l'État libre (p. 229). « Si la Révolution française a pris soin de séculariser l'État, elle a oublié de renoncer à toute immixtion dans les affaires intérieures de l'Église » (p. 231). Voilà un rapprochement très judicieux. Les Polonais, les Irlandais résistent à la persécution, et l'empereur d'Autriche n'ira pas à Rome pour voir le roi Humbert. L'installation des Italiens à Rome est une expérience (p. 238). « Léon XIII veut bien une réconciliation, mais il la veut fondée sur la justice et la dignité du Siège apostolique » (p. 240). La Papauté devrait avoir une neutralité garantie par les nations européennes, etc., etc.

Je me permettrai de faire remarquer à M. Imbart-Latour que le paragraphe relatif à la Russie (p. 232) ne repose pas sur une connaissance complète de la situation. La concentration des affaires catholiques entre les mains d'un prélat du titre de Mohilev, qu'on force à résider à Saint-Pétersbourg, est une mesure déjà ancienne et de nature policière. L'union a été supprimée par la force et la ruse dans tout le diocèse de Chelm, etc.

A. d'Avril.

Les Ministres dans les principaux pays d'Europe et d'Amérique. par L. Dupriez, professeur à l'Université de Louvain. Paris, J. Rothschild, 1892-1893, 2 vol. in-8 de xix-548 et 544 p. — Prix : 20 fr.

Dans cet ouvrage très compact, mais clairement divisé et muni d'un bon index alphabétique, l'auteur passe en revue presque tout le droit public contemporain, en recherchant à qui appartient la direction réelle du pouvoir exécutif dans les pays constitutionnels de notre temps.

Le premier volume est consacré aux pays monarchiques. C'est là qu'on rencontre, dans la constitution anglaise, le type de ce gouvernement de cabinet, qu'ont adopté, en le modifiant plus ou moins, la plupart des nations européennes. L'auteur décrit soigneusement la genèse de ce pouvoir qui a été consacré par la pratique, sans aucune révolution dans la constitution écrite. Dans la physionomie même du cabinet les influences coutumières dominent ; les départements ministériels ne sont pas, comme chez nous, classés méthodiquement et placés sur un pied d'égalité. Le premier ministre n'a généralement pas de portefeuille, mais seulement le titre de *premier lord de la Trésorerie*. Le souverain, qui, dès l'abord, semble réduit à un rôle purement décoratif, exerce pourtant une influence réelle, et représente, en face des chefs des majorités changeantes, les intérêts permanents et généraux de la nation. Puis si la Chambre des communes est le grand moteur politique, les ministres ont, en fait, le monopole de l'initiative des lois. Seuls ils ont le droit de proposer une ouverture de crédit, l'établissement ou l'augmentation d'une taxe. Le chancelier de l'Échiquier est le maître de toutes les dépenses de l'État. Les partis sont disciplinés. Enfin les inconvénients qu'entraînent presque inévitablement les gouvernements de parti sont atténués par le large développement des libertés locales (l'Angleterre demeure un pays décentralisé), et aussi par le développement des libertés judiciaires (l'Angleterre n'a pas de juridiction administrative, tout fonctionnaire est responsable de ses actes, civilement et pénalement, devant les tribunaux ordinaires). — La Belgique et l'Italie ont imité, avec des tempéraments divers, le régime britannique. — L'Empire allemand, au contraire, présente un type tout opposé. L'union intime de la Prusse et de l'Allemagne se manifeste par ce fait caractéristique : la jonction nécessaire des fonctions de premier ministre prussien et de chancelier impérial. Sans doute les ministres ne peuvent gouverner facilement et longtemps avec un parlement hostile, mais c'est pourtant devant le souverain surtout qu'ils se sentent responsables. En 1863, Bismarck, repoussant « la sommation faite à la maison de Hohenzollern de transférer ses droits constitutionnels à la majorité de la Chambre, » ne craignait pas de dire : « Les ministres sont les ministres du Roi et non point, comme en Angleterre, les ministres de la majorité parlementaire. » Les

juristes allemands ne reconnaissent pas, en général, à la Chambre le droit de suspendre tous les services publics par le refus de voter le budget : il leur semble que les lois existantes ne peuvent être changées que par l'accord des divers éléments du pouvoir législatif.

Le second volume de M. Dupriez est consacré aux pays républicains. Après les États-Unis et la Suisse, très consciencieusement étudiés, vient la France. On lira avec intérêt l'histoire du pouvoir ministériel sous les divers régimes qui se sont succédé depuis la Révolution. L'auteur ne trouve dans la pratique actuelle qu'une image sensiblement déformée du gouvernement parlementaire, avec des ministères sans cohésion, sans stabilité, ni autorité, vraies commissions parlementaires qui reflètent les passions, les divisions, et les intrigues de la majorité. L'exécutif est complètement absorbé et annihilé par l'assemblée. Même quand il s'agit de budget, on n'accepte pas la direction du ministre des finances, et cette sorte d'anarchie conduit inévitablement au gaspillage. Le Sénat a laissé fort entamer, en fait, ses droits financiers. Enfin ce sont de mauvaises conditions pour le bon fonctionnement du *self government* que le classement anormal des partis, le développement insuffisant des libertés locales, l'irresponsabilité des fonctionnaires et leur manque d'indépendance, de sécurité.

Le problème capital qui s'agite, au fond, dans cette étude, est celui de savoir comment on peut distinguer les pouvoirs, sans les séparer ni les confondre. Peut-être aurait-il convenu de l'examiner plus directement. L'auteur donne, en guise de conclusion, de sages développements sur ce thème connu, mais juste : *Quid leges sine moribus ?* En somme c'est un travail d'informations sûres et d'esprit mesuré. Il rendra de grands services aux publicistes ; et beaucoup s'en serviront sans dire d'où leur viendra la science dont ils seront fiers. J. Angot des Rotours.

BELLES-LETTRES

Le Tretté de la grammère françoèze, von Louis Meigret, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Wendelin Foerster. Heilbronn, Henninger, in-12 de xxx-211 p. — Prix : 4 fr. 75.

Cet ouvrage, le septième de la collection Vollmœller, qui réédite en Allemagne les anciens auteurs français, est remarquable à plus d'un titre. C'est d'abord la première grammaire française publiée en français. Il faut tenir compte de ce fait à Meigret, si l'on ne veut pas s'exposer à établir une comparaison injuste entre lui et les nombreux grammairiens qui l'ont suivi et complété, surtout pour ce qui regarde la syntaxe. Un autre point, sur lequel les grammairiens sont muets et qui, à différentes époques, et particulièrement à la nôtre dans ces toutes dernières années, a attiré l'attention du public, c'est l'orthographe. La grande

préoccupation de Meigret est de faire concorder l'écriture avec la langue parlée. Dans la préface, il développe les motifs de l'innovation qu'il propose et qu'il applique dans tout le cours de son « Tretté. » Si ses contemporains l'avaient écouté, nous n'en serions pas, encore à l'heure actuelle, à regretter l'absence d'une orthographe rationnelle. En rejetant l'ensemble de son système, on en a gardé toutefois quelques petits détails, tels que la cédille et l'apostrophe. L'application qu'il mettait à ramener l'écriture en harmonie avec la parole, développa chez lui une rare finesse à saisir non seulement l'articulation des lettres, mais encore l'accent tonique des divers mots d'une phrase. Il consacre plusieurs pages à ce dernier objet et emprunte même, pour plus de clarté, le secours de la notation musicale. Ces observations sur l'orthographe et sur l'accent doivent présenter un attrait particulier aux étrangers, pour lesquels l'adoption du système de Meigret simplifierait singulièrement l'étude de notre langue. Aussi ne faut-il pas s'étonner du regret que manifeste M. Foerster de l'ingratitude des Français à l'égard de ce grand homme méconnu. Cette grammaire, reproduction très fidèle de l'édition de 1550, se termine par une longue et minutieuse liste des variantes.

J.-N. Wagner.

La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny, 1602-1674, par Émile Roy, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1891, mais mis en distribution en 1893, gr. in-8 de II-436 p., avec reproduction du portrait gravé par Michel Lasne. — Prix : 7 fr. 50.

La vie de l'auteur du *Francion* était mal connue. M. Roy n'a rien négligé pour nous la faire bien connaître. Il ne s'est pas contenté d'interroger les œuvres de Sorel lui-même, de recueillir les témoignages des contemporains qui, quoi qu'en ait dit le P. Niceron, ne sont pas seulement représentés par un ami comme Guy Patin et par un ennemi comme Furetière; il a eu aussi recours aux actes notariés, aux dossiers généalogiques du cabinet des titres, et, grâce à de profondes recherches utilisées avec la plus heureuse sagacité, la monographie a le double mérite d'être exacte et nouvelle. Empressons-nous de signaler un troisième mérite : le style de l'auteur est vif et spirituel, ce qui rend très agréable une lecture déjà très instructive. Résumons en quelques lignes la biographie de Charles Sorel : son père, procureur au parlement de Paris, épousa une sœur de Charles Bernard, lecteur de Louis XIII et premier historiographe de France; il eut deux enfants, Charles, né en 1602, et une fille, Françoise, qui fut mariée à M. Parmentier, avocat en parlement et substitut du procureur général. La famille Sorel jouissait d'une honnête aisance; elle avait des rentes sur l'hôtel de ville, de bonnes terres, une maison des champs, entourée de grands bois, baignée d'eaux vives. Les Sorel habitaient à deux pas du Louvre, rue Saint-Germain

l'Auxerrois, n° 16, une grande maison qui resta indivise entre le frère et la sœur. Sorel, après avoir suivi la cour, où il essaya inutilement de s'avancer par la protection du comte de Cramail et d'autres grands seigneurs, acheta la charge de son oncle l'historiographe et devint un des plus féconds littérateurs de son temps, s'occupant tour à tour ou simultanément de romans, d'histoire, de bibliographie, de critique, de pédagogie, etc. Tout en examinant avec le soin le plus minutieux chacun des ouvrages de l'infatigable polygraphe, M. Roy étudie, d'après ces mêmes ouvrages, l'époque où vivait son singulier héros. C'est ainsi que, s'inspirant de l'histoire comique de Francion, qui est presque toujours celle de Sorel, il nous dépeint, à propos du collège de Lisieux, la vie de collège au commencement du XVIIe siècle. A ce chapitre, que doivent consulter tous ceux qui recherchent des détails exacts sur les choses de l'enseignement, succède un chapitre qui intéressera particulièrement les amis de Molière, car M. Roy, au sujet de l'analogie de la nouvelle d'*Olynthe* et de l'*Amour médecin*, complète à merveille tout ce que les critiques ont publié sur les emprunts faits par le roi des auteurs comiques aux Italiens, à Cyrano de Bergerac et surtout à Sorel, dont il fut aussi l'obligé pour *Sganarelle*, pour l'*Avare*, pour le *Bourgeois gentilhomme*, pour les *Fâcheux*, pour le *Misanthrope*, etc. Toute cette partie de l'ouvrage forme une très importante contribution à l'histoire du théâtre au XVIIe siècle. M. Roy tire beaucoup d'autres renseignements précieux pour l'histoire littéraire, soit des œuvres de Sorel, soit des œuvres de divers auteurs peu connus. Indiquons ce qui regarde les premiers cercles rivaux de l'hôtel de Rambouillet, la querelle des anciens et des modernes en 1627, le langage et le style sous Louis XIII, divers personnages célèbres mêlés à la vie et aux livres de Sorel, tels que Balzac, Neufgermain, Claude de l'Estoile, Montmaur, Émery, Sarazin, Mme Cornuel, Furetière, Corneille, etc. On trouve çà et là mille rapprochements piquants (au sujet de Rotrou, de Chappuzeau, de l'*Astrée*, de Pascal, de Scarron, de La Fontaine, de La Bruyère, de la *Gazette de Tendre*, des précieuses, des jeux académiques, des maximes, des proverbes, etc.). Parmi les plus intéressantes révélations bibliographiques de l'auteur nous signalerons celle-ci : Sorel est très probablement l'auteur du *Jugement du Cid, composé par un bourgeois de Paris, marguillier de sa paroisse*. On trouve encore dans l'appendice des détails bibliographiques dignes de l'attention des curieux : liste des principaux articles consacrés à Sorel depuis 1664 jusqu'en 1885; bibliographie des ouvrages de Sorel (poésies, romans), éditions de l'histoire comique de Francion, traductions allemandes, anglaises, hollandaises de ce roman, le *Gil Blas* de la première moitié du XVIIe siècle, éditions et traductions du *Berger extravagant*, œuvres galantes ou précieuses, critique littéraire, histoire, sciences et pédagogie, théologie et morale;

bibliographie des ouvrages qui peuvent être attribués à Sorel; bibliographie et biographie du comédien normand Nicolas Moulinet, sieur du Parc. Indiquons en ce même appendice une note sur l'origine de la légende d'Agnès Sorel et les fresques allégoriques du château de la Guerche en Touraine.

L'ouvrage de M. Roy, présenté sous forme de thèse à la Faculté des lettres de Paris, a été très favorablement accueilli et a valu à son auteur l'unanimité des suffrages. Je suis persuadé que *la Vie et les œuvres de Charles Sorel* retrouveront la même unanimité auprès de chacun de ces juges dont l'ensemble forme le grand public. T. DE L.

Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale par HENRI COCHIN, avec une introduction et des notes. Paris, Champion, 1892, in-12 de 325 p. — Prix : 5 fr.

Pétrarque a joui d'une célébrité énorme, tandis que Dante passa presque inaperçu au milieu de ses contemporains, d'une célébrité qui, sous certains rapports, mais avec des restrictions, serait presque comparable à celle de Voltaire au siècle dernier. Chose curieuse, il ne la dut pas à ses *Rime*, son véritable titre à la gloire, mais à des œuvres écrites en latin, non dans ce latin vulgaire connu au moyen âge, mais dans une langue savamment étudiée et calquée sur celle de Virgile et de Cicéron. Ces œuvres elles-mêmes pourtant furent à peine répandues de son vivant; ce qui lui donna une si grande prépondérance, ce furent ses lettres, toujours en latin, ses lettres communiquées à de nombreux lecteurs par leurs heureux destinataires, et qui étaient pour l'époque ce que les journaux ou les revues sont devenus pour nous. A cette cause d'influence il faut ajouter la séduction que le poète exerçait par sa beauté, par son éloquence. Pétrarque fut pour ses admirateurs presque l'objet d'un culte : c'est ce que nous fait voir d'une manière bien intéressante le volume publié par M. Henri Cochin. Si les lettres de Pétrarque sont en quantité considérable, il n'en est pas de même pour celles de ses amis, et la pénurie de ce genre de documents donne bien de la valeur à la correspondance de Nelli, qui était restée inédite dans un petit manuscrit de notre Bibliothèque nationale. A M. Henri Cochin nous devons une excellente édition de cette rareté, édition enrichie d'une introduction remarquable, bien utile à consulter sur Pétrarque, sur son temps; de sommaires précédant chaque lettre, de notes excellentes les suivant et éclaircissant les difficultés du texte. Ce fut à Florence, qu'en se rendant à Rome en 1370, Pétrarque fit la connaissance de Francesco Nelli, prieur de l'église des Saints-Apôtres, et sur l'existence duquel M. Cochin, malgré toutes ses recherches, n'a trouvé que peu de renseignements. A dater de cette rencontre commença la liaison épistolaire qui nous vaut

tant de précieuses informations. M. Cochin fait remarquer combien de points historiques importants rencontrent des éclaircissements dans les lettres de Nelli, où nous trouvons aussi sur la vie intime de Pétrarque quelques détails qui font mieux connaître l'homme. Il paraît que l'amant repentant de Laure ne pouvait guère s'entendre avec ses domestiques, et qu'il était passablement gourmand. Nous voyons son ami fort satisfait d'avoir trouvé à Florence une femme de quarante-cinq ans, de très bonnes mœurs, très propre, très habile cuisinière, *in parandis cibis peritissima*, qui pourrait parfaitement convenir au poète comme gouvernante (p. 223). Malheureusement, ce cordon bleu ne se décida pas à entrer au service de Pétrarque ; à ce sujet Nelli fait succéder l'expression de ses regrets à de prétentieuses réminiscences d'Horace (p. 227). Si au lieu de revêtir une enveloppe savante, ces lettres eussent été écrites en langue vulgaire, elles offriraient encore avec plus de vérité le reflet de leur époque. Telles qu'elles sont, nous le répéterons, elles sont fort intéressantes ; elles ont fourni à M. H. Cochin bien des traits inaperçus jusqu'ici ; elles complètent l'étude de Ginguené, le long ouvrage de l'abbé de Sade et le livre de M. Alfred Mézières.

M. Honoré Champion a publié les lettres de Nelli dans un charmant volume, que terminent deux fac-similés, l'un reproduisant un fragment de la première lettre du prieur, l'autre le dernier folio d'un manuscrit de la Thébaïde qui a appartenu à Nelli et porte une note de sa main.

TH. P.

HISTOIRE

Les Étapes d'un touriste en France. Paris, promenades dans les vingt arrondissements, par ALEXIS MARTIN. Paris, A. Hennuyer, 1892, 20 vol. in-8 de 33 à 70 p., cartonnés percaline bleue. — Prix de chaque vol. : 1 fr. 50.

Dans le court *Avertissement*, reproduit en tête de chacun des vingt petits volumes dont il s'agit, l'éditeur s'exprime ainsi : « L'accueil bienveillant que l'ouvrage de M. Alexis Martin : *Paris, promenades dans les vingt arrondissements*, a reçu non seulement du public, mais encore du ministère de l'instruction publique et de l'administration municipale, nous a déterminé à vulgariser ce livre en publiant séparément les vingt études auxquelles l'auteur s'est livré. »

L'idée est excellente. Et je dois dire tout de suite que cet ensemble me paraît, à plusieurs égards, supérieur à l'édition en un volume dont le *Polybiblion* a justement fait l'éloge (t. LVI, p. 492-493).

Je m'explique. D'abord, au point de vue pratique, j'apprécie beaucoup ce genre de plaquette aussi solidement que gracieusement cartonnée ; car on l'insère dans la poche sans en être incommodé. Chaque arrondissement de la grande ville forme un volume ; chaque volume est orné :

1° d'une carte générale de Paris, avec l'indication, en couleur, de l'arrondissement dont l'on s'occupe; 2° d'une grande carte de l'arrondissement divisé en quartiers teintés de nuances diverses; 3° enfin de plusieurs gravures hors texte représentant des scènes, des vues, des monuments. Voilà pour les côtés artistique et matériel, si je puis ainsi dire. Quant au texte, il comprend trois parties distinctes qui concourent à faire du travail un tout complet et parfait. Il y a d'abord une *Introduction* (inédite), qui n'est autre qu'un résumé topographico-historique, varié et intéressant. Puis l'auteur en arrive à sa « Promenade, » aperçu très net de tout ce qui mérite d'être visité dans cet abrégé du monde qualifié de moderne Babylone. Enfin ce qui, à mes yeux, donne plus de valeur encore à ces vingt guides sérieusement pittoresques, c'est la *Nomenclature historique des rues, places, boulevards, quais, etc.*, de chacune des subdivisions municipales, laquelle est composée de notices succinctes mais suffisantes pour ceux ne demandant, en passant, que quelques renseignements simples, clairs, précis. Je souhaite à cette entreprise tout le succès dont elle est digne. E.-C. La Grette.

La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV, par Gaston Maugras. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de VII-469 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Gaston Maugras a entrepris de réhabiliter le duc de Lauzun : « il y a peu d'hommes, dit-il, qui aient été jugés avec autant de sévérité que le duc de Lauzun ; il y en a peu qui l'aient moins mérité. »

M. Maugras réussira-t-il à justifier son héros? C'est ce qu'il ne sera vraiment possible de dire qu'après avoir lu le second volume. Le premier, le seul paru, s'arrête à la mort de Louis XV, et, il faut bien l'avouer, il confirme jusqu'ici la réputation de « mari infidèle » et de « Lovelace » dont a joui, de son vivant et après sa mort, l'époux de la triste et charmante Amélie de Boufflers. Époux, il l'a été si peu, a-t-il dit lui-même, que ce n'était pas la peine d'en parler. Seul il a méconnu et trahi constamment la femme distinguée à la grâce pudique de laquelle ont rendu hommage tous ceux qui l'ont approchée, depuis Jean-Jacques Rousseau jusqu'à Mme Necker. Lovelace, mais ce volume n'est guère d'un bout à l'autre que l'histoire de ses bonnes fortunes. Qu'il ait été naïf au début, c'est possible ; mais une fois « formé, » suivant son expression, il rattrapa bien le temps perdu. De Mme de Stainville à Mme d'Esparbès, à Mme de Cambis, à lady Bunbury, à Mlle Harland, à la princesse Czartoryska et bien d'autres encore, sans compter les liaisons passagères et d'ordre infime, la route est longue et les étapes ont été nombreuses. Assurément Lauzun n'est pas le seul qui ait mené une vie aussi désordonnée. La société de la fin du XVIIIe siècle était pourrie, et le tableau qu'en a tracé M. Maugras, quoique peut-être un peu foncé en couleur,

— car sous cette surface brillante et corrompue, il y avait encore bien des familles qui échappaient à la triste mode du jour, et des ménages qui restaient unis ; les belles études de M. Lucien Perey en sont la preuve, — ce tableau, disons-nous, est souvent trop vrai. L'exemple partait de haut ; la contagion gagnait de couche en couche, et il n'est point étonnant qu'elle ait atteint Lauzun ; mais il n'en demeure pas moins le type de cette société, par ses qualités comme par ses défauts. Brave, il le fut au suprême degré ; un Biron pouvait-il ne pas l'être ? Mais chevaleresque, il nous est difficile de donner ce titre à l'auteur des cyniques Mémoires dont M. Maugras défend si énergiquement l'authenticité ; pour l'honneur du personnage, nous voudrions qu'ils fussent apocryphes, et nous ne comprenons pas trop que ses amis s'acharnent tant à en démontrer la filiation.

Ces réserves faites, nous tenons à rendre hommage à l'intérêt du volume et au talent de l'auteur. Nous pouvons contester ses conclusions ; nous ne saurions contester ni sa grande connaissance du XVIIIe siècle ni le charme avec lequel il en raconte la vie intime, et qui assureront à cette nouvelle œuvre le succès de ses aînées. M. DE LA ROCHETERIE.

Napoléon et Alexandre Ier. — *L'Alliance russe sous le premier Empire. II. 1809. Le Second Mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance*, par ALBERT VANDAL. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 570 p. — Prix : 8 fr.

Le second volume de M. Albert Vandal a été accueilli en Russie avec la même faveur qu'en France. Ce succès est mérité. Importance du sujet, étendue des recherches, esprit d'impartialité, étude approfondie, exposition toujours claire et parfois brillante qui met en relief les principaux acteurs et les événements plus graves, — tous ces motifs ont dû attirer l'attention sur ce remarquable travail, et lui mériter les suffrages des historiens.

L'auteur commence cette seconde partie au lendemain d'Erfurt. La nouvelle entrevue de Napoléon avec Alexandre n'avait pas renouvelé le prodige de Tilsitt. Malgré les mutuelles assurances d'amitié, en dépit même d'un traité formel, il reste un germe de discorde qui se développera peu à peu et aboutira enfin à la guerre. Au fond de toutes les combinaisons politiques se dresse la question de la Pologne. La journée de Wagram semble devoir amener une solution au moins temporaire, mais la paix de Vienne, à la suite des conférences d'Altenbourg, vient encore compliquer la situation. « La question de Pologne, née à Tilsitt avec le duché, introduite entre les deux empereurs par l'acte même qui les avait rapprochés, maintenue d'abord à l'état latent, surgie tout à coup de la guerre contre l'Autriche et des insurrections galiciennes, aggravée par les conditions de la paix, n'était plus de celles qu'une politique adroite réussirait à assoupir ou à voiler : il était nécessaire qu'elle fût envisagée franchement et abordée de face, tranchée d'un commun effort ou recon-

nue insoluble, et le débat auquel elle donnerait lieu, compliqué d'une nouvelle et intime péripétie, allait marquer la crise suprême de l'alliance » (p. 165). C'est le mérite de M. Vandal d'avoir relevé et prouvé la connexité entre la question polonaise et l'amitié russe.

« L'intime péripétie » est le projet de mariage de Napoléon avec la sœur de l'empereur Alexandre, Anne Pavlovna, à laquelle fut substituée l'archiduchesse Marie-Louise, par suite du refus de la Russie. Quatre grands chapitres sont consacrés à cet incident, et ils ne sont pas les moins curieux du livre. Au moment où la fortune de Napoléon, apparenté aux Habsbourg, touche à son apogée, le péril d'une guerre avec la Russie se lève sur l'horizon. On lira avec un intérêt toujours croissant les pages qui contiennent le récit des négociations diplomatiques dont l'issue devait être le conflit de 1811. Dans les procédés d'Alexandre, la pointe de byzantinisme reparaît plus d'une fois.

Les matériaux de ce livre ont été fournis à l'auteur surtout par les archives. Dans la manière de les exploiter il y a une certaine gradation. Celles de Paris sont mises le plus souvent à contribution. Il est vrai qu'on y trouve, avec les rapports de Caulaincourt, les pièces les plus importantes. Les archives de Vienne sont citées moins fréquemment; quant à celles de Pétersbourg, elles sont de beaucoup les moins favorisées. Ce n'est pas à l'auteur qu'il faut s'en prendre, car nous croyons savoir qu'il y a une série de documents que les autorités russes compétentes réservent pour une autre occasion. PIERLING.

Souvenirs d'Alexis de Tocqueville, publiés par le comte DE TOCQUEVILLE. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-8 de v-431 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est en juillet 1850, dans son château patrimonial, qu'Alexis de Tocqueville écrivit la première partie de ces *Souvenirs*, où il raconte la crise qui termina brusquement le règne de Louis-Philippe (1-87). La seconde partie (87-289) comprend les sept à huit premiers mois de la révolution de 1848; elle fut rédigée à Sorrente en janvier, février et mars 1851. Quelques mois après, en septembre, l'ancien ministre de Louis-Napoléon reprenait son travail momentanément interrompu, pour retracer la période de son court ministère, du 3 juin au 30 octobre 1849. Ces *Souvenirs* suivent assez exactement les événements de janvier à octobre 1848; il y a une lacune de cette date à la chute de l'Assemblée constituante; enfin, dans la période même de son ministère, M. Alexis de Tocqueville a laissé de côté la partie qui nous eût le plus intéressés, celle qui touche à son rôle personnel dans les affaires de Rome.

« Ces souvenirs, écrit-il, seront un délassement de mon esprit, et non point une œuvre de littérature. Ils ne sont retracés que pour moi seul.... Mes meilleurs amis n'en auront point connaissance.... Je veux que l'expression de mes souvenirs soit sincère, et, pour cela, il est né-

cessaire qu'elle reste entièrement secrète » (p. 4). La lecture de ce volume justifie les précautions de l'auteur. Si sa plume est sincère, on ne peut nier qu'elle ne soit cruelle, et, avec cela, elle a des bonheurs qui ajoutent à sa cruauté. Il est mort en 1859 ; on comprend que les détenteurs de ses papiers aient attendu trente-quatre ans pour les publier. Donnons quelques exemples : « Imaginez-vous une petite face grippée, chafouine, comprimée vers les tempes, un front, un nez et un menton pointus, des yeux secs et vifs, des lèvres retirées et sans rebords ; ajoutez à cela une longue plume placée d'ordinaire en travers de la bouche et qui, de loin, paraissait la barbe hérissée d'un chat, et vous aurez le portrait de l'un des hommes que j'aie jamais vus ressembler le plus à un animal carnassier. » C'est de M. Hébert qu'il s'agit. Voici M. Sauzet, le dernier président de la Chambre des députés : « Il avait de beaux traits sans distinction, une dignité de suisse de cathédrale, un corps grand et gros, auquel étaient attachés des bras fort courts. Dans les moments où il était inquiet et troublé, et il l'était presque toujours, il agitait ses petits bras d'une façon convulsive et les remuait autour de lui comme un homme qui se noie. Pendant que nous causions, il se démenait d'une étrange manière, s'arrêtait, s'asseyait, un pied retourné sous son gros derrière.... » M. Guizot entre, le 23 février, à trois heures, dans la Chambre : « Il entre de son pas le plus ferme et de son air le plus altier ; il traverse silencieusement le couloir et monte à la tribune en renversant presque la tête en arrière de peur de paraître la baisser.... » M. Dufaure, un ami, n'est guère mieux traité ; M. Molé, qui ne l'était pas, n'est pas ménagé (p. 45). M. de Lamartine ne rencontre aucune justice ; ici pourtant, l'auteur des *Souvenirs* s'aperçoit lui-même de ses torts : « Je suis porté à croire, toutefois, que les tergiversations de Lamartine et sa demi-connivence avec l'ennemi, qui le perdirent lui-même, nous ont sauvés ; elles eurent pour effet d'amuser les chefs de la Montagne et de les diviser.... Lamartine voyait ces périls de plus près et plus clairement que moi, et je pense aujourd'hui que la crainte de faire naître un conflit mortel influa autant que l'ambition sur sa conduite. J'aurais dû en juger ainsi, dès ce temps-là.... » (p. 171-172). Ledru-Rollin, Louis Blanc, Marrast, Thiers, n'échappent pas à cet âpre pinceau. Qui s'en douterait ? C'est Mme Sand qui a trouvé grâce, et, chose plus curieuse, comme politique. « Je lui trouvai des traits assez massifs, mais un regard admirable ; tout l'esprit semblait s'être retiré dans ses yeux, abandonnant le reste du visage à la matière ; ce qui me frappa surtout fut de rencontrer en elle quelque chose de l'allure naturelle des grands esprits. Elle avait en effet une véritable simplicité de manières et de langage.... Nous parlâmes une heure entière des affaires politiques....; ce qu'elle me dit sur ce sujet me frappa beaucoup, etc. » L'espace m'interdit de poursuivre cette curieuse *interview*.

M. de Tocqueville avait, le 27 janvier 1848, à la Chambre des députés, presque prophétisé la révolution, qu'il ne savait pas si prochaine. La sagacité qu'il applique aux individus n'est pas de moindre valeur quand il l'applique aux choses : d'un trait, il les illumine. L'affaire du 15 mai 1848, les journées de juin, connues dans leurs détails, sont pénétrées, si j'ose dire, dans leur esprit : il ne faut pas se borner à lire ces pages, il faut les garder pour les relire.

Comme je l'ai dit, nous n'avons pas à chercher ici une étude complète sur la révolution de 1848 et sur la période de la présidence ; ainsi, l'on regrette de n'y rencontrer presque rien sur la question romaine. M. de Tocqueville s'est-il abstenu ? La publication de cette partie de ses Souvenirs, si elle existe, n'a-t-elle pas paru prématurée ? On pourrait le croire. M. de Tocqueville fut aussi le rapporteur de la commission de revision de la Constitution, en 1851 ; il y joua un rôle un peu incertain et qui ne s'accordait pas, ce semble, avec celui qu'il avait joué, en 1848, dans la commission de Constitution.

M. de Tocqueville est sévère pour autrui, ou plutôt, jugeant de haut, il se contente d'être juste, ou de croire l'être. Mais, de temps en temps, il se dégage de la complaisance que nous avons tous pour nos propres personnes et il ne craint pas de se juger et de se blâmer lui-même. C'est un libre esprit. Aussi, ce livre n'est-il pas de ces travaux fugitifs qu'on parcourt et qui passent : il appartient désormais au patrimoine historique des temps qu'il retrace, et l'on pourra même se demander si le clairvoyant écrivain ne doit pas être mis au-dessus de l'homme politique et même du ministre de 1849. VICTOR PIERRE.

L'Europe et l'avènement du second Empire, par G. ROTHAN. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-12 de XXI-439 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface émue, consacrée à la mémoire du regretté G. Rothan, M. Sorel caractérise ainsi l'esprit de son œuvre : « Rothan ne se piquait pas de philosophie désintéressée en matière de droit public. Les idées générales n'avaient pour lui de sens que quand elles s'appliquaient à la France et à ses intérêts. Il s'occupait peu de savoir ce qu'elles signifiaient chez autrui ; il n'admettait pas que la France en pût être engagée, diminuée ou gênée en quoi que ce fût. Les conflits de droit qui ont embarrassé tant de nobles et sincères esprits ne l'embarrassaient pas » (p. IV). Ce n'est pas la seule manière d'écrire l'histoire, je ne dirais pas non plus que ce soit la meilleure ; mais c'est une manière bien précise et qui a ses avantages. Elle correspond, du reste, parfaitement au système qui a inspiré les compromis de 1648. Certes, je ne donnerai pas un assentiment sans réserve à ce prétendu équilibre qui a fini et qui devait finir par déséquilibrer tout ; mais, dans l'espèce, il faut re-

connaître qu'après le funeste recès de 1803, la Confédération germanique, même avec l'accroc de l'article 6 (1820) qui nous a été si fièrement opposé en 1834 et en 1851, malgré le discrédit dont on voulait frapper l'article 118 de Vienne, la Confédération, dis-je, me semblait être, comme à Rothan : « Une œuvre tutélaire et le champ naturel de la diplomatie » (p. IV). C'est, d'ailleurs, une règle traditionnelle que le ministère des affaires étrangères rappela fort à propos et fort inutilement à M. de Persigny dans une instruction que Rothan insère à la page 181.

Le récit de G. Rothan est d'une lecture agréable et fort instructive. Les révolutions de l'Allemagne avaient déjà été racontées, même en français ; mais ce qui est nouveau, c'est le détail de la mission de M. de Persigny ainsi que les négociations relatives à la reconnaissance du second Empire. Au commencement du volume, vous trouverez, sur l'électorat de Hesse, un tableau fort piquant qui rappelle quelque peu la tyrannie capricieuse d'Ernest Ranuce dans *la Chartreuse de Parme*.

Les appréciations sur les personnes sont exactes et précises. Je m'associe complètement à l'éloge que Rothan a fait de M. Cintrat. Il aurait pu y joindre l'éloge de L. de Viel-Castel, deux directeurs politiques qu'aucun de leurs successeurs ne fera oublier. Quelques portraits des ministres sont avantagés ; mais il faut reconnaître que le marquis de Moustier, malgré certaines imperfections, a été véritablement un homme d'État. Je crois qu'il n'eût pas signé la malencontreuse circulaire sur les grandes agglomérations. Par contre, je trouve sévère le jugement porté contre Prokesh Osten, qui fut surtout un homme d'imagination. Quant à feu Rio, j'ai suivi alors sa correspondance et je puis assurer qu'il a été très correct à Erfurt. Cette mission déplaisait à Persigny par cela même qu'elle était opportune. Enfin il a été beaucoup déclamé contre Hassenflug. Des personnages fort autorisés m'affirmaient alors que sa condamnation en Prusse était une simple vengeance. Le seul « méfait » qu'on ait pu lui imputer est de la nature de celui qu'on a si ridiculement reproché à M. de Peyronnet, lorsqu'il a fait réparer la salle à manger de la place Vendôme sans l'autorisation préalable du conseil des bâtiments civils. Ces vétilles administratives ne constituent pas une « malversation » (p. 261).

A. D'AVRIL.

Les Dernières Heures d'une monarchie, par FERNAND DE MONTRÉAL. Paris, Victorion, 1893, gr. in-8 de 223 p. — Prix : 3 fr.

Ce volume est moins un ouvrage qu'une suite de notes et de documents, d'ailleurs intéressants. M. Fernand de Montréal, — n'est-ce pas là un pseudonyme ? — raconte que, se trouvant à Cannes, il a lié connaissance avec un ancien colonel, fort homme du monde et très spirituel, et que celui-ci, mécontent des inexactitudes émises par le *Figaro*, dans un article sur la chute du gouvernement de Juillet, les rectifia dans une série

de conversations en quelque sorte écrites sous sa dictée. Ce colonel, qui était au service en 1848, se trouvait parfaitement à même de raconter la révolution de février et il entre, sur ce qui se passa, dans de curieux détails. M. de Montréal affirme les avoir pour ainsi dire sténographiés ; s'il ne nous donnait cette assurance, nous aurions été tenté de croire qu'à lui appartiennent une suite de paragraphes consacrés à l'apologie très complète de Louis-Philippe, et qui prètent à son livre comme un caractère de propagande politique ; propagande inutile, du reste. Louis-Philippe appartient à l'histoire, et ce qu'elle pourra en penser ou en dire n'atténuera en rien les espérances mises dans ses descendants, les représentants d'un grand principe. Quoi qu'il en soit, les récits du colonel sont fort attachants et offrent beaucoup de particularités peu connues ou inconnues.

M. Thiers — et ce n'est pas nous qui prendrons sa défense — est maltraité par le narrateur. Il se montre sévère pour le général Bedeau. Les accusations portées contre lui sont bien graves. Nous en retrouvons quelque chose dans les *Souvenirs* de Tocqueville, récemment publiés, mais avec une expression adoucie. Tocqueville, après avoir loué l'honnêteté de Bedeau, ajoute : « Ce ne fut certes pas son manque de cœur qui lui fit faire des actes qui pouvaient paraître en montrer, car il était d'un courage à toute épreuve, ce fut encore moins la trahison qui lui servit de mobile.... Son seul malheur fut d'être mêlé à des événements plus grands que lui. » Tout le passage de Tocqueville serait à citer. (V. p. 37 et suiv.)

La seconde partie du livre de M. de Montréal est occupée par les très intéressantes confidences de M. Estancelin. Ce fut lui qui, avec beaucoup d'habileté et d'énergie, réussit, lors de la révolution de février, à protéger le départ de Mme la duchesse de Montpensier. Le récit du périlleux voyage qu'il fit avec elle semblerait un chapitre extrait des meilleurs romans de Walter Scott. Il est impossible, à ces pages dont M. Estancelin a fourni les éléments, de ne pas éprouver pour lui la plus vive sympathie. Il se montre un homme de cœur et de capacité, et tel il apparut à M. le comte de Chambord, qui l'avait chargé de présider un grand banquet, auquel la mort du prince mit empêchement. Dès 1870, M. Estancelin s'était déclaré le plus chaud partisan de la réconciliation des deux branches, et il n'a pas craint d'infliger un blâme patriotique aux malheureux dont les intrigues empêchèrent M. le comte de Chambord de monter sur le trône : « Les hommes, dit-il, qui avaient contribué à renverser la monarchie légitime en 1830, ont fait ce qu'ils ont pu pour empêcher son rétablissement, malgré l'exemple loyalement donné par les princes, et ils y ont réussi. Parmi les hommes politiques mêlés aux négociations ou les inspirant, les uns allaient loyalement au comte de Chambord et voulaient lui prouver l'ardent désir qu'ils avaient de

contribuer à son rétablissement. Mais combien d'autres moins loyaux cherchaient à rattraper en détail les concessions que les événements, malgré eux, les avaient forcés d'accepter en gros, si je puis ainsi dire » (p. 165).

On a beaucoup blâmé la lettre du 27 octobre ; mais quand on connaîtra toutes les intrigues qui se nouèrent et que font entrevoir les confidences de M. Estancelin, on modifiera sans doute une opinion trop légèrement formée. M. Estancelin, qui a su bien des choses pour nous encore dans l'ombre, a dit : « M. le comte de Chambord voulait régner, accomplir la mission imposée par son patriotisme, mais pour qu'il pût régner utilement, il fallait qu'il ne fût pas paralysé par des exigences soulevées par des méfiances intéressées à faire échouer le rétablissement de la monarchie. C'est quand il lui a été posé des conditions qu'il jugeait incompatibles avec la liberté d'action qui lui paraissait indispensable, qu'il a publié la lettre du 27 octobre » (p. 164).

Nous quittons à regret ce volume, dont la lecture est attachante, nous dirions même fort agréable (ce que cet article écourté n'a pas laissé entrevoir), si nous ne craignions point que cet adjectif ne fût en désaccord avec les sujets si graves dont s'est occupé l'auteur. Ajoutons toutefois que le livre est d'un aspect élégant et qu'il est orné d'un portrait de Mme la duchesse de Montpensier et de dessins de L. Royer, représentant deux épisodes du voyage de la princesse. TH. P.

Les Origines de l'ancienne France, par JACQUES FLACH. *Xe et XIe siècles*. II. — *Les Origines communales. La Féodalité et la chevalerie*. Paris, L. Larose et Forcel, 1893, in-8 de 584 p. — Prix : 10 fr.

M. Jacques Flach, poursuivant avec le même bonheur qu'il les avait inaugurées ses savantes études sur *les Origines de l'ancienne France*, vient de publier le second des trois volumes qu'il compte leur consacrer. Comme le précédent, celui-ci traite du Xe et du XIe siècle, et, s'il porte un titre quelque peu différent de celui de son devancier, l'auteur prend soin de nous expliquer, dans son *Avant-propos*, qu'il a tenu par là à rendre plus intelligible et plus claire la distinction qu'il a faite entre la seigneurie et la féodalité, entre le système féodal et le régime seigneurial. C'est qu'en effet le système féodal n'est, à l'époque à laquelle il se place, qu'une dépendance du régime seigneurial, qu'il nous a montré embrassant à la fois les rapports de suzerain à vassal et les rapports de seigneur à sujet, à tenancier et à serf. Ce n'est qu'au XIIe et au XIIIe siècles que nous voyons les rôles s'intervertir et la féodalité primer et absorber le régime seigneurial, jusqu'au jour où elle finit par être elle-même primée et absorbée par la Royauté. Tandis que, envisagé dans son ensemble, c'est l'individualisme qui domine dans le régime seigneurial, c'est, au contraire, le principe d'ordre et de cohésion qui

prend le dessus dans le système féodal. Et, au lieu que la fonction essentielle du premier est une fonction dissolvante, celle du second est une fonction rénovatrice. Mais, cette dernière, la féodalité n'est pas seule à la remplir, et elle entre ici en partage avec la communauté populaire et l'Église, avec la chevalerie et la Royauté. De telle sorte que, si la dissolution de la société qu'il a décrite dans son premier volume s'incarne dans le régime seigneurial, la féodalité ne nous apparaît que comme un des éléments de la reconstitution sociale, qu'il décrit avec tant d'érudition dans le second.

Cette façon nouvelle et très personnelle d'envisager les choses permet à M. Flach de marcher hors des sentiers battus. Jusqu'à présent, la féodalité a toujours été considérée comme un tout organique, comme un système politique spécial et une forme particulière de gouvernement, qui aurait succédé à la monarchie carlovingienne et régi alors la France pendant de longs siècles.

D'après l'auteur, les historiens qui se sont occupés de la féodalité ont fait fausse route en s'efforçant d'analyser les rouages essentiels de ce gouvernement, puis de les montrer en jeu, et en prenant, pour y parvenir, leurs documents de toutes mains et de toutes époques, depuis le IXe siècle jusqu'au XVe. Ils ont ainsi abouti, à ses yeux, à un système juridique fort complet, fort bien ordonné, mais dont le défaut capital est de n'avoir jamais vécu. Aussi bien son objectif est tout autre. Partant de l'idée qu'il n'est pas possible de trouver au premier moyen âge un système absolu, un système juridique, et que les seuls principes généraux qui se dégagent sont des principes d'ordre naturel, tels, notamment, que le besoin de protection avec ses ramifications aux variétés infinies, l'instinct de sociabilité qui se fait jour dans l'organisation féodale et communale, les aspirations religieuses qui sont destinées à faire de l'Église un centre si puissant de renaissance, il ne tente pas le vain et inutile effort, selon lui, de concevoir une organisation théorique et abstraite : c'est une société concrète et vivante, c'est la société qui habitait la France au Xe et au XIe siècles qu'il essaie de dépeindre. Or, cette période nous présente une telle diversité dans les rapports d'homme à homme, une telle confusion, une telle fluctuation dans les notions juridiques, que vouloir systématiser serait le plus sûr moyen de s'égarer. Ce qu'il a cherché à faire, c'est d'exposer, en groupant les faits précis, révélés par les textes originaux.

La nomenclature des sources placée en tête du premier volume de l'ouvrage appelant quelques compléments et quelques rectifications, d'importantes additions aux sources manuscrites et imprimées, puisées soit dans des manuscrits non interrogés, soit dans des collections négligées, soit dans des recueils de documents, de chartes et de chroniques et dans des cartulaires récemment publiés ou découverts, soit enfin dans

les chansons de geste, auxquelles des informations nouvelles ont été demandées, forment toute une bibliographie raisonnée, qui ouvre le tome second. Puis, après nous avoir donné une vue d'ensemble de la reconstitution de la société, M. Flach s'occupe tour à tour, dans trois parties distinctes, du peuple, de la féodalité et de la chevalerie.

Il excelle à nous montrer, au milieu de l'anarchie du xe siècle, les individus cherchant leur salut dans des groupes protecteurs, où se réfugie la vie sociale, et à nous faire assister à la formation d'éléments sociaux qui servent à rapprocher les hommes et à tenir lieu de l'État. Au xe et au xie siècles, ce sont le groupement populaire, les formes romaines et germaniques d'engagement des personnes et des terres, la noblesse, l'Église, la royauté. Nous voyons des associations de voisinage, des corporations et des confréries donner à la commune son cadre essentiel: la communauté des intérêts matériels engendrer un lien traditionnel, qui rattache les uns aux autres tous les individus faisant partie d'une même agglomération urbaine ou rurale: la concession de privilèges, l'octroi d'une charte, transformer le lien corporatif en lien communal.

M. Flach attribue à la féodalité des origines analogues. Suivant lui, ce qui forme la base de la société féodale des xie et xiie siècles, ce n'est pas la terre, c'est le clan : à cette époque, la relation foncière lui paraît entièrement subordonnée à la relation personnelle, issue du compagnonnage féodal. Cet esprit de corps et de solidarité, auquel a donné naissance l'ancien compagnonnage, est fortifié par la suite et épuré par la chevalerie. La fidélité réciproque du seigneur et du vassal vient restaurer la notion du droit et le respect de la foi jurée dans cette société morcelée et divisée, du sein de laquelle ont disparu l'idée de la loi et le principe du gouvernement. L'organisation communale partage avec la féodalité naissante cette action de bienfaisante et féconde rénovation.

M. Flach a très heureusement su mettre en lumière et en relief cette double influence. Son prochain volume sera consacré au rôle qu'ont joué dans cette grande et belle œuvre de reconstitution sociale l'Église et la Royauté. Les éminentes qualités de science vraie et d'érudition sincère et pure de ses deux aînés, dans lesquels, au milieu d'un intérêt toujours croissant, tant d'aperçus nouveaux, de conceptions originales, de vues personnelles, ouvrent un si grand nombre d'horizons inconnus, dont quelques-uns ne manqueront pas de soulever la critique et de susciter des divergences d'opinions, en font impatiemment désirer la prochaine publication. X.

L'Église et les campagnes au moyen âge, par Gustave-A. Prévost. Paris, Champion, 1892, in-8 de vii-291 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'organisation ecclésiastique et le fonctionnement de la vie religieuse au moyen âge ne sont ordinairement présentés par les historiens catho-

liques que dans les grandes lignes intéressant la politique générale, et l'on a trop peu songé à tirer profit des renseignements intimes extrêmement curieux que viennent nous fournir les conciles, les capitulaires, les vies de saints et les autres documents contemporains. Des écrivains hostiles à nos idées, prévenus tout au moins, ont, au contraire, accumulé les textes, interprété les prescriptions ou les récits pouvant prêter à la critique et, les détachant de l'ensemble, grâce à l'éloignement qui dénature les faits, se sont modelé une conception défavorable de l'Église du moyen âge, ont porté sur elle les plus sévères jugements, et sont arrivés souvent à les faire partager même par des catholiques instruits. Ce n'était donc pas trop qu'un esprit sagement pondéré, un homme au jugement droit s'en vînt à son tour tenter de réunir dans un tableau d'ensemble les éléments les plus variés d'information, et nous montrer l'Église dans son rôle civilisateur et bienfaisant, non pas seulement au milieu des grandes affaires et des intérêts généraux des empires, mais dans les plus humbles conditions de l'existence. *L'Église et les campagnes*, de M. G. Prévost, répond bien à ce besoin. L'auteur nous décrit sommairement la discipline du clergé et nous montre les curés de campagne se recrutant surtout dans les classes rurales, au milieu desquelles ils exercent un ministère aussi varié que profitable. Il fait ressortir ensuite l'importance de l'église de campagne dans la vie publique, parle de ses revenus et de ses charges. Les pages consacrées à la charité (individuelle et collective), à l'enseignement, à la justice ecclésiastique, à la défense prise par l'Église auprès du pouvoir central, des intérêts des paysans, sont d'un charme et d'un intérêt puissants. L'influence indéniable de la religion catholique sur les mœurs barbares par l'établissement des paix et trêves, son action salutaire sur les affaires locales de police ou d'administration, sur la moralisation des masses, qui font l'objet des chapitres suivants, complètent dignement cet hommage grandiose où l'apologie d'un état de choses décrié s'impose, non par l'éclat d'une vaine rhétorique, mais par l'accent sincère de la vérité et par le témoignage irréfutable du document.

F. d'H.

Le Parlement de Franche-Comté, *de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790)*, par A. Estignard, conseiller honoraire à la cour d'appel de Besançon, ancien député. Tome II. Paris, A. Picard; Besançon, Paul Jacquin, 1892, in-8° de 422 p. — Prix des 2 vol. : 15 fr.

Il faut remonter assez haut pour rencontrer un ouvrage d'histoire franc-comtoise dont l'importance égale celui que M. Estignard a terminé il y a quelques mois. J'ai eu la satisfaction de présenter ici à nos lecteurs (Cf. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 452-454) la première partie de ce grand travail, et je me trouve aujourd'hui en face de la seconde.

Nous sommes en 1788. Une année à peine nous sépare de la convo-

cation des États généraux, et déjà le Parlement de Besançon, comme tant d'autres d'ailleurs, accumule les hésitations et les inconséquences qui doivent le conduire à sa perte. Hostile au pouvoir royal, il entend aussi se refuser aux réformes réclamées par la majorité de la nation, même à celles que la Cour, mieux instruite, accepte résolument. Aussi, lorsque commence à gronder l'orage révolutionnaire, subit-il le sort commun : il disparaît, et, dans cette province de Franche-Comté qui l'avait si souvent acclamé et toujours soutenu pendant les jours difficiles, il n'y a presque personne pour le regretter : il s'effondre sans grandeur, il s'éteint sans bruit, au milieu des colères de quelques-uns et de l'indifférence du plus grand nombre. Et voilà comment a fini ce Parlement, l'un des plus anciens et des plus fameux, souverain effectif du pays sous la domination espagnole, et dont les annales comportent des pages tellement glorieuses qu'aucun Parlement de France, même celui de Paris, ne peut lui en opposer de plus brillantes.

Mais ce qui caractérise ce volume, aussi attachant parfois que le plus dramatique roman, c'est le côté biographique. Les chapitres VIII, XI, XII et XIII renferment quantité de notices très suggestives sur les parlementaires, les avocats, voire les plaideurs au siècle dernier. A quoi bon citer des noms ? Presque toute cette magistrature est de premier mérite : on compte dans ses rangs de fins lettrés, de savants jurisconsultes, des historiens estimés, etc. De son côté, l'ordre des avocats est, pour le moins, de mérite égal, ce qui n'empêche pas, au contraire peut-être, la Convention de le dissoudre, en dépit des réclamations du futur chef de la Terreur, — l'esprit nouveau s'étant tout de suite déclaré contre les corporations, quelles qu'elles fussent.

L'un des chapitres les plus curieux de ce vaste ensemble est celui qui a pour titre : *Plaideurs et accusés au XVIIIe siècle*. Jamais, sans doute, le Parlement n'avait eu à se prononcer sur des intérêts particuliers aussi considérables : il suffira, pour que chacun le reconnaisse, de rappeler le procès engagé contre la Compagnie de Jésus ; celui de la famille de Mérode contre le prince d'Orange ; ceux du pauvre président de Monnier contre le séducteur Valdahon, puis contre Mirabeau, cet autre séducteur, et surtout l'arrêt, édicté au profit de l'abbaye de Saint-Claude, contre les mainmortables du haut Jura, soutenus par l'avocat Christin et Voltaire.

Le dernier chapitre, ainsi du reste que les chapitres X et XII, forment un résumé de l'histoire de la Révolution en Franche-Comté, résumé composé surtout au moyen de biographies admirablement groupées, ce qui donne à ces divisions du livre une vie plus intense encore. J'ajoute que M. Estignard sait flétrir à propos et avec vigueur les excès qui se commirent en ces temps troublés.

Avant de finir, il convient de noter que M. A. Estignard a eu l'excellente idée de faire précéder la table des matières d'une *Liste des magis-*

trats et avocats de Franche-Comté nommés dans l'ouvrage, ce qui aidera beaucoup aux recherches. Mais je reprocherai encore une fois à l'érudit écrivain de n'avoir point placé, au moins dans son présent tome II, les portraits des personnages les plus marquants, à la physionomie desquels il a su donner tant de relief. Talent, comme noblesse, oblige, et M. A. Estignard a eu tort, en une étude de pareille envergure, de négliger la partie iconographique, qui s'imposait.

E.-C. Gaudot.

Histoire du règne de Marie Stuart, par Martin Philippson. T. II et III. Paris, Bouillon, 1892, 2 vol. in-8 de 405 et 517 p. — Prix : t. II, 5 fr. ; t. III, 10 fr.

L'excellente histoire de Marie Stuart et de son temps se complète par deux tomes divisés en trois livres. Livre II : Succès de Marie Stuart en Écosse (Marie Stuart organise son gouvernement : politique extérieure de Marie Stuart pendant les deux premières années de son gouvernement : négociations de mariage). Livre III : Darnley (la rupture avec l'Angleterre ; le mariage de Darnley et de Marie Stuart ; la guerre civile : politique agressive de Marie Stuart ; le meurtre de Riccio). Livre IV : la catastrophe (Naissance de Jacques VI ; le meurtre de Darnley ; la fin du règne). Un bon choix de pièces justificatives termine cette œuvre claire et saine, qui élargit le champ des luttes de Marie Stuart et d'Élisabeth et y fait voir l'antagonisme religieux et politique de l'Écosse autonomiste et de l'Angleterre unioniste.

A. S.

Biographies du dix-neuvième siècle. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 330 p. — Prix : 3 fr.

Dix grands chrétiens de nos jours, par J.-M. Villefranche. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les *Biographies du XIXe siècle* sont une collection parallèle aux *Illustrations du XIXe siècle*, publiées par la même librairie. A elles deux, elles doivent compter aujourd'hui une vingtaine de volumes. C'est une véritable encyclopédie, fort intéressante, très variée et surtout chrétienne. Le présent volume contient les biographies de l'amiral Duperré, de Milosh Obrenovitch, de l'impératrice Marie-Louise, de Berlioz, du prince Albert, l'époux de la reine Victoria, de Benjamin Constant, enfin du maréchal Oudinot ; elles sont signées de noms aimés du public chrétien : E. Perret, Constant Amero, Jacques de la Faye, X. de Bailles, Jean de la Valette, Mgr Ricard et le commandant Grandin. Les enfants y apprendront l'histoire contemporaine sans fatigue et, j'ose le dire, avec profit pour l'intelligence et le cœur.

— Le second volume, *Dix grands chrétiens*, me semble présenter plus d'intérêt encore. La raison en est simple : c'est un choix, en quelque

sorte le dessus du panier de la collection, et il est fait par un homme passé maître en l'art d'écrire les biographies contemporaines. Ces dix grands chrétiens dont M. Villefranche a composé sa galerie sont : Donoso Cortès, O'Connell, Ozanam, Montalembert, de Melun, Dupont (le saint homme de Tours), Louis Veuillot, Garcia Moreno, de Sonis et Windthorst. Grands orateurs, grands hommes d'État, grands hommes d'œuvres, grands soldats, rien n'y manque, on le voit, des gloires laïques chrétiennes de notre temps. C'est d'une lecture infiniment plus instructive et plus bienfaisante et tout aussi intéressante que celle des Plutarque de l'antiquité. Aussi recommandons-nous tout particulièrement aux maîtres chrétiens cet excellent livre, qui peut faire germer dans les esprits et dans les âmes des moissons de nobles idées et de grandes vertus.

P. Talon.

Histoire de Soulavie (*naturaliste, diplomate, historien*), par A. Mazon. Paris, Fischbacher, 1893, 2 vol. in-8 de vii-299 et 279 p. — Prix : 15 fr.

Ces deux volumes sont pleins de faits et de documents. L'auteur, M. Mazon, est un compatriote de Soulavie, et il a recueilli sur lui, sur sa vie, sur ses opinions, dans les traditions du pays, dans les souvenirs locaux, dans les archives des familles et aussi dans les archives officielles, nombre de pièces curieuses. Mais si le livre est intéressant, il faut avouer que le héros ne l'est guère. Prêtre, successivement vicaire d'Antraygues, curé de Sept-Vents, grand vicaire de Châlons, il est un des premiers à se défroquer et, qui pis est, à se marier. Homme politique, il flatte tour à tour tous les partis, Robespierre après les Feuillants, les thermidoriens après Robespierre, le Directoire, le premier Consul, l'Empereur ; sa mort, survenue en 1813, l'empêcha probablement seule de déposer les mêmes hommages aux pieds des Bourbons. Diplomate, envoyé à Genève en qualité de résident de France, il ne se signale guère que par son exagération révolutionnaire et son agitation brouillonne ; il ne tarde pas à être à couteau tiré avec le gouvernement près duquel il est accrédité et qui finit, après le 9 thermidor, par obtenir sa révocation et son incarcération. Collectionneur, il réussit à réunir une masse considérable de documents de haute valeur, manuscrits, pièces diplomatiques, lettres privées, estampes, mais la plupart, il faut bien en convenir, par des moyens peu avouables, que les juges les plus compétents et les moins suspects ont flétris, depuis le comte d'Hauterive, qui le traite fort durement dans un rapport au duc de Bassano, jusqu'à M. Flammermont, qui parle de ses « vols dans les collections publiques et privées, » et M. Albert Sorel, qui l'appelle un « flibustier d'archives » et un « fabricant d'apocryphes. » C'est qu'en effet Soulavie ne s'est pas contenté de recueillir tous ces documents, il a essayé de les mettre en œuvre dans un assez grand nombre de volumes, publiés sous le titre de

Mémoires — de Richelieu, de Maurepas, d'Aiguillon, etc., — volumes dont plusieurs ont eu un gros succès de vente, comme tous les ouvrages à scandales, mais qui ne peuvent être d'aucune utilité à l'historien : car, à côté de quelques pièces ou d'anecdotes authentiques, ils en contiennent un bien plus grand nombre de fausses ou de falsifiées.

Le vrai mérite de Soulavie, que nous n'irons pas cependant jusqu'à qualifier de « gloire » et de « génie, » comme son historien, ce sont ses études comme naturaliste. En botanique, en géologie surtout, il a fait d'importantes découvertes alors attaquées, aujourd'hui confirmées par la science moderne. Il a eu un autre mérite, c'est de bien mourir. Assagi par l'expérience et sentant se réveiller la foi de son enfance, avec les enseignements d'une mère pieuse, il a modifié ses idées et s'est réconcilié avec l'Église, un peu tardivement, mais sincèrement. La lettre de son frère, citée par M. Mazon, ne laisse aucun doute sur ce point.

Quant à l'esprit qui anime ces deux volumes, nous ne croyons pouvoir mieux le faire connaître qu'en citant ces lignes qui les terminent et auxquelles nous nous associons pleinement : « Quand l'État est assez aveugle pour ne pas comprendre que le plus solide fondement politique est ailleurs que dans des considérations purement humaines, et qu'avec un Président, comme avec un Roi, l'esprit religieux, inséparable du respect des lois, est la plus sûre garantie de la tranquillité et de la prospérité publiques ; quand l'enseignement religieux est l'objet de vexations et d'entraves qui tendent à le détruire — il nous est impossible de voir là un triomphe de la raison et de la liberté, et nous pensons qu'il ne valait guère la peine de faire tant de révolutions pour en arriver à une tyrannie, moins sanglante sans doute que celle de 1793, mais non moins irritante pour les convictions sincères, et plus dangereuse peut-être pour l'avenir de la France. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Madame Mère (Napoleonis Mater). *Essai historique*, par le baron LARREY. Paris, Dentu, 1892, 2 vol. in-8 de XII-569 et 576 p. — Prix : 15 fr.

Cette histoire est certainement un panégyrique, et si les relations, les souvenirs, les attaches de l'auteur l'expliquent et le justifient en quelque sorte, du moins le lecteur garde une certaine défiance en face de conclusions qui sont trop flatteuses. J'ai éprouvé ce sentiment et je doute qu'on s'en puisse facilement défendre. C'est regrettable, c'est même fâcheux pour la thèse soutenue avec conviction et chaleur par M. le baron Larrey, et cette figure, bien peu connue, jamais étudiée, de la mère de Napoléon, aurait été plus véridiquement reproduite par un peintre moins prévenu en sa faveur. Du moins n'en rencontrerait-on pas de plus respectueux, de plus amoureux, j'oserais dire ; et ces sentiments nous ont valu une étude fouillée avec grand soin.

Les sources de l'auteur sont à peu près exclusivement bonapartistes :

il s'appuie toujours sur la *Correspondance* de Napoléon, le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les souvenirs des généraux Montholon ou Bertrand, les notes fournies par la famille impériale. De ce chef, il publie plus de cent cinquante lettres manuscrites qui ont de l'intérêt et de la valeur. Il a déployé une patience de bénédictin à rassembler les éléments d'une étude dont la première esquisse remonte à 1834 ! On regrettera l'absence d'une table des noms cités, guide nécessaire dans les quatorze cents pages de ces deux gros volumes, on blâmera avec raison la monotonie des titres de chapitres, qui sont tous désignés par une simple date : 1800, 1801, 1802, etc.... mais on admirera les efforts de M. le baron Larrey pour remplir ce cadre jusque dans les plus petits détails, et on lui saura gré de la reproduction qu'il a fait faire de nombreux portraits de Madame Bonaparte.

Il s'efforce de dégager quelques points d'histoire assez obscurs sur l'origine de la famille impériale ; malheureusement, il ne peut nous donner de conclusions absolues sur l'âge, le mariage de Lætitia Ramolino ; il ne dissipe pas complètement non plus l'obscurité qui enveloppe la date même de la naissance de Napoléon.

Les sentiments enthousiastes de M. le baron Larrey ne pouvaient lui faire éviter de tomber dans des exagérations : il invoque constamment Plutarque en parlant de Madame Mère, qu'il nomme « une des femmes les plus illustres de la France moderne ; » le moindre billet d'elle le transporte ; et il exagère son mérite personnel en déclarant que ses conseils eussent sauvé, en 1814, Napoléon. Il pèche encore plus par prétérition, en passant volontiers sous silence les côtés malheureux nombreux qui peuvent obscurcir l'auréole dont il aime à entourer toutes les personnes de la famille Bonaparte.

Les exagérations louangeuses, je les excuse ; mais les erreurs, je les déplore ; elles sont un peu trop nombreuses :

Talleyrand et Berthier ne furent pas témoins du mariage religieux de Napoléon et de Joséphine (I, p. 363) ; — le mariage de Jérôme Bonaparte et de Mme Paterson était parfaitement valable (I, p. 372) ; — dire (I, p. 472) que les calamités de la guerre d'Espagne furent provoquées par l'Angleterre, c'est retourner les rôles et méconnaître celui, bien coupable, de Napoléon. — Les erreurs sont multipliées à propos de Pie VII ; je laisse les appréciations personnelles, tout en les récusant ; mais les faits ! En 1809, il n'y avait pas de désaccord entre le Pape et l'Empereur à propos d'un nouveau Concordat (II, p. 2) ; l'arrestation scandaleuse du souverain Pontife ne fut pas « entraînée par la découverte de la bulle d'excommunication ; » la mission du général Miollis est bien antérieure à ce prétexte. — C'est la première fois que j'entends dire qu'en 1809, Pie VII partit « déguisé » de Rome à Fontainebleau (II, p. 331) : il fut arraché du Quirinal en juillet 1809 et ce ne fut qu'en juin 1812

qu'il parvint à Fontainebleau, après l'emprisonnement de Savone. Même erreur matérielle à propos du duc d'Enghien ; la vieille histoire du premier Consul voulant faire grâce et n'en ayant pas le temps est reproduite dans toute sa naïveté (I, p. 338); les autres détails ne sont pas plus exacts; et quant à venir dire que les objets remis avant son exécution par le malheureux prince à Rovigo parvinrent à leur adresse, grâce aux soins de Madame Mère, c'est oublier qu'ils furent cyniquement jetés dans un carton de la préfecture de police, et qu'on pouvait encore les voir enfouis sous de vieux papiers, aux Archives, pendant le second Empire. M. Welschinger a fait la lumière la plus éclatante sur ces procédés honteux, caractéristiques du drame lui-même.

J'ai voulu relever çà et là des obscurités, des exagérations, des erreurs dans le livre de M. le barron Larrey. Qu'il les ait commises, je le comprends, sans pouvoir l'en absoudre; mais il convient de dire qu'un attachement des plus respectables l'unit à la famille Bonaparte : il a été élevé dans le culte de l'Empereur par son illustre père, lié par la reconnaissance la plus légitime à son bienfaiteur. — Au point de vue de l'histoire, on a le droit de se tenir en garde contre des panégyriques; au point de vue des sentiments, on a le devoir de s'incliner devant la persévérance d'une fidélité qui honore ceux à qui elle s'adresse, plus encore ceux qui s'en font les serviteurs désintéressés. G. DE G.

Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande, publiés pour la Société d'histoire contemporaine. Paris, A. Picard, 1893, in-8 de xv-403 p. — Prix : 10 fr.

Michel Moulin, dit Michelot, « appartenant à une famille considérée, mais sans fortune, ne reçut que l'éducation d'un enfant de la campagne. » Il n'en devint pas moins un des chefs royalistes les plus justement renommés par leur intelligence et leur activité. Il fut un des lieutenants les plus puissants de Frotté. Aussi ses mémoires, qui embrassent le récit des soulèvements royalistes dans le Bocage normand de 1793 à 1815, offrent-ils un intérêt capital, tant parce qu'ils complètent les *Mémoires* de Séguin, que parce qu'ils émanent d'un homme bien placé pour connaître les événements et les raconter.

Une excellente introduction de M. L. de Neuville nous fait connaître avec exactitude le texte des *Mémoires*. Ajoutons, pour expliquer quelques critiques, fort justifiées d'ailleurs, sur les embellissements donnés par le gendre de l'auteur, M. Cassin, aux *Mémoires* de son beau-père, que ce goût de littérature qui se révélait alors chez M. Cassin s'est développé chez sa fille au point de transformer la veuve d'un de nos académiciens les plus célèbres en un romancier des plus distingués.

Les soulèvements eurent pour cause le massacre des réfractaires par les gardes nationales. Moulin décrit parfaitement les premières ven-

geances bien inoffensives tirées contre les patauts, prédicateurs de la République ou coupeurs d'oreilles, et les exploits de ceux qui délivraient les bons prêtres emprisonnés. Pour réduire ceux qui étaient les vrais soutiens de la liberté, on employait déjà le système d'otages, et le père de Moulin, arrêté, mourait de mauvais traitements dans sa prison. Frotté arriva bientôt, qui organisa l'armée royale, déjà grossie et encouragée par les succès partiels des compagnies que commandait Moulin. Le premier rassemblement avait été de quatre cents hommes (p. 39).

Moulin ne cache pas la vérité. Parmi les chouans, il y en eut qui n'avaient d'autre but que de trahir et de déshonorer leurs coreligionnaires ; et s'il faut louer la discrétion des propriétaires et de l'éditeur, qui ont supprimé quelques passages, il ne faut pas moins féliciter Moulin d'avoir raconté et jugé des faits tels que la surprise de Torchamp.

Après la mort de Frotté, Moulin fut pris et conduit au fort de Joux. C'est là, on peut le dire, la seconde partie et non la moins curieuse de son existence. Avec quel courage et malgré quels dangers il s'échappa ; quelle présence d'esprit il montra, allant rechercher le chien d'un de ses compagnons oublié au milieu de l'évasion ; et sachant tenir le rôle tantôt de marchand, tantôt de domestique, et tantôt de courrier d'ambassade ! Et à peine revenu en Angleterre : homme de tête et de cœur, désigné pour retourner en Normandie, y pénétrant, goûtant enfin les joies de la famille, dépistant ses ennemis, et retournant en exil après avoir heureusement et complètement rempli sa mission.

Après la première Restauration, aux Cent-Jours, Moulin reprit sa vie de lutte pour la religion et la Royauté. La rentrée de Louis XVIII mit fin au dernier soulèvement organisé par ce vaillant patriote. Il reçut le grade de colonel et mourut à Caen en 1840.

Il faut savoir gré à la Société d'histoire contemporaine, toute jeune et déjà grande par le nombre et l'intérêt de ses publications, d'avoir édité ces Mémoires, dont on pourrait peut-être critiquer l'exactitude de quelques détails, — et encore bien peu, — mais dont le fond est d'un prix inestimable pour faire connaître la vie et le courage de nos aïeux les chouans.

BOURMONT.

Lamennais. Étude d'histoire politique et religieuse, par E. SPULLER. Paris, Hachette, 1892, in-12 de XX-361 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le principe, le livre de M. Spuller devait paraître dans la charmante collection des Grands Écrivains français. Mais il fallait traiter son sujet en deux cents pages, et l'auteur n'est pas capable d'une telle sobriété. Il a donc fallu se résigner à faire figurer ce nouveau travail dans la collection des œuvres de M. Spuller, où elle n'a pas à craindre le danger de comparaisons redoutables.

Le livre de M. Spuller est une apologie sans restriction de Lamennais,

« héroïque martyr de la conscience religieuse, » victime de ces affreux cléricaux, comme ce pauvre Holopherne, si méchamment mis à mort par Judith. S'il a été malheureux, c'est la faute de ceux qui l'ont poussé au sacerdoce, car, à trente-quatre ans, Lamennais n'avait pas, paraît-il, la responsabilité de ses actes; s'il a été malheureux, c'est la faute des jésuites, naturellement, qui le combattaient « parce qu'il échappait à leur influence et les éclipsait par son génie, » et aussi de « ces journalistes soi-disant religieux, quelques-uns devenus évêques et cardinaux, à la fois hardis et violents, etc. » (le cliché est connu) ; pour tout dire en un mot, le malheur de Lamennais est l'exemple « le plus terrible de la froide atrocité des passions cléricales ! » Rome a bien aussi sa part de responsabilité dans cette grande infortune, car Rome s'est permis d'abord de ne pas répondre tout de suite à Lamennais, qui demandait à être jugé, puis de ne pas être de son avis et de condamner ses doctrines, quand elle se vit contrainte, par les agissements de Lamennais lui-même, à prononcer un jugement. Condamné par une autorité qui ne se trompe pas, abandonné par tous ses amis catholiques, à qui la vérité était plus chère encore que l'amitié, c'est tout de même lui qui avait raison, au témoignage de l'infaillible M. Spuller, et la preuve en est que le mouvement catholique actuel procède de Lamennais et que l'Église, après l'avoir condamné, évolue aujourd'hui dans son sens. Comme « la condamnation de Galilée, » la condamnation de Lamennais est la condamnation de la prétendue infaillibilité de l'Église. » Voilà comment raisonne M. Spuller, sans se douter d'ailleurs à quel point il se trompe. Respectons sa candeur, et laissons-le placer Lamennais « à côté du grand pape Grégoire VII, ayant comme lui aime la justice et haï l'iniquité. » M. Spuller a d'ailleurs pris de bonnes résolutions à l'école de Lamennais : « Pour nous, dit-il, le vrai principe libéral nous interdit de distinguer entre la liberté du bien et la liberté du mal, entre la liberté de la vérité et la liberté de l'erreur. » Décidément M. Spuller est en train de se convertir, car il fut un temps, pas très éloigné, où il pensait différemment : c'était le beau temps de l'article 7 et des crochetages de couvents. La conversion de l'allié fidèle de Jules Ferry, après celle de l'Église catholique, il faut avouer que c'est une belle revanche pour Lamennais.

Ajoutons timidement que nous ne sommes bien sûr ni de l'une ni de l'autre. Ce dont nous sommes bien certain, par exemple, s'il est vrai, ce que nous ignorons, que Lamennais ait voulu « spiritualiser la démocratie, l'élever au-dessus des appétits naturels, la soustraire à l'empire des passions et des forces brutales, démontrer l'identité nécessaire de la politique et de la morale, » c'est que la démocratie ne paraît guère pressée de réaliser ce rêve ; cela viendra peut-être, mais il semble que nous en soyons encore assez loin.

Voilà, en quelques mots, l'impression que nous avons gardée de la lecture du nouveau livre de M. Spuller. On nous pardonnera de ne l'avoir pas pris trop au sérieux. M. Spuller est très pénétré de son importance, et certains catholiques sont assez portés à encourager ce sentiment ; il n'est que juste de le dégonfler un peu. P. Talon.

Berryer, sa vie et ses œuvres, par G. Lecanuet, prêtre de l'Oratoire. Paris, Bloud et Barral, 1893, gr. in-8 de vii-492 p. avec portrait de Berryer et fac-similé de son écriture. — Prix : 5 fr.

Berryer ! Ce nom est synonyme de grandeur d'âme, de loyauté chevaleresque, de fidélité aux nobles causes, servie par le génie de l'éloquence. M. Lecanuet a voulu, en attendant le travail complet de M. Ch. de Lacombe, faire revivre cette sympathique et belle figure, en groupant avec habileté les documents connus et quelques lettres inédites. N'en déplaise à sa modestie, son étude a une réelle valeur de fond et de forme ; elle va de la naissance de Berryer jusqu'à sa mort (1790-1868) ; elle le suit dans toutes les phases de sa vie.

Berryer, dont le père honora le barreau par sa droiture et son courage, eut un moment la pensée d'entrer dans le sacerdoce, mais le sage M. Émery l'en détourna. En 1811, il se fit inscrire à Paris comme avocat. Il était encore, à cette époque, fasciné par les fausses gloires de l'Empire; mais les cruelles exécutions qui suivirent la conspiration de Mallet l'éloignèrent d'un gouvernement tyrannique : il devint royaliste et le fut toujours, sans exaltation comme sans faiblesse. Aussi il salua, plein d'enthousiasme, le retour des Bourbons, et il détesta l'équipée des Cent-Jours. Adversaire déclaré de Decazes jusqu'en 1820, il montra de l'estime au ministère Villèle, et tâcha vainement de désarmer la vengeance de Chateaubriand, brutalement révoqué; puis, à la veille des tempêtes, il fut nommé député de la Haute-Loire; plus tard, il représentera constamment les Bouches-du-Rhône, et, aux heures orageuses, Marseille ne lui ménagera pas les ovations ardentes.

En 1830, Berryer avait quarante ans, l'âge de la force et de l'élan contenu. A la Chambre, il fut hostile à l'adresse inconsciemment séditieuse des 221 ; le ministère Polignac alarma son patriotisme éclairé ; de ce jour il prévit la chute du trône, mais cependant, Français avant tout, il ne crut pas devoir, comme tant d'autres, s'éloigner des affaires publiques sous le régime de Juillet. Donc, de 1831 à 1848, il déploya, sans opposition systématique, toujours pour le plus grand bien de la France, toutes les magnificences de son génie oratoire. Tour à tour la liberté, la prospérité, la dignité de la France au dedans et au dehors, sollicitaient les accents souvent passionnés d'une éloquence nourrie de raisons et de faits, constamment étrangère aux personnalités injurieuses dans ses plus vives effervescences. Il n'écrivait pas ses discours : seulement il rassemblait

ses matériaux, les coordonnait dans sa prodigieuse mémoire, formait le cadre de ses idées, arrêtait et enchaînait les principaux développements de ce qu'il devait dire. C'était là sa gestation laborieuse, il était comme assombri par le tourment de l'inspiration ; enfin il parlait ; son front chargé de nobles pensées redevenait serein ; sa voix souple et sonore, son geste, son attitude, s'harmonisaient avec la puissance de son talent : amis et opposants étaient subjugués, éclataient en frénétiques acclamations, car s'il avait des opposants, il n'avait pas d'ennemis. Par malheur, son dédain de la gloire lui faisait négliger la revision de ses discours, et de là les phrases lourdes, les incorrections et les répétitions qu'on y remarque ; c'est une lave refroidie. Tels qu'ils sont cependant, ils restent admirables.

Berryer avait prévu la chute de la royauté de Juillet ; toutefois il ne prit aucune part aux violences qui allaient la renverser. Sous la république de 1848, il se consacra tout entier, d'une part, aux intérêts de l'ordre et de la liberté, d'autre part, aux mesures, hélas ! méconnues, qui auraient pu neutraliser les menées ambitieuses de Louis Bonaparte et sauver le pays d'un nouveau despotisme. En même temps il travaillait à l'union des deux branches de la maison de Bourbon, seule garantie du présent et de l'avenir ; mais les divisions des royalistes, perfidement entretenues par M. Thiers, firent échouer toutes les initiatives conciliantes du grand orateur. On connaît sa résistance au coup d'État et sa conduite courageuse à la mairie du Xe arrondissement. Dès lors il reprit avec plus d'ardeur ses fonctions d'avocat. Nommé bâtonnier en 1852, il eut jusqu'en 1863, au barreau de Paris, une période splendide de succès. Entre temps, il jouissait à Augerville, qui lui avait été conservé en 1836 par la générosité de ses amis, des charmes de la vie champêtre au sein de sa famille, et entouré d'illustres visiteurs. Rendu à la vie publique en 1863, il se dévoua pendant cinq ans, mais forcément avec moins d'éclat que jadis, à la défense de tous les droits et de toutes les libertés ; il guerroya contre les gaspillages, les folies et les témérités du pouvoir ; enfin une sainte mort couronna sa noble vie. L'auteur raconte d'un style ému ses derniers jours, et cite les hommages décernés partout à sa mémoire.

Berryer n'a pas été, même dans son camp, à l'abri des critiques. On lui a reproché, en religion, d'avoir été trop exclusivement un homme de parti, et, en politique, d'avoir poussé trop loin son ralliement aux principes de 1789, d'avoir eu quelque tendance au libéralisme catholique, d'avoir osé dire à Charles X exilé que la Révolution avait été nécessaire. L'espace me manque pour examiner contradictoirement ces inculpations ; toutefois, je m'empresse de dire que s'il refusa de s'unir au parti catholique, qu'il accusait de ne pas joindre à ses revendications pour la liberté de l'enseignement l'action politique ; si peut-être il ne se mêla

pas avec assez d'éclat aux débats de 1850 sur le même sujet, il n'en fut pas moins un zélé défenseur de la liberté religieuse. Il avait en horreur les ingérences de l'État dans le domaine de l'Église et le sanctuaire de la conscience : c'est ainsi qu'il écrivit un mémoire pour les jésuites en 1828, qu'il les soutint énergiquement en 1845, à la grande satisfaction du général de l'ordre, qui le remercia vivement de ses bons services. En 1831, il protesta contre les profanations sacrilèges de Saint-Germain l'Auxerrois, contre le divorce au nom de la religion catholique et au nom de la majorité des Français, et deux ans plus tard, contre la proposition de M. Portalis ayant pour objet de faire reconnaître par l'État le mariage civil des prêtres; c'est ainsi encore que sous l'Empire il traita avec une vigueur toute catholique la question romaine. Comme homme privé, il revint, sous la direction du P. de Ravignan, son intime ami, à la pratique religieuse qu'il avait délaissée depuis quelques années; son âme tendre autant que fière s'abandonnait volontiers aux pieux élans. En ce qui concerne ses relations avec M. le Comte de Chambord, qui lui prodiguait les témoignages de son estime et de son affection, l'auteur se laisse entraîner, à la suite de M. de Falloux, dont il prend trop souvent pour guide les *Mémoires* si personnels, à des reproches immérités contre l'auguste prince; il ne rend pas assez justice à sa grande âme et à sa haute intelligence. Je ne puis aborder ici successivement ses prétendus griefs; au reste, les *Memoires d'un royaliste* ont soulevé des protestations et des réfutations qui me dispensent d'en parler. En terminant, j'aime à remercier l'historien d'avoir reproduit les belles paroles de Léon XIII sur Berryer : « Il vous faudrait, » dit-il à Mgr Bourret, évêque de Rodez, « une grande voix qui parlât à la France; » et aussitôt, levant les mains au ciel : « Où est Berryer? où est Berryer? » s'écria-t-il. « Quel plus bel éloge de Berryer que ces mots tombés de si haut! Ils ont dû faire tressaillir de fierté dans sa tombe le vaillant chrétien. Ah! il n'est plus là pour nous entraîner aux nobles combats. »

GEORGES GANDY.

BULLETIN

Séminaires et séminaristes, par A. DE SYLVIA. Paris. Dentu, in-8 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il n'est peut-être pas d'impression plus pénible que celle qu'on éprouve à voir un auteur dont la plume s'humecte imprudemment dans la fange, se poser en réformateur de l'Église, en défenseur de sa vertu outragée. Cette souffrance est plus grande encore, quand on se trouve obligé de partager avec lui certaines idées justes dont il s'est fait le champion. Le style doit toujours demeurer en rapport avec la délicatesse des matières qu'on aborde; or, est-il une question plus digne de respectueuse réserve que celle de la formation intellectuelle, morale, apostolique du clergé? M. de Sylvia (?)

avait un admirable sujet à traiter, il avait mille fois raison de le développer, mais il a plus nui par son livre à la cause qu'il prétend défendre, que n'ont pu le faire (s'ils sont vrais) tous les ignobles faits qu'il a eu le malheur de rapporter.

Pourquoi s'arrêter aux turpitudes qui souillent les pages 90, 139, 148, 155, 160, 163, 182, 239, 264? Tout cela d'abord est-il seulement vraisemblable, et comment l'auteur aurait-il pu pénétrer tant d'infâmes secrets ?.... Mais, en admettant même l'exactitude des faits, dans la plupart des cas cités, *quid ad rem ?* Le livre de M. de Sylvia aurait étonnamment gagné à être débarrassé de ces scories. La même thèse, appuyée sur les mêmes arguments présentés avec modération et discrétion, aurait eu une tout autre puissance. Nous regrettons sincèrement qu'un critique bienveillant n'ait pas prémuni l'auteur contre ses excès de plume et rendu ainsi plus digne d'attention une œuvre qui se déshonore par les caractères odieux du pamphlet. — Les idées préconisées par le R. P. Didon (p. 235) et celles qu'a si ardemment soutenues Mgr Fèvre (p. 315) auraient dû être approfondies davantage. Si elles étaient mises à l'essai en comparaison avec les systèmes différents, on pourrait espérer un renouvellement qui ferait ressortir la supériorité de la pratique la plus profitable.

Séminaires et séminaristes est donc un livre ne répondant pas à ce qu'on aurait pu attendre de son titre; trop d'idées étrangères au sujet, trop de grossièretés le déparent, et les sages réformes que peut seule inspirer une œuvre mûrie, pondérée, ne seront pas son fait. L'auteur s'est lui-même aperçu de ses divagations et a dû reconnaître n'avoir « parlé des séminaristes que très peu d'une manière directe. » G. Péries.

Le Marché financier en 1892, précédé d'une préface sur le rôle de la spéculation, par Arthur Raffalovich. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de xx-176 p. — Prix : 2 fr.

L'auteur résume l'histoire, pendant l'année 1892, du marché des capitaux sur les principales places du monde. On constatera tout d'abord que cette période est caractérisée par une stagnation relative des affaires, bien que le 3 0/0 français ait, pour la première fois, atteint le pair. Puis on remarquera la solidarité qui s'accuse de plus en plus entre les divers marchés financiers, et qui les rattache à un système d'économie internationale. C'est le problème des rapports de l'or et de l'argent qui a surtout été agité. Et c'est par une conférence internationale, tenue à Bruxelles en novembre et décembre, qu'on a tenté de le résoudre. Les discussions auxquelles M. Raffalovich, représentant de la Russie, a pris une part importante, n'ont pas abouti et ne pouvaient aboutir. Beaucoup plus pratique a été la décision prise par l'Autriche-Hongrie, s'assurant, avec l'étalon d'or, une excellente circulation monétaire. L'Inde vient, on le sait, d'entrer dans la même voie, en fermant ses hôtels des monnaies à la libre frappe de l'argent. Ce sera un intéressant sujet d'études pour *le Marché financier en 1893*. En attendant, M. Raffalovich a fait précéder les renseignements qu'il a recueillis pour 1892 de judicieuses observations sur la spéculation et son rôle : elle exerce souvent, d'une façon plus ou moins inconsciente, la fonction d'assureur. On se rappellera que ce problème a été récemment traité à fond dans le magistral ouvrage de M. Claudio Jannet sur *le Capital, la finance et la spéculation*. J. Angot des Rotours.

Appel à la bourgeoisie libérale, par Edouard Cohen. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de vi-123 p. — Prix : 1 fr.

Les élections diront si cet appel a été entendu. Il témoigne d'un enthousiasme, trop peu tempéré de distinctions et de réserves, pour les principes de 1789, le rôle de la bourgeoisie en ce siècle, et l'œuvre du parti qui nous gouverne depuis quinze ans. Ce qui vaut mieux que cet optimisme trop indulgent, c'est le programme que M. Cohen nous propose pour l'avenir, et qui est, dans son ensemble, fort raisonnable. Souhaitons que sa voix soit écoutée par ses coreligionnaires républicains. Il conseille l'ordre et l'économie dans les finances, la suppression des octrois, la décentralisation administrative, l'amélioration de la condition des ouvriers par tous les moyens qui favorisent la vie à bon marché et la sécurité de la vieillesse. Voici textuellement ce qu'il écrit (p. 96) des lois scolaire et militaire : « Pourquoi interdire d'une façon absolue l'entrée de l'école aux ministres des divers cultes? Pourquoi ne pas leur permettre de venir y donner, à des heures et à des jours fixes, l'enseignement religieux aux élèves dont les familles le désireront? Pourquoi ne pas admettre, dans une certaine mesure, l'enseignement congréganiste dans les communes où les conseils municipaux le préféreront, en le soumettant d'ailleurs à tous les programmes autorisés par le gouvernement? Pourquoi ne pas décider que les séminaristes et les ecclésiastiques appelés au service militaire seront affectés spécialement aux ambulances, au lieu d'être soumis au métier des armes? » J'aurais souhaité une revendication catégorique du droit d'association, si méconnu par nos lois et surtout par nos lois fiscales. Mais, en somme, l'état d'esprit dont ces pages sont l'expression est d'un heureux augure ; il réjouira tous ceux qui aiment la paix et sentent quels immenses bienfaits produirait en France l'union des honnêtes gens. J. Angot des Rotours.

Six Opérettes nouvelles pour collèges et pensionnats, par Aug. Thibault (pour jeunes gens). Paris, Haton. 1° *La Fête au colonel Gringallot, maire de Vatfairfiche*, opérette-farce, 3 fr. : — 2° *La Vengeance de maître Herbette*, opérette-féerie, 3 fr. ; — 3° *Le Serin de l'oncle de Valvert*, 3 fr : — 4° *Le Renard et la Cigogne*, opérette en 2 parties : 1° *La Cigogne chez le Renard;* 2° *Le Renard chez la Cigogne*, 3 fr. 50 ; — 5° *Le Petit Mousquetaire*, 2 fr. 50 ; — 6° *Le Rendez-vous des Savoyards*, 3 fr.

Voici les résumés de ces six petite pièces, que nous signalons volontiers aux écoles et pensionnats chrétiens.

La Fête au colonel Gringallot, maire de Vatfairfiche. — Le colonel Gringallot, devenu sur ses vieux jours maire de la commune de Vatfairfiche, ne s'est pas corrigé, loin de là, de cette humeur grincheuse qui l'avait rendu jadis si désagréable à ses subordonnés. Ses boutades perpétuelles à propos de rien font naître, en dehors du programme de sa fête, des incidents absolument imprévus. Mais tout cela finit bien, et nous espérons, quoique l'histoire ne le dise pas, que le souvenir de la terrible catastrophe qui a failli signaler cette grande journée a suffi pour améliorer le caractère hargneux du terrible colonel.

La Vengeance de maître Herbette. — Il en coûte de ne pas respecter maître Herbette, le puissant enchanteur de la forêt voisine, même lorsqu'il lui plaît de prendre un vulgaire déguisement. Les jeunes pensionnaires qui ont commis cette étourderie l'apprennent à leurs dépens, quand maître Herbette, armé de la baguette magique et précédé de ses lutins, apparaît soudain au milieu d'eux et les condamne, en punition de leur faute, à res-

ter immobiles pendant vingt années. Heureusement pour eux que, grâce à la baguette magique confiée pour quelques instants à un de leurs camarades en récompense de sa sagesse, ils sont réveillés les uns après les autres, échappant ainsi à un plus long châtiment, qu'ils jurent de ne jamais plus mériter à l'avenir. — Cette pièce convient aussi aux jeunes filles : il suffit de féminiser les noms.

Le Serin de l'oncle de Valvert. — Malgré les gâteries dont il était l'objet, M. Fifi — c'est le nom de notre serin, — s'est permis de prendre la clef des champs. Comment cacher à M. de Valvert cette fuite et cette ingratitude de son serin bien-aimé? A cette question que se pose le fidèle valet de chambre, Gabriel, le neveu de M. de Valvert, survenant à ce moment-là avec ses amis, propose comme solution d'installer dans la cage de Fifi un serin empaillé dont l'attitude immobile sera tout simplement taxée de mauvaise humeur et de bouderie inopportune. Aussitôt dit que fait. M. de Valvert, dans une scène d'amusants quiproquos, n'y voit d'abord que.... du jaune, mais ensuite il sort exaspéré d'une immobilité dont il prétend avec raison ne pas soupçonner le mystère. Pendant ce temps-là, Fifi qui a été rattrapé dans le jardin est rapporté fort à propos et réintégré dans sa cage. On devine que M. de Valvert, averti que son cher serin a recouvré sa pétulance habituelle, retrouve bien vite sa gaieté et son entrain ordinaires. Tout est bien qui finit bien. — Comme la précédente, cette pièce peut être représentée par les jeunes filles aussi bien que par les garçons.

Le Renard et la Cigogne. — Le renard et la cigogne sont deux bons voisins qui font entre eux un échange de politesse et.... de vilains procédés. Quel est le plus coupable des deux? Évidemment c'est le renard, puisque c'est lui qui commence. Ne s'est-il pas avisé de servir à déjeuner à la cigogne dans des assiettes plates dont le contenu reste absolument inaccessible au long bec de sa convive? Aussi en est-il puni dès le lendemain chez la cigogne, en ne trouvant à sa place, en guise d'assiette, qu'un vase au col étroit dont son museau ne peut explorer les profondeurs. S'il n'y avait eu que cela encore! Mais après la pièce de vers que lui a récitée Cigognette, une des filles de la cigogne, et qui était pleine des plus sombres présages, voici qu'on exécute une chansonnette pendant laquelle les coups de bec formant accompagnement vont imprimer finalement sur son dos le souvenir de sa mésaventure. C'est, comme on le voit, la fable de La Fontaine, agrémentée d'incidents nouveaux et de détails entièrements inédits. — Même observation que pour les deux pièces précédentes.

Le Petit Mousquetaire. — C'est peu pour le jeune enfant qui est ici mis en scène de déclarer qu'il aime le métier de soldat, il veut être, et il sera tout de suite mousquetaire. Avec quelle crânerie il aborde le capitaine d'une troupe de passage qui vient précisément manœuvrer près de lui et lui exprime.... « sa volonté! » Le capitaine perd bien son temps à lui alléguer sa jeunesse, sa figure imberbe et autres obstacles de même sorte! Notre jeune guerrier est déjà un vainqueur qui commence dès à présent l'apprentissage de la victoire et entend triompher presque sans combattre de toutes les difficultés. Aussi est-il admis à prendre rang parmi les mousquetaires, qui se montrent tout heureux d'accueillir ce jeune camarade, avide de servir avec eux la France et de mourir pour elle. L'entrain, la gaieté, un souffle de patriotisme, animent cette petite opérette.

Le Rendez-vous des Savoyards. — Un jeune Savoyard partage entre ses camarades une partie du trésor qu'il a trouvé dans une cheminée. On s'imagine sans peine la joie bruyante de ceux-ci, leur ébahissement à la vue de toutes ces pièces d'or et les noces qu'ils comptent s'offrir, grâce à cette aubaine

inespérée. Mais voici qu'après ces premiers transports, la pensée de leur mère leur traverse l'esprit.... leur mère si bonne et si pauvre, comme ils se reprochent de l'avoir un instant oubliée! C'est dans ce double sentiment de repentir et de piété filiale qu'ils se jettent à genoux et qu'ils chantent pieusement une prière qui sert de conclusion touchante à cette petite opérette.

A ce résumé qui montre le piquant et l'intérêt de ces petites pièces, nous pouvons ajouter qu'elles sont toutes accompagnées d'une musique alerte et pimpante, qui contribuera certainement à leur assurer bon accueil.

P. Talon.

Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. *Lectures et esquisses.* par Paul Morillot. Paris, Masson. 1893, in-12 de 612 p. — Prix : 4 fr.

Le roman est exclu, non sans raison, à notre avis, des programmes de l'enseignement classique, malgré la place importante qu'il occupe dans les lettres françaises. Le *Télémaque* seul fait exception. M. Paul Morillot a cru devoir admettre la jeunesse, encore sur le banc des écoles, à une étude prudente et raisonnée d'un genre de littérature qui possède, pour beaucoup d'élèves, la curiosité de l'interdit, l'attrait malsain du fruit défendu. Il y aurait eu du danger à ouvrir immédiatement devant de tout jeunes esprits la porte toute grande au flot très mêlé des innombrables romans parus et où l'on voit les bons coudoyer les pires. Il eût été fort téméraire, d'autre part, de conseiller la lecture des meilleurs au même titre que la lecture d'*Athalie*. Tel n'a pas été le but de l'auteur du *Roman en France*. Il a voulu tout simplement découvrir aux élèves, autant pour leur plaisir que pour leur instruction, les beautés de notre littérature romanesque. L'écueil de ces sortes d'ouvrages est dans le choix des extraits, et c'est par là que pèche celui de M. Paul Morillot. S'autorisant d'une opinion du savant Huet, évêque d'Avranches, qui, dans son *Traité sur l'origine des romans*, estime qu'il est « nécessaire » d'initier « les jeunes personnes du monde » à la connaissance de l'amour permis, afin de les aider ainsi à « se démêler des artifices » de celui qui est « criminel, » l'auteur du *Roman en France* n'a pas cru devoir proscrire certaines pages pleines de tendresse ou de passion — en quoi il a eu tort; car il y a une différence entre de jeunes personnes qui vivent déjà dans le monde et de jeunes collégiens dont l'imagination travaille d'autant plus que leur liberté est limitée. Nous ferons encore un autre reproche à M. Paul Morillot, c'est d'avoir donné des morceaux de deux romans ouvertement impies et notoirement libertins : *La Religieuse* et *Jacques le Fataliste*, de Diderot. Un extrait du *Neveu de Rameau* suffisait amplement. Il y a des œuvres tellement odieuses qu'il est, pour ne pas dire autre chose, parfaitement inutile d'en faire connaître même le titre à la jeunesse des collèges. Ces réserves bien établies, il y aurait partialité à ne pas rendre justice au talent, à l'érudition, à la sagacité, à l'ingéniosité de M. Paul Morillot. La plupart de ses extraits offrent un réel intérêt, ses petites notices sur les romanciers français disent en peu de mots beaucoup de choses, et les trois grands tableaux qu'il fait de notre littérature romanesque aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles sont d'un maître en critique littéraire.

F. B.

Lectures choisies de Chateaubriand, avec notice et commentaire par Georges Pellissier. Paris, Delagrave, 1892, in-12 de XXIV-283 p. — Prix : 2 fr.

Voici un recueil bien fait de morceaux choisis de Chateaubriand. L'auteur

procède, non par genres, ce qui est toujours un peu artificiel et arbitraire, mais par ordre chronologique, ce qui permet de suivre d'année en année et œuvre par œuvre les progrès ou simplement les changements qui se sont opérés dans la manière de Chateaubriand. Toutes les œuvres du grand écrivain sont représentées dans ce recueil, à l'exception toutefois des œuvres purement politiques, dont la place n'est guère dans un livre d'écolier, et des *Mémoires d'outre-tombe*, qui ne sont pas encore dans le domaine public et où, pour ce motif, l'auteur du recueil n'a pu puiser librement. Ainsi l'élève qui réfléchit peut « suivre Chateaubriand dans l'évolution de ses idées et dans le développement de son génie littéraire. » Le recueil ne se dérobe à cet ordre chronologique qu'en ce qui concerne les poésies, rejetées à la fin du volume, ce qui n'a aucune importance, ou plutôt ne présente que des avantages, à raison du peu de place que la poésie, en vers, tient dans les œuvres de Chateaubriand. Ce recueil a donc une certaine valeur littéraire, et pourtant nous ne le recommanderons pas aux écoles chrétiennes, par la raison toute simple que l'auteur n'est pas chrétien, et qu'il le laisse trop voir dans ses notes. Le livre a d'ailleurs été certainement écrit en vue des écoles neutres, l'auteur ne s'étonnera donc pas outre mesure de n'être pas reçu ailleurs.

P. Talon.

Petits Mémoires du XIXe siècle, par Philibert Audebrand. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Né à la vie intellectuelle en 1830, M. Philibert Audebrand n'a, depuis cette époque, cessé de collaborer à une foule de journaux parisiens. La « Chronique » est sa spécialité. Il a fait partie de tous les cénacles littéraires. Il a été intimement lié avec les écrivains, les poètes et les artistes contemporains les plus en renom. Il a beaucoup vu, beaucoup écouté, beaucoup retenu. Aujourd'hui, sous ce titre : *Petits Mémoires du XIXe siècle*, il se propose de publier ses souvenirs. Le premier volume qui vient de paraître et ouvre la série a trait à Henri Heine, Félix Arvers, Méry, Gérard de Nerval, Charles Philippon, Alfred de Musset, Arthur de Calvimont, Alexandre Dumas père, etc. Cela fourmille d'anecdotes curieuses, de détails inédits et peu connus. Le chapitre le plus intéressant est, sans contredit, celui que M. Audebrand consacre à Méry, l'incomparable causeur. Il reproduit de lui une conversation sur l'inconvénient des richesses et la misère morale des millionnaires, qui est tout ce qu'on peut lire de plus étincelant. Ajoutons que, sous une forme paradoxale, Méry, ce jour-là, sema des vérités à pleines mains. Le chapitre consacré à Henri Heine ne manque pas non plus d'intérêt; mais il est conçu dans un esprit voltairien qui nous le gâte. Il y aurait surtout à effacer de ce chapitre la reproduction bien inutile d'un ridicule et grossier blasphème de l'auteur des *Reisebilder* sur l'enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. M. Audebrand affirme que ses *Petits Mémoires* sont « très sincères, très véridiques, » point chargés « d'ornements ni de fictions d'aucun genre. » Il promet de continuer la série, « si le public lui fait bon accueil. » Pour obtenir ce « bon accueil, » il n'y a, à notre avis, qu'à ne blesser aucune croyance et à respecter tout ce qui est respectable. On peut être « très sincère, très véridique, » sans afficher personnellement un voltairianisme, aujourd'hui d'ailleurs bien démodé; on peut aussi faire preuve de beaucoup d'esprit, et M. Audebrand, qui écrit avec goût, d'une plume alerte et facile, est loin d'en être dépourvu.

F. B.

Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reliquien in Deutschland während der zweiten Hälfte des Mittelalters, von Stephan Beissel, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, gr. in-8 de VIII-143 p. — Prix : 2 fr. 40.

Cette étude sur « le culte des saints et de leurs reliques en Allemagne, durant la deuxième période du moyen âge » est un fascicule supplémentaire des *Stimmen aus Maria-Laach :* elle fait suite à une autre dont il a été rendu compte ici même (t. LXII, p. 43). Il suffira d'en indiquer les lignes principales, dont les divisions sont trop exclusivement objectives : translation des reliques, culte des saints et conservation de leurs reliques sur les autels jusqu'au XIIIe siècle; culte des saints et des reliques de l'Orient, saints de l'Allemagne pendant la dernière moitié du moyen âge, principaux patrons, iconographie, reliquaires, les saints dans la littérature médiévale, pèlerinages et processions. A la manière dont l'auteur cite (p. 45) les *Exuviae Constantinopolitanae* du comte Riant, je doute qu'il ait vu cet ouvrage capital pour la question traitée dans le chap. III. Les vers de la pièce *Gaude, felix Agrippina* (n° 6772 de mon *Repertorium hymnologicum*) sont mal coupés (p. 61). U. C.

A travers l'histoire, *épisodes et récits dramatiques de l'histoire européenne,* par Charles Guyon, inspecteur d'académie. Paris, Lecène et Oudin, 1892, in-8 de 234 p., illustrations de Bergemi. — Prix : 1 fr.

Ce livre est composé d'épisodes empruntés aux diverses époques de l'histoire de toutes les contrées de l'Europe, la France exceptée. Les récits sont bien faits, sobres et nets, un peu ternes peut-être. Mais leur plus grand défaut, c'est d'être écrits par un inspecteur d'académie, c'est-à-dire par un homme chargé avant tout de veiller au maintien de la neutralité dans les écoles. Aussi ne cherchez dans son livre, non pas même à propos de Sobieski, la moindre trace de l'inspiration chrétienne. Son livre risquerait de n'être pas admis dans les bibliothèques scolaires, et de ne pas être honoré de la souscription du ministère de l'instruction publique. Or, on ne saurait demander à un inspecteur d'académie d'affronter pareille disgrâce !

P. Talon.

Précis de l'histoire de l'Europe et de la France de 1610 à 1789. *Sommaires, récits, lectures,* par Denis Blanchet. 15e éd. Paris, Belin, 1891, in-12 de III-428 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jamais ouvrage n'a mieux justifié son titre de « précis » et l'intention de son auteur de ne pas s'adresser « aux meilleurs élèves. » C'est le livre de ceux qui veulent mieux qu'un résumé en deux pages par questions et par réponses et que l'on apprend par cœur, mais ne désirent pas un ouvrage sérieux. On sait quelquefois pourquoi commencent les guerres, jamais pourquoi elles finissent. Après la nomenclature des batailles livrées, les clauses du traité, sans un alinéa expliquant les motifs qui ont pu faire renoncer à leurs prétentions les nations engagées dans la lutte. L'histoire administrative, très sobre de détails, présente quelques confusions regrettables. C'est ainsi que l'auteur déclare (p. 124) que le conseil du Roi est divisé en trois parties : 1° le conseil d'en haut ; 2° le grand conseil ; 3° le conseil d'État. — De petits sommaires précèdent de courts récits, que suivent des lectures non plus développées et une bibliographie réduite à sa plus simple expression. A quoi peuvent bien servir des lectures de dix lignes, prises le plus souvent dans des résumés comme *la Littérature française,* de Demogeot,

et une bibliographie qui renvoie, à la fin de la plupart des chapitres, à *l'Histoire de la civilisation*, de Rambaud, et ne cite, par exemple, ni l'ouvrage du vicomte d'Avenel ni celui du duc d'Aumale sur l'histoire des Condé?

L'auteur a d'autant mieux fait d'intercaler de petites cartes dans son texte, que les élèves auxquels son ouvrage s'adresse ne sont pas de ceux qui consultent un atlas historique. A. Isnard.

L'Église et la France nouvelle. Discours pour la consécration de l'église des Tourrettes (diocèse de Valence), par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1892, in-16 de 47 p. — Prix : 0 fr. 50.

M. l'abbé H. Bolo dont on connaît les consolants écrits : *Le Lendemain de la vie*, *Du mariage au divorce*, *Les Mariages écrits au ciel*, etc., a pris la parole à une consécration d'église dans le diocèse de Valence, et il a profité de l'occasion pour faire retentir une fois de plus le cri du patriotisme et de la foi chrétienne qui sont toujours demeurés si ardemment unis dans le cœur du prêtre français. Peut-être se fait-il illusion sur la vitalité religieuse dont il croit relever les traces; il sait en tout cas trouver des paroles d'espérance et de relèvement. Écoutez plutôt cette phrase vibrante qui termine son discours : « Quelle que soit la couleur du drapeau que se donne la France, pour la vraie France, la hampe de ce drapeau sera toujours la Croix ! » Puissent ces paroles être prophétiques et des jours moins sombres luire bientôt sur notre malheureuse patrie ! G. P.

La France aux Français! par E. Marchand. 2e éd. Paris, Savine, 1892, in-12 de 93 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. E. Marchand n'admet pas que la promiscuité internationale soit une condition normale et inéluctable de l'activité humaine. Dès le début, il se prend au trop célèbre principe anglais de la lutte pour la vie. Le travail, dit-il, est le devoir de l'homme; la lutte, non.... Il est à remarquer que cette lutte pour la vie, exercée par des hommes contre d'autres hommes, devient plus acharnée, plus féroce, à mesure que les hommes sont plus avancés en civilisation.... Même dans les sociétés antiques, la lutte n'est devenue une nécessité que lorsqu'un élément étranger à leur essence est venu y mettre un élément de discorde. » M. Marchand estime que ce sont les étrangers « qui ont donné le ton, qui ont fait la mode, qui ont troublé, par l'acharnement qu'ils ont mis à la lutte, par leur exubérance, par leur tapage et par leur luxe, la conscience nationale à peine remise des troubles politiques. C'est un tourbillon de tempête venu du dehors, entré dans l'édifice par la porte et les fenêtres laissées ouvertes.... qui menace de faire place nette des bons sentiments séculaires qui forment le fond de la race française. » Il faut dire, avec M. Marchand, que c'est aussi une conséquence « de la situation faite aux Français par le désarroi qui suit les fréquentes révolutions et le manque d'un gouvernement stable bien orienté (p. 37). » M. Marchand se demande ensuite s'il y a un remède à cette situation. Il recommande de bonnes élections. Il préconise une idée, qui a été mise en avant par le duc de Valmy, à savoir de choisir les conseillers généraux parmi les conseillers municipaux, et les députés parmi les conseillers généraux, après quatre années d'exercice aux premiers degrés. C'est bon, mais à la condition que la représentation sera professionnelle au début ; autrement on aura toujours des politiciens. L'auteur préconise la morale chrétienne.

Tel est le résumé de ce livre, où l'on trouve de bons sentiments et de bonnes idées. Je pourrais présenter quelques réserves. Ainsi, je n'accepte

pas le projet qui consiste à faire de l'État le banquier unique. Laissez faire les syndicats; nous ne sommes que trop sous les fourches caudines de l'État.

A. D'AVRIL.

Jacques Bonhomme grand électeur de la République, *ses intérêts, ses droits, son devoir. Dispositions légales*, par A. D., électeur. Paris, Téqui, 1892, in-32 de 128 p. — Prix : 0 fr. 30.

Cette petite brochure est destinée à éclairer l'électeur sur ses intérêts, ses droits et ses devoirs. Elle fait entendre sur la *République maçonnique*, la *Juiverie*, le *Clergé*, les *Socialistes*, un certain nombre de vérités bonnes à propager. L'auteur se place sur le terrain constitutionnel, mais il appelle d'ailleurs à la lutte contre les mauvaises lois, ce que tous les ralliés ne font pas : demandez à l'*Observateur français*. L'opuscule est complété par un résumé des dispositions légales en matière électorale; cela peut rendre service au moment des élections. Seulement, et ici je m'adresse à l'éditeur : 30 centimes, c'est un prix beaucoup trop élevé pour une brochure de propagande.

P. TALON.

Mémoire pour la rétrocession de l'Alsace-Lorraine, *adressé à S. M. l'empereur et roi Guillaume II*, par E. WALDTEUFEL. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 287 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'intention est louable. La devise placée en tête est excellente : *Germanis qui trans Rhenum incolunt* (Tacite); mais je ne puis, et je le regrette, accorder un assentiment aux appréciations historiques, lesquelles sont le renversement de tout ce qui est généralement admis en France et ailleurs. Après quelques considérations ethnographiques assez bizarres, nous apprenons que saint Remi était « un madré compère, » saint Léger « un brigand, » que le pouvoir temporel des Papes a été le plus effroyable des maux déchaînés sur la pauvre humanité.

A. D'AVRIL.

La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises, par Un missionnaire. Paris, Victor Lecoffre, 1893, in-18 de XII-92 p. — Prix : 1 fr.

Le congrès de Jérusalem a rappelé l'attention générale sur les Églises d'Orient, et ceux qui s'intéressent à leur sort trouveront dans la brochure du « Missionnaire » un résumé substantiel des points principaux à prendre en considération. L'état actuel de ces Églises est décrit principalement d'après les données du baron d'Avril (*Documents relatifs aux églises de l'Orient*, p. 10, 11). L'auteur s'attache ensuite à prouver que le *statu quo* est impossible. Par la force même des choses on se trouvera tôt ou tard en face d'un dilemme : ou s'abandonner au protestantisme, c'est-à-dire au rationalisme, ou s'unir à l'Église catholique. Le quatrième et dernier chapitre est consacré spécialement à cette union que l'auteur examine aux points de vue liturgique, disciplinaire, théologique et politique. La tendance générale de ce travail est optimiste. Elle n'en fait pas moins honneur au zèle et aux bonnes intentions de l'auteur qui a, du reste, sur plusieurs points des aperçus très justes, quoique peut-être incomplets.

P. S. P.

Leçons d'histoire de France depuis Henri IV jusqu'à nos jours, par F. ROYÉ. Paris, Delagrave, 1890, in-18 de 591 p. — Prix : 4 fr. 50.

Simple rédaction des leçons faites par l'auteur aux élèves de Sainte-Barbe, cet ouvrage constitue un résumé très clair et très substantiel des cours de

rhétorique, de philosophie et de Saint-Cyr. Il doit même à son origine la chaleur et la clarté d'exposition par lesquelles un professeur peut intéresser son auditoire et lui faire comprendre l'enchaînement des faits historiques. Ce volume était à l'impression lorsque parurent les nouveaux programmes de l'enseignement secondaire classique, et telles questions se trouvent par suite à peine indiquées, par exemple : l'état de l'Europe vers 1660; l'Europe vers 1715; développement et transformation des principes de 1789. Çà et là l'on rencontre des inexactitudes dont il est bon de signaler quelques-unes. Dubois n'a pas été pensionné par Georges Ier (p. 165), mais au contraire a tenté de corrompre Stanhope. Ce ne fut pas l'empereur Charles VI (p. 167), mais le duc de Savoie qui fit à la proposition de Law d'essayer son système économique la réponse spirituelle qu'il n'était pas assez riche pour se ruiner. Il ne fallait pas répéter, après tant d'autres, le prétendu mot de Villars apprenant la fin de Berwick (p. 175), mot qu'il n'a pu prononcer, étant mort trop tôt pour être informé de la prise de Philipsbourg. Marie-Thérèse n'a jamais écrit, comme il est dit page 191, à Mme de Pompadour, qui n'a nullement déterminé Louis XV à conclure une alliance avec l'Autriche. Voltaire n'est pas né à Chatenay, mais bien à Paris, et son professeur chez les jésuites fut le P. Porée et non Poret (p. 223). Enfin Napoléon n'a pas cédé, par le traité de Presbourg, une partie de la Souabe autrichienne à l'électeur de Saxe (p. 339). A. Isnard.

Mémoires de Chaumette sur la révolution du 10 août 1792, avec une introduction et des notes, par F.-A. Aulard. (*Société de l'Histoire de la Révolution française.*) Paris, au siège de la Société, 1893, in-8 de XVI-68 p. — Prix : 3 fr.

Une partie de ces *Mémoires* est conservée aux Archives; l'autre appartient à M. Étienne Charavay, qui l'a déjà donnée dans l'*Amateur d'autographes*. M. Aulard les a réunies aujourd'hui pour les placer dans les publications de la *Société de l'histoire de la Révolution française*. M. Aulard semble le reconnaître lui-même, ces Mémoires n'ajouteront pas grand'chose à l'histoire du 10 août. Le style est ampoulé, déclamatoire, le récit est écourté et les erreurs n'y manquent pas. Rien d'étonnant d'ailleurs; l'auteur n'a pas été témoin de ce qu'il raconte; il accepte les légendes populaires les plus étranges, pourvu qu'elles soient hostiles à la famille royale, il est le reflet des passions révolutionnaires du jour, et, à ce titre, ces pages sont un document intéressant : il faut remercier l'éditeur de les avoir mises en lumière.

L'introduction comprend quelques renseignements inédits sur la jeunesse de Chaumette et un rapide abrégé de sa vie depuis son entrée dans la Commune insurrectionnelle du 10 août jusqu'à sa mort, le 13 avril 1794. Mais nous avouons ne partager en aucune façon les sympathies de M. Aulard pour « cet homme remarquable. » L'homme qui a eu le triste courage de se faire le complice d'Hébert pour arracher au petit dauphin terrorisé une infâme accusation contre sa mère et faire subir à Madame Royale un interrogatoire odieux, n'a droit qu'au mépris public. M. de la Rocheterie.

La France politique et sociale (*année 1891*), par A. Hamon. Paris, Savine, 1892, in-18 de XIV-763 p. — Prix : 6 fr.

L'auteur compte non pas seulement donner aux contemporains le plaisir un peu mélancolique de revivre les heures écoulées, mais encore rendre un grand service à nos descendants en leur présentant mois par mois, jour par jour, le tableau de notre étrange époque. Ceux-ci auront quelque peine à

en dégager des idées nettes. C'est un amas de documents dont quelques-uns sont très instructifs, d'autres contestables, et d'autres enfin insignifiants, notes juxtaposées plutôt que mises en œuvre. Mais par là même se forme une impression de désordre et de confusion, qui est peut-être bien appropriée à notre état social, comme, dans nos journaux quotidiens, les récits des drames de la misère côtoient les descriptions des fêtes et des scandales mondains. J. A. DES R.

Les Petites Écoles de charité à Châteaudun, par l'abbé P.-M. RENARD. Châteaudun, imp. Lecesne, 1889, in-8 de 32 p.

Je répare une omission tout à fait involontaire de l'article d'ensemble que j'ai, l'année dernière, publié ici sur les ouvrages relatifs à l'histoire de l'enseignement, en signalant cette brève monographie. Elle est composée avec une excellente méthode, puisqu'elle n'a pas d'autre base que des documents de première main, tous inédits et mis en œuvre dans un récit suivi et attachant, et que son auteur en a su bannir toute déclamation et toute généralisation insuffisamment justifiée. M. l'abbé Renard y retrace la fondation par une grande chrétienne, les progrès, l'organisation très bien entendue, puis la ruine par la Révolution d'une école de filles établie en 1753 dans un faubourg de Châteaudun. E. A.

Frédéric Ozanam, *sa vie et ses œuvres*, par KATHLEEN O'MEARA, précédées de quelques pages inédites de Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. Paris, Perrin, 1892, in-12 de XII-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il existe déjà plusieurs biographies de Frédéric Ozanam. Je ne serais pas étonné que la dernière parue, celle que nous annonçons aujourd'hui, fût la plus agréable à lire, la plus intéressante et la meilleure. L'auteur suit dans son récit l'ordre chronologique le plus rigoureux, s'avançant d'année en année pour raconter les faits de la vie d'Ozanam dignes d'intérêt. Cette manière de procéder a ses difficultés, mais l'auteur en triomphe avec beaucoup d'aisance, et nulle part le livre ne porte la trace de la sécheresse et de la monotonie que l'ordre chronologique traîne souvent après soi. Pas un seul moment l'intérêt ne languit, et un charme pénétrant se dégage de toutes ces pages, si émues, si poétiques, si touchantes. Louons l'auteur d'avoir laissé si souvent parler Ozanam lui-même : n'était-ce pas la meilleure manière de le rendre sympathique en le faisant mieux connaître? Ce livre est déjà très répandu et apprécié en Angleterre et en Amérique; la traduction qui nous en est donnée aujourd'hui sera bien accueillie en France, et nous souhaitons qu'elle contribue, suivant le vœu de l'auteur, « à réveiller l'idéal et à rallumer la flamme dans quelques cœurs. » P. TALON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Nous ne pouvions guère être plus douloureusement affectés que par la mort de M. Firmin BOISSIN, l'un de nos collaborateurs les plus fidèles et les plus aimés. Dès la fondation de la Revue, en 1868, il était à nos côtés, et il est resté à son poste jusqu'à sa mort, malgré la maladie qui, en le privant presque de la vue, l'obligea de renoncer à la plupart de ses occupations. Ce n'est pas à nos lecteurs, du reste, qu'il est besoin de rappeler le zèle de cette collaboration, la verve entraînante de ces articles où M. Boissin mettait toute son âme. Mais ce qui distinguait notre

ami, ce n'était pas seulement son talent remarquable, c'est aussi et surtout l'attachement, l'amour même qu'il portait à notre œuvre. Lorsqu'il dut, contraint par la maladie, cesser ses autres travaux, il nous écrivait qu'il ne voulait pas abandonner son cher *Polybiblion*, qu'il y resterait jusqu'à son dernier jour et qu'il était heureux de pouvoir désormais s'y consacrer exclusivement. Nous pouvons bien dire, maintenant qu'il n'est plus, qu'on trouverait difficilement un tableau plus intéressant, une analyse plus vivante des principales productions du roman contemporain que ceux qu'il nous a donnés. Cette œuvre qu'il faisait dans le *Polybiblion* a été complétée et résumée par les deux *Rapports* qu'il a donnés en 1878 et en 1888 aux deux congrès de la Société bibliographique. M. Firmin Boissin était né le 17 décembre 1835, à Vernon-lez-Joyeuse (Ardèche). Après de bonnes études au collège d'Aubenas, il songea lui-même à entrer dans l'enseignement, se fit recevoir licencié à Montpellier, et professa tour à tour à Cavaillon, à Avignon et à Paris. Mais il ne tarda guère à quitter cette carrière pour entrer dans celle du journalisme, après avoir passé un an dans la bibliothèque de l'Arsenal. Outre le *Messager de Toulouse*, dont il fut le directeur depuis 1870, jusqu'à ses dernières années, plusieurs journaux et revues s'honorèrent de sa collaboration, le *Figaro* et la *Revue de la Révolution*, où il signait du pseudonyme de Simon Brugal, l'*Amateur d'autographes*, le *Mémorial chrétien*, la *Revue du monde catholique*, la *Réforme sociale*. M. Firmin Boissin a laissé quelques ouvrages dont voici les titres : *Salon de 1868. Etudes artistiques* (1868, in-16); — *Visionnaires et illuminés*, nouvelle (1869, in-18); — *Restif de la Bretonne* (1875, in-8); — *L'Œuvre d'une libre croyante* [Mme de Blocqueville] (1875, in 8); — *La Révolution d'après M. Taine* (1878, in-12); — *Le Vivarais et le Dauphiné aux jeux floraux de Toulouse* (1878, in-8); — *Un Épisode de la Révolution dans le Bas-Vivarais* [massacre de l'abbé de la Molette et du chevalier d'Entremeaux] (1883, in-8); — *Académie des jeux floraux. Discours de réception* (1887, in-8); — *Jan de la Lune* (1887, in-16), œuvre où il s'efforçait de donner un modèle du roman chrétien et qui obtint un légitime succès; — *Le Paysan dans la littérature contemporaine* (1888, in-8); — *Barbey d'Aurevilly et Eugénie de Guérin* (1891, in-8).

— La mort de M. Guy de Maupassant, survenue le 5 juillet dernier, prive une école littéraire d'un de ses chefs les plus aimés. Né le 5 août 1850 au château de Miromesnil (Seine-Inférieure), élève tour à tour de l'école ecclésiastique d'Yvetot et du lycée de Rouen, M. Guy de Maupassant eut pour maître en littérature son parrain Gustave Flaubert. Son véritable début dans les lettres fut le conte de *Boule de suif* dans les *Soirées de Médan*. Quelque mérite littéraire que l'on veuille reconnaître à M. de Maupassant, quelque talent qu'on lui attribue, l'on ne saurait assez fortement protester contre l'immoralité de son œuvre. Nos lecteurs se souviennent de l'appréciation sévère mais juste qu'a faite, à maintes reprises, de ses œuvres un excellent juge, notre très regretté collaborateur M. Firmin Boissin. Dans la poésie, où il s'est également exercé, M. de Maupassant n'a pas su davantage conserver chaste sa plume. Nous citerons de M. de Maupassant : *Des Vers* (1880, in-12); — *La Maison Tellier* (1881, in-12); — *Contes de la bécasse* (1883, in-12); — *Émile Zola* (1883, in-12); — *Mademoiselle Fifi* (1883, in-12); — *Une Vie. L'Humble Vérité* (1883, in-12); — *Au soleil* (1884, in-12); — *Clair de lune* (1884, in-4); — *Miss Harriett* (1884, in-12); — *Les Sœurs Rondoli* (1884, in-12); — *Yvette* (1884, in-12); — *Monsieur Parent* (1885, in-12); — *Bel Ami* (1885, in-12); — *Contes et nouvelles* (1885, in-12); — *Contes du jour et de la nuit* (1885, in-12); — *Contes choisis* (1886, in-8); — *La Petite Roque*

(1886, in-12); — *Toine* (1886, in-12); — *Mont Oriol* (1887, in-12); — *L. Horla* (1887, in-12); — *L'Héritage* (1888, in-16); — *Pierre et Jean* (1888, in-12). — *Le Rosier de madame Husson* (1888, in-12); — *Sur l'eau* (1888, in-12); — *Fort comme la mort* (1889, in-12); — *Histoire d'une fille de ferme* (1889, in-16). — *La Main gauche* (1889, in-12); — *La Vie errante* (1890, in-16); — *Notre Cœur* (1890, in-12); — *L'Inutile Beauté* (1890, in-12).

— M. Henri-François Duchinski, le savant ethnographe polonais, est mort le 13 juillet à Paris. Né en 1816 dans l'Ukraine, élève du lycée de Berdyczew, éloigné comme suspect de l'Université de Kiev où il comptait achever ses études, il se fit professeur d'histoire dans un établissement particulier. Mais il dut bientôt quitter son pays par suite du mécontentement produit en Russie par ses théories historiques qui tendaient à rattacher les Russiens aux Slaves, et à nier la parenté entre ceux-ci et les Moscovites. En Italie, où il fonda la Société italo-slave ; en Turquie, où il fut un temps attaché à l'ambassade hongroise ; en France, où il se fixa en 1856, M. Duchinski poursuivit ses études historiques et s'attacha à propager et à établir sa théorie. Jusqu'à sa mort, il ne cessa de travailler. On lui doit les ouvrages suivants : *La Question orientale* (1853, in-8); — *Le Panslavisme* (1854, in-8); — *Les Moscovites grands Russes* (1854, in-8); — *La Moscovie et la Pologne* (1855, in-8); — *Polacy w Turcyi* (1856, in-8); — *Principes de l'histoire de la Pologne et d'autres peuples slaves* (1858-1863, 3 vol. in-8); — *Polsza, Rossija, Malorossija* (1860, in-8); — *Sprawozdanie z lekcyj historyi polski* (1860, in-8); — *Trese lekcyi historyi polskiej* (1860, in-8 ; — *Odezwa do ziomkow* (1861, in-8 ; — *Pomnik Nowogrodzki* (1861, in-8); — *Odezwa do ziomkow kijowianina o potrzebie osobnego przeglądu powszechnego i dalszem rozszerzeniu jego zasad historycznych i otwarciu przez niego nowego kursu publicznego* (1862, in-8); — *Le Monument de Novgorod* (1862, in-8) ; — *Do Rzadu narodowego powstanczego od bedacego obecnie na strizbie krajowej w Paryzu* (1863, in-8); — *Dopetnienie do trzech czesci zasad dziejow Slowian i Moskali; dogmata o narodowosci polskiej* (1863, in-8); — *Peuples aryas et tourans, agriculteurs et nomades. Nécessité des réformes dans l'exposition de l'histoire des peuples aryas et tourans, particulièrement des Slaves et des Moscovites* (1864, in-8); — *Société d'ethnographie. Discussion sur la place de la linguistique dans les études ethnographiques* (1867, in-8); — *Introduction à l'ethnologie des peuples rangés au nombre des Slaves* (1867, in-8).

— M. Léopold de Gaillard est mort dans sa soixante-treizième année, le 7 juin. Né à Bollène (Vaucluse) en 1820, avocat à Toulouse, il débuta dans le journalisme par des articles à la *Gazette du Languedoc*. Après la révolution de 1848, il lança lui-même à Avignon un nouveau journal, *la Liberté*, d'où il passa, après le coup d'État, à *l'Assemblée nationale*. Après la suppression de la *Gazette de Lyon*, dont il avait pris la direction à la suite de son mariage, M. L. de Gaillard renonça quelque temps au journalisme. Il ne tarda guère à devenir le rédacteur en chef du *Correspondant*. Intime ami de M. de Montalembert, auquel il a dédié ses *Lettres sur la Suisse*, M. de Gaillard a servi avec zèle la cause de la religion. Outre ses articles, il a laissé quelques ouvrages, dont voici l'indication : *Bon sens; situation; les socialistes; les montagnards; la Terreur; conseils aux modérés* (1849, in-8); — *Lettres politiques sur la Suisse* (1852, in-8); — *Questions italiennes* (1860, in-18); — *L'Expédition de Rome en 1849* (1861, in-8); — *Nicolas Bergasse, publiciste, avocat au Parlement de Paris* (1862, in-8); — *Les Candidatures officielles autrefois et aujourd'hui* (1864, in-8); — *Venise et la France* (1866, in-8); — *Les Étapes de l'opinion, 1871-1872* (1873, in-12).

— M. Antonio Ghislanzoni est mort le 20 juillet, à Lecco. Il était né dans

la même ville, en 1824. Son père, après avoir voulu en faire un prêtre, essaya de le faire entrer dans la carrière médicale, où lui-même s'était distingué. Mais le jeune homme, qui avait une belle voix de baryton et qui la développa par l'étude du chant, se sentit entraîné vers le théâtre, et ne tarda pas à paraître sur la scène de Lodi (1846). Puis il se lança dans la politique et dirigea dans la ville de Milan deux journaux radicaux; la vivacité de ses articles le fit jeter en prison (1848). Arrêté par les Français et conduit en Corse, il s'engagea sur le théâtre de Bastia quand il fut sorti de prison. Il passa de là en France, joua sur le théâtre des Italiens. Mais il ne tarda pas à perdre sa voix; il retourna dans son pays et commença réellement sa carrière d'écrivain par des articles qui furent fort goûtés dans le *Cosmorama pittorico*. C'est là que parut son premier roman : *Gli artisti da teatro* (1855). Dès lors, en même temps qu'il collaborait à l'*Uomo di pietra*, journal humoristique fondé par lui en 1857, et à l'*Italia musicale*, où il faisait la critique d'art, il multipliait les romans et les nouvelles. On lui doit aussi de nombreux libretti, parmi lesquels nous citerons plus particulièrement celui de *Aïda* et celui de *Francesca da Rimini*. Il vivait retiré à Lecco après avoir cédé à son ami Salvatore Farina la direction de la *Rivista minima*, fondée et longtemps dirigée par lui.

— On annonce encore la mort : de M. Ferdinand Achard, ancien élève de l'École polytechnique, connu par l'invention du frein électrique, mort à Rutières le 25 juillet; — de M. Daniel Colladon, membre correspondant de l'Académie des sciences, et ancien professeur de mécanique à l'École centrale, physicien auquel on doit des recherches sur les propriétés des liquides par rapport aux ondes lumineuses, des travaux sur l'application de l'air comprimé au percement des tunnels, et qui a créé les fontaines lumineuses pour l'Exposition de 1889, mort à Genève le 30 juin, âgé de quatre-vingt-onze ans; — de M. Gavard, diplomate et pendant de longues années collaborateur du *Français* et du *Moniteur universel*, mort le 11 juillet; — du R. P. Henriot, O. P., qui avait, comme prédicateur, une grande réputation, mort le 14 juillet, à Paris; — de M. L. Jouen, professeur de droit civil à la Faculté des lettres de Caen, mort le 9 juillet; — de M. Frédéric Kohn-Abrest, correspondant de divers journaux parisiens, mort le 29 juillet; — de Mme Lenormand, nièce de l'illustre Mme Récamier et veuve de l'orientaliste, à laquelle on doit, entre autres ouvrages remarqués, la publication des souvenirs et de la correspondance de sa tante, morte à Paris le 17 juillet âgée de soixante-seize ans; — du physicien M. Marié-Davy, tour à tour professeur à la Faculté des sciences de Montpellier et au lycée Condorcet, astronome-météorologiste à l'Observatoire de Paris, directeur de l'Observatoire de Montsouris, inventeur de la pile qui porte son nom, mort à soixante-douze ans, le 17 juillet; — de M. Mario Uchard, dramaturge et romancier, dont la *Fiammina* obtint notamment un vif succès, mort à soixante-neuf ans, le 2 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Ahn, dont la méthode pour l'enseignement des langues a eu, surtout en Suisse, un succès assez considérable, mort à Lauterberg, en juillet; — de M. Georges Baritiu, l'un des meilleurs écrivains roumains de l'époque contemporaine, fondateur de plusieurs journaux, parmi lesquels nous citerons : *Foïa pentru minte, inimă și literatura*, et *Gazeta de Transilvania*, auteur de dictionnaires allemand-roumain et hongrois-roumain, et de nombreux mémoires dans les Annales de l'Académie roumaine, mort le 2 mai, dans sa quatre-vingt-unième année; — de M. Hermann Baumgarten, professeur d'histoire à l'Université de Strasbourg, connu surtout par son Histoire d'Espagne au temps de la Révolution

française, et depuis cette époque (*Geschichte Spanien*, 1861-1871, 5 vol. in-8), mort le 19 juin, à soixante-huit ans; — de M. Heinrich Bohne, auteur d'un grand nombre de publications classiques et de poésies assez goûtées, mort le 12 juin, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Hattenheim; — de M. Joseph Habets, archiviste du Limbourg hollandais, mort à Maëstricht, le 22 juin, à soixante-quatre ans; — de M. Ivan Nicolaivitch Gual, auteur dramatique russe, mort à Kiev, le 21 juillet; — de M. Max Hantken von Prudnik, directeur de l'Institut paléontologique de Pest, mort le 27 juin, dans cette ville, à soixante-douze ans; — de M. Hubert Janitschek, professeur d'histoire de l'art à Leipzig, mort le 21 juin, à quarante-sept ans; — de M. J.-C. Kjär, naturaliste et médecin norvégien, mort à Christiania, âgé de cinquante-huit ans; — de M. Nils-Gustav Kjellberg, connu par ses recherches psychiatriques, mort a soixante-six ans, le 25 juin, dans la ville d'Upsal; — de M. Arthur Locker, longtemps éditeur du *Graphic*, mort à la fin de juin; — de M. Edmund Law Lushington, qui jusqu'en 1875 occupa la chaire de grec dans l'Université de Glasgow, et dont les travaux ont été surtout consacrés à l'égyptologie, mort à quatre-vingt-deux ans, à Maidstone, le 13 juillet; — de M. Henry Nettleship, à qui l'on doit entre autres ouvrages: *Suggestions introductory to a study of the Aeneid* (1875, in-8); *Ancient Lives of Vergil* (1879, in-8); *Lectures and Essays on subjects connected with the Latin literature* (1885, in-8), mort à cinquante-quatre ans, le 10 juillet; — de M. Fritz Ruehl, éditeur de *Entomologische Zeitschrift*, mort à Zurich, le 1er juillet, à cinquante-sept ans; — de M. Abraham Rundbaeck, mathématicien suédois, mort à Wexiö, âgé de soixante-sept ans, le 12 juin; — de M. Archibald Sandeman, mathématicien, auteur, entre autres ouvrages estimés, de *Treatise of the dynamics of a single particle*, mort en juillet, à soixante et onze ans; — de M. Anton Sjögren, géologue suédois, mort à Södermanland, à soixante-douze ans, le 19 juin; — de M. W. Zuelzer, professeur à la Faculté de médecine de Berlin, mort le 23 juin.

Congrès. — Le premier congrès d'archéologie chrétienne tiendra ses séances du 4 au 8 septembre, à Spalato en Dalmatie. Nous aurons peut-être l'occasion de revenir sur ses travaux.

— Il n'est que temps d'annoncer le quarantième congrès des catholiques allemands, qui s'ouvrira cette année à Wurzbourg, presque aussitôt après l'apparition de ce numéro, le 27 août. La session durera jusqu'au 31 du même mois. C'est la troisième fois que la grande cité bavaroise a l'honneur de recevoir dans ses murs l'assemblée des catholiques, qui s'y est déjà réunie en 1864 et en 1887. Nous extrayons du programme du congrès les indications suivantes. C'est le 28 au matin que le bureau sera élu après audition de la messe du Saint-Esprit. Les sections se réuniront le matin et l'après-midi. Des représentations en l'honneur de saint Kilian et des fêtes égaieront les invités. D'autres attraits leur sont offerts par la tenue au même moment de l'assemblée générale du *Volksverein* et par celle de la Société de l'art chrétien, et par l'exposition (6 août-4 septembre) des antiquités d'art et d'art industriel.

— La Société bibliographique tiendra au Mans, les 14 et 15 novembre, son quatrième congrès provincial, sous la présidence d'honneur de Sa Grandeur Mgr l'évêque du Mans. Nous en reparlerons plus longuement.

— La Société française d'archéologie a tenu du 27 juin au 5 juillet son soixantième congrès à Abbeville. De nombreux archéologues français et étrangers avaient répondu à l'appel de M. le comte de Marsy. Voici le titre des principales communications : M. de Marsy : *Discours d'ouverture; Abbeville il y a quarante ans* ; — M. Henri Macqueron : *Les Travaux*

historiques et archéologiques dans la Somme depuis un demi-siècle; — Mgr Dehaisnes : *L'Influence de l'art flamand en Picardie;* — M. Jules Lair : *L'Assassinat du duc de Normandie Guillaume Longue-Epée à Picquigny;* — M. Ém. Delignières : *La Confrérie de Notre-Dame du Puy d'Abbeville* et *Les Graveurs abbevillois;* — M. Georges Durand : *L'Eglise de Saint-Germain à Amiens;* — M. le baron de Calonne : *Amiens à l'époque gallo-romaine;* — M. Wignier de Warre : *Le Baron de Pfaffenhofen et ses œuvres de sculpture;* — M. l'abbé Requin : *Le Graveur Philippe Mellan;* — M. Alcius Ledieu : *Le Mobilier des paysans du Ponthieu;* — M. E. Travers : *L'Archéologie navale et la Vie des marins au moyen âge;* — M. le sénateur Tocilesco, de Bucharest : *Le Monument triomphal de Trajan à Adam-Klissi;* — M. l'abbé Danicourt : *Les Souterrains-refuges de Naours;* — M. H. Jadart : *La Tribune de l'église d'Aire (Ardennes);* — M. Cottel : *Fouilles mérovingiennes*, etc. A l'occasion du Congrès, M. J. Vayson a fait imprimer en réponse à une des questions du programme et offert aux membres du congrès une publication illustrée intitulée : *La Manufacture de tapis d'Abbeville, de son origine à nos jours*, par Louis Greux (Paris, Boin, in-8, 118 p.).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 21 juillet, M. Tocilesco, sénateur de Roumanie, a entretenu l'Académie de ses recherches récentes sur le monument triomphal élevé, dans la Dobrudja, à la mémoire des campagnes de Trajan contre les Daces. M. Clermont-Ganneau a ensuite commencé la lecture d'un mémoire sur des monuments archéologiques et épigraphiques de la région palmyrénienne conservés au Musée du Louvre. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 28 juillet. L'Académie a ensuite entendu deux communications : l'une de M. Georges Lafaye sur le *Carmen seculare* d'Horace, l'autre de M. Philippe Berger sur une inscription phénicienne de l'île de Chypre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 juillet, M. Morizot-Thibault a achevé la lecture de son mémoire sur les droits du Sénat fédéral des États-Unis en matière de lois de finances. — Le 22 juillet, M. Depping a communiqué à l'Académie un travail intitulé : *Une Ennemie et une victime du cardinal de Richelieu. La Comtesse du Fargis.* — Cette lecture a été terminée dans la séance du 29 juillet.

Livres a l'index. — La Sacrée Congrégation de l'Index vient de publier un décret (17 juillet 1893) qui condamne et proscrit les ouvrages suivants : Raffaele Mariano : *Gli Evangeli sinottici. Realtà o invenzione? Studi* (Napoli, tip. della Regia Università, 1893) ; — Carlo Cadorna : *Religione. Diritto. Libertà. Della condizione giuridica delle Associazioni e della autorità religiosa negli Stati civili. Edizione postuma curata dal generale Cadorna, con cenni biografici del senatore M. Tabarrini, Presidente del Consiglio di Stato* (Milano, Ulrico Hoepli, 1893) ; — Luigi Amabile : *Il Santo uffizio della Inquisizione in Napoli. Narrazione con molti documenti inediti* (Città di Castello, S. Lapi, 1892) ; — Paolo Mantegazza : *Fisiologia della donna* (Milano, Fratelli Treves, 1893) ; — Ada Negri : *Fatalità* (Milano, Treves, 1893) ; — Giovanni Guidotti : *I tre Papi ossia La pace fra le Chiese cristiane* (Palermo, Torino, C. Clausen, 1893). — Émile Ferrière : *Les Mythes de la Bible* (Paris, Alcan, 1892) ; — Saint-George Mivart : « *Happiness in Hell* » (Nineteenth Century, decemb. 1892, febr. 1893) ; — et *Last Words on the Happiness in Hell* (ibid., avril 1893).

Lettres de Voltaire a Louis Racine. — M. Tamizey de Larroque a édité sur un joli papier rose, avec une couverture où se marient les deux noms d'Edith et de Léon, un *per mosse* très curieux (in-8 carré de 21 p. Saint-

Étienne, Ch. Roy. Ce sont des lettres inédites de Voltaire à Louis Racine. Elles appartiennent à M. Albert de Naurois, qui a donné la permission de les reproduire, et, par une heureuse coïncidence, deux d'entre elles, les dernières, parlent de poésie et de rime. Quoi de plus délicat à offrir à une jeune fille qui se marie, et à laquelle l'éditeur adresse une épître, dont le ton fin n'eût certainement pas été désavoué par Voltaire !

Paris. — Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries va très prochainement faire paraître un *Code de procédure canonique* spécial aux causes matrimoniales. La première partie de cet important travail expose le fonctionnement des officialités, et la seconde s'occupe des divers cas qui peuvent être soumis au jugement de ces tribunaux. L'ouvrage est édité par la maison Lethielleux.

— Mgr Barbier de Montault vient de réunir les articles donnés par lui à la *Revue de l'Art chrétien*, depuis juillet 1891, sur *le Culte des docteurs de l'Église à Rome* (Paris, in-4 de 96 p.). C'est là un sujet nouveau que traite l'éminent écrivain, et son travail mérite d'être signalé tout spécialement. En limitant ses indications à Rome, l'auteur a l'avantage de pouvoir être plus complet et plus sûr. Aussi, pour la partie la plus importante de son étude, l'iconographie, — car c'est à elle qu'il accorde naturellement la plus large place, sans négliger ni l'hagiographie ni la lipsanographie ou indication des reliques, — apporte-t-il de nombreux renseignements et fait-il connaître bien des attributs inconnus au P. Cahier dans sa *Caractéristique des saints*, d'ailleurs si justement renommée. Bien qu'il n'y ait d'officiellement reconnus par l'Église que vingt docteurs qui sont, suivant l'ordre alphabétique adopté dans cette notice : saint Alphonse de Liguori, saint Ambroise, saint Anselme, saint Athanase, saint Augustin, saint Basile, saint Bernard, saint Bonaventure, saint François de Sales, saint Grégoire le Grand, saint Grégoire de Nazianze, saint Hilaire, saint Isidore, saint Jean Chrysostome, saint Jean Damascène, saint Jérôme, saint Léon, saint Pierre Chrysologue, saint Pierre Damien, saint Thomas d'Aquin, Mgr Barbier de Montault s'occupe ici de trente-trois personnages, parce qu'il traite également des docteurs dont le culte est local et non universel : par exemple, saint Fulgence, saint Léandre, reconnus en Espagne ; Bède le Vénérable, honoré à ce titre chez les bénédictins ; et d'autres saints, auxquels on a parfois accordé les attributs des docteurs : tel saint Cyprien, qui figure dans les fresques de Paul V à Sainte-Marie-Majeure. Parfois même, à la notice de l'un des docteurs, le prélat ajoute celle de tel membre de sa famille qui a eu les honneurs de la canonisation : par exemple à la notice de saint Augustin celle de sainte Monique. On voit toutes les ressources qu'offre à l'iconographie chrétienne l'excellente dissertation de Mgr Barbier de Montault.

— En signalant l'apparition de la belle revue *le Livre et l'Image* (Voir *Polybiblion*, t. LXVII, p. 470), nous avons dit que nous suivrions cette publication dans ses développements. Voici qu'avec le numéro de juillet, elle accomplit son étape initiale : le tome premier est achevé. L'on peut dire que ce volume forme la pierre angulaire d'un édifice qui s'annonce magnifique et qui sera élevé, avec le temps, aux gloires de la bibliophilie et de l'iconographie sous ses formes variées : reproductions de portraits, de caricatures, d'estampes et de gravures de haut goût et de tous genres. Il convient d'ajouter que le dernier fascicule paru (juillet 1893) est accompagné d'une couverture prestigieuse, qui tire l'œil de la plus agréable façon. *Le Livre et l'Image* se qualifie fort justement de documentaire ; en effet, on trouve là nombre de choses presque inconnues, négligées en leur temps ou presque oubliées. C'est, en de nombreux

cas, une véritable résurrection. Notre *Partie technique* relate régulièrement les travaux dus aux collaborateurs de la revue ; mais sans faire double emploi, nous pouvons donner ici une mention particulière à quelques études plus remarquables, telles : *Les Collectionneurs et les étapes de la collection*, par M. John Grand-Carteret ; — *Les Journaux et la liberté de la presse pendant les Cent-Jours*, par M. Henry Houssaye ; — *Meissonier vu par l'image satirique*, par M. J. Grand-Carteret ; — *Un Éditeur bibliophile, M. Damase Jouaust*, par M. Maurice Tourneux ; — *Le Journal dans l'image*, de l'infatigable M. Grand-Carteret ;— *Le Signet*, par M. Ph. Audebrand ; — *Un Salon musical sous la Restauration, Cherubini*, par M. Arthur Pougin ; — *Les Origines du journalisme, le nouvelliste au XVIIe siècle*, par M. Victor Fournel. A côté de ces curieuses esquisses, il convient de signaler aussi de très intéressants résumés sur les livres d'amateurs, le mouvement littéraire et iconographique et les notices sur les curiosités de la rue que notre époque investigatrice, où l'observateur est devenu légion, ne dédaigne pas comme ses devancières.

— M. Léon-G. Pélissier, qui avait publié en 1892, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, un mémoire très remarqué sur la politique du marquis de Mantoue, vient de donner (Paris, Leroux, gr. in-8 de 45 p.) un supplément à ce mémoire : *Les Relations de François de Gonzague, marquis de Mantoue, avec Ludovic Sforza et Louis XII. Notes additionnelles et documents*. C'est à la suite de nouvelles recherches dans les Archives de Mantoue, de Milan et de Modène, que M. Pélissier a pu mettre la main sur des documents restés ignorés qui lui ont permis de compléter et de préciser certains détails. Il y a joint de très curieuses indications, tirées des mêmes archives, sur le caractère et les mœurs de Fr. de Gonzague et de ses contemporains.

— La maison Desclée, de Brouwer (Société Saint-Augustin, 30, rue Saint-Sulpice, à Paris) a eu l'idée point banale, et très pratique pour le bien, de publier un *Journal des vacances* destiné aux jeunes élèves des institutions catholiques. Ce journal paraît tous les huit jours. Le premier numéro porte la date du 6 août 1893 ; le dernier, pour la présente année, paraîtra fin septembre. Chaque livraison, de format in-4, comprend 16 pages, avec gravures, et traite des sujets aussi intéressants que variés. Prix de l'abonnement : 2 fr.

— *La Lecture au foyer*, revue catholique hebdomadaire illustrée, est spécialement rédigée à l'usage des familles et de la jeunesse catholiques ; elle compte déjà douze années d'existence. Ce qui fait son cachet propre, ce qui lui donne une réelle valeur, c'est qu'elle ne se borne pas à récréer ses lecteurs, à les distraire, ce dont elle s'acquitte fort bien ; mais, de plus, elle les instruit et elle les édifie. Dans chaque numéro de seize grandes pages à deux colonnes, on trouve notamment : une revue des événements religieux et politiques et des faits divers de la semaine ; un roman, une nouvelle, une biographie de personnage célèbre, un article religieux, un récit de voyage, des articles de science et de littérature ; cet excellent périodique a été hautement encouragé par plusieurs prélats (6 fr. par an pour la France et l'Alsace-Lorraine, 8 fr. pour l'étranger. Paris, Vic, rue Cassette, 11, et Nancy, R. Vagner, rue du Manège, 3).

— *La Presse, ça presse!* par Un dromadaire (Paris, Vic et Amat, in-16 de 44 p.), est un petit opuscule rempli de bonnes intentions, où les idées justes ne font pas défaut ; mais outre que le calembour du titre n'est pas de bon goût, l'auteur a trop donné à ces quelques pages l'apparence d'une réclame en s'abstenant systématiquement de nommer un autre journal que la *Croix*.

— M. A. Hamon a été révolté du procédé antiscientifique de quelques savants à « cérébralité peu méthodique, » tels que Lombroso, qui parlent du criminel sans définir le crime. Aussi s'est-il mis en tête de trouver les bases scientifiques *de la Définition du crime* (Paris, Masson; Lyon, Storck, in-8 de 16 p.), mais d'une définition qui ne parte qui du droit, ni du devoir, ni de la morale, ni de rien d'analogue. Il croit l'avoir trouvée en disant que « le crime s'entend de tout acte qui lèse la liberté individuelle. » Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier cette définition.

— Dans l'analyse du volume intitulé : *Nouvelles militaires*, de M. A. Delorme, il a été dit ici, par erreur, (t. LXIII, p. 26), que l'auteur avait fait au public la confidence qu'il était le petit-neveu d'une Espagnole qui, vers 1808, avait empoisonné, à Cordoue, un officier français. M. Amédée Delorme nous prie de remarquer que la dernière phrase de son récit (p. 162) établit, au contraire, que la parenté signalée n'existe pas. — Dont acte.

Bourbonnais. — M. Louis Audiat publie le second volume de *la Terreur en Bourbonnais* avec ce sous-titre : *Les Victimes. Moulins et Lyon* (Moulins, André Paris, in-8 de 399 p.). Nous ne voulons qu'annoncer ici la continuation d'un important ouvrage (le 1er volume avait paru en 1873), continuation doublement recommandée par le savoir et le talent de l'auteur. Le volume contient des notices aussi intéressantes qu'exactes sur Jean-Baptiste-Victor Bardonnet des Martels, volontaire dans les hussards noirs à Chatel-Montagne; sur Paul Aubery, notaire à Luneau; sur François Chabral, d'Aigueperse, vicaire à Tronget; sur Jean-Nicolas-Ambroise de Laboulaye-Marillac, de Brout, à Nevers, officier au régiment de Béarn; sur Louis-Bernard, de Ferrières, receveur des gabelles, à Avermes; sur Denis-Michel-Philibert du Buysson, comte de Douzon, à Étroussat, colonel de dragons, député à l'Assemblée constituante; sur Louis Didier de Gondouin, de Paris, major du Royal-Guyenne, à Moulins; sur Louis Bonnet, avoué, assesseur du juge de paix, à Moulins; sur Jacques Heulhard de Certilly, maire et conseiller du Roi au présidial de Moulins; Pierre-Antoine Jouffret de Bonnefont, avocat à Moulins, député à l'Assemblée législative; Jean Lault, trésorier de France à Moulins; Jean Marien, comte de Viry; J.-J. Pierre de Saincty, président trésorier de France; Claude-Girard de Saint-Géran, Nicolas-Marien Autier de Villemontée. De nombreux et curieux documents inédits sont analysés ou reproduits dans les notices. On en trouvera la liste chronologique à la fin du volume. Parmi ces pièces justificatives, presque toutes lugubres, car ce sont surtout des arrêts de mort, des procès-verbaux d'exécutions, on trouve quelques pièces burlesques, comme un discours à la société populaire contre la médecine et les médecins, comme les arrêtés du comité central de l'Allier, organisant les danses à Moulins et réglant les détails.

Bretagne. — On a souvent loué dans cette chronique les *Études bretonnes* de M. J. Trévédy. Sa notice sur *François de la Couldraye, sénéchal d'Hennebont* (tiré à 100 exempl. Saint-Brieuc, R. Prudhomme, gr. in-8 de 36 p.), n'est inférieure ni pour le fond, ni pour la forme, à aucune des publications précédentes du savant magistrat. On trouve dans la plaquette des détails sur la ville d'Hennebont (passé et présent), des renseignements généalogiques sur la famille La Couldraye, des renseignements biographiques et bibliographiques sur François de la Couldraye, mentionné dans la *Bibliothèque française* de la Croix du Maine, et au sujet duquel toute sorte d'erreurs ont été dites et redites par Ogée, par Kerdanet et par beaucoup d'autres. M. Trévédy établit que le sénéchal-poète naquit à Pontivy vers 1557, qu'il épousa avant 1592 Briande Le Flô (d'une famille à laquelle

appartenait notre contemporain le général Le Flô), et qu'il mourut le 10 juillet 1619. Il raconte d'une façon très spirituelle l'histoire des poésies relatives à *la Puce de Mlle des Roches*, et il reproduit les quatre pièces de vers français et la pièce de vers latins inspirées au galant sénéchal par l'insecte fameux qui, comme le dit agréablement le biographe, « d'un bond allait emporter Mlle des Roches à l'immortalité, et à sa suite tous les poètes. »

Flandre. — Dans la dernière séance de la Société des sciences de Lille, Mgr Dehaisnes a terminé la lecture d'un très curieux mémoire sur les limites de la langue flamande au moyen âge. On sait que cette langue n'a cessé de reculer devant le français. Mgr Dehaisnes a précisé les proportions de ce recul, en s'appuyant sur de nombreux documents inédits, dont plusieurs seront, croyons-nous, imprimés à la suite du savant travail de l'archiviste honoraire du département du Nord, dans la collection des *Mémoires* de la Société des sciences de Lille.

— On annonce la publication prochaine du second volume du livre de MM. Paul Foucart et Jules Finot : *La Défense nationale dans le Nord, de 1792 à 1802*. Ce second volume se rapporte aux années 1793 (août) à 1802.

Franche-Comté. — Dans une de nos dernières chroniques nous appelions l'attention de nos lecteurs sur la prodigieuse richesse d'informations que contient l'article *Allemagne* du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*. Il ne faut pas moins vanter le nouvel échantillon qui vient d'être mis sous nos yeux : *Amérique. Topo-bibliographie*, par M. le chanoine Ulysse Chevalier (Montbéliard, imp. Paul Hoffmann, in-8 de 15 p. Extrait du 6e fascicule du *Répertoire*). Il y a là l'énumération aussi précise que possible de tous les ouvrages, opuscules, même simples articles de revues, relatifs aux choses académiques, bibliographiques, biographiques, ecclésiastiques, aux découvertes, aux généralités, à la géographie, à l'imprimerie, etc.

— On sait que M. Julien Tiersot a publié assez récemment un livre sur *Rouget de Lisle, son œuvre, sa vie*, dont le *Polybiblion* a rendu compte (t. LXV, p. 458). Cet écrivain a fait paraître dans la livraison de mai dernier de *la Plume et l'Épée* un article que l'on peut considérer comme un résumé de son ouvrage : *Rouget de Lisle, officier supérieur, musicien, poète, 1760-1836*. En tête du travail on remarque un portrait et un fac-similé de la signature de l'auteur de *la Marseillaise*.

— Signalons une piquante brochure de M. Charles Thuriet : *Une Franc-Comtoise. Lady Carswelle* (Besançon, imp. Millot, in-16 de 26 p.). M. Thuriet raconte avec beaucoup de charme l'histoire aussi simple que peu ordinaire d'une petite servante d'auberge qui, après avoir passé toutefois par une « excellente institution de jeunes filles » à Lyon, devint la femme aimée et honorée du docteur Carswelle, médecin de la cour à Bruxelles d'abord et à Londres ensuite. A ceux qui pourraient s'émerveiller outre mesure de cette haute fortune d'une pauvresse, nous apprendrons ou rappellerons, selon le cas, que deux compatriotes de lady Carswelle, et pas plus « huppées » qu'elle-même, d'ailleurs, ont, en ce siècle, épousé, l'une un fils du sultan du Maroc, et l'autre le célèbre général Tcheng-Ki-Tong, « le plus Français de tous les Chinois. » Cette Barbaresque et cette Orientale de circonstance sont toutes deux nées dans le Jura. Quant à lady Carswelle, elle était originaire du village de Trouvans, près de Baume-les-Dames (Doubs); elle avait été bergère dans son enfance.

Guyenne et Gascogne. — M. Jules Serret consacre une exacte notice à un moulin d'une grande célébrité qui a été dévoré par un incendie, le 21 juin dernier : *Le Moulin de Laubardemont-sur-Lisle (Gironde). Juin 1893*

(Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-8, tiré à 50 ex.). M. Serret donne à la fois des renseignements de statistique et d'histoire. S'il nous dit, d'une part, que la force productive de la minoterie de Laubardemont était en moyenne de 4,000 kilogrammes de farine à l'heure, il nous apprend, d'autre part, que la fondation du moulin (1re moitié du XVIe siècle) est l'œuvre des seigneurs de Tustal, qui possédaient une grande portion de la plaine de Lisle.

— Annonçons un beau volume grand in-8 de M. Isidore Salles (de Gosse), contenant près de deux cents pièces de vers gascons, toutes charmantes : *Gascounhe le brabe yent de noste. Nabets debis* (Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc). Le philologue V. Lespy a eu raison de dire, au début de la *Préface* dont il a orné le recueil : « Voici des fleurs d'un vif éclat, des fruits d'une exquise saveur. » Un autre excellent juge, M. Léonce Couture, a donné à l'auteur les plus justes et les plus délicats éloges. Tous les amis de la poésie méridionale admireront ces chants si variés, où l'on remarque surtout « verve entraînante et cœur généreux. »

Languedoc. — M. Brissaud, professeur à la Faculté de droit de Toulouse, étudie avec une compétence exceptionnelle *la Légende de Tannhäuser* (Toulouse, gr. in-8 de 23 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse)*. Le savant critique analyse avec une netteté parfaite la célèbre légende. S'aidant des travaux des érudits allemands Zander, Graesse, Nodnagel, il la décompose « comme on fait d'un produit chimique. » Il vante « le rare parfum de poésie dont elle est imprégnée et qui lui a valu comme une vie nouvelle » dans les œuvres de H. Heine, Swinburne, R. Wagner et d'autres encore. Il montre que « par ses origines, la légende de Tannhäuser nous fait pénétrer jusqu'aux assises les plus lointaines de la mythologie germanique. »

Orléanais. — M. Baguenault de Puchesse a fait à la Société archéologique et historique une communication intéressante sur *Quelques mots d'ancien français conservés dans l'Orléanais* (Tirage à part, Orléans, Herluison, in-8 de 29 p.). C'est une contribution importante pour l'histoire des restes de notre langue ancienne. Il est regrettable seulement que l'auteur ne se soit pas reporté plus d'une fois aux études déjà publiées sur la matière.

Poitou. — A côté de l'*Inventaire archéologique de l'abbaye des Chatelliers* dont nous avons parlé récemment, il faut placer une nouvelle notice de Mgr Barbier de Montault sur la même abbaye. Ici l'archéologue poitevin restreint son étude au *Carrelage de l'église abbatiale des Chatelliers (Deux-Sèvres) au moyen âge et à la Renaissance* (Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie, in-8 de 24 p. Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, tome XV). Un plan de l'église et trois planches de carreaux permettent de suivre les descriptions de l'auteur et de contrôler la justesse de ses observations.

Provence. — L'*Écho des Bouches-du-Rhône* du 18 juin dernier contient un article fort curieux intitulé : *Une Trouvaille archéologique. La Sépulture de Peiresc*. On savait par le récit de Gassendi, témoin oculaire des funérailles de son ami, mort entre ses bras, que les restes de Claude-Nicolas Fabri de Peiresc avaient été déposés, le 25 juin 1637, dans l'église des Frères prêcheurs d'Aix, aujourd'hui église paroissiale de la Madeleine. De zélés et savants chercheurs ont retrouvé, en fouillant le sol d'une salle obscure, dépendance de la sacristie, une inscription formée de ces deux lignes décisives : FABRITIORVM TVMVLVS. Au fond du caveau de la chapelle funéraire ils ont constaté la présence des ossements des Fabri. Nous citerons les dernières lignes de l'article, en nous associant au vœu qui y est si chaleureusement

exprimé : « Il va de l'honneur de la ville d'Aix et de la France que la sépulture de Peiresc soit honorée comme elle le mérite. La découverte qui vient d'avoir lieu appelle un complément. La chapelle funéraire des Fabri doit être restaurée. Une inscription commémorative, un médaillon du père de l'érudition moderne, doivent signaler au peuple de Provence et aux savants du dehors le lieu où gît cette gloire européenne. Nous espérons que l'État, le département et la ville mettront une hâte égale à acquitter cette patriotique dette. »

— La cinquième année des *Éphémérides bas-alpines 1892*, de M. Ernest de Crozet, n'est pas moins intéressante que les précédentes (Avignon, Aubanel, in-8 de 52 p., dont les six dernières contiennent des tables fort commodes. Tiré à cent exemplaires). Le *Polybiblion* peut d'autant moins se dispenser de recommander cette petite publication, que les renseignements bibliographiques y tiennent plus de place.

— M. Réveillé de Beauregard vient de publier ses *Promenades dans la ville de Tarascon et dans ses environs, suivies d'une notice historique et statistique sur Beaucaire* (Aix, J. Nicot, in-8 de 214 p.). Avec un soin et une persévérance infatigables, l'auteur nous conduit depuis les origines de la ville (les Salyens) jusqu'aux temps les plus modernes. Il y a bien des légendes curieuses et des détails inédits qui ont été recueillis et mis au jour par l'auteur.

Rouergue. — La *Bibliographie aveyronnaise*, que M. Émile Cartailhac vient de publier à Toulouse chez Privat (in-8, 27 p.), ne peut être considérée comme définitive ; mais l'auteur a cru devoir d'abord établir et soumettre à ses confrères ce travail préparatoire, classé par ordre alphabétique de noms d'auteurs. Il comprend, avec quelques ouvrages anonymes ou collectifs, 563 numéros. L'auteur se propose, lorsqu'il aura pu compléter ou rectifier ses indications, de publier ce travail sous une forme méthodique. Aussi ne l'a-t-il fait tirer qu'à petit nombre. Nous y avons remarqué quelques confusions dans les noms et quelques erreurs de dates dans les citations.

Saintonge. — M. G. Musset donne deux publications intéressantes : *Les Rochelais à Terre-Neuve*, 1500-1550 (Paris, Leroux, gr. in-8 de 32 p. Extrait du *Bulletin de géographie*) ; — *Pierre Mervault. Saint-Martin de Ré et La Rochelle, 1627-1628, avec introduction et notes* (La Rochelle, Noël Texier, petit in-4 de xvi-76 p.). Dans la première brochure on trouvera mille détails curieux sur la découverte de l'île de Terre-Neuve par les Rochelais, sur l'historiographe Thévet, sur Jacques Cartier, sur le pilote Alphonse de Saintonge, sur la pêche faite par le commerce rochelais, sur la morue (avec recherches étymologiques), sur les navires expédiés de La Rochelle pour Terre-Neuve (de 1523 à 1550), sur les équipages de ces navires, sur leur solde et sur le partage des bénéfices, sur l'avitaillement des navires, sur les prêts à la grosse aventure, sur le produit de la pêche. L'auteur, bon patriote autant que bon travailleur, établit clairement que, dès le milieu du xvie siècle, les Français avaient une possession effective et incontestée des pêcheries de Terre-Neuve, et que rien n'autorise les modifications que l'on prétend aujourd'hui apporter à nos droits. — L'opuscule de Pierre Mervault, que M. Musset livre au public « sous des formes typographiques recherchées et luxueuses, » est un abrégé du *Journal des choses plus mémorables qui se sont passées au dernier siège de La Rochelle*. Cet abrégé diffère en quelques points de l'œuvre maîtresse. L'habile éditeur a mis en lumière, dans les notes, les légers, mais assez nombreux détails inédits que contient le récit dont l'original a été récemment retrouvé par M. A. Richard, archiviste de la Vienne, et il a donné, dans son introduction, d'excellents dé-

tails bibliographiques au sujet des diverses éditions du *Journal* de Mervault.

Savoie. — Beaucoup de bien à dire du « Mémoire lu à la Sorbonne le 5 avril 1893, » par M. Aimé Vingtrinier, *De l'Erection de la Savoie en duché* (Lyon, H. Georg, gr. in-8 de 35 p.). M. Vingtrinier complète et corrige en des pages aussi savantes que piquantes les publications antérieures, principalement celle de M. Charles Buet (*Les Ducs de Savoie aux XVe et XVIe siècles*, 1878, in-8). Les douze premières pages contiennent une excellente petite monographie de la ville de Montluel, où eut lieu, en 1416, l'érection de la Savoie en duché et qui n'a pas même été nommée par M. Buet. Tout le reste de la brochure est consacré au récit de l'événement et à la discussion des récits des divers historiens, à commencer par Guichenon.

Allemagne. — On a souvent remarqué la timidité qui empêche les Français de s'exprimer dans une langue étrangère, même quand ils en ont fait une étude sérieuse; on ne sera pas tenté d'adresser le même reproche à M. August Tischner, quand on aura feuilleté la petite brochure intitulée *Die Astronomen* (Leipzig, Gustav Fock, in-8 de 31 p.), dans laquelle l'auteur affecte un profond mépris pour les théories astronomiques qui ont cours actuellement parmi les savants du monde entier, et l'exprime en mauvais français, sans respecter suffisamment les règles de la syntaxe et le sens des mots. Le tiers de cette brochure est formé d'une table des observatoires permanents avec l'indication de leur situation géographique et les noms de leurs directeurs; c'est à peu près le seul renseignement utile qu'on y trouve.

Angleterre. — La maison Longmans annonce la prochaine publication d'une histoire abrégée de l'Irlande, en deux volumes : *A short History of Ireland*, dont le premier, actuellement sous presse, s'étend des origines à l'année 1608. L'auteur de cette histoire, M. P.-W. Joyce, est connu déjà par quelques ouvrages relatifs à l'Irlande et notamment : *Irish Names of Places*.

— La *Modern History of the City of London*, que le bibliothécaire de Guildhall, M. Charles Welet, publie à la librairie Blades, East et Ce, raconte la vie municipale et l'histoire sociale de la Cité pendant les cent cinquante dernières années. L'ouvrage sera richement illustré.

Belgique. — Le très érudit archiviste de la ville de Bruxelles, M. Alphonse Wauters, a été pris vivement à partie par M. le chanoine Reusens, dans le dernier numéro des *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, à propos de la publication récente du tome VIII de la *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique*. M. le chanoine Reusens, qui vient de consacrer près de cinquante pages in-8 à l'examen de ce seul tome VIII, nous semble, à dire vrai, avoir pris les choses un peu trop par leur petit côté. Le reproche le plus grave qu'on puisse faire à M. Wauters, c'est de n'avoir pas su diviser son œuvre. S'il avait compris qu'une table de documents imprimés ne pourrait jamais être définitive, qu'il fallait de toute nécessité la sérier, consacrer la première partie, par exemple, à tous les documents imprimés avant 1850, en réservant les documents édités postérieurement pour d'autres parties, il eût évité tous ces « Suppléments, » « derniers » suppléments, suppléments soi-disant « définitifs, » qui rendent la *Table chronologique* d'un usage si peu commode. Au lieu de critiquer les grandes lignes de l'œuvre, malgré tout très importante, de M. Wauters, M. le chanoine Reusens a préféré y relever les trop nombreuses erreurs de détail. Il y avait, selon nous, tout autre chose à faire, si l'on voulait attaquer sérieusement la *Table chronologique*.

Espagne. — Les numismates apprendront avec bonheur qu'un de leurs

confrères d'Espagne, M. Antonio Vivès y Escudero, met au jour un ouvrage à la préparation duquel il a consacré plusieurs années, sous ce titre : *Monedas de las dinastias arabigo-españolas* (Madrid, Murillo, in-4 de 454 p.). Cette publication répandra aussi un certain jour sur la série des princes arabes qui ont régné sur une partie plus ou moins étendue de l'Espagne.

— La *Bibliografia española de las lenguas indigenas de America*, par le comte de la Viñaza (Madrid, Murillo, in-8 de 500 p.), a droit d'être considérée comme l'un des plus importants et des plus curieux ouvrages publiés à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Elle offre un inventaire aussi complet que possible de tous les écrits, petits ou grands, qui ont été composés en langue espagnole à l'effet de mettre en lumière les sept ou huit cents idiomes, plus ou moins connus aujourd'hui, qui se parlaient dans le Nouveau Monde quand les Européens y abordèrent. Car on devine sans peine que l'histoire de l'apostolat catholique en Amérique aura beaucoup à puiser dans cet arsenal, les deux tiers des publications, dont M. le comte de la Viñaza a fait le relevé au prix d'immenses recherches, ayant eu pour but direct ou indirect soit de fournir aux missionnaires les moyens d'annoncer aux Indiens les vérités du salut, soit d'éclairer ces Indiens sur l'excellence et les avantages de la civilisation chrétienne.

— Désireux d'attirer l'attention des hommes de science sur un genre de recherches assez négligées, paraît-il, en Espagne, M. Juan-Dominguez Berrueta vient de publier à Madrid, sur l'électrolyse, un opuscule dans lequel il expose d'une façon très claire les résultats des travaux dont cette question a été l'objet de la part des physiciens et des chimistes, et fait preuve de connaissances approfondies sur cette intéressante matière : *La Electrolisis* (Madrid, imprenta de la S. E. de San Francisco de Sales, in-8 de 42 p.).

Italie. — En souscription à la librairie Niccolò Giannotta, de Catane, le poème suivant de M. Mario Rapisardi, qui doit paraître dans la seconde quinzaine du mois d'août : *Atlantide* (in-16 de 300 p.). Trente exemplaires sur grand papier in-4, numérotés, ornés du portrait de l'auteur gravé par M. Francesco di Bartolo, seront mis en vente au prix de 25 fr.

Suisse. — Nous devons à M. Albert Hyrvoix des *Notes sur le prieuré de Rougemont, de l'ordre de Cluny, au comté de Gruyère, et sur le « fasciculus temporum »* (Fribourg, œuvre de Saint-Paul, in-8 de 23 p., extraites de la *Revue de la Suisse catholique*). Il y a notamment le récit d'une découverte bibliographique, savamment faite et racontée avec esprit.

Algérie. — C'est un excellent hommage rendu à la mémoire de M. Henri Delmas de Grammont que la notice consacrée à ses travaux par M. Gilbert Jacqueton, bibliothécaire de la bibliothèque universitaire d'Alger. Il a su fort bien faire ressortir ce qu'il y a de neuf et de véritablement important dans l'œuvre de l'érudit auteur de l'*Histoire d'Alger sous la domination turque*. Il donne une idée de la manière dont il préparait son travail, et de celle dont il déduisait et exposait les résultats de son enquête. Quelques lignes de biographie écrites par M. Rinn et un portrait de l'écrivain accompagnent cette notice : *H. D. de Grammont* (Alger, imp. A. Jourdan, in-8 de 25 p.), que complète une bibliographie.

Publications nouvelles. — *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, trad. du grec, par Mgr Darboy (in-8, typ. augustinienne). — *Les Soliloques de saint Augustin*, trad. par le R. P. Laurent (in-32, typ. augustinienne). — *Méditations de saint Augustin*, trad. du R. P. Laurent (in-32, typ. augustinienne). — *Histoire du bon larron dédiée au XIXe siècle*, par Mgr Gaume (in-8, Gaume). — *Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII, encycliques, brefs, etc.* (2 vol. in-8.

Petithenry). — *Les Merveilleuses Histoires de Notre-Dame dans tous les siècles*, par N. Blanchet (in-8, Lethielleux). — *Le Curé de campagne : résultat d'une enquête faite par un homme d'œuvres* (in-18, 8, rue François Ier). — *Cours élémentaire de droit romain*, t. II, par Van Vetter (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789*, par L. Duguit (in-8, Larose). — *Le Droit d'association et le droit de réunion devant les chambres et les tribunaux*, par G.-D. Weil (in-18, Alcan). — *Coutume contemporaine et loi ancienne. Droit coutumier ossétien*, par M. Kovalewsky (in-8, Larose). — *Le Problème de la conscience du moi*, par le Dr P. Carus (in-18, Alcan). — *Les Lois sociologiques*, par G. de Greef (in-18, Alcan). — *Essai sur la loi de la vie dans le célibat et le mariage*, par l'abbé J. Crozat (in-8, Grenoble, Vallier). — *De las Formas de gobierno*, par D.-D. Isern, 2a parte (in-8, Madrid, Hernandez). — *La Société moderne et la question sociale*, par J. Borin-Fournet (in-18, Guillaumin). — *Les Bases économiques de la constitution sociale*, par A. Loria, trad. par A. Bouchard (in-8, Alcan). — *Esotérisme et socialisme* par A. Jhouney (in-8, Comptoir d'éditions). — *L'Idiotie*, par J. Voisin (in-18 cart., Alcan). — *Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie*, par J. Chéron (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Des phénomènes de synopsie*, par Flournoy (in-8, Alcan). — *Guide de diagnostic gynécologique à l'usage des praticiens*, par le Dr Berlin (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Les Mers de France*, par R. Filoz (in-18, Lecoffre). — *La Vie artistique*, par G. Geffroy, 2e série (in-18, Dentu). — *La France artistique et monumentale*, publiée sous la direction de M. Henry Havard, t. II gr. in-4, Librairie illustrée). — *Un Peintre romantique : Théodore Chassériau*, par V. Chevillard (in-8, Lemerre.) — *Poésie liturgique au moyen âge*, par l'abbé U. Chevalier (gr. in-8, A. Picard ; E. Vitte). — *Complice !....* par Mme E. Caro (in-18, Calmann Lévy). — *Les Mondains*, par H. Le Roux (in-18, Calmann Lévy). — *Tintin*, par A. Gennevraye (in-18, Calmann Lévy). — *La Vie sous la Terreur. Manette André*, par P. Perret (in-18, Plon et Nourrit). — *Nuit tombante*, par L. de Larmandie (in-18, Chamuel). — *L'Épopée mystique de William Langland*, par J.-J. Jusserand (in-18, Hachette). — *Valbert, ou les Récits d'un jeune homme*, par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *L'Œuvre de Gammâr*, par O. du Chastel (in-18, Perrin). — *Vathek*, par Beckford, (in-18, Perrin). — *La Famine*, par L. Tolstoï, trad. par E. Halpérine-Kaminsky (in-18, Perrin). — *Paroles d'amour*, par A. Lavergne (in-8, Lemerre). — *Bagatelles*, par le P. L. Coloma, adapté de l'espagnol par C. Vergniol (in-18, Lemerre). — *Grande sœur*, par M. Aigueperse (in-18, Lecoffre). — *Le Médecin de madame, ou l'Odyssée d'un chaste (roman professionnel)*, par le Dr J. Gérard (in-18, Flammarion). — *Récits de terroir*, par J. de Cherville (in-4, Firmin-Didot). — *Fausse route*, par Mme M. Lythe (in-8, Périsse). — *Esclavage*, par M. du Campfranc (in-18, H. Gautier). — *Étapes d'un touriste en France. Les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc*, par L. Trebuchet (in-18, Hennuyer). — *Le Plateau lorrain*, par B. Auerbach (in-18, Berger-Levrault). — *La France et ses colonies au XIXe siècle*, par E. Lalanne (gr. (in-8, Picard et Kaan). — *Impressions coloniales (1868-1892), étude comparatice de colonisation*, par C. Cerisier (in-8, Berger-Levrault). — *Le Mouvement africain en 1892*, par P. Combes (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Les Kolas africains*, par le Dr E. Herckel (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Sahara*, par E. Schirmer (in-8, Hachette). — *Algérie et Tunisie*, par A. Baraudon (in-18, Plon et Nourrit). — *Feuilles de route en Tunisie*, par L. Claretie (in-18, Calmann Lévy). — *Sur une côte lointaine*, par le Dr M.-L. Durand (in-18, Jouve). — *Rio-Hacha et les Indiens Goajires*, par A. Candelier (in-8, Firmin-Didot). — *Dramatique Voyage autour du monde*, par J. An-

son (in-4, rue François Ier). — *Histoire populaire de saint Julien, premier évêque du Mans*, par le R. P. Dom P. Piolin (in-18, 8, rue François Ier). — *La Vénérable Philomène de Sainte-Colombe, religieuse minime déchaussée ; sa vie et ses écrits*, par le R. P. Pie de Langogne (in-8, Maison de la bonne presse). — *Vie de la vénérable Marie de l'Incarnation, ursuline, née Marie Guyart, fondatrice du monastère de Québec*, par Une religieuse du même ordre (in-18, Retaux). — *Un Chevalier apôtre. Célestin-Godefroid Chicard, missionnaire du Yun-Nan*, par le R. P. J.-E. Drochon (in-4, 8, rue François Ier). — *Un Évêque confesseur de la foi. Vie du vénérable Vincent-Marie Strambi, évêque de Macerata et Tolentino*, par le R. P. L.-T. de Jésus agonisant (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Son Éminence le cardinal Lavigerie*, par F. Bournand (in-8, Taffin-Lefort). — *Le Cardinal Lavigerie*, discours prononcés par Mgr Perraud (in-8, Oudin). — *Vie du T. R. P. Jean-Baptiste Rauzan*, par le P. A. Delaporte (in-18, Petithenry). — *Un Apôtre laïc. Édouard Lefort*, par l'abbé Huard (in-18, Taffin-Lefort). — *Nos Aumôniers militaires*, par F. Bournand (gr. in-8, Taffin-Lefort). — *La Question sociale est une question morale*, par T. Ziegler, trad. par G. Palante (in-18, Alcan). — *La Résurrection d'un monde, ou la Contre-révolution*, par Mgr A.-L.-E. Goursat (in-8, Oudin). — *Précis historique sur l'affaire de Panama*, par A. Lucas (in-18, Delhomme-Briguet). — *La Crise nationale*, par D. Jaubert (in-18, Savine). — *Par ici la sortie, ou les Conservateurs et les catholiques font fausse route*, par l'abbé Grézel (in-8, Bloud et Barral). — *Les Adversaires du pouvoir temporel et la Triple alliance*, par A. Kannengieser (in-18, Lethielleux). — *La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises*, par le R. P. P. Michel (in-16, Lecoffre). — *L'Orient qui s'en va*, par L. Trotignon (in-18, Savine). — *Les Assemblées générales des communautés d'habitants en France du XIIIe siècle à la Révolution*, par H. Babeau (in-8, Rousseau). — *La Diplomatie française et la Ligue des neutres de 1780 (1776-1783)*, par P. Fauchille (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Diplomatie au temps de Machiavel*, par M. de Maulde-la-Clavière, t. II (in-8, Leroux). — *Les Fusillades du Champ des martyrs*, mémoire rédigé en 1816, par l'abbé Gruget, publié et annoté par E. Queruau-Lamerie (in-8, Angers, Germain et Grassin). — *L'Europe politique en 1892-1893*, 3e fasc., par L. Sentupéry (in-8, Lecène et Oudin). — *La Provence préhistorique et protohistorique*, par P. Castanier (in-8, Flammarion). — *Notes historiques. Le Culte à Pesmes*, par E. Perchet (in-8, Gray, Roux; Besançon, Jacquard). — *Jonzac et Ozillac*, par l'abbé B. de Cugnac (gr. in-8, La Rochelle, Texier). — *Un Village bourguignon sous l'ancien régime. Gemeaux*, par A. Huguenin (in-18, Dijon, imp. Darantière). — *Les Révolutionnaires du Rouergue. Simon Camboulas*, par M. de Vissac (in-8, Girerd, à Riom). — *Journal d'un petit Parisien pendant le siège*, par E. Pascal (in-8, Picard et Kaan). — *Ousâma Ibn Mounkidh, un émir syrien au premier siècle des croisades (1095-1188)*, par H. Derenbourg, 1re partie, 2e fasc. (in-8, Leroux). — *La Bataille de Lépante. Saint Pie V et Don Juan d'Autriche*, par F. Farochon (in-4o, 8, rue François Ier). — *History of elections in the American colonies*, by C. F. Bishop (in-8, New-York, Columbia College). — *Condorcet, sa vie, son œuvre (1743-1794)*, par le Dr Robinet (in-8, May et Motteroz). — *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, publiés par M. Chambon (in-8, Delagrave). — *L'Amiral Cloué; sa vie*, par H. Buchard (in-8, Delagrave). — *Victor Hugo*, par L. Mabilleau (in-18, Hachette). — *William Ewart Gladstone*, par M. Dronsart (in-18, Calmann Lévy). — *Un Anglais à Paris*, trad. par J. Hercé, *1, 1835-1848* (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Récents progrès de l'histoire*, par A. Lecoy de la Marche (in-8, Vitte).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES ET MÉDICALES

1. *Les Médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789*, par le Dr Faidherbe (de Roubaix). Lille, imp. Danel, 1892, gr. in-8 de 345 p. — 2. *Les Compaignons de l'office de cirurgie et barberie de Tholoze en 1517*, par le Dr Pifteau. Toulouse, Thomas, 1892, in-8 de 80 p. — 3. *Les Trois Livres de Jérôme Fracastor sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement.* Trad. et notes du Dr L. Meunier. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-16 de 370 p., 3 fr. 50. — 4. *Edmond et Charles Tulasne*, par le Dr E. Dufresne. Lyon, Vitte ; Genève, Trembley, 1892, in-8 de 88 p. — 5. *Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive*, par L. Bourdeau. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 354 p., 5 fr. — 6. *La Pathologie des émotions. Études physiologiques et cliniques*, par le Dr Féré. Paris, Alcan, 1892, gr. in-8 de 620 p., 12 fr. — 7. *Des Phénomènes de synopsie (audition colorée)*, par Th. Flournoy (de Genève). Paris, Alcan ; Genève, Eggimann, 1893, in-8 de 260 p. et 82 fig., 6 fr. — 8. *L'Idiotie, hérédité et dégénérescence mentale. Psychologie et éducation de l'idiot*, par le Dr J. Voisin. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 292 p. avec 17 grav., 4 fr. — 9. *De la Responsabilité criminelle*, par le Dr Cabadé. Paris, Masson, 1893, in-18 de 350 p., 4 fr. — 10. *Les Troubles de la marche dans les maladies nerveuses*, par le Dr Blocq. Paris, Rueff, 1892, in-16 de 160 p. et 21 fig., relié, 3 fr. 50. — 11. *État mental des hystériques. Les Stigmates mentaux*, par le Dr P. Janet. Paris, Rueff, 1893, in-16 de 235 p., avec fig., rel., 3 fr. 50. — 12. *Les Troubles de la mémoire*, par le Dr Sollier. Paris, Rueff, 1892, in-16 de 260 p. et 36 fig., rel., 3 fr. 50. — 13. *Les Troubles du langage chez les aliénés*, par le Dr Seglas. Paris, Rueff, 1893, in-16 de 300 p., relié, 3 fr. 50. — 14. *La Parole intérieure et l'âme*, par le Dr Netter. Paris, Alcan ; Berger-Levrault, 1892, in-16 de 165 p., 2 fr. 50. — 15. *L'Embryologie générale*, par L Roule. Paris, Reinwald, 1893, in-16 de vii-500 p. et 121 fig., 5 fr. — 16. *Hypnotisme et double conscience, origine de leur étude et divers travaux sur des sujets analogues*, par le prof. Azam. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 375 p., 9 fr. — 17. *Hypnotisme et suggestion. Étude critique*, par le prof. Wundt. Trad. par Keller. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 168 p., 2 fr. 50. — 18. *L'Hypnotisme. Étude critique*, par H. Nizet. 2e édit. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 303 p., 2 fr. 50. — 19. *La Nouvelle Théorie de la suggestion destinée à expliquer l'hypnotisme. Examen critique*, par le R. P. Franco. Trad. de l'italien par Onclair. Paris, Téqui, 1892, in-18 de vii-130 p., 0 fr. 75. — 20. *Le Spiritisme dévoilé, ou les Faits spirites constatés et commentés*, par Jeanniard du Dot. Paris, Bloud et Barral, 1893, in-8 de 280 p., 3 fr. — 21. *La Thérapeutique suggestive et ses applications*, par le Dr Cullerre. Paris, J.-B. Baillère, in-16 de 318 p., 3 fr. 50. — 22. *Thérapeutique psychique, ou Traitement par l'hypnotisme et la suggestion*, par Lloyd Tuckey. Trad. de l'anglais par le Dr J.-P. David. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-16 de 280 p., 3 fr. 50. — 23. *Encyclopédie d'hygiène* sous la direction du Dr J. Rochard. Livr. 23 à 27. Paris, Battaille, 1892, gr. in-8 de 825 p. avec nombr. fig., 3 fr. 50 la livr. — 24. *Cours d'hygiène*, par le Dr Thoinot. 2e édit. Paris, Delagrave, 1891, in-12 de 200 p., cart., 2 fr. 25. — *Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention*, par le Dr Monin. Paris, Alcan, 1893, in-32 de 175 p., 0 fr. 60. — 26. *Hygiène et traitement du diabète*, par le Dr Monin. 3e éd. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-18 de 128 p., 3 fr. 50. — 27. *Hygiène et salubrité de l'école, ou Traité d'hygiène scolaire*, par le Dr Raoul Laffon. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 cart., de xii-125 p., 3 fr. — 28. *Les Maladies de la première enfance (premiers soins avant l'arrivée du médecin)*, par le Dr Jacquemet. Paris, J.-B. Baillère, in-16 de 172 p. avec fig., 2 fr. — 29. *L'Hygiène*

nouvelle dans la famille, par le Dr Cancalon. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1892, in-8 de IV-90 p., 2 fr. 50. — 30. *Hygiène des enfants du premier âge*, par Chamouin. 2e éd. Verdun, L. Vautrin, 1892, in-32 de 100 p. — 31. *Hygiène des fiancés*, par le Dr J. Nattus. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 de 130 p., cartonné, 3 fr. — 32. *L'Alimentation de l'homme et des animaux domestiques*. T. I. *La Nutrition animale*, par Grandeau. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 carré de IX-400 p., 6 fr. — 33. *Traité de médecine*, sous la direction de MM. Charcot, Bouchard et Brissaud. T. IV, par Ruault, Brissaud, Legendre, Marfon, Netter. T. V, par A. Petit, Œttinger et Brault. Paris, Masson, 1893, 2 vol. in-4 de 1100 et de 900 p. avec fig., 22 et 20 fr. — 34. *Traité des maladies du sang*, par Labadie-Lagrave. Paris, Battaille, 1893, in-8 de 730 p. et 74 fig., 15 fr. — 35. *Thérapeutique physiologique du cœur*, par le prof. Sée. Paris, Battaille, 1893, in-8 de 470 p., 10 fr. — 36. *Specielle diagnose der inneren Krankheiten in Handbuch für Aerzte und Studirende nach vorlesungen bearbeitet* von Dr W. von Leube, prof. a. s Juliusspital in Wurzburg. II Bd., gr. in 8. Erste-dritte Auflage, 500 p., mit 57 Abbildungen in Texte. Leipzig, Vogel, 1893. — 37. *Lecciones de Patologia medica*, par Dr M. A. Sanudo. Madrid, Ducazeal, 1891, in-8 de 520 p., 10 fr. — 38. *Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie (Physiologie et thérapeutique)*, par J. Chéron. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 550 p., avec fig., 10 fr. — 39. *Étude anatomo-pathologique et expérimentale des artérites secondaires aux maladies infectieuses*, par le Dr L. Thérèse. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, gr. in-8 de 63 p., avec fig., 4 fr. — 40. *Du Rôle de l'organisme dans la pathogénie de quelques maladies infectieuses*, par le Dr R. Appert. Paris, Steinheil, 1893, in-8 de 130 p., 3 fr. — 41. *Le « Bacterium coli » dans l'infection urinaire*, par le Dr J. Renault. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 80 p., 3 fr. — 42. *Petite Chirurgie de* Jamain. 7e édit. par les Drs F. Terrier, professeur, et Péraire, ancien interne. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 786 p. et 415 fig., cart. anglais, 8 fr. — 43. *Petit Manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales*, par les mêmes. Paris, Alcan, 1893, in-18 de 190 p., avec 70 grav., 3 fr. — 44. *Manuel de la sage-femme et de la garde-malade*, par le Dr Touvenaint. Paris, Battaille, 1893, in-18 carré de 180 p., avec fig., relié, 3 fr. — 45. *Manuel de pharmacie pratique*, par L. Dufour. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 472 p., 5 fr. — 46. *La Voix, le chant et la parole. Guide pratique de l'orateur et du chanteur*, par Lennox Browne et Emil Behnke. Trad. sur la 14e édit. anglaise par le Dr Garnault. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-8 de 325 p., nombr. fig., relié, 8 fr. — 47. *Le Nervosisme aux stations thermales*, par les Drs Barbaud et Rouillard. Paris, Jouvet, 1893, in-12 de 125 p. et 2 grav., 2 fr. — 48. *Trois Saisons à Hammam-Meskoutine. 1890-91-92.* Notes et obs. par le Dr Piot. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, gr. in-8 de 170 p., avec 10 grav. hors texte, 4 fr. — 49. *Des perforations de la membrane de Schrapnell*, par le Dr Raoult. Paris, Société d'éditions scientifiques, gr. in-8 de 104 p., 4 fr. — 50. *De la cataracte vulgaire*, par le Dr Ferret. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 131 p., 5 fr. — 51. *Détermination pratique de la réfraction oculaire*, par le Dr Billot. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-18 de X-100 p., 3 fr. — 52. *Guide de diagnostic gynécologique à l'usage des praticiens*, par le Dr Berlin. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 220 p., avec 69 fig., 6 fr. — 53. *Manuel technique de massage*, par le Dr Brousset. Paris, Masson, 1893, in-18 de 130 p. avec fig., 2 fr. — 54. *Technique d'électrothérapie*, par les Drs Gauthier et Larat. T. I. Paris, Maloine, 1893, in-16 de 256 p., 4 fr. — 55. *L'Opium, ses abus (mangeurs et fumeurs d'opium, morphinomanes)*, par le Dr E. Martin. Paris, Société d'éditions scientifiques, in-16 de 175 p., 3 fr. 50. — 56. *Les Kolas africains. Monog. chim., thérap. et pharm.*, par le Dr Heckel. Paris, Société d'éditions scientifiques, gr. in-8 de 400 p. avec planches, fig. chromo., 7 fr. 50. — 57. *L'Inoculation préventive contre le choléra-morbus asiatique*, par le Dr J. Ferran, avec la collaboration des Drs Gimeno et Pauli. Trad. par le Dr Dubourreau. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 388 p., 7 fr. 50. — 58. *Guide et questionnaire de tous les examens de médecine (doctorat, internat, externat)*, par le Dr Berton. 3e édit. Paris, Alcan, 1893, in-12 cart. de 328 p., 4 fr. — 59. *Guide militaire des étudiants, des médecins et pharmaciens de la réserve et de l'armée territoriale*, par Petit et Collin, méd. majors. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-16 de 503 p., avec fig. et croquis, rel. souple, 7 fr. 50. — 60. *Traité pratique de chirurgie d'armée*, par Chauvel et Ni-

MIER, méd. d'armée. Paris, Masson, 1893, in-8 de 664 p., 12 fr. — 61. *L'Année médicale*, 15e année (1892). *Résumé des progrès, etc.*, sous la direction du Dr BOURNEVILLE. Paris, Battaille, 1893, in-8 de 370 p., 4 fr.

1, 2, 3, 4. — Nul ne s'étonnera de nous voir mettre en tête de notre revue bibliographique les livres qui ont trait à l'histoire des sciences, des institutions et des savants qui ont illustré la médecine et les sciences naturelles. A ce titre le livre de M. le docteur Faidherbe mérite de nous arrêter, par son objet d'abord, et aussi par la conscience avec laquelle il a été traité, enfin par les curieux documents qu'il a mis au jour.

C'est une bonne fortune pour les sciences historiques qu'un homme éclairé se donne la mission de rechercher les origines, les coutumes et les règlements ayant trait à la profession dans laquelle il est lui-même compétent, et, limitant ses recherches à la province qu'il habite et qu'il connaît et à une période donnée de son histoire, produise une sorte de monographie qui a toutes les qualités pour appeler l'intérêt et le retenir. Tel est le volume consacré par le docteur Faidherbe aux *Médecins et chirurgiens de Flandre avant 1789*. On apprend là comment se recrutaient habituellement les médecins de cette contrée, les études qu'ils faisaient à Douai et à Louvain, les rapports qu'ils avaient avec les autorités et leur participation aux divers services publics et à l'organisation de la charité, la considération parcimonieuse et les maigres émoluments qu'on leur accordait, enfin, les confréries et les sociétés qu'ils fondèrent, soit dans le but de se perfectionner dans l'exercice de leur profession, soit pour assurer davantage les services publics d'hygiène et d'assistance qu'on leur confiait. Des tableaux récapitulatifs très nets permettent de résumer d'un coup d'œil nombre de documents analysés dans ce travail qui se termine par une bibliographie médicale flamande et un index bibliographique très étendus.

— Aux amateurs de la couleur historique et du grimoire bibliographique, nous signalons le livre de M. Pifteau. Dès le milieu du XIIIe siècle, la médecine était enseignée à Toulouse, probablement même avant cette époque ; mais lorsque, en 1604, Henri IV voulut y instituer une chaire de chirurgie et de pharmacie, l'Université de cette ville refusa de l'agréer, considérant comme indignes d'elle les sujets de cette étude et les gens qui s'y adonnent. Il fallut d'abord un édit du Parlement et bien d'autres conditions encore pour triompher de ces répugnances et, en 1517, *les Compaignons de l'office* (métier) *de cirurgie et barberie de Tholoze* durent encore adresser une supplique aux capitouls à l'effet d'obtenir que leur société fût autorisée et que ses statuts reçussent force de loi, comme ceux des autres métiers mécaniques. Après un portrait en pied de saint Côme et de saint Damien daté de 1596, M. Pifteau nous donne les statuts de la corporation, avec le texte original et la traduction en caractères modernes. Ces statuts, qui débutent par l'évangile de saint

Jean, de courts extraits de saint Marc et de saint Luc, comprennent une trentaine d'articles, la liste des membres de la confrérie et leur supplique appuyée sur les motifs les plus recommandables. Cette plaquette a une saveur de document chartographique tout à fait intéressante, indépendamment de l'idée qu'elle nous donne des rapports qui existaient entre les membres des corporations, et entre les diverses corporations, et aussi entre les corporations et les différents corps constitués.

— C'est aussi une traduction et une restauration pleines d'intérêt, que nous donne M. L. Meunier, de Jérôme Fracastor. Cet Italien du commencement du XVIe siècle est surtout connu par son poème sur la syphilis qu'il dédia à son ami Pierre Bembo, qui fut ensuite le cardinal Bembo. Philosophe, mathématicien, poète, il sut aussi faire de la médecine, et l'École de Padoue a gardé le souvenir de ses succès. On connaissait moins ses *Livres sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement*. En les publiant, traduction et texte en regard, M. Meunier a fait une chose très intéressante; il montre cet esprit supérieur aux prises avec les banalités des propriétés occultes qui avaient cours alors et substituant à ces hypothèses des données très précises pour l'époque à laquelle elles se produisaient, et dont un certain nombre trouvent dans des découvertes toutes récentes une étonnante vérification.

Le premier livre est consacré à la contagion étudiée en général, contagion par contact, par foyer ou à distance, aux rapprochements qu'il y a à faire entre la contagion et la putréfaction, aux rapports qu'il y a entre les poisons et les contages, toutes questions fort à l'ordre du jour présent. Ces notions sont appliquées aux maladies contagieuses en particulier (2e livre) et à leur traitement (3e livre), et conduisent à des conseils que ne désavoueraient pas nos plus modernes savants.

— Les biographies dues à l'amitié sont parfois suspectes de manquer d'intérêt et de ne convenir qu'à un petit cercle d'amis ou de relations intimes. Il n'en est pas ainsi de la brochure du docteur Dufresne intitulée : *Edmond et Charles Tulasne*. Edmond Tulasne, botaniste émérite, membre de l'Académie des sciences, et son frère Charles, docteur en médecine, tous deux savants distingués et surtout âmes d'élite, sont de ceux dont leur biographe a pu dire, avec raison, qu'étudier le secret de leur vie est l'analyse d'un phénomène de psychologie aimable et délicat, analyse qui dut se poursuivre dans la communauté d'une œuvre scientifique considérable, d'une foi religieuse des plus touchantes, et d'une vie que l'affection fraternelle, bien vive cependant, n'a pas absorbée tout entière, mais qui a su se répandre autour d'elle par les bienfaits de la charité. Il est heureux que ces savants nés en Touraine, morts à Hyères, aient eu leur biographe, dont les plus

indifférents liront avec un vrai charme les pages fortement pensées et élégamment écrites.

5. — Les idées d'âme et de vie future seraient, à en croire l'auteur du *Problème de la mort*, des conceptions dont l'origine appartient au désir insatiable que nous avons de vivre et aux illusions du rêve. Quant aux origines de ce désir et aux conditions de ce rêve, il n'en a cure; il se contente d'attaquer cette idée de la survivance de l'être humain et d'en combattre les preuves rationnelles. La question est d'ailleurs envisagée par M. Bourdeau sous plusieurs points de vue; mais c'est surtout le point de vue historique qui domine dans son livre. Ce qu'est devenu, à travers les âges, le droit (*sic*) à la vie future, la limitation et l'extension de ce droit, selon les temps et selon les lieux, les diverses théories qui ont été proposées sur la réincorporation des âmes, l'obsession, la possession, la métempsycose et la résurrection, les opinions des divers auteurs sur ce que pourront bien être le lieu et la durée d'une existence future, etc., etc. Les conclusions de l'auteur sont purement négatives. La mort n'est pas ce que pense le vulgaire ; elle n'est pas un recommencement, elle n'est que la fin de la vie. La mort douce, l'euthanasie, comme on l'appelle, est une thèse que l'observation contredit tous les jours. Ne fût-elle pas douloureuse, la mort serait encore le « problème, » et par conséquent un fait qui a toutes les angoisses de l'incertitude et contre lequel tous les conseils de pédagogue que vous pourrez inventer demeureront vains. En somme, bien que ce livre ne trouve aucune réponse satisfaisante à faire à ce problème, il n'en est pas moins curieux à lire, savant en données physiologiques, riche d'érudition surtout, bien que, en philosophie, il sonne faux le plus souvent.

6. — *La Pathologie des émotions* est un gros livre bourré de faits intéressants pour le physiologiste et pour le psychologue plus encore peut-être que pour le médecin, quoiqu'il renferme nombre d'observations cliniques. L'auteur n'est du reste pas un inconnu pour nos lecteurs; je leur ai présenté déjà plusieurs fois ses œuvres, notamment son grand traité sur *l'Épilepsie et les épileptiques*. — *La Pathologie des émotions* n'est pas moins considérable que ne l'était ce dernier volume ; elle fourmille d'érudition; elle abonde en données de physiologie psychologique et en applications pratiques importantes. Je relèverai entre autres choses cette interprétation, fort bien soutenue d'ailleurs, qui nous ferait voir, dans la plupart des nerveux, des gens dont la nutrition est altérée, de telle sorte que l'élimination de leurs déchets nutritifs est devenue totalement insuffisante, ce qui permet de les rapprocher des surmenés, chez lesquels la nutrition est encombrée par la surabondance des produits de fatigue. Les rapports de ces maladies nerveuses avec la folie et ses diverses formes, avec la dégénérescence de la

race et avec la criminalité, font l'objet de chapitres fort intéressants, encore que nous ayons bien des réserves à faire sur les conclusions que l'auteur croit devoir en tirer. Nous ne saurions souscrire non plus à la base nouvelle sur laquelle il propose d'appuyer la responsabilité civile des prévenus suspects d'une altération plus ou moins profonde de cette responsabilité ; mais c'est avec une véritable satisfaction que nous le voyons blâmer la tendance malheureuse que l'on a bien souvent aujourd'hui à favoriser l'impunité des crimes, surtout des crimes dits passionnels, et les exagérations de l'assistance publique : c'est une tendance contre laquelle l'éducation et la discipline doivent réagir, dit-il avec raison. Il resterait à déterminer ce que doivent être pour cela et cette éducation et cette discipline.

7. — Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la *synopsie*, ou encore la *synesthésie*, et cela n'est pas pour me surprendre. Mais vous savez certainement que pour quelques personnes, les sensations de couleurs sont volontiers traduites en expressions musicales, et *vice versa* les sensations de son exprimées en nuances et colorations. C'est ce qu'on appelle encore l'*audition colorée*. Or, cette confusion sensorielle peut aller plus loin encore : il y a des gens, paraît-il, qui se représentent les lettres de l'alphabet, les nombres, les jours de la semaine, etc., sous une couleur (photisme) ou sous une modulation (phonisme). Il y en a qui vont plus loin et qui traduisent en formes plus ou moins schématiques les mêmes sensations ; d'autres encore les objectivent sous la forme d'individus ou de personnes ; et quand il s'agit d'objets diversement sériés, ils en font des diagrammes. Ces faits ont provoqué l'imagination des savants, au sujet des théories qui peuvent en rendre compte. M. Flournoy les expose dans son livre : *Des Phénomènes de synopsie*, en même temps que les exemples les plus curieux de synopsie qu'il a pu recueillir. Celle qu'il adopte, d'ailleurs, mérite tout au plus ce nom, car elle est plutôt une interprétation qu'une explication des phénomènes. Les associations sensibles en sont la clef sans doute ; mais est-ce bien une porte que cette clef doit ouvrir?

8, 9. — Idiots et criminels, ce n'est pas tout un, mais les uns et les autres posent devant les criminalistes la question de responsabilité ; c'est ce qui nous permet de les rapprocher ici. Les leçons de M. le docteur Voisin sur ce sujet : *L'Idiotie*, bien que comportant un cadre plus étendu, n'ont pas été sans étudier ce point spécial de la responsabilité de l'idiot ; mais son étude est encore plus intéressante en ce qui a trait à la part que prennent l'hérédité et la dégénérescence mentale à la production de l'idiotie. La psychologie des idiots est étudiée dans leurs sensations, leurs instincts, leurs sentiments, dans leurs caractères physiques et aussi dans les lueurs d'intelligence et de volonté qu'ils présentent. Le traitement et surtout l'éducation qui conviennent à ces êtres mal-

heureux sont l'objet des conseils les plus pratiques et les mieux fondés; et l'auteur enseigne à ne pas désespérer d'eux, mais à les rendre utiles à la société et à eux-mêmes. C'est à ce point que le degré de leur responsabilité lui paraît être exactement proportionné à leur éducation. En somme, livre qu'il ne faut pas mettre entre toutes les mains, à cause de détails un peu trop techniques, mais qui peut rendre de grands services. — Celui du docteur Cabadé intéressera davantage encore les criminalistes, car c'est *De la Responsabilité criminelle* qu'il traite d'une façon spéciale. Une étude sur le droit de punir, dans le sens où M. Tarde et l'école italienne l'ont conçu et développé, sert d'entrée en matière et conduit l'auteur à séparer en deux catégories les criminels : 1° les vrais criminels, conscients et responsables; 2° les faux criminels, qui sont plus ou moins des malades, soit par le fait d'anomalies organiques, par le fait de lésions anatomiques ou de perturbations fonctionnelles qui ne ressortissent plus à la volonté et enchaînent le libre arbitre. Ce livre contient une critique savante des nouvelles méthodes de l'anthropologie criminelle, des influences de la civilisation dans le progrès de la criminalité et de ses facteurs les plus avérés : folie, alcoolisme, hérédité, etc.; critique documentée et pleine d'intérêt, mais aux conclusions de laquelle je ne saurais souscrire sans beaucoup de réserves. Médecins, magistrats, juristes et psychologues sont intéressés dans la question. Le dédoublement du jury que le docteur Cabadé propose consisterait à ajouter au jury actuel une sorte de jury de responsabilité, ce qui pourrait avoir son utilité, aussi bien que les modifications qu'il propose au système pénitentiaire : questions délicates, brûlantes et qui s'imposent.

10, 11, 12, 13, 14. — Les études psycho-nerveuses occupent une place de plus en plus considérable dans le champ des sciences biologiques; et c'est là un fait dont les philosophes ne sont pas tous à se louer. Naguère encore ces derniers regardaient les physiologistes d'un œil inquiet, sinon dédaigneux. Beaucoup comprennent aujourd'hui que s'il y a danger de voir quelques confusions se produire dans le rapprochement de faits qui doivent demeurer distincts, il y a aussi de grands avantages à attendre des harmonies que peut révéler la comparaison des différents domaines du savoir. Un fait reconnu vrai dans le domaine physiologique peut confirmer une interprétation qui n'était que présomption dans le domaine psychologique, par exemple; et *vice versa*. L'écueil serait de conclure de l'analogie à l'identité; les physiologistes ne l'ont pas toujours évité. *Les troubles de la marche dans les maladies nerveuses*, par exemple, ne sont pas sans application psychologique, puisqu'il y a des dysbasies psychiques; autrement dit, des troubles de la marche qui ne viennent pas des organes de la locomotion, mais de certaines parties des centres nerveux qui président aux collections sensorielles et aux coordinations

motrices nécessaires à l'exécution de la marche. Ces centres partiels subissent une éducation et une véritable adaptation qui s'établit chez l'enfant auquel on apprend à marcher et se perd dans certaines maladies. De là les dysbasies psychiques par amnésie.

— Cette théorie des centres fonctionnels spéciaux de l'écorce du cerveau se retrouve aujourd'hui dans toutes les études sur le système nerveux central. Elle domine le livre de M. Janet sur l'*État mental des hystériques*, lequel se divise en plusieurs chapitres consacrés aux anesthésies, aux amnésies, aux aboulies (défaut de volition) et jusqu'aux modifications de caractère ; et l'auteur sait unir dans cette étude, comme il l'a fait dans ses précédents travaux, les données les plus certaines de la physiologie à celles de la psychologie.

— Dans *les Troubles de la mémoire*, le docteur Sollier s'occupe surtout de l'amnésie en général et des amnésies en particulier ; son livre abonde en faits curieux, qui tous justifient plus ou moins cette idée que les faits retenus par la mémoire sont enregistrés dans quelque lieu de l'écorce cérébrale, et qu'une perturbation anatomique ou simplement fonctionnelle de ce point spécial peut altérer ou même supprimer totalement cette mémoire particulière ; ce qu'on rencontre chez beaucoup de délirants, d'alcooliques, et dans nombre de cas d'intoxication.

— Enfin, s'il est une étude qui justifie ces tendances localisatrices des fonctions supérieures de la vie animale dans le cerveau, c'est bien celle des *Troubles du langage*. En étudiant ces troubles chez les aliénés, le docteur Séglas a ajouté un chapitre intéressant aux faits connus sur ce sujet. Le passage relatif aux hallucinations verbales, avec leurs diverses formes visuelles, auditives ou psycho-motrices, est particulièrement curieux et sera étudié avec beaucoup de fruit par les psychologues. J'en dirai autant de la partie qui se rapporte au langage écrit et des altérations de l'écriture, lesquelles sont traitées avec soin, jusqu'aux dessins des aliénés, dont un appendice indique les principaux caractères. La mimique est moins développée et comporte en effet une étude plus succincte, mais n'en est pas moins pleine d'intérêt.

— Toutefois, il importe de ne pas oublier qu'au-dessus de cet admirable jeu des centres nerveux présidant aux plus hautes fonctions de la vie, au-dessus de l'instrument qui les exécute, il y a quelque chose encore, une fonction agissante qui est *la Parole intérieure*, agissante sans qu'on puisse lui assigner une localisation ou un organe, si ce n'est un organe spirituel, si je puis ainsi dire, l'âme, en un mot. C'est ce qu'expose d'une façon très piquante et non moins sérieuse le petit volume du docteur Netter (de Nancy). *La Parole intérieure* est étudiée par lui chez l'enfant, chez le sourd-muet, autrefois et aujourd'hui que l'éducation a transformé cette malheureuse infirmité. Beaucoup de points sont touchés en passant, jusqu'au langage des bêtes. La forme dialoguée sert

assez bien cette discussion, et sans s'associer à tous les reproches que l'auteur adresse à certains savants, on conclut, en fermant son livre, que ceux-ci s'y exposent bien souvent : on ne prête qu'aux riches, dirait-il volontiers pour sa défense.

15. — L'embryologie est devenue peu à peu le terrain sur lequel se livrent les plus chaudes batailles entre évolutionnistes et traditionnels. Le volume que publie le docteur L. Roule, dans la bibliothèque des sciences contemporaines de Reinwald, est un traité d'*Embryologie générale*, inspiré par les théories transformistes les plus intransigeantes. L'auteur, préparé du reste à ce travail par de nombreuses études d'histoire naturelle, donne une vue d'ensemble fort savante de l'évolution. Partant des formes larvaires pour s'élever aux formes fœtales, l'embryogénie lui paraît établir que l'évolution des êtres se déduit par le raisonnement, des données relatives à l'hérédité et à l'adaptation. Il trouve une première série de preuves à l'appui de sa manière de voir dans la morphogénèse complète de l'individu, c'est-à-dire dans la propriété, fort contestée cependant, qu'aurait chaque animal de passer, dans son développement propre, par les formes successives qu'auraient traversées ses ancêtres avant d'arriver à la constitution de son espèce. Il invoque encore des preuves inductives telles que celles qui sont tirées des documents paléontologiques ; mais il avoue que le principal recours de la théorie, c'est la morphogénèse individuelle. Ce n'est pas neuf, mais c'est sérieusement plaidé. Après les lois de l'embryologie vient une classification des animaux, des protozoaires aux vertébrés, classification embryologique ou basée sur les lois du développement des animaux. Un lexique des termes techiques, des listes des auteurs, des figures et des tableaux et une table alphabétique rendent ce volume des plus faciles à consulter.

16. — « De même que l'alchimie et ses pratiques ont été le berceau de la chimie, la thaumaturgie, les sciences occultes, enfin, apporteront à la physiologie et à la philosophie une source précieuse d'études nouvelles dont il est impossible de prévoir l'étendue. » Ce sont les lignes qui terminent le mémoire que publiait, dès l'année 1860, le professeur de Bordeaux, docteur Azam. Depuis lors, nombre de travaux dus à l'observation du même auteur ont été donnés par lui, tant à l'Académie des sciences morales qu'à la *Revue scientifique*.

L'histoire de Felida X.... a été un des premiers faits de soi-disant double conscience consignés dans nos recueils. Cette histoire et plusieurs autres, et les commentaires scientifiques auxquels elles ont donné lieu, réunis à quelques autres mémoires moins importants, telle est la matière du volume que publie M. Azam sous ce titre : *Hypnotisme et double conscience*. Des lettres de MM. P. Bert, Charcot et Ribot présentent au public ce volume mieux que je ne le pourrais faire. Le fait est que M. Azam a été des premiers, sinon le premier, en France, à faire

entrer ces faits dans le domaine de la science et à en faire une des bases de la psycho-physiologie. Les morceaux les plus importants de ce recueil sont l'histoire de Felida, avec tous les développements, toutes les considérations auxquelles elle a donné lieu. Tout le monde connaît aujourd'hui cette histoire d'une femme qui a vécu en passant alternativement par deux états de conscience absolument distincts, dont l'un au moins était absolument étranger à l'autre ; ce qui faisait de cette femme comme deux individus en une seule personne. L'autre morceau capital, c'est une étude approfondie du caractère dans l'état de santé et dans la maladie, étude curieuse qui, partant de l'observation de l'animal, trouve en lui les premiers indices du caractère, poursuit la même recherche chez l'homme aux divers âges, dans la maladie et dans la santé, voit leurs éléments s'ajouter et s'accroître jusqu'à se fixer en des types déterminés et pour ainsi dire irréductibles. Toutes les variétés de caractère sont passées en revue par l'auteur, ainsi que les conditions qui peuvent agir sur lui pour le modifier, et aussi les directions que le caractère peut imprimer à l'existence, aux passions et aux actes. J'ai dit, l'an passé, à l'occasion du livre de Pérez sur le même sujet, comment le caractère devait être défini, surtout en raison de l'action, et secondairement en raison de l'intelligence et du sentiment. Le livre de M. Azam est rempli de faits qui confirment cette manière de voir.

17, 18, 19, 20. — La littérature de l'hypnotisme se partage toujours en deux catégories : celle qui regarde l'hypnotisme comme un état anormal, sans doute, mais relevant cependant de la physiologie simple ou de la physiologie pathologique, et celle qui veut voir dans cet état une intervention surnaturelle et relevant du surnaturel diabolique. Les deux premiers numéros de ce paragraphe appartiennent à la première catégorie et, sous ce rapport, se rapprochent du précédent et de ceux qui vont suivre.

Le professeur de physiologie de Leipzig, connu par son traité de psychologie physiologique, nous donne de l'*Hypnotisme* et de la *suggestion* une étude sévère et sobre dans laquelle il l'étudie comme méthode expérimentale et aussi comme méthode pratique. Il reconnaît dans cet état une exagération des aptitudes affectives de la personne, se produisant au détriment de sa puissance volitive, qui se trouve fort amoindrie. L'obnubilation de la conscience lui paraît le rattacher au somnambulisme naturel, dont il se rapproche en effet. Le sommeil hypnotique est le résultat d'une suggestion, et les conditions qui rendent possible cette suggestion sont aussi celles qui expliquent les suggestions pratiquées durant l'hypnose. Il reconnaît en lui un état inférieur, qui tient du rêve et de la maladie, intéressant comme méthode d'expérimentation, capable de rendre quelques services comme moyen de traitement, mais dangereux néanmoins, comme beaucoup de remèdes dont

il importe de restreindre l'usage et d'entourer la pratique de précautions et de réserves.

— Le livre de M. Nizet est conçu dans le même plan et dans le même esprit, avec une tendance critique plus marquée que le précédent. *L'Hypnotisme* y est envisagé dans son passé, dans son présent et dans son avenir ; dans son passé jusqu'à Mesmer, dans son présent avec les deux écoles de Nancy et de la Salpêtrière, et dans son avenir avec force présomptions sur ce que sera la science de demain et la société transformée par la science. Beaucoup moins sévère que le précédent, M. Nizet se permet ainsi des vues utopiques qui n'empêchent pas son livre d'être intéressant, surtout dans les chapitres où il discute les expériences des magnétiseurs contemporains : Zamora, Pickmann, Krebs, etc. Lui aussi conclut, d'ailleurs, aux applications possibles de la suggestion à la thérapeutique.

Ces auteurs regardent volontiers l'hypnotisme comme « le vestibule des mystères de l'occultisme, » tandis que le P. Franco et M. Jeanniard du Dot pensent qu'on entre avec lui dans le temple lui-même, et que ce temple n'est pas seulement celui d'une puissance cachée et incertaine, mais que c'est le diable en personne qui en est le prêtre et l'idole.

— Telle a toujours été l'opinion du P. Franco dans les travaux qu'il a publiés déjà sur ce sujet, et que j'ai présentés ici. Le P. Franco a condamné en bloc toutes les pratiques de l'hypnotisme, celles qui sont suspectes, en raison de cette suspicion même, et celles qui ne le sont pas, en raison d'un procès de tendance qui conclut à les confondre avec les premières. Le but de *la Nouvelle Théorie de la suggestion* est de démontrer que cette théorie n'explique rien de l'hypnotisme et ne change rien aux appréciations sévères que l'auteur a déjà portées contre lui. Je me garderais bien de faire aucune objection au P. Franco sur le terrain théologique, mais je me permettrai de lui faire observer qu'il y a bien des lacunes dans sa discussion physiologique; la bataille qu'il livre aux actes réflexes, par exemple, est au moins étrange. Les phénomènes les plus simples de l'hypnose ne dépassent pas les forces naturelles, dit-il, mais ils ne sont pas naturels par la façon dont ils se produisent. Or, c'est là ce que le Révérend Père n'a pas démontré.

— M. Jeanniard du Dot nous présente dans son livre : *Le Spiritisme dévoilé*, des conclusions analogues à celles du P. Franco, mais avec une discussion un peu moins dédaigneuse des faits de l'ordre des sciences naturelles. Plusieurs de nos évêques ont joint leur approbation à cet ouvrage, dont la forme est d'une tournure vive et spirituelle, et dont le fond, inspiré par une certaine largeur d'idées, s'appuie aussi sur les plus sérieuses données philosophiques. Du reste, l'auteur s'occupe peu des faits élémentaires de l'hypnose; ce sont surtout les grandes manifestations

qu'il a en vue et qu'il condamne. Après un chapitre consacré aux notions fondamentales de doctrine et de science relatives au sujet, un deuxième aux témoignages historiques, viennent les expériences de Crooks et de Zœllner, de Gibier et de Slade. Enfin, dans la discussion intéressante à laquelle il se livre à ce sujet, l'auteur tend à rapprocher les faits hypnotiques des faits spirites, et, passant trop légèrement sur les faits de guérison ou d'intervention utile de l'hypnose, conclut que les savants qui s'en occupent ont tout l'air de « sorciers sans le savoir. »

21, 22. — Et cependant *la Thérapeutique suggestive* existe d'ores et déjà. Lisez plutôt les livres du docteur Cullerre et aussi celui de l'Anglais Lloyd Tuckey, traduit par le docteur David sous ce titre : *Thérapeutique psychique, ou Traitement par l'hypnotisme et la suggestion.* Y a-t-il là, comme on l'a dit avec une certaine emphase, une véritable renaissance thérapeuthique, et l'art de guérir va-t-il subir de ce chef une évolution aussi puissante que curieuse? Il est permis d'en douter. Il est certain, cependant, que dans un grand nombre de maladies nerveuses, les résultats obtenus par ces pratiques ont rendu de réels services. Comme moyen de supprimer ou d'atténuer beaucoup la douleur dans certaines opérations chirurgicales et mêmes obstétricales, le moyen ne serait pas encore à dédaigner. Enfin, il a pu être employé avec certains avantages dans l'éducation d'enfants vicieux ou dégénérés. Nul doute que ce ne soit là un agent difficile à manier, dangereux par les abus auxquels il prête, nécessitant prudence et réserve pour échapper aux accidents auxquels il expose; sous tous ces rapports, il ressemblerait beaucoup à nombre de médicaments que les médecins emploient tous les jours. Et si les médecins doivent avoir pour première règle : *Primo non nocere*, ils doivent aussi se souvenir de cet autre principe : *Omnis medela a Deo.*

23. — Le nouveau volume qui vient de s'ajouter à l'*Encyclopédie d'hygiène*, le cinquième, présente un intérêt tout particulier. Il constitue une monographie des plus étudiées de l'hygiène hospitalière, y compris une étude sur l'histoire et l'organisation actuelle de l'assistance, les parts respectives que prennent à ce grand service les diverses unités administratives, les dépenses et les ressources de l'assistance publique, ce qu'elle est en France et à l'étranger. L'assistance de l'enfance, celle des aliénés, celle des infirmes, aveugles, etc., sont successivement passées en revue, ainsi que l'organisation de l'assistance à l'hôpital et celle de l'assistance au dehors de l'hôpital. Là sont étudiées toutes les conditions que réclame l'hygiène pour l'installation d'un hôpital tel qu'il doit être pour répondre aux exigences des nouvelles données; le choix du terrain, les dimensions, les aménagements extérieurs et intérieurs, les questions si controversées de ventilation, de chauffage et même d'éclairage, le mobilier et les services annexes. Tout est passé en revue, exposé,

discuté et formulé en conclusions dûment justifiées. Il n'est pas jusqu'aux mesures de désinfection qui ne soient l'objet d'un chapitre à part dans lequel sont soigneusement notés les agents à employer, la technique de la désinfection, les établissements spéciaux attribués à ce service en France et à l'étranger.

24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31. — Après la grosse encyclopédie, que les travailleurs doivent consulter, que les spécialistes doivent approfondir, les petites monographies qui peuvent être utiles à tous ou presque tous.

Et d'abord, le *Cours d'hygiène* du docteur Thoinot, avec préface du professeur Brouardel, seconde édition, revue d'après les modifications que le conseil supérieur de l'instruction publique a apportées dans l'enseignement de l'hygiène, et par un auditeur au comité consultatif d'hygiène, ayant été chargé lui-même de missions sanitaires. L'eau, l'air, les aliments, les détritus, les maladies contagieuses, la salubrité de l'école et jusqu'à la police sanitaire des animaux : voilà des données utiles, qu'on regrette de ne pas voir relevées par une idée un peu plus large.

— C'est du reste le propre de la plupart de ces petits livres. Ceux du docteur Monin, par exemple, sur *les Maladies épidémiques* et sur *l'Hygiène et le traitement du diabète*, sont frappés au coin de l'utile et renferment les conseils hygiéniques les plus efficaces et les plus certains : le guide du diabétique notamment peut être utile à tous ceux qu'affecte ce mal, avec lequel beaucoup de gens doivent s'appliquer à vivre. — *L'Hygiène scolaire* est parfaitement résumée dans le petit livre du docteur Laffon ; la Société d'hygiène de l'enfance de Paris l'a d'ailleurs honoré d'une médaille. Élèves, maîtres, etc., peuvent y trouver une bonne direction sur l'installation de la maison d'école et sur l'éducation physique. Ce qui est, ce qui doit être et ce qui devrait être y sont assez bien indiqués en peu de mots.

— Enfin les jeunes enfants sont l'objet de soins de plus en plus multipliés, et peut-être de plus en plus nécessaires ; et c'est à ce sujet que se sont appliqués MM. Jacquemet, Cancalon et Chamouin. Quant au livre de M. J. Nattus, *Hygiène des fiancés*, plus littéraire et plus humoristique que médical, il renferme aussi nombre de conseils utiles, mais qu'on fera bien de ne pas laisser sous les yeux des jeunes personnes, auxquelles cependant il a la prétention de s'adresser. Il y a tant de choses que l'on peut dire aux jeunes gens et qu'il est mauvais de leur donner à lire.

32. — Ceci n'est plus seulement un livre d'hygiène, quoique *l'Alimentation*, qui en est le titre, soit une question d'hygiène au premier chef : c'est plutôt une monographie de la nutrition animale, servant d'introduction à l'étude de l'alimentation. Le côté historique y est largement traité, et le côté physiologique plus largement encore. La question des fourrages, de leur aménagement, de leur équivalence, y est compendieu-

sement traitée; car il s'agit de la nutrition animale en général, et ces données ont fait la substance du cours professé par l'auteur dans la chaire d'agriculture du Conservatoire des arts et métiers. En somme, bonne étude d'ensemble des lois de la nutrition et des applications qu'elles comportent. Elles seront suivies d'un second volume, traitant spécialement du rationnement de l'homme et des animaux.

33. — Le quatrième volume du *Traité de médecine* est à la hauteur des tomes précédents, que j'ai signalés l'an passé. La spécialité y est représentée par les pages que M. Ruault a consacrées aux maladies du nez et du larynx; la clinique, dans la personne de MM. Brissaud, Legendre et Marfon, a inspiré les articles sur l'asthme, sur la coqueluche et sur les maladies des bronches, sur les maladies chroniques du poumon et du médiastin; enfin, M. Netter a traité savamment des maladies aiguës du poumon et des diverses pleurésies. Ce volume est ainsi consacré tout entier aux maladies des voies respiratoires. Les auteurs se sont appliqués à continuer à cet ouvrage le caractère que j'ai déjà signalé et qui consiste moins à donner une étude monographique de ces diverses maladies, qu'à en reproduire le tableau, tel qu'il peut être présenté, au point de vue des données récentes que la microbiologie a introduites dans le cadre scientifique. Quel que soit l'avenir réservé à ces données, elles ont assez d'importance pour constituer en effet un point de vue nouveau dans l'exposé scientifique; moins fécondes pour ce qui est des applications pratiques, elles ne doivent pas cependant être négligées sur ce terrain même, en raison tout au moins des espérances qu'elles ont fait naître et qu'on ne saurait abandonner. Le tome V vient de paraître. Les matières qu'il renferme sont peut-être encore plus d'actualité que les autres, en raison du nombre de travaux auxquelles elles ont récemment donné lieu. Ce sont les maladies du cœur, dues à la plume de M. A. Petit; les maladies des vaisseaux sanguins, rédigées par M. Œttinger, avec un chapitre consacré au rhumatisme articulaire aigu; enfin, les maladies des reins, dans l'étude desquelles M. Brault est en train de se créer une véritable notoriété, sont exposées méthodiquement par cet auteur, avec un appendice consacré aux maladies des capsules surrénales. L'ouvrage, qui sera bientôt complété, puisqu'il n'y a plus qu'un volume à publier pour cela, formera certainement un des meilleurs recueils où le médecin puisse prendre une idée d'ensemble de la pathologie interne et l'appliquer aux cas particuliers qu'il rencontre dans la pratique.

34. — Il fut un temps où toutes les maladies étaient rapportées à quelqu'un des grands systèmes liquides de notre économie. L'humorisme, tel était le nom de cette doctrine, a provoqué jadis de beaux travaux. L'humorisme ne règne plus en tyran dans les sciences médicales, mais il y occupe toujours une place importante: témoin le gros *Traité des maladies du sang*, que vient de faire paraître M. le docteur Labadie-Lagrave dans

la collection publiée par lui et par le professeur Sée sous le titre de *Médecine clinique*, chez Battaille. Plus de quatre-vingts pages sont d'abord consacrées à l'étude du sang normal, anatomie et physiologie; car le sang est un organe comme les autres, plus compliqué que beaucoup d'autres, et un organe qui court à travers tous les autres : chair coulante, a dit Bardeu ; et les éléments qui entrent dans sa composition sont aussi multiples que délicats. Après l'hématologie normale sont étudiées successivement les anémies en général, et chacune des classes d'anémies particulières, telles que la chlorose, l'anémie dite pernicieuse progressive, et les anémies cachectiques et toxiques. Les maladies qui se rattachent à l'empoisonnement du sang sont rapprochées de celles qui tiennent à la présence dans le sang d'organismes étrangers, de parasites, en un mot. Les affections scorbutiques ont leur large part dans le plan général; elles conduisent insensiblement aux affections scrofuleuses et à d'autres affections d'étude récente, et qui sembleraient plutôt appartenir au système nerveux qu'au système sanguin. Telles sont l'acromégalie et les ostéites déformantes. L'auteur, du reste, ne discute même pas ce point ; et comme ses descriptions sont claires, nettes et classiques, nous ne lui en ferons pas autrement reproche.

35. — *La Thérapeutique physiologique du cœur* est le tome II du *Traité des maladies du cœur*, du professeur Sée. C'est un exposé complet de toutes les médications qui ont pu être employées pour combattre les troubles et les altérations du cœur et même du système des vaisseaux sanguins en général. Il y a beaucoup de physiologie dans ce livre; la physiologie du cœur d'abord, puis celle de toutes les substances, de tous les agents employés dans cette médication. Ce fut toujours là, d'ailleurs, la note spéciale et le côté intéressant de l'enseignement du maître.

36. — Le traité diagnostic du professeur de Wurzbourg, von Leube, est un grand ouvrage dont vient de paraître le deuxième volume, consacré au *Diagnostic des maladies du système nerveux*. Anatomiste et clinicien, le maître a fait là une œuvre magistrale, qui convient aux étudiants et aux cliniciens par la méthode selon laquelle l'œuvre est conçue, méthode rendue plus claire encore par les nombreux schémas répandus dans le texte ; aussi ce livre appelle-t-il la traduction.

37. — Les livres de la science espagnole sont loin d'avoir la valeur précise et rigoureuse des livres de la science allemande; il est vrai qu'ils ont d'autres qualités : les données synthétiques et les conceptions générales y sont en honneur. Tel est le volume des *Leçons de pathologie médicale*, du docteur M. A. Sanudo, professeur de la Faculté de Saragosse. Des leçons sur les généralités de la pathologie médicale ouvrent ce volume, qui se continue par les maladies des principaux appareils de l'économie, par les maladies générales et infectieuses.

38. — Si l'hypnotisme a manifesté la prétention de révolutionner la

médecine, la méthode des injections hypodermiques ne prétend pas moins révolutionner la thérapeutique. Ce que M. Chéron appelle *l'Hypodermie*, c'est-à-dire le traitement des états morbides par les injections sous-cutanées de liquides ou de solutions médicamenteuses. Le fait le plus curieux à relever, c'est que, quelle que soit la nature du liquide employé en injection sous-cutanée, pourvu que ce liquide ne soit pas toxique, l'effet immédiat de l'opération est « un relèvement de tension, » une sorte de surcroît de vitalité. Ce qui n'empêche que les solutions d'un agent capable d'une action thérapeutique spéciale ne déterminent cette action. Il y a plus; ces mêmes agents qui, introduits dans l'économie par les voies ordinaires de la digestion, ne produisent que des effets mal certains quant au temps et à la dose, déterminent au contraire des effets physiologiques très précis, selon le moment et selon la dose, quand on les administre par injection hypodermique. De là un grave motif de justifier ce mode d'administration des médicaments.

39, 40, 41. — La pathologie est devenue microbienne, mais, en même temps, la mesure dans laquelle les microbes sont nuisibles et leur importance spécifique sont l'objet de beaucoup de travaux. Les trois thèses que je réunis dans ce numéro, la première surtout, celle du docteur Appert, en sont la preuve. Celle-ci conclut que la maladie dépend plutôt de la façon dont l'organisme est impressionné par un microbe, que de la nature même de ce microbe, ce qui est vrai pour un grand nombre de maladies microbiennes. — Le travail du docteur Thérèse établit de préférence comment les maladies infectieuses, les plus microbiennes des maladies, se généralisent par le système des artères, dans lesquelles les microbes provoquent les lésions communes de l'artério-sclérose. — Enfin, dans la thèse du docteur J. Renault, on voit comment le *bacterium coli*, né dans l'intestin, peut émigrer dans les voies urinaires et y développer une infection spéciale, du moins en apparence.

42, 43. — MM. Terrier et Péraire viennent de donner de la *Petite Chirurgie* de Jamain une septième édition, mise au point et à l'ordre du jour, pour le plus grand bien des jeunes étudiants auxquels il rend surtout service, et aussi pour celui de beaucoup de praticiens. Après trois chapitres consacrés à l'antisepsie, ils décrivent les bandages et appareils, leurs applications aux fractures et aux plaies de guerre, et enfin les petites opérations d'usage facile et fréquent. Nombre de gravures facilitent les applications des règles formulées et les gravent aussi dans la mémoire. Avis aux aspirants aux divers concours de médecine.

— Les mêmes auteurs ont complété leur œuvre au point de vue des praticiens, en publiant à part, dans le *Petit Manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicales*, les indications les plus précises pour toutes les opérations qui peuvent se présenter dans la pratique chirurgicale usuelle. On y trouve, en quatre parties : la méthode antiseptique, selon la formule

de Lister et les additions faites à cette formule par divers chirurgiens; puis l'étude de l'asepsie ; puis la méthode mixte; enfin l'application des règles de l'antisepsie et de l'asepsie à chaque région de l'organisme.

Ces deux volumes sont munis d'un élégant cartonnage qui permet de les avoir toujours sous la main, sans les détériorer.

44. — C'est encore d'antisepsie qu'il est surtout question dans le *Manuel de la sage-femme et de la garde-malade*. C'est du moins par les mesures d'antisepsie que commence et que finit ce petit volume, qui va bien à son adresse, mais ne saurait être laissé sous les yeux de tout le monde, cela se comprend. Un index des mots médicaux les plus usuels en forme un utile complément.

45. — Le *Manuel de pharmacie pratique* est appelé à rendre de grands services et peut être mis entre toutes les mains. C'est surtout aux élèves en pharmacie qu'il s'adresse; mais il peut convenir encore à tous ceux qui s'occupent de diriger une pharmacie et qui, si restreinte que soit leur officine, ont besoin de quelques notions scientifiques pour s'en servir utilement. Après quelques pages sur les appareils et ustensiles et quelques autres consacrées aux principales opérations de l'officine viennent, par ordre alphabétique, toutes les préparations usitées des médicaments magistraux et officinaux. Aussi est-ce là un recueil facile à consulter et dans lequel les novices trouveront, en outre des modes de préparation, des conseils expérimentés sur la conservation et l'appropriation de certains produits plus délicats que les autres.

46. — Issu de la collaboration d'un laryngologiste et d'un professeur de diction, tous deux distingués et savants en dehors même de leur spécialité, le livre que le docteur Garnault vient de traduire en français est appelé à rendre, dans l'enseignement du chant, des services auxquels le livre de Mandl ne pouvait plus suffire. Beaucoup de questions sont touchées dans ce livre, qui ont trait à la théorie de la musique, à la physiologie de la voix, à l'hygiène de l'appareil vocal, à l'art de la parole et du chant, et jusqu'aux maladies des organes qui prennent part à ces fonctions. La laryngoscopie, la culture de la voix, les registres, etc., jusqu'aux défauts de la parole et au bégaiement, sont passés en revue dans cette étude. C'est donc un livre savant et pratique à la fois.

47, 48. — Les eaux minérales sont chaque année l'objet de nombreuses études. En voici deux qui se recommandent par leur caractère sérieux et scientifique. Les docteurs Barbaud et Rouillard ont surtout étudié la neurasthénie, cette maladie fin de siècle, si je puis dire, qui trahit l'épuisement peut-être plus encore que la maladie; et ils montrent dans la cure aux eaux de Luxeuil le remède à côté du mal. Luxeuil, ses Thermes, les pratiques hydrothérapiques, etc., sont la deuxième partie de ce petit livre que présente aux lecteurs une préface spirituelle de M. Claretie.

— Quant au docteur Piot, c'est en Algérie qu'il nous conduit, aux eaux moins connues, mais non moins efficaces d'Hammam-Meskoutine, dont il nous décrit le site admirable et les sources nombreuses, au point de former de magnifiques cascades; sources chaudes et ferrugineuses, sources chlorurées, sulfhydriques et bicarbonatées. Nombre d'observations viennent confirmer et justifier l'enthousiasme de l'auteur pour cet établissement thermal, situé au milieu d'un pays accidenté, d'une végétation incomparable, montrant des cultures superbes, chasses, promenades, objets d'étude de toute sorte, et qui n'a que le défaut d'être au delà de la Méditerranée, défaut corrigé d'ailleurs par ce fait qu'il est en Algérie, c'est-à-dire en pays de France.

49, 50, 51. — Deux brochures et un petit volume dont les sujets tout spéciaux, relatifs aux maladies des yeux ou de l'oreille, ne se prêtent guère à une analyse, surtout pour nos lecteurs, mais que je dois signaler néanmoins. Titres : *Des Perforations de la membrane de Schrapnell*, par le Dr Raoult; — *De la Cataracte vulgaire*, par le Dr Ferret; — et *Détermination pratique de la réfraction oculaire*, par le Dr Billot.

52. — J'en dirai autant du *Guide de diagnostic gynécologique*. S'il est une classe de maladies pour lesquelles la réserve convienne au médecin, ce sont bien les maladies propres à la femme, qui comportent tant de délicatesses et renferment tant de misères.

53, 54. — Les moyens physiques de traitement ont tous pris un grand essor en médecine dans ces derniers temps. C'est pourquoi l'on s'est attaché à décrire les meilleurs procédés à mettre en œuvre pour les employer. De là les livres de technique spéciale à ces différentes pratiques. Le *Manuel technique de massage*, du docteur Brousset, indique les manipulations méthodiques au moyen desquelles on peut favoriser la circulation dans les points où elle s'engorge, modifier certains états maladifs des nerfs, des muscles et surtout des articulations.

— La *Technique d'électrothérapie* des docteurs Gauthier et Larat est le premier volume d'une série destinée à exposer les nouvelles découvertes qui, tous les jours, élargissent le cercle des applications de l'électricité à la médecine. Trois chapitres consacrés, l'un à l'électro-biologie, l'autre à l'électrolyse interstitielle, et le troisième aux courants alternatifs, forment le contenu de ce premier volume, dont le caractère est aussi scientifique que pratique. Une table détaillée permet d'utiliser facilement ce livre pour telle ou telle recherche.

55, 56. — Un petit livre plein de considérations intéressantes sur *l'Opium et ses abus* est celui du docteur E. Martin, qui emprunte à la science d'observation ses plus sérieux documents, à l'économie sociale ses vues les plus larges, et à la médecine ses moyens de guérison les mieux avérés. La morphinomanie, l'opiophagie et le mode fumigatoire sont étudiés comme les trois modes d'une passion qui sévit en Europe sous la pre-

mière forme et sous les deux autres en Orient, et conduit inévitablement ses victimes de la sujétion la plus tyrannique, à la désorganisation et à la déchéance morale, quelquefois jusqu'au crime, et au crime plus ou moins responsable ; d'où les dangers que court la société du fait de semblables passions.

— L'étude du docteur Heckel sur *les Kolas africains* a été rédigée après dix années d'études spéciales sur ce singulier produit exotique, resté longtemps légendaire, et dont les merveilleuses propriétés méritaient bien cette importante monographie. L'auteur en effet est presque le parrain du kola : c'est lui qui l'a fait connaître au monde médical et lui a continué son patronage ; depuis les légendes nègres, qui chantent les vertus de ce produit, jusqu'aux pages de ce travail, qui en exaltent les propriétés, il y a la distance qui sépare l'état barbare et la civilisation. C'est pourquoi l'auteur se flatte avec raison d'avoir contribué heureusement à la prospérité de nos colonies africaines, en faisant connaître les applications thérapeutiques, bromatologiques et même stratégiques d'un produit si précieux.

57. — On se souvient qu'au moment de la dernière épidémie de choléra, un médecin espagnol, le docteur J. Ferran, annonça qu'il avait découvert un vaccin du choléra. Le fait parut suspect, les procédés d'études et de recherches n'étaient pas conduits selon les règles ordinaires de la bactériologie ; néanmoins, comme cette science est encore bien neuve, elle est aussi bien susceptible d'imprévu ; aussi la défiance était-elle un peu permise. Aujourd'hui le temps a marché et le docteur Ferran réclame une décision de l'opinion scientifique. Tel est l'objet de ce livre qui renferme, avec les données générales relatives à l'étiologie microbienne des maladies, une étude des vaccins et de l'immunité qu'ils confèrent Puis viennent les pièces afférentes à la découverte de l'auteur, ses communications aux sociétés savantes, ses statistiques et ses références de toute sorte. Ce sont les principales pièces du procès que le docteur espagnol croit devoir engager avec ses confrères étrangers.

58, 59, 60. — Comme il n'existe pas de programme officiel détaillé des matières sur lesquelles les étudiants en médecine sont interrogés dans leurs examens et dans leurs concours, un recueil de la nature de celui qu'a réuni le docteur Berton ne pouvait qu'être bienvenu. Aussi en est-il à sa troisième édition. Ce qui distingue ce volume de certaines conpilations analogues, c'est qu'à la suite d'un certain nombre de questions, il donne les réponses faites par les examinateurs eux-mêmes, quand celles-ci correspondent à des idées toutes personnelles. Comme entrée en matière un chapitre des plus complets sur l'organisation des études médicales, dans les Facultés et dans les écoles secondaires, les écoles militaires et navales, les concours, les stages et le service militaire.

— Sur ce dernier point le livre de MM. Petit et Colin : *Guide mili-*

taire des étudiants, des médecins et pharmaciens de la réserve et de l'armée territoriale, donnera tous les renseignements utiles d'une façon plus complète encore. Aussi lui prédisons-nous avec confiance un succès égal à celui du précédent.

— Quant à celui de MM. Chauvel et Nimier : *Traité pratique de chirurgie d'armée*, son mérite est tout autre encore, car c'est à la chirurgie de l'armée active qu'il s'adresse surtout.

61. — Le bilan dressé chaque année par les chroniqueurs de l'ordre des sciences médicales est toujours considérable ; mais il comporte beaucoup plus de faits particuliers que de grandes données générales. Toutefois depuis l'impulsion que l'école de la Salpêtrière a donnée à l'étude des maladies du système nerveux, depuis la révolution que les grandes découvertes de Pasteur ont suscitée dans les études médicales, il s'est fait deux grands courants scientifiques dont l'*Année médicale* nous permet de constater la persistance, sinon le développement. Du côté de l'hygiène les applications ont été nombreuses et fécondes ; du côté de la thérapeutique, elles ont eu moins d'efficacité, bien qu'elles ne soient pas demeurées stériles. Il me faudrait faire une longue énumération, si je voulais entrer dans le détail de ces faits ; je ne puis qu'en rappeler le caractère général. Ce ne sont pas là des livres à lire, mais des recueils à consulter.

Docteur A. Ferrand.

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES

1. *Résumé de géographie physique et historique*, par le colonel Niox. Paris, Delagrave, 1893, in-12 de 578 p., orné de cartes, 5 fr. — 2. *La Géographie dans les chaires de l'Université*, par Maurice Viguier. Avignon, Séguin, 1893, in-8 de 32 p. — 3. *La France pittoresque. Région du nord. Histoire et géographie des provinces d'Ile-de-France, Champagne, Flandre, Artois, Picardie et Normandie*, par A. M. G. Tours, Mame, 1893, gr. in-8 de 366 p., nombr. grav. et cartes, 2 fr. 75. — 4. *Les Étapes d'un touriste en France. Les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc*, par Léon Trébuchet. Paris, Hennuyer, 1893, in-16 de 294 p., grav. et cartes, 5 fr. — 5. *Vingt Jours sur les côtes de l'Océan. De la Loire à la Gironde* (Guide-Album du touriste), par Constant de Tours. Paris, May et Motteroz, 1893, album oblong de 110 p., orné de 125 dessins, 3 fr. 50. — 6. *Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale*, par B. Auerbach. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1893, in-12 de xxii-358 p., orné de 21 vues photographiques et de 24 croquis cartographiques, 5 fr. — 7. *Carlsbad*, par J. Hardmeyer, trad. par G. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 100 p., orné de 57 grav. et une carte, 1 fr. 50. — 8. *Le Chemin de fer de Glion à Naye*, par Ed. Lullin. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 47 p., orné de 10 grav. et vign., 1 fr. — 9. *Le Chemin de fer électrique et à crémaillère du mont Salève (Haute-Savoie) près Genève*, par Ed. Lullin. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 32 p., orné de 8 grav. et une carte, 0 fr. 50. — 10. *Morat*, traduit de l'allemand, par Louis Gauthey. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 83 p., orné de 26 grav. et une carte, 1 fr. — 11. *A travers l'Oberland bernois*, par Frèd. Ebersold. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 148 p., orné de 76 grav. et une carte, 2 fr. — 12. *Ospedaletti près San-Remo (Riviera di Ponente)*, par R. Adler, avec les observations climatologiques et médicales du docteur Enderlin. Zurich, Orell Füssli, s. d., petit in-8 de 35 p., orné de 11 grav. et 2 cartes, 0 fr. 50. — 13. *En Tyrol. Paysages, mœurs, histoire, légendes*, par Maurice Grandjean. Lille et Paris, Société Saint-

Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, gr. in-8 de 288 p., nombr. grav., 3 fr. — 14. *Chez nos amis de Russie*, par J. DE BEAUREGARD. Paris, Flammarion ; Lyon, Vitte. 1893, in-8 de 336 p., 31 grav., 3 fr. — 15. *Sinaï et Syrie. Souvenirs bibliques et chrétiens*, par le R. P. JULLIEN, S. J., missionnaire à Beyrouth. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, gr. in-8 de 296 p., orné de 70 grav., 3 fr. — 16. *L'Orient qui s'en va. Égypte. Palestine. Syrie. Constantinople. Notes de voyage*, par LUCIEN TROTIGNON. Paris, Savine, 1893, in-12 de 380 p., 3 fr. 50. — 17. *Feuilles de route en Tunisie*, par LÉO CLARETIE. Paris, Calmann Lévy, 1893, gr. in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 18. *Algérie et Tunisie. Récits de voyage et études*, par ALFRED BARAUDON. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 19. *Vingt jours en Tunisie, retour en France par Biskra et Constantine*, par CHARLES LALLEMAND. Paris, May et Motteroz, album oblong de 118 p., 15 aquarelles et 175 dessins, 5 fr. — 20. *L'Algérie et la Tunisie à travers les âges*, par ALEXANDRE BOUTROUE. Paris, Leroux, 1893, in-8 de 62 p., avec une carte, 2 fr. 50. — 21. *La Kabylie du Jurjura. Races berbères*, par JULES LIOREL. Paris, Leroux, in-12 de 544 p., 5 fr. — 22. *Le Mouvement africain en 1892*, par PAUL COMBES. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1893, in-8 de 262 p., 4 fr. — 23. *La Route du lac Tchad, du Loango au Chari*, par JEAN DYBOWSKI. Paris, Firmin-Didot, 1893, gr. in-8 de 381 p., orné de 136 dessins et 1 carte, 10 fr. br., 16 fr. rel. — 24. *Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique*, par ARISTE EXCOFFON. Paris, Jouvet, 1893, in-8 de 216 p. et grav., 3 fr. 50. — 25. *Le Mexique*, par GASTON ROUTIER. Paris, Le Soudier, 1891, in-8 de 110 p., 3 fr. — 26. *Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885-1886-1887). Le Mexique*, par le R. P. CHARLES CROONENBERGHS, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893, in-8 de 424 p., orné de grav., 5 fr. — 27. *Trinidad, journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises*, par le R. P. BERTRAND COTHONAY, O. P. Paris, Retaux, 1893, in-8 de 448 p. et grav., 4 fr. — 28. *Rio-Hacha et les Indiens Goajires*, par H. CANDELIER. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de XV-280 p., 42 grav. et 1 carte, 3 fr. 50. — 29. *Les Explorations des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique*, par J.-P. DE OLIVEIRA MARTINS, trad. de l'espagnol par A. BOUTROUE. Paris, Leroux, 1893, in-8 de 33 p., 2 fr. 50. — 30. *Au pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890*, par le Dr M.-A. LEGRAND. Paris, Baudoin, 1893, in-8 de 212 p., 4 fr. — 31. *Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron, de la Société de Marie. Étude historique et religieuse*, par le R. P. A. MONFAT. Lyon, Vitte, 1893, in-8 de 473 p., grav. et une carte.

1. — Le colonel Niox, ex-professeur de géographie à l'École supérieure de guerre et aujourd'hui général, est, comme l'on sait, auteur d'un fort bel atlas publié par la librairie Delagrave, et de nombreux ouvrages de géographie militaire très estimés. *Le Résumé de géographie physique et historique* qu'il vient de faire paraître est, en ce qui concerne l'Europe, une sorte d'abrégé de ses travaux antérieurs, destiné, ainsi qu'il le dit dans sa préface, à l'instruction de son fils. C'est donc une œuvre de pure pédagogie ; d'après le système le plus en faveur aujourd'hui, l'enseignement y est basé sur la géologie, dont les principes élémentaires sont tout d'abord exposés. L'orographie et l'hydrologie dépendent, en effet, de la constitution du sol ; la climatologie, l'ethnographie, l'histoire même, découlent naturellement de ces traits généraux physiques. Cette méthode est excellente assurément, et il y a lieu de féliciter le général Niox de l'avoir adoptée franchement. Mais nous nous permettrons de lui signaler quelques erreurs de détail qu'il pourra facilement faire disparaître d'une prochaine édition : à la page 20, il place Cherbourg en Bretagne ; il confond la Hague avec la Hougue (p. 42), en plaçant près du premier point la célèbre bataille où Tourville fut

écrasé par les forces combinées de l'Angleterre et de la Hollande; Brest n'est pas le premier port militaire de France (p. 44) : il doit céder ce rang à Toulon. On pourrait encore signaler quelques répétitions qui sont la conséquence du plan un peu enchevêtré de l'ouvrage, et aussi l'étendue exagérée donnée au chapitre relatif à l'Autriche, relativement à d'autres États plus importants. Enfin, nous ne pouvons nous associer pleinement à cet éloge de la Révolution française : « Elle a, dit l'auteur, substitué le droit populaire au droit princier, et en a buriné les principes dans les trois mots de *liberté*, *égalité* et *fraternité*, que la loi chrétienne avait, pour la première fois, fait entendre au monde il y a dix-huit siècles. » Par contre, nous adhérons volontiers à cette conception du progrès : « Ce n'est pas une utopie d'espérer, pour le xxe siècle, la constitution des États-Unis d'Europe ; alors, au lieu de se ruiner dans des luttes stériles, les peuples européens uniront leurs forces pour combattre la barbarie en Afrique et en Asie, et pour conquérir de nouvelles terres à la civilisation.

2. — La brochure de M. Maurice Viguier intitulée : *La Géographie dans les chaires de l'Université*, publiée en province sous un titre fort modeste, mériterait de ne pas passer inaperçue : elle signale, dans les manuels de géographie les plus accrédités, ceux mêmes de MM. Vidal-Lablache, Foncin, Marcel Dubois, de graves hérésies scientifiques. Il est inouï que de telles erreurs aient pu, jusqu'à ce jour, échapper à la critique, et ce fait donne réellement une triste idée de la valeur du contrôle exercé sur les ouvrages admis dans l'enseignement officiel. Pour donner une idée de cette prodigieuse légèreté, citons quelques exemples. Dans un de ces manuels, on lit que le soleil ne change pas de place dans le ciel; dans un autre, que les révolutions de la lune règlent la succession des mois (en Chine, ce serait exact); dans un autre, que le soleil, à midi, est à son *apogée;* que la terre présente successivement en 24 heures au soleil tous les points de sa surface; que le mouvement de rotation de la terre s'effectue en 23 heures 56 minutes (ce qui est la durée du jour sidéral, et non du jour solaire) ; qu'un navire paraissant à l'horizon montre d'abord la pointe de ses mâts, puis sa *quille*, puis ses parties basses ; que le grand cercle passant par un point est dit le méridien de ce point ; que l'étoile polaire est exactement au pôle nord ; que l'aiguille aimantée se dirige *constamment* vers le nord ; que l'échelle d'une carte exprime le rapport entre cette carte et la *surface* du pays représenté. Mais il faut bien nous borner, en ayant assez dit pour montrer la faiblesse scientifique de nos professeurs de géographie les plus réputés. M. Maurice Viguier a eu raison de signaler le mal ; il y a lieu de s'étonner qu'il n'en indique pas la cause et, par suite, le remède. C'est cependant bien simple : par suite du rattachement des chaires de géographie aux Facultés des lettres, l'enseignement

de cette *science* manque absolument d'esprit *scientifique*. On veut absolument en France que le même professeur enseigne, à la fois, l'histoire et la géographie ; de là son ignorance en cosmographie, en géologie, en météorologie, et dans toutes les sciences naturelles qui cependant sont absolument nécessaires pour l'enseignement exact et rationnel de la géographie. Ajoutons qu'il y a des exceptions, et beaucoup. Nous en trouverons un exemple tout à l'heure dans l'étude sur le plateau lorrain de M. Auerbach, dont nous rendons compte au n° 6.

3. — Au risque d'être indiscret, dévoilons que les initiales A. M. G., qui servent de signature à l'important volume que vient de publier la librairie Mame, *la France pittoresque*, appartiennent à un Frère des Écoles chrétiennes, aussi savant que modeste, auteur de nombreux ouvrages estimés de pédagogie géographique. Nous n'avons encore qu'une description de la région du Nord, et nous avons lieu de compter sur celle des autres parties de la France. Le plan adopté par l'éminent religieux est simple et clair : il étudie d'abord la région dans son ensemble, puis adopte comme base la division en provinces qui a prévalu dans le langage courant, parce qu'elle représente réellement des entités à la fois géographiques, ethnographiques, économiques et historiques. Toutefois, il subdivise ensuite la province en départements, pour se conformer au système administratif actuel. Dans chaque département, il indique successivement les caractères physiques généraux, les traits saillants de la population, les personnages qui l'ont illustré, enfin les localités intéressantes par leurs monuments ou par les faits historiques qui s'y rattachent. L'auteur procède souvent par extraits empruntés à des écrivains bien connus et choisis avec discernement, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'ensemble est animé d'un excellent esprit. De même que pour le livre de M. le général Niox, nous relèverons quelques erreurs de détail, bien difficiles à éviter dans un travail d'ensemble aussi étendu. Dunkerque, depuis les nouveaux travaux, est accessible à des navires de plus de 1,000 tonneaux (p. 245) ; les châteaux de Martinvast et de Tourlaville, près de Cherbourg, ne sont plus en ruine (p. 357), mais ont été luxueusement restaurés par leurs propriétaires actuels, MM. le baron de Schikler et le vicomte de Tocqueville ; les Pères du Mont Saint-Michel ne sont malheureusement plus les gardiens des magnifiques édifices construits par leurs prédécesseurs (p. 364). Enfin, plusieurs des gravures qui ornent cet excellent ouvrage sont bien anciennes et ne représentent plus l'état actuel des choses. Malgré ces légères imperfections, c'est un beau volume qui tient un très bon rang dans l'incomparable collection des livres de prix publiés par la maison Mame.

4. — La librairie Hennuyer a entrepris, comme bien d'autres, la publication d'une série de guides descriptifs des diverses régions de la

France. Certes, par le temps qui court, les touristes n'ont que l'embarras du choix lorsqu'il s'agit de se munir de livres ou d'albums les renseignant sur les beautés des monuments ou des paysages qu'ils devront admirer au cours de leurs pérégrinations ; ceux que la belle saison appelle sur les bords de la mer sont particulièrement favorisés sous ce rapport. M. L. Trébuchet, auteur de deux volumes sur Belle-Isle-en-Mer et la baie de Cancale, nous décrit, cette année, *les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc*. Il ne se contente pas de détailler les églises, les monuments, les plages qui abondent dans ces beaux pays; il s'attache surtout à conter les faits historiques et les légendes qui y ont trait, en sorte que la lecture de son livre est intéressante et instructive; il se montre respectueux pour la foi vive qui anime les populations au milieu desquelles il nous promène et s'abstient soigneusement de toute réflexion de mauvais goût. Son livre peut donc être mis entre toutes les mains ; nous ne lui ferons qu'un reproche, c'est qu'il est d'un prix trop élevé; il est vrai qu'on l'a orné de gravures et de cartes, mais les unes et les autres sont d'une exécution médiocre.

5. — On se rappelle les jolis albums édités par la maison May et Motteroz, que nous avons signalés et qui donnaient la description des côtes de Normandie et de Bretagne. Cette fois, le même auteur, M. Constant de Tours, entreprend de faire connaître le littoral vendéen et poitevin de la Loire à la Gironde. Tâche un peu ingrate, étant donnée la monotonie de cette côte où il est difficile de trouver des points de vue pittoresques et des monuments intéressants, sauf à La Rochelle. Aussi l'auteur est-il obligé d'étendre ses investigations à l'intérieur des terres, jusqu'à la Roche-sur-Yon, Taillebourg, Saintes, Niort, Saumur, etc.; il n'en fallait pas moins pour arriver à placer cet album à peu près sur la même ligne que ceux dont nous avons rendu compte précédemment.

6. — L'essai de géographie régionale sur *le Plateau lorrain*, de M. Auerbach est un travail des plus louables, et il serait bien à souhaiter qu'il en soit entrepris du même genre sur les autres régions de la France. La géographie purement physique y tient la plus large place et se base entièrement sur une étude géologique minutieuse; suivant la composition du sol, l'auteur divise le plateau lorrain en « pays » distincts dans lesquels il montre l'étroite connexion qui existe entre cette composition géologique, le relief, l'hydrologie, la climatologie et les caractères ethniques des habitants. Il constate et déplore la dépopulation croissante des campagnes, malgré une appréciable fécondité du sol, surtout dans l'est de la région; par contre, il fait ressortir, dans cette dernière partie, le développement progressif de la puissance industrielle représentée par les salines, la verrerie et surtout les usines métallurgiques. Il y a lieu de regretter que, sur la foi de M. Maurice Barrès, M. Auerbach dise que le

pélerinage au sanctuaire de Notre-Dame de Sion, « jadis fameux, est aujourd'hui attristé de médiocrité. » C'est inexact : depuis quelques années, cette antique dévotion a été revivifiée et partage avec la basilique en construction à Domremy la faveur des chrétiennes populations lorraines. Dieu merci, sans nuire aucunement au patriotisme, la foi religieuse est toujours vive à notre frontière de l'Est.

7, 8, 9, 10, 11 et 12. — La belle collection de *l'Europe illustrée*, publiée par l'Art. Institut Orell Füssli, de Zurich, nous fournit, cette fois encore, quelques numéros. La monographie de Carlsbad est une des plus volumineuses, son auteur ne pouvant se lasser d'énumérer et de décrire les beaux sites et les agréments de toutes sortes qu'offre la célèbre ville d'eaux ; il s'y complaît si bien qu'à la fin de la brochure il lui reste à peine quelques pages pour indiquer les nombreuses promenades à faire dans les magnifiques forêts des environs. Il est facile de reconnaître que M. Hardmeyer est protestant ; toutefois il est assez respectueux pour la foi des habitants du pays, qu'il déclare bons catholiques, « sans fanatisme. » On sent bien aussi à la lecture que le texte a été rédigé d'abord en allemand, puis traduit en français, car le style est lourd et quelque peu encombré de locutions et de tournures de phrases germaniques. Les gravures sont parfaites ; mais la carte n'est qu'un simple itinéraire de chemin de fer étalé sur la couverture.

— Nous n'aurons pas les mêmes observations à faire sur les petites brochures de M. Lullin, qui se rapportent à d'intéressantes et nouvelles voies aériennes destinées à faciliter l'ascension des montagnes. Le succès du chemin de fer funiculaire qui permet de monter sans aucune fatigue de Territet, sur le lac Léman, jusqu'à Glion, par 690 mètres d'altitude, a donné l'idée de prolonger la voie jusqu'au sommet des rochers de Naye, par 1,975 mètres d'altitude. Mais pour cette seconde partie, la disposition du terrain et le manque d'eau motrice ont obligé les constructeurs à changer de système : il a fallu recourir à la crémaillère, comme au Righi. Le nouveau chemin de fer franchit des précipices vertigineux et déroule aux yeux stupéfaits des voyageurs une série de paysages vraiment grandioses que l'auteur décrit avec beaucoup de charme. La lecture de cette petite brochure ne peut manquer d'inspirer à plusieurs le désir de faire cet intéressant voyage. Les gravures sont très bonnes.

— Il en est de même du chemin de fer électrique et à crémaillère du mont Salève (Haute-Savoie). Cette station, depuis longtemps réputée à cause de ses propriétés sanitaires, était fréquentée surtout par les bourgeois de Genève, malgré les difficultés de l'accès. Depuis peu, les ingénieurs suisses ont eu l'idée d'utiliser la force motrice du Rhône pour produire l'électricité et actionner un petit chemin de fer qui serpente sur les flancs et le sommet du mont Salève. M. Lullin explique

sommairement le mécanisme appelé à rendre de grands services en pays de montagnes, décrit les itinéraires suivis et donne d'utiles indications sur les stations desservies.

— La petite ville de Morat, gracieusement assise sur la rive du lac de même nom, n'est pas très fréquentée des touristes qui cependant, paraît-il, y trouveraient des logements confortables, de jolies promenades aux environs, un climat salubre et une parfaite tranquillité. Mais ce qui fait surtout l'attrait de cette localité, c'est l'importance des souvenirs historiques qui s'y attachent; aussi, dans la brochure anonyme que nous examinons, le récit de ces événements glorieux pour la Suisse tient-il une large place. Les gravures sont très belles.

— La perle du recueil est certainement, pour cette année, la brochure de M. Ebersold sur *l'Oberland bernois*. Les gravures en sont merveilleuses et la carte représentant le relief de cette magnifique région est très intéressante. Le texte est aussi très bon et l'auteur a su décrire de la manière la plus suggestive les nombreuses excursions qui se recommandent aux touristes. Son itinéraire est judicieusement combiné : de Berne on arrive à Thoune, d'où l'on explore les rives du lac de ce nom ; puis on se transporte à Interlaken, qui est le point de départ de tous les petits chemins de fer récemment construits, funiculaires ou à crémaillère, grâce auxquels on peut, sans fatigue ni danger, se faire conduire au pied même des grands glaciers de l'Eiger, du Moine et de la Jungfrau. Là on trouve des hôtels confortables et même luxueux d'où l'on jouit de la vue la plus admirable sur tout le plateau suisse et ses montagnes. Peut-on imaginer un plus séduisant voyage ? Après avoir rassasié son lecteur de scènes grandioses, M. Ebersold le conduit à Lucerne par le charmant chemin de fer du Brünig, où sa vue se repose sur de riantes vallées.

— Le titre de la petite brochure sur *Ospedaletti* en indique suffisamment le contenu. M. Adler s'attache surtout à y démontrer que, parmi les nombreuses stations de la Côte d'azur, aucune ne mérite davantage d'attirer les touristes et les malades, car aucune n'est mieux abritée des vents froids du nord-ouest et du nord-est.

13. — M. Maurice Grandjean a parcouru *le Tyrol* en voyageur sérieux ; il ne s'est pas contenté, comme tant d'autres, de suivre confortablement les lignes de chemins de fer; mais il a tracé par les vallées et les chaînes de montagnes des itinéraires fort pittoresques. La partie descriptive de son livre est très soignée ; ce n'est cependant pas la plus importante, et l'auteur s'est surtout attaché aux récits historiques et légendaires. Le chapitre consacré au vaillant André Hofer est d'un intérêt captivant M. Grandjean ne se laisse pas aveugler par le patriotisme au point de méconnaître les vertus et les hautes qualités du héros tyrolien qui a courageusement défendu sa patrie contre les armées françaises ; Napo-

léon Ier a souillé sa gloire en le faisant fusiller comme un traître. Les naïves légendes qui s'attachent aux ruines des châteaux féodaux du Tyrol sont aussi fort curieuses. Le style de l'ouvrage est soigné; les gravures sont bonnes; le sentiment religieux est très marqué et la morale scrupuleusement respectée. C'est un excellent livre pour la jeunesse.

14. — M. J. de Beauregard est une ancienne connaissance que nous rencontrons toujours avec plaisir. Nous avons déjà lu de lui *le Circulaire 33 : du nord au midi de l'Espagne*, et *le Circulaire 94 : de Paris à Vienne par Oberammergau*. Cette fois son humeur voyageuse l'a conduit *Chez nos amis de Russie* en faisant, suivant sa louable habitude, l'école buissonnière. A l'aller, il a visité Stuttgard, Nuremberg, Bayreuth (où il s'enthousiasme à fond pour la musique de Wagner), Prague (où il a parcouru l'exposition jubilaire de 1891), Dresde, Berlin, Kœnigsberg. De la Russie, il décrit surtout Saint-Pétersbourg et Moscou, l'exposition française dans cette dernière ville ayant été le prétexte de son voyage : il accorde cependant un coup d'œil à Nijni-Novgorod et à Varsovie. Enfin, au retour, il passe par Agram, en Croatie. M. de Beauregard excelle à fixer les principaux traits qui caractérisent une ville en laissant de côté tout ce qui est banal et sans grand intérêt; aussi ses descriptions sont-elles toujours originales et d'une lecture facile et attrayante. Il a de l'entrain, un goût très sûr et une parfaite correction en toutes choses; son patriotisme, proche voisin du chauvinisme, le prévient en faveur des Russes, comme il le rend impitoyable pour les Allemands. Justement, il eut la bonne fortune d'arriver à Saint-Pétersbourg au moment où les fêtes de Cronstadt venaient de finir et c'est avec bonheur qu'il en recueillit les échos encore vibrants. Simple voyageur, sans aucune attache officielle, il bénéficia néanmoins de l'ardente sympathie que le titre de Français éveillait dans tous les cœurs russes, et son cœur ne put se défendre de battre à l'unisson. Aussi ne fait-il pas grâce à ses lecteurs du texte des harangues échangées à Cronstadt et à Moscou. M. de Beauregard est, en outre, fervent catholique : patriotisme et religion, telle est sa devise. Dans une note, en bas d'une des premières pages de son livre, il se plaint de ce que, à propos d'un de ses précédents ouvrages, un critique sévère a cru devoir relever des incorrections qui ne sont, dit-il, que des fautes d'impression; en est-il de même de l'épithète d'apôtre « inconfusible » appliquée à Mgr Mermillod ? Nous avons vainement cherché ce mot dans plusieurs dictionnaires.

15. — L'ouvrage du R. P. Jullien : *Sinaï et Syrie*, est divisé en trois parties bien distinctes : la première est une étude fort savante sur l'exode du peuple juif d'Égypte au Sinaï; la seconde est consacrée à la description des ruines chrétiennes de la Cœlé-Syrie, la troisième à une excursion archéologique dans la Syrie septentrionale. La première partie est de beaucoup la plus originale et la plus intéressante, en ce qu'elle

traite une question d'exégèse biblique fort peu connue dans le public et que les théories rationalistes ont obscurcie à plaisir. Le savant jésuite croit devoir réfuter certaines interprétations données de bonne foi à des inscriptions dites sinaïtiques que l'on trouve gravées sur des rochers de la péninsule et auxquelles une critique peu éclairée attribuait une antiquité exagérée. Ramenée à la réalité historique, la marche des Hébreux vers la Terre promise n'en reste pas moins marquée par une série de prodiges surnaturels qui attestent la protection de la Providence et la toute-puissance divine. Le R. P. Jullien s'arrête complaisamment à décrire le Djebel Mouça, qu'il a gravi non sans peine et sans danger, et il démontre que ce fut bien sur cette sainte montagne que Dieu donna sa loi et se manifesta dans toute sa gloire aux yeux éblouis de son prophète Moïse. Ces grandes scènes bibliques sont dépeintes sur place par l'auteur d'une manière saisissante avec des cartes de détail et de belles gravures à l'appui. Dans les deux autres parties du livre, le R. P. Jullien décrit en archéologue consommé les ruines des monuments chrétiens des IVe, Ve et VIe siècles qui jonchent le sol des vallées de l'Anti-Liban et des plaines désertiques depuis Damas jusqu'aux portes d'Antioche. Il fait revivre les grandes figures de saint Jean Chrysostome et de saint Siméon Stylite, ainsi que les populations chrétiennes qui peuplaient alors ces régions parcourues aujourd'hui par des hordes de Bédouins pillards. On ne peut qu'admirer la courageuse sérénité avec laquelle notre missionnaire s'aventure seul dans ces repaires mal famés, sans autre sauvegarde que sa pauvreté et la charité avec laquelle il prodigue des soins aux malades rencontrés sur sa route. Ce beau livre, édité avec luxe par la Société Saint-Augustin, est une œuvre d'érudition et d'édification qui se recommande aux lecteurs désireux de s'instruire sur ce qui concerne les antiquités bibliques et chrétiennes.

16. — M. Lucien Trotignon a prétendu fixer en quelques pages intitulées : *L'Orient qui s'en va*, les traits brillants de cet Orient légendaire qui, grâce à la vapeur, s'européanise de jour en jour. Il l'a fait avec un incontestable talent ; ses peintures sont d'un coloris vif et original ; il excelle à représenter d'une manière vivante et saisissante les bazars du Caire, de Damas et de Constantinople. Mais si notre auteur voyage en artiste, malheureusement il juge et apprécie en sceptique. A ses yeux, toutes les religions se valent, en ce sens que toutes ne sont que jongleries, et, s'il avait un choix à faire, ce serait l'islamisme qu'il préférerait au christianime. Cette déplorable absence de sens religieux est naturellement plus choquante lorsque M. Trotignon visite la Palestine : les Saints-Lieux le laissent absolument froid et il ne s'enthousiasme à Jérusalem que pour la mosquée d'Omar. Il trouve bien un prétexte pour justifier cette étrange préférence ; c'est la vénalité et la superstition qu'il constate chez le clergé grec, mais il a le tort grave de ne pas faire ressor-

tir la différence qu'il convient d'établir entre les caloyers ignorants et le clergé latin ; loin de là, il s'en prend également aux franciscains italiens, pour lesquels il professe une égale répulsion. « L'iman turc, dit-il, et ses inventions fantaisistes valent bien le moine franciscain et le caloyer grec montrant aux pèlerins l'endroit précis où a été enterré le crâne d'Adam, le trou véritable où fut plantée la croix du Christ, les taches authentiques de son sang, les nombreuses empreintes de ses pieds et cent autres reliques du même goût. » Ajoutons que notre auteur ne recule nullement devant les détails les plus scabreux sur les mœurs orientales ; il décrit avec une certaine complaisance les obscènes représentations du *Karagheuz*, le guignol turc, et les danses d'almées. En somme, le livre de M. Trotignon est amusant et bien écrit, mais il n'est pas à mettre entre les mains des jeunes gens.

17. — M. Léo Claretie a visité *la Tunisie* très rapidement et il l'a examinée curieusement, avec des yeux d'artiste, s'intéressant surtout à ses bazars et à ses mosquées. Cependant il faut lui rendre cette justice qu'il n'en veut pas trop à la civilisation européenne de s'infiltrer sur cette terre africaine et, à l'occasion, il se montre fier des progrès remarquables de la colonisation française. Ce qui frappe surtout dans la relation de son voyage en berline à Kairouan et Sousse, c'est la parfaite sécurité avec laquelle il s'insinue dans les gourbis des Arabes nomades et dans les quartiers indigènes les plus mal famés des villes, et cela de nuit comme de jour. Il réussit merveilleusement à reproduire dans ses descriptions la couleur locale et cependant ne se complait pas dans les scènes naturalistes comme M. Trotignon. Malheureusement il est tout aussi sceptique en religion et n'hésite pas à comparer une tribune de café-concert à un jubé d'église. Plus loin, il fait un éloge bien singulier de l'islamisme plus homogène que le catholicisme, et pour démontrer l'infériorité de celui-ci, il écrit la phrase suivante : « Bossuet condamnait à l'impuissance la religion protestante à cause des variations de son Église ; la sienne n'est guère mieux protégée contre les divisions et les schismes. » Cette appréciation fantaisiste suffit pour donner une idée de la sûreté de jugement de M. Léo Claretie en matière philosophique ; au point de vue scientifique, il n'est guère mieux armé, car il s'étonne que les Berbères diffèrent des Arabes, « étant de même race qu'eux. »

18. — Nous préférons de beaucoup le livre de M. Alfred Baraudon, *Algérie et Tunisie*, qui est une étude mûrie et consciencieuse sur l'Afrique française. Les chapitres où sont traités le rôle de la femme dans la société arabe et l'extension de l'idée musulmane à travers le monde sont du plus haut intérêt ; les considérations sur la politique française dans le Sahara sont également très bien conçues et exposées. La partie descriptive est aussi soignée que dans le volume de M. Claretie et la partie philosophique

est d'une bien plus grande valeur. Ce n'est pas que M. Baraudon soit plus réservé dans ses peintures de mœurs : il ne recule devant aucun réalisme et les détails qu'il donne sur les danses d'Alger, de Biskra, de Tunis, ne laissent rien à désirer comme crudité d'expression. Mais, du moins, cet auteur se montre parfaitement respectueux de la religion catholique et de ses ministres ; nous n'avons à lui reprocher, sous ce rapport, qu'une comparaison de mauvais goût au sujet de saint Joseph (p. 83) ; il suffira sans doute de la lui signaler pour qu'il la fasse disparaître dans les éditions suivantes. Lui aussi établit un parallèle entre l'islamisme et le christianisme, mais c'est pour faire ressortir la supériorité de notre sainte religion : « Il (l'islamisme) ne s'élève pas jusqu'aux sublimes vérités du christianisme, car l'œuvre d'un homme ne saurait égaler l'œuvre d'un Dieu. » Et plus loin, parlant de l'invasion des musulmans en Europe, il écrit : « La défaite de Poitiers arrêta leur essor. C'est qu'ils se heurtaient à une race nouvelle, forte de sa barbarie à peine domptée et régénérée par le baptême de Clovis, qui leur opposait l'obstacle infranchissable de poitrines bardées de fer sur lesquelles il y avait des croix. » On ne saurait mieux dire. Ailleurs, il s'indigne contre un Sicilien, « un misérable, » qui, par allusion au costume voyant des *Frères armés du Sahara*, les appelait « les soldats du carnaval. » Pour M. Baraudon, Mgr Pavy et Mgr Lavigerie, qui occupèrent successivement le siège archiépiscopal d'Alger, sont deux héros à qui la France doit, pour une bonne part, le succès de son œuvre civilisatrice en Afrique. On peut apprécier par ces extraits et ces indications la vigueur de style et l'élévation de sentiments de l'auteur, et l'on ne peut que regretter davantage de ne pouvoir mettre cette étude intéressante entre toutes les mains.

19. — Voici encore un numéro de la belle collection des guides-albums du touriste : *Vingt jours en Tunisie*, et nous n'hésitons pas à proclamer que c'est le meilleur de beaucoup. D'abord le texte est irréprochable, sauf les termes un peu légers dans lesquels il est parlé de la mort de saint Louis à Carthage, et de sa prétendue conversion *in extremis* à la foi musulmane. Les gravures sont d'une finesse absolument remarquable, et les aquarelles sont de petits chefs-d'œuvre. M. Ch. Lallemand sait juger en artiste les beautés de premier ordre qu'il a l'occasion de décrire et l'itinéraire qu'il recommande est très ingénieusement combiné : Tunis, Bizerte, Enfidaville, Sousse, Kairouan, Tabarka, Souk-Ahras, Tebessa, Constantine, Biskra, Bône. C'est un des plus beaux voyages que l'on puisse faire sans aucun risque et sans grande fatigue, en choisissant bien sa saison.

20. — L'Afrique française nous fournit un important contingent de volumes, et nous sommes loin de nous en plaindre ; car, à notre avis, l'intérêt qu'elle inspire est inépuisable, et l'on y trouve des sujets d'étude extrêmement variés. Ainsi, l'élégante brochure de M. Bou-

troue : *L'Algérie et la Tunisie à travers les âges*, est tout à fait d'un autre genre que les ouvrages dont il vient d'être question. L'auteur y a réuni deux conférences qu'il a faites, l'une sur l'histoire ancienne de l'Algérie à la Société de géographie de Paris, l'autre sur le passé de la Tunisie devant le Club alpin français. Ces conférences étaient accompagnées de projections photographiques qui en doublaient l'attrait, et qui, malheureusement, ne sont pas reproduites dans la brochure : en revanche, on y trouve une bonne carte indiquant les divisions et les villes principales de la province d'Afrique sous la domination romaine. L'auteur décrit en un style élégant et clair les monuments des civilisations romaine et arabe, et en détermine l'origine avec une grande sûreté d'érudition. On remarque dans les deux conférences quelques redites bien explicables, puisqu'elles étaient faites devant deux publics différents. En parlant de la Tunisie, M. Boutroue rend un éclatant hommage à la mémoire du cardinal Lavigerie, dont il loue le patriotisme, et qu'il appelle très justement « un manieur d'hommes. »

21. — M. Jules Liorel étudie la race berbère, et plus spécialement ses représentants dans *la Kabylie du Jurjura*. Il fait de nombreux emprunts aux ouvrages de M. Masqueray, l'éminent directeur de l'École supérieure des lettres d'Alger, qui a écrit pour son livre une préface remarquable. La division adoptée est très rationnelle et fait bien ressortir la variété des documents recueillis par M. Liorel. D'abord vient un chapitre de géographie descriptive où l'on trouve une énumération un peu aride de tous les villages et hameaux de la Kabylie ; puis un précis historique divisé en quatre périodes : 1° avant 1830 ; 2° de 1830 à 1871 ; 3° insurrection de 1871 ; 4° insurrection de 1881. On arrive ensuite à un exposé très complet du régime administratif du pays avant et après la conquête ; puis à une minutieuse étude des mœurs, coutumes et usages, avec de rapides indications sur la religion, les lettres, les sciences, les arts, l'agriculture, les industries et le commerce. Enfin, M. Liorel, sous forme de conclusion, expose ses idées personnelles sur la colonisation de l'Algérie et l'avenir de la Kabylie, qu'il a grandement raison de considérer comme une partie distincte de nos possessions africaines. D'après ce sommaire des chapitres, on voit qu'il s'agit ici d'un ouvrage très sérieux dû à un auteur auquel on ne peut refuser la compétence et l'érudition. On y remarque cependant des lacunes regrettables : par exemple, M. Liorel glisse avec une désinvolture choquante sur la période du christianisme ; il semble même douter, contre toute évidence, que les Kabyles aient jamais été chrétiens. Cependant nous ne pouvons lui reprocher de faire de l'anticléricalisme de parti pris, car il conte avec un sentiment de profonde admiration la grande cérémonie religieuse qui a été célébrée, lors de la fondation de Fort-Napoléon, aujourd'hui Fort-National, au

cœur de la Kabylie domptée. Mais l'idée que l'on pourrait ramener les Kabyles au christianisme le gêne évidemment pour l'application de son système colonisateur, qui consiste à multiplier dans le pays les écoles de français où l'instituteur serait doublé d'un marabout indigène chargé d'enseigner le Coran dans un esprit pacificateur ; les Kabyles ainsi éduqués, suivant la formule officielle, seraient ensuite encouragés à se répandre dans toute l'Algérie pour y opposer leur islamisme édulcoré au fanatisme des Arabes nomades. N'en déplaise à M. Liorel, il nous semble bien plus rationnel et plus efficace d'opposer franchement l'Évangile au Coran ; on trouve dans le premier tout un corps de doctrines et de principes moraux qu'il est impossible de découvrir dans le second, de quelque manière qu'on en torture le texte. Signalons aussi les appréciations injustes sur le rôle du maréchal de Bourmont en 1830 ; l'impartiale histoire a, depuis longtemps, fait justice des calomnieuses imputations de quelques esprits aigris et jaloux de la gloire du conquérant d'Alger.

22. — La brochure sur *le Mouvement africain en 1892* n'est qu'une série d'articles écrits au jour le jour et reproduits bout à bout sans aucune méthode; elle n'a donc pas de prétentions littéraires, bien que chaque article soit assez bien rédigé. On ne peut contester toutefois à son auteur une réelle compétence dans les questions africaines, notamment en ce qui concerne la colonisation. Cependant, page 177, nous remarquons qu'à l'occasion de la rencontre de MM. Mizon et de Brazza sur la haute Sangha, il raconte que le premier de ces explorateurs oublia ses griefs à l'égard du second ; or, la vérité est que les griefs existaient bien plutôt du côté de M. de Brazza, qui était le chef de M. Mizon lorsque celui-ci méconnut ses instructions en faisant évacuer le poste de Brazzaville, récemment fondé sur le Congo par son supérieur. On remarque, à la lecture de ce recueil, que toutes les puissances civilisatrices s'efforcent de développer les ressources des parties de l'Afrique qui leur sont dévolues, en y construisant des chemins de fer ; seule la France méconnaît l'importance de cet agent de colonisation. N'a-t-on pas vu dernièrement encore le Parlement français refuser à la Tunisie l'autorisation d'exécuter le réseau qu'elle proposait de construire à ses frais, avec ses économies qui dorment improductives à la Caisse des dépôts et consignations ? C'est une énormité. L'œuvre de M. Paul Combes n'est pas de lecture courante ; mais c'est un très utile *compendium* de documents pour les travailleurs qui s'occupent de l'histoire de la civilisation en Afrique, et il est à souhaiter qu'il soit continué chaque année.

23. — M. J. Dybowski est un ancien professeur de l'École d'agriculture de Grignon qui s'est laissé gagner par la fièvre des explorations africaines. Cette maladie l'a pris au cours d'une mission botanique dont il était chargé dans le Sahara algérien. Désireux de courir des aventures

plus sérieuses, il accepta le commandement d'une expédition de secours que le Comité de l'Afrique française organisait pour renforcer la mission Crampel engagée au nord de nos possessions du Congo, sur *la Route du lac Tchad*. M. Dybowski emmenait avec lui trois Européens et quelques tirailleurs sénégalais. En arrivant à Brazzaville, il eut connaissance de la destruction presque complète de la mission Crampel, dont le seul survivant, M. Nebout, se joignit à lui pour rechercher les tristes restes de ses compagnons et tirer une vengeance éclatante de leurs meurtriers. A travers mille difficultés, il parvint à joindre les Arabes esclavagistes qui en étaient les auteurs; bien qu'ils fussent très supérieurs en nombre, il les attaqua résolument et les mit en pleine déroute après en avoir tué plusieurs, parmi lesquels un marabout qui avait été le principal instigateur du massacre. Il recueillit et put renvoyer en France le cadavre de l'ingénieur Lauzière, mais ne put retrouver les autres. Cette œuvre d'utiles représailles exécutée, M. Dybowski s'occupa de rechercher la meilleure route pour se rendre du haut Oubanghi au lac Tchad. Il remonta une petite rivière qui le conduisait vers le nord, et fonda une station française au point extrême qu'il put atteindre; mais sa santé était fort ébranlée par les fatigues éprouvées et il dut revenir en arrière pour rentrer en France, laissant à M. Maistre, qui arrivait à son tour, le soin de continuer sa tâche. Il est à peine besoin de dire que le récit fait par M. Dybowski de son périlleux voyage est des plus intéressants; d'une part, les aventures émouvantes y abondent; on y trouve, en outre, d'importants documents sur l'ethnographie et l'histoire naturelle des régions parcourues. Avec raison, l'auteur attache une grande importance à l'étude des plantes qui croissent spontanément sur ce sol fertile et dont l'exploitation pourra donner un jour des bénéfices appréciables. C'est l'avenir même de la colonisation qui est en cause. Il n'a garde de négliger l'importante question de savoir vers laquelle des deux grandes familles humaines en présence dans l'Afrique centrale, musulmans arabes et fétichistes nègres, doivent aller nos préférences; il n'hésite pas à conclure qu'il est à la fois plus honorable et plus avantageux pour la France de prendre sous sa protection les populations noires, qu'oppriment odieusement les esclavagistes, et qui sont susceptibles d'attachement et de fidélité; ce sont, en outre, contrairement à des préjugés très répandus en Europe, d'excellents cultivateurs, comme le prouvent les vastes champs très bien exploités que M. Dybowski a rencontrés dans les régions arrosées par les affluents de l'Oubanghi et du lac Tchad. Des Arabes, nous n'avons à attendre que haine et trahison. Cet ouvrage est bien pensé, bien écrit et peut être mis sans inconvénient entre toutes les mains, sauf peut-être celles des jeunes filles.

24. — On se rappelle que le regretté cardinal Lavigerie, en convoquant un congrès anti-esclavagiste, avait décidé qu'un prix assez impor-

tant serait attribué à l'ouvrage qui ferait le mieux ressortir, sous forme populaire, les horreurs de la traite des nègres. Le prix fut attribué par le congrès à un manuscrit que présentait M. Maurice Excoffon, et dont la récente publication permet au public d'apprécier le mérite. Nous souhaiterions vivement de n'avoir que du bien à en dire; c'est avec regret que nous croyons devoir formuler quelques réserves. Tout d'abord le titre un peu prétentieux : *Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique*, fait espérer, sinon une œuvre sérieuse, tout au moins un roman géographique à la Jules Verne, dont l'intrigue ne servirait que de prétexte à la description exacte des pays mystérieux où l'apostolat des Pères blancs d'Afrique lutte avec dévouement contre les agissements des Arabes esclavagistes. Malheureusement, il n'en est rien, et le volume couronné manque à la fois d'intérêt et de valeur scientifique. Les deux personnages principaux sont un Père blanc et un jeune explorateur tombant ensemble des nues au milieu d'une tribu quelconque du centre de l'Afrique, tandis que se déroulent les péripéties d'une guerre sauvage qui a pour double but la réduction des vaincus en esclavage et la satisfaction des appétits de cannibales des vainqueurs. Naturellement, les deux Européens imposent la paix aux deux partis, les forcent à rendre la liberté aux captifs et dirigent la reconstruction d'un village incendié dont ils font une chrétienté florissante. Entre temps, se déroule un petit roman : la fille du roi s'éprend du jeune explorateur et se fait tuer par son père lui-même en couvrant de son corps celui qu'elle aime. Tout cela est bien enfantin, et les invraisemblances ne manquent pas dans le cours du récit; mais la plus forte, à coup sûr, est le voyage de l'explorateur, qui se rend en France par le Congo pour aller chercher du renfort, et rejoint ensuite le missionnaire avec plusieurs compagnons à travers le Sahara et le Soudan ; sa petite troupe franchit d'un bond la distance considérable qui sépare l'Algérie de l'Oubanghi sans qu'un mot nous explique comment elle accomplit ce tour de force plus remarquable que les voyages réunis de Binger, de Monteil, de Mizon, de Maistre. Le seul mérite de ce livre est son esprit religieux et moral.

25. — Dans sa brochure sur *le Mexique*, M. G. Routier a entrepris de faire connaître les ressources exploitables de ce pays pour y attirer la main-d'œuvre et les capitaux français. Cela posé, on doit s'attendre à voir développer la thèse commune à ces sortes de prospectus : aucune contrée au monde ne se prête mieux que celle dont il s'agit aux entreprises agricoles, industrielles et financières. Il faut convenir qu'il y a un peu de vrai dans ces affirmations, en ce qui concerne le Mexique, qui est réellement d'une inépuisable richesse métallurgique et dont le climat varié se prête à un grand nombre de cultures. Mais quelle drôle d'idée a M. Routier de comparer cette république américaine à Madagas-

car ! Les ressemblances entre ces deux pays sont bien vagues et il faut le regretter, puisque la grande île africaine appartient de droit, sinon de fait à la France. Cette étude un peu aride et bourrée de chiffres est précédée d'une préface de M. Ignacio Altamirano, mort récemment consul général du Mexique à Paris. M. Routier nous représente ce personnage comme l'homme d'État et l'écrivain le plus remarquable qui ait jamais existé ; il y a certainement quelque exagération dans cet éloge ; mais il n'en est pas moins vrai que M. Altamirano, descendant des anciens Aztèques, était une personnalité remarquable dans son genre. La carte qui accompagne la brochure est très bonne ; elle a été dressée par les soins de la Société de géographie de Lille.

26. — On lira certainement avec plus de plaisir et d'intérêt le nouveau volume du R. P. Croonenberghs, S. J. : *Trois Ans dans l'Amérique septentrionale. Le Mexique.* Nous avons déjà eu l'occasion de recommander de lui trois volumes, un sur le Canada, deux sur les États-Unis. Rappelons que ce religieux avait été envoyé en Amérique dans le but de quêter en faveur des missions de l'Afrique australe, auxquelles il était précédemment attaché. Pendant trois ans, il parcourut l'Amérique septentrionale, prêchant pour émouvoir les populations catholiques en faveur de ses pauvres nègres du Zoulouland et recueillant partout d'abondantes aumônes. La troisième année de cet apostolat fut consacrée au Mexique, et il est à remarquer que dans ce pays, foncièrement catholique, il jouit d'une bien moins grande liberté que dans les gouvernements protestants du Canada et des États-Unis. Depuis la réaction libérale qui a suivi l'intervention française et le règne éphémère de Maximilien, les jésuites sont à peine tolérés au Mexique ; il ne put donc y prêcher des heures entières, comme il l'avait fait dans le nord. Les lecteurs ne s'en plaindront pas, car, au lieu de leur raconter ses sermons, le bon Père emploie sa plume à décrire avec beaucoup de charme et de verve les curieux intérieurs mexicains. D'ailleurs, il reçut le plus sympathique accueil des familles aristocratiques ; aussi s'est-il pris d'affection pour ce beau pays où il est si doux de se laisser vivre et où, malgré les efforts de la franc-maçonnerie, la foi est restée vivace chez les descendants des conquérants espagnols et chez les pauvres Indiens. Le R. P. Croonenberghs constate, comme bien d'autres voyageurs, l'infiltration de l'élément yankee dans les administrations et les industries ; il y voit un danger pour l'indépendance du pays, mais il espère que les Mexicains sauront se ressaisir et résister à cet envahissement ; il compte, pour favoriser cette réaction nationale, sur la sagesse du président actuel, M. Porfirio Diaz, beaucoup plus libéral que ses prédécesseurs dans le bon sens du mot. Le savant missionnaire ne manque pas de disserter sur l'ethnographie mexicaine, et spécialement sur la grande question de l'origine des races toltèque et aztè-

que ; il adopte avec raison l'opinion que ces peuples vinrent d'Asie par le détroit de Behring, mais nous estimons qu'il va trop loin en cherchant des comparaisons entre eux et les nègres bantous du centre de l'Afrique. Ce volume est en somme très intéressant et bien écrit, malgré l'emploi fréquent de locutions flamandes. Les gravures sont bonnes et la carte suffisante pour permettre de suivre l'itinéraire du voyageur.

27. — C'est aussi un excellent livre que *Trinidad*, du R. P. Bertrand Cothonay, O. P. Il est formé d'un journal, ou plutôt de lettres que le missionnaire dominicain écrivait pour l'édification et l'amusement des novices de son ordre réunis au couvent de Rijckholt en Hollande. Une préface, écrite par le R. P. Ch.-Anatole Joyau, également des Frères Prêcheurs, donne un aperçu général sur la géographie de la Trinidad, ou Trinité, la plus grande des Petites-Antilles, découverte par Christophe Colomb au début de son troisième voyage. La première des lettres du P. Cothonay est datée d'octobre 1882, la dernière de janvier 1888. Pendant ces cinq années bien pleines, le zélé dominicain s'est consacré corps et âme à l'évangélisation des diverses races qui peuplent la Trinité. Il est difficile de concevoir un plus singulier amalgame que la population de cette île : on y trouve quelques descendants plus ou moins métissés des Caraïbes, qui l'occupaient avant l'arrivée des Espagnols, et que ceux-ci détruisirent à peu près complètement, des Espagnols, des Portugais, des Anglais, des Américains du nord, des coolies indiens et chinois, et même quelques Français. Il s'ensuit naturellement que presque toutes les religions sont représentées dans cette population hétérogène, et ce n'est pas une mince difficulté pour le missionnaire de s'y reconnaître parmi toutes ces variétés du paganisme et du protestantisme. Le gouvernement britannique, il faut le reconnaître, n'apporte aucune entrave à la prédication, ni à l'exercice du culte ; mais son libéralisme ne va pas jusqu'à s'abstenir de favoriser la religion anglicane. Le R. P. Cothonay se plaît à décrire les belles cérémonies que les missionnaires s'ingénient à organiser pour frapper les imaginations naïves des indigènes ; poète à ses heures, il aime aussi à dépeindre l'exubérante nature tropicale qui l'environne, et traduit parfois sa pensée en vers auxquels il est permis de préférer sa prose. Les épisodes ne manquent pas dans ce cadre brillant : ce sont des conversions miraculeuses et des aventures parfois burlesques, rarement tragiques. Un trait vraiment piquant est la rencontre d'une vieille négresse qui avait soigné jadis la fille de Victor Hugo et faisait dire des messes pour le malheureux poète dont elle ignorait la fin scandaleuse. Le pieux auteur entremêle son récit d'aperçus historiques et géographiques pour l'instruction de ses chers novices. D'assez bonnes gravures et des cartes très claires ajoutent à l'agrément de ce beau volume, qui se recommande à toutes les catégories de lecteurs.

28. — Dans une préface fort spirituelle, M. R. de Saint-Arroman, le sympathique chef du bureau des missions au ministère de l'instruction publique, nous présente M. Candelier, voyageur au *Rio-Hacha*, pays des Indiens Goajires, dans la Colombie : c'est un explorateur d'occasion, mais réellement aussi de vocation. Successivement avocat et journaliste, il rencontre un beau jour sur le boulevard un ami qui revient de la Colombie fort éprouvé par les fièvres du pays, et le voilà s'enthousiasmant de ce qui lui est raconté sur les Indiens Goajires qui peuplent une petite presqu'île dépendant de cette république américaine. Aussitôt il quitte sa famille, emmenant son fils âgé de dix-neuf ans, et séjourne trois ans au milieu de cette peuplade sauvage ! Ce qu'il nous raconte de ses amis n'est pourtant pas bien séduisant : ivrognes, vindicatifs, intéressés, encroûtés dans leur barbarie au point que les missionnaires catholiques n'ont jamais eu prise sur eux. Voilà vraiment d'assez vilains sauvages. Leur pays n'est pas plus favorisé de la nature : rien de pittoresque ; en revanche, il est fort malsain, puisque M. Candelier y perd son fils et se voit lui-même à deux doigts de la mort. D'ailleurs, il raconte fort bien, et de manière assez humoristique, des aventures un peu monotones dans le pays des Goajires. Il rencontre des missionnaires qui lui inspirent une vive sympathie, mais dont il constate les efforts infructueux. Son livre est bien écrit et bien pensé, mais, en raison de certaines peintures de mœurs, ne convient pas pour les jeunes filles.

29. — A l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, M. de Oliveira Martins, orateur et historien portugais des plus distingués, a fait, le 24 février 1891, une conférence à l'Athénée de Madrid sur les voyages des navigateurs de sa nation au xve siècle. Cette remarquable page d'histoire géographique méritait bien d'être mise par une bonne traduction à la portée des lecteurs français ; c'est la tâche que M. Boutroue a entreprise avec beaucoup de succès en y ajoutant une préface, des notes et une carte qui aident puissamment à l'intelligence du texte.

30. — Passons en Océanie. Nous y trouvons M. le docteur Legrand, médecin de la marine, qui, sous le titre de : *Au pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890*, offre au public ses impressions sur cette colonie, qu'il a parcourue dans tous les sens. Il s'abstient de discuter les graves questions de la colonisation et de la transportation ; il se borne à dire ce qu'il a vu très sincèrement et très simplement, laissant au lecteur le soin de tirer des conclusions. Toutefois, on sent bien qu'il n'est nullement partisan de la main-d'œuvre pénale employée en liberté ; il la trouve à la fois coûteuse et dangereuse ; de plus, il estime que, dans la promiscuité où ils vivent forcément, les transportés se corrompent mutuellement, et que l'on ne peut espérer de les moraliser. Sans doute, la Nouvelle-

Calédonie possède des ressources variées, minéralogiques et agricoles; mais, pour en tirer parti, il faut des capitaux, de la conduite et de l'entente pratique, conditions qui ne peuvent être réalisées que par une immigration intelligemment recrutée et dirigée. L'auteur n'aborde pas directement non plus la question religieuse; mais il laisse entendre que, selon lui, les indigènes convertis au christianisme sont seuls susceptibles de civilisation; aussi loue-t-il le dévouement et le patriotisme des missionnaires catholiques. Ce livre, où sont habilement mélangés les documents scientifiques, les descriptions, les anecdotes historiques et les légendes populaires, est d'une lecture agréable et facile; une bonne carte l'accompagne.

31. — Le nouveau volume du R. P. Monfat, *Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron*, est une biographie très détaillée du R. P. J. Chevron, missionnaire aux îles Tonga, mort le 20 octobre 1884 en odeur de sainteté. Ouvrage de pure édification; cependant le premier chapitre est consacré à une description géographique de l'archipel de Tonga, bien improprement baptisé par Cook « Archipel des Amis, » puisque les indigènes, avant leur conversion au christianisme, étaient des monstres de perfidie et de cruauté et, qui plus est, des anthropophages. C'est en 1842 que le R. P. Chevron fut débarqué dans ces îles avec un frère comme unique compagnon; il était le premier missionnaire catholique appelé à les évangéliser; malheureusement, il y avait été précédé par des ministres wesleyens qui avaient fait de nombreux adeptes, surtout parmi les chefs; pendant le règne du trop fameux roi Georges, la secte protestante put se croire définitivement maîtresse du terrain. Le R. P. Chevron et les autres missionnaires qui lui furent adjoints successivement eurent à souffrir cruellement, non seulement de la misère et de la faim, qui sont les épreuves ordinaires de l'apostolat, mais encore et surtout de l'hostilité tantôt sourde, tantôt violente, des protestants. La persécution fut terrible sans aller jusqu'au martyre, du moins en ce qui concerne les Pères; car plusieurs des néophytes payèrent de leur vie leur fidélité à la vraie religion. Mais là aussi se vérifia le fameux adage : *Sanguis martyrum semen christianorum;* grâce à la Providence surtout, et aussi à l'appui efficace de la marine française, les courageux missionnaires sortirent triomphants de ces épreuves, et, avant de rendre sa belle âme à Dieu, le R. P. Chevron eut la joie de voir florissantes et tranquilles les chrétientés qu'il avait fondées. Ce livre est excellent à répandre en raison des sentiments religieux qui l'animent; mais il convient de remarquer qu'il plaira surtout aux personnes un peu avancées dans la piété.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Theologia moralis per modum conferentiarum, auctore P. B. Elbel. Novis curis edidit P. F. Bierbaum, O. S. F. Paderborn, Schrœder, 1892, 3 fascicules (viiie, ixe et x^e parties), soit un volume in-8 de 737 p. — Prix : 8 fr.

Ce volume est le troisième et le dernier de la nouvelle édition de la *Théologie morale* d'Elbel; il comprend les traités des sacrements en général, des sacrements en particulier, des censures et des irrégularités. Nous avons dit précédemment (*Polybiblion*, t. LXIV, p. 514) les qualités qui distinguent l'œuvre d'Elbel, soit au point de vue de la doctrine d'un probabilisme judicieux et modéré, soit au point de vue de la méthode éminemment claire et pratique. Nous n'avons pas non plus à revenir sur les mérites de cette nouvelle édition en ce qui touche la correction du texte et l'exécution typographique. Mais il est une partie de la tâche du P. Bierbaum sur laquelle nous devons insister encore, parce qu'elle se présentait plus importante et plus difficile pour ce troisième volume que pour les deux premiers. Pour adapter une théologie déjà ancienne aux besoins présents et la mettre en harmonie avec les règles du droit nouveau et avec les décisions les plus récentes du Saint-Siège, il fallait un vrai travail théologique, et ce travail demandait beaucoup d'attention et une grande compétence. Rien n'y a manqué.

Nous avons spécialement remarqué la manière dont le docte éditeur a tenu compte, dans le traité de la Pénitence, des deux décisions du Saint-Office (30 juin 1886 et 17 juin 1891), lesquelles appellent une pratique nouvelle peut-être un peu plus sévère mais, à coup sûr, moins compliquée que l'ancienne, en ce qui concerne l'absolution des cas réservés. Dans le traité du mariage, à propos du concours que les magistrats peuvent être appelés à donner à l'application de la loi du divorce civil, il rapporte les diverses réponses du Saint-Siège à ce sujet et conclut de leur diversité que si parfois la porte peut être ouverte, c'est Rome qui tient la clef, et que le seul parti à prendre est de recourir à la Sacrée Congrégation pour chaque cas en particulier. Dans le traité des censures, de courtes additions ou modifications ne pouvaient suffire ; aussi, sur quatorze conférences, sept sont l'œuvre personnelle du P. Bierbaum. Il y expose le sens et la portée de chacune des censures de la bulle *Apostolicae sedis*, applique les principes qu'il vient de poser à la solution de certains cas spécialement choisis, puis, par forme de conséquences, indique la manière de résoudre les autres qui peuvent se présenter.

Ainsi rajeunie, la théologie d'Elbel est l'un des meilleurs compendiums de théologie morale que l'on puisse recommander aux jeunes prêtres. Au point de vue de la méthode elle est peut-être incomparable.

Lamoureux.

The Catholic Priesthood, by Rev. Michael Müller, C. S. S. R. New York, Benziger, s. d., 2 vol. en quatre parties in-8 de x-302, 213, 622, 262 p.

Le *Sacerdoce catholique* du R. P. Müller n'est pas une œuvre récente, mais elle ne nous a été adressée que tardivement, et nous n'avons pas pu en donner plus tôt ici une appréciation. — Le pieux auteur a divisé son travail en quatre parties : 1° Grande dignité du sacerdoce et de la vocation ; 2° Vie privée du prêtre ; 3° sa Vie publique ; 4° Ensemble de sa vie religieuse (*Mixed life*). — Après avoir fait ressortir la suprême dignité du sacerdoce dont le Christ même est la personnification la plus complète et la plus haute, l'auteur en explique la raison par le pouvoir qu'a le ministre de Dieu sur le corps sacramentel de Jésus-Christ ; sur son corps mystique, les fidèles ; et par la dispensation du Verbe, de la doctrine évangélique. Dieu seul est l'auteur de la vocation : ceux auxquels il a fait entendre cet appel béni doivent y répondre avec générosité en marchant journellement vers la perfection. — La vie privée du prêtre doit donc être une vie de perfection pendant le cours de laquelle le temps, ce bien si précieux, sera soigneusement ménagé : prière, méditation, préparation sérieuse à la messe, union fervente au Saint Sacrifice, récitation du bréviaire, pratiques diverses de dévotion, humilité, chasteté, etc., voilà les éléments d'une telle existence. L'auteur ne craint pas d'ajouter que le prêtre doit être un homme de science, et nous approuvons sans réserve les réflexions qui remplissent le chapitre où il en donne les raisons. — Le zèle des âmes est la conséquence naturelle de cet exercice constant auquel s'est livré l'homme de Dieu ; dès lors, toute sa vie publique sera la traduction d'un sentiment aussi élevé. Il prêchera sous cette inspiration, il se consacrera sans regret au développement de son école, se dépensera à la direction des âmes au confessionnal et, dans la vie paroissiale, au lit des malades, au chevet des mourants, dans les associations pieuses. Les cérémonies et la musique sacrée, les affaires temporelles mêmes de son église, il ne négligera rien. — Au milieu de ces occupations sans nombre, troublantes parfois, il demeurera néanmoins uni à Dieu : l'avarice, les autres passions que nous traînons toujours à notre suite, ne trouveront pas place dans le cœur du prêtre, et son âme sanctifiée sera toujours prête à répondre à l'appel suprême du Seigneur. Qu'elle est enviable, cette vie du saint prêtre ; qu'elle est effrayante par contre, la mort du serviteur indigne qui n'a pas été fidèle au choix fait de lui par Dieu même !

Lisez ce livre, pasteur de paroisse ; lisez-le, jeune prêtre ignorant encore de la vie et de ses tristesses, étonné de ses premiers écueils ; méditez-le aussi, séminariste fervent que tant de désillusions attendent : vous y trouverez une instruction saine, un encouragement viril, une expérience consolante.

Le livre du P. Müller est excellent et parfaitement adapté au but que le pieux rédemptoriste s'était proposé ; mais pourquoi n'avoir pas indiqué la source de tant de sages considérations et signalé, au moins de temps en temps, les *Examens particuliers* de Tronson, auxquels tant d'emprunts à peine déguisés ont été faits? G. Péries.

La Religion, par André Lefèvre. Paris, Reinwald, 1892, in-12 de XLI-586 p. — Prix : 5 fr.

M. André Lefèvre a déjà publié un grand nombre d'ouvrages : poésie voyages, arts, critiques, histoire, linguistique, philosophie, religion, il a touché à tout. Il regarde la religion comme une chimère, il n'a pas ombre de foi, mais, en revanche, comme beaucoup d'incrédules, il est d'une crédulité sans limites sur tout ce qui est contraire à la religion. Il nous a donné, entre autres choses, une édition critique des *Contes* de Perrault, dans laquelle il fait l'exégèse de ces *Contes* et nous assure avec un sérieux imperturbable que dans *Peau d'Ane*, le roi, père de Peau d'Ane, est le soleil ; Peau d'Ane elle-même est l'aurore; l'âne aux écus d'or dont elle revêt la peau est aussi le soleil; la peau de l'âne, c'est la brume du matin. Tous les contes de Perrault ne sont ainsi que des soleils et des aurores. Le livre sur la religion est écrit d'après le même procédé. Sous prétexte de science, l'auteur n'a recours qu'à l'imagination. Pour lui, « la religion est l'illusion qui prête aux choses, aux êtres et aux phénomènes de la nature, aux visions, aux actes, aux facultés et aux concepts de l'homme, des intentions, des volontés. » Cette « illusion » a commencé par le fétichisme. Qu'est-ce qui le prouve ? rien, mais cela *a dû* être ainsi. L'homme a adoré tour à tour les animaux, les plantes, les pierres, l'eau, le feu, les morts, les phénomènes atmosphériques. M. Lefèvre consacre un chapitre spécial à chacune de ces classes de dieux et il accumule une multitude de faits; mais, chose étrange, lui, qui prétend ne parler qu'au nom de la science et traiter son sujet avec une rigueur scientifique, n'indique jamais ses sources, de sorte qu'il est impossible de vérifier aucune de ses assertions. Il nous annonce, en terminant, que la religion est finie. « Le passé lui appartient, le présent lui résiste, l'avenir la récuse. » L'homme a été, douze mille ans, un animal religieux. Il ne le sera plus. L'avenir est à la science ! — L'humanité serait bien à plaindre, si elle n'avait d'autre pâture intellectuelle que la science. Ce serait le retour de la barbarie et du règne de la force. La science est réservée à une aristocratie : le peuple à qui l'on enlèverait la religion sous prétexte de science ne garderait plus que les passions de la brute. L. M.

SCIENCES

John Locke und die Schule von Cambridge, von Dr Freihern von Hertling. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de xi-319 p. — Prix : 6 fr. 25.

John Locke est une figure qui demandait à être étudiée de nouveau. M. le baron de Hertling remarque très justement que la réputation de précurseur du matérialisme lui vient de Voltaire, que M. Cousin a suivi. M. de Hertling pense que ces auteurs n'ont lu que le premier livre des *Essais sur l'origine des idées*. S'ils avaient poursuivi leur lecture jusqu'au quatrième, ils eussent certainement remarqué des traces très évidentes d'intellectualisme. D'où viennent donc ces tendances qui semblent assez différentes du début de l'ouvrage? M. de Hertling les attribue à l'influence de l'école platonicienne et rationaliste de Cambridge. Son étude est divisée en cinq chapitres, dans lesquels il examine successivement les caractères de la philosophie de Locke, ceux de l'école de Cambridge, les relations de Locke avec cette école, les origines du livre des *Essais* et enfin la controverse sur les idées innées. Il y a là, on le voit une étude historique des plus intéressantes, traitée avec une grande compétence. M. le baron de Hertling est un des meilleurs écrivains philosophiques de l'Allemagne, député au Reichstag pour la Bavière et l'une des plus grandes personnalités de l'Allemagne catholique. Peu de lecteurs français seront sans doute en état d'apprécier l'élégance et la distinction de son style. Mais tous ceux qui ont une connaissance suffisante de l'allemand pourront se rendre compte de sa profonde connaissance des sources et de la justesse de ses jugements, et profiter des faits très curieux et très peu connus qu'il met en lumière.

Il est bon de remarquer que Leibnitz, qui combattait Locke, ne regardait nullement ses idées comme dangereuses pour le spiritualisme. Il blâme même l'évêque de Worcester d'avoir vu dans les théories de cet auteur une arme contre la foi chrétienne. Au jugement de Leibnitz, Locke se rattachait plutôt à l'école péripatéticienne. En effet, Locke avait été élevé à Oxford, où l'on enseignait encore de son temps la scolastique. Sa théorie nous a toujours fait l'effet d'une philosophie scolastique mal comprise. Si l'on supprime de la scolastique tout ce qu'un esprit superficiel ne saisit pas au premier abord, on arrive à des vues assez voisines de celles de Locke, et nous voyons de nos jours la plupart des personnes qui n'ont entendu parler de scolastique que d'une manière vague tentées de faire ce rapprochement.

Cependant M. de Hertling ne pense pas que la théorie de Locke lui ait été inspirée par la scolastique ; il y trouve des différences trop profondes, et notamment que l'action de l'intellect n'apparaît dans Locke que comme une opération mécanique de rapprochement ou de sépara-

tion d'idées, tandis que dans la scolastique elle est reconnue comme une opération féconde transformant la nature même des idées. Il juge que la pensée d'invoquer l'expérience pour origine des idées vient assez naturellement à tout esprit observateur. Quelquefois cependant Locke reconnaît à l'intelligence une fonction plus haute; il semble admettre qu'elle aurait une sorte de préformation virtuelle à saisir les premiers principes dans certaines conditions, il ne veut pas seulement qu'on qualifie pour cela les principes d'innés, pas plus qu'on ne qualifie la couleur d'innée parce que nous avons la faculté de la saisir dans certaines circonstances. Mais M. de Hertling attribue ces vues plus élevées au contact des philosophes de Cambridge, chez lesquels, en Glanvil particulièrement, il montre beaucoup de vues très voisines de celle de Locke.

On voit tout l'intérêt de cette belle étude pour l'histoire de l'évolution de la pensée philosophique au XVIIe siècle. D. V.

Introduction à l'étude de la science politique : essais et conférences par sir FREDERIK POLLOCK. Trad. française. Paris, Thorin, 1893, in-8 de VI-580 p. — Prix : 12 fr. 50.

Établissement et revision des constitutions en Amérique et en Europe, par CHARLES BORGEAUD. Paris, Thorin, 1893, in-8 de V-419 p. — Prix : 7 fr. 50.

Questions sociales et politiques, par ARTHUR DESJARDINS. Paris. Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 488 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LIX, p. 454) de l'ouvrage anglais *Introduction to the history of political science*, qui forme la principale partie de ce volume ; mais le traducteur, qui a voulu donner aux lecteurs français une idée complète de l'œuvre de sir Frederik Pollock, à la science duquel l'Institut vient de rendre hommage en le nommant son correspondant, y a joint des essais divers dont la réunion double et au delà la matière du volume. Ce sont, entre autres, trois études sur l'histoire du droit anglais : *Les Origines de la coutume d'Angleterre*, — *la Paix du Roi*, — *le Manoir anglais*. Nous signalons particulièrement cette dernière aux personnes qu'auraient séduites les généralisations hâtives de Laveleye dans son ouvrage sur *les Formes primitives de la propriété*. Sir Frederik Pollock résume les plus récentes études sur le manoir anglais, il les compare avec celles faites sur les communautés villageoises en Allemagne; il montre que le mot *marke* est très improprement employé en Angleterre pour désigner une communauté villageoise, le sens du vieil anglais *meare* est limité et il ne signifie jamais rien autre (p. 397). Par cette étude méthodique et exempte des passions qui, sur ce sujet d'érudition, agitent tant les écrivains continentaux, le savant professeur d'Oxford a fait dans l'histoire anglaise

le départ définitif entre la propriété collective des villages et celle des familles individuelles.

Deux études contre le *disestablishment* de l'Église anglicane et contre le *Home-rule* se rapportent aux questions actuellement débattues en Angleterre. L'auteur les traite au point de vue conservateur; mais ce mot ne signifie pas tout ce qu'un continental imaginerait. C'est uniquement par des faits et des raisons d'utilité pratique que sir Frederick Pollock défend ses thèses. Il ne remonte nullement aux grands principes. Il semble même professer pour eux un certain scepticisme, si l'on en juge par l'essai sur les théories successives de la persécution religieuse, qui est le morceau saillant du volume. La *Revue des Deux Mondes*, dans son numéro du 1er août 1893, en a fait l'objet d'un article spécial.

Bien des thèses de l'auteur anglais appelaient des explications et même des contradictions. Le traducteur, qui est un esprit très sûr et très fin, n'y a point manqué. Dans des notes qui ajoutent beaucoup de prix à ce volume, il pose les questions, indique les références, esquisse des réfutations, d'une main aussi ferme que discrète. Pour les personnes qui sont en état de discuter, ce volume, produit de la collaboration d'un auteur et d'un traducteur également distingués, sera une source féconde de réflexions et de méditations.

— M. Borgeaud est un jeune docteur en droit suisse, qui a fait des études très sérieuses en France et en Allemagne et a remporté en 1892, pour le volume sur l'*Établissement et la revision de la constitution*, qu'il nous donne aujourd'hui, le prix Rossi à la Faculté de droit de Paris. Toutes les constitutions passées et présentes du vieux monde et du nouveau y sont passées en revue et judicieusement classifiées. Celle de l'Angleterre reste forcément en dehors par l'excellente raison qu'elle n'est point écrite. C'est une grande supériorité; mais les conservateurs doivent reconnaître avec l'auteur que « comme il est de la compétence ordinaire du Parlement d'y ajouter ou d'en retrancher la matière par de simples décrets, on peut lui porter des coups indirects d'autant plus terribles qu'ils ne paraissent pas d'emblée et à tous dirigés contre elle. »

M. Borgeaud a grande raison, dans cette étude, de suivre la méthode historique, et il la venge fort bien des critiques dirigées contre elle par les Allemands qui se sont faits récemment les tenants de la méthode purement juridique. On en a, dès les premières pages, la preuve dans les chapitres où il signale les pactes populaires des soldats de Cromwell comme un des premiers essais modernes de constitution écrite. C'est le résumé d'un excellent article qu'il avait publié en avril 1890 dans les *Annales de l'École libre des sciences politiques* sous le titre de : *Premiers Programmes de la démocratie moderne en Angleterre.*

L'auteur insiste avec grande raison sur la distinction qui doit exister entre les lois constitutionnelles et les lois ordinaires au point de vue de

leur établissement et de leur revision. Mais la sanction de cette distinction est tout, et il eût dû consacrer plus d'une simple note à indiquer la grande différence entre le système américain d'après lequel le pouvoir judiciaire connaît de l'inconstitutionnalité des lois et le système qui prévaut généralement en Europe, d'après lequel la violation des principes constitutionnels ne comporte que des recours politiques, illusoires en fait.

Le plébiscite est, aux yeux de M. Borgeaud, le grand instrument de réforme constitutionnelle. Avec l'optimisme de la jeunesse il en attend à la fois le progrès de la société et le respect des droits de l'individu. Cependant il reconnaît que l'extension que lui a donnée la revision constitutionnelle de 1891 en Suisse, en permettant à tout groupe de 50,000 électeurs de saisir le peuple d'une proposition de loi, est singulièrement dangereux. Naturellement il donne de grands développements à tout ce qui touche son pays. Il a parfaitement raison ; car la Suisse paraît être le pays où la démocratie accélère son développement sans plus aucun contrepoids. Elle semble devoir aller jusqu'au socialisme. Il est donc très intéressant de trouver dans ce volume des développements complets et exacts sur son histoire constitutionnelle qu'on chercherait difficilement ailleurs.

— M. Arthur Desjardins traite un grand nombre de questions politiques avec la brièveté et l'ampleur à la fois que comporte une science approfondie jointe à une grande autorité personnelle. Des études historiques sur *la Politique de Henri IV*, sur *la Réforme du droit public français d'après les écrits de Fénelon*, sur *Mirabeau jurisconsulte*, rappellent le beau livre sur les États généraux qui, il y a vingt ans, lui ouvrit les portes de l'Institut. Deux grands essais sur *les Mines et les mineurs*, le *Code civil et les ouvriers*, nous introduisent dans les questions vivantes du jour : avec la méthode exacte du jurisconsulte il fait le départ entre les théories fondées sur les imaginations et ces règles permanentes du droit fondées sur la justice et l'expérience du genre humain : nul ne condamne plus vigoureusement les dangereuses tendances du socialisme d'État. Mais c'est surtout dans les questions de droit public que l'éminent magistrat s'élève à une grande hauteur. Dans l'opuscule intitulé : *Crimes et peines* il raffermit les idées de justice et de responsabilité ébranlées par les sophismes du déterminisme et par cette mystification aux apparences scientifiques que nous devons aux Italiens sous le nom d' « anthropologie criminelle. » Un peu plus loin il montre ce que serait une « magistrature élue, » non pas par le raisonnement, mais en rappelant ce que furent les juges électifs de 1791 à l'an VIII. Les conflits internationaux qui, malgré l'éloignement des guerres, tendent à devenir plus fréquents au fur et à mesure que les rapports commerciaux se multiplient et que l'émigration mêle des hommes de nationalités diverses, ont appelé particulièrement son attention dans des études sur *l'Expul-*

sion des étrangers, le Droit des gens et la loi de Lynch aux États-Unis, la France, l'esclavage africain et le droit de visite. Dans cette dernière étude, il ne craint pas, à l'encontre d'une opinion très répandue, de conseiller à la France de se départir de ses maximes traditionnelles en matière de droit de visite, pour concourir efficacement à la répression de la traite sur la côte orientale de l'Afrique. C'est que M. Desjardins n'est pas un politicien. Pour lui la politique est une application du droit, et le droit lui-même n'est pas une opinion contingente. Il est la manifestation de la justice immanente, qui est un attribut de Dieu. Voilà pourquoi, dans tous les ordres d'études qu'il touche, il a cette sûreté de vues, cette fermeté de jugement, ce solide bon sens, qui contrastent avec les vues aventurées et paradoxales de tant d'autres écrivains auxquels manquent les idées directrices. Le charme ne manque pas d'ailleurs au volume de M. Desjardins, le chapitre sur *le Jury et les avocats* fait revivre les grands maîtres du barreau parisien dans un cadre qui rappelle l'*Orateur* de Cicéron. CLAUDIO JANNET.

Le Crépuscule, *propos du soir*, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1893, in-8 de 345 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il semble qu'il n'y a aucune analogie entre les *Essais* de Montaigne et *le Crépuscule*, de M. Maxime du Camp, et cependant le livre de l'un me fait souvenir du livre de l'autre. Montaigne traite des sujets les plus variés, et, en tête de ses chapitres, indique par un titre la matière dont il veut s'occuper et dont il s'éloigne, d'ailleurs, à chaque instant, par les plus capricieuses digressions. Dans *le Crépuscule* nous avons une série d'études sur des thèmes fort différents : la vanité, l'antagonisme, les paysages, la frontière, les illusions, le service militaire, l'enseignement, l'histoire, la fonction, l'esprit d'opposition, Napoléon, la politique, le moyen de parvenir (rien de commun avec le livre attribué à Béroalde de Verville), les lettres, le langage et le socialisme. Comme Montaigne, M. Maxime du Camp aime assez à nous entretenir de sa personne, comme Montaigne encore il ne s'enferme pas strictement dans le cadre indiqué par l'intitulé du chapitre. Là, du reste, s'arrêtent certaines ressemblances plus matérielles qu'autres, mais qui peuvent remémorer les *Essais* du philosophe gascon. Le titre que M. Maxime du Camp a donné à son volume révèle bien les dispositions dans lesquelles il a été écrit ; ce sont des réflexions faites au soir de la vie, mais l'auteur n'est pas le personnage d'Horace :

Difficilis, querulus, laudator temporis acti.

Tout en reconnaissant que notre enfance, que notre jeunesse nous apparaissent comme un âge d'or, en se transportant à cinquante ou soixante ans en arrière, M. du Camp constate quels merveilleux pro-

grès se sont faits autour de nous et dit quel désappointement nous éprouverions en nous retrouvant dans ce passé resté cher à notre mémoire (*L'Antagonisme*, p. 43). Cette justice rendue à notre époque n'empêche pas M. du Camp d'en voir les travers, de peindre par exemple, avec autant d'esprit que de causticité, la jeunesse contemporaine, et de comparer les manières courtoises d'autrefois avec le sans-gène que nous devons aux intrusions britanniques et américaines (p. 139). Dans ces chapitres, dont tout à l'heure j'ai copié les titres, il y a une quantité de pages intéressantes, d'observations fines, d'aperçus judicieux et de pensées vraies, si vraies que quelquefois elles peuvent sembler banales. Une amusante anecdote à propos de l'enseignement obligatoire. M. du Camp s'en déclarait le partisan, à la grande indignation de M. Sylvain Dumont. Celui-ci, poussé à bout, se tourna vers M. Thiers, présent à la discussion.— N'est-ce pas, lui dit-il, que j'ai raison et que les boursiers sont tous des hommes dangereux, tous des sectaires? De sa voix aigrelette, M. Thiers répondit : — Sectaires, c'est peut-être beaucoup dire, mais hommes dangereux, assurément ; hélas ! à qui le dites-vous? Le bon Dumont oubliait que M. Thiers avait été boursier au collège de Marseille (p. 149). Un joli chapitre est celui que M. Maxime du Camp a écrit sur les lettres, il les aime avec passion et comme :

Amor a nullo amato amar perdona,

il y a eu réciprocité, et si grande qu'il n'a point songé à la politique, ce dont il se félicite. Mais involontairement, dans bien des chapitres de son volume, il nous laisse voir que, de ce côté encore, son esprit avait de réelles aptitudes; ses pages sur Napoléon (p. 225) sont tout à fait remarquables : il montre à merveille quelle fut, quelle est encore son influence sur l'Europe entière. Si M. Maxime du Camp apprécie avec justesse l'histoire et la politique contemporaines, il voit moins bien quand il regarde le moyen âge. Il ne comprend pas que, quand il arriva, il fut une étape de la civilisation ; c'est pour lui le chaos, une époque lamentable (p. 178), mais il imagine que le mot de cette effroyable énigme est dans les archives du Vatican, et il les croit, bien à tort, inaccessibles aux savants parce que, paraît-il, elles ne s'ouvrirent pas pour lui sous Grégoire XVI ; mais il convient qu'alors il n'eût voulu y chercher que des « sujets de romans historiques » (p. 201). Il est évident que M. Maxime du Camp n'a pas étudié le moyen âge ; certaines assertions montrent, du reste, que, sur ce point, ses lectures retardent beaucoup ; il croit à l'authenticité du *Chant Altabiçar ;* il dit avec aplomb que Théroulde composa la *Chanson de Roland,* — dont on ignore l'auteur ; — il semble admettre que ce sont bien les Sarrasins qui écrasèrent les Français à Roncevaux (p. 195).

Ce n'est pas seulement aux archives du Vatican qu'en veut M. du

Camp : il paraît croire que les dépôts de documents possédés par l'État ne peuvent être consultés et émet comme une espérance ce qui est une réalité : leur accès facilité. M. du Camp est plein de zèle pour les études historiques, mais est-il bien au courant de tout ce qui se publie dans cet ordre d'idées? Est-ce que la Société de l'histoire de France, la *Revue des questions historiques*, la *Revue historique*, la *Bibliothèque de l'École des chartes* et cette quantité de périodiques que tant de provinces consacrent à la connaissance de leur passé, ne réalisent pas les vœux de l'auteur en faveur des études historiques?

Je disais au début de cet article que M. du Camp n'était pas un retardataire : il l'est si peu que bien qu'académicien, et que maniant la langue avec une élégante pureté dont ne pourraient se vanter tous ses confrères, il n'est pas trop opposé aux néologues. Il voit cependant dans les altérations que subit notre langage, et c'est là le sujet de son dernier chapitre, comme l'effet d'un courant des idées socialistes. Elles auront dans le français trivialisé, simplifié, l'idiome qui leur sera utile au jour de leur triomphe. M. Maxime du Camp croit à ce triomphe, sans le désirer, comme Alexis de Tocqueville, il y a cinquante ans ; mais il aime, peut-être un peu comme M. Melchior de Vogüé aujourd'hui, à s'abandonner au rêve d'une solution pacifique que faciliteraient des idées qui sont des idées chrétiennes ; c'est ce dont nous aurions voulu le voir convenir. Il y a longtemps déjà, un libre penseur, Sainte-Beuve, se demandait si le christianisme, dans les conflits qui menacent la société, ne pourrait remplir la mission qu'il eut lors de l'invasion des Barbares (*Portraits de femmes*. Paris, Didier, 1844, p. 87-88). C'est le rôle que semble lui réserver M. Maxime du Camp, mais à condition qu'il gardera l'anonyme.

TH. P.

La Terre, les mers et les continents. *Géographie physique, géologie et minéralogie*, par FERNAND PRIEM. Paris, J.-B. Baillière, s. d., gr. in-8 de 708 p., imp. sur 2 colonnes, avec 757 fig. dans le texe. — Prix : 11 fr.

Il y a quelques années, le *Bibliographisches Institut* de Leipzig, après avoir terminé la publication du *Thierleben* de Brehm, entreprit de donner à ce célèbre ouvrage une suite comprenant la botanique, l'anthropologie et la géologie ; c'est à Neumayr que fut confié l'honneur de s'acquitter de cette dernière partie de la tâche, et l'on se souvient du succès que l'*Erdgeschichte* obtint aussitôt dans le monde savant (Voir *Polybiblion*, t. XLVII, p. 313 ; t. LIII, p. 99).

L'éditeur de l' « adaptation » française de Brehm : *la Vie des animaux illustrée*, a voulu suivre sur ce terrain la maison bien connue de Leipzig. C'est M. J. Priem, professeur au lycée Henri IV, qu'il a chargé de rédiger la partie géologique des *Merveilles de la nature*. Le nom de Neumayr ne figurant pas sur le titre de l'ouvrage, personne n'a le droit

de se plaindre des « déformations » plus ou moins étendues qui ont été apportées au texte du regretté naturaliste viennois ; nous avouons toutefois ne pas goûter beaucoup, en principe, ce procédé de collaboration posthume, qui a le grand inconvénient de placer sur le même rang l'expression réfléchie des vues d'un spécialiste dont le nom fait autorité dans la science, et les opinions, nécessairement plus discutables, du premier compilateur venu.

Quoi qu'il en soit, notre littérature de vulgarisation ne possédant encore aucun ouvrage de ce genre, bien au courant des derniers progrès réalisés par la géologie, l'occasion était belle pour l'éditeur qui eût voulu soigner le côté de l'illustration et, sinon dépasser l'original allemand, très remarquable à cet égard, tout au moins se maintenir à un niveau honorable ; malheureusement, outre que le choix des figures empruntées à l'*Erdgeschichte* n'a pas toujours porté sur les meilleures (voir les vues du Grand Cañon du Colorado, p. 123-125), on a jugé à propos d'introduire dans *la Terre* un très grand nombre de vieux clichés qui traînent dans la librairie française depuis un bon quart de siècle, et qui, en général, ne brillent ni par la ressemblance avec les sites qu'ils prétendent représenter, ni par un réel intérêt scientifique. Il en est de même, trop souvent, pour les cartes : on a mieux aujourd'hui, par exemple, pour les courants marins, que le planisphère de Maury (p. 83), et la distribution des divers types de récifs coralligènes, telle qu'elle a été représentée par Darwin (dont les planches sont reproduites p. 425 et 427), n'a plus désormais qu'un intérêt historique. Enfin, une pratique contre laquelle on ne saurait trop protester consiste dans la réimpression des mêmes figures à quelques pages de distance, sous des numéros différents : l'on peut relever de nombreux cas de ce genre dans le gros volume de M. Priem (fig. 77 = 134 ; 181 = 186 ; 390 = 123 ; 419 = 151 ; 524 = 402 ; 546 = 431, etc.).

Quant au texte, voici la liste des divisions adoptées : I. Le Globe terrestre ; II. Modifications *actuelles* de l'écorce terrestre (ce n'est pas sans étonnement que l'on trouve sous cette rubrique deux chapitres intitulés : « les Dislocations du sol » et « la Formation des chaînes de montagnes ») ; III. Les Roches ; IV. Utilité des minéraux et des roches V. Les Faunes et les Flores. Distribution géographique des êtres vivants. Cette dernière partie, qui d'ailleurs n'est pas la moins intéressante, nous amène en pleine zoologie.

En somme, sans avoir sa place marquée dans la bibliothèque du savant, *la Terre* constituera, pour la jeunesse et pour les gens du monde, une lecture instructive ; à ce titre, et faute de mieux, l'ouvrage mérite d'être recommandé. On annonce que l'auteur le fera suivre bientôt d'un second volume, qui aura pour titre : *La Terre avant l'apparition de l'homme*.

E. M.

Le Matériel agricole moderne, par Alf. Tresca. T. I. *Instruments d'extérieur de ferme*, Paris, Firmin Didot, 1893, in-8 de 531 p. et 370 vign. — Prix : 6 fr.

Le temps n'est plus où le cultivateur peut se contenter d'outils simples et d'un matériel primitif; l'agriculture doit lutter contre mille difficultés : par une production répétée le sol s'est appauvri, il faut donc activer ses forces vives avec des engrais, et le travailler par des façons multiples que nos pères ne connaissaient pas. L'agriculteur doit avoir une science personnelle et des moyens d'action rapides et perfectionnés.

M. Tresca étudie le matériel agricole tel qu'il est compris aujourd'hui. Ce premier volume est entièrement consacré aux instruments qui sont destinés à la préparation du sol, à l'ensemencement des terres et aux récoltes des moissons. Le reste des opérations de la ferme, notamment le battage et les instruments destinés à la préparation de la nourriture des animaux sont réservés pour un volume suivant.

On ne saurait rien trouver de plus complet et de plus savamment écrit que cet ouvrage. Peut-être même pourrait-on regretter qu'il le soit tant ; car si l'agronome de profession ou l'élève de nos écoles d'agriculture doivent y trouver tous les renseignements nécessaires à leurs études approfondies, quelqu'un de moins rompu à la science en elle-même et aux calculs se perdra parfois dans des détails qu'il ne saurait apprécier. Au demeurant, ce n'est pas à ces derniers que l'auteur a pensé, mais il leur serait bien utile d'avoir du livre de M. Tresca un résumé de toute la partie pratique, en laissant de côté les développements trop scientifiques ; nous l'appelons de nos vœux. G. de S.

Écuyers et écuyères, par le baron de Vaux. Paris, J. Rothschild, 1893, in-8 de xxiii-368 p. — Prix : 20 fr.

Un joli volume que tout homme de cheval mettra dans sa valise de voyage ou sur sa table de fumoir. On sait quel écuyer consommé et quel charmant conteur est le baron de Vaux. Aussi quel attrait doit avoir un livre composé de portraits choisis par lui dans un portefeuille admirablement garni de souvenirs d'hier et d'aujourd'hui. Pour séduire davantage, une préface de Henri Meilhac, où une nièce de Mme Cardinal professe, à coups de mots cruels et mordants, la philosophie des écuyères ; une introduction de Victor Franconi, où l'on trouve une leçon de physique appliquée à l'équitation. Enfin, un véritable travail sur l'équitation savante, écrit par M. Maxime Gaussens, où, à côté d'anecdotes charmantes, on lit des pages émues et des réflexions dictées par l'expérience. Ajoutons que d'excellentes vignettes, empruntées à nos anciens traités de haute école, illustrent et éclairent toute cette partie théorique.

Mais passons vite aux photographies imprimées par le soleil ou dues

à la plume de M. de Vaux. Voilà Marie Isabelle, d'inénarrable souvenir, celle que le prince Jérôme fit nommer instructeur à Saumur. Un regard sur Marengo et son éminent dompteur, le colonel Chaverondier; et arrivons aux vraies écuyères, Caroline Loyo, la première qui monta en haute école. Voir une affiche très curieuse datant de 1847, le temps de lord Seymour et d'Alfred de Dreux. Voici Pauline Cuzent (1835), Adèle Drouin (1865), Emilie Loisset, morte à la peine (1882), la comtesse Ghyka, tuée elle aussi, mais sur la piste, en face du public (1881), Élisa Petzold, sortie de l'Ursulinen Kloster et retournée dans le monde, Adelina Price, Anna Fillis, Elvira Guerra, la seule qui dresse ses chevaux elle-même, Diane Dupont, C. Van Walberg, A. Gontard, M. Dudley (la reine de la saison), Maria Gentis (la toréador), etc., etc. Il ne faut cependant pas omettre Mme Jutard, Mlle Lankaster, Mme de Rhaden, trois types bien différents.

Parmi les dresseurs, M. de Vaux nous présente Loyal et Corraddini. Le premier des écuyers, c'est Baucher. Sa rencontre avec M. d'Aure au manège Duphot est écrite de main de maître. Danfeld, Corlie, Fillis (le seul qui n'ait pas son portrait et auquel l'auteur ne rend peut-être pas toute la justice qui lui est due), Wulf, Gaberel, Ciniselli défilent devant nous.

Un tour chez les Franconi, à l'Hippodrome (aujourd'hui détruit); au cirque Fernando, où Mme Fernando s'est acquis un véritable talent d'écuyère; au Nouveau-Cirque, plus connu par sa grenouillère que par ses exercices équestres; chez Molier, et enfin dans les principaux cirques de l'étranger, et nous aurons fini le volume. Ne le quittons pas sans en louer l'illustration, tant reproduction de gravures anciennes que photographies et compositions modernes, qui fait le plus grand honneur à la maison Rothschild et qui constitue, comme la couverture, un des mérites du volume. A. D'E.

BELLES-LETTRES

Sentences et proverbes, recueillis et mis en ordre par P. Soullié, docteur ès lettres. Paris, Lecoffre, 1892, in-8 de XVIII-438 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les sentences, les aphorismes ne sont pas d'une grande aide ni d'une grande consolation dans les diverses situations qu'offre la vie; ils agissent un peu comme ces pastilles ou ces pilules sans grande vertu curative que le médecin ordonne aux malades pour occuper leurs loisirs ou leur faire prendre patience. Mais si les pensées, les maximes n'apportent pas de notables adoucissements dans les tristesses, si les conseils qu'elles renferment ne servent guère dans les difficultés qu'on rencontre, elles ne charment pas moins; on se plaît à leur ingéniosité, à leur forme spirituelle, elles sont un divertissement pour l'esprit et

l'on parcourt avec grand plaisir le livre qui nous les présente. Ce plaisir, je l'ai éprouvé en lisant le volume de M. P. Soullié, quoique en regrettant quelquefois qu'il ait pris la peine de mettre en vers des pensées qui avaient été bien exprimées en prose. Ses vers ne sont pas mauvais cependant, mais n'est-ce pas une espèce de sacrilège de toucher à l'enveloppe de ce qui a été dit par Mme de Sévigné, par La Rochefoucauld, par Pascal et par tant d'autres? L'ouvrage se compose de deux parties : de sentences tirées d'auteurs anciens ou modernes, mises en vers quand elles n'avaient pas reçu cette forme poétique, et d'un choix de proverbes. Pensées et proverbes sont classés suivant les situations ou les passions auxquelles ils se rapportent. La récolte que M. Soullié a faite est énorme, on pourrait cependant l'augmenter encore. Comment le mot honneur ne lui a-t-il pas rappelé le vers de Régnier :

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

Que d'autres emprunts il eût pu faire au vieux satirique :

Nous vivons à tastons et dans ce monde icy,
Souvent avec travail on poursuit du soucy....
. . . . . .
Le monde est un brelan où tout est confondu ;
Tel pense avoir gagné qui souvent a perdu....

M. Soullié n'a pas mis à contribution aussi souvent qu'il le pouvait Molière, La Fontaine, Boileau, Voltaire. Il a pensé sans doute, et avec raison, que de leurs œuvres si connues, les citations surgiraient d'elles-mêmes dans la mémoire de ses lecteurs.

Sous la rubrique *Absence-souvenir* une place ne pourrait-elle être accordée au quatrain du comte de Ségur :

Le souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
Est encore un bonheur qui reste,
Après tous ceux qu'on a perdus ?

Ce qui arrive souvent dans les pensées et les proverbes, ce sont les contradictions ; ainsi les petits vers de Ségur expriment une idée tout à fait opposée à celle de Dante :

.... Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria....

et à celle de Bertaut :

Félicité passée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de la pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir !

Quelquefois M. Soullié a traduit en vers ce qui l'était déjà. Un aphorisme de P. Syrus lui a donné cet alexandrin :

Plus on tombe de haut, plus terrible est la chute.

Victor Hugo a dit :

La chute la plus profonde
Pent au sommet le plus haut.

Me sera-t-il permis, incidemment et pour ceux de mes lecteurs qu'amusent des rencontres ou des plagiats littéraires, de rappeler que la pensée de P. Syrus, dont V. Hugo a profité, avait déjà servi à un vieux poète italien Buonagiunta Orbicciani (*Scelta di poesie italiane d' ogni secolo*, t. I. p. 141) :

Più grave cade chi più e montato ;

à un troubadour (*Fiore del gay saber*, t. I. p. 318) :

E qui naut pueia bas desshen;

au poète galicien Macias l'énamouré (*Cancionero de Baena*, t. II, p. 3) :

Cuerdo o loco que mays alto
Sobyr prende mayor salto.

Je pourrais augmenter beaucoup le nombre de ces rencontres, mais, comme dit un proverbe venu de la *Farce de Pathelin* et qui arrive ici fort à propos : « Retournons à nos moutons, » au volume de M. Soullié. Il offre une lecture variée qui intéressera prise à petite dose et peut, en cas de besoin, fournir des citations à l'écrivain désireux de renforcer sa prose de quelques beaux apophtegmes; enfin il a quelque lien avec le folklore par les adages dont sa dernière partie est composée. Th. P.

Perceval, par Wolfram d'Eschenbach, traduit par Alphonse Grandmont, docteur en droit, philosophie et lettres. Liège, Grandmont-Donders, 1892, in-16 de 528 p.

Hartmann von Aue; Wolfram von Eschenbach und Gottfried von Strassburg. *Eine Auswahl aus dem höfischen Epos* mit Anmerkungen und kurzem Wörterbuche von Dr K. Marold, Oberlehrer am kgl. Friedrichkollegium zu Königsberg i. Pr. Stuttgart, Göschen, 1892, in-32 de vi-160 p. — Prix : 1 fr.

Walter von der Vogelweide *mit einer Auswahl aus Minnesang und Spruchdictung.* Mit Anmerkungen und einem Wörterbuch von professor Otto Günter. Stuttgart, Göschen, 1892, in-32 de 152 p.— Prix : 1 fr.

Le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach, le plus célèbre de ces poèmes du moyen âge allemand qu'on a désignés par le titre générique d'épopées de cour (höfischen Epen), n'avait pas encore, que je sache, été traduit en notre langue. Wolfram a bien, il est vrai, la prétention de ne faire qu'imiter un original français, et nomme plusieurs fois son auteur. Mais le poète provençal Kyot, qu'honorerait cette mention, n'a pas été découvert. Et nous aurions, d'ailleurs, conservé le poème de l'introuvable Kyot ou Guyot, qu'il ne serait pas plus facilement lisible pour

nous que celui de Chrestien de Troyes, *Perceval le Gallois*, qui a certainement aussi servi de modèle à Wolfram. Pourtant il n'est pas sans intérêt de refaire connaissance avec la vieille légende qui, après un long repos, vient encore une fois de porter fleur et fruit en produisant les *Idylls of the King* et le drame lyrique de Richard Wagner. C'est donc une excellente idée qu'a eue M. Grandmont, et il a rendu un véritable service aux lettres en menant à bien une tâche qu'on ne pouvait entreprendre sans un certain courage. N'a-t-il même pas eu trop de courage? Ce poème de près de 25,000 vers devait-il être traduit mot à mot dans son intégralité? Le goût a bien changé depuis le temps où Wolfram dictait, faute de savoir écrire, ces descriptions de fêtes chevaleresques, de combats singuliers indéfiniment répétés, d'aventures galantes ou merveilleuses. L'amour même s'est transformé : les belles passions si complaisamment chantées par les minnesinger nous laissent sans attendrissements. Bien plus, Gahmuret, Perceval, Gauvain, Vairefils, Lohengrin, tous ces héros d'amour et de gloire — et leurs dames — ne semblent pas soupçonner le pieux usage de la bénédiction nuptiale ; ils ne connaissent que l'union libre, et plusieurs ne rougissent pas d'être bigames. Notre éthique et notre esthétique sont tout autres : Richard Wagner et Tennyson en sont la preuve. En outre, l'œuvre manque totalement d'unité. Nous nous passerions de l'histoire détaillée du père de Perceval; nous nous passerions des aventures de Gauvain, parallèles à celles de Perceval et qui laissent celui-ci dans la coulisse pendant des livres entiers ; nous nous passerions d'une foule d'autres choses. Et nous voudrions, en revanche, que la quête du Graal, au lieu de ne fournir à Wolfram qu'un tableau grandiose, fût le vrai fond de son poème, le centre d'où rayonneraient tous les épisodes. Si « jamais bouche laie ne parla mieux, » comme l'a prétendu Gravenberg, il faut avouer aussi que Wolfram abusa de sa facilité à charmer ses auditeurs. La traduction de M. Grandmont m'a semblé fidèle en même temps qu'élégante. Les noms propres y ont repris leur forme française. Je reprocherai seulement à M. Grandmont de n'avoir pas complété son œuvre par une introduction, des notes, une table analytique. Les lecteurs sont livrés à eux-mêmes, sans un mot d'explication : beaucoup d'entre eux pourront n'être pas suffisamment préparés; les autres regretteront certainement la négligence ou la timidité de l'auteur. Peut-être pourtant ne faut-il pas se désoler d'avance : rien ne dit que le commentaire n'est pas en préparation et ne formera pas bientôt un second volume. Tout alors serait pour le mieux.

— Le petit livre du docteur Marold est conçu sur un plan très différent. Préface, introduction, notices biographiques, indication des sources, des éditions, des traductions, lexique, rien n'y manque, bien que tout y soit en miniature. Le *Parzival* lui-même, réduit à ses parties

essentielles, gagne singulièrement à ce que le reste ne soit qu'analysé. Celui qui, sans s'astreindre à en faire une étude spéciale, voudra simplement ne pas l'ignorer, trouvera là un texte sommaire édité avec toute la science et le goût désirables. L'exécution typographique n'est pas moins soignée, le cartonnage est élégant et la modicité du prix vient s'ajouter aux autres mérites. Le *Parzival* est précédé du *Pauvre Henri*, de Hartmann d'Aue, et suivi du *Tristan et Iseult*, de Gottfried de Strasbourg. Ce dernier poème est peut-être un peu écourté, mais le premier, qui ne contient guère que 1,500 vers et demeure à la fois touchant et moral, a pu être donné en entier, sauf d'insignifiants élagages.

— A la même collection appartient le volume de M. le professeur Güntter. Il mérite les mêmes éloges. Les honneurs sont ici pour Walter von der Vogelweide, mais nous retrouvons à côté de lui Wolfram et une douzaine d'autres minnesinger. Le choix est heureux. Des notices succinctes résument ce qu'on sait sur chaque poète; des notes nombreuses, en bas de page, éclairent le texte, qui n'est pas, parfois, sans en avoir besoin. E. S.-A.

La Musa latina en Montserrat. *Antología de poetas latinos de los siglos XVI y XVII*, que da a luz por vez primera D. Jaime Collell, canonigo de la catedral de Vich. Barcelona, imp. Subirana, 1893, in-8 de 122 p. — Prix : 2 fr.

On sait que sur le Montserrat s'élève un sanctuaire célèbre qui attirait autant de pèlerins que celui de Rocamadour. Dom Jaime Collell, chanoine de la cathédrale de Vich, par un de ces hasards qui favorisent parfois les bibliophiles, a découvert une intéressante collection de poèmes latins écrits en l'honneur du Montserrat; il vient de les publier en les dédiant à Dom José Daas, abbé de ce monastère, et au profit du sanctuaire même. Dom Jaime Collell les fait précéder de recherches biographiques sur plusieurs de leurs auteurs et constate le mérite de quelques-unes de ces poésies. Il ne se dissimule pas, du reste, que son recueil trouvera peu de lecteurs, aujourd'hui que la langue latine n'est plus en honneur comme jadis. Il pense cependant, et avec raison, qu'il est bon de faire voir combien les belles-lettres étaient cultivées dans les cloîtres, car les auteurs dont il tire les noms de l'oubli étaient tous des moines du Montserrat. Dom Jaime Collell n'aurait-il pas pu, dans un appendice, recueillir aussi quelques pièces catalanes ou castillanes inspirées par le sanctuaire si vénéré? Parmi les pèlerins du Montserrat, il y eut, au XIVe siècle, un illustre personnage, le chancelier de Castille, Pero Lopez de Ayala, à la fois homme d'État, historien, poète et guerrier. Fait prisonnier par les Portugais à la bataille d'Aljubarrotta, il promit à la Vierge du Montserrat de faire un pèlerinage à ses autels s'il était rendu à la liberté ; il le promit dans des vers que nous a con-

servés son œuvre poétique le *Rimado de Palacio* (Poetas castillanos ant. al siglo xv, p. 455), et dont chaque stance finit ainsi :

En esta tribulacion,
Sennora con humildat,
E devoto coraçon
Prometo a Monserrat
Yr facer mi oracion.

Th. P.

Euripide et l'esprit de son théâtre, par Paul Decharme. Paris, Garnier, 1893, in-8 de iv-568 p. — Prix : 7 fr. 50.

Poètes dramatiques et romanciers ont ceci de particulier que, dissimulés en quelque sorte derrière leurs personnages, ils soutiennent tour à tour, avec la même conviction apparente, les thèses les plus opposées. Il n'en est que plus intéressant de chercher à démêler au milieu de ce conflit la pensée propre de l'écrivain. C'est la tâche qu'en ce qui touche Euripide s'est imposée M. Decharme dans la première partie de l'ouvrage dont on vient de lire le titre.

Au début même du livre, le chapitre intitulé : *Rapports d'Euripide avec les philosophes et les sophistes*, a de suite attiré mon attention. Contrairement à l'opinion commune, M. Decharme estime que ces rapports ont été, dès l'antiquité, manifestement exagérés ; toutefois, à son avis, si l'on a tort de voir dans le poète un Athénien nourri à l'école de la métaphysique d'Anaxagore et de la morale de Socrate, on doit convenir que ce n'est pas ailleurs qu'Euripide « a appris à fixer sur la nature et sur les hommes un regard libre et pénétrant. » Parmi ses personnages, les uns goûtent fort la rhétorique d'un Gorgias et d'un Prodicus, les autres la réprouvent : mais lui-même, comme Voltaire, se plaît à disserter et à discourir, au risque d'interrompre fort malencontreusement la marche de l'action. « Avec les sophistes il a en commun l'esprit de recherche qui examine tout et met tout en question, l'ironie qui perce à jour les préjugés régnants et les idées conventionnelles, l'audace sceptique, qui ébranle dans leurs fondements les traditions religieuses. » C'est ce que démontrent les chapitres II à V, où sont passées successivement en revue les idées d'Euripide sur la mythologie, la morale et la société. Parmi les devanciers de l'auteur, j'eusse été heureux de voir accorder ici une mention à mon ancien collègue M. Maignen, dont la thèse : *Morale d'Euripide*, contient plus d'une page remarquable.

M. Decharme insiste avec à-propos sur les conceptions pessimistes que le poète s'était faites de la vie et de la condition humaines, par tempérament d'abord (les anciens nous le représentent d'humeur pensive et sombre), par réflexion ensuite, pour avoir voulu aller trop au fond des choses. Sans être certain de l'immortalité, Socrate aimait à s'enchanter de cette croyance : Euripide ne prêche nulle part cette suprême consola-

tion. Chacun sait que les femmes en particulier sortent assez maltraitées de ses mains : coquetterie, éternel bavardage, désir de paraître en dépit ou plutôt à cause même de la réserve habituelle à laquelle les mœurs d'alors les condamnaient, voilà leurs moindres défauts. Quelques privilégiées, Alceste, Iphigénie, Macarie seules trouvent grâce. Le fait est d'autant plus frappant qu'Euripide aime à s'apitoyer sur l'humble et le pauvre, sur l'homme du peuple et l'esclave, et qu'il a, le premier, introduit sur la scène la grâce candide et naïve de l'enfant. Chez Eschyle et Sophocle, comme chez Corneille et Racine, les allusions aux événements contemporains sont rares : elles se multiplient, au contraire, chez Euripide comme chez Voltaire, et des drames tels que les *Héraclides* et les *Suppliantes* sont de vraies pièces de circonstance, où s'étale une profonde antipathie contre Lacédémone.

La deuxième partie du livre est consacrée à *l'Art dramatique chez Euripide*. Le sujet, tant de fois traité déjà, ne pouvait que bien difficilement être renouvelé. Le successeur de Sophocle a innové dans le choix des sujets (ch. Ier), par où il s'est attiré les vertes critiques d'Aristophane; dans les situations théâtrales (ch. II), où les actes d'héroïsme qui soulèvent l'admiration sont bien plus rares que les scènes pathétiques d'où jaillissent la pitié et la terreur; dans l'action (ch. III et IV), où les incidents se multiplient au détriment de la véritable unité, où le comique se mêle de près au tragique, où le prologue annonce souvent à l'avance le dénouement qu'amènera l'intervention inattendue de quelque divinité; dans le rôle du chœur (ch. V), plus étroitement rattaché au drame lui-même, dit M. Decharme, qu'on ne le suppose d'ordinaire; dans le lyrisme enfin (ch. VI), où des combinaisons rythmiques ingénieuses et absolument nouvelles étudiées ici dans le détail ont contribué auprès du grand nombre à la popularité du poète.

On s'attendrait à trouver à la suite de ce qui précède un septième et dernier chapitre sur la langue et le style d'Euripide. Il n'est pas facile, en effet, de séparer complètement l'artiste dramatique de l'écrivain. Une autre lacune beaucoup moins excusable nous a vivement frappé : M. Decharme passe absolument sous silence le *Cyclope* d'Euripide, cet exemple unique que nous ait légué l'antiquité d'un genre étrange et cependant longtemps en honneur, le drame satirique. Par l'élégance classique, par le ton général, sinon par le plan et la disposition, l'ouvrage rappelle de très près les *Études sur les tragiques grecs*, de Patin. Le constater, c'est en faire l'éloge, mais c'est aussi donner à entendre que certains lecteurs auraient sans doute préféré çà et là quelques touches plus modernes.

C. Huit.

Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle, par Mgr Freppel. Paris, Retaux, 1893, 2 vol. in-8 de 391 et 504 p. — Prix : 12 fr.

Je viens de lire avec une admiration toujours grandissante ces deux beaux volumes, où vibre la voix éloquente de Mgr Freppel, maintenant brisée. Et je me sens plein de dépit contre ma plume, parce qu'elle ne saura pas, j'en ai peur, dire la haute valeur de cet ouvrage et triompher de la défiance ordinaire à notre époque contre tout ce qui porte une date un peu éloignée de nous. Ce que nous avons là, ce sont en effet les conférences que l'abbé Freppel fit pour ses débuts à la Sorbonne pendant les années 1855-56 et 1856-57. Or, tant de travaux considérables ont paru sur Bossuet dans cette seconde moitié du XIXe siècle!

Comment donc, après des études aussi fortes, aussi pénétrantes et aussi neuves, ne pas se défier quelque peu des leçons faites par un abbé de vingt-huit ans, il y a près de quarante années? J'ouvrais, je l'avouerai moi-même, le premier volume avec ce sentiment spécial qu'éprouvent facilement ceux qui, en proie aux livres, sont trop habitués à voir réapparaître à peu près toujours les mêmes idées enveloppées dans des phrases semblables, et qu'on pourrait appeler le sentiment de l' « à quoi bon? » Je dirai tout de suite, — et ce témoignage vaut plus sans doute qu'aucun plaidoyer, — qu'en fermant le second volume j'avais un regret profond que Mgr Freppel se fût arrêté au milieu de sa tâche pour se mettre à l'étude des Pères de l'Église et des apologistes chrétiens des premiers siècles. Je lui en voulais, comme d'une trahison, après ces conférences si pleines d'idées et si éloquentes sur les précurseurs de Bossuet et sur les sermons de sa jeunesse, de nous abandonner à nous-mêmes, de nous laisser admirer sans lui et les chefs-d'œuvre de la maturité, et les exquises homélies de la vieillesse, et les sublimes méditations sur les mystères de l'Évangile. Je lui en voulais, après ces études si amples et si fortes des oraisons funèbres, de n'avoir pas eu le temps de nous parler de la dernière, de celle qui fut peut-être la plus belle de toutes : l'oraison du prince de Condé.

C'est que si, après l'abbé Freppel, d'autres ont, avec une érudition plus minutieuse, étudié certaines questions de détail, par exemple la *Composition des sermons*, sujet auquel il a seulement consacré une conférence, ou *Bossuet et la Bible*, ce qui est la matière de sa quatorzième leçon, comme il cherche, lui, surtout à pénétrer l'œuvre de Bossuet et à saisir pour ainsi dire l'intime de son génie, et comme cette œuvre n'a pas changé, ce qu'il dit reste et restera toujours aussi intéressant, vrai et très élevé. D'ailleurs, avec ce sens très vif des larges développements que réclame l'art oratoire, ou, pour mieux dire, avec ce besoin des grands esprits de tout agrandir et d'ouvrir partout de vastes perspectives, Mgr Freppel, se révélant déjà philosophe, historien, politique, autant que théologien et moraliste, élargit sans cesse son horizon et tire de

son sujet, pour les traiter avec une étonnante sûreté, les questions les plus hautes et les plus variées. Faut-il des exemples? Toute une conférence traite *du Génie*, étudié en général et dans toutes les œuvres humaines où il se manifeste, dans l'industrie, l'art, la politique, la philosophie, la religion. La suivante, analysant *le Génie dans l'éloquence*, en fait, pour ainsi dire, jouer devant nous les ressorts principaux : la haute puissance intellectuelle, l'énergie créatrice de l'imagination, l'enthousiasme de la passion. — Voici, à propos de l'oraison funèbre d'Henriette de France, une étude très pénétrante de ce genre qu'a vraiment créé Bossuet, et qu'on nomme la philosophie de l'histoire, œuvre impossible si elle n'a pour bases : la foi en la Providence, qui cherche à entrevoir le plan divin à travers les vicissitudes des empires, et la foi en la liberté humaine qui sait voir dans la volonté de l'homme la force principale qui agit sur les événements.

Parmi les nombreux tableaux d'histoire que le jeune orateur dessine avec une justesse de coup d'œil et une sûreté de main bien rares, je citerai en exemple le portrait des *Libertins* du XVIe siècle, que réclamait, comme un commentaire nécessaire, l'étude de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague; et, comme le polémiste redoutable qui devait être dans Mgr Freppel s'éveillait déjà dans le jeune abbé, le déisme est pris corps à corps dans une discussion vigoureuse et le rationalisme voit briser ses objections contre le miracle. L'oraison funèbre de Le Tellier nous vaut toute une conférence sur la *Révocation de l'édit de Nantes*, qui n'est jugée qu'après que, remontant aux principes, l'auteur a défini la liberté de conscience, déterminé, avec une précision qui fait entrer les idées au vif de l'esprit, les justes limites de cette liberté et les droits différents des gouvernements d'autrefois et de ceux d'aujourd'hui. J'affirme que rien n'est plus neuf, plus actuel même, et à coup sûr plus saisissant. Dirai-je encore qu'il y a, tirées de la politique de Bossuet, des idées que nous avons vues récemment reparaître sous la plume de Léon XIII, de ces idées dont la troisième République, comme le disait M. Lanson, pourrait faire encore son profit; qu'il se trouve que l'attitude « évangélique » du grand évêque en face de Louis XIV et sa conduite à l'égard du jansénisme et de la casuistique sont nettement caractérisées et jugées exactement comme après quarante ans de travaux et de découvertes historiques les juge la critique éclairée d'aujourd'hui ?

L'orateur cite quelque part (I, p. 46) le mot de Mme de Staël partageant les hommes en deux classes : ceux qui ont de l'enthousiasme et ceux qui n'en ont pas. Qui donc en eut plus que lui, et un enthousiasme plus communicatif ?

Voilà pourquoi cette lecture attache, entraîne, et ne peut qu'être féconde à tous les esprits.

Au reste, que ceux qui, forts de ce qu'ils n'ont ou croient n'avoir rien

à apprendre sur Bossuet, seraient tentés de repousser ce bel ouvrage, en soient bien avertis : des trente-cinq leçons que contiennent ces deux volumes il y en a vingt qui traitent de sujets moins connus. C'est d'abord dans le discours d'ouverture une revue rapide des progrès et des victoires de la parole sacrée dans les premiers siècles de l'Église ; puis, pour nous mener à Bossuet, une étude de tous les orateurs qui lui ont ouvert la voie : saint François de Sales, avec son *Traité de la prédication* et aussi avec ses ouvrages de controverse et de dévotion ; le cardinal du Perron, avec ses conférences de Saint-Merry, ses discours aux États généraux, ses oraisons funèbres de Marie Stuart et de Ronsard ; puis, après les prédicateurs de la Ligue et du règne de Henri IV, après le P. Cotton, Pierre Camus, le P. Bening et André Valladier, plus remarquables par leurs défauts que par leurs qualités, c'est saint Vincent de Paul, M. Olier, le cardinal de Bérulle et ses fortes et originales thèses de philosophie, et ses Lettres à Marie de Médicis et à Henriette de France ; Richelieu et sa *Défense de la foi contre les ministres de Charenton ;* les deux Lingendes, le correct P. Senault, et le P. Lejeune, ce type du prédicateur missionnaire.

L'oraison funèbre est de même étudiée dans ses sources les plus lointaines : la plainte funèbre qui s'échappe naturellement du cœur de l'homme sous le choc de la douleur ; l'élégie s'emparant de la plainte funèbre pour l'élever à une création poétique — c'est le cantique de David pleurant Saül et Jonathas ; — la poésie prophétique qui l'étend aux grandes catastrophes de l'histoire, — ce sont les lamentations d'Ézéchiel sur la ruine de Tyr ou celles de Jérémie sur la destruction de Jérusalem ; — enfin la philosophie sacrée qui embrasse dans l'énergique brièveté de ses maximes toutes les misères de l'humanité, — c'est le *Vanitas vanitatum* de l'Ecclésiaste. Et l'oraison funèbre, se constituant avec ces éléments, se déroule alors sous nos yeux, incomplète encore chez les païens, faite tout entière de la simplicité éloquente des faits dans les Actes des martyrs, puis transformée sous l'empire des doctrines évangéliques et presque définitive chez les Pères du IVe siècle, qui passent devant nos yeux, en attendant les études plus complètes qui devaient leur être plus tard spécialement consacrées : saint Grégoire de Nysse, et ses oraisons funèbres de Pulchérie et de Flaccille ; saint Grégoire de Nazianze et ses oraisons funèbres de saint Basile, saint Athanase, saint Césaire, de son père et de sa sœur Gorgonie ; saint Ambroise et ses oraisons funèbres de Valentinien le jeune, de Théodose et de son frère Satyre ; saint Jérôme et ses Épîtres consolatoires. Elle revit au XIIe siècle avec saint Bernard pleurant la mort de son frère Gérard et du moine Humbert, se perd encore en laissant pourtant une trace vers la fin du XIVe siècle : l'oraison funèbre de Duguesclin. Elle apparaît enfin française au XVIe siècle, mais cachant mal sous l'emphase et l'appareil des citations

profanes le vide des idées, telle en un mot que Bossuet ne lui devra presque rien, mais la reprendra là où l'avaient laissée les Pères, pour l'élever à un degré de perfection inconnu avant lui.

On peut juger par ce sommaire, où je résume environ quatre cents pages, de l'abondance de choses, de bonnes et belles choses, accumulées dans ces leçons. Et je n'ai pas parlé de l'intérêt qu'il y a pour tous ceux qui ne l'ont connu qu'au midi ou au soir de sa laborieuse existence, à voir comment il s'est formé lui-même, à saisir un des secrets de son puissant talent d'orateur, à savoir le long et intelligent commerce qu'il entretint pendant vingt ans avec les grands orateurs de l'Église, à commencer par Bossuet. La familiarité avec les grands esprits a contribué certainement à faire de lui un grand esprit. J'ai l'absolue conviction qu'à son tour l'œuvre entière de Mgr Freppel, avec son inépuisable fonds d'idées, de considérations théologiques, philosophiques, politiques, historiques, morales et sociales, avec la richesse séduisante de l'imagination et l'irrésistible élan de l'enthousiasme qui l'anime d'un bout à l'autre, doit profiter plus qu'aucune autre lecture aux orateurs et aux écrivains catholiques. G. A.

HISTOIRE

Les Alpes françaises. *Les Montagnes, les eaux, les glaciers, les phénomènes de l'atmosphère*, par Albert Falsan. Paris, J.-B. Baillière, 1893, in-8 de 286 p. avec 52 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce petit volume, M. Falsan s'est proposé de résumer les notions acquises sur la structure et l'histoire physique de nos Alpes, d'en faire connaître le relief, d'étudier dans ses grands traits le régime de leurs torrents, de leurs lacs et de leurs glaciers, enfin d'examiner les particularités principales offertes par le climat de leurs différentes parties.

L'ouvrage débute par des *Considérations générales sur la chaîne des Alpes* (p. 13-39), où l'on relève malheureusement de graves erreurs de nomenclature. Il y est dit, par exemple (p. 25), que les Alpes léponiennes font *suite* aux Alpes bernoises (c'est tout au plus si elles leur font *face*), et que des premières « se détachent, au nord, les *Alpes d'Uri, des Grisons, de l'Algau;* au sud, les *Alpes du Bergamasque* et *du Trentin.* » Il faut n'avoir jamais jeté les yeux sur une carte de Suisse pour accumuler ainsi, en quatre lignes, une pareille série de contresens. Le résumé affecté aux Alpes orientales (p. 26-27) n'est guère plus heureux : « Au delà du Bernina, la chaîne centrale *se bifurque en deux longues chaînes....* (!) Au nord, ce sont les *Alpes rhétiques, noriques, styriennes ;* au sud, les *Alpes tyroliennes* et *cadoriques*, les *Alpes carniques*, etc. » C'est là une singulière façon de présenter l'orographie de la moitié autrichienne de la chaîne.

Dans les chapitres plus spécialement consacrés aux Alpes françaises, qui viennent ensuite, la géologie, comme on pouvait s'y attendre, tient une large place; toutefois, il ne semble pas que l'auteur ait toujours puisé ses renseignements aux sources les plus récentes et les plus sûres. Les travaux de Lory sur le Dauphiné, excellents sans doute, mais aujourd'hui dépassés, ont presque seuls été mis à contribution ; au contraire, le mémoire si important publié par M. Kilian en 1891 n'est même pas cité, non plus que le remarquable ouvrage de M. Diener, *Der Gebirgsbau der Westalpen*, qui date de la même année, et les récentes descriptions locales de MM. Haug, Termier, Zürcher, etc. — quoique cet ensemble de recherches ait complètement renouvelé nos idées sur plus d'un point essentiel, le rôle des *failles* verticales, par exemple, dont Lory faisait, bien à tort, le pivot de ses conceptions orogéniques.

En traitant de l'origine des vallées, M. Falsan attribue encore beaucoup trop d'importance aux « cassures transversales » (p. 134) ; par contre, il réduit singulièrement l'influence de l'érosion, qu'il semble regarder comme ne pouvant intervenir qu'en terrains meubles (p. 252-253).

Le meilleur chapitre du volume est celui où il est question de la météorologie et de la climatologie des Alpes françaises (p. 259-280) ; il est dû à la plume de M. le docteur Magnin, professeur à la Faculté des sciences de Besançon. C'est un bon résumé, basé sur l'étude des données recueillies dans quatorze stations échelonnées à toutes les hauteurs entre le niveau de la mer (Nice) et l'observatoire de M. Vallot au Mont-Blanc.

L'illustration, généralement médiocre, n'offre presque rien d'original.

E. M.

La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther. par Félix Rocquain, membre de l'Institut. I. *La Théocratie. Apogée du pouvoir pontifical.* Paris, Thorin, 1893, in-8 de VIII-425 p. — Prix : 10 fr.

C'est un sujet dangereux qu'a osé aborder M. F. Rocquain en traitant de *la Cour de Rome et de l'esprit de réforme avant Luther*. Beaucoup d'autres avant lui ont été séduits par la grandeur de l'entreprise et par l'intérêt capital que présente une semblable étude, mais personne n'avait encore su, avec une pareille franchise dans la circonscription de la matière, user d'une égale discrétion et demeurer fidèle aux exigences de la bonne foi historique. Nous ne saurions préjuger de ce que sera le prochain volume, mais nous pouvons dès l'instant, malgré certaines réserves qu'il va nous falloir formuler, rendre hommage à la sincérité, à la modération, à la critique éclairée dont, en général, l'auteur a fait preuve jusqu'ici. Ce mérite est d'autant plus digne de considération qu'il était plus facile à un historien rempli d'un aussi captivant sujet de s'abandonner,

sous l'inspiration de récits encore tout brûlants des passions d'une époque profondément troublée, et d'excéder en quelque point la frêle limite d'une appréciation pondérée.

Prenant la *Théocratie* à son origine, l'auteur fait une vive peinture de l'état du monde et de l'Église à l'époque d'Hildebrand. La simonie et les mœurs déréglées du clergé sont exposées avec une vivacité de coloris qui n'a d'excuse que leur réalité et leur universalité, hélas! trop indiscutables. Les imposantes ou vacillantes figures de Victor III, Urbain II, Pascal, Gélase, Calixte II se présentent à nos regards, burinées d'un trait énergique dont le relief s'impose pour toujours dans la mémoire du lecteur. Graduellement, l'Église s'avance au milieu des contradictions et de préventions presque invincibles jusqu'à un sommet d'autorité morale et de souveraine influence où elle resplendira dans tout son éclat. Ce magnifique spectacle nous est retracé avec une grande exactitude au moyen de la correspondance des Papes, des anciennes chroniques et des documents récemment édités par l'école française de Rome.

Arrivée à ce point, la société chrétienne verra les rouages de son vaste gouvernement se fausser peu à peu sous l'influence des excès mondains inhérents au fonctionnement des grandes administrations. « Un demi-siècle ne s'était pas écoulé, qu'on voyait (la Papauté) commencer à s'égarer par l'excès de son autorité, entrer par certains côtés dans la voie des abus, et bientôt, oubliant les devoirs attachés à cette autorité, n'en plus considérer que les prérogatives » (p. 74). La « cour » de Rome est dès lors fondée, et les souverains séculiers lutteront sans relâche, quelquefois avec raison, pour se soustraire à son faste et à des ambitions trop humaines. L'auteur trouve ici des phrases éloquentes pour flétrir l'avarice qui se manifestait dans l'imprudente concession des exemptions et des privilèges : « Les Papes, tout en prescrivant le maintien de la hiérarchie, la troublaient par ces exemptions.... par ces distinctions, ces privilèges; ils suscitaient, au sein de l'Église, de fâcheuses rivalités.... Tout en publiant des canons de discipline, ils entretenaient dans le haut clergé un goût de luxe et d'ostentation qui l'éloignait de la piété, et auquel ne le portaient déjà que trop et ses riches domaines et ses droits seigneuriaux (p. 161). La force d'impulsion néanmoins était telle, qu'en dépit des résistances et des schismes, chaque jour la puissance pontificale allait s'augmentant pour atteindre son apogée avec Innocent III, mais, suivant l'énergique expression de l'auteur, « à proportion que la Papauté se faisait plus puissante, elle paraissait perdre en élévation morale ce qu'elle gagnait en pouvoir » (p. 194).

Nous n'admettons pas sans doute toutes les critiques de M. Rocquain. Trop souvent, il n'a jugé des entreprises pontificales qu'avec les vues d'une politique restreinte. Les intentions dernières, la direction réelle de la conduite des Papes lui ont mainte fois échappé, parce qu'il se plaçait

à un point de vue trop exclusif, et, dans ce sens, son livre peut devenir une arme relativement dangereuse entre les mains des ennemis du catholicisme. Ce défaut est d'autant plus saillant qu'en général ses vues sont assez justes, et que ses blâmes mêmes sont entourés des formes polies convenant à une honnête et raisonnable discussion. Il faut pourtant le reconnaître, quelques expressions détonent çà et là : « Grégoire (VII) en vertu de la mission *dont il se croyait* investi (p. 49).... *se croyait* le fidèle interprète des doctrines de l'Église » (p. 71). Également, page 210, nous relevons un passage imprudent relatif aux « dispositions trop visibles à l'intolérance, d'une partie du clergé. » Des erreurs d'appréciation résultant d'une intelligence défectueuse de l'évolution de l'Église amènent l'auteur à s'étonner « qu'au régime aristocratique des premiers siècles ait succédé un « régime monarchique. » Comme si l'enfance d'une société ou d'un individu pouvait montrer sa nature sous le même aspect que la maturité de son développement ! Du même principe défectueux découle la réflexion de la page 218 : « Il ne voyait pas que le mal venait surtout de l'excès d'un pouvoir qui, exagérant son principe, avait voulu s'assujettir les évêques, dominer les conciles et rassembler en soi toutes les juridictions. » M. Rocquain parle irrévérencieusement du « droit canon, » ce qui permettrait de supposer qu'il n'apprécie pas sa valeur et, par conséquent, qu'il ne le connaît guère, défaut grave chez un historien traitant du régime ecclésiastique et de ses besoins de réforme. Nous ne pouvons, en tout cas, admettre les expressions imagées de la page 222 : le Décret « fut comme un coin puissant qui, enfoncé dans la charpente de l'Église, acheva de faire éclater ce qui restait de son ancienne constitution. » M. Rocquain a eu tort d'aller chercher son inspiration dans Janus-Döllinger. Les passages relatifs à l'Inquisition manquent de profondeur et dénotent chez l'auteur la persévérance de préventions démodées que n'a pas corrigées une méditation personnelle (V. p. 318, 408). Ajoutons encore qu'en l'absence d'une table détaillée, on aurait souhaité, au commencement de chaque chapitre, un sommaire substantiel que rend absolument nécessaire le point de vue particulier sous lequel l'historique de chaque règne pontifical se trouve envisagé, pour répondre à l'objet du travail. Il est insuffisant de donner pour titre à un chapitre « Pascal II » ou « Innocent II, » etc.

M. Rocquain nous pardonnera la multiplicité des critiques que nous n'avons pas cru devoir lui ménager. L'estime dont nous entourons son talent, le respect que nous portons à son caractère, les sincères éloges même que nous avons la satisfaction de lui adresser, ne nous permettaient pas de passer sous silence des défauts qui, sans être d'une importance excessive, empêchent néanmoins l'ouvrage d'avoir toute la perfection que nous lui aurions souhaitée. En un mot, comme les contemporains d'Alexandre III dont il parle, M. Rocquain semble, dans ce qu'il

connaît de la cour de Rome, « avoir été surtout frappé du spectacle des abus. » Il s'en excuse dans son introduction, et nous ne blâmons pas outre mesure le point de vue personnel où il s'est placé, mais nous regrettons qu'une œuvre honnête comme la sienne puisse être parfois interprétée dans un sens différent de celui qu'il a certainement entendu lui attribuer. La suite de ce remarquable travail pourra seule déterminer la note exacte du jugement qu'il conviendra d'en porter. G. Péries.

Le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-1429, par L. Jarry. Orléans, Herluison, 1892, gr. in-8 de 240 p.

L'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans, par Boucher de Molandon et le Bon Adalbert de Beaucorps. Orléans, Herluison; Paris, Baudoin, 1892, gr. in-8 de 315 p. — Prix : 5 fr.

Quelles étaient les forces dont se composait l'armée anglaise devant Orléans, en 1428? De quels éléments cette armée était-elle formée? Quelle était à cette époque l'organisation de l'armée anglaise? Telles sont les questions que s'est posées M. L. Jarry en publiant une partie du septième compte de Pierre Surreau, receveur général en Normandie pour les Anglais, qui s'étend du 1er octobre 1428 au 30 septembre 1429. Il les examine dans une longue introduction, où il expose le mécanisme de l'administration anglaise relativement aux forces militaires. L'armée anglaise se composait : 1° des troupes amenées d'Angleterre par le comte de Salisbury; 2° des troupes levées en France par le régent Bedford en vue du siège d'Orléans; 3° du contingent fourni par la noblesse de Normandie. L'effectif total paraît n'avoir pas dépassé, au début, le chiffre de 5,050 hommes; il n'atteignait guère que 3,000 hommes à la fin du siège. Les dépenses peuvent être évaluées à 200,000 livres tournois, somme qui ne représente pas moins de huit millions de francs. Après avoir établi ces données sur les documents, M. Jarry fait un résumé des opérations des Anglais, jusqu'au moment où commence le siège. Puis vient le compte du siège, et l'auteur termine par des notes biographiques sur les capitaines anglais et par quelques pièces justificatives.

— Le mémoire de MM. Boucher de Molandon et Adalbert de Beaucorps est plus étendu et plus complet que celui de M. L. Jarry, en ce sens qu'il est le résumé d'un grand nombre de pièces inédites, rassemblées de toutes parts depuis longues années, au moyen desquelles il a été possible de serrer de plus près les points à élucider. Dans un premier chapitre, on examine quel était, en 1428, l'état général des forces anglaises, quelles furent les dispositions prises par le régent Bedford en vue du siège d'Orléans, quelle était la composition de l'armée assiégeante, l'importance des montres, les éléments dont se composait chaque lance, la proportion relative des hommes d'armes et des archers.

Dans le chapitre II, nous voyons arriver le comte de Salisbury à la tête de son corps d'armée ; puis les corps auxiliaires de Thomas Rampston, de Lancelot de Lisle et de Richard Waller ; nous assistons à la marche sur Orléans, jusqu'à l'arrivée sous les murs de la ville. Dans le chapitre III, les premières opérations du siège sont soigneusement décrites, en même temps que les mesures de défense prises par les Français. Enfin nous arrivons, dans le chapitre IV, au siège proprement dit : mesures prises par Bedford pour soutenir, alimenter et ravitailler ses troupes ; commandants des forces ; revue générale de l'effectif, en date du 15 décembre 1428 ; corps spécialement enrôlés pour prendre part aux opérations ; détachements tirés des garnisons ; contingent fourni par les Bourguignons ; effectif total, tout est minutieusement décrit. Il résulte de calculs faits par les auteurs que les Anglais n'eurent pas plus de 6,440 hommes sous les drapeaux au début du siège, et qu'à l'arrivée de Jeanne d'Arc ils en avaient encore au moins 5,000. Après un résumé des opérations du siège, les auteurs examinent, dans le chapitre V, quels furent les détachements, subsides et contingents féodaux tirés de la Normandie et des pays de conquête ; et dans le chapitre VI, quelles furent les dépenses du siège, qu'ils évaluent à 360,000 livres. Enfin ils consacrent un chapitre à l'évaluation des monnaies françaises et anglaises, au taux de la solde, aux vivres, aux gains de guerre, etc. Après cette savante étude, viennent les pièces justificatives, au nombre de cent quatorze. Ce savant mémoire se termine par une table alphabétique des noms et des matières et par un plan du siège d'Orléans.

G. de B.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et aux ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. *Naples et Parme*, par Joseph Reinach. Paris, Alcan, 1893, gr. in-8 de CLXXXVI-352 p. — Prix : 20 fr.

Les grandes publications historiques qui se poursuivent sous les auspices de la commission des Archives diplomatiques viennent de s'enrichir d'un nouveau volume, le dixième, que précède une magistrale introduction de M. Joseph Reinach, dans laquelle l'auteur ne se contente pas du simple rôle d'annotateur. Il a pris pour sujet de cette brillante dissertation : « Du rôle politique de la France dans l'histoire d'Italie. » Et sa conclusion, à chaque instant mise en relief, est que notre nation a toujours exercé son influence dans le sens du « grand courant de la civilisation et de la liberté, » préparant lentement, en opposition avec l'Autriche, l'émancipation de ce peuple sans patrie, et finissant par rendre l'Italie aux Italiens, « sous l'action vivifiante de son génie. » Que ce long exposé ne soit pas exempt de déclamation, et que plus d'un point en soit fort contestable, c'est ce que nous ne voulons pas discuter ici.

Il nous suffira de dire quels sont les renseignements nouveaux que les travailleurs pourront trouver dans cette analyse un peu sommaire de documents conservés aux archives du ministère des affaires étrangères.

Les affaires de France à Naples s'ouvrent par la révolution de Masaniello et l'expédition du duc de Guise en 1648. Les instructions à M. du Plessis-Besançon n'ajoutent pas grand'chose aux faits déjà très connus de cette histoire. Les dépêches de Mazarin ont été publiées : les Mémoires de Modène, de Guise lui-même, du marquis de Fontenay, ambassadeur à Rome, les Correspondances de l'abbé de Saint-Nicolas sont dans toutes les mains. Il est de plus en plus prouvé que Mazarin vit clairement quelle facilité aurait la France à enlever le sud de l'Italie à l'Espagne ; mais il manqua d'énergie en face des hésitations d'Anne d'Autriche, qui préférait tout haut son frère Philippe IV au duc de Guise ; il hésita aussi, ne prit que des demi-mesures, et finalement manqua l'occasion.

De la minorité de Louis XIV, on saute d'un bond à la Régence, et à la tentative d'Alberoni, vivement combattue par Dubois, pour émanciper la Péninsule. La piteuse politique de la France est assez faiblement représentée par le chevalier de Vincelles, qui assiste à toutes les intrigues et à tous les revirements qui finiront par attribuer le trône de Naples et de Sicile au fils d'Élisabeth Farnèse, don Carlos, le futur Charles III d'Espagne. En 1760, le marquis de Durfort est chargé d'assurer la succession à son troisième fils mineur, Ferdinand IV; et, après la longue administration de Tanucci, nous voyons, en dépit des efforts de Vergennes, les Deux-Siciles sortir du Pacte de famille pour tomber sous l'influence absolue de l'Autriche, exercée par l'impérieuse reine Marie-Caroline. Les deux derniers représentants de la France sont le baron de Breteuil et le baron de Talleyrand-Périgord. Leurs instructions ont peu d'importance. Il serait plus intéressant de savoir si leurs dépêches ont été conservées, mais M. J. Reinach ne le dit nulle part.

Sous le ministère de Richelieu, Parme était restée fidèle à la France. La première ambassade envoyée par Louis XIV près du duc Farnèse est celle du sieur d'Aubeville, en 1662 ; il n'avait guère d'autre instruction que de mettre un terme aux démêlés du duché avec le Saint-Siège. Quand la famille régnante s'éteignit en 1732, ce fut encore la reine d'Espagne qui obtint la succession pour son fils, l'infant Philippe, dont les prétentions furent soutenues au nom de la France par le comte de Maulevrier devenu, après le traité d'Aix-la-Chapelle, ministre plénipotentiaire. Il eut pour successeurs le marquis de Crussol et le comte de Rochechouart et, en 1769, le marquis de Chauvelin, qui eut pour mission de rétablir près du nouveau duc, Ferdinand, l'influence française, singulièrement compromise par le mariage du fils de Philippe avec l'archiduchesse

Marie-Amélie. Le comte de Durfort y réussit en 1771, en remplaçant le marquis de Felino par un ministre dévoué à l'Espagne.

Tel est le rapide résumé de la partie documentaire, assez peu considérable après tout, de ce volume. L'écrivain qui l'a publié a toutes les qualités séduisantes que les archivistes n'ont souvent pas assez. Il met si bien en relief les pièces diplomatiques, que son style trop coloré ôte tout relief aux graves communications des chancelleries. Sa préface gagnerait presque à faire un livre séparé. Cette critique n'a rien de désobligeant. Mieux vaut passer pour un poète que pour un scoliaste.

G. Baguenault de Puchesse.

Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1800), par A. Douarche, conseiller à la cour d'appel de Paris. Paris, E. Charavay, s. d., in-8 de 155 p. — Prix : 3 fr.

Les soixante-douze premières pages de cette étude sont consacrées aux justices seigneuriales et royales à Agen avant 1789, aux derniers jours du sénéchal-présidial et aux cahiers de 89 ; nous les laisserons de côté, pour nous attacher à la période postérieure, celle qu'annonce le titre.

C'est en octobre 1790 que l'assemblée électorale du district d'Agen élut le tribunal du district : sur neuf magistrats, sept étaient choisis parmi les membres de l'ancien présidial ; presque partout, d'ailleurs, dans le département de Lot-et-Garonne, d'anciens magistrats prirent place à côté d'hommes nouveaux. C'est dans des églises, dans des salles de couvents déjà confisqués que se tinrent ces assemblées électorales ; celle de Villeneuve-sur-Lot fut inaugurée par un discours de Pierre Paganel, ancien curé de Noaillac, qui renoncera bientôt au sacerdoce. Le 26 décembre 1790 eut lieu l'élection des juges de paix : c'était un dimanche ; il était prescrit aux officiers municipaux de chaque chef-lieu de canton « de veiller à ce qu'il fût dit, à huit heures et demie précises, une messe en chaque église servant aux assemblées primaires. » — « Partout, dit l'auteur, la raison et la sagesse inspirèrent les électeurs, qui n'accordent leurs suffrages qu'à d'anciens juges royaux, à des notaires ou à des hommes de loi entourés de l'estime publique » (p. 87). Le tribunal criminel, élu le 4 mai 1791, ne fut installé que le 25 janvier 1792.

L'auteur donne, et avec raison, des éloges à ces premiers choix des électeurs ; malheureusement, il lui faut ajouter que la Convention ne fut pas du même avis ; qu'elle ordonna le renouvellement des corps judiciaires, qu'elle confia l'élection au peuple entier et supprima pour les juges toute condition de capacité. Il suffisait d'être âgé de vingt-cinq ans, d'être domicilié depuis une année et de ne pas être en état de domesticité ou de mendicité (décret des 19-20 octobre 1792). Danton, le grand politique de certaine secte, s'écriait que prêtres et juges « avaient éternellement trompé les hommes, que la justice doit se rendre par les

simples lumières de la raison, etc. » M. Douarche n'a pas ces superstitions, et, à l'encontre des réformes judiciaires de la Convention, il cite une page excellente de Bergognié, magistrat agenais ; j'ai le regret de ne pouvoir la reproduire à mon tour ; elle serait bonne à mettre sous les yeux de nos plus récents législateurs. Les élections de 1792 ramenèrent, rendons cette justice aux habitants de Lot-et-Garonne, les juges de 1790; cependant les électeurs ne mirent aucun empressement à user de leurs droits : ainsi, à Agen, il n'y eut que cinquante-neuf votants, et, dans le canton rural d'Agen, onze seulement.

En fait, ce scrutin ne fut que provisoire. Les représentants de la Convention arrivèrent en septembre 1793, formèrent à Agen un comité de salut public, destituèrent les magistrats qui leur déplaisaient, en nommèrent d'autres ; Tallien, Paganel, Monestier opérèrent des épurations successives. Puis, autres élections en octobre 1795 ; M. Douarche n'a-t-il pas oublié l'intervention du Directoire, qui s'exerça en vertu de la loi du 19 fructidor? Il y eut du moins, pour tous ces juges d'origines diverses, un sort uniforme : ni aux uns ni aux autres, on ne payait leur traitement.

Après un examen des crimes de droit commun qu'eut à juger le tribunal criminel de Lot-et-Garonne (il en donne la statistique de 1792 à 1800), M. Douarche aborde les crimes d'émigration. Voici les émigrés condamnés à mort : 1° François Rives Moustier, de Marmande, 11 mai 1793 ; 2° J.-B.-Ch. d'Abzac, dont il cite de touchantes lettres à sa femme, 16 avril 1794 ; 3° Antoine Joli Blason, 8 décembre 1795 ; 4° Louis-François d'Orlan Polignac, ancien chevau-léger de la garde de Louis XV et de Louis XVI, 20 août 1796. Huit autres émigrés furent acquittés. Il n'y eut de prêtre condamné à mort que Jean-Joseph Delsac, cordelier, 30 août 1794 ; trois autres furent acquittés. Le tribunal criminel, érigé en tribunal révolutionnaire, siégea du 11 décembre 1793 au 17 mai 1794. Sur seize accusés, il n'en condamna que deux à mort, Joseph Lacaze-Duthiers, ex-noble (12 décembre 1793), et Bernard Legrand, accusé d'avoir troublé le recrutement (3 janvier 1794).

Avec M. Douarche, nous souhaitons que les tribunaux ordinaires de la période révolutionnaire soient l'objet d'études sérieuses; nous en avons déjà signalé plusieurs à nos lecteurs. Après avoir lu celle-ci, on pourra se demander si ces magistrats instables et soumis aux caprices des sociétés populaires, des représentants du peuple ou du gouvernement central, ont eu le moyen ou le temps de faire preuve d'indépendance. A peine élus, ils furent traités en suspects, et la première chose qui leur manqua fut le respect de ceux qui les avaient nommés. Cependant, s'ils ont condamné quelquefois, ils ont plus souvent acquitté : c'était un mérite, en un temps où la condamnation semblait de consigne.

VICTOR PIERRE.

Les Commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et-Vilaine, en 1793-1794, par Th. Lemas. Paris, Fischbacher, s. d., in-16 de 129 p.

Il y eut, en 1793-1794, trois commissions militaires dans l'Ille-et-Vilaine. La première, instituée le 8 novembre 1793 par Pocholle, représentant du peuple, est connue sous le nom de Commission Frey, qui fut l'un de ses présidents; car, en fait, elle en eut plusieurs. M. Lemas a omis de nous donner des renseignements sur les juges. Étaient-ils militaires? On peut le supposer, mais il n'en est rien dit. L'un d'eux, Vaugeois, était un prêtre apostat. On lira avec intérêt l'interrogatoire de Putod (10-12), l'affaire de Bougon-Langrais, ancien procureur général syndic du Calvados, ami de cœur de Charlotte de Corday; celle du prince de Talmond. M. Lemas le qualifie de « peu intelligent, » et, dans la même page, à propos de l'interrogatoire que lui fit subir le général Rossignol, il déclare, d'après Louis Blanc, que « le langage de part et d'autre est d'une hauteur qui rappelle une scène de Corneille. » Comment concilier ces deux jugements? Le prince de Talmond fut exécuté à Laval, dans la cour de son château, qui existe encore. Un résumé d'ensemble des opérations de la commission n'eût pas été inutile.

La Commission Brutus Magnier fut instituée le 21 novembre 1793, par Prieur (de la Marne), Bourbotte et Turreau. Magnier, originaire de Guise (Aisne), capitaine du génie, avait vingt-deux ans. Sa fièvre révolutionnaire ne se satisfaisait pas seulement par de nombreuses condamnations à mort; il se permettait de faire des proclamations aux soldats; il chargeait le texte de ses jugements de considérations morales et philosophiques; il affichait des placards où il étalait la nomenclature des condamnations qu'il avait prononcées. Le typhus, qui sévissait à Rennes, n'épargna pas les membres de la commission; Magnier en fut atteint et dut se retirer quelques jours; Remacly, l'un des juges, en mourut : on l'enterra au pied de l'arbre de la liberté. Cette commission condamna à mort jusqu'à dix-sept individus en un jour, cela deux fois. La loi du 27 germinal an II, qui supprimait les tribunaux et commissions militaires, n'arrêta pas son ardeur, et, partie par zèle, partie sur l'ordre d'un représentant, elle continua à condamner. Enfin, la municipalité de Rennes intervint, et, le 18 prairial, fit apposer les scellés sur les papiers de la commission. Deux cent soixante-six condamnations à mort avaient été prononcées. Magnier fut arrêté; acquitté pour n'avoir pas eu « d'intentions criminelles, » il fut renvoyé à Rennes devant le tribunal criminel pour dilapidations de fonds. Ramené à Paris, une commission militaire le condamna à la déportation. Est-il certain qu'il ait été transporté à Sinnamari? Tout au moins, il disparut. M. de la Grimaudière a publié à Nantes, en 1879, sur la Commission Brutus Magnier, une notice dont s'est aidé M. Lemas, ainsi qu'il le déclare loyalement.

La Commission O'Brien fut établie le 17 novembre 1793, à Saint-Malo, par Jean-Bon Saint-André. Faute d'échafaud, elle faisait fusiller sur la grève. Elle n'avait pas d'accusateur public. Elle eut d'abord pour président Cadenne, qui commandait la place; mais il démissionna, ainsi qu'un autre juge, dès le premier jour ; O'Brien lui succéda. Elle se borna d'abord à juger des Vendéens pris les armes à la main, et ne jugea, plus tard, « révolutionnairement » que sur l'ordre de Lecarpentier. Le 22 nivôse an II, vingt-cinq Vendéens furent fusillés sur la grève ; le 29, elle condamna à mort vingt-cinq individus, ouvriers, prêtres, femmes, qui étaient déjà décédés dans la prison, estimant que cette condamnation « importe à l'ordre social et est exigée par l'intérêt public. » En l'absence de registres réguliers, M. Lemas estime à cent ou cent trente le total des sentences de mort prononcées par cette commission.

M. Lemas a donné pour titre général à cette publication : *Études documentaires sur la Révolution*. Celle-ci répond bien à ce titre. L'auteur n'a pas ménagé les documents, et, néanmoins, il a su les choisir : tous ceux qu'il donne sont bons à lire et à garder. Il risquait de tomber dans une fastidieuse nomenclature : d'intéressants épisodes lui ont évité cet écueil. Oserai-je dire que ce travail soigné méritait mieux que la livrée d'un tirage à part de journal local ? VICTOR PIERRE.

Le Maréchal Ney, 1815, par HENRI WELSCHINGER. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de IV-427 p. — Prix : 8 fr.

Ney est mort il y a près de quatre-vingts ans, et le souvenir de son procès et de sa fin tragique passionne encore ceux auxquels il s'impose. Ce souvenir domine en effet tous ceux qu'a laissés derrière elle la réaction née des Cent-jours, réaction du parti royaliste contre le parti bonapartiste. En étudiant dans ses diverses phases l' « affaire Ney, » du 7 mars au 7 décembre 1815, M. Welschinger a donc écrit une page d'histoire générale. Louis XVIII, Talleyrand, Fouché, le duc de Richelieu, Wellington, et derrière eux la foule des étrangers et des ultras y figurent unis contre son héros dans une coalition meurtrière. M. Welschinger dit avec raison : « Quelle que soit l'iniquité de certains procès de la Restauration, elle ne peut égaler l'odieux des jugements révolutionnaires » (p. 367), et néanmoins les détails qu'il est amené à donner, puisés dans les pièces mêmes du procès et les témoignages contemporains, provoquent de singuliers rapprochements avec la période précédente, celle qu'inaugura le procès de Louis XVI. Si les principes dominants ont changé, ce sont les mêmes passions, les mêmes défaillances des consciences et des caractères. Personne alors n'écoutait de Serre disant à ses collègues de la Chambre introuvable : C'est précisément parce que les révolutionnaires ont fait cela que vous ne devez pas imiter ces odieux exemples.

Le récit très vivant et très documenté de M. Welschinger est écrit d'un bout à l'autre sur le ton du plaidoyer. L'auteur met en lumière, dans ce procès, « l'impatience des juges, l'âpreté fougueuse du procureur général, l'abus fait par le chancelier de son pouvoir discrétionnaire, l'interdiction de plaider à fond les moyens importants » (p. 371) ; il indique mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici comment l'Europe victorieuse s'acharna à la perte du vaincu de Waterloo, à son exécution par des mains françaises ; enfin, dans son chapitre XV *(la Faute)*, il apprécie de haut, en invoquant avec à-propos les précédents de Condé et de Turenne, ce que la sentence des pairs de 1815 a appelé la « haute trahison » de Ney. Sans pallier aucun des torts du condamné, il regrette avec tous les esprits réfléchis, à commencer par la duchesse d'Angoulême, que la Restauration ne se soit pas inspirée envers l'illustre capitaine d'une certaine équité supérieure aux exigences de l'esprit de parti, faite de saine politique, de juste reconnaissance, de pitié généreuse.

Faut-il relever en passant quelques lapsus : Dessoles qualifié maréchal (p. 50), le marquis de Vaudreuil ambassadeur (p. 136), M. de Vaulchier préfet de la Haute-Saône (p. 253) ? M. Welschinger a omis quelques détails intéressants que lui eussent fournis des recherches faites en province. Ainsi, en Franche-Comté, certaine tradition, d'origine royaliste il est vrai, affirme une entrevue secrète à Besançon entre Ney et l'archevêque Lecoz, disgracié et humilié par les Bourbons, qui aurait préparé la défection de Lons-le-Saunier. En Lorraine, on garde à la bibliothèque de Nancy et on a publié, il y a quelques années, dans les *Annales de l'Est*, une lettre du maréchal à son beau-frère Gamot, datée du 7 décembre 1815, qui doit avoir été la dernière écrite par lui et où il proteste de son innocence. A Sarrelouis, « des 1829, » le gouvernement prussien (comme nous l'apprenons d'une façon vague et indirecte, p. 378) autorisa la pose d'une plaque commémorative sur la maison natale de Ney, et Bégin cite (*Biographie de la Moselle*, III, 421) la lettre de remerciement écrite à cette occasion par le fils aîné du maréchal. Dans un sujet aussi délicat, aucun fait n'est à négliger, et M. Welschinger saura peut-être donner à ceux-ci leur valeur en les classant à leur rang dans la prochaine édition de son livre. L. Pingaud.

Marie-Amélie et la cour des Tuileries, par Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, 1893, in-18 de 406 p. — Prix : 3 fr. 50.

Marie-Amélie et la duchesse d'Orléans, par le même. Paris, Dentu, 1893, in-18 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Saint-Amand, qui dans trois volumes n'avait traité que les débuts, les préliminaires de la vie de Marie-Amélie, avec ceux-ci parle vraiment de la « femme des Tuileries, » puisqu'il prend l'existence de la reine des Français au 1er octobre 1831, jour où elle franchit en souve-

raine le seuil de ce palais qui devait voir plus souvent ses larmes que ses sourires. Des portraits rapides de Louis-Philippe, de Marie-Amélie, de Madame Adélaïde, du duc d'Orléans, du duc de Nemours, de leurs jeunes sœurs et frères, des notices assez longues consacrées aux principaux ministres de cette période (1831-1837) : Casimir-Périer, le duc de Broglie, Thiers, le comte Molé, coupent assez agréablement la monotonie du récit. Sous le couvert du nom de Marie-Amélie, l'auteur brode avec aisance une rapide histoire du règne de son mari, et la lecture de ses pages est attachante.

Ce sont des deuils plus que des joies qu'il enregistre, et on ne peut s'empêcher de remarquer combien fut amère, au fond, l'existence royale de ce roi et de cette reine de la monarchie de Juillet, incessamment inquiets, troublés, effrayés par les insurrections et les attentats ; les funérailles du général Lamarque, la machine infernale de Fieschi, le coup de pistolet d'Alibaud, celui de Meunier, marquent les étapes de ces transes et de ces effrois. — Bien mal acquis ne profite guère ! — Sur un terrain moins dangereux, mais bien pénible pour l'amour-propre, la Reine eut aussi à souffrir : « ce blocus matrimonial, » qui mettait honteusement ses fils en quarantaine dans les cours d'Europe, lui fut douloureux au delà de toute expression. Enfin, il fallut bien se contenter d'une petite princesse allemande, protestante, d'une famille quasi insignifiante.

Avec la princesse Hélène de Mecklembourg commence le second des volumes que nous signalons. L'horizon se dégage un peu et les gros nuages disparaissent. Mais avant la fin de ce récit les tempêtes sont venues fondre de nouveau sur ce ciel un instant serein et la catastrophe de Neuilly, en 1842, sonne le glas funèbre de ces courtes joies.

C'est avec facilité que se lisent ces livres, faits, si j'ose ainsi parler, et soit dit sans épigramme, pour les femmes. Leur science historique n'est pas très profonde, mais leur ensemble est vraiment attrayant. L'auteur condense avec habileté une foule de renseignements épars çà et là ; les Mémoires, quelques-uns inédits encore, les journaux du temps, les ouvrages déjà parus lui fournissent les éléments d'un canevas qu'il sait habiller et colorer. C'est un conteur agréable ; mais par là même il ne faut pas lui demander des jugements bien sévères, il effraierait les lecteurs bénévoles, ce dont il aurait un regret infini. Aussi est-il toujours de l'avis de celui qui parle, et son originalité consiste surtout à n'en pas avoir.

Je passerai condamnation là-dessus ; mais ce que je ne puis admettre, c'est la négligence constante qui fait estropier les noms et les dates. Une simple lecture des épreuves suffisait pour corriger ces fautes, et quand on se pique d'avoir des lecteurs, encore faut-il les respecter en ne se moquant pas d'eux avec une désinvolture de mauvais goût. M. le baron de Saint-Amand gâte ainsi, et bien bénévolement, ses qualités, en ne

tenant pas compte d'une observation qui lui a été sans doute faite par tout le monde, et depuis longtemps. Malgré la rapidité avec laquelle il imprime des études trop hâtives, il devrait prendre le loisir de se donner plus de peine ou acquérir le talent de moins laisser remarquer ses négligences. G. DE G.

Mathias Corvinus, König von Ungarn (1458-1490), auf Grund archivalischer Forschungen bearbeitet, von Dr WILHELM FRAKNÓI. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1891, in-8 de XVI-316 p., avec 48 illust. et 8 fac-similés. — Prix : 8 fr. 75.

L'ouvrage dont nous venons de transcrire le titre est la traduction allemande d'un livre hongrois, paru quelques mois auparavant. L'auteur a préparé lui-même ou au moins sous ses yeux fait préparer cette traduction, qui ne peut manquer ainsi d'être exacte et fidèle.

En utilisant tous les travaux déjà parus, soit dans son pays, soit à l'extérieur, sur Mathias Corvin, Mgr Fraknói, président de l'Académie hongroise, pouvait faire œuvre de condensation utile; en consultant quelques sources inédites aux archives locales et étrangères (Dresde, Venise, Mantoue, Modène), il a complété les recherches de ses prédécesseurs sur quelques points intéressants. Il nous dépeint successivement sa naissance, sa jeunesse et son mariage avec la fille de Georges Podiebrad, après nous avoir exposé l'excellence des familles Hunyady et Szilágyi, d'où il sortait; son avènement au trône en 1458, ses réformes, ses campagnes, son influence en Bohême, ses relations avec les Papes, avec la maison de Bourgogne, ses luttes contre les Turcs, contre l'empereur Frédéric; puis il examine en détail le capitaine, l'homme d'État et le protecteur des lettres, après avoir montré à quelle époque la Hongrie parvint à son apogée.

Pour nous, il y a deux points dans le règne de Mathias Corvin qui appellent plus particulièrement notre attention : d'abord ses relations diplomatiques avec les pays occidentaux; ensuite l'importance de sa bibliothèque et l'incomparable beauté de quelques-uns des manuscrits qu'il fit exécuter dans le but de satisfaire son goût prononcé pour l'art, et notamment par le célèbre miniaturiste italien Attavantes. Et malheureusement ce livre, qui contient beaucoup de bonnes choses, des vues générales fort justes, une exposition très nette de la politique au XVe siècle, et qui, en outre, est illustré de quelques gravures, chartes, sceaux, médailles, le tout fort habilement réuni, ne nous satisfait pas entièrement sur les deux points que nous venons d'indiquer. Les quelques lignes consacrées aux rapports de Corvin avec la France et la Bourgogne sont loin de nous aider à comprendre la nature de ces rapports, et il eût été facile, croyons-nous, de donner plus de nouveauté à ce côté de la politique du règne; il eût été possible aussi de frapper à des portes

nouvelles et de demander aux archives de la ville de Strasbourg (liasse AA. 215) quelques détails inédits.

Tout ce qui touche à l'histoire de la reconstitution et à la description de la célèbre bibliothèque de Mathias Corvin a été regrettablement négligé, et je me demande pourquoi Mgr Fraknói, qui connaît assurément les travaux de M. J. Csontósi sur la matière, ne les a ni cités ni utilisés. Il y aurait eu intérêt à dresser une liste complète des manuscrits actuellement connus qui proviennent de cette bibliothèque et se trouvent aujourd'hui dispersés. Il est vrai que chaque année amène en ce sens une découverte nouvelle, et la publication de V. Jagic, L. Thalloczy et F. Wikchoff, *Missale glagoliticum Hervoiae ducis Spalatensis*, a paru trop tard (Wien, 1891, in-4) pour pouvoir être même mentionnée par l'auteur du livre sur Mathias Corvin. Il en est de même d'un article de Ch. Abel sur les panégyriques de ce roi écrits par les écrivains italiens du xve siècle. Enfin nous n'eussions pas paru trop exigeant en réclamant de Mgr Fraknói une liste des portraits connus de Mathias Corvin (ou considérés comme tels) ; l'iconographie de ce prince a déjà attiré l'attention de quelques érudits, et la peinture qui le représente dans les salles du musée Plantin, à Anvers, n'est ni la plus connue ni la plus contestable.

HENRI STEIN.

BULLETIN

A Course of Lenten Sermons on the sacred Passion and death of our Lord and Saviour Jesus Christ. by the R. P. SABELA. 2e édition. London, Burns and Oates, 1893, in-18 de 107 p.

Sept entretiens sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et un huitième, sermon de charité relatif à une œuvre chère à l'auteur, remplissent ce charmant et gracieux petit volume. Des considérations simples mais touchantes développent la piété du lecteur et attirent souvent ses larmes. Le R. P. Sabela n'a rien du grand orateur qui soulève les foules sur les ailes d'une majestueuse éloquence, mais il pénètre doucement les âmes, les atteint par les réflexions les plus humbles et les jette aux pieds du divin Crucifié.

G. P.

Il Processo logico e storico del basso cattolicismo. Discorso quarto per la ricostruzione della storia generale del cristianesimo pel dott. EMILIO SERRA GROPPELLO. Roma, Fratelli Bocca, 1893, in-18 de 130 p.

M. S. Groppello est un représentant parfait de la science italienne impie. Tout ce qui a fait la grandeur de sa patrie, il se croit obligé de le rejeter ou de le dénaturer. Ses méditations lui ont montré, dans l'histoire de ce qu'on appelle vulgairement l'église, deux christianismes : un bon, le sien; un mauvais, celui des Papes. Cathare moderne, il expose les théories les plus renversantes et donne la portée de son jugement dans des phrases du genre de celles-ci : « Nous inclinons à reconnaître en Arius un esprit vigoureux, un champion du bon sens.... Pélage, ce champion du libre arbitre...., etc. » Pour lui, la divulgation de l'Évangile au premier siècle est une légende ;

ce sont les moines qui ont inventé la divinité de Jésus-Christ, dont il n'est pas question avant le IVe siècle, etc.... — Par ces exemples, on peut juger du reste. Si c'est avec des arguments de ce genre que M. Groppello entend faire le procès « logique » et historique du christianisme, il risque fort de ne pas gagner sa cause. G. P.

Le Pain et la viande, par J. DE BREVANS, ingénieur agronome. Paris, J.-B. Baillière, 1892, in-18 de 360 p. et 86 fig. — Prix : 4 fr.

Le Chauffage et les applications de la chaleur dans l'industrie et l'économie domestique, par JULIEN LEFÈVRE, professeur à l'école des sciences. Paris, J.-B. Baillière, 1893, in-18 de 355 p., orné de 188 fig. — Prix : 4 fr.

Ces deux volumes font partie de la *Bibliothèque des connaissances utiles*. Le premier s'occupe des principaux aliments de l'homme, le pain et la viande; et il les suit dans toutes leurs transformations, depuis la naissance de la plante ou de l'animal, jusqu'au moment où ils se présentent au consommateur sous forme de pain et de mets préparé. Naturellement, dans ses exposés successifs, l'auteur aborde les conditions nécessaires pour que l'effet utile sur l'organisme soit produit et pour mettre en garde contre les détériorations et falsifications que ces diverses denrées peuvent subir. Livre instructif, rempli de renseignements économiques, statistiques et commerciaux. — Plus spécial est le sujet du second volume, exclusivement consacré aux moyens de chauffer et d'aérer les locaux habités. Les principaux systèmes employés sont décrits, peut-être avec une légère apparence de réclame pour certains d'entre eux. Mais les conseils généraux que chacun doit suivre dans l'ordinaire de la vie ne sont pas sans utilité, de même que les descriptions du chauffage des grands établissements publics offrent de l'intérêt. L'auteur continue par l'exposé des moyens de séchage et de dessication utilisés dans diverses industries. Pourquoi faut-il qu'il ait, plutôt en l'approuvant, terminé son ouvrage par l'exposé de la crémation des morts? Le technique y gagne peut-être, mais la chose n'était nullement nécessaire et devient vraiment regrettable. G. DE S.

Les Enfances Roland (*Nouvelle Bibliothèque bleue*), par le baron D'AVRIL. Paris, 8, rue François Ier, 1892, in-32 de 100 p. — Prix : 0 fr. 40.

M. le baron d'Avril continue à raconter les merveilleuses aventures de nos paladins; pour parler de la jeunesse de Roland, il a dû recourir à un poème en langue italianisée provenant, du reste, très probablement d'un original français, jusqu'ici inconnu. M. d'Avril arrive ensuite à la *Geste d'Aspremont*, où sont redites les premières prouesses du neveu de Charlemagne, et complète son gentil petit volume en empruntant à la *Geste de Girard de Viane* ce fameux combat d'Olivier et de Roland dont Victor Hugo a fait le sujet d'un épisode de la *Légende des siècles*, non d'après le vieux texte, qu'il ne connaissait pas, mais tout bonnement d'après un article de Pitre Chevalier publié dans le *Musée des familles* — source que dans ses prétentions bien peu fondées à l'érudition le poète n'a eu garde d'indiquer.

A ses précédentes publications M. d'Avril a joint quelques renseignements utiles certainement à la plupart de ses lecteurs. Peut-être aurait-il pu dire à la fin de son volume ce qu'étaient les trois œuvres que nous rappelions tout à l'heure et dont il a tiré un si bon profit. Peut-être aurait-il été bon aussi d'expliquer à un public à coup sûr peu romaniste ce titre : *Les Enfances Roland*. TH. P.

Pressant appel du clergé à l'épiscopat sur la situation religieuse. Lyon, imp. Alricy et Fauque, 1893, in-18 de 179 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'auteur anonyme de cette brochure a d'excellentes intentions, parfois même d'heureuses idées : il s'est inspiré, cela est visible, des plaintes souvent trop justifiées des pauvres curés de campagne abandonnés par des évêques politiques à toutes les rancunes jacobines et aux plus pénibles difficultés de la vie journalière. Il lui manque malheureusement plusieurs choses que nous rangerons sous deux titres : 1° une connaissance exacte des lois canoniques, dont la simple observation suffirait à détruire beaucoup d'abus auxquels il cherche un remède. Ainsi il voudrait voir disparaître l'inamovibilité des archiprêtres : c'est un tort. Si les nominations, au lieu d'avoir lieu comme il s'en plaint page 50, grâce « à la faveur, etc., » étaient le fait du concours, preuve du mérite et de la valeur personnelle des candidats, ces fâcheux résultats n'existeraient pas ; 2° il lui manque aussi une appréciation juste de la cause de ces malheurs, qui réside dans l' « assujettissement, » nié avec éclat par les intéressés, mais bien réel pourtant, de l'Église de Dieu à l'État.

Nous n'aimons pas non plus cette critique si amère des Universités catholiques. Elles ne sont pas parfaites, soit (où trouver la perfection en ce monde?) ; elles coûtent cher, oui encore ; mais si leurs résultats sont discutables, c'est non pas parce qu'elles sont inutiles, mais parce qu'on n'a pas su ou plutôt qu'on n'a pas voulu leur demander ce qu'elles devaient surtout donner. Au lieu des écoles de droit français, etc., si dispendieuses, et à côté de l'école normale préparatoire à la licence ès lettres ou ès sciences devenue nécessaire, si on s'était surtout attaché à développer le haut enseignement théologique et canonique, quels fruits de rénovation (j'allais dire de résurrection) n'aurait-on pas obtenus? C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que l'auteur dit à la page 44 à un autre propos : « Les grades sont toujours le criterium le plus assuré de la science et du travail. Un clergé sans grades, quand les derniers employés de l'État en sont pourvus, perdra de plus en plus aux yeux des populations en considération et en influence ; rien ne rehausse plus le caractère sacerdotal que d'être couronné de l'auréole de la science. »

L'ambition de certaines maisons religieuses n'est pas non plus un argument suffisant pour jeter d'une façon générale l'anathème sur des collaborateurs énergiques, souvent distingués, dont une administration plus habile pourrait tirer un profit considérable pour les diocèses. Il y a du vrai toutefois dans la réflexion suivante : « ....Sur le territoire de quelques paroisses s'élèvent des communautés d'un ordre contemplatif, occupant des immeubles dont la valeur s'élève à près de 2,000,000. Si les donatrices.... les avaient réservés à des œuvres de.... charité...., fondation d'orphelinats ou d'hospices, au soulagement de tant de prêtres infirmes ou indigents, et à assister des curés de campagne malheureux, qui sont dénués de toutes ressources pour soulager leurs pauvres et faciliter leur ministère, les résultats obtenus.... seraient des plus fructueux, etc. »

Les projets divers d'œuvres à établir : œuvres *cléricales*, *paroissiales*, *nationales*, ne manquent pas d'originalité et d'à-propos. On pourrait s'inspirer de certaines de ces idées avec un réel avantage, particulièrement de la pensée d'un paroissien dogmatique, liturgique et moral, sorte de *Prayer book* officiel mis à la portée de tous les fidèles et obligatoire ; quelques autres de ces projets sont de pures utopies. Nous partageons entièrement les vues de l'auteur relativement au mode défectueux de composition des conseils épiscopaux, aux pèlerinages bruyants et aux dithyrambes des journaux religieux ou semaines diocésaines, en l'honneur de « Monseigneur. » Il est grand

temps de taxer à leur valeur ces arbitraires, ces enthousiasmes de commande et ces plates flagorneries. G. Péries.

La Civilisation florentine du XIIIe au XVIe siècle, par F.-T. Perrens. (*Bibliothèque d'histoire illustrée*), Paris, May et Motteroz, 1893, in-8 de 253 p. — Prix : broché, 4 fr. ; cart., 5 fr.

M. Perrens, de l'Institut, semblait désigné pour tirer de sa volumineuse et importante *Histoire de Florence* un volume de vulgarisation sur la civilisation florentine. Il apporte, en effet, sur les origines de Florence, ses mœurs, ses industries, son rôle dans les lettres et les arts, des chapitres très nourris de faits. Mais sur bien de points de détail l'auteur donnerait prise à la critique. Au chapitre sur les mœurs, où le côté religieux de Florence est regardé d'un point de vue bien étroit, on cherche vainement une mention des institutions charitables et notamment de la célèbre confrérie de la *Miséricorde*. Page 134, on apprend avec étonnement que « les savants de Byzance » avaient « propagé le goût » de la recherche des auteurs anciens *avant* l'époque de Pétrarque et de Boccace. Page 158, le sculpteur André de Pise était à Florence, et avait fait son œuvre fameuse des portes du Baptistère, bien avant de travailler aux sculptures du Campanile avec Giotto. Etc. L'illustration serait à louer, sans les nombreux portraits empruntés à des gravures modernes sans caractère et sans valeur. P. N.

L'Angleterre devant ses alliés. 1793-1814, par Paul Cottin. Paris, *Revue rétrospective*, 1893, in-8 de 100 p. — Prix : 2 fr. 50.

Assurément les exécutions, les massacres et, au même degré, les principes révolutionnaires, devaient-ils inspirer en Europe l'exaspération et le désir d'arrêter la propagande ; mais ni ces motifs ni aucun autre ne justifient le mépris des lois de la guerre, la perfidie substituée aux stratagèmes licites, la violation de la foi jurée, les sanglantes représailles, l'entente sournoise avec les ennemis de toute société. M. P. Cottin se propose de montrer que la perpétration de tels actes a pesé cruellement sur les alliés du cabinet de Londres, si elle a profité à l'Angleterre. Il est à propos de rappeler ces faits aujourd'hui qu'on peut s'attendre d'un jour à l'autre — ou plutôt d'un ministère à l'autre — à voir l'Angleterre devenir le caudataire, plus ou moins franc, de la Triple Alliance. Les premières victimes ont été les royalistes de Toulon, qui furent lâchés honteusement dès que les Anglais eurent brûlé notre arsenal et nos vaisseaux. — Puis vient la triste affaire de Quiberon. « Le cabinet anglais, dit M. Cottin, avait deux buts distincts : 1° d'opérer une diversion et d'entretenir la guerre civile ; 2° de faire écraser par des républicains les émigrés qui représentaient l'élite de la marine française » (p. 35). Aussi, comme à Toulon, le gouvernement anglais tenait plus à détruire la marine française qu'à restaurer Louis XVII. M. Cottin nous conduit ensuite en Égypte, à Naples, en Espagne. Un chapitre intéressant est celui qui concerne l'accord avec les jacobins.

Le récit est animé ; on en élaguerait avec avantage les gros mots. L'un des principaux intérêts du livre consiste dans de copieuses citations de témoignages contemporains. A. d'Avril.

Histoire de l'islamisme et de l'empire ottoman, par L. de la Garde de Diet. Bruxelles, Société belge de librairie, 1892, in-8 de 276 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur est hostile aux Turcs. Il leur reproche de violer les stipulations du traité de Berlin pour le règlement des frontières de la Grèce et du Mon-

ténégro, d'y réclamer des modifications à leur avantage, de négliger l'exécution des réformes promises et de provoquer ainsi de fréquents soulèvements en Crète et des agitations chez les « dociles Arméniens. » L'état misérable des plus fertiles provinces, la cession de Chypre à l'Angleterre, les affaires bulgares, sont autant de nouveaux griefs contre le sultan Abd-ul-Hamid, accusé de despotisme et de projets belliqueux (p. 7, 8).

Toutes ces questions sont aussi graves que complexes. Pour les mettre en lumière, l'auteur remonte jusqu'au fondateur de l'islamisme et esquisse ensuite à grands traits l'histoire des Turcs à travers les siècles. Les sept premiers chapitres vont jusqu'à la paix de Carlovitz, le huitième est consacré à la décadence de l'islamisme, le neuvième et dernier à Abd-ul-Hamid II. Cette abondance de matières a eu pour suite inévitable un grand effort de concision. Aux questions soulevées dans la préface l'auteur n'a pas donné tous les développements qu'elles comportent. P. S. P.

Englands öffentliche Schulen von der Reformation bis zum Gegenwart, von Athanasius Zimmermann, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de 139 p. — Prix : 2 fr. 30.

Entstehung und erste Entwicklung der Katechismen des seligen Petrus Canisius, von Otto Braunsberger, S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de 187 p. — Prix : 3 fr. 10.

L'excellente revue des Pères jésuites, *Stimmen aus Maria Laach*, fait paraître à part des numéros complémentaires consacrés à certaines questions d'un caractère spécial ou d'ordre plus rigoureusement scientifique. De ce nombre sont les deux ouvrages dont nous venons de citer les titres. Le premier, contribution intéressante à l'histoire de la civilisation, nous fait connaître l'ancienne organisation scolaire d'Angleterre. C'était un travail précieux, étant surtout donné le peu d'attention qu'on semble avoir jusqu'ici accordé à l'histoire de l'instruction publique de l'autre côté du détroit. Le P. Zimmermann, très au courant des choses d'Angleterre, se trouvait mieux placé que personne pour l'entreprendre. C'est à la veille de la réforme qu'il nous décrit d'abord les écoles, puis il oppose l'exclusivisme étroit qui se fait jour sous Henri VIII, où les classes moyennes et pauvres sont systématiquement écartées de la science, avec les préoccupations toutes contraires de la reine Marie. Des pages intéressantes nous redisent la vie universitaire du XVIe et du XVIIIe siècle et les théories pédagogiques des Sturm, de Mulcaster, de Milton, de John Locke et d'Herbert Spencer. De très curieux renseignements sur l'abaissement intellectuel et religieux qu'on constate au XVIIIe siècle et pendant la première partie du XIXe, nous conduisent ensuite à l'époque moderne, également bien étudiée. — A signaler particulièrement : Vieux usages et jeux, p. 101-109.

— Le bienheureux P. Canisius eut en Allemagne un rôle admirable. Le P. Braunsberger nous raconte brièvement quelle activité dévorante le poussait à prêcher partout la parole de Dieu aux plus humbles et aux plus abandonnés. Le zèle des âmes et la pratique du ministère évangélique mettaient alors une foule de religieux, ses confrères et ses émules, à même de constater comme lui combien l'ignorance, plus que le vice encore, jetait les foules dans l'hérésie ou les empêchait d'en sortir. De là à la pensée de rédiger un livre où nos dogmes et notre morale se trouveraient contenus d'une façon appropriée aux intelligences les plus rudimentaires, aux gens les plus retenus par les travaux manuels, il n'y avait qu'un pas, mais un saint seul pouvait songer à le franchir définitivement. C'est au P. Laynez qu'on avait

d'abord demandé d'écrire un livre de doctrine chrétienne spécial à l'Allemagne, mais Canisius, qui avait déjà ses plans, les lui soumit et fut enfin chargé de cette tâche importante à laquelle le préparaient sa science, sa connaissance du monde, son habitude de l'enseignement, son talent d'écrivain, et surtout son cœur d'apôtre. Le grand catéchisme de Canisius fut une œuvre considérable qui rencontra les critiques les plus amères et les plus opposées, mais rien ne lassa le pieux jésuite et il multiplia ensuite ses labeurs dans le même sens, faisant tour à tour paraître des catéchismes plus succincts en latin où en allemand, des écrits ou tracts spéciaux, et développant ou retouchant sans cesse son premier ouvrage. — L'étude du P. Braunsberger nous fait connaître dans le détail toutes ces entreprises admirables, et nous ne pouvons mieux faire que d'y renvoyer le lecteur en lui prédisant intérêt et édification. G. P.

Souverains, hommes d'État, hommes d'Église, par Charles Benoist. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-18 de 278 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y aurait sans doute des réserves à faire sur les conclusions de l'auteur, surtout sur ses appréciations; mais il est certain que c'est avec un cœur sincère qu'il a tracé les portraits qu'il nous présente, et qu'il a bien souvent rencontré juste en peignant les hommes et les choses que sa plume alerte décrit. Guillaume III, roi des Pays-Bas; Crispi et le prince Napoléon sont, au fond, des hors-d'œuvre; ce sont les *hommes d'Église* qui attirent M. Charles Benoist et le plus illustre d'entre les contemporains : Léon XIII. — Pour qui a eu l'honneur d'approcher le Saint-Père et pour qui connaît la vie du Vatican, cette esquisse est pleine de vérité; ôtez quelques traits inutiles de parallèle avec Pie IX (les comparaisons clochent toujours), un passage où les Papes du XVIe siècle sont représentés comme poussant au régicide (!!), et vous aurez une vue vraiment curieuse, un peu parisienne, mais nullement fantaisiste, de ce monde romain, si fin en politique, si doux de manières, si profond de pensées, si sage, si prudent, si paternel. — Le chapitre de la « nouvelle conception de la Papauté » est un des plus intéressants à lire, un des plus instructifs à méditer; celui qui l'a écrit n'est point un esprit à courtes vues, et comme les événements ont justifié en partie les prévisions de ces pages qui datent de 1890, il convient de reconnaître chez M. Ch. Benoist plus que du mérite littéraire. — Cette étude du Vatican le passionne : autour d'elle il groupe les paragraphes de ses deux chapitres « Le Pape, » « Le Pape écrivain; » et il ne quitte pas son sujet en portraiturant « Le cardinal Rampolla » — « Le cardinal Lavigerie. »

A la suite des prémisses d'une politique, il note les conséquences; ce ne doit pas être un « pratiquant, » certainement c'est un respectueux, et son témoignage garde plus de poids quand il s'incline devant la grandeur de la Papauté, majestueuse et immuable dans la diversité et la fécondité de son action. A ce titre, je recommande la lecture très courte, très attachante de ce petit volume, qui donne une note vraiment topique de la situation et peut jeter de la lumière dans des esprits étonnés, mal renseignés, peut-être prévenus. G. de G.

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. Paris, Hetzel; Quentin, 1893. 2 vol. in-12 de 264 et 200 p. — Prix : 4 fr.

Les deux derniers volumes de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ont récemment paru et complètent l'édition des œuvres du poète. Ils nous font connaître de premiers vers supérieurs déjà à ceux que faisaient les académiciens les plus en renom de l'époque, mais où l'on ne découvre pas

encore un génie qui devait tant de fois se manifester. Ils nous offrent aussi des essais en prose, une tentative de drame : *Inès de Castro*, une ébauche de *Bug Jargal*, des morceaux de critique et enfin une série de chapitres qui nous montrent Victor Hugo aux diverses phases de sa vie et nous initient à la conception et à l'éclosion des drames qui provoquèrent tant d'enthousiasme et tant de protestations. Que dans ces pages biographiques tout soit d'une incontestable exactitude, c'est ce dont les minutieuses et malicieuses recherches de M. Ed. Biré nous font douter ; mais on ne peut nier qu'on les lira avec intérêt, tout en regrettant que le caractère de l'homme n'ait pas été égal à son immense talent. TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. le docteur CHARCOT, l'une des illustrations de la France médicale contemporaine, est mort le 16 août. Né à Paris en 1825, c'est aussi dans cette ville qu'il fit ses études. Après quelque temps passé comme interne dans les hôpitaux de la capitale, il y devint chef de clinique (1852), puis se fit recevoir docteur (1853). Médecin des hôpitaux en 1855, agrégé en 1860, c'est en 1862 qu'il commençait à la Salpêtrière le cours qui fonda sa réputation. On lui doit l'organisation du musée anatomo-pathologique et du laboratoire avec atelier photographique établis à la Salpêtrière en 1878. Tout le monde sait que ce sont surtout ses recherches sur les maladies nerveuses qui ont donné à M. Charcot une place éminente parmi les médecins contemporains. Sans parler des nombreuses sociétés savantes de France et de l'étranger qui lui avaient donné place parmi leurs membres, nous nous bornerons à rappeler qu'il avait obtenu un fauteuil en 1873 à l'Académie de médecine, et dix ans plus tard à l'Académie des sciences. De nombreux articles de lui ont paru dans les principales revues médicales, et notamment dans celles qu'il avait fondées lui-même, comme les *Archives neurologiques*. Nous ne pouvons que regretter ici le matérialisme qui présidait à tous les travaux du docteur Charcot, dont voici une liste assurément bien incomplète, mais où il ne manque, croyons-nous, aucune de ses œuvres capitales : *De l'Expectation en médecine* (1857, in-8) ; — *De la Pneumonie chronique* (1860, in 8) ; — *La Goutte, sa nature, son traitement et le rhumatisme goutteux*, ouvrage traduit de l'anglais d'Alfred Baring Garrod par Auguste Ollivier et annoté par J.-M. Charcot (1867, in-8) ; — *La Médecine empirique et la médecine scientifique* (1867, in-8) ; — *Leçons cliniques sur les maladies des vieillards et les maladies chroniques* (1868-1869, 2 vol. in-8) ; — *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1873-1884, 3 vol. in-8) ; — *Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins* (1877, in-8) ; — *Iconographie photographique de la Salpêtrière*, avec MM. Bourneville et P. Regnard (1878-1881, 3 vol. in-4) ; — *Mémoires sur les localisations motrices dans l'écorce des hémisphères du cerveau*, à la suite de la traduction par M. de Varigny du traité du docteur David Ferrier : *De la localisation des maladies cérébrales* (1879, in-8) ; — *Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau et de la moelle épinière* (1880, in-8) ; — *Leçons sur les conditions pathogéniques de l'albuminurie* (1881, in-8) ; — *Les Démoniaques dans l'art*, en collaboration avec M. le docteur Paul Richer (1887, in-8) ; — *Les Difformes et les malades dans l'art*, avec le même (1889, in-8) ; — *Les Sciences biologiques en 1889* (1889-1893, in-8) ; — *Traité de médecine*, en collaboration avec ses deux élèves, les docteurs Bouchard et Brissaud (1891-1893, 5 vol. in-8) ; — *Clinique des maladies du système nerveux. Leçons, mémoires,*

notes et observations (1892, in-8); — *Leçons du mardi à la Salpêtrière* (1893, in-8); — *Contribution au diagnostic différentiel entre l'hystérie et les maladies organiques du cerveau* (1893, in-8). La maison Lecrosnier et Babé publiait depuis 1886 la collection de ses *Œuvres complètes*, dont les volumes suivants ont paru jusqu'ici : Tomes I à III. *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1886-1887); Tome IV. *Leçons sur les localisations dans les maladies du cerveau* (1887); Tome V. *Leçons sur les maladies du poumon et du système vasculaire* (1889); Tome VI. *Leçons sur les maladies du foie et des reins* (1888); Tome VII. *Maladies des vieillards, goutte et rhumatisme* (1889); Tome VIII. *Maladies infectieuses* (1889); Tome IX. *Hémorragie et ramollissement du cerveau. Métallothérapie et hypnotisme, électrothérapie* (1890).

— C'est une perte considérable que vient de faire l'érudition française en la personne de M. Julien Havet, mort à Saint-Cloud le 19 août 1893, à peine âgé de quarante ans. Il était né à Vitry-sur-Seine (Seine), le 4 avril 1853. Il sortit premier de l'École des chartes (1876). Ses qualités d'érudit le signalèrent vite à l'attention d'abord de ses confrères (qui le nommèrent membre du comité de publication), puis du monde savant. Il n'est pas besoin de rappeler le bruit que firent les études parues il y a quelques années dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* et où sa critique pénétrante débrouilla des questions difficiles de la diplomatique mérovingienne. L'édition de Gerbert qu'il a donnée à la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, et qui est sans contredit l'une des meilleures, sinon la meilleure publication de ce recueil, mérite aussi d'être signalée particulièrement ici. Conservateur adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, M. Havet employait un zèle actif et intelligent à la direction délicate du bureau des entrées (dépôt légal, reliure et acquisitions); et sa mort laisse dans cet établissement un vide peu aisé à combler. Voici les principales publications dues à M. Julien Havet : *Série chronologique des gardiens et seigneurs des îles normandes (1198-1461)* (1876, in-8); — *Les Cours royales des îles normandes* (1878, in-8); — *La Frontière d'empire dans l'Argonne; enquête faite par ordre de Rodolphe de Habsbourg à Verdun en mai 1288* (1881, in-8); — *L'Hérésie et le bras séculier au moyen âge* (1881, in-8); — *Chronique de Bourges, 1467-1506, par Jean Batereau* (1882, in-8); — *Compte du Trésor du Louvre sous Philippe le Bel* (1884, in-8); — *La Formule N. rex Francorum vir ins.* (1885, in-8); — *Les Découvertes de Jérôme Vignier* (1885, in-8); — *La Date d'un manuscrit de Luxeuil* (1885, in-8); — *L'Écriture secrète de Gerbert* (1887, in-8); — *Les Chartes de Saint-Calais* (1887, in-8); — *La Tachygraphie italienne du Xe siècle* (1887, in-8); — *Une Charte de Metz accompagnée de notes tironiennes* (1888, in-8); — *Les Origines de Saint-Denis* (1889, in-8); — *La Donation d'Étrépagny* (1890, in-8); — *Lettres de Gerbert* (1889, in-8); — *Igoranda ou Icoranda, notes de toponymie gauloise* (1892, in-8).

— Le 21 juillet dernier est mort à Orléans M. Remi Boucher de Molandon, ancien président de la Société historique et archéologique de l'Orléanais, membre non résidant du Comité des travaux historiques, érudit distingué auquel on doit un grand nombre de publications archéologiques et historiques, principalement sur Orléans-Genabum, sur Jeanne d'Arc et sa famille. Nous citerons par ordre de date : *Étude sur une bastille anglaise du XVe siècle* (1858, in-8); — *Note de Guillaume Giraut, notaire à Orléans, sur la levée du siège de 1429* ; — *Nouvelles études sur l'inscription romaine de Mesres* (1868); — *Charles d'Agier, évêque d'Orléans* (1868); — *La Salle des thèses de l'Université d'Orléans* (1872); — *Première expédition de Jeanne d'Arc; le ravitaillement d'Orléans* (1874); — *La Famille de Jeanne d'Arc ; son séjour*

dans l'Orléanais (1878); — *Les Comptes de ville d'Orléans des XIVe et XVe siècles*, de 1384 à 1460 (1880); — *Documents orléanais du règne de Philippe-Auguste* (1881); — *Élections communales d'Orléans, le 6 mars 1485* (1881); — *La Délivrance d'Orléans et l'institution de la fête du 8 mai* (1883); — *Jacques d'Arc, père de la Pucelle* (1885); — *Jacques Boucher, trésorier général du duc d'Orléans* (1889); — *L'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc à Orléans* (1892).

— M. le chevalier Constantin von Wurzbach-Tannenberg, l'auteur du *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, est mort dans le courant du mois d'août. Né à Laibach le 11 avril 1818, il fut, à la suite d'études faites dans les écoles de sa ville natale, contraint par son père d'aller apprendre le droit à l'Université de Gratz. Plus tard et pendant qu'il était engagé sous les drapeaux, il prit à Lemberg le titre de docteur en philosophie (6 juillet 1843). La même année il fut attaché à la bibliothèque de cette Université. Ses articles dans l'*Amtliche deutsche Zeitung*, de Lemberg, attirèrent sur lui l'attention du comte Stadion, qui le fit attacher à la Bibliothèque impériale de Vienne (1848), puis à la bibliothèque administrative du ministère de l'intérieur (1849). C'est sur la demande du ministre Bach qu'il publia, de 1853 à 1857, ses trois rapports sur le mouvement intellectuel dans la monarchie austro-hongroise. Il fonda, vers la même époque, l'*Oesterreichische Bibliographie*, à laquelle a succédé plus tard l'*Oesterreichisch ungarische Buchhändler Correspondenz*. C'est en 1856 qu'il commença le travail colossal par lequel il est le plus généralement connu, le *Biographisches Lexikon*, qu'il a heureusement pu achever avant de mourir par la publication du soixantième volume. Nous empruntons à la notice qu'il s'est consacrée dans le cinquante-neuvième tome de ce dictionnaire, la liste complète des ouvrages qu'on lui doit : *Mosaik* (1840, in-8), mélange de poésies épiques et lyriques, publié sous le pseudonyme de W. Constant; — *Elemente der Geometrie* (1845, in-8); — *Der Dichter und die Welt*, traduit du polonais de J.-J. Kraszewski (1846, in-8); — *Die Volkslieder der Polen und Ruthenen* (1846, in-8); — *Die Sprichwörter der Polen und Ruthenen* (1846, in-12); — *Publicistische und parlamentarische Studien* (1848, in-12); — *Parallelen* (1849, in-32), publié sans nom d'auteur; — *Von einer verschollenen Königsstadt* (1850, in-32); — *Die Sprichwörter der Polen* (1852, in-12); — *Die Kirchen der Stadt Krakau* (1853, in-8); — *Novellistische Miniaturbibliothek* (1853, 10 vol. in-12), romans originaux ou traductions publiés sous le pseudonyme de Friedrich Selbach; — *S. Anselmus von Canterbury* (1854, in-8), traduction de l'ouvrage de Charles de Rémusat; — *S. Dominicus und die Dominicaner*, traduit du français d'E. Caro (1854, in-8); — *Cameen* (1854, in-32); — *Der Page des Kaisers* (1854, in-4); — *Das Elisabethen-Buch* (1854, in-8); — *Bibliographisch-statistische Uebersicht der Literatur des österreichischen Kaiserstaates* (1854-1857, 3 vol. in-8); — *Bibliographisches Centralorgan des österreichischen Kaiserstaates* (1858-1859, 2 vol. in-4); — *Das Schiller-Buch* (1859, in-4); — *Der Schiller-Kalender* (1859, in-12); — *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich* (1859-1892, 60 vol. in-8); — *Habsburg und Habsburg-Lothringen* (1861, in-8); — *Historische Wörter* (1862, in-8); — *Glimpf und Schimpf in Spruch und Wort* (1864, in-8); — *Mozart-Buch* (1869, in-12); — *Zur Salzburgischen Biographie* (1872, in-12); — *Cyclamen* (1873, in-8); — *Aus dem Psalter eines Poeten* (1874, in-8); — *Ein Madonnenmaler unserer Zeit, Eduard Steinle* (1879, in-8); — *Generalissimus Erzherzog Karl* (1880, in-12); — *Die Grossherzoge von Toscana* (1883, in-8); — *Aus des Kaisers Franz-Joseph Jugendtagen* (1888, in-12).

— On annonce encore la mort de M. le docteur Blanche, membre asso-

cié libre de l'Académie de médecine, bien connu par ses travaux sur les maladies mentales, mort dans la maison de santé qu'il dirigeait à Auteuil, le 16 août, âgé de soixante-treize ans; — de M. le capitaine Brosselard-Faidherbe, gendre du général Faidherbe, à qui l'on doit une relation de la première mission Flatters (1883, in-12), et d'excellentes recherches topographiques sur la vallée de la Mellacorée, mort le 19 août, à Coutances; — de M. Dubois, gérant de la *Correspondance hebdomadaire de la ligue catholique et sociale*, mort le 3 août; — de M. le chanoine Dumont, qui remplit avec distinction pendant plusieurs années les fonctions de supérieur du grand séminaire d'Annecy, mort le 8 août, à quatre-vingt-un ans; — de M. P. Fayet, inspecteur d'académie, collaborateur de l'*Univers*, à qui l'on doit, entre autres ouvrages sur l'enseignement : *Les Écoles de la Bourgogne sous l'ancien régime* (1873, in-8), mort à Châteauroux, le 7 août, âgé de quatre-vingt-quatorze ans; — de M. Charles Fizanne, membre de la Société de géographie de Paris et ingénieur civil, mort à Paris, le 6 août; — de M. Louis Gal, qui remplit pendant plusieurs années les fonctions d'administrateur-délégué au journal *la Liberté*, mort à Paris, le 6 août, âgé de soixante-sept ans; — de M. Félix Jahyer, publiciste, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 7 août; — de M. le docteur Lailler, ancien président de la Société de dermatologie, auteur de travaux estimés sur les affections cutanées, mort à Champeaux (Eure), le 11 août; — de M. Charles Lapierre, qui pendant vingt ans dirigea le *Nouvelliste de Rouen*, l'un des meilleurs organes conservateurs de la Seine-Inférieure, mort à Saint-Valery-en-Caux, le 19 août; — de M. Paul Létang, ingénieur électricien bien connu, mort le 6 août, à Paris; — de M. le docteur Michel Moreau-Wolf, membre de l'Académie de médecine, dont les recherches ont surtout porté sur les maladies des voies urinaires, mort à Paris, âgé de cinquante-cinq ans, le 11 août; — de M. J. Perrens, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur de divers travaux sur l'enseignement pharmaceutique, mort le 18 août; — de M. Ernest Rialan, archéologue breton, mort à Vannes, le 25 août, âgé de soixante-douze ans; — de Mme Anaïs Ségalas, à qui l'on doit des pièces de poésie et de théâtre et des romans et nouvelles, dont beaucoup ont paru dans les recueils pour la jeunesse (*Corsaire*, *Musée des familles*, *Revue pour tous*), morte le 1er septembre, à soixante-dix-neuf ans; — de M. Édouard-Auguste Vuatrin, professeur à l'École de droit, auteur, avec M. Batbie, d'un *Recueil des lois administratives*, mort le 28 août, à quatre-vingt-deux ans; — de M. Vincent Xambeu, inspecteur d'académie à Oran, mort le 10 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Thomas Archer, journaliste et homme de lettres, qui venait de publier cette année même *The Highway of letters* (in-8), mort en août, âgé de soixante-deux ans; — de Mme Fortunata Bottaro, femme de lettres italienne, directrice de *la Donna e la Famiglia*, qui a écrit pour la jeunesse de nombreux ouvrages, morte en août; — de M. George Brook, zoologue anglais, mort le 12 août, âgé de trente-six ans; — de M. Alexander Brown, astronome, mort à Londres, le 29 juillet; — de M. Herbert Dunnfield Darbishire, connu déjà par des travaux de philologie indo-européenne, bien qu'il soit mort à peine âgé de trente ans, le 18 juillet; — de M. l'abbé Domenico Galassini, pendant un temps directeur du séminaire de Finale (Émilie), auteur de nombreuses monographies sur l'éducation, mort à Reggio d'Émilie, le 10 juillet; — de M. Rudolph Graf, professeur de théologie à l'Université de Kœnigsberg en Prusse, mort le 7 août, âgé de cinquante-sept ans; — de sir Edward Hamley, connu tout à la fois comme nouvelliste et comme écrivain militaire, et notamment par un ouvrage sur la guerre de Crimée, mort le 14 août; — de M. Alderman Abel

Heywood, éditeur à Manchester, mort à Bowden (Cheshire), le 19 août, âgé de quatre-vingt-quatre ans; — de M. Oscar Justinus, publiciste, mort le 7 août, à Bad-Rauheim; — de M. J.-H. Millard, collaborateur de l'*Athenæum*, et auquel on doit quelques ouvrages classiques, mort le 5 août, âgé de quatre-vingts ans; — du poète écossais S.-J. Griffith Morswyn, mort à Holyhead, le 9 août; — de M. Emilio de Olloqui, poète espagnol, mort au Caire dans la première quinzaine du mois d'août; — de M. G.-F. Parsons, journaliste et nouvelliste, collaborateur de *The New-York Tribune*, mort en août; — de miss Anne Pratt, à laquelle on doit *The Flowering Plants and Ferns of Great Britain;* — de M. le docteur Schrader, mort à Posen, le 18 août; — de M. George-W. Shrubsole, archéologue et géologue anglais, mort en août; — de M. Walter White, secrétaire adjoint et bibliothécaire de la Royal Society, auteur de plusieurs ouvrages estimés, tels que *A Month in Yorkshire*, *A Londoner's Walk to the Land's end*, mort à quatre-vingt-trois ans, dans le mois d'août.

Concours. — L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, classe des lettres, met au concours les sujets suivants, pour l'année 1894 : 1° Apprécier d'une façon critique et scientifique l'influence exercée par la littérature française sur les poètes néerlandais des XIIIe et XIVe siècles ; — 2° Étude sur l'évolution du roman français au XIXe siècle; — 3° Étudier, au point de vue historique et au point de vue dogmatique, la nature et les effets des traités de garantie, et spécialement des traités qui ont pour objet la garantie, par un ou plusieurs États, du territoire, de l'indépendance, de la neutralité d'un autre État; — 4° Montrer comment l'Espagne, par sa diplomatie et par ses armées, a combattu la politique de la France aux Pays-Bas, de 1635 à 1700; — 5° Histoire du Panthéon de Rome; — 6° Histoire et statistique des caisses d'épargne en Belgique; résultats obtenus, surtout au point de vue de la classe ouvrière. — La valeur des prix est de mille francs pour la troisième et la sixième question, et de six cents francs pour chacune des quatre autres questions. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. — Pour l'année 1895 : 1° Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de la maison de Bourgogne, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée ? — 2° Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830 ; — 3° Étude critique sur les *Vies* de saints présentant un intérêt historique, de l'époque carlovingienne (depuis Pépin le Bref jusqu'à la fin du Xe siècle) ; — 4° Étude sur les divers systèmes pénitentiaires modernes considérés au point de vue de la théorie pénale et des résultats obtenus ; — 5° Histoire du bouddhisme du Nord, spécialement au Népaul. Utilité des sources sanscrites pour l'étude du bouddhisme ; — 6° Édition critique des fragments des ouvrages en prose de Varron cités par les écrivains anciens; — 7° Histoire de l'assistance publique dans les campagnes en Belgique. — Les prix sont de 800 francs pour chacune des cinq premières questions ; de 600 francs pour la sixième et pour la septième. — Même liberté que ci-dessus pour la langue. — Rappelons que le délai pour le prix Stassart (Histoire du Conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794) expirera le 31 janvier 1894. — La classe des lettres a ajourné jusqu'au 31 janvier 1894 inclusivement la clôture du concours Stassart (1,000 francs) pour la notice, en français, en flamand ou en latin, consacrée à la vie et aux travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège (1506-1566). — Le sujet du concours pour le prix de Saint-Genois (1,000 francs) est une étude en flamand sur l'influence exercée par la Pléiade française sur les poètes néerlandais du XVIe et du XVIIe siècle. Délai

pour la remise des manuscrits : 31 janvier 1897. — Le sujet du concours pour le prix Joseph Gantrelle reste, pour la première période prolongée jusqu'au 31 décembre 1894 : Étude critique sur les rapports publics et privés qui ont existé entre les Romains et les Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. — Pour la deuxième période (même délai), le sujet est une Édition critique et exégétique des biographies de Jules César, d'Auguste et de Tibère, par Suétone. Un prix de 2,750 francs est attribué à la solution de chacune de ces questions. Les mémoires devront être redigés en français, en flamand ou en latin. — Le prix Castiau (31 décembre 1895 ; 1,000 francs) sera décerné à l'auteur du meilleur travail sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres. — Le prix Anton Bergmann est réservé à la meilleure histoire, écrite en néerlandais, d'une ville ou d'une commune appartenant à la province de Brabant (l'arrondissement de Nivelles excepté), et comptant au moins 5,000 habitants. Le prix à décerner est de 3,000 francs. Le délai pour la remise des travaux expirera le 31 janvier 1897. — Le prix Teirlinck (1,000 francs) sera accordé au meilleur ouvrage sur l'Histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion des provinces belges sous Philippe de Bourgogne, vers 1430. Délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin : 31 janvier 1896.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 4 août, M. Clermont-Ganneau a donné lecture à ses collègues d'un mémoire sur Héron d'Alexandrie, dans lequel il établit que ce philosophe est postérieur à Jésus-Christ et non antérieur, comme on le croit généralement. — Dans la séance du 11 août, M. Oppert a fait une communication sur le document du roi Adadnirar, le plus ancien souverain connu de l'Assyrie. — Cette lecture a été continuée dans la séance du 18 août. M. Heuzey fait ensuite une communication sur quelques documents découverts par M. de Sarzec et appartenant au musée de Constantinople. — Dans celle du 25 août, M. Oppert a terminé la lecture de son mémoire sur Adadnirar. M. Héron a ensuite entretenu l'Académie d'une découverte de monnaies romaines faite à Erdeven (Morbihan).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 5 août, M. Frédéric Passy a communiqué une étude sur ce qu'ont coûté à la France, en hommes et en pertes matérielles de tout genre, les guerres du commencement du siècle. Il évalue le nombre des morts à six ou sept millions. — Dans la séance du 12 août, M. Dareste a donné lecture d'un mémoire sur la réforme de la justice administrative en Italie. Cette lecture a provoqué différentes observations de la part de MM. Bérenger, Aucoc, Bardoux, Cucheval-Clarigny et Glasson. — La discussion a continué dans la séance du 19 août entre MM. Glasson, Aucoc, Block, Doniol et Bérenger. — Le 26 août, après la lecture par M. Ch. Lévêque d'un fragment de son ouvrage sur la psychologique musicale, M. Doniol a communiqué une étude historique intitulée : *Souvenirs sur Vergennes.*

Bibliothèque nationale. — Les personnes qui s'occupent de l'histoire du théâtre ne seront peut-être pas fâchées d'être informées que M. Marius Sepet a récemment achevé le *Catalogue des ouvrages et documents manuscrits relatifs à la littérature dramatique, compris sous les numéros 293, 294 et 295 du classement général du fonds français à la Bibliothèque nationale.* Cette partie des collections de ce riche dépôt comprend notamment les précieuses collections provenant de M. de Soleinne et du duc de la Vallière. Elle renferme de nombreux documents sur le théâtre du moyen âge (mystères, mora-

lités, farces), sur les origines de la tragédie en France et ses premiers développements dans la période antérieure à Corneille, sur les origines de l'opéra et du ballet, de l'opéra-comique et du vaudeville, sur le théâtre de la foire et sur le théâtre privé à l'usage de la haute société du XVIIIe siècle, enfin sur les pièces inspirées par les événements de l'époque révolutionnaire. Le catalogue dont il s'agit est manuscrit, mais il peut être aisément consulté par les travailleurs qui fréquentent la Bibliothèque nationale.

Paris. — M. l'abbé Duchesne, le savant éditeur du *Liber pontificalis* et l'auteur de tant de travaux d'histoire ecclésiastique hautement estimés de tous les érudits, est occupé à la préparation d'un ouvrage considérable, qui comprendra les *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*. Nous reviendrons plus amplement sur cet ouvrage, dont le premier volume doit paraître vers la fin de l'automne.

— Nous signalerons aussi de M. l'abbé Duchesne une étude parue dans le dernier fascicule de la *Bibliothèque de l'École des chartes* sur *la Vie de sainte Geneviève* (tome LIV, p. 209-224). Le savant académicien y discute et détruit les arguments par lesquels M. Bruno Krusch s'était efforcé de donner comme une composition du xe siècle la biographie de la sainte, dont l'auteur prétend écrire dix-huit ans seulement après sa mort; il montre que la vie mérite tout autant de créance que les biographies de saint Martin de Tours ou de saint Séverin de Norique, et n'a pas moins de titres à être comptée parmi les documents historiques.

— Nous avons eu l'occasion de signaler la première livraison de la *France-album*. Cette publication, dont le numéro 8 vient de paraître, s'affirme de plus en plus curieuse et brillante. Nous recommanderons toutefois aux rédacteurs de la *France-album* de surveiller de plus près leurs notices abrégées, très utiles, qui contiennent quelques erreurs. Chaque numéro de cette collection embrasse un arrondissement. C'est ainsi que nous avons à noter aujourd'hui les numéros 2 à 8 qui sont, par l'image, la description fort exacte des portions suivantes du territoire : n° 2, arrondissement de *Pau* (Basses-Pyrénées); n° 3, arrondissement de *Grenoble* (Isère); n° 4, arrondissement de *Pont-l'Évêque* (Calvados); n° 5, arrondissement de *Dieppe* (Seine-Inférieure); n° 6, arrondissement de *Saint-Malo* (Ille-et-Vilaine); n° 7, arrondissement de *Besançon* (Doubs); n° 8, arrondissement d'*Avignon* (Vaucluse). — A la suite des nombreuses gravures que renferme chaque livraison se trouve une carte de l'arrondissement. Quand on feuillette ces ravissants albums, on se sent, malgré soi, pris du désir d'aller voir, dans leur réalité, les belles choses (sites et monuments) qu'ils reproduisent. Les « petites bourses » pourront, à la rigueur, se contenter de voyager en imagination, en dépensant 0 fr. 50, prix du numéro. Si jamais une entreprise en a donné, comme l'on dit, « pour son argent, » c'est bien certainement celle de la *France-album*.

— Plusieurs fois déjà il a été ici question de la *Revue rétrospective*, dont le tome XVIII vient de paraître (Paris, 55, rue de Rivoli, in-16 de XI-432 p.). Ce volume publie un grand nombre de documents qui ne peuvent manquer de piquer la curiosité des chercheurs et des travailleurs. Parmi les choses reproduites, il faut noter d'une façon particulière les *Souvenirs de la guerre d'Espagne, par un adjudant de chasseurs*. Inédits jusqu'à présent, ces Souvenirs font naître involontairement dans l'esprit des pensées de rapprochement entre la situation des Espagnols, de 1809 à 1812, et celle contre laquelle nous avons eu à nous débattre en 1870-1871, avec moins de succès, hélas! C'est, à la vérité, de l'histoire vue par le gros bout de la lorgnette; mais, par cela même, elle nous paraît d'autant plus intéressante. —

Donnons aussi une mention à l'*Éducation d'un gentilhomme au XVIIIe siècle. Correspondance du lieutenant général marquis de Danvet (1770-1773)*, et à *la Vraie Défense d'Huningue (1815)*; jetons un coup d'œil indiscret sur *la Garde-robe d'une grande dame au XVIIIe siècle* (la marquise de Marignane) et, pour n'avoir pas à nous étendre outre mesure, reconnaissons que ce nouveau volume de la *Revue rétrospective* est digne à tous égards de ceux qui l'ont précédé.

— La *Revue jeune*, devenue avec son neuvième numéro (janvier 1893), *l'Art et la vie*, a pris en juillet le caractère d'une revue bi-mensuelle (Paris, 51, rue Monsieur-le-Prince, 10 fr. par an). Il n'est pas inutile de faire connaître à nos lecteurs les tendances de ce nouveau périodique. Pour cela nous ne saurions mieux faire que d'emprunter quelques lignes au programme du numéro de janvier : « L'intellectualisme qui régnait depuis les doctrines de 1850, qui a produit, d'une part, des conceptions d'art scientifique comme le naturalisme, ou d'art formel, plus *extérieur* encore, comme le parnassisme, — de l'autre, des conceptions morales comme celles de MM. Taine et Renan : utilitarisme grossier ou dilettantisme raffiné, cet intellectualisme agonisait dans ces deux domaines à la fois, se mourait de ses excès mêmes : en art dans l'analyse exaspérée, en morale dans un pessimisme inassouvi.... Au lieu de poursuivre le point de vue utilitaire qui avait conduit nos devanciers jusqu'au domaine sociologique, nous nous retirions dans le domaine personnel non par un acte de réflexion, ce qui était le procédé des ironistes, mais par un acte de concentration. Nous voulions avant tout avoir une vie intérieure pour l'exprimer ensuite dans nos actes et dans nos écrits. Pour la plupart d'entre nous, à des degrés divers, l'art consistait dans l'*émotion*, dans le *frisson*, dans l'*intense*, et nous voulions ces qualités pour elles-mêmes et non pour un but étranger. Ce n'était pas l'art pour la vie, mais l'art par la vie.... Nous pouvons voir aujourd'hui les tendances morales primitives se transformer peu à peu en tendances esthétiques.... La solution prochaine.... est une solution esthétique.... Le procédé d'art.... c'est la *sympathie* avec laquelle tous veulent éclairer les œuvres, les hommes et les choses.... Après le règne de *l'idée*, le règne de *l'effort* moral, mais après le règne de l'effort, montons au *règne de la grâce*. »

— Comme d'habitude, le journal *l'Illustration* a publié, pour 1893, un numéro spécial (prix : 2 fr.) relatif au *Salon*. Avec juste raison, M. Alfred de Lostalot fait remarquer, dans sa chronique, que, malgré le talent des exposants, talent qui, en la présente année, a couru littéralement les galeries du palais des Champs-Élysées, « aucune œuvre ne s'impose. » Ce qui n'empêche pas que l'on feuillettera avec le plus grand intérêt les trente-deux pages de ce *Salon*, qui renferme un choix heureux des tableaux exposés.

— *L'Aérophile, revue mensuelle illustrée, organe de l'Union aérophile de France* (Paris, 113, boulevard Sébastopol, 10 fr. par an), ne s'intéresse pas uniquement « au perfectionnement de la navigation aérienne, » mais à « tout ce qui a trait à la science de l'air, à l'étude de l'océan aérien. » C'est en janvier que la revue a commencé de paraître sous la direction de M. Georges Besançon.

— La Société des parlers de France, fondée en 1888, vient de lancer en juillet son premier *Bulletin* bimestriel (Paris, H. Welter, 6 fr. par an). Ce premier numéro s'ouvre par la reproduction du discours prononcé à la clôture du congrès des sociétés savantes, le 26 mai 1888, par M. Gaston Paris, et dans lequel l'illustre académicien résume l'état de nos connaissances sur les patois parlés dans notre pays, et explique ce qu'il reste à faire à la science de ce côté. La Société des parlers de France ayant décidé de dresser

pour l'exposition universelle de 1900 une carte linguistique de notre pays, M. l'abbé Rousselot donne dans le premier numéro du *Bulletin* des instructions précises sur la manière de mener l'enquête qui permettra de l'établir.

— La deuxième année de l'*Annuaire général de la photographie*, qui se publie sous les auspices de l'Union nationale de photographie et de l'Union nationale des sociétés photographiques de France, vient de paraître (Paris, Plon et Nourrit ; Gauthier-Villars, in-8 de 670 p. avec fig. et 10 planches). La première partie donne les renseignements officiels : sociétés, expositions, journaux, douanes, jurisprudence, brevets ; on y trouvera notamment les résolutions des deux congrès de 1889 et de 1891. Les Variétés, qui composent la seconde partie, sont, outre la Revue de l'année photographique, rédigée avec soin par MM. Ch. André, E. Wallon, R. Colson et Maurice Bucquet, une série de notices d'intérêt pratique, dues à d'excellentes plumes. MM. P. Bourgeois, G. Maréchal et Fleury-Hermagu passent en revue dans la troisième partie toutes les inventions récentes. Enfin le volume contient, avec la bibliographie photographique de l'année, une liste d'adresses des photographes. Ajoutons que le prix de l'Annuaire (3 fr. 50) est vraiment étonnant, en raison de l'excellente impression de l'ouvrage et de tout ce qu'il contient.

— Nous notons dans le fascicule de juillet des *Études religieuses* (p. 507-511) une *Contribution à l'histoire de l'imprimerie*, dans laquelle le savant P. Sommervogel fait quelques additions au *Dictionnaire* de Deschamps, et signale des livres imprimés dans des villes où ce bibliographe n'a pas trouvé trace de l'imprimerie, ou à une époque antérieure aux plus anciennes impressions connues.

Alsace. — La Société belfortaine d'émulation vient de faire paraître le numéro 12 de son *Bulletin* (Belfort, imp. du journal *la Frontière*, in-8 de xxxvi-145 p., avec un plan en couleurs). Presque toutes les études qui figurent dans ce volume méritent une mention, savoir : *Observation sur le terrain diluvien des environs de Belfort*, par MM. Lucien Meyer et Pierre Merle; — *Les Grottes de Cravanches*, par le capitaine V. Jannesson; — *Collations et revenus des cures des seigneuries de Belfort, du Rosemont et d'Angeot au XVIe siècle*, par D. R. (M. Dubail-Roy) (tirage à part, 16 p.); — *Opérations militaires dans la Haute-Alsace depuis le début de la guerre de 1870 jusqu'au moment de l'investissement de Belfort*, par le capitaine G.; — *Matthieu Bardy, docteur en chirurgie (1764-1848)*, par M. Matthieu-Henri Bardy ; — *Les Grillons du Châtelot*, fable, texte en patois de Châtenois, par M. Auguste Vautherin ; — *Villages disparus près de Châtenois*, par le même ; — *Essai sur la géologie du sol de Belfort*, par M. Kuntz ; — *Mémoire historique sur le blocus de Belfort aux invasions de 1813-14 et 1815*, d'après le manuscrit Pierron, publié avec des notes, par M. D. R. (tirage à part de 16 p.) ; — *Les Romains ont-ils occupé la vallée de Massevaux?* par M. A. Gindre ; — *La Bataille d'Arioviste, en l'an 58 avant J.-C., étude sur le champ de bataille et la direction des operations militaires*, par le général K. von Weith, introd. et trad. par M. F.-G. Dubail-Roy (tirage à part de 26 p.); — *Les Vieux châteaux d'Essert et de Bavilliers*, par D. R. et K. (tirage à part de 12 p.). La Société belfortaine d'émulation a, cette année, remarquablement composé son volume, dont l'impression, toutefois, laisse à désirer.

— M. l'abbé Auguste Ingold publie le *Voyage littéraire en Alsace de Dom Mabillon* (Colmar, imp. Jung, in-8 de 16 p.). C'est la première traduction qui ait été donnée des pages de l'*Iter germanicum* relatives à l'une de nos plus chères provinces. L'excellent traducteur a raison de penser que ces pages méritaient d'être tirées de l'oubli. Il a entouré sa version de notes fort

nombreuses, parmi lesquelles on en distingue deux où l'illustre bénédictin est pris en faute, une fois au sujet de l'étymologie du nom du monastère d'Ebersmünster, une autre fois, au sujet de « ce qu'au témoignage de Gassendi, remarqua dans l'église d'Utrecht le grand Peiresc. »

Artois. — M. Pagart d'Hermansart publie, dans le *Bulletin historique de la Société des antiquaires de la Morinie* (tirage à part, Saint-Omer, imp. H. d'Homont, in-8 de 22 p.), des renseignements fort intéressants sur l'*Organisation du service des pestiférés à Saint-Omer, en 1625 ;* sur les mesures prises pour le transport des corps morts; sur l'organisation des services médical et chirurgical; sur la médication suivie; sur les précautions d'isolement des pestiférés : sur le concours des ordres religieux; enfin sur les saints invoqués contre la terrible maladie (saint Omer, saint Bertin, Notre-Dame des Miracles, saint Adrien). Relevons (p. 3) une note inutile pour dire que l'on appelait en Flandre le corps municipal « le Magistrat. » Cette appellation n'a rien absolument de particulier à la Flandre.

Béarn. — Qu'est-ce que *Ramond?* Bien des jeunes gens, bien des savants même l'ignorent. M. Tamizey de Larroque l'a ressuscité, et, ma foi ! tout vivant, plein de science et pétillant d'esprit. C'était un Strasbourgeois, qui fut professeur à l'École centrale de Tarbes, préfet du Puy-de Dôme, homme de cœur et homme de bien, mais surtout amateur d'histoire naturelle et passionné pour les Pyrénées, à tel point qu'on l'a surnommé le « peintre des Pyrénées. » C'est à un ami qui avait les mêmes goûts et les mêmes vertus qu'il écrivait les vingt-trois lettres que M. Tamizey de Larroque a publiées dans la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale* (mars 1893), et qui dévoilait tout à la fois les exquises qualités dont nous parlions tout à l'heure, et sa passion si vivace pour les belles montagnes du midi de la France. Ajoutons qu'avec un pareil texte, pétri d'esprit et de franchise gauloise, l'éditeur a su fournir des notes exquises où surabondent l'érudition et la malice, parfois même la charité chrétienne.

Bretagne. — On lira avec intérêt *Une Saisie de navires marchands anglais à Nantes en 1587. Documents inédits*, publiés par M. Paul Parfouru (Rennes, typ. Oberthur, gr. in-8 de 47 p. Extrait des *Annales de Bretagne*). Le savant paléographe nous a révélé un curieux épisode de la lutte plusieurs fois séculaire entre marins bretons et marins anglais. Aucun historien de la Bretagne n'avait mentionné la saisie de 1587, et il faut savoir gré à M. Parfouru d'avoir si heureusement découvert et si bien publié une série de pièces utiles pour l'histoire maritime et commerciale de Nantes et de la province.

Champagne. — Excellente et curieuse étude que : *Les Postes et les messageries à Reims du moyen âge à la fin de l'ancien régime. Extraits des archives de cette ville*, publiée avec une introduction et des tables par M. Henri Jadart (Reims, Michaud, gr. in-8 de 96 p.). Après avoir rappelé, en un court préambule, ce qu'étaient les postes et les messageries à Reims, du moyen âge à la fin de l'ancien régime, M. Jadart expose ce que l'on trouve relativement à ce sujet dans les archives municipales de Reims, dans divers dépôts particuliers, dans les recueils inédits de la bibliothèque de Reims. La monographie de M. Jadart permettra de compléter tous les ouvrages généraux sur l'histoire des postes en France.

Dauphiné. — M. le chanoine Paul Guillaume vient de faire imprimer son *Rapport sur les archives des Hautes-Alpes en 1892-1893* (Gap, A. Fillon, in-8 de 14 p.). Le savant archiviste donne de curieux renseignements sur les accroissements du dépôt qui lui est confié, accroissements qui consistent surtout en anciennes minutes de notaires (xive siècle). Puissent toutes nos

archives départementales recueillir, comme les archives de Gap, beaucoup de registres de ce genre! Puissent-elles aussi avoir toutes des archivistes aussi zélés que M. l'abbé Guillaume qui, en sa féconde administration, a augmenté de plus de 2,000 volumes manuscrits le fonds déjà si riche et si bien inventorié par lui des documents que lui avaient transmis ses prédécesseurs!

Franche-Comté. — M. Marchandon de la Faye vient de publier un travail des plus intéressants sur *l'Abbaye de Château-Chalon* (Paris, librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, in-8 de 109 p.). Admirablement imprimée sur vélin, cette notice est, de plus, illustrée avec un soin particulier; un grand plan est joint à la brochure. Sous le rapport matériel, l'ouvrage est donc parfait; il ne l'est pas moins à tous les autres points de vue. L'auteur a retracé l'histoire de cette célèbre abbaye de dames, d'après les travaux antérieurs de Le Riche, Dunod, Rousset et Vaissière; il a aussi publié une liste des abbesses et donne une description empruntée au *Dictionnaire géographique, historique et statistique de la Franche-Comté* (Jura), de Rousset. Il a également décrit l'église de Château-Chalon et les ruines encore imposantes de l'abbaye. On trouvera à la suite de ce joli volume les Inventaires des titres et papiers de Château-Chalon rédigés en 1742 et 1762; ces documents seront fort utiles pour ceux qui auront à s'occuper à l'avenir de l'histoire de la région. Mais ce qui est peut-être ici le plus curieux à divers titres, ce sont les lettres de Mme de Stain, la dernière abbesse, adressées, entre les années 1802 et 1808, à l'abbé Meignier, et communiquées à l'auteur par M. et Mme Pfyffer d'Altishofen. Écrites avec un souverain mépris de la grammaire, elles amuseront beaucoup les apôtres actuels de la réforme orthographique, et bien entendu aussi ses adversaires.

— Que de choses suggestives l'on peut lire dans le petit volume de M. Julien Feuvrier : *Notes historiques sur la ville de Dole* (Dole, A. Krugell, petit in-16 de 142 p.). L'auteur, dans son premier chapitre : *Dole ou Dôle*, expose très judicieusement les raisons qui militent en faveur de la première de ces deux manières d'écrire. Il proscrit l'usage de l'accent circonflexe contre lequel, en diverses circonstances, le *Polybiblion* s'est élevé. M. J. Feuvrier nous parle ensuite, de la façon la plus attachante, de l'*Ermitage du Mont-Roland* et de *la Prise* et du *Sac de Dole en 1479*, où l'épisode héroïque de « la cave d'Enfer, » bien connue des Comtois, est, dans une certaine mesure, révoqué en doute. Il est également question ici des mœurs de la gent « escholière » et de la milice urbaine au XVIIe siècle, du fameux siège de 1636, qu'un prince de Condé dut lever, des causes de rivalité entre Dole et Besançon, etc. Comme forme et comme fond, cet ensemble de courtes études mérite des éloges.

— On doit à M. Paul Guichard un *Souvenir de la promenade du cercle catholique ouvrier de Besançon au Mont-Roland, le 23 juillet 1893* (Besançon, imp. Bossanne, petit in-16 de 14 p.). Cette plaquette est tout à fait dans le ton qui convenait pour la circonstance, et les vers sont bons; nous regretterons cependant que l'auteur, par surcroît, n'ait point eu l'idée de décrire ce coin si pittoresque du paysage dolois que la croix domine.

Guyenne et Gascogne. — Annonçons un important ouvrage sur lequel le *Polybiblion* reviendra : *Une province à travers les siècles. Histoire de l'Agenais*, par M. Jules Andrieu (Agen, Ferran; Paris, A. Picard, 2 vol. gr. in-8 de x-306 et 396 p.). Ces deux volumes, d'une magnifique impression, constituent l'histoire de l'Agenais la plus complète et la meilleure connue jusqu'ici.

— On vient de publier à Bordeaux, sous le titre de *Jules Delpit, 1808-1892*, un extrait du tome XVII des *Archives historiques du département de la Gi-*

ronde (imp. Gounouilhou, in-4 de 70 p.). Ce recueil, dû aux soins de MM. F. Habasque, A. Ducaunnes-Duval et Ch. Marionneau, est orné d'un portrait de J. Delpit et se compose : 1° d'une notice biographique à laquelle sont mêlés divers documents inédits signés de noms illustres (Mignet, Quicherat, Augustin Thierry, Vuillemain); 2° du récit des funérailles avec reproduction des discours prononcés sur la tombe du fondateur de la Société des archives historiques par MM. Barckhausen, Habasque et Marionneau; 3° de la bibliographie très minutieusement dressée par M. Marionneau et comprenant, en 361 numéros, la liste de tous les ouvrages, opuscules et simples articles publiés par Jules Delpit depuis 1830 jusqu'en 1889, avec indication des articles divers relatifs aux travaux de cet érudit.

— M. le chanoine Jules de Carsalade du Pont publie une brochure, qui déborde de verve et d'érudition, sous ce titre pittoresque : *La Chevauchée des gens d'Armagnac au pays d'Aure* (Auch, Cocharaux, gr. in-8 de 19 p.). C'est le programme d'une excursion archéologique faite le 7, le 8 et le 9 août par les membres de la Société historique de Gascogne, dont M. de Carsalade est le très zélé secrétaire général. On trouve dans la brochure, très élégamment imprimée, de courts, mais excellents renseignements sur toutes les localités visitées par les joyeux et savants « compagnons. » La brochure, qui sera pour les curieux en général, pour les archéologues en particulier, d'une lecture aussi utile qu'agréable, est enrichie d'une excellente carte des vallées d'Aure et du Louron.

— Ceux qui aiment les gracieuses descriptions et les gracieux récits devront lire les *Paysages de Suisse et d'Italie*, de M. Fernand Micas (Bordeaux, A. Bellier, gr. in-8 de 32 p.). Ces impressions de voyage, extraites de l'excellente *Revue catholique de Bordeaux*, n'ont rien de banal, rien qui rappelle l'admiration convenue et les métaphores essoufflées de certains *Guides*. Qu'il s'agisse du lac des Quatre-Cantons, de la traversée du Saint-Gothard, du lac Majeur, de l'Isola Bella, du lac de Lugano et du lac de Côme, tout dans les pages de M. Micas est frais, tout est neuf et reflète le pur talent d'un jeune paysagiste dont le coup d'essai est un coup de maître.

Ile-de-France. — Des réunions ont eu lieu à Compiègne les 8 et 9 juin, pour la célébration du vingt-cinquième anniversaire de la Société historique de Compiègne. De nombreux délégués des sociétés savantes ont assisté à la séance générale, au banquet et à l'excursion à Pierrefonds organisée le second jour. A la séance, M. le président Alexandre Sorel a prononcé une allocution, M. le comte de Marsy a lu un rapport sur les travaux de la Société depuis sa fondation. M. Albert de Roucy a fait l'historique des fouilles exécutées dans la forêt de Compiègne sous sa direction, etc.

Limousin. — M. Louis Guibert consacre une intéressante notice aux *Collections et collectionneurs limousins* et plus particulièrement à la collection Taillefer, tout récemment achetée par le cercle de l'Union, à Limoges (Limoges, veuve H. Ducourtieux, gr. in-8 de 27 p.). L'auteur donne les renseignements les plus précis sur les collections limousines d'autrefois et d'aujourd'hui, ainsi que sur les propriétaires de ces diverses collections. Il décrit surtout la collection Taillefer, qui se compose de 34 pièces : 33 émaux et une peinture sur cuivre d'une rare finesse d'exécution et d'un charme exquis, représentant une Sainte Famille. Parmi les émaux, il signale comme la perle de la collection une admirable *Mise au tombeau*, du commencement du XVIe siècle, et à côté de ce délicat chef-d'œuvre, une plaque en grisaille, provenant d'un grand bénitier, représentant le baptême de Jésus-Christ, et dont la reproduction figure en tête de la brochure.

Lorraine. — L'infatigable M. Léon Germain nous donne *Deux Fragments*

d'étude sur les vitraux de Vézelise, XVIe siècle (Nancy, Sidot frères, in-8 de 21 p.). Dans la première étude, il reconstitue fort habilement deux inscriptions dont jusqu'ici l'on n'avait pu fournir aucune explication suffisante, et qui l'une et l'autre se rapportent à un certain Henri Perrin, d'ailleurs peu connu. La seconde notice montre la légende de saint Bernard sur un vitrail où l'on avait prétendu voir le portrait du cardinal Jean de Lorraine.

Lyonnais. — M. l'abbé Reure consacre une notice de quelques pages à *Jean Bonnassieux, sculpteur forézien* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de 22 p.), l'auteur des *Heures* de la Bourse de Lyon, de la statue de Mgr Darboy à la cathédrale de Paris, et de tant de madones, dont la plus célèbre est Notre-Dame de France au Puy.

Picardie. — Le tome XVIIIe de la collection des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (Abbeville, imp. Paillart, in-8) contient (seconde partie, p. 305-643) les deux morceaux que voici : 1° *Le Mémorial d'un bourgeois de Domart sur les guerres de Louis XIII et de Louis XIV (1634-1655)* mis en ordre, annoté et publié par A. Ledieu (travail très important qui occupe presque tout le volume, et que l'on peut utilement rapprocher des *Mémoires de Puységur* publiés par la Société bibliographique) ; 2° *Notice nécrologique sur M. de Bonnault,* par M. Émile Delignières.

Provence. — Le *Polybiblion* annonçait, le mois dernier, d'après un journal d'Aix, la découverte du tombeau de la famille de Fabri. Si l'on veut des détails complets sur cet événement, on les trouvera, très bien présentés, dans une brochure que publie un des témoins oculaires : *La Sépulture de Peiresc dans l'église Sainte-Madeleine d'Aix,* notes et recherches recueillies par Maurice de Duranti La Calade (Aix, Makaire, in-8 de 40 p.). Cette brochure, qui fait partie d'une série de *Documents sur l'histoire de Provence*, et qui est enrichie d'une gravure représentant la pierre tombale des Fabri (*Fabritiorum tumulus*), sera lue avec intérêt par les Provençaux et par bien d'autres encore. On y trouve non seulement le récit minutieux de la découverte, accompagné du procès-verbal officiel de la visite du caveau ayant servi à la sépulture de la famille de Fabri, et dans lequel Nicolas-Claude Fabri de Peiresc a été enseveli le 25 juin 1637, procès-verbal ainsi daté : « Aix, le 24 juin 1893, 256e anniversaire de la mort de Peiresc, » mais encore une foule de renseignements relatifs à ce grand homme extraits d'ouvrages imprimés et manuscrits.

Saintonge. — Deux brochures de M. Louis Audiat : la première est intitulée : *Mgr Henri Valleau, évêque de Quimper et Léon. Notice* (Saintes et Quimper, in-8 de 55 p.). M. Audiat a pu d'autant mieux louer le nouveau prélat qu'il l'a mieux connu à Saintes, où Mgr Valleau, étant archiprêtre de Saint-Pierre, a été longtemps son voisin aimé autant qu'admiré. Du reste, comme l'auteur nous en avertit, on ne trouve pas dans sa notice ces louanges banales qu'on prodigue, de nos jours, dans la biographie des hommes vivants. « Le simple exposé des faits, dit-il, est le seul panégyrique qui nous paraisse convenable, et le nouvel évêque n'aura pas à s'en plaindre. » — La seconde brochure, très importante, car c'est la meilleure biographie connue d'un homme qui est une de nos gloires, a pour titre : *Samuel de Champlain, de Brouage, fondateur de Québec 1567-1635* (Saintes et La Rochelle, gr. in-8 de 31 p.). Le docte président de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis a tout consulté pour écrire sa notice biographique et bibliographique, aussi bien les documents du Canada que les documents français. En ses trente pages sont résumées, avec beaucoup d'art, des lectures infinies et, à tous les points de vue, cette notice si précise et si complète est digne de celui que l'on a surnommé « le père de

la nouvelle France » et qui, en juillet dernier, a été le héros, dans sa province natale, de si patriotiques et si belles fêtes.

Angleterre. — On annonce pour l'automne prochain la publication, à la maison Seeley, de Londres, d'une biographie d'Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Entre autres documents inédits, l'ouvrage comprendra une centaine de lettres adressées par Charles II à sa sœur. L'auteur de cette importante publication est Mme Henry Ady (Julia Cartwright).

— M. Russell va publier, chez MM. Macmillan, la correspondance échangée entre Matthew Arnold avec sa mère d'abord, et plus tard avec sa sœur, et dans laquelle l'écrivain se fait connaître tout entier.

— Il va se fonder par l'initiative de MM. A. Lindsay, une société d'histoire anglo-normande dont l'objet principal sera la publication des anciens cartulaires anglais et normands.

Espagne. — *El Archivo*, revue historique, qui se publie à Valence (Espagne), a inséré dans son numéro de mai : 1° deux brefs inédits d'Alexandre VI, l'un du 31 juillet, l'autre du 1er août 1493; 2° neuf lettres de Jean duc de Gandie, adressées en septembre 1494, soit à son père ledit pape Alexandre VI, soit à sa sœur Lucrèce Borgia, en tout onze documents dont les futurs biographes d'Alexandre VI feront bien de tenir compte.

Hollande. — L'excellente publication qui a pour titre *Internationales Archiv für Ethnographie*, va passer des mains de M. P.-W.-M. Trap à celles de la grande librairie E.-J. Brill, de Leyde. Ce nous est une occasion de recommander à nos lecteurs une fois de plus cette œuvre si considérable, si utile et vraiment internationale. Les frais naturellement fort élevés d'une telle entreprise en rendent difficile la continuation, si elle n'est soutenue de la sympathie du public. Il est à peine besoin de faire remarquer combien la disparition de ce recueil serait regrettable.

Italie. — A l'occasion du jubilé épiscopal de Sa Sainteté Léon XIII, M. le comte Giovanni Battista Rossi Scotti a publié une petite brochure destinée à rappeler le projet par le mécanicien Pompilio Eusebi de conduite à Rome des eaux de l'Anio au moyen d'un canal navigable, projet agréé par Sixte V et dont la mort du pontife empêcha seule la mise à exécution : *Pompilio Eusebi da Perugia e Sisto papa V, ricordo storico* (Perugia, tip. V. Santucci, in-4 de 8 p.). L'auteur annonce la publication d'un travail considérable sur Pompilio Eusebi.

— Le grand folkloriste italien, M. Giuseppe Pitrè, annonce pour le 15 octobre la publication à 500 exemplaires numérotés (prix de souscription, 20 francs. Turin et Palerme, Carlo Clausen) d'une *Bibliografia ragionata delle tradizioni popolari in Italia*. Tous ceux qui s'occupent tant soit peu de folklore connaissent la compétence du directeur de *l'Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, la plus ancienne des revues de ce genre; tous se féliciteront qu'il ait entrepris cette bibliographie que nul mieux que lui n'était à même de conduire à bonne fin. Nous aurons sans doute occasion de revenir sur ce travail ; indiquons dès à présent les six grandes divisions du répertoire : I. Nouvelles, récits et légendes ; II. Chants et mélodies populaires; III. Jeux et chansonnettes enfantines ; IV. Devinettes et formules ; V. Proverbes ; VI. Coutumes, croyances et superstitions.

— La question de l'utilité pour Turin d'une bibliothèque publique circulante a inspiré à M. Alberto Geisser une intéressante brochure : *Deve Torino avere una biblioteca pubblica circolante? Esempii altrui e aspirazioni nostre* (Torino, tip. del collegio degli artigianelli, in-8 de 117 p.). Après quelques considérations préliminaires destinées à montrer que le journal ne saurait supplanter le livre, et que le développement de l'instruction exige la créa-

tion de bibliothèques de prêt, l'auteur commence l'étude de l'étranger par celle de l'Angleterre, qui a été le premier pays à établir des bibliothèques circulantes ou de prêt. Les bibliothèques de Manchester, de Birmingham et de Leeds en Grande-Bretagne, celles de Boston et de Chicago aux États-Unis ; les bibliothèques municipales et scolaires de Paris, la bibliothèque Forney et la Société Franklin en France, ont surtout attiré l'attention de l'auteur. M. Geisser aurait pu consulter avec fruit les comptes rendus du *Congrès bibliographique international* de 1878 et de celui de 1888 ; il y aurait trouvé quelques renseignements utiles sur l'état des bibliothèques populaires en France. Il aurait vu notamment que, dès 1847, Mgr l'évêque de Nancy constituait dans son diocèse l'œuvre des bibliothèques circulantes ; il n'aurait point passé sous silence la Société bibliographique, qui, depuis qu'elle a pris la place de la Société des publications populaires, fait tant d'efforts pour propager l'œuvre des bibliothèques circulantes ; chaque année la Société envoie, soit dans les bibliothèques paroissiales (dont M. Geisser ne parle pas), soit dans les bibliothèques d'œuvres qui en font la demande, un dépôt plus ou moins considérable de livres qui peuvent, pendant l'année, alimenter la curiosité des lecteurs populaires ; la Société bibliographique a fait plus encore en publiant un catalogue des publications pouvant entrer dans la composition des bibliothèques pour le peuple. Il nous semble que l'œuvre de la Société bibliographique sur ce terrain est trop considérable pour pouvoir être passée justement sous silence. Quant au désir exprimé par M. Geisser de voir la municipalité de Turin mettre à la disposition des habitants, dans la plus large mesure possible, les volumes dont se compose la bibliothèque communale, nous ne pouvons que nous y associer; et les considérations qu'il fait valoir tant pour appuyer son projet que pour réfuter les objections qui y sont faites sont judicieuses.

— Un critique dont le *Polybiblion* a signalé diverses publications relatives à la littérature provençale, M. E. Portal, nous envoie de Palerme (imp. Zapulla), une brochure fort bien faite : *La Littérature roumaine. Essai bibliographique* (Paris, Champion, gr. in-8 de 23 p. Tiré à 100 exemplaires numérotés). L'auteur résume, en de nettes et savantes pages, les origines de la langue roumaine, l'histoire de la Roumanie, la biographie des écrivains roumains du XIXe siècle, consacrant une notice particulière à la reine Élisabeth de Roumanie, si connue dans le monde des lettres sous le pseudonyme de Carmen Sylva. Parmi les écrivains contemporains dont s'occupe M. Portal nous citerons Alecsandresco (Grégoire), Bibesco (Georges), Bratiano (Jean), Dora d'Istria (pseudonyme de la princesse Hélène Ghika), Obedenare (Michel), Obedesco (Alexandre), etc. En deux derniers chapitres sont passés en revue les principaux écrivains moldaves et les principaux écrivains transylvaniens.

— Notre collaborateur M. E.-G. Ledos vient de publier dans la *Revue des langues romanes* (t. XXXVI ; tirage à part Montpellier, Hamelin, in-8 de 32 p.) une curieuse chanson contre Louis XII. Il s'agit de la *Frottola del re de Franza*. En dehors des curieuses considérations politiques que cette lecture fait naître, et des rapports qu'on y trouve avec les *Vaux de Vire* que la haine des Anglais faisait chanter à la même époque en Normandie, il faut signaler l'intérêt bibliographique du volume tant par la description du recueil où se trouve la *Frottola*, que par l'étude de ses congénères et l'énumération des publications de son éditeur. Ajoutons que la richesse des notes est vraiment extrême.

États-Unis. — M. l'abbé Péries, qui donne depuis huit ans dans le *Polybiblion* le compte rendu des ouvrages relatifs au droit et aux institutions ecclé-

siastiques, vient d'être nommé titulaire de la chaire de droit canonique à l'Université catholique des États-Unis. Il y remplace le docteur Messmer, récemment promu au siège épiscopal de Green-Bay. Le cardinal Richard a bien voulu prêter M. Péries à son éminent collègue le cardinal Gibbons, tout en lui conservant sa place dans le clergé de Paris. La distance n'empêchera pas le professeur de Washington de nous continuer, comme par le passé, son précieux concours, si apprécié de nos lecteurs.

Publications nouvelles. — *Summa apologetica de ecclesia catholica*, par Fr.-J.-V. de Groot (in-8, Lethielleux). — *Directorium asceticum*, par le R. P. M.-J. Rousset (in-18, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *La Dévotion à saint Joachim*, par l'auteur de « la Dévotion à sainte Anne » (in-18, Téqui). — *La Famille chrétienne*, par le R. P. de Laage (in-18, Téqui). — *Philosophia moralis in usum scholarum*, auctore V. Cathrein, S. J. (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *De la Comptabilité des fabriques d'après le décret du 27 mars 1893*, par J. Marie (in-8, Roger et Chernoviz). — *De l'Acquisition et de la perte de la nationalité française au point de vue du droit civil français et du droit international*, par J. Glard (in-8, Rousseau). — *Commentaire de la loi du 6 février 1893 (Off. du 8) sur la séparation de corps*, par L. Sarrand (in-18, Rousseau). — *Œuvres choisies* de R. von Jhering, trad. par O. de Meulenaere. T. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Métèques athéniens. Étude sur la condition légale, la situation morale et le rôle social et économique des étrangers domiciliés à Athènes*, par M. Clerc (in-8, Thorin). — *Leçons sur les origines de la science grecque*, par G. Milhaud (in-8, Alcan). — *La Nouvelle orthographe, guide théorique et pratique*, par A. Renard (in-18, Delagrave). — *Le Problème social*, par C. Adep (in-18, Liège, Demarteau). — *La Tyrannie socialiste*, par Y. Guyot (in-18, Delagrave). — *Réflexions sur le fonctionnement et le rôle de l'assistance publique en France*, par A. Savouré-Bonville (in-18, Berger-Levrault). — *Il Divorzio e il diritto di natura* per J. Torregrossa (in-8, Palerme, Pedone-Lauriel). — *Conquête du monde végétal*, par L. Bourdeau (in-8, Alcan). — *Mélanges de traditionnisme de la Belgique*, par A. Harou (in-18, Lechevalier). — *Exploration de la région du grand lac des Ours (Fin des Quinze ans sous le Cercle polaire)*, par E. Petitot (in-18, Téqui). — *Vie de saint Romain, éducateur de saint Benoît*, par l'abbé C. Leclerc (in-8, Mignard). — *Vie du vénérable François-Régis Clet*, par M. Demimuid (in-8, Gaume). — *La Poésie dans la vie des saints*, par P.-B. des Valades (in-18, Vic et Amat). — *Histoire des Juifs*, par Graetz, trad. de l'allemand par M. Bloch. T. IV (in-8, Durlacher). — *Études sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*, par C. Barrière-Flavy (gr. in-4, Toulouse, Privat; Paris, Leroux). — *18 Fructidor*, documents pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par V. Pierre (in-8, A. Picard). — *Campagne de la Loire en 1870-1871. Coulmiers et Orléans*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Les Livres de comptes des Frères Bonis, marchands montalbanais du XIVe siècle*, publiés par E. Forestié. 2e part. (in-8, Champion). — *Histoire générale civile, religieuse et littéraire du Poitou*, par le chanoine Auber. T. VIII (in-8, Fontenay-le-Comte, Gouraud). — *Histoire de Saint-Julia-de-Gras-Capou*, par l'abbé Aragon (in-8, Picard). — *Histoire du séminaire d'Angers, depuis sa fondation en 1659 jusqu'à son union avec Saint-Sulpice en 1695*, publiée par G. Letourneau, 2 vol. (in-8, Angers, Germain et G. Grassin).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Bestiaire*, par Camille Lemonnier. Paris, Albert Savine, 1893, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Mondains*, par Hugues le Roux. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-12 de 334 p., 3 fr. 50. — 3. *Complice*, par Mme E. Caro. Paris, Calmann Lévy, 1893, gr. in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Anarchiste*, par Jane de la Vaudère. Paris, Ollendorff, 1893, in-12 de 319 p., 3 fr. — 5. *La Pédale humanitaire*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, 1893, in-18 de 319 p., 3 fr. — 6. *?*, par lord Palmerston. Paris, L. Maretheux, 1893, in-12 de 290 p., 2 fr. 50. — 7. *Une Langue*, par Paul Lheureux. Paris, Marpon et Flammarion, 1893, in-12 de 263 p., 3 fr. 50. — 8. *Nuit tombante*, par Léonce de Larmandie. Paris, Chamuel, 1893, in-18 de 157 p., 3 fr. 50. — 9. *Tintin*, par Gennevraye. Paris, Calmann Lévy, 1893, in-18 de 313 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Homme de glace*, par Paul Ponsolle. Paris, Savine, 1893, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 11. *Vathek*, par Beckford, préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 207 p., 3 fr. 50. — 12. *Esclavage*, par du Campfranc. Paris, H. Gautier, 1893, in-12 de 247 p., 2 fr. — 13. *Le Médecin de Madame*, par le Dr Gérard. Paris, Flammarion, 1893, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 14. *Bagatelles (Pequeñeces)*, par le P. Luis Coloma. Paris, Lemerre, 1893, in-12 de 439 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Docteur Pascal*, par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1893, in-12 de 390 p., 3 fr. 50.

1, 2, 3, 4, 5. — Voici cinq recueils de nouvelles, historiettes ou contes. Il n'y a rien de nouveau, pas même de nouvelles fautes de français, dans celui de M. C. Lemonnier, un Belge que les juges de Bruxelles condamnent et que certains jobards parisiens proclament grand homme ; c'est toujours la contrefaçon et l'aggravation du même procédé naturaliste français. Ce procédé, vous le connaissez : il consiste à ne prendre dans la nature, pour le transporter dans l'art, que ce qui s'y trouve de laid et de désagréable. Il y a des choses belles dans la nature, des roses, par exemple ; on laisse les roses aux rosiers ; mais il y a des choses laides aussi, des choses désagréables, des choses excrémentielles. Celles-ci, on s'en empare, on les décrit, on les dessine, on les montre sous toutes les faces, on les promène sous vos yeux et sous votre nez. Et il paraît qu'il y a des yeux pour s'éjouir de ce spectacle et des nez qui se délectent de ces parfums ; la chose les révolterait, ils la balaieraient de leur parquet ; mais l'image les enchante, et ils la déposent le long de leur Bibliothèque. Ils trouvent ça « très fort ! très vivant ! très observé ; c'est tout à fait ça. »

Eh bien ! non, ce n'est pas même toujours « ça. » Cette portion de vérité, cette moitié de la vraie nature, la plus laide, mais la seule que ces naturalistes veuillent voir et reproduire, on ne la retrouve pas toujours dans leurs « imitations, » ou du moins on ne l'y retrouve que déformée et faussée. C'est que souvent ils ne l'ont pas même regardée, en elle-

même, en face, directement, sans intermédiaire. Ils l'ont regardée dans « les livres, » ils ne l'ont vue que dans les reproductions qu'on en a faites et dans l'idée, dans l'idéal qu'ils en ont conçu. Ces naturalistes sont des idéalistes, parfaitement ! des idéalistes à rebours, travaillant dans le noir, comme les autres dans le « bleu, » mais travaillant de « chic, » sur des poncifs, imitant des imitateurs, tirant d'un premier cliché des épreuves de plus en plus effacées ou infidèles, rappelant enfin, par la virtuosité technique et le vide ou la fausseté intérieure de leur œuvre, les pires poncifs de l'art classique :

Sur le *Flaubert* éteint le *Lemonnier* pullule.

Qu'on nous ramène aux Campistrons. Du moins ils étaient propres !

Une des rares histoires du *Bestiaire* qu'on puisse citer, *la Rancune des Malicors*, et dont les brutalités semblent spécialement destinées à « épater le bourgeois, » n'est au fond qu'une charge et un poncif d'atelier. Tout comme un autre, j'en puis goûter la saveur âcre et le comique macabre, mais je ne puis pas en être dupe ni voir là de « vrais bonshommes, » de vrais paysans. Quant aux autres prétendues imitations de la vérité que contient ce volume, je n'examine pas si c'est ressemblant et si « c'est ça ; » mais je me demande par quelle gymnastique dislocante ont dû passer le sens commun et le sens moral d'un honnête homme pour que d'abord il arrive à se persuader que « ça » c'est de l'art légitime, et pour qu'ensuite il trouve le courage de publier et de signer ça.

— Le *Gil Blas* et la *Lanterne* assurent que tout est permis à l'Art : la garantie ne doit pas sembler suffisante à M. Hugues Le Roux, collaborateur pourtant du *Gil Blas* ou d'un journal analogue. On trouve en effet, à la page 258 de ses *Mondains*, ces lignes qui semblent reconnaître que l'Art a des limites : « Ce temps qu'ils appellent fin de siècle est tout simplement un retour à nos traditions de gaieté légère, d'audace française à oser et à dire, jusqu'à une limite tracée par le bon goût, un peu au delà des bornes immuables de la morale. » C'est presque une profession de foi ; c'est du moins la foi que professe M. Le Roux, écrivain léger, aimable, précieux, ayant presque le ton et l'allure qu'on prête (dans les livres) à ces « petits abbés » du XVIIIe siècle, dont il crut spirituel, un jour de bal masqué, de revêtir le costume, mais révélant parfois des besoins et des habitudes d'esprit un peu plus graves. Puis donc qu'il se montre préoccupé de certains problèmes, et notamment de ce problème des rapports de l'art et de la morale, comment se fait-il qu'il se contente de solutions aussi vagues et aussi fausses ? Il permet d'abord à l'art d'aller « au delà des bornes de la morale. » En vertu de quel droit ? Pourquoi l'acte artistique serait-il soustrait à la règle commune des actes humains ? Il défend ensuite de dépasser les « limites fixées par le bon goût. » Qu'est-ce que le bon goût ? Est-ce le bon goût littéraire,

ou le bon goût mondain, ou les deux ensemble ? Est-ce que, dans la question des bornes et des limites de l'art, le bon goût ne serait pas, par hasard, une forme de la morale ? Et alors comment peut-on être obligé de respecter la Morale-Bon goût, si on est dispensé de respecter la Morale toute simple ? Voilà tout autant de questions auxquelles pourrait s'appliquer l'esprit aigu et pénétrant de M. Le Roux ; et s'il trouvait, comme c'est probable, des réponses précises et claires, ce serait tout profit pour lui et pour nous. Il écrirait beaucoup plus de nouvelles dans le genre de *Mon grand fils*, un petit bijou, d'un « cruellisme » très moderne, et d'un pathétique discret, et il nous épargnerait ces *Curiosité*, *Fidélité de Berthe*, *Jalousie* et tous ces autres contes, un peu trop naturalistes pour un littérateur qui semble ne pas vouloir être un pornographe, un peu trop poncifs aussi pour un peintre des « Gens d'aujourd'hui. » Les *Mondains* qui y figurent semblent des mondains de convention, livresques plutôt que réels. Où M. Le Roux a-t-il vu un mari capable de chercher un amant à sa femme et de s'en faire gloire ? Que dans les coulisses d'un théâtre, un soir après souper, un fanfaron du vice prenne ces airs régence (parfaitement démodés du reste), ce n'est pas impossible, mais il est surprenant qu'un lettré, égaré en sa compagnie, les prenne au sérieux. Est-ce que par hasard un peu de l'ancienne candeur universitaire survivrait dans le chroniqueur bien informé ? Est-ce que ce pessimiste froid et cruel, qui semble avoir tout vu sans s'étonner de rien, serait, à ses heures, un naïf.... de beaucoup d'esprit et de style ?

— Les sept nouvelles qui composent le volume intitulé *Complice* appartiennent à « l'ancienne école, » — laquelle était peut-être la bonne. — Elles sont toutes « bien écrites, » d'un style souple et simple ; elles ont un intérêt modéré, discret ; ce ne sont pas de ces œuvres brutales qui s'emparent brusquement de l'esprit et le laissent ému des passions qu'elles ont représentées, ou préoccupé des problèmes qu'elles ont soulevés. Ces aimables et fines compositions forcent l'estime plutôt que l'attention.

Cependant il y en a une, la première, celle qui donne son titre au volume, où il semble que l'auteur ait voulu « faire penser, » comme disait Mme de Staël ; une grave, haute et intéressante question de morale y est agitée : elle y est même traitée expressément et en forme par deux interlocuteurs, dont l'un soutient la morale dite darwiniste, — le droit du plus fort allant jusqu'à la suppression du faible dans la lutte pour la vie, — et dont l'autre défend la morale traditionnelle. Malheureusement les conditions où se produit cette discussion sont si étranges, qu'il est difficile de s'y intéresser. Un vieux retraité de quarante-sept ans (que les jeunes gens d'un âge avancé daignent me pardonner ; je ne dis pas qu'on est vieux à quarante-sept ans, et je ne crois pas que Mme Caro le dise formellement : je dis que ce retraité est vieux, non parce qu'il a

quarante-sept ans, mais parce qu'il agit en invalide), donc, un soir, ce vieux retraité s'assied après dîner dans son fauteuil, près de son feu, se préparant à savourer son thé et à jouir de l'orage qui gronde autour de sa maison bien close.

Me juvat e lecto ventos audire gementes.

Il a déjà commencé à se raconter à lui-même sa propre histoire (laquelle n'a rien à voir avec celle qui va suivre), lorsque des coups bruyants, frappés à la porte, interrompent sa songerie. Son chien gronde, mais il le laisse attaché ; lui se lève, il va ouvrir, et il introduit deux personnages, un homme et une jeune femme, trempés jusqu'aux os, qui demandent l'hospitalité pour la nuit. Son chien les reçoit en grondant ; lui leur sert à boire, à manger et à causer. Il se laisse arracher par l'inconnu tous ses secrets, et, ce qui est plus étonnant, les secrets des autres. Il expose qu'il a une voisine, très riche, qui vit seule dans son château et qui met la clef de son coffre-fort sous une statue de saint. Son hôte le trouve naïf et le lui dit ; et le bonhomme se laisse railler, se laisse raconter l'odyssée de l'inconnu, se laisse entraîner à une discussion sur la morale. Le chien gronde toujours, la jeune femme dort. Le voyageur mystérieux et insolent est un *struggle-for-lifer* qui a le courage de ses opinions, ou qui du moins conforme ses opinions à ses actes. Sa conduite est malpropre, ses théories morales le sont aussi, et il les expose avec une brutalité qui étonne un peu son interlocuteur, sans arriver à l'exaspérer ou à le mettre en défiance. Il n'y a que le chien qui se tient sur ses gardes et qui gronde toujours ; c'est lui décidément le personnage le plus spirituel de ce drame. Il a compris, cet animal, ce que nous comprenons et devinons, nous aussi, à savoir que ce théoricien du crime va commettre un crime ; qu'il ira pendant la nuit assassiner et voler la voisine et qu'il disparaîtra avec sa compagne, laissant son *Complice* involontaire désolé et étonné. — La morale de l'histoire, c'est peut-être que la meilleure manière de réfuter les *struggle-for-lifers*, ce n'est pas de discuter, mais de lâcher les chiens sur eux. Seulement nous vivons à une époque où les chiens ne savent ni aboyer ni mordre.

Dans la dernière nouvelle, *Monsieur Troubadin*, plus longue que la première, se retrouve un caractère analogue à celui du pauvre *Complice*. C'est encore un naïf qui se laisse duper, tromper, voler et presque ruiner par un Tartuffe. Sa naïveté est si grande qu'on ne saurait le plaindre ; quant au Tartuffe, il est si invraisemblable, qu'on ne peut pas arriver à s'indigner. J'aime mieux *Entre époux*, explication spirituelle et vive entre un mari coureur et une femme qui a été courue, mais ne s'est pas laissé atteindre, — et encore *le Cocher de la marquise*, qui ne rappelle pourtant que par le titre la délicieuse nouvelle de M. de Tin-

seau, *l'Attelage de la marquise*, etc. — *Complice* est en somme un recueil d'honnêtes histoires qui n'ajouteront rien, mais qui n'enlèveront rien à la haute estime dont jouit parmi les lettrés l'auteur du *Péché de Madeleine*.

— Le volume de Mme Jane de la Vaudère comprend six nouvelles dont les quatre dernières appartiennent au genre fantastico-scientifique. Il y est question d'occultisme, d'hypnotisme, de femmes changées en statues d'airain, de morts qui se réincarnent dans des vivants, en leur empruntant leur vie, mais en leur laissant leur corps, etc., etc. Le genre me semble détestable en soi et dangereux pour les lecteurs et lectrices ordinaires des romans. Ce n'est pas à l'époque de *la Grande Névrose* qu'il peut être sans péril d'exciter certaines émotions et certaines curiosités. Mais si le genre est fâcheux, les quatre histoires de Mme Jane de la Vaudère le sont moins.

Les deux autres, celles qui occupent la première partie du volume, mettent en scène deux révolutionnaires, un *anarchiste* et une *nihiliste*. Les deux récits, bien que pareils par le sujet, ne le sont pas par la qualité du style et des sentiments ; on les dirait d'une plume différente. Le ton dans *l'Anarchiste* est doux et lent ; il n'y a pas une seule hardiesse, une seule vivacité d'expression ; toute la dynamite est à l'intérieur, cachée dans un style inoffensif. C'est un air de trompette, — les trompettes de la Jéricho moderne, — joué par une flûte ! Dans *le Nihiliste*, au contraire, le style a plus de vivacité et de hardiesse que le sujet, lequel est moins le nihilisme que l'amour d'un Français pour une jeune nihiliste russe. Il la connaît, la garde, la perd et la retrouve mourante, le tout dans des conditions mystérieuses qu'explique ensuite la révélation du complot auquel elle prenait part.

L'Anarchiste est la peinture directe d'une âme révoltée contre la société et la discussion des motifs de sa révolte. La fable qui en est le prétexte est simple et touchante : un faux ménage, réduit à la dernière misère, est recueilli, soigné, guéri et envoyé à la campagne par un généreux bienfaiteur. La jeune femme, dans ce nouveau milieu, renaît à la santé et à la vertu ; mais l'homme ne peut pas évacuer le poison moral dont il s'est si longtemps abreuvé ; il continue à discuter, avec tout le monde, les bases actuelles de l'organisation sociale et à se dire prêt à les dynamiter. Pendant un copieux repas avec des fermiers des environs, excité par l'ivresse et provoqué par l'un des convives, il poignarde son voisin et disparaît. Peu après des explosions ont lieu dans Paris. C'est lui qu'on en accuse, et c'est lui qui vient, en se livrant, en prendre la responsabilité. Il est condamné à mort et se tue dans sa prison, laissant une lettre qui confirme ses aveux. Or ces aveux étaient des mensonges ; il s'était volontairement chargé des crimes de l'Israël anarchiste. La nouvelle a paru d'abord dans le *Figaro*, et l'on assure qu'elle y a beau-

coup réussi. Elle avait le mérite de l'actualité et celui de la bonne volonté ; c'est quelque chose ; je n'ose pas ajouter : c'est tout.

— M. Jean Drault consacre tout son livre aux exploits des bicyclistes. L'heure était venue ; les bicyclistes encombrent la chaussée, ils devaient entrer dans le livre. Ils arriveront jusqu'au roman, le personnel des héros de roman ayant fortement besoin d'être renouvelé. Le beau cavalier qui, monté sur son pur sang bai-brun, rencontre et conquiert la châtelaine, sa voisine, montée elle-même sur une jument alezane, a fait son temps ; il est relégué au magasin des accessoires ou abandonné à M. Ohnet. Le bicycle étant « le cheval de l'avenir, » le bicycliste est le héros de roman de l'avenir. Ce n'est pas toutefois sous l'aspect de héros de roman que M. J. Drault nous présente les héros du monde cycliste ; il ne les exalte pas, il ne les chante pas, il ne les flatte pas, il les « blague ! » La parodie arrive avant le poème, Scarron avant Homère. Mais patience ! ô *recordmen*, mes amis, héros aux pieds légers, Homère viendra et M. Ohnet aussi : « Elle sentit à côté d'elle un souffle impétueux et doux ; les mèches folles de sa nuque en tressaillirent. On aurait dit d'un bruit d'ailes ; c'était Raoul qui passait, emporté par son pneumatique, et déjà disparaissait à l'horizon. O ange ! s'écria-t-elle, ne t'envole pas ainsi ! » Nous entendrons un jour ou l'autre des couplets de ce style. Mais en attendant l'apothéose de l'avenir, les bicyclistes doivent se résigner à la farce et à la caricature d'aujourd'hui, ou au reportage, presque aussi cruel pour eux. M. Jean Drault n'est pas un reporter, mais c'est un caricaturiste, plus gai d'ailleurs que méchant, n'attaquant jamais les personnes et surtout respectant les convenances. Son livre peut être mis entre toutes les mains ; les drôleries des illustrations, dues à P. Balluriau et J. Blass, sont dignes des aimables et anodines drôleries du texte, lequel est composé d'une série d'histoires burlesques dont il serait aussi impossible qu'inutile d'essayer l'analyse.

6, 7, 8. — On peut ranger les trois ouvrages qui suivent sous le titre commun de *Mélanges*, bien que ce titre ne convienne exactement qu'au premier et lui convienne même doublement, car il n'en a pas, l'auteur n'ayant pas su comment le baptiser. Il n'est d'ailleurs pas fier, l'auteur :

Je n'emboucherai pas la trompette de cuivre,
Bien à tort,
Et ne dirai qu'un mot du fatras qui va suivre :
C'est pas fort !

Cette préface est sévère, mais elle est juste, et la modestie de l'auteur mérite plus d'éloges que son œuvre. Ce n'est pas une œuvre, ce sont des notes, des dissertations, des pensées, des maximes, des fantaisies en prose et en vers, écrites au jour le jour, et qui avaient été jetées dans

un tiroir. Quand le tiroir a été plein, il a été vidé et porté à un imprimeur, qui a rendu un volume de deux cent quatre-vingts pages. Il y a quelques jolies choses, quelques observations justes, assez heureusement exprimées ; mais combien rares ! et mêlées à combien d'autres médiocres, prudhommesques et parfois erronées ! — L'auteur cependant n'est pas sans talent ; il a l'esprit sincère, les convictions intransigeantes, les sympathies et les haines vigoureuses : il sait être jeune. Continuez, mon ami, lui dirai-je, selon le mot célèbre. Il n'est pas facile, mais il est possible de garder cette jeunesse de l'âme, surtout quand on a les principes que vous professez, et que peut-être vous étalez un peu trop. Et vous nous donnerez un jour, bientôt, quand il vous plaira de faire un effort continu, un livre qui ne sera pas « un fatras » et dont nous serons heureux de dire : C'est très fort !

— *Une Langue* est une charge ironique, un peu trop prolongée et pas assez claire. L'auteur est supposé s'entretenir de toutes les questions à l'ordre du jour avec une espèce de fou, comédien de son état, qui a la langue bien pendue et raisonne sur toutes choses avec abondance, suffisance et extravagance. Il ne raisonne pas, il résonne ; ce n'est pas un homme, c'est un grelot strident et criard. Les énormités qu'il émet sur la politique, la morale, la littérature, sont parfois plaisantes, plus souvent ennuyeuses. Quelle est la part de vérité que l'auteur a prétendu y mettre et la part de responsabilité qu'il est disposé à en prendre? Voilà ce qu'il n'est pas facile et aussi ce qu'on n'est pas tenté de savoir. Cette charge à froid refroidit le lecteur. M. Lheureux fait finir son héros, nommé Poilvert, dans un asile d'aliénés, mais il veut nous laisser un doute sur l'état mental dudit Poilvert, et par conséquent sur la portée des propos outranciers qu'il lui a prêtés : « Poilvert est-il fou ? » se demande-t-il au dernier chapitre et à la dernière ligne de son livre. J'ose lui assurer que la question n'intéresse que lui.

— Trois titres : *La Course à l'abîme*, *Première Veille*, *Nuit tombante;* trois chapitres : *Frissons d'âme*, *Frissons contemplés*, *Frissons rêvés,* le tout formant la première partie du second livre d'une œuvre dont le titre général est : *Le Vague de la vie*, en trois parties, de trois livres chacune : — Poésies lyriques en prose, dédiées à M. X., « commandeur de Tiphareth au Temple de la R. † C. » Eh bien ! ce n'est pas aussi drôle que pourrait le faire supposer cette scolastique décadentesque et pédantesque. C'est assez clair, c'est intelligible, c'est même banal quelquefois ; on ne peut pas tout avoir, l'originalité du cadre et celle du tableau. La préface, la table des matières, les titres de chapitres sont stupéfiants de nouveauté et de rareté ; l'œuvre l'est moins, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit acceptable dans tous ses détails. Ces petites histoires, ces petits dialogues, ces petites méditations, ces petites élégies contiennent plus d'une fausse note. L'auteur se dit « catholique

croyant et pratiquant. » Seulement, quel catholicisme pratique-t-il? A en juger par certains passages (p. 29, 81 et *passim*), ce serait celui du Sâr Peladan, lequel, nul ne l'ignore, a excommunié le Pape. Ce catholicisme, qui est sadique chez l'auteur de *A cœur perdu*, semble un peu fat chez l'auteur de *Nuit tombante*, très fier d'appartenir à la race des « Intellectuels : » « En religion, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, dit-il, page 81, l'intellectualité doit posséder le commandement, et je renierais comme diabolique le précepte qui subordonnerait saint Jean à saint Labre. » L'auteur de *Nuit tombante* n'a pas, je le crains, encore bien compris le vrai catholicisme.

— Voici maintenant deux romans romanesques, un roman fantastique, un roman historique et un roman scientifique. Je réserve pour la fin, hors rang, deux œuvres plus importantes, dont l'une est un roman de mœurs et l'autre un roman à la fois scientifique et romanesque.

Un jeune officier avait une maîtresse, une belle fille surnommée *Tintin* par les camarades du régiment, parce qu'elle chantait admirablement, aux dîners du mess, une chanson qui se terminait par ce dissyllabe bon enfant. Il la quitte, il se marie, voyage pendant un an ou deux, et la première fois qu'il va chez son beau-père, il y retrouve son ex-amie, devenue, par de justes noces, sa belle-mère. Que fera-t-il? Parlera-t-il pour faire connaître la vérité? Il n'ose. Reviendra-t-il à son « vomissement? » Il en sent venir la tentation, mais il y échappe par la fuite et aussi par son amour pour sa charmante « petite femme. » Le sujet est scabreux; il est moitié réaliste, moitié romanesque; il offre toute sorte de périls, périls d'ordre moral et aussi d'ordre littéraire. L'auteur s'est visiblement appliqué à en éviter quelques-uns, les premiers principalement. Il n'a pas réussi autant qu'il l'eût fallu. Le succès était-il possible, d'ailleurs? Même dans les sujets où l'art surpasse la matière, il ne la change pas. Or ici la matière est fâcheuse et l'art est insuffisant. L'auteur a de la bonne volonté, de la gaieté, un ton qui n'est pas celui de la mauvaise compagnie, mais il manque de maîtrise et d'originalité. Les amours de garnison du jeune officier pourraient être de Paul de Kock, d'un Paul de Kock bien élevé; — ses amours avec sa future femme, dans le salon de sa tante, le bal à deux, le premier baiser, c'est de l'Octave Feuillet, un Octave Feuillet en veston et un peu lâché; quelques scènes avec sa jeune belle-mère rappellent Maupassant, mais pas le Maupassant du coin. Il n'y a que le style qui soit le propre de M. Gennevraye, et je l'en félicite comme il convient : c'est un style bon garçon, sans prétention et sans grossièreté. En somme, tel qu'il est, le livre n'est pas ennuyeux. Il y a de jolies scènes, notamment la scène finale, laquelle, une fois acceptées toutes les invraisemblances précédentes, est vraiment originale. Après une nuit passée à galoper à la recherche d'un médecin pour son beau-père malade, l'offi-

cier est invité et obligé à partager l'en-cas de nuit de l'ex-Tintin. Cinq ou six heures de cheval lui ont donné un peu de fièvre; quelques verres de vieux vin y ajoutent; il voit Tintin le servir à table comme autrefois au mess; il lui redemande la fameuse chanson; elle obéit, tremblante et pâle, avec la douceur résignée d'une victime qui n'ose pas avoir l'orgueil de sa vertu trop nouvelle; au dernier couplet, il s'enfuit. La scène, encore une fois, est jolie dans sa hardiesse discrète; elle n'est pas faite de « chic. » C'est un peu raide, mais c'est délicat aussi et ce serait presque touchant, si l'exécution en était plus sûre.

— *L'Homme de glace* est de glace pendant les deux tiers du volume; il est de feu au dernier tiers, et à la fin il périt par le feu. Je vais vous tirer la chose au clair. André est un jeune savant tout entier absorbé par l'étude des pierres précieuses, « la cristallographie ; » ce n'est qu'un cerveau. Quant à son cœur, il est aussi dur que les diamants; la cristallographie l'a cristallisé. Ce cœur reste inattaquable aux entreprises de toutes les femmes, malhonnêtes ou non; Simone, une belle et vertueuse jeune fille, y perd son temps et presque sa vie. Elle est d'ailleurs très mal élevée, cette enfant, et un peu bébête, malgré ses allures délurées : une dinde fin de siècle, un peu faisandée; elle est vertueuse, ai-je dit, mais elle n'est pas pure. Cependant que Simone se meurt, André découvre le diamant artificiel, ce qui le met au comble de la joie. Mais voilà que tout à coup il découvre une autre chose, qui le met au comble du chagrin : c'est qu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul, que le mariage est un usage louable, et qu'il a eu tort de repousser Simone. L'homme de glace fond, il dégèle, il va bouillir. Le changement est brusque, mais il n'est pas expliqué, ou s'il l'est, c'est par des motifs un peu gros, un peu « banaux, » comme dit l'auteur, et pas assez particuliers au personnage pour lui valoir l'honneur d'être le héros d'un si long roman. Dans cette question du mariage, *l'Homme de glace* ressemble à une foule de jeunes hommes et de jeunes filles, qui ne sont pourtant pas de glace. On a refusé de beaux partis jusqu'à trente ans; à trente-trois, on en accepte de médiocres; à trente-cinq on épouserait la peste. Il y a, je crois, une fable là-dessus; elle est bien jolie et elle est courte. André, d'ailleurs, n'épouse pas la peste, il épouse Simone (je vous ai déjà dit qu'elle avait bon caractère). Mais le soir même de son mariage, il est tué en duel par le pistolet d'un rival! Ainsi finit l'Homme de glace : il périt d'un coup de feu! O fatalité! O profondeur!

Et quel style! « Les hommes lui paraissaient banaux! » (p. 33 et *passim*). « André avait été pour la jeune fille le but premier de son amativité » (p. 62). « De cette vision il tirait un nouvel élément de forces, aboutissant à une germination de représailles. » Et quel « sens de la vue! » comme dit le dernier critique de V. Hugo : « L'abbé Pradel, vêtu d'une soutane en soie molle » (p. 50). Je ne connais pas d'abbé, pas

même d'évêque, qui porte une soutane de soie, molle ou raide. « Ces mains tenaient à des bras dont la musculature puissante bossuait par endroits l'étoffe de la soutane. » Je ne connais pas de soutane qui puisse être bossuée par la musculature d'un bras; les soutanes ne sont pas des maillots, et elles ont les manches larges, même les soutanes jansénistes.

11. — Voici « une rare aventure littéraire, sinon seule : » *Vathek* est un conte arabe, écrit en français par un Anglais, et précédé d'une préface écrite en volapuk par un Français. « Voilà une rare aventure littéraire, sinon seule : le transport avec sa fleur où nul déchet, que subit intact un livre, d'une littérature à une autre; traduction par cet ordinaire moyen : mais publication du texte même. » Il est fâcheux que cette préface ne soit pas traduite en français; toutefois il n'est pas sûr que la peine de comprendre fût payée du plaisir d'apprendre quelque chose de nouveau. D'après ce que j'ai pu en déchiffrer, j'ose affirmer que les cinquante-trois pages vaticinatoires et sibyllines de M. Stéphane Mallarmé ne nous révèlent rien qui ne soit déjà dans le premier dictionnaire venu. Je me demande même si, pour les écrire, M. Mallarmé ne s'est pas armé d'un Vapereau, tout simplement, se bornant à faire « le transport sans nul déchet, » mais en y ajoutant des fleurs, de la prose du « littérateur français » à celle des volapukistes et des fumistes du symbolardisme. Exemple : Le naïf « littérateur français, » indiquant la fortune de l'auteur de *Vathek* (deux millions et demi de revenus), l'appelle bravement « une fortune prodigieuse. » Lui, le subtil et moderne Mallarmé, écrit dédaigneusement : « une fortune alors considérable. » Mais je n'insiste pas, et peut-être la préface de M. Mallarmé est-elle une œuvre très personnelle, très documentée, très neuve. J'aime mieux le croire que d'y aller voir.

« Bien : ce conte, qu'est-ce, ou quand brilla-t-il, du fait de qui donc? » Si vous tenez à le savoir ou à vous le rappeler, je vous dirai qu'il est du fait de l'illustre Beckford, qu'il avait été d'abord écrit en français vers 1781, qu'il fut publié en anglais, vers 1786, avec un grand succès, et qu'il a été restitué à son texte primitif, en 1893, par M. Mallarmé, qui en a retrouvé le manuscrit. Beckford était plus original comme homme que comme conteur. Son *Vathek* est en grande partie imité des contes français du XVIIIe siècle. M. Mallarmé trouve que le style est du Voltaire « de belle eau, » et qu'en même temps il « annonce Chateaubriand! » Aventure rare, sinon seule! En réalité, la prose de cet Anglais a une légèreté et une prestesse toutes françaises (du temps que les Français ne se piquaient pas d'être lourds). Son roman révèle une puissance d'imagination assez grande; — ce qui n'empêche pas qu'il ne paraisse un peu long et fatigant. Il développe, dans des symboles d'un orientalisme de convention, cette idée éminemment morale, que le péché, une fois entré dans une âme, y amoncelle les ruines et

l'amène à la damnation éternelle. Comment et par quel giaour infernal le calife Vathek est induit au péché de curiosité et d'ambition, par quelles fautes successives il arrive à sacrifier au tentateur sa religion, son peuple, ses trésors, comment il en est puni dans le palais d'Eblis, où il trouve tous les biens qu'il avait convoités, mais sans qu'il en puisse jouir, parce qu'il y a perdu l'Espérance, c'est ce que pourront voir les amateurs, s'il en reste, de cette littérature fantastique, à laquelle nous devons les *Mille et une Nuits*. — *Wathek*, est-il besoin de le répéter, diffère de ces contes fameux par son caractère littéraire et aussi par un oubli moins grand des pudeurs occidentales. Toutefois les mœurs en sont encore trop orientales pour qu'on puisse le laisser lire à des enfants.

12. — C'est une étude historique ou mieux une divination par l'imagination et le cœur de ce que doit être l'histoire vraie, que nous donne Mme du Campfranc dans *Esclavage*. Elle retrace, dans un cadre simple et touchant, les souffrances de la race nègre et les horreurs de la traite de l'homme. Ce livre est un acte d'adhésion et de participation à la croisade anti-esclavagiste provoquée par le grand cardinal Lavigerie et continuée par les Pères Blancs. Il est éloquent, il est passionné, il palpite de toute la chaleur d'un cœur généreux et chrétien. Ce n'est pas une de ces études froides et calmes, où l'auteur évite d'intervenir et éteint sa voix de peur de paraître déclamer ; c'est une lamentation attendrie, pleine d'exclamations et d'interjections; c'est un cri d'appel adressé à la pitié et au dévouement du monde civilisé. Je suis persuadé qu'il sera entendu ou du moins qu'il ira au cœur de ses lecteurs. J'en ai vu qui se sont attendris presque autant que Mme du Campfranc sur les malheurs de la jeune Ghella et du jeune Milo, deux pauvres nègres emportés dans une razzia d'esclaves, séparés au hasard du marché où ils sont vendus, réunis enfin, rachetés et convertis par un missionnaire. Ce livre a sa place marquée dans les bibliothèques d'édification.

13. — Celui-ci, au contraire, doit en être soigneusement exclu. *Le Médecin de Madame* appartient à ce genre de littérature, moitié pornographique, moitié médicinale, qu'ont exploité de trop nombreux industriels. L'auteur, qui a déjà cinq ou six ouvrages analogues à son actif ou à son passif, en annonce un nouveau : « En préparation : *L'Hygiène dans le plaisir*. » Nous voilà fixés, et nous pourrions passer outre, la littérature n'étant pas engagée dans ces sortes d'affaires. Toutefois il y a dans *le Médecin de Madame*, à côté de dissertations sur les programmes de l'école de médecine, sur la différence de la chlorose et de l'anémie, sur la magie, la cartomancie, le magnétisme, sur les injections hypodermiques et la névrose, un effort d'imagination qui, d'ailleurs, n'aboutit pas. Le dernier chapitre est intitulé : *Desinit in piscem*, ce qui prouverait au besoin que l'auteur ajoute à un sens pratique incontestable un certain

sens critique. Son héros, le docteur Armand, a ceci de commun avec le docteur Gréard, son créateur, que lui aussi a eu une première thèse refusée au doctorat, moins scabreuse cependant que celle dont s'indigna ou s'amusa tout Paris, il y a sept ou huit ans. Il s'installe aux Champs-Élysées, y attend deux ans son premier client, traite une petite fille hystérique et chlorotique et gagne la confiance de la mère et du père. Le père lui demande des « consultations secrètes, » la mère, des consultations indiscrètes. Il répond avec pédantisme; il réussit. La vogue lui arrive brusquement et le quitte brusquement aussi, parce qu'il a tenu à rester honnête homme et qu'il a refusé d'être le Fouroux de Madame — dans les deux sens. — Avorteur ne veut, amant ne peut, ayant éprouvé dans son enfance un accident déplorable. Il quitte Paris et se réfugie à la campagne.

Cette ébauche de « roman professionnel » est écrite d'ailleurs dans un style de carabin spirituel, ce qui n'empêche pas le livre d'être parfaitement répugnant.

14. — Voici enfin une œuvre belle, forte et saine, et qui m'a paru d'autant plus belle et saine que je l'ai lue après quelques-unes des précédentes et qu'elle m'en a reposé et lavé. Elle est très moderne pourtant, elle est « cruelliste » et naturaliste, dans la mesure où le naturalisme est bon, et même jusqu'à la limite où il n'est plus que tolérable; mais elle emprunte à une inspiration franchement chrétienne et apostolique un caractère d'élévation et une beauté que vous chercheriez vainement dans la plupart des romans contemporains, y compris les romans tolstoïstes. Peut-être que depuis *Fabiola* il n'avait rien paru de comparable, tant pour la pensée inspiratrice que pour la vigueur et l'éclat du talent. Inutile d'ajouter que la ressemblance s'arrête là, *Fabiola* étant une œuvre d'érudition et un roman historique, et *Bagatelles* un roman de mœurs et d'observation. L'auteur est un jésuite espagnol entré dans l'ordre vers sa vingt-quatrième année, après quelque temps passé dans le monde des « mondains » et dans celui aussi du journalisme et de la politique. A son premier sermon, prêché à Madrid, il choqua tellement, par la sincérité de son accent et la rudesse de ses convictions, les habitudes littéraires de ses auditeurs, qu'il fut relégué, de par le Roi, dans un couvent de province. Là il prêcha encore, non plus dans la chaire, mais dans le roman. « Tout m'est chaire, dit-il dans la préface de *Bagatelles*, tout m'est tribune d'où je dois et puis répandre la doctrine de Jésus-Christ. » Il publia quatre nouvelles qui eurent du succès, mais qui ne faisaient point prévoir le formidable retentissement et presque le scandale de *Bagatelles*. Le livre était si sévère, il montrait la haute société madrilène sous des couleurs si peu flatteuses, qu'on cria à la calomnie et presque à la trahison; on le traita de pamphlet, de libelle, de *libro funesto*. Mais on le lisait d'autant plus, comme il arrive à tous les livres

« funestes » autour desquels la critique fait du tapage. Heureusement le livre du P. Coloma n'était funeste qu'à la vanité madrilène, et les esprits sincères le défendaient, l'admiraient, le répandaient. De sorte qu'il a franchi les monts et qu'il est arrivé jusqu'à nous, traduit et aussi abrégé et ordonné à la française, ou du moins au goût du traducteur français, M. C. Vergniol. Et c'est un ancien élève des jésuites, M. Marcel Prévost, qui le présente au public dans une courte préface, à laquelle nous avons emprunté les quelques détails biographiques qui précèdent.

La société mondaine et aristocratique de Madrid, les énormités morales qu'elle se permet, comme si c'étaient de simples bagatelles, et les petites bagatelles dont elle fait un devoir impérieux ou le bien suprême de l'existence, voilà le sujet de *Pequeñeces*. La fable qui est l'occasion et le prétexte de cette large et puissante peinture morale est en somme très simple, malgré l'abondance un peu touffue des détails. Il est même à remarquer que parmi ces détails, ce ne sont pas toujours les plus intéressants en eux-mêmes qui sont le plus développés, soit dédain d'un artiste supérieur pour les parties banales de son sujet, soit scrupule de l'apôtre en face du danger que pourraient offrir certains tableaux.

La scène se passe à Madrid, dans les dernières années du règne d'Amédée. La comtesse Currita d'Albornoz n'a d'autre but, ne connaît d'autre raison de vivre que la satisfaction de sa vanité et celle de ses sens. Elle a deux enfants qu'elle oublie, mais deux amants qu'elle entretient. Elle fait des avances à la cour d'Amédée, quand elle croit avoir à se venger de la Reine exilée ; mais sa vanité ayant reçu réparation, elle se reprend habilement et joue, « roule » avec une gentillesse féroce, le ministre amédéiste, qui l'avait prise pour une ralliée sérieuse. Elle obtient en outre, en se dénonçant elle même, que la police fasse une descente dans son hôtel, ce qui la rend l'héroïne du jour, la martyre de la fidélité monarchique ; on l'acclame, on l'entoure, on remplit ses salons. Un journal de l'opposition ayant fait entendre quelques railleries, elle dépêche contre le directeur son jeune *patito*, Juan Velarde, qui reçoit une balle en pleine poitrine et meurt. C'est la première partie. La seconde nous transporte à Paris, parmi les membres de la colonie espagnole, que la chute d'Amédée et la République ont chassés de Madrid. Nous y retrouvons Currita et ses familiers, et nous y faisons connaissance d'un nouveau venu, qui désormais va occuper le premier plan, c'est à savoir le marquis de Sabadell, ancien républicain avec Prim, amédéiste au temps d'Amédée, et qui va brusquement se transformer en alphonsiste en même temps qu'en « Alphonse » de Currita. Cependant avant de tomber au rôle d'exploiteur de sa maîtresse, il essaie de se réconcilier avec sa femme, ou du moins avec l'argent de sa femme, qui depuis une séparation de dix ans était devenue très riche. Il y échoue, grâce à l'inter-

vention ouverte d'une amie intelligente et honnête, la marquise de Vallosis, et aussi (faut-il le dire ?) grâce à l'intervention secrète d'un Père jésuite qui joue ici, mais pour la cause du bien et du droit, un rôle un peu trop conforme à celui que l'imagination publique égarée par les romanciers comme Eugène Sue, ou les historiens à la Michelet, a souvent prêté aux jésuites. Ce rôle est d'ailleurs peu utile au développement du roman lui-même, et le P. Coloma aurait pu le supprimer, autant pour des raisons de métier que pour des raisons politiques. Mais les jésuites ne sont décidément « jésuitiques » que dans les livres ; dans la réalité, ils sont souvent aussi naïfs que vous ou moi. Le P. Coloma a d'ailleurs la naïveté des forts et des puissants, qui répugne aux petites habiletés, et quoique son ordre soit aussi « impopulaire » en Espagne qu'en France, il le présente tel qu'il le connaît, élevant les enfants de l'aristocratie, conseillant les parents qui le consultent, et élevant les uns et conseillant les autres pour le plus grand honneur et le plus grand bonheur de tous. — La troisième et la quatrième partie nous ramènent à Madrid. Le roi Alphonse est rétabli ; Sabadell espère un ministère ; il le manque, mais il obtient une place de sénateur et la grandesse. Le vice semble triomphant. Mais le jour même de son élévation à la grandesse, les francs-maçons qu'il a volés lui font parvenir avis que la punition est proche, et peu de jours après il est tué en pleine rue, au bras de Currita, laquelle, soupçonnée d'avoir été, par jalousie féminine, l'instigatrice de ce meurtre, voit crouler brusquement tout l'échafaudage de sa fortune mondaine et politique. Son malheur l'éclaire et elle se convertit à la fin, consacrant ce qui lui reste de forces à soigner son vieil imbécile de mari.

Voilà la fable de *Bagatelles ;* elle est à peu près exempte d'éléments romanesques, elle est composée de menus événements, tous pareils à ceux de la vie ordinaire, et ramenés à l'unité par leur rapport plus ou moins étroit avec la personne, les intrigues et les intérêts de la comtesse d'Albornoz. La méthode ne ressemble guère à celle de nos romanciers français d'autrefois, mais elle se rapproche de celle de nos romanciers de demain, de ceux qui, dociles au conseil de Goncourt, ne feront que transporter dans le livre « un morceau de vie, » détaché de la réalité, sans le souci des précautions préparatoires ni des dénouements logiques. Mais, encore une fois, que la méthode soit bonne, ou mauvaise, ou neutre, il est évident qu'elle n'a pas été choisie pour elle-même, et que le P. Coloma n'a vu dans sa fable qu'un prétexte à peintures de mœurs et à portraits « typiques. » On peut dire que, sous ce rapport, son œuvre est une des plus riches et des plus vivantes qui aient paru depuis longtemps. Il est impossible de camper avec plus de solidité et d'animer avec plus de puissance des personnages aussi nombreux, aussi variés, aussi intéressants : l'ambitieuse, frivole et dangereuse Currita ; le vieux garçon cynique, Diogène, qui dit son fait à tout le monde et qu'on laisse

dire, par peur de son esprit et par respect pour sa naissance; le vieil oncle François, une caillette maniaque et bienfaisante; le diplomate Butron, représentant dans la patrie les princes exilés et menant son parti par de petits moyens et par de petits chemins, qui ne le conduiraient à rien, si des hommes plus énergiques et d'esprit plus large ne s'en mêlaient pas; le mari de Currita, racontant toute sa vie le même fait d'armes, le combat « navo-terrestre » auquel il a failli prendre part, brandissant toujours à sa table le couteau d'or que lui a donné le roi Ferdinand, servant sa cause à coups de bons dîners et d'indigestions, trompé par sa femme, raillé tout bas par ses amis, finissant par le gâtisme; Jacques Tellez, marquis de Sabadell, le bandit élégant, qui arrive par l'assassinat, par le vol, par les femmes; la marquise de Villosis, dont l'entrevue avec Sabadell, à Biarritz, est une merveille d'esprit et de vigueur, l'honnête femme, qui est le repoussoir de Currita; ce pauvre Juan Velarde, une victime de la société où sa pauvreté l'a fait entrer et dont les dernières heures, les sentiments à la veille du duel fatal, la lettre qu'il écrit à sa mère, sont un des épisodes les plus touchants du livre; le fils et la fille de Currita, le fils surtout, dont les quinze ans devinent le rôle de Sabadell dans la maison paternelle et qui un jour lui saute à la gorge, et va tomber, brutalement repoussé, contre un marbre qui lui fend la tête, etc., etc., etc., — toute cette légion d'hommes, de femmes, d'enfants (j'oubliais aussi le fils de Jacques, un délicieux écolier), agit, parle, passe et repasse sous nos yeux avec une netteté, un relief, une «objectivité » qui sont la vie même, et qui révèlent une puissance de création presque géniale !

Mais si le poète est puissant, l'observateur, le peintre des mœurs de la haute société espagnole est-il exact? Est-il bien informé d'abord, et s'il l'est, ne déforme-t-il pas ce qu'il a vu par la manière dont il le dit? Il nous est impossible, en France, de nous prononcer en connaissance de cause. Il faut avouer toutefois que certaines exagérations et outrances de forme sont de nature à éveiller des doutes. Des phrases comme celle-ci : « Cette jeunesse qui semblait être le produit d'un taureau andalou et d'une soubrette parisienne, » ne doivent pas être d'une exactitude absolue et photographique. Il y en a un certain nombre (un petit nombre) de pareilles, qui n'ont évidemment pas plus de valeur documentaire et qui n'ont pas plus aussi de valeur littéraire; on y retrouve en effet, sous les audaces et les familiarités de l'argot le plus moderniste, la vieille rhétorique d'école, amplificatoire et hyperbolique.

Quant au « missionnaire, » il prêche peu, quoiqu'on lui ait reproché de prêcher trop (serait-ce par hasard notre traducteur qui aurait coupé les sermons ?). Mais il se révèle par l'impression qu'il nous laisse, plus encore ou du moins mieux encore que par les leçons directes qu'il donne. — Les romans à thèse, et même à thèse morale, sont assez nombreux

de nos jours, presque autant que l'étaient jadis les tragédies « purgatives. » Seulement la plupart enseignent la morale avec des tableaux licencieux, et rappellent la parole connue de cette femme d'esprit qui disait au sortir d'une comédie morale : « On y reçoit des leçons de vertu et on en emporte l'impression du vice. » La merveille de *Bagatelles* c'est que, si vives, si précises et si brutales parfois qu'en soient les peintures morales, aucune n'en est troublante et qu'un enfant pourrait les voir sans péril. Et cette merveille ne s'explique pas seulement par la supériorité de l'artiste, elle est due surtout à la passion qui l'anime et qui l'a poussé à écrire : la passion des âmes et l'amour de Dieu. *Ama et fac quod vis.* Aimez Dieu et faites des romans, s'il vous plaît d'en faire ; ces romans, si vous êtes un poète en même temps qu'un apôtre, pourront être « une manière de chef-d'œuvre. »

15. — « Quel est, au fond, le vrai sujet du *Docteur Pascal*, de M. Zola ? » me demandait-on tout à l'heure. — Au fond, le vrai sujet du *Docteur Pascal*, c'est M. Zola lui-même, — c'est la glorification de son œuvre, des vingt volumes de ses *Rougon-Macquart*, analysés avec détail, commentés avec magnificence, lyrisme, religion, présentés comme le plus superbe monument qu'aient élevé de concert la science et la poésie contemporaines. Du moment qu'il y a des Académies, M. Zola doit être de toutes, c'est entendu, et ce n'est pas nous qui nous révolterions contre cette grosse et lourde candeur. Ce qui nous a révolté dans *le Docteur Pascal*, c'est autre chose, et nous allons le dire avec la liberté et la sincérité que M. Zola ne saurait refuser à la critique. Notre seul regret, c'est de ne pouvoir pas le dire d'un mot, bref et brutal, naturaliste, d'être obligé de donner les considérants de notre jugement et de nous embarquer par conséquent dans une longue analyse. Voilà bien du temps perdu ! Mais nous sommes en face d'un des maréchaux de notre littérature ! Mais on nous a expressément prévenus, avant, pendant et après la publication du *Docteur Pascal*, que le vingtième et dernier volume de la série des *Rougon-Macquart* complétait et exprimait toute la philosophie du maître, qu'il était « le résumé et la conclusion » de son œuvre, quelque chose comme la *Somme* du docteur Zola ! Résignons-nous à analyser *le Docteur Pascal.*

Nous sommes à Plassans, berceau de la famille des Rougon-Macquart ; Pascal Rougon s'y est installé, après avoir fait à Paris de solides études médicales. Il y a exercé pendant quelque temps la médecine pratique, après quoi, repris tout entier par son goût des recherches véritablement scientifiques, il s'est retiré à la Souléiade, grande maison, entourée d'un petit domaine, vers l'extrémité de la ville. C'est là qu'il vit, dans le silence, presque dans l'isolement, en compagnie de sa nièce, Clotilde Saccard, qu'il a recueillie au berceau et à laquelle il a servi de père. Pascal a aujourd'hui soixante ans, sa nièce vingt-cinq. Lui s'occupe de

recherches sur l'hérédité, qu'il a spécialement étudiée dans sa propre famille, laquelle, comme on sait, présente les types les plus variés et les plus tranchés : un homme d'État, un boursier, un soldat, un prêtre, un laboureur, une « fille, » un ange de pureté, et des criminels, des aliénés et des déséquilibrés à profusion. Il entasse des notes, des observations et des dossiers dans une grande armoire; en même temps que ces études théoriques, désintéressées de tout résultat prévu et pratique, il en poursuit d'autres qui peuvent être plus immédiatement utiles. Il pense à la thérapeutique, ce médecin, ce qui le distingue, dit-on, de quelques-uns de ses plus savants confrères. Il est précisément en train de trouver la formule générale de ces injections de sucs organiques dont il a été si fort question depuis quelques années. Tel est le docteur Pascal : grand esprit, grand cœur, oncle paternel, tête blanche. Il présente encore un dernier trait de caractère et une originalité assez rare : il est athée, ce qui est banal, mais c'est un athée tolérant, et c'est ceci qui est rare.

Quant à Clotilde, c'est une jeune personne très jolie, très intelligente et très bien portante, solidement équilibrée dans son corps et dans son esprit. « C'est une bonne petite tête ronde, nette et solide, » répète à chaque instant son oncle. Elle a été élevée par lui dans le culte de la science, de la vérité et de la nature ! Malheureusement pour Pascal, sa nièce, qui « n'ignore rien de l'homme ni de la femme, » n'est pas pleinement satisfaite des solutions sèches et bornées de la science; elle aspire à « l'au delà, » à l'infini, et, naturellement, elle arrive à la foi et au christianisme. Sa foi cherche querelle à la science de son oncle. Le conflit est excité et entretenu par les deux seules personnes qui soient les familières des hôtes de Souléiade, la vieille servante Martine, qui voudrait convertir son maître, et la grand'mère, Félicité Rougon, qui voudrait empêcher la publication des dossiers Rougon-Macquart. Ces dossiers apparaissent aux trois femmes comme une œuvre diabolique, et en attendant de pouvoir les brûler, elles s'en prennent aux fioles de liqueur brown-sequardienne, et les brisent. Le docteur est très malheureux; son intérieur, jadis si calme, devient « un enfer. » Il souffre et essaie de se résigner. Mais une nuit, une nuit d'orage, il surprend Clotilde en train de fouiller et de vider la fameuse armoire. Dans un terrible accès de colère, il se jette sur elle, lui meurtrit l'épaule, lui arrache les dossiers; puis, au lieu de les remettre sous clef, brusquement il se décide à les lui communiquer, y compris l'Arbre généalogique de la famille. Cette communication change l'âme de Clotilde. Elle abandonne ses pratiques religieuses, elle refuse d'épouser un jeune homme à qui elle avait donné des espérances, et enfin elle va trouver son oncle, et, tranquillement, lui offre de devenir sa maîtresse, ce qui a lieu aussitôt. C'est alors, à la Souléiade, le bonheur parfait, « l'idylle heureuse » pour « le vieux roi David et la jeune Sulamite. » Martine se fâche, mais se résigne; la

ville de Plassans, vite informée du scandale, menace d'abord de jeter des pierres, finit par tolérer le couple incestueux, et même par l'admirer : la tête blanche et la tête blonde, quand on les voit passer sur le mail, attirent tous les regards et toutes les sympathies. Pascal, redevenu très jeune — soixante ans ! c'est parfois la seconde enfance — ne vit plus que pour Clotilde, et laisse de côté ses études. Il cherchait la vérité, il l'a trouvée puisqu'il a trouvé l'amour ! De même, Clotilde, qui cherchait Dieu, ne le cherche plus, car Dieu, « c'est l'acte d'amour et de vie » (p. 190). Un incident vulgaire met fin à cette idylle : un notaire peu délicat emporte très loin l'argent de ses clients, et en particulier celui du docteur Pascal. Plus de bijoux à Clotilde, plus même de pain ! C'est la misère noire ! Si bien que le docteur Pascal se sacrifie : il feint de ne plus aimer Clotilde, et la décide à s'en aller à Paris, chez un frère très riche qui la réclame et veut la faire son héritière. Elle part, et il meurt de chagrin. L'enfant que Clotilde portait dans son sein naît quelques mois après. Que deviendra cet enfant ? C'est sur cette préoccupation que se termine le livre. Il contient, comme il est facile de le voir : 1° une étude psychologique ; 2° une étude scientifique, l'application à la famille des Rougon-Macquart des sciences biologiques ; 3° une étude philosophique, ayant pour thème l'antagonisme de la science et de la foi. Or ces trois études sont chacune une série d'incohérences.

Disons d'abord, pour n'y plus revenir, que leur ensemble et leur amalgame constitue le roman le plus ennuyeux et le plus lourd qu'on puisse rêver. Quelques belles pages de style et quelques belles scènes, un peu « truquées, » comme on l'a dit (il y a toujours de la rhétorique et du procédé, jusque dans le meilleur Zola), ne sont pas une récompense suffisante de l'effort que coûte cette lecture.

Mais encore plus que l'intérêt, c'est le bon sens et la logique qui font défaut. Qu'un vieux monsieur arrive à faire sa maîtresse de sa nièce et d'une nièce qui est presque sa fille, cela n'est malheureusement pas invraisemblable : il y a quelques brutes de cette espèce au bagne, et peut-être y en a-t-il aussi de par le monde. Mais que ce monsieur ait été « avant » un sage, un saint, « un vrai saint, » comme on nous dit que l'a été le docteur Pascal ; qu'il soit, « pendant, » sans remords, en paix avec lui-même, persuadé que son inceste est un hommage à Dieu ; qu'il reste, « après, » un homme délicat, généreux, capable des plus pénibles sacrifices, voilà ce qui est inadmissible et impossible. Si encore on pouvait excuser et expliquer l'acte de Pascal par l'hérédité, voir en lui une victime inconsciente des fatalités physiologiques ! Mais non ; Pascal n'est pas « de la famille, » ne cesse de nous répéter M. Zola, il est exempt des tares ancestrales, il n'y a pas de « fuite » dans son cerveau. Et d'ailleurs, s'il était fou, tout Plassans le serait aussi, puisque tout Plassans se fait le complice de son « bonheur » et arrive même à l'envier. Pascal n'est

donc pas fou ; il est ignoble, et comme, en même temps, il est sage, saint, délicat, généreux, il est incompréhensible, il est faux. Ce grand prêtre de « la vérité » et de « la vie » n'est ni vrai ni vivant. Clotilde n'est pas plus vraie ni plus « cohérente. » Je passe condamnation sur son amour pour un vieillard de soixante ans. Ce n'est pas que je sois gêné par « Abisaïg et la jeune Sulamite ; » à ces références bibliques il est facile d'opposer cette simple fin de non-recevoir : autres temps, autres mœurs. Mais on ne pourrait faire sur ce point le procès à M. Zola, qu'en le faisant aussi à une foule de ses confrères. C'est depuis quelque temps la mode parmi les gens de lettres de nous montrer Agnès amoureuse d'Arnolphe ; M. Pailleron dans *la Souris*, M. Theuriet dans *Amour d'automne*, M. Berkeley dans *Vieille Histoire*, etc., etc., se sont appliqués à réhabiliter la victime de Molière. Les « vieux barbons » ont leur revanche.... en littérature ; l'ont-ils auprès d'Agnès ? Peu importe, pour le moment, et il me plaît d'admettre, par hypothèse, la vraisemblance des amours de la jeune Clotilde et du vieux Pascal. Impossible toutefois de ne pas faire remarquer en passant que la description tranquille et cynique de ces amours est la chose du monde la plus déplaisante et la plus révoltante. Certain détail, qui revient à chaque page et dans les mêmes termes, à l'instar des répétitions homériques sur la « bonne odeur » du corps de la jeune fille, est particulièrement insupportable. Mais ce qu'on ne peut admettre, c'est que Clotilde, étant telle que nous l'a présentée M. Zola, « une bonne tête ronde, nette et solide, » et une chrétienne militante, puisse devenir tout à coup, de sa propre initiative, sans hésitation ni scrupule, la maîtresse de son oncle ; ce qu'on ne peut pas comprendre surtout, c'est qu'elle se décide ainsi à se mettre hors la loi morale et sociale sans motifs suffisants. Cet écart, en effet, ne peut pas s'expliquer par des motifs d'ordre psychologique, par l'amour : dans nos sociétés, telles qu'elles sont constituées, et dans une personne aussi bien constituée que l'est Clotilde, l'amour aboutit au mariage, non au concubinage, sauf le cas, qui n'est pas celui des deux héros, d'obstacles extérieurs insurmontables. On ne saurait l'expliquer par des motifs d'ordre physiologique : Clotilde n'a pas de tempérament, et le « vieux David » ne sent pas bon ! — Sans doute il y a l'Arbre généalogique, l'Arbre avec un grand A ; on communique à Clotilde l'Arbre, et elle y monte, comme une petite guenon qu'elle n'était pas et qu'elle devient tout à coup. « Tout homme porte en soi un singe qui sommeille, » j'en conviens ; mais convenez aussi que pour le réveiller il faut un excitant un peu plus fort que la communication d'un dossier généalogique !

Ainsi donc le brusque et brutal revirement de la jeune fille, cette chute de la sphère assez élevée qu'elle habite dans celle de la « pure nature » reste inexplicable. Elle agit sans qu'on ait vu et sans qu'on puisse voir ses motifs d'agir. On ne voit bien que ses motifs de s'abste-

nir, et les puissants moyens aussi qu'elle a de s'abstenir. Elle dispose de « forces d'arrêt » considérables; sa foi, ses habitudes d'honnêteté, son bel équilibre mental et physiologique. Et cependant elle n'est pas arrêtée, et elle tombe à l'inceste; mais elle y tombe sans y être poussée!

Devine, si tu peux, et comprends, si tu l'oses.

« Mais, ô psychologue que vous êtes, me dira-t-on, vous ne pourrez jamais comprendre si vous ne vous placez pas sur le terrain où s'est placé M. Zola. Ce n'est pas de la psychologie qu'il a prétendu faire, ou du moins de la psychologie toute pure; c'est de la psycho-physiologie, c'est de la pathologie psycho-physiologique. Laissez donc de côté Aristote et sa docte cabale et tous vos psychologues surannés; consultez les savants, les maîtres de l'aliénisme, les Lasègne, les Charcot et les Falret, et alors vous comprendrez. »

Je consulte les maîtres, et voici ce qu'ils me disent :

M. Zola est le Thomas Diafoirus de la science. Il est, en cette matière, ce que les Scudéry et les Chapelain étaient autrefois en matière de poétique, un naïf pédant, qui, ayant lu les livres, croit posséder la science. Ses longues dissertations sur les hérédités directes, collatérales, croisées, alternantes, en retour, par fusion, par sélection, etc., etc., ne sont que des souvenirs de lecture lourdement étalés. Mais il ne suffit pas d'avoir lu les dictionnaires spéciaux, ni les communications, même les plus récentes, aux Sociétés savantes, pour être un savant, pour faire autre chose que de la science à l'usage des Bouvard et des Pécuchet. Je ne sais pas si M. Zola s'est montré stratégiste dans *la Débâcle*, ingénieur dans *Germinal*, financier dans l'*Argent*, mécanicien dans *la Bête humaine*, mais je vous assure qu'il n'est pas du tout médecin ni physiologiste dans *le Docteur Pascal*. Les personnages n'y sont pas établis scientifiquement; leur caractère n'est pas déterminé par leur constitution même et leur organisation psycho-physiologique; il l'est, comme dans les romans les moins scientifiques, par la volonté et les préférences du romancier. Les rapports des uns aux autres sont purement extérieurs et arbitraires, ils ne sont pas intérieurs, organiques et nécessaires. Que l'on change leur nom, et je défie le physiologiste le plus pénétrant de trouver en eux des traces de Rougon ou des traces de Macquart, ou d'indiquer d'après eux le caractère probable et la physiologie des ascendants. Et c'est pourtant ce qui devrait résulter d'une étude vraiment scientifique. — Scientifique, ce roman-là? Il l'est « à la façon de Barbari, mon ami, » pas même à la façon de M. Jules Verne, et il est moins amusant, assurément, que les romans de M. Jules Verne.

Voilà ce que disent les maîtres. Ajoutons que même dans le cas où cette grosse construction des Rougon-Macquart serait assise sur des données et disposée selon une méthode vraiment scientifiques, elle

n'aurait pas plus de valeur scientifique et n'apporterait aucune contribution utile à l'étude des lois de la vie. On éprouve un peu de honte à émettre de pareils truismes, à affirmer qu'un roman ne prouve rien, que des faits imaginés, en tout ou en partie, ne peuvent pas servir de base à des conclusions certaines et positives. Mais à voir l'air d'hiérophante et d'oracle que prend M. Zola, à l'entendre réclamer une place pour les poètes dans l'œuvre des savants (p. 118), on éprouve le besoin de lui rappeler que « ce qui n'existe pas n'a pas d'existence » et qu'un roman n'est qu'un roman. Il faut se résigner à être La Palice mais il suffit d'être La Palice pour avoir raison de Thomas Diafoirus. Et il suffit de l'être encore pour apprécier l'étrange démonstration que nous donne M. Zola de l'antagonisme de la science et de la foi. Pascal fait un arbre généalogique, il remplit ses fioles de liqueurs diverses, tirées de la macération dans de l'eau distillée de certaines cervelles et de certains muscles. Ces fioles et cet arbre scandalisent Clotilde, effraient la foi de Clotilde ; elle brise les unes et veut brûler l'autre. Mais pourquoi donc, mon Dieu ? Qu'est-ce qu'il y a d'attentatoire à la foi et d'anti-chrétien dans cet Arbre ? Qu'est-ce qu'il pourra jamais prouver de diabolique, cet Arbre ? S'il prouve quelque chose, c'est que les enfants ressemblent à leurs parents (quand ils n'en diffèrent pas), qu' « un pin fait un pin, » que deux et deux font quatre ; mais jamais, non jamais il ne prouvera que Dieu n'existe pas ou que Dieu c'est.... ce qu'on a vu plus haut. Et ces fioles et ces cervelles de mouton, quel poison infernal contiennent-elles ? Comment est-ce offenser Dieu et se moquer de l'Église que de fabriquer des « liqueurs de vie » et les injecter aux malades ? « C'est se moquer des malades ! » me disait récemment un ataxique, que les injections de tous les savants de l'Europe et de Brown-Séquard lui-même n'avaient pas guéri. En quoi l'ataxique se trompait, mais pas plus que ne se trompent les Pécuchets de sous-préfecture, ou les Homais de chef-lieu, ou les présidents de la Société des gens de lettres, quand ils assurent que faire œuvre de science, c'est faire œuvre d'athéisme. Eh ! que les savants remplissent des fioles et des seringues, qu'ils dressent des Arbres tant qu'ils voudront, l'Église n'a pas à s'en occuper et la foi n'a pas à s'en effrayer. Elle aurait plutôt à s'en féliciter, car chercher les lois de la vie, les secrets et les sources de la vie, ce n'est pas s'éloigner de la foi, c'est y tendre au contraire, c'est se rapprocher du Maître à qui ses disciples disaient : « A quel autre irions-nous, Seigneur ? C'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. »

Si Clotilde était une vraie chrétienne, si elle avait la foi « nette, ronde et solide, » si seulement elle savait son catéchisme, elle respecterait les études de son oncle et chercherait à le convertir autrement qu'en l'empêchant de travailler. Sa foi est une foi enfantine, bornée et aveugle ; c'est la foi telle que l'imaginent et la désirent chez les autres les libres

penseurs qui ne l'ont jamais eue ou qui l'ont perdue. Elle n'est pas celle que gardent précieusement et fièrement les esprits virils, qui sans doute en ont compris les difficultés, mais qui aussi en ont compris la nécessité et les bienfaits. Celle-là n'est pas l'ennemie de la science, ni de la vérité, ni de la vie ; elle provoque et encourage toutes les recherches, tous les efforts, tous les progrès, persuadée que tous les progrès mènent à Dieu, que la vérité est une, qu'il n'y a pas une vérité scientifique et une vérité théologique, opposées l'une à l'autre, mais que l'une et l'autre ont une ennemie commune : l'ignorance, et particulièrement l'ignorance de certains chrétiens à l'égard de la science, et l'ignorance de certains savants à l'égard de la théologie.

Cette double ignorance n'est pas toujours coupable ni incurable. Toutefois il y a une variété de l'ignorance des savants, celle des romanciers scientifiques, qui est moins innocente, qui est plus tenace, qui est plus contagieuse, et que les savants et les chrétiens devraient poursuivre d'une haine égale. Et lorsqu'il lui arrive de joindre à des erreurs contre « la vérité et la vie » d'abominables outrages contre la pudeur, lorsqu'elle méconnaît, comme dans *le Docteur Pascal*, les sentiments les plus délicats de l'âme, et tout ce qui fait l'honneur et la supériorité de « la Bête humaine, » alors ce ne serait pas assez de la dénoncer et de la réfuter, il faudrait encore la déshonorer. Pour cela il suffirait peut-être que la critique remplît tout son devoir, lequel consiste, en présence de toute ignominie littéraire, à éprouver, à exprimer et à inspirer un mépris absolu, sans atténuation ni réserve. « Nous avons perdu le mépris ! » disait Émile Augier. Pardon ! j'en sais, j'ose le dire, qui ne l'ont pas perdu, qui le sentent en eux, bien entier, bien complet, bien féroce, et dont la meilleure joie serait de savoir et de pouvoir le communiquer.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

DROIT ROMAIN. — 1. *Explication élémentaire du droit romain*, par PROSPER RAMBAUD. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, 2 vol. in-8 de VIII-869 et 816 p., 9 fr. le volume. — 2. *Résumé du droit romain pour les premier et deuxième examens de licence*, par le même. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de VIII-372 p., 5 fr. — 3. *Cours élémentaire de droit romain contenant l'histoire du droit romain et la législation de Justinien*, par P. VAN WETTER, 3e éd. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, 2 vol. in-8 de VI-510 et 633 p., 20 fr. — 4. *Œuvres choisies de* R. VON JHERING, traduites par O. DE MEULENAERE. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, 2 vol. in-8 de 368 et 292 p., 20 fr.

DROIT CIVIL. — 5. *Traités des contrats aléatoires et du mandat*, par L. GUILLOUARD. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-8 de 618 p., 8 fr. — 6. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC, tome V. Paris, Pichon, 1893, in-8 de 603 p., 9 fr. — 7. *Commentaire de la loi du 6 février 1893 sur la séparation de corps*, par LOUIS SARRAND. Paris, A. Rousseau, 1893, in-12 de 182 p., 3 fr. 50. — 8. *Code du divorce et de la séparation de corps*, par ALBIN CURET, 2e éd. Paris, Pedone-Lauriel, 1893, in-12 de 414 p., 3 fr. 50. — 9. *Des Droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint prédécédé, en droit romain et en droit français*, par JULES BRUGAIROLLES. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de 275 p., 5 fr. — 10. *Le Droit coutumier*

contemporain. Du Contrat en faveur de tiers, son fonctionnement, ses applications actuelles, par Édouard Lambert. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de xi-421 p., 10 fr. — 11. *Les Assurances. L'Art de s'assurer sur la vie*, par Arsène Petit, 2e éd. Paris, Hetzel, in-12 de 192 p., 2 fr. — 12. *Du Contrat d'édition en matière littéraire*, par Gustave Lardeur. Paris, A. Rousseau, 1893, in-8 de 220 p., 4 fr.

Droit constitutionnel. — 13. *Traité de droit politique électoral et parlementaire*, par Eugène Pierre. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-8 de xiii-1230 p., 15 fr. — 14. *Essai de législation financière. Le Budget de la France dans le passé et dans le présent*, par Emile Worms. Paris, Giard et Brière, 1893, in-8 de 551 p., 10 fr. — 15. *La Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789*, par Léon Duguit. Paris, Larose, 1893, in-8 de 118 p., 2 fr. 50.

Droit international. — 16. *Principes de droit international public*, par Alfred Chrétien, avec des indications bibliographiques, des notes intercalées dans le texte, etc., par Paul Nachbaur, 1re partie. Paris, Chevalier-Marescq, 1893, in-8 de 559 p., 12 fr. — 17. *Recherches sur l'histoire du droit. Les Théories politiques et le droit international en France jusqu'au XVIIIe siècle*, par Ernest Nys. Bruxelles, Weissenbruch; Paris, Alcan, 1891, in-8 de 208 p., 4 fr. — 18. *L'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir*, par Michel Revon. Paris, Rousseau, 1892, in-8 de xxiv-541 p., 10 fr. — 19. *De l'Acquisition et de la perte de la nationalité française au point de vue du droit civil français et du droit international*, par Isidore Glard. Paris, A. Rousseau, 1893, in-8 de iv-544 p., 7 fr. — 20. *Di una nuova denominazione del cosidetto diritto internazionale privato e de' suoi effetti fondamentali*, per Eduardo Cimbali, 2e éd. Rome, Bocca frères, 1893, in-8 de 111 p., 5 fr.

Bibliographie du droit. — 21. *Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger*, par E. Dramard. Paris, Larose et Forcel, 1893, in-8 de 120 p., 1 fr. — 22. *Bibliographie générale et complète des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 14 octobre 1892*. Paris, Marchal et Billard, 1893, in-8 de xxviii-138 p., 1 fr.

Droit romain. — 1 à 3. — Les nouvelles générations d'étudiants, plus heureuses que les anciennes, n'ont déjà que l'embarras du choix entre les bons traités de droit romain. En voici pourtant encore deux nouveaux qui méritent également de leur être recommandés à divers titres. Tout d'abord, l'*Explication élémentaire du droit romain*, que leur offre M. Prosper Rambaud, se recommandera du nom de son auteur, bien connu comme répétiteur de droit. Le *Code civil par demandes et réponses* de M. Rambaud est populaire dans les écoles de droit depuis vingt ans. Que d'avocats et de magistrats d'aujourd'hui lui doivent leur diplôme! Si l'*Explication élémentaire du droit romain* n'obtient pas le même succès, ce ne sera pas faute d'en être digne, ce sera plutôt, nous le craignons, parce qu'on ne la trouvera pas suffisamment élémentaire. « M. Rambaud s'est proposé, dit le prospectus, d'allier dans cet ouvrage l'intérêt scientifique et l'utilité pratique; il s'est proposé également de le composer de telle sorte qu'il pût convenir tout à la fois aux candidats à la licence et aux candidats au doctorat, à une étude élémentaire et à une étude approfondie du droit romain, de manière que le lecteur, une fois familiarisé avec son livre, n'ait jamais à le remplacer par un autre, et qu'il n'ait ainsi ni à faire une dépense nouvelle, ni surtout à s'habituer à une nouvelle méthode. » Beaucoup de candidats à la licence, s'inquiétant peu du doctorat, pourront être tentés de préférer à un ouvrage ainsi conçu quelque manuel plus som-

maire. En cela, ils auront grand tort ; les livres les plus courts ne sont pas toujours ceux par lesquels on arrive le plus vite au but. Celui qui aura lu seulement deux fois un bon ouvrage en saura souvent beaucoup plus que celui qui aura lu quatre fois un manuel.

Si les manuels ont leur utilité, c'est seulement pour la préparation immédiate de l'examen, et M. Rambaud y a pourvu. A la fin de chaque volume il a placé un résumé de toutes les matières traitées, dans lequel il insiste surtout sur les principes. Ce résumé a été aussi publié à part, pour la commodité des étudiants. Il forme un volume de trois cent cinquante-deux pages, ce qui indique qu'il est suffisamment complet.

Avant de quitter l'ouvrage de M. Rambaud, signalons encore certaines qualités qui le distinguent. L'auteur n'y dissimule nullement ses convictions spiritualistes. Il établit le droit sur sa véritable base : la nature humaine créée par Dieu. Tout en aimant le droit romain, qu'il définit très heureusement dans sa préface « l'étude du vrai considéré au point de vue pratique, » il n'en méconnaît pas les défauts, et à l'occasion il sait montrer la supériorité de la morale chrétienne. Il a eu de plus l'excellente idée d'établir à la suite des principaux chapitres une comparaison entre les dispositions de la loi romaine et celles de notre droit français ; il amène ainsi l'étudiant à réfléchir sur les différences des deux législations et à se rendre compte des progrès de la science.

Le *Cours élémentaire de droit romain* de M. Van Wetter, professeur à l'Université de Gand, aura, plus encore que celui de M. Rambaud, pour les étudiants qui ne veulent pas étudier sérieusement, le tort grave d'être trop volumineux, trop complet et trop savant. En revanche, il sera un excellent guide pour mettre les bons élèves sur la voie des études approfondies. Conçu suivant la méthode allemande, c'est à la fois un traité élémentaire et le résumé d'un cours plus étendu. Chaque phrase y est suivie d'un renvoi au *Corpus juris*. L'histoire des sources, ce que les Allemands appellent l'histoire externe du droit romain, occupe une partie du premier volume. La bibliographie du sujet est indiquée en tête de chaque paragraphe. L'auteur ne s'est pas astreint à suivre l'ordre des Institutes de Justinien ; celui qu'il a adopté, plus rationnel peut-être, a ses avantages et ses inconvénients. Il traite d'abord des droits en général, de la preuve des droits par les actes et de leur sanction par la procédure. Viennent ensuite l'étude des droits réels, celle des obligations, celle des droits de famille, et enfin celle des hérédités testamentaires et ab intestat. S'il est utile aux élèves de connaître la théorie des actions pour bien comprendre celle des obligations, il est au contraire assez peu rationnel de leur faire étudier les hypothèques avant les droits de créance. Il y a aussi un certain désavantage à renvoyer l'étude du droit de famille à la fin du cours, car c'est la partie la plus intéressante du droit civil et celle qui est le plus à la portée des commençants. Cette

partie toutefois est celle qui, aujourd'hui, présente le moins d'intérêt pratique ; de là vient probablement qu'elle est souvent un peu sacrifiée par les auteurs allemands, et M. Van Wetter lui-même nous semble lui avoir donné assez peu de développements. Sur le mariage, par exemple, sur le divorce, sur les curatelles, son livre contient l'essentiel, mais rien de plus. Certains travaux de la science française nous paraissent aussi avoir été trop oubliés. Ceux de M. Gide sur la condition des femmes et sur le concubinat ne sont pas même cités.

4. — M. de Meulenaere, l'habile traducteur de Jhering, a tenu à compléter son œuvre en nous donnant un choix des principales dissertations publiées par l'éminent jurisconsulte, soit en brochures, soit dans des revues. Les deux volumes d'*Œuvres choisies* qu'il vient de publier contiennent une série d'études de ce genre, dont la première remonte à 1844 et la plus récente est de 1890. Tous ces travaux sont intéressants ; la remarquable indépendance d'esprit de Jhering lui fait souvent découvrir dans les textes du droit romain des aperçus nouveaux, des interprétations auxquelles les commentateurs n'avaient point encore songé. Mais sa supériorité se révèle surtout dans la critique, et c'est ce qui donne à ses travaux une portée plus grande qu'à la plupart de ceux des autres romanistes. Derrière le droit romain, Jhering cherche toujours le droit véritable, la solution rationnelle et pratique. Les textes du Digeste ne sont ordinairement pour lui que le point de départ d'une ascension hardie vers la vérité juridique. Nous signalerons spécialement dans ces deux volumes d'*Œuvres choisies* une étude sur la théorie des risques dans le contrat de vente, une autre sur les fautes contractuelles et les dommages-intérêts qui peuvent être dus en cas de convention nulle ou restée imparfaite, une brillante réfutation de la doctrine qui exige qu'une obligation ait une valeur pécuniaire pour pouvoir être sanctionnée par une condamnation judiciaire. Plus remarquables encore peut-être sont deux autres dissertations consacrées, l'une à l'examen des restrictions imposées par la loi aux propriétaires fonciers dans l'intérêt des voisins, l'autre à l'exposé d'une théorie rationnelle de la possession.

Droit civil. — 5. — M. Guillouard publie chaque année un nouveau volume de ses traités de droit civil, qui continuent si dignement l'œuvre magistrale de M. Demolombe. Son dernier volume comprend le commentaire des titres des *Contrats aléatoires* et du *Mandat*. Ayant eu déjà plusieurs fois l'occasion de signaler les qualités qui distinguent les ouvrages de M. Guillouard, nous nous bornerons, en ce qui concerne ce nouveau volume, à indiquer ce qui nous paraît en constituer le principal intérêt. Nous remarquons toutefois, dès les premières pages, un passage qui montre quel soin l'auteur apporte dans ses travaux. Les ouvrages qui traitent du jeu répètent à l'envi qu'un capitulaire de Charlemagne, inspiré par un concile de Mayence, a prohibé le jeu. M. Guillouard nous

dit qu'il a vainement cherché ce capitulaire. Les auteurs du *Recueil général des anciennes lois françaises* n'ont pas été plus heureux que lui. « Nous avons tenu à indiquer ce fait, ajoute M. Guillouard, dans un double but : d'abord épargner à d'autres l'ennui que nous avons eu à chercher et à ne pas trouver ce capitulaire, puis protester contre l'usage malheureusement trop répandu de citer de seconde ou de troisième main des textes que l'on ne se donne pas la peine de vérifier. Si la citation n'est pas importante, qu'on l'omette plutôt que de la faire uniquement par étalage d'érudition ; et, si elle est importante, qu'on la vérifie au préalable. » Dans un autre passage, M. Guillouard proteste avec une légitime indignation contre une injure gratuite adressée aux officiers français de 1870 par le professeur belge Laurent, à propos du jeu de billard.

Les seuls contrats aléatoires dont s'est occupé le code civil sont, comme on sait, le jeu et le pari; il a laissé malheureusement de côté les assurances, dont cependant Pothier entrevoyait déjà l'importance de son temps. Dans son traité du jeu et du pari, M. Guillouard examine la valeur des marchés à terme sur les effets publics et les marchandises, tant avant que depuis la loi du 28 mars 1885, qui en a formellement reconnu la légalité. Il approuve cette loi, tout en déclarant qu'on ne peut guère exprimer sur elle un avis bien précis, attendu qu'il n'y a « pas moins de trois systèmes pour l'interpréter dans ce qu'elle a d'essentiel ! » M. Guillouard se rallie à l'opinion qui considère les marchés à terme comme toujours légaux lorsqu'ils ont été passés à la Bourse, par l'intermédiaire d'un agent de change, sauf le cas seulement où il serait prouvé par écrit que l'agent de change savait qu'il s'agissait d'un simple jeu. Pour les marchés passés en dehors de la Bourse, les tribunaux doivent apprécier, d'après les circonstances, si l'opération est sérieuse ou s'il n'y a au fond qu'un simple pari sur la hausse ou la baisse. Dans le traité de la rente viagère, M. Guillouard démontre très bien, contre le susdit Laurent, qu'une rente viagère constituée à titre gratuit peut être rendue incessible aussi bien qu'insaisissable. Dans le traité du mandat, les différents cas où le mandat peut être tacite, dans les rapports du mari et de la femme, du maître et du domestique, du patron et du commis, de l'officier ministériel et du client, sont soigneusement examinés ; on y trouvera des principes de solution pour de nombreuses difficultés pratiques.

6. — M. Huc poursuit, lui aussi, très régulièrement la publication de son *Commentaire théorique et pratique du code civil*. Le tome V, dernier paru, embrasse toute la matière des successions ab intestat. Nous avons vu, à l'occasion du précédent volume, que l'auteur considère la propriété individuelle comme une création de l'État. Cette idée devait, ce semble, l'entraîner à reconnaître à l'État un droit absolu sur la dévo-

lution des successions. M. Huc n'a cependant pas poussé jusque-là les conséquences de son système. Il proteste, avec raison, contre une théorie très répandue au XVIIIe siècle, d'après laquelle le droit successoral tout entier serait livré à l'arbitraire du législateur. Le droit successoral est une des bases de la famille, et c'est une grave erreur de dire avec Montesquieu qu'il dépend de l'ordre politique. M. Huc, toutefois, approuve un peu trop sans réserve le système successoral du code. La division des biens entre les deux lignes paternelle et maternelle, lorsque la succession est dévolue aux collatéraux, lui paraît une heureuse innovation. Ce système a pourtant de graves inconvénients ; un exemple, que M. Huc nous fournit, suffit pour le prouver. Un homme épouse sa cousine, que nous supposons être sa plus proche parente du côté paternel ; il est riche, mais sa fortune lui vient du côté maternel. Il meurt laissant un enfant, qui ne lui survit que peu de temps. La femme alors va recueillir, comme étant la plus proche héritière de l'enfant dans chaque ligne, toute la fortune de son mari défunt. L'ancien droit coutumier qui, dans ce cas, aurait rendu une partie de la fortune à la famille d'où elle venait, n'était-il pas préférable ?

Sauf quelques dissentiments de ce genre, portant sur la doctrine, nous ne pouvons que constater une fois encore la haute valeur de l'ouvrage de M. Huc. La méthode en est excellente ; le style unit la clarté à la concision. De tous nos traités de droit civil, c'est le seul qui donne des notions de droit colonial et de droit fiscal. Ce cinquième volume contient le commentaire de la loi du 9 mars 1891, qui a étendu les droits de succession de l'époux survivant. On y trouvera aussi, dans un appendice, l'explication de la nouvelle loi du 6 février 1893 sur les effets de la séparation de corps.

7. — Cette dernière loi, toute récente qu'elle est, a déjà son commentateur spécial. C'est une bonne loi qui, en rendant l'état de séparation de corps moins pénible pour la femme, en affranchissant celle-ci de l'autorité maritale, contribuera peut-être à diminuer le nombre des divorces, car malheureusement beaucoup de femmes séparées de corps se laissaient aller à demander la conversion de leur séparation en divorce pour obtenir une plus grande liberté dans l'administration de leurs biens. Le *Commentaire de la loi du 6 février 1893*, par M. Louis Sarrand, est plus sérieux et plus étudié que ne le sont ordinairement les ouvrages de ce genre qui paraissent immédiatement après la promulgation d'une nouvelle loi.

8. — Le *Code du divorce et de la séparation de corps*, de M. Albin Curet, président du tribunal civil de Toulon, a été composé, lui aussi, peu de temps après la publication de la loi qui a rétabli le divorce. On s'en aperçoit trop encore dans la deuxième édition qui vient de paraître. Dans la préface, l'auteur continue à se montrer grand partisan de cette

loi. A titre d'argument, il invoque l'exemple de l'Alsace-Lorraine où, depuis 1873, les divorces n'ont pas été plus nombreux, dit-il, que ne l'étaient auparavant les séparations de corps. Une note pour indiquer qu'il en a été tout autrement en France depuis 1884 aurait trouvé ici sa place naturelle. Mais alors que serait devenu l'argument ?.... Étant donné l'enthousiasme de M. Curet pour le divorce, nous ne sommes pas étonné de rencontrer dans son livre des opinions peu favorables à la liberté religieuse. Pour lui, le refus par le mari de consentir à la célébration religieuse du mariage, « même quand il s'y est engagé avant le mariage civil, » ne constitue pas une cause de divorce ni de séparation de corps. Il est vrai que M. Curet décide aussi qu'il n'y a pas une cause de divorce dans le fait de la femme qui se marie sans avertir son mari qu'elle est enceinte des œuvres d'un autre, et la raison donnée à l'appui est que « l'on ne peut imposer aux époux l'obligation de se révéler mutuellement, au moment de la célébration, tous les faits graves qui seraient de nature à empêcher le mariage ! » M. Curet prend vraiment trop à la lettre le vieil adage : « En mariage, trompe qui peut ! » A part ces opinions, qui heureusement ne s'imposent pas, le *Code* de M. Curet est un bon manuel pratique des lois et de la jurisprudence sur le divorce et la séparation de corps.

9. — Le *Traité des droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint prédécédé*, par M. Jules Brugairolles, est une thèse de doctorat en quelque sorte posthume. L'éditeur nous avertit que le jeune auteur est mort peu de jours après l'avoir terminée et avant d'avoir pu la soutenir. Sa famille n'a pas voulu que son travail fût perdu, et elle a chargé un de ses amis, M. Jacques Blumenthal, docteur en droit, de la publier. Elle a eu raison, car ce travail est excellent et de nature à faire regretter celui qui l'a composé. L'histoire des droits de succession de l'époux survivant y est exposée dans tout son développement, depuis le droit romain jusqu'à la loi du 9 mars 1891. Cette loi elle-même y est consciencieusement étudiée et sainement appréciée.

10. — Le titre un peu abstrait de l'ouvrage de M. Édouard Lambert, *Du contrat en faveur de tiers*, nous indique que c'est là encore une thèse de doctorat. Sous cette dénomination générale de « contrat en faveur de tiers, » l'auteur étudie les diverses applications de la stipulation pour autrui. Il commence par en rechercher la vraie théorie, et, chose remarquable, c'est notre ancien droit qui la lui fournit. Le meilleur commentaire des articles 1119 et 1121 du code civil se trouve dans nos anciens jurisconsultes français. Si ces articles n'ont pas été toujours bien interprétés depuis le code civil, c'est que les commentateurs du code y ont trop vu une réminiscence d'une vieille règle formaliste du droit romain et n'ont pas assez remarqué que cette règle avait reçu un sens nouveau et spécial dans notre ancienne jurisprudence. Bien que souvent

méconnue par la doctrine, la théorie de la stipulation pour autrui n'en a pas moins été féconde en applications nouvelles depuis le code civil. Elle est la base de l'assurance sur la vie. C'est aussi parce que cette théorie n'est pas encore bien comprise que les décisions des tribunaux sont encore si incertaines, si peu rationnelles quelquefois, en matière d'assurances. Aujourd'hui, comme le constate M. Lambert, « il est loisible à tout individu d'assurer pour le jour de sa mort le versement à un tiers, déjà existant, d'une somme qui échappera à l'action de ses créanciers; il ne lui est pas possible de faire pour tous ses enfants (nés et à naître), ce qu'on lui permet de faire pour un étranger. » Pourquoi ? Parce que nos magistrats subissent toujours la tyrannie d'une vieille subtilité juridique qui s'opposait à ce qu'une stipulation pût avoir lieu en faveur d'une personne non encore existante.

La stipulation pour autrui trouve encore son application dans la matière de la cession de dette, de la délégation, de la cession de bail, dans l'assurance-accidents, dans les contrats relatifs aux travaux publics et dans les fondations. Sur tous ces sujets le travail de M. Lambert mérite d'attirer l'attention non seulement des théoriciens, mais encore des hommes pratiques. En ce qui concerne les fondations notamment, la stipulation pour autrui a une importance particulière ; dans l'état actuel de notre droit, elle est le seul mode par lequel on puisse réaliser une fondation au profit d'un établissement non reconnu. Si l'on fait un legs direct à cet établissement, le legs sera nul, tandis que si le legs est fait à un tiers avec la charge de l'employer en faveur de l'œuvre indiquée par le testateur, la disposition sera généralement validée par les tribunaux.

11. — Nous venons de parler des assurances sur la vie. Les entraves que ce genre de contrat rencontre encore dans la jurisprudence française peuvent bien, jusqu'à un certain point, en arrêter le progrès; elles ne devraient cependant détourner personne de profiter des avantages d'une institution si utile et si bienfaisante. L'assurance sur la vie est avantageuse dans presque toutes les situations ; par elle, le père de famille pourvoit à l'éducation et à l'avenir de ses enfants ; le célibataire augmente son bien-être ; celui qui a des dettes en assure le paiement; celui qui réalise de gros bénéfices se constitue un capital ; le rentier s'oblige à faire des économies. Mais chaque situation appelle une forme d'assurance particulière, et c'est pourquoi un manuel tel que l'*Art de s'assurer sur la vie*, par M. Arsene Petit, peut rendre de réels services. Ce petit volume fait partie de la Bibliothèque des professions industrielles, commerciales et agricoles éditée par la maison Hetzel. Il s'adresse au grand public et non pas seulement aux hommes de droit. Les conditions auxquelles on peut contracter une assurance sur la vie, les droits et les obligations qui en résultent et les diverses combinaisons d'assurances y

sont exposées sous une forme humoristique qui n'exclut ni le sérieux ni l'exactitude du fond. Avec ce petit livre, chacun peut apprécier les avantages et les inconvénients qu'il peut y avoir pour lui à s'assurer; les conseils qu'on y trouve ont sur ceux qu'on demanderait à un agent d'assurances le mérite d'être désintéressés.

12. — Un contrat qui, comme l'assurance sur la vie, a été oublié par le code et n'en acquiert pas moins tous les jours plus d'importance, c'est celui dont s'occupe M Gustave Lardeur dans son traité du *Contrat d'édition en matière littéraire*. Ce contrat est déjà réglementé par plusieurs lois étrangères: le code fédéral suisse des obligations lui a consacré vingt articles. Quel est au juste le droit qu'un auteur confère à l'éditeur chargé de la publication de son ouvrage? M. Lardeur estime avec raison que ce droit est distinct de la propriété littéraire ; il le définit un droit réel de jouissance sur l'œuvre. A quelles obligations la cession de ce droit soumet-elle l'auteur et l'éditeur? Quelle est la durée et l'étendue du contrat? Quelles en sont les garanties? Comment prend-il fin ? Ces questions soulèvent fréquemment des difficultés. Les différends des auteurs et des éditeurs donnent lieu chaque année à un certain nombre de décisions judiciaires. L'ouvrage de M. Lardeur a donc bien sa raison d'être. Il tient la balance égale entre les deux classes de personnes qu'il intéresse; souhaitons qu'il contribue à les pacifier.

Droit constitutionnel. — 13. — Au moment où les élections de 1893 appellent un certain nombre d'hommes nouveaux à la vie politique, la publication d'un livre comme le *Traité de droit politique, électoral et parlementaire* de M. Eugène Pierre peut paraître opportune. Ce livre est, en effet, un vrai manuel de l'homme politique français, manuel de plus de douze cents pages compactes, en rapport par conséquent avec l'importance du sujet. Mais s'il ne devait avoir pour lecteurs que les élus du suffrage universel qui tiendront à connaître et à bien remplir leurs devoirs, son succès risquerait d'être des plus restreints. Il intéressera heureusement un plus grand nombre de personnes : il s'adresse à tous ceux qui ont besoin d'étudier dans ses détails l'organisation de nos institutions actuelles et à tous ceux qui participent de près ou de loin à leur fonctionnement, aux professeurs de droit, aux étudiants, aux publicistes, aux membres de l'administration et des assemblées électives; il sera très utile aussi aux personnes qui ont l'habitude de lire les comptes rendus des Chambres, à celles qui s'occupent d'élections, à toutes celles, en un mot, qui s'intéressent à la vie politique du pays.

« Ceci est un livre vécu ; » nous dit l'auteur au commencement de sa préface. Hélas ! il n'est pas le seul à l'avoir vécu, ce livre. Toutes ces discussions qu'il nous rappelle sur les origines de la constitution actuelle, sur le droit de revision, sur les pouvoirs respectifs des deux Chambres, sur leur mode d'élection, sur les vérifications de pouvoirs, sur le vote

des budgets, sur les enquêtes parlementaires, sur la résidence des Chambres, sur la Haute Cour, nous les avons tous suivies, depuis vingt ans, non seulement avec intérêt, mais le plus souvent avec anxiété et parfois même avec de patriotiques angoisses. M. Eugène Pierre, en sa qualité de secrétaire général de la présidence de la Chambre des députés, a pu les suivre de plus près que nous. A lui aussi elles ont sans doute inspiré bien des émotions diverses, mais il n'en laisse rien percer dans son livre. Cette immense machine parlementaire, qui est aujourd'hui le gouvernement de la France, il la démonte avec méthode, en décrit minutieusement tous les rouages, les étudie à la lumière de l'histoire et de la législation comparée, mais n'exprime que très rarement son opinion personnelle sur leur valeur intrinsèque. Tout au plus se permet-il de rapporter quelquefois l'appréciation d'un tiers, comme celle de ce membre de la Chambre des communes qui disait si spirituellement, à propos de la vérification des pouvoirs, alors qu'elle se faisait encore en Angleterre comme en France : « A quoi bon recommencer dans la Chambre l'agitation électorale ? A quoi bon échanger, comme premier salut, entre les membres qui arrivent, des accusations véhémentes, et inaugurer des débats d'affaires par des débats de passions ? La loi électorale, comme toutes les lois, doit être appliquée par les tribunaux. La grande majorité des élections étant incontestée, cela suffit pour que la Chambre se constitue et se mette au travail sans délai ; elle y gagne de la concorde et du temps. » Dans les nombreuses questions controversées que présente le droit parlementaire, M. Pierre relate exactement et impartialement les arguments produits de part et d'autre, il cite même quelquefois les propres paroles des orateurs, et il indique la solution qui a prévalu tant en France qu'à l'étranger. Les noms des divers hommes d'État qui ont présidé nos assemblées politiques depuis la Restauration jusqu'à nos jours reviennent souvent sous sa plume, et son livre est ainsi, en même temps qu'un riche répertoire des précédents parlementaires, un curieux recueil d'anecdotes.

14. — C'est aussi le régime parlementaire qui fait le fond du nouvel ouvrage de M. Émile Worms, dont le titre, *Essai de législation financière*, n'indique pas très exactement le sujet. Ce sujet consiste à rechercher comment les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis l'ancien régime ont géré les deniers publics. L'auteur prend le budget français à son origine, avant même que ce vocable anglais de *budget* ait été adopté pour désigner ce qu'on appelait autrefois l'état de prévoyance des recettes et des dépenses, et il en fait l'histoire jusqu'à nos jours, jusqu'au dernier budget présenté pour 1894. Cette étude offre un double intérêt : un intérêt politique d'abord ; elle justifie, en général, le mot célèbre : « Faites-nous de bonne politique, et je vous ferai de bonnes finances. » Tant vaut un gouvernement, tant vaut son administration financière. Mais il y a surtout un réel

profit scientifique à suivre le développement de la comptabilité publique depuis ses commencements, à voir se former progressivement tout notre système d'impôts, à voir naître les règles ayant pour but de garantir la bonne gestion des deniers publics et à observer comment ces règles ont été tour à tour respectées ou méconnues. Le lecteur, tout en assistant à des luttes budgétaires qui jadis, pour des chiffres bien inférieurs à ceux d'aujourd'hui, passionnaient nos pères, se familiarise avec les principes de cette science des finances, devenue de toutes les sciences sociales la plus compliquée et la plus ardue.

M. Worms s'étend naturellement beaucoup plus sur l'histoire financière des dernières années que sur celle de la première partie du siècle. Tandis qu'un chapitre lui suffit pour chacun des régimes qui ont gouverné la France avant 1870, il en consacre six à l'Assemblée nationale et aux cinq autres législatures de la troisième République. Dans cette longue revue, il se montre généralement impartial. Il use cependant envers les hommes du régime actuel d'une bienveillance qui n'est peut-être que de la courtoisie, mais qui touche de bien près à la faiblesse. Ne pouvant faire autrement que de constater les augmentations de dépenses qui ont marqué leur avènement au pouvoir, les emprunts, avoués ou déguisés, directs ou indirects, qu'ils ont accumulés, les procédés irréguliers dont ils ont cherché à couvrir leur mauvaise gestion, les abus d'un favoritisme dont la fortune du pays a fait les frais, M. Worms, tout en blâmant ces choses, leur cherche des excuses. « Ce sont là, dit-il, gloutonneries presque excusables d'affamés et entraînements qui se rectifient d'eux-mêmes avec le développement du sentiment d'individualité et de responsabilité, tel que le favorise tout régime républicain. » En attendant, ces gloutonneries et ces entraînements coûtent à la France un surcroît de six milliards de dettes et de cinq cents millions de charges annuelles. En présence d'un tel résultat, la conclusion optimiste par laquelle, malgré tout, M. Worms a voulu finir, même fortifiée par l'allusion inévitable à l'alliance russe, est au moins fort discutable.

15. — Un livre comme celui de M. Worms montre combien les règles les mieux établies de la science politique ont de peine à être appliquées. Celui de M. Léon Duguit sur *la Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789* prouve que ces mêmes règles ne sont jamais assez bien établies pour être mises hors de toute controverse. Aussi n'est-ce pas sans apparence de raison qu'on a pu appeler la politique « une science inexacte. » S'il est un principe généralement admis en droit constitutionnel depuis Montesquieu, c'est celui de la séparation des pouvoirs. Voici pourtant un professeur de droit qui n'y voit qu'une « célèbre et dangereuse théorie. » M. Duguit reproche avec raison à l'Assemblée constituante d'avoir mal compris ce principe. Elle a interprété le mot séparation dans le sens d'isolement et d'indépendance, ce qui est une

interprétation complètement fausse. Le but de la séparation des pouvoirs est de les contre-balancer l'un par l'autre ; il faut donc qu'ils dépendent l'un de l'autre, sans quoi le but n'est pas atteint. La séparation absolue des pouvoirs est d'ailleurs impossible ; elle aboutirait à créer dans la nation trois États omnipotents. En fait, l'un se trouverait toujours supérieur aux autres et les anéantirait. C'est ce qui est arrivé sous la Révolution, où le pouvoir législatif a tout absorbé. Mais M. Duguit, qui critique fort bien le système constitutionnel de la Constituante, ne tombe-t-il pas à son tour dans une grave erreur lorsqu'il s'efforce de démontrer que le pouvoir judiciaire n'est qu'une branche du pouvoir exécutif ? Ce n'est pas ici le lieu de discuter la question. Constatons seulement que l'opinion de M. Duguit l'amène à écrire des propositions comme celle-ci : « S'il y a un acte administratif et si l'on prétend qu'un droit est violé, l'autorité judiciaire ne sera point compétente pour juger ce litige, mais seule l'autorité administrative pourra être saisie. » Voilà donc l'autorité administrative qui juge ses propres actes !.... Et plus loin : « L'autorité administrative est toujours et exclusivement compétente pour statuer sur les questions contentieuses ou non qui touchent principalement à la *liberté politique* ou intérêt collectif. » Voilà l'autorité administrative constituée seule gardienne de la liberté politique !.... C'est, sous une autre face, la même erreur que celle de la Constituante : l'indépendance absolue de chaque pouvoir par rapport aux autres. Cette erreur est l'unique base de la juridiction administrative : c'est à elle que l'on doit l'inextricable jurisprudence sur la compétence administrative ou judiciaire et l'institution du tribunal des conflits. Nous sommes surpris que ce système trouve encore, même dans la science, d'éminents défenseurs.

Droit international. — 16. — Peu de travaux sur l'ensemble du droit international ont été publiés en France pendant la durée de ce siècle. Depuis le *Précis* de Martens, qui a paru en 1788, jusqu'au *Traité de droit international public*, non encore achevé, de M. Pradier-Fodéré, on ne peut citer aucun ouvrage considérable. Et, bien que le droit des gens soit enseigné déjà depuis de nombreuses années dans nos Facultés de droit, un bon traité élémentaire de cette branche si importante de la science juridique manquait encore à nos étudiants. Grâce à M. Alfred Chrétien, professeur adjoint à la Faculté de droit de Nancy, cette lacune va être comblée. Ses *Principes de droit international public*, dont la première partie seulement a paru, réunissent toutes les qualités que l'on peut désirer dans un ouvrage de ce genre. L'ordre en est excellent, le style clair. Le texte de chaque paragraphe est divisé en deux parties par un emploi judicieux de caractères différents : on trouve d'abord l'exposé des principes, puis, en caractères plus petits, les exemples qui en montrent l'application dans l'histoire et dans les traités. Pour le fond, les

doctrines de l'auteur sont généralement animées du meilleur esprit. Peut-être toutefois a-t-il un peu trop subi l'influence des jurisconsultes allemands, qui accordent à l'État une prépotence excessive. Ainsi s'expliquent pour nous certaines contradictions qui nous ont surpris. Par exemple, M. Chrétien place, avec la plupart des auteurs modernes, le fondement de la nationalité dans la volonté manifestée ou latente des habitants d'un même pays. Et cependant il n'admet pas qu'on doive consulter une population avant de l'annexer à un autre État. Il enseigne que « la volonté de vivre en état d'union constitue la base rationnelle et la raison d'être de l'État. » Il considère néanmoins l'État comme une personnalité naturelle, existant par elle-même, et non comme un être dérivé et résultant rationnellement de la volonté humaine. Il y a là, croyons-nous, un défaut de logique, qui tient à l'idée exagérée qu'une certaine école s'est faite de l'État et de ses droits.

17. — Dans son livre intitulé : *Les Théories politiques et le droit international en France jusqu'au XVIIIe siècle*, M. Ernest Nys, professeur à l'Université de Bruxelles, fait en même temps l'histoire du droit public et du droit international. Il analyse, un peu trop sommairement parfois, les œuvres des publicistes qui ont écrit sur l'une ou l'autre de ces matières. Après avoir montré que la science politique du moyen âge tendait à la substitution d'une monarchie tempérée à la royauté féodale, il constate l'action néfaste qui fut exercée en France par les légistes et qui aboutit à la centralisation despotique du XVIIe siècle. M. Nys semble croire que cette influence des légistes n'a rencontré d'opposition que dans la Réforme et de la part des écrivains protestants. Il ne prend pas assez garde que les progrès du gallicanisme ont marché de pair avec ceux du despotisme. Il répète à satiété que sous Louis XIV les Français étaient esclaves, et il ne se demande pas une seule fois si la liberté de conscience était alors plus grande à Londres ou à Genève qu'à Paris. Il reproche aussi à Louis XIV d'avoir revendiqué de prétendus droits sur divers États ; mais à la même époque les rois d'Angleterre ne prenaient-ils pas aussi le titre de rois de France ? En somme, l'ouvrage de M. Nys ne manque pas d'intérêt ; il contribuera à rappeler l'attention sur certains auteurs trop oubliés ; nous regrettons seulement d'y trouver un peu de parti pris contre la France et contre l'Église.

18. — M. Michel Revon a conquis en une seule année le double titre de lauréat de l'Académie des sciences morales et de l'Académie française. Le mémoire sur *l'Arbitrage international*, qui lui a valu la première couronne, justifie tout aussi bien la seconde. A l'érudition du jurisconsulte M. Revon unit un brillant talent d'écrivain. La question mise au concours par l'Académie prêtait d'ailleurs aux développements éloquents : *l'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir.* M. Revon a traité ce beau sujet d'une manière très complète. Son tra-

vail commence par une introduction philosophique, qui est, suivant nous, la partie la plus remarquable de tout l'ouvrage. Il y montre d'abord les beaux côtés de la guerre, dont on ne saurait nier les services qu'elle a rendus à la civilisation ; il y oppose la vive peinture de ses horreurs, et il cherche à concilier les deux thèses par l'histoire. Il soutient que si la guerre a été nécessaire et souvent bienfaisante dans les temps antiques, un temps peut venir où elle sera toujours coupable et toujours funeste. Tout le premier cependant, il s'empresse de reconnaître que ce temps est encore éloigné. Toute théorie sur l'arbitrage tend à verser dans l'utopie ; M. Revon a le souci constant d'éviter cet écueil. Pour mieux s'en garer, il suit dans tout son ouvrage la méthode tripartite déjà adoptée par lui dans l'introduction. Voulant montrer d'abord l'arbitrage dans le passé, il signale successivement, aux diverses époques de la civilisation, en Orient, en Grèce, à Rome, au moyen âge, dans les temps modernes, d'une part, la tendance guerrière, d'autre part, la tendance pacifique, et enfin les tentatives d'arbitrage dont l'histoire a gardé le souvenir. Cette partie historique est également très remarquable : elle n'a rien d'aride et captive le lecteur. Pour le présent, M. Revon expose le mouvement d'opinion qui tend à l'établissement de l'arbitrage, les progrès du droit dans cette voie, constatés spécialement par les clauses compromissoires de certains traités, et surtout par le fameux traité de Washington entre les républiques américaines ; il fait ensuite l'historique des grands arbitrages du XIXe siècle. L'avenir de l'arbitrage fournit encore la matière de trois chapitres, l'un consacré à la théorie, l'autre aux difficultés de la pratique, et le troisième aux moyens de concilier la théorie et la pratique. Parmi ces moyens, M. Revon écarte un peu trop dédaigneusement le système qui consisterait à remettre au Pape la solution des conflits internationaux. Il reproche à ce système de vouloir faire de l'Église « une puissance qui pèserait à la fois sur les âmes et sur les corps. » Objection sans valeur, car le Pape ne pourrait trancher que les différends qui lui seraient soumis, et ses solutions ne sauraient évidemment s'imposer par la force. Sur tous les autres systèmes et notamment sur celui de la constitution d'un tribunal international, auquel se rallie M. Revon, la juridiction pontificale aurait du moins certains avantages incontestables : tout d'abord, elle existe et n'a pas besoin d'être constituée ; elle présenterait, en outre, les plus grandes garanties d'impartialité. Il faut bien reconnaître toutefois qu'elle serait difficilement acceptée, à titre de tribunal permanent, par les États non catholiques.

19. — Le livre de M. Isidore Glard sur *l'Acquisition et la perte de la nationalité française* est aussi un mémoire couronné : il a obtenu la première médaille d'or au concours ouvert par la Faculté de droit de Poitiers entre les docteurs en droit et les aspirants au doctorat en 1892.

Cet ouvrage se rattache à la fois au droit civil et au droit international. Il traite de l'acquisition de la nationalité française, d'après la loi qui a modifié les articles 8 et suivants du code civil, et qui vient d'être modifiée à son tour par une nouvelle loi du 22 juillet dernier. Le but de ces lois a été, comme on sait, de faciliter aux étrangers l'acquisition de la nationalité française et même de la leur imposer dans certains cas. Tous les États s'efforcent aujourd'hui d'augmenter le nombre de leurs nationaux, parce que c'est le moyen d'augmenter le nombre de leurs soldats. De là résultent de fréquents conflits entre les chancelleries. M. Glard prévoit et résout ces difficultés. Il étudie aussi, tant au point de vue historique qu'au point de vue juridique, les conséquences des annexions relativement à la nationalité des habitants des territoires annexés. Sur ce point, comme sur tous les autres, l'auteur a vraiment épuisé son sujet, si bien que le rapporteur du concours n'a pu lui reprocher qu'un seul oubli : celui de la cession d'Héligoland, consentie par l'Angleterre à l'Allemagne. Un dernier chapitre, sur le contentieux en matière de nationalité, indique par quels moyens et devant quels tribunaux un individu peut faire constater sa nationalité, vis-à-vis de la France et en droit international. L'auteur n'a pu donner qu'un aperçu des travaux préparatoires de la loi du 22 juillet, qui n'avait pas encore été promulguée quand son livre a paru. Il pourrait facilement le compléter sous ce rapport en y ajoutant un supplément de quelques pages.

20. — Dans une brochure intitulée : *Di una nuova denominazione del cosidetto diritto internazionale privato*, M. Edouard Cimbali critique la dénomination de « droit international privé, » donnée communément à la partie du droit qui régit la situation des étrangers dans les divers États. Il propose de l'appeler le « droit privé des étrangers. » Ce n'est pas là une simple question de terminologie ; il y a au fond un problème plus grave : le droit applicable aux étrangers est-il une branche du droit privé ou une branche du droit international ? Tout en demandant qu'on lui applique la dénomination de « droit privé, » M. Cimbali soutient que c'est bien en réalité du droit international. Il nous paraît par là ruiner sa propre thèse. C'est, du reste, l'objection que lui ont faite plusieurs jurisconsultes italiens dont il rapporte les opinions. Il leur répond que le statut personnel de l'étranger est indépendant de la loi civile du pays où se trouve cet étranger. Sans doute ; mais ce statut est régi par la loi nationale de l'étranger, et cette loi, elle aussi, est bien du droit privé.

La brochure de M. Cimbali contient néanmoins d'excellentes pages. Il établit notamment d'une manière fort nette, en partant du principe de l'indépendance des divers États, la distinction des lois qui doivent ou non être appliquées aux étrangers.

Bibliographie du droit. — 21. — Une bibliographie générale du droit serait un travail immense ; il a été tenté autrefois, mais qui ose-

rait l'entreprendre aujourd'hui? M. Dramard, conseiller à la cour de Limoges, a fait pour le *Répertoire général et alphabétique du droit français* un catalogue de tous les ouvrages de bibliographie relatifs au droit, et ce catalogue, publié à part sous le titre de *Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger*, comprend à lui seul plus de sept cents numéros. Ce travail de patiente érudition fait honneur au laborieux magistrat auquel on doit déjà une *Bibliographie raisonnée du droit civil*. Il sera utile aux écrivains qui traitent de matières juridiques et plus particulièrement à ceux qui ont à faire des recherches dans les législations étrangères; ils y trouveront l'indication des divers recueils bibliographiques, périodiques ou non, publiés en France et à l'étranger, notamment en Allemagne, en Angleterre et en Italie.

22. — A un rang plus modeste, le catalogue bibliographique édité par MM. Marchal et Billard, libraires de la Cour de cassation, mérite aussi d'être signalé. Les ouvrages de droit y sont rangés dans un ordre méthodique fort bien compris, et l'on peut, à l'aide de la table alphabétique placée en tête du fascicule, trouver immédiatement soit l'auteur que l'on cherche, soit le sujet sur lequel on désire des indications bibliographiques. Il en paraît une nouvelle édition à peu près chaque année. Celle de 1877, la plus ancienne que nous ayons entre les mains, comprenait 98 pages in-8 à deux colonnes; celle de 1893 en comprend 138; on voit ainsi que ce catalogue est régulièrement tenu au courant de tout ce qui se publie en fait d'ouvrages de droit. MAURICE LAMBERT.

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

1. *Le Paradis terrestre et la race nègre devant la science*, par l'abbé DESSAILLY. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 323 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Sciences modernes en regard de la Genèse et de Moïse*, par J.-G. VAN ZERBROEK, prêtre du diocèse de Malines. Bruxelles, Schepens, 1892, in-8 de 344 p., 7 fr. 50. — 3. *Steinschrift und Bibelwort*, von HEINRICH BRUGSCH. Zweite Auflage. Berlin, Allgemeiner Verein für deutsche Litteratur, 1891, in-12 de IV-364 p. — 4. *Die Psalmen nach dem Urtexte übersetzt und erklärt*, von P. FRIEDERICH RAFFL, O. S. Fr. III Band. Psalm. 107-150. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de VII-304 p., 7 fr. 50. — 5. *Die Psalmen der Vulgata übersetzt und nach dem Literalsinn erklärt*, von GOTTFRIED HOBERG. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1892, in-8 de XXXII-389 p., 10 fr. — 6. *Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu*, par L.-CL. FILLION. Paris, Letouzey et Ané, 1893, in-8 de 644 p., 7 fr. 50. — 7. *Le Cantique des Cantiques, chant inspiré de Salomon sur l'hyménée du Verbe éternel avec la nature humaine dans l'Incarnation*, paraphrase par l'abbé J.-M. BOILEAU. Paris, Retaux, 1891, in-8 de 6 p., 1 fr. — 8. *Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré du roi Salomon sur le souverain bien*, paraphrase par le même. Paris, Retaux, 1892, in-8 de 79 p., 2 fr. — 9. *Les Prophètes*, par JAMES DARMESTETER. Paris, Calmann Lévy, 1892, in-8 de 124 p., 1 fr. — 10. *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel*, par S. Ém. le cardinal MEIGNAN, archevêque de Tours. Paris, Lecoffre, 1893, in-8 de 607 p., 7 fr. 50. — 11. *Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum*, auctore J. KNABENBAUER, S. J. (*Cursus Scripturae Sacrae*). Paris, Lethielleux, 1892-1893, 2 vol. in-8 de 552 et 586 p., 20 fr. — 12. *Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue*

topographique, exégétique et mystique, par l'abbé CANDELLIER. Paris, Téqui, 1893, in-12 de XIX-489 p., 2 fr. 50. — 13. *La Tragédie du Calvaire*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1893, in-12 de VIII-304 p., 2 fr. 50. — 14. *Le Manuscrit d'Akhmîm et les écrits inédits de saint Pierre*, par le R. P. Dom FERNAND CABROL. Angers, Lachèse, 1893, in-8 de 21 p. — 15. *Sémites et Aryens*, par CHARLES PICARD. Paris, F. Alcan, 1893, in-12 de VI-105 p., 1 fr. 50.

1. — M. l'abbé Dessailly, avec une science incontestable, traite deux sujets aussi intéressants que difficiles, l'emplacement du Paradis terrestre et l'origine de la race nègre. Il promet beaucoup; il a, dit-il, « la prétention de donner une solution scientifique et définitive » de cette double question. Définitive est beaucoup dire, mais l'auteur parle comme parlait son ami l'abbé Moigno, et cette confiance a ses avantages, car elle encourage à ne pas reculer devant les problèmes les plus ardus. M. Dessailly attache avec raison la plus grande importance au texte biblique et il croit que si l'on a soutenu sur la géographie du Paradis terrestre tant d'opinions contradictoires et qui ne tiennent pas debout, cela vient du peu de cas qu'on a fait du texte biblique. En fixer le véritable sens, c'est résoudre le problème. Cela est vrai, assurément, mais là aussi est la difficulté. Est-il possible, aujourd'hui, de déterminer exactement la topographie de l'Éden d'après la Genèse ? L'auteur du *Paradis terrestre et la race nègre* l'affirme, mais il ne le prouve pas. Le déluge, nous dit-il, n'a pas modifié la configuration des lieux. Qu'est-ce qui le prouve ? N'a-t-il pas pu exister aussi d'autres causes de bouleversement ? Nous n'en savons rien. On peut donc admettre que le sentiment de M. l'abbé Dessailly est vraisemblable, mais non qu'il est certain. — D'après son explication, l'Éden était situé en basse Chaldée, sur les bords du Chatt-el-Arab, au confluent de l'Euphrate, du Tigre et de la Kerka (le Géhon). Le Phison, le quatrième fleuve paradisiaque, se retrouve vingt lieues plus bas dans le Karoun. Ce fleuve s'appelait dans l'antiquité le *Pasitigris*. M. Dessailly fait venir *Phison* de *Pasi*, dont il est, dit-il, « la prononciation modifiée en passant du parsi dans l'hébreu. » L'auteur ne prend pas garde que le parsi n'existait pas encore, quand Moïse a écrit la Genèse. Cela importe d'ailleurs assez peu; l'opinion de l'auteur est très ingénieuse; la grosse difficulté qu'elle soulève c'est que, d'après l'opinion commune, le confluent des trois fleuves qui forment le Chatt-el-Arab n'existait pas au lieu où le place M. Dessailly, lors de la création de l'homme. Il a, du reste, parfaitement raison de rejeter l'opinion qui place sur le Pamir ou à Jérusalem, etc., le berceau de l'humanité. Son explication de l'origine de la race nègre mérite d'être prise, ce nous semble, en considération, et d'être discutée; il la fait naître dans l'Inde et en Susiane. Toutes les assertions de ce volume si rempli ne sont pas également prouvées; l'érudition de l'auteur n'est pas toujours à la hauteur de sa science; on peut le chicaner sur bien des menus détails, mais l'œuvre est, en somme, de valeur.

2. — M. Van Zerbroek a consacré un volume à la question qui passionne toujours tant d'esprits, à la cosmogonie et aux origines mosaïques; il embrasse dans son plan les onze premiers chapitres de la Genèse et les étudie surtout au point de vue des sciences modernes. L'auteur nous apprend dans son avant-propos qu'il n'a composé primitivement son livre que pour son usage personnel. Il s'est servi de la version littérale du texte hébreu de la Genèse qu'on trouve dans la Polyglotte de Walton; il a relu et mis en ordre tout ce qui a paru de plus remarquable, depuis quinze ans, sur le sujet qu'il traite. Pour ce qui concerne l'accord de la cosmogonie scientifique avec la cosmogonie sacrée, il s'est beaucoup servi des *Notions de géologie* de M. Raingeard, professeur de sciences au grand séminaire de Rodez. Il donne comme introduction les notions élémentaires de géologie nécessaires pour l'intelligence de la cosmogonie mosaïque comparée à la cosmogonie scientifique. Il examine ensuite les onze premiers chapitres de la Genèse, presque verset par verset. La cosmogonie est assez brièvement traitée; l'auteur admet l'accord entre la Genèse et la science. Au sujet du déluge, il admet la théorie de l'abbé Motais, d'après laquelle la race de Caïn aurait échappé au déluge. On est surpris de voir que, dans cette opinion, la race la plus coupable échappa au châtiment qui amena les eaux dévastatrices sur la terre. M. Van Zerbroek déclare d'ailleurs sur ce point qu'il se soumet pleinement et entièrement à toute décision éventuelle de l'Église, et c'est en visant cette déclaration de l'auteur que l'autorité diocésaine de Malines a permis l'impression de cet ouvrage. Il se compose en grande partie de résumés et d'extraits, mais faits d'une manière judicieuse et instructive. Un grand nombre de mots hébreux ont été imprimés fautivement. Une utile table alphabétique termine le volume.

3. — M. Henry Brugsch, le savant égyptologue allemand, a publié à Berlin un livre qui a atteint rapidement sa seconde édition : *Les Inscriptions lapidaires et la parole biblique*. Ce titre a l'inconvénient de ne pas apprendre au lecteur qu'il s'agit exclusivement d'inscriptions égyptiennes, car le docteur Brugsch ne sort pas, en effet, de son domaine, l'égyptologie. Son volume traite un sujet fort intéressant : il a trouvé entre les monuments égyptiens et les Écritures, surtout le Pentateuque, beaucoup plus de rapports qu'on n'en admet communément. Il peut avoir parfois exagéré les rapprochements, mais il a mis en évidence une foule de traits, dont beaucoup sont incontestables et fournissent les arguments les plus précieux contre les rationalistes qui attaquent le caractère historique de la Bible. M. Brugsch étudie d'abord les origines de l'humanité, la création du monde, celle de l'homme, le serpent et l'arbre de vie, la feuille de figuier et les peaux de bêtes, l'humanité coupable et son anéantissement; la table ethnographique. Une

seconde section est consacrée à Joseph en Égypte, la troisième à la terre de Gessen et au séjour des Hébreux dans le Delta, la quatrième au Sinaï, la cinquième à l'oppression d'Israël et à son affranchissement, la sixième à la loi, la septième à la symbolique du sanctuaire, la huitième à la magie et à la lumière. Tout est digne d'attention dans ce volume, quoique tout ne soit pas solidement établi. M. Brugsch admet, avec la plupart des savants modernes, que Ramsès II, le Sésostris des Grecs, fut l'oppresseur des Hébreux et que l'Exode eut lieu sous le règne de son fils Ménephtah, mais il date cet événement de l'an 1262 avant J.-C., plus tard qu'on ne le fait ordinairement. L'incertitude de la chronologie égyptienne, qu'il a été impossible de fixer jusqu'à ce jour, est cause de cette divergence. Tout le volume est riche en citations de textes égyptiens et mérite bien le succès qu'il a obtenu.

4. — Un franciscain, le P. Friedrich Raffl, de Salzbourg, a commencé la publication d'une traduction et d'un commentaire des Psaumes, d'après le texte original. Il juge avec raison que les publications catholiques de ce genre ne surabondent pas, même en Allemagne. On possède bien en ce pays plusieurs commentaires catholiques récents, mais ceux de Wolter et de Thalhofer et en partie de Schegg, quoique pleins de mérite, s'occupent surtout des psaumes au point de vue liturgique et ascétique ; ceux de Rohling, de Langer et de Molçoch sont incomplets au point de vue critique. Le P. Raffl se propose d'expliquer les Psaumes, autant que possible, selon les exigences de la science moderne. Il commence sa publication par la fin, par le tome III, qui contient les psaumes CVII à CL, parce qu'il a eu achevé la fin avant le commencement. Cette manière de procéder est peu conforme à nos habitudes, et elle ne paraît pas très logique, parce qu'elle pourra obliger l'auteur à des répétitions inutiles dans les deux premiers volumes. Quoi qu'il en soit, le volume que nous a déjà donné le P. Raffl est excellent. Il s'appuie surtout sur M. Bickell, dont les travaux sur les Psaumes et sur les livres poétiques de la Bible en général sont si remarquables, et son œuvre paraît avec l'approbation du savant professeur de langues orientales à l'Université de Vienne. Le P. Raffl reconnaît qu'il y a beaucoup d'hypothétique dans les corrections proposées par M. Bickell, mais il n'en soutient pas moins à bon droit que cet illustre orientaliste a indiqué la vraie route à suivre pour l'explication des Psaumes, c'est-à-dire tenir compte du mètre et de toutes les règles de la poésie hébraïque pour reconstituer le texte primitif et découvrir le vrai sens de l'original. La confirmation que la traduction des Septante apporte en beaucoup de cas à ce système est une preuve qu'il est bien fondé. Sans doute, il faudra de longs travaux pour vérifier l'exactitude de la plupart des leçons nouvelles proposées, mais il est nécessaire de commencer par des hypothèses légitimes pour arriver à des résultats sérieux. Le P. Raffl, en tenant surtout compte des règles du mètre et du

parallélisme, ne néglige d'ailleurs l'emploi d'aucun des moyens critiques qu'il a sous la main. Pour le texte grec, il se sert de l'édition des Psaumes de J.-B. Swete, publiée à Cambridge en 1889. Le commentaire de chaque psaume commence par la traduction allemande par vers et par strophes ; vient ensuite l'explication et la discussion détaillée verset par verset. Les idées de l'auteur sur quelques psaumes, par exemple sur le psaume des vêpres *Dixit Dominus*, dont le texte est si difficile à expliquer, sont fort intéressantes. Quelques-unes de ses opinions sont hardies et même tres contestables, mais elles sont acceptables dans une œuvre de ce genre et contribueront à l'élucidation des passages les plus difficiles de ces chants sacrés. Remarquons en terminant que ce volume est dédié à la duchesse de Saxe, ce qui montre qu'en Allemagne même les femmes s'intéressent aux travaux de l'exégèse critique catholique.

5. — *Les Psaumes de la Vulgate traduits et expliqués dans le sens littéral* par M. Gottfried Hoberg, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, n'ont pas les mêmes prétentions scientifiques que l'ouvrage du P. Raffl, mais dans le cadre plus modeste où il s'enferme, ce travail peut être fort utile à ceux qui veulent se borner à comprendre le mieux possible notre version de la Vulgate, sans remonter à l'original. Il traduit la Vulgate en allemand, d'après le parallélisme, mais sans division de strophes ; il explique ensuite brièvement et substantiellement les termes latins qui demandent une observation exégétique, grammaticale ou lexicologique ; il revient d'ailleurs à l'hébreu et au grec toutes les fois qu'il est nécessaire pour éclaircir le sens. La suite des pensées est indiquée ordinairement dans les notes par le groupement des versets qui développent une même idée. L'introduction, placée en tête du volume, explique les noms des psaumes, leur contenu et leur forme, leur division, leur ordre ; elle nous renseigne sur leurs auteurs, sur leur origine, sur l'histoire du texte, les traductions et les commentaires. Nous ferons remarquer, à l'honneur du clergé français, que M. Hoberg a pris pour base de son commentaire, en ce qui concerne la coupure des versets et la ponctuation, l'édition de la *Biblia sacra*, publiée à Paris en 1887 par un professeur du séminaire de Lyon, M. Fillion, dont nous avons aussi maintenant à annoncer un commentaire sur les psaumes.

6. — M. l'abbé Fillion a publié un beau volume : *Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu.* L'auteur, dans l'introduction, considère d'abord la poésie biblique dans son ensemble ; il en étudie le rythme et le parallélisme en général ; puis il examine la place du Psautier dans le canon biblique, le nombre des psaumes, leur division, l'histoire de la collection, les sujets qu'ils traitent, leurs titres, leurs auteurs, notre traduction latine de ces chants sacrés, leur importance et leur beauté littéraire. M. Fillion donne ensuite les psaumes, strophe par strophe, texte latin et traduction française, l'un et l'autre disposés

par membres parallèles. Au bas de la page est le commentaire. L'auteur cherche avant tout, avec raison, à établir le sens littéral. Pour y réussir, il détermine nettement pour chaque psaume le sujet qui y est traité, indique la marche et l'enchaînement des idées et explique toutes les phrases et les mots qui peuvent offrir quelque difficulté, en recourant, toutes les fois qu'il en est besoin, au texte original et aux traductions anciennes comme aux commentaires modernes. Il relève, en passant, les beautés littéraires de ces chefs-d'œuvre de la prière. La traduction française est celle de Sacy modifiée et perfectionnée. De nombreuses illustrations aident à mieux comprendre le texte. Excellent travail.

7. — M. l'abbé Boileau, curé de Sainte-Geneviève de la Plaine-Saint-Denis, a publié, avec l'approbation de l'archevêque de Paris, une paraphrase du *Cantique des cantiques*, dont l'examinateur, le P. Scheil, de l'ordre de Saint-Dominique, dit que « l'idée de ce livre est juste et rendue avec beaucoup d'art dans tous les détails. » Cette idée, c'est que l'Épouse est la nature humaine et l'Époux, Jésus-Christ. La plupart des commentateurs catholiques, avec des variantes et des nuances, ont adopté et développé cette interprétation, et le nouveau paraphraste se tient donc fidèlement dans le courant de la tradition. Il admet que le Cantique a été composé par Salomon à l'occasion de son mariage avec la fille du roi d'Égypte. Il ne reproduit jamais le texte seul, mais toujours paraphrasé. Ce travail est une œuvre d'édification, bien écrite et aussi bien imprimée, de même que la paraphrase du même auteur sur l'Ecclésiaste.

8. — Le titre que M. Boileau a donné à son second opuscule suffit à lui seul pour nous en expliquer la pensée : *Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré du roi Salomon sur le souverain bien.* M. le curé de la Plaine-Saint-Denis commence par reproduire mot pour mot les *Observations théologiques* qu'il avait mises en tête de sa paraphrase du Cantique des Cantiques. Il étudie ensuite, dans son introduction, le caractère de l'Ecclésiaste, sans s'arrêter à la plupart des questions critiques qu'on discute de nos jours à ce sujet, parce qu'il s'adresse aux âmes simples et pieuses, et non aux savants et aux théologiens. Il reconnaît que, « à la première considération, ce livre semble renfermer un mélange surprenant de contradictions et même d'erreurs; » mais si tout est vanité lorsque l'homme est séparé de Dieu, il n'en est plus de même quand il agit en union avec son Dieu. « Grâce à cette distinction, les obscurités, les apparences de contradiction et d'erreur s'effacent dans le livre de l'Ecclésiaste. Un souffle d'union divine y circule d'une extrémité à l'autre. Et le souverain bien le pénètre, le domine de sa hauteur éternelle. L'Ecclésiaste indique et fait entrevoir dans le jugement de Dieu et la vie à venir le souverain bien. » Cette explication est fort juste. Ce petit volume n'a d'ailleurs, comme le précédent, aucune prétention scientifique.

9. — *Les Prophètes*, de M. James Darmesteter, « ont été écrits, nous dit l'auteur, en 1890, à l'occasion du beau livre de M. Ernest Renan : *l'Histoire du peuple d'Israël.* » Ils ont paru, croyons-nous, sous forme d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, avant d'être publiés séparément. Nous y lisons, non sans surprise, que « l'œuvre de M. Renan est la grande œuvre constructive du siècle, » et qu'il « était prédestiné à faire comprendre ce qu'il y a de durablement divin dans les dieux de l'humanité. » Cette manière d'apprécier l'œuvre destructive, s'il en fut, de M. Renan, est bien faite pour mettre le lecteur en garde contre les jugements de M. Darmesteter. S'il nous dit, en effet, avec raison, que la Bible n'est pas assez connue en France, ce n'est pas en nous affirmant que, « en Israël, le prophète, voyant, devin (et non : divin, comme on l'a imprimé), sorcier, hypnotiseur, oscille entre le charlatan, le fol et l'inspiré ; » ce n'est pas en avilissant et dégradant ainsi les prophètes qu'il réussira à les faire lire. Il y a quelques belles et même quelques bonnes choses dans cet opuscule, mais l'ensemble est faux et nous donne, sous prétexte de critique, une idée inexacte et anti-historique du prophétisme des Hébreux.

10. — S. Ém. le cardinal Meignan continue avec un zèle infatigable ses publications sur les prophètes d'Israël. Son dernier volume, récemment paru, a pour titre : *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel ;* il embrasse donc la période prophétique la plus importante et le savant auteur a été obligé de resserrer son riche sujet pour le traiter en entier. Après une étude préliminaire sur la critique moderne et ses idées sur la prophétie, Mgr Meignan étudie d'abord dans un premier livre les prophètes qui n'ont pas écrit, spécialement Élie et Élisée, puis ceux dont les écrits nous sont restés ; puis, dans un second livre, Joel, Jonas, Amos, Osée, Abdias. Le livre troisième tout entier est consacré à bon droit à Isaïe. Le quatrième traite de Michée, Sophonie, Nahum et Jérémie. Le cinquième et dernier s'occupe de la captivité et spécialement d'Ézéchiel. Dans un dernier volume qui complétera la série, le cardinal Meignan s'occupera de Daniel et conduira le lecteur jusqu'à saint Jean-Baptiste, le précurseur du Messie. On retrouve dans *les Prophètes d'Israël*, les qualités et les mérites de l'éminent auteur dans ses précédents ouvrages. Il est à désirer que l'illustre prélat ait parmi nous beaucoup de lecteurs, et aussi beaucoup d'imitateurs dans ses études et sa merveilleuse application au travail de l'exégèse.

11. — Le P. J. Knabenbauer a publié, dans le *Cursus Scripturae Sacrae* des Pères jésuites, le *Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum*, en deux volumes. Le premier contient les treize premiers chapitres, le second les chapitres XIV à XXVIII. C'est un travail considérable et important. Les prolégomènes sont courts ; ils sont renfermés en dix-

neuf pages, parce que l'auteur se réfère à l'introduction générale du P. Cornely. Dans son commentaire, le P. Knabenbauer reproduit par paragraphes le texte grec et le latin; il le fait suivre d'un *apparatus criticus* et il l'explique ensuite en détail et aussi complètement que possible. On lira, par exemple, avec le plus grand intérêt et le plus grand fruit ce qu'il dit sur les mages. Les nombreux partisans du Thabor, qui croient que c'est sur cette montagne que s'accomplit le mystère de la transfiguration, verront avec plaisir que le nouveau commentateur défend leur opinion. On allègue contre elle que depuis le temps d'Antiochus le Grand, il existait une ville sur le sommet du Thabor, d'où il résulte, dit-on, que ce n'est point là qu'a pu se produire la scène de la transfiguration. Le P. Knabenbauer répond qu'on n'a jamais prouvé que cette ville existât du temps de Notre-Seigneur, et qu'on peut même conclure des écrits de Josèphe qu'il n'y avait là aucune place fortifiée à l'époque de la guerre juive, avant que les fortifications eussent été élevées par Josèphe lui-même. La seconde objection faite contre le Thabor, qui est situé en Galilée, c'est que les Évangélistes ne mentionnent pas de voyage en Galilée. Cela est vrai, répond le commentateur, mais les faits qui se passent immédiatement après la transfiguration pourraient plus probablement avoir eu pour théâtre la Galilée que les environs de Césarée de Philippe, où avaient lieu les événements racontés avant ce prodige. En tout cas, comme le Thabor n'est qu'à vingt heures de marche de Césarée de Philippe, et qu'on a un intervalle de six jours pour les faire franchir au Sauveur, rien ne s'oppose sérieusement à ce que ce soit sur le Thabor que Notre-Seigneur se soit transfiguré, sur cette montagne qui est qualifiée à bon droit d'élevée, puisqu'elle a trois cent vingt mètres d'altitude relativement à la plaine qui l'entoure, six cent quinze mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, et que de son sommet la vue s'étend sur toute la Galilée, avec l'Anti-Liban au nord, le lac de Tibériade à l'est et la Méditerranée à l'ouest.

12. — M. l'abbé Candellier, curé de Davenescourt, au diocèse d'Amiens, a eu l'heureuse idée de se servir des connaissances qu'il avait acquises sur place, et grâce à des études consciencieuses relativement aux lieux où se sont accomplis *les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, pour les expliquer au point de vue topographique, en même temps qu'au point de vue exégétique et mystique. L'auteur raconte dans sa préface comment, pendant un de ces pèlerinages aux Lieux-Saints, qu'on ne saurait trop conseiller et recommander, il a mieux compris les Saintes Écritures et a senti croître son goût et son amour pour elles. De là est sorti ce livre sur les miracles du Sauveur. M. Candellier, dans son introduction, traite d'abord brièvement la question du miracle ; il expose ensuite en trente-sept chapitres autant de miracles évangéliques, depuis l'eau changée en vin aux noces de Cana jusqu'à la descente du Saint-Esprit sur les apôtres

au jour de la Pentecôte. Son ouvrage sera très utile aux prêtres et aux fidèles. Chaque chapitre commence par l'énumération succincte des actions accomplies par le Sauveur dans le temps qui s'écoule entre chaque miracle. C'est peut-être là un défaut de plan ; on n'en voit guère en tout cas l'utilité ; le lecteur ne cherche pas dans ce livre une histoire de Notre-Seigneur, qui d'ailleurs n'y est pas, et il aimerait probablement mieux arriver tout droit au sujet, c'est-à-dire à la description des lieux où se sont accomplis les prodiges opérés par le divin Maître, laquelle vient ensuite, avec l'explication et le commentaire du récit évangélique du miracle, et les enseignements pratiques que l'on doit en tirer. Toute cette partie du travail est bien conçue et généralement bien exécutée. Les descriptions ne sont pourtant pas toujours d'une exactitude irréprochable : ainsi il est parlé, page 340, de la fertilité que donnent aux environs de Jéricho les eaux du Jourdain. En réalité, les eaux du Jourdain ne sont pour rien dans cette fertilité. Quoique ces inexactitudes ne soient pas graves, il est à désirer que l'auteur les fasse disparaître, quand il aura l'occasion de donner une nouvelle édition de son livre.

13. — M. l'abbé Henry Bolo a voulu, après tant d'autres, écrire l'histoire de la Passion du Sauveur. Il l'a fait avec verve, avec chaleur, avec piété ; quelquefois avec un peu trop d'imagination, comme quand il nous parle de « la radieuse matinée du 29 mars an 33, » quoiqu'il n'ait aucun moyen de savoir si cette matinée a été radieuse ; souvent aussi avec trop de poésie méridionale, comme quand il nous montre dans le soleil « le royal ami » de la terre ; quand il nous dépeint, sans qu'on voie clairement pourquoi, « la sombre et fatale mandragore qui enfonce de force sa double racine dans la terre indignée, » etc. Mais ne lui reprochons pas sa poésie, sa rhétorique et ses fleurs : elles répondent au titre de son livre : *La Tragédie du Calvaire*, et sont du goût de nombreux lecteurs, puisque la couverture du livre, dont la préface est datée du 25 décembre 1892, nous apprend qu'au milieu de l'année 1893, il est déjà à sa sixième édition. La lecture de l'ouvrage est facile, entraînante même. L'auteur connaît très bien l'Écriture et en tire un excellent parti ; son style coloré, mouvementé, éloquent, a de quoi plaire et séduire. On l'a comparé à Lacordaire, à Shakespeare, à Bossuet, à La Bruyère, on a écoulé en dix-huit mois vingt-cinq mille volumes de son œuvre : c'est assez dire quel enthousiasme il inspire. Sa manière d'écrire répond donc au besoin de beaucoup d'esprits, et comme il ne peut que leur faire du bien, on doit le féliciter de l'apostolat qu'il exerce par sa plume.

14. — Dom Cabrol, professeur d'histoire à l'Université catholique d'Angers, a raconté dans le *Manuscrit d'Akhmim et les écrits inédits de saint Pierre* l'histoire de la découverte des fragments importants de l'Évangile et de l'Apocalypse de saint Pierre et du livre du prophète

Hénoch, dont a déjà parlé le *Polybiblion*. Son travail est un article extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest* et reproduisant le fond d'une conférence faite à l'Université catholique d'Angers. Le savant auteur a clairement et exactement résumé ce que l'on peut dire sur ce sujet; il donne de nombreuses indications bibliographiques qui seront précieuses pour ceux qui voudront étudier ces fragments, qui ne doivent pas être négligés par les catholiques. Ce qu'a écrit M. Salomon Reinach dans la *République française* et que rapporte Dom Cabrol sur l'importance de la découverte d'Akhmîm et sur le peu d'attention qu'on lui a donné, est exagéré; mais il est néanmoins certain que les catholiques, et spécialement le clergé, ne doivent pas se désintéresser de l'étude de la littérature apocryphe des premiers siècles de l'Église, parce qu'elle est importante pour l'histoire des origines chrétiennes.

15. — Décidément, les questions religieuses préoccupent de plus en plus certains hommes qui n'ont aucune religion, mais qui veulent nous prouver que la Bible n'est pas ce que nous prétendons. Les ouvrages de cette nature se multiplient de plus en plus. M. Charles Picard veut aussi nous faire connaître sa manière de voir sur cette matière. Dans ses *Sémites et Aryens*, il veut nous montrer l'antagonisme qui persiste entre les dogmes de ces deux races. Pour cela, confondant les Sémites avec les Chananéens, il leur attribue ce qui ne leur appartient pas toujours, comme les sacrifices au Moloch phénicien. Pour la description de la statue de ce dieu, il nous renvoie au *Dictionnaire biblique*, II, p. 119. Qu'est-ce que cet ouvrage? C'est sans doute le *Dictionnaire de la Bible*, de Dom Calmet, mais combien de ses lecteurs pourront le deviner? Son érudition et son exactitude laissent ainsi souvent à désirer. Ce qu'il nous apprend sur l'Écriture est vraiment surprenant. Le premier chapitre de la Genèse est un hymne très ancien, conservé par Esdras. Le premier verset de ce livre signifie, d'après Cahen : « Les forces ou les causes (non pas Dieu) formèrent le ciel et la terre. » D'après lui, Elohim est le pluriel d'El. Voilà qui surprendra les hébraïsants qui savent par la Bible que le pluriel d'El est Elim et que le singulier d'Elohim est Eloha. Il nous apprend que les Hellènes païens chantaient l'*Alleluia* des Hébreux. « Il est incontestable que le feu a été le dieu primitif des enfants d'Israël. » Il nous assure que « personne ne croit plus aujourd'hui à l'authenticité des premiers livres de la Bible. » Il paraît que c'était déjà l'opinion de saint Jérôme. Voilà un écrivain bien renseigné. Du reste, chez lui, les veaux d'or élevés par Jéroboam à Dan (il écrit Dam) et à Béthel deviennent « deux ânes dorés. » Inutile de rien ajouter après un pareil trait. C. J.

THÉOLOGIE

Hymnarium quotidianum B. M. V., ex hymnis medii aevi comparatum cura et studio R. P. Ragey, societatis Mariae. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de XLVII-471 p. — Prix : 6 fr.

« Ce recueil d'hymnes à la Vierge n'est pas un ouvrage d'érudition : c'est un livre de piété. C'est un manuel de prière quotidienne à la Vierge. » Ainsi débute la préface mise par le P. Ragey en tête de son *Hymnarium*. Celui qui voudrait l'examiner dans un esprit différent de celui dans lequel il a été composé ferait assurément fausse route. Ce recueil a été fait pour des âmes chrétiennes, pour des cœurs pénétrés d'amour pour la Vierge immaculée ; eux seuls peuvent le goûter et le comprendre parfaitement. C'est volontairement que le P. Ragey, qui a donné ses preuves d'érudit, notamment dans son *Histoire de saint Anselme* et dans son *Eadmer*, s'est abstenu ici de tout l'appareil de l'érudition. Il a bien fait ; car celui qui prie ne peut s'égarer dans le détail des notes savantes dont sont souvent entourées les publications d'hymnes anciennes. Voilà pourquoi l'auteur de cet *Hymnarium* a réduit l'annotation et les variantes au strict nécessaire.

Le pieux objet que s'est proposé le P. Ragey dans ce recueil devait naturellement l'amener à en mettre les hymnes en harmonie avec les divisions de l'année liturgique et avec les fêtes de la sainte Vierge. C'est en effet l'idée qui a présidé au groupement des pièces admises dans cet ouvrage. Il aurait peut-être été préférable dès lors de commencer le recueil avec l'année liturgique, c'est-à-dire à l'Avent, au lieu de commencer avec l'année civile, c'est-à-dire au 1er janvier ; mais au fond la question n'a pas d'importance, puisqu'on peut aisément se retrouver dans le volume. Dans le § 4 de sa préface, le P. Ragey donne quelques renseignements sur cette division liturgique de son recueil ; dans le § 5 il indique la manière de s'en servir.

Bien que destiné uniquement aux fidèles, ce volume, qui contient un choix assez considérable de pièces du moyen âge, offrira certainement de l'intérêt à ceux qui étudient cette période ; il pourra les aider à comprendre en partie les sentiments des chrétiens de cette époque, et au point de vue littéraire même, il ne sera pas pour eux sans utilité ; car ce que dit le P. Ragey de la négligence érigée en système par les pieux auteurs de cette époque n'est pas, je crois, complètement vrai ; il y a parfois dans ces morceaux une certaine recherche, voire quelque affectation ; il y a même des tours de force littéraire plus ou moins heureux, et l'on pourra trouver ici des procédés d'écrivain à étudier. Mais, encore une fois, le but du P. Ragey n'est pas ici de servir à l'étude, mais à la piété, et son recueil y réussit pleinement. Deux tables terminent l'ouvrage : l'une des matières, indiquant le sujet de chaque hymne suivant les

jours de l'année ; l'autre alphabétique, donnant l'incipit de chaque pièce.

Un petit desideratum pour terminer : il eût été préférable, je crois, de ne pas faire de suppressions dans des pièces comme le *Missus est de coelestibus*, qui forme comme une suite de méditations sur les paroles d'un évangile ; par ces suppressions, la suite est rompue. Enfin, je ferai observer au P. Ragey que la pièce à laquelle il a emprunté les hymnes du 31 juillet et du 14 août est en hexamètres léonins, et qu'en coupant chaque verset, comme il l'a fait, en deux versiculets, on rompt la mesure. E.-G. L.

JURISPRUDENCE

Geschichte der Quellen und Literatur des Römischen Rechts im früheren Mittelalter, von Dr Max Conrat (Cohn), Professor an der Universität Amsterdam. Erster Band. Leipzig, Hinrichs, 1889-1891, in-4 de xi-645 p. — Prix : 16 fr.

M. Conrat a entrepris d'exposer l'histoire du droit romain au moyen âge : c'est le premier volume de son œuvre que j'ai le devoir de signaler aux lecteurs du *Polybiblion*. En traitant ce sujet, l'auteur a étudié une des questions qui préoccupent vivement quelques-uns de nos contemporains. En effet, étant donné que le droit romain est, de nos jours, suivant la disposition des esprits, un objet d'amour ou de haine, on comprend que ses partisans comme ses adversaires ne soient pas indifférents à la détermination du rôle que ce droit a joué dans la société du moyen âge. Or ce rôle est apprécié de manières très diverses, les uns ne pouvant se résigner à admettre aucune interruption de la culture juridique issue des œuvres des jurisconsultes et des empereurs romains, les autres considérant le droit romain comme une innovation funeste qui, à partir du xiie ou du xiiie siècle, fausse la direction de l'histoire du moyen âge et, par l'appui qu'il donne à l'individualisme et au despotisme, met en péril les destinées de la société chrétienne. Sans doute des esprits sages ont adopté, sur ce point, des opinions moyennes qui ont plus de chance de se rapprocher de la vérité ; mais la question n'en est pas moins vivement débattue. Pour aider à y répondre, M. Conrat a ouvert une vaste et impartiale enquête dont le présent volume nous donne les premiers résultats.

L'auteur, dont l'esprit est clair et précis, suit un plan très méthodique. Dans ce volume, dont la limite inférieure ne dépasse point le xiie siècle, il étudie d'abord l'emploi des sources romaines dans les lois barbares et dans les textes ecclésiastiques ; il les suit dans ces textes jusqu'au temps de Pascal II. Il s'efforce ensuite de faire connaître la diffusion de ces sources dans les divers pays d'Occident ; il y constate nettement l'existence de deux domaines distincts, celui du droit de

Justinien dont le siège est l'Italie, celui du droit théodosien (représenté par le Bréviaire d'Alaric) qui s'étend sur la France ; entre les deux, comme un terrain mixte, se trouve la Bourgogne, qui connaît à la fois le Bréviaire et le droit de Justinien.

Mais, là même où l'œuvre législative de Justinien fut la plus influente, c'est-à-dire en Italie, les Pandectes ont subi une éclipse ; elles disparaissent au VIIe siècle pour ne reparaître qu'au XIe. La cause de ce profond oubli, d'après M. Conrat, tient à ce que le Digeste ne fut pas considéré comme une œuvre de Justinien. La Renaissance qui s'attache à la Florentine a sans doute trouvé son origine dans la circonstance que ce manuscrit, à la différence des plus anciens manuscrits de la Vulgate, porte à son frontispice le nom de Justinien. Cela lui servit de passeport pour pénétrer dans le monde cultivé du moyen âge.

Longtemps le Bréviaire et les compilations de Justinien gardèrent, dans leurs domaines respectifs, une influence non contestée. La découverte des Pandectes rompit cet équilibre : les compilations justiniennes prirent le dessus et s'imposèrent même à la France, où la domination du Bréviaire finit avec le XIe siècle ; au XIIe, on citait les lieux où se trouvaient, en France, des exemplaires du code théodosien. Alors le droit de Justinien triompha ; et l'on sait quelles lamentations cette victoire provoqua chez les partisans du passé, par exemple chez Pierre de Blois. Ce fut un événement capital dans l'histoire du droit ; il entraîna la rénovation des études juridiques aussi bien que, dans une certaine mesure, la transformation du droit canonique.

M. Conrat ne se borne pas à étudier l'histoire des sources considérées en elles-mêmes ; il porte son attention sur la littérature juridique, dont il partage l'histoire en trois périodes : la première contemporaine (ou à peu près) des compilations justiniennes, la seconde comprenant le haut moyen âge, la troisième et dernière répondant à l'époque de transition (XIe siècle et commencement du XIIe). L'auteur passe successivement en revue tous les ouvrages juridiques, classant les écrits selon qu'ils appartiennent au domaine du Bréviaire ou à celui de Justinien, étudiant à part les collections ecclésiastiques où le droit romain occupe souvent une place importante, et aussi les œuvres de droit germanique, notamment de droit lombard, qui ont subi l'influence de Rome : il procède ainsi, tenant compte à la fois de la division méthodique et de la division géographique. On comprend qu'il soit impossible de songer même à résumer un pareil travail.

Je signale au vol quelques-unes des conclusions de M. Conrat. L'auteur n'est nullement porté à attribuer une origine antique à beaucoup d'œuvres, de genre varié, qu'il trouve infiniment plus sage de restituer aux glossateurs : là-dessus sa critique sévère est visiblement peu favorable à l'école qui voudrait, à toute époque, reconnaître une grande in-

fluence au droit romain. Cette tendance de M. Conrat se manifeste notamment en ce qui concerne la série d'ouvrages qui aboutissent aux *Exceptiones Petri*. Cette œuvre est pour lui d'origine provençale, comme d'ailleurs les deux compilations dont elle procède principalement, à savoir le livre de Tubingen et le livre du manuscrit d'Ashburnham. — Ces deux collections datent du premier quart du XIIe siècle ; quant aux *Exceptiones Petri*, un peu postérieures, elles ont été cependant rédigées avant 1144. Le *Brachylogus* est, non pas italien, mais français, et date non du XIe siècle, mais du XIIe, et probablement du second quart de ce siècle : M. Conrat l'attribue à la France centrale, sans aller jusqu'à en placer sûrement le berceau à Orléans. Amené à se prononcer sur la partie romaine des compilations isidoriennes, l'auteur émet l'opinion que Benoît le Diacre et Isidore ont puisé à une source commune où les textes romains avaient été déjà employés. — L'origine de la *Lex Romana Curiensis* doit, à son avis, être cherchée en Rhétie et non ailleurs : M. Conrat rejette notamment l'opinion, énergiquement soutenue par M. Schupfer, d'après laquelle ce texte proviendrait de la Lombardie.

L'espace me manquerait pour signaler toutes les conclusions intéressantes que contient ce volume. M. Conrat est bien informé ; sa discussion est sérieuse et solide ; mais il est évident que sur beaucoup de points il n'a pu se faire une opinion personnelle et a dû se contenter de consigner dans son œuvre les résultats des travaux les plus autorisés. Cela le conduit parfois à reproduire des conclusions erronées ; M. Patetta (voyez par exemple, *Bullettino del Istituto di diritto romano*, Rome, 3e année, 1891) et d'autres le lui ont fait remarquer. M. Conrat n'a d'ailleurs pu prendre une connaissance personnelle de toutes les œuvres qui sont encore inédites : de là des lacunes, notamment en ce qui touche les collections canoniques. En outre, si étendues que soient les informations de l'auteur, il est certains ouvrages qu'on regrette de ne point voir cités : l'édition des formules donnée par M. de Rozière n'est point mentionnée, non plus que les mémoires de M. Tardif sur la date des formules de Marculphe et de M. Stevenson sur la collection de Deusdedit. Enfin, à propos des sources de Burchard, M. Conrat eût pu signaler l'importante dissertation publiée par M. Maassen en 1863, dans le tome Ier de la *Kritische Vierteljahrschrift*, de Pözl.

Ces critiques ne sont pas graves, et l'on aurait mauvaise grâce à y insister. En effet, tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du droit doivent reconnaître que, grâce à un travail immense et à des investigations aussi minutieuses que sagaces, M. Conrat les a mis en possession d'un recueil d'informations qui n'existait pas, quoique la nécessité s'en fît sentir depuis longtemps.

P. Fournier.

SCIENCES ET ARTS

L'Idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire. *Conférences faites en Angleterre sur l'invitation des administrateurs de la fondation Hibbert*, par le comte Goblet d'Alviella. Paris, Alcan, 1892, in-8 de xiv-328 p. — Prix : 6 fr.

Depuis 1878, un legs considérable laissé par Robert Hibbert à une commission spéciale est employé en partie à faire donner, chaque année, un cours de six conférences au moins sur un sujet se rapportant à l'origine et au développement de la religion. Ces conférences ont été inaugurées au printemps de 1878 par M. Max Müller, qui donna sept leçons sur *l'Origine et le développement de la religion, étudiés à la clarté des religions de l'Inde.* Divers sujets furent traités depuis par MM. Ernest Renan, Albert Réville, etc. M. le comte Goblet d'Alviella a traité récemment l'idée de Dieu, dans l'esprit de M. Renan et de M. Réville. Il reconnaît que les documents écrits et les monuments historiques en général lui font défaut pour résoudre le problème qu'il s'est proposé, en dehors de la révélation ; mais il s'appuie sur le système de l'évolution et sur les théories de Herbert Spencer, et prétend faire de l'histoire, en déclarant que, par histoire, il faut entendre toutes les tentatives entreprises pour reconstituer le passé du genre humain. C'est là une acception singulièrement large. Mais, quoi qu'il en soit, l'auteur aboutit en réalité à la destruction de toute religion, parce qu'il n'admet pas de surnaturel et ne voit dans chaque religion spéciale qu'une étape ou une forme du progrès. Il a réuni une masse de faits et de considérations pour aboutir à des conclusions désolantes. Il garde, il est vrai, l'idée de Dieu, ce que ne font pas tous ceux qui partagent ses opinions philosophiques ; mais sa philosophie n'en mène pas moins logiquement à la négation de toute religion et même de toute idée de Dieu.... Qu'est-ce que Dieu dans ce système? M. d'Alviella est obligé d'avouer que « la science positive, de même qu'elle ne peut rien nous dire sur la question de la survivance individuelle, reste impuissante à nous démontrer mathématiquement que le monde marche vers un but. » Sur quoi peut donc s'appuyer la religion et comment peut-il y avoir une religion, si l'immortalité de l'âme et la Providence ne sont que des hypothèses ; si, comme l'affirme l'auteur, une triple illusion a concouru à la genèse de la religion : extension abusive de la personnalité, confusion de la coïncidence avec la causalité et assimilation du rêve à la réalité? Il faut que le besoin de la religion soit bien fortement ancré dans le cœur de l'homme pour que des savants qui soutiennent de pareilles théories se croient obligés d'admettre encore la nécessité de la religion. L. M.

Friedrich Nietzsche, von Wilhelm Weigand. Munich, Lukaschik, 1893, in-8 de 116 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cette brochure renferme une étude approfondie de la philosophie de Nietzsche. Comme le remarque très justement l'auteur, le développement excessif de la personnalité est à la fois l'avantage et le fléau de notre époque. Personne n'a poussé plus loin que Nietzsche la philosophie de l'individualisme. Ce penseur, d'origine polonaise, est encore peu connu en France ; mais ses doctrines ont déjà pénétré en Russie, où elles sont vivement combattues par la science orthodoxe. Il a conquis une grande influence sur la jeunesse allemande, car, dit M. Weigand, l'influence tient plus à la personnalité qui s'impose qu'à la justesse des idées. C'est une observation profonde dont nous faisons tous les jours l'expérience.

Nietzsche, d'abord professeur de philologie à l'Université de Bâle, étudia l'esthétique des Grecs, puis leur histoire, puis Voltaire. Il s'est enfin jeté dans la philosophie de Schopenhauer et en a tiré les conséquences les plus extrêmes. La volonté est pour lui le fond de toutes choses ; elle est absolument indépendante. Dieu est le mal, car c'est une limite posée à la volonté. Les disciples de ce hardi négateur résument sa doctrine dans cet aphorisme : rien n'est vrai et tout est permis. Cependant Nietzsche fait profession de détester la Révolution française. C'est une sorte de révolutionnaire aristocrate ; il enseigne que la volonté est souveraine, mais, pour lui, il n'y a d'autre volonté que la sienne. Il n'y a pas à s'en étonner. Les révolutionnaires franchement libéraux sont rares, et trop souvent ils ne poussent le peuple à secouer le joug des lois que pour lui imposer leur propre manière de voir. D. V.

Fisica empirico-matematica, por el presbitero Don Juan Manuel Bellido Carbayo. Madrid, imp. de los Huerfanos, 1892, gr. in-8 de 1154 p., avec 763 fig. dans le texte. — Prix : 17 fr.

Voici un ouvrage considérable, je veux dire étendu, qui a dû coûter à son auteur une grande somme de travail, qui, sur certains points, est assez au courant des derniers progrès de la science, dont, par tous ces motifs, non moins qu'à raison du caractère et des titres ecclésiastiques de son auteur, j'aurais le plus grand désir de dire du bien, et que je me vois, à très grand regret, obligé de critiquer de la manière la plus sérieuse.

Je n'ai pas l'honneur de connaître D. Manuel Bellido Carbayo, mais je ne crois pas m'avancer beaucoup en supposant qu'il a dû se mettre tard à l'étude des sciences, et qu'après y avoir consacré beaucoup d'efforts, avoir acquis une somme considérable de connaissances, il a cru faire œuvre utile, dans un pays où, sans doute, les ouvrages de science sont rares, en faisant bénéficier le public du résultat de ses travaux.

Malheureusement, ces études manquaient d'une base solide, de connaissances mathématiques bien établies, et surtout de cet esprit scientifique, de cet esprit de méthode, de rigueur et de critique, qui s'acquiert difficilement dans les livres, surtout dans les ouvrages de seconde main, et qui exige l'enseignement oral ainsi que la fréquentation des laboratoires et l'observation personnelle. De là, d'abord, une inexpérience qui se traduit de bien des manières. Ainsi, dans l'histoire de la science, nous trouvons omis beaucoup des plus grands noms, et, par contre, des auteurs d'ouvrages d'enseignement, parfois même de traités élémentaires, placés au rang des maîtres. Ailleurs, ce sont des démonstrations mathématiques développées en deux pages, alors qu'un bon élève de nos classes de mathématiques élémentaires les ferait tenir en dix lignes. Ce qui est plus grave, c'est un défaut habituel de critique dans les conclusions. Par exemple, à propos de la transmission de la chaleur (p. 469 et 470), nous voyons des expériences sur les radiations complexes données comme infirmant une formule qui n'est applicable qu'à des radiations simples. Mais ce qui est bien plus grave encore, et ce qui rend l'ouvrage vraiment dangereux pour de jeunes intelligences, ce sont des erreurs énormes sur les principes fondamentaux de la science. Ainsi, à la page 49, nous trouvons développée une soi-disant formule expérimentale $M = TR$ qui signifie que la durée T d'un mouvement M est en raison inverse de la résistance R. A l'appui de cette formule sont citées des expériences de fantaisie comme celle-ci : Deux pendules identiques sont lancés avec la même impulsion, l'un ayant sa lentille baignée dans l'eau, l'autre dans le mercure. Les durées de leurs mouvements seront dans le rapport de 13,59 à 1 parce que tel est celui des densités des deux liquides. Ailleurs (p. 113, note) nous trouvons citée, sous le couvert de Clarcke et de d'Alembert, une formule fondamentale de mécanique qui est radicalement fausse, et de laquelle il résulterait que la vitesse communiquée par une force à un mobile serait en raison inverse du temps pendant lequel cette force agit. Beaucoup d'erreurs à peine moins graves seraient à signaler.

J'ai le regret de ne pouvoir en aucune façon recommander cet ouvrage.

E. Daram.

Premiers Principes d'électricité industrielle, par Paul Janet. Paris, Gauthier-Villars, 1893, in-8 de viii-275 p. — Prix : 6 fr.

Il serait difficile de donner une notion plus claire de ce que l'on entend dans les sciences physiques par le mot « Énergie, » et cela sans avoir recours aux abstractions mathématiques, que ne le fait M. Paul Janet dans les leçons professées par lui l'année dernière à la Faculté des sciences de Grenoble, et qu'il vient de publier, distribuées en huit chapitres, avec une introduction et un appendice.

L'auteur s'applique à faire comprendre par les faits eux-mêmes les principes de l'électricité industrielle, et procède en prenant « les choses de l'extérieur à l'intérieur, » en allant « de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas. » Dans l'introduction, il rappelle les principales formes de l'énergie, et après avoir, dans le premier chapitre, exposé quelques principes de mécanique appliquée, et donné les définitions indispensables du travail, de la puissance, du rendement, il traite dans les quatre chapitres suivants du courant électrique, des principes généraux des générateurs et des récepteurs, de la pile et des accumulateurs. Mais c'est surtout dans les trois derniers chapitres que l'auteur étudie les machines employées actuellement dans les applications industrielles de l'électricité, les dynamos à l'aide desquelles s'effectue la transformation de l'énergie mécanique en énergie électrique, et qui offrent le mode de production de l'énergie électrique « le plus économique de tous. »

Dans ces machines on trouve deux sortes d'organes essentiels, les aimants et les fils conducteurs dont le déplacement produit le courant ; M. Janet expose avec soin ce qui se rapporte aux uns et aux autres, et peut enfin aborder l'étude des machines soit à courants continus, soit à courants alternatifs, dont il examine en détail les éléments; il indique les différents moyens employés pour exciter les électro-aimants inducteurs, et dit quelques mots de leurs propriétés générales, en montrant comment on peut « connaître la valeur d'une machine donnée ; » il termine enfin en indiquant le but et la disposition des transformateurs.

L'appendice contient des notions sur les champs magnétiques tournants et les courants polyphasés dont l'emploi fournit une solution de la fameuse question du transport de l'énergie mécanique par l'électricité.

M. Janet, en restant toujours clair et sans utiliser les ressources de l'analyse mathématique, a fait un excellent livre qui permet au lecteur d'acquérir les idées fondamentales et précises nécessaires pour pénétrer dans l'étude des phénomènes électriques et de leurs applications : il a su éviter l'écueil de « la *vulgarisation* qui, passant par-dessus les principes et les lois, n'arrive qu'à une étude descriptive insuffisante, ou à des notions vagues » qui pourraient empêcher tous les progrès futurs.

H. C.

Leçons sur les origines de la science grecque, par Gaston Milhaud. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 306 p. — Prix : 5 fr.

M. Milhaud, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Montpellier, publie, distribuées en quatre livres, les huit leçons qu'il a « faites, l'an dernier, sous forme de cours libre, aux étudiants des Facultés des sciences et des lettres de Montpellier » sur les origines de la science grecque. Son but est de montrer que la science qu'il nomme explicative se trouve « en germe tout entière dans les tâtonnements »

des savants grecs du IVe et du Ve siècle avant J.-C. L'auteur « n'apporte aucun document inédit pouvant servir à l'histoire de la science : » il le déclare lui-même; mais il expose les résultats des travaux de MM. Diels, Teichmüller et Cantor en Allemagne, et de M. Paul Tannery en France, sur le même sujet. C'est surtout M. Tannery qui lui sert de guide, et, sauf la forme adoptée par M. Milhaud, on trouve à peu près tout le fond de l'ouvrage dans *la Science hellène* du directeur des Études scientifiques à l'École normale, auquel l'ouvrage est dédié.

La première leçon, intitulée *l'Explication scientifique*, renferme la doctrine philosophique de l'auteur sur la science. Pour lui, « la science théorique, la science des lois, est, dans certaines limites, une création de l'esprit : elle n'est pas l'explication nécessaire des choses, mais une explication toute relative à l'homme qui la conçoit....; c'est une forme de la pensée humaine. » Il ne se prononce pas sur la légitimité du procédé intellectuel qui nous fait rechercher « des rapports constants entre les circonstances indéfiniment variables des phénomènes : » il hésite sur la valeur du principe de causalité et pose un assez grand nombre de questions auxquelles il ne répond pas. Peut-être ne voit-on pas le lien qui existe entre cette première leçon et les suivantes; mais ce que l'on reconnaît aisément, c'est l'école à laquelle se rattache M. Milhaud, qui a choisi pour épigraphe de son œuvre une phrase de M. Renan. — Après avoir donné un aperçu historique sur l'Ionie et le monde ionien au VIIe siècle avant J.-C., l'auteur recherche la part de l'Orient dans la science des premiers Grecs, et conclut que « l'Orient a transmis aux Grecs un ensemble de connaissances pratiques qui ont pu servir de base à leur science, mais que celle-ci leur appartient bien véritablement. » Il passe ensuite en revue les théories de Thalès, d'Anaximandre et d'Anaximène sur la physique générale, et insiste sur une interprétation nouvelle de l'ἄπειρον, proposé par Anaximandre comme origine des choses : il n'est pas sans intérêt de voir des mathématiciens modernes corriger Théophraste et Aristote, et donner à un terme un sens qui leur avait échappé. M. Milhaud analyse aussi les solutions données au problème des origines par Pythagore et les Éléates, et creusant le célèbre aphorisme : « les choses sont nombre, » il saisit l'occasion de présenter à ses lecteurs M. Renouvier comme « l'un des philosophes français les plus puissants et les plus originaux, l'un des penseurs qui feront le plus honneur à notre siècle. » Enfin il relève l'importance des travaux des premiers mathématiciens grecs qui « semblent comporter, comme une suite naturelle, le développement colossal qu'ont atteint, depuis deux siècles surtout, la géométrie et l'analyse. » Il conclut en remarquant qu'il n'y a pas « une différence aussi essentielle qu'on le dit entre l'esprit de la science grecque et celui de la science moderne ; » mais il croit « seulement à une différence de degré dans le

rôle joué par le fait expérimental ; » et après avoir décoché en passant un trait au fidéisme du moyen âge, il reconnaît, avec M. Renan, « un miracle dans l'histoire : c'est la Grèce antique. » H. C.

BELLES-LETTRES

Colombo, poema, por Manoel de Araujo Porto-Alegre. Rio de Janeiro, Companhia typographica do Brazil, 1892, in-8 de xxiv-734 p.

A l'occasion du centenaire de Christophe Colomb, l'Institut historique et géographique du Brésil a publié cette nouvelle édition du poème de Porto-Alegre, avec portrait et biographie de l'auteur. Ce dernier a occupé une place assez importante dans l'histoire de la littérature brésilienne, bien qu'il soit totalement inconnu en France. Né à Rio-Pardo, en 1806, Manoel de Araujo Porto-Alegre est mort à Lisbonne il y a deux ans ; sa vie, très longue, fut remplie par des travaux de toute sorte. En peinture, il a été, à Paris, l'élève du baron Gros ; en poésie, il a été le maître, ou, pour parler plus exactement, le premier inspirateur de Gonçalves Dias, ce jeune écrivain qui, entre tous ses compatriotes, s'est distingué par un incontestable talent. Poète, voyageur, professeur érudit, Porto-Alegre a été accablé de distinctions et de titres, mêlé bien des fois aux hommes et aux choses, non seulement du Brésil, mais du continent européen. Toutefois, il a surtout été apprécié dans sa patrie, et notamment par l'empereur Don Pedro, qui le créa baron de Santo-Angelo. Rien n'est donc plus naturel que l'hommage qui lui est rendu aujourd'hui par l'Institut brésilien, et rien ne se justifie mieux.

Porto-Alegre a beaucoup écrit : le seul poème de *Colombo* a, si j'ai bien compté, environ trente mille vers. C'est sans doute trente fois trop, mais dans cet océan de facile poésie on peut faire quelques trouvailles. Plus d'une page témoigne de qualités réelles chez l'intarissable épique : imagination, coloris méridional, éloquence même. On en ressent une sorte d'éblouissement, mêlé de fatigue, il est vrai. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à propos du sujet choisi, qu'il a le double défaut d'être à la fois trop historique pour une légende, trop légendaire aussi pour de l'histoire, surtout quand on le traite à la façon romantique et vaguement idéaliste qui est celle de l'auteur. Les dernières recherches faites récemment, avec des méthodes plus sévères, sur la vie et l'époque du grand navigateur permettront-elles de décrire l'une et l'autre avec cette exactitude sans laquelle il ne saurait y avoir de véritables épopées ? Je l'ignore. En tout cas, à titre de document littéraire et même de tentative artistique, le livre de Porto-Alegre, écrit d'après l'esthétique de 1825, garde sa valeur. Maxime Formont.

Voltaire. Études critiques, par Edme Champion. Paris, Ernest Flammarion, 1893, gr. in-18 de VIII-300 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edme Champion est un voltairien, mais un voltairien convaincu, chose rare, et, chose plus rare encore, un voltairien qui a lu Voltaire. Aussi ne reconnaît-il pas comme disciples du maître ces sceptiques de 1830, espèce en train de se démoder, « d'esprit court, étroit et bourgeois, incapables de comprendre Voltaire, n'ayant rien de commun avec lui, sauf leur opposition mesquine au cléricalisme, » qui, « parce qu'ils n'entendaient pas la messe le dimanche, s'imaginaient penser librement, et dont toute la hardiesse n'allait pas au delà d'un dîner gras les vendredis *ordinaires*. » Voltaire leur ferait honte aujourd'hui de « leur légèreté, de leur absence de conviction et d'élan, de leur inertie, » lui qui fut un homme d' « enthousiasme, » d'action généreuse et féconde ! « Sa voix, comme un chant de coq clair et vibrant, dissipe les fantômes de la nuit, nous réveille et nous excite aux tâches viriles.... Quand les préjugés, les sottises, les atrocités qu'il a combattus auront disparu à jamais, il demeurera pour l'humanité un guide précieux, le meilleur de tous aux heures de défaillance et de vertige, celui qui, mieux que pas un, l'aidera à marcher allégrement vers la grande lumière des lointains horizons.... » (Chap. XXIII, *les Voltairiens*.)

On voit l'esprit de ce livre, — qui ne manque pourtant pas d'esprit. M. Champion est un avocat qui connaît son dossier, appuie tous ses dires, sans lourdeur, sans cesser d'être léger et même superficiel souvent, sur des textes habilement choisis.... Mais c'est un avocat. Et la tâche est vraiment facile de défendre un accusé aussi ingénieux, aussi souple, aussi beau parleur que Voltaire.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans son âme.

Il n'est que trop vrai. On peut donc le montrer, comme le fait M. Champion, campagnard adorant la paix des champs, « fou » de ses bœufs et de ses lapins, aussi bien que mondain passionné pour les plaisirs des salons et de la cour ; ami d'une inépuisable générosité, vendant ses meubles pour secourir autrui, et d'une tendresse de cœur qui s'ouvrait parfois aux sentiments les plus délicats (chap. II, *l'Homme*). — On peut, expliquant par d'illustres exemples, comme ceux de Port-Royal et de Pascal, « sa manie d'anonymat perpétuel et de pseudonymat obstiné, » justifiant par la rigueur des temps l'hypocrisie de ses désaveux, de ses pratiques religieuses et de ses communions, faire de « ses actes de faiblesse autant de preuves de sa résolution indomptable de lutter contre l'ennemi jusqu'au bout, » et voir en lui un « héros, » « excité par chaque nouveau péril à des audaces nouvelles, et quand les travaux accumulés et la gloire lui donnaient le droit de se retirer du combat, faisant retentir sur le monde sa voix de plus en plus hardie, de plus en plus terrible, de plus

en plus vengeresse » (Chap. III, *Fari quae sentiat*). — On a beau jeu de présenter ses contradictions comme « paroles légères sur lesquelles il ne faudrait pas s'appesantir, » comme « boutades lancées dans la mêlée sans en bien calculer la portée » (chap. V, *les Contradictions*) ; — et plus beau jeu encore de louer en lui la simplicité de *l'écrivain*, l'indépendance et la souplesse du *critique*, qui a dit successivement tout le bien et tout le mal qu'on peut dire de Corneille et de Shakespeare (chap. IV et VI).

On est à l'aise, surtout quand on trouve « puéril » *le Discours sur l'histoire universelle*, de Bossuet, pour faire honneur à Voltaire, à la fois de la façon dont il a parlé de « l'ampoule apportée à Clovis par un pigeon, » de « tant de fables dont le fanatisme et la crédulité nous ont encombrés, » et des éloges qu'en certains endroits il a libéralement accordés à l'Église romaine, à la Papauté, aux moines (chap. VII, *l'Historien*).

Courtisan, on démontre facilement qu'il ne le fut pas par ses impertinences aux grands, sa brouille avec Frédéric, et ses vingt années de retraite à Ferney (chap. X, *le Courtisan*) ; comme on prouve son patriotisme par son orgueil à raconter Marignan et sa joie à la nouvelle de Fontenoy (chap. XI, *le Patriote*).

Religieux, il le fut, puisqu'il bâtit une église à Ferney, défendit la croyance en Dieu, « comme un frein salutaire pour prévenir les délits des petites gens et surtout les crimes des grands, » puisqu'il admit « de temps en temps » l'immortalité de l'âme, et, également éloigné du pessimisme de Pascal et de « l'optimisme béat de Garo louant Dieu en toutes choses, » enseigna une morale qui, bien qu' « un peu trop accommodante à certains égards, n'exclut nullement les aspirations élevées et généreuses, » et est encore fort au-dessus de celle du XIXe siècle finissant. Il fut donc religieux, mais comme il faut l'être, à la façon de M. Renan, faisant une guerre acharnée à la seule superstition ; car l'*Infâme*, c'est « ce christianisme plein de démences et d'horreurs, qui admet la révélation, les prophètes, les miracles, la damnation éternelle, tous les prodiges ridicules qui souillent l'Évangile, » et non « ce christianisme sensé, humain, tolérant, expurgé de tout dogme, de tout surnaturel, de tout ce qui répugne à la raison, » c'est-à-dire la vraie religion de ce « sage, » de « cet homme distingué par sa vertu, par son amour de l'égalité fraternelle, de ce personnage idéal que les charlatans ont déshonoré et qui s'appelle Jésus » ! (chap. XIV, XV et XVI, *l'Infâme ; l'Église de Ferney ; Candide*).

Voltaire a traité Jeanne d'Arc comme Jésus, « la dégageant de l'appareil surnaturel qu'elle traînait après elle ; » car ce n'est pas « la Jeanne d'Arc de l'histoire, figure essentiellement laïque, qu'il a transformée en personnage ridicule, » mais « le vulgaire mannequin de sacristie, » aux

visions aussi grotesques que « celles de Marie Alacoque ou de Catherine de Sienne changeant de cœur avec Jésus » (chap. XII, *la Pucelle*). — « *Don Quichotte des malheureux* » (chap. XVII), s'il a parfois lancé des traits contre les juifs, c'était pour atteindre par-dessus leur tête la Bible « avec ses légendes risibles ou affreuses, » avec « ce qu'elle a d'absurde, d'immonde ou de féroce : » mais il les a défendus aussi et leur a préparé les voies de l'affranchissement (chap. XVIII, *les Juifs*).

Démocrate et républicain en effet, beaucoup plus que Jean-Jacques, avec qui il ne fut pas sérieusement divisé malgré les injures échangées, non seulement il a, quoi qu'en aient dit certains, la plus grande part dans la Révolution, mais on nous montre par des citations qu'il eût approuvé, s'il en avait été le témoin, presque tous les actes de la Convention et sans doute le régicide même (chap. XX et XXI, *le Différend avec Rousseau. — Voltaire et la Révolution*).

Son seul tort, conclut l'auteur dans un chapitre joliment ironique, c'est de n'avoir pas été lourd, emphatique, pédant, ennuyeux, d'avoir été « trop Français, comme Rabelais, Montaigne et Molière » (chap. XXII, *le Tort de Voltaire*).

Tout cela donc est vrai, j'en conviens volontiers. Mais le contraire l'est aussi. Chapitre par chapitre, il est, on le sait, extrêmement facile de soutenir, textes en mains, des thèses tout opposées à celles de M. Champion. Pour ne répondre qu'à sa conclusion même, quelque français que cela puisse être dit par l'autorité de Montaigne et de Molière, l'habitude de parler légèrement de choses graves, souvent de choses qu'on comprend mal, ne constitue-t-elle pas un travers d'esprit fort dangereux ? Et ce persiflage impie, à la contagion duquel un disciple de Voltaire intelligent comme M. Champion n'échappe pas, n'est-elle pas précisément la part de son héritage la plus populaire ?

C'est ce qui fait qu'à part deux ou trois points de détail un peu nouveaux, comme la date du Sermon des cinquante (chap. XIII), qui me paraît victorieusement rétablie en 1760 contre le dire de M. Brunetière, comme les raisons heureusement trouvées du projet de Voltaire de réfuter Saint-Simon (chap. IX), ou encore l'explication très simple de son jugement sur les *Provinciales* (pourquoi en effet Voltaire eût-il été janséniste ?) (chap. VIII), à part cela il ne peut pas rester grand'chose de ce petit livre. Intéressant à lire pourtant, et même pour ceux qui pensent autrement, parce qu'il y a nombre de citations et de renvois, les rapides et lestes chapitres qui le composent n'ont guère d'autre portée que des articles de journal. Ils en ont d'ailleurs l'allure un peu batailleuse ; ils en ont aussi le goût acidulé : un peu de sauce au blasphème fait toujours bien, n'est-ce pas, aujourd'hui ?

GABRIEL AUDIAT.

Essais de littérature contemporaine, par Georges Pellissier. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-16 de 391 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici encore un livre fait de pièces et de morceaux : les écrivains d'aujourd'hui ont décidément l'haleine courte, — et l'art d'utiliser les restes. Avec divers articles parus à droite et à gauche, avec quelques autres qui sans doute n'avaient pas pu trouver leur placement, M. G. Pellissier, un universitaire de talent, que l'Académie a déjà couronné pour son ouvrage sur *le Mouvement littéraire au XIXe siècle*, nous a composé un petit volume panaché, intéressant en somme, et agréable à lire.

Tous les morceaux ne sont pas d'égale valeur. Le plus important est sans conteste l'étude sur *le Pessimisme dans la littérature contemporaine*. J'y trouve cependant à redire. Je voudrais que l'auteur, chargeant moins la science, qui est pour lui la grande coupable, accusât davantage l'incrédulité que le XVIIIe siècle nous a léguée. Il apparaît de façon si évidente que l'esprit, armé de la foi religieuse, n'a rien à redouter ni des enseignements de la science, ni des dures épreuves de la vie, ni du spectacle même des plus douloureux événements de l'histoire. Pour l'âme, au contraire, qui a perdu ce lest divin, qui la maintenait toujours solide et droite sur les flots les plus orageux, qui ne voit que, vacillante, elle s'en va à tous les vents, ballottée du matérialisme au scepticisme, de la haine à l'indifférence, de la sensualité ardente au dégoût des plus saines joies de la vie, de la fièvre d'action qui, quoi qu'on dise, possède une bonne moitié des jeunes, les *struggle-for-lifers*, comme ils s'appellent, les politiques, les ambitieux, les cupides, à ce dilettantisme ironique des Renan et des Jules Lemaître, essayant de s'accrocher à tout, au mysticisme en dernier lieu, à l'occultisme et à la magie même, en proie au pessimisme sans doute, parce que nulle part elle ne trouve la paix, première condition du bonheur, mais en proie surtout à l'anarchie, toutes les facultés, tous les instincts humains battant à la fois la campagne....! Et par là s'expliquent aisément cette « inexplicable » incohérence, ces contradictions si frappantes qu'en vérité, quand on cherche à caractériser notre époque et à déterminer quel courant elle suit, il me semble qu'on perd son temps, à moins qu'en haut et en bas du chapitre on n'inscrive : « désordre » et « chaos! » — Mais comment M. Pellissier n'eût-il pas été gêné pour insister sur cette action dissolvante de l'irréligion, lui qui écrit, — après tant d'autres, — cette énormité que le christianisme « incline les âmes au pessimisme » (p. 3), que « le fond même du christianisme, c'est l'idée que la nature en nous ou hors de nous a pour essence le mal » (p. 28)? — C'est toujours l'erreur des gens qui jugent du christianisme par le dehors, des couvents par les grands murs et les grilles, et ne savent pas quels riants jardins il y a souvent derrière ces murs, quelles souriantes, et l'on ose-

rait dire parfois quelles joviales figures apparaissent derrière les guichets des carmélites ou des clarisses !

Je reprocherais encore à M. Pellissier d'être un peu désordonné, de ne pas marcher d'un pas assez ferme, de ne pas conclure d'une manière assez nette : il fait des remarques intéressantes, fines même quelquefois ; il a bien vu tout ce qu'il y a d'égoïsme au fond de nos modernes pessimistes. Mais il ne juge rien, n'essaie pas même d'entrevoir ce qui sortira de tout cela, et il s'arrête tout à coup à la page 68, sans qu'on sache pourquoi.

Le chapitre sur *l'Évolution du vers alexandrin*, incomplet également, est une étude minutieuse, subtile, et mieux documentée que la précédente, de toutes les combinaisons de rythmes qu'offre la poésie romantique. Elle sent seulement un peu trop le philologue, qui voit partout de l'art et des effets voulus, même là où il n'y a que fantaisie et sans-gêne, et qui s'évertue à ramener à des règles ce que le caprice ou le hasard ont produit. Mais je trouve marquée avec beaucoup de précision la limite qui sépare la prose de la poésie, et qui, en aucun cas, ne saurait être impunément franchie.

Je signale encore le juste et pénétrant article consacré à l'œuvre du jeune romancier *Paul Margueritte*. Sans reprocher au critique sa sympathie très vive pour un talent que j'estime grand, moi aussi, et qui, se dégageant de plus en plus du *pot-bouille* naturaliste, s'épure visiblement dans *Jours d'épreuve*, *Sur le retour*, et plus récemment encore dans *Ma Grande*, j'estime que son indulgence est tout à fait excessive, et qu'il y avait lieu de ne pas omettre ce livre d'*Amants*, si curieux et si caractéristique par tout ce qui s'y trouve de morbide, de névrosé, de malsain : preuve qu'il y a bien quelque chose de pourri dans la génération qui monte !

J'aime moins, les trouvant plus superficielles, l'étude sur *Marcel Prévost*, où il y a un luxe bien inutile de citations très crues, et l'étude sur *Paul Bourget*, où l'appréciation demeure très vague et où l'on ne voit pas trop, par exemple, ce que pense M. Pellissier des théories de l'auteur du *Disciple*, qu'il analyse pourtant, sur les dangers et l'immoralité du scepticisme contemporain.

C'est d'ailleurs la principale critique qu'on peut adresser à ce livre fait sérieusement et qui ne manque ni de finesse ni d'esprit ; il est un peu vague et mou. On voudrait « plus d'accent, plus de relief, quelque chose de plus sobre et de plus résistant. » Et puis, ce qu'il dit d'*Octave Feuillet*, de *M. Zola*, de *M. Brunetière*, a été dit déjà et n'est ni complet ni suffisamment vigoureux.

L'histoire du *Drame shakespearien en France* est connue aussi : M. Larroumet la racontait encore il n'y a pas longtemps ; et M. Pellissier cède à son tour au préjugé absurde qui considère comme « un progrès

du goût français » (p. 106) qu'on supporte aujourd'hui — (par mode et par pose, n'en doutez pas!) — des pièces écrites dans le goût anglais d'il y a quatre cents ans !

Que je note enfin, pour être complet, quelques pages sur *J.-J. Weiss*, et un morceau sur *l'Évolution actuelle de la littérature ;* je dis bien un « morceau, » car il n'est guère question que des symbolistes. Si l'on en prenait le titre à la lettre, il faudrait déclarer le chapitre tout à fait superficiel et insuffisant. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Studien zur Rechtsgeschichte der Gottesfrieden und Landfrieden, von Dr. iur. LUDWIG HUBERTI. Ies Buch : *Die Friedensordnungen in Frankreich.* Mit Karte und Urkunden. Ansbach, C. Brügel et fils, 1892, in-8 de XVI-593 p.

Je suis furieusement en retard vis-à-vis de M. Huberti et de son ouvrage ; et me voilà bien embarrassé pour en parler après tout ce qu'on en a déjà dit. L'on a vu une merveilleuse entente chez les critiques, bienveillants ou grincheux, pour en chanter les louanges ; et je m'empresse d'ajouter que ce n'est pas moi qui viendrai jeter une note discordante dans ce concert d'éloges. Bien au contraire, l'ouvrage me paraît excellent, et je n'ai même pas à lui faire le reproche qu'on lui a voulu adresser d'encombrer son texte par des citations trop longues. Ce n'est pas une histoire de la trêve et de la paix de Dieu que nous offre l'auteur, mais des études pour servir à cette histoire ; il insiste dans sa préface sur le mot *zur* de son titre, et nous aurions mauvaise grâce à l'oublier. C'est volontairement qu'il fait assister son lecteur à tout le détail de son travail, et, pour mon compte, je trouve que le lecteur ne peut que gagner à cette étude de détail. Un autre caractère du livre de M. Huberti, sur lequel je crois utile d'appeler l'attention, c'est d'être avant tout une étude d'histoire du droit. Cela est surtout sensible dans la dernière partie de son ouvrage relative à l'extrême fin du moyen âge et au début des temps modernes; M. Huberti se contente d'y analyser les actes législatifs portés pour établir la paix, sans étudier suffisamment quel en a été l'effet pratique et quel a été le régime du pays sous ces ordonnances.

L'ouvrage de l'érudit allemand comprend deux divisions fondamentales : la plus importante à tous égards a pour objet l'étude des efforts de l'Église pour établir la paix de Dieu. Un premier chapitre passe en revue les établissements de paix tentés par l'Église depuis les prohibitions purement synodales de Charroux (989) et de Narbonne (990) jusqu'au second synode de Limoges (1031), dans lequel l'Église menace d'interdit les violateurs de la paix, et jusqu'au deuxième synode de Bourges (1038), où s'établit le principe de la lutte armée contre les

perturbateurs de l'ordre. Le second chapitre est consacré à la période où la trêve de Dieu est à son apogée. C'est au synode d'Elne en Roussillon, tenu en 1027, d'après M. Huberti, et non en 1047, comme quelques-uns l'ont voulu prétendre, qu'apparaît d'abord la trêve, paix à caractère simplement temporaire, au lieu que la *pax* a un caractère durable. La Papauté joue alors un rôle actif dans l'essai de pacification, et les croisades qui commencent à la fin du siècle sont un moyen de détourner des pays chrétiens le fléau de la guerre. Les dernières prescriptions de l'Église pour la paix sont de la fin du XIIIe siècle. Depuis un siècle et demi déjà, les rois faisaient à leur tour des tentatives dans le même sens que l'Église. C'est là ce qu'étudie M. Huberti dans la deuxième partie de son livre, encore une fois beaucoup moins ample et beaucoup moins complète que la première. On ne peut donc dire que M. Huberti, malgré l'importance considérable de son ouvrage, ait entièrement épuisé le sujet; il reste aux érudits un champ encore étendu à exploiter. Mais le volume de l'écrivain allemand servira de fondement à toutes les recherches ultérieures sur les institutions de paix ; c'est un des livres que nous souhaiterions de voir mis à la portée du public français sinon par une traduction intégrale, au moins par une « adaptation, » par un travail qui, en en supprimant quelques discussions intéressantes seulement pour des érudits et quelques longueurs, en conserverait toute la substance et les conclusions.

Nous regrettons, en terminant, que M. Huberti, qui témoigne dans tout son ouvrage d'un grand souci d'érudition, ait si peu pris peine d'écrire correctement les noms propres français qu'il a rencontrés. Si Canguedoc pour Languedoc (p. 122) est une simple faute d'impression qu'on ne songera pas à imputer à l'auteur, en est-il toujours de même ? Et les formes Souscillanges au lieu de Sauxillanges (p. 122), Filippe pour Philippe (p. 533 et passim), Montehéri pour Montlhéry (p. 535), Cressy pour Crécy (p. 568), Lâon pour Laon (p. 359) doivent-elles bien être mises sur le compte de l'imprimeur ? E.-G. Ledos.

Nos adieux à la vieille Sorbonne, par Oct. Gréard. Paris, Hachette, 1893, in-8 de xv-406 p. — Prix : 15 fr.

Il semble réservé à M. Gréard de présider à l'inhumation de tous les souvenirs religieux qui végétaient encore dans le domaine de l'instruction publique. L'organisateur du système scolaire athée éprouve aujourd'hui le besoin de verser une larme sur les débris vermoulus du collège de Sorbon et de Richelieu, où l'on apprenait autrefois la science de Dieu. Nous nous garderons bien de médire de ses sentiments intimes, mais ce n'est pas sans un certain scepticisme que nous avons parcouru ces pages bien tournées où se rencontre juste la somme d'atten-

drissement qui est nécessaire pour ne pas déranger l'harmonie glacée du style académique. Le vice-recteur de l'Académie de Paris a sans doute plus d'une fois dû se dire à lui-même qu'elle n'était pas si amie de l'obscurantisme, cette ancienne Université, religieuse malgré tout jusqu'aux moelles, et qui enveloppait de ses bras maternels tous les individus, d'où qu'ils vinssent, riches ou pauvres, pour les conduire aux plus hautes dignités de l'Église et de l'État, pour en faire les énergiques pionniers du progrès et de la civilisation. A côté de la Sorbonne, en effet, il y avait une foule d'autres institutions d'ordre analogue ou inférieur qui toutes concouraient à développer le savoir et à répandre les bienfaits de l'instruction. Que M. Gréard compare donc les anciens moyens d'action et les ressources actuelles, qu'il mette en regard les résultats d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, et peut-être avouera-t-il que la religion qu'il repousse de l'enseignement moderne a mieux mérité de la science et de la patrie.

Le livre de M. Gréard renferme quatre parties : la première consacrée à la Sorbonne de Robert ; la seconde à la transformation dont la célèbre maison fut redevable à la générosité du Cardinal; la troisième réservée à la période révolutionnaire et aux différentes adaptations qui en furent la conséquence ; la dernière enfin, aux temps nouveaux. L'auteur a raison de le dire, c'est plutôt un tableau gracieux, brillant, facile, qu'il a rapidement brossé, qu'une histoire qu'il a écrite. Il n'y a pas de reproches à lui en faire; car, si M. Gréard était apte à collationner les annales de la Sorbonne, il faut un théologien pour aborder avec assurance et compétence l'étude détaillée de l'ancienne maison. Nous croyons au reste savoir que ce gigantesque travail est depuis plusieurs années sur le métier, et nous nous plaisons à espérer qu'il ne tardera pas trop à voir le jour. Il serait toutefois injuste de ne pas reconnaître que M. Gréard a tracé une esquisse assez fidèle de la vie scolastique de l'ancien collège, le caractère de Robert en particulier est bien rendu : « C'était, dit-il, un homme d'école.... Il rapporte tout à l'école : sentiments, idées, langage. A étudier ses écrits, on comprend que la fondation de la communauté des pauvres maîtres étudiant en théologie, qui devait être l'honneur de son nom, a été la pensée de sa vie » (p. 10). Les titres distincts des hôtes ou associés, leurs droits et leurs usages, les motifs véritables de leur commensalité, leur jalousie pour l'indépendance du collège sont aussi convenablement appréciés et décrits. Où M. Gréard nous semble avoir complètement méconnu l'esprit de l'institution, c'est quand il lui reproche de n'avoir pas été l'atelier d'une publication commune, comparable aux collections des Bénédictins (p. 189). Ce n'était pas le but de l'association et elle serait sortie de ses règles si elle l'avait tenté. — Les vicissitudes par lesquelles ont passé les bâtiments de l'ancien collège reconstruit par Richelieu, jusqu'à leur adaptation en 1821 aux

services de l'Académie de Paris, sont véritablement intéressantes. On songea à y loger l'école normale, puis l'école de chalcographie, on voulut ensuite en faire un amphithéâtre de distribution de prix, une salle d'exposition permanente pour les beaux-arts, etc. Un ridicule projet de séminaire national, rêve du cardinal Maury, heureusement demeuré sans réalisation, nous montre l'ébauche de la Faculté de théologie dont il ne reste déjà plus que le souvenir! Enfin on se décida pour un musée des arts et on logea toute une colonie d'artistes, qui vinrent animer de leurs rires et de leurs querelles les solennelles masures que nous avons tous connues.

Avant de nous séparer de M. Gréard, nous lui demanderons la permission d'ajouter encore quelques petites critiques. Pourquoi n'a-t-il pas eu le soin de recourir à l'édition Delaborde (dans les publications de la Société de l'histoire de France) pour nous citer Rigord, au lieu d'emprunter sa référence à du Boulay ? C'est faire à Morin et à Tournely une injure gratuite que de les ranger parmi les inconnus : il en est beaucoup dont la réputation est brillante aujourd'hui et qui ne possèdent pas leur savoir. — Cinq gravures et quatorze plans bien choisis et non moins bien exécutés complètent ce beau volume, auquel l'auteur a eu l'heureuse pensée d'adjoindre près de cent cinquante pages de pièces justificatives qui sont loin d'en diminuer la valeur. G. Péries.

Le Connétable de Lesdiguières, par Ch. Dufayard. Paris, Hachette, 1892, in-8 de xxii-614 p. — Prix : 10 fr.

Quand MM. Douglas et Roman eurent achevé l'importante publication des *Actes et Correspondance du connétable*, tous ceux qui s'intéressent à notre histoire appelèrent de leurs vœux un érudit capable d'écrire enfin une vie de Lesdiguières. Depuis une vingtaine d'années, des documents de premier ordre et des ouvrages sur le Dauphiné, d'une valeur peu commune, avaient été mis à jour ; il fallait maintenant les compulser avec soin, en présenter comme la synthèse, puis en tirer des conclusions définitives. Ce travail long et délicat, M. Dufayard l'a entrepris avec courage, et mené à bien : son livre, quant à la clarté et à la science, répond pleinement aux exigences de la critique historique.

Au xvie siècle, le Dauphiné produisit des hommes de guerre remarquables : Guiffrey de Boutières, Bayart, du Puy-Montbrun, des Adrets, de Gordes qui, par ses services et son alliance, se rattache si étroitement à cette province, mais aucun de ces capitaines, d'ailleurs célèbres à des titres fort différents, n'a marqué dans nos annales comme François de Bonne, et ne leur a légué d'aussi durables souvenirs.

Un courage et une audace infatigables, une entente supérieure de la guerre, des actions d'éclat, par-dessus tout une ambition dévorante, expliquent la fortune prodigieuse de cet obscur gentilhomme du Champ-

saur parvenu, grâce à son épée, aux plus hautes dignités du royaume : le simple résumé d'une vie aussi extraordinaire en dit long, et fait pressentir de quelle énergie était doué l'homme qui a su parcourir d'aussi glorieuses étapes.

François de Bonne, né à Saint-Bonnet, le 1er avril 1543, placé sous la tutelle de Jean Martin, son oncle, châtelain de Saint-Laurens-du-Cros, fut élevé aux frais de François de Castellanne, prieur de Saint-André (1539-1566), son parrain et son oncle maternel. Guidon dans la compagnie du capitaine Furmeyer (1562) ; capitaine d'une compagnie (1565) ; lieutenant de Montbrun en Gapençais (1573) ; chef des protestants du Dauphiné (1577) ; capitaine de cinquante hommes d'armes (1591) ; conseiller d'État (1595) ; lieutenant général en Provence (1595) ; lieutenant général des armées du Roi (1597) ; lieutenant général au gouvernement du Dauphiné (1598) ; maréchal de France (1609) ; duc et pair (1611) ; maréchal de camp général (1621) ; chevalier de l'ordre du Roi (1622) ; il fut enfin nommé connétable de France en 1622. Comme enseveli dans son triomphe, il mourut, à Valence, le 2 septembre 1626 : par une singulière revanche de la vie, il rendit le dernier soupir dans la maison du chanoine Rosset, à la porte de laquelle avait été pendu Hector de Pardaillan, seigneur de la Motte-Gondrin, son prédécesseur au gouvernement du Dauphiné (27 avril 1562).

Il fut seigneur des Diguières, de Serres, de Rosans, de Vizille, du Bourg-d'Oisans, de Pont-d'Ain, de Valbonnais, de Champs, de Villemur, de la Tour-du-Pin, de Simiane, de Châteauvillain, de la Verpillère, etc., et de trente-quatre autres paroisses ; il fut duc de Lesdiguières et du Champsaur. Il se maria deux fois : d'abord avec Claudine de Bérenger du Gua, le 11 novembre 1566 ; elle était fille de noble André de Bérenger, seigneur du Gua, et de Madeleine de Bérenger-Pipet, et mourut en 1608, au château de Puymaure, près de Gap. De ce premier mariage, il eut cinq enfants : deux garçons et deux filles moururent en bas âge. Madeleine de Bonne seule survécut : née en 1576, elle épousa, en 1595, Charles de Créquy-Blanchefort, comte de Sault, fils d'Antoine de Créquy-Blanchefort et de Chrétienne d'Aguerre, comtesse de Sault. Ses enfants furent substitués au nom et aux armes des de Bonne, et à la duché-pairie de Lesdiguières.

La figure du connétable se détache avec un éclat singulier dans un siècle où cependant les grands hommes ne sont pas rares. Lesdiguières sera l'ami du président Prunier : tous deux s'empresseront de saluer Henri IV comme roi, et s'efforceront, au milieu de luttes sanglantes, de faire reconnaître son autorité en Dauphiné. Quand l'épée du premier aura dispersé les ligueurs et ouvert leurs citadelles, l'habile diplomatie du second interviendra pour recueillir les fruits de la victoire, et ainsi appuyés l'un sur l'autre, ils entreront dans Grenoble reconquis, arrache-

ront la Provence aux mains de Charles-Emmanuel, qui s'y installait déjà en maître, et enfin sauveront ces deux provinces, non sans peine, des étreintes de la Ligue et des convoitises de l'étranger.

Pour écrire sérieusement une histoire du « Connétable » il fallait se livrer à un labeur considérable; cette tâche n'a point effrayé M. Dufayard ; non seulement il a dû feuilleter les *Actes et Correspondance de Lesdiguières*, mais encore, pour ne citer que les principaux ouvrages, consulter l'*Histoire des protestants du Dauphiné*, par Arnaud; l'*Arrondissement de Montélimar*, par Lacroix; l'intéressante *Histoire de Grenoble*, par Prudhomme; les importants *Documents sur la Réforme*, publiés par J. Roman, un érudit infatigable dont il est indispensable de connaître les excellents travaux si l'on désire parler avec quelque exactitude des événements accomplis en Dauphiné, au XVIe siècle; les *Mémoires d'Eustache Piémond*: les recherches du docteur Ulysse Chevalier; les *Mémoires des frères Gay*; l'*Histoire de Prunier Saint-André*. Joignez au judicieux emploi de ces matériaux énormes la connaissance des manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble, des Archives de l'Isère, et des Archives de Turin (*Archivio di Stato, Categoria negoziazioni con Francia*) : le lecteur peut maintenant se faire quelque idée de l'ouvrage entrepris par M. Dufayard, et exécuté avec un plein succès.

Nous avons lu le livre de M. Dufayard avec recueillement, et surtout avec fruit : ces pages écrites dans un style clair et facile retracent, par le menu, un des siècles les plus dramatiques de notre histoire. Si parfois l'érudition était capable de donner dans quelques travers, nous serions tenté de lui reprocher, en cette occasion, un trop grand luxe de citations, c'est là certes un beau défaut, mais, à la longue, le lecteur est comme écrasé sous le poids des recherches, son esprit s'égare au milieu de ces innombrables documents, fort inégaux en intérêt et en valeur, les grandes lignes perdent de leur netteté, la figure principale diminue de relief, et, peu à peu, la trame vous échappe : c'est pour ainsi dire l'émiettement de l'histoire.

Nous avons aussi regretté que l'auteur ait passé sous silence les conférences de Lesdiguières avec le P. Cotton, et, plus tard, ses relations suivies avec saint François de Sales : pour juger avec équité un homme comme Lesdiguières, il faut tenir compte de tous les événements qui ont pu avoir quelque influence sur ses décisions; si nous disposions de plus d'espace, nous pourrions relever encore quelques inexactitudes.

En dépit de ces critiques, *le Connétable de Lesdiguières* est un livre d'un mérite peu ordinaire; il fait grand honneur au consciencieux érudit qui l'a signé : quiconque voudra posséder quelques idées justes sur les guerres de religion, sur les menées factieuses du parti protestant et sur la politique française à cette époque si troublée, sera tenu de le lire avec attention.

A. VELLOT.

Mémoires du général Radet, *d'après ses papiers personnels et les archives de l'État*, par A. Combier. Saint-Cloud, imp. Belin frères, 1892, in-8 de 759 p. — Prix : 10 fr.

La notoriété du général Radet se rattache à deux événements : l'arrestation du pape Pie VII, le 6 juillet 1809, et celle du duc d'Angoulême, le 11 avril 1815. Ces deux souvenirs ont gêné toute sa vie le général Radet : sa famille adoptive n'en a pas été moins préoccupée. Le dernier survivant de ses petits-neveux et petits-fils adoptifs, le légataire de ses manuscrits, M. Combier, que des travaux distingués sur la Révolution ont, depuis longtemps, signalé à notre attention, a voulu élever à son parent une sorte de monument expiatoire ; il l'a fait sous la forme d'un gros in-8 de 738 pages, qui comprend 444 pages de texte et 293 de notes et de documents. Peut-être, pour arriver au public, eût-il mieux valu prendre un appareil moins imposant : l'auteur le sait ; c'est de parti pris qu'il a voulu composer un dossier, et, sans grand souci du présent, il le déclare, s'en fier à la justice de l'avenir. Nous sommes donc en présence d'une biographie plantureuse, documentée, un peu massive : ce n'est pas une raison pour la dédaigner.

Le général fut un soldat brave et heureux ; il eut une grande part à l'organisation de la gendarmerie ; c'était un homme habile, adroit, rusé ; il était apte aux opérations les plus difficiles, et c'est pourquoi il fut chargé d'arrêter le Pape et le cardinal Pacca. Est-ce lui qui eut l'initiative de cette arrestation ? Est-ce lui qui insista auprès du général Miollis pour qu'il y fût procédé ? Il y aurait quelque naïveté ou à poser ces questions ou à tenir compte de ceux qui les résoudraient par l'affirmative. C'est à les réfuter que s'attache M. Combier. Il démontre que, dans cette grave circonstance, son parent reçut des ordres du général Miollis, lequel en recevait du roi Murat, lequel en recevait directement de l'Empereur. Cet acte était un tel scandale que celui-ci, au cours du voyage de Pie VII, affecta d'en décliner la responsabilité, et que, plus tard, il la répudia. Il est étrange alors ou que l'Empereur ait continué sa faveur au général Radet, ou qu'il n'ait pas ordonné de ramener le Pape à Rome, ou qu'il n'ait pas usé lui-même envers le Souverain Pontife de procédés moins violents et moins brutaux. C'est donc à l'Empereur lui-même, la chose est incontestable, qu'il faut faire remonter la charge de l'arrestation du Pape, comme de ses suites, en y ajoutant l'hypocrisie dont il crut nécessaire et convenable de s'envelopper.

Comment le général Radet se conduisit-il à l'égard du Pape ? Plus que correctement : il fut complaisant, prévenant, attentif ; le Pape lui-même l'a reconnu, et cela à plusieurs reprises. Au cours du voyage, il disait au cardinal Pacca : *Fortuna per noi d' essere caduti nelle mani dell' eccellente generale Radet.* Il lui donnait une tabatière enrichie de son portrait ; plus tard, il faisait restituer au général un domaine que celui-ci

avait acheté à Rome, et que les dominicains, sur lesquels il avait été confisqué, réclamaient. M. Combier établit très nettement tous ces faits, non seulement par des rapports émanés du général, mais par des témoignages incontestables venant de divers côtés.

Reste la mission elle-même. On peut admettre que le général Radet n'était pas en position de la refuser ; qu'il devait obéir; qu'il y allait de ses intérêts, de son avenir, et même, dans la rigueur de la discipline militaire, de son devoir. Pesa-t-il alors toutes ces raisons ? Ne se souvint-il pas plutôt du général Berthier, qui avait enlevé Pie VI et mérité les faveurs du Directoire ? Dans les idées de ce temps-là, un pareil coup de main n'était pas pour faire honte, et, depuis vingt ans, il s'était prononcé et écrit assez de déclamations ou pour le rendre méritoire, ou pour en déguiser l'odieux. Sous ces influences, s'il n'est pas établi que le général Radet se soit offert, on comprend qu'il ne se soit pas récusé et qu'il ait peut-être accepté avec quelque empressement une mission hardie et délicate qu'il ne lui était pas interdit d'accomplir en galant homme, et dont l'Empereur, après tout, devait lui tenir compte.

Plus tard, l'opinion ayant tourné, les violents eurent tort ; on ne regarda pas à la manière dont Radet avait rempli sa mission ; on lui reprocha de l'avoir acceptée, et, rien que pour cela, on lui en imputa tous les torts. Même en faisant de justes distinctions, même en reconnaissant la force des circonstances, même en réduisant à une stricte mesure sa responsabilité, il lui restera, ce qu'on ne peut lui ôter, que son nom soit fatalement enchaîné à une scène de violence morale et physique, dont rougissait et que désavouait impudemment celui-là même qui l'avait ordonnée. Voilà de quoi M. Combier ne pourra laver la mémoire du général Radet.

C'est sans doute parce qu'il avait mené avec hardiesse et prudence le coup de main du 6 juillet 1809, que, en avril 1815, l'Empereur lui confia encore le soin d'arrêter et de reconduire à Cette le duc d'Angoulême. On lui avait recommandé des égards, il en eut ; le duc en témoigna lui-même. Néanmoins, avec ces antécédents et étant donné les rancunes légitimes que la seconde Restauration victorieuse pouvait avoir contre ceux qui avaient si lestement oublié leurs serments de 1814, on comprend que le général Radet fût devenu suspect, moins à cause de ses actes que de l'influence qu'on lui supposait. Il fut arrêté, interné à la citadelle de Besançon. Ses amis, très ardents à le défendre, ne portaient pas tous des noms qui fussent par eux-mêmes une protection. L'Empire, qui s'accommodait des jacobins, avait pu adopter Briot ; la violence de celui-ci, soit à Besançon, soit à Paris, pendant la Révolution, était sans doute mieux connue alors de ses compatriotes qu'elle ne paraît l'être aujourd'hui de M. Combier. En revanche, il était soutenu en secret par M. de Courvoisier, avocat général ; l'aumônier de la citadelle, une religieuse célèbre par son dévouement à tous, le visitaient ;

le duc d'Angoulême fit une réponse très favorable. Cependant, le général fut condamné par le conseil de guerre à neuf ans de détention : en 1798, M. Briot était plus expéditif envers les émigrés! Le jugement avait été rendu le 29 juin 1816; un mois après, le général sollicitait sa grâce; M. de Courvoisier, le général Van de Dem, qui l'avait condamné, appuyèrent sa demande; le 25 décembre 1818, le duc d'Angoulême annonça lui-même au préfet du Doubs que la grâce était octroyée. Après deux ans et demi de détention, le général quitta, le 12 janvier 1819, la citadelle de Besançon, et rentra à Varennes, où il mourut le 28 septembre 1825.

Indépendamment des deux ou trois grands faits qui dominent cette biographie, il en est bien d'autres qui la rendent intéressante et neuve pour le lecteur instruit. M. Combier expose avec beaucoup d'ordre et de méthode; il s'exprime, il est vrai, avec une passion souvent amère sur les adversaires du général; c'est son droit, sinon d'historien, du moins de parent. En résumé, il a des justifications qui portent; mais pouvait-il tout justifier?

VICTOR PIERRE.

Archevêché de Bordeaux. Inventaire sommaire des archives antérieures à 1790, par le chanoine E. ALLAIN, archiviste diocésain, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. Bordeaux, imp. Duverdier, 1893, in-4 de XXXIII-241 p.

Ce travail considérable, auquel des qualités supérieures d'ordre et de logique n'ont pas moins présidé que le soin et le scrupule des détails, se compose de trois parties.

La première (XIII-XXXIII) est un *Pouillé du diocèse de Bordeaux* aux derniers temps de l'ancien régime, dressé d'après les pièces conservées au dépôt diocésain. Dans ces vingt pages in-4, l'auteur a résumé, ou, pour mieux dire, extrait pour le lecteur toutes les parties essentielles de l'inventaire; il en a lui-même, de cette façon, montré l'utilité. Revenus et impositions ecclésiastiques; chapitres séculiers, sociétés de bénéficiers, séminaires, abbayes; couvents d'hommes, couvents de filles; paroisses et annexes; chapellenies, obits et prestimonies, tel est le tableau très complexe, nourri de chiffres et de dates, qui passe sous nos yeux, et qui servira d'élément nécessaire à l'historien futur du diocèse de Bordeaux. On a souvent parlé de la fécondité religieuse du XVIIe siècle; nous en trouvons ici une preuve. Pour les couvents d'hommes, à part les augustins, les grands carmes et les dominicains, dont les établissements remontent au XIIIe siècle, et les jésuites, qui datent de la seconde moitié du XVIe siècle, toutes les autres fondations sont de la première moitié du XVIIe : carmes déchaussés, célestins, chartreux, doctrinaires, Pères de la Mercy, etc. C'est à la même période que se rapporte l'introduction des communautés de femmes : bénédictines, car-

mélites, visitandines, ursulines, etc. L'auteur nous donne le nombre des religieux, les revenus et les charges à trois dates : 1730, 1760, 1771. Pour les paroisses (et il embrasse, en outre des quinze paroisses de Bordeaux, celles des dix archiprêtrés du diocèse), il indique les patrons et collateurs, les décimateurs, les revenus et les charges, aux trois dates énoncées ci-dessus. A l'aide de tous ces renseignements, il est aisé de se rendre compte de l'état administratif et financier du diocèse au XVIIIe siècle.

La seconde partie est l'Inventaire lui-même. Quelques pages de l'introduction (v-x) nous permettent d'en saisir la disposition et l'importance. Deux inventaires, l'un de 1656, l'autre de 1733, qui existent encore, laissent mesurer les pertes qui ont résulté de déménagements nombreux, des décrets de la Révolution, des brûlements de titres. On trouvera dans *l'Inventaire sommaire des archives de la Gironde*, tout ce qui concerne l'ancien fonds de l'archevêché de Bordeaux ; M. le chanoine Allain a été chargé d'inventorier la partie des archives qui est rentrée en possession de l'archevêché : son travail est imprimé dans le premier volume de la série G de l'inventaire départemental (381-596) ; l'archevêché a fait les frais d'un tirage à part : c'est le volume que nous avons sous les yeux. Pour faciliter les recherches, l'auteur a donné, dans un tableau spécial, la répartition de l'ancien fonds de l'archevêché entre les archives départementales et les archives diocésaines.

En parcourant cet *Inventaire*, on est frappé de l'abondance des renseignements qu'il peut fournir sur la civilisation, les mœurs, l'administration ecclésiastique, la topographie, les noms de personnes, le nombre des habitants, les institutions charitables, les petites écoles. Sur ce dernier point, M. le chanoine Allain a déjà prélevé nombre de documents qu'il publie régulièrement dans la *Revue catholique* de Bordeaux et dont l'ensemble formera bientôt une histoire scrupuleusement documentée de l'enseignement primaire dans le diocèse avant 1789. Il nous promet encore d'autres travaux, dont cet *Inventaire* aura fourni la matière première. Avec ce précieux secours, ne se décidera-t-il pas à nous donner un jour l'histoire, qui manque encore, du diocèse de Bordeaux, depuis son origine jusqu'en 1801 ?

La troisième partie de cette publication (217-241) n'est pas la moins utile. C'est un index alphabétique qui comprend : 1° les noms de personnes ; 2° les noms de lieux ; 3° les noms de matières. Ce triple index se développe en quatre colonnes de petit texte sur un espace de vingt-cinq pages in-4. C'est dire l'importance de ce travail ; mais il faut le voir et s'en servir pour juger du soin minutieux qui y a présidé.

Par ce court exposé (et nous voudrions qu'il nous fût permis de le faire plus long), le lecteur peut se rendre compte de l'utilité de cette publication, de l'intérêt qui en ressort, des études nombreuses dont elle

pourra être, pour le diocèse de Bordeaux, le point de départ; enfin du dévouement à la science historique qu'il a fallu à M. le chanoine Allain pour l'entreprendre, le soutenir avec patience et le mener à bonne fin. L'autorité diocésaine, dans la personne de Mgr Guilbert d'abord, puis de Mgr Lecot, lui a donné un appui dont il est juste de la remercier.

VICTOR PIERRE.

L'Église catholique et la liberté aux États-Unis, par le vicomte DE MEAUX. Paris, Lecoffre, 1893, in-12 de 426 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Meaux a accompli un projet formé il y a vingt-cinq ans par Montalembert : celui d'étudier sur place, dans les faits réels et vivants, l'Église catholique aux États-Unis. Fruit d'une longue préparation et d'investigations personnelles sagaces, le livre que l'éminent historien a rapporté de son voyage se recommande avant tout par une exactitude à laquelle le cardinal Gibbons rend hommage dans une lettre publiée en tête ; des tableaux animés, quoique sobrement esquissés, de la vie américaine, des réflexions morales et politiques d'une grande finesse, semées au milieu du récit, lui donnent à la lecture un charme qui étendra et assurera son succès.

Après avoir, à propos du centenaire de l'érection du premier siège épiscopal aux États-Unis, donné les statistiques qui permettent de mesurer les progrès du catholicisme en ce siècle, l'auteur étudie successivement le peuple qui le compose et les principaux courants de l'immigration européenne qui l'ont constitué, le clergé, son recrutement, sa discipline intérieure, ses usages extérieurs, assez différents de ceux de l'Europe, les finances du culte, enfin les écoles, ce grand champ de bataille où l'Église catholique, les sectes protestantes, la société séculière, combattent pour l'avenir. Puis il détermine la position numérique et la position sociale des catholiques vis-à-vis des autres confessions. Ayant constaté cette diversité des cultes, qui a été dès le premier jour le fait dominant de la formation de la nation américaine, M. de Meaux montre comment la législation du pays, le jour où elle a été pénétrée par le principe de la liberté religieuse, n'a pu l'assurer pratiquement qu'en séparant les Églises de l'État. Mais cette séparation n'est pas l'indifférence : le christianisme n'a pas cessé d'inspirer les lois et même la politique. Quels que soient les progrès de l'incrédulité sous les formes de l'unitarisme et de l'agnosticisme, la nation dans l'ensemble reste chrétienne. La liberté d'association, reconnue pleinement quant aux personnes et quant aux biens, a fini par assurer à l'Église catholique l'indépendance dont elle a besoin dans la gestion de son patrimoine. M. de Meaux donne à ce sujet des détails qui seront très suffisants pour la grande majorité des lecteurs. Son cadre ne comportait pas les indications légales techniques qu'on trouve d'ailleurs dans d'autres ouvrages. Il

indique judicieusement que les conditions dans lesquelles la séparation de l'Église et de l'État s'est établie et fonctionne dans la république du Nouveau Monde ne sont pas un argument pour l'établissement d'un pareil régime dans la vieille Europe. Il n'en reste pas moins ce grand fait, c'est que la race anglo-saxonne est celle où, en ce siècle-ci, l'union du catholicisme avec la démocratie s'est réalisée de la manière la plus heureuse. Si, au siècle prochain, l'Église américaine se montre capable d'un prosélytisme analogue à celui qui a si longtemps distingué l'Église française, elle deviendra la branche la plus vivante de l'Église universelle.

M. de Meaux apprécie d'une manière fort remarquable, dans le chapitre sur la diversité des cultes, les tendances actuelles du protestantisme américain. Peut-être n'a-t-il pas tenu assez compte de l'influence que commence à exercer par les Universités jusque dans l'Ouest la science européenne naturaliste, principalement la science allemande. Il y a là un facteur qui tend malheureusement à affaiblir l'esprit chrétien général de la nation. Mais on peut avec l'auteur mettre en regard le grand succès obtenu par l'Association du *Christian Endeavor*, dont les progrès depuis douze ans, au milieu des diverses confessions protestantes, sont, à ses yeux, un des signes les plus consolants de l'avenir.

M. de Meaux indique les controverses que la situation particulière à laquelle prétendent les Allemands dans l'Église américaine ont soulevées il y a deux ans. Le lecteur qui voudrait avoir une vue complète du sujet devra consulter un ouvrage écrit naturellement dans un sens opposé, celui du docteur Walter Kämpfe, qui a traduit, en le complétant et le mettant au courant, l'ouvrage de M. Claudio Jannet (*Die Vereinigten Staaten Nord-America's*, Fribourg-en-Brisgau, Herder). Les dissidences beaucoup plus graves qu'a soulevées le programme de transaction de l'archevêque Ireland avec le système des écoles communes, sont exposées avec netteté et exactitude. Toutefois, M. de Meaux n'avait pas pu connaître le bref de Léon XIII au cardinal Gibbons, en date du 31 mai 1893, qui fortifie l'autorité du troisième concile de Baltimore, et le sentiment de l'immense majorité des évêques américains plus que les actes précédents de la congrégation de la Propagande et du délégué apostolique ne l'avaient fait croire d'abord. X. X.

Histoire généalogique des Tardieu, par Ambroise Tardieu. Herment (Puy-de-Dôme), chez l'auteur, 1893, in-4 de xv-274 p., avec nombreuses gravures. — Prix : 25 fr.

Je sais par expérience avec quel zèle on se livre à des recherches pour établir une généalogie. On aime à connaître la suite des individus dont on porte le nom ; ce travail fournit l'occasion de faire une foule de petites découvertes d'intérêt personnel et passionne singulièrement, juste-

ment à cause de la difficulté de fixer le point de départ et les attaches. Bourgeois et gentilshommes entreprennent souvent cette étude et j'ai même rencontré des paysans qui ne la négligeaient pas.

Mais il y a plusieurs manières d'établir une généalogie. Les uns font ce travail avec critique : ils n'emploient que des documents sérieux pour établir exactement la filiation, sans chercher à combler les lacunes par des conjectures, sans jouer sur des homonymies et des équivoques. — D'autres se livrent à la fantaisie aiguisée par une certaine vanité et font des prodiges d'imagination pour trouver des illustrations contestables. — D'autres enfin (j'en connais plusieurs exemples) réunissent avec une persévérance infatigable toutes les familles qui ont porté le même nom, du nord au midi, de l'est à l'ouest, et s'attachent à établir une parenté fondée sur un même point d'origine. C'est un peu la justification de cet adage qui court les rues : « Chacun de nous descend d'Adam. » Mais entre Adam et le généalogiste du XIXe siècle, il y a une longue suite de générations sur lesquelles on ne sait rien.

M. Ambroise Tardieu a tenté ce travail de « persévérance infatigable » auquel j'ai fait allusion. Il a recueilli des notes sur tous les Tardieu qu'il a pu découvrir en France, principalement dans le Midi, et ils y sont nombreux. Il les rattache à une souche unique, *Rolandus Tardivus*, habitant de Gap à la fin du XIe et au commencement du XIIe siècle. Les points d'attache et les filiations sont souvent établis sur des appréciations personnelles à l'auteur, et cela ne doit pas étonner. Ce nom de *Tardivus* peut être un surnom comme *grossus* ou *pinguis*, *albus*, *strabo*, etc., que l'on trouve à la même époque : ne serait-ce pas quelque chose comme *lent, lourd à la marche ?* — Il n'en résulte pas moins que le livre de M. Tardieu peut offrir de l'utilité par le grand nombre de détails qu'il contient sur des familles de plusieurs provinces, et les indications qu'il fournit sur certaines personnalités. BARTHÉLEMY.

BULLETIN

La Mystique de saint Jean de la Croix, par le P. AUG. POULAIN, de la Compagnie de Jésus, sous-directeur aux internats de l'Université catholique d'Angers. Paris, Victor Retaux, 1893, in-16 de 52 p. — Prix : 0 fr. 60.

Dans un opuscule d'une soixantaine de pages, le R. P. Poulain a su expliquer et résumer avec une netteté parfaite la mystique de saint Jean de la Croix. Son travail ne sera pas seulement utile aux âmes ferventes, désireuses de progresser dans les voies de l'oraison. Il devrait, nous semble-t-il, être lu par les savants qui s'occupent de psychologie. L'auteur analyse avec tant d'exactitude les états qu'il décrit, que bien des difficultés causées par les théories des autres mystiques s'évanouissent à sa seule lecture. Son court opuscule, à notre sens, en apprend plus et mieux que de gros volumes. Nous ne pouvons qu'en recommander vivement la lecture. X.

Lo Stato e l' Insegnamento, da A. DE JOHANNIS, con una lettera dell' illustrissimo Sig. Presidente della R. Accademia dei Georgofili, senatore Luigi Ridolfi. Firenze, tip. M. Ricci, 1892, in-8 de 40 p.

Ce n'est pas en France seulement qu'on critique l'enseignement d'État et qu'on voudrait secouer le joug du monopole. La brochure dont je viens de donner le titre est un acte d'accusation formidable contre la mainmise en Italie par le gouvernement sur les établissements d'instruction de tout ordre, et un énergique plaidoyer en faveur de la liberté. Le sénateur Ridolfi, sans se faire illusion d'ailleurs sur l'accueil réservé à ses propositions, voudrait « retirer aux Instituts officiels la faculté exclusive d'habiliter leurs seuls licenciés pour l'obtention de certains offices et privilèges dans l'administration publique et dans les carrières civiles. » Le professeur de Johannis discute à fond les prétentions des statolâtres et prétend prouver, par des considérations théoriques et par les faits, l'impuissance de l'État à pourvoir rationnellement au bon gouvernement de l'enseignement public et aux intérêts de la science. Parmi les personnes compétentes, il n'en est pas, s'il faut l'en croire, qui soient satisfaites de l'état de choses actuel, et le gouvernement lui-même, par ses réformes incessantes et les modifications très fréquentes qu'il apporte à l'organisation et aux programmes de ses établissements, confesse son impuissance et la médiocrité des résultats obtenus jusqu'ici. « Le pays, dit M. de Johannis, en comparant la production intellectuelle de l'Italie avec celle des autres nations, constate une infériorité sensible, et en éprouve un sentiment d'humiliation et de crainte. » Le remède est, d'après lui, dans une restriction considérable de l'ingérence de l'État et dans un développement parallèle et non moins considérable de l'action des particuliers et des associations libres. E. A.

Mon temps, *rêve de sagesse*, par RAOUL GLORIA. Paris, Savine, 1893, in-16 de 202 p. — Prix : 2 fr.

Cette causerie de moraliste et d'économiste nous promène à travers la société contemporaine. Elle n'y fait pas de grandes découvertes. Nous avons déjà entendu parler bien souvent de l'éducation, et des mères qui manquent à leurs devoirs envers l'enfant, de la vie médiocre des fonctionnaires, de la dignité du travail manuel, de la dépopulation des campagnes, des troubles apportés dans l'existence des ouvriers par l'invention de machines nouvelles et par les abus de la spéculation, de la vertu souverainement bienfaisante de la religion, qui enseigne à s'aimer les uns les autres. L'auteur est rempli de bonnes intentions et d'une sincère pitié pour les pauvres gens. Mais il faut autre chose pour apporter quelque éclaircissement utile dans ces difficiles problèmes. J. A. DES R.

Sophismes politiques de ce temps, *étude critique sur les formes, les principes et les procédés de gouvernement*, par CHARLES BENOIST. Paris, Perrin, 1893, in-16 de XIX-265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce volume tombe aux mains des politiciens qui sont demeurés fidèles aux idées de M. Homais, ils seront douloureusement scandalisés et trouveront bien irrévérencieux les jeunes hommes des temps nouveaux. « Voilà, diront-ils, un publiciste qui, tout en se déclarant républicain à toute épreuve, proclame la nécessité de changer au plus tôt d'hommes, d'idées et de mœurs. Il ne croit pas à la supériorité absolue de la république sur les

autres formes de gouvernement, en tout pays, dans tout milieu. Il doute que la vertu soit la caractéristique des démocraties. Il découvre des germes d'anarchie dans la Déclaration des droits de l'homme. Il ose même toucher aux immortels principes. Il peut troubler la foi au *Credo* des grands ancêtres par des réflexions comme celles-ci : « Qui dit société, dit du même coup inégalité, différenciation, hiérarchie » (p. 124). La souveraineté du peuple le laisse froid, et il ne met pas sa confiance dans le travail incessant de nos députés. Il a, en somme, écrit un livre dangereux avec son esprit positif de Normand et sa manie de reviser les bonnes notions reçues. »

Si le même ouvrage était lu, non plus chez le pharmacien du bourg, mais au presbytère, on lui adresserait d'autres critiques : « Comment nier, dirait-on, qu'il y ait un droit supérieur et antérieur au fait? Nous montrer que « la notion du droit naturel est une notion métaphysique » (p. 62) n'est pas pour la faire rejeter, pas plus que la fraternité n'est condamnée parce qu'on ne la voit nulle part dans la nature (p. 131). Le droit ne résulte ni de la force, ni du nombre, ni des conventions humaines ; il découle de la nature des choses, telle que Dieu l'a faite, et c'est ainsi qu'il est divin. Gardons précieusement la notion et l'amour de cette idéale justice, hors de laquelle toute obéissance n'est que servitude. »

Ces critiques opposées montreraient à la fois la valeur et le point faible des *Sophismes politiques*. Il faudrait ajouter que toute la partie positive de cette étude repose sur l'application de l'idée de vie aux formes, aux principes et aux procédés de gouvernement. M. Brunetière a fait quelque chose d'analogue pour la littérature, le regretté Guyau pour la morale et l'art. M. Charles Benoist y rattache une théorie de l'organisation du suffrage universel par la représentation des intérêts; elle lui fait, à mon avis, faire beaucoup trop bon marché de la représentation proportionnelle, et sera plus complètement développée dans un ouvrage qu'il prépare sous ce titre : *Théorie organique de l'État*. C'est alors qu'il conviendra de la discuter, et nous souhaitons que ce soit bientôt. J. Angot des Rotours.

Les Lieux géométriques en géométrie élémentaire, par P. Sauvage. Paris, Gauthier-Villars, 1893, in-8 de vi-113 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur de ce petit ouvrage s'est évidemment proposé de venir en aide aux élèves de la classe de mathématiques élémentaires, que le seul nom de lieu géométrique effraie généralement au début de leurs études. La recherche des lieux géométriques est considérée par tous les professeurs comme un exercice éminemment propre à développer l'esprit d'analyse et à faire apprécier la portée de théorèmes dont les élèves ne voient pas d'abord toute l'importance; le petit livre de M. Sauvage pourra guider les débutants dans leurs premiers essais.

Après un exposé des méthodes générales pour la recherche des lieux géométriques plans, et l'étude de quelques lieux bien connus, ils y verront comment l'emploi de ces méthodes conduit à découvrir tel ou tel lieu proposé; enfin l'application des lieux géométriques leur fera saisir l'utilité pratique d'un genre de questions qui semble d'abord d'un ordre purement spéculatif. Le style de l'ouvrage est clair et concis; les exemples sont bien choisis, classiques, parfois trop simples; mais les exemples les plus simples font peut-être mieux comprendre les théories générales. Les considérations analytiques du premier chapitre sur la définition des lieux géométriques semblent étrangères à la méthode des chapitres suivants, où les coordonnées des points n'interviennent pas; peut-être eût-il mieux valu

donner dès le début une notion des lieux géométriques indépendante d'axes dont on ne fait pas usage dans la suite. Enfin on regrette de ne pas trouver à la fin de l'ouvrage des exercices proposés, qui auraient permis au lecteur de se rendre compte des méthodes dont il a vu l'application, mais qu'il ne possédera point, tant qu'il n'aura pas essayé de les appliquer lui-même. H. C.

Grammaire latine, par le R. P. Dom R. Boussion, 2e édition. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1892, in-8 de 140 p. — Prix : 1 fr. 60.

Les qualités que nous avons louées dans la première édition de cet excellent ouvrage, clarté de l'exposition augmentée par l'emploi de tableaux synoptiques, concision dans l'énoncé des définitions et des règles, rapprochements fréquents de syntaxe entre le français et le latin, se retrouvent toutes dans cette édition nouvelle. Il n'y a, du reste, entre les deux d'autre différence que la suppression, dans la dernière, de quelques inexactitudes que nous avions relevées. Il est de notre devoir de déclarer que ces inexactitudes ont été rectifiées avant que l'auteur ait pu lire le compte rendu qui les signalait. J.-N. Wagner.

La France au pays noir, par Louis d'Estampes. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 368 p., avec grav. — Prix : 5 fr.

Le livre de M. Louis d'Estampes est essentiellement une œuvre de vulgarisation. L'intrigue en est des plus simples : la famille d'Arminel comprend trois garçons et une fille; un des garçons est officier d'infanterie de marine, le second officier de marine et le troisième explorateur; la fille se fait sœur de Saint-Joseph de Cluny; enfin un ami de la famille est entré dans la congrégation des Pères blancs d'Afrique. L'auteur fait voyager ces cinq personnages dans diverses contrées de l'Afrique française : Sénégal, Soudan, Dahomey, Congo, Madagascar et même dans l'Ouganda. Ces pérégrinations assez mouvementées lui offrent d'excellents prétextes pour décrire les cadres où se meuvent ses héros, et pour faire intervenir les principaux explorateurs ou officiers auxquels la France doit sa nouvelle expansion coloniale. Ces descriptions sont très exactes parce qu'elles sont empruntées à des récits de voyage authentiques et que, d'ailleurs, M. Louis d'Estampes paraît avoir lui-même visité dans son jeune temps les parages dont il parle. Cette qualité de l'exactitude est rare dans les ouvrages de vulgarisation. A signaler aussi l'excellent esprit chrétien qui anime ce livre.

Comte de Bizemont.

La Franc-Maçonnerie et le Panama, par Un patriote. Nouvelle édition corrigée. Paris, 8, rue François Ier, in-12 de 60 p. — Prix : 0 fr. 15.

Excellente brochure de propagande, très utile à répandre même après les élections. Elle montre en effet comment toute la bande parlementaire et gouvernementale qui a patronné la grande escroquerie du Panama et qui en a bénéficié est composée exclusivement de francs-maçons. Confirmés dans le pouvoir par le scrutin du 20 août, ils continueront à exploiter la France et à persécuter la religion. Cette brochure, qui est très compacte, donne les principaux textes authentiques qui établissent l'action des loges sur la direction de la politique et de l'administration républicaines. Elle se termine par une liste des députés francs-maçons et juifs ou inféodés à la bande judaïco-maçonnique. Il a été tenu compte, dans cette seconde édition, des

quelques réclamations qui s'étaient produites. On peut donc se servir avec confiance de cette liste. C. J.

Les Grands Historiens du moyen âge. *Notices et extraits* d'après les meilleurs textes avec des notes grammaticales, historiques et explicatives et un glossaire détaillé, par L. Constans. Paris, Delagrave, 1891, in-18 de xxxvi-208 p. — Prix : 1 fr. 50.

Notre littérature française du moyen âge se trouvait déjà représentée depuis 1890 dans l'enseignement secondaire par la *Chanson de Roland* et la *Vie de saint Louis*, de Joinville. La publication de M. L. Constans contribuera certainement à en répandre davantage la connaissance. Il nous donne des extraits généralement bien choisis de Villehardouin, Joinville, Froissart, Commynes et du Ménestrel de Reims, dont les récits, bien que pleins d'erreurs historiques, peuvent soutenir la comparaison avec les quatre historiens pour ainsi dire classiques du moyen âge par le style si alerte, si naturel et si fin de leur auteur. Trente pages d'introduction nous rappellent le peu que l'on sait de la vie de nos chroniqueurs et apprécient en bons termes la valeur historique et littéraire de leur œuvre. Un glossaire, qui comprend tous les termes qui s'éloignent un peu du français moderne, termine l'ouvrage et donne l'étymologie des mots formés du latin, la seule que des élèves puissent parfaitement comprendre. Des notes grammaticales et historiques, placées au bas des pages, achèvent de mettre la lecture des extraits à la portée des lecteurs les moins initiés à la langue du moyen âge. Je dois même dire qu'à vouloir tout expliquer M. L. Constans a glissé çà et là des notes inutiles. Tout le monde aurait compris sans commentaire qu'une jeune fille qui est à marier est une jeune fille « qui n'est point encore mariée » (p. 159). Il me semble que des variantes, qui ne changent rien à la pensée de l'auteur, ne sont point faites pour des éditions classiques, et il y aurait eu tout profit à retirer de l'annotation des leçons comme « anz » (p. 1), « yglises » (p. 9), « jorz » (p. 11), etc., pour « ans, » « iglises, » « jors. » Page 132, il fallait écrire « Moriaus de Fiennes » que porte le texte de Froissart, et non « Moriaus de Piennes. » Enfin la note de la page 156, qui explique « a faict tout esgal » par « a établi de justes compensations, » est un véritable contresens. Commynes dit que Dieu a fait tout égal, c'est-à-dire qu'il a agi tout de même, dans cette circonstance. Albert Isnard.

Nos aïeux, par Raoul Postel. Paris, Delagrave, 1892, in-8 de 215 p. — Prix : 1 fr. 45.

Bourgeois des villes, laborieux paysans, nobles seigneurs, l'auteur passe en revue les diverses classes entre lesquelles se répartissait la société française depuis la fin des croisades jusqu'à la Révolution. Le cadre est vaste, et ces œuvres de vulgarisation, si nécessaires qu'elles soient, soulèvent presque inévitablement quelques critiques de détail. Est-il certain, par exemple, « que l'Église ne lança brusquement la noblesse dans la voie des croisades que pour l'annihiler ou du moins la réduire de notoire façon » (p. 2)? Est-il juste de ne pas montrer, dans les rangs des gentilshommes, d'une part quelques grands seigneurs qui remplissaient leurs devoirs sociaux et qui seraient à Mounier devoir constituer une sorte de chambre des lords, d'autre part de nombreuses familles, de grand cœur et de médiocre fortune, qui versaient, sans compter, leur sang au service du pays? Mais dans son ensemble le tableau tracé par M. Raoul Postel me paraît exact et fait aimer l'ancienne France. Il puise ses renseignements aux bonnes sources; il

recourt volontiers à Augustin Thierry et aux travaux plus récents de M. Albert Babeau. Il faut applaudir à sa conclusion en faveur de l'indépendance communale et décentralisatrice. C'est un livre dans lequel un lecteur cultivé trouvera encore quelque chose à apprendre et qui étonnera fort ceux qui ne connaissent nos aïeux que par les manuels rédigés dans l'esprit de M. Paul Bert. L'auteur a donc fait œuvre patriotique, et il ne manque pas de cette sympathie, qui ne se confond pas avec l'admiration aveugle, mais qui est indispensable à qui veut comprendre l'objet qu'il étudie.

J. Angot des Rotours.

Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1703, publiés par Léon Mention. Paris. A. Picard, 1893, in-8 de v-186 p. — Prix : 4 fr. 50.

Cette publication se loue elle-même : elle n'a besoin que d'être signalée. Les documents dont il s'agit ici se réfèrent à cinq objets : 1° *La Régale*, qui a pour corollaire la *Déclaration des droits et libertés de l'Église gallicane ;* 2° *L'Affaire des franchises ;* 3° *L'Édit de 1693 sur la juridiction ecclésiastique ;* 4° *L'Affaire des Maximes des saints ;* 5° *Le Jansénisme en 1703.* Sans entrer dans le détail des pièces que nous trouvons réunies sous ces diverses rubriques, nous sera-t-il permis de signaler le bref du pape Innocent XI adressé, le 2 avril 1682, à l'assemblée du clergé de France, la fermeté avec laquelle il revendique les droits du Saint-Siège et rappelle aux prélats le devoir dont ils n'auraient pas dû s'écarter? La lettre de Louis XIV, du 14 septembre 1693, racheta son erreur, mais n'en détruisit pas les effets, qui se prolongent jusqu'à nos jours. Dans l'affaire des *Maximes des saints*, si l'esprit est touché du bonheur d'expression avec lequel Fénelon soumet son livre au Saint Père, le cœur ne l'est pas moins de la simplicité avec lequel il le condamne lui-même : « A Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis du troupeau et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission » (p. 159). C'est un plaisir de retrouver toutes ces pièces originales, vivantes désormais sous les yeux, tandis que l'esprit n'en conservait qu'un souvenir un peu confus et n'en gardait qu'une impression incertaine.

Victor Pierre.

La Finance d'autrefois, par Émile Paz et Louis Gratien. Paris, Guillaumin, 1892, in-18 de xii-279 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un recueil d'articles parus au *Messager de Paris* et qui forment une série de tableaux de la vie sociale sous l'ancien régime. Les sujets traités sont intéressants : *Procès de Fouquet ; Autour du système de Law ; Les Contrôleurs généraux des finances ; Les Financiers à la Bastille ; Un Budget de l'ancienne monarchie ; Les Fermiers généraux ; Les Intendants des provinces.* Mais bien qu'il s'agisse d'un ouvrage de vulgarisation, nous aurions désiré y trouver des indications bibliographiques plus nombreuses, et une plus grande précision dans les détails. Ce que les auteurs disent de Turgot, par exemple, qu'ils saluent ainsi (p. 95) : « Un nom pur dans cette nomenclature d'imbéciles, de courtisans ou de fripons, » est tout à fait insuffisant. On ne nous apprend pas grand'chose en disant qu'il voulut supprimer les corvées. On devait ajouter qu'il les remplaçait par une taxe en argent, additionnelle aux vingtièmes. Pour expliquer l'hostilité que témoignèrent les Parlements au ministre réformateur, il fallait rappeler que Turgot avait combattu leur rappel après la chute de Maupeou. Puis, bien qu'on puisse

difficilement exagérer le mal qui doit être dit de l'administration financière de l'ancien régime, il ne faut pas, pour la juger, considérer presque exclusivement la période particulièrement difficile par laquelle s'ouvre le XVIIIe siècle. C'est à elle que MM. Paz et Gratien se réfèrent le plus souvent. Il aurait été commode enfin pour le lecteur de trouver à la fin du volume, comme il est d'usage, une table des matières. G. A. DES R.

Origines de l'Inde française. Jân Begum (Mme Dupleix) (1706-1756), par M. I. GUËT. Paris, L. Baudoin, 1892, in-8 de 96 p. (Extrait de la *Revue maritime et coloniale.*)

La mémoire de Dupleix a été largement réhabilitée dans ces derniers temps, et il n'est plus permis d'ignorer qu'il n'a tenu qu'au gouvernement de la France de lui devoir le grand empire des Indes que les Anglais ont conquis d'après ses procédés. Mais il importait de faire dans cette réhabilitation posthume une large part à sa compagne, Jeanne Albert, plus connue sous le nom indien de Jân Begum, la princesse Jeanne. Fille d'un chirurgien français et d'une métisse indo-portugaise, cette femme remarquable avait eu onze enfants quand elle épousa Dupleix, et aussitôt elle l'aida dans son œuvre patriotique avec un dévouement admirable : c'était une âme de héros dans un corps de femme, a dit un des biographes de son mari. De même qu'en ce qui concerne Dupleix, les Anglais ont rendu pleine justice au génie de Jeanne Albert. M. Guët, ancien chef de bureau au ministère de la marine, a pu apporter quelques traits nouveaux à cette intéressante figure d'après les archives qu'il a eues entre les mains : il en est de comiques, d'autres héroïques ; la plupart sont profondément émouvants ; tous inspirent la sympathie et l'admiration pour la vaillante créole qui parlait tous les dialectes de l'Hindoustan et dont le Grand Mogol demandait la fille en mariage. Cte DE BIZEMONT.

History of the Church in England, *from the beginning of the Christian era to the accession of Henry VIII*, by MARY H. ALLIES. London, Burns and Oates, 1892, in-8 de XII-371 p.

C'est l'époque la plus brillante de l'histoire de l'Église d'Angleterre qu'a traitée miss Mary Allies. Après une courte introduction embrassant la période de 180 à 597, date du débarquement de saint Augustin, l'auteur divise son sujet en deux grandes parties : 1° De saint Augustin à la conquête normande ; 2° de 1066 au règne de Henri VIII exclusivement. — Un style clair et châtié, un récit rapide, entraînant et exact font ressortir avec charme le noble passé d'une Église où la foi et la charité ont accompli tant de prodiges. L'ouvrage est destiné à l'édification plutôt qu'à l'étude, mais on n'y a pas fait abstraction des exigences scientifiques, et si les sources primitives sont rarement invoquées, les auteurs les plus sérieux y sont, par contre, constamment consultés et habilement mis à contribution. G. P.

A travers le monde. *Diverses curiosités*, par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1893, in-12 de 322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons ouvert ce volume, le dernier qu'ait composé M. Xavier Marmier. Il nous rappelle l'homme si distingué d'esprit et de manières, si bienveillant, si fin aussi, que tant de fois nous avons été voir, d'abord place Saint-Thomas d'Aquin, à son troisième étage qu'il fallait atteindre en montant soixante-quinze marches, moins de marches

qu'à nos premières visites l'aimable locataire n'avait d'années. Chassé par une démolition d'un appartement si longtemps occupé, dans ces derniers temps M. X. Marmier s'était transporté avec sa chère bibliothèque rue de Babylone, près du Bon-Marché, et ce voisinage lui attirait d'élégantes visiteuses, qui souvent le venaient déranger dans ses travaux, mais qu'il accueillait toujours avec une galanterie qu'on ne connaît plus guère. M. Marmier aimait tant les livres qu'il était tout naturel qu'il aimât toujours à en faire. Il n'était plus à l'âge « des longs espoirs et des vastes pensées, » mais il se plaisait à réunir en volumes des pages éparpillées, ou à rassembler des notes prises au courant de ses infatigables lectures, et c'est ainsi que s'est formé ce dernier livre. Sans aucune prétention, mais toujours dans un style pur et gracieux, il montre combien le souple esprit de son auteur savait s'intéresser aux sujets les plus différents. Après avoir voyagé dans tant de pays, M. Marmier voyageait dans tous les livres, et les souvenirs de sa vie errante se mêlent dans *Diverses curiosités* à toutes les trouvailles de sa vie sédentaire. De ce mélange est résulté ce volume d'une lecture variée, agréable, et qui, comme toutes les œuvres de M. Marmier, peut être mis sous tous les yeux. TH. P.

Daniel O'Connell, *sa vie, son œuvre,* par L. NEMOURS-GODRÉ. Nouvelle édition. gr. in-8 de VIII-290 p. Paris, H. Gautier, 1893. — Prix : 6 fr.

La première édition de ce livre a paru en 1890 et le *Polybiblion* en a rendu compte (t. LIX, p. 535). Ce rapide succès est dû à l'intérêt transcendantal du sujet et au talent remarquable du biographe. Daniel O'Connell restera l'une des plus hautes figures de ce siècle : il a été grand et pur dans sa vie publique comme dans sa vie privée. L'Académie française ne pouvait mieux faire que couronner une œuvre qui, sans prolixité et sans déclamation, nous montre sous toutes les faces, dans son unité et ses péripéties, la vie du grand chrétien irlandais. — Cette nouvelle édition, plus complète que la première, contient aussi un appendice : elle est ornée de six gravures hors texte, dont deux bons portraits d'O'Connell à des âges différents. Voilà un livre que nous pouvons recommander sans réserve comme une lecture instructive et attrayante. A. D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Louis-Eugène HATIN est mort, le 16 septembre, à Paris. Né à Auxerre le 8 septembre 1809, il fut élevé au collège de cette ville. Il exerça pendant longtemps à Paris les fonctions de correcteur d'imprimerie. Les premiers ouvrages qu'il publia, relatifs à des sujets d'histoire et de géographie, n'eurent qu'un assez médiocre succès et n'auraient certainement pas suffi à mettre son nom en relief. C'est en 1846 qu'il publia son premier travail sur le journalisme, et l'on sait combien sont appréciées les publications qu'il a faites depuis lors sur les mêmes matières. Son *Histoire politique et littéraire de la presse en France* est un travail considérable, qui n'a guère d'équivalent à l'étranger et qui garde aujourd'hui encore sa valeur. Sa *Bibliographie de la presse* est un recueil précieux et qui abonde en renseignements curieux. Nous donnons ci-dessous la liste chronologique des principales publications de M. Hatin : *Histoire pittoresque de l'Algérie* (1840, in-8); — *La Loire et ses bords, guide pittoresque* (1843, in-18) ; — *Histoire pittoresque des voyages dans les cinq parties du monde* (1843, 5 vol. in-8); —

Histoire du journal en France (1631-1846) (1846, in-16, 2e édition, considérablement augmentée et continuée jusqu'en 1853, 1853, in-16) ; — *Histoire politique et littéraire de la presse en France* (1859-1861, 8 vol. in-8 ou 8 vol. in-12); — *Les Gazettes de Hollande et la presse clandestine aux XVIIe et XVIIIe siècles* (1865, in-8) ; — *La Presse périodique dans les deux mondes ; essai historique et statistique* (1866, in-8) ; — *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française* (1866, in-8) ; — *Manuel théorique et pratique de la liberté de la presse. Histoire, législation, doctrine et jurisprudence* (1868, 2 vol. in-8) ; — *Le Journal* (1881, in-32); — *Théophraste Renaudot et ses innocentes inventions* (1883, in-12) ; — *A propos de Théophraste Renaudot. L'histoire, la fantaisie et la fatalité* (1884, in-8) ; — *La Maison du Grand-Coq et le Bureau d'adresses, berceau de notre premier journal* (1885, in-12).

— M. Nicolas-Édouard Delabarre-Duparcq, qui est mort, le 20 septembre, à Maisons-Laffitte, était né à Saint-Cloud, le 1er avril 1819. Tour à tour élève de l'École polytechnique (1836) et de l'École d'application de Metz (1838), d'où il sortit, en 1841, lieutenant d'une compagnie de mineurs, il fut, dès l'année suivante, employé aux contre-mines de Verdun; en 1844 il travailla aux constructions hydrauliques de Dunkerque. Nommé cinq ans après professeur d'histoire militaire à l'École militaire de Saint-Cyr, il ne quitta cette maison, où il fut quelque temps directeur d'études, que pour aller prendre à Brest la direction du génie (1871). A cette dernière date, il y avait plus de vingt ans qu'il se faisait connaître par des écrits, originaux ou traductions, sur l'art et l'histoire militaires. Depuis il a donné encore de nombreuses publications, et les monographies des règnes de la fin du XVIe siècle qu'il a écrites, sans être d'une haute valeur scientifique, ont l'avantage de présenter le tableau général d'une période pour laquelle il y a encore peu de travaux d'ensemble. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *De la fortification à l'usage des gens du monde* (1844, in-8) ; — *De la fortification et de la défense des grandes places*, trad. de l'allemand de Wittich (1847, in-8) ; — *Théorie analytique de la fortification permanente*, trad. de l'espagnol de Don Herrera-Garcia (1847, in-8) ; — *Capitaines anciens et modernes*, trad. de l'espagnol de Don San Miguel (1848, in-8) ; — *Utilité d'une édition complète des œuvres de Vauban* (1848, in-8) ; — *Le Plus grand Homme de guerre* (1848, in-8) ; — *Biographie et maximes de Blaise de Montluc* (1848, in-8) ; — *Considérations sur l'art militaire antique* (1849, in-8) ; — *De la création d'une bibliothèque militaire publique* (1849, in-8) ; — *Esquisse historique sur l'art de la fortification permanente*, trad. de l'allemand de Blesson (1849, in-8) ; — *Biographie et maximes de Maurice de Saxe* (1850, in-8) ; — *Principes de la grande guerre*, trad. de l'allemand de l'archiduc Charles d'Autriche (1851, in-fol.) ; — *Utilité d'écrire l'histoire des régiments de l'armée*, trad. de l'allemand de Clonard (1851, in-8) ; — *Des études sur le passé et l'avenir de l'artillerie de Louis-Napoléon Bonaparte* (1852, in-8) ; — *Histoire sommaire de l'infanterie* (1853, in-8) ; — *Portraits militaires* (1853-1861, 3 vol. in-8) ; — *Commentaires sur le traité de la guerre de Clausewitz* (1853, in-8) ; — *Études historiques et militaires sur la Prusse* (1854-1856, 2 vol. in-8) ; — *Lettres sur la nécessité de l'étude des sciences et des arts dans la profession militaire* (1854, in-8) ; — *Histoire de l'art militaire chez les anciens*, trad. de l'allemand de Ciriacy (1854, in-8) ; — *Les Armées des puissances engagées dans la question d'Orient* (1855, in-8) ; — *Remarques sur les relations des langues militaires française, allemande et espagnole* (1855, in-8) ; — *Des Sources bibliographiques militaires* (1856, in-8) ; — *Histoire de la fortification permanente*, trad. de l'allemand de Zastrow (1856, 2 vol. in-8) ; — *Opinions et maximes de Frédéric le Grand* (1857, in-12) ; — *Éléments d'art et d'histoire militaires* (1858, in-8) ; — *His-*

toire militaire de la Prusse avant 1756 (1858, in-8); — *Histoire de l'art de la guerre* (1860-1864, 2 vol. in-8); — *Parallélisme des progrès de la civilisation et de l'art militaire* (1861, in-8); — *L'Art des indices* (1862, in-8); — *Notice sur l'Académie militaire de Bréda* (1863, in-8); — *Hannibal en Italie* (1863, in-8); — *L'Art militaire pendant les guerres de religion* (1864, in-8); — *Des Imitations militaires* (1866, in-8); — *La Gloire des armes chez Corneille* (1867, in-8); — *Histoire de François II* (1867, in-8); — *Réflexions sur les talents militaires de Louis XIV* (1867, in-8); — *Des Rapports entre la richesse et la puissance militaire des Etats* (1868, in-8); — *Richelieu ingénieur* (1869, in-8); — *Les Chiens de guerre* (1869, in-8); — *Essai sur le caractère d'Hannibal* (1870, in-8); — *Les Flatteries guerrières de Boileau* (1872, in-8); — *François Ier et ses actions de guerre* (1872, in-8); — *Histoire militaire des femmes* (1873, in-8); — *Le Soldat français comparé aux soldats étrangers* (1873, in-8); — *L'Afrique depuis quatre siècles* (1873, in-4); — *Histoire de Charles IX* (1875, in-8); — *La Monnaie de Turenne* (1875, in-8); — *Principes de guerre* (1875, in-8); — *Les Cents de pensée* (1877, in-16); — *Les Chats de guerre* (1878, in-32); — *Définition développée de l'art militaire* (1879, in-8); — *Les Délicatesses de l'esprit* (1880, in-12); — *Notes sur Machiavel, Montesquieu et Ferrari* (1881, in-12); — *Sollicitations de Bussy pour rentrer en grâce* (1882, in-8); — *Histoire de Henri III* (1882, in-8); — *Histoire de Henri IV* (1884, in-8); — *Histoire de Henri II* (1887, in-8); — *Nouveaux Portraits militaires* (1890, in-8).

— L'un des hommes les plus marquants du parti socialiste, M. Benoît Malon, est mort à Asnières le 13 septembre, âgé de cinquante-deux ans. Né en 1841 près de Saint-Étienne, il reçut sa première éducation par les soins de son frère, instituteur dans son pays. Plus tard, il continua seul ses études dans les loisirs que lui laissaient les durs travaux d'homme de peine et d'ouvrier teinturier qu'il fit successivement. Il ne tarda pas à se faire connaître dans les milieux révolutionnaires, et lorsque la Commune éclata, il en devint membre actif. Après la répression de l'émeute, il s'enfuit en Suisse, d'où il ne revint que lorsque l'amnistie eut été prononcée. Il reprit dès lors son rôle dans le parti socialiste révolutionnaire, travaillant à l'organiser et à le développer. La traduction qu'il a donnée de *Capital et Travail* a contribué à faire connaître en France Ferdinand Lassalle, un des fondateurs du socialisme allemand. La *Revue socialiste*, fondée par lui en 1885, est certainement un des organes les plus importants des théories socialistes. Les ouvrages originaux de M. Benoît Malon sont de ceux qu'il importe de connaître, si l'on veut se tenir au courant des idées socialistes qui font en France tant de mal. Nous citerons : *La Troisième Défaite du prolétariat français* (1872, in-12); — *Histoire critique de l'économie politique. La Question sociale* (1876, in-12); — *Spartacus, ou la Guerre des esclaves, roman historique* (1877, in-8); — *Histoire du socialisme depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1879, in-8); — *Capital et Travail*, traduit de l'allemand, de Ferdinand Lassalle (1879, in-12); — *La Quintessence du socialisme*, traduit de A.-E. Schäffle (1888, in-12); — *Histoire du socialisme depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1880-1885, 5 vol. in-8); — *Le Nouveau Parti* (1881-1882, 2 vol. in-12); — *Manuel d'économie sociale* (1883, in-12); — *Le Socialisme réformiste* (1885, in-8); — *L'Agiotage de 1715 à 1870* (1885, in-8); — *Constantin Pecqueur, doyen du collectivisme français* (1887, in-8); — *La Morale sociale* (1887, in-8); — *Le Socialisme intégral* (1890-1892, 2 vol. in-8).

— L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (section de la langue russe) a fait une grande perte dans la personne de son président et à la fois vice-président de l'Académie, M. Jacques Grot, mort le 4 juin, à l'âge

de quatre-vingts ans passés. Élevé au lycée de Tzarskoé-Sélo, il en sortit plein de souvenirs de Pouchkine et prit d'abord du service à la chancellerie impériale, où il trouva assez de loisirs pour apprendre les langues anglaise, finnoise, slavonne et grecque, outre le latin, le français, l'allemand et l'italien qu'il connaissait déjà. Son goût prononcé pour la littérature le porta à embrasser la carrière de l'instruction publique. Nommé professeur de langue et d'histoire russe à l'Université d'Helsingfors, il y resta douze ans, au bout desquels il occupa la chaire de littérature russe au lycée d'Alexandre. En même temps, il enseignait le russe, l'allemand et l'histoire au grand-duc Nicolas et à son frère, l'Empereur actuel. Il quitta ce double poste pour s'adonner exclusivement à la science. En 1856, il devint membre actif de l'Académie, puis président de la seconde section et vice-président de l'Académie. Il a laissé de nombreux écrits, soit originaux, soit traduits de langues étrangères, surtout du suédois, tant en prose qu'en vers. En voici les principaux : *Mazeppa*, poème de Byron (1838) ; — *Frithiof*, trad. de Tegner (1838, 2e édit., 1874) ; — *Dictionnaire suédois-russe*, publié sous sa direction (1847) ; — *Matériaux pour servir à l'histoire de la révolte de Pougatchev, 1863 et 1875* ; — *Recherches philologiques* (1873, 3e édit., 1883) ; — *Questions controversées de l'orthographe russe* (1878) ; — *Papiers de Catherine II, conservés aux archives de l'État* ; — *Lettres de Catherine II à Grimm* (1878) ; — *Catherine II d'après sa correspondance avec Grimm* (1880). — *Lettres de Grimm à Catherine II* ; — *L'Orthographe russe*, manuel fait au nom de l'Académie (1885) ; — *Pouchkine lycéen, ses camarades et ses maîtres* (1887) ; — *Canevas chronologique de la biographie de Pouchkine* (1888) ; — *Édition académique des œuvres complètes de Derjavine* (9 vol. in-8, 1865-1885), œuvre monumentale, unique dans son genre. Outre l'édition illustrée, il en fit paraître en même temps une autre sans gravures, populaire. Il avait aussi donné des éditions critiques de la Correspondance de Karamzine avec Dmitriev (1866), des œuvres complètes de Khemnitser (1873), des œuvres de Pletnev. Des études moins considérables sur des sujets fort variés sont dispersées dans quantité de revues, de journaux, d'almanachs, etc. Son dernier grand travail, duquel il s'occupait encore deux jours avant sa mort, est le Dictionnaire de la langue russe, dont les deux premières livraisons ont paru en 1891 et en 1892.

— On annonce encore la mort : de M. Arren, maire de Poitiers et doyen de la Faculté des lettres de cette ville, à qui l'on doit des *Études de philosophie* (1888, in-8), mort le 3 septembre ; — de M. l'abbé Eugène Bernard, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, ancien aumônier de l'École normale supérieure (1866-1882), mort à Versailles, le 19 septembre, âgé de soixante-trois ans ; — de M. Auguste Cabrol, collaborateur de plusieurs journaux du Midi et fondateur du *Petit Méridional* de Montpellier (1873), mort le 23 septembre ; — de M. Alexis Dalès, le chansonnier bien connu, l'un des fondateurs de la Lice chansonnière, mort à l'hospice d'Ivry, le 18 septembre ; — de M. Charles Dardier, à qui l'on doit un certain nombre d'ouvrages sur l'histoire du protestantisme, mort à Genève, le 21 septembre ; — de M. Charles Gossin, directeur de la *Gazette agricole* et professeur à l'Institut agricole de Beauvais, mort le 10 septembre ; — de M. le docteur Joubert, qui prit part à l'exploration du Mékong dirigée par Doudart de Lagrée et par Francis Garnier, mort le 5 septembre ; — de M. le docteur A. Métivier, mort le 20 septembre, à Paris ; — de M. le docteur Gustave Richelot, membre correspondant de l'Académie de médecine, rédacteur à l'*Union médicale*, auteur d'études gynécologiques, mort le 15 septembre, à quatre-vingt-dix-sept ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Francis Adams, connu par ses

ouvrages sur l'Australie, mort en septembre ; — de M. Paul Ivanovitch Kasanski Anfilochi, évêque d'Ouglitch en Russie, paléographe distingué, mort le 2 août, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. Léonard Blomefield, naturaliste anglais, mort à Bath, le 1er septembre ; — de M. N. Camilleri, bibliothécaire de la bibliothèque Garrison à Malte, auteur d'importants travaux sur la langue maltaise, mort le 6 août ; — de M. H. Cramer, professeur de psychiatrie et directeur de l'hospice des fous à Marbourg, mort le 17 août dans cette ville, âgé de soixante-deux ans ; — de M. John Cronston, à qui l'on doit des ouvrages relatifs au Lancashire et au Cheshire, notamment *Historical sites of Lancashire and Cheshire* et *County families of Lancashire and Cheshire*, mort le 1er septembre, à soixante-trois ans ; — de M. John Cunningham, qui exerça les fonctions de principal du collège Sainte-Marie de Saint-Andrews en Écosse, et qui laisse, sur l'histoire ecclésiastique de son pays, plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons : *Church History of Scotland* (1859, 2 vol. in-8), le plus important de tous ; *the Quakers* (1868, in-8) ; *Episcopacy, Presbytery and Puritanism in Scotland, 1572-1660* (1881, in-8), mort en septembre, dans sa soixante-quinzième année ; — de miss Caroline B. Doggett, qui laisse nombre d'ouvrages de piété et d'opuscules pour la jeunesse ; — de M. S. Michailovitch Georgievski, professeur, à Saint-Pétersbourg, de la langue chinoise, à laquelle il s'efforçait de trouver une parenté avec le groupe indo-européen, mort à Metz, à quatre-vingt-deux ans, en septembre ; — de M. Julius Knoch, connu par ses recherches embryologiques, mort à soixante-cinq ans, en septembre ; — de M. Christian Häutle, archiviste de Munich et historien, mort le 22 août, âgé de soixante-sept ans ; — de M. A. Looijen, directeur du cabinet des médailles de la Haye, mort dans le courant d'août ; — de M. le docteur Henry B. Millard, savant américain, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort à Paris, le 16 septembre ; — de M. Mac Fadden A. Newell, surintendant de l'instruction publique dans le Maryland, éditeur des *Maryland series*, mort en août ; — de M. Nibolsin, membre de la Société impériale de géographie de Russie, mort à soixante-seize ans, le 22 septembre ; — de M. J. Sommerbrodt, professeur à la Faculté de médecine de Breslau, mort à cinquante-cinq ans, le 14 août ; — de M. Alexandre Alexandrovitch Strauch, directeur du Muséum de Saint-Pétersbourg, membre de l'Académie impériale des sciences de Russie, connu par d'importantes recherches sur les reptiles, mort au commencement de septembre, âgé de soixante et un ans ; — de M. W. S. B. Woolhouse, astronome anglais, mort en septembre ; — de M. Foster Barham Zincke, auteur de divers travaux sur l'éducation, les sciences sociales, et d'une autobiographie, *the Days of my years*, qui n'a pas été mise dans le commerce, mort à soixante-dix-sept ans, le 21 août.

Concours. — Le programme des concours pour le prix du Roi des Belges vient d'être publié, pour les années 1894 à 1898. Ce prix annuel, institué par S. M. le roi Léopold II, est de 25,000 francs. En 1894, 1895, 1896 et 1898, il sera exclusivement réservé aux auteurs belges ; mais en 1897, il sera international. On l'attribuera, cette année-là, au meilleur travail sur les *Conditions météorologiques, hydrologiques et géologiques des contrées de l'Afrique équatoriale*. Voilà une question qui intéresse autant la France que la Belgique, puisqu'elle vise surtout la situation du Congo au point de vue sanitaire. — Le concours de 1894 a pour objet l'architecture, et spécialement les constructions récentes en fer et en verre. — Le prix de 1895 sera décerné au livre jugé le meilleur sur l'histoire de la fondation par les principaux peuples, anciens et modernes, de leurs dépendances d'outre-mer. — Celui de 1896 sera donné au meilleur mémoire sur la manière d'intro-

duire, dans les établissements d'instruction publique, l'enseignement et la pratique des exercices corporels.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 1er septembre, M. Deloche a continué la lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et les premiers siècles du moyen âge. M. Heuzey a ensuite communiqué une note sur la lance colossale en bronze découverte par M. de Sarzec dans les fouilles de Tello. — Le 8 septembre, après une communication de M. Héron de Villefosse sur des bornes milliaires romaines découvertes dans la province d'Oran, M. Oppert a présenté une traduction de la plus ancienne inscription sémitique connue ; elle mentionne un roi nommé Bingani, qui serait antérieur à l'an 4000 avant J.-C. — Dans la séance du 15 septembre, M. Deloche a achevé sa communication sur le port des anneaux dans l'antiquité et au moyen âge. — Dans celle du 22 septembre, après une communication de M. Müntz ayant pour objet de démontrer que l'action des papes d'Avignon ne s'est pas bornée au comtat Venaissin, mais s'est étendue à tout le Midi, l'Académie a entendu la lecture d'une note de M. Bréal sur la signification primitive des mots grecs Érynnies, Hythye et Atè, et d'un mémoire de M. Salomon Reinach sur les caractères et l'origine de l'art gallo-romain.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 septembre, M. Perrens a lu un mémoire sur l'ambassade du baron de Sancy à Constantinople en 1617, son emprisonnement au château des Sept-Tours et les mauvais traitements qui lui furent infligés. — Le 9 septembre, M. Glasson a communiqué un travail de M. des Cilleuls sur les recherches dont M. de la Michodière fut chargé en 1764 sur la statistique de la population de la France. M. Picot a lu ensuite un mémoire de M. Eugène de Budé sur les notes journalières prises par Guillaume Budé, le fondateur du Collège de France, sur sa vie privée, et intitulées : *Adversaria*. — Dans la séance du 16 septembre, M. Picot a terminé sa lecture. M. Alaux a lu ensuite une réfutation de la doctrine des nouveaux thomistes qui fait de l'homme un être composé, une substance formée d'un corps et d'une âme; M. Alaux fait de l'âme un être distinct. — Le 23 septembre, M. Martha a donné lecture d'une étude historique sur l'éloquence à Rome sous la République et sous l'Empire.

Almanachs. — Un très intéressant almanach vient de paraître. Il est édité par la Société bibliographique sous le titre, très justifié, d'*Almanach du Bon Français*. On y trouve de la littérature, des voyages, de l'histoire, des bons mots, des pratiques usuelles, et jusqu'à une spirituelle satire de M. François Coppée, et des vers charmants extraits de la *Croix*. Pour comble, il ne se vend que dix centimes (par quantités) et il renferme sept belles gravures, dont cinq grands portraits et deux compositions inédites relatives aux récents événements du Siam.

Paris. — La première constatation que nous ayons faite en ouvrant la quatrième année de l'*Annuaire de la jeunesse* de M. H. Vuibert (Paris, Nony, in-18 de 1012 p.), c'est qu'il n'a point profité de l'observation que nous lui avions faite en recommandant ici la première année de cet ouvrage (*Polybiblion*, LIX, p. 181). Nous nous étonnons quelque peu de ce parti pris de ne pas donner place aux Associations d'étudiants catholiques dans un ouvrage qui, par ailleurs, ne semble pas systématiquement hostile au catholicisme. Il est vrai que M. Vuibert n'a pas non plus signalé dans son *Annuaire* l'association récemment fondée sous les auspices de M. Aulard. Nous espérons, une fois encore, que M. Vuibert réparera son omission dans son prochain *Annuaire*. Sans être organisée sur un plan aussi large que l'Asso-

ciation générale (elle n'a pas à sa disposition les cinq mille francs annuels accordés par le gouvernement et par la ville de Paris), l'Association catholique offre aussi ses avantages : salles de lecture et d'études, salles de jeux, conférences faites par des personnes du dehors et conférences contradictoires entre les jeunes gens (conférence Ozanam); elle offre en outre les avantages spirituels que les étudiants catholiques doivent rechercher et qu'ils ne pourront malheureusement pas trouver rue des Écoles. Page 492, nous remarquons une petite notice sur la Société positiviste d'enseignement supérieur que n'approuveraient pas les purs positivistes, car tout le monde sait que M. Laffitte, le président de cette Association, est renié par ceux qui se prétendent les vrais représentants de la philosophie d'Auguste Comte. Nous avouons ne pas comprendre pourquoi M. Vuibert a cru devoir faire aux cours de M. Pierre Laffitte un honneur qu'il ne fait à nul autre cours public, en en annonçant les sujets non seulement pour l'année 1893-1894, mais même pour les trois exercices précédents. Est-ce une réclame ? *Non erat his locus.* Nous regrettons enfin que M. Vuibert n'ait pas cru devoir, dans cette quatrième année plus que dans la première, donner des indications bibliographiques plus précises sur les ouvrages auxquels il renvoie. Mais, comme en 1890, nous reconnaissons volontiers que l'*Annuaire* rendra d'utiles services et mérite d'être consulté.

— Sous le titre de : *L'Éléphant de Henri IV*, M. Léopold Delisle publie une toute petite plaquette bien curieuse (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, 5 p., gr. in-8. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIV). On y remarque deux documents qui proviennent des archives de la Seine-Inférieure et qui témoignent du goût de Henri IV pour l'entretien d'animaux rares, venus de pays lointains ; ils ont trait à un éléphant qui avait été amené des Indes et aux besoins duquel il devait être pourvu à Dieppe par le bureau des trésoriers de France. M. Delisle entoure ces textes d'observations diverses qui constituent presque une histoire complète des voyages des éléphants en France, en commençant par celui de l'an 802 (envoyé par le calife Haroun-al-Raschid à Charlemagne).

— Ne lira pas qui voudra l'étonnant opuscule signé Jeanne Guillemin et intitulé : *Voyage de Paris à Herblay, aller et retour par mer, suite du Voyage de Paris à Saint-Cloud* (Se donne à Billancourt, chez l'auteur, gr. in-4 de 8 p., avec de nombr. illustr. par Émile Guignes, d'Embrun). Cette brochure, tirée sur japon à cent exemplaires seulement, a été écrite par un humoriste et illustrée par un artiste d'une bien amusante originalité. Tout de suite, l'on comprend que cette fantaisie doit prendre rang parmi les « supercheries littéraires. » Mlle Guillemin, âgée de moins de huit ans, n'a évidemment pas pensé un traître mot de l'œuvre publiée sous son nom ; aussi « son papa, » bibliophile connu, a-t-il dû, en se substituant à bébé, mettre les deux mains à la pâte, ce qui lui a permis de confectionner un gâteau littéraire du plus haut goût. Quant au « compère artistique » de l'auteur, M. Émile Guignes, son réel talent nous fait un devoir de le signaler aux grandes maisons d'édition de la capitale : elles pourraient s'assurer de moins bons collaborateurs.

— Très suggestive, la livraison de septembre dernier de *le Livre et l'Image*. Mais ce qui réjouira le plus les humoristes, ce sont assurément les huit reproductions de charges étrangères que nous présente, d'une façon aussi sérieuse que spirituelle, M. John Grand-Carteret sous le titre de : *Images politiques*. Sauf une amusante caricature sur le congrès international socialiste (*Figaro*, de Vienne), tout cela a trait aux difficultés de la France avec l'Angleterre à propos de l'affaire du Siam. *Figaro* (de Vienne),

Ulk et *Kladderadatsch* (de Berlin), même *Moonshine* (de Londres) se moquent agréablement de nos voisins d'outre-Manche. Seuls, *Deutsche Wespen* (de Berlin) et *Fischietto* (de Turin) y vont de leurs dédains faux et haineux. Quant à *Pasquino* (de Turin), on peut supposer que les lauriers cueillis en ces derniers temps par les Italiens en combattant les hordes d'Abyssinie ont contribué à rendre ce journal satirique sournoisement jaloux de notre domination à Tunis, au Tonkin, au Cambodge et ailleurs. Rien ne donne mieux une idée de l'état d'âme d'une nation, à l'heure des événements, que les charges plus ou moins réussies de ses artistes. La caricature à l'étranger devrait attirer tout spécialement l'attention de nos agents diplomatiques : c'est l'avis de M. John Grand-Carteret ; c'est aussi le nôtre.

— Voici encore une revue nouvelle que nous pouvons d'autant moins nous dispenser de signaler à nos lecteurs qu'elle s'efforce de se distinguer nettement des autres périodiques analogues par ses tendances et par son objet précis. *L'Ère nouvelle, revue mensuelle* (Paris, 33, rue des Écoles. 10 francs par an, 12 francs pour l'étranger), a mis à la tête de sa rédaction des hommes connus par leurs principes socialistes et matérialistes ; nous citerons MM. Hovelacque, Jaurès, Paul Lafargue, Millerand, Jules Guesde, Duc-Quercy. Naturellement, l'objet de la revue est de faire de la propagande en faveur des idées matérialistes et collectivistes. Elle ne peut donc manquer d'intéresser ceux qui s'occupent du mouvement socialiste.

— Tout le monde, — nous entendons le monde qui travaille et qui étudie, — tout le monde connaît le précieux répertoire dirigé par M. Lucien Faucou et qui a pour titre : *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*. Depuis son origine en 1864, que de réponses y ont été données à mille questions intéressantes ! Que d'appels y ont été faits à la curiosité des savants ! Malheureusement, il devenait de plus en plus difficile de se retrouver dans cette collection considérable, et beaucoup de travail se trouvait ainsi perdu pour la majorité des hommes d'étude. L'on ne peut donc qu'accueillir avec joie la publication si longtemps attendue de la *Table générale de l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (Paris, 13, rue Cujas, in-8 de VII p.-782 col.). Le travail de la table a d'ailleurs été fort bien compris et bien exécuté et la publication en est un véritable service rendu à l'érudition.

— M. le capitaine Espérandieu a publié (en tirage à part de la *Revue de l'Art chrétien*) le troisième fascicule (année 1892) de sa *Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité chrétienne* (Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, in-4 de 16 p.).

Alsace. — M. l'abbé Ingold, ancien bibliothécaire-historiographe de l'Oratoire, vient de publier le *Voyage littéraire en Alsace de Dom Mabillon* (Colmar, imp. Jung, in-8 de 16 p.) (Extrait du *Journal de Colmar*).

Bigorre. — *L'Art contemporain en Bigorre*, tel est le titre d'une conférence remplie de verve, faite par M. Xavier de Cardaillac, à la fête littéraire d'Argelès, le 27 août 1893 (Tarbes, imp. Perrot-Prat, in-8, 15 p.). Le spirituel écrivain y fait surtout ressortir le talent du peintre Capdevielle et des sculpteurs Desca, Escoula et Mathet.

Bretagne. — Sous ce titre piquant : *Le Libre-échange en matière scientifique*, le comte de Marsy publie une lecture digne d'être recommandée à tous les chercheurs (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 8 p.). S'adressant à M. René Vallette, directeur de la *Revue du Bas-Poitou*, il dit qu'il a souvent regretté « qu'un d'entre nous n'ait pas encore cherché à faire profiter ses confrères des renseignements et des documents renfermés dans les volumes des sociétés savantes et les livraisons des revues provinciales. » Développant très bien cette excellente idée, M. de Marsy joint les exemples aux

préceptes, et il communique à son correspondant les coupures suivantes ayant trait au Bas-Poitou : *Jean et Simon du Portail, chanoines de Tournai, originaires de Parthenay, XIVe siècle* (d'après les *Études sur l'art à Tournai*, de MM. A. de la Grange et Jules Cloquet, insérées dans les *Mémoires de la Société historique et littéraire de Tournai*, 1887); — *La Belle Léance, bohémienne de Fontenay-le-Comte, et sa nièce*, laquelle nièce figure dans la brochure de M. A. de Gallier que signalait la dernière *chronique* du *Polybiblion (Deux Lettres inédites du maréchal de Tallard)*; — *Docteurs reçus à Reims au XVIIIe siècle* (plusieurs sont originaires de La Rochelle, de Luçon, de l'île d'Oléron). Comme M. R. Vallette, nous dirons que « nous nous associons pleinement à l'idée émise par le comte de Marsy, dont la grande autorité ne saurait être discutée. »

Champagne. — Parmi les travaux projetés par le comte Riant, dans la *Société de l'Orient latin*, figurait l'établissement d'une liste complète des croisés et des pèlerins dressée d'après les documents originaux et notamment d'après les actes de donation, fréquemment consignés dans les cartulaires, faits avant leur départ par les *crucesignati*. Dans un article inséré dans la *Revue de l'Orient latin*, notre éminent collaborateur, M. Anatole de Barthélemy, vient de donner, sous le titre de : *Pèlerins champenois en Palestine*, une première liste de quatre-vingt-sept noms, de 1097 à 1249, avec l'indication des sources sur lesquelles elle a été établie et une table alphabétique.

— A la suite du congrès archéologique d'Abbeville, M. H. Jadart a réuni les souvenirs qui se rattachent à la naissance et à la mort du créateur des études d'archéologie préhistorique en France, dans une brochure intitulée : *La maison natale de Boucher de Perthes à Rethel, son musée et sa tombe à Abbeville* (Rethel, imp. G. Beauvarlet, in-8 de 23 p.).

— On s'est occupé depuis quelque temps des plaques de foyer en fonte, portant des sujets mythologiques ou religieux, des armoiries ou des emblèmes. M. Léon Germain en a déjà publié un assez grand nombre dans la *Lorraine-artiste* et dans d'autres recueils, et M. Maxe-Verly en a fait connaître de fort intéressantes, entrées, grâce à son intervention, dans le musée de Bar-le-Duc. M. le baron de Rivières vient apporter à son tour à ce catalogue le contingent du Midi dans une lecture : *Les Plaques de foyer*, faite à la Société archéologique de Tarn-et-Garonne (Montauban, imp. Forestié, in-8 de 34 p. et pl.). Il faut espérer que l'un des érudits qui se consacrent à cette recherche nous donnera bientôt un inventaire méthodique des plaques connues, avec la désignation de leurs sujets et l'indication des établissements métallurgiques dans lesquels elles ont été fondues.

Dauphiné. — M. Henry Rousset poursuit avec persévérance ses recherches intimes sur la ville de Grenoble et il semble s'être attaché à des études ingrates et difficiles auxquelles nul n'a songé. Dans son *Histoire des sapeurs-pompiers de Grenoble, 1500-1892* (Grenoble, Gratier, in-16 de 93 p.), M. Rousset passe en revue à sa manière un des plus anciens et des plus beaux bataillons qui existent en province. Ces pages d'histoire locale, qui se rattachent par plusieurs points à celle de la province, sont habilement présentées, et l'auteur a su être intéressant en traitant un sujet qui semblait voué à la sécheresse.

— Depuis quinze ans le vénérable curé de Malissard (Drôme) soutient contre ses persécuteurs une lutte héroïque ; il a tout connu dans sa pauvre paroisse, la laïcisation des écoles, la suppression de son traitement et jusqu'aux saisies. Pour lui venir en aide M. Th. Bras a mis en œuvre la poésie ailée : *Une Ame devant le tabernacle* (Se vend 0 fr. 75 au profit de M. le

curé de Malissard, chez l'auteur, aumônier de l'Écluse, Taulignan (Drôme), Valréas, imp. Revoul, in-12 de 23 p.). Une inspiration élevée règne dans cette poésie d'un ton heureux, et un habile imprimeur a su donner une allure élégante à cette plaquette, dont chaque page est entourée de charmants dessins.

Franche-Comté. — M. l'abbé P. Brune publie, en tirage à part du *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, une courte mais substantielle étude sur l'*Architecture religieuse dans le Jura* (Paris, Leroux, in-8 de 15 p., avec 3 plans et 3 gravures). L'auteur a voulu « donner, pour chaque époque, la description sommaire de quelques églises (du département du Jura); établir leur date précise au moyen des documents historiques; asseoir ensuite sur cette base solide des conclusions touchant la marche de l'architecture dans la région étudiée. » C'est ainsi qu'il nous parle tour à tour de l'église abbatiale de Baume-les-Moines; de l'église Saint-Anatoile à Salins; de l'église des Jacobins à Poligny, transformée aujourd'hui en halle aux blés; de l'église du prieuré de Vaux-sur-Poligny, « restaurée avec une scrupuleuse exactitude pour le service du petit séminaire installé dans le prieuré; » de l'église du couvent des Cordeliers, à Dole; de la cathédrale de Saint-Claude et de quelques autres encore.

— Ce qui nous paraît le plus intéressant dans le travail que M. Alfred Ducat a donné à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon (*Mémoires* de l'année 1893), et qui a été tiré à part sous le titre de : *Les Débuts littéraires de Xavier Marmier* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 23 p.), ce sont assurément les détails précis fournis sur le concours d'histoire qui, en 1832, valut à X. Marmier un premier prix de ladite Académie. Il s'agissait de retracer les événements dont la Franche-Comté fut le théâtre de 1369 à 1482. Le futur membre de l'Académie française s'était trouvé là en concurrence avec Pierre-Charles Duronzier, de Besançon, qui obtint un second prix. Il est à remarquer que M. Ducat n'a point noté ce fait, assez particulier, que Xavier Marmier a omis de publier son œuvre, alors que Duronzier a fait imprimer la sienne sans perdre de temps. Le volume de Duronzier (Besançon, Ch. Deis, 1833, in-8 de 228 p., y compris une table des chapitres et une table onomastique) est intitulé : *Mémoires historiques sur la Franche-Comté pendant la domination des ducs de Bourgogne de la maison de Valois.*

— M. Charles Thuriet s'est fait le champion de Lamartine, auquel il a consacré plusieurs opuscules signalés ici. Par ses origines maternelles, le grand poète se rattachait à la Franche-Comté, et, contrairement à V. Hugo, qui y est né cependant, il se plaisait à se réclamer hautement de cette province qu'il aimait, où il a plus d'une fois séjourné et où il comptait de vives affections, telles, par exemple, que celle de M. de Champvans. Dans la nouvelle brochure que M. Ch. Thuriet vient de publier sur l'auteur des *Méditations : Anecdotes inédites ou peu connues sur Lamartine* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 31 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*), on pourra lire quantité de faits curieux, émouvants ou amusants, ainsi que plusieurs lettres inédites de Lamartine, communiquées à M. Thuriet par son compatriote M. de Champvans. Chacun remarquera la notice XVIII, intitulée : *Licence oratoire*, qui prouve jusqu'à l'évidence combien il faut se méfier de l'érudition des poètes en général et spécialement de celle du prestigieux écrivain qui a commis l'*Histoire des Girondins*.

— Il semble que M. Léon Huot, de qui nous arrive un petit recueil de vers intitulé : *Les Jurassiennes* (Paris, Bibliothèque des modernes, in-12 de 93 p., avec une jolie couverture illustrée), soit un débutant, un jeune tout au moins. Et cependant sa muse, — sans faire preuve de nerf comme celle de M. Louis Mercier, ni d'originalité comme celle de M. Louis Duplain, deux

ouvriers-poètes de Besançon, — n'en a pas moins beaucoup de charme et de fraîcheur. Nous conseillerons toutefois à M. L. Huot de s'attarder désormais aussi peu que possible dans le sentier battu des descriptions vagues s'appliquant trop aisément à la généralité des sites et des pays ; car la région qu'il chante est des plus pittoresques qui soient au monde ; aussi pensons-nous que pour en bien rendre les beautés, il est préférable de se servir de vers solidement martelés. Ces poésies « jurassiennes » n'ont donc point autant qu'il serait à désirer l'âpre saveur du terroir.

Guyenne et Gascogne. — La société des *Archives historiques de la Gironde* vient de publier son XXVIIe tome (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 70-xxii-551 p. avec une pl.). Il renferme des documents d'une importance considérable : d'abord (p. 1-342) les deux cartulaires, l'obituaire et la bulle d'exemption de l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, soit 314 actes, à peu près tous inédits, des xiie-xive siècles. Les éditeurs, MM. Ducaunnès-Duval et Léo Drouyn, ont mis en tête de chaque document une claire analyse en français. — Ensuite (p. 341-428), les *Coutumes de Mauvezin et des Fezensaguet* (fin du xiiie siècle), découvertes dans un manuscrit de la Bibliothèque de l'Institut, et publiées par M. Ch. Baradat de Lacaze. Des textes isolés intéressants complètent le volume, accompagné comme toujours de deux bons index, alphabétique et chronologique. En tête on lira avec plaisir une notice avec une bibliographie très détaillée (361 numéros), un portrait en héliogravure et des lettres inédites d'Augustin Thierry, Villemain et Mignet, sur le fondateur de la société, Jules Delpit, mort dans un âge fort avancé, au commencement de l'année dernière. L'impression du vingt-huitième volume est menée bon train; on y trouvera de précieuses séries de textes, notamment des *Rapports faits au Parlement par Montaigne et La Boétie;* des groupes de documents sur *Royan et la Tour de Cordouan*, sur l'*Ormée;* le *Procès-verbal des États de Guyenne tenu à Agen aux XVIe et XVIIe siècles;* un *Pouillé du diocèse de Bazas sous le règne de François Ier*.

— Deux nouveaux volumes de l'*Inventaire sommaire des archives de la Gironde* ont été mis, il y a un mois, aux mains du public : 1° *Série C, tome II (n°s 3133-4249)*, rédigé par MM. Alexandre Gouget et Jean-Auguste Brutails, archivistes du département (Bordeaux, Gounouilhou, in-4 de vii-434 p.). On y trouvera la suite du superbe fonds de l'Intendance, et le fonds très précieux aussi des trésoriers de France; — 2° *Série C, tome III (n°s 4250-4439), inventaire du fonds de la Chambre du commerce de Guyenne*, rédigé par M. J.-A. Brutails (*Ibid.*, in-4 de xlviii-268 p. et une pl.). La Chambre de commerce de Bordeaux, qui a versé ses papiers antérieurs à 1790 aux Archives de la Gironde, a fait les frais de ce dernier volume avec une libéralité assez large pour qu'à l'inventaire proprement dit M. Brutails pût ajouter une étude préliminaire très complète, et publier *in extenso* (p. 202 et suiv.) un choix de quatre-vingt-un documents (1705-1791), offrant un intérêt particulier. Une très belle planche en héliogravure, de Dujardin, reproduit les médailles et jetons de l'ancienne Chambre du commerce de Guyenne. Nous aurons probablement à revenir sur cette belle publication.

— M. Adolphe Magen consacre des pages exquises à *Ramond de Carbonnières et Boudon de Saint-Amans, à propos de Lettres inédites de Ramond, Strasbourgeois, membre de l'Institut, dit le peintre des Pyrénées, publiées et annotées par Ph. Tamizey de Larroque*, etc. (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 16 p.). Au compte rendu de la plaquette de notre collaborateur, M. Magen mêle des souvenirs personnels, des anecdotes, divers renseignements d'histoire littéraire et de bibliographie qui font de son opuscule un supplément précieux au recueil épistolaire qui y est si bien analysé. Malheureuse-

ment ce supplément n'a été tiré qu'à vingt-cinq exemplaires, et on pourra plus tard lui appliquer cette phrase de l'auteur sur le *Voyage aux Pyrénées*, de Saint-Amans (p. 5) : « Le tirage fut très restreint.... Il m'a fallu près de trente ans pour en rencontrer un exemplaire. »

Ile-de-France. — Notre collaborateur M. le comte de Marsy vient de réunir sous le titre : *Varia, 1891-1893*, en un petit volume in-8 carré de 240 p. imprimé à Compiègne chez H. Lefebvre, une série de vingt articles historiques ou littéraires publiés dans l'*Écho de l'Oise*.

Languedoc. — M. Gaston Jourdanne, déjà bien connu par de sérieux travaux sur Narbonne et le Narbonnais, publie un *Éloge de Pierre Goudelin (1579-1649), suivi d'une étude sur le réveil poétique des idiomes d'oc actuels, couronné par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse le 3 mai 1893* (Carcassonne, *Revue méridionale*, in-8 de 69 p.). La plaquette est charmante à tous les points de vue, et, pour la bien louer en un seul mot, nous dirons qu'elle mérite d'avoir été dédiée à Frédéric Mistral. C'est en un très élégant style que M. Jourdanne célèbre le talent de l'auteur du *Ramelet Moundi* et retrace l'histoire de la poésie populaire méridionale depuis le xvie siècle jusqu'à nos jours, mêlant à ses rapides appréciations d'heureuses citations empruntées à Mistral, à Félix Gras, à Auguste Fourès, à Arnavielle, à Élie Fourès, etc., et qui forment la plus riante anthologie.

Limousin. — L'on peut appliquer à Mgr Barbier de Montault l'éloge d'avoir « bien mérité de la science par ses recherches incessantes, » qu'il fait de M. Champeval, auquel il doit la matière du nouveau mémoire que nous annonçons ici. L'érudit prélat ne se lasse point d'apporter son tribut à la science, et toutes ses communications offrent de l'intérêt. Sous le titre de : *Chronique de l'église d'Objat en 1712* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 12 p.), il publie, en partie, le *Mémoire et état de la présente église S. Barthélemy d'Obiac, fait en 1712*, par Jean Alègre, curé de cette paroisse, curieux document qui nous fait connaître l'état d'une petite église au commencement du xviiie siècle. Mgr Barbier de Montault y a mis quelques notes fort utiles. Au lieu que ce soit, comme il le pense, un mémoire adressé à l'évêque, n'avons-nous pas là plutôt une note rédigée par un curé pour son successeur ? Le soin que prend Jean Alègre de donner les noms vulgaires des saints dont l'église possède des reliques, la précision des détails sur les processions et sur l'emplacement de chaque tombe, tous ces détails purement pratiques nous semblent appuyer cette hypothèse que nous soumettons à l'avis de l'éminent éditeur.

— Mgr Barbier de Montault nous donne également le *Salut de Jean XXII à la Sainte Face* (Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 4 p.) et la rédaction mutilée qui en a été insérée dans un livre d'heures tullois du xve siècle.

Lorraine. — L'Académie de Stanislas vient de distribuer son volume annuel (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1892-CXLIII^e année, 5e série, t. X, Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de xcv-352 p., avec 1 pl.). Il renferme beaucoup de mémoires intéressants dont voici la liste : *Le Domaine de la Crayère, près Rosières-aux-Salines*, par M. Ch. Guyot ; — *Stanislas et la Société royale des sciences et belles-lettres* (de Nancy), par M. Druon ; — *Notice biographique sur Claude-François Denis, 1762-1853*, par M. H. Labourasse (avec portrait) ; — *Pensées de septembre 1891* (poésie), par M. A. Lombard ; — *Notice sur M. Julien Duchesne, 1823-1892*, par M. F. Duvernoy ; — *Sur une interruption mentale de l'idée de temps, étude psychologique*, par M. Gabriel Thomas ; — *Anomalie dans les gentianées*, par M. Émile Gallé ; — *Voyage d'un Anglais à Metz* (en 1890), par M. F. des Robert ; — *L'Œuvre pédagogique de Pierre Fourier, curé de Mattaincourt en Lorraine, 1589-1646*, par M. Mag-

giolo (cet article est une contribution importante à l'histoire de l'enseignement primaire, dont le vénérable octogénaire a été l'un des initiateurs et le promoteur le plus infatigable) : — *Fragments de bric-à-brac poétique*, par le comte Ed. de Warren; — *Coutumes matrimoniales au moyen âge*, par M. l'abbé Hanaüer. — Parmi les discours et rapports qui remplissent les pages I-XCV de ce volume, il convient de signaler le beau discours de réception, consacré au *cardinal Lavigerie*, par M. l'abbé Vacant.

Normandie. — M. Jules Launay, ancien commissaire de la marine, vient de publier une *Histoire du siège de Granville* (Granville, J. Goachet, in-8 de 166 p.) dont les premiers mots peignent l'esprit : « Glorifier la Révolution, affirmer ses principes, tel est le but de ce modeste livre. » Tel est aussi le but d'un poème intitulé : *Le Siège de Granville* (même éditeur, in-8 de 25 p.) et qui porte, comme l'autre ouvrage, en premier titre : *Un glorieux Centenaire*. On sait en effet que, cette année, des fêtes ont célébré à Granville le centenaire du siège levé par les Vendéens, et nous croyons bien que l'auteur y a reçu les palmes de l'Instruction publique pour récompense. Comme historien, M. Jules Launay a des jugements extraordinaires, notamment lorsqu'il reproche à un de ses prédécesseurs d'être « un Valognais » (p. 116), ou lorsqu'il s'appuie sur des documents officiels qu'il critique fort justement quelques pages après (p. 134). En résumé, cette histoire n'est qu'un long dithyrambe en faveur de la Révolution, où apparaissent, *rari nantes*, quelques traits du siège de Granville. — Du poème, il vaut mieux ne rien dire.

— *Le Centenaire de Casimir Delavigne*, célébré cette année au Havre, a inspiré à M. Charles Le Goffic une édition illustrée comprenant la vie de Casimir Delavigne, d'après des pièces originales. Dans le même recueil on trouve des pièces rares du poète, des documents nouveaux, un fac-similé d'autographe, et surtout vingt-trois compositions inédites de la jeunesse de Casimir Delavigne (Le Havre, Lemale, in-4 de 50 p.). Cette brochure fait grand honneur au dévoué secrétaire du Comité des fêtes du Centenaire, ainsi qu'à l'éditeur. Il y a là un modèle de souvenir de centenaire qu'on pourra peut-être améliorer, mais qu'on fera bien d'imiter partout.

— Le savant et dévoué archiprêtre de Séez, M. l'abbé Dumaine, a prononcé, le 27 juin dernier, l'*Éloge funèbre* du regretté curé de Notre-Dame d'Alençon, M. Gosnet (Séez, Montauzé, in-8 de 16 p.). C'était, d'après un mot énergique et juste de M. Dumaine, « une de ces forces de volonté qui ne savent pas compter avec les difficultés, parce qu'elles sont tout entières au service de Dieu et du devoir. » M. Gosnet avait restauré l'autel, le pavage et les verrières de son église, et il a voulu que son corps reposât dans l'antique cimetière d'Alençon.

— Qui n'a pas été au Mont-Saint-Michel? Aucun de nos lecteurs, sans doute. Eh bien! à tous nous conseillons d'emporter une des *brochures illustrées Miriam; Vingt-quatre heures au Mont-Saint-Michel* (Rouen, Club alpin français, in-12 de 106 p. et une carte). C'est tout ce qu'il y a de plus commode, de plus pratique et de plus exact. Un paléographe n'y trouverait rien à redire, et un touriste y remarquera même une réduction sur le prix des hôtels : *Fortunatus nimium!*

— Près de Fécamp est Saint-Pierre-en-Port, auquel un Normand, savant et artiste, a consacré la plus jolie réclame du monde sous le titre de : *L'Hiver en Normandie* (Fécamp, L. Durand, in-12 oblong de 20 p.). Une série de dix-neuf gravures représentent les sites, les villas, l'église et les fêtes de ce petit coin encore pas cher et peu connu. Et pour jeter de la poudre aux yeux, il a pris de la neige qu'il a semée le plus heureusement du monde sur toutes ses gravures.

— M. Jules Lefebvre a publié en outre, sous le titre de : *Bains de mer de Saint-Pierre-en-Port, curiosités normandes des environs* (Fécamp, L. Durand, in-16 de 50 p.), une énumération succincte, peut-être trop succincte, des « curiosités dignes d'être visitées. » Quelques jolies gravures extraites du *Catalogue du musée de la Bénédictine*, et à côté le portrait du directeur du casino de Fécamp !

Picardie. — On lira avec édification et aussi avec cet intérêt qui s'attache aux choses bien dites la brochure intitulée : *Un Apôtre des hommes de la grand'route. L'Abbé Hippolyte Clabault (1847-1893)*. Discours prononcé en l'église Saint-Germain, à Amiens, le dimanche 9 avril 1893, par le P. Henri Chérot, S. J. (Amiens, imp. Rousseau-Leroy, petit in-8 carré de 32 p.). L'orateur a dignement célébré les vertus du saint prêtre, son ami, qui fut le fondateur de l'Asile de nuit à Amiens, et qu'il appelle, à juste titre, un héros de la charité.

Poitou. — Vient de paraître la deuxième édition d'un important fascicule de M. de la Bouralière, membre de la Société des archives historiques du Poitou, ancien président de la Société des antiquaires de l'Ouest : *les Débuts de l'imprimerie à Poitiers (1479-1515)* (Paris, Paul, Huard et Guillemin, in-8 de 69 p., avec trois planches hors texte et vignettes dans le texte).

— M. Lièvre, bibliothécaire de la ville de Poitiers, vient de publier une deuxième édition de sa remarquable étude sur *les Chemins romains et la lieue gauloise dans l'ouest de la France* (Niort, Clouzot, in-8 de 126 p.).

Savoie. — Certains points de l'histoire de la Savoie, et notamment ceux relatifs à son annexion en 1792, sont encore bien peu connus. M. Jules Masse vient de publier le deuxième volume de son *Histoire de l'annexion de la Savoie à la France en 1792. Seconde partie. Du 6 octobre au 31 mai 1793* (Grenoble, Allier, in-8 de 217 p.). Nous avons déjà signalé le tome Ier. Il semble que l'auteur a donné une plus grande extension à ses recherches au moment où il abordait l'étude de faits laissés jusqu'ici dans l'ombre. Il en va ainsi pour les chapitres consacrés à l'assemblée des Allobroges, au *referendum* qui entraîna l'annexion à la presque unanimité, à la constitution civile du clergé. La clarté de l'exposition, la justesse et la modération des appréciations, la souplesse du style, sont à louer dans cet important travail qu'émaillent de jolies pages anecdotiques.

Allemagne. — M. Gustav Thelert vient de publier un volume que nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs : *Supplement zu Heinsius', Hinrichs' und Kaysers Bücher-Lexikon, Verzeichniss einer Anzahl Schriften, welche seit der Mitte des XIXten Jahrhunderts in Deutschland erschienen, in den genannten Katalogen aber gar nicht oder fehlerhaft aufgeführt sind, mit bibliographischen Bemerkungen* (Grossenhain et Leipzig, Baumert et Ronge, in-8 de 405 p.). Autant que nous a permis d'en juger un examen rapide de l'ouvrage, les additions et rectifications portent surtout sur des écrits universitaires (discours, thèses, dissertations). Le volume n'en est pas moins important ; nous regrettons qu'à la liste alphabétique des auteurs, M. Thelert n'ait pas joint une table des matières, qui eût rendu plus pratique l'usage de son manuel.

— A l'occasion de l'exposition universelle de Chicago, l'administration de la Bibliothèque royale de Berlin vient de publier un catalogue, qui pourra rendre des services, des revues scientifiques de l'Allemagne : *Verzeichniss der in Deutschland erschienenen wissenschaftlichen Zeitschriften* (Berlin, Reuther et Reichard, in-8 de 118 p.). Le catalogue est dressé dans un ordre systématique, ce qui assurément y rend les recherches plus faciles. Il ne donne pas seulement l'indication des revues actuellement en cours de pu-

blication, mais de toutes celles qui offrent réellement de l'importance et qui ont paru dans le cours du XIXe siècle. Nous regrettons seulement que les revues de tous les pays allemands ne faisant pas partie de l'empire en aient été exclues, et que, pour les revues courantes au moins, l'on n'ait pas jugé à propos d'indiquer ni la périodicité ni le prix.

Angleterre. — Dans son *History of Europe from 1789 to 1815*, qui sera prochainement publiée par MM. Rivington, Percival et Cie, M. Morse Stephens se propose d'étudier l'influence de la Révolution française en Europe et le rôle réformateur de Napoléon Ier.

Belgique. — Il vient de se fonder à Liège une revue destinée à être l'organe de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la littérature des provinces de langue française du royaume de Belgique. Cette revue, qui s'intitule *la Revue wallonne*, est dirigée par M. Maurice Wilmotte, l'un des principaux rédacteurs du *Moyen âge*.

— M. Charles Duvivier, l'auteur d'un livre déjà ancien et très remarquable sur l'histoire et la géographie de l'antique Hainaut, prépare un gros mémoire sur la fameuse querelle des d'Avesnes et des Dampierre. Cette affaire a remué le monde entier au milieu du XIIIe siècle. Saint Louis a dû maintes fois y intervenir, et c'est surtout grâce à ce grand roi que la paix fut rétablie, pour le plus grand profit de la France, entre les fils des deux lits de la comtesse Marguerite de Flandre. M. C. Duvivier se propose de mettre sous les yeux du lecteur toutes les pièces du procès.

— La *Revue bénédictine*, publiée par les religieux de Maredsous, commence dans son numéro de septembre 1893 (p. 410-421), sous le titre de *Bulletin d'histoire monastique*, une revue bibliographique dont on ne tardera pas à constater l'utilité. « Cette bibliographie, disent les rédacteurs anonymes, n'a pas la prétention d'être complète, mais quelque défectueuse qu'elle puisse être, elle permettra à nos lecteurs, tout particulièrement aux membres de notre ordre, de se rendre mieux compte du mouvement historique dans ses rapports avec notre histoire. »

Italie. — Nous tenons à signaler ici l'œuvre entreprise par le R. P. Ramon Alvarez Lugin, de l'ordre de Saint-François, sous le titre suivant : *Cosmos minoritico-scientifico-litterarius*. L'objet de cette revue mensuelle (Florence, conv. di S. Leone, via Senese, 54. Prix : 7 fr. par an) est la glorification de l'ordre franciscain. Théologie (sauf la théologie ascétique), jurisprudence, histoire, lettres et arts, tout sera compris dans le cadre de la revue. Le 1er fascicule (juin) nous apporte les commencements d'une bibliographie des théologiens de l'ordre.

— L'on annonce la fondation à Rome, par l'initiative et sous la direction de M. de Gubernatis, d'une société de folklore italien, qui publiera une *Rivista delle tradizioni popolari in Italia*. L'on ne peut s'empêcher de penser que cette revue fera double emploi avec l'excellent *Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* dirigé avec tant de compétence par l'un des plus savants folkloristes du monde entier, M. Giuseppe Pitrè.

Publications nouvelles. — *Histoire critique du texte et des versions de la Bible*, par A. Loisy. T. I et II (in-8, Amiens, Rousseau-Leroy). — *Le Livre de Job*, trad. de l'hébreu par A. Loisy (in-8, Amiens, Rousseau-Leroy). — *Das Apostolische Glaubensbekenntnis*, von G. Baeumer (in-8, Mainz, Kirchheim). — *La Gerbe du catéchiste, ou Recueil d'histoires, de pensées et de paroles édifiantes selon l'ordre des matières traitées dans les catéchismes*, par l'abbé Debroise (in-18, Haton). — *Le Droit des femmes et le mariage*, par L. Bridel (in-18, Alcan). — *Étude théorique et pratique sur la loi du 26 mars 1891 (loi Bérenger) relative à l'atténuation et à l'aggravation des peines*, par

E. Delalande (in-8, Chevalier-Marescq). — *De l'imputation de la détention préventive*, par A. Lasserre et G. Villanova (in-8, Chevalier-Marescq). — *Code du garde particulier des bois et forêts et du garde-pêche. Instructions élémentaires*, par M. Dommanget (in-18, Pedone-Lauriel). — *Code manuel des obligations militaires. Manuel général du recrutement et des réserves, à l'usage des maires, des commandants de recrutement, etc.*, par C. Lassalle (in-8, Berger-Levrault). — *Philosophie morale et politique*, par J.-E. Alaux (in-8, Alcan). — *Le Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme, par* V. Delbos (in-8, Alcan). — *L'Action, essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique*, par M. Blondel (in-8, Alcan). — *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, par P.-F. Thomas (in-8, Alcan). — *Philosophie de poche*, par J. Macé (in-32, Hetzel). — *Le Salut est en vous*, par le comte L. Tolstoï (in-18, Perrin). — *Ministère des finances. Commission extraparlementaire du cadastre instituée au ministère des finances. Procès-verbaux.* Fasc. I à III (3 vol. in-4, Imp. nationale). — *Cours élémentaire de géologie*, par E. Belzung (in-18 cart., Alcan). — *Les Pyrénées*, par P. Camena d'Almeida (in-8, Colin). — *Sécheresse 1893, ses causes. Principes généraux de météorologie*, par l'abbé A. Fortin (in-18, Vic et Amat). — *Atlantide*, poema di M. Rapisardi (in-8, Catania, Giannotta). — *Les Obsédées*, par C. Casangès (in-18, Bibliothèque des modernes). — *Vieux Saxe*, par H. Mazel (in-8, Girard). — *Mémoires d'un passant*, par P. Audebrand (in-18, Calmann Lévy). — *Béatrice*, par H. Rider Haggard, trad. de l'anglais par Hephell (in-18, Hachette). — *La Pivoine*, par C. Bourget (in-18, Bibliothèque des modernes). — *Ébauches*, par R. Bernier (in-18, Bibliothèque des modernes). — *Bucoliques*, par E. Guénin (in-18, Pairault). — *Les Fabliaux, études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge*, par J. Bédier (in-8, Bouillon). — *Vieux Ménage*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Vie de saint Delphin*, par le R. P. Moniquet (in-8, Tolra). — *La Sécurité nationale et le péril extérieur. L'Angleterre et la Triple alliance*, par C. Franc (in-18, Dentu). — *L'Idée républicaine au Brésil*, par O. d'Araujo (in-18, Perrin). — *La Fin de Luther*, par le docteur Majunke, trad. par l'abbé Schlincker (in-18, Walzer). — *Une Négociation inconnue entre Berwick et Marlborough, 1708-1709* (in-8, Pichon). — *Mémoires du général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original, par F. Calmette. T. I, *1769-1795* (in-8, Plon et Nourrit). — *Un Paladin au XVIIIe siècle. Le Prince Charles de Nassau-Siegen, d'après sa correspondance originale inédite de 1784 à 1789*, par le marquis d'Aragon (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs de Constantine, journal d'un lieutenant du génie rédigé en 1838-1839 et coordonné en 1893*, par le général C. Cadart (in-18, Firmin-Didot). — *Paris, Tours, Bordeaux. Souvenirs de la guerre de 1870-1871*, par le général Thoumas (in-8, Librairie illustrée). — *Livre d'or de la municipalité amiénoise*, par A. Janvier (in-8, Picard). — *Pierre Lhermite et la famille Lhermite d'Anvers*, par F. Donnet (in-8, Anvers, imp. veuve de Backer). — *Xavier Marmier, sa vie et ses œuvres*, par A. Estignard (in-8, Champion). — *Les Archives de l'histoire de France*, par C.-V. Langlois et H. Stein. Fasc. III (in-8, A. Picard). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours de philosophie. — 1. *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale, suivis de sujets de dissertations pour les classes de mathématiques élémentaires et de première-sciences*, par P.-Félix Thomas. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 344 p., 3 fr. 50. — 2. *Philosophie de poche*, suivie de *Le grand Savant*, par Jean Macé. Paris, Hetzel, s. d. (1893), petit in-18 de xii-173-xxiii p., 1 fr. 25.

Psychologie. — 3. *La Psychologie des idées-forces*, par Alfred Fouillée. Paris, Alcan, 1893, 2 vol. in-8 de xl-365 et 415 p., 15 fr. — 4. *Le Problème spiritualiste. L'Existence de l'âme*, conférences adressées aux étudiants de Rennes, par l'abbé H. Ceillier. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d. (1892), in-12 de 287 p., 3 fr. — 5. *Études scientifiques et religieuses. L'Ame ne diffère des corps que par une forme plus élevée*. Paris, Palmé, 1893, gr. in-8 de 85 p.

Métaphysique. — 6. *La Causalité efficiente*, par G.-L. Fonsegrive. Paris, Alcan, 1893, in-12 de 170 p., 2 fr. 50. — 7. *La Recherche de l'unité*, par E. de Roberty. Paris, Alcan, 1893, in-12 de vi-230 p., 2 fr. 50. — 8. *L'Absolu et l'existence de Dieu*, rapport présenté par E. Braun au congrès scientifique international des catholiques tenu à Paris en 1888. Strasbourg, 1892 (extrait, p. 97-120). — 9. *Principios de metafisica. Cosmologia*, por el Dr D. Ant. Hernández y Fajarnés. Zaragoza, Gasca, 1893, in-8 de 1033 p. cart., 12 fr. 50.

Morale. — 10. *Philosophie morale et politique. Études*, par J.-E. Alaux. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 409 p., 7 fr. 50. — 11. *Ésotérisme et socialisme*, par Alb. Jhouney. Paris, Comptoir d'édition, 1893, petit in-8 de 193 p., 3 fr.

Histoire de la philosophie et critique. — 12. *Les Devoirs, essai sur la morale de Cicéron*, par Arthur Desjardins, 2e édit. Paris, Perrin, 1893, in-12 de 421 p., 3 fr. 50. — 13. *L'Argument de saint Anselme*, étude philosophique par le P. Ragey. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de viii-201-5 p., 2 fr. 50. — 14. *François Bacon*, par Georges-L. Fonsegrive. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de 420 p., avec portrait, 3 fr. 50. — 15. *J. Locke, sa vie et son œuvre, d'après des documents nouveaux*, par Henri Marion, 2e édit. Paris, Alcan, 1893, in-12 de vii-155 p., 2 fr. 50. — 16. *Les Doctrines philosophiques de Louvain et les congrégations romaines, 1834-1866. Une page d'histoire contemporaine*, par Ad. Delvigne. Bruxelles, Société belge de librairie, 1893, in-8 de 42 p. — 17. *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours*, par le R. P. Gruber, trad. de l'allem. par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de 528 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Année philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon, 3e année, 1892. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 324 p., 5 fr.

1. — M. P.-Félix Thomas, déjà connu par une thèse appréciée sur Gassendi, vient de publier des *Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale*, pour les candidats au baccalauréat ès sciences et pour les écoles spéciales. Ce cours, remarquable par la netteté de la rédaction, par la sagesse habituelle des doctrines et par la juste étendue et le prix modéré du volume, paraît destiné à un véritable succès dans le public auquel l'auteur le destine, et même au delà. Un petit nombre de remarques suffiront pour aviser les maîtres et les amis des études philosophiques sur quelques points délicats de ces deux traités.

— Dans les *Éléments de philosophie scientifique*, il faut louer, dès

les premières pages, l'exclusion du programme positiviste, et regretter en même temps la forme timide de cette conclusion : « La philosophie des sciences appelle comme complément nécessaire une philosophie critique et aussi, *croyons-nous*, une métaphysique » (p. 13). Tout ce qui regarde soit la méthode en général, soit la méthode dans les sciences mathématiques, physiques, naturelles, morales, est traité avec autant de précision et de clarté dans l'exposition que de compétence scientifique : l'auteur a su garder le milieu entre les discussions laborieuses des gros traités et la concision dangereuse de beaucoup d'abrégés classiques. Seul, le dernier chapitre de cette première partie, sur les « hypothèses scientifiques, » pourrait suggérer quelques réserves; mais, si les théories du transformisme et de l'évolutionnisme y sont présentées avec quelque faveur, au moins faut-il reconnaître que le caractère conjectural en est assez bien mis en relief, et que les droits de la raison et de la liberté sont sauvegardés à l'encontre du spencérisme; pourquoi faut-il que ce soit presque uniquement dans des notes?

— Les *Éléments de philosophie morale* débutent par un chapitre très acceptable, sauf peut-être le paragraphe que l'auteur a mis entre parenthèses sur la contingence des lois de la nature (p. 164-166); ce chapitre traite des conditions de la moralité, y compris le libre arbitre, maintenu et défendu sans subtilités métaphysiques. Presque tout le reste paraît également sage et lumineux : on pourrait désirer cependant un complément religieux des notions de devoir et de droit, une condamnation plus explicite du divorce (p. 289), et plus d'étendue et de fermeté dans la doctrine du dernier chapitre sur les devoirs envers Dieu et sur l'immortalité de l'âme.

2. — La *Philosophie de poche* de Jean Macé, le fondateur bien connu de la Ligue de l'enseignement, n'est pas un livre professionnel, le titre le dit assez, la préface même en avertit et ajoute que c'est « un livre à emporter sous les arbres. » Il ne manque, en effet, ni de couleur ni de mouvement, malgré la gravité des matières qu'il traite, qu'il effleure plutôt. Mais je ne vois pas qu'il puisse être utile à personne, et il est trop clair qu'il est fait pour nuire surtout aux âmes neuves, quoique l'auteur l'ait dédié à une jeune personne, en assurant qu'il n'y a mis rien d'embarrassant pour l'esprit, rien « d'effarouchant pour les délicatesses » des femmes qui le liront. Hélas! malgré ces belles promesses, ce petit livre porte avec lui sa condamnation. « Les anciens, dit M. Macé lui-même, avaient défini l'homme un animal religieux. Supprimez l'adjectif, ajoute-t-il très finement, il ne restera plus que le substantif » (p. 124). Eh bien! il est trop clair que la religion s'évanouit tout entière dans le programme scientifique de M. Macé. Dès le premier chapitre, « l'Univers et Dieu, » l'athéisme semble repoussé; mais si le Dieu de J. Macé n'est pas zéro, il est x, l'inconnu; et quel devoir, quel senti-

ment religieux peuvent résulter des rapports de l'homme avec x? Dans les causeries très superficielles qui suivent, sur l'astre et l'atome, sur la biologie et l'anthropologie, le divin ne brille que par son absence. Pour M. Macé, l'atome est vivant, ce qui permet de franchir aisément le pas de la matière à la vie; l'animal pense et raisonne, ce qui fait arriver l'homme par la seule marche de l'évolution. Pour finir, on nous propose « l'immortalité facultative » de Ch. Lambert, en avouant qu'on n'accepte pas cette théorie parce qu'elle « prête le flanc à trop d'objections. » Je le crois bien! Après quoi, un petit conte fantastique aboutit à cette excellente moralité mise dans la bouche d'une enfant : « Obéir au bon Dieu et être bon comme lui avec tout le monde. » Par malheur, le bon Dieu de la petite fille n'est pas le Dieu de Jean Macé, n'est pas, du moins, le Dieu de son livre.

3. — La *Psychologie des idées-forces*, de M. Alfred Fouillée, est, jusqu'à ce jour, son œuvre la plus considérable et, on peut le dire sans en accepter le fond doctrinal, l'un des principaux travaux de psychologie de notre siècle. La théorie des idées-forces, réduite à ses éléments vrais, pouvait défrayer peut-être un traité aussi étendu, sans se relier à une explication universelle purement hypothétique et d'ailleurs insubsistante; le rare talent analytique de M. Fouillée aurait sans doute réussi à merveille dans cette œuvre d'observation et de coordination. Mais quoi! la vue exclusive des « idées-forces » est devenue l'idée directrice, l'idée-force tyrannique de ce puissant esprit, et la psychologie qu'il nous donne aujourd'hui est comme un membre de cette explication universelle plus que suspecte, dont il a exposé les généralités dans son *Évolutionnisme des idées-forces*. C'est la même métaphysique, inacceptable et même inintelligible pour les esprits que la perversion de la pensée réfléchie n'a pas détachés de l'évidence des premières vérités.... M. Fouillée, dans ce nouveau travail, reste voué aux hypothèses de la fausse science : l'hypothèse évolutionniste, moyennant laquelle « l'évolution mentale » est une phase de « l'évolution universelle, » et « la psychologie devient, comme la biologie, une étude d'organisation et d'évolution » (I, XVI-XVII); l'hypothèse moniste : la volonté, seule réalité radicale, fondamentale, « la volonté, répandue partout dans l'univers, n'a besoin que de se réfléchir sur soi et, par cela même, d'acquérir une plus grande intensité de conscience, pour devenir en nous sentiment et pensée » (II, 211); l'hypothèse déterministe : « c'est dans le déterminisme, non en dehors, qu'il faut chercher la vraie liberté, puisqu'elle est sa détermination par des raisons supérieures, ayant leur unité dans l'idée même de notre moi comme cause et comme fin » (II, 328); l'hypothèse ou le parti pris positiviste, ou du moins relativiste : « chaque conscience étant une monnaie frappée à l'effigie du monde, les lois du grand balancier se retrouvent dans l'empreinte; mais, d'autre part, nous ne connaissons le balancier

et la loi du monde que par l'empreinte : au delà de ce cercle, il n'y a pour nous rien de pensable » (II, 149). Ainsi M. Fouillée accepte les maîtresses erreurs de la philosophie négative de ce temps, et cela nous empêchera toujours de le compter parmi nos maîtres. Mais il faut ajouter, sous peine d'injustice, que, par la valeur sérieuse de ses analyses psychologiques, il modifie profondément, il renverse quelquefois par la base les idées de la prétendue science de notre temps, et poursuit avec plein succès ces fantômes de la fausse psychologie et de la fausse cosmologie, actions réflexes, inconscient, etc. Pourquoi la vue si nette qu'il a de l'élément actif dans la conscience, cette vue qui lui fait éliminer toutes les explications des psycho-physiologistes, qui expliquent tout, excepté la chose même à expliquer, pourquoi cette vue a-t-elle dégénéré, d'une part, en vague panpsychisme, de l'autre en nihilisme métaphysique, se payant d'idées quand il faudrait atteindre des êtres, des substances? Mais, encore une fois, si M. Fouillée ne s'est pas détaché du positivisme qui borne et obscurcit à ce point le monde intelligible, il a projeté de puissants rayons de lumière sur presque toutes les parties de la haute philosophie, et peut-être son école prépare-t-elle le passage de la philosophie négative au spiritualisme scientifique de l'avenir. — Quant aux détails de fine et solide psychologie à glaner par les vrais maîtres, et moyennant une critique très attentive, dans ces deux gros volumes, ils sont trop nombreux pour être indiqués ici. Donnons seulement une idée des divisions de l'ouvrage. — Les quatre premiers livres (tome I) sont consacrés à la « vie sensible, » que l'auteur s'attache, bien entendu, à subordonner, comme tout le reste, aux éléments actifs innés, aux idées-forces. Ainsi étudie-t-il successivement (non sans discuter une foule de théories, avec le rare talent qu'on lui connaît en ce genre) la sensation, l'émotion, le souvenir, dans leur rapport à l'appétit et au mouvement, et enfin le rôle de la sensibilité et de l'appétit dans les opérations intellectuelles. C'est la transition naturelle au second volume, consacré à la « vie intellectuelle ; » c'est-à-dire, d'abord (livre V), à la genèse et à l'influence des idées-forces (idées du monde extérieur, de l'espace, du moi, du temps; principes d'identité et de raison suffisante; idées d'absolu, d'infini et de perfection) : vaste idéologie, qui ne se sauve de l'idéalisme le plus vide que par la pure hypothèse du monisme-volonté. Un sixième livre expose la théorie de la volonté, avec la prétendue conciliation du mécanisme matérialiste et du libre arbitre par le déterminisme. Le livre septième et dernier traite des altérations et transformations de la conscience et de la volonté, et particulièrement de la nature et des divers effets de l'hypnose; on remarquera, dans cette étude, la façon décisive dont M. Fouillée écarte des théories beaucoup trop répandues sur le « dédoublement » de la conscience. Il y a bien d'autres réfutations de cette importance et de cette force à d'autres endroits de ce grand ouvrage, qui pourtant, on

l'a bien vu, n'est à recommander qu'aux maîtres. Ajoutons que, malgré la difficulté inhérente aux questions, et plus que doublée par une métaphysique nuageuse, ce long et laborieux travail porte partout l'empreinte d'un talent d'exposition tout à fait supérieur, presque dégagé de la diffusion qu'on lui a quelquefois reprochée.

4. — Les étudiants de Rennes, plus ou moins exposés, comme l'est partout la jeunesse lettrée de notre temps, à la contagion des doctrines négatives, ont pu du moins profiter depuis plusieurs années d'éloquentes et solides conférences bien propres à les affermir dans leur foi. Le *Polybiblion* a parlé dans le temps, avec de justes éloges, de celles de M. l'abbé Michel sur *l'Existence de Dieu*. Celles de M. Ceillier, professeur au grand séminaire, sur *l'Existence de l'âme*, ne sont ni moins vigoureuses ni moins attrayantes. Le mérite en est d'autant plus sérieux que la matière est devenue plus délicate. Sans doute rien n'a pu diminuer la valeur des théories et des arguments du spiritualisme ; mais pour l'adapter aux idées et au langage de la science courante, il fallait beaucoup de connaissances, de pénétration et d'habileté. Le conférencier de Rennes a suffi à la tâche : il connaît bien et apprécie à merveille les préoccupations intellectuelles et les tendances morales du moment. Pour ne pas se perdre dans le dédale des formules vagues et contradictoires prodiguées par la littérature philosophique courante, il définit tout d'abord l'âme, dont il veut prouver l'existence, « une substance intelligente, physiquement simple, distincte de la matière du corps et indépendante de celui-ci dans son existence » (p. 14) ; et il emploie un discours entier pour bien poser la question et fixer la méthode. Trois conférences sont consacrées ensuite à examiner et à repousser les arguments du matérialisme : 1° pas de force sans matière (rapports du cerveau et de la pensée) ; 2° le processus nerveux et la conservation de l'énergie ; 3° les obscurités du spiritualisme et la simplicité du matérialisme. Trois autres conférences exposent les preuves du spiritualisme : 1° permanence du sujet pensant, en opposition avec la perpétuelle rénovation du corps ; 2° simplicité de l'acte intellectuel ; 3° enfin, preuves morales : le libre arbitre, la société, le sentiment moral. Une huitième conférence finale ajoute aux considérations purement philosophiques la preuve suprême de la révélation et en montre la force propre, indépendante de tout système, mais liée à ce qu'il y a de mieux établi dans l'histoire, de plus vital et de plus profond dans l'homme. Au reste, le caractère religieux brille partout dans le livre et chaque conférence est vraiment un discours sacré, non seulement par la prière qui d'habitude y sert de péroraison, mais par le zèle apostolique qui anime toujours l'accent de l'orateur. Ce livre ira donc de lui-même aux prédicateurs de nos grandes églises et aux aumôniers des écoles supérieures. Il n'est pas moins approprié aux besoins d'une foule de lecteurs mondains. Les subtilités de

certains systèmes exclusivement propres aux philosophes de profession y paraissent peu, mais les difficultés venant du côté de la science, les seules dangereuses en fait pour la masse des hommes qui lisent, y sont parfaitement déduites et résolues. La démonstration psychologique de M. l'abbé Ceillier peut être hardiment opposée, par exemple, au matérialisme de M. Ferrière et à l'abstention positiviste ou empiriste de M. Ribot et de tous les psycho-physiciens.

5. — C'est un penseur chrétien qui nous présente, sous cette rubrique générale : *Études scientifiques et religieuses*, une forte brochure revêtue de ce titre spécial : *L'Ame ne diffère du corps que par une forme plus élevée*. Mais en rendant pleine justice à la foi et aux intentions de l'auteur, qui signe à la page 83 « Gadagne (Vaucluse), Jules Giéra, » on ne saurait accueillir sans de graves réserves le travail qu'il nous offre. Comment lui, qui connaît et aime l'enseignement de l'École, a-t-il pu seulement inscrire en tête de ces pages pleines d'ardeur religieuse et scientifique la formule que l'on vient de lire : l'âme est la forme du corps ? Dès lors elle diffère du corps (considéré indépendamment d'elle) comme la forme diffère de la matière ; dès lors, c'est brouiller tous les termes et toutes les idées que de parler d'une forme de l'âme supérieure à la forme du corps. Il est vrai que l'auteur, discutant avec subtilité la définition de la matière chez les Pères et les scolastiques, rencontre chez eux, sur ce point, de véritables différences, qui donnent jour à des objections plus ou moins fondées contre les doctrines reçues. Mais, en laissant ces détails délicats à la discussion des maîtres, il reste évident, pour tout philosophe chrétien ou seulement spiritualiste, qu'on ne peut accepter avec l'auteur une « matière première » qui soit « la possibilité d'être, » c'est-à-dire la possibilité « de devenir matière, corps, esprit, ange et même Dieu, Dieu qui est en réalité le seul être. » Bien loin de préparer par là l'intelligence des mystères de la foi chrétienne, on aboutit à la destruction de toute vraie théologie rationnelle ou révélée. Rien pourtant n'est plus loin des intentions de l'auteur, dont la foi et le zèle brillent à toutes les pages de cette brochure.

6. — *La Causalité efficiente*, dont M. Fonsegrive a fait l'objet et le titre d'un mince volume de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, n'en est pas moins la plus grosse question de la métaphysique générale, et ce petit traité la creuse en tous sens avec une fermeté bien rare. Quelle est l'origine de l'idée de cause efficiente ? Quelle est l'origine, quelle est la portée du principe de causalité ? Quelle est enfin la vraie nature de la causalité ? A ces trois questions le savant professeur consacre trois chapitres subdivisés en nombreux paragraphes. Pour peu qu'on soit au courant des théories et des discussions modernes, depuis les expériences intérieures de Hume et de Maine de Biran jusqu'aux discussions récentes des positivistes et des diverses écoles psychologiques,

on sait que pas un concept, pas un principe, n'ont été tirés en divers sens comme le concept de cause, comme le principe de causalité. Pour peu, d'autre part, qu'on connaisse la vigueur et la sûreté que M. Fonsegrive montre d'habitude dans les recherches et les analyses de psychologie et de métaphysique, on a le droit de s'attendre à des précisions et à des décisions à la fois originales et conformes à la grande tradition péripatéticienne. Cette attente ne sera pas trompée. Le grand effort de ce petit livre a porté sur ce point essentiel : rétablir pleinement la notion aristotélique de la cause efficiente, transcendante et non immanente, immobile et proprement métaphysique et non pas physique et transitive. Au reste, malgré le rare talent d'exposition qui distingue M. Fonsegrive, plusieurs pages de ce traité peuvent déconcerter les lecteurs peu faits aux méditations et à la langue de la haute philosophie. Aussi faut-il renoncer à les analyser et à les discuter ici. C'est assez recommander ce beau travail que d'y signaler un essai des plus remarquables pour saper les bases du criticisme et du positivisme, pour montrer la causalité finale impliquée dans la vraie notion de la causalité efficiente, pour mettre enfin dans un jour tout nouveau l'essence métaphysique de la causalité, d'où résulte la conception à la fois la plus idéale et la plus réelle de Dieu et de l'univers. Je ne dis pas que les maîtres à qui convient l'examen décisif de ce traité n'auront pas de difficulté à proposer sur plus d'un point ; je suis persuadé du contraire ; mais peu de livres de cet ordre appellent davantage et peuvent mieux supporter la discussion.

7. — Nous ne sortons pas, ce semble, de la métaphysique en abordant *la Recherche de l'unité* de M. de Roberty. Pourtant ce dernier est un ennemi déclaré de la métaphysique, aussi éloigné que possible de la tradition spiritualiste ; il peut même passer pour le plus avancé parmi ses adversaires. Positiviste bien plus rigide que Comte ou H. Spencer, il prétend les surprendre en flagrant délit de métaphysique, parce qu'ils avouent leur foi à l'inconnaissable, tandis qu'il prétend bien, lui, suffire à toutes les aspirations de l'esprit par la science positive débarrassée de l'au delà. Au reste, ce petit livre ne paraît pas aller plus loin que les œuvres précédentes de l'auteur, soit dans la démolition des théories métaphysiques ou « métempiriques » (*sic*, p. 170), et dans les sorties contre « l'amphibologie constante » où « s'effleurit » (*sic*) le plus clair de la sagesse officielle (p. 172) ; soit dans la préparation de cette science se suffisant à elle-même, qu'un lointain avenir doit nous amener. Ce qui caractérise ce manuel, plus serré, sinon plus clair que ses frères aînés, c'est la poursuite acharnée de ce qui paraît à M. de Roberty ou l'illusion métaphysique même, ou son germe, dans des notions générales prétendues scientifiques, en mathématique, en logique, en mécanique, en psychologie et en sociologie. Tout ce qui est dualisme et différenciation abs-

traite, opposition foncière entre l'unité et la multiplicité, entre l'immanence et la transcendance, entre le fini et l'infini, doit disparaître par l'application de la vraie méthode. Que la science continue à chercher et à fixer les lois par le procédé inductif; quant à la philosophie, qui, après s'être dégagée des langes du sensualisme, de l'idéalisme et du matérialisme, « s'effrite » encore aujourd'hui « en positivisme, criticisme et évolutionnisme, » mais qui ne tardera pas à entrer dans « la période de raison, » elle devra, au lieu d'induire, déduire des données de la science achevée l'ordre et la loi du monde. C'est ainsi que M. de Roberty croit poser « résolument, sincèrement, l'unité devant la dualité : le monisme logique développé et appliqué par la science, devant le monisme extra-rationnel ou transcendant, envisagé par *lui* ainsi qu'une fin de non-recevoir, et une défaite de l'idée unitaire elle-même » (p. 211). Cette condamnation du monisme métaphysique pourrait bien être juste; mais quelle est donc sur lui la supériorité d'un monisme hypothétique que son auteur même ne place que dans les futurs contingents? Sans compter qu'il est presque aussi difficile d'entendre le langage de M. de Roberty que d'accepter son point de départ et sa méthode.

8. — Le rapport sur *l'Absolu et l'existence de Dieu*, présenté au congrès scientifique des catholiques en 1888 par M. l'abbé Edm. Braun, et tout dernièrement republié à Strasbourg, ne renferme peut-être rien de complètement neuf; mais, en opposant la vraie notion de Dieu, être « absolument absolu, » cause transcendante du monde, à l'idée purement abstraite d'absolu sur laquelle tablent les empiristes et les hégéliens; en montrant la « cognoscibilité » de cet absolu réel, en dépit des arguments agnostiques, M. Braun a concentré dans le plus court espace et présenté dans toute leur précision les notions fondamentales les plus attaquées par la fausse philosophie : existence d'un Dieu distinct du monde, créateur et maître du monde et de l'homme, accessible à l'esprit humain. Il a réduit à son vrai sens et à sa vraie portée la relativité de la connaissance humaine, dont abusent misérablement les diverses écoles négatives de notre temps.

9. — La *Cosmologie* publiée récemment en langue espagnole par le recteur de l'Université de Saragosse, M. Hernández y Fajarnés, fait partie de son cours de métaphysique, dont le *Polybiblion* a déjà examiné les deux premiers volumes, Ontologie et Psychologie. Ce troisième traité, plus volumineux que les précédents, m'a rappelé un mémoire présenté par le savant et religieux professeur au Congrès scientifique international des catholiques en 1888, et de fait son grand travail d'aujourd'hui n'est que le développement du programme annexé à son mémoire d'alors. Ce programme ne fut pas discuté au congrès : le temps manquait; peut-être aussi l'ampleur du sujet et les nouveautés que faisait présager ce titre général, « Réforme de la cosmologie, » inspirèrent-elles des craintes

LES ÉVÊQUES ET LES ARCHEVÊQUES

DE FRANCE

DEPUIS 1682 JUSQU'A 1801

Par le **P. Armand JEAN, S. J.**

1 vol. gr. in-8, de xxv-544 p.; 1891, Paris, Alphonse Picard (1)

C'est l'éminent M. Wallon qui, dans le *Journal des Savants*, cahier d'octobre 1891, a salué le premier l'apparition de cet ouvrage. Voici en quels termes : « Le P. Armand Jean part de l'Assemblée générale du clergé en 1682 et va jusqu'à 1801, peu soucieux des prélats constitutionnels, sans doute, mais ne voulant pas retrancher à la véritable Eglise ces années où, si elle n'existe plus légalement, elle vit toujours par la persécution, l'exil et le martyre. C'est un tableau sommaire de l'Eglise de France entre les Quatre Articles et le Concordat. »

Depuis lors, plusieurs journaux et un grand nombre de Revues, tant de France que de l'étranger, ont parlé de cet important ouvrage, quelques-uns pour y relever surtout certaines fautes inévitables, la plupart pour en signaler la grande utilité et les véritables mérites.

Citons seulement quelques lignes de l'article qui a paru, le 6 mai dernier, dans le plus grand journal catholique d'Angleterre, *The Tablet :* « Cet ouvrage apporte un tribut de haute valeur à l'histoire de l'Eglise en France. Nous désirons qu'il profite en Angleterre à un grand nombre, et que les gloires, que dis-je ? même les faiblesses de l'illustre épiscopat français, servent à asseoir dans l'esprit des Anglais une conception plus vraie de l'édifice, qui est composé de pierres vivantes. »

Rien ne donnera mieux, ce semble, une idée de l'ouvrage que la table méthodique qui le termine et que nous reproduisons ici.

Avant-propos, résumant l'histoire ecclésiastique de la France au XVIIIe siècle, exposant les raisons et présentant le plan de l'ouvrage; provinces, dans l'ordre alphabétique latin des métropoles et des sièges épiscopaux; catalogue des archevêques et des évêques, suivant leur ordre chronologique :

Archevêques d'Albi, *Albienses ;* évêques de Cahors, de Castres, de Mende, de Rodez, de Vabres.

(1) Porté à 12 francs sur les catalogues, le livre sera réduit au prix net de 9 francs pour les abonnés du *Polybiblion* et pour les membres de la Société bibliographique.

Archevêques d'Aix, *Aquenses;* évêques d'Apt, de Fréjus, de Riez, de Sisteron, de Gap, *Vapincenses.*

Archevêques d'Arles, *Arelatenses:* évêques d'Orange, de Marseille, de Toulon, de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

Archevêques d'Avignon, *Avenionenses;* évêques de Cavaillon, de Carpentras, de Vaison.

Archevêques d'Auch, *Auxitani;* évêques d'Acqs (Dax), d'Aire, de Bayonne, de Couserans *(Conserani)*, de Comminges (*Convenæ*), de Lectoure, de Lescar, d'Oloron, de Tarbes, de Bazas (*Vasates*).

Archevêques de Bourges (*Bituricenses*); évêques du Puy (*Anicienses*), de Clermont, de Saint-Flour, de Limoges, de Tulle.

Archevêques de Bordeaux, *Burdigalenses;* évêques d'Agen, de Condom, d'Angoulême *(Engolismenses)*, de Luçon, de Périgueux, de Poitiers, de-La Rochelle, de Saintes, de Sarlat.

Archevêques de Cambrai, *Cameracenses;* évêques d'Arras, de Saint-Omer, de Tournai.

Archevêques d'Embrun, *Ebredunenses;* évêques de Digne, de Glandève, de Grasse, de Senez, de Vence, de Nice.

Archevêques de Lyon, *Lugdunenses;* évêques d'Autun, de Chalon-sur-Saône, de Langres, de Mâcon, de Dijon, de Saint-Claude.

Archevêché de Malines, *Mechliniensis;* évêques d'Ypres au temps de la domination française.

Archevêché de Mayence, *Moguntina;* évêques de Strasbourg.

Archevêques de Narbonne, *Narbonenses;* évêques d'Agde, d'Alais, de Béziers, de Carcassonne, d'Alet (*Electa*), de Lodève, de Montpellier, de Nîmes, de Perpignan, de Saint-Pons, d'Uzès.

Archevêques de Paris, *Parisienses;* évêques d'Orléans (*Aurelianenses*), de Blois, de Chartres, de Meaux.

Archevêques de Reims, *Remenses;* évêques d'Amiens, de Beauvais, de Boulogne, de Châlons, de Laon, de Noyon, de Senlis, de Soissons.

Archevêques de Rouen, *Rotomagenses;* évêques d'Avranches, de Bayeux, de Coutances, d'Évreux, de Lisieux, de Séez.

Archevêques de Sens, *Senonenses;* évêques d'Auxerre, de Nevers, de Troyes, (de Bethléem).

Archevêques de Toulouse, *Tolosani;* évêques de Pamiers (*Apamienses*), de Lombez, de Mirepoix, de Montauban, de Rieux, de Saint-Papoul, de Lavaur (*Vaurenses*).

Archevêché de Trèves, *Treviri;* évêques de Metz, de Toul, de Verdun, de Nancy, de Saint-Dié.

Archevêques de Tours, *Turonenses;* évêques d'Angers, du Mans (*Cenomanenses*), de Quimper (*Corisopitenses*), de Dol, de Nantes, de Rennes, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Saint-Pol-de-Léon, de Tréguier, de Vannes.

Archevêques de Besançon, *Vesuntionenses;* évêques de Belley, de Bâle, partie française.

Archevêques de Vienne, *Viennenses;* évêques de Die, de Grenoble, de Valence, de Viviers. — Evêché de Genève, de Chambéry, de Maurienne. — Archevêché de Tarentaise.

Appendices : évêques de Québec, sous la domination de la France; évêques de la Corse, depuis l'occupation française; abbés commendataires en 1788.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉR. PAUL JACQUIN.

et des répugnances peu justifiées. La réforme que M. Hernández voulait apporter dans la cosmologie métaphysique n'était au fond qu'une défense plus attentive de la doctrine traditionnelle contre les erreurs modernes, une étude plus serrée des problèmes relatifs à cette partie trop négligée de la philosophie, et une organisation plus complète et plus méthodique de ce vaste ensemble dont les éléments sont dispersés dans les anciens traités *de physico auditu*, *de mundo*, *de anima*, etc. La coordination, l'unification des doctrines traditionnelles sur la matière, la vie et le monde, et leur parfaite adaptation à l'état actuel des sciences cosmiques et biologiques, telles étaient proprement les visées de l'excellent professeur de Saragosse, tel était le sens du mot « réforme » en tête de son mémoire de 1888, telle était la portée réelle de son programme, réalisé aujourd'hui dans ce gros volume, qui se recommande à la fois par le caractère scientifique et par la forme très accessible, par la fidélité aux doctrines scolastiques et par le souci des besoins intellectuels du temps. La largeur et la régularité du plan saisissent tout d'abord l'attention. Après quatre leçons préliminaires sur la place de la cosmologie dans la métaphysique, sur la valeur et les caractères de l'idée qu'elle présuppose, sur ses rapports avec les études expérimentales, se développe en dix chapitres la cosmologie « analytique, » qui embrasse : 1° la matière et la force, 2° la vie. On remarquera tout particulièrement, à cause de la netteté de l'exposition et de la sage modération des vues critiques, ce qui concerne l'essence et les principes constitutifs des corps, et aussi (quoique moins complètes peut-être) les théories de la vie et de la place de l'homme dans la hiérarchie des vivants. — La cosmologie « synthétique, » à laquelle l'auteur a peut-être eu tort de rattacher dans son livre (contrairement à son programme de 1888) le délicat problème de la « constitution des corps, » traite en outre des questions suprêmes de l'essence et de l'origine de l'univers, renouant ainsi l'étude du monde à celle de Dieu, couronnement de la métaphysique. Entrer maintenant dans le détail de cette vaste exposition me mènerait trop loin sans grand profit ; car l'originalité réelle du livre est bien plus dans la mise en œuvre de la matière que dans le fond doctrinal lui-même. Mais ce mérite suffit à le recommander aux amis de la philosophie chrétienne comme le manuel le plus satisfaisant, ou peu s'en faut, de cosmologie traditionnelle. Je crois savoir, du reste, qu'une traduction française, confiée à des mains habiles, est déjà commencée.

10. — Les études de *Philosophie morale et politique* de M. J.-E. Alaux sont des morceaux détachés, mais d'une inspiration vraiment une qui répond bien à ce qu'on savait déjà des fortes convictions et de la chaleur d'âme de l'auteur. Publiées à diverses époques, que l'on a eu soin de marquer lorsque la date expliquait quelque point du texte (pourquoi ne pas le faire toujours?), elles ont été rangées ici dans un ordre

méthodique, qui en augmente l'intérêt par une sorte de connexion doctrinale, tout en laissant à chacune son unité et sa portée. — Les deux premières traitent de morale générale. Les prétendues « variations de la morale » sont présentées dans toute leur force, comme objection contre l'universalité et la nécessité de la loi du devoir, et l'on n'accusera pas M. Alaux d'avoir atténué les diversités flagrantes qu'offrent de ce chef les mœurs des peuples et des temps différents, ainsi que les lois politiques et les écoles de philosophie; mais il a su dégager de ce chaos l'unité du principe moral en montrant ce que les applications de ce principe ont souffert des circonstances, des habitudes, des passions et surtout de la lenteur du développement social; ce qui l'amène à présenter une esquisse rapide des éléments constitutifs de la morale. Mais c'est surtout dans une lecture faite à l'Institut sur « la morale spiritualiste » qu'il la définit et la défend avec autant de vigueur que d'éloquence. Pour lui comme pour nous, la morale est essentiellement spiritualiste, elle implique le spiritualisme tout entier. « La morale spiritualiste, c'est la morale même. On l'attaque ? on attaque la morale. On prétend la remplacer par une morale scientifique déduite de l'expérience ? Par l'expérience on déterminera, je le veux, le plus avantageux peut-être, le plus utile (et encore utile à qui ? utile à quoi ?); on ne déterminera pas l'obligatoire, parce qu'on n'établira pas l'obligation » (p. 60). On s'étonnera peut-être que l'auteur, qui avait si bien qualité pour tracer par lui-même un tableau vivant de la morale, ait préféré en emprunter les traits à M. Janet; mais ce lui a été l'occasion de poser des réserves sur quelques points, en particulier sur l'étrange notion d'immortalité « non particulière » proposée par ce maître. Quant à la défense de la morale spiritualiste, elle est hardiment menée contre M. Fouillée, qui a traité d'hypothèses non démontrées et même inconciliables ses trois bases : la liberté de choix, le bien absolu, le devoir absolu. M. Alaux apporte moins de subtilité que son illustre adversaire dans ces analyses et ces discussions métaphysiques; il n'en a pas moins pour lui la solidité et la clarté des vraies données psychologiques et métaphysiques, on peut ajouter le goût et le sens de la science digne de ce nom, qui n'a certes rien à opposer à ces vérités supérieures : tout se tient dans l'intelligence comme dans la vie et la destinée de l'homme. — Dans deux autres morceaux, une lecture à l'Institut sur cette question : « Qu'est-ce que la littérature? » et une leçon inaugurale sur « les Lettres et la France, » il ne s'agit plus de la morale pure, mais de ses applications à l'art littéraire. Il suffit de signaler ces études aux amis de l'esthétique sérieuse et de la dignité des lettres. « L'œuvre littéraire est l'expression personnelle, en même temps que parfaite en soi, de la vérité humaine. » Ce principe suffit pour mettre à leur place les aberrations d'un certain naturalisme et, tout en maintenant la distinction de la morale et de l'art, pour montrer leurs

relations intimes. D'où les plus nobles et les plus chaleureux conseils aux littérateurs et aussi aux lecteurs. « Le public a toujours les auteurs qu'il mérite; on lui fait des romans-feuilletons ou des récits de mauvaises vies et de scandales, quand il veut de cette littérature-là. Quand il voudra d'une autre littérature, on lui en fera » (p. 153). — Reste la partie la plus étendue du volume, les applications de la morale et du droit à l'ordre politique : dix morceaux, quelques-uns très courts, d'autres assez développés, parfois sur les problèmes les plus graves : « du rôle de l'État dans les questions économiques, » « du serment en justice, » de « la constitution de la République française, » de « la vraie démocratie, » etc. Dans ces études, c'est le droit proprement dit qui préoccupe seul l'auteur, il ne faut pas l'oublier, sous peine d'opposer mal à propos le politique au moraliste. Malgré tout, il y aura certainement des réserves à faire sur cette partie délicate de l'ouvrage. Les plus graves porteraient sans doute sur le court morceau relatif au divorce : l'auteur prétend respecter les droits et les obligations de la conscience religieuse, tout en acceptant l'institution civile du divorce; mais n'est-ce pas déjà pour le législateur une mesure souverainement impolitique que de s'exposer à troubler la « conscience religieuse » de la majorité des Français? M. Alaux est plus large que la loi pour le divorce des époux sans enfants; il oublie que l'instabilité du lien conjugal constitue, dès le premier jour du mariage, le danger le plus imminent, un vrai germe de mort pour la famille. Ne touchons pas à la politique proprement dite. M. Alaux est démocrate et républicain de vieille date, il faut bien ajouter anti-clérical; mais il est libéral au sens le plus honnête, il réclame même des conditions nouvelles et plus équitables d'électorat et d'éligibilité (p. 360-362), et, tout en adhérant à la constitution qui nous régit, il demande avec M. Paul Laffite « qu'on l'applique. » Au total, ce livre, qui ne vient pas de l'un des nôtres, qui porte plus d'une trace de libre pensée religieuse, n'en fournit pas moins, à presque toutes ses pages, un secours utile et précieux à la bonne cause.

11. — M. Alber (*sic*) Jhouney, qui a fait, dans l'hiver de 1890-91, à l'hôtel des Sociétés savantes de Paris, quatre lectures sur « l'ésotérisme et le socialisme, le Christ ésotérique, la philosophie occulte et la science moderne, les phénomènes spirituels, » vient de les publier en volume; et comme la question sociale s'y produit la première, je le mentionne à cette place, en avouant que l'anthropologie, la psychologie morbide et l'histoire des religions y sont également intéressées. A vrai dire, il est douteux que M. Gaudry s'inquiète des avances et des réserves dont sa drotrine est l'objet dans la troisième lecture; que les vrais psychologues tiennent compte des vues sur le magnétisme et l'hypnotisme qui se produisent dans la dernière; que les historiens et les théologiens sérieux s'arrêtent un instant aux assertions, plus ou moins renouvelées de

M. Schuré, contenues dans les deux premières, sur les origines et la perpétuité de ce qu'on nomme ésotérisme, et aux interprétations du dogme chrétien, hérétiques au premier chef, qu'on appuie sur cette tradition imaginaire. L'auteur a beau nous appeler à l'union des cœurs de bonne volonté dans sa petite église ; il ne trouvera d'écho que parmi les névrosés, les fiévreux, les agités de l'heure actuelle. Il est vrai que le nombre en est grand, comme le prouveraient au besoin beaucoup de faits et de textes, qui assurent à ce livre une certaine place, non certes dans les bibliothèques philosophiques, mais dans les collections de documents pour l'histoire des épidémies de faux mysticisme.

12. — Le beau mémoire de M. Arthur Desjardins sur *les Devoirs* ou le *De officiis* de Cicéron, remonte à 1865, et, avant de paraître en volume, il avait été couronné dans un concours sur ce sujet, ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques. L'ouvrage était épuisé depuis longtemps, et l'auteur ne s'est pas décidé sans quelque hésitation à le présenter encore au public. On lui disait, non sans quelque apparence de raison, que Cicéron n'était plus à la mode. Mais il a fini par réagir contre des sévérités qui lui semblaient des injustices. « Pour un certain nombre de gens, je le sais (nous dit-il lui-même), [Cicéron] aura toujours le tort d'avoir trop parlé, peut-être même trop bien parlé. Naguère un des premiers parmi les avocats du barreau français me reprochait d'admirer encore « ce bavard ; » un député, de prendre feu pour ce « parlementaire. » Je demande grâce aux avocats pour cet orateur incomparable, qui fut leur maître et restera le type le plus achevé de l'éloquence judiciaire ; je prie les hommes d'État de ne pas faire rejaillir sur lui le discrédit, assurément passager (?), dans lequel leurs propres fautes ont jeté le régime parlementaire.... » J'ai cité ces lignes pour montrer que l'admiration du savant avocat général pour son modèle n'a pas baissé d'un cran ; il n'est donc pas surprenant qu'il se soit décidé à nous rendre cette étude complaisante du plus vanté de ses livres de morale ; d'autant que la question des devoirs s'impose plus que jamais, à l'heure où la nation française, révoltée par certaines défaillances, paraît chercher « des honnêtes gens. » Hélas ! — On sent assez l'esprit général de l'introduction qui paraît aujourd'hui pour la première fois, en tête du mémoire de 1885, sous ce titre : « Cicéron, le devoir et la politique. » C'est un plaidoyer éloquent et habile pour « l'un des hommes les plus probes qu'ait connus l'antiquité. » Il mérite d'être lu et même étudié de près ; il charmera jusqu'aux adversaires de Cicéron, je n'ose dire qu'il les convertira, malgré la valeur réelle des raisons ; il y a des antipathies si tenaces ! — Cette belle introduction a pris la place qu'occupait dans la première édition de ce livre un extrait du rapport fait par M. Janet au nom de l'Académie. L'éminent rapporteur n'avait guère que des éloges pour le mémoire couronné, et le jugement commun

des lecteurs sérieux n'a pas contredit ce haut suffrage. En effet, l'œuvre, d'un bon style, quoique un peu froid, se recommande encore davantage par de saines idées morales et par la compétence spéciale d'un juriste consommé. A vrai dire, ce n'est pas l'érudition proprement dite qui en fait le vrai caractère, et, par exemple, sur les sources du *De officiis*, M. A. Desjardins ne vous dispensera pas de recourir au livre de M. Thiaucourt sur les sources grecques des traités philosophiques de Cicéron. Mais il vous édifiera pleinement sur le fort et le faible de sa doctrine morale, par une exposition très intelligente, non seulement des quatre livres *De officiis*, mais encore d'innombrables passages des œuvres de Cicéron qui achèvent de faire connaître ses idées pratiques. Quoiqu'il avoue son attachement « passionné » à la personne et aux écrits de son auteur, quoiqu'il qualifie sa morale « celle d'un honnête homme, » M. Desjardins n'en dissimule pas systématiquement les lacunes et les taches. Il relève, en particulier, l'absence de la morale individuelle et de la morale religieuse dans ce code doctrinal, adressé par l'orateur romain à ses concitoyens. Il trouve aussi plus d'une fois l'occasion de montrer la divine supériorité de l'Évangile sur ce monument respecté de la sagesse humaine. En somme l'ouvrage, dont il conviendrait peu de faire une analyse complète, puisqu'il est connu et jugé depuis beau temps, reste une sorte de manuel de la morale antique, aussi estimable par l'appréciation que par l'érudition. Et il est d'un usage d'autant plus facile que l'auteur a suivi l'ordre habituel de l'enseignement philosophique de la morale : devoirs envers nous-mêmes — envers l'humanité — envers la famille, les amis, les esclaves — envers la société politique — envers les étrangers — envers Dieu. Ce n'est qu'au IXe chapitre qu'est examinée la théorie des quatre vertus cardinales, qui sert de base au *De officiis*. Plusieurs critiques ont blâmé ce plan, et le blâme serait peut-être mérité si le livre devait être abordé uniquement comme une étude critique de ce traité de Cicéron ; mais le reproche se change en éloge dès qu'on y cherche un tableau fidèle et raisonné de la sagesse pratique des honnêtes païens, ce qui, assurément, en double l'intérêt et l'utilité.

13. — Le R. P. Ragey avait déjà rencontré *l'Argument de saint Anselme* en racontant la vie du grand archevêque dans un ouvrage qui a été justement remarqué; il ne voulut pas alors le discuter ni même l'expliquer, pour ne pas mêler, malgré l'exemple de Rémusat, la philosophie avec l'histoire. Aujourd'hui, dans un opuscule *ad hoc*, il veut, non pas encore discuter et juger cet argument célèbre, mais seulement en déterminer le sens exact, sur lequel il croit que plusieurs graves écrivains se sont mépris. Ne lui demandons pas davantage en parcourant ce petit volume plein de citations importantes et qui, en tout état de cause, restera comme un secours précieux pour qui voudra compléter et

même refaire (car il faut aller jusque-là) la thèse d'Émile Saisset : *De varia S. Anselmi in Proslogio argumenti fortuna.* — Le livre commence par une traduction exacte de la page du *Proslogion* qui a donné lieu à tant de controverses, et des traits essentiels de la polémique ouverte à ce sujet entre le saint docteur et le savant moine Gaunilon. La difficulté essentielle opposée à la preuve ontologique (passage de l'idéal au réel) apparaît dès la première heure : mais rien de plus mal fondé que d'attribuer au philosophe du Bec, avec M. de Rémusat, cette majeure : « L'idée de Dieu est inhérente à l'esprit humain, » ou avec M. Hauréau, ce principe ultra-idéaliste, que « toute vision du sujet révèle un objet réellement subsistant. » Il est clair, au contraire, qu'aux yeux du grand docteur, c'est l'idée de « l'être le plus grand qui se puisse concevoir, » et cette idée seule, qui a le privilège d'obliger l'esprit à reconnaître une réalité objective correspondante. Le P. Ragey a-t-il également raison en accusant Descartes d'avoir altéré l'argument du *Proslogion ?* Je ne le crois pas ; le troisième argument du *Discours de la méthode* se superpose exactement à son modèle ; on peut remarquer tout au plus que Descartes en découvre encore plus sans le vouloir le point faible, en faisant de l'existence une perfection particulière, tandis qu'elle est la condition de toute perfection réelle. De plus (mais ce n'est qu'un pur détail), le P. Ragey a tort de dire que Descartes a donné trois formes différentes (p. 17) à la preuve empruntée au *Proslogion ;* des trois preuves du *Discours de la méthode*, la troisième seule appartient à saint Anselme. L'argument de Leibniz, corrigeant ou complétant celui de Descartes, doit-il être identifié à celui du *Proslogion ?* On pourrait le soutenir contre le P. Ragey ; mais ici se montre un élément particulier, le concept de possibilité, qui prête à de nouvelles objections. Malgré son souci, à mon avis excessif, de maintenir l'argument de saint Anselme dans sa forme littérale, le P. Ragey n'a pas de peine à laisser passer la formule laborieuse et subtile par laquelle Scot a voulu « colorer, » comme il dit lui-même, cet argument controversé. En revanche, il fait tous ses efforts pour montrer que saint Thomas n'a pas attaqué réellement la preuve du *Proslogion*, et que tous les passages du Docteur angélique où l'on a vu jusqu'à ce jour une réfutation de cette preuve ne l'atteignent en aucune manière, ne la visent même pas. On pourra être séduit par le début de cette argumentation, où le P. Ragey profite d'une différence formelle entre la preuve de saint Anselme, donnée pour une vraie démonstration de l'existence de Dieu, et la doctrine repoussée par saint Thomas, savoir, que l'existence de Dieu n'a pas besoin d'être démontrée. Mais une étude attentive, je le crois du moins, montrerait que cette opposition ne va pas au fond des choses : partant les sept chapitres consacrés à l'examen des passages de saint Thomas, malgré le travail consciencieux d'analyse qui les distingue, laissent subsister l'in-

terprétation anti-anselmienne qu'on leur a constamment donnée. J'ajouterai que les derniers chapitres sur les idées de Kant à ce sujet ne m'ont point paru plus concluants, on voit bien pourquoi : Kant bat en brèche la preuve purement ontologique, soit la double formule cartésienne et leibnizienne que le P. Ragey abandonne sans peine à sa critique, en réservant l'argument anselmien dans sa forme exacte, pur selon lui de tout passage de l'abstrait au concret, appuyé sur un fait psychologique, et construit d'après « les principes élémentaires de la philosophie » (p. 27). Malheureusement cette vue paraît inacceptable. Si le P. Ragey a pu s'y tromper, malgré beaucoup d'attention et de travail, c'est qu'au fond il n'a pas nettement dégagé le vrai sens de l'argument, n'ayant pas voulu en déterminer la portée : ces deux choses sont moins séparables qu'il ne semble, et, par exemple, c'est parce que Descartes a fort bien compris l'argument de saint Anselme qu'il a pu lui donner une forme un peu différente, en lui laissant tout juste sa valeur propre, qui ne résiste pas à la critique de Kant, renouvelée de Gaunilon, ainsi que de saint Thomas et de presque tous les scolastiques.

14. — Le livre de M. Fonsegrive sur *François Bacon* est tout à fait digne, et de ce sujet très important, parce qu'il est encore très controversé, et du talent philosophique et littéraire de l'éminent professeur. En le regardant superficiellement, en le comparant à vue de pays avec telle autre œuvre plus étendue sur le philosophe anglais, on pourrait le prendre pour une simple esquisse, dépourvue de recherches à même les textes et de vues originales. Ce serait précisément l'opposé de la vérité; malgré son apparence élégante et sa rédaction peu chargée de citations et de notes détaillées, c'est au contraire dans ce livre qu'il faut chercher l'examen le plus serré, l'interprétation la plus pénétrante, le jugement le plus net de l'œuvre si complexe, si variée, si touffue du célèbre chancelier. — Sa vie n'est que résumée en peu de pages et appréciée en quelques mots, où domine la sévérité de la conscience chrétienne; de sorte que la plus grande partie de l'*Introduction* reste employée à déterminer l'idée directrice de l'œuvre de Bacon. Cette détermination révèle déjà pleinement la largeur et la profondeur de vue du critique : en établissant le but essentiellement utilitaire du penseur anglais, qui s'est flatté d'être le premier à suivre la bonne voie au rebours de toute la philosophie du passé, il nous prépare à bien comprendre soit la partie polémique, soit la partie systématique de l'œuvre baconienne. Ce double objet défraie les deux premiers livres de cette monographie ; un troisième est réservé à l'influence de Bacon. — Le premier livre est peut-être le plus attachant et le plus facile à lire ; il n'est pas le moins instructif. On suit avec une curiosité toujours satisfaite les jugements du novateur anglais sur les premiers philosophes grecs, qu'il préfère à tous les autres; sur Socrate et ses grands successeurs, qui lui paraissent des

sophistes: sur la science antique et médiévale, qu'il condamne sans examen et sans justice. On remarquera tout particulièrement les pages où le critique montre, à l'encontre de son auteur, le curieux développement de la pensée et même de la science (p. 95-120) dans les siècles du moyen âge; peut-être n'aurait-il pas dû omettre la chimie de ce temps, révélée par les recherches récentes de M. Berthelot. — Le « système » de Bacon embrasse : 1° une classification des sciences, acceptable, mais seulement dans les vues trop étroites du philosophe sur le but du savoir; 2° une méthode laborieuse et compliquée, qui est pourtant son meilleur titre, et qui a pu exciter les chercheurs encore plus que les aider; 3° une métaphysique qui est loin de former un ensemble complet et lié, qui n'en est pas moins, en dépit de croyances chrétiennes probablement très sincères, le prodrome d'un naturalisme athée ; 4° une œuvre scientifique ou plutôt un fouillis pseudo-scientifique, qui justifie à peu près les plus grandes sévérités de J. de Maistre et de Liebig; 5° une morale des plus « laïques, » vrai antécédent de ce qu'il y a de pire dans ce qu'on nomme esprit moderne. J'indique très incomplètement les conclusions du critique; il faut lire et relire en entier le second livre pour en comprendre à plein le bien fondé. — Le dernier livre captivera peut-être encore davantage, par sa richesse historique, les lecteurs sérieux. Après avoir esquissé en traits rapides, mais bien exacts et bien saisissants, un tableau de la fortune si étrangement variée de Bacon dans l'estime des générations lettrées, *De varia Verulamii fortuna*, M. Fonsegrive s'applique et réussit à marquer avec la même précision la part d'influence de Bacon dans le développement scientifique, dans la philosophie et dans la morale. On pressent des résultats plutôt fâcheux que favorables pour la gloire de Bacon. Mais, en face du déchet légitime de cette réputation si longtemps surfaite, on constatera le soin du nouveau critique à ne rien lui enlever de ce qui lui revient dans l'évolution de la civilisation moderne. Même dans le domaine scientifique, le fantasque contemporain du grand Galilée a bien servi la physique par ses théories de la chaleur et du son; en méthode, il est un des ancêtres légitimes de l'associationisme anglais et de la logique expérimentale des écoles contemporaines; encore y a-t-il eu là excitation plutôt qu'enseignement doctrinal bien positif. En morale, l'influence de Bacon est assurément dominante au XVIIIe siècle et au delà, surtout par ces caractères qui ne sont pas tous, il est vrai, les plus louables et les plus rassurants de notre civilisation : « Relégation de la théologie hors des limites de la raison, d'où résultent les inévitables conflits de la science et de la religion, négation de toute autorité et croyance au progrès, indépendance de la morale, et enfin subordination de la contemplation à l'action, de la science à des fins utiles. » Le livre se termine par l'indication consolante de quelques symptômes qui permet-

tent d'espérer un retour à des idées plus nobles, correctif des tendances trop matériellement utilitaires de Bacon et de sa descendance morale. En somme, le savant professeur a fait œuvre à la fois d'analyste exact, de critique délié, de métaphysicien ferme, d'honnête homme et de chrétien, dans cette excellente monographie. Puisse-t-il avoir la pensée et le loisir de consacrer des travaux du même genre à d'autres « maîtres de la pensée moderne » qui n'ont encore obtenu que des études plus ou moins suspectes à quelque égard : par exemple Descartes, Spinoza, Kant, Herbert Spencer !

15. — La nouvelle édition du livre publié, en 1878, par M. H. Marion, sur *Locke, sa vie et son œuvre*, reproduit littéralement la première ; je n'ai même su apercevoir entre les deux aucune différence typographique. Peut-être, malgré le mérite réel et même hors de pair de cette monographie spéciale, eût-il été bon d'en retoucher quelques détails. On avait reproché à M. Marion, non seulement son silence apparemment très volontaire sur les travaux afférents de Cousin et de Rémusat, mais aussi l'omission de quelques traits biographiques intéressants du vieil *Éloge de Locke*, par Jean Le Clerc, et, dans la deuxième partie, consacrée à l'œuvre du philosophe, l'absence un peu singulière de la question des qualités primaires et secondaires de la matière, considérée comme le lien logique de Descartes et de Locke, d'une part; de Locke et de Berkeley, de l'autre. Mais ce travail, quoique trop exactement pareil à ce qu'il était en 1878, reste une étude fort estimable et en grande partie neuve pour la France, et ce qu'il y a de mieux chez nous sur ce philosophe. Je n'ai pas le droit de répéter, mais je dois rappeler aux lecteurs qui voudraient plus de renseignements, l'examen attentif que je fis ici même de ce livre à sa première apparition (t. XXVIII, p. 487-489).

16. — La brochure de M. Ad. Delvigne sur *les Doctrines philosophiques de Louvain et les congrégations romaines* touche à un épisode très intéressant de l'histoire de la philosophie chrétienne dans ce siècle ; je voudrais pouvoir dire qu'elle le raconte avec un développement suffisant pour satisfaire la plus raisonnable curiosité. Mais le savant auteur n'a voulu faire qu'une esquisse rapide, où du moins les faits et les dates ont toute la précision et toute la sûreté possibles. L'exposition est, d'ailleurs, exacte dans son extrême brièveté, et si les doctrines sont nettement repoussées, le caractère des hommes, en particulier du vénérable Ubaghs, est mis au-dessus de toute atteinte. « En empruntant la théorie bonaldienne sur la révélation du langage, le premier enseignement philosophique de Louvain insistait avant tout sur la distinction (très juste dans ses vrais termes) entre la vérité logique et la vérité réelle, et faisait naître de cette distinction une sorte d'acatalepsie ou de scepticisme métaphysique corrigée par la foi naturelle. Foi naturelle, traditionalisme, ontologisme, c'étaient les traits essentiels de cette philosophie

de Louvain qui avait été fondée ou préparée par Arnold Tits, organisée par Ubaghs et qui est morte, je pense, avec Mgr Laforêt. » C'est la caractéristique générale que M. Ad. Delvigne m'a fait l'honneur de m'emprunter et qui suffirait à montrer l'intérêt dogmatique et historique de la première école de Louvain en ce siècle. Elle a pris fin pour céder la place au néo-thomisme, et certes je ne m'en plains pas. Mais gardons-nous aussi d'oublier que si l'erreur n'est qu'une vérité dont on abuse, les écoles particulières, de philosophie catholique surtout, même quand elles ont dépassé les justes limites, ont mis en meilleure lumière telle ou telle portion de la vérité et laissé des travaux précieux malgré leurs taches. Elles ont droit, par conséquent, et l'école ontologiste et traditionaliste de Louvain, en particulier, a vraiment droit à une étude développée et approfondie, dont l'intéressante et très curieuse esquisse de M. Ad. Delvigne n'a fait, je l'avoue, qu'augmenter chez moi le désir et l'attente. Pourquoi la même main qui a si bien tracé les lignes générales de cette étude n'y ajouterait-elle pas le détail, la vie et la couleur ?

17. — Le livre du P. Gruber sur *le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours* est le complément pour ainsi dire nécessaire de son précédent ouvrage sur Comte, qui a obtenu un succès si vif, non seulement chez les catholiques et les spiritualistes, mais jusque dans le camp du positivisme. Il n'y a eu qu'une voix sur la richesse et la sûreté d'information, sur la vigueur et l'exactitude d'analyse qui caractérisaient ce maître livre, vrai modèle de monographie philosophique. On trouvera les mêmes qualités dans le présent volume, avec un sujet plus vaste et une masse compacte de faits plus « actuels. » — La première partie, la plus accomplie, ce me semble, étudie « le positivisme dans les écoles qui se rattachent à Aug. Comte, » en trois chapitres, qui sont autant de mémoires à la fois historiques et doctrinaux, d'une fermeté magistrale et d'un intérêt piquant. Il était difficile, on en conviendra, de faire tenir en un peu plus de deux cents pages ces trois tableaux achevés : 1° le positivisme dissident, ou Littré dans sa vie et dans son œuvre, avec les causes soit personnelles, soit extérieures, de son succès ; 2° le positivisme orthodoxe, ou la doctrine et l'action de M. Pierre Laffitte, avec l'histoire morale, religieuse et politique de son groupe ; 3° le positivisme orthodoxe à l'étranger : Angleterre, Suède, Brésil et Chili, etc. Ici surtout se pressent les plus curieux renseignements, tout à fait neufs pour les profanes, et cependant très significatifs pour l'intelligence de l'état intellectuel, et plus encore peut-être de l'état moral et social du monde moderne. — Dans une deuxième partie, encore plus riche de faits et d'analyses philosophiques, le savant jésuite étudie « le mouvement positiviste en dehors des écoles qui se rattachent immédiatement à Aug. Comte, » et cette étude comprend la philosophie d'abord (c'est le premier chapitre, qui vaut un juste volume), ensuite les applications du positivisme au droit, aux

sciences sociales, à la science des religions, et à l'enseignement. Ce second chapitre, qui achève de montrer dans l'auteur de tant d'analyses métaphysiques à la fois, claires et subtiles, un esprit encore plus attentif à la vie et aux choses pratiques, se recommande surtout aux hommes soucieux des questions sociales. On peut leur assurer que ces pages si rapides leur réservent pourtant plus d'une indication précieuse. Mais c'est dans le chapitre précédent (p. 225-272) que se développent, que se serrent plutôt, les études les plus variées et les plus intéressantes pour l'histoire de la philosophie contemporaine : l'évolution du positivisme anglais, J. Stuart Mill, H. Spencer (deux notices détaillées) et leurs successeurs jusqu'à Romanes, Huxley et Tyndall; en France, Taine, Th. Ribot et les psycho-physiologistes, puis les monistes Roberty, A. Fouillée, Guyau; en Allemagne, le mouvement si curieux qui part de Kant autant et plus que de Comte et qui, d'Eug. Dutring, aboutit par les néo-kantistes positivistes à Wundt (très bien étudié en quinze pages); en Italie, quatre noms peu connus de ce côté des Alpes, mais assez marquants au delà : Siciliani, Ardigo, Angiulli, de Dominicis; dans l'Amérique du Nord, toute une école d'agnostiques, etc., etc. Assurément, chacune des figures de cette longue galerie positiviste n'obtient pas les honneurs d'un portrait en pied; pour la plupart, une esquisse, un léger croquis, c'était tout ce que permettait le cadre un peu étroit d'un seul volume; mais il me semble que le trait même le plus sommaire est habituellement aussi juste que précis, que même les doctrines à peine indiquées sont touchées au point vital. Ce n'est pas à dire que le P. Gruber ait pu donner une idée adéquate de toutes les œuvres, surtout de celles qui intéressent la science autant ou plus que la philosophie, celles, par exemple, de Maudsley ou de J. Sully. Il me semble aussi qu'il aurait dû accorder au moins une mention à des noms italiens comme ceux de Gabelli, vrai initiateur, et de Villari, adepte éminent du positivisme. Mais ce sont là des questions de mesure et de détail; les grandes masses et les figures dominantes n'offrent guère prise à la critique. Peut-être cependant, ce volume, égal ou supérieur en mérite au précédent, recevra-t-il moins d'accueil chez nos adversaires. Ce n'est pas que la polémique y tienne plus de place (elle est toujours réduite au strict nécessaire); mais avec les théories des sectaires, le P. Gruber révèle soigneusement leurs menées politiques, et le tableau n'est pas toujours flatteur pour eux; mais qu'il est instructif pour nous!

18. — *L'Année philosophique* de M. Pillon continue son cours, et le troisième volume reproduit exactement le plan et l'esprit général des deux premiers. On peut remarquer seulement que la « bibliographie philosophique, » qui constitue la seconde partie de chaque volume, est beaucoup plus chargée pour 1892 que pour les deux années précédentes. Il faut ajouter que, parmi les ouvrages analysés, un bon nombre appar-

tiennent à une date plus ancienne ; ce ne serait pas matière à reproche, si M. Pillon n'avait négligé d'indiquer le millésime des livres dont il rend compte ; les bibliographes, et même tous les amis des recherches d'érudition philosophique, pour peu qu'ils aient d'exactitude et de curiosité, lui en feront un reproche. Au reste, les analyses de M. Pillon sont toujours, comme par le passé, exactes et sérieuses, et ses critiques fondées sur le criterium de sa philosophie propre, qui est l' « idéalisme phénoméniste. » Encore comme par le passé, la partie bibliographique de ce recueil comprend quatre divisions : 1° psychologie et métaphysique ; 2° morale et esthétique ; 3° philosophie de l'histoire et sociologie ; 4° histoire de la philosophie et critique ; et, comme dans les volumes précédents, la théologie et l'histoire religieuse tiennent, dans les trois dernières divisions, une assez grande place, mais sont presque uniquement représentées par des travaux rationalistes ou protestants, en particulier par bon nombre de thèses de Montauban : le tout un peu étranger à la philosophie proprement dite, mais soutenant avec elle des rapports évidents, offrant surtout, pour la plupart des lecteurs français, même les plus sérieux, l'attrait de la nouveauté. J'ai déjà signalé l'esprit de protestantisme libéral qui caractérise en général la critique théologique de M. Pillon. — Un mot maintenant des travaux originaux qui défraient la première moitié de cet annuaire. Il y en a trois, dont le moins étendu et le moins important, signé de M. L. Dauriac, roule sur la « Nature de l'émotion » (p. 63-76) ; c'est une suite de l'examen critique, commencé l'an dernier, des *Principes de psychologie* de M. W. James. Un intérêt plus vif attirera les théoriciens et surtout les historiens de la philosophie, aux deux autres morceaux, qui appartiennent aux deux vétérans du néo-kantisme français : 1° la belle étude de M. Renouvier sur « Schopenhauer et la métaphysique du pessimisme. » On n'avait pas encore, ce me semble, serré d'aussi près la construction logique du système et ses rapports avec le kantisme et les autres écoles qui ont plus ou moins creusé le problème de la signification morale du monde et de la vie. La doctrine du critique n'a peut-être pas la netteté de sa discussion ; mais les philosophes chrétiens seront heureux d'y relever, parmi des assertions fort malsonnantes en théologie, un sentiment élevé des besoins religieux de l'humanité ; en repoussant le délire du pessimisme, M. Renouvier écarte avec autant de résolution l'avilissant optimisme évolutionniste, qui a séduit un si grand nombre de nos contemporains ; 2° « l'évolution historique de l'idéalisme, de Démocrite à Locke, » par M. F. Pillon. Cette longue étude (p. 76-212) sert comme de suite, ou pour mieux dire, de complément parallèle, à celle de l'an dernier sur l'atomisme. Il y a un vrai mérite d'analyse originale dans les vues du critique sur la distinction des qualités primaires et secondaires, considérée comme base de l'idéalisme et suivie dans ses diverses phases, où

parfois elle s'est dissimulée sous des formules qui semblent n'y avoir aucun rapport. C'est la même idée directrice qui lui a fait reconnaître le principal courant de l'idéalisme dans des écoles et des noms que l'on place d'ordinaire au versant opposé, et l'on ne peut guère que lui donner raison sur la place qu'il assigne à Hobbes et à Locke dans la série qui aboutit à ce système. Sa critique s'exerce avec la même pénétration sur d'autres doctrines de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes; mais, indépendamment d'une foule de détails discutables, il y a dans l'ensemble une fâcheuse idée fixe, qui domine et compromet tout, je veux dire le parti pris d'aboutir à l'exclusion de toute réalité substantielle. C'est assez pour rendre cette savante exposition dangereuse pour les lecteurs peu affermis dans la saine doctrine. LÉONCE COUTURE.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Œuvres de saint François de Sales, évêque de Genève et docteur de l'Église.* Édition complète. T. II. *Défense de l'étendard de la Croix.* Genève, H. Trembley, 1892, gr. in-8 de XLVII-432 p., 8 fr. — 2. *Mission de la femme chrétienne dans le monde.* Retraite donnée par Mgr MERMILLOD. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer, 1893, in-18 de 191 p., 0 fr. 75.—3. *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, trad. du grec par Mgr DARBOY, archevêque de Paris. Reproduction de l'édition originale de 1845. Paris, Typographie augustinienne, 1892, in-12 de CLXXI-330 p., 1 fr. — 4. *Le Règne social de Jésus-Christ*, par le R. P. DELAPORTE, missionnaire du Sacré-Cœur. Paris, Victor Retaux, 1893, in-12 de XX-320 p., 2 fr. 50. — 5. *Le Discernement des esprits*, par le P. SCARAMELLI. Trad. de l'italien par M. A. BRASSEVIN. Paris, Walzer, 1893, in-12 de VI-482 p., 3 fr. — 6. *Entre un croyant et un incroyant*, par ART. BONNOT. Paris, Bibliothèque à bon marché, s. d., in-12 de 250 p., 0 fr. 60. — 7. *Œuvres oratoires de l'abbé* B.-J. VITTAULT, prêtre du diocèse d'Autun. Lyon, E. Vitte, 1892, 3 vol. in-8 de XVI-416, 482 et 482 p., 15 fr. — 8. *Manuel oratoire des pasteurs et des prédicateurs d'après Bourdaloue*, par le chanoine E. GUERS. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 372 p., 4 fr. — 9. *La Prédication populaire d'après les Pères, les docteurs et les saints*, par l'abbé J. PAILLER. Paris, Vic et Amat, 1893, in-4 de 224 p., 5 fr.—10. *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le P. MESCHLER, S. J. Trad. de l'allemand par l'abbé MAZOYER. T. I. Paris, Lethielleux, in-12 de 616 p., 4 fr. — 11. *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, d'après les documents authentiques et la théologie, par le P. J.-B. TERRIEN, S. J. Paris, Lethielleux, 1893, in-12 de XX-380 p., 3 fr. 50. — 12. *Jésus et la sainte Mort*, par le P. J. SERVIÈRE, S. J. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de 348 p., 3 fr. — 13. *Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la Très Sainte Vierge*, par l'abbé J. GUILLERMIN. T. I. *Vie de la Très Sainte Vierge.* T. II. *Culte de la Très Sainte Vierge.* Paris, Bloud et Barral, s. d., 2 vol. in-8 de 370 et 380 p., 7 fr.—14. *Vie de la Sainte Vierge, mère de Dieu, tirée des Saintes Écritures et des témoignages des saints Pères.* Paris, Propagande catholique, in-12 de 144 p., 0 fr. 30. — 15. *Marie, patronne des études, ou Marie illuminatrice des intelligences*, par le P. J.-E. LABORDE, S. J. Paris, René Haton, in-18 de 166 p., 0 fr. 75.

1 à 9. — DOCTRINE. ENSEIGNEMENT. — Nous commençons encore notre compte rendu par un volume des œuvres de saint François de Sales. C'est dire que l'éditeur de ces œuvres met dans son travail la plus grande activité, et nous ne saurions trop l'en féliciter : il satisfait ainsi la vive impatience des pieux érudits, avides de lire ces pages où revit dans

toute sa puissante originalité le saint évêque de Genève. Ce second volume contient le traité de la *Défense de l'estendart de la Sainte Croix*. Ce traité est précédé d'une intéressante « Préface » dans laquelle le savant éditeur, Dom B. Mackey, expose avec la clarté, la précision et la science qui le caractérisent, tout ce qui a trait à cet ouvrage, un des plus importants du saint docteur. Dom Mackey nous donne d'abord un aperçu historique de la *Défense de l'estendart de la Sainte Croix ;* puis, il nous indique le caractère de ce traité : son but et son plan, sa doctrine, son style, les rapports qui existent entre cet ouvrage et les autres œuvres de saint François de Sales ; enfin, il nous fait connaître les particularités qui distinguent son édition des éditions précédentes. « L'ouvrage était connu, dit-il, mais il acquiert une nouvelle valeur par l'addition, sous forme de *variantes*, d'un manuscrit autographe de cette même œuvre de notre grand docteur.... Ce manuscrit, gardé au monastère de la Visitation d'Annecy, forme un volume de cent trente-trois pages.... C'est, pour ainsi dire, un premier jet de la *Défense de la Sainte Croix*. Sans doute, le mérite intrinsèque de ce texte est moindre que celui de l'imprimé, puisqu'il lui est antérieur, mais il ne laisse pas d'avoir une grande valeur et d'offrir un réel intérêt, soit à raison des matières qu'il renferme, soit à cause de ses rapports avec le travail définitif de l'auteur. En effet, ces *variantes* donnent plus de poids à la doctrine contenue dans le texte adopté ; elles jettent une nouvelle lumière sur le plan, le style et la méthode de composition du saint polémiste ; elles révèlent, en outre, plus d'un trait distinctif de son caractère personnel. » Le traité de la *Défense* est l'œuvre de la jeunesse de saint François de Sales, la première œuvre importante qu'il ait publiée ; on ne saurait donc le placer au même rang que les ouvrages qui sont le fruit de la maturité de son intelligence. Dom Mackey signale certaines imperfections qu'il y a trouvées et que d'ailleurs saint François de Sales se plaisait à reconnaître lui-même. Mais il est incontestable que la *Défense de la Sainte Croix*, telle qu'elle est, reste un véritable chef-d'œuvre et révèle un écrivain et un théologien d'un mérite supérieur. Ajoutons avec Dom Mackey que « la publication de ce livre a, du reste, une providentielle actualité à l'heure que nous traversons, *heure de la puissance des ténèbres*, où l'impiété renouvelle les attentats de la réforme contre la croix et le divin Crucifié. Notre saint docteur a d'avance protesté contre tous ces attentats qui souillent la fin du XIXe siècle, comme ils en avaient désolé le commencement. » Quant à la partie typographique, le tome deuxième des œuvres complètes n'est nullement inférieur au premier : elle est digne à la fois de l'éminent auteur dont les ouvrages sont reproduits, et de la réputation incontestée de la célèbre maison d'imprimerie de Genève.

— Il n'est pas besoin de transition pour passer du livre précédent à celui que nous offre la Société de Saint-Augustin sous le nom de

Mgr Mermillod. L'illustre successeur de saint François de Sales sur le siège de Genève n'a pas seulement hérité de la juridiction spirituelle du saint docteur; il semble tenir de lui ce zèle, cette onction, cette douceur, cette science approfondie de la doctrine qui caractérisent saint François. Le nouveau livre qui nous arrive avec ce titre : *Mission de la femme chrétienne dans le monde* nous fournit un témoignage de plus en faveur de la ressemblance assez parfaite de ces deux âmes. Le second ouvrage est bien moindre d'apparence que le premier, mais qu'on les lise avec attention et on y découvrira mille traits de similitude. La mission de la femme : c'est un sujet que Mgr Mermillod se plaisait à traiter ; il était d'avis que, par la régénération de la femme, il était possible de refaire notre société, où tout se désagrège et se détruit. Qui pourrait dire les fruits merveilleux que la parole de cet ardent apôtre a fait produire dans un grand nombre d'âmes! Aussi applaudissons-nous à l'heureuse idée de publier cette nouvelle retraite, dont la lecture peut opérer le même bien. On l'a fait précéder d'une courte notice sur l'éminent cardinal : elle suffit à faire connaître les grandes lignes et les principaux traits d'une vie si bien remplie, si utile aux âmes et si glorieuse pour l'Église.

— C'est encore un évêque qui, avec les *Œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, vient nous rappeler l'enseignement de l'Église; mais ici nous nous trouvons en face du plus ancien de nos docteurs, en présence d'un des Pères apostoliques. Denys l'Aréopagite nous fait connaître ce que croyaient et ce que pratiquaient les fidèles du premier siècle, nos ancêtres dans la foi, et son exposé est même si clair, si détaillé, que l'on a cru pouvoir se faire de ces détails, de cette précision, une arme victorieuse contre l'authenticité de ces écrits. Dans une « Introduction » magistrale, Mgr Darboy s'est attaché à faire justice de cette opinion : ceci est l'objet de la première partie de l'Introduction. La seconde est consacrée à mettre en relief les principaux points qu'a traités l'auteur, en rapprochant l'une de l'autre les assertions qui expriment toute sa pensée et en les comparant avec les assertions analogues ou opposées des théologiens et des philosophes. « Authentiques ou non, dit Mgr Darboy, ces livres, qui remontent au moins jusqu'au IVe siècle, ont un mérite incontestable, soit comme monuments et à raison de leur antiquité, soit comme corps de doctrine et à cause de la sublimité des enseignements qu'ils renferment, soit enfin à cause de l'influence puissante qu'ils exercèrent sur les études théologiques d'Orient, et d'Occident surtout. Ils furent cités avec admiration et commentés avec amour par les plus grands génies. Les plus graves questions y sont abordées sans détour et y reçoivent une solution claire et précise. La théologie en est élevée et pleine de pieuse ferveur, la philosophie hardie et pure, les pensées profondes et pompeusement rendues. » La traduction n'a rien fait perdre de ces qualités aux œuvres de saint Denys. Nous n'avons pas,

du reste, à faire l'éloge d'un travail qui a obtenu les suffrages les plus flatteurs. Dès son apparition en 1845, le livre de l'abbé Darboy fut unanimement apprécié comme il le méritait, et aujourd'hui, après un demi-siècle, cette nouvelle édition, qui est la reproduction exacte de l'édition originale, peut avec une pleine confiance affronter la publicité. Les Augustins de l'Assomption ont été bien inspirés en demandant à la sœur de l'archevêque de Paris l'autorisation de rééditer ce livre : cette publication est un vrai service rendu à la science théologique, et elle vient bien à son heure.

— Avec le R. P. Delaporte nous voici transportés du domaine spéculatif sur le terrain vraiment pratique. L'auteur du *Règne social de Jesus-Christ* a sondé la plaie qui ronge notre société contemporaine, et il lui a été facile de comprendre que le grand mal dont nous souffrons, c'est l'indifférentisme, c'est l'oubli de Dieu et de son Christ ; dans les hautes sphères comme dans les bas-fonds de la société, c'est l'ignorance de Dieu, c'est la négation de toute vérité évangélique et de tout précepte divin, c'est parfois et souvent le sarcasme quand ce n'est pas le blasphème. Et le remède? Il est tout indiqué : *contraria contrariis curantur*. La société est malade parce que Dieu lui manque ; elle ne peut guérir qu'en reprenant Dieu. De là, logiquement, la thèse que le P. Delaporte expose, développe et prouve très habilement dans son livre : il faut rétablir le règne social de Jésus-Christ. Que d'efforts ne se dépense-t-il pas depuis quelques années pour essayer de résoudre la question sociale : que d'idées, que de plans, que de systèmes! Même les meilleurs systèmes, ceux de nos publicistes chrétiens, ne pourront rien pour atteindre le but si désiré, tant que l'Évangile n'aura pas été remis en honneur parmi les hommes. Pas de combinaisons possibles, surtout stables, si à la base il n'y a pas le respect de la loi divine et la croyance aux vérités traditionnelles. Que les patrons et les ouvriers deviennent de bons chrétiens, et la question sociale sera toute résolue. Les règlements à intervenir seront aisément acceptés et universellement respectés. Mais est-ce autre chose que *le Règne social de Jésus-Christ*, tel que l'entend le P. Delaporte ? Plaise à Dieu que son livre ait de nombreux lecteurs : le but sera bien sur le point d'être atteint. Il y a là du reste des aperçus nouveaux, larges, élevés qui frappent l'attention et appellent une étude réfléchie : on pourrait même y trouver parfois une certaine hardiesse, mais l'auteur semble être allé au-devant de cette accusation en soumettant filialement son livre au jugement infaillible de la Chaire de Pierre.

— *Le Discernement des esprits*, du P. Scaramelli, nous ramène du collectif au particulier ; il nous apprend ce qu'on entend par esprits et combien on en compte de sortes ; comment se forment en nous l'esprit divin, l'esprit diabolique et l'esprit humain ; il traite du discernement

des esprits en tant que grâce gratuitement donnée, et en tant que vertu acquise par le travail et l'industrie ; il indique les moyens par lesquels le directeur des âmes peut acquérir le discernement des esprits, les marques qui font reconnaître l'esprit divin et l'esprit diabolique relativement aux mouvements ou actes soit de notre intelligence, soit de notre volonté ; il distingue les esprits douteux et incertains, dont il cherche à inspirer la défiance et l'éloignement ; il expose d'une part les diverses manières par lesquelles l'esprit du Seigneur opère dans les âmes, d'autre part, les artifices par lesquels le démon nous trompe et les illusions dont il se sert pour nous égarer, illusions qui arrivent dans l'oraison ou qui se produisent dans l'exercice des vertus et dans l'abandon des vices ; enfin il donne, en quelques mots, les marques de l'esprit humain. Comme on voit, le sujet est très important et surtout traité au point de vue pratique. C'est ce dernier caractère qui fait la supériorité de l'œuvre du P. Scaramelli sur celle du cardinal Bona, le seul qui eût avant lui traité ce sujet : le volume de Bona est « une œuvre très bien faite, dit le traducteur dans sa préface, mais l'œuvre du P. Scaramelli est beaucoup plus pratique. » Elle est donc de nature à rendre les plus précieux services pour la conduite des âmes, qui est l'art des arts. Aussi devons-nous féliciter M. le chanoine Brassevin d'avoir fait passer cet ouvrage en notre langue. Ce travail était délicat et réclamait un grand tact, un sage discernement pour choisir dans le français l'expression qui devait rendre avec plus de fidélité le sens du mot italien. Le docte chanoine s'est fort bien acquitté de sa tâche, et puisqu'il s'en remet modestement « au jugement de son lecteur, » nous sommes heureux de lui dire que ce jugement, en ce qui nous concerne, lui est tout favorable.

— Un autre livre, aussi très pratique, est celui de M. l'abbé Arthur Bonnot : *Entre un croyant et un incroyant*. Il y est question, évidemment, des grandes vérités de la foi, mais l'auteur, descendant des hauteurs spéculatives, a préféré pour ainsi dire le terre-à-terre d'une exposition et d'une démonstration presque catéchistiques. On croit généralement, et bien à tort, que la science de la foi exige de la part de l'intelligence trop de temps et trop d'efforts ; l'étude du dogme fait presque peur à beaucoup qui n'osent pas l'aborder. Il est bon que ces vérités si méconnues soient mises à la portée de tous, afin que chacun puisse les comprendre et se faire apôtre à son tour. Ce n'est pas à dire que l'auteur cache les difficultés : il les produit dans toute leur force, mais il excelle à en montrer le néant. Les questions traitées dans cet opuscule sont au nombre de six : Possibilité de la révélation divine, sa nécessité, ses signes ; vérité de la première et de la seconde révélation ; existence et divinité de la révélation chrétienne. L'auteur termine sa préface en s'écriant : « Heureux ceux qui possèdent la vérité ! Heureux ceux qui la décou-

vrent ! Heureux celui qui, lisant ces pages, se laissera guider par elle ! » Ce dernier vœu est aussi le nôtre, en souhaitant encore que ces pages viennent aux mains de beaucoup de lecteurs ! Ce petit livre mériterait de devenir populaire.

Mais la lecture n'est pas le seul moyen d'instruction ; c'est par la prédication que la doctrine doit être enseignée. L'important, c'est que la prédication offre aux fidèles toutes les qualités qui captivent l'attention et qui conviennent à un solide enseignement. Après tant de sermonnaires excellents, il y a place encore pour les *Œuvres oratoires* de M. l'abbé Vittault, qui nous semblent mieux accommodées que d'autres aux besoins des auditoires contemporains. « L'état des esprits n'est plus de nos jours ce qu'il était il y a deux cents ans ; » nous sommes en présence « d'un monde nouveau qui réclame de ceux que Dieu a institués pour le diriger et l'instruire l'intelligence de ses misères et de ses grandeurs également insignes. » C'est ainsi que les Frayssinous, les Ravignan, les Lacordaire, les Plantier, réussirent, par leurs conférences, à remettre en honneur la prédication catholique : on se rappelle l'empressement avec lequel un immense auditoire d'élite remplissait, chaque dimanche de l'Avent et du Carême, la vaste enceinte de Notre-Dame, les gens du monde, les philosophes, les libres penseurs s'y confondant avec le catholique instruit et fidèle. Cet élan s'est maintenu depuis près d'un demi-siècle, grâce à la parole éloquente des PP. de Ravignan, Félix et Monsabré ; il se maintiendra, encouragé par les conférences morales de Mgr d'Hulst, et opérera le même bien. Mais remarquons que la conférence change un peu d'allure ; elle quitte les sommets du dogme d'où elle envoyait une lumière bienfaisante éclairer l'intelligence : elle se place sur le terrain de la morale et cherche maintenant le chemin du cœur pour convaincre et entraîner la volonté. C'est dire que l'enseignement catholique sait se modifier suivant les temps et les besoins, parce qu'il faut qu'il se fasse tout à tous. La conférence, qui a trop souvent cherché à supplanter le sermon, ne peut aujourd'hui obtenir quelque chance de succès qu'en se rapprochant du prône et de l'homélie, ces formes immortelles de la prédication. M. l'abbé Vittault expose nettement ses idées sur ce point, et nous croyons que ces idées sont les vraies. Que ses « jeunes confrères, » auxquels il s'adresse, méditent sérieusement les conseils qu'il leur donne, qu'ils veuillent bien surtout se conformer aux modèles qu'il leur offre, et leur formation oratoire sera bien faite : il est aussi beaucoup de ses vieux confrères qui pourraient avantageusement profiter de si bons modèles et de si sages conseils. Le premier volume est consacré aux *Fêtes* et comprend quarante-quatre instructions ou méditations, dont six sur Jésus-Christ, quatre sur l'Assomption et la Toussaint, trois sur Pâques et l'Immaculée Conception, deux sur l'Ascension et Noël, etc. Trente huit sermons ou homélies com-

posent le second volume : sermons sur les principales vérités de la foi et sur les devoirs les plus importants de la vie chrétienne pour des carêmes, des retraites et des jubilés; homélies sur les paraboles ou les miracles de l'Évangile. Dans le troisième volume ont été réunis les panégyriques, au nombre de vingt-deux; les discours pour adoration perpétuelle, première communion et confirmation ; enfin vingt-sept allocutions pour diverses circonstances : érection d'un chemin de croix, bénédiction d'une cloche, bénédiction nuptiale, prise d'habit, etc. C'est donc une mine riche, abondante, où les confrères de l'auteur peuvent aller puiser à profusion ; nous les engageons instamment à profiter d'un secours aussi précieux.

— Le *Manuel oratoire*, de M. le chanoine Guers, nous donne pour unique modèle celui qu'on a si justement appelé « le roi des prédicateurs, » Bourdaloue. Son dessein n'a pas été de nous porter à tout imiter dans cet illustre orateur, notamment la longueur un peu démesurée de ses discours. Nous pensons, avec M. l'abbé Vittault, que « les époques où l'on retenait et l'on parvenait à captiver un auditoire des heures entières, sont passées. Le temps qu'il fallait à Bourdaloue pour prononcer son exorde, établir ses divisions et subdivisions.... nous suffirait à nous pour tout un prône.... Nous n'aimons plus les longs discours. » Le but que s'est proposé le docte chanoine est simplement de nous inviter à suivre « la méthode et la doctrine » de Bourdaloue; il assure que, lorsqu'il a suivi cette marche, en joignant à cet inépuisable trésor un travail personnel d'assimilation, il a constaté en faveur de la parole évangélique les plus enviables succès. Ce qu'il nous présente dans son livre, c'est le résumé analytique de la plupart des discours de Bourdaloue, discours qu'il a condensés et coordonnés, suivant sa manière, à lui, laissant d'ailleurs à chacun le soin de les modifier à son gré selon les circonstances et le temps. Le volume comprend soixante et onze discours, qui peuvent suffire à tous les besoins de la charge pastorale ; chacun d'eux n'occupe pas plus de cinq ou six pages, et ne retiendrait pas vingt minutes un auditoire. Ce travail, qui est le fruit d'un long commerce avec le grand « prédicateur » du XVIIe siècle, et qui dénote dans l'auteur de rares qualités de théologien et de littérateur : la doctrine, la concision, la clarté, ce travail sera d'une grande utilité pour faire « de bons pasteurs et d'excellents prédicateurs; » il peut être mis également avec le plus sérieux profit aux mains de tous les fidèles épris des plus solides et des plus salutaires leçons.

— M. l'abbé J. Pailler étend le cadre où s'est renfermé M. le chanoine Guers : ce n'est plus un seul modèle qu'il nous offre, ce sont les Pères, les docteurs et les saints les plus illustres. Sa méthode est des plus simples : il prend les dimanches dans leur ordre naturel, depuis le

premier de l'année, qui est celui de l'Épiphanie, jusqu'au dernier de décembre, celui dans l'octave de la Noël, et il adapte à chacun une homélie empruntée à un Père ou à un docteur : à saint Jean Chrysostome, à saint Grégoire le Grand, à saint Augustin, à saint Léon, pape, à saint Jérôme, à saint François de Sales, à saint Alphonse de Liguori. Cette méthode a l'avantage de varier la prédication et d'avoir ainsi un attrait de plus pour l'auditoire ; elle agréera certainement à un grand nombre de pasteurs, auprès desquels, d'ailleurs, M. l'abbé J. Pailler jouit déjà de la plus flatteuse considération. L'auteur de la *Prédication populaire* n'en est pas à ses débuts : ses *Instructions d'un quart d'heure* ont eu le succès dont elles étaient dignes, et que nous avions présagé ; l'ouvrage qu'il publie à cette heure obtiendra, sans nul doute, la même faveur : il le mérite.

10 à 15. — Jésus. Marie. — De l'ensemble de la doctrine, si nous en venons aux détails, c'est, d'abord, la personne même de l'Homme-Dieu qui se présente à nos regards : car, comme il est la fin de toutes choses, il en est aussi le principe, le centre vers lequel tout converge, le foyer du sein duquel tout s'échappe. Il fait bon fixer son attention sur cette divine figure du Christ, qui remplit le monde et le temps ; nous devons être heureux de pouvoir méditer sur cette vie, de laquelle toute vie procède sur la terre et dans le ciel, qui nous offre de si importantes leçons et nous donne le spectacle de tant de vertus. Servons-nous, dans ce dessein, des *Méditations* du P. Meschler, que vient de traduire M. l'abbé Mazoyer. C'est un des ouvrages les plus complets que nous connaissions en ce genre ; dès que la première édition parut en Allemagne, elle fut honorée des éloges de la presse catholique, et le succès qu'elle obtint fut la meilleure preuve de la vérité de cette flatteuse appréciation. La Revue des professeurs du séminaire de Mayence reconnaît en cet ouvrage « le fruit de longues études et, ce qui est mieux, de longues méditations ; » il juge aussi que ce qui le recommande plus particulièrement, « c'est la parfaite connaissance que l'auteur possède des meilleurs travaux exégétiques. » Enfin, en ce qui concerne le style, il le trouve « tantôt hardi et élevé, tantôt simple et aisé ; parfois respirant une naïveté charmante qui rappelle certains écrivains du moyen âge. » Un professeur d'exégèse à l'Académie de Munster n'hésite pas à dire à son tour : « Nous ne connaissons, dans toute la littérature ascétique, aucun livre qui nous donne de Jésus-Christ et de sa vie un tableau aussi délicat, aussi aimable, aussi empreint d'une véritable intelligence psychologique que l'ouvrage du P. Meschler. Ce livre ne s'adresse pas spécialement à telle ou telle classe de lecteurs, il est utile à tous.... » Nous devons remercier M. l'abbé Mazoyer de nous avoir permis, par sa traduction, de goûter tous les charmes de ce livre et de profiter de tous les avantages qu'il renferme. Le premier volume

que nous avons sous les yeux, et qui est consacré à « la Vie de Jésus avant sa naissance et à la vie temporelle de Jésus, » nous fait vivement désirer l'apparition prochaine des deux autres : le savant traducteur ne tardera pas à répondre à notre bien légitime impatience.

— En Jésus, c'est surtout son Cœur adorable qu'il importe de considérer, car là est le principe et le foyer de son amour, là aussi est la source de ce sang généreux que le divin Rédempteur a répandu pour nous. Il convient toutefois que notre dévotion au Sacré-Cœur soit bien précise, qu'il n'y ait rien de vague ou d'exagéré, qu'elle repose, en un mot, sur une base sérieuse. Lisez le livre du P. Terrien : *La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques et la théologie ;* vous êtes sûr d'y trouver ce que réclame la critique la plus rigoureuse, ce qui donnera pleine satisfaction à votre avide curiosité, à votre désir d'instruction solide et de substantielle piété. La première partie expose ce qu'il faut entendre par l'objet de cette dévotion : le cœur physique et le cœur symbolique, c'est-à-dire l'amour. Les six chapitres suivants exposent la convenance et la nécessité d'un culte spécial pour l'amour du Verbe incarné. Dans la troisième partie, l'auteur fait connaître la fin principale de cette dévotion, qui est de nous porter à rendre amour pour amour, et la fin particulière, qui est de nous inspirer le devoir de la réparation; il traite aussi du double culte intérieur et extérieur à rendre au Sacré-Cœur. Les harmonies de la dévotion au Sacré-Cœur remplissent les six derniers chapitres : harmonies avec les autres dévotions, avec l'Eucharistie, avec la passion et le crucifix, avec le cœur très pur de Marie, avec le développement du culte catholique et avec les nécessités présentes. Ce sont bien là tous les aspects sous lesquels on peut envisager un sujet tel que celui de la dévotion au Sacré-Cœur; aussi la conclusion logique à tirer de ce livre est-elle celle-ci : la dévotion au Sacré-Cœur a Jésus-Christ lui-même pour auteur, et elle est en tout conforme à la saine doctrine théologique.

— Si nous l'honorons et si nous l'imitons pendant notre vie, Jésus, à notre mort, sera notre récompense. C'est dans cette perspective que nous trouverons un attrait tout particulier à lire l'ouvrage du P. Servière : *Jésus et la sainte Mort.* Il existe plusieurs ouvrages sur la préparation à la mort, mais celui du P. Servière diffère de ses aînés en ce qu'il s'adresse plus spécialement « aux personnes qui font profession de piété, aux âmes consacrées à Dieu par les vœux de religion ou par le sacerdoce, pour les préparer non seulement à une bonne mort, mais à une mort vraiment sainte, qui leur mérite une place élevée parmi les élus. » Le plan est celui des *Exercices spirituels* de saint Ignace, considéré dans ses grandes lignes, et la division du livre est toute en ces trois mots : la préparation *éloignée*, la préparation *prochaine*, la *récompense* d'une sainte mort. Le livre premier nous montre en Jésus un guide et un modèle

pour la préparation éloignée, parce que Jésus-Christ : 1° dispose l'âme à se préparer à une sainte mort ; 2° l'éclaire sur les obstacles qu'elle peut rencontrer et sur les moyens d'en triompher ; 3° la dirige et l'encourage dans la pratique de ses devoirs. Dans le livre deuxième, Jésus-Christ nous prépare prochainement à la mort, en nous apparaissant, à ce moment suprême, comme notre consolateur, comme gage et modèle d'une sainte mort, comme cause, par des grâces spéciales, d'une sainte mort. Le troisième livre nous découvre en Jésus-Christ l'objet, la fin prochaine et le modèle de notre récompense ; il nous le montre enfin comme le chef, le roi, le pontife éternel des élus éternellement récompensés. Le titre et l'objet de ce livre pourront effrayer certaines âmes trop impressionnables : qu'elles triomphent de leur répugnance : ces méditations conviennent même et surtout à elles : ce n'est pas la pensée de la mort qui doit nous épouvanter, c'est la perspective d'une mauvaise mort, et, quand toute la vie se passe à se préparer à ce redoutable passage, la vie est sainte, la mort est douce, et Jésus est notre partage pour l'éternité.

— Après le Fils, la Mère. La grande place que Marie occupe dans notre culte est justifiée, et au delà, par l'importance que Dieu lui a donnée dans le plan de la rédemption et par les privilèges dont elle a été l'objet de la part du Tout-Puissant. M. l'abbé Guillermin a raison de consacrer deux gros volumes à rappeler la vie de la Très Sainte Vierge et à faire connaître le culte que lui ont rendu tous les siècles. Crainte même de ne pas se trouver personnellement à la hauteur de sa tâche, il a préféré recourir aux œuvres d'autrui, aux *Discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains*, en les groupant dans un ordre méthodique, selon l'enchaînement des événements et des mystères de la vie de la Mère de Dieu. Nous voyons paraître tour à tour NN. SS. Bourret, Dupanloup, Freppel, Giraud, Mermillod, Fava ; les PP. Monsabré, Félix et Caussette ; les abbés Combalot et Perreyve, etc. Dans le second volume, ce sont les cardinaux Dechamp, Goossens, Pie ; NN. SS. Besson, Darboy, Duquesnay, de la Tour-d'Auvergne, Germain, Sourrieu, Lagrange ; les PP. Petetot, Villars, Vaudon ; les abbés Hamon, Doucet, Brunet, toute cette pléiade nombreuse d'orateurs et de missionnaires qui ont illustré, en notre siècle, la chaire chrétienne. Mgr l'évêque de Fréjus a daigné féliciter l'auteur du choix éclairé de ces emprunts et de son zèle à contribuer à l'extension du culte de Marie ; il prédit à ce nouveau recueil le succès qu'ont obtenu les précédents ouvrages de M. l'abbé Guillermin : ce succès lui paraît même plus assuré, « car il nous parle des gloires de Marie, et rien n'est plus cher à des enfants que d'entendre les louanges de leur Mère du ciel, exprimées par les voix les plus autorisées et les plus éloquentes ! Le moyen âge aimait ces *chaînes d'or*, dont chaque anneau était ciselé avec tant de piété et d'amour. Vous préférez nous offrir — et nous n'y perdons rien — une riche cou-

ronne, un précieux écrin dont chaque perle a été artistement taillée et sertie par des maîtres. » Ces éloges ont été confirmés par la sanction même du Souverain Pontife. M. l'abbé Guillermin a été honoré par Léon XIII d'un bref qui fait sa gloire et qui est sa meilleure récompense. Des traits oratoires nombreux complètent, sous forme d'appendice, le second volume.

— Sous un format plus modeste, la *Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu*, que vient de publier la Librairie de propagande catholique, est de nature à vulgariser la connaissance des mystères, des privilèges et des vertus de l'auguste Vierge Marie. Cet opuscule suit aussi l'ordre chronologique, mais au lieu de nous faire entendre les orateurs contemporains, il se fait l'écho des Saintes Écritures et des Pères ; c'est le passé, c'est la tradition qui vient nous instruire, et à ces témoignages nous reconnaissons que les voix éloquentes de notre siècle ne parlaient pas autrement que les voix autorisées des Pères et des Docteurs. Recueillons avec joie et amour toutes ces louanges ; mêlons-nous à ce concert de filial hommage et saluons dans Marie la Reine du ciel et de la terre, la Mère de Dieu et la Mère des hommes.

— Marie a été aussi invoquée sous mille autres vocables. Le R. P. Laborde se plaît à la considérer aujourd'hui comme *Patronne des études*. Son livre s'adresse spécialement à la jeunesse chrétienne ; il lui apprend comment Dieu a illuminé Marie et comment Marie illumine le monde intellectuel ; il la presse de demander avec confiance à Marie le progrès dans les études, parce que la science peut et doit fortifier et augmenter la piété, parce que la science est un instrument efficace de la gloire de Dieu ; il énumère les conditions à l'efficacité de notre prière, le travail, la pureté, l'humilité ; enfin il relate plusieurs faits qui viennent corroborer cette doctrine. Il est à désirer que la jeunesse chrétienne lise ces pages remplies de tant d'aperçus élevés et de tant de conseils pratiques. D'elle dépend l'avenir de la société, et il importe qu'elle soit sérieusement formée à la piété ; il faut qu'elle soit bien convaincue que la piété, loin de nuire au progrès dans la science, le favorise et le développe, et que Marie est non seulement dispensatrice de la grâce, mais aussi « illuminatrice » des intelligences.

F. Chapot.

BEAUX-ARTS

1. *La France artistique et monumentale*. T. II. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-4 de 397 p. et 25 héliograv., 25 fr. — 2. *La Peinture en Europe. Le Musée national du Louvre*, par G. Lafenestre et Eug. Richtenberger. Paris, Librairies-imprimeries réunies, s. d., in-8 de xvi-379 p., cartonné, 10 fr. — 3. *Études d'art et d'histoire. L'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin*, par Henry Lemonnier. Paris, Hachette, 1892, in-16 de vii-420 p., 3 fr. 50. — 4. *Les Artistes célèbres. Philippe de Champaigne*, par A. Gazier. Paris, Librairie de l'art, s. d. (1893), in-8 de 115 p., illustré de 55 grav., 3 fr. 50. — 5. *Les Artistes célèbres. Les Moreau*, par Adrien

Moureau. Paris, Librairie de l'art, 1893, in-8 de 147 p., illustré de 105 grav., 4 fr. 50. — 6. *Les Artistes célèbres. Les Cochin*, par S. Rocheblave. Paris, Librairie de l'art, 1893, in-8 de 224 p., illustré de 127 grav. dans le texte et 15 hors texte, 7 fr. — 7. *Le Dessin et la peinture*, par Edouard Cuyer. Paris, J. B. Baillière, 1893, in-16 de 304 p., cartonné, 5 fr. — 8. *La Porcelaine*, par Georges Vogt. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-8 de 304 p., broché, 3 fr. 50 ; cartonné, 4 fr. — 9. *La Peinture espagnole*, par Paul Lefort. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-8 de 304 p., cartonné, 4 fr. 50. — 10. *Les Chefs-d'œuvre de l'art moderne ; son passé, son présent, son avenir, Revue illustrée*, par A. Pellissier. Paris, Laurens, 1893, in-8 de 264 p., 6 fr. — 11. *Propos artistiques accompagnés de commentaires*, par Henri Vuagneux. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, in-16 de xiv-367 p., 3 fr. 50. — 12. *La Vie artistique*, 2e série, par Gustave Geffroy. Paris, Dentu, 1893, in-16 de 395 p., 5 fr. — 13. *Impressions de Hollande. Petits Maîtres*, par Édouard Estaunié. Paris, Perrin, 1893, in-16 de 271 p., 3 fr. 50. — 14. *Charlet et son œuvre*, par Armand Dayot. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1893, gr. in-8 de 123 p., 7 fr. — 15. *Un Peintre romantique, Théodore Chassériau*, par Albert Chevillard. Paris, Lemerre, 1893, in-8 de 323 p., 7 fr. 50. — 16. *Les Artistes célèbres. Les Frères Van Ostade*, par Marguerite Van de Wiele. Paris, Librairie de l'art, 1893, in-8 de 110 p., illustré de 65 grav., 3 fr. 50. — 17. *Carpaccio, son temps et son œuvre*, par P. Molmenti. Venise, F. Ongania, succ. M. Fontana, 1893, in-8 de 123 p., 6 fr.

1. — La collection entreprise l'an dernier sous le titre : *La France artistique et monumentale*, par la Société de l'art français, compte aujourd'hui un second volume non moins intéressant que le premier. C'est une intelligente façon de mettre en lumière nos richesses monumentales, que de confier à des spécialistes autorisés, à des savants de mérite, une partie distincte de l'œuvre commune, qu'ils peuvent traiter avec une compétence et un soin particuliers. Ces courtes monographies, qui en résument parfois un grand nombre d'autres, empruntent une partie de leur valeur à cette distribution, faite suivant les goûts et les études de chaque collaborateur, et la variété de ton, de méthode même de chaque travail, rompt la monotonie de la lecture. Le morceau capital de ce volume : *Le Louvre*, a été écrit par M. Kæmpfen, à qui les visiteurs de notre grand musée national doivent les sobres et précises notices récemment installées dans chacune des salles, et qui en font connaître l'histoire et l'ancienne destination. Les recherches faites pour ce long travail se présentent ici résumées sous une forme vive et pittoresque dans la partie historique et anecdotique. La description qui suit des principaux musées installés aujourd'hui dans le vieux Louvre royal constitue une orientation sommaire dans nos trésors d'art. On peut se plaindre qu'à un si vaste sujet n'aient été réservées que cinquante pages, mais on doit admirer en même temps le travail de condensation vraiment extraordinaire auquel l'auteur a dû se livrer, pour accumuler dans son texte les détails précis et parfois arides, sans jamais cesser d'être agréable à suivre. Le tirage à part d'une notice de ce genre, qui nous manque, rendrait aux étrangers qui visitent le Louvre, et plus encore aux Parisiens qui le connaissent si mal, un réel service. Je ne puis analyser en détail la part de chacun des collaborateurs. Le Moyen âge et la Renaissance sont représentés par *le Mont Saint-Michel* de M. Corroyer, avec les excellents plans que l'on

connaît; *les Monuments religieux de Rouen*, par M. de Fourcaud; *le Château et les édifices civils d'Angers*, par M. Henri Jouin; *le Château d'Amboise*, par M. Palustre; *le Château de Fontainebleau*, par M. Émile Molinier; l'époque moderne ne compte qu'une courte notice de M. de Lostalot sur *le Palais de la Légion d'honneur*. Je disais que la méthode de chaque auteur était différente; M. Palustre, par exemple, cite ses sources et met des notes au bas des pages; M. Molinier s'en abstient, mais on sait que l'historien très documenté de Fontainebleau peut, malgré cela, nous inspirer toute confiance, et que sa notice n'en a pas moins un réel caractère de nouveauté. M. Havard, sans collaborer cette fois de sa plume, a dirigé l'exécution artistique de ce volume, qui fait vivement désirer ceux qui doivent suivre.

2. — *La Peinture en Europe* est également une de ces entreprises artistiques de longue haleine, qui semblent se multiplier de notre temps et répondre à un besoin nouveau du public cultivé, porté de plus en plus vers l'histoire de l'art. *Le Musée national du Louvre* en forme le premier volume, dont il a été fait une édition anglaise; il est dû à la collaboration de MM. Georges Lafenestre, conservateur du département de la peinture au Louvre, et de M. Eugène Richtenberger. C'est un véritable catalogue raisonné des principales œuvres peintes exposées dans les galeries, qui ne laisse de côté que les œuvres secondaires ou d'authenticité douteuse, réunies d'ailleurs à la fin dans un index sommaire très complet. Pour toutes les œuvres notables sont réunies les indications essentielles sur l'histoire du tableau, les dimensions, les reproductions gravées, les prix de vente, etc. Le classement suivi n'est ni alphabétique ni par écoles; c'est l'ordre même de l'itinéraire du visiteur, ce qui rend le volume d'un usage plus facile. On annonce comme devant paraître assez rapidement les musées de Florence et des environs, puis ceux des musées français de province et des diverses régions d'Europe. Une centaine de petites gravures, dues aux clichés de la maison Braun, servent au même usage que les reproductions qui ornent depuis longtemps les catalogues de la plupart des musées étrangers, et dont l'équivalent manquait pour le Louvre. L'amateur a désormais en main un mémento sûr et complet, dont il a eu souvent jusqu'à présent à regretter l'absence. Le visiteur ordinaire y trouve un guide pratique, qui le dirige commodément et simplifie sa marche dans un musée riche en chefs-d'œuvre et qui serait incomparable s'il était moins encombré.

3. — Le livre de M. Lemonnier sur *l'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin* appartient à un genre spécial, fait d'esthétique raffinée et d'érudition très précise et qui demande des qualités rares. Il faut se mettre exactement au point de vue d'une époque lointaine, se refaire l'imagination et, s'il est possible, l'âme même des aïeux, pour les bien comprendre, conserver en même temps, pour les bien juger,

tout l'avantage du recul de la postérité et toute la lucidité de la critique. M. Lemonnier possède ces qualités, et je ne fais nulle difficulté de reconnaître que son livre est un des meilleurs du genre. Il étudie l'art français avant le gouvernement personnel de Louis XIV, entre les dates approximatives de 1610 et 1660, époque particulièrement féconde dans l'histoire de notre peinture, puisqu'elle y compte des noms comme ceux de Simon Vouet, Poussin, Philippe de Champaigne, Lesueur, etc., et qui n'eut guère moins d'activité (l'auteur l'établit victorieusement) dans le domaine de la sculpture, avec les Anguier, Sarrazin, Simon Guillain, Dupré et Warin. Le livre cherche à reconnaître jusqu'à quel point cet art, qui offre, parmi tant de divergences, tant de traits communs, s'explique à nos yeux par le temps et les mœurs, d'où viennent les doctrines esthétiques en honneur dans l'architecture, la sculpture et la peinture, et comment ces doctrines, héritées de « la Renaissance cosmopolite, » se sont trouvées modifiées par les institutions politiques, le mouvement religieux, la condition des artistes, enfin par les influences historiques nationales ou étrangères. Il y a abondance d'observations de détail, neuves et personnelles (telles sont celles qui regardent Lesueur, à propos de qui l'auteur aurait pu mentionner la reproduction des tableaux de la Grande-Chartreuse, dirigée par M. Zénon Fière, Lyon, Cote, 1888). On est renvoyé sans cesse aux livres, aux gravures, aux œuvres de nos musées et de nos églises. C'est ainsi qu'il convient de traiter aujourd'hui l'histoire artistique; le public qui s'y intéresse a besoin de ces continuelles indications documentaires, de ces renvois aux sources qui, dans l'espèce, sont les monuments. Ajoutons que M. Lemonnier sait écrire, ce qui n'est point commun, et qu'on trouvera autant de plaisir que de profit à recourir à son livre, quand on voudra comprendre et analyser pleinement le siècle de Corneille et de Descartes.

4. — Un artiste de cette glorieuse époque, qu'il serait puéril d'appeler encore, comme on l'a fait, une époque de transition, a eu, cette année même, une monographie dans la collection des *Artistes célèbres*. M. Gazier y a donné, sur *Philippe de Champaigne* et son neveu Jean-Baptiste, un livre court mais substantiel, enrichi de documents nouveaux et illustré de la reproduction de ces graves et sobres estampes qui nous rendent les images de prélats, grands seigneurs, savants, religieuses, et les tableaux de piété, qui constituent l'œuvre austère du peintre de Port-Royal. M. Gazier, qui a, comme chacun le sait, une tendresse particulière pour les jansénistes, a raconté la vie de leur peintre comme s'il ajoutait un portrait à la galerie de Sainte-Beuve.

5. — Moins d'un siècle s'est écoulé dans l'art français, et les idées, l'esthétique, la technique même, tout a changé. Que de générations semblent avoir vécu entre Philippe de Champaigne et Nicolas Cochin, dessinateur de Mme de Pompadour et graveur des fêtes de Louis XV! Et ce-

pendant, n'est-ce point la mère du brillant artiste, Marie-Magdeleine Hortemels, morte seulement en 1767, qui avait gravé en 1709, dans les sentiments d'un jansénisme fervent, la très rare suite des « Vues de Port-Royal ? » Je ne sais si M. Rocheblave a exactement débrouillé la question des origines de famille et des premiers travaux des artistes du nom de Cochin, et s'il n'aurait pas bien fait d'indiquer aux curieux d'atavisme l'activité d'une descendance qui n'a pas cessé d'être intellectuellement féconde. Mais il est aisé de constater qu'il a écrit sur Nicolas Cochin le vieux et sur Charles-Nicolas Cochin, dit Cochin le fils, et le plus célèbre de la dynastie, des chapitres pleins d'attrait et d'information. Orienté par avance dans une partie capitale de son sujet par son étude sur les doctrines d'art du comte de Caylus, il n'a eu, pour écrire la vie de Cochin, que l'embarras des documents et des renseignements de tout genre, littéraires, académiques, autobiographiques. Les lacunes qu'il a laissées étant volontaires, c'est à peine si je lui reprocherais l'omission d'un important dessin, fournissant une date et représentant Rouen en 1777, exposé au musée de cette ville. L'appendice contient une liste des lectures faites par Cochin aux Académies de Paris et de Rouen, les lettres d'anoblissement pour l'artiste et ses descendants, et des catalogues bibliographiques. Le texte et l'illustration, également soignés en ce volume, en font un tout complet et intéressant, une évocation de cette époque poudrée et pimpante. On remarquera pourtant des pages sérieuses sur l'esthétique de Cochin, sur son voyage d'Italie, sur sa campagne contre le style « rocaille, » sur le rôle énorme pris par lui dans l'art français, comme factotum de M. de Marigny et aussi comme secrétaire perpétuel et chef très autoritaire de l'Académie royale de peinture et de sculpture.

6. — La monographie des Moreau fait un bon pendant à celle des Cochin, et c'est à présent le meilleur éloge que j'en puisse faire. Placé comme il l'est au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, l'auteur, M. A. Moureau, se trouve à la source même de la meilleure information sur le sujet ; il a écrit aisément un bon livre sur le dessinateur et le graveur qui est à nos yeux, pour l'époque de Marie-Antoinette, ce qu'est Cochin pour l'époque de Mme de Pompadour. Si son rôle extérieur fut moins considérable, on peut voir en lui un artiste plus sérieux et plus profond. Son grand ouvrage du *Monument du costume* reste une œuvre artistique de considérable importance, en même temps qu'une évocation très complète de la société française à la veille de la Révolution. Les éditeurs y ont largement puisé pour l'illustration du volume, ainsi que dans l'album de dessins inédits de Moreau conservé au Louvre. (Deux lapsus sont à corriger : le grand canal du parc de Versailles ne s'est jamais appelé « canal de Maintenon, » p. 41, et l'illumination pour le mariage du Dauphin est du 19 mai 1770, non du 16.) Il y a un autre

Moreau que celui que tout le monde connaît ; si la renommée et la séduction de son frère le font oublier, le nom seul que nous aimons à conserver à Moreau le jeune rappelle qu'il y eut Moreau l'aîné. Louis Moreau est un des premiers paysagistes français qui aient compris et rendu, avant ceux de notre siècle, la vérité pittoresque de la nature. Le biographe n'a rien pu ajouter malheureusement à ce qu'on sait de la vie de cet artiste modeste et original, qui disparaît pour la postérité dans la gloire de son frère.

7. — Ces hommages répétés à nos merveilleux dessinateurs français du XVIIIe siècle, longtemps dédaignés à la suite de la réaction classique de l'école de David, attestent que l'art n'a pas toujours besoin des grands moyens pour produire des effets durables, puisque le crayon léger d'un Cochin ou d'un Moreau suffit à immortaliser un nom. M. E. Cuyer, dans un livre très aride et tout hérissé de figures géométriques, nous enseigne à son tour, avec moins de grâce que les ouvrages précédents, la même doctrine. Il traite d'abord du dessin linéaire géométrique, puis du dessin géométral et du dessin perspectif ; il s'occupe ensuite de la représentation d'objets obtenue sans le secours des instruments de précision ordinaires ; c'est la « perspective d'observation, » dont les applications sont nombreuses, puisqu'elle constitue proprement le dessin. Ce n'est qu'en appendice, pour ainsi dire, et en donnant la première place aux lois physiques et à la chimie des couleurs, que l'auteur décrit les différents procédés de peinture : pastel, aquarelle, gouache et huile. C'est un livre technique et utile qu'il faudrait faire lire, pour les épouvanter, aux jeunes demoiselles qui veulent se livrer aux beaux-arts.

8. — Un manuel artistique sur *la Porcelaine* a pris place dans la série que le public continue à appeler la « Collection Quantin. » Il est dû à M. G. Vogt, directeur des travaux techniques à la manufacture de Sèvres, et fait pendant à *la Faïence* de feu Th. Deck, qui fut aussi de la maison. La division du volume est en deux parties très inégales : la première traite de l'histoire, la seconde et la plus étendue, des procédés de fabrication. L'histoire artistique et technique de notre manufacture nationale tient une place prépondérante, tout à fait démesurée même, si on se met au point de vue de l'équilibre du livre ; mais la masse des lecteurs français ne s'en plaindra guère, l'ancienne porcelaine de notre pays ayant été à peu près uniquement centralisée à Sèvres. De plus, s'il est vrai que chaque écrivain ne parle très bien que du sujet toujours restreint qu'il connaît à fond, M. Vogt, faisant « son » livre, a fait un très bon livre. On y trouve la suite des marques de Sèvres et des principales fabriques étrangères.

9. — La même collection nous apporte *la Peinture espagnole*, de M. Paul Lefort. Le manuel sort tout à fait de l'ordinaire des ouvrages de ce genre. C'est un travail de première main, d'un intérêt considérable

par la méthode et par le sujet. Si les admirables écoles espagnoles sont moins populaires que d'autres, c'est qu'on ne possède leur histoire que fragmentée, que morcelée en monographies, sans vues générales qui permettent d'en embrasser l'ensemble. M. Lefort, après s'être préparé à combler cette lacune par ses livres sur Velasquez, Murillo et Goya, et avoir consacré une partie de sa carrière en recherches d'archives et en observations de musées, a établi pour la première fois un cadre logique et critique dans lequel se groupent d'elles-mêmes l'histoire et la description des œuvres picturales de l'Espagne, depuis la décoration des manuscrits jusqu'aux peintures de nos jours. Nous devons le remercier d'avoir ainsi résumé pour nous tant de travail et d'études.

10. — M. Pélissier embrasse un sujet singulièrement vaste dans un cadre singulièrement petit, quand il écrit deux cent cinquante pages parsemées d'illustrations sous ce titre : *Les Chefs-d'œuvre de l'art moderne : son passé, son présent, son avenir.* Le premier art chrétien, l'art du moyen âge, celui de la Renaissance et des derniers siècles, l'art du présent lui-même sont passés rapidement en revue, toutefois sans sécheresse et avec une information très attentive, qui suppose chez l'auteur des connaissances assez rares chez un vulgarisateur. M. Pélissier dédie son livre à la mémoire d'Étienne Cartier, le biographe de Fra Angelico, dont il partage pleinement le point de vue catholique. Il fait avec raison découler des catacombes l'art moderne ; mais c'est à tort qu'il reproduit le médaillon en terre cuite du Sauveur trouvé au cimetière de Sainte-Agnès et qui est reconnu depuis longtemps l'œuvre d'un faussaire. Ce faux, qui a trompé Ingres, en trompe encore bien d'autres après lui, et il ne faut pas manquer l'occasion de protester contre une erreur aussi répandue et aussi grave, surtout quand on la trouve dans de bons livres.

11, 12. — On a fait un volume avec un recueil d'articles d'actualités artistiques du *Figaro* et autres journaux, dus à M. H. Vuagneux; ce sont des mémentos parfois bons à consulter sur les années 1886-1892. M. Eug. Müntz n'a pas dédaigné de faire une préface à propos des actes de vandalisme dénoncés par l'auteur et qui se continuent en France sous la double forme de la destruction et de la restauration.—D'un recueil analogue de M. Gustave Geffroy, *la Vie artistique*, dont j'ai déjà analysé la première série, se dégage toute une esthétique franche, vigoureuse et dépouillée de tout respect pour l'art officiel. Le ton est suffisamment donné par le titre du premier morceau, *le Bagne de l'idéal* (il s'agit de la villa Médicis). Le critique a, comme il le dit d'un de ses amis, le sculpteur Rodin, qui a jeté en frontispice une pointe sèche hardie, « la haine des recommenceurs, des restaurateurs, des professeurs d'esthétique, des despotes d'Institut. » Qu'on ne s'effraie pas de ces audaces : le modernisme d'un homme vraiment intelligent n'est

jamais dangereux. Cet ami des recherches nouvelles et de l'art en face de la vie se trouve (comme il est naturel, pour peu qu'on y réfléchisse) le plus respectueux et le plus ardent admirateur des chefs-d'œuvre du passé; on peut le voir, rien qu'en ce volume, par de très belles pages sur la Victoire de Samothrace, Holbein et Rembrandt.

13. — Les impressions de Hollande, de M. Estaunié *(Petits Maîtres)* ne feront pas oublier celles de Fromentin. Il s'agit d'Adrien Brauwer, Terburg, Franz Hals, Hobbema, Jean Steen, Gérard Dow, Pieter de Hooch et de la Dentellière, trop peu connue du grand public, qui seule représente au Louvre le délicieux maître de Delft, Van der Meer. M. Estaunié, en nous disant comment il a goûté ces maîtres de l'intimité et de la vie, s'efforce, très visiblement, de n'être point ennuyeux, et il y réussit. Mais il met trop d'affectation à dédaigner les « dates et discussions au sujet des grimoires archéologiques; » cette érudition, dont il fait fi, nécessite plus d'efforts et sert plus utilement la cause de l'art que les plus spirituelles chroniques; il doit savoir mieux que personne s'il est indifférent, par exemple, de connaître que P. de Hooch est né en 1628 au lieu de 1643, comme on l'a cru, et qu'il a pu fréquenter l'atelier de Rembrandt; c'est par les « grimoires » patiemment étudiés qu'on apprend ces choses-là. Je trouve aussi que l'auteur parle bien légèrement des idées de Taine sur l'influence des milieux dans la production artistique, idées qui trouvent précisément en Hollande une de leurs bonnes justifications.

14. — Vingt pages de M. Dayot sur *Charlet* racontent brièvement, mais de façon suffisante, la vie et la carrière du maître de Raffet, sur qui le même auteur faisait, l'année dernière, et avec bon accueil des amateurs, une publication tout à fait semblable. Cette notice sert d'introduction à un album reproduisant, au nombre d'une centaine environ, les principales œuvres de Charlet; il résume d'une façon commode l'œuvre considérable du créateur des « grognards » et de la lithographie militaire, œuvre qui ne compte guère moins de onze cents pièces. Le recueil a été publié à l'occasion de l'exposition organisée par la Société des artistes lithographes français en vue d'un monument projeté à la mémoire de Charlet.

15. — Théodore Chassériau ne fut pas un « petit maître, » au sens où on entend le terme, car il a constamment visé la grande peinture; ce sont précisément les fragments d'une décoration monumentale, déplorablement abandonnée à la ruine dans la Cour des Comptes incendiée, qui ont rappelé l'attention sur son nom un peu oublié de nos jours. La même circonstance a engagé M. Valbert Chevillard à lui consacrer un volume. Chassériau livra, aux côtés de Delacroix, la grande bataille de la peinture romantique, et tint dans la mêlée une place courageuse qu'il était juste de rappeler. Des documents de famille ont aidé le biographe dans

sa tâche, notamment des lettres de l'artiste, écrites de Rome en 1840, alors qu'il faisait le portrait assez peu connu du P. Lacordaire, qui appartient à M. le comte de Vauvineux. L'illustration comporte quatre portraits de Chassériau à différents âges ; deux au moins semblent peu utiles et eussent été avantageusement remplacés par quelque reproduction de l'œuvre de l'auteur du *Tepidarium*. Un catalogue très attentif clôt le volume. M. Chevillard écrit bien ; mais il me permettra de dire que ce qu'on lit avec le plus d'intérêt dans son livre, ce sont encore les feuilletons colorés que Théophile Gautier consacra régulièrement aux travaux de son ami et qu'on a très grand plaisir à trouver réunis.

16. — J'ai à signaler en terminant deux monographies de peintres publiées en français par des écrivains étrangers. La première est consacrée par Mlle Marguerite Van de Wiele aux frères Adriaan et Izaak Van Ostade, deux des peintres de la vie populaire néerlandaise, qui vécurent à l'époque la plus opulente de la Hollande. L'auteur, connu comme conteur et romancier, a mis de la vie et de la couleur dans ce livre, d'ailleurs fort érudit, où sont étudiés de près la carrière des deux artistes de Harlem et le milieu où ils ont exercé, avec des tempéraments très différents, d'égales facultés d'observation.

17. — Le second ouvrage, demandé depuis longtemps par le public qui s'intéresse à la Renaissance, nous reporte à l'âge d'or de l'art italien, à cette période incomparable peut-être qui comprend la fin du xve siècle et les premières années du siècle suivant. C'est exactement l'époque où a travaillé Vettor Carpaccio, et son biographe, M. Pompeo Molmenti, fait sentir, dans une introduction excellente, en quelles conditions exceptionnellement favorables se trouvait alors la société vénitienne pour produire et soutenir l'œuvre du grand artiste. Le livre aurait pu former un volume richement illustré de photogravures, auxquelles se prêtent à merveille les tableaux de Carpaccio, et constituer ainsi, avec le texte de l'auteur, un monument exquis d'art vénitien. La maison Ongania de Venise s'est contentée d'en faire un livre élégant, de lecture agréable à l'œil, et où n'est pas excessive l'incorrection typographique, si cruelle parfois en Italie quand il s'agit de textes français, et si semblable d'ailleurs, il faut le dire, à celle que trouvent chez nous les textes italiens. M. Molmenti est un des écrivains de la Péninsule les plus connus hors de leur pays, et a notamment pris une place remarquable dans la littérature internationale, par sa collaboration aux revues d'art françaises et par son *Histoire de la vie privée à Venise*, dont il a également écrit le texte en notre langue. L'historien de la ville des doges n'a pas été moins bien inspiré dans la monographie d'un des plus grands parmi ses peintres. Carpaccio est un de ceux qui attachent le mieux la sympathie ; artiste primitif encore par certains côtés de sa nature, il a su déjà, avant la puissante génération de ses compatriotes du xvie siècle, faire vivre,

dans ses pittoresques toiles religieuses, la Venise glorieuse de son temps; il a aussi, suivant un mot très juste de M. Pératé, « ébauché par avance, dans ses petits tableaux si équilibrés, si savants, la composition ample du Titien, le décor somptueux de Véronèse. » Les lecteurs de M. Molmenti seront heureux d'étudier avec lui cet admirable maître.

NOLHAC.

THÉOLOGIE

Pour lire au foyer conjugal. Les Mariages écrits au ciel, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, Haton, 1892, in-18 de 331 p.—Prix : 2 fr. 50.

M. l'abbé Henry Bolo a écrit un livre intitulé : *Du Mariage au divorce*, dont nous avons parlé en son temps, en lui donnant les éloges qu'il méritait, mais non sans faire quelques réserves nécessaires. C'était original, verveux, hardi, plein d'excellentes intentions, pas toujours suivies de bons effets, au demeurant un début plein de promesses. Ce livre a été l'objet de diverses critiques, qui ont vivement blessé l'auteur, peu endurant de sa nature, semble-t-il, car il emploie les quatre-vingt-treize premières pages de son nouveau livre à y répondre. Cette réponse a toutes les allures d'un vert pamphlet, et peu s'en faut qu'il ne s'arme contre les jésuites, coupables de l'avoir trop peu admiré, des verges brisées de Pascal. En somme, malgré le talent de l'auteur, cet Avant-propos est assez déplaisant et l'auteur eût bien mieux fait de ne pas l'écrire, ou d'y mettre un peu moins d'emportement, ou tout au moins de le faire beaucoup plus court, car cela dispose assez mal le lecteur à bien apprécier le reste du livre. Je ne serais pas étonné du tout, ce que j'ignore du reste, qu'il eût nui à son succès. On n'aime pas dans les livres ces allures batailleuses, surtout quand ce sont des frères que l'auteur y traite ainsi en ennemis.

Aussi je conseillerai très nettement au lecteur chrétien de sauter par-dessus l'Avant-propos, ou tout au moins de ne le lire qu'après le livre, lequel y gagnera. Comme dans le précédent, il y a bien en ce volume quelques excès de forme, c'est sans doute l'effet du mirage, comme dans *Tartarin ;* mais, somme toute, il est éloquent, plein de vues originales et d'un tour imprévu et très personnel ; bref, il se lit avec plaisir et profit, soit qu'il célèbre l'amour chrétien, l'apostolat conjugal, le foyer chrétien, les vieux ménages et la viduité chrétienne, soit qu'il flagelle les vieux garçons qui, à la vérité, ne sont pas tous aussi noirs que cela, et qu'il s'attaque au commandement promulgué jadis d'une voix brutale par M. Dumas fils : *Tue-la !* Ce livre me confirme dans mon opinion première sur M. l'abbé Bolo : il a beaucoup de talent. L'expérience et aussi la critique aidant, il acquerra ce quelque chose de charmant, d'insinuant et de doux, qui, mieux que l'amertume et même

l'éloquence de la satire, force la porte des âmes. Ce jour-là, il se rendra compte de l'utilité des contradicteurs et il n'écrira plus de longs Avant-propos pour les maudire. P. Talon.

SCIENCES ET ARTS

La Morale dans l'histoire. *Étude sur les principaux systèmes de philosophie de l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, par René Lavollée. Paris, Plon et Nourrit, 1892, in-8 de iv-416 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'existence de l'humanité est-elle abandonnée au hasard ou obéit-elle à des lois immuables ? Les événements dont l'ensemble constitue la vie d'une nation sont-ils l'œuvre de la fatalité ou celle de la Providence divine? Tel est le problème que M. Lavollée s'est proposé d'étudier en analysant successivement les principaux systèmes de philosophie de l'histoire, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et en montrant ce qu'il y a de plus sage et de meilleur en chacun d'eux. Le temps où l'on voit « la civilisation aboutissant à l'armement universel, la fraternité humaine préparant d'effroyables tueries, la force brutale triomphant et affirmant son droit, l'immoralité et la sottise au pinacle et les justes causes seules écrasées, » semble mal choisi pour résoudre une pareille question, et l'homme déçu dans ses plus légitimes espérances se trouve, semble-t-il, tout disposé à croire ceux qui nient la raison immanente et la loi cachée de l'histoire. M. Lavollée trouve dans ce découragement qui saisit la génération actuelle une raison de plus d'aborder la question de la philosophie de l'histoire, car sa conclusion sera que, malgré des temps d'arrêt et des apparences momentanées de recul, l'humanité marche dans une voie de progrès et que Dieu sait toujours faire sortir le bien du mal.

Dans une première partie de son ouvrage, il passe en revue l'antiquité, représentée par les grands noms de Platon et d'Aristote ; le moyen âge, par Érigène Scot, Abailard, Amaury de Bène et saint Thomas d'Aquin ; la Renaissance, par Machiavel, Pomponazzi, Bodin, Giordano Bruno et Campanella. La deuxième partie, beaucoup plus développée, embrasse les trois derniers siècles, et à l'étude de Bossuet et de Leibnitz succède celle de Vico, de Montesquieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Turgot, de Herder et de Condorcet. Au xixe siècle, l'auteur distingue l'école catholique personnifiée dans Bonald, Maistre, Ballanche et Schlegel ; l'école allemande de Lessing, de Kant, de Gœthe, de Fichte, de Schelling et de Hegel, et enfin les écoles contemporaines qui se divisent en spiritualistes, positivistes et transformistes. Dans une conclusion qui ne comprend pas moins de cinquante-deux pages, M. Lavollée nous indique le degré d'avancement où est parvenue la philosophie de l'histoire.

Contre les sceptiques qui refusent aux spéculations historiques le ca-

ractère scientifique, il établit d'abord que la philosophie de l'histoire, pour n'avoir pas la certitude des sciences exactes, n'en possède pas moins une existence propre et distincte, ayant des lois fixes et un objet nettement défini : la recherche de la part de l'auteur dans les phénomènes passagers et contingents dont se compose la vie de l'humanité. Les peuples, en effet, ne se développent-ils pas tous d'une manière identique? Dans la barbarie à leur berceau, ils grandissent et se développent par la lutte et dans la pauvreté ; les conquêtes leur procurent la richesse et celle ci les mène tôt ou tard à une décadence, qui, en s'accentuant de plus en plus, permet un jour à une nation plus jeune et plus vigoureuse d'absorber la nation vieillie et de perpétuer les conquêtes dont elle a enrichi le trésor commun de la civilisation.

L'auteur nous montre ensuite que l'histoire, « auxiliaire et avant-coureur de la justice de Dieu, » ne peut remplir le magnifique rôle qui lui est réservé que si elle trouve un appui dans la philosophie. Le désintéressement et l'impartialité ne se trouvent pas toujours dans l'historien, dont la passion risque d'égarer le jugement sur les faits auxquels il a été mêlé et qui le touchent de près, tandis que le philosophe a ses coudées franches pour fixer des principes et dégager les causes qui se cachent sous les effets. Sa mission est singulièrement élevée : appliquant les règles éternelles de la morale aux faits historiques, il prend en main la cause de l'opprimé, flétrit le coupable qui a triomphé, et son œuvre peut véritablement être appelée la « conscience du genre humain. »

La philosophie de l'histoire n'a pas atteint son complet développement. Cependant à travers la diversité des systèmes se dégagent certains principes fondamentaux incontestés, tels que l'absence de hasard dans l'enchaînement des faits, l'unité du genre humain, la continuité des événements et des êtres, la perfectibilité de l'homme. La philosophie de l'histoire n'a pas seulement une logique qui lui fait déterminer les lois qui président à la succession des événements, mais encore une morale qui juge du mérite ou du démérite des actes humains, suivant leur conformité ou leur opposition à la loi générale du progrès.

Tel est, analysé dans ses grandes lignes, l'ouvrage de M. Lavollée, écrit dans un style mâle, élevé et empreint d'un caractère sincèrement religieux. Notre seul regret en le lisant a été de ne pas y trouver nettement exposées les idées personnelles de l'auteur sur la philosophie de l'histoire.

ALBERT ISNARD.

Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation. *Organisation, méthode, qualités du professeur; appendice bibliographique*, par l'abbé CH. DEMENTHON, professeur de philosophie au séminaire de Meximieux. Paris, Poussielgue, 1893, in-12 de XVII-482 p. Prix : 4 fr.

M. l'abbé Dementhon est « l'homme d'une question; » et, en consta-

tant ce fait, j'entends le louer sans réserve. Car la question qui le préoccupe est capitale et il s'applique à la résoudre avec tout son esprit, qui est juste et éclairé, et tout son cœur, qui est vraiment sacerdotal.

Il s'est bien rendu compte d'une des raisons qui rendent si critique la situation de l'Église de France ou, si l'on veut, qui rendent si précaire l'état de la foi catholique dans notre pays. Le *diminutae sunt veritates* est un des maux, le plus grand peut-être, de la génération présente, et pourtant, des milliers de jeunes gens sont instruits et élevés dans nos maisons ecclésiastiques. L'explication de ce fait est assez facile : si l'on considère en effet la façon dont l'enseignement religieux proprement dit est distribué à la jeunesse destinée aux carrières libérales, on n'aura pas de peine à se rendre compte de son insuffisance et de sa mauvaise organisation. Il y a là évidemment quelque chose à faire, et quelque chose de grand. Aussi comprendra-t-on sans peine qu'un prêtre, éducateur zélé et distingué, se soit senti pressé de dire sur ce point toute sa pensée, de la dire sous plusieurs formes et toujours en la précisant et en la fortifiant. Trois fois de suite notre auteur est revenu à la charge : dans un article de revue, dans un petit volume déjà plus développé, enfin dans le gros livre dont je parle maintenant.

Sur quelques points particuliers, insignifiants en somme, on pourrait différer d'avis avec lui ; sa bibliographie, d'ailleurs bien utile, serait susceptible d'améliorations. Il le reconnaît lui-même et appelle, avec une simplicité d'accent très sincère, les critiques de ses confrères de l'enseignement, auxquels son livre est essentiellement destiné. Mais je n'ai ni le temps ni la place nécessaires pour entrer ici dans ces menus détails. J'aime mieux louer largement ce beau livre et lui souhaiter un succès dont profiteront les âmes des jeunes gens. L'œuvre est d'une belle venue, toute vibrante d'un souffle généreux, tout enflammée d'ardeur sacerdotale. Et avec cela, dès les premières pages et jusqu'à la fin, on sent qu'on est en face d'un esprit juste, clair, très cultivé, respectueux de la tradition ecclésiastique, en même temps que bien ouvert aux choses de ce temps et connaissant à fond les vrais besoins, les aspirations légitimes, les maux de la société française contemporaine.

Une analyse tout à fait sommaire du livre de M. Dementhon dira à nos lecteurs ce qu'ils y trouveront. Dans l'*Introduction*, la situation de l'enseignement religieux dans les collèges et ses causes sont nettement précisées. Dans la première partie, l'auteur traite de l'*Organisation de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation*. Au point de vue de son *Objet essentiel*, il doit avoir trois degrés, selon M. Dementhon : l'explication littérale du catéchisme, puis une exposition raisonnée du christianisme tout entier, enfin un cours élémentaire d'apologétique. Sous la rubrique : *Objet accessoire de l'enseignement religieux*, nous avons d'excellents articles sur les leçons complémentaires de liturgie,

d'histoire sainte et d'histoire ecclésiastique. Un troisième chapitre nous fournit des directions pratiques bien entendues sur le *Programme* à suivre dans chaque division et dans chaque classe.

La *Méthode* est exposée dans les deux chapitres de la seconde partie. Le premier indique les *Moyens de rendre plus utile l'enseignement de la religion :* action personnelle du professeur, choix des questions, des preuves, des objections; manuels; travail personnel des élèves. Dans le second, nous trouvons les *Moyens de rendre plus intéressant l'enseignement de la religion :* ici encore et avant tout, l'action du maître à laquelle rien ne peut suppléer, puis, exposé avec une modération pleine de sagesse, tout ce qui regarde les « petites industries » du zèle, les histoires édifiantes, les images, etc.; enfin, les qualités de style que doivent avoir les manuels.

La troisième partie a pour objet les *Qualités du professeur d'instruction religieuse dans les maisons d'education.* Il n'est pas un prêtre, quel que soit son ministère, quelle que soit sa situation, qui ne puisse tirer grand profit de ces pages enflammées sur la *Science*, la *Piété*, le *Zèle*. Ici encore beaucoup d'observations excellentes, présentées sous une forme attrayante et avec une conviction communicative. On voit que tout cela a été vécu avant d'être écrit.

La conclusion se résume en cette formule : « Mettre à profit la liberté relative de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation chrétienne pour en améliorer l'organisation et la méthode. » Ces termes sont fort généraux, il est vrai; mais le livre entier nous donne les moyens de les appliquer d'une façon vraiment actuelle et concrète.

Vient enfin l'appendice bibliographique, qui pourra être fort utile au plus grand nombre des professeurs de religion. Il appelle, comme je l'ai fait entendre plus haut, quelques améliorations qui, certainement, viendront en leur temps. Ajoutons que, dans le corps de l'ouvrage, M. Dementhon a su mettre à leur place les indications relatives aux manuels destinés aux élèves de chaque cours d'enseignement religieux.

J'ai vu avec plaisir, au frontispice du *Directoire*, qu'il fait partie des publications de l'*Alliance des maisons d'éducation chrétienne*. Voilà déjà une sérieuse garantie pour sa large diffusion. Puisse-t-il être apprécié comme il le mérite par tous les maîtres catholiques, car les moyens d'action qu'il indique me semblent tout à fait efficaces, et il est grand temps qu'on les emploie.

ERNEST ALLAIN.

Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Rapport présenté par la commission de statistique à M. le ministre de l'instruction publique sur les résultats des laïcisations scolaires. Paris, Imprimerie nationale, 1891, gr. in-8 de XIX-181 p.

La partie essentielle de ce fascicule est le relevé par départements et

par communes des laïcisations d'écoles primaires et d'écoles maternelles déterminées, du 1er janvier 1879 au 1er mars 1888, par l'arrêt du conseil d'État du 9 décembre 1879, la loi du 28 mars 1882 et celle du 30 octobre 1886. Ce tableau, qui remplit les pages 1-148, donne en même temps les résultats de ces laïcisations. Il est très clairement établi, mais on comprendra qu'il est impossible à un particulier d'en vérifier directement tous les chiffres. D'ailleurs le rapporteur de la commission, M. Levasseur, veut bien nous apprendre que cette enquête a prêté à force discussions dans son sein, que certains détails étaient difficiles à admettre ou à concilier, qu'au surplus « la statistique ne peut prétendre à un tel degré de précision, qu'elle enregistre à quelques unités près tous les mouvements de la population scolaire. » Dont acte.

Prenons pourtant les chiffres qu'on nous donne et examinons le résumé fourni par le tableau récapitulatif des pages 154-155.

Il en résulte que dans la période décennale qu'il embrasse, 5,046 écoles publiques congréganistes ont été laïcisées; 2,839 écoles libres chrétiennes ont été fondées pour leur faire concurrence.

Avant la laïcisation, les 2,839 écoles publiques congréganistes réunissaient 455,136 élèves. Malgré l'application rigoureuse de l'obligation et de la gratuité, leur nouveau personnel laïque n'en a rassemblé que 303,285. En revanche, les écoles libres concurrentes en ont 354,473, et Dieu sait les entraves apportées à leur fondation et à leur fonctionnement! Dieu sait aussi le nombre des familles que la situation dépendante de leurs chefs contraint à envoyer leurs enfants aux instituteurs officiels!

2,207 écoles laïcisees n'ont pas eu à subir la concurrence de nos fondations libres, soit en raison de la faible population des communes où elles se trouvaient, soit par défaut de ressources et de zèle chez les catholiques. Or, chose remarquable, dans ces conditions, la fréquentation scolaire, en dépit des lois, n'a pas progressé dans les communes visées par la statistique prescrite, et de 193,688 inscriptions elle est tombée à 192,678. Je ferai observer ici que par une singulière distraction des typographes et des correcteurs, on lit dans le document officiel 912,678 au lieu du total réel de l'addition : 192,678.

Tels sont les résultats qu'ont obtenus les promoteurs de la politique scolaire de la troisième République, en grevant le budget de plusieurs centaines de millions, en imposant, en outre, à d'innombrables contribuables les subventions fort grosses qu'ils doivent recueillir entre eux pour procurer à leurs enfants l'éducation chrétienne.

Tout ceci démontre assez clairement qu'en somme la majorité du pays n'est pas, dans la pratique journalière de la vie, du même sentiment que les jours d'élection.

En appendice, on trouvera dans notre brochure un tableau des laïcisations opérées du 1er novembre 1886 au 31 octobre 1890. 808 ont été

effectuées obligatoirement, par l'application rigoureuse des lois scolaires; 1.197 ont été effectuées facultativement par l'administration, dont 731 « d'office, » c'est-à-dire en dehors des municipalités ou malgré elles.

On le voit, la *Statistique des laïcisations* est instructive, tristement instructive souvent; et il serait tout à fait nécessaire que les promoteurs-nés de l'enseignement chrétien, je veux dire les supérieurs ecclésiastiques et ses promoteurs volontaires des comités diocésains et paroissiaux, l'étudiassent avec soin. Ils verraient ce qui reste à faire et seraient encouragés à l'accomplir par les résultats acquis dans les départements et les communes où l'on a su lutter.

Le rapport qui précède les tableaux statistiques est quelque peu obscur. Je ne prétends pas que les commissaires aient voulu expressément qu'il en fût ainsi. Mais la matière était si complexe et le caractère de la publication si manifestement officiel! X.

La Lutte des races, par Louis Gumplowicz, professeur à l'Université de Graz. Paris, Guillaumin, 1893, in-8 de IX-381 p. — Prix : 7 fr.

Les Luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives, par J. Novicow. Paris, Alcan, 1893, in-8 de 752 p. — Prix : 10 fr.

La question des races, qui est examinée sous quelques-uns de ses aspects, mais non épuisée dans ces onze cents pages, domine toute la science sociale et la philosophie de l'histoire. Les deux ouvrages se complètent et se corrigent un peu l'un l'autre. M. Gumplowicz étudie surtout le passé pour en dégager une loi fatale, et ne jette un regard sur l'avenir que pour nous annoncer, avec un parfait dédain de l'optimisme banal, le perpétuel sectionnement de l'humanité en races hostiles, et la perpétuité de la guerre. M. Novicow s'occupe surtout des temps qui se préparent, de l'ordre nouveau vers lequel tend l'évolution de notre espèce, des conditions futures de la lutte entre les races et du caractère pacifique que lui donneront les progrès économiques et intellectuels. Malheureusement, les deux auteurs se ressemblent par le mépris transcendant qu'ils témoignent à la Bible et à toutes les conceptions théologiques.

L'ouvrage de M. Gumplowicz peut se résumer en deux thèses capitales, dont la seconde me semble très propre à détruire la première. Après avoir, dans un premier livre, esquissé sa philosophie de l'histoire, qui est le déterminisme absolu appliqué à l'évolution humaine, sans la moindre place laissée à la liberté, l'auteur consacre les deux livres suivants à défendre le polygénisme. A l'appui de ce système, qui a été soutenu en France par Gobineau et Broca, il ne paraît pas avoir apporté d'arguments bien nouveaux ni bien convaincants. Constater qu'à l'aurore des temps historiques nous trouvons des groupes très dif-

férents par le langage, la religion et même la structure physique, ne prouve pas grand'chose, puisqu'au delà s'étendent les temps préhistoriques, certainement assez longs pour avoir permis aux descendants d'une même souche de se diversifier profondément. Les deux derniers livres de M. Gumplowicz montrent précisément que les races sont des formations historiques, toujours menaçantes ou menacées, toujours en lutte. Il en tire cette conclusion, que l'unité de l'espèce humaine n'est guère plus probable dans l'avenir que dans le passé, et que nos descendants sont condamnés, comme nos ancêtres l'ont été, à une guerre perpétuelle, sans grand progrès ni changement. Il refuse même (p. 63) d'admettre que le nombre des hommes sur la terre augmente. — Mais de ce fait de la formation des races humaines sous l'influence du milieu, fait certain, puisque nous le constatons en Amérique, où nous voyons se constituer une race nouvelle, les *yankees*, on peut tirer de tout autres conséquences, soit pour l'interprétation du passé, soit pour la prévision de l'avenir.

C'est ce que fait M. Novicow dans une œuvre qui est une véritable encyclopédie, mêlée de chimères et d'idées justes, d'aspirations généreuses et de préjugés injustifiables. Il ne s'attarde pas au problème obscur des origines. Il étudie comment se forment et luttent les groupes humains; il esquisse toute une philosophie de la concurrence qui est leur loi et qui pourrait devenir pacifique. Il montre bien que ce qui constitue une nationalité, c'est beaucoup moins la communauté ethnique que la communauté des idées, des sentiments, de la religion, entraînant, par un processus naturel, la communauté de langue et d'institutions. De là deux conséquences importantes. D'abord, il n'y a guère de race non assimilable, et chacune a son rôle, au moins transitoire, à jouer dans l'œuvre humaine. Pour l'auteur, ce qui maintient la race juive avec des caractères distincts, spécialement en Russie, ce sont précisément les mesures d'exclusion et de persécution dont elle est l'objet. Puis on aperçoit de ce point de vue que la force d'une nationalité dépend principalement, non pas de sa puissance matérielle, des contraintes qu'elle peut imposer, mais de son rayonnement intellectuel et moral, des sympathies qu'elle attire. Nous voudrions partager la belle confiance de M. Novicow, qui pose ce principe comme certain (p. 57) : « Les sociétés qui l'emporteront, en définitive, dans la lutte pour l'existence sont celles qui posséderont au plus haut degré le don d'inspirer la sympathie. »

On nous expose ensuite que notre société a été profondément transformée et le sera de plus en plus par deux grands mouvements qui vont s'accélérant : extension des groupes humains et perfectionnement des procédés de lutte devenant de plus en plus rationnels et pacifiques. Tout en prévoyant un temps où les quatre à cinq mille langues qui se

parlent aujourd'hui sur notre globe seront réduites à quatre ou cinq, M. Novicow a raison de ne pas croire à la disparition des nationalités et de ne pas la souhaiter. Seulement, les groupes de civilisation seront de plus en plus vastes et de plus en plus liés les uns aux autres. Dans un intéressant chapitre, consacré au passé et à l'avenir du groupe européen, on annonce comment se fera la fédération européenne, et comment l'Europe sera le centre de coordination de l'humanité. Entre les peuples, la lutte ne cessera pas — ce serait l'assoupissement et la mort, — mais elle deviendra plus intelligente. Les nations seront les membres égaux d'une association internationale qui aura reconnu la folie de la guerre, et elles se combattront uniquement par les procédés intellectuels. Chaque groupe de population sera libre de disposer de ses destinées politiques. Bien des lecteurs trouveront ces espérances chimériques. Mais ils n'en doivent pas moins reconnaître combien sont souvent fondées les critiques adressées par l'auteur aux procédés actuels de la concurrence entre les groupes humains : protectionnisme, tentatives de nationalisation et de dénationalisation par voie de contrainte, socialisme d'État sous toutes ses formes, y compris l'accaparement de l'instruction publique par le gouvernement, état de guerre acccepté comme la situation normale entre les nations civilisées. M. Novicow établit que la paix armée coûte par an à l'Europe huit milliards de francs environ. Il signale dans cet effroyable gaspillage la vraie cause de la persistance de la misère et l'argument le plus puissant du parti socialiste.

Comment un aussi ardent apôtre de la paix universelle a-t-il pu écrire (p. 279) que « le catholicisme, ayant abdiqué entre les mains du Pape, est mort, et qu'il n'exerce plus qu'une action purement perturbatrice ? » Comment n'a-t-il pas aperçu que son rêve de groupes humains unis, mais non confondus dans une artificielle uniformité, se disputant loyalement la première place à la tête du progrès général, est en somme l'idéal proposé par la religion du Christ, et qu'elle demeure la source la plus féconde des vertus qui, seules, nous rapprocheraient un peu de cet avenir entrevu !

J. Angot des Rotours.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publié sous le patronage de la Réunion des officiers). Paris, Fauchon et Artus, 1893, livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

La septième partie du livre VI, Architecture, se terminera bientôt avec le tome IV, Constructions diverses. Les deux livraisons récemment parues, 28 et 29, traitent des marchés, expositions, gares, docks, etc. ; nous remarquons le texte et les dessins du cercle du casino de Boulogne-sur-Mer, d'un kiosque à Bar-le-Duc, du marché couvert de La Roche-sur-Yon, le plan et plusieurs détails de l'exposition de 1889 au Champ de Mars.

La 29e livraison, de la Serrurerie (4e partie du Cours de construction), décrit les marquises avec lambrequins, les marquises sur colonnes et leurs chéneaux.

La 30e livraison, de la Menuiserie (5e partie), traite des croisées, des persiennes, des armoires et des placards.

Deux nouvelles livraisons, 16 et 27, du Cours de routes, ont paru. Nous y remarquons une représentation fort ingénieuse de la traction par cheval, les conditions applicables à tous les terrassements, le mode d'évaluation des ouvrages et des généralités sur les chaussées en briques, fascinages, asphalte, bois, etc. Puis commence l'exposé des chaussées pavées et en empierrement.

Le tome II des Chemins de fer contient la superstructure. Dans les livraisons de 20 à 23, il est question des gares de voyageurs à une ou plusieurs voies, des gares de bifurcation, des gares terminus, des gares de grandes villes, comme la gare Saint-Lazare à Paris, la gare du Nord, des gares de triage : ces dernières sont très importantes et traitées avec beaucoup de développements ; la gare de La Chapelle (Nord), entre autres, est donnée comme modèle, d'après l'ouvrage de A. Jacqmin, *Revue générale des chemins de fer* (1883, p. 102). La gare de Paris-Bercy est donnée comme spécimen d'une gare de marchandises, ainsi que la gare maritime de Calais.

Le tome III du livre VIII (Mécanique) a vingt-deux livraisons parues; dans la dernière il est question des réservoirs, des tuyaux et de leurs assemblages ; on décrit notamment l'assemblage à emboîtement, l'assemblage à manchon fileté, l'assemblage à manchon de Normandy, le joint universel, le joint Fortin Hermann. A. W.

BELLES-LETTRES

La Dorotea, action en prose, par Lope de Vega Carpio, traduite par C.-B. Dumaine. Paris, A. Lemerre, 1892, in-18 de 458 p. — Prix : 3 fr. 50.

Traduire mot à mot en français un drame aussi essentiellement et exclusivement espagnol est une tâche ardue ; c'est aussi une tâche quelque peu ingrate. Non seulement l'action, comme le dit M. Dumaine, mais aussi l'intérêt poétique, la pensée elle-même, « risquent d'être submergés dans l'abondance des vers. » Quelle prolixité ! Que de rhétorique ! Que de jeux de mots, de proverbes, également intraduisibles ! Que de citations inutiles, agaçantes, et qui, par surcroît, se trouvent être presque toujours fausses ! Enfin, que de hors-d'œuvre et de fatras ! Imaginez le mauvais goût de Shakespeare, mais porté jusqu'à la plus exaspérante extrémité, et revêtant une forme guindée, glaciale, au lieu de nous désarmer à force de drôlerie, d'excentricité et de verve, comme

dans Shakespeare. Le commentaire d'un sonnet « cultidiablesco » occupe deux scènes ; les amoureux citent Marsile Ficin, les valets ont lu Aristote et Platon. Le charme délicat d'un beau vers, la grâce fuyante d'une image à peine fixée, la finesse d'une pensée exquise, toutes ces qualités et tous ces attraits de l'œuvre de Lope ont quelque chose d'intransmissible et d'incommunicable, dont une traduction est forcément privée : tout cela tient à un mot, c'est-à-dire à un rien. Il est facile de voir aussi combien une telle pièce, où il y a très peu de mouvement, perd de cette vie, déjà insuffisante, dans une version d'autant plus embarrassée qu'elle est plus exacte.

Néanmoins, bien qu'elle semble appartenir plutôt à l'archéologie littéraire qu'à la poésie, la *Dorotea* a une grande importance, d'abord à cause des nombreuses allusions que Lope de Vega y a glissées relativement à sa propre histoire, et ensuite, parce qu'elle contient deux personnages intéressants, l'un, Dorotea, par le charme séduisant avec lequel il est traité ; l'autre, Gérarde, par son caractère très vivant, très curieusement fouillé, et très vigoureusement rendu. Gérarde, c'est la Macette espagnole, et cela dit tout. Quant à Dorotea, elle est d'une jolie perversité. Don Bela aussi a sa valeur, et nous offre un type que le poète a souvent observé autour de lui : le gentilhomme « retour des Indes, » où il a fait fortune.

Sauf quelques légères incorrections, la traduction de M. Dumaine est excellente. Partout où il le fallait, il a mis des notes courtes et substantielles, qui disent bien ce qu'elles doivent dire, pour faciliter au lecteur l'accès de cette pensée qui se retranche derrière les obstacles les plus laborieusement combinés. Je recommande à ceux qui voudront avoir de Lope et de son œuvre, en quelques pages, une idée assez complète, la solide préface du traducteur : il y a là ce qu'il faut pour qu'on aperçoive les nombreux et singuliers aspects de ce caractère que nous avons aujourd'hui beaucoup de peine à comprendre, et qui avait besoin d'être ainsi expliqué et défini pour ne pas choquer nos sentiments modernes. Quant à l'opportunité de la traduction elle-même, et bien que la *Dorotea* soit une œuvre plus instructive et plus curieuse qu'agréable, je ne la contesterai pas. Nous connaissons généralement trop peu les écrivains espagnols pour qu'elle risque de paraître superflue. M. F.

L'Éloquence et la littérature chrétiennes : *Des origines à la fin du XVIII siècle*, par M. François Bournand. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., gr. in-8 de 403 p. avec illustrations. — Prix : 5 fr.

Ce titre semblait faire des promesses que l'ouvrage ne pouvait pas tenir : il était impossible, en effet, d'embrasser dans un seul volume, même de quatre cents pages, l'éloquence et la littérature chrétiennes de tous les âges et de tous les pays ; il a donc fallu resserrer le cadre et

le réduire à des proportions qui ont nécessité de nombreuses et profondes lacunes.

L'auteur a voulu s'occuper des apologistes et des Pères de l'Église, grecs et latins, des grands écrivains chrétiens du moyen âge, y compris les chroniqueurs et la littérature populaire, de divers orateurs et écrivains, et enfin de la poésie chrétienne. Voici d'abord nos observations.

Parmi les Pères apostoliques figurent saint Barnabé, saint Ignace, saint Polycarpe, qui délégua dans les Gaules saint Irénée et saint Pothin, ou plus exactement saint Pothin et saint Irénée. Rien n'est dit sur saint Irénée, le puissant adversaire des gnostiques. Viennent ensuite les *Actes des martyrs ;* il était bon de remarquer que tous ne sont pas absolument exacts.

Les simples apologistes, dans les grandes luttes contre le paganisme, ne sont pas assez distingués des Pères. Il faut dire Clément et non saint Clément. Pour certaines catégories de lecteurs, ne convenait-il pas de mentionner au moins les erreurs d'Origène et le montanisme hérétique de Tertullien? Pourquoi ne pas indiquer le titre du plus célèbre ouvrage de Lactance : *De morte persecutorum,* dont l'auteur cite un fragment. De larges extraits — M. Bournand procède toujours par citations ou morceaux choisis — font connaître dans une certaine mesure saint Athanase, saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse, saint Épiphane, saint Éphrem, saint Cyrille d'Alexandrie. Mais au lieu d'emprunter à Villemain presque exclusivement des appréciations, du reste remarquables, pourquoi n'avoir pas eu recours aux critiques fortement pénétrés de l'esprit chrétien, par exemple aux belles études de Mgr Freppel sur les Pères? Au nombre des Pères latins justement célèbres, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Hilaire, on place saint Clément; il doit être classé parmi les Apostoliques, puisque saint Paul fait son éloge dans l'une de ses épîtres. De plus, à saint Ambroise est attribué ici le *Te Deum ;* on l'a cru longtemps; maintenant il n'en est plus ainsi. Saint Jérôme n'a pas fait seulement la revision du *Nouveau Testament.* Peut-on dire que saint Augustin fut évêque d'Éthiopie?

Au moyen âge, les omissions sont considérables. On nomme Vincent de Lérins, Boëce, Salvien, Prudence, saint Léon, Grégoire de Tours, saint Avite, saint Grégoire le Grand et saint Bernard. On y joint un aperçu sur les Mystères, la reproduction de *la Passion* et de *la Mort de Jésus* (36 pages!), et une énumération de chroniqueurs : rien néanmoins sur de grands noms du moyen âge : saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Vincent de Beauvais, et tant d'autres qui ont illustré à cette époque les lettres chrétiennes. Quant à saint Bernard, une de ses appréciations est de Gérusez, écrivain universitaire, très superficiel. Au sujet du XVIe siècle, où les écrivains religieux abondent, silence absolu,

si l'on excepte saint François de Sales, qui appartient plutôt au grand siècle. L'auteur consacre trente-six pages d'extraits à l'*Introduction à la Vie dévote* de cet aimable saint. N'est-ce pas relativement excessif? Le *Traité de l'amour de Dieu* et les admirables lettres de l'illustre évêque méritaient bien quelques citations.

Au XVIIe siècle, on trouve les maîtres immortels de l'éloquence et des lettres. Comme critiques, à côté de l'abbé Maury et de Louis Veuillot, il y a MM. Paul Albert, Brunetière, La Harpe qui a vieilli; il était facile d'avoir mieux. D'autre part, les écrivains de Port-Royal ne sont pas oubliés. Nicole, Duguet, ont l'honneur d'être cités; Arnaud est passé sous silence. Ne fallait-il pas dire pourquoi les *Provinciales* de Pascal ont été condamnées et avertir qu'il est mort janséniste?

Sous le titre de : *Orateurs et écrivains divers des XVIIe et XVIIIe siècles*, les extraits sont fort insuffisants. Il en est ainsi des poésies chrétiennes. Ce n'est pas assez de Malherbe et de Rotrou, de Corneille et de Racine. Combien on aimerait à déguster quelque chose de la délicieuse poésie franciscaine qu'Ozanam nous a révélée! J'ajoute, pour finir, que les notices sur les orateurs et les écrivains ne sont guère que de quelques lignes. La table des matières est trop sommaire.

Il ne serait pas juste de rester sur ces critiques de détails, et je m'empresse de rendre hommage aux sentiments chrétiens qui ont inspiré cet ouvrage, aux connaissances littéraires de l'auteur, à ses extraits aussi édifiants qu'instructifs surtout pour la jeunesse et les gens du monde, à qui, ce me semble, ils sont particulièrement destinés. Au reste, M. Bournand n'est pas le premier venu; le frontispice de son beau volume contient ses titres à l'estime et à la confiance des lettrés et des catholiques. Aussi je regrette qu'avec sa compétence personnelle il ait constamment donné la parole à des critiques dont quelques-uns ne sont pas toujours sûrs. Des additions et des retouches augmenteront le bien que peut faire et que fera certainement son travail. S'il jugeait à propos de le remanier pour le faire suivre d'un second tome, les amis du bien et du beau ne pourraient, me paraît-il, que le féliciter.

GEORGES GANDY.

La Littérature française au XVIIe siècle, par J.-B. STIERNET, professeur à l'Institut Saint-Louis de Bruxelles (ouvrage publié sous les auspices de la Société bibliographique). Nouvelle édition. Paris, Lamulle et Poisson, 1892, in-8 de XI-360 p. — Prix : 5 fr.

Rien de nouveau, mais rien de vieux non plus dans cette *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*. M. Stiernet est un professeur très bien informé, qui, se tenant au courant des plus récents ouvrages d'histoire et de critique, nous en présente sous une forme correcte et agréable un clair et intéressant résumé. C'est cette sûreté d'informa-

tions qui fait surtout la valeur de son livre, où les erreurs de fait sont extrêmement rares, où les appréciations sont d'une modération et d'une justesse irréprochables. On en pourra juger tout de suite en lisant, par exemple, les chapitres excellents sur *Pascal* et *le Jansénisme* ou sur *Madame de Maintenon*. Même sur Molière, bien que je ne partage pas l'indulgente tendresse du P. Kreiten, dont les paradoxes ont visiblement influé sur M. Stiernet, bien que je ne puisse admettre que *Tartufe* ait été « inspiré par une indignation sincère contre le plus exécrable des vices, » et le *Misanthrope* par « la haine des vices du siècle » et le désir de « nous donner l'idée de la perfection, » bien que je m'en tienne pour mon compte à la condamnation portée par Bourdaloue, je me demande pourtant s'il ne faut pas louer la prudence d'un jugement qui, se tenant à égale distance de l'enthousiasme des moliéristes et des rigueurs des catholiques contemporains de Molière, dégage de son œuvre une morale honnête, sans faire de lui un moraliste et un professeur de vertu.

Tout ce que je trouve à redire à ce livre, qu'on doit recommander à tous les rhétoriciens et à tous les étudiants en lettres, c'est la brièveté de certains chapitres, notamment des premiers, et des notes consacrées aux écrivains de second ordre. Je m'étonne de ne trouver sur Regnard que deux mots, cinq lignes sur Fléchier, dix sur Rotrou, rien sur Bayle.... Je m'étonne bien plus encore que Fénelon n'ait pas sa place dans une histoire littéraire du XVIIe siècle.

Mais ce qui est tout à fait précieux, c'est la très complète bibliographie qui accompagne chaque chapitre ; et l'Index à la fin du volume est en histoire littéraire une heureuse innovation, dont nous félicitons vivement l'auteur.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Cardinal Johannes Dominici, O. Pr., 1357-1419. *Ein Reformatorenbild aus der Zeit des grossen Schisma*, gezeichnet von P. AUGUSTIN RÖSLER, C. SS. R. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1893, in-8 de VIII-196 p. et gravure. — Prix : 3 fr. 75.

Sans épuiser peut-être tous les moyens d'information, l'auteur de cette consciencieuse biographie a su faire revivre une figure qui ne manque ni de grandeur ni d'originalité. Le jeune Florentin que son bégaiement semblait rendre impropre même à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, en devint une des gloires : Giovanni di Domenico, plus connu sous le nom de Jean Dominici, se distingua de bonne heure par ses vertus et par son zèle pour la réforme ecclésiastique. A Venise, où il fonda le couvent des dominicaines de Corpus Christi, et d'où son ardeur à encourager les processions de Pénitents blancs finit par le faire expulser ; à Florence, où sa parole exerça la plus heureuse influence ; à

Fiesole, où, comme fondateur du couvent des dominicains, il devint, en quelque sorte, le père spirituel de saint Antonin et de Fra Angelico ; à Rome enfin et dans les conseils du pape Grégoire XII, dont il avait chaudement embrassé le parti et dont il fut un des cardinaux les plus écoutés, l'activité qu'il deploya dans l'intérêt de l'Eglise justifie cette vénération, ce culte dont il fut l'objet après sa mort, particulièrement parmi les membres de la grande famille dominicaine, et que Grégoire XVI a reconnu et approuvé par bref du 9 avril 1832. C'était alors la triste époque du grand schisme d'Occident. La conduite d'un prélat aussi activement mêlé aux affaires de l'Église ne pouvait manquer de soulever des critiques : à tort ou à raison, on le rendit responsable de l'échec des projets de rapprochement entre Grégoire XII et Benoît XIII avant le concile de Pise. En tous cas, le rôle fort important qu'il joua dans le concile de Constance dut contribuer à hâter cette union que les vrais chrétiens appelaient de tous leurs vœux.

Les ouvrages de Dominici se composent de sermons, de commentaires sur différentes parties de l'Écriture Sainte, de lettres, d'un *Itinerarium devotionis*, d'une *Regola del governo di cura familiare*, d'une *Lucula noctis*, d'un traité en faveur de Grégoire XII, etc. La liste en a été soigneusement dressée par l'auteur de cet ouvrage, qui n'a eu garde de négliger les manuscrits conservés dans les bibliothèques de Rome, de Venise, de Florence et de Vienne. N. V.

La Diplomatie au temps de Machiavel, par M. de Maulde-la-Clavière. Paris, Leroux, 1892, 2 vol. in-8 de 465 et 408 p. — Prix : 8 fr. le vol.

Après tant de travaux sur le xve siècle, sur l'Italie de la Renaissance et sur la France de Charles VIII et de Louis XII, M. de Maulde a voulu diriger une « vue d'ensemble » sur une des institutions humaines la moins connue dans ses origines,—la diplomatie ou le code des rapports internationaux. Certes, au moyen âge, les relations de peuple à peuple n'étaient pas soumises à des règles acceptées presque universellement comme aujourd'hui. Mais on aurait tort de croire que les principes de la science diplomatique ne fussent pas déjà posés. Ils n'avaient point leur source dans le droit romain, ce qui a dérouté les jurisconsultes, et il a fallu recourir au droit des gens naturel, à la loi morale commune à tous les peuples, de même qu'à tous les pays.

On comprendra que dans cet ordre d'idées l'auteur ait cru nécessaire de commencer par une partie théorique. Sur quoi repose le droit international de l'Europe chrétienne ? Telle est la première question qui se présente. M. de Maulde établit sans peine que Dieu est la source de toute autorité, que les principes de l'Évangile sont alors la seule base du droit naturel, et qu'il a dû se former entre les peuples une sorte de

fédération nécessaire, en face de l'ennemi commun, le Turc, auquel sa religion faisait un devoir d'exterminer les chrétiens. Pendant les croisades, des alliances avaient été conclues, des traités, des négociations. Le but des contractants semblait le même. Les autorités principales auxquelles ils obéissaient étaient le Pape, arbitre suprême, l'Empereur, le roi de France ; et il est curieux de voir que l'hérédité ne joue pas le principal rôle à cette époque dans la transmission du pouvoir : l'élection, la volonté nationale, sont des facteurs importants. Puis il est intéressant de savoir qui a le droit d'ambassade ou le pouvoir de traiter au nom des États ; quelles sont les règles et le cérémonial des relations de souverain à souverain ; comment la résidence des étrangers est acceptée dans les divers pays? A tous ces problèmes, que personne jusqu'à ce jour n'avait cherché à pénétrer, M. de Maulde trouve des solutions, appuyées sur de sérieux exemples. Il est impossible d'avoir accumulé en quelques chapitres plus de faits, de citations, d'anecdotes, et de les avoir plus heureusement groupés, et on est effrayé de ce que tout cela suppose de lecture.

La seconde partie du volume est moins neuve : elle traite de la nature et de la composition des ambassades, de leur caractère temporaire ou permanent, des qualités requises des ambassadeurs, du cérémonial qui accompagne les grandes missions, hérauts, drogmans, huissiers d'armes, etc. Les usages varient d'après les pays, l'Italie tenant la tête avec Rome, Venise, les républiques du Nord ; l'Espagne et l'Angleterre affectent une rare magnificence: l'Allemagne et la France y mettent plus de simplicité. Partout les personnages choisis pour représenter leur nation sont des hommes de premier ordre. Mais la diplomatie n'est pas une carrière proprement dite, comme la magistrature ou l'armée. « Le diplomate, à la fin du moyen âge, est un observateur discret, capable de s'exprimer élégamment en public, de parler les langues étrangères et au moins le latin. Dans beaucoup de cas, il lui faut aussi la science des lois canoniques ou romaines, desquelles tendent toujours à se rapprocher les pactes internationaux. Les lettrés se trouvent souvent les grands pourvoyeurs de la diplomatie. Dante et Machiavel ont glorieusement représenté Florence. En France, il n'y a guère de prélat éminent, de magistrat d'un ordre élevé, de bailli ou de sénéchal distingué, qui n'ait passé par une ambassade. La diplomatie est considérée comme le commencement de toutes les professions. » Chaque pays a une tradition : on sait quelle est sa politique. Les petits peuples s'attachent aux grands avec confiance, sûrs de ne pas être abandonnés. Tout s'enchaîne, et on suit une politique qui, chez nous, par exemple, aboutit, après des siècles de patience, à la plus solide unité nationale.

Le second volume embrasse moins de faits, mais est peut-être plus attrayant par le détail. Le traitement des ambassadeurs, leurs immuni-

tés, la langue diplomatique précèdent l'examen des pouvoirs, des lettres de créance, des instructions. Puis, l'auteur passe aux voyages, si difficiles à cette époque, au cérémonial des entrées dans les villes et des audiences dans les cours. Le représentant une fois accrédité près d'une puissance étrangère, comment doit-il se conduire, quels sont ses moyens d'action, jusqu'à quel point peut-il employer la corruption ? Délicates questions, qui ne peuvent se résoudre que par des exemples ; car tout dépend des mœurs et des usages, et on ne se conduit pas en Turquie comme en Angleterre. Un curieux chapitre est celui qui traite de la diplomatie à Rome, à une époque où les intrigues qui entouraient la cour pontificale étaient en raison de sa puissance et où il fallait non seulement se ménager les bonnes grâces du pontife, mais avoir égard à la situation de chacun des membres du Sacré Collège, sans oublier qu'un certain nombre de cardinaux représentaient librement les intérêts de chaque nation et servaient de conseils aux ambassadeurs, tout en ayant leur voix au Sacré Collège pour la décision des grandes questions politiques, que le Pape ne pouvait trancher sans les leur soumettre.

C'en est assez pour montrer que d'enseignements on peut puiser dans le récent ouvrage de M. de Maulde. Son originalité même et sa nouveauté l'empêchent sans doute d'être complet et définitif. Mais c'est beaucoup d'ouvrir un horizon et d'avoir écrit brillamment la préface de tant de livres qui en manquaient. G. Baguenault de Puchesse.

Études et leçons sur la Révolution française, par F.-A. Aulard. Paris, Félix Alcan, 1893, in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Aulard a réuni dans ce volume des études assez diverses déjà publiées, principalement dans la *Revue bleue*. Il y en a quatorze ; mais trois sont plus importantes que les autres, et, sans songer à les discuter ici, nous croyons devoir les signaler.

D'abord : *les Comptes de Danton*. Certains historiens de la Révolution prennent parti, les uns pour Robespierre, les autres pour Danton ; Louis Blanc avait adopté le premier, Michelet avait adopté le second ; M. Aulard est avec Michelet. Il a déjà consacré plusieurs publications et son cours de 1893 à ce sujet ; cette fois, il s'attache à justifier Danton des imputations qu'on a élevées contre son intégrité financière.

Les Responsabilités de Carnot touchent un point délicat : est-il vrai, comme l'a prétendu Carnot dans sa défense devant la Convention, que ses mains soient pures du sang de la Terreur, qu'il soit resté étranger aux meurtres ordonnés par les comités et que ses nombreuses signatures, pleines d'importance quand il s'agit de la direction des armées, ne soient plus que de simples visas lorsqu'elles désignent tels et tels pour l'échafaud ? M. Aulard considère cette prétention de Carnot comme

une légende habilement présentée, mais sans fondement historique et sérieux, et il cite des textes à l'appui et même des fac-similés.

C'est encore un intéressant article que celui qui a pour titre : *La Proclamation de la République en 1792.* M. Aulard la fixe, et avec raison, au 22 septembre ; mais ceci est le moindre résultat de son étude. Il s'attache surtout à démontrer que la Convention accepta timidement la conséquence de son décret de la veille, c'est-à-dire de l'abolition de la Royauté ; « visiblement, on craint que la France ne prenne mal la chose. » Sur quatre-vingt-trois corps électoraux, quatre-vingt-deux ne prononcent pas le mot de République ; à la Convention, dont à peine la moitié des membres étaient présents, Billaud-Varenne proposa que l'on datât dorénavant les actes : *l'an premier de la République française.* Ce fut toute la proclamation.

Signalons les autres articles au moins par leur titre : *Leçon d'ouverture du cours d'histoire de la Révolution française ; le Programme royal aux élections de 1789 ; le Serment du Jeu de paume ; le Club des Jacobins sous la monarchie ; André Chénier, homme politique ; la Statue de Danton ; Une Gazette militaire en l'an II ; la Presse officieuse sous la Terreur ; l'Art de la politique en l'an II ; Aux apologistes de Robespierre ; Robespierre et le gendarme Méda.* M. Aulard croit que, dans l'état actuel des documents, on ne peut se prononcer ni pour l'assassinat ni pour le suicide. VICTOR PIERRE.

---

18 Fructidor. *Documents pour la plupart inédits*, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine par VICTOR PIERRE. Paris, Alph. Picard, 1893, in-8 de XXVI-516 p. — Prix : 10 fr.

Les lecteurs du *Polybiblion* savent fort bien que notre savant collaborateur, M. Victor Pierre, est un des érudits et des critiques français dont la compétence est le mieux établie en tout ce qui touche à l'histoire de la Révolution. Avant lui, on n'avait que des notions assez vagues sur les plus graves agissements du parti vainqueur au 18 Fructidor. Nous vivions sur la légende de l'apaisement relatif, de la tolérance religieuse au moins partielle. Concussion, corruption, revers, nous ne savions guère autre chose de ce temps-là. C'est à peine si les historiens, en quelques lignes d'ordinaire inexactes, avaient fait allusion à l'œuvre de sang des commissions militaires instituées par la loi du 19 fructidor. Au prix de recherches patientes, M. Victor Pierre put, dans son beau livre : *La Terreur sous le Directoire*, projeter sur cette œuvre un flot de lumière. Aussi quand la jeune Société d'histoire contemporaine, qui marche dignement sur les traces de son aînée, la Société de l'histoire de France, eut résolu de publier un recueil de textes sur cet odieux coup d'État de fructidor dont les conséquences furent si tragiques, l'érudit auquel revenait cette tâche difficile se trouvait tout naturellement désigné.

Les cartons de M. Victor Pierre étaient, depuis longtemps, abondamment pourvus de pièces d'archives dont il avait fait, il y a six ans, le meilleur usage. Patiemment et persévérammment, il a grossi son dossier de documents nouveaux. Il a procédé à lui seul à une enquête par correspondance dont les résultats pourraient être enviés par les éditeurs officiels. Les amis qu'il a su s'acquérir, guidés par ses questions très précises, ont pu lui fournir nombre de renseignements précieux.

Sans être absolument complet, comme il le reconnaît lui-même, — il en va toujours ainsi, et nous en avons tous fait l'expérience, — son recueil est extrêmement considérable et à peu près exclusivement composé de documents inédits. Donner beaucoup de textes, et de textes intéressants, c'est fort bien; les présenter dans un ordre parfait, avec une méthode rigoureuse, et en les entourant d'un *apparatus* critique précis et complet, c'est bien mieux encore. Ainsi a fait M. Victor Pierre, et j'ai la certitude de ne pas me laisser aveugler par ma vieille amitié en l'affirmant.

Son recueil est divisé en cinq parties : 1° *Le Général Hoche et les Mouvements de troupes.* Cette correspondance provient des archives de la Guerre. Le coup d'État de fructidor fut un coup d'État militaire préparé de longue main. Deux mois durant, la majorité des directeurs amena patiemment à portée de Paris, grâce à la complicité de Hoche, les soldats dont elle avait besoin pour faire violence au Corps législatif. Celui-ci eut quelque idée de la portée réelle de ces mouvements de troupes; de là des ordres et contre-ordres, des à-coups et des rétrogradations. Mais enfin, au commencement de septembre 1797, l'opération était accomplie. Les textes de M. Victor Pierre nous en révèlent tous les détails.

2° *Les Lettres de Matthieu Dumas au général Moreau* nous renseignent assez nettement sur l'état d'esprit de la fraction modérée du Corps législatif. On sait que, pour justifier leur coup, les vainqueurs de Fructidor prétendirent s'être défendus contre un complot de la majorité des Conseils. Les lettres intimes de Matthieu Dumas confirment l'opinion des historiens qui voient dans ce complot une simple légende.

3° *Le Coup d'État.* Sous cette rubrique, M. Victor Pierre publie quarante-trois documents du plus haut intérêt permettant de suivre toutes les phases de l'audacieuse et lâche opération : procès-verbal de la séance du Directoire des 17-18 fructidor; ordres, lettres, rapports extrêmement curieux d'Augereau et de la police; enfin deux lettres de Dupont de Nemours et de Rouget de Lisle, qui ne font pas grand honneur à leurs signataires.

4° *La Déportation* des hommes politiques qui avaient encouru la haine du Directoire était résolue fort à l'avance. Dès le mois de juillet 1797, il en ordonnait à Rochefort les préparatifs. Les archives du ministère de la marine ont fourni, à ce sujet, une abondante série de docu-

ments. Viennent ensuite ceux qui se rapportent à la mission du misérable général Dutertre, chargé de conduire les victimes de Paris au lieu d'embarquement. Enfin M. Victor Pierre, contraint jusque-là de donner uniquement la parole aux proscripteurs, a eu l'heureuse idée de faire entendre la voix des victimes. Il a retrouvé aux Archives nationales les lettres écrites à leurs familles et à leurs amis, au cours de leur triste voyage, par Barbé-Marbois, Laffon de Ladébat, Tronson du Coudray, etc. « Tout y est uni et franc; on y respire les bonnes mœurs, l'affection réciproque, la loyauté. »

5° *Commissions militaires.* Quel que soit l'intérêt historique des quatre séries de textes que je viens de faire connaître sommairement, la dernière, qui occupe la moitié du volume, a encore une portée plus considérable. Au moyen de ces documents, recueillis avec une incroyable patience en des dépôts d'archives très divers, on peut reconstituer l'histoire sanglante d'une juridiction presque inconnue, celle des commissions militaires instituées en fructidor an V. Ces commissions, qui trop souvent ne faillirent pas à leur tâche, avaient à juger les émigrés rentrés, non ressortis du territoire dans la quinzaine de la loi. Sur la simple constatation de l'identité du prévenu et de son inscription sur la liste des émigrés, la mort devait être prononcée sans appel ni pourvoi d'aucune sorte, et l'exécution avait lieu dans les vingt-quatre heures. On comprend qu'ici M. Victor Pierre parle de « loi terrible, » de « juridiction sommaire, » d' « arrêts de mort destinés à tomber comme mécaniquement des lèvres du juge. » Il est arrivé à établir, avec des textes irrécusables, que, dans l'espace de dix-huit mois, les commissions militaires ont siégé, en outre de Paris, dans trente et une villes et prononcé environ cent soixante condamnations à mort.

Trois appendices nous donnent une importante circulaire du ministre de la police (18 brumaire an VII) sur l'exécution de la loi du 19 fructidor; un choix de pièces relatives à des émigrés justiciables de la commission militaire de Paris, enfin une liste chronologique des condamnations à mort prononcées par les diverses commissions militaires.

J'ai dit que l'*apparatus* dont M. Victor Pierre a entouré ses documents est complet. J'ajoute qu'il est établi d'après les exigences les plus rigoureuses de la critique, qu'il s'agisse de la substantielle introduction où sont énumérés et discutés les divers éléments de son œuvre, de l'annotation riche et sûre qui ne laisse dans l'ombre aucun détail utile et rectifie souvent les travaux antérieurs, même les œuvres des maîtres de l'histoire révolutionnaire, des tables enfin, qui sont copieuses, instructives et d'un usage très commode.

Tout bon compte rendu doit formuler des critiques et des *desiderata.* « C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre. » J'aurais bien voulu me conformer à cet usage. Mais je ne trouve rien à demander à

l'auteur au delà de ce qu'il nous a donné, rien à lui reprocher non plus.

ERNEST ALLAIN.

Souvenirs du baron de Barante, *de l'Académie française, 1782-1866*, publiés par son petit-fils, CLAUDE DE BARANTE. T. II et III. Paris, Calmann-Lévy, 1893, 2 vol. in-8 de 552 et 587 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Le premier volume de ces *Souvenirs* (Voir, t. LIX, p. 530) s'arrêtait en mars 1813, où M. de Barante fut nommé préfet de la Loire-Inférieure; les deux suivants embrassent la fin de l'Empire, la première Restauration, les Cent-jours et toute la seconde Restauration, jusques et y compris les journées de Juillet et l'avènement de la dynastie d'Orléans. Bien que M. de Barante ait eu déjà, dans la *Vie de M. Royer-Collard*, à traiter, et même avec plus d'étendue, divers points sur lesquels il se plaît à revenir, il ajoute ici des portraits, des correspondances, des anecdotes; au premier aspect, on trouve le style trop uni et même un peu terne: en réalité, il règne une netteté de jugement qui donne de la vie au récit et du relief aux portraits.

La rédaction de M. de Barante finit avec l'année 1818. Désormais, jusqu'en 1830, il n'y a plus que des lettres soit de M. de Barante lui-même, soit de ses amis. Ce n'est pas le moindre charme de ces deux volumes. Quel intérêt n'y a-t-il pas à entendre, tantôt sur les événements qui se déroulent, tantôt sur leurs occupations littéraires, M. Guizot, M. de Rémusat, MM. de Montlosier et Decazes, le duc de Broglie, MM. de Mun et de Serre ! La fille de Mme de Staël, Mme la duchesse de Broglie, tient dans ce tournoi une place brillante et souvent la principale : elle ne se laisse pas éblouir, même par l'amitié, et, de temps en temps, elle porte sur M. Guizot les jugements les plus fins et les plus justes. Tout le bien qu'on a écrit d'elle, elle le justifie par cette correspondance. Dans ces échanges de lettres, bien que le groupe ait quelque homogénéité, les avis diffèrent parfois, et rien n'est plus curieux, par exemple, que de voir comment Mme la duchesse de Broglie juge sévèrement Napoléon et ne signale sa mort que comme un fait indifférent, tandis que M. de Rémusat, plus libre de préjugés, constate avec sincérité et clairvoyance l'impression profonde que produisit ce grand événement.

En 1813, M. de Barante est préfet de la Loire-Inférieure : instrument officiel des rigueurs du régime impérial pour les conscriptions exorbitantes de cette funeste année, il les adoucit dans la pratique. La Restauration venue, il préside à l'installation à Nantes du nouveau gouvernement; aux Cent-jours, il donne sa démission. Lors du second retour des Bourbons, on lui confia le secrétariat général du ministère de l'intérieur : c'est lui qui rédigea l'ordonnance de convocation des électeurs; c'est lui qui fut chargé de la nomination des préfets. Il eut à défendre les prérogatives du pouvoir central, même contre le duc d'Angoulême.

M. de Vaublanc étant devenu ministre, M. de Barante passa à la direction générale des contributions indirectes. Puis, comme tant d'autres de son groupe, il tomba en disgrâce.

Aux correspondants que nous avons cités, il faut ajouter M. Royer-Collard, la spirituelle duchesse de Dino, qui nous entretient souvent de M. de Talleyrand, Mme de Saint-Aulaire, le comte de Houdetot, le baron de Vendeuvre, la comtesse de Castellane, etc. Les dernières lettres sont de M. de Barante à sa femme ; elles vont du 31 juillet au 12 août 1830. A la première nouvelle de la révolution, il s'était mis en route pour Paris. Il ne rapporte d'abord que des propos de voyageurs ; ainsi, le 1er août, il croyait encore à la victoire royale. En arrivant, c'est au Palais-Royal qu'il va d'abord : « J'ai trouvé le grand escalier gardé par des ouvriers un peu en guenilles. M. le duc d'Orléans va, vient, entre, sort, reçoit les arrivants, qui sont les bienvenus quand ils sont un peu considérables, les princesses bonnes, aimables, pas embarrassées. Que j'aie été bien reçu, attendu, vous n'en doutez pas. » M. de Rémusat, cet homme froid, a le style héroïque : « C'est la semaine des miracles ; j'en suis encore tout éperdu, et, de plus, harassé et malade.... Non, rien ne peut vous donner l'idée des jours héroïques que nous avons vus, l'histoire et le monde en garderont mémoire. » Le 3 août, il était encore question du duc de Bordeaux : M. de Chateaubriand voulait faire une démarche solennelle : « On tâche de l'en empêcher, écrit M. de Barante, et je doute qu'on réussisse : on doit être touché d'une si noble conduite. » M. Adolphe de Houdetot joue là un beau rôle de fidélité (p. 571). Quant à M. de Barante, il était de cœur avec la Révolution ; sans titre officiel, il était de tous les conseils ; à la Chambre des pairs, il fait partie de la commission de l'adresse ; il parle, « honorant ce que le malheur a de respectable, tout en laissant entrevoir ce que la nécessité exige. » Il est enchanté de ne pas avoir à prononcer des destitutions, à froisser des personnes, à mettre la main dans la triste et violente besogne des premiers jours. « Si le nouveau gouvernement marche avec le centre gauche, je tarderai peu à rentrer aux affaires ; si c'est avec la gauche, on ne voudra pas de moi, ni moi je n'en voudrais. » Une ambassade qui l'éloignerait lui convenait. On parla de Londres ou de Vienne : c'est à Turin qu'il fut envoyé. Nous l'y retrouverons sans doute dans un prochain volume.

VICTOR PIERRE.

1815, par HENRY HOUSSAYE. *La Première Restauration. Le Retour de l'Ile d'Elbe. Les Cent-Jours.* Paris, Perrin, 1893, in-8 de VIII-636 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Henry Houssaye fait suite à celui qu'il a publié il y a quelques années sous ce titre : *1814*, et qui a obtenu un véritable succès. De ce nouveau livre nous n'avons encore que la première partie, où sont racontés les événements accomplis depuis le 3 mai 1814,

date de l'entrée solennelle de Louis XVIII à Paris, jusqu'au 12 juin 1815, date où Napoléon, une seconde fois maître de la France, quitta la capitale pour aller prendre le commandement de l'armée qui devait succomber à Waterloo. L'auteur annonce une seconde et dernière partie, à laquelle il donne pour sous-titre : *Waterloo. — La Seconde Restauration. — La Terreur blanche.*

Il faut soigneusement distinguer dans ce livre de M. Houssaye, comme dans celui qui l'a précédé, l'exposé des faits des appréciations qui y sont jointes, soit que l'auteur les exprime d'une façon formelle, soit qu'il se contente de les suggérer au lecteur par le tour même et le ton de la narration. L'exposé a une grande valeur scientifique et littéraire : une grande valeur scientifique, par les laborieuses recherches de l'auteur, notamment dans nos principaux dépôts d'archives, par l'usage critique qu'il a su faire de ces sources originales et par les indications précieuses pour l'histoire dont abondent son texte et ses notes ; une grande valeur littéraire, par la clarté, le pittoresque, l'animation du récit et par la bonne qualité du style. C'est une œuvre de forte érudition et de haute littérature.

Mais ce n'est pas une œuvre d'histoire impartiale et définitive. Dans la préface de son livre precédent, M. Houssaye avouait sa tendance. Dans la préface de celui-ci il cherche plutôt à la dissimuler. Mais l'esprit de l'un et de l'autre ouvrage est en réalité le même, et nous le qualifierons franchement de son vrai nom : c'est l'esprit bonapartiste. Les récits de M. Houssaye sont un très savant, très disert et très habile plaidoyer en faveur de Napoléon ; un très savant, très disert et très habile plaidoyer contre la Restauration, à l'égard de laquelle l'auteur laisse voir et même manifeste en maint endroit une partialité haineuse. Si donc c'est pour nous un devoir et un plaisir de louer les qualités du livre dont il s'agit, c'est un devoir aussi, que nous regrettons d'avoir à remplir, mais auquel nous ne saurions nous soustraire, de mettre le lecteur en garde contre l'impression que l'auteur, entraîné par des affections personnelles, d'ailleurs respectables, a visiblement cherché à produire sur les esprits, et qui ne nous paraît pas conforme à la vérité ni à la justice.

MARIUS SEPET.

Un Homme de Lettres sous l'Empire et la Restauration (EDMOND GÉRAUD *Fragments de Journal intime*, publié par MAURICE ALBERT. Paris, Flammarion, 1893, in-18 de 307 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je renvoie naturellement à ce que je disais d'Edmond Géraud (*Polybiblion*, tome LXVII, p. 349) pour l'ensemble de la physionomie de l'auteur. — M. Maurice Albert nous donne aujourd'hui la partie littéraire du journal intime, dont M. Bigot nous avait fait connaître la partie politique. J'aurais bien quelque critique à présenter sur ce mode de publication par tronçons confiée à des plumes différentes ; l'harmonie y perd

beaucoup, et afin d'avoir l'unité qu'il conviendrait pour bien juger Edmond Géraud, il faut recourir à trois volumes épars, édités chez deux libraires, par trois auteurs différents qui ont dédoublé, pour ainsi dire, leur personnage, en scindant l'homme de lettres et le citoyen. Mais passons sur cette chicane malgré sa raison d'être. Ce volume a quatre divisions : l'Introduction ; les fragments de Journal pendant le Consulat et l'Empire ; sous la Restauration ; des Poésies d'Edmond Géraud.

Dans l'Introduction, M. M. Albert coordonne la vie de notre auteur et donne un lien à ces fragments de journal. Dans sa vie littéraire, Géraud accorde de grandes louanges à *Paul et Virginie*, au *Jeune Anacharsis*, à *Ossian*, au *Petit Carême* de Massillon, à la *Gaule poétique* de Marchangy, et pendant qu'il loue beaucoup les lettres de Voltaire et de d'Alembert, il est plus que sévère pour Mme de Sévigné. Comme il est lui-même très modeste, et qu'il se nomme quelque part « un atome microscopique » en littérature, il peut ridiculiser la vanité de Baour-Lormian (il le fait dans vingt endroits), les palinodies des Chénier, des Lebrun et autres poètes. De Chateaubriand, il trace deux portraits curieux (p. 39 et 51) ; — à Mme de Staël, il reconnaît du talent, et blâme justement l'influence fâcheuse de ses romans sur les femmes (p. 74). Plus tard, mieux éclairé sur la valeur morale des auteurs du XVIIIe siècle, dont il est d'abord un disciple, il écrira avec raison : « Hommes et femmes, quelle vile canaille c'était là, et que tous les gens de lettres de cette époque me semblent misérables ! » Il porte même l'acuité de ses sentiments jusque sur les modes du temps et parle des « vêtements grotesques » des marquis de Louis XV, ce qui nous fait sourire à notre tour quand nous songeons que celui qui profère une pareille condamnation est un homme du premier Empire, époque d'un goût si détestable, dans l'habillement comme dans le reste.

Ah ! Edmond Géraud ne fut pas ébloui par l'Empereur. Il en parle rarement, le nomme toujours Bonaparte, et adresse les plus vives attaques à « cet homme dont l'Enfer a fait notre maître. » Chose singulière, on ne retrouve dans son journal aucun écho des exploits militaires du temps, et c'est ainsi que les pages écrites en septembre et octobre 1813, au moment de Lutzen, de Leipzig, de la retraite d'Allemagne, sont exclusivement consacrées au mérite artistique de Talma !

Les sentiments religieux de Géraud sont absolument nuls, ce qu'il faut attribuer à son éducation protestante. Il raille *Polyeucte*, parle des « stupidités amphigouriques » de Bonald ; des « préjugés » de saint Louis ; pour lui, la Bible, c'est « le livre de mythologie » du christianisme (p. 125). Ses goûts classiques très prononcés en font un adversaire acharné de l'école romantique, et les dernières pages du journal sont consacrées à des attaques virulentes contre Victor Hugo. A côté d'exagérations, il se trouve des réflexions justes et un joli pastiche du mode de

versification de l'auteur des *Odes et Ballades* (p. 249). — *Hernani* et *les Orientales* paraissent à Géraud le comble du grotesque. Il est vrai qu'il préfère Paul de Kock à Walter Scott !

Les morceaux choisis de Géraud placés à la fin du volume sont plus que médiocres ; traductions très plates de l'antiquité, romances sentimentales ridicules et trop souvent obscènes, petits vers indécents contre le clergé. M. Albert aurait pu opérer une sélection moins malheureuse, et s'il faut le louer d'avoir composé un *Index* alphabétique, il faut le blâmer de n'avoir mis aucune note biographique au bas des pages.

G. DE G.

Armorique et Bretagne. *Recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes publiées de 1873 à 1892, revues et complètement transformées,* par RENÉ KERVILER. Paris, Champion, 1893, 3 vol. in-8 de VIII-289, 362 et 368 p. — Prix : 18 fr.

M. René Kerviler, à qui l'érudition est déjà redevable de nombreux et remarquables travaux sur la Bretagne, vient d'avoir l'heureuse inspiration de réunir en trois volumes les belles études archéologiques et biographiques sur la presqu'île armoricaine dont, depuis une vingtaine d'années, il avait enrichi des revues spéciales de Paris et de la Bretagne. Nous ne pouvons que le remercier d'avoir, par la cohésion du livre, fourni à tout cet amas de fleurs indigènes le filet à les lier, pour emprunter la poétique image de Montaigne, et empêché par là le vent de les disperser au plus réel détriment de tous.

Il y a d'autant plus lieu de nous féliciter de posséder, réunis aujourd'hui en un tout harmonieusement distribué, ces différents mémoires, que l'auteur ne s'est point borné à une simple reproduction : il les a tous repris avec la conscience du savant convaincu, remaniés, passés au crible d'une nouvelle et rigoureuse analyse, et, pour tout dire d'un mot, rajeunis en les remettant au point. Il a, de plus, pris le soin de les échelonner du haut en bas de la série des périodes historiques de la presqu'île armoricaine, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il les a divisés de la sorte chronologiquement en trois volumes.

Le premier, qui porte pour titre *Armorique*, comprend l'histoire ancienne de cette province, depuis les habitants du bassin de Penhouët, antérieurs d'un millier d'années à l'ère chrétienne, jusqu'à l'époque de l'invasion bretonne, après l'occupation romaine, c'est-à-dire jusqu'au ve siècle après Jésus-Christ. Le lecteur y trouvera en particulier, à côté d'études sur les projectiles cylindro-coniques ou en olive depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, sur les alignements de Carnac, sur la statistique des monuments dits préhistoriques, celtiques, gaulois et gallo-romains de la presqu'île guérandaise, et sur quelques points controversés de l'ancienne géographie armoricaine, la discussion restée cé-

lèbre, qui fit tant de bruit de 1877 à 1880, sur ce que l'on appela le chronomètre préhistorique de Saint-Nazaire, la suscription des Mardelles gauloises de la Loire-Inférieure, la thèse qui a soulevé tant de contradictions, de 1874 à 1886, au sujet de l'emplacement de la bataille navale de César contre les Vénètes, et le mémoire descriptif sur le réseau des voies romaines en Armorique. Ajoutons que ce premier volume renferme quatre planches, représentant une hache en pierre polie emmanchée, les projectiles cylindro-coniques, la carte de la presqu'île armoricaine au moment de la conquête romaine, et le réseau des voies romaines en Armorique.

Le tome second est intitulé : *Bretagne jusqu'à la Révolution.* Les mémoires qui y sont recueillis sont ceux qui concernent les chaires extérieures en Bretagne, la lutte de Saint-Nazaire et de Guérande du XIVe au XVIIe siècle, l'art de l'ingénieur et le clergé en Bretagne au commencement du XVIIe siècle, deux parnassiens bretons au XVIIe siècle, Paul Hay du Chastelet, de l'Académie française, et l'abbé de Francheville, la biographie de l'évêque de Vannes, François Lefebvre de Caumartin, commissaire des États de Bretagne et membre de l'Académie française, et les relations du poète Olivier Morvan, au XVIIIe siècle, avec la société patriotique de Bretagne, cette originale Académie fondée par le comte de Serrant, qui a précédé l'Association bretonne.

Quant au troisième et dernier volume, il est placé sous la rubrique : *Bretagne pendant et depuis la Révolution.* Avec deux chansons politiques en Bretagne en 1788 et en 1789, il contient une grande étude sur les clubs et clubistes du Morbihan de 1790 à 1795, une notice sur le conventionnel lorientais Louis-Urbain Bruë, une revue de la mission du conventionnel quintinais Honoré Fleury en Eure-et-Loir pendant la disette de 1795, le mémoire sur la fondation du fort de Saint-Nazaire, et les notices sur Jules de la Gournerie, Armand du Châtellier, Louis Dufilhol et François Jégou.

Pour compléter ces belles études sur la province armoricaine, il convient d'y joindre les deux volumes sur *la Bretagne à l'Académie française au XVIIe et au XVIIIe siècle* (Paris, 1877 et 1889, in-8) dont le premier a été couronné et le second mentionné par l'Académie française, ainsi que les deux volumes de *Recherches et notices sur les députés de la Bretagne aux États généraux de 1789* (Rennes, 1889 et 1890, in-8), aucune des notices de ces quatre volumes ne se trouvant reproduite dans ceux dont nous nous occupons actuellement.

Nous avons pensé que le meilleur moyen d'en faire apprécier le degré d'importance, l'intérêt et la portée était encore d'en indiquer brièvement le contenu. Les indications qui précèdent suffisent à montrer que l'on chercherait en vain des transitions pour relier entre eux les différents mémoires de ce recueil. Mais si aucun lien scientifique ne les assemble, on sent qu'un souffle commun les traverse et les anime tous, qui doit

imprimer à chacun une physionomie fraternelle : c'est l'amour franc, sincère, loyal et désintéressé de l'auteur pour sa chère patrie bretonne; c'est ce sentiment profond et vivace qui, pénétrant toutes ses études, en efface la diversité pour la remplacer par la plus belle, la plus réelle et la plus sensible des unités. Et comment ne l'aimerait-on pas, même sans en être, cette vieille Armorique, si fertile en curiosités de tous genres, lorsque l'on s'y trouve conduit par un savant éclairé dont les patientes recherches ont fait un guide des plus sûrs et dont l'inaltérable attachement au sol natal est si pleinement communicatif? X.

Johns Hopkins University Studies in historical and political science. Baltimore, John Hopkins press, 10e série, fascicules VII à XII; 11e série, fascicules I à VIII, 1892 et 1893. — Prix du fascicule simple, 1 fr. 25; du fascicule double, 2 fr. 50.

Studies in history, economics and public law, éditées par la Faculté des sciences politiques de Columbia college. Tome III. Fascicule 1. In-8. New-York, 1893.

Annuar of American historical association for 1890. In-8 de 700 p. New-York, 1892.

I. — 1. — L'*Histoire religieuse de la Caroline du Nord pendant la période coloniale* par M. Beauregard Weeks continue l'intéressante série de monographies historiques due à la Johns Hopkins University. L'auteur combat l'opinion selon laquelle les premiers colons de cette province auraient été des *quakers* et autres *dissenters* des provinces voisines qui fuyaient la persécution de l'Église anglicane. Des motifs économiques poussèrent exclusivement à la fondation de la nouvelle colonie. En 1701, l'Église d'Angleterre y fut *établie* malgré les protestations d'une grande partie de la population. La Couronne était parvenue à implanter à peu près partout, dans l'Amérique du Nord, l'Église d'Angleterre; mais les résistances des dissidents furent l'avant-coureur du mouvement pour l'indépendance et l'un des facteurs de la Révolution de 1776.

2. — M. Stephen Beauregard Weeks, dans *l'Église et l'État dans la Caroline du Nord*, continue l'histoire religieuse de la colonie dont il a raconté l'origine dans le précédent fascicule. De 1711 à 1776 l'Église d'Angleterre fut l'Église établie, et les dissidents protestants, quoique tolérés, étaient l'objet de diverses infériorités légales; mais le courant des idées battait de plus en plus en brèche l'établissement, et la *Déclaration des droits* de la Caroline du Nord le fit disparaître en proclamant l'égalité religieuse. Néanmoins la constitution de 1776 frappait d'incapacité à remplir les fonctions publiques « les personnes qui auraient nié l'existence de Dieu, la vérité de la religion protestante, l'autorité divine de l'Ancien ou du Nouveau Testament ou professé des principes incompatibles avec la liberté et la sûreté de l'État. » Les rédacteurs de ce texte

avaient sans doute visé les catholiques : mais on ne le leur avait jamais appliqué, et ils soutenaient avec raison qu'il ne pouvait les atteindre. Néanmoins, lors de la revision constitutionnelle de 1835, on substitua à bon droit, dans ce texte, le mot de chrétien à celui de protestant.

3. — Dans le Maryland, la situation fut tout autre au début que dans la Caroline du Nord. M. William Black rapporte les persécutions dont les catholiques furent pendant tout le XVIIIe siècle l'objet de la part de la majorité protestante. Le gouverneur pouvait à grand'peine les modérer. Malgré cela les catholiques, dit-il, ne manquèrent jamais aux devoirs du patriotisme et n'eurent aucune connivence avec les Français qui, aidés par les Indiens, disputaient à l'Angleterre le Canada et les vastes territoires de l'Ouest. L'assemblée législative du Maryland se montrait très récalcitrante à aider la Couronne de ses subsides dans cette lutte et à participer au fonds commun fourni par les colonies. M. William Black explique que cette attitude avait pour cause le désir de la population de secouer le pouvoir des propriétaires, c'est-à-dire des descendants de lord Baltimore qui, en fondant la colonie, avait reçu de la Couronne la délégation de certains droits régaliens. L'agitation continue entretenue par cette question dans la colonie contribua à l'engager dans le grand mouvement pour l'indépendance. Des causes diverses selon les provinces concoururent ainsi à ce grand résultat.

4. — Ces substantielles monographies montrent comment l'exploration des archives renouvelle peu à peu les études historiques sur la période coloniale. Le travail de M. Applegarth sur *les Quakers en Pennsylvanie*, est moins neuf, mais il est encore fort intéressant. On y suit peu à peu le développement de la fondation de Penn et l'adaptation de cette société, malgré ses principes religieux si absolus au début, aux nécessités de la vie sociale, notamment à l'administration de la justice et à la défense militaire. Du reste, grâce à la tolérance religieuse que la colonie sut toujours défendre, les quakers ne tardèrent pas à se trouver en minorité dans leur propre fondation.

5. — La *Johns Hopkins University* se devait de consacrer, elle aussi, son monument à Christophe Colomb à l'occasion du centenaire. Le fascicule 10-11 de la dixième série contient un discours de M. Herbert B. Adams, son directeur, qui retrace fort bien, d'après les travaux de Tarducci et de Payne, la filiation des traditions et des découvertes qui mirent sur la voie le génie de Colomb. Ce génie lui-même était inspiré par l'esprit de prosélytisme conquérant des croisades. Le volume est complété par des notices sur la bibliographie de la découverte de l'Amérique, sur les portraits de Colomb, par une note tendant à établir que parmi les matelots de ses caravelles il y avait un ou deux juifs plus ou moins convertis. Cette préoccupation indique, pour le constater en passant, la place que prend l'élément israélite dans les États-Unis contemporains. Le fascicule

se termine enfin par une note sur le manuscrit d'un ouvrage turc, *Hadigi Nev*, consacré à la découverte de l'Amérique, rapporté de Constantinople en 1891 par le docteur Cyrus Adler ; ce manuscrit est daté de l'an 977 de l'hégire, qui correspond à 1569-70, et orné de cartes très curieuses. L'ouvrage a été publié à Constantinople en 1730 et est un des plus rares incunables de la presse ottomane.

6. — Le fascicule de M. James A. Woodburn sur *les Causes de la révolution américaine* est un sommaire impartial et très clair, mais qui n'offre rien de bien neuf : cependant l'auteur met en relief l'idée que le traité de Paris de 1763, en mettant fin à la domination de l'Espagne et de la France dans le Nouveau Monde, et en donnant une pleine sécurité aux colonies anglaises, les a rendues accessibles à l'idée de l'indépendance qu'elles n'auraient jamais eue sans cela.

7. — L'importante étude de M. Edward Ingle sur la *Condition sociale et politique des noirs dans le district de Colombie* est du plus haut intérêt et est une contribution de premier ordre à l'étude du grave problème soulevé par le développement de la race noire au milieu des États-Unis. Washington a toujours été considéré comme le paradis des noirs : avant l'émancipation, un grand nombre d'affranchis venaient s'y établir, attirés par la protection légale plus efficace dont ils bénéficiaient. Il existe donc dans la capitale une classe de noirs jouissant de la liberté de longue date et ayant pu s'élever à la propriété. Depuis qu'ils sont citoyens ils obtiennent une assez large part des emplois administratifs. M. Edward Ingle s'est efforcé de suivre pas à pas leurs progrès sociaux depuis l'émancipation, surtout le développement de leurs écoles, de leurs associations, de leur moralité. Il conclut à un progrès sensible depuis 1865. Les noirs ont obtenu l'égalité absolue des droits politiques et civils avec les blancs ; mais de plus en plus les deux races tendent à former deux sociétés juxtaposées ne se mélangeant pas du tout en réalité. En 1865, un gouvernement local électif fut donné au district fédéral. L'influence du suffrage des noirs s'y manifesta par de si mauvais résultats qu'en 1878 on le supprima. Depuis lors le district de Colombie est administré par trois commissaires nommés par le Congrès, et l'importance qu'y a prise la population noire est précisément une des raisons pour lesquelles ce régime d'exception paraît devoir être maintenu.

8. — *Les Assemblées représentatives dans le monde aujourd'hui*, de M. Edmund K. Alden, sont un sommaire très exact et habilement condensé des attributions, de la composition, des conditions électorales et du fonctionnement intérieur des assemblées représentatives depuis les *county councils* d'Angleterre jusqu'au congrès des États-Unis et à l'assemblée nationale du Japon.

9. — *La Condition sociale du travail en Amérique et en Europe*, par M. E. R. L. Gould, attaché au département du travail à Washington,

est un sommaire des résultats de l'enquête faite par ce département sur la condition des ouvriers des industries de la houille et du fer dans les deux mondes. Une édition française de ce travail a déjà paru dans la *Réforme sociale* en 1892. M. Gould constate la supériorité des salaires et du genre de vie des ouvriers américains. Le coût du travail n'en est pas augmenté proportionnellement, parce que leur travail est plus efficace et plus intelligent. Il attribue cette supériorité à un genre de vie plus relevé. Cela est juste; mais les conclusions qu'il tire de ce fait contre l'épargne sont singulièrement aventurées, et, si la place ne nous faisait défaut, il serait facile d'en montrer la fausseté.

10. — *La Condition du fermier de l'Ouest mise en lumière par l'histoire économique d'un township du Nebraska* a le plus grand intérêt. L'auteur, M. Arthur-F. Bentley, montre, dans l'introduction, les avantages de la méthode monographique pour les études économiques, à la condition que la localité, la famille choisie comme objet d'étude soit réellement typique. Sur ce point préalable, la méthode statistique nous éclaire, et effectivement la comparaison des résultats fournis par le *census* de 1890 sur l'État du Nebraska prouve que le Harrisson township du comté de Hull est dans une situation semblable à celle de beaucoup de townships de l'État. Il est donc très bien choisi. M. Bentley montre également très bien qu'un type n'est pas la même chose qu'une moyenne. Ces questions de méthode éclaircies, il suit l'histoire de ce township depuis 1854, date des premiers établissements, jusqu'à la fin de 1891, indiquant l'accroissement des défrichements, du nombre des propriétaires, de la valeur des terres et aussi celle des dettes et des impôts. Ces sujets sont l'objet de discussions passionnées en ce moment aux États-Unis. Le *People's party*, sorte de parti agraire, prétend que la condition du *farmer* va de mal en pis. M. A. Bentley remet les choses au point. Avec la plus-value prise par les terres, il faut mieux cultiver, partant il faut plus de capital initial pour réussir. Voilà pourquoi le métayage se développe; il offre de grands avantages au cultivateur qui n'a que ses bras. Le mode d'existence est devenu beaucoup plus confortable, mais l'incertitude des saisons et les variations du prix des grains (il s'agit exclusivement dans cette monographie du cultivateur faisant du blé) est souvent l'occasion de pertes pour celui qui recourt au crédit. Le pionnier d'il y a vingt ans, qui avait la terre à peu près pour rien, avait peut-être plus de chances de faire fortune.

11. — La vieille Université de New-York, Columbia College, a mis à profit ses riches dotations pour rivaliser avec Yale et Harvard au point de vue de l'enseignement, et pour inaugurer une série de publications analogues à celle de sa jeune rivale de Baltimore. Ses publications s'annoncent pour devoir être plus volumineuses et comporter plus de documents. *L'Histoire des élections dans les colonies américaines*, de M. Cort-

landt F. Bishop, est un volume de deux cent quatre-vingt-quinze pages qui a tout l'*apparatus* d'un ouvrage d'érudition européen : bibliographies, documents inédits, textes originaux. Il est intéressant à lire et servira à rectifier beaucoup de petites inexactitudes dans les histoires générales de la période coloniale qui ont été écrites presque exclusivement d'après des chroniques sans recourir aux archives.

III. — L'Annuaire de l'*American historical association* pour 1890 contient un grand nombre de sommaires de travaux publiés par ses membres. Nous signalerons surtout les *Tentatives de colonisation de l'Acadie par les gens de la Nouvelle-Angleterre*, l'*Introduction du vote par bulletin au lieu du vote* viva voce *dans les États-Unis*, le *Développement historique du budget fédéral*. L'intérêt du volume réside surtout dans la statistique des Sociétés historiques du pays et dans la bibliographie de leurs publications. CLAUDIO JANNET.

BULLETIN

La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises, par le R. P. P. MICHEL, des Pères blancs. Seconde édition, revue et considérablement augmentée. Paris, Lecoffre, 1893, in-18 de 142 p. — Prix : 1 fr. 25.

La première édition de cette brochure ne comptait que quatre-vingt-douze pages, la seconde en a cent quarante-deux. Outre la dédicace à S. Em. le cardinal Langénieux, celle-ci contient une nouvelle préface, une table des matières et quelques développements dans le texte. Les parties essentielles n'ont pas été changées, et nous persistons à croire que la brochure est trop optimiste et dans certains endroits incomplète. Optimiste, elle l'est surtout par rapport à la Russie et dans l'appréciation de certaines questions controversées. Quant aux lacunes, nous n'en signalerons qu'une seule. L'auteur admet d'une part l'attachement des Orientaux à leurs rites, d'autre part il constate les ravages que fait le protestantisme. D'où vient la force d'expansion d'une doctrine hostile à toute espèce de pratiques extérieures? La réponse à cette question eût amené des développements qu'on regrette de ne pas trouver dans cette brochure. P. S. P.

Nos Aumôniers militaires, par FRANÇOIS BOURNAND. Paris, Taffin-Lefort, s. d., gr. in-8 de 348 p., orné de grav. — Prix : 4 fr.

Précédé d'une préface par M. l'abbé Léon Morancé et d'un Avant-propos de Mgr Fèvre, tous deux anciens aumôniers militaires, l'ouvrage de M. F. Bournand est un monument élevé à la gloire de ces prêtres dévoués qui ont, au péril de leur vie, secouru nos soldats en Crimée et pendant la dernière guerre de France, sur les champs de bataille, dans les hôpitaux et en captivité. D'après cela, on conçoit la division naturelle en plusieurs chapitres. L'auteur cite abondamment les nombreux souvenirs personnels écrits par divers aumôniers militaires, par le général Ambert et par le capitaine Blanc ; aussi plusieurs des traits qu'il rapporte sont-ils assez généralement connus; mais il y en a d'inédits qui ont bien leur intérêt. D'ailleurs, il était utile qu'ils fussent réunis en volume pour l'édification des lecteurs de tout âge et de toute situation sociale. Nous ne reprocherons à M. Bournand

que deux ou trois répétitions textuelles de certains passages, lesquelles trahissent un peu d'inattention de sa part. Il a eu la bonne inspiration d'insérer dans son livre le magnifique discours de Mgr d'Hulst aux obsèques de Mgr Lamarche, mort évêque de Quimper, qui était, lui aussi, un ancien aumônier militaire, et de demander à M. Jacques de Biez une étude de l'ordonnance de Louis XIV sur les aumôniers des gens de mer. Ce spirituel écrivain a produit à ce propos un petit chef-d'œuvre. Les gravures sont assez bonnes et bien émouvantes : elles représentent généralement des actes d'héroïsme de nos aumôniers militaires. L'impression produite par cet ouvrage se résume en un poignant regret de ce que des sectaires aient jugé bon de priver les hommes appelés sous les drapeaux de la France des consolations et des secours permanents de la religion. COMTE DE BIZEMONT.

La Protection des oiseaux, par OUSTALET. Paris, Furne et Jouvet, s. d., in-8 de 117 p. et 52 grav. — Prix : 2 fr.

Écrit par un savant et orné de très nombreuses gravures, ce petit ouvrage est plein d'intérêt. Il résume les mœurs des principales espèces d'oiseaux qui se rencontrent dans nos contrées, et montre combien leur rôle est utile à l'homme, dont ils deviennent les auxiliaires indispensables. On les voit faisant une chasse incessante aux vers et aux insectes qui sans eux détruiraient les récoltes. Les détails statistiques abondent et saisissent le lecteur. Ce livre est surtout destiné à la jeunesse, qui trop souvent prend plaisir à détruire. Espérons qu'après avoir compris les enseignements de M. Oustalet, elle protégera ce qu'elle poursuivait jusqu'alors. G. DE S.

Contributions au Folklore de la Belgique, par ALFRED HAROU. Paris, Em. Lechevalier, 1892, in-32 de VIII-88 p. — Prix : 3 fr. 50.

La collection internationale de la *Tradition* s'est augmentée d'un volume de contributions au folklore de la Belgique. Dans ce joli volume, dont cent cinquante exemplaires seulement sont mis en vente, M. Alfred Harou a réuni des renseignements sur les pèlerinages, les processions : l'une des plus singulières est celle d'Echternach, où les pèlerins font trois pas en avant et deux en arrière ; sur les fêtes populaires, les empreintes merveilleuses, les trésors cachés, les dotays, les vieux châteaux. Dans le château d'Enghien (Hainaut), nous retrouvons cette célèbre Mélusine, la fée des Lusignan, qui a aussi été transportée dans une grotte de l'Alzette. Comment a-t-elle quitté le Poitou pour venir se mêler à la généalogie des comtes de Luxembourg ? C'est une question que nous tâcherons d'éclaircir un jour et dont nous avons déjà dit un mot dans une notice sur Jean l'Aveugle.

Beaucoup de traditions, de croyances, dont M. Harou nous entretient, ont des ressemblances avec celles d'autres contrées et offriront aux folkloristes les sujets de curieuses comparaisons. TH. P.

Omaha and Ponka letters, by JAMES OWEN DORSEY. Washington, Government printing office, 1891, in-8 de 127 p.

Pour donner une idée de cet ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que d'en traduire la courte introduction : « Depuis 1872, l'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir recueillir deux cent trente et une lettres écrites en

Dhegiha, langue parlée par les tribus indiennes Omaha et Ponka, dans l'Amérique du Nord. On en trouve cent soixante et une, avec de nombreux mythes, légendes et documents historiques dans les *Contributions to North American Ethnology*, vol. VI; et on s'est décidé à publier le reste dans la présente forme. On espère que les textes qui suivent intéresseront, non seulement à cause de leur valeur linguistique, mais aussi à cause des renseignements sociologiques qu'ils fournissent. »

Les caractères employés sont ceux de l'impression ordinaire; mais comme ils seraient insuffisants pour les nombreuses articulations, que l'auteur a pris soin de distinguer nettement, tantôt il y ajoute quelque signe, tantôt il les présente retournés; une liste alphabétique en précise la prononciation.

Chaque lettre est accompagnée d'une double traduction en anglais, l'une littérale interlinéaire, l'autre correcte. Presque toutes sont datées; elles vont de 1879 à 1889. Les unes sont de simples lettres de politesse ou parlent d'affaires de famille; d'autres sont commerciales et s'occupent particulièrement du trafic des peaux; le plus grand nombre contient des requêtes adressées par les Indiens aux blancs, leur demandant d'améliorer leur triste situation. J.-N. Wagner.

Sophonisbe, von Jean de Mairet, mit Einleitung und Anmerkungen von Karl Vollmöller. Heilbronn, Henninger, in-12 de xliv-79 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est le huitième de la collection Vollmöller. Nous n'avons rien à dire de la pièce elle-même, qui est assez connue de nos lecteurs. On sait que *Sophonisbe* est le meilleur ouvrage de Mairet, tant pour la conduite de l'intrigue que pour le style, qui, en plusieurs endroits, rappelle celui de Corneille. On pourrait même y trouver certains passages dont Corneille s'est visiblement inspiré. Nous devons nous borner à faire remarquer le soin scrupuleux avec lequel l'éditeur allemand a reproduit l'édition de 1635, la première de toutes. Dans l'introduction, il s'étend longuement sur les diverses œuvres de Mairet et les dates de leur publication; il y ajoute les nombreuses variantes de la *Sophonisbe*. J.-N. Wagner.

Haustheater (*Théâtre de famille*), de Benedix. Scènes choisies, annotées par G. Hartmann, Paris, Belin, 1892, in-12 cart. de 204 p. — Prix : 1 fr. 25.

Le *Haustheater* de Benedix est inscrit au programme de l'enseignement moderne aussi bien que de l'enseignement classique. Parmi les nombreuses pièces dont cet ouvrage se compose, M. Hartmann a choisi cinq comédies qu'il offre à la jeunesse des écoles : *le Flegmatique*, *le Voyage de noces*, *la Bonne*, *les Chasseurs du dimanche* et *Trop salé*. Ce choix est excellent, et il eût été difficile d'en faire un meilleur. Nous n'osons toutefois promettre aux jeunes lecteurs qu'ils y trouveront beaucoup de choses bien divertissantes. Outre que les œuvres de Benedix sont d'un comique généralement très faible, il est peut-être permis de penser que le public français est plus exigeant que le public allemand dans ces sortes de compositions. Il faut ajouter que le style entre ici pour une bonne part en ligne de compte, et que — les professeurs d'allemand l'auront certainement constaté plus d'une fois — tel passage de ces pièces qui aura intéressé ceux qui le lisent paraîtra sans saveur dès qu'il sera traduit. Leur principal avantage est d'être écrites dans un langage simple, correct et en général facile. L'emploi des locutions et des tours de phrase particuliers à la conversation rend nécessaires des notes fréquentes. Celles dont M. Hartmann accompagne le texte

et qu'il n'a pas craint de multiplier, seront lues non seulement avec profit, mais même avec intérêt, grâce à de nombreux rapprochements avec des langues connues, grâce aussi à certains développements qui rompent heureusement la monotonie habituelle à ce genre de remarques. On lui saura gré également d'avoir donné des pièces complètes, en remplaçant par de brèves analyses les passages moins intéressants qu'il a jugé à propos de supprimer. J.-N. WAGNER.

Les Grands Écrivains français. — Lesage, par EUGENE LINTILHAC. Paris, Hachette, 1893, in-12 de 200 p. — Prix : 2 fr.

Lesage a inventé bien des aventures, bien des intrigues, il en a rempli ses romans, mais non sa vie, qui s'écoula d'une manière peu accidentée et que M. Lintilhac a bientôt fait de nous raconter. C'est l'examen des nombreuses œuvres de l'auteur de *Gil Blas* qui forme la partie essentielle du livre. Après avoir montré le romancier dans ses essais, dans ses tâtonnements, M. Lintilhac nous le fait voir s'affranchissant d'imitations plus ou moins serviles et écrivant *le Diable boiteux* dont il n'emprunte guère que le cadre au *Diablo cojuelo* de Guevara, puis sa belle et mordante comédie de *Turcaret*, puis *Gil Blas*, dont les Espagnols voudraient nous disputer la propriété. M. Lintilhac prouve par d'irréfragables arguments que ce chef-d'œuvre est bien à nous. Ce qu'on pourrait dire, c'est que c'est un roman très français, inspiré par des romans espagnols, comme *Amadis* est un roman très espagnol inspiré par des romans français. M. Lintilhac suit Lesage dans les productions secondaires qu'il donna plus tard et étudie avec soin son style et sa langue. Il termine en nous disant quelle nombreuse descendance littéraire Lesage a laissée parmi nous. L'auteur, dans cet agréable et beau volume, montre qu'il connaît aussi bien les écrivains castillans que les nôtres. TH. P.

L'Esprit de tout le monde, compilé par LORÉDAN LARCHEY. *Riposteurs*. Paris, Berger-Levrault, 1893, in-12 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

On entend bien peu aujourd'hui de ces fines reparties, de ces joyeux bons mots qui paraissent avoir été si fréquents autrefois, qui émaillent tant de livres du temps passé. Pourquoi ? C'est ce que je n'entreprendrai pas d'expliquer; pour le faire, il faudrait se livrer à une étude sur les changements qui se sont manifestés dans le caractère français, sur les causes qui les ont produits et, à coup sûr, *non est hic locus*. Mais ces reparties, ces bons mots, si nous n'en faisons guère, nous amusent toujours, c'est ce que prouve le succès d'un premier volume (Voir *Polybiblion*, t. LXV, p. 47), auquel M. Lorédan Larchey vient d'en ajouter un second. Celui-ci porte pour sous-titre : *Les Riposteurs*. Ce sous-titre n'est pas tout à fait exact; ces saillies, ces ripostes se confondent assez souvent, mais la classification était difficile, c'est ce que M. Larchey nous explique dans une préface amusante comme tout le livre. Après les traits d'esprit qui forment la plus grande partie du volume et dans laquelle le bon roi Henri IV occupe une bonne place, vient une série de naïvetés dont quelques-unes touchent à la malice. Un érudit est toujours un érudit, quelque esprit qu'il ait, et M. Larchey n'a pu s'empêcher de contrôler les origines de bien des mots qu'il a recueillis et de montrer combien de ces mots « démarqués » ont été attribués à divers personnages. Puisque l'aimable compilateur était en veine d'érudition, pourquoi n'a-t-il pas indiqué à chaque saillie les sources où il puisait, et pourquoi n'a-t-il pas donné en tête du livre une bibliographie des ouvrages consultés? Cette liste eût

été curieuse et très considérable ; que de volumes il a fallu parcourir pour en extraire tous ces *conceptos !* Il me semble cependant, et c'était inévitable, que quelques jolis mots ont été oubliés, par exemple celui de Rivarol rencontrant Florian qui marchait avec un manuscrit sortant un peu de sa poche et lui disant : « Ah! chevalier, comme on vous volerait si l'on ne vous connaissait pas ! » *Paris, Versailles et les provinces*, les Mémoires du comte de Ségur, ceux du baron de Bésenval m'ont aussi laissé le souvenir de quelques traits spirituels qui eussent pu figurer dans les *Riposteurs*. — Une petite rectification : M. de Castéja fut préfet sous la Restauration et non sous l'Empire, comme il est dit page 97. — Comme ce sont des fleurs de l'esprit gaulois que M. L. Larchey a rassemblées, il est inutile d'avertir nos lecteurs qu'ils ne doivent pas faire présent de ce bouquet à leurs filles.

TH. P.

Leone X e sua politica, secundo documenti e carteggi inediti, di FRANCESCO NITTI. Firenze, Barbera, 1892, in-12 de 463 p. — Prix : 4 fr.

Si l'on a beaucoup écrit sur Léon X, les derniers travaux relatifs à l'histoire de ce grand Pape remontent à une quarantaine d'années et on avait jusqu'ici peu utilisé les pièces originales ou les correspondances. M. le professeur Nitti a essayé de combler cette lacune, en compulsant les archives d'État de Florence, où devaient naturellement abonder les documents sur les Médicis. La politique du Pontife vis-à-vis de sa ville natale et des principaux membres de sa famille, Laurent et Julien en particulier, ne semble pas empreinte de ce népotisme et de ce gaspillage financier, qui lui avaient été si souvent reprochés. S'il chercha à favoriser les entreprises de son frère et de son neveu, ce fut surtout en vue d'assurer cette liberté de l'Italie qui lui était si chère. Échapper à l'influence des grands souverains de l'époque, en étant le chef d'une sorte de république aristocratique et fédérative, comprenant toute la Péninsule, tel fut le rêve constant de Léon X. Par le même motif, le grand Pontife s'appliqua, non sans duplicité, à tenir la balance égale entre François Ier et Charles-Quint, durant la longue rivalité de l'Espagne et de la France. Il eut la clef de toutes les intrigues qui se croisèrent et se contrarièrent au moment de l'élection à la couronne impériale. Les extraits de lettres et d'instructions diplomatiques publiés par M. P. Nitti nous offrent sur ce point de curieuses révélations. Le Pape aurait voulu écarter d'Italie les étrangers, en les poussant à la guerre contre les Turcs, que, bien à tort, il regardait comme beaucoup plus dangereux pour la chrétienté que les protestants, tant il est vrai que les plus beaux génies se préoccupent souvent beaucoup plus des maux qui existaient dans le passé que de ceux que nous réserve l'avenir ! Mais le grand acte du concordat de 1516 prouve que Léon X aimait l'Église de France, à laquelle il assura trois siècles de prospérité.

M. Nitti ne traite pas à fond la question religieuse : son livre est une étude d'ensemble, éclairée par d'heureuses citations. Il sera indispensable à quiconque voudra refaire à nouveau l'histoire des relations de la Papauté, à l'apogée de sa gloire, avec les puissances d'Europe, qui comptaient au XVIe siècle, la maison d'Autriche, la France et l'Angleterre. G. B. DE P.

Histoire narrative et descriptive de la Grèce ancienne, par CH. SEIGNOBOS. Paris, A. Colin, 1891, in-18 de 598 p. — Prix : 4 fr. — *Supplément à l'usage des professeurs*. Paris, A. Colin, 1892, in-18 de 132 p.

Cet ouvrage constitue une nouveauté dans l'enseignement écrit de l'his-

toire : il tient le milieu entre le précis qui s'efforce de raconter les événements constituant l'histoire d'un peuple de la façon la plus brève et en même temps la plus complète, et pèche généralement par la sécheresse et les lectures historiques, qui racontent en détail les faits les plus importants ou les plus dramatiques sans les rattacher les uns aux autres. Il nous donne un récit intéressant et parfaitement clair de l'histoire politique de la Grèce ancienne ; il accorde le développement nécessaire aux faits principaux et laisse dans l'ombre les détails qui surchargeraient la mémoire. D'ailleurs l'auteur n'a négligé rien de ce qui peut intéresser et faire mieux saisir la vie du peuple grec : les anecdotes caractéristiques que nous trouvons dans ses historiens, les légendes immortalisées par ses poètes, les arts, les institutions, la religion, la littérature. Les jeunes élèves auxquels cet ouvrage est destiné l'apprendront sans peine, et ils le reliront avec plaisir et avec fruit dans le courant de leurs humanités, lorsque l'intelligence s'éveille aux beautés des littératures anciennes et que les souvenirs historiques commencent à se voiler dans la mémoire. Disons enfin que le choix des gravures insérées dans le texte est excellent, et que ces reproductions de monuments antiques ou de paysages sont d'une exécution irréprochable.

Le supplément à l'usage des professeurs que la librairie Colin leur offre gratuitement présente à son tour une certaine utilité. M. Seignobos s'est attaché à leur donner, en suivant page par page le livre de l'élève, deux sortes de renseignements distingués par les caractères du texte. Les parties imprimées en texte ordinaire contiennent les points sur lesquels il est bon d'attirer l'attention des élèves et une sorte de plan de leçon. On y trouve les causes et les conséquences des événements, le caractère et la raison d'être des usages, et enfin un rapprochement entre le monde ancien et le monde moderne. Les renseignements bibliographiques, critiques, historiques et chronologiques sont imprimés en plus petits caractères. Ce supplément fort utile nous semble appelé à rendre de véritables services non seulement aux professeurs, mais aussi aux candidats à la licence et à l'agrégation.

ALBERT ISNARD.

Vie de Bouchard le Vénérable, *comte de Vendôme, de Corbeil, de Melun et de Paris* (*X*e *et XI*e *siècles*), par EUDES DE SAINT-MAUR, publiée avec une introduction par CHARLES BOUREL DE LA RONCIÈRE, archiviste paléographe. (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.*) Paris, A. Picard, 1892, in-8 de XXXVI-45 p. — Prix : 2 fr. 25.

Élevé à la cour de Hugues le Grand, ami et conseiller de Hugues Capet, Bouchard a joué sous ce prince et sous son successeur un rôle assez considérable, et il est clair que la biographie d'un tel personnage présente un grand intérêt pour l'histoire générale, surtout quand il s'agit d'une époque comme les premiers règnes capétiens, dont l'histoire est encore obscure. La vie de Bouchard avait déjà été publiée plusieurs fois, mais le nouvel éditeur montre que ses prédécesseurs n'ont connu que le plus mauvais des trois manuscrits qui la contiennent. Il y avait donc lieu de donner de ce texte une nouvelle édition fondée sur un manuscrit qui dérive immédiatement de l'autographe. Comme le moine Eudes de Saint-Maur a eu surtout pour objet, dans la biographie qu'il a donnée du grand seigneur, de faire œuvre d'édification et de proposer à l'imitation les vertus d'un bienfaiteur de son monastère, il est naturel qu'il y ait dans son récit, écrit un demi-siècle après les événements, des inexactitudes et des lacunes. C'était le devoir de l'éditeur de suppléer aux défauts du texte dans son introduction.

M. Bourel de la Roncière s'en est acquitté excellemment. Aussi croyons-nous que ce petit volume tiendra un des meilleurs rangs dans la collection où il a pris place. E.-G. Ledos.

L'abbé Georgel et la Réorganisation du culte dans les Vosges (1802-1813), par M. l'abbé Ch. Chapelier, curé-doyen de Lamarche. Saint-Dié, typ. Humbert, 1892-1893, in-8 de 65 p.

L'abbé Georgel, auxiliaire dévoué du cardinal de Rohan, au cours de son ambassade à Vienne, travailla énergiquement à sa défense lors du procès du Collier et partagea sa disgrâce. En septembre 1793, il se soumit au décret d'exil qui frappait tout le clergé fidèle et se retira à Fribourg-en-Brisgau, où il resta six années et rédigea ses Mémoires Il rentra en 1801; on lui offrit un évêché qu'il refusa. Il avait soixante-douze ans et comptait passer le reste de sa vie dans la retraite, lorsque Mgr d'Osmond, évêque de Nancy, l'associa à son gouvernement épiscopal et le nomma provicaire général pour le département des Vosges. En supprimant nombre d'anciens diocèses, le Concordat avait démesurément agrandi les nouveaux et rendu nécessaire pour certains évêques la création d'auxiliaires ou de coadjuteurs. Malgré ssn âge, l'abbé Georgel ne se récusa pas, et, de 1802 à 1813, il travailla, spécialement dans les Vosges, à la reconstitution du culte.

M. l'abbé Chapelier, qui a eu en mains la correspondance de l'évêque et du provicaire, nous fait assister aux difficultés de tout genre que comporta cette réorganisation, ne fût-ce que celle de l'institution du séminaire de Nancy. A côté de paroisses qui contribuèrent généreusement, il s'en trouva d'autres où les curés eux-mêmes firent la sourde oreille ; l'abbé Georgel se montra sévère, et son œuvre réussit. La partie la plus épineuse de sa mission lui vint des prêtres assermentés. Le pouvoir civil répugnait aux rétractations éclatantes ; la seule chose à exiger, suivant Fouché et même Portalis, c'était la déclaration « qu'ils adhèrent au Concordat et qu'ils sont dans la communion de l'évêque nommé par le Premier Consul et institué par le Pape. » L'abbé Georgel avait là-dessus de « crucifiantes inquiétudes. » Les assermentés vosgiens s'entretenaient dans le schisme par des correspondances régulières avec les évêques de Besançon, de Strasbourg et de Dijon, anciens constitutionnels; avec Grégoire; avec Maudru, curé de Stenay, ancien évêque intrus des Vosges. Aux prêtres qui traitaient ces anciens assermentés avec hauteur, l'abbé Georgel recommandait avec fermeté plus de charité : « Par vos dénominations *eux* et *nous*, vous continuez à élever un mur de division et à maintenir l'esprit de parti, tandis que vos supérieurs travaillent avec prudence à ramener tous ceux qui leur sont subordonnés à l'unité de doctrine et de sentiment. » Avec les coryphées du schisme, avec les plus violents, il ne dissimulait ni son désir d'user des voies de douceur, ni sa volonté de réprimer avec énergie, quand son devoir lui commanderait d'être sévère. Et il obtint de ce côté de grands succès. Il est d'autres faits que nous pourrions citer; nous aimons mieux renvoyer le lecteur à l'écrit si littéraire et si judicieux de M. l'abbé Ch. Chapelier. Victor Pierre.

The Wars of York and Lancaster (1450-1483), arranged and edited by Edith Thompson. London, David Nutt, 1892, in-16 de VIII-174 p.— Prix : 1 fr. 80.

La collection : *English History from contemporary writers*, à laquelle appartient ce petit volume, est analogue à celle publiée en France par la maison Hachette. Elle est particulièrement rédigée à l'usage des établisse-

ments d'instruction, mais sa portée est plus générale et elle intéresse également toutes les personnes désireuses de connaître l'histoire et n'ayant ni le temps ni les moyens de se reporter aux sources, aux documents contemporains.

Miss Edith Thompson s'est chargée de la rédaction de *la Guerre des deux Roses*, cette lutte acharnée et retentissante entre les maisons d'York et de Lancastre, dont un poète a dit :

> Heard ye the din of battle bray,
> Lance to lance, and horse to horse.

L'ouvrage contient des extraits de Blakman, Gascoigne, Pecock, William Worcester, Chastelain, Comines, Warkworth ; des emprunts faits aux chroniques de Whethamstede et de Gregory, aux rôles du Parlement. Ces citations sont judicieusement classées suivant l'ordre des faits et constituent un harmonieux récit. Tous les documents ont été traduits ou transcrits en anglais moderne afin d'être à la portée de tous les lecteurs.

R. Lambelin.

Un Curé de campagne de l'ancien régime (1770-1819), par l'abbé Ph. Torreilles. Perpignan, Latrobe, 1893, in-8 de 69 p. — Prix : 1 fr. 25.

C'est un touchant exposé que cette vie du digne curé de Ponteilla, l'abbé Vilar. L'auteur nous le montre dans trois périodes : la première, celle de sa tranquille existence, de 1770 à 1789 ; la deuxième, très agitée, où l'abbé Vilar refuse le serment, se retire en Espagne, revient, à la première éclaircie, auprès de ses ouailles, et retourne définitivement en exil pour n'en revenir qu'à la fin de 1800 ; la troisième, où il reprend son ministère dans son ancienne paroisse et y meurt, plein de jours, le 20 avril 1819, à quatre-vingt-un ans.

Qu'était Ponteilla sous l'ancien régime ? Une sorte de château fort, abritant une cinquantaine de familles et plus de deux cents personnes, dont vingt-quatre privilégiées, tandis que cent vingt et une participaient à toutes les taxes. — « Dans la plupart des familles, pendant que la mère, aidée de ses filles, garde la maison, fait le ménage, pétrit le pain et surveille la basse-cour, le père est aux champs, avec ses fils ou ses valets.... Quoiqu'il commence assez tôt, six heures en été et sept heures en hiver, et qu'il rentre assez tard, sept heures en été et cinq heures en hiver, il ne travaille en fait pas plus de huit à neuf heures, car il perd beaucoup de temps à deviser, manger et dormir. A la fin de la journée, il revient au logis sans grande fatigue et avec un gain fort raisonnable d'une livre en moyenne, soit 2 fr. ou 2 fr. 50 de notre monnaie. » Mais l'on chômait souvent, les ouvriers des campagnes ne se résignant au travail, écrivait l'intendant en 1790, « que quand la nourriture de la semaine pour toute la famille n'est pas assurée. » L'auteur donne le détail des impôts, de l'instruction, des cérémonies religieuses ; il rappelle la trêve de cent un ans votée en 1673 entre les membres de certaines familles, et la délibération de la communauté assemblée en 1664 pour s'entendre avec le curé *per tenir pau y quietut*. Il passe ensuite au temporel de la cure : offrandes en nature, quêtes des confréries, revenus des terres, dîmes. Ainsi, en 1791, l'abbé Vilar déclarait avoir reçu, l'année précédente, 34 livres 8 sols pour les agneaux ; 37 l. 10 s. pour la laine ; 18 l. pour les pois ; 858 l. pour le blé ; 50 l. pour le méteil ; 15 l. pour l'orge ; 266 l. pour les raisins ; 176 l. pour les olives ; en tout 1,451 l. 18 s. Tel était le produit brut de la dîme ; il en fallait déduire : 56 l. pour l'entretien d'une lampe devant le Saint Sacrement ; 48 l. pour les

frais de la récolte de blé, 28 l. 10 s. pour celle des raisins, et 32 l. 10 s. pour celle des olives; il lui restait donc 1,289 l. 18 s. qui, déduction faite de l'impôt du Roi, de 30 à 40 l. environ, se réduisaient à 1,250 livres. Si l'on ajoute le casuel, qui était de 200 l. environ, on obtient un total de 1,450 l., auquel pouvait s'ajouter l'honoraire des messes, taxé alors à 10 sols.

Nous donnons tous ces détails, d'ailleurs intéressants en eux-mêmes, pour montrer avec quel soin M. l'abbé Torreilles a étudié son sujet; ce sont toutes pièces officielles qui en forment la trame et qui donnent à cette notice sur l'éditiant abbé Vilar la portée d'un document d'intérêt général.

VICTOR PIERRE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 18 octobre, Dieu a rappelé à lui une des plus belles âmes, un des plus grands génies qui soient venus illuminer ce monde : Charles-François GOUNOD, le maître incomparable, à la fois musicien, artiste consommé dans son art, poète, écrivain, philosophe, et par-dessus tout chrétien dans la plus complète acception du mot, a été frappé soudain le dimanche 15 octobre, et il a expiré le mercredi matin, après une longue agonie, à l'âge de soixante-quinze ans. Gounod était né à Paris le 18 juin 1818. Grand prix de Rome en 1839, il passa plusieurs années à Rome et à Vienne, où il fit exécuter à l'église Saint-Charles, le 2 novembre 1843, une messe de *Requiem*. Quand il revint en France, il occupa le poste de maître de chapelle à l'église des Missions étrangères. Ce que fut, pendant six années, sous sa direction si élevée et si sûre, cette maîtrise d'une humble église, ceux qui eurent le bonheur de la fréquenter alors ne sauraient l'oublier. Devenu directeur de l'Orphéon, il fit exécuter à Saint-Eustache, en 1849, une messe solennelle qui obtint un grand succès. Ce fut l'année suivante que commença sa carrière théâtrale. Voici la liste de ses œuvres dramatiques : *Sapho*, opéra en trois actes, Opéra, 16 avril 1851 (repris en quatre actes, le 2 avril 1884); — *Ulysse*, tragédie en cinq actes avec chœurs, de Ponsard, Comédie-Française, 18 juin 1852; — *La Nonne sanglante*, opéra en cinq actes, Opéra, 18 octobre 1854; — *Le Médecin malgré lui*, opéra-comique en trois actes, Théâtre-Lyrique, 15 janvier 1858 (repris plus tard à l'Opéra-Comique); — *Faust*, opéra dialogué en cinq actes, Théâtre-Lyrique, 19 mars 1859 (repris à l'Opéra avec des récitatifs remplaçant le dialogue et d'importantes modifications dans la partition, le 3 mars 1869); — *Philémon et Baucis*, opéra en trois actes, Théâtre-Lyrique, 18 février 1860 (repris à l'Opéra-Comique, réduit à deux actes, le 16 mai 1875); — *La Reine de Saba*, opéra en quatre actes, Opéra, 29 février 1862; — *Mireille*, opéra dialogué en cinq actes, Théâtre-Lyrique, 19 mars 1864 (réduit à trois actes le 15 décembre de la même année, puis repris à l'Opéra-Comique sous cette dernière forme le 10 novembre 1874); — *La Colombe*, opéra-comique en deux actes (écrit pour le théâtre de Bade et représenté en cette ville en 1860), Opéra-Comique, 7 juin 1866 (repris plus tard sur une scène éphémère, le Nouveau-Lyrique, située rue Taitbout); — *Roméo et Juliette*, opéra en cinq actes, Théâtre-Lyrique, 27 avril 1867 (repris à l'Opéra-Comique le 20 janvier 1873, puis joué à l'Opéra le 28 novembre 1888); — Chœurs et musique symphonique pour les *Deux Reines de France*, drame en quatre actes de M. Ernest Legouvé, théâtre Ventadour, 27 novembre 1872; — Chœurs et musique symphonique pour *Jeanne d'Arc*, drame en cinq actes de M. J. Barbier, théâtre de la Gaieté, 8 novembre 1873 (repris plus tard à la Porte-Saint-Martin); — *Cinq-Mars*, opéra dialogué en

quatre actes, Opéra-Comique, 5 avril 1877; — *Polyeucte*, opéra en cinq actes, Opéra, 7 octobre 1878; — *Les Tributs de Zamora*, opéra en cinq actes, Opéra, 1er avril 1881; — Musique pour *les Drames sacrés*, Vaudeville, mars 1893. Nous ne saurions avoir la prétention d'indiquer ici, même sommairement, les autres œuvres musicales de Gounod. Citons seulement la messe de Sainte-Cécile (1855); la messe du Sacré-Cœur (1876); *Gallia*, élégie biblique, exécutée à Londres, au lendemain de nos désastres, le 1er mai 1871; *Biondina*, ce délicieux petit poème composé en 1872; la messe de Jeanne d'Arc (1887), et ces deux œuvres magistrales : *Rédemption*, dont il avait aussi composé le texte, et qui fut exécutée pour la première fois à Birmingham, en 1882, et *Mors et Vita*, exécutée dans la même ville le 26 août 1885. Gounod avait été nommé membre de l'Académie des beaux-arts en 1866; il était grand officier de la Légion d'honneur. Ses œuvres littéraires sont peu nombreuses et plusieurs n'ont pas vu le jour. Ce qu'on connaît de lui, outre plusieurs lectures faites à l'Institut, en particulier *la Nature et l'Art* (25 octobre 1886), c'est principalement son admirable étude sur *le Don Juan de Mozart* (Paris, 1890, in-16 de IV-220 p.). Citons encore *l'Académie de France à Rome* (extrait de la *Nouvelle Revue* du 1er janvier 1882, in-8 de 8 p.); le *Henri VIII, de Saint-Saëns* (extrait de la *Nouvelle Revue* du 1er avril 1883); des préfaces aux *Soirées parisiennes* de D. Mortier (1883), et aux *Annales du théâtre et de la musique*, de Noël et Stoulling (1883); un certain nombre d'articles de revues et de journaux. Nous ne saurions oublier enfin que le *Polybiblion* eut l'honneur de publier quelques articles de Gounod (voir t. I, p. 31 et 149, et t. XII, p. 142).

— Sir William Smith est mort le 7 octobre dernier, dans sa quatre-vingt-unième année. Né à Londres en 1813, les excellentes études qu'il commença dans sa jeunesse et le soin qu'il mit à les approfondir lui firent obtenir facilement aux collèges de Highbury et de Homerton une chaire d'humanités. Les occupations du professorat ne l'empêchèrent pas de préparer les ouvrages qui lui ont acquis une réputation si méritée et universelle. Il n'est personne qui ne connaisse ces précieux instruments d'études composés sous sa direction : le Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, ceux de biographie et de géographie anciennes, le Dictionnaire de la Bible et le Dictionnaire des antiquités chrétiennes. Dans ces ouvrages, on trouvait condensés avec un soin remarquable tous les résultats de l'érudition moderne, et ces volumes donnaient, dans un format commode et maniable, des renseignements sûrs et suffisamment complets. Aussi ont-ils été traduits et imités à l'étranger. L'encyclopédie qu'il a publiée pour les huit premiers siècles de l'ère chrétienne forme un tout plus considérable. Les dictionnaires latin-anglais et anglais-latin, composés par lui et qu'il a mis au courant des derniers travaux de l'érudition, sont estimés comme les meilleurs parus en Angleterre. Après avoir renoncé en 1869 aux fonctions d'examinateur de l'Université de Londres, qu'il exerçait depuis 1853, il conserva la direction d'un des recueils périodiques anglais les plus appréciés : *The Quarterly Review*, qu'il avait acceptée en 1867. Ses mérites l'avaient fait créer baronnet par la Reine. Dans la liste que nous donnons ci-dessous des œuvres de l'éminent savant, nous avons fait un choix parmi ses publications classiques, trop nombreuses pour être ici toutes énumérées : *Dictionary of Greek and Roman antiquities* (1841-1842, in-8); — *Dictionary of Greek and Roman biography and mythology* (1843-1848, 3 vol. in-8); — *Chronological Tables of Greek and Roman history* (1849, in-16); — *New classical Dictionary of biography, mythology and geography* (1850, in-16); — *Smaller classical Dictionary for young persons* (1852, in-8); — *Dictionary*

of Greek and Roman geography (1852-1857, 2 vol. in-8); — *Dictionary of the Bible* (1860-1863, 3 vol. in-8); — *A concise Dictionary of the Bible* (1865, in-8), résumé du grand ouvrage de M. Smith, par W.-A. Wright; — *A smaller Dictionary of the Bible* (1866, in-8); — *The Old Testament history* (1865, in-8); — *The New Testament history* (1866, in-8); — *Latin-English dictionary* (1855, in-8); — *Smaller Latin-English dictionary* (1855, in-12); — *First latin dictionary and vocabulary* (1861, in-12); — *Student's latin grammar* (1863, in-8); — *Principia latina* 1860-1866, 6 vol. in-12); — *Latin exercices* (1840, in-12); — *G. Curtius' grammar of the Greek language* (1863, in-8); — *Smaller History of Greece* (1860, in-8); — *Smaller History of Rome* (1860, in-8); — *Smaller History of England* (1862, in-8); — *Student's History of France* (1864, in-8); — *Student's Gibbon* (1857, in-8); — *Student's Manual of ancient geography* (1861, in-8); — *Student's Manual of the English language*, avec la collaboration de P. Marsh (1862, in-8); — *Smaller classical Mythology* (1867, in-8); — *Grammar of the Latin language*, en collaboration avec T. D. Hall (1867, in-8); — *A copious and critical English-Latin dictionary*, avec T. D. Hall (1870, in-8); — *A Dictionary of christian antiquities*, avec M. Samuel Cheetham (1875-1880, 2 vol. in-8); — *A Dictionary of christian biography, literature, sects and doctrines during the first eight centuries* (1877-1887, 4 vol. in-8).

— On annonce encore la mort de M. Ernest Ameline, secrétaire perpétuel de l'Association philotechnique, le poète des *Amours brisées* (1880, in-12) et des *Grèves et falaises* (1884, in-18), mort le 23 octobre, âgé de soixante-huit ans, à Paris; — de M. Jules Labbé, professeur au collège Rollin, ancien collaborateur de l'*Opinion nationale*, à qui l'on doit d'assez nombreuses éditions classiques, mort à soixante ans, le 10 octobre; — de M. N. Hardoin, écrivain et dessinateur, plus connu sous le nom de Dick de Lonlay, dont nous rappellerons ici les ouvrages suivants : *A travers la Bulgarie* (1885, in-8); — *Au Tonkin, 1883-1885* (1885, in-8); — *De Paris à Moscou, souvenir du couronnement de S. M. Alexandre III* (1887, in-8); — *l'Armée russe en campagne* (1888, in-8); — *Notre Armée* (1889, gr. in-8); — *Français et Allemands*, histoire anecdotique de la guerre de 1870 (1886-1890, 6 vol. in-8), mort à quarante-sept ans, en octobre; — de M. Jules de la Chauvelays, à qui l'on doit quelques études d'histoire militaire : *Guerres des Français et des Anglais du XIe au XVe siècle* (1875, 2 vol. in-8); — *l'Art militaire chez les Romains* (1884, in-8); — *le Combat à pied de la cavalerie au moyen âge* (1885, in-8), mort en octobre; — de M. le comte Gustave de la Tour, ancien député, ancien maire de Tréguier, collaborateur de l'*Univers*, directeur pendant un temps de *la Bretagne, journal de Saint-Brieuc*, qui laisse entre autres ouvrages : *Lorraine et France* (1851, in-8); — *Stérilité des missions protestantes* (1853, in-18); — *Scènes* (1860, in-18) et *Nouvelles scènes* (1864, in-18) *de la vie bourgeoise*, mort le 16 octobre, à Tréguier, âgé de quatre-vingt-cinq ans; — de M. Lecoulteux, ancien professeur à l'Institut agronomique et au Conservatoire des arts et métiers, directeur des *Annales agronomiques*, mort à Cerçay, près la Motte-Beuvron, âgé de soixante-quatorze ans; — de M. Émile-Louis Lenoel, vice-président du Sénat, à qui l'on doit : *Les Actionnaires ruinés par la jurisprudence* (1867, in-8); — et *Qu'est-ce que la République?* 1872, in-8), mort à soixante-six ans, le 24 octobre; — du R. P. Ferdinand-Dominique Le Tellier, qui, pendant plus de quarante ans passés dans l'ordre de Saint-Dominique, n'a cessé d'exercer avec succès son zèle dans la prédication, mort à Rouen, le 24 octobre, âgé de soixante-six ans; — de M. l'abbé Maugin, aumônier du lycée Hoche, à Versailles, chanoine honoraire de ce diocèse, mort le 25 octobre; — de M. le docteur Marcel Por-

CHER, membre de l'Académie de médecine, mort le 9 octobre, à Paris, âgé de cinquante-huit ans; — de M. RACINET, dessinateur, dont tout le monde connaît les magnifiques ouvrages publiés chez Firmin-Didot : *L'Ornement polychrome* et *le Costume historique*, mort le 28 octobre; — de M. SAULERIN, ingénieur civil, à qui l'on doit l'invention des freins qui portent son nom, mort à Paris, âgé de quarante-neuf ans, le 23 octobre; — de M. Jules UZÈS, accompagnateur au Conservatoire, pianiste et compositeur distingué, mort le 23 octobre, à cinquante-quatre ans.

— A l'étranger, on annonce la mort : de Alexis-Nicolaievitch APOUCHTIN, poète lyrique russe, mort le 29 août, à cinquante-deux ans, à Saint-Pétersbourg; — de miss Stella AUSTIN, à laquelle on doit de nombreux ouvrages pour la jeunesse, morte en octobre; — de M. H. W. CROSSKEY, géologue, mort le 1er octobre, à Birmingham; — de M. Gust.-Ed. FLEMMING, ancien bibliothécaire de la ville de Stockholm, mort le 31 août, à Södermannland, âgé de soixante et onze ans; — de Mme Luise VON FRANÇOIS, nouvelliste allemande, morte le 25 septembre, à Weissenfels; — de M. John GADSBY, tour à tour imprimeur à Manchester et à Londres, à la plume de qui l'on doit plusieurs ouvrages relatifs à son art, mort en octobre; — de M. Robert-Perceval GRAVES, dont on estime fort *The Life of sir William Rowland Hamilton* (1882-1888, 3 vol. in-8), mort âgé de soixante-treize ans; — de M. C.-E. HASKINS, professeur au collège Saint-John, à Cambridge, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, une bonne édition de Lucain, parue en 1887, mort en octobre; — de M. Yoshito INOKO, professeur à l'Université de Tokio, qui laisse un certain nombre d'écrits sur la physiologie et la pharmacologie, mort à Berlin, en octobre; — de mistress Annie-Elizabeth IRELAND, écrivain anglais, morte le 4 octobre; — du Rév. Benjamin JOWETT, maître du collège de Balliol et professeur royal de grec à l'Université, à qui l'on est redevable de bonnes traductions de Platon, d'Aristote et de Thucydide, et d'importants travaux sur l'histoire de la philosophie grecque, mort le 1er octobre 1893, âgé de soixante-seize ans, à Headley Park (Hampshire); — de M. Reinhold KLETTE, architecte et auteur de travaux remarqués sur son art, mort à Holzminden, le 16 septembre; — de M. Friedrich Traugott KÜTZING, botaniste distingué, mort à quatre-vingt-six ans, à Nordhausen, le 9 septembre; — de M. LANG, directeur de l'Institut météorologique de Munich, mort le 24 septembre; — de M. le docteur Conrad LEEMANS, ancien directeur du musée royal des antiquités de Leyde, correspondant de l'Institut de France, connu par ses nombreux travaux sur l'égyptologie et surtout par sa grande publication des *Monuments égyptiens* du musée de Leyde, commencée en 1835 et terminée en 1872, mort à Leyde, le 14 octobre; — de M. Mathias MULL, qui, en plus de sa collaboration à *The Times of India*, *The Bombay Gazette*, a donné au public *Shakespeare* (1883, in-8), mort à soixante-treize ans; — de M. Alexis PLETCHÉIEV, poète russe, fort estimé dans son pays, dont les poésies ont été recueillies en un volume (1887, in-8), et à qui l'on doit des Études sur le XVIIIe siècle et notamment sur les femmes françaises à cette époque, insérées dans les « Annales de la patrie, » mort à Paris, le 8 octobre; — de M. William RENDLE, qui a consacré à son lieu de naissance un ouvrage fort remarqué : *Old Southwark and its people* (1887, in-8), mort à quatre-vingt-trois ans, le 16 octobre; — de M. Hermann SAUPPE, professeur à l'Université de Gœttingue, rédacteur des *Nachrichten* de la Société royale de cette ville, à qui l'on doit plusieurs études sur l'antiquité grecque et romaine, presque toutes écrites en latin et publiées dans les *Index lectionum* de l'Université, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 15 octobre; — de M. Philip SCHAFF, historien et théologien protestant, président

du comité américain de revision de la Bible, dans l'œuvre considérable de qui nous citerons particulièrement : *History of the Christian Church* (1859-1888, 6 vol. in-8), *Bibliotheca symbolica Ecclesiae universalis* (1877, 3 vol. in-8), *Encyclopædia of living divines and Christian workers of all denominations in Europe and America* (1887, in-8), avec M. Jackson ; *Theological propædeutic* (1893, in-8), mort en octobre, à soixante-quatorze ans.

Congrès. — Lorsque cette livraison sera distribuée, le quatrième congrès provincial de la Société bibliographique sera terminé. Comme nous l'avons déjà dit, c'est le Mans que la Société a choisi cette année comme lieu de réunion les 14 et 15 novembre. Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Rennes, administrateur du diocèse du Mans, a daigné accepter la présidence d'honneur de ce congrès. Nous croyons bien faire en indiquant à nos lecteurs les principales communications qui seront faites en ces deux jours dans les trois sections du congrès. Dans la première section (Société bibliographique), M. le comte de Bourmont fera ressortir le rôle scientifique de la Société, en parlant du *Polybiblion*, de la *Revue des questions historiques*, du *Répertoire des sources historiques*, et des autres publications de la Société; M. V. Pierre parlera des publications qui ont trait à l'œuvre de la Société : *Bulletin*, *manuel*, *almanachs*, *brochures*, *tracts*, etc. ; M. le comte de Bizemont exposera l'appui que les autres œuvres peuvent trouver dans la Société bibliographique et l'intérêt qu'elles ont à entrer en relations avec elle; une place sera naturellement réservée au côté local de l'œuvre, et M. de Boistertre fera connaître l'organisation de la Société dans l'Ouest; enfin la Société d'histoire contemporaine, création de la Société bibliographique, trouvera un éloquent rapporteur dans M. Domet de Vorges. Dans la deuxième section, plus particulièrement consacrée à l'étude, nous notons le rapport de M. R. Triger sur le mouvement scientifique, historique et artistique dans la Sarthe au XIXe siècle, rapport que suivront ceux de MM. le comte de Bastard, L. Brière et l'abbé Anis, sur les sociétés historique du Maine et d'agriculture de la Sarthe et sur le mouvement scientifique dans la Mayenne. Les bibliothèques et collections tant publiques que privées feront l'objet de communications intéressantes. Enfin quelques monographies seront lues : *Un Drame religieux du moyen âge, le Miracle de Théophile*, par M. Marius Sepet; — *L'Instruction publique en Eure-et-Loir avant 1789*, par M. l'abbé Haye ; — *L'Instruction publique à Mamers avant et pendant la Révolution*, par M. G. Fleury; — *L'Imprimerie à la Flèche avant la Révolution*, par M. le baron E. de la Bouillerie; — *Une Commune de la Sarthe pendant la Révolution*, par M. l'abbé Bauche; — *Monographie du canton de Montdoubleau*, par M. l'abbé Blanchard ; — *Les Études botaniques dans la Sarthe depuis dix ans*, par M. l'abbé Léveillé ; — *Les Études géologiques dans la Mayenne*, par M. le docteur Chevalier; — *Les Études scientifiques dans l'Orne*, par M. l'abbé Letacq, d'Alençon; — *Les Syndicats agricoles en Anjou*, par M. Nicolle. La troisième section (la propagande) ne sera pas, certes, moins intéressante : tour à tour seront passés en revue les efforts du comité catholique de la Sarthe (rapporteur, baron E. de la Bouillerie) ; l'instruction à tous ses degrés (MM. Ch. Véral, abbé Godefroy, vicomte Hervé de Broc, abbé Laude, docteur Maisonneuve, abbé Bourgain) ; la presse locale (abbé Dupuy) ; les bibliothèques circulantes tant en général (comte de Bizemont) que dans la Sarthe (MM. Hardouin du Parc et Celier) et au Mans (abbé Pealon) ; les conférences populaires (M. Ed. Bodin), etc. La simple lecture de ce programme éveillera sans doute les regrets de ceux de nos lecteurs de la Sarthe et des pays voisins qui n'auront pas profité de la facilité qu'ils avaient d'adhérer au congrès, même sans être membres de la Société, moyennant une faible cotisation de dix francs.

— C'est avec grand plaisir que nous signalons l'important recueil qui vient de paraître sous ce titre : *Association française pour l'avancement des sciences. 22e session, août 1893. Besançon et la Franche-Comté, notices historiques, scientifiques et économiques* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XIX-693 p., orné de vignettes et de gravures par Isembart et H. Michel). Nombre d'écrivains franc-comtois ont contribué à donner à cet ensemble un aspect des plus remarquables et des plus séduisants. Nous aurons probablement à revenir, avec quelques détails, sur certains travaux insérés dans ce volume; pour l'instant, nous devons nous borner à enregistrer simplement les études qui le composent, savoir : *Notice historique sur la Franche-Comté et le pays de Montbéliard*, par feu M. A. Castan; — *Le Préhistorique en Franche-Comté*, par le Dr Albert Girardot; — *Géologie du Jura*, par M. A. Vézian; — *Météorologie et climatologie du Doubs*, par le Dr A. Magnin; — *Végétation des Monts-Jura*, par le même; — *Les Forêts de la Franche-Comté*, par M. Gurnaud; — *La Faune du Jura*, par M. Menegaux; — *L'Agriculture du Doubs*, par M. P. Faucompré; — *Les Sociétés de fromagerie en Franche-Comté*, par M. A. Gauthier; — *L'Industrie en Franche-Comté*, par M. H. Mairot; — *L'Instruction publique en Franche-Comté*, par M. L. Pingaud; — *Notice historique et descriptive sur Besançon et ses monuments*, par feu M. A. Castan; — *Population et hygiène*, par le Dr Baudin; — *Facultés des sciences et des lettres (1808-1892)*, par M. L. Pingaud; — *Observatoire*, par M. L.-J. Gruey; — *École réorganisée de médecine et de pharmacie*, par le Dr L. Chapoy; — *Enseignement secondaire, lycée Victor Hugo, lycée de jeunes filles, établissements libres*, par M. L. Pingaud; — *Enseignement primaire, écoles normales, etc.*, par M. J. Bailliart; — *École municipale des beaux-arts*, par M. A. Ducat; — *École municipale de musique*, par le Dr A. Magnin; — *Archives du département du Doubs et de l'ancienne province de Franche-Comté*, par M. J. Gauthier; — *Bibliothèque et archives municipales*, par le même; — *Musées d'art et d'antiquités*, par M. A. Ducat; — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*, par M. L. Pingaud; — *Société d'émulation du Doubs*, par feu M. Éd. Besson; — *Société d'agriculture du Doubs*, par M. A. Gauthier; — *Société d'horticulture du Doubs*, par M. X. Chauvelot; — *Société de médecine et Association des médecins du Doubs*, par M. L. Chapoy; — *Société des amis des beaux-arts* et *Société des architectes du Doubs*, par M. A. Ducat; — *Club alpin, section du Jura*, par M. A. Vézian; — *Sociétés diverses*, par le Dr A. Baudin; — *Fabrique et école d'horlogerie*, par M. Ch. Sandoz; — *Bains salins*, par le Dr Baudin; — *Hospices civils*, par le Dr Saillard; — *Asile départemental*, par le Dr Heitz. Ce volume, qui prouve une fois de plus que Besançon est un centre intellectuel de premier ordre, se termine par des *Promenades et excursions* des plus agréables aux environs de la ville, proposées d'une façon aussi pittoresque que littéraire, par MM. J. Gauthier, Menegaux et Nicklès.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 29 septembre, M. Salomon Reinach a achevé la lecture de son mémoire sur les caractères et l'origine de l'art gallo-romain. M. Senart a ensuite commencé la lecture d'un travail sur l'origine des cartes dans l'Inde. — Dans celle du 6 octobre, après que M. Homolle eut rendu compte des travaux de l'école d'Athènes, M. le docteur Carton a lu un rapport sur la mission dont il a été chargé en Tunisie. — Le 13 octobre, M. Schwob a entretenu l'Académie de la signification des noms hébraïques des anges. — Dans la séance du 20 octobre, M. Müntz a lu un mémoire sur la légende de la papesse Jeanne. — Le 27 octobre, M. Foucart a communiqué une étude sur l'origine et la nature des mystères d'Éleusis, et M. Joret a donné lecture d'un travail sur les jardins de l'ancienne Égypte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 14 octobre, M. Zeller a lu une étude historique sur le socialisme au temps de la Réforme en Allemagne. — Le 21 octobre, après la lecture d'une notice de M. Georges Picot sur M. Salmon, correspondant de la section de morale, M. Passy a communiqué une étude sur le rôle des intermédiaires commerciaux. — Dans la séance du 28 octobre, M. Germain Bapst a lu un mémoire sur ce que devinrent les objets d'art et d'ameublement confisqués pendant la Révolution.

Ex-libris imaginaires et supposés de personnages célèbres anciens et modernes. — De plus en plus s'affirme le goût des ex-libris, ces figurines adoptées comme marque de possession par nombre de bibliophiles. En ces dernières années, toutefois, ce goût s'est révélé chez beaucoup de collectionneurs comme une passion aussi forte que l'amour du livre lui-même : une société française d'ex-libris constituée récemment (Voir *Polybiblion*, t. LXVIII, p. 84) en est la preuve irrécusable; mais cela ne suffisant point sans doute, voici que le libraire parisien L. Joly a mis à exécution une idée vraiment originale, à laquelle nul n'avait songé jusqu'ici, de sorte que depuis quelque temps l'on peut se procurer chez lui des « ex-libris imaginaires » de toute beauté. La première série de cette publication comprend dix livraisons à 1 fr. Dix-sept célébrités contemporaines défuntes ont inspiré l'artiste. En voici les noms : Edgar Poë, Sophie Arnould, Cazotte, Brillat-Savarin, Pierre Dupont, Dr Ricord, Félix Pyat, Alphonse Karr, Ponson du Terrail, Baudelaire, Alfred de Musset, de Banville, Henri Murger, Meissonier, Ernest Renan, François Boucher, Grétry. — L'éditeur a réservé dans son recueil une place à trois compositions spéciales, avec devises, qui peuvent être adoptées par les amateurs non encore pourvus. C'est donc vingt vignettes gravées à l'eau-forte que renferme la première série des ex-libris imaginaires. A cette collection, qui en bloc ne coûte que 10 fr., sont jointes des planches supplémentaires, savoir : *Le Chercheur d'ex-libris;* un portrait humoristique du trop fameux Renan; *Le Repas des Bouquinistes du quai des Augustins* et un ex-libris « aux chats, » gravé sur bois par Valotton et qui n'est autre que celui de M. Joly. Ce n'est pas le moins typique ni le moins justifié aux yeux des familiers de la maison du quai Saint-Michel : recommandé aux amis de la race féline. — La première livraison de la deuxième série de l'œuvre a paru ces jours-ci. Plus luxueusement tirés encore que les précédents, les deux ex-libris qui s'y trouvent s'appliquent à Napoléon Ier (une composition superbe) et à Washington; cette dernière figurine, notons-le en passant, a le tort (si c'en est un) d'être une reproduction authentique. — Il convient d'ajouter qu'avec cette deuxième série, paraît un petit recueil tantôt instructif, tantôt amusant, intitulé : *Ex-libris ana* (in-8 de 4 p.). Petit recueil, espérons-le, deviendra grand pourvu qu'il soit encouragé, et nous ne doutons point que la faveur du public ne facilite à M. Joly la tâche qu'il s'est imposée.

Numismatique du Dauphiné, du Comtat Venaissin et de la Provence. — Nous avons déjà signalé ici les études numismatiques de M. Roger Vallentin sur le sud-est de la France. Nous en indiquerons une nouvelle série dans laquelle l'auteur reproduit de nombreux documents qui viennent éclairer les questions si délicates de l'organisation des ateliers monétaires au moyen âge et à la Renaissance. M. R. Vallentin suit, avec raison, dans ces études les principes mis en pratique par M. F. de Saulcy et M. A. de Barthélemy, et certaines de ses dissertations se lisent avec un charme que l'on ne s'attendrait pas à trouver dans des brochures qui portent les titres suivants : *De l'ancienneté du marc en Dauphiné* [*1110*] (Genève, Jarrys, in-8 de 7 p.); —

De la réception des filles des compagnons à la monnaie d'Avignon (Paris, Société française de numismatique, in-8 de 17 p.) (très curieuse étude au point de vue du costume, où l'on voit les filles de compagnons offrir une chemise au prévôt général pour leur réception, les compagnons, un haut-de-chausses, etc.); — *Jetons d'aumône valentinois à retrouver* [*1398*] (Valence, imp. J. Céas, in-8 de 7 p.); — *Signification de la légende bilinéaire de quelques doubles deniers pontificaux frappés à Avignon* (Mâcon, Protat, in-8 de 4 p.); — *Notes sur les pinatelles de Philippe-Guillaume, prince d'Orange* [*1584-1612*] (Bruxelles, J. Goemaere, in-8 de 7 p. et pl.); — *L'Atelier temporaire de Valence* [*1592*] (Valence, imp. J. Céas, in-8 de 16 p.). Ces nouvelles publications portent à quarante-neuf la série des brochures de M. Roger Vallentin. Bien que toutes ne soient pas du même format, il a joint à l'envoi fait à ses amis de ses derniers tirages à part, deux titres et tables permettant de les réunir en volumes et.... de se rendre compte des lacunes que peut offrir leur collection. Ce mode de bibliographie sans prétention nous semble mériter d'être signalé. Nous regrettons cependant que l'auteur n'ait pas fait connaître les recueils dans lesquels avaient été imprimés ces mémoires, ce qui aurait permis aux moins favorisés d'y recourir, le cas échéant.

Paris. — L'abbé Jean-Paul Bignon, qui fut bibliothécaire de la Bibliothèque du Roi de 1718 à 1741, prit pour secrétaire dans ces fonctions un certain abbé Jourdain, auquel on doit le *Mémoire historique sur la Bibliothèque* inséré au tome Ier du *Catalogue des livres imprimés* de 1739. L'abbé Jourdain tint un journal de tous les faits concernant l'établissement auquel il était attaché. L'on conçoit tout l'intérêt qu'offre un semblable recueil, où se trouve résumée toute l'histoire de notre grande bibliothèque pendant plus de dix ans : le journal, en effet, n'a commencé d'être tenu régulièrement qu'en 1724 et s'arrête en 1735. En outre, l'abbé Jourdain l'a fait précéder d'un résumé de l'administration de l'abbé Bignon depuis 1718. Ce document, fort important surtout pour l'histoire des accroissements de la Bibliothèque, et où l'on trouve de précises indications sur des voyages scientifiques entrepris par ordre du Roi, vient d'être publié par M. Henri Omont : *La Bibliothèque du Roi au début du règne de Louis XV (1718-1736), journal de l'abbé Jourdain* (Paris, in-8 de 92 p. Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, tome XX). Le savant conservateur adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale a enrichi ce texte de notes explicatives, d'un ample index alphabétique et de deux appendices, l'un sur la découverte de deux cent seize médailles antiques trouvées à Troyes en 1726 et qui vinrent prendre place dans le cabinet des médailles, l'autre sur les nouvelles constructions de la bibliothèque en 1727.

— M. Charles Dejob consacre une fort intéressante étude à Lamartine considéré comme homme politique (Paris, A. Colin, gr. in-8 de 31 p. Extrait de la *Revue internationale de l'Enseignement*). On rapprochera ces pages, où le bon sens et l'esprit sont heureusement associés, des récents travaux dont le grand poète a été l'objet (de Chamborand, Deschanel, Frémy, de Vogüé). D'amusantes particularités se mêlent aux judicieuses appréciations du critique. M. Dejob se montre bienveillant, mais très juste, et on n'a jamais mieux résumé la vie politique et oratoire du poète homme d'État.

— M. Léopold Delisle publie des *Fragments inédits de l'Histoire de Louis XI, par Thomas Basin, tirés d'un manuscrit de Gœttingue* (Paris, Imp. nationale, Klincksieck, in-4 de 33 p. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*. T. XXIV, 2e partie). L'éminent paléographe, après avoir donné la description du manuscrit que le pro-

fesseur Wilhelm Meyer vient de découvrir à Gœttingue, emprunte à ce manuscrit diverses citations qui permettent d'améliorer beaucoup (soit en corrigeant le texte, soit en le complétant) les quatre volumes publiés par Quicherat pour la Société de l'histoire de France (1855-1859). Les chapitres inédits reproduits par M. Delisle sont d'un très piquant intérêt, car ils sont remplis de diatribes contre le roi Louis XI, dont Thomas Basin fut toujours l'adversaire passionné. Cette précieuse publication est accompagnée du fac-similé de trois feuillets du manuscrit de la bibliothèque de Gœttingue.

— On rapprochera très utilement du mémoire qui vient d'être mentionné, un *Extrait du Journal des savants* de février 1893 (in-4 de 18 p.), où M. Delisle analyse avec d'importants développements la notice dans laquelle M. W. Meyer avait exposé (23 novembre 1892) ses idées sur le manuscrit revu par Th. Bazin lui-même, qu'il a eu le double mérite de découvrir et de si bien étudier.

— Nous venons de nommer un des premiers recueils d'érudition de l'Europe et un des plus grands savants que nous puissions opposer aux savants étrangers. C'est du même recueil que nous nous occuperons, ainsi que d'un autre de nos plus grands savants, en mentionnant *la Légende de Saladin* par M. Gaston Paris (Extrait du *Journal des savants*. Mai à août 1893. Paris, in-4 de 48 p.). C'est en rendant compte d'un travail de M. A. Fioravanti *Il Saladino nelle leggende francesi e italiane del Medio Evo*, 1891, in-8), que M. Paris met en pleine lumière divers points obscurs de notre ancienne histoire littéraire. Son étude, où les curieux rapprochements abondent, sera pour tous aussi instructive qu'attrayante, et peut être présentée comme un chef-d'œuvre de critique.

— La librairie Joly commence la publication en fascicules in-8 de 4 pages, avec deux planches hors texte contenant chacune 9 armoiries, d'un ouvrage intitulé : *Alphabet et figures de tous les termes du blason*. L'auteur, le chevalier L.-A. D*** d'A***, s'est proposé de fournir l'explication sommaire des termes usités en matière de blason et de donner des exemples à l'appui. De la sorte, l'étude de la science héraldique sera facilitée aux personnes qui y sont plus ou moins étrangères. L'ouvrage complet renfermera près de 600 blasons gravés, reproduits comme exemples et appartenant aux familles nobles dont les noms seront mentionnés dans le texte. On trouvera là également une notice historique sur le blason et ses variations. Ce travail est appelé à rendre de réels services aux collectionneurs d'ex-libris et aux amateurs de livres armoriés. Le prix de chaque livraison sera de 0 fr. 60.

— Sous ce simple titre : *Julien Havet, 1853-1893*, on vient de publier un extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LIV (Paris, gr. in-8 de 15 p.) contenant les discours prononcés sur la tombe du jeune et si regretté érudit, par MM. Léopold Delisle et Jules Lair, l'un au nom de la Bibliothèque nationale, le second, au nom de la Société de l'École des chartes. A la suite de ces discours où Julien Havet est dignement loué, on trouve une notice rédigée par lui en 1892, d'après le plan adopté par la Société, pour entrer dans la *Bibliographie des travaux publiés par les anciens élèves de l'École des chartes*.

— La librairie Delhomme et Briguet fait paraître un *Annuaire des associations amicales ou de bienfaisance des départements et de l'étranger à Paris*, par « un Corrézien » (in-8 de 104 p.). « Les associations amicales ou d'appui mutuel, dit l'auteur, ont toujours pour base, soit la communauté des intérêts professionnels, soit les relations établies dans un même milieu d'éducation, soit enfin les souvenirs du pays d'origine. » Depuis 1870, et principalement

en ces dernières années, un si grand nombre de sociétés provinciales se sont constituées que l'auteur a pensé, avec juste raison, faire œuvre utile en condensant, sous forme d'annuaire, les divers renseignements qu'il a pu se procurer sur l'origine et l'état présent de ces sociétés et sur quelques-unes de la colonie étrangère. On trouvera là, sommairement analysés, les traits principaux des statuts, les ressources, les dépenses en secours, la composition du bureau, avec les adresses où l'on peut se procurer de plus amples indications. Petit volume précieux à titres divers.

— M. Léonce Pingaud a publié, il y a quelques années, chez l'éditeur Perrin, un important ouvrage sur *les Français en Russie et les Russes en France*, qui a fait ici l'objet d'un compte rendu (*Polybiblion*, t. XLVI, p. 250-252). Travail de grande valeur auquel les circonstances présentes donnent une véritable actualité, et que, pour ce motif, nous croyons devoir rappeler à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de l'histoire si attachante des relations de la France avec la Russie.

— M. Frédéric Henriet a fait tirer à part la notice sur *le Comte de Nieuwerkerke*, qu'il avait donnée dans le *Journal des Arts* (Paris, bureaux du journal, in-18 de 22 p.).

Angoumois. — Vient de paraître en tirage à part : *Les Agesinates ou Cambolectri Agesinates*, par M. Lièvre (Paris, Leroux, in-8 de 10 p. Extrait du *Bulletin de géographie* du Comité des travaux historiques). Dans ce travail, M. Lièvre démontre que les Cambolectri Agesinates doivent être placés en Angoumois.

Anjou. — C'est surtout au point de vue angevin que s'est placé Mgr Barbier de Montault dans son *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge, étude sur les « Tropes » de M. Léon Gautier* (Angers, imp. Lachèse, gr. in-8 de 15 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Angers*, nouvelle période, t. II). Aussi, tout en rendant hommage au beau livre de notre éminent ami et collaborateur, il signale quelques lacunes et fait à son travail quelques additions.

— M. Joseph Denais, qui avait publié, l'an dernier, un si intéressant mémoire sur *le Tombeau du roi René à la cathédrale d'Angers*, nous donne aujourd'hui un mémoire non moins intéressant sur *Sept Peintures inédites (XVIe-XIXe siècles) à Angers et dans ses environs* (Angers, Lachèse, gr. in-8 de 29 p.). M. Denais, qu'il faut féliciter de ses belles découvertes, et qui a exploré les cent vingt églises de l'arrondissement d'Angers, dit avec raison que nous sommes loin d'avoir épuisé les recherches qui permettront d'écrire un jour l'*Histoire de la France artistique*, et qu'il est urgent de sauver de l'oubli et de protéger contre la destruction les nombreuses œuvres d'art oubliées, inconnues dans toutes nos provinces.

Bourgogne. — L'opuscule de M. J. Ledeuil-d'Enquin intitulé : *Recherches d'histoire locale. La Marquise du Châtelet à Semur et le passage de Voltaire* (Semur, T. Millon, in-8 de 50 p.), a pour objet de conserver le souvenir du séjour que fit la marquise du Châtelet dans cette petite ville, de 1725 à 1734. L'auteur donne des détails sur l'habitation de la marquise et sur ses premières relations avec Voltaire.

Bresse. — On doit à M. Fr. Renard une étude fort curieuse sur les *Superstitions bressanes* (Bourg, imp. Villefranche, in-8 de 25 p.). L'auteur, après avoir fait une jolie description comparative des veillées champêtres d'aujourd'hui et des veillées d'autrefois, établit par des faits typiques que toutes les croyances superstitieuses d'antan ne sont point encore mortes en Bresse, pays dans lequel, comme en beaucoup d'autres d'ailleurs, l'habitant des campagnes recourt aux sorciers pour conjurer ou provoquer les mau-

vais sorts. Les dernières pages de l'opuscule sont consacrées, sous le titre de *Fêtes chômées*, à l'exposition de pratiques populaires plus ou moins singulières. Intéressante contribution au folklore français.

Champagne. — *Le Cartulaire de Riaucourt. Recueil de documents inédits et anciens relatifs à l'histoire de ce village*, par Mgr Fèvre (Saint-Dizier, imp. de G. Saint-Aubin et Thevenot, in-8 de 118 p.) est le complément de l'histoire de ce pays qu'il a précédemment publiée. Il a réuni dans ce volume, tiré à cent exemplaires seulement, vingt-cinq pièces qui s'échelonnent entre 1288 et 1690. Plusieurs de ces pièces offrent un certain intérêt pour l'histoire de la région; il est regrettable que l'auteur n'ait pas pris le soin de nous faire connaître d'où il a tiré tous ces documents.

— L'opuscule du même auteur intitulé : *Les Moines de Montierender, lettre à M. le chevalier Linet, conseiller général* (Saint-Dizier, imp. de G. Saint-Aubin et Thevenot, in-16 de 47 p.) est une réponse, quelquefois un peu vive mais juste, à une attaque de M. Linet contre les monastères et en particulier contre l'abbaye de Montierender.

— M. l'abbé Pétel vient de publier une intéressante dissertation sur *la Crehue et le droit de crehue en matière de ferme ou amodiation au XIVe siècle* (Troyes, Dufour-Bouquot, in-8 de 15 p.). S'appuyant sur les comptes de la ferme des aides pour la rançon du roi Jean dans le diocèse de Langres, il prétend démontrer les deux propositions suivantes : « 1° la crehue n'était autre chose que l'enchère, sa quotité n'était pas facultative, mais déterminée à l'avance; 2° les crehues non suivies d'effet.... donnaient droit à une indemnité. » Dans les textes invoqués par M. l'abbé Pétel, le mot « crehue » a bien le sens qu'il lui attribue; mais cette définition ne s'applique peut-être pas à tous les cas.

Dauphiné. — A plusieurs reprises nous avons eu l'occasion de signaler les importants travaux de M. l'abbé Lagier, curé de Blandin. Il nous offre aujourd'hui *le Trièves et son passé* (Valence, Céas, in-8 de 212 p.). Le Trièves est une pittoresque région du département de l'Isère, où il forme de nos jours les cantons de Clelles et de Mens; mais si tous les voyageurs ont visité ce beau pays, il n'en est pas de même des historiens, qui n'ont jamais abordé de front une histoire qui a un haut intérêt, catholiques et protestants s'étant, depuis des siècles, trouvés en présence dans le Trièves. M. Lagier donne cette histoire en la prenant dès l'origine et en la poussant jusqu'à la Révolution. Cet important ouvrage, écrit dans un style agréable, se fait remarquer par un esprit de critique modéré et une science très sûre. Nous reprocherons cependant à l'auteur d'avoir laissé de côté la partie pittoresque et de s'être borné à renvoyer à d'autres auteurs; nous aurions aimé à trouver sous sa plume délicate les détails que comportent les montagnes célèbres du pays, telles que l'Obiou, le Grand-Ferrand et le légendaire Mont-Inaccessible.

— En l'an IX, Chaptal réclamait le rétablissement « des collèges florissants où une jeunesse nombreuse trouvait une instruction facile et suffisante. » Déjà l'école établie à Gap répondait aux besoins signalés. Dans sa *Notice historique sur l'école centrale de Gap (1796 à 1804)* (Gap, Jouglard, in-8 de 36 et 50 p.), M. Nicollet, professeur au lycée, fait revivre une page peu connue de l'histoire locale. Cette notice, qui fait honneur à son laborieux et intelligent auteur, ne mériterait que des éloges s'il n'avait pas cru devoir faire table rase des méthodes d'instruction employées avant la Révolution. Chaptal lui-même répond sur ce point.

— Il semblait que les différences qui existent entre le provençal et le patois des Hautes-Alpes fussent profondes. Dans sa curieuse plaquette : *Le*

Provençal et le haut-alpin (Gap, Jouglard, in-8 de 18 p.), M. A. Dumas a su rattacher les deux parlers par des exemples probants, ingénieusement trouvés. Il y a là un sujet d'études qu'il serait utile de poursuivre.

— C'est en 1664 que la Vierge apparut à Benoîte Rencurel, dans le vallon du Laus, et ce lieu de pèlerinage est resté cher aux populations des Hautes-Alpes. Dans sa plaquette : *Notre-Dame du Laus, poème en cinq chants* (Grenoble, Vallier, in-16 de 39 p.), M. l'abbé Allemand a abordé la tâche difficile de mettre en vers l'histoire du sanctuaire. Il a parfois rencontré d'heureuses inspirations.

— Le pommier à cidre réussit très bien dans les Hautes-Alpes, où on le trouve à l'état sauvage dans les haies et dans les bois ; on arriverait facilement à un résultat utile en le substituant aux vignes qui disparaissent ou qui produisent un vin détestable. M. Reynaud fournit à cet égard d'excellents enseignements dans son opuscule : *Le Pommier à cidre dans les Hautes-Alpes. Conseils aux agriculteurs des régions montagneuses* (Gap, Fillon, in-12 de 24 p.). Ses conseils paraissent ne s'être pas adressés à des sourds : dès cette année, en effet, on a commencé à planter des pommiers dans la Vallouise, où sont les vignes les plus élevées de France.

Forez. — Une découverte fort intéressante, faite par Mgr Barbier de Montault, est signalée par lui dans une brochure extraite de l'*Ancien Forez : Un Atelier forézien de fers à hosties* (Roanne, M. Souchier, in-8 de 16 p.). Tandis que la plupart des fers à hosties sont anonymes, Mgr Barbier de Montault — un connaisseur sur cette matière comme sur tant d'autres — a eu la bonne fortune d'en trouver quatre qui portent non seulement un nom de fabricant, mais aussi le lieu d'origine. Une notice généalogique, publiée à la suite de la brochure par M. Révérend du Mesnil, confirme toutes les hypothèses de l'éminent archéologue, et établit qu'il y eut en effet à Saint-Étienne, au XVIIIe siècle, deux Jourjon, le père et le fils, et que tous deux furent entrepreneurs des armes pour le Roi.

Franche-Comté. — M. le marquis de Vaulchier, un héros de l'année terrible, a raconté avec une trop grande modestie, car il s'est effacé volontairement, les rudes étapes des *Régiments franc-comtois en 1870-71* (Besançon, Paul Jacquin, in-8 de 30 p.). Qu'est cette brochure ? Un discours de réception à l'Académie de Besançon prononcé le 9 février dernier. L'auteur, cela saute aux yeux, n'a pas été, aux jours d'épreuve, du nombre des découragés. Il a eu foi dans le succès final de nos armes dans l'Est, et nous avons eu amèrement à déplorer que le général en chef eût fait preuve de sentiments opposés. La lecture de ces pages empreintes du plus pur patriotisme a dû être vigoureusement applaudie par l'auditoire du nouvel académicien. Nous signalons cet excellent travail aux « vieux vaincus de 1870 » qui songent toujours au douloureux démembrement de la patrie.

— Le *Polybiblion* a signalé (t. LV, p. 550) l'importante monographie que M. C.-J. Pizard a publiée il y a quatre ans sur Noroy-le-Bourg et deux communes voisines. Aujourd'hui, cet auteur donne un *Supplément aux documents inédits et notes historiques sur Noroy-le-Bourg, Saint-Igny et Calmoutier (en partie) (Haute-Saône)* (Vesoul, imp. L. Cival, in-8 paginé 557 à 622). Ces documents et notes additionnels complètent en premier lieu les pages 75 et suivantes de l'ouvrage primitif et traitent de la naissance de saint Agile à Noroy ; en second lieu, M. Pizard rectifie les pages 321 et suivantes de son volume relatives aux invasions lorraine et française en 1595. Une table de noms et de choses, qui aurait pu être plus étendue, termine ce « supplément. »

— Le tome III de la cinquième série des *Mémoires de la Société d'émula-*

tion du Jura (année 1892) vient de paraître (Lons-le-Saunier, Déclume, in-8 de XVIII-445 p. avec planches). Après y avoir donné un *Rapport sur le congrès des sociétés savantes à la Sorbonne* (4-8 avril 1893), section d'archéologie, M. l'abbé Guichard a publié d'abord un manuscrit inédit sur l'abbaye de Château-Chalon : *Essai historique sur l'ancienneté de l'abbaye des chanoinesses de Château-Chalon dans le comté de Bourgogne, ou Sentiment sur la fondation de cette illustre abbaye, 1754;* puis un mémoire archéologique orné de deux planches et d'un plan : *Grozon monumental*, lu au congrès de la Sorbonne en avril dernier. — A son tour, M. L.-A. Girardot a inséré dans ce volume un travail considérable (253 p.), faisant suite à ceux déjà parus dans les volumes de 1889, 1890 et 1891 des Mémoires de la Société, lequel a pour titre : *Coupes des étages inférieurs du système jurassique dans les environs de Lons-le-Saunier, précédées d'un historique de la géologie lédonienne.* Nous signalerons aussi, indépendamment d'une variété fort humoristique quoique un peu désolante : *La Philosophie de Placide Cardon*, signée d'un Jurassien à l'esprit gaulois, M. F. Guillermet, les trois études suivantes de mérite égal : *Fonderie gauloise de Briod. Note et inventaire descriptif*, par M. Z. Robert (avec 4 planches); — *L'Architecture religieuse dans le Jura*, par M. l'abbé P. Brume (avec plan et vignettes dans le texte); — *La Franche-Comté ancienne. Ariarica*, par M. Ernest Girard (avec une carte); — *La Tapisserie de Saint-Anatoile de Salins*, par M. Bernard Prost (avec deux planches).

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé Cazauran, dont le nom et les travaux sont déjà connus de nos lecteurs, consacre une nouvelle brochure aux *Offices antiques d'Aire et de Dax* (Dax, H. Labèque; Paris, Maisonneuve et Ch. Leclercq, in-8 de 66 p.). Ce sont les offices de saint Géronce, de sainte Quitterie, de saint Vincent de Dax, qui sont reproduits ici, avec une traduction française. Publication intéressante, où la traduction n'est pas toujours heureuse et où, de plus, abondent les fautes d'impression; et c'est là un reproche plus grave pour ce genre de publications que ne paraît le croire, dans son épilogue, M. l'abbé Cazauran; dans un volume où il y a des coquilles évidentes, comment s'assurer que tel mot bizarre appartient bien au texte reproduit ou n'est pas une faute d'impression; comment appuyer avec certitude sur ce texte des remarques linguistiques ou grammaticales qui ont leur intérêt pour la critique ?

— Le même écrivain, dans sa brochure intitulée : *Castelnau-d'Auzan et Notre-Dame de Pibèque* (Auch, F. Soulé, in-8 de 81 p.), étudie l'ancienne juridiction de Castelnau-d'Auzan et donne quelques détails sur les différentes églises qui y étaient autrefois renfermées. Il s'arrête en particulier à la plus célèbre, Notre-Dame de Pibèque, à laquelle il consacre tout un chapitre. Si ce travail est, comme les précédents du même auteur, fait avec soin, on ne peut adresser les mêmes éloges à l'imprimeur.

— Sous ce titre : *A propos de l'église de Francs* (Bordeaux, veuve Cadoret, in-8 de 15 p. avec 2 pl. héliotypiques, et croquis dans le texte. Extrait des publications de la *Société archéologique de Bordeaux*), l'érudit archiviste de la Gironde, M. Brutails, a publié un très intéressant mémoire sur *la Persistance des formes architecturales en Bordelais*. L'exemple qu'il allègue est en effet des plus curieux; il s'agit d'une église de campagne, détruite par les protestants en 1578, rebâtie en 1605 sur un autre emplacement, et qui, sauf deux détails, est totalement construite en style roman du XIIe siècle, quant au plan et au parti décoratif.

Languedoc. — Nous signalerons de Mgr Barbier de Montault une étude sur *les Reliques de sainte Cécile à la cathédrale d'Albi* (Albi, imp. du *Nouvelliste*, in-16 de 15 p.). L'éminent lipsanographe, chargé en 1887, par Mgr Fon-

teneau, de l'examen de ces reliques, nous donne ici le résultat de son enquête : la plus notable de ces reliques est un os du bras de la sainte; Mgr Barbier de Montault s'attache à en établir l'authenticité et l'identité, contestées par quelques personnes.

— L'étude que le même érudit consacre, dans le *Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne* (Tiré à part. Montauban, imp. Forestié, in-8 de 30 p.), au *Parement d'autel de l'évêché de Montauban* est doublement intéressante : d'abord ce parement (dont la description est accompagnée d'une photographie) représente la distribution du Rosaire par la Sainte Vierge à saint Dominique, à sainte Catherine et aux fidèles, unissant ainsi le type romain (distribution par la Mère de Dieu à saint Dominique et à sainte Catherine) au type français (distribution par saint Dominique aux fidèles). En second lieu, Mgr Barbier de Montault rapproche de ce parement en tapisserie les ouvrages similaires soit par le sujet, soit par la matière. L'on ne peut qu'applaudir, en terminant, au zèle avec lequel l'éminent prélat rappelle les églises de France aux anciens rites qui rendaient obligatoire le parement d'autel, aujourd'hui presque partout absent.

— M. E.-Daniel Grand, archiviste de la ville de Montpellier, vient de publier en tirages à part : 1° *Archives d'Allemagne* (in-8 de 11 p., extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*); — 2° *Rapport sur les archives municipales [de Montpellier] pendant l'année 1892* (extrait du *Bulletin municipal*), *suivi d'un appendice sur les archives d'Allemagne* (reproduction de l'artile précédemment cité) (Montpellier, imp. Serre et Ricome, in-8 de 25 p.).

— Les nombreuses études que M. Barrière-Flavy a déjà faites sur le Languedoc lui ont permis de réunir les éléments nécessaires pour publier une notice historique sur *la Baronnie de Calmont en Languedoc* (Toulouse, imp. Privat, in-8 de 74 p.). L'auteur étudie d'abord les origines de la paroisse, puis la seigneurie et enfin l'organisation communale. Dix-neuf pièces justificatives allant de 1160 à 1697 terminent cet opuscule. Ces chartes intéressantes et inédites sont tirées des archives de la Haute-Garonne et des Basses-Pyrénées.

Lorraine. — M. Lucien Wiener, conservateur du musée lorrain, vient de publier une *Étude sur les filigranes des papiers lorrains* (Nancy, René Wiener, in-4, 80 p. frontispice et 35 pl. en fac-similé), dans laquelle il a étudié tout d'abord le papier dit au double C, fabriqué en Lorraine depuis le règne du duc Charles III, vers 1570, et qui a donné son nom au format que nous appelons aujourd'hui Tellière ou Pro Patria. L'auteur complète ce travail par des recherches sur les papiers sortis de différentes papeteries de Remiremont, d'Archète et d'Épinal. Quelques filigranes étrangers à la Lorraine, mais recueillis aux archives de Meurthe-et-Moselle, terminent cette luxueuse publication, destinée à prendre place à côté des recherches de Matton et Midoux, de Schmidt, de Stoppelaar, etc.

Lyonnais. — Dans *les Origines de l'imprimerie à Lyon* (Lyon, gr. in-8 de 7 p. Extrait de la *Revue du Siècle*), M. Vingtrinier analyse le récent travail sur l'imprimerie à Toulouse, d' « un érudit, » le libraire Claudin, et il signale tout ce que ce travail ajoute de renseignements nouveaux et certains au peu que l'on savait des commencements de l'imprimerie lyonnaise. — Le docte bibliographe devient un aimable poète dans son *Épître à Madame la marquise de Montrecoul. De Lyon à Uriage* (Grenoble, Drevet, in-8 de 12 p.). Les vers faciles et spirituels de M. Vingtrinier ont été improvisés à Uriage, « le 8 août 1893. » Leur tour heureux rappelle les poétiques récits de voyage du XVIIIe siècle. On y remarque un vif éloge de Lamartine, pour les fautes duquel il réclame ainsi l'indulgence : « Pardonnons aux *chutes d'un ange.* »

— Dans une troisième brochure, le poète redevient prosateur et nous raconte *l'Histoire d'un teinturier lyonnais, Joannis Vindry écrivain* (Lyon, H. Georg, 1893, gr. in-8 de 13 p. Extrait de la *Revue moderne*). Le sympathique biographe nous fait très bien connaître en Vindry, mort le 13 août 1880, l'homme et l'auteur, également dignes d'estime et à la sagesse et à la modestie desquels il applique le précepte indien : « Il faut être le moins possible, pour être le mieux possible. »

Marche. — L'infatigable M. Ambroise Tardieu annonce la publication par souscription d'un *Grand Dictionnaire illustré, historique, généalogique et biographique de la Haute-Marche* (Creuse), assez analogue au *Grand Dictionnaire historique du Puy de Dôme*, jadis publié par lui (Herment, l'auteur).

Normandie. — La *Bibliothèque ornaise*, dont notre érudit confrère M. le comte de Contades a publié déjà sept volumes, vient de s'enrichir d'un huitième consacré au *Canton de Vimoutiers* (Paris, H. Champion, in-16 de xv-201 p.). Avec modestie, bonne grâce et talent, M. de Contades a su, dans une courte préface, mettre en vedette Charlotte de Corday, née au Ronceray, paroisse de Champeaux, canton de Vimoutiers : mais il a écarté avec raison l'héroïne normande de cette bibliographie, puisque le sujet a déjà été traité par M. Vatel. M. de Contades n'a pas omis de signaler les passages du registre des visites d'Eudes Rigaut concernant les prieurés du canton, et les journaux qui datent de 1840. Dans les pièces justificatives, il y a une prose composée par F. Vimont, des remarques sur la fête des 10,000 martyrs, des notes de Jobey, l'épitaphe de la marquise de Sainte-Croix, un extrait du Bulletin de la Convention, etc.

Picardie. — M. Alcius Ledieu publie les *Livres de raison de deux seigneurs picards, 1559-1692* (Paris, Picard, gr. in-8 de 92 p. Extrait du *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie*). Ces livres de raison ont été tenus, l'un par Jean d'Aguesseau et l'autre par François d'Aguesseau, son fils, seigneurs de Happeglenne, annexe d'Ignaucourt, canton de Moreuil. Le savant éditeur a fait précéder les textes par lui achetés pour le compte de la bibliothèque communale d'Abbeville, dont il est le conservateur, d'une notice généalogique, dressée sur pièces authentiques jointes auxdits livres de raison, où il complète et rectifie le travail de M. Pol Pottier de Courcy dans la continuation de l'*Histoire des grands officiers de la Couronne*, du P. Anselme (t. IX, 2e partie, p. 445 et suiv.). Les livres de Jean Aguesseau (c'est ainsi qu'il écrivait son nom) et de François d'Aguesseau, son fils (c'est le premier de la famille qui prit la particule), ne contiennent guère que des mentions de naissance et de décès.

Poitou. — Un jeune magistrat, M. Charles Sauzé, publie des *Notes historiques* sur *le Couvent des bénédictines de la Mothe-Saint-Héray* (Saint-Maixent, imp. Reversé, gr. in-8 de 41 p. Extrait de la *Revue poitevine et saintongeaise*). Pour écrire ce chapitre de l'histoire de sa ville natale, il s'est beaucoup servi de documents inédits, surtout de ceux qui avaient été recueillis par son père, qui, lui aussi, était un consciencieux chercheur. Les textes sont accompagnés de notes nombreuses, qui, pour la plupart, contiennent de très exacts renseignements généalogiques. La monographie est complétée par une liste des prieures du couvent (p. 35) et par une liste des religieuses (p. 37).

Belgique. — M. Émile Varenbergh, conseiller provincial de Gand, consacre une notice à l'un de ses ancêtres, *François-Antoine Varenbergh* (Gand, Eug. Vanderhaeghen, in-8 de 48 p. Extrait du *Messager des sciences historiques*), qui fut le dernier pensionnaire-actuaire des États de Flandre, et à qui l'on doit la conservation des archives des États pendant la période révo-

lutionnaire. Des extraits, malheureusement trop courts, de l'autobiographie de ce personnage ajoutent à l'intérêt de cette notice, rédigée en grande partie d'après des papiers de famille.

— La publication de l'*Atlas des villes de la Belgique au XVIe siècle*, par Jacques de Deventer, commencée en 1884 sous la direction de feu M. Ruelens, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne, se poursuit sans trop de hâte. Les cartes publiées jusqu'ici, d'après les minutes manuscrites qui se trouvent, comme l'on sait, à la Bibliothèque royale à Bruxelles, et d'après les mises au net conservées à Madrid à la Bibliothèque nationale, sont au nombre de soixante-six. On annonce la publication très prochaine d'un nouveau fascicule (le quinzième), qui, vraisemblablement, sera composé des cinq plans d'Ath, de Vilvorde, d'Ostende, de Tournai et d'Orchies, avec des notices, par MM. E. Ouverleaux, le directeur actuel de la publication, Alph. Wauters, le lieutenant général Wauvermans, J. du Fief et Armand d'Herbomez. On remarquera que ce fascicule contient le plan et la notice d'une ville française : Orchies (Nord). L'*Atlas des villes de la Belgique au XVIe siècle* renfermera une foule d'autres plans de villes du nord de la France. Il constitue donc une publication en quelque sorte internationale, dont le titre est absolument trompeur, et gagnerait à être modifié.

— Le titre de la *Collection de chroniques belges inédites* n'est pas moins inexact, puisqu'elle contient au moins autant de cartulaires que de chroniques. Mgr Dehaisnes a fait adopter en principe, il y a quelque temps déjà, par la Commission royale d'histoire, l'édition, dans cette *Collection*, d'une importante série de documents relatifs à l'histoire de l'art dans les Pays-Bas au xve siècle. Cette série est la suite naturelle de celle que Mgr Dehaisnes a publiée, il y a quelques années, comme annexe à sa belle *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle*. Malheureusement, la vue du savant prélat exigeant en ce moment quelques ménagements, l'édition projetée se fera attendre un peu plus longtemps que l'auteur et le public ne l'eussent désiré.

— Les sociétés savantes belges ne travaillent pas toutes avec un zèle égal, et il en est peu, même, qui publient régulièrement un volume chaque année. La Société historique de Tournai est au nombre des plus actives. Fondée il y a quarante-sept ans, elle va distribuer incessamment son quarante-septième volume (t. XXIII des *Mémoires*), qui contient, indépendamment de la suite des *Études d'archéologie généalogique* du comte Paul du Chastel de la Howarderie, de très curieux Extraits des registres aux délibérations des magistrats communaux (*consaux*) de Tournai, pour les années 1430-1478. Ces Extraits, dus à M. A. de la Grange, font suite à ceux que M. Vandenbroeck a publiés en 1861 et 1862, pour la Société historique de Tournai (tomes VII et VIII des *Mémoires*), et ne présentent pas moins d'intérêt pour l'histoire de la France sous le règne agité de Charles VII.

Italie. — Mgr Barbier de Montault, dans un article de l'*Archivio storico dell' arte* (6e année, fasc. 4. Tirage à part. Roma, Danesi, in-4 de 4 p.), nous fait connaître, par une description minutieuse qu'éclaire une reproduction phototypique, un ivoire byzantin conservé au musée du Vatican et dont il attribue la facture à la fin du xie siècle. Cette belle pièce représente la naissance de Notre-Seigneur, l'adoration par les anges et les pasteurs se mettant en route pour venir à la sainte crèche, *Avorio bizantino, della fine dell' xi secolo, nel museo cristiano del Vaticano.*

— M. M. Puglisi Pico vient de publier une note lue par lui, le 1er juin, à l'Académie d'Acireale, sur les origines de la légende de Poseidôn hippios : *le Origini di una leggenda* Ποσειδάων ἵππιος (Acireale, V. Micale, in-8 de

16 p.). D'après lui, la légende a une origine iranienne; au début ἵππιος s'appliquait aussi bien aux eaux qu'aux chevaux, tant aux eaux douces qu'à la mer. Parmi les ouvrages cités, nous voyons les Glossaires de Du Cange portés à son autre nom de du Fresne, ce qui est inadmissible.

— On vient de traduire en italien la préface mise par M. Francisco Sanchez-Roman en tête de l'édition espagnole par M. G. Bartocci-Fontana d'un ouvrage d'Enrico Cimbali : *Enrico Cimbali e la « nuova fase del diritto civile »* (Extrait de la *Rassegna di scienze sociali*. Firenze, M. Ricci, in-8 de 18 p.). Ce travail du savant professeur espagnol renferme une bonne et intéressante étude sur le grand jurisconsulte italien.

— Sous ce titre : *La Famiglia Sommi. Memorie e documenti di storia cremonese* vient de paraître un beau volume (sans nom de lieu, in-f°, tiré à 120 exemplaires). L'auteur, M. Guido Sommi Picenardi, a dédié à ses fils ce recueil tout rempli de la gloire de leurs ancêtres. Enrichi de dix-sept grands tableaux généalogiques et des plus copieux index, le volume contient encore de nombreuses inscriptions latines de toute époque et une série de cinquante-quatre documents en langue italienne et en langue latine, qui s'étendent de l'année 1046 à l'année 1770, et qui ne contiennent pas seulement l'histoire d'une des plus illustres familles de l'Italie, mais aussi celle de la ville de Crémone en particulier et de la Lombardie en général. L'ouvrage, luxueusement imprimé sur un papier qui bravera les siècles (*tempus edax*), est orné de douze planches.

— Après avoir préparé et imprimé depuis près de vingt ans les bibliographies de Manzoni, de Cantù, de M. d'Azeglio, de Victor-Emmanuel, de Guerrazzi, et de quelques autres personnages italiens moins illustres, M. Vismara a jugé utile de composer, — si composition il y a, — un répertoire de tout ce qu'a publié Garibaldi et surtout de ce qui a été publié sur son compte, à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Côme : *Materiali per una bibliografia del generale Giuseppe Garibaldi, premesseri le date cronologiche degli avvenimenti principali della sua vita.* (Como, tip. C. Franchi di A. Vismara, in-8 de 100 p.). Malheureusement ce travail est fait sans discernement et sans soin; il y a de nombreuses erreurs de transcription dans les titres, dans les noms d'auteurs, dans les indications bibliographiques; dans la classification, qui est alphabétique, on reconnaît une simple juxtaposition de fiches prises par un amateur qui n'a nul souci des règles sur la matière, et qui ne connaît pas les langues étrangères.

— La Société historique de la Valdelsa publie le premier fascicule d'un périodique destiné à paraître deux fois par an : *Miscellanea storica della Valdelsa* (Castelfiorentino, tip. Giovannelli e Carpitelli, 6 fr. par an). Le directeur de la publication est M. Orazio Bacci, érudit déjà connu honorablement.

— MM. M. Puglisi Pico et R. Platania d'Antoni ont lancé, le 1er juillet dernier, le premier numéro d'une revue mensuelle consacrée à l'étude de la littérature sicilienne : *Rassegna della letteratura siciliana* (Acireale, Corso Vittorio Emanuele, 107. 5 fr. par an).

États-Unis. — On prépare la publication d'un catalogue complet de l'archéologie des États-Unis et du Canada. Le travail préliminaire qu'a fait imprimer M. Cyrus Thomas : *Catalogue of prehistoric works east of the Rocky Mountains* (Washington, Government Printing office, in-8 de 246 p. avec 17 cartes), s'applique uniquement à la partie des États-Unis située à l'est des Montagnes Rocheuses. Et ce n'a pas été un mince travail que de rechercher dans les « Reports » et dans les publications des sociétés locales tout ce qui pouvait rentrer dans le cadre tracé. Le tout est classé suivant l'ordre alphabétique des États (Alabama-Wisconsin), pour la plupart des-

quels il a été dressé une bonne carte archéologique spéciale, complément intelligent du texte. S'il ne nous est guère loisible, à distance, de contrôler les renseignements très précieux contenus dans ce volume, nous devons reconnaître que les indications bibliographiques sont toujours données avec précision et clarté.

Publications nouvelles. — *Die wichtigsten Sätze der neueren alttestamentlichen Kritik vom Standpunkte der Propheten Amos und Hosea aus betrachtet*, von Hermann Billeb (in-8, Hall a. S., Ed. Anton). — *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. M. Meschler, trad. de l'allemand par l'abbé Ph. Mazoyer. T. II (in-18, Lethielleux). — *Biographies évangéliques*, par Mgr Gaume. T. II (in-8, Gaume). — *A l'école de Jésus-Christ. Souvenirs oratoires*, par l'abbé S. Bruzat (in-8, Poussielgue). — *Moyens de mener une vie chrétienne et parfaite*, par Un Père de la Compagnie de Jésus (in-32, Desclée, de Brouwer). — *Les Vœux et la règle. Considérations pratiques à l'usage des religieuses*, par le P. Mailly (in-18, Desclée et Lefebvre). — *Lettres spirituelles*, par Mgr Gilly (in-18, Bloud et Barral). — *Conseils de direction aux enfants de Marie*, par Mgr Gilly (in-18, Bloud et Barral). — *Nos Deuils et nos consolations*, par le P. C. Laurent (in-18, Haton). — *Devant la mort*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Le Purgatoire*, par l'abbé Louvet (in-18, Retaux). — *Manuel de dévotion en faveur des âmes du Purgatoire*, par l'abbé Randanne (in-32, Clermont-Ferrand, Bellet). — *Pour les jeunes gens. Nouveaux entretiens et discours*, par le P. J. Vaudon (in-18, Retaux). — *Les Codes annotés. Code des lois politiques et administratives, annotées et expliquées d'après la jurisprudence et la doctrine*, par E. Dalloz, C. Vergé et G. Grignolet. T. II, 3e et 4e livraisons (in-4, Bureau de la *Jurisprudence générale*). — *Commentaire des lois des 31 août 1891 et 22 juillet 1893 et de l'arrêté royal du 27 mars 1893 sur la tarification et le recouvrement des honoraires des notaires*, par A. Maton (in-8, Bruxelles, « Revue pratique du notariat belge »). — *Elementos de derecho natural*, por D. R. Rodriguez de Cepeda (in-8, Valencia, Domenech). — *L'Anthropologie criminelle et les Nouvelles Théories du crime*, par le docteur E. Laurent (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Étude sur le dermographisme ou dermoneurose toxivasomotrice*, par T. Barthélemy (in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Le Premier Age et la seconde enfance*, par le docteur L. Verrier (in-16 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Nourrices sur lieu, conseils aux jeunes mères*, par le docteur H. Drouet (in-16 cart., Société d'éditions scientifiques). — *Le Beau dans la nature*, par l'abbé Gaborit (in-8, Nantes, Cier; Paris, Bloud et Barral). — *Le Beau dans les arts*, par l'abbé Gaborit (in-8, Nantes, Cier; Paris, Bloud et Barral). — *Études de physiologie artistique*, par E.-J. Marey et G. Demeny. 1re série (album in-fol. oblong, Société d'éditions scientifiques). — *Leçons de chimie. Notation atomique*, par E. Bouant (in-18 cart., Alcan). — *Le Capital*, par K. Marx (in-16 cart., Guillaumin). — *Trente Poésies russes*, par P. Collin (in-18, Lemerre). — *Les Déclins*, par Sfenosa (in-18, Lemerre). — *Heures de rêve. Poésies devant la mer*, par G. Blot (in-18, Lemerre). — *La Poésie populaire*, par la comtesse E. Martinengo-Cesaresco (petit in-18, Lechevalier). — *Anthologie de l'enfance à l'usage des écoles et des familles*, par F. Bataille (in-18, Lemerre). — *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, par F. Brunetière (in-18, Hachette). — *La Vendée avant 1793, légendes et récits*, par P. L. P. (in-8, Retaux). — *Madame Chrysanthème*, par P. Loti (in-18, Calmann Lévy). — *L'Agence Blosset*, par R. de Pont-Jest (in-18, Flammarion). — *Cœurs de marins*, par le baron Deslandes (in-8, Société des écrivains français). — *P'tit bonhomme*, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *L'Oiseau de passage*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Perrin). — *La Montserrat*, por

Dolorès Moncerdá de Maciá (in-18, Barcelona, imp. « La Renaixensa »). — *Précis d'histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce*, par C. Normand (in-18, cart., Alcan). — *La Vie privée des Romains*, par J. Marquardt, trad. de l'allemand. T. II (in-8, Thorin). — *La Fondation de la France du quatrième au sixième siècle*, par A. Lecoy de la Marche (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Les Registres de Clément IV (1265-1268), recueil des bulles de ce pape*, publiées par E. Jordan. 1er fasc. (gr. in-4, Thorin). — *Les Registres de Grégoire X (1252-1276), recueil des bulles de ce pape*, par J. Guiraud. 1er et 2e fasc. (gr. in-4, Thorin). — *Vie de saint Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus*, par l'abbé M. Le Monnier (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie Alacoque*, par Mgr J.-J. Languet (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Le R. P. A. de Pontlevoy, de la Compagnie de Jésus. Sa vie*, par le P. A. de Gabriac. T. III (in-18, Retaux). — *L'Aigle russe*, par le lieutenant-colonel Hennebert (in-18, Jouvet). — *L'Europe et les neutralités. La Belgique et la Suisse*, par C. de Mazade (in-18, Perrin). — *Questions actuelles. Aurore ou crépuscule?* par M. Hauteborne (in-18, Perrin). — *Le Masque de fer, révélation de la correspondance chiffrée de Louis XIV*, par E. Burgaud et le commandant Bazeries (in-18, Firmin-Didot). — *Le Roi-Martyr*, par le P. V. Delaporte (in-8, à la Procure générale des frères des écoles chrétiennes). — *Épisodes de la Terreur*, par le marquis de Ségur (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Légendes révolutionnaires*, par E. Biré (in-8, Champion). — *Le Comité de salut public de la Convention nationale*, par J. Gros (in-18, Plon et Nourrit). — *Dix ans de paix armée entre la France et l'Angleterre, 1783-1793*, par le marquis de Barral-Montferrat. T. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Aventures de guerre au temps de la République et du Consulat*, par A. Moreau de Jonnès (in-8, Guillaumin). — *La France et sa politique extérieure en 1867*, par G. Rothan (2 vol. in-18, Calmann Lévy). — *Nos places assiégées*, par M. Poullin (in-8, Bloud et Barral). — *Jargeau et ses environs aux XIVe et XVe siècles*, par P. A. Leroy (in-8, Orléans, Herluison). — *Livre-journal de Pierre de Bessot (1609-1652)*, publié et annoté par Tamizey de Larroque, P. Huet et le comte de Saint-Saud (in-8, Picard). — *Beust et Bismarck (1865-1868)*, par le prince Lubomirski (in-8, Calmann Lévy). — *England and Rome*, by T. Dunbar Ingram (in-8 cart., London, Longmans, Green). — *Les Mavroyéni, essai d'étude additionnelle à l'histoire moderne de la Grèce, de la Turquie et de la Roumanie*, par T. Blancard (in-8, Flammarion). — *Storia della città di Pinerolo*, scritta dal barone D. Carutti (in-8, Pinerolo, Chiantore-Mascarelli). — *Story of the Niger*, by R. Richardson (in-18 cart., London, Nelson). — *Scènes et biographies historiques des temps anciens et modernes*, par G. Dhombres et G. Monod (in-12 cart., Alcan). — *Biographies du XIXe siècle* (in-8, Bloud et Barral). — *Le Maréchal François de Scépeaux de Vieilleville et ses Mémoires*, par l'abbé C. Marchand (in-8, A. Picard). — *Mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV*, publiés par le comte de Cosnac et E. Pontal. T. XIII et dernier (in-8, Hachette). — *Mémoires du chancelier Pasquier*, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier. T. II (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Nereu de Bonaparte. Souvenirs de nos campagnes politiques avec le prince Napoléon Bonaparte (1879-1891)*, par P. Lenglé (in-18, Ollendorff). — *Une Famille de marins. Les Du Petit-Thouars*, par J. de La Faye (in-8, Bloud et Barral). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Céramique chinoise*, par Ernest Grandidier. Paris, Firmin-Didot, 1894, gr. in-4 de 232 p., avec héliogr. par Dujardin, reproduisant 124 pièces de la collection de l'auteur. Broché, 50 fr. ; relié, 65 fr. — 2. *La Marine française*, par Maurice Loir, lieutenant de vaisseau. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 620 p., orné de nombr. illustr. par L. Couturier et F. Montenard. Broché, 25 fr. ; relié, 33 fr. — 3. *La Méditerranée pittoresque*, par Pierre de Loubeau. Paris, Colin, 1894, gr. in-4 de 510 p., avec de nombr. illustr. et une carte en couleur. Broché, 25 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 35 fr. — 4. *A travers l'Arménie russe*, par Mme B. Chantre. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 368 p., avec 151 illustr. et 2 cartes. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 5. *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française (1887-1891)*, par Henri Coudreau. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de III-614 p., avec 98 grav. et 1 carte. Broché, 20 fr. ; relié, 25 fr. — 6. *La France artistique et monumentale*, publiée sous la direction de H. Havard. Tome III. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1893), gr. in-4 de 206 p., illustré de nombr. grav. dans le texte et hors texte. Broché, 25 fr. — 7. *Les Parures primitives*, par Mme P. Cocheris. Paris, Jouvet, 1894, gr. in-8 de 266 p., illustré de 209 grav. d'après les dessins de P. Sellier. Broché, 12 fr. ; relié, 16 fr. 50. — 8. *Les Saints confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus*, par Fréd. Rouvier, S. J. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1893, gr. in-8 de 485 p., avec de nombr. grav. dans le texte et hors texte. Broché, 10 fr.— 9. *Futurs Chevaliers*, par N. Balleyguier. Paris, Delagrave, s. d. (1893), gr. in-8 de 290 p., nombr. illustr. de Zier. Broché, 10 fr. ; relié, 13 fr. — 10. *L'Anneau de César*, par Alfred Rambaud. Paris, Hetzel, s. d. (1893), gr. in-8 de 458 p., avec 80 illustr. de G. Roux. Broché, 10 fr. ; rel. plaque spéciale, tr. dorées, 15 fr. — 11. *L'Orphelin*, nouvelle villageoise, par Urbain Olivier. Lausanne, Bridel, s. d. (1893), gr. in-8 de VIII-288 p., illustré. Broché, 15 fr. — 12. *Cœurs de marins*, par le baron Deslandes. Paris, Société des écrivains français, 1894, petit in-4 de 364 p., orné de nombr. grav. Broché, 10 fr. — 13. *P'tit Bonhomme*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1893), gr. in-8 de 458 p., avec 85 illustr. par L. Benett, 12 grandes grav. en chromotyp. et 1 carte en couleurs. Broché, 9 fr. : relié, 14 fr. — 14. *Mémoires d'un éléphant blanc*, par Judith Gautier. Paris, Colin, s. d. (1893), in-12 de 192 p., avec de nombr. illustr. par M. Mucha, et ornementations par P. Ruty. Relié toile, plaques or et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 15. *Contes antiques*, par Charles Normand. Paris, Colin, s. d. (1893), in-4 de VIII-185 p., avec nombr. illustr. par Christophe. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr.— 16. *Aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, par Daniel de Foe. Paris, Librairie illustrée, 1893, in-4 de IX-563 p., illustré de 120 grav. d'après Paget. Broché, 10 fr. ; relié, 12 fr. — 17. *Les Trois du Midi*, par Edgar Monteil. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), gr. in-8 carré de 309 p., nombr. illustr. de Robida. Broché, 12 fr. ; cart. toile, plaques spéciales or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 18. *Les Miettes de la science*, par Gaston Bonnefont. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), gr. in-8 de 309 p., orné de 200 dessins et figures. Broché, 9 fr. ; cart. toile, fers spéc., tr. dorées, 11 fr. — 19. *Miss Linotte*, par Jacques Lermont. Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-4 de 318 p., illustré de 20 compositions d'Émile Bayard. Broché, 9 fr. ; relié, 11 fr. — 20. *Les Jouets, histoire, fabrication*, par Léo Claretie. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893), gr. in-8 de 324 p., avec 300 vignettes dans le texte et 13 planches hors texte dont 6 en couleurs. Broché, 7 fr. 50 ; relié, 12 fr. — 21. *Mission Binger. France noire (Côte d'Ivoire et Soudan)*, par Marcel Monnier. Paris, Plon et Nourrit, 1894, in-8 de XII-298 p. et 40 grav. d'a-

près les photogr. de l'auteur. Broché, 7 fr. 50. — 22. *Une lieue de dentelle*, par Aimé Giron. Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de 252 p., illustr. de Laurent-Desrousseaux. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 23. *Les Millions du petit Jean*, par Louis Mainard. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), gr. in-8 de 222 p., illustré de 40 compos. de Montader. Broché, 6 fr.; cart. toile, fers spéc., tr. dorées, 9 fr. — 24. *Une Vaillante*, par Émile Pech. Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), in-8 de 236 p., avec illustr. de Grobet. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 25. *L'Âme des Korrigans, suivi des Bateaux noirs de Belle-Isle, légendes du Morbihan*, par Alfred Quesnay de Beaurepaire. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-4 de 326 p., illustré de 30 compos. par l'auteur. Broché, 6 fr.; relié toile, 10 fr. — 26. *Notre Pays de France. Voyage de famille (région des Cévennes)*, par Édouard Labesse et H. Pierret. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 256 p., avec 70 vues et compos. originales de Léon Fauret. Broché, 5 fr.; cart. toile, fers spéc., tr. dorées, 8 fr. — 27. *Légendes de Notre-Dame de Paris*, par Pauline de Grandpré. Paris, Tolra, s. d. (1893), in-8 de 358 p., avec nombr. grav. dans le texte. Broché, 5 fr.; relié, 6 fr. 50. — 28. *La Mission de la France*, par Mgr Ricard. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-4 de 312 p., illustré de 84 grav. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. 25. — 29. *Jérusalem et les sanctuaires de la Judée*, par Augustin Albouy. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-4 de 296 p., illustré de nombr. grav. d'après A. de Bar et Matthieu. Broché, 5 fr.; relié, plaques spéciales, 7 fr. 25. — 30. *Charlemagne et l'Empire carolingien*, par Henri Martin. Paris, Jouvet, 1893, in-4 de 256 p., illustré de 26 grav. sur bois, dont 22 hors texte. Broché, 4 fr.; cart. toile, tr. dorées, 5 fr. 75. — 31. *Récits de terroir*, par le marquis G. de Cherville. Paris, Firmin-Didot, 1893, gr. in-4 de 314 p., illustré de nombr. grav. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. 25. — 32. *Le Tambour-major Flambardin*, par Jacques Lemaire. Paris, Delagrave, 1893, in-4 de 129 p., avec de nombr. illustr. de Job. Broché, 5 fr.; relié, 7 fr. 50. — 33. *La Vie à table à la fin du XIXe siècle*, par Chatillon-Plessis. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-18 de 411 p., illustré de 170 grav. Broché, 5 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50. — 34. *Les Enfants de Louisette*, par Marie Miallier. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-4 de 244 p., avec 80 compositions de Maitrejean, L. Leguey, Fauret, etc. Broché, 5 fr.; relié, fers spéc., tr. dorées, 8 fr. — 35. *En Bouteille à travers l'Atlantique. De Key-West (Floride) au Cap Nord (Norvège), par le Gulf-Stream*, par Ernest d'Hervilly. Paris, Jouvet, 1894, in-4 de 157 p., illustré de 45 grav. d'après les dessins de Félix Oudart et Séguin. Broché, 4 fr. 50; cart. plaques spéciales, tr. dorées, 5 fr. 60. — 36. *Seule à treize ans*, par Ernest d'Hervilly. Paris, Charavay, Mantoux et Martin, s. d. (1893), gr. in-8 de 239 p., illustr. de P. Kaufmann. Broché, 4 fr.; cart. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 37. *Une Héroïne de seize ans*, par Joseph Maranze. Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, Charavay, Mantoux et Martin (1893), in-8 de 240 p., avec illustr. de H. Grobet. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 38. *Aventures d'un ourson russe*, par A. Slivitzki; trad. du russe par Léon Goldschmann et Ernest Jaubert. Paris, Jouvet, s. d. (1893), gr. in-8 de p., illustré de 33 grav. par Liéger. Broché, 4 fr.; relié, plaques spéc., tr. dorées, 5 fr. 75. — 39. *Le Robinson de la forêt russe, aventures d'un garçon de quinze ans*, par Mme Katchoulkoff, adapté du russe par L. de Golschmann et E. Jaubert. Paris, Firmin-Didot, 1894, gr. in-8 de 302 p., illustr. de Liéger. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 40. *Le Pays des Magyars. Voyage en Hongrie*, ouvrage adapté de l'anglais par A. Chevalier. Tours, Mame, 1893, in-4 de 366 p., avec nombr. illustr. Relié, fers spéciaux, 4 fr. 30. — 41. *A travers les Alpes autrichiennes*, par M. Grandjean. Tours, Mame, 1893, in-4 de 284 p., avec nombr. illustr. Broché, 3 fr. 25; rel. perc., fers spéciaux, 6 fr. 70. — 42. *L'Héritage de l'oncle Archignac*, par Ed. Diaz. Paris, Delarue, s. d. (1893), in-8 de 171 p., avec 25 illustr. de P. Kauffmann. Broché, 3 fr. 50; cart. toile, 5 fr. — 43. *Les Mille et un Contes de la jeunesse*, par Mme la vicomtesse de Pitray. Paris, Delarue, s. d. (1893), in-8 de 192 p., illustré par Loëvy, P. de Semant, J. Robaglia. Broché, 3 fr. 50; cart. toile, tr. dorées, 5 fr. — 44. *Journal d'un petit Parisien pendant le siège (1870-1871)*, par Edm. Pascal. Paris, Picard et Kaan, s. d., gr. in-8 de 326 p., orné de 72 grav. Broché, 5 fr. 50; relié, 6 fr. 50. — 45. *Perdus dans l'espace*, par Théodore Cahu. Paris, Lecène et Oudin, 1894, in-8 de 316 p., avec illustr. de Gil Baer. Broché, 3 fr.; relié, 5 fr. — 46. *Les Bûcherons du Jolimetz*, par Sixte Delorme. Paris, Ducrocq, s. d. (1893), in-8 de 247 p., avec 40 compositions de L. Leguey. Broché, 3 fr.; relié toile, fers spéc., tr. dorées, 5 fr. 50. — 47. *Les Pro-*

verbes en action, par Mme Marie de Bosguérard (Illustrations de A. de Boisrogers). Paris, Westhausser, Nouvelle librairie de la jeunesse, in-16 de 270 p., illustré. Broché, 3 fr.; relié, 3 fr. 50. — 48. *Le Testament d'un marin*, par Alexis Meunier. Paris, Delagrave, s. d. (1893), in-8 carré de 216 p., illustr. de B. de Monvel, Geoffroy, Meunier. Broché, 2 fr. 90; relié, 4 fr. 75. — 49. *La Famille « Incassable, »* par F. Marcevaux. Paris, Firmin-Didot, s. d (1893), in-8 de 264 p., avec 49 dessins par P. Vidal. Broché, 2 fr. 25; relié, tr. dorées, 3 fr. 50.

III. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1893*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 436 p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1893*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de 418 et 434 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXX et LXXI*. Paris, Delagrave, 1893, 2 vol., gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint-Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XIV. Paris, Delagrave, 1893, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Le Magasin pittoresque*, 1893, 61e année. Paris, Jouvet, gr. in-8 de 412 p., avec de nombreuses illustrations, plus un Supplément de 48 p. Broché, 10 fr.; cart., 11 fr. 50. — 6. *Mon Journal*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. 1re année, 1892-1893. Paris, Hachette, 1893, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 7. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 5e année, 1893. Paris, Colin, gr. in-8 de 628 p., avec de nombreuses illustrations et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr 50 et 9 fr. — 8. *Le Musée des enfants* (7e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, in-4 de 384 p., nombr. illustr. en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 9. *Le Musée des jeunes filles* (4e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1893, in-4 de 384 p., nombr. illustr. avec planches hors texte en noir et en couleurs. Broché, 12 fr. — 10. *Le Grand Napoléon et les petits enfants*, par Job et J. de Marthold. Paris, Plon et Nourrit, s. d. (1893), album in-4, oblong, illustré en couleurs, rel. toile, fers spéc., 10 fr. — 11. *Pour amuser les petits, ou les Joujoux que l'on peut faire soi-même*, par Tom Tit. Paris, Plon et Nourrit, album in-4 oblong de 50 p., cart. 3 fr. 50. — 12. *La Famille Fenouillard*, par Christophe. Paris, Colin, s. d. (1893). Gr. album oblong, très nombr. illustr. en couleurs, relié toile, fers spéciaux, 10 fr. — 13. *Nos petits Aïeux*, par Ferdinand Bac. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893). Album in-4 de 80 p., avec de nombr. grav. et en coul., cart. toile, fers spéc., 7 fr. — 14. *Imagerie artistique : Images enfantines*. Paris, May et Motteroz, s. d. (1893). Album in-fol. cart., comprenant 20 feuilles, 3 fr. 50. — 15. *La Légende du grand saint Nicolas*. Album in-4 de 12 magnifiques chromolithographies. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer. Élégant cart., tr. dorée, 3 fr. — 16. *Douze Noëls anciens, harmonisés*, par P. Busschaert. Bruges, Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, s. d., album in-4, cart., 6 fr. — 17. *L'Ange de la maison*, par Marie de Bosguérard. Paris, Librairie de la jeunesse, Westhausser, s. d. (1893). Album cart., 6 fr. — 18. *Les Animaux joyeux, scènes humoristiques amusantes*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, album cart., 2 fr. 50. — 19. *La Nuit de Noël de Betty*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d. (1893). Album cart., 1 fr — 20. *Artistes en herbes*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d., album cart., 1 fr. — 21. *Les Amis de Kate*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d., album cart., 1 fr. — 22. *La Fleur du soleil*, par Marie de Bosguérard. Paris, Westhausser, Librairie de la jeunesse, s. d. (1893). Petit album en forme de fleur, 1 fr. 50. — 23. *Vie de N.-S. Jésus-Christ en 50 tableaux*, commentés par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Laurens, s. d. (1893). In-4, broché, 3 fr.; cart., 4 fr. — 24. *Vie de la Sainte Vierge en 50 tableaux*, commentés par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, H. Laurens, s. d. (1893) In-4, broché, 3 fr; cart., 4 fr. — 25. *Trois héros*, par Aimé Giron. Album contenant 26 dessins en couleurs et 11 grav. en noir, par Job. Paris, Hachette, 1894, in-4 de 50 p., cart., 4 fr. — 26. *Spectacles enfantins*, par Albert Cim. Album contenant 26 dessins en couleurs et 33 dessins en noir, par Gerbault et Job. Paris, Hachette, 1894, in-4 de 32 p., cart.,

4 fr. — 27. *Bric-à-brac*, par CARAN D'ACHE. Paris, Plon et Nourrit, album in-4, 3 fr. 50. — 28. *Catherine, Catherinette et Catarina*, par ARSÈNE ALEXANDRE. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893). Album in-8 de 40 p., avec nombr. illustr. de Firmin Bouisset, cart., 1 fr. 50.

III. — Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Les Grandes Voyageuses*, par Mme MARIE DRONSART, illust. de 99 grav., 436 p. — 2. *Une Française au pôle Nord*, par PIERRE MAEL, illustr. de 52 vign. par A. Paris, 347 p. — 3. *Les Voyages merveilleux de Lazare Poban, Marseillais*, par EUGÈNE MOUTON, illustr. de 51 vign. d'après Zier, 390 p.

IV. — Collection Hetzel, gr. in-8 illustré, publiée par la maison Hetzel. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, 10 fr. — 1. *La Vie au continent noir*, par FÉLIX DUBOIS, illustr. de Riou, 301 p. — 2. *Le Roi des Pampas*, par ANDRÉ VALDÈS, illustr. de Félix Régamey et P. Achet, 282 p. — 3. *Geneviève Delmas*, par TH. BENTZON, illustr. de Georges Roux, 287 p. — 4. *Les Contes blancs*, par MARIE BARBIER, illustr. par P. Destrez, 360 p.

V. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1893, 5 fr. 50 le vol. broché; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *Les Chevaliers de Rhodes et de Malte (Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem)*, par P.-A. FAROCHON, orné de 38 grav., 399 p. — 2. *Henri IV et son temps*, par l'abbé JOUSSET, orné de 48 gr., 397 p. — 3. *Aux Indes et en Australie dans le yacht le « Sunbeam, »* par lady BRASSEY, trad. par GASTON BONNEFONT, orné de 200 grav. 395 p.

VI. — Collection Hetzel, in-8 cavalier illustré. Vol. à 4 fr. 50 brochés; cart., 6 fr. — 1. *Rose et Rosette, odyssée d'une trop belle poupée*, par B. VADIER, illustr. par G. Geoffroy, 272 p. — 2. *Un Château où l'on s'amuse*, par A. GENNEVRAYE, illustr. J. Geoffroy, 273 p.

VII. — Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse, 2e série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 raisin à 4 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Les Tribulations de Nicolas Mender*, par DANIELLE D'ARTHEZ, avec 81 vign. dessinées par Tofani, 345 p. — 2. *Alexandre Vorzof, par* Mme P. DE NANTEUIL, illustr. de 80 vign. par Myrbach, 302 p. — 3. *A travers le Sahara*, par G. DEMAGE, illustr. de 86 vign. d'après Mme de Crampel, 275 p.

VIII. — Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Les Filles du clown Rivas*, par MARIE DELORME, nombr. illustr. d'après E. Bayard et L. Denis, 283 p. — 2. *Chez Mlle Hortense*, par MARIE DELORME, nombr. illustr. d'après Ch. Crespin, Montigné, Martin, etc., 279 p. — 3. *Droit Chemin*, par S. BLANDY, nombr. illustr. par Gil Baer, 270 p. — 4. *L'Exil d'Henriette*, par ROGER LIQUIER, nombr. illustr. par Paul Steck, 282 p. — 5. *Moulin Fliquette*, par A. ROBIDA, nombr. illustr. par l'auteur, 294 p.

IX. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Mes amis et moi*, par ALBERT CIM, illustr. de 16 vign. d'après A. Ferdinandus, 253 p. — 2. *Miss Fantaisie*, par A. WERLEY, illustré de 36 vign. d'après Ed. Zier, 240 p. — 3. *Les Orphelins bernois*, par Mme JEANNE CAZIN, illustré de 60 vign. d'après J. Girardet, 263 p.

X. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carré, à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *Le Creux du Rocher*, par Mme DE WITT, née GUIZOT, illustré de 48 grav. d'après A. Robaudi, 276 p. — 2. *Sable-Plage*, par Mme J. MALASSEZ, illustré de 37 gr. d'après E. Zier, 221 p.

XI. — Bibliothèque de l'éducation maternelle, publiée par la maison May et Motteroz (Librairies-imprimeries réunies). Vol. gr. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et 3 fr. reliés. — 1. *Voyage à la mer*, par Mme G. MESUREUR, illustr. de Laurent-Gsell, 237 p. — 2. *Fables pour les petits*, par FÉLIX DUMONT, illustr. de Firmin Bouisset,

235 p. — 3. *Mon petit Frère*, par Mme Julie de Monceau, illustr. de Louis Malteste, 225 p.

XII. — Bibliothèque enfantine, publiée par la maison May et Motteroz (Librairies-imprimeries réunies). Vol. petit in-16, 0 fr. 80 brochés ; cart. en couleurs, 1 fr. 25. — 1. *La Plage de Wimereux*, par Mme Noémi Balleyguier, illustr. de Tempestini, 135 p. — 2. *Aimé pour son bon cœur*, par Mme Eva Gatouil, illustr. de Tempestini, 119 p. — 3. *Les Enfants de Cigarette*, par Théodore Cahu, illustr. de Le Riverend, 125 p.

I. — 1. — Nous n'avons pas cessé d'être, en matière d'art décoratif, sous l'influence de l'Extrême-Orient. L'art chinois et surtout l'art japonais ont encore, dans les collections et les ateliers de peintres, une place prépondérante, comme nos expositions le prouvent tous les jours, sans parler de la nouvelle salle ouverte au Musée du Louvre. C'est donc un ouvrage d'actualité que *la Céramique chinoise* de M. Eugène Grandidier. On sait que la porcelaine de Chine conserve, par ses pièces anciennes, une incontestable supériorité. Le travail qui en raconte l'histoire s'efforce d'être complet, tant sur les procédés de fabrication que sur le classement des motifs religieux, familiers ou purement pittoresques que les céramistes chinois ont employés depuis l'origine jusqu'à l'époque Kien-Long, après laquelle est venue la décadence. Un essai de classification complète est tenté ici pour la première fois. On trouvera des détails curieux sur les porcelaines exécutées en Chine autrefois pour l'usage de l'Europe, notamment celles où sont des armoiries européennes souvent naïvement défigurées. La forme adoptée par l'auteur, en augmentant la sûreté de ses renseignements, enlève de l'agrément à son exposition ; il ne sort guère de sa collection, dont il dresse, chemin faisant, un catalogue raisonné. Il est vrai que cette collection est incomparable, si on en juge par les héliogravures Dujardin, qui en reproduisent cent vingt-quatre pièces de tout genre avec une perfection absolue. L'ouvrage est, au point de vue purement typographique, l'un des plus beaux qu'ait imprimés la maison Firmin-Didot.

2. — Le livre de M. Loir sur *la Marine française* est, sans contredit, le plus beau et le meilleur cadeau d'étrennes que l'on puisse faire à un jeune homme chez lequel on ne craint pas d'éveiller la vocation de la noble carrière de marin. L'auteur étudie son sujet depuis les premiers temps de la navigation en France, exposant pour chaque période la situation du matériel et celle du personnel, indiquant brièvement les principaux faits de guerre qui se sont produits. En véritable historien, il sait conserver la plus irréprochable impartialité dans ses jugements, blâmant de l'ancien régime ce qu'il avait d'injuste, mais exaltant les hautes vertus des marins des grands siècles de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XVI. Le tableau qu'il trace des désordres qui signalèrent les temps troublés de la Révolution est vraiment saisissant ; peut-être exagère-t-il les mérites de la réorganisation impériale ; on sait que, pour ce qui concerne la marine, Napoléon Ier fut un médiocre souverain. C'est bien plutôt à la Res-

taulation que M. Loir devrait reporter tout l'honneur d'avoir refait une marine forte et instruite ; c'est à tort qu'il reproche à ce dernier gouvernement ses retours aux errements de l'ancien régime ; ne fallait-il pas commencer par revenir en arrière pour rétablir l'édifice détruit, sauf à l'améliorer ensuite progressivement ? La partie consacrée par l'auteur à la description de la marine actuelle est à louer sans restrictions ; on y trouve des pages magistrales. Les détails donnés sur les nouveaux cuirassés sont très clairs et très complets ; les tableaux de la vie à bord et des rôles assignés à chacun depuis la tête de la hiérarchie jusqu'aux plus humbles emplois sont très agréables et bien vécus ; on y remarque un amour du métier réellement communicatif et qui doit inspirer une vive sympathie pour tous ces hommes dévoués qui supportent les privations et les fatigues, les yeux fixés sur la devise inscrite au fronton de la dunette : *Honneur et Patrie*. On voit les officiers paternels et affectueux pour leurs matelots ; ceux-ci respectueux et obéissants pour leurs chefs ; et par-dessus tous plane la grande figure du commandant avec son écrasante responsabilité. M. Loir parle en fort bons termes des aumôniers et des sœurs des hôpitaux, et, bien qu'il ait dédié son livre à M. Loti et lui ait demandé une courte préface, il ne se laisse pas entraîner comme celui-ci à dépeindre les mœurs parfois un peu débraillées des matelots en liberté à terre. Les illustrations sont très belles et donnent une idée juste des divers types de navires et aussi des scènes de la vie de bord.

3. — La description des rives de la Méditerranée par M. G. Deschamps, que vient d'éditer la maison Colin, forme le plus beau livre d'étrennes de l'année, au point de vue de la richesse et du soin de l'édition. Les gravures sont réellement magnifiques ; le texte est agréable à lire ; une très belle carte facilite la lecture. On peut, avec *la Méditerranée pittoresque*, faire un voyage circulaire en visitant les points les plus remarquables de ce magnifique bassin dont la variété égale la magnificence. Maroc, Algérie, Tunisie, Égypte, Syrie, Asie Mineure, Turquie, Grèce, Dalmatie, Italie, France méridionale, Espagne, tout est passé en revue rapidement, l'auteur se bornant à signaler les beautés de premier ordre et notant au passage les principaux événements historiques. Les ruines l'intéressent plus spécialement et il nous paraît peu enthousiaste pour les progrès de la civilisation, dont cependant le confort n'est pas à dédaigner en voyage. Dailleurs, jamais il ne s'écarte du rivage et il serait facile de le suivre en une saison avec un bon yacht à vapeur, peut-être même en se contentant des paquebots qui, on le sait, abondent sur les rives enchantées de la Méditerranée. C'est assurément un voyage que nous souhaitons à nos lecteurs de pouvoir réaliser avec le livre de M. de Loubeau à la main. Les appréciations philosophiques sont rares dans cet ouvrage, qui affecte la plus absolue neutralité politique et religieuse ; au point de vue des mœurs, il est irréprochable.

4. — Mme Chantre accompagna en 1890 son mari chargé d'une mission scientifique dans l'Arménie russe; elle s'est chargée d'en faire la narration pittoresque. Tandis que son mari procédait à des mensurations anthropologiques sur les hommes de races très diverses qui peuplent l'Arménie, Mme Chantre se livrait, non sans difficultés, aux mêmes observations sur les femmes. Mais ce n'est pas de ces observations spéciales qu'elle entretient les lecteurs de son récent ouvrage : *A travers l'Arménie russe;* elle se borne à conter très simplement les péripéties du voyage et à décrire les paysages, les villes et les mœurs. Les aventures romanesques ou dramatiques ayant manqué aux explorateurs, le récit est un peu monotone, surtout dans le début; il s'anime toutefois lorsqu'il s'agit des excursions aux alentours de l'Ararat, et dans les villages kurdes; il est assez remarquable, d'ailleurs, que ces nomades si redoutés des autres voyageurs semblent s'être absolument apprivoisés vis-à-vis de cette Française qui allait à eux avec une confiance pleine de crânerie et d'abandon; le fait est qu'elle n'eut qu'à se louer de ses rapports avec eux. Ce livre est parfaitement moral, et si l'auteur ne fait pas montre de sentiments religieux, du moins est-elle très respectueuse pour les ministres de divers cultes qu'elle rencontre sur sa route.

5. — M. Henri Coudreau a dépassé sensiblement les exploits du regretté Crevaux dans la Guyane française. En quatre années d'explorations continuelles, il a visité tous les cours d'eau de ce pays et déterminé la configuration fort compliquée du massif montagneux des Tumuc-Humac qui borne notre colonie au sud-ouest. Doué d'un véritable tempérament de voyageur, M. Coudreau ne se plaît qu'en pleine sauvagerie; les sujétions de la vie civilisée lui sont à charge, et ce n'est que *Chez nos Indiens* qu'il se sent à l'aise. Aussi a-t-il longuement séjourné dans les villages indigènes de l'intérieur, étudiant les langues et les mœurs des diverses peuplades, qu'il est parvenu à connaître parfaitement. Ses descriptions sont agréablement entrecoupées d'aventures plus souvent humoristiques que dramatiques: il n'a généralement qu'à se louer de l'accueil qui lui est fait par ses amis sauvages; mais il ne peut dissimuler leurs nombreux défauts: ivrognerie, penchant au vol, naïve immoralité. Il n'en persiste pas moins à soutenir que la colonisation de la Guyane doit être basée sur l'établissement de relations aussi suivies et complètes que possible entre les blancs et les Indiens. Le gros volume qu'il vient de publier à la librairie Hachette est fort intéressant à lire, fort bien édité, illustré avec grand soin, mais on ne saurait le recommander pour la jeunesse à cause de la crudité de certains détails de mœurs. La carte de la Guyane, qui accompagne l'ouvrage, est très bien gravée et très complète.

6. — Le *Polybiblion* a déjà rendu compte, avec des éloges à peu près sans réserve, de la publication d'art et de science dirigée par M. Henry

Havard : *la France artistique et monumentale.* Nos lecteurs savent l'opportunité patriotique du projet et son excellente réalisation. Il suffira de leur indiquer que, pour l'heure des étrennes de cette année, s'est trouvée prête une troisième série de notices nouvelles, aussi dignement illustrées que les précédentes. Les rédacteurs sont : M. Palustre, pour *le Château de Blois ;* M. Delaborde, pour *le Palais de l'Institut*, ancien collège Mazarin (qui tient relativement trop de place); M. Ph. Gille, pour *le Château de Maintenon ;* M. Guigue, pour *la Cathédrale de Lyon ;* M. Guiffrey, pour l'*Hôtel Soubise* (Archives nationales); M. Gonse, pour *Bourges* (édifices civils seulement, Hôtels Jacques Cœur, Cujas, Lallemand, etc.); M. Havard, pour *Aigues-Mortes ;* feu A. Darcel, pour *le Palais des Thermes et l'hôtel de Cluny.* Les Parisiens, si bien traités dans la distribution des matières de ce volume, apprécieront particulièrement une très substantielle et très nouvelle orientation dans les collections du Musée de Cluny, avec de bonnes gravures en représentant les principaux chefs-d'œuvre.

7. — Mme P. Cocheris publie un ouvrage sur les *Parures primitives*, qui touche à la fois à l'histoire, à l'ethnographie, à l'archéologie, à la morale et à l'art. Que l'art l'emporte, on en douterait, rien qu'à parcourir les deux cents figures sur bois, qui donnent aux ornements réguliers des sauvages ou des demi-civilisés une place nécessairement prépondérante. Les chapitres sur le rôle des écorces d'arbre, feuillages et fruits, dans le costume et la parure, conduisent le lecteur jusqu'aux usages modernes de nos campagnes. Une introduction sur « les temps préhistoriques » paraît résumer assez bien les travaux récents ; l'auteur n'hésite pas y parler de Dieu et à y placer le premier couple de la Genèse. Il est intéressant, d'ailleurs, de pouvoir signaler un livre d'ethnographie convenant à de jeunes lecteurs, qu'il est souvent difficile d'instruire sur cette matière.

8. — Le R. P. Rouvier a retracé avec une plume aussi élégante qu'autorisée la vie des *Saints confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus.* Il fait passer sous nos yeux les admirables figures de saint Ignace de Loyola, de saint François-Xavier, de saint François de Borgia, de saint Pierre Claver, de saint Jean-François Régis, de saint François de Geronimo, de saint Stanislas Kostka, de saint Louis de Gonzague, de saint Jean Berckmans, des saints martyrs japonais Paul Miki, Jean de Gotto, et Jacques Kisaï, enfin du Bienheureux Alphonse Rodriguez. Le pieux et habile auteur ne s'est pas contenté de raconter la vie de ces saints personnages : il a enrichi ce beau livre d'une foule d'illustrations qui sont semées presque à chaque page et qui ont été exécutées, sous sa direction, d'après ses dessins et ceux de MM. C. Piton et Louis Pill fils. Tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la carrière des saints dont il rappelle, en termes si saisissants, la vie glorieuse, vient servir de commentaire à

son texte : portraits, reproduction de tableaux célèbres, vues de monuments ou de sites, fac-similés, voilà ce qui donne à cet ouvrage un incomparable attrait et le fera à bon droit rechercher comme livre d'étrennes : il a sa place sur toutes les tables des familles chrétiennes et ne peut manquer d'être accueilli avec empressement.

9. — Mme Balleyguier a consacré son talent de romancier distingué à faire revivre les scènes si poignantes et si vives de la chevalerie. Elle s'est inspirée, maintes citations et une lettre-préface l'affirment, de l'œuvre de notre éminent ami Gautier. A-t-elle réussi ? Pleinement. Que de jeunes cœurs battront au récit de ces enfances grandioses « de Charlemagne et de Roland, et d'Olivier, » et de Guillaume, et de Vivien, et d'Amys et de Milles ! Que d'enthousiasme ils soulèveront dans ce siècle avare et mercantile, où, pour se distinguer, les princes n'ont d'autre ressource, comme Milles, que d'aller se faire tuer au pays noir ou explorer les contrées lointaines. C'est vraiment plaisir que de lire ces pages où la sève française et chrétienne coule à pleins bords, où le dernier mot lui-même : « Que Dieu vous garde ! » était autrefois la fin de toute histoire comme elle est encore aujourd'hui la fin de toute journée dans les demeures chastes et chrétiennes. Nous n'avons pas besoin de raconter à nos lecteurs les hauts faits de ces *Futurs Chevaliers* que nous venons de nommer. Il est cependant une touchante histoire qu'ils auront peut-être oubliée, celle de la *Petite Reine*, cette fleur d'Orient qui vint embellir les derniers jours de Charlemagne et qu'un descendant de Ganelon voulut ternir de son haleine fétide. Ce fut grâce à la vaillance et au bon sens populaire qu'elle fut replacée sur le trône de France, après en avoir été injustement bannie. Mme Balleyguier a traduit très fidèlement le vieil auteur de la chanson de *Macaire*, et lui a donné un charme nouveau. Nous engageons les parents à parcourir, avant ou après leurs enfants, ce dernier chapitre de *Futurs Chevaliers*. Il leur donnera l'envie de lire tout le volume.

10. — *L'Anneau de César*, titre simple, mais retentissant. On devine, avant d'ouvrir ce volume, que l'on va entendre des fracas de bataille. Et c'est juste. L'heureux guerrier gaulois, le chef parise qui l'a conquis jadis, cet anneau, sur « l'imperator, » en même temps que son glaive d'ailleurs, et cela sous les murs de Gergovie, n'est autre que le « soldat de Vercingétorix » dont M. Alfred Rambaud nous raconte l'histoire avec le plus réel talent. L'auteur a fait une sérieuse étude des mœurs et de l'histoire de la Gaule, et tout ce qu'il dit est propre à entretenir le patriotisme, à cette heure où, en France, il est plus que jamais nécessaire de l'exalter. Violent, brillant, ardent, tel se montre cet ouvrage dont les bibliothèques militaires de tout ordre devraient être pourvues. La reliure reproduit la statue de Vercingétorix telle qu'elle s'élève au sommet du Mont Auxois, emplacement si longtemps contesté d'Alésia.

11. — *L'Orphelin* du pays de Vaud, privé de toutes ressources par la mort de sa mère, arrive à une bonne situation par son intelligence, son travail et une conduite irréprochable. Cette nouvelle villageoise, d'une haute moralité, écrite naturellement et sans effort, rappelle la manière attachante d'Erckmann-Chatrian. Les détails typiques sur les hommes et les choses des champs y abondent; ils sont présentés avec un grand talent d'observation. Les personnages du roman, bien pris sur le vif, mettent en plein relief le fort et le faible des gens de la campagne. Parallèlement aux succès mérités de l'orphelin, l'auteur décrit les funestes résultats de l'inconduite et leur châtiment. La note religieuse est donnée dans une juste mesure. C'est, en un mot, l'œuvre d'un excellent moraliste.

12. — L'auteur de *Cœurs de marins* est un homme du métier, car il conte avec une grande exactitude la vie de bord que certainement il a menée. De plus, il a fait la campagne de l'Océan Pacifique sur un navire de guerre, et visité les ports de Valparaiso, du Callao, de Guayaquil, dont il donne de très vivantes descriptions. Pour faire défiler sous nos yeux ces brillants tableaux, il a imaginé une intrigue très mouvementée où rien ne manque comme assaisonnements : amour platonique d'un officier pour la femme de son commandant qui, par une dérogation bien rare aux reglements de la marine, se trouve embarquée à bord de la *Vémésis*, la dernière frégate à voiles; amourettes beaucoup moins éthérées à la Loti; haine farouche engendrée par la jalousie et qui se manifeste en odieux guets-apens; naufrage sur un récif ignoré de l'Océan Pacifique, suivi d'un sauvetage sur une barque construite avec les débris de la frégate; suicide du traître qui a causé la catastrophe. Il y a là dedans matière pour plusieurs romans. Malheureusement les aventures galantes de MM. les officiers de la *Vémésis* sont trop nombreuses et trop peu gazées pour que le volume puisse être mis entre les mains des jeunes gens; nous le regrettons d'autant plus que l'esprit religieux de l'auteur se manifeste dans des dissertations philosophiques où le beau rôle appartient toujours à l'aumônier et aux chrétiens convaincus, qui forment la grande majorité de l'état-major. Signalons un léger lapsus de l'auteur; ce n'est pas à la *Nouvelle-Zélande*, mais à la *Nouvelle-Calédonie* que les *aspirants* (et non les *officiers*) de Saint-Phalle et Devarenne furent tués et mangés par des anthropophages. Les illustrations, dues pour la plupart au crayon de M. Deslandes, sont fort jolies.

13. — Il n'est pas question dans *P'tit Bonhomme*, la dernière production de M. Jules Verne, de « voyages extraordinaires. » Mais l'auteur fait connaître avec assez d'originalité et d'exactitude l'état misérable de l'Irlande. L'affabulation ayant servi de prétexte au terrible état de choses — qu'on jugera de nature à faire trouver enviable la situation des pires prolétaires français, — est aussi simple que peu vraisemblable.

M. J. Verne suppose un petit abandonné qui, de la condition la plus infime, après maintes souffrances, sait, par sa seule intelligence et son seul travail, arriver, à l'âge où l'on cherche encore sa voie, à une fortune dont il fait généreusement bénéficier tous ceux qui lui ont témoigné de l'affection. M. Jules Verne, dans ce volume, exécute la caricature (nous ne disons pas le portrait) d'une famille aristocratique qu'il présente sous un jour à la fois ridicule et odieux sans atténuation : mais nous constatons, d'autre part, que la pensée chrétienne n'est pas absente de ces pages, bien qu'elle eût pu être plus accentuée, étant donné le pays si catholique dont il est question. Si *P'tit Bonhomme* n'est pas le plus captivant ouvrage de la longue série des *Voyages extraordinaires*, c'est assurément l'un des mieux illustrés.

14. — Des chiens, des chats, des perroquets, d'autres animaux encore ont raconté leur histoire plus ou moins accidentée, par l'intermédiaire d'écrivains toujours observateurs et le plus souvent fort spirituels. A son tour, Mme Judith Gautier nous donne les *Mémoires d'un éléphant blanc*, qui sont appelés à tenir une place de choix dans la littérature du genre. L'auteur elle-même, dans un court *Avant-propos*, résume ainsi les aventures de son « héros » : L'histoire de sa longue existence, tantôt glorieuse, tantôt misérable, à travers le royaume de Siam, l'Inde des maharajahs et des Anglais, est pleine d'imprévu et des plus curieuses. Après avoir été presque une idole, Iravata (c'est le nom de l'éléphant blanc) devient un guerrier; il est fait prisonnier avec son maître qu'il délivre et sauve de la mort. Puis il est jugé digne d'être le gardien et l'ami de la merveilleuse petite princesse Parvati, pour laquelle il invente d'extraordinaires jeux et qui le réduit en un deux esclavage. On verra comment un vilain sentiment, qui se glisse dans le cœur du bon éléphant, si sage d'ordinaire, le sépare pour longtemps de sa chère princesse, le jette dans des aventures de toutes sortes et lui cause de cuisants chagrins. Mais enfin il retrouve sa fidèle amie, et le pardon lui rend le bonheur. » Gracieux volume, bien illustré. La reliure dont il est paré représente notre éléphant avec une plume d'or à la trompe et une étoile également d'or brillant au-dessus de sa formidable tête. C'est réussi.

15. — Les trois *Contes antiques* que nous présente M. Charles Normand cachent d'exquises leçons sous une forme nouvelle. Il souviendra à chacun de nos lecteurs de l'histoire de la Révolution racontée par les auteurs latins, en savourant ces fantaisies où les personnages ont l'habit antique et le langage gaulois. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'avoir voulu dénigrer tout le monde sans exception; et au dessinateur aurait-on pu demander, dans les *Miracles d'Osiris*, de supprimer certains signes. Mais il y a une si franche gaieté toute parisienne, notamment dans le *Triomphe de Bibulus*, qu'on pardonne aisément les petites

imperfections des auteurs. Ce sont de braves gens, d'aimables farceurs, et quand on sait même le démêler sous une apparence folâtre, de sages penseurs; témoin *l'Héritage du cousin Agathias.*

16. — Encore une traduction, celle-ci « loyale et complète, » de l'œuvre immortelle de Daniel de Foë : *Aventures surprenantes de Robinson Crusoé.* Nous la devons à Pétrus Borel, depuis longtemps connu, et nous croyons, comme le dit la Préface, qu'elle donnera, ainsi présentée, pleine satisfaction au public. Elle est illustrée à profusion de gravures du plus haut goût, à ce point même que nous ne connaissons pas d'édition de Foë comparable, surtout dans ces conditions; car elle est d'un bon marché peu ordinaire. Si ce volume, admirablement imprimé, n'obtenait pas un succès complet, ce serait vraiment à désespérer de la librairie française.

17. — Depuis longtemps nul n'ignore que ce sont les gens du Midi qui se montrent le plus aptes à conquérir Paris. Cela est une fois de plus démontré dans le roman ultra-commercial de M. Edgar Monteil : *Les Trois du Midi.* Trois jeunes Marseillais, parés des noms gracieux de Bergamotte, Bruscambille et Baragnonne, quittent un beau jour frère, mère et sœur et débarquent à Paris, où, n'ayant point la bourse trop garnie, ils vivent frugalement. Leur faconde les sert; intelligents, d'ailleurs, ils se créent une place au soleil parisien, un soleil moins brillant et moins chaud que celui de la Cannebière. Dès lors, l'ambition les pique et l'idée bizarre leur vient d'aménager comme un magasin le navire « la Belle Mode, » qui les transporte aux États-Unis, à San-Francisco, où ils commencent leur fortune. Mais des aventures de toute sorte interrompent leurs succès et ce n'est qu'à Paris, où ils reviennent, que leur génie spécial les pousse à fonder un grand magasin de nouveautés qui les rend millionnaires et tous beaux-frères.... réciproquement et inclusivement. Tout cela est drôle et assez neuf; mais outre la frivolité de certains détails, il convient de noter la complète neutralité du récit tant au point de vue religieux qu'au point de vue moral. D'ailleurs le nom de l'auteur suffit à renseigner le lecteur à cet égard.

18. — M. Gaston Bonnefont met en scène un oncle de Libourne (Gironde), provincial réfractaire, qui, après avoir constamment refusé à son neveu, Parisien enthousiaste, d'aller visiter la « Babylone moderne, » s'y décide tout à coup. Fort étonné, le parent de l'oncle Pamphile va l'attendre à la gare et apprend de lui qu'il est atteint d'hydrophobie, ayant été mordu par un chien enragé. Il n'a pas fallu moins que la nécessité d'avoir recours à M. Pasteur pour décider le Girondin à s'aventurer dans « l'enfer des anges et le paradis des démons, » comme il appelle la capitale. Soigné à l'Institut spécial de la rue Dutot, Pamphile guérira; mais il doit, au cours du traitement, prendre le plus de distractions possible. Une idée naît alors dans le cerveau de son neveu, qui le pilote

à travers Paris et l'amuse extrêmement par des spectacles comportant des enseignements curieux et variés, qui font l'objet des *Miettes de la science*. Malheureusement ces « miettes » ne sont pas toutes bien saines : ainsi, page 260, à propos de la fin du monde, dont l'auteur reconnaît pourtant la certitude, on peut lire quelques lignes qui appellent des réserves.

19. — *Miss Linotte*, c'est, comme le titre l'indique, l'histoire d'une petite fille très étourdie, qui finit, l'expérience aidant, par devenir une jeune fille studieuse et même une femme estimée et heureuse. On voit là dedans des jeunes filles qui font de la poésie, des dames qui montent une séance de l'*Abeille littéraire* et encouragent la littérature de province. Tout cela n'est pas d'un très grand intérêt, mais sera bien reçu dans les lycées de filles. Nous doutons qu'ailleurs que dans ce monde, nouveau et pas encore très étendu, il lui soit fait un très enthousiaste accueil, à moins qu'on n'envoie *Miss Linotte* aux États-Unis. Les Américaines sont bien capables de l'apprécier.

20. — Beaucoup, non prévenus, s'y tromperont. *Les Jouets*, de M. Léo Claretie, ne sont pas un livre pour enfants, mais bel et bien un travail de chercheur et d'érudit. L'auteur nous donne, ainsi qu'il le dit lui-même, « une monographie du jouet considéré à tous les points de vue, dans son histoire, dans sa fabrication, dans sa complexion intime, comme dans ses rapports avec la vie et les différentes manifestations de l'esprit individuel ou de l'âme sociale. » Ce beau volume, amplement et très artistiquement illustré et dont le bon marché est extraordinaire, est divisé en vingt et un chapitres portant des titres on ne peut mieux justifiés. Le douzième chapitre, intitulé : *les Jouets et la Religion*, a surtout attiré notre attention. Sans se montrer agressif le moins du monde, M. Léo Claretie nous apparaît ici comme un chrétien assez peu solide. Ceux qui savent ce que parler veut dire découvriront facilement dans ces pages un peu de scepticisme poli. Cette observation ne nous empêche nullement de reconnaître le mérite réel de l'œuvre, qui a coûté à son auteur un travail et des investigations considérables.

21. — On n'a pas oublié la brillante exploration du capitaine Binger dans le pays de Kong et la boucle du Niger, ni les deux beaux volumes que le vaillant officier publia peu après son retour. L'année dernière, le capitaine Binger fut de nouveau envoyé avec le docteur Crozat, le lieutenant Braulot et M. Marcel Monnier, en mission à la Côte d'Ivoire, pour la délimitation des possessions anglaises et françaises. M. Marcel Monnier est, lui aussi, un explorateur de marque : il a visité les îles Hawaï et diverses régions de l'Amérique et a écrit sur ses voyages de fort intéressantes relations ; il lui revenait donc d'être l'historiographe de la mission Binger ; il en fut aussi le photographe, ce qui lui a permis d'illustrer très agréablement le volume qui vient de paraître sous le titre

de *Mission Binger. France noire.* Cette expédition n'alla pas sans difficultés, sans fatigues et même sans dangers. Tout d'abord, il fallut rompre les relations avec la commission anglaise avec laquelle on devait procéder aux délimitations : avec des formes courtoises, nos voisins ont apporté sur le terrain diplomatique une mauvaise foi qui rendait toute entente impossible. Le capitaine Binger n'en voulut pas moins visiter ses anciens amis, les chefs de Boudoukou et de Kong, pour renouer avec eux des relations utiles au commerce français, puis il revint vers la côte à travers des peuplades pillardes qui firent courir des risques sérieux à la petite troupe épuisée. M. Marcel Monnier décrit avec un très grand charme de style les péripéties de cette intéressante mission ; le chapitre du départ est un chef-d'œuvre de mise en scène ; d'un bout à l'autre le volume est intéressant à lire et irréprochable au point de vue moral et religieux.

22. — M. Aimé Giron est depuis longtemps connu comme écrivain de cœur et d'esprit, et *Une lieue de dentelle*, qui vient de paraître, n'est pas pour obscurcir cette réputation. Les scènes vives ou reposantes dont se compose cet aimable volume sont autant de peintures vraies, alertement faites, des mœurs campagnardes des riverains de l'Allier. On y voit une généreuse enfant sauvant de la ruine causée par le jeu une noble famille à laquelle elle a voué la plus solide affection. Sans nul doute, ce tout simple roman, qui se termine par l'heureux mariage de l'héroïne principale, est palpitant d'intérêt, mais le charme qui s'en dégage est singulièrement rehaussé par les gravures très artistiques dont il est orné et qui sont dues à M. Laurent-Desrousseaux.

23. — De temps à autre, dans *les Millions du petit Jean*, un livre honnête et intéressant dans sa simplicité, on sent que l'auteur possède une âme accessible au sentiment religieux. Et cependant, ce sentiment, il l'exprime si vaguement, si timidement, peut-on dire, qu'à peine il apparaît. Il n'échappera à personne que l'une des héroïnes du récit, une paralytique noble et charitable, devrait bien affirmer, en sa misère, l'espérance en Dieu qui console. Il n'en est rien, ou à peu près. Cette neutralité à outrance est si affligeante, dans ce cas spécial surtout, que nous ne pouvons excuser M. Louis Mainard d'avoir ainsi, en dépit de son talent, manqué une œuvre qui, par ses données, eût pu être excellente.

24. — Monique Bougall est la fille d'un contrebandier. Mais de son père elle n'a hérité que la vaillance et le courage, lui laissant tous ses défauts de bandit, qu'une balle punit dans une nuit de contrebande. C'est *Une Vaillante*. Elle le montre en diverses circonstances, et notamment en sauvant le jeune André Peyralba. Des bienfaits sont la juste récompense de ce dévouement héroïque. Elle peut, grâce aux appuis qu'elle a su mériter, s'élever au-dessus de sa modeste situation, former son

intelligence et son cœur, bref se rendre digne de celui qu'elle a sauvé, et qui, après avoir lui-même fait preuve de vaillance dans les terribles jours de la guerre de 1870, est heureux de lui donner son cœur et sa main. Cela finit donc par un mariage. Le livre est intéressant.

25. — *L'Ange des Korrigans* est une légende extravagante où le bon et le mauvais se coudoient assez inégalement. Le bon, en tant que sentiments religieux, domine ; mais la superstition y a presque autant de part. En résumé, c'est l'histoire folle d'un chouan, transformé un temps par les mauvais génies de la Bretagne, et rentrant en possession de sa nature d'homme pour devenir quoi? Un soldat de la République qui, sans regretter à la vérité d'avoir autrefois délaissé sa religion et son Roi, n'en devient pas moins un « patriote » puis un vaillant capitaine de l'Empire. Nous croyons peu à l'authenticité de cette légende, dont l'illogisme est flagrant. Ce qui nous paraît ici le meilleur, ce sont les sentiments d'aversion témoignés à l'Angleterre, ce pays « où naissent les ennemis éternels de la France. » Sur ce point spécial, nous sommes d'accord avec l'auteur : mais cela ne suffit pas pour que son livre étrange nous inspire des sympathies.

26. — Assurément *Le Voyage de famille* (*région des Cévennes*) est intéressant. Bien édité, d'ailleurs, il cause de tout un peu : d'histoire, de science, de légendes, de coutumes originales. La description du pays de Vivarais est fort bien faite : avec la famille Poinsot l'on visite le cañon du Tarn, les Causses, l'Ardèche, etc. : mais on trouve parfois des détails historiques qui, dans leur apparente impartialité, ne nous plaisent qu'à demi : le plus grave reproche que nous puissions faire à ce joli volume, c'est l'anecdote assez déplacée au point de vue religieux qui se trouve consignée aux pages 236-237, et que nous considérons comme absolument fantaisiste.

27. — Les *Légendes de Notre-Dame* sont, avons-nous besoin de le dire, un livre très chrétien. Ce n'est pas l'histoire de Notre-Dame de Paris, mais tout simplement l'ensemble des impressions personnelles éprouvées par Mme P. de Grandpré, auprès de cette noble basilique à l'ombre de laquelle elle a longtemps habité et qui lui a inspiré un culte touchant. L'auteur fait revivre avec bonheur les grands souvenirs et les pieuses légendes de Notre-Dame et elle aide à en mieux goûter les charmes pieux et austères. A la biographie intime de Notre-Dame, si nous pouvons ainsi parler, l'auteur mêle la sienne propre et celle de quelques-uns des saints prêtres qui y ont passé. Nous ajouterons que la présente édition a été exécutée pour être offerte aux officiers de l'escadre russe, et il nous semble que la pieuse et patriotique pensée qui l'a fait naître en augmente encore le charme. Nous n'avons donc pas besoin de plaider longuement la cause de cet excellent livre, gagnée d'avance auprès de tous nos lecteurs.

28. — *La Mission de la France*, de Mgr Ricard, offre un intéressant commentaire du patriotique discours prononcé sur ce sujet par le P. Lacordaire à Notre-Dame, le 14 février 1841. L'auteur nous montre à travers l'histoire les destinées de notre pays entièrement liées à celles de l'Église depuis le jour où Clovis et ses guerriers étaient engendrés par le baptême à la vie surnaturelle, jusqu'au XIXe siècle, qui voit nos missionnaires allant annoncer l'Évangile aux peuples les plus lointains et le Souverain Pontife trouvant de royales ressources dans la générosité de la France. Il a groupé l'histoire de cette vocation manifeste de la France à être le soutien de la religion et de la Papauté en quatre livres, dont les titres : Première vocation de la nation française, Temps héroïques, Période de lutte, Résurrection et espérance, résument bien le contenu. C'est sur ce mot d'espérance, si chrétien et si français, que le livre se ferme. Les plus incrédules se prendront à espérer s'ils lisent ces pages animées de l'amour de l'Église et de celui de la patrie, où Mgr Ricard montre, en suivant pas à pas nos annales, que notre pays s'est toujours fièrement relevé de ses épreuves, même les plus cruelles, et n'a jamais cessé de mériter son glorieux nom de fille aînée de l'Église.

29. — M. Augustin Albouy vient de publier un excellent récit d'un pèlerinage aux Lieux-Saints : *Jérusalem et les sanctuaires de la Judée*. C'est un très beau livre d'étrennes qui remplit toutes les conditions que l'on peut souhaiter : correction et même élégance du style, sûreté de la doctrine, ardeur des sentiments religieux, beauté des gravures et de l'impression : rien n'y manque. L'auteur y décrit les monuments que la tradition chrétienne a consacrés, et il les explique à la lumière des textes de l'Écriture sainte, sans s'égarer dans des dissertations exégétiques. C'est donc essentiellement un livre à la portée de tous et qui n'a d'autre prétention que d'inspirer le désir d'aller vénérer les lieux consacrés par les souvenirs de l'Ancien et du Nouveau Testament.

30. — *Charlemagne et l'Empire carolingien* est un extrait de l'histoire de France de M. Henri Martin. Le récit commence avec les premiers maires du palais de la famille carolingienne et se termine en 843, à la dislocation de l'Empire. L'on connaît les qualités et les défauts de l'historien, et, en dépit du prix Gobert dont l'Académie a récompensé ses efforts, l'on sait que son érudition a été souvent prise en défaut et que la passion antireligieuse dont il est animé a plus d'une fois faussé son jugement. Grâce à quelques coupures faites au texte de la dernière édition parue en 1855, certains passages particulièrement choquants, relatifs aux déportements des fils de Charlemagne, ont disparu de la présente publication. C'est ainsi que l'on n'y lit plus que « la chasteté dévote de Louis le Pieux le poussa à inaugurer son règne par des violences odieuses et absurdes. » Nous regrettons que l'éditeur ait continué de placer à Fontenailles au lieu de Fontenoy-en-Puisaye les batailles que se

livrèrent les fils de Louis le Pieux. Il eût aussi été facile de corriger la traduction des serments de Strasbourg, sur le sens desquels on est depuis longtemps d'accord, et l'on aurait aimé à trouver avec l'orthographe traditionnelle les noms de Clovis, Clotaire, Louis, Charles, etc., les formes Chlodowig, Chlother, Lodewig, Karle n'étant pas plus exactes ni plus scientifiques.

31. — Qui ne connaît le marquis de Cherville, du moins par ses œuvres? Chaque année, cet ami des humbles, hommes des champs ou animaux de toutes sorte, et grand chasseur par-dessus le marché, y va de son livre pour défendre ceux que nous appellerons ses clients. C'est ainsi qu'au moment où prend fin l'an 1893, il donne *Récits de terroir*, mélange fort réussi de comique, de poétique et de tragique. A côté de : *Comment trépassa le père Mathurin*, sorte de poème en prose inspirée par un paysan, amoureux jusqu'à l'heure suprême de la Terre, l'*Alma mater*, on trouvera, entre autres, une nouvelle patriotique, *le Ru du Prussien*. Après ces deux histoires qui ne prêtent pas à rire, chacun remarquera *la Marnière*, épisode terrible en sa simplicité rude. Mais il y a aussi dans ce volume d'autres choses plus gaies, et celles-ci reposent d'une façon agréable. L'ensemble, curieux, attachant, empoignant, est admirablement illustré et gracieusement cartonné.

32. — Épisode héroï-comique de la campagne d'Italie au temps du général Bonaparte : tel apparaît le volume ayant pour titre : *Le Tambour-major Flambardin*. Le personnage principal du livre est le fils d'un professeur parisien, fruit sec incorrigible qui, en compagnie de quelques camarades, accomplit des prouesses tout à fait invraisemblables dont le couronnement en partie double est la conquête d'une charmante Italienne qui devient sa femme, et la capture d'un navire anglais dont il encaisse sa part de prise. M. Lemaire est un auteur gai; il fera rire plus d'un morose; son œuvre, au fond, est une pochade militaire hautement relevée par les dessins spirituels de Job.

33. — *La Vie à table à la fin du XIXe siècle* aurait pu être dédiée par son auteur aux gourmets des deux mondes et même aux simples curieux littéraires qui s'amusent toujours de ce qui n'est pas banal. Ce volume, qui eût fait honneur à Brillat-Savarin et que Monselet n'eût pu lire sans se sentir envahi par la convoitise et par cette gaieté particulière aux gens de bon appétit et d'estomac solide, est appelé à être médité avec recueillement par les personnes des deux sexes pour qui le luxe de la table est passé à l'état de haute préoccupation. *La Vie à table* est ornée de dessins spirituels et parfois instructifs.

34. — C'est une simple histoire de vacances que nous conte Mlle Miallier dans *les Enfants de Louisette*. Le héros principal est paresseux et indiscipliné. Un naufrage le corrige; il faut dire que l'histoire se passe à Avranches, en face du mont Saint-Michel, où le père et les cousins du

jeune Yves vont se promener pendant qu'il est en retenue. Lui s'esquive, prend une barque de pêcheurs, et va s'échouer à Tombelaine, non sans de graves avaries. A Caen, où nous transporte la seconde partie du récit, on voit la vertu récompensée dans la personne de l'oncle Paul, qui reçoit la croix de la Légion d'honneur. Très instructive et très morale, cette histoire sans prétentions plaira également aux petits et aux grands. On sent que l'auteur a vécu dans une honnête famille, qu'elle nous initie à toutes les traditions de ces braves gens; qu'elle aime les enfants même quand ils sont espiègles et un tantinet mal élevés. Ah! si M. Hubert n'avait pas tant de fois faibli, croyez-vous qu'Yves eût fait un coup de tête? C'est un peu le défaut des parents modernes, de céder d'abord et de punir ensuite; il vaudrait mieux faire le contraire. Tout le petit roman de Mlle Miallier en est la preuve, ce dont nous la félicitons.

35. — Avec beaucoup d'humour, M. Ernest d'Hervilly se pose en rival, et en rival heureux, de MM. Jules Verne et André Laurie. *En Bouteille à travers l'Atlantique* nous fait assister à l'étonnant voyage de la Floride au Cap-Nord (Norwège) exécuté par un Américain, un Français et un Russe enfermés dans une sorte de flotteur, *la Perle du sud*, qui, par sa forme, rappelle une bouteille. Avant de pénétrer dans leur appareil, les voyageurs, pour plus de commodité, ont été condensés, rapetissés au moyen d'un procédé « inoffensif » resté le secret du professeur Ristigouche, chef de l'expédition. Ce professeur s'est mis en tête de gagner l'extrême nord de l'Europe en suivant simplement le courant du Gulf Stream. Les aventures ne manquent pas à nos trois personnages; mais après s'être vus à deux doigts de la mort, ils atteignent enfin le but. La traversée, de dix mille kilomètres environ, a duré cent quarante-trois jours. L'illustration est parfaite; la reliure, fort jolie, représente le flotteur au milieu d'un troupeau de dauphins.

36. — *Seule à treize ans* est l'histoire douloureuse à ses débuts d'une jeune orpheline, laquelle histoire a servi de trame à M. E. d'Hervilly pour nous initier aux mœurs assez curieuses des bateliers du nord de la France. Les scènes touchantes qui composent ces volumes mériteraient nos éloges si la pensée de Dieu, qui devrait s'y rencontrer fréquemment, n'y était guère représentée que par quelques exclamations, par l'affirmation (p. 156) d'un personnage du récit « qu'il y a un ciel, » et par le serment « devant Dieu » que fait un autre personnage (p. 216). Cela suffit-il pour que nous recommandions l'œuvre? Nous ne saurions le dire, bien que l'ensemble soit parfaitement moral.

37. — L'*Histoire d'une héroïne de seize ans* est certainement très émouvante. Ce courage et ce sang-froid de Marie Hurteau, qui, près de son père, fait vaillamment face aux Anglais, et au péril de sa vie sauve des aristocrates enfermés dans les prisons de la Terreur, est vraiment admirable. Toutefois, ces histoires de la Révolution sont bien dange-

reuses, et l'on est assez facilement porté, si l'on n'est pas un intransigeant blanc ou rouge, à tenir la balance à peu près égale entre les victimes et les bourreaux, et à mettre du côté du crime la justice, l'égalité et la liberté qui ont germé dans le sang sur la ruine du despotisme vaincu. C'est bien un peu ce que fait M. Maranze, à l'exemple du Victor Hugo de *Quatre-vingt-treize*. Nous regrettons ces sentiments qui çà et là se font jour et s'étalent en une profession de foi philosophique manifestement préférée par l'auteur à la foi religieuse des anciens jours. Voilà les réflexions que nous inspire ce livre, d'ailleurs fort intéressant.

38. — *Les Aventures d'un ourson russe* relatent l'histoire accidentée d'un jeune ours qui répond à divers noms très slaves, mais principalement à celui de Michouk. Le gaillard, devenu le commensal et le favori d'un officier du Tsar, n'aurait qu'à se laisser vivre, en étant sage; malheureusement pour notre héros, il n'en est point ainsi : ses frasques de tout genre obligent son maître, de guerre las, à se séparer de lui, et Michouk, relâché dans la forêt d'où il est sorti, y reprend les habitudes de ses congénères. Amusant volume, qui plaira beaucoup aux enfants qui aiment les animaux.

39. — Les histoires de Robinson ont toujours, depuis le Robinson Crusoé et le Robinson suisse, exercé un vif attrait sur la jeunesse. En voici un nouveau qui n'obtiendra pas auprès d'elle un moindre succès, d'abord parce que ses aventures sont intéressantes, et puis parce qu'elles ont pour théâtre la Russie, maintenant à la mode. *Le Robinson de la forêt russe* a fui de la maison paternelle sans penser aux souffrances et aux immenses douleurs qu'il allait laisser derrière lui. En compagnie d'un valet à peu près aussi fou que lui mais pourtant plus excusable, il a, pendant trois ans, couru les hasards de la forêt. Comme bien on pense, les aventures ne manquent pas dans cette existence. Heureusement les fugitifs sont enfin retrouvés, l'enfant prodigue rentre à la maison paternelle. L'histoire est émouvante. Nous doutons d'ailleurs qu'après l'avoir lue on soit tenté de la revivre. L'âge des Robinsons est passé; mais leur histoire se lit toujours avec plaisir, et le choix du nouveau théâtre qu'on lui donne n'est pas fait pour nuire au volume.

40. — L'auteur du voyage au *Pays des Magyars* est une de ces Anglaises convaincues qui se croient obligées de décrire solennellement les pays qu'elles visitent d'une allure pompeuse et compassée. Le style est à l'avenant, froid, monotone, ennuyeux. M. A. Chevalier a fait une bonne traduction, correcte et consciencieuse; mais, puisqu'il « adaptait » le récit de la voyageuse, il aurait bien dû le colorer un peu pour le rendre plus attrayant. Le volume peut, sans aucun doute, être donné aux jeunes gens des deux sexes; ils n'y trouveront rien de répréhensible, même au point de vue religieux, car l'auteur, bien que protestante, parle avec beaucoup de convenance des couvents, des églises, des cérémonies ca-

tholiques ; mais les lecteurs auront-ils le courage d'aller jusqu'au bout ? Peut-être, grâce aux gravures, qui sont fort belles.

41. — L'année dernière, nous faisions le plus grand éloge d'un beau volume de M. Grandjean : *A travers le Tyrol;* le nouveau livre du même auteur, *A travers les Alpes autrichiennes*, n'est pas inférieur au précédent. Ce sont les mêmes qualités de style, de composition et de sentiment. Les faits historiques et les légendes sont agréablement mêlés aux descriptions pittoresques et un excellent esprit religieux anime ces pages charmantes, qui amuseront grands et petits. Les gravures sont bien exécutées. Beau et bon livre d'étrennes pour la jeunesse chrétienne.

42. — Le vieux garde champêtre Archignac adopte le fils du montreur de bêtes Cabral, qui a été assassiné par un boucher, et donne le titre de neveu à cet enfant. M. d'Ambois, colonel en retraite, maire de la petite ville de Saint-Cireq-sur-Vézère, développe les goûts militaires de José ; mais ses deux protecteurs succombent au moment où l'enfant manifeste de grandes dispositions pour la musique. Il reçoit *l'Héritage de l'oncle Archignac*, c'est-à-dire le trombone de son oncle, et devient un véritable artiste. La douce figure de Miette met une note sentimentale dans cet ouvrage alerte, écrit avec esprit et qui ne mérite qu'un reproche, celui de faire une hécatombe de presque tous ses personnages, jusqu'au principal héros, José, qui heureusement ressuscite !

43. — *Les Mille et un Contes de la jeunesse*, par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur, forment une instructive série de trente scènes, empruntées pour la plupart à la vie des champs et décrivant les habitudes ou quelques caractères particuliers du hérisson, du rat, de l'écureuil, de la souris, des abeilles, des animaux de basse-cour, etc. Mme de Pitray, qui a une merveilleuse intuition de la charité et des devoirs de l'éducateur, trouve le moyen d'insinuer dans ses récits, et de façon attachante, des leçons de morale à la portée de sa jeune clientèle, et elle les dégage fort habilement, avons-nous besoin d'ajouter avec son sens profondément chrétien ?

44. — *Le Petit Parisien* de M. E. Pascal est un pauvre enfant bossu dont le frère s'est engagé dès le début de la guerre pour la défense de la capitale ; son père lui-même s'est enrôlé dans la garde civique. Il assiste en spectateur ému à toutes les péripéties du siège et les raconte naïvement. Ce gros volume, très bourré de faits, est animé du plus ardent patriotisme et serait un bon livre d'étrennes s'il n'était absolument républicain et d'une neutralité religieuse telle qu'on y enterre les gens sans qu'il soit question de passer par l'église. L'auteur est plein d'enthousiasme pour les Thiers, les Gambetta, les Jules Favre et autres, mais il évite avec le plus grand soin toute allusion au dévouement des prêtres et des Frères de la doctrine chrétienne.

45. — M. Théodore Cahu nous raconte, dans *Perdus dans l'espace*, l'histoire dramatique de deux aéronautes français qui ont entrepris, au moyen d'un ballon dirigeable de leur invention, la traversée de Paris à Saïgon. Cette histoire prête naturellement à des descriptions nombreuses et pittoresques, sans compter que les aéronautes sont arrêtés au cours de leur voyage par les manœuvres ténébreuses d'un espion prussien jaloux de frustrer la France du profit de cette magnifique invention. Tout finit pour le mieux, comme bien on pense, et les aéronautes sauvés trouvent, au bout de leur long voyage, à la fois la gloire et le bonheur. C'est en effet par un double mariage que se termine ce récit très patriotique et très émouvant. Deux petits contes : *l'Ordonnance* et *la Sonnette du diable*, terminent le livre, qui est tout entier bien intéressant.

46. — *Les Bûcherons du Jolimetz*, de M. Sixte Delorme, offrent l'histoire touchante d'une famille de forestiers, admirable de courage et de dévouement au milieu des plus dramatiques événements. On trouvera là des récits instructifs et dramatiques, de beaux paysages, de charmants tableaux d'intérieur, des figures sympathiques, des types amusants, en un mot, de nombreux éléments de succès. Lecteurs et lectrices se prendront d'amitié, dès les premières pages, pour la blonde Simone, le joyeux Gédéon, le timide Aristide, le bûcheron Floriet et ses enfants. Le livre fermé, ils résumeront leurs impressions avec cet accent de regret : « Ah ! les braves gens ! »

47. — *Les Proverbes en action* sont tout simplement une série de jolis contes, qui commentent divers proverbes populaires, échos, comme chacun sait, de la sagesse des nations. Notons *Pierre qui roule.... Qui chante son mal enchante.... A Brebis tondue.... Fais ce que dois.... Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée....* et, pour terminer le livre, une touchante nouvelle : *Opprimée*, qui nous montre une jeune fille sacrifiant tout pour le bonheur des siens, et acceptant même, en dépit de la voix de Dieu qui l'appelle à une vocation meilleure et plus haute, un mariage riche pour assurer le bien-être de sa famille. En maints endroits du livre résonne une note franchement chrétienne.

48. — *Le Testament d'un marin* est le titre du premier des récits compris dans l'aimable volume de M. Alexis Muenier. Les scènes amusantes ou poignantes du livre se passent aux époques et dans les pays les plus divers. Beaucoup d'esprit, non moins de cœur et une bonne dose de morale : telles sont les qualités par lesquelles se recommandent les jolies nouvelles de M. Muenier, qui n'a point oublié qu'écrivant pour des enfants chrétiens, Dieu ne devait pas être relégué au magasin des accessoires.

49. — C'est un livre vraiment amusant et qui ne peut manquer d'avoir grand attrait pour la jeunesse que *la Famille incassable*, étourdissante

série d'exploits accomplis, au cours de leurs vacances, par quatre jeunes cousins et cousines. Vol de coings dans le verger, feu de joie alimenté avec des rames à haricots empruntées au potager, enfouissement, dans le jardin, d'un trésor égyptien qui mystifiera les amateurs d'antiquités du XXe siècle, pêche à l'écrevisse accompagnée d'un plongeon imprévu dans la rivière, représentations dramatiques, charades en action, voilà toutes les campagnes conduites sur divers terrains avec une fortune diverse, mais éminement suggestives pour des générations d'espiègles !

II. — 1. — Le *Tour du monde*, pour l'année 1893, s'ouvre par le *Voyage à Madagascar*, du docteur Catat, exécuté de 1889 à 1891, et qu'accompagnent des dessins d'après les photographies de l'explorateur : paysages et types indigènes sont rendus avec un relief saisissant. — M. Gaston Vuillier nous ramène en France et nous promène à travers le Limousin, décrit *con amore*. — Nous voici à La Mecque, en compagnie du docteur Snouck Hargronje, dont la relation allemande a paru à La Haye et a été mise à la portée des lecteurs français par le docteur Meyners d'Estrey. Vient ensuite le récit de la mission Jean Dybouski vers le Tchad avec des gravures quelque peu *naturalistes*, d'après les photographies du voyageur (on aurait pu gazer sans inconvénient). — Avec le capitaine Cusset nous sommes transportés chez les populations sauvages du sud de l'Annam, dont l'état social, le caractère, les mœurs et les coutumes sont décrites avec grand soin. Les pages sur la mission catholique des Bahnar sont particulièrement intéressantes. — M. E. Bruwaert nous donne une description de Chicago et une esquisse de l'exposition universelle colombienne, tandis que M. Félix Régamey nous montre ce qu'était Chicago il y a vingt ans. — Nous voici en Océanie avec M. le docteur Hagen, qui raconte son voyage aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Salomon : nouveaux types réalistes qui n'ont rien d'attrayant. Les sauvages du pays des Kha, dans l'Indo-Chine centrale que nous présente le capitaine de Malglaive, sont moins repoussants. — M. Verschunt raconte son voyage aux trois Guyanes, accompli en 1892, et étudie les systèmes de colonisation et les cultures de ces pays ; il nous transporte ensuite dans l'île de Curaçao. — MM. Cagnot et Saladin continuent le récit de l'exploration de la Tunisie, au point de vue archéologique. — M. Gustave Ribérat décrit le Venezuela. — M. Henri Boland donne d'intéressants aperçus sur les îles de la Manche, si pittoresques, et nous conduit tour à tour à Jersey, à Guernesey, à Sercq, à Herm et à Jethou. — Nous débarquons à Saïgon, en compagnie de M. Pierre Barrelon. — M. René de Pont-Jest raconte l'expédition faite au Katanga, par le marquis Christian de Bonchamps et ses compagnons, d'après ses notes de voyage. — Avec M. Charles Rabot, nous explorons le Spitzberg ; enfin M. Maistre donne l'émouvant récit de la mission entreprise par lui en 1892-1893 du Congo au Niger à travers l'Afrique centrale.

2. — La charmante collection du *Journal de la jeunesse* s'est enrichie de deux nouveaux volumes, que nous avons grand plaisir à signaler, suivant notre habitude, aux lecteurs empressés de ce recueil. Un coup d'œil jeté sur les matières qui ont empli ses colonnes en 1893 montrera qu'il n'est ni moins varié ni moins attrayant que de coutume. Ajoutons que l'illustration est tout aussi soignée. — Nous trouvons d'abord ces nouvelles, qui forment ensuite des volumes, dont il sera parlé plus loin, telles que : *Une Française au pôle nord*, par M. Pierre Maël ; *L'Aventure d'Alexandre Vorzoff*, par Mme de Nanteuil ; *Treizième année*, par M. Jules Coignet ; *Les Voyages merveilleux de Lazare Poban*, par M. Eugène Mouton ; *Les Grandes Voyageuses*, par Mme Marie Dronsart ; *A travers le Sahara*, par G. Demage ; *Les Tribulations de Nicolas Mender*, par Mlle Danielle d'Arthez. Les voyages ont toujours une large part ; citons : *L'Expédition du capitaine Monteil*, par M. Louis Rousselet ; *Les Voyageurs français au XVIe siècle*, par M. H. Lemonnier ; *De New-York à Chicago*, etc. — La géographie fait aussi l'objet de nombreux articles : *A travers la France* (Rouen), par M. Henri Norval ; *la France au Dahomey*, par M. Louis Rousselet ; *la France au Soudan*, par le même ; *la Vallée du Mékong*, par le même ; *Origines des villes françaises*, par M. Antyme-Saint-Paul, etc. — L'histoire naturelle est représentée par : *les Monstres de la mer ; Avalanches, glaciers et éboulements ; les Crabes migrateurs ; Hirondelles conseillères, la Fouine*, etc. — La science par : *l'Institut Pasteur ; l'Internat de médecine*, par M. Maurice Baussier ; *la Fabrication des verres de lunettes, la Planète Mars et ses canaux, la Photographie, la Fabrication des globes de pendule*, etc. — L'art par : *la Sculpture navale sous Louis XIV ;* et des notices sur *Meissonier, Strauss, Verdi, Chopin* (pourquoi avoir oublié Gounod ?). En fait d'histoire, nous regrettons de n'avoir que deux articles à enregistrer : *Costumes des Gaulois* et *Vercingétorix*. — Signalons encore : *l'École des chartes*, par M. Charles Dompaire ; *les Timbres-poste*, par M. Lucien d'Elne ; *Chicago et l'exposition*, par M. H. Jacottet ; *le Stage du barreau et la conférence des avocats*, par M. René Dézévis ; *les Secrets de la prestidigitation*, par M. Saint-Jean de l'Escape ; *l'Escadre russe à Toulon*, par M. Louis Sevin, et aussi un charmant récit de M. René Bazin : *l'Alpin*.

3. — Le *Musée des familles*, une ancienne connaissance, possède à son actif un grand nombre de ravissants et bons volumes. Ceux de cette année 1893 (tomes LXX et LXXI) ne le cèdent à aucun des précédents sous tous les rapports. Il nous paraît peu utile, cette fois, d'entrer dans les détails : ce périodique, qui mérite nos sympathies, suit sa voie sans dévier. Il n'a qu'à continuer : à cette condition, nos éloges ne lui feront jamais défaut.

4. — *Saint Nicolas* est à la mode cette année : nous trouvons sa

figure à la fois : 1° dans le beau recueil de ce nom qu'édite la maison Delagrave depuis quatorze années ; 2° dans *Mon journal*, de la librairie Hachette ; 3° dans un album spécial à cet illustre patron des garçons publié par la Société de Saint-Augustin. Mais n'anticipons pas, et revenons au *Saint Nicolas* de la maison Delagrave. Il s'offre, dans sa reliure rouge, noir et or, comme l'un des cadeaux les plus enviables à faire aux enfants. En ses 848 pages sont réunies les histoires les plus intéressantes, les scènes les plus amusantes et les choses les plus instructives qu'il soit possible d'imaginer. Il est presque superflu d'ajouter que le fond du recueil continue à être ce qu'il s'est toujours montré : moral et chrétien. A cet éloge nous n'avons plus à ajouter que l'illustration est tout à fait à la hauteur de celle des précédents volumes.

5. — Comme d'habitude, le *Magasin pittoresque* offre les lectures les plus variées. A signaler notamment les biographies du cardinal Lavigerie, par M. X. Thiès ; de Gounod, par M. L. Gastinel ; du maréchal de Mac-Mahon, par M. J. Laurelle, et de Siméon Luce, par M. Charles Jobert. Les beaux-arts ont trouvé, en M. Le Fustec, un très bon critique ; l'histoire et la littérature sont également bien partagées ; la direction a eu soin, en outre, de tenir ses abonnés au courant de toutes les questions de géographie et de voyage, sans oublier nos démêlés récents avec le Siam. Bref, un intéressant volume de plus dans cette importante collection où nous constatons avec plaisir que la pensée religieuse a trouvé de temps à autre un écho, discret à la vérité, mais suffisant.

6. — Bien modeste à ses origines, *Mon journal* s'est transformé, en l'année 1893, d'une façon si complète, qu'à vrai dire nous sommes en face d'une publication absolument nouvelle. D'abord, de mensuel qu'il était, *Mon journal* est devenu hebdomadaire : excellente innovation ; puis les illustrations, plus nombreuses que les pages elles-mêmes, sont presque toutes en couleurs et admirablement exécutées ; enfin le papier et l'impression ont atteint la perfection, et les sujets traités rivalisent d'entrain et d'intérêt dans leur variété. Bref, ce périodique, par la richesse et le bon goût qui le distinguent, a le droit, sans conteste, de prétendre au numéro 1 des publications enfantines de France et de Navarre aussi. Tout cela est donc bien, très bien ; mais ce qui nous paraît mieux, et nous espérons que ce mieux s'accentuera encore, c'est que la note religieuse et chrétienne y résonne fréquemment et que les leçons de morale et de patriotisme y abondent. Le tout agrémenté parfois de bonne et franche gaieté. Nous complimentons sincèrement les éditeurs d'avoir créé ce gracieux ami de l'enfance, et nous faisons des vœux pour qu'ils persévèrent dans la voie droite où ils viennent de s'engager.

7. — Avec son cinquième volume, *le Petit Français illustré* se montre en 1893 sous un jour de beaucoup supérieur, soit comme intérêt, soit comme tendances générales. Nous avions cru devoir, l'an dernier, expri-

mer le regret de le voir marquer une trop grande neutralité : il n'en est pas de même aujourd'hui. Plusieurs récits, notamment *les Filles du clown* et *Chez Mlle Hortense*, de Mme Marie Delorme, que nous analysons plus loin, sont animés des sentiments religieux sans lesquels rien ne nous semble parfait quand il s'agit du jeune âge. La note patriotique y vibre souvent aussi, de sorte qu'avec la pointe d'esprit de bon aloi qui déride et qui repose, le volume que nous avons sous les yeux se présente comme un ami. Un mot encore : outre les illustrations, qui sont très belles, le *Petit Français* comporte pour chaque livraison un supplément qui fera la joie de nos artistes en espérance.

8 et 9. — Il est à peine nécessaire de rappeler à nos amis l'existence des deux revues mensuelles enfantines connues sous les titres de *Musée des enfants* et *Musée des jeunes filles*. La première, qui comporte sept années révolues, la seconde, âgée de quatre ans, ont le droit, au point de vue catholique, de revendiquer le premier rang. Le volume de 1893 du *Musée des enfants*, sur lequel nous appuierons surtout, agrémenté, entre autres choses, de récits de voyage dans plusieurs provinces de France, renferme des gravures en couleurs tout à fait charmantes.

— Les albums abondent, tous rivalisant d'originalité et de soigneuse exécution, mais n'offrent pas tous un enseignement par l'image tel que celui qu'il faut présenter à la jeunesse. Amuser plutôt qu'instruire, telle est la devise de notre époque, et naturellement les éditeurs se gardent le plus souvent de contrarier le penchant de vie facile qui est un de nos travers. Où est le *Castigat ridendo* du poète?

10. — On dirait vraiment qu'on a la prétention de faire revivre la légende napoléonienne! Est-ce un courant de césarisme qui pousse des esprits inconscients dans cette voie? Toujours est-il que jamais on ne s'est tant occupé du vainqueur d'Austerlitz, que jamais on n'a cherché avec plus d'ardeur à reconstituer la figure de cet homme de génie qui abusa si tristement des dons merveilleux que le ciel lui avait départis, et tandis qu'on publie des livres d'histoire où chaque écrivain nous montre le premier Empereur sous des aspects divers, voici qu'on nous présente *le Grand Napoléon des petits enfans!* C'est sous la forme d'un album, merveilleusement illustré par Job, et où M. J. de Marthold dépasse les bornes du réel pour se lancer à corps perdu dans la légende. Ces réhabilitations à outrance présentent un danger pour les jeunes imaginations, et nous ne saurions approuver dans toutes ses parties ce texte où le héros fait disparaître l'homme, où les faiblesses et les crimes sont voilés pour ne laisser de place qu'à l'apothéose. Quoi qu'il en soit, l'album est fort réussi, et nous nous plaisons à le constater.

11. — En voici un autre, que nous devons également à la maison Plon ; il est intitulé : *Pour amuser les petits, ou les Joujoux que l'on peut faire soi-même*, texte et dessin en couleurs par Tom Tit. C'est un

recueil d'instructions pour fabriquer avec les objets les plus usuels, allumettes, bouchons, coquilles de noix, coquillages, marrons d'Inde, etc., toutes sortes de petits chefs-d'œuvre. Les enfants s'ingénieront à faire apparaître ces figures variées qu'on leur représente et qu'on leur apprend à composer. C'est très ingénieux, très pratique, et cela fera le bonheur de la jeunesse, qui n'aura besoin que d'un peu d'attention et d'habileté de main.

12. — *La Famille Fenouillard*, de Christophe, est un fort joli album édité par la maison Colin. Nous avons là l'histoire fantastique d'un bonnetier qui, retiré des affaires, part, en compagnie de sa femme et de ses deux filles, pour explorer le monde. Raconter son odyssée, ses mésaventures, les mille incidents comiques ou tragiques de l' « homme au parapluie rouge » nous entraînerait trop loin. Mieux vaut laisser au jeune lecteur le plaisir de la surprise et le renvoyer à ces innombrables dessins coloriés, qu'accompagne un texte désopilant. Si tout cela dépasse un peu les limites de la vraisemblance, personne ne s'en plaindra, et l'on feuillettera avec plaisir ces pages humoristiques, où l'odyssée se termine par un double mariage : dénouement aussi invraisemblable que les aventures de la famille Fenouillard.

13. — Les gravures en couleurs et hors texte dues à M. Ferdinand Bac et qui forment l'album ayant pour titre : *Nos petits Aïeux* sont indiscutablement originales; mais le texte qui les accompagne l'est beaucoup moins; il affecte même parfois un ton qui ne permet guère d'offrir ce volume à de tout jeunes gens. Les dessins de M. Bac donnent une idée assez exacte des personnes et des choses du XVIIIe siècle; mais si cet artiste, qui a du talent, veut gagner des suffrages plus universels, il fera bien de trouver autre chose, dans un genre meilleur.

14. — Voici le roi des albums au moins par le format : un in-folio intitulé *Imagerie artistique*, sorti de la maison Quantin. C'est une série de sujets remplissant chacun une page, avec de nombreux dessins en couleur et une légende. Citons *Trop chargés*, *Le Méfait de Manon*, *Les Canards*, *Ouverture de pêche*, *Le Menteur puni*, *Charité récompensée*, *Brutalité punie*, *Un Cauchemar*, *Dans la lune*, etc. Toutes ces historiettes sont fort amusantes, fort bien troussées, soit avec le pinceau, soit avec la plume, et feront le bonheur des enfants, qui ne se lasseront pas de les parcourir et de les regarder; mais on aurait pu se dispenser de présenter à leurs regards l'accolade donnée par l'explorateur des marais à une cantinière.

15. — Nous regrettions tout à l'heure que les albums n'eussent pas un caractère plus accentué au point de vue moral. La maison Desclée, qui s'adresse, elle, au public religieux, n'a pas hésité à s'engager dans une voie nouvelle et féconde : « Il nous manque, nous dit-elle, des albums d'enfants naïfs et chrétiens en même temps que riches et artistiques. » De là une série qui vient de s'ouvrir par *la Légende du grand saint Ni-*

colas, avec un texte en français, en allemand, en flamand et en russe : douze belles chromolithographies, avec la légende en musique.

16. — La même maison nous donne, dans le même genre, avec des frontispices ornés de chromolithographies, *Douze Noëls anciens*, harmonisés par P. Busschaert. Chaque noël forme un feuillet séparé avec une page pour les couplets, et le tout est renfermé dans un album cartonné. Nous félicitons vivement la maison Desclée de cette initiative, et nous lui prédisons un succès bien mérité.

17 à 22. — La nouvelle librairie de la jeunesse (Westhausser) nous offre une série de jolis albums de toutes les dimensions, qui se distinguent à la fois par la délicatesse de l'exécution et par le charme du texte : *L'Ange de la maison*, album in-4, avec de jolies aquarelles et de ravissantes vignettes, qui contient une touchante historiette, moitié en prose, moitié en vers : *Les Animaux joyeux*, scènes humoristiques où le crayon et le pinceau le disputent à la plume; trois petits albums non moins bien réussis : *La Nuit de Noël de Betty*, *Artistes en herbes; Les Amis de Kate;* enfin une miniature d'album : *La Fleur du soleil.* Ajoutons que le texte de tous ces albums est dû à la plume de Mlle Marie de Bosguérard, qui excelle dans ces commentaires d'une forme si littéraire et si délicate.

23, 24. — *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et *la Vie de la Sainte Vierge* font partie d'une collection qu'inaugure la librairie H. Laurens (ancienne maison Renouard) sous ce titre : *L'Histoire enseignée par les chefs-d'œuvre de la peinture.* On ne pourrait mieux débuter qu'en offrant au public ces deux Vies qui sont pour le chrétien un continuel sujet de méditation et qui forcent le respect des incrédules. Elles nous apparaissent, selon leurs diverses phases, en cinquante tableaux fort bien choisis, de maîtres de toutes les écoles, qu'accompagne un sobre mais substantiel commentaire, dû à la plume autorisée de M. l'abbé Mazoyer, et revêtu de l'approbation de Son Em. le cardinal-archevêque de Paris. C'est dire que ces deux ouvrages ont leur place marquée sur toutes les tables de famille. Ajoutons que, par leur étonnant bon marché, ils sont accessibles à toutes les bourses. L'exécution, sans être irréprochable, est satisfaisante : on ne peut exiger pour *trois francs* une édition de luxe !

25. — Le gracieux album intitulé : *Trois héros* s'adresse surtout aux enfants qui rêvent de gloire militaire et qui sentent battre dans leur poitrine un cœur de bon Français. Ces quelques pages émouvantes et spirituelles de M. Aimé Giron, au milieu desquelles sont jetées de belles images presque toutes en couleur, ont une allure vraiment populaire. Elles sont de nature à développer dans l'âme des enfants l'amour de la patrie et à entretenir en eux l'esprit de dévouement et de sacrifice. Sur tout cela se greffe une petite histoire naïve, touchante, qui fera venir les larmes aux yeux de plus d'un lecteur.

26. — Les *Spectacles enfantins* auxquels M. Albert Cim convie sa jeune clientèle sont des plus variés : d'abord, il montre ce qu'est le premier bal costumé d'un aimable petit clan qu'il nous présente ; de là, il passe à la fête de Saint-Cloud, dont il décrit les attractions ; viennent ensuite un concours hippique tout particulier, des détails sur une soirée passée dans un cirque et, pour finir, le récit comique d'une séance de prestidigitation. Les gravures en noir et en couleurs ainsi que le cartonnage de ce petit album sont des plus séduisants.

27. — Le nouvel album de Caran d'Ache : *Bric-à-brac* est drolatique au possible ; il est appelé à dérider plus d'une figure morose. Parmi les historiettes les plus désopilantes que l'artiste fait passer sous nos yeux, il convient de citer particulièrement : *L'Assaut de Malakoff*, *Portrait d'un propriétaire*, *Voix de tonnerre* et *Une erreur judiciaire*. *Bric-à-brac* peut, sans le moindre inconvénient, être laissé sur la table de famille, à portée de toutes les mains.

28. — *Catherine*, *Catherinette et Catarina*, que nous présente M. Arsène Alexandre, dans un album de la maison Quantin, illustré par M. Firmin Bouisset, sont trois sœurs qui tiennent un magasin de poupées, et se livrent, sous la direction de l'aînée, à toutes les occupations du métier, y compris le raccommodage des têtes, des bras et des jambes. Sur ce thème, on a glissé quelques broderies, et voilà tout. Les aquarelles qui émaillent les pages sont très réussies.

III. — 1. — Les lecteurs du *Correspondant* connaissent bien la plume élégante et ferme de Mme Marie Dronsart. Nous ne leur apprendrons rien en leur disant que son livre : *Les Grandes Voyageuses*, est fort intéressant. Il ne comprend pas moins de trente-six biographies, dont plus de la moitié de femmes anglaises. Dans le nombre, il y en a de bien originales ; citons en première ligne Catalina de Erauso, qui s'échappa d'un couvent d'Espagne pour courir les aventures dans l'Amérique du Sud ; sa vaillance lui fit conquérir le grade de lieutenant, et, jusqu'à la fin de son existence accidentée, nul ne soupçonna son sexe ; il est à noter que sa vertu fut toujours irréprochable, et qu'elle termina sa carrière par une visite au Saint-Père, qui lui donna sa bénédiction. Mais toutes les voyageuses ne furent pas des excentriques ; il en est qui déployèrent un courage héroïque pour des causes plus féminines, telle, par exemple, miss Kate Marsden, qui s'est consacrée au soulagement des lépreux de Sibérie. Ce volume, très amusant, peut être donné en étrennes à des jeunes filles ; il est d'une moralité irréprochable et animé d'un vif sentiment chrétien. Les illustrations sont fort belles.

2. — *Une Française au pôle Nord* est tout à fait un roman à la Jules Verne. On y voit un vieux gentilhomme breton concevoir l'idée d'atteindre le pôle sur un navire construit avec soin et muni de tous les perfectionnements de la science moderne ; sa fille veut l'accompagner ainsi

que le fiancé de celle-ci, jeune lieutenant de vaisseau. Dans l'état-major se trouve également un naturaliste allemand qui se donne comme Alsacien et joue le rôle de traître ; il est naturellement puni au dénouement, mangé qu'il est par un ours blanc. L'expédition suit des routes connues jusqu'au nord du Groenland ; à partir de cette haute latitude, elle pénètre dans des régions inexplorées, où elle rencontre des obstacles redoutables ; nos voyageurs essaient vainement de les franchir à l'aide d'un ballon, mais ils réussissent finalement en passant sous la banquise avec un bateau sous-marin, et alors ils jouissent du spectacle de phénomènes électriques d'une intensité merveilleuse. Il y a bien dans la configuration fantastique du pôle, décrite par M. Pierre Maël, quelques détails qui paraissent peu vraisemblables ; les explications scientifiques ne sont pas toujours d'une clarté ou d'une rigueur absolues ; mais, en somme, le récit de cette prodigieuse navigation est dramatique et animé ; la moralité est parfaite, le sentiment religieux suffisant et les gravures bien appropriées au texte. C'est donc un très bon livre d'étrennes qui amusera et instruira la jeunesse.

3. — Il nous est bien difficile, en quelques lignes, de résumer *les Voyages merveilleux de Lazare Poban.* Ce petit marchand de salaisons du pays de la bouillabaisse, ayant pérégriné à travers mers et terres en Portugal, au royaume de Siam et en Chine, est revenu, en vrai philosophe et en bon chrétien — ce qui est tout un — à son point de départ, heureux et dans une situation prospère. Ses aventures se passent au temps du roi François, premier du nom en France ; on verra notre héros au cours du volume du très spirituel M. Eugène Mouton, tour à tour esclave, matelot, soldat, naufragé, mendiant, prisonnier, capitaine, et, brochant sur le tout et le couronnant, ambassadeur ! L'auteur mérite nos éloges à bien des points de vue ; nous nous bornerons, toutefois, à les justifier par la citation d'une pensée de son cru, la finale : « Je ne puis vous donner, pour moralité de mon histoire, que ce que donnent les pauvres gens : la résignation, l'humilité et l'espérance en Dieu.... Vous verrez que ces trois choses-là sont un trésor. » Si M. E. Mouton reçoit quelque démenti à ce propos, il ne viendra pas de nous.

IV. — 1. — M. Félix Dubois, publiciste, et M. Adrien Marie, peintre-dessinateur, eurent la fantaisie d'accompagner une des plus récentes expéditions dans le Soudan français. Il s'agissait de relier, par des travaux topographiques, les rivières du Sud aux sources du Niger. La direction de cette mission était confiée au capitaine Brosselard-Faidherbe, qui mourut en France des fatigues du voyage, ainsi que M. Adrien Marie. M. Félix Dubois se fit l'historiographe de cette expédition, qui ne put donner tous les résultats qu'on en attendait parce qu'elle fut arrêtée à peu de distance du Niger par les *sofas* (guerriers) de Samory. Cependant, on put conclure des traités avec quelques souverains indépen-

dants qui se placèrent sous le protectorat de la France, et faire en même temps des études de mœurs très intéressantes. M. Félix Dubois a composé sur ces données un livre fort agréable à lire, écrit d'un style un peu boulevardier, mais toujours de bon goût ; il évite avec soin tout détail scabreux et parle avec convenance des missionnaires qu'il a rencontrés, en sorte que cet ouvrage, bien édité et illustré, peut être mis entre toutes les mains. *La Vie au continent Noir* fera un cadeau d'étrennes instructif et amusant.

2. — *Le Roi des Pampas* est l'histoire intéressante et instructive des nombreuses vicissitudes de la vie des chevaux racontée par l'un d'eux, évidemment un cheval savant, né dans les pampas d'Amérique, d'une jument normande. L'auteur a heureusement entremêlé son récit d'épisodes variés et de renseignements curieux sur l'Amérique, l'Afrique et même sur Paris. Les passages relatifs à l'exposition du Mexique, à la vie que mènent les Gauchos, les habitants des pampas et de la République Argentine sont particulièrement attachants. Ce livre, qui semble inspiré par la Société protectrice des animaux, fait aimer le cheval, cet animal si utile qui décharge l'homme de ses plus rudes labeurs. Sa conclusion, rationnelle est de celles qu'il convient d'applaudir : « Les vices des chevaux sont, en général, la conséquence de la brutalité des hommes, et, pour en faire des serviteurs dociles et dévoués, il faut les traiter avec douceur. »

3. — Elle est tout uniment délicieuse l'histoire de *Geneviève Delmas*, et nous ne croyons pas que Th. Bentzon ait jamais rien écrit de plus charmant. Au début, Geneviève est loin d'être une perfection; adulée par son père, qui aime en elle à la fois et sa fille et la femme adorée qu'elle lui rappelle, rien ne lui manque qu'une mère, hélas ! dont l'absence se fait trop sentir. Une excellente institutrice, miss Lynn, la remplace autant qu'on peut remplacer une mère. Grâce à ses conseils, par amour-propre d'abord, puis sous l'influence de mobiles plus élevés, Geneviève fait effort pour devenir meilleure: elle y réussit si bien que quand l'infortune tombe sur elle, elle reste debout et vaillante sous ses coups : *impavidam*, tout comme le juste d'Horace. Elle en est bien récompensée, car elle fait ainsi le bonheur des autres et elle prépare son propre bonheur. Comment? C'est ce que la lecture du livre apprendra aux lecteurs; nous voulons leur en laisser la surprise. Nous insistons : c'est une histoire charmante; ne pouvant la résumer, faute de place et surtout par crainte de la déflorer, nous nous bornons à en complimenter bien sincèrement l'auteur.

4. — Les *Contes blancs* de Mme Marie Barbier sont au nombre de trois : *Bertrand Touche à tout*, *El-Bahoum* et *l'Oiseau rose*. Comme l'indique le titre, c'est très innocent. Et comme il convient à des contes d'enfants, qui prennent toujours un plaisir extrême à entendre des contes de Peau

d'Ane, il y a là dedans des fées et des princes Charmants et naturellement de très heureux mariages, achetés par des épreuves sans nombre, et largement bénis de Dieu. On y entend même, à certains endroits, au moins dans *l'Oiseau rose*, une douce note chrétienne. Ajoutez à cela que les récits sont semés de mélodies dont la musique est signée Gounod, Massenet, Saint-Saens, Guiraud, Rubenstein, G. Thomas, Reger, Nadaud, Salomon, Maréchal, et vous ne douterez plus du charme de ces jolis *Contes blancs.*

V. — 1. — Ce n'est pas une histoire de l'ordre célèbre de Saint-Jean de Jérusalem qu'a entreprise M. Farochon ; son but est beaucoup plus modeste : il s'est proposé simplement de mettre en relief les actes héroïques accomplis par les chevaliers d'origine française, et cela dans le but d'instruire et d'édifier la jeunesse chrétienne. N'en déplaise à l'auteur, nous dirons qu'il a dépassé son but : le volume qu'il a fait paraître : *Les Chevaliers de Rhodes et de Malte*, est d'une portée plus haute et offre une série de lectures fort bien écrites et propres à intéresser les hommes de tous les âges et de toutes les conditions. M. Farochon ne s'est pas contenté, comme il aurait pu le faire, de compiler des ouvrages connus, tels que ceux de l'abbé de Vertot, de Guérin, de l'amiral Jurien de la Gravière ; il les a contrôlés avec un soin d'érudit en remontant aux sources contemporaines et il lui arrive, surtout pour le premier de ces historiens, de les rectifier avec discernement. On trouve çà et là de belles pages à hautes envolées, par exemple une appréciation sévère et bien juste, d'ailleurs, de l'époque de la Renaissance, dont il stigmatise l'élégante corruption ; les sièges de Rhodes et de Malte sont parfaitement décrits, et surtout on peut dire qu'il a su admirablement faire ressortir les nobles figures des grands maîtres d'Aubusson, Villiers de l'Isle-Adam et Parisot de la Vallette. Dans ces récits imagés et enthousiastes, on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, du courage indomptable ou de la vertu héroïque de ces grands hommes de guerre qui étaient en même temps de vrais saints, et l'on se prend à regretter amèrement que notre époque de plat scepticisme ne produise plus de tels héros. Le livre de M. Farochon, très bien illustré et gracieusement cartonné, s'arrête à la fin du siège de Malte ; il nous reste à souhaiter que l'auteur lui donne une suite.

2. — Qui d'entre nous ne connaît, n'aime et n'admire Henri IV, malgré les défauts qu'il a pu avoir ? Vingt traits et plus l'ont rendu populaire, depuis la Poule au pot jusqu'à la Cornette blanche. Point n'est donc besoin de raconter son histoire, que nous savons tous. Il suffit de dire que M. l'abbé Jousset a fait revivre, d'un style alerte, cette belle figure d'un de nos rois les plus illustres. Tour à tour enjoué, érudit, parfois même éloquent, il a tracé un beau tableau dont il a discrètement indiqué les ombres. C'est un ouvrage qui peut sans la moindre crainte être mis aux

mains de la jeunesse, à laquelle il n'inspirera que de salutaires impressions. Du reste, l'ouvrage sort des presses de la maison Mame, et on sait avec quelle sévérité ces éditeurs savent expurger tout ce qui ne serait pas digne d'un public chrétien. Ils ont apporté tous leurs soins à l'illustration de ce volume par la reproduction d'un grand nombre de gravures et documents tant anciens que modernes. Aucune part n'est laissée à la fantaisie, et c'est un modèle du genre par sa richesse et son bon goût. Au plat est la reproduction de la statue du Pont-Neuf sur un ovale soutenu de drapeaux et surmonté des écus de France et de Navarre, timbrés de la couronne royale. Au dos, un médaillon de Henri IV, du meilleur effet. Souhaitons que beaucoup de nos enfants aient ce beau volume comme étrennes ou comme prix.

3. — Lady Brassey était la femme d'un des chefs du parti whig qui fut premier lord de l'amirauté anglaise; elle parcourut le monde presque tout entier avec son mari et ses enfants, sur le magnifique yacht à vapeur *Sunbeam*, et eut la bonne inspiration de publier en plusieurs volumes fort intéressants ses impressions de voyage. C'est ainsi que nous avions déjà d'elle, traduits en français : *Le Tour du monde en famille*, *Voyage d'une famille dans la Méditerranée*, et *A travers les tropiques*. Sa santé, fort délicate, déclina rapidement au cours de ses dernières navigations, et c'est pendant le voyage *Aux Indes et en Australie* qu'elle expira. Lord Brassey dut achever brièvement le récit de cette dernière campagne au cours de laquelle on visita l'Hindoustan, la Birmanie, Singapour, Bornéo, Célèbes et l'Australie, dont le yacht longea les côtes occidentale, méridionale et orientale. Le retour en Europe s'effectua par le cap de Bonne-Espérance. Nous retrouvons dans ce livre posthume les charmes de style que nous avons déjà eu l'occasion de signaler chez lady Brassey : simplicité, sincérité, charme féminin, qualités éminentes de cœur et d'esprit. La vaillante femme se montre épouse et mère de famille dévouée, chrétienne exacte et convaincue; tandis que son mari s'occupe d'étudier les moyens de défense dont il convient de doter les colonies britanniques et prononce des discours officiels, dont on trouve quelques spécimens à la fin du volume, elle visite avec intérêt les stations de missionnaires, les hôpitaux, les écoles, les institutions de bienfaisance. Plût à Dieu que la France pût avoir un ministre de la marine associé à une telle femme pour passer en revue les possessions françaises dans les diverses parties du monde!

VI. — 1. — Sous le gracieux titre de : *Rose et Rosette*, Mme B. Vadier décrit l'odyssée d'une trop belle poupée. « Satin bleu » — c'est le premier nom de cette merveille — est convoitée par la pauvre petite Rose. Elle passe de main en main, change de nom, en même temps que de traitements, selon qu'elle échoit à une marquise, à une riche Américaine, à un ventriloque, etc.; ses propriétaires de plus humble condition

sont souvent celles dont elle a le plus à se louer. Un beau jour ou plutôt un triste jour, elle est affreusement détériorée par un orage, et comme elle a l'air d'une morte, sa propriétaire l'enterre; le jardinier qui la retrouve en bêchant lui fend la tête; on lui en met une autre. Enfin, elle tombe du ciel, on peut le dire, entre les mains de sa première admiratrice, la petite Rose, devenue infirme. Désormais poupée articulée, elle fait les délices d'un petit théâtre de marionnettes en compagnie de Polichinelle, qui obtient sa main. Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de grâce et de délicatesse, sera une charmante récréation pour les fillettes de huit à quatorze ans, et la note chrétienne qui s'y trouve ajoute un titre de plus à notre recommandation.

2. — Le *Château où l'on s'amuse*, c'est celui de la tante Lespéron, près d'Andrézy ; chaque année, on y passe de si bons jours que, pour tous les enfants qui s'y donnent rendez-vous, les vacances paraissent bien longues à venir. Ce qu'on y fait? Mon Dieu, ce qu'on fait partout en vacances pour amuser les enfants. Mais en outre, et c'est la surprise de cette année, la bonne tante, attentive à varier les plaisirs, a fait dresser un vrai théâtre, fort bien aménagé, et préparé toute une série de saynètes et de comédies, qui promettent beaucoup de bonnes soirées à tout ce petit monde qu'elle aime. C'est là vraiment le principal attrait du livre, auquel on peut pourtant ajouter les jolis récits que la tante sait si bien conter. Et ce n'est pas seulement à Andrézy que l'ingénieuse surprise de tante Amélie fera des heureux : le talent de Mme A. Gennevraye est assez connu pour que nous soyons dispensé d'en dire plus long.

VII. — 1. — Avis aux collectionneurs émérites : Mme Danielle d'Arthez nous donne les *Tribulations de Nicolas Mender*, volume qui, malgré son décousu, captivera tous ceux que ne laisse point insensibles le charme des choses ardemment convoitées et difficiles à saisir. Mender est un vieux brocanteur d'objets d'art, qui découvre, un soir d'hiver, sur les quais de Paris, un « bouquin » renfermant, manuscrit, un cryptogramme dont la lecture l'intrigue. Il s'acharne en vain à en trouver la signification, et c'est grâce à sa charmante nièce qu'il acquiert la certitude que le document mystérieux peut le conduire à la fortune. Tel est le point de départ du récit. Notre homme se met aussitôt en route pour la Belgique, où il pense conquérir avantageusement ce qu'il cherche. Or, en fin de compte, il n'arrive qu'à subir une série de mésaventures dont l'une lui coûte, en pure perte, une vingtaine de mille francs. Mais il compense toutes ses « tribulations » en devenant un honnête homme qu'il n'a pas toujours été rigoureusement, et en assurant le bonheur de sa nièce, qui épouse un jeune voisin qu'elle aime, lequel se trouve être précisément possesseur, sans le savoir, du merle blanc poursuivi d'une façon aussi âpre qu'inutile par le brocanteur. Cet amusant volume renferme plus d'une leçon.

2. — Chaque fois que Mme de Nanteuil écrit un nouveau roman, l'on peut être sûr qu'au double point de vue chrétien et patriotique, il est excellent. C'est ce qui se produit pour *Alexandre Vorzof*. Alexandre Vorzof, dont les parents, des Russes de grande famille, ont porté leur tête sur l'échafaud pendant la Terreur, est arraché à la mort par la nièce du farouche geôlier-chef de la prison de Saint-Lazare. La brave fille enlève l'enfant et l'adopte. Cet ouvrage retrace les aventures émouvantes de ce petit Russe et les épreuves de sa mère adoptive, qui ne prennent fin que quand Alexandre, reconnu après la chute de Napoléon pour le fils d'un prince aimé du Tsar, rentre en possession de l'héritage paternel. Comme dans tous les précédents récits de l'auteur, la marine française, personnifiée ici par le corsaire Surcouf principalement, offre des pages glorieuses dont tous les lecteurs feront leurs délices.

3. — M. G. Demage, qui a habité l'Algérie et l'a parcourue en divers sens, a aussi visité certains points de la côte occidentale d'Afrique. Il a voulu vulgariser les connaissances ainsi acquises par lui et, pour cela, il a imaginé un roman dont le héros, un peu de Tarascon, n'en mérite pas moins les sympathies du lecteur patriote et chrétien. Marius Mercurin, un honnête négociant en denrées coloniales, ayant manqué un mariage, objet de ses vœux, se décide à parcourir l'Afrique du Nord; mais un accident burlesque le jette dans le désert, où l'attendent des aventures de plus d'une sorte. Heureusement, il échappe à tous les périls et revient en France, où enfin il épouse celle qu'il aime.

VIII. — 1. — Dans *les Filles du clown*, Mme Marie Delorme nous raconte la vie errante et assez dure de deux jeunes filles, Rita et Dorothée Viguier, qui, après la mort de leur père et de leur mère, de braves artistes forains qui ont élevé leurs enfants chrétiennement, se trouvent si malheureuses avec leur oncle et tuteur, un forain lui aussi, qu'elles prennent la résolution de fuir sa « roulotte. » Commence alors pour les deux pauvres enfants un triste exode à travers le pays de Savoie où elles se trouvent, ce qui fournit à l'auteur l'occasion de tracer de fort jolis tableaux de mœurs. Mais, comme le dit excellemment Mme Delorme : « Il ne faut jamais désespérer de la Providence ni de soi-même. » Ce précepte est celui de Rita et de sa sœur ; elles luttent tant et si bien que cette Providence se manifeste bientôt sous les traits de deux vieilles filles qui les recueillent dans leur petit domaine et assurent finalement leur avenir. Très bon volume, gracieusement illustré, que nous recommandons sans aucune restriction.

2. — Outre *les Filles du clown*, Mme Marie Delorme publie un livre tout aussi charmant, quoique conçu dans un autre ordre d'idées. *Chez Mlle Hortense* on ne rencontre que de la bonne compagnie. A la vérité, les jeunes personnes qui s'agitent autour de la chère demoiselle ne sont point parfaites ; mais toutes elles doivent s'améliorer, grâce aux fruc-

tueuses et aimables leçons de leur vieille amie. Les dix-sept chapitres que comporte ce joli volume apparaîtront à tous les parents comme autant de sujets de morale pratique agréablement traités, ce qui n'est pas commun. La pensée de Dieu n'en est d'ailleurs pas absente : un bon point complémentaire.

3. — *Droit chemin*, *Par la traverse*, *la Veste du colporteur*, sont présentés avec un intérêt soutenu et témoignent que l'auteur connaît bien les côtés faibles de l'enfance. Ces trois récits mettent justement en relief le triomphe de la droiture, l'avortement de l'intrigue, la supériorité du travail et de la probité sur la nonchalance et l'esprit de luxe : à ces points de vue, ils méritent tous nos éloges. Mais, dans le premier de ses récits, Mme S. Blandy substitue à l'examen de conscience l'examen de conduite, à la prière du matin, la lecture des préceptes maternels, laïcise en un mot les termes et les usages de la société chrétienne. Voilà une tendance qu'il convient de critiquer.

4. — *L'Exil d'Henriette* nous montre comme en exil cette fillette aux allures décidées, parlant presque l'argot et se déclarant elle-même débrouillarde, chez son oncle ruiné, le marquis d'Auméraс, dont elle ne rétablit naturellement pas les affaires. Précédemment mise à l'index par les mamans de la contrée, Henriette ne trouve grâce que devant Mme Bouisset et son fils, un notaire qui finit par l'épouser, bien qu'elle l'ait souvent qualifié d' « empoté ! » — *Le Piano des Benoitel* est une bluette amusante et charmante. Le docteur Plairade, rongé par la passion de devenir un homme public, mais torturé par le piano, détesté, de ses locataires, finit par l'acheter pour être désormais tranquille. On le croit mélomane et on veut l'amener à fonder un conservatoire de musique.... Il devient maire et donne le fameux piano à sa petite amie et voisine Cécile, qui épouse son neveu. — *La Rose bleue* nous montre M. Peyremal toujours prêt à enfourcher le dada qui doit le mener à la célébrité. A cette fin, il est à la poursuite d'une rose bleue, et promet une montre en or à son petit employé, qui, sans en chercher plus long, arrose de teinture bleue les boutons de rosiers près de s'éclore. La supercherie découverte, l'honnête homme, confus, ne s'occupe plus que de sa compagnie d'assurances et la fait prospérer à un tel point qu'on va donner son nom à une rue.

5. — *Moulin Fliquette*, *le Tonneau de maître Antignol*, *Une belle Partie de chasse*, sont des récits empruntés à l'épopée impériale, aux guerres religieuses et aux luttes de la Ligue, et aussi à la fin du siècle dernier. L'espace qui nous est mesuré interdit une analyse de tous ces épisodes. Il suffira de dire qu'écrits avec un tour alerte, ils ont une allure gaie et toute française. L'on peut dire que les jeunes gens qui recevront ces livres les liront avec un véritable entrain, et ils riront bien fort, notamment de certaines canonnades contre des lapins, à la fin de cet ouvrage amusant.

IX. — 1. — Ce sont des souvenirs de collège que M. Albert Cim a évoqués dans *Mes amis et moi*. Il y a là bien des aventures et des mésaventures dont la plupart feront rire les lecteurs; mais certain chapitre intitulé : *Le Père Colibert* manque de gaieté et prouve une fois de plus, puisqu'il s'agit d'enfants, que « cet âge est sans pitié. » Le livre se ferme sur une page très patriotique, grande et simple leçon pour notre jeunesse; il serait parfait si la note religieuse y résonnait plus fortement.

2. — Raymond et Ghislaine (cette dernière baptisée *Miss Fantaisie* par son frère qui l'adore), devenus coup sur coup orphelins de père et de mère, sont recueillis par un oncle que le conseil de famille leur a désigné pour tuteur. Ghislaine, ou « miss Fantaisie, » est une petite égoïste, qui n'a à son actif que sa charmante physionomie : c'est trop peu. A la vérité, le tuteur-gâteau apparaîtra ici comme la cause principale du mal, mais sa mort subite fera réfléchir l'enfant : tant et si bien que, se voyant discrètement critiquée par son entourage, elle en arrivera à renoncer à son « moi » détestable afin d'éviter à son frère, nouvellement reçu à l'école de Saint-Cyr, un sacrifice qui aurait été sans nul doute le remords de toute sa vie. Très bon petit roman pour la prime jeunesse.

3. — *Les Orphelins bernois* constituent un récit émouvant et d'un courant suffisamment chrétien, comme sait les faire Mme Jeanne Cazin, et qui vient ajouter encore à la richesse du fonds d'ouvrage que la *Bibliothèque rose* consacre aux enfants âgés de huit à quatorze ans. Deux pauvres enfants ont été volés par des saltimbanques qui les poursuivent avec une haine couronnée du plus insolent succès, puis arrachés à la brutalité de leurs maîtres par une charitable institutrice. Ils sont mis en adjudication, conformément à une barbare tradition du pays : la petite Elsi, qui est échue à son ancien maître, est sauvée des griffes de ce monstre par Carl, son compagnon d'infortune et son charmant ami d'enfance. Elle retrouve enfin son père et une ancienne bienfaitrice, après des péripéties qui tiennent constamment le lecteur en haleine et sous les plus heureuses influences.

X. — 1. — C'est tout un drame intime qui se passe dans *le Creux du rocher*. Mme de Witt nous montre une famille de Parisiens quittant la grande ville, où la mère est morte à la peine, et revenant sagement à son village originaire, dans la Touraine. Là, il faut vivre. On commence par s'installer dans une caverne, à l'exemple de nombre de pauvres gens du pays; puis, mettant en action le proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera, le père et les enfants en arrivent peu à peu, grâce aux bons offices d'un cousin, maire de la commune, à une aisance relative qu'une circonstance fortuite pourra bien changer en fortune. A son dernier chapitre, Mme de Witt laisse le lecteur le bec dans l'eau, comme l'on dit vulgairement : espérons que l'an prochain, ce volume, intéressant et profondément chrétien, aura une suite que nous saluerons, nous aimons

à le croire, avec toute la sympathie que nous accordons à celui-ci.

2. — Quand vous aurez résolu d'aller vous distraire et vous reposer, au bord de la mer, de vos fatigues de la vie de Paris et même de province, procurez-vous l'aimable petit volume de Mme J. Malassez : *Sable-Plage*. Au fond, ces pages ont été écrites d'une façon apparemment exclusive pour vos enfants ; mais beaucoup d'entre vous, parents qui savez vous faire petits pour amuser vos petits, y trouverez des renseignements utiles. Que si, et ce ne sera point le cas pour les lecteurs habituels du *Polybiblion*, vous n'y apercevez rien qui vous touche absolument, donnez-le à vos bébés : ceux-là, soyez-en sûrs, comprendront l'ensemble et s'en amuseront sans arrière-pensée, — avant et même après la saison des bains de mer.

XI. — 1. — Dans *Voyage à la mer*, Mme Mesureur nous raconte deux histoires, l'une longue, l'autre courte, intitulées, la première, *Voyage à la mer*, la seconde, *le Petit mousse*. La première est l'histoire d'un petit bonhomme, Simon Brunois, qu'on envoie pour remettre sa santé débile à l'hôpital de Berck-sur-Mer, récemment laïcisé par la ville de Paris, et c'est évidemment pour justifier cette laïcisation que Mme Mesureur a écrit son livre. L'enfant est très bien soigné, comme il convient dans un hôpital laïcisé, et il guérit. Au cours de cette histoire, nous lisons des réflexions de cette force : « Autrefois, on ne s'occupait pas ainsi des pauvres et des malades. » Et l'auteur donne tout de suite l'explication du changement opéré : « Autrefois, nous n'avions pas la république, et la république n'est pas économe de ses deniers quand il s'agit du bien-être de ses enfants. » Ailleurs on lit un grand éloge des surveillantes laïques, et l'on ne néglige aucune occasion de faire chanter la Marseillaise aux pauvres enfants et de les représenter poussant des vivats en l'honneur de la république et du conseil municipal de Paris. Nous notons la chose sans commentaire ; nos lecteurs n'en ont pas besoin. L'histoire du *Petit mousse*, qui vient après, ne donne lieu à aucune observation.

2. — Sous le titre : *Fables pour les petits*, M. Félix Dumont a réuni une collection de fables de son cru à l'usage des petits enfants. Il y en a une centaine, dont la poésie n'est pas sensiblement supérieure à une prose ordinaire, et dont la morale pratique ne s'élève pas très haut. L'auteur exprime, en finissant, le vœu de voir

> Naître du grain semé par sa chère écritoire
> Un superbe champ d'épis d'or.

Il est douteux que ce vœu soit exaucé. Cela vaut mieux toutefois que la prose de Mme Mesureur. Le livre est bien imprimé et gentiment illustré ; il ne fait vraiment pas mauvaise figure.

3. — God ou miss Margaret, ou simplement Mlle Marguerite raconte l'histoire de son *Petit frère* Pierrot. Elle note sa naissance, sa première

sortie, sa première dent, ses premiers mots, son premier pas, elle oublie son baptême. Puis Petit Pierre grandit; avec lui on va à la foire de Saint-Cloud, aux bains de mer, et l'on fait de bonnes petites parties à toutes sortes de jeux d'enfants. Au moment où le livre s'arrête, Petit Pierre est trop grand pour qu'on lui conserve ce nom familier : on l'appellera désormais Gros Pierre, et c'est sous ce nom qu'on nous racontera la suite de son histoire, probablement au jour de l'an prochain. Souhaitons que lorsqu'il sera en âge de la faire, on n'oublie pas de nous raconter sa première communion.

XII. — 1. — *La Plage de Wimereux : Scènes fraternelles*, *Pour la croix*, *Un essai malheureux*, *Petit Adrien*, sont des récits moralisateurs et attachants, — deux épithètes qu'il est souvent malaisé à un écrivain de justifier. Mme Noémi Balleyguier parle aux enfants en mère de famille qui connaît bien les défauts du jeune âge et sait y porter remède, sans avoir l'air d'y toucher. Les petits garçons désobéissants et fanfarons, les fillettes vaniteuses et légères sont fidèlement rendus et très adroitement corrigés par des exemples pris avec discernement et présentés sans aucune raideur. Voilà comment on fait de la morale en action !

2. — *Aimé pour son bon cœur* est destiné par Mme Éva Gatouil à la première enfance. André, intelligent et gentil petit Parisien de huit ans, ne peut rester à la charge de parents trop pauvres pour nourrir leurs trois enfants ; envoyé par l'Assistance publique dans le Bourbonnais, il est confié à la brave mère Jardet, qui l'utilise comme petit domestique. En gardant Françoise, la bourrique, il fait connaissance des enfants, dont le père, châtelain du pays, s'intéresse à André déjà instruit. L'enfant fait de rapides progrès, et il deviendra plus tard le régisseur du château. — *Les Jeudis de Jean et de Germaine* font connaître Jean, fils unique et paresseux, ne travaillant qu'à contre-cœur. Ses parents, pour le stimuler au travail, ont l'idée de l'emmener, pour le récompenser, passer l'après-midi du jeudi aux environs, chez une petite cousine qu'il aime beaucoup. Une femme de chambre leur raconte des histoires abracadabrantes dont ils sont très friands.

3. — *Les Enfants de Cigarette* sont une suite des *Mémoires de Cigarette*, publiés, il y a trois ans, à la même librairie Quantin : histoires prises sur le vif et humoristiquement racontées, de jeunes chiens tombés à l'eau, donnant l'alarme contre les voleurs, prenant la clef des champs, se perdant à Paris, décrivant leurs aventures de voyage avec esprit et donnant aux enfants de petites leçons de fidélité.

— Quelques ouvrages illustrés nous sont, comme d'habitude, parvenus trop tard pour qu'ils aient pu trouver place dans ce compte rendu. Nous devons nous borner à les annoncer simplement, à la fin de la chronique, en attendant qu'il en soit question dans notre livraison de janvier prochain.

VISENOT.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ
(SUITE)

16. *Pratique des vertus. Méthode pour travailler à la perfection au moyen d'un aperçu de vertu chaque jour*, par le P. F. BOUCHAGE, du Très-Saint Rédempteur. Paris, René Haton, 1893, 3 vol. in-8 de x-534, 522 et 574 p., 15 fr. — 17. *Traité de l'oraison mentale, suivi de soixante considérations, d'après le Vénérable* SARNELLI, par l'auteur du *Chrétien sanctifié*. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 356 p., 2 fr. 40. — 18. *Les Agonies du cœur*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 300 p., 2 fr. 50. — 19. *Les Gauloises et les Gaulois à la Passion de Jésus*, par l'abbé HENRY BOLO. Paris, René Haton, 1893, in-12 de 56 p., 1 fr. — 20. *Nos Morts. Consolations chrétiennes*, œuvre posthume de l'abbé L. ROGER. Orléans, Herluison, 1893, in-12 de LVI-328 p. — 21. *Les Soliloques de saint Augustin, ou Entretiens de l'âme avec Dieu*. Trad. par le P. LAURENT, des Augustins de l'Assomption. Paris, Typographie augustinienne, 1892, in-18 de 184 p., 0 fr. 40. — 22. *Méditations de saint Augustin*. Trad. du P LAURENT. Paris, Typ. augustinienne, 1892, in-18 de 220 p., 0 fr. 40.—23. *Fêtes chrétiennes. Historique, considérations, traits édifiants*, par S. CONSTANS, C. S. V. Lyon, Vitte, in-8 de 158 p. — 24. *L'Année chrétienne, ou Considérations sur les principales fêtes du cycle liturgique*, par DON SARDA Y SALVANY. Trad. de l'espagnol par l'abbé THIVEAUD. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de IV-408 p., 3 fr. 50. — 25. *Récits bibliques, abrégés à l'usage des classes inférieures des écoles catholiques*. Trad. de l'allemand par l'abbé A. BOUÉ. Paris, Vic et Amat, s. d., in-12 cartonné de 102 p., 66 grav. et 1 carte, 0 fr. 75. — 26. *Quelques fleurs du parterre évangélique d'après la doctrine de saint François de Sales et d'autres auteurs ascétiques*, par l'auteur de la nouvelle *Histoire de saint Augustin*. Paris, V. Palmé, 1893, in-12 de x-322 p., 3 fr. — 27. *Manuel pratique des enfants de Marie à l'usage des congréganistes et autres personnes pieuses*, par le P. JULES JACQUES. 2e édit. Paris, Casterman, s. d., in-18 de VIII-950 p., 2 fr. 50. — 28. *Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie de la campagne, des ateliers, des centres ouvriers*, par la comtesse ARTHUR DE LAROCHEFOUCAULD. Paris, Vic et Amat, 1893, in-12 de x-280 p., 1 fr. 25. — 29. S. FIDELIS A SIGMARINGA. *Exercitia seraphicae devotionis cum appendice orationum ac benedictionum*, edidit P. MICHAEL HETZENAUHER. Stuttgart, J. Roth, 1893, in-12 de XXVI-232 p.—30. *Praeparatio ad missam et gratiarum actio post missam. Accedunt tum aliae preces tum formulae....* Tournai, Desclée, 1893, in-18 relié de 90 p., 0 fr. 50. — 31. *Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile. Lectures évangéliques pour le mois du Sacré-Cœur*, par le P. D.-A. MORTIER, des Frères prêcheurs. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1893, in-18 de 384 p., 1 fr 75. — 32. *Amour, paix et joie. Mois du Sacré-Cœur d'après sainte Gertrude*, par le P. ANDRÉ PRÉVOT. Paris, Casterman, s. d., in-18 de 288 p., 1 fr. — 33. *La Dévotion à la Sainte Vierge d'après saint Alphonse de Liguori et Bossuet. Considérations sous forme de mois de Marie*, par le traducteur du Vénérable Sarnelli. 3e édit. Paris, René Haton, 1893, in-12 de x-288 p., 1 fr. 50. — 34. *Courtes lectures pour le mois de Marie*, par F.-I. MICHEL. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-18 de 64 p., 0 fr. 25.— 35. *Mois de Marie du saint Rosaire d'après l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire*, par l'abbé G. DE BESSONIES. Paris, Vic et Amat, 1892, in-18 de VIII-174 p., 0 fr. 50. — 36. *Petit Mois de saint Jean*, par le P. VINCENT JEANROY. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1893, in-18 de 136 p., 0 fr. 50.

16 à 22. — SPIRITUALITÉ. — *La Pratique des vertus*, par le P. Bouchage, ouvre dignement cette nouvelle catégorie d'ouvrages. Le sujet de cette étude a été traité, en trois gros volumes, avec toute l'ampleur qui lui convient, étude magistrale où sont exposées les considérations les plus utiles pour faire connaître et aimer la vertu. Le P. Bouchage s'est inspiré de l'esprit et de la méthode de saint Alphonse de Liguori, dont le portrait orne le frontispice du premier volume. « Frappé, dit-il, de la

sagesse pratique qui a présidé au choix et à l'arrangement des vertus que saint Alphonse établit comme les douze pierres fondamentales de la perfection chrétienne et religieuse, j'ai adopté ces vertus pour base de la présente méthode. Cet ouvrage est donc divisé en douze livres, dont chacun répond à un mois de l'année dans l'ordre suivant : janvier, foi ; février, espérance ; mars, charité envers Dieu ; avril, amour du prochain ; mai, pauvreté religieuse ; juin, chasteté ; juillet, obéissance ; août, douceur et humilité ; septembre, mortification ; octobre, recueillement ; novembre, esprit de prière et oraison ; décembre, abnégation et amour de la croix. Par leur ensemble, ces douze vertus résument toutes les pratiques de la vie ascétique la plus parfaite. » Voilà pour le plan général de l'ouvrage : rien de plus simple et de plus complet en même temps. La méthode est aussi simple que le plan. L'auteur étudie chaque vertu « sous le triple point de vue instructif, excitant et pratique, c'est-à-dire qu'il présente d'abord à l'esprit la nature, les qualités et les obstacles de chaque vertu ; ensuite, au cœur, les avantages, les raisons et les modèles de chaque vertu ; enfin, à la volonté, les actes et les applications les plus ordinaires de chaque vertu. » On voit ainsi quelle étendue l'auteur donne à son sujet, mais d'autre part cette méthode rigoureusement suivie fait régner au milieu de ces longs développements l'ordre le plus parfait. Nous n'insisterons pas sur les conseils que donne le P. Bouchage pour employer cette méthode ; résumons-les dans les quatre règles suivantes, « faciles à suivre et suffisantes à entretenir l'âme dans une poursuite sûre et efficace de la sainteté. » 1° Vouloir simplement le fruit désigné en tête du chapitre ; 2° chercher à obtenir ce fruit en méditant le chapitre et en priant ; 3° prévoir et résoudre l'application de ce fruit dans la journée ; 4° adapter à sa résolution de chaque jour l'examen particulier. L'auteur a raison de nous engager à être fidèles chaque jour à ces règles : ce sont les meilleures dispositions pour comprendre et pour mettre à profit les méditations sur les vertus, pour arriver progressivement mais sûrement à la sainteté. « En exerçant les vertus, l'âme augmente toujours ses forces pour le bien, soit à cause de cet exercice même, soit, surtout, à cause des grâces nouvelles et particulières que cet exercice lui procure. En exerçant les vertus, l'âme initie son esprit à toutes les difficultés de la perfection, durcit sa volonté à tous les travaux de la vie spirituelle, et acquiert ainsi une étonnante facilité pour le devoir. Et par une conséquence directe, elle s'élève rapidement aux plus hauts sommets de perfection qu'il lui est donné d'atteindre. » Peu de fidèles seraient capables de suivre cette méthode pour travailler à la perfection, mais elle se recommande d'elle-même aux religieux et aux prêtres : c'est surtout pour eux que le P. Bouchage a écrit son ouvrage, c'est à eux qu'il le dédie, aimant à espérer que « ces pages, conçues au pied

du crucifix, aideront les âmes sacerdotales et religieuses à poursuivre plus sûrement et plus facilement la grande œuvre de leur sanctification. » Cet espoir ne sera pas trompé : Dieu bénira de si louables efforts et de si nobles travaux entrepris pour sa gloire et le bien des âmes.

— Le *Traité de l'oraison mentale* a pour but de former l'esprit à la méditation. Beaucoup de pieux fidèles s'exagèrent bien à tort cette sorte d'éducation ou de formation spirituelle, et pour ne pas s'imposer des efforts qu'ils supposent au-dessus de leurs forces, ils préfèrent renoncer à cette pratique de piété dont ils retireraient les plus précieux avantages. C'est à eux que s'adresse le Vénérable Sarnelli en leur démontrant d'abord la nécessité, puis l'efficacité, enfin la douceur de l'oraison mentale; il n'a pas de peine à leur prouver que leurs préventions contre cette pratique sont une ruse du démon qui veut les en détourner. En vain prétexterait-on de sa situation de famille ou de société ; en vain se réclamerait-on de son ignorance : ni l'ignorance ni aucune situation ne peuvent être un obstacle à l'accomplissement de ce saint exercice ; à tout prix, il faut être convaincu que l'oraison mentale est de beaucoup préférable aux longues prières. Ce n'est pas que dans l'oraison nous soyons à l'abri des tentations du démon, que nous n'y éprouvions des peines intérieures, des sécheresses, des distractions; le pieux auteur indique des remèdes à toutes ces épreuves et enfin il nous révèle une double méthode pour faire l'oraison mentale, l'une facile et courte pour les âmes qui n'ont que de rares loisirs, l'autre plus détaillée et très efficace pour les personnes qui peuvent disposer de plus de temps. A ces considérations et à ces conseils sont jointes soixante méditations.

— Nous aurions peut-être donné un autre titre au livre que M. l'abbé Henry Bolo intitule : *Les Agonies du cœur ;* ces mots ne sont ni bien clairs ni bien exacts, mais M. l'abbé Bolo se plaît dans ces titres à effet, et il faut bien reconnaître qu'ils plaisent aussi à beaucoup de lecteurs. Nous n'insisterons pas sur ce point d'ailleurs secondaire. Nous serions plus difficiles pour pardonner à l'auteur certaines expressions que nous appellerions presque « excentriques. » A la première page nous lisons : « Qu'est-ce que le cœur? Pourquoi et dans quel sens ce mystérieux *viscère*, cette *chaudière* de la vie, ce *laboratoire* du sang vermeil et tiède, cet organe dont la fonction est un *spasme*, ce *foyer* le premier allumé et le dernier éteint de l'humain *microcosme*, etc., etc. » Avouez qu'un tel début n'est pas fait pour charmer le lecteur sérieux et donner une favorable idée de la sobriété littéraire et du bon goût de l'auteur. Heureusement ce début est trompeur et il s'en faut que tout le livre soit sur ce ton ; nous nous empressons même de déclarer que le nouvel ouvrage est plus sobre que les précédents de ces sortes d'expressions ; nous en félicitons sincèrement M. l'abbé Bolo, dont le style gagnera beaucoup à se dépouiller complètement de ces scories qui le déparent.

Les Agonies du cœur méritent le succès qu'elles ont obtenu ; il y a nombre de pages émues, éloquentes, écrites de main de maître, où le meilleur style exprime et commente les maximes des philosophes et de l'Écriture, où, dans des tableaux saisissants de force et de vérité, sont retracés les vices qui dévorent notre société contemporaine, où des considérations pleines de saveur et d'onction élèvent l'âme vers le surnaturel et excitent le cœur à aimer et à rechercher les béatitudes proclamées par le divin Sauveur. Ce livre est, à notre avis, un des meilleurs qui soient sortis de la plume de M. l'abbé Bolo.

— Sa conférence, donnée à Marseille dans l'église de Notre-Dame du Mont, le vendredi saint 31 mars, ne porte aucune trace des défauts que nous avons signalés : tout y est grave, mesuré, classiquement littéraire. Le sujet est nouveau, le titre est original, mais rien qui heurte ou qui détonne. Et à franchement parler, cette manière d'envisager la Passion de Jésus-Christ est bien de nature à nous intéresser vivement, nous, les descendants plus ou moins directs *de ces Gauloises et de ces Gaulois* qui prirent une part quelconque *à la Passion de Jésus*. En résumé, la thèse de M. l'abbé Bolo est celle-ci, telle qu'il l'énonce dans son exorde : « D'après quelques pieuses traditions.... la race gauloise aurait été représentée, dans la Passion, par Claudia Procula, la femme de Pilate, qui intervint seule en faveur du divin Maître pendant la scène si mouvementée du jugement ; par Béronique (ou Véronique), la courageuse matrone qui essuya la face du Sauveur sur la voie douloureuse ; enfin, par les soldats qui flagellèrent le Christ, bafouèrent sa royauté, crucifièrent sa chair, mais rafraîchirent son agonie en lui donnant à boire sur la croix et furent les premiers à proclamer sa divinité dès qu'il eut rendu le dernier soupir. » Évidemment, les Gauloises ont ici le plus beau rôle, mais elles étaient impuissantes à venger et à délivrer le divin Maître : c'eût été bien autre chose si ces pauvres soldats gaulois, qui leur sont bien inférieurs, avaient été les Francs de Clovis !

— *Nos morts* est une œuvre posthume, un livre qui nous vient d'outre-tombe. L'auteur, M. l'abbé Roger, qu'une mort prématurée a ravi à l'Église, qu'il aimait avec ardeur et qu'il servait avec zèle, à la littérature, qu'il honorait par ses œuvres, nous entretient avec charme d'un sujet qui est loin d'être sympathique au grand nombre ; mais son langage est si doux, si pieux, qu'il parvient à nous faire aimer ce qui, d'ordinaire, nous épouvante. « *Nos morts !* dit Mgr l'évêque de Chartres au frère de l'auteur ; que de choses dans ces pages, propres soit à nous suggérer tant de sentiments, de prières, qu'amène avec soi, en s'approchant, l'heure dernière, soit à nous consoler et à nous soutenir dans ces deuils dont la vie est pleine, soit à empêcher, à l'endroit de ceux qui ne sont plus, ce douloureux oubli qui est une de nos plus tristes faiblesses !.... Ce livre, on le lira avec charme, édification et profit. Il

prolongera le fécond ministère, trop brusquement interrompu, de l'aimable et zélé prêtre que vous pleurez et que tant d'autres pleurent avec vous. » Cette voix qui nous arrive d'au delà du tombeau semble nous raconter ce que l'auteur lui-même a souffert dans sa maladie, les consolations que les derniers sacrements ont procurées à son âme, le combat suprême qu'il a eu à soutenir dans son agonie, enfin les beautés, les enseignements et les impuissances que la mort lui a révélées; elle commente avec saisissement les prières de la messe des morts; elle nous parle du cimetière et des tombeaux; elle nous décrit le purgatoire, les âmes qui y habitent, les souffrances qu'on y endure, et fait un appel éloquent à ceux qui doivent et peuvent les délivrer, enfin, elle nous fait entrevoir le ciel, où l'âme du cher défunt goûte peut-être déjà les douceurs de la vie éternelle. Aussi est-ce avec raison que cette âme si vraiment sacerdotale, nous offrant ce spectacle d'une telle mort couronnant une sainte vie, nous invite à nous écrier : « Douce agonie des justes, sainte mort des chrétiens, soyez mon agonie et ma mort ! » Peut-on obtenir un meilleur fruit de la lecture d'un livre ?

—*Les Soliloques de saint Augustin* ont toujours fait les délices des âmes pieuses qui se sont complu dans ces ineffables entretiens avec Dieu. Mais peut-être cet opuscule du saint docteur est-il un peu délaissé de nos jours : il y a tant de livres de piété qui, sous divers titres, cherchent à captiver nos préférences. On ne tarde pas à s'apercevoir que la plupart de ces livres n'ont que le superficiel de la piété et qu'ils ne nous offrent rien de substantiel ; il faut revenir aux vieux livres, surtout quand ils nous apparaissent rajeunis par une traduction en un excellent français, toujours correcte et facile, souvent élégante. L'opuscule que publie la typographie augustinienne est de ce nombre : c'est réellement une bonne *œuvre*, dans le double sens du mot, que vient de faire le R. P. Laurent : son petit livre servira à faire mieux connaître et à faire goûter davantage les *Soliloques*.

— C'est le même jugement que nous devons porter sur les *Méditations de saint Augustin*, qui sortent des mêmes presses : on ne saurait trop propager et vulgariser les œuvres du grand évêque d'Hippone : les leçons de saint Augustin conviennent à toutes les âmes et sont excellentes, même après quinze siècles. Soyons donc dociles à la voix du P. Laurent qui nous dit : *Tolle et lege*. Prenez ces méditations de saint Augustin et lisez-les. Nous n'aurons pas à nous repentir d'avoir obéi à cette invitation.

23 à 28. — Piété. — La piété est une disposition de l'âme, une inclination à goûter tout ce qui nous parle de Dieu. Mais comme l'homme n'est pas seulement esprit, il faut, pour provoquer en lui cette disposition — en dehors de la grâce de Dieu — quelque chose qui, frappant les sens, aille jusqu'à l'âme y porter ou y faire naître un sentiment

propre au but à atteindre. L'Église l'a bien compris, quand elle a établi son culte extérieur, dont tous les détails sont de nature à produire dans l'âme les plus salutaires impressions. Et dans son culte ce sont les fêtes qui occupent la première et la plus grande place. Faire connaître ces fêtes, en raconter l'origine, en expliquer le sens et la portée, c'est donc entrer pleinement dans l'esprit de l'Église et seconder ses vues. M. S. Constans, dans ses *Fêtes chrétiennes*, s'est acquitté avec succès de cette tâche : il a voulu y ajouter des *traits édifiants*, pour accroître le charme de ses lectures et piquer plus efficacement la curiosité. Il a ainsi mêlé l'agréable et l'utile : ce qui lui vaut au témoignage du poète — et au nôtre — l'avantage de mériter tout éloge : *Omne tulit punctum.*

— Avec une autre méthode, c'est le même but que se propose don Sarda y Salvany dans son *Année chrétienne*. Le pieux théologien espagnol néglige un peu, pour ainsi dire, le côté naturel des choses pour s'occuper surtout de leur côté spirituel : il consacre son livre à des *considérations sur les principales fêtes du cycle liturgique*. Les deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Toutefois celui de don Sarda nous paraît offrir plus d'intérêt, une plus grande utilité au point de vue de la piété. Nous sommes de l'avis de l'excellent traducteur, M. l'abbé Thiveaud, qui termine sa préface par ces lignes : « Quiconque lira ces pages y trouvera une lumière, une grâce et une force ; une lumière pour son esprit, une grâce pour son cœur, une force pour sa volonté. Sa foi en sortira plus vive, son espérance plus inébranlable, sa charité plus généreuse. Il marchera d'un pas plus ferme dans la voie des divins commandements : il trouvera le salut. »

— Les *Récits bibliques* sont un autre aliment pour la piété ; ils s'adressent plus particulièrement aux enfants de nos écoles. Traduits de l'allemand par M. l'abbé Boué, ils ont obtenu les suffrages de Mgr l'archevêque d'Aix et les encouragements de Sa Sainteté Léon XIII. « Vos récits bibliques illustrés, écrit Mgr Gouthe-Soulard au traducteur, rendront facile et intéressante pour les enfants l'étude de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. Vous réagissez avec intelligence et courage contre les fâcheuses tendances de l'enseignement de nos jours, qui proscrit l'histoire sainte : c'est notre richesse à tous. » Ce témoignage est flatteur, venant d'un évêque qui a pris l'initiative « d'illustrer » le catéchisme, parce qu'il connaît l'utilité de l'enseignement par la gravure : l'illustration des *Récits bibliques* ne pouvait être mieux réussie, étant une reproduction de la « Bible illustrée » de Businger-Walter. « Puisse Jésus, le divin ami des enfants, bénir ce petit livre et donner à la parole du maître le pouvoir de faire impression sur le cœur des petits ! » Avec Monseigneur d'Aix, plus de quarante archevêques ou évêques de France et de Suisse ont approuvé et recommandé ce livre.

— Après les pages inspirées de la Bible, peut-il y en avoir de plus ins-

tructives et de plus salutaires que celles des ouvrages des saints ? Venez, parcourons ensemble ce *Parterre évangélique* où nous trouvons les plus belles *fleurs* spirituelles : fleurs dont le parfum se répand autour de nous et embaume notre âme. Ici ce sont les fleurs de saint Alphonse de Liguori et de saint Augustin ; là, les fleurs de saint Augustin et de saint François de Sales ; ailleurs, celles de l'élite de nos écrivains spirituels. Comme il fait bon respirer cette odeur suave et réconfortante ! « Il y a dans les pages échappées à la plume des saints, dit Mgr Mermillod, un doux parfum qui attire et une sève vivifiante qui nourrit : c'est sans contredit l'air le plus salubre et l'aliment le plus sain que l'on puisse offrir aux consciences chrétiennes de notre époque. » Chaque saint vient à son tour nous dire son mot sur la perfection, l'humilité, la douceur, l'oraison, la prudence, la charité, l'esprit de foi, etc. Puis se trouvent quelques pages sur les perfections du cœur ; une instruction sur le chemin de la croix et une méthode à suivre pour bien accomplir ce saint exercice ; quelques entretiens sur la souffrance et le sacrifice ; enfin un choix de poésies à l'appui des matières traitées dans ce livre : Élévation d'Esther ; Promenade de Fénelon ; Athalie et Joas, etc. Ce livre est ainsi d'une grande variété ; il plaira certainement à ses lecteurs, et nous lui en souhaitons de nombreux.

— Ces lectures occupent quelques instants de la journée, mais les personnes pieuses ont encore et surtout besoin que leur journée tout entière soit bien remplie ; elles réclament des règles de conduite. C'est pour se rendre à leurs désirs que le R. P. Jules Jacques leur adresse son *Manuel pratique des congréganistes*. Si nous avions un reproche à adresser à ce livre, nous l'accuserions d'être trop volumineux, de contenir trop de choses, mais ce reproche serait bien immérité, car dans cette abondance, il n'y a rien d'inutile, et l'ordre qui y règne est si parfait, tout s'y trouve si bien à sa place, qu'on parcourt ces nombreuses pages sans se douter de la moindre longueur. Le livre se divise en deux parties : la première est consacrée aux congrégations en général et à deux congrégations particulières : la *Prima Primaria* de Rome et celle de Notre-Dame du Perpétuel Secours ; la seconde partie se subdivise en cinq chapitres contenant les prières et les pratiques d'une enfant de Marie pour la journée, pour la semaine, pour le mois, pour l'année et enfin pour les besoins divers de chacun et pour diverses circonstances. C'est le manuel de prières le plus complet que nous connaissions. « C'est un vrai traité de vie chrétienne que votre livre, écrit Mgr Baunard à l'auteur, très complet, très méthodique, très substantiel, et, comme l'indique et le promet son titre de *Manuel*, il est appelé à se trouver bientôt entre les mains de toutes les enfants de Marie. Que le divin Rédempteur bénisse votre entreprise ! » Sa Sainteté Léon XIII a fait adresser par S. Ém. le cardinal Rampolla des paroles de louange et

d'encouragement à l'auteur, à qui il a envoyé une bénédiction spéciale.

— Moins important est le *Manuel de piété* que Mme la comtesse de Larochefoucauld vient de publier ; ajoutons aussitôt qu'il borne ses prétentions à servir *à l'usage des enfants de Marie de la campagne, des ateliers et des centres ouvriers*. Dans ce milieu, les longs loisirs manquent toujours et ces jeunes personnes doivent se restreindre aux pratiques de piété les plus nécessaires. L'auteur définit d'abord ce que c'est qu'une enfant de Marie et en quoi consiste sa sainteté ; il a quelques chapitres utiles sur les commandements, les réunions, le choix d'un état, le mariage, la vocation religieuse. La deuxième partie comprend tout ce qui sanctifie une journée : les prières du matin et du soir; la sainte messe; la confession ; la communion. Dans la troisième, considérations sur les indulgences, le chapelet et le chemin de la Croix ; série de prières diverses les plus usuelles ; enfin, évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année. Cette addition des évangiles complète utilement le *Manuel :* nos saints évangélistes ne sont pas assez connus. Ce livre est approuvé par l'Ordinaire de Bourges et loué par le R. P. Bourgeois, provincial des Frères prêcheurs. L'un et l'autre s'accordent à dire que ce manuel « renferme des considérations et des conseils éminemment propres à former à une vie sérieusement chrétienne les personnes de la classe à laquelle il s'adresse spécialement ; » ils en augurent le plus grand bien pour les âmes et applaudissent d'avance à son succès.

29 à 36. — Dévotions. — Ce sont d'abord les *Exercitia seraphicae devotionis* que le P. Michel Hetzenauer offre à ses frères dans le sacerdoce : exercices que saint Fidèle de Sigmaringa a rédigés lui-même depuis son entrée dans les saints ordres, et qu'il a suivis jusqu'à la mort. Ils paraissent, de prime abord, ne contenir rien de bien remarquable, mais pour tout esprit réfléchi il y a dans ces exercices de vraies perles précieuses qui charmaient le glorieux pontife Benoît XIV ; il y a des charbons ardents qui embrasent et purifient les lèvres et les cœurs ; il y a des aromates qui, par eux-mêmes, ne semblent contenir aucun parfum, mais qui, broyés pour ainsi dire par la méditation, portent à l'âme l'odeur la plus suave. L'auteur a eu l'heureuse idée de faire précéder ces exercices de la Bulle de canonisation où la vie de saint Fidèle est si exactement résumée. Il y a joint un appendice où il a groupé les prières et les bénédictions dont les prêtres se servent le plus souvent. S'adressant ensuite à ses confrères, il les invite en ces termes à puiser dans ce trésor : « Prenez donc en vos mains ces exercices de la dévotion séraphique ; prenez-les, lisez-les, pratiquez-les : ils vous aideront à être fidèles à vos devoirs jusqu'à la mort et à recevoir la couronne de l'éternelle vie. »

— Un autre manuel qui convient aux prêtres est le petit livre intitulé : *Praeparatio ad missam et gratiarum actio :* il contient les prières qui se trouvent dans le missel, mais le missel n'est pas facile à manier et à

transporter avec soi : le livre de la Société de Saint-Augustin est d'un usage commode ; il est, en outre, de format élégant et d'une impression très soignée.

— Aux simples fidèles maintenant. Pour favoriser leur dévotion au Sacré Cœur de Jésus, le P. Mortier s'attache à leur faire connaître ce divin Cœur tel que nous le révèle l'Évangile. « Le Cœur de Jésus, dit-il, est un cœur comme le nôtre.... ses battements ont été, pour ainsi dire, publics, à découvert, et ils ont semblé si merveilleux, que ceux qui les ont vus et entendus en ont conservé un impérissable souvenir. Ce souvenir, ils l'ont gravé en traits ineffaçables dans les saints Evangiles ; pour connaître le Cœur de Jésus, il suffit de les lire : il y est tout entier, vivant encore, toujours ému et émouvant toujours. » C'est donc à cette source de vérité que l'auteur va puiser les enseignements et les considérations qu'il nous livre ensuite, dans un excellent style, et par petite dose, en chacun des jours du mois de juin. Ce livre est vraiment rempli du baume de nos saints évangiles : c'est un bon *Mois du Sacré-Cœur.*

— *Le Mois du Sacré-Cœur*, que publie d'autre part le P. André Prévôt, est tiré des écrits de sainte Gertrude. L'auteur a voulu ainsi imprimer dans l'âme de ses lecteurs quelqu'une des paroles de cette sainte « auxquelles Notre-Seigneur a promis d'attacher une grâce toute particulière ; il a voulu aussi procurer au Cœur de notre bon Sauveur quelques amis, qui, à l'exemple de notre sainte, honorent son amitié par leur confiance et leur fidélité ; quelques consolateurs qui, comme elle, prennent à cœur ses divins intérêts ; » il a voulu surtout offrir aux amis du Cœur de Jésus, dans les dispositions et les pieuses industries que ce divin Cœur a inspirées à sainte Gertrude, le moyen facile de réaliser en leur vie une œuvre devenue la plus nécessaire et la plus urgente de toutes, l'œuvre de la réparation. Et par là, ce qu'il attend de la lecture de son livre, c'est d'exciter dans les âmes un plus grand *amour* pour le Cœur sacré de Jésus, et de leur procurer plus de *paix* et plus de *joie :* il y réussira.

— La dévotion à Marie est le complément ou la conséquence nécessaire de la dévotion à Jésus. Elle repose sur des fondements aussi solides, mais parfois les auteurs de livres de piété lui donnent pour aliment des considérations trop vagues et souvent exagérées. Il faut s'en tenir à la doctrine des maîtres. Aussi devons-nous féliciter le traducteur anonyme des œuvres du vénérable Sarnelli de nous faire connaître *la Dévotion à la Sainte Vierge d'après saint Alphonse de Liguori et Bossuet.* C'est une suite d'admirables considérations qui se déroulent sous les yeux du lecteur, chaque jour du mois de mai, et qui se terminent chacune par une prière spéciale tirée aussi des œuvres de saint Alphonse. Mgr Mermillod, qui se connaissait en bons livres, a bien voulu louer l'auteur de ces pages « qui ont la vigueur de la doctrine unie aux tendresses de l'onction. »

— *Les Courtes Lectures pour le mois de Marie*, par M. F.-J. Michel, con-

viendraient mieux aux fidèles qui ne peuvent disposer que de très courts instants. Chaque lecture est courte, il est vrai, mais elle n'est point banale, superficielle : elle dit ce qui convient au sujet de la méditation du jour et fait pénétrer dans l'âme une excellente nourriture qui la vivifie. Comme ce mois de Marie s'adresse surtout aux personnes du monde, nous aurions désiré que chaque lecture se terminât par un exemple. Le trait édifiant grave encore mieux le sujet médité.

— *Le Mois de Marie du saint Rosaire* est presque sur le même plan : chaque lecture en est courte aussi, mais elle ne manque pas de ce trait final dont nous regrettions l'absence dans le livre précédent. M. l'abbé de Bessonies commente, dans ces considérations de chaque jour du mois, l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire, qu'il résume en ces quatre mots : Intercession de Marie; raisons de recourir à Marie; beautés du Rosaire ; motifs de confiance au Rosaire. Le livre, approuvé et loué par S. Em. le cardinal-archevêque de Paris, se termine par quelques prières et le petit office de l'Immaculée Conception.

— *Le Petit Mois de saint Jean* clôturera dignement notre compte rendu : c'est un livre nouveau qui veut mettre en honneur une dévotion nouvelle, et nous croyons sincèrement qu'il se présente avec toutes les chances de succès. Le mois d'avril deviendra ainsi bientôt le trait d'union entre le mois de mars et le mois de mai. « Aussi bien, dit avec raison l'auteur, le P. Vincent Jeanroy, le culte de saint Jean l'Évangéliste semble appelé à notre époque à une grande extension. La dévotion au Sacré Cœur prend de nos jours d'extraordinaires accroissements : tous les saints qui l'ont aimé — parmi lesquels l'apôtre bien-aimé — doivent grandir avec lui. » Ce petit livre a été bien conçu et parfaitement rédigé : non seulement les méditations de chaque jour, mais les exemples qui les suivent sont tirés de la vie de saint Jean ou de quelqu'un de ses dévots serviteurs. En forme d'appendice se trouvent quelques prières à saint Jean, en particulier celles de saint Edmond et de sainte Gertrude.

F. Chapot.

THÉOLOGIE

Dictionnaire de la Bible publié par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. Fascicule III. Animaux-Archéologie. Fascicule IV. Archéologie-Athènes. Paris, Letouzey et Ané, 1893, in-4 de 158 et 150 p. à 2 colonnes. — Prix du fascicule : 5 fr.

Cette belle et importante publication tient toutes ses promesses. (Voir tome LXV, p. 331.) Dans les deux fascicules que nous avons sous les yeux, entre un grand nombre d'articles très remarquables, nous distinguons celui du P. Corluy sur l'Apocalypse. Le nom, l'authenticité, le lieu et l'époque de la composition, le caractère prophétique, l'analyse

du texte, les trois principaux systèmes d'interprétation, l'examen des difficultés soulevées contre l'inspiration, telles sont les divisions de ce beau travail, qui est un traité complet sur la matière. En nous plaçant spécialement au point de vue de l'exégèse et de l'apologétique, nous tenons à signaler également les articles de M. Many sur les animaux impurs et les prescriptions alimentaires de Moïse, de M. Turmel sur l'Antéchrist, de M. Vigouroux sur l'anthropomorphisme, et de M. Mangenot sur les antilogies. Un article de M. Turmel sur l'assomption de la Sainte Vierge nous montre quel vaste cadre les auteurs du *Dictionnaire de la Bible* se sont tracé. On sait que ce mystère n'est pas une vérité écrite mais transmise. Toutefois, comme plusieurs textes de l'Écriture lui sont appliqués par les Pères, cela suffit pour qu'il ait ici sa place. L'article est, du reste, fort bien fait.

Au point de vue de l'histoire, de la critique, de l'archéologie, d'autres articles sont à mentionner comme très remarquables et très intéressants, notamment ceux de M. Batiffol sur les apocryphes, de M. Renard et de M. Vigouroux sur l'armée chez les Hébreux et sur les armées étrangères dont il est parlé dans la Bible, ceux de MM. Pannier, Sauveplane, Legendre, Hyvernat, Halevy, aux mots Assyrie et Langue assyrienne, Arménie et Version arménienne, Arabe, Arabie.

En rappelant ce que nous avons dit déjà des renseignements bibliographiques qui accompagnent chaque article et des illustrations si nombreuses qui éclairent le texte et le complètent, nous ne ferons que confirmer le jugement que nous avons porté sur cette magnifique encyclopédie biblique : On ne pouvait concevoir un dessein plus utile à la diffusion des connaissances qui se rapportent à la Sainte Ecriture, on ne pouvait mieux l'exécuter. LAMOUREUX.

Lettres apostoliques de S. S. LÉON XIII. *Encycliques, brefs, etc.*, précédées d'une notice biographique, suivies d'une table alphabétique. Paris, 8, rue François Ier, 2 vol. in-18 de XXXII-288 et 312 p. — Prix : 2 fr.

On connaît la série d'excellentes publications entreprises par les éditeurs de la « Collection des bons livres. » Multiplier par la presse à bon marché toutes les saines notions, toutes les belles œuvres, c'est là assurément une généreuse pensée digne du dévouement du prêtre zélé qui lui a consacré sa vie. Dans cette collection déjà riche d'ouvrages importants, une place était naturellement réservée à ces magnifiques Lettres apostoliques qui resteront l'honneur impérissable de Léon XIII. Deux volumes les renferment, allant du discours prononcé par le Pape à propos de son élévation au pontificat, jusqu'à la lettre « Catholicae Ecclesiae » relative à l'œuvre antiesclavagiste. — Le texte latin occupe une page et la page correspondante est réservée à la traduction française. Il est superflu d'insister sur l'utilité et la commodité d'un pareil recueil,

qui met sous la main du travailleur des documents ordinairement dispersés et trop susceptibles d'être égarés. G. P.

BELLES-LETTRES

Esquisses littéraires, par Émile Montégut. Paris, Hachette, 1893, in-16 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Que d'aimable ironie sur la couverture de ce petit volume ! Au bas, le millésime à la dynamite de 1893 : en haut, le nom grave, discret, pas tapageur du tout de M. Ém. Montégut, si peu tapageur que quelques-uns croiront peut-être à un ouvrage posthume. Au milieu, en sous-titre, les noms vieillis, oubliés de *Mme Desbordes-Valmore ; — Mme Ch. Reybaud ; — Gustave Planche ; — P.-J. Stahl ; — Mme la comtesse Agénor de Gasparin ; — Mme la marquise de Blocqueville.*

Mes fils avec étonnement se demanderont quelque jour, en retrouvant l'ouvrage dans ma bibliothèque, s'il est donc vrai qu'en 1893 on lisait encore les élégies de Mme Desbordes-Valmore et les rêveries protestantes de Mme de Gasparin.

Non, toutes ces esquisses, sauf une ou deux, datent des alentours de 1860 : les plus jeunes ont la trentaine. C'est dire qu'au lieu de l'attrait violent de l'actualité, elles ont le charme un peu mélancolique des portraits fanés d'aïeules ou de grands-oncles. Pour ceux qui, tout en faisant leur route comme les autres, prennent le temps de s'asseoir quelquefois, et à qui ne déplaît pas de tourner un instant les yeux en arrière, il y aura plaisir à regarder ces figures, presque toutes aimables, d'hommes et de femmes de lettres, tous honnêtes, tous sincères, tous fervents du bien et de l'idéal.... Faut-il croire qu'en ce temps-là tout le monde était vertueux ? ou plutôt que M. Montégut est un chaste en littérature ?

Voyez où son goût l'attire : aux « parfums de rose foulée qui remontent vers le ciel, » c'est-à-dire aux poésies chrétiennes de Mme Desbordes-Valmore, aux honnêtes contes moraux de Stahl et aux romans de Mme Reybaud, « vieux récits à la française, » où l'auteur a heureusement rempli le programme indiqué par elle-même : « J'ai vu dans la vie que le vice est aimable, et que la vertu est ennuyeuse, et j'ai voulu donner à la vertu tous les attraits du vice. » — S'il voit « une Bible ouverte sous un chêne, sur un banc de mousse, et dont les vents du soir tournent les feuillets, » il s'arrête volontiers à la lire avec Mme de Gasparin : cette Bible, c'est l'emblème qu'il veut donner à ces ouvrages de rêveries religieuses qui le ravissent, *les Horizons prochains, les Horizons célestes, Vesper*. Sa tendre sympathie pour la marquise de Blocqueville, ce « Massillon mondain, » lui fait trouver de même un charme très vif au *Prisme de l'âme* et aux poétiques *Soirées de la villa des Jasmins*, « corbeilles énormes composées des fleurs de la vie. »

Tout cela est d'un sain exemple par le temps de matérialisme et de terre-à-terre où nous vivons; comme aussi de défendre ce pauvre G. Planche, qui n'eut que le tort de cacher ses vertus sous des vêtements crasseux.

M. Montégut, du moins, prêche d'exemple la bonne tenue et l'élégance des manières. Aristocrate de pensée, il aime les idées azurées et les sentiments éthérés des marquises de lettres; c'est en aristocrate plutôt qu'en croyant qu'il goûte avec elles la sublimité des leçons du christianisme : aussi partage-t-il ses préférences entre le stoïcisme, philosophie peu vulgaire, et la divine morale de Jésus (*Du Bonheur*, p. 310). Aristocrate aussi dans sa manière d'écrire, il est plus que courtois, galant, précieux même avec un peu d'onction; il a un beau style « Revue des Deux Mondes, » un style toujours en tenue de salon, coquet, parfumé, fleur à la boutonnière, avec des images toujours gracieuses, des comparaisons exquises, et subtilement poursuivies pendant des pages.... Ce sont les vieilles manières, sans doute les bonnes ! Il y a ainsi harmonie parfaite entre le faire du peintre et la physionomie de ses modèles. Ce sont (Planche toujours mis à part) des gens très distingués peints avec distinction par un critique très distingué.

Le seul tort d'un pareil livre, c'est de paraître à cette date de 93, qui, dans ce siècle comme dans l'autre, dit le débraillé des modes et des mœurs.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Les Sources de Tacite dans les Histoires et dans les Annales, par PHILIPPE FABIA, chargé de cours à la Faculté des lettres de Lyon (ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres). Paris, Colin, 1893, gr. in-8 de XXII-462 p. — Prix : 2 fr.

« Dans ses recherches sur les historiens anciens, la philologie classique fait aujourd'hui passer avant tout la question des sources, complètement négligée pendant longtemps, et superficiellement étudiée jusqu'à ces vingt ou trente dernières années. Ce n'est pas sans raison. » Ainsi débute M. Fabia : peut-être faut-il ajouter que de l'autre côté du Rhin ce genre d'investigations fut toujours en honneur : sur ce seul sujet, l'Index bibliographique de la page XVI énumère plus de cinquante écrivains allemands.

A l'heure présente, Tacite n'a pas à se louer de nous. En 1890, M. Rochart niait carrément l'authenticité de ses *Annales* et de ses *Histoires* (Voir *Polybiblion*, t. LIX, p. 332) : sans aller aussi loin, M. Fabia s'en prend à l'historien, qu'il déclare médiocre (p. 454), comparé à l'idéal que rêve la science moderne. Jusqu'à nos jours, dit-il ailleurs, on n'a coté Tacite au-dessus de sa véritable valeur que parce qu'on l'appréciait en lui-même, sans tenir compte de ses sources. A quoi l'on peut ré-

pondre : Virgile, par exemple, est-il moins grand pour qui sait combien il a profité d'Homère ?

Où donc Tacite a-t-il puisé la matière de son récit ? Sur ce point, conformément à l'usage antique, il est très sobre de confidences, et nous n'avons plus les travaux de ses devanciers : double motif pour expliquer le désaccord absolu des érudits. Reprenant à son tour la question, M. Fabia veut que pour les biographies de Galba et d'Othon dans les *Histoires*, Tacite et Plutarque, indépendants l'un de l'autre, aient puisé à une source commune : autrement comment s'expliquer les expressions identiques dont ils se servent en tant d'endroits ? Ici c'est l'un qui transcrit, et l'autre qui résume, tandis que plus loin les rôles paraissent entièrement intervertis : mais ces divergences de détail ne sont pas pour surprendre. En somme, c'est chez Plutarque qu'on trouve la relation la plus claire et la plus circonstanciée, chez Tacite la plus précise et la plus éloquente : car M. Fabia reconnaît volontiers que Tacite est de premier ordre comme penseur et comme écrivain.

Suétone, lui aussi, s'est inspiré de la même autorité, quoique moins largement, parce qu'il composait des biographies, et non une histoire. Il permet ainsi, conclut notre critique, de décider dans la plupart des cas avec une absolue certitude lequel, de Tacite ou de Plutarque, a reproduit le plus fidèlement l'original.

Mais, enfin, quelle est cette source commune des trois écrivains ? Hirzel l'avait cherchée dans les *Acta diurna*, Peter et Mommsen dans Cluvius, d'autres dans Messala : M. Fabia se prononce en faveur de Pline l'Ancien, qui avait continué l'histoire d'Aufidius depuis les dernières années de Claude jusqu'aux premières années de Vespasien. Il est probable que son ouvrage valait par l'abondance des détails plus que par les vues d'ensemble ou par le mérite littéraire. En le perfectionnant, Tacite l'a fait oublier, et a soulevé autour de son propre nom la même admiration qu'au temps d'Auguste Tite-Live, traducteur et imitateur de Polybe. Cela n'a pas empêché l'auteur des *Histoires* de mettre à profit des sources secondaires, des témoignages oraux et des informations personnelles, sans parler de la fin de son œuvre pour laquelle son guide principal lui faisait totalement défaut. Ce qui caractérise Tacite, d'après M. Fabia, ce sont certaines suppressions volontaires, des effets de symétrie obtenus au moyen de discours, le goût des idées générales, l'horreur du détail futile ou repoussant, l'investigation psychologique à peu près étrangère à Pline, assez médiocre penseur, enfin un pessimisme trop soutenu pour n'avoir pas influé d'une manière fâcheuse sur l'impartialité de certaines appréciations.

La démonstration que nous venons de résumer est savante ; elle repose sur une suite de comparaisons et d'analyses minutieuses, sans que l'auteur puisse être accusé de faire violence aux textes pour en faire sortir

ses conclusions; et cependant je crains que le plus grand nombre ne la juge pas définitive, tant, malgré tout, l'élément conjectural y conserve de part.

Nous serons très court en ce qui concerne la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux *Annales* : aussi bien les procédés de composition de Tacite demeurent-ils les mêmes, comme les procédés d'information de M. Fabia. Ici encore Tacite doit avoir eu partout une source principale, très probablement, selon notre critique, Aufidius pour les règnes de Tibère, de Caligula et la majeure partie de celui de Claude, et Cluvius pour le reste de l'ouvrage : divers épisodes ont été empruntés à des sources secondaires.

Certains lecteurs trouveront la marche de l'auteur trop lente à leur gré : d'autres lui reprocheront des redites à peu près inutiles (par exemple p. 121 et 267). Mainte citation est reproduite plusieurs fois sans nécessité évidente : enfin, les deux chapitres intitulés l'un et l'autre : *Originalité de Tacite*, à la fin de la première et à la fin de la seconde partie, offrent des divisions et des subdivisions presque identiques, et on se demande pour quel motif ils n'ont pas été fondus dans une rédaction commune, où les mérites hors de pair de Tacite eussent été encore plus nettement accentués.

Tel qu'il est, ce volume comble honorablement une lacune dans les travaux de l'érudition française. C. Huit.

Histoire de mon temps. — Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. Tome Ier, 1789-1810; tome II, 1812-1814. Paris, Plon et Nourrit, 1893, 2 vol. in-8 de xi-536 et 458 p. — Prix : 8 fr. le vol.

C'est une vie longue et noblement remplie que celle du chancelier Pasquier, une vie de quatre-vingt-quinze ans, si mouvementée, quand elle s'annonçait pour être si calme. Né le 21 avril 1767, issu d'une vieille race parlementaire, membre du Parlement lui-même à vingt ans, il semblait que le jeune Denis Pasquier n'eût qu'à mener la grande existence, grave et somptueuse à la fois, des illustres familles de ce temps. La destinée de la France en décida autrement. Quand le nouveau conseiller prit place sur les fleurs de lis, l'orage grondait : c'était le moment des grandes luttes du Parlement contre les ministres de Louis XVI. La Révolution était proche. Deux ans après, Denis Pasquier assistait à l'ouverture des États généraux, puis à la prise de la Bastille, à côté de Mlle Contat qu'il reconduisait à sa voiture; car elle était venue là comme à un spectacle. Un moment entraîné par les théories nouvelles, il ne tardait pas à s'apercevoir qu'on allait trop loin, et se rangeait parmi les défenseurs les plus dévoués mais aussi les plus sages de la Royauté mourante. Il ne prit point part à l'émigration, qu'il juge dans ses Mé-

moires avec beaucoup de finesse et d'impartialité, mais il lutta à Paris même, payant de sa personne et s'efforçant en vain, le 10 août, de pénétrer aux Tuileries.

La chute, puis bientôt le procès et l'exécution du Roi, ne laissaient guère de sûreté à ses amis : la Terreur régnait. Denis Pasquier se cacha aux environs de Paris; puis, après le procès des parlementaires qui avait coûté la vie à son père, il s'efforça de gagner les Pays-Bas. Il ne le put, fut arrêté à Amiens et incarcéré à Saint-Lazare. Heureusement c'était le 8 thermidor. La chute de Robespierre lui rendit la liberté et la vie ; il s'établit avec sa femme — car il s'était marié en pleine Terreur — au village de Choisy, ne cherchant qu'à s'y faire oublier. Pendant tout le Directoire, pendant le Consulat même, il se tint obstinément à l'écart. Mais après Austerlitz il se décida à entrer au Conseil d'État comme maître des requêtes; bientôt il devint conseiller d'État et enfin, dans les derniers mois de 1810, préfet de police.

On conçoit que, dès lors, il ait vu beaucoup et de près ; mais avant même d'entrer dans les conseils du gouvernement, ses relations de famille, ses rapports avec la plupart des hommes du jour, particulièrement avec l'archichancelier Cambacérès, l'avaient mis à même d'observer bien des choses et ses Mémoires montrent quel fin observateur il était. Les portraits qu'il trace sont exécutés de main de maître. M. Pasquier n'aime pas Talleyrand; il le juge sévèrement, et dans l'enlèvement du duc d'Enghien il porte contre lui la plus grave des accusations; mais cette antipathie ne l'empêche nullement de rendre justice aux grands talents du prince de Bénévent, surtout à ceux qu'il a déployés pour amener en 1814 la restauration des Bourbons. Toute la partie du second volume qui raconte, non pas la campagne de France — car l'auteur ne raconte que ce qu'il a vu et su — mais l'état des esprits dans Paris pendant cette campagne, les espérances et les craintes qui s'y agitent, les intrigues des uns, les faiblesses des autres, toute cette partie est d'un intérêt poignant. Mais il y a un autre tableau bien remarquable aussi quoique moins émouvant : c'est, dans le premier volume, le tableau de la prospérité de la France pendant les années qui ont précédé la Révolution, la peinture de cette « douceur de vivre » que Talleyrand, lui aussi, avait goûtée et regrettait au milieu des gloires de l'épopée napoléonienne. « J'ai vu les magnificences impériales, dit M. Pasquier, je vois, chaque jour, depuis la Restauration, de nouvelles fortunes s'établir et s'élever; rien n'a encore égalé à mes yeux les splendeurs de Paris pendant les années qui se sont écoulées depuis la paix de 1783 à 1789. » Tocqueville déjà l'avait dit : mais M. Pasquier, comme Tocqueville, conclut que cette douceur même de vivre, ce bien-être et cette splendeur ont été une des causes principales de la Révolution.

La partie des Mémoires dont nous avons à rendre compte aujour-

d'hui s'arrête à la chute de l'Empire et à l'entrée de Louis XVIII à Paris. Sans avoir des événements aussi dramatiques à raconter que les deux premiers volumes, ceux qui suivent auront à parler d'une période bien attachante également de notre histoire. Mais dès à présent ne peut-on pas répéter ce jugement de Taine auquel une bienveillante communication avait donné connaissance du manuscrit, que « l'auteur.... est probablement le témoin le mieux informé et le plus judicieux de la première moitié de notre siècle? » MAX. DE LA ROCHETERIE.

Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, 5 octobre 1789-27 septembre 1792 (journal publié pour la première fois), corrigé et annoté par Louis XVIII. Introduction par le baron IMBERT DE SAINT-AMAND. Paris, Firmin-Didot, s. d., gr. in-8 de XXIV-167 p. — Prix : Broché, 10 fr.; relié, 15 fr.

Un manuscrit de seize feuillets, écrit entièrement de la main de Louis XVIII, et un cahier de notes de sept feuillets, également de la main du roi, avaient été donnés par Madame la duchesse d'Angoulême à sa lectrice, Mme François Hue, née Hutin, épouse du fidèle serviteur de Louis XVI. Ce manuscrit contenait une relation des événements dont la fille du Roi martyr avait été témoin du 5 octobre 1789 au 2 septembre 1792, relation annotée et corrigée par Louis XVIII. « On ne trouvera point dans le récit de la princesse, dit le baron Humbert de Saint-Amand, beaucoup de choses inédites sur des événements qui ont été si souvent racontés dans leurs moindres details. Ce qui est curieux, ce qui a une réelle valeur historique et morale dans son œuvre, c'est de pouvoir y constater l'impression que les plus terribles catastrophes produisirent sur cette sainte et malheureuse jeune fille. Son témoignage a un cachet de vérité, d'authenticité, de simplicité, qui en rehausse le prix, et auquel l'absence de toute prétention littéraire donne un charme de plus. » On lira avec émotion ces pages dont l'authenticité ne saurait être contestée, puisque le manuscrit autographe est en la possession de la baronne André Hue, actuellement âgé de quatre-vingt-cinq ans, et qu'on nous donne le fac-similé d'un feuillet où l'on reconnaît l'écriture ferme et régulière du roi Louis XVIII. Le texte est fidèlement reproduit; les corrections et annotations du Roi sont placées en note au bas des pages: enfin, sous un filet, on reproduit les remarques de Louis XVIII sur différents passages du journal. A la suite de ce précieux document, resté inédit et même inconnu jusqu'à ce jour, — sauf en ce qui concerne deux fragments, l'un consacré au voyage de Varennes, l'autre aux premiers moments de la captivité de la famille royale au Temple jusqu'au 2 septembre, — on a placé le *Journal du Temple* à partir du 3 septembre: mais au lieu de reproduire le texte authentique, donné l'an dernier par M. G. de Saint-Victor, d'après le manuscrit original de la bibliothèque du

château de Frohsdorf, on a eu le tort de copier le texte fautif imprimé par Fr. Barrière. Dans les *notes*, nous trouvons 1° l'état des dépenses faites au Temple, du 13 août au 30 septembre (qu'on présente à tort comme inédit); 2° des extraits des registres du conseil général de la commune; 3° la copie faite par François Hue des signes convenus avec les princesses, et des billets adressés à Turgy; 4° le texte des romances de Mlle de Brevannes, composées pour Madame Royale pendant sa captivité.

Une introduction, due à la plume élégante du baron Imbert de Saint-Amand, est placée en tête du livre et présente un résumé de la vie de Madame la duchesse d'Angoulême et quelques détails biographiques sur François Hue. Enfin deux portraits de Madame Royale, un portrait de Louis XVIII, un portrait de François Hue et un fac-similé d'un feuillet du manuscrit original forment le complément de cette intéressante publication. G. DE B.

La France et ses colonies au XIXe siècle, par ERNEST LALANNE *(Bibliothèque coloniale et de voyages)*. Paris, A. Picard et Kaan, s. d., gr. in-8 de 380 p., orné de 128 grav. et 25 cartes. — Prix : 9 fr.

Impressions coloniales (1868-1892). *Étude comparative de colonisation,* par CHARLES CERISIER, ancien officier du commissariat de la marine, directeur de l'Intérieur au Congo français. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1893, in-8 de 357 p. avec une carte. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. E. Lalanne sur les colonies françaises est important et très bien édité; il est aussi fort agréablement écrit. Mais, d'une part, les tendances en sont déplorables, nettement libres penseuses; d'autre part, le plan général engendre nécessairement la confusion et de fatigantes répétitions; au lieu de proceder par régions ou par zones, l'auteur a préféré classer les colonies par ordre chronologique, d'après les dates de prise de possession par la France; ainsi la Tunisie est à la fin du volume, tandis que l'Algérie est au commencement, et il en est de même du Soudan français et du Sénégal, du Tonkin et de la Cochinchine; évidemment le but que s'est proposé M. Lalanne est de faire ressortir le large développement donné par la troisième République au domaine colonial de la France. En parlant de la prise d'Alger, l'auteur loue la politique énergique de la Restauration, qu'il oppose aux regrettables défaillances de tous les gouvernements qui lui ont succédé, mais il se montre dur et injuste pour le maréchal de Bourmont, dont il rappelle la prétendue trahison en 1815. Il reconnaît que le meilleur moyen de rallier à la cause française les nègres d'Afrique serait de les christianiser; mais il se hâte d'ajouter qu'on n'aurait pas à craindre qu'ils tombent dans le fanatisme catholique. Il accuse le séminaire du Saint-Esprit à Paris d'avoir enseigné jusqu'en 1846 que la servitude n'offense ni la loi divine, ni la loi naturelle, ni la loi civile, ni la loi religieuse. Du reste,

les inexactitudes matérielles sont assez nombreuses dans cet important volume; nous en citerons quelques-unes. A propos de la Guyane, M. Lalanne affirme que la question du territoire contesté entre la France et le Brésil a été réglée par voie d'arbitrage; il confond évidemment avec un autre territoire contesté entre la France et la Hollande. Il dit que les établissements français du golfe de Guinée sont dépourvus de garnisons et confiés à la garde de M. Verdier, négociant de la Rochelle; cela n'est plus exact depuis une dizaine d'années. La carte de l'Indo-Chine française contient une grave erreur : les territoires de la rive gauche du Mékong y sont indiqués comme possession des royaumes de Siam et de Birmanie; c'est précisément contre ces envahissements que la France vient de protester vis-à-vis du Siam et qu'elle négocie actuellement avec l'Angleterre; il est fâcheux qu'un ouvrage français, qui se pique d'une certaine autorité, donne ainsi raison aux prétentions de nos rivaux. Il est inexact que ce soit l'amiral Courbet qui ait eu l'idée d'occuper Formose pendant la dernière guerre contre la Chine. Le lieutenant de vaisseau, qui a eu un œil crevé dans le glorieux combat de Fou-tchéou, ne s'appelle pas Duboc, mais Latour. Nous passons condamnation sur le parti pris de l'auteur d'atténuer les fautes commises par le gouvernement républicain dans les affaires du Tonkin et de Madagascar. Les limites du Congo français sont mal indiquées; la frontière n'est pas une ligne idéale, mais bien le cours de la rivière Oubanghi; dans l'état actuel des connaissances géographiques, on ne peut dire que le Congo naît *peut-être* dans le lac Tanganyka; il est certain que ses sources sont situées beaucoup plus au sud. Enfin, Cheik-Saïd, à l'entrée de la mer Rouge, est bien *de droit* une possession française, mais il est malheureusement faux que nous y ayons un dépôt de charbon. Quant aux conclusions de l'auteur sur l'importance des colonies et les principes généraux d'après lesquels elles doivent être administrées, nous n'hésitons pas à nous y associer; c'est la meilleure partie de l'ouvrage.

— M. Cerisier est qualifié pour discourir sur les questions coloniales : ancien officier du commissariat de la marine, il a séjourné en Guyane et dans les Rivières du Sud à la côte ouest d'Afrique; actuellement, il est directeur de l'intérieur au Congo français. Ses opinions méritent donc une discussion sérieuse, et, de fait, elles sont généralement conformes à la saine raison. Les premiers chapitres de son livre sont consacrés à l'énoncé de principes généraux applicables aux anciennes colonies (Martinique, Guadeloupe, Réunion). Il constate que l'agriculture végète dans ces îles depuis la suppression de l'esclavage; certes, il a raison de louer malgré tout le gouvernement de 1848 d'avoir pris cette mesure hautement humanitaire, mais il ajoute que ce gouvernement a compensé « des deniers propres de la métropole le dommage qu'il causait à des classes privilégiées; » ce n'est pas rigoureusement exact;

d'ailleurs, le lecteur est surpris de rencontrer ensuite à la page 251 une phrase qui tendrait à faire supposer que l'auteur, au fond, regrette l'esclavage; il y a lieu, évidemment, d'en accuser son style, qui manque souvent de clarté. En constatant la crise agricole qui sévit dans les anciennes colonies, M. Cerisier indique comme remède l'emploi de machines perfectionnées pour suppléer au défaut de main-d'œuvre, et, d'autre part, il préconise le morcellement des grandes propriétés; il y a incompatibilité évidente entre ces deux solutions. Il propose aussi la création d'une école d'éducation coloniale, qui aurait pour principal objectif de faire exécuter aux jeunes gens se destinant au commerce des voyages de circumnavigation avec relâches dans les divers pays d'outre-mer; c'est assurément une excellente idée, mais on ne voit pas bien pourquoi, à ce sujet, l'auteur s'en prend à l'école coloniale actuellement fondée à Paris; celle-ci prépare des fonctionnaires pour nos colonies : c'est un but tout à fait différent et qui n'a rien à voir avec le projet de M. Cerisier. Vient ensuite un chapitre sur la Guyane, où l'auteur ajoute à ses propres observations un rapport écrit par son grand-père, qui vécut et mourut dans cette colonie. Sur les Rivières du Sud et le Congo, il donne surtout de nombreux tableaux statistiques faisant ressortir le développement commercial dans ces possessions; il constate avec peine qu'au Congo surtout les négociants étrangers ont une grande avance sur nos compatriotes, et il adjure ces derniers de secouer leur torpeur et de s'engager plus hardiment dans le vaste champ d'exploitation qui leur est ouvert en Afrique. M. Cerisier évite soigneusement d'aborder la question religieuse, et c'est le mieux qu'il puisse faire; car on sent bien qu'au fond il n'est pas favorable à l'action des missionnaires.

COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de la Prusse *depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa*, par VÉRON. Paris, Alcan, 1893, in-12 de VIII-375 p. — Prix : 3 fr. 50.

« On peut considérer l'unité comme faite désormais en Allemagne. Je n'y trouverais rien à redire pour mon compte, dit M. Véron, si toutefois cette unité ne s'était pas faite bien plutôt au profit de la Prusse que de l'Allemagne, aux dépens de la France, et au bénéfice du despotisme et de la force brutale plutôt qu'à celui de la liberté et de la dignité humaine » (p. VI). De cette appréciation, il paraîtrait résulter que, dans la pensée de l'auteur, l'unification de l'Allemagne aurait pu ne pas être effectuée « aux dépens de la France. »

Ce fut l'opinion des personnes qui se disent et se croient libérales. Je me rappelle l'enthousiasme qu'excitait chez ces personnes l'assemblée de Francfort. H. de Gagern était un héros et l'on faisait des vœux pour son triomphe. D'un autre point de vue, Napoléon III envisageait aussi d'un

œil favorable l'unification projetée, comme en témoignent la mission de Persigny à Berlin et la malencontreuse circulaire de septembre 1866 sur les grandes agglomérations. A ce double courant, j'opposerais un jugement de M. Sorel parlant de feu Rothan : « Il n'eut jamais les illusions généreuses (?) de quelques-uns de nos publicistes.... Il comprit que l'ambition de dominer l'Europe naîtrait chez ces peuples aussitôt qu'ils en auraient secoué la tutelle. » Sorel est un publiciste doublé d'un diplomate : il suit la tradition des affaires étrangères telle qu'elle est rappelée dans une dépêche du ministre à Persigny (*L'Europe et l'avènement du second Empire*, p. 209). — L. de Viel-Castel, directeur, me répétait souvent cet axiome, que le parti dit libéral en Allemagne est l'ennemi irréconciliable de la France et le plus dangereux. Bismarck s'y est rangé. Chose étrange et fâcheuse, que les prédilections politiques aient fréquemment orienté certains esprits, qui vers l'Angleterre, qui vers l'Allemagne, qui vers l'Italie. Notez bien que je ne conteste nullement le patriotisme de nos prétendus libéraux, pas plus que celui de Napoléon III : je leur conteste la clairvoyance.

Je trouve encore un témoignage de cette préoccupation politique dans l'éloge que M. Véron décerne à Joseph II (p. 76). L'unification à outrance et la centralisation poursuivies avec rudesse et acharnement contre les droits les plus sacrés, à l'encontre des serments des souverains, ne sont pas des actes de libéralisme, quelque élastique que soit le mot. Si j'osais, je dirais que ce fut du jacobinisme anticipé.

Le mépris des droits d'autrui, l'ambition de « dominer l'Europe, » n'apparaissent nulle part avec plus d'éclat que dans la conduite des Allemands à l'égard de la Pologne. Je dis « les Allemands, » parce que je vise aussi bien les prétendus libéraux que les rois de Prusse. Ouvrez le livre de M. Véron. Frédéric-Guillaume II, après le premier partage, conclut en 1790 une alliance avec les Polonais, mais dans l'espoir de leur arracher Thorn et Dantzig (p. 24 et 28). En 1792, le même souverain renie l'alliance pour obtenir une grosse part dans le second attentat (p. 58). Quant à l'oppression de ses nouveaux sujets, elle fut des plus lourdes : c'était du Joseph II avec plus de brutalité encore et de rapacité (p. 61, etc.), un sinistre prélude à la violation des engagements contractés européennement à Vienne (art. 1er et 118 de l'Acte général) : mais voici venir les « libéraux ; » le parlement de Francfort se réunit aux applaudissements des « libéraux » de France. Le 22 juillet 1848, le député Jordan proclame que « le seul droit, c'est le droit du plus fort. » Le lendemain, le parlement décrète l'annexion de la plus grande partie du duché de Posen, ce que les rois n'avaient pas osé faire.

La dernière partie du livre est due à la plume de M. Bondois. Je prendrai la liberté de lui faire remarquer que la dignité de l'histoire ne permet pas de désigner un grand parti par le sobriquet d'ultramontain.

Ne transportons pas dans un livre d'histoire le style des pamphlets (p. 35). Les vrais ultramontains, d'ailleurs, sont ceux qui s'intéressent au royaume d'au delà des monts autant qu'à la France et qui élèvent une statue à Garibaldi.

Ce que je reprocherais à la plupart des volumes de cette collection, c'est d'être autant une prédication antireligieuse et presque révolutionnaire qu'un récit d'histoire. Feu M. Véron professe aussi implicitement une complète indépendance en fait de religion. Rendons-lui cette justice, qu'il n'a pas de préférence : il traite catholiques et protestants avec le même dédain. Entre autres singularités, il professe qu'au moyen âge (p. 261) la foi était « inerte : » voilà pour répondre à ceux qui trouvent qu'elle était trop exclusive et agissante.

Le livre n'est pas fait pour la jeunesse inexpérimentée ; mais l'auteur est un écrivain et connaît son sujet. Les hommes le liront avec fruit et intérêt, bien que, surtout dans la dernière partie, il y ait, en place de faits, des hypothèses oiseuses et trop de dissertations, toujours sur la même note. Ainsi il ne nous épargne pas l'erreur trop répandue qui consiste à identifier la liberté avec telle ou telle forme de gouvernement, comme si l'on ne pouvait pas être opprimé par une assemblée, même élue au suffrage universel. Il y a des assemblées qui y sont fort habiles et persistantes, sans compter, suivant l'expression fort juste de M. Véron, « ce levain de chauvinisme étroit qui constitue la meilleure partie du patriotisme des foules » (p. 297). Le peuple souverain ressemble aux autres souverains. Les populations non allemandes l'ont éprouvé à Francfort en 1848, ce qui arrache à S.-R. Taillandier, quoique sympathique au mouvement unitaire, ce cri d'indignation : « Le fiévreux patriotisme des Allemands ne s'était jamais emporté avec une passion plus sauvage. » Aussi ai-je de la peine à admettre, avec notre auteur, que « le partage de la Pologne pesait sur la conscience de l'Allemagne » (p. 296). Ce serait, au contraire, le cas de répéer le célèbre aphorisme de Scapin : « Ah ! Monsieur, de la conscience à.... »

A. D'AVRIL.

La Question italienne. *Période de 1814 à 1860. — Aperçus d'histoire politique et diplomatique*, par G. GIACOMETTI. Paris, Plon et Nourrit, 1893, in-8 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

La concorde est une belle chose et il faut en poursuivre la réalisation ; parfois cependant elle conduit à l'illusion naïve ; c'est ce à quoi l'auteur de ce volume me paraît aboutir avec sa « pensée de conciliation. » Il voudrait grouper distinctement les trois familles : latine ou catholique, germanique ou protestante, slave ou schismatique. Appartenant lui-même à la première, bien que se montrant fort peu catholique, il rêve une alliance franco-italienne et s'efforce, non sans esprit, de démontrer

que les divergences profondes qui nous séparent de notre « sœur » l'Italie, venant de malentendus, sont plus apparentes que réelles.

Remontant le cours de ce siècle, il déroule l'histoire de nos relations diplomatiques ou autres avec les Italiens et divise son sujet en trois parties : de 1814 à 1860, — de 1860 à 1870, — de 1870 à 1891. Aujourd'hui il aborde la première période ; son livre lui est consacré tout entier.

M. Giacometti a fréquenté visiblement les hommes, souvent il a été au courant de bien des choses, dessous de cartes compris ; mais il apporte peu de documents nouveaux, et s'il sait utiliser les dépêches diplomatiques traînant dans les chancelleries ou les livres déjà parus, il ne nous donne pas de papiers inédits. Cette longue et importante lettre du 24 juillet 1858, adressée par Cavour à Victor-Emmanuel, dont l'intérêt est de premier ordre et qu'il faudrait faire lire à tous ceux qui ne veulent pas encore ouvrir les yeux aux menées révolutionnaires, cette longue lettre elle-même n'est pas inédite, et j'ai souvenir qu'elle a été publiée il y a quelque dix ans, dans l'*Univers* notamment. Elle montre avec l'évidence du jour la complicité de Napoléon III et des Piémontais, et apporte la preuve la plus éclatante du cynisme de la politique de Cavour et de l'affolement de la politique de bascule du second Empire.

A ce titre, la lecture de cet ouvrage est curieuse ; bien à l'insu de l'auteur, qui est un italianissime (et la chose est fort naturelle), le simple récit des faits couvre de honte les auteurs des spoliations de 1859 et stigmatise leurs procédés. Il convient toutefois de le lire avec prudence et restriction ; je me borne à signaler l'antidote nécessaire de ces pages pour qui voudra connaître les révolutions italiennes contemporaines et la soi-disant spontanéité du mouvement populaire en faveur du roi *galantuomo*. Ouvrez le P. Deschamps (*Les Sociétés secrètes*, t. II, p. 356, chapitre X, n° v), et vous serez édifié. Pour le reste, M. Giacometti est exact dans les détails, au risque honnête de controuver ses thèses ; je lui signalerai un lapsus, p. 304 : la réunion des députés conservateurs, en 1849, ne se tenait pas rue des Pyramides, mais rue de Poitiers.

Cette espérance qu'il caresse d'un accord entre la France et l'Italie peut exciter le zèle, mais qu'espérer d'un peuple qui a été élevé à l'école de mensonge des Cavour, des Mazzini, des Crispi, et qui n'a pas même su apprendre la reconnaissance après que Napoléon III a eu commis la faute impardonnable, et par des moyens louches, de lui en fournir le motif ?

G. DE G.

La Turquie et l'hellénisme contemporain. par VICTOR BÉRARD. Paris, F. Alcan, 1893, in-12 de v-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici certainement le meilleur livre qui ait été publié depuis longtemps sur l'Albanie et la Macédoine, ou plutôt sur les populations si diverses qui habitent ces contrées, où elles se disputent, avec une in-

transigeance réciproque, non seulement le présent et l'avenir, mais le passé. Si je pouvais, en ces quelques lignes, suivre pas à pas M. Bérard, il en ressortirait bientôt que le titre de sa publication n'en donne qu'une idée incomplète. Il nous montre sur le vif bien autre chose que « la Turquie et l'hellénisme. » C'est à proprement parler, si je puis m'exprimer ainsi : « L'albanisme, le bulgarisme, le valachisme, le serbisme, l'hellénisme devant la Turquie, » et chacun de ces facteurs devant les autres individuellement et collectivement. En allemand, on pourrait tout exprimer par un seul mot « long d'une toise. »

Bien qu'il ne le professe pas explicitement, M. Bérard a certainement compris que la question religieuse n'est pas tout. Si les musulmans adventices ou indigènes demeurent retranchés derrière cette barrière, qui ferme leurs yeux à l'ethnographie (p. 163), il n'en est pas de même pour les chrétiens. Les Bulgares, les Serbes, les Grecs, pour appartenir tous à la communion religieuse dite orthodoxe, n'en sont pas moins ennemis irréconciliables, jusqu'à chercher à s'exterminer comme ont fait récemment les Bulgares et les Serbes. Le mobile, l'arcane de toutes les agitations et aspirations, c'est ce qu'on appelle le phylétisme — de φυλή, qui signifie tribu.

Et encore ne faut-il pas traduire φυλή par race si l'on doit entendre le mot *largo sensu*. En effet, trois des plus acharnés antagonistes appartiennent à la race slave, précisément ceux qui ont fait parler la poudre : il n'y a là aucune trace de panslavisme. Ce qui est en jeu et en lutte, ce sont les nationalités. Le phylétisme doit se traduire par le mot *nationalisme*. Et il y a aussi à se défendre d'accepter ce mot dans le sens étymologique, qui est celui de la naissance. M. Bérard a bien vu, et il démontre plus clairement qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, que celle des nationalités qui fait le plus de bruit — sinon la meilleure besogne, — ne repose pas sur la filiation : l'hellénisme repose sur l'idée. Parmi les phylétistes hellénistes et hellénisants, il y a autant de Slaves, d'Albanais, de Valaques que de descendants de Phocion, peut-être davantage et des plus ardents. Le même phénomène ne se produit pas entre les autres nationalités : on ne voit guère un Bulgare s'albaniser, se valaquiser, se serbiser, et *vice versâ*. Si l'on déserte sa nationalité d'origine, ce sera pour se faire Grec, et cela parce que seul l'hellénisme est une *Idée*. J'exprimerais ainsi la chose en latin : *Nascuntur Albanesi, Valachi, Bulgari, Serbi ; fiunt Hellenes.*

Ces vues générales suffiraient à montrer combien le livre de M. Bérard est, comme on dirait aujourd'hui, « suggestif. » Je dois ajouter que l'auteur a très bien dépeint l'élément turc, tant dans la substance que dans le fonctionnement des services, si le mot est ici de mise. Je signale comme particulièrement vrai le tableau comparé qu'il donne d'une troupe turque et d'une troupe grecque : c'est un petit chef-d'œuvre. Je

dirai aussi qu'il est d'une impartialité inébranlable entre les différents peuples, comme entre les communions religieuses. Sur ce dernier point, il pratique une indifférence, un scepticisme quelque peu railleur ou hautain qui ne me permet pas de lui délivrer le certificat de respect.

Chemin faisant, M. Bérard confirme ce qu'on savait déjà des conversions forcées à l'islamisme pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, ainsi que l'existence de ces chrétiens occultes, répandus un peu partout, jusqu'à Trébizonde. Quelques-uns s'étaient dévoilés en Macédoine, il y a un demi-siècle : ce fut l'occasion d'une horrible exode, qui a été, je crois, racontée par Hecquard. Enfin, M. Bérard constate partout le progrès de l'étude du français, qui deviendra forcément la langue d'échange; aucune des nationalités ne voudra adopter l'une des langues rivales. Les juifs, qui ont le flair, donnent l'enseignement en français dans les écoles de l'alliance israélite à Salonique et ailleurs. Notons, en passant, que les juifs sont devenus laboureurs à Castoria : ce n'est certes pas la seule chose que ce livre m'ait appris.

En se demandant laquelle des nationalités pourrait un jour prendre le dessus, M. Bérard, sans rien prédire, émet l'idée que ce pourrait bien être le fait d'un Pyrrhus, d'un Scanderbeg. Ce n'est pas plus impossible que toute autre éventualité. Ces noms, et même celui d'Alexandre le Grand, ont été souvent invoqués en Albanie. Ainsi, l'Anglais Smart Hughes, à la table d'Ali de Janina, portait un toast « à la mémoire immortelle de Pyrrhus, l'illustre ancêtre » du tyran, qui n'eut garde de protester. Le nom de Scanderbeg paraît avoir été aussi populaire chez les Slaves, du moins chez les Serbes. J'ai sous les yeux une cantilène imprimée à Belgrade en 1849, qui ne me paraît pas fort ancienne : je l'ai cherchée vainement dans le recueil de V.-S. Kavatchetch. Elle est ornée d'un portrait dont le type est purement albanais. A. D'AVRIL.

La Sépulture dolménique de Mareuil-lez-Meaux (Seine-et-Marne) et ses constructeurs, par ÉMILE PETITOT, curé de Mareuil. Paris, Bouillon, 1892, petit in-8 de IV-203 p. avec 8 pl. — Prix : 4 fr.

M. l'abbé Petitot, à qui la science est déjà redevable de nombreux ouvrages relatifs à la géographie, à l'ethnologie, aux traditions et à la mythologie, à la linguistique, aux voyages, et qui prépare actuellement trois nouvelles études sur ce dernier sujet, a malheureusement entrepris un travail dont la publication, nous le craignons fort, n'est pas destinée à mettre le sceau à sa réputation.

Le petit volume dont le titre précède, et qui se compose de quatre parties, commence par une description de l'ossuaire mégalithique de Mareuil-lez-Meaux, exploré au printemps de 1892. L'auteur nous y signale des objets particulièrement curieux, par exemple des ossements ensanglantés (p. 11 *in initio*), un andouiller de renne à demi pétrifié (p. 13),

un casse-tête en bois de cerf, qui devient un morceau d'ivoire à la page suivante. Un peu plus loin (p. 21), M. Petitot nous parle de certaines stations paléolithiques du Danemark, oubliant sans doute qu'il n'y a pas trace de paléolithique dans ce pays.

Au demeurant, la plus grande partie du volume est consacrée à la recherche de la solution d'un problème beaucoup plus vaste que celui des sépultures néolithiques : l'auteur poursuit la détermination du groupe ethnique auquel appartenaient les premiers habitants de Mareuil-lez-Meaux. A en croire M. Petitot, ce sont des Ibéro-Ligures mélangés à des Atlantes-Berbères, et les Ibéro-Ligures auraient passé par Meaux en se rendant d'Espagne en Irlande. Nous n'avons ni l'autorité nécessaire ni les connaissances voulues pour entreprendre la discussion du problème ethnographique de l'auteur. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que son livre contient, à côté de nombreuses erreurs auxquelles les archéologues, les historiens et les ethnographes auront beaucoup à reprendre, des hypothèses dont la hardiesse confine parfois au domaine de la fantaisie. Aussi bien ne croyons-nous pas devoir insister. Il y a là, comme l'on dit en droit pénal, une tentative qui n'a manqué son effet que par des circonstances indépendantes de la volonté de son auteur. Seulement, si la loi criminelle se montre rigoureuse jusqu'à prononcer une condamnation en pareil cas, c'est, au contraire, dans le monde plus courtois de la science, une véritable cause d'absolution pour le savant qui s'est trompé. Nous nous emparons avec empressement du privilège qu'il nous accorde et qui, en rendant moins pénible notre rôle de critique, lui permet de ne point dégénérer en celui de justicier. X.

BULLETIN

Le Curé de campagne. Résultat d'une enquête récente, faite par Un homme d'œuvres. Paris, 8, rue François Ier, in-18 de 120 p. — Prix : 0 fr. 40.

L'Église et le peuple. *Manuel du Conférencier populaire*, par Un simple clerc. Ibid., in-18 de 80 p. — Prix : 0 fr. 40.

La question des rapports entre le clergé et le peuple préoccupe à juste titre les vrais et fervents chrétiens. Le prêtre, chez nous, a trop complètement perdu le contact de ces fortes natures qui l'effraient à tort, et que la dignité un peu compassée à laquelle on l'a formé écarte malheureusement de lui. C'est un grand dommage, car l'œuvre de l'Église a partiellement cessé de s'accomplir, les âmes se damnent, et l'impiété étend de plus en plus ses ravages. Il faut obvier à cet état de choses profondément dangereux. C'est ce qu'essaient de faire les auteurs anonymes des deux brochures dont nous parlons.

L'enquête relative au rôle du curé de campagne présente, sous la forme d'un récit, au reste fort intéressant, tout un plan d'œuvres de zèle sacerdotal, animées non par de puériles dévotions, mais par une virile et généreuse activité, toute débordante de la charité du Christ. L'enseignement qui se

dégage de ces pages est celui-ci : « Le prêtre ne doit plus se confiner dans sa sacristie. » Puisse cette règle être bien comprise, et devenir un précepte de régénération pour nos paroisses. — L'autre opuscule : *L'Église et le peuple*, a surtout pour but de répondre aux ineptes objections de la presse maçonnique. L'auteur oppose les fruits de l'action catholique aux désordres qui accompagnent fatalement le règne de l'irréligion. Le sujet traité dans ces pages est plus vaste, mais moins original que celui de la précédente brochure. G. P.

Récréations mathématiques, par M. Édouard Lucas. Paris, Gauthier-Villars, 1893, in-8 de 200 p. — Prix : 6 fr. 50.

C'est une partie posthume d'un ouvrage que M. Édouard Lucas a laissé inachevé, et qui est publiée par les soins de la Société mathématique de France. Ce troisième volume renferme sept récréations dont deux, la troisième et la septième, ont été rédigées d'après les notes trouvées dans les papiers de l'auteur ; tout le reste était complètement écrit par lui. MM. Delannoy, C.-A. Laisant et E. Lemoine, qui s'occupent de la publication de cet ouvrage, annoncent un quatrième volume entièrement de la main de M. Lucas. Les sept récréations contenues dans le tome III sont : Le calcul sur les doigts. — Le calcul et les machines à calculer. — Le jeu du caméléon et le jeu des jonctions de points. — Le jeu militaire et la prise de la Bastille. — La patte d'oie et le fer à cheval. — Le jeu américain et amusements par les jetons. — L'étoile nationale et les jeux de rouge et noire.

Ces récréations très intéressantes exigent quelquefois un effort et une application qui ne les rendent abordables qu'aux esprits sérieux ; les jeux qu'elles indiquent en assez grand nombre prêtent, à peu d'exceptions près, à une foule de combinaisons, et demandent une véritable étude ; aussi ce livre ne justifiera-t-il son titre qu'aux yeux des mathématiciens. On trouve à la fin de ce volume une note curieuse sur le jeu de rouge et noire, et une série de tableaux établis au sujet du Bac-Diff par M. le colonel d'artillerie Ch. Moreau. H. C.

Mes trucs, par Dicksonn. Paris, Jouvet, 1893, in-18 de 214 p. — Prix : 3 fr. 50

C'est un cours de prestidigitation à l'usage des enfants et même des grandes personnes, que M. Dicksonn a condensé dans ce volume. La première partie traite des « Expériences de salon, » et contient une série de tours nouveaux avec les renseignements détaillés sur la manière de fabriquer les accessoires, de disposer les appareils. La seconde est réservée aux « grands trucs » tels que la *Malle des Indes*, l'*Armoire aux métamorphoses*, aux phénomènes d'optique qui exigent une mise en scène trop compliquée pour être réalisée chez soi, mais qui intriguent et intéressent.

Les explications de M. Dicksonn sont sobres et simples ; les nombreuses figures intercalées dans le texte ajoutent encore à leur clarté. Le professeur d'escamotage a certainement atteint le but modeste qu'il se proposait : « Apprendre à des jeunes gens le moyen d'égayer leurs amis en se divertissant eux-mêmes. » R. L.

Cours d'exercices et de thèmes latins, disposés dans l'ordre de la grammaire latine simplifiée, par le R. P. Dom R. Boussion, ancien professeur au petit séminaire de Montmorillon. Paris, Delhomme et Briguet, 1893, in-12 de VII-329 p. — Prix : 2 fr.

Cet ouvrage peut certainement passer pour un des meilleurs du genre :

l'auteur procède avec méthode, s'efforçant de tenir perpétuellement en haleine la sagacité de l'élève : de plus il a su éviter ce défaut si commun qui consiste à imaginer des phrases sinon absurdes, du moins d'une banalité absolument désespérante, dénuées de toute signification intellectuelle ou morale. Les traits d'histoire cités sont des emprunts ou à nos saints livres ou à ce qu'offrent de plus estimable les annales des peuples païens. Maintenant veut-on toute notre pensée sur cette méthode pédagogique ? Elle n'a pas nos sympathies. A ces phrases tout artificielles nous voudrions voir substituer, aussitôt que les progrès du jeune latiniste le permettent, des thèmes d'imitation dictés à l'occasion des textes classiques les plus récemment expliqués et traduits dans la classe. Dans la pratique du latin comme de toute langue, la correction est sans doute chose capitale ; mais l'élève doit apprendre avec le même soin à choisir ses expressions et à construire ses phrases, ce qu'il ne peut faire qu'en s'inspirant directement de ses auteurs, exactement comme les meilleures grammaires ne sauraient dispenser d'un séjour prolongé à l'étranger quiconque veut sérieusement non pas comprendre seulement, mais encore parler et écrire avec succès n'importe quelle langue vivante. Quoique satisfaisant en général, le vocabulaire qui est à la fin du volume n'est pas irréprochable. Dans la locution *ex aere alieno laborare* la préposition est plus régulièrement supprimée. On pourrait contester avec quelque droit la traduction de « déchu » par *delapsus*, de « discussion » par *certamen*, de « nouvelles » par *nova*. L'adjectif *inobediens*, à ma connaissance, n'a pas été employé avant l'époque de saint Jérôme : enfin, à la page 285, le supin *contensum* constitue un véritable barbarisme.

C. Huit.

Les Latins, par Édouard Goumy. Paris, Hachette, 1892, in-18 de III-267 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Goumy, en son vivant professeur de littérature latine à l'École normale supérieure, aurait-il bien osé publier lui-même les lestes, très lestes croquis que ses amis nous donnent aujourd'hui ? « Il a voulu, écrit-il dans sa préface, se donner le mélancolique plaisir de saluer d'un dernier hommage les dieux qui s'en vont. » Je le crois sincère : il regrettait les Latins, qui peuvent fournir à un homme d'esprit, qui lui avaient fourni sans doute quelques heures de lecture agréable. Seulement « l'hommage » est bien plus souvent un pied de nez qu'une génuflexion. Ce n'est pas seulement Plaute et Térence qui sont cavalièrement traités ; Plaute surtout, « cet entrepreneur besogneux, bâclant à la diable des traductions qui n'ont rien d'une œuvre d'art. » Cicéron lui-même, mis bien au-dessous de Lachaud, reçoit la plus piquante volée de bois vert qu'homme politique un peu gonflé ait jamais reçue d'un journaliste parisien : pas une de ses œuvres qui échappe. Et Lucrèce ? — « Un torrent de quelque cinq ou six mille vers, — pas moins ! — pour discuter des spéculations qui sont des miracles de subtilité et d'inanité ; l'œuvre la plus antipoétique qu'il soit possible d'imaginer. » — Virgile a fait « de beaux vers : » c'est ce qui lui vaut de n'attraper que quelques horions. Mais M. Goumy aime peu les grands poèmes : il ne « supporte guère la poésie sous cette forme et à aussi forte dose. » Aussi toute sa tendresse est pour Catulle et Horace : à ce dernier il a consacré le plus étincelant de ses chapitres, louant non seulement son esprit, mais davantage encore son catéchisme facile, son « voltairianisme » charmant, et le proclamant en résumé « un maître excellent dans l'art de la [illegible] J'ai écrit le mot de journaliste : M. Goumy l'est en effet ; et c'est certainement la plus piquante nouveauté de ce livre au fond peu nouveau,

que la verve gouailleuse et faubourienne avec laquelle il parle de sujets qu'on a coutume de voir traiter plus gravement. On jugera tout de suite de son esprit frondeur en lisant l'article du début (*Quelques mots de préface sur l'état présent de l'instruction publique*), où ce voltairien dit à notre démocratie quelques amusantes vérités à propos de l'instruction primaire, des palais scolaires, de la neutralité religieuse, de la discipline des lycées, des réformes de programmes, et de l'enseignement moderne. G. A.

Études littéraires sur le XVIe siècle, par Pierre Gauthiez. Paris, Lecène et Oudin, 1893, in-18 de xviii-337 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un bon livre d'universitaire, comme il en paraît tous les jours : du style, de l'érudition, de perpétuels renvois à des brochures allemandes, anglaises, à des ouvrages peu ou point connus du xvie siècle et du moyen âge, même à des manuscrits de l'Arsenal et de la Bibliothèque nationale ; l'admiration traditionnelle pour les trois grands « classiques » du xvie siècle, Rabelais, Montaigne et Calvin, « ces pères de l'esprit français » — (des autres écrivains il n'est pas question, *de minimis....*) ; — et tout un fonds de libéralisme, de ce vieux libéralisme, aujourd'hui démodé partout ailleurs qu'à la Sorbonne, et qui va « chercher à l'école de ce xvie siècle, plus vraiment sceptique que les autres et que le xviiie même, et par conséquent plus grand, l'âme de la patrie, la verve et la force gauloise, le don de voir clair, le génie de parler franc, l'indépendance de l'idée, la liberté du verbe » (p. ix).

Un ouvrage conçu dans cet esprit, et qui n'a d'ailleurs aucune prétention à apporter des faits nouveaux, ne peut forcément pas être bien riche d'idées neuves. Mais il sera utile aux candidats à la licence et à l'agrégation, qui y trouveront ce qu'il leur faut : un résumé touffu des travaux sans nombre consacrés à Montaigne et à Rabelais, à Rabelais surtout (Calvin au contraire est exécuté en trente pages) ;—l'essentiel sur chacun des chapitres obligatoires : l'homme, l'œuvre, l'esprit, la langue et le style, l'influence ; — des indications intéressantes, quoique un peu superficielles parfois, sur les questions particulières qui peuvent être posées, les théories d'éducation dans Rabelais, par exemple, ou les jugements de Montaigne sur les livres anciens ; tout cela avec des renvois très nombreux et très précis ; — enfin des développements généraux, dans la note que j'ai dite, sur le « naturalisme » de l'un, sur le « mol oreiller » de l'autre, contre le moyen âge et la scolastique, à la gloire de la Renaissance et de l'esprit français s'émancipant enfin et prenant son libre essor « grâce à ces trois prodiges, l'imprimerie, la poudre et Luther. » G. A.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Francis Parkman, le meilleur historien des États-Unis avec Motley, est mort le 9 novembre, à Boston. Il était né dans la même ville le 16 septembre 1823. Élevé dans la maison de son grand-père à Medford, il alla terminer ses études à l'Université Harvard. Il entreprit aussitôt après un voyage dans l'Ouest (1846), se mêla intimement à la vie des Peaux-Rouges ; il prit aussi part à la conquête du Nouveau-Mexique sous le colonel Kearney. Ses aventures lui fournirent, à son retour chez lui, la matière d'un ouvrage intéressant. En même temps il poursuivait la réalisation d'un projet qui le captivait depuis longtemps : l'histoire des conquêtes des Français dans le Nouveau Monde, de leurs établissements, de leurs efforts pour

s'y maintenir, et des luttes qui amenèrent la chute de leur domination. En sorte que la plupart des travaux de l'illustre historien ont pour nous autres Français autant d'intérêt que pour ses compatriotes. Depuis 1865, où parut : *The Pioneers of France in the New World*, jusqu'à l'année dernière, les ouvrages de M. Parkman se succédèrent régulièrement, traitant tour à tour de La Salle, des Jésuites au Nouveau Monde, de Frontenac, de l'Ancien Régime au Canada, de Montcalm. Voici la liste chronologique des œuvres de cet excellent historien : *The California and Oregon trail : being sketches of Prairie and Rocky Mountain life* (1849, in-12) ; — *History of the conspiracy of Pontiac and the war of the North American tribes against the English colonies after the conquest of Canada* (1851, in-8) ; — *Wassal Morton, a novel* (1856, in-8) ; — *France and England in North America I. Huguenots in Florida ; Samuel de Champlain* (1865, in-8) ; *II. The Jesuits in North America in the XVIIIth century* (1867, in-8) ; *III. The Discovery of the Great West* (1869, in-8) ; *IV. The Old Regime in Canada* (1874, in-8) ; *V. Count Frontenac and New France under Louis XIV* (1877, in-8) ; *VI. A half century of conflict* (1892, 2 vol. in-8) ; *VII. Montcalm and Wolfe* (1884, 2 vol. in-8) ;— *The Book of roses* (1866, in-8) ; — *Historic Handbook of the Northern tour* (1885, in-12).

— La mort du P. Alberto Guglielmotti, arrivée à Rome le 31 octobre dernier, est une perte considérable pour l'ordre des Frères Prêcheurs, pour l'Église et pour la science historique. Né à Cività-Vecchia le 4 février 1812, il n'avait que quinze ans quand il revêtit à Rome l'habit de Saint-Dominique. Il fut choisi par ses supérieurs pour enseigner la philosophie et les mathématiques ; et c'est à lui qu'on doit l'organisation du cabinet de physique de la Minerva, dont il fut recteur pendant quelque temps. Il devint ensuite bibliothécaire de la Casanatense. Ces fonctions lui laissèrent le loisir d'approfondir les travaux qui l'ont placé dans un rang fort honorable parmi les historiens. Ce fut surtout l'histoire navale qui attira son attention ; et les publications qu'il donna sur ces matières sont généralement estimées. Divers voyages qu'il entreprit, en même temps qu'ils fortifièrent sa santé, lui donnèrent de nouveaux éléments pour la composition de ses livres. Ce qui le met tout à fait hors de pair, c'est le Dictionnaire maritime et militaire et cette immense histoire de la marine pontificale tout récemment menée à bonne fin. Nous empruntons à la *Civiltà cattolica* du 18 novembre la liste de ses ouvrages : *Le Missioni cattoliche nel regno del Tunchino* (1844, in-8) ; — *Catalogo di tutti gli appartenuti alla fondazione Casanatense* (1859, in-8) ; — *I bastioni di Antonio da Sangallo per fortificare Cività-Vecchia* (1860, in-8) ; — *La Rocca d'Ostia* (1860, in-4) ; — *Marcantonio Colonna alla battaglia di Lepanto* (1862, in-12) ; — *Delle due navi romane scolpite sul bassorilievo portuense* (1866, in-8) ; — *Storia della marina pontificia nel medio evo* (1871, 2 vol. in-12) ; — *Lettera all' arcivescovo di Lucca sopra la testa di san Tommaso* (1873, in-8) ; — *Iscrizione latina pel centenario dell' Aquinate* (dans la publication festivale de 1874) ; — *La Guerra dei pirati* (1876, 2 vol. in-12) ; — *Elogio del card. Mai* (1877, in-12) ; — *Storia delle fortificazioni nella spiaggia romana* (1880, 2 vol. in-12) ; — *La squadra permanente della marina romana* (1882, in-12) ; — *La squadra ausiliaria della marina romana a Candia ed alla Morea* (1883, in-12) ; — *Gli ultimi fatti della squadra romana da Corfu all' Egitto* (1884, in-12) ; — *Vocabolario marino e militare* (1889, gr. in-8) ; — *Storia della marina pontificia dal principio a noi* (1886-1893, 10 vol. in-8) ; — *Atlante delle cento tavole descritte nei dieci libri delle fortificazioni* (1893, in-fol.).

— M. Eugène Bonnemère est mort le 3 novembre, à Louerre (Maine-et-Loire), à l'âge de quatre-vingts ans. Il était né à Saumur le 20 février 1813.

Il essaya de se lancer dans le théâtre et fit représenter, en 1841, à Paris, *les Premiers Fiacres*, vaudeville en deux actes, et une féerie en cinq actes : *Micromégas*. Parti deux ans après pour la province, il continua de faire des pièces dramatiques, en même temps qu'il collaborait au *Précurseur de l'Ouest* (1843-1848). C'est alors qu'il se mit à l'étude de la vie agricole et commença les travaux qui fondèrent sa réputation. Son *Histoire des paysans*, l'un des premiers ouvrages d'ensemble consacrés à ce sujet, est de ses publications celle qui a eu le plus de succès ; elle a obtenu quatre éditions. Bien que son volume sur Louis XIV et son Histoire des Camisards aient atteint jusqu'à trois éditions, ces ouvrages ont moins d'importance, comme d'ailleurs les autres publications de M. Bonnemère, dont nous dressons ici la liste : *Les Paysans au XIXe siècle* (1847, in-8) ; — *Histoire de l'association agricole et solution pratique* (1850, in-18) ; — *Histoire des paysans depuis la fin du moyen âge jusqu'à nos jours (1200-1850)* (1856, 2 vol. in-8 ; 4e édition, 1886, 3 vol. in-12) ; — *La France sous Louis XIV (1643-1715)* (1864, 2 vol. in-8 ; 3e édition, 1889, 2 vol. in-12) ; — *La Vendée en 1793* (1866, in-12); — *Le Roman de l'avenir* (1867, in-12) ; — *Louis Hubert, mémoires d'un curé vendéen* (1868, in-12) ; — *Les Déclassées* (1869, in-12) ; — *Études historiques saumuroises. La Conspiration Berton. Le Héros du 14 juillet 1789. Madame Dacier* (1869, in-12) ;—*Histoire des Camisards* (1869, in-12) ; — *La Commune agricole* (1872, in-32) ; — *Les Paysans avant 89* (1872, in-18) ;— *Histoire de la Jacquerie* (1873, in-32) ; — *Le Maître d'école* (1873, in-18) ; — *Histoire populaire de la France* (1874-1879, 3 vol. in-32) ; — *L'Ame et ses manifestations à travers l'histoire* (1881, in-12) ; — *Histoire de quatre paysans : le grand Ferré, Lèbre, Jean Cavalier, Roland Laporte* (1881, in-32) ;— *La Prise de la Bastille* (1881, in-32) ; — *Hier et aujourd'hui : les habitants des campagnes* (1882, in-12) ; — *Les Guerres de la Vendée* (1884, gr. in-8) ; — *Histoire des guerres de religion, XVIe siècle* (1886, gr. in-8).

— Nous tenons encore à donner une mention spéciale à M. Hyacinthe-Camille-Spiro-François de Paule de LA MOTTE-ANGO, marquis DE FLERS, mort à Paris à cinquante-sept ans, le 2 novembre. Il s'était révélé, dans ces derniers temps, un élégant écrivain par un ouvrage sur *le Comte de Paris* (1888, in-8), suivi bientôt d'une histoire anecdotique de *Louis-Philippe Ier* (1891, in-8). Sa famille se propose de publier un volume de *Pages d'histoire*, qu'il laisse achevé en manuscrit.

— On annonce encore la mort : de M. Armand-Michel D'ABBADIE D'ARRAST, qui explora l'Abyssinie en compagnie de son frère, aujourd'hui membre de l'Institut, mort le 13 novembre ; — de M. le docteur BENOIT, doyen de la Faculté de médecine de Montpellier, mort à quatre-vingt-un ans, le 6 novembre ; — de M. le docteur BONNET DE MALHERBE, collaborateur du *Figaro*, à qui l'on doit, sous le pseudonyme de Joseph d'Arçay, des *Indiscrétions contemporaines*, et des *Notes sur M. Thiers*, mort en octobre, à Chang-Haï, âgé de quatre-vingt-quatre ans ; — de M. Ernest CAHEN, professeur adjoint au Conservatoire de musique, mort le 9 novembre, à soixante-cinq ans ;—de M. le docteur Jules CHABRY, sous-chef des travaux à l'Institut Pasteur, qui laisse quelques études intéressantes, mort le 24 novembre, à Roanne ; — de M. CHAMBRELENT, sénateur, membre de l'Académie des sciences, à qui l'on doit le reboisement de la Sologne et celui des Landes, et dont les mémoires assez nombreux ont presque tous paru dans les *Annales des ponts et chaussées* et dans des revues agricoles, mort le 13 novembre, âgé de soixante-seize ans ; — de M. le docteur ETOC-DEMAZY, membre correspondant de l'Académie de médecine, ancien médecin en chef de l'asile des aliénés de la Sarthe, mort au Mans, le 15 novembre, à quatre-vingt-huit ans ;—de M. Al-

fred DE FROIDEFOND, vice-président honoraire de la Société historique et archéologique du Périgord, mort à quatre-vingts ans, le 9 novembre, à Périgueux ; — de M. Hermann HIRSCH, publiciste, dont on estime la traduction de *Nathan le Sage* de Lessing, mort le 8 novembre, à soixante-sept ans ; — de M. Paul JOUSSELIN, président de la Société des ingénieurs civils de France, qui fut chargé, à l'exposition de 1889, d'installer la section des chemins de fer, mort à soixante-trois ans, le 14 novembre ; — de M. Pierre LAFITTE, professeur d'histoire générale des sciences au Collège de France, qui se donnait comme le représentant en France du positivisme, mort le 6 novembre, âgé de soixante-dix ans ; — de M. le docteur LEFORT, chirurgien, vice-président de l'Académie de médecine, mort à Brion (Loiret), dans les derniers jours d'octobre ; — de M. l'abbé LE FOURNIER, curé de Clinchamps-sur-Orne, membre du comité permanent de la Société française d'archéologie à Caen, auteur d'ouvrages estimés, parmi lesquels nous citerons l'*Histoire de Notre-Dame-du-Val*, mort le 6 novembre, à soixante-seize ans ; — de M. Jules-Henri LECLERCQ DE LA PRAIRIE, fondateur et ancien président de la Société d'archéologie de Soissons, dans le *Bulletin* de laquelle il a publié beaucoup de mémoires, auteur de la statistique archéologique de l'arrondissement de Soissons, mort dans cette ville, le 28 octobre, dans sa quatre-vingt-unième année ; — de M. le comte DE NEUVILLE, poète amateur, mort à Montivillers (Somme), le 9 novembre ; — de M. PETIT-MANGIN, ancien rédacteur en chef du *Journal de Chartres*, mort à soixante-quatre ans, le 8 novembre, à Chartres ; — de M. Edmond RENAUDIN, sous-bibliothécaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, auteur de travaux sur l'histoire de Paris, mort en novembre, à soixante ans ; — de Mme Jules SAMSON, née Toussaint, à laquelle on doit plusieurs ouvrages, morte le 26 novembre, à Enghien ; — de M. Henri VINCENT, tour à tour directeur de journaux dauphinois, puis secrétaire de rédaction de la *Patrie*, mort à quarante-huit ans, à New-York, en novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. August-Karl-Edouard BALDAMUS, ornithologue, mort à Wolfenbuttel, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 31 octobre ; — de M. J.-G. BARFORD, connu par des recherches de chimie physiologique ; — de M. George BENNETT, l'auteur estimé de *Wandering in New South Wales*, mort à quatre-vingt-dix ans, à Sydney ; — de M. BOEHM, dont on cite divers travaux sur la musique religieuse, mort le 8 novembre, à Vienne, âgé de cinquante-deux ans ; — de M. Auguste BOUVIER, professeur à la Faculté de théologie protestante de Genève, auteur de nombreux traités et opuscules, mort à soixante-sept ans, le 3 novembre ; — de sir Andrew CLARK, président du Royal college of Physicians, à qui ses ouvrages, notamment sur les maladies de poitrine, ont fait une réputation européenne et valu le titre de baronnet (1883), mort le 6 novembre, âgé de soixante-sept ans ; — de M. Matthew CLODE, dont on estime particulièrement *The Military Forces of the Crown* et *Memorials of the Guild of Merchant taylors* ; — de M. Charles F. DEEMS, théologien méthodiste, collaborateur du *Sunday Magazine*, mort à soixante-treize ans, à New-York ; — de M. R. DOHME, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts de Berlin, auteur de remarquables ouvrages, parmi lesquels il suffira de rappeler la collection intitulée *Kunst und Kunstler des Mittelalters und der Neuzeit*, *Barock und Rococo Architectur*, *Mobel aus den Koniglichen Schlossern zu Berlin und Postdam*, mort à Constance, le 11 novembre, âgé de quarante-neuf ans ; — de M. Fr.-Wilhelm DORFELD, mort à Ronsdorf, à soixante-dix ans, le 27 octobre ; — de M. Fr. FALK, privatdocent pour la physique à l'Université de Berlin, mort le 18 octobre ; — du R. P. Secondo FRANCO, l'un des rédacteurs de la *Civiltà cattolica*,

et l'un des meilleurs orateurs de la chaire qu'ait produits l'Italie contemporaine, mort le 13 novembre, à Turin ; — de M. H.-A. Hagen, excellent entomologiste américain, qui a publié plus de quarante ouvrages estimés, mort à New-York ; — de M. Kettlewell, l'un des champions de l'attribution de l'*Imitation* à Thomas à Kempis, auteur, entre autres ouvrages, de *Thomas à Kempis and the brothers of the common life* ; — de Mme Menessier-Nodier, à laquelle on doit une *Vie de Charles Nodier* ; — du R. P. J. Morris, S. J., biographe de S. Thomas de Cantorbéry, mort en novembre ; — de M. Fr. Narr, professeur de physique à l'Université de Munich, mort le 7 octobre, âgé de quarante-neuf ans ; — de M. Fr.-Wilhelm Pfeiffer, professeur de philologie germanique à l'Université de Kiel, mort à Fribourg, le 3 novembre ; — de M. Giovanni Puccini, écrivain italien, mort le 9 octobre, à cinquante-deux ans ; — de M. Anton Reinwart, professeur de théologie à l'Université de Prague, mort à soixante et onze ans, le 5 octobre ; — de M. Alfred Rimmer, archéologue anglais, dont on prise fort les publications, parmi lesquelles nous citerons : *Ancient stone crosses of England* (1875) ; *Pleasant Spots about Oxford* (1879) ; *Our Old Country towns* (1881), mort en novembre ; — de M. R. Roepell, professeur d'histoire à l'Université de Breslau, connu par ses recherches sur l'histoire polonaise, mort le 4 novembre, à quatre-vingt-cinq ans ; — de M. le sénateur Arcangelo Scacchi, qui s'est acquis par ses travaux de la notoriété dans le monde des géologues et des minéralogistes, mort en novembre, à Naples, à soixante-quatorze ans ; — de M. Léonard Berton Seeley, professeur à l'Université d'Oxford, auteur d'une bonne édition d'Euclide, et, entre autres publications, d'un ouvrage important sur Horace Walpole, mort le 30 octobre ; — de M. Pierre Iltich Tchaikovsky, le célèbre compositeur russe, mort à Saint-Pétersbourg, le 5 novembre ; — de M. de Tcherbanne, correspondant à Paris de la *Gazette de Moscou*, mort le 13 novembre ; — de M. Étienne-Michel Van Kempen, professeur à la Faculté de médecine de Louvain, anatomiste remarquable, mort le 26 septembre, à soixante-dix-neuf ans.

Institut. — *Académie française.* — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le 16 novembre, sous la présidence de M. François Coppée, qui a prononcé le discours sur les prix de vertu. Auparavant M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a lu le rapport sur les concours littéraires. Voici la liste des prix décernés :

Prix de poésie : N'a pas été décerné.

Prix Archon-Despérouses : 6,000 fr. à M. J.-M. de Hérédia, *Les Trophées* ; 2,000 fr. à M. André Lemoyne, *Fleurs du soir* ; trois prix de 1,000 fr. à MM. Robert de Bonnières, *Contes à la reine* ; Charles Grandmougin, *le Christ*, et V.-L. Adam, *les Heures calmes* ; deux prix de 500 fr. à M. A. Le Braz, *la Chanson de Bretagne*, et à Mme Mesureur, *Rimes roses* ; mention honorable : M. G. Armelin, *la Gloire des vaincus*.

Prix Gobert. — Grand prix : M. Albert Vandal, *Napoléon et Alexandre* ; second prix : M. Marion, *Machault d'Arnouville, contrôleur général*.

Prix Thérouanne. — Un prix de 1,500 fr. à M. Abel Lefranc, *Histoire du Collège de France* ; deux prix de 1,000 fr. à MM. Bournon, *la Bastille*, et Kaliszewski, *le Roman d'une impératrice* ; 500 fr. à M. Maurice Jollivet, *la Révolution française en Corse*.

Prix Guizot : M. Joseph Fabre, *le Mois de Jeanne d'Arc*.

Prix Halphen : M. Lucien Perey, *Un petit-neveu de Mazarin, le duc de Nivernais*.

Prix Bordin. — Trois prix de 1,000 fr. à MM. le comte de Moüy, *l'Ambassade du duc de Créqui* ; Ch. Bordier, *Paul Rabaut, ses lettres à Antoine Court*, et Ch. Lenthéric, *Le Rhône, histoire d'un fleuve*.

Prix Marcellin Guérin. — Deux prix de 1,500 fr. à MM. Paul Decharme, *Euripide et l'esprit de son théâtre*, et G. Séailles, *Léonard de Vinci ;* deux prix de 1,000 fr. à MM. Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*, et Victor Fournel, *le Théâtre au XVIIe siècle;* une mention honorable : M. Bérard des Glajeux, *Souvenirs d'un président d'assises ;* une médaille d'or spéciale est attribuée aux *Mémoires et souvenirs du baron Hyde de Neuville.*

Prix Langlois. — Un prix de 1,000 fr. à M. Daniel Lesueur pour sa traduction des *Œuvres de lord Byron*, et 500 fr. à M. J. Dupuis pour sa traduction du livre de *Théon de Smyrne.*

Prix Jules Janin. — Un prix de 2,000 fr. à MM. E. et R. Pessonneaux, pour leur traduction des œuvres de Cicéron, et deux prix de 500 fr. à M. Justin Bellanger pour sa traduction de la Guerre des Gaules, et à M. H. Ferté, pour celle des différentes œuvres pédagogiques des Pères de la Compagnie de Jésus au XVIIIe siècle.

Prix Kastner-Boursault : M. Joseph Hermann, *Étude sur le poète Boursault;* mention honorable : M. Aug. Devaux.

Prix Toirac. — Un prix de 4,000 fr. à M. Jean Richepin, *Par le glaive ;* deux prix de 500 fr. à MM. Georges Monval, *Lettres d'Adrienne Lecouvreur*, et Soubies, *Almanach des spectacles.*

Prix Monbinne. — Partagé par portions égales entre MM. de Lauzières de Thémines, Frédéric Béchard et Charles Simond.

Prix de Jouy. — Un prix de 1,000 fr. à M. Ph. de Massa, *Zibeline*; un autre de 500 fr. à M. Vigné d'Octon, *le Roman d'un timide.*

Concours Montyon. — Deux prix de 1,500 fr. à MM. Alfred Rébelliau, *Bossuet, historien du protestantisme*, et de Varigny, *Nouvelle Géographie moderne ;* — douze prix de 1,000 fr. à MM. Gaston Deschamps, *la Grèce d'aujourd'hui*, René Bazin, *la Sicile*, Ém. Chabran, *De Barcelonnette au Mexique*, Eug. Mouton, *Aventures de Joël Kerbabu*, Ferd. Dreyfus, *l'Arbitrage international*, Weil, *la Campagne de 1814*, Mme Mary Summer, *Aventures de la princesse Soundari*, Mme la baronne Double, *Josette*, MM. Ch. de Berkeley, *Journal de Mlle de Sommers*, G. Franay, *Mon chevalier*, G. Le Goffic, *le Crucifié de Keralies*, et Louis Mainard, *l'Héritage de Marie Noël ;* — huit prix de 500 fr. à MM. l'abbé Delfour, *la Bible dans Racine*, C. Jullian, *Gallia*, Ch. Richet, *Pour les grands et pour les petits*, Fréd. Bataille, *Fables de l'école et de la jeunesse*, A. Verley, *Une Perfection*, Fréd. Dillaye, *Les Étapes du cirque Zoulof*, A. Conteaux, *Chez les bêtes*, et ***, *Adieu, Jean!*

Prix Saintour. — Partagé entre MM. André Saglio, *Maisons d'hommes célèbres*, et G. de Raimes, *Soldats de France.*

Prix Lambert. — Un prix de 600 fr. à M. R. Vallier, *Guillemette*, et deux de 500 fr. à MM. Pierre Maël, *Sauveteur*, et Théod. Véron, pour l'ensemble de ses travaux littéraires.

Prix Jules Favre. — Un prix de 800 fr. à Mme Camus Buffet, *les Femmes du Taciturne;* un de 500 fr. à Mme Colomb, pour l'ensemble de ses romans, et une mention honorable à Mme François Casalé, *Neiges d'avril.*

Prix Vitet : M. Guy de Maupassant.

Académie des beaux-arts. — L'Académie a tenu, le samedi 4 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Gérôme. Après le discours du président, M. le comte Delaborde, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les œuvres du graveur Henriquel. La séance s'est terminée par l'exécution de la cantate couronnée, dont le sujet était *Antigone.* Voici les principaux prix décernés :

Peinture. — Premier grand prix : M. Mitrecey; premier second grand prix : M. Trigoulet ; deuxième second grand prix : M. Charbonneau.

Sculpture. — Premier grand prix : M. Octobre; premier second grand prix : M. Desruelles ; deuxième second grand prix : M. Lemarquier.

Architecture. — Premier grand prix : M. Chaussemiche ; premier second grand prix : M. Dusart; deuxième second grand prix : M. Recoura.

Gravure en médailles. — Premier grand prix : M. Coudray; premier second grand prix : M. Reynaud ; deuxième second grand prix : M. Dupré.

Composition musicale. — Premier grand prix : M. Bloch; premier grand prix pour 1892 : M. Busser ; premier second grand prix : M. Levadé ; mention honorable : M. Bonval.

Prix Leprince : MM. Mitrecey, Octobre, Chaussemiche et Coudray.

Prix Deschaumes : M. Gargill.

Prix Maillé-La-Tour-Landry : M. Delépine.

Prix Bordin : M. Raoul Rosières.

Prix Trémond : MM. Buffet, Carli et Canoby.

Prix Rossini : M. Hirschmann.

Fondation Pigny : M. Dusart.

Prix Brizard : M. Rudaux.

Prix Eugène Piot : M. Jouve.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a procédé, le 25 novembre, à l'élection d'un membre titulaire dans la section de législation en remplacement de M. de Parieu, décédé. M. Lyon-Caen a été élu par 23 voix contre 6 à M. Ducrocq, 3 à M. Crépon, et 2 à M. Humbert.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 3 novembre, M. Foucart a continué la lecture de son mémoire sur les mystères d'Éleusis, et M. Casati a communiqué une étude sur un point de droit étrusque. — Dans celle du 10 novembre, après la continuation de la lecture de M. Foucart, M. de la Blanchère a entretenu l'Académie de douze stèles votives du musée du Bardo.—Le 17 novembre, M. Foucart a achevé sa lecture; puis M. Philippe Berger a communiqué la traduction d'une inscription phénicienne de l'île de Chypre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 11 novembre, M. Louis Legrand a lu un mémoire sur la conférence de droit international privé qui a eu lieu à la Haye, au mois de septembre dernier. M. Levasseur a ensuite entretenu ses collègues du récent voyage qu'il a fait aux États-Unis.—Le 25 novembre, l'Académie a entendu la lecture d'un travail de M. des Cilleuls intitulé : *Les Associations professionnelles et les physiocrates.*

Almanachs. — Encore une feuille arrachée à notre calendrier, une année passée, bien des illusions perdues, bien des espoirs retrouvés.... et de nombreux almanachs à signaler en courant. — Le premier de tous est l'*Almanach catholique de France,* qu'édite pour la quinzième année la maison Desclée, de Brouwer et Cie (Prix : 5 fr.). Il y a là d'admirables chromos, de jolies histoires, des vers, et, comme tous les ans, de charmante musique. Il faut cependant noter le résumé politique, qui est fait avec le plus d'impartialité possible, quoique dans le ton républicain catholique. Le *Grand Almanach français illustré,* que nous devons à la maison Delagrave, est toujours un trésor d'histoires amusantes et de jolies gravures ; néanmoins bien des familles catholiques ne l'admettraient pas sur leur table (voir 27 janvier, 17 février, 1er juin, etc.). Qu'on nous pardonne cette sévérité, mais nous avons le culte du proverbe latin : *Maxima debetur puero reverentia.* Ces deux almanachs sont hors de pair. Après eux viennent l'*Almanach récréatif et anecdotique* (Nancy, Pierron et Hozé), excellent comme texte et comme gravures ; l'*Almanach pour tous* (Desclée), bon; l'*Almanach*

illustré des familles (même éditeur), très joli; le *Grand Almanach de la famille* (Nancy, Pierron et Hozé, 0,50), qui est une édition lorraine du précédent; l'*Almanach des familles chrétiennes* (Einsiedeln, Benziger; Paris, Vic et Amat), toujours remarquable par ses gravures, mais souvent, trop souvent suisse par son style. L'*Almanach de la mode illustrée* (Paris, Didot; 1 fr.) convient aux jeunes femmes mondaines. — Passons aux almanachs destinés à la jeunesse. La maison Saint-Joseph nous envoie de Lille l'*Almanach de la jeunesse chrétienne*, rempli de bonnes intentions. La *Jeune fille chrétienne* trouvera un almanach exquis chez Desclée; et si elle est *Enfant de Marie*, un almanach spécial lui fera connaître tous les pèlerinages de France. A elle aussi de tenir le *Mémorial*, qui se trouve dans l'*Almanach de l'Assomption* (Nancy, E. Le Chevallier; 0,50). Les enfants ont un *Almanach populaire* édité par la maison Desclée, et un autre *Almanach* plus élégant, qui fait le bonheur des petits sportsmen. Aux écoliers sont destinés deux almanachs, l'un édité par la Société de Saint-Vincent de Paul, 8, rue de Furstenberg; l'autre par le courageux abbé Bonnot, 59, rue Violet. L'éditeur Henri Gautier a publié la cinquième année de l'*Almanach des enfants de chœur*, qui est parfait. Lire notamment l'étude sur le rit grec. L'Œuvre d'Auteuil continue son excellent *Almanach illustré de la première communion et de la persévérance*. L'*Almanach du travailleur* est édité par Pierron et Hozé à Nancy; l'*Almanach de la France rurale* est rempli de renseignements utiles (Paris, H. Gautier; 0,50); l'*Almanach du laboureur* en a aussi quelques-uns (rue Furstenberg); l'*Almanach des chaumières*, irréprochable comme texte, a des gravures un peu mondaines pour les chaumières (H. Gautier; 0,50); *Le Cultivateur et le Vigneron* (Nancy, Pierron et Hozé) parle trop peu de vignes. Observation analogue à faire à l'*Almanach de l'Atelier* (6, rue Furstenberg), où l'on trouve beaucoup d'histoires, mais pas assez de renseignements utiles. Sur le titre de l'*Ouvrier* (H. Gautier; 0,50), il y a bien un forgeron, mais les histoires sont bien mondaines (p. 85). Je préfère *le Soldat* (Paris, Retaux; 0,25) et surtout le *Jean Bart* pour *les gens de mer* (Paris, 6, rue Furstenberg), qui est très approprié. Qui de nous, pendant l'hiver, ne lit *le Coin du feu* (Paris, 6, rue Furstenberg)? On pourra y ajouter l'*Almanach du Foyer* (Nancy, Pierron et Hozé; 0,30); l'*Almanach des Veillées d'hiver* (mêmes éditeurs; 0,25); mais surtout l'*Almanach des Missions* (Delhomme et Briguet; 0,50), si curieux et si intéressant, et qui complète bien le *Petit Almanach de la Propagation de la foi* (mêmes éditeurs; 0,20). L'*Almanach de la France illustrée* est rempli de portraits intéressants. Quelques jolies scènes en tête des mois. L'*Almanach de Jeanne d'Arc* (Nancy, Pierron et Hozé) ne nous parle que bien peu de la sainte lorraine. Au contraire, M. d'Héricault consacre d'excellentes et nombreuses pages à la Révolution (Paris, Gaume). Nous avons réservé pour la fin l'*Almanach sans pareil* (Nancy, Pierron et Hozé; 0,15) qui donne chaque jour de l'année un pronostic de température à vérifier!

Rien de nouveau sous le soleil de décembre, cette année, que l'Almanach Hachette, dont nous allons parler, et la transformation de l'*Almanach du bon Français*, édité par la Société bibliographique et ramené au prix de 10 cent. Cette publication essentiellement populaire peut se vanter de répondre parfaitement à son titre; ce qui, malheureusement, n'est pas du tout commun.

L'*Almanach Hachette* s'est intitulé, lui : *Petite Encyclopédie de la vie populaire* (Prix : 1 fr. 50). Il faudrait une grande page d'analyse pour en énumérer toutes les ressources si variées et si diverses. Au haut de la couverture, il y a même un rappel de l'année russe; au dos, un fragment de mètre et une table de multiplication. Puis on trouve des pages blanches destinées à la famille, et que remplira la fille aînée ou le vieux grand-père; une prédiction de

l'avenir, extraite des meilleurs auteurs de notre temps et en première ligne du pape Léon XIII; des cartes célestes (une invention), de la grammaire, du blason, de la cuisine, des sciences, de la médecine, de la bourse, du droit, de la chiromancie, de la phrénologie, etc., des voyages, de la monnaie, etc., etc. : tout y est. Tout, tellement tout qu'avec un format aussi petit, les yeux ont parfois besoin de lunettes, et dans les comptes quotidiens il faudra de fines plumes. Certes s'il n'est pas essentiellement chrétien, cet almanach n'a pas négligé la religion, qu'il a même placée en premier lieu; et la politique est si absente qu'on pourrait ne pas reconnaître la République qui est sur la couverture.

Parmi les feuilles à effeuiller, nous avons trouvé de jolies productions de la maison Desclée : *le Calendrier mignon*, qui mérite bien son nom, *le Calendrier des éphémérides*, *le Calendrier littéraire*, où l'on trouve vers et prose, *le Calendrier des maximes tirées de l'Écriture sainte*, *le Calendrier de l'Imitation de Jésus-Christ* (à Auteuil, chez l'abbé Roussel), *le Calendrier de la Vie des saints*, et celui de *S. Jean Berchmans* (maison Desclée), et enfin une nouveauté, *le Calendrier des Enfants de Marie* (Vic et Amat), que toute mère pieuse placera dans la chambre de sa fille.

Dernières publications illustrées. — Nous avons dit, à la fin de notre article *Récentes publications illustrées*, que divers ouvrages, tardivement déposés à nos bureaux, ne pourraient être présentés à nos lecteurs que par une simple mention. Voici ces ouvrages, desquels nous rendrons compte incessamment : *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. VI. *La Grèce primitive; l'Art mycénien*, par Georges Perrot et Charles Chipiez (Paris, Hachette, gr. in-8 contenant 12 planches en noir, 8 pl. en couleurs et 400 grav. Broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.).—*Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les hommes*. T. XIX. *L'Amérique du Sud. L'Amazonie et la Plata* (Paris, Hachette, gr. in-8 contenant 4 cartes en couleurs, 70 cartes dans le texte et 70 grav. sur bois. Broché, 30 fr. ; relié, 37 fr.). — *Zigzags en Bretagne*, par H. et G. Duboucher (Paris, Lethielleux, 1894, in-4 de 548 p., avec nombr. illustr. Broché, 18 fr.; relié, 28 fr.). — *La Femme à Paris. Nos contemporaines, notes sur les Parisiennes de ce temps dans leurs milieux, états et conditions*, par Octave Uzanne (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1894, gr. in-8 de VI-328 p., illustr. de Pierre Vidal. Broché, 45 fr. ; relié, 55 fr.). — *Gloires et souvenirs militaires*, par Charles Bigot (Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de VIII-272 p., illustré de 24 pl. hors texte, tirées en couleurs. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr.). — *Toulon-Paris. Les Marins russes en France*, par Marius Vachon (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, in-4 de 200 p., enrichis de 100 dessins et de 20 planches hors texte. Broché, 7 fr. ; cartonné, 10 fr.). — *Le Mariage du fils Grandsire*, par Marguerite Poradowska (Paris, Hachette, 1894, gr. in-8 de 285 p., avec illustr. de Tofani. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr.). — *Vingt jours dans le Nouveau Monde*, par Octave Uzanne (Paris, May et Motteroz, s. d. (1893), album oblong de 214 p., avec 175 illustr. d'après nature. Cartonné, 5 fr.). — *La France en bicyclette. Étapes d'un touriste de Paris à Grenoble et Marseille*, par Jean Bertot (Paris, May et Motteroz, 1894, in-18 de 411 p., illustré de 40 reproductions par Le Riverend, et de dessins par Gaston Bussière. Broché, 3 fr. 50).—*Cœurs purs*, par Lud. Soubrier (Paris, Tolra, s. d. (1893), in-8 de 376 p., avec illustr. de J. Maurel. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr.). — *Braves enfants*, par Lud. Briault (Paris, Tolra, s. d. (1893), in-8 de 348 p., avec illustr. de E. Bouard. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr.).—*Les Caricatures sur l'alliance franco-russe*, par John Grand-Carteret (Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1893), in-8 de 89 p., illustré de 88 reprod. de caricatures françaises et étrangères. Broché, 1 fr. 50).

Visenot.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Dictionnaire de la Bible (*F. Vigouroux*). Fasc. III. Animaux-Archéologie. Fasc. IV. Archéologie-Athènes. 528
Traite d'allégorie scripturale (*Prosper Le Blanc d'Ambonne*). 129
Les Mythes de la Bible (*Émile Ferrière*). 131
Contes chrétiens. Les Disciples d'Emmaüs, ou les Étapes d'une conversion (*T. de Wyzewa*). 132
De Bibliorum sacrorum Vulgatae editionis graecitate (*G.-A. Saalfeld*) . 132
Le Génie d'Israël (*Athanase Ollivier*). Histoire et législation, Poésie, Éloquence. 133
Chronologie et généalogie de l'histoire sacrée, histoire sainte et histoire de l'Église divisées par périodes et par siècles (*C.-J.-A. Colin*) . 134
Le Paradis terrestre et la race nègre devant la science (*l'abbé Dessailly*). 326
Les Sciences modernes en regard de la Genèse et de Moïse (*J.-G. Van Zerbroek*) 327
Steinschrift und Bibelwort (*Heinrich Brugsch*). 327
Genesis printed in colors, showing the original sources from which it is supposed to have been compiled, with an Introduction (*Edwin Cone Bissell*) 135
Die Psalmen nach dem Urtexte übersetzt und erklärt (*P. Friederich Raffl*) Psal. 107-150 328
Die Psalmen der Vulgata übersetzt und nach dem Literalsinn erklärt (*Gottfried Hoberg*). 329
Les Psaumes commentés d'après la Vulgate et l'hébreu (*L.-Cl. Fillion*). 329
Le Cantique des Cantiques, chant inspiré de Salomon sur l'hyménée du Verbe éternel avec la nature humaine dans l'Incarnation, paraphrase (*l'abbé J.-M. Boileau*). 330
Le Livre de l'Ecclésiaste, ou le Discours inspiré du roi Salomon sur le souverain bien, paraphrase (*l'abbé J.-M. Boileau*) 330
Les Prophètes (*James Darmesteter*) 331
Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel (*le cardinal Meignan*) 331
Le Livre d'Hénoch, fragments grecs découverts à Akhmîm (Haute-Égypte), publiés avec les variantes du texte éthiopien, traduits et annotés par *Adolphe Lods*. 40
Commentarius in Evangelium secundum Matthaeum (*J. Knabenbauer*). (Cursus Scripturae Sacrae). 331
Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ au point de vue topographique, exégétique et mystique (*l'abbé Candellier*) 332
La Tragédie du Calvaire (*l'abbé Henry Bolo*). 333
Bruchstücke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus (*Adolf Harnack*). Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur (*Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack*). 38
Evangelii secundum Petrum et Petri Apocalypseos quae supersunt ad fidem Codicis in Ægypto nuper inventi, edidit cum latina versione et dissertatione critica (*Adolphe Lods*) 39
Le Manuscrit d'Akhmîm et les écrits inédits de saint Pierre (*le R. P. Dom Fernand Cabrol*). 333
Récits bibliques, abrégés à l'usage des classes inférieures des écoles catholiques. Trad. de l'allemand par l'abbé *A. Boué* 524

Patrologie. Œuvres de saint Denys l'Aréopagite, trad. du grec par *Mgr Darboy* 407
Der Augustinismus. Eine Studie (*P. Odilo Rottmanner*) 72

Beati Alberti Magni, episcopi Ratisbonensis, de sacro-sancto corporis Domini sacramento sermones.... (*G. Jacob*) 136

Théologie dogmatique. Œuvres de saint François de Sales, évêque de Genève et docteur de l'Église. T. II. Défense de l'étendard de la Croix 405
Lettres apostoliques de Sa Sainteté Léon XIII. Encycliques, brefs, etc. 529
Entstehung und erste Entwicklung der Katechismen des seligen Petrus Canisius (*Otto Braunsberger*). 271
Entre un croyant et un incroyant (*Art. Bonnot*). 409
De Cooperatione Dei cum omni natura creata praesertim libera (*le R. P. Frins*) 48
L'Étude de la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin (*le R. P. Berthier*) 49
Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Anfang des XIII Jahrhunderts. Herausgegeben von *Dr Clemens Bäumker* 72

Théologie morale. Theologia moralis per modum conferentiarum (*P. B. Elbel*). Novis curis edidit *P. F. Bierbaum*. 231

Théologie parénétique et Éloquence sacrée. Œuvres du cardinal Mermillod, ancien évêque de Genève, évêque de Lausanne et de Genève, recueillies et mises en ordre par le *R. P. Alexandre Grospellier*. Éloges et oraisons funèbres. 137
Œuvres oratoires de l'abbé *B.-J. Vittault*. 410
Manuel oratoire des pasteurs et des prédicateurs d'après Bourdaloue (*le chanoine E. Guers*). 411
La Prédication populaire d'après les Pères, les docteurs et les saints (*l'abbé J. Pailler*) 411
L'Église et le peuple. Manuel du Conférencier populaire, par Un simple clerc. 545
A Course of Lenten Sermons on the sacred Passion and death of our Lord and Saviour Jesus Christ (*R. P. Sabela*). 267
Choix de discours et allocutions des plus célèbres orateurs contemporains sur la Très Sainte Vierge (*l'abbé J. Guillermin*). 414

Théologie ascétique. Ouvrages de piété. Pratique des vertus. Méthode pour travailler à la perfection au moyen d'un aperçu de vertu chaque jour (*le P. F. Bouchage*) 519
La Parole intérieure et l'âme (*le Dr Netter*) 200
Le Discernement des esprits (*le P. Scaramelli*). Trad. de l'italien par *M. A. Brassevin* 408
La Mystique de saint Jean de la Croix (*le P. Aug. Poulain*) 362
S. Fidelis a Sigmaringa. Exercitia seraphicae devotionis cum appendice orationum ac benedictionum, edidit *P. Michael Hetzenauher* . . . 526
Traité de l'oraison mentale, suivi de soixante considérations, d'après le Vénérable *Sarnelli (l'auteur du Chrétien sanctifié)* 521
Les Soliloques de saint Augustin, ou Entretiens de l'âme avec Dieu. Trad. par le *P. Laurent*. 523
Méditations de saint Augustin. Trad. du *P. Laurent* 523
Le Règne social de Jésus-Christ (*le R. P. Delaporte*). 408
Vie de N.-S. Jésus-Christ en 50 tableaux commentés par l'abbé *Ph. Mazoyer* 507
Méditations sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*le P. Meschler*) trad. de l'allemand par *l'abbé Mazoyer* 412
Quelques fleurs du parterre évangélique d'après la doctrine de saint François de Sales et d'autres auteurs ascétiques (*l'auteur de la nouvelle Histoire de saint Augustin*). 524
Les Gauloises et les Gaulois à la Passion de Jésus (*l'abbé Henry Bolo*). 521
Le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Évangile. Lectures évangéliques pour le mois du Sacré-Cœur (*le P. D.-A. Mortier*). . . . 527
Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques et la théologie (*le P. J.-B. Terrien*). 413
Amour, paix et joie. Mois du Sacré-Cœur d'après sainte Gertrude (*le P. André Prévot*) 527
Jésus et la sainte Mort (*le P. J. Servière*) 413
Vie de la Sainte Vierge en 50 tableaux commentés par l'abbé *Ph. Mazoyer*. 507
Vie de la Sainte Vierge, Mère de Dieu, tirée des saintes Écritures et des témoignages des saints Pères 415

Manuel pratique des enfants de Marie à l'usage des congréganistes et autres personnes pieuses (*le P. Jules Jacques*). 525
Manuel de piété à l'usage des enfants de Marie de la campagne, des ateliers, des centres ouvriers (*la comtesse Arthur de La Rochefoucauld*) 526
La Dévotion à la sainte Vierge d'après saint Alphonse de Liguori et Bossuet. Considérations sous forme de mois de Marie (*le traducteur du Vénérable Sarnelli*) 527
Courtes lectures pour le mois de Marie (*F.-I. Michel*). 527
Mois de Marie du saint Rosaire d'après l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire (*l'abbé G. de Bessonies*) 528
Marie patronne des études, ou Marie illuminatrice des intelligences (*le P. J.-E Laborde*) 415
Petit Mois de saint Jean (*le P. Vincent Jeanroy*). 528
The Catholic Priesthood (*Rev. Michael Müller*) 232
Pour lire au foyer conjugal. Les Mariages écrits au ciel (*l'abbé Henry Bolo*). 424
Mission de la femme chrétienne dans le monde (*Mgr Mermillod*). . . 406
Les Agonies du cœur (*l'abbé Henry Bolo*) 521
Nos Morts. Consolations chrétiennes (*l'abbé L. Roger*). 522

Liturgie. L'Année chrétienne, ou Considérations sur les principales fêtes du cycle liturgique (*Sarda y Salvany*). Trad. de l'espagnol par l'abbé *Thiveaut* 524
Fêtes chrétiennes. Historique, considérations, traits édifiants (*S. Constans*). 523
Praeparatio ad missam et gratiarum actio post missam. Accedunt tum aliae preces tum formulae.... 526
Repertorium hymnologicum; catalogue des chants, hymnes, proses, séquences, tropes en usage dans l'Église latine depuis les origines jusqu'à nos jours (*le chanoine U. Chevalier*). T. Ier (A.-K). 137
Hymnarium quotidianum B. M. V., ex hymnis medii aevi comparatum cura et studio *R. P. Ragey*. 335

Mélanges. Diccionario de ciencias ecclesiasticas (*Dr D. Niceto Alonzo Perujo y Dr D. Juan Perez Angulo*) 43
Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, theologos exhibens qui inde a Concilio Tridentino floruerent, aetate, natione, disciplinis distinctos. T. II. Edidit et commentariis auxit *H. Hurter* . . 135
L'Eglise et ses bienfaits (*Michel Le Rocharet*). 72
Les Grands Séminaires. Essai sur la méthode des études ecclésiatiques en France (*J.-B. Aubry*) 40
Séminaires et séminaristes (*A. de Sylvia*) 167
Le Curé de campagne. Résultat d'une enquête récente, faite par Un homme d'œuvres 544
Il Processo logico e storico del basso cattolicismo (*Emilio Serra Groppello*). 267
La Question des mythes (*Félix Robiou*) 130

JURISPRUDENCE

Droit international. Di una nuova denominazione del cosidetto diritto internazionale privato e de' suoi effetti fondamentali (*Eduardo Cimbali*). 324
Principes de droit international public (*Alfred Chrétien*) avec des indications bibliographiques, des notes intercalées dans le texte, etc., par *Paul Nachbaur*, Ier partie 321
L'Arbitrage international, son passé, son présent, son avenir (*Michel Revon*) 322
La Papauté en droit international (*Imbart-Latour*) 139
De l'Acquisition et de la perte de la nationalité française au point de vue du droit civil français et du droit international (*Isidore Glard*) . 323

Droit romain. Explication élémentaire du droit romain (*Prosper Rambaud*) 311
Résumé du droit romain pour les premier et deuxième examens de licence (*le même*) 312
Cours élémentaire de droit romain contenant l'histoire du droit romain et la législation de Justinien (*P. Van Wetter*) 312
Œuvres choisies (*R. von Ihering*) trad. par *O. de Meulenaere* 313

Droit canonique. Lehrbuch des katholischen, orientalischen und protestantischen Kirchenrechts, mit besondere Rücksicht auf Deutschland, Oesterreich und die Schweiz (*Dr Friedrich H. Vering*). . . 45
« Tolerari potest. » De juridico valore decreti tolerantiae commentarius (*Nicolao Nilles*) 138

Droit public et constitutionnel. Traité de droit politique électoral et parlementaire (*Eugène Pierre*) 318
Jacques Bonhomme grand électeur de la République, ses intérêts, ses droits, son devoir. Dispositions légales (*A. D.*). 175
Essai de législation financière. Le Budget de la France dans le passé et dans le présent (*Emile Worms*) 319
La Séparation des pouvoirs et l'Assemblée nationale de 1789 (*Léon Duguit*). 320
Établissement et revision des constitutions en Amérique et en Europe (*Charles Borgeaud*). 236

Droit administratif. De la Suppression par mesure disciplinaire des traitements des évêques, des curés et des desservants au point de vue légal (*Anatole Wable*) 73

Droit civil. Traités des contrats aléatoires et du mandat (*L. Guillouard*). 313
Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*) . . 314
Commentaire de la loi du 6 février 1893 sur la séparation de corps, (*Louis Sarrand*) 315
Code du divorce et de la séparation de corps (*Albin Curet*) 315
Des Droits de l'époux survivant dans la succession de son conjoint prédécédé, en droit romain et en droit français, (*Jules Brugairolles*). . 316
Le Droit coutumier contemporain. Du Contrat en faveur de tiers, son fonctionnement, ses applications actuelles (*Édouard Lambert*) . . . 316
Les Assurances. L'Art de s'assurer sur la vie (*Arsène Petit*). 317
Du Contrat d'édition en matière littéraire (*Gustave Lardeur*) 318

Droit commercial et industriel. Code des falsifications agricoles, industrielles et commerciales. Manipulations permises et sophistications (*J. Descloseaux*) 47

Histoire et bibliographie du droit. Geschichte der Quellen und Literatur des Römischen Rechts im früheren Mittelalter *Dr Max Conrat*). 336
Recherches sur l'histoire du droit. Les Théories politiques et le droit international en France jusqu'au XVIIIe siècle (*Ernest Nys*) 322
Bibliographie de la bibliographie générale du droit français et étranger (*E. Drumard*) 324
Bibliographie générale et complète des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 14 octobre 1892 325

SCIENCES ET ARTS

Encyclopédie. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires 56, 432

Cours de philosophie. Éléments de philosophie scientifique et de philosophie morale, suivis de sujets de dissertations pour les classes de mathématiques élémentaires et de première-sciences (*P. Félix Thomas*) 385
Philosophie de poche, suivie de Le Grand Savant (*Jean Macé*). . . . 386

Psychologie. La Psychologie des idées-forces (*Alfred Fouillée*) . . . 387
Le Problème spiritualiste. L'Existence de l'âme (*l'abbé H. Ceillier*) . . 389
Études scientifiques et religieuses. L'Ame ne diffère des corps que par une forme plus élevée. 390

Morale. Philosophie morale et politique. Études (*J.-E. Alaux*) 393
Ésotérisme et socialisme (*Alb. Jhouney*) 395

Métaphysique. La Causalité efficiente (*G.-L. Fonsegrive*). 390
La Recherche de l'unité (*E. de Roberty*) 391
L'Absolu et l'existence de Dieu (*E. Braun*) 392

L'Idée de Dieu d'après l'anthropologie et l'histoire. Conférences faites en Angleterre sur l'invitation des administrateurs de la fondation Hibbert (*le comte Goblet d'Alviella*) 339
La Religion (*André Lefèvre*) 233
Principios de metafisica. Cosmologia (*Dr D. Ant. Hernández y Fajarnès*) 392

Histoire de la philosophie. Histoire de la psychologie des Grecs (*A.-Ed. Chaignet*). V. Psychologie des successeurs de Plotin . 50
Les Devoirs, essai sur la morale de Cicéron (*Arthur Desjardins*). . . 396
L'Argument de saint Anselme, étude philosophique (*le P. Ragey*) . . 397
François Bacon (*Georges-L. Fonsegrive*) 399
J. Locke, sa vie et son œuvre (*Henri Marion*). 401
John Locke und die Schule von Cambridge (*Dr Freihern von Hertling*). 234
Les Doctrines philosophiques de Louvain et les congrégations romaines, 1834-1866. Une page d'histoire contemporaine (*Ad. Delvigne*) . . . 401
Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours (*le R. P. Gruber*), trad. de l'allem. par l'*abbé Ph. Mazoyer* 402
L'Année philosophique, publiée sous la direction de *F. Pillon* . . . 403
Friedrich Nietzsche (*Wilhelm Weigand*). 340
La Morale dans l'histoire. Étude sur les principaux systèmes de philosophie de l'histoire depuis l'antiquité jusqu'à nos jours (*René Lavollée*) 425

Mélanges philosophiques. Le Crépuscule, propos du soir (*Maxime du Camp*). 238
Lettres sincères (*Christian de France*) 72
Quintessences féminines (*Édouard de Pompéry*). 53

Éducation et Enseignement. Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts. Rapport présenté par la commission de statistique à M. le ministre de l'instruction publique sur les résultats des laïcisations scolaires 428
Lo Stato e l' Insegnamento (*A. de Johannis*) 363
Directoire de l'enseignement religieux dans les maisons d'éducation. Organisation, méthode, qualités du professeur; appendice bibliographique (*l'abbé Ch. Dementhon*) 426

Sciences politiques et sociales. Introduction à l'étude de la science politique : essais et conférences (*Frederik Pollock*). Trad. française 235
Précis d'économie politique et morale (*G. de Molinari*) 29
Staatslexikon (*le Dr Adolf Bruder*) 38
Questions sociales et politiques (*Arthur Desjardins*) 237
Mon temps, rêve de sagesse (*Raoul Gloria*). 363
La France politique et sociale (année 1891) (*A. Hamon*) 176
Sophismes politiques de ce temps, étude critique sur les formes, les principes et les procédés de gouvernement (*Charles Benoist*) . . . 363
Appel à la bourgeoisie libérale (*Édouard Cohen*) 169
De la division du travail social (*Émile Durkheim*) 29
De la vie simple, étude sociale (*J. Émile Ivanouel*). 30
La Population, les causes de ses progrès et les obstacles qui en arrêtent l'essor (*Edouard Van der Smissen*) 30
Les Signes de la fin d'un monde (*J. du Valdor*). 32
Libre-échange et Protection (*Léon Poinsard*) 32
Socialismo y anarquismo. La Encíclica de Conditione opificum y los círculos de obreros católicos (*le P. Antonio Vincent*) 34
La Sociedad civil cristiana segun la doctrina de la Iglesia romana (*Pierre Schumacher*) 34
El Estado y la reforma social (*Édouard Sanz y Escartin*) 34
Le Pape, les catholiques et la question sociale (*Léon Grégoire*). . . . 35
Le Cardinal Manning et son action sociale (*l'abbé J. Lemire*) 35
La Seconde Révolution française : Solution et dénouement pacifique de la question sociale ouvrière (*François Husson*) 35
Le Billet de banque productif d'intérêt et à lots par le crédit agricole (*le marquis Chappuis de Maubou*) 36
La Caisse générale d'épargne et de retraite sous la garantie de l'État belge et les habitations ouvrières (*Leon Meerens*) 36
Le Marché financier en 1892 (*Arthur Raffalovich*) 168
Les Principes rationnels de l'assurance ouvrière (*le Dr Schanfeld*) . . 37
Les Fruits de la Révolution (*le comte Léo de Saint-Poncy*) 37
L'Évolution sociale (*Bernard-Lavergne*) 36

La Lutte des races (*Louis Gumplowicz*). 430
Les Luttes entre les sociétés humaines et leurs phases successives (*J. Novicow*). 430
La Providence dans les faits sociaux et la science sociale (*P. de Decker*). 37

Médecine. Généralités. Guide et questionnaire de tous les examens de médecine (doctorat, internat, externat (*le Dr Berton*) 211
Traité de médecine, sous la direction de *MM. Charcot, Bouchard et Brissaud*. T. IV, par *Ruault, Brissaud Legendre, Marfon, Netter*. T. V, par *A. Petit, Œttinger et Brault* 206
Guide militaire des étudiants, des médecins et pharmaciens de la réserve et de l'armée territoriale (*Petit et Collin*) 211
L'Année médicale, 15e année (1892). Résumé des progrès, etc., sous la direction du *Dr Bourneville* 212
Le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive (*L. Bourdeau*). 197

Pathologie et physiologie médicale. La Pathologie des émotions. Études physiologiques et cliniques (*le Dr Féré*). 197
Des Phénomènes de synopsie (audition colorée) (*Th. Flournoy*) . . . 198
L'Idiotie, hérédité et dégénérescence mentale. Psychologie et éducation de l'idiot (*le Dr J. Voisin*) 198
De la Responsabilité criminelle (*le Dr Cabadé*). 199
Les Troubles de la marche dans les maladies nerveuses (*le Dr Blocq*). 199
Etat mental des hystériques. Les Stigmates mentaux (*le Dr P. Janet*) . 200
Les Troubles de la mémoire (*le Dr Sollier*). 200
Les Troubles du langage chez les aliénés (*le Dr Seglas*) 200
L'Embryologie générale (*L. Roule*). 201
Hypnotisme et double conscience, origine de leur étude et divers travaux sur des sujets analogues (*le prof. Azam*). 201
Hypnotisme et suggestion. Étude critique (*le prof. Wundt*). Trad. par *Keller* 202
L'Hypnotisme. Étude critique (*H. Nizet*) 203
La Nouvelle Théorie de la suggestion destinée à expliquer l'hypnotisme. Examen critique (*le R. P. Franco*). Trad. de l'italien par *Onclair* . . 203
Le Spiritisme dévoilé, ou les Faits spirites constatés et commentés (*Jeanniard du Dot*). 203
Traité des maladies du sang (*Labadie-Lagrave*) 206
Specielle diagnose der inneren Krankheiten in Handbuch für Aerzte und Studirende nach vorlesungen bearbeitet (*Dr W. von Leube*) . . 207
Lecciones de Patologia medica (*Dr M. A. Sanudo*) 207
Les Trois Livres de Jérôme Fracastor sur la contagion, les maladies contagieuses et leur traitement. Trad. et notes du *Dr L. Meunier* . 196
Étude anatomo-pathologique et expérimentale des artérites secondaires aux maladies infectieuses (*le Dr L. Thérèse*). 208
Du Rôle de l'organisme dans la pathogénie de quelques maladies infectieuses (*le Dr R. Appert*) 208
Le « Bacterium coli » dans l'infection urinaire (*le Dr J. Renault*) . . 208
La Voix, le chant et la parole. Guide pratique de l'orateur et du chanteur (*Lennox Browne* et *Emil Behnke*). Trad. par *le Dr Garnault*. . 209
Des Perforations de la membrane de Schrapell (*le Dr Raoult*) 210
Guide de diagnostic gynécologique à l'usage des praticiens (*le Dr Berlin*) 210
De la Cataracte vulgaire (*le Dr Ferret*) 210
Détermination pratique de la réfraction oculaire (*le Dr Billot*). . . . 210

Hygiène. Encyclopédie d'hygiène sous la direction du *Dr J. Rochard*. 204
Cours d'hygiène (*le Dr Thoinot*). 205
L'Hygiène nouvelle dans la famille (*le Dr Cancalon*) 205
Les Maladies épidémiques, hygiène et prévention (*le Dr Monin*). . . 205
Hygiène et traitement du diabète (*Dr Monin*). 205
Hygiène et salubrité de l'école, ou Traité d'hygiène scolaire (*le Dr Raoul Laffon*). 205
Les Maladies de la première enfance (premiers soins avant l'arrivée du médecin (*le Dr Jacquemet*). 205
Hygiène des enfants du premier âge (*Chamouin*) 205
Hygiène des fiancés (*le Dr J. Nattus*). 205
Le Recrutement et l'hygiène dans l'armée (*C. Boissonnet*) 109
L'Alimentation de l'homme et des animaux domestiques. T. I. La Nutrition animale (*Grandeau*). 205

Thérapeutique. La Thérapeutique suggestive et ses applications (*le Dr Cullerre*) 204
Thérapeutique psychique, ou Traitement par l'hypnotisme et la suggestion (*Lloyd Tuckey*). Trad. de l'anglais par *le Dr J.-P. David* . . . 204
Thérapeutique physiologique du cœur (*le prof. Sée*) 207
Introduction à l'étude des lois générales de l'hypodermie (Physiologie et thérapeutique) (*J. Chéron*). 207
Petit Manuel d'antisepsie et d'asepsie chirurgicale (*Drs F. Terrier* et *Péraire*) 208
Manuel de la sage-femme et de la garde-malade (*le Dr Touvenaint*) . . 209
Le Nervosisme aux stations thermales (*les Drs Barbaud et Rouillard*) . 209
Trois Saisons à Hammam-Meskoutine. 1890-91-92 (*le Dr Piot*) 210
Manuel technique de massage (*le Dr Brousset*) 210
Technique d'électrothérapie (*les Drs Gautier et Labat*). T. I. 210
L'Inoculation préventive contre le choléra-morbus asiatique (*les Drs J. Ferran, Gimeno* et *Pauli*). Trad. par le *Dr Duhoureau* 211

Chirurgie. Petite Chirurgie de Jamain (*Drs F. Terrier et Péraire*) . . 208
Traité pratique de chirurgie d'armée (*Chauvel et Nimier*) 212

Pharmacie et pharmacologie. Manuel de pharmacie pratique. (*L. Dufour*) 209
L'Opium, ses abus (mangeurs et fumeurs d'opium, morphinomanes (*le Dr E. Martin*) 211
Les Kolas africains. Monog. chim., thérap. et pharm. (*le Dr Heckel*). . 211

Aviculture. Agriculture. La Protection des oiseaux (*Oustalet*) . 455
Le Matériel agricole moderne (*Alf. Tresca*). T. I. Instruments d'extérieur de ferme 242
Le Propriétaire planteur. Semer et planter. Traité pratique et économique du reboisement et des plantations des parcs et jardins (*Dr Cannon*) 54

Sciences physiques et mathématiques. Física empirico-matematica (*Juan Manuel Bellido Carbajo*). 340
Premiers Principes d'électricité industrielle (*Paul Janet*) 341
Les Lieux géométriques en géométrie élémentaire (*P. Sauvage*). . . 364
Récréations mathématiques (*Édouard Lucas*). 545

Équitation. Écuyers et écuyères (*le baron de Vaux*) 242

Escrime. L'Escrime et le duel, méthode du fleuret et de l'épée (*le capitaine Robaglia*) 106

Art militaire. L'Invasion prochaine. Paris camp retranché, Bourges capitale. 104
La France armée. L'Officier et le soldat. 105
Études de guerre ayant pour base la guerre franco-allemande de 1870-71 (*le général von Verdy du Vernois*). Trad. de l'allemand par le capitaine *H. Monet*. 105
L'Armée allemande telle qu'elle est (*P. Pardiellan*). 105
Estudios de arte é historia militar; 1re partie : Politica de la guerra; 2e partie : Organizacion de los ejércitos (*Carlos Banus y Comas*) . . 106
Gran Tactica (*Carlos Banus y Comas*). 106
Estrategia (*Carlos Banus y Comas*) 106
Organizacion de los ejércitos de operaciones (*Carlos Banus y Comas*). 106
Exploracion, marchas, acantonamientos y vivaques, abastecimientos (*Carlos Banus y Comas*). 106
El Año militar español (*Estanislao Guiu y Martí*) 108
Estudios sobre nuestra artilleria de plaza (Tanteos de armamento) (*Joaquin de la Llave y Garcia*). 108

Beaux-arts. La France artistique et monumentale (*Henri Havard*) 416, 487
La Peinture en Europe. Le Musée national du Louvre (*G. Lafenestre et Eug. Richtenberger*) 417
Études d'art et d'histoire. L'Art français au temps de Richelieu et de Mazarin (*Henry Lemonnier*) 417
Les Artistes célèbres. Philippe et Jean-Baptiste de Champaigne (*A. Gazier*). 418
Les Artistes célèbres. Les Moreau (*Adrien Moureau*) 418
Les Artistes célèbres. Les Cochin (*S. Rocheblave*) 419

Le Dessin et la peinture (*Édouard Cuyer*). 420
La Porcelaine (*Georges Vogt.*) 420
La Céramique chinoise (*Ernest Grandidier*) 485
La Peinture espagnole (*Paul Lefort*). 420
Les Chefs-d'œuvre de l'art moderne ; son passé, son présent, son avenir, revue illustrée (*A. Pellissier*) 421
Propos artistiques accompagnés de commentaires (*Henri Vuagneux*) . 421
La Vie artistique, 2e série (*Gustave Geffroy*). 421
Impressions de Hollande. Petits Maîtres (*Édouard Estaunié*) 422
Charlet et son œuvre (*Armand Dayot*) 422
Un Peintre romantique, Théodore Chassériau (*Albert Chevillard*) . . 422
Les Artistes célèbres. Les Frères Van Ostade (*Marguerite Van de Wiele*). 423
Carpaccio, son temps et son œuvre (*P. Molmenti*) 423
Les Parures primitives (*Mme P. Cocheris*) 488

Industrie. Le Chauffage et les applications de la chaleur dans l'industrie et l'économie domestique (*Julien Lefèvre*) 268

Mélanges scientifiques. Leçons sur les origines de la science grecque (*Gaston Milhaud*) 342
Mes trues (*Dicksonn*) 545
Pour amuser les petits, ou les Joujoux que l'on peut faire soi-même (*Tom Tit*) 505
La Vie à table à la fin du XIXe siècle (*Chatillon-Plessis*) 497
Le Pain et la viande (*J. de Brevans* 268
Les Jouets, histoire, fabrication (*Léo Claretie*) 493

BELLES-LETTRES

Grammaire et linguistique. Grammaire latine (*le R. P. Dom R. Boussion* 365
Cours d'exercices et de thèmes latins, disposés dans l'ordre de la grammaire latine simplifiée (*le R. P. Dom R. Boussion*) 546
Le Tretté de la grammère françoèze (*Louis Meigret*) mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von *Wendelin Foerster* 141
Omaha and Ponka letters (*James Owen Dorsey*) 455

Folklore, proverbes. Contributions au folklore de la Belgique (*Alfred Harou*) 455
Sentences et proverbes (*P. Soullié*). 243
L'Esprit de tout le monde, compilé par *Lorédan Larchey*. Riposteurs. 457

Poésie française. Les Trophées (*José-Maria de Hérédia*) 110
Les Heures calmes (*F.-E. Adam*) 112
Le Cœur (*Charles Fuster*) 113
Les Souffrances (*Pierre-A. François*) 115
La Chanson de la Bretagne (*Anatole Le Braz*). 115
Le Peuple (*Henri Bossanne*) 116
Chansons et poésies (*Joseph Fuchs*) 117
Chansons gauloises (*Joseph Fuchs*). 117
Poésies et Théâtre (*Louis Germain*) 118
Les Récréations poétiques (*le R. P. A. Marc*). 119
Le Nouvel Isaïe (*Alexandre Weill*) 120
Rimes d'automne (*Charles Maire*) 121
Les Chimériques (*Louis Malosse*) 122
Poèmes chrétiens et français. 124
Les Solitudes (*Georges de Tollemonde*) 125
Égérie (*Edmond Aubé*) 126
Chats et Nouveaux Chats (*Alfred Ruffin*) 126
Au Ciel, poème (*Jean Casier*) 126
Le Livre du Jugement. Hymne III. De la Rédemption (*Alber Jhouney*). 127
Le Jardin secret (*Henri Rouger*) 127
Panthéon (*Émile Fix*) 128
L'Ame vibrante (*Achille Magnier*) 124

Poésie étrangère. La Musa latina en Montserrat. Antologia de poetas latinos de los siglos XVI y XVII (*Jaime Collell*). 247
Colombo, poema (*Manoel de Araujo Porto-Alegre*) 344

Walter von der Vogelweide mit einer Auswahl aus Minnesang und Spruchdichtung (*Otto Güntter*) 247
Perceval (*Wolfram d'Eschenbach*) trad. par *Alphonse Grandmont* . . 245
Hartmann von Aue; Wolfram von Eschenbach und Gottfried von Strassburg. Eine Auswahl aus dem höfischen Epos (*Dr K. Marold*) . 246

Théâtre français et étranger. Sophocle. Œdipe roi, Œdipe à Colone, Antigone, nouvelle trad. en vers (*Louis Richard*). 123
Sophonisbe (*Jean de Mairet*) mit Einleitung und Anmerkungen von *Karl Vollmöller*. 456
Tarcisius, ou le Martyr de l'Eucharistie (*E. D.*) 119
Louis XVII, drame en trois tableaux, en vers (*le R. P. V. Delaporte*) . 119
Six opérettes nouvelles pour collèges et pensionnats (*Aug. Thibault*) . 169
La Dorotea, action en prose (*Lope de Vega Carpio*) trad. par *C.-B. Dumaine* 433
Haustheater (Théâtre de famille) (*Benedix*). Scènes choisies, annotées par *G. Hartmann* 456

Romans, contes et nouvelles. Le Bestiaire (*Camille Lemonnier*) 289
Les Mondains (*Hugues Le Roux*) 290
Complice (*Mme E. Caro*) 291
L'Anarchiste (*Jane de la Vaudère*) 293
La Pédale humanitaire (*Jean Drault*) 294
? (*lord Palmerston*) 294
Une Langue (*Paul Lheureux*). 295
Nuit tombante (*Léonce de Larmandie*) 295
Tintin (*Gennevraye*) 296
L'Homme de glace (*Paul Ponsolle*) 296
Vathek (*Beckford*) 298
Esclavage (*du Campfranc*) 299
Le Médecin de Madame (*le Dr Gérard*) 299
Bagatelles (Pequeñeces) (*le P. Luis Coloma*) 300
Le Docteur Pascal (*Émile Zola*) 304
Les Meyffren (*André Sylvabel*) 14
Les Rois (*Jules Lemaître*) 5
Cœur d'or (*Mme Chéron de la Bruyère*) 22
La Femme de mon fils (*Danielle d'Arthez*) 20
Ames blanches (*William Ritter*). 11
Les Enfances Roland (*le baron d'Avril*) 268
Égoïsme et misère (*Jules Jeannin*). 38
Déçue (*Jacques Fréhel*). 13
Amour de mère (*M. du Campfranc*) 22
Trop mondaine (*Mme Jules Samson*) 18
Athanase Cocardeau l'apostat (*J. Rosier*) 21
Les Confessions de Théroigne de Méricourt (*Ferdinand de Strobl-Ravesberg*. 24
A la pointe de la plume (*Paul Pionis*) 26
Nouvelles militaires (*Amédée Delorme*) 26
Le Mirage (*Louis Énault*) 16
Castelvautour (*Charles Buet*) 23
Daniel Levar (*Mary Floran*). 19
Les Dessous de l'histoire (*le marquis A. de Sainte-Aulaire*). 25
La Maison du loup (*Stanley Weyman*), trad. de *Mme Marie Dronsart* . 23
Cœur de sceptique (*Henri Ardel*) 15
Vingt ans plus tard (*Georges du Vallon*). 22
Les Cousins de Normandie (*Charles d'Héricault*). 24
Le Saut du loup (*Jules Rolland*) 27
Le Chemin qui monte (*Augustin Filon*). 17
Les Drames de l'Irlande (*Lucien Thomin*). 22
Charite (*Pierre Maël*) 16
La Maison du Quai-Planté (*Alfred Bonsergent*) 18
La Vie privée de Michel Teissier (*Édouard Rod*) 8
Contes antiques (*Ch. Normand*). 491
Cœurs de marins (*le baron Destandes*) 490

Ouvrages pour la jeunesse. Journal de la jeunesse 503
Le Magasin pittoresque. 504
Musée des familles 503
Saint-Nicolas 503

Mon Journal 504
Le Petit Français illustré. 504
Le Musée des enfants. 505
Le Musée des jeunes filles 505
Le Grand Napoléon des petits enfans (*Job et J. de Marthold*) 505
La Famille Fenouillard (*Christophe*) 506
Douze noëls anciens harmonisés (*P. Busschart*). 507
La Légende du grand saint Nicolas 506
Nos petits aïeux (*Ferdinand Bac*) 506
Imagerie artistique. Images enfantines 506
Les Animaux joyeux (*Marie de Bosguérard*) 507
Artistes en herbes (*Marie de Bosguérard*) 507
L'Ange de la maison (*Marie de Bosguérard*) 507
La Nuit de Noël de Betty (*Marie de Bosguérard*) 507
Les Amis de Kate (*Marie de Bosguérard*) 507
Catherine, Catherinette et Catarina (*Arsène Alexandre*). 508
Trois héros (*Aimé Giron*). 507
Spectacles enfantins (*Albert Cim*) 508
La Fleur du soleil (*Marie de Bosguérard*) 507
Bric-à-Brac (*Caran d'Ache*) 508
L'Anneau de César (*Alfred Rambeau*). 489
P'tit Bonhomme (*Jules Verne*) 490
Une Lieue de dentelle (*Aimé Giron*) 494
Une Française au pôle Nord (*Pierre Maël*). 508
Les Voyages merveilleux de Lazare Poban, Marseillais (*Eugène Mouton*). 509
Alexandre Vorzof (*Mme de Nanteuil*) 514
Les Tribulations de Nicolas Mender (*Danielle d'Arthez*) 513
A travers le Sahara (*G. Demage*) 514
Aventures surprenantes de Robinson Crusoé (*Daniel de Foë*). . . . 492
L'Ane des Korrigans (*Alfred Quesnay de Beaurepaire*). 495
Mémoires d'un éléphant blanc (*Judith Gautier*) 491
Les Filles du clown (Rita) (*Marie Delorme*). 514
Chez Mlle Hortense (*Marie Delorme*) 514
Droit chemin (*S. Blandy*). 515
Moulin Fliquette (*A. Robida*). 515
L'Exil d'Henriette (*Roger Liquier*). 515
Le Robinson de la forêt russe (*Mme Katchoulkoff*), adapté du russe par *L. de Golschmann* et *E. Jaubert*. 499
Mes Amis et moi (*Albert Cim*) 516
Miss Fantaisie (*A. Verley*) 516
Les Orphelins bernois (*Mme Jeanne Cazin*). 516
Le Creux du rocher (*Mme de Witt, née Guizot*) 516
Sable-Plage (*Mme J. Malassez*) 517
L'Orphelin. Nouvelles villageoises (*Urbain Olivier*). 490
Mon petit frère (*Mme Julie de Monceau*). 517
Voyage à la mer (*Mme G. Mesureur*) 517
Geneviève Delmas (*Th. Bentzon*) 510
Fables pour les petits (*Félix Dumont*). 517
Futurs chevaliers (*N. Balleyguier*). 489
Le Tambour-major Flambardin (*Jacques Lemaire*). 497
En bouteille. A travers l'Atlantique (*Ernest d'Hervilly*) 498
Perdus dans l'espace (*Théodore Cahu*) 501
Récits de terroir (*le Mis de Cherville*) 497
Aventures d'un ourson russe (*A. Slivitzki*), trad. du russe par *Léon Goldschmann* et *Ernest Jaubert*). 499
Le Roi des Pampas (*André-Valdès*) 510
Le Testament d'un marin (*Alexis Muenier*) 501
Rose et Rosette (*B. Vadier*). 512
Un Château où l'on s'amuse (*A. Gennevraye*). 513
Les Contes blancs (*Mme Marie Barbier*) 510
Légendes de Notre-Dame de Paris (*Pauline de Grandpré*) 495
Les Mille et un Contes pour la jeunesse (*Vicomtesse de Pitray*) . . . 500
Les Enfants de Louisette (*Marie Miallier*) 497
Les Bûcherons du Jolimetz (*Sixte Delorme*). 501
Miss Linotte (*Jacques Lermont*). 493
Une Vaillante (*Émile Pech*) 494
Une héroïne de seize ans (*Joseph Maranze*) 498
Seule à treize ans (*Ernest d'Hervilly*). 498

Les Millions du petit Jean (*Louis Mainard*) 494
Les Miettes de la science (*Gaston Bonnefont*). 492
Les Trois du Midi (*Edgar Monteil*). 492
Notre pays de France. Voyage de famille (Région des Cévennes) (*Édouard Labesse et H. Pierret*). 495
L'Héritage de l'oncle Archignac (*Ed. Diaz*). 500
La Famille « Incassable » (*F. Marcevaux*) 501
Journal d'un petit Parisien pendant le siège 1870-1871 (*Edm. Pascal*). 500
Les Enfants de Cigarette (*Théodore Cahu*). 518
Aimé pour son bon cœur (*Éva Gatouil*). 518
La Plage de Wimereux (*Mme Noémi Ballayguier*) 518
Les Proverbes en action (*Marie de Bosguérard*). 501

Epistolaires et polygraphes. Un ami de Pétrarque. Lettres de Francesco Nelli à Pétrarque, publiées par *Henri Cochin* 144
Lectures choisies de Chateaubriand, avec notice et commentaire par *Georges Pellissier* 171
Œuvres complètes de Victor Hugo. Depuis l'exil. — Les Quatre Vents de l'esprit. — Torquemada. — Les Burgraves. — Victor Hugo raconté par lui-même 74

Littérature française, histoire et critique. Études littéraires sur le XVIe siècle (*Pierre Gauthiez*). 547
La Littérature française au XVIIe siècle (*J.-B. Stiernet*) 436
Le Roman en France depuis 1610 jusqu'à nos jours. Lectures et esquisses (*Paul Morillot*) 171
Bossuet et l'éloquence sacrée au XVIIe siècle (*Mgr Freppel*). 250
La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny. (*E. Roy*). 142
Les Grands Écrivains français. — Lesage (*Eugène Lintilhac*) 457
Voltaire. Études critiques (*Edme Champion*) 345
Essais de littérature contemporaine (*Georges Pellissier*) 348

Littératures anciennes et étrangères. Histoire et Critique. Euripide et l'esprit de son théâtre (*Paul Decharme*) . . . 248
Les Latins (*Édouard Goumy*) 546
L'Éloquence et la littérature chrétiennes : Des origines à la fin du XVIIIe siècle (*Fr. Bournand*) 434
Les Littératures étrangères. Italie-Espagne. Histoire littéraire; notices biographiques et critiques; morceaux choisis (*H. Dietz*) 59
Écrivains modernes de l'Angleterre (*Émile Montégut*) 58
Esquisses littéraires (*Émile Montégut*) 530

HISTOIRE

Géographie. La Terre, les mers et les continents. Géographie physique, géologie et minéralogie (*Fernand Priem*) 240
Nouveau Dictionnaire de géographie universelle (*Vivien de Saint-Martin et Rousselet*) 62
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin et Fr. Schrader*) 63
Résumé de géographie physique et historique (*le colonel Niox*). . . . 213
La Géographie dans les chaires de l'Université (*Maurice Viguier*). . . 214
Les Alpes françaises. Les Montagnes, les eaux, les glaciers, les phénomènes de l'atmosphère (*Albert Falsan*) 253
Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale (*B. Auerbach*) . . 216
La Kabylie du Jurjura. Races berbères (*Jules Liorel*). 223

Voyages. Généralités. France et Europe. A travers le monde. Diverses curiosités (*Xavier Marmier*) 368
Le Tour du Monde 502
Les Grandes Voyageuses (*Mme Marie Dronsart*) 508
La France pittoresque. Région du nord. Histoire et géographie des provinces d'Ile-de-France, Champagne, Flandre, Artois, Picardie et Normandie (*A. M. G.*) 215
Les Étapes d'un touriste en France. Paris, promenades dans les vingt arrondissements (*Alexis Martin*) 145
Les Étapes d'un touriste en France. Les Baies de Saint-Malo et de Saint-Brieuc (*Léon Trébuchet*). 215
Vingt jours sur les côtes de l'Océan. De la Loire à la Gironde (*Constant de Tours*) 216

La Méditerranée pittoresque (*Pierre de Loubeau*) 486
Carlsbad (*J. Hardmeyer*) 217
Le Chemin de fer de Glion à Naye (*Ed. Lullin*) 217
Le Chemin de fer électrique et à crémaillère du mont Salève (Haute-Savoie) près Genève (*Ed. Lullin*) 217
Morat, trad. de l'allemand par *Louis Gauthey*. 218
A travers l'Oberland bernois (*Fréd. Ebersold*). 218
En Tyrol. Paysages, mœurs, histoire, légendes (*Maurice Grandjean*). . 218
A travers les Alpes autrichiennes (*M. Grandjean*) 500
Le pays des Magyars. Voyage en Hongrie (*A. Chevalier*) 499
Ospedaletti près San Remo (Riviera di Ponente (*R. Adler*) 218
Chez nos amis de Russie (*J. de Beauregard*) 219

Asie et Afrique. Sinaï et Syrie. Souvenirs bibliques et chrétiens (*le R. P. Jullien*) 219
Jérusalem et les sanctuaires de la Judée (*Augustin Albouy*). 496
L'Orient qui s'en va. Egypte, Palestine. Syrie. Constantinople. Notes de voyage (*Lucien Trotignon*) 220
A travers l'Arménie russe (*Mme B. Chantre*) 487
Aux Indes et en Australie dans le yacht le « Sunbeam » (*lady Brassey*). 512
Algérie et Tunisie. Récits de voyage et études (*Alfred Baraudon*) . . 221
Feuilles de route en Tunisie (*Léo Claretie*) 221
Vingt jours en Tunisie, retour en France par Biskra et Constantine (*Charles Lallemand*) 222
Mission Binger. France noire (Côte d'Ivoire et Soudan) (*Marcel Monnier*) 493
La Route du lac Tchad, du Loango au Chari (*Jean Dybowski*). . . . 224
Plus loin que l'Oubanghi. Les Pères blancs en Afrique (*Ariste Excoffon*) 225
La vie au continent noir (*Félix Dubois*). 509

Amérique et Océanie. Autour de Chicago. Notes sur les États-Unis (*G. Sauvin*). 64
Le Mexique (*Gaston Routier*). 226
Trois ans dans l'Amérique septentrionale (1885-1886-1887). Le Mexique (*le R. P. Charles Croonenberghs*) 227
Rio-Hacha et les Indiens Goajires (*H. Candelier*) 229
Trinidad, journal d'un missionnaire dominicain des Antilles anglaises (*le R. P. Bertrand Cothonay*) 228
Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française (1887-1891) (*Henri Coudreau*) 487
Au pays des Canaques. La Nouvelle-Calédonie et ses habitants en 1890) (*le Dr M.-A. Legrand*) 229

Histoire ancienne. Histoire narrative et descriptive de la Grèce ancienne (*Ch. Seignobos*) 458
Les Sources de Tacite dans les Histoires et dans les Annales (*Philippe Fabia*) 531

Histoire universelle, du moyen âge et moderne. Sémites et Aryens (*Charles Picard*) 334
A travers l'histoire, épisodes et récits dramatiques de l'histoire européenne (*Charles Guyon*) 173
Histoire de l'Europe et de la France depuis 395 jusqu'en 1270 (*F. Corréard*) 75
Charlemagne et l'Empire carolingien (*Henri Martin*) 496
La Diplomatie au temps de Machiavel (*de Maulde-la-Clavière*). . . . 438
Précis de l'histoire de l'Europe et de la France de 1610 à 1789. Sommaires, récits, lectures (*Denis Blanchet*) 173
Histoire contemporaine de 1789 à 1889 (*T. Toussenel et E. Darsy*) . . 76
L'Europe et l'avènement du second Empire (*G. Rothan*). 150
L'Europe politique en 1892. Gouvernement. Parlement. Presse (*Léon Sentupéry*). 1er et 2e fasc. : L'Allemagne. L'Andorre. L'Autriche-Hongrie. La Belgique 66

Histoire de l'Église. La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther (*Félix Rocquain*). I. La Théocratie. Apogée du pouvoir pontifical 254
L'Église et les campagnes au moyen âge (*Gustave-A. Prévost*). . . . 155
Leone X e sua politica, secundo documenti e carteggi inediti, di *Francesco Nitti*. 458

Les Chevaliers de Rhodes et de Malte. (Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (*P.-A. Farochon*) 511

Hagiographie. Biographies ecclésiastiques. Selecta Martyrum Acta ad usum studiosae juventutis adnotata. (Bibliothèque des classiques latins et grecs, publiés sous la direction de *Mgr Gaume.*) T. IV. 65

Cardinal Johannes Dominici, O. Pr., 1357-1419. Ein reformatorenbild aus der Zeit des grossen Schisma, gezeichnet von *P. Augustin Rösler* 437

Les Saints, confesseurs et martyrs de la Compagnie de Jésus (*Fréd. Rouvier S. J.*) 488

Les Tonga, ou Archipel des Amis et le R. P. Joseph Chevron, de la Société de Marie. Étude historique et religieuse (*le R. P. A. Monfat*) 230

Questions du jour. La Franc-Maçonnerie et le Panama (*Un patriote*) 365

Les Coulisses de l'anarchie (*Flor O'Squarr*) 77

L'Église et la France nouvelle (*l'abbé Henry Bolo*) 174

Pressant appel du clergé à l'épiscopat sur la situation religieuse. . . 269

La France aux Français ! (*E. Marchand*) 174

Mémoire pour la rétrocession de l'Alsace-Lorraine, adressé à S. M. l'empereur et roi Guillaume II (*E. Waldteufel*) 175

La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises (*Un missionnaire*) 175

La Question religieuse en Orient et l'Union des Églises (*le R. P. P. Michel*). 454

Le Mouvement africain en 1892 (*Paul Combes*) 224

Histoire de France. Les Grands Historiens du moyen âge. Notices et extraits d'après les meilleurs textes avec des notes grammaticales, historiques et explicatives et un glossaire détaillé (*L. Constans*) . . 366

Les Origines de l'ancienne France (*Jacques Flach*). xe et xie siècles, II. Les Origines communales. La Féodalité et la chevalerie 153

Vie de Bouchard le Vénérable, comte de Vendôme, de Corbeil, de Melun et de Paris (xe et xie siècles) (*Eudes de Saint-Maur*), publiée avec une introduction par *Charles Bourel de la Roncière*. 459

Henri IV et son temps (*l'abbé Jousset*) 511

Leçons d'histoire de France depuis Henri IV jusqu'à nos jours (*F. Royé*) 175

Études et leçons sur la Révolution française (*F.-A. Aulard*) 440

Mémoires de Chaumette sur la révolution du 10 août 1792, avec une introd. et des notes par *F.-A. Aulard*. 176

Journal de Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, 5 octobre 1789 — 2 septembre 1792, corrigé et annoté par Louis XVIII. Introd. par *Imbert de Saint-Amand* 535

Mémoires de Michelot Moulin sur la chouannerie normande, publiés pour la Société d'histoire contemporaine 162

18 fructidor. Documents pour la plupart inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Victor Pierre* 441

Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier, publiés par *le duc d'Audiffret-Pasquier*, t. Ier, 1789-1810; t. II, 1812-1814 533

Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire. II. 1809. Le Second Mariage de Napoléon. Déclin de l'alliance (*Albert Vandal*. 147

1815 (*Henry Houssaye*). La Première Restauration. Le Retour de l'Ile d'Elbe. Les Cent-Jours 445

Souvenirs d'Alexis de Tocqueville, publiés par *le comte de Tocqueville*. 148

Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866, publiés par son petit-fils, *Claude de Barante*, t. II et III 444

Petits Mémoires du xixe siècle (*Philibert Audebrand*) 172

Les Dernières Heures d'une monarchie (*Fernand de Montréal*) . . . 151

Voyage en zigzags à travers l'opportunisme (1892). Lettres d'un libre diseur à M. Carnot (*L. Bertrand*) 77

La Mission de la France (*Mgr Ricard*) 496

Histoire religieuse, civile et politique. Nos aïeux (*Raoul Postel*) 366

Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté, de 1682 à 1705, publiés par *Leon Mention* 367

Studien zur Rechtsgeschichte der Gottesfrieden und Landfrieden (*Ludwig Huberti*). Ier Buch : Die Friedensordnungen in Frankreich . . . 350

Histoire de la population française (*Lucien Schœne*) 31
La Fin d'une société. Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV (*Gaston Maugras*) 146
La Finance d'autrefois (*Émile Paz* et *Louis Gratien*) 367
Nos adieux à la vieille Sorbonne (*Oct. Gréard*) 351
La Vie privée d'autrefois. Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du XIVe au XVIIIe siècle (*Alfred Franklin*). Le Café, le thé et le chocolat. — Les Chirurgiens 68
Les Médecins et les chirurgiens de Flandre avant 1789 (*le Dr Faidherbe*). 195
Les Compaignons de l'office de cirurgie et barberie de Tholoze en 1517 (*le Dr Pifteau*) 195

Histoire diplomatique. Recueil des instructions données aux ambassadeurs et aux ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Naples et Parme (*Joseph Reinach*) 258

Histoire militaire. L'Armée anglaise vaincue par Jeanne d'Arc sous les murs d'Orléans (*Boucher de Molandon* et *le Boon Adalbert de Beaucorps*) 257
Mémoires de l'adjudant général Jean Landrieux, chef d'état-major de la cavalerie de l'armée d'Italie, chargé du bureau secret (1795-1797), avec une introd. biographique et historique par *Léonce Grasilier*. T. Ier (Bergame-Brescia) 100
Études sommaires des campagnes d'un siècle (1797-1806) (*le capitaine Charles Romagny*) 104
Mémoires militaires du général baron Dellard sur les guerres de la République et de l'Empire. 99
Mémoires militaires du général baron Boulart sur les guerres de la République et de l'Empire. 98
Mémoires du général Radet, d'après ses papiers personnels et les archives de l'État (*A. Combier*) 356

Histoire de la guerre de 1870-71. Les Origines de la guerre de 1870 (*Charles de Larivière*). 104
Souvenirs de guerre, 1870-71 (*le colonel Henri de Ponchalon*) 101
Le Général de Sonis, les volontaires de l'Ouest et le drapeau du Sacré-Cœur (*Henri Derély*) 102
Deflandre et Sonis, 1870 (*Amédée Delorme*). 102
Casquettes blanches et Croix-Rouge. Souvenirs de 1870. Coulmiers, Faverolles, Loigny. L'Ambulance (*le baron de Maricourt*). 103
Sans armée, 1870-71. Souvenirs d'un capitaine (*le commandant Kanappe*). 103
Le Condottiere Giuseppe Garibaldi (*A.-C. de la Rive*) 76
Souvenirs d'un Garibaldien. Campagne de 1870-1871. imité de l'italien d'après Achille Bizzoni, par *René de Maricourt* 77

Histoire marine et coloniale. La marine française (*Maurice Loir*) 485
Origines de l'Inde française. Jân Begum (Mme Dupleix) (*M. I. Guët*) . . 368
La France et ses colonies au XIXe siècle (*Ernest Lalanne*) 536
Impressions coloniales (1868-1892). Étude comparative de colonisation *Charles Cerisier*) 537
La France au pays noir (*Louis d'Étampes*) 365
L'Algérie et la Tunisie à travers les âges (*Alexandre Boutroue*) . . . 222

Histoire locale. La Normandie monumentale et pittoresque . . . 69
Armorique et Bretagne. Recueil d'études sur l'archéologie, l'histoire et la biographie bretonnes publiées de 1873 à 1892, revues et complètement transformées (*René Kerviler*) 448
Les Commissions militaires révolutionnaires dans l'Ille-et Vilaine, en 1793-1794 (*Th. Lemas*) 262
Les Petites Écoles de charité à Châteaudun (*l'abbé P.-M. Renard*) . . 177
Le Parlement de Franche-Comté, de son installation à Besançon à sa suppression (1674-1790) (*A. Estignard*) 156
L'abbé Georgel et la Réorganisation du culte dans les Vosges (1802-1813) (*l'abbé Ch. Chapelier*) 460
Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1800 (*A. Douarche*) 260

Histoire étrangère. Die Verehrung der Heiligen und ihrer Reli-

quien in Deutschland während der zweiten Halfte des Mittelalters (*Stephan Beissel*) 173
Histoire de la Prusse depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa (*Véron*) 538
Le Compte de l'armée anglaise au siège d'Orléans, 1428-1429 (*L. Jarry*). 257
The Wars of York and Lancaster (1450-1485), arranged and edited by *Edith Thompson* 460
Histoire du règne de Marie Stuart (*Martin Philippson*). T. II. et III. . 158
L'Angleterre devant ses alliés. 1793-1814 (*Paul Cottin*) 270
History of the Church in England, from the beginning of the Christian era to the accession of Henry VIII (*Mary H. Allies*) 368
Englands öffentliche Schulen von der Reformation bis zum Gegenwart (*A. Zimmermann*) 271
Mathias Corvinus, König von Ungarn (1458-1490), auf Grund archivalischer Forschungen bearbeitet (*Dr Wilhelm Fraknói*) 266
La Civilisation florentine du XIIIe au XVIe siècle (*F.-T. Perrens*) . . . 270
La Question italienne. Période de 1814 à 1860. Aperçus d'histoire politique et diplomatique (*G. Giacometti*). 540
La Turquie et l'hellénisme contemporain (*Victor Bérard*) 541
Histoire de l'islamisme et de l'empire ottoman (*L. de la Garde de Dieu*). 270
Les Explorations des Portugais antérieures à la découverte d'Amérique (*J.-P. de Oliveira Martins*). Trad. de l'espagnol par *A. Boutroue*. . 229
Johns Hopkins University Studies in historical and political science. 450
Studies in history, economics and public law, éditées par la Faculté des sciences politiques de Columbia College 453
Annuar of American historical association for 1890 454
L'Eglise catholique et la liberté aux États-Unis (*le vicomte de Meaux*) . 360

Biographie générale. Souverains, hommes d'État, hommes d'Église (*Charles Benoist*) 272
Biographies du XIXe siècle 158
Dix grands chrétiens de nos jours (*J.-M. Villefranche*) 158
Les Ministres dans les principaux pays d'Europe et d'Amérique (*L. Duprez*. 140

Biographies françaises. Histoire généalogique des Tardieu (*Ambroise Tardieu*) 361
Les Généraux morts pour la patrie, 1792-1871, notices biographiques (*Jacques Charavay*). 1re série, 1792-1804 101
Nos Aumôniers militaires (*François Cournand*) 454
Le Génie de Jeanne d'Arc (*Maurice La Chesnais*) 109
Le Connétable de Lesdiguières (*Ch. Dufayard*) 353
Histoire de Soulavie (naturaliste, diplomate, historien) (*A. Mazon*) . . 159
Un curé de campagne de l'ancien régime (1770-1891) (*Ph. Torreilles*) . 461
Madame Mère (Napoleonis Mater), essai historique (*le baron Larrey*) . 160
Le Maréchal Ney, 1815 (*Henri Welschinger*). 263
Marie-Amélie et la cour des Tuileries (*Imbert de Saint-Amand*) . . . 264
Marie-Amélie et la duchesse d'Orléans (*le même*) 264
Un Homme de lettres sous l'Empire et la Restauration (*Edmond Géraud*). Fragments de Journal intime, publié par *Maurice Albert* . . 446
Lamennais. Étude d'histoire politique et religieuse (*E. Spuller*) . . . 163
Frédéric Ozanam, sa vie et ses œuvres (*Kathleen O'Meara*) 177
Berryer, sa vie et ses œuvres (*G. Lecannuet*) 165
Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. 272
Édmond et Charles Tulasne (*le Dr E. Dufresne*). 196

Biographies étrangères. Ignaz von Döllinger. Erinnerungen (*Luise von Kobell*) 71
Daniel O'Connell, sa vie, son œuvre (*L. Nemours-Godré*) 369

Archéologie. La Sépulture dolménique de Mareuil-lez-Meaux (Seine-et-Marne) et ses constructeurs (*Émile Petitot*) 543

Archives. Archevêché de Bordeaux. Inventaire sommaire des archives antérieures à 1790 (*le chanoine E. Allain*) 358

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adam (F.-E.) 112
Adams (Herbert B.) 451
Adler (R.) 218
Alaux (J.-E.) 393
Albert (Maurice). 446
Albouy (Augustin) 496
Alden (Emund K.) 452
Alexandre (Arsène) 508
Allain (le chanoine E.). 358
Allies (Mary H.). 368
André-Valdès 510
Angoulême (duchesse d') 535
Angulo (Juan Perez). 43
Appert (le Dr R.) 208
Applegarth 451
Araujo Porto-Alegre (Manoel de). 344
Ardel (Henri) 15
Arthez (Danielle d'). . . . 20, 513
Aubé (Edmond) 126
Aubry (J.-B.) 40
Audebrand (Philibert) 172
Audiffret-Pasquier (le duc d') . . 533
Auerbach (B.) 216
Augustin (saint) 523
Aulard (F.-A.). 176, 440
Avril (le baron d') 268
Azam (le prof.) 201
Bac (Ferdinand) 506
Balleyguier (Mme Noémi) . . 489, 518
Banus y Comas (Carlos). 106
Barante (baron de) 444
Baraudon (Alfred) 221
Barbaud (le Dr) 209
Barbier (Mme Marie). 510
Bäumker (Dr Clemens) 72
Beaucorps (le baron Adalbert de) . 257
Beauregard (J. de) 219
Beauregard-Weeks (M.) 450
Beaurepaire (Alfred Quesnay de). 495
Beckford. 298
Behnke (Emil). 209
Beissel (Stephan). 173
Bellido-Carbayo (Juan-Manuel). . 340
Benedix 456
Benoist (Charles) 272, 363
Bentlay (Arthur F.). 453
Bentzon (Th.) 510
Bérard (Victor) 541
Berlin (le Dr) 210
Bernard-Lavergne 36
Berthier (le R. P.) 49
Berton (le Dr). 211
Bertrand (L.) 77
Bessonies (l'abbé G. de) 528
Bierbaum (P.-F.) 231
Billot (le Dr) 210
Bischop (Cortlandt F.). 454
Black (William) 459
Blanchet (Denis). 173
Blandy S. 515
Blocq (le Dr) 199
Boileau (l'abbé J.-M) 330
Boissonnet (C.) 109
Bolo (l'abbé Henry) 174, 333, 424, 521
Bonnefont (Gaston) 492
Bonnot (Art.) 409
Bonsergent (Alfred). 18
Borgeaud (Charles) 236
Bosguérard (Marie de) . . 501, 507
Bossanne (Henri) 116
Bouchage (le P. F.) 519
Bouchard 206
Boucher de Molandon 257
Boué (l'abbé A.) 524
Boulart (le gal baron) 98
Bourdeau (L.). 197
Bourel de la Roncière (Charles) . 459
Bournand (François) . . . 434, 454
Bourneville (le Dr) 212
Boussion (le R. P. Dom R.) . 365, 546
Boutroue (Alexandre) . . . 222, 229
Brassevin (A.). 408
Brassey (Lady). 512
Brault 206
Braun (E.) 392
Braunsberger (Otto). 271
Brevans (J. de) 268
Brissaud. 206
Brousset (le Dr) 210
Bruder (Adolf) 38
Brugairolles (Jules) 316
Brugsch (Heinrich) 327
Buet (Charles) 23
Busschaert (P.) 507
Cabadé (le Dr) 199
Cabrol (le R. P. Dom Fernand) . 333
Cahu (Théodore). 501, 518
Camp (Maxime du) 238
Campfrang (M. du) 22, 299
Cancalon (le Dr). 205
Candelier (H.). 229
Candellier (l'abbé) 332
Cannon (D.). 54
Caran d'Ache 508
Caro (Mme E.) 291
Casier (Jean) 126
Cazin (Mme Jeanne) 516
Ceillier (l'abbé H.) 389
Cerisier (Charles) 537
Chaignet (A.-Ed.). 50

Champion (Edme). 345
Chantre (Mme B.). 487
Chapelier (Ch.). 460
Chappuis de Maubou (le mis) . . . 36
Charavay (Jacques) 101
Charcot 206
Chateaubriand (de) 171
Chamouin 205
Chatillon-Plessis 497
Chaumette 176
Chauvel 212
Chéron (J.). 207
Chéron de la Bruyère (Mme). . . 22
Cherville (Mis de) 497
Chevalier (A.) 499
Chevalier (Ulysse) 137
Chevillard (Albert) 422
Chrétien (Alfred) 321
Christophe 506
Cim (Albert) 508, 516
Cimbali (Eduardo) 324
Claretie (Léo) 221, 493
Cocheris (Mme P.) 488
Cochin (Henri) 144
Cohen (Édouard). 169
Colin (C.-J.-A.) 134
Collell (Jaime) 247
Collin (le Dr) 211
Coloma (le P. Luis) 300
Combes (Paul) 224
Combier (A.) 356
Cone Bissell (Edwin) 135
Conrat (Dr Max) 336
Constans (L.). 366
Constans (S.) 523
Constant de Tours 216
Corréard (F.). 75
Cothonay (le R. P. Bertrand) . . 228
Cottin (Paul) 270
Coudreau (Henri). 487
Croonenberghs (Charles) 227
Cullère (le Dr) 204
Curet (Albin) 315
Cuyer (Édouard). 420
Darboy (Mgr) 407
Darmesteter (James) 331
Darsy (E.) 76
David (le Dr J.-P.) 204
Dayot (Armand) 422
Decharme (Paul) 248
Decker (P. de) 37
Delaporte (le R. P.) . . . 119, 408
Dellard (le gal baron) 99
Delorme (Amédée) 26, 102
Delorme (Marie) 514
Delorme (Sixte) 501
Delvigne (Ad.). 401
Demage (G.) 514
Dementhon (l'abbé Ch.) 426
Denys l'Aréopagite (saint) . . . 407
Debély (Henri) 102
Desclozeaux (J.) 47
Desjardins (Arthur) . . . 237, 396
Deslandes (baron) 490
Dessailly (l'abbé) 326
Diaz (E.) 500
Dickson 545
Dietz (H.) 59
Douarche (A.). 260
Dramard (E.) 325
Drault (Jean). 294
Dronsart (Mme Marie) . . . 23, 508
Dubois (Félix). 509
Dufayard (Ch.) 353
Dufour (L.) 209
Dufresne (le Dr E.) 196
Duguit (Léon). 320
Duhoureau (le Dr). 211
Dumaine (C.-B.) 433
Dumont (Félix). 517
Dupriez (L.). 140
Durkheim (Émile). 29
Dybowski (Jean) 224
Ebersold (Fréd.) 218
Elbel (P.-B.) 231
Enault (Louis) 16
Eschenbach (Wolfram d'). . . . 245
Estampes (Louis). 365
Estaunié (Édouard). 422
Estignard (A.) 156
Études de Saint-Maur 459
Excoffon (Ariste) 225
Fabia (Philippe) 531
Faidherbe (le Dr) 195
Falsan (Albert) 253
Farochon (P.-A.) 511
Féré (le Dr). 197
Ferran (le Dr) 211
Ferret (le Dr). 210
Ferrière (Émile). 131
Fillion (L.-Cl.). 329
Filon (Augustin). 17
Fix (Émile). 128
Flach (Jacques) 153
Floran (Mary) 19
Flournoy (Th.). 198
Foë (Daniel de) 492
Foerster (Wendelin) 141
Fonsegrive (Georges-L.) . . 390, 399
Fouillée (Alfred) 387
Fraknói (Wilhem). 266
France (Christian de) 72
Franco (le R.-P.). 203
François (Pierre-A.) 115
François de Sales (saint) 405
Franklin (Alfred). 68
Fréhel (Jacques). 13
Freppel (Mgr). 250
Frins (le R. P.) 48
Fuchs (Joseph) 117
Fuster (Charles) 113
Garnault (le Dr) 209
Gatouil (Eva) 518
Gaume (Mgr) 65
Gauthey (Louis) 218
Gauthier (le Dr) 210
Gauthier (Judith) 491
Gauthiez (Pierre). 547
Gazier (A.) 418
Gebhardt (Oscar von) 38
Geffroy (Gustave) 421
Gennevraye (A.) 296, 513
Gérard (le Dr) 299
Géraud (Edmond) 446
Germain (Louis) 118
Giacometti (G.) 540

Gimeno (le Dr) 211
Giron (Aimé) 494, 507
Glard (Isidore) 323
Gloria (Raoul) 363
Goblet d'Aviella (le cte) 339
Gould (E.-R.-L.) 452
Goumy (Édouard) 546
Grandeau 205
Grandidier (Ernest) 485
Grandjean (Maurice) 218, 500
Grandmont (Alphonse) 245
Grandpré (Pauline de) 495
Grasilier (Léonce) 100
Gratien (Louis) 367
Gréard (Oct.) 351
Grégoire (Léon) 35
Grospellier (le R. P. Alexandre) . 137
Gruber (le R. P.) 402
Guers (le chanoine E.) 411
Guet (M.-I.) 368
Guillermin (l'abbé J.) 414
Guillouard (L.) 313
Gumplowicz (Louis) 430
Güntter (Otto) 247
Guyon (Charles) 173
Hamon (A.) 176
Hardmeyer (J.) 217
Harnach (Adolf) 38
Harou (Alfred) 455
Hartmann (G.) 456
Havard (Henri) 416, 487
Heckel (le Dr) 211
Hérédia (José-Maria de) 110
Héricault (Charles d') 24
Hernandez y Fajarnès (D. Ant.) . . 392
Hertling (Dr Freihern von) . . . 234
Hetzenauher (le P. M.) 526
Hervilly (Ernest d') 498
Hoberg (Gottfried) 329
Houssaye (Henry) 445
Huberti (Ludwig) 350
Huc (Théophile) 314
Hugo (Victor) 74
Hurter (H.) 135
Husson (François) 35
Imbart-Latour (J.) 139
Imbert de Saint-Amand . . . 264, 535
Ingle (Edward) 452
Ivanouel (J.-Émile) 30
Jacob (G.) 136
Jacquemet (le Dr) 205
Jacques (le R. P. Jules) 525
Jamain 208
Janet (Paul) 341
Janet (le Dr P.) 200
Jarry (L.) 257
Jeanniard du Dot 203
Jeannin (Jules) 38
Jeanroy (le P. Vincent) 528
Jhering (R. von) 313
Jhouney (Alber) 127, 395
Job 505
Johannis (A. de) 363
Jousset (abbé) 511
Jullien (le R. P.) 219
Kanappe (le comt) 103
Katchoulkoff (Mme) 499
Keller 202
Kerviler (René) 448
Knabenbauer (J.) 331
Kobell (Luise von) 71
Labadie-Lagrave 206
Labesse (Édouard) 495
Laborde (le P. J.-E.) 415
La Chesnais (Maurice) 109
Lafenestre (G.) 417
Laffon (le Dr Raoul) 205
La Garde de Dieu (L. de) 270
Lalanne (Ernest) 536
La Llave y Garcia (Joaquin de) . 108
Lallemand (Charles) 222
Lambert Édouard) 316
Landrieux (Jean) 100
Larat (le Dr) 210
Larchey (Lorédan) 457
Lardeur (Gustave) 318
La Rive (A.-C. de) 76
Lariviére (Charles de) 104
Larmandie (Léonce de) 295
La Rochefoucault (la ctesse Arthur de) 526
La Roncière (Charles Bourel de) . 459
Larrey (le baron) 160
Laurent (le R. P.) 523
La Vaudère (Jeanne de) 293
Lavollée (René) 425
Le Blanc d'Ambonne (Prosper) . . 129
Le Braz (Anatole) 115
Lecanuet (G.) 165
Lefèvre (André) 233
Lefèvre (Julien) 268
Lefort (Paul) 420
Legendre 206
Legrand (le Dr M.-A.) 229
Lemaire (Jacques) 497
Lemaître (Jules) 5
Lemas (Th.) 262
Lemire (l'abbé J.) 35
Lemonnier (Camille) 289
Lemonnier (Henry) 417
Lennox-Browne 209
Léon XIII 529
Lermont (Jacques) 493
Le Rocharet (Michel) 72
Le Roux (Hugues) 290
Leube (Dr W. von) 207
Lheureux (Paul) 295
Lintilhac (Eugène) 457
Liorel (Jules) 223
Liquier (Roger) 515
Lloyd Tuckey 204
Lods (Adolphe) 39, 40
Loir (Maurice) 485
Lope de Vega Carpio 433
Loubeau (Pierre de) 486
Lucas (Édouard) 545
Lullin (Ed.) 217
Macé (Jean) 386
Maël (Pierre) 16, 508
Magnier (Achille) 124
Mainard (Louis) 494
Maire (Charles) 121
Mairet (Jean de) 456
Malassez (Mme J.) 517
Malosse (Louis) 122
Maranze (Joseph 498

Marc (le R. P. A.) 119
Marcevaux (F.) 501
Marchand (E.). 174
Marfon 206
Marigourt (le baron de) . . 77. 103
Marion (Henri) 401
Marmier Xavier 368
Marold (K.) 246
Marthold (J. de) 505
Marti (Estanislao Guiu y). 108
Martin (Alexis) 145
Martin (le Dr) 211
Martin (Henri) 496
Martins (J.-P. de Oliveira) . . . 229
Maubou (le Mis Chappuis (de). . . 36
Maugras (Gaston) 146
Maulde-la-Clairière (de) 438
Mazon (A.) 159
Mazoyer (Ph.) 402. 412. 507
Meaux (le Vte de). 360
Meerens (Léon 36
Meignan (le cardinal) 331
Meigret (Louis) 141
Mention (Léon) 367
Mermillod (le cardinal) . . 137, 406
Meschler (le P.) 412
Mesureur (Mme G.) 517
Meulenaere (O. de) 313
Meunier (Dr L.) 196
Miallier (Marie) 497
Michel (F.-I.) 527
Michel (le R. P. P.). 454
Milhaud (Gaston). 342
Molinari (G. de) 29
Molmenti 423
Monceau (Mme Julie de). 517
Monet (H.) 105
Monfat (le R. P. A.). 230
Monin (le Dr) 205
Monnier (Marcel). 493
Montégut (Émile). 58, 530
Monteil (Edgar) 492
Montréal (Fernand de) 151
Morillot (Paul) 171
Mortier (le P. D.-A.) 527
Moulin (Michelot) 162
Moureau. 418
Mouton (Eugène). 509
Muenier (Alexis) 501
Müller (Rev. Michaël). 232
Nagibaur (Paul) 322
Nanteuil (Mme de) 514
Nattus (le Dr J.) 205
Nelly (Francesco) 144
Nemours-Godré (L.). 369
Netter (le Dr). 200, 206
Nilles (Nicolao) 138
Nimier 212
Nion (le colonel) 213
Nitti (Francesco) 458
Nizet (H.) 203
Normand (Ch.) 491
Novicow (J.) 430
Nys (Ernest) 322
Œttinger 206
Olivier (Urbain) 490
Olivier (Athanase) 132
O'Meara (Kathleen) 177
Onclair 203
O'Squarr (Flor) 77
Oustalet. 455
Owen Dorsey (James) 455
Pailler (l'abbé J.) 411
Palmerston (lord) 294
Pardiellan (P.) 105
Pascal (Edm.) 500
Pasquier (le chancelier) 533
Pauli (le Dr) 211
Paz (Émile). 367
Pech (Emile) 494
Pellissier (A.) 421
Pellissier (Georges) . . . 171, 348
Péraire 208
Perrens (F.-T.) 270
Perujo (Niceto-Alonzo). 43
Petit (A.) 206
Petit (Arsène). 317
Petit (le Dr) 211
Petitot (Emile) 543
Philippson (Martin) 158
Picard (Charles) 334
Pierre (Eugène) 318
Pierre (Victor) 441
Pierret (H.). 495
Pifteau (le Dr) 195
Pillon (F.) 403
Pionis (Paul) 26
Piot (le Dr). 210
Pitray (Vtesse de) 500
Poinsard (Léon) 32
Pollock (Frederic) 235
Pompéry (Edouard de) 53
Ponchalon (le colonel Henri de . 101
Ponsolle (Paul) 296
Postel (Raoul) 366
Poulain (le P. Aug.) 362
Prévot (le P. André) 527
Prévost (Gustave-A.) 155
Priem (Fernand) 240
Quesnay de Beaurepaire (Alfred) . 495
Radet (le général) 356
Raffalovich 168
Raffl (P. Friederich) 328
Ragey (le R. P.) 335, 397
Rambaud (Alfred). 489
Rambaud (Prosper) 311, 312
Raoult (le Dr). 210
Reinach (Joseph). 258
Renard (l'abbé P.-M.) 177
Renault (Dr J.) 208
Revon (Michel) 322
Ricard (Mgr) 496
Richard (Louis) 123
Richtenberger (Eug.) 417
Ritter (William). 11
Robaglia (le capitaine). 106
Roblaty (E. de) 394
Robida (A.) 545
Robiou (Félix) 130
Rochard (le Dr J.) 204
Rochebrave (S.) 419
Rocquain (Félix) 254
Rod (Edouard) 8
Roger (l'abbé L.) 522
Rolland (Jules) 27
Romagny (le capitaine Charles). . 104

Rosier (J.) 21
Rosler (Augustin) 437
Rothan (Joseph) 150
Rottmanner (P. Odilo) 72
Rouger (Henri) 127
Rouillard (le Dr) 209
Roule (L.) 201
Rousselet 62
Rouher (Gaston) 226
Rouvier (Fréd.) 488
Roy (Émile) 142
Roye (F.) 175
Ruault 206
Ruffin (Alfred) 126
Saalfeld (G.-A.) 132
Sabela (le R. P.) 267
Saint-Amand (Imbert de) . . 264. 535
Saint-Poncy (le comte Léo de) . . 37
Saint-Aulaire (le Mr A. de) 25
Sales (saint François de) 405
Samson (Mme Jules) 18
Sanudo (Dr M.-A.) 207
Sanz y Escartin (Édouard) . . . 34
Sarda y Salvany 524
Sarnelli 521
Sarrand (Louis) 315
Sauvage (P.) 364
Sauvin (G.) 64
Scaramelli (le P.) 408
Schœne (Lucien) 31
Schœnfeld (le Dr) 37
Schrader (Fr.) 63
Schumacher (Pierre) 34
Sée (le prof.) 207
Seglas (le Dr) 200
Seignobos (Ch.) 458
Sentupéry (Léon) 66
Serra-Groppello (Emilio) . . . 267
Servière (le P. J.) 413
Sigmaringa (F. de) 526
Slivitzki (A) 499
Sollier (le Dr) 200
Soullié (P.) 243
Spuller (E.) 163
Stanley Weyman 23
Stiernet (J.-B.) 436
Strobl-Ravesbersg 24
Sylvabel (André) 14
Sylvia (A. de) 167
Tardieu (Ambroise) 361
Terrien (le P. J.-B.) 413
Terrier (le Dr F.) 208
Thérèse (Dr L.) 208
Thibault (Aug.) 169
Thiveaut (l'abbé) 524
Thoinot (le Dr) 205
Thomas (Félix) 385
Thomin (Lucien) 22
Thompson (Edith) 460
Tit (Tom) 505
Tocqueville (Alexis de) 148
Tocqueville (comte de) 148
Tollemonde (Georges de) 125
Torreilles (l'abbé Ph.) 461
Tours (Constant de) 216
Toussenel (T.) 76
Touvenaint (le Dr) 209
Trébuchet (Léon) 215
Tresca (Alf.) 242
Trotignon (Lucien) 220
Vadier (E.) 512
Valdor (J. du) 32
Vallon (Georges du) 22
Vandal (Albert) 147
Van der Smissen (Édouard) . . . 30
Van de Wiele (Marguerite) . . . 423
Van Vetter (P.) 312
Van Zerbroek (J.-G.) 327
Vaux (le baron de) 242
Verdy du Vernois (le général von) 105
Vering (Friedrich-H.) 45
Verley (A.) 516
Verne (Jules) 490
Véron 538
Vigouroux (l'abbé F.) 528
Viguier (Maurice) 214
Villefranche (J.-M.) 158
Vincent (le P. Antonio) 34
Vittault (l'abbé B.-J.) 410
Vivien de Saint-Martin . . . 62. 63
Vogt (Georges) 420
Voisin (le Dr J.) 198
Vuagneux (Henri) 421
Wable (Anatole) 73
Waldteufel (E.) 175
Weigand (Wilhelm) 340
Weill (Alexandre) 120
Welschinger (Henri) 263
Witt, née Guizot (Mme de) . . . 516
Woodburn (James A.) 452
Worms (Émile) 319
Wundt 202
Wyzewa (T. de) 132
Zimmermann (A.) 271
Zola (Émile) 304

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Boissin (Firmin), 177. — Bonnemère (Eugène), 548. — Boucher de Molandon (Remy), 274 — Charcot (le docteur), 273. — Delabarre-Duparcq (Nicolas-Edouard), 370. — Duchinski (Henri-François), 179. — Flers (marquis de), 549. — Gaillard (Léopold de), 179. — Ghislanzoni (Antonio), 179. — Gounod (Charles-François), 462. — Grot (Jacques), 371. — Guglielmotti (le P. Alberto), 548. — Hatin (Louis-Eugène), 369. — Havet (Julien), 274. — Hefele (Mgr Karl-Joseph von), 78. — Holst (Hans-Peter), 79. — Malon (Benoît), 371. — Maupassant (Guy de) 178. — Neve (Félix), 80. — Parkman (Francis), 547. — Schulz (Albert), 81. — Smith (William), 463. — Vilanova y Piera (Juan), 80. — Wurzbach-Tannenberg (le chevalier Constantin von), 275.
Concours et prix, 83, 277, 373.

Congrès, 83, 183, 466.
Institut, 551.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 83, 182, 278, 374, 467, 553.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 84, 182, 278, 374, 468, 553.
Mélanges historiques : Société d'histoire contemporaine, 84. — Numismatique du Dauphiné, du Comtat Venaissin et de la Provence, 468. — Lettres de Voltaire à Louis Racine, 182.
Mélanges bibliographiques : Bibliographie du troisième centenaire de saint Louis de Gonzague, 84. — Société française d'ex-libris, 84. — Ex-libris imaginaires et supposés de personnages célèbres anciens et modernes, 468. — Livres à l'index, 182. — Bibliothèque nationale, 278. — Almanachs, 374, 553.
Nouvelles. — France : Paris, 85, 183, 279, 374, 469. — Alsace, 86, 281, 376. — Angoumois, 471. — Anjou, 471. — Artois, 86, 282. — Béarn, 282. — Berry, 86. — Bigorre, 376. — Bourbonnais, 185. — Bourgogne, 87, 471. — Bresse, 471. — Bretagne, 87, 185, 282, 396. — Champagne, 88, 282, 377, 472. — Dauphiné, 88, 282, 377, 472. — Flandre, 88, 186.—Forez, 473.— Franche-Comté, 89, 186, 283, 378, 473. — Guyenne et Gascogne, 186, 283, 379, 474. — Ile-de-France, 284, 380. — Languedoc, 90, 187, 380, 474.—Limousin, 91, 284, 380. — Lorraine, 91, 284, 380, 475. — Lyonnais, 285, 381, 475. — Maine, 91. — Marche, 476. — Normandie, 91, 381, 476. — Orléanais, 187. — Picardie, 285, 382, 476. — Poitou, 187, 382, 476. — Provence, 91, 187, 285. — Rouergue, 188. — Saintonge, 92, 188, 285. — Savoie, 189, 382. — Etranger : Allemagne, 92, 189, 382. — Angleterre, 92, 189, 286, 383. — Belgique, 92, 189, 383, 476. — Espagne, 93, 189, 286. — Hollande, 286. — Italie, 93, 190, 286, 383, 477. — Russie, 94. — Suisse, 190. — Algérie, 190. — États-Unis, 287, 478.
Publications nouvelles, 94, 190, 288, 383, 479.
Dernières publications illustrées, 555.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Existait-il des serfs dans la Rome des papes au moyen âge?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

Z
1007
P73
t. 67-68

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY